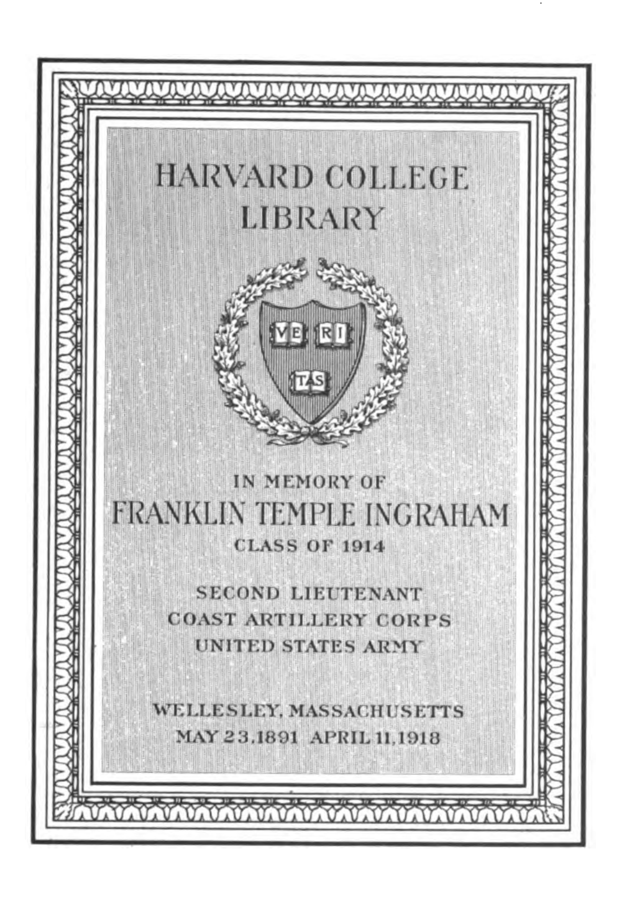






REVUE

SOCIALE.

REVUE

SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR

PIERRE LEROUX.

PREMIÈRE ANNÉE.

D'Octobre 1845 à Octobre 1846.

A BOUSSAC,
IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX.
A PARIS,
LIBRAIRIE DE GUSTAVE SANDRÉ,
Rue Percée-Saint-André-des-Arts, n° 11.

1846.

PREMIÈRE ANNÉE.

N° 1.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, **A BOUSSAC**, département de la Creuse.
Prix de l'abonnement : **CINQ FRANCS PAR AN.**
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.

OCTOBRE

1845.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

AVIS.

Nous prions les personnes qui recevront cette livraison, comme **Specimen**, et qui voudraient recevoir les suivantes, de nous adresser leur abonnement, afin que nous puissions régler le tirage.

DE

L'ABOLITION DES CASTES,

ET DE

L'ORGANISATION DE L'ÉGALITÉ.

PRÉAMBULE.

Les amis qui écriront avec moi dans cette *Revue* me confèrent l'honneur de marquer, dès le début, le caractère de l'œuvre que nous entreprenons de concert.

Trop souvent les journaux ne sont qu'une spéculation : vendus au capital, consacrés à l'intrigue, ils n'ont pour but que les passions, pour levier que les passions.

Pour qui connaît Dieu, un journal est un temple. Nous consacrons cette Revue à Dieu sous l'invocation de l'ÉGALITÉ HUMAINE.

J'ai démontré ailleurs (1) que la société actuelle, sous quelque rapport qu'on la considère, n'a d'autre base que *le dogme de l'égalité*, ce qui n'empêche pas que ce soit l'inégalité qui règne.

Dieu nous aurait-il donc inspiré une idée dont la pratique serait chimérique, impossible? En ce cas, Dieu ne serait pas le Créateur éternel, le Vivificateur, le Tout-Puissant, le Tout-Aimant dont l'image est dans notre cœur.

Non, il n'en est pas ainsi. Ce dogme de l'égalité est réalisable, et se réalisera. Mais il n'est réalisable qu'à la condition d'un progrès qui doit s'accomplir dans notre cœur et dans notre intelligence. Ce dogme de l'égalité est un héritage qui nous a été transmis imparfait par nos pères, et que nous devons transmettre à notre tour plus éclatant et mieux révélé que nous ne l'avons reçu. Ce dogme est la vie morale qui nous vient du passé, et que nous devons léguer accrue à l'avenir. Car tout se lie dans les manifestations successives de l'être. Le présent, engendré du passé, est gros de l'avenir, dit admirablement Leibnitz.

Le dix-huitième siècle, satisfait d'un commencement de lumière dans cette nuit si obscure du passé, écrivit, par la plume de Voltaire, au bas du livre de Montesquieu : *L'Humanité avait perdu ses titres; Montesquieu les a retrouvés, et les lui a rendus.* C'est Rousseau qui méritait cet éloge. Quant à Montesquieu, je ne vois pas quels titres de l'Humanité il a retrouvés et rendus, lui qui admettait la monarchie, l'aristocratie, la noblesse, le clergé, la bourgeoisie, la plèbe, lui qui admettait la richesse et la pauvreté, lui qui admettait, en un mot, tous les genres d'inégalité (1).

De vrais sophistes ont traité Rousseau de sophiste, et se sont ri de son œuvre immortelle. L'hypocrisie et le mensonge, à la solde de la tyrannie, se sont fait une arme contre lui de ce qu'il n'avait apporté d'autres preuves en faveur de l'égalité que des preuves de sentiment. Ils n'ont pas réfléchi que la métaphysique et l'histoire manquèrent à Rousseau, quand il osa prendre en main la cause de l'Humanité (2). Ainsi destitué des secours nécessaires, Rousseau ne put faire entendre qu'une plainte. Mais cette plainte en faveur de l'Humanité est vraie, fondée, immortelle, aussi immortelle que la plainte que Jésus avait fait entendre autrefois en faveur de cette même Humanité.

« Semblable, s'écrie-t-il, semblable à la statue de Glaucus, que » le temps, la mer, et les orages, avaient tellement défigurée, qu'elle » ressemblait moins à un Dieu qu'à une bête féroce, l'âme humaine, » altérée au sein de la société par mille causes sans cesse renaissantes, » par l'acquisition d'une multitude de connaissances et d'erreurs, » par les changements arrivés à la constitution des corps, et par le » choc continuel des passions, a pour ainsi dire changé d'apparence » au point d'être presque méconnaissable; et l'on n'y retrouve plus, » au lieu d'un être agissant toujours par des principes certains et » invariables, au lieu de cette céleste et majestueuse simplicité » dont son auteur l'avait empreinte, que le difforme contraste de » la passion qui croit raisonner et de l'entendement en délire (3). »

L'œuvre entière de Rousseau est là, dans cette pensée de la supériorité de l'âme humaine sur la condition humaine. L'âme humaine est un Dieu, est faite à l'image de Dieu, et elle se trouve ressembler à une bête féroce. Sophistes qui traitez Rousseau de sophiste, voilà un siècle (4) que cette pensée de Rousseau occupe les hommes; elle a relevé l'Humanité :

> Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
> Jussit.

En mettant l'idéal dans la forêt primitive, Rousseau a pu se tromper; mais il a fait voir l'idéal, et a excité les hommes à le chercher dans l'avenir.

Job, affligé de maux et couvert d'opprobre par la permission de Dieu, gémit sur sa couche de cendre. Les sages de la contrée lui représentent combien sa plainte est vaine, et finissent par la déclarer impie et sacrilège. Ces hommes savants, ces pieux personnages, satisfaits du présent, se garderaient bien d'incriminer en rien l'œuvre de Dieu; ils redisent à l'envi à Job tous les vieux adages et tous les lieux communs avec lesquels on a coutume de légitimer le fait et le présent. Job est dans les tenèbres; il n'a que le sentiment de justice que Dieu a mis dans son cœur. Mais, fort de ce sentiment, il oserait contester contre Dieu même. Il traite les

(1) Nous ne pensons pas qu'on nous accuse d'injustice envers Montesquieu, parceque nous lui refusons un éloge qui appartient à Rousseau. Dans tous les cas, la suite même de cet écrit nous disculperait.

(2) Du temps de Rousseau, l'histoire n'était pas une science, mais un récit de faits, et un récit tronqué et fragmentaire. La philosophie de l'histoire était, comme dit Bacon, un *desideratum*, puisque ce furent en partie les efforts de Rousseau qui la provoquèrent. A défaut de l'histoire, existait-il au moins une psychologie, où l'on pût s'appuyer pour raisonner convenablement sur la nature de l'homme? non : cette psychologie véritable pouvait être en germe dans Leibnitz, mais Leibnitz était bien loin d'être compris; ce qui était populaire, c'était le sensualisme, c'était Condillac.

(3) *De l'inégalité des conditions*, préface.

remontrances de ses amis de discours hypocrites, et ne cesse de s'écrier : « Je voudrais bien savoir où est Dieu, je lui porterais ma plainte, et il me justifierait. » Dieu paraît, et donne raison à Job contre les sages qui défendaient si bien la cause de Dieu.

Tel est Rousseau plaidant, au nom du sentiment, la cause de l'Humanité. Il est dans les ténèbres, comme Job, mais il parle comme lui au nom de la justice de Dieu gravée dans son cœur.

Si depuis Rousseau la science a fait des progrès, si la révolution française a proclamé l'Égalité humaine, si la tradition de l'Humanité est aujourd'hui mieux comprise, si le Christianisme et toute la Religion anterieure expliqués, ne demandent qu'à nous prêter des armes, c'est grâce à lui! O! si j'avais sa force! Je joindrais à cette force les secours que l'histoire et la philosophie offrent de mon temps. Mais qu'importe ma faiblesse? Il ne convient à personne de décliner le devoir qu'il sent dans son cœur, et je ne veux pas défaillir à la cause sacrée pour laquelle Rousseau a souffert, et dont il m'a transmis, comme à toute ma génération, la défense.

Je vais donc reprendre, dans ce journal, avec la méthode rigoureuse que comporte notre temps, le problème posé par lui. Je vais chercher les causes de l'inégalité des conditions humaines, et je prouverai l'égalité par cette tradition de l'Humanité qui lui manqua et par les dogmes mêmes de la religion.

J'aurai l'histoire devant les yeux. J'aurai l'appui d'une véritable définition de la nature humaine. J'aurai enfin dans mon cœur la sainte doctrine qui, regardant le mal comme une imperfection nécessaire et réparable, justifie la Providence et excuse l'Humanité, en faisant disparaître les taches et les péchés dans la progression des créatures et le but final de l'œuvre.

Solon voulait que dans les discordes civiles chaque citoyen se prononçât ouvertement pour un parti. S'il faut suivre la loi de Solon dans la discorde actuelle du genre humain, j'écris pour les esclaves contre les maîtres, pour les faibles contre les forts, pour les pauvres contre les riches, pour tout ce qui souffre sur la terre contre tout ce qui, profitant de l'inégalité actuelle, abuse des dons du Créateur.

Il est bien vrai que l'Humanité gémit dans tous ses enfants. Mais cette douleur universelle, bien qu'indivise dans son essence à cause de la solidarité humaine, se traduit par des oppresseurs et des opprimés. Je veux montrer d'où vient cet affreux spectacle d'une partie du genre humain crucifiée par l'autre, et comment se prolonge indéfiniment dans la race d'Adam le meurtre d'Abel par son frère Caïn.

Sans doute les vices des opprimés entrent pour une part dans les causes du mal. Tout le mal n'est pas dans les oppresseurs. Si l'inégalité s'étale partout à nos regards, la faute n'en est pas seulement aux puissants et aux riches. Mais Jésus lui-même nous a donné l'exemple de nous mettre du côté des petits et des inférieurs, et de revendiquer pour eux contre leurs frères spoliateurs et tyrans. La religion est l'appui de tout ce qui souffre contre tout ce qui domine sur la terre. Je dirai donc comme Rousseau, sans blasphème : O mes frères qui gémissez dans l'ignorance, dans la misère, et dans l'esclavage, immense majorité du genre humain, c'est pour vous que j'écris! Je vais chercher à mettre au jour vos titres méconnus et foulés aux pieds.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE I.

LOI GÉNÉRALE DU PASSÉ.

Longtemps j'ai considéré l'histoire avec tourment, avec anxiété, cherchant une loi générale du passé, afin que l'ordre m'apparût et apparût à d'autres dans le désordre apparent des siècles écoulés, et qu'il n'y eût plus lieu à ce trouble de l'âme dont parle ainsi Herder : « Combien j'en ai connu qui, sur l'immense océan de l'histoire » humaine, cherchaient en vain ce Dieu que, dans l'immuable sphère » du monde physique, ils apercevaient des yeux de leur âme et recon» naissaient avec une émotion toujours nouvelle dans chaque brin » d'herbe, dans chaque grain de sable! Dans le temple de la création » terrestre, de toutes parts s'élevait un hymne à la gloire de la » puissance et de la sagesse éternelle. Au contraire, sur le théâtre » des actions humaines, ce n'était qu'un conflit permanent de passions » aveugles, de forces déréglées, d'arts destructeurs, de bons desseins » évanouis. L'histoire ressemble à cette toile déliée suspendue à » l'angle d'un palais, et dont les fils inextricables conservent encore » les traces d'un carnage récent après que l'insecte qui l'a tissue » s'est dérobé aux regards. Pourtant, s'il est un Dieu dans la nature, » ce Dieu est aussi dans l'histoire. Car l'homme est aussi une partie » de la création; et, même au milieu de ses passions, et jusque » dans ses derniers égarements, il ne laisse pas de suivre des lois » aussi belles, aussi immuables, que celles qui président aux révo» lutions des corps célestes (1). »

Voici la loi du passé, telle que la métaphysique et l'histoire me l'ont fait connaître :

LE GENRE HUMAIN, suivant l'idée de Lessing, PASSE PAR TOUTES LES PHASES D'UNE ÉDUCATION SUCCESSIVE. IL N'EST DONC ARRIVÉ A LA PHASE DE L'ÉGALITÉ QU'APRÈS AVOIR PASSÉ PAR LES TROIS SORTES D'INÉGALITÉ POSSIBLES :

1° LE RÉGIME DES CASTES DE FAMILLE,

2° LE RÉGIME DES CASTES DE PATRIE,

3° LE RÉGIME DES CASTES DE PROPRIÉTÉ.

L'esprit humain aspire à sortir de ce triple régime des castes, qui est l'esclavage, pour entrer dans la liberté. Voilà ce qui caractérise le point du temps où nous vivons. NOUS SOMMES AUJOURD'HUI ENTRE DEUX MONDES, ENTRE UN MONDE D'INÉGALITÉ ET D'ESCLAVAGE QUI FINIT ET UN MONDE D'ÉGALITÉ QUI COMMENCE.

CHAPITRE II.

EXPLICATION DU MOT CASTE.

Il faut que j'explique ce mot *Caste*, et que je justifie l'emploi que j'en fais.

« On appelle *Caste*, dit le Dictionnaire de l'Académie, les tribus entre lesquelles sont *divisés* les Indiens. »

Le propre des castes en Orient est, en effet, la *division*. Ce mot exprime la séparation, la division d'un peuple en plusieurs peuples, ou, en généralisant, la séparation de l'espèce humaine en plusieurs parties, en plusieurs espèces (2).

Les écrivains politiques, faute de réflexion, n'ont pas vu jusqu'ici que les castes orientales ne sont qu'une des trois formes de l'idée de caste. Et de là le vide de toute la science politique contre lequel je viens protester.

Le droit de l'homme et son intérêt étant, comme je le montrerai plus loin, la libre communion avec tout le genre humain, et, par le genre humain, avec tout l'univers, tout ce qui détruit ce droit, tout ce qui divise le genre humain, tout ce qui parque les hommes en troupeaux hostiles ou indifférents les uns aux autres, mérite d'être également flétri, soit que le moyen de cette division, de cette séparation, de ce *parquage*, s'appelle famille, ou loi politique, ou loi civile; et le nom de *caste*, consacré pour un de ces genres d'emprisonnement et de séparation, peut très légitimement s'appliquer aux autres. Ainsi, si des divisions constituant des parties dans l'Humanité, des espèces dans l'espèce, sont fondées sur la propriété, pourquoi ne verrais-je pas là des castes de propriété? Pourquoi les divisions de peuples, qui ont amené tant de guerres et fait verser tant de sang, ne seraient-elles pas aussi désignées philosophiquement sous ce nom de castes? En un mot pourquoi les divisions provenant d'un seul des modes de la manifestation humaine, la famille, seraient-elles seules réputées castes? Politiques, vous avez flétri les castes orientales, qui depuis des siècles sont tombées en décadence; mais vos yeux ne voient pas d'autres castes tout aussi réelles et tout aussi funestes à l'Humanité, et votre ignorance les protège!

J'entends donc par *castes de famille*, ou *famille caste*, la limitation de la liberté naturelle à l'homme par l'extension fausse donnée à la *famille*.

J'entends par *castes de patrie*, ou *patrie caste*, la limitation de la liberté naturelle à l'homme par l'extension fausse donnée à la cité ou *patrie*.

J'entends par *castes de propriété*, ou *propriété caste*, la limitation de la liberté naturelle à l'homme par l'extension fausse donnée à la *propriété*.

Je montrerai :

Comment la nature humaine produit trois choses : la famille, la patrie, la propriété;

Comment ces trois choses, inhérentes à la nature humaine, sont bonnes en elles-mêmes, mais sont devenues mauvaises et ont produit le mal;

Comment il en est résulté trois modes d'esclavage pour l'homme;

Comment toute société humaine jusqu'ici a été atteinte, simultanément, quoique à des degrés divers, de ces trois modes d'esclavage;

(1) *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'Humanité*, liv. XV, préambule.

(2) Les Hindous eux-mêmes rapportent à cette idée de séparation leur mot de caste : « Ce nom, dit un voyageur, prend, dans l'usage, une grande exten» sion; il désigne non seulement les quatre castes, mais le métier, la patrie d'une » personne, etc. On dit : *Tanti ka zat*, la profession des tisserands; *Kon zat* » *toumara*, quelle est ta nation? etc. » (*Des castes de l'Inde*, par *Morénas*.)

Comment, dans la suite des âges et du développement de l'Humanité, ces trois modes d'esclavage ont *prédominé* tour à tour dans les sociétés humaines, en commençant par l'esclavage qui résulte de la famille, en continuant par l'esclavage qui résulte de la cité, et en finissant par l'esclavage qui résulte de la propriété.

Tous les anciens empires, l'Inde, la Chine, la Perse, la Chaldée, l'Egypte, l'Orient tout entier, ont été le siège du régime des castes de famille.

La Grèce, l'empire Romain, toute la partie sud-occidentale de l'Europe, jusqu'au temps de l'invasion des Barbares, ont été le siège du régime des castes de patrie.

Le régime des castes de propriété a commencé avec l'invasion des Barbares, et s'est prolongé jusqu'à nous. Il domine aujourd'hui en Europe et en Amérique.

Ainsi la haute antiquité, l'antiquité moyenne, et la modernité, sont trois âges bien distincts, trois âges qui se succèdent comme les trois phases possibles d'inégalité ou d'esclavage.

Et dans l'espace trois sièges différents de la civilisation répondent à ces trois âges de l'histoire. Si Bénarès, Babylone, ou Memphis, ont été le siège de l'ancien régime des castes, c'est-à-dire du vice des castes de famille, si Sparte et Rome ont été le siège du régime moyen des castes, c'est-à-dire du vice des castes de cité, on peut dire que l'Angleterre et les Etats-Unis d'Amérique sont aujourd'hui le siège le plus apparent du vice de propriété individuelle, ou du régime des castes modernes.

La civilisation a marché de l'orient à l'occident, et de l'équateur au pôle, changeant de principe et de vice. Les empires où a régné le vice de l'esclavage familial se sont fondés les premiers en Orient, et se sont écroulés les premiers. Les empires où a régné le vice de l'esclavage social se sont fondés ensuite aux confins de l'Asie et de l'Europe, et se sont écroulés comme les précédents. Enfin sont venus dans le nord des empires qui se sont basés sur le vice de l'esclavage de propriété : ceux-là fleurissent aujourd'hui ; mais toute grande âme a méprisé ce faux éclat d'une civilisation où l'homme devient une chose, et s'estime à l'or qu'il possède ou dont il est possédé.

CHAPITRE III.

L'HOMME MODERNE.

Rousseau attribue l'origine de la société à l'établissement de la propriété, qu'il ne sait d'ailleurs comment s'expliquer : « Le premier, dit-il, qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus, si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne (1) »

Rousseau a transporté dans les temps primitifs une idée que lui inspirait son temps, un vice de la société de son temps. Il est bien certain que la société moderne est principalement fondée sur la propriété, et que l'inégalité actuelle a pour cause principale la fausse propriété qui règne aujourd'hui. Mais il est faux que la société ait débuté par là, que les premiers empires aient souffert au même degré de ce vice, et que l'inégalité n'ait pas eu d'autres sources. L'esclavage qui résulte pour l'homme de la famille et de la cité n'est pas moindre que celui qui résulte de la propriété, et a précédé celui-ci de bien des siècles.

Demandez à l'homme antique ce qu'il est et quel est son droit : il remonte vite à sa race, il vous dit le nom de sa tribu et de son ancêtre le plus éloigné ; il vient de Melchisédech ou d'Abraham ; il est sorti de la tête, ou de la main, ou du pied de Brahma. Paria, il ne s'étonne même pas qu'il y ait des Parias et des Brahmes ; il ne se reconnaît de droits que ceux dont il a hérité ; il ne se sait, pour ainsi dire, et n'a conscience de lui-même, que parce qu'il sait ceux qui l'ont engendré et qui ont passé avant lui sur la terre par le même sillon de la naissance que lui. Cet homme n'existe donc réellement que par ses ancêtres : n'a-t-il pas d'ancêtres à vous nommer, il ne sait ce qu'il est, il rentre dans le néant, il cesse d'être.

Adressez la même question à l'homme de la moyenne antiquité, au Grec, au Romain. Il vous répondra en vous montrant la cité autour de lui. *Sum civis romanus*, voilà le titre éclatant que l'orateur romain donne à ses clients, pour sauve-garde contre les tortures. Et ne vit-on pas S. Paul lui-même, le grand destructeur des castes de nations, obligé de recourir pour se protéger à ce titre de citoyen romain ! Dans l'antiquité moyenne, l'homme n'est plus enfermé dans les castes de naissance, mais dans les castes de patrie ; il naît avant tout sujet de son pays, et son droit sort de cette qualité. Il a droit parce qu'il a actuellement une certaine société avec ceux qui l'entourent. Lui et ses concitoyens forment une alliance, une cité, d'où résulte pour chacun le droit, et tout le droit. Mais cette cité est séparée du reste du genre humain, comme l'était la caste de naissance. A la dualité Brahmes et Parias a succédé la dualité Grecs et Barbares. L'homme n'est donc encore associé qu'avec une portion infiniment restreinte de l'Humanité. Il est l'associé de quiconque fait partie de la même cité que lui ; mais il est hostile à tous les autres hommes, et réciproquement tous les autres hommes lui sont hostiles. Tous les autres hommes sont pour lui des étrangers, βάρβαροι. Le voilà qui leur fait la guerre, qui les réduit en esclavage, ou qui est réduit par eux en esclavage. Sa cité donc, qui fait sa puissance, limite en même temps sa puissance : par cela même qu'il a des ennemis, il est faible ; et par cela même qu'il a des esclaves, il est esclave.

Enfin faites la même question à l'homme féodal, à l'homme du moyen-âge, ou au bourgeois d'à-présent, qui a succédé à l'homme du moyen-age et qui vit sans le savoir sous le même régime (1). L'homme du moyen-âge vous montrera sa forteresse, et vous conduira jusqu'aux limites de sa terre. Cette terre lui appartient, mais il appartient à cette terre ; c'est elle qui le limite et qui le constitue. Que le roi détruise son manoir, et tout son droit sera anéanti. De même le bourgeois aujourd'hui vous montre le capital dont il dispose ; c'est son château féodal, à lui. Sa puissance est dans son or, mais réciproquement sa vie est enchaînée et limitée à son or. Que son capital soit détruit, il est perdu le misérable ! il devient serf de l'industrie, de tyran qu'il était. Et tyran même, il n'est tyran que jusqu'à la limite de son capital.

Tel est, je le répète, le caractère distinctif et prédominant de chacune des trois grandes phases par lesquelles l'Humanité a passé jusqu'à nous.

Ce qu'on appelle la Civilisation, sans qu'on ait nettement formulé jusqu'ici en quoi cette civilisation consiste, a marché comme, je l'ai dit dans le chapitre précédent, de l'équateur au pôle. A l'équateur, l'homme fut caractérisé et limité par son titre de naissance ; plus tard, sur les bords de la Méditerranée, il fut caractérisé et limité par son titre de citoyen ; plus tard encore, dans l'Europe moderne, il fut caractérisé et limité par son titre de propriétaire.

Certes, je n'entends pas dire que les castes de naissance aient été radicalement abolies quand est venue ce que je nomme *l'antiquité moyenne*. Je n'entends pas dire non plus que les castes politiques qui leur succédèrent aient été radicalement détruites lorsque le régime des castes de propriété a commencé à prendre, au moyen âge, la principale influence. J'entends seulement que, pour qui comprend l'histoire, trois grandes époques, caractérisées par trois prédominances diverses, partagent la vie du genre humain jusqu'à nous : 1° l'*époque des castes de naissance*, ou l'époque orientale, l'Inde, la Perse, la Babylonie, l'Egypte ; 2° l'*époque des castes de patrie*, ou l'époque méditerranéenne, les Grecs, les Romains ; 3° l'*époque des castes de propriété*, ou l'époque féodale, qui se prolonge encore aujourd'hui.

Le régime des castes de naissance, le régime des castes de patrie, le régime des castes de propriété, sont en ruine autour de nous. Du moins, l'idéal de l'esprit humain a dépassé tout cela.

Du milieu de toutes ces ruines sort un *homme nouveau ;* c'est l'homme des temps modernes : c'est l'homme qui a reçu dans son cœur les enseignements du Christianisme et de la Philosophie.

L'homme moderne a d'autres ancêtres que ceux de la chair ; aussi il n'argumente pas de ses ancêtres : il est homme, et ce titre lui suffit.

L'homme moderne ne se sent pas dépendre, dans son essence, du lieu qui l'a vu naître, ni même de la nation qui lui a donné naissance. Il se sent non pas seulement *citoyen* dans cette nation dont il est sorti, mais *membre du souverain*. Il se sent même quelque chose de plus ; car, comme s'il craignait d'aliéner sa liberté, il met en tête de ses constitutions une distinction entre les *droits de l'homme* et ceux du citoyen.

La preuve que les castes de pays ont perdu à ses yeux toute leur influence, c'est qu'il repousse comme odieux l'esclavage de quelque race d'hommes que ce soit, et qu'il regarde la guerre comme un fléau, et dans beaucoup de cas comme un crime.

L'homme moderne déclame sur le théâtre :

> Le premier qui fut roi fut un soldat heureux ;

ou bien :

> Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
> Notre crédulité fait toute leur science ;

(1) *De l'inégalité des conditions*, seconde partie.

(1) C'est ce que nous nous engageons à démontrer de la façon la plus complète. Nous prouverons que la propriété actuelle, née au sein de la propriété féodale, est de même nature ; nous prouverons que la rente et le droit du seigneur sont choses identiques, etc., etc.

ou bien encore :

Les grands ne sont grands que parceque nous sommes à genoux : levons-nous.

L'homme antique ne concevait pas la société sans maîtres et sans esclaves, sans prêtres, sans nobles et sans rois. L'homme moderne ne conçoit plus ni maîtres, ni esclaves, ni prêtres, ni nobles, ni rois. Il se dit son propre prêtre, il se dit son maître à lui-même, il se sent noble, il se sent roi, par cela seul qu'il est homme. Luther lui a appris à se passer de la noblesse d'Eglise, Descartes à juger de tout par lui-même, Rousseau à se regarder comme membre du seul souverain légitime. Il n'est donc ni roi ni sujet, il est homme; il n'est ni laïc ni prêtre, il est homme. Homme, cette qualité à ses yeux dit tout; rien ne la borne ni ne la limite; elle embrasse tous les temps et tous les lieux, toutes les générations et tous les peuples.

Ainsi, tandis qu'autrefois l'homme se cachait toujours sous des qualités, la qualité d'homme est aujourd'hui la première.

A force de renverser toutes les barrières de l'espace et du temps, l'esprit humain est arrivé à une immense généralisation. Un seul Dieu pour tous les hommes, la terre pour la demeure et l'héritage de tous, et toutes les générations passées, à quelques races qu'elles aient appartenu, pour ancêtres de chacun de nous.

Quelle conscience nouvelle a dû sortir pour l'homme d'une pareille pensée! L'Humanité, autrefois divisée en une multitude de ruisseaux, nous apparaît aujourd'hui comme un seul tout. L'homme antique, avec ses dieux particuliers et sa race isolée des autres, se sentait comme un flot dans le courant d'un fleuve : l'homme moderne, avec son Dieu unique et son genre humain solidaire, se sent partie d'un océan.

C'est ce sentiment nouveau que l'homme prend aujourd'hui de lui-même qui constitue au fond ce qu'on appelle *l'égalité*.

Se sentant partie d'un grand tout, l'homme se met en rapport avec tout, se conçoit lié à tout, et arrive finalement à comprendre qu'il a droit à tout.

Ce sentiment nouveau, cette conscience nouvelle que l'homme prend aujourd'hui de lui-même n'est au fond que la transformation et le développement du sentiment et de la conscience qui constituaient l'homme antique. La différence, comme je l'indiquais tout à l'heure, est seulement celle d'un fleuve à la réunion de tous les fleuves, à l'océan.

Les castes sont devenues la seule caste, c'est-à-dire le genre humain. L'homme n'est donc plus l'homme de telle ou telle caste, mais l'homme de la seule caste qui existe, l'homme du genre humain. Quand il n'était que l'homme d'une caste en particulier, il ne se sentait de droit qu'à certaines choses : devenu l'homme du tout, il se sent droit à tout.

Or, comme c'est en sa seule qualité d'homme qu'il se sent ce droit à tout, il ne peut pas s'empêcher de reconnaître ce droit aux autres, qui ont également cette qualité d'homme. C'est parce qu'il est homme qu'il a droit : donc c'est l'homme qui a droit, l'homme en général; donc tous les hommes ont droit. De là une certaine notion incontestable, primordiale, absolue, du droit de tous à tout.

De là deux faces dans l'égalité, deux faces qui se répondent et dont l'une ne peut exister sans l'autre. L'égalité se trouve être le sentiment personnel, individuel, égoïste, que chaque homme prend de lui-même; mais en même temps elle ne peut pas être cela sans être la reconnaissance la plus positive et la plus certaine du droit des autres.

Égalité, ce mot résume tous les progrès antérieurs accomplis jusqu'ici par l'Humanité; il résume pour ainsi dire toute la vie passée de l'Humanité, en ce sens qu'il représente le résultat, le but, et la cause finale de toute la carrière déjà parcourue. C'est pour que l'égalité pût apparaître, que tous les initiateurs et tous les révélateurs se sont succédé, que toutes les découvertes ont été faites, que tant de guerres ont eu lieu, que tant de sang a coulé sur la terre, que tant de sueur a été répandue pendant tant de siècles par la masse entière du genre humain. Les souffrances individuelles des hommes, comme les souffrances collectives endurées par eux, ont eu pour but providentiel l'égalité, le sentiment de l'égalité, la notion de l'égalité. C'est pour que l'esprit humain arrivât à cette notion que Socrate et Jésus sont divinement morts; mais c'est aussi pour ce but que la boussole a été découverte, l'Amérique découverte, l'imprimerie découverte, toutes les grandes inventions découvertes. C'est encore pour ce but que les Alexandre, les César, et les Napoléon, ont passé sur la terre; mais c'est aussi pour cette même cause finale que les esclaves ont laborieusement aplani les routes qui ont servi aux armées des conquérants.

PIERRE LEROUX.

(La suite à un prochain numéro.)

POLITIQUE.

—

DU MANIFESTE DE LA REFORME.

La *Réforme* a publié, les 14 et 15 juillet dernier, un manifeste remarquable. Ce manifeste est intitulé *Au Parti Démocratique;* il est signé des membres du conseil de rédaction du journal.

L'écrit commence par l'examen de la dernière session législative. Cette session ressemble à celles qui l'avaient précédée, elle en est le couronnement; elle se résume en deux faits principaux, et très caractéristiques : pour la politique extérieure, l'*indemnité Pritchard;* pour la politique intérieure, l'*armement des bastilles :* « Ces deux » faits, dit la *Réforme,* montreraient seuls à quel degré en est » arrivé le système qui régit la France, système d'humiliations au » dehors et de compression au dedans. La démonstration deviendra » plus évidente encore, si l'on jette les yeux sur les principaux » points dont se compose l'ensemble de la politique et de l'adminis» tration d'un pays. » Nous passons sur les développements; voici la conclusion; elle enveloppe dans la même désapprobation tout ce qui a voix dans ce qu'on appelle aujourd'hui le pays légal : « La » chambre, et le corps électoral qu'elle représente, livrent au pou» voir la fortune publique, à la condition de partager. La corruption » descend du sommet de la pyramide sociale, et s'infiltre dans toutes » ses couches; la doctrine de l'intérêt personnel étouffe dans leur » germe tous les sentiments patriotiques. Deux partis divisent en » apparence le pays légal et ses représentants; mais au fond tous ont » la même doctrine, et tous concourent au même but. La conduite » de l'opposition depuis près de quinze ans, la mollesse complaisante » avec laquelle elle a cédé pas à pas tout le terrain conquis en 1830, » ses fautes systématiques, et, en dernier lieu, son vote dans la » question de l'armement, doivent prouver à tous que l'opposition » s'est séparée de la cause nationale, et que son rôle se borne à » masquer et à protéger les empiétements du pouvoir par une feinte » résistance. »

Si le mal est à ce point, si chaque année, chaque jour, depuis 1830, n'a fait qu'éloigner de nous la possibilité d'un gouvernement fondé sur la raison et sur la justice; si aujourd'hui *la chambre et le corps électoral livrent au pouvoir la fortune publique, à la condition de partager;* si *la doctrine de l'intérêt personnel étouffe dans leur germe tous les sentiments patriotiques;* si *les partis qui divisent en apparence le pays légal et ses représentants ont au fond la même doctrine et concourent au même but,* que reste-t-il donc à faire?

La *Réforme* répond qu'il faut laisser le pays légal s'abîmer dans cette voie de corruption à laquelle il n'y a pas de remède, et qu'il faut sortir à tout jamais de la politique libérale. « Il faut le reconnaître, » disent les signataires du manifeste, LA POLITIQUE LIBERALE » EST MORTE. »

Mais qu'entend la *Réforme* par cette *politique libérale* qu'elle déclare aujourd'hui morte, en présence du spectacle que présente la France?

La *politique libérale* dont parle la *Réforme,* c'est la presse démocratique poursuivant la chimère d'une rénovation politique sans rénovation morale, sans idées nouvelles, sans science sociale.

Qui ne sait, en effet, qu'après 1830, il s'est formé un parti *républicain bourgeois* qui a prétendu, par le hasard d'une sorte d'*imbroglio,* opérer dans le pays la plus importante des transformations politiques, substituer à la monarchie le gouvernement des Etats-Unis ou telle autre forme républicaine. Ce parti s'est imaginé qu'il atteindrait d'autant plus facilement à son but, qu'il soulèverait moins de difficultés; et pour ne pas soulever de difficultés, il n'a voulu soulever aucune question importante, traiter aucun problème. Il a pris en aversion, en horreur, en exécration, les idées nouvelles, les novateurs à quelque école qu'ils appartinssent; il a même eu la faiblesse de les livrer aux écrivains du pouvoir, qui, pour cette œuvre, ont trouvé accès dans les colonnes des journaux les plus hostiles à la dynastie.

Il est résulté bien du mal de cette hydrophobie pour les idées nouvelles; car on ne trompe pas facilement l'égoïsme, et quand on ne soulève dans le cœur humain d'autre mobile que l'intérêt personnel, il arrive ce que la *Réforme* constate si bien, comme un fait évident aujourd'hui, que *la doctrine de l'intérêt personnel étouffe dans leur germe tous les sentiments patriotiques.*

Il s'agissait, nous venons de le dire, pour cette *politique libérale,* d'amener dans le jeu du gouvernement représentatif un embarras à peu près semblable à l'opposition des 221 sous la Restauration, et d'enlever la position par un coup de main. L'embarras n'a pas eu lieu, le coup de main n'a pas réussi; et si nous n'avons pas eu la parodie de ce qu'on a nommé la comédie de quinze ans, il faut l'attri-



buer à la générosité naturelle des écrivains qui se sont attachés à l'illusion funeste de cette *politique libérale* se survivant à elle-même.

Mais que de bien ils auraient pu faire et n'ont pas fait! Ils ont maintenu, par leur approbation tacite ou déclarée, tous les préjugés dont se nourrit aujourd'hui l'inégalité croissante qui trône sur les ruines de la France! Il fallait, suivant eux, se servir des passions et ne pas effrayer les intérêts. Les passions ne sont pas avec eux, et les intérêts n'écoutent pas leur voix.

Puissent-ils, éclairés par les flots de lumière que l'état actuel de la France répand sur cette question de la politique *libérale* opposée à la politique que les novateurs et le peuple appellent *sociale*, puissent-ils délaisser enfin de vaines et dangereuses illusions, et répéter avec la *Réforme :* « La politique libérale est morte; mais sur ses » ruines s'élève une politique nouvelle, immense, radicale, qui at» teint et frappe tous les abus, qui résume toutes les réformes, et » qui introduit sur la scène du monde tous les progrès. C'est la po» litique démocratique, telle que l'ont comprise les grands génies » de notre immortelle Révolution; c'est la *nouvelle science sociale*, » dont ils ont posé les principes, et qui a été fécondée, éclaircie par » les agitations et les souffrances de toutes les nations. »

L'écrit que nous venons d'analyser se termine par une déclaration de principes. « Nous avons cru, disent les signataires, devoir résu» mer en quelques lignes nettes, concises, formelles, les principales » vérités démocratiques, en prenant pour base les éternels principes » proclamés à la face du monde par cette grande Révolution qui a » fait de la France le guide de l'Humanité. »

Voici cette déclaration :

« Tous les hommes sont frères.

» Là ou l'égalité n'existe pas, la liberté est un mensonge.

» La société ne saurait vivre que par l'inégalité des aptitudes et » la diversité des fonctions; mais des aptitudes supérieures ne doi» vent pas conférer de plus grands droits : elles imposent de plus » grands devoirs.

» C'est là le principe de l'égalité : l'association en est la forme » nécessaire.

» Le but final de l'association est d'arriver à la satisfaction des » besoins intellectuels, moraux et matériels de tous, par l'emploi de » leurs aptitudes diverses et le concours de leurs efforts.

» Les travailleurs ont été *esclaves*, ils ont été *serfs*, ils sont au» jourd'hui *salariés :* il faut tendre à les faire passer à l'état d'*as*» *sociés*.

» Ce résultat ne saurait être atteint que par l'action d'un pouvoir » démocratique.

» Un pouvoir démocratique est celui qui a la Souveraineté du » peuple pour principe, le suffrage universel pour origine, et pour » but la réalisation de cette formule : Liberté, égalité, fraternité.

» Les gouvernants, dans une démocratie bien constituée, ne sont » que les mandataires du peuple : ils doivent donc être responsables » et révocables.

» Les fonctions publiques ne sont pas des distinctions, elles ne » doivent pas être des priviléges : elles sont des devoirs.

» Tous les citoyens ayant un droit égal de concourir à la nomina» tion des mandataires du peuple et à la formation de la loi, il faut, » pour que cette égalité de droit ne soit point illusoire, que toute » fonction publique soit rétribuée.

» La loi est la volonté du peuple, formulée par ses mandataires.

» Tous doivent à la loi obéissance, mais tous ont le droit de l'appré» cier hautement, pour qu'on la change si elle est mauvaise.

» La liberté de la presse doit être maintenue et consacrée, comme » garantie contre les erreurs possibles de la majorité, et comme ins» trument nécessaire des progrès de l'esprit humain.

» L'éducation des citoyens doit être commune et gratuite. C'est » à l'Etat qu'il appartient d'y pourvoir.

» Tout citoyen doit passer par l'éducation de soldat. Nul ne peut se » décharger, moyennant finances, du devoir de concourir à la dé» fense de son pays.

» C'est à l'Etat de prendre l'initiative des réformes industrielles » propres à amener une organisation du travail qui élève les tra» vailleurs de la condition de salariés à celle d'associés.

» Il importe de substituer à la commandite du crédit individuel » celle du crédit de l'Etat. L'Etat, jusqu'à ce que les prolétaires » soient émancipés, doit se faire le banquier des pauvres.

» Le travailleur a le même titre que le soldat à la reconnaissance » de l'Etat. Au citoyen vigoureux et bien portant, l'Etat doit le tra» vail; au vieillard ou à l'infirme, il doit aide et protection.

» Arago, député; E. Baune, A. Dupoty, Etienne Arago, » Félix Avril, Ferdinand Flocon, Guinard, Joly, député; » Ledru-Rollin, député; A. Lemasson, Ch. Lesseré, Louis » Blanc, Pascal Duprat, Recurt, V. Schœlcher, et Vallier, » *membres du conseil de rédaction de la* RÉFORME. »

Oui ces principes sont vrais, et ce n'est pas seulement la Révolution française qui les a proclamés, c'est le Christianisme, c'est la Philosophie. La raison, le sentiment, l'intérêt du genre humain en réclament l'application. Seulement, et nos amis qui ont signé cette déclaration ne seront pas à ce sujet d'un autre avis que nous, des principes isolés, loin de constituer la connaissance humaine, ne constituent pas même la science particulière à laquelle ils se rapportent. C'est donc à une *science complète* qu'il faut tendre. La politique n'est qu'une face de cette science que les rédacteurs de la *Réforme* appellent de leurs vœux, et qu'ils nomment LA SCIENCE NOUVELLE.

IMPUISSANCE
DE LA
POLITIQUE LIBÉRALE.

Il y a quinze ans, et certes ce n'est point par un sot orgueil que nous rappelons ce fait, il y a quinze ans déjà que dans des revues, dans des journaux, dans des livres, nous avons montré l'impuissance, la stérilité, et les dangers de cette *politique libérale* qu'on nous déclare aujourd'hui *morte*, morte par impuissance apparemment et par stérilité. Il y a quinze ans que parurent les pages suivantes, qui ne sont qu'un résumé d'autres écrits plus étendus sur le même sujet :

« Au point de vue le plus général, la question sociale ne regarde pas plus spécialement aujourd'hui une classe de la société qu'une autre classe; mais elle les embrasse toutes. Il ne s'agit pas seulement des Prolétaires : il s'agit de l'Humanité.... Mais au point de vue particulier de la politique, la question tout entière se résume et s'expose dans l'avénement et l'élévation du prolétariat.

» Le *tiers-état* et les *prolétaires...* : à ces deux termes correspondent aujourd'hui deux doctrines tout opposées. L'une est l'*individualisme* qui, sous prétexte de laisser chacun libre de l'emploi de ses facultés, n'aboutit qu'au règne d'une mesquine aristocratie. L'autre est la doctrine de l'*association*, la doctrine de la Révolution française, la doctrine de l'égalité organisée.

» L'égalité dans et par l'association, voilà où conduisent toutes les avenues du passé, où tendent tous les efforts du présent, où mènent toutes les lueurs que nous jette l'avenir.

» Que vous vous inspiriez surtout du Christianisme, ou que pour vous tout le progrès antérieur de l'Humanité vienne se condenser dans le Dix-Huitième Siècle et dans la Révolution française; que vous vous arrêtiez aux idées de la Constituante, à ce programme d'avenir que l'on nomma alors un nouvel Evangile, ou que vous contempliez avec foi la proclamation plus ferme et moins obscure du but social donnée par la Convention; de quelque parti progressif que vous sortiez, de quelque élément vraiment fort du passé que vous procédiez, toujours vous arrivez là.

» L'évolution que la société a à faire aujourd'hui est donc connue.

» Mais par quels moyens cette évolution s'accomplira-t-elle? Quelle marche la transformation de la société suivra-t-elle?

» Pour nous, qui ne croyons pas aux transformations subites et miraculeuses, mais à un progrès continu, nous ne pouvons recourir qu'au progrès successif de la législation.

» Cela étant, il y a deux voies à parcourir simultanément.

» Perfectionner l'instrument de la législation, c'est-à-dire arriver, par voie de réforme parlementaire, à une représentation de plus en plus vraie du peuple; et en même temps préparer, sous une multitude de rapports, les solutions législatives que la convention nationale aura à promulguer pour accomplir de plus en plus le but social, si clairement entrevu aujourd'hui.

. . . .

» Si les écrivains politiques conservent dans leur marche ce double jalon; si, tout en demandant, tout en préparant par leurs plans la réforme parlementaire, ils préparent en même temps la matière de la législation, l'avenir s'avance, et rien n'est à craindre.

» Traitées dans ce but, dans cette doctrine, avec cette foi politique, les questions sociales ne paraîtront plus à beaucoup d'esprits, comme elles le paraissent aujourd'hui, de creuses chimères, puisque tous comprendront la possibilité de leur solution, en comprenant la solidité de l'autorité législative, et l'avénement possible et même évidemment nécessaire d'un législateur pour réaliser les idées.

» Et réciproquement à ceux à qui la sécheresse et la pauvreté du gouvernement représentatif, tel qu'il se montre aujourd'hui, a inspiré un dégoût profond, à ceux qui ont pour ainsi dire désespéré

de la politique, qui ont abandonné toutes les traditions de l'histoire pour s'égarer dans des rêves de sectaires, et quitté la grande route pour de petites oasis imperceptibles; à ceux-là la confiance et la foi reviendront, lorsqu'ils verront les écrivains politiques aborder les problèmes et traiter les questions qui les occupent.

» Aux uns se présenteront, comme exemples, la Constituante et la Convention, qui, quoi qu'on en dise communément, ne firent pas seulement des lois politiques, mais s'avancèrent dans la voie des réformes religieuses et sociales, conformément aux idées de leur époque, et aussi loin que ces idées le permettaient;

» Aux autres, les Conciles, qui organisèrent le Christianisme; véritable représentation du peuple, qui, en fondant la religion, ne fondait pas moins la société civile.

» Que la presse politique inscrive donc sur sa bannière la *réforme parlementaire*, qu'elle concentre et fasse converger là tous ses efforts; mais qu'en même temps, ne fût-ce que pour mieux faire comprendre et aimer le progrès nécessaire de l'instrument de la législation, elle dévoile hardiment à la société toutes les réformes que la représentation du peuple sera appelée à promulguer, quand la société en aura reçu et fécondé le germe dans son sein. Là, dans cette combinaison du double progrès de la matière de la législation et du concile national est toute la vie politique. Nous demandons pardon à nos lecteurs d'y revenir sans cesse; mais, à nos yeux, rien n'est plus funeste que la double tendance qui règne aujourd'hui, les uns ne voyant que la forme politique, et se croyant sensés et profonds en négligeant le fonds même des réformes, les autres haletant après les réformes, et appelant des messies, des législateurs et des miracles, au lieu de s'attacher à la réalité politique et d'avoir foi dans la seule autorité que les hommes puissent aujourd'hui accepter.

» Certes on ne saurait nier sans impiété et sans folie qu'à toutes les tendances scientifiques, artistiques, politiques, religieuses, qui préoccupent aujourd'hui notre époque, il existe certainement un but et une unité qui se cache encore sous des voiles. C'est cette unité que le dix-neuvième siècle cherche, et qu'il trouvera.

» Toutefois l'œuvre est déjà si fort avancée, qu'on pourrait presque dire que ce n'est plus qu'une question de temps et de moyens. Car le sentiment générateur de la société de l'avenir est trouvé : la fraternité du Christianisme s'est dégagée des voiles du passé; l'égalité du Dix-Huitième Siècle et de la Révolution Française est parvenue à sa maturité. Il ne faut maintenant pour la réaliser qu'un vaste travail de moyens organiques.

» Nous avons déjà indiqué le plus puissant de ces moyens. C'est, suivant nous, une refonte générale de la science proprement dite, *à posteriori* et *à priori*, qui, employée par la politique, et passant dans l'éducation des générations nouvelles, devienne ainsi la base d'un *criterium* commun de foi et de certitude. Nous avons fait voir et nous démontrerons de plus en plus que toutes les sciences tendent en ce moment à se résumer en un certain nombre de principes harmoniques entre eux et inattaquables, ce qui permettra de les rattacher à la législation et à la politique.

» Mais pendant que ce progrès se fera dans les sciences, la législation, en tant que science spéciale, a aussi ses voies et moyens à trouver, ses inventions à faire. De même que l'industrie a trouvé sa machine à vapeur et ses chemins de fer, de même la législation a à découvrir et à proposer ses moyens pour changer ce qui est, et le transformer pacifiquement en ce qui doit être.

» Quand les idées organiques auront été ainsi partiellement élaborées dans toutes les directions, l'instant viendra où elles se rapprocheront par leur affinité; car la logique rapproche les idées les plus éloignées en apparence, comme l'attraction rapproche les molécules de la matière. Alors une infinité d'esprits, pris chacun par des côtés différents, s'uniront dans une même doctrine politique, qui, par sa largeur et son universalité, sera véritablement une foi religieuse. Il s'élèvera de la société tout entière comme un vent puissant qui renversera tous les obstacles et fera germer la fraternité. On verra se former un grand parti unitaire; et si, comme il n'est que trop croyable, les gouvernants résistent à l'impulsion, une opposition toute-puissante commandera la réforme sociale; et, une fois l'œuvre commencée, la transformation s'accomplira d'autant plus rapidement que les idées organiques auront été davantage élaborées, et auront germé plus profondément au sein du peuple. »

(REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, 1832.)

ÉCONOMIE POLITIQUE.

DIALOGUES PROLÉTAIRES.

(Nous nous proposons de traiter diverses questions d'économie politique sous la forme de dialogues. L'essai que nous donnons aujourd'hui a déjà paru (sous ce titre : LE PROLÉTAIRE ET LE BOURGEOIS, *dialogue sur la question des salaires;* broch. in-8°, chez Perrotin, libraire, place de la Bourse, M. D CCC XL); mais nous avons cru utile de le reproduire. La question de *la baisse des salaires* est une des faces de la grande question du prolétariat. Il est assurément inutile de dire que l'objet de notre écrit n'est pas le moins du monde de pousser le peuple des travailleurs dans la voie misérable et sanglante de la coalition, mais de le pousser, en l'éclairant, dans la voie pacifique et morale de l'association.)

PREMIER DIALOGUE,

OU L'ON DÉMONTRE

QUE LA BAISSE DES SALAIRES NE PROFITE A PERSONNE.

L'intérieur d'un bureau d'atelier.

Le Bourgeois est assis dans un fauteuil de cuir vert, à clous dorés, devant un bureau d'acajou; l'Ouvrier se tient debout, la casquette à la main.

LE BOURGEOIS.

Je vous le dis, François, mon dernier mot est ce prix : c'est à prendre ou à laisser, à rester chez moi ou à vous en aller, à travailler ou à vous reposer.

LE PROLÉTAIRE.

Mais, en vérité, bourgeois, il n'y a pas de bon sens à diminuer ainsi tous les jours le salaire des pauvres ouvriers! Où allons-nous, de ce train-là! Il faut pourtant que tout le monde vive! Ni mes camarades ni moi ne pouvons travailler à ce prix! Il n'y a que de l'eau à y boire, je vous jure! Et nos femmes donc! et nos enfants! qui est-ce qui en prendra soin?

LE BOURGEOIS.

Je n'entre pas dans tous ces détails-là, François; tout ce que je puis vous dire, c'est que le prix que je vous offre est réellement celui du travail qu'il y a à faire, et que si vous et vos camarades n'en voulez pas, d'autres en voudront bien.

LE PROLÉTAIRE.

Je ne le sais que trop, bourgeois! il y a tant de gâte-métiers, je veux dire de pauvres ouvriers sans ouvrage qui meurent de faim! Mais n'est-ce pas une horreur, vraiment, que de spéculer, ainsi que vous le faites, sur la misère de ces hommes! Et quand vous nous aurez renvoyés cette fois-ci, nous autres, que deviendrons-nous? Nous deviendrons à notre tour des gâte-métiers! et dans quelques mois peut-être vous viendrez nous chercher, n'est-ce pas, pour diminuer le salaire de ceux qui vont aujourd'hui nous remplacer? Il n'en sera pas ainsi, je vous jure, foi de François. Nous ne travaillerons pas au prix que vous dites, mais d'autres aussi n'y travailleront pas non plus. C'est aussi bien dans leur intérêt que dans le nôtre; car s'ils veulent aujourd'hui nous jouer le mauvais tour d'accepter votre prix et de nous supplanter, ne sommes-nous point libres demain de leur rendre la pareille! Qu'ils ne jouent donc pas à ce jeu malhonnête, et nous n'y jouerons pas!

LE BOURGEOIS.

Fort bien! votre intention, à ce que je vois, est de vous associer, de vous soutenir, de vous coaliser!... Mais savez-vous que la loi défend et punit ces sortes d'associations-là?

LE PROLÉTAIRE.

Et si je ne veux pas travailler, moi, est-ce que l'on a le droit de m'y forcer? Je ne suis pas un esclave, peut-être!

LE BOURGEOIS.

Personne assurément ne peut vous forcer, François, à travailler; mais la loi défend que vous vous associiez à un autre dans le but d'empêcher le travail. Au reste, ce n'est pas de cela qu'il s'agit entre nous : voulez-vous ou ne voulez-vous pas du prix que je vous propose?

LE PROLÉTAIRE.

Nous n'en voulons pas, bourgeois, par la raison bien simple que cela n'est pas possible. Et si l'on vous diminuait, à vous maîtres, sur vos prix! que ne diriez-vous pas? Il me semble vous entendre vous exclamer : *Et mes ouvriers à payer! et les frais généraux de mon établissement! et le loyer de mes capitaux! et l'entretien*

de ma femme! et le mien! et celui de mes enfants! et leur instruction! En vérité, je ne puis consentir à cette diminution de mes bénéfices : j'aime mieux fermer boutique et me reposer. Eh bien! nous sommes dans ce cas, nous : vous ne nous ferez pas travailler à un prix aussi bas.

LE BOURGEOIS.

Mais, François, ce que vous dites là que je dirais si l'on me diminuait mes bénéfices, je serai précisément forcé de le dire, si vous autres ouvriers n'accédez pas au prix que je pose. Vous me mettrez dans la dure nécessité de fermer boutique aujourd'hui même. Est-ce que c'est moi, est-ce que ce sont les maîtres, qui profitent de ce que vous autres ouvriers appelez la baisse de votre salaire? Si vous gagnez deux sous de moins par jour, ces deux sous ne vont pas dans ma poche, croyez-le. D'ailleurs, nous autres maîtres, nous sommes comme vous, nous ne gagnons plus rien! Depuis quelques années, c'est un fait bien connu, nos bénéfices ont toujours été diminuant.

LE PROLÉTAIRE.

Ce que vous me dites-là, bourgeois, n'est pas nouveau pour moi; car d'autres de vos confrères me l'ont déjà dit, et cent fois. Mais, en vérité, j'ai beau y réfléchir, je n'y peux rien comprendre. Si ce n'est pas vous autres, maîtres, qui profitez de la baisse de nos salaires, qui donc en profite? Si ce n'est pas vous qui en profitez, pourquoi n'empêchez-vous pas cette baisse d'avoir lieu? De quel droit, loin de l'empêcher, la provoquez-vous, au contraire? Quelqu'un, dont j'ignore le nom, veut que nos salaires soient baissés; et c'est vous, maîtres, à qui cette baisse ne fait ni chaud ni froid, qui vous chargez de nous le faire savoir! Mais quittez donc ce rôle honteusement officieux, et laissez s'approcher de nous celui ou ceux à qui doit profiter la baisse de nos salaires! laissez-les donc venir, que nous nous expliquions! Nous ne pouvons, nous ne devons pas avoir affaire à vous, mais à eux. En vous obstinant à servir d'intermédiaire, vous vous rendez coupables! Un homme m'ordonnerait de vous tuer; devrais-je lui obéir, dites-moi? Et si par faiblesse ou lâcheté je lui obéissais, en serais-je moins coupable, et mon nom ne serait-il pas *homicide, assassin?* Vous arguez de la baisse de vos bénéfices, vous dites qu'ils sont loin d'être ce qu'ils ont été!... Mais, rendez-nous justice! nous autres ouvriers y avons-nous coopéré de quelque façon que ce soit? Non. C'est donc vous qui vous êtes dépouillés vous-mêmes! c'est vous qui, devant la menace, ou son ombre, avez cédé lâchement, sans nous avertir, sans nous appeler à votre aide! Eh bien, je veux que vous en ayez eu le droit; mais ce sacrifice de vos intérêts ne vous donne pas le moins du monde le droit de nous forcer au sacrifice des nôtres! Maîtres, vous pouviez, il faut le croire, diminuer vos bénéfices; ouvriers, nous ne pouvons pas diminuer nos salaires.

LE BOURGEOIS.

Vous le pourrez, François, vous le pourrez; car vos salaires ont déjà bien diminué.

LE PROLÉTAIRE.

Précisément, bourgeois, il faut des limites à tout. Vous le savez, tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse.

LE BOURGEOIS.

Eh bien! François, nous n'y sommes pas encore : allez toujours.

LE PROLÉTAIRE.

Pour ce qui est de moi, bourgeois, et de quelques autres de mes camarades, nous y sommes, je vous assure, et ne pouvons plus aller davantage.

LE BOURGEOIS.

Qu'est-ce à dire?

LE PROLÉTAIRE.

C'est à dire, bourgeois, qu'il nous est démontré, clair comme le jour, que tout notre mal, à nous autres ouvriers, vient uniquement de vous autres maîtres, qui, lorsque la vente se ralentit, ou ne va pas au gré de vos désirs, vous ingéniez pour lui faire violence. Or qu'avez-vous besoin de lui faire violence? Est-ce qu'il est sage de faire boire un âne qui n'a pas soif?

LE BOURGEOIS.

Mais, François, vous n'y songez pas! Quand la vente se ralentit, n'est-il pas de notre devoir de lui faire prendre une allure plus vive? Vous-mêmes y êtes des plus intéressés; car, enfin, quand le commerce ne va pas, c'est vous qui plus que nous en souffrez. Nous cessons de gagner; mais vous, vous cessez de travailler : ce qui ne veut rien dire autre chose, sinon que nous sommes gênés, et que vous autres mourez de faim.

LE PROLÉTAIRE.

Vous n'y êtes pas, bourgeois, vous n'y êtes pas. Assurément c'est un grand mal pour nous quand le commerce ne va pas, quand on ne vend rien, quand il n'y a plus de travail; mais à un tel mal tous les remèdes sont-ils également bons, et ne pouvez-vous pas concevoir qu'au lieu de le guérir on le puisse augmenter? Votre cheval est fatigué, il se traîne plutôt qu'il ne va; cependant, au lieu de le mettre à l'écurie, vous lui donnez à manger, et le voilà qui reprend un peu de vigueur! Applaudissez-vous de cet effet! frappez des mains! continuez ce régime! Ne vous apercevez-vous donc pas en même temps que la fièvre dévore votre cheval, et que cette vigueur dont vous parliez n'est pas de la vigueur, mais de la maladie! Vous ne vouliez pas vous arrêter la nuit dans les auberges; vous allez être obligé de vous y arrêter et la nuit et le jour : grand bien vous fasse!

LE BOURGEOIS.

A votre compte, François, le marchand n'a donc qu'à se croiser les bras, fermer boutique, se tenir coi, jusqu'à ce qu'il plaise au chaland d'entrer chez lui et d'acheter. Ses débouchés sont pleins, ils se ferment, et il ne lui sera pas permis d'en chercher d'autres, d'en créer! La vente se ralentit, le commerce ne va pas : c'est un mal, mais un mal nécessaire, et tout commerçant ne doit rien entreprendre pour le détruire! Voilà de singulières maximes d'économie politique, François! sont-elles approuvées?

LE PROLÉTAIRE.

Je ne sais ce que vous voulez dire, bourgeois; mais je vous soupçonne de confondre ici deux questions bien distinctes, bien séparées. Quand le commerce ne va pas, les hommes ont à s'interroger, c'est tout simple. Ils ont à se demander : *Que faut-il faire?* mais ils ont aussi à se demander : *Que faut-il ne pas faire?* Or faites attention que ce dernier problème est celui qui seul fixe et doit fixer en ce moment nos regards : nous ne nous occupons que de lui. Je n'ai rien à vous dire, pour le moment, du premier; mais j'ai tout à vous dire sur ce que vous avez fait, vous autres maîtres, et ce que *vous ne deviez pas faire.*

Dans le but de forcer la vente, vous avez donc consenti d'abord à la baisse de vos bénéfices; puis, vous en êtes venus à exiger de nous autres, pauvres ouvriers, la baisse de nos salaires! Eh bien, deviez-vous vous conduire ainsi? voilà la question. Vous dites Oui, et cela vous paraît tout simple. Mes camarades et moi nous vous disons Non, et cette conduite nous paraît à la fois immorale et grossière.

Raisonnons, s'il vous plaît, et raisonnons juste. Il y a là deux faits bien distincts : la baisse de vos bénéfices, et la baisse de nos salaires. Croyez-vous que ces deux baisses produisent le même effet? Vous vous trompez, si vous le croyez. Il y a deux causes; donc il y aura deux effets.

La baisse de vos bénéfices force la vente!... de quelle manière? En diminuant le prix des produits, en appelant à la consommation de ces produits des hommes que jusqu'alors repoussaient leurs hauts prix. Pour ces produits, la capacité consommante de leurs consommateurs ordinaires s'est-elle accrue, par je ne sais quelle vertu singulière de la diminution même de leurs prix? Pas le moins du monde. Mais aux consommateurs ordinaires de ces produits s'en sont adjoints de nouveaux, nés du peuple, tirés du peuple. En même temps un autre effet est encore résulté de cette baisse de vos bénéfices; c'est une diminution dans l'intérêt de l'argent, dans le taux de la rente. La rente a baissé, l'intérêt a descendu : les capitalistes ont donc été moins riches. Voulez-vous tenir compte de ce petit accident, il nous faudra donc résumer ainsi cette série d'effets dus à la baisse de vos bénéfices : 1° diminution de la rente, augmentation correspondante du salaire; 2° diminution dans la consommation des classes riches, augmentation correspondante dans la consommation des classes pauvres; 3° déchéance du commerce des choses chères et luxueuses, prospérité du commerce des choses qui s'adressent aux besoins du peuple.

Assurément, messieurs les maîtres, ce serait très beau de votre part, et vous mériteriez le nom de *bienfaiteurs du peuple*, si, profitant de votre position intermédiaire entre nous autres ouvriers et les capitalistes, vous eussiez tendu constamment à obtenir ce résultat, et l'eussiez en effet obtenu dans toute sa pureté. Mais il n'en a pas été ainsi; et voulant encore, et toujours, forcer la vente, on vous a vus constamment attaquer nos salaires. Or cela nous mène précisément tout droit au revers de la médaille! Car voyez! par la baisse des salaires, vous enlevez d'une part aux classes pauvres l'argent qu'elles ont : ce qui équivaut à dire que vous enlevez au commerce des *choses communes et utiles* leurs consommateurs, leurs débouchés; et de l'autre, vous augmentez d'autant la rente, l'intérêt de l'argent : ce qui équivaut à dire que vous rendez au commerce des *choses chères et luxueuses* leurs débouchés, leurs consommateurs. Nous voici donc qui remontons la pente que nous avons descendue. Le peuple et son commerce étaient favorisés : ce retour, cette ascension nouvelle, les sacrifie complètement. Or pourquoi descendre s'il fallait remonter? et pourquoi remonter s'il nous faudra descendre? La raison, la seule raison à donner, c'est que vous autres maîtres, vous êtes incessamment tourmentés du désir de *vendre*. Comme Perrin Dandin qui toujours voulait juger, vous voulez toujours vendre. Vos pratiques sont-elles gorgées, vous en cherchez de nouvelles. Vous avez pour celles-ci sacrifié les premières; vous revenez aux premières, et leur sacrifiez aussitôt les dernières.

Mais, bourgeois, en vérité, cette raison est-elle bonne, est-elle légitime? Avez-vous bien le droit, vous autres maîtres, de communiquer à la nation une telle agitation fébrile? Avez-vous le droit de créer tour à tour des pauvres et des riches? de vous attaquer aux uns et aux autres? de peser tour à tour sur le plateau du salaire et sur le plateau de la rente? de favoriser le peuple aux dépens des capitalistes et les capitalistes aux dépens du peuple? En faisant ainsi, sans doute, vous pensez donner au commerce une vigueur nouvelle, vous croyez l'agrandir, vous croyez ouvrir des débouchés nouveaux! Erreur que tout cela; vous ne faites rien autre chose, encore une fois, que descendre une pente que vous remontez aussitôt.

On ne force point la vente, on la change. L'étendue naturelle de cette vente nous est donnée par le chiffre de la rente additionné au chiffre du salaire. Vous, marchands, vous n'avez point d'autres débouchés pour vos produits que ce chiffre du salaire et ce chiffre de la rente, d'autres consommateurs que les rentiers et les salariés, les capitalistes et les prolétaires, les classes riches et les classes pauvres, le peuple et l'aristocratie. Par la baisse de vos bénéfices, par la baisse de nos salaires, vous pouvez donc bien aisément opérer un mouvement intérieur dans les chiffres respectifs du salaire et de la rente, vous pouvez faire augmenter ou diminuer le chiffre de la rente ou le chiffre du salaire; mais vous ne pouvez empêcher que toujours la diminution du chiffre de la rente ne soit égale à l'augmentation du chiffre du salaire, et, réciproquement, que la diminution du chiffre du salaire ne soit égale à l'augmentation du chiffre de la rente : de telle sorte que le chiffre total du salaire et de la rente se trouve invariablement être toujours le même, et la seule mesure de l'étendue de la vente.

Je ne crois pas être ici dupe d'une illusion, en appréciant ainsi les effets respectifs de la baisse de vos bénéfices, de la baisse de nos salaires, et de votre passion furieuse pour forcer la vente lorsqu'elle se ralentit ou ne va pas au gré de vos désirs. Concluons donc qu'en vous livrant en aveugles à cette passion furieuse, qu'en pratiquant et la baisse de vos bénéfices et la baisse de nos salaires, non seulement vous n'avez point résolu la première question que suggère la stagnation du commerce : *Que faut-il faire?* mais que vous n'avez pas même résolu la seconde question : *Que faut-il ne pas faire?* Car il est évident pour moi, et cela doit l'être pour vous, pour tout le monde, que la question première étant : *Que faut-il faire pour que la vente ne se ralentisse pas, pour que le commerce s'étende*, c'est aller contre sa solution que de se payer d'un vain changement dans le personnel des consommateurs. Les riches achètent moins, les pauvres achètent plus! d'orfèvre que vous étiez, vous vous êtes fait marchand de sabots! il y a compensation parfaite entre l'accroissement de dépenses des uns et la diminution de dépenses des autres!.. Et vous appelez cela prospérité du commerce! création de débouchés nouveaux! importation d'industries nouvelles! Mais vous n'y songez pas! c'est du *statu quo* dans le *statu quo* même, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus dangereux et de moins fondé!

LE BOURGEOIS.

François, mon ami François, que faut-il donc faire quand le commerce ne va pas?

LE PROLÉTAIRE.

Je vous ai déja dit, bourgeois, que ce n'est pas la question qui dans ce moment s'agite et doit s'agiter entre nous. De ce que j'ai un acte à faire, de ce que je dois courir, s'ensuit-il que j'aurai raison si je m'asseois ou me couche? Ce n'est pas le tout de faire quelque chose, il faut faire ce qu'il faut. Vous avez mal au bras, je vous soigne la jambe: ai-je raison, et me devez-vous de grands remerciements? Commençons donc par convenir que le remède à la stagnation du commerce ne se trouve ni dans la fureur de vendre qui vous transporte tous, vous autres maîtres, ni dans la baisse de vos bénéfices, ni dans la baisse de nos salaires; que dès-lors, 1° en hommes sages, vous auriez dû vous attacher surtout à vous préserver de la funeste passion de vendre; 2° en hommes probes, vous auriez dû vous abstenir de recourir à la baisse de vos bénéfices, baisse qui n'est après tout qu'une prime d'encouragement accordée par vous-mêmes au jeu qui vous dévore; 3° enfin, en hommes moraux, vous auriez dû rejeter loin de vous le rôle honteux de nous forcer, nous autres prolétaires, par l'emploi du moyen le plus infâme, à consentir nous-mêmes à la diminution de nos salaires.

LE BOURGEOIS.

Vos paroles sont vives, François, et profondément injustes. D'abord, je ne vois rien de honteux dans le fait de cette proposition : *Voici de l'ouvrage, voulez-vous ou ne voulez-vous pas le faire à tel prix?* Je ne vois pas ensuite que la probité d'un homme soit mise en jeu, parce que cet homme consent à gagner moins; et enfin je ne vois pas qu'il soit de la sagesse d'un homme de résister aux conditions mêmes de son existence. Le marchand est un homme qui vend, vendre le constitue; s'il ne vend pas, il cesse d'être marchand; c'est son métier de vendre, c'est son travail, c'est le seul moyen qu'il ait de vivre. Or, quand la vente ne va pas, vous lui contestez le droit de s'ingénier pour qu'elle aille; vous faites plus, vous le lui imputez à crime! Mais, François, si le marchand ne vend pas, il cesse d'être marchand, il cesse de travailler; il cesse, par conséquent, de pouvoir venir en aide aux besoins de sa famille, aux siens propres; il se voit condamné à mourir de faim. Quelqu'un, dans cette occurrence, lui vient-il en aide? non : il faut donc bien qu'il se vienne en aide à lui-même! C'est un droit qu'il a; c'est même plus, c'est un devoir. Manquer à ce devoir, ne pas faire usage de ce droit, c'est être immoral, c'est se suicider, c'est attenter aux jours de ceux qui composent sa famille. Je comprends à merveille que, pour atteindre ce but, *pourvoir aux besoins de sa famille, aux siens propres*, en d'autres termes, *vendre*, le marchand ne doive pas employer le premier moyen venu, que sa maxime ne soit pas celle des Jésuites : *La fin justifie les moyens.* Mais en quoi vraiment la baisse volontaire de ses bénéfices est-elle un mauvais moyen? A qui ce moyen fait-il du tort? est-ce aux autres? est-ce à celui qui l'emploie? Ce n'est certes pas aux autres, qui achètent moins cher; et ce n'est pas au marchand, puisque cela même lui permet de vendre. Il gagne moins, mais il vend trois fois plus : il gagne donc davantage en définitive, et personne ici n'a rien à redire. Serait-ce donc dans cette proposition : *Voici de l'ouvrage, voulez-vous ou ne voulez-vous pas le faire à tel prix*, qu'est tout son crime? Mais ce n'est là qu'une proposition très licite : c'est à vous, ouvriers, à accepter ou à refuser. Le marchand est-il, oui ou non, dans son droit; est-il dans la nécessité absolue de vous la faire, cette question? Voilà le problème, qui n'en est pas un après tout; car il est certain que telle est, en effet, la nécessité dans laquelle il se trouve. Prenez-vous-en donc à cette nécessité, non à lui; et consentez ou ne consentez pas, selon votre intérêt, à ce que vos salaires soient diminués. On ne vous met pas le moins du monde le couteau sur la gorge; vous êtes libres, mais le marchand l'est aussi. Si, devant la vente ralentie, ce marchand ne pouvait vous faire cette proposition, il serait esclave; et vous n'êtes libres précisément, que parce que vous êtes mis en demeure de l'accepter ou de la refuser.

LE PROLÉTAIRE.

Bourgeois, touchez-là, je vous prie. (Il lui présente la main.) Nous nous entendrons, puisque vous le prenez de cette manière. Je ne vous ai jamais dit que l'intérêt du marchand fût de ne point vendre, et qu'il dût s'estimer heureux lorsque le commerce ne va pas! L'intérêt de cet homme est de vendre, et de beaucoup vendre, assurément. Mais cet homme est-il seul sur la terre! et le capitaliste à qui il emprunte le capital, l'ouvrier à qui il emprunte le travail, ne sont-ils pas des hommes comme lui! Or, s'il blesse ces hommes dans leurs intérêts, par suite de son amour pour son propre intérêt, fait-il acte d'honnête homme? Non. Eh bien! en diminuant son bénéfice, il fait baisser le taux de l'argent, ce qui n'est point l'intérêt du capitaliste; et en diminuant nos salaires, il fait baisser le taux du travail, ce qui n'est point notre intérêt. Nous sommes libres, dites-vous, d'accéder ou de ne pas accéder à cette diminution de nos salaires! Eh! vous savez bien que non. Ventre affamé n'a pas plus d'intelligence et de liberté que d'oreilles. Est-ce que je pense à mes autres besoins quand je suis la proie de la faim!

Si donc vous invoquez l'intérêt et la liberté du marchand pour approuver à la fois et sa passion de vendre, et les moyens qu'il emploie pour satisfaire cette passion, j'invoquerai à mon tour l'intérêt et la liberté du capitaliste, l'intérêt et la liberté de l'ouvrier, pour flétrir comme il le faut cette conduite du marchand.

Je sais bien qu'en parlant ainsi je ne résous pas le moins du monde la question du commerce; mais encore une fois, bourgeois, ce n'est pas de cette question qu'il s'agit en ce moment entre nous. Mon but est de vous montrer que vous autres maîtres, vous ne l'avez pas non plus résolue, et que ce que vous avez fait, ce que vous faites tous les jours, n'est pas le moins du monde fondé en raison, en justice. Vous n'avez pas le droit de vouloir toujours vendre, et, dans ce but, profondément égoïste, de sacrifier d'abord une part de vos propres bénéfices, puis de venir nous demander, à nous autres prolétaires, le sacrifice d'une partie quelconque de nos salaires.

LE BOURGEOIS.

Il faut bien que nous l'ayons, ce droit, puisque nous en usons.

LE PROLÉTAIRE.

Vous en usez, bourgeois, parce que nous autres prolétaires, le front courbé dans l'ignorance, nous vous l'avons jusqu'à ce jour permis. Mais aujourd'hui que notre front se lève, ce droit n'est plus à vous, il tombe, il se brise; cessez d'en faire usage.

Vous venez de poser tout à l'heure la question dans ces termes : Le marchand est un homme qui vend, vendre est son travail, vendre est son gagne-pain. Quand la vente ne va pas, personne ne vient en aide à la détresse du marchand; donc ce marchand, réduit à ses seules forces, a le droit d'en faire usage : il a le droit de diminuer ses bénéfices dans le but de vendre, il a le droit de poser

ce terrible dilemme aux ouvriers : *Travaillez à ce prix, ou mourez de faim!* Eh bien! bourgeois, je m'empare des termes mêmes de cette question, et je vous dis à mon tour : L'ouvrier est un homme qui travaille, travailler est sa vente, travailler est son gagne-pain. Quand le travail ne donne pas, personne au monde ne vient en aide à la détresse, à la misère profonde de l'ouvrier. Donc, réduit à ses seules forces, cet ouvrier a le droit d'en faire usage, dans le but légitime de ne se point suicider et de prendre soin des membres qui composent sa famille.

Vous ne pouvez contester ni cette définition de l'ouvrier, ni la conséquence que j'en tire, surtout dans le cercle où je la circonscris aussitôt. Car, bourgeois, ce cercle est, en vérité, très restreint; je le borne à ceci : L'ouvrier doit-il ou ne doit-il pas accéder à la diminution des prix proposés par le maître? Eh bien, dans ce cercle même je réponds : Non, l'ouvrier ne peut pas accepter la baisse de son salaire.

Car, remarquez-le bien! il n'en est pas du salaire de l'ouvrier comme des bénéfices du maître. Quand le salaire de l'ouvrier diminue, tout est dit : il faut que sa consommation également diminue; tandis que la diminution des bénéfices du maître n'entraîne pas pour ce maître une diminution de consommation : le contraire même a lieu le plus souvent. C'est pour devenir plus sûrement riche que le maître, en un mot, consent à moins gagner; quand le prolétaire consent à moins gagner, il devient certainement plus pauvre.

Cette différence est immense, et suffit seule pour établir que le devoir et le droit du prolétaire sont de tout souffrir plutôt que de recourir à ce moyen pernicieux d'avoir de l'ouvrage, qui est de consentir à une diminution quelconque de son salaire. S'il gagne moins d'une part, et de l'autre s'il travaille plus de temps, qu'est-ce à dire, sinon qu'il dépensera moins et que les débouchés actuels seront plus tôt comblés! Donc un jour ou l'autre l'ouvrage, par ces deux causes réunies, fuira de nouveau de ses mains, et le laissera sans salaire. Mais donc aussi que ce jour soit plutôt aujourd'hui sans baisse de salaire, que demain avec baisse de salaire : voilà l'intérêt réel du prolétaire, son seul intérêt.

Mais je parle d'une chose impossible, l'œuvre inique est consommée! La moitié des ouvriers travaille, l'autre moitié se repose; et le salaire de celle qui travaille, réduit à de mesquines proportions, se voit encore tous les jours attaqué! Jusques à quand en sera-t-il ainsi, grands dieux! Combien de temps encore verrons-nous le peuple des ouvriers victime de sa propre ignorance! Dans sa détresse profonde, il crie : *Du travail! du travail à tout prix!* et ce vil travail même lui sera refusé; il n'en aura pas autant qu'il voudra!

LE BOURGEOIS.

Que voulez-vous, mon cher François, c'est la force des choses qui le veut ainsi : il faut nous résigner.

LE PROLÉTAIRE.

On ne se résigne pas, bourgeois, à voir sa femme et ses enfants mourir de faim! Et d'ailleurs il n'y a point de force des choses qui tienne devant ce raisonnement bien simple : De ce que la vente languit, de ce que le commerce ne va pas, il ne s'ensuit pas le moins du monde que le remède soit, d'une part, la baisse des bénéfices des maîtres, de l'autre, la baisse du salaire des ouvriers.

LE BOURGEOIS.

Connaîtriez-vous donc, François, le remède efficace à l'allanguissement de la vente, à la stagnation du commerce?

LE PROLÉTAIRE.

Peut-être bourgeois! mais à coup sûr il m'est démontré que la baisse des bénéfices des maîtres et la baisse du salaire des ouvriers ne font que rendre ce remède plus urgent. Nous n'en pouvons plus, nous autres ouvriers; et vous-mêmes, bourgeois, cette vie vous est dure!

LE BOURGEOIS.

Très-dure, en effet, François; mais si vous savez le moyen de la rendre plus douce, que ne le dites-vous aussitôt!

LE PROLÉTAIRE.

A quoi bon! vous n'en feriez pas usage.

LE BOURGEOIS.

Comment donc?

LE PROLÉTAIRE.

Vous n'en feriez pas usage, bourgeois, c'est moi qui vous le dis. Vous n'en auriez ni le courage ni la force; et ici, comme partout, c'est nous autres, qui sommes du peuple, qui devons commencer à donner l'exemple.

LE BOURGEOIS.

Vous piquez vivement ma curiosité, François; expliquez-vous, je vous prie... A moins qu'il n'y ait là quelque secret.

LE PROLÉTAIRE.

Il n'y a point de secret, bourgeois, et la chose est très-claire. Le pli est pris; on pratique depuis long temps la baisse des bénéfices et la baisse des salaires : eh bien, il faut donc se dévouer; il faut entreprendre l'œuvre difficile de détruire ce pli; il faut, en un mot, s'opposer à la pratique de cette double baisse des bénéfices et des salaires. Pour ma part, j'en fais le serment, ouvrier, je ne travaillerai pas au-dessous des prix actuels; et partout où mes camarades ne travailleront pas à cause des prix, je ne travaillerai pas. Je mendierai mon pain et celui de mes enfants, s'il le faut, plutôt que de manquer à ce serment.

LE BOURGEOIS.

Vous risquez fort de vous perdre tout seul, François! C'est de la chevalerie pure, c'est du pur dévouement, croyez-moi! Vous ne serez pas secondé par vos camarades dans cette œuvre. Et vous ne devez pas l'être, après tout. Car où cela nous mène-t-il? à rendre le travail impossible là où il pourrait être encore. Ainsi, je suppose, par exemple, que vous ne veuilliez pas consentir au prix que nous débattons en ce moment même entre nous, qu'arrivera-t-il? je serai forcé de renvoyer l'ouvrage; et si nul de mes confrères ne peut également le faire faire, cet ouvrage ne se fera pas; il sera nécessairement ajourné. Voilà donc, par votre faute, une *calence,* un manque d'ouvrage qui arrive. Croyez-vous que ce manque d'ouvrage vous fera du bien? C'est de l'argent de moins pour le peuple; donc c'est une augmentation correspondante dans le degré d'intensité de sa misère actuelle.

LE PROLÉTAIRE.

Je vous le disais bien, bourgeois, qu'il était inutile de vous parler davantage sur ce sujet! Vous ne voulez pas me comprendre, ou vous ne le pouvez pas. Est-ce que la question est d'avoir de l'ouvrage à quelque prix que ce soit? Nous autres prolétaires, nous n'en sommes plus là : c'est trop bas. Nous voulons bien travailler, mais travailler pour vivre, et non vivre pour travailler. C'est l'esclave qui vit pour travailler, l'homme libre travaille pour vivre. Or, ce principe posé, voici que vous autres maîtres, vous professez le principe contraire, en diminuant d'une part vos propres bénéfices, et de l'autre en exploitant notre ignorance et nos divisions, à nous autres prolétaires, à l'effet de faire baisser nos salaires! Qu'avons-nous donc à faire, je vous prie? Vous suivre sur votre terrain! mais c'est déserter le nôtre; c'est manquer à notre dignité d'hommes, à notre principe; c'est nous dégrader, c'est nous plonger en même temps dans le gouffre d'une misère de jour en jour plus profonde! Ce que nous avons à faire, ce que nous devons, ce que nous pouvons faire immédiatement, c'est de vous rappeler à la pudeur, vous autres maîtres; c'est de ne pas accepter vos prix; c'est de souffrir, sans travailler, des douleurs physiques qui auront infailliblement leur terme, plutôt que de travailler en souffrant des douleurs morales et physiques sans fin assignable; c'est de nous réunir dans ce but légitime; c'est d'éteindre parmi nous, prolétaires, toute haine, toute division; c'est de nous aider, de nous enseigner tous dans cette sainte et pacifique croisade contre ce flot de l'habitude qui trop souvent nous emporte, nous autres prolétaires, qui toujours vous emporte, vous autres maîtres, flot terrible! flot immense! Derrière chacun de nous est une énorme masse qui roule et se précipite vers un abîme sans fond. Vous en convenez volontiers. Qu'y a-t-il donc à faire? Résister. Mais nous sommes seuls? Qu'importe! Nous serons infailliblement écrasés? Qu'importe encore! la masse ne nous écrasera pas sans éprouver du moins dans son mouvement de chûte un ralentissement secourable. Or nos enfants en seront d'autant plus forts pour l'arrêter un jour complètement.

LE BOURGEOIS.

Et quand la masse sera arrêtée, François; quand les maîtres ne poseront plus aux ouvriers ce dilemme : *Travaillez à ce prix ou mourez de faim!* quand ils cesseront, en outre, de chercher à vendre au moyen de la baisse de leurs propres bénéfices, tout sera-t-il dit?

LE PROLÉTAIRE.

Oui, sans doute, bourgeois; car le problème du commerce, que nous avons réservé dans cette discussion, sera par là même *en voie de solution véritable.*

LE BOURGEOIS.

Dieu veuille donc qu'il en soit ainsi, François! Mais pour en revenir à l'objet pour lequel je vous ai fait venir, votre dessein est donc bien arrêté. Vous ne voulez point accéder au prix que je vous propose?

LE PROLÉTAIRE.

Non.

LE BOURGEOIS.

Vous commencez ainsi la résistance! et vous vous sacrifiez!

LE PROLÉTAIRE.

Il faut bien commencer. Et quant au sacrifice, je nie qu'il y en ait de ma part. J'aime mieux souffrir des douleurs physiques et conserver par-devers moi le sentiment de ma dignité morale, que de vivre comme un porc que l'on engraisse, ou comme un esclave que l'on nourrit tout juste ce qu'il faut pour qu'il soit là quand on a besoin de lui. D'ailleurs c'est un calcul tout simple d'arithmétique, et que vous nous avez enseigné, vous autres maîtres, à force de le pratiquer entre vous! Souffrir n'est pas souffrir, perdre n'est pas

perdre, dans la langue commerciale; c'est retarder pour mieux jouir, c'est perdre pour mieux gagner. Ainsi, vous voulez entreprendre tel commerce, celui, par exemple, de voitures publiques : vous vous mettez aussitôt à baisser les prix. La place du voyageur vous revient, brut, à 40 francs; vous la taxez 20 francs : c'est 20 francs et l'intérêt de votre argent que vous perdez! qu'importe! Nous autres prolétaires nous ne comprenions pas d'abord, et nous vous prenions pour des insensés! Mais au bout d'un million ainsi perdu, votre habileté, votre sagesse nous furent révélées. Plus de concurrence pour vous! vous restiez seuls; et alors vous augmentiez les prix, et vous rentriez dans vos pertes, et ces pertes se trouvaient avoir été d'immenses bénéfices. Vous pensez bien que de pareils exemples ne peuvent faire autrement que fructifier. Il faut semer pour récolter, proverbe aussi vieux que le monde. Eh bien! nous, prolétaires, en refusant désormais toute baisse de salaire, nous semons pour récolter. Dans le moment, l'effet inévitable d'une pareille mesure, c'est d'empêcher certains travaux de se faire : nous le savons; mais quand le laboureur jette un sac de blé dans les sillons, c'est un sac irrévocablement perdu pour le boulanger, il faut attendre la récolte! Nous attendrons la récolte!

LE BOURGEOIS.

Et si la récolte se fait attendre long-temps?

LE PROLÉTAIRE.

Tout n'est pas fini quand nous mourons; au contraire, tout continue.

LE BOURGEOIS.

Fort bien; mais moi, qui suis un maître, que dois-je faire aujourd'hui même, à votre compte?

LE PROLÉTAIRE.

Ce que vous devez faire, bourgeois? Vous unir à nous, résister au torrent dévastateur, qui, sans cela, nous engloutira tous, vous comme nous! Vous devez refuser hardiment toutes conditions nouvelles de travail!...

LE BOURGEOIS.

C'est-à-dire courir infailliblement à ma perte, à ma ruine!

LE PROLÉTAIRE.

On ne se ruine pas avec le peuple, on se sauve.

ÉPILOGUE.

Grâce à Dieu, l'impulsion est donnée! Dans toute la France, la question du salaire s'agite, et s'agite comme il faut! Honneur aux ouvriers, s'ils persistent dans la voie qu'ils ont embrassée, voie de résistance pacifique à la diminution des salaires!

Ce n'est pas assez faire, je le veux, si on considère le devoir collectif de tous les citoyens, le devoir et le droit de la société tout entière. Mais c'est le premier pas; et quant aux ouvriers, c'est le seul que, dans la situation actuelle des choses, il leur soit réellement donné de faire sans crime comme sans remords. En ne voulant pas travailler à tout prix inférieur à celui pour lequel ils travaillent encore, ils posent leur individualité en face de celle de leurs maîtres, ils usent de leur droit, ils défendent en eux la justice outragée, ils assurent à leurs enfants des jours meilleurs. En outre, ils forcent les maîtres à faire un retour sur eux-mêmes, et à chercher au problème de la vente, au problème du commerce, une autre solution que celle dont on a coutume de se satisfaire.

Les maîtres deviennent donc ainsi forcément complices des ouvriers! Et le problème est attaqué d'ensemble, c'est-à-dire résolu.

De même que la faiblesse des pères et leurs complaisances extrêmes engendrent des enfants vicieux, de même la faiblesse du peuple engendre les tyrans, et de même aussi la faiblesse de l'ouvrier engendre de la part des maîtres une coupable conduite.

Si l'ouvrier consent à travailler à tout prix, pourquoi le maître, occupé de ses seuls intérêts, repousserait-il ce moyen commode de faire ses affaires, qui de lui-même s'offre à ses regards? pourquoi se mettrait-il l'esprit à la torture pour résoudre un problème qui, pour lui, se trouve ainsi résolu?

Prolétaires! marchez donc hardiment dans le sentier où vous êtes. C'est le sentier de délivrance et de régénération sociale. Qu'aucun effort ne vous coûte, qu'aucune souffrance ne vous rebute! La justice et le droit sont avec vous.

Ne craignez pas l'ignoble cri de *coalition*, que les maîtres ne manqueront pas de pousser à la vue de vos nobles efforts : dans le refus pur et simple de travailler à un prix que vous n'acceptez pas, il n'y a point coalition.

Mais vous êtes forcés de vous associer?... — Eh bien! associez-vous. — Mais cela même entraînera coalition!... — Non. La coalition, ce serait la violence que vous exerceriez les uns à l'égard des autres. Reconnaissez dans votre âme que quiconque travaille, ne travaille que par le consentement tacite de ceux qui ne travaillent pas; et non seulement vous aurez reconnu là une vérité palpable et vivante (puisqu'il est certain que l'ouvrier qui ne travaille pas a le droit, comme la puissance, d'enlever, s'il le veut, par la concurrence, à l'ouvrier qui travaille, son travail et son salaire), mais vous aurez donné à votre association une base telle, que les maîtres eux-mêmes rougiraient de l'appeler *coalition*.

Que donc, dans son froid égoïsme, celui qui parmi vous travaille ne dise plus désormais : Les temps sont durs, remercions Dieu du travail qu'il me donne, usons de mon salaire pour mes seuls besoins; et quant à ceux qui ne travaillent pas, faisons des vœux pour qu'ils aient à travailler le plus vite possible! Car le mensonge est non seulement sur les lèvres de cet égoïste, mais dans son cœur : c'est un méchant qui fuit la lumière.

Mais, au contraire, que celui qui parmi vous ne travaille pas lève désormais la tête, et se rende hardiment vers celui qui travaille, pour toucher le prix de sa calence. — Car, dans le siècle où nous sommes, siècle de fer! siècle d'airain! celui qui travaille ne travaille que par la volonté ou l'honnêteté de celui qui ne travaille pas!

Et que le tailleur ne repousse pas l'imprimeur en lui disant : Je ne te connais pas! Tu imprimes des livres, moi je couds des habits; qu'y a-t-il de commun entre toi et moi? — Car le peuple des prolétaires est une seule famille; et c'est en vain que le tailleur ou l'imprimeur essaieraient de l'isolement pour se sauver! Une est la cause de tous les prolétaires, un est le moyen de gagner cette cause! Nous en avons fini du salut individuel; le salut en commun commence : usons-en, c'est le seul qui soit vrai.

De même encore : Que le prolétaire ne repousse pas le maître dont le cœur sera repentant. Car le maître n'est autre chose qu'un prolétaire égaré.

Et qu'il en soit ainsi jusqu'à ce qu'enfin le règne de la liberté, de l'égalité et de la fraternité saintes soit établi parmi nous sur la terre.

JULES LEROUX.

STATISTIQUE.

CHIFFRE DES FAILLITES

ET DES

PROCÈS COMMERCIAUX A PARIS.

Les données de la statistique, quand elles sont certaines, et elles le sont souvent, jettent une grande clarté sur les questions sociales. Que répondre, par exemple, à cette donnée de la statistique :

Sur trois habitants de Paris, il y en a un qui meurt à l'hôpital;

Ou à celle-ci :

La journée moyenne de travail dans toute la France n'a pas augmenté depuis la révolution;

Ou à celle-ci encore :

Tandis que le salaire en moyenne n'a pas augmenté, le revenu net a si prodigieusement prospéré qu'il a augmenté d'un milliard dans la période de 1814 *à* 1830; c'est-à-dire qu'à la fin de cette période, il s'est trouvé annuellement plus fort d'un milliard qu'il n'était au commencement *.

Nous pourrions citer vingt formules aussi curieuses, les appuyer de leurs preuves, et en tirer les conséquences. Mais ce n'est pas notre but en ce moment. Nous voulons seulement réserver, dans le plan de cette *Revue*, une petite place spéciale pour les chiffres caractéristiques que les journaux quotidiens pourront mensuellement nous fournir.

Ce mois-ci, par exemple, ces journaux, en rendant compte de l'installation des membres nouvellement élus du tribunal de commerce de la Seine, nous donnent le chiffre exact des faillites et des procès qui ont lieu annuellement dans le commerce de Paris. Nous enregistrerons cette donnée.

Voici le passage du discours de M. Carez, président sortant d'exercice, sur le nombre de contestations que le tribunal a eu à juger en 1845 :

« Le tribunal de commerce de Paris comprend dans son ressort » tout le département de la Seine, qui compte près de 80 000 pa- » tentés; Paris seul en renferme 60 000; c'est le centre de toutes » les opérations de banque et de finances, c'est le siège social de » toutes les grandes associations industrielles, c'est la ville la plus » opulente et la plus manufacturière du royaume; un mouvement » d'affaires si vaste doit nécessairement entraîner un grand nombre

* Combien ne s'est-il pas accru depuis 1830! car le propre du *revenu net* est de s'accroître sans cesse, non pas en raison simple ou directe, mais en raison composée : *Vires acquirit eundo.*

»de contestations. Dans la période du premier août 1844 au 31 juil-»let 1845, il a été présenté 46 064 causes.

43,832 ont été jugées.
33,285 par défaut.
11,547 contradictoirement.
525 ont été conciliées en délibéré.
273 rapports n'ont pas été ouverts.
434 causes restent inscrites aux rôles ou sont encore en délibéré.

Nombre égal : 46,064.

Ainsi, sur 80,000 patentés, 46,000 procès. M. le président du tribunal de commerce fait tous ses efforts pour affaiblir l'impression du fait qu'il constate; mais il n'y réussit guère. Vainement il allègue l'importance financière de Paris, et son opulence, et son mouvement d'affaires! cela empêche-t-il que toutes *les boutiques* de cet opulent Paris ne soient en procès! Paris serait cent fois plus opulent, que ce chiffre des procès commerciaux ne prouverait pas moins ce qu'il prouve, à savoir qu'en supposant réparti le nombre des procès sur tous les patentés du département de la Seine, il y en aurait un sur dix qui ne passerait pas l'année sans avoir une petite affaire devant le tribunal de commerce. Mais peut-on parler froidement de l'opulence de Paris, quand les tables funéraires, dressées chaque année avec le plus grand soin par la préfecture de la Seine, montrent qu'en moyenne sur 24 ou 25,000 décès, il y en a 10,000 dans les hôpitaux, dans les prisons, et à la morgue! N'eût-il pas été plus sage de rapprocher et de mettre sur la même ligne le chiffre des procès commerciaux, qui regarde les chefs de l'industrie, et le chiffre des morts à l'hôpital, qui regarde la population ouvrière? N'eût-il pas été plus raisonnable de dire : « En vain le luxe étale à Paris ses prétendues merveilles : sur un million d'hommes que renferme cette capitale, il y a d'abord un demi-million de malheureux dévolus aux hôpitaux et livrés à toutes les horreurs de la misère; et sur l'autre demi-million, voilà 80,000 patentés qui ont entre eux tant de noises et de contestations, que chaque année ils portent devant nous *quarante-six mille procès!* » Voilà ce qui eût été raisonnable, ce nous semble, pour faire apprécier les effets de cette concurrence qui amène tant de bonheur pour les chefs et pour les serfs de l'industrie.

Mais passons aux faillites, autre signe de la prospérité de ce peuple boutiquier, comme Napoléon appelait l'Angleterre, et comme il ne s'imaginait guère qu'on pourrait appeler sa France, trente ans après lui. Voici ce que constate M. le président du tribunal de commerce :

« Il a été déclaré, dans le courant de l'année, 739 faillites ;

»Sur dépôt de bilan.	655
»Sur apposition de scellés.	12
»Sur assignation.	48
»Sur requête.	16
»Sur l'avis de M. le procureur du roi.	8
Nombre égal.	739

Les simples ouvriers patentés, qui ne font pas d'affaires ni de commerce proprement dit, ne fournissent rien à ce chiffre. Estimant donc à environ 50,000 le nombre des commerçants, M. le président du tribunal de commerce conclut que « le nombre des faillites re-»présente *un et demi pour cent* du nombre de négociants paten-»tés; » c'est-à-dire que sur *soixante-six* négociants patentés, il y en a annuellement un qui fait faillite.

Quant à la somme en numéraire que représentent ces faillites, M. le président du tribunal de commerce nous apprend qu'elle s'élève à plus de *quarante et un millions.*

Que de conséquences il y aurait à tirer de ces faits! Un journal, partisan effréné de l'ordre industriel actuel, n'a pas pu s'empêcher de faire quelques réflexions lamentables sur cette révélation de la plaie commerciale. Voici les phrases de ce journal, nous les attribuons à la plume d'un professeur breveté d'économie politique. Ce professeur débute ainsi :

« Le tableau que vient de faire M. le président du tribunal de »commerce des opérations de la justice consulaire dans le départe-»ment de la Seine, pendant l'année 1844-1845, *révèle un fait très »affligeant.* Le chiffre des faillites, qui était descendu l'année pré-»cédente à trente deux millions de francs, s'élève à plus de quarante »et un millions, et l'on compte un failli sur cent patentés... »

Un failli sur cent patentés! vous vous trompez, monsieur le professeur d'économie politique; relisez le rapport : c'est *un sur soixante-six* que vous deviez dire. Mais continuons à vous entendre :

« Dans une crise commerciale, cet accroissement des sinistres »s'expliquerait de lui-même; mais *il survient à* UNE ÉPOQUE DE PROS-»PÉRITÉ, *et lorsque le mouvement des affaires soutient pour ainsi »dire ceux qui naviguent sans lest. Que serait-ce donc si un temps »d'arrêt ou une bourrasque se déclarait!* »

Voilà qui est rassurant pour l'avenir! M. le professeur s'évertue ensuite à trouver la cause de cet *accroissement de sinistres.* Le président du tribunal de commerce avait attribué la multiplication des sinistres à *l'intempérie des saisons*, à ce que *nous n'avions pas eu de printemps;* il avait dit : « Les affaires se présentaient »cependant sous des auspices favorables au commencement de 1845. »Les exportations des produits de nos manufactures étaient devenues »plus considérables; les bienfaits de la paix répandaient l'aisance dans »le pays; tout donnait l'espoir d'une grande consommation. Malheu-»reusement l'intempérie des saisons est venue renverser toutes les »prévisions; nous n'avons pas eu de printemps, et l'été nous refuse »ses fécondes chaleurs. Les grands assortiments d'étoffes légères pré-»parées pour ces deux saisons n'ont trouvé que de rares acheteurs, »et à des prix désavantageux; de là sont venus bien des embarras. »Espérons que le retour des beaux jours si impatiemment attendus »arrêtera bientôt les progrès du mal. » Le professeur ne se contente pas, lui, de la pluie et du beau temps, pour expliquer quarante-et-un millions de faillites; il trouve l'explication peu satisfaisante, et il en cherche une autre : « *On est pressé de s'enrichir*, s'écrie-t-il; *le »commerce devient un jeu, et l'industrie une aventure;* on joue »tantôt sur les huiles, tantôt sur les savons, et tantôt sur les esprits. »La bourse des marchandises et la bourse des fonds publics devien-»nent également un *tripôt.* En 1828, la spéculation se portait sur la »rente; en 1837, les sociétés par actions ont fait fureur, tant que »la friponnerie s'en mêlant a fini par tout gâter : aujourd'hui la vogue »est aux chemins de fer; c'est là-dessus que l'on fait et que l'on »défait les fortunes. »

Eh! oui, c'est là-dessus aujourd'hui, et demain ce sera sur autre chose : ne voyez-vous pas déjà poindre à l'horizon les spéculations sur l'agriculture, sur les irrigations, sur la mobilisation de la propriété foncière, etc., etc. Ah! savant professeur, vous en avez pour toute votre vie à découvrir sur quoi se font et se défont les fortunes, quel est le tapis neuf du *tripôt*, à quel jeu on joue aujourd'hui après avoir joué hier, à quel jeu on jouera demain. Vous dites qu'*on est pressé de s'enrichir*, que *le commerce est devenu un jeu, et l'industrie une aventure.* Puisqu'il en est ainsi, ce que vous ajouterez ne nous intéresse guère. Qu'importe en effet à quel jeu on joue, à la roulette, à l'écarté, ou au whist! Ce qui est certain, c'est qu'il y a eu cette année à Paris quarante et un million de francs de faillites! Or combien d'existences d'ouvriers cela représente-t-il, savant professeur du Conservatoire des Arts-et-Métiers!

M. de Rothschild doit bien rire, s'il jette les yeux sur vos élucubrations. Il pouvait rire déjà du président du tribunal de commerce, qui attribue les faillites aux *intempéries des saisons;* mais il doit se pâmer à votre explication. « On ne veut pas étudier, dites-vous, » on ne sait pas examiner les affaires; on se jette dans une entreprise » de chemin de fer, non point à cause des éventualités qu'elle peut » offrir, mais *parceque tel ou tel grand capitaliste la prend sous » son patronage.* C'est ainsi que nous avons vu des compagnies qui » se trouvaient à peu près abandonnées de leurs actionnaires, rece-» voir plus d'argent qu'elles n'en voulaient, dès que leur réunion » avec des capitalistes plus puissants a paru décidée. » Eh! comment voulez-vous qu'il en soit autrement, admirable professeur! Dès que la puissance des capitaux existe, comment voulez-vous que les petits capitaux n'aillent pas se placer sous le canon des grands capitalistes, là où ils ne courent pas de risque? En vérité, vous êtes étonnant! vous débutez bien, et puis tout-à-coup vous devenez absurde. *Le commerce est un jeu*, dites-vous, *l'industrie une aventure, la bourse des fonds publics un tripôt, la bourse des marchandises un tripôt, les affaires un tripôt :* voilà qui est parler d'or. Mais vous ne voulez pas qu'on s'arrange pour gagner *au jeu* dans ce *tripôt!* voilà qui n'est pas raisonnable. Or quel est le moyen de gagner, sinon de se mettre sous le patronage de ceux qui gagnent toujours? Ah! savant professeur, le plus sot propriétaire de fonds accumulés en sait plus long que vous. Il sait d'abord, comme vous, que l'industrie est un tripôt; mais il sait en outre que, dans ce tripôt, ce sont les gros capitalistes qui gagnent immanquablement. Vos faillis ne sont pas autre chose que les morts laissés sur le champ de bataille par les petits capitalistes qui veulent lutter contre les grands. Aussi est-il certain que ce nombre effrayant de faillites est la chose du monde la plus utile aux *gros capitalistes;* car dussent-ils payer annuellement une prime à cet égard, combien ne se récompensent-ils pas de cette perte par la tendance de tous les petits capitaux à venir se placer sous leur protection et se ranger sous leur loi! Chez eux, les capitaux ne craignent rien : les capitaux vont donc chez eux; ils les prennent au taux qu'ils veulent, et leur font rapporter ce qu'ils veulent! Les faillites sont, pour les gros capitalistes, ce que les incendies remarquables sont pour les compagnies d'assurance.

Prendre pour un accident de cette année ce chiffre effrayant de sinistres est donc une puérilité ridicule. Le nombre des faillites ne diminuera que lorsque l'omnipotence bien constatée des gros capitaux aura mis l'industrie tout entière sous la direction des barons de la féodalité moderne.

MORALE.

—

AUX TRAVAILLEURS! PAIX ET COURAGE;

PAR

TRAMAUX-MALHET, TYPOGRAPHE.

Prix : 10 centimes *.

Voici un tout petit livre, intitulé *Paix et Courage*, et adressé à nous autres travailleurs. Lisons-le avec soin, et voyons ce que dit à ses frères cet ouvrier qui s'annonce à eux en leur criant paix et courage.

L'impression que produisent ces pages est que celui qui les a écrites possède assurément un esprit religieux. Cela se voit au ton même du style, qui, depuis le premier mot jusqu'au dernier, est à la fois simple et empreint de solennité; cela se voit aux passages cités des Pères de l'Eglise, aux versets de l'Evangile qu'on y rapporte et qu'on y commente.

L'auteur commence par dire les titres qu'il a à notre confiance, et le but qu'il s'est proposé :

« S'il fallait, pour être entendu de l'ouvrier, posséder un nom haut placé dans l'échelle des grandeurs sociales, je ne pourrais prétendre à cet honneur; mais, né et vivant parmi ceux pour lesquels j'écris, je crois connaître assez leurs souffrances, avec lesquelles le malheur m'a initié, pour en parler d'une manière sûre et certaine, et essayer de leur apporter quelques consolations. C'est ce qui m'a engagé à publier cet opuscule, dans lequel j'essaie de faire connaître à mes frères, les travailleurs, la cause de nos maux et le remède que nous pouvons employer pour les combattre efficacement. Cet écrit est l'œuvre de cette instruction chétive que l'ouvrier reçoit au village, mais qu'il peut compléter à force de courage et de persévérance.

» Je puis doublement parler des misères du prolétaire; car, une à une, j'ai vu les illusions de l'enfance faire place à la triste réalité qui nous attend tous au sortir de l'adolescence; et, suivant que je les voyais disparaître, je me disais : Cela doit-il être ainsi? aux uns tout le bonheur, aux autres tout le malheur. Je le croyais, car j'étais imbu des principes prêchés par nos prêtres, qui nous présentent les lois humaines comme des lois divines. Mais, pour celui qui réfléchit, qui étudie ce qui l'entoure, la méditation ne tarde pas à faire comprendre que ce qui existe aujourd'hui n'est pas naturel; par conséquent, que des réformes peuvent y être apportées; de sorte que la terre ne devra plus être partagée en deux camps ennemis, mais régie par une loi harmonique qui ne connaîtra qu'une grande famille humaine, sans avoir égard aux castes et aux couleurs.

» Que mes frères me lisent et me comprennent; qu'ils suivent la direction que je leur trace, et cette faible ébauche servira à les pousser dans la voie du salut, et j'aurai apporté un grain de sable dans la reconstruction de l'édifice social; en attendant cette époque, je ne puis que répéter : PAIX ET COURAGE. »

Telle est la préface; l'ouvrage s'ouvre par une comparaison du *trapiste* et de l'*ouvrier* :

« *Frères, il faut mourir*, telles sont les paroles que le trapiste doit prononcer dans son cloître. — *Frères, il faut travailler*, voici celles que l'ouvrier doit sans cesse faire entendre et surtout mettre en pratique; et il y a entre ces deux situations un rapprochement bien triste, qui n'est même pas en faveur du travailleur.

» Ordinairement, quand le trapiste prononce ses vœux, il connaît le monde qu'il quitte alors sans regrets, parce qu'il n'y a trouvé que déceptions; il sait d'avance la vie austère qui l'attend, la sombre pensée qui doit sans cesse l'occuper, et avec laquelle il finit par se familiariser.

» Mais nous, pauvres ouvriers, ilotes de la société, comment entrons-nous dans la carrière du travail? Quel est celui d'entre nous qui peut s'en exempter? Dès notre naissance, un sceau fatal semble nous avoir marqué au front d'un signe de réprobation; dès nos premiers jours, nous sommes voués à la misère; souvent même au sein de notre mère nous ressentons les premières atteintes de la faim : la sève nous manque dès notre formation humaine, et, chétifs, étiolés, comme un arbuste qui, ayant senti la morsure du ver rongeur, devient rabougri et se dessèche, toute notre existence se passe dans la douleur. Toutes nos actions, à mesure que nous croissons, dénotent que notre route est tracée, route de labeur et de peine, où on ne trouve que des ronces et pas de roses, et sur laquelle la plus grande partie d'entre nous meurt à la tâche. »

Si tant de millions d'hommes ont le sort des trapistes, c'est que d'autres vivent en épicuriens. Nous ne citerons que quelques traits du contraste de l'existence du riche prédestiné et du pauvre également prédestiné :

« Un peu de pain, de l'eau, des légumes, rarement de la viande de médiocre qualité, est-ce là une nourriture pour un corps qui travaille de douze à seize heures par jour? O riches, souvent nous mangeons des mets que vos meutes refuseraient; dans un instant, vous dépensez en caprices, en fantaisies, de quoi nourrir nos familles pendant plusieurs années. Quand vous nous voyez dans la rue, vêtus de haillons, la démarche chancelante, les joues creuses, le visage hâve, la mine plombée, vous croyez souvent que c'est l'effet de la débauche, et vous souriez de dédain. Erreur!... La source de ces maux qui nous rongent, c'est la faim, le manque de nourriture, le trop de travail, qui nous abrutit et nous énerve!... Riches, heureux du jour, ne vous êtes-vous pas demandé quelquefois comment un ouvrier pouvait nourrir une famille, souvent nombreuse, avec un salaire aussi médiocre que celui qu'il gagne, et qui ne pourrait suffire à un seul de vos repas?... »

Et pourtant, pense l'auteur, nous sommes tous égaux de nature :

« Hommes que nous sommes, nous les pauvres, nous jouissons de tous nos sens; comme d'autres, nous aimerions à respirer l'air embaumé par les fleurs, au lieu d'être enterrés, cadavres vivants, dans nos ateliers; comme d'autres, nous aimerions à goûter le bonheur que l'on trouve à se promener le soir, quand la brise vient rafraîchir la chaleur de la journée; comme les fortunés, enfin, nous voudrions jouir de la terre, de l'eau, de l'air, et du feu. Nous comprenons que les éléments appartiennent à tous, et que jusqu'ici le travailleur s'est trouvé, comme un paria, déshérité d'un bien qui doit être commun à tous les humains.

» La faim est non-seulement la privation des aliments propres à la nutrition de l'estomac, la nourriture de la matière formant notre corps, mais aussi la privation d'aliments propres à développer notre intelligence, nos facultés morales, qui meurent d'inanition; enfin, elle est la privation de tout ce qui doit donner la vie à l'esprit comme au corps. »

A ce propos, l'auteur cite en note ce passage de S. BASILE sur *la faim*, qui mérite en effet d'être cité et appliqué à tous ceux que la faim permanente de tant de millions de leurs frères laisse insensibles :

« Considérez l'état pitoyable de ceux qui sont pressés par la faim : c'est le comble des afflictions humaines et le genre de mort le plus dur de tous. L'épée fait mourir en un moment; la violence du feu étouffe bientôt; et une bête qui nous déchire nous tue presque tout d'un coup : mais la faim est un mal qui dure bien plus de temps; c'est une maladie qui ne cause pas une douleur passagère, mais durable et continuelle; elle consume lentement; elle ne tue que peu à peu; elle dessèche l'humidité naturelle; elle refroidit la chaleur, mine et détruit la vivacité de la complexion la plus vigoureuse, affaiblit les forces insensiblement, et ne laisse plus qu'une peau attachée aux os, pareille à une toile d'araignée; toute la fleur du teint s'efface, parce que le sang se retire; la chair cesse d'être blanche, et devient pâle et livide; les genoux plient sous le faix, et ne se traînent qu'avec peine; la voix devient grêle et mourante, les yeux se cavent et sont enfoncés.

» Or je demande maintenant de quel supplice est digne celui qui voit l'image de la mort peinte sur le visage d'un pauvre réduit à cet état, et n'en est point touché de pitié; si cette espèce de cruauté n'est pas extrême, s'il ne doit pas être mis au nombre des bêtes les plus farouches, s'il ne doit pas être considéré comme une *personne exécrable*, comme un *homicide!...*

» Malheureux que vous êtes! que répondrez-vous au grand juge? Vous couvrez de tapisseries la nudité des murailles, et ne couvrez pas de vêtements celle des hommes! Vous parez des chevaux de housses précieuses, et vous méprisez votre frère qui est couvert de haillons! Vous laissez pourrir ou ronger du blé dans des granges ou des greniers, et ne daignez point jeter les yeux sur ceux qui n'ont point de pain! Vous gardez de l'argent en réserve, et vous n'avez aucun soin de relever ceux que la nécessité abat et opprime!

« Vous me direz : « A qui ai-je fait tort, si je retiens et conserve ce qui est à moi? » Et moi, je vous demande : Quelles sont les choses que vous dites être à vous? de qui les avez-vous reçues, et d'où les avez-vous apportées pour passer la vie présente? *Vous faites comme un homme qui, étant dans l'amphithéâtre, et s'étant hâté de prendre les places que les autres pourraient prendre, les voudrait tous empêcher d'entrer, appliquant à son seul usage ce qui est là pour l'usage de tous.* C'EST AINSI QUE FONT LES RICHES : *et s'étant mis les premiers en possession des choses qui sont* COMMUNES, *ils se les rendent propres en les possédant. Car si chacun ne prenait que ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance, et qu'on donnât le reste aux indigents, il n'y aurait ni riches ni pauvres.*

» N'êtes-vous pas sorti nu du ventre de votre mère, et ne retournez-vous pas nu dans la terre? D'où vous sont donc venus les biens? Si vous dites que c'est du hasard, vous êtes impie, puisque vous ne reconnaissez pas celui qui vous a créé, et n'avez que de l'ingratitude pour ses bienfaits. Que si vous confessez que vous les avez reçus de Dieu, dites-moi pourquoi ils vous sont échus plutôt qu'à un autre?....

» Dites-moi, je vous prie, quel est celui qu'on doit estimer avare? C'est celui qui n'est pas content de ce qui doit lui suffire. Quel est celui qu'on doit regarder comme un voleur? C'est celui qui s'approprie à lui seul ce qui est à d'autres. N'êtes-vous donc pas un avare et un voleur, vous qui rendez propre à vous seul ce que vous avez reçu pour le communiquer et le distribuer à plusieurs? Si on appelle voleur celui qui dérobe un habillement, doit-on donner un autre nom à celui qui, pouvant sans se nuire habiller son frère qui est tout nu, le laisse tout nu? Le pain que vous retenez chez vous et dont vous avez trop pour votre famille est aux pauvres qui meurent de faim; les habillements que vous gardez dans votre armoire sont à ceux qui sont nus; les souliers qui se moisissent chez vous sont à ceux qui n'en ont point; l'argent que vous cachez dans la terre est à ceux qui sont ruinés. Comment êtes-vous si dur que de faire injure à tant de personnes à qui vous pouvez faire tant de bien! »

Où sont aujourd'hui les continuateurs de saint Basile, et comment se nomment-ils? Cependant la faim exerce toujours ses ravages. Après avoir revendiqué une part dans l'héritage spirituel de l'Humanité, et protesté contre la faim au spirituel, et au matériel, décernée à la multitude des travailleurs, l'auteur réfute ces prétendus savants, ces soi-disants économistes, qui, prenant, comme disait Mirabeau, *les murs de leurs boutiques pour les bornes du monde*, déclarent que ce qui existe aujourd'hui doit toujours exister, que c'est une situation voulue, les uns disent par Dieu, les autres par la nature des choses, que toute idée de changer cette admirable société est un rêve, une *utopie*. Ce n'est pas que l'auteur repousse la condition du sacrifice, et ne reconnaisse la nécessité du travail; loin de là, il regarde le travail comme une loi souveraine imposée par Dieu même à l'Humanité :

« La terre ne peut produire, si elle n'est cultivée; le fruit ne viendra pas de lui-même se ranger sur nos tables; le blé ne croîtra ni ne se transformera en

* Chez les libraires dépositaires de publications populaires.

pain, si l'homme n'y emploie sa force et son intelligence. Tout ce qui se meut sur terre, au-dessous de l'homme, travaille pour son existence. Le travail est donc forcé. De cette conséquence, nous déduisons naturellement que l'homme est forcé de travailler; mais si c'est *l'homme*, pourquoi quelques-uns et pas tous? Pourquoi à une grande majorité tout le labeur qui profite à une faible minorité?»

Voilà le problème que Rousseau se posait au dernier siècle, le problème de l'inégalité des conditions. L'auteur de *Paix et courage* répond à peu près comme Rousseau. L'origine de l'inégalité est pour lui dans l'établissement de la propriété. Cette solution est incomplète et fausse. Rousseau, frappé du vice présent, n'a pas compris la source multiple d'où l'inégalité s'est répandue comme un fleuve ténébreux sur l'espèce humaine. D'ailleurs, en attribuant tout le mal à la propriété, il n'a nullement résolu le problème. Car si la propriété est un mal, elle est aussi un bien; et l'on ne saurait concevoir comment l'Humanité eût fait pour progresser sans elle.

Mais qu'importe que l'auteur prolétaire dont nous analysons l'écrit se trompe avec Rousseau sur ces hautes questions de philosophie sociale, sur lesquelles tant d'autres se trompent aussi, soit qu'ils suivent la trace de Rousseau, soit qu'ils s'en écartent ou marchent en sens contraire. Notre ami (car sans le connaître, nous aimons à lui donner ce nom), notre ami ne se trompe pas assurément lorsqu'il s'écrie que tout le mal vient de ce que le genre humain est sorti de l'unité, qu'il faut rentrer dans l'unité, que c'est l'unité qui sauvera tous et chacun. Il ne se trompe pas lorsque, plein de reconnaissance pour les grands législateurs religieux qui tous n'ont fait qu'enseigner l'unité aux hommes divisés, il écrit:

«Plusieurs fois, il s'est trouvé des hommes au cœur généreux et fraternel, des HOMMES, enfin, qui, regardant tous les autres hommes comme appartenant à la même famille, n'ont pas craint de se sacrifier pour racheter leurs semblables de l'oppression.

»Des noms comme ceux de Confucius, de Lycurgue, de Socrate, de Platon, de Jésus-Christ, de Thomas Morus, de Campanella, et tant d'autres, devraient être révérés par nous, et la plupart d'entre nous ne les connaissent même pas! Cependant, tous ceux qui nous ont regardés comme leurs frères sont morts à la tache, espérant que tôt ou tard la lumière se ferait jour, malgré toutes les entraves.»

Il ne se trompe pas non plus, lorsque plus loin, après avoir gémi sur le peu de ressemblance qu'il y a aujourd'hui entre les prêtres de Jésus-Christ et les apôtres de ce divin prophète, il dit:

«Essayons donc tous de mettre en pratique cette doctrine si simple: *Aimez votre prochain comme vous-même*. Le Christ a dit: Celui qui le fait accomplit la loi et les prophètes. C'est la formule la plus nette et la plus concise que les réformateurs aient jamais prêchée. Est-il possible qu'on ne cesse de la prêcher, et qu'elle soit cependant si peu pratiquée! Elle est pourtant la base de toute morale, de toute religion, et c'est d'elle que l'on devrait dire: *Hors de la pas de salut*. En effet, quel ne serait pas le bonheur des hommes sur terre, si l'amour de leurs semblables s'emparait d'eux, si l'égoïste attachement individuel disparaissait pour faire place à la fraternité universelle. Unité, harmonie parmi les hommes, tel est le but auquel tous les efforts des philosophes doivent aboutir, tel est le but prédit par le Christ, but qui sera atteint malgré toutes les persécutions.»

Cet ouvrier, ce prolétaire en est donc arrivé là, lui aussi. Et ne croyez point qu'il s'agisse ici d'un fait particulier: non, c'est, à l'heure qu'il est, un fait se produisant chez tout le peuple.

Cette masse qu'on n'a point songé à arracher au scepticisme qu'elle avait hérité des philosophes du dix-huitième siècle, s'arrache d'elle-même à ce scepticisme. Cette transformation a lieu même pour les sectes les plus sensualistes; le matérialisme, qui ne peut se faire religion, se fait superstition.

L'auteur de notre livre a un idéal plus relevé. Il a été ému profondément de la division des éléments populaires, il se met à prêcher l'unité:

«Les Scribes et les Pharisiens demandaient à Jésus-Christ quand arriverait le règne de son père, il répondit: «*Tout cela arrivera quand il n'y aura ni males ni femelles, quand deux ne feront plus qu'un, et quand le dedans sera semblable au-dehors.*» Eh bien! ces paroles ne font-elles pas voir clairement que l'*unité* doit être la réalisation des temps annoncés et pressentis par tous les hommes qui s'occupent de l'avenir, et promis particulièrement par Jésus de Nazareth. *Quand il n'y aura ni males ni femelles*, ne sera-ce pas quand, dans un ordre naturel, l'Humanité entière aura reconnu et mis en pratique que la femme est égale à l'homme; car quoi de plus absurde que de dire que l'homme, à cause de sa force brutale, doit dominer sur sa compagne, sur celle qui complète son individu! l'homme et la femme ne font-ils pas un seul et même corps, et, par conséquent, ce corps doit-il être divisé de droit, d'intérêt! le contraire, qui existe aujourd'hui, n'est-il pas une anomalie? *Quand deux ne feront plus qu'un* sera quand les habitants du globe, abdiquant toute haine soi-disant patriotique, arborant les mêmes couleurs, agiront sous la même volonté, sous la même action: L'UNITÉ existant chez tous les êtres, il n'y aura plus de division; la volonté de *deux* étant *unitaire*, deux ne feront plus qu'un. Enfin, *quand le dedans sera semblable au dehors*, est-ce autre chose que la bouche ne devra désormais prononcer que ce que l'esprit pensera, celui-ci étant dégagé de toute contrainte par le libre exercice des deux premières maximes. L'UNITÉ et l'ÉGALITÉ des êtres devant faire disparaître tous les vices qu'engendre l'individualité, l'intérêt de tromper n'existera plus. Tout ceci étant, le royaume des cieux sera descendu sur la terre; car le Christ a encore dit: Mon père, qui est Dieu, n'est pas le dieu des morts.»

Que nous sommes heureux, quand nous voyons par un homme du peuple cette leçon donnée aux puissances de toute espèce, puissances religieuses, magistratives et autres, sur l'égalité de la femme et de l'homme en tant qu'êtres humains, sur leur égalité dans le couple, et cela avec le véritable sens des paroles de Jésus.

Tout le livre ensuite a pour but d'engager les travailleurs à quitter le cabaret pour les bibliothèques; le cabaret où ils vont boire, il est vrai, l'oubli de leurs douleurs, mais la lecture leur sera un enivrement plus doux. L'idée de *cercles* ou *bibliothèques populaires* a déjà été préconisée dans un journal, *Le Moniteur des conseils de Prud'hommes*. Certes, de pareils établissements seraient faciles à réaliser, et rendraient de grands services, si le gouvernement voulait les favoriser; mais nous craignons bien qu'il ne s'attachât à les proscrire. Ce serait mal de toute façon, ce serait une faute politique: car enfin, si l'immense masse de la nation veut prendre cette route de l'instruction et de la moralisation, pourquoi ne pas l'encourager dans cette voie pacifique? L'auteur de *Paix et Courage*, tout plein qu'il est de sentiments religieux, ne soupçonne pas même le mauvais vouloir qu'on pourrait opposer à ses plans de *cercles d'ouvriers* et de *bibliothèques populaires*, et il tire de ces plans généreux un argument pour exciter le zèle de ceux à qui il s'adresse.

Terminons ici l'analyse de cet intéressant écrit. Nous voudrions bien pourtant citer encore quelque chose des dernières pages. L'auteur, trouvant dans plusieurs écrits italiens, anglais, allemands, dont la traduction est tombée sous ses yeux, des idées analogues aux siennes, des sentiments identiques à ceux qui font vibrer son cœur, reconnaît dans ces étrangers des *frères*, des *hommes*, comme il dit, et s'attache à détruire les haines stupides qui divisent, par degrés de latitude, par pays, par provinces, par métiers mêmes et par profession, le peuple des hommes, l'espèce humaine solidaire:

«UNITÉ, UNITÉ!... Voici le mot de ralliement que les peuples doivent adopter; fusion des idées, tel est le but des efforts des amis de l'Humanité; car le bonheur doit être commun. Un peuple ne doit pas pouvoir se réjouir quand un autre peuple est dans la douleur. La famille humaine est semblable à un corps qui souffre tout entier du malaise d'un de ses membres.»

Ainsi un ouvrier comprend ce que ne comprennent pas tant d'esprits orgueilleux, nourris abondamment de tous les produits spirituels de l'Humanité, leur mère. N'est-ce pas le cas de répéter ce mot de l'Evangile: *Spiritus flat ubi vult!* Quant à nous, ce petit écrit d'un prolétaire, «œuvre de l'instruction chétive que l'ouvrier »reçoit au village, mais qu'il peut compléter à force de courage et de »persévérance,» nous paraît cent fois plus profond, plus attachant, que tout ce qui se débite dans les académies de Paris; ou plutôt nous n'établissons aucune comparaison entre un écrit de vérité et des paroles de mensonge.

CHRONIQUE.

L'ÉVÈNEMENT DU DAHRA.

Nous venons tard pour parler de cet *évènement*, qui, malgré l'habileté et les ruses des prôneurs officiels, révoltait, il y a un mois, et soulevait tous les gens de cœur. Mais il faut que de semblables faits laissent leur empreinte. C'est un devoir de les rappeler, de peur qu'ils ne disparaissent du souvenir. De nos jours, la vie est à ce point superficielle, que tout passe, s'efface, s'oublie avec une rapidité qu'on dirait fatale. Autrefois les faits n'avaient point tant de retentissement, mais ils restaient longtemps dans la conscience des hommes.

Eh quoi! plus de huit cents Arabes, hommes, femmes et enfants, composant la tribu des *Ouled-Riah*, fuient devant la cavalerie française, entraînant sur leurs pas d'autres tribus. Toutes vont se cacher dans de vastes grottes qui leur servent d'abri. Ces grottes autrefois avaient arrêté la fureur des Turcs. Mais il était réservé à un officier supérieur des armées de France d'être plus inspiré, en 1845, par le génie de la destruction que ne l'ont été des Turcs dix siècles auparavant.

Une idée infernale a traversé le cerveau de ce chef. On a pris des villes par famine, on a incendié des villages: avait-on jamais songé à l'asphyxie comme machine de guerre!

La bouche des grottes est étroite; tant mieux! On la remplit facilement avec du bois, dont on accumule ensuite des masses, sur lesquelles on fait tomber des gerbes enflammées; et tout un jour se passe à animer cet auxiliaire du courage français, sans lequel avaient compté les Arabes. Des offres de se rendre sont faites par les assiégés, elles ne sont point acceptées, il faut qu'ils se rendent *à merci*. La mort est préférable. Ils rentrent dans leur tombeau, et les feux se rallument!

Alors l'on entendit comme une seule plainte, sourde mais profonde, mais prolongée, mais effroyable; c'étaient les cris mêlés des femmes, des enfants, et des animaux, lesquels se ruaient et luttaient contre les hommes. Etrange combat qui se faisait au milieu de la

mort! Puis, plus rien! Et quand l'entrée des grottes fut dégagée des cendres qui l'obstruaient, quel spectacle affreux! sept cents cadavres! Voilà ce qui s'est accompli...

Dans quel temps vivons-nous donc, grand Dieu! et qu'est devenu le droit des nations, le droit de l'humanité, si de pareils forfaits sont possibles et permis! Est-ce donc ainsi qu'on fera la guerre désormais? Mais, dit-on, il était nécessaire d'en venir là, il fallait pacifier la province du Dahra, il fallait faire un exemple. Quelle manière douce et bienfaisante de répandre la paix! On dit encore : Pourquoi ne se sont-ils pas rendus? on les a sommés plusieurs fois de se rendre. Eh! quand une voix s'écriait : *La garde meurt et ne se rend pas!* supposez les Français dans la même extrémité que les Arabes, on eût donc bien fait de les traiter comme nous avons traité les Arabes! Où donc est l'héroïsme, où donc est la vertu? est-elle du côté de la grande nation, ou du côté de la nation barbare?

Il semblait que la générosité de la France ne lui permettait pas d'attenter, par toutes les voies possibles, à la vie de ses ennemis. La France aimait les combats loyaux, elle avait honte des atrocités faciles. Quand l'Angleterre bombarda Copenhague, la France mit l'Angleterre au ban des nations, et jura qu'il n'y avait que l'Angleterre capable de transgresser ainsi toutes les lois de la guerre. Quand l'Angleterre inventa les fusées à la congrève, la France déclara que ces fusées incendiaires n'étaient pas une arme à son usage. Aujourd'hui, sans péril, nous asphyxions une population captive dans des grottes! et, tranquillement assis à la porte de ces grottes, nos soldats enlèvent l'air respirable à des femmes, à des vieillards, à des enfants! Nous faisons la guerre non pas à des guerriers valides, mais aux femmes, aux vieillards, aux enfants; et parceque l'Arabe héroïque ne veut pas nous livrer ses vieillards, ses femmes et ses enfants, nous empoisonnons l'air, et tuons pêle-mêle hommes, femmes, enfants. Ah! colonel qui avez ordonné ce massacre, la France ne se reconnaît pas dans vos exploits! Qu'importe que votre général vous ait approuvé! Votre général a peut-être ses raisons pour pardonner les massacres faciles. N'a-t-il pas, dans la rue Transnonain, exercé des cruautés qui font souvenir de la Saint-Barthélemy!

Non seulement, direz-vous, le général en chef a approuvé, mais les ministres ont approuvé aussi, et les chambres ont presque approuvé. Voyez avec quel calme le fait a été annoncé du haut de la tribune, dans les deux chambres, et pour ainsi dire justifié! Voyez avec quelle indifférence les explications ont été reçues par les deux assemblées! Pas la moindre lueur d'indignation, que dis-je! pas même le plus léger signe d'étonnement. Il semble vraiment, que tourmentée d'une seule passion, la passion du gain, la société bourgeoise soit plongée en une cécité complète pour tout ce qui n'est pas, comme on dit aujourd'hui, une *affaire;* il semble qu'elle ait perdu le sens moral. Pourtant par les mille voix de la presse, la France a protesté; la France n'a point voulu encourir la responsabilité d'un crime.

Dans cette guerre d'Afrique, que les hommes d'idées avaient conçue comme œuvre de civilisation et comme devant nous créer une colonie féconde, la politique des gouvernants, elle aussi, a vu deux choses : 1° un moyen de former une armée à son goût, 2° une satisfaction donnée aux ardeurs belliqueuses de la France. C'est qu'on a tant exalté notre pays à ce sujet, on a tant dit, tant répété que nous étions un peuple guerrier, que le sentiment français a été détourné de sa véritable voie.

Oui, sans doute, la France était naguère encore, si vous le voulez, une nation guerrière, mais non pas à la manière sauvage. Elle était guerrière parcequ'elle était civilisatrice. Elle entendait la guerre comme la lui avait fait entendre la république; et, sur ce point, il faut séparer la république de l'empire.

En résultat, l'armée qu'on nous a faite, au lieu de civiliser, se *barbarise* elle-même à l'heure qu'il est. Ce n'est point la civilisation, dans ce qu'elle a de beau, qui pénètre avec nous en Afrique; mais ce sont les vices de notre civilisation que nous greffons sur ceux de la barbarie. Puis l'Afrique et tout ce que nous y avons porté de mal nous reviennent, si bien que nous aurons chez nous par nos soldats les mœurs des Arabes, et quelles mœurs! tous les vices de l'Orient, les turpitudes les plus immondes, des turpitudes dont on a honte encore en France, dont on se cache, et qui s'étalent au grand jour en Afrique.

L'impureté et la barbarie vont de pair ensemble; l'homme privé de lumière s'abîme dans le mal sous tous les aspects; et si quelque chose pouvait nous faire croire que les crimes punis à Sodome se renouvellent dans l'armée d'Alger, ce serait l'événement du Dahra!

Mais qu'arrive-t-il? Le mal s'enchaîne au mal, et la loi de solidarité a, par rapport à nos soldats, sa sévère application. On en a fait des tueurs déterminés, des coupe-têtes, des espèces de bourreaux : et voilà qu'on se trouve avoir entre les mains une arme à deux tranchants; elle blesse ceux qui s'en servent. Les officiers, en effet, vous diront que leurs soldats, placés dans les conditions d'une discipline ordinaire, refuseraient toute obéissance, et seraient capables de les assassiner; d'où il suit qu'il a fallu imaginer une discipline atroce qui ne corrige rien, mais sert d'épouvantail.

Lisez les journaux du mois dernier : vous ne trouverez rien dans le passé, parmi les supplices infligés aux coupables, qui soit plus originalement cruel que les tortures qu'on fait subir aux troupes d'Afrique. Ecoutez ces noms : le *Silo*, la *Barre*, la *Crapaudine*, le *Clou au rouge ou au bleu*. Et ces supplices sont gradués entre eux; la *barre* est une cruauté plus raffinée que le *silo*, la *crapaudine* plus que la *barre*, le *clou* plus que la *crapaudine*. Vous figurez-vous ce que sont ces châtiments! Tantôt un trou où l'on plonge le corps du patient dans la boue, et où il ne peut ni se lever ni s'asseoir, il reste plié en deux; tantôt une barre de fer où on lui attache les pieds, en laissant traîner son corps dans la poussière, exposé aux rayons du soleil; tantôt enfin un clou auquel il est suspendu, garrotté de façon à lui donner la forme d'un crapaud, et la tête en bas, jusqu'à ce qu'il soit devenu rouge ou bleu, par l'effet du sang qui reflue vers la tête.

Ah! assurément, ce ne sont pas les enfants des riches qui s'abrutissent par ces horribles châtiments; ce sont les fils du pauvre. Mais le mal, fait au nom ou avec la permission des puissants, retombe à la fin sur tous!

C'est en vain que l'armée est de plus en plus séparée de la nation. Laissez l'Afrique former, pendant quelques années encore d'un régime aussi corrupteur, beaucoup de soldats : combien compterez-vous de criminels en France! Alors, législateurs que l'*événement* du Dahra a trouvés si froids et si indifférents, et qui vous inquiétez peu des peines qu'on applique en Algérie, vous serez peut-être moins calmes, moins froids, moins indifférents; vous aurez à craindre des attentats imprévus, et vous ne serez peut-être point assez protégés par vos peines actuelles. Alors qui sait jusqu'où s'étendra votre peur? Vous verrez peut-être avec plaisir la pénalité exceptionnelle de l'Afrique appliquée en France!

L'ACADEMIE DES SCIENCES MORALES.

M. PASSY ET LE PRIX BEAUJOUR.

« Que parlez-vous d'âme, mon cher, » disait un jour un membre de l'Académie des *Sciences morales et politiques* à un de ses confrères; « je puis vous assurer que je n'en ai jamais rencontré sous »mon scalpel. » Le confrère rougit, il faisait profession d'être catholique. Deux membres de cette Académie franchissaient ensemble le seuil du palais Mazarin; l'un dit à l'autre : « Vous devriez bien faire quelque »chose pour ce pauvre***, notre ancien camarade de l'Ecole normale; »c'est un homme vertueux. Au nom de la vertu... » — « *Parlez au por»tier!* » répliqua le confrère; le confrère était éclectique. Heureux éclectiques! dans cette tour de Babel que l'on appelle l'Académie des Sciences morales, l'éclectique admire à son aise les *molécules intégrantes et indécomposables du faisceau philosophique*, comme dit M. Cousin; ou plutôt il s'admire lui-même et se complaît dans sa profondeur, en scrutant autour de lui les *quatre systèmes irréductibles et permanents qu'engendre l'esprit humain à toutes les époques*, comme l'enseigne si doctement ce même M. Cousin. L'éclectique, dis-je, est de fondation à l'Académie des Sciences morales; il est le lien, le ciment de cet illustre corps. Sans lui, le matérialisme à la Broussais pourrait se prendre aux cheveux avec le spiritualisme à la Bonald. L'éclectisme met le holà! car l'éclectique est comme l'abbé Pellegrin,

Déjeûnant de l'autel, et soupant du théâtre.

Il déjeûne de spiritualisme, soupe de matérialisme, et trouve qu'il y a de bons morceaux à manger dans tous les systèmes.

Quelle est donc, me demanderez-vous, l'utilité de cette Académie? que fait-elle, et qu'en fait-on? Les académies, je vous assure, servent à beaucoup de choses : elles servent à amuser les trois Parques (vous connaissez, je pense, les trois Parques du faubourg Saint-Germain), quand elles se sont mis dans la tête de faire académicien un des tenants de leurs salons; elles servent à M. Hugo, quand il veut faire la cour aux dames (vous vous rappelez son dernier discours, en l'honneur du beau sexe; on dit que c'est ce discours qui a valu trois mois de prison, non pas à M. Hugo, qui les méritait bien, mais à une pauvre femme sa complice, qui avait eu le malheur d'assister à cette *divine* séance); elles servent aux vieux pairs de France, qui veulent mourir en habit d'académicien, en attendant qu'ils recherchent de préférence l'habit de Saint-François; elles servent à se pousser dans le monde, elles servent à faire contenance, elles servent à toucher de l'argent, elles servent à mille usages.

Mais, en compensation de tous ces avantages, les illustres académiciens moraux et politiques sont tenus de se réunir une fois par semaine? Or que fait-on dans ces réunions? Eh! bon Dieu! on y cause,

on s'y querelle, on s'y loue, on s'y gratte mutuellement. Que vous êtes admirable! que vous me semblez beau!

> Sans mentir si votre *plumage*
> Ressemblait à votre *ramage*,
> Vous seriez le phénix des hôtes de *ce bois*.

L'Académie passe encore son temps d'une autre façon. Elle est chargée de décerner certains prix connus sous les noms de leurs fondateurs, le prix Gobert, le prix Beaujour, etc. Et précisément, vous allez juger, par ce qui vient d'avoir lieu à l'occasion de ce dernier prix, des petites passions qui s'agitent dans cette assemblée au nom pompeux.

Le prix Beaujour devait être décerné en 1843, et voici la question proposée aux concurrents : « Rechercher quelles sont les applications les plus utiles qu'on puisse faire de l'association volontaire et privée au soulagement de la misère. » La question vous paraît grave, ami lecteur, et grave l'intention de l'Académie qui l'a posée. Ah! vous ne comprenez ni les vues de l'Académie, ni la profondeur de son habileté; habileté n'est même point assez fort, il faudrait dire astuce. L'Académie est une fourbe, une perfide, ce qu'il y a de plus scélérat au monde; elle est pleine de ténèbres et de ruses, et le tigre est un animal calomnié si on le compare à l'Académie.

Vous serez de ce sentiment, en apprenant que la fameuse question ci-dessus n'était qu'un traitreux filet jeté sur les socialistes modernes, un défi qui leur était porté, une mise en demeure de s'expliquer en posant leurs doctrines, et en en montrant l'application possible. S'ils ne relèvent pas le gant, se disait-on à l'Académie, c'est qu'ils s'avoueront vaincus, nous triompherons d'eux à notre aise.

Le fait est que l'Académie a eu une occasion magnifique de triompher en 1843; car tous les socialistes sont restés muets. L'Académie n'a pourtant point triomphé. Pourquoi cela? Ah! vous allez voir. L'Académie, s'était bien douté que les socialistes qui se respectent n'iraient pas concourir pour avoir le prix Beaujour. Mais, pensait-elle, les jeunes gens qui se groupent autour de ces socialistes se jetteront dans la lice; nous aurons un grand nombre de mémoires produit de plumes inexpérimentées, dès lors des principes contradictoires à opposer les uns aux autres, enfin, comme moyens d'application, des idées tellement phénoménales qu'il n'y aura qu'à en rire; et c'est par cette voie indirecte que l'Académie espérait remporter une victoire signalée sur les socialistes.

Mais voyez le destin contraire : les concurrents habituels du prix Beaujour, qui connaissent parfaitement leur Académie, ont été de la plus grande modération; et la manière dont ils ont résolu la question a paru tellement commune, ils se sont montrés tant craintifs, tant sages comme l'entend d'ordinaire l'Académie, qu'elle les a trouvés par trop sages et presque nuls. Le but était manqué, il n'y avait aucun moyen de parler des socialistes à propos de mémoires où l'on ne trouvait pas une ombre de leurs idées.

Cette pauvre Académie, la voilà toute confuse! Elle a bien envie toutefois de tenter un dernier effort. Mais comment faire? Comment engager avec assez d'adresse, et en dissimulant le fond de sa pensée, les concurrents à prendre un plus libre essor, à monter sur ce sol mouvant des doctrines socialistes? Il y avait là un terrible écueil. L'Académie devait craindre de se compromettre; on allait peut-être croire qu'elle prenait la chose au sérieux, et qu'elle tournait au socialisme. Vous devinez l'embarras et les perplexités de l'Académie des sciences morales et politiques, qui, dans l'occurrence, était décidée à se montrer beaucoup plus politique que morale.

Il fallait cependant bien en finir, changer tout-à-fait la question, ou s'expliquer. On surmonta bravement tous les obstacles, et l'on prit ce dernier parti. Le concours fut rouvert pour l'année 1845; et dans le programme, cette fois, on prit soin d'avertir les concurrents qu'ils avaient le champ libre, et ne devaient pas craindre d'émettre les théories socialistes, plutôt que de s'arrêter à des considérations vulgaires.

Pour le coup, le résultat s'est trouvé tel qu'on pouvait l'attendre, et diamétralement contraire à celui de 1843. Figurez-vous bien, en effet, que tous les mémoires remarquables contiennent les choses les plus hardies, que tous les concurrents s'y sont montrés *communistes*. L'Académie a dû être contente, n'est-ce pas? Oui, mais dans le premier moment elle a été furieuse; elle n'a point accordé de prix, si bien que ceux qui ont pris part aux deux concours n'y comprennent plus rien. Quant à elle, sa fureur devait se dissiper, en songeant qu'elle avait enfin cette occasion si chère de batailler contre les idées socialistes.

Bientôt elle dut désigner l'homme qu'elle chargerait de cette importante mission. Elle choisit M. Passy; c'est une des plus fortes têtes de l'endroit.

Le voici qui monte à la tribune! Malheureux socialistes que nous sommes, qu'allons-nous devenir? où nous cacher pour éviter les coups de ce terrible athlète! Eh bien, non, point de faiblesse, luttons contre M. Passy.

Vous allez donc, monsieur, et ce sera le meilleur moyen de détruire ce que vous appelez les opinions erronées des *néo-socialistes*, nous résoudre la question mise au concours. Je vous écoute. « Epurer, »dites-vous, *dignifier*, assainir les penchants et les goûts des classes »que nourrit le travail de leurs bras, voilà le véritable moyen de leur » assurer les avantages qui leur manquent. » *Dignifier* est une expression assurément très originale; *dignifier* un penchant veut dire le rendre *digne*; un *penchant digne*, c'est très joli. Vous parlez aussi *d'assainir*, *d'épurer* les penchants et les goûts; vous les considérez comme une espèce de terrein, c'est une métaphore. En somme, je suis de votre avis, il s'agit de moralisation. Mais croyez-vous, monsieur, que les travailleurs soient les seuls qui aient besoin d'être moralisés? M'est avis qu'en haut comme en bas, puisqu'il y a haut et bas dans la société, l'immoralité est grande. Vous ne connaissez donc pas le monde où vous vivez? Est-ce à lui que vous confiez le soin important de moraliser les classes pauvres! Vous vous faites illusion, ce me semble; vous sentez le mal, mais vous ne le voyez pas partout il est, et je suis sûr dès-lors que vous vous tromperez de remède.

Moraliser? mais au nom de quel principe supérieur de morale? quelles sont vos règles à cet égard? Vous ne le dites point. Moi, je crois que vous en manquez complètement, et que le mot de *morale*, dont vous avez plein la bouche, n'est tant honoré parmi vous et vos pareils que parce qu'il résonne dans le vide. Puis à qui faites-vous la leçon? Aux socialistes? mais, dans cette voie, ils ont bien de l'avance sur vous; car ils demandent, eux, une transformation morale de tous sans distinction. Seulement, ils vous disent : Ce n'est pas en prêchant la conservation de ce que vous appelez l'ordre, et qui est le désordre, que vous arriverez à cette moralisation. Tous vos grands mots ne feront rien sur le peuple, qui souffre de la faim. L'inégalité terrestre va à son comble, et il n'y a plus d'espoir de compensation céleste pour le pauvre; il ne croit plus au paradis : que signifient donc vos exhortations à l'ordre et à la prévoyance! Le pauvre ne peut prévoir qu'une chose : c'est l'augmentation de son mal, si la société continue de suivre la pente où elle est.

Mais vous n'avez pas encore résolu la question. Vous le savez, on demandait aux concurrents, l'application la plus utile d'une association volontaire et privée au soulagement de la misère. Voyons votre mode d'association. « Il ne me semble pas difficile, répondez»vous, d'annexer aux caisses d'épargnes *des caisses où s'effectue*»*raient des versements à fonds perdus, destinés à assurer aux* »*déposants des pensions de retraite.* »

O Sganarelle, où es-tu? sors du tombeau, grand homme, et viens voir que tes principes sont admis à l'Académie des Sciences morales et politiques.

JACQUELINE.

J'ai cinq enfants sur les bras.

SGANARELLE.

Mets-les par terre.

JACQUELINE.

Ils demandent du pain.

SGANARELLE.

Donne leur le fouet.

UN PAUVRE OUVRIER.

Je n'ai pas de pain pour nourrir moi, ma femme, et mes cinq enfants.

M. PASSY.

Mets à la caisse d'épargne, pour te ménager une pension de retraite.

Monsieur Passy, vous avez mérité le prix Beaujour.

LUC DESAGES.

NÉCROLOGIE.

RABAN.

Un de nos amis, un de ceux qui nous sont liés par la communauté de doctrine, est mort il y a déjà quelque temps à Paris; nous voulons parler de Raban.

Il était bien connu dans le parti démocratique; il a compté au nombre de ses combattants les plus valeureux, quand ce parti en était encore à sa période de guerre, et luttait à coup de conspirations.

La mort de Raban, toutefois, est passée presque inaperçue: quelques journaux l'ont annoncée dans les faits divers, quelques amis suivaient le cercueil; quelques discours partis de l'âme ont été prononcés, mais par des voix qui n'ont point eu d'échos.

De ce fait il y a plusieurs raisons : dans l'armée révolutionnaire, Raban était simple soldat, et ce n'est point aux soldats qu'on rend les honneurs funèbres.

Puis Raban n'était plus des révolutionnaires proprement dits. Il est facile de voir que l'ancien parti de l'émeute est arrivé à sa transformation presque totale. La plupart des vaincus de 1832, 1834, et 1839, la plupart de ceux qui, surpris faisant des préparatifs de guerre, ont été traînés dans les cachots et y ont souffert le martyre, sont arrivés à un état de l'âme qui en fait maintenant des hommes religieux.

Ils ont senti enfin qu'ils faisaient fausse route, qu'avant d'espérer des changements dans les choses, il fallait que l'homme lui-même se changeât; que, pour cela, il fallait d'abord faire sortir la masse de son indifférence en matière de religion, en élevant à la hauteur de dogmes les principes de liberté et d'égalité.

Mais comment ce phénomène s'est-il produit chez ceux qui naguère n'auraient point cru mériter le titre de démocrates, s'ils n'avaient eu à leur chevet un fusil de munition et un certain nombre de cartouches!

Nous allons éclairer ce point avec Raban; car c'est surtout chez lui que la transformation a été patente, certaine, complète.

Lui aussi il avait mis d'abord tout son espoir dans la réalisation actuelle de la république après une victoire violente, remportée sur ce qu'on appelait le tyran. Mais profondément déçu dans cet espoir, poursuivi comme par une espèce de fatalité, voyant tant d'héroïsme, tant de grandeur et tant de vertu méconnus pour ainsi dire par ce peuple pour lequel on prenait les armes, et qui laissait, sans mot dire, juger et emprisonner ses défenseurs; enfermé lui-même au mont Saint-Michel ou à Doullens; au sein de sa prison, obligé de se nourrir de ses propres pensées; animé qu'il était d'une véritable foi, et n'étant point de ceux qui promptement arrivent au scepticisme par la déception, il dut méditer sur les causes de la défaite et réfléchir profondément sur toutes choses. Car enfin, il faut le dire, c'est dans la solitude des prisons, que ceux des démocrates qui ont été plus forts que leur destinée, et que l'isolement n'a point rendus fous, sont arrivés à l'état dont nous parlions tout-à-l'heure.

C'est là que Raban, grandissant tout-à-coup comme être moral, dût pardonner à ceux même qui le faisaient souffrir, en rejetant loin de lui ces sentiments de vengeance et de haine aveugle avec lesquels on jure d'imiter contre ses ennemis les atrocités qu'on leur reproche.

Est-ce à dire qu'arrivé à cette résignation, à ce stoïcisme chrétien, Raban s'en tint là, en se complaisant dans sa propre supériorité? Non, certes; car alors sa supériorité n'eût été que fictive. Aimant véritablement les autres hommes ses frères, sentant très bien d'ailleurs que les hommes sont faits pour vivre spirituellement les uns des autres, et qu'on ne vit point du mal, il dut désirer de voir les autres hommes devenir meilleurs, et plus encore désirer de travailler à cette amélioration. Mais alors de quoi s'agissait-il donc? Non plus d'un simple changement politique, mais d'un progrès de la conscience humaine elle-même. Pour arriver à un nouvel ordre social, il fallait donc être socialiste. Raban, en effet, en sortant de prison, était socialiste.

Aussi fut-il avant tout frappé des nombreuses divisions qui existaient dans le parti démocratique, entre les hommes, comme entre les différents principes qui s'y agitaient. Son grand désir d'association lui fit cependant estimer ces divisions plus apparentes que réelles. Il crut qu'un rapprochement était possible entre toutes les fractions diverses. Il avait l'idée d'une espèce de concile formé de tous les hommes marquants du parti, et où la démocratie se fût enfin posée et constituée à l'état de puissance. Pour arriver à la pratique de cette idée, il fallait voir les démocrates de tous les pays, causer avec eux. Il entreprit donc un long pèlerinage dans toute la France, et un beau jour on le vit partir, un daguéréotipe sur le dos, qui devait lui servir à faire des portraits pour vivre. Dans chaque ville, il allait frapper à la porte de ceux qu'on appelait les républicains. Combien de ceux-là en effet se rappellent avoir vu chez eux, et à leur table, ce petit homme maigre, chétif, difforme (il était bossu), ayant une figure triste, mais belle d'une certaine beauté, la beauté de la vertu jointe à l'énergie morale la plus complète. Une belle âme dans un corps contrefait, voilà l'impression qu'il faisait ressentir!

Quant à lui, il fut bientôt convaincu de la profondeur des divisions qu'il avait jugées de peu d'importance. Il rencontrait ici des libéraux de la ligne du *National*, là des radicaux, plus loin des socialistes attachés au Fouriérisme, plus loin encore des Babouvistes, puis d'autres espèces de communistes en grand nombre. Il s'en revint à Paris éclairé d'une nouvelle lumière. L'unité demeura toujours son idéal; mais il comprit que la réalisation présente de cette unité, même dans le seul parti démocratique, était impossible.

Parmi toutes les doctrines qu'on avait émises devant lui, une seule lui avait paru avoir de l'avenir : la sainte formule liberté-fraternité-égalité expliquée par la nature même de l'homme, et la solidarité entre les hommes présentée comme loi générale, lui offrirent des principes féconds et destinés à résoudre bien des problèmes que jusque-là il avait vus insolubles. Il avait rencontré des adeptes de ces idées dans les campagnes qui avoisinent Limoges, il en avait rencontré à Lyon et dans d'autres villes. De retour à Paris, il fut bientôt lié avec tous ceux qui les partageaient. Depuis il a toujours travaillé à leur propagation.

Prolétaire et pauvre, il lui fallait un état pour vivre; trop faible pour un métier un peu rude, il avait pris le parti de se faire portier, et il est mort portier! L'état était peut-être encore trop dur pour lui, son courage seul y suffisait. Il est mort, disons-nous; ce mot rend mal notre pensée, il était plein de foi dans la vie éternelle, nous aimons mieux dire qu'il a fait un pas de plus dans cette vie.

Les discours qui ont été faits sur sa tombe, nous allons les donner, afin qu'on voie combien Raban était aimé de ceux qui l'ont connu, et afin qu'on partage les regrets de ceux-là. **L. D.**

DISCOURS D'EDMOND FROSSARD.

En perdant Raban, la démocratie perd encore un des hommes qui ont le plus fait pour elle; ses amis perdent un frère dont le souvenir sera gravé à jamais dans leur cœur.

Il faut l'avoir connu dans l'intimité, pour savoir tout ce qu'il y avait en lui d'idées généreuses, de sentiments élevés. Au milieu des souffrances de toutes sortes que nous impose la société actuelle, comme on se sentait heureux, dans une causerie intime, de parler avec lui de l'avenir; de l'avenir auquel il souriait avec bonheur, tant était grande sa foi dans la doctrine qu'il suivait avec nous!

Raban n'était pas un de ces froids logiciens qui veulent soumettre le sentiment humain à une sorte de règle mathématique; chez lui, c'était le cœur qui parlait. Comme on se sentait puissant quand on l'écoutait! Comme il savait communiquer ce feu sacré dont il était animé! Et avec tout cela quelle douceur, quelle bonté, quelle modestie!

Ce fut une existence bien noblement remplie que celle de notre pauvre ami; car il vivait par l'amour, et il put dire, comme il le disait à ses derniers moments : « J'ai toujours vécu dans les autres. » Paroles sublimes qui le peignent mieux que tout ce qu'on pourrait dire de lui.

Le cœur de Raban ne connut pas la haine; il plaignait les méchants plutôt qu'il ne les haïssait. Cependant il n'oublia jamais le devoir, et sa vie fut une lutte constante et courageuse contre le mal. Sa noble conduite attira sur lui la persécution d'un pouvoir incapable de comprendre une si belle âme.

Jamais homme ne resta plus que lui fidèle à tous ses principes. Religieux avant tout, il ne voulait pas que l'on fît de la religion un vain simulacre, un culte grossier. A sa dernière heure, il exprima sa volonté à ce sujet; et en l'accompagnant ici, sans prêtres, nous avons suivi ses intentions et rempli un saint devoir.

Le concours d'amis qui entoure cette tombe témoigne assez par sa douleur des regrets qu'il laisse parmi nous.

Cher Raban, ta mort nous afflige profondément, mais elle ne nous décourage pas; elle nous impose de nouveaux devoirs que nous remplirons, ainsi que tu l'as fait, jusqu'à notre dernier soupir.

Adieu, cher Raban, adieu.

DISCOURS DE CHARLES FROSSARD.

Devant cette tombe prête à se fermer pour toujours sur le corps de notre cher Raban, je prends la parole, moi le plus jeune de ceux qu'il avait honorés du titre d'ami!

Usé tour à tour par les tourments politiques et par la pauvreté, Raban ne vivait plus que par sa foi et par les sentiments qu'il nous portait à tous.

Une des pensées qui le soutinrent jusqu'au dernier moment fut l'espérance d'un avenir meilleur. Oui, un avenir meilleur t'est réservé et t'est bien dû, à toi qui as consacré, pour le préparer, tout, argent, position, santé. Si quelqu'un en est digne, n'est-ce pas celui qui avait mis dans cet espoir toute sa vie?

Je parlais tout-à-l'heure de te donner un dernier adieu; mais quel autre adieu devons-nous te faire que de prendre l'engagement de continuer avec persévérance l'œuvre pour laquelle tu as tout sacrifié?

Et cet engagement pris en présence de ta tombe est pour nous une consécration solennelle à laquelle nul de nous ne manquera. Désormais c'est une œuvre religieuse que nous allons accomplir. Et nous l'accomplirons; car tu vis toujours en nous, et tu nous conduiras.

Adieu donc, Raban, notre ami; adieu, toi qui fus comme un père pour nous; encore une fois, adieu.

DISCOURS DE PHILIPPE FAURE.

Et maintenant, Raban, ton corps repose enfin. Cette enveloppe mortelle que tu as constamment sacrifiée aux idées d'avenir, ce corps dont tu avais fait abnégation, pour l'offrir à Dieu, comme une victime expiatoire du matérialisme corrupteur qui gangrène la société, tu l'as quitté; et ton âme épurée, fortifiée par la lutte, a commencé sa nouvelle existence.

Quelle mort plus belle et plus remplie d'espérance que celle de cet homme! sa vie s'est usée dans une lutte incessante pour ses frères, les opprimés. Il a essayé de tous les moyens, il s'est adressé à toutes les doctrines, il leur a demandé à toutes le mot de l'avenir. Quel mot a-t-il rapporté? Ce mot qui est la vérité et la vie : « Hommes, vous êtes frères, vous êtes plus que frères. » Et il développait alors cette loi de *solidarité*, d'après laquelle *nul homme ne peut jouir lorsque l'humanité souffre, nul homme ne peut souffrir sans que tous ne souffrent en lui*; parce que l'homme et les hommes ne sont qu'*un en Dieu*; parcequ'ils ne peuvent être heureux qu'en réalisant, par cette union de chacun et de tous, le type idéal de l'Humanité.

Grand et cher Raban! voilà toute ta vie!

Et lorsque, près de sa fin, condamné, s'il pouvait vivre, à ne plus quitter son lit, il appelait près de lui les jeunes gens qu'il croyait devoir continuer son œuvre, que nous disait-il? « Mieux vaut mourir, que de vivre ainsi inutile à la propagation de la doctrine; le corps me maitrise, moi qui l'avais toujours dompté.. » Mieux vaut mourir... » Et il ajoutait qu'il comptait sur la nouvelle génération pour agrandir la route du progrès.

Raban, nous n'avons pu te promettre de te remplacer. Au cri : Serrez les rangs, les bayonnettes se rapprochent, les soldats comblent le vide laissé par la mitraille... Mais qui peut remplacer l'homme éprouvé et agrandi par la souffrance? Nous sommes trop jeunes et trop faibles... Nous nous unirons.

Raban, la seule préoccupation individuelle que tu aies pu avoir, c'est le sort de ta veuve, cette femme bien digne de toi par son affection. Que deviendra-t-elle, quand tu l'as quittée? Oh! ce ne sont pas les morts qu'il faut plaindre, mais ceux qui survivent.

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.

PREMIÈRE ANNÉE.
N° 2.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, A BOUSSAC, département de la Creuse.
Prix de l'abonnement : CINQ FRANCS PAR AN.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.

NOVEMBRE.
1845.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Dans le *Périclès* de Shakespeare, deux pêcheurs causent ensemble au bord de la mer :

PREMIER PÊCHEUR.

« Les grands mangent les petits. Je ne puis mieux comparer nos riches avides qu'à la baleine, qui fait grand fracas, chasse devant elle tout le peuple de poissons, et finit par les dévorer tous d'une bouchée. J'ai vu sur terre de ces baleines-là qui ne cessaient de tenir la gueule ouverte jusqu'à ce qu'elles eussent avalé la paroisse tout entière, avec l'église, le clocher, les cloches, et tout.

DEUXIÈME PÊCHEUR.

» Maître, si j'avais été le sacristain, j'aurais été ce jour-là dans le beffroi.

PREMIER PÊCHEUR.

» Pourquoi cela?

DEUXIÈME PÊCHEUR.

» Parce que la baleine m'aurait avalé aussi. Quand je me serais trouvé dans son ventre, j'aurais fait carillonner les cloches, et je n'aurais cessé que lorsque cloches, clocher, église, paroisse, auraient été vomies. »

Votre *Revue Sociale* fait l'office du sonneur de cloches qui carillonne dans les flancs du monstre dévorant. Nous avons été avalés avec la paroisse tout entière, avec l'église, le clocher, les maisons, et le reste. Et nous tous qui sommes dedans, pour n'avoir pas eu le courage de nous mettre en travers lorsque la baleine a ouvert sa gueule, nous sommes tout étonnés d'entendre le son religieux qui nous convoque à l'œuvre divin. Cependant la chasse du fretin n'en continue pas moins dans l'immensité de la mer abandonnée à la fatalité des tempêtes. Il n'y a plus même aucun Neptune, avec son trident, pour ramener le calme, la régularité, et la justice au sein de cet empire tourmenté.

Après combien de siècles le Jonas populaire sortira-t-il du ventre de la baleine?

Le premier numéro de votre Revue est apparu au milieu de la presse parisienne comme un phénomène tout-à-fait étrange. Les Persans de Montesquieu et le Huron de Voltaire n'étaient pas si excentriques dans la société française du dix-huitième siècle que votre *Homme moderne*, qui a la fatuité de se dire son propre prêtre et son maître à lui-même, de se sentir noble et roi, par cela seul qu'il est homme. L'insolence a dû sembler bien téméraire à ces baleines voraces dont parle Shakespeare. Et cependant, chers amis, votre homme utopique ne date pas d'hier. Il a été conçu par Dieu à la première création. Il était latent sous la côte d'Adam, lorsque Dieu en sépara la femme, qui malheureusement, depuis ce temps là, est toujours restée séparée de l'homme. Il a été porté en fœtus pendant une longue gestation dans la tête des philosophes antiques, comme la Sagesse dans le cerveau de Jupiter. C'est une vierge qui le mit au monde dans une étable, il y a deux mille ans. Durant son enfance, la Philosophie a fait son éducation, et, finalement, la Révolution française l'a déclaré majeur, et lui a délivré son passeport au travers de l'Humanité. Pour ma part, je ne suis pas inquiet de son avenir. Un jour ou l'autre, aujourd'hui ou demain, le nouvel émancipé *fera ses affaires*, comme disent les financiers et les bourgeois.

Cependant je ne vous cacherai pas que votre Revue n'a aucune ressemblance avec les journaux de Paris. Vous n'êtes point de la même race. Votre caractère et votre tournure ont quelque chose de grand, de fort et de naïf, qu'on cherche vainement dans la physionomie éteinte et dans les mouvements apathiques de la presse parisienne. Vos articles se tiennent calmes et superbes au milieu de la logomachie politique et littéraire, comme ces magnifiques Ioways, qui donnaient chaque jour des leçons de beauté, de simplicité, de naturel, et de vigueur, à la foule éreintée du grand peuple civilisé.

Vous voyez de loin, n'est-ce pas, la folie et en même temps l'insignifiance des journaux de Paris? Folie dans toutes ces tentatives absurdes de créer un journal sans âme, sans cœur, sans tête, sans opinion, par le seul ressort automatique d'une combinaison matérielle. On peut faire ainsi une machine utile à l'industrie, mais une voix humaine qui ait de l'écho, non pas. En aucun temps on n'a jamais rien vu de pareil à cette abnégation misérable et honteuse de toute croyance, de tout système, de toute tendance quelconque, bonne ou mauvaise. Un journal n'est plus représenté par une doctrine, ou même par un homme qui peut avoir de certaines opinions, mais par un procédé mécanique. N'importe le parti politique et la moralité de l'œuvre!

Tout est d'ailleurs confondu dans la polémique. Les vieux démocrates s'allient avec M. Thiers et les bourgeois, tandis que le journal des conservateurs hasarde parfois des thèses économiques assez avancées. Le plus cynique de tous les journaux, celui qui est payé par les colons pour perpétuer l'esclavage, par la cour pour perpétuer le prolétariat, met les pétitions des ouvriers en tête de ses colonnes. Il envoie des circulaires à *messieurs les concierges*, avec les *Mémoires du Diable*, pour les divertir, ou les pervertir. Le Diable allait mourir, c'est le dix-neuvième siècle qui cherche à le galvaniser.

La littérature est encore plus démoralisée que la politique. Les *lettres* se vendent au mille, comme une denrée grossière, au spéculateur le plus offrant. L'art littéraire, la poésie, la pensée, l'imagination, ne sont d'aucun parti. On écrit chez les blancs et chez les noirs, chez les jésuites et chez les philosophes, chez les aristocrates et chez les républicains. Il faut dire que toutes ces nuances politiques sont bien ternes dans le haut du journal. Du reste, plus la littérature est insignifiante, plus elle a de succès. Le grand monopole appartient à un éjaculateur d'eau tiède. On se dispute cette abondance, et il y a aujourd'hui six procès d'engagés autour de cette fontaine publique, qui fournit indifféremment tous les Auvergnats de la presse.

Les lecteurs sont assez désorientés dans cette bagarre. S'il y a, par hasard, quelque auteur qu'on aime, il faut l'aller chercher au bas d'un journal avili! Me voilà forcé de contribuer à la publicité de nos adversaires politiques, en demandant une feuille qui devrait être proscrite de toutes les maisons honnêtes. La promiscuité est partout, quand ce n'est pas le scepticisme. Oh! que la lecture des grands maîtres du passé est féconde, à côté de ces lectures banales qui ne laissent rien que le vide ou le découragement!

La presse, du reste, représente à merveille la société contemporaine, telle que l'a faite le gouvernement des bourgeois et des riches. L'amour de l'argent a remplacé partout l'amour de la gloire, de la pensée, ou de l'art. Vous savez la devise que Louis-Philippe a fait

graver au revers de son buste sur les médailles de l'industrie : « TU M'ENRICHIS, JE T'HONORE. » Le gouvernement donne cette belle maxime en récompense aux travailleurs qui développent notre industrie nationale. Il n'y a pas de médaille romaine aussi significative que ce bronze démoralisateur, et les numismates de l'avenir ne seront pas embarrassés pour juger notre temps. *Auri sacra fames!*

Tout le monde raffolle de spéculations financières. Les compagnies de chemin de fer sont les rochers d'émeraudes que nos Law modernes offrent à la rapacité des bourgeois. Il est vrai de dire que les rois de la banque détachent adroitement pour eux-mêmes les pierres précieuses, et ne laissent au vulgaire que la vase et le gravier. Mais chacun gratte avec ses ongles jusqu'au sang à la *pierre philosophale,* et l'activité du génie français est passée au bout des griffes. La compagnie du nord a consacré trente millions à ces générosités corruptrices, et elle a gardé pour elle et pour la cour cent-soixante-dix millions, qui ont été doublés à la première bourse.

Il y a déjà longtemps que ce partage scandaleux de la fortune publique a établi l'entente la plus cordiale entre les grands agioteurs politiques et financiers. Après le dernier emprunt du gouvernement, qui a produit, dit-on, quatre cents millions de bénéfice aux adjudicataires, M. T., M. D., M. M., et autres dignitaires de l'aristocratie bourgeoise, dînaient chez l'heureux banquier. Quelques artistes distingués et un journaliste, qui m'a conté l'histoire, étaient égarés parmi ces puissants seigneurs. M. Z., le peintre, par une faveur spéciale bien méritée, était assis à côté de la maîtresse de la maison, qui aime beaucoup les arts. Après que le prince de la finance eut fait à ses hôtes politiques la distribution de l'emprunt, 150,000 francs de rentes à M. D., autant à ceux-ci et à ceux-là, il se tourna vers M. Z. :

— Et vous, dit-il, je vous donne 25,000 francs de rentes.

— Merci, répondit l'artiste; je ne suis pas un spéculateur.

La belle juive cependant faisait signe à son illustre voisin de ne pas refuser. Le banquier ajouta :

— Eh bien! puisque vous n'êtes pas spéculateur, je ferai vendre les rentes pour vous, et je vous enverrai demain matin les 28,000 francs de prime.

— Il n'y a aucune raison pour que je reçoive ce présent, répartit noblement le peintre.

— Vous êtes bien fier, cria tout haut le financier! Regardez D., qui est pourtant très riche, il accepte...

— C'est peut-être parce qu'il est riche.

— Et vous, *vous êtes gueux,* mon pauvre Z., et vous resterez gueux toute votre vie.

L'anecdote, dont nous garantissons l'authenticité dans ces propres termes, peint on ne peut mieux l'état moral et économique de la société présente.

La dignité, la conscience, la loyauté, le respect de soi-même, sont également bannis des autres classes de la société. Vous rappeliez, l'autre jour, cette abominable atteinte au droit des gens que le colonel Pélissier a commise sur les Arabes du Dahra. Aujourd'hui voici un maréchal de France qui se dément comme un écolier timide. Les lettres de M. Bugeaud montrent à la fois l'anarchie des consciences les plus rudes et l'anarchie du gouvernement. Cet épisode de nos revers en Algérie a beaucoup occupé le monde politique. Mais il nous semble que personne n'a vu le dessous des cartes. C'est la cour qui joue la partie à son profit, et ses associés eux-mêmes ne connaissent pas encore toutes ses finesses. Le coup est d'importance. Il s'agit de donner au duc d'Aumale la vice-royauté *indépendante* de notre conquête en Afrique. C'est pourquoi les airs d'autocrate que prend le gouverneur Bugeaud ne sauraient être blâmés par la cour, sinon par le ministère, puisqu'ils habituent le pays à considérer le chef de l'Algérie comme l'égal des ministres et du pouvoir central. M. Bugeaud rentre donc dans son empire *avec le duc d'Aumale,* à qui, dans la guerre prochaine, on ménagera quelques affaires éclatantes. Après un succès contre l'ennemi, M. d'Aumale sera nommé à la vice-royauté d'Alger, M. Bugeaud rappelé glorieusement pour être ministre de la guerre, et pour consolider la régence future avec M. Thiers et les bastilles. La dynastie se trouvera ainsi maîtresse de l'Algérie et de 100,000 soldats exercés, de la presse qui appartient à M. Thiers et à la bourgeoisie, de Paris qui sera dominé par les fortifications, par l'armée, et par l'autorité du grand maréchal d'Isly. Alors M. de Nemours, M. Thiers, M. Bugeaud, M. de Rothschild, c'est-à-dire les puissances parlementaires, militaires, financières, etc., pourront exploiter la France sous un nouveau régime de terreur, de corruption, et de misère.

La prédiction est triste, mais sérieuse. C'est à ce servage honteux que nous entraînent fatalement tous les faits actuels, sans nous laisser presque de moyens de défense. Car, hélas! le salut ne pourrait venir que de l'esprit et du cœur de la nation française, et la conscience publique est pervertie. Il faudrait nous changer nous-mêmes et nous tourner vers les choses généreuses, pour opposer la résistance de la vertu à l'invasion de l'égoïsme. Vous êtes les Spartiates des Thermopyles, bien décidés à vaincre, mais peu nombreux devant l'armée des Barbares. Léonidas et ses héros périront-ils encore dans le défilé glorieux?

T.

SCIENCE.

—

DE LA RECHERCHE DES BIENS MATÉRIELS

ou

DE L'INDIVIDUALISME ET DU SOCIALISME.

La terre est promise à la justice et à l'égalité.

§ I.

(Ecrit, il y a douze ans, après les massacres de la rue Transnonain.)

Il arrive quelquefois aux cœurs les plus fermes et les plus solidement fixés dans les saintes croyances du progrès, de perdre courage, et de se sentir pleins de dégoût en voyant le présent. Au seizième siècle, quand on assassinait dans nos guerres civiles, c'était au nom de Dieu et un crucifix à la main; il s'agissait des choses les plus saintes, des choses qui, lorsqu'elles ont obtenu notre conviction et notre foi, dominent si légitimement notre nature, qu'elle n'a plus qu'à obéir, et que c'est même son plus bel apanage que de s'éclipser ainsi volontairement devant la volonté divine. Mais au nom de quoi assassine-t-on aujourd'hui dans nos guerres civiles? Au nom de quel principe envoie-t-on lâchement par le télégraphe *des ordres impitoyables,* et transforme-t-on les prolétaires soldats en bourreaux des prolétaires? Pourquoi notre époque a-t-elle vu des cruautés qui font souvenir de la Saint-Barthélemy? Pourquoi a-t-on fanatisé des hommes au point de leur faire égorger froidement des vieillards, des femmes, des enfants? Pourquoi la Seine a-t-elle roulé des meurtres qui rappellent les arquebusades de la fenêtre du Louvre? Ce n'est pas au nom de Dieu et du salut éternel que tout cela s'est fait : c'est au nom des *intérêts matériels.*

Notre siècle est donc bien vil, et nous avons dégénéré même des crimes de nos pères! Tuer comme Charles IX ou comme Torquemada, au nom de la foi, au nom de l'Église, parce que l'on croit que Dieu le veut, parce que l'on a l'âme exaltée par la crainte de l'enfer et l'espérance du paradis, c'est avoir encore dans le crime quelque grandeur et quelque générosité. Mais avoir peur, et, à force de lâcheté, devenir cruels; être pleins de sollicitude pour des biens qu'après tout la mort vous enlèvera, et devenir féroce par avarice; n'avoir aucune croyance sur les choses éternelles, aucune certitude sur le juste et l'injuste, et, dans ce doute absolu, s'attacher à son lucre au point de rivaliser avec le fanatisme le plus exalté, et trouver dans ces sentiments infimes des ressources assez énergiques pour égaler en un jour les jours les plus sanglants des guerres religieuses, voilà ce que nous avons vu et ce qui ne s'était pas encore vu.

Je le demande, en effet, quel est le principe que les vainqueurs du jour ont mis en avant? Au nom de quelle idée avaient-ils déclaré par anticipation qu'ils légueraient à la postérité l'exemple d'une génération décimée (1)? et quel est le ressort qu'ils ont fait jouer pour gagner cette victoire? Ce n'est ni une idée, ni un principe. Chacun le sait, ce n'est un secret pour personne, les grands mots d'ordre et de justice ne cachent aujourd'hui que les intérêts des boutiques. La boutique ne va pas, ce sont les novateurs, dit-on, qui l'empêchent d'aller : guerre donc aux novateurs. Les ouvriers de Lyon s'associent pour maintenir le taux de leur salaire; voilà les intérêts de toutes les boutiques en péril par cet exemple : guerre donc et guerre à mort aux ouvriers de Lyon. Toujours au fond de tout, les intérêts des boutiques. Dans ces jours de deuil si souvent renouvelés depuis trois ans, a-t-on dit au peuple : Voilà une idée sainte, juste, légitime, en vertu de laquelle tu peux tuer des hommes. Non; mais chaque veille d'émeute on crie au peuple : Demain ton lucre sera diminué, ta recette journalière sera moindre, les satisfactions de ton corps seront gênées. Et cela a suffi, et nous avons vu des boutiquiers en costume de chasse, armés du fusil à

(1) *Journal des Débats* des premiers jours d'avril 1834.

deux coups pour viser plus juste et pour tuer deux fois au lieu d'une, aller avec joie à la chasse aux ilotes.

Y a-t-il dans un tel spectacle de quoi troubler nos convictions, et nous faire douter du progrès; et puisque nous sommes condamnés à la guerre civile, devons-nous regretter la guerre civile telle que nos ancêtres la connurent, atroce, mais religieuse, se baignant volontiers dans le sang, mais les yeux levés vers le ciel? Cette furie qui, selon le mot de Bonald, renvoyait souvent pêle-mêle innocents et coupables devant leur juge naturel, parce qu'elle sacrifiait volontiers la terre au ciel, devons-nous la regretter, en présence de ce monstre d'égoïsme qui n'a point de Dieu, et qui n'a, comme les harpies, que son ventre!

Autrefois il y avait la noblesse, il y avait le clergé: la noblesse avait pour maxime de ne pas s'occuper du lucre; le clergé condamnait l'usure, et regardait comme une condition inférieure la condition des marchands. Il existait bien alors des hommes ne connaissant d'autre morale que leur intérêt égoïste, et d'autre raison des choses que les calculs de leur barême; mais ils ne donnaient pas le ton et ne faisaient pas la loi à la société; ils n'en étaient pas les arbitres et les législateurs. S'ils voulaient s'élever jusque-là et appliquer leurs règles bornées aux choses générales, ils étaient ridicules, et les poètes s'en servaient volontiers dans la comédie et dans la satire, où ils venaient immédiatement au-dessus des laquais. Aujourd'hui ces hommes jouent le premier rôle; la société même n'a pas d'autre loi, d'autre principe, d'autre base ni d'autre but, que la satisfaction de leur négoce. L'Humanité n'a vécu et souffert que pour arriver au règne du prévôt des marchands. Jésus-Christ chassait autrefois les marchands du temple: il n'y a plus aujourd'hui de temples que ceux des marchands. Le palais de la Bourse a remplacé Notre-Dame; et nous ne connaissons d'autre blason que les livres de caisse tenus en partie double. On passe d'une boutique à la Chambre des députés, et on porte dans les affaires publiques l'esprit de son comptoir. Nos ancêtres faisaient des croisades: nous, nous supputons sagement ce que coûte aux bourgeois la conquête d'Alger, et nous abandonnerons volontiers aux Anglais la civilisation de l'Afrique, si cela coûte un peu cher. Le zèle de saint Vincent de Paule paraît stupide aux conseils-généraux: n'est-ce pas une iniquité révoltante que de faire payer aux riches l'entretien des enfants que le pauvre abandonne! Puisque l'argent est tout, et que l'ordre des bourgeois a remplacé nobles et prêtres, est-il étonnant que le sang d'un bourgeois ne nous paraisse pas trop payé par le sang de mille prolétaires, et n'est-il pas tout naturel de mettre l'intérêt des boutiques en parallèle avec le sang des hommes? Je tue, dit le marchand, parce qu'on me dérange dans mes affaires: c'est un dédommagement qui m'est bien dû pour la perte que j'éprouve. A ce compte, Shilock le juif avait raison de vouloir tailler de la chair humaine: ne l'avait-il pas achetée?

Pris sous cet aspect, notre siècle est aussi bas que possible. Les intérêts matériels, voilà le grand mot d'ordre de la société; et bien des novateurs eux-mêmes ont ignominieusement supprimé de leur devise l'amélioration morale et intellectuelle du peuple, pour ne conserver que l'amélioration matérielle.

Est-ce donc à dire que nous irons de plus en plus nous enfonçant dans cette voie, et que cette honte soit réservée à la France qu'après avoir proclamé dans le monde la fraternité humaine, elle se transforme en ce que Napoléon appelait avec mépris une nation de boutiquiers, soutenus dans leur avare domination par le courage facile d'une armée de stipendiés?

Nous connaissons de nobles cœurs, de hautes intelligences qui le craignent. Nous retombons, s'écrient-ils, dans la corruption romaine et dans les mœurs des barbares: à quoi nous servent dix-huit cents ans de Christianisme et les conquêtes de la science et de l'industrie?

C'est à ces cœurs généreux, mais découragés, que j'ai dessein de répondre, en m'occupant d'économie politique, c'est-à-dire de l'aspect matériel de la société. J'essaierai d'abord aujourd'hui de leur découvrir *le sens de cette avidité* qui se montre, il est vrai, dans toutes les classes, mais qui, chez les hommes du pouvoir, se pavane si hideuse à l'abri des baïonnettes de nos soldats; et dans des articles subséquents, je tenterai de démontrer que *si la question sociale se présente principalement de nos jours sous l'aspect d'un problème de richesse matérielle, c'est que la science humaine est bien près d'en trouver la solution.*

Suivant nous, donc, cette préoccupation exclusive pour les choses matérielles qui règne aujourd'hui, cette espèce de domination de l'égoïsme et de la matière, n'a rien qui doive surprendre ni décourager. A toutes les époques de rénovation, en effet, la rénovation des choses matérielles a été une des formes du progrès. Toute grande évolution humaine est à la fois matérielle, morale, intellectuelle, et ne peut pas ne pas avoir ces trois aspects. S'imaginer que le Christianisme, par exemple, ou toute autre grande révolution religieuse, a porté uniquement dans son principe sur ce qu'on appelle le ciel et non sur les choses de la terre, sur les mœurs ou sur les idées et non sur les intérêts, serait une absurde illusion, concevable tout au plus de celui qui ne connaîtrait la fondation du Christianisme que par les sermons de son curé, mais impossible pour quiconque a jeté les yeux sur l'histoire. Le Christianisme a pu dire: « Mon royaume n'est pas de ce monde; » mais par là même il a puissamment modifié la constitution matérielle de ce monde, en dehors duquel il dirigeait la contemplation des hommes vers un avenir mystérieux. En présence de la société païenne, fondée sur l'individualisme et l'esclavage, le Christianisme posa la vie Essénienne et la communauté des biens; et de cette forme nouvelle donnée à la vie matérielle résulta la dissolution de la société païenne, le renversement du monde romain, et par suite l'inutilité de l'esclavage et son abolition. A l'époque du Protestantisme, n'a-t-on pas vu quelque chose d'analogue? n'a-t-on pas vu alors le Christianisme, essayant de se régénérer, lutter pour les biens terrestres contre l'Eglise, détentrice de ces biens? Les intérêts matériels jouent un rôle immense dans la Réforme. La Réforme commence dès le quatorzième siècle par une lutte violente et générale en Europe contre les ordres religieux. C'est que les ordres religieux, cette société en communauté sans femmes et sans enfants, qui, parconséquent, n'était qu'une exception et laissait subsister en dehors d'elle la grande, la vraie société, avait cependant amassé une si énorme portion de la propriété, que l'autre société ne pouvait plus vivre; il fallut donc lui reprendre la terre et tous les instruments de travail qu'elle avait accaparés. Ainsi aux époques les plus grandes et les plus religieusement exaltées, on retrouve toujours la question de la vie matérielle.

Mais aujourd'hui il est évident que ce qui n'était qu'un caractère secondaire dans les révolutions antérieures doit devenir *un caractère principal.* En effet que voulons-nous, et où tendons-nous sur la foi de toutes les prophéties? Celui qui continue vraiment Jésus-Christ avec un cœur intelligent, et non pas comme un copiste sans intelligence, ne dit pas aussi absolument que le royaume de Dieu n'est pas sur la terre (1). Il comprend que l'époque de la réalisation doit de plus en plus approcher. Le stoïcisme de Zénon et le stoïcisme chrétien sont avec raison relégués à leur place dans l'histoire. Ces deux doctrines ou plutôt cette doctrine est aujourd'hui sans valeur sociale. Ce fut le début d'une immense carrière que l'Humanité a dû suivre jusqu'à nous. Mais là où nous sommes arrivés aujourd'hui, le ciel et la terre commencent à n'être plus sans rapport et sans relation; et, au lieu de nous retourner vers le point de départ, vers le détachement et la retraite en nous-mêmes de Jésus-Christ et de Zénon, nous devons, par les efforts de notre pensée et l'énergie de notre âme, transformer la terre de telle sorte que la justice du ciel y règne, afin de trouver un jour ce ciel si promis à nos vœux.

Par le Christianisme, a été élaborée et prêchée à tous les hommes l'idée d'un monde meilleur que celui qui existait alors, d'un monde d'égalité et de fraternité, d'un monde sans despotes et sans esclaves. Le Christianisme a relevé l'Humanité par l'espérance; il lui a annoncé mystiquement sa destinée; il a relié aux souvenirs de son berceau, à sa liberté primitive et naturelle, à ses traditions d'un âge d'or passé, de l'Eden et du paradis natal, le sentiment ferme et assuré d'un âge d'or à venir, d'un paradis sur la terre, où le bien règnerait après la défaite du mal, et où l'homme, racheté par la divine parole, retrouverait le bonheur, et jouirait d'une inaltérable félicité. Et à cette prophétie, on vit la société humaine se diviser en deux: la société religieuse, indifférente aux jouissances actuelles de la terre, ou ne s'en servant que pour s'exercer à l'égalité complète, à la communauté, à la non-propriété individuelle, comme symbole de ce que serait un jour la justice du ciel; et la société laïque, qui continua, sous les enseignements de l'autre et sous son gouvernement spirituel, la vie humaine telle qu'on l'avait connue jusque-là. Or, par le Protestantisme et par la Philosophie, la société religieuse a été détruite, et il n'y a plus aujourd'hui qu'une seule société. La conséquence, je le répète, n'est-elle pas claire et évidente? N'est-il pas évident qu'il faut que les principes du monde prophétisé et attendu pendant tant de siècles par la société religieuse se réalisent de plus en plus dans la seule société qui existe aujourd'hui? Ou bien l'Humanité aurait rétrogradé et dégénéré, le Christianisme aurait été une imposture et une chimère, et tout, dans les dix-huit cents ans qui viennent de s'é-

(1) Jésus, dans l'Evangile, cette divine prophétie, ne dit pas: *Mon royaume n'est pas de ce monde*; ce sont les mauvais traducteurs qui, en supprimant trois mots dans une seule phrase de S. Jean, lui ont fait dire cela. Jésus dit littéralement: *Ma royauté n'est pas encore de ce temps*: νυν δε η βασιλεια η εμη ουκ εστιν εντευθεν. Et comme sa royauté, ainsi qu'il l'explique dans le même passage, est le règne de la justice et de la vérité, et qu'il ajoute que cette royauté viendra sur la terre, il s'ensuit que bien loin d'avoir prophétisé que les principes d'égalité ne se réaliseraient jamais sur la terre, Jésus a au contraire prophétisé leur réalisation, leur règne, leur venue.

couler, ne serait que comédie et déception. La terre, donc, est promise à la justice et à l'égalité.

Le Christianisme, la Réforme, la Philosophie, se suivent comme les actes d'un drame qui tendent au dénouement. Ceux qui ne considèrent l'histoire que d'une façon décousue, et page à page, doivent souvent trouver contradictoire et incohérent ce qui est harmonique et continu. En voyant la Réforme succéder au Catholicisme, et la Philosophie à la Réforme, combien de gens se scandalisent, et ne voient là que négation, discorde et incertitude! c'est qu'ils ne comprennent pas la suite et l'engendrement des choses. Aussi pour eux, c'est la mort, c'est le néant, que ces alternatives et ces contrastes, tandis que pour nous, c'est la vie. Leurs yeux s'offusquent de profondes ténèbres, là où une éclatante lumière brille aux nôtres. Car quelle contradiction y a-t-il entre les actes successifs d'un même drame, entre les phases enchaînées et cohérentes d'une même évolution? Il faut seulement s'élever jusqu'à saisir et contempler d'un seul regard de l'esprit l'évolution tout entière; et pour quiconque est éclairé, cet effort n'est pas difficile. Cette prétendue anarchie du Christianisme catholique, de la Réforme, et de la Philosophie, se succédant, se combattant tour à tour, n'est pas une énigme bien obscure, et dont le sens soit bien difficile à découvrir. Nous voyons le Christianisme élever d'abord au-dessus du monde son paradis mystique, comme la graine qui commence à se former dans les airs, et qui attend ensuite que les vents la versent sur la terre. La Réforme vient après, qui répand la promesse dans toute la société, et, en dévastant toutes les pieuses retraites où la vie spirituelle s'était concentrée, ne fait qu'un seul peuple, qu'elle élève à la dignité spirituelle. Puis à sa suite vient la Philosophie, qui étend encore ce niveau, et qui enfin, expliquant la prophétie, interprète le règne de Dieu sur la terre par la perfectibilité. Le Christianisme, le Protestantisme, la Philosophie, ont donc poussé au même but, et accompli par diverses phases une même œuvre. Nous sommes à la dernière vague que la main de Dieu ait poussée jusqu'ici sur le rivage du temps: mais la conséquence de tous les progrès antérieurs ne saurait nous échapper, et ce concours évident des trois grandes phases qui se partagent les siècles dont nous procédons est le gage de tous les progrès à venir.

La terre, je le répète donc, est promise à la justice et à l'égalité. Les biens matériels ne sont en eux-mêmes ni bons ni mauvais. Tous les métaphysiciens en sont venus à voir dans la matière et dans les corps la limite des forces, le lieu où les intelligences finies se rencontrent et se révèlent mutuellement. Les corps et la matière sont le champ de nos facultés, le moyen nécessaire de leur exercice, le milieu dans lequel elles se manifestent. Qu'il y ait en nous, et en chacun de nous, une force, créée ou incréée, qui nous anime, nous constitue, et survit à la destruction de ce que nous appelons notre corps, c'est pour moi une évidente vérité; mais toujours est-il que cette force, soit dans cette vie, soit dans nos vies antérieures ou futures, ne s'exerce que par l'intermédiaire des corps, précisément parce qu'elle a des limites et qu'elle est finie. Aussi les Chrétiens, dans les beaux temps du Christianisme, et même pendant toute la durée du Christianisme, n'ont-ils jamais compris l'activité de l'âme à la fin des temps sans la résurrection des corps; et il a toujours été de foi que l'homme est, suivant l'expression de Bossuet, une âme et un corps unis ensemble, une intelligence destinée à vivre dans un corps. Les manichéens seuls, outrant et faussant le spiritualisme, sont entrés dans l'erreur de regarder la matière comme le mal absolu; et, par là même, ils tombaient fatalement sous l'empire du mal, en voulant lui échapper.

Soit donc que nous en appellions aux traditions religieuses et à la vie antérieure de l'Humanité, soit que nous consultions seulement la raison moderne et le consentement général des hommes à notre époque; loin de condamner l'usage des biens matériels, nous devons voir qu'aucune de nos facultés les plus généreuses ne peut s'exercer sans l'intermédiaire de ces biens.

De là il suit que tous ayant été appelés à la vie spirituelle et à la dignité d'hommes par la parole des philosophes, tous doivent s'élancer, et cela légitimement, vers la conquête des biens matériels.

C'est sa dignité, c'est sa qualité d'homme, c'est sa liberté, c'est son indépendance, que le prolétaire revendique, lorsqu'il aspire à posséder des biens matériels; car il sait que sans ces biens il n'est qu'un inférieur, et qu'engagé, comme il l'est, dans les travaux du corps, il participe plus de la condition des animaux domestiques que de celle de l'homme.

C'est le même sentiment qui pousse ceux qui possèdent ces biens à les conserver. Certes nous ne sommes pas les apologistes des classes riches, nous sommes avec le peuple, et nous serons toujours pour les pauvres contre les privilèges des riches; mais nous savons que, quels que soit la mollesse et l'égoïsme qui règnent dans ces classes, les hommes absolument corrompus et mauvais sont l'exception. Dans la lutte actuelle des prolétaires contre la bourgeoisie, c'est-à-dire de ceux qui ne possèdent pas les instruments de travail contre ceux qui les possèdent, la bourgeoisie représente même, au premier aspect, plus évidemment que les prolétaires, le sentiment de l'individualité et de la liberté. Les riches possèdent cette liberté, et il la défendent, tandis que les prolétaires sont si malheureux et en sont tellement privés, qu'un tyran qui leur promettrait de les affranchir en les enrichissant pourrait peut-être, dans leur ignorance, en faire quelque temps ses esclaves.

Nous trouvons donc bonne et légitime cette tendance de ceux qui possèdent la liberté et l'individualité à les conserver; mais pourraient-ils ne pas trouver également juste et légitime la demande de ceux qui ne les possèdent pas, et qui veulent les posséder?

Voilà, suivant nous, le sens et la justification de cette lutte pour les biens matériels, qui semble, au premier abord, le caractère dominant de notre époque, et qui la déshonorerait si on ne considérait pas ce qu'elle révèle, et si on n'en étudiait pas la nécessité religieuse et la portée. Cette demande des biens matériels n'a rien d'immoral: bien loin de là, elle est la suite et la conséquence de tous les progrès antérieurs de l'Humanité.

Certes, les philosophes qui ne veulent tenir pour bonne, dans la nature humaine, que la face du dévouement, doivent trouver notre époque déplorable à tous égards. Car le dévouement pur, où le trouveraient-ils? Dans leur cœur sans doute, et dans le cœur d'un certain nombre d'hommes généreux qui prennent en main la cause du peuple. Mais la société, vue en masse, et sous son aspect le plus vrai, ne répondrait pas à leur attente. Le dévouement tel qu'ils le sanctifient, ils ne le trouveraient ni dans les classes riches ni dans les classes pauvres, ni dans la bourgeoisie ni dans les prolétaires. Les uns veulent conserver, les autres veulent acquérir: où est le dévouement?

C'est que le dévouement pur, quelque noble qu'il soit, n'est qu'une passion particulière, ou, si l'on veut, une vertu particulière de la nature humaine, mais n'est pas la nature humaine tout entière. Un homme qui, dans toute sa vie, serait placé au point de vue du dévouement, serait un être insensé; et une société d'hommes dont la règle unique serait le dévouement, et qui regarderait comme mauvais tout acte individuel, serait une absurde société. Toute théorie donc qui voudrait se fonder sur le dévouement comme sur la formule la plus générale de la société, et qui déduirait ensuite de cette formule des lois et des institutions qu'elle aurait l'espérance d'appliquer de force à la société, serait fausse et dangereuse.

Mais au contraire un principe général qui représente et formule la nature humaine complète, c'est le principe de liberté et d'individualité.

Nos pères avaient mis sur leur drapeau: *liberté, égalité, fraternité*. Que leur devise soit encore la nôtre. Ils n'avaient pas conclu de je ne sais quel système social à l'individu; ils n'avaient pas dit: La société doit être organisée nécessairement de telle ou telle façon, et nous allons enchaîner le citoyen à cette organisation. Ils avaient dit: La société doit satisfaction à l'individualité de tous, elle est le moyen de la liberté de tous.

Le sentiment de liberté, tel que le Dix-Huitième Siècle et la Révolution Française l'ont senti et promulgué, est un immense progrès sur le dévouement ou la dévotion chrétienne, et ce serait rétrograder que de vouloir aujourd'hui organiser despotiquement la société selon les vues particulières qu'on peut avoir, au lieu de la fonder sur le principe de l'individualité et de la liberté.

Proclamez le système qui satisfera le mieux l'individualité et la liberté de tous, et ne craignez pas que le dévouement du peuple vous fasse défaut; car un tel but sera senti de tous, et c'est le seul qui puisse aujourd'hui exciter le dévouement. Mais le dévouement pour le dévouement serait une théorie aussi absurde que l'art pour l'art de certains littérateurs.

On peut faire un portrait également hideux et vrai de l'homme à l'état d'individualité absolue et de l'homme à l'état d'obéissance absolue. Le principe d'autorité, même déguisé sous le beau nom de dévouement, n'est pas meilleur que le principe de l'égoïsme, se cachant sous le beau nom de liberté.

Aussi repoussons-nous de toutes les forces de notre âme le Catholicisme sous tous ses déguisements et sous toutes ses formes, soit qu'il se rattache encore, par je ne sais quelles puériles espérances, aux vieux débris qui sont à Rome avec les ruines de tant de siècles, soit que par je ne sais quelle escobarderie, il prétende s'incarner à neuf dans Robespierre, devenu le légitime successeur de Grégoire VII et de l'inquisition. Et en même temps nous regardons comme un fléau, non moins funeste que le papisme, l'individualisme actuel, l'individualisme de l'économie politique anglaise, qui, au nom de la liberté, fait des hommes entre eux des loups rapaces, et réduit la société en atomes, laissant d'ailleurs tout s'arranger au hasard, comme Epicure disait que s'arrangeait le monde. Pour nous, les théories papales de tout genre et les théories individualistes de toute espèce sont également fausses. Elles pourraient être funestes, si elles n'étaient éga-

lement impuissantes; mais le papisme, mort depuis tant de siècles, ne prévaudra pas contre l'ère moderne tout entière, et l'ère moderne, comme nous l'avons démontré ailleurs, porte en soi la promesse et le germe d'une société, et n'est pas la destruction et la négation de toute société.

Liberté et *société* sont les deux pôles égaux de la science sociale. Ne dites pas que la société n'est que le résultat, l'ensemble, l'agrégation des individus : car vous arriveriez à ce que nous avons aujourd'hui, un épouvantable pêle-mêle avec la misère du plus grand nombre. Théoriquement vous auriez pis encore; car, la société n'étant plus, l'individualité de chacun n'a pas de limite, la raison de chacun n'a pas de règle : vous arrivez en morale au scepticisme, au doute général, absolu, et en politique à l'exploitation des bons par les méchants, et du peuple par quelques fripons et quelques tyrans.

Mais ne dites pas non plus que la société est tout et que l'individu n'est rien, ou que la société est avant les individus, ou que les citoyens ne sont pas autre chose que des sujets dévoués de la société, des fonctionnaires de la société qui doivent trouver, bongré malgré, leur satisfaction dans tout ce qui concourt au but social; n'allez pas faire de la société une espèce de grand animal dont nous serions les molécules, les parties, les membres, dont les uns seraient la tête, les autres l'estomac, les autres les pieds, les mains, les ongles ou les cheveux. Au lieu que la société soit le résultat de la vie libre et spontanée de tous ceux qui la composent, n'allez pas vouloir que la vie de chaque homme soit une fonction de la vie sociale que vous aurez imaginée : car vous n'arriveriez par cette voie qu'à l'abrutissement et au despotisme; vous arrêteriez, vous immobiliseriez l'esprit humain, tout en prétendant le conduire.

N'essayez pas de nous ramener le gouvernement de l'Eglise; car ce n'est pas en vain que l'esprit humain a lutté pendant six siècles contre ce gouvernement, et l'a aboli.

N'essayez pas d'appliquer à notre époque ce qui a pu convenir aux époques antérieures, le principe d'autorité et d'abnégation; car précisément l'autorité et l'abnégation de la vie antérieure de l'Humanité avaient pour but d'arriver à l'individualité, à la personnalité, à la liberté. Cela fut bien autrefois, mais cela fut bien précisément à la condition que cela mènerait à un but, et qu'une fois l'Humanité arrivée à ce but, cela cesserait d'être, et que ce gouvernement du monde ferait place à un autre.

Nous sommes pourtant aujourd'hui la proie de ces deux systèmes exclusifs de l'individualisme et du socialisme, repoussés que nous sommes de la liberté par celui qui prétend la faire régner, et de l'association par celui qui la prêche.

Les uns ont posé en principe que tout gouvernement devait un jour disparaître, et en ont conclu que tout gouvernement devait dès à présent être restreint aux plus étroites dimensions; ils ont fait du gouvernement un simple gendarme chargé d'obéir aux réclamations des citoyens. Du reste, ils ont déclaré la loi athée de toute manière, et l'ont bornée à régler les différents des individus quant aux choses matérielles et à la distribution des biens d'après la constitution actuelle de la propriété et de l'héritage. La propriété ainsi faite est devenue la base de ce qui est resté de société entre les hommes. Chacun, retiré sur sa motte de terre, devenait souverain absolu et indépendant; et toute l'action sociale se réduisait à faire que chacun restât maître de la motte de terre que l'héritage, le travail, le hasard, ou le crime lui avaient procurée : *Chacun chez soi, chacun pour soi.* Malheureusement le résultat d'un tel abandon de toute providence sociale est que chacun n'a pas sa motte de terre, et que la part des uns tend toujours à augmenter, celle des autres à diminuer; le résultat bien démontré est l'esclavage absurde et honteux de vingt-cinq millions d'hommes sur trente.

Les autres, au rebours, voyant le mal, ont voulu le guérir par un procédé tout différent. Le gouvernement, ce nain imperceptible dans le premier système, devient dans celui-ci une hydre géante qui embrasse de ses replis la société tout entière. L'individu au contraire, ce souverain absolu et sans contrôle des premiers, n'est plus qu'un sujet humble et soumis : il était indépendant tout-à-l'heure, il pouvait penser et vivre suivant les inspirations de sa nature; le voilà devenu fonctionnaire, et uniquement fonctionnaire; il est enrégimenté, il a une doctrine officielle à croire, et l'inquisition à sa porte. L'homme n'est plus un être libre et spontané, c'est un instrument qui obéit malgré lui, ou qui, fasciné, répond mécaniquement à l'action sociale, comme l'ombre suit le corps.

Tandis que les partisans de l'individualisme se réjouissent ou se consolent sur les ruines de la société, réfugiés qu'ils sont dans leur égoïsme, les partisans du socialisme (1), marchant bravement à ce qu'ils nomment une époque organique, s'évertuent à trouver comment ils enterreront toute liberté, toute spontanéité sous ce qu'ils nomment l'organisation.

Les uns, tout entiers au présent et sans avenir, sont arrivés aussi à n'avoir aucune tradition, aucun passé. Pour eux la vie antérieure de l'Humanité n'est qu'un rêve sans conséquence. Les autres, transportant dans l'étude du passé leurs idées d'avenir, ont repris avec orgueil la ligne de l'orthodoxie catholique du Moyen-Age, et ils ont dit anathème à toute l'ère moderne, au Protestantisme et à la Philosophie.

Demandez aux partisans de l'individualisme ce qu'ils pensent de l'égalité des hommes : certes ils se garderont de la nier, mais c'est pour eux une chimère sans importance; ils n'ont aucun moyen de la réaliser. Leur système, au contraire, n'a pour conséquence que la plus infame inégalité. Dès lors leur liberté est un mensonge; car il n'y a que le très petit nombre qui en jouisse. et la société devient, par suite de l'inégalité, un repaire de fripons et de dupes, une sentine de vice, de souffrance, d'immoralité, et de crime.

Demandez aux partisans du socialisme absolu comment ils concilient la liberté des hommes avec l'autorité, et ce qu'ils font, par exemple, de la liberté de penser et d'écrire : ils vous répondront que la société est un grand être dont rien ne doit troubler les fonctions.

Nous sommes ainsi entre Charybde et Scylla, entre l'hypothèse d'un gouvernement concentrant en lui toutes les lumières et toute la moralité humaine, et celle d'un gouvernement destitué par son mandat même de toute lumière et de toute moralité; entre un pape infaillible d'un côté; et un vil gendarme de l'autre.

Les uns appellent liberté leur individualisme, ils le nommeraient volontiers une fraternité : les autres nomment leur despotisme une famille. Préservons-nous d'une fraternité si peu charitable, et évitons une famille si envahissante.

Jamais, il faut l'avouer, les bases mêmes de la société n'ont été plus controversées. Qu'on parle d'égalité aujourd'hui, qu'on montre la misère et l'absurdité du mercantilisme actuel, qu'on flétrisse une société où les hommes désassociés sont non seulement étrangers entre eux, mais nécessairement rivaux et ennemis, tous ceux qui ont au fond du cœur l'amour des hommes, l'amour du peuple, tous ceux qui sont fils du Christianisme, de la Philosophie, et de la Révolution, s'enflamment et approuvent. Mais que les partisans du socialisme absolu viennent à exposer leurs tyranniques théories, qu'ils parlent de nous organiser en régiments de savants et en régiments d'industriels, qu'ils s'avancent jusqu'à déclarer mauvaise la liberté de la pensée, à l'instant même vous vous sentez repoussé, votre enthousiasme se glace, vos sentiments d'individualité et de liberté se révoltent, et vous vous rejetez tristement dans le présent par effroi de cette papauté nouvelle, écrasante, absorbante, qui transformerait l'Humaité en une machine, où les vraies natures vivantes, les individus, ne seraient plus qu'une matière utile, au lieu d'être eux-mêmes les arbitres de leur destinée.

Ainsi l'on reste dans la perplexité et dans l'incertitude, également attiré et repoussé par deux aimants contraires. Oui, les sympathies de notre époque sont également vives, également énergiques, qu'il s'agisse de liberté ou d'égalité, d'individualité ou d'association. La foi à la société est complète, mais la foi à l'individualité est également complète. De là suit et un égal entraînement vers ces deux buts désirés, et un égal éloignement de l'exagération exclusive de l'un ou de l'autre, une égale horreur soit de l'individualisme, soit du socialisme.

Cette disposition, au reste, n'est pas nouvelle; elle existait déjà dans la Révolution; les hommes les plus avancés l'éprouvaient. Prenez la Déclaration des Droits de Robespierre : vous y trouverez formulée de la manière la plus énergique et la plus absolue le principe de société, en vue de l'égalité de tous; mais, deux lignes plus haut, vous trouverez également formulé de la manière la plus énergique et la plus absolue le principe de l'individualité de chacun. Et rien qui unisse, qui harmonise ces deux principes, placés ainsi tous deux sur l'autel; rien qui concilie ces deux droits également infinis et sans limites, ces deux adversaires qui se menacent, ces deux puissances absolues et souveraines qui s'élèvent toutes deux jusqu'au ciel et qui envahissent chacune toute la terre. Ces deux principes se nomment, et vous ne pouvez vous empêcher de les reconnaître, car vous en sentez la légitimité dans votre cœur; mais vous sentez en même temps que, nés tous deux de la justice, il vont se faire une guerre atroce. Aussi Robespierre et la Convention n'ont-ils pu que les proclamer tous deux, et ensuite la Révolution a été le san-

(1) Il est évident que dans tout cet écrit, il faut entendre par *socialisme* le socialisme tel que nous le définissons dans cet écrit même, c'est-à-dire l'exagération de l'idée d'association, ou de société. Depuis quelques années, on s'est habitué à appeler *socialistes* tous les penseurs qui s'occupent de réformes sociales, tous ceux qui critiquent et reprouvent l'individualisme, tous ceux qui parlent, sous des termes différents, de providence sociale, et de la solidarité qui unit ensemble non seulement les membres d'un Etat, mais l'espèce humaine tout entière; et, à ce titre, nous-même, qui avons toujours combattu le socialisme absolu, nous sommes aujourd'hui désigné comme socialiste. Nous sommes socialiste sans doute, mais dans le sens où nous le sommes; nous sommes socialiste, si l'on veut entendre par socialisme la Doctrine qui ne sacrifiera aucuns des termes de la formule : *Liberté*, *Fraternité*, *Egalité*, *Unité*, mais qui les conciliera tous.



glant théâtre de leur lutte : les deux pistolets chargés l'un contre l'autre avaient fait feu.

Nous en sommes encore au même point, avec deux pistolets chargés et dans des directions opposées. Notre âme est la proie de deux puissances égales et en apparence contraires. Notre perplexité ne cessera que lorsque la science sociale sera parvenue à harmoniser ces deux principes, lorsque nos deux tendances seront satisfaites. Alors un immense contentement succèdera à cette angoisse.

En attendant ce moment désiré, si l'on nous demande notre profession de foi, nous venons de la faire, et nous sommes prêts à la répéter; la voici : nous ne sommes ni individualistes ni socialistes, en prenant ces mots dans leur sens absolu. Nous croyons à l'individualité, à la personnalité, à la liberté; mais nous croyons aussi à la société.

La société n'est pas le résultat d'un contrat. Par cela seul que des hommes existent, et ont entre eux des rapports, la société existe. Un homme ne fait pas un acte et n'a pas une pensée qui n'intéresse plus ou moins le sort des autres hommes. Il y a donc nécessairement et divinement communion entre les hommes.

Oui, la société est un corps, mais c'est un corps mystique, et nous n'en sommes pas les membres, mais nous y vivons. Oui, chaque homme est un fruit sur l'arbre de l'Humanité; mais le fruit, pour être le produit de l'arbre, n'en est pas moins complet et parfait en lui-même; il contient en germe l'arbre qui l'a engendré; il deviendra lui-même arbre, lorsque l'autre tombera vieillard sous le choc des vents, et ce sera lui qui rajeunira la nature. Ainsi chaque homme reflète en son sein la société tout entière; chaque homme est d'une certaine façon la manifestation de son siècle, de son peuple et de sa génération; chaque homme est l'Humanité; chaque homme est une souveraineté; chaque homme est un droit, pour lequel le droit est fait, et contre lequel aucun droit ne peut prévaloir.

Parce que corporellement je vis dans l'atmosphère, et que je ne peux vivre un instant sans respirer, suis-je une portion de l'atmosphère? Parce que je ne puis vivre d'aucune manière sans être en rapport et en communion avec le monde extérieur, suis-je une portion de ce monde? Non; je vis avec ce monde et dans ce monde : voilà tout.

Et de même, parce que je vis dans la société des hommes et par cette société, suis-je une portion, une dépendance de cette société? Non, je suis une liberté destinée à vivre dans une société.

L'individualité absolue a été la croyance de la plupart des philosophes du dix-huitième siècle. C'était un axiome en métaphysique, qu'il n'existait que des individus, et que tous les prétendus êtres collectifs ou universaux, tels que Société, Patrie, Humanité, etc., n'étaient que des abstractions de notre esprit. Ces philosophes étaient dans une grave erreur. Ils ne comprenaient pas ce qui n'est point tangible par les sens; ils ne comprenaient pas l'invisible. Parce qu'après qu'un certain temps s'est écoulé, la mère se sépare du fruit qu'elle portait dans ses entrailles, et que la mère et son enfant forment alors deux êtres distincts et séparés, nierez-vous le rapport qui existe entre eux; nierez-vous ce que la nature vous montre même par le témoignage de vos sens, à savoir que cette mère et cet enfant sont l'un sans l'autre des êtres incomplets, malades, et menacés de mort, et que le besoin mutuel, aussi bien que l'amour, en fait un être composé de deux êtres? Il en est de même de la Société et de l'Humanité. Loin d'être indépendant de toute société et de toute tradition, l'homme prend sa vie dans la tradition et dans la société. Il ne vit que parce qu'il a foi dans un certain présent et dans un certain passé. Chaque homme, comme chaque génération d'hommes, puise sa sève et sa vie dans l'Humanité. Mais chaque homme y puise sa vie en vertu des facultés qu'il a en lui, en vertu de sa spontanéité propre. Il reste donc libre, quoique associé. Il est divinement uni à l'Humanité; mais l'Humanité, au lieu de l'absorber, se révèle en lui.

S'il y a encore dans le monde tant d'hommes misérables et vicieux, si tous nous sommes atteints de vice et de misère, cela nous découvre l'ignorance et l'immoralité qui affligent encore l'Humanité. Si l'Humanité était moins ignorante et plus morale, il n'y aurait plus dans le monde tant d'êtres misérables et vicieux.

Nous sommes donc tous responsables les uns des autres. Nous sommes unis par un lien invisible, il est vrai, mais plus clair et plus évident pour l'intelligence que ne l'est pour les yeux du corps la matière.

De là il suit qu'une charité mutuelle est un devoir.

De là il suit que l'intervention de l'homme pour l'homme est un devoir.

De là suit enfin la condamnation de l'individualisme.

Mais de là suit aussi, et avec une égale force, la condamnation du socialisme absolu.

Si Dieu avait voulu que les hommes fussent des parties de l'Humanité, il les aurait enchaînés l'un à l'autre dans un grand corps, comme les membres de notre corps sont enchaînés l'un à l'autre. Vouloir enchaîner ainsi les hommes, ce serait comme si, ayant reconnu le lien invisible qui unit la mère et l'enfant, et qui ne fait qu'un seul être des deux, vous vouliez nier, à cause de cela, leur personnalité et les enchaîner l'un à l'autre. Vous les ramèneriez par là à l'état antérieur où ils ne faisaient strictement qu'un seul être; et, en raison de ce qu'ils sont maintenant, vous constitueriez un état monstrueux et aussi anormal que l'état de séparation absolue où vous auriez voulu d'abord les tenir. Ils sont deux, mais ils sont unis; il y a entre eux relation et communion, mais il n'y a pas identité. L'être un qui les réunit, c'est Dieu, qui vit à la fois dans l'un et dans l'autre; et s'il les a séparés, c'est afin qu'ils eussent chacun leur vie individuelle, bien qu'ils se rapportent l'un à l'autre, et que sous le rapport qui les unit ils ne fassent qu'un seul être. Il y a plus, il est évident que la vie commune qui les unit sera d'autant plus énergique, que leur vie individuelle sera plus grande. Si la mère est heureuse, l'enfant sera heureux; et si l'âme de l'enfant s'ouvre à l'enthousiasme et à la vertu, l'amour de la mère s'en exaltera. Ainsi le corps social sera plus heureux et plus puissant par l'individualité de tous ses membres, que si tous les hommes eussent été enchaînés l'un à l'autre.

Nous arrivons ainsi à cette loi, aussi évidente et aussi certaine que les lois de la gravitation : « La perfection de la société est en raison de la liberté de tous et de chacun. »

En définitive, adopter soit l'individualisme, soit le socialisme, c'est ne pas comprendre la vie. La vie consiste essentiellement dans la relation divine et nécessaire d'êtres individuels et libres. L'individualisme ne comprend pas la vie; car il nie cette relation. Le socialisme absolu ne la comprend pas d'avantage; car, en faussant cette relation, il la détruit. Nier la vie ou la détruire, voilà l'alternative de ces deux systèmes, dont l'un, par conséquent, ne vaut pas mieux que l'autre.

§ II.

Quand les pages qui précèdent parurent, il y a douze ans, un des plus grands esprits de notre époque, alors fort attaché au système de Fourier, et très lié avec ce penseur, que la mort n'avait pas encore ravi, nous adressa la lettre suivante :

Versailles, 16 septembre 1834.

« Mon cher L.

» J'ai lu avec un bien vif plaisir votre article *Economie politique* dans le dernier numéro de la Revue (1). Vous arrivez enfin sur un terrain pratique, et dès l'entrée vous vous y établissez solidement. Bien souvent, j'ai regretté de ne pouvoir tomber d'accord avec vous sur quelques uns de ces grands principes qui entraînent après eux tout le détail d'une doctrine. Mais ce que vous dites aujourd'hui me va à merveille; et comme ce que vous dites est fondamental, j'espère bien pouvoir vous suivre avec le même consentement dans le développement ultérieur de vos idées, dans l'exposition de cette *nouvelle science*, de cette complète *théorie* que vous nous promettez. Toutefois, je ne puis m'empêcher de vous faire observer, dès ce moment, que les principes que vous venez d'établir sont identiques avec ceux que les partisans de l'*association-domestique-agricole*, avec ceux que les adeptes de la *théorie sociétaire* se sont efforcés d'établir de leur côté, sinon avec un grand succès, au moins avec une ferme conviction, que la coïncidence actuelle de vos vues avec les leurs ne peut qu'affermir. Peut-être attachez-vous peu d'importance à vous trouver, par quelque point, en connexion de principes avec Fourier; mais les partisans de Fourier, et moi surtout, ne vous rendons pas la pareille. D'ailleurs, ne serait-il pas trop singulier que cet inventeur n'eût rien trouvé de réalisable, puisqu'il a adopté dès longtemps des principes qui enfin commencent aujourd'hui à surgir de tous côtés. D'une autre part, je vous crois trop de justice pour vous refuser à reconnaître, s'il y a lieu, le droit de premier occupant à cet homme tant méconnu, et si honteusement livré aux feuilletonistes. Permettez-moi donc de passer en revue les idées véritablement progressives que vous venez d'émettre, et de les comparer successivement avec les nôtres, pour vous en montrer l'analogie.

» PREMIÈRE IDÉE : « Soit que nous en appelions aux traditions re-»ligieuses et à la vie antérieure de l'Humanité, soit que nous con-»sultions seulement la raison moderne et le consentement général »des hommes à notre époque, loin de condamner l'usage des biens »matériels, nous devons voir qu'aucune de nos facultés les plus géné-»reuses ne peut s'exercer sans l'intermédiaire de ces biens. »

» De cela, et de ce que vous dites *sur le caractère principal*

(1) La *Revue encyclopédique*.

de rénovation matérielle que doit avoir la définitive transformation sociale, il suit que vous devez imposer à la vraie doctrine une première condition, savoir de créer de nouvelles ressources matérielles, de nouvelles richesses pour subvenir aux besoins de la multitude. Ainsi, vous ne vous bornerez plus à demander, comme Saint-Simon, l'amélioration morale, intellectuelle, et physique. Vous savez maintenant, de plus que lui, qu'il faut commencer par l'amélioration physique; que telle est la première et indispensable garantie à exiger de tout novateur; que sans cela, sans la solution des grands problèmes industriels, toute élucubration philosophique sur les destinées ultérieures de l'Humanité est absolument inopportune, sinon inutile.

»Et, par exemple, si nous admettons comme but définitif *l'association universelle*, et si nous en possédons la formule, nous devons nous préoccuper essentiellement de l'application de cette formule au fait particulier de l'association *domestique-agricole*. Car, d'une part, comment aurions-nous une formule générale, si nous n'apportions pas cette solution particulière? et, d'autre part, comment notre formule serait-elle réalisable, si elle ne fournissait point aux hommes *les moyens d'exercer leurs facultés les plus généreuses*, moyens qui dépendent, selon vous-même, des biens matériels, et qui ne peuvent sortir, par conséquent, que de l'organisation des travaux de fabrique, culture et ménage.

»Nous sommes donc sur ce premier point parfaitement d'accord avec vous. Mais voici ce que vous avez craint. Vous avez craint que nous ne soyons tout absorbés dans ces soins de ménage, de culture, et de fabrique. Le pot au feu, les légumes, la navette, voilà tout ce vous aurez vu en nous. Vous avez pensé que nous circonscrivions toute prévoyance sociale dans l'approvisionnement des cuisines, et que nous mettions toutes les réalités du monde dans l'étroit enclos d'un phalanstère, toute la science générale et infinie dans la science qui apprend à former un ménage, une association domestique-agricole!

»Mais c'est là une grossière méprise, que mille fois nous avons relevée. Dans l'établissement du ménage sociétaire, nous avons toujours vu le commencement de l'œuvre, et non pas l'œuvre entière.

»A ce commencement nous attachons une immense valeur pratique, *parce que c'est le commencement;* mais nous le savons très bien, et maintes fois nous l'avons dit, après l'établissement de ce premier terme, il faudra s'élever successivement aux termes d'ordre supérieur: du ménage sociétaire, au canton sociétaire; du canton, à la province; de la province, à l'empire, et finalement à *l'unité sphérique*.

»A la vérité, nous attachons aussi à ce commencement une grande importance philosophique, et cela a pu contribuer à donner le change; mais cela, au contraire, devait prouver à tout esprit non prévenu que nous ne voulions pas du tout abdiquer les vues supérieures de la religion et de la philosophie. Car nous considérions l'application d'une formule générale à la création d'une association très limitée, mais enfin formant un tout complet et un mécanisme intégral, nous considérions cette application comme suffisant à justifier la formule même dans sa généralité; et nous n'avions cesse de dire: Daignez, messieurs, soumettre à l'examen, à la discussion, à l'expérimentation, la théorie du phalanstère; car si le grand problème d'employer harmoniquement toutes les classes, tous les âges, tous les sexes, tous les caractères, a été résolu, c'est un signe manifeste que M. Fourier possède la clef des vraies destinées sociales.

»En cela nous étions du même sentiment que Wronsky, lorsqu'il dit: « Il faut reconnaître la nécessité d'une loi uniforme pour la création de toute réalité, parce que, sans une pareille loi, aucune unité ne serait concevable, dans les diverses réalités qui composent l'univers; ou plutôt, sans une loi créatrice, la réalité elle-même ne saurait subsister. Comme telle, cette loi, qui préside à la génération de toutes les réalités, et qui forme ainsi manifestement la LOI DE CRÉATION, est précisément ce qui détermine l'essence même de tout ce qui existe dans l'univers; et par conséquent c'est de la découverte de cette auguste loi, dont l'homme n'a pu concevoir l'idée jusqu'à ce jour, que dépend l'établissement péremptoire du savoir humain (*Messianisme*, 1831). » Donc, comme il est bien avéré aujourd'hui que c'est à l'Humanité elle-même qu'il appartient de CRÉER l'organisation sociale, dont tous les matériaux lui ont été donnés dans sa propre nature et dans la nature extérieure, nous demandions à la publicité et à l'expérimentation d'examiner et éprouver si Fourier, en appliquant au travail humain l'organisation par groupes et séries, qui est le mode universel de la distribution de tous les êtres dans l'univers, n'avait pas véritablement indiqué cette auguste loi de toute réalité, dont il serait facile après de déduire l'organisation, non pas d'une simple commune, mais de l'Humanité entière, et de laquelle on pourrait finalement conclure les destins généraux de l'espèce. Aussi bien, c'est ainsi que Fourier lui-même l'a toujours entendu; et, dès son prospectus (1808), il exprimait, en d'autres termes, mais avec non moins de clarté et d'énergie, la haute pensée de Wronsky.

»Il me semble donc, mon cher L., que nous sommes d'accord sur cette première idée que j'ai extraite de votre article; et il n'est pas moins notoire que cette idée a pour nous la seule portée et la seule valeur qu'elle doive avoir; c'est-à-dire que nous n'avons jamais prétendu borner la science sociale à l'édification du ménage, ni aucunement effacer de notre devise l'amélioration morale et intellectuelle; ce qui serait extrêmement honteux. Mais, à vrai dire, je ne crois pas qu'on puisse attribuer une pareille faute à aucun penseur, pas même à ceux que vous poursuivez du nom de Doctrinaires. Et maintenant je continue.

« SECONDE IDÉE: «C'est sa dignité, sa qualité d'homme, c'est sa » liberté, c'est son indépendance, que le prolétaire revendique, lors- » qu'il aspire à posséder des biens matériels... C'est *le même senti-* » *ment* qui pousse ceux qui possèdent ces biens à les conserver.... » Dans la lutte actuelle des prolétaires contre la bourgeoisie, c'est- » à-dire de ceux qui ne possèdent pas les instruments de travail » contre ceux qui les possèdent, la bourgeoisie *représente même*, au » premier aspect, *plus évidemment que les prolétaires, le sentiment* » *de l'individualité et de la liberté*. Les riches possèdent cette li- » berté et ils la défendent... Nous trouvons *bonne* et *légitime* cette » tendance de ceux qui possèdent la liberté et l'individualité à les » conserver, etc. »

» Comme la première idée était le point de départ essentiel de toute doctrine absolue, ceci est le point de départ non moins précieux de toute doctrine transitoire; ceci est la véritable appréciation de l'actualité; c'est la vraie base de toute politique pratique conforme à la raison.

» Par là vous rompez définitivement avec la tradition du Saint-Simonisme, dont la fallacieuse manœuvre voulait tout doucement, sans violence et par bénigne persuasion, amener les riches à déposer tous leurs privilèges, de plein gré et par volontaire consentement.

» Et, en même temps, vous vous séparez non moins tranchément du vulgaire républicanisme. Car, en vertu de ces principes, vous montrerez sans doute la radicale fausseté du rapprochement qu'on a voulu faire entre les deux grands moments de la transformation sociale provoquée par la France. Le premier moment a été la lutte de la bourgeoisie qui ameutait le peuple contre les privilèges de la noblesse et du clergé. Le deuxième moment, tel qu'on voudrait nous le faire, serait la lutte du prolétariat contre les privilèges de la bourgeoisie, la lutte de ceux qui ne possèdent pas contre ceux qui possèdent.

» Mais vous rétablirez la vérité dans sa lumière, et vous direz: Non, il n'y a pas là identité, égalité de positions. Les privilèges de la noblesse et du clergé étaient injustes et immérités, leur tendance mauvaise et illégitime, leur supériorité illusoire au fond; car enfin quel bourgeois de 89 aurait cru se hausser en se faisant moine ou marquis! Mais les privilèges actuels de la bourgeoisie, c'est-à-dire ses richesses, ses biens, la propriété des biens matériels, ah! ce sont de justes et bien mérités privilèges; la tendance qu'ils ont à les conserver est bonne en soi et légitime: c'est pour eux le prix d'un travail antérieur, et, sans vouloir les abaisser à notre infimité, nous autres prolétaires, sachons trouver les moyens de nous élever à leur supériorité.

» En un mot, il ne s'agira plus, par violence ou par sympathie, par Babouvisme ou par Enfantinisme, d'enlever quoi que ce soit à la classe supérieure; et cependant il faudra donner aux classes inférieures.

» Donner aux classes qui ne possèdent pas, sans rien ôter à ceux qui possèdent; voilà le grand et délicat engagement que vous venez de prendre. Et c'est la grande difficulté de la dernière crise! *Hic opus, hic labor est!*

» Mais quoi! n'est-ce pas aussi la difficulté que s'est proposée la théorie sociétaire? et, si j'ose ainsi parler, ne demeurez-vous pas encore en arrière de nous dans cette voie? Car non seulement nous garantissons aux riches la conservation de leurs richesses, mais, pour les intéresser *directement* à l'amélioration du peuple, nous augmentons dans une haute proportion tous leurs plaisirs, toutes leurs jouissances; pour tout dire en un mot, nous apportons au plus riche *un accroissement de richesses*.

» Ainsi, ce point si essentiel de politique pratique, cette légitimation des tendances de la bourgeoisie, cette doctrine qui condamne implicitement toute révolution violente, toute émeute, et même toute pacifique tentative de rénovation, si une telle rénovation ne consolide pas avant tout les naturels et légitimes privilèges de la bourgeoisie; cette doctrine qui va vous dessiner nettement au milieu des partis, et qui déjà vous sépare de vous-même, c'est-à-dire des moyens antérieurement proposés par vous dans la *Revue*, comme je l'établirais sans peine si j'en avais le temps; cette doctrine vous est encore tout à fait commune avec nous. Voyons si cette heureuse coïncidence se maintiendra dans ce qui suit.

» TROISIÈME IDÉE. « Le dévouement pur, quelque noble qu'il soit, » n'est qu'une passion particulière, ou, si l'on veut, une vertu parti- » culière de la nature humaine; *mais ce n'est pas la nature hu-*

» *maine tout entière.* Un homme qui, dans toute sa vie, serait placé au point de vue du dévouement, serait un insensé, *et une société d'hommes dont la règle unique serait le dévouement, et qui regarderait comme mauvais tout acte individuel, serait une absurde société.* Toute théorie, donc, qui voudrait se fonder sur le dévouement comme sur la formule la plus générale de la société, et qui déduirait ensuite de cette formule les lois et les institutions qu'elle aurait l'espérance d'appliquer de force à la société, serait *fausse* et *dangereuse.* Mais, au contraire, un principe général qui représente et formule la nature complète, c'est le principe de liberté et d'individualité, etc. »

» Voilà ce que l'on dit; — eh! que dis-je autre chose!

» Avons-nous jamais nié la sublime faculté qu'a l'homme de sacrifier des penchants inférieurs à de nobles passions? Ne savons-nous pas qu'à lui seul, dans toute la création, il a été permis de donner sa fortune et sa vie en témoignage des éternels principes de justice et de vérité! Et sans nous élever si haut, dans le détail minime de l'organisation sociétaire, M. Fourier a-t-il pu méconnaître, lui qui prétend utiliser toutes les passions, l'utile passion du dévouement? Dans le problème pivotal de l'accord passionné en répartition des bénéfices, n'emploie-il pas concurremment, et comme se faisant réciproquement contrepoids, la cupidité et la générosité? N'a-t-il pas institué comme rouage indispensable de son mécanisme des corporations vouées par essence au service du bien public, comme les petites et grandes hordes, le vestalat, etc.? Non seulement nous honorons le dévouement, mais nous employons cette sublime portion de la nature humaine dans une convenable mesure. D'autre part, nous partons de ce principe que l'harmonie sociale ne doit rien emprunter à la contrainte ni au sacrifice; qu'elle doit reposer essentiellement sur le *libre essor des passions, caractères et instincts;* et, pour donner à cet égard la mesure de notre libérale théorie, nous prétendons employer même les discords, répugnances et antipathies naturelles, que jusqu'ici toute doctrine a considérés comme des erreurs de la création, des produits du mal, des anomalies! Pourtant vous savez bien, de par Geoffroy, qu'il n'y a pas d'anomalies dans les grandes œuvres de la nature. Mais alors vous avez cru que nous acceptions tous les vices d'une société monstrueusement déviée de ses destins; et, voyant dans toutes les corruptions qui sont chez les civilisés d'incontestables *effets de passions,* vous vous êtes éloigné de nous, pensant que nous allions diviniser ces vices et ces corruptions. M. Fourier vous répond par un seul mot aussi profond que décisif: ce sont des effets de passion en *essor subversif.* Mais c'est dans ses livres qu'il faut en voir la preuve.

Maintenant la théorie sociétaire procure-t-elle en effet le développement de l'individualité? assure-t-elle à tous une complète et vraie liberté? C'est ce qu'on doit examiner séparément. Mais enfin, si la science que vous nous annoncez tient, sur le fait de la liberté et de l'individualité, les promesses que vous faites, quelle autre marche devra-t-elle suivre cette science, que la marche méthodique adoptée par nous: premièrement étudier les instincts, les goûts, les passions des individus, des différents âges et des différents sexes; et, quand elle aura fait complètement cette analyse, présenter un mode d'organisation qui promette, qui assure un libre essor à ces passions, à ces goûts, à ces instincts.

» Car ces mots de liberté et d'individualité, vous ne les voulez pas vides de sens, comme ils l'ont été jusqu'ici pour toutes les écoles révolutionnaires. Vous ne vous bornez point à ces libertés négatives, comme liberté de la presse, liberté de l'enseignement, de la religion, etc., qui sont le fonds commun de toutes les doctrines critiques, et qui sont pareillement le fonds de la pensée de M. Lamennais, comme vous l'avez pu voir dans son article de la Revue des Deux-Mondes (*Dialoghetti*), inconcevable pauvreté dans un homme tout nourri des doctrines organiques! Mais telle est la précieuse justice de notre temps: on élève aux nues M. Lamennais pour avoir, après quarante ans, reproduit sous une forme nouvelle ce qui a été dit déjà, et surtout établi au prix de tant de sang; mais si quelque obscur *sergent de boutique* apporte de grandes et véritables nouveautés, on s'obstine à l'ignorer. Que nous apporte-il donc ce prêtre, si éloquent qu'il soit, que nous n'ayons su avant lui certainement, et peut-être aussi bien que lui, nous enfants de la Révolution? Ah! prosternons-nous devant le haut génie de De Maistre. Celui-ci a dessillé nos yeux; il nous a réduit à confesser que toute vérité n'était pas comprise dans les vérités proclamées par la Révolution française; il nous a montré sur combien de points était frivole, superficielle, et aveuglément injuste, cette philosophie du dix-huitième siècle dont nous avons été nourris. Mais lorsque nous ne trouvons sous l'effervescence poétique de M. Lamennais que les purs principes de la Révolution, que pouvons-nous voir dans son échappée inattendue qu'un nouveau signe des temps, qu'une preuve nouvelle de l'irréfragable antinomie des deux doctrines qui se partagent le monde, et qui, bien qu'exclusives aujourd'hui l'une de l'autre, renferment pourtant chacune leur part de vérité!

» Le Saint-Simonisme avait commencé cette preuve, et M. Lamennais est venu l'achever. M. Lamennais forme la contre-partie du Saint-Simonisme; rien de plus, rien de moins.

» Le Saint-Simonisme, issu du plus radical libéralisme, s'éprit un jour à admirer les principes d'ordre, d'unité, de religion! et d'admiration en admiration, il s'est laissé tomber dans les doctrines du plus complet despotisme.

» Représentant parmi nous du Catholicisme, M. Lamennais a reconnu ce qu'il y a de vrai, d'absolu, d'éternellement impérissable dans les idées d'égalité et de liberté; et alors, ignorant la fatale antinomie qui, au moment actuel du développement de l'esprit humain, sépare ces mêmes idées des principes d'ordre et d'unité que lui, prêtre catholique, avait mission de nous rappeler incessamment, M. Lamennais a été précipité dans les doctrines dissolvantes de la liberté négative (voyez les *Dialoghetti*).

» Mais parce que M. Lamennais bégaye les mots incompris de progrès et d'association, c'est un oracle; un génie! un poëte! un prophète! un apôtre! *et on a entendu dans le fond du sanctuaire une voix retentissante qui criait: Il est sauvé!!!* (Revue des Deux-Mondes, 1er août). O littérateurs! littérateurs! nous gâterez-vous l'œuvre sociale, comme vos cousins les avocats nous ont gâté l'œuvre politique? Littérateurs, n'aurez-vous jamais des yeux et des oreilles, et des phrases si agréables, qu'en faveur des hommes qui sont dans votre voie? Car il y a un homme qui croit à la liberté et à l'individualité, et qui, sur ces grands principes, a fondé une vaste doctrine, mais qui croit aussi à la société, à l'association, et qui a signalé la loi naturelle, le principe universel, dont l'application permettra de réunir, d'associer, de socialiser sans despotisme, sans contrainte, sans sacrifice, toutes les libertés, toutes les individualités. Et les travaux de cet homme sont pour vous à néant! Ces travaux qui mettraient l'école française, incontinent et sans conteste, à la tête de toutes les autres, vous n'en voulez pas tenir compte. Vous aimez mieux vous faire les applaudisseurs des inconséquences de Lamennais et de Chateaubriand. Certes nous avons dû les applaudir lorsqu'ils remettaient en honneur *le génie* d'une religion stupidement méconnue, ou bien qu'ils réveillaient par des foudres de logique et d'éloquence notre honteuse *indifférence en matière de religion.* Mais aujourd'hui lorsqu'ils viennent rendre hommage aux vérités que de leur part ils avaient méconnues, laissons ces illustres génies compléter leur éducation, et cherchons des maîtres moins sujets à l'erreur. Donc aidez-nous à faire reluire aux yeux du peuple le nom d'un homme sorti du peuple, d'un homme qui depuis vingt-cinq ans n'a encore été remontré sur aucune grande idée du passé ou de l'avenir; d'un homme qui, sans varier aucunes fois, n'a jamais eu qu'une pensée, un seul but, une foi unique: la libre association; l'association par et pour la liberté, l'association de toutes les classes; l'association qui rappellera les riches au travail par la création de l'industrie attrayante, et qui, par cette vraie et naturelle industrie, sauvera les ouvriers de l'abrutissement où les réduit un odieux industrialisme!

» Tout ceci, mon cher L. n'est pas digression; car j'en ai tiré l'occasion de toucher la quatrième idée qui est en saillie dans votre article si important et si décisif.

» QUATRIÈME IDÉE: « *Liberté* et *Société* sont les deux pôles égaux de la science sociale. Ne dites pas que la société n'est que le résultat, l'ensemble, l'agrégation des individus... mais ne dites pas non plus que la société est tout, et que l'individu n'est rien, ou que la société est avant les individus, ou que les citoyens ne sont pas autre chose que des sujets dévoués de la société, des fonctionnaires de la société, qui doivent trouver bon gré malgré leur satisfaction dans tout ce qui concourt au but social, etc... Nous sommes aujourd'hui la proie de ces deux systèmes exclusifs... *Notre perplexité ne cessera que lorsque la science sociale sera parvenue à harmoniser ces deux principes*, etc. »

» Vous avez là saisi et signalé le fait qui véritablement caractérise notre époque sous le rapport philosophique. C'est, comme vous le dites, l'Humanité suspendue entre deux attractions contraires; des deux cotés, il y a vérité, quoique, par un fatal mystère qu'il est réservé à la science sociale d'éclaircir, chaque côté soit la négation de l'autre. Telle est la grande et terrible antinomie qui a causé la double chûte du Saint-Simonisme et de M. Lamennais, et qui a été si admirablement dévoilée par Wronsky; antinomie qui sépare la doctrine de l'expérience de celle du sentiment, le parti libéral du parti illibéral.

» J'attends avec impatience de vous voir aux prises avec ces grandes difficultés. Mais c'est déjà rendre un grand service que de les signaler avec tant d'exactitude, et de partager si nettement toutes les doctrines qui ont été jusqu'ici produites en deux seules classes distinctes; car entre ce que vous appelez socialisme et individualisme, que pourra-t-il s'interposer (sauf la découverte promise à la science sociale), que de vaines et illogiques doctrines, impuissantes à nous satisfaire.

» Entre temps, je dépose sur votre conscience cette simple question : La théorie sociétaire se range-t-elle parmi les doctrines de socialisme, ou bien parmi celles d'individualisme? Reduisons-nous le gouvernement aux fonctions de gendarme? Intronisons-nous une loi athée? Plaçons-nous chacun sur sa motte de terre, indépendant, et absolu souverain, avec la devise abrutissante du *Chacun chez soi, chacun pour soi?* Ou, d'autre part, avons-nous absorbé toute individualité dans le giron d'un gouvernement tyrannique? Avons-nous fait de chaque citoyen un sujet humble et soumis, sans spontanéité aucune? Est-ce *un fonctionnaire enregimenté, ayant une doctrine officielle à croire, et l'inquisition à sa porte?...* Ah! répondez, mon cher L., à ces graves questions. Que nous sachions, enfin, si c'est seulement faute de la connaître que vous passez toujours notre doctrine sous silence, ou bien si vous avez sur elle une opinion quelconque fondée en droit et en raison.

» Ou bien est-ce que vous nieriez à M. Fourier une véritable doctrine, une doctrine digne de ce nom? Si cela était, ce que je ne puis croire, je n'aurais plus qu'une chose à vous dire :

» Vous résumez tout votre article dans cette large et fondamentale proposition : « La seule Economie politique qui puisse être vraie » serait celle qui, *nous révélant la véritable nature des phénomènes » économiques*, démontrerait qu'il est de la nature de ces phéno» mènes de se prêter de plus en plus au besoin et au développement » des individualités, de manière à réaliser la formule : *La perfection » de la société est en raison de la liberté de tous et de chacun.* »

» Eh bien! si vous voulez prendre avec moi cent pages à peu près quelconques des écrits de Fourier, je m'engage à vous y montrer la nature dévoilée des phénomènes économiques, aussi bien que l'irrécusable déduction des deux faits suivants :

1° Que dans l'incohérence et le morcellement (individualisme) qui caractérisent la phase actuelle de la civilisation, tout aussi bien que dans la fausse association dont l'industrialisme nous menace, dans laquelle nous entraîne le fatal exemple de l'Angleterre, dans la fausse association qui deviendrait le caractère éminent de la phase ultérieure, les phénomènes économiques (production, distribution, et consommation) sont absolument et forcément incompatibles avec le développement des facultés individuelles aussi bien chez les riches, ou au moins à peu près autant, que chez les pauvres;

2° Que dans les sociétés à base sociétaire, dans lesquelles le travail sera organisé suivant la loi de distribution naturelle et universelle, les mêmes phénomènes économiques deviennent, au contraire, le moyen assuré de développer toutes les individualités, et de faire sortir de la liberté de tous et de chacun le vrai perfectionnement social.

» Ainsi, mon cher L., j'ai montré que la théorie sociétaire se trouve en conformité avec vous à l'égard des principales idées que vous avez émises dans votre article, et, finalement, j'ai accepté pour critérium de notre doctrine, à nous, la base que vous prenez pour la vôtre. Après tout cela, je n'entends rien préjuger sur la nouveauté des idées que vous promettez de produire. Lorsque vous les aurez exposées, je vous en dirai ma façon de penser, si toutefois vous ne craignez pas de perdre temps à toutes mes longueurs. Aujourd'hui j'ai voulu seulement constater la conformité de nos principes; et comme cette conformité me donne le vif désir d'en voir de votre part la conséquence, j'aime à penser qu'elle vous portera, de votre côté, à considérer, enfin, d'une manière sérieuse les immenses travaux de Fourier. C'est là tout mon but, persuadé que les idées sociétaires gagneraient infiniment à être adoptées et défendues, ou même simplement discutées (mais en connaissance de cause), par vous et tous ceux de conscience et de talent qui sont avec vous. Sur cela, excusez ce fatras, et recevez mes bonnes amitiés. »

Instabilité des opinions humaines, dans le temps de transition où nous vivons, temps d'épreuves, s'il en fut, d'épreuves intellectuelles, morales, et physiques!.. Cet esprit si profond, si clair, si lumineux, cet esprit de géomètre, qui, profitant des prémisses que nous avions posées, prétendait nous conduire au Fouriérisme, est aujourd'hui (les disciples de Fourier le savent bien et le regrettent) à une distance infinie de penser comme il pensait alors. Catholique aujourd'hui, de tous les faux et dangereux systèmes le plus faux et le plus dangereux à ses yeux est sans doute celui qu'il défendait de si bonne foi. Combien cet exemple doit nous rendre tolérants les uns pour les autres, quand nos opinions sont consciencieuses et inspirées seulement par le besoin de la vérité!

Douze ans se sont écoulés depuis que cette lettre nous fut écrite. Que s'est-il donc passé durant ces douze ans, soit dans le monde du fait, soit dans le monde de l'idée; et pourquoi exhumons-nous ces pages déjà si anciennes, cette correspondance laissée sans issue? pourquoi accepter ce cartel d'autrefois, maintenant que celui qui nous l'adressait n'est plus dans l'arène et a changé de camp? Nous allons le dire, mais ce n'est pas en quelques paroles que nous pourrons le dire.

Quelle que soit la réponse que nous ferons, tout esprit nourri des questions qui s'agitent aujourd'hui reconnaîtra que cette lettre pose admirablement le problème social; elle constate des principes que nous avons adoptés nous-même, et dans lesquels nous persistons. Il s'agit de montrer que ces principes ne mènent pas aux conséquences qu'on en tire; il s'agit de faire la distinction du vrai et du faux; il s'agit de quelque chose de semblable à ce que le Christianisme eut à faire avec les hérésies. Nous prenons l'engagement de nous livrer à ce travail. Certes, ce n'est pas pour troubler, dans ses croyances d'aujourd'hui, une âme élevée, un esprit noble et généreux, que nous reprenons ce dialogue commencé il y a douze ans sur les bases de la science sociale.

(*La suite à un prochain numéro.*)

PIERRE LEROUX.

MORALE.

LIEN DE L'HOMME ET DE L'HUMANITÉ.

Vous êtes frappé du mal moral qui existe sur la terre, vous allez parfois jusqu'à être affligé à la vue de tant de malheureux courbés sous le fardeau de la vie. Fardeau l'on peut bien dire! le mot est vrai depuis un nombre perdu de siècles. Et pourtant quoi de plus beau que la vie, de plus doux, et de plus facile! Mais ce n'est pas la vie présente qu'on peut ainsi qualifier. Celle-ci n'est que la grossière image de la véritable vie, une sordide enveloppe qui nous la dérobe, et que nous n'avons pas encore déchirée entièrement. C'est pourquoi le mal moral est si grand encore.

Mais doit-il durer toujours? Vous qui le déplorez, pourquoi dites-vous avec tristesse et désespoir : « Il n'y a pas de remède! » Je vous entends parfois vous demander si ce mal continue à régner par une volonté immuable de Dieu. Cette question, bien comprise et bien résolue, vous mènerait loin dans le champ de la lumière et de la vérité. Mais à peine l'avez-vous posée, que, l'abandonnant aussitôt, vous répétez votre parole désespérante : « Il n'y a pas de remède. » C'est qu'il vous manque une vraie connaissance de la destination de l'homme. Un rayon de cette vérité frayerait à votre œil un sillon lumineux vers le ciel de l'espérance.

Oui, sans doute, Dieu permet le mal; mais il permet aussi la guérison de ce mal, et il veut que nous nous efforcions de le guérir nous-mêmes. Il nous en a donné le moyen efficace. Dans nos mains est le vrai remède. Ce moyen, ce remède, c'est la connaissance et l'observance d'une loi de notre nature, la plus vraie, la plus sainte et la plus douce des lois. C'est la loi qui nous lie les uns aux autres et qui se formule ainsi : *l'homme est avant tout uni à l'homme.* Elle n'est pas nouvelle dans l'Humanité. Les vrais sages de tous les siècles l'ont connue et enseignée. Seulement elle a été de plus en plus connue, à mesure que l'homme s'est développé dans la vraie connaissance de sa nature. Elle a été méconnue aussi, comme elle l'est encore. Seulement les ignorants qui la niaient et qui la nient n'ont pas réussi et ne réussiront pas à précipiter l'Humanité dans les erreurs où ils se sont abîmés.

La vérité est une, et l'erreur est multiple; mais toutes les erreurs en morale peuvent se ramener à trois. Trois partis ont toujours appelé les hommes à trois excès divers. L'homme, dans son essence, est indivisiblement sensation-sentiment-connaissance : les uns n'ont vu que la sensation, n'ont connu de solide et de réel que la sensation, et ils ont créé le matérialisme. D'autres, sous le nom de sentiment, n'ont cultivé que les passions individuelles, et ils ont créé l'égoïsme sous le nom d'amour, sous le nom d'amitié, sous le nom de famille, sous le nom de cité, de patrie, et sous mille autres noms divers. D'autres, enfin, n'ont voulu cultiver que la connaissance, et ils ont créé le faux spiritualisme.

Nous écrivons ici contre les matérialistes et contre les spiritualistes absolus, contre les mystiques de la sensation, si on peut les nommer ainsi, et les mystiques de la connaissance. Quant à ceux qui, sans avoir même de doctrine, cultivent l'égoïsme sous des noms divers, admettant, comme but primordial de leurs rapports, une portion plus ou moins restreinte de leurs semblables qu'ils font entrer avec eux dans le sanctuaire de leur égoïsme, nous pourrons une autre fois nous adresser à eux, et essayer de leur montrer l'erreur de ces passions qu'ils divinisent.

Au dix-septième et au dix-huitième siècle, à l'approche de l'ère

nouvelle, le spiritualisme et le matérialisme se sont résumés l'un après l'autre, chacun dans un déplorable excès. On a vu d'abord les mystiques pousser leur faux principe à ses conséquences les plus dangereuses, les plus condamnables, et le plus justement condamnées. Sont venus ensuite les partisans du naturalisme, qui ont aussi tiré de leur principe exagéré, absolu, les erreurs les plus déplorables. Chose étrange, mais qui peut bien se comprendre aujourd'hui, les uns et les autres avaient pourtant une portion de vérité : il leur a manqué seulement de connaître le vrai milieu de l'homme, l'Humanité.

Oui, dirons-nous avec les spiritualistes, l'homme est uni avec Dieu ; car il communie avec Dieu dans la vie. Mais nous ferons cette réserve, que l'homme communie encore plus particulièrement et plus directement avec l'homme, et que par conséquent il est plus directement uni à l'homme. Oui, dirons-nous encore avec les partisans du naturalisme, l'homme est uni à la nature, car il communie avec elle dans la vie. Mais nous ferons notre réserve salutaire, que l'homme communie plus particulièrement et plus directement encore avec l'homme, et que par conséquent il est plus directement uni à l'homme. Il est bien vrai que la nature et Dieu sont indirectement deux objets pour l'homme ; mais il n'est pas vrai que l'un ou l'autre soit son objet direct, son véritable objet. Son objet direct, c'est l'homme. L'homme est avant tout uni à l'homme.

Cette vérité, qui nous est chère, et que nous croyons utile, indispensable au bonheur du genre humain, nous voulons essayer de la démontrer autant qu'il nous sera donné de le faire. Pour cela nous emprunterons notre lumière et notre force à la véritable notion métaphysique de la nature de l'homme.

Pour vivre et se développer, l'homme doit être tourné vers lui-même, vers son *moi*. C'est la loi fondamentale de la vie, c'est pour nous un besoin naturel et un devoir sacré. C'est comme satisfaction de ce besoin et de ce devoir que l'égoïsme est légitime et saint. Mais l'homme n'est pas seul ; en face de lui se trouve le semblable. Celui-ci, qui est l'homme aussi, a le même besoin et le même devoir. L'homme et le semblable seront donc tournés chacun vers soi-même, chacun vers son *moi*.

Mais, pour vivre et se développer normalement et progressivement, ils ne peuvent ainsi demeurer toujours, chacun dans lui-même ; car ils ne pourraient alors ni donner, ni recevoir. Or nul être créé ne vit continuellement de sa propre essence. L'homme et le semblable, ces deux *moi* isolés jusqu'ici, doivent donc sortir d'eux-mêmes, sans jamais s'oublier complètement au dehors ; et ils doivent se tourner vers un objet, vers un non-moi, dans lequel chacun se retrouve, et par là soit encore tourné vers lui-même.

L'homme ne doit pas se retrouver dans son objet comme sensation seulement, ou comme sentiment seulement, ou comme connaissance seulement, mais comme sensation-sentiment-connnaissance indivisiblement unis et simultanément manifestés, c'est-à-dire comme homme. Car autrement, nes'y trouvant pas tout entier, il ne serait tourné que vers une seule des trois faces inséparables de sa nature. Pour obéir à la loi de son être, il se tournera donc vers le semblable, qui lui correspond directement par la Trinité.

Le semblable, voilà l'objet de l'homme, le non-moi réel et normal de l'homme. Comme lui, le semblable est sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis ; et, comme lui, il a besoin d'un objet dans lequel il se retrouve aussi. L'homme et le semblable se retrouvent donc l'un dans l'autre. Il y a du *moi* humain dans le *non-moi* humain, et réciproquement. De sorte que l'homme et le semblable, en se tournant l'un vers l'autre, se trouvent encore tournés chacun vers lui-même. Ils ne sortent ainsi chacun de son *moi* que pour retrouver ce *moi*. Chacun de nous est ainsi continuellement tourné vers lui-même de deux manières, chacun puise ainsi dans lui-même et dans le semblable. Nous vivons tous spirituellement les uns des autres.

Ce n'est pas à dire pour cela que l'homme doive emprunter toute sa vie de son semblable. Tout homme a bien en soi le principe de son existence ; seulement, ce principe ne peut être entretenu et développé que par la coopération du semblable. Ainsi l'a voulu le Créateur. Il nous a fait une vie propre à nous tous, commune à nous tous, la vie humaine, fondée sur la Trinité, dans laquelle nous communions tous les uns avec les autres, et que nous développons et perfectionnons les uns par les autres, pendant que Dieu la verse incessamment sur nous à flots intarissables.

Ainsi l'homme se retrouve dans l'homme. Il a devant lui le semblable, et c'est encore lui-même qui s'apparaît, mais dans son objet.

Où le trouverait-il dans la nature, cet objet si nécessaire ? Au dessous de l'homme, quel être lui correspond comme sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis ?

Les poètes se sont plu souvent à nous représenter des malheureux égarés par la douleur, et réfugiés au fond des forêts, où ils adressaient aux arbres et aux animaux des plaintes amères contre l'injustice des dieux et la cruauté des hommes. Les poètes ont voulu nous donner une belle leçon. En nous peignant l'horrible situation de ces pauvres insensés, qui, loin de l'homme, s'efforçaient d'anéantir l'homme en eux, sans pouvoir obtenir d'autre résultat que de se causer des souffrances inouies, ils ont voulu nous enseigner qu'il n'est pas bon que l'homme se sépare de l'homme. Tel est, dans le poème du divin Fénelon, le sens admirable de l'histoire de Philoctète guéri par Ulysse, c'est-à-dire par l'homme, et rendu à la société humaine.

Il y a dans la fable antique un autre bel exemple de l'erreur de l'homme qui fuit son véritable objet. Sous les traits de Narcisse, j'aime à reconnaître l'insensé qui se fait sa propre idole, qui n'aime que lui, se concentre en lui, et cherche à vivre de lui-même. Epris de sa beauté, le misérable dont je rappelle la folie court au fond des bois, pour être tout entier à lui-même qu'il idolâtre. Il fuit les nymphes amoureuses ; il fuit l'Humanité, qui le poursuit et l'appelle par leur voix passionnée ; il fuit toujours, il est seul, il se couche au bord d'une fontaine, il contemple son image. Qui regarde-t-il ainsi, dans l'oubli le plus complet de tout autre objet que celui qui l'attache ? Lui-même ! il s'est tourné vers lui-même exclusivement, il s'objective lui-même à lui-même. Coupable et funeste erreur ! Il ne peut être son objet, et, fuyant le véritable, il perd tout, il perd jusqu'à l'humanité qu'il portait en lui, il est changé en fleur. Cette ingénieuse fiction voile une vérité profonde. L'antiquité, qui cachait sous des symboles, ou, comme nous disons, sous des fables, les plus profondes vérités de la métaphysique, l'antiquité avait bien compris que l'homme ne peut se séparer de son véritable objet, soit à la façon de Philoctète, soit à la manière de Narcisse, sans désorganiser aussitôt le principe de son être, et se suicider moralement.

Que fait pourtant l'immense majorité du genre humain ? Au lieu de chercher son objet nécessaire dans l'homme perfectionné, amélioré, rendu plus heureux, l'homme cherche son objet dans la matière, et, sacrifiant à ce faux objet son objet véritable, torture, crucifie, défigure l'homme, qu'il regarde comme différent de lui, et qui pourtant est son semblable, ou plutôt qui est encore lui.

Propriétaires d'esclaves, propriétaires d'hommes, voyez quelle triste conséquence votre erreur produit pour vous-mêmes ! Pendant que vos semblables cultivent votre terre, ou font valoir votre or, chargés seuls et tout entiers de ce soin, ils ne peuvent se développer normalement et progressivement. Vous, pendant que vous êtes adonnés à toutes les distractions de votre vie dissipée, vous ne pouvez vous développer normalement et progressivement. La sensation domine chez vos frères, les travailleurs, mais chez vous elle domine aussi. Vous êtes ainsi tous horriblement incomplets. Vous manquez de votre véritable objet ; l'harmonie est détruite, et le progrès entravé. La vie ne se développe point, elle va se faussant et se dénaturant. D'où vient cette satiété qui, pour vous, affadit toutes choses ? d'où ces ennuis, ces tourments, ces agitations sans objet ? Vous variez et multipliez vos fêtes dorées, on vous appelle les heureux de la terre. Mensonge ! vous trompez, vous avez un masque, et vous le sentez bien. Vos plaisirs mêmes les plus délicats et les plus choisis en apparence ne sont autres que les plaisirs des sens, égoïstement recherchés et goûtés. Parce que le cheval dont Caligula voulait faire un consul mangeait un grain doré dans une auge de marbre ou d'or, était-il autrement nourri que ses pareils ? Hélas ! nos plaisirs sont flétris et avilis ! Un ver rongeur semble attaché au cœur de l'Humanité entière. Nous avons tous un vrai et légitime besoin de bonheur, nous courons à la joie, et nous ne trouvons que le désenchantement ! Ah ! la vie est faussée, empoisonnée ! Ce n'est point là la vie que Dieu nous a faite, et qu'il veut que nous rétablissions telle qu'il l'a faite. La vie présente est pleine d'amertume pour tous, parce que nous méconnaissons notre objet, l'Humanité.

Tandis que la multitude des hommes poursuit le bonheur là où il n'est pas, où il ne saurait être, et, faute de connaître le véritable objet de l'homme, ne s'attache qu'à la volupté, il est une classe particulière d'hommes qui mettent toute leur supériorité à cultiver uniquement en eux la connaissance. « Je donnerais l'histoire toute « entière de l'Humanité pour la description bien faite de la patte « d'un insecte, » disait un jour à la tribune nationale un savant qui, nous aimons à le croire, ne pense plus ainsi aujourd'hui, et ferait volontiers amende honorable. On lui a répondu qu'il avait fallu la vie de l'Humanité toute entière jusqu'au dix-septième siècle, pour qu'un savant, s'aidant du microscope et de toutes les découvertes anatomiques antérieures, pût, en vingt ans de travail, léguer à la postérité l'anatomie du hanneton. Hommes de la science, vous ne vous sentez pas avant tout unis à l'homme ? Eh bien ! quel est le savant qui n'a pas besoin de l'homme ? est-il donné à un seul d'entre vous d'inventer une science entièrement nouvelle ? est-il une découverte dont le germe ne soit pas plus ou moins développé dans ce que les hommes ont élaboré déjà ? Tout savant continue une science qu'il a reçue de l'homme, et qu'il se propose de léguer à l'homme, agrandie et perfectionnée par ses travaux. Qui ne sentirait le lien profond de l'homme avec l'Humanité dans cette faculté don-



née à l'homme d'entrer dans les idées de son semblable, de se les approprier, et d'en tirer les conséquences que l'homme antérieur n'avait pas senties! Le savant reçoit la science de l'homme, et il la continue pour l'homme. Travailler pour l'Humanité, n'est-ce pas le plus pur et le plus beau mobile des savants?

Ce lien si manifeste de l'homme avec l'Humanité, le savant ne peut le méconnaître sans se blesser profondément. S'il regarde la science comme son objet direct, il se détourne du véritable, et arrive bientôt à des conséquences funestes pour lui-même et les autres. Attiré tout entier par le piquant inconnu, il s'enferme dans son laboratoire ou dans son cabinet, il s'élance à la solution des problèmes qui chatouillent son amour-propre et son ambition, incarne en lui les termes et les formules de sa science favorite, devient étranger aux habitudes de la vie ordinaire, se rend impropre à l'amitié comme à l'amour, et, mettant toute sa volupté idéale dans la satisfaction de sa curiosité, il perd bientôt de vue tout objet qui n'est pas la science dont il est possédé. Ainsi se développe monstrueusement sa connaissance seule, jusqu'à n'être plus qu'un vaste amas de nomenclatures, de procédés, de combinaisons et de systèmes, entassés et non véritablement coordonnés, manquant de rapports, de lien, d'union. L'analyse, voilà le vice du savant auquel manque un profond sentiment du lien de l'homme avec l'Humanité. Par l'analyse, il va se perdre jusque dans les plus futiles objets de la science; et, ne pouvant jamais s'élever à la synthèse, il ne conquiert jamais la notion de cette unité dans laquelle chaque science et chaque objet de toute science s'enchaînent, par tout ce qui les touche, à tout ce qui les environne.

Ainsi passe le plus grand nombre des savants, laissant des travaux qu'on peut appeler stériles, parce qu'ils ne produisent pas tout ce qu'ils renferment véritablement. Aucun grand sentiment ne les inspire; car ils ont tué le sentiment en eux. Ils ont seulement développé leur connaissance, et satisfait leur sensation, d'une manière anormale et déréglée; car dans leur vie la sensation ne manque jamais de faire sa part, et bien large trop souvent. Comme les propriétaires de la nature, ces propriétaires de la science aiment à s'entourer de luxe et de plaisirs, insoucieux des ignorants chez lesquels le dieu du savoir n'a pas, comme chez eux, appelé le dieu de l'or. Combien de têtes réputées fortes et puissantes fléchissent chaque jour vers les voluptés les plus immondes!

Elle est vraiment indivisible, la Trinité humaine; elle n'a vraiment qu'elle-même pour objet, non pas dans l'individu, mais dans le semblable. Ceux qui repoussent cet objet pour aller à Dieu par le sentiment ne voient pas combien ils se trompent. S'il pouvait avoir Dieu pour objet, l'homme ne serait pas l'homme, il serait Dieu. Le fini ne peut avoir l'infini pour objet direct. Nous sommes infinis par l'aspiration, mais cette aspiration vers Dieu doit se faire à travers la Nature et par l'Humanité. Nous sommes sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis, et ce n'est que par l'élan simultané des trois aspects indissolubles de notre être que nous pouvons aspirer à la source de cet être.

Le mystique s'égare dans son aspiration déréglée vers Dieu. Il jette anathème sur la terre, il méprise la nature, il répudie son corps, le néglige entièrement, et l'assujettit aux plus dures privations; heureux s'il pouvait se délivrer de cette lourde entrave. Rejetant la sensation comme vile et embarrassante, rejetant la connaissance comme incapable de le conduire à son but, il s'élance vers l'infini. Dans le trompeur espoir de l'atteindre, il se livre à la contemplation; il se plonge dans l'extase, dans le ravissement; et il y prend un goût funeste, dont rien ne pourra le guérir. Une fois là, il se laisse égarer de plus en plus par son imagination malade; il tombe dans un délire plein d'une étrange volupté; et, se croyant alors tout près de Dieu, il se tourne tout entier vers lui-même, il s'enferme dans son propre cœur, se fait lui-même son objet; car, dans cet état, c'est lui-même, et non pas Dieu, qu'il vient d'atteindre. C'est vers lui-même qu'il a abouti, en courant vers Dieu hors de la voie qui peut seule mener à Dieu. C'est lui seul qu'il a trouvé, mais lui à l'état de folie, lui dérangé, déréglé, perverti; lui seul, et il croit avoir Dieu!

A ce moment, il est encore plus excité que jamais; il lui reste à marcher encore; il y a des degrés vers Dieu qu'il faut monter pour arriver à Dieu. Il va donc toujours, toujours solitaire et insensé, abandonnant de plus en plus l'Humanité, qu'il trouve trop imparfaite, trop indigne de lui, qu'il dédaigne pour aller à l'infini, pour enfermer l'infini dans son cœur, ou plutôt s'abîmer en lui. Le résultat de cette course vers une chimère, la possession de Dieu hors de la nature et de l'Humanité, c'est-à-dire hors de la vie, c'est que le mystique arrive au dégoût de toutes les choses d'ici-bas, qu'il tombe dans un oubli complet ou du moins dans une négligence bien condamnable de l'Humanité, ne se communiquant à elle que par une sorte d'orgueilleuse commisération pour cette imparfaite. Alors une espèce de mort mystique, après laquelle il soupirait, le frappe au gré de ses vœux, et en fait comme un cadavre au milieu de la vie, ridicule s'il n'était pas misérable, étranger à tout, sans force, sans énergie, ne faisant rien pour lui, attendant tout de Dieu. Peuplez la terre de mystiques, ou plutôt convertissez aux déplorables excès du mysticisme l'Humanité entière, et bientôt l'Humanité ne sera plus. Mais pour cela elle n'aura pas trouvé Dieu.

Ainsi donc ni en haut ni en bas n'est le vrai théâtre où doit se passer la vie de l'homme, sur lequel doit se continuer son développement indéfini. Ou plutôt, pour parler plus conformément à la vérité, il n'y a ni haut, ni bas, ni milieu; ces trois termes se confondent en un seul, qui les comprend tous trois. Ils s'unissent dans le champ propre à l'homme, dans l'Humanité. L'Humanité donne tout à l'homme, et la nature, et le semblable, et Dieu. De par la volonté du Créateur qui a tout admirablement uni pour le bonheur de l'homme, de par la sainte et inviolable loi qui nous a tous soumis au joug le plus aimable et le plus salutaire, nous sommes avant tout unis à l'homme.

Ce lien, nous le portons, nous le sentons, trop souvent, il est vrai, sans le remarquer, mais bien réellement. Quel être engendre l'homme à la vie? N'est-ce pas l'homme et la femme, le couple humain, l'Humanité! Voyez les suites de cette origine. L'enfant participe si intimement de l'essence du père et de celle de la mère, qu'il porte toujours en venant au monde les principaux traits caractéristiques de sa famille, soit au moral, soit au physique.

Sur quoi de légitime, en un certain sens, ont pu se fonder les castes, si ce n'est sur le lien mal compris de l'homme avec l'Humanité! Il y a, dans la vieille prétention de descendre de tel ou tel peuple, une preuve bien frappante de ce que nous essayons de démontrer ici. Il en est une autre aussi frappante dans cette fierté de l'enfant noble, qui puise dans le souvenir de ses aïeux assez de force morale pour rester pur à sa façon de toute souillure. Ne diriez-vous pas qu'ils se sont liés ensemble, jurant de continuer dans le monde le renom de leur honneur intact? Et véritablement ils sont liés, non par un serment, mais par leur propre nature.

Ils se trompaient, sans doute, ces patriciens de tous les temps et de tous les lieux, comme se trompent encore leurs restes abâtardis, en se séparant de l'Humanité pour se parquer dans la caste de famille, ou dans la caste de patrie, ou dans la caste de propriété. Ils se trompaient, comme se trompent encore ceux qui les imitent en fondant sur je ne sais qu'elle prétendue vertu de leur sang ces droits iniques et chimériques par lesquels subsiste encore l'inégalité. Car l'Humanité est une, car il n'y a qu'un sang dans la famille humaine, et ce n'est ni le sang patricien ni le sang plébéien, c'est le sang humain. Mais leur croyance était fondée sur le lien, mal entendu il est vrai, de l'homme avec l'Humanité. Ce n'est pas avec quelques hommes seulement d'une certaine caste que l'homme est uni, c'est avec tous les hommes de tous les temps et de tous les lieux. Toutefois, pour le dire en passant, qu'ils étaient supérieurs, les patriciens d'autrefois se décorant eux-mêmes des vertus des hommes leurs ancêtres, à ces patriciens d'aujourd'hui empruntant toute leur illustration de l'éclat de l'or qu'ils possèdent! Les premiers, malgré leurs égarements, sentaient encore l'Humanité, tandis que les seconds ne sentent que la valeur fictive d'un métal insensible.

La société humaine a toujours fourni mille preuves de ce lien que nous proclamons ici. Cette facilité que possède l'homme à s'empreindre des propriétés de son semblable, où a-t-elle sa cause et que signifie-t-elle! Quelques erreurs et quelques vérités, certaines vertus et certains vices particuliers à une époque, ne sont-ils pas l'apanage plus ou moins complet de tous les hommes de cette époque? Chaque homme du même temps ne se retrouve-t-il pas dans son semblable, soit qu'ils marchent avec leur siècle, soit qu'ils viennent après ou bien qu'ils le devancent? Quel est le caractère assez fortement individuel pour ne pas être modifié par ceux qui l'entourent? Les hommes se façonnent les uns les autres dans le commerce de la vie. Chacun reste ce qu'il est virtuellement, mais chacun aussi devient ce que le fait son milieu. Transportez parmi nous l'enfant qui vient de naître dans une tribu sauvage, et vous le verrez un jour participer de ses parents et de ses précepteurs. Pourquoi un homme ou quelques hommes ont-ils pu implanter la civilisation de leur siècle parmi des populations arriérées de trois mille ans dans la marche de l'esprit humain? Un homme de génie a toujours influé sur son époque. Moïse, Socrate, Jésus, Alexandre, César, Napoléon, tous les grands hommes d'action et tous les grands hommes de pensée, n'ont-ils pas moulé le monde sur leur type personnel?

Mais la réciproque est également vraie: il n'est pas d'homme tellement supérieur, qu'il ne soit le produit évident, manifeste, de l'Humanité de son temps. L'homme rappelle toujours l'homme, chaque homme rappelle tous les hommes en commençant par les plus voisins de lui dans le temps et dans l'espace. Nommez Platon. A ce nom quelle idée surgit en nous? Ne remontons-nous pas aux temps antiques? Ne sommes-nous pas transportés dans la Grèce, à Athènes? Pouvons-nous détacher l'auteur du Phédon de son père et de sa mère, de sa famille, de ses concitoyens, de tous les Grecs

enfin? Les Grecs ne nous font-ils pas penser à leurs voisins, à leurs alliés, aux peuples limitrophes, à tous les peuples contemporains? Ainsi donc, si nous nous arrêtons sur le nom de Platon, si nous laissons aller notre esprit poussé par l'imagination, aidé de la mémoire et dirigé par la logique, nous verrons autour de nous se décrire, à travers les temps et les lieux, un cercle immense dans lequel nous embrasserons, d'un coup d'œil synthétique et rapide, non seulement l'époque et la génération de Platon, mais encore, plus haut, avant lui, les époques et les générations antérieures, et plus bas, plus près de nous, et jusqu'à nous, toutes les époques et toutes les générations successives.

Et encore si, envisageant la question d'une autre manière, nous nous arrêtons à l'idée de Platon comme philosophe, nous ne pourrons non plus le détacher et le séparer ni des philosophes de son pays, ni de ceux qui furent ses contemporains, ni de ceux qui l'avaient précédé, ni de ceux qui l'ont suivi. Ainsi l'étude des opinions de Platon rappelle nécessairement à l'esprit toutes les opinions; car elles se lient et s'enchaînent toutes, avec suite, comme les temps. Le nom d'un homme éveille ainsi en nous l'idée de tous les siècles et de tous les hommes, de tous les sentiments et de toutes les idées de l'Humanité. Cette idée universelle, il est impossible de l'écarter, elle est implicitement renfermée dans l'énonciation de tout nom d'homme, soit que l'on s'y arrête assez pour la voir surgir et se développer, soit que l'on passe trop rapidement pour que l'esprit puisse la remarquer. C'est pourquoi le nom de Platon étant donné, l'histoire de l'Humanité jusqu'à nos jours peut être faite et rattachée à ce nom, qui devient alors comme un chaînon unissant les temps antérieurs à Platon aux temps postérieurs. Il en est de même de tout nom, du plus obscur comme du plus brillant; car tout homme rappelle tous les hommes.

Si le nom d'un homme rappelle tous les hommes, la nature entière, modifiée par l'Humanité, porte des traces qui nous rappellent aussi nos semblables. Visitez les galeries où sont rangés les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. Il n'est pas une statue, pas un tableau qui ne vous ramène à l'Humanité. Parcourez la terre, vous ne trouverez pas une colonne qui ne porte indestructiblement gravé le souvenir de l'Humanité. Les pyramides d'Egypte, l'Apollon du Belvédère, une Vierge de Raphaël, comme le nom de Platon, peuvent rappeler l'histoire entière du genre humain.

Mais de toutes les preuves que nous pourrions multiplier en faveur du lien de l'homme avec son semblable, celles que fournissent l'amour et l'amitié sont les plus belles et les plus touchantes. Tous les poètes ont chanté ces deux sentiments. C'est le canevas éternel sur lequel sont brodées les plus riches fantaisies de l'imagination; c'est le thème toujours original sur lequel reposent les variations les plus brillantes de l'inspiration et de la pensée. Prenez les types les plus élevés dans lesquels les poètes ont réalisé leur idéal de l'amour et de l'amitié; ils vous diront tous que l'objet le plus réel de l'homme, le plus digne, le plus fécond en conséquences heureuses, c'est l'homme et la femme, c'est-à-dire l'Humanité. Ils vous diront tous qu'après avoir perdu l'objet de leur amour, ils ne se sont plus retrouvés dans eux-mêmes. La mort avait emporté la meilleure part de leur être, en emportant le cœur dans lequel ils l'avaient déposée. Au milieu de la douleur causée par cette perte, les plus faibles n'ont pu survivre, et les plus forts ont rapidement consumé leurs derniers jours dans une horrible solitude. C'est là leur faute. Après la mort de Roméo, après les noces de Charlotte, il reste encore à Juliette et à Werther l'Humanité entière à aimer. Mais, dans leur erreur même, combien ils prouvent que l'homme ne peut se passer de son semblable, parce qu'il est avant tout uni à son semblable!

Je m'arrête; je sens qu'après avoir répondu à ceux qui font abus de la sensation et de la connaissance, aux matérialistes et aux mystiques, il me faudrait répondre à ceux qui abusent du sentiment. Oui, il me faudrait répondre à ceux qui abusent de cet art même que je viens d'attester, de cet art né de la troisième faculté humaine, le sentiment; de cet art qui prend directement sa source dans le rapport de l'homme individuel à l'Humanité, mais qui, se retournant pour ainsi dire contre son origine, tend souvent à constituer l'individualisme et l'égoïsme sous les beaux noms d'amitié, d'amour, de famille, de patrie. C'est un trop grand sujet pour que je l'aborde dans cet article; c'est la question de l'art même. Il y a un art faux qui marche en parricide contre l'Humanité, qui s'allie avec la sensation ou avec la fausse connaissance, pour diviniser les passions, au lieu de tourner les attributs de la nature humaine vers leur but, le perfectionnement de l'Humanité sous tous les aspects. C'est sur les ruines de cet art faux, comme sur celles de la fausse science et de la sensation brutale, que le genre humain doit marcher, s'il veut atteindre l'âge promis par toutes les prophéties. Avec le matérialisme, point de salut; avec le mysticisme, point de salut; avec l'égoïsme sous le nom d'amour, d'amitié, de famille, de patrie, point de salut. Le salut, c'est l'Humanité constituée sur le lien naturel qui unit l'homme individuel à l'Humanité collective.

Hélas! la société présente semble ne pas soupçonner ce lien. Je vois encore dans son sein cette honte innommée, l'homme esclave de l'homme, de son semblable, de son égal; je vois encore le plus grand nombre fatiguer avec larmes et douleurs pour gagner le pain amer qui trompe sa faim.

N'importe! tout nous paraît inviter l'homme à s'unir à l'homme. L'Humanité l'appelle, et la nature et Dieu le rejettent vers l'Humanité. Quand ce lien sera senti de tous les hommes, le mal moral disparaîtra de la terre. Alors il n'y aura plus de castes, plus de divisions, plus d'inégalité fondée sur la naissance ou la fortune; il y aura dans le monde la grande famille humaine rétablie dans sa vraie dignité, et marchant avec unité vers l'accomplissement de ses destinées inépuisables.

GRÉGOIRE CHAMPSEIX.

HYGIÈNE.

—

DE LA RÉVERSIBILITÉ
DANS LES MALADIES.

On lit dans le compte-rendu des séances de l'Académie des Sciences inséré dans le *Siècle* (numéro du 29 août) :

« M. le docteur Th. Roussel, lauréat des hôpitaux de Paris et de » l'Institut, a présenté à l'Académie une monographie fort remar- » quable de la *pellagre*, affection chronique très désastreuse, qui, » de l'Espagne où elle paraît s'être manifestée pour la première fois » il y a environ un siècle, s'est répandue peu à peu, par l'Italie, où » plus de cinquante mille personnes en étaient atteintes en 1810, » jusque dans les contrées méridionales de la France, *qu'elle com- » mence à ravager d'une manière fort inquiétante*. Inconnue en- » core chez nous en 1829, cette maladie, dont le siége principal est » à la peau, et qui affecte plus ou moins avec le temps le cerveau, est » finalement toujours mortelle et conduit souvent par la folie au » suicide. La pellagre sévit principalement *sur les familles pauvres et » mal nourries des campagnes, qui font presque exclusivement » usage de la bouillie de maïs, parfois plus ou moins altérée.* »

L'auteur de cet excellent mémoire conclut à l'impuissance complète de l'art sur cette terrible maladie. « Le gouvernement seul, » dit-il, pourrait intervenir pour la faire cesser. »

Encore une voix signalant à l'attention publique une maladie n'ayant pas d'autre cause que le manque de prévoyance sociale. C'est avec joie que nous voyons la science médicale constater les maux du peuple, et apporter ainsi sa part de lumière à la rénovation sociale qui se prépare.

Mais la pellagre, sévissant sur les populations agricoles du midi de la France, n'est qu'une bien faible partie des maladies constitutionnelles qui déciment les classes pauvres. Les scrofules ne sont-elles pas, par leur fréquence, une maladie bien plus profonde et bien plus universelle que la pellagre? Et quelle affreuse famille que celle des scrofules! Sous combien de traits effroyables ce protée ne se manifeste-t-il pas! le goître, le carreau, la teigne, des maladies de peau de toute espèce, les tumeurs blanches, l'épilepsie, certaines espèce de folie, le cancer, la phtysie, ne sont, suivant les observations certaines des médecins, que des aspects différents de cette maladie. A côté des scrofules, voici d'autres monstres qu'on désigne sous les noms de gale et de syphilis. Et la gale et la syphilis donnent, comme les scrofules, naissance à une hideuse postérité. Qu'on ne croie pas en effet que la syphilis, même après guérison apparente, ne laisse pas de trace profonde. De l'aveu des médecins, c'est elle qui, différente dans son principe essentiel des scrofules, les alimente néanmoins, les féconde pour ainsi dire, et leur fait produire leurs innombrables fruits. Or tous ces maux hideux fourmillent au sein des classes pauvres, mal nourries, vivant dans cet ensemble de circonstances insalubres que l'on nomme misère. Tous les auteurs qui se sont profondément occupés de ces maladies ne leur ont-ils pas unanimement assigné pour cause directe l'air méphitique, la mauvaise alimentation, et les privations de toute espèce? Les partisans mêmes d'une certaine entité ou principe primitif de ces maladies ne sauraient disconvenir que les virus ne peuvent s'implanter sur la nature humaine que par suite de la détérioration de cette nature; et quant aux organiciens, qui ne reconnaissent pas de virus, la question ne saurait faire de doute.

Certains médecins philosophes de l'Allemagne ont rangé sous trois dénominations les principes de toutes les maladies; ils ramè-

sent la pathologie tout entière dans ses origines à la psore ou gale, à la syphilis, et à un autre principe morbifique qu'ils appellent sycose. Ce qui est certain, c'est que, soit dans les villes, soit dans les campagnes, ces trois maladies, sources de tant d'autres qui se transmettent par l'hérédité, et qui frappent les pères dans les enfants, jusqu'à d'incalculables générations, se montrent partout aux yeux des observateurs.

Quant aux formes aigües des maladies, il faut n'avoir jamais pratiqué la médecine, pour ignorer que les classes souffrantes dans les villes paient un tribut quotidien à ce qu'on nomme le typhus, et que les fièvres intermittentes rongent nos campagnes.

La pellagre vient s'ajouter à tous ces fléaux permanents. C'est une nouvelle forme de la misère. On ne saurait calculer ce que cette peste nouvelle, venue d'abord d'Espagne et d'Italie, s'étendant aujourd'hui dans nos provinces méridionales, pourra faire de ravages. Il est peut-être dans sa destinée d'aller, du midi au nord, frapper ce malheureux peuple d'Irlande qui n'a d'autre nourriture que la pomme-de-terre. Mais le fléau végétal qui fait aujourd'hui la maladie de ce tubercule, le seul aliment des Ilotes de l'Angleterre, laissera-t-il à ces Ilotes le temps d'attendre ce nouveau fléau?

Les savants diront aux gouvernements tout ce que nous venons de dire; mais les gouvernements agiront-ils en conséquence? Il faudrait que les gouvernements eussent une raison d'agir; il leur faudrait une moralité dont ils ne font pas profession jusqu'ici.

Nos profonds politiques du jour, sir Robert Peel entre autres (voyez son dernier discours au parlement), et M. Guizot aussi, le partisan du travail incessant et fort peu payé, disent que *la misère est une des conditions du développement de la civilisation.* En ce cas, les scrofules, la syphilis, et la pellagre, sont une des conditions du développement de la civilisation.

Mais que sir Robert Peel, M. Guizot, et tous les politiques qui mènent en France et en Angleterre les affaires des deux peuples boutiquiers, comme disait Napoléon, ne s'y trompent pas, et que les classes riches et bourgeoises le sachent bien aussi; si les scrofules, la gale, la syphilis, et la pellagre sont une des conditions de la civilisation, elles ne s'arrêteront pas, elles ne s'arrêtent pas aux classes qu'on nomme classes inférieures; elles iront, elles vont plus haut. Il est vrai que la misère, cette plaie hideuse de toutes les sociétés sans âme et sans pitié, est le fond de toutes les douleurs physiques et morales qui dévorent notre espèce; mais Dieu n'a pas voulu que les exploités soient seuls malheureux. De tous côtés, pour les heureux du siècle, les portes sont ouvertes aux maladies les plus terribles, maladies qui sévissent chez eux avec d'autant plus d'intensité, qu'elles ne trouvent le plus souvent que des constitutions usées par les excès de leur jeunesse.

Il y a, quoi qu'on en pense, une terrible solidarité qui lie les unes aux autres toutes les classes de la société. Cette solidarité, qui pourrait se montrer dans le bien, se montre dans le mal; elle se manifeste dans les maladies, et peut-être là mieux qu'ailleurs.

Combien de riches expirent dans leurs palais du souffle empesté de virus qu'eux ou leurs pères ont puisés autrefois dans les plaisirs! L'exploitation des filles du peuple, livrées au minotaure de la débauche, comme autrefois les filles d'Athènes l'étaient au monstre de la Crète, est la source de la plupart des maladies qui s'observent dans toutes les classes de la société.

Il est de fait que cette exploitation est assez considérable, assez générale, pour qu'il en résulte une plaie empoisonnée qui s'étende de proche en proche, depuis le bas de la société jusqu'à son sommet. La presque totalité des jeunes gens de la bourgeoisie exploitent la misère des filles du peuple, à partir de leur adolescence jusqu'à l'époque où ils font ce qu'on appelle un mariage. Nous n'avons rien à dire ici du mal moral qui en résulte, ou plutôt de tous les désordres qui naissent de cette exploitation, y compris le crime, l'abandon des enfants, les avortements, les infanticides. Nous nous bornons aux maladies. Les jeunes gens de famille, comme on dit, suivent aveuglément leurs passions. Empêchés de se marier jeunes par leurs pères avares ou prudents, ils épuisent, comme on dit encore, les foliesde la jeunesse. Ils ne cherchent que le plaisir; et un mal horrible, dont l'origine est enveloppée de ténèbres, vient tout-à-coup les atteindre. Vous me direz que c'est l'exception; non, c'est la règle. Car, nous en sommes sûr, une très faible minorité des jeunes gens de nos villes y échappe. Heureux encore lorsqu'ils ne gagnent à ce commerce impur que ce que les médecins philosophes dont nous avons parlé plus haut regardent comme l'origine de la sycose. Savez-vous en quoi consiste cette affection, qu'ils traitent tous pour la plupart si à la légère? Lorsqu'elle n'est pas le point de départ des maladies les plus graves et les plus difficiles à guérir, n'est-ce pas elle qui alimente les clientelles des Leroy d'Etiolles, des Civiale, des Amussat, spécialités si lucratives par la position sociale des malades? Le plus souvent, c'est vers l'âge de quarante ans que se déclarent les infirmités auxquelles nous faisons allusion ici. Si ces maux ne devaient atteindre que les individus qui se sont livrés à la débauche, on pourrait dire qu'ils n'ont que ce qu'ils méritent. Mais il n'en est pas ainsi. Leurs malheureuses femmes, qu'ils n'épousent que lorsqu'ils ont largement vécu, pour employer l'expression du siècle, que deviennent-elles? que deviennent de pauvres jeunes filles élevées avec tant de soin par leurs parents? Beaucoup, dans les meilleures conditions d'ailleurs, dépérissent et tombent dans un étiolement inexplicable, ou plutôt facile à expliquer pour le médecin. Mais ce n'est là encore que la partie la plus minime des maux qu'engendre l'inconduite des hommes avant le mariage. Des enfants viennent à leur naître; les soins, les attentions entourent leur chevet: vains efforts! un mal rongeur les atteint dans les sources mêmes de la vie, et la maladie n'abandonne sa victime que lorsqu'elle l'a conduite au tombeau. La cause! les familles l'ignorent, ou bien elles font semblant de ne pas la savoir; surtout le mari: il a été malade autrefois, il s'est traité, il s'est guéri apparemment; une fois lavée, il croit la tache effacée pour toujours. Aussi n'est-ce jamais cette cause qu'il invoque pour expliquer la maladie actuelle de son enfant. Le médecin lui-même se garde bien de la lui dire; il sait trop ce qu'il y gagnerait. Ce n'est qu'entre confrères que se font de semblables confidences; et nous nous rappelons encore la parole, puissante en cette matière, de M. Lordat, nous disant qu'une foule de maladies d'enfants, par leur singularité et leur ténacité, ne pouvaient s'expliquer autrement.

Nous avons dit plus haut quel rapport intime unit la syphilis et la sycose aux scrofules, et de quelle quantité prodigieuse de maladies les scrofules sont la source. Or que pensent des progrès de cette redoutable affection les médecins les plus distingués de notre époque? Sondant les douleurs physiques de notre société, comme les philosophes en ont sondé les douleurs morales, ne s'accordent-ils pas tous à vous dire que la maladie scrofuleuse fait tous les jours des progrès, et qu'elle menace d'envahir *toute la société!*

Il nous serait facile de montrer la réversibilité dans une foule d'autres maladies. Il n'est peut-être pas une seule maladie épidémique qui, arrivée à un certain degré, ne devienne contagieuse. Les conditions hygiéniques du peuple agissent donc de la façon la plus immédiate sur la santé des riches. Mais ce tableau suffit. Il reste aux pauvres une large voie ouverte à l'espérance, puisque les maux de toute espèce dans lesquels ils sont plongés remontent jusqu'à leurs frères plus heureux. S'il en eût été autrement, leur chaîne était rivée, et une misère éternelle était leur partage.

CHARLES SOUDAN.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

—

ENCORE L'ACADEMIE DES SCIENCES MORALES.

Ecce iterum Crispinus.
HORAT.

L'Académie des Sciences morales a décidément pris feu contre les socialistes; le corps entier s'est ému pour sortir de son inaction, et quitter la voie pacifique où il s'avançait jadis, à la fois majestueux et nul. Une première bataille a été livrée, à l'occasion du prix Beaujour, par l'unique M. Passy; mais ce n'était rien encore. Dans une seconde bataille, ont figuré MM. Blanqui, Dunoyer, Gustave de Beaumont, Franck, Mignet, et toujours M. Passy. Malheureusement,

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;

si bien que ces messieurs, se prenant réciproquement pour des ennemis, ont lutté avec furie les uns contre les autres, et se sont fait de cruelles blessures.

Le fait est que nous avons de ces académiciens des discours tant soit peu contradictoires, quoique tous dirigés contre les socialistes; et cela à propos de deux ouvrages dont l'un traite *Des lois du travail et des classes ouvrières;* l'autre, *De l'organisation du travail et de l'avenir des classes laborieuses.*

M. Blanqui le premier a pris la parole. A l'entendre, les socialistes sont des déclamateurs qui exagèrent les maux de la société; ils ont tort de demander au gouvernement (les socialistes ne demandent rien au gouvernement, monsieur Blanqui) qu'il change les rapports industriels des maîtres et des ouvriers; l'intervention du gouvernement dans la sphère de l'industrie ne peut être que nuisible; sous l'influence des nouvelles idées, la science économique s'égare, etc., etc.

Il y a dans M. Blanqui, quatre personnages au moins: 1° l'auteur d'un *Précis élémentaire d'Economie;* 2° le professeur d'Economie au Conservatoire des arts et métiers; 3° l'auteur d'une *Histoire de l'Economie politique;* 4° enfin, l'académicien; et tous ces personnages, loin de s'entendre, sont souvent en opposition formelle; en sorte que M. Blanqui ne dit plus une seule parole, n'écrit plus une seule ligne qu'elles ne détruisent les paroles passées ou les lignes précédemment écrites.

L'auteur du *Précis* appartient complètement à l'école dite libérale. Pour lui l'Economie politique est purement une science d'observation: observer et constater les faits, voilà le rôle de l'économiste; *laisser faire, laisser passer,* voilà sa maxime.

Le professeur n'est guère plus avancé; et pourtant, occupé de la description des faits économiques, il n'a pu s'empêcher d'en constater de bien douloureux, et il est arrivé à des aveux qui devaient ou lui faire modifier sa théorie, ou former cet être aux aspects si multiples et si divers qu'on appelle M. Blanqui.

Sur la question des machines, par exemple, le professeur a été un jour jusqu'à s'écrier: « Si les machines ont l'avantage de »produire beaucoup, vite, mieux, et à bas prix, elles ont aussi »le grave inconvénient de supprimer le travail, et de réduire, »de temps en temps, à une misère profonde, ceux qu'elles récompense»ront plus tard, mais peut-être trop tard!.... Qu'importe à l'ouvrier, »auquel vous promettrez, dans deux ans, un salaire plus raisonnable, »ou du drap et de la toile à meilleur marché qu'aujourd'hui, s'il ne »peut dîner demain? Ah! combien il escompterait cet avenir si at»trayant pour la sécurité qu'il n'a plus! » Ne dirait-on pas qu'il va se prononcer, sinon pour la suppression des machines, au moins pour un ordre de choses tel qu'elles ne soient plus nuisibles, pour une nouvelle organisation sociale? Eh bien! pas du tout, le professeur, qui a de bonnes intentions, est tout à coup vaincu par l'auteur du *Précis,* lequel reprend son empire; et vous l'entendez demander au contraire la *multiplication* des machines, jointe à la liberté commerciale la plus étendue, à la concurrence la plus illimitée.

Si nous passons à l'historien, ce sera bien autre chose. Ce dernier s'attaque à la concurrence elle-même, à la muse qui l'inspire. Elle est de M. Blanqui historien, cette peinture aussi vraie que saisissante, et après laquelle toute exagération est bien impossible: «On ne défend »plus l'esclavage ni les corporations, ni les compagnies privilégiées; »les haines nationales ont à peu près disparu pour faire place aux »rivalités, aux jalousies industrielles. Le champ de bataille n'est »plus dans les plaines, il est dans les ateliers. C'est là que la guerre »continue, savante, acharnée, infatigable, et qu'elle fait des victimes »dans tous les partis occupés à se nuire au lieu de s'entr'aider; guerre »véritable, où les combattants se servent de machines ingénieuses »et puissantes, qui laissent sur le terrain du paupérisme des millions »de travailleurs haletants, hommes et femmes, sans pitié pour la »vieillesse ni pour l'enfance.»

Comme il sied à M. Blanqui de prétendre que les socialistes exagèrent les maux de la société! Ont-ils rien dit de plus fort que lui à cet égard? Il est vrai que M. Blanqui académicien n'est point fait pour s'accorder avec M. Blanqui historien, et que dès-lors nous ne pouvons les opposer l'un à l'autre. Nous en sommes d'autant plus empêchés, que l'auteur de *l'Histoire de l'Economie politique* finit par suivre l'avis de son antagoniste. Il ne voit de capable d'éteindre la guerre causée par la concurrence qu'une concurrence plus grande encore. En effet, dit-il plus loin, « notre système de concurrence est incomplet. » Ce qui ne l'empêche pas d'écrire autre part qu'il est bon de poser un frein à cette même concurrence, un régulateur, et d'admettre, pour ce faire, le concours de l'État.

Après tout cela, vous êtes libre de prendre au sérieux M. Blanqui, si vous le pouvez; pour nous, ce serait chose impossible. Tout ce que nous pouvons dire de lui, c'est que, nullement embarrassé des idées incohérentes qui se choquent en lui, il a toujours su s'en arranger pour son plus grand avantage personnel.

Ah! M. Passy succède au professeur d'économie! Salut à monsieur Passy. Que j'ai de plaisir à vous revoir, monsieur! eh bien! avez-vous établi vos caisses d'épargne? Pas encore? ah! tant pis! ces ouvriers sont incorrigibles; tuez-vous donc, suez donc sang et eau pour leur être agréable! C'est égal, monsieur Passy, ne vous laissez pas décourager, mettez toujours en avant vos caisses d'épargne.

M. Passy n'est pas partisan de l'association, c'est connu: il trouve donc très mauvaise l'association des maîtres et des ouvriers. «On a des »exemples, dit-il, de manufactures où les travailleurs associés avec les »maîtres sont dans les mêmes conditions que ceux des établissements »dans lesquels le salaire pur est en vigueur.»

Monsieur Passy, nous autres socialistes nous voudrions associer *les hommes,* et non pas seulement *les maîtres et les ouvriers.* L'association dont vous parlez, c'est celle du code de commerce, c'est une société en commandite ou anonyme, n'est-ce pas? Votre exemple de familles d'ouvriers gagnant quinze cents francs par an, et toutefois mal nourries, mal logées, mal vêtues; la comparaison que vous en faites avec des familles d'employés qui ont le même revenu, et sont dans l'aisance, ne prouve rien pour la masse générale du peuple, et ne fait point que le prix de la journée de travail ne soit pas en moyenne de vingt et un sous. Puis, vous ne dites pas que sans doute vos employés sont aidés de leurs parents, entretenus par eux de bien des choses de première nécessité; car un employé de bureau appartient d'ordinaire à une famille bourgeoise et aisée comparativement, ce qui n'a pas lieu pour le prolétaire. Votre comparaison manquant de justesse, il est impossible d'en rien conclure.

Vous avouez ensuite que la condition des paysans est toutefois supérieure à celle des ouvriers. Si la condition des ouvriers est inférieure à celle des paysans, comment est-elle donc! Tenez, Monsieur Passy, là, sans façon, je vous invite à venir passer quelque temps à Boussac; je vous conduirai chez un paysan, le premier venu. Une fois là, si vous parvenez, après beaucoup d'efforts, et en prenant bien votre temps, à manger d'un certain pain, qui fait la nourriture habituelle des campagnes, je m'engage à prôner partout vos caisses d'épargne.

Que dire de M. Gustave de Beaumont? M. de Beaumont a fait un livre où il a décrit la misère des classes laborieuses de l'Irlande. Il pourrait en faire un tout semblable pour la France, il le sait bien. Mais il est dit que M. de Beaumont ne tiendra plus compte de son passé. On a vu autrefois en lui un homme sincèrement occupé du plus grave des problèmes, celui du bonheur des peuples; y donnant toute son attention; ne se laissant pas abuser par de fausses apparences; ne craignant pas de sonder et de mettre à nu la plaie sociale, pour proposer les remèdes les plus puissants. En ce temps là, M. de Beaumont parlait d'association, et nous disait combien elle est nécessaire aux prolétaires d'Irlande pour combattre l'aristocratie territoriale qui les accable. Certes, M. de Beaumont eût été bien surpris, si quelqu'un, pour remédier aux souffrances des Irlandais, lui eût parlé d'établir chez eux des caisses d'épargne. Alors M. de Beaumont était philanthrope; aujourd'hui, M. de Beaumont est député, et il a la simplicité de donner dans les *caisses-Passy!*

Il est vrai qu'il faut être bien cruel, pour venir rappeler à M. de Beaumont les œuvres de sa jeunesse. Il est député, membre de l'Académie des Sciences morales, et probablement de plusieurs autres sociétés savantes: que lui demandez-vous? N'a-t-il pas bien fait son chemin! on ne peut lui faire aucun reproche là-dessus. Laissez-le donc tranquillement jouir des fruits de ses travaux, et ne lui rendez pas ces fruits amers. Il est député, donc il doit travailler exclusivement dans l'intérêt de son collège, tout au plus proposer ou soutenir et faire adopter quelque système pénitentiaire très inhumain, afin d'effrayer davantage ceux qui méditeraient des attentats contre le *désordre* social. M. de Beaumont est de la gauche; il faut bien qu'il soit de l'opinion de M. Passy: ne marchent-ils pas ensemble à la chambre?

Oui, M. de Beaumont est de la gauche, et c'est pourquoi sans doute il vient de donner son adhésion à une entreprise de ce parti appelée *société générale de presse,* et dont le prospectus commence par cette phrase, honteuse pour ceux qui l'ont écrite, honteuse pour ceux qui l'approuvent, ou n'en sont pas révoltés: « *Un journal peut être, au point de vue de la spéculation, une »exploitation aussi importante par ses résultats financiers, qu'une »entreprise de messageries, de chemin de fer, une manufacture, »une usine, ou tout autre établissement commercial ou indus»triel.* » Telle est cette gauche qu'on nous dit si remplie d'horreur pour la corruption! Elle ne craint pas de prêter la main à la corruption de la presse!

Lecteur, connaissez-vous M. Dunoyer? Il est à cent pieds au-dessus de M. Passy. Il s'inquiète bien, ma foi, de soulager la misère, lui. Liberté industrielle illimitée, libre concurrence, s'écrie-t-il; et il est pris d'une sorte de rage contre tout ce qui lui paraît contraire à ses chers principes. Les mots seuls d'association et d'organisation du travail le mettent en fureur. Un gouvernement pour lui? superfétation qui ne fait qu'entraver le commerce; son intervention? folie; le travail? marchandise; les hommes? il n'en tient pas compte. Deux choses existent, le travail et le capital; le premier s'offre, l'autre accepte ou refuse. Comment voulez-vous dès-lors qu'il approuve, par exemple, la loi sur le travail des enfants dans les ateliers! Voyez, dit-il, ce qui se passe à ce sujet en Angleterre, les enfants ont abandonné les districts où la loi les forçait de mourir de faim.

Monsieur Dunoyer, que dites-vous là? vous attirez un orage sur votre tête. MM. Passy, Franck, et Mignet, prennent la parole pour défendre la loi que vous attaquez. Ils se basent sur ce que l'enfant étant mineur, l'Etat lui doit protection. Jusqu'à M. Blanqui lui-même qui admet l'intervention de l'Etat, dont il ne voulait point tout à l'heure.

M. Dunoyer, cependant, est le seul, à notre avis, qui soit logique. Il est inconséquent, en effet, de proclamer le principe de la liberté industrielle, pour le détruire en partie, par le fait de l'intervention de l'Etat. M. Dunoyer a parfaitement raison, quand il répond à ses

adversaires que, d'après l'organisation actuelle de la société, la tutelle des enfants n'est pas donnée à l'Etat, mais au père.

A un autre point de vue, nous ajouterons qu'on ne corrige pas le mal par le mal. Cette loi sur le travail des enfants, qu'a-t-elle fait! Elle a privé les familles d'ouvriers d'une de leurs ressources, et sans compensation; car les enfants travaillent trop encore, ils travaillent trop et pas assez tout à la fois. Qui sait d'ailleurs si les parents, pour regagner ce qu'ils ont perdu, ne les exploitent pas d'une autre façon, et d'une façon plus criminelle.

C'est pourquoi nous dirons à M. Dunoyer, s'il ne veut pas se mettre en colère et s'emporter dès le premier mot: Que prouve votre fait tiré de l'Angleterre? Que les ouvriers sont dans cette horrible alternative, ou de livrer leurs enfants à un travail qui dépasse leurs forces, et les tue peu à peu, ou de les voir manquer de pain; ce qui milite beaucoup, comme vous voyez, en faveur de la règle des salaires. D'où résulte que... Voyons, du calme! Mon dieu! vous me répondrez!.... l'association.... C'est fini, voilà que vous devenez féroce à cause de ce mot....

Du reste, la séance est levée. Tous les économistes s'en vont, après avoir bien discuté, mais sans avoir rien résolu. Cependant ils s'accordent sur un point, à savoir l'intempérance et l'inconduite des ouvriers. Voici MM. Passy, Blanqui, et Dunoyer qui sortent ensemble; écoutons leur conversation.

M. PASSY.

On a beau dire, il faut toujours en revenir là; moraliser les classes pauvres.

M. DUNOYER.

Ah! vos ouvriers sont des mange-tout, ils passent leurs journées au cabaret.

M. BLANQUI.

C'est vrai, cela.

M. PASSY.

Eh! sans doute; c'est bien pour cela qu'il faut les moraliser.

M. BLANQUI.

Vous avez raison.

M. DUNOYER.

Moraliser! moraliser! et comment? Est-ce encore l'État que vous chargerez de cette besogne! l'Etat peut-il y faire quelque chose? en a-t-il le droit? peut-il empêcher les ouvriers d'entrer chez le marchand de vin? Pardieu! s'ils sont pauvres, c'est leur faute.

M. BLANQUI.

C'est juste ce que vous dites là.

M. PASSY.

Oui, oui, je ne dis pas autre chose. Croyez-vous qu'il n'est pas affreux de voir des travailleurs, qui gagnent trente sous, je suppose, en dépenser quinze au café! Ils n'y vont pas seulement le dimanche. Allez maintenant visiter les cafés, vous verrez qu'ils sont pleins. Ils viennent se plaindre ensuite! devrait-on avoir pitié d'eux! ce sont des ivrognes!... Messieurs, quelle heure est-il? cinq heures. Si nous allions dîner ensemble! je connais un restaurant où l'on vend d'excellent champagne-Montebello, nous en boirons.

LUC DESAGES.

POÉSIE.

ANDRÉ CHÉNIER ET HÉGÉSIPPE MOREAU.

Nous avons le projet de consacrer une suite d'articles à l'appréciation des poètes modernes de la France. Une sorte d'époque littéraire est en effet close. Les poètes qui ont chanté pendant cette période ne chantent plus. Le noble Béranger s'est interdit de nous faire entendre de nouveaux refrains jusqu'après sa mort; il faudra que sa tombe s'ouvre, pour que ce qu'il compose aujourd'hui soit enfin divulgué. Or, quelque doux qu'il fût pour nous d'entendre encore de lui des vers, puisse son heureuse vieillesse se prolonger au-delà de nos souhaits!

Mais qu'est-il arrivé de tant d'autres poètes plus jeunes que Béranger, et dont nous savons exactement l'âge, vu le soin qu'ils ont pris de le marquer dans leurs écrits? Hélas! que de métamorphoses! que de lyres je vois suspendues au Luxembourg, au palais Bourbon, au palais Mazarin! que d'athlètes fatigués, que de chantres enroués!

Est-il vrai qu'Olympio et ses complices, dans la tentative d'entasser Pélion sur Ossa pour renverser le vieux Parnasse, se soient endormis dans les bras de l'Académie? Il n'est que trop vrai! Après tant d'anathèmes réciproques, tout a fini par un auguste hyménée. Est-il vrai encore que des poètes si révolutionnaires et des poètes si légitimistes, n'aient tour à tour été l'un et l'autre, que pour s'arranger finalement d'un ordre de choses envers lequel ils affectaient tant de mépris? Je ne vois, comme à la fin d'une orgie, que classiques étendus sur romantiques, tous enivrés du budget.

O volupté! tu triomphes, et tu as étendu ton empire sur ces Samson de la poésie. Ils n'ont chanté, à ce qu'il paraît, que pour recueillir.... quoi? la gloire? C'est à la postérité de dire quelle gloire elle leur réserve; mais ils auront, à coup sûr, recueilli ce que tout honnête marchand recueille de ses sueurs et de ses travaux, lorsque, plongé dans Barême, il calcule l'intérêt de ses capitaux. Hommes sonores qui cumulez tant d'honneurs, l'Académie, la Pairie, les fonds secrets, des bibliothèques et des pensions, faites, ah! faites comme Béranger; ne publiez vos nouveaux vers qu'après votre mort.

Puisqu'une période littéraire si *sonore* (j'emploie et je répète le mot à dessein) est terminée, il nous sera permis de dire, sans satire et sans fiel, comme sans flatterie, ce que nous en pensons. C'est ce que nous commencerons à faire peut-être dès notre prochain numéro. Aujourd'hui il nous est venu à l'idée de rapprocher le début et la fin de cette période, André Chénier et Hégésippe Moreau. Car s'il est vrai, comme on le dit, qu'André Chénier ait inventé une forme nouvelle, il est également vrai qu'Hégésippe Moreau fut le produit le plus parfait de cette forme.

L'un fut le premier, en France, qui se montra pénétré de ce principe que l'art ne doit pas être à tout jamais la répétition des mêmes formes, quelque belles qu'elles soient. Il eut la hardie pensée d'un art poétique autre que celui de Boileau. Presque tous les poètes venus après lui ont reçu, sous le rapport de la forme, leur initiation de lui.

Mais le poète qui, selon nous, sans effort, réalise tout-à-coup cette forme dans sa beauté, c'est Hégésippe Moreau. Il est ainsi venu clore la phase ouverte par Chénier. Sa poésie en est le produit le plus pur, le plus achevé.

Moins original en un certain sens que les continuateurs de Chénier, il était destiné à être le véritable poète, dans la portée idéale du mot, c'est-à-dire celui qui applique une forme connue, choisie, épurée, à des sentiments nouveaux, à des idées nouvelles.

Ne serait-ce pas la poésie d'Hégésippe Moreau, ce petit volume appelé *le Myosotis*, qui aurait engagé tant de poètes glorieux à se faire pairs de France?

Une grande leçon, en effet, était réservée à ces puissances littéraires. *Spiritus flat ubi vult*: l'esprit a soufflé sur un prolétaire, sur un homme des castes inférieures, et l'a doué de toutes les vertus divisées chez les poètes de haute naissance. Il est aussi poète qu'eux tous ensemble; leur dispositions diverses se trouvent réunies en lui: odes, élégies, poésies légères, chansons, poèmes didactiques, satires, chants religieux, tous les genres il les a essayés, et dans tous il est arrivé à une perfection qui étonne.

Et voyez toutefois! Ce qui a fait la richesse et l'élévation de ces poètes a fait mourir Hégésippe à l'hopital. Ces poètes logent dans des palais, et marchent sur des tapis: lui n'avait même pas d'abri, il couchait sur des bateaux de charbon. En quoi cependant a-t-il mérité moins qu'eux ces honneurs? Ah! il faut en revenir là, il était prolétaire.

André Chénier et Hégésippe Moreau n'ont eu de renommée qu'après leur mort, mort tragique et douloureuse. Mais la plus tragique, à notre sens, ou du moins la plus douloureuse, est encore celle d'Hégésippe. Mourir seul, abandonné, sur un grabat d'hopital, c'est plus affreux que de mourir fier, plein d'orgueil, en nombreuse compagnie, sur un échafaud. L'on peut dire même qu'en général, et voilà ce qui va différencier Chénier de Moreau, le premier est par rapport au second un poète heureux. Jugez de la vie de l'un et de l'autre par la comparaison même de leurs poèmes.

M. Villemain a écrit: « Bien qu'André Chénier soit un poète habile, ce qu'il est surtout, c'est un poète ému. » Nous pensons, nous, qu'il faut retourner la phrase. Bien qu'André Chénier soit un poète ému, ce qu'il est surtout, c'est un poète habile. André Chénier! mais c'est le poète de l'art pour l'art, s'il en fut jamais.

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Son but donc, son but bien avoué, c'est de faire des vers antiques; non classiques, qu'on ne s'y ne trompe pas, mais *antiques*: c'est là qu'il vise, c'est à cela qu'il travaille, et beaucoup; car on sent le travail chez lui, plus que l'inspiration. Il est certain d'ailleurs que ce travail produit de beaux vers, de très beaux vers, où se révèle l'artiste consommé, maître de lui, puissant. Chénier a incarné en lui la muse antique. Aussi ses pensers ne sont pas plus nouveaux que ses vers; le vers est grec, la pensée est grecque, la figure est grecque, la tournure de phrase est grecque, tout est grec.

Chénier ne songe point à créer une règle bizarre, quand il coupe son vers comme l'ont fait, après lui, tous les romantiques, M. Hugo

en tête, mais d'une façon assez ridicule. C'est encore là une forme qui appartient au génie de la langue grecque, et que Chénier introduit naturellement dans sa langue à lui. Certes, il n'y a aucun reproche à lui faire pour cela, car il ne tombe jamais dans l'exagération. Son vers n'est pas coupé de telle sorte qu'un adjectif, un qualificatif, soit rejeté à l'autre vers; c'est toujours un verbe, et un verbe qui termine la pensée. Voilà pour le style.

Au fond, que voyons-nous d'abord? André Chénier chante l'amour. L'amour épuré par le Christianisme? Non; l'amour payen dans toute sa sensualité. Que voulez-vous? Chénier est un fils du dix-huitième siècle; il en est au naturalisme, à Condillac et à Helvétius. Puis il était homme de luxe et de mœurs libres, l'ami des aristocrates, tels que le chevalier de Pange, le chevalier de Bertin, le chevalier de Parny; il sent l'amour comme ce dernier. Mais, par cela qu'il est supérieur, qu'il est grand artiste, qu'il a le goût du beau, il fait quelque chose de beau comme art: de nu, de sensuel, on ne saurait le nier, jamais de cynique. Il n'en est pas moins vrai que, par delà les vers, on voit très bien l'homme à la vie licencieuse.

Une autre remarque à faire: dans Chénier qui, à cause de l'époque où il vivait, a reçu l'empreinte de cette époque et n'a pas pu ne pas avoir des chants de liberté, dans Chénier, disons-nous, les poésies héroïques annoncent beaucoup plus le travail que celles qui sont consacrées à l'amour. Comparez les pièces intitulées: *l'Oaristys, Masyle et Chloé*, *Lydé*, et toutes les élégies, puis encore les odes à *Fanny*, enfin *l'art d'aimer*, avec les autres pièces. Mais, direz-vous, ce sont des imitations? Oui; il est visible cependant que Chénier était touché comme il pouvait l'être, en écrivant de pareils vers. C'est l'émotion de Parny, composant ses poésies érotiques, avec toute la distance du talent médiocre au génie. Du reste, Chénier se connaissait bien lui-même; il a dit de lui:

Si je chante les dieux et les héros, soudain
Ma langue balbutie et se travaille en vain;
Si je chante l'amour, ma chanson d'elle-même
S'écoule de ma bouche, et vole à ce que j'aime.

Cela ressemble au début d'Anacréon. Il en résulte que les pièces sur l'amour sont bien plus nombreuses, et occupent presque tout le volume; et, dans ces pièces, on devine toujours, nous le répétons, l'homme qui a des maîtresses, l'aristocrate du temps, en un mot. Et toutefois, quand nous avons dit qu'André Chénier avait été heureux, il faut l'entendre selon l'opinion vulgaire sur le bonheur; des joies impures ne sont que des joies factices: il paraît, qu'au milieu de ses plaisirs, Chénier était dévoré d'ennui; il avait le spleen.

Quel changement avec Moreau! Il est moins varié, moins riche en images de tout genre que Chénier; mais combien ses images sont plus saisissantes! Moreau y est à la fois profond, érudit, gracieux, tendre, délicat; et toutes ces qualités sont si bien fondues ensemble, mêlées avec tant de soin, ou plutôt tant d'inspiration, que nul part n'apparaît le travail. Lisez un des morceaux de son livre, lisez-le vingt fois: il vous surprendra toujours par quelque chose d'inattendu. Quand Moreau chante l'amour, quel amour éprouvé par le cœur! C'est qu'il aime véritablement. Il aime ses frères, les pauvres, il chante pour eux:

Oui, la nature entière agonise à cette heure,
Et pourtant ce n'est pas de son deuil que je pleure;
Non, car je me souviens et songe avec effroi
Que voici la saison de la faim et du froid;
Que plus d'un malheureux tremble, et se dit: «Que n'ai-je
»Pour m'envoler aussi, loin de nos champs de neige,
»Les ailes de l'oiseau qui va chercher ailleurs
»Du grain dans les sillons et des nids dans les fleurs!
»Vers ces bords sans hiver que l'oranger parfume,
»Où l'on a pour foyer le Vésuve qui fume,
»Où, devant les palais, sur le marbre attiédi,
»Le Napolitain dort aux rayons du midi,
»Oh! qui m'emportera?..» Mais, captif à sa place,
Hélas! le pauvre meurt dans sa prison de glace.
Il meurt, et cependant le riche insoucieux
De son char voyageur fatigue les essieux.
Les beaux jours sont passés; qu'importe! Heureux du monde,
Abandonnez vos parcs au vent qui les émonde;
Tombez de vos châteaux dans la ville, où toujours
On peut avec de l'or se créer de beaux jours.
Dans notre Babylone, hôtellerie immense,
Pour les élus du sort le grand festin commence.
Ruez-vous sur Paris comme des conquérants;
Précipitez sans frein vos caprices errants......
A vous les nuits d'amour, la bacchanale immonde:
A vous pendant six mois Paris, à vous le monde!...
Ne craignez pas Thémis: devant le rameau d'or,
Cerbère à triple gueule, elle s'apaise et dort....
Oh! quand donc viendra-t-il ce jour que je rêvais,
Tardif réparateur de tant de jours mauvais;
Ce niveau qui, selon les écrivains prophètes,
Léger et caressant, passera sur les têtes!
Jamais, dit la raison, le monde se fait vieux;
Il ne changera pas. Et dans mon cœur: Tant mieux!
Ai-je dit bien souvent; au jour de la vengeance
Si l'opprimé s'égare, il est absous d'avance....
. . . .
Ainsi je m'égarais à des vœux imprudents,
Et j'attisais de pleurs mes iambes ardents.
Je haïssais alors, car la souffrance irrite;
Mais un peu de bonheur m'a converti bien vite.
Pour que son vers clément pardonne au genre humain,
Que faut-il au poète? un baiser et du pain.
Dieu ménagea le vent à ma pauvreté nue.
Mais le siècle d'airain pour d'autres continue,
Et des maux fraternels mon cœur est en émoi.
Dieu, révèle-toi bon pour tous comme pour moi;
Que ta manne en tombant étouffe le blasphème;
Empêche de souffrir, puisque tu veux qu'on aime.
Pour qu'à tes fils élus, tes fils deshérités
Ne lancent plus d'en bas des regards irrités,
Aux petits des oiseaux toi qui donnes pâture,
Nourris toutes les faims; à tout dans la nature,
Que ton hiver soit doux; et, son règne fini,
Le poète et l'oiseau chanteront: Sois béni!

Il aime la jeune fille qu'il a eue en vision:

Je marchais: les rayons qui brûlaient mes paupières,
Comme des diamants faisaient briller les pierres;
Et je me rappelais qu'aux Trois-Jours le soleil
Sur les dalles du Louvre étincelait pareil.
J'explorais du regard les maisons pavoisées
De bannières au vent, de femmes aux croisées,
Errant de groupe en groupe, avec des yeux ravis.
Je m'arrêtai soudain, car je vis.... oh! je vis
Une de ces beautés qu'entre mille on rencontre,
Que le ciel ironique un seul instant nous montre,
Frais mirage qui glisse aux yeux du pèlerin
Dans un désert brûlant et sous un ciel d'airain;
Types de la peinture et de la statuaire,
Si pures que leur toit devient un sanctuaire,
Si belles qu'un cœur mort s'épanouit auprès,
Et qu'en se rappelant un demi-siècle après
Cette femme sans nom qu'on n'a plus retrouvée,
On se dit: L'ai-je vue, ou bien l'ai-je rêvée?
L'étendard, agitant son ombre sur le sol,
Nous éventait tous deux de son frais parasol;
Mais, rouge de pudeur, la figure charmante
S'abrita sous ses plis comme sous une mante.
Immobile à la place où son œil me troubla,
Je répétai longtemps encore: Elle était là!...

Il aime sa sœur passionnément; c'est ainsi qu'il parle du temps qu'il a passé auprès d'elle à Provins:

La Fièvre n'osait plus s'asseoir à mon chevet;
Même avant la douleur le remède arrivait.
Vous jugiez mes travaux, querelliez ma paresse,
Et toujours sur mon front pendait une caresse.
Souvent mon cœur, saisi d'un prophétique émoi,
Me révélait quelqu'un debout derrière moi;
Puis, sur mes yeux tombait une main enfantine,
Puis, entre deux baisers, on me disait: Devine!
Je devinais toujours! Des parfums inconnus
Annonçaient aux païens l'invisible Vénus:
Ainsi, quand un nuage à mes yeux vous dérobe,
De vos cheveux bouclés, des plis de votre robe,
Je ne sais quel parfum d'une exquise douceur
Se répand et m'enivre, et vous trahit, ma sœur!...
Des bienfaits prodigués par votre amour céleste,
Dût cet amour s'éteindre, un souvenir me reste;
Et ce long souvenir est encore un bienfait.
Oui, ce que vous faisiez, votre image le fait:
Par le méchant qui règne et le sot qui prospère
Coudoyé, si je pleure et si je désespère,
Elle est là: son souris me défend de pleurer;
Son œil ardent de foi m'ordonne d'espérer.
Oh! le siècle entendra les chants que je lui livre;
Il n'aura pas ouvert ma tombe avant mon livre.
Ce livre, proclamant votre sainte amitié,
D'un avenir conquis vous promet la moitié;
Et quand, sur nos tombeaux, relu par des voix tendres,
Voix de sœurs ou d'amants, il remûra nos cendres,
Nos spectres enlacés voltigeront près d'eux;
Nous ne ferons, ma sœur, qu'une gloire à nous deux!

En vérité, si quelque chose est à reprendre dans Hégésippe Moreau, reprenons un excès de sentiment. Avouons qu'il ne peut être rangé au nombre des hommes forts et stoïques. Il avait une nature de femme; il était pâle et maladif; il ne savait point dominer sa souffrance. Convenons d'ailleurs qu'elle était grande sa souffrance, réelle, profonde. Nous n'avons pas à faire sa biographie, elle est faite. Mais nous finirons en disant que l'impression produite par la lecture de cette biographie est telle, qu'on est tout surpris que le poète, au milieu de cet océan de maux, n'ait pas noyé tout ce qu'il avait en lui, et nous ait laissé quelque chose, quelque chose qui fait que nous ne l'oublierons jamais et respirerons toujours avec reconnaissance les parfums de son doux *Myosotis*.

L. D.

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.

PREMIÈRE ANNÉE.
N° 3.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, **A BOUSSAC**, département de la Creuse.
PRIX DE L'ABONNEMENT : **CINQ FRANCS PAR AN.**
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.

DÉCEMBRE.
1845.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

La folie de Paris est un peu calmée depuis un mois. Il en reste aujourd'hui ces terreurs de malade et ces affaissements nerveux qui suivent les crises anormales; ou plutôt, en terme de financiers, la crise commence, après cette débauche insensée. Vous avez vu déjà les faillites à Paris, à Alby, à Lyon. Ici nous avons vu la chute des feuilles qui prétendaient pousser et verdoyer sans sève et sans soleil. Quelques uns de ces journaux artificiels ont publié jusqu'à trente numéros. C'est beaucoup par l'automne et le vent qu'il fait. Tous les autres se sont arrêtés au prospectus. Un seul survit encore, mal entretenu par deux imprudents souteneurs, qui paient ses meubles et sa livrée à mesure des condamnations judiciaires, et qui s'y ruineront malgré leur fortune, s'ils ont autant de persévérance que d'aveuglement.

La raison peut donc quelquefois avoir raison, et le fait n'est pas aussi bête qu'on le dit.

Mais l'enseignement des faits ne corrigera pas les mœurs perverties. Si, au point de vue historique et philosophique, l'avidité des bourgeois est une des formes du progrès, si les biens matériels ne sont en eux-mêmes ni bons ni mauvais, si cette domination passagère de l'égoïsme n'a rien qui doive décourager, les consciences saines se révoltent cependant contre la passion exclusive de l'intérêt matériel qui envahit toutes les classes. L'autre jour, un mendiant hanovrien nommé Sauermann, traduit en police correctionnelle comme vagabond, s'écriait dans son interrogatoire, pour s'excuser de coucher en plein air : « Hélas! monsieur le juge, on est si malheureux quand on craint de perdre ce qu'on a! Je n'aurais pas plutôt eu dépensé mon argent, que je ne l'aurais plus eu! » Sauermann possédait 12,000 francs en or dans sa ceinture. Après sa condamnation, il demanda au procureur du roi un bon placement *avec hypothèque*.

Vous répondrez à cela que les plébéiens d'avant la Révolution se sont émancipés de la tyrannie féodale par le lucre commercial, par l'usure, et par une avarice analogue à celle de Sauermann.

Voici une anecdote plus naïve et plus singulière. L'héroïne est une paysanne que les Anglais pourront opposer à notre Jeanne d'Arc. Lors du désastre de Monville, la femme de William Payne, ouvrier anglais du chemin de fer de Rouen, était occupée à travailler dans les champs. Quand arriva la trombe avec les éclairs et le tonnerre, elle crut voir le Fils de l'Homme venir sur une nuée de feu, comme il est dit dans la Bible. Elle courut vite chez elle, criant : « C'est la fin du monde et le jugement dernier. Je vais chercher *mon argent pour l'emporter.* »

Quelle drôle d'idée, anglaise et chrétienne à la fois, que d'emporter son argent dans le royaume des cieux! L'esprit français n'aurait jamais inventé cela, quoique les paysannes anglaises et les mendiants hanovriens n'aient guère à lui en remontrer aujourd'hui sur les pronoms personnel et possessif. Autrefois la philosophie française concordait avec cette belle parole de Charron : « L'homme » vient nud et s'en retourne nud de ce monde. Peut-il dire quelque » chose vrayement sienne de CE QU'IL N'APPORTE NY N'EMPORTE » AVEC SOI? »

Puisque nous n'apportons rien avec nous, *nemo nascitur dives*, que l'héritage commun de l'Humanité; puisque nous n'emportons rien hors du monde, ou plutôt puisque nous ne quittons pas le monde, et que nous vivons dans l'Humanité après comme avant notre mort apparente, pourquoi nous isoler volontairement de nos semblables, et nous borner dans la nature? *Omnes terras tanquam suas videre, et suas tanquam omnium,* disait Sénèque; et Charron exprime encore à merveille cette solidarité religieuse de l'homme avec tous les hommes et avec le monde. Il est curieux de trouver formulé depuis trois siècles le sentiment le plus net de l'abolition des castes de famille, de patrie, et de propriété :

« Qu'importe estre nay en un lieu et vivre en un autre! Nostre » mère se pouvait accoucher ailleurs. C'est rencontre que nous nais- » sions çà ou là. D'advantage, toute terre porte, produist et nourrit » des hommes, fournit tout ce qui est nécessaire. *Toute terre porte* » *des parens; la nature nous a tous conjoincts de sang et de cha-* » *rité.* Toute terre porte des amys; il n'y a qu'à en faire, et se les » concilier par vertu et sagesse. *Toute terre est pays* à l'homme » sage, ou plutôt nulle terre ne lui est pays. C'est se faire tort, » c'est foiblesse et bassesse de cueur, de se porter ou penser étran- » ger en quelque lieu. *Il faut user de son droit, et partout vivre* » *comme chez soy et sur le sien.* »

Heureux bohémiens que nous pourrions être, nous autres qui ne désirons rien en propre au-delà des libertés de l'âme et des nécessités de la vie! Dieu nous avait donné la liberté à tous; la terre nous avait donné l'abondance pour tous : mais les institutions sociales refusent à l'immense majorité des hommes ces biens précieux. Rousseau avait presque raison, quand il s'écriait, au début de l'*Emile :* « Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses; tout dé- » génère entre les mains de l'homme. »

Hélas! il serait aussi facile de faire des rails de chemin de fer avec des serpents, comme disent les Américains, que d'instituer l'Egalité dans le monde actuel. Chaque individu se tortille en serpent capricieux sur la grande ligne de la vie, au lieu de se lier harmonieusement, par une naturelle affinité, à ceux qui suivent et à ceux qui précèdent, dans le sens de la destinée.

La politique, presse et gouvernement, ne s'inquiète guère de l'avenir. Les pasteurs vont au hasard, laissant le troupeau gratter une terre desséchée et sans végétation. Parfois seulement quelque mouton sentimental tourne les yeux vers le ciel, ou interroge l'horizon lointain. Paris n'a donc rien à vous dire qui intéresse la religion et le peuple. Comme ce grand seigneur du dix-septième siècle qui écrivait à sa femme, dont il était séparé depuis longtemps, cette simple épître : « Il fit de la neige hier, et nous tuâmes cinq loups, » ma correspondance pourrait se borner à ceci : Le temps est rude, et les pauvres vont mourir de faim cet hiver.

Le théâtre cependant nous a offert deux pièces qui touchent aux questions vivantes : *Marie-Jeanne,* une femme du peuple représentée par madame Dorval, et le *Saint Genest* de Rotrou, joué par Bocage à l'Odéon. Avant la première représentation de *Marie-Jeanne,* on demandait à madame Dorval ce qu'était cette pièce. « Je n'en sais rien, dit-elle. J'ai un enfant, on me l'ôte : voilà » tout. » En effet, la pauvre Marie-Jeanne est forcée de mettre son nouveau-né dans le tronc des enfants-trouvés; et quand elle voit disparaître son enfant, elle pousse un cri sublime. Vous pensez si le public prolétaire du boulevard a sympathisé avec ces fatalités de la misère.

C'est une bonne idée d'avoir exhumé le *Saint Genest* de Rotrou.

Il n'y a guère de pièce plus révolutionnaire que celle-là. Genest, l'acteur payen, représente la conversion d'Adrien devant le César et sa cour. Au plus beau moment du rôle, tout-à-coup Genest lui-même se sent métamorphosé par le Christianisme, et il se met à confesser sa foi, et à glorifier le nouveau Dieu. César, comme de juste, fait son rôle de conservateur des anciens Dieux, et envoie le néophyte au martyre. Le style de Rotrou est digne de Corneille. Sa pièce, mal construite, abonde en vers magnifiques, comme celui-ci, à propos des jeunes chrétiens moissonnés :

Ces fruits à peine éclos, déjà mûrs pour les cieux.

La pensée de Rotrou est bien en harmonie avec ce beau langage. On y trouve des sentiments qui sont dictés par un vif amour du peuple et de la justice; par exemple à propos des biens matériels,

Dont on est possédé plutôt que possesseur.

L'opposition de la religion nouvelle, pleine d'enthousiasme et de lumière, avec l'obstination stupide de l'ancienne puissance romaine, est admirable dans la pièce du vieux Rotrou. Aucun critique n'a songé à en faire une application aux luttes religieuses et politiques de notre temps. Nos Césars sont pourtant les mêmes qu'autrefois, et la religion de l'avenir est encore martyre.

T.

RÉPONSE

A L'ÉCOLE FOURIÉRISTE.

Nous avons entamé deux sujets différents, bien que liés par un intime rapport, dans les premières livraisons de cette Revue, et nous nous proposions de continuer paisiblement aujourd'hui à traiter l'un ou l'autre; mais l'Ecole Fouriériste nous enlève la place qu'exigerait la continuation de ces articles, en nous forçant à lui répondre.

La *Démocratie Pacifique* a publié, dans son numéro du 1er décembre, un article consacré à la *Revue Sociale*, et signé des lettres E. S. Nous ne connaissons pas l'auteur caché sous ces initiales; car nous ne croirions pas volontiers que ces pages soient sorties de la plume d'un romancier distingué qui enrichit quelquefois de ses œuvres le feuilleton de ce journal.

Quel qu'il soit, l'auteur de cet article commence par louer nos intentions et approuver nos anciens travaux. Mais ces éloges sont assurément peu sincères; car après avoir fait de fort mauvais raisonnements contre le principe de l'égalité humaine, qu'il traite d'*absurde fétiche*, d'*abstraction morte*, de *mot vide de sens*, de *mot qui ne peut pas servir de terme de ralliement aux socialistes rationnels par la raison toute simple qu'il ne représente pas une idée*, etc., etc., etc., il finit par conclure en nous déclarant *fourvoyé, tourmenté d'un besoin funeste de dogmatiser, atteint d'égotisme intellectuel, faussé dans notre esprit d'investigation, livré à de stériles abstractions, hors de notre sphère*, etc., etc., etc., etc., le tout pour avoir ESSAYÉ D'ÉCHAPPER A L'INFLUENCE DES PRINCIPES SUPÉRIEURS DE LA SCIENCE SOCIALE, c'est-à-dire du FOURIÉRISME.

Le crime qu'on nous reproche, c'est de *n'avoir jamais examiné l'œuvre de Fourier*. Nous nous souvenons pourtant fort bien qu'étant directeur de la *Revue Encyclopédique*, il y a une quinzaine d'années, nous avons, de concert avec nos amis, MM. J. Reynaud et Hippolyte Carnot, admis dans ce recueil, par un motif d'impartialité, la meilleure exposition qui ait été faite par aucun des disciples de Fourier de son procédé d'association, et qu'à cette occasion nous eûmes, nos collaborateurs et nous, à nous expliquer sur le système de M. Fourier. Deux notes rédigées de concert par les directeurs de cette Revue parurent dans ce recueil. La première, intitulée *De l'unité de la Revue Encyclopédique,* contenait une profession de foi et une exposition de principes auxquelles nous n'avons pas failli; elle contenait en même temps un exposé des motifs qui nous faisaient repousser les doctrines de M. Fourier. Cette note fut suivie d'une autre, provoquée par les réclamations de M. Fourier et de ceux de ses disciples qui rédigeaient avec lui *le Phalanstère*.

Nous n'avons pas trouvé qu'on ait répondu un peu rigoureusement aux observations *de la Revue Encyclopédique*, et il nous paraît utile, même après quinze ans, de les reproduire. C'est ce que nous allons faire, du moins en partie; car, forcé, par le défaut d'espace, de ne donner qu'un fragment, nous choisirons de préférence les pages où M. Fourier, cité textuellement, parle lui-même :

NOTE SUR LE SYSTÈME DE M. FOURIER.

. . . .

. . . .

Que les doctrines cosmogoniques de M. Fourier soient complètement étrangères à l'esprit scientifique, c'est ce qui résulte de ce qu'elles ne sont point basées sur l'observation des faits, mais déduites d'un principe général arbitrairement posé. Que cette méthode le conduise à des aberrations que la plupart jugeront singulières, c'est ce qu'il nous sera si aisé de montrer, que nous devons à peine nous excuser d'avoir, dans notre précédent article, attribué aux futurs habitants de la terre ce que M. Fourier attribue aux futurs habitants du soleil.

Voici d'abord la gamme des droits naturels avec quelques-unes de leurs analogies (*Traité de l'Association*, tome 1er, page 126) :

GAMME DES DROITS NATURELS AVEC ANALOGIES.

		DROITS.		PASSIONS.	COULEURS.	COURBES.	NOTES.
1	Cardinaux. Distributifs.	Cueillette.	Cardinales. Distributives	Amitié.	Violet.	Cercle.	Ut.
2		Pâture.		Amour.	Azur.	Ellipse.	Mi.
3		Pêche.		Famillisme.	Jaune.	Parabole.	Sol.
4		Chasse.		Ambition.	Rouge.	Hyperbole.	Si.
5		Ligue intér.		Cabaliste.	Indigo.	Spirale.	Ré.
6		Insouciance.		Papillonne.	Vert.	Conchoïde.	Fa.
7		Vol extér.		Composite.	Orangé.	Logarithmique.	La.
	Y	MINIMUM.		UNITÉISME.	BLANC.	CYCLOÏDE.	UT II.
	λ	*Liberté.*		*Favoritisme.*	*Noir.*	*Epicycloïde.*	*B ut.*

J'ajouterai, pour laisser entrevoir plus clairement la manière dont M. Fourier entend l'analogie universelle, un exemple qui montrera avec quelle rigueur il poursuit son principe fondamental jusque dans le moindre détail de son organisation sociale, sans jamais rien donner à l'arbitraire. (*Traité de l'Association*, tom. 1er, pag. 503) :

« Si j'enseigne que, dans une phalange, l'enfance active, de 4 1/2 à 20 ans, doit être distribuée en cinq tribus ou chœurs des deux sexes (2e chérubins et chérubines, 4 1/2 à 6 1/2 ans, — 3e séraphins et séraphines, 6 1/2 à 9, — 4e lycéens et lycéennes, 9 à 12, — 5e gymnasiens et gymnasiennes, 12 à 15 1/2, — 6e jouvenceaux et jouvencelles, 15 1/2 à 20), il faut rallier ce précepte à un tableau naturel. *On le voit tracé dans la fleur de pensée*, dont les cinq pétales, bizarrement disposés, figurent la relation des cinq tribus de l'enfance. Les trois plus âgées (nos 4, 5, 6) exercent une autorité régentale sur les deux plus jeunes (nos 2 et 3). Aussi, par analogie, les trois pétales supérieurs ont-ils la couleur jaune, *paternité*, dont sont privés les deux inférieurs. Cette leçon devra se répéter dans toutes les autres parties de la plante; dans les feuilles, semences, racines, habitudes et relations de genre ou d'espèce.

» *Chaque disposition indiquée pour l'ordonnance d'une phalange sociétaire devra s'étayer de ces preuves analogiques tirées de tous les règnes.* Par exemple, si je dis que la phalange, quel qu'en soit le degré, doit se diviser d'abord en seize tribus d'ages, formant trente-deux chœurs, seize masculins et seize féminins, il faudra démontrer que cette distribution est écrite dans tous les règnes par le Créateur; s'étayer sur ce point de preuves matérielles, depuis les trente-deux dents et leur pivot, l'os hyoïde, jusqu'aux trente-deux planètes et leur pivot, le soleil; y ajouter cent autres preuves irrécusables, écrites dans le grand livre de la nature, et visiblement *analogues* à cette disposition. »

Voici quelques autres exemples à l'appui de nos assertions, ils sont fournis par l'analogie des créations planétaires et des générations organiques (*Traité de l'Association*, tom. 1er, pag. 521) :

« Les planètes étant androgynes comme les plantes, copulent avec elles-mêmes et avec les autres planètes. Ainsi la terre, par copulation avec elle-même, par fusion de ses deux aromes typiques, le masculin versé de pôle nord et le féminin versé de pôle sud, engendra le cerisier, fruit sous-pivotal des fruits rouges, et accompagné de cinq fruits de gamme; savoir : la Terre copulant avec Mercure, son principal et cinquième satellite, engendra la fraise; avec Pallas, son quatrième satellite, la groseille noire ou cassis; avec Cérès, son troisième satellite, la groseille épineuse; avec Junon, son second satellite, la groseille en grappe; avec Phœbina, son premier satellite, RIEN, *lacune*, etc.

» Négligeons ce qui touche aux variétés fournies par chaque espèce, et envisageons sommairement l'œuvre des divers fonctionnaires. Observons d'abord qu'il manque un produit dans cette série. Phœbina n'a rien donné en fruits rouges. C'est pourtant une de nos lunes. (M. Fourier nomme Phœbina la planète Vesta.)

» En outre, Phœbé, dite la lune, qui est aussi un de nos satellites, n'a rien donné dans ladite série.

» Trois problèmes ici se présentent et se compliquent :

» 1° Le seul satellite conjugué n'a point créé, tandis que les autres, qui sont en orbite libre, ont fourni exactement leur contingent;

» 2° L'un des satellites en orbite libre, Phœbina-Vesta, est de même en lacune de produit;

« 3° Il semblerait que notre globe a six lunes, au lieu de cinq, nombre nécessaire pour compléter l'octave majeure (12 par 7 et 5).

» Les problèmes se résolvent l'un par l'autre. Phœbé n'a pu intervenir ni en modulation de fruits rouges, ni en aucune autre, et pour bonne raison : c'est qu'*elle était déjà morte à l'époque de nos deux créations*, toutes deux post-diluvielles, faites après le déluge.

» Or, le déluge ayant été causé par la mort de Phœbé, qui, en agonie, se rua sur le globe, l'approcha fortement en périgée, et causa l'extravasation de ses mers (événement que je décrirai ailleurs), Phœbé n'a pas pu intervenir dans les deux créations susmentionnées dont on a remeublé notre globe. »

Veut-on savoir comment nos désordres terrestres entravent les fonctions attribuées au soleil? M. Fourier nous apprend que cette suspension dans la création tient à ce que notre globe ne verse pas son contingent en arôme fécondant (*Traité de l'Association*, tom 1er, pag. 532) :

» D'où vient que notre planète ne fournit plus de cet arôme? ce n'est pas un effet d'impuissance ni de vieillesse, car elle est fort jeune et infra-pubère. C'est une suspension d'exercice aromal, causée par la chute de l'astre en subversion ascendante, où il tomba environ 50 ans avant le déluge. Cette crise est inévitable sur tous les globes, excepté le soleil ; ils en souffrent tous du plus au moins, comme les enfants souffrent de la dentition.

» La terre en a si prodigieusement souffert, qu'une fièvre putride résultant de cet incident s'est communiquée au satellite Phœbé, qui en est mort. Notre planète n'est pas moins un petit astre des plus vigoureux. On ne confierait pas à un astre faible et douteux le poste important de *cardinale miniature d'un foyer d'univers*.

» Tel est le rôle de la terre pourvue des facultés nécessaires. Pendant trois siècles antérieurs au déluge (Eden, I, 25), elle versa en bon titre, et le soleil put s'approvisionner d'une petite masse d'arôme tétra-cardinal dont il a fait usage pour fixer et implaner Vesta. Mais la provision était déjà épuisée au temps de César, où le soleil fut affecté d'une forte maladie, dont il a ressenti en 1785 une nouvelle atteinte. Il est faux qu'il ait été malade en 1816, comme on l'en soupçonna : c'était la terre seule qui était affectée, et qui l'est de plus en plus, ainsi qu'il appert par la dégradation climatérique et le dérangement des saisons. Le soleil périclite de même ; car tout astre pivotal est en souffrance dès qu'il est faussé en arôme tétra-cardinal.

» Une autre lésion interne est celle qui frappe sur notre globe exclu de commerce aromal, hors d'état de se conjuguer ses cinq lunes vivantes, et réduit à un astre mort, à la lune Phœbé, pour son service d'absorption et résorption aromale.

» Les cardinales n'ont jamais qu'un satellite avant d'être parvenues à l'*Harmonie composée*; jusque là leurs autres lunes se tiennent en orbite simple, comme Junon, Cérès, Pallas, Phœbina, et Mercure ; ils ne viendront pas se conjuguer tant que notre globe ne sera pas pourvu d'arôme de bon titre, qui peut seul les attirer. Mais *dès que nous serons parvenus à l'harmonie, notre globe régénéré d'arôme reproduira son auréole lumineuse ou couronne boréale*, qu'il portait avant le déluge, et qui est attribut de cardinale hypo-majeure (l'hyper-majeure porte la couronne en équateur) ; aussitôt nos cinq satellites désorbiteront de leurs entreciels, se mettront en marche, et viendront se conjuguer sur nous, à peu près aux distances qui suivent :

Phœbina environ.	20,000 lieues.
Junon	40,000 »
Cérès	60,000 »
Pallas	80,000 »
Mercure	200,000 »

» Alors s'effectuera la fusion des glaces polaires arctiques et antarctiques simultanément. »

Nous nous arrêtons là, et n'entrons point dans le détail de cet *océan de limonade* que doit former l'aurore boréale, en se condensant autour du pôle, et en projetant *une énorme quantité d'acide citrique;* nous allons seulement montrer que M. Fourier marche avec tout autant de sérieux et d'assurance dans ses créations animales que dans ses créations astronomiques (*Traité de l'Association*, pag. 528) :

« Il convient, dit M. Fourier en parlant des loups et des loutres, de réitérer fréquemment ces remarques sur les désordres de nos créations presque entièrement contre-moulées et scissionnaires avec l'homme, avec l'être pivotal d'harmonie auquel tout doit se rallier. On ne saurait trop répéter que notre globe est de tous les globes le plus mystifié en créations, et le plus intéressé à se délivrer sans délai du mobilier odieux que lui ont donné les deux créations actuelles ; mobilier dont on peut sous *cinq ans* obtenir le remplacement, tout en conservant le peu qu'il a fourni de bon : cheval, mouton, etc.

» Ce serait pour nous une connaissance bien vaine que celle du système de la nature, si elle ne nous donnait pas les moyens de corriger le mal existant, et de remplacer les produits scissionnaires, les êtres nuisibles à l'homme, par des contre-moulés ou serviteurs utiles. Que nous importerait de savoir en quel ordre chaque astre est intervenu dans la création ; de savoir que le cheval et l'âne furent créés par Saturne en telle modulation ; le zèbre et le quagga par Protée (étoile non découverte et bien existante, puisqu'on voit ses ouvrages en tous genres) ; que dans cette modulation, Jupiter donna le bœuf et le bison ; et Mars, le chameau et le dromadaire? Après ces notions acquises, il nous resterait la fâcheuse certitude que les astres qualifiés de promeneurs oisifs ont au contraire fait sur notre globe sept fois trop d'ouvrage, en nous donnant un mobilier dont les sept huitièmes sont malfaisants.

» Ce qui nous sera précieux, ce sera l'art de les ramener en scène de création par un travail contre-moulé, par lequel celui qui nous a donné le lion nous donnera en contre-moule un superbe et docile quadrupède, un porteur élastique, l'ANTI-LION, avec des relais duquel un cavalier, partant le matin de Calais ou Bruxelles, ira déjeûner à Paris, dîner à Lyon et souper à Marseille, moins fatigué de cette journée qu'un de nos courriers à franc étrier ; car le cheval est un porteur rude et simple (solipède), qui sera à l'anti-lion ce qu'est la voiture sans soupente à la voiture suspendue. Le cheval sera laissé pour attelages et parades, quand on possédera les familles des porteurs élastiques, anti-lion, anti-tigre, anti-léopard, etc.

» Les nouvelles créations, qu'on peut voir commencer sous *cinq ans*, donneront à profusion de telles richesses en tous règnes, dans les mers comme sur les terres : anti-baleines traînant le vaisseau dans les calmes, anti-requins aidant à traquer le poisson, anti-crocodiles, anti-phoques, etc. »

Les doctrines historiques de M. Fourrier, étant analogues en tous points à ses doctrines cosmogoniques, ne sont pas soutenues par une étude plus approfondie et plus sérieuse des opinions et des faits. Quant à ce que nous avons dit, que M. Fourrier renonce à la tradition du passé en le réprouvant tout entier, c'est ce qui ressort avec la dernière évidence de ses emportements contre les philosophes, dont les travaux sont à nos yeux le plus bel héritage du passé, et de ses déclamations contre cette civilisation qui, quelque imparfaite qu'elle soit, est cependant comme le résumé et le symbole du passé tout entier. Ne voulant pas allonger nos citations de ces phrases lourdes et grossières adressées à tant de grands hommes, nous renvoyons au journal *le Phalanstère*, qui nous donnera pleine raison. Nous nous contentons de quelques lignes empruntées aux prolégomènes (*Traité de l'Association*, tom. 1er, pag. 96) :

« Il n'est que trop vrai : depuis vingt-cinq siècles qu'existent les sciences politiques et morales, elles n'ont rien fait pour le bonheur de l'humanité ; elles n'ont servi qu'à augmenter la malice humaine en raison du raffinement scientifique, à reproduire l'indigence, les perfidies et tous les fléaux sous diverses formes, etc. »

Il nous resterait encore à justifier par de semblables citations une dernière assertion, celle qui se rapporte à la partie morale de la théorie de M. Fourier. Si nous ne pouvons nous empêcher de réprouver sévèrement cette partie du système, c'est que, s'adressant aux passions qu'il est si facile de séduire, elle nous semble par là même bien plus dangereuse et bien plus grave que les autres, qui ne s'adressent qu'à la raison. *Ma théorie se borne*, dit l'inventeur, *à* UTILISER LES PASSIONS TELLES QUE LA NATURE LES DONNE, ET SANS RIEN Y CHANGER. Nous montrerions aisément à quels résultats conduit cette conséquence logique du principe fondamental, s'il nous était permis d'insister sur la passion *papillonne*, sur les ralliements *d'associations amoureuses* de tous genres, *damoiseaux et damoiselles, menestrelles, troubadoures*, etc., ou même sur les hordes de *chenapans et sacripans* des deux sexes (*Traité d'Association*, tom. II). Mais d'abord, il nous serait difficile de trouver sur ces sujets des citations écrites avec cette plume trempée dans l'arc-en-ciel dont parle Diderot ; et en outre un motif plus sérieux, dont on appréciera sans doute la convenance, nous empêche de donner aujourd'hui à cette accusation d'immoralité tous ses développements. La sollicitude toute nouvelle de pouvoir à l'égard de la morale des associations qui tendent à se former, surtout sous le rapport de la polygamie, nous engage à modérer des paroles qui pourraient trouver écho ailleurs que devant l'opinion publique. Nous aimons mieux, au lieu de prendre la chose au sérieux en finir par une petite anecdote choisie parmi celles que rapporte fréquemment M. Fourier pour peindre les mœurs du phalanstère ; elle montrera tout au moins que dans l'*association* on fait assez bon marché de l'amour (*Traité de l'Association*, tom. II, pag. 490) :

« Lucas, âgé de vingt ans, est très-pauvre : il a par une chute déchiré et taché son plus bel habillement. Les taches seront enlevées par Eudoxie, dame très riche, qui excelle dans les fonctions du groupe de dégraissage. Le raccommodage sera fait par Orphise, autre dame riche et vraiment philosophe, puisqu'elle se plaît à *ressarcir les culottes*, et qu'elle excelle au groupe du raccommodage en drap et des reprises masquées.

» Le pauvre Lucas a été bien servi par deux grandes dames, et ne sait comment leur en témoigner sa reconnaissance. Voilà un lien amical par domesticité, car les deux dames ont été ses domestiques dans cette affaire.

» Ces dames touchent à la cinquantaine : mais Lucas, dans un transport de gratitude, excédera peut-être les bornes de l'amitié, et pourra payer sa dette par un brin d'amour. »

On voit que le législateur nouveau ne rachète pas par l'élégance son peu de sévérité sur ce grave sujet.

Nous terminerons par deux mots d'explication sur une expression mal comprise, au sujet de laquelle les disciples de M. Fourier se sont particulièrement récriés. Lorsque nous avons parlé de l'exorbitante prétention de M. Fourier, présentant aux hommes et aux planètes son Lévitique et son Deutéronome, assurément notre intention n'a point été d'établir un parallèle véritable entre le code sérieux et puissant de Moïse et le code singulier du Nouveau-Monde ; nous voulions seulement essayer de caractériser d'un seul trait cette manie de tout savoir et de tout réglementer, depuis la distribution architectonique des maisons (*Nouveau-Monde*, pag. 147) jusqu'aux nuances et aux façons du costume (*Traité d'Association*, tom. II, pag. 243), et jusque, faut-il le dire, jusqu'aux programmes des concours à ouvrir entre les cuisiniers pour la confection des compotes et des omelettes soufflées (*Traité d'Association*, tom. II, pag. 459). En voilà sans doute assez pour les hommes ; et, quant aux planètes, il faut avouer que si la nature obéissait aux calculs de M. Fourier, comme à la baguette de Moïse, nous verrions bientôt des spectacles tels que n'en ont jamais vu ni l'Arabie ni l'Egypte.

Cette note complète ce que nous nous étions proposé à l'égard de M. Fourier. Nous avons d'abord fait connaître son procédé d'association en travaux domestiques et agricoles ; nous avons ensuite



exposé les motifs qui, sur les points les plus généraux, nous tenaient en désaccord avec lui, et nous venons enfin de montrer le lien unitaire qui groupe toutes ces conceptions autour d'un même principe.

Il en résulte que l'on se tromperait étrangement en pensant qu'il est permis de faire des œuvres de M. Fourier ce que l'on fait d'un recueil de poésies, dans lequel on peut cueillir ou laisser suivant sa fantaisie. Par conséquent aussi, il est vrai de dire que les personnes qui, à un titre ou à un autre, se croiraient fondées à se réunir autour de M. Fourier, en déclarant accepter seulement telles ou telles parties de ses doctrines et de ses théories, ne pourraient agir ainsi que par suite d'une erreur profonde sur la valeur et l'enchaînement des idées. Car ou les fragments d'opinions qu'elles adoptent sont sans base et par conséquent sans solidité, ou ils se rattachent au principe fondamental et par conséquent aussi à tout le reste. Quant à nous, nous devons déclarer que si nous encourageons l'essai d'association que veut tenter la société constituée par M. Fourier, c'est que nous voyons bien plutôt, dans l'intention des actionnaires, une application de l'attraction industrielle, qu'une application de la théorie universelle, ou même de la théorie passionnelle. Nous sommes convaincus que le phalanstère, par la nécessité de sa conservation, serait incessamment obligé de dévier de la ligne théorique, pour finir par se rapprocher plus ou moins des sociétés coopératives de l'Angleterre.

Près de quinze ans se sont passés depuis la publication de cette Note; et les *destinées* de l'Ecole Fouriériste (pour employer une expression chère à cette école) ont confirmé la vérité de nos conclusions. L'essai de colonisation de Condé-sur-Vesgres a-t-il eu quelque résultat! Cependant Fourier lui-même y présidait. La tentative de Cîteaux a-t-elle réussi? Certes, ce n'est pas le *capital* qui a manqué, ce n'est pas non plus le *talent*, et quant au *travail*, ce troisième terme de la formule économique du Fouriérisme, il s'est offert de lui-même. Comment se fait-il donc que le *capital*, le *talent*, et le *travail*, n'aient pu s'harmoniser, alors que la science de l'harmonie, la science de l'organisation, la science de l'association, la science *sociétaire*, comme dit cette école, était trouvée, exposée, et vulgarisée! Ne serait-ce pas que la formule économique est aussi fausse que tout le reste?

Depuis ces quinze ans, quelques hommes d'un vrai mérite ont touché au Fouriérisme, ou même ont donné tête baissée dans le Fouriérisme, puis s'en sont éloignés *un peu confus*, comme dit la fable, *jurant, mais un peu tard, qu'on ne les y prendrait plus*. Nous citerons, entre autres, MM. Transon, Villegardelle, Proudhon; nous citerons aussi M. de Pompéry, qui, par la seule publication d'un nouveau journal intitulé *l'Humanité*, dont le spécimen vient de paraître, montre assez que, s'il persiste à se dire disciple de Fourier, il entend du moins la doctrine d'une façon qui lui est propre, et qui le force à s'isoler du reste de l'école; chose étrange, quand il s'agit d'une doctrine que son auteur a développée dans des écrits aussi étendus, aussi minutieux, aussi prolixes.

M. Abel Transon, après avoir mis au service du système de Fourier la lucidité, la profondeur et l'élévation idéale de son intelligence, s'est réveillé tout à coup saisi de crainte devant la vanité de ce qu'il avait adoré, et s'est fait catholique. M. Villegardelle a trouvé dans Morelli, Morus, Campanella, et dans d'autres anciens penseurs, une voie plus lumineuse, et il a publié de nouvelles éditions de ces philosophes, en les accompagnant de préfaces où il sape tout l'édifice du Fouriérisme. Il est notoire que M. Villegardelle est aujourd'hui plutôt Communiste que Fouriériste. Il cherche la science, il ne la croit donc pas formulée dans le Lévitique et le Deutéronome de Fourier. Quant à M. Proudhon, cet esprit vigoureux et rétif, s'il m'est permis de parler ainsi, il est trop évident qu'il n'a pu être séduit par les bizarres imaginations de Fourier que dans sa première jeunesse. Aussi l'a-t-il bien montré: car il a combattu à outrance contre l'école et contre les plus renommés champions de l'école; puis, se retirant dans sa pensée, il s'est appliqué à combler l'immense ou plutôt *l'universelle* lacune que la théorie *universelle* de Fourier avait laissée dans son esprit. M. Proudhon n'est-il pas l'auteur d'un livre intitulé *Création de l'ordre dans l'humanité?* Si Fourier avait créé l'ordre, un disciple de Fourier n'aurait pas essayé de le créer à son tour, il n'aurait fait que répéter son maître. Or point du tout; M. Proudhon dans ce livre ne répète pas Fourier, il *l'invente*. Fourier, dit-il, est venu montrer aux hommes qu'il y avait une science de l'organisation, mais il n'a pas fait cette science; il a trouvé l'idée de *série*, mais il n'a pas trouvé la *loi sériaire*. De ces deux propositions, nous acceptons la seconde; mais, n'est-ce point par souvenir de ses anciennes illusions que M. Proudhon a tant insisté dans son livre sur cette prétendue invention de l'idée de *série* par Fourier? Quoi! Fourier est le premier homme qui ait eu l'idée que tout dans la nature est lié, enchaîné, organisé! Avant Fourier, les médecins et le physiologistes ne savaient pas que le corps humain et tous les corps du règne animal et du règne végétal sont organisés? Hippocrate, qui a défini la vie en disant que « Tout concourt et tout consent, » n'avait pas l'idée de l'organisation! Quand Aristote définit un poème ou un drame en disant que toute œuvre de l'art a un commencement, un milieu, et une fin, et que, de cette définition, il déduit les préceptes de l'art, il n'avait pas l'idée de l'unité et de la distinction des parties! En vérité, c'est abuser des mots et de la faculté permise de substituer des termes nouveaux aux anciens termes que de raisonner ainsi. Parce que Fourier a dit *série* et *association*, voilà qu'il a inventé le soleil! Suivant les Fouriérites, c'est Fourier qui, le premier, a su que dans une armée il y a une aile droite, une aile gauche, et un centre; de l'infanterie, de la cavalerie, et de l'artillerie! Suivant eux, il aurait inventé jusqu'à l'idée de la société; et voilà pourquoi, par un néologisme qui est un barbarisme, ils s'appellent *Ecole sociétaire* !

L'idée mère de Fourier, celle qui fut à la fois son point de départ et son but, on aura beau le dissimuler, n'est autre chose qu'une généralisation de la loi attribuée à Newton, l'*attraction*. Le Dix-Huitième Siècle, en masse, avait cru que Newton, vulgarisé en France par Voltaire et madame Duchâtelet, avait réellement découvert une loi *universelle* qui expliquait non seulement les phénomènes des corps célestes, mais les phénomènes de la physique et de la chimie, et qui expliquerait, quand on l'aurait mieux sondée, jusqu'aux phénomènes physiologiques. Ainsi la loi générale de la nature était trouvée; Newton l'avait trouvée. Lisez les ouvrages du Dix-Huitième Siècle, vous y verrez la confiance la plus absolue et une admiration sans bornes pour la découverte de Newton. Voltaire, dans son enthousiasme, n'écrivait-il pas que Newton était pour le moins aux anges ce que le singe est à l'homme? Il était donc inévitable que, l'esprit humain s'égarant dans cette idolâtrie pour une vérité qui n'est pas toute la vérité (on le sait bien aujourd'hui, et les physiciens eux-mêmes en tombent d'accord), on arriverait à généraliser, au-delà de toutes les bornes, cette prétendue loi universelle, et qu'on voudrait établir jusque dans le monde moral l'attraction newtonienne. Cela est en effet arrivé, après la grande secousse révolutionnaire qui parut un moment avoir complètement détruit l'organisation féodale. Alors une foule d'esprits commencèrent à se tourner vers la doctrine de l'*attraction*, vers la doctrine des *passions* ou des *attraits*. On avait déjà eu quelques prémices de ces idées dès le dix-huitième siècle; on avait eu Morelli, chez qui M. Villegardelle retrouve aujourd'hui le germe du système de Fourier, on avait eu la *Théorie des sentiments agréables*, on eut les livres de Rétif la Bretonne, que les disciples de Fourier rangeraient incontestablement dans la bibliothèque de leur école, s'ils les connaissaient tous; car le *Pornographe* et la *Philosophie de M. Nicolas* ressemblent beaucoup aux écrits de Fourier, soit pour le style, soit pour la pensée; de même, faut-il le dire, que les romans de Rétif, entre autres *les Nuits de Paris*, ressemblent beaucoup à un roman célèbre que le Fouriérisme a inspiré dans ces derniers temps; le rapport n'est pas seulement dans le titre. Mais ces ébauches n'étaient que des ébauches; il fallait un système bien approfondi, étudié jusque dans les moindre détails, complet en un mot, ou, comme dit Fourier dans sa langue qui n'est pas le français, *intégral*. On eut donc le système *intégral* de l'attraction, et ce système c'est celui de Fourier.

Du haut de son système *intégral*, Fourier a pu prendre en dédain tous les hommes qui l'avait précédé sur la terre, y compris Newton lui-même; il a pu (ce qui est malheureusement trop vrai pour sa mémoire, et ce qu'il faut lui pardonner) poursuivre des invectives les plus brutales tous les philosophes, tous les hommes religieux, qui, en comprimant les passions au nom de l'idéal, avaient, disait-il, empêché l'*essor passionnel* et la réalisation des *destinées*. Mais son école, qui, comme il nous serait facile de le prouver, a abandonné ses stricts principes jusqu'à n'avoir plus de commun avec lui qu'un certain désordre dans l'imagination, son école qui, empruntant depuis dix ans ce que d'autres élaborent, n'a fait autre chose que souder, par un incohérent synchrétisme, les idées vivantes et fécondes de la démocratie sur le matérialisme le plus répugnant, ne saurait procéder tout-à-fait avec la même hauteur que lui. Elle y met plus de réserve ou plus d'habileté; et voilà pourquoi elle nous accable d'éloges, et nous perce en même temps de ses traits les plus aigus, nous déclarant *égotiste, fourvoyé, hors de notre sphère naturelle, livré à de stériles abstractions, faute d'avoir pénétré l'œuvre du plus grand des socialistes dans toutes ses profondeurs.*

Peut-être essaierons-nous, en effet, de pénétrer un jour dans *toutes ces profondeurs!*

PIERRE LEROUX.



SCIENCE.

—

DU MOT HUMANITÉ.

EXPLICATION DE LA DÉFINITION CONTENUE DANS LE LIVRE DE L'HUMANITÉ.

§ I.

Pas de mot plus souvent employé, et pourtant pas de mot plus vague et moins compris que le mot *humanité*.

Parmi les définitions plus ou moins incomplètes qui en ont été données, deux sont plus généralement répandues.

La première consiste à considérer l'humanité comme l'assemblage des générations humaines, passées, présentes, et futures;

La seconde, à reconnaître une certaine influence des générations les unes sur les autres, et à voir dans cette influence une sorte de vie du genre humain se développant à travers le temps.

Ces définitions nous paraissent, à peu de chose près, aussi insignifiantes l'une que l'autre. La première n'a véritablement aucune valeur; elle ne présente d'autre idée que celle d'un nombre d'hommes indéterminé, formé par l'assemblage des générations s'ajoutant confusément ensemble.

La seconde, il est vrai, tend à discerner un lien dans cette espèce d'ossuaire formé par les dépouilles de tout le genre humain. On y entrevoit qu'il existe une relation des générations les unes sur les autres, et on va même jusqu'à apercevoir qu'une sorte de vie collective règne au sein de toutes les races humaines. Mais sur quoi est fondée cette relation, d'où provient cette influence, comment cette vie collective s'exerce-t-elle, et en vertu de quel principe? c'est ce qu'on ne voit nullement.

Le lien entre l'homme individu et les hommes en général, entre l'Homme et l'Humanité, n'étant pas même entrevu dans cette définition, la vie collective dont on parle reste une énigme dont on n'a pas le mot. Le rapport essentiel étant manqué, le rapport conséquentiel des générations les unes sur les autres qu'on signale n'est qu'une aperception confuse et ténébreuse.

Ces deux définitions ne nous paraissent donc pas seulement vagues, elles manquent totalement d'un fond certain. On peut affirmer néanmoins que tous les penseurs de notre temps, à l'exception d'un seul, n'ont pas de notion métaphysique plus claire, quand ils parlent, ce qui leur arrive souvent, de l'Humanité.

Mais il faut pourtant reconnaître que ces définitions sont déjà un progrès sur les idées qu'on se formait au dix-septième et au dix-huitième siècle.

J'ouvre le Dictionnaire de l'Académie, et je lis: « HUMANITÉ, »*nature humaine.* » Puis viennent les exemples: « *Jésus-Christ s'est* »*revêtu de notre humanité. Il a pris notre humanité. L'humanité* »*de Jésus-Christ. La sainte humanité. La sacrée humanité de* »*Jésus-Christ, du Fils de Dieu.* » Suivant les académiciens du dix-septième siècle, le mot Humanité n'a donc pas d'autre sens que celui de *nature Humaine*, sans détermination plus précise; et pourtant l'incarnation du Fils de Dieu dans cette Humanité est présente à leur esprit. Tous les exemples qu'ils citent sont tirés de cette incarnation. On pouvait leur demander: Pourquoi Jésus-Christ s'est-il revêtu de notre Humanité? Pourquoi appelez-vous notre Humanité ainsi déifiée *la sainte Humanité?* Ne voyez-vous pas que si le Fils de Dieu, comme vous dites, s'est incarné dans l'Humanité, c'est apparemment parceque l'Humanité est un être collectif; car assurément il ne s'est pas incarné dans tel ou tel homme en particulier, mais dans la nature humaine en général. Et s'il a, comme vous le dites, sauvé l'Humanité par cette incarnation, c'est donc que de cette nature humaine où il s'est incarné, son influence divine s'est versée sur toutes les générations d'hommes; ces générations d'hommes ne sont donc pas isolées les unes des autres, étrangères les unes aux autres. N'appelez-vous pas vous-mêmes Jésus-Christ ainsi incarné *le second Adam?* Si le premier Adam, qui était l'Humanité collective, a, par son péché, encouru la déchéance, comment le second Adam aurait-il pu racheter les hommes de cette déchéance, autrement qu'en incarnant en Dieu l'essence même de l'Humanité, et en ramenant ainsi, non pas les hommes en tant qu'individus, mais l'espèce tout entière, à l'état d'innocence et de sainteté? Que vous a dit, d'ailleurs, ce Fils de Dieu devenu homme, que vous a-t-il appris de la nature humaine? Que *tous les hommes sont frères.* Donc à votre définition de l'Humanité vous auriez dû ajouter au moins ce que votre Sauveur vous a révélé; et votre lexique devrait contenir cette définition: « *Humanité,* nature humaine, »dont le propre est que tous les êtres qui en sont revêtus sont »*frères.* » Alors vos exemples, tirés de la religion, auraient un sens; car la *fraternité humaine*, sanctifiée par Jésus-Christ, déterminerait le sens véritable de ce mot Humanité.

Mais les académiciens qui ont rédigé le Dictionnaire ne se donnaient pas la peine d'accorder leur science de mots avec cette religion pour laquelle ils avaient ou professaient tant de respect. Ils définissaient vaguement le mot d'Humanité, et parlaient avec idolatrie de l'incarnation de Jésus-Christ, sans comprendre ce grand symbole.

Au dix-huitième siècle, Voltaire poursuit de ses sarcasmes l'Humanité dans Adam, faute de rien comprendre à la *Genèse;* et pourtant il a, dans plusieurs de ses écrits, et dans tous ses beaux moments, une sorte de culte véritable pour l'Humanité. Personne n'emploie ce mot plus souvent et avec plus de sentiment. Il cherche ainsi, pour ainsi dire, la trace de ce qu'il a perdu. Le sentiment le ramène vers l'idée d'un lien collectif entre tous les hommes; et ce même homme qui traite avec tant d'ironie les monuments religieux où la solidarité humaine est empreinte et formulée comme un culte, n'est jamais plus éloquent que lorsqu'il parle aux hommes de leur fraternité. Mais ne lui demandez pas une connaissance véritable du rapport de l'Homme à l'Humanité; Voltaire est au moins aussi incomplet et aussi négatif sous ce rapport que l'Académie de Richelieu. La preuve, c'est que vous chercherez vainement, soit dans l'Encyclopédie, soit dans le Dictionnaire philosophique, le mot Humanité. Ce mot manque. Mais à la place, vous trouverez, au mot *homme*, des plaisanteries sans fin sur Adam et sur Eve.

L'auteur du livre DE L'HUMANITÉ (page 256 de la première édition) a dit: « L'HUMANITÉ EST UN ÊTRE IDÉAL, COMPOSÉ D'UNE MULTI»TUDE D'ÊTRES RÉELS, QUI SONT EUX-MÊMES L'HUMANITÉ EN »GERME, L'HUMANITÉ A L'ÉTAT VIRTUEL; ET, RÉCIPROQUEMENT, »L'HOMME EST UN ÊTRE RÉEL, DANS LEQUEL VIT, A L'ÉTAT VIR»TUEL, L'ÊTRE IDÉAL APPELÉ HUMANITÉ. L'HOMME EST L'HUMA»NITÉ DANS UNE MANIFESTATION PARTICULIÈRE ET ACTUELLE. » Cette définition de l'Humanité nous paraît renfermer le germe et le fond principal de cette religion de l'avenir que tous les penseurs un peu profonds, depuis un demi-siècle, nous annoncent comme devant régénérer la société, et qu'ils appellent de tous leurs vœux.

Nous allons essayer d'expliquer le plus clairement qu'il nous sera possible, tout en nous renfermant dans d'étroites limites, cette définition, sur laquelle nous fondons les plus belles espérances.

L'Humanité est un être idéal:

C'est-à-dire que ce qu'on appelle Humanité n'est pas un être réel que les sens puissent saisir. C'est à l'esprit seul de concevoir l'*Humanité*, qui est le *type idéal* renfermant en lui tout ce que les êtres particuliers appelés hommes peuvent sentir, aimer, ou connaître, par les trois facultés, sensation, sentiment, et connaissance, qui les constituent.

Composé d'une multitude d'êtres réels:

Oui; car pour renfermer en lui tout ce que ces êtres peuvent réaliser, il faut qu'il soit ces êtres eux-mêmes, sans devenir pour cela réel et saisissable comme eux.

Le type Humanité est dans chaque homme, comme Dieu, source de toute vie, est dans chaque chose: il laisse voir sa manifestation, sans cesser d'être caché.

Qui sont eux-mêmes l'Humanité en germe, l'Humanité à l'état virtuel:

De même que l'être idéal Humanité renferme en lui tout ce que peuvent réaliser les êtres particuliers hommes, tout homme porte en lui le germe de tout ce que comprend l'être idéal Humanité.

Toutes les sensations, tous les sentiments, toutes les connaissances de cet être Humanité, il peut se les assimiler. Il est apte à tout sentir, à tout connaître, à tout aimer.

Cependant ces sensations, ces sentiments, et ces connaissances, ne sont en lui que comme le chêne est dans le gland; c'est-à-dire à l'état de germe virtuel, d'aspiration, et non encore de manifestation.

Et, réciproquement, l'homme est un être réel, dans lequel vit, à l'état virtuel, l'être idéal appelé Humanité:

C'est ce qui vient d'être dit ci-dessus.

L'Homme est l'Humanité:

Oui, l'Homme est l'Humanité, puisqu'il lui est donné de s'assimiler tout ce dont cette Humanité est capable. Il est l'Humanité, puisque non seulement il peut s'assimiler tout ce qu'elle comprend, mais a en lui toute cette Humanité. Mais comment a-t-il cette Humanité? comment est-il cette Humanité? Ici l'auteur de cette définition répond:

Il est l'Humanité dans une manifestation particulière et actuelle:

Manifestation particulière; car l'homme, différant des autres hommes quant à la forme, est la manifestation du *type* Humanité, en prépondérance soit de la sensation, soit du sentiment, soit de la connaissance. Ces trois facultés sont variées à l'infini dans chaque être; ce qui n'empêche nullement l'identité de fond, d'essence, qui

relie ces mêmes êtres particuliers pour en faire des égaux, des semblables.

Manifestation actuelle; car, quoiqu'elle soit profonde et vraie cette sentence du célèbre Leibnitz : « Le présent, engendré du »passé, est gros de l'avenir, » il existe néanmoins une différence caractéristique entre le passé, le présent, et l'avenir, et on ne saurait sans absurdité confondre ces trois points du temps. Ainsi l'homme d'aujourd'hui, quoique étant le même, quant au fond, que l'homme d'hier, n'en diffère pas moins, quant à la forme. Il est le même individu; mais il est transformé par le progrès qu'il a accompli d'hier à aujourd'hui, en s'assimilant des *non-moi* par la sensation, le sentiment, et la connaissance, en communiant avec ces *non-moi*, objets nécessaires de sa vie, par les trois faces de son être.

Comme on le voit, la vie de l'homme est progressive, et l'être particulier n'est que la manifestation *actuelle* de l'Humanité.

Ce que nous venons de dire au sujet de l'être particulier se peut démontrer de même quand il s'agit de l'Humanité tout entière.

§ II.

Nous devons nous emparer de cette belle définition de l'Humanité; car, profonde et vraie comme elle nous semble l'être, c'est elle, n'en doutons pas, qui nous amènera à résoudre tous les problèmes importants que l'esprit humain s'est posés; c'est elle qui nous donnera la solution complète de toutes les grandes questions sociales agitées de nos jours.

Ce qui, pour nous, ressort tout d'abord de cette définition de l'Humanité, c'est la constatation du principe de l'égalité radicale des hommes entre eux; voici comment :

Que je me suppose momentanément en face d'un homme quelconque, et que je m'examine, m'observe intérieurement, *psychologiquement*, pour me servir ici de l'expression favorite de l'école éclectique, que verrai-je en moi, en m'examinant ainsi? J'y verrai le type Humanité dans tout son entier à l'état de germe, et s'y manifestant particulièrement et actuellement par *sensation-sentiment-connaissance :*

Par la *sensation;* car j'ai un corps, des organes sensibles, susceptibles de communiquer avec toute la nature;

Par le *sentiment;* car je me sens attiré, par une sorte de sympathie et d'attraction, vers tels ou tels êtres, repoussé par d'autres; je suis susceptible d'une foule de mouvements parfaitement discernables de la sensation, et qui peuvent tous se ramener en général à l'amour et à son contraire; j'ai donc un amour par le moyen duquel je m'unis avec l'amour universel qui relie les êtres composant cette nature, et plus particulièrement avec mes semblables;

Par la *connaissance;* car j'ai un esprit, qui me fait concevoir cette harmonie universelle que mon cœur aime, me fait pénétrer dans les secrets de cette nature que mes organes perçoivent, et me fait distinguer entre eux, comparer, analyser tous les êtres particuliers répandus dans cette nature infinie.

Que j'examine cet homme qui est là, devant moi. Les organes, le corps qui me constituent Humanité par la forme extérieure, et qui sont pour ainsi dire les portes de ma *sensation*, ne les a-t-il pas ainsi que moi?

Le *sentiment*, cet amour se manifestant en moi par des passions diverses, ne le retrouvé-je pas en lui? n'est-il pas, ainsi que moi, doué de la faculté d'aimer ou de haïr, selon que les sensations produites sur lui par le monde externe lui sont agréables ou désagréables?

Cette *connaissance*, dont je me sers pour le juger, l'apprécier, le comparer à moi ou à d'autres êtres, ne la possède-t-il pas aussi, lui? Ne lui est-il pas donné, ainsi qu'à moi, de juger, comparer, analyser toutes choses? Les jugements qu'il portera différeront sans doute de mes jugements; mais ce n'en seront pas moins des jugements. Donc, il est, comme moi, connaissance, bien que sa connaissance diffère, en apparence, de la mienne.

Comme je viens de le démontrer, tout homme est donc identiquement lié à tout homme par le fond sensation-sentiment-connaissance; ce qui constitue en lui le type Humanité, qui ne se manifeste que sous ces trois aspects.

Si cela est vrai, une conséquence en découle tout d'abord. C'est que deux termes jusqu'ici divisés, séparés l'un de l'autre, comme étant essentiellement différents de leur nature, se trouvent réunis, et s'impliquent mutuellement : ces deux termes sont le *droit* et le *devoir*.

Prouvons.

Vous êtes sensation, et, partant, vous avez droit à développer à l'infini cette faculté qui est en vous. Mais un homme se présente à vos yeux. Comme vous, cet homme est sensation, et, partant, a les mêmes droits que vous au développement de cette sensation. Or en quoi consiste le devoir, sinon à rendre à notre semblable ce qui lui appartient? Et que lui appartient-il? Ce qui vous appartient également : le droit imprescriptible de développer librement la sensation, partie constituante de notre être. Donc tout le devoir consiste ici à respecter dans nos semblables le droit légitime que nous sentons avoir tous.

Ce que nous venons de dire pour la sensation, il nous sera facile de le dire pour le sentiment et la connaissance.

Vous percevez des corps dans la nature; ces corps se meuvent en tous sens, croissent, et gravitent. Usant de la connaissance qui est en vous, vous pénétrez dans une certaine mesure, selon le degré de votre intelligence, dans la loi, l'intelligence universelle qui fait croître, graviter et mouvoir ces corps que vos organes (sensation) perçoivent. Vous vous sentez porté, par votre nature intellectuelle, à comparer, décomposer, analyser ces corps. Et vous en avez le droit, doué que vous êtes, de la faculté de le faire. Mais cet homme, que tout à l'heure je vous opposais lorsqu'il s'agissait de la sensation, n'est-il pas, lui aussi, doué de cette puissante faculté, la connaissance? Donc, il a, ainsi que vous, le droit de développer cette faculté. Votre devoir, qui consiste à protéger ce droit, devient, pour la connaissance, ainsi que pour la sensation, extrêmement simplifié.

Mais ce n'est point tout pour vous que cette perception des corps et cette pénétration de la loi qui les régit (sensation et connaissance). L'action de cette loi sur ces corps produit toujours en vous un troisième terme, qui est le *sentiment* d'attraction ou de répulsion que vous éprouvez pour ces corps, ou pour les phénomènes qui s'accomplissent en eux et par eux. Et ce sentiment, vous l'éprouvez parce qu'il est en vous, au même titre que les deux autres termes de votre Trinité psychologique; ce qui fait que vous avez le droit de le développer à l'infini. Mais ce semblable que nous vous avons opposé lorsqu'il s'est agi de la sensation et de la connaissance, n'a-t-il pas, lui aussi, cette faculté d'aimer ou de haïr les corps ou les phénomènes que ses organes perçoivent et que son intelligence connaît? Et s'il a cette faculté, ce sentiment (et il l'a parce qu'il est votre semblable), n'a-t-il pas les mêmes droits que vous au développement de cette troisième face de son être? Donc encore ici, nous pouvons affirmer que votre devoir consiste à protéger dans votre semblable le droit que vous sentez en vous.

Nous pouvons conclure de ce que nous venons de dire que ces deux choses appelées jusqu'ici *droit* et *devoir* se trouvent désormais réunies en une seule.

Le droit de mon semblable est mon droit. Je proclame le sien en exerçant le mien. En proclamant son droit, j'accomplis mon devoir, qui n'est réellement que le respect du droit d'autrui. Et de même, en accomplissant mon devoir, je proclame le devoir d'autrui. Donc droits et devoirs ne sont plus désormais qu'une seule et même chose pour tous les hommes, *les égaux, les semblables;* car tous sont l'Humanité. Et tous sont l'Humanité parce qu'ils renferment tous, en eux, à l'état de germe, le type Humanité, bien qu'ils n'en soient chacun que la manifestation particulière et actuelle.

Ce serait donc à tort que nous nous laisserions éblouir par les différences de formes qui apparaissent dans les hommes, et que nous en tirerions cette fausse et absurde conséquence, l'inégalité des droits et des devoirs.

Mon semblable peut fort bien être un grand savant, un grand artiste, un grand industriel : il sera toujours l'Humanité dans une manifestation particulière; il ne sera jamais plus, toutes les sciences, tous les arts, toutes les industries étant contenus dans le type Humanité. Et comme j'ai en moi le type Humanité dans toute sa grandeur, à l'état de germe, je suis son égal quant au fond; la forme seule est variée, ce qui peut-être n'est entre nous qu'une question de temps.

Ceci étant admis, plus d'inégalité possible entre les individus de l'espèce Humanité. Quels que soient leurs goûts, capacités, aptitudes, ou prédispositions, jamais les choses ne donneront lieu à la caste, au privilège. Il y aura seulement différence de fonction pour les individus dans le grand tout Humanité.

Si nous saisissons bien tout ce qui précède, si nous sommes bien convaincus de l'identité radicale des hommes entre eux, identité qui nous paraît évidente, nous pourrons marcher d'un pas ferme à la conquête de l'égalité, notre but, le but de toute l'Humanité.

ADOLPHE BERTEAULT.



HISTOIRE.

—

HISTOIRE DE LA CLASSE OUVRIÈRE,

PAR ROBERT (du Var) *.

Jusqu'ici notre ami M. Robert (du Var) s'était livré à des travaux de métaphysique pure. Dans une revue mensuelle, *la Démocratie*, et dans un autre ouvrage, les *Eléments de philosophie sociale*, il avait cherché à répandre la doctrine du livre *De l'Humanité*, et à la rendre populaire. Aujourd'hui, M. Robert (du Var) est historien, il écrit l'histoire des travailleurs, et il nous apprend lui-même les motifs qui l'ont engagé dans cette voie :

« La diffusion toujours croissante des lumières, dit-il, en éveillant » le sentiment de la justice dans les âmes les plus desséchées, fait » comprendre de jour en jour tout ce qu'a de pénible, de dou» loureux, la situation des classes laborieuses. Dieu merci ! on » n'ose plus s'étonner que ceux qui produisent tant et qui consom» ment si peu, revendiquent, par tous les moyens possibles, l'amé» lioration de leur destinée. Ce sentiment universel est, pour tout » homme qui pense, une véritable prophétie. Il est le garant so» lennel du prochain affranchissement des travailleurs. En pré» sence d'un pareil fait, l'histoire des classes ouvrières sort » nécessairement des entrailles de notre époque. Le moment est » venu d'embrasser d'un coup d'œil la longue série de souffrances » et d'efforts sublimes que cette classe a traversés pour toucher en» fin au terme de son émancipation. Cette histoire, nous avons » essayé de l'écrire. »

L'œuvre entreprise par M. Robert (du Var) est importante, elle se lie à l'histoire même de l'Humanité; mais nous sommes heureux de voir cette œuvre abordée par un esprit philosophique. Point d'histoire lumineuse, selon nous, sans une métaphysique, sans une psychologie. Certes, il peut être utile de raconter les faits dans tous leurs détails, en cherchant les aperçus ingénieux, les distinctions subtiles, ou en s'inquiétant surtout de pénétrer les arcanes de la diplomatie. Mais ce qui vaut mieux encore, c'est écrire philosophiquement l'histoire, trouver la cause génératrice des faits dans la loi de développement de l'Humanité, et la clef de cette même loi dans une connaissance approfondie de l'homme.

Que vous vous occupiez d'histoire générale, ou que vous racontiez la vie d'un peuple ou d'une classe d'hommes en particulier, la lumière philosophique vous est nécessaire pour éclairer les origines, qui sans cela vous paraîtront toujours obscures.

C'est ce que devait comprendre M. Robert (du Var). Aussi n'entre-t-il pas dans la narration dès le début de son livre.

L'histoire complète de la classe ouvrière comprend l'histoire même de l'esclavage; les ouvriers de l'antiquité, ce sont des esclaves. Un problème se pose donc tout d'abord en face de l'historien : Qu'elle est l'origine de l'esclavage ? A quelle époque se montre-t-il dans la vie de l'Humanité?

Si vous définissez l'esclavage l'appropriation de l'homme par l'homme, vous ne verrez d'esclaves dans le passé que chez les Grecs et chez les Romains, ou chez les peuples qui les entourent et avec lesquels ils sont en rapport. Vous aurez dès lors quelque raison de vous écrier : L'esclavage n'a point existé de tout temps; il est postérieur à la formation des sociétés.

Mais n'ayez aucune idée préconçue, et ne vous arrêtez pas aux Grecs ou aux Romains. Remontez plus haut, jusqu'à l'Egypte, jusqu'à l'Inde, la Chine, la Perse, la Chaldée. Ce qui se manifeste dans l'ordre social des peuples orientaux, c'est la caste de famille. Partout vous avez, sous différents noms, des Brahmes, des Chatrias, des Soudras, et des Parias, comme dans l'Inde, ou des prêtres, des guerriers et des laboureurs, comme en Egypte. Or l'une de ces castes est dite inférieure aux autres; l'une de ces castes est chargée de tout le travail matériel; l'une de ces castes est réduite à la condition de bêtes de somme; c'est elle seule qui cultive la terre, et prépare la nourriture aux guerriers nobles et courageux, aux prêtres délicats et savants.

Sans doute, vous n'avez point ici des hommes entrant dans le domaine d'autres hommes. La propriété particulière n'a même pas encore d'existence réelle; mais pouvez-vous cependant vous refuser à voir, là où se rencontre le régime des castes de famille, l'esclavage sous une de ses formes, et sous sa forme primitive? pourriez-vous prétendre qu'un paria doive être compté au nombre des hommes libres?

* Se trouve à Paris, chez M. Emile Vernet, éditeur, passage Brady, escalier N. — 80 livraisons à 25 centimes la livraison. Le premier volume est en vente.

Après les castes de famille, viennent les castes de cité, après l'Inde et l'Egypte, la Grèce et Rome, et alors nous trouvons pour la première fois des hommes possédés à titre de propriété individuelle. Ne croyons pas cependant que chez les Grecs mêmes l'esclavage des castes de famille n'ait point persisté long-temps. Dans le principe, la Grèce présente l'image de l'Inde. Les lois de l'Inde et de l'Egypte sont transportées par des émigrations chez les peuples grossiers qui habitent la Grèce, et ceux-ci, réduits en servitude, forment des castes inférieures. Que sont les Ilotes? Tout un peuple asservi aux Spartiates. Les Spartiates ne possédaient point d'Ilotes d'une façon domestique et privée.

Mais la constitution de tous les peuples de la Grèce en états indépendants et rivaux, les guerres d'ambition qu'ils se firent, cette opinion répandue, qu'on avait le droit de tuer son ennemi, même après l'avoir fait prisonnier, devaient enfanter une seconde forme de l'esclavage, c'est-à-dire la domination particulière d'un homme sur un autre homme. En effet, disent les législateurs anciens, en faisant de son ennemi prisonnier un esclave, on ne fait que suspendre le droit qu'on a de le mettre à mort, ou tout au plus que transformer présentement ce droit à l'avantage du vaincu.

La source donc de ce genre d'esclavage, c'est la guerre. Une autre source non moins féconde, c'est la naissance; car, de même que le part de l'animal appartient au propriétaire, de même la progéniture de l'esclave est à son maître. Une troisième source enfin, c'est la perte du droit de cité, en punition de certains crimes. Mais quelle que fût la cause de son asservissement, un esclave n'en était pas moins un être abject, plus près de l'animal que de l'homme. Les Grecs avaient, à cet égard, l'opinion d'Homère : « Quand un homme est esclave, Jupiter lui enlève la moitié de son âme. »

Prenez leurs philosophes, prenez Aristote et Platon. Aristote, lui, fait cet étrange raisonnement : « Un homme est esclave, dit-il, » parce qu'il ressemble à la brute ; il faut bien qu'il soit brute, ce» lui qui peut être esclave. » Aristote est l'homme du fait égoïste; en fait, l'esclavage lui paraît une chose fort avantageuse, donc il est légitime.

Platon, aussi, est conduit à admettre l'esclavage comme naturel. Platon se trompe, mais il se trompe en poursuivant l'idéal d'une république. Ce qui manquait à Platon, c'est la connaissance de cette vérité exprimée dans la Bible : « Dieu a créé tout homme à son image, » car alors il eût senti que les hommes sont semblables. Pour Platon, les hommes sont frères, et toutefois, pour lui, les uns sont toute intelligence, d'autres tout sentiment, d'autres enfin toute sensation, et ces derniers sont les infimes et les misérables, ils sont condamnés à la subjection dès le ventre de leur mère. Platon répète l'Inde et l'Egypte dans sa République, il crée la famille caste; en vain ensuite fait-il un effort immense pour sortir de la division, pour reformer l'unité par la communauté des biens et des femmes, il tombe dans un mal plus grand sans éviter le premier.

Mais si nous comparons la Grèce à Rome, nous serons tout-à-coup frappés de cette différence. Les Romains, chez lesquels on trouve exclusivement l'esclave avec le caractère de propriété, n'avaient point l'idée qu'il fût un être essentiellement vil. Selon eux, l'esclavage était une institution du droit des gens, une suite nécessaire de la guerre et de la conquête, non une institution du droit naturel. Ils considéraient donc généralement les esclaves comme des personnes; les lois leur reconnaissaient certaines capacités, celle d'être institués héritiers, celle d'obliger leurs maîtres envers autrui, celle de s'obliger eux-mêmes naturellement.

La différence entre Rome et la Grèce se montre aussi pour ce qui est de l'affranchissement des esclaves. Tandis que l'esclave devenu libre chez les Grecs demeurait étranger à la cité, l'esclave Romain ne peut cesser de l'être sans devenir citoyen. Rome, c'est le type par excellence des castes de patrie. Elle offre bien la trace des castes de famille, on y distingue des plébéiens, des chevaliers et des patriciens, on y retrouve la *gens* et le clan; mais tous ces ordres divers sont complètement soumis à l'état. Si la famille Romaine est fondée sur le pouvoir absolu du père, qui voit tous les siens pliant sous son despotisme, qu'est-ce à dire? que le père en tant que citoyen, dominé par la cité, représente du même coup la cité dans sa famille. La famille est le miroir de la cité.

Jamais donc état ne fut établi plus fortement en vue de lui-même, et en vue de lui seul, que la république romaine. Aussi tout affranchissement d'esclave s'y faisait-il dans l'intérêt de l'état, et aucun n'avait lieu sans son concours. On ne comptait en effet que trois modes solennels d'affranchissements : 1° l'inscription du nom de l'esclave sur les tables du cens qui se dressaient tous les cinq ans; 2° la *manumission* devant le magistrat; 3° la liberté accordée par testament et devant l'assemblée des comices, seule manière alors de tester. Par toutes autres voies, l'esclave n'acquérait point de liberté parfaite, et n'était pas citoyen.

Il faut reconnaître toutefois que, relativement à son maître, l'esclave, aussi bien à Rome qu'en Grèce, faisait tout simplement partie

des objets sur lesquels des droits sont établis. Sous ce rapport, nous sommes donc tout-à-fait de l'avis de M. Robert (du Var), quand il dit avec un ancien jurisconsulte : « L'esclave était une chose mobilière, transmisible, vénale, une propriété en un mot que l'on gérait comme toute autre propriété. »

Les esclaves faisaient partie du bétail, et rien ne caractérise mieux leur condition que la manière dont le commerce s'en faisait:

« A la suite des armées, raconte M. Robert, s'abattaient des nuées de marchands d'esclaves. Spéculateurs de champs de bataille, ils ne reculaient devant aucune expédition, quelque lointaine et pénible qu'elle fût; ils suivaient Alexandre jusque dans l'Inde, César jusqu'au fond de la Belgique. Il n'y avait pas de ville, si peu importante qu'elle fût, qui ne renfermât son marché à esclaves. C'est là que les marchands et les acheteurs luttaient chaque jour de ruses et de tromperies. Souvent la dispute et l'injure, en éclatant de part et d'autre, ne s'apaisaient qu'à la voix des magistrats chargés de la police des marchés. L'étalage des esclaves aux marchés devait se faire de telle manière que les acheteurs pussent reconnaître tout de suite le genre et la qualité des marchandises exposées en vente. Pour cela, et, suivant l'ancien usage, on attachait au cou des esclaves des écriteaux indiquant leurs bonnes et mauvaises qualités; plus tard, des crieurs publics furent chargés de cette mission. Les marchands mettaient les esclaves tout nus dans une boîte appelée *catesta*. Ils frottaient de craie les pieds de ceux qui venaient d'outre mer; ils coiffaient du bonnet de laine appelé *pileus* ceux qu'ils vendaient sans garantie. Les esclaves qu'on livrait comme prisonniers de guerre étaient désignés par une couronne sur la tête; ceux enfin qui étaient d'une mince valeur étaient placés sur une pierre pour être vendus au plus offrant. Le prix des esclaves était aussi varié que leur âge, leur force, leurs talents. Un enfant de dix ans valait vingt sous d'or; l'esclave qui professait quelque art utile valait trente sous d'or. Mais ceux dont le prix était le plus élevé, c'étaient les médecins et les eunuques : les premiers se vendaient soixante sous d'or; les seconds, surtout lorsqu'ils étaient instruits de quelque art, ne valaient pas moins que soixante-dix sous d'or. Tous ces divers prix étaient fixés par une loi spéciale, à laquelle les marchands étaient tenus de se conformer. Il ne faut pas croire que les marchés se fissent sans précaution; sous ce rapport, l'acheteur était scrupuleux jusqu'au dernier point. De même que dans nos marchés les acheteurs de chevaux ou de tout autre animal s'assurent, par tous les moyens possibles, que l'animal est sain, qu'il n'est pas affecté de quelque vice secret, de même les acheteurs d'esclaves ne concluaient aucun marché, sans avoir, au préalable, examiné, touché en tout point ces marchandises vivantes. On interrogeait, on faisait parler le médecin; on parcourait des mains les membres, l'estomac de l'ouvrier, de l'agriculteur; et souvent, posant de lourds fardeaux sur leurs épaules, on les faisait marcher, pirouetter, courir devant soi, pour mieux s'assurer de leurs forces corporelles. Lorsque l'acheteur, malgré les précautions dont nous venons de parler, soupçonnait dans un esclave une maladie cachée, telle que l'épilepsie, par exemple, le marchand était obligé de faire sur l'esclave l'épreuve de la pierre appelée *Gayates*. Cette pierre tirait son nom de Gaya, ville de Lycie, et du fleuve qui traversait cette ville. L'odeur de cette pierre brûlée, qui n'était autre chose que de l'ambre noir, faisait tomber ceux qui en étaient frappés dans un accès d'épilepsie. (Pline. *Hist. nat.*, livre XXXVI, chap. 34). Que si, enfin, l'acheteur, même après le marché, venait à découvrir dans l'esclave quelque vice ou quelque infirmité assez grave pour empêcher le service de cet esclave, il y avait lieu à rédhibition. Mais comme il existait une foule de vices qui, sans empêcher l'usage d'un esclave, s'opposaient néanmoins à la célérité du service, il en résultait de fréquents procès entre les marchands d'esclaves et les acheteurs. C'est qu'en effet les jurisconsultes eux-mêmes étaient loin de s'accorder sur les conditions qui devaient frapper une vente de nullité. Ainsi, on disputait beaucoup sur la question de savoir si la gravelle, ou une dartre vive qui causait habituellement la démangeaison, étaient au nombre des vices rédhibitoires; si l'on devait regarder comme valétudinaires les eunuques, ceux dont on avait coupé la langue, les muets et les bègues, les boiteux, les bossus et ceux qui se tenaient courbés, ceux qui étaient infectés de la gale ou d'autres maladies de peau, ceux qui avaient un goître, ceux dont les marchands avaient dissimulé la mauvaise haleine, les myopes, les borgnes, les nyctalopes, les cagneux, les brèche-dents, les gauchers, ceux à qui il manquait un doigt ou à qui la nature avait augmenté le nombre des doigts, etc., etc. »

Quant au droit des maîtres sur leurs esclaves, il était véritablement sans limites :

« Le droit sans limites, dit encore M. Robert (du Var), que la loi donnait aux maîtres sur leurs esclaves, les maîtres en usaient à la moindre faute. Tout leur était occasion pour les maintenir dans l'abaissement et la nullité morale. Pour un vase de cristal brisé, Pollion en fureur fait jeter un esclave dans un vivier pour engraisser les murènes destinées à sa table somptueuse; pour une caille mangée, Auguste fait crucifier au mât de son navire un esclave nommé Eros; en Sicile, pour avoir percé un sanglier avec un épieu, arme interdite à la servitude, un esclave périt dans les plus grands supplices. Les maîtres allaient plus loin encore; ne parlant à leurs esclaves que par monosyllabes, ils voulaient être compris, obéis au premier regard, au moindre signe. Une distraction, un retard involontaire dans le service, valait à l'esclave cent coups de fouet. Devant le maître, l'esclave ne pouvait ni tousser, ni éternuer; il devait être immobile et incliné. Ce mutisme prescrit aux esclaves donna lieu, un jour, à un fait qui, quoique plaisant, marque bien la folie des maîtres à ce sujet, autant que l'intelligence des esclaves. Laissons parler Plutarque : « Publius Piso, l'orateur, voulant pourvoir à ce que ses gens ne lui rompissent pas la tête de leur babil, commanda à ses serviteurs qu'ils lui répondissent seulement à ce qu'il leur demanderait, et non autre chose. Quelque jour, voulant festoyer l'empereur Claudius, commanda qu'on allât le convier, et fit apprêter un magnifique festin, comme est à penser. Quand l'heure du souper fut venue, et les autres conviés tous arrivés, il ne restait plus que l'empereur. Il renvoya plusieurs fois celui de ses serviteurs qui avait accoutumé de le convier, pour savoir s'il ne voulait pas venir; mais quand il fut si tard qu'il n'y eut plus d'apparence qu'il dût venir : Comment! dit Piso à ce serviteur, ne l'as-tu pas été semonder? — Oui, répondit-il. — Pourquoi n'est-il pas venu? — Pour ce qu'il m'a dit qu'il ne viendrait pas. — Et pourquoi donc ne me l'as-tu pas dit incontinent? — Pour ce, répond le serviteur, que tu ne me l'as pas demandé. » (Trad. d'Amyot.)

Des trois modes de manifestation de l'homme, la patrie, la famille, la propriété, l'esclave n'en conservait aucun. Il n'avait plus ou n'avait jamais eu de patrie. Il ne pouvait avoir de famille, car les esclaves ne formaient entre eux que des unions passagères appelées *contubernia*, et qui ne produisaient aucune parenté ou alliance. L'union d'une femme libre avec un esclave était regardée comme infame, et même, au temps de Constantin, la loi punissait de mort la femme et l'esclave; ce dernier était brûlé vif. Dans une première loi, il avait été décrété que la femme deviendrait l'esclave du maître du mari; mais la mort paraissant préférable à la perte de la liberté, on adoucit la peine au moyen de la seconde loi. Enfin l'esclave ne pouvait avoir de propriété. Il pouvait acquérir des biens, mais il acquérait pour son maître. Il put même avoir un pécule, une propriété distincte, mais ce pécule ne fut nullement pour lui un pas vers la liberté. Au moyen-âge, au contraire, nous aurons occasion de l'établir, l'acquisition de biens est toujours une cause de cessation de servitude, et c'est ce qui devait être sous l'empire des castes de propriété. La propriété alors devient à la fois le fondement et la limite de tout droit, comme aussi, dans bien des cas, le signe négatif de tout devoir.

En résumé, avec les castes de race, tout se fait en considération d'une race d'hommes et par le moyen d'une autre race d'hommes subalternisée; avec les castes de patrie tout se fait en considération d'un homme citoyen, et par le moyen d'un autre homme esclave; avec les castes de propriété, tout se fait en considération de la propriété, et indirectement pour l'homme; et trois modes d'esclavage correspondent à ces trois sortes de castes. Nous avons vu les deux premiers modes; le troisième se présentera avec cette physionomie, non d'un homme asservi immédiatement à un autre homme, mais d'un homme asservi à la terre, attaché à la glèbe, comme on dit, ou à des instruments de travail, serf ou prolétaire.

LUC DESAGES.

(*La suite à un prochain numéro.*)



ART.

PRÉFACE
D'UN
ROMAN INÉDIT.

FRAGMENTS.

A la sueur de ton visaige
Tu gaigneras ta pauvre vie;
Après long travail et usaige,
Voici la Mort qui te convie.

Ce quatrain en vieux français, placé au-dessous d'une composition d'Holbein, est d'une tristesse profonde dans sa naïveté. La gravure représente un laboureur conduisant sa charrue au milieu d'un champ. Une vaste campagne s'étend au loin, parsemée de pauvres cabanes. Le soleil se couche derrière la colline. C'est la fin d'une rude journée de travail. Le paysan est vieux, trapu, couvert de haillons. L'attelage de quatre chevaux qu'il pousse en avant est maigre, exténué; le soc s'enfonce dans une terre raboteuse et rebelle. Un seul être est allègre et ingambe dans cette scène de *sueur et usaige*. C'est un personnage fantastique, un squelette armé d'un fouet, qui court dans le sillon à côté des chevaux effrayés, et les frappe, servant ainsi de valet de charrue au vieux laboureur. C'est la mort, ce spectre qu'Holbein a introduit allégoriquement dans la succession des sujets philosophiques et religieux, à la fois lugubres et bouffons, intitulés *les simulachres de la mort*.

Dans cette collection, ou plutôt dans cette vaste composition, où la mort, jouant son rôle à toutes les pages, est le lien et la pensée dominante, Holbein a fait comparaître les souverains, les pontifes, les amants, les joueurs, les ivrognes, les nonnes, les courtisanes, les brigands, les pauvres, les guerriers, les moines, les juifs, les voyageurs, tout le monde de son temps et du nôtre; et partout le spectre de la mort rit, menace, et triomphe. Dans un seul tableau, ellle est absente. C'est dans celui où le pauvre Lazare, couché sur son fumier à la porte du riche, déclare qu'il ne la craint pas, sans doute parce qu'il n'a rien à perdre, et que sa vie est une mort anticipée.

Cette pensée stoïcienne du Christianisme demi-payen de la renaissance est-elle bien consolante, et les âmes religieuses y trouvent-elles leur compte? L'ambitieux, le fourbe, le tyran, le débauché, tous ces pécheurs superbes qui abusent de la vie, et que la mort tient par les cheveux, vont être punis sans doute; mais l'aveugle, le mendiant, le fou, le pauvre paysan, sont-ils dédommagés de leur longue misère par la seule réflexion que la mort n'est pas un mal pour eux! Non! une tristesse implacable, une effroyable fatalité pèse sur l'œuvre de l'artiste. C'est comme une amère malédiction lancée sur le sort de l'Humanité.

C'est bien là la satire douloureuse, la peinture vraie de la société qu'Holbein avait sous les yeux. Crime et malheur, voilà ce qui le frappait. Mais nous, artistes d'un siècle qui cherche son salut autrement, que peindrons-nous? Puiserons-nous, dans la pensée de la mort, la rémunération de l'Humanité présente? L'invoquerons-nous comme le châtiment de l'injustice et le dédommagement de la souffrance?

Non, nous n'avons plus affaire à la mort, mais à la vie. Nous ne croyons plus ni aux peines de l'enfer, ni au paradis acheté par un renoncement forcé. Nous voulons que la vie soit bonne, parce que nous voulons qu'elle soit féconde. Il faut que Lazare quitte son fumier, afin que le pauvre ne se réjouisse plus de la mort du riche. Il faut que tous soient heureux, afin que le bonheur de quelques uns ne soit pas criminel et maudit de Dieu. Il faut que le laboureur, en semant son blé, sache qu'il travaille à l'œuvre de vie, et non qu'il se réjouisse de ce que la mort marche à ses côtés. Il faut enfin que la mort ne soit plus ni le châtiment de la prospérité, ni la consolation de la détresse. Dieu ne l'a destinée ni à punir ni à dédommager de la vie; car il a béni la vie, et la tombe ne doit pas être un refuge où il soit permis d'envoyer ceux qu'on ne veut pas rendre heureux.

Certains artistes de notre temps, jetant un regard sérieux sur ce qui les entoure, s'attachent à peindre la douleur, l'abjection de la misère, le fumier de Lazare. Ceci peut être du domaine de l'art et de la philosophie; mais en peignant la misère si laide, si avilie, parfois si vicieuse et si criminelle, leur but est-il rempli, et l'effet en est-il salutaire, comme ils le voudraient? Nous n'osons pas nous prononcer là-dessus. On peut nous dire qu'en montrant ce gouffre creusé sous le sol fragile de l'opulence, ils effrayent le mauvais riche. Comme, au temps de la danse macabre, on lui montrait la fosse béante et la mort prête à l'enlacer dans ses bras immondes, aujourd'hui on lui montre le bandit crochetant sa porte, et l'assassin guettant son sommeil. Nous confessons que nous ne comprenons pas trop comment on le réconciliera avec l'humanité qu'il méprise, comment on le rendra sensible aux douleurs du pauvre qu'il redoute, en lui montrant ce pauvre sous la forme du forçat évadé et du rodeur de nuit. L'affreuse mort, grinçant des dents et jouant du violon dans les images d'Holbein et de ses devanciers, n'a pas trouvé moyen, sous cet aspect, de convertir les pervers et de consoler les victimes. Est-ce que notre littérature ne procèderait pas un peu en ceci comme les artistes du moyen-âge et de la renaissance?

Les buveurs d'Holbein remplissent leurs coupes avec une sorte de fureur, pour écarter l'idée de la mort, qui, invisible pour eux, leur sert d'échanson. Les mauvais riches d'aujourd'hui demandent des fortifications et des canons, pour écarter l'idée d'une jacquerie, que l'art leur montre travaillant dans l'ombre, en détail, et attendant le moment de fondre sur l'ordre social. L'Eglise du moyen-âge répondait aux terreurs des puissants de la terre par la vente des indulgences; les gouvernements d'aujourd'hui calment l'inquiétude des riches en leur faisant payer beaucoup de gendarmes et de geôliers, de baïonnettes et de prisons.

Albert Durer, Michel-Ange, Holbein, Callot, Goya, ont fait de puissantes satires des maux de leur siècle et de leur pays. Ce sont des œuvres immortelles, des pages historiques d'une valeur incontestable. Nous ne voulons donc pas dénier aux artistes le droit de sonder les plaies de la société et de les mettre à nu sous nos yeux. Mais n'y a-t-il pas autre chose à faire maintenant que de la peinture d'épouvante et de menace? Dans cette littérature de mystères d'iniquité que le talent et l'imagination ont mise à la mode, nous aimons mieux les figures douces et suaves que les scélérats à effet dramatique. Celles-là peuvent entreprendre et amener des conversions: les autres font peur, et la peur ne guérit pas de l'égoïsme, elle l'augmente.

Nous croyons que la mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour, que le roman d'aujourd'hui devrait remplacer la parabole et l'apologue des temps naïfs, et que l'artiste a une tâche plus large et plus poétique que celle de proposer quelques mesures de prudence et de conciliation pour atténuer l'effroi qu'inspirent ses peintures. Son but devrait être de faire aimer les objets de sa sollicitude; et, au besoin, je ne lui ferais pas un reproche de les embellir un peu.

L'art n'est pas une étude de la réalité positive, c'est une recherche de la vérité idéale; et le *Vicaire de Wakefield* est un livre plus utile et plus sain à l'âme que le *Paysan perverti* ou *les Liaisons dangereuses*.

. . . .

. . . .

Je venais de regarder longtemps, et avec une profonde mélancolie, le laboureur d'Holbein, et je me promenais dans la campagne, rêvant à la vie des champs et à la destinée de l'agriculteur.

Sans doute il est lugubre de consumer ses forces et ses jours à fendre le sein de cette terre jalouse qui se fait arracher les trésors de sa fécondité, lorsqu'un morceau du pain le plus noir et le plus grossier est, à la fin de la journée, l'unique récompense et l'unique profit attachés à un si dur labeur. Ces richesses qui couvrent le sol, ces moissons, ces fruits, ces bestiaux orgueilleux qui s'engraissent dans ces longues herbes, sont la propriété de quelques uns, et les instruments de la fatigue et de la servitude du plus grand nombre. L'homme de loisir n'aime, en général, pour eux-mêmes ni les champs, ni les prairies, ni le spectacle de la nature, ni les animaux superbes qui doivent se convertir en pièces d'or pour son usage. L'homme de loisir vient chercher l'air et la santé dans le séjour de la campagne, puis il retourne dépenser dans les grandes villes le fruit du travail de ses vassaux. De son côté, l'homme de travail est trop accablé, trop malheureux, et trop effrayé de l'avenir, pour jouir de la beauté des campagnes et des charmes de la vie rustique. Pour lui aussi les champs dorés, les belles prairies, les animaux superbes représentent des sacs d'écus, qu'il lui faudra remplir chaque année, pour satisfaire le maître et payer le droit de vivre misérablement sur son domaine, sacs maudits dont il n'aura qu'une faible part, insuffisante pour ses besoins!

Et pourtant la nature est éternellement belle, jeune, et féconde. Elle verse la poésie et la beauté à tous les êtres, à toutes les plantes qu'on laisse s'y développer à souhait. Elle possède le secret du bonheur, et nul n'a su le lui ravir! Le plus heureux des hommes serait celui qui, possédant la science de son labeur en travaillant de ses mains, puisant le bien-être et la liberté dans l'exercice de sa force intelligente, aurait le temps de vivre par le cœur et par le cerveau, de comprendre son œuvre, et d'aimer celle de Dieu. L'artiste a des

jouissances de ce genre dans la contemplation qu'il savoure et l'expression qu'il crée des beautés de la nature; mais, en voyant la douleur et l'épuisement des hommes qui peuplent ce paradis de la terre, l'artiste au cœur droit et humain est amèrement troublé au milieu de sa rêverie. Il sent que le bonheur serait là où l'esprit, le cœur et les bras, travaillant de concert sous le regard de la providence, une sainte harmonie existerait entre la munificence de Dieu et les ravissements de l'âme humaine. C'est alors qu'au lieu de la piteuse et affreuse mort, marchant dans son sillon, le fouet à la main, le peintre d'allégories pourrait placer à ses côtés un ange de lumière semant à pleines mains le blé béni sur le sillon fumant.

Et le rêve d'une existence douce, libre, poétique, laborieuse et simple pour l'homme des champs n'est pas si difficile à concevoir qu'on doive le reléguer parmi les chimères. . . . .

. . . .

Mes pensées avaient pris ce cours, tandis que je marchais sur la lisière d'un champ que des paysans étaient en train de préparer pour la semaille prochaine. L'arène était vaste, le paysage était vaste aussi, et encadrait, de grandes lignes de verdure rougie par les atteintes de l'automne, ce large terrain d'un brun vigoureux, où des pluies récentes avaient laissé, dans quelques sillons, des lignes d'eau que le soleil faisait briller comme de minces filets d'argent. La journée était claire et tiède, et la terre, fraîchement ouverte par le tranchant des charrues, exhalait une vapeur légère. Dans le haut du champ, un vieillard, dont le dos large et la figure sévère rappelaient celui d'Holbein, poussait gravement son arreau de forme antique, traîné par deux bœufs tranquilles, à la robe d'un jaune pâle, véritables patriarches de la prairie, hauts de taille, un peu maigres, avec des cornes longues et rabattues; de ces vieux travailleurs qu'une longue habitude à rendus frères, et qui, privés l'un de l'autre, grattent la terre en silence, flairent avec effroi le joug et les chaînes que leur compagnon a portés, refusent la nourriture, et se laissent mourir.

Le vieux laboureur travaillait lentement, sans efforts inutiles. Son docile attelage ne se pressait pas plus que lui. Mais, grâce à la continuité d'un labeur sans distraction et d'une dépense de forces éprouvées et soutenues, son sillon était aussi vite creusé que celui de son fils occupé un peu plus loin.

Mais ce qui attira ensuite mon attention était véritablement un beau spectacle, un noble sujet pour un peintre. Au bout de la plaine labourable, un jeune homme d'une noble apparence conduisait un attelage magnifique, quatre paires de jeunes animaux à la robe sombre mêlée de noir et de reflets de feu, avec ces têtes courtes et frisées qui sentent encore le taureau sauvage, ces gros yeux farouches, ces mouvements brusques, ce travail nerveux et saccadé qui s'irrite du joug et de l'aiguillon, et n'obéit qu'en tremblant de colère à la domination nouvellement imposée.

L'homme qui les gouvernait avait à défricher un coin longtemps abandonné au pâturage, et rempli des souches séculaires de l'épine blanche et du prunier sauvage: travail d'athlète auquel suffisaient à peine son énergie, sa jeunesse, et ses huit animaux quasi indomptés.

Un bel enfant de six à sept ans, les épaules couvertes d'une peau d'agneau, qui le faisait ressembler au petit Saint-Jean-Baptiste des peintres Italiens, marchait dans le sillon parallèle à la charrue, et piquait le flanc des bœufs avec une gaule légère, armée d'un aiguillon peu acéré. Les fiers animaux frémissaient sous la petite main de l'enfant, et faisaient grincer les jougs et les courroies liées à leurs fronts, en imprimant au timon de violentes secousses. Lorsqu'une racine arrêtait le soc, irrités par cette résistance, ils bondissaient, creusaient la terre de leurs larges pieds fourchus, et se seraient jetés de côté, emportant l'arreau à travers champs, si, de la voix et de l'aiguillon, le jeune homme n'eût maintenu les quatre premiers, tandis que l'enfant gouvernait les quatre autres. Il criait et gourmandait, lui aussi, le pauvret, d'une voix qu'il voulait rendre terrible, et qui restait douce comme sa figure angélique.

Tout cela était beau de force ou de grâce, le paysage, l'homme, l'enfant, les taureaux sous le joug; et, malgré cette lutte puissante où la brute vaincue arrivait à vaincre aussi la terre, il y avait chez l'homme une expression de douceur et de calme profond. Quand l'obstacle était surmonté, et que l'attelage reprenait sa marche égale et ferme, le laboureur, dont la feinte violence n'était qu'un exercice de vigueur et une dépense d'activité, reprenait tout-à-coup la sincérité d'une âme simple, et jetait un regard de contentement paternel sur son enfant, qui se retournait pour lui sourire. Puis la voix mâle de ce jeune père de famille entonnait le chant solennel et mélancolique, que l'antique tradition transmet aux plus habiles laboureurs comme un héritage sacré. Ce chant, auquel de mystérieuses influences ont dû être attachées jadis, est réputé encore aujourd'hui posséder la vertu d'entretenir le courage des bœufs de travail, d'apaiser leurs mécontentements, et de charmer l'ennui de leur longue besogne. C'est un chant doux et puissant qui monte dans les lointains comme une voix de la brise, et qui s'harmonise admirablement avec la nature paisible des plaines.

. . . .

Il se trouvait donc que j'avais sous les yeux un tableau qui contrastait avec celui d'Holbein, quoique ce fût une scène pareille. Au lieu d'un triste vieillard, un homme jeune et dispos; au lieu d'un attelage de chevaux efflanqués et harassés, un double quadrige de bœufs ardents et robustes; au lieu de la mort, un bel enfant; au lieu d'une image de désespoir et d'une idée de destruction, un spectacle d'énergie et une pensée de bonheur.

C'est alors qu'au lieu des vers français qui m'avaient si fort attristé :

A la sueur de ton visaige
Tu gaigneras ta pauvre vie!

une autre sentence profondément triste aussi, mais plus douce et plus aimante, me revint à l'esprit; et je m'écriai avec Virgile :

«O heureux l'homme des champs s'il connaissait son bonheur!»

Et en voyant ce couple si beau, l'homme et l'enfant, accomplir, dans des conditions si poétiques, et avec tant de grâce unie au courage, un travail plein de grandeur et de solennité, je sentis en moi un mélange de respect et de pitié. « Heureux le laboureur! » Oui sans doute, je le serais à sa place, si mon bras, devenu tout à coup robuste, et ma poitrine puissante, pouvaient ainsi féconder et chanter la nature, sans que mes yeux cessassent de voir et mon cerveau de comprendre l'harmonie des couleurs et des sons, la finesse des tons et la grâce des contours, le sentiment et l'expression des moindres choses, en un mot, la beauté mystérieuse de la création! et surtout sans que mon cœur cessât d'être en relation avec l'influence divine qui a présidé à cette création immortelle et sublime!

Mais hélas! cet homme n'a jamais compris le mystère du beau, et cet enfant ne le comprendra jamais. Ils vivent au milieu du beau, ils le complètent, car ils sont beaux eux-mêmes, et ils ne savent ce que c'est. La poésie émane d'eux, elle est dans leur œuvre, dans leurs moindres attitudes, dans l'air qu'ils respirent, elle est dans tout leur être, excepté dans leur intelligence!

A Dieu ne plaise pourtant que je ne les croie pas supérieurs aux animaux qu'ils dominent, et que je nie cette sorte de révélation extatique qu'ils ont par instants, pour assoupir leurs fatigues et leurs soucis! Je vois sur leurs nobles fronts qu'ils sont nés *rois de la terre*, bien mieux que ceux qui la possèdent pour l'avoir achetée. Et la preuve qu'ils en ont le profond instinct, c'est qu'ils aiment les attributs et les instruments de leur travail, c'est que le paysan de pure race meurt de nostalgie sous le harnais du soldat, loin du champ qui l'a vu naître. Mais il manque à cet homme la connaissance de son sentiment; et ceux qui l'ont condamné à la servitude, dès le ventre de sa mère, ne pouvant lui ôter la rêverie, lui ont ôté la réflexion!

Eh bien! tel qu'il est, incomplet et destiné à vivre dans une continuelle enfance, il est encore plus beau que celui chez qui la science a étouffé le sentiment. Ne vous élevez pas au-dessus de lui, vous autres qui vous croyez investis du droit légitime et imprescriptible de lui commander et de l'exploiter; car cette erreur effroyable où vous êtes prouve que votre esprit a tué votre cœur, et que vous êtes les plus incomplets et les plus aveugles des hommes. J'aime mieux cette simplicité de son âme que les fausses lumières de la vôtre; et j'aurais plus de plaisir à en faire ressortir les côtés doux et touchants, que vous n'avez de mérite à peindre l'abjection où les rigueurs et les mépris de vos préceptes sociaux l'ont trop souvent réduit.

. . . .

GEORGE SAND.

CHRONIQUE.

LES FRÈRES BANDIERA *.

Attilius et Emile Bandiera étaient nés à Venise. Fils du baron Bandiera, contre-amiral des forces navales autrichiennes, ils avaient pris du service dans la flotte. L'uniforme étranger pesa bien vite à leur noble cœur. Dès le second semestre de 1842, Attilius écrivait

* Joseph Mazzini a publié dernièrement à Londres un Souvenir des frères Bandiera et de leurs compagnons de martyre : *Ricordi dei fratelli Bandiera*

de Smyrne à Giuseppe Mazzini une lettre, signée d'un nom imaginaire, où il lui révélait ses sentiments intimes: « Je suis Italien, » homme de guerre, et non proscrit. Je vais sur trente-trois ans. Je » suis d'un physique quelque peu débile; ardent de cœur, mais d'une » apparence froide. Je crois en Dieu, en une vie future, et dans le » progrès humain. Je m'accoutume dans mes pensées à placer successivement dans cet ordre l'humanité, la patrie, la famille et l'individu. Je maintiens fermement que la justice est la base de tout » droit. D'où j'ai conclu, il y a déjà longtemps, que la cause de » l'Italie n'est qu'une dépendance de la cause de l'Humanité. Fondé » sur cette vérité incontestable, je me console des tristesses et de la » difficulté des temps, en songeant que servir l'une, c'est servir » l'autre... Plus je pense aux conditions de notre patrie, plus je » me persuade que la voie la plus sûre pour émanciper l'Italie de » l'état honteux où elle languit à cette heure consiste dans le ma» nège ténébreux des conspirations. » Ces projets vagues roulaient alors dans la tête des deux frères, qu'unissait le même amour de la liberté.

Ce qui nous paraît ici le plus digne de remarque, c'est l'invasion du sentiment religieux dans les idées politiques. Le libéralisme de la Restauration n'avait point de croyances. Simple esprit critique, il raisonnait du présent, et agissait sans se soucier d'aucune profession de foi. Ses principaux acteurs devaient déployer le même caractère. Les quatre sergents de la Rochelle meurent fièrement et bravement, mais sans lever leur grande âme ni leurs yeux au ciel. Chez leurs frères d'Italie, c'est autre chose. Derrière les opinions nationales des Bandiera, on entrevoit l'infini. La liberté n'est dans leur pensée qu'une des formes de Dieu. Les frères Bandiera nous représentent les saints d'une nouvelle régénération de l'Humanité. De pareils germes d'action ne tardent pas à mûrir, surtout quand ces germes sont fécondés par le cœur. A la fin de 1843, Attilius avait trouvé une forme à son entreprise. « Ma pensée serait, écrivait-il, de me » constituer, sur les lieux, *condottiere* d'une bande politique, de me » cacher dans les montagnes, et de combattre là pour notre cause » jusqu'à la mort. L'importance matérielle d'un tel acte serait, je » le sais, assez faible; mais bien plus forte serait l'importance de » l'effet moral. Je porterais l'inquiétude dans l'âme de notre plus » puissant oppresseur; je donnerais un éloquent exemple à tous ceux » qui, comme moi, se trouvent liés par des serments absurdes et » inadmissibles; et je fortifierais ainsi la confiance des nôtres, in» certains surtout par leur manque de foi dans nos propres moyens » et par l'idée exagérée qu'ils se font des forces ennemies. » Ce projet aventureux n'eut pas de suite, ou du moins cette suite fut différée par les événements.

Les exilés, amis des Bandiera, les exhortaient à se modérer et à attendre. Cependant leur cœur impétueux se révoltait. — Attendre quoi? s'écriaient-ils. — Attendez le printemps, répondaient les autres. — Nous prenez-vous donc pour des végétaux? demandaient à leur tour nos impatients jeunes hommes, qui bouillaient d'en venir aux mains. L'Autriche ne leur laissa pas le temps d'exécuter cette fois aucune tentative. Surveillés par les agents de l'autorité, ils reconnurent bientôt que leurs desseins étaient découverts; un traître les avait livrés. Emile et Attilius résolurent d'éviter par la fuite une enquête redoutable. Un bâtiment les éloigna de cette terre natale *dove non e che luca*. On n'emporte pas avec soi le soleil du pays; car la patrie, c'est non seulement la terre sur laquelle on ouvrit les yeux, mais c'est aussi la vieille mère, la femme, et tout ce que l'on aime.

En fuyant à toutes voiles de cette terre chérie et désormais dangereuse, le cœur d'Attilius se retourna, en effet, vers les objets de son affection: « Comment, s'écriait-il, comment soutiendront-elles » cette ruine, ma mère et ma femme, créatures délicates, incapables » sans doute de résister à de grandes douleurs? Ah servir l'huma» nité et la patrie fut et sera toujours mon premier désir, mais je dois » avouer la douleur qu'il m'en coûte... » Hélas! le fatal pressentiment d'Attilius ne lui mentait pas. Au moment où il écrivait ces mots, sa femme était morte.

Emile s'était rendu à Corfou. Dans cette ville l'attendait la plus terrible des épreuves. La mère des Bandiera avait suivi la trace du plus jeune de ses fils. Elle venait lui proposer un accommodement. Le gouvernement autrichien, alarmé de la fermentation que le départ des deux Bandiera avait jetée dans la flotte, craignant la force de l'exemple, et surtout la confiance que la découverte d'un élément national parmi les uniformes ennemis donnerait aux révolutionnaires italiens, cherchait à ramener nos deux fugitifs par des voies de conciliation. Une entrevue pathétique eut donc lieu à Corfou entre la mère, qui voulait ramener son fils à Venise, et le fils qui résistait.

— « J'ai la parole du gouvernement autrichien, disait cette femme » vénérable, que tu ne seras pas poursuivi; on m'a juré que tu serais » réintégré dans ton grade, dans ta noblesse, dans tous tes honneurs » civils et militaires. A cette nouvelle, j'ai cru, j'ai espéré, je suis » partie. Me voici à tes pieds, moi, ta mère, qui te conjure de re» tourner dans ta patrie! »

— « Non, disait le fils, ému par la nature, mais ferme dans sa con» viction, non, le devoir m'ordonne de rester ici. La patrie est dé» sirable, sans doute; mais quand je me mettrai en marche pour la » revoir, ce ne sera point pour y vivre d'une vie ignominieuse, ce sera » pour y mourir! »

— « Que parles-tu de mourir? J'ai ton sauf-conduit entre les » mains. »

— « Mon sauf-conduit en Italie est désormais à la pointe de mon » épée! »

— « Quitte, enfant, ces idées folles qui t'entraînent à ta perte: » n'as-tu point déjà abandonné tes premiers sermens? »

— « On peut abandonner l'étendard d'un oppresseur, celui de la » patrie, jamais! »

A ces mots, la malheureuse mère éclate en reproches et en sanglots; elle nomme son fils un impie, un enfant dénaturé, un assassin, et ses larmes coulent. Elle conjure son fils de lui arracher le glaive qu'elle a dans le cœur. Celui-ci inébranlable, mais brisé, détournait tristement les yeux. Cette lutte entre la nature et la religion a fourni à Corneille la matière d'un de ses plus beaux dialogues: la foi politique avait trouvé ici un autre Polyeucte.

Durant leur séjour à Corfou, les Bandiera reçurent des amis qui venaient se joindre à eux. Domenico Moro, jeune homme de vingt-deux ans, officier de la flotte autrichienne, ne tarda point à déserter le drapeau étranger pour suivre la fortune de ses deux frères d'armes. C'était une nature angélique, d'une intrépidité de lion et d'une docilité d'enfant amoureux. Ses amis lui appliquaient ce vers du Dante:

Biondo era, e bello, et di gentile aspetto.

Les autres étaient des Italiens de toute l'Italie, hommes de cœur qui n'avaient pu vivre dans l'air de la servitude. Il fut décidé que le point stratégique le plus favorable à l'exécution de leurs projets était l'extrémité de la Péninsule. « C'est là, se disaient-ils, qu'il faut en» tamer la guerre. » L'énergie des populations, les hautes montagnes, les forêts creusées de fondrières, les exemples d'un autre époque, tout semblait, en effet, marquer la Calabre pour être le théâtre de leur entreprise aventureuse. Ils espéraient s'étendre ensuite dans la Sicile et dans les Abruzzes. Quelques amis, exilés comme eux, cherchèrent à les détourner par lettres de cette expédition solitaire; les Bandiera rejetèrent les conseils de la prudence. Leur erreur, si erreur il y eut, fut de croire trouver dans la population de leur pays les idées et les nobles sentiments qu'ils avaient dans le cœur. Ils ne se dissimulaient pas, du reste, les obstacles et les dangers d'une telle défense à main armée; mais la fatalité du dévouement les poussait. « *Addio dunque,* » écrivait le plus jeune des deux frères à Giuseppe Mazzini, « *e se fosse per sempre, per sempre addio!* » Ce fut en effet pour toujours.

Ils partirent. Dans la nuit du 12 au 13 juillet, la mer reçut nos sublimes aventuriers. Ils savaient qu'ils allaient à la mort, et ils allaient. Après quatre jours de traversée, ils débarquèrent à l'embouchure du fleuve Neto, et ils pénétrèrent dans les forêts. Leur intention était de fuir toute rencontre et d'apparaître subitement devant les murs de Cosenze. Ils auraient alors commencé la lutte en cherchant à délivrer les prisonniers politiques, qui étaient nombreux dans la ville. Mais, comme on s'y attend, le gouvernement autrichien avait eu vent de leur descente. Les frères Bandiera, durant leur séjour à Corfou, avaient été épiés, surveillés, et trahis. Après trois jours de marche à travers les bois et les fondrières, ils ne tardèrent point à se voir enveloppés par des forces militaires si imposantes, que le combat devenait inutile. Ils combattirent pourtant; la lutte fut inégale, mais terrible. Les malheureux insurgés succombèrent au nombre; blessés et enchaînés, ils furent traînés à Cosenze pour être jugés. C'est assez dire le sort qui les attendait. On espérait que l'archiduc Frédéric, frère de la reine de Naples, condisciple et camarade de guerre d'Emile Bandiera, s'emploierait à obtenir la grâce des malheureux prisonniers. Espoir vain! la politique autrichienne est fille de ce génie infernal que la *Bible* figure en opposition contre Dieu, et qui dit toujours non!

Le jour fatal arriva; nous ne changerons rien au récit d'un témoin oculaire. Le 25 juillet, à cinq heures du matin, Attilio et Emilio Bandiera, Nicola Ricciotti, Domenico Moro, Anacarsi Nardi, Giovanni Venerucci, Giacomo Rocca, Domenico Lupatelli, et Francesco Berti, ancien soldat blanchi dans les batailles de Napoléon, furent éveillés pour le grand sommeil. Ils dormaient! Avertis par le geôlier, il s'habillèrent avec soin, et autant que possible avec élé-

e dei loro compagni di martirio in Cozenza. Alphonse Esquiros a réuni les principaux traits du récit de Mazzini dans un article consacré à la fois à ces derniers conspirateurs de l'Italie et aux sergents de la Rochelle. Il nous a été doux et triste de lire ces belles pages pleines d'âme. Nous empruntons à l'*Almanack populaire* ce qui, dans ce morceau, concerne les frères Bandiera et leurs compagnons.

gance, comme s'ils se fussent préparés à une solennité religieuse. Un prêtre vint pour les confesser; ils refusèrent doucement son ministère : « Ayant, dirent-ils, pratiqué la loi de l'Evangile, et » ayant cherché à la propager au prix de notre sang parmi les enfants » du Christ, nous espérons être recommandés à Dieu plutôt par nos » propres mérites que par vos paroles. Prêtre du Rédempteur, nous » vous exhortons à réserver cette parole évangélique pour prêcher à » nos frères opprimés en Jésus-Christ la religion de la liberté et de » l'égalité. » Cela dit, ils se mirent en marche avec un visage serein, et discoururent entre eux jusqu'au lieu de l'exécution. Attilio était d'une taille élevée; il avait le front chauve, le visage sérieux, les manières graves. Arrivés au lieu de l'exécution, les soldats firent halte, et chargèrent leurs armes. Les condamnés leur recommandèrent *d'épargner la tête, faite à l'image de Dieu.* Quelques spectateurs, peu nombreux mais émus, regardaient le dénouement de ce triste drame. Un officier commanda le feu : les Bandiera et leurs compagnons s'écrièrent : « Vive l'Italie ! » et ils tombèrent morts.

NOVEMBRE 1831.

La TRIBUNE LYONNAISE, *revue politique, industrielle et littéraire des travailleurs* (1) a pour devise : VIVRE EN TRAVAILLANT, magnifique devise dont les oisifs peuvent se rire, mais que l'avenir inaugurera dans le monde. Car la loi de l'homme est *le travail et l'échange;* et le jour approche ou le *gain*, le *profit*, ce dernier et ignoble vestige de la ruse et de la conquête, sera considéré du même œil que le *vol*, dont il est au fond le synonyme. La rédaction de la *Tribune Lyonnaise* est souvent digne de la noble devise qu'elle a choisie. Nous lisons dans la dernière livraison une page écrite avec cette conscience de l'âme et cette vue lucide de l'intelligence qui font la solide éloquence. Rien n'est chargé dans cette peinture, tout est vrai et simplement dit; c'est le cri de la raison :

« Il y a quatorze ans que la population ouvrière de notre ville s'insurgeait, et que le drapeau VIVRE EN TRAVAILLANT était arboré... la force armée vaincue évacua la cité.

» Novembre n'est plus qu'un souvenir; mais ce souvenir est immense, et il commencera toujours l'histoire moderne du prolétariat. Longtemps il a pesé sur l'athmosphère sociale; et lorsque force fut restée à la loi, que les choses eurent repris leur cours naturel, la presse appela l'attention du pouvoir et de l'opinion publique sur ce fait extra-légal. De son côté, l'autorité parut vouloir s'enquérir, et la classe ouvrière délégua deux de ses membres auprès du ministre Casimir Périer. Alors on comprenait que ce n'est pas sans motifs graves qu'un peuple entier se soulève, et l'on avouait qu'il était juste de chercher un remède à des maux qui avaient eu un aussi grand retentissement.

» Quatorze ans se sont écoulés.... qu'a-t-on fait?.. Rien. Les ministères se sont succédé, et la même inertie a régné. Il a fallu dix ans pour qu'un ministre vînt dire gravement à la tribune : *Il y a quelque chose à faire;* et depuis cet aveu, qu'a-t-on fait?... toujours Rien.

» Aux plaintes, aux doléances pacifiques des travailleurs, la représentation nationale a répondu, par l'organe de son président M. Sauzet, député de Lyon même, que la chambre n'avait pas à s'occuper de procurer de l'ouvrage aux ouvriers. Une enquête a été demandée par cent trente mille citoyens; l'accès de la tribune a été refusé à cette petition, dont on aurait dû s'occuper toute affaire cessante.

» Des coalitions pacifiques ont eu lieu : c'était une discussion entre maîtres et ouvriers; l'ordre public n'était pas troublé. Qu'a fait l'autorité pour concilier les intérêts divergents?... Elle a mis les soldats à la disposition des maîtres, pour les aider à se passer des ouvriers; ensuite elle a fait arrêter quelques-uns de ces derniers, et les a livrés aux tribunaux. La justice a prononcé : sévère pour les ouvriers intelligents qui avaient soutenu le conflit par la voie de la presse et de la discussion, indulgente pour ceux que leur ignorance ou une brutalité naturelle avaient portés à des voies de fait toujours coupables.

» Maintenant que va-t-on faire pour prévenir le retour de ces fâcheuses collisions? — Va-t-on convoquer maîtres et ouvriers de chaque profession, en nombre égal, pour discuter les bases d'une organisation nouvelle du travail? — Non ; on s'endormira comme par le passé, et on laissera la question sociale s'agiter de toutes parts, creuser les fondements de la société, jusqu'à ce que cette société s'écroule dans un fracas horrible.

» Ainsi l'Église romaine, avertie maintes fois de se réformer, de cesser le scandale qu'elle offrait aux peuples mécontents, fière de ses victoires sur les premiers novateurs, s'endormait au sein de la corruption.... jusqu'à ce que LUTHER parut. Et lorsque ce grand ébranlement eut remué le monde, elle ne pensa pas non plus à se réformer. Elle crut vaincre toujours par la force et par le prestige de sa puissance..... et VOLTAIRE écrivit. Comme un homme que des cauchemars pénibles ont dérangé de son sommeil s'éveille en sursaut, mais bientôt rassuré se rendort, oublieuse du passé, l'Église romaine se laissa surprendre par le cataclysme de 89.

» Aujourd'hui la question sociale a remplacé la question religieuse, et l'on fait tout pour qu'elle suive les mêmes phases. Ne sait-on pas qu'il faudra tôt ou tard que cette question soit vidée au profit des travailleurs? Ne vaudrait-il donc pas mieux profiter du calme présent pour préparer une transition nécessaire!

» Et c'est pourquoi, reportant nos regards sur le passé, nous faisons cet appel au souvenir de Novembre, afin que Novembre ne puisse jamais revenir. »

(1) Prix 6 fr. par an. On s'abonne à Lyon, rue de la Préfecture, numéro 6.

PRESSE.

—

LES ÉCOLES,

REVUE FONDÉE PAR QUATRE-VINGTS ÉTUDIANTS (1).

Depuis longtemps nous attendions le mouvement qui vient de s'opérer dans les écoles. Notre croyance sur l'avenir de l'Humanité est trop vive, trop profonde, pour que nous ayons pu désespérer de la jeunesse. Nous qui l'avons connue de plus près que ses détracteurs, nous savions bien qu'enthousiaste et généreuse, elle devait comprendre une nouvelle vie.

Sans cesse on lui jette à la face son immoralité, sa dépravation, comme si la famille et l'université n'avaient pas travaillé toutes deux à produire ces vices qu'on lui reproche, elles qui l'ont possédée tour à tour. Ont-elles rattaché son existence aux lois fondamentales de toute société ? Loin de la prémunir, ne lui ont-elles pas inoculé, l'une un égoïsme impie, l'autre un matérialisme grossier ?

La famille, murée qu'elle est dans la formule sacrilège « Chacun » chez soi, chacun pour soi, » la famille lui souffle au cœur ses desirs désordonnés de jouissance, ne lui montre à parcourir d'autre vie qu'une vie de sensation, ne fait consister le bonheur que dans la possession des richesses, ne lui révèle d'autre Dieu que l'argent, lui inspire le mépris des classes nécessiteuses, l'initie enfin aux honteuses menées de l'intrigue.

L'université, de son côté, infuse à ses élèves le contraire de l'éducation, elle altère en eux les sources de la vie morale. Elle fausse leurs facultés naturelles, au lieu d'en poursuivre le développement harmonique. Loin de créer l'homme, elle crée un être personnel, c'est-à-dire l'antagoniste de l'homme. Peut-il en être autrement? L'éducation ne saurait avoir d'autre pivot qu'une doctrine religieuse : l'université manque d'une telle doctrine; elle n'en a que le simulacre, de même qu'elle n'a qu'un simulacre de philosophie; l'un implique l'autre de toute nécessité. Au surplus, l'université mentirait à son origine, elle s'abdiquerait elle-même, elle se mettrait en guerre ouverte avec la société officielle dont elle fait partie, si elle professait un enseignement dogmatique et sentimental qui fût à la hauteur des lumières de notre époque sur les destinées de l'Humanité. Sa fonction dans l'œuvre du mal (fonction la plus funeste de toutes!), c'est d'étouffer l'enthousiasme naissant, chose sacrée pourtant, puisque c'est un rayon de Dieu! c'est de réprimer tous les élans généreux ; c'est de refouler tous les bons germes, dès qu'ils commencent à poindre, pour leur substituer des principes d'individualisme et d'irreligion ; c'est, en un mot, de façonner cette jeunesse aux mœurs et aux duretés des accapareurs de la richesse, de crainte qu'un jour elle ne vienne unir sa voix puissante à celle des pauvres, dans la sainte cause de la revendication.

Ainsi, l'université et la famille s'évertuent à briser l'unité de l'être, à pétrifier le cœur des enfants, l'une en ne s'attachant qu'à égarer les opérations de la connaissance, l'autre en développant outre mesure la sensation, et rien que la sensation; toutes deux en annihilant autant que possible le sentiment, cette précieuse fa-

(1) Le journal des *Ecoles* paraît le premier de chaque mois, dans le format de la *Revue indépendante*. Le prix de l'abonnement est de 5 francs pour Paris, 6 francs pour les départements. On s'abonne à Paris, au bureau du journal, rue Saint-Jacques, n° 51.

culté qui doit servir de lien aux deux autres, et sans laquelle celles-ci ne produiraient que des effets monstrueux.

Est-il donc surprenant que la jeunesse bourgeoise, une fois mise hors de page, une fois affranchie du joug immédiat de la famille, se précipite tête baissée dans un tourbillon de plaisirs immondes; qu'elle soit licencieuse, immorale; qu'elle dépense follement, misérablement son énergie; qu'elle vive dans l'ignorance des plaies sociales!

Lui a-t-on donné quelque préservatif contre la contagion du mal? lui a-t-on mis dans l'âme quelque principe salutaire? L'a-t-on initiée à la vie de sentiment? Comment donc pourrait-elle rester pure dans cet autre milieu corrompu où elle retombe, dans cette atmosphère empestée qui l'environne et la pénètre,

C'est la société tout entière qu'il faut incriminer, puisque c'est dans son sein que la jeunesse a puisé ses mauvaises passions; c'est vers la société qu'il faut se tourner; c'est sur elle qu'il faut déverser le blâme; c'est elle qu'il convient de prendre à partie.

Et qu'on ne vienne pas se récrier! Le reproche qu'on adresse le plus généralement à la jeunesse, ce n'est pas d'être déréglée, ce n'est pas d'être insensible aux maux qui rongent le corps social; mais bien de dissiper son patrimoine, au lieu de travailler à le grossir.

C'est là un fait remarquable assurément, un fait qui caractérise la pensée dominante de notre époque, cette pensée toute matérialiste! ce reproche réfléchit la société; il confirme tout ce que nous venons de dire.

Ceci est triste, affligeant; mais doit-on pour cela se désespérer, perdre courage? Oh! non. L'Humanité, si elle marche lentement, n'en marche pas moins toujours. Il ne faut pas s'exagérer le mal, chaque génération apporte nécessairement avec elle de nouvelles forces, de nouvelles aptitudes, pour pousser au progrès. L'Humanité ne saurait rétrograder.

Non! la jeunesse, même dans sa partie la plus atrophiée, n'est pas entièrement privée de chaleur d'ame, et frappée au cœur sans retour. Sa carrière sera plus fructueuse en bien que celle des hommes qui l'ont précédée. Les plus généreux des membres de cette jeunesse ont donné l'élan; doués d'inspirations fortes vers l'idéal du bien et du beau, ils ont senti qu'il était une éducation qu'ils auraient dû recevoir, et qu'ils n'avaient pourtant pas reçue. Ils ont donc voulu conquérir cette éducation; ils se sont mis laborieusement à l'œuvre, ils interrogent, méditent, entreprennent de s'épurer.

Aussi, dès son début, la *Revue des Ecoles* avait nos sympathies. Les questions qu'elle aborde, la manière dont elle les traite, lui assurent un rang parmi les publications mensuelles les plus sérieuses et les plus intéressantes. C'est une tribune d'où part plus d'un bon enseignement pour les hommes mûrs.

Afin de ne point porter un jugement prématuré, nous avons attendu que ses tendances se fussent nettement dessinées. Aujourd'hui nous pouvons sans crainte en rendre compte.

Notre intention n'est pas d'entrer dans l'analyse des travaux déjà mis au jour; ceci nous entraînerait trop loin. Nous nous restreindrons à indiquer les traits principaux de son caractère et de son esprit.

Les jeunes écrivains qui sont à la tête de cette *Revue* ont senti qu'il existait un rapport intime, indissoluble, entre toutes les branches de l'activité humaine, et que les envisager fragmentairement c'était se livrer à l'erreur, au désordre, c'était détruire la vie, qui ne consiste que dans l'unité; qu'en un mot c'était entretenir le mal, tandis que la synthèse était l'arche de salut de l'Humanité, la seule puissance inauguratrice du bien et du vrai.

Mais nous regrettons qu'entrés dans cette voie, ils aient à peine effleuré le dogme religieux. Leur travail sur les idées religieuses de M. Edgar Quinet ne prouve pas qu'ils soient religieux eux-mêmes. Cependant l'homme a un besoin inné de religion; il entre dans les lois de sa nature d'aimer, de progresser, de se perfectionner indéfiniment; et la perfection, le progrès, l'amour, ne sont pas possibles sans la religion. Ce besoin est inextinguible: on peut l'endormir, n'en avoir pas une conscience bien nette; mais, quoi qu'on fasse, on ne saurait parvenir à l'étouffer complètement: à de certains moments donnés, il se réveillera tout-à-coup, et il n'en sera que plus vivace, que plus impérieux.

Et la religion n'est pas seulement un besoin interne de l'homme; c'est encore, par une conséquence forcée, une nécessité sociale. Comment relier les hommes entre eux sans une doctrine religieuse? La notion du juste et de l'injuste, celle du droit et du devoir, ne peuvent dériver d'ailleurs. Sans la croyance en Dieu, sans la connaissance intuitive de ses desseins, l'affreuse maxime de Hobbes: « *Homo homini lupus* » serait vraie. L'homme irréligieux, ne voyant aucun lien entre lui et ses semblables, n'aime que lui, rapporte tout à lui. Il ne peut vivre au surplus que de la vie du corps; l'esprit est inerte. Cet homme est privé de la plus précieuse moitié de lui-même; il ne peut pas ne point s'animaliser, se matérialiser en tout.

Ceux qui aspirent après une transformation de la société, et qui travaillent à son avènement, doivent donc tout d'abord, s'ils ne veulent s'épuiser en efforts stériles, se pénétrer profondément d'une doctrine religieuse, et agir en vertu de cette doctrine. Ils doivent se rallier à la philosophie; — non à cette prétendue philosophie qui se réduit aux plus mesquines proportions, pour se déclarer sujette d'une religion caduque; à cette philosophie de commande qui n'est qu'un tissu d'impostures, qui cherche à se poser en travers du progrès, qui voudrait immobiliser la raison et enchaîner l'esprit humain à de misérables abstractions; à cette philosophie officielle, enfin, qui tend à maintenir toutes les iniquités produites, et qui n'aboutit qu'au scepticisme; — mais à cette philosophie bien entendue qui se fait religion elle-même, sympathise avec toutes les douleurs, se pose tous les problèmes de la vie, et demande à Dieu la révélation pour les résoudre, pour pousser l'Humanité dans les voies de l'avenir, pour hâter son acheminement vers les régions de l'idéal; à cette philosophie, en un mot, qui travaille sans relâche à l'œuvre infinie de la perfection, et tend à incarner dans les faits ses précieuses découvertes.

Le journal *Les Ecoles* ne s'arrête pas à la politique pure: il sait mieux utiliser ses forces. Il veut prendre part au grand travail intellectuel qui s'effectue dans la société; et pour cela il se fait socialiste: c'est être bien inspiré. Voici un passage de son programme qui prouvera de quelle louable manière il entend sa mission:

« Nous sommes une société qui arrive, nous sommes le monde » de l'avenir; c'est-à-dire que nous devons marcher en avant, dans » les larges voies qu'a ouvertes la démocratie moderne; que nous » devons laisser en arrière les vieilles idées, les institutions caduques, » tout ce qui tombe et menace ruine! Ce qui ne signifie pas que » nous affichions la prétention de refaire la société du jour au lendemain, de reconstruire d'une seule pièce l'édifice entier abattu » la veille. *Les Ecoles* sont les amis, les auxiliaires naturels des » progrès de l'esprit et de la science. Où serait l'asile hospitalier » des idées nouvelles, hardies, et fécondes, si ce n'était au sein » même de la jeunesse? »

Et tout de suite, entre autres questions de rénovation sociale, surgit celle de l'éducation, qui touche de plus près les rédacteurs des *Ecoles*. Ils s'élèvent avec force contre l'université, cette mauvaise nourrice, qui fait sucer à ses enfants le lait empoisonné du mensonge et de l'incrédulité. Partant de ce côté, n'est-ce point là une condamnation sans appel?

Nous ne signalerons aucun des arguments que leur inspire le détestable système d'enseignement universitaire. Ce système est depuis longtemps jugé. Nous nous contenterons de reproduire la formule suivante, que nous adoptons sans réserve:

« L'éducation est une dette de la part de l'Etat, elle doit donc » être *gratuite;*

» L'éducation est, de la part du citoyen, un moyen de con- » naître ses devoirs; elle doit donc être *obligatoire;*

» l'éducation est, pour tous, un acheminement nécessaire à l'u- » nité morale et à la fraternité; elle doit donc être *commune.* »

Oui, voilà qui est noblement pensé. Un juste équilibre se trouve établi par cette formule entre les droits et les devoirs, par rapport à l'éducation. Mais quand donc le principe d'égalité prévaudra-t-il de fait? Le soleil éclaire tous les hommes; quand donc en sera-t-il de même du soleil moral?

Le journal *Les Ecoles* inscrit sur sa bannière la devise sacrée: *Egalité, Fraternité, Liberté;* cette devise est aussi la nôtre. Nous venons tendre une main sympathique à la jeunesse qui le dirige. Nos jugements pourront souvent différer des siens; nos intentions, nos désirs, notre but, seront les mêmes. Nous marcherons ensemble à la conquête du règne de la justice et de la vérité. Nous reprendrons avec elle, nous qui sommes jeunes aussi, l'œuvre immortelle de nos pères de 89; et, unis d'efforts, nous poursuivrons cette œuvre avec zèle et avec ardeur. C'est un devoir qui nous a été transmis, et auquel nous ne faillirons pas. Mais nous agirons par les voies pacifiques, c'est-à-dire, au moyen de la science fécondée par le sentiment.

ÉMILE AUCANT.

LA PRESSE VENDUE AU CAPITAL.

A côté de la presse qui se meut par le ressort de l'âme et de la pensée, il est une presse.... nous ne savons, en vérité, comment la nommer ni comment la définir! Nous raconterons ce qu'un seul mois, dans sa courte durée, nous a appris d'elle.

On lisait, il y a quinze jours, dans le *National:*

« Jusqu'à présent toutes les fois que le Bulletin des lois enregistrait les statuts d'une compagnie de chemin de fer autorisée par ordonnance royale, il publiait à la suite de ces statuts la liste nominative des actionnaires de cette



compagnie. Il parait qu'en ce qui concerne le chemin de fer du Nord, cette publication n'aura pas lieu. On a voulu éviter le scandale qui serait résulté de la promulgation par toute la France des noms des députés, des pairs de France, des ministres, des journalistes, des gens de la maison du roi, des membres du corps diplomatique, des hauts employés des grandes administrations de l'Etat, des magistrats, etc., qui ont été l'objet de la générosité de M. Rothschild.»

A la même époque, la *Démocratie pacifique* annonçait que «*trois cents députés* figuraient parmi les actionnaires du chemin de »fer du Nord, grâce aux libéralités de M. Rothschild.»

Quelques jours auparavant, la même feuille avait publié un article intitulé *le Scandale du jour*. On y lisait :

«Les actions du chemin de fer du Nord ont été émises au nombre de quatre cent mille. N'évaluons qu'à quatre cents francs la prime attribuée à chacune d'elles par les manœuvres d'agiotage et par les suites naturelles du triomphe de la coalition. M. de Rothschild est donc possesseur de cent soixante millions. Plus puissant que Louis XIV, il peut semer ses trésors à sa guise. Parmi les quatre cent mille actions, il y en a de placées sans doute; mais on en donne beaucoup. Le puissant accapareur des chemins de fer n'ignore pas que la France éprouve une répugnance marquée pour l'abandon des voies de communication aux gens de finance, pour le monopole des banquiers. On veut réagir contre cette tendance de l'opinion, qui pourrait devenir invincible; on veut endormir la presse, gardienne des intérêts nationaux. On se dit que des actions distribuées dans ce but ne sont point perdues, et les agents de M. de Rothschild distribuent. C'est notre droit et notre devoir de le dire (car nous sommes du très petit nombre des écrivains qui peuvent lever la tête haute quand il est question des chemins de fer), presque tous les organes de la publicité sont actuellement infestés d'actions Rothschild. On en donne à celui-ci pour l'appui constant et plein de hardiesse qu'il a toujours prêté aux envahissements de la finance, à celui-là pour son silence bienveillant, à tel autre pour un changement de front exécuté pendant le combat. La monnaie corruptrice pénètre partout, et le mal est si général qu'on n'en rougit presque plus. Approchez de ce groupe formé dans la rue. On entoure un homme, on vante sa probité. On le félicite d'avoir renvoyé dix actions Rothschild, qui lui étaient gratuitement adressées. — Dix actions! répond-il avec cynisme; comment pouvais-je garder dix actions, lorsqu'un tel en reçoit vingt!»

Des révélations d'un autre genre surgissaient en même temps. M. Toussenel, ancien subventionné, publiait, sur le demi-million que reçoit la presse subventionnée, des renseignements curieux dans un livre intitulé *Les Juifs rois de l'époque*.

On apprit ensuite les *résultats magnifiques* de l'*affaire* du chemin du Nord, magnifiques pour M. Rothschild, «les députés, »les pairs de France, les ministres, les journalistes, les gens de la »maison du roi, les membres du corps diplomatique, les hauts »employés des grandes administrations de l'Etat, les magistrats, etc., »*qui ont été l'objet de sa générosité*.» Quant au butin particulier du journalisme, on sut que :

«Les *Débats* auraient eu 500 actions, la *Presse* 300, le *Constitutionnel* 150. Des rédacteurs du *Siècle* (on ne cite ni M. Chambolle, ni M. Perrée) auraient également reçu un certain nombre d'actions; etc., etc.»

Pour supputer la valeur de cette *gratification* faite aux journaux par les *Juifs rois de l'époque*, il faut lire ce que rapporte l'*Esprit public* :

«Il n'est bruit à la Bourse, depuis plusieurs jours, que des bénéfices énormes que M. Rothschild a réalisés sur ses actions du Nord. Il les a, dit-on, toutes vendues à un cours moyen qui dépasse 300 fr. de prime, et son bénéfice serait de plus de 40 millions de francs. Il en a fait vendre pour son compte en même temps à Paris, à Lyon, et à Londres. Il paraît certain que les bénéfices de la maison Rothschild depuis un an s'élèvent à plus de 120 *millions de francs*, et que son dernier inventaire balance par un actif qui égale presque le budget de la France. Ce solde serait de 720 millions.»

Supposons que les actions données aux journaux se soient vendues, comme celles de M. de Rothschild, avec 300 francs de prime : cinq cents actions auraient donc rapporté au brave journal qui les a reçues 150,000 francs; trois cents auraient donné à l'honnête feuille qui les a acceptées 90,000 francs; cent cinquante auraient fait bénéficier l'estimable publiciste qui les a empochées d'une somme nette de 45,000 francs; et ainsi de suite, jusqu'aux pauvres gens qui ont reçu dix ou vingt actions pour leur *silence amical*.

Mais vraiment la presse pouvait-elle se trouver satisfaite? N'a-t-on pas dit et répété cent fois chaque année depuis trente ans que la presse est le *quatrième pouvoir de l'Etat?* Or voyez comme les autres pouvoirs de l'Etat ont été traités et avantagés dans cette curée splendide :

«Le *Moniteur industriel* contient ces lignes : «Les scandales dont la Bourse »est aujourd'hui le théâtre, seront la honte de notre époque. Quelle cupidité! »quel dévergondage! Presque tous les noms y viennent. On ne comptera bientôt »que ceux qui n'y seront pas venus.» La *Démocratie* donne le chiffre des actions que M. de Rothschild aurait abandonnées aux deux chambres pour les désarmer à l'avance, et rendre sans danger toutes les attaques qui pourront être dirigées contre le ministère, à l'occasion de la complaisance avec laquelle il a laissé s'accomplir la fusion des diverses compagnies du chemin du Nord. La chambre des députés aurait reçu 15,000 actions, et la chambre des pairs 10,000. On s'attend à être obligé d'en donner autant pour les chemins de Paris à Lyon et de Lyon à Avignon, et l'on espère qu'à ce prix on échappera sinon à toute espèce de récriminations, au moins aux conséquences de ces récriminations, et on n'en demande pas davantage.»

Supposons que les actions attribuées à la chambre des députés et à la chambre des pairs se soient vendues, comme celles de M. de Rothschild, avec 300 francs de prime. Quinze mille actions auraient donné aux membres de la chambre des députés qui les ont reçues quatre millions cinq cent mille francs; et dix mille actions auraient rapporté aux membres de la chambre des pairs un bénéfice net de trois millions. Le journalisme n'a peut-être pas reçu un million! ce digne quatrième pouvoir de l'Etat ne pouvait se regarder content. Un poète comique fait dire à un de ses personnages :

Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre.

Le journalisme est de cet avis; car à peine avait-il pris tout le galon qu'il avait pu prendre dans l'*affaire* du chemin du Nord, qu'il s'est aussitôt occupé de l'*affaire* du chemin de Lyon. Alors est venue cette grande *tentative de corruption* faite par l'ancien *poète d'Enfantin*, devenu le poète de M. de Rothschild et du dieu Mammon :

«Quatre journaux, le *Constitutionnel*, le *Siècle*, les *Débats*, et la *Presse*, sont accusés d'avoir, par l'intermédiaire de M. Ch. Duveyrier, le grand entrepreneur des annonces parisiennes, demandé à la compagnie formée par les receveurs-généraux dans le but de soumissionner la ligne ferrée de Paris à Lyon *quatre mille actions* pour ne pas attaquer cette compagnie. Le marché n'ayant pu se conclure, ces journaux auraient critiqué la formation de cette compagnie. Le *Siècle* s'est indigné de ce bruit, et pour sa part il a énergiquement protesté contre cette assertion, qu'il a considérée comme injurieuse. Le *Constitutionnel* s'est défendu également; le *Journal des Débats* lui-même est monté sur ses grands chevaux, et a fait étalage de son puritanisme. Nous voulons croire ces journaux sur parole. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est le langage de la *Presse*. Elle a dit que les rédacteurs des journaux mis en cause par le *National*, qui le premier a courageusement signalé les bruits qui couraient, *ont refusé de se laisser marchander*. Ce langage laisse le champ libre à bien des suppositions. M. Duveyrier est aussi intervenu dans le débat. Il a nié d'avoir été chargé par qui que ce soit de négocier une semblable affaire avec la compagnie dont il s'agit; mais il ne nie pas qu'il se soit occupé de quelque chose d'analogue. A ce propos, il émet l'avis qu'il ne voit pas pourquoi les journalistes se tiendraient en dehors des opérations des chemins de fer, tandis que tous les hommes éminents dans le pays par leur savoir, leurs talents, leur position, y ont pris une si grande part.»

Le débat a continué longtemps. La *Presse* a soutenu hardiment la thèse de M. Duveyrier, et elle a même été plus loin!

Décidément le mot du siècle sera le mot d'un certain professeur de philosophie : *Parlez de vertu aux portiers*.

Opposons au triste spectacle de cette *presse qui se vend et qui se prostitue* le spectacle consolateur de la presse régénératrice.

La faiblesse et la grandeur de l'homme ne se montrent jamais mieux que dans les périodes de fin et de renaissance pareilles à celle où nous sommes. L'homme, aux époques comme la notre, aux époques de dissolution des croyances, est suspendu sur un abîme. Comme Manfred ou comme Faust, il plane ayant devant lui ou le ciel ou l'enfer. A quelle époque ont paru les saturnales les plus hideuses, à quelle époque a-t-on vu les représentants de la pensée humaine se vautrer aussi abjects que les compagnons d'Ulysse changés en pourceaux dans l'antre de la volupté? A l'époque des saints et des martyrs.

Toutes les anciennes distinctions qui servaient de base à la société, et qui constituaient son ordre régulier, ont disparu aux yeux des hommes; la société n'est plus qu'un chaos où rien n'est démêlé. Allez donc chercher dans cette société ce rouage de l'*honneur* dont Montesquieu faisait le principe de la monarchie!

Nous ne trouvons donc pas étonnant qu'une partie de la presse se vende au capital. Mais l'influence de cette presse ne survivra pas à sa prostitution. Elle passera, cette presse, au rang des choses mécaniques et matérielles; elle servira de porte-voix, comme le télégraphe électrique; elle se classera parmi les denrées commerciales, et on la supposera toujours frelatée comme tout ce qui est livré à la cupidité du négoce.

On disait un jour à l'*entrepreneur* d'une Revue célèbre et subventionnée : «Vous corrompez les littérateurs!» — «Comment cela »serait-il! ce sont eux qui m'ont corrompu,» fut sa réplique. La même question se pose aujourd'hui à l'égard de la presse et du gouvernement.

Les journaux Allemands s'étonnent de la corruption de la presse parisienne, et attribuent à cette corruption les licences que se donne un gouvernement sorti de la presse, et qui fait depuis quinze ans tout juste le contraire de ce que la presse lui demande ou semble lui demander tous les jours. Voici un passage curieux de la *Gazette de Leipsig:*

«Au fond la presse de Paris n'est pas un pouvoir, mais simple»ment une spéculation. Il n'y a dans cette presse ni idée com»mune, ni conviction, ni courage, ni persévérance. On y parle »d'une chose, puis on passe à une autre. Ce n'est pas une chaire, mais »une sorte de musée, ou, comme disent les Anglais, *une exhibition;* »mieux encore, cela ressemble à un magasin de nouveautés. »On peut admirer le talent et le style des morceaux que ces jour»naux publient, on peut acheter tout cela; mais au fond c'est de l'art »pour de l'argent. Il n'y a là ni but, ni tendance. Ce ne sont pas, à »quelques exceptions près, des journalistes, des penseurs, des »hommes sérieux, mais des artistes, des arrangeurs de mots, »comme dit Gœthe, ou plutôt des hommes d'affaires. Autrement, »comment aurait-il été possible à M. Thiers de faire les lois de sep-

tembre, les fortifications, la loi sur les associations? Nous sommés censurés, nous autres Allemands; hé bien! malgré la censure, nous avons empêché nos gouvernements d'*abandonner les chemins de fer aux compagnies*. Dernièrement encore la *Gazette d'Augsbourg* seule a chassé les capitalistes anglais du Wurtemberg, et a forcé l'Etat de faire lui-même son chemin de fer. Nous travaillons depuis deux ans à la suppression des jeux publics, et les jeux publics seront supprimés. Nous demandons la publicité des débats judiciaires et la liberté de la presse; Dieu aidant, nous aurons tout cela. Nous avons engagé le roi de Prusse à créer des sociétés de secours mutuels. Enfin nous sommes d'accord pour les grandes questions. Il n'en est pas de même à Paris. Là un journal compte sur la chute d'un autre pour attraper quelques abonnés. La conduite de la presse lors de l'affaire Dupoty a été pitoyable. Il n'y a eu ni unité, ni énergie, ni but commun. Que reste-t-il donc à la presse française? M. Cormenin prétend que la censure pourrait être rétablie en France. En vérité, les journaux que nous recevons de Paris n'ont pas du tout l'air de n'être pas censurés. Enfin, pour tout dire, le journal *la Presse* déclare franchement dans un de ses numéros qu'un journal n'est qu'une enseigne pour annoncer tout ce qu'on lui paie. Ce journal, dit-on, a 20,000 abonnés. Qu'on juge de l'esprit public en France! Nous dirons toute notre pensée à *la Presse*: il existe certaines maisons tolérées dont les fonctionnaires ont le droit de refuser les figures qui ne leur plaisent pas. Nous demandons aux journaux qui ont accepté les doctrines de *la Presse* s'il se sont réservé ce droit.»

Juvénal a dit des procureurs du roi de son temps:

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

M. Duveyrier et M. Terson étaient tous deux Saint-Simoniens, y a quatorze ans. M. Duveyrier est aujourd'hui, à ce qu'il paraît, le rand entrepreneur de la corruption de la presse. M. Duveyrier est ivulnérable et invulnéré. Mais on poursuit M. Terson, qui a fait vœu e vertu et de pauvreté, qui a pris l'Evangile pour guide et pour nodèle.

M. Terson vient d'être condamné à quatre mois de prison et à ne amende, comme coupable d'excitation à la haine des classes ntre elles.

Coupable d'excitation à la haine des classes entre elles! Certes e n'est pas dans l'article que nous allons citer que M. Terson s'est endu coupable de ce crime, et pourtant ce morceau fait partie du ecueil dont tous les numéros ont été poursuivis par le ministère ublic:

L'INITIATEUR.

« L'Initiateur n'est d'aucun parti.... Son parti est celui de l'huanité; sa religion et sa philosophie, l'amour de Dieu et des ommes; et son pays, le monde entier.

» Sa parole s'adresse à tous, à l'instar de la lumière du jour; son œur se dilate pour tous, comme s'épanouit la fleur des champs.

» C'est pourquoi il espère des puissants de ce monde qu'ils lui perettront de dire à ses frères ce que le Ciel lui inspire pour le boneur de tous. — Ils permettent bien aux ruisseaux de couler, aux rises des mers de rafraîchir la terre, à l'éclair de briller, au tonnerre e gronder, aux oiseaux de chanter: pourquoi ne permettraient-ils s à l'homme de joindre sa voix au concert de la nature? Quoi! les éments et les animaux sont libres de glorifier et de prier Dieu à ur manière, et l'homme, doué d'une intelligence sublime, d'un œur aimant, d'une âme immortelle; l'homme, le roi de la terre, le plus capable de comprendre, d'aimer et de glorifier Dieu, homme ne serait pas libre de dire toute sa pensée! Un commissaire e police aurait le droit de venir sommer la pensée humaine de ne oint se manifester, ainsi qu'il somme un attroupement de se disperser; comme si l'intelligence était du domaine de la police? omme si Dieu avait chargé les gouvernants de mettre des bornes à xpansion des lumières! Insensés! de vouloir arrêter ce qui est inissable, ce qui est libre même au milieu des fers, la pensée... de divin qui franchit le temps et l'espace pour s'élever incessamnt vers Dieu, vers la source intarissable d'où découle et où rente tout amour et toute intelligence!

» L'Initiateur ira donc à travers les populations, disant, à qui dra l'entendre, sa pensée sur Dieu et sur l'homme; prêtant une ille attentive et religieuse à toutes les douleurs, à toutes les esances et reproduisant les unes et les autres comme l'écho de la ntagne reproduit les sons qu'il entend.

» Du reste, ceci est moins une œuvre littéraire qu'une œuvre reeuse. L'Initiateur se croirait indigne de la sainte mission qu'il se çoit, s'il était sollicité par le désir d'une vaine gloire, s'il n'alétudier les misères du peuple que pour les enregistrer sèchent sur son journal de voyage, ou si, au lieu d'un simple reflet *ce qui est*, il ne devait présenter que des faits tronqués, dénaturés, ou de pure invention, — comme certains voyages faits à vol d'oiseau par de jeunes touristes recueillant çà et là quelques fleurs exotiques, qu'ils encadrent à leur retour dans les broderies de leur imagination, et dont ils font un bouquet en l'honneur de quelque vanité.

» L'Initiateur ne peut agir ainsi. Il ira faire pédestrement *son tour de France*, peut-être son tour d'Europe, dans le but de visiter ses frères les prolétaires et de s'entretenir avec eux de leur situation; et cela, non pas seulement pour gémir de leurs souffrances, mais afin d'aviser aux moyens praticables d'améliorer le plus tôt possible leur position. Après quoi il leur montrera sur un horizon rapproché, — il l'espère fermement, — l'aurore des jours heureux que la réorganisation sociale promet à tous.

» Mais l'Initiateur n'ignore pas que pour visiter le peuple avec fruit, pour mériter sa confiance et l'aveu de ses douleurs, il faut être *peuple* par le cœur et par le dévouement. Si le malheureux ne voit pas en vous un compagnon d'infortune, un ami, un frère, dans le sein duquel il puisse épancher ses plaintes; s'il sent que vous n'êtes pas en communion de douleur avec lui, — et à cet égard le sentiment du peuple est rarement en défaut, — s'il vient à comprendre surtout que c'est *par curiosité* qu'on l'interroge, oh! dès-lors, ou il sera complètement muet, ou il ne fera que des aveux incomplets, peut-être faux.

» C'est ainsi que de prétendus philanthropes, qui vont, en équipage et les mains parfaitement gantées, visiter les pauvres et les affligés, se trompent grossièrement si, en échange d'une pièce d'argent et de leur fastueuse visite, ils espèrent emporter la confession du malheureux et l'avoir fait parfaitement poser...... Non, non! vous n'avez vu, vous n'avez palpé que l'épiderme du malheur, ô philanthropes musqués! Vous avez cru assister à un drame vivant, à cette lutte sublime de Job sur son fumier, aux prises avec la misère; détrompez-vous, la représentation n'a pas eu lieu pour vous: vous ignorez que le peuple n'est pas comédien, lui, et que l'intérieur du pauvre est un sanctuaire sacré où Dieu ne se révèle qu'à ceux qui ont le cœur simple et vraiment charitable.

» L'Initiateur dira en outre les tendances religieuses, politiques, morales et industrielles de la société.

» L'Initiateur comprend combien une telle mission est grande, difficile, et sainte. Aussi bien, en considérant sa faiblesse et son indignité, a-t-il longtemps résisté à *l'aiguillon* mystérieux qui, depuis la secousse politique qu'éprouva la France en 1830, n'a cessé de le pousser au delà des idées de la vieille société qui s'en va.... Mais dès qu'il a pu se convaincre que cet aiguillon n'était autre chose que le cri de sa conscience, il ne saurait, sans se rendre coupable d'une criminelle lâcheté, méconnaître plus longtemps la voix intérieure qui lui dit: « Lève-toi, prends le flambeau de la vérité » que Dieu ne refuse jamais aux hommes d'amour et de bonne vo» lonté, va le faire briller sur les monts et dans les profondes val» lées; travaille à dissiper les épaisses ténèbres qui recouvrent » encore le monde des intelligences, et qui empêchent les hommes » de distinguer les voies providentielles dans lesquelles ils doivent » marcher; impose silence à la voix de ta faiblesse, et parle *comme* » *ayant autorité* et mission; fais-toi *tout à tous*, comme l'A» pôtre; *raisonne* avec les philosophes, *prie* et glorifie Dieu avec » les croyants, *poétise* et chante la vie avec les artistes, *prophétise* » avec les voyants ou les hommes de foi, *dévoile l'avenir* aux hommes » d'espérance, sois INITIATEUR...... Ecoute! n'entends-tu pas des » millions de pauvres créatures humaines qui pleurent et gémissent! » Va les visiter; dis-leur que la justice et la miséricorde de Dieu » descendront sur la terre; que les temps prédits par les anciens » prophètes s'accompliront; dis-leur que, grâce aux lumières qui » s'épandent sur toute la surface du globe (dont les distances se » rapprochent par les chemins de fer et les bateaux à vapeur), » l'Humanité va marcher à pas de géant vers l'ASSOCIATION UNI» VERSELLE qui doit réaliser *l'âge d'or* que les poètes ont chanté » dans le passé, mais *qui est devant nous*. »

» O mystérieuse puissance! qui m'ordonnez d'aller faire entendre ma faible voix au milieu de cette société où l'ambition, l'égoïsme et l'orgueil soufflent incessamment le vent de la discorde, où les intérêts divergents des riches et des pauvres, des gouvernants et des gouvernés, semblables aux flots de l'Océan courroucé, s'élèvent et se brisent les uns contre les autres avec fureur.... Comment saurai-je me faire entendre au milieu de ces cris de rage? Je l'ignore.... mais j'obéis; et si, comme cela est arrivé jusqu'à ce jour, *l'Initiateur* doit être méconnu, baffoué, persécuté, *mis à mort par l'initié*.... eh bien! que la volonté de Dieu soit faite:

A l'instar de Noé, le sage Patriarche,
Sur l'ordre du Très-Haut je construirai mon arche,
Et laissant clabauder l'ignorante clameur,
Je livrerai ma voile au souffle du Seigneur.

De *l'Age d'Or futur* je dirai les merveilles;
Comme Christ, je ferai retentir aux oreilles

Des riches endormis dans leurs plaisirs honteux
Les cris et les soupirs du peuple malheureux.

Je montrerai de Dieu la sage providence,
Travaillant à la renaissance
D'un monde que saisit la mort.
Aux passagers tremblants j'indiquerai le port
Où le grand nautonnier conduit notre nacelle.

Auprès du vieillard qui chancelle,
Courbé, descendant au tombeau,
Je montrerai son enfant au berceau,
Fleur souriante qu'il caresse;
Vivant miroir où sa pâle vieillesse
Se voit revivre de nouveau
Sous un aspect et plus libre et plus beau !

Le *marchandage* de la presse et celui de tous les pouvoirs de l'État devaient amener une réaction. Puisse cette réaction être efficace ! nous le désirons plus que nous ne l'espérons. Un de nos amis, qui croit encore à la possibilité, à la venue prochaine et à la souveraine influence d'une réforme purement politique, nous adresse, à l'occasion du mouvement réformiste qui s'est manifesté depuis quinze jours dans la presse de Paris, l'article suivant :

APPEL AU BON SENS
SUR LA LOI D'ELECTION,

PAR M. CHARLES LESSEPS,
rédacteur en chef de *l'Esprit public* (1).

Un évènement d'une grande portée se passe en ce moment dans la presse. Les journaux indépendants s'associent pour réclamer la réforme; un comité s'organise; les rédacteurs en chef, au lieu d'éparpiller leurs forces, vont les concentrer sous une même direction; tous les partis se réunissent. *Le National, l'Esprit public, la Réforme, la Gazette de France, le Courrier français, le Commerce, la France, la Quotidienne, le Corsaire, le Charivari*, etc., sont d'accord sur le premier point de la question qui contient l'avenir de la France : tous veulent la réforme. Les députés viennent de toutes parts prendre leur place dans cette grande armée; en un mot, une opposition véritable se forme; il était temps.

Pour qui a lu la brochure de M. Charles Lesseps, cette admirable brochure de cent pages, il n'y a rien en géométrie de plus clairement et de plus rigoureusement démontré que l'absurdité de la loi électorale. On n'attribuait les déplorables conséquences du système actuel qu'à la corruption qui les dénature, ou au monopole de deux cent mille censitaires. C'étaient là les deux arguments des adversaires du gouvernement; mais M. de Lesseps a prouvé que, même au point de vue des conservateurs, aux yeux d'un homme seulement doué de raison, la loi n'est pas soutenable. Voici trois propositions qu'il prouve mathématiquement: *La loi actuelle est la représentation des minorités, sous le rapport 1° du nombre, 2° de la richesse, 3° de l'intelligence.*

PREMIÈRE PROPOSITION : *la loi actuelle est la représentation des minorités sous le rapport du nombre.*

Il résulte d'un tableau statistique (page 1) que trente collèges nomment un député pour une moyenne de 167 électeurs, et que 22 collèges exercent le même droit pour une moyenne de 1,346 électeurs. Si on divise l'ensemble des collèges en deux parties aussi égales que possible, en 230 collèges les plus représentés, et 229 collèges les moins représentés, on trouve que la première moitié nomme un député pour 293, et la seconde pour 665 électeurs. Ce sont là des résultats moyens et généraux qui font place à d'autres résultats bien plus absurdes, si on observe les deux termes extrêmes de la progression. Alors, la moyenne des vingt collèges les plus représentés est de 155 électeurs pour un député ; celle des moins représentés est de 1,376. Chaque électeur de la première catégorie a un droit égal à celui de huit électeurs et demi de la seconde.

Sur 459 députés, 284 sont nommés par 92,003 électeurs ; 175 sont nommés par 128,017. Différence, 109 députés et 36,014 électeurs. Ainsi l'énorme majorité relative de 109 voix dans la chambre représente seulement 36,000 suffrages d'électeurs. Si on divise la chambre en deux sections aussi égales que possible, on trouve que 230 députés (majorité absolue) sont nommés par 67,562 électeurs, tandis que la minorité de 229 députés représente un nombre de 152,455 électeurs.

Aux dernières élections, dans 102 collèges, les députés nommés représentaient une majorité de 12,192 suffrages; dans 51 collèges (nombre égal à la moitié de 102), la minorité a donné à 51 candidats, non élus, 17,838 suffrages.

Si on étudie les résultats électoraux par départements, on constate que certains départements représentés seulement par trois députés ont plus d'électeurs que des départements dotés de six députés. Bien plus, l'arrondissement de Neufchâtel (Seine-Inférieure) a 1,049 électeurs, et un député; le département de la Lozère a 76[illegible] électeurs, et trois députés; l'arrondissement de Saint-Denis (Seine) a 1,085 électeurs, et un député; le département de la Corse a 33[illegible] électeurs, et deux députés. Des tableaux de statistique multiplient presque à l'infini ces exemples du monopole électoral. Si on étudie la question par arrondissements, Le Mans a un député pour 323 électeurs; Lille, un député pour 938 électeurs, etc.

SECONDE PROPOSITION : *La loi actuelle est la représentation de la minorité des électeurs sous le rapport de la richesse.*

L'impôt direct confère la capacité électorale. Voilà le principe de la loi du 19 avril 1831. Nous allons voir combien l'application dément le principe. L'impôt direct, en 1842, a produit 405,637,69[illegible] francs dans toute la France. Or, la majorité des électeurs étant représentée par 181 députés, et la minorité par 278 (démontré plus haut), on arrive à ce singulier résultat, que les départements représentés par les cent quatre-vingt-un députés paient 208,411,82[illegible] francs d'impôt, et que les départements représentés par les deux cent soixante-dix-huit députés paient seulement 197,425,873 francs.

La moyenne, pour les cent quatre-vingt-un députés représentant la majorité électorale et la majorité de l'impôt, est de 1,151,44[illegible] francs par député. Pour les 278 députés représentant la minorité électorale et la minorité de l'impôt, la même moyenne est de 710,165 francs par député. D'où il suit que deux députés de la minorité parlementaire représentent plus d'impôts que trois députés de la majorité.

TROISIÈME PROPOSITION : *La loi actuelle représente la minorité sous le rapport de l'intelligence.*

En effet, Paris et sa banlieue renferment 18,975 électeurs représentés par 14 députés. Mais 5,009 électeurs, disséminés dans les localités suivantes, Belley, Nantua, Embrun, Saint-Girons, Murat, Uzerches, Ajaccio, Bastia, Loudéac, Bourganeuf, Boussac, Beaume, Châteaulin, Quimperlé, Redon, Saint-Claude, Ancenis, Paimbœuf, Châteaubriant, Florac, Bourbonne, Mayenne (*extra muros*), Saint-Palais, Oleron, Argelès, Bagnères, Wissembourg, Remiremont, Saint-Dié, Muzillac, nomment 30 députés. Ainsi l'électeur des localités où règne en général l'ignorance a dix fois les droits de l'électeur de la localité la plus éclairée. Il ne faut que deux ou trois électeurs d'Uzerches ou d'Ajaccio pour imprimer autant de mouvement à la législation de la France que vingt électeurs de Paris.

Au lieu de considérer comme condition du développement intellectuel l'agglomération du commerce, des arts, des sciences, dans les grands centres de population, veut-on diviser la France selon les grands bassins des fleuves, qui sont aussi des voies de civilisation? Alors, le Rhône voit ses trois métropoles, Lyon, Valence, Avignon au nombre des collèges les moins représentés. Même observation pour la Garonne, la Loire, et la Seine; pour Toulouse, Bordeaux, Moulins, Nevers, Orléans, Blois, Tours, Nantes, Paris, Rouen, Le Havre.

Veut-on classer les villes et les localités suivant l'importance de leur activité commerciale ou industrielle, selon les circonscriptions judiciaires ou académiques, on aboutit toujours à ce déplorable et fatal résultat de la minorité investie du droit de la majorité.

Il y a donc lieu de rappeler au gouvernement qu'en 1831 il proclamait la loi actuelle une œuvre *provisoire*, et de lui faire comprendre qu'un provisoire aussi absurde ne saurait devenir du définitif. L'examen de notre système électoral, tel qu'il est fait par M. Lesseps, ôte tout prétexte au pouvoir. Si deux ou trois questions, par exemple celle du budget, étaient étudiées de cette manière, avec cette logique mathématique, avec cette méthode impartiale et invincible, la source d'innombrables abus serait tarie. Toutefois la question capitale en ce moment est celle de la réforme électorale; elle est résolue, quant à la démonstration des vices de la loi de 1831, par le livre que nous venons d'analyser très imparfaitement. *Nécessité* d'une réforme, voilà une vérité devenue incontestable, grâce à M. Lesseps. Maintenant, il reste à présenter un projet praticable, et ce sera l'objet des premières discussions du Comité de journaux et de députés qui s'organise pour réaliser la réforme. On dit même qu'un plan très simple, et immédiatement exécutable, est déjà tout prêt, et qu'ainsi le gouvernement trouvera devant lui, dans cette session, une opposition sérieuse, véritable, capable à la fois de signaler le mal, et de faire le bien. Le temps des oppositions *complices* est passé. Aujourd'hui, nous ne voulons plus de mots: il nous faut des choses et des hommes.

HENRY.

(1) Paris, Gustave Havard, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 24.

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.

Cette Revue paraît le 1[er] dimanche de chaque mois.

PREMIÈRE ANNÉE. — N° 4.

On s'abonne chez l'Éditeur, A BOUSSAC, département de la Creuse.
Prix de l'abonnement : CINQ FRANCS PAR AN.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.

JANVIER. — 1846.

On s'abonne aussi à PARIS, au *Comptoir des gens de lettres*, rue Percée-Saint-André-des-Arts, n° 11.

REVUE SOCIALE,

ou

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

DE LA RECHERCHE

DES

BIENS MATÉRIELS,

OU

DE L'INDIVIDUALISME ET DU SOCIALISME.

(DEUXIÈME ARTICLE *.)

LES JUIFS ROIS DE L'ÉPOQUE.

Noi aggirammo a tondo quella strada,
Parlando più assai, ch' io non ridico :
Venimmo al punto dove si digrada ;
Quivi trovammo Pluto, IL GRAN NEMICO.

(DANTE, *Inferno*, c. VI.)

I.

Le monde actuel.

Je ne sais si je m'abuse, mais ne trouvez-vous pas, comme moi, mes amis, qu'à mesure que le temps marche, le monde devient morne, terne, glacial, et, comme dit la chanson, *fait peine à voir?* Il y avait autrefois sur la scène des acteurs plus intéressants, l'ambition avait de la grandeur, et les passions étaient plus nobles. Les spectres que je vois me font l'effet des figurants du salon de Curtius.

Il y a des moments où je me demande si ce n'est pas moi qui, en vieillissant, vois tout triste et décoloré. Quand on regarde dans la campagne avec des verres jaunes, on voit le ciel et toute la nature jaunes. Il ne serait pas impossible que l'impression que j'éprouve vînt de mes verres de lunettes. Est-ce moi qui ai tort finalement, est-ce le monde? C'est une question que la sagesse m'ordonne de me poser. Je ne voudrais pas ressembler à ce vieillard qui disait à Louis XIV, vieux comme lui : « Sire, qui est-ce qui est jeune aujourd'hui! »

Pourtant quand je m'examine, que je me tâte, et que je m'interroge, il me semble que je puis légitimement accuser de laideur la face actuelle du monde; car je ne prends pas ma certitude uniquement en moi, je la prends aussi dans le monde. Nous vivions autrefois, ce monde et moi, sur un certain fonds d'idées et de sentiments qu'on appelait des noms de vertu, d'honneur, de justice, et autres semblables. Je vis toujours sur le même fonds, tandis que le monde, se laissant aller à la dérive, a déserté peu à peu toutes nos idées et tous nos sentiments pour en arriver où il est. Je suis sûr que je n'ai pas changé, ou la conscience humaine serait un grand mensonge; c'est donc le monde qui a changé.

Comme l'évolution du monde est rapide, en effet! comme la face du monde change en peu de temps! La Bible n'exagère pas quand elle parle en termes si poétiques de cette *figure du monde* qui coule comme l'eau, et s'efface comme les feux du couchant.

Je me reporte au temps de ma naissance : quelle relation entre le monde d'alors et le monde d'aujourd'hui! La République alors, aujourd'hui la Bourse et les banquiers! Suis-je donc vieux comme Mathusalem! Je n'ai pas cinquante ans. Entre les victoires de nos pères et les hauts faits de M. de Rothschild, rien que cinquante ans de distance! De tels revers sont-ils concevables!

Je suis né vers le temps où la Convention luttait contre le *négociantisme* anglais, où Saint-Just dénonçait à tous les peuples de la terre la Carthage moderne. Et je vois la France *carthaginoise*, et le *négociantisme* au gouvernement, ou, comme on dit aujourd'hui, aux *affaires!*

Aurait-on jamais imaginé, il y a quelque cinquante ans, ou même plus tard sous l'Empire, ou plus tard encore sous la Restauration, qu'on appellerait *affaires*.... le gouvernement! Tout est changé, vous le voyez bien, mes amis, tout est changé jusqu'à la langue.

J'ai vu à Londres le gouvernement. Il n'est ni à Westminster, ni à Saint-James. Au centre de ce qu'on nomme la cité, est un édifice sans architecture et d'une construction très vulgaire, qu'on appelle la Banque. C'est, si je puis m'exprimer ainsi, la *sacristie* de la Bourse. Et pourquoi ne m'exprimerais-je pas ainsi? qui ne sait que la Bourse est un temple! La Banque peut bien être une sacristie. Entrez dans ces salles, contemplez tous ces muets qui pèsent des pièces d'or. Entourés de balustrades, comme les animaux du Jardin des plantes, ils débitent le monceau de numéraire accumulé devant eux, comme le cantonnier débite au bord de la route son tas de pierres. Tous les jours de leur vie, ces malheureux pèsent de l'or à leur trébuchet, et lorgnent du papier-monnaie. Il est donc bien utile, me direz-vous, bien nécessaire au salut de l'Etat, que toutes ces pièces rondes qu'on appelle des *souverains* et toutes ces *bank-notes* soient examinées, pesées, passées en revue! Nécessaire? je le crois bien! c'est l'*ame* de l'Angleterre que vous voyez là sous la forme de *souverains* et de *bank-notes*, et il faut veiller à ce que cette ame ne soit pas altérée. Cet or, ce papier, après avoir subi l'inspection des prêtres de la Banque, retourne dans la circulation, et devient la cheville ouvrière de toute l'activité morale, intellectuelle et physique de l'illustre peuple qui compte cent vingt-cinq millions de sujets, sujets fort malheureux, il est vrai, horriblement foulés, pressurés, torturés, assassinés, et empoisonnés. Il y a des gens qui ne voient dans le mécanisme de la production sous la loi du capital que la plus salutaire et la plus pacifique des institutions. Qu'ils m'expliquent donc pourquoi dans toutes les grandes villes, sur trois habitants, il y en a un qui meurt à l'hôpital, et pourquoi l'Angleterre et la France voient le cinquième au moins de leur population mendier et croupir dans la plus extrême indigence. Ces gens-là assurément ne comprennent rien à la raison profonde qui fit, dans l'antiquité, adorer Mercure comme le dieu indivisible du commerce, ou du *gain*, et du *vol*. Ces gens-là ne comprennent pas davantage ce qu'ils ont aujourd'hui sous les yeux. Ils n'entendent rien à la Banque et aux fonctions qu'elle remplit. Ils voient dans ces prêtres de Mercure des hommes de paix, de saints hommes, tout occupés de

* Voir le numéro de novembre.

peser de l'or; et l'or, pour eux, est un métal jaune, brillant, ductile, susceptible de poli, et avec lequel on fait la plus belle des monnaies, le roi du numéraire, le soleil des métaux. Quant au papier-monnaie, ils n'ont pas assez d'admiration pour l'invention des Juifs, la lettre de change, devenue l'origine de ce papier-monnaie. Que cela est beau, disent-ils, grand, magnifique, merveilleux, et jusqu'où va la puissance humaine! Ils ne voient pas, comme on dit, les braves gens, ou ils ne se soucient pas de voir le dessous des cartes. Ils voient la paix où il y a la guerre; ils n'aperçoivent pas l'universelle bataille qui se livre sur toute la surface du globe, et d'où le capital sort toujours vainqueur. Ce sourd murmure que l'avidité et l'avarice font entendre sous les piliers des Bourses, ils n'en comprennent pas le sens; ils ne sentent pas dans leur cœur que c'est l'écho infernal des souffrances de la terre. Et quant à la Banque, ils la prendraient volontiers pour une caisse philanthropique, destinée à venir au secours du travail, ou pour un musée métallique. Pourtant le moindre Juif, un peu au fait du commerce et de l'industrie, pourrait leur expliquer l'usage de cette banque, et comment, avec l'or et le papier-monnaie, on fait aujourd'hui ce qu'on faisait autrefois avec le fer et les canons. La banque, telle que l'ont conçue les Anglais, est en effet l'*arsenal* des modernes : c'est là qu'on passe l'*inspection des armes*. Quant au champ de bataille, il est partout où un travail quelconque s'opère; car partout où l'Humanité, s'aidant de la Nature, produit quelque fruit, le possesseur du capital, profitant de ce qu'aucun fruit ne peut être produit sans l'instrument de travail et sans l'avance, maître par là de l'espace et du temps, fait payer aux hommes ses frères un tribut qu'il taxe à sa guise. Des bords de la Tamise aux rives du Gange, l'or que ces automates pèsent si stupidement dans leurs balances est donc l'arme terrible avec laquelle trois ou quatre cent mille seigneurs du capital s'emparent, dans tout fait de production, de la meilleure partie du produit. L'héritage de l'Humanité, accumulé dans leurs mains, augmente sans cesse, tandis que le salaire qu'ils abandonnent à leurs employés, aux travailleurs, aux vingt-huit millions d'Anglais, d'Irlandais, d'Ecossais, et aux cent vingt cinq millions de sujets conquis, n'augmente jamais, et ne sert qu'à faire végéter et mourir tout cet innombrable troupeau de créatures humaines. Ah! qu'on ne me parle plus des ravages que causait le fer dans les mains des seigneurs féodaux d'autrefois. Cet or ou ce papier-monnaie, arme des seigneurs féodaux d'aujourd'hui, moyen du *gain*, du *bénéfice*, qui a remplacé la conquête et qui est encore la conquête, instrument qui livre la production, et par conséquent le producteur, et par conséquent l'homme, et par conséquent l'immense majorité du genre humain, à celui qui l'a accaparé à un titre quelconque, cet or ou ce papier cause plus de ravages, plus de morts, plus de blessures, plus d'affreuses profanations de la nature humaine, en tout lieu, à tout instant, que le fer aiguisé en épées, en sabres, en hallebardes, et dans toutes les formes qu'imagina jamais la fureur homicide, n'en a pu causer dans tous les combats qui ont eu lieu entre les hommes depuis l'origine de l'Humanité. Angleterre, qui vis par l'inégalité, et qui périras par l'inégalité, monstrueuse et impie tu condamnes tes enfants comme tu condamnes tes sujets. Le sort d'un Irlandais ne vaut pas celui d'un esclave de la Jamaïque; le paria des bords du Gange que tu as soumis à ta loi, a du moins encore son soleil que tu n'as pu lui ravir; mais l'ouvrier anglais, et la femme anglaise, et l'enfant anglais qui travaillent dans tes mines, ou dans tes ateliers, ou dans tes *work-houses*, ceux-là n'ont pas de soleil, ceux-là travaillent comme des bêtes de somme, ceux-là travaillent comme n'ont jamais travaillé les esclaves antiques dans l'*ergastulum*. Et qu'as-tu fait de la population de tes campagnes? Tes campagnes sont riches, fertiles; mais, inventive que tu es, tu as trouvé le moyen de les cultiver sans cultivateurs! Les six cents familles propriétaires de ton sol ont, par la vertu du capital, changé ce sol en prairies, et, n'ayant plus besoin des hommes, ont chassé les hommes de ce sol! Fille des Normands conquérants et rapaces, le butin, la proie fut dans tous les temps l'idole de ton cœur; tu n'as jamais combattu que pour le butin, et tu n'estimas jamais de la victoire que les richesses matérielles qu'elle procure. Tu es punie par ton péché même; tu regorges de richesses, et nul peuple n'est plus misérable que ton peuple. Près de ta Banque, tu me montres tes Docks, où viennent s'entasser les produits que tes navires, dont tu es si fière, apportent de tous les coins du monde. Mais vois, toi-même, si à côté de ces docks un peuple entier n'expire pas dans tes villes de faim, de froid, et de misère; si les plus horribles, les plus infames maladies ne circulent pas dans le sein de ce peuple; vois l'Irlande tout entière sacrifiée comme une hécatombe, sans que ce sacrifice de l'une de tes îles puisse servir au salut des autres. Ah! le spectacle que tu présentes, orgueilleuse Angleterre, justifie l'acte d'accusation que la France républicaine dressa jadis contre toi, comme il justifie la guerre que la France monarchique, par l'instinct de sa destinée, te fit pendant tant de siècles. Tu peux, hypocrite que tu es, affranchir les esclaves de tes colonies, et forcer la France à faire sur ton ordre ce que la France décréta jadis elle-même malgré tes menaces; mais affranchis donc ton peuple, affranchis l'Irlande et tous ces millions d'Anglais qui n'ont pas un sort plus prospère que celui des Irlandais! autrement ta prétendue philanthropie pourrait bien ne signifier autre chose que ceci : Sous l'empire du capital, tous les hommes étant uniformément des machines de travail pour le capitaliste, il convient aux capitalistes anglais qu'il n'y ait plus d'autres formes d'esclavage dans le monde que le salaire et le prolétariat.

Vous trouvez, mes amis, que je m'échauffe bien en un sujet sur lequel vous pensez d'ailleurs comme moi. C'est le vent qui souffle aujourd'hui qui en est cause. Carthage nous a vaincus, et le vent de Carthage souffle sur la France. Nous adorons Mercure. Que de gens n'ont plus dans leur cœur d'autre dieu que celui-là! La Bourse de Londres, la Bourse de Paris, ont remplacé les églises et les cathédrales; et chacun, au coin de son foyer, se taille des dieux lares sur le patron de la divinité qu'on révère dans ces Bourses.

A ce propos, permettez que je vous raconte un fait d'armes des plus illustres, qui s'est passé à la Bourse de Londres, et qui a, comme vous le verrez, quelque rapport avec notre patrie et avec son sort actuel.

C'était au moment où les Romains et les Carthaginois, c'est-à-dire la France et l'Angleterre, allaient en venir aux mains pour s'engloutir ensuite dans ce qu'on appelle aujourd'hui *l'entente cordiale*, c'est-à-dire l'uniforme passion du mercantilisme et des *affaires*. Comme le corbeau qui suit les armées, prêt à se repaître des cadavres, un spéculateur devenu depuis très célèbre se trouvait à dessein en Belgique. Présumant que le succès, quel qu'il fût, de la bataille qui allait se livrer devait être décisif, il avait organisé jusqu'à Ostende d'excellents relais. Dès que la défaite de Napoléon fut connue, il partit lui-même à franc-étrier. Arrivé à Ostende, une tempête rend la traversée pour l'Angleterre impossible; les plus hardis marins refusent de se mettre en mer. A force d'or, il parvient cependant à déterminer quelques hommes; il débarque sain et sauf sur la côte anglaise, part lui-même pour Londres, fait des achats considérables. Les fonds étaient à vil prix, car l'avenir de l'Angleterre était engagé dans cette lutte dernière. Vingt-quatre heures après, la défaite de l'armée française était connue à la Bourse de Londres : le spéculateur hardi avait gagné vingt millions *.

Ce spéculateur, si je ne me trompe, s'appelait Nathan Rothschild. Aujourd'hui la dynastie des Rothschild est la plus illustre des dynasties. Les triomphateurs de Rome distribuaient des *congiaria* au peuple et à l'armée; la dynastie des Rothschild en distribue aux pouvoirs de l'Etat, aux députés, aux pairs de France, aux journalistes.

J'ai connu un poète qui se croyait le successeur de Napoléon. Après la guerre et les conquêtes, disait-il, est venue l'époque de l'art; or je suis le représentant le plus éminent (il disait même le seul éminent) de cette époque, je suis le roi de l'art; donc je suis le successeur de Napoléon. Ce poète se trompait. Le vrai successeur de Napoléon, c'est ce Juif qui, l'œil sec et l'âme agitée seulement par la passion du gain, pressentait l'avenir quand le présent se décidait dans les champs de Waterloo, et qui, interprétant à sa façon les saintes Ecritures, se disait : Ce ne sont pas ceux qui vont combattre ici qui recueilleront les fruits de la victoire, mais ceux qui combattront demain à la Bourse de Londres. *Non mortui laudabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in infernum, sed qui vivunt*, dit le roi-prophète. Or *vivre*, pour ce spéculateur c'était *gagner*. Il avait raison, l'amour du gain a remplacé aujourd'hui tous les amours.

Avez-vous vu la poétique image du *héros* qui traversa la mer et brava les tempêtes pour gagner vingt millions, fruit du sang des vingt mille guerriers dont les ossements ont d'abord engraissé les champs de Waterloo, et ont servi ensuite à faire lucrativement du noir de fumée? Hélas! lui-même, à quoi lui a servi cette prime sur le sang, cette spéculation sur la mort! Il est mort aujourd'hui, et nous ne le connaîtrions pas sans le ciseau d'un artiste. Dantan s'est fait son Homère. Si vous n'avez pas vu la statuette dont je vous parle, je vous invite à la voir : c'est un symbole du monde actuel, tel que je me le représente. Ce fut toujours le privilége des grands hommes de symboliser leur époque. Pourquoi les bustes des empereurs romains sont-ils si précieux pour l'histoire? C'est qu'il suffit de jeter les yeux sur ces figures pour connaître le monde qui eut de tels types pour maîtres. Incarnations de l'esprit du temps, les passions dominantes les avaient élus, pour ainsi dire, et se manifestaient dans leurs traits.

Le monde actuel est un petit vieillard avec une grosse tête et un gros ventre. Il aime l'argent, et il ne connaît rien de supérieur à

* Nous empruntons ces détails à l'article AGIOTAGE de l'*Encyclopédie Nouvelle*. L'auteur, M. Emile Péreire, aujourd'hui directeur du chemin de fer de Versailles, était à même d'être bien informé.



l'argent... que l'or. Il aime aussi le papier-monnaie, les actions industrielles, et les primes qu'on en tire au moyen de l'agio. Il enlace dans ses bras, comme un vautour dans ses serres, des sacs d'or, des portefeuilles pleins de *bank-notes*. Ce sont là ses idoles, et il les presse contre son cœur avec une indicible volupté. La mythologie faisait descendre Jupiter en pluie d'or dans les bras innocents de la belle Danaé : le petit vieillard dont je parle est aussi monstrueusement laid que Danaé était belle, mais le Dieu de Jacob s'est également incarné pour lui dans cet or objet de ses étreintes. Du reste, tout entier à sa passion, il est bizarrement contourné, et on le dirait épileptique : c'est que tous ses mouvements tendent à attraper et à retenir le plus d'or possible. Il s'écarquille et se distend à cet effet; ses jambes s'écartent pour saisir sa proie, son cou s'alonge et sa tête se renverse dans le même but. Il fait le gros dos pour que sa capacité pectorale forme une sorte de sac ou de réceptacle le plus vaste possible; seulement son ventre trop proéminent le gêne un peu, et nuit à ses désirs. Mais il a beau étendre, gonfler et tortiller son corps avide et avare, il y a toujours de l'or qui lui échappe. On dirait qu'il veut courir après, et que son désespoir est de ne pouvoir engloutir le Pactole. Des portefeuilles remplis de billets s'écoulent en partie hors de ses bras; des sacs sortent de ses poches trop pleines; une pluie de pièces d'or filtre de ses goussets le long de ses cuisses, et de ses poches sur les basques de son habit. Il est ruisselant d'or; il absorbe l'or, et l'or transsude à travers sa peau. Il semble même que, par métamorphose, il va se changer en or; car voilà une verrue sur son front, et cette verrue est une pièce d'or. Ce qui, au surplus, est plus expressif encore que ses gestes et toute sa personne, c'est sa figure. Je voudrais rendre l'expression de cette figure; mais je désespère d'y réussir. Je dirais bien que c'est le Shylock de Shakespeare réalisé, mais ce ne serait rien dire : qui a vu Shylock lorsqu'il prit ses balances pour peser de la chair humaine? Je soupçonnerais volontiers qu'il rappelle le dieu Mammon, mais il ne nous reste pas de portrait authentique de cette ancienne divinité. Quant à Plutus, c'était un dieu beaucoup plus calme, quoique Dante, dans les vers que j'ai choisis pour épigraphe, l'appelle IL GRAN NEMICO (1). La tête du petit vieillard a une sorte de puissance qui le fait ressembler à Satan. Sur ses lèvres erre un sourire sardonique et une joie mêlée d'anxiété... Je ne saurais caractériser cette joie. Si vous voulez voir des figures semblables à celle que j'imagine, allez à la Bourse, approchez-vous de la rampe, vous ne manquerez pas de rencontrer quelque spéculateur qui vous présentera au naturel la grimace actuelle du monde.

Puisque le monde change si vite, il changera encore. Puisque sa figure est si muable, nous ne verrons pas toujours cette laide figure qu'il a aujourd'hui. Il reprendra une figure plus sereine, plus jeune, plus riante; il cessera de ressembler au juif Shylock; et j'espère le voir ressusciter sous les traits divins du Nazaréen que les Juifs ont crucifié, et qu'ils crucifient encore aujourd'hui par l'agiotage et le capital.

II.

L'esprit juif, la nation juive.

Il est bien évident, n'est-ce pas, mes amis, que quand nous parlons des Juifs, c'est de l'*esprit juif* que nous entendons parler, de l'*esprit de gain*, de *lucre*, de *bénéfice*, de l'esprit de négoce et d'*agio*; pour tout dire en un mot, de l'*esprit banquier*. Certes, il y a un lien nécessaire entre la *banque* et le peuple qui l'a inventée, pratiquée constamment et perfectionnée (2); mais ce terme de *Juif* se rencontre surtout sous notre plume par une nécessité de la langue française, qui, de temps immémorial, a fait du nom de cette nation un nom générique.

L'Académie, au mot *Juif* de son Dictionnaire, en fait la remarque en ces termes : « JUIF : On ne met pas ici ce mot comme le nom » d'une Nation, mais parcequ'il s'emploie figurément en quelques » phrases de la Langue. Ainsi on appelle *Juif* un homme qui prête » à usure, ou qui vend exorbitamment cher : *C'est un Juif, il* » *prête à quinze pour cent; Ce marchand est un vrai Juif.* Il se » dit, dans le style familier, de tous ceux qui montrent une grande » avidité d'argent et d'ardeur pour en gagner. On dit proverbiale- » ment qu'*Un homme est riche comme un Juif*, pour dire qu'il est » fort riche, etc., etc. »

Nous parlons des Juifs comme l'Académie. C'est à l'*esprit juif* que nous en voulons, ce n'est assurément ni aux Juifs, comme collection d'individus, ni à aucun Juif en particulier. Nous n'avons réellement en vue ni les banquiers cosmopolites dont le nom, cité dans tous les journaux pour des faits qui intéressent la fortune publique, est venu assez naturellement se présenter à nous, ni les autres maisons juives de Paris, de Londres ou de Berlin, ni les Juifs de Francfort, ni ceux de Bâle, si riches qu'ils possèdent, dit-on, par inféodation hypothécaire plusieurs de nos départements. Il ne vaudrait guère la peine de s'être approché quelquefois de la sainte Philosophie, si l'on conservait des antipathies de ce genre. De tels sentiments ne conviennent plus en France; et pour nous, Crésus, en personne, revivrait aujourd'hui, que nous n'en voudrions ni à Crésus ni à ses richesses. Mais l'esprit de Crésus, ou de son rival Midas, n'aurait pas le don de nous plaire.

Quant au peuple juif, voici ce que nous avons ici à en dire.

Assurément c'est un grand peuple, si grand que s'il n'y avait pour toutes les familles diverses qui composent la race humaine qu'une seule palme à décerner, cette palme unique serait peut-être acquise à la nation qui a tiré du sein de l'Orient et du fond des tabernacles, afin de les conserver et de les propager dans le monde, les deux plus précieuses de toutes les vérités : l'*unité de Dieu*, et l'*unité de l'espèce humaine*. C'est un grand peuple que celui qui, favorisé de cette révélation, lui est resté fidèle à travers tant de siècles, et, fier d'être initié, a vu passer tant de cultes sans changer le sien. C'est un grand peuple que celui qui, sorti de l'esclavage d'Egypte, il y a quatre mille ans, subsiste encore après tant d'anathèmes, d'exterminations, de massacres, qui n'ont pu lasser sa constance; c'est un peuple martyr. Mais il est à remarquer néanmoins que ce peuple a fait le désespoir de tous ses prophètes, et qu'il a crucifié le plus divin de tous, Jésus-Christ. Il faut convenir aussi que cette persistance opiniâtre à ne changer en rien annonce une race ennemie du progrès; et s'il est vrai, comme il l'est, que Jésus ait apporté à l'Humanité des trésors de vérité et d'idéal, le peuple qui l'a repoussé et qui le repousse encore, le peuple qui condamne le Christianisme sans avoir passé par le Christianisme, ce peuple se condamne par là même, comme obstiné dans l'erreur, et incapable de comprendre les vérités nouvelles, à mesure qu'elles s'échappent du sein de la Science et de l'Amour infinis.

C'est la race juive qui, dans les temps modernes, a donné au monde le sage Spinosa; mais il ne faut pas oublier que Spinosa faillit périr par le poison et le fer des Juifs, et qu'il fut obligé de fuir non seulement la synagogue homicide, mais jusqu'au commerce des hommes, pour éviter la rage de ses coreligionnaires, et pour penser en paix.

Rien de plus touchant que cette parole de Jésus, lorsqu'il se plaint du peuple qui lui donna naissance, mais qui devait aussi lui donner la mort : « Jérusalem, Jérusalem, *qui tue les prophètes*, et »qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu »rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins »sous ses ailes, mais tu ne l'as pas voulu ! »

---

(1) Le *grand ennemi*, le *grand adversaire*, c'est-à-dire le *grand Diable*. Dante parle là comme la Bible, qui appelle le génie du mal l'*ennemi*, l'*adversaire*, c'est-à-dire celui qui réellement n'existe que comme une négation, une contradiction de Celui qui seul existe réellement et par lui-même, Dieu.

(2) Nous n'ignorons pas que, confondant la banque soit avec le négoce en général, soit avec le commerce des métaux, quelques auteurs ont fait remonter la banque jusqu'à la plus haute antiquité. A Rome, dit-on, les banquiers se tenaient au Forum dans des boutiques appelées *tabernæ argentariæ*. Lorsque l'un d'eux faisait de mauvaises affaires, on lui appliquait l'expression *cedere Foro* (s'éloigner du Forum), parcequ'il était obligé de quitter la place qu'il occupait parmi les notables commerçants. Notre mot de *banque*, et ceux de *banqueroute* et de *banqueroutier*, tirent leur origine d'une coutume analogue. En Italie, les commerçants avaient chacun leur *banc* dans leur lieu de réunion. Quand l'un d'eux ne faisait pas honneur à ses engagements, on disait que son banc était rompu, *banco rotto*. Nous ne nions pas ces étymologies; et quant à l'origine du *capital*, de la *rente*, nous la tenons pour très ancienne : le *capital* remonte selon nous au meurtre d'Abel par son frère Caïn. (Voyez le livre *De l'Humanité*, tome II.) Le *capital* existait sous le *régime des castes de famille* et sous le *régime des castes de patrie*, ce qui n'empêche pas qu'il n'ait pris un développement tout nouveau sous le *régime des castes de propriété*. A Rome, la loi des Douze Tables était sans pitié pour le débiteur insolvable; elle le livrait à la merci de ses créanciers, qui avaient le droit de le mettre aux fers, de s'en servir comme d'un esclave, et même de déchirer son corps et de se le partager. De là vint un proverbe : *Solvere aut in ære aut in cute* (payer ou de sa bourse ou de sa peau). Aujourd'hui on ne connaît plus que l'incarcération pour dettes, et pourtant nous vivons sous le règne du capital : les mœurs se sont adoucies. Mais toutes les analogies qui relient le présent au passé sous le rapport qui nous occupe ne détruisent en rien ce que nous disons. La banque, telle qu'elle fonctionne aujourd'hui, est moderne. La banque, devenue à la fois l'agent de manifestation du capital et l'instrument de reproduction de ce capital, est juive. Qu'on fasse remonter, si l'on veut, les banques générales ou publiques aux trois *monts* de Venise, dont le premier s'établit au compte de la république au milieu du douzième siècle, la banque véritable n'en sera pas moins l'*invention des Juifs*. Car ce qui a constitué et créé la banque, c'est la *lettre de change*, dont les billets de banque, de même que ce qu'on appelle aujourd'hui actions, bons au porteur, coupons de dividendes, etc., etc., ne sont que des formes et des dérivés. Toute la force de la banque, pour accumuler le capital et le porter à un instant donné sur un point décisif, est sortie de l'invention de la *lettre de change*. Or personne ne nie que ce soient les Juifs qui l'aient inventée. Quant à l'origine des banques que les économistes appellent banques de dépôt ou hypothécaires, il est possible qu'elles aient commencé à Venise au douzième siècle. Mais qu'importe! Agobard, au siècle de Charlemagne, poursuivait déjà l'usure et la puissance des Juifs de sa vertueuse indignation ! ils avaient déjà inventé la lettre de change et la banque, ils la faisaient entre eux sur les chrétiens, et ils étaient alors les seuls banquiers de l'Europe. Si leur découverte s'est propagée d'abord en Italie et réalisée à Venise, il ne faut pas oublier que le Shylock de Schakespeare est le *marchand de Venise*.

Qu'y a-t-il donc au cœur de cette race, qui fait qu'elle tue ses *prophètes*? Il y a l'amour du gain, l'amour de l'or. Pendant que Moïse s'élevait vers Dieu sur la montagne, les Juifs dans le désert construisaient l'idole du veau d'or. Les Juifs présenteront-ils donc éternellement le contraste du peuple qui connaît le mieux *l'unité de Dieu*, *l'unité du genre humain*, et qui viole le plus grossièrement ces principes!

Ce n'est pas tout, leur disait S. Pierre, que d'avoir la science ou la foi, il faut encore les œuvres; et S. Pierre les traitait d'idolâtres. S. Pierre avait raison. De toutes les idoles, en effet, que la stupidité humaine a pu fabriquer, la moins idéale, c'est celle que les Juifs ont conservée dans leur cœur, et portée avec eux à travers leur long pélerinage, sous tous les cieux et dans tous les climats. Qu'ils ne soient donc pas si fiers de leur révélation! Il est écrit dans leurs livres (qui sont aussi les nôtres, par la grâce de Jésus-Christ et de ses apôtres) qu'ils sortirent d'Egypte et traversèrent le désert ayant devant eux une colonne de lumière et une colonne de fumée. Ils ont encore au dessus de leur tête, par la révélation qu'ils ont reçue, une colonne de lumière; mais la colonne qu'ils suivent réellement, par l'attrait insensé de leur cœur, c'est la nuée ténébreuse.

Sous l'ombre épaisse de cette nuée, ils travaillent en sens contraire des préceptes divins. Ne brisent-ils pas sans cesse l'unité divine, ceux qui n'ont d'autre désir que de s'approprier des parcelles de l'ouvrage de Dieu, afin d'en dépouiller le plus bel ouvrage de Dieu, l'Humanité! A quoi leur sert de révérer comme sacré le livre où la Sagesse enseigne le lien qui rattache tous les hommes en un seul faisceau dans la vie! Qu'est-ce que connaître l'unité de l'espèce humaine, et vivre en guerre avec l'espèce humaine tout entière! Connaître la fraternité humaine, et n'avoir pas d'autre but que de s'enrichir des dépouilles de ses frères! Connaître la solidarité qui nous unit tous en Adam, et passer sa vie à pratiquer la violation de la loi même de l'Humanité! Connaître, en un mot, l'Unité, l'*unité divine et humaine*, et mériter encore, après tant de siècles, le stigmate gravé par le génie de Rome et par la plume de Tacite : *Judæis adversus omnes alios homines hostile odium.*

Mais d'où vient, chez le Juif, cet attachement frénétique pour les biens de la terre, qui a fait de son nom le synonyme de l'avidité et de l'avarice, et qui rend inutile pour ce peuple, pris en masse le bienfait de sa révélation même? Dirons-nous, avec la théologie, que, par une prédestination terrible attachée à ce peuple, il a mérité de méconnaître son Sauveur et son Messie, le Sauveur de tous les hommes, puisqu'il l'a méconnu en effet, et stupidement mis à mort! Sans doute; mais, nous élevant à la racine même de tous les maux qui affligent l'Humanité dans tous ses membres, nous dirons que si le mal, sous une certaine forme particulière, se montre plus spécialement dans ce peuple, ce n'est pas que le mal, sous ce rapport même, soit uniquement dans ce peuple et n'atteigne que lui : le même mal atteint à des degrés différents tous les hommes.

Nous dirons plus; nous dirons, conformément à la Révélation même de Moïse et de Jésus, conformément au dogme de l'unité de l'espèce humaine, que tous tant que nous sommes, fils de l'Humanité, nous nous sommes rendus solidaires du mal qui se manifeste si à découvert dans nos frères les Juifs, en ne les traitant pas en frères, en les traitant en ennemis, en les persécutant, en les flétrissant, en les rejetant, au nom de celui même qui, crucifié par eux, leur pardonna sur la croix. Ou, pour laisser le langage de la théologie, nous dirons que ce sont en partie les persécutions dont les Juifs ont été les victimes depuis le commencement de leur histoire qui ont causé cet esprit de lucre et de spoliation qui les rend encore odieux à tant de peuples au milieu desquels ils vivent.

L'esprit juif, l'esprit d'avarice et d'avidité, n'est pas autre chose qu'une des formes de la guerre que l'homme, dans son aveuglement, livre à son semblable. Le *lucre* n'est pas autre chose que la *conquête*. Chez l'homme primitif ou sauvage, la *guerre* et le *lucre* vont ensemble, et s'appellent *butin*. A mesure que la civilisation s'est développée, on a distingué le lucre de la guerre; on a tour à tour honoré et flétri la guerre, on a méprisé et permis le lucre. Mais le vice d'origine est le même; le mal de la guerre et celui du lucre sont au fond les mêmes. Tuer les hommes par le fer, ou les faire mourir de faim se ressemblent. On ne tue pas d'ailleurs pour tuer; on tue pour voler. La guerre est toujours le lucre, le lucre est toujours la guerre; et le banquier qui s'empare de ce qui devrait appartenir au travailleur ne fait pas autre chose, sous d'autres formes, que ce que faisait le seigneur féodal qui, du haut de son donjon, rendait tributaires les hommes de travail. Le mal, dis-je, est le même; les noms seuls ont changé. L'or, comme je le disais tout-à-l'heure, a remplacé le fer et les canons; mais l'homme est toujours l'ennemi, l'antagoniste de l'homme; l'homme est toujours, pour parler avec Hobbes, *un loup pour l'homme :* HOMO HOMINI LUPUS.

Donc la guerre sous une forme a produit la guerre sous une autre, en vertu de la loi qui fait que le mal s'engendre de lui-même. Au baron féodal, guerrier et dévastateur, a répondu le Juif, rusé et spoliateur : guerre contre guerre avec des armes différentes, les armes à l'usage de chacun! tous deux dépouillaient, tous deux, pour employer une expression énergique mais vraie, se livraient au vol; car le *gain*, *le lucre*, *le bénéfice* est aussi bien le vol que la *conquête* et les rapines qu'elle permet.

Or cette vie de résistance à la spoliation ouverte par la spoliation cachée a commencé, il y a bien des siècles, pour les Juifs. Elle a commencé avec leur histoire, ou plutôt elle a commencé avant leur histoire; car leur histoire n'a pas d'autre origine. Ils sortirent de la dernière catégorie de la dernière caste d'Egypte, et ils traînent encore aujourd'hui parmi nous et exercent contre nous une sorte de *vendetta* que la Providence divine, qui pèse tout dans la plus équitable et la plus sûre des balances, a voulu prolonger ainsi pour la condamnation définitive du régime des castes.

III.

Adoration de l'Industrie, adoration du Veau d'or.

Il règne aujourd'hui sur la terre une immense erreur:

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum :

C'est l'adoration de ce qu'on appelle l'Industrie, accompagnée de la persuasion qu'on est définitivement échappé à l'Ere féodale. Je réunis à dessein ces deux erreurs, parce qu'au fond elles n'en font qu'une. Si on se croyait encore dans le cercle de la féodalité, on ne serait pas si fanatique de l'Industrie.

Le monde actuel est *industriel* ou *industrialiste*, comme on voudra dire (les adorateurs du système de l'Industrie disent l'un et l'autre), et néanmoins il est encore *féodal*. Quant au premier point, il n'y a pas à en douter. Le monde actuel est industrialiste, il le proclame lui-même, et nous sommes de son avis. Mais il pense n'avoir plus aucun rapport avec la féodalité. Il se croit, comme le disent tous ses publicistes, sorti à jamais des langes de l'enfance. La féodalité lui fait horreur; fi! quelle tache! C'était bon pour nos ancêtres! La révolution de 1789 a clos une ère, et en a ouvert une autre. Nous sommes industriels; voyez comme nous *produisons!*

Un profond penseur, mort dernièrement sans que les journaux aient consacré plus de trois lignes à sa mémoire, et se soient enquis de savoir le bien et le mal qu'il y avait à dire de ses travaux, chercha long-temps une définition du monde actuel, et trouva celle-ci : *L'industrialisme fait des hommes pour faire du calicot et le consommer.* Cette définition est juste, mais incomplète.

Faire des hommes pour faire du calicot et le consommer! quelle belle destinée! et que ce cercle où l'homme entre dans la production au même titre que l'œuvre de ses mains, est une admirable chose! Toute votre âme sera employée à faire du calicot, et à vous en servir! Pour parler le langage des géomètres, voilà l'homme fonction de la manufacture et la manufacture fonction de l'homme; ils entrent, l'homme et le calicot, dans la même formule, et l'un peut s'exprimer en valeur de l'autre! Tout cela, dit du temps où nous vivons, est vrai; mais Coessin, qui trouva cette formule, aurait dû ajouter que cette manufacture d'hommes et de calicot *est encore féodale.*

Cette manufacture se croit une *ère nouvelle* dans le fond, et elle ne nous paraît nouvelle que dans la forme. Ce qui caractérise, suivant nous, une ère véritablement nouvelle, c'est un principe véritablement nouveau. Les diverses évolutions d'un même principe peuvent offrir, pendant plusieurs siècles consécutifs, des formes très diverses et même en apparence tout opposées.

Ce que nous voyons aujourd'hui n'est, suivant nous, que l'extension et le développement des CASTES DE PROPRIÉTÉ. Les castes de propriété ont commencé à la chute de l'Empire Romain, avec la Féodalité; et elles achèvent aujourd'hui leur évolution *.

Nous écrivons là une grande vérité, une vérité évidente pour nous; mais combien de ceux qui liront ces lignes vont nous croire atteint de la manie du paradoxe! C'est qu'ils sont atteints eux-mêmes de la manie de croire que *la féodalité a été complètement et radicalement abolie en* 1789!

Il est bien certain, historiquement et de toute façon, que la propriété, telle qu'elle est constituée aujourd'hui, n'est que la suite et, à quelques égards, la parodie de la conquête du Moyen-Age; ce qui n'empêche pas tout le monde de répéter que la Révolution de 1789 a aboli complètement et radicalement les droits féodaux. Il faut convenir qu'être la suite de la Conquête barbare et la queue de la Féodalité n'eût pas été un principe rationnel à invo-

* Voyez, dans le numéro d'octobre, une exposition de la *loi des castes*, c'est-à-dire de leur succession. Le sujet que nous avons commencé à traiter dans l'article intitulé: *De l'abolition des castes et de l'organisation de l'égalité*, se lie intimement à celui que nous traitons en ce moment.



quer par le Tiers-Etat vainqueur de la Noblesse, avec le secours de la Nation tout entière. Mais la passion est sophiste, et les castes sont peu scrupuleuses sur la logique, quand il s'agit de leurs intérêts. Le Tiers-Etat, heureux de sa victoire, s'en glorifie donc hautement; et il appelle cela *l'abolition de la féodalité*, tandis que ce n'est que *l'abolition de l'ancienne forme de la féodalité*.

Quand donc le Tiers-Etat veut s'enivrer de son propre vin, comme dit l'Evangile, il ferme les yeux sur les nobles actuels, qui lui paraissent alors des pygmées, des nains imperceptibles, des nobillons; il ferme aussi les yeux sur les envahissements du clergé, sur l'esprit prêtre, et même sur les Jésuites, qui sont pourtant pour lui par intervalles de terribles revenants; enfin il se dissimule à lui-même qu'il vit sous une monarchie, et que cette monarchie se fait quelquefois sentir; il oublie ce qui le met en fureur en d'autres moments, à savoir ce que le journalisme appelle la pensée personnelle du système; il ferme les yeux sur tout cela, dis-je, jette au vent ses chagrins, ses peines quotidiennes, et le voilà qui se frotte les mains, qui se félicite, qui se déclare vainqueur, qui se voit grand comme les pyramides, et qui s'appelle *une ère nouvelle*, l'ère de l'*Industrie!*

Ce Tiers-Etat, si glorieux, fait ou plutôt fait faire du calicot, tandis que les nobles d'autrefois faisaient ou faisaient faire la guerre. Comment ne serait-il pas une *ère nouvelle!*

J'entends les adorateurs du Veau d'or qui m'interrompent. Vous parlez de calicot, me disent-ils, c'est ridicule! Parler ainsi était bon en 1830 : alors nous ne faisions, en effet, que du calicot; mais aujourd'hui nous faisons des chemins de fer! N'avez-vous pas lu notre programme? Nous allons relier, grâce aux *railways*, tous les peuples du monde; nous allons unir en mariage la race blanche et la race noire, marier l'Orient et l'Occident, et nous avons même l'ambition de parcourir la Chine sur nos wagons triomphateurs. Ne voyez-vous pas que nous constituons le *corps* de l'Humanité!!

Je crains bien qu'en voulant constituer son corps, vous n'arriviez à tuer son âme.

Eh! qui doute que l'industrie ne soit une des faces de l'activité humaine! L'homme est sensation-sentiment-connaissance; il n'est pas seulement sentiment et connaissance, il est aussi sensation. L'industrie SOCIALE est une des manifestations de l'activité de l'homme. Mais l'industrie CAPITALISTE me fait l'effet des galères de Brest ou de Toulon. Je vois les nations enchaînées travaillant sous la verge des capitalistes. Je ne méprise aucune des manifestations de l'homme, mais j'aime et je veux son âme avant tout; je n'aime pas l'homme cadavre; je n'aime pas l'homme asservi et dominé par ce qu'il y a d'infime dans sa nature; et s'il est vrai qu'il nous faille passer par le déluge de la dissolution humaine pour relier les continents au moyen des chemins de fer, je proteste de toute ma force contre une pareille fatalité.

Les prêtres de Mammon ne sont pas tous également aveugles. Il en est qui savent à merveille que la société actuelle fonctionne dans la dégradation et l'esclavage. Mais ils se croient obligés de mentir, le mensonge est leur *prospectus*.

J'ouvre le premier livre venu, et je lis : « Le *principe guerrier*, » qui est entré si avant dans la constitution sociale de la vieille Europe, semble se retirer devant les progrès du *principe industriel*, » qui chaque jour se développe et grandit. On a commencé à comprendre que les *conquêtes de l'homme sur la Nature* sont les plus » vraies, les seules durables, les seules qui forment la base de la » prospérité des nations comme des individus, etc., etc. »

Assez de ce verbiage. On lit de ces phrases stéréotypées, en l'honneur du *principe industriel* vainqueur du *principe guerrier*, dans presque tous les livres qui se fabriquent aujourd'hui, et dans presque tous les journaux qui s'impriment; ce qui n'empêche pas que les *conquêtes* du principe industriel ne soient encore *des conquêtes sur l'homme*.

On lit encore partout : « La France, débarrassée de l'ancien ré» gime, et sortie de la longue tourmente qui suivit l'abolition de la » féodalité, s'est tournée avec ardeur vers *l'Industrie*. Ses succès » ont été rapides; ils ont donné à son activité une impulsion nouvelle, » qui lui fait sentir le besoin d'accroître ses moyens de *production*. » On a vu que l'agent le plus puissant de la production était le *cré*» *dit*, qui fournit au travail des matériaux inépuisables. L'on a re» marqué de plus combien l'abondance des signes monétaires était » utile pour procurer aux objets produits un prompt écoulement, » et entretenir ce mouvement commercial qui n'est pas toujours la » consommation, mais qui en est l'apparence. Séduits par ce double » appât... : »

Assez, assez, je vois où vous en voulez venir, vous voulez mobiliser le sol de la France sous forme de papier-monnaie. Ce serait vingt milliards, dites-vous, de portés dans la circulation! Je vous entends : quelle bonne aubaine! Pour le coup les banquiers seraient complètement les rois de la France, comme Méhémed-Ali est le sultan d'Egypte! Ils auraient à la fois la propriété mobilière et la propriété foncière.

C'est assez, dis-je. Cessez vos fanfares *industrielles*, et raisonnons. Prenons le plus fort de vos raisonneurs, et le père du système.

IV.

L'argent force dominatrice.

Saint-Simon, jusqu'au moment où une lumière véritable vint luire à ses yeux, et lui fit écrire son *Nouveau Christianisme*, eut le tort de croire à l'*Industrie*. C'est même lui qui a baptisé et inauguré cette prétendue *ère nouvelle*, en nous persuadant que nous étions complètement et radicalement sortis du cercle de la féodalité. Or ce grand formulateur, résumant un jour sa pensée, écrivit, il y a environ trente ans, cette formule remarquable : « Les INDUS» TRIELS sont parvenus *à anéantir l'esclavage qui pesait sur eux*, » et ils ont constitué l'ARGENT, *signe du travail*, FORCE DOMINA» TRICE. » Il vaut la peine que nous examinions un peu la formule de Saint-Simon.

Mais commençons par la traduire. Or voici comment nous la traduisons :

« *Les capitalistes sont parvenus à renverser les nobles et les prêtres, et ils ont constitué l'argent force dominatrice;* »

Ou en d'autres termes :

» *La puissance des prêtres et celle des nobles étant renversées, il n'est resté dans le monde que la puissance du capital. Mais celle-là est restée!* »

Maintenant voici nos observations à l'appui de notre interprétation.

D'abord l'argent n'est pas le *signe du travail*. L'argent, ou, en termes généraux, le numéraire, est le signe des *produits*. En constituant donc l'argent force dominatrice, c'est à ceux entre les mains desquels se trouvent les richesses antérieurement produites qu'on a remis la puissance de produire et par conséquent de s'enrichir davantage. Ce n'est pas le travail qu'on a inauguré dans le monde comme puissance; c'est l'argent, c'est la richesse. Puis il est faux (et c'est toujours la même idée) que les vrais industriels soient parvenus à *anéantir l'esclavage qui pèse sur eux*. Les producteurs ne sont pas ceux qui font la demande des produits ou qui trafiquent sur ces produits, mais ceux qui appliquent leur force morale, intellectuelle, et physique, à la Nature, source de toute production, et aux instruments de travail que le génie humain a su tirer de la Nature pour la forcer à mieux obéir à l'homme. Tant donc que le *Prolétariat*, transformation de *l'esclavage* antique et du *servage* du Moyen-Age, existera, il sera faux de dire que *les industriels* (c'est-à-dire les travailleurs, les producteurs) *sont parvenus à anéantir l'esclavage qui pèse sur eux*.

Pour que la formule de Saint-Simon paraisse vraie, il faut entendre par *Industriels* ceux que Saint-Simon avait en vue, c'est-à-dire les directeurs actuels de l'industrie, ceux qui, sans être institués par l'Etat, sans mission officielle, sans grades, sans fonctions, sans titres, et, si je puis m'exprimer ainsi, sans épaulettes, commandent pourtant à toute l'armée industrielle. Oh! s'il s'agit de ceux-là, la formule est exacte. Il est certain que les possesseurs de richesse, c'est-à-dire de produits accumulés, sont parvenus à se délivrer de l'esclavage qui pesait sur eux. Jusqu'ici, en effet, le possesseur de la richesse n'avait pas eu, au nom de cette richesse, le droit de commander aux hommes; il avait été esclave, ou du moins il avait obéi.

Saint-Simon analyse ainsi les pas successifs que ce qu'il appelle l'*Industrie* a faits jusqu'ici. D'abord, dans les sociétés antiques, la classe industrielle est esclave. La conquête des Barbares change l'esclavage de la classe industrielle en esclavage de la glèbe. Puis se forment les communes. Les conquérants s'étant répandus dans les campagnes, les industriels s'enrichissent dans les villes. Les communes sont à leur origine composées, en totalité, d'artisans et de négociants; ces négociants, las de dépendre des seigneurs dans leurs personnes et dans tous leurs droits, finissent par racheter leur liberté. C'est-à-dire qu'après que le peuple des campagnes et des villes a vainement prodigué son sang dans des insurrections, les riches se décident enfin à donner un peu d'or. C'est ce qu'on appelle l'affranchissement des communes. Mais, bien que *rachetés*, les propriétaires non nobles n'en restaient pas moins, en masse, dans la dépendance des prêtres et des nobles. Ils avaient acquis de la sécurité, voilà tout. Ils payaient sans gouverner, ils payaient pour être gouvernés. Le gouvernement de la société n'était pas dans leurs mains. Ils ne faisaient pas les lois, et on faisait souvent les lois contre eux. Les distinctions sociales les maintenaient dans un rang inférieur. Ils ne jugeaient pas, ils étaient jugés. Ils n'enseignaient pas, et ne professaient aucune doctrine; au contraire, ils étaient enseignés, et forcés de suivre la religion qu'on leur enseignait. Comment les industriels s'affranchirent-ils plus complètement des savants appelés prêtres, et des militaires appelés nobles?

Ce fut, vous le savez, mes amis, une œuvre longue, qui commença par la représentation des communes dans les parlements, et qui finit par la révolution d'Angleterre et par celle de France. Saint-Simon, cherchant à résumer, par le trait le plus saillant, les résultats de ces deux révolutions, ne trouve pas, et avec raison, de plus expressif caractère que celui-ci : « Aujourd'hui soit en » Angleterre, soit en France, les Communes, composées en grande » partie d'industriels, interviennent dans le gouvernement, parce- » qu'elles tiennent, comme on dit, les cordons de la bourse, par » le privilége qu'elles ont acquis de voter les impôts. » A quoi il ajoute : « L'importance que l'*Industrie* s'est acquise est incalculable. » Elle a tout envahi, elle s'est emparée de tout. Elle a habitué les » hommes à des jouissances qui sont pour eux des besoins. Mais » c'est surtout le gouvernement qui est devenu tributaire de l'In- » dustrie ; c'est surtout lui qui est entré dans sa dépendance. Le » gouvernement veut-il faire la guerre? Se procurer des *tueurs* » n'est pas son principal souci ; c'est à l'Industrie qu'il s'adresse, » d'abord pour avoir de l'argent, et ensuite pour se procurer tous » les objets dont il a besoin, et qu'il achète d'elle avec l'argent » qu'il a obtenu d'elle. C'est elle qui lui fournit des canons, des » fusils, de la poudre, des habits, etc., etc. L'Industrie s'est » emparée de tout, même de la guerre. Par un effet heureux et » nécessaire des perfectionnements de l'art militaire, la guerre » s'est mise de plus en plus dans la dépendance de l'Industrie; » tellement qu'aujourd'hui la véritable force militaire est passée » entre les mains des industriels. Ce ne sont plus les armées qui » constituent la force militaire d'un pays, c'est l'Industrie. Les » armées d'aujourd'hui (et par armée entendez la collection des » guerriers, depuis le simple soldat jusqu'au chef le plus éminent), » les armées, disons-nous, ne remplissent plus que des fonctions » subalternes; car leur mérite ne consiste qu'à employer les pro- » duits de l'Industrie. L'armée qui en est le mieux pourvue est » toujours celle qui obtient l'avantage, à moins d'une incapacité » absolue de la part des généraux. L'Industrie s'est également » emparée des finances. Aujourd'hui, en France et en Angleterre, » c'est elle qui fait les avances pour les besoins du service public, » et c'est dans ses mains que se versent les produits de l'impôt. » Puis Saint-Simon conclut en ces termes : « Il résulte de cet aperçu » de la marche et des progrès de l'Industrie : 1° que, sous le rapport » politique, la classe industrielle, esclave à son origine, a gra- » duellement relevé et agrandi son existence sociale, et qu'enfin » elle est aujourd'hui en position de prendre le pouvoir général, » puisque la Chambre des Communes, étant nantie du droit exclusif » de voter l'impôt, possède par cela même le grand pouvoir social, » celui dont tous les autres dépendent; et que par conséquent » si le grand pouvoir politique n'est point encore entre les mains de » l'Industrie, cela tient uniquement à ce que la Chambre des » Communes n'est pas encore composée en majorité, comme elle » devrait l'être, de membres des Communes, c'est-à-dire de » l'Industrie; 2° que, sous le rapport civil, la force réelle réside » aujourd'hui dans l'Industrie, et que la classe féodale s'est placée, » relativement à tous ses besoins, dans la dépendance de l'Industrie. »

Voilà ce que Saint-Simon appelait *une ère nouvelle pour l'espèce humaine.* Il pourra venir une ère nouvelle; mais quant à présent, il n'y a d'ère nouvelle que pour les *capitalistes.* L'erreur de Saint-Simon a consisté à appeler industriels ces capitalistes, et industrie le capital. Que la puissance ait passé des mains des militaires aux mains des capitalistes, cela est indubitable; que le gouvernement soit tombé aux mains des propriétaires de richesse, cela est trop évident. Mais que ces propriétaires, ces capitalistes, ou, si l'on veut, ces industriels, soient capables d'organiser un véritable gouvernement, c'est ce qu'au nom de la nature humaine nous leur refusons de pouvoir faire. La nature humaine n'est pas en effet uniquement *sensation;* elle est aussi sentiment et connaissance. Il faudrait une Science pour constituer un gouvernement, il faudrait aussi un Art; et les possesseurs de capitaux ou de richesse n'ont ni cette science ni cet art. Aussi vivent-ils encore et se gouvernent-ils ou se font-ils gouverner suivant le mode même qu'ils prétendent avoir renversé.

Cette vérité n'a pourtant pas échappé tout-à-fait à Saint-Simon, quoiqu'il l'ait méconnue comme à plaisir. Parlant au même endroit de l'organisation anglaise, et de l'usage qui s'est introduit que la Chambre des Communes votât le budget, seule, entièrement seule, et exclusivement à tout autre pouvoir, il en vient à réfléchir en lui-même qu'à côté de ces industriels qui votent seuls le budget, il y a pourtant la Chambre des Pairs, qui représente une aristocratie féodale, propriétaire du sol, et il écrit : « La grande révolution des Européens aurait été ter- » minée dès cette époque, le régime industriel et pacifique aurait été éta- » bli dans ce moment, si, d'une part, les Communes d'Angleterre n'a- » vaient été représentées que par des membres de l'Industrie, et si, » de l'autre, l'Industrie anglaise avait senti que, par la nature des » choses, elle se trouvait plus intimement liée d'intérêt avec les » industriels des autres pays qu'avec les Anglais appartenant à la » classe militaire ou féodale. Mais à cette époque la féodalité ayant » encore une très grande force, et l'Industrie étant peu éclairée sur » ses intérêts et sur la marche qu'elle devait suivre, elle se laissa do- » miner par l'esprit féodal, qui est essentiellement un esprit de con- » quête (1).

Comment Saint-Simon, qui fait cette remarque, ne s'est-il pas demandé si une Ere véritablement *nouvelle* pouvait bien coexister en si bonne harmonie avec la Féodalité! Quoi! l'Angleterre est féodale, profondément féodale, et l'Angleterre est en même temps industrielle, et l'industrialisme y règne : le principe de l'industrialisme n'est donc pas si hostile que vous le pensez au principe féodal. Il peut y avoir antagonisme entre les possesseurs du capital-terre, qui sont les nobles, et les possesseurs du capital-marchandises; mais la preuve qu'ils n'ont, au fond, qu'un seul et même principe, c'est qu'ils vivent depuis des siècles en assez bonne intelligence, puisque deux révolutions n'ont pas empêché les industriels et les féodaux de se constituer à part égale le gouvernement du pays. Et si Saint-Simon vivait aujourd'hui et qu'il vît combien il sera facile aux barons féodaux de l'industrie de rétablir en France, quand ils le voudront, la grande propriété foncière, à l'instar de l'Angleterre, et combien ce péril est imminent, il aurait tiré de cette réflexion, qu'il existait en Angleterre une féodalité bien réelle à côté de l'industrie, de tout autres conséquences que celles qu'il en a tirées.

V.

L'artillerie nouvelle.

Nous sommes loin de penser comme Saint-Simon, et notre manière de considérer la philosophie de l'histoire sur ce point n'est pas du tout la sienne. Après y avoir beaucoup réfléchi, nous ne croyons pas que l'Europe soit affranchie de l'*esprit de la féodalité*, que l'époque féodale soit terminée, qu'une ère nouvelle ait commencé en 1789, et autres lieux communs semblables qu'on répète à satiété depuis cinquante ans, et qu'on répète d'autant plus aujourd'hui que le grand penseur Saint-Simon leur a donné un sens plus clair, en en faisant la base de l'Industrialisme.

Mais, avant d'aller plus loin, je suis curieux de voir comment Saint-Simon caractérise dans son essence la féodalité, cette féodalité qu'il croit éteinte et remplacée par une *ère nouvelle*. Or on vient de voir, dans les dernières lignes du passage que nous avons cité, qu'il la caractérise en ces termes : *L'esprit féodal était essentiellement un esprit de conquête.* A merveille! mais l'esprit du monde présent, l'esprit industriel, l'esprit capitaliste, l'esprit juif, qu'est-ce autre chose !

Oui, le principe de la féodalité, ce qui la caractérisait au fond, ce qui en était l'âme, comme ce qui en fut l'origine, c'était la *conquête*. Qu'est-ce à dire ? C'est à dire que les hommes avaient alors une certaine conception du bonheur, une certaine manière d'entendre leur avantage, qui faisait qu'*ils étaient les uns par rapport aux autres des conquérants;* et de cette façon de concevoir leurs rapport est sortie la féodalité; la féodalité, dans son essence, a consisté en ce que l'homme ne se faisait pas scrupule de conquérir. Mais pénétrons au fond de ce mot *conquérir*. Conquérir, c'est conquérir quelque chose, c'est conquérir des richesses, c'est faire du butin, c'est s'emparer d'une proie. Les Normands, quand au douzième siècle ils conquirent l'Angleterre, s'emparèrent de toutes les terres qu'occupent encore, par droit de conquête, leurs descendants, les Pairs de l'Angleterre moderne. Donc conquérir, c'était se rendre *propriétaire*.

Mais qu'est-ce donc que l'esprit de spéculation et de lucre qui anime aujourd'hui cette même Angleterre et la France, qui lui ressemble, sinon ce même esprit de conquête! On peut ressembler à un baron normand sans porter comme lui une lourde armure. Un huissier normand aujourd'hui, et l'avoué normand qui l'emploie, et le capitaliste normand qui les emploie tous deux, pourraient bien ressembler, lorsqu'ils *exproprient*, aux pirates victorieux qui *expropriérent* les Saxons?

Mais, dira-t-on, on exproprie aujourd'hui au nom de la justice, et en vertu d'un droit ; tandis qu'on expropriait alors au nom de la guerre, au nom de la victoire. Ah ! soyez sûrs qu'on n'était pas embarrassé alors plus qu'aujourd'hui pour légitimer la conquête. La forme a changé, mais l'esprit est toujours le même. D'ailleurs, s'il est démontré, et cela est démontré, que dans la concurrence actuelle des capitaux (vous savez, mes amis, que la guerre des producteurs s'appelle *concurrence*), la victoire est toujours pour les gros capitaux, comme elle était autrefois pour les gros bataillons, il faudra bien appeler guerre ce qui est guerre, et conquête ce qui est conquête.

Saint-Simon ne profère-t-il pas lui-même cette parole remarquable : « Les armées ne remplissent plus que des fonctions *subalternes;*

(1) *L'Industrie*, par Henri Saint-Simon, tom. IV, premier cahier.

» leur mérite ne consiste qu'à employer les produits de l'industrie; » l'armée qui en est le mieux pourvue est toujours celle qui obtient » l'avantage. » En creusant cette parole, ne s'explique-t-on pas aisément comment la transformation de la *féodalité* en *industrialisme* a dû se faire. Il était inutile de se battre plus longtemps avec des soldats, puisque se battre avec des soldats, c'était se battre avec des écus, et que se battre avec des écus revenait à se battre avec des soldats. Avoir des écus, c'était avoir des soldats; être seigneur de quelques centaines de millions, c'était avoir une armée. Pourquoi autrefois voulait-on avoir des soldats, être chef de truste, habiter un château-fort, conquérir des hameaux, des bourgades, des provinces, des royaumes? C'était pour avoir des richesses. Mais si on peut avoir des richesses égales, sans exposer sa vie, sans endurer tant de fatigues, sans recevoir des horions, des blessures, la mort, et sans avoir la peine de supporter l'affreux spectacle des combats, pourquoi n'embrasserait-on pas avec avidité une telle perspective? Il pourra en coûter d'abord aux cœurs généreux qui croyaient racheter par leurs propres périls, par leurs blessures, par leur sang répandu, l'injustice de leurs conquêtes. Mais on laissera la générosité gémir dans la pauvreté; et il surgira dans le monde une race nouvelle qui remplacera les races généreuses. D'ailleurs ceux qui dominaient dans l'époque guerrière n'étaient pas réellement les plus courageux; ce n'est que dans les poëmes que les Achille ont le premier rôle: encore sont-ils soumis à des Agamemnon, contre lesquels leur fier courage se révolte, et qu'ils traitent de lâches. Eh bien! ceux qui domineront dans les nouveaux combats qu'on se livrera, sans blessures et sans danger, au moyen de l'or, seront de plus en plus les êtres de proie, ceux que la nature aura pourvus des instincts de la convoitise et de l'appropriation.

Creusez, mes amis, creusez toute la profondeur de cette remarque de Saint-Simon. Puisque l'armée c'est l'industrie, ceux qui se battent avec l'industrie sont tout aussi conquérants que l'étaient les seigneurs féodaux qui se battaient avec des soldats. Le principe n'a donc pas changé; seulement voici la progression. Au commencement, un homme s'emparait de sa proie en combattant avec ses poings contre ceux qui pouvaient la lui disputer. C'est l'état primitif, c'est, si vous voulez, l'état le plus sauvage. Mais voici ce qui arriva: le génie humain invente les flèches qui percent au loin la proie; le sauvage s'arme de flèches, et quand il rencontre un sauvage d'une autre tribu qui lui fait concurrence pour son gibier, il le perce de ses flèches. Plus tard le génie humain invente le bouclier, qui préserve des flèches, et l'épée avec laquelle on perce de près son ennemi: le sauvage perfectionné s'arme du bouclier et de l'épée, et, à la tête de sa tribu, chassant les autres tribus sauvages, il reste maître des forêts, maître aussi du champ et des femmes qui le cultivent; car les premiers Ilotes furent les femmes. C'est l'état où l'on a trouvé les tribus américaines, c'est aussi l'état de la Grèce antique vers les temps que décrit Homère, enfin c'est à peu près l'état des sauvages actuels de la Polynésie. Supposez maintenant de grands rassemblements d'hommes armés de flèches et de boucliers, de javelots et d'épées; qu'ainsi équipés, et montés sur des chariots avec leurs femmes et leurs enfants, ils s'avancent des pôles vers l'équateur, des contrées du nord couvertes de forêts vers les cités romaines: vous aurez l'invasion des Barbares au sixième siècle. Mais alors un nouveau progrès se révèle: ces Barbares comprennent qu'il vaut mieux être fixes qu'errants, et qu'un château-fort est un meilleur asile qu'un chariot nomade. Ils comprennent que les armes des légions romaines ont leur avantage, et qu'on est plus sûr de vaincre avec elles; ils se fixent, ils modifient leur armure; et voilà les chevaliers du moyen-âge, voilà la féodalité. Mais, au quinzième siècle, le génie humain, toujours fécond, invente la poudre et l'art de s'en servir: que voulez-vous qu'on fasse avec des épées contre cette arme perfide appelée pertuisane? Il faut encore une fois changer d'armure. La nouvelle arme s'appelle artillerie; on se bat avec de la poudre, avec des fusils, avec des canons. C'est l'ère de la monarchie féodale, l'ère où elle triomphe, où elle ruine les châteaux, les fait sauter et les couche tout éventrés, si je puis ainsi parler, sur ce sol longtemps opprimé par eux. Mais la science et le génie de l'homme ne restent pas stationnaires! Voici qu'après *l'artillerie* on invente.... une *nouvelle artillerie*: c'est cette lettre de change, cette banque, cette industrie capitaliste qui aujourd'hui domine, comme dit Saint-Simon, les épées et les canons.

VI.

Je vous ferai voir ce que c'est qu'un Juif.

Y a-t-il rien de plus utile à l'homme que le *fer?* c'est avec le fer qu'on fabrique le soc des charrues, c'est avec le fer qu'on construit des maisons; ou plutôt tous les arts, sans exception, se servent du fer, et tous se sont développés à l'aide des qualités de ce précieux métal. Y a-t-il rien de plus utile aussi que la force d'expansion recelée dans la *poudre?* La chimie tout entière, ses fluides généraux, ses réactifs, ses décompositions et ses recompositions sont identiquement cette force employée par les hommes à se détruire mutuellement dans les batailles. Or il en est de même de cette aggrégation de richesse, de cette accumulation de produits qu'on appelle CAPITAL, et dont la *lettre de change*, inventée par les Juifs, et la *banque*, qui est sortie de cette lettre de change, sont aujourd'hui à la fois la manifestation et la cause reproductive. Rien de plus utile, dis-je, que le *fer*, la *poudre*, et le *capital*; mais aussi rien de plus homicide!

Le *fer*, la *poudre*, le *capital*, ne sont, au fond, pour qui pénètre dans l'essence des choses, que la Nature mise à la disposition de l'Homme par le Génie de l'Homme. Et, pour qui considère un peu attentivement cette même essence des choses, il y a entre le *fer*, la *poudre*, et le *capital*, un rapport d'affinité, et je dirais volontiers une sorte d'identité.

Cette affinité, d'abord, est évidente entre les armes blanches et l'artillerie. Le fusil, le canon, c'est encore le fer ou le bronze. La force d'expansion qui constitue la poudre ne se déploie qu'à l'aide de la compression; la poudre a besoin de sa prison de métal. D'ailleurs, si la poudre est la chimie, la fer aussi est la chimie, à un état moins avancé. Quant à l'argent et à l'or, ils ont, à un plus haut degré que le fer, les qualités du fer; et il y a quelque chose de vrai dans l'idée des alchimistes qui regardaient les différents métaux autres que l'or comme une sorte d'essai et d'apprentissage de la nature pour arriver à le produire.

C'est parce que les métaux sont ainsi bienfaisants, c'est parce qu'ils entrent comme instruments nécessaires dans la création des produits, qu'ils sont devenus le moyen d'échange et le signe de la valeur des choses. Avoir du fer, c'était avoir virtuellement ce que le fer peut produire: de là, à un certain état de la civilisation, la monnaie de fer. La poudre ne sert-elle pas aujourd'hui même de monnaie à plusieurs peuplades de l'Afrique à qui nous avons appris son usage? Il faut reconnaître néanmoins que l'argent et l'or ne sont devenus des signes d'échange que par une suite de l'inégalité profonde établie entre les hommes. C'est l'utilité particulière dont ils étaient pour les riches, fournis abondamment de fer et de tout ce que le fer peut produire, ou, en d'autres termes, munis des richesses naturelles, qui a donné leur prix à l'argent et à l'or. Aussi, dans les législations doriennes qui avaient pour principe l'égalité, toute autre monnaie que la monnaie de fer était-elle proscrite. La monnaie d'argent, la monnaie d'or, sont déjà le signe de l'accaparement des richesses naturelles. Une pièce d'or est à la fois l'emblème et, si je puis m'exprimer ainsi, le germe et l'embryon de ce que l'on nomme aujourd'hui le *capital*.

Au fond, toutes les richesses, toutes les marchandises du monde, ne sont que du travail humain, de la sueur humaine plus ou moins condensée. L'homme modifie la nature, et fabrique ainsi de sa propre substance des produits qui deviennent la nourriture de l'homme et satisfont ses besoins. Seulement l'inégalité et le luxe ont introduit beaucoup de besoins nuisibles aux hommes qui ont ces besoins et aux hommes exploités pour les satisfaire. Le fer par sa solidité, par sa dureté, condensait déjà beaucoup de sueur humaine sous un petit volume; mais l'argent en condense bien plus encore, et l'or cent fois davantage.

La lettre de change, et la banque, qui en est sortie, sont à la monnaie d'or ce que l'artillerie est aux armes blanches. Avec la pièce d'or vous ne pouvez atteindre votre objet que de près, comme avec l'arme blanche; mais avec la lettre de change, avec la banque, vous pouvez l'atteindre au loin, comme avec l'obus ou le canon. De son cabinet, un banquier peut frapper ses coups à la fois à la Bourse de Paris, à celle de Londres, à Berlin, à Vienne, partout. Le monde tout entier est le champ qu'il exploite.

Que représente donc cette lettre de change qui a des ailes et qui est douée d'une sorte d'ubiquité? elle représente de l'or. Et l'or lui-même, par la raison que j'ai dite plus haut, c'est-à-dire par l'utilité particulière dont il est pour les riches, combinée avec sa rareté ou, si l'on veut, la difficulté de son extraction, représentait déjà des richesses accumulées.

Mais ces richesses qui les a produites, et qui peut en produire de semblables? Le fer, qui entre dans tous les arts et sans lequel aucun art n'existerait.

Pouvez-vous donc vous étonner que le capital employé par l'égoïsme soit une force destructive! Ce billet de banque, c'est du fer. Or vous connaissez le fer! vous savez ce qu'il peut produire. Il est bon dans les mains du bien, il est le mal même dans les mains du mal.

Cet or que votre main caresse, et d'où peut sortir pour vous l'exercice du vice ou de la vertu, cet or est réellement du fer. Vous pouvez, dites-vous, acheter, avec cet or, des produits de toute espèce; mais qu'est-ce à dire sinon que, par un certain rapport des métaux entre eux, et par le prix que les riches attachent à l'or, vous vous trouvez avoir, dans cette pièce d'or que votre main renferme

et cache aisément, l'équivalent d'une certaine quantité de fer, puisque le fer entre dans tous les arts et dans la création de tous les produits. Quoi que vous puissiez penser, vous avez du fer dans la main, du fer et de la sueur humaine. Vous pouvez employer ce fer au mal ou au bien. Si donc l'esprit de conquête, l'esprit de proie vous anime, et qu'au lieu de chercher la vie dans les véritables objets de l'homme, vous cherchiez la vie dans de faux objets, vous voilà, avec cet or, qui au fond représente le fer, aussi brutal, aussi despote, que les despotes guerriers des âges écoulés.

Le *fer*, le *poudre*, le *capital*, bien qu'étant en germe dans la Nature, sont des découvertes de la Société humaine. Il faut l'Association humaine pour les produire, et leur création est le signe de cette association. De là le bien et le mal qui s'attachent à leur nature, ou, si l'on veut, à leur usage.

Qui connaît Dieu sait que le mal n'existe qu'avec sa permission, que le bien seul est une force, que le bien seul existe, que le bien seul produit, et que le mal a seulement la puissance de limiter le bien, de le ternir, de l'encroûter, si je puis m'exprimer ainsi, comme l'oxidation ternit les métaux, comme l'ombre limite la lumière. Le mal est une limite; le mal, au fond, n'est pas une force.

Qui donc a donné au capital, comme à l'artillerie, comme aux armes blanches qui avaient précédé l'artillerie, la puissance homicide dont ils sont revêtus?

Qui? faut-il le demander? C'est le bien, c'est l'amour, c'est l'association humaine; c'est ce qui produit, et ce qui seul produit; c'est ce qui est réellement une force, et qui, à ce titre, peut donner de la force, dispenser de la puissance.

Le fer a été découvert par le bien, et il est devenu l'arme du mal. L'expansion a été découverte par le bien, et elle est devenue l'arme du mal. La puissance de la richesse accumulée a été découverte par le bien, et elle est devenue l'arme du mal.

Celui qui connaît Dieu sait encore, parce qu'il comprend intuitivement ce grand mystère, que cette puissance donnée au mal par le bien se rattache à notre destinée collective, mais qu'elle est aussi, dans les mains de Dieu, l'instrument de sa justice distributive et le moyen de son gouvernement. Quand Dieu veut punir le mal, il donne au bien la faculté de donner au mal une puissance que le mal ne saurait prendre par lui-même.

Le fer, aiguisé en flèches et taillé en framées, avait puni et renversé les *castes de patrie;* les Barbares avaient vengé les Esclaves. Mais les Barbares à leur tour opprimaient la terre; et cela s'appelait encore la guerre, cela s'appelait la conquête, cela s'appelait la féodalité ou la noblesse. Il fallait achever de détruire la guerre sous cette forme.

Il y avait alors, parmi tous les opprimés, une race plus opprimée que les autres, type de l'industrie pacifique, type du travail et de l'association, une race à la fois humble et prophétique, une race grande et humiliée, une race qui avait reçu autrefois au désert les tables de la Loi, mais qui avait forcé Moïse à les briser de colère, parce qu'il trouva cette race, l'élue de Dieu, dansant devant le Veau d'or! C'est cette race qui fut chargée de créer l'instrument nouveau qui devait confondre l'orgueil superbe des dominateurs du monde. Ce peuple avait un attachement insensé pour les biens de la terre; raison de plus pour qu'opprimé comme il l'était, il devînt un instrument utile contre les dévorateurs de tous les biens de la terre. Il fut chargé de s'opposer à l'esprit de domination, de violence, et de conquête. Le bien donna au mal puissance et mission. L'esprit de Lucre, d'avidité, d'avarice, fut justifié par les persécutions de l'esprit de Conquête, de violence, de despotisme, dans le but providentiel d'anéantir la violence. Ainsi quand un vent furieux souffle, il s'élève un autre vent en sens contraire pour le détruire.

Ce n'est pas, toutefois, dans son péché même que cette race trouva la puissance nécessaire pour renverser ses oppresseurs. Ici vient se placer le second trait dont Tacite a peint les Juifs, disant d'eux le bien comme le mal. En dénonçant leur hostilité contre le reste du genre humain, Tacite marque aussi leur bonne foi entre eux, et ces vertus d'association et de garantie réciproque qui ont fondé ce qu'on appelle aujourd'hui le crédit : *Apud ipsos fides obstinata, misericordia in promptu, sed adversus omnes alios hostile odium.* C'est cette bonne foi, cette fidélité, cet attachement mutuel, qui leur donnèrent légitimement la puissance de créer l'instrument nouveau qui devait remplacer la conquête barbare.

Un homme célèbre de notre temps, un grand et vénérable génie, traduit un jour, pour avoir dit sa pensée, devant un tribunal, et condamné par ce tribunal, se contenta de dire à ses juges: « Je » vous ferai voir ce que c'est qu'un prêtre. » Il a tenu sa promesse, il a écrit les *Paroles d'un Croyant*, où respire l'esprit émancipateur de l'Evangile. Eh bien! qu'on me permette cette comparaison, l'industriel persécuté du Moyen-âge, le plus industriel et le plus persécuté, c'était le Juif, et le Juif a pu dire aux nobles qui profitaient de leurs armes pour lui extorquer ses richesses: « *Je vous ferai voir ce que c'est qu'un Juif.* J'inventerai une arme qui percera vos armures, une arme plus redoutable que vos lances et même que vos pertuisanes, de nouvelle invention, plus forte que ces canons avec lesquels la monarchie commence à renverser vos tours. » Et le Juif a tenu parole, il a inventé la banque.

VII.

Ce n'est plus la guerre qui tue.

Vous me demandez comment je puis comparer un instrument *pacifique* à un instrument de ruine et de carnage.

Vous appelez la banque employée par l'égoïsme un instrument pacifique! Je vous ai déjà dit que rien n'est plus pacifique que le fer, et que rien n'est plus cruel. Je vous ai déjà dit que rien ne ressemble plus au fer que ce que le fer produit, les richesses. Vous n'avez donc pas compris la profondeur du mot de Saint-Simon : « Le mérite » des armées ne consiste plus qu'à employer les produits de » l'Industrie.... L'Industrie s'est emparée de tout, *même de la » guerre.* » Saint-Simon aurait dû dire plus, il aurait dû dire : L'INDUSTRIE, C'EST LA GUERRE. Puisque l'Industrie, en effet, s'est emparée de tout, même de la guerre, et qu'*aucune conception nouvelle n'a surgi, qui ait établi entre les hommes une société véritablement nouvelle, de façon que chacun ne cherche pas son avantage dans le mal des autres,* il s'ensuit nécessairement que cette Industrie, qui s'est emparée de la Guerre, lui ressemble, et la porte réellement dans son sein.

Il y avait au Moyen-Age deux forces partant du même principe, toutes deux ennemies de l'Evangile et condamnées par lui, la *Conquête* et le *Lucre.* La Conquête, comme je l'ai déjà dit, était au fond le Lucre, et le Lucre était au fond la Conquête; c'étaient les deux formes différentes et rivales du même mal, du même péché, les deux formes de l'Egoïsme humain. L'une de ces formes a pullulé, a engendré, et a fini par détruire l'autre; mais elle recèle, si je puis m'exprimer ainsi, le venin des deux. Et aujourd'hui elle couvre le monde entier! Elle se vante d'avoir anéanti sa rivale, elle tout aussi meurtrière! Elle s'appelle du nom d'industrie! elle ment; elle se sert de l'industrie, comme sa rivale la Conquête se servait de la guerre. Au lieu d'une armure de fer, elle a une armure d'or. Voilà toute la différence. Mais l'or est aussi meurtrier que le fer, quand il est aux mains de l'égoïsme.

Vous dites que l'industrie ne tue pas! Mais relisez donc Malthus, le plus fort de tous vos économistes, le seul véritablement logique. Il y a cinquante ans que Malthus a écrit: « Un homme qui naît dans »un monde déjà occupé, si les riches n'ont pas besoin de son tra- »vail, est réellement de trop sur la terre. Au grand banquet de la »nature, il n'y a point de couvert mis pour lui. La nature lui com- »mande de s'en aller, *et elle ne tardera pas à mettre elle-même cet »ordre à exécution.* »

Cette nature bienfaisante qui tue, c'est l'Industrie capitaliste.

Vous dites que l'Industrie ne tue pas! Allez donc demander à l'Irlande si l'industrie de l'Angleterre ne fait pas mourir. Vous me répondez que le mal de l'Irlande tient originellement à la conquête; mais si l'Industrie était si différente de la Conquête, aujourd'hui que la Conquête de l'Irlande s'appelle Propriété, l'Industrie aurait réparé les maux de la Conquête. Si l'Angleterre livrée à l'Industrialisme était heureuse, laisserait-elle ainsi *pourrir* l'Irlande?

On peut voir dans les écrivains du commencement du dix-huitième siècle ce qu'était l'Irlande à cette époque, et comparer avec ce qu'elle est aujourd'hui. La seule différence, c'est que le nombre des victimes humaines s'est accru. « Traversez l'Irlande, écrivait Swift, »regardez ces figures haves, ces bouges misérables, ces champs »à peine défrichés, ces femmes nues, ces hommes qui ressemblent »à des bêtes fauves: dites si le jugement de Dieu n'est pas descen- »du sur nos têtes. Est-ce l'Irlande ou la Laponie, et reconnaîtrez- »vous notre pays, où la terre est fertile, le ciel doux, le climat »modéré, les hommes doués de qualités souples, variées, heureuses? »De misérables vêtements, une détestable nourriture, la désolation »dans presque tout le royaume; les habitants sans bas, sans souliers, »sans abris, vivant de pommes-de-terre; en aucun pays, vit-on »jamais autant de mendiants?» Le duc de Grafton, l'évêque Berkeley, lord Chesterfield, tous les écrivains, sont d'accord avec Swift, et tracent le même tableau. Le docteur Campbell s'exprime ainsi: « En Irlande on ne rencontre que des haillons, des malades, et des »gueux. La malpropreté est universelle, comme la misère. A peine »l'artisan de Dublin se rase-t-il une fois par mois; et le rasoir, »lorsqu'il s'en sert, ne fait que découvrir les traces hideuses du »scorbut et des maladies dégoûtantes qu'engendrent la faim, la dé- »tresse, et le vice. Entrer dans une boutique et même dans une »église, c'est s'exposer à la contagion prurique ou à l'infection des »ulcères gangréneux qui couvrent les misérables qui s'y trouvent. »La vie de ce peuple est celle des brutes, les créatures humaines »s'entassant pêle-mêle avec le bœuf, la vache, et le cochon, sous »un toit commun qui est un véritable chenil. » Arthur Young

donne de semblables détails, et en ajoute d'épouvantables sur les traitements que se permettent les gentilshommes vis-à-vis des manants, sur l'odieuse façon dont ils rompent les marchés dès qu'ils y trouvent leur compte, et sur les infames abus qu'ils font de leur puissance sur leurs vassaux. Or le tableau de l'Irlande il y a cent ans est celui de l'Irlande d'aujourd'hui. Seulement, comme je l'ai dit, le nombre des victimes s'est accru. Il s'est accru, parce que quand un peuple ou une classe est arrivée à l'excès du malheur, les hommes deviennent insensibles aux maux de leurs enfants par leurs propres maux, et la population augmente avec la misère.

Or donc, encore une fois, si l'Industrie capitaliste était si différente de la Conquête, n'aurait-elle pas trouvé un remède à ces maux? Depuis deux siècles, l'ulcère existe et grandit. En vain, depuis deux siècles, les Anglais voyaient arriver d'Irlande une cargaison perpétuelle de misérables exténués qui venaient demander l'aumône et révéler l'infortune de leur patrie; en vain, à diverses reprises, des voix s'élevèrent pour attirer la commisération publique; en vain Swift lança ses pamphlets où il proposait tout simplement de faire bouillir et rôtir le surplus de la population au-dessous de dix ans, et de consacrer cet aliment nouveau à sustenter les pères et les mères, et où il s'écriait: « Prenez garde! vous attirerez sur vous la vengeance » impitoyable du Ciel! » L'Angleterre n'y prit pas garde. Puis eurent lieu des insurrections, d'affreuses représailles: l'Angleterre n'y répondit que par des représailles plus affreuses encore. O puissance de l'Industrie, où es-tu donc? La Carthage moderne ne sait, comme l'ancienne, qu'égorger des enfants à Moloch!

En présence de ce constant égorgement, pendant des siècles, d'un peuple par un autre peuple livré à la passion du Lucre, qui pourrait m'empêcher de dire que le Lucre, comme la Conquête, est un mal, une action coupable, la marque d'une honteuse déchéance dans la nature humaine! J'ai pour moi, quand je soutiens cette opinion, et les lumières de la raison et l'autorité de tous les sages. J'ai pour moi le Christianisme tout entier, qui défend non seulement ce qu'on appelle vulgairement l'usure, mais toute espèce de *gain* et de *bénéfice*.

Vous dites que le Capital ne tue pas! Mais demandez à la population agricole de l'Angleterre elle-même si le Capital ne fait pas mourir. Il y a un siècle, il y avait sept à huit millions d'agriculteurs dans les campagnes d'Angleterre. Il y en a maintenant trois millions, et le sort de ces malheureux est, au dire de toutes les enquêtes, pire que celui de la population manufacturière! Ici qu'avez-vous à répondre? Ce n'est pas la fertilité des champs qui a diminué, loin de là, et pourtant la population a diminué! La plus belle agriculture de l'Europe est une agriculture qui peut se passer des hommes! Le chef-d'œuvre avoué de l'Industrie capitaliste, n'est-ce point, en effet, de se passer des hommes, et n'y tend-elle pas tous les jours par les machines? Eh bien, elle a déjà atteint en partie ce résultat pour l'agriculture en Angleterre. Ainsi la science, enchaînée au capital, travaille contre l'intérêt du genre humain! Au moyen du capital, l'Industrie a établi ce qu'on appelle la grande culture; au moyen du capital, elle a créé les prairies artificielles; au moyen du capital, elle a organisé entre le bétail et la terre un cercle qui assure la fécondité de la terre et livre abondamment ses trésors aux six cents familles propriétaires, sans qu'il soit besoin à ces capitalistes issus des conquérants d'entretenir sur cette terre florissante d'autres serviteurs qu'un petit nombre de malheureux. La fertilité est devenue plus grande, et les hommes ont diminué!

Ah! vous me dites que l'industrie ne tue pas! Vous avez raison en ce sens qu'elle fait mourir. Faire mourir, cela ne laisse pas de trace, il n'y a pas de sang, et le corps du crime, comme disent les jurisconsultes, n'est pas constaté: c'est ainsi que l'industrie ne tue pas. Demandez donc à Manchester, à Birmingham, si l'industrie ne tue pas. J'ai lu et vous avez lu comme moi ces paroles sinistres que répètent les journaux d'Angleterre tous les dix ans: *la crise s'apaise, mais le peuple ne meurt pas assez vite.*

Il n'y a plus aujourd'hui de sièges comme ceux d'Anvers et de Candie qui ont duré vingt à trente ans, ou comme ceux de Jérusalem, de Rome, et de Paris sous Henri IV, où la famine força les mères à manger les enfants; il n'y a plus aujourd'hui de ces sièges où les femmes fabriquaient des cordes avec leurs cheveux pour servir à la défense de la ville, et où l'on vit des vieillards se sacrifier volontairement pour débarrasser les assiégés de bouches inutiles; non, de pareils faits sont maintenant sans exemple. Mais vous avez pu lire hier dans tous les journaux: « Dans les districts » manufacturiers de l'Angleterre, les mères, avant d'aller au travail, » donnent à leurs petits enfants des doses d'opium, pour calmer » chez eux les cris de la nature (1). »

(1) *Journal des Débats*, du 17 décembre.

VIII.

Conclusion de cet article.

Oui, c'est l'Industrie capitaliste qui tue; ce n'est pas, comme le dit Malthus, la Nature. La Nature n'est malfaisante que par l'ignorance de l'homme et par son immoralité. La Nature n'est en elle-même ni bienfaisante ni malfaisante; elle renferme d'infinis trésors, voilà tout. Mais c'est à l'homme à les tirer de son sein, et c'est pour cela qu'a été instituée la Société humaine; car l'homme seul ne peut pas vaincre la Nature, c'est l'Association humaine qui peut la vaincre.

Je rougis, je l'avoue, je rougis pour mes contemporains, d'être obligé de démontrer une vérité évidente d'elle-même, telle que celle-ci: L'accaparement des richesses dans les mains de ceux qui possèdent le revenu net ou le capital, en leur donnant le privilège et le monopole de la production, est équivalent à la guerre, est la guerre.

Eh! que voulez-vous donc qu'il soit, puisqu'il est *l'accaparement*, et que la mort vient pour les peuples sous la forme multiple du *manque de subsistance!*

Que, n'imaginant pas un autre mode de produire, les économistes à la suite d'Adam Smith aient identifié la cause de la production avec celle du Capital, sans égard pour la répartition, je le conçois encore; mais qu'ils aient *admiré* le résultat épouvantable d'un mécanisme qui tue comme la guerre, et mieux que la guerre et tous les fléaux ensemble, c'est ce que je ne conçois pas.

Ou plutôt, en y réfléchissant, je me rends compte de leur erreur. N'ai-je pas prouvé moi-même, il y a environ vingt ans (1), que la *guerre* a fait l'admiration de tous les penseurs, de tous les écrivains, et d'une foule de moralistes, pendant tout le seizième et le dix-septième siècle! Depuis Machiavel et Hobbes jusqu'à Montesquieu, en passant par Bacon et Bodin, on ne trouve, dans toute cette longue période, qu'approbation pour *le principe* de la guerre. La guerre extérieure, disent uniformément tous ces esprits d'élite, est *nécessaire* aux Etats. C'est *la santé des Etats*, dit Bacon, et il développe en une superbe comparaison comment le mouvement est utile au corps humain, et la guerre au corps social. Si la Guerre a trouvé tant d'approbateurs, pourquoi le Capital en manquerait-il?

Il faut donc *prouver* aux Machiavel modernes que le Capital est un fléau comme la Guerre.

Eh bien! nous prouverons.

Il y a un signe certain de la prospérité des nations: c'est la population. Nous consulterons ce signe, et peut-être apporterons-nous, sur cette question de la population, qui a tant occupé les économistes depuis cinquante ans, une lumière nouvelle.

Un autre moyen de juger la prospérité des nations, c'est de voir comment s'y opère la production, par quels rouages et quelles opérations elle a lieu. Nous montrerons comment la production se fait aujourd'hui; et, en expliquant pourquoi elle tourne uniquement au luxe, nous prouverons qu'il est impossible que l'agriculture fasse des progrès en France, à moins que la France ne devienne une nation commerciale identique avec l'Angleterre et vivant comme elle d'importations et d'exportations.

Le refuge ordinaire des prétendus savants qui adorent et préconisent le Capital, c'est l'illusion qu'ils se sont faite, et qu'ils propagent de tous leurs efforts, que l'intérêt de l'argent tend à décroître, au profit, disent-ils, de l'intelligence et du travail. Nous croulerons de fond en comble cette absurdité.

Pour le moment, concluons que Saint-Simon, quand il se fit l'apôtre ou plutôt le père de l'Industrialisme, croyant que l'Industrialisme était une *nouvelle ère*, qui n'avait plus aucun rapport avec l'ère féodale, se trompa étrangement. Il crut qu'avec les banquiers et les capitalistes nous étions sortis à jamais du régime féodal, tandis que, suivant nous, nous y sommes plongés comme devant: nous avons seulement changé de maîtres.

Le défaut des aperçus de Saint-Simon est venu de ce qu'il ne connaissait de l'histoire que celle du Moyen-Age. N'ayant pas pénétré dans la grande loi des Castes, et ayant borné son regard à l'évolution qui s'est accomplie à travers le Moyen-Age, les termes de cette évolution ont pris un développement exagéré à ses yeux, et il a mal caractérisé cette évolution. Il n'a pas vu que le triomphe de l'*argent* n'est autre chose au fond que le triomphe des *castes de propriété*, dont la féodalité proprement dite fut la première période. L'espoir qu'avait Saint-Simon de voir s'organiser un gouvernement véritablement pacifique où l'homme ne ferait plus la guerre à l'homme, mais où tous les hommes unis tourneraient leur activité vers la conquête de tous les arts et de toutes les sciences, l'a égaré.

(1) Dans l'ancien *Globe*, 1826, article *De l'Unité Européenne et du développement du Principe pacifique.*

Il a pris son désir pour un fait arrivé non pas seulement à l'état de germe, à l'état fœtal, mais à l'état de manifestation. Il a donc pris la révolution de 1789 pour le commencement d'une nouvelle ère. On la donnait pour telle, il l'a prise pour telle. Il a ainsi séparé ce qui est malheureusement enchaîné, le règne actuel du Capital et l'ancien règne de la Conquête; et il a faussement établi une absolue différence entre deux phases d'une même époque. Il n'a pas compris que la *rente*, dont la raison philosophique et l'origine ont tant embarrassé les économistes, n'est autre chose au fond que le *droit du seigneur*. Il n'a pas compris que les lois qui règlent la propriété industrielle s'étant formées au sein même de la féodalité, cette propriété industrielle se trouve être féodale dans sa nature. Il n'a pas compris que l'axiome de la féodalité : *Nulle terre sans seigneur*, est encore l'axiome de la société d'aujourd'hui, où tout instrument de travail paie redevance. Il a donc cru les producteurs et la production émancipés, quand ils ne l'étaient pas; c'est-à-dire qu'il a pris pour les vrais producteurs les barons féodaux de l'industrie, les capitalistes, les banquiers. Son esprit était aveuglé, je le répète, par l'impression que la chute de l'ordre féodal, en tant que religion et gouvernement, avait produite sur lui, et par le noble désir de constituer l'industrie au profit du genre humain tout entier.

Saint-Simon a confondu le *Capital* et l'*Industrie!* Il a vu le triomphe de l'or sur le fer, le triomphe des coffres-forts sur les châteaux-forts; et il a appelé cela le triomphe de l'Industrie, c'est-à-dire du travail, c'est-à-dire de la classe vouée au travail! Il oubliait que cette classe, avant d'être vouée à faire du calicot ou des rails de chemins de fer, était vouée à faire la guerre du temps des seigneurs féodaux : la féodalité aurait donc aussi été son triomphe!

Les propriétaires des richesses ont renversé un ordre social, et n'en ont pas constitué un autre. Cependant, comme le principe qu'ils favorisaient a triomphé, l'argent est devenu, suivant le mot de Saint-Simon, *force dominatrice*.

Donc, étant sous l'empire de l'argent, nous sommes sous l'empire de la force.

Or quelle était réellement l'essence de la féodalité? La force. La féodalité n'avait pas d'autre essence.

Donc la féodalité, détruite dans sa forme, se trouve avoir vaincu dans son principe.

Le changement et le progrès, sous ce rapport, a donc consisté dans une sorte de généralisation de l'esprit qui animait la féodalité. Le champ de bataille est devenu plus vaste, à mesure que de nouveaux instruments de guerre étaient créés; car instruments de travail et instruments de guerre sont synonymes dans cette aveugle disposition des hommes qui les porte à se ruer les uns contre les autres pour s'enrichir. Le capital préexistait dans la féodalité sous la forme de propriété territoriale; mais il préexistait aussi sous la forme d'intérêt usuraire et de redevances de tout genre. De là le triomphe de la richesse sur la noblesse, du fond sur la forme. De là aussi la diversité des éléments qui ont prédominé tour à tour dans cette évolution d'un même principe. De même que les seigneurs féodaux du treizième ou du quatorzième siècle ne ressemblaient plus à ceux du temps de Louis-le-Débonnaire et moins encore aux conquérants primitifs, de même les possesseurs d'instruments de travail et de richesses de tout genre qui entrèrent en lutte avec les seigneurs à l'époque de l'affranchissement des communes, et plus tard encore, ne ressemblaient pas pour la forme à ces seigneurs, bien qu'ils leur ressemblassent pour le fond.

La véritable évolution accomplie au sein du Moyen-Age et jusqu'à nous consiste essentiellement en ceci que LES CAPITALISTES INDUSTRIELS, *la troisième des castes du Moyen-Age*, ONT CONSTITUÉ, comme dit Saint-Simon, L'ARGENT FORCE DOMINATRICE.

Ainsi comprise, la formule de Saint-Simon rend admirablement compte du triomphe des Juifs à l'avènement de ce monde industriel qui a constitué l'argent *force dominatrice*.

Les Juifs, par leur infidélité, ont toujours été les adorateurs du Veau d'or. Seuls de tous les peuples dans la haute antiquité, les Juifs ne connurent pas le régime des castes, c'est-à-dire l'organisation par castes de la Science, de l'Art, et de l'Industrie. J'en ai dit la raison plus haut. Ils ne pouvaient connaître ce régime, puisqu'ils sortirent de la plus infime des castes, n'ayant avec eux qu'un *homme* véritable, le divin Moïse, et que leur fuite d'Egypte, de même que leur établissement en Judée, ne furent autre chose que l'essai de constitution d'un peuple d'industriels. Pas de caste guerrière chez eux, pas non plus de caste sacerdotale. Moïse, il est vrai, institua la tribu de Lévi pour servir de prêtres; mais les Lévites ne furent pas, à proprement parler, une caste sacerdotale; ils n'eurent aucune supériorité, même religieuse, sur les autres Juifs; ils furent seulement les bouchers des sacrifices, les ministres des autels. La destinée singulière du peuple juif a découlé tout entière de ces deux faits, absence de caste guerrière et de caste sacerdotale.

Et c'est cette destinée qui met aujourd'hui les Juifs de niveau avec les circonstances actuelles du monde, qui les met de niveau avec l'Europe et avec l'Amérique. On peut dire que l'industrie individualiste et égoïste étant destinée à régner pour un temps sur les ruines de toute véritable organisation sociale, les Juifs, ces industriels individualistes et égoïstes par excellence, étaient prédestinés à ce triomphe.

Si je voulais reprendre le langage de la théologie, je pourrais dire également que le Christianisme devant, d'après ses prédictions mêmes, éprouver, avant l'avènement définitif de ses principes sur la terre, une sorte de mort et d'ensevelissement, dont l'Evangile nous fournit le symbole dans la mort apparente et l'ensevelissement du Christ avant sa résurrection, l'esprit d'égoïsme et d'aveuglement doit obtenir une phase de succès que tous les monuments du Christianisme appellent le *règne de l'Anté-Christ*. Mais il nous suffit des considérations philosophiques les plus ordinaires, et de l'examen de l'histoire, pour expliquer le problème qui nous occupe, sans avoir recours à l'autorité de l'esprit de prédiction, bien que nous soyons fort éloignés de nier la valeur des prophéties, qui s'accordent au fond avec la philosophie, et qui ne sont pour ainsi dire que l'esprit philosophique porté jusqu'à l'intuition immédiate, indépendamment des limites que le temps et l'espace, dans l'état ordinaire de notre esprit, apporte à nos connaissances.

La double considération de l'histoire et des faits actuels prononce donc, en définitive :

1° Que si aujourd'hui en Angleterre, en France, sur les bords du Rhin, en Allemagne, en Amérique, partout, la production, et par là le gouvernement des affaires humaines, se trouvent remis à beaucoup d'égards entre les mains des Juifs, c'est que l'esprit de Lucre, rival au Moyen-Age de l'esprit de Conquête, et qui n'est au fond que le même esprit, triomphe : l'esprit juif a monté, comme un souffle, des infimes assises de la société, jusqu'à son sommet, il s'est infiltré partout, il a pénétré toutes les couches ou plutôt tous les individus, et aujourd'hui il règne;

2° Que les capitalistes aujourd'hui sont les barons d'une nouvelle féodalité, ou plutôt de la dernière phase de l'époque féodale, qui, malgré qu'on en dise, se prolonge encore aujourd'hui même, après la chute presque complète de la noblesse et du clergé.

PIERRE LEROUX.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

REPONSE A DIVERSES OBJECTIONS

CONTRE

L'ÉGALITÉ.

Il se trouve des esprits malheureusement trop nombreux qui traitent de chimérique le dogme de l'ÉGALITÉ HUMAINE. Ils se fondent pour rejeter cette croyance sur des raisons plus apparentes que réelles; car ils ne tirent toutes leurs objections que de la diversité naturelle et nécessaire des industries, des arts et des sciences, et surtout des différences morales et intellectuelles qui existent parmi les hommes.

Cette opposition contre l'Egalité retarde le progrès social et religieux préparé depuis tant de siècles par la foi et la science de tous les grands penseurs, et appelé si vivement aujourd'hui par les aspirations de l'Humanité entière. Et, pendant que dure encore cette funeste opposition, des millions d'hommes gémissent dans un triple esclavage matériel, moral et intellectuel! Le dogme seul de l'Egalité peut affranchir tous ces esclaves et relever la condition humaine; car nous sommes tous déchus, nous sommes tous tombés dans la servitude. Il n'est donc pas bon de le rejeter légèrement; car s'il est vrai, comme nous le croyons, s'il peut renouveler la face de la terre, comme nous le croyons encore, ils seraient bien coupables contre eux-mêmes et contre leurs semblables ceux qui lui fermeraient les cœurs et les intelligences.

Non, l'Egalité n'est pas une chimère. L'Egalité humaine existe, réelle et vraie comme l'Humanité, comme le monde. Pourquoi donc la nier? Mais il ne dépend peut-être pas entièrement de tous ceux qui la repoussent encore de l'accepter complètement dès aujourd'hui. Di-

verses objections se répètent parmi les hommes, qui empêchent un grand nombre d'entre eux d'être du parti de la vérité. Il importe de les détruire, en montrant qu'elles n'atteignent pas et ne peuvent atteindre l'Egalité. C'est le but que nous nous proposons dans cet article. Puisse notre foi profonde dans le saint dogme que nous défendons donner à nos paroles cette force, cette justesse, et cette lumière qui pénètrent les cœurs, et en même temps éclairent les esprits.

I.

On se fait communément une idée peu exacte, ce nous semble, de l'Egalité. Un homme paraît et se manifeste comme savant remarquable. Un autre se montre opposé au premier par une profonde incapacité. Entre ces deux hommes, pense-t-on aussitôt, nulle égalité ne doit exister. Cela serait vrai si l'Egalité avait pour base, comme on se plaît à l'entendre dans le dessein de la trouver impossible, l'identité ou un égal degré de manifestation. Mais il n'en est point ainsi. Nous n'avons pas tous les mêmes prédispositions, les mêmes aptitudes, pour nous manifester de la même manière; et avec des facultés semblables, ceux qui les possèdent diffèrent encore les uns des autres par les degrés divers de ces facultés. Aussi bien là n'est point le fondement de l'Egalité. L'Egalité prend sa source dans la cause elle-même des manifestations, dans le type idéal Humanité, qui est sensation-sentiment-connaissance, et qui existe dans toute créature humaine avec le même titre, la même valeur et le même caractère. C'est là, nous le croyons, l'origine vraie, la seule origine de l'Egalité. Entendue de cette manière, et on ne doit l'entendre d'aucune autre sous peine d'accuser en soi l'esprit de sophisme, elle devient pour tout homme de bonne foi ce qu'elle est réellement, incontestable.

Il n'est pas impossible de se former comme une image sensible de cette vérité. Faisons par la pensée abstraction de la manifestation, cessons de la voir, d'en tenir compte pour un moment, quoique nous sachions bien qu'elle est indispensable et permanente, car nul homme n'existe qu'autant qu'il se manifeste. Que voyons-nous alors dans l'être humain? Le type idéal Humanité. Tout homme et toute femme le porte en soi. C'est lui qui fait la personne humaine, c'est par lui qu'elle existe et se développe, ou plutôt c'est lui qui existe et se développe en elle. Sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis, chacun de nous les sent dans tout son être. Ecartons ici de notre vue les manifestations par lesquelles se révèle cette trinité, voyons-la dans son état virtuel seulement, c'est-à-dire tout entière, avec tous ses caractères, mais sans aucune démonstration de sa part qui la particularise: elle est telle dans tout homme, et, vue ainsi, elle est comme un niveau à la hauteur duquel s'élèvent tous les hommes. Voilà l'Egalité. Au dessus de ce niveau laissons revenir maintenant les manifestations individuelles: elles n'atteignent pas l'Egalité qui est dessous, inattaquable, indestructible.

Le complément de l'Egalité, c'est un droit égal qu'ont tous les hommes à tout ce qui peut servir leur développement physique, moral, et intellectuel. Ce droit est dans l'Egalité comme l'esprit est dans le corps; il ne fait qu'un avec elle. Il est imprescriptible, et imprescriptible pour tous. Il est imprescriptible, parce que sans la liberté qu'il donne, l'homme ne peut vivre et se développer. Il est imprescriptible pour tous, parce que la loi de Dieu sur l'Humanité obligeant tous les hommes à vivre et à se développer, et tous aimant à suivre cette loi, supprimer pour un homme son droit à tout, ce serait le condamner à la mort, ou du moins à un abaissement plus funeste que la mort. Mais en vertu de quel autre droit prétendu supérieur supprimerait-on pour un homme quelconque ce droit sans rival? Il faudrait alors l'enlever à tous les hommes, afin de ne pas commettre la plus criante des injustices. Et qui l'abolirait? Non pas les hommes, sans doute; encore moins le divin Créateur, qui donne et entretient sans cesse la vie. Mais on pourrait le ravir peu à peu à un certain nombre d'hommes, pour augmenter d'autant le sien. Soit, mais où prenez-vous d'abord la certitude que ce dépouillement de la personne humaine faite inviolable par Dieu n'est pas nuisible à votre développement? Et encore, de nouveau je vous le demande, qui autorise cette violence dont vous souffrirez vous-même? Si le monde reste ainsi livré à l'arbitraire de l'égoïsme humain, voici la guerre parmi nous, voici l'antagonisme, la peine, la douleur, et la misère; voici le mal moral triomphant, et voici la société présente ravagée par ce mal.

Heureusement il découle de l'égalité de droit l'égalité de devoir. Le devoir est, comme le droit, partie constituante et inséparable de l'Egalité; ou plutôt l'Egalité se traduit par droit et devoir. Le second limite le premier. L'exercice de celui-ci n'est légitime qu'à la condition de l'accomplissement de celui-là. Le devoir de chacun l'oblige à respecter le droit du semblable, pour que le semblable demeure lié par la même obligation. La sublime formule de nos pères est tout entière dans ces deux mots *droit* et *devoir*. Le droit fait la *liberté*, le devoir la *Fraternité*, le droit et le devoir l'*Egalité*. Telle est notre croyance et la forme de cette croyance dans le dogme méconnu et repoussé.

Mais ici se dresse déjà une objection. Un adversaire-né de la vérité que nous proclamons, nous croyant aveuglé par notre immense désir de prouver que nous n'avons pas mis notre foi dans une chimère, et voulant nous prouver à son tour que nous concluons trop légèrement à l'Egalité parce que nous n'apercevons pas dans l'homme la cause vraie et profonde, selon lui, de l'inégalité subsistante, notre adversaire, disons-nous, reprend et résume ainsi tous nos raisonnements.

Il nous dit: Si l'Egalité n'a pour fondement ni l'identité, ni un égal degré de manifestation, mais la similitude du type idéal Humanité, ce type idéal doit être dans le savant d'une qualité supérieure au type idéal qui se trouve aussi dans l'ignorant. Car le premier s'élève par les puissantes facultés de sa nature à une hauteur que le second ne peut atteindre. J'accorde bien qu'ils sont hommes tous les deux, qu'ils ont tous les deux l'Humanité, que cette Humanité les place à un certain niveau; mais sous ce niveau je vois deux natures différentes, l'une plus riche que l'autre, l'une par conséquent supérieure à l'autre, par conséquent deux natures inégales. Direz-vous que deux hommes sont égaux en forces physiques quand l'un remuera des fardeaux et soutiendra des fatigues qui écraseraient l'autre? De même ici, direz-vous, que ces deux Humanités sont égales quand l'une acquiert et développe les plus belles sciences, tandis que la seconde ne peut même en comprendre le nom? Le savant et l'ignorant sont hommes, je vous l'accorde, mais ce sont deux hommes inégaux. Par conséquent, du fait de sa propre nature, le premier a des droits que ne peut avoir le second, et, à cause de ces droits, il ne doit pas être soumis au même devoir que son inférieur; autrement il ne recueillerait aucun avantage de sa supériorité. Or, puisque chacun jouit légitimement de tous les bénéfices de ses dons naturels, le savant doit être plus considéré, plus rétribué, plus distingué en tout que l'ignorant.

Nous répondrons qu'en nous accordant ce que d'ailleurs il est impossible de nous refuser, savoir que l'Humanité existe dans l'ignorant comme dans le savant, notre adversaire n'atteint pas notre affirmation. Nous refuserons maintenant de lui accorder que l'Humanité se trouve dans le premier d'une qualité supérieure, d'une plus sublime essence, en quelque sorte, que chez le second. L'Humanité est l'Humanité. Elle existe avec le même titre, le même degré, le même caractère dans tous les enfants d'Adam. Tous portent en eux la trinité sensation-sentiment-connaissance. Chez les uns, une ou plusieurs des trois facultés humaines, ou même les trois facultés ensemble, sont plus développées que chez les autres; mais qu'importe? elles peuvent se développer chez les derniers. Entre les uns et les autres, *ce n'est qu'une question de temps*, comme l'a dit avec une profonde justesse un de nos amis, dans cette Revue (1). Nous sommes tous hommes, nous sommes tous unis à l'Humanité, nous sommes tous appelés à l'être de plus en plus. A nul d'entre nous rien n'est interdit de ce qui est de l'homme.

Vous parlez de l'ignorant, et vous dites: Celui-ci n'a pu développer son intelligence; son intelligence est donc inférieure à celle qui s'est facilement enrichie, agrandie. Je vous montrerai plus loin une des grandes causes de cette différence; mais apprenez ici que tout ce qui est en développement dans le savant se trouve en germe susceptible de développement dans l'ignorant. Les dons que le premier possède avec conscience, d'une manière active, étendue, le second les possède aussi, mais à son insu, d'une manière inactive, sans étendue ni manifestation. Dans l'un, le type idéal est développé comme un grand arbre; dans l'autre ce même type idéal n'est qu'un point, mais ce point renferme tout un grand arbre dont on n'aperçoit que la forme réduite.

Sous ce rapport, on pourrait les comparer à deux glands tombés du même chêne, aussi sains l'un que l'autre, et doués au même degré de la faculté de reproduction, de telle sorte que l'un pourrait être retrouvé dans l'autre. On les supposerait semés en même temps, mais dans des terres de différente force, et sous des conditions inégales d'ailleurs. Les choses étant ainsi, l'un germe, pousse, grandit, devient un chêne superbe. L'autre germe aussi, sort de la terre, croît pendant quelque temps, mais s'arrête bientôt, et demeure, quoique bien conformé, semblable à un arbrisseau. Il est loin d'égaler le premier en développement, mais il aurait pu le faire, car il porte en lui l'essence chêne. Lequel de ces deux glands, aux résultats si différents, vous paraît supérieur à l'autre?

Vous répondrez peut-être que le premier ayant produit un grand chêne, c'est une preuve qu'il y avait en lui un principe plus puissant que dans le second; d'où vous conclurez à l'inégalité entre

(1) Voy., dans la précédente livraison, l'article de M. Ad. Bertault : *Du mot Humanité.*

eux. Mais, pour faire cette objection de mauvaise foi, vous devrez oublier que nous avons pris les deux glands sur le même chêne, que nous les avons supposés tous les deux de qualités égales pour la reproduction, et que nous les avons confiés ensuite à deux terres différentes, l'une inférieure à l'autre. Vous devrez oublier encore de considérer que celui dont il n'est pas sorti un grand chêne aurait donné ce qu'on attendait de lui, s'il eût été favorisé comme le premier. Celui-ci doit de s'être développé, non à sa force virtuelle seulement, mais aussi à la qualité du sol et à d'autres circonstances favorables.

Cette comparaison, nous l'appliquerons à tous les hommes, depuis le premier jusqu'au dernier dans toutes les catégories. Oui, l'Egalité humaine est vraie; mais, pour s'en convaincre, il ne faut point la chercher là où elle n'est pas, ni vouloir qu'elle se trouve là où elle ne saurait être. On demanderait qu'elle se fondât sur l'identité de manifestation, mais cela n'est point; et puisque Dieu ne l'a pas voulu, pour un dessein que nous ne comprenons pas entièrement, mais qui doit être rempli de sagesse, pourquoi nous montrerions-nous mécontents de son œuvre, et pourquoi la mutilerions-nous, parce qu'elle n'est pas telle que la voudrait notre esprit, lui si inférieur à la souveraine Intelligence? Il y a une égalité, la véritable égalité, la seule dont nous ayons besoin pour organiser ce monde en vue du bien de tous les hommes. Qu'elle soit pour nous une croyance, une religion; qu'elle serve de règle à nos rapports avec nos semblables, et soit la base d'instititutions bienfaisantes pour tous; enfin qu'elle passe dans les faits, dans les sentiments, dans les pensées, et devienne le fondement d'un nouveau monde établi sur la Justice et la Vérité.

II.

Une des grandes objections contre l'Egalité, c'est celle que l'on tire de la diversité des industries, des arts, et des sciences. Parce qu'il est des hommes qui peuvent s'adonner avec distinction aux sciences naturelles, à la philosophie ou à la métaphysique, tandis qu'un plus grand nombre d'autres ne sont propres qu'à une de ces industries faussement réputées inférieures dans l'ordre des travaux humains, voilà l'inégalité sociale proclamée, soutenue! voilà quelques hommes honorés et traités comme les grands dieux des payens, voilà une foule innombrable regardée à peine comme sortie de l'Humanité! On a semé des principes sublimes dans le monde, les plus belles vérités ont noblement révélé leurs divins attraits dans des livres immortels; et les hommes, qui les ont écoutés et admirés, n'ont pas encore fait le dernier pas vers l'homme, n'ont pas encore rendu à l'homme ce qui appartient à l'homme. Ils ont été invités à la justice, et ils n'y ont pas répondu. C'est qu'une grave erreur les attache à l'iniquité. Cette erreur est l'inégalité.

Les hommes sont naturellement divisés en industriels, artistes, et savants, selon que chacun est en prédominance sensation, ou sentiment, ou connaissance. Cette diversité de prédominances fait la variété, signe caractéristique dont le Créateur a marqué toutes ses œuvres, pour enseigner aux hommes que tous les dessins, toutes les formes, et tous les types sont en lui. Dire, à cause de cette variété, que celui-là d'entre nous qui a pour prédominance la sensation est inférieur à celui qui l'emporte par le sentiment, ou à celui qui excelle par la connaissance, et en second lieu subalterniser l'artiste au savant, c'est répéter cette vieille erreur qui place sur une échelle à trois degrés les trois facultés humaines au lieu de les asseoir sur le même plan et de leur reconnaître la même valeur. La sensation n'est pas de nature moins élevée que ses compagnes inséparables, et aucune de celles-ci n'est inférieure aux deux autres. Etre doué de toutes les trois, c'est avoir reçu trois dons égaux. Nous croyons pouvoir démontrer cette égalité.

Dieu a fait l'homme à son image et ressemblance, dit la Genèse. Cette vérité a reçu l'assentiment unanime de tous les grands penseurs, qui l'ont trouvée profonde, certaine, démontrable, et qui l'ont transmise à travers les siècles au siècle présent. Un des plus grands parmi ces grands hommes de la pensée, Leibnitz a dit : Dieu est puissance infinie (sensation), l'homme est puissance finie; Dieu est amour infini (sentiment), l'homme est amour fini; Dieu est intelligence infinie (connaissance), l'homme est intelligence finie. Depuis Leibnitz cette vérité a été de plus en plus sentie, démontrée, rendue évidente, et de nos jours elle a été mise pour jamais à l'abri de toute controverse.

Puisque nous sommes faits à l'image de Dieu, puisque nous sommes une trinité finie, comme Dieu est une trinité infinie, examinons la Trinité divine. L'idée la plus pure, la plus élevée que nous puissions nous former de la Trinité divine, c'est l'égalité des trois personnes qui la composent. La théologie le reconnaît formellement, et c'est là un des points les plus incontestables et les moins contestés de sa doctrine. Elle enseigne que les trois personnes divines sont toutes trois égales en toutes choses, qu'elles s'unissent profondément en un Tout infini qui est Dieu, et que l'harmonie la plus juste règne dans cette union élevée à sa plus haute puissance, à l'unité parfaite.

Ce qui se passe dans la Trinité divine d'une manière infinie se passe également dans la trinité humaine, mais d'une manière finie. Les trois personnes divines concourent au même degré d'intervention dans tous les actes de Dieu. Chaque manifestation de l'Etre Suprême est puissance infinie, amour infini, connaissance infinie; car les trois hypostases ou personnes sont égales en toutes choses, car l'unité adorable dans laquelle elles s'embrassent est l'unité parfaite.

L'unité se trouve aussi dans l'homme. Chacune de ses facultés intervient dans tous ses actes par un concours nécessaire, indispensable. Seulement, parce que l'homme est un être fini, limité, il y a, dans chacune de ses manifestations, prédominance de l'une ou de l'autre de ses trois facultés. Mais ces facultés sont égales en toutes choses; aucune d'elles n'est plus ancienne, ni plus parfaite, ni plus puissante, ni meilleure que les deux autres. L'intervention réelle, indispensable de chacune dans toutes les manifestations de l'homme établit profondément cette égalité. De même que nous ne pouvons nous former de Dieu une idée qui réponde à sa grandeur sans reconnaître en lui les trois personnes de l'éternelle Trinité, de même nous ne pouvons avoir de l'homme une idée convenable et vraie sans reconnaître en lui les trois facultés émanées de Dieu. Qui dit homme, dit sensation-sentiment-connaissance, corps-cœur-esprit, unis étroitement dans un tout indivisible.

Il est des hommes qui excellent naturellement dans les exercices du corps, et dans les arts manuels. Ils sont sensation en prédominance, et forment la catégorie des *industriels*. D'autres suivent leur penchant natif et prononcé pour les beaux-arts; ils sont sentiment en prédominance, et remplissent la catégorie des *artistes*. D'autres enfin se distinguent par de grandes aptitudes pour les sciences; ils sont connaissance en prédominance, et entrent dans la catégorie des *savants*.

Ce n'est pas à dire pour cela que l'homme doive cultiver seulement la faculté qui prédomine en lui et négliger les deux autres. Non, sans doute; et ceux qui ne développent en eux qu'un seul des trois aspects de leur nature peuvent être comparés à ces monstres auxquels il manque d'un côté plusieurs membres essentiels, tandis que de l'autre ils ont un superflu hideux de chair informe et repoussante. On trouve des artistes qui méprisent l'industrie, dédaignent la science, et n'estiment rien d'égal à l'art dont ils sont épris. Il est des savants qui, à leur tour, disent anathème au sentiment, et voudraient changer l'homme en une logique abstraite et sans cœur. Les uns et les autres se trompent étrangement, et donnent dans deux excès funestes et condamnables au même titre. L'homme est sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis, et l'excellence de son action sur lui-même consisterait à développer ensemble ses trois facultés. Celle qui devra prédominer se révèlera toujours par un développement plus rapide et plus large que celui des deux autres. L'homme qui se serait ainsi développé devrait être semblable dans tous ses actes à la Divinité, autant, devons-nous dire, qu'il peut avoir été donné à la créature de se rapprocher de son Créateur. Nous nous faisons aisément une certaine idée de cet homme, qui pour nous est le type de perfection que l'Humanité devrait se proposer comme modèle. Selon notre conception, cet homme pratiquerait surtout l'Egalité, aimerait et respecterait les simples, les ignorants, les opprimés, les méchants mêmes, car il verrait en eux l'Humanité. Il remplirait avec religion ses devoirs envers tous ses frères, d'abord par amour pour eux, et ensuite pour attendre de leur justice qu'ils respecteraient son droit. Tous ses actes relatifs à son corps seraient inspirés par des besoins légitimes et réglés, limités dans leur exigence par le sentiment de la personnalité de ses semblables, et dirigés dans leur accomplissement par la connaissance d'un idéal auquel il obéirait. Il en serait de même de ses actes relatifs à son cœur et à son intelligence. Il aimerait sa famille d'un amour sans bornes, et néanmoins, ce qui n'est pas contradictoire, il ne prodiguerait pas son cœur tout entier dans ce cercle étroit, il en répandrait encore une bonne part au dehors sur tous ses frères. Par là il serait lié à l'Humanité entière, et en même temps attaché d'une manière particulière à sa famille et à ses amis, ce qui le limiterait et le définirait. Dans ses études les plus profondes, il n'oublierait ni son corps, ni son cœur, ne négligerait aucune de ses relations avec la Nature et l'Humanité; et, voyant Dieu dans l'une et dans l'autre, il se communiquerait à toutes les deux, afin d'en recevoir cette communication de leur part sans laquelle sa vie demeurerait incomplète.

Tel est, selon nous, l'idéal sorti de la connaissance de la trinité humaine. Telle est la manière dont l'homme peut ressembler à Dieu, autant que la créature peut se rendre semblable au Créateur. Et que l'on ne croie pas que dans cette conception de l'égale intervention des trois facultés humaines, la prédominance de l'une

ou de l'autre soit détruite. L'homme complet se distinguerait par une prédominance fortifiée de tout le développement qu'auraient acquis les deux autres aspects de sa nature. Industriel, il joindrait à la science parfaite de son industrie la connaissance des principales lois de la nature, de l'homme, et de Dieu ; au sentiment épuré du beau et du bon, un religieux amour de l'Humanité dans sa famille et dans tous les hommes. Artiste, il recevrait une force et une fécondité inépuisables de l'Idéal, qui lui aurait ouvert les sources vives de l'inspiration, et il enrichirait en lui la science de son art de toute la science qu'il amasserait dans d'autres domaines, et de tout l'amour qu'il répandrait autour de lui. Savant, il ne serait insensible à aucunes beautés des arts, estimerait au même titre toutes les industries, et s'attacherait de tout son cœur à contribuer aux progrès des hommes pour contribuer à leur bonheur. Enfin, quel que fût cet homme, industriel, artiste, ou savant, il serait surtout profondément religieux, et, l'aspiration tournée vers Dieu, il marcherait au Ciel, c'est-à-dire au progrès, à la perfection indéfinie, mais avec la conscience qu'il ne peut y arriver seul, qu'il ne peut y entrer si l'Humanité n'y marche avec lui du même pas, avec la même foi, sous la même lumière.

Mais puisque cet homme est rare dans le monde présent, puisque tant de causes diverses ont concouru et concourent encore à déformer l'être humain, puisque la prédominance exclusive de l'une des trois facultés subsiste encore au détriment des deux autres, reconnaissons et proclamons que ces trois facultés étant égales, l'industriel, l'artiste et le savant sont égaux. Or il n'y a pas un homme qui ne puisse être compris dans l'une de ces trois catégories ; donc il n'y a pas un homme qui ne soit égal à tout homme, donc tous les hommes sont égaux. Que le savant et l'artiste ne dédaignent plus l'industriel, car en vérité ils n'en ont pas le droit. Je ne suis que sensation en prédominance, peut leur répondre l'artisan, mais pour cela je ne suis pas votre inférieur, car je suis homme comme vous ; j'ai comme vous, en vertu de ma nature, ma place marquée dans le grand atelier humain, et comme vous j'aime et je sens, je sais et je puis apprendre. Vous l'emportez sur moi, il est vrai, l'un par le sentiment, l'autre par la connaissance ; mais à mon tour je l'emporte sur chacun de vous par la sensation. Vous accomplissez des travaux utiles de diverses manières à la société, je vous imite et vous égale en cela. J'ai besoin de vous pour m'instruire et m'élever dans l'Idéal, si vous avez l'Idéal à me donner ; mais vous aussi, vous avez besoin de moi pour la satisfaction d'autres nécessités. Vous m'êtes indispensables dans mille circonstances ; mais vous aussi, vous ne sauriez vous passer de moi dans mille autres. Considérez nos rapports, voyez ce qu'ils produisent de biens réciproques, et, tout compte fait avec justice, reconnaissez ma valeur, et rendez-moi parmi vous le rang que je mérite, le rang que je demande, le rang de votre égal.

Le laboureur peut aussi réclamer à son tour. Le droit de tous est son droit. Il nous plait de le mettre ici en regard du savant. Ce n'est certes pas comparer les petites choses aux grandes. Voilà donc un homme qui se livre avec amour (sentiment) à un travail qu'il sait (connaissance) accomplir, et qu'il a la force (sensation) d'accomplir. C'est l'activité surtout qu'il exerce utilement, mais l'activité n'est-elle pas l'égale de la connaissance? Si le savant développe les sciences à l'avantage de tous les hommes, le laboureur ne produit-il pas des résultats également utiles et nécessaires? Vous considérez le premier avec respect et admiration, c'est bien : mais vous n'avez pas même un regard pour le second, et c'est mal. Je n'aime pas votre dédain, parcequ'il est fondé sur l'ignorance. Certes il est grand et beau celui qui tire de l'éternelle Vérité, de la Vérité infinie, des vérités particulières ignorées jusqu'à lui. C'est un révélateur digne de tout notre amour. Mais il est aussi grand et aussi beau celui qui sans cesse en rapport avec la nourrice commune du genre humain lui demande sans cesse pour tous les hommes les fruits que renferme son sein fécond. Vous me gardez de tomber dans les ténèbres de l'ignorance, et par conséquent dans la mort de mon cœur et de mon esprit, peut dire au savant le laboureur ; mais à mon tour, moi, je vous préserve de la faim, et par conséquent d'une mort plus complète encore que celle dont vous me sauvez. Nous prions sans cesse tous les deux par notre travail, vous, dans la science que vous développez, moi, sur la terre que je cultive et féconde ; et Dieu qui est partout entend ma prière comme la vôtre, et comme la vôtre l'exauce avec largesse. J'ai souvent admiré les résultats de vos travaux, et je me suis écrié dans un sublime et naïf transport, moi pauvre ignorant, je me suis écrié : Que l'esprit de l'homme est puissant lorsque Dieu l'illumine des splendides rayons de la Vérité ! Et vous, aux riches jours du printemps, sous le brillant soleil de nos cieux rassérénés, avez-vous parcouru du regard les champs et les prairies? Ces tapis de fleurs et de verdure, ces fruits et ces moissons, tout ce divin spectacle vous a-t-il ému et réjoui le cœur? Eh bien! c'est moi qui l'ai préparé. J'ai bravé les pluies et les vents de l'automne, j'ai souffert les rigueurs de l'hiver, je soutiendrai les ardeurs de l'été pour vous assurer une table somptueusement servie, et à moi, sur une planche grossière, un pain que vous repousseriez, et que je suis heureux de ne pas voir manquer aux mains de mes petits enfants, jusqu'à ce que nous ayons tous été admis, comme l'Egalité le commande, à partager tant d'abondance. Oui, j'ai fait tout cela autant que je le pouvais faire. Après moi, Dieu est venu répandre la vie sur mon travail, et empêcher ainsi qu'il ne demeurât stérile et dédaigné. Quittez donc, je vous prie, les hauteurs où vous vous tenez loin de moi, et venez, et admirez les merveilles que Dieu a faites par les mains de votre frère, et dites-moi si je ne suis pas votre égal?

Mais il est d'autres parias de l'inégalité. Nous prendrons aussi la défense de leurs droits méconnus. Le sentiment, cette puissante faculté qui sert de lien aux deux autres, a diverses manières de se manifester. Chez les uns il se révèle par le génie des beaux-arts, et chez un plus grand nombre il se produit par l'amour et l'amitié, doux génies qui donnent aux humains leurs plus charmants attraits. Voici un artiste, un peintre ou un musicien, que tout le monde célèbre, et un homme ignoré, sans art aucun, sans intelligence développée, vivant au milieu de sa famille qu'il soutient par son travail, et qu'il aime d'un amour capable du dernier dévouement. Cet homme et cet artiste ne sont-ils pas deux égaux? Vainement vous m'objecterez que l'artiste aime aussi sa famille, qu'il est aussi son soutien, et qu'ayant de plus un génie admirable, il est supérieur à quiconque ne réunit pas son génie à son amour. Pour vous répondre, je vous peindrai avec plus de détails l'homme dont je parle. C'est un époux irréprochable, un père au cœur sublime, un ami fidèle et empressé. Il verse sur tous ceux auxquels il tient par le sang ou par l'amitié un sentiment inépuisable. L'amour part de lui et rayonne autour de lui. Sa vie est un acte d'amour. Aimer lui est naturel et facile comme respirer. Et cet homme ne trouve hors du cercle de ses affections aucune récompense digne de son grand cœur. Il voit sa femme et ses enfants livrés à toutes les atteintes de la pauvreté, tantôt vêtus à peine, tantôt accablés par le mal, presque toujours exposés aux horreurs de la faim. Son cœur saigne, ses entrailles sont déchirées ; les soucis, les incertitudes, les attentes trompées, le labeur pénible et mal rétribué, tout le charge, le tourmente, et rien ne le décourage ni le désespère. Il est ému dans tout son être par une douleur inexprimable, et il demeure là, sous le travail incessant et ingrat, vaincu de tous côtés par le sort mais vainqueur de tous côtés par l'amour. Qui l'enchaîne à cette tâche effrayante et glorieuse? son cœur. Oseriez-vous jeter anathème sur lui, s'il disait à sa femme et à ses enfants : Je suis las, je succombe, je vais mourir à la peine, mais en mourant je ne vous sauverais pas. Il vaut donc mieux nous séparer. Quittons-nous, allez implorer où elle se cache la charité chrétienne si renommée ; puisque vous êtes un fardeau trop grand pour mes faibles forces, Dieu me pardonnera sans doute de n'avoir pu le porter plus longtemps.

Mais non ! à la liberté qu'il pourrait se faire, si l'amour ne l'attachait pas au devoir, il préfère l'horrible esclavage que lui fait ce devoir. Vous renommez des guerriers et des conquérants, vous les couronnez du grand nom de héros, et vous ne tendez pas même la main au martyr qui les surpasse tous. Quelle est donc la folie humaine, et pourquoi tout est-il ainsi confondu parmi les hommes! Ah ! ils renommeront ce savant qui fut insensible toute sa vie aux malheurs de ses semblables, et contribua puissamment peut-être à laisser durer encore leurs douleurs. Ou cet artiste qui consuma sa vie dans la dissipation, au milieu du luxe et des plaisirs. Ou cet industriel qui tint renfermés et privés d'air et de soleil, pendant vingt ans qu'il passa à s'enrichir, des centaines d'hommes entassés dans des salles étroites aussi cruelles que les *ergastules* des anciens esclaves. Mais en vérité l'homme de cœur ne le cède pas à ces triomphants du monde ; et s'il est une palme d'estime et d'admiration à donner au savant, à l'artiste, ou à l'industriel, il y a la même palme à décerner au père de famille vertueux et inconnu, à l'homme que nous venons de peindre.

Mais on demandera peut-être maintenant où doit être classée cette foule innombrable d'hommes qui ne se manifestent que par une sensation grossière et dépourvue en apparence d'aptitudes recherchées. Nous avons essayé de démontrer plus haut ce que nous croyons là-dessus, savoir qu'ils sont hommes aussi, et par conséquent égaux à tout homme. Nous avons établi qu'ils portent en eux le type idéal Humanité, l'Humanité, et que par là ils s'élèvent au même niveau que tous leur semblables. Viennent ensuite les manifestations qui les différencient des autres ; mais ils n'en ont pas moins en eux l'Humanité douée des mêmes facultés en essence, et susceptible du même développement dans l'avenir.

Cette masse ignorante vous choque ; et pour cela il faudrait, selon vous, la laisser plongée dans sa misère. Faites mieux pour elle et pour vous, organisez la société en vue du bien de tous ses membres, conformément à l'Egalité humaine, et vous la verrez bientôt, cette

foule dédaignée, tirer de son sein des génies surprenants. Combien d'hommes sont perdus pour l'Humanité dans chaque siècle, qui l'auraient honorée et améliorée comme savants, ou comme artistes, ou comme industriels! Vous la déclarez incapable, cette foule que tout opprime en ce monde; mais avant de prononcer ainsi sur elle, il faudrait essayer ce qu'elle peut, et vous souvenir que bien des hommes illustres d'autrefois et d'aujourd'hui sont ses enfants.

Je vous rappellerai cette admirable élégie de Gray sur un cimetière de campagne. Le poète anglais regrette, avec un profond sentiment de leur valeur ignorée, les génies inconnus ensevelis sous ces tertres de gazon. Combien de Miltons, s'écrie-t-il, combien de Newtons, d'artistes et de savants, dorment dans cette étroite enceinte! Ce cri est fondé. Parcourez les annales des arts et des sciences, et vous verrez que, de tous les lieux et de toutes les conditions, Dieu a su tirer, pour l'édification du genre humain, des hommes remarquables. Visitez le monde présent, depuis les hameaux jusques aux capitales, et vous trouverez des figures humaines sur lesquelles Dieu a gravé le sceau du génie. La surface de la terre est semée çà et là, en mille endroits divers, de vieillards, d'hommes mûrs et d'enfants qui ont reçu d'en haut les dons les plus enviés.

Mais hélas! les uns n'ont pas grandi, et les autres ne grandiront pas. Cette initiation à la science qui les révèlerait à eux-mêmes et aux autres ne leur est pas accordée. Ils sont venus dans ce monde portant des germes précieux, et ils sortiront de ce monde sans avoir rien donné.

III.

Mais voici maintenant la moralité humaine invoquée contre l'Egalité humaine. Les différences morales sur lesquelles se fonde l'opinion pour estimer et réprouver fournissent à nos adversaires une objection toute puissante, à les entendre dire. Les bons et les méchants composent, suivant eux, deux classes d'hommes, entre lesquelles on ne saurait établir la moindre comparaison. Certes nous ne voulons point faire ici l'apologie des âmes perverses, et les placer au même degré d'estime où doivent être élevées les âmes honnêtes; nous aussi nous distinguons entre le vice et la vertu : mais nous persistons, malgré tant de différences, à voir encore l'Humanité dans l'homme le plus dégradé; nous persistons à le déclarer encore l'égal de tout autre homme.

Rappelons notre principe, que chaque homme porte en soi le *type idéal* Humanité. Ce type idéal est donc aussi dans l'être vicieux au même degré que dans l'être vertueux, au même titre et avec le même caractère fondamental, la trinité humaine susceptible de développement et de perfectionnement. Maintenant nous prierons notre lecteur de considérer avec nous quelles sont les classes de la société que la réprobation pénale atteint le plus souvent. Ne sont-ce pas les classes ouvrières, celles qui composent le prolétariat? Pourquoi cela? Il doit y avoir une cause profonde à cet effet déplorable. C'est que la société actuelle, fondée qu'elle est sur l'inégalité, laisse l'homme livré au hasard de sa naissance. Nous disons le hasard de sa naissance, quoique nous ne voyions qu'une naissance digne d'envie dans ce monde, la naissance au sein de l'Humanité, mais parce que le mal encore régnant fait que l'on peut naître dans la richesse ou dans la pauvreté.

Ce dernier lot est celui du plus grand nombre des hommes. Ils reçoivent le jour de parents déshérités des biens de ce monde. Un grand malheur les frappe d'abord; ils manquent de toute vraie éducation physique, morale, et intellectuelle, et vivent parmi des hommes qui ont été privés de la même faveur. Des trois facultés humaines, la sensation se développe en eux la première, comme il arrive dans tout enfant, et se développe seule, et par conséquent d'une manière fausse, anormale, qui lui prépare pour l'avenir la toute-puissance. Le sentiment et la connaissance demeurent privés de toute culture.

Ces infortunés s'avancent ainsi dans la vie seuls, d'un côté, c'est-à-dire sans la vraie science, sans la vraie morale, et sans la vraie religion; mais escortés de ces appétits inférieurs dont l'exigence est inépuisable et l'empire souverain, lorsque la créature humaine n'a pas amassé en elle une force capable de l'arracher à cet esclavage. Ils vont encore, et partout ils ne trouvent que l'envie, la lutte, la discorde, les passions misérables, l'inégalité, le mal. Un si triste spectacle n'est pas de nature à exercer sur eux une influence salutaire. La sensation parle bientôt, et de la même manière en eux que chez les autres hommes. Ils ont, à leur façon, le goût et le besoin des mêmes jouissances matérielles. Ils voient des hommes qui peuvent s'adonner aux voluptés des sens et à la mollesse des loisirs, et ils déplorent amèrement d'avoir reçu pour lot la fatigue et l'indigence. Ils convoitent alors avec une ardeur dévorante les voluptés des sens et la mollesse des loisirs, et trop souvent ils cèdent; car ils n'ont pas appris la résistance, car il semble d'ailleurs n'importer à personne qu'ils vivent ou meurent heureux ou malheureux, bons ou méchants. Ils cèdent, car ils ne se croient pas d'une race inférieure aux privilégiés, car ils ne pensent pas qu'ils ne sauront goûter, faute de facultés suffisantes pour cela, les biens dont les riches abondent. Ils ont senti en eux la même humanité que dans ces derniers. Ils ont cru à leur droit; mais, ignorant de quelle manière le devoir exigeait qu'ils réclamassent auprès des hommes, leurs frères, ils se sont livrés à la violence, ils ont fait le mal, et on leur a rendu le mal.

Voyez venir de toutes parts, dans les bagnes et dans les prisons, sur les pilori de la honte et sur les échafauds de la mort, cette misérable foule de condamnés. D'où sont-ils partis, et de quels crimes sont-ils coupables? Je vais vous dire leurs origines et vous révéler leurs actions criminelles.

Ceux-ci, les plus nombreux, sont nés de parents si pauvres qu'ils mangeaient à peine chaque jour un morceau de pain noir et repoussant. Heureux étaient-ils encore que leur faim n'en fût pas privée assez longtemps pour les livrer à la mort. Tout petits enfants encore, à demi couverts de haillons, marchant à peine, on les a vus bégayer quelques mots pour implorer la charité chrétienne. Un peu plus tard, leur mère était veuve, et leurs souffrances plus cruelles. Un peu plus tard encore, ils étaient orphelins. Je ne sais comment il s'est fait, mais personne n'a jamais pris soin de ces infortunés. Abandonnés à eux-mêmes et aux autres, ils sont devenus, les filles des infanticides ou des prostituées, les fils des voleurs ou des meurtriers.

Ceux-là ont eu pour mères de pauvres filles du peuple séduites par l'enivrante croyance d'un amour partagé, ou lasses trop souvent de succomber à la peine sans pouvoir vivre. Des jeunes gens au cœur sans vertu, des libertins pères de famille, des vieillards immondes : voilà leurs pères. Hommes tombés au-dessous de l'homme, il semble pour eux que la femme, cette créature humaine, notre égale, ne soit qu'un instrument de voluptés, une sorte d'espèce animale voisine de l'espèce humaine et destinée à ses débauches. Aussi bien voyez la suite de cette monstrueuse violation de l'Humanité : ses tristes fruits composent cette foule lamentable d'enfants à l'origine inconnue et qu'on appelle pour cela enfants-trouvés, dont la naissance indigne aujourd'hui tant d'hypocrites, et contre lesquels on rend comme des arrêts de mort pendant que dure encore la profanation de la femme. Ils ont erré par le monde, étrangers à tous, méconnus de tous, abandonnés à eux-mêmes et aux autres, et ils sont devenus, les filles des infanticides ou des prostituées, les fils des voleurs ou des meurtriers.

Voilà d'où partent ces criminels. Mais prenons garde, il est d'autres points de départ qu'il ne faut pas omettre, sous peine de laisser notre dénombrement imparfait. Nous avons dit les origines des coupables que frappe la loi, mais nous n'avons pas découvert l'extraction de ceux qu'elle ne peut ou ne veut atteindre. Les classes pauvres fournissent-elles seules des proies au vice et à l'infamie? Non! non! celles que la fortune a favorisées payent aussi un large tribut au monstre qui nous souille et nous dévore. Le mal n'est pas seulement en bas, il est encore ailleurs, plus haut, partout. Et ces insatiables spéculateurs qui allèchent, par l'appât mensonger de gains énormes, les malheureux qu'ils ruinent; et ces corrupteurs impudents qui pervertissent, autant qu'ils le peuvent, la conscience humaine; et ces honnêtes pères de famille qui achètent les jeunes vierges au poids de l'or; et les dignes fils de ces nobles pères qui font des filles du peuple quelque chose d'informe et de repoussant; et toute cette foule brillante et parée, hommes, femmes, vieillards, et jeunes gens, qui vivent dans l'égoïsme, dans l'oubli le plus complet de toute morale vraie, de toute religion vraie, de toutes vertus humaines, sont-ce là, dites-nous, les vertueux qui rendent impossible l'égalité? Ah! les différences de moralité vous frappent, vous qui voyez le vice sous les haillons et qui ne l'apercevez plus sous l'or et la soie; et vous vous écriez qu'il n'y a pas d'égalité possible entre les scélérats et les gens de bien! Mais où sont ces derniers? Est-ce que par hasard vous les croiriez uniquement dans les classes riches, appelées à cause de leur fortune classes honnêtes? Elles seules vertueuses, grand Dieu! Mais alors le mal qu'elles commettent ne serait pas du mal, parce qu'elles ont la fortune et la puissance? Tout est donc changé aujourd'hui, et suffit-il d'être né ou devenu riche pour être aussitôt réputé vertueux, malgré l'infamie dont on se souille dans l'ombre? S'il en était ainsi, nul ne devrait trouver surprenant qu'un prétendu philosophe élevé sur ses bassesses jusqu'à la région des riches s'écriât dans un accès d'hypocrite indignation : « Quoi! l'on veut que le dissipateur et l'économe, le paresseux et le laborieux, l'homme vicieux et l'homme honnête reçoivent une même récompense et une même considération de la part de la société! » Non, monsieur, on ne le veut pas, et c'est pourquoi, en fait de considération, tous ceux qui ne vous ressemblent pas vous relèguent au rang que vous méritez dans l'estime de la conscience humaine. Et, malgré tout, on persiste encore à voir un homme en vous.

Concluons, pour le point de moralité humaine, que le mal est partout, mais avec un mélange de bien partout, et que l'on peut trouver parmi les riches comme parmi les pauvres l'homme vicieux à côté de l'homme vertueux. Convenons de la faiblesse humaine tant en nous-mêmes que dans les autres, ne nous jetons pas réciproquement l'injure et le mépris, mais croyons nous plutôt faits pour l'Egalité, propres à l'Egalité, dignes de l'Egalité.

C'est bien, peut-on nous dire en cet endroit, mais ce n'est pas tout. Inviter les hommes à une estime mutuelle malgré leurs imperfections, c'est leur enseigner la fraternité; mais ce n'est pas leur prouver que l'Egalité subsiste entre eux, malgré ces imperfections, qui creusent souvent comme un abîme de différence de l'un à l'autre. Il est des hommes qui naissent avec des innéités mauvaises, des penchants au mal si puissants dès leur enfance que l'éducation ne peut les affaiblir. Combien de criminels sont partis des classes favorisées, qui avaient reçu l'instruction la plus capable de les tourner au bien!

Nous conviendrons qu'il est des hommes, en effet, qui naissent avec le germe du vice au cœur. Hélas! l'Humanité n'est pas encore sortie du mal, et le baptême qu'on inflige à l'enfant n'efface pas les traces du péché originel! Mais nous ne saurions convenir également que l'éducation actuelle puisse exercer une influence efficace sur les cœurs où le mal a des racines profondes et anciennes. Il est une autre éducation fondée sur la vraie connaissance de l'homme et de sa destination; celle-ci serait certainement plus puissante. Eh bien, supposez que tous les enfants la reçoivent tout entière, comme ils y ont droit; et vous admettrez sans peine ensuite, nous le croyons, qu'elle abaissera entre eux le degré des différences morales et intellectuelles. Nous ne disons pas qu'elle établira un niveau dont tous les hommes atteindront en même temps la ligne élevée; mais nous croyons que, relevés un jour de leur chute, les enfants d'Adam marcheront ensemble d'un pas plus égal et plus rapide vers le progrès. Notre foi dans l'amélioration de la race humaine est infinie, comme cette amélioration même. A ceux qui ne la partagent pas, nous demanderons s'ils désespèrent de tout progrès moral parmi les hommes, ou s'ils croient seulement qu'un petit nombre fera ce progrès; ce qui revient à dire que l'Humanité ne changera pas, car ce petit nombre a de tout temps existé. Mais si leur croyance est telle, comment ne songent-ils pas qu'ils désespèrent d'eux-mêmes et qu'ils s'injurient cruellement, à moins toutefois qu'ils ne se méprisent, ce qui est un grand mal, ou qu'ils ne s'estiment au-dessus de leurs semblables, ce qui peut être une noire hypocrisie et un stupide orgueil.

Résumons-nous en terminant. L'Egalité humaine existe. Pour nous elle est démontrée, elle est vraie. Porter en soi l'Humanité, c'est être l'égal de tout homme. L'Egalité est dans l'Humanité, dans l'identité du type idéal Humanité que chaque homme recèle en lui, qui se manifeste par la trinité sensation-sentiment-connaissance, et qui est susceptible du même développement et du même perfectionnement dans tous les hommes. L'Humanité est comme un sceau mystique dont Dieu a marqué les égaux. Celui qui sent en soi cette divine empreinte ne doit se croire ni au dessus ni au dessous de l'homme, mais à la hauteur de l'homme, mais l'égal de l'homme.

L'Egalité, c'est un dogme comme le Christianisme. Il est sorti du Christianisme, qui était une philosophie avant d'être une religion, et de la Philosophie moderne, qui aspire à devenir une religion. L'Egalité, c'est la religion de l'avenir, encore méconnue et repoussée, qui cherche les cœurs et les esprits pour réunir de nouveau tous les hommes dans une même croyance. Le jour viendra où elle sera proclamée par la voix entière du genre humain. En attendant, elle subit le sort de toute religion qui commence. A son berceau, quand il n'était prêché encore que dans un coin de la Judée par une poignée d'hommes, le Christianisme, c'est-à-dire le principe de la Fraternité, trouvait les hommes incrédules et hostiles. On ne pouvait croire en lui, parce qu'on ne voyait encore ni la possibilité ni les moyens d'établir dans le monde ce qu'il apportait au monde. Quand la science du Christianisme fut faite, c'est-à-dire l'organisation de ce principe sous le nom de Catholicisme, les peuples crurent alors en plus grand nombre et devinrent chrétiens.

Il en est de même aujourd'hui de l'Egalité. La science de l'Egalité, l'organisation de l'Egalité, n'est pas faite encore; et les esprits ne peuvent croire à l'Egalité, parce qu'ils ne voient pas les moyens d'organiser ce monde selon les promesses de l'Egalité. Tant que cette science manquera, les résistances dureront; et ceux-là qui espéreraient les vaincre sans le secours de cette science tomberaient dans une grave erreur. Car il ne suffit pas de poser un principe, il faut encore prouver qu'il est applicable en montrant comment on peut l'appliquer. La science ou organisation de l'Egalité sera faite. Jusqu'à ce jour, puisque le principe est posé, c'est à nous qui croyons en lui de le défendre. C'est ce que nous avons essayé dans cet article. Un dernier mot à ceux qui desirent partager notre foi, mais qui sont retenus par des objections que se fait leur esprit, et auxquelles nous n'aurions pas su répondre. Aimez l'Egalité, leur dirons-nous; car elle est bonne pour tous les hommes, également bonne pour tous, comme il vous est aisé de le reconnaître par vous-mêmes. Aimez-la, et vous la comprendrez. Ce que l'on aime beaucoup, on le comprend aisément.

GRÉGOIRE CHAMPSEIX.

POÉSIE.

—

L'AFRIQUE DANS CENT ANS.

La terre est promise à la Justice
et à l'Égalité.

I.

— Toi devant qui s'évanouit
Le deuil des intimes souffrances,
Dont le frais souffle épanouit
Le germe d'or des espérances,
Ange de l'avenir! dis-nous,
Toi qui tiens sur tes blonds genoux
Des destins le livre suprême,
Ce que, pour les fils de nos fils,
De l'Atlas aux murs de Memphis
Dans les champs africains Dieu sème.

II.

— Depuis longtemps l'Afrique agonisait. Ses champs,
Ravagés par la guerre et les vents desséchants,
Etaient couverts partout de sang et de fumée.
Un suaire pesait sur ce beau continent.
Mais je l'ai déchiré. Venez voir maintenant,
Venez voir les trésors dont l'Afrique est semée.

Voici la Barbarie où, des cruels sultans,
La France a châtié les défis insultans.
Voici le chauve Atlas, cette étape première
Où se pose, en son vol, ce peuple conquérant
Qui doit bientôt, rapide et fort comme un torrent,
Au désert ténébreux répandre la lumière.

Voici des mines d'or aux flancs des monts altiers,
Et des sources de miel aux veines des dattiers!
Voici ce blanc désert dont nul ne sait l'histoire,
Où les lourds éléphants, que pousse un même instinct,
Viennent de siècle en siècle, et sur un point distinct,
Amonceler leurs os en tumulus d'ivoire.

Voici les oasis aux vertes profondeurs
Où le brun chamelier du jour fuit les ardeurs,
Où tout est un prodige; où des fleurs inouïes,
Sauvages ornements des buissons tropicaux
Dont le cri du lion trouble les longs échos,
Pour Dieu qui les voit seul vivent épanouies.

Voici le vieux Maroc, le barbare Occident
Qui de la France reine a subi l'ascendant.
Voici ses ports ouverts à toutes vos poulaines,
Ses monts pacifiés où broutent les troupeaux,
Où, promenant en vain d'illusoires drapeaux,
Abd-el-Kader proscrit n'éveille plus de haines.

Voici la Numidie et ses noirs cavaliers,
Ses immenses haras où paissent, par milliers,
De superbes coursiers que nul effort ne dompte.
Voici le Sénégal, aux visages bronzés,
Aux bords étincelants par la mer arrosés,
Aux fleuves sablés d'or que le marin remonte;

Où le sol généreux livre au navigateur
Les produits incessants qu'enfante l'équateur;

Où l'œil peut voir, pareils à de splendides voiles,
Sur le front des forêts presque vierges encor,
Des papillons de flamme et des colibris d'or
Si brillants qu'on dirait de vivantes étoiles.

Et puis voici venir des peuples inconnus
Dont la chaleur torride a cuivré les fronts nus;
Des esclaves pour qui sonne la délivrance.
Voici, voici le Cap d'où l'Angleterre part
Pour vaincre du désert l'invincible rempart,
Et venir en chantant au devant de la France!

Enfin voici l'Egypte et ses vieilles cités
Relevant vers le ciel leurs fronts ressuscités;
L'Egypte que le Nil plus que jamais féconde;
L'Egypte qui, vers l'Inde, où Dieu vous tend la main,
Entre deux continents va percer un chemin,
Et qui devient ainsi l'avant-garde du monde!

Bientôt ce continent, dont l'indolent sommeil
A celui du tombeau fut si longtemps pareil,
De l'Europe en travail va devenir l'émule.
Il fallait le canon, hélas! pour réveiller
Tous ces bras désormais ardents à travailler,
Tous ces cœurs qu'aujourd'hui votre exemple stimule.

Ils ont compris que Dieu, pour vous comme pour eux,
Avait créé les biens qui rendent l'homme heureux,
Qu'ils ont droit aux bonheurs dont sa main vous inonde;
Car Dieu même entre tous a réparti les lots:
La terre aux laboureurs, la mer aux matelots,
A tous l'espoir, à tous la vie, à tous le monde!...

Et vous, à votre insu, poussés par le Seigneur,
Vous irez leur porter la paix et le bonheur
Après leur avoir fait une guerre fatale,
Une guerre finie, impossible, depuis
Que, trouvant dans la paix de durables appuis,
La France enfin renonce à la force brutale.

Et ce sol, par la guerre aujourd'hui déchiré,
Avant cent ans d'ici sera transfiguré.
Des langues et des cœurs la fusion s'opère.
Pour rendre grâce à Dieu de leurs destins plus doux,
Les générations qui viendront après vous
Ne reconnaitront plus qu'un seul et même Père.

Et l'Europe et l'Asie, en ce temps solennel,
Feront avec l'Afrique un trio fraternel.
A ce grand résultat Dieu toutes trois les mène.
Japhet et Sem, alors, tendront leur main à Cham,
Dont les fils, vil bétail qu'on vendait à l'encan,
Prendront enfin leur rang dans la famille humaine.

Ce désert, que nul œil ne mesurait sans peur,
Verra vingt fois le jour l'aile de la vapeur
Franchir son sein de feu, sa plaine infranchissable.
Le vol des voyageurs, sur lui, sera si prompt,
Qu'il n'aura pas le temps, pour venger son affront,
De soulever contre eux ses montagnes de sable.

Et les femmes aussi, fortes de leur beauté,
Outre l'amour de l'homme auront la liberté.
Elles vont secouer cet antique esclavage
Qui, sultane ou fellah, blanche ou noire, partout
Où le sol africain aux feux du soleil bout,
Les courbait sous un joug dégradant et sauvage.

Voilà la vieille Afrique au jour prédestiné,
Son front noir deux fois l'an d'épis blonds couronné,
Son grand désert purgé des monstres qu'il recèle,
Ses champs désaltérés par d'abondantes eaux,
Ses marais assainis, ses ports pleins de vaisseaux,
Et ses fils partageant la joie universelle.

Voilà l'Afrique enfin, telle qu'elle sera
Lorsque ce jour divin à tous inspirera
L'amour de la concorde et des grandeurs civiles,
Quand cent ans de travail, fécondés par la foi,
Auront, dans ces déserts dont l'homme sera roi,
Fait éclore au soleil une moisson de villes.

III.

— Oh! laisse nos voix te bénir,
Ange des saintes prophéties!
Pour organiser l'avenir
Fais surgir de nouveaux Messies.
Ferme tes feuillets sybillins,
De foi, d'amour, de bonheur pleins;
Rouvre-les après cent années,
Et garde de tout changement
Le magnifique dénouement
Du drame de nos destinées.

CHARLES PONCY,
Ouvrier maçon.

LE POÈTE ET LE FORGERON.

LE POÈTE.

Forgeron que fais-tu? Ta forge qui s'allume
Des ombres de la nuit déchire le rideau...

LE FORGERON.

Mon bras robuste et dur façonne sur l'enclume
Les armes du travail, la lime et le marteau.
Un laboureur attend ce glaive des semailles
Pour entrouvrir la terre et féconder son sein.
Je livrerai bientôt ces outils, ces tenailles
Qui font à l'artisan une invincible main.
Près de ce soc rouillé vois luire ces épées;
Elles serviront bien les guerriers acharnés,
Car j'en ai pris grand soin, et les ai bien trempées.
Une chaîne est plus loin, c'est pour les condamnés.
Le labeur fatigant nuit et jour me réclame:
Il prend tout, mon sommeil, mes bras, mon cœur, mon âme.
Vivre, c'est travailler, pour moi qui dois mon pain
Au métal bienfaisant que peut forger ma main.
Vivre, c'est travailler! mais las est mon courage,
Et contre moi parfois je me tourne avec rage...
S'il ne m'est pas donné de vivre en travaillant,
Je voudrais, comme à Lyon, mourir en combattant!
Que ne puis-je, du moins, sous la dent de ma lime,
Ne river qu'une chaîne, et la river encor,
Pour sceller à jamais dans la nuit de l'abîme
L'implacable misère avec le dieu de l'or!
Que ne puis-je aiguiser des haches à l'épreuve
Pour armer les bras nus des citoyens hardis
Qui feraient, hommes purs que l'injustice abreuve,
Dans la forêt des lois d'immenses abattis!

LE POÈTE.

Frère, le cri sanglant que la guerre soulève
Ne vibre plus au sein des peuples en travail;
Au combat social la parole est un glaive,
Qui frappe incessamment le vieux monde au poitrail.

La Raison et l'Amour renversent la barrière
Qui s'opposait encore aux saintes fusions;
L'Industrie, à son tour, soumettant la matière,
Efface la distance entre les nations.

Et l'homme, ayant enfin dépouillé l'homme antique,
N'est ni peuple ni prince, il est l'Humanité;
Chacun rompt avec tous le pain eucharistique,
Et sait comprendre Dieu dans sa triple unité.

Courage, forgeron! Au chant sacré des lyres,
Tous les hommes en chœur reconstruiront un jour
Le saint Temple où viendront se fondre les empires,
Et le règne du Christ enfin aura son tour.

Ils donneront pour base au suprême édifice
La Liberté céleste et la Fraternité,
Pour clef de voûte Dieu, pour autel la justice,
Et pour couronnement la sainte Égalité.

EDMOND TISSIER,
Ouvrier imprimeur-lithographe.

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, **A BOUSSAC**, département de la Creuse.

PREMIÈRE ANNÉE. — N° 3.

PRIX DE L'ABONNEMENT : **CINQ FRANCS PAR AN.**
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.
ON S'ABONNE aussi à PARIS, au *Comptoir des gens de lettres*, rue Percée-Saint-André-des-Arts, n° 11.

FÉVRIER — 1846.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Les bourgeois de Paris viennent de recevoir pour leurs étrennes les circulaires annuelles des municipalités demandant à la charité des *classes riches et aisées* une aumône pour les indigents, qui ne *forment qu'une seule et même famille*, distincte apparemment de la famille humaine. La famille des indigents, ou si l'on veut la caste des pauvres, est de plus en plus nombreuse à Paris; car on y entre quelquefois du dehors, mais on n'en sort pas. La porte de la misère ne s'ouvre point en dedans, comme dit le poète. Ils sont environ quatorze mille dans le douzième arrondissement tout seul, sans parler des incurables placés dans les hospices, des malades soignés dans les hôpitaux, et des convalescents. Quatorze mille *indigents*, inscrits au bureau de charité, sans compter les indigents *honteux*, comme on les appelle, honteux probablement d'une organisation sociale qui laisse *manquer* de tout quatorze mille personnes dans un seul quartier de Babylone; sans compter les pauvres qui n'ont point recours à la charité officielle, et qui vivent comme ils peuvent, au hasard de la charité particulière raccrochée au coin des bornes; sans compter les travailleurs misérables dont le salaire suffit à peu près à acheter du pain. Voilà les éléments de la *caste de Job*, suivant le mot anglais, de la caste excommuniée, dont la statistique n'a pas osé faire le dénombrement. Cette catégorie inférieure a pour pendant la *caste dangereuse*, ainsi nommée par les philanthropes patentés, et composée des voleurs de profession, des repris de justice, et des prostituées de bas étage. Immédiatement au-dessus, vient la caste prolétaire, qui vit petitement d'un salaire fixé par les entrepreneurs. Cette catégorie des travaux-forcés est la plus nombreuse, sans comparaison, à Paris. Sur un million d'habitants, elle en réclame au moins cinq à six cent mille. Les domestiques sont quatre-vingt mille selon le *Constitutionnel*. Le reste a l'honneur d'être appelé la classe aisée, que surmonte une aristocratie d'environ trente mille riches à des degrés différents, quinze mille électeurs à deux cents francs pour Paris tout entier pouvant offrir à peu près ce chiffre de privilégiés. M. de Rothschild à lui seul possède presque autant de capital et M. d'Aligre presque autant de terre que tous les autres ensemble.

Donc, le douzième arrondissement a 13,907 indigents inscrits en 1845; un sur cinq ou six habitants. C'est le même nombre que celui des électeurs du département de la Seine, qui nomment quatorze représentants à la chambre des députés. La circulaire municipale ne parle pas de faire représenter par des mandataires ses quatorze mille parias, vu qu'ils ne possèdent rien et que les lois sont faites pour ceux qui possèdent. L'argument est décisif.

Pour exciter la charité de la *classe riche*, la municipalité du douzième arrondissement publie le tableau des secours distribués en 1844 : 307,682 kilogrammes de pain, 2,689 bains, 1,358 chemises d'homme ou de femme. Il en résulte que les indigents ont une chemise pour dix personnes, et environ trois livres de pain par mois; un individu sur six ou sept se baigne une fois par an. Les autres chiffres des secours sont dans une proportion aussi effrayante. On compte vingt-cinq personnes de tout âge et de tout sexe pour une paillasse. Chacun a en outre une botte de paille environ par an. Les animaux domestiques sont mieux traités; car leur litière est renouvelée tous les jours. Quant au feu, nous trouvons par hiver une demi-falourde et un cotteret à chaque individu.

Le deuxième arrondissement, le plus riche de Paris, ne compte que 2,277 indigents inscrits. Son budget, formé par les subventions des hospices, les dons particuliers, les *bals* et les *concerts* des riches, monte à 107,988 francs; c'est à peu près le bénéfice annuel d'un receveur général. Mais la somme répartie entre tous les indigents n'étant effectivement que de 59,819 francs, chaque *ménage*, pour tous les soins de la vie, nourriture, logis, feu, vêtement, a environ trois sous par jour, soit cinq à six liards par individu.

Tel est le tableau de la misère sociale esquissé par les magistrats parisiens. La classe aisée reçoit tous les ans cette belle statistique imprimée sur papier vélin. On envoie quelque aumône, on danse par là-dessus, et l'on s'empresse de n'y plus songer.

Quand nous lisons dans Tacite les incroyables saturnales de Tibère, de Néron, et des autres Césars, nous nous étonnons toujours que le peuple romain supportât cette perversion effrontée. L'existence de la société moderne, avec des contrastes si prodigieux, n'est pas un phénomène moins singulier. Un indigent sur six personnes, voilà qui est inimaginable. Un indigent, quatre pauvres, et un prolétaire dans l'immense majorité du peuple français; car la *classe aisée* ne commence qu'après le chiffre de vingt-cinq millions, comme vous l'avez très bien prouvé, pièces en main, dans votre *Ploutocratie*. O Plutus, quand seras-tu donc vaincu par la vierge qui s'appelle Egalité!

Paris est sans doute le plus saisissant exemplaire de ce monde à rebours où l'injustice seule se tient la tête en haut. Mais la situation des villes manufacturières est encore plus déplorable; mais la situation des paysans dans la moitié de la France est encore ce qu'elle était avant la Révolution; et pourtant on disait alors sans partialité : Les esclaves des colonies sont moins malheureux que nos campagnards!

J'ai connu un homme de grand sens qui prétendait que tout le mal social provenait de l'agglomération des villes. Il maudissait sans cesse le premier inventeur des maisons à plusieurs étages, comme Rousseau maudissait le premier inventeur de la propriété. Cette superposition des hommes les uns sur les autres, quand la terre offre tant d'espace inoccupé sur le gazon salubre des campagnes, est, en effet, la plus surprenante folie, quoiqu'elle témoigne, en même temps, du besoin de communication et de solidarité. La facilité des rapprochements, la victoire remportée sur la distance par les chemins de fer, pourraient bien dans l'avenir rejeter les hommes dans des conditions plus normales, au sein de la vie agricole. Mais c'est notre institution sociale elle-même et l'état de nos ames qu'il s'agit de régénérer, puisque avec l'inégalité actuelle le mal est partout, dans les campagnes et dans les villes.

On demandait à Newton comment il avait fait ses découvertes scientifiques : « C'est, répondit-il, en y songeant toujours. » Songeons donc toujours à ce problème terrible du prolétariat dont la solution vaudrait bien les découvertes du philosophe anglais. Un autre grand chercheur d'inventions présentait récemment comme infaillible la méthode de l'écart absolu. C'est aux antipodes des croyances actuelles qu'il croyait trouver la vérité. Il est certain que la société applique à la misère la médecine homœopathique : *Similia similibus*. Elle donne à un indigent affamé une parcelle infinitésimale de pain;

elle entretient l'inégalité, quand l'inégalité est la source de toutes les douleurs. Il serait plus logique de proclamer l'inverse : *Contraria contrariis.*

T.

DE LA RECHERCHE DES BIENS MATÉRIELS, OU DE L'INDIVIDUALISME ET DU SOCIALISME.

(Troisième article *.)

L'ÉCONOMIE POLITIQUE ET L'ÉVANGILE.

A PROPOS D'UNE CONFÉRENCE DU R. P. LACORDAIRE.

I.

Quid est fœnerari? — Quid hominem occidere?

Un ami de Caton l'Ancien lui demandait un jour ce qu'il pensait de l'usure, de l'intérêt de l'argent, du lucre que l'on retire des richesses antérieurement acquises, ou de ce qu'on nomme aujourd'hui le Capital : QUID EST FŒNERARI ? Caton répondit : *Que pensez-vous de l'homicide :* QUID HOMINEM OCCIDERE? C'est Cicéron (1) qui nous a conservé cette réponse.

Cette réponse est toute profondeur. Tuer les hommes par le fer, ou les tuer par la faim, c'est toujours les tuer. Comment le Capital ne serait-il pas aussi meurtrier que la Guerre? Malthus a remarqué que l'accroissement des subsistances n'a lieu, tous les vingt-cinq ans, qu'en proportion arithmétique; or l'accroissement du capital a lieu, après vingt ans, en proportion géométrique. Donc le capital tue. Voilà une vérité aussi évidente que toute vérité mathématique.

J'ai démontré, dans le précédent article, qu'il y avait au Moyen-Age deux principes en lutte. Ces deux principes s'appelaient, l'un Richesse, l'autre Noblesse; mais tous deux se ressemblaient au fond. L'esprit de Lucre était, au fond, l'esprit de Conquête; l'esprit de Conquête était, au fond, l'esprit de Lucre.

J'ai montré encore comment l'esprit de Conquête a été remplacé par l'esprit de Lucre. L'évolution du Moyen-Age, jusqu'à nous inclusivement, a consisté en ce que la troisième des castes de ce Moyen-Age, la caste des capitalistes industriels, a pris la place des nobles et des prêtres.

En présence du triste spectacle que nous offrent aujourd'hui l'Angleterre et les nations qui marchent à sa suite, je me suis écrié : « Qui pourrait m'empêcher de dire que le Lucre, comme la Con- » quête, est un mal, une action coupable, la marque d'une hon- » teuse déchéance dans la nature humaine! J'ai pour moi, quand » je soutiens cette opinion, et les lumières de la raison et l'autorité » de tous les sages. *J'ai pour moi le Christianisme tout entier,* » qui défend non seulement ce qu'on appelle vulgairement l'usure, » mais toute espèce de gain et de bénéfice. »

Je venais d'écrire ces mots, et ma conscience était celle d'un homme qui a énoncé une vérité incontestable, lorsque les journaux de Paris m'ont apporté le compte-rendu d'une Conférence du R. P. Lacordaire sur *la propriété.* Inutile de dire que cette conférence a, pour employer les termes mêmes de ces journaux, « attiré un » nombreux auditoire dont l'attente n'a pas été trompée. »

Or, dans ce discours du célèbre prédicateur, loin de trouver l'anathème prononcé, suivant moi, *par le Christianisme tout entier*, contre ce qu'on appelle aujourd'hui *le Capital*, je trouve la justification de ce *Capital* et de tout ce qu'il engendre, sous le nom respectable de propriété; je trouve *le droit de tous à la propriété* réduit à un droit à l'*aumône*, sous le nom de charité chrétienne.

Est-ce moi qui ai tort, est-ce M. Lacordaire? Je n'hésite pas à le dire, c'est M. Lacordaire.

M. Lacordaire est catholique, prêtre, et moine! N'importe, il a tort; et il a doublement tort, étant prêtre et moine. Car il devrait avoir lu les Pères et les Conciles; il devrait avoir médité l'Evangile; il devrait avoir réfléchi sur le profond mystère de l'EUCHARISTIE. M. Lacordaire a tort; et je veux aujourd'hui, pour prouver mon dire, évoquer, en partie du moins, la tradition constante du Christianisme.

II.

Résumé du discours de M. Lacordaire.

Voici le résumé que M. Lacordaire a fait lui-même de sa Conférence (1) :

MONSEIGNEUR, MESSIEURS,

« La propriété est une des bases fondamentales de la société hu- » maine, non seulement parce qu'elle sert à la conservation et à la » distribution de la vie, mais encore parce qu'elle est la gardienne » de la liberté et de la dignité de l'homme; et vous avez vu *ce que* » *le droit évangélique a opéré à cet égard d'heureuses révolutions.* » *Il a assuré à l'homme et aux pauvres d'entre les hommes la pro-* » *priété inaliénable du travail;* et, en second lieu, le travail étant » trop souvent refusé à l'homme soit à cause de ses infirmités, soit » à cause des circonstances de la vie publique, il a fallu que l'Evan- » gile créât une seconde propriété du *surperflu du riche;* et, par » ces dispositions du droit nouveau, totalement inconnues de l'anti- » quité payenne, *l'harmonie a été établie entre l'humanité riche et* » *l'humanité pauvre;* en sorte que *le travail incessant de la société* » *est un partage volontaire, juste, charitable, des biens de ce* » *monde,* autant qu'il est permis, Messieurs, à l'infirmité de notre » état présent de guérir toutes les plaies. Et en ce point, comme en » bien d'autres, il ne faut pas que nous perdions de vue qu'aucun » droit ne peut tout pour l'homme, parce qu'à l'homme la liberté » reste toujours, que *l'esprit d'égoïsme et d'imprévoyance,* quelles » que soient les dispositions de l'Evangile, *est de droit commun,* » et que les vices de l'homme ne lui permettent jamais de conjurer » tous les malheurs auxquels ils est sujet. Ces malheurs, il les doit » toujours, ou presque toujours, aux fautes de son jeune âge, à sa » mobilité, et à mille autres circonstances qu'il serait inutile d'énu- » mérer ici. »

Le temple de Notre-Dame est vaste assurément; mais rassembler un si nombreux public pour lui faire entendre des paroles aussi vides, — je me trompe, aussi hérétiques et aussi pernicieuses, — autant aurait valu laisser les voûtes de Notre-Dame à leur silence ordinaire. Je me trompe encore, il aurait mieux valu mille fois se taire que d'abaisser ainsi la sainte doctrine du Christ au niveau des systèmes économistes les plus immoraux. J'en suis fâché pour M. Lacordaire, mais la vérité m'oblige de lui déclarer que, par défaut de science, ou par pusillanimité devant l'auditoire qu'il s'était composé, il a manqué à l'Evangile.

Ah! Monsieur, pourrions-nous lui dire, est-il possible que vous soyez chrétien, catholique, prêtre, que vous ayez adopté *la vie commune*, la vie cénobitique, enfin que vous soyez le rénovateur d'un ordre fameux autrefois dans la Chrétienté, et le chef de cet ordre! Cela est-il possible! En vérité, Monsieur, vous parlez de la propriété comme un juif, comme un éclectique, comme un économiste, comme le révérend Malthus, ou le révérend Chalmers, ou comme leur disciple M. Duchâtel, notre ministre actuel de l'intérieur!

Vraiment, Monsieur, la propriété est ce que vous venez de dire! pour les uns, pour le plus grand nombre *la propriété du travail,* plus un certain droit à *l'aumône;* pour les autres la *propriété,* telle que les légistes la définissent, avec le droit d'user et *d'abuser!* Mais vous n'avez donc jamais réfléchi, Monsieur, que la *propriété du travail* est une chimère, quand l'instrument de travail manque au travailleur. Vous n'avez donc jamais réfléchi que, même l'instrument du travail ne manquant pas, le droit qu'a le capital de fixer le salaire fait du salarié la propriété du capitaliste. Ainsi donc suivant vous deux droits! De par l'Evangile, deux droits!

Et en effet vous ne manquez pas de les marquer profondément, ces deux droits! Suivant vous, il y a deux humanités, *une humanité riche* et *une humanité pauvre !*

Deux humanités !!! Le prêtre de celui qui a dit : *Tu aimeras*

* Voir les numéros de novembre et de janvier.

(1) *Lib.* II, *de Offic.*, *in fine.*

(1) Nous citons textuellement le compte-rendu inséré dans le journal *l'Epoque*, numéro du 5 janvier. C'est en commençant une nouvelle conférence, sur la *famille*, que M. Lacordaire a ainsi résumé sa conférence précédente, sur la *propriété*. Ce résumé fait par lui-même est exact; il suffit de le comparer à la conférence même pour s'en assurer.

ton prochain comme toi-même, reconnaît, lui, DEUX HUMANITÉS! Le prêtre de celui qui a institué pour toute prière l'oraison commençant par ces mots: « Notre Père, qui êtes dans la Lumière,..... » donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien (1), » reconnaît, lui, *une humanité riche* et *une humanité pauvre!* une humanité qui exploite, une humanité qui est exploitée! et cela *de par l'Evangile!*

L'Evangile n'aurait fait autre chose qu'apprendre aux hommes que le riche doit une part de son *superflu* au pauvre! L'Evangile serait venu en aide à la pitié naturelle au cœur de l'homme! O prêtre de l'Evangile, que vous faites l'Evangile petit devant l'*humanité riche!*

Mais voyez quelle absurdité! En réduisant ainsi l'Evangile, vous êtes obligé de lui donner sur le Paganisme une supériorité chimérique et illusoire! Vous dites que l'aumône était *totalement inconnue de l'antiquité*. Je le crois bien! l'aumône était-elle nécessaire, ou même possible et concevable, là où le maître était, par intérêt, par devoir, et de par la loi, chargé de la subsistance de ses esclaves!

Il faut supprimer cette prière que, suivant Jésus-Christ, tout chrétien doit faire chaque jour jusqu'à ce que le règne de Dieu arrive sur la terre: « Notre Père, qui êtes dans la Lumière, que votre » nom soit sanctifié! que votre règne arrive et votre volonté » soit faite *sur la terre* comme dans l'Idéal, dans le Ciel; » il faut, dis-je, la supprimer cette prière; car un prêtre du Christ nous apprend que l'harmonie existe sur la terre, qu'il y a à la vérité deux humanités, mais que l'harmonie a été établie entre ces deux humanités. Oui, il faut supprimer la prière du Christ; car le Christ a menti et ment chaque jour dans la prière sainte! Pourquoi appeler son règne, si l'harmonie existe!

L'harmonie, dit M. Lacordaire, a été établie; c'est un fait accompli, la nouvelle est certaine, et *le travail incessant de la société est un partage volontaire, juste, charitable, des biens de ce monde.*

Et pour prouver qu'il est juste, ce partage, il fait Dieu même garant de sa justice, il invoque la liberté humaine, il déclare que *l'esprit d'égoïsme et l'esprit d'imprévoyance sont l'un et l'autre de droit commun;* il rejette sur *l'imprévoyance* les maux de tous genres qui pèsent sur la presque universalité du genre humain; il ose dire de l'homme: *Ses malheurs, il les doit toujours, ou presque toujours, aux fautes de son jeune âge, à sa mobilité, et à mille autres circonstances qu'il serait inutile d'énumérer ici....* Ah! qu'on sent bien, à travers ces phrases nébuleuses où se trahit l'incertitude et pour ainsi dire le remords de la pensée, qu'on sent bien que Malthus et les économistes qui ont prétendu tarir la charité même du Christianisme ont passé par là! Seulement M. Lacordaire est inconséquent, il veut encore l'aumône!

Prêtre du Christ, vous nous enlèveriez, si nous vous laissions faire, le prix du sacrifice et du sang de Jésus-Christ, de ce sang qui a pourtant coulé pour le salut de tout le genre humain!

III.

Suite.

Oui, Malthus a passé par là, il n'y a pas à en douter. M. Lacordaire croit à Malthus, il croit aux célèbres formules au nom desquelles l'Humanité tout entière, moins quelques privilégiés, est condamnée à un malheur éternel. Nous n'en voulons pour dernière preuve que cette déclamation:

« Ce pays a bien des plaies; mais la plus grande est peut-être la » plaie économique, cette fureur de bien-être matériel qui précipite » tout le monde sur cette maigre et chétive proie que nous nommons » la terre. Retournez, retournez à l'infini; lui seul est assez grand » pour l'homme. Ni chemins de fer, ni longues cheminées à vapeur, » ni aucune invention, n'agrandiront la terre d'un pouce. Fût-elle » aussi prodigue qu'elle est avare, aussi illimitée qu'elle est étroite, » elle ne serait encore pour l'homme qu'un théâtre indigne de lui. » L'âme seule a du pain pour tous et de la joie pour une éternité. » Rentrez-y à pleines voiles; rendez Jésus-Christ au pauvre, si vous » voulez lui rendre son vrai patrimoine; tout ce que vous ferez » pour le pauvre sans Jésus-Christ ne fera qu'élargir ses convoitises, » son orgueil, et son malheur (2). »

Prêtre du Christ, nous vous le disons de nouveau, avec la certitude de ne pas nous tromper, vous nous enlèveriez, si nous vous laissions faire, le prix du sacrifice et du sang de Jésus-Christ, de ce sang qui a pourtant coulé pour le salut de tout le genre humain!

(1) S Matthieu, chap. VI.

(2) Nous citons le compte-rendu de l'*Univers*, revu et, dit-on, corrigé par M. Lacordaire. La version de l'*Epoque* énonce plus brutalement la même idée. Voici cette version: « Il y a bien des plaies dans notre société; mais il n'y » en a pas de plus grande que celle que j'appellerai la plaie économique. Cette » plaie est de s'être imaginé que la terre était assez grande pour donner à tous » les satisfactions matérielles. Mais vous aurez beau faire avec votre industrie, » la terre est petite, et elle restera petite; il n'est ni chemins de fer, ni longues » cheminées à vapeur qui puissent l'agrandir. Partagée entre tous, elle ne » donnerait rien à personne. Il faut donc que la majorité n'ait rien, et c'est là » le plus grand bonheur qui puisse lui arriver, de n'avoir rien que ses bras » pour gagner son pain de chaque jour. »

IV.

Le sens du Christianisme paraît éteint aujourd'hui au sein de l'Eglise. — Hideur de l'Économie politique Malthusienne.

Il est étrange jusqu'à quel point le sens du Christianisme paraît éteint aujourd'hui au sein de l'Eglise. L'orateur que nous venons d'entendre n'est pas, je le répète, un laïc, un simple fidèle; c'est un prêtre, un religieux, un homme qui habite au fond du sanctuaire. Eh bien! voyez comme il parle!

Et pourtant cet homme passe pour un novateur, pour un esprit hardi, trop hardi même, trop hardi pour l'Eglise! On dit de lui qu'il fut et sera toujours le disciple de M. de Lamennais. Dans les rangs du clergé catholique, on le tient pour suspect. On lui a longtemps interdit la chaire. On craignait sa parole et les emportements de sa philosophie. On le croyait trop favorable à la cause populaire. On imaginait qu'ayant pris l'habit de S. Dominique, il avait quelque arrière-pensée, comme de renouveler l'ardente prédication des moines du Moyen-Age en faveur de l'égalité humaine. S. Dominique, en effet, bien que son nom rappelle l'Inquisition, n'était pas animé d'un autre esprit que S. François d'Assise; tous deux vinrent au monde en même temps pour soutenir la cause de ce qu'ils appelaient la *pauvreté*, c'est-à-dire la *non-propriété*. Pourquoi M. Lacordaire a-t-il été se retremper à cette source vive de la *vie communiste!* Pourquoi reprendre le nom et l'habit d'un des fondateurs de la doctrine monacale d'où sortit la prédiction de l'*Evangile éternel?* En voyant cette marche oblique et détournée de l'ancien disciple de Lamennais, du rédacteur de l'*Avenir*, les prudents et les timides ont pu craindre la résurrection de Jean de Flore ou de Savonarole.

Ah! rejetez de pareilles craintes. Cette ardeur de progrès et d'innovation que vous redoutez se montre, il est vrai, chez M. Lacordaire, mais plus dans la forme que dans le fond, plus dans les paroles que dans les idées. C'est un artiste, c'est le Victor Hugo ou le Berlioz de l'éloquence de la chaire; ce n'est pas un réformateur.

Il a prouvé, du moins, dans ce malheureux discours, qu'il n'est ni ce qu'on appelait autrefois un théologien (il paraît qu'il n'y en a plus), ni ce qu'on appelle aujourd'hui un économiste (de cette espèce-là, qui a remplacé les théologiens, il en fourmille).

Si M. Lacordaire était théologien, il saurait que Jésus-Christ est véritablement le plus grand des économistes; et au lieu d'abaisser l'Evangile jusqu'à le mettre aux pieds de l'économie politique anglaise, il aurait montré, ce qui, du reste, n'est pas difficile, que l'Evangile contient la vraie science économique, et que cette prétendue science du Capital, qu'on appelle aujourd'hui l'économie politique, n'est pas une science, mais une imposture.

D'autre part, si M. Lacordaire était ce qu'on appelle aujourd'hui un économiste, il aurait su que, depuis cinquante ans, l'économie politique foudroie impitoyablement l'aumône; et en supposant qu'il voulût défendre l'aumône, comme il en a l'air puisqu'il lui donne la valeur d'un droit, il eût tourné toutes ses batteries de ce côté de la question. Il ne se serait pas contenté de phrases sentimentales, de paroles sonores, d'images à effet, comme on en trouve abondamment dans son discours; il se serait enquis des raisons de Malthus et de ses adeptes pour abolir l'aumône, pour poursuivre la charité. Et alors peut-être se serait-il aperçu que rien n'est plus contraire au Christianisme que la propriété telle qu'il la préconise, ne distinguant pas la vraie propriété de la fausse, mais confondant tout, le bon et le mauvais grain, sous le même nom de propriété. En voyant où aboutit la théorie de la production par le Capital, à quels horribles résultats on arrive avec cette prétendue science, en voyant des Chrétiens chez qui on ne peut accuser que leur aveugle attachement à cette science, des membres distingués de l'Eglise anglicane, tels que Malthus, Chalmers, et tant d'autres, prêcher comme s'ils voulaient abolir une religion de charité, une religion qui a défini Dieu même Charité (1), il se serait effrayé des conséquences où l'admission du principe de la propriété, entendu comme on l'entend vulgairement, peut conduire. Et alors, se retournant avec amour vers l'Evangile et vers les dogmes et les décrets qui en sont sortis, il aurait exposé, dans la chaire où il a l'honneur de porter la parole, les vraies maximes d'une religion qui, dans tous ses monuments sacrés, dans tous ses livres secondaires, dans tous ses canons ecclésiastiques, partout et toujours, a condamné, à l'égal de l'idolâtrie et du crime, la fausse propriété des économistes, ce qu'on appelle aujourd'hui Capital, et ce qu'on nommait autrefois Usure.

(1) *Quoniam* DEUS CHARITAS EST, I. Joan. IV, 8; — *Quia Charitas ex Deo est*, Ibid., 7; — *Et credidimus Charitati quam habet Deus in nobis.* DEUS CHARITAS EST, *et qui manet in Charitate in Deo manet*, Ibid. 16.

Mais, faute apparemment de science sacrée et de science profane, M. Lacordaire a traité cette grande et fondamentale question de la propriété en rhéteur plus ou moins habile. Tous les usuriers de l'Europe, M. de Rothschild en tête, auraient pu assister au sermon du P. Lacordaire, et se retirer.... convertis? oh! non, mais satisfaits. M. Lacordaire a débité à ses auditeurs un petit cours d'histoire, comme on en peut débiter au Collège de France, ou partout ailleurs, sur la bienfaisante influence d'une aimable religion qui enseigne à l'*humanité riche* à donner *charitablement* une part de son *superflu* à l'*humanité pauvre*. Qu'y a-t-il de dangereux à cela? en quoi une moralisation si anodine peut-elle blesser le loup-cervier de M. Dupin, je dis le plus ombrageux? Ce loup-cervier en sera quitte pour dire qu'il n'a pas de *superflu*. Le loup-cervier a, comme on le sait, la religion du Capital; il se regarde comme un fonctionnaire chargé par Dieu même de former cet instrument puissant de la production qu'on appelle le Capital; les économistes lui ont appris à se respecter à ce titre, et à se vénérer à l'égal d'un ministre des desseins de la Providence sur les destinées humaines. Un tel homme a-t-il jamais du superflu! Un grain d'or qui vient s'ajouter à une montagne d'or n'est plus un grain d'or, mais une partie intégrante de la montagne, qui fait corps avec elle et ne saurait s'en détacher; car si on s'avisait de vouloir ôter ce grain, pourquoi ensuite n'en pas ôter un autre, puis un autre encore, jusqu'à ce que la montagne tout entière fût détruite? Le propre du Capital est, tout au contraire, de s'accroître sans cesse de toutes les parcelles qu'il rencontre et attire, et de faire, comme on dit proverbialement, boule de neige. Quel est le capitaliste qui ne se regarde pas avec tristesse comme ne possédant encore qu'une force insuffisante et bien éloignée de celle qu'il voudrait avoir? Ils ont raison, puisque le Capital est le moyen, l'unique moyen de produire, et que produire est une bonne et belle chose. Allez donc parler à ce monde de *superflu!* M. Lacordaire croit prêcher des gentilshommes du passé, qui vivaient sans produire; M. Lacordaire parle de la propriété, sans savoir ce qu'est aujourd'hui la propriété! *L'humanité riche*, qu'il le sache, n'a pas de *superflu* (1). Quand mourut dernièrement un financier célèbre qui laissa cinquante millions à ses enfants, et qui passait pour en avoir soixante-quinze, un autre financier plus célèbre et bien plus riche dit en apprenant le chiffre de la fortune de son confrère : « Je le croyais riche, il était gêné. » Que voulez-vous qu'un homme *gêné* fasse pour l'*humanité pauvre!*

Il est vrai que M. Lacordaire appelle l'aumône un devoir. Mais ce qui est une aumône peut-il être jamais un devoir? D'ailleurs si ce Révérend Père tient pour la charité, et la nomme un devoir, n'avons-nous pas le Révérend Malthus et le Révérend Chalmers, et une foule d'autres Révérends, y compris notre Révérend ministre de l'Intérieur M. Duchâtel, auteur d'un livre sur *la Charité*, qui, au nom des mêmes principes que M. Lacordaire, ni plus ni moins, nous défendent, au contraire, l'aumône, et nous font même un *devoir* de ne jamais la faire. Auquel de ces Révérends devons-nous croire?

« Faire l'aumône, s'écrie M. Duchâtel résumant l'école de Malthus, y pensez-vous!... Celui qui la fait ne laisse, à celui qu'il » croit ainsi secourir, *de l'homme que la figure*... La philanthropie » ne doit jamais perdre de vue cette vérité fondamentale que » *l'homme est chargé de sa destinée*, et que *ce n'est pas à d'autres* » *à la faire... L'état le meilleur pour nous est l'état d'indépen-* » *dance;* tout ce qui nous en éloigne, même en nous épargnant » des souffrances, est immoral; tout ce qui nous y ramène est mo- » ral, même au prix de la douleur. Souvent il arrive que la pitié » s'afflige des sacrifices qu'exige la raison; mais ce n'est pas dans la » faiblesse qui cède à des mouvements irréfléchis qu'est la véritable » humanité; elle est dans le courage qui cherche le bien *sans se* » *laisser séduire à une compassion dangereuse*, qui coupe un » membre au malade pour lui sauver la vie, qui *oblige le pauvre à* » *fournir à l'entretien de ses enfants* pour en faire un homme et » un citoyen. Ainsi donc la morale nous enseigne que nous ne de- » vons pas décharger nos semblables de l'obligation du travail et de » la prévoyance, comme l'économie politique nous montre que nous » n'en avons pas le pouvoir. Tel est l'accord des deux sciences, et » la conformité des lois de l'ordre physique aux lois de l'ordre mo- » ral. Que notre puissance fût plus étendue, nous aurions peine » peut-être à nous soumettre aux *sévères décrets de la morale*, et » notre sympathie naturelle pourrait nous entraîner trop loin; mais » une barrière insurmontable nous arrête : la limite de notre devoir » est en même temps celle de notre puissance (1). »

Que répondra M. Lacordaire à M. Duchâtel? Il ne répondra rien, il n'a rien à répondre; car il dit, en d'autres termes, précisément la même chose : « Il ne faut pas que nous perdions de vue qu'aucun » droit ne peut tout pour l'homme, parceque à l'homme la liberté » reste toujours, et que l'esprit d'égoïsme et d'imprévoyance, » quelles que soient les dispositions de l'Evangile, est de droit com- » mun. » C'est M. Lacordaire qui dit cela, M. Duchâtel ne dirait pas mieux.

Quel touchant accord, en effet!

LE MINISTRE DE LOUIS-PHILIPPE.

Chacun est chargé de sa destinée, ce n'est pas à d'autres à la faire.

LE MINISTRE DE JÉSUS-CHRIST.

Aucun droit ne peut tout pour l'homme.

LE MINISTRE DE LOUIS-PHILIPPE.

L'état le meilleur pour nous est l'état d'indépendance.

LE MINISTRE DE JÉSUS-CHRIST.

A l'homme la liberté reste toujours.

LE MINISTRE DE LOUIS-PHILIPPE.

Nous ne devons pas décharger nos semblables de l'obligation du travail et de la prévoyance.

LE MINISTRE DE JÉSUS-CHRIST.

Quelles que soient les dispositions de l'Evangile, l'esprit d'égoïsme et d'imprévoyance est de droit commun.

Malheur à nous qui avons de tels ministres et de tels théologiens!

Mais au moins le ministre est conséquent, le prédicateur ne l'est guère. Le ministre défend de faire la charité, sous peine de ne laisser à celui à qui on la fait *de l'homme que la figure*. Le prédicateur, pour ne pas perdre apparemment l'occasion de débiter de belles phrases, non seulement conseille la charité, mais en fait un devoir. Je suis tenté à mon tour de déclarer le prédicateur *immoral*, en vertu même de ses principes.

Que ce bon M. Duchâtel est d'une *morale* plus pure, et d'une *doctrine* plus exacte! Ecoutez-le tracer à la charité ses limites infranchissables.

Malthus avait résumé ses principes dans cette phrase célèbre, et qui mérite d'être inscrite ici en lettres majuscules : « UN HOMME » QUI NAIT DANS UN MONDE DÉJA OCCUPÉ, SI LES RICHES N'ONT » PAS BESOIN DE SON TRAVAIL, EST RÉELLEMENT DE TROP SUR LA » TERRE. AU GRAND BANQUET DE LA NATURE, IL N'Y A POINT DE » COUVERT MIS POUR LUI. LA NATURE LUI COMMANDE DE S'EN » ALLER, ET ELLE NE TARDERA PAS A METTRE ELLE-MÊME CET » ORDRE A EXÉCUTION (2). » M. Duchâtel, en disciple fidèle, donne pour règle à la charité de *ne pas encourager la population*; « L'économie politique, nous enseignant les bornes de notre » puissance, trace *une règle de jugement simple et d'une évidente* » *vérité*.... La charité, pour être vraiment utile, doit se rendre » compte de ce qu'elle peut faire, et *ne pas porter sa prétention* » *plus haut que son pouvoir*. Sa mission est de soulager les maux » accidentels; elle la dépasse quand elle se charge d'adoucir les » souffrances nées de la paresse ou de l'imprévoyance..... LA CHARITÉ » EST FUNESTE QUAND, *transformée en assurance contre les suites de* » *toutes les fautes*, ELLE EXCITE A L'IMPRÉVOYANCE ET ENCOURAGE » LA POPULATION (3). »

Ainsi 1° *La population est réglée par le besoin que les riches ont des pauvres;*

2° *La charité est funeste quand elle encourage la population*, c'est-à-dire quand elle fait un acte quelconque qui pourrait encourager la population *au delà du besoin que les riches ont en ce moment des pauvres.*

(1) Un artiste, se promenant à la foire des Loges à Saint-Germain, aperçut M. ***, ce prince de la finance, qui entrait avec sa femme et ses enfants sous la tente où le singe savant fait ses exercices. L'envie prit à notre artiste de donner aussi à sa famille ce divertissement. Il entre, se place auprès du financier, qu'il a l'honneur de connaître, et lui adresse quelques paroles. Le spectacle fini, on passe à la porte, et le financier présente à la pauvre femme qui faisait l'office de receveur une pièce de cinq francs. La pauvre femme, en achevant de lui rendre sa monnaie, laisse tomber un sou, se baisse, cherche, et enfin trouve; le financier attendait toujours. Quand le financier eut serré sa monnaie, et fut dehors, l'artiste, en payant, dit à la pauvre femme : « Connaissez-vous ce monsieur à qui vous venez de rendre de la monnaie? — Non. — C'est M. ***. — Impossible! — Pourquoi? — Avant d'entrer, il a marchandé, et exigé que ses enfants ne payassent que demi-place! »

Je racontais ce fait à un ancien disciple de Saint-Simon, qui, à mon grand étonnement, se mit à admirer beaucoup M. ***, lequel, chargé, disait-il, d'une importante mission sociale, celle de former le Capital, ne perdait jamais de vue son auguste fonction!

Un homme politique célèbre fait partie du conseil général des hôpitaux. Un jeune médecin de son pays entre un jour dans la salle des incurables d'un de ces hôpitaux. Un vieillard l'appelle par son nom. Le jeune homme est bien étonné : c'est l'oncle de la femme de notre homme politique que celui-ci a placé généreusement dans l'hôpital des pauvres.

Un ministre... Mais à quoi bon raconter cette anecdote; j'en aurais tant d'autres à citer, qui prouvent également ce que c'est que la charité pour tout homme qui connait la véritable économie politique, l'importance du Capital, et la loi de Malthus!

(1) *De la Charité;* ancien *Globe*, tom. II, numéro du 11 juin 1825.

(2) Malthus, *Essai sur la population*. On sait que Malthus a supprimé cette phrase dans les dernières éditions de son ouvrage; mais cette pensée étant celle de tout son livre, il fallait laisser cette phrase, ou rétracter le livre. Ainsi supprimée, cette formule n'en brille que davantage dans le livre même d'où une sorte de clameur publique l'a fait exclure, et n'en résume que mieux ce livre.

(3) *De la Charité*, ancien *Globe*, tom. II, numéro du 21 mai 1825.

Avec cela, faites donc la charité! Vous donnez un secours quelconque à un pauvre ouvrier à qui la Nature, comme dit Malthus, était en train d'intimer l'ordre de se retirer d'une table où il n'y a pas de couvert mis pour lui. Vous empêchez pour un moment la Nature de mettre elle-même son ordre à exécution. Vous êtes immoral! Et voyez ce qui peut en résulter. Cet homme, s'apercevant qu'il y a encore quelque compassion dans le cœur de ses semblables, va se livrer à l'espoir, faire de nouveaux efforts, tenter la compassion d'autres personnes aussi follement charitables que vous. Qu'arrivera-t-il donc? Il arrivera, par votre faute, qu'un capital, qui aurait été utile à la société, sera consommé *improductivement*, en pure perte. Il valait mieux que cet homme mourût tout de suite, puisqu'il est condamné. Vous n'avez fait que suspendre un moment la loi de la Nature, la loi économique; mais vous n'avez pu la suspendre qu'au détriment de ce qu'il y a de plus précieux, la richesse accumulée, le Capital, source de toute production. Voilà ce que c'est que de *vouloir porter sa prétention plus haut que son pouvoir.* Mais ce n'est là que la moitié du mal que vous avez pu faire. Qui sait? Cet homme que vous avez secouru si témérairement est peut-être aujourd'hui, par votre folie, l'auteur de la naissance d'un autre être, d'un enfant à qui la nature avait défendu de naître, comme elle avait ordonné la destruction du père! Voyez ce que c'est que d'enfreindre cette règle suprême : *Ne rien faire qui excite à l'imprévoyance et encourage la population.*

Avec de tels préceptes que devient l'autorité de la Bible, que devient la parole de Dieu : *Croissez et multipliez, et remplissez la terre* (1). La terre est si peu *remplie*, qu'on a calculé que le genre humain actuel, se composant tout au plus d'un milliard d'hommes, tiendrait tout entier dans cinq ou six lieues carrées. Que devient donc, la parole divine! M. Duchâtel ne s'en soucie guère. « On a attaqué, » dit-il, le système de Malthus au nom des livres saints; mais, » tout-puissants en religion, *les livres saints n'ont pas en économie* » *politique plus d'autorité qu'en physique et en chimie* (2). »

Hélas! puisque les livres saints n'ont aucune autorité, et que le besoin qu'ont les riches des pauvres est *l'unique règle de la population*, nous ferions bien de supplier les riches de donner chaque année le chiffre de leur demande; puis on tirerait au sort pour savoir qui devrait mourir, et qui pourrait se permettre d'avoir des enfants. Ce serait une loi majeure, une loi souveraine, parallèle à celle de la conscription, que quelques économistes ont considérée sous le même point de vue, comme un moyen d'empêcher l'accroissement de la population, et que, pour cette raison, ils ont soutenu ne devoir porter que sur les pauvres!

V.

Ce qu'on peut se permettre de charité, suivant les économistes.

On parle aujourd'hui des Jésuites et de leurs doctrines immorales; on les accuse d'avoir *machinisé* l'homme. Mais vraiment les Jésuites ont-ils jamais inventé sophismes plus pervers que la doctrine de la charité des économistes! S'ils ont *machinisé* l'homme, comme on dit, les économistes ont trouvé le moyen de le *diamantiser*, de lui donner un cœur plus dur que le fer, et pour unique Dieu l'égoïsme; et tout cela avec trois ou quatre petites formules qui permettent à celui qui les emploie de prendre un air d'algébriste, d'homme profond et raisonnable, quand il n'y a réellement au fond de cette prétendue science qu'un absurde athéisme.

Mais, pour l'instruction de M. Lacordaire, allons jusqu'au bout de cette science devant laquelle, lui ministre de l'Evangile, il a la bonté de s'incliner; pénétrons dans toutes ces horreurs. Voyons d'abord avec plus de détail à quoi se réduit la charité suivant la formule : *Ne rien faire qui excite à l'imprévoyance et encourage la population.* Nous ne pouvons rien de mieux pour cela que de consulter encore M. Duchâtel; car c'est un excellent guide dans la science des économistes, c'est un logicien. Ecoutez donc :

« C'est en vertu de cette règle que sont approuvés de l'écono» miste les hospices pour les fous, les infirmes, les malheureux » privés de l'usage de leurs membres : *il n'est pas à craindre que* » *de telles fondations en augmentent le nombre.* De même les or» phelins peuvent *sans danger* être élevés par la bienfaisance. C'est » encore une institution louable et utile que ces maisons de charité » qui viennent au secours du pauvre contre les *accidents imprévus*, » mais toujours en lui faisant comprendre que l'assistance qu'il re» çoit ne peut être que temporaire, et qu'il ne doit compter pour » son sort que sur sa propre sagesse et son industrie. *Hors de ces* » *limites, la bienfaisance a moins d'avantages que de périls.* Et » nous n'hésitons pas à le déclarer à la philanthropie moderne, qui » semble avoir remplacé la charité du Christianisme; si dans ses as» sociations volontaires elle oublie à quelles conditions il nous est » donné de faire le bien ici-bas, elle échouera contre les mêmes » écueils où la charité chrétienne est venue se briser (1). »

O pitié! misérable raisonneur qui commencez par tarir la charité en principe, et qui ensuite lui tracez ses devoirs! Vous prenez bien là une peine inutile! Ce n'est pas la charité qui est naturelle au cœur humain, vous le savez bien, c'est l'égoïsme. Comment donc, après avoir fait pencher tout le poids de la raison du côté de l'égoïsme, et avoir assassiné autant qu'il était en vous la divine Charité, craignez-vous encore qu'elle ne soit trop active et trop efficace! Ah! croyez-moi, le principe religieux de la charité détruit, il suffisait de laisser l'homme à son penchant, si bien résumé dans cet aphorisme : *Chacun pour soi,* ou dans cet adage : *Charité bien ordonnée commence par soi-même.* Mais il paraît que la *philanthropie* même vous fait ombrage! elle pourrait détruire *improductivement* un trop fort Capital! La *charité chrétienne* vous semble passée et de l'autre monde; *elle s'est brisée*, dites-vous, *sur des écueils;* mais voici la *philanthropie moderne* qui aspire à remplacer la charité du Christianisme : nouveau fléau que vous voulez détruire dès sa source!

Voyons donc les limites où vous le restreignez, ce fléau si redoutable à vos yeux!

1° Vous permettez de consacrer des hospices *aux fous, aux infirmes, aux malheureux privés de l'usage de leurs membres.* Est-ce par charité, en entendant ce mot dans sa profondeur? Oh non! c'est parce que *la dépense sera limitée;* attendu, dites-vous *qu'il n'est pas à craindre que de telles fondations augmentent le nombre des fous et des infirmes.* En effet je ne pense pas qu'on se rende fou volontairement ni qu'on se mutile pour le plaisir d'aller à l'hôpital. Mais pourtant si le nombre des fous, des infirmes et des malheureux privés de l'usage de leurs membres devenait trop grand, et détruisait *improductivement,* comme vous dites, *un trop grand capital*, je ne vois pas la nécessité qu'il y aurait de prendre soin des fous et des infirmes.

2° *De même,* dites-vous encore, les *orphelins* peuvent, *sans danger*, être élevés par la bienfaisance. Les orphelins *peuvent* être élevés; il n'y a pas de devoir à cela, mais *on peut* se permettre de les élever : pourquoi? parce que cela est *sans danger*. C'est toujours la même raison que vous avez donnée pour les fous, les infirmes et les malheureux privés de l'usage de leurs membres. On ne se rend pas orphelin à volonté, on ne tue pas à volonté son père et sa mère, dans le but d'aller à l'hôpital; cela est trop évident. Par conséquent, dites-vous, il n'est pas à craindre que de telles fondations augmentent le nombre des orphelins ainsi secourus. On peut donc se permettre cela *sans danger.* Mais ici revient mon scrupule, et l'objection que je vous ai faite relativement aux fous et aux infirmes. Sans doute, si le nombre des orphelins qu'il s'agira d'élever ne détruit pas *improductivement* un trop fort capital, on pourra se permettre de les élever; mais s'il survenait un trop grand nombre de ces orphelins, s'il y avait *danger*, que faudrait-il faire?

Oh! je vous entends! et nous touchons ici à un horrible mystère de l'économie politique! Dites, dites, pourquoi parlez-vous des *orphelins*, c'est-à-dire de ceux qui ont perdu leurs parents après les avoir connus ou avoir été reconnus d'eux (car c'est là le sens que ce mot présente dans la langue française, comme dans la langue des économistes), et ne parlez vous pas des *enfants trouvés?* Vous ne parlez pas des enfants trouvés; vous ne les mentionnez pas dans vos listes de permissions et dans votre catalogue de charité. Donc votre silence en dit assez(2). Ceux-là, il y a du *danger* à les recueillir, à les élever : c'est une prime donnée à l'imprévoyance, une amorce à l'accroissement de la population! Ils sont nés, et vous les rayez du nombre des vivants. Ils sont nés, ils ne devaient pas naître : que la *loi de Malthus* s'accomplisse!

J'adjure ici la nation tout entière. Comment peut-elle tolérer ce meurtre organisé depuis quelques années par l'abolition d'une des plus saintes institutions du Christianisme! Parce que Malthus a mal raisonné en Angleterre (ce que je me charge de démontrer jusqu'à l'évidence), faut-il donc que Saint Vincent de Paul, qui reçut du Ciel une inspiration pour sauver les enfants abandonnés, et qui fit passer son inspiration dans le cœur même de la nation, soit traité comme un fou et un imbécile! La *moralité* mise du côté de Malthus, *l'immoralité* du côté de Vincent de Paul! Et qu'on ne dise pas que j'exagère l'outrage fait à ce type du Christianisme. Non, je n'exagère rien. N'avons-nous pas entendu M. Duchâtel nous dire: « *La morale* nous enseigne que nous ne devons pas décharger nos » semblables de l'obligation du travail et de la prévoyance, comme » l'économie politique nous montre que nous n'en avons pas le » pouvoir. Tel est l'accord des deux sciences, et la conformité des » lois de l'ordre physique aux lois de *l'ordre moral.* Que notre puis-

(1) Genèse, I, 28.
(2) *De la Charité;* ancien *Globe*, tom. II, numéro du 21 mai 1825.

(1) *De la Charité;* ancien *Globe*, tom. II, numéro du 21 mai 1825.
(2) Nous verrons plus loin que M. Duchâtel ne se borne pas sur ce point au silence.

» sance fût plus étendue, nous aurions peine peut-être à nous » soumettre aux sévères *décrets de la morale*, et notre sympathie » naturelle pourrait nous *entraîner trop loin*; mais une barrière » insurmontable nous arrête : la limite de notre *devoir* est en même » temps celle de notre puissance. » De quel côté donc est la *moralité*, sinon du côté de Malthus? et de quel côté est l'*immoralité*, sinon du côté de Vincent de Paul? Le Saint du Christianisme et de la France n'a pas connu le *devoir*, il n'a pas connu la *morale*; il a enfreint l'*ordre moral*; il s'est laissé *entraîner trop loin* par l'instinct aveugle d'une sympathie maladive ou par l'excitation fébrile d'une dévotion également maladive; il n'a pas su se soumettre aux sévères *décrets de la morale*. Donc ce prétendu saint est immoral, comme il serait immoral de suivre ses préceptes et ses exemples. La morale, étant du côté de Malthus, n'est que de ce côté; et entre ces deux hommes, c'est Malthus qui a été bien inspiré, et c'est lui qu'il faut canoniser. En attendant, de même qu'Hérode ordonna le meurtre des enfants nouveau-nés, craignant la venue du Messie, qui naquit en effet dans la pauvreté et dans l'abandon de tous les biens du monde, de même un gouvernement, fasciné par les dangereuses erreurs de l'économie politique anglaise, ordonne de fermer les asiles ouverts à tous les enfants sous cette invocation plus que sublime: *Infantiæ Jesu* (1). Non, je ne puis écrire ces lignes sans verser des pleurs, et si j'avais l'honneur qu'a M. Lacordaire d'appartenir à un sacerdoce organisé, rien au monde ne pourrait m'empêcher de faire retentir les temples de Jésus de mes plaintes et de mes gémissements. Sommes-nous donc des payens, et la France va-t-elle ressembler à la Chine, où les enfants sont abandonnés dans les rues, et où on ramasse leurs cadavres avec les tas d'ordures! S'il en est ainsi, de quel droit punissez-vous l'infanticide! Je dis que la nation qui met dans ses lois l'abandon des enfants commet ce crime même, l'infanticide, et par conséquent perd le droit de le punir. C'est une loi de l'espèce, en effet, que de prendre soin des enfants privés des soins de leurs parents. Manquer à cette loi de l'espèce, et se constituer ensuite juge du crime des parents, c'est comme si un juge montait sur un tribunal les mains souillées de sang humain.

3° Oh! qu'elle est admirable votre charité! elle va jusqu'à trouver louable et utile de venir au secours des pauvres dans les *accidents imprévus*, comme, par exemple, quand le couvreur qui a réparé la toiture de votre hôtel est tombé et s'est fracturé les membres; vous voulez bien qu'on le secoure, mais toujours *en lui faisant comprendre que l'assistance qu'il reçoit ne peut être que temporaire, et qu'il ne doit compter pour son sort que sur sa propre sagesse et sur son industrie.* Ainsi vous tolérez jusqu'aux hôpitaux, et vous ne proscrivez pas même absolument les bureaux de bienfaisance; mais toujours, bien entendu, avec cette clause que le secours ne doit être que *temporaire*. A l'hôpital, on doit dire au malade: Dépêchez-vous de guérir, ou nous vous jetons à la porte (1). Au bureau de bienfaisance, on doit dire à l'indigent : Sachez que vous êtes un fardeau pour nous, et que, passé telle époque, vous ne recevrez plus d'aumône; sachez que l'aumône est indigne de l'homme, que *l'état d'indépendance* est le seul qui vous convienne, et que nous devons vous forcer à vivre avec dignité. A merveille! Mais voyons! il me semble que, tout logicien que vous soyez, vous ne l'êtes pas encore assez, quand vous établissez cette troisième et dernière catégorie formée des *accidents imprévus* secourables. Il y a tel arrondissement de Paris qui, sur une population de quatre-vingt mille habitants, compte annuellement quinze, vingt, et jusqu'à vingt-quatre mille indigents inscrits sur ses contrôles. Il y a telle ville de France, Reims, par exemple, qui, sur une population de trente-six mille âmes, compte vingt-deux mille ouvriers fort misérables, dont dix à douze mille déclarés indigents. Toutes nos villes manufacturières présentent à peu près le même spectacle. En somme, il y a en France huit millions de mendiants et d'indigents. Ceux-là, voulez-vous ou ne voulez-vous pas qu'on les secoure? sont-ils compris, oui ou non, dans vos cadres? ont-ils droit à vos *secours temporaires?* peuvent-ils, quand ils se cassent la jambe, entrer à l'hôpital? quand la fièvre typhoïde les prend, leur camarades peuvent-ils les conduire en civière dans ce qu'on appelle encore, comme lorsqu'il y avait quelque religion en France, *l'Hotel-Dieu*? oui, ou non; répondez. Si vous répondez oui, je vous montrerai que vous êtes inconséquent; si vous répondez non, je vous montrerai la même chose.

Je suppose que vous disiez oui... Je sais à merveille que si vous parliez franchement, c'est non que vous diriez; mais enfin je suppose que, par vergogne, vous disiez oui, et que vous permettiez l'hôpital (*temporaire*, bien entendu) à ces maudits de Malthus : voyez combien vous êtes inconséquent! Il est constant que ces huit millions d'hommes existent ou plutôt végètent en France malgré la loi de Malthus; il est certain que la *demande que font les riches du travail des pauvres* ne convie pas les huit millions de mendiants et d'indigents que renferme notre belle patrie au banquet dont parle votre maître; ils n'ont pas leur serviette mise et leur place assignée à ce banquet. S'ils vivent, c'est de hasard, de vol, de prostitution, et des secours de la charité publique ou privée, que vos principes tendent à leur enlever. Cela étant, pourquoi accorder des secours temporaires à des êtres qui n'ont pas seulement besoin de secours temporaires, mais d'aide permanente, qui ne vivent qu'avec cette aide, qui, d'un bout de l'année à l'autre, sont mendiants et indigents! Soutenir, malgré *la loi de la Nature*, cette vermine humaine est inutile, contraire à la vraie économie politique, contraire aux principes sévères de la morale; c'est une infraction à la loi du devoir, comme c'est une infraction grossière aux lois de la richesse. Quel capital consommé improductivement! quel affreux gaspillage de la richesse des nations! quel obstacle à la production! Donc, si à ma question vous répondez oui, vous êtes inconséquent.

Et si, parlant comme vous pensez, vous dites qu'en effet les hôpitaux et les bureaux de bienfaisance ne sont pas faits pour ce monde-là, que ce monde-là est fatalement condamné, et que vous réservez vos secours *temporaires* à ceux qui les méritent, à ceux qui, garantis des *accidents imprévus*, peuvent *assurer leur sort par leur propre sagesse et par leur industrie*, je vous trouve également inconséquent. Je ne vous demande pas, d'abord, comment vous ferez pour empêcher les mendiants et les indigents de profiter de vos hôpitaux, à la porte desquels, en pareil cas, il faudra écrire en grosses lettres : *Les hôpitaux ne sont pas faits pour les pauvres.* Je ne vous demande pas non plus comment vous justifierez, aux yeux de l'équité, la faveur accordée à ceux qui ne sont malheureux qu'accidentellement, et refusée à ceux qui le sont toujours: il ne s'agit pas d'équité pour vous; car qui ne connaît pas la charité, ne connaît pas la justice. Mais je raisonne suivant vos principes, et sans en sortir. Vous dites que ce couvreur qui est tombé du toit de l'hôtel de Votre Excellence, et qui a eu le malheur de ne se casser que la jambe et le bras là où il aurait dû perdre la vie, mérite un secours *temporaire*. Moi, je vous soutiens que non. Voyons qui a raison de nous deux. Cet homme, dites-vous, pourra, dans deux ou trois mois, reprendre ses travaux. — Eh! que m'importe! vous répondra un Malthusien plus conséquent que vous. Manque-t-on de couvreurs? Il y en a, en grève, plusieurs milliers qui attendent de l'ouvrage. Quelle raison de préférer celui-ci? Il est tombé, c'est peut-être une preuve qu'il avait bu, ou qu'il n'a pas le pied sûr, et n'est pas un ouvrier parfait dans son industrie. Il est tombé, hé bien! qu'un autre prenne sa place, et que le cœur de Votre Excellence ne se mette pas en peine de l'exécution d'un *ordre de la Nature*. La demande que les riches font des pauvres ne permet pas

(1) On lit dans la *Semaine*, numéro du 9 novembre de l'année dernière :

« On annonce que, dans la session qui vient de s'ouvrir, le conseil général de la Seine va être saisi de plusieurs questions concernant les enfants trouvés. Nous croyons opportun de rappeler à cette occasion le tableau que M. le préfet de la Seine présenta au conseil municipal de 1837, en lui soumettant les comptes de 1836. C'est l'état exact, année par année, du nombre des enfants trouvés qui ont été recueillis à l'hospice depuis 1640, époque de sa fondation régulière, jusques et y compris l'année 1835. Nous en donnons le résumé par périodes de vingt-cinq années :

De 1640 à 1664 il a été déposé à l'hospice	9,002 enfants.
De 1665 à 1689 (25 ans)	49,374
De 1690 à 1714 (25 ans)	47,448
De 1715 à 1739 (25 ans)	56,216
De 1740 à 1764 (25 ans)	104,041
De 1765 à 1789 (25 ans)	153,839
De 1790 à 1813 (25 ans)	105,940
De 1814 à 1835 (21 ans)	123,310
Total pour 195 ans	617,170

» On voit, par ce tableau, qu'à une seule période près, le nombre des expositions a toujours été en augmentant; et, si nous sommes bien informés, les tableaux des nouvelles années présentent un chiffre encore *beaucoup plus élevé*. On sait, d'ailleurs, que la même progression existe malheureusement dans presque tous les départements de la France, et que le nombre des expositions a été, terme moyen, pendant les dix dernières années, de 33,742 par année, c'est-à-dire, comparativement à la somme totale des naissances de la France, de trois et demi pour cent, ou plus d'une exposition sur vingt-neuf naissances. Et cependant c'est dans de pareilles circonstances que plusieurs conseils généraux ont agité la question de savoir s'il fallait supprimer les tours d'exposition, cette belle institution de S. Vincent de Paul. Que de faits déplorables nous pourrions déjà citer dans les localités où l'on a tenté la suppression des tours, ne serait-ce que la découverte de l'horrible femme de Tournay, qui se chargeait de porter à l'hospice de Lille tous les enfants nouveau-nés qui lui étaient remis par une sage-femme de la ville, et qui, pour gagner son salaire en s'épargnant la longueur de la route, eut la cruauté de jeter vingt-cinq de ces malheureuses créatures dans des fosses d'aisance, dans des carrières, et dans des étangs; — celui de cette jeune femme d'une autre ville du Nord, qui a plusieurs fois précipité ses enfants dans les fortifications; — celui de cet enfant ramassé dans un tas d'immondices par un chiffonnier; — celui de cet autre enfant, abandonné comme une espèce de protestation vivante sur les marches de notre Chambre Législative; — celui de cet enfant de Calais qui, apporté la nuit au tour, et déposé sur une pierre *parceque le tour venait d'être supprimé*, ne présentait plus le matin, à l'ouverture de l'hospice, que quelques membres épars, débris d'un affreux repas, dont un animal immonde avait dédaigné les restes... »

(1) C'est ce que l'on fait trop souvent, aujourd'hui surtout, dans les hôpitaux.

qu'on s'occupe du sort de cet homme, ni de celui de bien d'autres ; car cette demande est limitée, et la production des hommes, ou, en d'autres termes, la population est véritablement illimitée. Il y a huit millions d'hommes en France qui auraient besoin, non pas de secours temporaires, mais de secours permanents; il se trouvera bien parmi eux un couvreur pour remplacer celui-là. Que dis-je! il s'en trouvera cent, cent mille, un million; car cette misérable engeance humaine se fait entre elle une terrible concurrence. Il y aurait iniquité à empêcher ceux qui peuvent profiter du malheureux sort de cet homme d'en profiter : ils méritent autant d'intérêt que lui. Il vivait de son travail, hé bien! ce travail profitera à un autre. La grande pépinière d'hommes est toujours remplie trop abondamment : *uno avulso, non deficit alter.* Donc, digne ministre d'un grand peuple, il serait *immoral* que Votre Excellence favorisât particulièrement cet homme, parce qu'il est tombé de la toiture de votre hôtel, au moment où il travaillait pour le service de Votre Excellence; car il va se présenter cent concurrents pour achever l'ouvrage commencé par lui, pendant qu'il expirera sur le pavé de la rue....

Son Excellence n'aurait qu'une chose à objecter au Malthusien plus sincère que lui, ou plus conséquent, qui lui tiendrait ce langage. C'est qu'il est toujours désagréable de voir le sang, d'assister à l'agonie d'un homme, de rencontrer sur son chemin un cadavre; que cela empêche de s'occuper des choses sérieuses, et de jouir des avantages de la vie. Il pourrait, dis-je, répondre cela, mais il n'aurait rien autre chose à répliquer; car la charité, dans ce système, est une *affaire de police et de propreté,* comme le balayage des rues et tout ce qui concerne la grande voirie.

VI.

Les Malthusiens proposent un massacre annuel des innocents dans toutes les familles dont la génération dépasserait le nombre fixé par la loi.

Non, en vérité, je n'exagère rien. Ne sait-on pas que l'infanticide aux frais de l'Etat a été publiquement demandé en Angleterre par les disciples de Malthus! Après avoir prêché aux pauvres la continence, le célibat, et défendu le mariage avant trente ans, ils ont inventé ce qu'ils appellent des *checks* ou obstacles artificiels à la population. Ma plume se refuse à indiquer leurs monstrueuses infamies. On accuse les prêtres et les théologiens d'avoir traité les questions relatives à la génération humaine; on a couvert de honte les casuistes de la Société de Jésus pour avoir abordé ces problèmes. Mais ces théologiens peuvent au moins prouver que, quelles que soient les impuretés dont ils se sont occupés, ils n'ont pas dévié de la solution Biblique ni de la solution Evangélique. C'est au nom de la création, de la fécondité, de la foi dans les destinées de l'Humanité, qu'ils ont constamment résolu ce problème de la population. Mais entrer dans les mêmes détails obscènes au profit d'une doctrine de destruction et de néant, apprendre aux hommes à satisfaire leurs instincts sans obéir aux lois de la nature, en réprouvant ces lois, en les violant, c'était une honte réservée aux athées qu'on nomme économistes! Qu'on ne parle plus de Sanchez et de ses émules; je ne connais pas de casuistes qui ne méritent la gloire et l'estime du genre humain, quand on les compare aux casuistes de l'école de Malthus. Je le répète, je ne souillerai pas ma plume des souillures où le défaut de foi et de religion, et l'adoration du dieu de la richesse, ont abaissé l'esprit et l'imagination des savants de mon temps. Je dirai seulement le résultat de leurs investigations dans *l'art d'arrêter le développement de la population.* Voyant donc que tous leurs préceptes n'étaient pas écoutés, et que leurs inventions, pratiquées ou non, étaient insuffisantes, ils ont proposé, comme je viens de le dire, l'infanticide. Vous ne le croyez pas! Lisez ce que rapporte un auteur respectable, ancien commissaire de S. M. Britannique, chargé de l'inspection des enfants employés dans les manufactures d'Angleterre :

« Le dirai-je! écrit M. Charles Loudon, le système de Malthus et la » crainte d'une surabondance de population influent tellement sur l'es» prit d'un grand nombre de nos concitoyens, que, dans une brochure » que j'ai sous les yeux, imprimée à Londres il y a trois ans, et que » l'on dit fort répandue, pour empêcher l'accroissement de la popula» tion, il est gravement conseillé aux mères de consentir à ce que » chaque troisième ou quatrième enfant nouveau-né soit enfermé » dans une boîte faite exprès, pour y être asphyxié par le gaz car» bonique ou tout autre gaz délétère!!! Sur le continent, un mé» decin d'un grand renom, pendant le cours de mes études en Alle» magne, a sérieusement proposé l'émasculation. Et cette question » a été agitée dans le monde savant et dans la société avec une cha» leur qui tenait de la démence. En sorte qu'il serait peu surpre» nant de voir tôt ou tard surgir quelque écrivain qui, pour res» treindre le nombre des hommes, proposerait des pratiques bar» bares semblables à celles dont nous ne trouvons que trop d'exem» ples dans l'histoire du genre humain. Les Caspiens, lorsqu'ils » devenaient vieux, étaient mis à mort. Chez les Hérules, au rap» port de Procope, on se débarrassait ainsi des vieillards, des in» firmes, et de ceux dont les maladies paraissaient devoir être » mortelles. Au témoignage du poète Ménandre, il existait une loi » à Céos qui ordonnait aux prolétaires dépourvus de moyens de » subsistance de se défaire de la vie, et qui condamnait les citoyens » après l'âge de soixante ans à mourir héroïquement dans le cirque. » Ælien, qui confirme ce témoignage, explique bien que ces vieil» lards étaient obligés de s'entretuer, afin de laisser une subsistance » suffisante à ceux qui restaient : *ut reliquis cibaria sufficerent ;* et » Strabon s'accorde avec Ælien sur ce point. Ces mêmes auteurs, » Ælien et Strabon, d'accord en cela avec Aristote, parlent de diffé» rents peuples, tels que les Triballiens et les Derbices, chez les» quels les enfants massacraient leurs parents, et même se nourris» saient de leur chair. Le compilateur connu sous le nom de Poly» histor a recueilli ces faits et bien d'autres semblables (1). »

Je le demande, quand une école en est à proposer un *massacre annuel des innocents* dans toutes les familles dont la génération dépasserait le nombre fixé par la loi, que doit être pour cette école la charité publique ou privée! Quand la pensée humaine est ainsi humiliée devant ce qu'elle appelle une loi fatale, une loi de la nature, une loi insurmontable, quand toute foi en Dieu s'est écoulée du cœur de l'homme et l'a laissé tari, quand toute confiance dans les destinées de l'Humanité est éteinte, que voulez-vous que l'homme éprouve pour les souffrances de ses semblables, et que voulez-vous que soit la charité! Un *balayage de rues,* comme je viens de le dire, rien autre chose.

On a reproché comme une tache à la mémoire de Napoléon l'empoisonnement que l'on suppose avoir été ordonné par lui des pestiférés de Jaffa. L'économie politique de Malthus, que les gouvernements ont l'affreux malheur de suivre aujourd'hui, est un empoisonnement et un homicide permanents sur une échelle un million de fois plus grande.

VII.

Ici l'on fait mourir aux frais du public.

Dans une petite ville de province, au milieu de ruines, je lus un jour, sur une porte de la renaissance, cette inscription touchante : *Cy est l'hostel de Dieu.* Il m'est impossible de voir aujourd'hui un hôpital sans penser à l'enseigne proposée par lord Brougham : *Ici l'on fait mourir aux frais du public.*

C'était à propos des enfants trouvés que M. Brougham, discutant avec le docteur Villermé, proposait son inscription. Combien il avait raison! Je lis dans l'ouvrage même que je viens de citer : « Il y a dans les hôpitaux d'enfants trouvés deux manières de traiter » ces infortunées créatures. La première consiste à leur donner un » aliment avec une cuillère ou une bouteille, et l'autre à les confier » à des nourrices. Dans les grandes villes, *où l'on suit le premier » système,* la mortalité est presque inconcevable. A Paris, où l'on » en fit l'essai, il en mourut, la première année, dix sur douze. » Un ecclésiastique, l'abbé Gaillard, a dignement consacré plusieurs » années de sa vie à l'investigation de ce sujet. Il nous apprend que » dans les maisons où les enfants étaient exclusivement nourris à la » cuillère ou au biberon, jamais un domestique ni une servante ne » nièrent que la plupart des décès ne dussent être attribués à la pri» vation de nourrices. A Parthenay, où l'on exige que les enfants » soient confiés à des nourrices, il n'en est mort, pendant cinq ans, » que trente-cinq sur cent, tandis qu'à Poitiers, où l'on ne faisait » usage que de biberons, le nombre des décès se montait, à la » même époque, à quatre-vingts sur cent chaque année. Dans un » hôpital que par délicatesse il ne nomme pas, où l'allaitement n'é» tait pas permis, il ne survivait, à la fin de l'année, que vingt-neuf » enfants sur cent vingt-sept. Dans un autre, il en mourut deux » cent trente-trois sur trois cent soixante-deux. Dans un troisième, » sur six cent cinquante-cinq enfants, soixante-six seulement attei» gnirent l'âge de douze ans. Le résumé des investigations de M. » Villermé sur ce système de non-lactation est de 7,154 décès avant » la huitième année sur 7,676 enfants; et nous lisons dans l'ouvrage » de Tooke sur la Russie que, pendant un laps de vingt ans, sur » 37,607 enfants admis à l'hospice de Saint-Pétersbourg, il en sur» vécut seulement 7,100, c'est-à-dire qu'il en périt les quatre cin» quièmes. Nous pouvons donc conclure avec assurance que sur la » totalité des enfants privés des soins et du lait maternels, il en » meurt de soixante-quinze à quatre-vingts pour cent avant la troi» sième année, et que le nombre de ceux ainsi élevés qui décèdent » avant d'arriver à un âge où ils peuvent gagner leur vie est au » moins de *quatre-vingt-quinze sur cent* (2). »

Quatre-vingt-quinze sur cent! Or M. Quetelet a prouvé qu'en

(1) *Solution du problème de la population,* pag. 56.
(2) *Solution du problème de la population,* p. 170.

Belgique sur 10,000 naissances, 5,000 enfants et plus atteignent leur dix-septième année. Donc les hospices d'enfants trouvés sont, comme le dit M. Brougham, des maisons *où l'on fait mourir les enfants aux frais du public*.

Or savez-vous pourquoi on préfère l'allaitement dans l'hospice et au biberon à l'allaitement par des nourrices? La chose est bien simple. D'abord confier ces enfants à des nourrices pourrait coûter plus cher; et même la dépense définitive serait infiniment plus forte, puisque les enfants vivraient. Mais il y a une autre raison découverte par l'école de Malthus. Cette raison, la voici. Confier ces enfants à des nourrices, ce serait, dit cette école, donner *un aliment au paupérisme des campagnes*.

Combien de fois n'avez-vous pas entendu des ministres, des membres des conseils généraux, des préfets, et des députés, répéter, pour légitimer tant de mesures atroces prises à l'égard des enfants trouvés: « Les mères viennent déposer aux hospices leurs enfants, et se présentent ensuite pour nourrices, *volant ainsi l'argent de l'administration.* » Mensonge officiel! Est-ce que quelques cas de ce genre pourraient autoriser tant de barbaries? Vous mentez, dis-je, et vous le savez bien; vous voulez dire: « La population pauvre des campagnes trouverait une prime dans l'élévation des enfants trouvés. C'est pourquoi nous aimons mieux créer un double *check*(1) à l'accroissement de la population. » Ainsi c'est un devoir de la race humaine d'élever les enfants, et pour élever les enfants il faut des nourrices. Mais comme il y a des femmes pauvres dans les campagnes qui pourraient profiter de cette occasion pour empêcher de mourir leur propre progéniture, vous créez, d'un seul coup, deux *checks* à la population, c'est-à-dire, vous rendez deux arrêts de mort!

Les Lacédémoniens, dans l'impossibilité de vendre leurs esclaves surabondants, instituèrent la chasse aux Ilotes; ils se débarrassaient de ces malheureux par des massacres périodiquement exécutés avec ruse. Qui croirait qu'après dix-huit siècles et demi de Christianisme, la science des économistes consiste à préconiser la même recette! Pour que nos Ilotes puissent nous nourrir, disaient les Spartiates, il faut que la subsistance de ces esclaves soit d'abord prélevée sur le total de subsistance que leur travail est capable de produire, sans quoi ils ne pourraient travailler, et nous ne serions pas nourris; il est donc nécessaire que leur nombre ne s'accroisse pas dans une trop grande proportion. Créons un *check* à la population. Et les Spartiates s'embusquaient dans l'ombre, et tombaient avec leurs armes sur les Ilotes. Dire que la science de l'économie politique, privée de charité, est venue aboutir à ce raisonnement de sauvages!

VIII.

Suite. — Les hôpitaux, les bureaux de bienfaisance, les académies, et les chaires d'économie politique.

« Le fléau des Etats étant l'excès de population, » dit Herrenschwand, le maître de Malthus, « la sagesse des législateurs consiste » à *puiser dans l'humanité des moyens raisonnables de s'en délivrer* (2). Puiser dans l'humanité des moyens raisonnables de se délivrer des hommes, en d'autres termes de les faire mourir, voilà une singulière formule; mais enfin elle est telle, et la doctrine de Malthus n'en connaît pas d'autre, quand la nation aveugle ne veut pas obéir à ses prescriptions ou employer ses remèdes.

Les ministres Malthusiens d'Angleterre sont maîtres passés en cette science. Une de leurs grandes occupations, c'est de trouver ces *moyens raisonnables* de se délivrer des bouches inutiles dont parle si sagement le maître du maître. On pourrait les appeler de grands *accoucheurs de la mort;* car ils aident doctement le surplus de population condamné, par le Capital, à mourir avec *décence*.

Il y avait autrefois dans les campagnes d'Angleterre, comme je l'ai déjà dit (3), sept millions d'habitants. Il n'y en a pas aujourd'hui, trois millions. Voyez quel soin il a fallu à l'auguste gouvernement pour que ces funérailles se fissent sans trop d'indécence!

Le Capital commandait, il fallait bien que ses ordres s'exécutassent; le Capital trouvait qu'avec la grande culture et les prairies artificielles, il pouvait se passer de ce surplus d'Ilotes. Une noble comtesse (4), descendant assurément des anciens conquérants, expulsa d'un coup quinze mille individus de ses terres, qu'ils faisaient valoir comme fermier. En 1820, un autre grand propriétaire Ecossais renouvela cet acte d'administration privée à l'égard de six cents familles. Une multitude d'autres ont fait de même depuis un siècle. Les paroisses ayant à supporter la taxe des pauvres, les propriétaires ont chassé des paroisses le plus de pauvres qu'ils ont pu; ceux qui restent sont encore assez pauvres, grâce au capital, à la grande culture, et aux prairies artificielles. Eh bien! il a fallu que les ministres aidassent un peu tous ces gens à mourir. Combien de fois le gouvernement est venu aussi en aide à son peuple des manufactures pour lui faciliter cette fonction naturelle qu'on appelle la mort! Et l'Irlande, donc! Ah! l'Irlande, on peut le dire, lui donne des soins presque continuels. L'Irlande, malgré son épouvantable misère, est incorrigible sur le chapitre de la population; elle est catholique, et ses prêtres lui enseignent sur les devoirs du mariage tout le contraire des casuistes de Malthus. L'Irlande est une pépinière de misérables, une fabrique de mendiants. Que faire pour tous ces essaims de condamnés qui quittent les champs de pommes de terre de la verdoyante Erin, et viennent chercher fortune en Angleterre? Il faut pourtant les aider à mourir! C'est ce que le gouvernement anglais s'efforce de faire de son mieux. C'est pourquoi il a couvert le monde de tant de Botany-Bay.

On me dira que notre gouvernement Malthusien n'a pas imité son modèle le gouvernement de la Grande-Bretagne; qu'il ne s'est pas même occupé de nous constituer un seul petit Botany-Bay, après y avoir pensé et l'avoir promis; et que l'unique *exutoire* qu'il ait demandé au Capital d'entretenir, c'est ce qu'on appelle notre *conquête d'Afrique*, qui, depuis vingt ans, n'a peut-être diminué la population que de deux ou trois cent mille hommes: remède bien insuffisant!

J'en conviens; mais tant qu'il restera assez de charité en France pour le suppléer, lui gouvernement, dans cette fonction de faire mourir l'excédant de population avec *décence*, je ne vois pas qu'il manque de logique en laissant faire la charité privée. La charité privée suffit à la *décence* des funérailles; pourquoi l'Etat s'en occuperait-il? Oh! je suis persuadé que si tout-à-coup la charité privée ne fournissait pas ce que la *décence* exige, le gouvernement y suppléerait.

C'est en effet le devoir du gouvernement, dans la théorie de Malthus, d'intervenir dans ce cas, et d'intervenir *charitablement*; il doit, comme dit Herrenschwand, « puiser dans l'*humanité* des » moyens raisonnables de se délivrer de l'excès de population. » Puiser dans l'humanité de pareils moyens, c'est ajouter précisément au manque de subsistance, qui fait mourir, ce qu'il faut, tout juste, pour qu'on n'en meure pas moins, mais qu'on meure avec *décence*.

En tout autre cas, la fonction du gouvernement Malthusien est d'aider, autant que possible, la Nature dans l'exécution de sa loi, en ne faisant rien pour l'empêcher, c'est-à-dire en ne secourant pas. C'est à lui, au contraire, à créer des *checks* à la population; et pour cela sa première règle, c'est de s'abstenir de toute intervention charitable. Que s'il arrive pourtant que le mal devienne trop visible, que la sensibilité du corps social représentée par ses organes les plus éminents soit révoltée, en un mot que la loi de Malthus ne puisse s'exécuter qu'avec trop d'éclat et d'indécence, oh! alors le devoir du gouvernement est de forcer amicalement le Capital à quelques sacrifices pour maintenir l'ordre dans la mortalité.

Il est des hommes qui ne connaissent pas même le redoutable problème, et qui ignorent d'ailleurs les véritables lois de la production, des gens qui, privés de science économique, croient encore à la charité. Eh bien! laissons-les croire, se dit le gouvernement Malthusien; laissons-les faire, ils nous aideront. Ne faut-il pas que la loi de la Nature s'exécute avec ordre et décence, en bonne police, et selon toutes les règles de l'art? Ces gens charitables soutiendront les hôpitaux et les bureaux de bienfaisance. Sans eux, il faudrait bien que l'Etat le fît; car enfin la loi fatale doit être dissimulée autant que possible.

De là, dans l'école de Malthus, un prétendu respect pour la charité individuelle, combiné avec la haine de toutes fondations publiques. Les fondations publiques portent atteinte, dit cette école, au Capital, source de toute production et de toute richesse. On s'attend qu'elle dira la même chose des dons de la charité individuelle; car il est évident que le Capital dépensé improductivement par ces dons est toujours un Capital. Mais non, tout en déclarant le Christianisme une folie, elle ne craindra pas de dire que la charité individuelle est un des plus grands bienfaits du Christianisme; elle sera aussi chrétienne sur ce point que M. Lacordaire. Je le crois bien, cette charité chrétienne individuelle paie les funérailles de l'excédant de population. Il faudrait bien, d'une façon ou d'une autre, payer ces funérailles. Qu'importe donc que le Capital les paie volontairement et en croyant bien mériter du ciel! C'est obéir de la façon la plus agréable à la nécessité de dépenser, que de dépenser ainsi; et les riches s'exécutant d'eux-mêmes, le budget en est moins lourd et passe plus facilement.

Mais le gouvernement Malthusien a bien soin toutefois de ne pas laisser dépasser l'équilibre qui pourrait empêcher la loi de la Nature de s'exécuter.

Or qu'arrive-t-il de là? Une épouvantable démoralisation, qui fait que cette *décence* dans la mort n'est pas même obtenue. Avait-on jamais entendu parler de tant d'infanticides, de tant de suicides (1).

(1) *Check*, arrêt, obstacle, frein. C'est de là que vient notre mot *échec*. Les politiques aujourd'hui font l'Humanité *échec et mat*.
(2) *Discours fondamental sur la population*.
(3) Voy. le précédent article.
(4) La comtesse de Stafford.

(1) On lit dans la *Semaine*, numéro déjà cité plus haut:
« D'après les états officiels on a constaté en France, de 1827 à 1835, *dix-*



de tant de morts sur le pavé des rues! La France commence enfin à voir les fruits de l'économie politique anglaise. C'est surtout dans la question des enfants trouvés que la triste et affreuse doctrine s'est révélée. Mais ce n'est pas sur ce point seulement qu'elle exerce ses ravages. Tout est envahi par elle, ou menace d'être envahi. La charité publique tout entière est sous son influence. S'il y a encore des hôpitaux, c'est grâce aux fondations immenses qui les soutiennent. Si ces fondations leur manquaient, l'école de Malthus pourrait bien y subvenir dans la proportion et pour le but que nous venons d'indiquer; mais assurément si ces fondations s'accroissaient jusqu'à paraître une prime à l'imprévoyance et une amorce au paupérisme, l'école est là pour créer un *check* nouveau à l'accroissement de population, en limitant le plus possible les secours de ce genre, et en se conformant strictement à ce que demanderait une bonne police. Les hôpitaux subsistent en quelque sorte malgré elle. Mais quel esprit règne dans ces hôpitaux? Est-ce l'esprit du Christianisme? Non, c'est l'esprit de cette école. La désorganisation qui est dans toutes les sciences, et en particulier dans la médecine, vient s'ajouter dans les hôpitaux à l'esprit de l'administration, pour en faire le séjour le plus anti-charitable que l'on puisse imaginer. Où devrait régner la charité, règne en réalité l'abandon. L'esprit d'athéisme est dans toutes ces salles à côté de la mort. On a calculé que Dupuytren, dans son service de l'Hôtel-Dieu, n'avait à donner à chacun de ses malades qu'une seconde par jour en moyenne. Après lui, le conseil des hôpitaux voulut remédier à ce mal, et il créa pour ainsi dire la monnaie de Dupuytren, en le remplaçant, non par un seul, mais par dix ou douze médecins. Qu'arriva-t-il? Au bout de l'année, il fut constaté, nous a-t-on dit, que ces médecins n'ayant pas fait leur service ou ne l'ayant fait que très irrégulièrement, chaque malade n'avait pas eu du médecin officiel la moyenne d'attention d'une seconde qu'accordait Dupuytren. Que de faits plus tristes encore nous pourrions rapporter, si nous voulions citer ce que des praticiens renommés et dignes de foi nous ont attesté!

Il est des hommes pourtant qui s'occupent encore de ce que l'on appelle charité. Nous ne parlons pas de ces philanthropes administrateurs qui ont recueilli à ce métier des places et des croix; nous parlons de vrais philanthropes. Nous lisons, dans un recueil appelé *Annales de la Charité* (1), ces réflexions d'un sage ecclésiastique : « Les *bureaux de bienfaisance* sont une institution non seulement » utile, mais d'une haute importance et de première nécessité, à » laquelle on est loin d'avoir accordé jusqu'ici la place et l'action » qui lui appartiennent. A mes yeux, ils sont comme *le centre et* » *l'âme de la charité publique.* Leur mission est immense; mais » pour l'accomplir, pour faire un bien réel, tout le bien qu'ils » pourraient, qu'ils devraient faire, ils ont besoin d'une grande et » forte organisation, d'une existence propre et indépendante, et de » ressources beaucoup plus considérables! ».... Des ressources beaucoup plus considérables, une existence propre et indépendante, une grande et forte organisation! Je crois en effet que *ce centre et cette âme de la charité publique* a grand besoin de tout cela; car l'auteur de ces réflexions, citant les Rapports des administrateurs des bureaux de bienfaisance de Paris, établit (ce que l'on savait déjà) que la moyenne des secours que *cette âme de la charité publique* distribue aux indigents n'est pas même de *cinq centimes par jour!* Mais quelle erreur est celle de cet honnête philanthrope qui croit à la possibilité de donner aux bureaux de bienfaisance *une grande et forte organisation!* La doctrine de Malthus n'est-elle pas là! que dirait-elle, et que dirait le Capital? Le Capital est l'ennemi juré de la charité, de la philanthropie, et des bureaux de bienfaisance. Le Capital a sa doctrine très arrêtée, très enracinée; et c'est lui qui gouverne; rien ne se fait sans lui, et tout se fait par lui. Constituez donc avec cela les bureaux de charité, donnez-leur une forte et puissante organisation, trouvez-leur des ressources considérables! Vous êtes bien heureux d'avoir *cinq centimes* à distribuer par jour en moyenne à chaque indigent! La doctrine de Malthus s'en afflige peut-être, de vos *cinq centimes*, et trouve que vous feriez bien mieux de créer un *check* à la population!

Cette doctrine de Malthus, qui est l'économie politique *officielle* de la France, comme l'éclectisme en est la philosophie officielle, ne connaît réellement d'autre secours à donner aux pauvres et au peuple que.... *les prisons.* C'est en effet, dans ce que l'on nomme le *budget du paupérisme,* le seul article qu'elle souffre à la charge de l'Etat. Oh! pour cet objet elle accorde généreusement treize millions. Mais elle ne veut pas que l'Etat donne un liard de plus pour le soutien de l'excédant de population condamné par l'impitoyable loi qu'elle révère. Les revenus fixes des hôpitaux, qui étaient en 1789 de dix-huit à vingt millions de francs, s'élèvent aujourd'hui, par suite de donations, à trente-trois millions. L'économie politique officielle de la France veut bien permettre que ces hôpitaux emploient leurs revenus, et elle ne les empêche pas même de recevoir dix-huit à vingt millions de subventions locales et départementales; mais quant au budget général de l'Etat, il est, grâce à elle, vierge de pareille dépense! Les bureaux de bienfaisance, qui s'appelaient sous la Restauration bureaux de charité, et qui ont été, après 1830, débaptisés par la doctrine, ont reçu de 1814 à 1825 environ vingt-quatre millions de donations; ils continuent à en recevoir, et complètent leur aumône de moins de *cinq centimes* par jour à chaque indigent déclaré avec les aumônes que leur verse la charité individuelle. L'Etat voit cela avec tolérance; mais il se regarderait comme coupable et *immoral,* s'il concédait le moindre secours à une pareille œuvre. Quant aux enfants trouvés, l'Etat prend pour prétexte l'immoralité de leur naissance. Traqués et poursuivis par la doctrine, ils sont laissés à la charge des départements, en dehors du budget; et l'égoïsme local ainsi mis en jeu, on se les renvoie de département à département, de ville à ville, de village à village; finalement, voilà qu'on met des gendarmes à la porte des hospices, et qu'on exige des déclarations qui compromettent la mère; bientôt on ordonnera que la mère de tout enfant abandonné soit conduite en prison, aussitôt après ses couches : on ne sévira jamais contre les pères, et pour cause. Mais les prisons, je le répète, sont entretenues par le budget (1). La doctrine reconnaît que tandis que la Nature, suivant l'expression de Malthus, met son ordre à exécution, l'Etat doit faire bonne garde et assurer la police. En conséquence le Capital accorde généreusement treize millions pour l'exécution de la loi de la Nature. Si vous ne mourez pas sans révolte en liberté, on vous fera mourir en prison!

On se demande, quand on examine un peu attentivement l'abîme effroyable de misère où le cinquième au moins de la nation est plongé, comment ce cinquième de la nation fait, non pas pour vivre, mais pour mourir avec cette *décence* que la doctrine de Malthus conseille aux législateurs d'exiger et, au besoin, de procurer. Il faut le dire, parceque c'est la vérité, si l'ordre se maintient et s'observe, c'est à la bienfaisante influence de l'Evangile que cela est dû. L'Evangile est si bienfaisant, que, sous le règne le plus absolu du mal, il ne cesse de produire du bien; et c'est à ce bien que le mal doit de n'être pas renversé par ses excès mêmes. Croyez-vous, par exemple, que l'ordre se maintiendrait dans ce grand foyer d'affreuse corruption qu'on appelle Paris, sans la charité évangélique luttant contre les dogmes qui gouvernent? Qui entretient les hôpitaux, où le tiers des habitants de cette ville monstrueuse va mourir de cette mort *décente* recommandée par la doctrine de Malthus? Qui, sinon, comme je viens de le dire, la charité religieuse de nos pères leur survivant dans les fondations qu'ils ont laissées? Et qui accroît aujourd'hui même ces fondations, sinon ce qu'il reste encore de charité privée? Et les bureaux de bienfaisance, qui les entretient, sinon cette charité chrétienne déclarée *folie* et *immoralité* par la doctrine officielle? Et qui ajoute encore six millions sous le voile de l'*incognito* pour entretenir décemment la mortalité parisienne? qui, si ce n'est encore la charité restée au cœur des hommes et excitée par le zèle des prêtres.

Il a paru sur ce sujet deux brochures intéressantes, l'une de M. Vée, maire du cinquième arrondissement, l'autre de M. Dufilho, administrateur du bureau de bienfaisance du dixième arrondissement (2). M. Vée attaque l'organisation actuelle des hôpitaux et des bureaux de bienfaisance, qu'il déclare tout-à-fait insuffisants. Il pense qu'une augmentation de six millions annuels serait indispensable à ces bureaux pour que la misère fût soulagée avec quelque efficacité. Il se demande avec étonnement comment on ne voit pas plus souvent des malheureux, et même des familles entières, succomber sous le poids de la misère et mourir de faim avant d'avoir été secourus par la charité légale. Il trouve la réponse à cette question dans les soins que les pauvres se donnent mutuellement aux moments de grandes crises, et dans les secours qu'ils reçoivent de la charité privée, et qui préviennent ordinairement les extrémités et les rendent véritablement rares. M. Dufilho n'est pas sur ce point d'un autre avis; il adopte l'explication de M. Vée, il la développe même; car, entrant dans des calculs plus ou moins exacts, il montre que la charité privée, indépendamment des sommes distribuées par les bureaux de bienfaisance, fournit annuellement une somme équivalente à celle que M. Vée réclame; ce qui n'empêche pas que

sept mille cinq cent vingt-quatre suicides, ce qui donne pour ces années une moyenne de près de *deux mille suicides*. Dans l'année 1827, la première de cette période, il y en a eu 1,542; et en 1835, la dernière de cette même période, il y en a eu 2,235; ce qui donne une différence de deux suicides de plus par jour. Il est malheureusement constaté que cette maladie morale augmente toutes les années en France d'une manière effrayante. Le nombre des suicides est maintenant plus considérable que celui des crimes commis contre les personnes, et beaucoup plus fort que celui des morts causées par des accidents. Il est reconnu maintenant que la ville de Paris compte, dans la proportion de la population, deux fois autant de suicides que la ville de Londres. »

(1) Revue mensuelle; dixième numéro, pag. 600.

(1) Sur les fonds dits départementaux.

(2) Voyez les *Annales de la Charité*, numéro d'octobre 1845.



M. Vée n'ait raison de réclamer encore six millions pour les bureaux de bienfaisance (1).

Oui, c'est la charité privée qui, par des motifs religieux d'un ordre ou d'un autre, lutte contre l'effroyable philosophisme qui a son siége dans le gouvernement même et dans les corps savants constitués par lui. Il suffit des noms de nos ministres pour lire le sort de la charité en France. M. Guizot est l'homme des *ordres impitoyables* et du *travail incessant*. M. Duchâtel est le grand-prêtre de la *loi de la Nature* interprêtée par Malthus; les autres sont à l'unisson. Irez-vous demander à M. de Salvandy, à M. Martin du Nord, ou à M. Lacave, ou à M. Cunin, de prendre la défense de la charité? Autant vaudrait confier cette défense au maréchal Soult. L'*individualisme* s'est incarné, et a produit une multitude de Messies de Mammon qui nous gouvernent, qui pérorent à la Chambre des députés et à la Chambre des pairs, dans le conseil d'état, dans les conseils de départements, dans les conseils d'arrondissements, dans les conseils de préfecture, partout où l'on règne, toujours en faveur de l'égoïsme contre la charité, contre la bienfaisance, contre la philanthropie, contre la religion, contre l'Evangile. L'avarice sourit à leurs discours, et, logée dans leurs cœurs, elle se replie en serpent autour de ce cœur rongé par elle.

Quant aux corps prétendus savants constitués aux frais de l'Etat, qu'en dire? Qu'ils sont dignes du salaire qu'ils reçoivent.

L'Académie française a donné un prix Monthyon au livre anticharitable que M. Duchâtel, par ironie apparemment, ou par cette figure qu'on appelle antiphrase, intitula *De la Charité*. Quant à l'Académie dite des *Sciences morales et politiques*, elle est aujourd'hui le siége même de la doctrine Malthusienne, et cette académie *morale* ne connaît d'autre axiome de charité que *Chacun pour soi* (2).

Partout l'erreur est enseignée, et on a créé exprès pour elle des chaires publiques. Il s'agit de produire, dit-on dans ces chaires, il s'agit d'augmenter la production. — A merveille! mais vous ne dites pas qu'il s'agit d'augmenter incessamment le Capital; car le salaire n'augmentant pas, c'est le Capital, c'est le revenu net qui augmente; c'est l'inégalité qui croît, c'est le luxe et la luxure qui se répandent parmi les hommes. Voilà la sublime doctrine que l'on enseigne au Collége de France à la jeunesse, au Conservatoire des arts et métiers aux jeunes ouvriers. Il s'est trouvé des âmes lâches et traîtresses pour donner à la doctrine la plus anti-humaine un vernis de libéralisme.

IX.

L'instruction primaire.

Il en est, sous l'empire de l'Economie politique officielle, du moral comme du physique. « L'homme, dit l'Evangile, ne vit pas » seulement de pain. » Voyez quelle nourriture intellectuelle on donne au peuple!

Voici ce que le budget nous atteste. Seize millions et demi composent la part du ministère de l'instruction publique. Or, de ces seize millions et demi, huit millions sont consacrés à l'instruction dite secondaire. Mais qui profite de cette instruction secondaire, laquelle consiste dans l'entretien des fonctionnaires supérieurs de l'Université, dotés de six mille, de dix mille et de vingt mille francs de traitements, dans l'entretien des professeurs de facultés, et enfin dans l'entretien des colléges? Qui en profite? les classes riches, les classes propriétaires; nullement les pauvres, nullement le peuple. Cinquante-cinq mille enfants sur toute la nation, cinquante-cinq mille fils de familles, comme on dit, en profitent seuls. Ainsi la classe gouvernante commence par se faire à elle-même l'aumône de huit millions, puis elle fait au peuple l'aumône de sept millions huit cent mille francs. Il est vrai qu'au chapitre du ministère de l'intérieur figure, sur les fonds dits généraux, une somme de deux millions décernée, comme subvention pour des insuffisances locales, à l'instruction primaire. Voilà donc en totalité neuf à dix millions consacrés à l'instruction de tous les enfants en France, moins les cinquante-cinq mille enfants privilégiés, qui ont pour leur part huit millions.

Or combien y a-t-il en France d'enfants de six à douze ans? Il y en a, au minimum, comme le reconnaissent tous les statisticiens, quatre millions. Ainsi tandis que nos ministres et nos députés accordent huit millions à cinquante-cinq mille enfants appartenant à la classe riche, ils prélèvent sur les mêmes fonds du budget, *fournis jusqu'à concurrence des trois quarts par les classes pauvres*, une somme qui n'est pas beaucoup plus forte pour l'instruction des trois millions 945 mille enfants qui restent! L'aumône publique faite aux enfants des riches par tous (puisque le budget est payé par tous) est donc cinquante fois plus considérable que l'aumône faite aux enfants des pauvres. Aussi aujourd'hui même plus d'un million des enfants de la France n'apprennent pas seulement à lire.

X.

Barême et Malthus. — Multiplication du capital et multiplication de l'espèce humaine.

Je pense à cet honnête ecclésiastique qui s'imagine que l'on pourrait donner aux institutions de bienfaisance une *organisation forte et puissante!* Il ne connaît pas l'économie politique!

Malthus dit quelque part: « Une société où règnerait un parfait » équilibre entre la population et les moyens de subsistance serait » solide comme un diamant. » En attendant, le Malthusien se fait un cœur de Jupiter interprétant sans émotion les arrêts du Destin.

« Quoi! dit Jupiter dans le conseil des Dieux, les injustes mor» tels osent nous accuser de leur envoyer les calamités dont ils gé» missent; et ce sont eux-mêmes qui se les attirent par leur *impré» voyance* (1). »

Ainsi se parle à lui-même ou pérore au besoin, dans nos assemblées politiques et dans les salons, l'homme que la lumière de Malthus éclaire. Il établit que l'espèce est en danger, faute de nourriture. Cela fait, il pense à son Capital.

Que d'autres, en effet, paient ce que, pour parler trivialement, on pourrait appeler les *pots cassés* de la folie humaine! Pourquoi cette misérable engeance s'obstine-t-elle à se multiplier sans attendre le besoin des riches? Lui, éclairé par Barême et Malthus, il connaît trop bien la valeur du plus petit capital pour le prodiguer vainement.

Savez-vous, Lecteur, ce qu'une pièce de deux sous capitalisée à trois pour cent seulement, sans même compter les intérêts des intérêts, rapporterait au bout de douze cent trente trois-ans? Elle rapporterait près de vingt-et-un milliards de francs.

L'homme qui connaît Barême et Malthus sait cela, et ne prodigue pas en vain ce précieux germe d'un capital immense.

Il sait aussi, par la même raison des proportions géométriques, qu'un couple humain doublant chaque trente-trois ans, ce qui est, suivant Malthus, la moindre période de doublement que l'on puisse supposer en faisant abstraction des *checks*, artificiels ou autres, produirait, au bout de ce même terme de douze cent trente-trois ans, quatre cent douze milliards d'hommes, et plus de trois cent mille encore en sus.

Comment voulez-vous qu'un savant qui sait si bien ce que vaut un sou, et ce qu'il y a d'hommes possibles au-delà de tous les besoins des riches, fasse quelque cas de ce qu'on appelle la charité! Un philosophe de l'Académie des Sciences morales disait naguère : « Parlez de vertu aux portiers. » Tout économiste de la même académie vous dira de même : « Parlez de charité aux imbéciles. »

Il y a en France, sur sept à huit habitants, un indigent officiel ou un mendiant, voilà la misère *officielle*. Quant à la misère réelle, il y a un indigent réel sur quatre ou cinq habitants. C'est le rapport que donne la mortalité dans les hôpitaux des grandes villes comparée à la mortalité à domicile. C'est le rapport vrai de l'indigence, vrai pour la population des villes et bourgs, vrai encore pour la population des villages (2).

Comment pouvez-vous imaginer que le Capital vous permettra de venir au secours de tant de millions d'hommes à ses dépens? La France avait en, 1789, suivant Necker, 26 à 27 millions d'habitants, suivant Calonne 28 millions; elle en a maintenant 34 millions passés; elle s'est accrue de six à sept millions dans l'espace d'un demi-siècle. Si elle avait suivi la loi la plus modérée d'accroissement dans le cas d'une subsistance médiocre mais assurée, elle aurait aujourd'hui, suivant Malthus, quatre fois la population qu'elle avait en 1789; elle aurait cent douze millions de population. Elle s'est au contraire à peine accrue, et il est démontré néanmoins que les six millions dont elle s'est augmentée sont six millions de misérables.

Et vous parlez de donner une organisation forte et puissante aux bureaux de bienfaisance! Créons plutôt non pas un, mais dix *checks* à la population. Le peuple des campagnes végète avec les commu-

(1) Le calcul de M. Dufilho est assez curieux : nous croyons utile de le transcrire ici :

Œuvres purement religieuses, constructions d'églises. etc.	301,000
Œuvres ayant la bienfaisance pour objet, dont la plupart ne rendent pas de comptes publics; beaucoup sous désignation religieuse,	2,274,727
500 mendiants, aveugles, musiciens, à 5 fr. par jour,	912,500
400 mendiants, à 2 fr.,	292,000
500 dans les boutiques, à 10 fr. par semaine,	140,000
Aumônes remises à MM. les curés et prêtres de paroisses, à 251,000 fr. par paroisse (87),	925,000
Aux membres de congrégations religieuses, sœurs, missionnaires, lazaristes, jésuites, frères, etc.,	1,000,000
Souscriptions, incendies,	50,000
Associations inconnues et clandestines,	40,000
	6,135,227

(2) Voy., dans nos deux premières livraisons, les principes étalés par cette Académie *honteuse*, et non *morale*.

(1) *Iliade*.

(2) Voy. *De la Ploutocratie, ou du gouvernement des riches*, Revue Indépendante, tom. IV.

aux: enlevons-lui les communaux! que le Capital s'en empare, et les fasse fructifier, s'il le peut.

Ainsi parle le Capital, ainsi parle l'école de Malthus.

Mais au profit de qui voulez-vous, comme en Angleterre, chasser le peuple des campagnes? Vous avez déjà une population manufacturière égale à celle de l'Angleterre, et l'industrie anglaise travaille sur un milliard et demi d'importations et sur un milliard et demi d'exportations, tandis que vous, vous n'avez presque, pour alimenter le travail de vos manufactures, que votre population, dont la production est réglée par la demande de moins de deux cent mille chefs de familles, propriétaires uniques du Capital. Que deviendra le peuple quand vous l'aurez fait refluer encore davantage des champs dans les villes?

— Nous créerons des colonies comme l'Angleterre, et la Nature...

— Je vous entends, la Nature mettra elle-même ses ordres à exécution.

Mais avec tout cela que devient l'Evangile? Oh! de l'Evangile, l'*école de Malthus*, et les *Juifs rois de l'époque*, ne s'en soucient guère; que l'Evangile devienne ce qu'il pourra. « Tout-puissants » en religion, les livres saints n'ont pas en économie politique plus » d'autorité qu'en physique et en chimie. »

Mais au moins ceux qui parlent au nom de l'Evangile devraient s'en souvenir de cet Evangile qu'ils regardent ou font regarder aux autres comme la parole même de Dieu et le Code de l'Humanité!

Non! ceux qui parlent en son nom publient, dans la chaire même où ils parlent en son nom, qu'*il n'est pas le droit*, et qu'*il y a un droit supérieur à lui!*

Oh! voici qui achève le mal! ceux qui, par métier, si je puis m'exprimer ainsi, doivent défendre l'Evangile, l'abandonnent!

Malheur à nous d'être obligés d'adresser à M. Lacordaire, prêchant à Notre-Dame, comme au clergé chrétien qui l'écoutait, et au clergé en général, cette parole de Jésus prêchant sur la montagne: « Vous êtes le sel de la terre; mais si le sel perd sa saveur, » avec quoi la lui rendra-t-on? Il ne vaut plus rien qu'à être jeté de» hors et à être foulé aux pieds par les hommes (1). »

XI.

Ou l'économie politique, telle que nous venons de la décrire et telle qu'elle est en réalité, succombera, ou la religion sera détruite à jamais.

Les économistes auront du moins rendu ce service de montrer que tout se tient dans la vie des nations, que la question de la charité ne peut pas se séparer de la question de la population; que celle-ci ne peut pas se distinguer de la question des subsistances et de la production; que cette dernière, à son tour, se lie indissolublement à la question de la propriété; que la question de la propriété, d'où dépend la possibilité ou l'impossibilité de l'intervention mutuelle des hommes les uns en faveur des autres, ou en d'autres termes de la charité, est ainsi une question de morale; et qu'enfin morale, politique, économie politique, sont au fond du domaine de la religion. Grâce à eux, ce que l'on séparait à tort se rejoint. On séparait à tort la religion de la vie civile et politique, et on ne laissait à la religion d'autre rôle que de prêcher ce qu'on appelle l'aumône. Ils ont providentiellement attaqué la religion jusque dans cette fiche de consolation qu'on lui avait abandonnée; ils ont, par d'impitoyables chaînes de raisonnements, détruit dans la main du prêtre jusqu'à sa dernière raison d'être, la charité chrétienne, telle qu'on l'entend vulgairement. C'est à la religion aujourd'hui à reprendre ses droits, et à leur demander compte de leur prétendue science.

Et, en leur demandant ce compte, elle doit rayonner de nouveau sur tout le domaine de la connaissance et de l'activité humaine. Elle doit porter partout son regard investigateur; et puisqu'ils ont fait, pour ainsi dire, une synthèse, si l'on peut appeler synthèse l'universelle destruction dont ils ont été les derniers agents, elle doit, à son tour, ériger une synthèse; car tout se tient: le problème de l'économie politique est le problème même de la religion.

Vainement l'Ecole de Malthus s'écrie ironiquement: « Les livres » saints, tout-puissants en religion, n'ont pas en économie politique » plus d'autorité qu'en physique et en chimie. » C'est une erreur, qui annonce tout simplement l'étroitesse du génie de ceux qui la profèrent avec une si risible assurance. Est-ce que le *criterium* de certitude est le même en économie sociale qu'en physique et en chimie? Est-ce que le monde du *moi* et du *nous* est le monde *extérieur à nous?* Est-ce que nous vivons en société avec les animaux, les végétaux, et les corps bruts? Est-ce qu'il y a un verbe commun entre eux et nous? Est-ce qu'il n'y en a pas un, au contraire, commun entre nous? Est-ce que la société humaine n'a pas pour base le *consentement?* Est-ce que Dieu, se révélant dans chaque homme, ne se révèle pas à l'homme par l'homme même, en vertu du lien qui unit tous les hommes? Si Dieu a parlé, il faut obéir; si la révélation est vraie, il faut suivre la révélation; si l'Evangile est divin, il faut s'y conformer. Osez dire que Dieu n'a pas parlé, osez dire qu'il n'y a pas de révélation, osez nier la divinité de l'Evangile! Mais ne faites pas d'hypocrisie, et ne dites pas que vous respectez la religion, mais seulement dans son domaine; car tout dans la société humaine est de son domaine, ou elle n'a pas de domaine, et n'est qu'une chimère.

Nous assistons ici à un terrible combat, et dont l'issue sera définitive. Ou l'économie politique, telle que nous venons de la décrire et telle qu'elle est en réalité, succombera, ou la religion sera détruite à jamais. Il ne peut pas y avoir de religion là où l'homme est déclaré, par une loi de la Nature, ennemi de l'homme. Si, comme le prétendent les économistes, la fécondité de la terre a des limites telles que le jour ne serait pas éloigné où les hommes seraient forcés de se manger les uns les autres, dans le cas où aucun obstacle ne comprimerait le progrès de la population (1), et si déjà, comme ils le disent encore, la terre est arrivée aujourd'hui à sa limite de population, ou à peu près, dans certains de nos pays d'Europe, et particulièrement en France; comme il est constant néanmoins que la population augmente malgré tous les obstacles, et comme d'un autre côté les arrêts apportés à l'accroissement de la population par la misère sont des fléaux, il s'ensuit que l'Humanité est frappée de malheur dans son germe et dans toute son essence, qu'elle est sans espoir, et que le mal, au lieu de diminuer, doit augmenter sans cesse. Donc point de religion. Car quant à cette fausse religion, absolument contraire à toutes les prophéties, qui nous donnerait pour dogme l'éternité du mal sur la terre sans promesse de salut et de résurrection sur la terre, la raison humaine d'accord avec l'Evangile l'a renversée à jamais. Vous ne rétablirez jamais le paradis imaginaire et l'enfer imaginaire qu'une très fausse et très absurde interprétation de l'Evangile avait pu substituer à la prophétie claire, positive, incontestable de cet Evangile.

Le paradis doit venir *sur la terre;* cet Evangile le dit positivement. Le règne du Christ est promis *sur la terre;* c'est ce que cet Evangile annonce de la façon la plus affirmative. Les passages de cet Evangile qui contiennent cette vérité ne sont pas un seul, mais sont multiples. Ou plutôt l'Evangile tout entier, dans tous ses détails, comme dans tout son ensemble, n'est que cette vérité. Le fils de Dieu n'est venu sur la terre et ne doit revenir sur la terre que pour cette vérité. Le Christ est pour ainsi dire adéquat à cette vérité même. Nier cette vérité, c'est nier le Christ, c'est nier le salut, c'est nier l'Evangile.

Je laisse de côté toute la tradition de l'Eglise; le symbole des Apôtres (2), comme le symbole de Nicée (3), établit cette vérité. Le Christianisme n'a qu'un *Credo*, et ce *Credo* affirme ce qu'affirme l'Evangile, la résurrection sur la terre.

L'Evangile, dis-je, est cette vérité; et l'Evangile a donné en même temps le moyen de réaliser cette vérité. Le moyen de réaliser cette vérité, c'est la Charité, c'est-à-dire l'Amour de Dieu et de l'Humanité: *Aimez Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même.* A quoi le Christ ajoute: Ce second précepte est au fond le même que le premier (4).

Que l'Evangile n'ait pas encore pu manifester entièrement ce qu'il contient, et se réaliser; c'est ce qui est trop évident par les horribles tortures qu'endure l'Humanité tout entière, aussi bien ceux qui exploitent que ceux qui sont exploités. Mais ceci n'est pas une objection à faire à l'Evangile, qui contient la promesse d'un avenir que l'Humanité seule peut réaliser en faisant descendre en elle la sainte doctrine enseignée dans cet Evangile. Ceci, dis-je, n'est pas une objection à l'Evangile, puisque dans l'Evangile même se trouve la prédiction de l'esprit de connaissance et de science qui organisera l'Evangile et en amènera la réalisation: « Lorsque le Pa» raclet sera venu, lequel je vous enverrai de la part de mon Père, » savoir l'ESPRIT DE LA VÉRITÉ qui procède de mon Père; c'est lui » qui rendra témoignage de moi. Et vous aussi, vous en rendrez » témoignage, parce que vous êtes dès le commencement avec » moi (5). »

Non, la religion n'a pas menti; non, l'Evangile n'est pas faux: l'*esprit de science*, consolateur et réparateur, viendra.

Ce qui est faux, c'est l'Economie politique.

---

(1) S. Matthieu, chap. V, v. 13.

(1) *De la Charité;* ancien *Globe*, tom. II, numéro du 21 mai 1825.

(2) *Sedet ad dexteram Dei patris omnipotentis:* INDE VENTURUS EST *judicare vivos et mortuos.* (Symbolum Apostolorum.)

(3) *Qui propter nos homines, et propter* NOSTRAM SALUTEM *descendit, et incarnatus est, et homo factus passus est, et resurrexit tertia die, et ascendit in cælos, et* ITERUM VENTURUS EST *judicare vivos et mortuos* (Symbolum Nicæni Concilii.)

(4) S. Matthieu, chap. XXII, v. 34-40. Avec l'économie politique Malthusienne, nous ne pouvons plus aimer les hommes. Donc, si nous ne pouvons pas aimer les hommes, nous ne pouvons pas non plus aimer Dieu: c'est l'Evangile qui le dit. Donc plus de Dieu pour nous; car Dieu peut-il exister pour nous sans être aimé de nous! Donc plus de religion.

(5) S. Jean, chap. XV, v. 26-27.

L'économie politique oppose à l'Evangile.... quoi! la proportion supérieure de la population sur la subsistance.

Mais l'économie politique oublie de dire que ce qui empêche l'accroissement des subsistances, c'est l'égoïsme, dont elle part et qu'elle préconise.

Ainsi ce que l'Economie politique oppose à l'Evangile, c'est réellement la fausse propriété, destructrice de la vraie; ce qu'elle oppose, c'est ce que le Christianisme tout entier a toujours condamné sous le nom d'usure; ce qu'elle oppose, c'est le lucre, l'intérêt, le gain!

C'est le lucre, l'intérêt, le gain, c'est-à-dire la *guerre* que les hommes se font entre eux, qui, affaiblissant le genre humain et empêchant la production, diminue la subsistance. Et les économistes ont l'extrême folie d'opposer à l'Evangile le mal que l'Evangile condamne et est venu pour détruire!

XI.

L'Economie politique ordonne de tuer les enfants des pauvres, l'Evangile ordonne de les sauver.

Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, pas d'erreur absolument nouvelle. L'Economie politique, arrivée, avec Malthus et M. Duchâtel, à ses dernières conséquences, est très ancienne, car c'est l'athéisme; elle est très ancienne, dis-je; car elle se réduit, en définitive, au raisonnement qui engageait les Spartiates à courir sus aux Ilotes, et les Pharaons d'Egypte à faire mourir la postérité des Hébreux.

Si Sparte a été détruite, si l'Humanité a flétri avec horreur ses sauvages exécutions, il semble que cela n'a eu lieu que pour détruire à jamais de pareilles théories politiques. Si Dieu a choisi pour son peuple le peuple Hébreux et l'a fait sortir d'Egypte, et si l'Egypte est ensevelie aujourd'hui dans son désert de sable, tandis que la loi de Dieu est aujourd'hui proclamée par tant de nations, il semble que cela n'a eu lieu que pour ensevelir à jamais les abominables doctrines de la politique des Pharaons. Et pourtant voilà que de nouveau la vérité doit combattre contre les mêmes abominations!

Qu'ordonne l'Economie politique relativement aux enfants dont le nombre paraît surabondant, en raison du besoin que la société peut avoir d'eux, c'est-à-dire en raison de la demande que les riches font des pauvres? Elle ordonne de les *tuer*. Ceci est avéré, constant, incontestable; elle ordonne de les tuer! Ecoutez de nouveau Malthus; car la chose est si horrible, qu'il faut l'entendre dix fois avant d'y croire :

« Un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si les riches » n'ont pas besoin de son travail, est réellement de trop sur la » terre. Au grand banquet de la Nature, il n'y a pas de couvert » mis pour lui. La Nature lui commande de s'en aller, et elle ne » tardera pas à mettre elle-même cet ordre à exécution. »

Malthus ne dit pas : Opposez vous à cet ordre, empêchez ce meurtre. Oh! non, il appelle ce meurtre une loi de la Nature! Cet enfant né dans un monde occupé lui paraît *de trop sur la terre;* les riches *n'ont pas besoin de son travail!* Tous les économistes de cette école, et on peut même dire tous les économistes de la ligne d'Adam Smith, à moins qu'il ne s'en trouve de très inconséquents, sont du même avis que Malthus; leur théorie de la production par le Capital aboutit là. Seulement ce n'est que depuis que Malthus a porté sur ce point son regard scrutateur, qu'on se rend compte de cette nécessité du *sacrifice des enfants pauvres.* Oh! depuis Malthus, l'économie politique anglaise est entrée en pleine possession d'elle-même, et ses principes sont *inflexibles.* Ecoutez M. Duchâtel :

« Il n'y a que le gouvernement anglais qui ait reconnu aux pau» vres et à leur postérité le droit d'être nourris par l'Etat, et qui, » pour accomplir cette obligation, ait établi un vaste système d'au» mônes. Mais chez toutes les nations, il est des établissements pu» blics qui dérivent des mêmes principes; sur une moindre é» chelle, ils produisent les mêmes résultats. Ainsi *nous avons nos » hôpitaux d'enfants trouvés*, qui se chargent d'élever les enfants » abandonnés par leurs parents à la merci de la charité publique. » *Les principes inflexibles de l'économie politique condamnent » ces institutions,* comme elles réprouvent la taxe des pauvres; » c'est un encouragement donné au vice et à l'imprévoyance, une » invitation aux parents de se décharger du devoir sacré de nourrir » leurs enfants; elles sont la cause du mal qu'elles prétendent » guérir (1). »

Est-il rien de plus positif? Suivant l'Economie politique, il faut tuer ou, ce qui revient au même, laisser mourir les enfants des pauvres que leurs parents ne peuvent nourrir. De même qu'il ne faut pas établir de taxe des pauvres, à l'instar de ce qui a été fait en Angleterre sous la reine Elisabeth, et qui est mauvais, de même il faut détruire ce qui s'est établi *chez toutes les nations*, et qui ressemble par les effets à cette taxe des pauvres. Les Anglais ont eu tort de croire que les pauvres et *leur postérité* avaient droit à la charité publique; et *chez toutes les nations* où des établissements publics, dérivant du même principe, produisent les mêmes résultats, quoique sur une moindre échelle, en conservant cette *postérité des pauvres,* il faut détruire ces établissements, afin de *détruire la postérité des pauvres.* LES PRINCIPES INFLEXIBLES DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE CONDAMNENT CES INSTITUTIONS.

(1) *De la Charité;* ancien *Globe*, tom. II, numéro du 21 mai 1825.

Or qu'ordonnent les Livres Saints à l'égard de ces enfants que l'Economie politique ordonne de tuer? Qu'ordonne la Bible et l'Evangile? Qu'ordonnent et Moïse et Jésus? Qu'ordonne Dieu parlant par Moïse et Jésus, et par tous les Prophètes, et par l'Eglise tout entière? Dieu ordonne de les sauver.

Ecoutez le récit de la Bible racontant la naissance de Moïse, et voyez si l'Economie politique Malthusienne n'est pas tout entière condamnée dans les pensées et les paroles de ces Egyptiens qui tuaient les fils des Hébreux *par crainte d'un excès de population et d'un manque de subsistances* :

« Toutes les personnes qui étaient nées de Jacob étaient soixante-et-dix, avec Joseph, qui était en Egypte. Or Joseph mourut, et tous ses frères, et toute cette génération-là. Et les enfants d'Israël foisonnèrent et se multiplièrent extraordinairement; et ils s'accrurent, et devinrent très puissants, tellement que le pays en fut rempli. Depuis, il s'éleva un nouveau roi sur l'Egypte, qui n'avait pas connu Joseph. Et il dit à son peuple : Voici! le peuple des enfants d'Israël est plus nombreux et plus puissant que nous; venez donc, agissons prudemment avec lui, de peur qu'il ne se multiplie, que, s'il arrivait quelque guerre, il ne se joigne aussi à nos ennemis, qu'il ne combatte contre nous, et qu'il ne se retire de ce pays. Ils établirent donc sur le peuple des commissaires d'impôts, pour l'accabler de charges; et ils le forcèrent à bâtir des villes fortes à Pharaon, savoir Pithom et Rhamésès. Mais plus on l'affligeait, plus il croissait et se multipliait; et les Egyptiens voyaient avec chagrin les enfants d'Israël. Et les Egyptiens faisaient servir les enfants d'Israël avec rigueur; tellement qu'ils leur rendirent la vie amère, par une dure servitude, en les employant à faire du mortier, des briques, et en outre les tenant aux travaux des champs. Tout le service qu'on tirait d'eux était avec rigueur. Le roi d'Egypte parla aussi aux sages-femmes hébreuses, dont l'une s'appelait Sciphra et l'autre Puha, et il leur dit : Quand vous recevrez les enfants des femmes des Hébreux, si c'est un fils, mettez-le à mort; mais si c'est une fille, qu'elle vive. Mais les sages-femmes craignirent Dieu, et ne firent pas ce que le roi d'Egypte leur avait dit; car elles laissèrent vivre les fils. Alors le roi d'Egypte appela les sages-femmes, et leur dit : Pourquoi avez-vous fait cela, d'avoir laissé vivre les fils? Et les sages-femmes répondirent à Pharaon : C'est que les femmes des Hébreux ne sont point comme celles d'Egypte; car elles sont vigoureuses, elles ont accouché avant que la sage-femme vienne vers elles. Et Dieu protégea les sages-femmes, et le peuple se multiplia et devint très nombreux. Et parceque les sages-femmes craignirent Dieu, il fit prospérer leurs maisons. Alors Pharaon fit ce commandement à tout son peuple, et dit : Jetez dans le fleuve tous les fils qui naîtront, mais laissez vivre toutes les filles. Or un homme de la maison de Lévi épousa une fille de Lévi, laquelle conçut et enfanta un fils; et voyant qu'il était beau, elle le cacha pendant trois mois. Mais ne le pouvant tenir caché plus longtemps, elle prit un coffret fait de joncs, et l'enduisit de bitume et de poix; ensuite elle y mit l'enfant, et le posa parmi des roseaux sur le bord du fleuve, Et sa sœur se tenait loin pour savoir ce qui lui arriverait. Or la fille de Pharaon descendit au fleuve pour se laver; et ses filles se promenaient sur le bord du fleuve; et ayant vu le coffret au milieu des roseaux, elle envoya une de ses filles pour le prendre. Et l'ayant ouvert, elle vit l'enfant. Et voici, l'enfant pleurait. Elle en fut touchée de compassion, et elle dit : C'est un des enfants des Hébreux. Alors la sœur dit à la fille de Pharaon : Irai-je appeler une nourrice d'entre les femmes des Hébreux, et elle t'allaitera cet enfant. Et la fille de Pharaon lui répondit : Va. Et la jeune fille s'en alla, et appela la mère de l'enfant. Et la fille de Pharaon lui dit : Emporte cet enfant, et me l'allaite, et je te donnerai un salaire; et la femme prit l'enfant, et l'allaita. Et quand l'enfant fut devenu grand, elle l'amena à la fille de Pharaon, qui l'adopta pour son fils; et elle le nomma Moïse, parceque, dit-elle, je l'ai tiré de l'eau (1). »

Ainsi survit Moïse, cet *enfant trouvé* que l'Economie politique avait ordonné de détruire. Il survit, et avec lui la *loi de Dieu* triomphe. Tous les Pharaons d'Egypte, et l'Egypte avec ses Pharaons, sont aujourd'hui dans la mort; Moïse vit, la vie éternelle a été donnée à cet *enfant trouvé*, et par lui la vie éternelle est promise à ceux qui comprendront et suivront *la loi de Dieu.* Mais ceux qui suivront ce qu'ils appellent *la loi de la Nature*, cette loi abominable qui ordonne de massacrer les enfants, ceux-là sont sûrs d'entrer dans la mort comme les Pharaons d'Egypte.

Après la naissance de Moïse, il faut voir celle de Jésus. L'une est pour ainsi dire la figure ou le reflet de l'autre. De même que les Pharaons d'Egypte, Hérode ordonne la mort des enfants : « Il mit » à mort tous les enfants qui étaient dans Bethléhem et dans tout son » territoire depuis ceux de deux ans et au-dessous (2). » Mais, pour bien comprendre ce que l'Evangile nous signifie par ce *massacre des innocents,* il faut combiner le récit de S. Matthieu et celui de S. Luc. Ce dernier évangéliste rapporte la naissance de Jésus à un de ces dénombrements que les Romains faisaient avec un soin si minutieux, afin d'asseoir l'assiette de l'impôt. Ces dénombrements servaient à imposer aux peuples vaincus une multitude de charges, qui étaient, comme dirait aujourd'hui l'école de Malthus, autant de *checks* à la population. C'est toujours le même fait que l'on vient de voir exprimé dans l'Exode, quand le Pharaon dit à son peuple : « Agissons » prudemment avec ces Hébreux, *de peur qu'ils ne se multiplient.* »

(1) Exode, chap. II.
(2) S. Matthieu, chap. II, v. 16.

et qu'en conséquence il établit sur les Hébreux *des commissaires d'impôts pour les accabler de charges.* Jésus naît dans une étable pendant le dénombrement, et un ange du Seigneur ordonne à Joseph de s'enfuir en Egypte : « Lève-toi ; prends le petit enfant » et sa mère, et t'enfuis en Egypte, et te tiens là jusqu'à ce que » je te le dise ; car Hérode cherchera le petit enfant pour le faire » mourir (1). » Toujours la persécution contre les enfants des pauvres, toujours la loi économique, ou, comme dit Malthus, la loi de la Nature, qui ordonne de faire mourir la postérité des pauvres par des impôts ou d'autres *checks* artificiels, par la crainte qu'ont les triomphants du monde, les vainqueurs, les maîtres, les riches, du défaut de subsistance, et par la nécessité où ils sont de calculer que les esclaves ou prolétaires chargés du travail, devant absolument être nourris les premiers, eux et leurs familles, pour pouvoir travailler, le revenu des propriétaires diminue en raison de l'accroissement des travailleurs inutiles. Moïse, condamné à mourir, avait échappé à la mort en Egypte même, par la pitié d'une femme. C'est pour cela sans doute qu'une voix du Ciel ordonne que le nouveau Moïse soit conduit en Egypte pour être préservé. Ainsi survit Jésus, cet *enfant trouvé* que l'Economie politique avait ordonné de détruire. Il survit, et, avec lui, *la loi de Dieu* triomphe de nouveau, comme elle avait triomphé avec Moïse. Tous les Hérodes, serviteurs des Romains et tyrans de leurs frères, sont aujourd'hui dans la mort ; Jésus vit ; la vie éternelle a été donnée à cet *enfant trouvé,* et par lui la vie éternelle est promise à ceux qui comprendront et suivront *la loi de Dieu.* Mais ceux qui suivront ce qu'ils appellent *la loi de la Nature,* cette loi abominable qui ordonne de massacrer les enfants, ceux-là sont sûrs d'entrer dans la mort comme Hérode.

XII.

La loi de la Nature des économistes est l'opposé de la loi de Dieu.

Il ne traquait pas, il ne poursuivait pas, il n'assassinait pas les enfants trouvés, comme l'Economie politique Malthusienne, lui ce fils de Dieu né dans une crèche, lui cet *enfant trouvé* qui échappa à la fureur d'Hérode, ce Malthusien du temps :

« Alors on lui présenta de petits enfants, afin qu'il leur imposât les mains et qu'il priât pour eux. Or les disciples reprenaient ceux qui les présentaient. Mais Jésus leur dit : Laissez ces petits enfants, et ne les empêchez point de venir à moi ; car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent (2). »

Toute la morale chrétienne est fondée sur l'imitation du type révélé dans l'Evangile. Incarner en soi l'idéalité qui se manifesta sur la terre dans la personne du Christ, comprendre sa doctrine, et la pratiquer en s'efforçant d'imiter ses actions, voilà la règle du chrétien. Si vous supprimez cette règle, il n'y a plus de Christianisme. Or l'Ecriture a résumé en un seul mot ce type que tout chrétien doit s'efforcer d'imiter : *Pertransiit benefaciendo* (3) : « Le Christ a passé » sur la terre *en faisant du bien.* » Faire du bien est donc la loi par excellence du chrétien.

Mais voilà l'Economie politique qui prétend qu'imiter cette bienfaisance, c'est être *insensé* et *immoral !* voilà l'Economie politique qui déclare le principe même de cette bienfaisance une *erreur !* voilà l'Economie politique qui flétrit et condamne tout ce que l'Evangile a fait faire :

« Quel bien, s'écrie M. Duchâtel, ont produit les fameuses lois » anglaises sur les pauvres? Le législateur se flattait de détruire la » misère, mais il n'a fait qu'augmenter le nombre des misérables. » Partout à côté du pauvre il a voulu placer l'aumône ; partout à » côté de l'aumône sont nés des pauvres nouveaux. Ces lois ont » subi une épreuve de près de trois siècles, et pendant trois siècles » elles n'ont été qu'une source de maux et d'oppressions ; *elles ont » imposé aux riches un fardeau qui a toujours été croissant, et les » pauvres n'en ont pas profité ; car sur l'étendue des secours s'est » réglé le nombre de ceux qui les ont reçus.* Si un sentiment d'honneur et de dignité ne détournait pas l'ouvrier anglais de se mettre » à la charge de la paroisse, si de mauvais traitements, des dégoûts » n'avaient pas accompagné la distribution des secours, les conséquences du système se seraient montrées encore plus effrayantes » et plus funestes ; *les injustes et oppressifs règlements qui ont » contrarié dans l'exécution le principe du statut d'Elisabeth ont » sauvé l'Angleterre* (4). »

Et plus loin :

« Les établissements publics ont été précédés par les fondations » de la charité chrétienne. Les moines, comme le parlement anglais, » cherchaient à détruire la misère ; mais les aumônes des couvents » n'ont pas obtenu plus de succès que les libéralités du législateur ; » elles employaient les mêmes moyens, et *avaient pour origine la » même erreur.* Seulement, comme elles fournissaient aux pauvres » la subsistance sans exiger aucun travail, outre l'imprévoyance, » elles provoquaient la fainéantise. Il n'est pas de puissance sur la » terre qui puisse chasser la misère par des dons et des aumônes (1). »

Et plus loin :

« Il n'est donc qu'un remède contre les maux que la misère enfante, et ce remède est en la disposition de ceux-là mêmes qui » souffrent de la misère.... *C'est à l'ouvrier à ne pas mettre au » monde plus d'enfants que son revenu ne lui permet d'en nourrir en demeurant dans l'aisance.* Sa condition, pour employer » la langue de la science, dépend du *rapport entre la demande de » travail et l'offre ;* il ne peut pas déterminer la demande, mais » *l'offre est en son pouvoir* (2). »

Ne vous semble-t-il pas entendre le Pharaon d'Egypte parlant à son peuple !

Que dit le Pharaon?

« Le peuple des enfants d'Israël est plus grand et plus puissant » que nous ; venez donc, agissons prudemment avec lui, de peur » qu'il ne se multiplie. »

Que dit M. Duchâtel?

« Il ne faut pas imposer aux riches un fardeau qui pourrait aller » toujours croissant. »

Pharaon emploie différents moyens, et, voyant qu'ils sont tous insuffisants, il finit par dire à son peuple :

« Jetez dans le fleuve tous les fils qui naîtront, mais laissez vivre » toutes les filles. »

L'Economie politique, n'étant pas en mesure de faire cette distinction entre les fils et les filles, et considérant d'ailleurs que le besoin de filles du peuple ne se fait pas sentir, parce que, pour employer le langage de la science, l'offre est toujours supérieure à la demande en ce genre de produits, proclame ce qui suit :

« Pas de charité, pas de bienfaisance ; que le peuple des pauvres se charge lui-même de limiter la population. Qu'il proportionne l'*offre* à la demande. Tout ce qui excèdera le besoin des riches périra. Que rien ne secoure celui qui naît sans que les riches aient fait la demande de sa naissance. Que rien ne préserve de la mort celui qui, étant né, se trouve sans travail. On a suffisamment essayé de la charité dans les siècles passés. Le principe de la charité chrétienne est une erreur. La charité est nuisible aux riches ; elle leur impose un fardeau. Elle n'est pas même utile aux pauvres ; car, le nombre des pauvres augmentant à la faveur de cette charité, ils ne deviennent pas riches : or qui n'est pas riche n'est pas un homme. »

Si le royaume des cieux, comme dit l'Evangile, est pour ceux qui ont l'innocence des enfants, il n'est pas pour ceux qui, après dix-huit siècles et demi de Christianisme, ont osé écrire de pareilles maximes.

XIII.

L'Economie politique nous enlève le salut, et détruit du même coup la foi, l'espérance, et la charité.

Il s'agit du salut !

Dans l'Ecriture sainte, comme dans les auteurs profanes, le *salut* signifie la santé, la conservation, la prospérité, l'exemption du mal, la victoire sur la douleur et la mort. Or le *salut* est promis à l'Humanité. Le fonds même du Christianisme, c'est que Dieu a voulu le salut de l'Humanité.

L'Economie politique nie que l'Humanité puisse être sauvée. Suivant elle, l'Humanité est à jamais condamnée au mal. Ecoutons encore M. Duchâtel :

« Dans nos sociétés civilisées, où le sol approprié, où un vaste » Capital fournissent à leurs possesseurs des revenus larges et assurés, une partie de la nation vit dans la sécurité et l'abondance ; la » misère s'est réfugiée dans les classes inférieures. Les classes inférieures vivent de salaires, et ces salaires se mesurent sur l'étendue » des capitaux. Le rapport de la population aux capitaux règle l'aisance » des individus ; car la part de chacun n'est autre chose que la somme » des capitaux divisée par le nombre des salariés. C'est donc une » trop grande concurrence des travailleurs qui est le principe de la » misère. La population est misérable, parce qu'elle est trop nombreuse. *C'est de la même façon que les plantes se disputant un » sol limité s'étouffent l'une l'autre, et qu'après une multiplication » trop abondante, périssent ou s'entre-dévorent les animaux.* Que » FONT DONC LES RELIGIONS, LES LÉGISLATEURS QUI ENCOURAGENT, comme le demande Montesquieu, LA PROPAGATION DE » L'ESPÈCE HUMAINE (3) ! »

Peut-il y avoir condamnation plus positive du Christianisme et de toute religion ! Pas de salut pour notre espèce ; elle est condamnée à

(1) S. Matthieu, chap. II, v. 13.
(2) S. Matthieu, chap. XIX.
(3) *Qui pertransiit benefaciendo et sanando,* Act. X, 38.
(4) *De la Charité ;* ancien Globe, tom. II, numéro du 21 mai 1825.

(1) Ibid.
(2) Ibid.
(3) Ibid.





s'étouffer comme les plantes, à *s'entre-dévorer comme les animaux*.

Suivant le Christianisme, il y a trois *vertus* ou *puissances* qui nous conduisent individuellement et par là conduisent l'Humanité tout entière au salut promis par Dieu même. Ces trois vertus, flambeau et appui des vertus secondaires qu'on appelle *vertus morales*, sont appelées *vertus théologales*, c'est-à-dire vertus ayant Dieu et sa *promesse* pour objet. Ces vertus sont la *foi*, l'*espérance*, et la *charité* : la *foi* par laquelle nous croyons à Dieu et à la promesse de salut qu'il a faite à l'Humanité ; l'*espérance* par laquelle nous nous confions à cette promesse, sachant qu'il sera fidèle à la remplir ; la *charité* par laquelle nous aimons Dieu et l'Humanité, Dieu dans l'Humanité, et l'Humanité en vue de Dieu, notre Créateur et souverain Bien.

Or l'Economie politique nous enlève du même coup la foi, l'espérance, et la charité.

XIV.

Le naufrage.

Orgie de notre temps, orgie des politiques, des savants, des artistes, et des industriels, je sais maintenant ta loi, ta cause et ton dernier mot, ton *alpha* et ton *oméga*. Cet *alpha* et cet *oméga*, c'est l'Economie politique qui enseigne à tuer les enfants.

Que d'horribles manières de suivre le précepte de Malthus notre siècle connaît et pratique !

O naufrage de la Méduse !.... Là aussi il n'y avait ni foi, ni espérance, ni charité. Enfer! s'écriait-on, pas de salut ! mourir de faim, et tomber dans le gouffre ! L'Océan est là pour recevoir mon cadavre! Je vois ses monstres prêts à me dévorer. Je sens la faim dans mes entrailles, et j'ai peur de cette eau... Que la mort est près de moi! et qu'elle est horrible ! Mourir ! Il faut donc mourir !... Non, je ne veux pas mourir !... Il faut mourir ! Damnation ! mais je ne tomberai que le dernier ! Voilà un enfant qui expire sur le sein de sa mère! que mes dents se repaissent de son corps! Ah! vous voulez m'enlever ma nourriture ! je suis plus fort que vous. Que le combat décide entre nous ! apprêtez-vous à me servir de proie. — Ainsi parlait l'homme sur le radeau battu par la tempête, sans agrès, sans boussole, poussé on ne savait où par les flots d'une mer houleuse, sous un ciel sans soleil et sans étoiles. C'est qu'on était arrivé à cette limite dont parle Malthus ; la subsistance était trop rare pour la population. Il fallait *s'étouffer comme des plantes se disputant un sol limité, ou s'entre-dévorer comme des animaux*...... Emblème de l'Economie Malthusienne, naufrage célèbre, je ne m'étonne pas que les poëtes et les peintres t'aient choisi souvent pour symbole des sombres rêveries que leur inspire le temps où nous vivons. Byron voyait en toi l'enfer; et Géricault aussi, ce fier génie, qui t'a peint comme il aurait peint l'Achéron, dans les *ténèbres visibles* dont parle Milton quand il décrit l'empire de Satan. C'est aussi comme le symbole le plus éclatant de notre époque, que la fantaisie de Delacroix t'a tiré des ombres solennelles où Géricault t'avait placé, pour te peindre en miniature miroitant sous un sombre rayon de soleil. Oui, cette barque où tout expire, cette barque où on meurt en désespéré, cette barque où l'homme mange l'homme, c'est la barque de l'Humanité voguant sans foi, sans espérance, et sans charité, sur l'abîme du temps, pendant que la planète insensible, emportant le genre humain consterné, décrit au milieu de l'espace ses orbes éternellement les mêmes !

Pas de salut ! je vais mourir ! La terre est là pour recevoir mon cadavre; les vers dévoreront ma chair ! Et je ne suis que chair ! Damnation sur le genre humain ! Il a plu à ce que les savants appellent la Nature, à ce que les mystiques appellent Dieu, de donner à toutes les espèces une faculté indéfinie de se multiplier ; mais cette Nature ou ce Dieu ont oublié de donner à leurs malheureuses créatures des moyens de subsistance en rapport avec cette faculté. Les plantes s'étouffent, les animaux s'entre-dévorent. Donc ruine, et famine, et meurtre, et pillage dans cette espèce humaine construite comme les autres espèces et pullulant comme elles. Tous ces rêves de salut qu'on a appelés des religions viennent tomber devant cette loi de la Nature enfin comprise.

LES SAVANTS.

« La chose est certaine : tout se réduit à une question de chiffres, à la question des figures 1, 2, 3, 4, 5... opposées à 1, 2, 4, 8, 16... La tortue ne saurait atteindre le lièvre : la subsistance s'avance comme une tortue, la population court comme le lièvre. La tendance universelle qu'ont les êtres à se multiplier au delà des moyens d'alimentation préparés et nécessaires pour eux existe pour l'homme, comme pour tous les autres animaux. Les plantes s'étouffent, les animaux s'entre-dévorent ; il en est de même de l'espèce humaine. Créez donc des *checks* à la population. Voilà ce qu'Isis, la grande déesse enveloppée de voiles, nous a révélé. »

LES POLITIQUES.

« Les savants ont dit la vérité. Soumettons-nous au Destin, conformons-nous à ses lois. Qui pourrait vaincre une loi de la Nature ! Notre fonction est d'empêcher le développement de l'espèce. Créons des *checks* à la population. »

LES ARTISTES.

« Qu'il y ait un Dieu ou qu'il n'y en ait pas, c'est le mal qui l'emporte. A quoi sert de s'occuper d'une chimère ! soumettons-nous au Destin. Il n'y a de bon dans le monde que le plaisir et la volupté. C'est l'or qui gouverne le monde, c'est l'or qui procure la volupté. Célébrons l'or et la volupté. »

LES INDUSTRIELS.

« Soignons-nos revenus. Alerte au gain ! Ce monde est une forêt où chacun est occupé de dépouiller son voisin. Vous entendez bien ce que disent les savants, ce que répètent tout bas les politiques, ce que chantent les artistes. Nous sommes les plus sensés, nous qui songeons au gain, et qui ne connaissons pas d'autre Dieu. »

Damnation donc sur l'Humanité, puisque politiques, savants, artistes, industriels, sont encore ce genre humain stupide que les poëtes nous représentent en proie aux terreurs de la mort :

O genus attonitum gelidæ formidine mortis!

XV.

L'Evangile.

Mais voici le Christ qui ne craint pas le naufrage, car il s'avance vers ses disciples *en marchant sur les flots*. Le miracle de la multiplication de la subsistance par la communion, par l'association, par le retour à l'unité, est le miracle perpétuel de l'Evangile. Or l'Evangile est la figure de la vérité et de la vie. Comme Noé, l'ancien réparateur du monde, Jésus se retire dans une barque, et plane sur les ruines de ce monde où les hommes s'étouffent et s'entre-dévorent :

« Et Jésus se retira de là dans une barque, en un lieu écarté, à part. Et quand le peuple le sut, il sortit des villes, et le suivit à pied. Et Jésus étant sorti de la barque vit une grande multitude, et il fut ému de compassion envers eux, et guérit leurs malades. Et comme il se faisait tard, ses disciples vinrent à lui, et lui dirent : Ce lieu est désert, et l'heure est déjà avancée; renvoie ce peuple, afin qu'ils aillent dans les bourgades, et qu'ils y achètent des vivres. Mais Jésus leur dit : Il n'est pas nécessaire qu'ils y aillent; donnez-leur vous-mêmes à manger. Et ils lui dirent : Nous n'avons ici que cinq pains et deux poissons. Et il leur dit : Apportez-les moi ici. Et après avoir commandé que le peuple s'assît sur l'herbe, il prit les cinq pains et les deux poissons, et, levant les mains au ciel, il rendit grâces; et ayant rompu les pains, il les donna aux disciples, et les disciples les donnèrent au peuple. Tous en mangèrent, et furent rassasiés ; et on emporta douze paniers pleins des morceaux qui restèrent. Et ceux qui avaient mangé étaient environ cinq mille hommes, sans compter les femmes et les petits enfants. Aussitôt après, Jésus obligea ses disciples d'entrer dans la barque et de passer avant lui de l'autre côté, pendant qu'il renverrait le peuple. Et après qu'il l'eut renvoyé, il monta sur une montagne, pour être à part, afin de prier ; et la nuit étant venue, il était là seul. Cependant la barque était déjà au milieu de la mer, battue des flots; car le vent était contraire; et à la quatrième veille de la nuit, Jésus alla vers eux, marchant sur la mer. Et ses disciples le voyant marcher sur la mer, furent troublés; et ils dirent : C'est un fantôme ; et de la frayeur qu'ils eurent ils s'écrièrent. Mais aussitôt Jésus leur parla et leur dit : Rassurez-vous ; c'est moi, n'ayez point de peur. Et Pierre, répondant, lui dit : Seigneur, si c'est toi, ordonne que j'aille vers toi en marchant sur les eaux. Jésus lui dit : Viens. Et Pierre étant descendu de la barque, marcha sur les eaux pour aller à Jésus. Mais voyant que le vent était fort; il eut peur, et comme il commençait à enfoncer, il s'écria et dit : Seigneur, sauve-moi. Et incontinent Jésus étendit la main et le prit, lui disant : Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? Et quand ils furent entrés dans la barque, le vent cessa. Alors ceux qui étaient dans la barque vinrent et l'adorèrent, disant : Tu es véritablement le fils de Dieu. Et ayant passé le lac, ils vinrent dans le pays de Génézareth. Et quand les gens de ce lieu-là l'eurent reconnu, ils envoyèrent par toute la contrée d'alentour, et ils lui présentèrent tous les malades. Et ils le priaient qu'ils pussent seulement toucher le bord de son habit ; et tous ceux qui le touchèrent furent guéris (1). »

LE CHRIST.

« Non les savants n'ont pas dit la vérité. C'est moi qui suis la Vérité et la Vie. Vous voulez vous manger les uns les autres ; vous voulez manger les enfants ! O monstres, ô insensés ! Vous ne croyez donc pas en Dieu, notre Père céleste ! Vous ne croyez donc pas à la promesse, au salut ! Eh bien ! mangez-moi d'abord, mangez ma chair et buvez mon sang. »

Les hommes ont bu le sang de Jésus-Christ et mangé sa chair pendant dix-huit siècles; et les voilà retombés dans leur effroi sacrilège ! Ils n'ont pas compris le mystère de l'EUCHARISTIE !

(1) S. Matthieu, chap. XIV.



Quelle horreur! L'homme, arrivé à un certain point de sa science, se perdant lui-même dans sa science, et finissant par s'effrayer de sa destinée! s'abandonnant lui-même! et, après s'être fait son propre Dieu, se déclarant impuissant! voyant la Nature avec effroi, et contemplant au dessus de sa tête un Destin muet dont les ordres terribles le condamnent à une affreuse destruction! ne se concevant d'autre moyen d'échapper à cette destruction que de détruire ses semblables, c'est-à-dire de se détruire lui-même, de détruire en lui l'Humanité! Quelle horreur, dis-je. Et pourtant, il ne faut pas nous le dissimuler, nous en sommes là....

XVI.

Si l'Evangile avait raison.

Et si Jésus avait raison!

Si la loi de l'homme n'était pas la loi des plantes et des animaux!

Si l'Humanité n'entrait pas dans ce qu'on appelle les trois règnes de la Nature!

Si l'Humanité formait un quatrième règne, où cette nécessité de s'étouffer et de s'entre-dévorer n'existât point!

Si le mode de nutrition de l'homme par l'homme était purement spirituel!

Si l'homme pouvait se nourrir spirituellement de son semblable avec profit pour l'un et l'autre!

Si l'homme et son semblable étaient au fond le même homme! Si tous les hommes ne formaient qu'un seul homme, une seule Humanité!

Si l'homme, ainsi conscient de sa nature, rendu à sa nature, pratiquant sa nature, devait devenir supérieur à ce qu'on appelle la Nature!

S'il devait fouler aux pieds ce serpent de la destruction, ce Typhon, ce Satan, au nom duquel les Malthusiens asphyxient les nouveau-nés du genre humain!

Si les savants qui parlent proportions et nombres, et qui opposent la progression de la population en raison géométrique à la progression de la subsistance en raison arithmétique, avaient oublié de considérer la progression très géométrique du Capital, qui se place comme un mur d'airain entre le besoin qu'a l'Humanité de se développer et la faculté qu'elle a de le faire!

Si c'était le Capital lui-même qui était la cause du manque de subsistance!

Si le Capital, en faisant de la production le monopole de quelques uns, empêchait la production!

Si, avec un autre mode d'organisation, la production devait s'augmenter en proportion de la population!

Si, en outre, la véritable loi de la population n'était pas celle que les savants observent soit chez les riches, soit chez les pauvres!

Si l'Humanité, rendue à sa vraie nature, connaissant les lois de l'organisation humaine, et pouvant les suivre, devait offrir dans son accroissement une autre proportion que celle qu'on lui suppose!

Si l'intention du Créateur sur l'Humanité, en plaçant l'Humanité au plus haut rang de ses ouvrages, et, comme dit la Bible, en faisant l'homme après tous les autres êtres, avait été de proportionner la véritable multiplication du genre humain aux moyens de subsistance que la nature spirituelle de cette Humanité, en organisant cette Humanité, fournirait à cette Humanité!

Si la loi de Dieu différait ainsi de ce que les économistes athées appellent la loi de la Nature!

Si Dieu était plus grand, plus puissant, plus miséricordieux qu'ils ne pensent!

Si Dieu existait!

Si les athées économistes, en le niant, prouvaient seulement l'inanité de leurs pensées!

Si le mot de la Bible était vrai: *Dixit insipiens in corde suo: Non est Deus;* c'est-à-dire: L'homme ayant nié Dieu, Dieu par là même s'est retiré de lui, et il est devenu insensé!

Oh! les hommes portent la mort dans leur sein, et ils s'effraient de la mort! Ils la produisent: comment ne les effraierait-elle pas!

Ils portent la mort dans leur sein, en effet, ceux qui, n'aimant pas les hommes, créent ce qui détruit l'espèce humaine.

Ils s'en prennent à la Nature, qu'ils s'en prennent à eux-mêmes, A nous de retourner contre eux la parole qu'Homère prête à Jupiter!

Non, encore une fois, la religion n'a pas menti, non l'Evangile n'est pas faux.

Ce qui est faux, ce qui est pernicieux, ce qui est coupable, ce qui ôte à l'Humanité ses ressources, ce qui fait qu'elle est aujourd'hui réduite aux abois, et que les gouvernements des nations civilisées n'ont pas d'autre fonction, en réalité, que d'exécuter avec le plus de décence possible ce que les sauvages de Sparte appelaient la chasse aux Ilotes, de procurer la mort des hommes, d'arrêter le progrès naturel de la population humaine et de détruire dans leur germe les générations qui devraient naître, ce qui tue l'Humanité, ce qui l'empêche d'être et de se développer, d'obéir au précepte divin: *Croissez et multipliez, et remplissez la terre,* ce qui couvre cette terre de vol et de prostitution, d'homicides et de ravages, ce qui produit tous les tourments de l'âme et alimente l'enfer où la race humaine est brûlée, ce qui est le mal, en un mot, et tous les maux ensemble, c'est l'égoïsme condamné par l'Evangile, c'est l'abus de la propriété, c'est la fausse propriété, c'est la propriété coupable, c'est la propriété usurpatrice, c'est la propriété des économistes, c'est le Capital.

Oh! je le crois bien que les économistes du Capital et de l'Usure doivent s'effrayer du sort où est réduite l'Humanité!

Ils commencent par admettre la destruction, et ils s'étonnent ensuite des effets de la destruction, du manque de subsistance! Ils commencent par admettre l'égoïsme comme base de la propriété, et ils s'étonnent ensuite que la bonté de Dieu ait pour l'Humanité ainsi déchue de si étroites limites! Ils commencent par admettre, en un mot, tout ce que l'Evangile condamne, et ils triomphent ensuite de l'Evangile, et se rient de ses promesses! Mais c'est là une absurde pétition de principes, et un outrage au principe même qu'ils invoquent sans le comprendre, le principe de la propriété.

Nous combattons contre une doctrine impie, monstrueuse, immorale, destructrice de l'Humanité. Nous avons commencé à lui opposer l'Evangile; nous lui opposerons, dans notre prochain article, la tradition constante du Christianisme. L'Economie politique, telle qu'elle est comprise et enseignée, c'est l'Egoïsme couronné. Il faut que les âmes se décident entre la Charité et l'Egoïsme, entre le Christianisme et le Capital. Jésus a dit: « Nul ne peut servir deux maîtres. Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. »

PIERRE LEROUX.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

P.-S. Cet article était imprimé, quand les journaux de Paris (du 19 janvier) nous ont apporté le compte-rendu d'un nouveau discours de M. Lacordaire, lequel clot les conférences de cet orateur pour cette année.

Cette conférence *finale* pourrait être intitulée *solution du problème social par le monachisme.*

Supposez, lecteur, que quand le Pharaon d'Egypte dont parle la Bible ordonnait de tuer les fils des Hébreux, de peur que les Hébreux ne se multipliassent, et que la subsistance ne devînt trop rare, un prêtre de Memphis fût venu lui dire: « Permettez-moi, Seigneur, de prêcher ces hommes; il ne sera plus nécessaire de faire mourir leur postérité, du moins en si grand nombre; car je persuaderai à beaucoup d'entre eux de n'en pas avoir. »

Telle est l'attitude que M. Lacordaire achève de prendre dans ce discours devant Mammon et l'Economie politique.

Il dit à Mammon: Vous avez tout droit, et l'Evangile n'a pas droit contre vous. Vous avez un droit primitif et antérieur. Mais vous voyez bien que vous êtes embarrassé vous-même d'un excédant de population; laissez-nous donc rétablir la vie monastique.

Il dit à l'Economie Malthusienne: Vous n'avez rien trouvé de mieux, au bout de toutes vos recherches, que de prêcher le célibat. Laissez-nous donc rétablir les ordres monastiques qui pratiquaient le célibat. Vous avez été jusqu'à conseiller l'émasculation et l'asphyxie des nouveau-nés: or les moines sont, comme dit Pline à propos des Esséniens, une nation éternelle sans postérité, un gouffre où vient s'engloutir l'excédant de population.

M. Lacordaire a fait valoir les avantages que la société retirerait de la multiplication des ordres monastiques jusqu'à dire: « Quand » on visite, Messieurs, les pays étrangers où cette institution est en » pleine vigueur, on rencontre peu de familles qui n'aient dans ces » communautés quelques représentants. Eh bien! c'est la dot d'une » fille de moins, c'est l'établissement d'un fils; et presque toutes les » familles dans ces pays-là se trouvent exonérées. »

Le but de toutes les concessions que M. Lacordaire a fait faire à l'Evangile nous est donc maintenant révélé!

M. Lacordaire ne connaît pas d'autre solution du problème de la population et du prolétariat que la reconstruction du passé!

On ne reconstruit pas le passé.

Nous avons remarqué dans ce discours de M. Lacordaire l'emploi de formules que nous sommes en droit de revendiquer au profit d'une Doctrine qui n'est pas assez la sienne. Nous avions déjà fait cette remarque en lisant ses autres conférences. Parlant cette fois-ci à ses auditeurs, il leur dit: « Mais vous êtes trop peu avancés, permettez-moi de vous le dire, pour que je vous parle de la » SOLIDARITÉ; un temps viendra où il faudra bien que nous » fassions votre éducation à cet égard; que celui qui peut l'enten-

» dre l'entende; que celui qui peut le comprendre le comprenne et » en fasse son profit. » Si M. Lacordaire comprend réellement, comme ces paroles le feraient supposer, la Doctrine de la Solidarité, la Doctrine de l'Humanité, pourquoi fait-il faire à l'Evangile des concessions indignes de l'Evangile! Il est écrit dans l'Evangile : « On n'allume point une chandelle pour la mettre sous un boisseau, » mais on la met sur un chandelier, et elle éclaire tous ceux qui » sont dans la maison. »

POÉSIE.

LETTRE REÇUE D'UN MINISTRE.

(Elle était écrite en prose.)

Quoi! mon cher ennemi, le plus doux des hivers
Où nos jours s'enchaînaient du même toit couverts,
Vous voulez l'oublier? — J'allai, dans sa retraite,
Surprendre du hameau le rude anachorète.
C'était quand de novembre un timide soleil
Rapproche, à l'horizon, le point de son réveil;
Que du front des grands bois, aux cimes dépouillées,
Il pleut du givre froid et des feuilles rouillées;
Que l'engrais des guérets, dispersé par monceaux,
Imite, sur le sol, la pose des corbeaux;
Et que, cédant la place aux brouillards des collines,
L'oiseau s'est envolé qui vous chantait matines.
J'arrivai triste et pauvre, abattu, sans désirs,
Redemandant la vie aux studieux loisirs.
Mon cœur fut promptement deviné par le vôtre,
Car il manquait à l'un ce qui manquait à l'autre :
Un ami. Je sentais le monde un froid linceul,
Et vous qu'il n'est pas bon que l'homme souffre seul.
Votre chaume accueillit, au gré de nos deux âmes,
Un hôte, un compagnon. Dès ce jour, nous changeâmes
En bien-être, à l'espoir incessamment ouvert,
Cette mort de six mois que l'on appelle hiver.
Le travail cultiva ces deux âmes en friche :
Deux indigents unis composèrent un riche.
A présent qu'aux grandeurs j'ose me rallier,
Je le sens, tout le prix du gîte hospitalier;
Et combien la retraite, entre nous deux choisie,
Sur notre pauvreté jetait de poésie.
Comme l'oiseau du ciel, il nous fallait chercher
Le vivre, que la peine avait rendu plus cher;
Et combattre à la fois, d'ardeur adroite ou forte,
La bise et l'appétit qui rôdaient à la porte.
Le bois vert du jardin nourrissait le foyer.
Janvier nous vit courir au plus vif cerisier,
Lui demandant, pour l'âtre où mourait l'énergie,
La branche qui naguère était de fruits rougie.
J'appris à mettre au jour, durci sous le terrier,
Le fécond tubercule, honneur de Parmentier;
Et la cendre creusée en sa tiédeur égale
Préparait l'aliment de la table frugale.
Seulement, luxe immense, entre ses chauds flancs d'or,
Nous glissions de la ferme un onctueux trésor;
Et parfois, sur la fin des banquets d'ambroisies,
La feuille de Tonkin versait ses fantaisies.
Qu'il nous faisait alors pitié dans ses palais
Un ministre asservi sous d'indolents valets!
Avant que l'étiquette aujourd'hui fasse entendre
L'heure des longs repas qu'il faut longtemps attendre
Pour nous l'esprit de vin, si prompt à son devoir,
Improvisait l'éclat de six œufs au miroir;
Ou bien — car nous étions variés de ressources —
Cuisait les champignons, frais butin de nos courses;
Chère à Jean-Jacque encor, l'omelette au cerfeuil,
Qu'à hocher savamment nous mettions tant d'orgueil.
L'alouette surprise et lestement plumée,
Dans son corset de lard chastement enfermée,
Parfumait nos salons, rôtie au bout d'un fil,
Comme usait Robinson dans son sauvage exil.
Enfin, dernier service, et sous forme adultère,
Farine au lait mêlée, encor pomme de terre,
Apparaissait, comblant le vieux sèvres carré,
Un mets, du nom de crême innocemment paré.
Où sont-ils ces beaux jours? Là, nos sollicitudes
Bien plus que les desserts variaient les études!
J'allai perdre à la cour mon bonheur tout entier,
Devenir l'artisan qu'opprime un financier.
Le repos, la gaîté, l'espérance suivie
D'apprendre un jour mon nom à la gloire, à l'envie,
J'ai tout vu fuir... Disgrâce à ne plus réparer!
Anathème au printemps qui vint nous séparer!

H. DE LATOUCHE.

COMMENT DINENT LES PAUVRES.

Au tomber de la nuit, quand les cloches joyeuses
Aux pâles artisans sonnent la liberté,
Et que les ailes d'or des brises voyageuses
De parfums et d'air pur embaument la cité;

Dans le fond d'un faubourg, au seuil d'une masure,
Assise sur la terre, une femme en mouchoir,
Vieille par la souffrance, et de douce figure,
Appelait ses enfants pour le repas du soir.

Et comme des oiseaux dans la saison amère
Volent chercher le grain qu'on sème à pleine main,
Les cinq pauvres petits, à l'appel de leur mère,
Laissent les cailloux blancs et les jeux du chemin.

Ils trempent à leur tour dans la même gamelle,
Pleine d'un lait bleuâtre, un morceau de pain noir;
Et la mère, au milieu du groupe pêle-mêle,
Triste, et les yeux baissés, s'amusait à les voir.

C'était plaisir de voir ces jeunes créatures,
Ces chérubins pieds-nus, hâlés par le soleil,
Privés de vêtements pour le temps des froidures,
Offrir à ce repas un appétit vermeil.

Et pour ne point rogner la part de sa famille,
Cette mère au cœur fort mangeait à peine, hélas!
— Car le froment que Dieu largement éparpille,
L'avarice le garde et ne partage pas.

La mère était sans doute une des humbles femmes
Qui, l'été, vont cueillir la mousse dans les bois,
Et lorsque le soleil éteint toutes ses flammes,
Cassent les durs glaçons qui déchirent les doigts.

Après avoir mangé, dans leur mansarde obscure
Ils montèrent dormir, — les enfants en chantant,
Et se montrant la lune à la blanche figure,
Qui jetait ses rayons sur leur groupe éclatant.

Ils allèrent dormir sur la paille et la mousse,
Pauvres déshérités, sous le regard de Dieu,
Heureux dans leur malheur, car la nuit était douce,
Et le jeune printemps encore à son milieu.

Ils allèrent dormir comme sous la feuillée
Les oiseaux babillards heureux du lendemain;
Et la mère inquiète, à toute heure éveillée,
Demandait au Seigneur de leur donner du pain.

Et le temps était calme, et les blanches étoiles
Sur le limpide azur semblaient des lys d'argent;
Et de pâles vapeurs flottaient comme des voiles
Autour des rayons d'or de l'astre au front changeant;

Et les jeunes moissons promettaient d'être belles,
Et les arbres penchaient sous leur riche trésor,
Et les pampres chargés de leurs grappes nouvelles,
S'enlaçaient mollement aux bras des treilles d'or.

EDMOND TISSIER,
Ouvrier imprimeur-lithographe.

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.



Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, A BOUSSAC, département de la Creuse.
Prix de l'abonnement : CINQ FRANCS PAR AN.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.
On s'abonne aussi à PARIS, au *Comptoir des gens de lettres*, rue Percée-Saint-André-des-Arts, n° 11.

PREMIÈRE ANNÉE. — N° 6.

MARS. — 1846.

REVUE SOCIALE,

ou

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

DE LA RECHERCHE DES BIENS MATÉRIELS.

(QUATRIÈME ARTICLE *.)

L'HUMANITÉ ET LE CAPITAL.

I.

Dessein de cet article.

Il est étrange à quel point de brutalité les prétendus savants nommés économistes sont tombés, lorsque, méconnaissant les premiers principes non pas seulement de la religion, mais de la législation, ils se sont mis à adorer le Capital, c'est-à-dire l'Usure; car il n'y a aucune différence entre ces deux noms d'une même chose, l'abus de la propriété. Quand on jette les yeux sur la tradition, qu'on relit tout ce qu'avait prononcé la sagesse humaine, soit sous la forme de décrets religieux, soit sous celle de lois civiles, et qu'on voit l'audace avec laquelle on préconise aujourd'hui ce que les lois divines et humaines ont toujours condamné, on est pris d'un immense étonnement. Mais quand on considère les affreux ravages que produit ce mal si justement défendu par toutes les lois humaines et divines, ce n'est plus de l'étonnement qu'on éprouve, mais une sorte de désespoir. Quoi! la raison humaine est si faible et si incertaine, qu'après avoir connu la vérité, elle s'en éloigne, et passe volontiers au pôle de l'erreur!

Est-ce, en effet, une vérité nouvelle, que celle-ci : *L'abus de la propriété connu sous le nom de Capital est une chose inique et coupable?* Sont-ce des novateurs qui out découvert cela? Est-ce un paradoxe jeté par eux dans le monde? Oh! bien loin que ce soit une idée nouvelle et paradoxale, c'est une vérité connue depuis un nombre infini de siècles, et sanctionnée par toutes les législations. Ce qui est nouveau, c'est cette apologie hardie, effrontée, impudente, contraire à la religion et aux principes des lois, que l'on fait aujourd'hui du Capital sous le nom respectable de propriété.

J'ai le dessein de rappeler les textes mêmes de la tradition concernant ce qu'on nomme le Capital. Mais il faut d'abord que je montre, au moins sommairement, les inconvénients de ce Capital que toutes les lois humaines et divines condamnent.

Pour cela, je commencerai par parler de ce que les économistes appellent *défaut de subsistance;* mais j'en parlerai autrement qu'eux.

II.

Ce qu'on appelle défaut de subsistance.

On appelle *défaut de subsistance* le massacre que le Lucre, c'est-à-dire la Guerre et la Conquête sous sa forme moderne, produit dans l'Espèce Humaine.

L'accroissement des moyens de subsistance étant, suivant les économistes, impossible en certains pays, après que la population a atteint une certaine limite, et n'ayant lieu dans les pays les plus favorisés, et alors même que la population est encore peu nombreuse, qu'en proportion arithmétique, tandis que, suivant eux, l'accroissement de la population tendrait partout et constamment à avoir lieu en proportion géométrique, tout l'excédant de population possible se trouve détruit par le manque de subsistance. C'est ce meurtre que Malthus appelle *loi de la Nature*.

Ce meurtre s'opère de deux façons, sur ceux qui sont nés ou qui naissent, et sur ceux qui pourraient naître et qui sont éteints, pour ainsi dire, avant de naître.

Mais pourquoi l'accroissement des subsistances est-il impossible, ou n'a-t-il lieu qu'en proportion arithmétique, tandis que l'accroissement de population tendrait à avoir lieu en proportion géométrique?

Le salut de l'Humanité gît tout entier dans cette question.

C'est donc cette question qu'il fallait sonder, quand Malthus, il y a un demi-siècle, énonça ses fameuses propositions. Il s'agissait de voir comment se fait la production sous la loi du Capital, afin de découvrir si la production sous une autre loi ne serait pas toujours possible, et ne s'accroîtrait pas autrement qu'en proportion arithmétique; et si, également, sous une autre loi, la multiplication naturelle de l'espèce humaine serait celle que lui assignent les conjectures basées sur le fait actuel. Les deux termes de la formule, savoir l'accroissement de subsistance et l'accroissement de population, ont été étudiés, comparés, mis en opposition sous la loi de l'inégalité, sous la loi du Capital : que conclure de là? Que sous la loi du Capital les choses se passent ainsi; que sous cette loi la tendance de la population à s'accroître surpasse la possibilité qu'a cette population de se nourrir; que sous cette loi, par conséquent, il n'y a pas de salut pour l'Humanité; qu'il faut subir les divers fléaux de la destruction, et même en créer artificiellement; inventer, comme dit Herrenschwand le maître de Malthus, des moyens *raisonnables* de se débarrasser de l'excès de population; condamner enfin toute piété humaine, toute charité, toute religion. Oui, tout cela est logique, tout cela est raisonnable, parceque tout cela est vrai, sous la loi du Capital. Mais tout cela n'est raisonnable et bon à soutenir que sous cette loi.

J'ai peine à comprendre que, dans les rangs ennemis de Malthus, il ne soit venu à l'esprit de personne d'opposer calcul à calcul, mathématique à mathématique, et de dire aux partisans de ses conclusions : « Vous comparez la progression arithmétique de l'accroissement de subsistance à la progression géométrique de la population. Mais si l'accroissement de subsistance n'a lieu, dans les conditions les plus favorables, et sauf le cas où le sol est vierge et inculte, qu'en proportion arithmétique, cela ne proviendrait-il pas de ce que le Capital croît, entre les mains d'un petit nombre d'hommes, en proportion géométrique? Que diriez-vous si, à mesure que la Société humaine, par le développement de sa force, de sa moralité, et de sa science, enfante des moyens de produire et de se soumettre la Nature, ou plutôt de rentrer dans le domaine d'une fécondité inépuisable que cette Nature lui a décerné (1), un mauvais Génie lui dérobait ces moyens, ou du moins les frappait d'un impôt si pesant, qu'ils passeraient pour la plus grande partie dans les mains de ce mauvais Génie, qui se plairait à détruire, ou, pour employer votre langue,

* Voir les livraisons de novembre, janvier et février.

(1) C'est une vérité que nous exposerons tout-à-l'heure.

à *consommer improductivement* tout ce qu'il aurait ainsi prélevé sur l'Humanité ! N'est-il pas évident que ce mauvais Génie ôterait à l'Humanité toute voie de salut, que l'Humanité ne pourrait s'accroître sous une pareille loi, et que par conséquent votre formule serait vraie relativement à l'existence de ce mauvais Génie, sans être vraie en elle-même? Or le Capital, n'est-ce pas ce mauvais Génie? »

Les géomètres ont un axiome: Deux forces égales qui agissent en sens contraire se détruisent mutuellement.

Or le principe de la multiplication de l'Espèce Humaine, et le principe de la multiplication du Capital entre les mains de l'Egoïsme individuel, sont deux forces qui agissent en sens contraire.

Ces deux forces se détruisent donc mutuellement, ou plutôt la plus forte détruit l'autre.

Et delà il résulte que l'Espèce Humaine est livrée fatalement à ce *défaut de subsistance* que Malthus prend pour la loi de la Nature.

III.

C'est le Capital qui tue l'Humanité.

C'est le Capital qui tue l'Humanité. Il la tue de mille façons : il la tue par les maladies, il la tue par le crime, il la tue par la prostitution, il la tue par toutes les plaies du corps et de l'âme.

Eh ! comment voulez-vous que le Capital ne tue pas! La LOI DE L'HOMME, c'est de se multiplier au point qu'en partant de l'hypothèse du doublement de la population en trente-trois ans (ce qui n'est pas même la force naturelle de multiplication de notre espèce, suivant les observateurs), un couple humain arriverait, après mille ans, à produire une population de plus de trois milliards d'hommes; tandis que la LOI DU CAPITAL, en supposant l'intérêt ou la rente de six pour cent, et en négligeant même totalement les intérêts des intérêts tant que le Capital n'est pas doublé, c'est de se multiplier au point qu'un franc, quadruplant ainsi géométriquement à chaque trente-trois ans, arriverait, au bout de la même période de mille ans, à concentrer dans les mains d'un seul homme, non pas des milliards, mais des milliards de milliards.

Voyez la preuve de cette vérité dans le tableau arithmétique suivant :

TABLEAU COMPARATIF

DE LA PROCRÉATION D'UN COUPLE DE L'ESPÈCE HUMAINE,

Dans l'hypothèse du doublement de ce couple en 16 ans 2/3, la durée moyenne de la vie étant supposée de 33 ans 1/3 ;

ET DE LA MULTIPLICATION D'UN CAPITAL QUELCONQUE,

En supposant l'intérêt au denier 16 2/3, c'est-à-dire de 6 pour 100, et en ne tenant compte des intérêts composés qu'après chaque doublement du Capital.

PÉRIODES DE 33 ANS.	NOMBRE D'ANNÉES.	MULTIPLICATION HUMAINE.	MULTIPLICATION PÉCUNIAIRE.
0	1	2	1
1	33 1/3	6	4
2	66 2/3	12	16
3	100	24	64
4	133 1/3	48	256
5	166 2/3	96	1,024
6	200	192	4,096
7	233	384	16,384
8	266	768	65,536
9	300	1,536	262,144
10	333	3,072	1,048,576
11	366	6,144	4,194,304
12	400	12,288	16,777,216
13	433	24,576	67,108,864
14	466	49,152	268,435,456
15	500	98,304	1,073,741,824
16	533	196,608	4,294,967,296
17	566	393,216	17,179,869,184
18	600	786,432	68,719,476,736
19	633	1,572,864	274,877,906,944
20	666	3,145,728	1,099,511,627,776
21	700	6,291,456	4,398,046,511,104
22	733	12,582,912	17,592,186,044,416
23	766	25,165,824	70,368,744,177,664
24	800	50,331,648	281,474,976,710,656
25	833	100,663,296	1,125,899,906,842,624
26	866	201,326,592	4,503,599,627,370,496
27	900	402,653,184	18,014,398,509,481,984
28	933	805,306,368	72,057,594,037,927,936
29	966	1,610,612,736	288,230,376,151,711,744
30	1000	3,221,225,472	1,152,921,504,606,846,976

On suppose, dans ce tableau, que la famille humaine individuelle, ou le couple, donne naissance, en moyenne, à 4 enfants, ou deux couples (1). Mais la durée moyenne de la vie étant environ de 33 ans, il en résulte qu'après chaque période de 33 ans, les couples procréatifs disparaissent de la population par la mort; ce qui fait que, bien que le doublement du couple ait lieu en 16 ans 2/3, le doublement de la population n'a pourtant lieu qu'en 33 ans 1/3. Le rapport de la progression représentant la multiplication humaine, ainsi divisée en périodes de 33 ans, est donc 2, tandis que le rapport de la progression qui représente la multiplication du Capital, divisée également en périodes de 33 ans, est 4. Le Capital, en effet, jouit d'une propriété dont ne jouit pas l'homme, celle de ne pas s'éteindre, de ne pas mourir. Il [illegible] et subsiste, et produit encore pendant que ce qu'il a produit produit à son tour. On sait que le docteur Price, ayant voulu calculer ce que serait devenu un gros sou placé à intérêt composé depuis la naissance de Jésus-Christ, trouva qu'en 1791 ce gros sou se serait élevé à une valeur de trois cents millions de globes d'or aussi vastes que notre planète. L'intérêt composé, se multipliant en effet par tous les instants, n'a d'autre limite que celle qu'on lui donne en fixant une durée à chacun des instants après lesquels on le suppute. Et si, par la pensée, on le supposait procréatif à des instants infiniment petits, il serait infiniment grand au bout de n'importe quelle durée, et par conséquent par lui-même. Loin de nous attacher dans ce tableau aux intérêts composés, par jour, par mois, ni même par année, nous avons supposé que le Capital ne produisait que des intérêts simples, mais que l'intérêt était capitalisé quand il avait atteint la valeur du Capital, c'est-à-dire au bout de 16 ans 2/3, et rapportait à son tour des intérêts simples comme le Capital qui lui avait donné naissance. C'est placer l'intérêt à un taux bien inférieur à celui qui ruine constamment l'Humanité. Il est facile en effet de calculer que ce taux de six pour cent avec intérêts simples pendant 16 ans 2/3 ne revient pas au taux de cinq pour cent avec remboursement annuel. Or ce qu'on appelle le taux légal de l'intérêt permet le retour des intérêts au Capital à des époques indéterminées, dont la moyenne n'excède certainement pas une année. Qui ne sait d'ailleurs que ce taux légal est de beaucoup dépassé dans toutes les négociations où le capitaliste domine l'emprunteur, tandis qu'au contraire toutes les fois que le capitaliste emprunte pour ses spéculations, il emprunte à un taux inférieur à ce taux légal, ce qui est une double voie pour la multiplication du Capital. Tous les gens d'affaires savent, en outre, que tous les emprunts par obligations, emportant les frais d'actes, d'enregistrement et d'hypothèques, ne se font pas au-dessous du taux énorme de douze à vingt-cinq pour cent. Nous pourrions citer aussi les monts-de-piété, ces établissements autorisés et fondés par les gouvernements, qui, prêtant sur gages, ne courent aucun risque, et qui cependant n'en exigent pas moins un intérêt qui varie également de douze à vingt-cinq pour cent. On conviendra donc que nous avons pris les données les plus modérées pour représenter par des chiffres la multiplication pécuniaire.

La force du Capital, qui est adéquate à sa faculté procréative, croît, dans ce tableau, comme les nombres qui le représentent. Il en est de même de la force de la population et de la faculté procréative humaine; l'une et l'autre sont représentées par les mêmes nombres. En comparant les deux nombres 3,221,225,472, et 1,152,921,504,606,846,976, qu'on obtient après mille ans, ou trente périodes de 33 ans, et qui représentent l'un la population, l'autre l'argent, on voit que la faculté procréative du Capital est, au bout de mille ans, environ trois cent millions de fois plus forte que la faculté procréative humaine.

Mais quand nous employons ce terme de faculté *procréative* pour l'argent ou le Capital, c'est évidemment afin de mieux caractériser le crime de *lèse-Humanité* qu'emporte cet accroissement de capitaux dans les mains de l'égoïsme individuel, puisqu'il est bien vrai, comme nous allons le démontrer, que cette force qu'acquiert le Capital est destructive de l'Espèce Humaine, et est la négation la plus criminelle de la faculté de se multiplier qui a été donnée à cette espèce par le divin Créateur.

Opposons donc l'une à l'autre ces deux forces; c'est-à-dire montrons qu'elles sont contradictoires, et prouvons ce que nous avons énoncé, à savoir que *le Capital tue l'Humanité*. Pour cela, nous commencerons par caractériser chacune de ces forces isolément, et nous parlerons d'abord de la multiplication humaine.

IV.

De la multiplication humaine.

Les économistes, sous prétexte d'assurer notre subsistance, immolent sans pitié les générations humaines, pareils à des bouchers qui préparent dans la tuerie la matière de nos festins. Suivant eux, il y a toujours excès de population; ce qui est vrai au point de vue

(1) C'est-à-dire qu'on suppose que quatre enfants seulement, ou deux couples, survivent aux causes destructives de l'enfance, et produisent à leur tour invariablement, comme le couple qui leur a donné naissance.

2*



où ils se placent, *le besoin que les riches ont des pauvres*. Mais le chef-d'œuvre de leurs élucubrations sophistiques, sans profondeur aucune et sans science véritable, c'est d'offrir cette immolation des générations possibles, et même de tout ce qui dans les générations vivantes leur paraît *bouches inutiles*, en holocauste à l'Humanité, avec un air de bonne foi et de zèle qui serait vraiment risible, s'il n'y avait pas quelque chose de douloureux à contempler une pareille folie. Il faut les entendre, en effet, parler avec douceur et bénignité de la nécessité d'empêcher la venue sur la terre de ces essaims d'enfants dévorateurs qui nous enlèveraient notre part de subsistance déjà si exigue. Ils compareraient volontiers la descendance de l'Humanité à ces nuées de sauterelles qui, suivant la Bible, ravagèrent l'Egypte; ou plutôt ils n'ont pas besoin de faire cette comparaison, puisque pour eux le plus grand et pour ainsi dire l'unique fléau qu'ait à redouter le genre humain, c'est l'excès de population. Tous les autres fléaux, par cela seul qu'ils servent à combattre cet excès de population, leur paraissent non pas seulement tolérables, mais providentiels. Il faut les entendre, dis-je, quand, après avoir établi ce qu'ils appellent la base de leur science, à savoir que *la population est toujours proportionnée aux moyens de subsistance*, ils en concluent que *l'intérêt des hommes, sous tous les rapports, est que la population reste stationnaire ou diminue;* et qu'*il est non seulement absurde, mais barbare, de chercher à l'augmenter, puisqu'elle est toujours trop grande, et que son excès est la source de toutes les misères*. Ils ont vraiment des larmes dans la voix, quand ils supplient ainsi l'Humanité de sacrifier ses enfants, et de se faire semblable au vieux Saturne, qui, pour se nourrir, dévorait sa postérité.

Ah! ils ne connaissent pas le lien nécessaire qui unit l'homme à sa postérité, l'Humanité vivante à l'Humanité future! Ils se rient des livres saints et du précepte de la Genèse; mais c'est parce qu'ils ne comprennent pas ce précepte divin, qu'ils en parlent avec tant de dédain et d'ironie.

Croient-ils donc que la loi même de l'espèce, la loi dans laquelle viennent se résumer toutes nos facultés, puisse être violée, blessée, détruite, sans que la vie sous tous ses aspects soit violée, blessée, détruite? S'imaginent-ils qu'on puisse créer, comme ils le conseillent, des *checks* à la population, sans accabler l'Humanité de maux de tout genre, sans l'affliger de tous les vices, sans lui imposer toutes les espèces d'impuretés, sans faire de la vie humaine un enfer éternel!

Et quand ils considèrent le beau idéal de leur science, quand ils voient la population d'une nation rester stationnaire ou s'augmenter à peine, ne comprennent-ils donc pas qu'en vertu même de leurs doctes observations, cette immobilité de la population est un signe certain que cette nation est malheureuse!

Croient-ils, en effet, que les enfants meurent sans que les parents souffrent! Ils parlent de ces générations qu'il faut, suivant eux, *immoler*, ils en parlent, dis-je, comme s'il s'agissait d'une autre espèce! Mais ces enfants qu'ils condamnent à ne pas être, c'est l'espèce même.

Croissez et multipliez, et remplissez la terre. Ce mot de la Bible est toute profondeur. Des nations entières, les Juifs, les Chrétiens l'ont médité depuis bien des siècles; et il est encore toute profondeur.

La multiplication de l'espèce humaine sur la terre est le signe de sa prospérité; sa diminution, le signe de son adversité. Il n'y a pas pour l'homme de meilleure mesure du bien et du mal. Les autres espèces ne sont pas unies par le lien de la famille au même point que la nôtre. Quelle que soit la force, l'intensité, l'ardeur de l'amour qui, dans toute la nature, lie les parents aux enfants, il n'y a que la société humaine où il y ait identité entre les uns et les autres, à ce point que les parents soient copartageants du bien et du mal de leurs enfants, et les enfants de celui de leurs pères. Un chêne n'en prospérera que mieux si on frappe avec la cognée ses rejetons; ce chêne est insensible et inconscient. Que la chasse dévaste la forêt, les anciens hôtes de la forêt pourront échapper et leurs petits périr; l'absence de connaissance fera qu'ils n'éprouveront, du mal qui aura atteint leur progéniture, aucune douleur, tout au plus une sensation éphémère. D'un autre côté, la nature ayant fixé invariablement leurs parts, leurs générations ne reviendront qu'aux époques déterminées. Mais chez l'homme il n'en est pas ainsi; la connaissance a développé ce qui était seulement en germe dans la nature. Les parents conservent leur lien avec leurs enfants pendant toute la vie; la famille est stable; elle est la source et le miroir de tous biens et de tous maux. La population se trouve ainsi le *critérium* de la prospérité des peuples.

Il y a cependant une anomalie qui a souvent étonné les observateurs. On voit, comme pour résister à cette loi, des peuples ou des portions de peuple augmenter en nombre, alors que tous les genres de misères les accablent à la fois. L'Irlande est aujourd'hui vingt-sept ou vingt-huit fois plus peuplée qu'elle ne l'était au douzième siècle; et vainement dirait-on, pour expliquer cet accroissement, que ce pays au douzième siècle était un désert. Car aujourd'hui même que ce pays est peuplé, sa population augmente, bien que ses habitants soient des plus misérables qui existent sur la terre. On a remarqué la même chose des classes les plus pauvres de la société, chez presque tous les peuples et dans toutes les civilisations. Mais cette apparente anomalie s'explique. Familiarisés avec toutes les souffrances et toutes les privations, et rendus pour ainsi dire invulnérables à force de dégradation, les hommes ressemblent alors, sous certains rapports, à ces espèces animales et végétales auxquelles les économistes prétendent en effet comparer l'Humanité quant à sa loi de multiplication. Comme le chêne dont nous parlions tout à l'heure, la mort a beau les frapper dans leurs rejetons, leur vitalité, qui n'est plus celle de l'homme, mais celle de la brute, résiste à des chagrins qui ne sauraient les atteindre, puisque l'extrême misère a détruit en eux ce qui est le propre de l'homme, la sensibilité unie à la connaissance, pour ne laisser que la sensation. Et alors, comme s'ils voulaient prouver aux économistes que leur prétendue loi fondée sur le défaut de subsistance n'est pas vraie, ils pullulent au sein même de la souffrance et de la mort.

C'est ainsi que l'homme, dans toutes les situations, prouve la vérité de la loi divine exprimée dans la Genèse. S'il est véritablement homme, si la connaissance l'a arraché à la condition de l'animal pour en faire ce qu'on peut appeler un animal transformé par la raison, tout le mal et tout le bien qu'il éprouve vient se réfléchir dans le lien qui l'unit à la femme, et dans les produits de ce lien, dans la famille. Alors si les moyens de subsistance manquent, les souffrances qui frappent les enfants frappent les pères; et si la population diminue, on ne saurait dire que ce soit uniquement par la disparition des générations nouvelles, car les tiges souffrent avec les rejetons. Si, au contraire, la tyrannie d'un peuple sur un autre, ou la mauvaise organisation sociale, ont détruit dans l'homme le caractère d'homme, pour ne laisser subsister que les instincts et les sensations de la brute, on a beau faire un crime à ces malheureux de mettre au monde des enfants condamnés d'avance, ils rejettent sur leurs tyrans ce crime, s'il y en a, et, dégradés de la sensibilité humaine par leurs oppresseurs, ils multiplient sans s'inquiéter du sort de leur postérité.

C'est donc une grande erreur que de s'imaginer que le précepte de la Bible est pour ainsi dire arbitraire, et de le regarder comme un ordre que Dieu pouvait donner ou ne pas donner. Le supprimer à ce titre, ce serait déjà nier toute Révélation; mais il y a une autre raison pour qu'on ne puisse le retrancher du livre sacré sans renverser de fond en comble toute religion et toute morale. C'est que ce precepte est l'essence même des choses; c'est qu'il exprime la vie; c'est que la loi qu'il révèle n'est pas une loi extérieure à notre espèce, mais, si je puis m'exprimer ainsi, une loi *immanente* à notre vie. Aussi les économistes, avec toutes les attaques qu'ils ont livrées à ce précepte depuis cinquante ans, n'ont fait qu'en confirmer la vérité et en manifester la profondeur, ou plutôt la divinité. Ils se sont plu à comparer l'homme aux plantes et aux animaux, et à faire ressortir son étonnante fécondité. Mais qu'ont-ils prouvé par là? Ils n'ont rien prouvé, sinon que le précepte exprimé dans la Bible nous est, comme je viens de le dire, *immanent*, et que le nier ou prétendre le détruire, c'est attaquer la vie, non pas hors de nous et dans une postérité imaginaire, mais en nous.

Ils peuvent s'être trompés d'ailleurs, et dans notre conviction ils se sont grossièrement trompés, lorsque, partant du fait actuel, et regardant la création humaine comme achevée, ce qui est le point de vue de tous les savants dépourvus de l'idéal, ils ont exagéré cette fécondité, afin d'arriver à leurs déplorables conclusions. Mais quand il serait vrai que la loi de multiplication humaine qu'ils ont observée sur quelques portions de l'Humanité ne pût pas éprouver de modification par notre perfectionnement et fût absolument invincible, que s'ensuivrait-il? Que le stationnement de la population qu'ils vantent et qu'ils désirent est équivalent à tous les maux qui le causent. Car si cet arrêt de développement a lieu, il ne peut évidemment avoir lieu que parce qu'une force destructive pèse sur l'Humanité, non pas sur cette postérité qu'ils regardent bien à tort pourtant comme extérieure à l'Humanité, mais sur l'Humanité elle-même, sur l'Humanité vivante. Ils en conviennent, au surplus, puisqu'ils établissent que si la population ne croît pas, et même ne double pas en tout pays, en 25, 20, 15 ou même 10 ans, c'est que partout l'immense majorité du peuple, réduite à la condition du salaire, et ne vivant que sous le bon plaisir des riches, en raison de la demande que ces riches font de son travail, est immolée par la faim et par les maladies! Ils en conviennent donc, et pourtant ils concluent, non pas seulement au stationnement, mais à la destruction de la population, et abolissent toute charité pour procurer artificiellement l'égorgement permanent de l'Humanité! On a peine à concevoir une telle aberration. Quoi! ils voient ou paraissent voir qu'il y a identité entre la multiplication de l'espèce et le bonheur de cette espèce, et ils préten-

dent qu'il faut tout faire pour empêcher cette multiplication!

C'est que les économistes se placent au point de vue des propriétaires du Capital, et non pas à celui de l'Espèce; au point de vue de la multiplication pécuniaire, et non pas de la multiplication humaine. Leur science n'a aucun rapport avec l'amélioration de l'Humanité; elle n'a d'affinité qu'avec l'Usure, que condamnent toutes les lois divines et humaines. Et c'est au profit de l'Usure que cette fausse science a attaqué, avec tant de folie, de cynisme, et d'impiété, la première de toutes les lois divines: *Croissez et multipliez, et remplissez la terre.*

Je devrais prouver ici ce que je viens d'avancer, que la progression attribuée par les économistes à la multiplication humaine peut fort bien être vraie dans l'état de dégradation et d'ignorance où est encore plongée l'Humanité sous la domination de l'inégalité et du Capital, mais qu'elle n'est pas pour cela la véritable loi de notre nature. Je devrais faire connaître à ce sujet les méditations d'un homme de bien (1) qui, par l'observation et par la science, a été conduit à des conséquences toutes différentes de celles de Malthus, fondées, non pas sur ce qui se passe actuellement dans une partie du monde, ou sur ce qui a eu lieu dans les générations écoulées, mais sur ce que nous enseigne l'étude de notre organisation, au point de vue physiologique. Je réserve ce sujet pour un autre article, et j'ai le droit de faire cette réserve sans nuire au but que je me suis proposé dans celui-ci. Car, je le répète, quand même la progression géométrique de la multiplication humaine serait aussi vraie qu'elle me paraît fausse pour l'Humanité ramenée aux véritables lois physiologiques; quand même Malthus et ses sectateurs auraient, en vertu de cette donnée, raison *à la limite*, c'est-à-dire après l'accomplissement de cette progression, il ne s'ensuivrait pas qu'ils eussent raison de préconiser ce qui empêche cette progression d'arriver à sa limite. Jusqu'à cette limite, au moins, il faudrait maudire une doctrine tournée vers l'Usure, et non vers l'Humanité. C'est le moment de parler de ce que les économistes appellent le Capital.

IV.

De la multiplication pécuniaire.

Il y a cinquante ans, quand Malthus formula, dans son livre de bronze, la loi du Capital en ces termes, qu'il ne faut pas se lasser de répéter : « Un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si » les riches n'ont pas besoin de son travail, n'a pas le moindre droit » à réclamer une portion quelconque de nourriture, et il est réelle» ment de trop sur la terre; au grand banquet de la Nature, il n'y » a point de couvert mis pour lui; la Nature lui commande de s'en » aller, et elle ne tardera pas à mettre elle-même son ordre à exécu» tion; » quand Malthus, dis-je, prononça en ces termes l'arrêt d'extermination du Genre Humain, Godwin lui répliqua : « Non, ce n'est » pas la loi de la Nature, ce n'est que la loi d'un état social très fac» tice qui entasse sur une poignée d'individus une si énorme surabon» dance et leur prodigue aveuglément les moyens de se livrer à toutes » les folles dépenses, à toutes les jouissances du luxe et de la per» versité, tandis que le corps du Genre Humain est condamné à » languir dans le besoin ou à mourir d'inanition (2). »

La réponse est belle, solide, admirable; et benie soit la mémoire de celui qui l'a faite si à propos. Seulement Godwin aurait dû dire plus explicitement en quoi consiste cette *loi d'un état social très factice* qui fait que l'Espèce Humaine tout entière n'a droit à l'existence qu'en raison du besoin de quelques-uns de ses membres; d'où il résulte, comme le déduit si judicieusement Malthus, que cette espèce, prise en masse, n'a point son couvert mis au grand banquet de la Nature.

Cette réponse était d'autant plus facile à faire, qu'elle se trouve dans tous les monuments de la Religion et des Lois. Ouvrez le Lévitique et le Deutéronome, vous l'y trouverez; ouvrez l'Evangile, elle y est; consultez les Pères, tous leurs écrits en sont l'exposition, faite avec une verve inépuisable; interrogez les décrets de Conciles, vous la verrez exprimée sous la forme de prescriptions et sous celle d'anathèmes; consultez le Droit Canonique, il vous la fournira; enfin si vous voulez vous en tenir aux traités des jurisconsultes, lisez Domat et Pothier; ou bien prenez le texte des anciennes ordonnances; ou même interrogez seulement l'esprit de notre législation actuelle, que l'Economie politique anglaise, grâce à Dieu, n'a pu encore pervertir totalement, et faire dévier de la vérité.

Cette réponse était donc pour ainsi dire sollicitée par la tradition tout entière. Il suffisait de se demander pourquoi toutes les lois humaines et divines avaient toujours proscrit l'Usure, c'est-à-dire l'intérêt de l'argent, c'est-à-dire le Capital.

Il y a une raison de cela apparemment! Quand tous les anciens sages, à l'exemple de Caton, ont comparé le lucre que l'on retire sans travail de la richesse accumulée à l'*homicide*, ils avaient apparemment quelque motif pour caractériser ce lucre un véritable meurtre. Quand tous les anciens législateurs ont formellement interdit, au nom de la Divinité, tout profit de ce genre, ils avaient apparemment autorité et inspiration pour le faire; il serait trop absurde de supposer qu'ils l'ont fait sans raison légitime. Si Moïse, assimilant l'intérêt qu'on retire ainsi d'un Capital à la Guerre et à la Conquête, permet aux Hébreux de prêter à intérêt aux peuples étrangers leurs ennemis, et leur défend de se livrer à ce gain, qu'il qualifie de crime, envers leurs compatriotes, c'est apparemment que Moïse, ce divin législateur, savait que le Capital est l'équivalent de la Guerre et de la Conquête. Si Jésus dans le sermon sur la montagne répète le même précepte, et si dans toute sa doctrine il proscrit le lucre à l'égal de l'enfer, apparemment que le Sauveur des hommes savait bien que cela importait au salut du Genre Humain. Si les Pères, si les Conciles, si toute l'Eglise jusqu'à ces derniers temps ont fulminé contre cet abus de la propriété, pour qu'une telle unanimité se rencontre pendant dix-huit siècles entre tous les représentants de l'Humanité, il faut bien que la question soit grave et intéresse au plus haut point les destinées de cette Humanité. Enfin si les légistes qui ont succédé aux docteurs du Droit Canonique n'ont nullement varié sur ce point, si tous ont affirmé la vérité du dogme religieux, si tous en ont senti l'importance, si tous se sont plu à mettre ce dogme en lumière, soit dans leurs traités généraux sur le droit, soit dans leurs écrits spéciaux sur la matière du prêt, et si la législation civile a marché constamment d'accord avec les jurisconsultes et avec l'Eglise; si aujourd'hui même le principe est encore conservé dans notre Code et dans nos lois accessoires; si le Capital ne perçoit que par une tolérance de l'Etat; si, mis en suspicion dans la pratique et nié en principe, il se montre ainsi ce qu'il est réellement, entièrement distinct et différent de la vraie propriété, n'est-ce pas qu'en effet entre la notion de propriété et l'abus de la propriété connu sous le nom de Capital, il n'y a pas cause commune, et que, tandis que l'une a paru nécessaire, équitable et bonne, l'autre a toujours paru injuste et pernicieux?

Quel accord dans toute la tradition pour condamner la base de l'Economie politique anglaise! Et d'où vient cet accord, sinon de la vérité que nous essayons d'exposer ici, à savoir que c'est le Capital qui, par sa loi même d'accroissement en progression géométrique, s'oppose à la loi d'accroissement de la population.

Il est certain, en effet, et en cela les économistes ne font que débiter une chose fort évidente d'elle-même, que l'Humanité ne peut pas s'accroître au delà des moyens qu'elle a de le faire, c'est-à-dire au delà de ses moyens de subsistance. Mais ce qui est tout aussi évident, quoique les économistes se gardent bien de le dire, c'est que si, à mesure qu'un accroissement dans les moyens de subsistance peut avoir lieu, cet accroissement se trouve transformé en Capital, c'est-à-dire enlevé à l'Humanité pour devenir ce qu'on appelle richesse accumulée portant intérêt au profit d'un propriétaire, qui peut consommer improductivement les fruits de ce Capital quand il veut, c'est absolument, quant à la population générale, comme si l'accroissement de subsistance n'avait pas été obtenu.

Portez donc, peut-on dire aux économistes, la question sur ce terrain, et déclarez qu'il n'y a pas d'autre organisation possible que celle qui prend pour base la puissance du Capital dans des mains individuelles; que la production ne peut être mieux ni autrement organisée; qu'en un mot la richesse sociale ne peut être obtenue que d'une seule façon, à savoir par l'intervention des banquiers et des autres capitalistes. On comprendra alors pourquoi vous déclarez que la population est toujours excessive, et pourquoi vous condamnez l'Humanité à réagir violemment contre elle-même et contre la loi divine. Mais on vous montrera que, semblables à ceux qui, dans tous les temps, ont subi l'illusion du moment, *Vous prenez l'horizon pour les bornes du monde.*

Considéré en lui-même, le Capital est une bonne, une excellente chose, puisque c'est la prise de possession par l'Humanité de l'espace et du temps, le moyen d'augmenter la production, et par là de suffire à la loi même de l'espèce, à sa faculté de procréation. Mais c'est précisément parce que c'est une excellente chose, que, placé entre les mains de l'égoïsme, et ravi à la surveillance et à la direction de la société collective, il produit tous les genres de maux, et, loin de servir la faculté humaine de procréation, la détruit et, comme nous l'avons dit, *tue l'Humanité.*

Hobbes, contemplant les effets de l'égoïsme humain et la guerre que les hommes se sont faite et se font encore, les appela des loups les uns pour les autres. Les économistes ne s'aperçoivent pas que l'idole de leur science, le Capital, est une des formes les plus odieuses de cette guerre intestine de l'Humanité. Etonnez-vous donc, après cela, de la rectitude apparente de la science

(1) M. le docteur Charles Loudon, ex-commissaire de S. M. Britannique chargé de l'inspection des enfants employés dans les manufactures d'Angleterre, dans ses Lettres à un médecin intitulées *Solution du problème de la population.*

(2) *Recherches sur la population.*

des économistes et de l'impiété de leurs conclusions! Ils partent d'un principe que toute la tradition a constamment déclaré être aussi dangereux, aussi funeste, aussi condamnable que la *guerre :* est-il étonnant qu'ils arrivent à leurs conclusions fatalistes! Ils partent de quelque chose qui n'est pas l'homme et qu'ils appellent richesse, et donnent à ce quelque chose qui n'est pas l'homme la licence de croître sans cesse, de croître par son corps et par ses rejetons, par sa tige et par ses boutures, à quoi ils ajoutent encore la licence de se consommer improductivement au gré de tous les instincts libidineux les plus criminels, de s'engouffrer et de s'anéantir instantanément, quand il plaît à ce quelque chose de s'abîmer, pour ainsi dire, dans le vide de l'enfer : est-il surprenant qu'ils arrivent, après cela, à découvrir que l'Espèce Humaine ne saurait s'accroître? Je le crois bien! ils ont lancé sur elle le *loup dévorant* que la prière chrétienne nous représente rôdant sans cesse autour de nous.

Montrons ici, en quelques mots, comment la simple concession que la richesse accumulée puisse rapporter un intérêt quelconque, *par elle-même et indépendamment du travail et des soins de celui qui l'a accumulée ou qui la possède,* produit, comme conséquence nécessaire, tout ce que les économistes en ont en effet conclu avec une sagacité que nous sommes loin de mettre en doute. Oui, certes, ils ont très bien vu que l'Humanité, qui, au dire de Montesquieu, est cinquante fois moins nombreuse aujourd'hui qu'elle ne l'était au temps de César, est encore trop nombreuse, et que, fût-elle réduite de moitié, elle serait encore trop nombreuse. Leurs raisonnements contre la population et leurs conclusions finales contre toute charité publique et privée sont aussi justes que tout le reste de leurs idées, dès l'instant où l'on admet qu'il est bon et équitable qu'une chose qui ne participe pas de notre nature et de notre espèce croisse, grandisse, et pullule par son propre droit, et établisse un droit contre le droit humain.

Il ne s'agit pas, dans ce chapitre, je dois en prévenir le lecteur, de développements qui trouveront leur place plus tard; il s'agit uniquement de donner *la caractéristique* de ce qu'on appelle Capital. Ailleurs, nous montrerons avec plus de soin et de détails combien la notion du Capital diffère de la notion de la Propriété véritable (1).

Ce qui caractérise le Capital, c'est d'*être fondé sur une supposition absurde et contraire à la nature.* Chose étonnante! tout sur la terre est sujet à une diminution et à une fin, le Capital n'en a jamais; la richesse capitalisée est censée éternelle et incapable de déclin. Chose plus étonnante encore! c'est sous le prétexte de cette décroissance universelle de tout ce qui existe, que l'avarice humaine a fondé l'intérêt du Capital, comme l'atteste le mot même d'*usure* (2). C'est sous le prétexte de la dépréciation produite par l'usage, c'est sous le prétexte de l'usure commune à toutes les choses du monde, qu'elle a obtenu le privilège de créer à la propriété le droit d'une chose qui ne s'userait jamais, qui serait toujours neuve, toujours active, toujours productive, sans fin, sans terme, sans altération, sans affaiblissement. Oh! qu'on reconnaît bien dans ce faux prétexte l'hypocrisie de l'avarice, et que le vol est bien constaté, puisque ce vol se constitue sur la non-dépréciation, alors même qu'il se fonde sur la dépréciation. De deux choses l'une : ou le Capital, pendant le temps qu'il n'est pas aux mains du propriétaire, s'use, ou il ne s'use pas. Si le Capital s'use, de quel droit réclame-t-il un acquêt quand il retourne au propriétaire? S'il ne s'use pas, pourquoi fonde-t-il son droit à une indemnité sur l'usage qu'on en a fait et sur l'usure qui est résultée de cet usage? Voilà votre chose, je vous la rends; est-elle dépréciée? en ce cas elle était susceptible de dépréciation, et il vous suffit bien que je vous la rende de même valeur que lorsque vous me l'avez remise. Est-elle la même? qu'avez-vous à réclamer de moi? qu'avez-vous fait pour elle pendant le temps qu'elle a été hors de vos mains? l'avez-vous accrue, pour avoir le droit de la redemander plus grande? Vous invoquez l'effet du temps sur toutes les choses de ce monde, l'action qui détruit toute chose et en altère la valeur, au moment même où vous soutenez que la chose que vous m'avez prêtée n'est pas susceptible de diminution. Vous prétendez donc créer, au milieu de ce monde où tout est soumis à l'action du temps, un privilège bien extraordinaire, celui d'une chose qui prospérerait au nom même du déclin de toutes les choses terrestres, et qui, étant d'un ordre à part, profiterait pourtant d'un droit qui ne peut appartenir qu'aux choses périssables et soumises à la diminution. Mais savez-vous que s'il y avait réellement dans le monde une chose ainsi élevée au-dessus de la condition de toutes les autres, victorieuse par elle-même du temps, inaccessible à ses ravages, et s'accroissant par les chocs mêmes de ce temps qui affaiblit et brise tous les êtres, ne fût-elle, cette chose incroyable, qu'un atome à l'origine, elle détruirait bientôt le monde, elle engloutirait l'univers; et il ne lui faudrait pas beaucoup de temps pour cela; car virtuellement elle produirait déjà cet effet par sa seule existence, puisqu'elle serait de sa nature infinie et que tout dans le monde est fini.

Hé bien! cette chose redoutable, cette force grandissante, indomptable, qui ne connaît d'autre limite que celle qu'elle voudra se donner à elle-même, cette puissance élevée au-dessus de toutes les lois naturelles et qui les renverse toutes, elle existe; et c'est l'homme dans sa folie qui l'a créée contre lui-même : cette puissance insensée, funeste, destructrice de l'homme et de la nature, c'est le Capital.

Donc, quand Malthus fait ses calculs sur la multiplication humaine, dans le but de prouver qu'elle n'a pas de limites, tandis que la terre est bornée, afin d'arriver plus tard à ses conclusions homicides, on peut toujours lui répondre : « Je connais quelque chose qui pullule bien plus que l'Espèce Humaine n'est capable de le faire; quelque chose dont la progression, au *minimum*, dans une certaine période, n'a pas pour rapport *deux*, mais *deux fois deux*, attendu que cette chose est aussi éternelle que sa graine, et éternellement procréative; ce qui fait qu'au bout d'une période de mille ans, cette chose se trouve être trois cent millions de fois plus procréative que l'Espèce Humaine. Et c'est cette chose qui tue l'Espèce Humaine et l'empêche de se multiplier. Et cette chose est la base de votre économie politique. Et cette chose a toujours été réputée criminelle; et voilà pourquoi, acceptant cette chose, vous êtes forcé de rejeter toute religion, de chasser de nos cœurs toute charité, de nier Dieu et sa Providence, de renoncer à la promesse divine de Salut, de fouler aux pieds la Bible et l'Evangile. »

VI.

Toute multiplication pécuniaire est usure. — Origine de l'Economie politique anglaise.

Bien que j'écarte pour le moment les considérations tirées de la tradition religieuse et de la législation, je ne quitterai pourtant pas ce point de la multiplication pécuniaire sans dire à l'Economie politique ce qu'elle est et d'où elle vient.

Au moment où j'écris, en Europe comme en Amérique, dans ce qu'on appelle la bourgeoisie, tous les cœurs, ou presque tous (car il y a encore des exceptions) sont tournés vers le Capital, devenu le Dieu de la terre. La science des économistes, qui s'est répandue depuis le milieu du dernier siècle, a bien contribué pour sa part, il faut en convenir, à dégrader ainsi l'Humanité par l'esprit d'avidité et d'avarice. C'est aux économistes que ce mot de Capital doit en partie le lustre dont il jouit. Cependant l'analogie ou plutôt l'identité de ce terme, qui exprime ce qui règne aujourd'hui, avec un terme qui exprimait autrefois l'infamie, avec l'*usure*, puisqu'il faut la nommer par son nom, n'a pu disparaître de notre langue. Vous ne dites Capital que parceque vous dites *intérêt*, c'est-à-dire *usure*.

Les lois qui défendaient l'intérêt de l'argent étant tombées en désuétude, et les économistes ayant préconisé l'Usure, et ayant achevé de renverser toutes les barrières qu'on lui avait opposées, en assimilant l'argent à une marchandise et le prêt à intérêt à un négoce quelconque et à tous les genres de conventions, il en est résulté ce que nous voyons aujourd'hui, à savoir que la destinée des nations est tombée dans les mains des Usuriers nommés Capitalistes. Si la législation sortie du Christianisme avait eu l'issue qu'elle devait avoir, si la *Fonction*, que la Propriété contenait en germe, avait pu s'établir, il n'en aurait pas été ainsi, et le Capital, si honoré aujourd'hui, ne serait qu'un souvenir des erreurs et des vices du passé.

Le Capital, que l'on confond avec la Propriété, est véritablement le contraire de la Propriété; car, comme je l'ai déjà dit, il en est l'abus, et par là même la destruction. Qu'est-ce que le Capital? C'est le droit de tirer un profit, ou, pour employer le terme consacré, un intérêt du seul fait d'une richesse accumulée, *sans participer en rien à l'emploi utile de cette richesse.* Or la Propriété, entendue comme elle doit l'être et, j'espère le démontrer dans un prochain article, comme elle l'a toujours été au fond, avant la déplorable science des économistes, n'est pas cela; elle est l'usage direct et personnel de la richesse. La Propriété s'attache à la personne humaine, et, fondée sur un travail vrai ou supposé, sur une fonction en un mot, elle est, en germe du moins, ce qu'elle a le droit d'être, ce qu'elle sera un jour, une *fonction sociale.*

Quand j'exposerai les principes de la législation, je montrerai

(1) Lorsque, dans un prochain article, nous exposerons les doctrines de la jurisprudence et les prescriptions de la législation.

(2) « On appelle *usure* le dépérissement qui arrive aux habits, aux meubles, » etc., par le long usage qu'on en fait. On appelle aussi *usure* le profit illégitime » qu'on exige d'un argent ou d'une marchandise qu'on a prêtée. » (*Dictionnaire de l'Académie.*) Il suffit de rapprocher ces deux acceptions du mot *usure* pour voir sur quel prétexte est fondée la notion du Capital. Les étymologies des mots qui expriment l'*intérêt* dans les autres langues ne sont pas moins significatives. Mais la plus remarquable est peut-être celle du mot hébreu *nesec*, qui signifie *morsure.* C'est en effet une terrible *morsure* que l'ennemi du genre humain lui a faite en inventant le Capital au profit de l'égoïsme individuel.

que, même dans cette propriété féodale si attaquée, et qu'on se vante depuis 1789 d'avoir détruite, il y avait quelque chose de fondé en raison comme en droit, et que c'est précisément ce qui n'était pas fondé dans cette propriété féodale, que c'est l'abus de cette propriété qui se trouve constituer aujourd'hui ce qu'on nomme le Capital. Je prouverai, en effet, jusqu'à la dernière évidence, que le droit procréatif donné à la richesse accumulée sans emploi personnel du propriétaire, sans fonction et sans travail de sa part, n'est autre que l'ancien droit du seigneur, le droit de redevance et de suzeraineté. Encore le suzerain était-il censé protéger et protégeait en effet le vassal auquel il confiait l'instrument de travail, la terre, tandis que le capitaliste ne protège pas, il hypothèque.

Vainement donc les économistes confondent la cause du Capital et celle de la Propriété. Propriété et Capital sont deux choses tout-à-fait différentes. Pour qui connaît le droit, et en particulier le droit français, un mot suffit à le prouver : c'est que la législation, comme je l'ai déjà remarqué, a toujours sanctionné la Propriété, et toujours défendu l'intérêt de l'argent, sans lequel il n'y a pas de Capital.

Aujourd'hui même l'intérêt de l'argent, ou le revenu du Capital, n'existe pas dans nos lois à titre de propriété, mais à titre de pure *concession* que l'État fait aux Usuriers ou Capitalistes, leur permettant, par raison d'Etat, de tirer des intérêts du prêt d'argent, chose qui n'est pas licite par elle-même, chose contraire à l'équité, reconnue de tout temps pour destructive de la vraie propriété, et enfin condamnée d'un commun accord par le Christianisme et par la législation, à tel point que la peine prononcée par nos anciennes lois était, pour la première fois, l'amende honorable et le bannissement, et pour la seconde la peine de mort. Et qu'on ne croie pas (bien des gens pourraient se l'imaginer, vu l'éclat actuel du Capital et le respect qu'il inspire) qu'il y avait quelque distinction entre l'intérêt de l'argent à un taux modéré et ce qu'on appelle vulgairement l'usure ; cette distinction, comme le savent tous ceux qui sont un peu versés dans l'histoire du droit, n'existait pas. Tout intérêt était proscrit, comme contraire à la religion et à la bonne organisation des Etats. « On appelle usure, »dit Pothier, le profit, quel qu'il soit, que le prêteur exige de l'em»prunteur au-delà du sort principal pour le prêt qu'il lui a fait : »*Lucrum supra sortem exactum propter officium mutationis*, ou »*Lucrum ex mutuo exactum.* — Tout intérêt que le prêteur exige »de l'emprunteur de plus que le sort principal est usure : *Usura est »quidquid ultra sortem mutuatam exigitur.* — L'usure, quelque »modique qu'elle soit, est défendue par les ordonnances, etc. (1). »

Il est remarquable que c'est après la destruction de toute vraie théologie, lorsque le sens de la métaphysique chrétienne commença à disparaître au sein du Protestantisme, que les peuples marchands qui avaient adopté la Réforme osèrent pour la première fois émettre cette opinion que le Christianisme ne défendait pas l'usure commerciale. Une erreur si grossière devait précéder et amener l'Economie politique anglaise. « Plusieurs auteurs, dit encore Po»thier, ont prétendu que la défense de stipuler et d'exiger des in»térêts dans le contrat du prêt d'argent devait souffrir exception à »l'égard des prêts d'argent qui étaient faits à des commerçants qui »empruntaient pour employer dans leur commerce la somme qui »leur était prêtée et l'y faire fructifier. C'était l'opinion de Calvin »dans ses *Institutions ;* il prétend que la défense de prêter à intérêt »qui se trouve dans les livres saints ne concerne que les prêts faits »aux pauvres. En conséquence, les lois civiles des états protestants »ont permis le prêt à intérêt, pourvu que l'intérêt n'excède pas le »taux réglé par la loi. » Pothier discute cette opinion, et la déclare « fausse de tous points, contraire à toutes les lois divines et »aux ordonnances du royaume (2). »

Il est certain que Calvin et les autres théologiens protestants qui approuvèrent le prêt à intérêt sous prétexte de commerce, ou le Capital des économistes, le firent par la même raison qui engagea Moïse à le permettre aux Juifs à l'égard des étrangers. Les Etats protestants étaient alors en lutte avouée ou secrète avec les Etats catholiques, tous plus puissants et plus anciennement constitués. Les saper par l'usure était un excellent moyen de les vaincre. Je ne dirai pas que ces théologiens de la seconde époque du Protestantisme lisaient beaucoup plus la Bible que l'Evangile, et s'inspiraient plus de ce que Dieu permit aux Hébreux, à cause de la dureté de leur cœur, que du fonds divin d'où l'Evangile lui-même est sorti ; mais il me sera permis d'avancer que l'esprit de lucre, d'avidité, et d'avarice, qui animait les descendants des pirates saxons et ceux des pirates normands put et dut influer sur la décision des théologiens protestants. Quoi qu'il en soit, telle est l'origine très récente en Europe

(1) *Du contrat de prêt*, partie II, section I, art. 1, 3, etc. Voyez aussi Domat et les autres jurisconsultes. Au surplus, nous exposerons les principes du droit sur cette matière dans un prochain article, en réfutant les nouveaux jurisconsultes qui se sont placés humblement à la suite des économistes.

(2) Ibid.

de l'opinion favorable au Capital ; et si aujourd'hui, en France, par exemple, la propriété foncière est grevée de treize à quatorze milliards d'hypothèques (1), c'est-à-dire de la moitié de sa valeur, si des départements entiers sont inféodés à certains usuriers des bords du Rhin ou d'ailleurs, on peut s'en prendre à l'hérésie venue des bords de la Tamise et du lac Léman.

Telle est la noble origine de l'Economie politique anglaise. Cette science n'est que la Doctrine de l'Usure timidement introduite d'abord par une erreur temporaire des théologiens protestants, et élevée depuis à une insolence incommensurable.

Cette digression achevée, reprenons notre examen. Nous avons montré que la loi divine de la multiplication humaine est fondée sur *la nature*, et est identique avec le bonheur et la prospérité de notre espèce, tandis que la multiplication pécuniaire est établie *contre la nature*. Oublions pour un moment cette multiplication pécuniaire ; nous y reviendrons plus tard. Les économistes nous disent que la multiplication humaine est impossible, vu le défaut de subsistance, et qu'en conséquence la loi divine doit être abrogée. Voyons sur quoi ils fondent cette assertion.

VII.

De l'accroissement de subsistance.

Les économistes se plaisent à remarquer que « la fécondité de la » Nature est telle dans tous les genres, que, si la presque totalité des » germes qu'elle produit n'avortait pas, et si la très majeure partie » des êtres qui naissent ne périssait pas presque tout de suite faute » d'aliments, en très peu de temps une seule espèce de plantes suf» firait pour couvrir toute la terre, et une seule espèce d'animaux » pour la peupler tout entière (2). » Ils font à ce sujet étalage de science et de faits, toujours dans le but d'arriver à prouver que puisque la Nature, « uniquement occupée des espèces, et non » des individus, a prodigué les semences des êtres d'une façon si » prodigieuse, il n'est pas sage de tant tenir à la multiplication des » individus dans l'espèce humaine, et qu'il faut bien recon» naître que cette espèce est soumise à la loi commune, celle » de la destruction des germes et des individus (3). » D'où les uns concluent, comme Malthus au célibat ou aux *checks* artificiels, et les autres au *laissez faire*. « J'avoue, dit un de ces derniers, que » je ne partage pas plus le zèle des moralistes pour diminuer ou » gêner nos plaisirs, que celui des politiques (4) pour accroître notre » fécondité et accélérer notre multiplication. Tout cela me paraît » également contraire à la raison (5). » Et il se contente de prouver que « l'intérêt des hommes, sous tous les rapports, est de diminuer » les effets de leur fécondité, » s'en remettant d'ailleurs au grand prévôt de Malthus, la Nature ou la Mort, qui *saura bien mettre ses ordres à exécution*. « Ce sujet, ajoute-t-il, n'est que trop clair » par lui-même, sans avoir besoin d'en dire davantage (6). » O prodigieuse sagesse, qui se réduit à ceci : « L'Humanité dans ses attraits, non plus que dans son essence, n'a rien qui la différencie des animaux ; la fatalité règne dans le monde : laissons donc faire sans nous mettre en peine, et buvons frais. »

Mais, admirables sages que vous êtes, j'ai une question à vous adresser au sujet de cette fécondité dont vous arguez à perte de vue. Cette fécondité, n'est-il pas vrai, n'est point particulière à l'homme ?

— Non, sans doute, me répondent les économistes ; n'entendez-vous pas ce que nous nous tuons de vous dire ? La Nature, se souciant peu des individus, a créé d'innombrables germes dans toutes les espèces. Ainsi on a prouvé par le calcul que la quantité de froment que produit un arpent de terre suffirait, si on ensemençait chaque année la récolte, pour couvrir en quatorze années la surface entière du globe. Vauban a démontré qu'une truie peut produire, après dix générations, douze millions de porcs. Un physiologiste, Burdach, pense que la fécondité possible d'un couple de lapins ferait monter leur reproduction dans l'espace de quatre ans, si rien ne venait la

(1) Le relevé des dettes hypothécaires qui grèvent le sol porta la dette des propriétaires terriens, en 1840, à la somme de 12,544,098,600 francs. Avant vingt ans toute la propriété foncière sera aux mains des Capitalistes.

(2) Destutt-Tracy, *Traité d'économie politique*, chap. IX.

(3) Ibid. Tout en disant cela, et en professant avec un cynisme qui depuis a encore été surpassé les conclusions Malthusiennes, M. de Tracy ajoute que l'*Espèce Humaine est peut-être soumise à cette loi* (de multiplication d'une rapidité infinie) *à un moindre degré que bien d'autres.* Comment l'entend-il ? Il ne s'explique pas. Il aurait dit la vérité, s'il avait dit que l'Espèce Humaine, perfectionnée par le développement de sa science, de sa moralité, et de sa richesse, pourrait, en vertu même des lois physiologiques de notre nature, échapper de plus en plus à cette loi des espèces animales et végétales. C'est ce que nous montrerons plus tard en exposant les vues lumineuses du docteur Loudon sur cette partie du problème.

(4) Les politiques d'autrefois ; car depuis que la doctrine de Malthus est devenue l'*économie politique officielle*, les politiques sont occupés de tout autre chose que d'encourager la population. Voyez notre précédent article.

(5) Ibid.

troubler et l'interrompre, à plus d'un million. On a supputé que la reproduction d'un hareng pouvait s'élever à vingt mille individus. On sait qu'une disposition semblable....

— Assez, mes maîtres, vous êtes fort savants, et je vous remercie de m'avoir démontré que vous êtes absurdes. Voyons, en effet, ce qui résulte de ce que vous venez de m'apprendre, et raisonnons un peu.

Puisque la Nature est si féconde, puisqu'elle peut produire, la bonne mère qu'elle est, tant de grains, tant de fruits, tant d'animaux divers, comment se fait-il qu'elle ne puisse nourrir des hommes? Il me semble que l'homme est omnivore, et qu'il pourrait fort bien se nourrir sur cette terre si féconde. Les géographes calculent qu'il y a à peine sur toute la surface du globe un milliard d'hommes, et vous trouvez qu'un genre humain qui pourrait tenir tout entier dans six lieues carrées est beaucoup trop nombreux. Mais moi je trouve qu'une science qui limite ainsi l'Humanité ne mérite pas le nom de science, ne pouvant être, s'il y a un Dieu et une Providence, qu'une stupide erreur. Il me semble, en effet, que Dieu ne s'est pas seulement occupé de faire des bouches, mais qu'il a su créer aussi la nourriture qui devait les remplir...

— Erreur! me répondent les partisans de Malthus; cela pourrait être vrai, si la manne tombait constamment du ciel.

— La manne ne tombe pas du ciel; mais, de votre aveu, il tombe du ciel une nourriture aussi substantielle, puisque, de votre aveu, la Nature est d'une fécondité sans bornes, et que l'homme, par sa constitution, peut se nourrir de toute la Nature. Réfléchissez, de grâce, mes maîtres, sur ce que vous dites; car il résulte de votre aphorisme concernant la fécondité infinie des espèces que la subsistance humaine est virtuellement et primordialement infinie? N'est-il pas vrai que, dans la Nature, les espèces ne se dévorant que pour se nourrir, et la terre s'engraissant de leurs dépouilles et de leurs sécrétions, rien ne se perd, et qu'il n'y a pas de consommation improductive? N'est-il pas vrai aussi que tout ce grand travail d'élaboration de la Nature aboutit à l'homme, et n'est pour ainsi dire que la fabrication de la subsistance humaine? Donc, de toute nécessité, il s'ensuit que la terre est pour l'homme ce Jardin dont parlaient toutes les anciennes théologies, ce Paradis, cet Eden, où sa subsistance, complètement assurée par la bonté du Créateur, serait restée éternellement ce qu'elle avait été créée sans la faute du genre humain. Comment donc avons-nous perdu notre héritage, et sommes-nous déchus, au point qu'un nombre d'hommes qui tiendraient tous dans la plaine Saint-Denis forment, suivant vous, une charge trop grande à nourrir pour une *faculté infinie* répandue dans un globe qui a trois mille lieues de diamètre? Expliquez-moi cela, je vous prie, mes maîtres; expliquez-moi comment vous accordez votre point de départ, *la fécondité infinie de la Nature* avec votre conclusion, qui équivaut à *la stérilité absolue de cette même Nature?*

Voici une proposition aussi certaine que toute vérité mathématique : « La subsistance humaine a été créée par Dieu infinie; elle a été créée ainsi, et elle est ainsi virtuellement. Donc elle pourrait toujours être ce qu'elle est virtuellement. Car elle est ainsi par l'essence même des choses, en vertu de la fécondité infinie de toutes les espèces, et par le don fait à l'homme de pouvoir profiter de toute la Nature. »

Et en voici une seconde qui n'est que la conséquence de la première : « La subsistance humaine, étant par essence infinie, n'est rare que par la faute du genre humain. »

Vous me demandez quelle est cette faute!... En effet, comment la verriez-vous, quand votre science est toute dévouée à celui que la Bible appelle *le grand adversaire* de l'œuvre divine, à celui qui, suivant cette Bible, a causé la chute de l'homme et qui entretient l'homme dans sa chute! Mais tenez, mes maîtres, n'insistons pas là-dessus; car il me serait aisé de prouver que tous les vices habituels et toutes les passions déréglées qui sont en nous la source ordinaire de nos péchés, et que les théologiens ont désignés sous le nom de péchés capitaux, l'orgueil, l'avarice, l'envie, la gourmandise, la luxure, la dureté égoïste, et la paresse ou l'oisiveté, ont tous leur justification et leur apologie dans votre science. Laissons cela, dis-je, pour votre honneur, et revenons à vos principes.

Vos principes! ils sont basés sur une incroyable contradiction. Pour prouver que la multiplication humaine est infinie, vous remarquez que la Nature déploie dans toutes les espèces une puissance de fécondité incalculable; mais quand vous arrivez aux moyens de subsistance de l'homme, vous oubliez ce que vous venez de dire; vous oubliez que si l'homme est doué de fécondité, il se trouve au sein d'une Nature que vous avez déclarée vous-mêmes douée, dans toutes ses espèces, d'une fécondité supérieure à celle de l'homme; vous oubliez que l'homme est, par son intelligence, le directeur et l'arbitre de cette Nature infiniment productive. Comment l'arbitre d'une faculté infinie de subsistance pourrait-il manquer de subsistance?

Les économistes n'ont pas compris que cette fécondité de la Nature dans toutes les espèces, d'où ils concluent la fécondité de l'Espèce Humaine pour la mieux détruire, est la garantie la plus évidente de la certitude et, si je puis m'exprimer ainsi, de la logique du précepte divin : *Croissez et multipliez, et remplissez la terre.* Dieu a mis dans la Nature une fécondité infinie : donc l'Espèce Humaine peut en toute sécurité et confiance obéir à ce précepte. Elle le pourrait du moins, si elle obéissait aux autres préceptes divins, et si elle ne s'affamait pas elle-même par la guerre intestine qu'elle se livre. La fécondité de la Nature est un gage que la fécondité de l'homme trouvera les moyens de subsistance qui lui sont nécessaires. L'homme n'est qu'une espèce, et Dieu, avant de la créer, a créé une multitude d'espèces pour la nourrir; il a donné à ces espèces une fécondité infinie, et à l'homme le droit et la faculté de puiser sa nourriture au sein de cet infini de subsistance : comment l'homme craindrait-il donc et refuserait-il d'obéir à la loi divine, qui est la loi même de son être!

Mais l'homme a désobéi, et, par son immoralité, se trouve avoir non pas détruit, mais altéré profondément l'œuvre divine, et fait de cette Nature un désert stérile. Les économistes partent de là pour lui commander de continuer cette œuvre de désobéissance et de destruction, et de la continuer jusqu'au *suicide*. Ce que toute science véritable devrait, au contraire, montrer à l'homme, c'est le moyen de rentrer dans cet Eden que la Nature contient virtuellement, et dont l'Espèce Humaine n'est sortie, par la connaissance imparfaite et par l'amour égoïste, que pour y rentrer un jour par la connaissance complète et par l'amour éclairé. Mais la fausse science des économistes, partant de la donnée de l'enfer actuel, ne sait que nous plonger plus avant dans cet enfer. La loi de production qu'elle prétend éterniser au profit de la disette et de la dépopulation, la seule loi de production qu'elle comprenne, c'est la loi du Capital, celle même que toutes les religions et toutes les législations ont justement condamnée.

Les économistes ont prétendu élever la négation de la subsistance humaine à la hauteur d'une loi de la Nature. Quand on y réfléchit, on s'étonne d'une telle impiété. La Nature proteste contre leur assertion; la Nature crie par toutes ses voix que la dépopulation du genre humain vient de l'homme, et non pas de l'auteur de la Nature. La Nature donne en preuve sa fécondité et son asservissement aux volontés de l'Homme, son favori, son fils, qui est en même temps son seigneur et son maître. Comme elle a tout fait pour lui, et s'est résumée en lui, nier la possibilité d'existence de l'Homme, c'est nier la puissance de la Nature, et c'est nier aussi l'existence de l'infinie Sagesse, de l'infini Amour, et de l'infinie Puissance en qui la Nature repose et vit éternellement.

VIII.

Suite. — L'homme est par sa seule organisation reproducteur de subsistance.

Oserai-je exprimer une vérité certaine, et montrer jusqu'à quel point le principe des économistes sur la rareté de la subsistance humaine comparée à la multiplication humaine est réfuté par la Nature? Pourquoi ne le ferais-je pas? Pourquoi la délicatesse de notre langue m'empêcherait-elle de répondre, au nom de la Nature, à celui qui a osé écrire : « Un homme qui naît dans un monde déjà » occupé, si les riches n'ont pas besoin de son travail, est de trop » sur la terre.... » Vanini, accusé faussement d'athéisme, ramassa un fétu de paille dans la boue, et dit : « Je ne veux que ce brin de paille pour démontrer mon innocence en prouvant l'existence de Dieu. » Il suffisait, faut-il le dire, des excréments de l'homme pour répondre à Malthus.

Est-ce, en effet, qu'avec toutes vos richesses vous produisez quelque chose? Non, c'est la Nature qui produit tout; et quand vous pénétrez au fond de vos moyens de produire, l'industrie vous renvoie à l'agriculture, et celle-ci à vos fumiers. La Nature a établi un *circulus* entre la production et la consommation. Nous ne créons rien, nous n'anéantissons rien; nous opérons des changements. Avec des graines, de l'air, de la terre, de l'eau, et des fumiers, nous produisons des matières alimentaires pour nous nourrir; et en, nous nourrissant, nous les convertissons en gaz et en fumiers qui en produisent d'autres : c'est là ce que nous appelons consommer. La consommation est le but de la production, mais elle en est aussi la cause. Or, quant aux graines, vous convenez vous-mêmes qu'un arpent en fournit assez pour couvrir en quatorze années la surface entière du globe. Pour de l'air, l'atmosphère par sa fluidité a échappé à l'avarice, et par son abondance appartient encore à tous les hommes. Il en est de même de l'eau; il y en a tant sur la terre et dans l'air que vous n'avez pas songé à vous l'approprier. Donc, de par la Nature, j'ai le droit de vivre sans la permission des seigneurs à qui Malthus livre ma vie. Car pourquoi ces seigneurs me défendraient-ils de vivre? Si je consomme, je produis. Avez-vous droit sur mon fumier, pour dire que je n'ai le droit de vivre que sous le bon plaisir des riches?

Que la Religion, si méprisée des économistes, est belle, et que leur science est petite! La Religion, qui enseignait à l'homme sa spiritualité et lui assignait la vie éternelle, ne craignait pourtant pas de lui dire qu'il était poussière, cendre, terre, qu'il en était sorti, et qu'il y rentrerait. Les savants de nos jours ne sont pas même capables de tirer quelque conclusion élevée de leur science matérialiste!

Consultez-les ces savants, ils vous diront que l'engrais excrémentitiel de l'homme est le plus fécondant qui existe, et que la quantité de cet engrais provenant du genre humain suffirait à la fécondation des terres nécessaires à la nourriture en céréales de ce genre humain tout entier, chaque homme en fournissant assez pour la reproduction de la quantité de froment nécessaire à sa propre alimentation (1). Ils ont reconnu ce rapport; ils devraient en conclure le droit de chaque homme à la subsistance. Mais il y a si peu de lien aujourd'hui entre toutes les sciences, que, tandis que les agronomes découvrent cette vérité, les économistes l'ignorent ou n'en concluent rien, plus occupés qu'ils sont de la prospérité des Capitaux que des droits de l'homme.

Le Christianisme consacrait une de ses fêtes solennelles à enseigner à l'homme son affinité avec le limon de la terre : *Pulvis es, et in pulverem reverteris.* C'était la manifestation par le culte de ce *circulus* de la Nature qui fait sortir le genre humain de la boue, et par là même élève le genre humain à la liberté et à l'égalité. Dans la Genèse, Dieu crée Adam, c'est-à-dire le genre humain, avec ce que le livre sacré appelle la poudre de la terre (2), et c'est aussi de ce principe qu'il tire l'Eden, c'est-à-dire cette inépuisable source de subsistance qu'il donne à l'homme, et en vertu de laquelle il lui commande ou lui permet (ce qui est tout un) de croître et de multiplier. Tout est complet dans la synthèse divine : tout est fragmentaire dans la prétendue science de nos savants. Ils ont beau toucher le limon de la terre, ils ne savent pas en faire sortir la vie.

Ainsi, pour nous résumer sur ce point, non seulement la Nature s'offre à fournir une subsistance indéfinie au genre humain tout entier; mais chaque homme même, s'il n'était pas exclu du *circulus* de la production naturelle, a la faculté de reproduire au moins une grande partie de sa subsistence, indépendamment de sa relation avec les êtres vivants des autres espèces créées par Dieu. Il a cette faculté, parce qu'il participe de la faculté générale de produire, la seule qui existe au fond et dont toutes les richesses sont tirées. Il est producteur de sa subsistance avec le concours de la Nature, et en vertu de cette puissance divine du limon terrestre d'où l'auteur de la vie a fait sortir, c'est-à-dire fait sortir éternellement tous les êtres; il est producteur, dis-je, parcequ'il est consommateur, et sa faculté de produire est le gage de son droit de consommer. Mais en vain Dieu a parlé; l'on refuse, au nom du besoin limité des riches, le droit de vivre à l'Espèce Humaine presque tout entière.

Est-il possible!... Quoi! cet homme à qui l'on refuse le droit de vivre peut invoquer Dieu, l'auteur de la vie, pour garant de son droit, et on lui refuse ce droit! Il a encore pour garant la Nature, manifestation de la puissance divine; et, tout en reconnaissant que cette Nature est inépuisable, on refuse sa garantie! Bien plus, par une affreuse ironie, on conclut de la fécondité même de la Nature contre le droit que cet homme a de vivre, et on dit à cet homme : « Il ne nous plaît pas que tu vives; va t'ensevelir dans cette virtualité infinie de la Nature, avec tous les germes innombrables qu'elle contient. » Enfin cet homme à qui l'on refuse le droit de vivre a pour garant de son droit la possibilité que la Nature lui a donnée de se nourrir par sa faculté même de consommer; mais en vain il représente que dans le *circulus* naturel, sa production répond à sa consommation : on le chasse de ce *circulus* au nom de ce que les économistes appellent la *circulation des richesses*, et Malthus lui répond : La terre est occupée!

Vous mentez, peut-on dire à Malthus; la terre n'est pas occupée. Dans les pays mêmes où vous déclarez la population arrivée à sa limite, la terre est possédée, mais n'est pas occupée. Vous savez bien vous-même que l'Angleterre, qui n'a que vingt-huit millions d'habitants, en pourrait nourrir trois cent millions (1). Donc la terre d'Angleterre est possédée (et elle l'est en effet par six cents familles), mais n'est pas occupée. Il en est de même des pays les plus peuplés. Il y a en France huit millions de population réduite aux aumônes de la charité publique et privée, et il y a dans cette même France huit millions d'hectares de terres incultes qui pourraient nourrir, sans autre engrais que le leur, ces huit millions de pauvres dévoués à pulluler sans cesse au sein même de la mort. Donc la terre, en France aussi, peut être dite possédée, mais n'est pas occupée.

IX.

Le paradoxe des économistes, ou comment ils prétendent que le Capital des Capitalistes est le Capital des Nations.

« Mais, objectent les économistes, la terre ne produit pas instantanément; et pour transporter et faire vivre les prolétaires de la France sur ces terres incultes où vous dites que leur fumier seul pourrait les faire subsister, il faudrait un Capital. Il en est de même de toute amélioration possible dans l'espèce humaine. Voilà pourquoi notre science s'attache au Capital, c'est-à-dire à cette vertu qu'a la richesse accumulée de pouvoir produire d'autres richesses, en utilisant soit les hommes, soit la terre ou les autres instruments de travail. Faites donc, de grâce, quelque chose sans Capital, c'est-à-dire sans avance! c'est absolument impossible. Ne voyez-vous pas que la consommation ne peut avoir lieu qu'après la production? Or il est de la condition humaine que nous ayons besoin de consommer même avant d'avoir produit. Il est bien vrai qu'en consommant nous préparons la production future, mais nous ne faisons que la préparer. Le Capital ou l'avance est donc le lien qui rend possible la satisfaction de nos besoins, et par conséquent la création de nouvelles richesses. Il y a trois termes dans le phénomène de la *production-consommation*, le passé, le présent, le futur; et vous ne pouvez faire que ces trois termes coéxistent. Le présent, comme dit Leibnitz, est gros du passé et engendrera l'avenir, ou bien, en d'autres termes, se nourrit du passé et produit l'avenir. Mais comment s'accomplit cette transmission de la vie, sinon par le Capital, par la richesse accumulée? Sans l'influence salutaire de cet agent de toute production et de toute consommation, la vie cesse, parce que la production et la consommation ne peuvent se joindre et se réunir. Au contraire, que le Capital existe, l'une et l'autre est possible. Alors, en effet, le présent a le passé à sa disposition sous une forme présente, la richesse accumulée; il s'en nourrit donc pendant qu'il travaille, c'est à dire consomme, car au fond travail et consommation sont tout un; et, par la vertu régénératrice que la Nature a mise dans l'acte de consommation, cette richesse accumulée reparaît ensuite, quelquefois accrue, quelquefois diminuée (ce sont les deux sortes de consommation, *reproductive* et *improductive*, que nous distinguons dans notre science); et ainsi se continue la vie des nations par ce que nous appelons la *circulation des richesses*, à l'instar, nous en convenons, du *circulus* que la Nature a établi entre la production et la consommation, *circulus* qu'au fond nous reconnaissons comme le seul producteur. Nier la

(1) Voyez les ouvrages de Tuaër et de Wogth, les cours de l'Ecole de Grignon, etc. Voyez aussi les analyses des chimistes. MM. Payen et Boussingault, entre autres, ont trouvé que, sous le rapport de la richesse en azote, l'urine de l'homme était à l'urine de vache, et en général aux fumiers des animaux, dans le rapport de 23 à 3. Le guano, qu'on va chercher en ce moment aux extrémités du monde, n'est représenté dans leurs tables, sous le rapport de l'azote, que par le nombre 15. Et pourtant en ce moment, en France et dans beaucoup d'autres pays, on chasse l'homme des campagnes, au profit d'un faux système d'agriculture, dans lequel on remplace les hommes par du bétail! Mais à qui vendrez-vous ce bétail? peut-on dire aux spéculateurs en agriculture. L'immense majorité du peuple ne mange pas de viande, parce qu'elle n'a pas de quoi en acheter. Ne voyez-vous pas qu'il vous faudrait commencer par enrichir le peuple, pour pouvoir ensuite trouver des débouchés à cette augmentation de bétail que vous imaginez! L'Angleterre est, à cet égard, dans une situation toute différente; l'agriculture à prairies artificielles et à bétail a pu y faire des progrès, parce que les six cents familles propriétaires du sol ont un débouché assuré dans un peuple qui vit sur le commerce extérieur, sur un milliard et demi d'importations et autant d'exportations. Au surplus, nous traiterons ces questions, quand nous démontrerons que *l'agriculture en France ne peut faire aucun progrès réel sous la loi du Capital.* Qu'on nous permette seulement, à propos de la fécondité de l'engrais excrémentitiel de l'homme, de citer ce que nous écrit un de nos amis : « La loi que vous m'avez énoncée, que » l'homme, au moyen de l'association, pouvait *se nourrir par sa seule faculté* » *d'exister*, à cause de la puissance reproductive de ses sécrétions, est une chose » prouvée chimiquement. Ouvrez l'ouvrage d'un homme célèbre dans cette » partie, Justus Liebig. Il arrive à démontrer que le but de l'agriculture doit » être de donner le plus d'ammoniaque possible aux plantes, parce que les » autres éléments, l'acide carbonique entre autres, sont fournis par l'atmo- » sphère. Ensuite il fait voir que les fumiers des animaux n'ont aucune valeur » comme engrais, si ce n'est en donnant quelques sels à la terre; qu'il n'y a » qu'un seul véritable engrais fournissant l'ammoniaque, l'*urine humaine*, » et que l'urine des animaux a une valeur infiniment moindre. Sa conclusion » définitive est : *Chaque kilogramme d'urine qui se perd entraîne la perte d'un* » *kilogramme de blé.* D'où il suit que le système d'agriculture que vous m'avez » exposé est le seul fondé en raison, comme il est le seul qui soit humain. » Comme vous le dites fort bien, au lieu de chasser la population des campagnes » par l'agriculture à l'anglaise, il faut se servir, pour nourrir tous les hommes, » de la faculté reproductive si supérieure que leur donne la nature. Ce système » d'agriculture est tout différent du système actuel, puisqu'il fournit la matière » nutritive directement. Tandis que dans le système actuel les bêtes sont des » machines à engrais, dans le vôtre elles ne seraient que des forces. »

(2) Genèse, chap. II, v. 7.

(1) « Il est certain, et des calculs non contestables faits à deux époques » éloignées l'une de l'autre, d'abord par lord Lauderdale, et dans ces derniers » temps par M. Alison, le démontrent; il est certain, disons-nous, que l'An- » gleterre peut alimenter cent vingt, deux cents, deux cent cinquante, et même » trois cent millions d'habitants. » (*Solution du problème de la population*, par M. Ch. Loudon.)

vertu du Capital est donc folie, et c'est contre ce rocher que viendront se briser toutes les utopies humaines. »

Nous voilà enfin arrivés à la vraie question. La vraie question n'est ni celle de la prétendue loi de la multiplication humaine en progression géométrique, ni celle de la prétendue loi de l'accroissement de subsistance en progression arithmétique. La vraie question est celle du Capital. Les économistes ont, depuis cinquante ans, étrangement trompé l'Humanité, en détournant son attention du véritable point de la question, pour la porter sur des points accessoires. Ils ont effrayé et trompé l'Humanité de deux façons; car au lieu de la lancer sur la piste du véritable fléau qui la dévore, ils l'ont engagée à se livrer de confiance à ce fléau, en lui faisant peur de deux fléaux imaginaires. 1° Ils ont consterné l'Humanité en lui faisant supposer qu'elle n'avait pas de plus grand ennemi qu'elle-même par son accroissement de population; ils ont, à cet effet, exagéré sa loi de multiplication: non pas que leurs supputations sur ce qui s'est passé aux Etats-Unis et ailleurs manquent d'exactitude, mais parce qu'il n'y a pas à conclure du fait présent au fait futur, et de l'Humanité vivant dans le vice et l'ignorance à l'Humanité plus morale et plus éclairée. 2° Ils l'ont désespérée encore en affirmant le défaut de subsistance ou le simple accroissement en proportion arithmétique. Mais ils n'ont pas discuté le Capital, sous la loi duquel s'opère aujourd'hui la production et se passent les faits observés par eux. Ils ont critiqué l'homme et son droit de vivre; ils ont critiqué aussi l'objet de l'homme ou son besoin; ils ont nié sa subsistance. Mais le lien actuel de l'homme à cette subsistance, ils ne se sont pas donné la peine de l'examiner, ils ne l'ont pas pesé dans leur docte balance. Ce point de la question était cependant inséparable des deux autres; ou plutôt, comme je viens de le dire, c'était là la vraie question.

La métaphysique que je viens de prêter aux économistes, et qui se trouve en effet, d'une façon plus ou moins confuse, au fond de leurs écrits, n'a qu'un défaut : c'est de célébrer les avantages de la richesse accumulée, ou du Capital, comme si cette richesse accumulée était celle du genre humain, ou d'une nation, tandis qu'elle est celle de quelques individus. Elle n'a que ce défaut, dis-je; mais c'est un grand défaut.

Est-ce que le Capital de M. de Rothschild est le Capital de la France? Si on me répond oui, je n'ai rien à dire. Et pourtant il y a des gens assez infatués de l'Economie politique anglaise, pour être prêts à me répondre que le Capital de M. de Rothschild est le Capital de la France, que les bénéfices que fait M. de Rothschild sont des bénéfices pour la France; que sans M. de Rothschild, le Capital actif de la France ne serait pas ce qu'il est, et qu'il est utile à la France que M. de Rothschild capitalise comme il le fait.

Mais à ceux qui me répondraient ainsi, je tiens prête cette autre question : « Si M. de Rothschild ou ses héritiers jugeaient à propos de dépenser improductivement le Capital que vous soutenez être utile à la France, que diriez-vous? M. de Rothschild ou ses héritiers ont-ils cette faculté? Ils l'ont assurément; vous ne sauriez le nier. Ainsi la France verrait tout-à-coup une portion notable de son Capital s'évanouir en pure perte? Vous dites que le Capital de M. de Rothschild est le Capital de la France; vous sous-entendez donc: *avec la permission de M. de Rothschild*. La France dépend donc des Capitalistes.

C'est en effet la vérité. La France et toutes les Nations où le Capital est toléré dépendent des Capitalistes.

Ecoutez l'Economie politique formulant ce qu'elle appelle la *circulation des richesses :*

« Les Capitalistes directeurs de l'industrie sont réellement *le cœur » du corps politique*, et *leurs capitaux en sont le sang*. Avec ces » capitaux ils donnent des salaires à la plus grande partie des salariés; ils donnent leurs rentes à tous les oisifs possesseurs soit de » terres, soit d'argent, et par eux des salaires au reste des salariés; » et tout cela leur revient par les dépenses de tous ces gens-là, qui » leur paient ce qu'ils ont fait produire par leurs salariés immédiats » *plus cher* qu'il ne leur en a coûté pour ces salaires et pour la » rente des terres et de l'argent empruntés. Mais, dira-t-on, si cela » est, et si les capitalistes *actifs* recueillent en effet chaque année » plus qu'ils n'ont semé, *ils devraient en très peu de temps avoir » attiré à eux toute la fortune publique*, et bientôt *il ne devrait » plus rester dans un Etat que des salariés sans avances et des capitalistes entrepreneurs*. Cela est vrai; et les choses seraient ainsi » effectivement, si ces entrepreneurs ou leurs héritiers ne prenaient » le parti de *se reposer* à mesure qu'ils se sont enrichis, et n'allaient » ainsi continuellement *recruter la classe des capitalistes oisifs* (1). »

Ainsi l'idéal de l'économie politique, c'est l'*activité* des LOUPS CERVIERS (ce n'est pas moi qui les nomme ainsi le premier) qui, par l'intérêt auquel ils empruntent et celui auquel ils prêtent, *gagnent sur tous*, et accumulent des richesses, pour ensuite *se reposer* et dépenser improductivement par le luxe ce qu'ils ont ainsi conquis par le lucre. Voilà ceux qu'elle proclame *le cœur du corps politique*.

N'est-il pas évident que quand les nations en sont là, les nations n'existent plus, qu'elles sont en *pourriture*, et que les gouvernements, qu'on suppose les représentants de ce qu'on appelait autrefois l'Etat, n'ont plus d'autre fonction que celle de *gendarmes* veillant à ce que le capitaliste *oisif* consomme sans trouble sa rente dans tous les débordements du luxe, pendant que son homonyme *actif* se prépare, par le lucre, la rapine et l'avarice, à faire tôt ou tard de même, lui ou son héritier?

C'est pour cela qu'il est difficile de nier aux économistes que le Capital des Capitalistes ne soit pas le Capital des Nations.

Il n'y a rien en vérité à leur répondre; car il est évident que les nations ne tombent dans cette situation de n'avoir plus d'autre gouverneurs que les accapareurs de richesse, qu'aux époques de destruction, quand une civilisation est terminée. Seulement on peut toujours demander, au nom du bon sens et de la moralité humaine, si, les nations sortant de cette triste imbécilité, le Capital perdrait sa vertu salutaire parce que l'incarnation des Nations dans les Capitalistes aurait lieu d'une autre façon.

Vous dites que le Capital de M. de Rothschild est le Capital de la France. J'ai eu tort de le nier, j'en conviens. Cela est en effet plus vrai que je ne le pensais d'abord. Car votre science me démontre qu'un Capital quelconque ne se forme que *par le travail général de cette nation, aux dépens de cette nation, et par la permisson donnée à l'usure*. A mon tour donc, je vous demanderai s'il ne serait pas juste que la France fût réellement en possession de son Capital, et que M. de Rothschild et les autres Capitalistes ne fussent que ses fonctionnaires?

Quand ces fonctionnaires de la richesse auraient besoin de *se reposer*, on leur donnerait une retraite, comme on en donne aux ministres, aux maréchaux de France, aux officiers de terre et de mer, aux juges, aux membres de l'université, en un mot à tous les fonctionnaires de l'Etat. Il est juste en effet, que la richesse profite encore au fonctionnaire, alors qu'il cesse de lui faire rapporter de nouveaux fruits; il est juste qu'ayant travaillé pendant que la nature lui en donnait les moyens, il se repose et termine ses jours en paix, quand l'âge est venu lui enlever la faculté du travail. Mais alors le profit que rapporterait la richesse accumulée ne risquerait pas de produire ce luxe insensé par lequel toutes les nations ont été détruites.

On comprendrait l'accumulation des richesses, si elle était ainsi faite par l'Etat et pour l'Etat; on la comprendrait, dis-je, parcequ'elle aurait un but, celui de faire le bonheur de l'espèce humaine. Il y aurait une science de l'emploi par l'Etat, c'est-à-dire par la société elle-même, de cette richesse accumulée, de manière à procurer la meilleure hygiène morale, intellectuelle et physique de la société tout entière, conformément aux lois divines.

Mais que parlé-je de Capital et d'accumulation de richesses, dans l'hypothèse où je me place! Le vrai Capital de la société, c'est la Moralité, aujourd'hui comptée pour rien. L'association humaine aurait pour effet immédiat de rendre inutile, au-delà de certaines bornes déterminées par la Science en conformité avec la Nature, ce qu'on appelle aujourd'hui accumulation de richesses. Dieu a mesuré les saisons! le présent, le passé, l'avenir ne sont pas aussi loin et ne se joignent pas aussi difficilement que les économistes le pensent. C'est parceque l'homme s'est fait l'ennemi de l'homme et s'est séparé de Dieu, que le passé, le présent, et l'avenir, ont des barrières infranchissables. Les économistes croient renverser ces barrières avec le Capital, c'est-à-dire l'avarice et l'avidité, et ne font que les redoubler. L'association humaine, en obéissant aux lois divines, les renverserait facilement. L'Humanité plus éclairée prendra un jour au sérieux la prière du Christ : « Notre père, qui » êtes dans la lumière, donnez-nous aujourd'hui notre *pain quotidien*. »

Le paradoxe des économistes n'est donc qu'un sophisme. Ils sacrifient l'Humanité à l'illusion d'une vertu bienfaisante de la richesse accumulée dans les mains d'un petit nombre d'individus; et pourtant ils reconnaissent : 1° que si la richesse augmente, elle n'augmente qu'entre les mains de ce petit nombre d'individus; 2° que tant que ces accapareurs de richesse sont *actifs*, ils ruinent le reste de la population par l'usure; et enfin 3° que quand ils se reposent ou deviennent *oisifs*, leur richesse s'absorbe dans le luxe, et se consomme improductivement.

Les économistes, qui appellent leur science la science de la richesse, ignorent véritablement ce que c'est que la richesse. La richesse véritable, c'est l'homme, c'est la vie humaine. La richesse est faite pour les hommes, et la richesse qui tue l'espèce humaine n'est pas la richesse.

(1) Destutt-Tracy, *Traité d'Economie politique*, chap. XI.

X.

Conclusion.

Conclusion : C'est parce que la production se fait ainsi sous la loi du Capital, et c'est également parce que la consommation se passe sous la même loi, que les fameuses propositions de Malthus sont exactes *sous cette loi;* c'est, en un mot, parce que le Capital règle production et consommation, que la multiplication humaine excède toujours les moyens de subsistance.

Donc, quand Malthus, et depuis lui tous les économistes, ont observé ce qu'ils appellent la loi fatale des sociétés humaines (loi que les politiques, à leur suite, ont érigée en axiome gouvernemental et traduite en pratique), ils n'ont pas observé autre chose que les effets du Capital. En considérant la misère, ils ont cru voir les effets d'une loi de la Nature; mais ils n'ont vu, en réalité, que les effets de la mauvaise organisation de la production et de la consommation.

Donc leur science, prise dans sa totalité, est une absurdité. Car ils posent un principe, le CAPITAL, d'où suit nécessairement une conséquence, le DÉFAUT DE SUBSISTANCE, qu'ils attribuent, non pas à leur principe, sa véritable cause, mais à la Nature.

Mais cette fausse science est plus qu'une absurdité! Elle mène l'Humanité au désespoir; elle autorise et elle justifie tous les vices, toutes les impuretés, et tous les crimes; elle détruit toute religion; elle éteint toute piété et toute charité parmi les hommes; elle abolit de fond en comble les principes que l'Evangile a établis dans le monde.

PIERRE LEROUX.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

DU PRINCIPE

DE LA FONCTION

POUR

L'ORGANISATION DE L'ÉGALITÉ.

(Ier ARTICLE.)

I.

Il n'y a guère plus de cinquante ans, à l'époque de 93, malgré ses déchirements et ses plaies intérieures, malgré le sang et les larmes répandus, la France était grande! elle tenait le haut rang parmi les nations; elle semblait avoir pour destinée d'apporter au monde le règne de la justice et la fin de toutes les tyrannies. Le monde avait les yeux sur elle, et les peuples qui aspiraient à la liberté lui tendaient les mains. Lisez l'histoire de ces jours, elle abonde en actes d'héroïsme. Le sentiment était monté à une exaltation surhumaine. Qui ne se rappelle ces mouvements soudains, se produisant sur tous les points de la France, et auxquels participaient hommes et femmes, vieillards et enfants! Que de fois, en passant dans quelque pauvre village, je me suis dit : Chacun de ces toits de chaume abritait un héros! Il n'est pas de petit chemin bien enfoncé dans les terres qui n'ait tressailli sous des pas nombreux, et vu passer les groupes de

> Ces paysans, fils de la République,
> Sur la frontière à sa voix accourus.

C'est que cette patrie qu'on allait défendre, elle existait réellement. Plus elle coûtait d'efforts à conserver, plus son attache était puissante. Elle n'était pas ce quelque chose de vide, dont la France offre aujourd'hui le si triste spectacle.

D'où vient qu'une aurore si brillante a été suivie d'un jour plein de ténèbres?

> Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Nous allons essayer d'expliquer cette dégénérescence en apparence inexplicable.

Tout d'abord, la Révolution Française nous apparaît une prophétie. C'est elle qui, pour la première fois, a réuni ces trois mots, dans un cri sublime : Liberté, Fraternité, Egalité. Or ces trois mots, au fond, détruisaient le passé, et ils prédisaient l'avenir; mais ils ne faisaient que le prédire. Leur union avait un sens profond et révélateur. L'homme est sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis; en d'autres termes, activité, amour, intelligence. L'expression la plus vraie de cette activité, de cet amour, de cette intelligence, arrivés à l'état de réalisation, c'était bien la devise de nos pères. Cette devise était donc comme un avant-coureur, comme l'effet d'un pressentiment, comme la manifestation d'une vérité inconnue; car alors l'homme n'avait point encore été défini métaphysiquement. On avait trois termes sacramentels, dont on ne comprenait pas l'admirable portée. C'est avec raison qu'on appelle l'assemblage de ces trois termes une devise; car ils étaient admis plutôt sentimentalement qu'en vertu d'une nouvelle conception de la vie. On se disait que les hommes devaient être libres, qu'ils étaient frères et égaux, étant fils d'un même père qui est Dieu; mais on ignorait que les hommes sont semblables en leur essence, et qu'ils sont solidaires, précisément parce qu'on ignorait la vraie nature de l'homme.

De là il est résulté que la République, tout en se qualifiant de *une et indivisible*, ne comprit pas l'unité. Elle avait le sentiment, la science lui manquait. Il fallait trouver la science organisatrice de la Liberté, de la Fraternité, de l'Egalité.

Deux grands partis divisèrent alors la France, les Girondins et les Montagnards. Les premiers représentaient plus spécialement la bourgeoisie et l'esprit des parlements. Le cri de ralliement de ce parti, c'était liberté, comme au temps de l'affranchissement des communes. La liberté est bonne, excellente, divine; mais trouvez donc le moyen que les hommes soient libres sans fraternité et sans égalité! La liberté ainsi comprise n'est autre chose que la licence des égoïsmes et des intérêts individuels; la liberté ainsi comprise n'est pas la liberté pour tous, mais la liberté pour quelques uns, la liberté pour les plus forts, pour les plus riches. Qui ne voit la Révolution tendre, par cet esprit de la bourgeoisie toujours occupée de sa lutte contre les nobles, ne connaissant de la sainte formule que le terme liberté, et le dénaturant; qui ne voit, dis-je, la Révolution tendre à se dégrader pour tomber peu à peu dans l'affreux chaos d'égoïsmes en concurrence où nous sommes! Comme cette bourgeoisie, si éprise de liberté, si peu d'égalité, rétrécissait la Révolution, qui avait d'abord paru si grande, si complète, si profonde! Liberté exclusive pour le midi vis-à-vis du nord, pour chaque province, pour chaque commune, pour chaque bourgade, pour chaque individu; constituer à part les intérêts de toutes les provinces de France, voilà quel eût été, sans les Montagnards, le résultat de la politique bourgeoise de ce temps. On vit donc des hommes sceptiques par excellence, et dignes fils de Voltaire, hommes généreux, sans doute, artistes pour la plupart, et doués d'une certaine sensibilité, braves, fiers, aristocrates par nature, amoureux d'indépendance surtout, et préférant la licence à l'ordre, pour peu que l'ordre eût une ombre de despotisme, les Girondins, en un mot, soutenir les idées de pure liberté, à la Constituante, à l'Assemblée législative, à la Convention.

Les Montagnards, eux, furent les hommes, non d'une fraction de la nation, comme les Girondins, mais de la totalité de la nation. Ils virent bien que la liberté, entendue à la façon des Girondins, ne constituait pas une nation, mais une aristocratie. Ils prirent la liberté des Girondins en exécration, en horreur. Que n'ont-ils pas fait pour étouffer l'application de cette liberté sous le nom de fédéralisme! Ils l'étouffèrent en effet, ce fut là leur ouvrage; ils réussirent à retenir la France dans l'unité, si l'on veut appeler unité la centralisation gouvernementale sans organisation véritable. Voilà l'œuvre que ce second parti de la Révolution accomplit, au milieu de la guerre civile et de la guerre extérieure. On l'a loué, on le louera éternellement d'avoir sauvé la patrie; il l'a sauvée, cela est certain : mais en même temps, n'ayant su la sauver que matériellement, pour ainsi dire, il l'a livrée à deux ennemis terribles, qui plus tard devaient l'immoler. Ces deux ennemis sont, d'une part, *la centralisation gouvernementale sans organisation*, et, d'autre part, *la liberté des égoïsmes*, la liberté des intérêts, la liberté des forts et des riches, la liberté de ce qu'on nomme aujourd'hui le Capital.

Chose remarquable! ces Montagnards, qui dressèrent l'acte d'accusation de tous les rois de la terre, et qui donnèrent héroïquement leur tête et, comme ils le disaient, leur mémoire, pour gage à la postérité contre tant de têtes sacrifiées par eux, ces Montagnards avaient deux ennemis dont ils parurent vainqueurs; ils avaient pour ennemis, en premier lieu, ce qu'ils appelaient la royauté ou le despotisme, et, en second lieu, ce qu'ils appelaient l'aristocratie ou la Gironde. Mais vainement, aidés des Girondins, ils renversèrent le trône au 10 août; et vainement encore, avec leurs seules forces, au nom de la nation tout entière, ils renversèrent, au 31 mai, leurs auxiliaires du 10 août. Vains triomphes! victoires éphémères! la royauté et l'aristocratie l'ont emporté définitivement.

C'est, encore une fois, qu'il ne s'agissait pas seulement de vaincre, mais d'organiser.

Organiser! nous ne dirons pas ici tout ce que renferme ce mot;



nous montrerons seulement le vice qui existait dans la connaissance de nos pères.

L'Idéal était en eux; mais, disciples de Rousseau, ils se tournèrent vers l'une des trois faces du problème, vers la création de l'égalité. Ils s'efforcèrent de transformer les sujets en citoyens, mais ne surent point éviter de remplacer un despotisme par un autre, le despotisme d'un seul par celui de tous ou du plus grand nombre. Les citoyens devaient être à la fois égaux dans la cité et esclaves de la cité. Que devenait la liberté avec eux? Ils ne comprirent pas l'indivisibilité de la formule. Ils crurent la liberté incompatible avec la position du citoyen considéré comme membre du Souverain. Ils pensèrent avoir assez fait pour cette liberté, en lui laissant toute latitude là où ses effets, en dehors d'une organisation, devaient être les plus pernicieux. Ils admirent une liberté sans limites de l'industrie et du commerce. Et il faut voir leur joie et leur contentement, puisqu'ils ont cette issue, puisqu'ils ont ce moyen de répondre à ceux qui voudraient leur reprocher la tyrannie. La féodalité, disent-ils dans leurs discours, la féodalité n'est-elle pas vaincue? Que sont devenus les droits des seigneurs? L'homme n'est plus serf de l'homme, la dîme et la corvée sont abolies, les corporations détruites; chacun est libre de son travail, libre de ses bras: donc nous avons la liberté. Oui, assurément, on avait la liberté: mais par cette seule manière de la comprendre, les Montagnards ont donné pleinement gain de cause à leurs adversaires les Girondins; car ils ont laissé pleinement cours à l'Individualisme, tant vanté par ceux-ci. Là est la véritable source de leur défaite; ils sont tombés, et ils devaient tomber en effet à cause de leur propre imperfection.

Ils n'ont point vu que, parmi les hommes qui les entouraient, les uns, en minorité, se trouvant posséder à eux seuls les instruments de travail, le Capital et la Terre, la grande majorité des travailleurs, de ceux qui jadis étaient serfs, vivrait encore sous leur domination.

Il est vrai que les Montagnards n'avaient rien qui les guidât sous ce rapport. Ce n'était point Rousseau qui eût pu leur fournir une méthode pour organiser le travail et l'industrie. Rousseau n'avait rien dit sur ce point, il a trouvé ce point une difficulté insoluble pour les peuples modernes.

« Chez les Grecs, dit-il, tout ce que le peuple avait à faire, il le »faisait par lui-même; il était sans cesse assemblé sur la place; il ha»bitait un climat doux; il n'était point avide; des *esclaves* faisaient ses »travaux; sa grande affaire était donc sa liberté. N'ayant pas les »mêmes avantages, comment conserver les mêmes droits! Quoi! la »liberté ne se maintient qu'à l'appui de la servitude? *Peut-être.* »Les deux excès se touchent. Tout ce qui n'est pas dans la na»ture a ses inconvénients, et la société civile plus que tout le »reste. Il y a telles positions malheureuses où l'on ne peut conser»ver sa liberté qu'aux dépens de celle d'autrui, et où le citoyen ne »peut être parfaitement libre, que l'esclave ne soit extrêmement »esclave. Telle était la position de Sparte. *Pour vous, peuples mo»dernes, vous n'avez point d'esclaves, mais vous l'êtes; vous payez »leur liberté de la vôtre. Vous avez beau vanter cette préférence, »j'y trouve plus de lâcheté que d'humanité.* Je n'entends point par »tout cela qu'il faille avoir des esclaves, ni que le droit d'esclavage »soit légitime, puisque j'ai prouvé le contraire, etc. » (*Contrat Social.*)

Que conclure de ces passages? Que, bien que l'esclavage soit illégitime, un peuple ne peut être composé de citoyens parfaitement libres, s'il n'a point d'esclaves pour faire ses travaux. Eh bien! les hommes de la Montagne n'ont point dépassé leur maître Rousseau.

Il n'y avait plus d'esclaves; mais il y avait des salariés, des prolétaires. Comment faire pour que ces salariés, ces prolétaires entrassent dans la cité, et que néanmoins les travaux de l'industrie s'accomplissent? C'est devant ce problème que s'est passée la Révolution.

Ennemis de la liberté dans l'Etat, les Montagnards ont souffert la liberté la plus déréglée et la plus funeste hors de l'Etat. Au lieu de résoudre le problème, ils le scindèrent.

Toutefois ne soyons point injustes; s'il n'a pas été donné aux hommes de 93 de connaître toute la vérité, au moins il est vrai qu'ils en ont connu une partie. Ils pressentirent ce qui, selon nous, est la loi même de toute société; ils eurent l'idée de la FONCTION. Voyez, en effet, leur armée. L'armée était pour eux une fonction, et une fonction dépendante de cette autre, la représentation nationale. Il leur paraissait naturel d'envoyer des représentants du peuple à la tête des armées. Ceux-ci ne changeaient point pour cela de caractère; tout au plus, le genre de la fonction était-il différent. Le pouvoir administratif et le pouvoir judiciaire, concentrés entre les mains du pouvoir législatif, donnaient lieu à des fonctions, rien de plus simple. Mais l'Ecole Polytechnique, l'Ecole Normale, l'Institut, furent fondés par eux afin d'être l'origine de nouvelles fonctions, à l'occasion des travaux publics, de l'enseignement, et des sciences. Le savant, dans leur conception, était un fonctionnaire de l'Etat, rétri- [illegible]

qui faisait partie de la Constitution: « Il y aura pour toute la Répu»blique un Institut *national* chargé *de recueillir les découvertes, »de perfectionner les arts et les sciences.* » (Art. 298 de l'Acte Constitutionnel de l'an III.)

Mais parce qu'une science plus fondamentale, la science même de la Liberté, de la Fraternité, de l'Egalité, pratiquées ensemble, et par pénétration mutuelle, manquait aux hommes de 93, ils ne songèrent point à généraliser leur idée de la fonction, à l'appliquer à la société entière, et à tous ses membres. Ils étaient dominés par la croyance qu'il fallait, à part de l'Etat, une industrie, un commerce, et un travail absolument libres. Ils ont ignoré enfin que la fonction partout, la fonction toujours, est le milieu où pourront vivre à la fois, comme sentiment, comme science, et comme art, la Liberté, la Fraternité, et l'Egalité.

Ce que les Conventionnels ont ignoré, Rousseau leur précepteur ordinaire, Rousseau leur guide, l'avait ignoré avant eux; mais il en avait senti la nécessité. Rousseau admet le principe de la souveraineté du peuple; mais cette souveraineté ne vit pas par elle-même, il faut lui donner le souffle et l'animation. Suivant Rousseau, « le peuple souverain n'est pas législateur, et ne peut pas l'être. Le »peuple souverain n'est, suivant Rousseau, que l'ouvrier qui »monte et fait marcher la machine. Mais il a fallu un mécanicien »qui inventât la machine, et ce mécanicien, c'est le législateur. » (Voyez le *Contrat Social*) On voit quel devait être l'embarras de Rousseau. D'un côté, la Liberté ne lui paraît guère possible qu'avec des esclaves; de l'autre, la Souveraineté, c'est-à-dire l'Egalité, a besoin d'un législateur et d'une machine.

Ce législateur, cette machine, que n'ont trouvés ni Rousseau, ni ses élèves en fait de gouvernement, c'est la Science dont nous parlons, qui est aussi un Art, et qui, au moyen de la fonction, procurera la Liberté sans esclaves et l'Egalité. Jusqu'ici cet art de la société n'ayant pas été découvert, l'Individualisme a triomphé, les Girondins ont vaincu. Le bien veut être vu sous toutes ses faces et constitué dans sa plénitude, pour se faire jour; sinon, c'est le mal qui l'emporte, qui monte, qui s'étend pour tout envahir. Voilà pourquoi, sans doute, il ne nous reste plus rien de ce qui fit la gloire des temps révolutionnaires, où les principes appelés à régir le monde furent cependant proclamés, et que pour cela nous avons raison d'appeler prophétiques.

II.

Il ne nous reste rien des temps révolutionnaires, disons-nous; c'est ce que nous allons démontrer, en présentant le tableau de l'Individualisme, et en faisant voir combien nous sommes loin des traditions, même purement gouvernementales, de la Convention.

L'Individualisme est entré profondément dans les mœurs, et les natures se sont imprégnées et, pour ainsi dire, formées de lui. Le Tiers-Etat, victorieux par les efforts d'une liberté anarchique, a su trouver la forme de gouvernement qui lui convenait. C'est le gouvernement admiré et décrit par Montesquieu, ce législateur de la bourgeoisie, que la France a adopté à défaut de législateur du peuple. C'est cette fausse imitation de la Constitution Anglaise, importée en 1815 et continuée en 1830: gouvernement fatalement corrupteur; car il ne se soutient que par la division, et ne trouve son appui que dans le plus large développement donné à l'amour du gain, à la passion du pouvoir, au goût de tous les plaisirs.

Sous ce gouvernement, le mercantilisme et l'agiotage ont pris chez nous des proportions colossales. Leur effet le plus immédiat a été d'accumuler toutes les richesses de la nation dans quelques mains; et ces quelques mains conduisent la France, ils la façonnent à leur gré.

Ce dernier point est frappant surtout en présence d'un fait de la plus haute gravité, lequel a occupé beaucoup les esprits, mais dont on n'a point prévu toutes les conséquences. Nous voulons parler de la construction et de l'exploitation des chemins de fer, qui ont été livrées à des compagnies d'industriels. Ce n'était pas assez de dire, comme on l'a fait, que des travaux publics de cette importance ne devaient point être un objet de lucre, une voie pour réaliser des bénéfices, une matière exploitable au profit des commerçants et des banquiers; il fallait, allant au fond des choses, dire qu'en agissant par et pour les compagnies, on tendait à la destruction même du corps des ingénieurs des ponts et chaussées, et par là indirectement à l'abolition du peu d'organisation qui existe en France.

A quoi servent, en effet, puisque les grandes voies de communication deviennent, soit pour la construction, soit pour l'entretien, des industries particulières, à quoi servent les ingénieurs publics? Des ingénieurs civils ne pourraient-ils pas les remplacer? Et comme l'avantage des compagnies exige cette substitution, elles finiront par la demander. Demander, pour elles, c'est obtenir.

Or la dissolution du corps des ingénieurs des ponts et chaussées [illegible] organisation même de l'Ecole Polyt[illegible]

ment nous sommes tentés de croire que déjà tout est préparé pour en venir à l'objet de nos prévisions, par ce qui arrive à l'endroit de cette Ecole. Chaque année, il y est reçu un grand nombre d'élèves; mais quand vient le temps de leur donner la fonction à laquelle ils ont droit, il se trouve qu'on n'a pas le nombre d'emplois voulus. Ainsi les jeunes gens qui n'ont point de places sont déjà réduits à la condition d'ingénieurs civils.

Quelles peuvent donc être les vues secrètes du gouvernement? Elles sont faciles à pénétrer. Elles ont pour but d'amener une transformation de l'Ecole Polytechnique, telle qu'au lieu d'être un établissement destiné à créer des fonctionnaires dans un ordre de travaux très importants, elle devienne une espèce d'école de capacité, comme sont celles de droit et de médecine. L'on y prendrait un diplome au moyen duquel l'on exercerait le *métier* d'ingénieur.

Après tout, ce fait d'une fonction ainsi anéantie ne serait qu'une suite naturelle du mépris où toute fonction est tombée. Il est admis généralement par les ennemis du pouvoir que toute la force de ce pouvoir est dans son armée de fonctionnaires et dans les places qu'il peut accorder. Aussi verrait-on avec plaisir qu'il eût le moins possible de ces places à sa disposition, et a-t-on en grande estime ce qu'on appelle les professions libres et indépendantes. Quand il s'est agi de détruire la vénalité des offices, ce sont les hommes de l'opposition qui se montrèrent le plus hostiles à la mesure. Nous ne venons point contredire leur manière de voir, et, selon les temps, ils pouvaient avoir raison. Mais, considérant un autre point de vue, nous nous demanderons, nous, s'il est au contraire des offices qui ne soient point vénals, si en un mot la fonction existe encore aujourd'hui? Nous voyons bien qu'il y a des *fonctionnaires*, mais de fonctions presque point. N'est-il pas vrai qu'il est de l'essence de la fonction d'être accordée au mérite, au savoir, à la moralité? N'est-il pas vrai aussi que rien de tout cela n'est compté aujourd'hui? Au contraire, il est constant que toute place est vénale; car toute place est vendue soit à prix d'argent de particulier à particulier, soit pour des voix d'électeurs, soit pour des voix de députés.

Ainsi donc le commerce des fonctions se pratique maintenant sur une grande échelle, et à la façon anglaise; elles sont devenues métiers et marchandises! En vérité la fonction n'existe plus.

Je me trompe, la fonction existe encore; mais l'Individualisme lui a fait subir la plus singulière dégradation. Dites-moi si les princes de l'industrie et de la finance, si les *ploutocrates*, ceux qui possèdent la fortune du pays, ne règlent pas tous les travaux publics ou non publics, et ne sont point les maîtres absolus de la production? Se fait-il quelque chose qui ne soit fait pour eux et par eux? Le travail particulier, le travail général, et, d'une façon indirecte, l'administration, la justice, et les lois, sont dans leurs mains; toute la société est dans leurs mains. Ce sont donc des fonctionnaires, et même les plus hauts fonctionnaires qui se puissent concevoir. Qui peut nier que M. de Rothschild ne remplisse une fonction très élevée? Mais au lieu que la fonction devrait être sociale, il n'y a plus maintenant que des fonctions individuelles. Ceux dont nous parlons se sont établis fonctionnaires à leur profit, en ce sens qu'ils ont accaparé les forces qui n'appartiennent légitimement qu'à tous.

Telle est donc l'immense anarchie où nous sommes. Voilà notre société; la voilà telle que l'Individualisme nous l'a faite. Comment sortirons-nous de ce chaos? Où est le chemin du salut? De quel côté se fera la lumière? Bien des voix se sont élevées, qui ont proposé des remèdes à nos maux. Bien des partis se sont formés autour d'idées plus ou moins progressives, mais ayant toutes en vue l'établissement de l'ordre et la disparition de l'inégalité.

Des hommes qui composent ces partis, les uns, plus spécialement politiques, pensent qu'il suffirait, pour arriver d'un bond à l'Egalité, de faire citoyens tous les membres du corps social, en leur accordant les mêmes droits électoraux. Mais, sans aller plus loin, à ceux-là nous dirons : Si l'on regarde la nation française et ceux qui dans cette nation sont exclusivement citoyens, on verra chez eux la plus grande inégalité; inégalité de condition, inégalité de fortune. Il en serait donc de même dans tous les cas, et quand tous les Français deviendraient égaux sous le rapport des droits de cité. Que se passerait-il en effet? Ce qui se passe maintenant et cause cette inégalité. Chaque membre du corps social, après avoir donné son vote dans les élections, rentrerait tout-à-coup, vis-à-vis de l'Etat, dans une séparation complète. Comme citoyen, il faisait partie du corps, vivait de la vie de ce corps; mais sa vie de citoyen n'a duré qu'un instant, et le voici de nouveau solitaire. Il a des vues opposées à celles de tous, car il n'a plus devant les yeux que le soin de sa fortune personnelle et de la fortune de sa famille. S'enrichir, améliorer son sort, sont donc ses objets principaux. Il devient égoïste; sa morale est : Chacun chez soi, chacun pour soi.

Cette distinction entre ses intérêts et ceux de tous étant ce qui frappe le plus le citoyen, puisqu'elle devient la chose qu'il considère uniquement, sa qualité et le droit qu'il en retire lui paraissent bientôt secondaires. Il n'y voit qu'un moyen d'agrandissement matériel; il en fait son marche-pied. Appelé à user de son droit, à voter par exemple, il trafique de son vote. C'est par là que le citoyen est rendu accessible à la corruption. C'est ainsi que l'inégalité persiste, ou, mieux, qu'elle n'a jamais cessé d'être.

D'autres, sans dédaigner le côté politique, et en restant à cet égard sur la même ligne que ceux dont nous venons de parler, ont abordé la question sociale; ils ont parlé d'organisation du travail et d'ateliers sociaux. Ils ont dit que pour arriver à un résultat et entraîner les hommes, ce n'était pas assez de prôner certaines règles, de répéter sans cesse : « Egalité, Fraternité, Liberté, » mais qu'il était nécessaire d'offrir le modèle d'une société artificiellement construite, basée sur ces règles, et où tout fût prévu d'avance, jusqu'à la forme de l'habillement.

Mais n'est-on pas choqué de cette façon d'arranger ainsi les choses, qui ne tient nul compte de l'homme, et calcule tout au plus sur ses besoins purement physiques? N'est-on point tenté d'appeler cela du mécanisme? Vous avez vu, au Louvre, ces miniatures de grandes villes, ces miniatures en relief où tout est bien imité, les maisons, les rues, les monuments, les jardins publics, les allées d'arbres, les bassins, les rivières et les canaux, jusqu'aux habitants qui y sont représentés vaquant à leurs affaires; mais tout cela ne vit pas, tout cela c'est du bois peint. Eh bien! la société modèle dont on nous présente la structure nous produit un effet analogue, elle ne nous illusionne pas davantage.

Vous ne tenez pas compte de l'homme, dirons-nous à ces derniers réformateurs; et vous n'en tenez pas compte parce que vous ne voyez pas où est le principal siège du mal. Le mal des sociétés n'est plus seulement dans les institutions, il est dans les âmes profondément démoralisées. Les âmes sont pétries d'égoïsme, de personnalité aveugle, de cupidité, de colère, de haine, d'envie, de scepticisme, de superstition, et d'ignorance.

Si vous aimez à errer dans les campagnes, et à considérer toutes les choses de la nature, vous avez dû rencontrer des blocs de pierre qui vous paraissaient pleins de vie, de cette vie des corps bruts, qui les fait grandir et se développer, et former des rochers énormes, des masses compactes et puissantes, capables de résister à la foudre. Mais vous y portiez la main, et tout-à-coup des morceaux se détachaient et roulaient divisés en mille parcelles. Quelque temps encore, et toutes ces roches ne seront plus que du sable. Vous aviez devant vous un granit en dissolution. Eh bien! n'est-ce point là l'image fidèle de nos sociétés! Elles ont de l'apparence, il semble qu'elles vivent dans l'union de tous leurs éléments; mais regardez-les d'un œil attentif, et, je vous le dis, vous les verrez ce qu'elles sont en réalité, vous les verrez poussière. Nous sommes à l'état de l'empire romain, au temps de l'invasion des Barbares.

Donc les efforts que vous faites, et les plans que vous proposez, sont impuissants; vous n'arriverez à rien avec eux. Est-ce l'industrie, est-ce l'art, est-ce la science, que vous régulariserez? L'industrie, chacun en convient, est une obscure forêt où les hommes s'entretuent. Par là même, l'industriel fait défaut. Vous avez le banquier, le commerçant, le boutiquier, l'agioteur, le capitaliste, et en dessous le prolétaire; vous n'avez pas le véritable industriel. Et l'art, où le trouvez-vous? Quels sont les produits de l'art à notre époque? Un seul de ces produits a été pris comme figure de tous les autres; et celui-là, c'est le palais de la Bourse. Aujourd'hui, l'art est avant tout badigeonneur; il est badigeonneur en peinture, en musique, en poésie, tout aussi bien qu'en architecture. Il répare ou il imite; il ne crée rien de durable. L'art n'est grand qu'avec la foi; et cependant les plus belles pages d'art que nous ayons sont des pages d'un doute poignant, leur mérite ne vient que de leur douleur et de leur aspiration vers un autre état. S'il n'y a point d'art, il n'y a point d'artiste, dans la belle acception du mot.

Nous en dirons autant du savant et de la science. Allez voir les savants dans les réunions officielles, et cherchez quel est le lien commun de leurs esprits, vous ne trouverez point ce lien. Partout vous verrez que la science ne s'accorde pas avec elle-même. Après les explications les plus matérialistes, s'en présentent d'autres qui supposent l'intervention divine. Il y a plus; arrivés à une limite donnée, tous les prétendus savants s'arrêtent, et vous répondent: C'est un mystère! le mieux est de ne pas aller plus loin. Mais, dans tous les cas, vous avez autant d'avis que de savants : *tot capita, tot sensus*. Constater des phénomènes, en accumuler une suite nombreuse, en faire surgir de nouveaux sans s'inquiéter de la loi générale, de la loi encyclopédique qui relie tous ces phénomènes et explique l'univers entier, telle est aujourd'hui la science, la science théorique.

M'opposerez-vous la science pratique? Je vous mettrai en face du médecin; et pour vous le faire connaître en peu de mots, je vous indiquerai ce fameux Congrès médical qui vient d'avoir lieu à Paris. Entre autres choses, on y a résolu qu'il était urgent d'inter-

dire l'entrée de la France aux médecins étrangers, parce qu'enfin il n'y a déjà point trop de malades pour les médecins de France, lesquels ont peine à vivre, et que ces messieurs des autres pays peuvent bien rester chez eux, sans venir faire concurrence. Le médecin n'exerce donc qu'un métier, lucratif pour quelques uns, très précaire pour le plus grand nombre, mais dont chacun cherche à profiter pécuniairement. Les médecins se disputent la clientèle, comme les épiciers se disputent la pratique. J'ai souvent entendu dire à des médecins: Il n'y a pas à aller faire de la médecine dans tel pays, on y est trop pauvre. Sachez-le, celui qui reste encore le type des médecins de nos jours, c'est à la fois le plus fameux et le plus avare, c'est Dupuytren.

Puis, là, comme ailleurs, la science est divisée contre elle-même. La fable du médecin *Tant-pis* et du médecin *Tant-mieux* est toujours vraie. C'est que, voyez-vous, les médecins sont de véritables cyclopes, ils n'y voient que d'un œil. Je veux dire par là qu'ils ne voient que le corps, et qu'ils regardent l'homme à peu près comme un végétal. L'homme est une plante construite différemment des autres, et voilà tout! elle demande un peu plus de soins, mais pas des soins d'une autre sorte. Enfin, pour tout dire, près du lit du malade, d'un côté est le prêtre, de l'autre côté est le médecin! et c'est un abîme qui les sépare; car c'est l'homme, l'homme qu'ils ne connaissent ni l'un ni l'autre!

Ah! que nous avons une bien autre idée de ce que devra être un jour le médecin. Le médecin de l'avenir remplira une fonction, comme celle du prêtre lui-même; le médecin de l'avenir ne sera pas un matérialiste sans âme, mais un homme religieux et revêtu d'un caractère religieux. La mission qu'il accomplira sera toute de charité et d'amour. Il s'adressera à l'homme tout entier; et, confesseur, recueillant dans son sein les afflictions et les douleurs cachées, il aura pour elles des paroles de consolation, des paroles évangéliques. Avec une haute idée de la vie éternelle, il saura préparer à mourir, en présentant la mort sous son véritable jour et comme un pas de plus dans la vie. Le médecin de l'avenir pourra donc guérir de la mort même.

Mais quand il en sera ainsi du médecin, toute la société aura changé. L'industrie, l'art, la science, seront, parce que la religion sera. Il n'y a point d'art, point de science, point d'industrie, sans religion. Si nous n'avons ni le véritable savant, ni le véritable artiste, ni le véritable industriel, c'est que nous n'avons point l'homme, l'homme moral, l'homme religieux. C'est l'homme qu'il faut former. L'homme a perdu la foi, il ne croit plus à rien qu'aux biens matériels. Que l'homme devienne religieux, qu'il ait une foi, tout en conservant ces biens matériels. Vous donc, réformateurs, prêchez aux hommes une religion. Montrez-leur tous les maux dont ils sont accablés, mais en leur faisant entrevoir une vie nouvelle. Donnez-leur une connaissance de Dieu, de ses desseins providentiels, et de son gouvernement du monde; une connaissance de la vie future sur la terre, dont la vie présente est le germe. Montrez aux hommes qu'ils ne doivent vivre les uns des autres que *spirituellement;* que si au contraire, ils restent dans un état où ils s'arrachent les aliments du corps, où ils se disputent le pain, où les uns absorbent et accaparent la subsistance des autres par millions, et les mangent ainsi en mangeant ou en soustrayant leur nourriture, ils tombent au degré des animaux, dont la loi unique est de se nourrir *matériellement* les uns des autres. En un mot, élevez tous ces principes de Liberté, de Fraternité, d'Egalité, et de Solidarité, à la hauteur de dogmes, et appuyez-les d'un art qui les rende praticables.

Bâtissez le Temple, enfin, et appelez les hommes dans le Temple. Quand ils y seront entrés, oh! alors espérez de fonder quelque chose! Et ce quelque chose, que sera-ce, sinon cette patrie, cette cité future que vous vous faites mécaniquement; cette cité future qui ne sera plus figurée par un territoire, mais par un ciel commun des intelligences. A la place de l'Individualisme, fléau de notre âge, nous aurons la Société; et la Société, c'est la Fonction. La science, l'art, l'industrie, donneront naissance à autant de fonctions particulières qu'elles ont de branches diverses. Dans la cité tout homme sera *citoyen-fonctionnaire.*

Et qu'on ne dise pas que nous tombons dans le même vice que les Montagnards, que nous tuons la liberté. Non; ceux qui tuent la liberté, ce sont ceux qui font de l'homme une machine, de la société un instrument à ressort, une espèce de mouvement perpétuel qui, une fois monté dans une direction, ne s'arrêterait plus. Nous éliminons si peu la liberté, que c'est parce que nous savons qu'elle existe, cette liberté, que nous voulons que les hommes soient rendus plus parfaits dans leur conscience, afin que, librement et sans effort, l'ordre que nous présupposons naisse de leur propre fonds transformé. Nous ne croyons à un progrès social qu'après un progrès de la conscience humaine elle-même.

LUC DESAGES.

(La suite à une prochaine livraison.)

LETTRES
SUR LA RELIGION.

Ière Lettre.

A UN DÉMOCRATE.

COMMENT LA RELIGION EST NON SEULEMENT UN FAIT UNIVERSEL, MAIS UN ÉLÉMENT SOCIAL.

On ne vaincra jamais les prêtres que dans Rome.

L'avant-dernière fois que j'eus le plaisir de vous voir, mon cher M. F., vous me dites, relativement à la question religieuse dont je vous parlais: « Passons là-dessus; vous savez que nous différons de » manière de voir à cet égard. Vous attachez trop d'importance à la » question religieuse, etc. »

Quelque temps auparavant, un démocrate des plus justement considérés dans le parti démocratique me dit encore, dans une réunion mémorable — pour moi du moins: — « Nous n'avons à » nous occuper exclusivement que de la question politique. Quant » à la question religieuse, elle sera résolue par le fait même du » triomphe de nos principes politiques, etc. »

Je ne dis pas que ce soient littéralement les mêmes expressions, mais j'affirme que c'est là le véritable sens et le résumé de son discours. Au reste, comme ce n'est pas une accusation que j'ai l'intention de porter contre la démocratie, mais une simple opinion particulière que je veux combattre, je vous prie de ne voir dans le fait de mes citations que le désir de traiter sérieusement avec vous la question religieuse. D'ailleurs la suite de mes *lettres sur la religion*, dont plusieurs seront adressées *à mon ancien évêque de Carcassonne*, quelques-unes *à mes anciens paroissiens*, d'autres enfin *à un philosophe* se disant athée, quoique ses actes et l'esprit de ses écrits témoignent du contraire, mes lettres, dis-je, vous prouveront que, laissant de côté les questions de personne et de parti, je ne veux m'occuper que des principes.

Avant de démontrer que la religion est non seulement un *fait*, mais un *élément social!*, ce qui est l'objet principal de cette lettre, il importe de dire un mot de l'opportunité et de l'urgence de résoudre la question religieuse, et de prouver que c'est surtout *un devoir* pour les démocrates, pour tous les sincères amis du peuple. Si je n'étais pas convaincu que l'avenir est démocratique, et nullement *cosaque*; si, d'ailleurs, je ne croyais pas au prochain avènement des masses, c'est-à-dire à une transformation successive et normale des institutions dans le sens d'une véritable liberté, d'une parfaite égalité de droits et de devoirs, et partant d'une fraternité de plus en plus réelle entre tous les membres de la famille humaine; si, d'autre part, je ne voyais dans la démocratie et chez les démocrates qu'*un moyen de faire table rase*, qu'*un marteau démolisseur*, ainsi que le prétendent nos ennemis politiques et religieux, je comprendrais qu'on dédaignât de s'occuper de religion. Car il est clair qu'aujourd'hui, du moins en France, la religion serait un bien faible levier révolutionnaire. Les temps des croisades violentes sont loin, bien loin de nous, grâce à Dieu! Mais la démocratie est plus qu'*un moyen*, elle est surtout *une fin*; elle est plus qu'une *révolution*, elle est encore une *réorganisation*. Les démocrates ne sont pas seulement des *critiques* de l'état social actuel; ils sont aussi, ils doivent être des *réorganisateurs*. Et c'est parceque nous devons être cela, que nous ne saurions négliger la religion, qui joue un si grand rôle dans la famille, dans la cité, dans l'Etat. Mais quoi! lorsque dans la patrie des Voltaire, des Jean-Jacques, et des Encyclopédistes, après les révolutions de 93 et de 1830, nous voyons la masse des Français ne pas savoir se passer des prêtres; quand les démocrates, les républicains les plus radicaux, tiennent à faire baptiser, communier, instruire même et marier leurs enfants par les prêtres; quand ils envoient leurs femmes et leurs domestiques à confesse, quand ils tiennent eux-mêmes à être ensevelis ecclésiastiquement;...... quand Napoléon a cru devoir transiger avec le clergé, et traiter de puissance à puissance avec la cour de Rome;... quand vous voyez que la religion catholique redevient à la mode,... et vous savez quelle est la puissance de la mode en France! — vous voudriez passer sur la question religieuse! Non; la question religieuse doit être traitée parallèlement avec les autres questions sociales, dont elle est pour ainsi dire le *critérium*, comme nous le démontrerons plus tard.

Et qu'on ne dise pas : « Vidons d'abord l'affaire politique ; après la victoire, nous aurons bon marché du clergé. » Car ce langage supposerait qu'il ne s'agit que d'une question de personnes, et non de principes ; comme s'il ne s'agissait pour la démocratie que d'avoir bon marché du clergé, et de le faire composer. Je ne pense pas que la démocratie veuille imiter ni l'Empire, ni la Restauration, ni le Gouvernement de juillet. D'ailleurs la démocratie ne serait ni assez despote ni assez impolitique pour vouloir défendre au peuple le libre exercice de la religion, et partant de se choisir le clergé qu'il voudrait. Enfin, il me répugnerait de penser que le pouvoir démocratique voulût sévir contre le clergé catholique, en supposant que ce clergé fût hostile au nouvel ordre de choses et qu'il voulût enrayer le char du progrès et de la liberté. Dans cette dernière hypothèse, ce serait à coups de raisonnements et par la force des lumières qu'il faudrait le combattre, et non à coups de fusils. Qu'on réponde à la violence par la violence, c'est de bonne guerre ; mais on ne doit combattre l'erreur que par la vérité, le charlatanisme que par la droiture. Le clergé catholique est dans une bonne ou dans une mauvaise voie ; son enseignement est utile ou nuisible. S'il est dans une bonne voie, si son enseignement est utile, vouloir le combattre par la violence serait plus qu'une action impolitique, ce serait un crime ; s'il est dans une fausse voie, si son enseignement est pernicieux, pourquoi attendre pour le combattre, pour dessiller les yeux des populations ? Dans cette dernière hypothèse, il ne serait pas permis d'hésiter ; car l'hésitation pourrait être taxée d'impuissance ou de lâcheté... Nous avons dit au peuple ce que nous voulions pour lui et pour tous en politique. Le peuple aime et accepte la formule de *liberté*, d'*égalité* et de *fraternité*, que nous a léguée la Révolution de 89 ; mais cela ne lui suffit pas, car il ignore quelle est notre croyance religieuse. On lui a dit, on lui répète chaque jour, que nous n'avons pas de religion ; et cela l'inquiète (et, ici je parle surtout du peuple des campagnes). Car il veut une religion, lui. Il veut croire à quelque chose touchant Dieu, touchant la vie présente et future ; il veut savoir pourquoi il est sur cette terre et comment il doit y vivre ; il veut savoir d'où il vient et où il va. Quand ses enfants l'interrogent sur tous ces points, il voudrait leur répondre quelque chose de raisonnable, qui fût de nature à leur inspirer l'amour de la justice, de la vertu, et le respect pour leurs parents. Je vous le dis (car j'ai visité et interrogé de nombreuses populations), les masses se préoccupent beaucoup de ces questions de haute philosophie ; et, faute de mieux, elles croient ce que leur disent les prêtres.

Si donc nous n'avons pas confiance dans l'enseignement du clergé, et que nous aimions véritablement le peuple, il est de notre devoir de dire hautement quelle est notre croyance religieuse ; et cela franchement et nettement, comme nous avons dit et continuons de dire notre pensée politique et économique. La question est délicate, je ne le dissimulerai point. La discussion portée sur ce terrain brûlant soulèvera des tempêtes de colère, il faut s'y attendre ; mais nous ne devons pas oublier cet adage si éminemment français : « Fais ce que dois, advienne que pourra ! »

Il ne faut pas, que sur une question aussi capitale pour le peuple et pour la société tout entière, la démocratie reste plus longtemps muette.

Abordons maintenant la question d'une manière pour ainsi dire plus philosophique. Disons : 1° comment la religion est un *fait social immense ;* 2° comment elle est un *élément indispensable* à la vie des peuples.

1° La religion est un fait qui s'est produit dans tous les temps, chez tous les peuples anciens et modernes, et sous toutes les zônes. Nous n'examinerons pas aujourd'hui si ce fait s'est produit toujours de la même manière, et si son influence fut bonne ou mauvaise. Il s'agit de savoir seulement s'il a existé, s'il existe un seul peuple, un seul groupement d'hommes un peu considérable, sans religion.

Or la tradition, l'Histoire, comme la Fable et les voyageurs, témoignent unanimement que partout où il a existé et où il existe des hommes vivant ensemble, il y a eu et il y a encore une religion. Ce fait est trop authentique et trop connu, pour qu'il soit nécessaire d'en faire la preuve ; il suffit de l'énoncer. — « Nous ne saurions nier, nous objectera-t-on peut-être, que la religion ne soit un fait social immense et parfaitement authentique ; nous disons seulement que ce fait n'a pas l'importance que vous paraissez lui accorder. La religion fut une fiction plus ou moins poétique, un joujou des peuples enfants, mais dont les peuples éclairés n'ont plus besoin, et qu'ils doivent abandonner comme la jeunesse abandonne les amusements de l'enfance, comme l'âge mûr secoue les erreurs et les folies de la jeunesse. »

Pour prouver que la religion ne fut qu'une fiction, qu'un joujou des peuples enfants, une erreur de jeunesse, il faudrait pouvoir montrer, soit dans le passé de l'Humanité, soit chez les nations modernes les plus éclairées, au moins un seul de ces peuples dont vous parlez, qui, ayant grandi en âge et en connaissances, se soit passé ou se passe aujourd'hui de religion. Jusque-là cette objection est purement gratuite et sans aucune valeur.

Il est vrai, et, loin de le nier, je tiens à le constater hautement, il est vrai que la religion a été se modifiant sans cesse soit avec les progrès, soit avec la déchéance de la raison des peuples ; elle s'est transformée successivement avec toutes les institutions sociales. La religion a été soumise au flux et reflux de l'élément humain, à cette aspiration incessante de l'imperfection et de la douleur vers l'idéal des perfections infinies et d'un bonheur parfait. Mais le flux et le reflux, la transformation et la modification, tout cela n'est pas l'anéantissement. Le minéral, le végétal, l'animal, tout ce qui a vie change et se développe incessamment. Mais encore une fois changer n'est pas mourir ; changer, c'est au contraire vivre.

Or la religion qui est une des manières d'être de l'Humanité constantes et universelles, a pu et a dû subir toute espèce de modifications, tout en restant essentiellement ce qu'elle doit être dans le plan providentiel et dans les destinées de la société.

Donc la religion ne doit être ni dédaignée ni négligée. Car son influence fut et peut être encore bonne ou mauvaise. Dans la première hypothèse, il faut la cultiver avec le plus grand soin ; dans la seconde, il faut la combattre énergiquement.

Nous prouverons dans une autre lettre que, malgré tous les abus que des hommes pervers ont faits de la religion, en somme son influence fut et est encore bonne à l'Humanité, et que, bien comprise, c'est-à-dire, ramenée à son état primordial et véritablement divin ou naturel, elle peut être d'un secours précieux, immense, à l'Humanité.

2° Mais la religion est plus qu'un *fait*, plus qu'un *accident* (universel) ; c'est encore un *élément* de la vie sociale ; et cet élément est au moins aussi nécessaire que les éléments *scientifique*, *artistique*, et *industriel* (avec lesquels il se confond) ; sans parler des éléments politique, commercial, économique, proprement dits. Bien plus, il est de l'essence de la religion, du moins telle que nous l'entendons et la définirons plus tard, de coordonner, de relier, d'*unifier*, si l'on peut s'exprimer ainsi, les divers éléments de la vie sociale, afin de les harmoniser entre eux et avec les lois de notre planète, lesquelles à leur tour s'harmonisent avec celles de l'univers, remontant ainsi jusqu'à Dieu, principe et fin de toutes choses, l'*alpha* et l'*oméga* de la VIE.

Supposons avec plusieurs philosophes de l'antiquité que la vie soit un vaste clavier dont chaque existence (depuis les infiniments petites jusqu'aux infiniment grandes) serait une touche. Chaque note touchée séparément rendra un son particulier, distinct de tous les autres, quoiqu'ils soient tous au fond de même nature. Ce son *particulier*, plus ou moins *grave*, plus ou moins *aigu*, est le propre, le caractère, la *personnification* de chaque note. Qu'une main inexercée, ignorante dans l'art de la musique, attaque, *par hasard*, plusieurs notes à la fois : on entendra des sons *groupés* d'une manière plus ou moins agréable ou désagréable à l'oreille, suivant que la main touchera des notes dont la réunion, faite sans choix, sans but, sans conscience, produira, *par hasard*, des *accords* ou des *dissonances*.

On aura dès lors l'expression exacte de la vie des sociétés que des chefs ignorants gouverneraient *au hasard*. Une société ainsi gouvernée serait semblable encore à un vaisseau sans boussole, et dont le pilote ne connaîtrait ni le ciel sous lequel il se trouve, ni la mer dont l'abîme l'entoure : pilote et passagers seraient dans des craintes incessantes ; l'ignorance des chefs n'inspirerait plus de confiance, la hiérarchie ne serait plus reconnue, et dès lors la confusion et les désordres de toute espèce régneraient à bord de ce malheureux vaisseau.

Mais reprenons notre première comparaison, et supposons que toutes les notes qui composent le *clavier humain* soient touchées à la fois ; l'oreille n'entendra aucun son distinct ; il ne se produira qu'un bruit confus, ou absence de son proprement dit.

Dans l'ordre physique, la réunion de toutes les couleurs, la fusion de tous les principes élémentaires connus, produisent un phénomène analogue.

Mais qu'un bon musicien, connaissant non seulement la *valeur particulière* à chaque note, mais encore les effets de leurs diverses combinaisons ou de leurs groupements naturels ou sympathiques ; que ce musicien promène ses mains sur le clavier : aussitôt l'oreille sera frappée de sons agréables et harmonieux. C'est ainsi qu'un bon peintre possédant la théorie des couleurs ou de leurs combinaisons, un chimiste connaissant la théorie des diverses fusions ou affinités des substances élémentaires, produiront, l'un des objets charmants sur la toile, l'autre des créations utiles et précieuses ou des phénomènes qui surprendront agréablement nos yeux et notre intelligence. Hé bien, il en est de la religion comme de la musique, comme de la peinture et de la chimie : elle est une harmonisation, une peinture fidèle, une analyse et tout à la fois une synthèse de la VIE. La religion doit être incessamment cette colonne de feu qui éclairait la marche du peuple Hébreu dans le desert ; ce flambeau qui, d'après le Christ, doit être placé sur le chandelier, et non sous le boisseau. Et

les prêtres, les hommes véritablement religieux, doivent être *la lumière du monde*, les plus instruits et les plus dévoués : *le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis* (Evangile).

Nous développerons ces principes quand nous traiterons plus particulièrement de *la nature de la religion.*

Maintenant reprenons notre raisonnement. Nous avons dit que la religion était un fait social immense, universel, qui s'est produit dans tous les temps et chez tous les peuples anciens et modernes. Nous avons ajouté qu'elle était encore un élément social, un principe constitutif indispensable, une science, une puissance de ralliement, d'union, d'harmonisation; une synthèse sociale par excellence, qui comprend et embrasse dans sa sphère toutes les connaissances, tous les arts, tous les sentiments élevés et généreux, toutes les créations, tous les embellissements, toutes les richesses humaines, pour en faire une seule science, un seul art, un seul sentiment, une seule richesse universelle, et rendre pour ainsi dire commune à tous cette *richesse sociale*, comme la lumière et la chaleur du soleil sont communes à tous.

Nous dirons de la religion ainsi comprise ce que Voltaire disait de Dieu : *Si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer.*

Pourquoi cela, me demanderez-vous peut-être.

Parcequ'une société bien organisée doit être le reflet de la Vie universelle, qui est ou que nous supposons harmonique.

Or il est évident que la vie est à la fois une et multiple. Ses manifestations sont en même temps semblables et diverses. Nous nous sentons vivre en nous et hors de nous, libres et soumis à des conditions d'existence, pour ainsi dire, fatales. Nous sommes sous l'influence de deux espèces de lois : celles que nous appellerons *lois de l'*INFINI ou universelles, *communes* à toutes les existences; et celles que nous appellerons *lois du* FINI, ou particulières et propres à chaque existence. Or ces lois sont analogues aux forces *centripète* et *centrifuge*, qu'il faut chercher à équilibrer, à harmoniser, mais contre lesquelles il serait dangereux et impie de lutter, puisque ce serait lutter contre la nature, et contre la volonté de l'auteur de la nature, Dieu.

Donc une société bien organisée ne doit pas se contenter de laisser à chacun de ses membres la liberté de penser et d'agir; elle doit encore diriger la pensée et les actes des masses dans l'intérêt commun. Mais comment diriger la pensée sans un enseignement public et uniforme? Comment diriger les actes sans proposer un but à atteindre, des travaux à accomplir? Et comment obtenir un enseignement uniforme et des travaux vraiment sociaux sans professeurs et sans directeurs agissant dans l'intérêt commun? Aussi bien voyons-nous dans toutes les sociétés passées et présentes l'enseignement et les travaux publics organisés.... bien ou mal (ce n'est pas ce que nous avons à examiner en ce moment), mais enfin organisés. Et un fait digne de remarque, c'est que la force, la durée et la prospérité des empires ont été augmentant en raison directe de la puissance de la centralisation ou de l'organisation de l'enseignement et des travaux publics (1), tandis qu'elles ont été décroissant en raison inverse.

Tous les grands législateurs religieux et politiques ont parfaitement compris cette vérité. Voyez Moïse, Lycurgue, Numa, César, le Christ, Mahomet, Charlemagne, Pierre-le-Grand, nos Législateurs républicains, Napoléon; consultez les plans de réforme, de réorganisation sociale des plus célèbres réformateurs anciens et modernes; et vous connaîtrez qu'ils se sont tous occupés d'harmoniser l'enseignement (dans lequel ils ont toujours compris l'enseignement moral ou religieux) avec leurs projets de réforme sociale. Et, pour ne parler que de la religion, remarquez qu'ils l'ont respectée et acceptée telle qu'ils l'ont trouvée, lorsqu'elle ne contrariait pas leurs plans de réformes; mais qu'ils l'ont modifiée, lorsqu'elle ne se prêtait pas à leurs vues. Ils ont tous considéré la religion et ses ministres comme un puissant moyen d'instruction et de moralisation. Le génie des grands hommes d'état s'appliqua moins à découvrir des éléments *nouveaux* de gouvernement et de prospérité publique, qu'à vivifier, féconder, organiser les *éléments anciens.* Car rien n'est véritablement ni nouveau ni ancien dans la vie. La vie, comme Dieu, a été, est, et sera toujours la même dans son essence incréée. Il n'y a de changement qu'à la surface des flots de cet Océan sans fond et sans rivages. Le passé, le présent, et l'avenir de toute existence, sont virtuellement et nécessairement l'un dans l'autre. Le passé de chaque être peut se déduire aussi logiquement de son avenir que son avenir du passé. La connaissance du passé et de l'avenir du globe et de l'Humanité tend à devenir une science positive, comme les religions dites révélées tendent à devenir raisonnables.

Je crois pouvoir conclure de ces diverses considérations qu'il est de la plus haute importance de s'occuper sérieusement de la question religieuse.

Amis du peuple, démontrons-lui qu'on peut être religieux sans hypocrisie, croyant sans blesser ni humilier la raison, moral sans se soumettre à des pratiques dont le moindre défaut est le ridicule. Prouvons au peuple, au nom même de l'Evangile du Christ, qu'on peut être agréable à Dieu sans faire de longues et mystiques prières, encore moins faire prier... en payant. Indiquons aux prêtres comment, dans l'intérêt même de la religion, ils doivent modifier le dogme et le culte religieux dans le sens des progrès de la science et de la raison des masses, et comment cette modification serait conforme non seulement à ce qu'a fait le Christ relativement à la loi de Moïse, mais encore à ce qu'il a prévu que l'Humanité inspirée de Dieu ferait un jour relativement à son Evangile.

Mais si les prêtres, oubliant ou ignorant que l'esprit du véritable Christianisme est essentiellement *progressif*, persistaient à se draper dans leur immobilité, à la façon des bornes du *statu quo* politique.... nous indiquerions alors aux pères et aux mères de famille comment ils doivent se passer du ministère d'un clergé rétrograde, et comment ils peuvent devenir eux-mêmes les directeurs spirituels, les confesseurs, les véritables prêtres de leurs enfants. Nous donnerions, en un mot, les moyens d'avoir *une religion sans prêtres*, et il nous serait facile de prouver que cette religion ne serait pas la plus mauvaise. Ah! si les gouvernements savaient, ou plutôt s'ils voulaient sincèrement que la lumière fût, comme elle se ferait facilement!

Mais si les ennemis du peuple font des efforts inouïs pour étouffer *sous le boisseau* le divin flambeau de la vérité, amis du peuple, osons, à l'exemple de Jésus de Nazareth, le placer d'une main ferme sur *le chandelier*, afin qu'il éclaire de ses vivifiants rayons la famille humaine tout entière. Laissons clabauder autour de nous les ignorants (réels ou simulés), qui, nous faisant un crime de porter la lumière, nous désignent au peuple comme des *lucifers* (*lucem fero*, je porte la lumière); plaignons ceux qui écoutent ces ennemis de Dieu et des hommes, et marchons en avant sans jamais nous arrêter. N'oublions pas que le Ciel, — c'est-à-dire la vérité et la justice, — veut être violenté, et qu'il est promis aux hommes énergiques : *Cœlum vim patitur, et violenti rapiunt illud* (Evangile).

N'imitons pas ces politiques qui ne savent que *gémir*. Puisque nous reconnaissons que certaines doctrines prétendues religieuses et l'action d'un certain clergé exercent sur les masses une funeste influence, travaillons activement et avec persévérance à combattre cette influence, et cela en nous plaçant sur le terrain même de nos ennemis, je veux dire le terrain religieux :

On ne vaincra jamais les prêtres que dans Rome.

Ayons le courage de nos convictions, et disons enfin tout haut ce que nous pensons tout bas.

Au reste, il ne s'agit plus aujourd'hui de *critiquer* la religion à la façon des Voltaire, encore moins de *protester* à la façon des Luther et des Calvin. Cette critique et cette protestation ont été trop bien faites pour qu'il soit nécessaire de les refaire. Laissons aux philosophes proprement (ou improprement) dits le soin d'achever d'*écraser l'infâme.* Pour nous, rétablissons la religion sur les bases granitiques de la vérité, de la charité, et de la fraternité, qui sont celles sur lesquelles le Christ entendit bâtir son Eglise. Entons tous les progrès, toutes les libertés et toutes les améliorations (morales et matérielles) sur l'arbre même du Christianisme; c'est le seul moyen de le vivifier incessamment et de le rendre impérissable. Contraignons les prêtres à redevenir les instituteurs, les initiateurs de toute vérité, de toute justice et de toute liberté, ou ruinons le crédit qu'ils ont auprès des masses ignorantes en les éclairant.

Veuillez ne voir dans cette lettre, mon cher M. F*****, qu'une faible expression du vif désir que j'éprouve de vous voir aborder les questions religieuses; car je sais combien ces questions gagneraient à être traitées avec cette profondeur de vues et surtout avec cet amour éclairé du peuple qui vous caractérisent.

Recevez mes salutations fraternelles.

JEAN TERSON.

---

(1) Ces mots, *travaux publics*, doivent être entendus ici dans leur acception la plus large, pour tous les travaux sociaux.

LA FÉODALITÉ NOUVELLE.

I.

La Révolution a fauché comme l'herbe
Les châteaux crénelés et les tours de granit
Où l'autour féodal, au vol lourd et superbe,
Sur des débris humains avait bâti son nid.
Mais en vain les châteaux gisent sur les bruyères;
Leur ruine n'a pas enrichi les chaumières
Des rudes paysans que le travail brunit.

Tout aussi féodale, avec ses murs de brique,
L'usine élève au ciel ses longs tuyaux brûlants;
En place de guerriers, elle a des mécaniques
Dont les muscles d'acier vibrent étincelants :
Pacifiques géants, et pourtant pleins de rage!
Car, pour donner la vie au monstrueux rouage,
La vie humaine, hélas! coule en ruisseaux sanglants!

Les suzerains brutaux de la haute Industrie,
Les barons de l'Usure aux serres de vautours,
Qui fouillent sans pitié les flancs de la Patrie,
Et lui volent les fruits de ses chastes amours,
Les seigneurs de l'argent sans cœur et sans largesses,
Les croupiers de la Bourse affamés de richesses,
Sont les rois absolus de ces affreux séjours.

Oh! les hommes d'argent! le monde est leur pâture :
Ils tiennent dans leurs mains tous les biens d'ici-bas,
L'homme par le salaire, et le sol par l'usure;
Pour eux la loi se tait, le droit n'existe pas.
Leur passage est partout marqué par des rapines;
Et, comme ces oiseaux qui cherchent les ruines,
La Famine et la Mort accompagnent leurs pas.

Que peut-on espérer de ceux qui n'ont dans l'âme
Qu'un désir effréné d'augmenter leur trésor,
Qui ne reculent point devant un lucre infâme,
Et vendraient du poison pour s'enrichir encor?
« Chacun pour soi, chacun chez soi, » c'est leur devise;
L'argent, voilà leur Dieu; la Bourse, leur église :
Le peuple des Hébreux danse autour du Veau d'or!

Sous leur loi le travail est un long suicide.
L'atelier, imprégné de miasmes étouffants,
Est l'antre du Cyclope où la Faim homicide
Sème des corps brisés et des membres vivants.
Le champ industriel est tout pavé de tombes;
Et le sol, abreuvé du sang des hécatombes,
Engraisse de Mammon les prêtres triomphants.

Ils ne respectent rien, ni le sexe ni l'âge :
L'enfance à peine en fleur vient leur livrer sa chair;
La jeune femme enceinte, et belle de courage,
Se blesse en se heurtant aux machines de fer;
Et lorsqu'un malheureux tombe comme une proie
Sous les dents de la roue ardente qui le broie,
L'homme ne compte pas, le rouage est plus cher.

Quand, poussés par la Faim comme par une meute,
Les Ilotes, armés d'outils et de marteaux,
Descendent dans la rue où bouillonne l'émeute,
Et promènent un pain en guise de drapeaux,
La Cité retentit du glas des funérailles;
Puis, leurs rangs labourés par le feu des mitrailles,
Les soldats de la Faim rentrent dans le repos.

Sages des nations, savants économistes,
Scribes du Capital, applaudissez encor
Ces lâches publicains, ces hideux alchimistes,
Qui transmutent la vie en bons sur le trésor!
Ils puisent nos sueurs jusqu'aux dernières gouttes;
Et notre sang, filtré par de secrètes routes,
Dans leurs coffrets d'acier retombe en écus d'or.

Vous appelez l'usine un Temple à la Patrie,
Et moi je vous soutiens que c'est un Abattoir;
Et je sculpte au fronton de l'humaine tuerie
Une tête de mort et des os en sautoir.
Je voudrais élever au sommet d'un Calvaire
Des os de nos martyrs un immense ossuaire,
A frapper l'avenir d'un sombre désespoir.

II.

Si tu trouves le soir l'implacable Misère
Assise comme un spectre à ton foyer sans feu;
Si de tes jours maudits, si de ta vie amère,
La mort, l'affreuse mort est le suprême vœu;
Si tes labeurs sans fin n'ont d'autre récompense
Que de briser ton être et ton intelligence;
Et si l'aspect du sort te fait douter de Dieu;

Si les industriels sucent, comme un vampire,
Le sang pur de ta chair, la moëlle de tes os;
Si tous ces Juifs bâtards que l'Avarice inspire
Chargent tes membres nus de multiples anneaux;
S'ils savent de ton corps tirer toute la force,
Comme la roue avide, en déchirant l'écorce,
Fait sous ses dents de fer jaillir l'huile à longs flots;

Si ta volonté plie aux caprices d'un maître;
Si la loi te condamne, en son règne fatal,
A végéter au bas de l'échelle de l'être,
Et sacre, au nom de Dieu, le désordre légal;
Si la Société, qui se drape en statue,
Pèse de tout son poids sur ta tête abattue,
Et de tes reins cambrés a fait son piédestal;

Ne désespère pas du jour de délivrance,
L'avenir t'appartient, Peuple opprimé; le mal
Disparaîtra du monde avec ton ignorance,
Et tu prendras ta place au banquet social.
Mais n'espère qu'en Dieu! Le monde est sans entrailles :
Il voit sans être ému passer tes funérailles,
Et n'entend point tes cris sur le lit d'hôpital.

III.

Un de ses chefs a dit, narguant notre souffrance,
Qu'un *travail incessant* pouvait seul contenir
Le Peuple à l'esprit vain, au cœur plein d'inconstance,
Fatigué du présent, tourmenté d'avenir;
Que l'éternel souci des angoisses mordantes
Etouffait en naissant ses colères grondantes,
Et, pour le gouverner, qu'il fallait l'abrutir.

Au Peuple impunément il peut jeter l'insulte,
Ce grand homme chez qui l'orgueil souffre à l'étroit,
Rhéteur sans idéal, qui n'a pas d'autre culte
Que *l'acceptation du fait* pris pour le droit.
Sa sombre intelligence a des ailes de pierre :
Ne pouvant s'élancer dans la pleine lumière,
Elle ne voit du ciel qu'un brouillard triste et froid.

Austère en apparence, intrigant par nature,
Le sophisme jaillit de son cerveau malsain;
Mais en vain sous les mots il cache la morsure
Que sa dent de vipère enfonce en notre sein.
O toi qui pour toujours livres à la Misère,
Sans honte et sans remords, l'Humanité ta mère,
D'un Dieu tout de bonté tu fais un assassin!

Si le Peuple à jamais doit être la pâture
Des âpres loups-cerviers aux appétits hurlants;
Si les servants d'amour de la Fortune impure
L'enchaînent sans espoir aux labeurs accablants;
Si l'oisif, comme Hérode inquiet pour sa vie,
A droit de tuer l'enfant que l'épouse ravie
A senti tressaillir et croître dans ses flancs;

Si l'Humanité sainte, et que l'on crucifie
A tous les piloris de l'inégalité,
Dont le cœur sans amour s'use et se pétrifie
Au froid de l'égoïsme et de l'impiété;
Pareille au scorpion qu'enserre un mur de flamme,
Si l'Humanité, dis-je, était scellée, infâme,
A l'infernal anneau de l'immobilité;

Il ne nous resterait, ô pâles prolétaires,
Que d'armer d'un couteau nos bras désespérés,
D'immoler devant tous nos enfants et leurs mères
Sur nos métiers sanglants par nos mains déchirés,
Et, nous faisant au sein de profondes entailles,
De rejeter au ciel le sang de nos entrailles,
En criant : Honte à Dieu dans ses globes sacrés!

EDMOND TISSIER.

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, A. BOUSSAC, département de la Creuse.
PREMIÈRE ANNÉE. — N° 7.
PRIX DE L'ABONNEMENT : CINQ FRANCS PAR AN.
AVRIL. — 1846.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.
On s'abonne aussi à PARIS, à la librairie de Gustave Sandré, rue Percée-Saint-André-des-Arts, n° 11.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

DE LA RECHERCHE DES BIENS MATÉRIELS.

(CINQUIÈME ARTICLE *.)

Y AURA-T-IL TOUJOURS DES PAUVRES?

« Tant que le péché originel et ses lamentables conséquences » domineront le monde, tant qu'il y aura des passions, » il y aura des pauvres. » (L'ABBÉ DUPANLOUP.)

« Il y a un enfer et des feux éternels. Jamais, jamais » l'éternité malheureuse n'aura de terme, jamais elle » n'aura de fin! Je le crois, c'est ma foi, je la professe » et la révèle de toute l'énergie de mes convictions et de » mon dévouement. Mais Dieu est juste, Dieu est bon, » et il sera éternellement l'un et l'autre, même en enfer. » (L'ABBÉ DE RAVIGNAN.)

I.

Le manége des prédicateurs du jour.

Il y a un accord touchant, une véritable *entente cordiale*, entre les économistes de l'école anglaise et les prédicateurs catholiques d'aujourd'hui. Passer, comme nous le faisons, des uns aux autres, ce n'est pas changer de sujet.

S'il faut s'en rapporter aux *conférences religieuses*, *sermons de semaine sainte*, *discours de charité*, et autres œuvres oratoires ecclésiastiques que l'*Epoque* et les feuilles à grand format ses rivales publient en ce moment, et qui servent de pendant aux œuvres fort profanes, mais non moins morales assurément, dont sont farcies les immenses colonnes de ces journaux, il ne tiendra pas au clergé catholique que l'Evangile ne reste enseveli dans d'éternelles ténèbres. Il s'est élevé dans ces derniers temps, et il s'élève de plus en plus au sein de l'Humanité, chez toutes les nations et dans toutes les classes, un esprit régénérateur qui procède à la fois de l'Evangile et de la Philosophie; ce qui n'est pas étonnant, puisqu'au fond l'Evangile est, comme le disaient les Pères des premiers siècles, *la sainte Philosophie*. Hé bien! au lieu de seconder cet esprit, ces prédicateurs s'attachent à le combattre, pour perpétuer, autant qu'il est en eux, la mort et l'ensevelissement du Christianisme.

Après la Conférence du R. P. Lacordaire en faveur du Capital et du Monachisme, l'un portant l'autre, le Capital considéré comme ayant droit avant l'Evangile, et le Monachisme présenté comme la meilleure ou plutôt la seule solution du problème de la population et du prolétariat (1), voici qu'il nous pleut un nombre infini de sermons également dévoués à la cause du Capital. Il semble que tous les prédicateurs de Paris et des départements se soient donné le mot pour traiter cette année, pendant le carême, le sujet par lequel M. Lacordaire a terminé ses conférences. On ne voit que ministres des autels occupés à rassurer Mammon sur la durée de son empire. Tous protestent, au nom de l'Evangile, de leur inviolable attachement à la cause du Veau d'or. C'est un spectacle fort touchant! La formule du célèbre prédicateur de l'ordre restauré de St Dominique paraît avoir fait fortune; car le fond de tous ces sermons, c'est toujours *l'harmonie établie par le Christianisme entre l'humanité riche et l'humanité pauvre*.

Le sens du Christianisme est si clair, qu'il paraît fort difficile d'abaisser ainsi aux pieds de la Ploutocratie régnante le Christ, dont le règne est promis. Mais à quoi ne parvient-on pas avec un peu d'adresse? Plus l'Evangile résiste, plus on mettra de subtilité pour en altérer le sens.

Le manége de ces brillants orateurs de la chaire, comme on les nomme, est véritablement si curieux, que le lecteur me saura gré de le lui faire connaître. J'arriverai ensuite à la question sérieuse que ces oraisons cléricales m'ont suggérée, et qui doit faire le sujet principal de cet article.

D'abord le prédicateur commence toujours par rassurer le Dieu actuel de la terre, le seigneur Capital. On dirait qu'il est moins soucieux de plaire à son divin maître Jésus que tremblant de déplaire aux riches qui l'écoutent. Voici à peu près comment il s'exprime : « Ne craignez pas, mes frères, que je vienne mêler ma voix » à des diatribes absurdes et souvent si cruelles contre les grands et » les riches de la terre. Non, je ne veux pas unir mes efforts à tant » de violences coupables par lesquelles on essaie de remuer la so» ciété jusque dans ses dernières bases; et si je viens, sous la lu» mière de l'Evangile, vous découvrir les fondements mêmes de la » société humaine, c'est pour vous inviter, au nom de la religion, à » les rétablir et à les affermir sur les bases éternelles de la charité et » de la justice, et à entrer par là dans l'ordre réparateur de la Pro» vidence. »

Cela dit, et pour mieux convaincre ses auditeurs qu'il n'y aura rien de factieux dans ses paroles, il annonce que s'il se permet de traiter la question du paupérisme, c'est qu'il y sait une réponse qui satisfera les plus méticuleux : « Je ne soulèverais pas cette grave » question, si je la savais sans réponse. » A bon entendeur salut!

Il déclame alors pendant un quart d'heure, au nom de la religion, contre « les déclamateurs et les sophistes qui n'ont jamais manqué » aux nations vaines, aux siècles orgueilleux. » C'est le moyen pour lui d'achever de bien séparer la cause du clergé de celle des réformateurs. Malheureusement il ne s'aperçoit pas, le pauvre homme, qu'il prêche en plein contre l'Evangile, contre Jésus-Christ, contre ses apôtres, contre ses saints, contre les Pères de l'Eglise, contre

* Voir les livraisons de novembre 1845, janvier, février et mars 1846.

(1) Voy. notre livraison de Février.

le Christianisme tout entier; car sur cette question de la propriété jamais déclamateur, jamais sophiste, parlant aux nations vaines, aux siècles orgueilleux, n'a rien dit qui ne pâlisse devant les vérités divines et divinement exprimées qui font la substance même du Christianisme.

Enfin, toutes ses précautions étant ainsi prises, le prédicateur se décide à poser la question de l'inégalité des conditions en ces termes : « Il y a des riches, il y a des pauvres, et l'Evangile commence par » nous déclarer qu'il y en aura toujours : *Pauperes semper habe-* » *bitis vobiscum.* »

Ici je me permets d'interrompre le prédicateur pour lui faire observer qu'il commet un mensonge. Où a-t-il vu que *l'Evangile commence par nous déclarer qu'il y aura toujours des pauvres?* Je savais bien que M. Guizot, dont les paroles, certes, ne sont point paroles d'Evangile, impatienté un jour de ce qu'on lui parlait des millions d'hommes qui meurent de tous les genres de misère dans cette France si bien gouvernée par lui, répondit du haut de la tribune par cet axiome : *Il y aura toujours des pauvres.* Mais pour trouver cela dans l'Evangile, il fallait être l'abbé dont je cite textuellement les paroles. Au nom de l'Evangile, je réponds à cet abbé, qui se nomme Dupanloup (1), qu'il falsifie l'Evangile.

Il suffit, en effet, de se reporter au passage d'où l'on a extrait ce texte *en l'altérant*, pour juger de l'imposture.

L'Evangile raconte que « six jours avant la Pâque, Jésus vint à »Béthanie, où était mort Lazare, qu'il avait ressuscité. Là on lui »prépara à souper; et Marthe servait, et Lazare était un de ceux »qui étaient à table avec lui. Marie prit une livre de parfum de »nard choisi, et en oignit les pieds de Jésus, et les essuya avec ses »cheveux; et toute la maison fut remplie de l'odeur du parfum. Un »de ses disciples, Judas Iscariote, qui devait le trahir, dit : Pour»quoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trois cents deniers, qu'on au»rait donnés aux pauvres? Il dit cela non qu'il se souciât des pau»vres, mais parce qu'il était voleur, et qu'ayant la bourse, il por»tait ce qu'on mettait dedans. Jésus lui dit donc : Laissez-la, elle »a gardé ce parfum pour le jour de ma sépulture. Vous avez toujours »des pauvres parmi vous; mais vous ne m'aurez pas toujours (2). »

Tel est ce passage, dont le sens assurément n'a aucun rapport avec le méchant axiome, tout gros d'impiété, qu'on en déduit avec tant d'effronterie (nous n'avons pas d'autre terme pour exprimer notre juste indignation). Quoi! Jésus aurait prononcé que la misère et l'inégalité étaient le lot éternel de l'Humanité, lui Jésus dont la *bonne nouvelle* a consisté précisément à dire que la misère humaine, fruit de l'ignorance et du péché, pouvait être rachetée et le serait par sa doctrine et par sa mort, lui qui n'a souffert que pour abolir l'inégalité et établir la communion, lui qui a enseigné que le Salut consistait dans l'Unité; lui qui, avant son sacrifice, donnant la raison de ce sacrifice, prie son Père, notre Père à tous, afin que tous les hommes soient, comme il dit, *en un* : UT OMNES UNUM SINT. Ah! vraiment altérer aussi profondément l'Evangile est un sacrilège.

Mais y a-t-il donc dans le passage que je viens de citer un motif quelconque pour excuser une pareille erreur? Non; ce passage ne présente aucune obscurité. Jésus est là ce qu'il est dans tout l'Evangile, peu soucieux des richesses, parce qu'il sait en quoi consiste la véritable richesse, matérielle et spirituelle. En contraste avec lui, Judas représente l'avidité, l'esprit d'accaparement, qui allègue la valeur des choses, et qui, sous le prétexte de l'utilité et sous le masque de la prévoyance, cache les passions les plus viles. Si je disais que Judas Iscariote représente l'Economie politique anglaise, qui songe avant tout au Capital, je dirais vrai. C'est lui, en effet, lui Judas, descendant en droite ligne de Caïn, qui, alors qu'il blâme si aigrement la charitable Marie de n'avoir pas songé à la valeur d'un parfum aussi précieux, profère implicitement cet axiome : *Il y aura toujours des pauvres.* Mais Jésus, le sauveur des hommes, flétrit cette avarice qui se déguise sous la couleur de faire du bien aux pauvres. Jésus est en cette circonstance conforme à lui-même, et toujours d'accord avec sa prière sur la montagne : « Notre Père, »qui êtes dans la lumière, donnez-nous aujourd'hui notre *pain* »*quotidien.* »

Jésus, suivant ce que nous représente l'Evangile, marchait entouré de pauvres; il lui en venait de tous côtés, et ses disciples étaient habitués à ce cortège. Il dit donc à ceux qui pouvaient penser comme Judas, au sujet de ces trois cents deniers dépensés en parfum : « Vous ne manquerez pas de pauvres pour leur faire du bien, vous en avez toujours avec vous : *pauperes semper habetis vobiscum;* mais bientôt je vous manquerai, et vous ne pourrez plus rien faire qui me soit agréable; car un de vous, celui-là même qui regrette le plus cette dépense, va me trahir. Ne vous affligez donc pas que je vous coûte aujourd'hui un peu cher; vous ne m'aurez pas toujours. Toi, Judas, qui prends tant d'intérêt aux pauvres, il te restera après ma mort assez d'occasions pour exercer ta charité. Mais sache-le, cette femme a bien fait de garder ce parfum pour le jour de ma sépulture, pour le jour de ta trahison, au lieu de le vendre pour en amasser de l'argent; et elle fait bien de le répandre sur moi, car je vais mourir. » Voilà ce qu'il y a dans l'Evangile, et il n'y a pas autre chose.

Mais pourquoi, saint homme que vous êtes, ne vous contentant pas d'interpréter faussement, altérez-vous le texte même? Ce texte proteste contre vous. Jésus dit à ses disciples : Manquez-vous d'occasions pour faire du bien aux pauvres? VOUS AVEZ *toujours des pauvres avec vous* : PAUPERES SEMPER HABETIS VOBISCUM, comme porte la Vulgate, ou, comme le texte grec, Τοὺς πτωχοὺς γὰρ πάντοτε ἔχετε μεθ' ἑαυτούς. Pourquoi substituez-vous au présent *habetis* le futur *habebitis?* Certes, quand on prend cette phrase dans son véritable sens, et qu'on la met en rapport avec ce qui la suit, il n'y a aucun inconvénient à traduire indifféremment : « *Vous aurez* »ou *vous avez* toujours des pauvres pour leur faire du bien, mais »vous ne m'aurez pas toujours. » Le présent : *vous avez toujours des pauvres*, ou le futur : *vous aurez toujours des pauvres*, se rapportant évidemment à une époque déterminée et temporaire, c'est-à-dire au fait dont il est question (le fait des apôtres au moment où Jésus va être livré à ses persécuteurs), la substitution d'un temps du verbe à un autre peut se faire sans inconvénient. Mais altérer sciemment et perfidement le texte pour arriver à faire dire à l'Evangile le contraire de ce qu'annonce l'Evangile dans sa totalité, c'est une énormité bien étrange!

Quand le prédicateur a ainsi rassuré complètement les riches qui l'écoutent, il se regarde comme étant parfaitement en mesure pour remplir son rôle évangélique; car enfin il faut bien qu'il remplisse ce rôle d'une façon quelconque. Pourquoi serait-il monté en chaire, et aurait-il choisi un semblable sujet? Son but n'est pas seulement d'étouffer l'esprit de l'Evangile; son but est de défendre les droits et de conserver les aubaines du clergé. Le clergé est pouvoir établi; il fait, à certaines conditions, alliance avec les autres puissances. Or le Capital est la plus grande puissance qu'il y ait aujourd'hui. On s'arrange donc avec le Capital, mais à condition qu'on recevra de lui l'aumône pour soi et ses clients : *passez-moi la rhubarbe, et je vous passerai le séné.* Si l'Egalité, enseignée et prophétisée par l'Evangile, parvenait à s'organiser, l'aumône avilissante disparaîtrait des sociétés humaines. Il s'agit de conserver l'inégalité et l'aumône. Pour conserver l'inégalité, il faut faire ce qu'on vient de faire, falsifier l'Evangile, lui faire dire ce qu'il ne dit pas et le contraire de ce qu'il dit à toutes les pages, prétendre que l'Egalité est une chimère, que la Fraternité est un rêve, que la Misère éternelle du genre humain est une loi portée par Dieu lui-même, que l'Evangile l'autorise, la sanctionne, et la commande. Mais tout cela fait, reste un second point. Il s'agit maintenant de se contredire assez habilement pour qu'il n'y paraisse pas. Le prédicateur prend sa grosse voix, et tâche d'intéresser Mammon et de le faire réfléchir : « Il y a des riches, il y a des pauvres, dit-il. Ici se présente à »résoudre cette grave question qui a préoccupé les sages dans leurs »plus profondes pensées, et troublé quelquefois les justes dans leur »foi. Ici se présente ce profond et redoutable mystère de l'inégalité des »conditions humaines. Pourquoi des riches? pourquoi des pauvres? »Pourquoi vous, peut-être, vivez-vous dans l'abondance de tous les »biens de la vie? pourquoi vos greniers regorgent-ils de tous les »fruits de la terre? pourquoi votre table est-elle tous les jours si »abondamment servie, tandis que tant d'autres se trouvent sans »pain sur la terre? pourquoi habitez-vous une maison somptueuse, »où vos enfants croissent et se multiplient sous vos regards, tandis »que tant d'autres sont relégués dans des habitations basses, où »l'humidité les pénètre, où le froid les glace, et où leurs visages »amaigris et leurs fronts pâles indiquent assez qu'ils respirent un »poison mortel? »

Pendant que le prédicateur se livre à ce débordement d'interrogations, Mammon, qu'il a préliminairement encensé et dont il a reconnu le droit, l'écoute fort tranquillement, sachant bien qu'il n'a rien à craindre de ce foudre d'éloquence. Le prédicateur continue ainsi : « Pourquoi êtes-vous couverts, pendant la saison rigoureuse, »de vêtements si chauds, de fourrures si riches, et, pendant la belle »saison, de vêtements si légers, tandis que tant d'autres n'ont, »pour se défendre contre les rigueurs de l'hiver et les ardeurs de »l'été, que les haillons de la misère? » Mammon, toujours calme, ré-

(1) Voyez le journal l'*Epoque*, numéro du 8 mars.

(2) S. Jean, ch. XII, v. 2-8. Le même récit se trouve dans S. Marc, avec quelques différences, mais qui ne portent pas sur les paroles qui nous occupent. Voici le texte de S. Marc (ch. XIV, v. 3-9) : « Et comme il était à Béthanie, » dans la maison de Simon le lépreux, à table, une femme vint avec un vase » d'albâtre plein d'un parfum de nard précieux; et ayant rompu le vase, elle » répandit le parfum sur sa tête. Plusieurs s'en indignèrent en eux-mêmes, » disant : A quoi bon perdre ainsi ce parfum? on aurait pu le vendre plus de » trois cents deniers et les donner aux pauvres. Et ils se courrouçaient contre » elle. Mais Jésus dit : Laissez-la; pourquoi la blâmez-vous? ce qu'elle m'a » fait est bien fait. Car vous avez toujours parmi vous des pauvres, et vous » pouvez leur faire du bien quand vous voudrez; mais moi, vous ne m'aurez » pas toujours. »

pond en lui-même au prédicateur : « Tu le sais aussi bien que moi, toi qui ne veux pas mêler ta voix à des diatribes absurdes contre les grands de la terre. » Enfin le prédicateur achève ses pourquoi : « En » un mot, pourquoi, après n'avoir jamais travaillé, rien fait sur la » terre, terminez-vous votre vie, comme dit l'Esprit-Saint, dans » l'abondance et les délices de la gloire, que vous n'avez pas méri- » tées, tandis que le pauvre, après avoir usé ses jours avant le temps, » s'en va, dit encore l'Esprit-Saint, finir sa vie, disons tout, s'en va » mourir à l'hôpital, loin des siens, dans l'opprobre et le délais- » sement absolu? Certes, mes frères, ces questions sont graves, » effrayantes, terribles ; elles pourraient soulever la terre contre le » ciel, et, ébranlant la société jusque dans ses derniers fon- » dements, faire trembler tous les cœurs. » Mammon pourrait ne tremble pas; il sait d'avance que l'habile discoureur ne continuera pas longtemps sur ce ton; et en effet le prédicateur, comme effrayé lui-même de ce qu'il vient de dire, tourne bride, et redouble ses invectives contre les philosophes et les réformateurs : « Une philosophie vaine, et qui manque encore plus » de cœur que d'intelligence, a beau faire; elle est impuissante à » résoudre ces questions. Je la défie de rien dire ici de raisonnable, » et d'expliquer rien sérieusement. La religion seule peut le faire, » et voilà pourquoi j'ai abordé ce sujet au pied même des autels. » C'est à la religion même et à ses lumières que j'en demanderai » la solution. » Mammon sourit en écoutant ces paroles; car la religion, entendue comme l'entend cet homme, est son meilleur auxiliaire. Enfin, pour la troisième fois, l'orateur sacré se pose cette question : « Pourquoi des riches? pourquoi des pauvres? » Et il répond.... ce qu'il a déjà répondu; c'est qu'*il y en aura toujours :* « Je vous l'ai dit, mes frères, la première réponse que fait l'Eglise, » c'est qu'il y en aura toujours : *pauperes semper habebitis vobiscum.* » Le Diable, à cette conclusion, rit à gorge déployée, se voyant si bien servi au nom de l'Evangile même; et il s'admire dans cette falsification audacieuse du sens et du texte du livre sacré.

Mais écoutons encore. Il est impossible que le prédicateur se borne à cette singulière réponse : « Il y a des pauvres et des riches *parce qu'il y en aura toujours.* » Je vois bien où il en veut venir; il veut des pauvres et des riches, et il va prétendre tout-à-l'heure que Dieu a fait le riche pour le pauvre et le pauvre pour le riche. C'est le raisonnement de ceux qui, dans l'antiquité, défendaient l'esclavage, en soutenant que Dieu avait fait le maître pour l'esclave et l'esclave pour le maître. Mais si cela eût été vrai, la société à esclaves aurait été une admirable société, le maître et l'esclave se servant ainsi de complément l'un à l'autre, et ce paradis d'esclavage aurait subsisté éternellement. De même, si Dieu a fait le riche pour le pauvre et le pauvre pour le riche, la société actuelle est un Eden où tout le monde doit être fort heureux. D'où vient donc que ce prédicateur trace un tableau si hideux des souffrances du pauvre, en opposition avec le luxe et les plaisirs des riches? Si Dieu a fait le riche pour le pauvre, d'où vient que Malthus, et tous les économistes avec lui, et toutes les académies politiques et morales, et tous les gouvernants, se plaignent qu'il y ait infiniment trop de pauvres *pour le besoin des riches?* d'où vient que leur grande occupation est d'anéantir toute charité publique, afin d'empêcher les pauvres de pulluler? d'où vient qu'ils déclarent tout accroissement de population un fléau insupportable pour la société, et dont elle doit se défendre par tous les moyens possibles? d'où vient enfin cette misère que vous reconnaissez, et pour laquelle vous invoquez la compassion des riches? Quoi! êtes-vous tellement ignorant que vous ne sachiez pas ce que depuis cinquante ans tous les observateurs proclament, à savoir qu'avec cette organisation de riches et de pauvres, les moyens de subsistance ne suffisent pas à la population, et que toutes les richesses des riches, si elles étaient prodiguées par la charité aux pauvres, ne feraient qu'amener une augmentation de population qui reproduirait de nouveau la misère! La question que vous avez posée reste donc toujours à résoudre : « *Pourquoi des pauvres, pourquoi des riches?* » Vous nous avez donné une bien mauvaise solution de ce problème dont vous dites vous-même qu'*il pourrait soulever la terre contre le ciel.* Ce n'est pas répondre, en effet, ou c'est répondre comme un bouffon, que de répondre : « Il y a des pauvres parce qu'il y en aura toujours. » C'est répondre comme M. Guizot, qui, tout occupé de sa petite personne,

Prend *son gouvernement* pour les bornes du monde;

mais ce n'est pas répondre en homme sérieux, en ministre des autels, qui doit avoir quelque science, quelque notion de métaphysique, qui doit avoir médité sur ces grands livres qu'on appelle la Bible et l'Evangile. Voyons, répondez-nous. Nous vous avons prouvé, texte en main, que votre citation de l'Evangile pour corroborer un absurde raisonnement est (pardonnez-nous la dureté de notre expression) une honteuse et coupable falsification. Nous vous défions de citer dans toutes les Ecritures un seul passage qui prouve qu'il y aura toujours des pauvres, tandis que la Religion tout entière a pour principe et pour but l'établissement de la fraternité humaine et de l'égalité sur la terre. Depuis le Sépher de Moïse jusqu'aux écrits des Pères, avec l'Evangile au milieu, ce diamant de l'idéal le plus pur qui prend sa lumière dans la Bible et la transmet aux divins docteurs qui ont fondé le Christianisme, tous les monuments, sans exception, proclament qu'il n'y aura pas toujours des pauvres sur la terre. Qui dit Chrétien dit un homme qui ne croit pas à une humanité riche et à une humanité pauvre, qui ne croit qu'à une Humanité; quiconque est disciple du Christ croit à la fraternité humaine, et s'efforce de la pratiquer : or est-ce y croire et la pratiquer que d'établir des castes dans le genre humain! Ah! prêtre du Christ, vous célébrez les Mystères sans y rien comprendre! vous participez au divin Sacrifice sans en avoir l'intelligence! vous rassemblez les hommes à la Sainte Table, sans savoir seulement pourquoi cette Table a été instituée! malheureux que vous êtes d'avoir ainsi à votre disposition les rits saints sans en posséder le sens!

J'ai beau attendre une réponse à ce problème posé par le prédicateur : *Pourquoi des riches, pourquoi des pauvres?* cette réponse n'arrive pas. L'homme de Dieu se borne à déclarer que sa raison ne conçoit pas qu'il puisse en être autrement. L'homme de Dieu n'a pas un grain de cette foi qui, suivant l'Evangile, transporte les montagnes; il ne comprend que ce qu'il voit : or il y a aujourd'hui des riches et des pauvres, donc il y en aura toujours, et il est impossible qu'il en soit autrement; « La religion et ma raison me dé» clarent que l'égale répartition des biens sur la terre serait une » impossibilité. Quand, en bouleversant le monde, on parviendrait » à établir un jour l'égalité, le lendemain l'économie, le travail, la » prudence, d'un côté; l'oisiveté, la témérité, la prodigalité, de » l'autre, suffiraient à renverser cette entreprise insensée. Tous les » jours, toutes les semaines, il y aurait à recommencer sur de nou» veaux frais. L'égalité des biens est donc un rêve creux, une chi» mère. »

O étonnante ignorance, si ce n'est pas coupable hypocrisie! Eh! qui a jamais dit que ce soit par *un partage égal des biens* que les peuples échapperont à la misère? Aujourd'hui, en l'absence d'une véritable organisation, les instruments du travail sont abandonnés à la concurrence des individus, et il en résulte cette misère que vous déplorez, tout en la justifiant et en la déclarant éternelle; et vous vous imaginez que tous les efforts de la philosophie tendent à augmenter cette concurrence, et à la rendre infinie, éternelle, et sans limites! Mais où avez-vous rêvé que jamais réformateur ait proposé ce *partage* que l'on appelle vulgairement *loi agraire?* On parle d'une équitable répartition des fruits du travail, et vous parlez de loi agraire! On parle d'organisation, et vous entendez qu'il s'agit de partage? On parle de perfectionner la société dans son unité collective, et vous accusez les sages qui ont en vue la solution de cet important problème, et qui s'efforcent de faire servir la religion à le résoudre, de vouloir « éparpiller en morceaux la société » humaine, pour en faire une multitude de petits morceaux qui » reprendraient bientôt leurs volumes inégaux, » en sorte que, comme vous le dites élégamment, « tous les jours, toutes les semaines, » il y aurait à recommencer sur de nouveaux frais. » En vérité, pareille ignorance est-elle croyable! est-il croyable qu'au milieu de Paris, au sein de l'établissement (1) le plus célèbre du clergé catholique, de pareilles absurdités soient proférées avec emphase, pour être répétées ensuite dans les journaux, et répandues dans toute la France, comme un antidote précieux contre les maux actuels de l'Humanité!

II.

Du Péché originel considéré comme la cause de la pauvreté.

J'entends les faux théologiens du jour s'écrier : « TANT QUE LE » PÉCHÉ ORIGINEL ET SES LAMENTABLES CONSÉQUENCES DOMINE» RONT LE MONDE, TANT QU'IL Y AURA DES PASSIONS, IL Y » AURA DES PAUVRES (2). »

Pourquoi disent-ils cela? C'est parcequ'ils veulent dire : *Il y aura toujours des pauvres.* Or ils ne sauraient comment justifier cette éternité promise au mal; ils invoquent donc pour la justifier le péché originel. Le péché originel leur devient un argument, et leur sert de pierre d'assise pour bâtir dessus l'éternité de la misère!

C'est à merveille, mes maîtres, et bien fou serait celui qui vous nierait votre formule, qui vous dirait, comme aurait pu faire un

(1) Ce sermon a été prêché à Saint-Sulpice en présence du grand Séminaire. L'orateur, si nous ne nous trompons pas, a été supérieur de Saint-Sulpice, et est aujourd'hui supérieur du petit séminaire de Pontoise.

(2) C'est la thèse soutenue en général dans les sermons dont je viens de parler, et énoncée textuellement dans celui que j'ai cité.



incrédule du dernier siècle, qu'il n'y a pas de péché originel, que la chute du premier homme et de la première femme est une fable, qu'il n'y avait pas grand mal après tout à manger une pomme, qu'on ne conçoit pas le genre humain maudit pour un pareil délit, que la réversibilité paraît contraire à la justice divine, et mille autres choses qui se trouvent dans Voltaire et dans tous les sceptiques. Oh! non, je me garderai bien de vous répondre ainsi. Il y a un péché originel qui pèse sur notre espèce; je n'en fais aucun doute, et j'en vois la preuve dans les efforts que vous faites pour le perpétuer.

C'est bien, vous dis-je, et votre formule est vraie, sauf pourtant cette explication que vous ajoutez et qui pourrait prêter à l'erreur: *tant qu'il y aura des passions;* car pour détruire le mal sur la terre, ou plus exactement dans la vie, il n'est pas nécessaire d'abolir la vie. Le mal, comme je vais le prouver tout-à-l'heure, n'est pas la conséquence indispensable des besoins et des facultés naturelles de l'homme, lesquels besoins et facultés sont l'origine de ce que nous appelons les *passions;* le mal, en ce sens, n'est pas dans les passions des hommes, qui en elles-mêmes et par leur essence peuvent se tourner vers le bien comme vers le mal. Le mal véritable est DANS NOTRE IGNORANCE. Avec cette correction, j'adopte votre formule, et je dis avec vous: *Tant que le péché originel et ses lamentables conséquences domineront le monde, il y aura des pauvres.* Nous verrons plus loin en quoi consiste précisément ce péché originel auquel vous attribuez une durée sans limite.

Mais dites-moi, je vous en supplie, que faut-il faire pour que le péché originel cesse de dominer le monde?

Faut-il, comme vous, diviser l'Humanité en castes, et distinguer deux humanités, *une humanité riche* et *une humanité pauvre?*

Faut-il, comme vous, ériger en axiome qu'*il y aura toujours des pauvres?*

Faut-il, comme vous, traiter l'égalité humaine de *rêve creux*, de *chimère?*

Ne voyez-vous donc pas, aveugles que vous êtes, que faire ce que vous faites, dire ce que vous dites, penser ce que vous pensez, c'est éterniser le péché originel, et faire que ses lamentables conséquences dominent éternellement le monde!

Vous créez, si je puis m'exprimer ainsi, le péché originel, vous le créez en vous et dans ceux qui vous écoutent; et puis vous raisonnez ainsi: « Il y aura toujours des pauvres, à cause du péché originel. » Mais c'est très mal raisonner.

Qu'est-ce donc à vos yeux que le Christianisme? Ne dites-vous pas que Jésus est venu ôter la tache du péché? Si Jésus est venu ôter cette tache, le péché ne subsiste donc plus. Il ne subsiste, du moins, que parceque la doctrine de Jésus n'est pas suivie; c'est-à-dire qu'il ne subsiste plus *en essence*. Donc quand vous dites, sous la loi du Christianisme, sous la loi de grâce, pour employer vos termes, que les conséquences du péché originel sont éternelles et qu'il y aura toujours des pauvres, vous dites la chose du monde la plus contradictoire à votre doctrine du rachat du genre humain par celui que vous nommez le divin Médiateur et le Sauveur des hommes.

Ou ce rachat a eu lieu, en effet, ou il n'a pas eu lieu. Si le péché a été racheté, comment peut-il subsister *en essence*, au point qu'il soit vrai de dire qu'*il y aura toujours des pauvres!* Quelle contradiction! Suivant vous le péché originel aurait été détruit, et néanmoins ses conséquences subsisteraient, comme si ce péché n'avait pas été atteint! elles subsisteraient aussi intactes qu'avant la venue du Messie! Le rachat aurait racheté le péché sans racheter en rien ses conséquences! Ce rachat serait donc comme s'il n'avait pas eu lieu! Ce rachat n'aurait rien racheté!

Si, au contraire, le rachat du péché originel par Jésus-Christ n'a pas eu lieu, votre proposition qu'*il y aura toujours des pauvres* cesse d'être absurde au premier chef; mais, en ce cas, c'est votre doctrine tout entière qui le devient. En effet, dans cette hypothèse, un Dieu serait venu sur la terre voulant effacer la tache du péché originel, et il ne l'aurait pas effacée! Dieu même se serait incarné pour racheter l'Humanité, et il n'aurait pu y parvenir! La division du genre humain, la guerre intestine de ce genre humain, persisterait *en essence* après la venue sur la terre de la Divinité elle-même! Mais y pensez-vous! Cette incarnation divine, qui aurait voulu atteindre le mal dans son essence, et qui ne l'aurait pas pu, serait la chose la plus misérable, la plus nulle, et, permettez-moi de le dire, la plus niaise qu'on pût concevoir! Et pourtant c'est ce que vous osez exprimer, quand vous dites: *Il y aura toujours des pauvres.* Car c'est dire: Le dualisme du genre humain est éternel, et persiste malgré la venue de Jésus sur la terre; l'incarnation n'a pas détruit le péché, l'essence de ce péché subsiste.

Ainsi vous faites intervenir la Divinité au temps choisi par elle, vous la faites sortir de son infinité cachée, vous la faites contrevenir à toutes les lois qu'elle a établies dans le monde, vous la faites se manifester miraculeusement, vous la faites naître au sein d'une vierge par une opération surnaturelle, vous la faites vivre et mourir par miracle, conformément à des prophéties qui se rapportent à cette vie et à cette mort d'une façon non moins miraculeuse; et tout cela pour rien, pour que l'*essence* du péché subsiste avec toutes ses conséquences! Oh! vous révoltez la raison quand vous accumulez ainsi des montagnes de puissance divine, d'amour divin, d'intelligence divine, pour leur faire produire..... rien:

Parturiunt montes, nascetur ridiculus mus.

Il semble qu'Horace dans ce vers se soit moqué de la comédie que vous faites jouer à la divine rédemption. Il y a un précepte du même Horace, dicté par le goût et par le bon sens; c'est de ne pas faire intervenir la divinité dans un drame, à moins que ce ne soit pour lui faire jouer un rôle digne d'elle:

Nec deus intersit nisi dignus vindice nodus.

Horace demande que le drame soit assez difficile à dénouer pour qu'il y faille une puissance surhumaine; il permet alors à la divinité de paraître. Suivant vous, le drame n'aurait pas manqué, mais le dieu aurait manqué au drame; le nœud eût été trop difficile à résoudre, et la Divinité y aurait été impuissante. Mais peut-on faire un outrage plus grand à la Divinité! Quoi! le Dieu que vous adorez est le Dieu du ciel et de la terre, le Créateur, l'Eternel, l'Infini; il est le Tout-Puissant, et il n'a pu faire ce que, suivant vous, il a voulu! Vous dites, avec S. Jean, que son Verbe était prédestiné de toute éternité à se manifester sous la forme humaine afin de sauver le genre humain, et vous osez penser et dire que ce Verbe créateur n'a rien sauvé!

III.

De la Rédemption.

Comment est-il possible qu'un prédicateur parlant au nom du Christ, et se servant presque à chaque période, pour s'adresser à ses auditeurs, du terme si caractéristique de *frères*, se complaise à démontrer qu'*il y aura toujours des pauvres!* Ou le Christianisme est une chimère, ou il est le gage que l'égalité, qu'il porte dans ses flancs sous le nom de fraternité, s'établira sur la terre, et par conséquent qu'il n'y aura pas toujours des pauvres.

Comprend-on un disciple du Christ qui monte en chaire pour dire: « Mes frères, nous sommes tous frères, nous sommes tous fils de Dieu; mais Dieu s'étant incarné, il y a dix-huit cents ans, dans notre humanité, et ayant été crucifié pour notre salut à tous, il en résulte que les uns, en très petit nombre, jouiront de tous les biens de la terre, qu'à eux seuls appartiendra tout l'héritage de l'Humanité, et que les autres, c'est-à-dire la presque universalité du genre humain, seront complètement déshérités. »

C'est pourtant ce que les prêtres disent aujourd'hui, quand ils prétendent qu'il y aura toujours des riches et des pauvres.

Ils mettent en avant, pour prouver leur triste assertion, d'abord le péché originel, et subsidiairement les passions, suite de ce péché. *Tant qu'il y aura des passions*, disent-ils, *il y aura des pauvres.* Mais qu'entendent-ils par *passions?* Ils entendent tous les vices habituels qui sont en nous la source ordinaire de nos péchés, et qu'eux-mêmes, lorsqu'ils répètent les leçons de leurs théologiens, désignent sous le nom de péchés capitaux: l'orgueil, l'avarice, l'envie, la gourmandise, la luxure, la dureté égoïste, et la paresse ou l'oisiveté. Donc, quand ils proclament qu'il y aura toujours des pauvres, ils proclament en même temps la durée et le triomphe éternel des sept péchés capitaux. Et comme dans leur théologie, ainsi que dans le poème de Milton, ces vices sont fils de la Mort et du Péché, ils proclament le triomphe de la Mort et du Péché, ou en définitive, pour parler encore leur langage, la victoire de Satan.

Avais-je tort, tout à l'heure, quand je représentais le Diable assistant avec jubilation à leurs prédications? Que peut-on faire pour lui de plus agréable que de célébrer son triomphe, de déclarer que la venue du Christ n'a en rien affaibli la solidité de son empire, que tant qu'il y aura des hommes sur la terre, Satan régnera dans leurs cœurs, et fera régner avec lui tous les démons qui vivent de son souffle! O vertus théologales, vertus du prêtre, qui consistiez à croire, malgré tous les démentis du monde, au triomphe de l'Evangile, au salut du genre humain, à espérer ce salut avec la même ardeur que s'il était déjà réalisé, à en vivre par avance, et à le procurer aux autres par l'effusion de tous les dons matériels et spirituels; vertus sans lesquelles l'Eglise n'est plus un vivant, mais le masque d'un mort; vertus saintes, vertus divines, qu'êtes-vous devenues? Le prêtre croit à Satan, le prêtre n'espère pas que Jésus soit vainqueur, le prêtre n'aime pas assez Dieu et son prochain pour tâcher de faire en sorte qu'il n'y ait plus de pauvres sur la terre!

Quelle religion reste-t-il donc à ce prêtre qui a le malheur de céder ainsi dans le fond de son âme à cette *figure du monde* condamnée à disparaître devant le monde nouveau de l'Evangile (1)? et quelle idée se fait-il de la rédemption, lui qui croit que le péché originel persiste en essence après la venue du Messie?

Cette question mériterait de fixer l'attention du clergé en général, et de chacun de ses membres en particulier.

Qu'est-ce la rédemption? quelle idée le Chrétien doit-il se faire de ce miracle fondamental sur lequel repose tout le Christianisme? Le prêtre répondra-t-il que la rédemption est la rédemption des âmes seulement, qu'il ne s'agit pas dans ce mystère du salut de nos corps, qu'il ne s'agit pas du monde temporel, mais du monde spirituel? Le prêtre qui répondrait cela répondrait mal, et se contredirait, et se réfuterait lui-même, outre qu'il serait réfuté par l'Ecriture tout entière.

D'abord il répondrait mal, à ne consulter que le bon sens. Car y a-t-il un seul phénomène humain qui ne soit à la fois matériel et spirituel? L'âme peut-elle être saine dans un corps malade? Un homme épuisé par la faim peut-il aisément conserver le calme et la netteté de l'intelligence? Un enfant né dans ce qu'on appelle les derniers rangs de la société, privé d'instruction et d'éducation, deviendra-t-il, au sein de la plus profonde ignorance, un type de moralité, et résistera-t-il à ces passions que l'on nous dit être la suite fatale du péché originel? Un malheureux couvert de la lèpre des plus affreuses maladies peut-il adresser au ciel des actions de grâce, et est-il bien muni pour repousser le mal et la tentation? La mère qui presse dans ses bras le cadavre de son enfant mort de froid et de misère, et dont la sensibilité en délire trouble la raison, est-elle dans un état que vous aimiez à contempler comme voisin de la perfection religieuse? En un mot, l'homme est-il destiné à souffrir le martyre dans ce que vous appelez sa chair; et lorsqu'il souffre ce martyre, est-il capable de s'arracher à ce que vous appelez le démon? L'homme sans doute, avec la grâce de Dieu et le secours de l'Humanité, peut vaincre tous les maux, et rester fidèle à l'idéal, en embrassant la mort comme la fin de ses tortures; il le peut, dis-je, avec la grâce de Dieu et le secours de l'Humanité. Mais si vous commencez par lui ôter le canal même de la grâce divine, à savoir la charité humaine, l'amour de l'Humanité, l'espérance du salut de cette Humanité, et la certitude de lui être utile, comment voulez-vous qu'il résiste aux souffrances du corps! Oui, l'homme peut vaincre dans cet enfer même de misère que votre imagination sans idéal crée au genre humain sur la terre pour toute la durée des siècles; il le peut si, grâce à cet amour pour le genre humain que vous aspirez à détruire, il est doué d'une foi, d'une espérance et d'une charité égales aux souffrances matérielles que le bourreau du genre humain, celui que vous appelez le Diable, entassera sur son corps, c'est-à-dire sur ses facultés de sensation et de sensibilité, et capables aussi de surmonter ou d'équilibrer tous les obstacles que ce même bourreau opposera à sa volonté; mais il ne le peut qu'à cette condition. Autrement pourquoi admirerions-nous la pauvreté et la mort de Socrate, la pauvreté et le sacrifice de Jésus? Pourquoi y aurait-il des saints et des martyrs honorés dans l'Eglise? Je vous le demande, en effet; si tous les hommes pouvaient s'élever à ce point de sainteté et de divinité que la torture du corps laissât leur âme saine, entière, invulnérable, et constamment tournée vers l'idéal, pourquoi la théologie chrétienne aurait-elle admis une réversibilité des saints et des martyrs sur le reste du genre humain? Ou supprimez les honneurs que vous rendez aux saints, ou convenez que s'ils ont souffert dans leurs corps, c'est afin que la nature humaine ne soit pas toujours exposée à souffrir corporellement.

En second lieu, le prêtre qui répondrait ainsi serait dans une contradiction flagrante avec lui-même. Car en disant que la misère est la conséquence des vices de l'Humanité, il dit implicitement que la destruction de ces vices entraîne nécessairement la destruction de cette misère. Or, d'un autre côté, quand il affirme que la rédemption a eu lieu pour racheter nos âmes, il n'affirme rien autre chose, sinon que cette rédemption a pour objet de détruire les vices qui souillent l'Humanité. Donc, par une conséquence nécessaire, il devrait conclure que la rédemption a pour but de détruire la misère. Donc ce prêtre se réfute lui-même lorsqu'il dit que la rédemption, par cela qu'elle s'applique à l'âme, ne s'applique pas au corps; que la rédemption concerne la partie immatérielle de notre être, et non pas notre être tout entier; que ce mystère agit au spirituel, et non au temporel; et que, bien que nous soyons sauvés ou devions l'être par la grâce de Jésus-Christ, il y aura toujours des pauvres. Non, de votre aveu même, si Jésus est venu racheter nos âmes, il n'y aura pas toujours des pauvres, puisque l'inégalité et la misère, suivant votre propre aveu, ne sont que la conséquence de nos vices, et que la rédemption ne peut enlever ces vices sans enlever l'inégalité et la misère. Otez du monde l'orgueil qui fait les despotes, et il n'y aura plus d'esclaves; détruisez l'avarice, et il n'y aura plus de pauvres; abolissez l'envie, la fraternité régnera sur la terre; sauvez les hommes de la luxure, le couple humain sera sanctifié; flétrissez la dureté égoïste, tous les hommes seront libres; que la gourmandise et la dissipation des dons du Créateur deviennent une flétrissure, et il y aura du pain pour tous; détruisez l'oisiveté, mettez le travail en honneur, et vous ne verrez plus des travailleurs mourant de faim et des oisifs vivant dans la paresse et dans le luxe. Que veut donc dire ce mauvais raisonneur qui croit à la rédemption des âmes, et ne croit pas à la destruction des péchés qui ont provoqué cette rédemption; ou bien qui s'imagine que l'on peut guérir l'âme de l'Humanité sans guérir le corps de cette même Humanité, comme si la manifestation de l'être n'était pas toujours adéquate à la virtualité de l'être! En vérité, ce logicien qui se contredit d'une façon si criante me paraît être plutôt un détestable ouvrier dans la vigne du Seigneur. Il se dit qu'il y a trop de ronces à enlever, trop de labeur à supporter, pour détruire les vices qui souillent encore l'homme, et il aime mieux tolérer, sinon cultiver ces vices. Et c'est pour cela qu'il fait de la rédemption une abstraction stérile ayant pour objet une entité imaginaire; si bien que comme il est impossible d'apprécier les effets de cette abstraction dans le monde, où ils ne se manifestent jamais, on peut toujours les supposer et renvoyer la preuve à ce qu'on appelle l'autre monde. Honteuse désertion du soldat de la croix, du ministre de Jésus-Christ, qui abaisse devant la fatalité les armes qui lui ont été confiées pour le triomphe! Mais, en même temps, choquante contradiction d'un homme qui se dit à la fois disciple de la rédemption et fataliste!

En troisième lieu, enfin, quel outrage pour l'Evangile que cette interprétation de la rédemption, qui la fait impuissante à guérir l'homme tout entier, ou plutôt qui, sous prétexte que cette rédemption ne s'applique qu'à l'âme, et non au corps, ne lui fait pas même guérir la moitié de l'homme, ne lui fait rien guérir! Quel outrage, dis-je, pour l'Evangile, où jamais n'apparaît cette futile distinction!

Est-ce que Jésus, quand il guérit quelqu'un dans l'Evangile, ne guérit que son âme? L'Evangile est plein de miracles qui se rapportent au corps comme à l'âme. Quelquefois le Christ guérit l'âme par sa seule présence et par la foi que le malade prête à sa mission, et la guérison du corps suit; mais d'autres fois il guérit le corps le premier, et la foi vient après le miracle. Il ne dit jamais : « Je ne suis venu guérir que les âmes, je ne suis pas venu guérir les corps; » de même qu'il ne dit pas non plus : « Il y aura toujours des riches et des pauvres. » C'est une horrible imposture, comme je l'ai montré plus haut, que d'altérer un texte de l'Evangile pour faire dire au Sauveur du genre humain une pareille impiété. Il dit au contraire à ses disciples que nul n'entrera dans le royaume du ciel, s'il n'abandonne ses richesses par avance et ne les distribue aux pauvres. Il blâme partout l'avarice, et ne veut pas même de prévoyance; il veut que nous demandions à Dieu notre pain de chaque jour; il veut que nous nous reposions sur Dieu de toutes choses, que nous soyons comme les oiseaux du ciel et le lys de la vallée; il déclare que nul ne peut servir Dieu, s'il sert Mammon. Donc, suivant lui, il n'y aura pas toujours des riches et des pauvres; ou bien il aurait jugé lui-même sa mission inutile, et la réformation du genre humain impossible. Or il l'a jugée possible, et c'est là précisément en quoi consiste ce que vous appelez vous-même sa divinité. Il était tellement le fils de Dieu, ou fils de Dieu, pour parler plus exactement et comme lui, qu'il a cru et senti en lui que le royaume de Dieu viendrait sur la terre, et qu'il l'a dit, et qu'il a été persécuté pour cela, et qu'il est mort pour cela, et que ses apôtres édifiés par lui ont cru cela et ont souffert et sont morts pour cela, et que Saul leur persécuteur l'a cru comme eux après avoir été éclairé divinement, et que, changeant son nom de Saul, qui dans la langue des Gentils voulait dire *faible* ou *seul*, en Paul, qui dans la même langue voulait dire *la multitude* (1), il s'est fait l'apôtre de l'Humanité,



(1) *Præterit enim figura hujus mundi.* (I Cor. c. VII, v. 31.)

(1) On sait l'importance que les anciens, et les Juifs en particulier, attachaient aux noms. Le changement de nom de S. Paul a beaucoup occupé les Pères. Les Actes le nomment Saul jusqu'au moment où il commença à entrer en Grèce pour opérer la conversion des Gentils. On conçoit facilement qu'il ait abandonné le nom de Saul, qui lui rappelait son rôle de persécuteur; le roi Saül avait persécuté David, comme lui-même avait persécuté le Christ. Prit-il le nom de Paul à cause du proconsul Serge Paul, qu'il convertit? C'est ce qu'inclinent à penser S. Jérome et S. Augustin. Cependant presque tous les anciens commentateurs se sont attachés à voir dans ce changement de nom quelque chose de significatif, comme dans le nom de Pierre donné à S. Pierre par Jésus lui-même. Primase, Isidore de Séville, et tous les étymologistes à leur suite, prétendent que S. Paul voulut exprimer par là qu'il était le dernier venu des apôtres : « *Paulus, id est novissimus Apostolorum, quasi humilis ac* « *modicus.* » Mais cette étymologie, qu'ils tirent du grec παῦρος, *paucus*,

ut a appelé le genre humain tout entier à ce qu'il nomme, après Jésus, l'*héritage*. Or quel est cet héritage? C'est laterre, vous dis-je. Vous ne me croyez pas; ouvrons l'Evangile. Jésus monte sur la montagne, et dit :

« Heureux les humbles, car ILS HERITERONT LA TERRE : Μα-» κάριοι οἱ πραεῖς, ὅτι αὐτοὶ κληρονομήσουσι τὴν ΓΗΝ (1). »

Si vous êtes Chrétiens, si vous croyez au livre sacré, ce passage seul doit vous éclairer; l'Evangile ne dirait pas que les humbles auront la TERRE en héritage, s'il devait toujours y avoir, comme vous osez le soutenir, des pauvres et des riches sur la terre.

Certes je ne vais pas faire ici un tableau de l'Evangile pour réfuter votre impiété; il me faudrait citer les quatre Evangélistes tout entiers. Je me bornerai seulement à cette remarque, que, s'il est vrai que les Juifs se soient trompés parce qu'ils attendaient un Messie temporel et un roi matériel pour ainsi dire, il n'est pas moins coupable de commettre l'erreur inverse, et de faire de la royauté de Jésus une abstraction spirituelle. Jésus n'a jamais dit, comme les faux traducteurs le lui ont fait dire, que son royaume n'était pas de ce monde. Au contraire, dans toutes ses prophéties il promet la terre à ses disciples, la terre transformée par la révolution religieuse opérée dans l'intellect, dans le cœur et dans l'activité du genre humain, la terre ainsi sanctifiée, ainsi arrachée à l'ennemi de ce genre humain.

Jésus naît dans la persécution, et les grands de la terre le poursuivent; ils veulent le faire mourir, parce qu'ils ont peur qu'il ne les détrône; et quand, à la fin de sa vie, Pilate lui demande : « Est-il vrai » que tu sois roi, » il répond : « Oui, je suis roi; mais ma royauté » n'est pas encore de ce temps-ci : NYN δὲ ἡ βασιλεία ἡ ἐμὴ οὐκ ἔστιν » ἐντεῦθεν (2). » Sa royauté, qui est celle de la vérité et de la justice, viendra donc, puisqu'il dit qu'*elle n'est pas encore venue*. Oui, sa royauté viendra, et elle viendra sur la terre, sur cette terre promise par lui aux humbles et aux humiliés. Et quand vous dites qu'il a promis le ciel, vous ne vous trompez pas, puisqu'il a promis le ciel et la terre à la fois aux hommes rentrés dans la loi divine.

Certes, en un sens, Jésus, bien qu'il prenne partout dans l'Evangile le parti des pauvres contre les riches, n'est ni pour les pauvres ni pour les riches; il ne connaît que les enfants de Dieu. Sa doctrine est, comme il le dit lui-même, que nous sommes tous enfants de Dieu (3), et que nous pouvons et devons redevenir ce que nous sommes nés, et rentrer dans l'*héritage*. Cet *héritage*, je viens de vous dire ou plutôt l'Evangile vient de vous dire que c'était la terre, et c'est en effet la terre; mais c'est aussi le ciel. Car, suivant la doctrine de l'Evangile, Dieu, prenant possession de toute l'Humanité, fera régner sa propre nature dans ses enfants transformés; et c'est ainsi que le Christ entend que les désintéressés, les affligés, les doux, les justes, les miséricordieux, ceux qui ont le cœur pur, les pacifiques, ceux qui souffrent la persécution pour la justice, prendront possession du royaume céleste qui est en même temps la terre :

» Heureux les pauvres dont le cœur est détaché des richesses, car » le royaume céleste est à eux. Heureux ceux qui pleurent, car ils » seront consolés. Heureux ceux qui sont doux et humbles, car ils » possèderont la terre. Heureux ceux qui ont faim et soif de la jus- » tice, car ils seront rassasiés. Heureux les miséricordieux, car ils » obtiendront miséricorde. Heureux ceux qui ont le cœur pur, car » ils verront Dieu. Heureux les pacifiques, car ils seront appelés en- » fants de Dieu. Heureux ceux qui souffrent persécution pour la jus- » tice, car le royaume céleste est à eux (4). »

Ne voyez-vous pas dans ce passage que la terre et le ciel sont mêlés, et que Jésus promet indifféremment le ciel ou la terre, parceque c'est tout un pour les hommes régénérés, n'y ayant pas d'autre terre et d'autre ciel que la vie, et la dualité du ciel et de la terre n'étant que le résultat de nos vices et de notre impiété? Ne voyez-vous pas que c'est en cela que consiste cette rédemption que S. Paul explique en effet de cette façon lorsqu'il dit que « Dieu a » envoyé son bien-aimé afin que tout fût réuni par lui en un » commun héritage, les choses du ciel et celles de la terre (5). »

En vérité, quand on a l'honneur d'être les ministres d'une telle doctrine, n'est-ce pas une abomination que de soutenir froidement, comme une thèse agréable à Dieu et digne de l'Evangile, l'éternité de l'enfer que font aux hommes les vices réprouvés par l'Evangile, de plaider pour l'inégalité des conditions, d'ériger en maxime divine qu'il y aura toujours sur la terre des pauvres et des riches, d'argumenter froidement, pendant des heures entières, devant les fidèles assemblés dans les somptueuses églises qui ont coûté tant de sueur et tant de sang aux pauvres travailleurs de l'Humanité, pour démontrer, au nom de ce qu'on appelle *la religion et la raison*, que l'inégalité même la plus excessive et la misère même la plus profonde sont la conséquence de la nature humaine; que rien ne peut les détruire, qu'on les détruirait aujourd'hui qu'elles renaîtraient demain; que les bases de la société sont ainsi faites, et que ni la rédemption ni la doctrine du rédempteur n'ont rien changé à ces bases, qu'elles n'ont fait au contraire que les confirmer et les affermir! Mais, vous qui dites cela en présence de Jésus sur la croix, et sous l'autorité de son nom déifié par les souffrants de la terre qui ont cru en lui, assurément vous auriez crucifié Jésus comme firent les Scribes et les docteurs du Pharisaïsme, si vous aviez vécu de son temps; car vous le crucifiez aujourd'hui même, après qu'il a prodigué et son sang et les trésors de sa doctrine pour éclairer votre âme.

---

ou de l'adverbe latin *paulo*, est fort peu vraisemblable. Si on considère que *Saul*, avec la terminaison grecque aurait signifié *chétif*, *faible*, *délicat*, *efféminé*, et, avec la terminaison latine, *seul*, *isolé*, (des mots Σαῦλος et *Solus*), on concevra facilement que S. Paul ait abandonné ce nom pour celui du proconsul converti par lui, d'autant plus que le nom de Paul avait le plus grand rapport avec le mot qui en grec exprime la multitude, le peuple en général, οἱ πολλοί, de πολὺς ou πολλὸς, *multus*, d'où πόλις, ville, etc.

(1) S. Matthieu, chap. V, v. 5.
(2) S. Jean, ch. XVIII, v. 36.
(3) S. Jean, ch. X, v. 30-38.
(4) S. Mathieu, ch. V, v. 3-10.
(5) Ephes., chap. I.

SECONDE PARTIE.

DE LA RÉDEMPTION DU GENRE HUMAIN, OU DE LA PERFECTIBILITÉ HUMAINE.

I.

La Rédemption du genre humain, c'est la Perfectibilité humaine.

Hé bien, nous qui ne parlons pas au nom de Jésus, qui n'avons pas autorité spéciale pour cela, nous allons démontrer que sa promesse n'est pas d'un insensé, et que la raison s'accorde avec ce que l'esprit divin, l'esprit prophétique lui inspira, il y a bientôt deux mille ans, pour le salut du monde.

Assez longtemps la Philosophie, ne voyant dans le Christianisme que l'idolâtrie qui le défigure et l'obscurcit, a poursuivi le Christ de ses attaques et de ses injures. Mais il y a déjà des années que la vraie Philosophie est sortie de cette route qui n'aboutissait qu'à un abîme.

Au nom de la raison, à l'aide des sciences d'observation, à l'aide de l'histoire, et délaissant, du moins en apparence, le domaine de la théologie, nous allons venger l'injure faite à l'Evangile par les gardiens officiels de cet Evangile, et défendre le roi divin, le Christ (1), roi de justice et de vérité, roi de la terre un jour (bien que, quant à présent, il soit remonté au Ciel dans le sein de son Père, de notre Père à tous), contre les lévites chargés de le défendre.

Ce n'est point la haine du clergé, ce n'est pas l'esprit de critique qui nous inspire; et s'il y a eu, dans ce qui précède, quelques paroles trop amères, qu'on les pardonne à notre intention sincère d'opérer le bien. Dans les combats de l'intelligence, dont la fin est l'avancement et le progrès de tous les hommes, Jésus lui-même nous a donné l'exemple que l'on peut poursuivre ardemment l'erreur, tout en désirant le salut de ceux qu'on réprimande, parce qu'on ne les réprimande pas dans l'intérêt des passions humaines, mais dans l'intérêt de la vérité.

Divine Lumière qui ne nous es pas venue seulement par l'Evangile, mais par tous les grands monuments antérieurs ou postérieurs que l'Humanité nous a transmis et par l'influence des vertus et du dévouement de la foule des martyrs, non pas seulement du Christianisme, mais de l'Humanité, que ne nous est-il donné de te réfléchir assez fortement pour qu'entrant dans le cœur et dans l'esprit de ces prêtres du Christ, tu les éclaires et les échauffes, afin que, suivant la parole même de leur maître, ils deviennent *un avec nous* pour ton service, ô divine Lumière!

Frères, leur dirons-nous, car nous sommes frères, vous le dites dans vos chaires, et vous avez raison de le dire, nous sommes tous frères, nous sommes tous fils de Dieu. Dieu nous a tous créés à son image; et comme il est la Trinité divine, chacun de nous est une trinité qui reflète, à des degrés imparfaits, et dans la mesure du fini, les rayons substantiels de notre Créateur. Dieu est sensation ou puissance infinie, amour infini, intelligence infinie. Nous sommes tous et chacun de nous est sensation, et sentiment et connaissance. Comment donc pouvez-vous refuser d'admettre que Dieu nous ayant tous créés à son image, et nous ayant faits ainsi *un en plusieurs*, ou, ce qui est la même chose, *plusieurs en un*, il nous soit à jamais défendu par ce qu'on appelle destin, sort, fatalité, de créer l'harmonie sur la terre!

Ne sommes-nous pas puissance comme Dieu, quoiqu'à un degré

(1) On sait que Christ veut dire *roi*.



infiniment moindre? Ne sommes-nous pas comme lui amour, et comme lui intelligence, bien que notre amour et notre intelligence ne soient qu'un néant auprès de son amour et de son intelligence, puisque notre amour même ne respire que par le sien, et que notre intelligence ne connaît que par la sienne. Mais avec sa grâce, et en suivant ses lois, notre amour et notre intelligence, de même que notre puissance, peuvent devenir indéfinis. Comment donc un amour indéfini, une intelligence indéfinie, une puissance indéfinie, n'arriveraient-ils pas à créer l'harmonie!

Quoi! aveugles que vous êtes (nous vous parlons ici fraternellement), ne voyez-vous pas que l'harmonie est au fond même de notre nature, puisque nous sommes tous semblables, et en même temps divers, afin que nul ne soit inutile à ses frères? D'un côté, donc, nous portons substantiellement l'harmonie; mais, d'autre part, nous sommes susceptibles d'un progrès indéfini. Comment n'arriverions-nous pas, au moyen de ce progrès, à manifester cette harmonie, qui est en germe en nous, et qui est de l'essence de notre création?

Et vous parlez de l'éternité du mal, quand nous portons l'harmonie dans notre être, et quand la perfectibilité nous accompagne!

Quoi! étant ainsi faits à l'image de Dieu, recelant en nous la puissance créatrice, parce que nous recelons une étincelle de la Trinité sainte; susceptibles de progrès dans tout notre être, par un effet de cette puissance de créer qui nous a été donnée, et par là capables de dominer divinement la nature extérieure, au sein de laquelle nous avons été placés; liés d'ailleurs à cette nature, qui se trouve résumée dans ce que nous appelons nos organes et notre corps; appuyés sur elle comme la statue d'un Dieu sur son piédestal; maîtres de découvrir ses phénomènes divers, tous produits par une seule loi, la loi de la vie, qui est en nous; grandissant ainsi en nous-mêmes et dans notre milieu lié à nous, l'univers; grandissant en science, en amour, en puissance; grandissant tous, parce que nous sommes solidaires, parce que nous sommes *tous en un, un en tous;* grandissant par notre diversité dans l'unité, qui fait refluer dans chacun les dons des autres; en un mot créateurs à trois titres, 1° en nous, c'est-à-dire chacun en lui-même; 2° chez nous, c'est-à-dire chacun dans les autres; 3° hors de nous, c'est-à-dire chacun et tous dans la nature et le monde extérieur; étant ainsi faits, dis-je, si nous dirigions les rayons de notre âme vers un but permis ou marqué par Dieu même, vous nous refuseriez la puissance d'atteindre ce but! Mais vous n'y pensez pas! Nous l'atteindrions aussi infailliblement, ce but, que Dieu existe et que nous sommes faits à son image!

L'harmonie en essence, et l'harmonie manifestée et parfaite à la limite, voilà la loi *immanente* de l'Humanité. L'Humanité a été créée dans et pour le bien, et elle manifestera ce bien pour lequel et dans lequel elle a été créée! Elle porte en elle-même et dans sa création sa fin, et sa loi. Fille de Dieu, elle doit glorifier et représenter son Créateur; émanation de Dieu, elle doit incarner Dieu sur la terre.

II.

Du Principe moteur de la Perfectibilité ou de la Rédemption.

J'ai dit que je voulais m'écarter du champ de la théologie, et j'ai peine, je l'avoue, à le faire, parce que nulle part cette grande vérité de la PERFECTIBILITÉ INDÉFINIE DU GENRE HUMAIN, en laquelle, comme je l'ai prouvé il y a déjà bien des années, est venue se résumer toute la Philosophie, ne brille d'un éclat plus magnifique que dans les monuments de la Religion : preuve certaine de l'identité au fond de la Religion et de la Philosophie.

Prêtres, qu'enseignez-vous quand vous expliquez la Genèse et l'Evangile,

Quand vous dites que Dieu a créé l'homme à son image;

Que Dieu est la Trinité;

Qu'une des personnes de cette Trinité est le Verbe;

Que ce Verbe, bien qu'étant une des personnes de la Trinité, est Dieu;

Que ce Verbe s'est incarné;

Que ce Verbe viendra de nouveau sur la terre;

Qu'il y règnera et y fera régner la volonté divine, la volonté de son Père, de notre Père à tous.

Vous n'énoncez pas autre chose que la DOCTRINE DE LA VIE, la doctrine de la création successive s'élevant de plus en plus vers son principe, et manifestant de plus en plus ce principe sur la terre.

Vous êtes les gardiens de l'antique Philosophie; mais la Philosophie moderne a retrouvé les secrets que vous aviez laissé perdre. Pourquoi vous obstinez-vous à ne présenter aux hommes que la lettre de vos dogmes, au lieu d'en présenter l'esprit! « La lettre tue, disait Jésus aux prêtres de son temps, et l'esprit vivifie. »

Quoi! vous croyez au Verbe créateur, vous croyez, avec S. Jean, que ce Verbe *illumine tout homme venant en ce monde* (1), et vous refuseriez à ce Verbe la puissance de manifester ce qu'il a mis en nous! Il serait en nous, et il resterait prisonnier en nous; nous l'étoufferions dans les ténèbres, comme les Juifs ont fait de Jésus : « Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas reçue. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, mais le monde ne l'a point connu (2). » Non, si ce Verbe existe, s'il a créé le monde, s'il nous a créés, s'il est en nous, il ne peut pas être étouffé éternellement dans les ténèbres. Si Dieu a mis en nous une étincelle de la divine Trinité, cette étincelle peut et doit reproduire le Soleil dont elle est émanée.

Or, au nom de la science, au nom de la psychologie, je dis que ce Verbe existe, qu'il est immanent en nous.

Qu'est-ce que la Vie dans chacun de nous, à chacun de nos instants? Un homme ne vit que parce qu'il a un désir. Dans l'ordre de la vie, la modification de la pensée est inséparable de la pensée considérée comme substance; le sujet s'unit à l'objet. Mais qui provoque cette union, et qui cause ainsi la vie? C'est le désir, ce que l'on peut appeler le *verbe* dans l'homme, et ce qui, dans la langue humaine, se traduit en effet par celle des trois espèces de mots composant toute langue qu'on appelle *verbe*. Ainsi du fond de notre être naît un désir, qui nous fait tendre à un acte pour réaliser ce désir, et voilà la vie. La vie est une aspiration, dont le verbe ou le désir est le moteur.

L'homme est sensation-sentiment-connaissance; mais le désir est tout cela à la fois, car le désir comprend à la fois le sujet et l'objet. Ainsi le verbe de l'homme est l'homme tout entier, de même que, dans la nature divine, le Verbe de Dieu est la Trinité tout entière sous une de ses hypostases.

Mais ce désir qui crée en nous, et qui au fond est un, bien qu'à cause du fini de notre être, il ne nous apparaisse que sous la forme de mille désirs incohérents et ayant pour objets une multitude d'êtres divers, d'où prend-il sa source et son origine? Du Désir collectif que Dieu a donné à l'Humanité en la créant, du Verbe général mis par Dieu dans l'Humanité. Niera-t-on que tous les hommes soient semblables, c'est-à-dire *un et divers,* qu'ils aient au fond la même nature, les mêmes facultés, les mêmes besoins, les mêmes droits? Non, on ne niera pas cela. L'espèce humaine est une, et c'est ce que vous exprimez en disant, avec le *Sépher* de Moïse, qu'elle est sortie tout entière d'Adam. Donc, malgré l'incohérence de tous nos désirs, malgré la profonde anarchie du genre humain, malgré les ténèbres où l'homme est tombé sur ses vrais besoins et sur ce qu'il appelle le bonheur, malgré tous nos vices, tous nos crimes, et toutes nos misères, au fond le même type humain se reproduisant dans chaque homme, tous nos désirs ne sont que des manifestations plus ou moins altérées du Désir ou du Verbe que le Créateur a mis dans notre espèce. Or ce Désir typique, c'est le Verbe divin lui-même : car ce ne peut-être autre chose, puisque Dieu nous a créés *à son image,* puisqu'il n'a pu d'ailleurs nous créer que par son Verbe, son Verbe seul étant créateur, ou plutôt son Verbe étant, comme vous le dites, Dieu créateur. Donc, au fond, et dans quelque abîme de ténèbres que nous soyons tombés, nous retrouvons en nous, à la base de notre être, à la source de notre vie, le Désir divin, le Verbe de Dieu, moteur éternel et infini qui nous sollicite et nous fait vivre.

Donc, prêtres, vous avez raison, ou plutôt vos monuments ont raison; le Verbe de Dieu illumine tout homme venant en ce monde.

Oui, le Verbe de Dieu est en nous, et nous appelle tous au bonheur en suivant les lois divines. Nous n'avons pas pu être créés par un acte divin sans que cet acte se continue en nous; donc cet acte n'est pas achevé. Dieu, qui crée éternellement, crée éternellement en nous.

Donc le Verbe de Dieu immanent en nous créera l'harmonie sur la terre.

N'est-il pas écrit dans le livre que vous vénérez par dessus tous les livres que cette terre ne passera pas jusqu'à ce que la Loi soit accomplie : « Je vous le dis en vérité, le ciel et la terre ne passeront point que toute la Loi ne soit accomplie, jusqu'à la dernière lettre et au dernier point (3). » Or la Loi est-elle accomplie jusqu'à la dernière lettre et au dernier point?

La Loi n'est pas accomplie, puisque le Verbe divin gémit et pleure dans tous les hommes.

La Loi, c'est l'Harmonie. Donc la Loi n'est pas accomplie.

Donc elle s'accomplira.

III.

L'Evangile.

Vous refusez de le croire, vous les dépositaires de tous les monuments qui l'attestent!

(1) S. Jean, chap. I, v. 9.
(2) Ibid., v. 5 et 10.
(3) S. Matthieu, chap. V, v. 18.



Je viens de vous prouver que l'harmonie est au fond de notre être et de l'essence de notre création; que l'espèce humaine étant une, tous les hommes étant *des semblables* ou *des frères*, ayant les mêmes facultés à des degrés différents, les mêmes besoins, les mêmes droits, étant enfin *la même Trinité*, et étant par là *tous en un*, ou *un en tous*, il en résulte nécessairement la possibilité de l'harmonie; à tel point, que ce qui a dû frapper les sages, et leur paraître bizarre, étrange, monstrueux, ce n'est pas que cette harmonie pût exister, mais c'est qu'elle n'existât pas. D'où ils ont conclu ce que vous appelez, avec le *Sépher* de Moïse, le péché originel. Je viens, dis-je, de vous prouver cela avec vos propres dogmes, et pourtant vous refusez de croire à la possibilité de l'harmonie sur la terre!

En second lieu, je viens de vous prouver, et toujours d'accord avec vos dogmes, que non seulement cette harmonie préexiste éternellement dans la création de l'Humanité, mais que le Verbe divin immanent en chacun de nous en sollicite et en provoque la réalisation. Ainsi non seulement l'harmonie est possible, mais elle viendra nécessairement, puisqu'il y a en chacun de nous, en *tout homme venant dans le monde*, un promoteur de cette harmonie, qui est ce même Verbe divin, ce même Créateur qui nous l'a donnée en germe, et qui en a gravé le sceau dans notre nature. Je vous ai prouvé ce second point, tout aussi clairement que le premier, et vous refusez encore de croire que l'harmonie soit possible sur la terre!

Vous proclamez le désordre éternel, l'inégalité éternelle! Ah! dans quelles ténèbres êtes-vous tombés, vous qui étouffez en vous et qui incitez les hommes séduits par votre parole à étouffer en eux le Verbe de Dieu immanent en chaque homme!

Mais comment faites-vous donc pour persévérer dans de pareilles erreurs après la venue de Jésus! comment faites-vous pour soutenir l'éternité sur la terre de l'inégalité humaine après l'Evangile!

Car ce n'est pas assez pour vous que de croire au Verbe immanent en chaque homme, vous croyez encore à une incarnation spéciale de ce Verbe dans la nature humaine pour sauver l'Humanité, pour détruire la tache du péché, pour rétablir l'homme dans l'état de grâce, pour délivrer le Verbe captif dans chaque homme; vous faites, dis-je, descendre Dieu sur la terre, et s'en éloigner ensuite, chassé par les bourreaux, mais avec promesse d'y revenir, et d'y revenir cette fois pour faire régner la justice et la vérité. Je vous demande si ce roi de justice et de vérité doit revenir sur la terre. Vous me répondez que c'est bien sur la terre (1), et que ce que vous appelez la résurrection sera corporelle aussi bien que spirituelle. La seule question est donc de savoir si l'Evangile entend que le monde restera la proie du mal, ou de ce que vous appelez Satan, jusqu'à ce qu'arrive ce que vous appelez le jugement dernier, ou si l'Evangile entend que le règne de la justice et de la vérité qui doit arriver sur la terre est ouvert depuis la venue et le sacrifice de Jésus. Prenons donc l'Evangile, et que l'Evangile soit juge.

Jésus, trahi, sait qu'il va mourir et célèbre sa dernière pâque: « Or il y avait plusieurs Gentils de ceux qui étaient montés pour »adorer le jour de la fête; ceux-ci s'approchèrent de Philippe »qui était de Béthsaïde en Galilée, et ils le priaient, disant: Sei»gneur, nous voudrions voir Jésus. Philippe vint, et le dit à »André; puis André et Philippe le dirent à Jésus. Jésus, leur »répondant, dit: L'heure est venue où le fils de l'homme doit »être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain »de froment, tombant sur la terre, ne meurt, il ne produit »pas; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. Qui aime sa »vie la perdra, et qui sacrifie sa vie en ce monde la sauve dans »la vie éternelle. Si quelqu'un me sert, qu'il me suive; et où je »suis, là sera aussi mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon »Père l'honorera. Maintenant mon âme est troublée. Et que dirai»je? Père, sauvez-moi de cette heure? Mais c'est pour cette heure »même que je suis venu. Père, glorifiez mon nom. Et une »voix vint du ciel: Je l'ai glorifié, et je le glorifierai encore. »La foule qui était là et qui entendait disait: C'est le tonnerre. »D'autres disaient: Un ange lui a parlé. Jésus dit: Ce n'est pas »pour moi que cette voix est venue, mais pour vous. *C'est main»tenant que se fait le jugement de ce monde; c'est maintenant »que le prince de ce monde va en être chassé. Et moi quand j'au»rai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi:* »Νῦν κρίσις ἐστὶ τοῦ κόσμου τούτου, νῦν ὁ ἄρχων τοῦ κόσμου τούτου ἐκ»βληθήσεται ἔξω. Καγὼ, ἐὰν ὑψωθῶ ἐκ τῆς γῆς, πάντας ἑλκύσω πρὸς »ἐμαυτόν (2). »

Que pouvez-vous répondre à ce passage, où Jésus explique si clairement la raison et l'utilité de son sacrifice, où il se compare au grain de froment qui, suivant l'idée qu'on se faisait alors de la fructification, *meurt* pour *produire beaucoup de fruit*; où il dit qu'*il est venu pour cette heure*, c'est-à-dire pour mourir afin que les hommes soient régénérés par sa mort, et que le prince du monde, c'est-à-dire Satan, c'est-à-dire l'inégalité et le mal, *va être chassé de ce monde;* que ce monde d'inégalité, de désordre, et de mal, *est jugé à cette heure*, et que lui Jésus, ayant consommé son sacrifice, *va attirer tous les hommes à lui.* Dites, que pouvez-vous répondre à cela?

Si le jugement du monde a commencé au moment où Jésus a été élevé sur la croix, si Jésus a dit à l'instant de son sacrifice: « *C'est maintenant* que le prince de ce monde va en être chassé; »et quand j'aurai été élevé en croix j'attirerai tous les hommes à »moi, » n'est-il pas évident que l'obstacle surnaturel que, par une fausse interprétation du dogme du péché originel, vous supposez avoir existé à l'action du Verbe immanent en chacun de nous pour réaliser l'harmonie, ou amener ce que l'Evangile appelle le royaume céleste, le royaume du ciel, le royaume de la lumière, le royaume de la vérité, le royaume de la justice, le royaume voulu par Dieu même; n'est-il pas, dis-je, certain, incontestable que *cet obstacle a été levé* du jour où Jésus a subi son sacrifice, et s'est fait, comme vous le dites, la victime immolée pour le rachat du péché originel? Donc, cet obstacle n'existant plus depuis la venue du Messie, l'harmonie du genre humain est possible sur la terre, au moins depuis cette venue.

Ainsi: 1° cette harmonie est de l'essence de l'Humanité, elle est la loi de sa création; et, à ce titre, elle est possible en elle-même;

2° Elle est voulue par l'acte continué et permanent de cette création, que vous appelez le Verbe divin immanent en chacun de nous;

3° Enfin s'il y avait un obstacle à sa réalisation, cet obstacle a été levé par le sacrifice de Jésus et par l'émission de sa doctrine;

Donc, suivant tous vos dogmes, pour détruire le mal sur la terre, ou plus exactement dans la vie, il n'est pas nécessaire d'abolir la terre, d'abolir la vie.

Eh! comment pouvez-vous dire qu'il faut abolir la terre, quand vous déclarez divines tant de paroles où la terre est exaltée et glorifiée! Ne chantez-vous pas avec le Psalmiste que la grandeur et la magnificence de Dieu éclatent dans la création: *Cœli enarrant gloriam Dei.* Ne répétez-vous pas avec ce même roi-prophète, tige du prophète-roi Jésus, que ce ne sont pas les morts qui loueront le Seigneur, mais ceux qui vivent, ceux qui sont manifestés: *Non mortui laudabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in infernum, sed qui vivunt.* Pourquoi donc voudriez-vous qu'il fût nécessaire d'abolir cette création que vous déclarez l'ouvrage de Dieu, digne de sa magnificence, et pourquoi, reconnaissant que c'est la Vie seule qui peut louer dignement le Seigneur de la Vie, prétendez-vous attendre et nous faire attendre l'abolition de la Vie pour réaliser les dons du Créateur!

IV.

L'Idéal ou la Communion.

Non, quoi que vous en disiez, pour détruire le mal sur la terre, ou plus exactement dans la vie, il n'est pas nécessaire d'abolir la terre, d'abolir la vie. Il suffit de perfectionner la terre et la vie.

RÉDEMPTION, PERFECTIBILITÉ, deux formules pour la même idée! La Perfectibilité, c'est la rédemption du genre humain par la réalisation de plus en plus grande de l'idéal. Mais l'idéal étant primitivement en nous, par le fait même de notre création, laquelle est bonne dans son essence et prédestinée à l'ordre, à l'union, à l'harmonie, la rédemption se trouve être le développement progressif de l'Humanité, conformément au type placé primordialement en nous par le divin Créateur.

Ainsi se trouvent d'accord la Religion et la Philosophie.

Chose admirable! lorsque les détenteurs de la Religion, c'est-à-dire de la Philosophie dans ses antiques formules, refusèrent de laisser tomber les voiles qui cachaient le tabernacle, et que, faisant abus du respect qu'avait pour eux l'Humanité, ils prétendirent arrêter l'influx dans cette Humanité tout entière du Verbe divin révélé à cette Humanité par les sages, ou, ce qui était la même chose, empêcher le développement du Verbe divin immanent en tout homme venant dans le monde, les nouveaux sages s'éloignèrent peu à peu de cette Religion, et, cherchant librement la vérité, finirent par prendre la Théologie en dégoût et en aversion. Mais, après bien des siècles de travaux et de recherches, ils aboutirent à formuler sous des noms différents les mêmes vérités que l'antique Philosophie avait connues et proclamées.

Ont-ils perdu leur temps les nouveaux sages qui ont ainsi délaissé la Théologie pour la Philosophie, et qui ont abouti aux mêmes vérités essentielles? Oh! non, certes; car ils ont affranchi le Verbe divin, que l'on prétendait enchaîner et immobiliser, au moyen des anciennes formules.

(1) *Qui propter nos homines, et propter* NOSTRAM SALUTEM *descendit, et incarnatus est, et homo factus passus est, et resurrexit tertia die, et ascendit in cœlos, et* ITERUM VENTURUS EST.... (Symbolum Nicœni Concilii.)

(2) S. Jean, chap. XII, v. 20-32.



Qu'il paraisse donc de plus en plus ce Verbe, et qu'il règne sur la terre ! Il est en nous subjectivement par les facultés qui constituent le type qui nous est commun à tous, et de plus il nous a été révélé objectivement par les martyrs de l'Humanité.

Prêtres, si vous nous fermez le champ de l'espérance, la Philosophie l'ouvre devant nous. Si vous réduisez à néant la rédemption du genre humain par celui que vous nommez pourtant le Sauveur des hommes, la Philosophie, prenant en main son Evangile qui est sa plus fidèle image, placera cet Evangile dans le Panthéon du Genre humain, et s'en servira pour enseigner la rédemption par la perfectibilité.

Prêtres, la doctrine de vos livres sacrés est plus éclatante que l'astre du jour, et elle brille à travers vos symboles et vos rites, qui n'ont pas été établis primitivement pour l'obscurcir, mais pour la manifester.

Le péché originel, c'est la division des hommes; le rachat de ce péché, ou la rédemption, c'est donc leur communion. Le péché, c'est la caste; le salut, c'est l'unité.

Voilà ce que vos livres sacrés proclament, depuis le premier verset du *Sépher* de Moïse, jusqu'à la divine prière où Jésus, achevant d'expliquer son sacrifice, dit qu'il est venu souffrir et mourir sur la terre afin que les hommes soient *consommés dans l'unité : ἵνα ὦσι τετελειωμένοι εἰς ἕν, ut sint consummati in unum* (1). L'Evangile, qui dit *unité*, répond à la Genèse, qui avait dit *séparation*, et Jésus vient, comme il le dit, confirmer et compléter Moïse.

Que parlez-vous donc de l'éternité du mal, et pourquoi, au nom du Christianisme, prêchez-vous aujourd'hui l'inégalité parmi les hommes? Pourquoi, prophètes de malheur, prétendez-vous que Dieu a fait des riches et des pauvres, qu'il a attaché le salut à ce qu'il y eût des castes dans le genre humain, et qu'en conséquence l'inégalité et la misère seront éternelles, de par la volonté divine? Vous n'êtes donc plus les ministres de Dieu marchant à la destruction de Satan, vous qui proclamez Satan *nécessaire à la théodicée*, vous qui ne concevez pas le salut sans la permanence absolue du péché, que vous constituez ainsi en essence, comme étant une partie de la pensée et de la substance divine !

Quoi ! vous administrez aux hommes le sacrement de *Communion*, et vous prêchez l'inégalité comme doctrine !.....

La Philosophie, comme je le disais tout à l'heure, a, en ce cas, bien dépassé la Théologie; car la Philosophie a découvert, par les simples lumières de la raison, c'est-à-dire par la révélation éternelle qui brille au sein de l'Humanité, d'où vient le mal sur la terre, et le moyen de le faire disparaître.

C'est le sujet sérieux sur lequel je veux attirer votre attention, afin que votre foi dans l'Evangile renaisse, en voyant que des hommes vos frères, qui ne sont pas investis du saint ministère auquel vous avez été élevés, ne croient pas à l'existence éternelle de Satan, et croient à la vertu de cette doctrine de l'Eucharistie ou de la Communion en laquelle se résume le Christianisme tout entier.

Je vais donc, en aussi peu de termes que je pourrai, démontrer que pour détruire le mal sur la terre, ou plus exactement dans la vie, il n'est pas nécessaire d'abolir la terre, d'abolir la vie.

L'homme étant sensation-sentiment-connaissance, les maux qui assiègent sa nature se rapportent nécessairement d'une façon prédominante soit à la sensation, soit au sentiment, soit à la connaissance, bien qu'ils tiennent toujours à la fois de ces trois aspects de notre être.

Les maux qui se rapportent à la sensation ont pour source principale la *propriété*.

Ceux qui se rapportent au sentiment ont pour cause principale la *famille*.

Ceux qui se rapportent à la connaissance dérivent principalement de l'imperfection de la société collective ou de la *cité*.

En dehors des maux qui nous arrivent par ces trois sources, il n'y a pas de mal pour nous; car il n'y a pas de mal réellement humain hors de ces trois sources.

Vainement dirait-on qu'il y a, en dehors d'elles, le mal physique, tel que la maladie et la douleur; car il est évident que la maladie et la douleur proviennent du mal moral même. Cela, dis-je, est évident *à priori*, et certain *à posteriori*. Tous les observateurs ne s'accordent-ils pas à reconnaître et tous les faits ne prouvent-ils pas que l'immense majorité des maux dits physiques ou matériels qui accablent le genre humain provienment de la mauvaise organisation de la société humaine ? La douleur physique est le résultat de nos vices, et nos vices sont le résultat de la division du genre humain.

Si donc, prenant la famille, la cité, la propriété, nous démontrons qu'elles ne sont sources de mal que parcequ'elles ont été jusqu'ici mal organisées, nous aurons démontré par là même que le mal peut disparaître graduellement des sociétés humaines.

(1) S. Jean. chap. XVII, v. 23.

V.

Le mal ou la famille caste.

L'Être Universel ayant fait aux hommes une loi de l'unité et de la communion, ce qui viole d'une façon absolue cette unité et cette communion est le mal absolu. Là donc où la famille s'est retranchée comme en Orient, et a voulu se tenir hors de la communion humaine, l'homme s'est corrompu, la famille s'est corrompue, et tout dans le monde s'est corrompu.

Pourquoi le Brahme Indien, pourquoi le prêtre d'Egypte, ont-ils vu leurs dieux tomber et leur empire s'écrouler ? C'est parce qu'ils avaient séparé absolument leur vie de la vie du reste des hommes.

En Orient, le représentant de l'intelligence avait voulu s'isoler, lui et toute sa postérité, du vulgaire de l'Humanité; il avait voulu, lui et toute sa postérité, rester purs des vices des autres hommes. Mais voyez ce qui est arrivé. D'abord le Brahme, en s'isolant des autres castes, s'est corrompu par là même; car il est devenu forcément lâche devant le Chatria, imposteur avec le Soudra. Ainsi voilà le représentant de l'intelligence devenu lâche et imposteur. Mais le fils du Brahme que la nature avait destiné aux fonctions des Chatrias et des Soudras est devenu forcément esclave de son père, qui lui a imposé d'être lâche et imposteur. Ainsi voilà le despotisme dans la famille du représentant de l'intelligence. Quant à la femme, dans de telles conditions, elle est devenue nécessairement une propriété, une esclave, et non pas une personne humaine.

Donc tous les maux de la famille Orientale sont venus de l'isolement absolu où la famille avait prétendu se tenir; et c'est par la famille ainsi corrompue que l'Orient a péri.

Les Guèbres ont péri parceque là les frères épousaient les sœurs, et qu'ainsi la famille excluait toutes les autres familles et le genre humain tout entier. L'Inde et l'Egypte ont péri pour une raison analogue.

Oui, c'est ainsi que l'Orient s'est écroulé dans le mal; c'est pour avoir violé le principe de l'unité et de la communion humaine qu'il n'y a plus en Orient que des ruines.

Mais laissons l'Orient. Voilà la famille Romaine; voilà le père qui élève ou abandonne à son gré, juge, tue ses enfants, ou les vend comme esclaves. D'où vient ce mal affreux sur la terre? Est-ce un fruit nécessaire de la nature corrompue de l'homme? est-ce un effet nécessaire de l'essence même de la famille? Non; car, à quelques siècles de là ces horribles exécutions, ces abandons cruels, ce despotisme redoutable, n'existeront plus. Ne voyez-vous pas que le progrès des lois et le progrès des siècles a été de détruire cette justice privée de la famille, et de relier sous ce rapport la famille à la société? Ce progrès s'est fait, et voilà que la famille ayant perdu sa justice privée, c'est-à-dire s'étant unie sous ce rapport à la société humaine, les enfants dans la famille ne sont plus esclaves. Le despotisme absolu dans la famille venait donc du besoin qu'avait la famille de l'appui d'une société plus générale. La famille a-t-elle été anéantie par un si grand changement? Non, car nous avons encore la famille; et pourtant nous ne concevons plus aujourd'hui la famille antique.

Mais l'avenir n'aura-t-il pas également peine à comprendre la nôtre, où le fils est encore tellement enchaîné à la condition de son père que le fils du prolétaire est par là même prolétaire, et que dans toutes les classes l'éducation du fils dépend de la volonté, des ressources, des vertus ou des vices de son père; d'où résulte ensuite pour lui toute la condition de sa vie : esclavage comparable à bien des égards à celui de la famille antique? L'avenir aussi comprendra-t-il cet autre despotisme encore subsistant de la famille qui enchaîne ce qui dans la nature humaine devrait être le plus libre, le plus spontané, le plus vrai, et par conséquent le plus saint et le plus vénéré, l'amour? L'avenir comprendra-t-il l'esclavage actuel de la femme et la vénalité du mariage?

L'avenir aura peine à comprendre cette condition actuelle de la famille, comme nous avons peine à comprendre aujourd'hui la famille antique. C'est que l'avenir verra la cité donner aide à la famille sous le rapport de l'éducation et des fonctions. L'éducation par la cité, les fonctions par la cité, ôteront à la famille le despotisme et le hideux côté qui lui restent, même après que la justice par la cité a déjà dépouillé cette famille de son ancienne horreur et de son primitif despotisme.

Le mal qui résulte de la famille n'est donc pas de l'essence de la famille ni de l'essence de la nature humaine. Il vient de l'isolement de la famille; il vient de ce que la famille doit être reliée au genre humain (sans cesser d'être la famille); faute de quoi le mal entre nécessairement dans la famille. Si la cité n'a pas une justice, le père, comme chez les Romains, juge ses enfants, et voilà la famille esclave. Si la cité n'a pas une éducation, le père, comme chez nous aujourd'hui, éduque ses enfants, et voilà la famille esclave. Si la cité n'a pas de fonctions, le père, comme chez nous encore,

décide de la condition de ses enfants, violente l'inclination de ses fils, marie arbitrairement ses filles, et voilà la famille esclave.

Que d'atroces scènes de despotisme devaient se passer dans ces familles romaines où le père avait droit de vie et de mort sur sa femme et ses enfants, comme sur ses esclaves! Ce qui se pratique aujourd'hui encore dans nos colonies d'Amérique, où l'on voit des blancs, pères infâmes, vendre non seulement les négresses dont ils ont eu des enfants, mais ces enfants eux-mêmes, et trafiquer ainsi de leur propre sang, peut nous en donner une idée. Que d'horribles scènes le despotisme familial a dû aussi produire, à l'ombre des donjons, durant les jours du moyen-âge! et aujourd'hui encore dans notre Europe quelles atroces scènes de despotisme se passent journellement dans les familles, soit parmi les riches, soit parmi les pauvres! A l'heure qu'il est, ne fait-on pas en Angleterre d'inutiles remontrances contre ce trafic des enfants, qui consiste à les vendre, non comme esclaves positivement, mais en place d'esclaves, jusqu'à les priver de sommeil, et à les dévouer à un travail malsain vingt heures sur vingt-quatre, en dépit de toutes les enquêtes du parlement, vaines contre le despotisme paternel et la liberté mercantile!

J'accepte donc toutes les iniquités qui se sont produites dans cette forme essentielle de notre nature qu'on appelle la famille; j'accorde que la moitié des crimes dont s'est souillée la terre depuis que le genre humain existe sont sortis de la famille. J'accorde que c'est dans la famille que les poètes ont trouvé leurs tableaux de l'enfer les plus horribles et les plus déchirants. Shakespeare n'a-t-il pas tiré de l'état de la famille *Othello, Juliette*, et *le roi Lear*; le despotisme aveugle de l'amant, le despotisme du père sur la fille, l'atroce ingratitude des enfants envers le père!

Hé bien! de tous ces crimes de la famille, depuis le premier que la Bible a symbolisé dans Caïn meurtrier de son frère, faut-il accuser absolument la nature humaine, et dire qu'elle est corrompue par elle-même et par elle-même incapable de rachat? Non, c'est l'ignorance humaine qu'il faut accuser; c'est l'organisation défectueuse de la famille; c'est en un mot la caste. La nature humaine a produit ces crimes dans la famille caste, et devait les produire, parceque la famille caste entraîne le mal, la corruption, le crime.

Je vois bien, certes, que la nature humaine est engagée dans toutes les horreurs qui sont sorties de la famille à travers le cours des siècles, ou qu'elle engendrera encore. Mais ce que je nie, c'est que la nature humaine, par sa seule corruption, et en vertu de son essence, produise de pareils maux. Je dis que ces maux sont rachetables par la nature humaine plus éclairée; je dis qu'ils ne sortent pas de la famille même, mais de la forme qu'a revêtue la famille.

VI.

Le mal ou la cité caste.

Il en est de même de la cité ou patrie.

L'Etre Universel ayant fait aux hommes une loi de l'unité et de la communion, ce qui viole d'une façon absolue cette unité et cette communion est le mal absolu. Là donc où la cité s'est retranchée et a voulu se tenir hors de la communion humaine, l'homme s'est corrompu, la cité s'est corrompue, et tout dans le monde s'est corrompu.

Que de maux sont résultés pour l'homme de la cité, bien que ce soit une forme aussi essentielle de notre nature que la famille même! Arrêtons-nous, il le faut, à considérer ces maux, comme nous venons de faire pour la famille, afin de bien voir qu'ils ont en effet pour cause, comme ceux de la famille, la caste, source de tous les maux.

Que d'absurdes cités ont régné et règnent encore! que de mauvaises lois ont été faites, que d'injustices ont été commises au nom de ces lois! que de cruautés les hommes ont souffertes de la part des divers pouvoirs qui se sont établis sur la terre! Le mot même de politique ne rappelle guère à l'esprit que des crimes et l'intérêt, père de tous les crimes. Il semble que le gouvernement du monde ait été dévolu au génie du mal et à ceux qui incarnent ce génie en eux. L'esprit s'effraie à considérer ce spectacle, et Herder s'écrie: « Combien j'ai connu de sages qui, sur l'immense océan de l'his» toire humaine, cherchaient en vain ce Dieu que, dans l'immuable » sphère du monde physique, ils apercevaient des yeux de leur » âme et reconnaissaient avec une émotion toujours nouvelle dans » chaque brin d'herbe, dans chaque grain de sable! Dans le temple » de la création terrestre, de toutes parts s'élevait un hymne à la » gloire de la puissance et de la sagesse éternelle. Au contraire, sur » le théâtre des actions humaines, ce n'était qu'un conflit perma» nent de passions aveugles, de forces déréglées, d'arts destruc» teurs, de bons desseins évanouis. L'histoire ressemble à cette toile » déliée suspendue à l'angle d'un palais, et dont les fils inextri» cables conservent encore les traces d'un carnage récent après que » l'insecte qui l'a tissue s'est dérobé aux regards. » L'araignée sanguinaire qui tisse de siècle en siècle ce qu'on appelle l'histoire, c'est le despotisme, qui meurt, et renaît, et renaît encore, et renaît toujours pour immoler l'Humanité et se repaître de son sang.

Mais est-il impossible de détruire ce monstre? Non, il suffit de lui enlever son secret, de montrer comment sa toile homicide est tissue. C'est l'énigme du Sphinx jetée à l'Humanité; celui qui ne la devinait pas était dévoré, mais le mal n'avait pas prise sur ceux qui devinaient.

A quoi tient l'existence du despotisme? Est-ce à la nature humaine? est-ce à l'existence même des sociétés? Non: elle tient à la guerre intestine du genre humain, divisé en nations, et ne se concevant pas virtuellement un et solidaire. Rome a dû avoir des tyrans parce que Rome avait des esclaves. Les despotes répondent aux esclaves; les esclaves répondent à la guerre entre les nations. Que l'idée de patrie comprenne virtuellement tous les hommes, et la monstruosité qu'on appelle un despote n'est plus possible.

On cherche d'où viennent les despotes; leur origine est pourtant facile à découvrir. La Bible, d'ailleurs, l'a marquée en caractères ineffaçables. « Etablis sur nous un roi qui *conduira nos guerres*, » dirent un jour les Juifs à Samuel: « Et cette parole déplut à Samuel; et » Samuel pria l'Eternel. Et l'Eternel dit à Samuel: Obéis à la voix » du peuple, dans tout ce qu'ils diront; car ils ne t'ont point rejeté, » mais c'est moi qu'ils ont rejeté, afin que je ne règne point sur eux. » Maintenant donc obéis à leur voix; toutefois ne manque point de » protester expressément contre eux, et de leur déclarer comment le » roi qui règnera sur eux les traitera. Ainsi Samuel dit toutes les pa» roles de l'Eternel au peuple, qui lui avait demandé un roi. Il leur » dit donc: Voici comme vous traitera le roi qui règnera sur vous; » il prendra vos fils, et il les mettra sur ses chariots et parmi ses gens » de cheval, et ils courront devant son char; il les prendra aussi » pour les établir gouverneurs sur des milliers et gouverneurs sur » des cinquantaines, pour labourer ses champs, pour faire sa moisson, » et ses instruments de guerre, et tout l'attirail de ses chariots; il » prendra aussi vos filles, pour en faire des parfumeuses, des cuisi» nières, et des boulangères; il prendra aussi vos champs, vos » vignes et vos bons oliviers, et il les donnera à ses serviteurs; il dî» mera ce que vous aurez semé et ce que vous aurez vendangé, et il » le donnera à ses officiers; il dîmera vos troupeaux, et vous serez » ses esclaves; alors vous crierez à cause de votre roi, que vous vous » serez choisi, et l'Eternel ne vous exaucera point (1). »

Voilà ce que l'Eternel dit aux Juifs qui voulaient un roi *pour conduire leurs guerres*, et voilà ce que l'Eternel dit à tous les hommes qui isolent d'une façon absolue leur cité de la grande Cité, qui est le Genre Humain.

L'établissement de cette seconde forme du mal, les castes de patrie, se rapporte principalement à ce que j'appelle l'Antiquité Moyenne, ou l'Epoque Méditerranéenne, les Grecs et les Romains. On a fait bien des livres sur la Grèce et sur Rome sans expliquer véritablement d'où est venue la grandeur et ensuite la décadence de cette forme de la civilisation. La grandeur des Grecs et des Romains a tenu à la destruction des castes primitives, des castes de famille, des castes orientales; et leur décadence est venue de ce qu'elles constituèrent des castes nouvelles, les castes de patrie. L'unité humaine se révéla aux hommes, quoique d'une manière incomplète, en Grèce et à Rome, sous les noms de patrie et de république. Et voilà pourquoi cette phase de la vie de l'Humanité a jeté tant d'éclat, a été à quelques égards si belle et si justement admirée. Mais à quel prix fut constituée cette unité incomplète, cette Humanité ennemie de l'Humanité qui s'appela, par exemple, l'Empire Romain? Ce fut au prix d'une dualité nouvelle substituée à l'ancienne, la dualité Romains et Barbares, conquérants et conquis, maîtres et esclaves.

Pourquoi les Grecs sont-ils descendus au point d'être les esclaves des Turcs, et pourquoi le Russe et l'Autrichien ont-ils le pied sur cette tombe qui fut Rome? Vous me dites que ce sont là les vicissitudes des siècles. Mais les vicissitudes des siècles ont leur cause; ce n'est point la fatalité qui conduit le monde. Ce qui a détruit la Grèce et l'Empire Romain, c'est la caste, c'est le mal contenu dans la caste: il n'y a pas d'autre destin.

Pour juger comment la Grèce et Rome ont péri, il suffit de voir comment elles se sont élevées. Leur virtualité est venue de ce qu'elles ont été un pas fait par l'Humanité vers son but suprême, l'unité, la communion; et leur destruction est venue de ce qu'elles n'ont pu faire ce progrès qu'en constituant une nouvelle déviation de cette unité même et de cette communion, d'où sort tout bien, et hors de laquelle tout est mal.

Qui pourrait, en effet, nier le caractère distinctif de cette seconde époque de l'Humanité? Qui pourrait nier que la république grecque ou romaine ait été la réduction à une loi uniforme des

(1) I. Samuel, ch. IX, v. 6-18.

clans primitifs, des familles primordiales, de ce qu'on appelait *tribus* en Grèce, et *gentes* à Rome? Parce que vous retrouvez des patriciens et des plébéiens à Rome, nierez-vous que le système des castes de naissance, tel qu'il existait aux bords du Gange, et même en Egypte, n'ait disparu chez les Romains? L'histoire romaine tout entière n'est-elle pas, au contraire, l'histoire de cette fusion des castes de naissance, et de l'établissement dans le monde d'une nouvelle caste unique, appelée *cité*, *patrie*, *république*, empire? Le prêtre de l'Orient était à lui seul une cité, la cité des Brahmes; le guerrier de l'Orient était à lui seul une cité, la cité des Chatryas; l'industriel de l'Orient était une autre cité, la cité des Vaisyas et des Soudras; puis, écrasés et foulés aux pieds, sans lois, sans religion, sans dieux tutélaires, considérés comme des brutes, gisaient les Parias, qui vivaient sans cité. A Rome, au contraire, et en Grèce, le prêtre fut Romain ou Grec; le guerrier fut Romain ou Grec; l'industriel fut Romain ou Grec; et le *proletarius* lui-même, sans être citoyen, fut pourtant décoré du nom sinon du titre de Romain ou de Grec. Immense différence, qui marque le pas que fit alors l'Humanité!

Mais ce progrès ne s'accomplit qu'avec une affreuse imperfection. L'esprit de caste et l'esprit d'unité se mêlèrent à la fois dans la constitution même de ce peuple Romain, qui ne fut le peuple-roi que grâce au bien, l'unité, et qui ne tomba du faîte où il s'était élevé qu'à cause du mal, la caste, la division (1).

Dabord la cité fut le privilége des patriciens; et même parmi ces privilégiés se retrouva toujours la distinction primitive des clans et des tribus. La caste orientale se survivait encore, même alors que tous les praticiens étaient confondus dans le même sénat (2).

Ensuite ces patriciens ne s'unirent entre eux que par l'intérêt commun qui les rassemblait contre la plèbe. De là naquit la dualité du Sénat et du Peuple, de l'Aristocratie et de la Démocratie. La caste détruisait déjà en germe ce que l'unité édifiait.

Une nouvelle dualité sortit de cette première. Le peuple, auquel les patriciens refusaient la cité, imita les patriciens dans leur orgueil et leur cruauté; tout ce qui n'était pas Romain fut ennemi, et la dualité Romains et Barbares ensanglanta le monde. Rome fut un camp où la guerre civile ne cessait que grâce à la guerre étrangère. On éleva un temple à Janus qu'on devait fermer pendant la paix, mais ce temple resta presque toujours ouvert. Le patriciat et le peuple prirent pour objet de leur ambition et de leur conquête d'abord l'Italie, puis la Grèce, puis le monde. Était-ce pour constituer l'unité du monde? Oui, dans les vues de la Providence; mais quant aux Romains, ce n'était pas la communion du genre humain qu'ils cherchaient, c'était la proie, c'était l'usurpation, c'était la conquête. Rome fut la personnification de ce dieu Mars dont elle disait descendre; elle commença par Romulus qui tua son frère, et elle finit par César que tua son fils. Puis elle s'abîma dans l'orgie, en attendant les Barbares qui devaient un jour punir son égoïsme et détruire sa cité caste. Alors elle ne fut plus qu'une multitude ayant pour tête un tyran, un Tibère, un Néron, un Caligula, un Commode, vingt monstres d'imbécilité ou de cruauté; et elle finit par jeter les Chrétiens aux lions du cirque, par persécuter le Verbe qui voulait lui révéler le but providentiel de ses conquêtes, l'unité du genre humain. Rome était jugée, et les Barbares vengèrent les esclaves.

L'histoire depuis cette époque, n'est autre chose que le tableau de la ruine successive de tout ce qui s'est appelé empire et domination: preuve évidente que la cité n'est pas, dans son essence, un empire et une domination.

Comment ont fini toutes les noblesses de l'Europe, c'est-à-dire comment a fini universellement la caste guerrière qui s'établit dans cette Europe sur les ruines de l'empire romain? Toutes ces noblesses ont fini par se perdre dans la noblesse d'un seul, et cela a constitué les grandes monarchies; et toutes les monarchies ont fini de même, par un despotisme sans solidité et que le vent des révolutions a facilement couché sur la terre.

Nous sommes encore plongés, il est vrai, dans cette athmosphère de mal et de crime qui a pour source la cité caste. Mais est-ce une raison pour croire que l'immensité de maux qui en résultent soient éternels et dérivent de la nature humaine? Non, car jamais rien de pareil à la domination romaine ne renaîtra sur la terre. Les castes de patrie sont aujourd'hui ruinées dans l'esprit humain. L'homme moderne a pris pour devise les droits de l'homme, la *liberté*, l'*égalité*, la *fraternité*; or il n'y avait ni liberté, ni égalité, ni fraternité, dans les castes de patrie. L'Humanité a tellement pris le dessus sur l'ignorance et l'égoïsme, qu'aujourd'hui c'est elle qu'on incarne dans les nationalités, tandis qu'autrefois les nationalités existaient pour elles-mêmes et contre l'Humanité.

VII.

Suite.

J'entends, au moment où j'écris, une démonstration de ce que j'énonce donnée dans toute l'Europe par des millions de voix, et par tous les partis qui divisent cette Europe.

Il s'est formé, à la suite du Catholicisme, à la suite aussi de la Philosophie et de la Révolution Française, à la suite de l'Empire (cette mission armée, qui porta partout les principes de la France, les germes de l'avenir), une unité qui n'a pas encore d'organisation matérielle, mais qui en aura une un jour. C'est l'UNION EUROPÉENNE, pour employer le nom sous lequel je la saluai il y a vingt ans (1); c'est l'esprit général de l'Europe, et même jusqu'à un certain point du monde entier, qui fait que la patrie est pour nous partout où l'homme combat pour la justice et pour la vérité, pour la liberté, pour la fraternité, pour l'égalité.

Pourquoi la France s'est-elle émue quand elle a appris l'insurrection de Pologne, comme s'il se fût agi d'elle-même? C'est que l'ère des castes de patrie, limitées par l'égoïsme et l'ignorance, est à jamais loin de nous.

Et qu'ont fait pour comprimer cet élan de la France ceux qui compriment tous les élans généreux, ceux qui font cause commune avec les oppresseurs de la nationalité polonaise? Ils ont objecté la paix; ils ont dit que la paix est le plus grand bien des peuples, et qu'il faut tout faire pour conserver la paix.

Ah! combien nous sommes loin déjà du temps où tous les politiques considéraient la guerre comme l'état naturel des sociétés, où Bodin, Machiavel, Hobbes, Bacon, Grotius, Puffendorff, et Montesquieu lui-même, érigeaient en principe que les nations n'avaient pas d'autre règle à consulter que leur intérêt égoïste; que la guerre en elle-même était une bonne chose, et, comme ils disaient, *un exercice salutaire*, nécessaire à la stabilité des empires. Que nous sommes loin, dis-je, d'une pareille doctrine! L'ère de tous les combats qui ont formé l'homme moderne, et composé les grands corps de l'Europe, est donc passée, à jamais passée! Nous entrons dans l'ère où, d'un bout de l'Europe à l'autre, comme dans une seule patrie, la justice combattra contre l'iniquité, la vérité contre l'erreur, l'égalité contre l'inégalité, la liberté contre le despotisme, la fraternité contre la division.

Ceux qui parlent de paix aujourd'hui et qui, au nom de la paix, protégent l'assassinat de la Pologne, rendent aux principes un éclatant hommage, quand ils déclarent que la guerre est un mal; que l'immoralité marche à sa suite; qu'elle remue les passions les plus terribles; qu'elle prive d'une partie considérable de leur bonheur domestique les pères, les mères, les sœurs, les frères, les femmes, les enfants et les amis; qu'elle déchire les cœurs des fiancés; qu'elle met en opposition des individus qui ne se sont jamais porté de haine; qu'elle est enfin, sous le rapport de la morale et de la religion, une violation des lois suprêmes du Créateur; que des législateurs qui se disent Chrétiens ne peuvent maintenir un pareil mode de terminer leurs différends, d'autant plus qu'il est en opposition avec les principes mêmes de la législation de leurs pays; qu'il est impossible de concilier la guerre avec le commandement divin: *Tu ne tueras point*; que, sous le rapport matériel, la guerre entraîne avec elle tous les fléaux, qu'elle ravage les fruits de la terre, porte la désolation et la terreur dans les contrées envahies, amène à sa suite les fièvres, le typhus et la peste sous différentes formes; que la vaine gloire, l'ambition des princes, et les faux sentiments d'orgueil national, ne compenseront jamais les atrocités qu'elle fait naître; que la guerre dissipe les produits accumulés de l'industrie d'un pays; qu'elle tarit les source de la richesse des nations; que, par toutes ces raisons, la guerre est un vice du passé qu'il faut ensevelir dans l'oubli; que les congrès et les médiations commencent heureusement à remplacer ces barbares et sauvages appels aux armes, et que la portion éclairée et pensante de la société n'ignore pas que, dans la situation présente du monde, une guerre européenne se terminerait par une simple négociation, par laquelle elle aurait pu commencer. Voilà ce que nos gouvernants disent pour maintenir la paix, même au prix de l'ignominie qui pèse sur leur tête et que la postérité assurément leur réserve; car s'ils se font ainsi les apologistes de la paix à tout prix, ce n'est pas avec un cœur pur, et ce n'est pas la paix qu'ils aiment, c'est la guerre. C'est la guerre voilée et déguisée sous le masque de la paix; c'est l'inégalité humaine, c'est le maintien du

(1) On dirait ce mélange caractérisé dès l'origine de Rome par l'esprit religieux de Numa et l'esprit guerrier de Romulus.

(2) Le lien qui unissait les patriciens entre eux n'empêchait pas qu'on ne distinguat les clans primitifs dont l'origine remontait aux castes de naissance. La différence même des divinités tutélaires: *Di majorum gentium*, *Di minorum gentium*, attesterait au besoin ces origines et l'imperfection de cette cité des patriciens qu'on appelait Sénat.

(1) *De l'Union Européenne, ou de l'origine et du développement du principe pacifique*, dans l'ancien *Globe*, 1826.



despotisme, la conservation des privilèges, la conservation de l'ordre factice qui, pour me servir des paroles de Godwin, entasse sur une poignée d'individus une si énorme surabondance, et leur prodigue aveuglément les moyens de se livrer à toutes les folles dépenses, à toutes les jouissances du luxe et de la perversité, tandis que le corps du genre humain est condamné à languir dans le besoin ou à mourir d'inanition. Au fond c'est cet état social factice, c'est cette guerre qui tue plus d'hommes par la misère que jamais la guerre n'en a tués, qu'ils défendent et protègent en s'armant ainsi du beau nom de paix. Mais enfin ils portent témoignage en faveur des principes. L'hypocrisie, comme on l'a dit, est un hommage que le vice rend à la vertu. Le mal, en effet, n'a d'autre moyen de se maintenir dans le monde que de prendre l'apparence du bien.

Et que disent ceux qui demandent la guerre pour défendre nos frères de Pologne? Est-ce la guerre qu'ils aiment? est-ce pour que la France s'agrandisse qu'ils appellent son intervention? Pensent-ils à ce qu'on appelait autrefois le fruit légitime de la guerre, des conquêtes? Non, l'avantage qu'il y aurait à reprendre ce qu'on nomme nos frontières naturelles, à reporter nos limites jusqu'aux bords du Rhin, n'a pas même été mis en avant. C'est à peine si on a parlé de la crainte, pourtant bien légitime, que la croissance démesurée de l'empire russe peut inspirer à l'Europe. Ce ne sont donc ni des motifs d'intérêt, ni des raisons de prévoyance, qui ont produit ce mouvement auquel les gouvernements résistent en invoquant la paix. Ceux qui demandent la guerre sont au fond plus pacifiques que ceux qui parlent de paix. Ceux qui demandent la guerre ne la demandent que parce que, si on ne tue plus en Europe avec du canon, on tue autrement; que les Russes tuent les Polonais, comme en 1812, que les Autrichiens tuent les Italiens, comme en 1812, et que l'effroyable crise dans laquelle l'Europe se trouvait engagée en 1812 dure encore sous l'apparence de ce que l'on nomme la paix.

Prêtres, ce spectacle ne vous dit-il rien? Vous qui parlez du règne spirituel, ne sentez-vous pas qu'il s'agit aujourd'hui de l'avènement de ce règne spirituel sur lequel vous avez toujours, à vous entendre, les regards tournés? En France, en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, en Espagne, en Italie, partout, si l'esprit général des gouvernements, qui lutte contre l'esprit général des nations, n'y mettait pas obstacle, vous verriez les hommes se lever comme au temps des Croisades pour aller défendre en Pologne la Patrie de l'Humanité, la justice! Oui, des millions d'hommes seraient prêts à prendre la croix et à marcher contre la barbarie. Il a suffi de la nouvelle pour faire battre tous les cœurs, il suffirait de la permission pour rassembler des armées. L'esprit qui jadis provoqua les saints à la guerre sainte, l'esprit de Pierre l'Hermite, de S. Bernard, et de S. Louis, l'esprit des croisades et de la chevalerie, n'est donc pas éteint dans les âmes.

Pourquoi manquez-vous donc, hommes de l'idéal, hommes de la religion, à ce ciel qui s'agite aujourd'hui dans nos cœurs! N'étaient-ce pas vous autrefois qui donniez le signal, et qui, par vos exhortations, sollicitiez dans chaque homme le Verbe divin? Direz-vous que la cause n'est pas la même? Ah! vous mentiriez. J'en atteste le martyre de tout un peuple. Pourquoi donc le Vatican ne s'est-il pas ému comme la France? Pourquoi la papauté n'a-t-elle pas dit un mot divin en faveur de cette Pologne qu'elle prétend lui appartenir?

J'entends votre silence. Vous avez perdu la foi, l'espérance, et la charité. Vous prêchez dans vos chaires qu'il y aura toujours des pauvres sur la terre. C'est dire qu'il y aura toujours des nations exterminées par des tyrans.

VIII.

Le mal ou la propriété caste.

L'Humanité est à l'homme ce que la lumière est à l'œil. Quand le corps de l'Humanité sera formé, chaque homme trouvant dans les autres, unis à lui, ce qui lui manque, l'égoïsme sera détruit; toutes ses fureurs tomberont d'elles-mêmes, toutes ses aspirations insensées n'existeront plus.

Le mal donc, le mal profond, n'est pas dans les passions des hommes, qui, en elles-mêmes et dans leur essence peuvent, je le répète, se tourner vers le bien comme vers le mal; il est dans leur ignorance. Car il est dans cette cité fondée sur l'ignorance, qui, ne comprenant pas *virtuellement* tous les hommes dans son sein, emporte nécessairement la violence à l'égard des hommes qui sont laissés par elle hors de son sein, et par conséquent introduit par là même la violence dans son propre sein. Il est dans cette famille fondée sur l'ignorance, qui, ne comprenant pas *virtuellement* tous les hommes dans son sein, emporte nécessairement l'exclusion de toutes les autres familles, et, rompant ainsi l'attrait qui peut, un jour ou l'autre, faire entrer une autre famille dans son sein, introduit par là même dans son sein la souffrance et la privation. Il est dans cette propriété fondée sur l'ignorance, qui, ne comprenant pas *virtuellement* l'univers tout entier, précipite l'homme sur une portion de cet univers, qu'il s'attribue et s'adjuge d'une façon absolue, à l'exclusion de tous ses frères, de tous ses semblables, et par là même lui interdit le domaine indéfini auquel sa virtualité a droit.

L'homme est sensation-sentiment-connaissance. De là trois formes essentielles de sa nature, qui ont toujours accompagné l'homme, et qui l'accompagneront toujours: la propriété, la famille, la cité.

Mais ces trois formes de la nature humaine peuvent se manifester dans le bien ou dans le mal. Elles ont été attribuées à notre nature par le divin Créateur pour se manifester dans le bien; mais, par un effet de l'imperfection du fini, elles ont dû se manifester dans le mal et tendre vers le bien. C'est là ce que le *Sépher* de Moïse appelle *l'entrée dans la connaissance par la distinction*, c'est-à-dire par la manifestation libre d'une nature finie qui se sépare de la nature infinie dont elle est émanée, pour la rejoindre un jour. Et c'est là ce que l'*Evangile* de Jésus, suite et complément du *Sépher* de Moïse, appelle *la réparation du péché par le retour à l'unité* (1).

La propriété dans l'unité, dans la communion, dans le bien, s'appelle *fonction*. La propriété dans la séparation, dans la désunion, dans le mal, s'appelle *propriété*.

La famille dans l'unité, dans la communion, dans le bien, s'appelle *famille* en général. La famille dans la séparation, dans la désunion, dans le mal, s'appelle *caste* ou *noblesse*.

La cité dans l'unité, dans la communion, dans le bien, est l'*Humanité* en germe, et s'appelle *cité* ou *patrie*, c'est-à-dire *Egalité*. La cité dans la séparation, dans la désunion, dans le mal, s'appelle *empire*, *domination*, *dynastie*, et d'autres noms semblables.

Or l'histoire est conforme à la psychologie; l'histoire n'est autre chose que la manifestation catégorique et successive du progrès que l'Humanité a dû faire et a fait sous le rapport de ces trois formes essentielles de notre nature, se manifestant d'abord dans le mal, mais tendant à se manifester dans le bien.

La famille, manifestée dans le mal, a produit une première époque de l'Humanité, l'antiquité primitive, ou l'époque des *castes de famille*.

La cité, manifestée dans le mal, a produit une seconde époque de l'Humanité, l'antiquité moyenne, ou l'époque des *castes de patrie*.

La propriété, manifestée dans le mal, a produit une troisième époque de l'Humanité, le moyen-âge ou la féodalité, qui dure encore, et qui est l'époque des *castes de propriété*.

Telle a été la marche de la civilisation, c'est-à-dire de l'affranchissement successif de l'homme. D'abord esclave de la famille, ensuite esclave de la cité, l'homme est aujourd'hui esclave de la propriété. Il a mis d'abord son *moi* dans ses ancêtres, ensuite dans une infiniment petite fraction de l'Humanité reliée à lui par l'intérêt et l'égoïsme : aujourd'hui, il ne connaît plus guère d'autre loi que ce qu'il appelle son intérêt privé, c'est-à-dire qu'il a mis son *moi* dans la portion du monde matériel qu'il s'est adjugée.

Je n'ai pas besoin d'avertir que dans cette classification générale de l'histoire, il s'agit d'un caractère prédominant pour chacune des phases de civilisation que je distingue. Puisque les trois formes de la nature humaine qu'on appelle propriété, famille, et cité, accompagnent toujours l'homme, il est bien évident que la cité et la propriété ont dû se produire dans le mal dès la haute antiquité, ce qui n'empêche pas que la prédominance du mal humain à cette époque ne soit venue de la famille se manifestant dans le mal. De même, et j'ai eu plus haut occasion de le remarquer, l'antiquité moyenne a conservé le triste héritage des castes de famille dans son patriciat, et même au sein de ce patriciat dans les différents degrés de noblesse qui s'y faisaient distinguer, bien que la Grèce et Rome aient été un pas immense vers l'unité par le renversement des castes primitives. Aujourd'hui donc que la richesse et le droit absolu de propriété a tout envahi, et qu'on ne demande plus à un homme de quels ancêtres il est né, ni quels travaux il a accomplis au service de sa patrie, mais combien il possède, c'est-à-dire combien d'instruments de travail il a accaparés, quelle part il s'est faite dans l'héritage commun de tous les hommes, aujourd'hui, dis-je, l'homme porte encore quelques anneaux de la chaîne qu'il traîna jadis tout entière aux bords du Gange, aux bords du Nil, aux bords du Tibre. Mais qui ne comprend néanmoins que sa chaîne principale est la propriété, puisque la puissance telle que l'entend et la donne la société actuelle, sort presque uniquement de la propriété.

L'homme aujourd'hui, ou, si l'on veut, le Verbe divin qui est dans l'Homme, aspire à échapper à ce triple régime des castes, qui est l'esclavage, pour entrer dans la liberté. Voilà, comme je l'ai dit ailleurs, et dans cette Revue même (2), ce qui caractérise le point

(1) Voyez le livre *De l'Humanité*.

(2) Voyez, dans la première livraison de cette Revue, l'article intitulé *de l'abolition des castes ou de l'organisation de l'égalité*.

du temps où nous vivons. Nous sommes aujourd'hui entre deux mondes, entre un monde de manifestation de notre nature dans le mal, qui finit, et un monde de manifestation de notre nature dans le bien, qui commence.

De là, comme je l'ai également dit dans ce recueil, la grandeur et la tristesse de notre époque; de là les contrastes prodigieux qu'elle présente. La faiblesse et la force de l'homme ne se montrent jamais mieux que dans les périodes de fin et de renaissance, et il n'y a jamais eu période de fin et de renaissance mieux caractérisée que la nôtre. L'homme à ces époques est suspendu sur un abîme; comme Manfred ou comme Faust, il plane ayant devant lui le ciel et l'enfer.

Il n'est donc pas étonnant que beaucoup d'esprits aujourd'hui, et des plus nobles, voyant l'individualisme arrivé où il est arrivé, et la tyrannie qui résulte pour le plus grand nombre de cet antagonisme de tous les hommes, qui ne sont plus reliés ni par la famille, ni par la patrie, mais seulement par l'intérêt de propriétaire, jettent des plaintes, et se prennent à regretter le passé. Combien se demandent où va s'engloutir aujourd'hui le genre humain, destitué de toutes les antiques religions qu'il s'était faites!

Ces vaines lamentations, ces cris funèbres, semblables aux gémissements sur un mort, ne feront pas renaître les castes de famille, les castes de patrie, et n'empêcheront pas les castes de propriété d'arriver à leur dernière limite et d'achever la phase qu'il leur est donné de parcourir. Mais elles annoncent que la troisième période de l'esclavage humain touche à sa fin, et elles servent à accélérer cette fin.

IX.

De l'aspect principal du mal aujourd'hui.

« Que d'aspects divers le mal a pris jusqu'ici, dit un observateur judicieux et éclairé (1). Que de millions d'êtres humains » ont été sacrifiés par l'exposition des enfants en Egypte, en » Grèce, au Japon, dans l'Inde, en Perse, en Chine, en » Turquie, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours! et n'y a-t-il » pas de quoi frémir en voyant l'homme contrarier les intentions du Créateur, et abuser de ses dons, par les attentats de » tous genres contre la loi des sexes dont l'histoire de l'antiquité » abonde, attentats qui se sont succédé jusqu'à présent, à un excès » *dont je n'avais pas la moindre idée avant d'en avoir été informé* » *par quelques uns des médecins qui exercent leur profession dans* » les contrées de l'Orient! Que n'a point fait aussi l'esclavage pour » la destruction et l'abréviation de la vie humaine, cet esclavage qui a opprimé des centaines de millions d'humains depuis les » premiers âges du monde! Quand nous lisons que l'apôtre Paul a » lutté à Ephèse contre les bêtes féroces, nous nous rappelons que » les combats des gladiateurs n'étaient pas seulement l'amusement » du bas peuple, mais de tous les ordres de l'empire romain. Quelle » scène digne d'être honorée de la présence de cent sept mille Romains et étrangers, deux fois par jour, dans le Colysée! et ce » n'était là qu'une des nombreuses places où se commettaient ces » atrocités! Qu'il est affreux de penser que l'ouverture de ces combats meurtriers avait lieu sur le signe d'une jeune vierge! L'eau » des deux aqueducs suffisait à peine pour faire disparaître le sang » humain répandu dans ces boucheries impériales. On croit faire un » mauvais rêve quand on pense que chaque jour une assemblée » aussi nombreuse que le quart des habitants adultes de la ville de » Londres, et cela dans l'amphithéâtre Flavien seulement, prenait » plaisir à contempler les membres déchirés et palpitants des victimes! Par toute l'Asie, l'Afrique, et l'Europe, jusqu'en Ecosse, » on faisait la chasse aux animaux féroces, pour les amener en foule » à Rome, où ils devaient servir à satisfaire le goût dépravé de ce » peuple divin. Juste-Lipse a soutenu qu'en moins d'un mois souvent plus de trente mille personnes avaient été immolées dans les » seuls combats des gladiateurs, que dans bien des années le nombre de ces meurtres s'éleva à plus de cent mille; et il prétend, en » opposition avec ce que Cicéron dit des effets désastreux des guerres de son temps, que ce genre de divertissement a détruit un » plus grand nombre d'hommes que la guerre elle-même. Et cependant que pouvons-nous penser de l'intensité des massacres » causés par la guerre, sachant que Pompée s'est vanté, lors de son » troisième triomphe, d'avoir tué ou fait prisonniers 2,183,000 » hommes, et que devant son char s'avançaient en ordre 324 rois ou » princes! Quelles doivent avoir été les atrocités commises par les » autres nations, pendant que les Romains s'y livraient avec tant de » fureur! Souvent je pense que l'Humanité doit une profonde reconnaissance à Télémaque, prêtre chrétien, qui arrêta les carnages » du cirque, et expia sa médiation par une mort cruelle. *Mais* » *quelque affreux que soit ce tableau, le nombre des morts occasionnées par les combats de tout genre n'est pas le dixième du* » *nombre des morts qui sont la conséquence des luttes constantes* » *d'une population contre le besoin de nourriture.* La guerre n'a » présenté que peu d'obstacles à la multiplication de la race humaine, » en comparaison du manque de nourriture. J'ose même dire que » les épidémies de tout genre n'ont pas fait autant de ravages. Il » est bien vrai que les épidémies, pour me servir des expressions » de Süssmilch, n'enlèvent pas seulement les feuilles, mais coupent » les rejetons, les branches, les troncs et les racines. Néanmoins, » comme leurs fureurs sont passagères, il n'y a pas à les comparer » à l'action corrodante d'une nourriture mauvaise ou insuffisante, » jointe aux autres privations qui accompagnent la pauvreté. Il nous » serait impossible d'apprécier les effets d'une alimentation malsaine » et du manque absolu de vivres; *ce serait en quelque sorte résumer la moitié de l'histoire des misères de l'espèce humaine.* »

Personne, je crois, ne saurait sérieusement, et après mûre réflexion, contester la justesse de ces assertions. Mais pour mieux juger encore de l'énormité de ce fléau qu'on appelle la *misère*, il y a un raisonnement et un calcul faciles à faire. Il suffit de prendre une nation quelconque de l'Europe, et de voir quel est l'accroissement de sa population comparé à ce que cet accroissement devrait être.

Soit la France, par exemple, sur laquelle nous avons, sous le rapport de la population, des données certaines, au moins depuis la fin du dernier siècle. La France, en 1789, avait, suivant les renseignements recueillis par Necker, vingt-six millions d'habitants, et suivant les supputations de Calonne, vingt-huit millions. Admettons que le terme moyen de 27 millions soit le plus près de la vérité.

Or Malthus et les économistes à sa suite ont démontré (et c'est la seule partie vraie de leurs trop célèbres propositions) que partout où la subsistance est suffisante, la population, dans l'état actuel de la moralité humaine, double en vingt-cinq ans. Price et le docteur Chalmers pensent même qu'elle doublerait tous les quinze ans, et d'autres ont été jusqu'à affirmer qu'elle doublerait en dix ans, si toutes les causes morales destructives étaient supprimées. Quoi qu'il en soit, il a été observé pendant cent cinquante ans et plus (le fait s'est toujours reproduit) que la population double dans les Etats du nord de l'Amérique tous les vingt-cinq ans, indépendamment de toute immigration; et ce fait n'a pas été observé seulement en Amérique.

La France donc, qui avait 27 millions d'habitants en 1789, en aurait eu 54 millions en 1814, et en aurait aujourd'hui beaucoup plus de cent millions, si la loi de l'accroissement de population avait pu s'exercer.

Or la France a aujourd'hui 35 millions de population.

Différence, soixante-cinq millions.

Quelle cause a empêché de naître ou de vivre ces soixante-cinq millions d'hommes? Le manque de subsistance, la *misère*!

Carnot, dans son célèbre *Mémoire au roi*, calculait que la guerre civile de la Révolution n'avait pas fait périr sur l'échafaud ou en Vendée au delà de quelques milliers d'hommes, et les historiens supputent que toutes les guerres de la République et de Napoléon n'ont pas dépeuplé l'Europe d'un million de combattants.

De même, donc, que tous les maux sous lesquels l'Orient s'est affaissé dans son épouvantable agonie, avant de tomber dans ce sommeil semblable à la mort où il est comme enchaîné depuis tant de siècles, provenaient principalement de la famille et de sa manifestation dans le mal, la caste proprement dite et toutes ses conséquences, la polygamie, la séquestration des femmes, la mutilation des esclaves, et autres abominations;

De même aussi que tous les maux sous lesquels les nations méditerranéennes de l'Antiquité moyenne se sont affaissées dans leur agonie non moins effroyable que celle de l'Orient, avant de tomber dans le sommeil de mort où elles sont également comme enchaînées depuis leur chute, provenaient principalement de la cité et de sa manifestation dans le mal, la patrie caste et toutes ses conséquences, le despotisme intérieur et la guerre au dehors, la rivalité des peuples et leur mutuelle destruction, la dualité du patriciat et de la plèbe, l'esclavage imposé aux vaincus, et tous les abus qui en résultaient, jusqu'à ces boucheries humaines qui servaient de spectacles et de divertissements,

De même tous les maux sous lesquels l'Europe gémit aujourd'hui, et sous lesquels elle succombera inévitablement, si elle ne se régénère par l'abolition des castes et l'organisation de l'égalité, découlent principalement de la propriété-caste, c'est-à-dire de la mauvaise organisation d'une des facultés légitimes et nécessaires de notre nature.

Voyons-nous dans les livres que nous a laissés l'antiquité cette plainte continuelle que la famine élève aujourd'hui vers le ciel? Voyons-nous que les anciens philosophes se soient beaucoup préoccupés de la dualité humaine sous le rapport qui occupe aujourd'hui tous

(1) Le docteur Ch. Loudon, dans ses Lettres à un médecin sur *le problème de la population.*

les penseurs ? La Bible seule et l'Evangile ont caractérisé la division humaine par cette dualité de riches et de pauvres; et c'est encore un des avantages de ces deux grands livres, d'avoir pressenti le dernier caractère essentiel que prendrait la discorde du genre humain. Sans contredit la dualité de riches et de pauvres s'est toujours manifestée, puisque les trois formes de l'inégalité humaine ont toujours existé simultanément. Mais le mal de la propriété, qui n'était qu'au troisième plan dans la haute antiquité, et au second dans l'antiquité moyenne, a passé au premier dans l'époque féodale, et fixe aujourd'hui tous les regards. L'universalité des maux provenant de la déviation constatée de notre nature, et reprochée à cette nature dans les livres sacrés de toutes les grandes religions, semble s'être condensée aujourd'hui dans ce seul aspect du mal.

Or il est bien certain, et il suffit de croire à la bonté divine pour en être persuadé, que ce manque de subsistance, qui est aujourd'hui le plus grand fléau des sociétés humaines, et dans lequel se résume, suivant l'écrivain que nous venons de citer, « la moitié de » l'histoire des misères de cette espèce, » n'est pas l'œuvre du Créateur, mais provient de la manifestation de nos facultés dans la voie du mal, et particulièrement de la propriété manifestée en mal, ou des castes de propriété.

Nous savons bien que les faux savants nommés économistes ont prétendu élever la négation de la subsistance humaine à la hauteur d'une loi de la Nature; et quand les prêtres répètent aujourd'hui qu'il y aura toujours des pauvres, nous savons bien qu'il font cause commune avec les économistes, profitant de leurs prétendues lumières, et mettant la religion en société collective avec la doctrine des Scribes du Capital. Mais la Nature, comme nous avons commencé à le démontrer en réfutant Malthus et les économistes, proteste contre une telle impiété; la Nature crie par toutes ses voix que la dépopulation du genre humain vient de l'homme, et non pas de l'auteur de la Nature. La Nature donne en preuve sa fécondité et son asservissement aux volontés de l'Homme, son favori, son fils, qui est en même temps son seigneur et son maître. Comme elle a tout fait pour lui et s'est résumée en lui, nier la possibilité d'existence de l'Homme, c'est nier la fécondité de la Nature, et c'est nier aussi l'existence de l'infinie Sagesse, de l'infini Amour, et de l'infinie Puissance en qui la Nature repose et vit éternellement.

Ce manque de subsistance des peuples de l'Europe qui réagit sur ces peuples en un déluge de crimes et d'actions coupables de tout genre, et qui, à chaque minute, les frappe de mille maladies aussi variées dans leurs formes que funestes dans leurs résultats, ce manque de subsistance qui, comme nous venons de le voir, a empêché de naître ou a tué en France, depuis 1789, c'est-à-dire dans l'espace de moins d'un demi-siècle, un nombre d'êtres humains double de la population actuelle de cette France, n'est que le résultat de la mauvaise organisation de la production sous la loi de la caste.

CONCLUSION.

Et c'est quand le mal s'est résumé dans ce mot MISÈRE, dans cette dualité PAUVRES et RICHES, que les prêtres du ROI DE JUSTICE ET DE VÉRITÉ dont le règne est promis à la TERRE régénérée montent en chaire pour proférer, en son nom, qu'*il y aura toujours des pauvres !*

Mais c'est dire qu'il y aura toujours sur la terre un déluge de mal, puisque, comme nous venons de le démontrer, tous les maux de l'Humanité, au point actuel de son développement, se résument dans cette effrayante question de la famine et du manque de subsistance. C'est dire plus, c'est dire que ce déluge de mal ne fera qu'augmenter, que le vol et l'assassinat croîtront sans cesse au lieu de diminuer, que la prostitution s'étendra, que les maladies de tous genres pulluleront de plus en plus jusqu'à envahir l'espèce tout entière, et que cette espèce est condamnée à tomber dans le dernier degré de l'avilissement et de la dégradation. C'est dire cela; car, puisqu'il y a une loi de notre nature qui fait que la population tend à s'accroître en proportion géométrique, tandis que les moyens de subsistance ne s'accroissent en aucune façon pour la masse du peuple composant chaque nation, ou ne s'accroissent que très faiblement, après un certain degré de population, il est évident que cette antinomie entre une loi de la nature et une loi sociale doit engendrer des maux *toujours croissants;* et c'est en effet ce qu'on observe dans tous les pays de l'Europe, à mesure que la statistique enregistre, d'années en années, le nombre des crimes de tous genres, des suicides, des morts à l'hôpital, des enfants abandonnés, des pauvres secourus par la charité publique ou privée, des faillites, et des catastrophes de toute espèce que produit la dualité que les prêtres nous déclarent éternelle. Rien n'est sujet à un équilibre constant; et si cette dualité doit durer, comme ils le disent, elle creusera inévitablement un abyme de maux physiques, intellectuels et moraux, tel que la rage de Satan pourrait seule le désirer.

N'est-il pas certain, en effet, et tous les rapports officiels ne font-ils pas foi que, d'année en année, de jour en jour, les crimes contre les personnes et les propriétés vont en augmentant ? N'est-il pas certain que le nombre des enfants abandonnés à la charité publique va en augmentant? N'est-il pas certain que le nombre des indigents inscrits sur les listes des bureaux de charité va en augmentant ? N'est-il pas certain que le nombre des malheureux reçus dans les hôpitaux va en augmentant? N'est-il pas certain que le nombre des suicides va en augmentant ? N'est-il pas certain que le nombre des aliénations mentales constatées va en augmentant? N'est-il pas certain que les ravages des maladies affreuses qu'engendre la misère unie à la débauche vont en augmentant? N'est-il pas certain que les faillites commerciales vont en augmentant? N'est-il pas certain enfin que, par suite de cette antinomie entre la loi de la population et la loi qui régit la production et la subsistance, les neuf millions d'habitants que la France a aujourd'hui de plus qu'en 1789 sont neuf millions de misérables ?

Et ce sont eux, les missionnaires de l'Evangile, les organes du Verbe divin, les représentants de l'Idéal sur la terre, eux qui devraient nous soutenir au milieu de toutes nos douleurs, nous éclairer et nous confirmer, ce sont eux qui s'attachent à répandre les ténèbres, et qui, au lieu de l'espérance, nous apportent le désespoir !

Quand l'un a prêché que la terre est éternellement dévolue au mal, que la misère sera toujours l'apanage de l'immense majorité du genre humain, que la réalisation de la fraternité est une *chimère*, un *rêve creux*, et que l'égalité est contraire à la volonté divine, l'autre monte en chaire le lendemain pour prêcher qu'il y a un enfer, un enfer surnaturel, où nous brûlerons dans les flammes, en compagnie de Satan, comme si ce n'était pas assez de l'enfer terrestre que son confrère nous a prophétisé.

L'un donc s'écrie d'une voix terrible : « Tant que le péché ori» ginel et ses lamentables conséquences domineront le monde, tant » qu'il y aura des passions, il y aura des pauvres (1). »

Et l'autre, comme un écho prolongeant le mal jusque dans l'éternité, reprend d'une voix plus terrible encore, et avec un accent étrange d'enthousiasme pour la peine : « Il y a un enfer et des feux » éternels. Jamais, jamais l'éternité malheureuse n'aura de terme, » jamais elle n'aura de fin! Je le crois, c'est ma foi, je la professe » et la révèle de toute l'énergie de mes convictions et de mon dé» vouement (2). »

Puis il ajoute, par un effort qui fait honneur à sa sensibilité, sinon à son bon sens : « Mais Dieu est juste, Dieu est bon, et il » sera éternellement l'un et l'autre, même en enfer (3). »

La conclusion est que l'immense majorité du genre humain, ou plutôt le genre humain tout entier, moins quelques prédestinés, est condamnée à l'enfer surnaturel dont nous parle avec tant de chaleur le second abbé.

En effet, si la majorité du genre humain était sauvée, c'est qu'elle serait graciable; or si elle était graciable, la terre ne serait pas dévolue éternellement au mal, comme le prétend le premier abbé. Donc, puisque la terre est condamnée, suivant ce premier abbé, à être le repaire éternel du mal, c'est que la majorité du genre humain est dévolue à l'enfer surnaturel que suppose le second abbé.

Quelle étrange théodicée! La vie serait une sorte de piège pour nous faire tomber en enfer, outre qu'elle serait déjà par elle-même un enfer! Enfer sur la terre, enfer après la mort, enfer partout, voilà le délicieux spectacle où se complaît l'imagination de nos prédicateurs !

Quelle étrange théodicée, dis-je! Dieu créerait continuellemen[t] des âmes pour les livrer au mal et au péché ! Mais quelle œu[vre] aurait-il donc faite, ce BON DIEU, en créant le monde! Il a créé le monde pour l'homme, et l'homme pour la damnat[ion] n'aurait créé le monde que pour servir de pourvoyeur au par le péché à l'enfer! Dieu serait donc un punisseur, créateur! Dieu serait le mal! il n'y aurait pas d'aut[re] Satan!

Arrière, arrière, cette affreuse théologie qui de l'ignorance. Ces prêtres n'entendent pas l'Ev[angile]

La cause du mal qui pèse sur le genre huma[in] conséquent le remède est possible; car ôtez la rez l'effet : *sublatâ causâ, tollitur effectus.*



(1) L'abbé Dupanloup. Voy. l'*Epoque* du 8 m[...]
(2) L'abbé de Ravignan. Voy. l'*Epoque* des [...]
(3) Ibid.

sence de notre nature, il en serait autrement; mais le mal n'est qu'*adventice*, de l'aveu de tous les théologiens dignes de ce nom. Par conséquent le mal peut et doit disparaître.

Le mal n'est pas de l'essence de notre création; le mal n'est pas à la racine de notre être; et cette parole de Rousseau est vraie : « L'homme est sorti bon des mains de la Nature. » Et comment ne serait-elle pas vraie? comment un Chrétien y trouverait-il à redire? Le Christianisme n'enseigne-t-il pas que Dieu a créé l'homme à son image? Dieu, qui est le Bien même, n'a pu créer à son image qu'une créature prédestinée au bien.

« Nous portons en nous un Dieu, » c'est le mot de tous les sages, de Pythagore et de Socrate, de l'Académie et du Portique. Et ce ne sont pas seulement les sages qui ont trouvé ce Dieu, ou plutôt Dieu, en eux; il n'est pas un homme, même le plus coupable, qui n'ait trouvé Dieu dans sa conscience. Le Christianisme, quand il nous montre le Verbe divin immanent en chacun de nous, et *éclairant tout homme venant en ce monde*, n'a fait que donner une formule plus précise d'une vérité reconnue par tous les sages. Nous sommes créés de Dieu, nous portons Dieu en nous; et le *verbe* ou *désir* humain, qui est le désir du bonheur et l'aspiration des facultés que Dieu a mises en nous, est identique au Verbe divin qui nous a créés; il est ce Verbe qui continue en nous sa création, qui continue de créer en nous et par nous; car la création est éternelle et incessante.

Dieu donc étant le Bien suprême et l'homme étant le bien en germe, le Christianisme a raison d'enseigner que Dieu a créé l'homme pour sa propre satisfaction à lui Dieu, et pour que l'homme adorât son Créateur. *Adorer*, c'est *se tourner vers*, suivant l'étymologie profonde du mot. L'homme est fait pour se tourner vers Dieu, et c'est pour cela que Jésus, interrogé par les Pharisiens sur les commandements, répond que « le premier et le plus grand commandement est d'aimer Dieu de toute son âme, de tout son cœur, et de tout son esprit, » n'omettant dans cette formule aucun des trois aspects indivisibles de notre nature, la sensation qu'il appelle âme, le sentiment qu'il appelle cœur, et la connaissance qu'il appelle esprit.

Mais aimer Dieu ainsi n'est pas aimer un Dieu abstrait et placé hors de nous. Dieu nous a créés, et Dieu est en nous : aimer Dieu, c'est aimer le Dieu immanent en nous; c'est développer, comme dit l'Evangile, le Verbe divin *qui éclaire tout homme venant en ce monde*.

Voilà un premier point; quant au second, l'origine du mal sur la terre, il n'offre réellement pas plus de difficulté que le premier. Mais pour s'en rendre compte, il ne faut pas se tenir aux commentaires pleins d'ignorance qu'on a faits des grands monuments du Christianisme; il faut remonter à ces monuments mêmes. Ce qu'on dit vulgairement, d'après le *Sépher* de Moïse, sur ce qu'on appelle *le péché originel* et *la chûte de l'homme*, est un mélange adultère de la vérité divine exprimée dans ce *Sépher* avec des émanations pestilentielles de l'antique culte des deux principes, ou du Sivaïsme, cette erreur fondamentale de l'époque des castes primitives, qui s'est transmise jusqu'à nous, malgré toutes les grandes réformes religieuses, comprises sous les noms de Wichnou, de Bouddha, et de Jésus-Christ.

Lucrèce a dit : *Primus in orbe deos fecit timor*. Il n'est que trop vrai que la religion de la peur, *la religion des Euménides*, a toujours obscurci la vraie religion, et l'obscurcit encore; nous en avons la preuve dans les discours de nos prédicants. Frappé des maux qu'il souffrait, l'homme, au lieu de considérer la Divinité avec *amour*, l'a considérée avec *terreur*; il a vu partout dans l'œuvre divine le *mal* et non le *bien*, la *mort* au lieu de la *vie*. Les adorateurs du mauvais principe, du terrible *Adversaire*, de Satan, d'Ahrimane, de Chiven, les adorateurs du Diable, c'est-à-dire ceux qui croient au Diable, au mal absolu, et qui, sacrifiant ainsi à la peur, érigent la religion sur la peur, existent encore aujourd'hui parmi nous. Un premier progrès dans cette religion de la peur a été de supposer un certain équilibre entre les deux principes, entre le mal et le bien; un second a été de proclamer le triomphe du bien sur le mal, en ne donnant pas au mal une existence absolue et divine. Mais, arrivés à ce point, les adorateurs du mal, c'est-à-dire ceux qui ont peur parceque l'idéal ne les illumine pas, et qui fondent la religion sur la peur parceque la religion de l'amour ne brille pas dans leur âme, ont fait un dernier effort pour donner au mal une certaine réalité absolue; et c'est ce qu'ils appellent la chute de l'homme, la déchéance, et le péché originel. N'osant pas mettre le mal absolu en Dieu, comme faisait le Sivaïsme, ils le mettent dans l'homme; ce qui est absurde et contradictoire au premier chef, puisqu'ils avouent eux-mêmes que Dieu a créé l'homme à son image. Ils ont donc glosé de la façon la plus hérétique sur ce divin livre qu'on appelle la Genèse, et qui, sous la forme dont se revêtait la sagesse antique, la forme du mythe et de l'allégorie, contient la vérité et ne contient que la vérité. Je renvoie sur ce point, et je suis forcé de le faire, à ce que j'ai exposé ailleurs (1). Je me contente de dire que, pour quiconque a étudié avec lumière ce monument clé de voûte du Christianisme qu'on appelle la Genèse, il est impossible d'élever aucun doute sérieux sur ceci, que le mal est venu de la division du genre humain par l'établissement des castes. Et quant à la cause de cette division, la Genèse l'explique, non par un prétendu mal absolu qui serait dans la nature humaine, mais par la déviation d'une nature finie, qui commence par se manifester dans l'imperfection, c'est-à-dire dans le mal relatif, au moment de *se séparer de Dieu*, le souverain Bien. La Religion, donc, la vraie Religion explique le mal sur la terre comme la Philosophie. L'homme, émanation finie de la Divinité, a dû se manifester d'abord dans l'imperfection, qui est le mal, mais tendre vers le bien.

Ici vient se placer cette divine vérité dont le *Sépher* et l'*Evangile* sont les garants, que pour l'homme *se séparer de Dieu* ou *se séparer de l'Humanité* sont identiquement le même fait.

Il y a dans l'homme un désir de bonheur qui résulte de ses besoins et de ses facultés. Mais nos besoins et nos facultés, loin d'entraîner pour conséquence le mal, entraînent pour conséquence le bien; car les mêmes besoins et les mêmes facultés se retrouvent dans tous les hommes. Nous sommes *tous en un*, ou *un en tous*, comme l'explique S. Paul (2); nous vivons d'une vie commune; la communauté est au fond de notre nature. Voilà pourquoi le *Sépher* enseigne que nous sommes tous sortis d'un premier homme, c'est-à-dire que nous constituons un seul être, manifesté en chacun de nous.

Etant ainsi semblables et solidaires, vivant en Dieu par notre unité, recevant les bienfaits de Dieu par cette unité, il s'ensuit que notre loi est de vivre dans l'harmonie, ou, comme dit l'Evangile, de nous aimer. C'est pour cela que Jésus, après avoir posé comme le premier et le plus grand commandement le précepte d'aimer Dieu, ajoute admirablement : « Et voici le second *qui est semblable au premier :* Tu aimeras ton prochain comme toi-même; » c'est-à-dire; « Tu aimeras ton prochain, parce qu'au fond il est toi-même, que tous les hommes sont unis dans l'Humanité; que les bienfaits célestes leur sont communiqués par le canal de l'unité; que tous les maux leur arrivent par la désunion; qu'il n'y a pas de salut individuel, mais que le salut viendra à tous par l'harmonie qui s'établira au sein de l'Humanité quand elle aura compris ses destinées, c'est-à-dire quand elle aura développé le Verbe divin qui est en elle, et qui se trouve avoir pour objet de son développement l'Humanité elle-même. »

Troisième point : ce que la Religion appelle Rédemption n'est autre chose que ce que la Philosophie appelle Perfectibilité. La vraie Religion et la vraie Philosophie sont toujours d'accord.

Nos besoins et nos facultés se manifestent sous trois formes : la famille, la patrie, la propriété. Ces trois formes sont perfectibles et progressives comme l'homme.

Elles ont commencé par se manifester dans l'imperfection ou dans le mal, c'est-à-dire en dehors de la solidarité qui lie toute l'Humanité, en dehors de la Communion; et elles ont ainsi donné lieu à trois grandes formes du mal, les castes de famille, les castes de patrie, et les castes de propriété.

Ces castes forment, en effet, dans l'histoire, trois époques parfaitement caractérisées, l'antiquité primitive, l'antiquité moyenne, et l'époque féodale.

Nous sommes à la fin de l'époque féodale. Les castes primitives et les castes de patrie sont déjà loin de nous.

Qu'avons-nous donc à faire?... Suivre l'Evangile, suivre la Philosophie, perfectionner en nous cet esprit de Communion dont la Communion du Christianisme est le symbole.

L'unité du genre humain à travers le temps et l'espace, et la solidarité mutuelle de tous les hommes, voilà le principe suprême en vue duquel la famille, la cité, la propriété, doivent être organisés.

Que la famille soit organisée en vue de ce principe, et la famille sera normale, et il ne résultera de la famille que du bien.

Que la cité, de même, soit organisée en vue de ce principe, et la cité sera normale, et il ne résultera de la cité que du bien.

Enfin que la propriété aussi soit organisée au nom de ce principe, et de la propriété, qui alors sera normale, il ne résultera que du bien.

Mais jusqu'ici l'homme, dans ce nous appelons avec Lessing son *éducation successive*, s'est attaché à ces trois sources de bien et de mal, la famille, la patrie, la propriété, prises en elles-mêmes, au point de vue du fini, et indépendamment du grand principe de l'unité du genre humain et de la solidarité de tous les hommes.....

J'étais hier au sommet d'un mont. La terre était couverte de neige;

---

(1) Voy. le livre *De l'Humanité*.

(2) « Quoique nous soyons plusieurs, nous ne sommes tous néanmoins qu'un » seul corps, et nous sommes tous réciproquement membres les uns des autres. » (Rom., XII, 5.)

un vent glacial soufflait; tout l'immense horizon que je découvrais autour de moi était rempli de brouillards. A l'occident, le soleil, près de terminer sa course, semblait lutter contre une armée de nuages qui obscurcissaient son disque. On le devinait seulement à la frange brillante d'une ligne ténébreuse. Longtemps j'attendis qu'il parût. Je craignais que la nuit ne vînt, et je pensais à ce mot de Rousseau avant de mourir : « Ouvrez cette fenêtre, que je voie encore ce beau soleil! » Il parut enfin, mais terne, d'un rouge de sang, et coupé de bandes noires. Je me retournai; j'embrassai de l'œil tout l'horizon : tout l'horizon était illuminé des rayons du soleil couchant; tous ces nuages naguère si sombres réfléchissaient le soleil sous toutes les couleurs du prisme; la terre elle-même était sillonnée de lumière. Le Soleil avait triomphé.

PIERRE LEROUX.

POÉSIE.

RÊVERIE APRÈS UNE JOURNÉE DE TRAVAIL.

Muse de la raison, de la sagesse antique,
Descends du ciel : la terre a suspendu son bruit;
Seule, la voix du temps, l'heure mélancolique
Eveille le silence et pleure dans la nuit.
J'ai parfumé mon âme ainsi qu'un sanctuaire.
La poésie est sainte autant que la prière.
Fille de Dieu, Sagesse, éclaire mon esprit.

Le groupe éolien des anges d'harmonie,
Invisible, voltige et forme un léger chœur
Autour des cordes d'or de la lyre bénie.
Je voudrais exhaler tous les chants de mon cœur!
Comme un rayon de feu, la raison illumine
Les diamants tombés de ta bouche divine,
Poésie, ô martyre en ce monde moqueur.

Malgré les cris, l'injure, et le lâche sarcasme,
Le désespoir amer, et les déceptions,
Tu conserves toujours ton noble enthousiasme,
Et ton amour sacré des saintes passions.
Tu sembles l'Homme-Dieu mis sur la croix impure :
Le miel coule à flots d'or de ta large blessure,
Et ton cœur est rempli de bénédictions.

Les puissants de nos jours craignent ton âme ardente,
Ta profonde pitié pour tous les malheureux,
Ton culte pour Dieu seul, et la verve abondante
De ton cœur sympathique aux efforts généreux.
Ils savent que le bien a ton sein pour refuge,
Que ton calme bon sens sans s'étonner les juge,
Et voit de leur pouvoir les mobiles honteux.

Ils savent que ta voix a des chants magnifiques
Pour les pâles martyrs des grandes actions,
Et que tes vers brûlants, à ces morts héroïques,
Elèvent des autels parmi les nations.
Ils savent que tes chants, pleins d'idéal sublime,
Ont des mots immortels pour flageller le crime,
Et pour le tourmenter de sombres visions.

Ils savent que la faim, la misère, la haine,
N'ont altéré jamais ta suprême beauté;
Que du fond des cachots ta voix grave et sereine
Au chevet des tyrans chante la liberté;
Que le poëte mort pour ta sainte croyance,
Debout sur son tombeau voit la pâle vengeance
Qui les accuse tous pendant l'éternité.

Maintenant, Poésie, on te dit morte au monde,
L'âme en deuil et brisée à force de souffrir,
Creusant comme un trapiste une fosse profonde,
Et filant le linceul qui doit t'ensevelir.
Le monde est-il si vieux, que son âme s'envole
Comme s'exhale au loin l'encens de la corolle,
Quand la dernière fleur se penche pour mourir!

La Poésie, ô Dieu! c'est la pensée exquise;
C'est l'essence du beau dont s'imprègnent nos cœurs;
C'est le verbe d'amour que l'âme idéalise,
Lui donnant la durée et les vives splendeurs
Des constellations dont la blonde paupière
Verse des larmes d'or et des jets de lumière
Dans l'urne de cristal des fontaines en pleurs;

Ce sont les purs sanglots de la famille humaine,
Ses vœux, le désespoir, le long gémissement
Des parias martyrs de la loi souveraine
Qui règne par la force et frappe aveuglément.
Comme une goutte d'eau que le froid cristallise,
Les larmes que la Muse en rêvant divinise
Auréolent son front d'un riche diamant.

Le Peuple a pris la lyre, et sous ses mains hardies
Le sonore instrument s'est réveillé d'abord :
Ses cordes ont frémi; les saintes mélodies,
Joyeuses, ont ouvert leurs belles ailes d'or;
Et, célestes oiseaux, au frisson de leurs aîles,
L'harmonie a jailli comme des étincelles
D'un foyer rallumé que l'on avait cru mort.

La sainte poésie, elle est votre prière,
O prêtres du travail qui macérez vos corps
Sous la fatigue aigüe et la faim meurtrière,
Et le front impassible endurez mille morts.
Moines industriels, ses élans prophétiques
Eloignent votre esprit de ces cloîtres de briques
Où votre être s'épuise en stériles efforts.

Aussi quand vous rentrez, le soir, dans vos demeures,
Pâles et fatigués des souffrances du jour,
La Muse à la voix d'or fait oublier les heures;
Le corps las se repose, et l'esprit a son tour;
Votre âme, libre enfin de sa longue tutelle,
S'entretient avec Dieu dans sa langue immortelle,
Et communie en lui par un suprême amour.

Le monde ne sait rien des scènes merveilleuses
Qui se passent la nuit sous vos toits ignorés;
Vous renfermez en vous ces voix mystérieuses,
Comme les fleurs la pluie en leurs vases nacrés.
La foule ne connaît de ces sublimes choses
Que la fraîcheur céleste et le parfum des roses,
Et les vers immortels que votre âme a pleurés.

O frères, votre vie est un sombre poème
Aux chants entrecoupés de sanglots et de pleurs;
Vos chagrins ont lassé l'espérance elle-même,
Qui, l'effroi dans le sein, s'est envolée ailleurs;
Car vous avez connu, dans votre voie austère,
Ce qu'on sait de plus grand, de plus saint sur la terre :
Toutes les pauvretés, et toutes les douleurs.

Le vieux monde est jugé : la race prolétaire
S'élance, au pas réglé de tout le Genre Humain,
Aux champs de l'avenir promis à sa misère,
Et rougit ses pieds nus aux débris du chemin.
Rapsodes, au combat! la Muse est prophétique :
Nos âmes ont besoin d'encens et de cantique;
Marchez tous en avant une lyre à la main.

EDMOND TISSIER,

Ouvrier imprimeur-lithographe.

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.



PREMIÈRE ANNÉE.
N° 8.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, A BOUSSAC, département de la Creuse.
Prix de l'abonnement : CINQ FRANCS PAR AN.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.
On s'abonne aussi à PARIS, à la librairie de Gustave Sandré, rue Percée-Saint-André-des-Arts, n° 11.

MAI.
1846.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

DE LA RECHERCHE DES BIENS MATÉRIELS.

(SIXIÈME ARTICLE *.)

RELATIONS DU TRAVAIL ET DU CAPITAL.

Nous poursuivons notre critique de l'immorale théorie, nous ne voulons pas appeler cela une doctrine, qui gouverne aujourd'hui les relations humaines sous le nom pompeux et sonore d'*économie politique*. Chemin faisant, nous avons eu à combattre d'étranges auxiliaires de cette école; car, par un miracle difficile à comprendre au premier abord, mais qui s'explique pourtant, l'*économisme* qui n'est au fond que l'athéisme, se trouve faire cause commune avec la fausse théologie, la protéger et en être protégé. Depuis trois mois, les journaux conservateurs retentissaient des sermons de l'abbé Lacordaire, de l'abbé Dupanloup, de l'abbé de Ravignan, et d'autres abbés, la fleur des prédicateurs qui occupent aujourd'hui les chaires catholiques. Comme s'ils s'étaient donné le mot, tous ces abbés prêchaient à qui mieux mieux la religion de Malthus, la doctrine du Capital, abaissant la divine vérité devant l'imposture, foulant aux pieds l'idéal, déracinant dans les âmes de ceux qui les écoutent la foi, l'espérance, et la charité. C'était un devoir de leur répondre. Nous l'avons fait, sans craindre de nous éloigner par là du but que nous voulons atteindre; les digressions de ce genre sont toujours utiles.

Il était juste qu'il nous vînt, en compensation, quelque secours du côté des économistes. La chose n'a pas manqué : le temps actuel est si fertile en contrastes! Si le pape s'allie avec l'autocrate russe, avec le pape hérétique du schisme grec, contre la malheureuse Pologne restée catholique, il ne manque pas de se trouver quelques bons prêtres qui prient Dieu de tout leur cœur pour les Polonais. Pourquoi du sein de l'école de Smith, de Say, de Malthus et de Ricardo, ne s'élèverait-il pas une réclamation courageuse en faveur du genre humain crucifié par les scribes du Capital?

Nous avons lu avec bonheur un livre qui vient de paraître; c'est l'*Essai sur les relations du Travail avec le Capital*, par M. Dupont-White. L'auteur est connu, et il est impossible de lui refuser une parfaite intelligence de toutes les élucubrations des économistes. M. Dupont-White n'est pas ce qu'on appelle un novateur; il n'appartient à aucune école socialiste, bien qu'il revendique aujourd'hui les droits de l'humanité, les droits de toute société véritable, contre le despotisme du Capital et de l'industrialisme régnant; il ne conclut à aucun système, n'expose aucun plan, ne procède logiquement d'aucune théorie métaphysique et religieuse. Mais, nourri dans ce qu'on appelle l'*économie politique*, il en a vu les erreurs, l'immoralité, l'absurdité; et il dit, avec modération, bien qu'avec courage, ce qu'il pense de ses anciens maîtres. Voilà un livre de nature à frapper tout le monde; car il y a une foule d'esprits qui repoussent tout ce qui ressemble à une doctrine, et qui persistent à croire à l'*économisme* par la raison précisément qui devrait les empêcher d'y croire, c'est-à-dire par la raison que les économistes, partant du fait actuel et n'ayant pas d'autre lumière que ce fait, sont véritablement dépourvus de toute espèce de science psychologique, politique, et morale. Ces partisans de la science qui n'en est pas une trouveront le livre de M. Dupont-White à l'officine même où se publient tous les ouvrages des disciples de Say et de Malthus (1), et, s'ils veulent s'éclairer, ils en feront leur profit; quant à ceux qui aiment l'erreur jusqu'à l'aveuglement, nous leur conseillons de ne pas lire un écrit qui pourrait leur arracher leurs illusions : *Qui vult decipi decipiatur*.

M. Dupont-White nous ayant adressé son livre avec une lettre dont nous lui sommes reconnaissant, nous avons voulu tirer de son présent le plus grand fruit possible, en faisant participer nos lecteurs aux révélations que cet ouvrage renferme. Il nous a paru que cette réfutation des économistes par un économiste entrait dans notre plan. L'excellent traité que nous avions sous les yeux ne nous laissait que l'embarras du choix des citations. Le lecteur va juger si nous avons bien choisi.

I.

Le salaire des ouvriers est le champ de bataille des producteurs.

« Nous avons vu s'accomplir de nos jours, dit M. Dupont-White, une révolution dont il serait trop long de rechercher les causes; nous entendons parler de celle qui concerne la faculté du travail, la production. Soit que les classes élevées, où abondent les capitaux aient répudié les traditions et les préjugés hostiles au travail, soit que les capitaux aient émigré vers d'autres classes, toujours est-il que la production s'est impatronisée, s'est attachée au cœur même de la société moderne. De là des choses nouvelles, inattendues, *mais surtout amères et décevantes*. Il y a une puissance, une domination inhérente à la richesse. Si la nature fit le plus fort maître du plus faible, toute société fait celui qui a maître de celui qui n'a pas. Les Barbares, qui se partagèrent le sol de l'Europe conquise, n'avaient pas besoin de lois pour instituer des seigneurs et des vasseaux : le possesseur du sol était le souverain nécessaire de ses habitants, qui devaient subir sa loi en mangeant son pain. Tout l'appareil des institutions féodales ne fit que régulariser ce fait primitif né de la conquête. Le jour où ces institutions périrent, la richesse n'y perdit que des titres, des apparences oiseuses, des distinctions honorifiques; il lui resta cet ascendant inné qui réside en elle, et qui peut se passer de sanction légale.

» Nous avons vu tomber, il est vrai, les lois qui consacraient les castes; mais nous avons vu se former en même temps des mœurs qui tendent à les entretenir et à les perpétuer, en appelant tous les hommes sur le terrain de la production. A côté de la plaie féodale qui venait de se fermer, une plaie nouvelle s'est ouverte, celle de l'industrie libre et illimitée. On s'expliquera rapidement sur ce

* Voir les livraisons de novembre, janvier, février, mars et avril.

(1) A la librairie de Guillaumin, éditeur du Journal des Economistes, de la Collection des principaux Economistes, etc., rue Richelieu, 14. — Prix, 7 fr. 50 c.

point, qui, en quelques années de controverse, a grandi jusqu'à l'évidence.

»La richesse appliquée à produire dut abuser, dès les premiers pas, de l'ascendant qu'elle porte en elle. Or qui était destiné à subir cette oppression? Ce ne pouvait être ni le producteur de matières premières (le propriétaire foncier), investi d'un monopole, ni le consommateur oisif (le rentier), maître de réduire ou même, dans certains cas, d'arrêter entièrement la consommation. Restait *le travailleur :* ce fut lui qui porta le poids des résistances opposées partout ailleurs à la richesse.

»C'est chose ancienne comme le monde que la prépondérance du riche, que la sujétion du pauvre; mais l'emploi de la richesse exerce une influence marquée sur le caractère de cette relation. Le riche qui achète à l'artisan le produit de son travail, ou qui achète au serviteur son travail même, ne se propose pas, comme but essentiel de ce marché, un bénéfice d'argent. Or tel est l'objet unique et le fond même de la transaction qui intervient entre le producteur et l'ouvrier. Quand la richesse, d'une part, quand la pauvreté, de l'autre, se transforment en agents de la production, et traitent ensemble pour concourir à cette œuvre, la domination inhérente au capital apparaît dans toute sa rigueur, dans toute sa crudité. C'est le triomphe de ces grandes agglomérations où le maître et l'ouvrier sont étrangers l'un à l'autre, où le capital et le travail représentent deux forces abstraites et simples, dont rien n'altère et ne complique les rapports nécessaires. Le pauvre y perd son caractère d'homme pour celui de machine à produire, de matière à spéculation, et pour se classer parmi ces *frais généraux* que le génie industriel s'évertue sans cesse à réduire et à limiter.

»Telle est la tendance de la richesse tournée vers la production, tendance qui se convertit en fait, partout où la production est abandonnée à ses instincts et délivrée de la surveillance de l'Etat.

»Ce fait universel et patent, toutes les théories du salaire sont unanimes à le constater, et quelles théories! celles qui sont écloses dans la contrée la plus industrielle du monde.

« *Le prix naturel du travail*, dit Ricardo, *est celui qui fournit* »*aux ouvriers les moyens de subsister et de continuer leur espèce,* »*sans accroissement ni diminution;* » définition adoptée par tous les économistes Anglais.

»En d'autres termes, l'ouvrier reçoit tout juste ce qu'il lui faut pour être en état de travailler et d'élever des travailleurs. C'est à cette fin et dans cette mesure unique qu'il est stipendié. De là le strict équilibre, l'exacte appropriation de la fin et des moyens, que réalise le salaire.

»Ricardo ajoute, il est vrai, que le prix courant du travail, déterminé par l'état de l'offre et de la demande, en dépasse quelquefois le prix naturel; mais il faut observer que l'altération de ce dernier prix est purement passagère, et qu'il tend en définitive, sur ce marché comme sur tout autre, à prévaloir et à régler le cours. Régulièrement le prix d'une denrée n'excède pas ce qu'en a coûté la production. Le prix du travail ne peut dépasser dès lors ce que coûte la subsistance du travailleur, unique condition de son travail.

»Mais quoi! direz-vous, limiter le prix du travail à la subsistance du travailleur, c'est lui interdire l'épargne, c'est le tenir à terre, c'est le condamner à mourir pauvre et abject comme il a vécu, en léguant à sa postérité le même patrimoine d'insurmontable misère; en un mot c'est refaire les castes, ou, plutôt c'est les perpétuer.

»Rien n'est plus exact; mais le pays ou cela se voit et se professe excellemment n'a pas d'objection contre les castes.

»Il est vrai que nous marchons dans les mêmes voies, et avec toute apparence d'en venir aux mêmes résultats; mais nous n'avons fait que proscrire les castes dans trois ou quatre constitutions, et l'égalité n'a pour elle que le sang et la pensée de quelques révolutions. Nous avons respecté d'ailleurs la liberté de produire; nous avons laissé toute latitude aux relations du capital et du travail.

»Profondément imbu d'une opinion qui lui échappe de toutes parts, Ricardo l'a reproduite et affirmée en ces termes remarquables :

« Un des objets que j'ai eus en vue dans cet ouvrage, dit-il, a été » de montrer que, *par suite de toute baisse dans la valeur des choses* » *de première nécessité, les salaires du travail doivent baisser* (1). »

» Ainsi, l'on verra l'industrie marcher à pas de géants sur ceux de la science; le travail de l'homme acquerra de nouveaux et prodigieux auxiliaires; la matière sera domptée; la nature, avec toutes ses forces, réduite et pliée à notre usage; il y aura enfin cette multiplication des produits, qui fut le miracle symbolique d'une grande religion. Mais le symbole n'ira pas plus loin : ces efforts de la science, ces bienfaits du génie n'iront pas chercher et relever au plus profond de la société les classes souffrantes et déchues. Pourquoi? Parceque le travail verra sa récompense réduite au prorata de cette abondance et de ce bon marché. Intercepter, absorber tout le profit du progrès, tel est le procédé du capital laissé en face du travail, telle est l'issue de ce tête-à-tête, ou plutôt de ce duel permis par le pouvoir social.

» Ainsi, la chose est claire : sous le régime de la libre production, le capital industriel abusera de son ascendant, parceque l'abus est essentiel à tout pouvoir non contrôlé, non limité; il en abusera plus que tout autre capital, à raison de son emploi, et parce qu'il fait profession de cupidité.

» Les choses se passeraient de la sorte, n'y eût-il dans chaque branche d'industrie qu'un producteur.

» Mais le régime de libre production ne consiste pas seulement à laisser les maîtres et les ouvriers débattre le salaire, comme ils pourront. Si dans cette limite il est profitable au maître, c'est en lui préparant d'ailleurs des soucis et des luttes sans fin. Ce système en effet permet à tout venant d'élever manufacture, atelier, boutique, quel que soit le nombre des industries préexistantes; de recruter partout des travailleurs, quelque incertitude qu'il y ait de pouvoir les garder; de troubler enfin les relations acquises, de piller les clientèles, et de ruiner les compétiteurs par la surabondance des produits et l'émulation du bon marché! A ces traits vous avez reconnu la concurrence.

» Dans l'ardeur de cette lutte entre les capitalistes, celle du capitaliste et de l'ouvrier prend quelque chose de plus dur et plus inexorable. Accroître le salaire, il n'en saurait être question, quelles que soient la rigueur de la saison, l'inclémence des récoltes, la hausse des denrées; car il serait impossible de reprendre au consommateur, protégé par la concurrence, la bonification consentie à l'ouvrier. Réduire le prix du travail, en aggraver le poids, en augmenter la durée, telle est au contraire la meilleure chance ouverte au capitaliste; car c'est à peu près l'unique élément du bon marché, l'unique véhicule de la vente.

» Ajoutez que le capital, sous le coup de cet aiguillon, ira droit aux moyens les plus sommaires et les plus péremptoires d'écraser la concurrence. Ce bon marché si vital, il le demandera aux machines et au crédit. Par les unes, il obtiendra une économie de main-d'œuvre, par l'autre, l'économie inhérente aux capitaux concentrés, aux travaux ordonnés sur une grande échelle.

» Résultats désastreux pour le travail, moins demandé désormais, et moins intelligent! Ne faut-il pas d'ailleurs qu'il soit serré et rationné de plus près, quand le capital du maître, emprunté en partie, doit supporter avant tout le prélèvement des intérêts dus au prêteur?

» Dans ces diverses influences, nous n'avons noté jusqu'ici que ce qui affecte le montant des salaires. Il y a quelque chose de pis encore, c'est leur intermittence, leur instabilité : effet qui appartient en propre à la concurrence.

» Cette lutte des capitalistes a nécessairement ses victimes qui succombent tôt ou tard sur le champ de bataille industriel. Chacun d'eux sans doute résistera de toute son énergie et de toute son habileté à l'ascendant des plus riches et des plus heureux; chacun maintiendra jusqu'à la fin, et au prix des plus durs sacrifices, l'activité de ses coûteuses machines; emprunts usuraires, ventes à bas prix, rien ne coûtera au fabricant pour éviter la perte d'intérêt et le soupçon d'insolvabilité attaché au chômage. Il en est toutefois parmi ces lutteurs que les expédients ne sauveront pas; et le jour de la catastrophe, reculé seulement, éclatera avec tous ses désastres, amenant à la suite la fermeture de l'usine et le licenciement des ouvriers.

» L'intermittence du travail, telle est la plaie vive des classes ouvrières; la précarité, tel est le fait saillant de leur condition. Or, il n'en est pas qui sévisse avec plus de rigueur et de fréquence; le fléau, en s'acclimatant chez nous, a pris quelque chose de constant et de régulier. C'est en quelque sorte une des lois de notre société que le retour périodique des crises commerciales. Tous les cinq ans, il y a un spasme, une tourmente qui s'abat sur l'industrie, appauvrissant les uns, ruinant les autres, réduisant le plus grand nombre à toutes les angoisses de la faim. Ici c'est le bénéfice, ailleurs c'est le capital, plus loin c'est la vie même qui se trouve en question et en péril. Dernière et fatale condition que subit la classe ouvrière, le jour où la marche forcée des usines, la plénitude des magasins, l'ignorance du marché a prévenu pour longtemps tous les besoins de la consommation! L'impossibilité de vendre emporte bientôt celle de produire; et dans la plupart des usines, le travailleur, après les malaises de l'intermittence, éprouve les désastres du chômage.

» Les expédients qui reculent la crise ne font que la prolonger et l'aggraver : le commerce étranger est de ce nombre. C'est là que triomphe l'ignorance des besoins à satisfaire, la disproportion de l'offre et de la demande. S'il est si malaisé de produire avec mesure et discernement pour le marché national, c'est-à-dire pour des goûts connus, pour des besoins appréciables, que sera-ce donc de la production qui s'adresse au loin, c'est-à-dire à l'inconnu, à l'imprévu, à l'inappréciable en quelque sorte! Là tout est bévue et déception. Aussi voyons-nous que les industries les plus souffrantes sont

(1) *Principes de l'Économie politique et de l'impôt*, t. II, p. 296.

celles précisément qui excellent dans l'exportation, telles que les soies, les vins, les cotons. C'est dans cet ordre que ces industries figurent sur les tableaux officiels du commerce extérieur; c'est dans cet ordre aussi qu'elles gémissent et se lamentent, quand leur colère ne prend pas les armes, et que leur malaise ne tourne pas en sédition ou en fédéralisme.

» Ainsi la production, abandonnée à elle-même, exempte de tout règlement et de tout contrôle public, n'a pas un procédé qui ne soit une entreprise contre le travailleur. Le pouvoir inhérent au capital, pouvoir oppressif dès qu'il s'agit de réaliser un gain, n'a plus de limite ni de pudeur, dès que la concurrence apporte dans cette œuvre ses entraînements et ses aiguillons. Le salaire de l'ouvrier est en quelque sorte le champ de bataille de ces athètes acharnés. C'est en frappant là qu'ils se portent les plus rudes coups, parceque c'est le salaire le plus restreint qui permet les plus bas prix et qui assure le plus de ventes. Ainsi la prospérité du maître est en raison directe des privations et des misères infligées au travailleur. Qu'on ne nous accuse pas de déclamation et de parti pris; il n'y a point d'observation plus constante et qui s'abrite d'un plus grand nom, d'une plus grande autorité. C'est Ricardo qui l'a dit : « LA HAUSSE DES PROFITS RÉSULTE UNIQUEMENT DE LA BAISSE DES SALAIRES. »

II.

L'amélioration qu'on prétend observer dans la condition des travailleurs ne consiste que dans des dehors.

« Au dire de toute une école (qui n'a rien d'historique), les vassaux, les manants, les vilains d'autrefois, en pratiquant le travail et l'économie, ont formé peu à peu le tiers-état, que nous voyons depuis un siècle si riche et si florissant. Grand exemple, dit-on, pour l'ouvrier de nos jours. Pourquoi donc lui faut-il, à lui, d'autres facilités, d'autres moyens d'élévation, empruntés à l'assistance sociale?

» Etrange question! Parce que la formation du tiers-état fut l'œuvre des siècles, et qu'*ajourner à sept ou huit cents ans d'ici la cause du prolétaire, est une insigne dérision.*

» On nous dira sans doute que le progrès des classes inférieures, insensible jadis en face d'institutions hostiles, sera désormais plus rapide sous un pouvoir qui a perdu tout arbitraire et toute oppression. Nous ne saurions croire à cette supériorité de notre époque, sur la foi d'une circonstance qui ne manquait pas précisément aux temps passés. Il ne faut pas l'oublier, la tyrannie féodale avait rencontré des limites. Les villes érigées en communes, les métiers constitués en corporations avaient leur indépendance, leur sécurité, et l'ouvrier citadin ne connaissait guère les avanies sous lesquelles pliait l'habitant des campagnes. Notons d'ailleurs que le premier ne s'en est pas tenu à ces vertus modestes où l'on se plaît à le confiner, et qu'il eut au suprême degré l'audace des luttes et des insurrections : on sait maintenant comment s'obtenaient et se défendaient les chartes des communes. Il y eut enfin certaines circonstances du dehors qui servirent à souhait les classes infimes du temps passé : 1° les croisades, fécondes en emprunts onéreux pour les croisés; 2° la dépréciation des métaux, véritable quittance apportée d'Amérique, à ces dettes perpétuelles qui étaient dans les mœurs du moyen-âge, soit comme arrérage des capitaux, soit comme prix d'une concession foncière; 3° le régime prohibitif qui, au dix-septième siècle, frappa l'oisiveté nobiliaire d'un véritable impôt au profit des classes laborieuses. Ainsi la création d'une classe moyenne fut l'œuvre, non seulement des qualités patientes et circonspectes du prolétaire d'autrefois, mais encore de son énergie et de sa virilité; non seulement de ses qualités quelconques, mais encore d'accidents extérieurs et extraordinaires. Si cette transformation voulut néanmoins des siècles pour s'accomplir, que penser de ces doctrines qui de nos jours la promettent à l'ouvrier, prochaine et infaillible, par les seules voies du travail et de l'économie?

» L'optimisme ne s'en tient pas à cet aperçu général de la société : il a bien d'autres aspects et d'autres ressources. De l'ensemble, il descend volontiers aux détails.

» Vous adjurez l'Etat, disent-ils, de venir en aide aux classes ouvrières et d'alléger leurs maux; mais ces classes n'ont nul besoin de l'assistance publique, et ces maux n'existent que dans votre crédulité de philanthrope ou dans vos préventions d'homme de parti. Comparez l'état des classes laborieuses, tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, à ce qu'il était il y a moins d'un demi-siècle. Consultez les souvenirs et la bonne foi de qui vivait de son travail il y a cinquante ans, et vous reconnaîtrez à ce parallèle tout ce que le peuple a gagné en aisance, en bien-être, et en sécurité. Ce progrès est de ceux qu'on ne saurait nier, car il est tout matériel et tout visible; c'est l'amélioration du vêtement, du logis, et de tout ce qui constitue la vie intérieure du ménage. En un mot, les optimistes signalent avec une ineffable complaisance cet amendement que présentent aujourd'hui *les dehors de la classe ouvrière.*

» Deux choses leur échappent : la première, c'est que le propre d'une industrie progressive est de produire avec abondance et bon marché certaines denrées destinées aux besoins *secondaires* de l'homme, parce que cette production se fait avec des machines, c'est-à-dire avec des forces naturelles d'un nombre illimité, d'une puissance infatigable.

» La seconde, c'est que ce même état de choses détermine *une hausse croissante dans le prix des denrées alimentaires*, parce qu'elles sont demandées à une puissance naturelle, inégale et bornée, parce que la population dès-lors ne peut croître avec l'industrie, sans provoquer la culture de terrains inférieurs et la production de céréales obtenues à plus de frais.

» Ce double fait, que personne ne sera sûrement tenté de révoquer en doute, explique cette amélioration qui paraît dans le sort de la classe ouvrière. En sacrifiant quelque chose de sa nourriture, elle a pu consacrer davantage à l'ornement de la personne et du logis : sacrifice qui devait rester inaperçu, tandis que le progrès devait au contraire frapper tous les regards et provoquer l'illusion si chère aux partisans du *statu quo*. On consomme en France moins de viande qu'autrefois; c'est de ce côté apparemment que le pauvre s'est privé, s'est réduit.

» Si on consulte, en effet, les derniers tableaux publiés par M. le ministre du commerce, et spécialement une note sur les bestiaux qu'il a fait distribuer récemment aux conseils généraux du commerce, de l'agriculture et des manufactures, on trouve que la France, qui consommait en 1830, 394 millions de kil. de viande, c'est-à-dire 22 kil. 2/3 par individu, n'en consommait plus, en 1840, que 370 millions de kil., c'est-à-dire, en tenant compte de la différence de population, 11 kil. par tête. Non seulement les relevés statistiques rédigés sous l'empire portent qu'en 1789 la consommation annuelle de la viande en France était de 23 kil. par tête, ce qui tend à faire croire que la décroissance n'est point accidentelle et qu'elle a, au contraire, un caractère de persévérance remarquable; mais voici un témoignage qu'il est tout à fait impossible de contredire : c'est le tableau des consommations parisiennes. On pourrait nommer Paris comme les musulmans nommaient Alger avant notre conquête, *la bien gardée*. Paris, en effet, est sous la rigoureuse garde de l'octroi. Elle a une ceinture de murailles, elle a des barrières où veillent, jour et nuit, les préposés; rien n'y entre ni n'en sort sans leur passer sous les yeux. Les registres de l'octroi méritent donc une entière confiance. Or, d'après ces registres, la diminution de la consommation de la viande existe pour cette capitale à un degré bien autrement alarmant que pour l'ensemble du royaume. La consommation de Paris, en 1789, était de 75 kil. par tête, de viande de boucherie, c'est-à-dire veau, vache et mouton (Il convient de remarquer que depuis cette époque la consommation du porc et celle de la volaille se sont étendues dans Paris. Toutefois, cette extension est bien loin de compenser la réduction de la consommation de la viande de boucherie). En 1836, elle était tombée à 50, ce qui est une réduction d'un tiers. Depuis 1836, elle a encore diminué.

» A ce fait puisé aux sources officielles nous en joindrons un autre : c'est la moindre consommation du vin à Paris. Si l'on compare les années 1806 à 1811, avec les années 1830 à 1835, on trouve en moyenne les chiffres suivants. *Première période*. Population 600,000 habitants. Consommation 972,876 hectolitres. Ce qui fait par habitant et par année 162 litres 14 centil. *Deuxième période*. Population, 797,000 habitants. Consommation, 819, 996 hectol. Ce qui fait par habitant et par année 102 litres 89 centil. Déficit dans la consommation individuelle pendant la seconde période, de 1830 à 1835, 59 lit. 25 cent. Si l'on compare l'année 1808 avec l'année 1841, le déficit est encore plus grand. En effet, en 1808, la population étant de 600,000 âmes, le fisc a perçu les droits d'entrée sur 1,037,902 hect.; en 1841, la population étant de 912,033 âmes, le fisc a perçu les droits sur 970,728 hect.; ce qui donne pour le premier cas 172 lit. 98 centil. par habitant; pour le second, 106 litres 44 centil. Déficit dans la consommation individuelle, 66 litres 54 centilitres. En comparant l'année 1808 avec l'année 1840, on trouverait encore un déficit plus considérable; car la consommation individuelle pour cette dernière année a été seulement de 94 litres 98 centilitres; ce qui donne un déficit de 78 litres par habitant.

» Il y a sans doute plus d'une manière d'expliquer cette seconde particularité; mais on ne peut se défendre de rapprocher ces deux circonstances et de déplorer à ce propos la satisfaction insensée que reçoivent les besoins secondaires de l'ouvrier, au préjudice de sa vigueur et de son activité.

» Ainsi, rien à conclure de ce mieux tout superficiel qui caractérise aujourd'hui les dehors de l'ouvrier, si ce n'est que les tentations de la vanité, faiblesse toute nationale, ont plus de prise sur



lui que le souci de l'avenir et le soin de son vrai patrimoine, qui est l'énergie et la santé.

» Mais il est un autre fait, un autre symptôme sur lequel ne tarissent pas les partisans de la libre industrie : j'entends parler des caisses d'épargne. On énumère avec complaisance les millions dont elles sont dépositaires, et l'on demande avec triomphe si ces prodigieuses épargnes, réalisées sous le régime de la concurrence, peuvent laisser quelques doutes sur ses mérites et ses bienfaits; si la classe ouvrière, capable de telles économies, n'est pas supérieure à toute assistance, à toute sollicitude de l'Etat; s'il ne lui est pas défendu d'en attendre autre chose que le service exact des intérêts et le remboursement à vue des capitaux épargnés.

» Qu'on nous permette à ce propos une anecdote qui ne sera pas déplacée : c'est un souvenir emprunté à l'enquête de 1834.

» Un des plus honorables manufacturiers de Sédan venait de rendre un compte assez satisfaisant des mœurs et du bien-être de ses ouvriers. — « Font-ils des économies, lui demanda le président » de la commission, et les placent-ils à la caisse d'épargne? — Ils » font des économies, répondit M. Cunin-Gridaine, mais ils les em» ploient en acquisition de mobilier. Quand je leur parle de les porter » à la caisse d'épargne, tous ont la même réponse: Non, vraiment; » vous réduiriez nos salaires, s'il vous était démontré que nous épar» gnons quelque chose sur ce qu'ils sont aujourd'hui. » Soupçon mal placé peut-être, mais en soi bien fondé. On s'arme en effet contre l'ouvrier de tout ce que contiennent les caisses d'épargne. On lui oppose le bien-être et l'abondance que révèlent chez lui tant de millions accumulés, et l'on ne s'informe pas seulement de ce qui lui appartient dans cette liste civile des prévoyances et des privations de tout un peuple. C'est là pourtant ce qu'il faut rechercher et éclaircir.

» Or nous voyons qu'au 31 décembre 1841, le solde dû aux déposants par les caisses d'épargne des départements était de 210 millions; mais que, sur cette somme, les ouvriers étaient crédités seulement de 23 pour cent. Première déduction qui réduit à moins d'un quart du total des épargnes celles du travailleur. Ce n'est pas la seule que comporte le sujet.

» Quand nous peignons la misère de l'ouvrier, nous avons surtout en vue l'ouvrier qui hante les manufactures, parceque c'est là le domaine des crises, le triomphe de la concurrence. Ce n'est pas l'artisan menuisier, forgeron, corroyeur, qui souffre de la médiocrité ou de l'intermittence du salaire. Un état qui ne va pas sans apprentissage, une consommation dont les habitudes sont connues et les besoins limités, le garantissent de ce double fléau, en écartant la surabondance ou en éclairant la témérité des compétiteurs. Rien d'étonnant que cette catégorie d'ouvriers, d'une condition plus égale et plus douce, réalise des économies et les porte aux caisses d'épargne; mais cela ne prouve rien sur le point en litige, qui est la condition du travailleur de l'industrie proprement dite, de l'industrie agglomérée. Telle est la distinction que n'ont point faite les comptes-rendus des caisses d'épargne, laquelle réduirait à peu de chose peut-être ces prétendues épargnes de l'ouvrier des manufactures, et certainement à rien cette thèse d'indifférence et de neutralité sociale échafaudée sur l'exagération d'un chiffre. Cette distinction a le mérite d'ailleurs d'expliquer péremptoirement un fait observé à Paris dans les opérations de la caisse d'épargne de l'année 1843. Sur une somme de 6,337,000 francs, total des sommes versées pendant cet exercice, les ouvriers figurent, dit-on, pour 2,547,000 francs. Cette proportion dans les sommes appartenant aux ouvriers dépasse sans doute celle que nous observions tout-à-l'heure dans les départements. Rien de plus simple : à Paris où se fabriquent tous les objets de luxe et de mode, il doit y avoir un grand concours d'artisans habiles et bien payés. Ce sont leurs économies sans doute qu'on porte au compte de l'ouvrier des manufactures, et dont on argumente, à l'honneur et à la décharge du régime actuel.

» Ainsi s'écroule peu à peu cet entassement de sophismes élevé à la gloire du laissez-faire.

» La hausse des salaires! pure illusion en présence de la hausse des objets de première nécessité. L'amélioration du sort de l'ouvrier! pure apparence, expliquée qu'elle est par les privations les plus regrettables. Le contenu des caisses d'épargne! fait sans valeur, dans l'ignorance où nous laissent ces établissements sur la part afférente aux travailleurs de l'industrie agglomérée.

» Restent les faits accablants tant de fois signalés à la honte de l'industrialisme : mortalité, dégénération, abrutissement où s'éteint la prévoyance du père de famille, où germe la tentation de tous les désordres, et souvent même la pensée de tous les crimes. »

III.

Le bas prix du travail suit constamment celui des denrées.

« Il y a quelque chose de vrai, c'est le bon marché qui ne manque jamais aux produits mécaniques; mais il y a aussi quelque chose de chimérique, c'est l'immobilité du salaire en présence de ce bon marché. Le salaire baisse en pareil cas; il baisse à cause et au prorata de la réduction qui s'est faite dans le prix des choses consommées par le travailleur.

» Sans doute cette loi fléchit et se corrige dans l'application, si le travail est rare et recherché, s'il lui est donné de faire ses conditions; mais à part cette circonstance, le bas prix du travail suit constamment celui des denrées.

» C'est un fait notoire en France que la variation du salaire selon les provinces. Dans celles de l'ouest et du midi, le travail coûte moins cher à qui l'emploie qu'en Beauce et en Normandie. La raison en est simple, c'est qu'aussi bien toutes les denrées y coûtent infiniment moins cher au travailleur.

» Cet état de choses a marqué sa trace dans nos lois de finances, dans l'assiette toute mobile de l'impôt personnel. Chaque année le budget des recettes, en fixant cet impôt à la valeur de trois journées de travail, laisse le soin aux conseils-généraux de déterminer cette valeur pour chaque département, sans qu'elle puisse descendre au-dessous de 75 c., ni s'élever au-dessus de 1 fr. 50 c.; latitude qui a pour objet évident de mesurer l'impôt aux salaires, et de suivre la matière imposable dans toutes les variations qu'on lui connaît.

» Chez nos voisins, cette loi des salaires est d'expérience et de notoriété, à tel point qu'elle constitue le plus solide rempart de leurs lois céréales si odieuses et si décriées.

» Admettez les grains étrangers, disent les partisans de ces lois, et sans doute le prix du blé baissera, mais le prix du travail subira la même baisse; il n'y aura rien là pour les classes ouvrières dont on fait si grand bruit, et le bénéfice de la mesure ira tout entier aux capitalistes. On le comprend; réduit à ces termes, le débat perd toute la gravité que lui prêtaient les grandes raisons de bien public, d'humanité, de salut des masses. Un pays qui a l'innovation si laborieuse n'y sera guère disposé dans un intérêt si médiocre. Aussi est-ce contre cette objection qu'a porté le plus grand effort de lord John Russell dans les mémorables débats suscités par sa motion sur le sort des classes ouvrières.

» Cette loi, observée de nos jours dans les pays industriels, fut pressentie au siècle dernier par de grands esprits qui n'en furent pas moins de grands ministres. Il faut entendre là-dessus Turgot et Necker. « En tout genre de travail, dit le premier, il doit arriver, » et il arrive en effet, que *le salaire de l'ouvrier se borne à ce qui » lui est nécessaire pour lui procurer sa subsistance.* » A ses yeux, la classe des travailleurs était une caste condamnée au strict nécessaire, et dès lors la baisse des salaires devait la poursuivre dans les jouissances attachées à la baisse des denrées. Cette conséquence, Necker l'a déduite et formulée en termes fort exprès : « S'il était possible » qu'on vînt à découvrir une nourriture moins agréable que le pain, » mais qui pût soutenir le corps de l'homme pendant quarante-huit » heures, le peuple serait bientôt réduit à ne manger que de deux jours » l'un, lors même qu'il préférerait son ancienne habitude. Les pro» priétaires de subsistances, usant de leur pouvoir et désirant multi» plier le nombre de leurs serviteurs, forceront toujours les hommes » qui n'ont ni propriété ni talent à se contenter du *simple nécessaire.* » Tel est l'esprit humain, esprit que les lois sociales ont si bien se» condé. »

» Assurément, ce sont là de graves opinions, d'imposants témoignages! Où trouver des observateurs plus compétents, plus éprouvés, plus instruits des affaires et de la science de leur temps? L'expérience d'ailleurs est venue confirmer leurs théories. L'histoire de l'industrie Anglaise a donné pleinement raison à leur sagacité, à leur prescience. On n'en saurait citer de plus concluente; car c'est en Angleterre que se produisirent les plus étranges fluctuations dans le prix des grains, non seulement en divers lieux, mais à diverses époques fort rapprochées.

» La *Revue d'Edimbourg* cite une série d'observations fort curieuses faites par Malthus sur le prix du travail et du blé dans une localité (à Kirkobridge), où il n'y avait ni manufactures, ni secours pour les pauvres. Pendant un laps de trente années, ces prix ont offert les vicissitudes et les coïncidences que voici :

ANNÉES.	SALAIRES d'hiver.	SALAIRES d'été.	PRIX DU BLÉ. MESURE QUI CONTIENT ONZE boisseaux de Winchester.		
1793	9 den.	12 den.	2 liv.	15 schel.	0 den.
1798	11	14	3	1	5
1799	12	15	5	1	9
1800	14	16	7	14	0
1802	16	18	3	11	6
1811	18	22	5	8	6 1/4
1812	20	24	6	8	4
1816	18	22	3	19	9
1817	16	20	5	3	1 1/2
1819	13	18	non cotés.		
1822	12	15	2	7	5 1/4

»Ainsi le prix du travail suivait à peu près toutes les variations du prix du blé. De 1816 à 1822, les céréales ont baissé de prix, et pendant la même période de temps, on a vu les salaires diminuer de 39 pour cent. Jusque là, le prix des céréales avait été en hausse, et de son côté le prix du travail s'était singulièrement élevé. Mais la vraie cause de cette élévation des salaires fut l'immense demande de travail qui eut lieu en Angleterre de 93 à 1816, demande motivée par *la manie agricole*, comme dit Mac-Culloch, qui saisit alors ce pays, et par le prodigieux élan du commerce extérieur.

»Mais l'écrivain qu'il faut citer entre tous, quand il est question du rapport des denrées aux salaires, c'est Ricardo; il le mérite à plus d'un titre. Industriel de race et de profession, il est né, il a grandi, il a prospéré au milieu des spectacles et des enseignements de l'industrie. Les traditions qu'il constate furent l'école de sa jeunesse; les faits qu'il décrit furent l'observation et le calcul de toute sa vie; et si l'on juge du mérite des observations par le succès des calculs, il faut leur accorder une confiance sans bornes, comme la fortune prodigieuse acquise par l'observateur.

»Le livre de Ricardo ne ment pas à cette origine; il respire à chaque page une de ces convictions empressées de se produire, impatientes de se propager, qui ne se forment qu'à la lueur des faits et sous l'obsession de l'évidence. Cette conviction est celle d'un rapport intime entre la baisse des salaires et la baisse des denrées que consomme le travailleur.

»J'ai déjà cité, mais il est bon de répéter cet énoncé de Ricardo : « Un des objets que j'ai eus en vue dans cet ouvrage, dit-il, a »été de démontrer que, PAR SUITE DE TOUTE BAISSE DANS LA »VALEUR DES CHOSES DE PREMIÈRE NÉCESSITÉ, LES SALAIRES DU »TRAVAIL DOIVENT BAISSER (1). »

»Il n'y a pas dans tout le livre de Ricardo une conclusion qui ne se rattache à ce principe.

»Veut-il combattre la doctrine d'Adam Smith sur la mesure de la valeur échangeable? veut-il prouver qu'elle ne consiste pas dans la quantité de travail qu'une chose peut acheter? il raisonne ainsi : « Si le prix des tissus venait à baisser, l'ouvrier n'en recevrait pas »davantage pour son vêtement, parceque *le strict nécessaire moyen»nant lequel un ouvrier peut vivre et continuer sa race est la »limite essentielle des salaires*. A ce compte, la quantité d'une »certaine denrée, qui suffisait avant qu'elle fût à bon marché, »suffit après. Si cette denrée est devenue moins coûteuse, l'ou»vrier n'est pas appelé pour cela à en consommer davantage; car »son *salaire se réduit au prorata de cette baisse*, et lui ôte les »moyens d'une consommation supérieure (2). »

»La conséquence qu'on tire de là se devine sans peine. Puisque le travail s'échange toujours contre le même approvisionnement, celui qu'il faut pour les plus stricts besoins du travailleur, il ne peut mesurer la valeur échangeable des choses. Il ne saurait accuser les variations de cette valeur, puisque l'ouvrier reçoit invariablement la même quantité de toutes choses, puisque l'abondance des denrées n'ajoute rien à sa consommation, *et que la baisse de leur prix a pour unique conséquence celle de son salaire.*

»Le même principe se retrouve dans la célèbre théorie de Ricardo sur le revenu net, unique objet de sa considération et de ses vœux d'économiste. Peu lui importe que le revenu brut soit abondant et fasse vivre un grand nombre de travailleurs : ce revenu est pour lui sans valeur et sans puissance; car il ne comporte ni l'épargne, ni l'impôt. Comment en effet attendre l'un ou l'autre du travailleur, qui ne reçoit de son maître que le strict nécessaire, et dont le salaire doit baisser avec la baisse de prix déterminée par les progrès de l'industrie?

»On ne poussera pas plus loin ces analyses et ces citations. Qui sait Ricardo, ne niera pas l'essence de sa doctrine; qui sait sa vie, ne méconnaîtra pas l'autorité qu'elle apporte à cette doctrine. »

IV.

Mais la réciproque n'a pas lieu; la hausse des salaires ne suit pas la hausse des produits agricoles.

« La hausse des produits agricoles n'a point pour suite inévitable, quoi qu'en dise Ricardo, la hausse des salaires; son effet le plus constant est l'aggravation du sort de l'ouvrier. S'il est incapable désormais de se procurer avec son salaire autant de bien-être que par le passé, l'expédient est des plus simples; il se réduira, il se privera : c'est là une des disgrâces, une des infériorités essentielles de sa position. Que si même le strict nécessaire vient à lui manquer, s'il ne peut vivre et continuer sa race avec les seules ressources dont il dispose, ce n'est pas à dire qu'il mourra de faim soudainement sous les yeux de son maître : non sans doute. L'effet ainsi rapproché de la cause n'aurait jamais lieu, la hausse ne serait jamais refusée au salaire, si le refus devait avoir instantanément cette conséquence. Mais l'ouvrier perdra d'abord ses forces sous un régime de privations et de souffrances continues, pour s'éteindre ensuite dans une lente exténuation, pour mourir enfin d'une simple impossibilité de vivre. Comme ce dénouement n'a rien d'une catastrophe, comme il est sans éclat et sans bruit, il passe inaperçu, ou même il s'impute volontiers à des causes particulières, accidentelles, que sais-je, ivrognerie, inconduite, excès.

»Cette sombre peinture n'est pas exagérée à plaisir; on la retrouve trait pour trait chez le plus classique de nos économistes.

« Tous les ans, dit M. Say, une partie de la population périt de »besoin : cela ne doit pas s'entendre comme si elle mourait positi»vement du défaut de nourriture, quoique ce malheur soit beau»coup plus fréquent qu'on ne pense. Je veux dire seulement que »les hommes qui périssent de cette manière n'ont pas à leur dis»position tout ce qui est nécessaire pour vivre, et c'est parcequ'ils »manquent de quelque chose qui leur serait nécessaire qu'ils meu»rent. Par exemple : tantôt c'est un malade ou un homme affaibli, »qu'un peu de repos remettrait, ou bien à qui il ne faudrait que »la consultation d'un médecin et un remède fort simple; mais qui »ne peut ni prendre de repos, ni consulter le médecin, ni faire le »remède. Tantôt c'est un enfant qui réclame les soins de sa mère; »mais sa mère est forcée au travail par l'indigence : l'enfant périt »ou par accident, ou par malpropreté, ou par maladie. Sur un »nombre égal d'enfants pris dans la classe aisée et dans la classe in»digente, je crois qu'on s'éloignerait peu de la vérité en affirmant »qu'au bout du même espace de temps, il en sera mort dans la se»conde deux fois autant que dans la première. Enfin une nourri»ture trop peu abondante ou malsaine, des habitations étroites, »humides ou surchargées d'habitants, l'impossibilité de changer »souvent de linge, de se vêtir plus chaudement, de se sécher, de »se chauffer, causent la mort de bien des personnes; et toutes »celles qui périssent faute des moyens nécessaires pour satisfaire à »ces besoins, meurent de besoin (1). »

»Les choses se passeraient-elles de la sorte si le prix du travail s'élevait avec celui des denrées que consomme le travailleur, si les ressources croissaient comme les besoins? La hausse des objets de première nécessité se résout donc presque toujours en un surcroît de misère pour le travailleur. Ricardo ne pouvait fermer les yeux sur cette déplorable nécessité; mais s'il a prévu l'objection, comment l'a-t-il résolue? « *Il est impossible*, dit-il, *de »concevoir* comment le prix en argent des salaires pourrait bais»ser ou rester stationnaire pendant que celui des objets de pre»mière nécessité hausserait graduellement. On peut donc regar»der comme une chose démontrée que, dans les cas ordinaires, »il n'arrive point de hausse permanente dans le prix des articles »de première nécessité qui ne cause une hausse des salaires, ou qui »ne soit l'effet d'une hausse qui se serait opérée auparavant. »

»Voilà toute la réponse d'un des esprits les plus subtils, d'un des observateurs les plus profonds dont s'honore la science!

»Oui, sans doute, la hausse permanente des produits agricoles amènera la hausse des salaires, mais à quel prix? *Par la souffrance et par la mortalité.* C'est à cette condition seulement que l'armée des travailleurs s'éclaircit, que le trop plein se nivelle, et que le marché du travail, en se dégarnissant, voit remonter les salaires. Telle est l'unique voie par où s'opère le rapprochement du prix naturel et du prix courant du travail, l'un qui se détermine par les besoins de la vie, l'autre par l'état de l'offre et de la demande. Pour que l'ouvrier reçoive de quoi vivre en échange de son travail, pour qu'il en touche le prix naturel, il faut qu'il y ait autant et même plus de besogne que de bras. Dans le cas opposé, les salaires baisseront jusqu'à ce que *la disparition des moins robustes parmi les travailleurs ait rétabli le niveau entre l'ouvrage et ceux qui s'offrent à l'accomplir.* »

V.

Hausse du blé en France, hausse du bois, de la viande, et de tous les objets de première nécessité.

« Pour ce qui est de la France, nous voyons baisser chaque jour le prix de toutes les denrées qui servent à l'habillement, à l'ameublement et à l'outillage. Les tissus de coton, les articles de verrerie et de poterie sont descendus à un bon marché inoui. Mais à côté de ce progrès, il y a la hausse constante des principales denrées alimentaires, et notamment des céréales.

» Dupré de Saint-Maur a donné une table détaillée du prix du froment, laquelle remonte jusqu'au treizième siécle. Il a donné en outre un tableau spécial du prix des grains de 1596 à 1746. Ce dernier document offre ceci de particulier, que l'auteur a consulté, pour chaque année, le prix du blé vendu à quatre marchés de Rosay en Brie, et que chaque chiffre de cette table présente une moyenne calculée sur dix années ou sur quarante marchés: il est donc permis de le prendre au sérieux et d'y mettre toute confiance. Un habile et

(1) *Principes de l'Économie politique et de l'impôt*, tom. II, p. 296.
(2) Ibid., tom. I, ch. 2, et particulièrement p. 14 et 15.

(1) J. B. Say, *Traité d'Économie politique*, tom. I.

consciencieux écrivain, l'auteur *des Recherches sur l'origine de l'impôt* (1), a poursuivi la continuation de cette table en puisant aux mêmes sources, c'est-à-dire aux mercuriales du marché de Rosay; et en observant la même méthode, c'est-à-dire en dégageant des prix moyens sur une période décennale. Or voici le résultat de ses investigations pour les soixante dernières années :

De 1780 à 1789, le prix moyen du setier est de 20 fr. 66 cent.
De 1802 à 1820, il est de 25 52
De 1826 à 1835, il est de 30 65

» Ainsi *le prix du blé en un demi-siècle a haussé d'un tiers.*

» Ce résultat se recommande d'ailleurs pour sa parfaite concordance avec les observations d'un économiste anglais, justement renommé pour son exactitude et sa pénétration. D'après Arthur Young, la livre de pain en France valoit deux sols pendant les années 1787, 88, 89 et 90 : comme elle en vaut généralement trois aujourd'hui, l'opinion qui porte à un tiers la hausse du prix du blé, à partir environ de cette époque, acquiert naturellement le plus haut degré de vraisemblance, si ce n'est de certitude même.

» C'est beaucoup sans doute que cette hausse de blé, c'est-à-dire d'un objet qui absorbe à lui seul plus de moitié du budget du pauvre. Mais la hausse ne s'arrête pas là. La culture des céréales, encouragée par la demande d'une population croissante, ne peut se substituer aux pâturages et aux forêts, sans que le bétail et le bois n'en deviennent plus rares et plus chers. C'est chose avérée, nous venons de le voir, que la hausse du prix de la viande. Ajoutons que tous les produits accessoires dérivant du même fonds participent nécessairement à cette cherté, tels que lait, beurre, fromage, et que l'habitation comme le chauffage ne sauraient échapper aux effets de la hausse qui affecte les matériaux et les combustibles.

» Il n'y a peut-être pas dans toute l'économie politique une observation plus lumineuse et plus féconde que celle de la hausse croissante des denrées alimentaires chez un peuple qui s'enrichit. Ce fait fonde l'inégalité entre les diverses classes d'une même nation; il perpétue les castes. En peut-il être autrement lorsque la principale dépense du pauvre, celle de la nourriture, s'élève graduellement, et que la principale dépense du riche, celle qui s'étale en toilettes, livrées, ameublements, celle que défrayent les fabriques de luxe, lui devient sans cesse moins onéreuse? A ce train, L'UN DOIT S'APPAUVRIR, L'AUTRE DOIT S'ENRICHIR DE PLUS EN PLUS. »

RÉSUMÉ.

Je pourrais extraire du livre de M. Dupont-White d'autres chapitres non moins intéressants.

J'engage le lecteur à réfléchir sur cette dernière phrase du dernier paragraphe : L'UN DOIT S'APPAUVRIR, L'AUTRE DOIT S'ENRICHIR DE PLUS EN PLUS. Cette phrase contient la destinée des nations qui s'obstineront dans la voie de l'industrialisme par le Capital et au profit du Capital. CELUI QUI DOIT S'APPAUVRIR DE PLUS EN PLUS, c'est LA NATION, c'est par exemple TOUTE LA FRANCE, moins les Capitalistes, qui *doivent s'enrichir de plus en plus.*

Ricardo, en effet, a raison; toute l'économie politique repose dans la considération du *revenu net*, d'une part, et des *salaires*, de l'autre.

J'ai prouvé ailleurs (2) que la France produit, au minimum, par le travail et l'association de tous ses citoyens, neuf milliards de revenu, et que sur ces neuf milliards, il y en a, au minimum, trois milliards huit cent millions (formant le *revenu net* de la France) qui sont concentrés dans les mains de deux cent mille propriétaires. Reste donc à la nation tout entière, moins ces deux cent mille propriétaires et leurs familles, cinq milliards 200 millions, au maximum. En outre, les propriétaires du revenu net, ayant exclusivement le privilège politique, disposent à leur guise, et suivant leurs idées, d'un milliard et demi d'impôts prélevés pour la majeure partie sur les salaires.

Dans la période de 1815 à 1830, le revenu net a augmenté de plus d'un milliard; c'est-à-dire que les deux cent mille capitalistes se sont trouvés avoir en 1830 un milliard de revenu annuel de plus qu'en 1815. Depuis 1830 jusqu'à présent, l'augmentation du revenu net a été bien plus forte encore.

Voilà donc ce qui croît, et croît sans cesse; c'est le *revenu net*, le privilége du Capital!

Mais ce qui ne s'augmente pas et ce qui décroît, c'est la France.

Quand M. Charles Dupin, M. Saulnier, et d'autres optimistes, ont voulu calculer la moyenne du salaire en France, ils ont eu beaucoup de peine à démontrer que la moyenne de ce salaire avait augmenté d'*un sou* depuis la révolution! Mais tous les objets de première nécessité ont augmenté *du quart au tiers!*

Qu'on réfléchisse sur ce fait, dont on vient d'avoir la preuve : LE PRIX DU BLÉ EN UN DEMI-SIÈCLE A AUGMENTÉ DU TIERS;

Mais, dira-t-on, si toutes ces choses sont vraies, comme elles le paraissent, d'où vient donc l'éclat que jette l'industrie! Eh mon Dieu! le mystère est bien simple à découvrir : les deux cent mille capitalistes, possesseurs du revenu net, ont à exploiter un empire fort riche où, grâce à eux, la population n'augmente pas plus que celle des pays tombés dans la plus extrême décadence.

Je disais et je prouvais dans mon précédent article que *plus du double de la population actuelle de la France avait été empêché de naître ou était mort depuis* 1789 *par la misère.* Lecteur, méditez sur les paroles que je vais citer :

« Les populations de l'Europe réunies, » dit M. Moreau de Jonnès, chef des travaux de statistique au ministère de l'agriculture et du commerce, « se sont accrues, en moins d'un demi-siècle (à partir de 1788), de soixante-quinze pour cent. Trois puissances, la Russie, la Prusse, et la Grande-Bretagne, ont dépassé considérablement ce terme moyen général. Deux autres, l'Autriche et la Suède, l'ont atteint sans aller au delà. Huit sont demeurées au-dessous plus ou moins. L'ACCROISSEMENT DE LA FRANCE NE S'EST PAS ÉLEVÉ A LA MOITIÉ DU TERME MOYEN GÉNÉRAL DE L'EUROPE. Il est inférieur à celui de tous les autres pays, excepté le Portugal et la Turquie. »

La France, pour enrichir ses capitalistes, et pour n'avoir qu'un paupérisme à peu près égal à celui de l'Angleterre, est donc forcée de ne pas s'accroître plus que le Portugal et la Turquie! C'est en cela que gît tout le mystère.

PIERRE LEROUX.

(*La suite à un prochain numéro.*)

DU PRINCIPE

DE LA FONCTION

POUR

L'ORGANISATION DE L'ÉGALITÉ.

(IIe ARTICLE *.)

III.

La société, avons-nous dit, c'est la fonction. Cette proposition paraît n'embrasser que l'avenir. Si cependant elle est vraie, si elle est l'idéal, il faut qu'elle ressorte de l'existence des choses, qu'elle se dégage comme une aperception du fonds même de la société.

Remontons dans le passé, et demandons-nous si la tradition ne fait point foi qu'en essence toute réunion d'hommes a été basée sur la fonction; si elle ne fait point foi que toute société en état de vie, et non pas tournée vers sa chute, a réalisé un milieu où l'homme était en même temps membre de l'association ou citoyen, et fonctionnaire. Sans doute cette réalisation n'a pu avoir lieu que dans les formes imparfaites où se trouvait l'Humanité. Le passé, c'est le mal, c'est la division, c'est la caste : mais c'est le bien aussi, et il est juste de dire que c'est le bien; car ce passé n'a pu être, même dans sa forme mauvaise, qu'à cause de la portion de bien qui accompagnait le mal. Nous voulons montrer cette portion de bien, afin précisément d'établir la justesse de notre proposition. En présence de cette loi du passé : « L'Humanité a jusqu'ici traversé trois sortes de castes, 1° les castes de famille ou de race; 2° les castes de cité ou de patrie; 3° les castes de propriété, » nous voulons montrer que dans la caste même il existait la fonction, la fonction qui détruit la caste et qui doit la remplacer; la fonction, cependant, à la faveur de quoi la caste, c'est-à-dire le mal, a pu se maintenir. La fonction est ce bien dont nous parlions tout-à-l'heure; mais elle n'était pas aperçue comme devant être le seul bien et le bien de tous. Elle était l'âme de la société; les hommes ne le savaient point.

L'Inde.

Prenons d'abord les castes de famille ou de race, et étudions la constitution de ces castes. L'Inde et l'Egypte nous en présentent les types les plus parfaits. Il existait dans l'Inde quatre castes, appelées par les lois de Manou, *classes primitives :* 1° les Brâhmanes, 2° les Kchatriyas; 3° les Vaisyas, 4° les Soudras. C'est une vérité constante et déjà exprimée (1) que ces castes furent originairement des peu-

(1) Potherat de Thou, p. 317.
(2) *De la Ploutocratie, ou du gouvernement des riches.* (Une *nouvelle édition* de cet ouvrage est en ce moment sous presse.)

* Voy. la livraison de mars.
(1) Voy. l'article *Castes* de l'*Encyclopédie Nouvelle.*



plades distinctes, ayant leurs mœurs, leurs usages, leurs langues propres. Par l'effet de la guerre, de l'émigration, ou autrement, elles furent réunies, habitèrent les mêmes villes, tout en y conservant chacune un quartier séparé. Ce fait n'eût pas été suffisant pour la formation de classes ou de familles hiérarchisées suivant certaines lois, si la religion n'était point venue donner un fondement solide à ce qui d'abord pouvait ne paraître qu'un accident.

« Manou (celui qui procède immédiatement de l'Etre Suprême, »de l'être existant par lui-même, et créateur de toutes choses) était »assis, ayant sa pensée dirigée vers un seul objet, dit le verset pre»mier du Code des Indiens; les Maharchis l'abordèrent, et, après »l'avoir salué avec respect, lui adressèrent ces paroles : « Seigneur, »daigne nous déclarer avec exactitude, et en suivant l'ordre, les »lois qui concernent toutes les classes primitives, etc. »

A cela Manou répondit en expliquant la genèse du monde, et, arrivé à la race humaine, il dit que de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de son pied, le souverain maître produisit le Brâhmane, le Kchatriya, le Vaisya, et le Soudra. La plus noble race est donc celle du Brâhmane, celle du Kchatriya vient ensuite, puis celle du Vaisya, enfin celle du Soudra, race inférieure, race misérable, race servile et dominée. Quant aux Maharchis eux-mêmes, aux interrogateurs de Manou, les Indiens voyaient en eux de grands saints d'un ordre supérieur. Sans doute ce furent ceux qui, ayant davantage la pensée civilisatrice, formèrent le premier ordre social dont l'Humanité offre l'exemple. Non pas qu'ils aient, comme on l'a prétendu souvent, créé la caste. La caste préexistait, la séparation se trouvait résulter de ces peuplades différentes et seulement juxtaposées. Mais, ce qu'il est permis de croire, c'est qu'ils firent sortir du fait lui-même un certain droit, qu'ils puisèrent dans la conception qu'ils avaient de Dieu, dans le sentiment qu'ils avaient d'eux-mêmes, dans l'opinion qu'ils avaient de tous.

Quoi qu'il en soit, nous venons d'exposer toute la croyance des Indiens sur le principe des castes, et sur leur raison d'être. Cette croyance, une fois fortement établie, constitue vraiment le mal, constitue l'inégalité sous une de ses faces, est le ciment de l'inégalité. Est-ce à dire que le mal va pouvoir exister par lui-même et par lui seul! non. La société indienne ne serait pas fondée si les choses en restaient à ce point; car quelle sera la vie de relation de ces races distinctes, et différemment élevées d'origine? Le Brâhmane, par exemple, ne voudra aucune communication avec le Kchatriya, qui lui est inférieur. Donc, à cause même de leur croyance, les castes seront en état d'hostilité.

Il faut quelque chose de plus pour arriver à la *Société*, il faut un lien entre les diverses castes, un lien qui donne au mal un certain ordre; et ce lien, nous avons hâte de le dire, c'est la *Fonction*. Le Brâhmane n'est pas seulement un Brâhmane, un membre de la caste supérieure, pour les Kchatriyas et les Vaisyas, il est de plus un fonctionnaire. On ne le conçoit pas avec la seule qualité de Brâhmane, vivant sans devoir, sans travail, sans fonction. Et il en est identiquement de même, vis-à-vis les uns des autres et vis-à-vis du Brâhmane, des Kchatriyas et des Vaisyas. Nous ne parlerons point des Soudras : « Le souverain maître, est-il dit dans le Code »divin, n'assigna au Soudra qu'un seul office, celui de servir les »classes principales, sans déprécier leur mérite. »

Mais au contraire, dans trois versets du même Code, Manou donna leur fonction à chacune des autres castes : « Il donna en partage »aux Brâhmanes l'étude et *l'enseignement* des Védas, *l'accomplis»sement du sacrifice, la direction des sacrifices offerts par d'au»tres*, le droit de donner et celui de recevoir. — Il imposa pour »devoir aux Kchatriyas de *protéger le peuple*, d'exercer la charité, »de sacrifier, de lire les livres sacrés, et de ne pas s'abandonner »aux plaisirs des sens. — *Soigner les bestiaux, donner l'aumône*, »sacrifier, étudier les livres saints, *faire le commerce, labourer »la terre*, sont les *fonctions* allouées au Vaisya. »

Le Brâhmane est donc le prêtre, et le maître de l'enseignement; telle est sa fonction. Cette fonction le met en rapport avec les autres castes, elle le fait reconnaître et accepter, et affermit la puissance souveraine qu'il tire de sa naissance. Par cette fonction, il donne aux hommes la vie spirituelle, et en reçoit en échange la vie matérielle; c'est ainsi qu'il exerce son droit de *donner*, et son droit de *recevoir*. Les Brâhmanes forment la caste sacerdotale. La fonction des Kchatriyas, ou de la caste militaire, c'est la protection du peuple. Ils sacrifient, mais ils n'ont pas la direction du sacrifice; ils doivent lire les Védas, mais ils ne peuvent enseigner. Enfin les fonctions de la troisième caste, de la caste industrielle, ou des Vaisyas, sont principalement la culture de la terre et le commerce, au moyen de quoi étant en possession des richesses matérielles, ils doivent aussi *donner l'aumône*, fournir la nourriture aux autres castes; donner l'aumône fait partie de leur fonction.

Ces fonctions ainsi organisées, les castes pouvaient se pénétrer mutuellement, et vivre à la fois dans la séparation et dans l'union ou le rapport. Où donc alors était le mal? Le mal était précisément dans la caste, dans les distinctions de race, dans les préjugés de la naissance et du sang, dans la croyance religieuse en un mot. Où était le bien? Il était dans la fonction, qui tendait à détruire l'inégalité, à créer l'unité et la vie commune. Ce qui doit disparaître, en effet, c'est l'inégalité sous cet aspect de castes de race; ce qui doit grandir et se développer, c'est la fonction. Il ne faut pas qu'il y ait des Brâhmanes, des Kchatriyas, des Vaisyas, et des Soudras; il faut qu'il y ait des hommes : mais toujours, parmi ces hommes, les uns exerceront la fonction de prêtre ou de savant; d'autres, celle de guerrier ou plutôt d'artiste (1); d'autres enfin, celle de cultivateur, et plus généralement d'industriel, quel que soit le genre de l'industrie.

L'Egypte.

Nous venons de démontrer que la fonction existait dans les castes de l'Inde, et que c'est à elle qu'il faut attribuer le jeu, le mouvement, le ressort, la vie enfin, de la société indienne, quelque faible qu'elle ait été. Après l'Inde voici l'Egypte, et l'Egypte reproduit l'Inde, avec quelques différences. Le lien opéré par la fonction s'y montre plus fort entre les deux premières castes. Mais la troisième caste, la caste industrielle, était elle-même composée de plusieurs tribus séparées, les laboureurs, les marchands, les ouvriers, les bergers, les gardeurs de pourceaux, les matelots; et ces tribus faisaient leurs métiers en esclaves. Elles étaient pour la plupart méprisées et réprouvées par les premières castes. Le temple était défendu à quelques unes, entre autres aux gardeurs de pourceaux. Les peuples soumis ou réduits en servitude, tels que les Juifs, en faisaient partie. La fonction, en Egypte, se fait donc remarquer surtout chez les prêtres et les guerriers. Ceux-ci, à la tête desquels était la famille des rois, gouvernaient la multitude : ceux-là lui donnaient la religion; ils avaient encore une autre fonction, celle d'élever les rois. Les rois étaient instruits dans le temple et grandissaient dans le temple. Toutefois ce système de fonctions, qui soumettait la caste des guerriers à celle des prêtres, se trouvant en opposition trop immédiate avec l'esprit de caste ou de division, fut providentiellement cause que jamais la société Egyptienne ne put être stable autant que celle de l'Inde, où le bien et le mal étaient plus savamment combinés. En Egypte, les prêtres et les guerriers se disputèrent la préséance et le gouvernement, et ces luttes présentent déjà le tableau de ce qui arriva plus en grand dans la Grèce. De plus, la troisième caste égyptienne étant esclave ne concourait pas à l'affermissement de la société; elle songeait plutôt à la révolte. Le mal de la caste dominait donc par ce côté. Aussi la société égyptienne, après un moment d'éclat, s'en fut toujours s'amoindrissant, jusqu'à ce que ses désordres intérieurs en eussent fait la proie des conquêtes. Mais c'est grâce à cette forme qui lui est propre, que, conformément à une loi de progrès, l'Egypte a pu servir d'intermédiaire entre les castes de race et les castes de cité. Des émigrations parties de chez elle allèrent s'établir en Grèce, et nous avons expliqué, dans un autre article, comment la Grèce présente d'abord des castes semblables à celles de l'Egypte et de l'Inde, et comment ensuite surgissent les castes de cité (2). Arrivons donc à ces castes.

La Grèce et Rome.

Jusqu'ici nous n'avons point eu ce que légitimement on peut appeler l'Etat. L'Etat, c'est une image abstraite, idéale, typique de la société; c'est la société se connaissant elle-même et se peignant à ses propres yeux, par le besoin qu'elle a de se déterminer extérieurement et de prendre une physionomie. L'Etat est de plus une charge supérieure qui a pour but la conduite et la direction même de la société. Suivant que cette charge est occupée par un seul, par quelques uns, ou par tous, au moyen de chacun et de quelques uns, l'Etat est une monarchie, ou une oligarchie, ou une démocratie. Dans les castes Indiennes ou Egyptiennes, il n'y a point à proprement parler d'Etat. Le gouvernement, ou l'Etat, est confondu dans la caste. L'Etat ne commence donc à être vu distinctement qu'au temps des castes de cités; et cela s'explique. Avec ces dernières castes, les peuples ne sont plus seulement étrangers les uns aux autres, ils sont naturellement ennemis et toujours occupés de traiter de la guerre ou de la paix, pour traiter bientôt encore de la guerre. Il ont donc besoin de se connaître et de s'appeler par quelque chose qui les caractérise et leur donne une forme saisissable. Qu'étaient Sparte, Athènes, et Rome? c'étaient les *Républiques* de Sparte, d'Athènes, et de Rome. Or, si ce qu'on doit entendre par Etat ne se montre véritablement qu'avec les castes de cité, c'est

(1) Voyez dans Platon la profonde assimilation des artistes et des guerriers. (*République*, liv. III et V.)

(2) Voir, dans notre livraison de Décembre, l'article sur l'*Histoire de la classe ouvrière*, par M. Robert (du Var).

dans ce genre de castes que nous devons trouver d'une façon bien nette ce que nous annoncions avoir eu lieu au sein de toute société : l'homme citoyen et fonctionnaire dans l'Etat.

Dire que les castes de cité sont éminemment guerrières, c'est exprimer une vérité commune. Voyez la République Romaine, toutes ses institutions, toutes les règles de son droit public et de son droit sacré ne semblent avoir qu'un seul objet : la guerre. Les Dieux guerriers, Jupiter, Mars, Pallas, étaient les principales divinités des Romains; la consultation des augures sur l'issue des combats et la conduite à tenir avec les ennemis, l'emploi journalier de leurs prêtres. Mais ce qui montre à quel point la guerre était alors dans les mœurs, c'est que le droit civil, celui qui règle les intérêts privés, les réglait de telle sorte que, chez les Romains, peuple essentiellement formaliste, la guerre était la source de tous les signes judiciaires ou extra-judiciaires. A Rome rien ne s'acquérait, tout était conquis; la lance (*hasta*) était un symbole qui intervenait comme mode d'acquisition dans presque tous les contrats; quant aux procès entre les citoyens, ils étaient, dans l'origine, figurés par des combats où l'on entendait le cliquetis des armes.

L'homme sous le régime des castes de race est ou prêtre, ou guerrier, ou laboureur. Sous celui des castes de cité, il est tout cela, mais il est surtout guerrier. Il est guerrier, voilà sa fonction. On ne reconnaît pas un homme dans la cité romaine s'il n'est citoyen ; mais on ne le reconnaît pas non plus s'il n'est guerrier, c'est-à-dire sans la fonction de guerrier. Etre guerrier, pour le Romain, n'était pas simplement faire le métier de soldat, comme on dit aujourd'hui, c'était bien véritablement remplir une fonction. Il n'y avait point alors de distinction absolue entre le *civil* et le *militaire*. Les emplois civils ne déchargeaient pas le citoyen de sa fonction de guerrier, les emplois civils étaient classés secondairement. Mais combien au contraire d'emplois, de charges, et de hautes dignités, dérivaient de la guerre, à commencer par celle de consul. Il est donc vrai de dire que le citoyen romain était fonctionnaire; qu'à cette seule condition il était membre de la cité romaine, et y trouvait la vie matérielle, laquelle se tirait de sa fonction même. En effet, il n'était point permis de s'affranchir du service militaire, et par là de toute fonction, en envoyant par exemple un esclave à sa place. Donc le citoyen romain ne vivait même matériellement dans la cité qu'en y exerçant une fonction. A Rome les terres conquises étaient attribuées à tous les citoyens, et cette attribution se faisait par une loi nommée loi agraire. C'était de l'Etat, et sur une intervention de l'Etat, que le citoyen recevait ainsi la vie matérielle; et voilà comment, fonctionnaire, il était rétribué par l'Etat.

Certes il n'y a point chez nous d'illusion; nous voyons l'imperfection et le mal dans cette organisation de la République romaine, nous y voyons la caste, l'esclavage, la propriété caste en germe, tous les genres d'inégalités, la guerre enfin, et la conquête. Mais nous voyons, à côté de ce mal, un principe qui est de l'essence de l'Egalité, le principe de la fonction. Nous voyons que ce principe a soutenu tout l'échafaudage des sociétés antiques. Tant qu'il conserve une certaine force d'application, la société romaine nous apparaît grande, malgré le mal immense qui déborde de son sein, malgré les millions d'esclaves dont elle remplit le monde. Au contraire, quand ce principe est tombé dans le relâchement, quand le citoyen et le guerrier ne font plus une unité indécomposable; quand, au lieu de guerriers, qui sont des fonctionnaires dans l'Etat, il n'y a plus que des *soldats*, et que les armées sont remplies d'esclaves et d'affranchis; quand, d'autre part, le luxe et l'inégalité des conditions sont à leur comble; enfin, que tous les maux résultant de la caste et de la domination des hommes les uns sur les autres se montrent seuls, parceque la fonction, qui ne peut disparaître complètement, n'est plus sociale, mais du domaine de l'individualisme, alors nous voyons s'abîmer cette société qui n'est plus soutenue par aucun bien. Tout s'écroule, tout se mêle, tout se confond, et la dissolution morale envahit le monde.

Mieux valent les castes de cité que les castes de famille, parce qu'elles ne tendent pas à l'immobilité, qu'elles sont actives, et que leur activité les conduit à leur propre destruction. Le mal qu'engendrent les castes de cité se maintient donc d'abord à la faveur du bien; puis ce mal augmente de jour en jour; mais c'est pour arriver ensuite à un plus grand bien. Il y a des temps de transition entre les divers ordres sociaux qui se succèdent de plus en plus parfaits. Ces temps sont affreux en apparence; car alors le bien sommeille, il se fait un travail d'élaboration.

Sans doute la société romaine est en décadence, aussitôt que le principe d'égalité qui était en elle n'a plus d'action. Mais quoi! cette égalité n'était pas l'égalité pour tous, c'était l'égalité pour un petit nombre, l'égalité pour les citoyens. Eh bien! pour que ce principe d'égalité prenne de l'extension, il faut que la cité-caste soit elle-même détruite en principe. La cité romaine est conquérante, elle deviendra l'Empire romain, et le titre de citoyen et la fonction de guerrier seront déchus des hauteurs où les avait placés la République. La formation de l'Empire romain et le droit de cité accordé à tous les peuples de l'Empire sont providentiels; ils opèrent un instant la fusion de toutes les races humaines, et préparent l'avénement de cette parole divine, qui sape la caste de cité dans sa base : « Tous les hommes sont frères. »

Deux faits se produisirent alors dans le monde, le Christianisme et l'invasion des Barbares, et il en naquit bientôt un ordre social plus avancé sous bien des rapports. L'égalité des hommes devant Dieu fut proclamée par la religion nouvelle; et si l'inégalité, si la caste continua d'exister, s'il se fit une fausse distinction entre le royaume de Dieu et le royaume de César, au moins les pauvres eurent-ils l'espérance du royaume de Dieu, et furent-ils soutenus par la foi en un ciel imaginaire, centre d'une égalité parfaite. Pour le royaume de César, le royaume de l'inégalité, comment se manifesta-t-il? Non plus par les castes de cité : leur temps avait fini avec la République romaine. Il se manifesta par le régime des castes de propriété.

Le Moyen-Age.

Ce que les Barbares avaient toujours demandé, ce qu'ils avaient demandé en premier lieu, ce n'était pas le titre de citoyen, que Rome donnait aux esclaves, et qui n'avait plus de prix; ils avaient demandé des terres. Occuper la terre d'une certaine façon, en réduisant les peuples vaincus en servitude, telle fut l'œuvre des Barbares. Une série de titres relevant les uns des autres, mais tous attachés à la terre, et déterminés suivant l'importance et l'étendue de la terre possédée, tel est l'ordre social du Moyen-Age. Des hordes errantes, mais lasses de leur mobilité, désireuses de se fixer enfin et de s'attacher à ce qui leur paraissait le plus solide, la terre, devaient faire naître les castes de propriété.

Arrêtons-nous au pays de France. Quel spectacle nous offre-t-il? Un seigneur de toute la terre, le roi. Tous les droits, tous les priviléges sont une conséquence de ce premier titre. Le roi a la haute justice sur le royaume, parcequ'il est le seigneur de la terre; c'est aussi à cause de cela qu'il en est le chef militaire et le législateur. Mais cette terre, il ne l'embrasse pas toute. Elle se trouve divisée en ce qu'on appelle grands fiefs, lesquels se subdivisent eux-mêmes en sous-fiefs et arrière-fiefs, dépendant les uns des autres, et tous des grands fiefs. Chaque partie est occupée par un seigneur, qui exerce dans la circonscription de son territoire tous les droits que le roi est dit avoir sur le royaume entier. Seulement le roi est son seigneur suzerain; il lui doit respect et hommage. Mais en fait, le droit que le seigneur retire de l'appropriation réelle de la terre est si puissant, que la puissance du roi est souvent vaine, illusoire, et ne s'exerce efficacement que sur ce qu'on appelle le domaine propre de la couronne.

Ainsi donc toute force, toute puissance est retirée de la possession exclusive et violente de la terre. L'homme n'est vraiment homme que s'il peut se manifester par la propriété. La propriété caste est en pleine florescence. Le seigneur est seigneur parcequ'il est propriétaire, le prêtre lui-même est propriétaire, le serf ne peut s'affranchir que par la propriété. Mais le seigneur, le propriétaire par excellence, était-il seulement propriétaire? Non, il était encore fonctionnaire; la propriété était au fond une fonction sociale.

« Quoique par la loi du royaume, dit Montesquieu (*De l'Esprit des lois*, liv. XXXI, chap. 1), les fiefs fussent amovibles, ils ne se donnaient pourtant ni ne s'ôtaient d'une manière capricieuse et arbitraire; c'était ordinairement une des principales choses qui se traitaient dans les assemblées de la Nation. » Ainsi, les fiefs ont commencé par être amovibles, et ils ne se donnaient et ne s'ôtaient que par une loi, dans les assemblées de la Nation; d'où il faut conclure nécessairement qu'à un certain point de vue on les considérait, même alors, comme de véritables charges publiques. Cela est si vrai qu'ils portaient indifféremment le nom de fiefs ou d'offices (*officium*, devoir, charge, emploi). Or qu'était-ce qu'un fief, sinon la possession de la terre? Donc la possession de la terre était une fonction sociale. Sans doute les fiefs avaient, en premier lieu, la qualité de dons ou de récompenses; mais ils engendraient, pour les donataires, une fonction, en même temps qu'ils procuraient tous les avantages, toutes les prérogatives connues sous le nom de privilèges seigneuriaux. Etre le seigneur d'une terre, c'était, dans la profondeur, remplir une fonction qui consistait dans le soin, dans le respect de la terre elle-même, dans sa culture, dans sa conservation (en ce temps, les fiefs n'étaient ni transmissibles, ni vénals); qui consistait, en un mot, dans le gouvernement d'une partie du territoire commun. Comme cette fonction se trouve mêlée à la caste, et se manifeste par elle, le despotisme l'accompagne. Le despotisme devient plus grand, la caste de propriété se développe quand les fiefs, cessant d'être amovibles, deviennent héréditaires et transmissibles; mais ils ne perdent point pour cela leur caractère de fonction. Montesquieu dit, en effet, qu'arrivés à ce

point « les fiefs appartenaient à la fois aux lois *politiques* et aux lois » civiles; » par quoi il distingue très bien la fonction à travers la propriété-caste.

Cette question de la propriété-fonction et de la propriété-caste au Moyen-Age demanderait tout un livre. Nous aurons plusieurs fois occasion, dans cette Revue, de revenir sur un pareil sujet et de le traiter plus au long; mais le peu que nous venons de dire n'est-il pas suffisant pour les esprits éclairés? Peut-on se refuser à admettre que la propriété féodale était à sa base une fonction? Ce qui faisait la caste, c'est-à-dire tous les droits seigneuriaux de suzeraineté et de redevance, d'une part, et le servage, de l'autre, voilà le mal qui est destiné à disparaître; tandis que le principe de la propriété fonction doit, au contraire, renaître et subsister.

Nous devons mentionner pour le Moyen-Age un élément nouveau à quelques égards, nouveau surtout par l'importance qu'il acquiert: c'est l'élément industriel, qui prend naissance avec l'affranchissement des communes et crée ce qu'on appelle la bourgeoisie. Dans la haute antiquité, cet élément est du ressort de la troisième caste, et l'industrie est alors une fonction. Chez les Grecs et les Romains l'industrie est aux mains des esclaves ou des affranchis de bas étage, et se tient à part de l'Etat; elle a du reste peu d'importance. Au Moyen-Age son caractère est la liberté. Les commerçants, les bourgeois, les industriels sont libres, et leurs titres de liberté sont nonumentés dans les chartes royales. Le besoin d'ordre se fait toutefois tellement sentir parmi eux, qu'ils arrivent à la fonction au profit d'eux-mêmes, par les corporations, les jurandes, et les maîtrises. Il n'en est pas moins vrai qu'on doit regarder l'élément industriel d'alors, par cela seul qu'il n'est pas ordonné, ainsi que l'élément féodal et propriétaire, en fonction sociale, comme un élément révolutionnaire et dissolvant.

Et cela est si vrai que l'ordre social du Moyen-Age est tombé, miné par cet élément industriel; mais il est tombé seulement après avoir développé outre mesure ce qu'il y avait de mauvais en lui, c'est-à-dire des privilèges ne reposant plus sur la fonction. On a beaucoup parlé de la lutte du roi contre les nobles, lutte qui avait pour but de leur ôter leurs privilèges. Il s'agit de s'entendre. A l'origine, cette lutte a une grande portée. La politique de la royauté consiste à enlever la terre elle-même au seigneur, pour la joindre au domaine de la couronne. Mais pourquoi? Parceque, la terre enlevée, la fonction cesse; elle est transportée sur la tête du roi. Tous les droits et devoirs attachés à cette fonction, droit de haute et basse justice, devoirs de protection, n'ont plus cours. C'est donc surtout la fonction dont la royauté est jalouse, et dont elle veut s'emparer. Du moment où, plus tard, cette fonction est détachée du fait de propriété, tout ce qui n'est que droit de redevance, richesses purement matérielles, est parfaitement garanti au seigneur. L'âme s'est en allée et la fonction a disparu. Le seigneur n'est plus, si l'on veut, qu'un fonctionnaire individuel. Il possède encore dans son seul intérêt des choses qui ne devraient être possédées que dans l'intérêt de tous. Mais le seigneur à cette époque, c'est aussi l'industriel; c'est le banquier, c'est le juif, c'est tout ce qui a en main la fortune. Aussi l'ordre social ne se soutient plus; il y a débordement du mal; l'heure des révolutions a sonné! Voici venir quatre-vingt-treize; et quatre-vingt-treize, qu'est-ce donc? C'est en essence la Nation reprenant à la royauté absolue et le droit de souveraineté et *le droit de fonction* qu'elle avait accaparés, afin qu'ils deviennent le fait de tous et de chacun. Voilà ce qui n'a point été compris.

Nous voici revenus à notre point de départ, et nous n'avons point à recommencer l'historique des cinquante et quelques années qui nous séparent de ce point. Mais avons-nous tenu parole? avons-nous démontré que la fonction a été le fondement et le point d'appui de toute société? que ce point d'appui manquant, la société s'est dissoute, et est arrivée à l'état de désordre et d'anarchie que nous avons sous les yeux? Si nous avons fourni cette démonstration, nous sommes fondés à soutenir que la Société idéale est celle qui doit réaliser d'une façon plus parfaite et plus vivante ce qui n'a eu lieu qu'imparfaitement dans les sociétés derrière nous. Nous avons les éléments de ces sociétés, nous avons le prêtre, le guerrier, le laboureur, ou, mieux, le savant, l'artiste, l'industriel. Mais nous avons encore ces éléments dans la caste, dans l'asservissement, dans l'inégalité. Le moyen unique d'arriver à l'Egalité, c'est de délaisser tout-à-fait le régime des castes pour ne conserver et n'avoir que la fonction. Par la fonction, par l'industriel fonctionnaire dans l'Etat en même temps que citoyen, par l'artiste fonctionnaire dans l'Etat en même temps que citoyen, par le savant fonctionnaire dans l'Etat en même temps que citoyen, on réalisera vraiment l'Egalité; c'est ce qui nous reste à établir.

LUC DESAGES.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

LETTRES

SUR LA RELIGION.

IIe Lettre *.

A mes anciens paroissiens de C. et de Ste-T.

DE LA VÉRITÉ OU DE LA VOLONTÉ DE DIEU.

Prison de Sainte-Pélagie, mars 1846.

« Je veux vous faire, mes amis, le tableau de mes croyances religieuses, » vous écrivais-je l'année passée vers la même époque, (10 avril 1845): « ce sera une espèce de *confession publique*, une *profession de foi;* ce sera aussi un *mémoire* sur ce que j'ai vu et entendu pendant les courses que j'ai faites à travers cette société que, depuis déjà plusieurs siècles, mais surtout depuis la révolution française, Dieu semble avoir jetée dans le creuset d'une mystérieuse transformation. Je vous ai choisis pour vous dire ces choses, afin de vous prouver que votre souvenir ne s'est pas effacé de mon cœur, et ensuite parce que vous êtes à mes yeux un véritable reflet du peuple, à qui tout ce qui se fait sur la terre doit être rapporté, après Dieu. Sans dédaigner l'opinion et les jugements des hommes, je ne leur ferai cependant jamais le sacrifice de ce que je crois être la vérité. Fort de la confiance que j'ai en Dieu, de qui mon indépendance et ma fierté d'homme relèvent, le blâme ou la louange de certaines gens ne sauraient me toucher que fort médiocrement. Eh! pourquoi, ô mon Dieu, nous arrêterions-nous à des jugements dictés trop souvent par un esprit de mensonge, de haine, ou de basse jalousie? Que sommes-nous en votre présence? Un souffle de votre volonté, un grain de sable sur le rivage de l'infini, un soupir dans l'éternité. *Vanité des vanités, tout n'est vraiment que vanité, excepté de vous aimer, ô mon Dieu!* »

En vous disant aujourd'hui ce que j'entends par *vérité*, et d'abord comment je l'aime, je vous ferai connaître l'*unique motif* qui me détermina à abandonner un sacerdoce qui ne me paraissait plus dans la voie chrétienne, qui *de loin* (avant d'être prêtre et à l'œuvre) m'avait paru selon Dieu, mais qui, *vu de près, n'est hélas! qu'un sépulcre rempli de pourriture et d'ossements de morts!* C'est ce qu'il me sera malheureusement trop facile de prouver dans le courant de ces lettres.

Pourquoi faut-il, ô mon Dieu, que je parle contre un sacerdoce que j'ai tant aimé, et que je voudrais pouvoir aimer encore! un sacerdoce auquel j'avais sacrifié mes plus chères affections.... qui était ma seule ressource matérielle dans cette vie, et l'espoir de mon salut dans l'autre! «Oui, pourquoi,» ajouterez-vous, chers paroissiens, de concert avec mes parents et mes amis, « pourquoi avez- » vous quitté la prêtrise? pourquoi avez-vous abandonné vos bons » paroissiens qui vous aimaient tant? Que vous avaient-ils fait pour » vous déplaire? Si vous étiez mécontent d'eux, pourquoi ne pas le » dire, au lieu de vous éloigner pour toujours? Vous savez bien » qu'ils vous firent écrire à Toulouse, par leur maire, *qu'ils ne vou-* » *laient pas d'autre prêtre que vous, et qu'ils étaient disposés à faire* » *toute espèce de sacrifice pour vous conserver*. Que vous manquait- » il dans votre paroisse, où vous paraissiez tant vous plaire? Ce n'é- » taient pas assurément les biens matériels, que vous enseigniez » pratiquement à mépriser, à l'exemple de notre divin maître! Dites- » nous donc quelle fut la véritable cause de votre retraite, que votre » évêque n'a pas provoquée, nous le savons? »

Dans la *profession de ma nouvelle foi* que je fis le 16 janvier 1832, dans la salle de l'Athénée de Toulouse, j'ai dit les puissants motifs qui me firent prendre une détermination aussi grave en elle-même, aussi cruelle pour mon cœur (1).

I.

Comment j'aime la vérité.

C'est parceque j'aime la vérité (ou Dieu) *par-dessus toutes choses;* parceque, — réfléchissez à ce motif qui est essentiellement

---

* Voir la livraison de mars.

(1) Voici quelques passages de cette profession de foi nouvelle qui prouvent que quatorze ans d'étude, de réflexions, et, je pourrais ajouter, de souffrances de tout espèce, n'ont pas ébranlé mes convictions :

« Lorsque j'entrai dans le sacerdoce, j'étais plein de foi dans la sainteté de mon ministère. Ce ne fut ni le désir des honneurs, ni celui des richesses, qui m'engagèrent à embrasser l'état ecclésiastique, mais bien l'amour de Dieu et de mes semblables. Les yeux sans cesse tournés vers l'Orient, je voulais aller porter le flambeau de la foi à ces peuples que je voyais encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. C'est dans ce but que je me rendis au séminaire des Missions étrangères, à Paris. Deux ans après, lorsque le vaisseau qui devait

chrétien, sinon philosophique, — je ne considère la vie actuelle que comme *un moyen de mériter la vie éternelle*. Car, mes bons amis, j'ai la faiblesse de croire à la *vie future*, ou, comme dirait un savant, à une vie *sans solution de continuité*. Oui, j'ai cette croyance, et je m'en réjouis; car si je ne l'avais point, je voudrais cesser de vivre incontinent. Si je ne voyais pas dans cette vie un moyen de mériter de vivre un jour dans la plénitude de mon être, ou véritablement en Dieu, ou harmoniquement, ce qui est la même chose; si j'avais le malheur d'être athée, non je ne voudrais pas continuer de vivre au milieu d'une société mensongère, égoïste et corrompue. Je ne comprends pas que tous les athées ne se suicident point. Cela tient sans doute, — permettez-moi une courte digression sur ce sujet; — à ce que la plupart de ceux qui se disent athées ne le sont que par forfanterie, ne comprenant même pas l'énormité du mot athéisme, mot qui, par cela même qu'il exprime la négation de Dieu (idéal de beauté, d'amour, et de puissance), supposerait, dans celui qui aurait le malheur de professer réellement cette négation, une âme dégradée, dépouillée de tout sentiment élevé, incapable de dévouement, et conséquemment d'amour; or celui qui n'aimerait pas n'aurait pas d'âme, il serait une monstruosité. Oui, il est défendu, de par la logique, à tout partisan de l'athéisme d'aimer autre chose que lui-même, et partant de faire le moindre sacrifice pour qui que ce soit, même pour son père ou sa mère, pour sa femme et ses enfants; pour quoi que ce soit, même pour sa patrie. Mais s'il se sacrifie le moins du monde, c'est-à-dire s'il aime véritablement autre chose que sa personne, c'est qu'il n'est heureusement athée que du bout des lèvres; il n'est pas logique, ses actes extérieurs témoignent qu'il croit en Dieu du fond du cœur. Il fait plus que d'y croire, il agit, il *pratique Dieu,* car il se *dévoue* par amour pour son semblable. Il est véritablement *dévot;* il est plus croyant que ceux qui parlent à chaque instant de Dieu, et qui ne font rien qui prouve qu'ils l'aiment véritablement. « Ce ne sont pas, dit le Christ, ceux qui di» sent Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des » cieux, mais ceux qui font la volonté de mon Père qui est aux » cieux. » Ainsi le soi-disant athée qui fait le bien est un véritable croyant, tandis que le prétendu croyant qui fait volontairement le mal, et y persiste, est un véritable athée, se décorât-il du nom si énormément orgueilleux de *vicaire de Dieu*....

Beaucoup ne se disent athées aujourd'hui que parce que, dans certaines régions de cette triste société, l'athéisme est de *bon ton,* une condition *sine quâ non* d'esprit. Puisse-t-il ne pas devenir à la mode; car alors les dames voudraient se faire athées, et deviendraient monstrueuses... Je préfère encore les voir hypocritement dévotes, ce qui est un grand malheur que je n'entends pas justifier; mais le pis serait qu'elles devinssent athées. Or cela serait bien certainement si l'athéisme devenait à la mode, la mode, divinité française à laquelle les femmes sacrifieraient tout, même leur Dieu. Et je tremble véritablement de les voir accomplir un jour ce déicide, quand je les vois sourire également aux athées et aux croyants, aller faire les coquettes indifféremment au bal et au sermon, rechercher moins les qualités du cœur et de l'esprit que la fortune dans celui qu'elles prennent pour mari ou qu'elles choisissent pour leur filles, en un mot devenir indifférentes en matière de croyance, de sentiment et d'honneur. De cette coupable indifférence à l'athéisme véritable, il n'y a qu'un pas.

Mais revenons à l'objet principal de cette lettre. J'ai dit que ce fut par amour de la vérité que j'abandonnai le sacerdoce catholique. Cela a dû vous étonner, mes amis, et paraître passablement paradoxal aux catholiques de bonne foi (et c'est principalement à ceux-ci que je m'adresse). Oui, je le dis devant Dieu que je ne saurais tromper, l'amour seul de la vérité m'a fait me démettre volontairement de mes fonctions ecclésiastiques entre les mains de mon ancien évêque de Carcassonne.

Monsieur de Gualy (1), se méprenant sur les véritables motifs de cette grave détermination de ma part, et me croyant sans doute *mécontent* à la façon de ces prêtres ambitieux qui, suivant le *Catéchisme du concile de Trente*, « ne cherchent que le gain dans l'état » ecclésiastique; que Notre Seigneur appelle *mercenaires*, et dont » Ezéchiel disait qu'*ils se paissent eux-mêmes, et non leurs brebis*; » mon évêque, dis-je, oubliant que j'avais demandé moi-même *une paroisse dans la montagne,* et ignorant sans doute combien je me plaisais, terrestrement parlant, au milieu de vous, m'écrivit plusieurs fois à Toulouse, pour m'engager à *rentrer dans le giron de l'Eglise*, me disant, avec une bonté toute paternelle, « de venir au» près de lui; que puisque j'avais eu le malheur de perdre la foi, » il prierait Dieu avec moi, pour moi, » ajoutant que « *si je n'étais pas » content de ma paroisse, il m'en donnerait une autre à ma conve» nance*, etc. » Excellent prélat, vous fîtes en cette circonstance votre devoir de bon pasteur, et c'est pourquoi je rends un public témoignage à votre bonté, à laquelle j'aurais voulu pouvoir répondre.... Mais hélas! pouvais-je revenir *ad vomitum* (Evangile), à ce que j'avais *rejeté* par amour de la vérité? Je ne le pouvais pas, Dieu me le défendait. Or, avec l'Apôtre, *j'ai préféré obéir à Dieu qu'aux hommes.*

Ce que je rejette des croyances catholiques, c'est tout ce qui, soit dans le dogme, soit dans le culte, soit dans la morale, *n'est pas chrétien, n'est pas conforme à l'esprit de l'Evangile,* comme je le démontrerai en son lieu, mais succinctement; car c'est moins de la *démolition* que nous voulons faire que de la *reconstruction.* Si je vous racontais tout ce que j'eus à souffrir, quand je m'aperçus que le ministère que j'exerçais n'était pas un ministère de vérité, vous ne me croiriez pas... Il faudrait, pour me comprendre, aimer la vérité *par-dessus toutes choses*; il faudrait que cet amour absorbât ou du moins dominât toutes vos autres affections, tous vos intérêts de ce monde. Alors vous comprendriez pourquoi je voulus me détruire, quand je vis avec terreur que je n'avais plus la foi indispensable au prêtre catholique pour qu'il ne soit pas imposteur. Par suite de l'enseignement que j'avais reçu dans les séminaires, confondant le Catholicisme avec le Christianisme proprement dit, je crus qu'en perdant la foi catholique j'avais perdu aussi la foi à l'Evangile du Christ, et, partant, qu'il n'y avait plus rien de commun entre ce sublime *Verbe de Dieu* et moi. Or le Christ avait été (et redevint bientôt) mon idéal, mon modèle de conduite. En dehors de la *voie* de la *vérité* et de la *vie* enseignées par le Christ (2), je ne voyais que vanité, mensonge, et perdition. Voilà pourquoi, en perdant la foi, je me vis au bord de l'abîme du désespoir... J'allais m'y précipiter par le crime, quand la Providence, pour me récompenser sans doute des efforts que j'avais faits pour conquérir la vérité (on sait que les progrès ne s'accomplissent généralement que par la douleur, il faut gagner ses galons à la pointe de l'épée, « le ciel veut être violenté »), la Providence, dis-je, sous la forme de plusieurs jeunes gens du monde, me présentant un livre par la main de l'un d'eux (3), me dit : « Puisque tu cherches la vérité,

me porter en Chine allait mettre à la voile, je tombai malade et fus obligé de revenir chez moi, où, dans l'espoir de partir dès que ma santé le permettrait, je fus mis à la tête d'une paroisse. C'est là, quand je voulus mettre la main à l'œuvre, que je compris bientôt que la religion (catholique) n'avait plus de force, et que mon ministère était nul.

» La lecture des philosophes des trois derniers siècles ébranla ma foi. La vue des désordres de la société et de la misère des classes pauvres m'épouvanta. Tandis que le peuple criait « malheur! malheur! » j'interrogeais la religion (telle qu'on me l'avait enseignée dans les séminaires et que je la comprenais alors), cherchant les moyens de le soulager; mais elle me répondait : *Mon royaume n'est pas de ce monde*;... et moi qui aimais le peuple, qui souffrais de ses souffrances, qui brulais de travailler à l'amélioration de son sort, je frémissais d'être ministre d'une religion dont le royaume n'était pas de ce monde... Aussi, dès que j'eus compris que la religion n'était plus en harmonie avec les besoins de la société, je me hâtai d'abandonner un sacerdoce qui n'était plus selon Dieu.

» Si j'avais cru pouvoir rester prêtre catholique sans mentir à Dieu, aux hommes et à moi-même, je le dis en vérité, je le serais encore. Si j'avais eu foi en la puissance de la religion (catholique) pour soulager l'humanité souffrante, pour rallier les hommes et les conduire à un bonheur réel.... non je n'aurais pas quitté ma paroisse.

» Depuis longtemps je voyais la décadence de la religion; je n'ignorais pas que les Luther, les Calvin, les Voltaire, les Rousseau, les Volney sapaient les fondements de ce bel et antique édifice. Je ne comprenais point quels motifs pouvaient porter ces esprits éminents à faire une guerre si acharnée à une religion qui avait fait tant de bien à l'Humanité : *Dieu,* disais-je, a promis d'*être avec son Eglise jusqu'à la fin des siècles;* d'où vient qu'un Dieu vrai et tout-puissant permet à l'homme de porter la main sur son ouvrage? D'où vient que les peuples, qui se trouvèrent heureux de vivre pendant des siècles sous l'influence de cette religion, s'en éloignent aujourd'hui, désertent les temples, font plus, irrités parfois par de trop grandes douleurs, maudissent la religion chrétienne, et, passant devant l'image du Christ : « Non non, disent-ils en branlant la tête, tu n'es pas notre rédempteur, tu ne nous a pas rachetés de l'esclavage du démon; car le démon du peuple, c'est la misère et l'ignorance, et cette misère et cette ignorance pèsent encore sur sa tête, l'accablent! » D'où vient que la religion, autrefois l'amie, la protectrice du peuple, qui défendait si dignement sa cause devant César, l'abandonne aujourd'hui à la merci des tyrans?

» C'est ainsi que, réfléchissant sur l'état actuel de la religion dont j'étais ministre, je ne comprenais point cet état. C'est pourquoi lorsque j'ai entendu dire aux pauvres : « La religion n'est plus notre mère, et ses ministres ne sont plus nos pères! » alors, le cœur navré, j'ai eu honte de mon ministère, et, songeant à ma position sociale, j'ai eu horreur de moi-même. De lâches considérations, — je ne crains pas de les caractériser ainsi, — me firent continuer encore pendant deux ou trois mois mes fonctions ecclésiastiques, quoique je n'eusse plus foi en la sainteté de mon ministère; mais Dieu sait avec quelle répugnance! Quoi! aimer ses semblables et les tromper! croire en Dieu, se dire son ministre, être payé comme tel par mon pays, et enseigner le mensonge! je ne puis y songer sans frémir.... Si jamais, adressant la parole à mes semblables au nom de la Divinité, je parle autrement que je pense, que ma langue sèche dans mon palais, et que mes bras se pétrifient! »

(1) Ce n'est pas par manque de respect que j'appelle simplement *monsieur* un prince de l'Eglise. C'est parce que je ne reconnais que Dieu pour *mon seigneur.* Le Christ a voulu que *les premiers fussent les derniers*, que les ministres de son Evangile fussent réellement *les serviteurs des serviteurs de Dieu,* et non leurs seigneurs.

(2) « *Ego sum via et veritas et vita.* » (S. Jean, ch. XIV, v. 6.)

(3) C'était un jeune Saint-Simonien, M. D., que j'avais connu au collége de Carcassonne, et qui est aujourd'hui avocat du roi. S'il eût occupé le poste de

» prends ce livre et lis. » Et ayant pris le livre, je l'ouvris pour faire plaisir à celui qui me le présentait. Mais à peine en eus-je lu quelques pages, que, frappé de son esprit éminemment religieux, j'en dévorai la lecture avec l'ardeur d'un homme qui, après avoir désespéré de son salut, aperçoit et saisit une planche flottant au-dessus de l'abîme. Ce livre était le *Nouveau Christianisme* de Saint-Simon, un des plus grands philosophes, sinon le plus grand, de notre époque. Après le *Nouveau Christianisme*, je lus l'*Éducation du genre humain* de Lessing (philosophe allemand). Je fus frappé des discours véritablement religieux et élevés d'un jeune ingénieur en chef des ponts et chaussées (M. B.), et d'un capitaine d'artillerie (M. Hoart, alors en activité de service à Toulouse, et mort deux ans plus tard en Egypte, au milieu des travaux préparatoires du barrage du Nil. Hoart était une nature apostolique de la trempe des premiers apôtres; il a persévéré jusqu'à la fin, celui-là, gloire à lui !!!).

Bientôt, après avoir lu ces livres et entendu ces hommes véritablement providentiels pour moi, tout dans ce monde et hors de ce monde changea d'aspect aux yeux de mon intelligence et de mon cœur. Mais, chose étrange, et qui me réjouit singulièrement! je revis toutes choses dans la Nature comme je les avais *senties intuitivement* dans mon enfance. Tout se ranima autour de moi, les fleurs et les arbres, les fontaines et les fleuves, la plaine et la montagne, le globe et le firmament. Je me sentis comme revivre au sein de ma mère. Je vis la Nature me sourire, et m'appeler dans ses bras pour me caresser, et je m'y laissai aller avec l'abandon et la joie de l'enfant. De même que l'enfant, dans sa charmante naïveté, regarde comme sien tout ce qui lui fait plaisir, et croit pouvoir se l'approprier; de même, oubliant, dans le retour de mon esprit vers l'état de Nature, les lois absurdes et impies du *mien* et du *tien*, du *chacun chez soi, chacun pour soi*, TOUT me sembla autant à moi qu'aux autres; je regardai et aimai comme mes frères et mes sœurs tous les hommes et toutes les femmes qui étaient à peu près de mon âge; tous les vieillards des deux sexes étaient mes pères, tous les enfants mes jeunes frères ou mes jeunes sœurs, et cela sans distinction de couleur, de rang, ou de pays. Je sentis en outre renaître dans mon cœur une grande affection pour les animaux de mœurs douces et amis de l'homme. Je ne me considérai plus sur cette terre comme un voyageur étranger dont la patrie serait ailleurs; je me crus chez moi, dans la maison de Dieu, mon *père et mère*. Il s'opéra dans mon intelligence et dans mon cœur une espèce de mariage, une fusion entre les idées payennes et chrétiennes. Le passé de l'Humanité se révéla à moi dans une sublime simplicité (lisez *unité*). Je me sentis, je me sens encore tout à la fois payen et chrétien, mais en progrès; c'est-à-dire que la vie actuelle me paraît être ou devoir être le résumé et l'harmonisation de tous les aspects que l'Humanité a successivement développés jusqu'à ce jour. La vie parfaite, l'idéal de la vie n'est pas un duel, un antagonisme, un anathème; elle est, elle tend à devenir une sanctification de tous ses aspects, une UNITÉ HARMONIQUE. Le présent comme le passé de notre monde et de tous les mondes sont en Dieu, sont des manifestations de Dieu dans le temps et dans l'espace. Il n'y a de mal, de mauvais que ce que l'homme, abusant de son libre arbitre, fait contrairement à la loi de Dieu, qui est une loi d'amour. Oui c'est l'homme qui a inventé, qui invente chaque jour le mal. Le mal n'est pas, ne peut pas être en Dieu; c'est pourquoi il n'est qu'accidentel, que temporaire, et nullement nécessaire et éternel; et c'est pourquoi enfin l'homme, chaque homme sans exception, a puissance de faire disparaître le mal, de chasser le démon. Mais ne nous laissons pas entraîner hors de notre sujet.

Je disais que, grâce au flambeau que Saint-Simon avait fait briller devant mes yeux, la vie m'avait apparu comme je l'avais *sentie* dans mon jeune âge, alors que ma raison, vierge encore des préjugés d'une fausse éducation et d'une instruction sans âme et sans entrailles, n'était pour ainsi dire qu'instinctive. Aussi alors seulement je compris le sens de cette profonde parole du Christ, lorsqu'il dit à ses disciples : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux leur ressemble. » Oui la candeur, la naïveté, l'innocence de l'enfant sont des reflets du Ciel, c'est-à-dire de l'idéal de la perfection et du bonheur. C'est dans le même sens qu'il faut entendre cette autre parole de Jésus Christ, lorsqu'il dit : « Heureux les pauvres d'esprit, parceque le royaume des cieux est à eux. » Cela ne veut pas dire heureux les ignorants; mais bien, heureux ceux qui comprennent que toute richesse intellectuelle ou matérielle n'est que *pauvreté* en dehors de Dieu; que toute science n'est que *vanité*, ainsi que le reconnaissait le sage Socrate, lorsqu'il avouait « qu'il n'avait appris qu'une chose, c'est qu'il ne savait rien. » Ce savant était un *pauvre d'esprit* de l'Evangile; il reconnaissait qu'avec tout son savoir il n'était guère plus avancé que l'enfant au berceau (1). C'est que sans doute, Socrate, après avoir essayé de descendre dans les mystérieuses profondeurs de la vie, n'avait aperçu partout que des *effets*, et nulle part des *causes;* il avait vu des lois admirables, des mouvements d'astres d'une précision et d'une harmonie parfaites; mais il n'avait pas vu la *raison* et la *fin* ou le but de la création. Lorsqu'il avait voulu essayer de remonter des effets aux causes, de la loi au législateur, il s'était vu en présence de l'INFINI. Sa science se trouva, comme pourrait dire un astronome, *sans parallaxe*, sans moyens de pousser ses investigations plus loin. Sa raison ne put que se taire et adorer le DIEU, le TOUT-VIVANT qu'il ne pouvait comprendre. Voilà pourquoi Socrate avouait qu'il ne savait rien.

En vérité ce sage méritait la cigüe, au même titre que Jésus de Nazareth mérita la croix quelques siècles plus tard; l'un pour avoir *humilié l'orgueil des savants*, l'autre pour avoir *abaissé le ciel* ou le bonheur au niveau des *pauvres d'esprit* et *des simples* (2). C'étaient des blasphémateurs, des impies, des fous dignes des plus terribles châtiments. Les sages de leur temps le leur firent bien voir !

Avant de passer à la seconde partie de ma lettre, avant de dire *comment je comprends la vérité*, permettez-moi d'accomplir un acte religieux. Souffrez que je remercie publiquement les Saint-Simoniens, qui, en m'initiant à la *vie nouvelle*, me sauvèrent moralement et physiquement. Ils m'ont révélé la grandeur et le véritable esprit du Christianisme; ils m'ont ramené à l'Evangile de Jésus, dont la théologie catholique m'avait eloigné, en ne m'enseignant que la *lettre morte* de la loi. Grâce à Saint-Simon, je suis redevenu Chrétien, mais Chrétien progressif.

J'ai gémi et je gémis encore en voyant que plusieurs d'entre ceux qui me communiquèrent le feu sacré l'ont laissé s'éteindre en eux. Ils réadorent les dieux qu'ils avaient brûlés, et brulent CELUI qu'ils me firent connaître. Je les ai blamés, quand je n'aurais dû que les plaindre, puisque leurs yeux se sont fermés à cette *lumière nouvelle* que nous saluyons, au lever du soleil, avec un religieux enthousiasme, du haut de *Ménilmontant*.... Aujourd'hui, les uns sont rentrés dans les vaines agitations, les autres dans le calme plat du vieux monde; ils sont morts en enfantant la vie nouvelle. On

M. Jallon, son confrère de Paris, cet ancien ami aurait dû me faire condamner par la cour d'assises de la Seine, pour avoir professé les principes qu'il m'avait enseignés.

(1) Campanella faisait le même aveu quand il disait : « Plus je comprends, plus j'ignore. »

(2) Ceci était écrit quand un de mes amis m'a communiqué le dernier ouvrage que vient de publier M. J. Michelet, LE PEUPLE, où j'ai remarqué les passages suivants relatifs aux *enfants* et aux *simples* :

« Rien de plus rare que de garder ces dons divins de l'enfance; cela suppose ordinairement une grâce particulière et une sorte de sainteté.

» La science n'exclut nullement la simplicité, il est vrai; mais elle ne la donne pas. La volonté y fait peu.

» Il ne faut plus que les sages se contentent de dire : « Laissez venir les petits. » Il faut qu'ils aillent à eux. Ils ont beaucoup à apprendre au milieu des enfants. Ils ont à réformer leur sagesse, la contrôler par l'instinct de ceux qui sont plus près de Dieu, la rectifier en la mettant à cette petite mesure, et se dire que la science des trois mondes ne contient pas plus qu'il n'y a dans un berceau.

» Votre fils, comme le paysan de Bretagne et des Pyrénées, parle à chaque instant la langue de la Bible ou de l'Iliade. Que de fois en observant la forme historique et *narrative* qu'il donne aux idées même abstraites, vous sentirez comment les peuples enfants ont dû *narrer* leurs dogmes en légendes, et faire une *histoire* de chaque vérité morale!... C'est là, ô sages, qu'il nous faut bien nous taire.... Entourons, écoutons ce jeune maître des vieux temps; il n'a nullement besoin pour nous instruire de pénétrer ce qu'il dit; mais c'est comme un témoin vivant; il y était, il en sait mieux le conte.

» Nos enfants de France surtout, qui sont si vifs et si parleurs, avec un bon sens très précoce, nous ramènent sans cesse aux réalités. Ces innocentes critiques ne laissent pas d'être embarrassantes pour le sage.... Ils n'ont pas appris, comme nous, à tourner les difficultés, à éviter tels problèmes, qu'il semble convenu, entre sages, de n'approfondir jamais. Leur hardie petite logique va toujours droit devant elle. Nulle absurdité sacrée n'aurait tenu en ce monde, si l'homme n'avait fait taire les objections de l'enfant. C'est un fait remarquable, que la plupart des hommes de génie ont une prédilection particulière pour les enfants et les simples. Si vous étudiez sérieusement dans sa vie et dans ses œuvres ce mystère de la nature qu'on appelle l'homme de génie, vous trouverez généralement que c'est celui qui, tout en acquérant les dons du critique, a gardé les dons du simple. Ces deux hommes, opposés ailleurs, sont conciliés en lui. »

Si j'osais porter un jugement sur ce livre de M. J. Michelet, je dirais qu'à part une prédilection peut-être *excessive* pour les hommes de guerre, et sa brillante hérésie touchant le *morcellement de la propriété*, son livre est un chef-d'œuvre d'amour pour le peuple et la France, de philosophie, d'élégance et de clarté, souvent sublime par sa simplicité. La lecture de ce livre ne pouvait me faire aimer le peuple plus que je l'aime; mais il m'a profondément ému, il m'a confirmé dans cette pensée qu'on ne saurait trop aimer le peuple, puisqu'en l'aimant, c'est aimer notre père et notre mère, notre sœur et notre frère, c'est nous aimer nous-même, c'est aimer Dieu. La lecture de ce livre m'a fait beaucoup de bien, elle m'a rendu plus aimant, et partant plus religieux. Ceux que *Le Peuple* de Michelet pourrait laisser indifférents et froids à l'endroit des classes laborieuses et souffrantes, et de la grandeur et de la prospérité de notre chère patrie, ceux-là seraient bien à plaindre, puisque cette indifférence prouverait que leur cœur est devenu insensible, s'est pétrifié. Pauvres gens ! leur corps se remuerait et fonctionnerait à la façon des automates, mais ils ne vivraient déjà plus; car vivre, pour l'homme, c'est aimer; et ils ne sauraient aimer, puisque leur cœur serait entouré de la froideur des tombeaux.... Encore une fois, ils seraient bien à plaindre!

dirait des instruments passifs dont Dieu s'est servi pour jeter quelques semences dans le champ de l'Humanité. Leur courage n'a pas été à la hauteur de leur sainte mission.... Encore une fois, ils sont plus à plaindre qu'à blamer; car Dieu leur offrait une gloire immense, éternelle, pour prix de leur dévouement d'un instant, et ils ont préféré les passagères et fausses félicités d'un moment à la vie éternelle. *Requiescant in pace!*

Pour moi, je suis bien décidé à ne sacrifier aux jouissances de la vie présente aucune parcelle de la vie éternelle qui est promise à ceux *qui persévèreront jusqu'à la fin;* et c'est pourquoi je ne veux dire que la vérité comme je la comprends, rien que la vérité. Arrière les plaisirs qu'il me faudrait acheter au prix énorme de ma conscience! Fi de la crainte des puissants de ce monde, qui ne peuvent que me faire souffrir dans mon corps, mais qui ne sauraient altérer la sérénité de mon âme, tant qu'elle mettra sa confiance en Dieu.

II.

Ceux qui cachent ou déguisent la vérité méritent-ils le glorieux titre d'enfants de Dieu? Non. — Sont-ils chrétiens, selon l'esprit de l'Evangile? Non plus.

« Vous êtes la lumière du monde, » a dit le Christ à ses disciples; et par opposition à cette lumière, le démon est appelé dans les Saintes Écritures l'*ange*, le *prince des ténèbres*. Or il est évident qu'il s'agit ici de la lumière et des ténèbres intellectuelles et morales.

L'homme est la lumière intellectuelle, le soleil moral de notre monde. C'est par nous que la terre sent, aime, et raisonne. Nous sommes véritablement le *Verbe* de notre planète; nous sommes son cœur, sa tête, et son âme. Nous sommes sa plus belle, sa plus haute manifestation.

Si donc nous cachons ou déguisons notre pensée, si nous ne parlons pas selon notre conscience, qui, en somme, est la conscience de la terre, nous sommes d'indignes, de faux interprètes de sa pensée auprès de nos semblables, auprès de Dieu que nous offensons par notre mensonge.

Serions-nous bien-aises que notre soleil (physique) nous voilât sa lumière? qu'il nous plongeât méchamment dans les ténèbres? Que deviendrions-nous, si nous étions privés de ses rayons vivifiants? Demandez plutôt aux personnes qui naguère assistèrent à l'éclipse totale de soleil (1842); mais vous le savez, mes amis, vous avez dû pouvoir contempler ce curieux phénomène du haut de vos montagnes (1). Eh bien! toutes les fois que nous cachons la vérité *sous le boisseau,* toutes les fois que nous éclipsons volontairement les clartés de notre intelligence aux yeux de ceux qui attendent la lumière de nous, ou qu'au lieu de ses vivifiants rayons, ce sont les ténèbres que nous répandons, nous nous dépouillons lâchement de notre plus beau caractère; nous perdons le titre d'enfants de Dieu (ou de la lumière); nous nous dégradons nous-mêmes; nous perdons notre propre estime et celle de tous ceux de nos frères qui s'aperçoivent de notre forfaiture...

Oui, l'homme qui ment, qui dit *oui* lorsqu'il est convaincu que c'est *non*, cet homme se flétrit, il devient son propre bourreau, il se marque du signe de l'infamie; cet homme descend au dernier échelon des êtres libres et pensants; il tombe plus bas que la brute!

Je voulais arrêter là mon indignation, mais j'entends la voix de ma conscience qui me crie: « Parle, parle encore; tu es loin d'a» voir épuisé un tel sujet. Sache bien que tu as mis le doigt sur la » plaie la plus profonde, la plus invétérée, la plus hideuse de la so» ciété. Ne crains pas de porter le scalpel au fond de cette plaie » gangrenée. Montre aux yeux du peuple, qu'on trompe au nom » même de Dieu, que cette société officielle dont on lui vante les » merveilles ne repose que sur le mensonge, n'est défendue que » par la corruption et la force brutale. Va toujours, la cause que tu » défends est sainte; c'est la cause que défendit le Christ; c'est le » combat de la lumière contre les ténèbres, de la vie contre la mort. » Montre combien est coupable l'indifférence apathique de ces pères » et de ces mères de familles qui souffrent qu'on enseigne le men» songe à leurs enfants, qui souvent eux-mêmes ont le triste cou» rage de leur cacher la vérité! Dévoile l'hypocrisie des instituteurs » religieux ou civils qui, contrairement à la pensée du Christ, cachent » la lumière aux yeux de leurs jeunes élèves. Arrache les masques » de tous ces écrivains stipendiés par le mensonge, prince des té» nèbres, de tous ces malheureux qui trahissent Dieu, l'humanité, » leur patrie, leurs amis, leurs faibles femmes, et jusqu'à l'innocence » de leurs enfants.... Montre-les dans toute leur hideuse nudité, afin » que ceux qui ne recherchent que la vérité les évitent comme on » fuit un fléau. Voilà ta mission. »

Voix de ma conscience qui me donnes force et courage, voix qui m'élèves au-dessus de tout misérable calcul d'intérêt privé, au-dessus de toute crainte servile; sainte voix de la vérité que j'aime de tout mon cœur et de toute mon âme, oui, je t'obéirai.

JEAN TERSON.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

(1) Les Pyrénées orientales.

HYGIÈNE.

—

DE LA RÉVERSIBILITÉ DANS LES MALADIES.

(DEUXIÈME ARTICLE *.)

Dans un précédent article, nous avons essayé de démontrer comment, dans notre société d'égoïsme et d'exploitation de l'homme par l'homme, les maladies de toute nature qui accablent les classes ouvrières sont forcément inoculées aux classes privilégiées par le fait même de l'immoralité de ces dernières. Et, argumentant de cette solidarité étroite, nous avons conclu en faisant appel à l'intérêt de nos gouvernants, à défaut de cœur, pour qu'il s'occupent sérieusement de l'amélioration physique et morale des populations laborieuses des villes. Aujourd'hui nous reproduirons la même conclusion relativement à une classe d'hommes qui est, sans contredit, la plus nombreuse et la plus souffrante de l'échelle sociale; nous voulons parler de la grande famille des cultivateurs.

Est-il un citoyen qui soit plus utile à ses semblables et mérite plus la sollicitude des philanthropes que le pauvre habitant des campagnes? Toute sa vie, consumée dans le cercle des plus rudes travaux, n'est à vrai dire qu'un dévouement perpétuel à la chose publique. On peut le déclarer hardiment, de tous les hommes que Dieu a créés, le paysan est celui qui travaille le plus pour la société, et pourtant c'est lui qui est le plus mal nourri, le plus mal vêtu, le plus mal logé, le plus exploité et le plus méprisé. Chaque année, et chaque jour, du matin au soir, sa vie est consacrée au rude travail de la terre. Il faut qu'il en retire d'abord à tout prix de quoi nourrir les villes, et ensuite, s'il est possible, de quoi faire subsister sa famille. Il livre son meilleur blé; il abandonne les meilleurs produits de ses vignes, les plus beaux fruits de ses vergers, le lait, la laine et la chair de ses troupeaux. Il fournit à l'Etat ses défenseurs les plus nombreux, les plus fermes et les plus fidèles. C'est encore lui qui, pour une triste récompense, paie, à la place du bourgeois, cet impôt de la chair et du sang que l'on appelle le service militaire. Enfin, au moindre signe du riche, il envoie sa femme ou sa fille dans les villes, pour y régénérer, par un lait généreux, le sang appauvri des enfants qui viennent de naître dans l'opulence.

Et, pour tant de services, quelles récompenses la société donne-t-elle à ces précieuses familles de travailleurs?

Il faut le dire à la honte de notre prétendue civilisation, le sort des habitants des campagnes est aujourd'hui, comme par le passé, celui que l'on pense le moins à améliorer, sans doute parce que le pauvre cultivateur est pacifique et résigné de sa nature, et que, s'il est celui qui souffre le plus, c'est aussi celui qui se plaint le moins.

Voyez comme toutes les autres professions s'entendent pour l'exploiter.

Quand le bourgeois, à titre de fermage, a prélevé la meilleure partie de ses récoltes, survient le fisc qui, sous mille formes, restreint la part qui lui reste.

Le petit commerce des villes, abusant de sa bonne foi, écoule entre ses mains ses plus mauvaises marchandises; et, tout en retenant le prix des denrées qu'ils a apportées au marché, tourne en dérision ses allures rustiques et naïves.

Les usuriers, exploitant sa détresse, son amour excessif de la propriété ou cette espérance qu'il a dans les récoltes futures, le rongent d'abord sourdement, puis à un moment donné consomment sa ruine. La révolution de 89, qui s'était annoncée comme devant adoucir sa destinée, l'a au contraire aggravée beaucoup plus qu'on ne pense en lui permettant la propriété; car la propriété pour le paysan n'est qu'un fantôme insaisissable, et aussi perfide que séduisant. En effet, n'est-elle pas entre ses mains une source inépuisable de procès ruineux? Et plus tard, divisée à l'infini entre ses enfants, ne devient-elle pas un germe de haine et de discorde dans la famille?

Quand, au sujet de cette fatale propriété, le paysan va consulter les légistes de la ville, il est loin de trouver en eux les conseils simples et désintéressés dont il aurait besoin. C'est alors qu'on lui explique avec soin la différence qu'il y a entre une obligation d'équité ou de conscience et une obligation de droit strict, la différence

* Voy. la livraison de novembre.

qui existe entre celui qui possède et celui qui ne possède pas, enfin la toute-puissance de l'argent. Cette initiation à l'idiôme barbare et immonde de la chicane finit par détruire complètement le sens moral dans ces natures simples et sans culture.

Le paysan ne tarde pas à conclure que la mauvaise foi n'empêchant point d'acquérir la propriété, toute religion et toute règle de conduite dans ce monde doit consister uniquement dans la crainte du code pénal.

Et les gouvernants, qui devraient l'éclairer, le laissent croupir dans l'ignorance et la superstition.

Aussi le malheureux, découragé souvent par tant de misère et regardant sa condition comme la pire de toutes, saisit avidement l'occasion pour lui ou pour son fils de quitter la charrue, et de passer à l'état de domesticité chez l'habitant des villes.

De là il doit résulter et il résulte en effet que l'art de l'agriculture en France ne peut faire aucun progrès, et que celle des industries nationales qui est la plus vitale et au premier rang d'importance reste en arrière de toutes les autres.

A cet égard, l'incurie de ceux qui gouvernent est à son comble: ils devraient cependant y prendre garde. Si l'état de choses actuel ne change pas, si les campagnes vont toujours se dépeuplant, tandis que les habitants des villes augmentent dans la même progression, il est facile de prévoir le moment critique où les bras manqueront à la culture du sol. Et alors qui peut prévoir la gravité des perturbations où sera plongée la nation par l'impéritie de ceux qui auront si mal compris et conduit ses intérêts!

Nous pouvons encore indiquer plusieurs conséquences funestes à toute la société de l'état de détresse et de démoralisation auquel se trouve condamné le malheureux habitant des campagnes. Ainsi, les vices qu'il prend au contact des villes tendent à affaiblir sa constitution et celle de ses enfants; lui ou les siens pourront donc de moins en moins résister au dur travail des champs et aux rudes fatigues de la guerre. Les récoltes seront encore moins abondantes, et les défenseurs de la patrie seront moins fermes et moins courageux. Et les nourrices prises dans la famille ainsi dégénérée des laboureurs ne pourront plus fournir aux frêles enfants des riches qu'un lait privé de ses précieuses qualités nutritives.

Dès à présent l'on peut remarquer de quelle manière funeste l'ignorance et la soif immodérée du lucre chez les paysans réagissent sur toutes les classes de la société. Ainsi, toutes les races d'animaux qu'ils possèdent étant mal nourries, accablées de mauvais traitements ou de travaux excessifs, tendent de plus en plus à dégénérer et à s'abâtardir. L'insalubrité des étables et le manque de soins causent parmi elles des altérations graves, qui tantôt mettent leur vie en danger, et tantôt se manifestent extérieurement par ces horribles maladies contagieuses particulières à certaines races d'animaux, ou bien encore donnent naissance à cet autre mal profond qui ne pardonne jamais et que l'on appelle la phthysie pulmonaire.

Ce n'est pas tout; dans un grand nombre de départements, les paysans ne consentent à abandonner au boucher leurs bestiaux que quand ils sont trop vieux ou atteints de maladie mortelle.

On sait que les environs de Paris sont habités par une classe de paysans appelés *nourrisseurs*, et dont la profession est d'apporter chaque jour à la capitale des quantités considérables de laitage plus ou moins falsifié. Mais on ne sait pas combien il peut être dangereux de se nourrir d'un semblable aliment; non pas à raison de l'élément de falsification, qui est en général assez innocent, mais parce que ce laitage provient la plupart du temps d'animaux pulmoniques. Les nourrisseurs, pour obtenir de leurs bestiaux le plus de lait possible, les tiennent constamment prisonniers dans l'étable, et leur donnent à profusion les substances les plus nutritives et les plus propres à augmenter la sécrétion lactée. Or ce régime contre nature a pour résultat inévitable d'épuiser rapidement les forces de ces malheureux animaux et de développer en eux, au bout de quelque temps, le germe funeste de la phthysie. Quand le mal est arrivé à un certain degré, le nourrisseur conduit l'animal au marché, où, moyennant une prime de *laisser-passer* à l'inspecteur, il est acheté pour la petite boucherie.

Il existe en France une foule de villes autres que Paris, où ce même système de falsification et de détérioration des substances alimentaires est pratiqué depuis longtemps et avec la même impunité.

Eh bien! croira-t-on qu'il soit sans danger pour les habitants des villes de se nourrir, eux et leurs enfants, de lait ou de viande provenant d'animaux à l'état de phthysie plus ou moins avancée? Sans doute il n'a point encore été fait, que nous sachions, d'analyses chimiques rigoureuses de pareilles substances; mais il y a tout lieu de croire que les principes alimentaires qu'elles contiennent sont viciés, et qu'une fois introduits dans l'organisme débile de l'habitant des villes, ils y doivent causer, après un laps de temps plus ou moins long, les plus graves désordres et souvent la mort.

Et quand, d'après les statistiques, nous remarquons que l'implacable phthysie pulmonaire, vulgairement appelée maladie de poitrine, sévit surtout avec violence à Paris et dans les villes les plus populeuses de notre France, nous ne pouvons nous empêcher de penser que l'une des causes les plus actives de la naissance ou du développement de ce fléau est due principalement à la détérioration des aliments. S'il en est ainsi, s'il est vrai que le sort malheureux de l'habitant des campagnes réagisse d'une manière aussi funeste sur celui des classes privilégiées, il est évident que ces dernières ont le plus grand intérêt à s'occuper immédiatement de l'amélioration physique et morale de la classe nombreuse des cultivateurs.

CHARLES SOUDAN.

DE LA RÉHABILITATION
DU
TRAVAIL PHYSIQUE.

(Un de nos amis, de Belgique, nous adresse, sur la nécessité de réhabiliter le travail physique, les pages suivantes que nous insérons avec empressement.)

Pour peu qu'on réfléchisse attentivement à la nature et à la destinée de l'homme, on reconnaît bientôt qu'en lui tout est fait pour agir, que le mouvement est l'une des conditions essentielles de son existence, et que dans le libre exercice de ses facultés diverses, c'est à l'*action* que tout vient définitivement aboutir, à l'*œuvre* matérielle ou morale. Agir, en effet, qu'est-ce autre chose que vivre? et la vie enfin que peut-elle, que doit-elle être, sinon l'exercice et le développement harmonique et complet de toutes nos facultés, dans des vues de moralité et de bien-être, en même temps que de conservation et de progrès.

Ceci admis, on admettra également comme conséquence que tout développement exclusif ou incomplet ne peut produire chez l'homme qu'un état anormal, contraire à la loi divine, et partant incompatible avec les conditions auxquelles il lui a été donné d'être heureux ici-bas?

Or, dans l'état actuel de nos institutions et de nos mœurs, l'homme est-il bien placé pour accomplir cette suprême loi du développement harmonique de son être? Non, sans doute; et sans entrer ici dans des détails dont l'exposé complet nous conduirait trop loin, nous arriverons tout de suite aux conséquences sociales, et nous constaterons la division profonde, la scission funeste, qui sépare encore aujourd'hui la société prise dans son ensemble, en deux corps bien nettement distincts: d'une part, les prolétaires, la classe inférieure, vouée par la fatalité de sa naissance, et presque sans compensation aucune intellectuelle ni morale, à tous les travaux physiques, à tous les emplois les plus infimes; et d'autre part, les classes supérieures: nous entendons par là, sans distinction, toutes celles qui vivent, ou sans rien faire, ou des travaux essentiellement intellectuels dont elles se sont réservé le monopole; toutes celles enfin, et c'est là bien au juste la ligne de démarcation, qui rougiraient de se livrer en public à quelque travail physique lucratif et utile. Et qu'on ne prétende pas nous arrêter en disant que ce n'est là qu'une répartition naturelle et convenable des fonctions sociales, un grand et premier pas fait dans la voie de la division du travail; car nous répondrions que c'est une tyrannie, une énormité sociale, une vieille racine païenne, transplantée et rajeunie dans le moyen-âge, et qui de là s'est perpétuée jusqu'à nous. Nous dirions encore qu'en toutes choses il est des termes par-delà lesquels diviser c'est détruire, et que toutes les fois que la société n'a pas respecté l'*unité* de l'homme, elle en a fait quelque chose d'imparfait, de tronqué, une sorte de monstre enfin, c'est-à-dire un être essentiellement impuissant et malheureux.

Aussi voyez autour de vous les résultats de ce système: les fruits sont en tout dignes de l'arbre qui les a produits. Ici, ce sont des êtres atrophiés dans leur nature morale, et n'ayant presque plus de l'homme que la forme extérieure; ailleurs, c'en est d'autres ruinés dans leur constitution physique, impuissants pour tout ce qui ne ressort pas immédiatement de l'intelligence, raffinés, exaltés quant aux choses de l'esprit, gens enfin aux desirs d'aigle, aux ailes de chauve-souris. Quant à nous, dans notre complexion toute plébéienne, vivement porté, et nous le sommes chaque jour davantage, à prendre en dédain les professions exclusivement pensantes, nous l'avouons, nous méprisons ceux-ci autant que nous plaignons les autres. Aussi, tout plein d'ailleurs de charité pour tous, nous ne saurions plus guère professer d'estime que pour ces bataillons sacrés de l'Humanité, que pour ces deux phalanges parties de rangs opposés, et qui, marchant incessamment l'une au devant de l'autre, sont aujourd'hui tout près de se toucher et de se confondre. Nous entendons parler de ces soldats d'élite, de ces plébéiens qui, dans leur

légitime et puissante aspiration vers des régions plus élevées et plus pures, se sont mis en mouvement, guidant et entraînant les masses, tandis que, d'autre part, sortis des classes supérieures, des hommes droits et généreux, des aînés de la civilisation, viennent au-devant du peuple, de ces frères deshérités des biens que le Christianisme avait promis à tous. Pour nous, rien n'est plus beau que ce double mouvement, rien n'est plus grand ni plus consolant que ce spectacle. Voyez en effet comme c'est là qu'afflue à présent la sève des nations, là que leur vie se concentre et que leur cœur bat; c'est là qu'est l'arche d'alliance, là qu'est le salut.

Aussi nous ne saurions nous élever assez contre un système délétère, et que nous regardons à bon droit comme l'un des plus grands vices radicaux de l'organisation sociale actuelle. Aussi longtemps que, de par l'argent, il y aura de fait des classes privilégiées, aussi longtemps que la société sera divisée en deux camps opposés, bien souvent hostiles; que, les classes supérieures méprisant les travaux du corps et s'étant exclusivement réservé les fonctions intellectuelles, les classes inférieures resteront forcément et fatalement condamnées, sans compensation, à tous les travaux les plus abrutissants et les plus rudes; aussi longtemps que le travail physique n'aura pas été remis en honneur, et que, grâce à la constitution actuelle, il sera justement considéré comme une peine, voire même comme un châtiment; il n'y aura ni paix solide, ni vrai bonheur pour personne, l'égalité ne se fera pas sur la terre, le règne de la fraternité ne nous *adviendra pas*.

Au reste, le système que nous combattons ici domine encore tellement toutes les intelligences, nous en sommes si profondément imbus, nous en avons les idées à tel point perverties, qu'il faut de grands efforts d'imagination pour se représenter, et vaguement encore, à quel degré de vraie grandeur et de puissance l'homme en peu de temps pourrait s'élever, s'il était enfin pleinement rentré dans les grandes voies de la nature, développant harmoniquement toutes les forces de son être et les affermissant l'une par l'autre. Toutefois, une grave considération puisée dans notre nature physique vient à propos ici. Où sont ceux aujourd'hui qui jouissent d'une santé solide et vraiment parfaite? C'est incontestablement le petit nombre. Et combien y a-t-il de gens qui meurent *naturellement?* nous entendons par là qui meurent de vieillesse, sans infirmité ni maladie, cessant de vivre par le simple et naturel épuisement des sources de l'existence? Ceux-là sont si rares qu'ils sont cités quand il s'en trouve. Et pourtant c'est ainsi que tous, ou peu s'en faut, nous devrions finir : l'exemple des sauvages, et même au besoin celui des animaux, suffisent pour le prouver. Et quelles anomalies ne trouverait-on pas de même dans l'ordre moral, si de pareilles observations y étaient possibles! Mais, grace au milieu faux où nous vivons, nous ne voyons plus rien de toutes ces choses; nous sommes si loin de la nature que nous avons perdu jusqu'à la conscience même de notre dépravation.

Au point où sont les choses de la démocratie, la réhabilitation du travail physique et sa généralisation sont, suivant nous, ce qu'il y a de plus important, de plus immédiatement utile : c'est là qu'est le nœud, le devoir du moment; et pourtant nous ne voyons point qu'on s'en préoccupe. Serait-ce qu'on hésite à franchir le pas, et qu'au fond du cœur, moins par volonté que par faux instinct, on s'arrête au moment de consommer le sacrifice? Ceci nous rappellerait la ridicule histoire de cet apprenti philosophe qui, s'étant présenté à Diogène, se rebuta, dit-on, tout net, quand celui-ci lui proposa d'abord de porter sur l'épaule un jambon en plein jour à l'autre bout de la ville. Ou plutôt, c'est qu'on ne sait pas assez tout ce que nous gagnerions et de force et de bien-être à redescendre de quelques degrés l'échelle sociale. Nous parlons beaucoup du peuple, nous l'aimons peut-être, nous l'admirons parfois; mais que généralement nous le connaissons mal! Sans cela, nous saurions mieux priser sans doute cette mâle et primitive énergie qui fait sa toute-puissance; suprême faculté dont nous sommes déchus, et que par suite nous remarquons à peine en lui, hormis quand elle éclate, dans les grands jours de sa colère.

Quand les peuples du midi et de l'occident furent usés et corrompus par la vieille civilisation romaine, Dieu, pour les régénérer, déversa sur eux, de l'orient et du nord, ces torrents humains qui, sous le nom de barbares, dévastèrent d'abord et bientôt fécondèrent les pays envahis. Sortis de cette union, énervés et vieillis à notre tour, mais plus heureux que nos pères, notre régénération, à nous, n'est pas mise au prix d'aussi rudes épreuves; car pour nous *les barbares*, le flot réparateur et vital, c'est le peuple, le peuple dont l'heure approche, mais dont l'avènement peut, si nous le voulons, s'accomplir encore sans bouleversement et sans violence. Pour cela, il faut seulement que nous ayons le courage d'être justes; il faut marcher franchement au devant de lui; il faut enfin fonder au plus tôt cette unité, cette fraternité sociale qui seule peut nous sauver tous.

Au surplus, nous essaierons peut-être un jour de dire comment nous concevons que le travail physique, si bon pour le corps, si sain pour l'esprit, peut être relevé, sanctifié même aux yeux de tous. Pour cela, il faut avant tout parvenir à lui enlever son caractère afflictif; il faut que son organisation soit telle qu'il puisse être librement et volontairement accepté par tous, comme chose honorable et bonne en elle-même autant qu'indispensable et salutaire; et quant à ce qu'il pourra conserver inévitablement encore de pénible et même d'abject, il faut, pensons-nous, qu'il soit exalté par cette pensée du Christ appelant et consolant les humbles : *Celui-là sera le premier, qui aura été le serviteur de tous.*

Quant à présent, nous avons seulement voulu émettre quelques réflexions générales, peut-être utiles, sur un point capital et suivant nous trop négligé.

L. P.

FUSILLADE A SAINT-ÉTIENNE.

Les tristes événements qui viennent de se passer à Saint-Etienne inspirent à M. Cabet, dans le dernier numéro du *Populaire* (1), des plaintes touchantes et de sages réflexions :

« Près de six mille ouvriers passent leur vie dans les houillères du bassin de la Loire, vers *Saint-Etienne*. Leur travail souterrain est pénible, dégoûtant, périlleux, les exposant souvent à la mort par l'eau, le feu, l'asphyxie, les éboulements; et leur salaire est si faible qu'à peine gagnent-ils assez pour vivre de pain, de pommes de terre et d'eau, sans plaisir, sans avenir.

» Mais les nombreuses compagnies qui exploitent les mines de houilles se réunissent, s'associent, ou se coalisent et se concentrent, achètent même le chemin de fer et le canal, pour ne plus se nuire par la concurrence, pour diminuer les frais, pour réaliser plus d'économies, pour accaparer et monopoliser, pour dicter la loi à tout le monde, pour diminuer le salaire des ouvriers, pour augmenter le prix de la houille, pour s'enrichir aux dépens des travailleurs, de l'industrie et du public.

» C'est en vain que le conseil municipal et le conseil général conjurent le gouvernement d'empêcher cette coalition dévorante : l'autorité suprême la tolère et la protège, dans ce même Saint-Etienne où naguère elle frappait, condamnait et brisait une société industrielle et commerciale contractée par des ouvriers rubanniers pour utiliser leur industrie!

» Bientôt la Compagnie générale veut réduire, dans une houillère, le salaire déjà trop faible.

» Les ouvriers refusent de travailler, et engagent leurs camarades à faire grève avec eux.

» On appelle les gendarmes, qui en arrêtent six. Leurs camarades veulent les délivrer. On appelle le général et le procureur du roi, qui accourent avec une compagnie d'infanterie, et qui, après avoir fait charger les armes, ordonnent d'emmener les prisonniers en présence de leurs camarades, de leurs femmes et de leurs enfants.

» Alors des cris, même quelques pierres, sans que ceux qui les lancent réfléchissent qu'ils vont fournir un prétexte à de barbares violences, et tout compromettre en se compromettant eux-mêmes.

» Sans aucune, dit-on, des sommations prescrites par la loi, sans le moindre sentiment d'humanité, on fait tirer sur ces malheureux comme s'ils n'étaient pas des hommes! Deux tombent morts, et plusieurs sont grièvement blessés.

» Vous devinez l'irritation et la colère! Nouveaux cris, nouvelles pierres.... mais nouveau feu roulant, nouveaux morts et beaucoup de blessés.... Puis la troupe emmène ses prisonniers.

» Vous devinez encore l'indignation et la fureur dans toute la contrée.... Tous les mineurs quittent leurs puits. Que de sang va peut-être couler! Mais le pays est inondé de soldats apportés sur les chemins de fer; et si l'on bouge, gare la fusillade!

» Ah, ne bougez pas malheureux! ne jetez pas de pierres, vous dont on emmène les frères ou les époux! car toute résistance illégale ne ferait qu'aggraver votre oppression et votre misère. C'est le génie de la fraternité et de la solidarité qui seul peut vous défendre en vous unissant, comme le démon de l'égoïsme et de la cupidité unit vos dominateurs!...

» Et c'est là une société humaine! On y parle de religion! on y invoque un Christianisme qui proclame que les hommes sont tous les enfants d'un même Père et tous frères!... on y prononce sans cesse le nom de Jésus-Christ, qui répétait continuellement ce commandement suprême : « Aimez-vous comme des frères! »

(1) *Le Populaire, journal de réorganisation sociale et politique*, mensuel en attendant qu'il soit hebdomadaire. Prix, par an, 4 fr. — Rue J.-J. Rousseau, 14.

POÉSIE.

RÜBEZAHL.

(Nous trouvons dans le livre cité plus haut de M. Dupont-White une ballade inspirée à un poëte allemand, M. Freiligrath, par les souffrances des ouvriers de la Silésie, et qui se lie d'une façon très ingénieuse à une légende populaire. — Rübezahl est un esprit bienfaisant des montagnes, un gnome qu'on se représente comme fantasque et capricieux, espiègle et lutin, mais bon, et secourable aux voyageurs, surtout aux enfants, dont il égaie les promenades par des mystifications inoffensives, et qu'il ramène au logis lorsqu'ils s'égarent.)

« Les haies verdissent enfin, voici déjà une violette; quelle fête! » dit un pauvre enfant de tisserand, qui se glisse en cachette hors de la maison, et s'achemine vers le bois, portant un ballot de toile sur l'épaule. « C'est ici l'endroit; je vais me risquer... Rübezahl!

» S'il m'entend, je le regarderai hardiment en face; il n'est pas » méchant. Je vais mettre mon paquet de toile sur ce rocher. Il y en » a une pièce tout entière et belle! Oh! j'en réponds, on n'en tisse » pas de plus belle dans la vallée... Il ne vient toujours pas. Allons, » courage, encore une fois... Rübezahl!

» Rien encore! Je suis venu dans le bois pour qu'il nous tire de » peine. Ma pauvre mère a les joues si pâles! Dans toute la maison, » pas un morceau de pain! Mon père est parti pour le marché en ju- » rant. Trouvera-t-il des chalands enfin! Moi, je vais essayer ma for- » tune auprès de Rübezahl. Où se tient-il donc? Pour la troisième » fois... Rübezahl!

» Il a tant secouru de malheureux jadis! ma grand'mère me l'a » conté souvent. Oui, il est bon au pauvre monde que la misère tor- » ture. Je suis accouru ici avec une pièce de toile bien mesurée. Je » ne veux pas mendier, je veux vendre. Oh! qu'il vienne donc... » Rübezahl! Rübezahl!

» Si cette pièce lui plaisait, peut-être qu'il en demanderait d'au- » tres. C'est cela qui m'arrangerait! hélas! il y en a tant encore d'é- » galement belles à la maison! S'il pouvait les acheter toutes jusqu'à » la dernière! Alors je racheterais aussi celles qu'on a mises en gage. » Quel bonheur!... Rübezahl! Rübezahl!

» Et alors j'entrerais joyeux dans la petite chambre, et je m'écrie- » rais: — Père, de l'argent! — Il ne jurerait plus, il ne dirait plus: » Je ne tisse pour vous qu'une chemise de misère. Et ma mère, » elle sourierait de nouveau, et nous préparerait un bon repas. Et mes » petits frères, comme ils gambaderaient! Mais qu'il vienne, qu'il » vienne donc!... Rübezahl! Rübezahl! »

Ainsi appelle l'enfant de treize ans. Il reste là, pâle et défaillant, appelant toujours, mais en vain. De loin en loin, un noir corbeau traverse seul le domaine du vieux gnome. L'enfant reste encore; il attend d'heure en heure, jusqu'à ce que les ténèbres descendent sur le vallon. Alors, tout bas, et d'une lèvre convulsive, il appelle une dernière fois en sanglotant: « Rübezahl! »

Puis, muet et tremblant, il quitte le taillis, et retourne avec son ballot de toile vers le foyer désolé! Il se repose souvent en chemin sur la pierre moussue, écrasé sous le poids de son lourd fardeau... Je crois que le père tissera bientôt, pour son pauvre enfant, non seulement la chemise de misère, mais encore le linceul de mort... Rübezahl!

LE SUICIDE.

Hier le maître lui dit: « Votre corps est sans force,
» Comme un arbre trop vieux vous n'avez que l'écorce;
» Je ne puis plus longtemps vous occuper chez moi. »
Lors il envisagea l'avenir sans effroi.
Il vit qu'il lui fallait gueuser sa nourriture,
Ou mendier des grands la noble signature
Pour avoir la faveur d'un lit à l'hôpital.
Il se dit qu'après tout, si la vie est un mal,
De ce vieux vêtement l'homme fort se délivre,
Et qu'une belle mort vaut mieux que de mal vivre.
D'ailleurs, si Dieu défend d'attenter à nos jours,
Notre pain quotidien, il nous le doit toujours.

Il arrangea sa mort avec un calme antique.
A force de souffrir, cet homme était stoïque.
Né sans place au soleil, pauvre et tout seul, alors
Il avait combattu quarante ans, corps à corps,
L'implacable misère; et le hideux squelette
N'avait pu fatiguer les membres de l'athlète,
Qui, rassemblant sa force en un dernier effort,
S'endormit, non vaincu, dans les bras de la mort.
Il quitta ses amis, paya toutes ses dettes;
Et, quand tomba du ciel la nuit chère aux poètes,
Grave comme un Arabe, il alluma le feu
Qui devait, au réveil, porter son âme à Dieu.

Je comprends ton grand cœur et ta fierté sauvage
Qui méprisa l'aumône autant que l'esclavage,
O toi qui, refusant ce qu'elle peut offrir,
Comme un lion blessé te couchas pour mourir!
Ah! c'est que le travail élève et trempe l'âme!
Comme le trépied d'or épuré par la flamme,
Celui que le destin marque d'un sceau fatal
Et consacre à jamais pour la peine et le mal,
Sans savoir si la joie existe sur la terre,
Puise dans le malheur un mâle caractère;
Et l'homme le plus simple acquiert, en souffrant,
Une vertu pareille à celle du plus grand.

Quand, le trouvant trop vieux, on le jette aux ferrailles,
Il peut, comme Caton, déchirer ses entrailles,
Plutôt que de salir sa vie et son honneur
Des haillons repoussants d'un mendiant moqueur.
Il meurt, mais sans draper sa toge consulaire,
Et sans montrer au ciel le poing avec colère,
Sans sourire à la mort comme un gladiateur,
Doux, calme, résigné, comme un homme de cœur
Qui sent un glaive nu déchirer sa poitrine,
Et, sans jeter un cri, rend son âme divine.

EDMOND TISSIER,
Ouvrier imprimeur-lithographe.

Les questions religieuses sont dès à présent et deviendront de plus en plus à l'ordre du jour, et c'est un bien; car quelle réforme

utile et solide peut avoir lieu si le sentiment religieux ne l'inspire, et quelle organisation sociale peut prendre naissance ou exister sans dogme religieux? Nous n'avons donc pas été surpris de voir se réaliser ce que, pour notre part, nous avons annoncé bien des fois depuis vingt années, à savoir que toutes les tentatives d'amélioration politique et sociale exigeant la prise de possession des âmes par un dogme religieux, il était de toute nécessité que les discussions intellectuelles préparatoires des réformes vinssent se poser sur ce terrain.

On peut dire aujourd'hui que tout ce qui a vie en Europe et en Amérique s'agite sous l'impulsion de l'esprit religieux. Sans parler de l'Irlande et de la Pologne, où la résistance à l'oppression a, au plus haut degré, ce caractère, n'a-t-on pas vu, depuis quelques années, en Allemagne, en Angleterre et aux Etats-Unis, les anciennes limites du Protestantisme dépassées par de nouveaux croyants? En Angleterre, l'eglise officielle s'affaisse sous le mépris provoqué par l'abus de ses privilèges et par l'inertie de ses doctrines; mais un schisme a éclaté qui paraît prendre de plus en plus de l'importance. Une sorte de restauration de la théologie au sein du Protestantisme glacé qui règne dans les universités anglaises s'annonce avec éclat; et ceux qui la tentent, tout en paraissant se rapprocher du Catholicisme, n'ont fait que reprendre l'œuvre qui occupa jadis Leibnitz et Bossuet, le projet de reconcilier toutes les sectes du Christianisme et de les réunir toutes dans une même communion. Aux Etats-Unis, la fermentation des sectes est immense; toutes les tentatives doctrinales sont tolérées, et tous les essais pratiques permis. C'est là qu'on a commencé à faire (chose vraiment étrange!) de certaine doctrine *passionnelle* une religion, et c'est à l'instar de cette apothéose américaine que les croyants de Fourier lui décernent aujourd'hui à Paris et dans plusieurs autres villes de France ce qu'ils appellent la *couronne omniarchale*. En Allemagne, il ne s'agit plus déjà de philosophie, il s'agit de religion; ou plutôt (car la philosophie et la religion ont le même objet, et sont au fond la même chose sous deux noms différents), il s'agit aujourd'hui de philosophie beaucoup plus que quand régnait Hégel. L'école de Hégel s'est dissoute avec rapidité, à peu près comme s'est dissoute en France la parodie de cette école connue sous le nom d'Eclectisme; mais des ruines est sorti l'esprit religieux, l'esprit philosophique, impérissable, immortel, et qui cherche aujourd'hui des dogmes plus solides et des formes plus humaines.

Quant à la France, elle est certainement, au fond, le centre et l'âme de ce mouvement. Mais la France, qui passa à pieds joints par-dessus le Protestantisme pour embrasser la Philosophie, aime la clarté, et n'est pas d'humeur à prendre les résurrections nébuleuses du passé pour une croyance digne d'elle, pas plus qu'elle n'est d'humeur à prendre pour un dogme sérieux les badinages d'une imagination en délire, même quand on les affublerait de tout le costume des anciennes superstitions déguisées sous le néologisme le plus étrange et le plus barbare. Elle paraît donc considérer avec le même sang-froid et avec une égale indifférence ces tentatives diverses de l'esprit religieux; néanmoins il faudrait être aveugle pour ne pas s'apercevoir qu'elle sent toute l'importance de ces tentatives.

La question de l'instruction publique a montré dernièrement l'intérêt que prennent toutes les classes de la nation aux matières religieuses. Cette question a révélé le véritable aspect des choses, l'impossibilité pour ce qu'on appelle l'Etat de se passer d'un dogme religieux, le néant de cet Eclectisme qui avait la prétention de se poser comme *philosophie de l'Etat* au sein de tous les colléges, et l'envahissement de l'université par les doctrines catholiques. Elle a révélé plus; elle a montré que le Catholicisme lui-même est envahi par une école, l'école de Loyola. Alors la France s'est souvenue de son dix-septième et de son dix-huitième siècles. Deux ou trois voix éloquentes ont donné le signal. Quelle ardeur! quel entraînement! On aurait pu se croire en 1773, lorsque la condamnation des Jésuites s'agitait dans les parlements. Déjà bien des voix parlaient d'une réforme dans l'Eglise; le Gallicanisme avait relevé la tête. Mais nous avons un gouvernement qui aime, comme il le confesse, *la paix à tout prix*, et croit les questions résolues lorsqu'elles couvent pour mieux éclater. Il s'est donc empressé de jeter un voile sur ses embarras et ses discordes intérieures; il a donné une apparente satisfaction à l'opinion publique en obtenant du général des Jésuites à Rome la promesse que les maisons professes seraient dissoutes, et il a donné en même temps satisfaction aux Jésuites en imposant silence aux professeurs du Collége de France. De cette façon, rien n'est terminé. On peut toujours demander au nom de quel dogme religieux l'Université enseigne; et les Jésuites, loin d'être détruits, sont plus florissants que jamais.

Par ces motifs, et pour montrer notre impartialité envers la secte catholique résumée dans la congrégation des Jésuites, et le peu de crainte que cette secte nous inspirerait, si la liberté religieuse, la liberté des cultes, consacrée dans toutes nos lois et dans toutes nos constitutions depuis cinquante ans, existait réellement, et était mise en pratique, comme elle existe en Angleterre, aux Etats-Unis, et en Allemagne, nous avons cru bon de donner nos soins à l'impression de l'ouvrage suivant :

PETITE BIBLIOTHÈQUE

CONCERNANT

LES JÉSUITES,

AVEC

DES CONSIDÉRATIONS SUR LES JÉSUITES ET SUR LEUR HISTOIRE

PAR PIERRE LEROUX.

Deux volumes in-8° de 300 à 400 pages chaque.
Prix des deux volumes : 5 fr., et 6 fr. 50 c. rendu par la poste dans toute la France.

Chaque volume se vend séparément, 2 fr. 50 c., et 3 f. 25 c. rendu par la poste.

Envoyer un mandat de la poste par lettre affranchie. — Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.

CONTENU DE CETTE COLLECTION.

La célèbre et justement célèbre

APOLOGIE

DE L'INSTITUT ET DE LA DOCTRINE.

DES JÉSUITES

PAR CERUTTI

forme le premier volume de cette collection. Ce volume sera mis en vente le 20 de ce mois.

Le second volume, en ce moment sous presse, pour paraître en juin, contiendra l'ouvrage satirique où tous les adversaires des Jésuites ont, depuis deux siècles, puisé leurs principaux arguments; c'est

LA MONARCHIE

DES

SOLIPSES

attribuée au Jésuite allemand Inchœfer, lequel, si l'on en croit le récit d'un député du clergé de France qui se trouvait à Rome en 1645 au moment où parut ce livre, fut condamné à l'exil et à une prison perpétuelle, ou même à disparaître d'une façon plus violente, et ne dut son salut qu'à l'intervention du pape et à son innocence. Le véritable auteur était un autre membre de cette Société, le jésuite Jules-Clément SCOTTI, d'une famille illustre d'Italie, qui se retira à Venise après avoir quitté l'habit de son ordre, et fut successivement professeur de droit civil et de droit canonique à l'université de Padoue.

Quand on a étudié, comme nous l'avons fait, les diverses critiques et satires dirigées contre l'ordre célèbre des Jésuites, et les comptes-rendus aux parlements de Paris, de Normandie, de Bretagne, et de Provence, sur lesquels cet ordre fut condamné, on sait qu'il n'y a rien d'essentiel dans toutes ces attaques qui ne se trouve, sous une forme à la vérité plus légère, dans la *Monarchie des Solipses,* surtout avec les commentaires que le célèbre grammairien Restaut, qui s'en fit le traducteur, y joignit; de même que rien de favorable à la cause des Jésuites n'a été omis dans l'éloquent plaidoyer de Cerutti. Ces deux ouvrages ont incontestablement un mérite capable de survivre à toutes les controverses que la durée de la Société pourra susciter. C'est pour cette raison que nous les avons choisis, et que nous avons borné à deux volumes une collection que nous avions d'abord l'intention d'étendre davantage. Les Considérations que nous avons cru devoir joindre à cette réimpression du *pour* et du *contre* paraîtront à la fin du second volume, en forme de conclusion.

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, à BOUSSAC, département de la Creuse.

PREMIÈRE ANNÉE. — N° 9.

PRIX DE L'ABONNEMENT : CINQ FRANCS PAR AN.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.
On s'abonne aussi à PARIS, à la librairie de Gustave Sandré, rue Percée-Saint-André-des-Arts, n° 11.

JUIN. — 1846.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

LETTRES SUR LE FOURIÉRISME.

Ire Lettre.

FÉNELON ET SON CRITIQUE.

A des amis, à Limoges.

I.

Vous voulez, mes amis, que j'interrompe ma discussion avec les économistes, pour vous parler de Fourier et du Fouriérisme. Je crois Malthus plus redoutable que Fourier, et d'ailleurs la réfutation de l'un est un acheminement à la réfutation de l'autre. Attaquer le Capital, comme j'ai commencé à le faire, c'est attaquer Fourier tout autant que Malthus. Sachez que les deux Ecoles, celle des Economistes et celle des Fouriéristes, se tiennent par plus d'un lien. Sachez que leurs solutions du *problème de la population et de la subsistance*, bien qu'infiniment différentes dans la forme, se ressemblent terriblement au fond. L'une et l'autre Ecole résolvent ce problème en ne le résolvant pas. L'une, l'Ecole Economique, le résout *en faisant ou en laissant mourir* tout l'excédant de population qui dépasse la demande des riches, c'est-à-dire le besoin que les riches ont des pauvres. L'autre, l'Ecole de Fourier, a, pour *diminuer la population*, des moyens que je n'hésite pas à déclarer un million de fois plus outrageants pour la nature humaine.

Vous me rappelez que j'ai promis de descendre dans toutes les profondeurs du *plus profond des socialistes modernes*, comme l'appelait la *Démocratie Pacifique* dans les articles qu'elle a dirigés contre moi.

Cette *Démocratie Pacifique* ne vous laisse donc pas dormir! Vous avez vu, dans son numéro du 8 avril dernier, *le culte le plus idolâtrique* (je copie votre lettre) *rendu à un simple mortel!* Vous vous indignez de la *comparaison entre Fourier et Jésus-Christ!* Vous me demandez ce que c'est que cette *couronne omniarchale* qu'on décerne à Fourier, et ce que veut dire *ce mélange de* SWÉDENBORGISME *et de* MATÉRIALISME *qui constitue le nouveau culte.*

Certes, je comprends à merveille que vos attractions ne vous portent pas vers ce nouveau Dieu, qui n'aura jamais vos hommages; mais, malgré cela, sa déification ne devrait vous faire aucune peine. Les attractions étant, comme dit cette Ecole, proportionnelles aux destinées, il était apparemment de la destinée de Fourier, en vertu de ses attractions, de devenir Dieu dans un banquet, au moyen d'un rideau qu'un des assistants tirerait tout à coup. Fourier a promis à la terre une *couronne boréale* : c'est bien la moindre chose qu'il puisse, tout rayonnant de gloire, et la *couronne omniarchale* sur la tête, s'élever à une place éminente dans le monde *aromal*. Et quant à ses disciples, l'apothéose n'est-il pas de droit commun, depuis que Boileau a mis la perruque de Chapelain au nombre des constellations?

Vous ne savez donc pas, d'ailleurs, que dans le système de Fourier, le choix des divinités est la chose du monde la plus simple, et qui tire le moins à conséquence.

Suivant la *loi sériaire*, chaque groupe élit une divinité de sexe différent, le tout pour vaquer à ce que Fourier appelle les festivités et parades. Et en effet comment voulez-vous qu'on parade convenablement sans Dieu ou sans Déesse? Une *secte, composée* a bien son colonel et sa *colonelle*, son banneret et sa *bannerette*, son état-major et son *état-minor;* c'est déjà quelque chose, mais cela ne suffit pas. Fourier se serait bien gardé d'oublier un *sacerdoce* et des *divinités*. J'ai sous les yeux son livre fondamental, la THÉORIE DES QUATRE MOUVEMENTS. Permettez que j'en cite quelques lignes, pour vous montrer ce que c'est qu'une religion dans l'*ordre sériaire* :

« Chaque groupe, dit Fourier, élit une divinité de sexe différent :
» un groupe masculin choisit une Déesse, un groupe féminin choisit
» un Dieu. Viennent ensuite les Divinités de chaque division de la
» secte, comme le Dieu ou la Déesse de l'aile ascendante, ou du
» centre, etc., puis les divinités de la secte entière. Dans les céré-
» monies ou festivités, chaque Dieu ou Déesse figure à la tête de
» son groupe, de sa division, de sa secte, et prend le pas sur tout
» autre officier. Par exemple, une secte de Sylvains ou bucherons,
» composée de quinze groupes, paraîtra le jour de sa fête avec un
» corps de divinités disposées comme il suit :

» 15 *Hamadryades*, dont une à la tête de chaque groupe de Sylvains;
» 5 *Dryades*, à la tête des cinq divisions principales de la secte;
» 1 *Fée*, à la tête de la secte;
» 1 *Iris* ou *Messagère;*
» 1 *Sibylle;*
» Puis quelques *Chérubins* et *Séraphins*, pris parmi les enfants,
» pour le service des Dieux ou Déesses.
» Les Hamadryades seront choisies parmi les jeunes femmes; les
» Dryades, parmi les dames de moyen âge;
» La Fée, la Sibylle, et autres Déesses de première classe, seront
» choisies parmi les dames âgées qui auront passé par les grades in-
» férieurs;
» Si la secte est composée, c'est-à-dire formée de deux sexes, le
» *corps olympique* doit être double.
» LES DIEUX PRENNENT PLACE A L'AUTEL, ET REÇOIVENT LES
» HONNEURS DIVINS DE LA PART DE LA SECTE (1) »

N'était-il pas juste que Fourier, l'inventeur de toutes ces belles choses, fût le premier choisi pour Dieu dans les *parades* et *festivités* de la secte entière? Le *corps olympique*, avec sa multitude de dieux et de déesses, n'est pas encore formé; nous n'avons eu cette fois ni *Fée*, ni *Sibylle*, ni *Hamadryade*, ni le moindre *Chérubin;* et les *Iris*, les *Vénus*, les *Uranie*, ont manqué totalement;

(1) *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales, prospectus et annonce de la découverte*, édition de 1808, pag. 412.

mais un culte aussi colossal ne peut naître en un clin d'œil, et la puissante intervention du ROI DES INTELLIGENCES, du PRINCE DES GÉNIES, du RÉVÉLATEUR DES DESTINÉES, se déversant sur nous du *monde aromal*, où il préside en attendant qu'il devienne *omniarque amphi-mondain*, et réunisse le ciel et la terre sous sa puissance, nous promet pour l'avenir des *festivités* plus complètes et des *parades* plus réjouissantes.

Encore une fois, la déification d'un homme qui tout naïvement a imaginé tant de folies et a pris le mal pour le bien, à la façon de tant d'autres esprits nourris ou plutôt empoisonnés du sensualisme du dernier siècle, n'a rien qui puisse vous émouvoir. Vous devriez être calmes là-dessus comme sur les ballets que le génie des successeurs de Vestris peut monter sur les tréteaux de l'Opéra. La *Démocratie Pacifique*, avec tout son manége, ne devrait pas même vous scandaliser. Quant à vous faire craindre pour l'Evangile et la Philosophie, pour la vérité et l'idéal, je l'en défie bien!

Etant donnée l'idée que Fourier se faisait du culte et de la religion, idée que ses disciples doivent nécessairement partager, je ne vois dans ces *honneurs divins* qu'on lui a rendus en attendant la formation générale du *corps olympique*, qu'un divertissement semblable à ce que nous trouvons au théâtre. Par exemple, dans la pièce de Molière, quand on fait le *bourgeois-gentilhomme* mamamouchi, chaque spectateur sait bien que ce bourgeois n'est ni Turc, ni mamamouchi. On sait qu'il est bourgeois, bourgeois de Paris, et que c'est parce qu'il a voulu se faire gentilhomme, donner des fêtes somptueuses, délaisser sa femme et avoir des maîtresses, qu'on le fait mamamouchi avec toutes sortes de paroles ridicules. Christifier Fourier ne peut de même tromper quiconque connaît Fourier. Si Fourier était quelque divinité, il serait l'*Anté-Christ :* comment pourrait-on crier à l'illusion, quand la *Démocratie Pacifique* le compare au Christ et en fait le successeur de Jésus?

Enfin vous le voulez, il faut vous satisfaire. Je vais essayer de répondre à toutes vos questions. Mais je vous avoue que, quelque puissantes que fussent sur moi vos instances, elles n'auraient pas suffi à me décider, sans une circonstance que vous allez connaître, et qui me fournira le sujet de cette première lettre.

II.

Qu'on fasse de Fourier le révélateur des destinées, et qu'on lui donne même le role du Destin, dans les festivités et parades de la secte, peu m'importe! Mais qu'on n'outrage pas ce qui a droit au respect de tout le genre humain. Quelle rage vous prend, peut-on dire à Fourier et à sa secte, d'insulter ce que l'Humanité a produit de plus noble et de plus véritablement divin! N'est-ce pas assez d'imaginer que vous ramènerez je ne sais quel absurde polythéisme sans théologie, sans science, sans idée, et vous faut-il encore outrager ce que vous ne sauriez comprendre, l'art véritable, la science véritable, la religion véritable!

Cette plainte que je vous adresse, mes amis, m'est inspirée par que ce vous allez savoir.

Quelques jours après la déification de Fourier, il est sorti du sacré conclave un petit morceau ainsi conçu :

« Les FEUILLETONISTES RÉUNIS de la *Démocratie Pacifique* déclarent *en toute humilité* qu'il leur sera RAREMENT POSSIBLE de » donner à leurs lecteurs un feuilleton qui vaille celui-ci; *ils ne » croient même pas qu'il existe de critique à la fois plus judicieuse, plus spirituelle, et plus amusante.* Fourier, que d'aucuns » (*sic*) traitent de rêveur et d'utopiste, était l'esprit le plus positif et » le plus rigoureux du monde. Son bon sens était à la hauteur de sa » prodigieuse puissance de découverte. *Il est plaisant* de voir cet » homme *qui a dévoilé le système de la nature*, qui n'a rien imaginé, *rien avancé d'arbitraire*, il est plaisant de le voir appelé » utopiste par les sectateurs des VIEILLERIES PHILOSOPHIQUES ET » MORALES dont la vanité et l'impuissance sont jugées par des milliers d'années d'expérience. Mais ce sont précisément les soutiens » de ces doctrines vaines qui sont les utopistes et les rêveurs. Fourier a voulu le prouver une bonne fois aux plus simples ; pour cela » il a choisi le TÉLÉMAQUE, parceque le TÉLÉMAQUE est donné à la » jeunesse comme l'évangile de la morale et de la saine raison. Lisez » donc, lecteur, et voyez si Fourier, cet utopiste, *en passant le » TÉLÉMAQUE au creuset de son bon sens*, a bien montré dans quel » abyme de *contradictions*, *d'aberrations* et de *déclamations burlesques*, se précipitent nécessairement tous ceux qui, avec les » meilleurs désirs du monde, écrivent sur l'homme et sur la société *sans se rallier avant tout aux données inflexibles de* » l'ATTRACTION et de la NATURE. Lisez ce morceau, lisez ce » *chef-d'œuvre de bon sens et de gaieté*, vous qui ne l'avez jamais » lu; et vous qui le connaissez déjà, lisez-le encore (1).

Suit le chef-d'œuvre en question, ce chef d'œuvre que les *feuilletonistes réunis* de la *Démocratie Pacifique* déclarent en toute humilité qu'il leur sera *rarement possible* d'atteindre. (Il paraît qu'il leur sera quelquefois possible d'en produire de comparables.) Ce chef-d'œuvre est intitulé : LA DÉRAISON POLITIQUE ET MORALE, OU LE PIÉGE DES OUVRAGES BIEN ÉCRITS. Fourier, il faut bien le croire, reconnaissait qu'il ne composait pas des ouvrages *bien écrits;* et, comme le renard de la fable, il trouvait que son défaut était une qualité. Mais Fourier se trompait; il écrit bien pour ce qu'il écrit. L'aphorisme de Buffon : *Le style, c'est l'homme,* est d'une vérité sans exception.

Il faut voir avec quel dédain Fourier traite celui qu'il appelle le *seigneur Fénelon*, le *bonhomme Fénelon;* il faut voir avec quelle aménité il parle du *Télémaque*, qu'il nomme ironiquement *l'oracle des saines doctrines*, *le livre sans pareil, la boussole d'éducation, la quintessence de morale douce et pure*, etc., etc.

Vous connaissez cette réforme introduite par Mentor dans Salente. Ces pages si belles et quelques autres semblables qui racontent les mœurs des Crétois, sont particulièrement l'objet des sarcasmes de Fourier. Il n'y voit que *des inepties*, *des niaiseries, des fadaises*, *des balourdises*, *des contradictions stupides qu'un enfant de dix ans rougirait d'avoir écrites*. Il s'indigne de la proscription portée contre le luxe et la table. Il en appelle à toutes les passions et à tous les ventres. Il réprouve le décret qui frappe les variations de la mode, et la condamnation qui pèse sur les ragoûts : « Tout doux, seigneur Mentor; on vous citera tels individus » qui ne peuvent se nourrir que de ragoûts, même à déjeuner. » Voilà bien les moralistes! Ils veulent non seulement soumettre » à leurs caprices tous les esprits, mais, qui pis est, tous les » estomacs. »

Ce grand acte de justice accompli, Fourier reproche à Fénelon de se contredire dans chaque feuillet, du recto au verso. Il l'accuse de prohiber et d'autoriser tour à tour le commerce, le vin, la musique, etc. A l'entendre, l'auteur du *Télémaque* est une espèce de fiévreux en délire qui donne ses rêveries absurdes et incohérentes pour des doctrines de saine raison, qui veut dans sa triste maladie réglementer le monde, et, bon gré mal gré, façonner les hommes d'après lui-même. Il est impossible de traiter un imbécile avec plus de mépris, de raillerie et de légèreté de mauvais goût que Fourier n'en apporte à se moquer de Fénelon. Certes je ne saurais pour mon honneur prendre cette critique au sérieux; elle n'a pour moi aucune valeur ni littéraire, ni morale, ni philosophique. Elle ne peut atteindre le pur et noble génie qu'elle s'efforce de couvrir de ridicule. C'est une œuvre méchante et mauvaise, burlesque, nauséabonde, et impuissante. Elle excite en moi le rire, mais un rire qui me fait mal. Enfin *ce chef-d'œuvre de bon sens et de gaieté*, comme l'appellent ses admirateurs, produit sur moi l'effet de ces farces où la raison, la délicatesse et le sens exquis n'entrent jamais, et qui remplissent l'âme de dégoût en même temps qu'elles appellent parfois un triste sourire sur les lèvres. Je le confesse, j'ai ri d'abord, et je rirais encore, s'il ne s'agissait pas du plus beau livre que nous ait laissé le dix-septième siècle. Je rirais, car feu M. Fourier a parfois quelque bouffonnerie d'autant plus plaisante qu'elle est dite très sérieusement. Vous savez que ce contraste, dont Odry a si bien possédé le secret, invite toujours au rire le plus franc. Mais en vérité est-il permis de rire quand il s'agit des choses les plus saintes? Peut-on rire avec le RÉVÉLATEUR DES DESTINÉES se moquant de la VÉRITÉ, de l'ÉGALITÉ, de la JUSTICE!

Fénelon a écrit, en parlant de l'éducation et des mœurs des Crétois, quelques pages admirables, dans lesquelles il exalte cette mâle vertu qui consiste à se vaincre soi-même, et se rendre par là invincible; où il flétrit les fausses richesses, et préconise les vrais trésors que l'homme doit s'efforcer d'acquérir; où il invite les gouvernants à la justice et à l'égalité, défendant avec une éloquence de cœur toute-puissante la cause des pauvres et des opprimés. Mes amis, ces pages sublimes n'ont été pour Fourier qu'un exemple du degré de *folie où les dogmes de modération peuvent conduire l'esprit humain.* Il ne veut pas d'une vertu qui condamne en quelque chose l'exigence des passions. Arrière les entraves! l'homme est fait pour jouir; vive le plaisir! Renoncer aux richesses qui le procurent, c'est le fait d'un insensé qu'il ne faut ni plaindre ni secourir. Vive le Capital! Prêcher l'égalité, condamner le Capital accaparé par quelques-uns, demander qu'il devienne la propriété collective de tous, c'est détruire dans son germe l'Harmonie future, c'est commettre d'abominables hérésies de dogme, d'horribles crimes de lèze-passions. Fénelon avait étrangement erré; Fourier l'a remis dans la bonne voie, un peu rudement il est vrai. Mais il en a remontré tant d'autres! « Le TÉLÉMAQUE, dit-il, est vanté comme » oracle des saines doctrines de l'éducation philosophique; je n'y » vois, ainsi que dans TOUS LES LIVRES DE MORALE, qu'un » *tissu de fadaises faites pour fausser l'esprit des jeunes gens* et » les conduire à la perdition, s'ils suivent seulement le quart de ces » préceptes, que tout père a bien raison de démentir par *instru-*

(1) La *Démocratic Pacifique*, numéro du 26 avril.

« tion stupide. Un enfant imbu de tels principes ne serait qu'un pédant hébété. »

Que fait donc la *Démocratie Pacifique*, lorsqu'elle imprime un jour que *la morale du Christ est celle de Fourier*, que *Fourier est venu pour faire triompher la doctrine du Christ*, et cent autres assertions semblables, à charge d'imprimer le lendemain, comme un chef-d'œuvre de raison, un écrit où Fourier déclare que « TOUS LES LIVRES DE MORALE ne sont qu'UN TISSU DE FADAISES FAITES POUR FAUSSER L'ESPRIT DES JEUNES GENS? » Ce qu'elle fait! en vérité, c'est un peu délicat à dire. Il est évident qu'elle imprime le pour et le contre, qu'elle souffle le chaud et le froid. Mais dans quelle intention? A-t-elle conscience de ce qu'elle fait? Peut-être. Mais n'anticipons pas.

Fénelon, parlant du roi de Crète, dit : « Les lois peuvent tout sur lui; il a les mains liées dès qu'il veut faire le mal. » Fourier s'écrie : « Voici les principes du Jacobinisme dans un traité de morale douce et pure et d'éducation vertueuse! »

Fénelon continue : « Les lois en Crète ne veulent pas que tant d'hommes servent, par leur misère et leur lâche servitude, à flatter l'orgueil et la mollesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au dessus des autres; il doit être plus sobre, plus exempt de faste qu'aucun autre; il ne doit pas avoir plus de richesses ni de plaisirs. » Fourier l'interrompt en ricanant, pour mettre entre parenthèses : « *La sainte égalité!* »

Fénelon ajoute : « Ce n'est point pour lui-même que les Dieux l'ont fait roi; il ne l'est que pour être l'homme des peuples. Quelle horrible inhumanité que de leur arracher les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la nature libérale et de la sueur de leur front! » Fourier ne peut plus contenir sa colère; il éclate en ces mots : « Voilà en propres termes *l'argot de la Jacobinière!* Cependant c'est Fénelon qui parle, c'est le livre sans pareil. Eh! *trouve-t-on dans la morale autre chose que l'esprit démagogique allié aux rêveries des folles vertus!* »

La haine des principes démocratiques, la haine de la vertu, voilà tout Fourier. En combien de passages de ses écrits n'a-t-il pas affiché cette haine d'une façon cynique! On peut même dire que s'il hait tant Fénelon, c'est qu'il hait encore plus la Révolution Française, dont Fénelon fut philosophiquement un des pères. C'est un fait bien connu que Louis XIV ne put souffrir l'auteur du *Télémaque* et l'accabla de sa disgrace, quand il eut jeté les yeux sur les pages que Fourier poursuit de ses injures. Ainsi Fourier, le révélateur des destinées, continue la vengeance du grand roi contre le disciple de l'Evangile!

Fénelon, suivant Fourier, s'est trompé en tout, et il n'y a pas une seule vérité dans son livre : « Tel est, dit-il, le piége des ouvrages bien écrits : *déraison politique et morale. Pas une phrase où l'on puisse concilier l'auteur avec lui-même; pas un précepte compatible avec le sens commun.* » Fourier, par bonté d'âme, se sentirait disposé à éclairer Fénelon; mais il ne peut continuer une si rude tâche : il y a trop à redire dans ce pauvre livre. Chaque proposition, depuis la première : « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse, » jusqu'à la dernière : « et reconnut son père chez le fidèle Eumée, » chaque proposition renferme au moins vingt balourdises.

III.

Mais, direz-vous, comment Fénelon a-t-il pu errer en écrivant, par exemple : « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. » Cela paraît, en effet, difficile à comprendre; et pourtant, soyez en bien certains, Fénelon s'est trompé dès cette première ligne de son poème; c'est même là une de ses plus graves erreurs!

La chose, dites-vous, vaut la peine qu'on la démontre. Permettez-moi de faire ma lettre un peu plus longue qu'il ne convient, et vous serez satisfaits.

Il s'agit ici de l'art; car il s'agit de l'amour, source principale de l'art. Au nom de quel idéal Fénelon a-t-il écrit cette phrase, et qu'a-t-il voulu nous inspirer en nous montrant Calypso inconsolable du départ d'Ulysse? Il a voulu préconiser la constance; il a cru rendre la nymphe intéressante en la représentant fidèle. Or savez-vous qu'en cela il s'est montré presque idiot! Quand vous connaîtrez la révélation de Fourier sur l'amour, sa *politique galante*, comme il l'appelle, et les *amusettes*, comme il dit, de l'*ordre sériaire*, vous comprendrez que Fénelon n'a été qu'un imbécile en faisant sa nymphe inconsolable.

Il est vrai que tous les poètes ont peint l'amour comme Fénelon. Je ne parle pas des poètes inspirés par Moïse et Jésus, je ne parle pas des Chrétiens; je laisse de côté la tradition qui, du Maître divin pardonnant à la femme adultère, mais consacrant par là même l'amour véritable, s'est propagée jusqu'à nous, idéalisant sans cesse l'amour, et le faisant descendre pour ainsi dire du ciel sur la terre. Non, ce n'est ni de Dante, ni de Pétrarque, ni de Corneille, ni de Racine, ni d'aucun de leurs successeurs que je parle; ce serait bien superflu. Je parle des Payens, moins éclairés de l'idéal. Pas un seul n'a confondu la volupté grossière avec l'amour; tous ont su qu'il n'y a de volupté que celle qui se répand dans l'être humain tout entier, qui se rapporte au sentiment et à la connaissance comme à la sensation, celle en un mot qui est conforme à la nature humaine, laquelle est indivisiblement sensation-sentiment-connaissance. Tous ont chanté la constance, parceque la constance c'est l'amour. L'amour faible peut être inconstant, l'amour fort ne conçoit pas l'inconstance. Tout poète a chanté la vie, tout poète a donc chanté la constance, qui est l'amour même, qui est la vie manifestée. Aucun poète n'a pu sentir en lui, comme la vie, le contraire de la vie, c'est-à-dire un sentiment si faible et si languissant qu'il ressemble plus à la mort qu'à la vie. Virgile a peint Didon inconsolable du départ d'Enée, montant sur un bûcher pour échapper à son désespoir. Dans Homère, la chaste et fidèle Andromaque domine la trompeuse Hélène, comme Hector domine le libertin Paris. Hélène elle-même est encore revêtue de majesté, parcequ'elle est revêtue de pudeur; sa faute est imputée à la fatalité; elle intéresse comme une victime du destin, par ses pleurs et son repentir. Il n'y a pas un poète qui naturellement, et non par servile imitation, n'ait suivi l'exemple de ces grands maîtres. Ceux mêmes qui ont chanté la volupté d'Epicure, Horace, par exemple, ont toujours admiré la fidélité et flétri l'inconstance. Qu'y a-t-il de plus beau dans Horace que le dialogue avec Lydie, où le poète et sa maîtresse réprouvent d'un commun accord la mobilité dont ils sentent tout le vide :

Quamquam sidere pulchrior
Ille est, tu levior cortice, et improbo
Iracundior Adria,
Tecum vivere amem, tecum obeam libens.

Il n'y a que quelques disciples, non du véritable Epicure (ce serait faire injure à ce grand homme), mais d'Aristippe, qui se soient plu à peindre la volupté physique, presque dépourvue de sentiment et de connaissance. Ces poètes sont aux autres poètes ce que, suivant les artistes et les connaisseurs, la Vénus vulgaire, la Vénus de Médicis, est à la Vénus de Milo. On ne leur pardonne même leur erreur que parce qu'en cherchant la volupté, ils ont l'air de chercher l'amour. S'ils sont poètes encore, et reconnus comme tels, c'est à cause de ce caractère indécis, et grâce au mirage qu'ils produisent. La volupté assurément entre dans l'amour; l'homme n'est pas seulement connaissance et sentiment, il est aussi sensation. Qu'arrive-t-il donc lorsque ces poètes parlent de volupté sous le nom d'amour? Il arrive, comme je le disais tout-à-l'heure, qu'on s'y trompe, qu'on met dans leur poésie plus de sentiment qu'il n'en ont mis souvent eux-mêmes, et que leurs œuvres passent à la faveur des grandes œuvres de l'art, où l'amour est véritablement l'amour, c'est-à-dire la manifestation de l'être divin que Dieu a créé sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis.

Immédiatement au dessous de ces poètes de la volupté, qui sont à une distance infinie des poètes de l'amour, se trouvent des écrivains que l'on ne saurait appeler poètes, et dont on ne regarde pas les œuvres.

L'Arétin profane la parole; Jules Romain, le disciple de Raphael, profane la peinture en représentant les imaginations de l'Arétin. On appelle cela des tableaux lubriques, on n'appelle pas cela de l'art.

Les peintures obscènes de Pompeï et d'Herculanum, de même que les débris encore actuellement subsistants des cultes orgiaques, nous prouvent que l'antiquité, avant de recevoir l'initiation du Beau et du Bien, de l'art et de l'amour véritable, se livra au culte idolâtrique de la sensation. Nous venons de voir un petit échantillon de la religion de Fourier : les *Sylvains* choisissant une *Déesse* et lui rendant les *honneurs divins*, tandis que les *Sylvaines* choisissant de même un *Dieu*. Mais tout cela n'est pas nouveau, puisque tout cela, au contraire, est très vieux, si vieux que tout cela est mort. Les forêts ont connu autrefois le culte de Priape, et les Grecs et les Romains ont célébré trop long-temps, pour l'honneur de l'Humanité, les *festivités* de la sensation.

La polygamie aussi est bien vieille, si vieille qu'elle a fait tomber l'Orient dans le sommeil éternel!

En un mot, le culte exclusif de la sensation, sans l'intervention du sentiment et de la connaissance, est une tache dont l'Humanité a commencé à se débarrasser et doit se débarrasser de plus en plus.

L'Humanité tend à la vraie volupté, et s'éloigne de la fausse. La vraie volupté, c'est l'amour, ce n'est pas la volupté des sens sans sentiment et sans connaissance. Mais qu'arrive-t-il aujourd'hui? En opposition avec la tyrannie qui sous diverses formes prétendrait restreindre et borner absolument le progrès humain, et enfermer l'homme dans la famille-caste comme dans une prison, dans la patrie-caste comme dans une prison, dans la propriété-caste comme dans une pri-

son, il a surgi dans ces derniers temps des penseurs qui, dans le but d'émanciper l'homme, ont prétendu renverser, au lieu de les transformer, la famille, la patrie, la propriété. Ils ont appelé liberté, non pas la vraie et normale liberté humaine, mais je ne sais quelle licence sans règle et sans limite de toutes les passions, de tous les instincts, même les plus arriérés et les plus brutaux. La mobilité sans limite, le détachement de toute famille, par conséquent de toutes relations constantes, est devenu *leur idéal*. Ils ont exagéré, jusqu'à en faire une immense erreur, ce qu'il y a de mobilité nécessaire dans le progrès de l'Humanité et de chaque homme. Le progrès, c'est le fini aspirant vers l'infini par un consentement avec Dieu, en ce sens que c'est Dieu lui-même ou l'infini qui nous l'inspire; mais néanmoins c'est le fini. Nous sommes finis, et ne pouvons ni ne devons, dans notre aspiration vers l'infini, sortir des limites de notre nature. En sortir, c'est erreur et folie. Tel est l'égarement des systèmes dont je parle, et dans lesquels famille, patrie, propriété, c'est-à-dire de toute façon le fini et la personnalité, sont renversés radicalement et absurdement niés en tant que principes nécessaires à notre nature.

Ces prétendus vengeurs de la liberté humaine ressemblent aux sauvages de l'île de Corse qui, à l'annonce de la révolution de juillet, commencèrent à se livrer à toutes sortes de brigandages et d'assassinats, et qui répondaient naïvement aux juges: « N'a-t-on pas proclamé la liberté à Paris! » La liberté n'est pas la licence! L'amour n'est pas la sensation! Le progrès humain sous le rapport de l'amour n'est pas le retour à la mobilité, à la polygamie, non plus qu'à tous les vices aujourd'hui honteux même à nommer qui souillèrent et souillent encore l'Orient.

Aussitôt que dans l'amour vous introduisez le sentiment et la connaissance, les vraies lois de la Nature se révèlent à vous. Le sentiment vous révèle que l'amour est la constance, puisqu'il est l'amour. La connaissance vous apprend que le sentiment a raison, et que l'inconstance est le tombeau de l'amour et du principe même de l'amour. La connaissance vous apprend que Dieu a donné à l'homme, en le créant, des lois nécessaires, et que notre progrès infini consiste à connaître de plus en plus ces lois pour nous y conformer; qu'une de ces lois, c'est l'union de l'homme et de la femme pour constituer la famille, et qu'il est impie et contraire au bonheur de l'homme de séparer cette union de son but.

Les moralistes, les philosophes, les législateurs, tous les hommes de la connaissance, se trouvent ainsi d'accord avec tous les poëtes, avec tous les artistes, pour définir l'amour la constance; et les uns et les autres laissent les sensualistes, auxquels manquent à un haut degré le sentiment et la connaissance, prendre une apparence pour la réalité, et la mobilité ou l'inconstance pour le bonheur.

Le caractère de Don Juan, cette création de l'art moderne, que les partisans de la mobilité ont voulu nous faire admirer en le tournant au profit de leur système, n'a jamais eu, dans les divins artistes qui l'ont créé, le sens que ces sophistes prétendent lui donner. Dans la pièce de Molière, qui n'est qu'une ébauche sublime à quelques égards, comme dans l'opéra de Mozart, qui est un poëme complet et incomparable, l'intérêt dramatique est pour les victimes de Don Juan. Quant à lui, il paraît comme une âme forte qui méprise la superstition et ne veut pas qu'on lui impose d'entraves. Il frappe, étonne, intéresse, sans qu'on éprouve pour lui ni sympathie ni pitié. Don Juan, c'est déjà le Manfred de Byron, ou plutôt c'est le type de tous les héros de Byron, et c'est déjà aussi le Faust de Goëthe. Mélange de grandeur et de ténèbres, de courage et de lâcheté, de vertu et de crime, Don Juan a sans doute pour carrière la volupté: mais il faut être bien peu sensible à l'art, pour ne pas voir que c'est son caractère qui intéresse, et non pas le charme de la mobilité amoureuse; il faut être bien peu intelligent pour ne pas voir que Don Juan ne trouve que le malheur dans cette mobilité. Quelle pitié que de séparer du caractère de Don Juan l'exercice de ce caractère, d'admirer l'occupation où cette force se consume, et de diviniser l'erreur sous le nom de volupté! En vérité, les admirateurs de Don Juan ainsi compris sont de pauvres et impuissants don Juan!

Don Juan, comme Manfred, comme Faust, comme Lélia, comme tous les types sublimes sortis à notre époque des êtres vraiment artistes qui sentent la vie et la manifestent, c'est l'homme aspirant, à travers les ténèbres qui nous entourent encore, à la liberté légitime, laquelle comprend l'amour et la famille. Par l'amour, par la famille, l'homme tend à échapper au régime des castes, comme il tend à échapper à ce même régime par la justice organisée dans l'Etat et dans la propriété. Don Juan, Manfred, Faust, Lélia, appellent la cité future, l'Egalité future, et nous les contemplons avec une certaine admiration, sans les plaindre, lorsque, sur les ruines de toutes les superstitions, nous les voyons poursuivre jusque dans les enfers cet idéal encore incompris. Mais penser qu'ils sont venus sur la terre, ces fils de l'imagination véritable, pour établir dans le monde ce que Lucrèce, rappelant les premiers âges du monde, nomme *connubia mixta*, et ce que les Fouriéristes appellent *l'ordre sériaire*, c'est une absurde supposition.

Mais je sens, mes amis, que je me laisserais entraîner et que cette lettre n'aurait pas de fin, si je voulais traiter ce beau sujet du véritable progrès dans l'amour. Revenons à Fénélon, qui est, sur ce point comme sur tous les autres, dans la vraie tradition de l'Humanité, et à son critique Fourier, qui pense sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, tout au rebours du sens commun.

IV.

Seulement je suis un peu embarrassé en revenant à ce dernier; car il faut le citer, pour vous montrer comment Fénélon a manqué à l'art en peignant Calypso inconsolable du départ d'Ulysse.

Sachez donc que ce n'est pas une vertu que d'être fidèle en amour, que tous les poëtes ont eu tort de célébrer la constance comme étant l'amour même. L'amour, c'est autre chose... Vous allez voir ce que c'est; écoutons Fourier:

« L'annonce de la future liberté amoureuse, dit ce *Révélateur*, »devant exciter la grande colère des bourgeois et des philosophes, il »convient, pour les calmer, de leur faire envisager cette liberté »sous le rapport de l'intérêt, qui est leur unique Dieu. L'amour, »qui est en civilisation un germe de désordre, de paresse et de dé»penses, devient, dans l'ordre combiné, une source de bénéfices »et de prodiges industriels. J'en vais donner un indice, et je choisis »la démonstration sur l'une des branches de l'administration la plus »pénible parmi nous; c'est la levée des armées, qui s'opère par la »*politique galante*. L'amour produit dans chaque phalange deux »grandes sectes, qui sont le *demi-caractère* et le *caractère plein*. »Celle-ci se divise en neuf branches: la première est la *vestalité*, »dont je vais parler.

»Dans chaque phalange, les chœurs des jouvenceaux et jouven»celles, qui sont vierges, élisent tous les ans un quadrille de vesta»lité formé de deux couples de parade, et deux couples de mérite: »le choix est réglé, pour les premiers, sur la beauté, et, pour les se»conds, sur le succès dans les sciences et les arts ou le dévouement »dans les travaux.

»Les vestals et les vestales ont en tous lieux le rang de magnats »et magnates: la plus pauvre fille, lorsqu'elle est élue vestale, »roule en char à six chevaux blancs, couverte des pierreries de la »réserve. On rend à ces jeunes gens toutes sortes d'honneurs; ils »commandent les colonnes de l'enfance. Enfin, le système conser»vateur de la virginité tend à produire les jeunes filles, au lieu de »les isoler. Loin de les habituer à un rôle de buse, comme nos de»moiselles emmiellées de morale, qui disent n'aimer personne et »n'avoir d'autres volontés que celles du papa et de la maman, on »développera leurs inclinations autant que possible, et l'on verra »la vestale avoir des poursuivants titrés, et le vestal avoir de même »ses poursuivantes qu'il aura titrées.

»Cette jeunesse d'élite a le privilège d'aller aux armées indus»trielles, qui sont de magnifiques rassemblements: c'est là que les »vestals et vestales exercent leurs premières amours. Chaque jour »l'armée donne, à la suite de ses travaux, des fêtes d'autant plus »brillantes qu'elle réunit l'élite de la jeunesse en beauté et en ta»lents. Ces fêtes offrent un vaste champ à la courtoisie: les pré»tendants et les prétendantes suivent la vestalité, qui fait ses choix »dans le cours de la campagne. Ceux des jeunes gens qui veulent »s'attacher à un seul amant ou une seule amante passent au grade »de *Damoiseau* et *Damoiselle*, et entrent dans les groupes de la »constance, qui sont le deuxième des neufs caractères amoureux; »d'autres, qui ont le goût de l'inconstance, prennent parti dans les »sept groupes suivants. Le résultat principal de ces amusettes, c'est »qu'on forme d'immenses armées industrielles, sans aucune con»trainte.

»Pour rassembler une armée, il suffit de publier le tableau des »quadrilles de virginité que chaque phalange y enverra: dès lors »ceux qui se sont déclarés prétendants et prétendantes ne sauraient »se dispenser de suivre les prétendus aux armées, où doivent se dé»cider les choix, qui se font secrètement......

»Dans l'ordre combiné, les fêtes relatives aux premières amours »ne se donnent qu'après l'union consommée. Une vestale voit ses »prétendants réunis et étalant leur mérite dans les jeux publics et »les travaux de l'armée: leur nombre diminue successivement, se»lon l'espoir qu'elle leur donne. Enfin, lorsqu'elle est d'accord avec »l'un d'entre eux, les futurs se bornent à envoyer une déclaration »cachetée à l'office de la Haute-Matrone (c'est une ministre des re»lations amoureuses, celle qui tient le gouvernail des affaires ga»lantes de l'armée pour ce qui concerne la vestalité), ou aux Vice»Matrones qui régissent chaque division. On fait les dispositions »nécessaires pour recevoir chaque soir les couples qui veulent s'u»nir secrètement; ils sont reconnus par une intendante de matronage; »l'union n'est divulguée que le lendemain, où la vestale a quitté sa

»couronne de lys pour une couronne de roses, et se montre en »costume de *Damoiselle* avec son favori, ou son *Damoiseau*, si »c'est un vestal qu'elle a choisi.

»Il s'opère chaque nuit, à l'armée, un bon nombre de ces unions »de vestals et vestales. Elles sont annoncées le lendemain à la ma»tine ou repas du matin. Les Bacchants et Bacchantes ont la fonc»tion d'aller chaque matin relever les blessés, c'est-à-dire les »prétendants et prétendantes qui se trouvent éconduits par suite »des unions secrètes de la nuit.

»Je suppose que la vestale Galathée, prête à faire son choix, ait »balancé entre Pygmalion, Narcisse, et Pollux. Enfin elle a préféré »Pygmalion, et s'est unie secrètement à lui. Une centaine de ves»tales ont dans la même nuit consommé pareille union avec leurs »favoris dans l'édifice destiné à cette cérémonie. Le lendemain, un »millier de Bacchants et Bacchantes de la division sont assemblés »avant le jour; une référendaire de matronage leur communique »le tableau des unions de la nuit, puis la liste des blessés et blessées »qu'il faut aller relever. On y voit les noms de Pollux et Narcisse; »alors les Bacchantes qui se croient les plus aimées de Pollux se »dirigent vers sa demeure; d'autres vont trouver Narcisse; et de »même les Bacchants s'acheminent vers les intéressantes blessées »qu'ils ont choisies. Pollux sera donc éveillé par des Bacchantes »qui viendront, le rameau de myrte à la main, lui apprendre qu'il »est trépassé dans l'esprit de Galathée; elles essuient le premier »choc, les clameurs de perfidie et d'ingratitude, et, pour consoler »Pollux, elles prodiguent leur éloquence et leurs charmes.

»Il y a chaque matin une ample déconfiture de poursuivants et »poursuivantes, au grand contentement des légions de Bacchanales »qui font leur profit de cet amoureux martyre; car le remède or»dinaire à une telle mésaventure, c'est de s'étourdir pendant quel»ques jours avec les Bacchantes, les Aventurières, et autres cor»porations de l'armée qui exercent la philanthropie. Quand on con»naîtra les détails de ces diverses fonctions, et le mécanisme des »sectes amoureuses dans les armées de l'ordre combiné, on trou»vera les amours de la civilisation si monotones, si pitoyables, »qu'on ne pourra supporter la lecture de nos romans et de nos »pièces de théâtre; l'on concevra que l'admission aux armées de»vienne une faveur dans l'ordre combiné; qu'il se présente le »double des volontaires que l'on désire, et que par le seul levier »de l'amour on puisse rassembler cent vingt millions de légion»naires des deux sexes, qui exécuteront des travaux dont la seule »idée glacerait d'épouvante nos mercenaires esprits (1).»

V.

Vous savez maintenant ce que c'est que l'amour, et pourquoi Fénelon a manqué à l'idéal en faisant la nymphe Calypso *inconsolable du départ d'Ulysse*. S'il l'avait montrée *consolée par les Bacchants*, il aurait été conforme à l'idéal, et *en pleine poésie* suivant l'*ordre sériaire*. Mais Fénelon ne pouvait s'imaginer qu'il fût bien et beau, quand on est amoureux, ou même ne l'étant pas, de *s'étourdir pendant quelques jours avec les Bacchants et Bacchantes, les Aventuriers et Aventurières, et autres corporations de l'armée qui exercent la philanthropie*.

Fénelon a écrit dans le sens d'Homère, de Virgile, et de tous les poètes. Pour se conformer à l'idéal de Fourier, il eut dû prendre pour modèle, non pas même Anacréon, mais Pétrone, Aristénète ou certaines fables milésiennes chez les anciens, l'Arétin et certains romans chez les modernes. Fénelon connaissait l'antiquité, ou plutôt personne ne la connaissait mieux que lui; mais c'est précisément parce qu'il la connaissait, qu'il méprisait toutes ces *fonctions* dont Fourier, dans son enthousiasme (si on peut appeler de ce nom le délire le mieux caractérisé), ose dire : « Quand on connaîtra les »*détails de ces diverses fonctions* et *le mécanisme des sectes* »*amoureuses*, on trouvera les amours de la civilisation si monotones, »si pitoyables, qu'*on ne pourra supporter la lecture de nos ro*»*mans et de nos pièces de théâtre*. » Fénelon connaissait les Bacchantes et les Bacchanales; il avait lu ce que les anciens rapportent des cultes orgiaques, des mystères de la bonne déesse, des temples de Vénus à Paphos et à Cythère, du culte d'Astarté, et de toutes les prostitutions que le Christianisme a fait disparaître, et que les Payens eux-mêmes, j'entends les Payens les plus éclairés, ont toujours flétries et déclarées abominables, contraires à la nature humaine et à toutes les lois divines. Fénelon ne pouvait donc s'imaginer qu'il viendrait un homme qui proposerait sérieusement de relever des enfers toutes ces infamies, fût-ce même dans le but de rassembler facilement, par *politique galante*, cent vingt millions de légionnaires des deux sexes!

La nature humaine tend à l'unité dans l'amour, et Fourier s'est imaginé le contraire. Dépourvu de science et de sentiment, Fourier, nourri de la lecture de Rétif-la-Bretonne, son devancier et presque son émule, a cru naïvement avoir fait une grande découverte en imaginant une nouvelle *pornographie*, pour employer le nom grec (car le grec *dans les mots brave l'honnêteté*) que Rétif avait donné à son plan d'*amour phalanstérien*.

Il faut voir dans les livres de Fourier, et surtout dans son premier ouvrage, la *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales*, qu'il publia comme le *prospectus et annonce de la découverte*, il faut voir la confiance enfantine qu'il avait dans ce ressort de la volupté organisée au moyen de *fonctions* et de *fonctionnaires* que son imagination, vivant plutôt de vieux que de neuf, puisant dans les annales du passé, ou scrutant curieusement dans tous les égoûts de la civilisation, dans toutes les sentines du vice, se représentait comme devant entrer dans le plan de l'organisation future. Il faut voir cela, dis-je, car c'est curieux! Il faut l'entendre quand il s'écrie dans son Discours préliminaire : « Quant aux *par*»*ticularités* de l'ordre sociétaire, quant aux *jouissances* qu'il doit »nous procurer, il faudra, je le répète, user de ménagements »pour les annoncer aux civilisés. Ils ne pourront pas se façonner »subitement à l'idée du bien-être qui les attend; et leurs esprits »se soulèveraient, si on leur exposait sans précaution la *perspective* »*de délices* dont ils vont jouir sous très peu de temps; car *il fau*»*dra à peine deux ans* pour organiser chaque canton sociétaire, et »*à peine six ans* pour achever l'organisation du globe entier, *en* »*supposant les plus longs délais possibles* (1). » Et ailleurs (même ouvrage) : « Si nous pouvions voir subitement cet ordre combiné, »cet œuvre de Dieu, tel qu'il sera dans sa pleine activité (tel que »je le peindrai dans les *Dialogues de l'an* 2200), il est hors de »doute que beaucoup de civilisés seraient frappés de mort par la »violence de leur extase. La seule description de la huitième so»ciété pourra causer à plusieurs d'entre eux, *et surtout aux* »*femmes*, un enthousiasme *qui tiendra de la manie* (2).» Cette huitième société est précisément la période où il fixait l'établissement complet, ou, comme il aime à dire, intégral, de la *liberté amoureuse*. Il ne connaissait pas la nature humaine, et en particulier la nature de la femme. Il ne la connaissait pas mieux que son disciple Enfantin, qui, sous le nom de Saint-Simon, a voulu réaliser d'une certaine façon la *politique galante* et réintroniser dans le monde les *bacchanales antiques*. La nature de la femme, loin de s'enthousiasmer pour la mobilité, répugne à ce désordre; et cette seule illusion sur les chances que son système aurait auprès des femmes suffirait pour montrer combien Fourier était peu observateur. Eh! mon Dieu, il y a dans le monde, il y a trop de femmes qui vivent en Bacchantes : consultez Parent-Duchâtelet, consultez tous les observateurs, et vous saurez si c'est le plaisir qu'elles rencontrent dans la *liberté amoureuse!*

Il faut être destitué, j'ose le dire, de toute connaissance pour faire consister, je ne dis pas même le bonheur (ce serait profaner ce mot), mais le plaisir dans la sensation. Ce qu'on pourrait appeler la qualité d'être heureux repose essentiellement dans l'intensité de notre existence, et non dans aucun des phénomènes qui l'accompagnent : or rien ne détruirait cette force vive qui nous constitue, et rien ne la détruit en effet, comme l'abus de ces jouissances avec lesquelles Fourier confondait le bonheur.

Mais comment la raison aurait-elle pu pénétrer dans un esprit envahi par cette idée *sublime* de la restauration des *Bacchanales*? Fourier portait la confiance jusqu'à croire qu'à sa voix, le genre humain, et particulièrement les femmes, allaient, avant deux ans, comme il le dit, forcer la main aux politiques pour l'organisation de la *liberté amoureuse*. Il croyait que Napoléon (on était en 1808) ne pourrait pas faire autrement que de réaliser son système : « Déjà »le nouvel Hercule a paru; ses immenses travaux font retentir son »nom de l'un à l'autre pôle; et l'Humanité, accoutumée par lui au »spectacle des faits miraculeux, attend de lui quelque prodige qui »changera le sort du monde. Peuples, vos pressentiments vont se »réaliser; la plus éclatante mission est réservée au plus grand des »héros; c'est lui qui doit élever l'harmonie universelle sur les »ruines de la barbarie et de la civilisation. Respirez et oubliez vos »antiques malheurs; livrez-vous à l'allégresse, puisqu'une inven»tion fortunée vous apporte enfin la *boussole sociale* (3). »

Cette invention fortunée reposait essentiellement pour l'inventeur sur l'importance qu'il attachait à sa *politique galante*. Aussi, s'exaltant lui-même dans l'orgueil de sa découverte, il va jusqu'à écrire, s'adressant à tous les hommes : « Cette invention, vous l'auriez tous »découverte, si vous n'étiez tous pétris d'impiété. *Vous avez écarté* »*toute thèse qui eût admis l'intervention de Dieu dans les rela*»*tions humaines*. Vous avez avili, diffamé l'ATTRACTION PAS-

(1) *Théorie des quatre mouvements*, édit. de 1808, pag. 240-246.

(1) *Théorie des quatre mouvements*, édit. de 1808, Discours préliminaire, page 31-32.

(2) *Théorie des quatre mouvements*, édit. de 1808, pag. 95.

(3) Ibid. page 142.

»SIONNÉE, interprète éternelle de ses décrets. Vous vous êtes con-»fiés à la direction des philosophes! Pour les couvrir de honte, Dieu a »permis que l'Humanité, sous leurs auspices, se baignât dans le »sang pendant vingt-trois siècles scientifiques, et qu'elle épuisât la »carrière des misères, des inepties et des crimes (1). Enfin, pour »compléter l'opprobre de ces Titans modernes, Dieu a voulu qu'ils »fussent abattus par un inventeur étranger aux sciences, et que la »théorie du mouvement universel échût en partage à un homme »presque *illitéré*. C'est *un sergent de boutique* qui va confondre »ces bibliothèques politiques et morales, fruit honteux des charla-»taneries antiques et modernes. Et ce n'est pas la première fois que »Dieu se sert de l'humble pour abaisser le superbe, et qu'il fait »choix de l'homme le plus obscur pour apporter au monde le plus »important message (2). »

Et toutefois Fourier ne se dissimulait pas à lui-même que la nature humaine devait beaucoup changer pour que sa *politique galante* fût réalisable. A propos du passage cité plus haut, où il montre, sous les noms de Pollux et de Galathée, comment l'amour engendrera de si belles choses, il se fait en note cette petite objection : « Des civilisés diront que Pollux ne tiendra aucun cas des » consolations des Bacchantes; que s'il est bien amoureux de Gala-» thée, il rejettera avec dédain des dévergondées qui viendront s'of-» frir à lui. » Mais cette objection ne l'embarrasse pas, et il répond : « En effet, telle serait la *marche de l'amour dans le monde civilisé*. » Mais LES PASSIONS ONT DANS CHAQUE PÉRIODE SOCIALE UNE » MARCHE DIFFÉRENTE (3). »

Toute l'absurdité des rêveries de Fourier se révèle dans cette phrase : *Les passions ont dans chaque période sociale une marche différente*. Car ici ce mot *différent*, pour s'accorder avec les transformations que Fourier nous présente, signifie évidemment *contradictoire*. En effet, l'Humanité tout entière, par le développement de ses diverses civilisations, par les enseignements de tous ses sages, par les préceptes de tous ses législateurs, par le concert de tous ses savants, par l'accord de tous ses artistes, a montré qu'elle regardait la mobilité comme un mal, et la monogamie comme infiniment supérieure à la polygamie, ou plutôt comme la vraie loi de l'homme; et voilà Fourier qui ne retourne pas seulement à la polygamie, mais qui détruit fondamentalement ce qui constitue l'amour! Et il appelle cela une *marche différente* des passions! C'est une marche *contradictoire* qu'il aurait dû dire. Or il est faux que les passions, dans le progrès successif de l'Humanité, aient une marche contradictoire. Le *progrès* n'est pas la *destruction* de la nature humaine, ni le *renversement* de la tradition. Loin de là, le progrès est l'avènement de ce qui a toujours été dans l'homme à l'état de germe, et de ce qui a toujours préexisté dans l'histoire à l'état de prophétie.

Ce qui prouve jusqu'à l'évidence que les passions n'ont pas dans chaque période une marche contradictoire, c'est le rapport et le consentement de l'Humanité dans les mêmes points essentiels; c'est, par exemple, au sujet de l'amour, l'accord de tous les poètes, de tous les artistes, de tous les penseurs, de tous les sages. Or cet accord représente véritablement l'accord de l'Humanité. Par des causes qu'il serait trop long de dire ici, il existe dans le monde beaucoup de mal de toute espèce, et par conséquent la Loi, qui est le Bien et le Beau, a été et est encore violée; mais comme l'Humanité a été créée dans le Bien et pour le Bien, il reste dans chaque individu une aspiration vers le Bien qui proteste contre le Mal. Chaque homme, tout en faisant le mal, aperçoit et reconnaît le bien; chaque homme voit au delà du bien même qu'il pratique. Tout homme dit ce qu'a dit un poète : *Video meliora, proboque, deteriora sequor*. Le Bien et le Beau est continuellement révélé à l'Humanité, qui, après quelques incertitudes, ne reconnaît de dignes de ses hommages que ceux qui aident à cette révélation : de là la gloire et la honte qu'elle décerne; de là ce qu'on appelle les grands hommes, ce qu'on appelle les saints, ce qu'on appelle les sages; et c'est ainsi que son consentement dans le bien, manifesté à la fois par ces hommes et par l'hommage qu'elle leur rend, constitue la *certitude*.

Mais Fourier ignorait complètement en quoi consistait la *certitude;* il l'ignorait aussi bien pour le moral que pour le physique, pour la vie humaine que pour la vie de la nature; et de là toutes ses erreurs.

Il se vante partout dans ses livres (et nous venons d'en voir un exemple) d'être un ignorant, et, comme il le dit, un *sergent de boutique illitéré*. Ses admirateurs, dans la nouvelle édition qu'ils ont donnée de ses œuvres, ont eu bien soin de conserver cette faute de français du mot *illitéré*, et de la noter, afin de montrer que leur prophète était en effet illettré. Mais sa profonde ignorance sur tout ce qui constitue la *certitude* n'avait pas besoin de ses aveux.

(1) Il est, je crois, bien inutile de remarquer combien ce reproche fait aux sages de tous les temps est absurde.

(2) *Théorie des quatre mouvements*, édit. de 1808, pag. 143-144.

(3) Ibid., pag. 245.

A-t-il jamais eu recours à *l'expérience* pour s'assurer de la certitude d'aucune des idées fantastiques qu'il a débitées sur la physique et l'astronomie? Et pourtant quand il s'agit du monde *hors de nous*, du monde que nous appelons physique, l'*expérience* est le seul critérium de certitude sur lequel un homme de sens puisse appuyer ses raisonnements et ses inductions.

A-t-il jamais eu recours à l'autorité du *consentement* pour s'assurer de la certitude des idées véritablement *extraordinaires* que le spectacle de la vie humaine lui inspirait? Et pourtant il n'y a que le consentement qui puisse nous assurer que nos idées personnelles ne sont pas de pures rêveries, surtout lorsqu'il s'agit d'un plan d'organisation que doivent accepter les autres hommes. Chacun de nous renferme bien en lui, comme je viens de le dire, le type de l'Humanité; mais ce type est susceptible de déviations, comme le prouvent Bedlam et Charenton; et ce n'est que par le *consentement* et la *tradition* que la rectitude de nos idées personnelles se démontre.

On s'étonne que Fourier ait osé écrire, entre autres folies bien évidentes, que cinq ans après l'établissement du premier phalanstère, la terre, au lieu d'une lune, aurait cinq ou six satellites, et serait couverte d'anti-lions, d'anti-tigres, et autres produits aussi utiles. Mais véritablement il n'y a pas à s'étonner de cela; car sa folie sur ce point ne diffère pas de sa folie sur tous les autres. Après avoir imaginé l'*anti-amour*, faute de connaître le véritable principe de certitude quand il s'agit de la nature humaine, et avoir créé dans son imagination ce qu'on pourrait appeler l'*anti-homme*, il pouvait bien imaginer que la manifestation de cette nouvelle nature humaine serait accompagnée d'un changement analogue dans l'univers, et que l'on verrait surgir des *anti-lions*, des *anti-tigres*, des *anti-phoques* et des *anti-crocodiles*.

VII.

Fourier étant ainsi placé au point de vue qu'il appelle l'*écart absolu*, c'est-à-dire à cet état que l'on appelle ordinairement déraison, ne pouvait évidemment rencontrer aucune borne dans sa critique; et vous concevez maintenant comment il est exact de dire que depuis le premier jusqu'au dernier mot du *Télémaque*, toutes les idées et toutes les phrases de Fénelon lui paraissent absurdes. Aussi je ne vous citerai plus qu'un dernier échantillon de sa *profonde sagesse;* c'est à propos du mensonge.

« Pour en finir *de ces billevesées morales*, s'écrie Fourier, voici le »vertueux Narbal prouvant qu'il vaut mieux mourir que de mentir, »et soutenant que Télémaque et lui doivent aller à l'échafaud plu-»tôt que de dire un petit mensonge qui leur sauverait la vie. » Ce dévouement de Narbal pour la vérité paraît ridicule et imbécile à Fourier; il ne pouvait en être autrement. « Mais, réplique-»t-il, *si nous avions raisonné de la sorte en 93 et 94, où en »serions-nous? Chacun, pour sauver sa vie, a dit force mensonges »aux comités révolutionnaires. Pour mon compte, j'ai trompé »trois fois en un jour le comité et la visite domiciliaire : dans ce »seul jour, j'ai trois fois échappé à la guillotine par de bons »mensonges, et je crois avoir bien fait, n'en déplaise aux mo-»ralistes. Je pense même qu'un bon civilisé doit exercer ses »enfants au mensonge et à la dissimulation.* »

Une sainte tradition ininterrompue a consacré parmi les hommes qu'il est honteux de taire sa foi politique et religieuse, même en face de la mort; qu'il est lâche et vil de s'abjurer soi-même, de se dire un autre homme pour conserver sa vie; enfin qu'il est glorieux de souffrir et de mourir au nom de sa croyance et pour sa croyance. Qu'importe! Fourier ment, et conseille de mentir dans le même cas.

Voilà l'homme qu'on appelle le Prince des génies, le Roi des intelligences, le Verbe de l'homme qui doit s'unir à Jésus le Verbe de Dieu, et s'incarner dans l'Humanité. Pour moi, je crois bien plutôt que l'Humanité fera tous ses efforts pour se garder de cette incarnation hybride. Est-ce que Fourier n'est pas la négation la plus complète, la plus repoussante du Christ? Est-ce que l'œuvre du Christ ne serait pas tout entière dissoute, annihilée par le triomphe de l'œuvre de Fourier?

J'en ai fini avec cette critique, si toutefois on peut appeler de ce nom respectable les tristes pages dont je viens de vous donner l'analyse. Qu'en pensez-vous? N'est-ce pas à faire douter si le beau est le beau, et si ce n'est pas le laid, le difforme et l'ignoble qui est le beau? Fourier se substituer à Fénelon! Mais il n'y a pas à s'y tromper. Je regarde dans le passé, je vois, à une longue distance l'une de l'autre dans l'ordre du temps et de l'intelligence, ces deux figures dont l'une a voulu appliquer sa laideur sur la beauté de l'autre. Je les regarde et les écoute, et ne les confonds ni des yeux ni des oreilles. Le cygne de Cambray a des accents d'une mélodie et d'un charme inimitables. La pureté de sa voix n'a d'égale que la pureté de son être tout entier.

Fénelon est la plus belle âme du dix-septième siècle, la plus re-

ligieuse et la plus aimante. Il a puisé aux sources les plus pures et les plus profondes du Christianisme. J'ignore quelle tendresse infinie, quelle sensibilité exquise, quelle suavité, quelle poésie ne lui est pas venue de cette fréquentation des fontaines divines. A dix-huit siècles environ de distance, il est un des plus brillants reflets du divin modèle des Chrétiens. Il relève immédiatement de Jésus, des apôtres, et de ceux des Pères de l'Eglise qui ont le mieux possédé la véritable inspiration de la *sainte Philosophie*. Il sent, il comprend l'Evangile, non pas comme les docteurs de la lettre morte qui l'entourent, mais comme les plus purs disciples du Christ. Esprit éminemment émancipateur, il appelle à la réalisation de cet Evangile; il demande le ciel, le royaume de Dieu sur la terre. Il est révolutionnaire et républicain dans la plus pure et la plus belle acception de ces deux qualités; il est de la doctrine de la Perfectibilité humaine, il marche à l'Egalité. Sans doute il ne précise pas, il ne formule pas son aspiration; il vit au dix-septième siècle, mais cent ans plus tard il aurait appelé à l'Egalité. Son point de départ est Jésus et l'Evangile : s'il était venu après la Philosophie, il aurait vu et demandé clairement ce qu'il a mis au fond de tous ses écrits par la seule pénétration intuitive de sa grande âme.

L'idéal dans toute sa pureté, dans toute sa grandeur, est la sublime vision qui brillait incessamment à ses yeux. Il aspirait à se modeler et à modeler les hommes sur les types qu'il admirait dans le royaume de la beauté. Voyez cette réforme de Salente si maltraitée par le couronné du 7 avril. Quel immense désir, dans ces pages immortelles, que tous les hommes prennent possession et jouissent de la terre! Comme Fénelon y est habile et profond! Ce qu'il recommande surtout à Idoménée, c'est-à-dire aux gouvernants, c'est d'encourager l'agriculture, de la seconder par tous les moyens possibles; c'est de faciliter les mariages, de favoriser la croissance de la population (1). Il reconnaît que la nature libérale peut abondamment fournir à tous les hommes, et qu'elle deviendra plus féconde à mesure qu'elle sera plus et mieux cultivée. Car il comprend la Bible et l'Evangile, car il voit bien que le Capital individualisé est le fléau qui empêche de naître ou fait mourir le genre humain; et il semble prévoir les doctrines régnantes aujourd'hui, mais justement stigmatisées d'homicide et d'impiété.

Avancé dans la connaissance de la nature de l'homme, il ne veut, par sa morale, ni la mutiler, ni l'étouffer. Mais parce qu'il porte haut la tête et le cœur, parce qu'il sait qu'être maître de soi-même, c'est exercer la plus belle des royautés, la seule digne d'une noble ambition, il recommande la force et la tempérance. Il trouve justes et légitimes dans tous leurs objets tous les appétits de l'homme; c'est dans leur exigence immodérée, ou dans leurs travers et leurs déviations dégradantes qu'il les juge condamnables, et qu'il cherche à les corriger, à les éclairer. Fourier le déclare plein de contradictions en cet endroit, et il se trompe; il n'y a pas de contradictions, il y a des restrictions. Fénelon permet tout dans la mesure et la vérité, mais il défend tout dans l'excès et l'erreur. A ses yeux le plus bel apanage, la plus illustre marque de l'Humanité, ce sont les passions, mais les passions idéalisées dans leur but et dans leur exercice. Qui oserait le dire avec Fourier ignorant et insensé?

Les débris du Catholicisme seront emportés par le temps; le Christianisme développé par la Philosophie deviendra le fondement de la religion de l'Egalité; les formes changeront; la superstition, l'erreur, l'idolâtrie, la nuit disparaîtra aux rayons éclatants du Soleil de la vérité : mais quelque évolution que fasse l'Humanité, il lui restera dans le souvenir la mémoire de tous les vrais saints, tant ceux que l'étroite Eglise actuelle proclame, que ceux qu'elle rejette et que la Philosophie honore. Parmi ces saints, Fénelon tiendra une des plus belles places. Il demeurera comme un type de grâce, de douceur, de pureté, de grandeur idéale et de charité divine et humaine.

Il nous est venu tel, consacré par ses contemporains et par ceux qui les ont suivis jusqu'à nous. Nous le léguerons à notre postérité entouré de notre amour et de notre respect, pour que nos descendants n'aient pas à réviser, à notre honte, en lisant ses œuvres immortelles, un jugement inique et absurde. Consolons-nous, personne ne songe à porter ce jugement : le Beau est le Beau. Fourier seul pouvait écrire l'impure critique dont je viens de vous rendre compte, et ceux qui l'ont réimprimée, égarés par son système, pouvaient seuls l'admirer.

PIERRE LEROUX.

(1) Nous verrons dans une autre lettre comment le système de Fourier a pour but de résoudre le problème de la subsistance par *la diminution de la population*, au moyen de toutes les impuretés admises par lui et comprises sous le nom de liberté amoureuse. Le précepte divin : « Croissez et multipliez, et remplissez la terre, » frappera d'un éternel anathème quiconque ne le comprendra pas et osera le nier, qu'il s'appelle Fourier ou Malthus.

BARBARE ET CIVILISÉ.

Il est à désirer que l'on s'entende bien sur la signification de ces deux mots : *Barbare* et *Civilisé*. Cette antithèse si fameuse dans l'histoire a cela de particulier aujourd'hui relativement à nous modernes, comme elle l'eut autrefois relativement à bon nombre d'hommes, que chacun de ces deux termes est employé à qualifier des individus qui ont précisément la qualité exprimée par l'autre. Cette confusion de mots a deux causes: d'abord l'ignorance des deux choses Barbarie et Civilisation; ensuite la réunion des Barbares et des Civilisés de nos jours dans la même contrée, dans la même ville, et jusque dans la même bourgade. Il importe, selon nous, de bien caractériser les uns et les autres, afin que l'on retrouve aisément chacun d'eux sous l'appellation même qui ne lui convient pas, et qu'on lui rende peu à peu dans l'usage celle qu'il mérite justement : *cuique suum*.

Le Barbare d'aujourd'hui, c'est l'homme sur lequel la sensation règne en souveraine, malgré des manifestations du sentiment et de la connaissance parfois empreintes de génie. Esclave du réel, de l'objectif, l'oisiveté, la table, la luxure se le disputent et se le livrent tour à tour. Attaché à la matière par mille liens, il ne peut faire un pas sans faire une chute, et ne se relève d'un côté que pour retomber aussitôt de l'autre. Il est à plaindre, mais il ne le sent pas. Il se justifie à ses yeux, et tente de se justifier devant les hommes qui ne lui ressemblent pas, en disant que la Nature ne nous a donné des passions que pour les satisfaire, que vivre c'est jouir, n'importe à quel prix et par quels moyens, et que ceux-là seuls condamnent sa conduite, qui sont impuissants à l'imiter.

Le Barbare est irascible, jaloux, vindicatif, hautain, orgueilleux, compliqué. Il divise les hommes en inférieurs et en supérieurs. Il pose devant les premiers, et les tient à distance; il rampe devant les seconds, et recherche leur société. Il ne se communique à ceux-là que pour se faire servir; il se prostitue à ceux-ci pour en retirer des honneurs ou des richesses. Egoïste sans terme de comparaison, il se construit au milieu du monde comme un cercle fortifié au centre duquel il se place, et dans lequel il attire le plus de biens matériels qu'il peut en prendre. Il entasse, il amoncelle; il a toujours les bras tendus et le cœur cupide pour s'approprier encore, et, assis sur l'amas de richesses qu'il s'est composé, il fait bonne garde sur son butin, l'œil vigilant et le geste plein de menace.

Toute femme n'est pour lui qu'une sorte de courtisane hypocrite ou vénale dont il peut capter ou acheter la possession par l'habileté ou par l'argent. Il la déclare indigne d'être aimée, il se sent incapable de l'aimer : n'étaient ses sens, il la dédaignerait comme une créature misérable et inutile. D'ailleurs elle n'a de rang pour lui que parmi les objets qui lui causent du plaisir; et s'il donne son nom à l'une d'elles, que ses lois civiles et religieuses soumettent brutalement à son empire, c'est pour allier sa fortune à une fortune, et s'assurer un héritier légal, un autre lui-même auquel il laissera ses biens et ses jouissances, heureux de ne pas être obligé de diviser ce qu'il a possédé tout seul.

Pour le Barbare, il n'y a pas d'Idéal, l'Idéal est un mot. Ce qui est est, et il n'y a rien de plus beau que ce qui est. Il aime l'inégalité, parcequ'il est impropre à sentir les maux qu'elle cause à tous les hommes en général et à lui en particulier. Il la trouve fondée, il la défend, et la justifie de toutes les imputations qui pèsent sur elle. Toutefois il poursuit un certain remaniement de ce monde, qui aurait pour résultat d'arrêter l'Humanité dans la voie du progrès, et de la faire tomber dans une barbarie plus horrible et plus arriérée que toutes celles dont nous sommes sortis.

Il est habile, souple, insinuant, astucieux, menteur, hypocrite par égoïsme. Il a pour principe qu'il ne faut avoir aucun principe. Il est *ondoyant* et *divers* plus que personne au monde, varié, multiple à l'infini. Son inconstance et sa flexibilité lui permettent de se plier à tout pour s'enrichir ou se satisfaire de tout et par tout. C'est l'eclectique par excellence : il y a du bon partout où il y a quelque chose à prendre, voilà son axiome.

Le Barbare est cet être misérable dont l'esprit n'est pas encore purgé de la superstition, et élevé à de saines croyances. Il raille l'homme de foi, sinon tout haut, par égard pour ce qu'il attend de lui, du moins dans son for intérieur. Il le tient pour un imbécile dupe de son imagination. Toutefois, malgré son incrédulité, il laisse inculquer à son fils ou à sa fille les opinions religieuses dont il rit sans trop de mal relativement à elle-mêmes, mais sans les avoir remplacées en lui par d'autres plus éclairées.

Superstitieux, le Barbare est idolâtre et payen. Il croit à l'influence de certaines amulettes, à la vertu de certaines pratiques, au paradis et à l'enfer, à un Dieu quelconque, et au Diable surtout.

S'il ne suit pas dans toutes ses prescriptions la doctrine qui lui enseigne de si belles croyances, ce n'est pas qu'il la désapprouve, au contraire, mais il est si faible ! Il a bonne intention d'ailleurs, il se propose de faire prochainement ce qu'il n'a pu faire jusqu'ici. C'est ainsi qu'il vieillit, sans énergie, sans amour, sans charité, plein d'irrésolution et d'impuissance.

Vielliard et mourant, le Barbare incrédule accomplit sa mort, ce grand acte de la vie humaine, sans espérance ni élévation morale et intellectuelle. Il meurt comme il a vécu, sans aucun sentiment du lien profond et indestructible qui le rattache à Dieu et à l'Humanité.

Superstitieux, il tombe à l'approche de la mort dans des terreurs inexprimables. Son imagination affaiblie et dérangée lui fait des visions effrayantes, dont l'aspect achève d'éteindre le peu de raison qu'il avait, et le jette dans un horrible désespoir. Il voudrait ne pas craindre l'enfer, mais il n'ose espérer le paradis. Dans cette triste conjoncture, il s'est arrangé en conséquence de l'état de son âme, et il meurt ignorant ou incertain sur tout.

Le Civilisé l'emporte sur le Barbare de toute la supériorité de la force sur la faiblesse et de la vérité sur l'erreur. Il connaît le triple champ dans lequel doit se passer sa vie. Il se sent uni à la Nature, à l'Humanité, à Dieu, mais plus particulièrement et plus directement à l'Humanité. Pour lui la matière, la terre, est la seule base sur laquelle il peut se poser, la seule qui lui convient comme homme, et de laquelle il ne peut se détacher parce qu'il est homme, parce qu'il est l'Humanité. Mais pour cela, il n'est point inféodé à la Nature comme le Barbare, que domine la sensation. Le sentiment et la connaissance, assez développés en lui pour faire un utile contre-poids à la sensation, le maintiennent dans un juste équilibre, et lui assurent l'empire de lui-même. Il s'approche de la matière, et n'est point violemment attiré par elle; il se la donne, et ne lui est point livré; il s'unit avec elle dans tous les actes de sa vie, triples et uns tout ensemble, et ne demeure point enchaîné tout entier dans cette union d'une manière fatale et funeste.

Le signe moral du Civilisé, c'est la douceur, la bonté, la facilité de l'abord, l'égalité d'humeur, la paix de l'ame, et une bienveillance fraternelle et sincère à l'égard de tous les hommes. Il rassemble en lui la simplicité, la franchise, l'abandon des petits enfants, avec la gravité, la retenue et la discrétion des vieillards forts et prudents. Il a le sentiment de l'Egalité, et il la respecte et la pratique dans toute les manifestations de son être. Non seulement il voit un égal dans chaque homme, mais encore il se sent lié à chaque homme et solidaire de ses biens et de ses maux, de ses joies et de ses douleurs, de ses vertus et de ses vices, de toute sa vie enfin. Il entoure les faibles, les ignorants, les imparfaits, les délaissés, des soins les plus fraternels, les plus délicats et les plus constants. Ce n'est point de la pitié qu'il ressent pour les malheureux; la pitié part trop souvent de l'orgueil, ou conduit à ce vice dégradant par la comparaison du moi avec le semblable; presque toujours d'ailleurs elle est insultante, parce qu'elle est maladroite, indélicate, mal inspirée. Chez lui, c'est plus que de la pitié; c'est la pitié dans son caractère le plus pur et le plus élevé, c'est la solidarité. Il embrasse dans cette sollicitude lui et le semblable; il s'efforce de le perfectionner et de l'élever à soi pour s'en faire un objet digne et précieux; et il s'efforce de se perfectionner et de s'élever lui-même pour donner à son semblable un objet du même prix. Il n'est pas éclectique ou indifférent, et cependant il se communique à tous les hommes, les accueille, les aime, et les sert. Seulement, il ne le fait jamais par égoïsme ou par faiblesse. Jamais le principe ne fléchit en lui. Mais il sait qu'il doit vivre avec l'Humanité, et il vit avec elle sans cesser d'être lui, sans s'altérer, sans se dénaturer. Ce qu'il n'aime pas dans les hommes dont la croyance diffère de la sienne, ce qu'il combat vaillamment dans l'intérêt de la vérité, c'est leur croyance, qu'il croit fausse et dangereuse; mais il aime les hommes qui ont cette croyance, non pas sans doute de manière à se lier avec eux au nom de l'amitié, mais de façon à les traiter comme le demande la charité, la solidarité.

Toutes les victimes de l'inégalité occupent son cœur et possèdent ses sympathies. Parmi elles la femme surtout le touche profondément. Il la considère comme l'égale de l'homme, comme le semblable auquel s'unit le semblable de la manière la plus intime et la plus religieuse. Il a pour elle les prévenances les plus attentives et les plus choisies, les paroles les plus douces et les plus chastes, le respect et la considération les plus purs et les plus sincères. Cette noble conduite lui est inspirée par son cœur. Il dit et il agit comme il pense et comme il sent à l'égard de la femme. Il n'est point autour d'elle ce *servente* ridicule et infame sous les dehors duquel se montre le Barbare auprès de la femme; il est à côté d'elle comme un frère près de sa sœur, comme un égal devant son égale. Il n'affecte pas le rôle de protecteur, car un perfide se cache toujours sous ce masque trompeur; il prend ce caractère quand il faut, et comme il faut, avec noblesse et désintéressement.

C'est l'amour seul qui lui fait rechercher une femme, et qui l'attache à une seule femme vivante. Pour lui, ce qu'il y a de plus auguste, c'est le mariage dans son principe et dans son but. Le mariage est à ses yeux l'unité humaine la plus complète, à laquelle il ne faut porter aucune atteinte, et qui demande la fidélité la plus inviolable. Cette vérité règle sa vie avec sa compagne. Il rassemble, épure, embellit, et développe autour d'elle et pour elle toutes ses vertus, toutes ses qualités, tout ce qu'il a de plus riche et de plus beau dans tout son être.

A cet aspect moral répond dans le Civilisé un aspect intellectuel aussi élevé. Il a des croyances arrêtées, profondes, inébranlables. Il croit à Dieu, au Dieu véritable, Trinité sans cesse créatrice et sans cesse présente dans la Nature et dans l'Humanité. Il croit à la grandeur de l'Humanité, malgré ses imperfections. Il croit à l'Egalité humaine, malgré les apparences qui la font nier à certains aveugles. Il croit à la Perfectibilité indéfinie de tous les hommes par le développement du type idéal Humanité qui est dans tous les hommes.

Il voit Dieu dans la vie, et la vie en Dieu. Il se sait soutenu par le Créateur éternel, et il est ferme et plein d'espérance. Il a le sentiment du ciel; il marche dans le ciel, comme tous les hommes, qu'ils le sachent ou l'ignorent; mais avec cette différence qu'il a l'heureuse notion de cette vérité sainte. Il en trouve la preuve dans son cœur et dans son esprit. C'est l'élévation de sa moralité, c'est la pureté de sa croyance, c'est la paix de son âme, qui la lui démontrent.

Il a une religion : c'est l'Egalité, sortie du Christianisme et de la Philosophie. L'Egalité doit unir, relier tous les hommes dans l'unité. C'est sa religion; c'est la religion future et universelle, non pas une religion spéculative, sans œuvre, sans culte, et sans temple; mais une vraie religion, comme l'Humanité délivrée de l'erreur l'établira et la pratiquera.

Il est au-dessus de l'idolâtrie et de la superstition. Il déplore que l'Humanité presque tout entière soit encore plongée dans ces ténèbres mortelles; mais il espère, il croit, il sait qu'elle s'élèvera dans cette région sereine où le Soleil de la vérité éclaire aux yeux des voyants les choses visibles et les choses invisibles. C'est là qu'il est arrivé, c'est là qu'il appelle et qu'il attend tous ses égaux, tous les hommes.

Ce qui domine dans le Civilisé, c'est la raison : non pas cette raison pure et incomplète, sèche et ergoteuse, qui égare tant d'hommes et les rend si contraires à l'unité; mais la raison vraie, expression de la Trinité humaine sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis, trinité fondée sur la trinité divine dont elle émane; raison humaine et divine tout à la fois, forte et sensible en même temps, raison douée de cœur et d'entrailles, semblable à la raison de Dieu.

Avec ce caractère, sa raison s'appelle Philosophie. Les qualités de sa raison forment aussi l'apanage de sa Philosophie. Raison, Philosophie, Religion, Egalité, c'est pour lui autant de vérités identiques, s'éclairant et se développant les unes par les autres. Il a puisé ces grandes vérités dans l'Idéal. L'Idéal ouvre à ses yeux ses parvis éclatants, où est tracée la voie qu'il suit. Il ne découvre pas cette voie tout entière; mais à mesure qu'il s'avance, de nouveaux aspects lui sont révélés. Il continue sa marche. Mais, pour se maintenir dans sa voie, pour la suivre sans en sortir, son devoir est de se rendre digne et capable d'avancer encore. Pour cela il faut que sans cesse il se perfectionne et s'élève, que sans cesse il aspire et progresse. Sa vie est donc une aspiration et un progrès continuel.

Il arrive ainsi à ce sublime degré de la vie qu'on appelle la vieillesse. Il présente alors au monde le grand spectacle de la réunion des plus brillantes vertus, des plus riches qualités, des dons les plus précieux : la maturité, le complet, le calme, la force, la lucidité, la sagesse. Il est enfin tout ce qu'il était d'abord, tout ce qu'il a été dans sa vie, mais tout cela élevé à sa plus haute puissance relativement à ses innéités quant à lui, et relativement à l'époque où il vit quant à l'Humanité avec laquelle il marche, par laquelle il progresse, et de laquelle il est inséparable.

Il meurt sans angoisse ni agonie, sans crainte ni terreur, avec calme et sérénité, plein de confiance et d'espoir en Dieu, croyant à la vie éternelle, sûr d'un réveil dans la vie et là où est la vie, où est l'Humanité, où est Dieu. Il meurt comme autrefois il s'endormait chaque soir pour se reposer, réparer ses forces, et continuer le lendemain sa vie active, aimante, et intelligente.

GRÉGOIRE CHAMPSEIX.



DOCTRINE DE L'HUMANITÉ.

D'UNE RELIGION NATIONALE, OU DU CULTE.

Un volume in-16. — Prix, 1 fr.

Nous avons annoncé, dans notre précédente livraison, la publication, dans un format économique, d'une série d'ouvrages destinés à répandre la DOCTRINE DE L'HUMANITÉ (V. aux *Annonces*). Le petit traité intitulé : *D'une Religion Nationale ou du Culte*, a paru. Nous croyons utile de reproduire ici les quelques pages d'Avant-Propos dont cette nouvelle édition est précédée. Ces pages pourront servir à fixer avec précision le caractère de notre Doctrine au milieu des divers systèmes :

AVANT-PROPOS.

I.

Nos pères ont écrit sur leur drapeau : LIBERTÉ, FRATERNITÉ, ÉGALITÉ, UNITÉ. Quand nous entendons outrager cette devise, ce n'est pas de l'indignation que nous éprouvons, c'est de la pitié. Mais néanmoins nous convenons volontiers que, toute sainte qu'elle soit, cette devise n'est encore qu'une phrase exprimant la vie d'aspiration et de désir de l'Humanité.

Nos pères, résumant en eux l'Humanité, ont posé un problème qu'ils n'ont pas résolu.

La preuve qu'ils ne l'ont pas résolu, c'est la situation actuelle de la France et du monde.

Où trouverez-vous ce que ces termes de liberté, de fraternité, d'égalité, représentent ? Où trouverez-vous l'unité, c'est-à-dire la synthèse qui permettrait aux hommes de réaliser entre eux la liberté, la fraternité, l'égalité ?

Au lieu de l'unité, l'Etat n'offre aujourd'hui qu'une anarchie, dans laquelle règne la licence sous le nom de liberté, où l'égoïsme occupe le rang que devrait occuper la fraternité, et où le despotisme, sous des noms divers, remplace l'égalité.

On dit que Gœthe, quand il sentit venir la mort, s'écria : « *La nuit, la grande nuit,* » et ne dit plus rien ensuite. A voir ce que devient la France, on serait tenté de s'écrier : *La nuit, la grande nuit,* et de se voiler la tête.

On aurait tort pourtant ; car ce serait prendre pour la mort ce qui n'est qu'une crise de la vie.

L'Humanité est arrivée à se révéler sa nature et sa destinée, ses droits et ses devoirs : qu'y a-t-il d'étrange qu'elle soit tombée dans la prostration qui suit toutes les exaltations sublimes ! La grandeur du mal présent répond à la grandeur de notre idéal.

Au lieu de se voiler la tête, il faut s'attacher au problème posé par nos pères ; il faut embrasser avec foi leur formule ; il faut en faire une SCIENCE, une RELIGION.

« Il faut, disaient nos pères, élever à la hauteur d'une RELIGION » cet amour sacré de la patrie et CET AMOUR PLUS SUBLIME ET PLUS » SAINT DE L'HUMANITÉ, sans lequel une révolution n'est qu'un » crime éclatant qui détruit un autre crime (1). »

C'est à quoi, pour notre part, nous avons consacré notre vie tout entière. Aucun autre but ne pouvait nous paraître utile en comparaison de celui-là.

II.

Le petit traité que l'on va lire a donc cet objet, comme nos autres écrits :

Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen.

Nous essayons d'y prouver qu'il est possible de concevoir une religion sans théocratie.

Une religion sans théocratie serait la vraie religion.

Une religion sans théocratie serait cette UNITÉ invoquée par nos pères, cette synthèse où les hommes réaliseraient entre eux la liberté, la fraternité, l'égalité.

III.

Depuis quelques années, on s'est habitué à appeler *socialistes* tous ceux, quels que soient leurs principes et leurs plans, qui invitent les hommes à sortir de l'anarchie et à reconstituer l'ordre social. A ce titre, nous-même qui avons, il est vrai, toujours combattu l'individualisme, mais qui n'avons pas moins combattu contre toute fausse doctrine qui sacrifierait l'individualité à la société collective, nous sommes aujourd'hui désigné comme socialiste. Nous sommes socialiste sans doute, si l'on veut entendre par socialisme la doctrine qui ne sacrifiera aucun des termes de la formule : *Liberté, Fraternité, Egalité*, mais qui les conciliera tous.

Dans notre foi profonde, en effet, tout système qui ne satisfait pas à tous les termes de cette formule ne peut être qu'une erreur. C'est avec ce *criterium* que la postérité, sortie des ténèbres où nous sommes, prononcera en définitive sur les systèmes qui se produisent aujourd'hui. Nos enfants seront les juges, mais cette formule de nos pères sera la base de leur sentence.

Je dis que nos enfants prononceront d'après cette formule ; mais nous-mêmes, que nous en ayons ou non conscience, n'est-ce pas d'après cette formule que nous jugeons dès aujourd'hui et le présent, et les systèmes qu'il engendre, et les utopies qu'on lui oppose ?

Chose admirable ! elle est méconnue, outragée, cette formule, outragée souvent par ceux qui s'abandonnent à des rêves d'avenir, comme par ceux qui exploitent un présent inique et ignominieux ; les réformateurs qu'elle embarrasse la méconnaissent, et les conservateurs qu'elle dévoile n'ont pas assez de dédains pour elle ! et c'est elle pourtant qui décide de la vie et de la mort, de la gloire et de la honte ! Elle n'est pas réalisée, et c'est elle qui renverse et plonge dans l'oubli ce qui usurpe ou tenterait d'usurper sa place. Rien ne subsiste, rien ne prend une apparence qu'en lui empruntant une portion de vérité, sauf à disparaître bientôt comme un fantôme, parce que la vraie vérité, si je puis m'exprimer ainsi, la vérité complète, est à l'état virtuel dans nos âmes, révélation de Dieu qui ne passera qu'avec l'Humanité, au sein de laquelle elle est aujourd'hui incarnée.

Comme le Christ, qui fut un de ses annonciateurs, elle règne donc déjà avant de régner, cette formule si dédaignée. Son règne n'est pas encore venu, mais il viendra ; elle croît dans le présent pour l'avenir ; et comme c'est elle à qui l'avenir appartiendra, c'est elle déjà qui juge le présent.

Pourquoi la réalité nous est-elle si odieuse, pourquoi y étouffons-nous comme dans un tombeau ? C'est que la sainte formule, que ce présent offense, brille au fond de nos cœurs, éclairant ceux mêmes qui la nient.

Pourquoi les systèmes que ce présent fait naître, qui s'appuient sur lui, et lui servent d'appui à leur tour, pourquoi, par exemple, le Constitutionalisme emprunté aux Anglais, et l'Économie politique Anglaise, et le pur Libéralisme, ou cette chose sans idée qu'on appelle Doctrinarisme, ou cette autre chose sans solidité et sans idéal qu'on appelait Eclectisme, sont-ils déjà tombés ? C'est que la sainte formule, que tous ces systèmes méconnaissent, les a renversés. Elles meurent, toutes les gloires d'un présent qui s'efface, mais la formule immortelle ne passera point.

Et les utopies ! combien ont déjà rencontré la postérité ! combien sont jugées, pour avoir offensé ou la liberté, ou la fraternité, ou l'égalité, ou plutôt toutes les trois ; car comme des sœurs elles se tiennent, ces trois filles de Dieu, s'il n'est pas plus vrai de dire qu'elles sont, comme Dieu, une seule et même chose en trois personnes.

Il serait utile et intéressant d'examiner, à la lumière de cette seule formule, les défauts de tous ces systèmes ; on verrait pourquoi ils ont été jetés au vent, ou méritent d'y être jetés : *ludibria ventis*. Mais une pareille étude, pour être bien faite, demanderait un livre. Nous n'écrirons pas un livre pour servir d'avant-propos à un traité de quelques pages.

IV.

Si nous avons pensé à joindre quelques mots de préface à cette réimpression, c'est dans un autre dessein ; c'est pour prévenir toute fausse interprétation de nos idées, c'est pour empêcher l'abus que l'on pourrait faire de nos paroles.

Nous cherchons l'UNITÉ, et nous démontrons la possibilité de l'établir. A quoi tient-il en effet que l'unité ne s'établisse ? A ce qu'on n'a pas compris encore qu'il fût possible de concilier l'AUTORITÉ et la LIBERTÉ, d'avoir un culte national sans despotisme religieux, une société complète où l'homme fût complet. Nous essayons de résoudre ce problème ; et, au moyen de distinctions claires, fondées sur la nature, et qui, suivant nous, s'établiront tôt ou tard dans l'esprit humain, nous démontrons que l'antinomie de l'individu et de la société peut cesser d'exister ; qu'il n'y a pas une dualité invinci-

ble entre les droits de l'homme et les droits de la société; que, loin de là, l'individu ne trouvera réellement la liberté religieuse qu'au sein d'une société organisée religieusement. Certes, c'est aimer l'unité que de travailler ainsi à l'établir; et c'est, pour ainsi dire, l'établir déjà, au moins c'est la constituer virtuellement, que de la démontrer possible. Nous ressemblons à un mécanicien dessinant une machine qui n'est pas encore exécutée, mais qui peut l'être. Or ce qui est une fois démontré possible s'exécute tôt ou tard; car si les hommes ne réalisent pas le bien, c'est qu'ils ne le croient pas possible.

Mais pouvons-nous aimer ainsi l'unité et la juger possible sans condamner les sectes en principe, sans les déclarer mauvaises et absurdes au point de vue de l'idéal? Nous n'aimerions pas l'unité, si nous aimions les sectes en tant que sectes.

Or qui sait si nos convictions ne paraîtront pas favorables à l'inquisition (nous nous servons à dessein de ce mot, parce qu'il est mérité), à l'inquisition établie aujourd'hui contre la liberté des cultes et contre toute manifestation d'opinions religieuses. Il est permis de tout craindre, quand on connaît l'hypocrisie qui règne au sujet de la religion.

Dans toutes nos lois, dans toutes nos constitutions, dans toutes nos chartes, la liberté des cultes, la liberté religieuse, est proclamée avec une sorte d'ostentation, comme un principe inviolable et sacré. Mais, en fait, *elle n'existe pas;* et quiconque a visité les pays étrangers voit avec une profonde douleur l'esclavage où les Français sont tombés sous ce rapport.

En général, sous prétexte de liberté, les Français n'ont aucune liberté. Ils sont libres *négativement.* Ils sont libres de penser, mais ils n'ont pas la permission de se réunir pour se communiquer leurs pensées. Ils sont libres d'imprimer leurs pensées, mais ils ne sont pas libres d'avoir une presse et des caractères d'imprimerie. La liberté de l'imprimerie, qui existe en Angleterre, en Amérique, en Belgique, en Suisse, dans tous les pays libres, n'existe pas en France. Il faut aussi que ces Français, si libres, aient un capital disponible s'ils veulent publier un journal, qu'ils fournissent caution et qu'ils paient rançon: leur pensée, si libre, ne peut parcourir le monde que chargée d'un impôt qui lui rogne les ailes. Ils sont libres aussi de leurs personnes, ce qui ne les empêche pas de pouvoir être incarcérés préventivement et retenus en prison pendant des années entières sans jugement et sans indemnité; car il n'y a rien en France qui ressemble à l'*habeas corpus* des Anglais. Ils sont libres enfin de disposer de leur travail; c'est-à-dire que, sous le nom de liberté d'industrie, ils sont libres *d'être esclaves* et libres *de mourir de faim.* Je ne trouve pas d'autre terme pour exprimer l'épouvantable esclavage sous lequel gémit, au nom de la liberté, l'immense majorité de la nation. Quand je pense que le salaire n'a pas augmenté monétairement depuis 89, et que les objets de première nécessité ont augmenté du quart au tiers; que ce qui croît sans cesse, c'est le revenu net, concentré dans les mains de moins de deux cent mille propriétaires; que le résultat de cette liberté d'industrie est que la France, pour n'avoir qu'un paupérisme à peu près égal à celui de l'Angleterre, est forcée de ne pas s'accroître plus que le Portugal et la Turquie; que depuis un demi-siècle l'accroissement de cette France si libre ne s'est pas élevé à la moitié du terme moyen général de l'Europe; et que si nous avons aujourd'hui quelques millions de population de plus qu'en 89, ce sont des millions de misérables; quand je pense à cela, dis-je, et que je vois appeler liberté un mécanisme aussi spoliateur, aussi destructif de la nature humaine, et, on me permettra de le dire, aussi assassin, un mécanisme qui (et la chose est démontrée) a empêché de naître ou a fait mourir de misère depuis un demi-siècle plus du double de la population actuelle, je ne puis m'empêcher de penser que cette liberté sans organisation n'est que la *liberté du mal.*

Mais c'est sous le rapport religieux que cette lacune de liberté réelle, de liberté efficace, de liberté du bien, se manifeste peut-être avec le plus d'évidence. Là, en effet, la liberté du mal, la liberté du néant, se montre avec une exubérance, avec une amplitude qui ne connaît pas de bornes; mais la liberté du bien est aussi exiguë, aussi nulle que possible. Les Français sont libres d'être athées, sceptiques, ignorants, superstitieux, livrés à toutes les plus viles croyances, libres d'adorer Mammon ou la Vénus impudique, et de ne pas connaître d'autre Dieu; mais ils ne sont pas libres de rendre un culte au Dieu véritable.

Cette situation déplorable est la source principale de la corruption morale dont nous voyons les effets. Si tout se corrompt dans l'État, si la vénalité est à l'ordre du jour dans le monde officiel, si l'intérêt domine aujourd'hui et gouverne le plus grand nombre des hommes, si la vertu est tournée en ridicule, et le vice préconisé et exalté, comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Nulle pensée religieuse ne peut s'élever pour purifier le monde et dissiper l'orgie, pour rappeler les hommes au sentiment de leur dignité, de la dignité humaine.

Cette absence de tout culte véritable, de toute religion efficace, tient à deux causes, l'esprit des gouvernants et l'esprit des gouvernés.

D'un côté, les gouvernants sont incapables de conduire la société à son but, qui est l'unité religieuse et politique, l'association, l'organisation, la synthèse. Ils n'ont pas les lumières ni l'inspiration du cœur nécessaires pour cela; ils sont mus par des instincts, et ne croient qu'à des instincts. Ils ne se considèrent pas et ne sont pas considérés comme des législateurs, mais comme des gendarmes qui maintiennent un certain ordre dans la société par des lois répressives de toutes sortes, des confiscations, des amendes, la prison, et l'échafaud. Ils ne craignent rien tant que la discussion de principes qui pourraient rendre aux hommes quelque courage, quelque noblesse, quelque élévation. Ils aiment mieux avoir à gouverner matériellement que spirituellement. Des athées leur conviendraient mieux à conduire que des hommes religieux; mais ils aiment encore mieux l'indifférence en matière de religion. Il leur faut une apparence de culte pour gouverner. Ils trouvent cette apparence dans ce qu'ils nomment officiellement la religion de la majorité des Français, et ils s'en servent.

D'un autre côté, la France est, comme on dit, philosophe. Elle a passé à pieds joints sur le Protestantisme pour embrasser la Philosophie. Seulement la Philosophie tendait à un but, la constitution d'une unité religieuse; la Philosophie était en germe une religion. La France ne le voit pas encore, elle s'égare dans le dédale de l'athéisme et du scepticisme. Est-il étonnant que ses gouvernants la traitent comme une nation de sceptiques indifférents, et qu'il foulent audacieusement aux pieds la liberté des cultes, sans rien faire pour amener l'unité sociale et religieuse qui rendrait les sectes inutiles?

Il y a donc une sorte de compromis entre les gouvernants et les gouvernés pour anéantir ce qu'on a pourtant juré de concert.

La liberté des cultes n'existe réellement en France que pour cet ancien culte que nous appelions tout-à-l'heure, en parlant du degré de foi que nos gouvernants lui prêtent et de l'usage auquel ils l'emploient, une *apparence.*

La liberté des cultes, c'est la liberté du culte catholique, c'est la liberté des moines de toute espèce dont la restauration est aujourd'hui secrètement encouragée ou tolérée ouvertement par nos hommes d'Etat.

Jésus, parlant au nom de la vérité divine, a dit: « Partout où vous serez trois réunis en mon nom, je serai avec vous. » Que trois hommes se réunissent aujourd'hui au nom de la vérité divine, ou les dissipera sous prétexte d'association politique. Mais on enverra à Rome un ambassadeur pour obtenir du général des Jésuites qu'il permette que l'on abrite les Jésuites contre l'opinion publique.

Pas de milieu pourtant, il faut qu'une religion nationale se constitue, ou que des sectes se constituent. Puisque vous faites de la France une succursale de l'Angleterre, peut-on dire à nos gouvernants, donnez-nous au moins la liberté anglaise!

Au lieu de crier contre les Jésuites, devrait-on dire à ceux qui vont chercher dans les annales de l'ancien régime des arrêts de proscription, ayez le courage de vos opinions. Si vous êtes catholiques, de quel droit trouvez-vous à redire à ce que le sacerdoce catholique approuve? Comment, soumis au pape, pouvez-vous incriminer son infaillibilité? Qui vous autorise à penser que ces Jésuites que vous repoussez ne soient pas utiles au salut de l'Eglise? Connaissez-vous mieux ce qui intéresse l'Eglise que vos pasteurs? Si, au contraire, vous n'êtes pas catholiques, osez donc le montrer en pratiquant un autre culte.

Sans doute les sectes sont un mal, et la liberté des cultes dont on a voulu faire un principe absolu n'a qu'une valeur temporaire. Mais tant que la société ne sera pas capable de se constituer religieusement, d'émettre son symbole, sa foi, ce principe sera légitime.

Les sectes sont aujourd'hui nécessaires précisément afin de faire disparaître cet esprit d'individualisme, cet esprit de scepticisme et d'athéisme qui divise la société en autant de religions qu'il y a d'individus, ou plutôt qui anéantit toute religion. Il faut des sectes afin que l'unité renaisse; il faut des sectes pour procurer l'unité.

Le moment approche où quiconque conservera quelque trace de pudeur et de vertu devra revendiquer cette liberté des sectes, comme une imperfection sans doute, mais comme une imperfection nécessaire, et comme l'arche de salut sans laquelle toutes les âmes périraient dans la dissolution morale dont nous avons sous les yeux le triste spectacle.

Ce n'est pas l'hypocrisie, en effet, qui peut nous sauver. Quiconque aujourd'hui sacrifie à l'hypocrisie, et, sous prétexte de ne pas aimer les sectes, pactise, à l'occasion des actes les plus solennels de sa vie, avec un culte qui n'a pas sa foi, commet un sacrilège, ment à Dieu et aux hommes, abuse de ce qu'il y a de plus saint, profane la vie même, se perd, et perd les hommes ses frères en leur donnant l'exemple du mensonge et de l'immoralité.

Ce qui peut nous sauver, c'est la foi, c'est la religion. Ce qui nous sauverait, ce serait l'unité religieuse. Ce qui nous sauvera; c'est la secte qui aimera l'unité au point d'être l'unité en germe, c'est la secte qui réalisera la liberté, la fraternité, l'égalité.

PIERRE LEROUX.

L'AGRARIARISME

AUX

ÉTATS-UNIS *.

Les réformes sociales sont à l'ordre du jour aux Etats-Unis. La vieille société y est fortement ébranlée sur sa base; et cependant nous n'avons, en France, aucune idée de ce qui se passe au-delà de l'Atlantique. Depuis deux ans que l'agitation se propage de l'une à l'autre extrémité de l'Union, personne n'a parlé chez nous de ce mouvement, personne ne nous a fait connaître les doctrines de ces hardis novateurs. Habitués que nous sommes à considérer notre pays comme le foyer de la civilisation, c'est à peine si, dans notre vanité, nous nous inquiétons de ce qui se passe hors de nos frontières. On dirait que la carte de France limite l'horizon du monde intellectuel, et que rien de grand ne puisse se produire au-delà de cette circonférence. Il est vraiment honteux, pour une nation comme la nôtre, de vivre dans une ignorance aussi grossière; et cette honte doit retomber avant tout sur nos journaux, qui sont les plus incomplets du monde, et sur nos journalistes, qui, en dépit de tout leur esprit et de tout leur bon sens, sont les plus ignorants de tous les journalistes civilisés.

Cependant les questions sociales qui s'agitent aujourd'hui en Amérique sont dignes, au plus haut degré, de l'attention des économistes et des hommes d'Etat. Là aussi les vieux partis se décomposent et se transforment; là aussi la politique est absorbée par l'économie et par le socialisme. Les vieilles rivalités des whigs et des torys, des radicaux et des conservateurs, s'effacent devant les immenses problèmes que soulèvent la misère et le prolétariat, la guerre des intérêts, la lutte du travail contre le capital, du capital contre le travail, la lutte de toutes les classes de la société.

De tous les points de l'Union, un cri immense retentit: « *The land! the land! the land!...* La terre! la terre! la terre!... » — Ce sont les salariés qui réclament l'indépendance et la sécurité, le droit et le moyen de vivre en travaillant, le droit au travail, surtout le droit à l'instrument de travail, à l'instrument par excellence, le droit à la terre, le droit de propriété! Ils sont las de travailler pour les autres; ils veulent travailler pour eux-mêmes.

Les prolétaires des Etats-Unis demandent donc une réforme sociale, des *lois agraires*. Comme les Romains du temps de Gracchus, ils réclament contre les abus de la propriété, contre l'oppression du travail par le capital: ils veulent qu'on limite la toute-puissance des capitalistes et des spéculateurs; ils invoquent une nouvelle loi *Licinia*. La Bible à la main, au nom de la Religion et de l'Evangile, au nom du droit naturel et des lois divines, au nom de la justice et de la raison, ils demandent à être traités comme des enfants de Dieu, comme des membres vivants de l'Humanité; ils demandent leur part de liberté et de dignité, leur placeau soleil, leur part du patrimoine assigné à notre espèce par le Père des hommes.

Ces réformateurs composent aujourd'hui une association puissante, qui a ses orateurs, ses missionnaires, des journaux dans les principales villes de l'Union. Nous ferons connaître les doctrines, le but et les moyens de cette *Jeune Amérique*, de cette association des partisans des réformes sociales, de ces *agrariens* ou *anti-renters* (adversaires de la rente) **. Nous traduirons aussi fidèlement que possible les discours des chefs de ce nouveau parti; nous puiserons nos documents dans les journaux réformistes, dans *les Droits du Peuple*, dans le *Subterranean*, dans l'*Avocat du Travailleur*, dans le *Démocrate* de Williamsburg, dans la *Jeune Amérique*, et même dans la *Tribune* de New-York, et nous nous bornerons au rôle de rapporteur impartial.

Les *agrariens*, le mot l'indique assez, attaquent ostensiblement, sinon le principe même de propriété, du moins les abus de la propriété; ils évoquent l'esprit des Gracches: « *The spirit of the Gracchi rekindled in the west,* » imprimait, il y a deux ans, le *Williamsburg-Democrat;* ils demandent, en un mot des *lois agraires*. Or ce mot *loi agraire* a, dans notre langue, une signification spéciale qu'il n'a jamais eue à Rome, qu'il n'a pas davantage aujourd'hui en Amérique.

La loi agraire représente généralement en France l'idée du partage de toutes les terres, du partage égal et par tête. Les lois agraires de Rome, les lois dont les Gracches réclamèrent en vain l'application, n'ont jamais eu pour objet que le domaine public, que les terres qui ne pouvaient être aliénées, aux termes de la loi des Douze Tables. De même, aux Etats-Unis, les réformateurs n'ont d'abord eu en vue que les terres publiques, bien que, en ces derniers temps, ils semblent avoir voulu demander, ainsi qu'on le verra bientôt, que la réforme sociale portât même sur les propriétés privées.

L'Union Américaine possède un milliard quatre cents millions d'acres (1) de terres publiques, de terres fertiles, quoique non cultivées. C'est le patrimoine des générations à venir, tout aussi bien que des générations présentes: c'est le domaine inaliénable de la république. Une loi, votée par le congrès, avait autorisé le gouvernement à aliéner une partie de ces biens communaux, pour payer les frais de la dernière guerre. Les frais de la guerre sont payés depuis longtemps, et, néanmoins, le gouvernement central a continué à mettre des terres en vente au prix de 1 dollar (2) vingt-cinq cents l'acre. C'est contre cet abus que protestent aujourd'hui les agrariens. Déjà, en 1832, le président Jakson, dans son message, appelait l'attention du congrès sur ces aliénations. Cela lui paraissait contraire à l'intérêt général; il aurait voulu que ces terres, au lieu d'être vendues à des spéculateurs, fussent concédées à de pauvres chefs de famille, fussent même abandonnées gratuitement à ceux qui étaient hors d'état d'en payer le prix.

Cette vente des terres publiques a donné lieu à mille abus, à mille scandales. Des spéculateurs sont accourus de tous pays, ont acheté d'immenses étendues de territoire; puis ils ont enrôlé des misérables auxquels ils ont fait quelques avances, auxquels ils ont ensuite imposé la loi. Ces terres sont situées dans l'ouest, loin des centres de population. Les spéculateurs ont embauché dans les villes des milliers d'affamés, auxquels ils ont extorqué des engagements; puis ils les ont transportés dans les déserts, et leur ont donné le sol à défricher et à cultiver. Pendant les cinq premières années, les spéculateurs n'exigent aucun fermage; à compter de la sixième année, les cultivateurs payent un dollar de rente par acre; et, alors, les spéculateurs commencent à retirer chaque année environ 20 p. 100 de leurs capitaux. Mais ce n'est pas tout: ces terres gagnent prodigieusement en valeur par la culture, et par l'augmentation incessante de la population. Le laboureur, qui n'est que locataire, ne profite point de ces améliorations; tout le profit revient au spéculateur, qui hausse progressivement le prix des fermages. Les capitalistes sont ainsi devenus propriétaires de provinces entières; et, pour ressembler aux landlords de la Grande-Bretagne, il ne leur reste qu'à ériger leurs domaines en fiefs, en baronnies, comtés ou duchés, et à s'arroger le droit de haute et basse justice. Le travail est exploité à l'envi: c'est la traite des blancs sur une immense échelle; c'est la reconstitution des *latifundia;* seulement les esclaves modernes se nomment salariés ou tenanciers.

On demandera peut-être pourquoi les travailleurs se laissent enrôler ainsi; pourquoi ils ne se rendent pas directement adjudicataires de ces terres publiques? — Autant vaudrait demander pourquoi l'ouvrier ne se fait pas entrepreneur d'industrie, au lieu de travailler pour un maître comme salarié! Pour acheter des terres, pour payer les frais d'un long voyage, pour se procurer les instruments de culture, pour pouvoir vivre, au moins une année, jusqu'à l'époque de la première moisson, il faut avoir des avances considérables; il faut, en un mot, être capitaliste. — Les capitalistes sont les modernes patriciens. Chose remarquable, ce sont surtout des spéculateurs anglais qui achètent ainsi le territoire des Etats-Unis.

Les agrariens veulent mettre un terme à cette odieuse exploitation des entrepreneurs; ils veulent que chacun devienne propriétaire des produits de son industrie; ils veulent que nul homme ne puisse vivre aux dépens de son frère; ils veulent que la moisson appartienne au laboureur, que la propriété soit réellement fille du travail, que l'oisif ne puisse prêter ses capitaux à intérêt, faire cultiver ses terres moyennant une rente, un fermage. Aussi les appelle-t-on *anti-renters*. Que chacun paye de sa personne, vive de ce qu'il produit ou de ce qu'il a produit et épargné; mais que nul ne

* Nous empruntons les curieux détails que l'on va lire à un article de notre ami M. F. Vidal, qui a paru le mois dernier dans la Revue indépendante. M. Vidal vient de publier sur l'économie sociale un écrit d'une grande valeur, qui achèvera de ruiner la fausse économie politique.

** La rente est le revenu du propriétaire foncier non cultivateur.

(1) L'acre équivaut à 40 ares; il correspond à l'ancien arpent de France, grande mesure.

(2) Le dollar vaut environ cinq francs; le cent est le centième du dollar, et vaut par conséquent cinq centimes.

puisse tirer un revenu du sol qu'il ne cultive pas, un intérêt des capitaux qu'il ne féconde plus : voilà leur doctrine. Et, pour arriver là, ils demandent que chacun devienne possesseur incommutable du sol qu'il laboure, de l'instrument dont il use, puisse se passer du prêteur ou du capitaliste, ne soit pas réduit, enfin, à subir la servitude du salariat.

La première réunion des agrariens a eu lieu il y a deux ans, le 8 mars 1844. Les ouvriers de New-York furent invités à se rassembler à Croton-Hall, pour aviser aux moyens d'améliorer la condition des travailleurs, de prévenir la misère et la dépréciation toujours croissante des salaires. Ce meeting avait été provoqué par le journal *les Droits du peuple*, et, dans l'appel fait aux classes laborieuses, on exposait sommairement l'objet de la conférence, le but et les moyens des promoteurs de la réforme sociale. De bonne heure, la salle fut envahie par une foule immense. Un transparent splendidement illuminé attirait les regards des promeneurs; on y lisait en lettres éclatantes : *Affranchissement des terres publiques! Liberté pour moi, pour toi; liberté pour tous! Tous les hommes sont nés libres et égaux. Ici, ce soir, les amis de la réforme sociale se rassemblent.*

M. Th. A. Devyr, rédacteur du *Williamsburg-Democrat*, prit le premier la parole. Il commença par faire un tableau du paupérisme à New-York, dans les villes manufacturières, dans tous les centres de population. La concurrence, le salariat, la mécanique, la surabondance de bras sur le marché, voilà, disait-il, les causes énergiques de la misère. Chaque paquebot apporte aux Etats-Unis des centaines d'émigrants européens, qui viennent augmenter le nombre des bras sans emploi, avilir chez nous le prix de la main-d'œuvre. Le seul moyen de faire obstacle au paupérisme, c'est de mettre chaque homme à même de vivre de son travail, de vivre libre, indépendant des entrepreneurs d'industrie. Nous avons des millions d'hectares de terres publiques ; que sur ces terres tout homme puisse s'établir avec sa famille; qu'on abolisse, au plus vite, la vente des biens de l'Etat aux usuriers et aux spéculateurs; sinon bientôt tout le territoire se trouvera monopolisé.

La proposition fut accueillie avec enthousiasme, et, séance tenante, on nomma un comité de 14 membres pour préparer un rapport sur la motion de M. Devyr, et on invita les ouvriers de tous les Etats de l'Union à envoyer des délégués à la convention de New-York. De ce jour, l'association fut constituée, sous le nom d'*agrarian-league* (ligue agrarienne), et il fut décidé que les réunions auraient lieu chaque semaine.

De tous les discours prononcés dans cette première séance, le plus remarquable, à notre avis, c'est celui de M. W. Lyons Mackensie. Nous allons en donner quelques extraits :

«.... En deçà des limites des Etats-Unis, il y a des millions et des millions d'acres de terres incultes et inoccupées, où tous les pauvres et tous les salariés de l'Union pourraient aller s'établir avec leurs familles, sans se mettre à la merci des usuriers et des spéculateurs, sans aliéner leur liberté pour toute une génération, si des lois injustes n'avaient pas déshérité le peuple de son patrimoine légitime, et cela parce que le peuple est pauvre....

» Je demande le rappel immédiat des lois qui autorisent l'aliénation du domaine public. Ces terres ont déjà été payées par nos ancêtres, payées au prix de leur sang. Ce n'était pas pour que leurs descendants fussent emprisonnés dans des maisons de charité, que les hommes courageux de 1776 inscrivirent sur leur bannière : *Egalité des droits*, mais bien pour étendre sur les plus humbles enfants de la république américaine l'empire de l'amour chrétien et de la fraternité...

» Chose étrange! nous avons proclamé l'indépendance, nous avons brisé le joug de l'Angleterre, et ce sont encore les lois anglaises qui nous régissent, les lois rendues par les favoris des Tudor, des Stuarts! Les républicains d'Amérique ne sauraient-ils donc connaître, défendre et maintenir leurs droits, régler leurs rapports, sans adopter pour code les 150,000 pages in-folio de contradictions et d'absurdités qui forment la législation de l'Angleterre? Nous avons adopté la forme républicaine, mais la république n'existe que de nom; la véritable république est encore à fonder, car nous subissons toujours les lois, les préjugés et les institutions du vieux monde, les lois imposées par l'aristocratie de la Grande-Bretagne.

» Les questions que j'ai à vous soumettre sont claires et simples.

» 1° Voulez-vous la complète abolition du monopole des terres publiques? Voulez-vous que le peuple puisse librement jouir de cet héritage de ses ancêtres?

» 2° Sous quels prétextes le peuple a-t-il été déshérité de son patrimoine légitime?

» 3° Quels seraient les moyens les plus efficaces de mettre fin aux abus, de restituer le domaine national aux citoyens de la république?

» Ces terres sont assez étendues pour former 10 millions de fermes, de 160 acres chacune. Croyez-vous que ce ne soit pas là un remède souverain au paupérisme?

» Alors chaque homme aura le choix de travailler pour autrui, moyennant salaire, ou de travailler pour lui et pour ses enfants, d'échapper à toutes les vicissitudes du salariat. Point de rente à servir à un propriétaire. Trois millions de nécessiteux, que la misère pousse au crime, émigreront des villes et iront s'établir aux champs, où ils pourront élever honnêtement leur famille et devenir d'excellents citoyens; où ils trouveront le bien-être, l'indépendance, la sécurité.

» Des colonies de voisins et d'amis se fonderont et prospéreront. Maintenant, le cultivateur doit donner son dernier écu pour payer la terre ou le fermage; il est grevé d'hypothèques, il est en proie aux usuriers, il ne lui reste pas même de quoi faire face aux premières avances. Dans mon système, tous les prolétaires qui encombrent nos rues pourront avoir chacun une ferme gratuitement. Les cultivateurs endettés vendront leurs biens et émigreront; la rente des terres descendra à zéro. Pour les travailleurs qui resteront dans les villes, les salaires hausseront en proportion de la rareté des bras. Le gouvernement percevra des revenus sur les richesses créées par les nouveaux colons, qui aujourd'hui vivent sur la charité publique et mettent le prix de la servitude au rabais.

» La moralité y gagnera. Au lieu d'avoir à bâtir des prisons nouvelles, on verra les prisons devenir inutiles, et les geôliers eux-mêmes devront se faire cultivateurs.

» Mettons fin à la vente des terres publiques, et l'ouest se peuplera de citoyens. Voilà le vrai remède à la misère. Je défie les torys, les whigs, les radicaux, les natifs-américains (1), d'en trouver un autre. En quoi donc, s'il vous plaît, les intrigues des partis politiques, les modifications de la loi du suffrage, peuvent-elles remédier au bas prix des salaires, à la surabondance des bras, à l'asservissement du travail par le capital?...

» Je demande, enfin, de quel droit on a mis en vente les terres publiques; de quel droit on a ravi au peuple son héritage? Certes, ce n'est pas au nom des lois divines et de la religion, «car la terre est à Dieu» (Cor. x, 26). «Le produit de la terre est à tous» (Ecc. v, 9). «La terre a été donnée à tous les enfants des hommes.» (Psalm. cxv). «Le Dieu vivant nous donne toutes choses pour notre jouissance» (I Tim. VI). «Le pauvre a droit à la terre» (Psalm. xxxvii). «La terre ne sera point aliénée à perpétuité» (Moïse). «Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien» (Matth. vi). — Comment donc un homme religieux ose-t-il invoquer les bénédictions du ciel, tandis qu'il abandonne deux milliards d'acres aux spéculateurs, au grand préjudice de ses pauvres compatriotes?.... L'iniquité de nos lois, la folie de nos législateurs dépassent ma compréhension.... — Ce n'est pas non plus au nom des lois naturelles....» (L'orateur cite Blakstone et les grands jurisconsultes de tous les pays et de tous les temps.)

M. Mike Walsh, rédacteur du *New-York Subterranean*, d'un autre côté, faisait l'histoire des Gracches et de l'agrariarisme chez les Romains :

«Le mot agrariarisme a été voué à l'exécration par les ignorants et par tous ceux qui ont intérêt à exploiter l'espèce humaine. Nous savons maintenant que ce mot ne représente autre chose que le droit égal de chaque homme à vivre de son travail, à cultiver la terre. Et qui oserait contester ce droit? D'où procèdent la misère, la domination du capital, l'asservissement du travail, si ce n'est du monopole et de l'usurpation du sol qui produit les subsistances? Si chaque homme a droit à la lumière, à l'air, à l'eau, ce qui n'est pas contestable, il a droit également à la terre qui est tout aussi nécessaire à son existence. Si chaque homme avait droit au sol, la pauvreté serait inconnue et le crime disparaîtrait avec les causes qui le produisent. Ce but peut être atteint sans dépouiller un seul homme de sa propriété, sans froisser les droits ou les intérêts de qui que ce puisse être : il suffit d'abolir la vente des biens nationaux, et de distribuer ces terres publiques à quiconque voudra les cultiver. Travailleurs, vos destinées dépendent de vous seuls. Trop longtemps vous avez été dupes des démagogues et des charlatans politiques. Unissez-vous donc dans votre intérêt commun, et défendez vos droits. La puissance du capital va grandissant chaque jour; encore quelques années, et, si rien n'est changé aux principes qui régissent aujourd'hui l'industrie, vous devrez vous résigner à vivre en esclaves et à mourir à l'hôpital ou au dépôt de mendicité.»

La seconde réunion a eu lieu le 20 mars 1844. M. Devyr, au nom de la commission nommée dans la séance précédente, lit un long rapport fréquemment applaudi, et dont l'impression est votée avec acclamation. Ce rapport a été textuellement inséré dans le *Journal des droits du peuple*. Il est trop étendu pour que nous le reproduisions ici, mais nous en citerons quelques passages :

«Votre comité n'a pas cru nécessaire de s'appuyer sur des documents statistiques connus de tous, pour établir des faits incontestables.... La surabondance de bras a pour effet nécessaire d'exciter entre les travailleurs une compétition funeste, de faire baisser les salaires, même au-dessous des impérieuses nécessités de la vie. Aussi longtemps que l'offre des bras débordera la demande, les lois qui règlent les prix naturels rendront impossible l'amélioration réelle du sort des travailleurs.

» Le triomphe complet du *travail-machine* et l'entière prostration du *travail humain* sont des faits indéniables aujourd'hui. Sans doute, comme les ouvriers de l'Angleterre, nous pourrions lutter contre cet ennemi formidable, jusqu'à ce que des millions d'entre nous aient succombé dans cette lutte désespérée; mais il n'est point en notre pouvoir de triompher des forces de la nature, d'arrêter les progrès des sciences et des arts.

» La question qui se présente, la véritable question, est celle-ci : où trouver un remède? comment échapper au terrible fléau que nous ne pouvons conjurer? Cette question n'admet qu'une réponse, mais une réponse simple, péremptoire. La nature n'est point injuste; elle ne nous pousse point en avant pour hâter notre destruction. Notre refuge, c'est le sol, dans toute sa fraîcheur et sa fertilité; notre héritage, c'est le domaine public, à la fécondité inépuisable, à l'étendue et à la variété infinies! La mécanique, qui a été jusqu'ici pour nous un rival redoutable, deviendra l'instrument docile de notre volonté; notre maître d'aujourd'hui deviendra demain notre serviteur; notre tyran sera notre esclave...

» Ah! si nous étions placés dans les mêmes circonstances que nos frères d'Europe, il nous resterait peu d'espoir d'améliorer notre condition. Là, chaque coin de terre est monopolisé par l'aristocratie; le peuple ne possède rien; il n'a d'autre ressource que de vendre, n'importe à quel prix, le travail de ses bras; il vit misérable depuis le berceau jusqu'à la tombe....

» Dans cette république, grâce au ciel! les biens que le Créateur a destinés aux besoins de l'homme, n'appartiennent point à l'aristocratie, mais au peuple; les vastes forêts, les immenses prairies, les mines inépuisables, tout cela nous

(1) En ces dernières années, le parti des *Natifs-Américains* s'est beaucoup agité, a même occasionné de sanglantes émeutes à Philadelphie et ailleurs. Les Américains natifs demandent que les étrangers, que les émigrants ne soient admis aux droits politiques, aux droits de suffrage, qu'après 21 ans de séjour.

appartient. Voilà le champ naturel ouvert à notre activité! La terre, notre mère commune, n'est point marâtre; elle ne refuse point son sein aux enfants des hommes, et ses intarissables mamelles ont du lait pour tous; à chaque saison nouvelle, elle se couvre de fruits et de fleurs, et de son inépuisable fécondité notre travail pourra toujours faire jaillir l'abondance. »

Le rapporteur discute la légalité de la vente des terres publiques; il signale les funestes conséquences de ces aliénations :

« Voulez-vous savoir ce qui arrivera, si vous autorisez le monopole de la terre dans cette république? Allez en Europe; étudiez l'état de misère, d'épuisement, de dégradation des populations ouvrières, à côté du faste insolent d'une aristocratie oisive et débauchée... Et n'oubliez pas que le même sort vous est réservé, si vous laissez l'aristocratie territoriale prendre racine dans ce pays...;

» Votre comité pense qu'il faut fixer sur le sol la population flottante de nos villes, transformer les salariés en propriétaires cultivateurs. Le fermage (1) est funeste à la liberté, ainsi que l'a judicieusement fait remarquer un honorable sénateur; il divise la société en deux classes, il détruit l'amour du pays, affaiblit l'esprit de patriotisme et d'indépendance.

» Le fermier, en réalité, n'a ni terre, ni patrie, ni domicile, ni foyer domestique. Le propriétaire est l'appui naturel d'un gouvernement libre. Ce doit être la politique des gouvernements républicains de multiplier les propriétaires, comme c'est la politique des monarchies de multiplier les tenanciers. Nous vivons sous une république : multiplions donc la classe des propriétaires; permettons au peuple de s'établir facilement et à bon marché sur les terres publiques; donnons-les à un prix modéré à ceux qui peuvent payer; concédons-les gratuitement aux pauvres....

» Le temps approche où ces terres, qui sont encore à notre disposition, seront devenues à tout jamais des propriétés privées. Nos descendants s'efforceront en vain de se soustraire au salariat, à la triste condition de mercenaires. Il n'y aura point de champ qu'un capitaliste n'ait marqué de son sceau, où il n'ait planté sa borne; et le sort des générations futures ira toujours empirant. Nos neveux liront l'histoire de leur patrie; ils apprendront qu'il fut un temps où leurs ancêtres auraient pu empêcher le monopole de la terre, sauver le patrimoine de leurs enfants, et le transmettre à leur postérité. Que diront nos héritiers, en voyant que nous ne leur avons transmis que la misère et la servitude? Si, au contraire, nous savons par nos efforts prévenir une telle calamité, nos fils à tout jamais pourront vivre heureux, libres et riches, sur la terre de leurs pères.

» Votre comité pense que le jour est proche où les engins à vapeur seront appliqués aux défrichements et à la culture du sol. Maintenant le génie des mécaniciens est presque exclusivement tourné vers les manufactures et la navigation; mais bientôt il se portera vers l'agriculture. Sur ce nouveau champ, il sera probablement aussi heureux que sur l'autre, et alors le travail du laboureur se bornera à diriger une puissante machine, qui fera plus en un jour que ne fait en un mois entier le travail manuel de vingt cultivateurs. Quelle sera alors la condition des travailleurs non-propriétaires? Comment trouveront-ils à vivre? Pourront-ils lutter contre ce formidable concurrent aux poumons de feu, aux muscles d'acier? Malheur, alors, malheur à quiconque ne sera pas possesseur d'un coin de terre!.... »

Nous ne pouvons multiplier indéfiniment les citations. Nous allons donner les conclusions de ce rapport, puis nous ferons l'histoire rapide du mouvement agrarien, et nous dirons à quelles conséquences les réformateurs ont été progressivement amenés par la déduction logique de leurs principes.

Le comité propose d'organiser une vaste association de la réforme nationale, dans tous les Etats de l'Union-Américaine. Les associés, dans toutes les élections, soit locales, soit générales, ne devront voter pour un candidat qu'autant qu'il adhérera aux principes de l'agrariarisme. Quiconque refusera d'accepter ce programme, devra être considéré comme un partisan de la monarchie.

Les doctrines des réformateurs, propagées rapidement par la presse quotidienne, ont rencontré en peu de temps des partisans nombreux et dévoués dans tous les Etats-Unis. Les réunions hebdomadaires ont attiré une foule immense, et bientôt, la salle des séances ne pouvant contenir le public, il a fallu se réunir en plein air. Les principales villes de l'Union ont imité l'exemple de New-York; elles ont eu aussi leurs meetings hebdomadaires, leurs orateurs, leurs journaux. Pour régulariser le mouvement, les membres influents de la ligue ont constitué à New-York un centre de propagation, et créé un journal spécial, qui a pris le nouveau nom de l'association réformiste, *la Jeune-Amérique*.

Voici quels étaient, en 1834, les principes des agrariens :

Respect à la propriété privée. Abolition de la vente des terres publiques. Division de ces terres en lots ou fermes de 160 acres, qui pourront être concédés à titre gratuit. Sur ces terres l'Etat conserve à tout jamais le droit éminent de propriété, et n'abandonne que la possession et la jouissance. Tout homme, tout chef de famille sans propriété a droit à une ferme de 160 acres, mais à la condition de cultiver et d'exploiter *par lui-même ou par ses enfants*. La possession est transmissible héréditairement; mais nul, sous aucun prétexte, ne peut posséder plus de 160 acres. Toute ferme qui n'est pas cultivée retourne à l'Etat, pour être donnée à un citoyen non pourvu. Quand une famille devient trop nombreuse, les enfants, en se séparant de leur père, ont droit à une concession. A la mort du chef de famille, le fils qui déjà possède un lot, a la faculté de le conserver ou d'opter pour le lot de son père; mais le cumul est interdit. Quiconque cesse de cultiver ou fait cultiver par des salariés ou des mercenaires, perd son droit de possession. En aucun cas les fermes ne peuvent être ni affermées ni vendues. Nul ne peut vivre sur le travail d'autrui du revenu des terres publiques : le sol concédé est un instrument de travail qui ne peut servir qu'au travailleur.

Ainsi donc, les concessionnaires ont la jouissance gratuite du sol, la possession incommutable tant qu'ils cultivent; ils peuvent transmettre ce droit de possession et choisir leur successeur, quand il leur plaît de se retirer pour vivre du fruit de leurs épargnes; mais jamais ils ne peuvent exiger ni loyer ni prix de vente. Le cultivateur a tous les avantages et tous les bénéfices du droit de propriété, sans être tenu d'acheter et de payer le sol; il perd tous ces avantages, il perd même la possession, dès qu'il ne travaille plus. La terre ne peut être convertie en capital portant intérêt à un rentier; elle est instrument de production, et non plus instrument d'exploitation.

Ces principes, qu'on ne l'oublie pas, ne s'appliquaient qu'aux terres publiques concédées.

Mais il est évident que les réformateurs ne pouvaient s'arrêter là. En fait de réformes, surtout, l'esprit humain n'admet point de contradictions ou de demi-mesures : tout principe doit nécessairement produire ses conséquences rigoureuses. C'est ce qui est arrivé en Amérique.

Le 11 avril 1844, l'association de la réforme nationale publiait la déclaration suivante :

« Nous croyons devoir reproduire encore notre déclaration de principes :

» 1° Mettre fin à la spéculation et au monopole des terres publiques;

» 2° Assurer gratuitement à tout citoyen pauvre des Etats-Unis une ferme » de 160 acres.

» Nous ne demandons actuellement, soit pour le présent, soit pour l'avenir, » aucun partage des propriétés privées, soit des propriétés urbaines, soit des » propriétés rurales, soit enfin des richesses créées par le travail humain.

» Nous désirons ne pas nous prononcer, soit pour, soit contre les institutions » sociales actuelles, tant que chaque citoyen de l'Union ne jouira pas de son » droit de libre possesseur d'un lot des terres publiques.

» Nous espérons que cette déclaration suffira pour préciser nettement nos » principes et l'objet de nos efforts.

» Délibéré en séance publique, le 11 avril 1844. Signé E. S. Manning, président;

» John Windt, secrétaire. » (*Working man's Advocate.*)

En octobre de la même année, M. Devyr publiait, dans le *National Reformer* de New-York, un plan général de colonisation :

« Je propose de diviser les terres publiques en communes de six milles carrés de superficie, et d'établir au centre le chef-lieu ou village. Chaque maison aura un jardin de 1 à 6 acres; et toutes seront bâties autour d'un parc public de 40 à 50 acres, planté d'arbres et d'arbustes, orné de fleurs, de pièces d'eau, de réservoirs à poissons et de fontaines. Le village sera habité par les artisans et les hommes de métier; les cultivateurs habiteront dans le voisinage des fermes de 160 acres. Les artisans approvisionneront la commune d'articles d'industrie; les cultivateurs, de denrées et de productions agricoles. La plupart des travaux de toute espèce pourront être accomplis par des machines. Une agence sera chargée du commerce extérieur.

» *Moyens de réalisation.* Avant tout, il faut faire rapporter par le congrès la loi qui autorise l'aliénation des terres publiques. Les établissements charitables de New-York et des environs dépensent annuellement 300,000 dollars. La plus grande partie de cette somme pourrait être utilement employée à transporter dans les colonies tous les pauvres qui voudraient émigrer, et à leur faire les premières avances indispensables. Le transport des émigrants pourrait être effectué, à bas prix, par les bateaux à vapeur de l'Hudson et des lacs, par les chemins de fer; et, au besoin, chaque Etat pourrait voter, à cet effet, des fonds spéciaux. Les colons auraient la faculté de se faire cultivateurs ou de se livrer aux professions industrielles, dans leur nouveau pays, sans avoir à redouter jamais la baisse des salaires. En limitant l'étendue de terre que chacun pourra posséder, on rend impossible l'aristocratie territoriale; le peuple, trouvant à vivre de son travail, ne sera plus la proie des usuriers et des capitalistes; il pourra toujours, à la rigueur, vivre des seuls produits de la terre. On coupera également racine à l'aristocratie manufacturière : l'ouvrier n'étant plus réduit à offrir ses bras au rabais, le prix de la main-d'œuvre se maintiendra toujours à un taux convenable, etc., etc. »

En 1845, les réformateurs, encouragés par les sympathies du public, élargissaient leur programme. On en va juger par des extraits du journal *la Jeune-Amérique* :

« Au mois d'avril 1845, les délégués des classes ouvrières de l'Union Américaine se sont réunis en convention à Lowell, et ont adopté, entre autres, les propositions suivantes :

« Pour assurer le bien-être moral, social et physique des classes ouvrières, il devient indispensable d'abréger la durée du travail quotidien. Quiconque s'opposerait à cette mesure, devrait être considéré comme un ennemi de la justice, de la morale, et de la religion. On ne doit point demander à un homme plus de dix heures de travail effectif par journée.

» De l'éducation et de la moralité du peuple dépend la perpétuité de nos institutions républicaines. La société est donc intéressée à donner à chaque enfant de la république une éducation qui développe pleinement ses facultés morales, intellectuelles et physiques, qui rende chaque citoyen digne et capable de remplir ses devoirs d'homme libre;

(1) Le texte dit *tenantry*. Ce que nous traduisons par le mot fermage signifie l'état de fermier, de tenancier, la condition de locataire du sol.

« La convention recommande à l'association de la Nouvelle-Angleterre d'organiser, au plus vite, un comité permanent de réforme industrielle, sur le plan adopté par la grande confédération des états, en 1776. Ce comité devra poursuivre, *par tous les moyens légaux*, la transformation de l'état de guerre qui existe aujourd'hui entre le capital et le travail; il devra se proposer pour but de garantir à chaque citoyen, sans exception, le plus complet développement de toutes ses facultés, une éducation physique, morale, intellectuelle; d'assurer à chaque homme la jouissance réelle et effective du droit au travail, du droit à la terre. »

Au mois d'octobre le même journal publiait un article plus significatif encore :

« *Le monopole de la terre.*

« Nous avons dit et nous aimons à répéter qu'il devient nécessaire de réformer nos institutions pour garantir à chaque homme la jouissance de ses droits naturels.

» Quand cette république a été fondée, il y avait entre les citoyens une grande inégalité de conditions, conséquence inévitable de l'inégalité des droits. Des distinctions étaient ostensiblement admises entre les riches et les pauvres; il y avait des maîtres et des esclaves, sous le nom d'entrepreneurs et de salariés, de rentiers et de travailleurs.

» Quand le gouvernement se constitua, la classe riche se défiait de la classe pauvre, et la méprisait; la classe pauvre, d'un autre côté, était trop ignorante pour avoir conscience de ses droits. Que de modifications, en cela, se sont opérées avec le temps et le progrès de la civilisation! Mais une erreur fondamentale, empruntée au système monarchique, et basée sur le principe de l'usurpation, a persisté jusqu'à ce jour, et elle est encore la base de notre constitution sociale : cette erreur, c'est le monopole de la terre. Dans le principe, ce monopole n'offrait point de grands inconvénients; aujourd'hui, il prive, en réalité, le pauvre des droits politiques conférés par la constitution.

» Comme ce monopole a cru en intensité, à mesure que la société prospérait et se développait, il n'a point été considéré, tout d'abord, comme un mal. Les funestes effets qu'il produisait ont été attribués à d'autres causes; et la société s'enfonçait de plus en plus dans l'erreur, et le mal allait toujours empirant. Ah! si nos ancêtres, il y a soixante-dix ans, avaient assuré à tout homme le droit inaliénable à une portion du sol, notre société serait tout autre; et nul, peut-être, ne saurait imaginer ce qui serait advenu!

» Richesse et pauvreté; dettes et intérêts rongeurs; procès et frais de justice; spéculation et monopole; dépôts de mendicité pour les travailleurs qui ont produit en leur vie cent fois plus qu'ils n'ont consommé, tandis que ceux qui n'ont jamais mis la main à l'œuvre habitent des hôtels somptueux, des résidences princières; geôles et potences pour ceux que la nécessité inexorable a poussés au mal, tandis que tant d'ignobles fripons comptent parmi les grands propriétaires honorés et respectés... le riche devenant chaque jour plus riche, tandis que le pauvre devient toujours plus pauvre... Voilà les conséquences nécessaires du monopole. On voit clairement l'anneau qui lie l'effet à la cause. La seule différence qu'il y a entre l'Amérique républicaine et l'état pourri de la Grande-Bretagne aristocratique, c'est que chez nous on compte seulement 1 pauvre sur 26 habitants, tandis que là-bas on en compte 1 sur 10!...

» D'où procède le monopole? car, si nous voulons être à même d'appliquer un remède efficace, il faut, avant tout, connaître exactement la cause du mal... (Nous supprimons ce paragraphe trop énergique, dans lequel l'auteur de l'article établit que la propriété dérive de la force, de l'occupation violente; nous adoucissons les termes.)

» Chaque homme a un droit indéniable et imprescriptible à la portion du sol nécessaire à sa subsistance et à la subsistance de sa famille. Nul ne peut posséder au delà un seul centiare, tant qu'un de ses semblables est sans propriété. La terre ne peut être aliénée, ni accaparée.

» La cause du mal donc, c'est le monopole; le remède dès lors, le seul remède, c'est l'abolition de ce monopole. Le droit rigoureux exigerait que chaque homme fût incontinent mis en possession de sa portion de terre, et reçût, en outre, une indemnité proportionnelle au dommage que lui a causé la privation de son droit. Mais il n'y a point d'exemple dans l'histoire qu'un peuple, même dans le triomphe d'une révolution, ait jamais exigé plus de la moitié de ses droits. Aussi est-il sage, pour des réformateurs, de ne demander que ce qu'ils espèrent obtenir. D'ailleurs, il faut considérer que l'injustice, ici, est l'œuvre des siècles, et non pas l'œuvre personnelle de ceux qui en profitent maintenant. Il ne faut point rendre les propriétaires actuels responsables du mal qu'ils n'ont pas commis. Leur responsabilité ne doit commencer qu'à dater du jour où ils auront été complètement éclairés, et où ils se seront opposés à une réforme reconnue nécessaire. Nous voulons condamner un principe funeste, et non pas une classe d'individus.

» Quel serait donc le moyen de rendre la réforme praticable? Evidemment ce moyen doit être une transaction, un compromis; mais il doit en même temps apporter une amélioration réelle au sort des déshérités; il doit, en outre, amener progressivement, et dans un avenir assez rapproché, la restauration pleine et entière du droit. — Voici ce que nous proposons :

« PLAN POUR RÉINTÉGRER LE PEUPLE DE L'ÉTAT DE NEW-YORK DANS SON DROIT A LA TERRE.

» 1° A l'avenir, nul ne pourra, en aucun cas, posséder dans l'Etat de New-York plus de 160 acres de terre.

» 2° A l'avenir, nul ne pourra, sous aucun prétexte, posséder dans une ville ou dans un village plus d'un lot. L'étendue de ce lot sera déterminée par les autorités de la ville ou de la commune.

» 3° Quant aux terres publiques qui ont été vendues aux spéculateurs et qui sont aujourd'hui affermées, une commission spéciale, composée de propriétaires et de tenanciers (en proportion du nombre des individus que l'une et l'autre classe peuvent compter dans l'Etat de New-York), sera instituée pour déterminer, d'après l'équité et non pas d'après les lois existantes, quelle indemnité devra être payée pour désintéresser les ayant-droit, pour résilier les contrats, dans tous les cas où la terre aura été affermée par baux de vingt ans et au delà, par baux viagers ou perpétuels.

» 4° Tout lot de terrain dans les villes, toute habitation, et toute ferme dans les communes rurales, seront possédés à titre inaliénable. L'aliénation ne pourra avoir lieu que du consentement formel de l'occupant; et encore, dans ce cas, la mutation ne pourra s'opérer qu'à titre purement gratuit et au profit d'un citoyen non pourvu.

» 5° Les corporations de toute espèce, qui sont aujourd'hui propriétaires, auront cinq ans pour disposer de leurs biens, sous les mêmes conditions et restrictions, en faveur des non-propriétaires. Elles pourront seulement conserver, proportionnellement au nombre des membres qui les composent, les bâtiments qui leur seront nécessaires, et l'étendue de terre qu'elles auraient droit de posséder, à raison de 160 acres par individu.

» 6° Les membres d'une association pourront mettre leurs lots, leurs propriétés en commun. »

Voici maintenant les explications et les commentaires :

« Le premier article de cette proposition, qu'on le remarque bien, laisse les titulaires actuels jouir, leur vie durant, de toutes les propriétés dont ils ne tireront ni rente, ni loyer, ni fermage, quelle que soit l'étendue de ces propriétés et à quelque titre qu'ils les aient acquises. Il leur interdit seulement de lever, au nom du capital, un tribut sur les non-propriétaires, il leur interdit d'exploiter le travail d'autrui. A la mort du possesseur actuel, son héritage sera divisé en lots de 160 acres, qui seront de préférence attribués à ses héritiers, à raison d'un lot par individu. Le surplus devra être concédé à des citoyens sans héritage. De la sorte, les héritiers d'un riche, au lieu de posséder des propriétés immenses dont ils auraient pu abuser comme d'un moyen d'exploitation, dont ils auraient pu être expulsés et dépouillés, auront *assez* à titre inaliénable. Pendant un certain temps encore et jusqu'à ce que chaque citoyen se trouve pourvu, les terres pourront faire l'objet d'une vente; mais comme nul, en aucun cas, ne pourra posséder plus de 160 acres, la valeur vénale du sol baissera graduellement, et bientôt chacun pourra devenir propriétaire.

» Le second article laisse à un capitaliste possédant aujourd'hui, par exemple, 1,600 maisons dans New-York, la pleine jouissance, jusqu'à sa mort, de cette immense fortune, bien que l'augmentation incessante de la population lui permette chaque année de hausser le prix des loyers, d'augmenter ses revenus, sans qu'il ait aucunement besoin pour cela de dépenser davantage en travail, en habileté, pas même en capital. Mais, d'un autre côté, les locataires auront la perspective de devenir possesseurs, de voir graduellement et progressivement s'éteindre les propriétaires. Encore une génération, et chaque homme sera libre possesseur, et la race des propriétaires aura disparu... Les muséums conserveront tout au plus un ou deux échantillons empaillés de cette race perdue. (*And in a generation all would be freeholders, and the landlord breed extinct, except, perhaps, a stuffed specimen or two in the museums.*)

» Le troisième article est, à notre avis, le seul moyen de trancher la fameuse question de *l'anti-rente*, et en même temps, peut-être, de faire un homme de cette maudite variété du genre propriétaire, le spéculateur ou entrepreneur. »

Enfin, dans un des derniers numéros du même journal, nous lisons :

« *Réformes demandées par les démocrates américains.*

« 1° Affranchissement du sol; démocratie territoriale (*landed democracy*). Ce but sera atteint par la limitation de l'étendue de terre que chacun, à l'avenir, pourra acheter et posséder; et par les autres moyens développés dans les trois premiers numéros de ce journal, et reproduits dans le pamphlet *le Jubilé*.

» 2° Toutes les dettes deviendront dettes d'honneur; la loi n'accordera plus d'action aux créanciers. De la sorte, le crédit, de réel, deviendra moral et personnel; il sera accordé à l'individu, et non pas à la fortune; les usuriers ne pourront plus abuser de l'innocence de leurs clients; les huissiers, avoués, avocats et autres gens de robe noire, ne vivront plus aux dépens des pauvres débiteurs; les frais de justice et de poursuites (de toutes les causes de la misère la plus énergique, après le monopole et la vente de la terre), ne doubleront plus le capital des dettes, et les dettes seront mieux payées. D'ailleurs la loi doit se borner à garantir au peuple ses droits naturels.

» 3° Prohibition du papier-monnaie. Le papier-monnaie est une monnaie fausse, qui n'est bonne qu'à favoriser les capitalistes, à faire subir au peuple des intérêts et des pertes; c'est un impôt indirect, c'est un leurre. Le papier-monnaie permet à une classe d'individus de vivre sans travailler aucunement; il enrichit les riches et appauvrit les pauvres; il est anti-républicain, il est pis qu'inutile; il annihile le privilége conféré au gouvernement central, de battre monnaie et de régler le cours des valeurs; en un mot, il est inconstitutionnel : il est défendu aux Etats d'émettre des billets de crédit.

» 4° Révision des comptes de débiteurs à créanciers. Les dettes ont été contractées sous le régime de la circulation du papier. Toute extension, toute réduction de la monnaie de papier a pour effet de dénaturer, de violer les contrats qui lient le débiteur au créancier. Du reste, la révision des comptes est une conséquence nécessaire de la suppression du papier-monnaie.

» 5° Défense aux Etats de contracter des dettes. Les générations présentes n'ont pas le droit d'aliéner l'avenir, de grever de charges les générations futures.

» 6° Plus de concessions, de priviléges. Les villes, les comtés, les Etats, doivent exercer directement leurs droits et leurs priviléges, et non pas les concéder à des individus ou à des associations.

» 7° Réforme de la législation civile et des lois de procédure. Le système en vigueur est inextricable, absurde et ruineux. Du reste, la loi qui refusera le droit d'action pour les dettes, sera un pas immense dans la bonne voie.

» 8° Le droit de suffrage. Il appartient de droit à tout citoyen, sans distinction et sans restriction : c'est évident.

» 9° Elections de tous les fonctionnaires et officiers par le peuple. Si le peuple a qualité pour choisir ceux qui choisissent les officiers et fonctionnaires, il est capable et digne de choisir directement les agents de l'administration et de la force publique.

» 10° Un système d'élections directes par district. Le système actuel est mauvais. Le pouvoir doit être délégué le moins possible : le meilleur moyen de faire exercer le pouvoir par le peuple directement, c'est de nommer un candidat spécial pour chaque fonction.

» 11° Impôt direct sur la propriété. Chacun doit contribuer aux charges publiques en proportion de son revenu. De la sorte, chacun sait ce qu'il a à payer, et tous sont intéressés à l'allégement des taxes. D'ailleurs, puisque le



gouvernement a surtout pour objet la protection de la propriété, il est juste que la propriété en supporte les frais.

» 12° Milice et système de défense. De 18 à 45 ans, chaque citoyen est soldat et peut être enrôlé, si la nécessité l'exige. Les armes et les équipements sont fournis par l'Etat, et sont confiés aux compagnies qui doivent les entretenir avec soin. La législature fixe le nombre et les appointements des instructeurs chargés d'exercer, pendant la paix, les citoyens au maniement des armes. »

C'en est assez pour caractériser les nouvelles tendances des réformateurs. On voit que dès 1845, les principes proclamés en 1844 avaient produit leurs conséquences inévitables; on voit que les agrariens d'Amérique, comme les Saint-Simoniens de France, ont été entraînés par la logique au delà du but qu'ils s'étaient primitivement proposé. Ils voulaient d'abord la division des terres publiques; ils ont bientôt demandé la modification du droit de propriété pour tous les biens sans exception, l'abolition de l'héritage, laissant aux titulaires actuels la simple usufruit ou la jouissance viagère.

L'association a fait d'immenses progrès en deux années. Dans les élections locales, dans les élections générales, les réformateurs ont exercé une grande influence, obtenu un grand nombre de nominations. Ils ont contribué à porter M. Polk à la présidence, à écarter M. H. Clay, qui s'était prononcé contre l'agrariarisme. Chaque numéro de la *Jeune Amérique* contient le bulletin des victoires électorales remportées dans les différents districts par le parti réformiste, et ces bulletins prouvent que ce parti grandit tous les jours, conquiert de nouveaux partisans.

— Mais alors, va-t-on dire, c'est donc la plus terrible des révolutions sociales qui se prépare aux Etats-Unis, un cataclysme épouvantable qui va bientôt éclater! — Qu'on se rassure. C'est l'heureux privilége des peuples vraiment libres, de n'avoir point à redouter les révolutions violentes, de n'être jamais réduits à recourir à la force pour faire triompher la raison. La réforme est la soupape de sûreté qui rend les explosions impossibles. Quand une idée est mûre, elle passe pacifiquement dans les institutions sous forme de loi, par la seule volonté des citoyens. Aussi les réformateurs d'Amérique cherchent-ils exclusivement à faire prévaloir leurs doctrines par la discussion et la persuasion, sans faire appel à la violence. Ils savent que nul n'a droit d'imposer ses opinions par la force, mais ils savent également que tout homme a droit de propager ses idées, de faire des prosélytes, de convertir le monde, s'il le peut; et ils savent aussi que, quand la victoire est gagnée sur les esprits, la réforme est accomplie et se traduit bientôt en loi. Il faudra probablement bien des années encore à l'association de la réforme pour conquérir l'opinion publique, pour faire triompher ses principes, si jamais elle y arrive; mais le jour où elle aurait atteint ce but, la transformation s'opérerait sans secousse, car alors la réforme répondrait aux vœux du pays.

Nous n'ajouterons aucune réflexion, car nous voulons nous borner ici au rôle de rapporteur ou d'historien. Nous dirons seulement que le parti de la *Jeune Amérique* n'est pas le seul qui soulève les grandes questions de réforme sociale. A côté des agrariens, qui semblent recommander de préférence les fermes isolées, il y a les *associationists* qui prêchent et qui pratiquent l'association. Le mot *associationists* ne désigne point un parti spécial, il désigne tous les socialistes de nuances diverses, qui, à l'individualisme, opposent les charmes et les avantages de la vie en grandes réunions. L'Amérique semble être le laboratoire où s'expérimentent toutes les théories conçues ailleurs. Tous les systèmes connus, toutes les écoles, ont des partisans aux Etats-Unis, qui réalisent les différentes utopies, par groupes de cent, deux cents, trois cents familles associées. En Europe, ce qui différencie les écoles, ce sont les principes philosophiques et économiques : en Amérique, ce sont surtout les doctrines religieuses. Il y a des variétés infinies de socialistes. Disciples d'Owen, d'un côté, de Fourier, de l'autre, Quakers, Moraves, Mormonites, vivent là-bas en groupes, exploitant le sol, exerçant l'industrie, pratiquant la communauté et la fraternité à leur manière. Tous les jours des colonies nouvelles se fondent; les unes prospèrent, d'autres tombent en décadence, pour se relever et tomber encore; et les populations accourent en masse dans ces établissements nouveaux. Au milieu des déserts, des villes surgissent instantanément, grandissent en quelques mois, et comptent, au bout de deux années, 3 et 4,000 habitants.

De tous ces essais, de tous ces efforts, il est impossible qu'il ne résulte pas quelque chose. Il y a, chez ce peuple américain, un courage, une énergie, une exubérance de sève et d'ardente vitalité, dont nous ne saurions nous faire l'idée. Ces hommes-là ne connaissent ni le découragement, ni les hésitations, ni les obstacles! En avant! en avant! Et ils marchent pleins d'enthousiasme comme les croisés; pleins de foi surtout dans la Providence, et dans leur glorieuse destinée. Ah! ce peuple jeune, Dieu merci, ne ressemble en rien à notre vieille Europe, épuisée, énervée, démoralisée. Pendant que nous nous arrêtons, n'en pouvant plus, il avance toujours, lui; il prend la civilisation où nous l'avons laissée, et lui prépare des voies nouvelles. Ah! l'avenir est là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, dans le pays des terres vierges, des forêts et des prairies, des grands lacs et des fleuves immenses, dans le pays des mines fécondes et du soleil. Les Américains le sentent déjà, ils comprennent qu'ils portent les destinées futures de l'Humanité. Ah! qui pourrait nous dire ce que sera l'Amérique dans deux cents ans, quand la civilisation aura été transportée au Brésil, au Mexique; quand les sciences et les arts auront eu le temps de mûrir sur le nouveau continent, et de porter des fruits! Il est probable que là-bas, un jour, se réaliseront les rêves des poëtes et des utopistes, que règnera l'âge d'or, que l'homme trouvera le paradis terrestre qu'il croyait avoir perdu!

F. VIDAL.

POÉSIE.

LES DEUX POÈTES.

PREMIER POÈTE.

Regarde-les passer les ombres des poètes!
Tristes, les yeux baissés, et les lèvres muettes,
Ils s'éloignent voilés de leurs linceuls flottants,
En nous faisant à nous, leurs frères en misère,
Le signe de jeter cette vie éphémère
Au suicide affreux qui devance le temps.

DEUXIÈME POÈTE.

Poète, quel bandeau s'épaissit sur ta vue?
Ces fantômes chéris que tu vois dans la nue,
Passer enveloppés d'une sombre douleur,
Je les vois revêtus de gloire et de lumière,
Les flammes de l'amour brillant dans la paupière,
Le front épanoui comme une jeune fleur.

Ils chantent : dans l'espace imprégné d'harmonie,
Plein des vibrations de la harpe infinie,
On dirait la voix d'or, le chant de l'idéal,
Plus sonore qu'un orgue aux riches vocalises,
Qu'un luth éolien éveillé par les brises,
Ou les harmonicas d'un palais de cristal.

Ils chantent l'Espérance avec la Certitude,
La Science et l'Amour, religieux prélude
Du poème inspiré par le souffle divin,
Dont l'Humanité doit, dans sa langue suprême,
Développer un jour le magnifique thème
Que l'Etre Universel écoutera sans fin.

Pour rappeler tes sens, admire la Nature,
Poète, et tu verras dans cette source pure
L'ombre de Dieu passer comme dans un miroir.
Dans l'orbe des soleils, dans les perles nacrées,
Au sein de l'âme humaine ou des forêts sacrées,
Le Père se contemple, et sourit de se voir.

PREMIER POÈTE.

Spectacle douloureux aux regards de l'artiste!
Oui, la Nature est belle, et l'Humanité triste.
La mort victorieuse a brisé sans retour,
Le nœud de diamant, la divine soudure,
Qui liait, confondus, Dieu, l'Homme, et la Nature,
Trinome éblouissant absorbé dans l'amour.

La vie est un sarcasme, une énigme invincible.
En descendant au fond de ce gouffre terrible,
L'esprit humain trébuche, et la raison s'endort.
Nous naissons pour souffrir. Tout le reste est chimère!
Un peu de miel au bord d'une boisson amère.
Il n'est rien de réel ici-bas que la mort.

DEUXIÈME POÈTE.

Ce qui meurt, c'est le corps, vêtement de la vie,
Enveloppe de l'être à la terre ravie,
Que la terre consume ou change en épis d'or.
Mais notre âme, en quittant sa dépouille mortelle,
Retourne en Dieu puiser une vertu nouvelle
Pour se manifester plus radieuse encor.

Prescience infinie, eternelle justice,
Les hommes t'ont donné le bizarre caprice
De détruire en créant, à chaque Humanité;
Comme si les rayons échappés de ton âme
N'étaient pas animés de ta vivante flamme,
Et si l'âge avait droit sur ton éternité!

L'artiste est dans son œuvre; et le divin Artiste
En qui l'Humanité se meut et préexiste,
Qui la tire de soi par un suprême amour,
Se suiciderait dans l'Humanité même!
Niez Dieu, mais du moins évitez ce blasphème
D'en faire un artisan créant au jour le jour.

Voix des mondes, poète, âme sacerdotale,
Dieu t'appelle. Revêts ta robe holocaustale.
Sors de l'obscure nuit et marchons vers le jour.
Si le mystère est grand, que l'amour t'illumine:
Pour remonter vers Dieu, la Tétrade divine
Nous ouvrit deux chemins, la raison et l'amour.

PREMIER POÈTE.

Création du cœur, hymne de la jeunesse,
Parfum d'une âme vierge, effluves de tendresse,
Sublime fusion des êtres ici-bas,
Autel mystérieux où, lèvre à lèvre unie,
Dans un même baiser chaque être communie,
Amour.... Dérision! l'amour n'existe pas.

DEUXIÈME POÈTE.

Qui donc incessamment des entrailles des mondes
Fait jaillir ces essaims de semences fécondes,
Et ces jets ruisselants d'êtres tièdes éclos?
Qui les extrait du sein de l'âme indéfinie,
Où l'œil religieux voit le fleuve de vie
Perdre et renouveler en Dieu ses larges flots?

Que disent vos sanglots, ô sources désolées?
Vos baumes, vos parfums, tiges immaculées?
Vos murmures profonds, solitudes des bois?
Vos chansons, beaux oiseaux? arbres, la mélodie
Que réveille le vent sur la feuille engourdie?
Nature, les concerts de tes milliards de voix?

Que disent les splendeurs des voutes sidérales?
Et le vol combiné des sphères amicales
Qu'unit l'attraction dans le sein de l'éther?
Et les mobiles chœurs des étoiles chéries,
Qui déroulent au loin leurs blanches théories
Sur l'azur éclatant des abymes de l'air?

Et ces îles du ciel où germe et se condense
Des astres à venir l'éternelle semence;
Perçant les profondeurs du vaste firmament?
Tant de mondes perdus dans l'incommensurable!
Tant de flots de soleils, dont le cours innombrable
Semble une mer de feu, d'or, et de diamant!

Plus haut encore: aux lieux où monte la prière,
Au centre incandescent d'où jaillit la lumière,
Au temple des soleils d'où ruisselle le jour,
Quelle est l'expression de la Toute-Puissance!
Son éternel moteur, l'âme de son essence,
Enfin, l'être de Dieu? Poète, c'est l'amour!

Que l'amour désormais soit la forme choisie
Et l'inspiration de toute poésie,
Que les chants de la lyre épouvantent le mal.
Poète du passé, silence! l'âme humaine
Veut des hymnes d'amour, et non des cris de haine,
Pour remonter à Dieu, source de l'Idéal.

EDMOND TISSIER.

AVIS AUX ABONNÉS DE LA REVUE.

Plusieurs de nos abonnés n'avaient pu jusqu'ici recevoir les livraisons 1, 2, 3, et 6, parce que le tirage de ces numéros était épuisé au moment où ils ont pris leurs abonnements. Nous leur adressons, avec la présente livraison, celles de ces livraisons réimprimées qui complètent leur collection.

La réimpression des livraisons 4 et 5 se fait en ce moment, et les personnes auxquelles manquent encore ces livraisons, les recevront très prochainement.

On peut dès à présent s'abonner à partir du commencement de la publication, octobre 1845.

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.

PREMIÈRE ANNÉE.
N° 10.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, A BOUSSAC, département de la Creuse.
Prix de l'abonnement : CINQ FRANCS PAR AN.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.
On s'abonne aussi à PARIS, à la librairie de Gustave Sandré, rue Percée-Saint-André-des-Arts, n° 11.

JUILLET.
1846.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

LETTRES

SUR

LE FOURIÉRISME.

IIe Lettre *.

LES DISCIPLES DE FOURIER.

A des amis, à Limoges.

I.

« Qu'on veuille bien considérer que l'histoire entière de la philosophie est pleine de polémiques. Il est impossible de travailler à l'édification des doctrines que l'on croit vraies sans sentir le besoin d'anéantir celles que l'on croit fausses. Il y a des opinions qui ont accompli leur œuvre, et avec lesquelles il est temps d'en finir. Les erreurs gênent les vérités, et les empêchent de se rapprocher, de se condenser, de triompher. Voilà pourquoi ceux qui sont le plus occupés d'élaborer leur propres idées et de rassembler toutes leurs forces pour arriver à l'établissement systématique des vérités qu'ils possèdent déjà ou qu'ils entrevoient, sont cependant forcés quelquefois de se détourner de ce travail intérieur, pour critiquer les autres. Il en a toujours été ainsi dans la religion et dans la philosophie; et c'est bien à tort qu'on a quelquefois attribué à de misérables passions, ou regardé comme vaines, toutes les utiles et nobles polémiques dont tous les siècles nous ont légué des exemples. Il serait bien plus vrai de reconnaître que si Dieu a livré le monde aux controverses des hommes, comme dit l'Ecclésiaste, c'est qu'il a voulu faire avancer l'Humanité par le moyen même de ces controverses (1). »

Voilà ce que nous écrivions, il y a une douzaine d'années, en commençant à réfuter l'Eclectisme, et voilà ce que nous nous contenterons de répondre aux insinuations de la *Démocratie Pacifique*, qui, après nous avoir itérativement sommé d'examiner le Fouriérisme, nous accuse aujourd'hui de « mettre notre honneur à démolir, *sans les avoir apprises*, les doctrines qui s'élèvent autour de nous. »

Sans les avoir apprises! Le reproche est bizarre! Nous connaissions les doctrines de Fourier avant presque tous ceux qui les prônent aujourd'hui. Est-ce qu'Enfantin n'avait pas lu Fourier, et ne se l'était pas assimilé? est-ce que la théorie d'Enfantin n'est pas le système de Fourier augmenté de tout ce qui manque à ce système pour être autre chose que le délire d'un esprit malade? Le *prêtre confesseur* d'Enfantin, ce prêtre androgyne qui *attire et harmonise* les hommes par l'attrait des sexes, n'est-ce pas le *confesseur sympathiste* de Fourier? Les Enfantiniens cachaient-ils qu'ils avaient pris la moëlle de Fourier, sa *politique galante* et sa *liberté amoureuse?* Cachaient-ils qu'il résolvaient comme lui le problème de la population et de la subsistance, par la stérilité des femmes *en huitième période?*... Ah! toutes ces folies, il y a longtemps que nous les connaissons, il y a longtemps qu'elle nous ont soulevé le cœur! Qui a fait sortir Fourier de son obscurité, sinon les disciples d'Enfantin? Quel est celui qui a exposé le premier à Paris dans un cours public les [illegible] de Fourier? n'est-ce pas un disciple ou plutôt un collaborateur d'Enfantin? De qui s'est composé d'abord le noyau des Fouriéristes? de disciples d'Enfantin. Vers 1833, être disciple d'Enfantin ou disciple de Fourier, c'était à peu près la même chose. Ceux qui repoussaient le complément ajouté au Fouriérisme par Enfantin, mais qui admettaient le fond du système, devenaient Fouriéristes du soir au matin.

Donc, il y a longtemps que je connais Fourier; car j'ai rencontré ses idées systématisées par des têtes plus fortes que toutes celles qui font de lui aujourd'hui un Dieu; par des hommes qui appelaient ses livres *leur cuisine*, et qui, tout en profitant, dans la voie de l'erreur où ils étaient engagés, de ses méditations sur la *gastrosophie* et le *luxe des sens*, n'auraient pas daigné l'appeler leur maître, tant ils le trouvaient dépourvu d'une science quelconque.

J'ai connu Fourier, vous dis-je, sous le masque de Saint-Simon. Je maintiens que Saint-Simon était un génie véritable, dont les travaux ont été dans la vraie ligne du progrès de l'Humanité. Celui-là, je n'ai jamais craint et ne craindrai jamais de reconnaître ce que je lui dois. Mais quand, sous son nom, j'ai aperçu ce qu'on me cachait, ce qu'on tenait en réserve, comme en un mystérieux sanctuaire, et ce qu'il fallut bien à la fin découvrir à tous les yeux, savoir la doctrine de Fourier et la métaphysique de Hégel accouplés par un étrange amalgame aux vérités de Saint-Simon, j'ai frappé avec mes amis le fantôme, et le fantôme est tombé : il s'appelait Enfantin.

Grâces en soient rendues au progrès du temps et de la vérité! l'alliance fausse et menteuse entre Saint-Simon, Hégel, et Fourier, est rompue. Le breuvage préparé avec tant d'art pour égarer la raison humaine a été repoussé par nos lèvres. On avait prétendu réunir, contre leurs affinités véritables, les idées saines de Saint-Simon et les idées malsaines de Fourier, au moyen d'un troisième terme, la métaphysique à moitié vraie, à moitié fausse, de Hégel; mais ce synchrétisme n'a pas réussi. Le composé formé contre les lois de la nature s'est bientôt détruit de lui-même. Les éléments qui s'y trouvaient rapprochés se sont combattus; la vérité et l'erreur n'ont pu vivre ensemble. Saint-Simon est redevenu Saint-Simon, l'Eclectisme est redevenu l'Eclectisme, Fourier est redevenu Fourier.

II.

Vous me demandez, mes amis, comment il est possible qu'on ait songé à réunir Saint-Simon et Fourier. Vous avez peine à com-

* Voir la précédente livraison.

(1) *Réfutation de l'Eclectisme*, préface.

prendre qu'il se soit trouvé des disciples de Saint-Simon assez fous pour noyer une masse imposante de vérités dans un océan d'erreur.

Pourquoi fait-on de faux diamants, je vous prie? C'est parce qu'on n'en a pas de véritables, ou qu'on n'en a pas assez. Celui qui posséderait le *régent* ne songerait pas à faire des diamants faux. Si Saint-Simon avait eu un système complet, personne n'aurait pensé à amalgamer avec lui Hégel et Fourier. De même, si Fourier avait eu quelque chose qui ressemblât à une organisation véritable, on n'aurait pas songé à lui donner pour complément les idées de Hégel et de Saint-Simon. Mais en l'absence d'un système complet et vrai, on a fabriqué le faux diamant qui s'appela quelque temps SAINT-SIMONISME, ce faux diamant *tripartite*, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, composé, par portions presque égales, de Saint-Simon, de Hégel, et de Fourier.

J'essaierai peut-être un jour de vous raconter comment se fit ce chimérique alliage. Ce qui est indubitable, c'est qu'en cette occurrence Fourier lui-même intervint en personne, proposant de se faire l'*arrangeur* du *composé*, du *mixte*, et promettant d'*utiliser* les idées de celui qu'il appelait l'*économiste Saint-Simon*, de *s'étayer de tels ou tels détails*, de *conserver tels ou tels principes*, et de *les greffer* sur sa propre doctrine, qu'il disait être *certaine* (1). Enfantin, qui avait apparemment des dispositions à penser comme Fourier sur la *politique galante* (les attractions sont proportionnelles aux destinées), l'écouta, lut ses ouvrages, saisit le fond de son système, l'identifia avec le fond du panthéisme Hégélien, l'*incarnation;* et lui et deux ou trois autres, que je pourrais nommer et qui participèrent à ce travail, communiquèrent leurs erreurs à un certain nombre d'hommes qui sont aujourd'hui conseillers d'état, députés, directeurs de chemins de fer, banquiers, et capitalistes. A leur tour, ces hommes avaient apparemment des dispositions à penser comme Enfantin, toujours en vertu de l'axiome : « Les attractions sont » proportionnelles aux destinées. » Qu'arriva-t-il donc? L'esprit du Christianisme et de la Révolution Française fut surpris tout-à-coup, enveloppé, assiégé, dans le camp de Saint-Simon, par ces sophistes et par ceux qu'ils avaient égarés.

Enfantin s'était chargé lui-même du rôle que Fourier avait voulu prendre, du rôle d'*arrangeur*. Aussi Fourier, désolé d'être ainsi dépouillé, l'appelle-t-il quelque part un *aigrefin* (2). Certes, si Fourier eût été chargé de cette fonction, il aurait séduit peu de monde dans le camp de Saint-Simon. Mais Enfantin, en voilant sous certains dehors ce qu'il empruntait à Fourier; en saupoudrant de métaphysique Hégélienne le matérialisme qu'il voulait faire germer, fleurir et fructifier; en recourant au besoin à Saint-Simon lui-même, qui, comme je le prouverai dans une prochaine lettre, est l'*inventeur véritable de cette généralisation de l'attraction* que Fourier et ses disciples appellent la loi universelle (3); Enfantin, dis-je, était de nature à séduire une partie des hommes qui s'étaient groupés autour de Bazard et de lui, au nom de la Doctrine de la Perfectibilité, ce legs du dix-huitième siècle au dix-neuvième.

Il fallut quelque temps pour se reconnaître. La vérité et l'erreur partaient des mêmes bouches; les formules les plus saintes, les plus religieuses, se choquaient dans l'air avec des formules telles que l'Anté-Christ seul aurait pu ou avait pu en imaginer. D'où venait cette sorte de *choléra-morbus* moral envahissant tout-à-coup une école qui, représentée principalement jusque-là par Bazard, avait frappé tout le monde par la masse imposante de ses idées, et qui avait réellement dans son intérieur autant de calme et de force que ses manifestations en révélaient? Enfantin et ses collaborateurs gardèrent le plus qu'ils purent leur secret; mais à mesure qu'ils voulaient insinuer dans les esprits ou établir en pratique l'*ordre sériaire* (4), l'esprit d'égalité luttait courageusement contre l'esprit d'inégalité, et le sentiment du progrès véritable démentait une palingénésie imaginaire. Il leur fallut donc à la fin lever le masque, et faire l'apport de leurs doctrines. Le combat fut court, mais acharné. Le noble Bazard mourut de douleur. La vérité a déserté le sol où se pressaient confusément les pas d'hommes qui avaient des pensées si diverses; et ce n'est plus maintenant qu'un désert, où l'œil égaré par l'illusion aperçoit des images fantastiques, telles qu'en produit un mirage trompeur. L'esprit d'Enfantin règne encore dans cet empire imaginaire, où il voulut introniser l'*idéal* de Fourier; mais le dieu qu'on y adore ne s'appelle plus Enfantin, il s'appelle Fourier, et c'est justice.

A propos du larcin qu'Enfantin fit à Fourier, remarquez un peu, je vous prie, la tendance de tous les systèmes aujourd'hui à se compléter les uns par les autres, à *se fusionner* comme les compagnies de finances, à faire, en un mot, du synchrétisme. La même chose s'observa à l'époque où le Christianisme naquit.

Ce serait bien à tort que les disciples de Fourier reprocheraient à Enfantin de s'être emparé de la doctrine de leur maître; car eux-mêmes ne vivent aujourd'hui, comme j'ai déjà eu occasion de le dire dans cette Revue (1), « qu'en empruntant depuis dix ans » ce que d'autres élaborent, et en soudant, par un incohérent syn» chrétisme, les idées vivantes et fécondes de la démocratie sur le » matérialisme le plus répugnant. »

Sur cela une remarque.

Les disciples de Fourier sont dans une position inverse de celle où se trouvaient les disciples de Saint-Simon : ils ont hérité de leur maître beaucoup plus d'erreurs que de vérités. Il semble donc au premier abord qu'ils ne méritent que des éloges, lorsqu'ils s'abdiquent eux-mêmes pour marauder hors de leur doctrine: et certes ce n'est pas pour leur reprocher le butin qu'ils ont fait si souvent sur nous que nous nous permettons cette remarque. Mais réellement que peut-il résulter de bon de l'ardeur avec laquelle ils pratiquent ce qu'Horace défend à tout véritable artiste :

Humano capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit.

Il ne peut résulter d'un pareil amalgame, suivant Horace, que des *monstruosités*. L'erreur fondamentale de Fourier corrompra tout ce que ses disciples, par l'aspiration naturelle de leur esprit, et en obéissant à leurs meilleures attractions, iront puiser dans d'autres systèmes. Cette erreur fondamentale ressemble aux harpyes, qui souillaient tout ce qu'elles touchaient.

En outre, il est bien évident que la nature même du système de Fourier s'oppose à ce que ses disciples, en puisant à d'autres doctrines, servent efficacement les progrès de la science.

Saint-Simon, loin d'exclure la science, l'avait préconisée comme le grand moyen de salut pour l'espèce humaine. Des trois termes de la nature humaine, sensation, sentiment, connaissance, c'était le dernier que Saint-Simon avait prétendu placer au gouvernement du monde. Tout séduits qu'ils fussent par ce qu'ils appelaient la *réhabilitation de la chair*, les faux disciples de Saint-Simon dont je vous parlais tout à l'heure étaient encore des hommes de connaissance; et s'ils pâturaient dans le domaine de Fourier, c'était avec la prétention d'apporter leurs emprunts à une science générale; ils prétendaient transformer sérieusement tous les dogmes et constituer l'encyclopédie. Mais le Fouriérisme rendu à lui-même ne saurait affecter pareilles allures. Fourier a nettement confondu les trois termes de la nature de l'homme en un seul, *sensation*. Fourier exclut donc toute science; et en effet quelle science est possible ou désirable après sa révélation? Les hommes ont des instincts ou des passions; en vertu de ces passions, ils se groupent; ainsi groupés, ils s'attirent ou se repoussent; ils se livrent à la *cabaliste*, à la *papillonne*, ou goutent des plaisirs *composites*: il n'y a pas d'autre science. Quelle science voulez-vous imaginer? toute science se confond dans ce que Fourier appelle l'*ordre sériaire*. La science, c'est la manifestation des douze passions et des huit cent-dix caractères. Supposez une ruche d'abeilles qui se seraient révélé à elles-mêmes leurs instincts et les lois immuables que la Nature leur a données, ces abeilles s'occuperaient-elles de science? Non, elles s'occuperaient d'obéir à leurs instincts.

Un poète synchrétiste a dit :

Et semblable à l'abeille en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.

C'est bien; mais Fourier ayant empoisonné la ruche, tout le bon vouloir et tout le talent des Fouriéristes ne peut aboutir qu'à composer du poison.

C'est ainsi qu'ils ont pris le nom de *Démocratie*, eux les moins démocrates des hommes. Que signifie ce nom, je vous le demande, dans un système dont le premier principe est l'inégalité, dans un système qui se fonde sur la distinction de riches et de pauvres, de protecteurs et de protégés; dans un système qui utilise et encourage le débordement de tous les vices; dans un système qui a pour but les jouissances des sens et les raffinements du luxe? Ce nom ne peut être qu'un mensonge; ce nom est une profanation.

(1) Voyez les curieuses lettres de Fourier, en mai et juin 1829, rapportées par M. Pellarin dans sa *Vie de Fourier*, p. 215 et suiv. de la deuxième édition.

(2) Ibid.

(3) Dans ses *Lettres de Genève*, antérieures de six ou sept ans à la *Théorie des quatre mouvements*. Il est inutile de dire que Saint-Simon, bien qu'il ait eu l'initiative de l'idée qui consiste à regarder l'attraction comme la loi universelle, n'a fait aucune des étranges découvertes que Fourier a prétendu déduire de l'idée mère de Saint-Simon.

(4) Nous avons déjà indiqué dans la première lettre et nous établirons clairement plus tard ce que Fourier entend réellement par l'*ordre sériaire*. Si on prenait cette expression à la surface, et dans le sens benin que les disciples lui donnent, on ne nous comprendrait pas ici.

(1) Troisième livraison, *Réponse à l'Ecole Fouriériste*.

Si Fourier revenait aujourd'hui, lui qui maudissait la révolution, il trouverait que ce nom sent d'une lieue la *Jacobinière* (1). On ne pourrait l'apaiser qu'en lui citant ses propres paroles et ses leçons : « Pour mon compte, j'ai trompé trois fois en un jour le comité et la » visite domiciliaire ; dans ce seul jour, j'ai trois fois échappé à la » guillotine par de bons mensonges, et je crois avoir bien fait, n'en » déplaise aux moralistes. Je pense même qu'un bon civilisé doit » exercer ses enfants au mensonge et à la dissimulation (2). » Fourier n'aurait rien à répondre, quand ses disciples lui diraient : « Maître, vous vous étonnez de nous voir démocrates, et nous sommes encore plus surpris que vous vous en étonniez. Vous nous avez appris que la civilisation est un si grand mensonge, qu'on peut et qu'on doit même se permettre avec elle toutes les tromperies. Un vrai Fouriériste se gênera-t-il pour mentir avec des civilisés, et surtout avec des démocrates, la pire de toutes les espèces, suivant vous? Craindra-t-il de tromper les partisans de la *sainte égalité* (3)? Certes, nous n'aimons pas plus que vous la démocratie, nous avons peur d'elle comme vous aviez peur du comité révolutionnaire, et voilà pourquoi nous prenons son nom pour la mieux tromper. Nous avons commencé par la poursuivre de nos injures ; nos livres sont pleins d'attaques contre elle ; nous nions tous ses principes, nous rejetons toutes ses idées : mais c'est précisément pour cela que nous avons pris son nom. Les gouvernements savent bien pourquoi nous nous disons démocrates, et au besoin nous ne manquons pas de le leur glisser à l'oreille. »

C'est encore ainsi qu'ils ont inscrit, en forme de devise, au titre même de leur journal, les paroles de l'Evangile : *Vos omnes fratres estis* (S. Matthieu), et *Ut omnes unum sint* (S. Jean). Comment ne pas être étonné d'un pareil contraste! D'une part, la *fraternité humaine*, c'est-à-dire l'*égalité*, et d'autre part, l'*unité* du genre humain, c'est-à-dire le principe même de la *communion*, le principe de la *solidarité*, proclamés par l'Ecole de la sensation, par l'Ecole de Fourier! O prodige! Quoi! me disais-je, voilà l'Anté-Christ qui arbore les couleurs du Christ! Fourier était si persuadé que les passions sont tout et que la vertu n'est qu'un mot, qu'il répète en vingt endroits : « Lorsque vous entendrez parler d'un homme » vertueux, pensez que cet homme est un hypocrite, et que cette » vertu supposée cache *quelque diablerie.* » A entendre les Fouriéristes parler au nom de l'Evangile, on conviendra qu'il est au moins aussi naturel de penser que cette plaisanterie de leur part cache aussi quelque diablerie. J'ai longtemps cherché le sens de cette énigme. Enfin j'ai découvert que l'Evangile leur appartient au nom de la passion qu'ils appellent *unitéisme*. Toutes les fois qu'on reproche aux Fouriéristes que leur système a pour point de départ l'égoïsme, ce qui est plus évident que la lumière du jour, ils répondent avec ce mot *unitéisme.* Eh quoi! disent-ils, n'avons-nous pas l'*unitéisme?* N'admettons-nous pas qu'il est des hommes qui ont la passion de l'intérêt public et du dévouement? Prendre une passion pour un dogme, et dire qu'on admet un dogme parce qu'on admet les hommes qui ont la passion de ce dogme, est déjà quelque chose d'étrange; mais combien j'étais dupe encore! Je m'imaginais, sur la foi de ce que débitent les disciples, que Fourier avait fait comme Bentham, cet autre législateur de la sensation (4). Bentham, en effet, dans sa *Chrestomathie*, dit positivement : « Puisqu'il y a des hommes qui ont la passion des idées religieuses, qui se plaisent à croire en Dieu, qui se plaisent à suivre ce qu'ils appellent sa loi, nous nous garderons bien de ne pas *utiliser* une passion aussi capable de concourir au bonheur de leurs semblables; et, loin de la rejeter comme étant fondée sur des préjugés, nous la classerons; » et il la classe. Je croyais donc que Fourier avait fait comme Bentham, qu'il avait admis une passion correspondant à ce qu'on appelle la religion. Il est évident, je le répète, que cette façon d'admettre la religion revient à l'exclure. Car quelle autorité une passion peut-elle avoir contre une autre passion? *L'égoïste* dira à l'*unitéiste :* « Vous êtes fait d'une façon, moi je suis fait d'une autre; vous avez la passion de la philanthropie, moi j'ai la passion contraire : mon idéal vaut votre idéal; car au fond, vous le savez, il n'y a pas d'idéal, il n'y a que des passions. » Cela, dis-je, est évident, et de cette acceptation de la passion religieuse à l'acceptation d'un dogme religieux, il y a un abyme. Il faut être presque insensé pour dire sérieusement qu'on admet la loi de l'Evangile parce qu'on admet, *à titre de passion*, ce qui pourra se rencontrer de religion dans ceux qui se trouveront avoir été doués par la nature de cette espèce particulière de passion. Mais, je vous le répète, mais amis, j'étais dupe, entièrement dupe. L'*utilitairisme* sans précision de Bentham est à une infinie distance de l'*utilitairisme* précis et déterminé de Fourier. J'aurais dû me rappeler ce qu'un homme qui savait son Fourier, un de ses adeptes les plus profonds, sinon le plus profond, aujourd'hui membre d'une Société célèbre, après avoir été collaborateur d'Enfantin dans la constitution du dogme, emprunté à Fourier, de la *réhabilitation de la chair*, avait essayé autrefois de me faire comprendre. Mais j'avais pris cela pour une *idiosyncrasie* de ce savant homme et de ses collaborateurs. Il a fallu que je retrouve ce délire de l'esprit humain très positivement exprimé dans les livres de Fourier pour y croire. Quand vous saurez ce que Fourier entend réellement par *unitéisme*, vous frémirez comme moi de cette profanation de l'Evangile. Vous comprendrez en même temps par quelle étrange association d'idées, ses disciples en sont venus à nous emprunter également le dogme de la *solidarité humaine*, ce dogme qui n'est pas autre que le dogme de la fraternité du Christianisme passé à l'état de science.

Au moins Fourier ne prenait pas son point d'appui dans l'Evangile; et quand il parlait d'*unitéisme*, il n'allait pas chercher dans S. Matthieu et dans S. Jean de quoi tromper les partisans de la véritable et seule véritable unité humaine. Cette hypocrisie et cette profanation regardent ses disciples. Fascinés qu'ils sont par la profonde erreur de son système, ils ne s'aperçoivent pas que parler tout haut comme l'Evangile de l'*unité humaine*, de la *fraternité*, et sous-entendre ce que Fourier entend par *unitéisme*, c'est abuser de ce qu'il y a de plus sacré, la parole humaine, et violer toutes les lois de la société des intelligences.

Quel étrange spectacle! voilà des gens qui s'intitulent *démocrates*, puisqu'ils écrivent un journal qui s'appelle *Démocratie;* vous croyez qu'ils le sont, et il se trouve qu'ils ont précisément tous les principes opposés à ce qu'Aristote, Montesquieu, tous les politiques, ou plutôt tous les hommes, ont entendu de tout temps par démocratie! Mais pour achever, les voilà qui hissent, comme sur un drapeau, au fronton de leur édifice, les plus saintes formules de la religion, celles pour lesquelles tant de martyrs sont morts, celles pour lesquelles l'Humanité tout entière, moins les oppresseurs et les spoliateurs, les corrompus et les égoïstes, a versé sans discontinuité le sang de ses entrailles; pour lesquelles et en vertu desquelles il y a une religion sur la terre; sans lesquelles il n'y en aurait pas; qui, si elles étaient détruites ou flétries, laisseraient la terre aussi désolée que le sable aride qui recouvre les ruines de Sodome et de Gomorrhe; celles enfin qui ont fait de Jésus le type de la sainteté, qui l'ont fait monter sur la croix, mais qui, par l'empire de la vérité et de la vertu, par la puissance de l'idéal, ont forcé les oppresseurs et les spoliateurs, les corrompus et les égoïstes, à se prosterner devant cette croix devenue le signe du culte que l'Humanité tout entière rend à la vérité, à la vertu, à l'idéal. Vous croyez, dis-je, que ces hommes qui proclament ces saintes maximes les entendent comme vous, comme l'Humanité tout entière, comme tous ceux qui ont souffert et qui sont morts pour elles. Vous vous approchez de ces hommes qui disent avec l'Evangile : *Tous les hommes sont frères, tous les hommes doivent former une unité.* O profanation! sous cette doctrine qui des lèvres répète l'Evangile, sous ce masque d'unité, de fraternité, en pénétrant au fond, en vous faisant initier, vous découvrez un infame mystère qui remplacerait le rite de la divine Eucharistie par un rite abominable que les Espagnols trouvèrent, dit-on, établi dans les temples des idoles du Pérou ou du Mexique.

C'est ainsi que l'erreur fondamentale du système de Fourier plonge forcément ses disciples dans une foule d'inconséquences, dans une foule d'absurdités, lorsqu'ils se livrent à la nécessité où ils sont de faire du synchrétisme.

Il s'agit à notre époque d'une SYNTHÈSE, il ne s'agit pas de synchrétisme ou d'éclectisme. L'école de Fourier n'a ni psychologie, ni science historique d'aucune espèce, ni idéal d'aucun genre, à l'exception de la *gastrosophie* et de la *politique galante*. Comment pourrait-elle être cette synthèse que l'Humanité porte dans ses flancs, et qui doit régénérer l'Humanité! Elle est sans tradition, puisque le caractère de la *morale* de Fourier, c'est de nier toute la tradition antérieure, de rejeter la morale et les moralistes, de réprouver tous les artistes qui n'ont pas compris l'amour comme Fourier veut qu'on le comprenne, de nier même jusqu'aux sciences physiques, que les rêves de Fourier renverseraient de fond en comble, si ce n'étaient pas purement et simplement les hallucinations d'un somnambule. Dépourvue de toute méthode, de tout *criterium* de certitude, ignorant même en quoi consiste la certitude, et n'ayant jamais réfléchi sur cette matière, cette école s'agite donc au hasard, comptant sur le rêve de Fourier, sur ce rêve des passions humaines appelées à rétablir les bacchanales antiques, comme Fourier l'a exprimé si naïvement à presque toutes les pages de ses livres. C'est ce rêve qui la fascine; et qui lui fait croire qu'elle fascinera le monde : *In hoc signo vinces.*

(1) Voyez la lettre précédente.
(2) Ibid.
(3) Ibid.
(4) Fourier avait bien remarqué ce rapport entre lui et Bentham. Dans son *Nouveau Monde industriel* (1829), il dit (page 418) : « Je n'ai vu qu'un » écrivain civilisé qui ait un peu approché de la définition du vrai bonheur; » c'est M. Bentham, qui exige des réalités, et non des illusions. »

III.

Au surplus, tous les Fouriéristes ne s'entendent pas sur l'estime qu'il faut faire de Fourier, de son système, et de ses écrits.

Il y en a pour qui Fourier est une émanation toute spéciale de la Divinité, venue sur la terre pour enlever aux hommes la cataracte qui leur couvrait les yeux et leur dérobait la lumière. Telle est en effet la nature de sa révélation; opposée à toutes les révélations antérieures et à la tradition universelle de l'Humanité, moins quelques caprices obscènes de certains penseurs du dernier siècle, qu'il faut bien convenir que s'il a raison, nul n'a vu clair avant lui. Pour ceux donc qui l'estiment comme il doit être estimé, Fourier n'est pas seulement un prophète dans le genre de Moïse et de Jésus. Loin de là, Moïse et Jésus ayant enseigné précisément le contraire de ce qu'enseigne Fourier, ne sont plus bons à citer que pour montrer à *quel degré de folie les dogmes de modération peuvent conduire l'esprit humain* (1). Fourier est le *seul révélateur*. Ses sectateurs orthodoxes l'appellent, à ce titre, le *Verbe de l'homme*, *le Roi des Intelligences*, le *Prince des Génies*, et de vingt autres noms mystiques. Ce sont ceux-là qui constituent l'ensemble de l'Ecole, et qui viennent de décerner au prophète sans pareil la *couronne omniarchale*. Vous pensez bien que pour ces hommes pleins de foi, les livres du maître sont la *Sainte-Ecriture*, et qu'ils n'en rejettent pas une syllabe: qui sait, en effet, ce qu'il faudrait en rejeter, si on commençait par en rejeter quelque chose? Pour eux donc l'*anti-lion*, l'*anti-crocodile*, et tous les êtres *contremoulés*, sont des objets de foi aussi certains que le prochain avènement de la *couronne boréale* ou les *cinq lunes* à venir, ou toute autre supputation sidérale dont Fourier se vantait d'avoir découvert mathématiquement la preuve. A plus forte raison, la morale de Fourier leur paraît-elle, dans le fond et la forme, dans l'idée et dans le texte, aussi sacrée que l'est pour le chrétien l'Evangile, et pour tout fidèle disciple de Mahomet l'Alcoran.

Mais il y a, parmi les Fouriéristes, des estomacs délicats qui ne peuvent digérer un si lourd morceau: *piscis hic non est omnium*. Comment croire à la physique de Fourier, si on ne veut pas abandonner toutes les règles de la certitude? et comment croire à sa morale, si on a un rayon d'idéal?

De là deux autres catégories de disciples de Fourier.

Les uns abandonnent tout ce qui, dans ses livres, leur paraît complètement déraisonnable, et, à ce titre, conviennent que Fourier s'est trompé dans ses affirmations sur la nature; mais ils soutiennent qu'il ne s'est pas trompé en ce qui concerne l'homme. Fourier, pour eux, n'est pas le révélateur de toute science, le révélateur de l'*unité universelle* (pour employer le pléonasme consacré par Fourier lui-même et par son Ecole), mais il est le révélateur d'une science particulière, la morale. A ceux-là l'attraction passionnelle, entendue suivant le texte même de Fourier, paraît la plus admirable des révélations.

Enfin il y en a d'autres qui, dans la morale de Fourier, découvrent des sens cachés, et qui *allégorisent*, semblables à ces hérétiques des premiers siècles dont parle S. Irénée, qui soutenaient que Jésus-Christ avait enseigné une double doctrine, une publique, proportionnée à l'esprit du peuple, et contenue dans les livres du Nouveau Testament, l'autre secrète, qu'il n'avait confiée qu'à un petit nombre de disciples, et qui ne pouvait être entendue que par des hommes éclairés.

J'avoue que ces derniers me paraissent les plus difficiles à expliquer. Les textes de Fourier sont si clairs, et il songeait si peu à avoir deux doctrines! Je ne m'explique pas non plus aisément la seconde catégorie, qui rejette la physique de Fourier et qui admet sa morale.

Je comprends, sans pouvoir m'en rendre compte, la foi de ceux qui embrassent dans un même amour, dans un même respect, l'œuvre tout entière de Fourier, et qui, par cela même qu'ils acceptent sa *morale*, ne font pas difficulté d'accepter sa *palingénésie* tout entière. Car à une nature humaine aussi nouvelle que celle que Fourier imagine, doit correspondre un nouvel univers. Si l'on croit à l'une, pourquoi ne croirait-on pas à l'autre? Et d'ailleurs comment croire à l'une sans croire à l'autre?

En effet, ou Fourier a trouvé la Science, l'*unité universelle*, ou il ne l'a pas trouvée. S'il l'a trouvée, sa physique est aussi certaine que sa morale. La physique et la morale ne sont-elles pas, dans la théorie de l'*unité universelle*, une seule et même chose? Si, au contraire, Fourier n'a pas trouvé l'*unité universelle*, sa révélation morale, fondée sur ce qu'il aurait découvert la Science, s'écroule avec sa physique. Il n'y a rien à répondre à ce dilemme. Aussi je répète que les seuls Fouriéristes conséquents sont ceux qui, croyant à Fourier *révélateur*, croient à Fourier révélateur de l'*unité universelle*, et par conséquent croient à tout Fourier.

Pendant longtemps le groupe de Fouriéristes orthodoxes qui s'appelle l'*Ecole* a réservé la partie théogonique et cosmogonique du système, déclarant qu'elle n'acceptait la discussion que sur le terrain des réformes sociales. Elle prétendait que tout ce qui, dans les écrits de Fourier, sort de ce sujet, fût-il un tissu des plus étranges erreurs, on ne devrait pas plus en conclure à la fausseté du système d'organisation industrielle, qu'on n'a conclu du commentaire de l'Apocalypse par Newton à la fausseté du système de l'attraction sidérale. On lui a répondu (1) et on a eu raison de lui répondre que la comparaison est fausse. L'attraction et l'Apocalypse n'ont absolument aucun rapport, tandis que le système de Fourier est un, allant des cieux à la terre et de la terre aux cieux, en vertu des mêmes lois qui servent de base à la *gamme passionnelle*. On a donc le droit, pour le juger, de le considérer dans son ensemble.

J'ajouterai que c'est une vieille erreur de croire que le commentaire sur l'Apocalypse par Newton soit une preuve de déraison chez ce grand homme, et fasse antithèse à l'Optique et au Calcul des fluxions. Newton a pu errer dans ce commentaire en soutenant, avec la majorité des protestants, que le pape de Rome était l'Anté-Christ; et la preuve qu'il a erré, c'est que je me propose de démontrer que le véritable Anté-Christ, c'est Fourier. Mais, quelque regret qu'ait pu éprouver Voltaire de voir Newton s'occuper des antiquités du Christianisme et du sens des prophéties, tout le monde sait aujourd'hui que cet ouvrage de Newton est plein de lucidité et de science. Newton était un des plus grands chronologistes de son temps, et son commentaire sur l'Apocalypse ne déshonore pas sa mémoire, et ne fait aucun tort à son génie.

Quoi qu'il en soit, la comparaison, je le répète, est tout-à-fait insoutenable. Elle n'aurait de valeur que si Newton avait expliqué l'Apocalypse par l'attraction. Fourier a trouvé, dit-on, l'*unité universelle*, et il a expliqué par l'unité universelle le monde physique et le monde moral; donc un lien synallagmatique, si je puis parler ainsi, règne dans tout son système: tout en est vrai, ou tout en est faux.

L'Ecole a fini par le sentir; et aujourd'hui qu'elle a *déifié* Fourier, aujourd'hui qu'elle ne se contente plus de dire de lui: *Cet homme dont le génie eût fait éclater le crâne de Newton* (1), mais qu'elle en a fait sérieusement *le successeur de Jésus-Christ*, qu'elle l'a déclaré *Homme et Dieu à la fois*, et que, greffant sur la *cosmogonie* de Fourier la *Nouvelle Jérusalem* de Swédenborg, elle fait de Fourier *le lien des deux mondes*, le chef de la *régence archangélique placée au faîte de toutes les hiérarchies terrestres et célestes*, il lui serait bien impossible de soutenir qu'un Dieu a pu se tromper sur le monde physique, tout en expliquant aux hommes l'*unité universelle*. Aussi ne paraît-elle plus faire de pareilles réserves; elle a compris que la logique et la foi ne les admettaient pas, et que Fourier Verbe ne pouvait mentir, du moins en pareille matière.

Quant à ceux qui distinguent entre la révélation de Fourier au moral et ses révélations sur la physique, ils sont certainement inconséquents. Car Fourier a-t-il distingué entre ses découvertes? A-t-il affirmé moins positivement, quand il a parlé astronomie et *monde aromal*, que quand il a parlé industrie et *attraction passionnelle?* A-t-il distingué entre la source de ses révélations en physique et la source de ses révélations en morale? N'a-t-il pas, au contraire, rapporté les unes comme les autres à une même origine? N'a-t-il pas dit, ne répète-t-il pas à chaque instant, comme Archimède: «J'ai trouvé, j'ai trouvé!» et que disait-il avoir trouvé? il disait avoir trouvé l'*unité universelle*. Ne commence-t-il pas sa *Théorie des quatre mouvements* par cet avertissement: «Au début »comme à la fin de cet ouvrage, j'appelle l'attention sur une vé»rité fort neuve pour les civilisés; c'est que la théorie des quatre »mouvements *social, animal, organique*, et *matériel*, était l'unique »étude que devait se proposer la raison. C'est l'étude du système »général de la nature, c'est un problème que Dieu donne à ré»soudre à tous les globes, et leurs habitants ne peuvent passer au »bonheur qu'après l'avoir résolu. Jusqu'ici vous ne l'avez ni résolu »ni même étudié; vous n'avez atteint que la quatrième et dernière »branche de cette théorie, celle du *mouvement matériel*, dont »Newton et Leibnitz (3) vous ont dévoilé les lois.» Et ne ter-

(1) V. la lettre précédente.

(1) M. Joseph Rey, et d'autres.

(2) Qui a écrit cela? C'est, suivant M. Proudhon (*Création de l'ordre dans l'Humanité*, pag. 181), «le plus spirituel des disciples de Fourier.» S'il fallait s'en rapporter à cette assertion, ne serait-ce pas le cas de dire: *Ab uno disce omnes.*

(3) Si Fourier avait été tant soit peu versé dans l'histoire de la découverte qu'il prétendait terminer et généraliser, il aurait cité Keppler et Descartes avant Newton, et il n'aurait pas cité Leibnitz. La rivalité de Newton et de Leibnitz au sujet du calcul différenciel n'a qu'un rapport indirect avec l'attraction.

mine-t-il pas ce même avertissement en disant : « L'invention que »j'annonce étant plus importante à elle seule que tous les travaux »scientifiques faits depuis l'existence du genre humain, un seul dé»bat doit occuper dès à présent les civilisés : c'est de *s'assurer si »j'ai véritablement découvert la théorie des quatre mouvements;* »car, dans le cas d'affirmative, il faut jeter au feu toutes les théories »politiques, morales, et économiques, et se préparer à l'avènement »le plus étonnant, le plus fortuné qui puisse avoir lieu sur ce globe »et dans tous les globes, au passage subit du chaos social à l'har»monie universelle. »

Comment donc séparer ce que Fourier n'a pas séparé? Et comment ne pas se poser cette question qu'il veut qu'on se pose : *Fourier a-t-il véritablement découvert la théorie des quatre mouvements*, c'est-à-dire *les lois de l'attraction universelle?* Fourier affirme lui-même que s'il n'a pas découvert cela, il n'a rien découvert du tout. Suivant lui, la question pour juger son système est *Tout ou rien.* Car il s'agit de « l'étude du système général de la nature. » Point de bonheur pour l'Humanité, si elle ne résout ce problème; le bonheur et l'ordre ne viendront et ne peuvent venir qu'après.

Mais, disent ces Fouriéristes inconséquents, il nous est impossible de croire aux *anti-lions*, aux *anti-crocodiles*, et à tous les *contremoulés.*

J'en suis fâchée, leur répond la raison; mais, en ce cas, pourquoi voulez-vous croire à l'établissement du *féat*, du *fakirat*, et de vingt autres espèces plus impossibles encore que l'*anti-lion*? Ne voyez-vous pas que la création a des lois, au moral comme au physique, et que si votre prophète n'a pas découvert ces lois au physique, bien qu'il fût déjà mis sur la voie par Newton, il est probable qu'il n'a pu découvrir ces mêmes lois au moral, en s'éloignant, comme il l'a fait, de la trace de Jésus, de Moïse, et de tous les véritables savants en harmonie que l'Humanité avait produits jusque-là.

— Mais ses idées morales nous plaisent, répliquent ces Fouriéristes.

— Qu'est-ce que cela prouve? répond la raison : est-ce la première fois que l'erreur a des sectateurs?

— Et nous aimons sa définition du bonheur : « Le bonheur con»siste à avoir beaucoup de passions et beaucoup de moyens de les »satisfaire (1). »

— Peut-être, répond la raison; vous n'êtes sûrs de rien, tant que vous n'aurez pas trouvé l'*unité universelle.* En attendant, ne jetez pas encore au feu toutes les théories politiques, morales et économiques, et ne brûlez pas les bibliothèques.

IV.

Il me reste à vous parler de la troisième et dernière catégorie des disciples de Fourier, ceux qui ne se contentent pas de rejeter sa physique, mais qui interprètent sa morale à leur guise.

Si ceux qui scindent Fourier en deux parties sont déjà si inconséquents, que dirons-nous de ceux qui ne se bornent pas à le scinder, mais qui l'inventent! Leur titre à se dire Fouriéristes, Fouriéristes *quand même*, est vraiment insaisissable; car non seulement ils ne voient pas ou refusent de voir ce qui est dans Fourier, mais ils prétendent y voir ce qui n'y est pas, et même le contraire de ce qui y est. Quand on leur oppose ses écrits, ils répondent par une *doctrine secrète.*

Je trouve un exemple remarquable de cette variété du Fouriérisme dans l'un des disciples les plus directs de Fourier, un de ceux, aujourd'hui en fort petit nombre, qui l'ont connu et pratiqué. Le docteur Pellarin, dans sa *Vie de Charles Fourier*, parle ainsi de M. Baudet-Dulary : « Un homme d'un rare dévouement, M. »Baudet-Dulary, à cette époque député de Seine-et-Oise, prit à »cœur la fondation proposée d'une phalange agricole et manufactu»rière. Il sut qu'un élève de M. Mathieu de Dombasle, M. Devay »jeune, défrichait avec succès des terres depuis longtemps incultes, »dans les communes d'Adinville et de Condé-sur-Vesgres, sur la lisière »de la forêt de Rambouillet. Il acheta environ 500 hectares de ces »terres, et se mit à la tête d'une société par actions pour l'établisse»ment d'une colonie sociétaire suivant la méthode de Fourier. On »commença à Condé les labours et les constructions. Mais les fonds »apportés par les actionnaires ne suffisant pas pour qu'on réunît les »éléments essentiels d'une expérience de la théorie phalanstérienne, »cette expérience n'eut pas lieu. On se vit forcé de s'arrêter dans »le cours des premiers préparatifs, et l'essai fut ajourné à un autre »temps, où, l'idée étant plus généralement comprise et appréciée, »les capitaux ne lui manqueraient pas. Faisant preuve alors, non »seulement d'une loyauté devenue elle-même assez rare dans les »entreprises industrielles de notre temps, mais encore d'une géné»rosité à peu près sans exemple, M. Baudet-Dulary prit à sa charge »tous les frais, et remboursa intégralement les actionnaires. Il est si »peu vrai, du reste, que la théorie ait, comme on l'a dit, échoué »à l'application, que M. Dulary, qui n'a cessé d'en être un des »*plus zélés et des plus éclairés partisans*, serait tout disposé »encore à tenter cette application, s'il avait en main des moyens »suffisants pour une pareille entreprise. »

Qui ne croirait que M. Baudet-Dulary est véritablement Fouriériste? Or un de ses amis ayant tenté dernièrement de fonder un journal où, sous le nom de Fourier, on introduisait évidemment une tout autre doctrine, il parut dans le *Specimen* une lettre approbative de M. Dulary.

M. Dulary écrivait à M. de Pompery : « Vous faites bien de laisser »de côté *toute la partie cosmogonique* de Fourier, trop contestable, »puisqu'*il n'en a donné aucune preuve.* »

Ainsi Fourier n'a donné aucune preuve, suivant M. Dulary, de la moitié de son système. Mais que devient donc l'*unité universelle!* Fourier n'a donc pas découvert l'unité universelle! Il n'est pas arrivé à généraliser la théorie de l'attraction! Il n'a pas trouvé la théorie des quatre mouvements, c'est-à-dire la loi générale du mouvement dans l'univers! En ce cas, quelle preuve avez-vous qu'il ait trouvé l'un de ces quatre mouvements, le mouvement social? Quelle preuve avez-vous que l'attraction passionnelle soit la loi à laquelle nous devons obéir! Si la science n'est pas trouvée, pourquoi rejeter la morale! Peut-être la morale est-elle plus près de cette science qui n'est pas trouvée que l'anti-morale de Fourier. Qui sait? la science humaine, j'entends la science morale, que Fourier prétend n'être que folie, parviendra peut-être un jour à se relier, dans une véritable théorie de l'*unité*, avec la vérité particulière qu'on appelle *attraction*, et que Keppler et Newton ont vérifiée pour le monde sidéral. En attendant, vous convenez que Fourier, parti du point de vue des physiciens, n'a fait que délirer sur la physique! Voilà pour un Fouriériste un étrange aveu!

Mais ce n'est pas tout; M. Dulary ajoute : « Vous êtes d'ailleurs »très orthodoxe, quoique vous paraissiez vous éloigner des purs »phalanstériens sur la question du *capital.* »

Quoi! on pourrait être Fouriériste orthodoxe et ne pas croire au capital en principe! Mais que devient donc la formule économique du système! et que devient le système tout entier, fondé qu'il est sur l'inégalité des conditions, sur les accords et discords que fournissent le luxe et la richesse inégalement répartis! Si le capital n'est pas un principe, voilà le système, en tant que social, qui tourne à ce que Fourier détestait le plus, l'Égalité. Le capital supprimé en principe, il ne reste, en effet, de la formule économique *capital, travail*, et *talent*, que le travail et le talent. Quand le capital existait dans la formule, on concevait que la part du produit attribuée au travail et au talent, en se capitalisant dans les mains des travailleurs, retournât ensuite, sous la forme de capital, dans l'œuvre de la production. C'était un mécanisme à peu près tel que celui qui existe aujourd'hui. Mais vous supprimez le capital en principe : vous voilà communistes, ou au moins *communionistes.* J'entends qu'il vous faut de toute nécessité une propriété collective, un fonds social, et par conséquent un mode de gestion de ce fonds social; vous voilà revenus à l'idée de gouvernement. Les individus *atomes* ne suffisent donc plus; leurs attractions passionnelles ne créent pas la société, et ne sont pas toute la société : il faut un gouvernement. Mais s'il faut un gouvernement, parce qu'il y a un fonds social commun, et que la production est réellement indivise, il faut aussi une science commune; car comment l'unité sociale agirait-elle, si elle n'a pas de science pour se conduire? Il faut donc une science. Les individus *atomes* qui, dans le système de Fourier, agissent indépendamment de toute science, en vertu de leurs seuls attraits, que vont-ils devenir, quand la société agira collectivement et au nom d'une science? Voilà la morale revenue, la loi revenue, la vertu revenue, un idéal quelconque revenu; et le système de Fourier s'évanouit comme un rêve!

M. Dulary continue : « Au reste, Fourier, tout absolu qu'il soit »dans la recherche de la vérité, *n'a pas toujours été vrai*, et il l'a»voue dans plusieurs préfaces manuscrites. »

Singulière recommandation pour l'homme dont ses disciples disent, l'excusant de n'avoir pas eu une vie comparable en aucune façon à celle des révélateurs auxquels ils ne laissent pas de le comparer : « La révélation de Fourier est la révélation de la nature et de la »liberté même, et *c'est pourquoi le révélateur devait s'effacer »complètement.* L'ordre dont il apporte l'idéal n'est point un ordre »prescrit, imposé par l'homme : c'est l'ordre résultant d'une har»monie naturelle que son génie formule, mais qui n'existe pas en»core. Il ne pouvait donc offrir en lui le type de cet ordre, et la per»sonne du révélateur disparaissait devant sa révélation. *Il ne restait »de lui qu'un seul trait caractéristique, une loyauté sans bornes et*

(1) *Théorie des quatre mouvements*, page 129, édit. de 1808.

»un amour immense de la vérité (1). » Que devient ce trait caractéristique, l'amour de la vérité, si M. Dulary a raison ?

M. Dulary continue : « Je crois qu'il a fait, à propos des passions, »une erreur volontaire. »

Si Fourier a fait sur les passions une erreur volontaire, c'est-à-dire en bon français un mensonge, comment voulez-vous qu'on s'y reconnaisse ? Il a parlé toute sa vie des passions, il n'a parlé que des passions, il a soutenu qu'il n'y avait dans l'homme que des passions ; il a nié toute notion du devoir, tout ce que l'on appelle vertu, sacrifice, dévouement ; il a prétendu que les passions toutes seules, abandonnées à leur libre développement, indépendamment de toute doctrine, de toute règle, de tout idéal, produiraient l'harmonie ; et, analysant ou croyant analyser ces passions, il les a trouvées toutes bonnes, excellentes, divines : et vous venez maintenant nous dire qu'il a fait à propos de ces passions, sur leur nature, sur leur essence, une *erreur volontaire* ! En vérité, c'est à n'y rien comprendre.

Mais nous touchons ici à la *doctrine secrète* que les Fouriéristes *allégoristes* attribuent à leur maître. Vous allez voir que leur explication de Fourier fait au moins honneur à leurs sentiments. Écoutons M. Dulary : « Sachant le dévouement et la générosité rares en »ce monde, Fourier cherchait à prendre les hommes par leurs *passions* »*égoïstes* ; et, dans l'espoir de trouver des candidats, il s'abaissait »au niveau de leurs *faiblesses*, et promettait satisfaction à *leurs* »*goûts maladifs*. »

O Fourier ! où es-tu ? Les passions appelées par ton disciple des *faiblesses* et des *goûts maladifs* ! Quoi ! quand, dès ton premier ouvrage, tu décrivais le *ménage progressif*, ou *tribu à neuf groupes* (2), début éclatant de tes séries amoureuses, ou que, traitant de ce que tu appelles comme tout le monde gourmandise, tu préludais à tout ce que tu as dit plus tard de merveilleux sur la *gastrosophie* (en français, philosophie de la gueule), prouvant *mathématiquement*, (je n'invente rien) que « l'espèce humaine par»venue en huitième période devra consommer chaque jour, dans »l'état de santé, une masse de comestibles égale au douzième de »son poids (3), » et lorsque plus tard tu imaginas toutes ces belles *harmonies* couronnées par l'*accord omnimode*, ne rejetant ni l'*accord heptamode* « qui est toujours une sorte de déviation, »un empiétement sur les attributs d'une autre passion (4), » ni tant d'autres accords séduisants, au moyen desquels tu arrives à remplacer la morale par ce que tu nommes la *substitution absorbante*, quoi ! tu nous trompais, et tu entendais parler de tout autre chose que des choses dont tu parlais ! C'était l'espoir de trouver des candidats qui te faisait t'abaisser au niveau de leurs faiblesses, et promettre satisfaction à leurs goûts maladifs ! Non, je ne le pense pas : j'aime mieux t'en croire que ton disciple. Ta devise favorite était : « Je travaille aussi bien pour les nègres de l'inquisiteur de »Goa que pour les sujets du roi de France (5) ; » et le reproche triomphant que tu faisais à la civilisation et à la morale, c'était de ne pouvoir parvenir à capter les sauvages, tandis que toi tu trouvais en eux, par la satisfaction de leurs passions *telles quelles*, tout ce qu'il fallait pour constituer le plus noble phalanstère. Oh ! combien tu te moquais alors de la *perfectibilité perfectibilisante* ! Et l'on vient nous dire maintenant que tu reconnaissais des *goûts maladifs* ! Mais ce serait à nous faire croire que tu aurais connu toi-même la fausseté de tout ton système.

Mais achevons d'entendre M. Dulary : « Fourier a repoussé ainsi »d'austères et nobles cœurs. Un esprit aussi logique, qui souvent »oppose la beauté, la force, la longévité des harmoniens aux infir»mités physiques des civilisés, devait bien savoir que *nos instincts* »*moraux et intellectuels sont aussi imparfaits, aussi malades que* »*nos membres et que nos organes, qu'il y a eu action et réaction du* »*milieu faux et des passions faussées, qu'il ne suffit pas de chan*»*ger un des termes du rapport pour que l'autre se trouve bon* »*sans nul changement* ; enfin que les passions en harmonie, quoi»que filles des passions actuelles, seront certes en elles-mêmes »meilleures que leurs mères. Mais *Fourier croyait devoir ruser* ; »ça été une grande maladresse dont il a été victime, dont nous »sommes encore victimes. »

Voilà qui complète la ruine du tout le système de Fourier. Si nos instincts sont *imparfaits*, il faut les perfectionner ; si nos passions sont *faussées*, il faut les corriger. Et voilà la morale revenue.

Arrêtons-nous là. Quand Fourier disait : « Voici pour les volup»tueux un aperçu de diverses jouissances que l'ordre combiné peut »leur faire goûter *dès la génération présente* (6), » et qu'il décrivait ces jouissances comme il les décrit, il savait bien ce qu'il disait. Il aurait été bien étonné, si on lui eût appris qu'il avait deux doctrines, une exotérique, dans laquelle il parlait des passions *telles quelles*, envisagées comme bonnes en elles-mêmes, louables dans leur satisfaction *telle quelle*, et ne produisant de funestes effets que parce que la gamme passionnelle n'avait pas été découverte avant lui ; et une autre doctrine, celle-ci ésotérique, réservée aux gens éclairés, dans laquelle il fallait entendre par passions des passions réglées et toutes différentes des passions actuelles.

M. Baudet-Dulary me rappelle ce que Merlin de Thionville dit un jour à l'abbé Châtel. Merlin, dans sa vieillesse, était très curieux des tentatives nouvelles, et à ce titre l'*Eglise Française* l'intéressait. Il était allé voir un dimanche l'abbé Châtel ; il le trouva qui déjeunait en gras avant d'aller dire sa messe. « Je vois, dit Merlin, qui avait été moine avant d'être révolutionnaire, que vous avez supprimé le jeûne avant l'office. — Sans doute. Eh ! n'ai-je pas bien fait ? répliqua l'abbé. — Vous avez très bien fait de supprimer cela, et le latin dans la messe, et bien d'autres choses, répondit le vieux conventionnel ; mais, dites-moi, pourquoi n'avez-vous pas supprimé la messe ? »

M. Baudet-Dulary, et les autres Fouriéristes qui ont son esprit et ses sentiments, font très bien de supprimer la cosmogonie de Fourier, son économie politique, et même sa morale : mais pourquoi appellent-ils Fourier leur maître ? Ils n'ont plus qu'un nom à supprimer.

V.

J'ai un ami qui considère Fourier comme M. Baudet-Dulary, à travers le prisme de son imagination, et qui vient de m'adresser des observations que je ne fais pas difficulté de vous communiquer.

Vous allez juger de plus en plus comment on peut se croire et se dire disciple de Fourier sans l'être en aucune façon ; et c'est le cas, à ce que j'imagine, de la plupart des Fouriéristes qui n'ont pas lu attentivement les écrits de Fourier, ou qui, les ayant lus, n'ont pas voulu les comprendre. Voici ce que cet ami me mande ; c'est à propos de Fénelon :

« Lorsque je vis pour la première fois la critique de Fénelon par »Fourier, je me trouvai froissé, attendu que Fénelon est une des »plus nobles âmes dans toutes celles qui font l'objet de mon culte »particulier. Le critique est grossier, trivial, injuste, mal intention»né, ne tenant aucun compte de la haute moralité de l'auteur du »*Télémaque*. Vous avez parfaitement raison de remontrer les Fou»riéristes sur ce point, et tout ce que vous dites au nom du senti»ment moral est bien fait pour cela. Mais maintenant voulez-vous »que je vous dise la cause de la grande colère de Fourier contre le »*Télémaque*, que je vous apprenne ce qui fait passer toute borne »à sa mauvaise humeur, et la rend d'un si mauvais goût ? voulez»vous que je vous montre en deux mots le point fort de la critique »du *grand mécanicien social* ? Le voici.

»Les biens matériels sont une condition *sine quâ non* de la vie hu»maine. Le luxe externe (la richesse) est aussi nécessaire à l'homme que »le luxe interne (la santé). Que la richesse matérielle ne soit, dans les »plans de Dieu, qu'une sorte de *substratum* indispensable à l'exis»tence, qu'un moyen de permettre l'ennoblissement de la nature hu»maine, et de donner carrière à la vie religieuse, intellectuelle et »morale de l'homme, c'est ce qui me paraît clair comme le jour. »Mais enfin, la chose est certaine, sans pain quotidien point d'Hu»manité ; et pour que l'Humanité resplendisse dans toute sa gloire, »il faut qu'elle s'appuie sur le luxe universel, comme sur la santé »générale de tous ses membres. Voilà le point dont Fourier est par»ticulièrement saisi, attendu qu'il *connaît le moyen de créer et de* »*généraliser le luxe*. La plupart des philosophes et moralistes ne »connaissant pas le moyen du luxe, et ayant surtout l'âme en peine »sur la vie supérieure de l'espèce, frappent le luxe d'anathème, par»ce qu'il expose aux yeux le monstrueux spectacle de la jouissance »individuelle et, même plus, d'une sorte de *porcomanie* dégoû»tante. Toutefois, comme il est impossible de montrer un tableau »de félicité humaine sans y faire entrer certaines conditions de bien»être matériel, après avoir maudit le luxe d'une main, ils l'acceptent »de l'autre. De là une inconséquence bien pardonnable, et qui ne »peut diminuer en rien la bonne intention et la valeur morale des »philosophes et moralistes. Mais, vous le voyez, *indè iræ* de la »part de Fourier.

»Je vous le répète, armez-vous de courage pour l'examen con»sciencieux que vous avez entrepris. Faites tous vos efforts pour »contenir votre indignation et pénétrer le fond des choses. *Fourier* »*a présenté ses vues de la manière la plus funeste, la plus nau*»*séabonde, la plus désagréable. Fourier parle toujours à des* »*hommes de calcul et d'égoïsme ; il n'a écrit que pour cette classe* »*de lecteurs*. Et voilà pourquoi ses livres choquent vivement toutes

(1) Article sur Charles Fourier, dans le dernier numéro de la *Revue Indépendante* (10 juin 1846).

(2) *Théorie des quatre mouvements*, page 158 et suiv., édit. de 1808.

(3) Ibid. page 251.

(4) *Traité de l'Association domestique-agricole*, tome I, page 404, édit. de 1822.

(5) *Le Phalanstère*, journal, *passim*.

(6) *Théorie des quatre mouvements*, page 155, édit. de 1808.

» les âmes délicates, tous les esprits élevés. Ce qu'il y a de curieux, » c'est qu'il avait pris ce mode d'exposition, comme étant, croyait-il, » d'une tactique très adroite. Vous êtes intéressés, cupides, vous » avez de vilains goûts, vous êtes pauvres; eh bien! calculez, pesez, » comptez; voyez combien vous allez être satisfaits, heureux, gor- » gés de richesses et de plaisirs, repus à triple ratelier. Puis, dans » son for intérieur, le bonhomme riait sous cape de les *entraîner* » *ainsi dans une vie supérieure et grandiose*. Car, croyez-le, il y » avait du cœur et du sens chez Fourier, quand son imagination exal- » tée et malade, quand sa souffrance lui permettait d'être lucide. » Si bien enfin que Fourier n'a pas vu que les égoïstes ne lisent rien, » que les calculateurs ne pèsent point les utopies, mais les écus, et » que ses livres ne seraient lus que de ceux précisément auxquels » il ne s'est jamais adressé, les gens de cœur et de bon désir. C'est » incroyable, et pourtant cela est ainsi.

» Encore une fois, ne voyez ici qu'une chose, *la valeur positive* » *des moyens de constituer une société religieuse et fraternelle*, » parce que chacun y trouve l'exercice normal de toutes les activités » qui le composent. L'homme est un être sociable; Dieu l'a doué » de facultés en rapport avec ce but : donc le travail peut être » attrayant, l'industrie un bonheur, la vie un hymne de glorifica- » tion pour le Créateur. »

J'avais auprès de moi les livres de Fourier, et je venais de passer plusieurs heures à les lire, lorsque je reçus cette lettre. Mon dieu! combien le sentiment de la vérité peut nous donner de souffrance dans l'époque où nous vivons! Voilà des livres qui renferment le mal, et qui ne renferment presque que du mal; des livres où tous les grands monuments de l'Humanité sont indignement et stupidement outragés; où tous les sages depuis Moïse et Jésus, depuis Platon et Aristote, jusqu'à Fénelon, sont insultés et accusés de folie; où par conséquent toutes les lumières que la connaissance humaine a tirées de l'éternelle lumière sont méconnues; où toutes les vertus aussi sont vilipendées, tous les vertueux tournés en ridicule, et où Néron est déclaré une des plus belles et des meilleures natures qui soient sorties des mains du Créateur; où, par conséquent aussi tout ce que le sentiment de l'homme a pu puiser dans l'éternel amour est nié, méprisé, annihilé; enfin où la sensation, substituée à la connaissance et au sentiment, est déclarée reine et maîtresse absolue de l'âme humaine; où l'on propose sérieusement aux hommes de placer leur idéal dans tout ce que l'Humanité a écarté successivement de sa route, comme trop honteux pour elle :... et un ami éclairé et d'un sentiment élevé nous engage à être patient, à faire abnégation de nos idées, à être humble de cœur devant ces livres!....

Mon Dieu! quel est donc notre temps, et quelle est cette hâte de réalisation qui fait qu'un homme qui pense noblement jusqu'à croire que « la richesse matérielle n'est, dans les plans de Dieu, » qu'une sorte de *substratum* indispensable à l'existence, qu'un » moyen de permettre l'ennoblissement de la nature humaine, et de » donner carrière à la vie religieuse, intellectuelle, et morale de » l'homme, » et à qui cette vérité paraît, dit-il, « plus claire que le » jour, » se précipite dans un système qui n'est autre que la réglementation impossible de la psychologie sensualiste d'Helvétius et du matérialisme de d'Holbach!

Vous convenez que celui qui a écrit ces livres « a présenté ses vues » de la manière la plus funeste, la plus nauséabonde, la plus désa- » gréable; » qu'il n'a pensé qu'à « séduire les hommes de calcul et » d'égoïsme; » qu'il n'a écrit « que pour cette classe de lecteurs; » que toute sa vie il n'a travaillé « qu'à choquer vivement toutes les âmes » délicates, tous les esprits élevés : » et au lieu de voir que le fond est adéquat à la forme, que rien autre ne se cache sous cette forme funeste et nauséabonde que ce qui s'y montre en plein et s'y étale à chaque page, il vous plaît de rêver qu'il y a là un système profond, quelque chose qui dépasse la portée ordinaire des conceptions humaines, et que tout ce mal évident n'avait pour but que « d'entraî- » ner les méchants dans une vie supérieure et grandiose. » Quelle route étrange aurait suivi celui qui aurait voulu conduire au bien par le mal, à la vérité par le mensonge! Je sais que les Spartiates, pour préserver leurs enfants de l'ivrognerie, leur montraient des esclaves ivres; mais ils ne s'enivraient pas eux-mêmes.

Fourier connaît, dites-vous, *le moyen de créer et de généraliser le luxe ;* et à ce titre vous lui pardonnez d'avoir outragé tous les moralistes.... Tous les moralistes! ce n'est pas assez dire; il faut ajouter tous les artistes, il faut ajouter aussi tous les philosophes : ne traite-t-il pas Aristote comme il traite Fénelon! Il faut ajouter encore tous les législateurs! Et ce n'est pas encore assez, il faut ajouter tous les révélateurs religieux! Mais ce n'est pas tout, il faut ajouter le consentement général de l'Humanité à ces révélateurs, à ces législateurs, à ces philosophes, à ces artistes! C'est-à-dire que Fourier mérite, suivant vous, d'être excusé d'avoir outragé, comme il l'a fait, l'Humanité tout entière, et de s'être posé seul contre l'Humanité, parce qu'*il connaît le moyen de créer et de généraliser le luxe !*

Vous réduisez donc toute la question à ce point, et vous mettez toute la gloire de Fourier, en même temps que son excuse, sur cette seule idée : *Il a trouvé le moyen de créer et de généraliser le luxe*. Ami, quelle folie est la vôtre! Ah! vous ne l'avez donc pas lu, cet homme dont l'invention, selon vous, met en échec tout ce que l'Humanité a produit jusqu'à ce jour de gloires respectables. Vous ne l'avez donc pas lu, ou vous ne l'avez pas compris! Vous ne vous êtes pas demandé sérieusement comment il crée le luxe, et comment il le généralise.

Je parlais dernièrement (1) avec une certaine indignation (et vous m'avez approuvé) de Malthus et des économistes, dont toute la science se réduit à provoquer les gouvernements à *se débarrasser de l'excès de population*. Vous n'avez pas trouvé que je misse trop de chaleur à flétrir chez les économistes et chez les gouvernants cette prétendue solution du problème de la subsistance qui consiste dans ce que les Anglais appellent des *checks* artificiels à la population; que j'eusse tort de combattre ceux qui ont imaginé les plus absurdes folies, l'émasculation, ou le meurtre organisé et l'asphyxie des nouveau-nés; ni ceux qui disent froidement : « Que la loi de Malthus s'accomplisse, » et qui suppriment la charité chrétienne jusqu'à tuer les enfants trouvés; ni enfin ceux qui ont pris à tâche, comme une œuvre religieuse, de vulgariser dans le monde entier certaines inventions de la débauche, et d'apprendre aux hommes à satisfaire leurs instincts en empêchant les lois de la nature. Et vous voulez que je voie dans Fourier un sage qui *entraîne les hommes dans une vie supérieure et grandiose*, quand Fourier n'a trouvé, pour résoudre le problème posé par Malthus, que des moyens (je l'ai déjà dit, et je le répète) mille fois plus outrageants pour la nature humaine!

En effet, comment le luxe et l'abondance règnent-ils aujourd'hui dans certaines classes? c'est parce que ce qui pourrait servir à la nourriture de beaucoup dans les limites naturelles de nos besoins, sert au luxe de quelques-uns. Et comment ce qui pourrait suffire à la nourriture de beaucoup sert-il au luxe de quelques-uns? Parce que l'organisation sociale est telle que toute créature humaine qui viendrait prendre sa part de cette subsistance est réduite à mourir ou forcée de ne pas naître. C'est la fameuse loi de Malthus. En sorte que ce qui crée la luxe, c'est tout ce qui empêche le précepte de la Genèse : *Crescite, et multiplicamini, et replete terram.*

Les économistes ont observé le fait, l'ont constaté, et l'ont appelé une loi de la nature : c'est une loi du capital qu'ils auraient dû dire. Ils ont pris le fait pour la loi divine, le mal pour le bien; et leurs disciples, à leur suite, gouvernants ou autres, ont imaginé de corroborer le fait par un art de *diminuer la population*.

Fourier a innové dans cet art, je l'accorde, il a présenté des voies et moyens que personne que lui n'aurait osé présenter : mais toutefois il n'a pas résolu le problème de la subsistance, ou de ce que vous appelez le luxe externe, autrement que les économistes, c'est-à-dire par la *diminution de la population.*

Fourier trouve que la France, par exemple, est trop peuplée, avec neuf cents habitants par lieue carrée, et il affirme que l'organisation phalanstérienne réduira bientôt cette population à six cents. Il fixe invariablement la population de la terre *au grand complet de trois milliards*, se réservant ou réservant à ses disciples, S'ILS VEULENT AVOIR PLUS DE LUXE, *de la borner au petit complet* (ce sont ses expressions) *de deux milliards*. C'est ainsi qu'il a résolu le problème de la subsistance. Jusqu'ici je ne vois en lui qu'un disciple de Malthus. Car le dernier mot de l'économie politique, c'est, comme je viens de vous le dire, de *créer le luxe par la diminution de la population.*

Mais voici où son originalité commence. Comment diminue-t-il ou borne-t-il ainsi la population?... Ah! vous ne l'avez donc pas lu, ou votre esprit innocent n'a pu sonder la profondeur de ce qu'il appelle son invention, de ce qui exalta son orgueil, de ce qui causa sa folie.

Vous ne l'avez donc pas lu, ou votre âme est trop naïve pour que vous ayez pu le comprendre!

LA STÉRILITÉ DES DEUX TIERS DES FEMMES PROCURÉE ARTIFICIELLEMENT PAR TOUS LES MOYENS POSSIBLES, voilà l'invention de celui que vous appelez le GRAND MÉCANICIEN SOCIAL!

Vous prétendez qu'il fut bon celui qui a outragé ainsi le sentiment humain et la loi divine!.... Quant à moi, ce dont je suis certain, c'est que ce n'est point par cette voie que nous sortirons du purgatoire où nous sommes. Cette porte est celle de l'enfer.

PIERRE LEROUX.

(1) V. les précédentes livraisons de cette Revue.

LES PAYSANS.

A certains hommes le développement individuel suffit. Faisant partie de l'Humanité, ils travaillent pour elle en n'agissant que sur eux-mêmes. Mais pour d'autres, l'activité est un besoin de leur nature; quelque peu riches qu'ils soient, ils aspirent à donner. Un progrès s'est fait dans leur pensée, et ils voudraient déjà que ce *fiat lux* se reproduisît dans la pensée des autres; ils aiment, et ils voudraient réchauffer de leur amour tous ceux qui en sont les objets.

Vivant au milieu des paysans, dont je partage l'existence, c'est à eux que j'ai consacré toute la partie de moi-même dont je puis disposer. Mais comme ce cadre est encore trop large pour que mes moyens puissent le remplir, je me réfugie dans un coin. Quoique je les voie triplement déshérités sous le rapport matériel, moral, et intellectuel, ne pouvant apporter de soulagement à tant de maux, je ne m'occupe que de l'avancement de leur pensée.

Mais hélas! pauvre fourmi, il me faut bien du temps, bien des recherches, bien du travail, pour édifier le plus petit monticule! Heureuse encore si un pied distrait ou malveillant ne vient pas détruire mon ouvrage!

Cependant ce que je peux faire est si peu de chose, que je veux l'augmenter de ce que je peux dire. J'esquisserai donc ici la peinture de ce que j'ai vu et constaté sur l'état malheureux des paysans. Je dirai mes vœux et mes espérances pour eux. Plus tard..... si je l'ose, je dirai aussi les faibles moyens dont je me sers pour les attirer dans la voie du progrès.

I.

Un homme de cœur et de talent a fait sur le peuple, qu'il aime et qu'il connaît, un beau livre, que j'ai lu avec respect et sympathie. Si j'ose parler après lui sur un sujet si bien traité, si je me flatte d'avoir quelque chose de nouveau à dire sur les paysans, c'est que, vivant au milieu d'eux, les étudiant sans cesse, comptant une à une leurs douleurs, enregistrant chacun de leurs besoins, j'espère les connaître aussi bien que qui que ce soit, et que je les aime de tout l'amour dont un cœur humain est capable.

M. Michelet, dont on sent battre le cœur à chaque page de son généreux livre, a mis un peu trop de lui-même dans ce qu'il dit du paysan. Il le fait amant poétique de la terre qu'il cultive, et patriote dévoué. Ce portrait est plein de grâce naïve et de beauté virile; il éveille bien dans l'âme du lecteur le sentiment d'intérêt auquel l'auteur en appelle : mais hélas! il est flatté.

Le paysan ne cultive cette terre chérie que pour échapper à la misère; et il n'a en ce moment nulle idée, nul sentiment patriotique. Le besoin de liberté, d'indépendance, et de dignité, au nom duquel, suivant M. Michelet, il accomplit les plus rudes sacrifices, est, je crois, une pieuse exagération de l'auteur. Le paysan, dans son état actuel, est servile sans efforts, avide sans passion, égoïste et défiant; et son patriotisme ne va pas même jusqu'à désirer la prospérité de sa commune. Il est vrai que sa vie est rarement souillée de crimes, mais il s'abstient aussi des vertus difficiles et pénibles. Il fait rarement un grand effort, s'il n'a en vue son intérêt personnel et immédiat.

Que ce jugement ne paraisse pas une dédaigneuse condamnation prononcée sur ces pauvres gens, que j'aime et que j'estime, non pour ce qu'ils sont, mais pour ce qu'ils pourraient être. Si je dénonce ainsi leurs défauts, c'est qu'il faut bien oser regarder le mal en face, afin de le connaître et de chercher à le guérir; qu'après tout ces défauts ne sont que la conséquence rigoureuse de l'éducation que reçoivent les paysans pendant toute leur malheureuse existence; et qu'enfin une éducation plus naturelle, plus charitable, plus chrétienne, effacerait ou diminuerait bien ces taches.

Puisque je me suis permis de contredire M. Michelet, je dirai toute ma pensée. Je trouve qu'il place le paysan plus haut qu'il n'est en effet; et moi je le voudrais voir monter bien plus haut encore. Je voudrais que l'homme des champs eût un idéal plus élevé que l'aveugle amour de la terre. Qu'il l'aime cette terre, sa nourrice et la nourrice de sa famille, mais qu'il sache pourquoi il l'aime; que ses yeux n'y soient pas si constamment attachés, qu'ils ne puissent s'élever plus haut.

Cet exclusif amour de la propriété, quelque poétique qu'on puisse le dépeindre, n'est toujours au fond que l'exaltation de la matière ou de la sensation; c'est l'oubli de cette parole : *L'homme ne vit pas seulement de pain;* c'est la négation de l'enseignement du Christ : *Ne vous inquiétez pas, disant : Que mangerons-nous, que boirons-nous, ou comment nous vêtirons-nous?.. Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice.* Enfin, c'est l'acheminement vers le règne du lucre et de la satisfaction des appétits grossiers, le commencement du mal, la source des mauvaises passions. N'est-ce pas de la terre que proviennent tous les biens matériels possédés arbitrairement ou âprement convoités? Le propriétaire devient capitaliste, et nous savons tous ce que ce mot signifie. Sans doute la terre exerce sur l'homme une attraction puissante, et cette attraction est légitime en elle-même, puisque la terre est nécessaire à l'existence de l'homme. Mais elle n'est légitime qu'à la condition de ne point absorber l'homme tout entier. Or faire comme M. Michelet, poétiser le naïf amour du paysan pour la terre et son ardeur à l'acquérir, c'est méconnaître cette vérité, c'est sourire aux grâces enfantines du jeune tigre : l'animal n'a encore que les gentillesses de l'enfance; mais laissez-le se développer et grandir, et il ne tardera pas à révéler ses féroces instincts.

Non! ne déifions point la terre! Les biens qu'elle nous donne sont précieux sans doute, mais ils ne doivent avoir que la seconde place dans notre cœur. Que l'amour et l'intelligence tiennent la première.

L'homme ne peut vivre sans amour. Si nous cherchons à le soustraire aux préoccupations de la vie matérielle, donnons-lui un idéal qu'il puisse comprendre et s'approprier. Pour l'arracher aux dangereuses fascinations de la terre, apprenons-lui à regarder en lui-même; que son intelligence se développe et s'élève; que la religion, qui est la vie, lui soit révélée. L'homme est sensation-sentiment-connaissance : que ces trois manières d'être se développent donc en lui simultanément et solidairement; qu'il ne soit plus livré et abandonné à la seule sensation. Si, physiquement, il a droit à la vie matérielle, moralement il a droit à la satisfaction de ses besoins de sentiment et de connaissance. Alors le paysan vivra complètement; et son regard, en retombant sur la terre, au lieu d'exprimer l'avidité, le désir irritant, son regard, tout illuminé de la lumière sacrée qui éclaire son âme, embrassera la terre avec admiration, attendrissement, et reconnaissance.

Oui, quoi qu'on puisse croire de la rudesse des paysans et du peu de temps que leur laissent leurs incessantes occupations, le *fiat lux* peut se produire dans ces intelligences vierges, avec plus de facilité et plus d'éclat que dans la pensée souvent faussée des gens bien élevés.

Les simples sont plus aptes à saisir les grandes idées que les considérations mesquines et subtiles qui occupent, hélas! tant de belles organisations de nos jours. En se servant de mots bien connus, on peut faire comprendre, et toucher, pour ainsi dire, à une femme ignorante, à un paysan, à un enfant, le dogme de l'Humanité, tandis que je défie qu'on donne à ces mêmes êtres l'intelligence complète des spéculations des agioteurs sur la banque et les chemins de fer, des tripotages d'élections, des divisions et des disputes qu'engendre la politique oiseuse des journaux.

« Les simples, dit M. Michelet, sympathisent à la vie; et ils ont » en récompense ce don magnifique, qu'il leur suffit du moindre » signe pour la voir et la comprendre. » Pourquoi le paysan, qui est en contact immédiat avec la Nature, cette grande manifestation de la pensée divine, cet interprète éloquent du Créateur près de sa créature; pourquoi celui qui pourrait suivre jusque dans ses dernières conséquences la grande loi d'analogie qui préside aux évolutions des astres et à la formation du brin d'herbe, pourquoi le paysan n'ouvrirait-il pas son âme à un sentiment, ne comprendrait-il pas une science qui vient expliquer tout ce que ses yeux rencontrent, tout ce que sa main touche? Ah! si nos idées sont vraies, si nos doctrines sont saines, si la pensée de les répandre nous vient de Dieu, ne craignons pas que l'intelligence de nos frères de la campagne se refuse à les admettre. Ces idées, il suffira de les répandre avec amour et foi dans ce terrain plus apte que tout autre, et le Seigneur y cueillera une abondante moisson!

II.

Si le droit n'était pas égal pour tout homme venant en ce monde, qui donc plus que le paysan pourrait prétendre à la possession des biens matériels qu'il arrache pour tous du sein de la terre? Et cependant c'est le paysan qui en jouit, je ne dirai pas avec le plus de modération et d'épargne, mais avec le plus de parcimonie. Sa nourriture grossière et trop souvent insuffisante pour réparer des forces toujours en activité, son vêtement taillé par la misère, sa demeure incommode et insalubre, en font l'être le plus incessamment privé, de notre société actuelle. L'ouvrier des villes endure souvent, il

est vrai, une misère plus âpre et plus complète; mais il en est parfois dédommagé par un peu d'aisance, par quelques plaisirs même qui apportent une diversion à ses souffrances. Je ne veux pas faire une comparaison de l'ouvrier et du paysan; les douleurs de l'un n'ajoutent rien aux joies de l'autre: mais qu'on y pense, et l'on reconnaîtra que la vie du paysan est presque aussi triste que celle du trapiste. Il se conforme à son déplorable état, mais sa résignation est plus d'habitude que de sentiment. Les privations qu'il éprouve éveillent en lui la plus grossière, la plus répugnante des passions mauvaises, l'envie. Le bien-être matériel des riches excite sa jalousie sans réveiller son indignation. Cependant, réduit à la mendicité, il tend la main sans honte, sans colère, et sans douleur. Il accepte et reconnaît l'inégalité des priviléges; et on l'a si bien façonné à estimer et à respecter les riches quand même, que la fortune est la seule balance dont il se serve pour sa justice. Il salue et flatte ceux-ci; mais quelque instruit, quelque estimable que puisse être l'instituteur primaire, il le sait pauvre, le juge mercenaire, et le traite comme tel.

Cette peinture du paysan, si triste qu'elle soit, est loin d'être achevée encore. Il faut avoir le douloureux courage d'aller jusqu'au bout. Considérons-le donc sous le rapport du sentiment et des qualités du cœur. Hélas! le cœur a besoin d'encouragement et d'exercice, comme l'esprit, comme le corps. Le sentiment mal dirigé ou abandonné dans de mauvaises voies peut produire de grands désordres. Chez le paysan, il s'atrophie, se défigure, et finit souvent par se flétrir et se dessécher complètement. Enfant, le paysan n'a point sous les yeux le pernicieux exemple des vices et des passions dangereuses; mais il respire l'indifférence glacée que tout campagnard tient à honneur d'affecter dans sa famille. Jamais une parole douce et tendre de l'homme à sa compagne; jamais une manifestation de sensibilité. L'homme de la campagne nourrit et tue la bête qu'il a vue naître avec le même sang-froid qu'il met la cognée à l'arbre que son père a planté.

Loin de nous la pensée de demander à ces rudes enfants de la terre la sensiblerie trop souvent jouée de nos petites maîtresses; mais si la nature de leurs occupations les endurcit contre le triste spectacle de la douleur, ne serait-il pas possible que leur âme s'élevât à une sensibilité intelligente et bien entendue, qui leur fît comprendre et aimer leurs devoirs envers Dieu, envers les autres, et envers eux-mêmes.

Quant à la famille, quelque étroit que soit ce cercle, le paysan n'en atteint pas les limites. Il ne faut pas croire qu'il place son idéal dans la famille: ses enfants lui apparaissent comme une charge quand ils sont petits, comme des aides quand ils sont grands, et il les élève sans autre prévision que celle d'en faire des travailleurs. L'amour, ce rayon divin qui va pour un moment déifier presque celui qui le reçoit, l'amour est, pour ainsi dire, inconnu aux paysans. Chez eux aussi le mariage est basé sur des considérations matérielles. Une fois accompli, il est à peine respecté; et, dans la proportion de civilisation des villes et des campagnes, je doute que la corruption soit moindre chez les paysans.

Quant à la patrie, ne participant à aucun des actes politiques, n'ayant voix délibérative nulle part, ignorant jusqu'aux lois fondamentales de son pays, il est, à cet égard, dans la plus complète indifférence, jusqu'à la conscription toutefois: la conscription qu'il ne comprend point, il est vrai, mais qu'il sent d'une manière bien cruelle, lorsqu'elle vient l'arracher à sa famille, à son hameau, pour l'envoyer mourir de nostalgie dans quelque autre coin de la patrie. Car sa patrie, sa *matrie*, comme dit M. Michelet, bonne et tendre mère, ne se révèle à lui que pour lui demander son sang, ou tout au moins l'abandon de tout ce qu'il aimait et connaissait!

La religion!... Ah! là est le vif de la plaie! Malheureux paysans, qu'avez-vous pour nourrir vos âmes? Quelques débris informes d'un culte qui n'a plus l'intelligence de lui-même, rebut de tous, et qu'on vous jette dédaigneusement. Pauvre peuple, cher troupeau du Christ, on te laisse vivre comme la brute dont tu partages les travaux, sans amour, sans espérance, sans religion; ou ce que l'on te donne sous ce nom n'est plus qu'une suite de pratiques inintelligentes et inefficaces.

De toute la religion chrétienne, en effet, le seul sentiment que le paysan ait gardé et qu'on cherche à entretenir en lui, ce n'est pas la foi à des principes qu'on ne lui révèle pas, et que d'ailleurs son âme inerte et engourdie ne pourrait ressentir; — ce n'est point l'espérance: l'espérance de quoi? il faut connaître et comprendre pour espérer; — ce n'est point la charité: la charité, c'est l'égalité, c'est la fraternité, idées dangereuses, dont on le tient bien éloigné; — le seul sentiment, dis-je, qui demeure vivace dans le cœur du paysan, c'est la peur de l'enfer. Et les seuls moyens dont il se serve pour se détourner de l'abîme sont le chapelet, l'eau bénite, l'observance des jours maigres, le chômage des fêtes et des dimanches. Voilà le fond et la forme de toute sa religion. Ce qu'il embrasse n'est qu'un cadavre. Aussi son cœur demeure-t-il immobile et glacé, en proie à toutes les terreurs, à toutes les défiances, à toutes les haines qu'engendre la superstition, ce terrible fléau des campagnes.

La religion n'est pas même, pour le paysan, un code de morale. Aux questions de cette nature qui peuvent surgir dans sa monotone existence, il a l'habitude de répondre par un proverbe ou une sentence:

« Il faut rendre service, car on ne sait de qui on peut avoir besoin.

» Il faut donner aux méchants de préférence aux bons, parce que les méchants sont plus à craindre.

» Il faut se défier de ceux dont on dit du mal, mais plus encore de ceux dont on dit du bien. »

Qu'on juge de quelle douceur doivent être les relations de ces pauvres gens!

Quels élans d'amour et de fraternité doivent les rapprocher et les unir!

Ils sont nus, ils ont froid, ils sont pauvres; et leur ignorance de tout les divise encore, les fragmente, et les isole! Mais le curé, mais le maître d'école, dira-t-on peut-être. Hélas! hélas! qui ne connaît aujourd'hui l'impuissance de ces agents. Le prêtre, rongé par le doute, ou adonné à l'intrigue, ne fait plus entendre qu'une parole vague et sans écho. Il catéchise les petits enfants, à qui il donne, tant bien que mal, la lettre de l'Evangile, dont ils n'auront jamais la pensée. Le prêtre étouffe, écrase le germe d'intelligence que la nature avait donné au paysan.

Quant au maître d'école, insuffisamment instruit, insuffisamment rétribué, manquant de la considération nécessaire à qui a charge d'âmes, il exerce, sans goût, sans intelligence, et sans zèle, un état que, la plupart du temps, il n'a embrassé qu'afin d'échapper à la conscription. Les quelques enfants qu'il réunit apprennent de lui la lecture et l'écriture; voilà tout. Mais de leur intelligence, mais de leur âme, il n'a nul souci. Il ne sait rien, il ne peut rien, car il n'est le plus souvent que la doublure du curé.

Tout semble donc concourir à épaissir autour du paysan les ténèbres dont il est environné; tout le condamne à vivre et à mourir dans les Limbes.

III.

Si j'avais su peindre comme je sens, il y aurait là un tableau déchirant. Pauvres créatures de Dieu, si enlaidies, si affligées, si matérialisées, oh! vous ne me faites pas horreur! Je vous ai contemplées telles que vous êtes, et mon âme est triste, mais non découragée. Je le crois, une pensée d'amour, une étreinte fraternelle peut encore vous ranimer, vous réchauffer. Mes frères, je vous embrasse du cœur; tout ce qu'il y a de chaleur dans mon âme, c'est pour vous.

O vous, égoïstes impies, qui mettez la lampe sous le boisseau et privez vos frères de la lumière divine, vous qui accusez le paysan et l'exploitez en le méprisant, réfléchissez; interrogez sa vie, suivez son éducation, puis osez vous étonner et vous plaindre qu'une plante absolument privée de culture produise des fruits amers!

Si le sentiment, dont relèvent la dignité humaine, les devoirs de la famille, le patriotisme, la religion, si le sentiment est, pour ainsi dire, annihilé dans le cœur du paysan, n'est-ce pas l'enseignement qu'il reçoit qui détruit en lui ce tendre et précieux germe que Dieu met au sein de toutes ses créatures?

Je le répète, le cœur, comme l'esprit, comme le corps, a besoin d'exercice et d'enseignement. Et pas une parole d'intelligence et d'amour ne tombe sur ces âmes pour les réchauffer et les vivifier! Tandis que votre intelligence, à vous riches égoïstes, se repaît de raisonnements sublimes, que votre mémoire s'orne des traits d'histoire qui ont honoré l'Humanité; tandis que votre raison, éclairée par les recherches des penseurs, détruit les préjugés qui encombraient la marche de votre pensée vers un idéal supérieur; tandis, enfin, qu'à divers degrés la lumière se fait autour de vous, vous laissez vos frères dans une nuit profonde, et vous les maudissez parce qu'ils trébuchent! Mais si vous ne voulez pas leur parler, si vous ne voulez pas leur ouvrir votre cœur pour qu'ils y viennent lire et se reposer, que votre vie du moins leur serve d'exemple. Travaillez, leurs incessants labeurs leur paraîtront moins pénibles; aimez votre patrie, défendez-la, et ne vous déchargez plus à prix d'argent de votre dette envers elle, et les pauvres gens de votre pays, en vous voyant partir comme eux, paieront avec moins d'amertume l'impôt du sang. Au lieu de rire des pratiques de dévotion exagérée, au lieu de tonner contre les superstitions de vos malheureux frères, mettez en pratique le dogme de l'Humanité et de la Solidarité de tous les hommes.

Enfin, pour tout dire en trois mots, soulagez-les, instruisez-les, aimez-les.


Marie ***.

APERÇU GÉNÉRAL

DE LA

PHRÉNOLOGIE.

On lit dans le *Débat social*, journal publié à Bruxelles :

« Depuis quelque temps, à Bruxelles et à Liége, on s'est beaucoup » occupé de phrénologie, à propos du cours donné dans ces deux » villes par M. Béraud. Un de nos amis de Liége nous a communi- » qué, sur ce sujet, une Note uniquement écrite en vue de fixer ses » impressions et ses souvenirs. Partant des données de la science, » il a d'abord reconnu l'admirable harmonie de la localisation des » facultés; puis, la rattachant à quelques idées philosophiques anté- » rieurement conçues, il en a fait un tout logique et complet. Nous » publions cette Note; nous pensons qu'elle sera lue avec plaisir, » parce que, *à part toute discussion scientifique*, elle résume assez » bien la phrénologie, et la présente d'ailleurs sous un jour nouveau » et mieux fait pour séduire ceux qui, dans toutes choses, cherchent » la consécration du *beau*. »

Le même motif qui a engagé le *Débat social* à publier cette Note nous porte à la reproduire. Elle pourra servir de préservatif à ceux qui seraient encore tentés de croire que la science de l'homme est faite quand on a dit, avec Fourier et ses disciples, *sensation* et *attraction*. Nous avons été frappé de voir l'auteur retrouver dans l'étude du cerveau les éléments de la vraie définition de la nature humaine : SENSATION-SENTIMENT-CONNAISSANCE.

La science phrénologique se fonde essentiellement :

1° Sur ce que, le cerveau étant reconnu pour l'organe et l'instrument matériel de nos facultés, il est en outre démontré par l'observation, le raisonnement et l'analogie, que chacune de nos facultés s'y trouve spécialement localisée à part. De plus, ces organes spéciaux de nos facultés diverses sont tous en double, à la manière dont nous avons également deux yeux, deux mains, etc. ;

2° Sur ce que, sauf certaines exceptions et des différences à peu près insignifiantes pour la pratique, la forme extérieure du crâne représente exactement celle du cerveau sur lequel il est moulé;

3° Sur ce que, généralement, et toutes choses égales d'ailleurs, l'énergie de manifestation de nos facultés est en raison de la puissance de développement de ces organes; ceci, bien entendu, sauf les circonstances diverses de constitution, de santé actuelle et d'exercice. Je pense en outre que, d'un individu à l'autre, les inspirations d'une âme plus ou moins vive et puissante doivent faire aussi considérablement varier l'énergie et la manière d'être de ces manifestations.

Dans la chaîne des connaissances humaines, la phrénologie se trouve placée entre l'anatomie et la physiologie, d'une part, et la psychologie, de l'autre; c'est en elle que ces sciences viennent se donner la main; elle est l'anneau qui les unit. — Quant à son utilité, elle est immense; elle est évidente. Elle fournit à l'homme de précieuses lumières pour la solution du grand problème de la connaissance de lui-même. Mais c'est surtout dans l'éducation que son application se montre éminemment utile. En nous révélant les instincts divers, les sentiments et les aptitudes de l'enfance, elle nous met à même de développer les uns, de réprimer les autres, et d'arriver ainsi à créer, autant qu'il est possible, cette harmonie et cet équilibre des facultés, qui est pour l'homme le meilleur gage de la puissance et du bonheur.

Considéré dans son ensemble, le cerveau se partage en trois grandes divisions.

Les instincts ont leur siége dans les parties postérieure et latérale de la tête; les sentiments en occupent la partie la plus élevée; les facultés intellectuelles résident dans la partie antérieure.

L'amativité, ou l'amour physique, est le plus animal de nos instincts; il est destiné à assurer la reproduction de l'espèce; il a son siége à la partie postérieure la plus basse de la tête, c'est-à-dire la plus éloignée de l'intelligence.

Immédiatement après, et au-dessus, vient le groupe des instincts affectifs désintéressés. C'est d'abord la philogéniture, ou l'amour des enfants; puis, à côté, l'affectionivité, ou l'instinct de l'affection et du dévouement; et enfin l'habitativité, ou l'amour des lieux. Ces instincts sont pour assurer à l'enfance la protection et les soins dont elle a besoin; pour attacher l'homme à ceux qui l'entourent, et enfin pour le retenir de préférence dans les lieux auxquels et pour lesquels il est né.

A la suite des instincts d'affection, toujours à la partie inférieure, et en avançant latéralement et de plus en plus vers la région intellectuelle, sont les instincts essentiellement actifs, aboutissant à l'acquisivité. Ils sont destinés à mettre l'homme à même de se procurer tout ce qui est nécessaire à la conservation et à l'entretien de lui-même et de son espèce. — C'est d'abord la combativité, ou l'instinct de la lutte et du courage; puis la destructivité, qui complète en quelque sorte le précédent, en donnant à l'homme l'énergie nécessaire pour détruire au besoin l'obstacle qui l'empêche d'arriver à ses fins. C'est ensuite, et au-dessus, la secrétivité, c'est-à-dire l'adresse et la ruse, pour suppléer à la faiblesse et remplacer souvent la destruction. C'est enfin la constructivité, c'est-à-dire l'instinct de la mécanique ou de l'art par lequel nous parvenons à faire concourir les forces naturelles et la nature entière à l'accomplissement de nos desseins. La mécanique est tout près de la région intellectuelle; elle touche au calcul et à l'harmonie. Au-dessous, et près de la destruction, sont l'alimentivité et l'amour de la vie, organes douteux. — Enfin l'acquisivité est immédiatement au-dessus de la secrétivité et de la mécanique; elle est comme la fin des instincts qui précèdent. Mais, tout à côté, et comme pour faire ressortir, par ce contraste, qu'il est pour l'activité humaine un but plus noble et plus élevé que celui d'acquérir et de se conserver en jouissant, tout à côté, dis-je, de l'acquisivité, dans le domaine des sentiments et touchant à l'intelligence, se trouve l'idéalité, c'est-à-dire l'instinct du beau et de l'idéal, et comme le siége de l'âme elle-même.

Nous avons dit que les sentiments occupent la partie la plus élevée de la tête. Ils doivent dominer les instincts. Ils sont eux-mêmes comme les instincts de l'intelligence, qu'ils dominent aussi et qu'ils doivent guider. Toutefois il appartient à celle-ci, dans sa concentration puissante et sa lumineuse énergie, de régner souverainement chez l'homme.

Des divers sentiments, l'estime de soi occupe la position précisément centrale de la tête, immédiatement au-dessus des instincts. Elle complète, en quelque sorte, ainsi le groupe des facultés affectives. Elle est comme le centre de l'organisation de l'homme; c'est le sentiment de sa valeur et de sa dignité. Mais pour que l'homme ne s'isolât pas dans son orgueil et ne s'absorbât pas dans la contemplation et l'admiration de lui-même, tout à côté de l'estime de soi a été placée l'approbativité, c'est-à-dire le besoin de l'estime et de l'approbation des autres. Celle-ci touche d'une part à l'affectionivité, tandis que, d'un autre côté, elle subordonnée à la conscience.

A la suite de l'approbativité, à la limite inférieure des sentiments, au dessous de la conscience, dominant les instincts, et précisément placée au-dessus des plus violents, c'est-à-dire de la destruction et de la lutte, se trouve, comme un contrepoids, une faculté essentiellement répressive et négative, c'est-à-dire la circonspection, ou le sentiment de la modération et de la prudence.

L'organe de la fermeté se trouve à la partie supérieure de la tête, immédiatement au-dessus de l'estime de soi, et comme pour indiquer ainsi que la volonté, appuyée sur le sentiment de la valeur de l'homme, agissant d'ailleurs sous l'influence de ses sentiments divers, et éclairée par les lumières de son intelligence, que la volonté, dis-je, véritable pouvoir exécutif, doit commander à tout chez lui.

Autour de la volonté ou fermeté viennent se ranger les sentiments qui sont les plus élevés de notre nature; c'est la conscience, l'espérance, la vénération. Ils sont là pour régler, soutenir la volonté dans ses traverses, et l'élever dans son but. — La conscience est le sentiment de tout ce qui est juste et convenable; c'est le fondement du droit et de toute justice. Son empire s'exerce essentiellement sur les facultés énergiques et actives. Sa place est donc au haut de la tête, justement au-dessus de la partie centrale des instincts. Elle est près de la fermeté et de l'espérance; elle touche à l'approbativité, à l'estime de soi; elle domine la circonspection et l'acquisivité. — L'espérance est un sentiment de consolation dans le présent et de confiance dans l'avenir; avec la conscience, elle soutient, elle étaie pour ainsi dire la volonté,

Elle touche d'une autre part à la vénération ou théosophie. Elle conduit ainsi au recours à Dieu et à l'espoir d'une vie meilleure. Elle est voisine enfin de la merveillosité. — Sauf la volonté qui domine tout, la vénération est le plus élevé de nos sentiments; il est tourné vers le ciel; c'est lui qui nous porte à aimer et à respecter tout ce qui est grand, noble et élevé; c'est le sentiment religieux. Il élève et soutient la fermeté; il est près de l'espérance, qu'il ennoblit et qu'il complète; il touche à la merveillosité; il touche enfin et semble aboutir à la bienveillance, comme pour marquer que l'homme ne doit pas s'arrêter à la contemplation de Dieu lui-même; mais que, dans son organisation essentiellement active, sa fin dernière, au moins ici-bas, c'est l'avancement et le perfectionnement indéfini de son espèce, en même temps que de lui-même. — La bienveillance a son siége au-dessus de la partie supérieure du front; elle est ainsi placée entre les facultés intellectuelles les plus hautes et la vénération elle-même; elle est précisément, dans la sphère des sentiments, à l'opposite de l'estime de soi. C'est le sentiment de l'amour du prochain, de la charité, de la sympathie. Il est destiné à porter l'homme vers son semblable, en dehors de lui-même et du cercle de ses proches; c'est le premier mobile et l'élément essentiel de toute société. Sa position dans l'organisme répond à son élévation morale et à son importance.

La vénération, l'espérance, et la bienveillance, répondent aux trois vertus théologales: c'est la foi, l'espérance, et la charité.

Sur la limite aussi des facultés intellectuelles, près de l'esprit proprement dit, entre la bienveillance et l'imagination, on trouve l'imitation. C'est la faculté de reproduire, de manière à les rendre sensibles pour les autres, nos impressions, nos sentiments, et nos idées. C'est donc encore une faculté qui sert à nous mettre avec nos semblables en état d'intime communion intellectuelle et morale.

Les facultés imaginatives sont essentiellement, outre la comparaison dont nous parlerons tout-à-l'heure, la merveillosité et l'idéalité. La première est la plus élevée dans la région des sentiments; elle touche à l'espérance et à la vénération. La seconde est plus près des facultés intellectuelles; elle touche à l'esprit, à l'harmonie, et à la constructivité. La merveillosité est le sentiment qui nous porte vers tout ce qui est merveilleux et supérieur au monde réel; c'est l'inspiration et l'enthousiasme. L'idéalité est le sentiment du beau, de l'idéal, de l'harmonie morale et universelle; c'est le sentiment des arts en général, et le sens poétique. C'est la plus délicate et la plus exquise de nos facultés; c'est comme la pierre de touche au moyen de laquelle nous apprécions toutes choses. Avec la vénération et l'espérance, elle concourt à nous faire porter plus haut la tête, à nous faire marcher vers un plus noble but. En nous faisant sentir l'imperfection nécessaire et la faiblesse originelle de nos œuvres, alors que d'ailleurs elle nous offre incessamment des types supérieurs et encore inconnus, l'idéalité devient le plus puissant et le plus haut mobile du progrès.

Enfin, auprès des facultés intellectuelles, avec lesquelles il serait peut-être mieux de la ranger, entre la réflexion et l'imagination, se trouve l'esprit de saillie ou de gaîté, l'esprit proprement dit. C'est une faculté de consolation et de soulagement; car rire, c'est soulever momentanément le poids de la vie; c'est en même temps une arme légitime et terrible contre les méchants, les puissants, et les sots.

Les organes de la pensée, les facultés intellectuelles occupent la partie antérieure de la tête. Ce sont, d'abord et vers le bas, les facultés simplement perceptives, touchant immédiatement aux sens externes; ensuite, et au-dessus, les facultés réflectives, les organes de la comparaison et de la réflexion. — Chacune de ces facultés implique à la fois le sens, le goût et la mémoire de l'idée à laquelle elle se rapporte. Dans la nomenclature des facultés perceptives, nous retrouvons les notions métaphysiques diverses de l'individualité, de la configuration, de la localité, de la pesanteur ou résistance, de l'éventualité ou des faits, de l'étendue ou des dimensions, du temps, du langage, de la couleur, de l'ordre ou arrangement, du nombre ou des quantités, des sons ou de l'harmonie musicale. — L'individualité, à la partie médiane inférieure, nous fait discerner les individus; c'est le sens des différences, des distinctions et des détails; elle porte à l'observation et aux classifications; elle aide à l'analyse. — La configuration est le sens et la mémoire des formes et des figures. — La localité est le sens et la mémoire des lieux; elle donne le goût du pittoresque, de la campagne et des voyages. — La pesanteur ou tactilité, organe mal constaté, doit donner le sens du poids et de la résistance. — Tous ces organes sont vers la partie inférieure centrale. — L'éventualité, touchant aux facultés réflectives, donne la conception et la mémoire des faits, des choses, et peut-être aussi des idées; c'est la mémoire comprise dans son sens le plus élevé; c'est la mémoire historique; c'est l'éducabilité. — L'étendue est le sens et l'appréciation des dimensions et de l'espace. — Le temps est l'élément et la mesure de la durée. — Le langage, sous l'orbite même de l'œil, est le sens et la faculté de la parole, le sens et la mémoire des mots; c'est la facilité d'élocution. — La couleur est au milieu du sourcil; c'est le sens du coloris, de l'harmonie des couleurs, le goût des tableaux. — L'ordre, à la suite de la couleur, vers la partie latérale, est le sens de l'arrangement et des combinaisons; il produit la méthode et l'esprit de système. — Le nombre, ou quantité, est l'élément du calcul, l'aptitude et le goût aux mathématiques. Cette faculté est tout à l'extrémité et en dehors de l'arcade sourcilière. — Enfin la musique ou l'harmonie est au-dessus du calcul; elle touche à cette faculté, à celles de l'ordre et du temps, à la constructivité, à l'idéalité et à l'esprit. Suivant son développement, elle produit simplement le goût, ou bien l'aptitude et la mémoire musicale, ou enfin la faculté de la composition.

Les facultés réflectives ont leur siège à la partie la plus haute du front; elles résument, complètent et couronnent pour ainsi dire l'intelligence. Ces facultés sont la comparaison et la causalité. — La première est à la partie centrale, au-dessus de l'éventualité. C'est essentiellement l'organe de l'appréciation, de la comparaison, et du jugement. Jointe à l'éventualité, c'est la faculté par laquelle nous nous formons des idées justes des choses et de leurs rapports; c'est la raison et l'esprit de synthèse. Jointe à l'imagination et au langage, elle donne le sens des figures et des métaphores. — La causalité est aux deux côtés de la comparaison: c'est la réflexion, l'esprit d'analyse et d'instinct philosophique. De même que des perceptions simples, on passe, en s'élevant, à la conception par l'éventualité, et de celle-ci au jugement, de même du jugement on arrive immédiatement à la réflexion ou à la causalité, c'est-à-dire à la recherche des causes, pour ainsi ne s'arrêter qu'à Dieu. — Ainsi, percevoir, concevoir, juger et raisonner jusqu'à l'infini, telle est la marche naturelle et nécessaire de l'intelligence humaine. Le développement important, harmonique et complet de ces diverses facultés produit les intelligences les plus puissantes et le génie lui-même, quand les sentiments et l'imagination viennent y ajouter leur haute influence et leur généreuse inspiration. Ainsi, comme le sentiment conduit à Dieu par la vénération, de même l'intelligence y conduit par la réflexion, et tous deux aboutissent au sentiment humanitaire de la bienveillance, comme pour indiquer que c'est dans le prochain et par la charité qu'il faut surtout aimer et servir Dieu.

Toutes ces facultés instinctives, sentimentales, et intellectuelles, existent chez tous les hommes, mais en quantité et dans des proportions infiniment diverses: d'où l'infinie variété des organisations humaines. Elles sont toutes susceptibles d'être modifiées par l'exercice. Mises en jeu, tant par la force qui leur est propre, que par la volonté qui leur commande et par l'excitation des causes extérieures, elles produisent tous les phénomènes de l'activité humaine ou de la vie; car agir, c'est vivre, et la vie n'est en effet que l'exercice de nos facultés diverses, dans des vues de moralité, d'idéalité et de bien-être, en même temps que de conservation et de progrès. — La fin dernière de toutes les actions humaines doit être le bien. Le bien est l'accomplissement de l'ordre universel. Le bien sensible, ou le bonheur, est la satisfaction intérieure qui résulte du sentiment de cet accomplissement. — Les différentes et principales faces du bien sont l'*utile*, le *juste*, le *beau*, le *vrai*, et l'*infini*. — Or, partant des instincts affectifs, nous avons vu les instincts essentiellement actifs aboutir à l'acquisivité, laquelle répond à l'idée de l'*utile*, c'est-à-dire de l'industrie entendue dans son sens le plus large. Nous avons vu de plus que toute cette activité est dominée par l'élément moral, c'est-à-dire par la conscience ou le sentiment du *juste*. Nous avons également remarqué que, tout à côté de l'acquisivité, se trouve l'idéalité, comme pour épurer, relever et ennoblir le but de l'existence; or l'idéalité, c'est l'idée et le sentiment du *beau* dans toute son universalité. Le *vrai* est l'objet même de l'intelligence toute entière et de la philosophie, et l'*infini* répond aux facultés sentimentales supérieures aboutissant à la vénération. — Ainsi, dans son essence, l'homme se présente à nous comme un être aimant, intelligent, et libre, marchant incessamment à la recherche de l'utile et du beau, jusqu'à l'infini, c'est-à-dire, sans autre limite que celle de Dieu.

L. P.

LE DIOGÈNE DE M. FÉLIX PYAT.

I.

Des conditions de l'art dramatique à notre époque.

Pourquoi ne pas continuer l'imitation des Grecs et des Romains, en suivant toujours leurs glorieuses traces? Pourquoi la tragédie ne serait-elle plus dans nos mœurs? Quelle nécessité pour les artistes de s'aventurer dans des voies nouvelles et inconnues?

Il est singulier que ces questions ne soient pas aussitôt résolues que posées. En effet, s'il est vrai que la littérature reflète les mœurs d'une époque, il est encore plus certain que l'art dramatique ne peut exister qu'à la condition d'en être le tableau fidèle, le miroir poétique et vivant. Or nos coutumes, nos idées et nos sentiments ne sont pas ceux de nos pères sous Louis XIV; ils ont encore moins de rapport avec les mœurs des Grecs et des Romains.

En outre, l'art est, comme toutes les manifestations de l'homme, soumis à la loi du changement et du progrès. Il se modifie en vue d'un idéal supérieur. Voilà pourquoi: *A société nouvelle un art nouveau*.

Donnons quelques développements à cet aperçu.

Pour bien comprendre l'ancien art dramatique, pour se mettre entièrement dans le secret de son procédé et de ses règles, il faut remonter à son origine. Dans ce système, où l'on voudrait tout baser sur la tradition et l'imitation, il ne saurait y avoir de meilleur mode d'examen. Disons tout d'abord qu'au temps de la guerre de Troie, et en général dans les âges appelés héroïques, la société chez les Grecs était un fait brutal et barbare, bien qu'il nous apparaisse fort adouci à travers les œuvres des poètes et l'ombre favorable du passé. Un petit nombre de guerriers sensuels et violents dominaient des troupeaux d'esclaves. Quant aux femmes, leurs droits consistaient à être achetées et vendues, puis à passer leur vie renfermées dans le gynécée, ou bien à vivre en courtisanes. Le monde Hellénique se composait de petites cités ennemies, éternellement en guerre. La notion du sentiment de l'Humanité n'existait point. Aristote et Platon, eux-mêmes, croyaient que parmi les hommes les uns naissaient libres, les autres esclaves. Pour ces beaux génies du meilleur temps de la Grèce, la femme était placée entre les bêtes brutes et les animaux raisonnables.

Quel caractère pouvait donc revêtir l'art dramatique au sein d'une telle société? Celui de la narration, de l'épopée, du lyrisme. On chantait les exploits des héros et des dieux, on racontait les péripéties de l'histoire nationale; on déroulait devant la foule les actes et la vie intérieure des familles héroïques, des chefs des nations. L'action était racontée, chantée tour à tour par plusieurs personnages, notamment par le chœur, dont la voix plaintive et dolente personnifiait le peuple, exprimait la pitié ou l'horreur. On voit aisément tout l'intérêt qu'offraient ces représentations théâtrales. C'était ramener à une certaine réalité les faits de l'histoire, c'était ranimer les croyances de tous.

Au moyen-âge, les mystères et les moralités avaient le même attrait pour les masses. Nos ancêtres assistaient, avec une ardeur et un enthousiasme pareils, à ces représentations où figuraient le juif errant, les apôtres, la vierge et les saints, Jésus et Dieu le père. Cet intérêt était aussi naturel que celui des Grecs, et l'équivalent de l'intérêt qu'excite de nos jours la drame du boulevard.

L'imitation du théâtre des anciens, sous Louis XIV, reçoit une explication facile pour peu qu'on refléchisse aux conditions dans lesquelles se produisit ce mouvement littéraire. La renaissance des lettres avait initié à la vie et aux beaux arts de l'antiquité. C'était la découverte d'un nouveau monde d'idées et d'œuvres d'art, plus accomplies dans leur forme que celles du moyen-âge. Le spectacle de ce passé poétique et grandiose, grâce à l'effet d'optique d'un lointain favorable, devait être plein de charmes pour les fils des rudes chevaliers qui se glorifiaient de ne savoir signer, en qualité de gentilshommes. Pour les poètes, cette voie ouverte à l'imitation permettait de produire sans courir le risque de s'égarer. La mythologie était une mine féconde à exploiter près d'un public encore grossier et généralement ignorant. En outre la société, sous Louis XIV, vivait sur une fiction héroïque. Le grand roi entouré des seigneurs de sa cour, devait assez bien figurer Agamemnon. L'état de la société concordait donc avec celui du monde ancien. Les premiers plans sont occupés par un petit nombre de maîtres, tandis que le peuple sert de comparses, d'utilités, et fournit au besoin les confidents et les valets.

Mais, il faut le dire à tous, et surtout à nos poètes, *la tragédie est morte*. C'est une forme usée, et complètement en dehors de nos mœurs. Blasphème! va s'écrier un ami des lettres. Vous voulez donc tuer le genre noble, les beaux vers, proscrire ce qu'il y a de plus élevé et de plus idéal dans l'art dramatique. Mon Dieu! qu'on nous permette une explication. Autant que personne nous voulons que l'on recherche l'idéal dans les jeux de la scène, qu'on élève le spectateur vers le Beau et le Grand; car nous ne saurions assigner à l'art un autre but que celui de servir au développement de l'Humanité. Et c'est précisément pour ce motif que nous protestons contre la tragédie. Suffirait-il donc de ranger en ligne deux mille alexandrins de bon aloi, en les mettant sur le compte de quelques héros, d'inscrire au frontispice de son œuvre *Tragédie*, pour avoir produit une pièce pleine de beaux sentiments et de nobles aspirations? Telle est pourtant la force du préjugé, tel est l'ascendant tyrannique de nos grands poètes, qu'on ne croit pas qu'une œuvre, dépourvue des formes extérieures et consacrées de la tragédie, puisse exprimer au même degré de grandes pensées, de nobles sentiments. J'accorde volontiers que la pompeuse majesté de l'alexandrin, le luxe et l'appareil qui suit les rois et les grands, les péripéties éclatantes, une certaine réserve dans la manifestation des sentiments les plus extrêmes, j'accorde à tout cela une véritable valeur; mais ce n'est là que l'habit, le costume. La vraie grandeur, la noblesse réside souverainement dans la conception des caractères, dans les idées et les sentiments, dans le fond et non dans la forme extérieure. Aujourd'hui, et aux yeux de l'homme du présent, ce n'est pas le roi qui est grand, c'est le grand homme sur le trône et quelque part qu'il soit placé. Or, c'est précisément dans les époques où l'homme était moins développé que de nos jours, où les idées et les sentiments de justice et d'humanité étaient fort au dessous de ceux que nous possédons, c'est dans ces époques rudimentaires que les poètes tragiques se croient obligés de transporter leur action. Leur muse ne sait évoquer que des souvenirs, dès longtemps ensevelis dans la poussière des vieux siècles. Le lointain est leur grand moyen d'effet au théâtre. En un mot, l'idéal poursuivi par eux est un idéal rétrospectif, un idéal à rebours.

Nous l'avouerons, nous ne comprenons pas ainsi l'Idéal. L'Idéal, aussi bien que l'avenir, l'Idéal est devant nous. Manifester une aspiration vers le Bien et le Beau, incarner une vue supérieure sur le progrès de la vie humaine, c'est là sentir l'Idéal, et travailler à ce que son règne arrive. Assurément, ce n'est pas en tournant le visage vers le passé, en se complaisant avec amour dans cette vision rétrospective, qu'on pourra s'élancer vers l'avenir, esquisser quelques traits de cet inconnu que nous poursuivons de nos désirs.

Lorsque vous mettez en scène des Romains et des Grecs, vos ressorts passionnels se trouvent fatalement très bornés. Vous n'avez plus l'homme évangélisé par le Christ, développé par une suite de souffrances et de labeurs incessants; c'est un payen. Vous ne trouvez en lui que l'amour de la cité, celui de la race et de la caste, un certain orgueil traditionnel et personnel, toujours prêt à se manifester par la haine et la vengeance, une crainte servile pour des dieux plus méchants que bons. Si vous fouillez son cœur, vous n'y voyez aucune tendresse de sentiment, aucun amour délicatement passionné. Il n'y a chez cet homme du passé qu'un appétit sensuel, une convoitise brutale pour l'objet de ses désirs, sans égard pour le vœu intime de la personne aimée, sans préoccupation de ce don gracieux du cœur, qui est tout l'amour dans sa divine essence. Tels sont les ressorts dramatiques, les richesses passionnelles dont dispose le poète tragique. Voilà le payen, à moins de fausser manifestement la vérité historique. Mais ce payen est si peu en harmonie avec nous, les temps où il vécut sont si loin des nôtres, ce passé nous paraîtrait tellement odieux, qu'il faut mentir à l'histoire. Les Romains et les Grecs de Racine et de Corneille sont plus près de nous que du siècle de Périclès et d'Auguste, plus près surtout que des temps Homériques.

C'est pourquoi, disons-nous, la tragédie est morte, bien morte; car elle nous peint des mœurs et des personnages auxquels nous ne pouvons plus nous intéresser. En vain le poète s'ingénierait-il à nous faire de la couleur locale. Comme à nous, il lui est impossible de vivre, même par la pensée, dans ces ténèbres profondes où s'agitait l'homme *barbare*. Remarquons en passant que jamais la tragédie n'a été supportable que lorsqu'elle a eu pour interprètes des artistes tout-à-fait supérieurs, depuis Lekain jusqu'à Talma et Rachel. Le génie seul peut ranimer le marbre antique, réchauffer ce vieil airain,

et nous intéresser encore à ces personnages sans âme et sans cœur, lorsque nous les apprécions avec les sentiments et les idées qu'ont développés en nous dix-huit siècles de Christianisme.

Le monde antique peut être utilement interrogé; ce n'est pas nous qui le nierons. Mais, nous en avons la profonde conviction, transporter sur notre scène, ressusciter à force d'artifice, évoquer de la tombe, où elle dort depuis si longtemps, cette vieille société humaine, ou plutôt ces premières ébauches d'Humanité, c'est se consumer en efforts impuissants, c'est tenter une œuvre morte. En effet, comment intéresser l'homme mûr aux premiers développements de son être, aux premiers pas et aux bégaiements de son enfance? Comment croire que les idées et les sentiments de l'homme grossier des temps barbares puissent être goûtés de l'homme de nos civilisations? Il faut s'occuper du passé de l'Humanité, comme l'on s'occupe du globe, au point de vue historique et philosophique. Mais, sous le rapport de l'art dramatique, c'est-à-dire de l'art dont la mission est d'intéresser au mouvant tableau de la vie humaine, cela nous paraît un non-sens. Et la raison, c'est que nous ne comprenons déjà plus cette existence. Nous nous élançons par nos désirs et nos aspirations fort au-delà du présent.

Pour nous intéresser, pour nous prendre l'esprit et le cœur, il faut s'attaquer aux sentiments et aux idées dont vit aujourd'hui l'Humanité. Que le poète dramatique soit de notre temps; s'il peint l'amour, que l'amant ne soit pas simplement sensuel, brutal, passionné, d'ailleurs capable de tout pour posséder l'objet qu'il convoite. Que l'amour nous apparaisse légitime et motivé, parce qu'on y voit éclater ce qui peut déterminer l'amour dans un être de notre espèce, je veux dire la parité d'affection ou du moins l'espérance fondée de retour. Sans cette condition, on nous replace dans le monde primitif, où la femme n'était considérée que comme un animal domestique, un instrument de plaisir. Que l'amour se produise comme une passion malheureuse, combattue par d'autres passions, par le sentiment de la justice, par l'amour maternel, par l'ambition, je le veux bien; mais, par le ciel, que l'amour existe, qu'il soit digne de l'homme.

Pour agir sur notre âme, il faut que le poète dramatique vibre et tressaille aux douleurs et aux émotions généreuses qui travaillent les masses. La grandeur, la poésie, l'intérêt, ne sont plus concentrés autour des trônes, comme lorsque le vie sociale ne se produisait éclatante qu'en ces hautes régions. La chaleur et la lumière ont pénétré jusqu'aux couches inférieures de la société. Aujourd'hui tous les pouvoirs anciens sont déplacés: la religion n'est plus aux mains de ceux qui en sont officiellement chargés, la politique s'élabore et se fait au grand jour, les phénomènes sociaux prennent des proportions gigantesques, la science et l'industrie enfantent des merveilles, les castes disparaissent, les hommes se rapprochent et se touchent déjà fraternellement la main, la pensée s'élève et embrasse une plus large sphère, le sentiment s'ennoblit en se purifiant, en s'étendant à tous. Que peuvent nous vouloir Agamemnon et Pyrrhus, Oreste et Mithridate, Lucrèce et Virginie? un gros mélodrame, *Le Joueur*, *Les deux Serruriers*, nous intéresse à bon droit beaucoup plus qu'un lamentable épisode de la famille des Atrides.

L'origine de la tragédie fait parfaitement comprendre le code de lois qu'on en avait déduit: les trois unités de temps, de lieu, et d'action. L'intelligence humaine ne pouvait s'élever de prime saut à l'idée supérieure de l'unité d'intérêt, qui résume et combine ce qu'il y a d'essentiel dans les trois premières. Il fallait un style toujours élevé, en rapport avec la dignité des personnages et la grandeur des situations. L'art nouveau ne saurait être astreint aux trois unités, règle absurde qui est la source de mille invraisemblances, non moins que d'une monotonie désespérante. Il admettra le développement d'un plus grand nombre de caractères, une action plus diverse et plus multiple, donnant par la variété des moyens plus de corps et de vérité au drame, toujours sous la condition expresse de respecter souverainement l'unité d'intérêt. L'art nouveau ne sera plus condamné à un seul langage, la dignité solennelle. Il pourra dire qu'on entre ou qu'on sort sans se compromettre. Il prendra tous les tons, à cette seule condition que la pièce ne perdra jamais son caractère dominant. Qu'il en soit ici comme dans un harmonieux orchestre, où la diversité des instruments se combine en vue de l'unité mélodique. Au sein de l'unité d'intérêt, le drame trouvera donc une variété de tons, de mouvements et d'actions, exclue par la tragédie antique, indispensable toutefois à la vraisemblance. Ce n'est pas à dire pour cela que le drame devra se perdre dans les nœuds embrouillés de l'intrigue, en ne visant qu'à piquer la curiosité du spectateur. Ces imbroglios, qui n'ont pour mérite qu'un emploi outré de la ficelle dramatique (qu'on nous passe l'expression en faveur de sa justesse), ne peuvent fixer sérieusement l'attention. Il faut que le drame intéresse par la noblesse et la poésie de caractères bien développés, par la grandeur et le péril des situations, par la marche naturelle de l'action vers la péripétie finale. D'ailleurs, que le drame s'exprime en vers où en prose, qu'il soit historique ou procède de l'imagination, qu'il ait principalement en vue le rire ou les larmes; voilà ce dont on ne s'informera que s'il est mauvais, car rien de tout cela ne constitue le drame.

Il y aurait encore beaucoup à dire contre la vieille forme de l'art dramatique, contre les résurrections qu'il tente vainement; mais il ne faut pas abuser des meilleures thèses. Nous aimons mieux terminer sur ce point par le passage suivant de madame de Staël: « Les »règles ne sont que l'itinéraire du génie; elles nous apprennent seu- »lement que Corneille, Racine, etc., ont passé par là; mais si l'on »arrive au but, pourquoi chicaner sur la route? Et le but n'est-il »pas d'émouvoir l'âme en l'ennoblissant? Il serait donc à désirer »que l'on pût sortir de l'enceinte que les hémistiches et les rimes »ont tracée autour de l'art; car si l'on s'en tient exclusivement à des »copies toujours plus pâles des mêmes chefs-d'œuvre, on finira par »ne plus voir au théâtre que des marionnettes héroïques, sans au- »cun rapport avec cette étonnante créature qu'on appelle l'homme.»

Et maintenant rappelons brièvement notre conclusion: *A société nouvelle, un art nouveau.*

II.

Le Diogène.

C'est ici le cas de s'écrier avec Horace: *Odi profanum vulgus, et arceo.* Puis, souvenons-nous encore que notre immortel Molière fut obligé de soutenir les représentations du *Misanthrope* par celles du *Médecin malgré lui*, pièce beaucoup plus goûtée du public.

En effet Diogène n'est ni une comédie d'intrigue, ni une pièce à caractère proprement dite; ce n'est pas un drame. L'action ne se développe point vive, palpitante, contrariée, pour courir ensuite d'un pas ferme et sûr vers un dénouement qui la couronne selon les prévisions concordantes des premières scènes. Qui peut dire dès l'abord qu'il s'agit de marier Diogène avec Aspasie, et voit-on clairement qu'on fera du cynique un homme nouveau, grâce à l'amour d'une courtisane rendue à la vertu, grâce à l'amour d'une femme évangélisée en quelque sorte avant Madeleine?

Qu'est-ce donc que Diogène, et comment veut-on que Diogène intéresse?

Diogène est un drame philosophique, une pièce de critique sociale. Il sera plus encore. Je dis que Diogène est une pièce à caractères, si par caractères il faut nécessairement entendre la peinture de l'un des côtés de l'âme humaine en bien ou en mal, qu'il s'agisse d'Harpagon ou de don Juan, de Célimène ou d'Agnès. La création de M. Pyat est de la famille peu nombreuse des don Quichotte et des Alceste. Diogène est une personnification du plus grand côté de la nature humaine, de la passion du vrai, du sentiment du juste, de l'amour du beau, soutenus et exaltés par l'ardeur d'une âme enthousiaste. Et voilà à quel spectacle le poète nous convie, à la peinture des souffrances d'une grande âme, qui aspire sans cesse à l'idéal, et s'aheurte incessamment à une réalité misérable.

Or ce grand côté de la nature humaine ne peut encore être apprécié de la foule. Elle ne le voit point, elle ne le sent pas, et ne saurait être coupable de ne point l'aimer. Cervantès n'a pu intéresser à don Quichotte qu'en rendant parfois son héros ridicule jusqu'à la folie. Encore a-t-il jugé nécessaire de régaler le public du contraste des goûts vulgaires et du bon sens trivial de Sancho, opposé à l'élévation et à la noblesse d'âme du héros de la Manche.

Pour faire accepter Alceste, Molière a dû également faire rire du Misanthrope, et lui opposer le bon sens terre à terre, la tolérance douteuse de Philinte. Aussi Sancho et Philinte trouvent-ils plus d'admirateurs que les créations idéales dont ils sont les ombres. La foule est ravie de voir berner le grand redresseur de torts, cœur héroïque qui poursuit à outrance l'injustice et le crime. La foule s'épanouit d'aise lorsqu'elle entend railler l'homme aux rubans verts,

> *Qui* veut qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur
> On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

Le public ne peut comprendre que par amour du juste, par désir du beau et du bien, on prenne en haine tout ce qui est faux, laid, mauvais en soi, c'est-à-dire presque tout ce qui s'offre à nous. Il y a de ceci deux raisons: la première, c'est que la foule ne possédant le sentiment de l'idéal qu'à l'état de germe, elle ne souffre guère du présent. En outre, condamner entièrement, violemment la vie sociale quelle qu'elle soit, c'est toujours un acte entaché de folie. Le vulgaire sent très bien que tout ne peut pas être mauvais dans la vie, et que c'est s'accuser soi-même que de le dire. Ce que le vulgaire ne sait point, c'est que le spectacle du mal doit produire chez l'homme enthousiaste du bien une perturbation naturelle d'autant plus grande que son âme est plus droite, plus fièrement, plus noblement inspirée.

Maintenant, laissons-nous guider par le poète, et suivons le développement de sa création.

Diogène nous apparaît d'abord dans toute la splendeur d'une forte et belle jeunesse. Son âme est pleine de nobles désirs, de vastes espérances, de rêves ou plutôt de croyances sublimes. Il a besoin de vivre, d'épancher son âme, de donner essor à son intelligence, d'ouvrir la carrière à son activité puissante. Que va-t-il faire dans Athènes, ou plutôt que ne va-t-il point faire au sein de la cité reine?...

Hélas! bientôt la cruelle réalité s'abat sur le jeune homme. Le choc est si rude, la déception est si poignante, si amère, que la révolte se produit extraordinaire, surhumaine. Diogène ne pouvant être homme, c'est-à-dire grand, noble, utile, puissant, dévoué à ses semblables, aimé de tous, Diogène va se faire chien. Il vivra dans un tonneau, aboyant sans cesse contre ces prétendus hommes, qui vivent entre eux comme des loups. C'est une véritable chûte de Titan; il touchait au ciel par ses sublimes aspirations, et il est retombé lourdement à terre, écrasé par le choc brutal de la réalité.

Diogène se replie sur lui-même, il creuse profondément, il sonde avec amertume le problème de la vie humaine; il perce à jour les misères que chacun voile avec un soin hypocrite. Il sait les secrets du sophiste, l'ambition mesquine du politique, la bassesse d'un peuple ignorant et grossier, la duplicité d'une courtisane avide, le néant des amours sensuels du gynécée. Diogène est malheureux, il souffre en se rongeant le cœur; mais au moins il garde précieusement son âme, et dédaigne de la prostituer à une telle existence.

Dix ans se sont ainsi passés. Le fardeau de la vie doit peser chaque jour davantage sur le cœur du philosophe cynique. A travers sa raillerie acérée et son indignation farouche, sa douleur n'apparaît que plus manifeste. Que ne donnerait-il pas pour pouvoir éteindre sa lampe, pour embrasser un homme estimable, un frère, pour aimer une femme digne d'amour?

Mais voici que l'horizon semble s'illuminer pour Diogène. Une femme est là devant lui, qui tremble sous sa parole! car sa parole est pour elle une révélation de l'esprit de justice, de l'amour du vrai. C'est sa conscience faite homme. Cette femme retrouve son âme, elle se sent renaître à la véritable vie, à la vie du cœur et de l'amour généreux, dévoué, universel. C'est un miracle, un prodige; cette femme n'y tient plus, elle se dévoile aux yeux du cynique. Elle offre à ses yeux ravis le spectacle souverain de la Beauté, de même que son âme transfigurée à sa parole régénératrice lui avait déjà fait sentir la présence de l'esprit du Bien. Diogène demeure anéanti, confondu. C'est le ciel qui s'entrouvre pour lui. Il revient à toutes les belles impressions, à toutes les grandes espérances, à tous les rêves sublimes de sa première jeunesse. Plus de haillons, plus de tonneau sordide, plus de haine; mais la gloire, les honneurs, l'amour qu'il appelle, qu'il implore, dont il sent qu'il doit combler celle qui a relevé son âme.

Là finit la donnée philosophique embrassée par M. Félix Pyat. Diogène, personnifiant ce qu'il y a de grand, de divin dans l'Humanité, Diogène, plein d'admirations grandioses, de désirs magnanimes, Diogène s'aheurte aux réalités misérables du présent, et, saisi d'une juste horreur, veut sortir de l'Humanité. Mais la nature humaine ne peut s'abdiquer ainsi. Une toute-puissante et lumineuse effluve, un rayon d'amour ressuscite ce mort-vivant. Diogène aime, Diogène croit, Diogène se remet à vivre.

Heureusement qu'après quelques péripéties, qui mettent en péril et l'amour et l'ambition de Diogène fait homme, le poète laisse tomber le rideau. Il lui eût été bien difficile, dans un monde tel que celui où nous vivons, de ne pas faire revenir Diogène à son tonneau et à sa lanterne.

Nous le redisons, le vulgaire n'a pas le sens de l'idéal, il n'est pas dans le secret des dieux. C'est pourquoi les poètes ont toujours eu le soin de donner plus d'à moitié raison à la foule, contre les pures créations de leur génie. M. Félix Pyat n'a pas cru devoir agir ainsi: c'est là une nouvelle cause de mésintelligence entre lui et le gros du public.

En outre, il ne faut pas se le dissimuler, si la peinture d'un caractère idéal est difficilement comprise du public, ce caractère est encore plus difficilement représenté. Que doit être Diogène? sinon un beau jeune homme, plein de sève et de vigueur, d'un aspect poétique, environné d'une lumineuse et chaude auréole d'enthousiasme. La religion de l'espoir et de l'amour, la foi au bien, le sentiment du beau doivent éclater dans ses gestes, dans ses poses, dans les inflexions accentuées de sa voix vibrante. C'est un diamant dont les facettes réfléchissent la pure lumière du soleil de la Grèce. Il faut que le spectateur sente qu'il n'y a rien de commun entre lui et le monde tel qu'il est; que le héros lui apparaisse entouré du prestige d'une noblesse innée, d'une grandeur véritable. Le physique, l'âge, et l'organe de M. Bocage s'opposent à cette condition essentielle. Mademoiselle Fitzjames n'est pas non plus d'un type assez élevé, elle ne possède point assez d'élégance et de haute distinction pour représenter les grâces attiques dans leur type le plus exquis, la merveille de la Grèce. Son jeu manque de nuances. D'abord elle doit seulement paraître belle, nonchalante, légèrement ironique et spirituelle. Dans la première scène avec Diogène, Aspasie commence par se montrer curieuse, attentive; puis elle frissonne et se recueille; enfin son agitation doit éclater d'une façon sublime. Mademoiselle Rachel, seule, pouvait rendre cette situation. Plus tard, lorsque nous retrouvons l'hétaïre chez elle, en proie au tourment d'aimer, il faudrait une sensibilité maladive, inquiète, une lutte entre la honte de ne pas être aimée et l'espoir de l'être. Mademoiselle Fitzjames a trop de mollesse pour suffire à l'expression d'un rôle aussi multiple. Nous ne poursuivrons pas plus loin cet examen, qui n'a pour nous qu'un seul but, c'est d'expliquer que la pièce est insuffisamment interprétée à notre sens. Nous croyons fermement que si Diogène avait été joué par des acteurs de génie, capables d'animer les personnages du drame, et par là de dominer par eux-mêmes le public, le succès en eût été prodigieux. Car bien incontestablement la scène n'a rien reçu de nos jours de cette portée, au moins au point de vue du fond et des idées. M. Bocage mérite des éloges pour son bon vouloir et la mise en scène, qui est très belle et très intelligente, en général.

Nous aimons Diogène; nous félicitons sincèrement M. Pyat d'avoir produit une œuvre de cette force. Ce n'est pas cependant que nous nous dissimulions les reproches que la critique peut faire au poète sur l'imperfection de son œuvre. Nous accorderons volontiers que c'est un tort d'avoir été choisir un personnage dont le caractère historique est connu, et sur lequel chacun a ses idées faites. Comment en effet lui appliquer une marque de convention en rapport avec l'idéal du poète? N'est-ce pas établir une lutte perpétuelle entre les spectateurs et l'auteur, à moins que les premiers (chose rare!) ne soient de bonne composition et ne tiennent nullement à leur érudition de collége? A cela nous ne voyons qu'une excuse: c'est que M. Pyat avait besoin du tonneau du cynique et de l'Agora d'Athènes, pour faire passer ses idées et les évoquer au soleil de la rampe d'un théâtre royal. Il est aussi fâcheux pour l'auteur d'avoir été contraint de représenter l'éloquence, la philosophie, la beauté par des personnages qui portent les noms de Démosthène, Platon, Alcibiade, et cela pour les persiffler en tant qu'ils s'écartent du but supérieur auquel tout doit tendre, le bien, le vrai, le juste. Donner des rôles secondaires à des figures historiques de cette importance, les sacrifier à un personnage également historique, que l'on s'est complu à transfigurer, à idéaliser, c'était là un nouvel écueil, inévitable peut-être pour un poète, dans nos jours de liberté dramatique fort restreinte. On pourrait dire encore à M. Pyat que sa pièce est finie au troisième acte, lorsque Diogène, relevé par l'amour d'Aspasie, apprend enfin qu'il est aimé d'elle. Les actes qui suivent sortent de la vraisemblance. L'on y retrouve Diogène recherchant avec une nouvelle ardeur le suffrage des Athéniens, qui veulent le corrompre ou l'acheter, tandis que l'ex-cynique croit candidement qu'il lui suffit d'être juste et ferme sur les principes pour être choisi. En outre, Diogène vient à douter d'Aspasie et de son amour, ce qui est moins invraisemblable, attendu leurs antécédents à l'un et à l'autre, mais ce qui nous semble indigne de la noblesse de leur caractère à tous deux. Le poète pourrait répondre qu'en terminant sa pièce au troisième acte, il nous eût privé des scènes de corruption électorale, de l'excellent discours de l'avocat Hyperbolès, puis de l'habile et gracieuse justification d'Aspasie. Enfin M. Pyat pourrait ajouter que l'amour, en faisant de Diogène un homme nouveau, l'avait rendu à toute la crédulité charmante de sa jeunesse, preuve vivante de la puissance du sentiment.

Pour en finir avec la critique, nous concéderons encore que la scène du père et du fils se rencontrant dans l'ombre chez Aspasie n'est pas neuve; qu'Aspasie sort un peu de son rôle de courtisane et de payenne; que Diogène amoureux est une violente antithèse de Diogène le cynique, et que M. Pyat aurait dû nous y mieux préparer dans le prologue. Il n'insiste pas suffisamment à notre gré sur ce besoin d'amour qui tourmente la jeunesse, plus encore peut-être que les aspirations d'une grande et noble ambition.

Voilà la part de la critique; mais nous ne quitterons pas l'auteur sans le féliciter sur sa tentative héroïque. A une époque où les succès du théâtre ne sont que matière à argent, en flattant les goûts paresseux d'une foule repue et qui veut être amusée sans efforts par des jeux de mots grossiers, par des farces plus ou moins spirituelles (plutôt moins que plus), il est beau, il est digne d'un homme de cœur de s'adresser courageusement à ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, de chercher à développer dans le public des aspirations vers l'idéal. M. Pyat relève ainsi la mission du dramaturge; il rentre fièrement dans la grande tradition des poètes immortels qui ont servi l'Humanité, en lui faisant éprouver de vives émotions pour le bien, le vrai, le beau.

E. DE POMPERY.



CHRONIQUE

DU MOIS.

LA MORT DU PAPE.

Le grand événement du mois, ce n'est pas la mort du pape, de celui qu'on appelle encore, par réminiscence du passé, le souverain pontife, le père commun des Chrétiens, le successeur de S. Pierre, le vicaire de Jésus-Christ sur la terre. La mort d'un pape paraît être aujourd'hui un événement de nulle importance, si nous en jugeons par ce que nous ont appris les feuilles publiques de l'Europe à l'occasion de la mort de Grégoire XVI! Quel jugement, en effet, ont-elles porté de lui, soit en bien, soit en mal? Elles ont parlé longuement des cérémonies qui accompagnent les funérailles des pontifes romains; mais de Grégoire, rien ou à peu près rien. Et c'est pourtant sous son pontificat que l'Eglise a abandonné la Pologne!... Il semble que tout le monde s'accorde à regarder les papes comme n'étant plus responsables de leur actes, tant on les sent écrasés par la politique des cabinets et limités dans leur sphère. En vérité, ce que nous avons trouvé de plus curieux sur Grégoire XVI, c'est une pasquinade que rapporte une lettre de Rome, écrite à un journal de province, l'*Ariel, courrier de Vasconie*. Nous la donnons pour ce qu'elle est, mais on sait que Pasquin a le privilège de dire souvent la vérité :

Rome, 4 juin.

« Jusqu'à présent, Pasquin n'a publié qu'une seule satire. Il a révélé que, lorsque Grégoire arriva aux portes du paradis, Pierre le questionna en lui disant :

« Ame chrétienne, que me veux-tu?

—« Je suis Grégoire, ton successeur, répondit le pape.

—« Ce n'est pas possible. Grégoire-le-Grand est entré il y a longtemps.

—« Moi, je suis Grégoire *Beone*.

—« Ah! si fait, tu peux entrer. »

« Pour bien comprendre cette pasquinade, il faut savoir que *Beone* signifie *quegli che bee assai e cui soverchiamente piace il vino*.

« La fortune laissée par Grégoire XVI à ses héritiers, soit en argent comptant, soit en objets précieux, est évaluée à deux millions de piastres romaines. »

Nous avons tort pourtant d'affirmer que les journaux ne nous ont rien appris sur Grégoire XVI; il faut être juste, il nous ont appris qu'il a commencé et mené à fin cinq canonisations. Mais les cinq bienheureux qu'il a canonisés risquent fort d'être ignorés de la terre entière. Qui connaît ou connaîtra Saint François de Jérome, jésuite, missionnaire à Naples? ou Saint Pacifique de Saint-Séverin? ou Saint Jean-Joseph de la Croix? ou Sainte Véronique de Giuliani? En somme, il nous est aussi difficile de nous faire une idée du pape qui vient de mourir que des saints qu'il a canonisés. Tout cela se passe dans un autre monde qui n'a plus de rapport avec le nôtre.

L'ÉVÉNEMENT DU MOIS.

Le grand événement du mois, c'est la fête de Lille, la fête de M. de Rothschild.

M. de Rothschild a gagné quelque cent millions que la France pouvait gagner; il donne une fête, il dépense quelque bribe de cet immense butin. On crie *vive Rothschild;* des princes, des députés, des pairs de France, lui servent de cortège, et les *hommes de lettres* entonnent ses louanges. Le *Journal des Débats* s'écrie : *Il y a quelque chose de plus puissant que la foi, c'est la richesse.*

Quinze jours après, dans une ville voisine de celle où l'on avait rendu de tels honneurs à la puissance du Capital, à Nancy, une bande de malheureux inondaient les rues demandant du pain; on les a mitraillés.

Ce département du Nord où l'on mène le triomphe de ce qui est plus puissant que la foi, doit pourtant bien savoir par expérience ce que coûte la royauté du Capital. A Lille, cette ville où l'on crie *vive Rothschild,* sur 70,000 habitants, il y a, suivant l'ancien préfet M. de Villeneuve, plus de 22,000 pauvres recevant des secours de la charité publique, et quels secours! Toutes les autres villes de ce riche département sont dans la même proportion.

Il y a quelques mois, une correspondance de Lille, insérée dans l'*Eclaireur de Saint-Omer*, donnait d'effrayants détails sur la misère des classes pauvres à Lille, dans toutes les villes de la frontière, et plus particulièrement encore en Belgique :

« Quel hiver fatal pour nos populations et pour celles de la Belgique! Ce pays possède une classe nombreuse de travailleurs, qui ne pourront et ne peuvent déjà plus subvenir à leur subsistance. Aussi combien de mendiants rencontre-t-on dans les rues, sur les routes! Les dépôts de mendicité ne suffisent plus, et des vols s'exécutent tous les jours par des individus qui n'ont d'autre intention que de trouver un asile en se faisant arrêter. Les prisons sont transformées en dépôt, et c'est par centaines que les malheureux y arrivent journellement. Une bonne récolte de pommes de terre aurait préservé de la faim cette multitude. Que de scènes se passent chaque jour! A Gand, où *deux mille* familles riches, puissantes, ont beaucoup de peine à soutenir le siège que leur font jour et nuit *quarante mille* malheureux, on voit des bandes d'individus, affrontant tous les périls, porteurs de fourches, de bâtons, sommant les plus riches propriétaires de laisser faire main basse sur leurs récoltes, sous peine de dévastations. Nous n'exagérons rien de cet horrible tableau. Les passants sont acostés dans les rues, au point de se voir maltraités si leur bourse ne se délie à l'instant.... »

Mais à quoi bon continuer? pourquoi retracer ce que tout le monde sait, l'effroyable misère des populations sous la direction des seigneurs du Capital! Cette puissance de la richesse, que l'on met au-dessus de la foi, consiste tout simplement à enrichir quelques riches et à dépouiller les nations.

LES DEUX ROIS.

Sous ce titre, la *Mouche de Macon* publie un article plein de verve, qui peint bien la situation de l'époque, le roi politique partageant le pouvoir avec le roi financier :

« Décidément la France est, de tous les pays, le mieux doté en fait de souverains, puisqu'elle compte deux monarques : l'un couronné en 1830, l'autre élu en 1846.

»A la fête de Lille, pour l'inauguration du chemin de fer du Nord, les cris de *vive Rothschild* se sont mêlés aux cris de *vive le roi*.

»Ce sont les mêmes hommes qui ont uni dans les mêmes acclamations, dans le même enthousiasme, le roi des Français et le roi de la finance.

»On a même remarqué que les cris de *vive Rothschild* l'emportaient sur les cris de *vive Louis-Philippe*. C'est que le premier est en effet plus puissant que l'autre.

»Le roi des Français tremble devant certain concert Européen. Le roi de la finance fait marcher les concertants à sa guise.

»Le trône du premier est en bois doré. Il a été construit en trois jours, ce qui explique pourquoi il vacille. Le trône du second est en or massif; il est solide, il est durable. Le premier, en se transmettant, est exposé à une secousse qui pourrait le briser; le second n'a nulle crainte à éprouver. Les d'Orléans n'existeront peut-être plus, que les Rothschild régneront encore.

»Le roi des Français ne peut rien sans les deux chambres qui partagent avec lui le pouvoir; il ne peut rien sans une armée, sans tribunaux. Le roi de la finance n'a qu'à ouvrir la main pour faire exécuter toutes ses volontés; il n'a qu'à dire « Je veux! » et devant son pouvoir métallique les hommes s'humilient, les montagnes s'aplanissent, les rivières détournent leur cours, les chemins de fer surgissent. Il n'a pas d'armée, mais il possède le *nerf de la guerre.* Il ne combat pas, il remporte des victoires faciles.

»Le roi Louis-Philippe compte, dans la chambre législative, un certain nombre de députés qui ne votent jamais dans une question importante sans avoir préalablement pris le mot d'ordre du château. Le roi Rothschild en compte un plus grand nombre, plus serviles, plus dévoués encore, parceque les bénéfices qu'ils retirent de leur dévouement sont immenses. Demandez à certain député de l'Ain!

»Le roi des Français est entouré d'ambassadeurs placés bien près de lui, pour veiller à ce que le système gouvernemental ne sorte pas de son abnégation, de son humilité, pourquoi ne pas dire de sa nullité. Le roi de la finance tient au contraire, près des puissances, des ambassadeurs qui l'avertissent des moments favorables pour agir; il n'est pas surveillé, il surveille; il n'a pas besoin de se faire humble, il n'est jamais plus fort que lorsqu'il se montre orgueilleux et exigeant.

»La seule similitude qui existe entre le roi des Français et le roi de la finance, c'est qu'ils sont entourés des mêmes courtisans. Les deux rois ont des intérêts communs. Qui sert l'un sert l'autre. Les flatteurs, les ambitieux le savent; aussi, après avoir paradé le matin dans le palais de l'un, vont-ils s'incliner le soir dans le salon doré de l'autre. »

UN ARCHEVÊQUE PARLANT COMME CONDORCET.

L'archevêque de Cambray assistait au banquet de Lille. Au moins la religion, dans sa bouche, a eu quelque dignité. Voici de remarquables paroles, que le souvenir de Fénelon semble avoir inspirées à son successeur :

« Les philosophes voient dans les chemins de fer un moyen pour la diffusion de la pensée; les économistes les saluent comme une pro-

» messe et comme un auxiliaire pour la destruction des barrières de » douanes; les commerçants les exaltent comme un instrument certain » d'abaissement de prix, et par conséquent d'accroissement de la » consommation. La Religion doit aussi élever la parole dans cette » occurrence, car elle ne saurait demeurer indifférente à ce symptôme » du progrès de l'Humanité. Dieu permet qu'à des moments donnés, » l'Humanité fasse des pas gigantesques; mais il ne souffrirait jamais » que cette révolution s'accomplit aux dépens de la vérité, de la » justice, et du bien-être du plus grand nombre. S'il a suscité des » chemins de fer, c'est pour faire accomplir au monde entier une » trnsformation salutaire. Portez donc, rapides messagers de la li- » berté et de la civilisation, les idées de progrès, unies aux sen- » timents de la véritable piété; servez de véhicule aux hommes, aux » marchandises, et aux idées. »

Cela n'est-il pas plus rare que le *Journal des Débats* mettant la foi aux pieds de la richesse!

Voilà un archevêque qui admet la *doctrine de la perfectibilité*, et qui parle de façon à faire croire qu'il considère l'*Humanité* comme *un être collectif* dont tous les membres sont *solidaires*. « La » Religion, dit-il, ne saurait demeurer indifférente aux symptômes » du PROGRÈS DE L'HUMANITÉ. » Ce qui n'est pas moins digne d'attention, c'est le sens providentiel qu'il attribue à la découverte des chemins de fer et en général à l'industrie. « Dieu, dit-il, permet qu'à » des moments donnés, l'HUMANITÉ fasse des pas gigantesques; mais » il ne souffrirait jamais que cette révolution s'accomplit aux dépens » de la vérité, de la justice, et du BIEN-ÊTRE DU PLUS GRAND » NOMBRE. S'il a suscité les chemins de fer, c'est pour faire ac- » complir au MONDE ENTIER une TRANSFORMATION SALUTAIRE. »

Condorcet, résumant l'Ecole de la fin du dix-huitième siècle, l'Ecole de la Doctrine de la Perfectibilité, écrivait dans un rapport à la Convention : « Toutes les institutions politiques doivent avoir » pour but l'amélioration morale, intellectuelle, et physique, de la » classe la plus pauvre et la plus nombreuse. » C'est la formule que l'Ecole de Saint-Simon a depuis répandue dans le monde. L'archevêque de Cambray parle comme Condorcet. Nous nous en félicitons, et nous l'en félicitons.

ENTRETIENS DE VILLAGE.

Mais comme pour faire contraste à cet archevêque, voici un écrivain célèbre, M. de Cormenin qui supprime dans ses écrits le mot de *Fraternité*. M. Cabet, dans le dernier numéro du *Populaire*, fait les réflexions suivantes sur M. de Cormenin, ou sur Timon :

« Timon vient de publier sous le titre d'*Entretiens de village* un petit livre qui n'est qu'une nouvelle édition d'un autre petit livre publié en 1834, avec des modifications bien étranges. Par exemple, il disait : « Quand nos barrières de douanes seront abaissées, quand » la COMMUNAUTÉ des intérêts et des langues réunira les hom- » mes..... c'est par masse que se résoudront les problèmes *sociaux*. » C'était du communisme! Timon était alors communiste! Mais il a supprimé le passage : il n'est plus communiste!

» Voici qui est plus surprenant, plus étonnant, plus inconcevable, plus inexplicable, plus incroyable : il a supprimé partout (dix fois, vingt fois) le mot FRATERNITÉ, pour le remplacer par *bienveillance* ou *charité*.

» Mais pourquoi? quelle raison! quel motif? quel ténébreux mystère? Est-ce que Timon, qui se dit maintenant *catholique*, ne serait plus *chrétien?*.... Est-ce que le saint mot FRATERNITÉ l'épouvante?..... O Timon, Timon, Timon!!! »

M. VICTOR HUGO ET M. DE LAMARTINE.

Ainsi le temps, dans sa marche, sert à distinguer les esprits, à montrer ce qu'il y a de faux alliage dans les systèmes et dans les hommes.

Certes, ce ne serait pas M. de Lamennais qui, réimprimant ses œuvres, et s'apercevant de contradictions réelles ou apparentes, essaierait de se corriger, de se concilier avec lui-même, et jusque dans les mots. M. de Lamennais livrerait bravement toutes ses contradictions à la postérité, qui se chargera de les faire disparaître, plutôt que de changer le mot juste dont il s'est servi en exprimant telle ou telle idée. Mais M. de Cormenin est l'écrivain de la logique et du goût; il corrige lui-même ses écrits.

Le temps commence aussi à nous montrer la différence qui existe, quant à l'essence et au fond, entre M. Victor Hugo et M. de Lamartine. Ce mois-ci les a trouvés, comme presque toujours, en contraste et en opposition.

Quelques manufacturiers ont imaginé de s'ériger en juges des classes ouvrières sous le nom de *jury des récompenses pour les ouvriers*, essayant de donner ainsi un couronnement à la loi sur *les livrets* que la chambre des pairs a votée, et qui blesse toutes les notions de justice et d'égalité. Le jury des récompenses, répudié par les ouvriers, a été chercher hors du peuple des approbateurs. M. Victor Hugo s'est empressé d'écrire une lettre qui ne méritera pas de vivre autant que ses vers :

A messieurs les membres du comité du jury de récompenses pour les ouvriers.

« Messieurs, un jour viendra où les pouvoirs publics compren- » dront que, dans l'état actuel de l'Europe et de la civilisation, *il* » *doit y avoir et il y a assimilation parfaite entre le soldat et* » *l'ouvrier*. Le soldat est l'ouvrier de la guerre, l'ouvrier est le soldat » de la paix, etc., etc. »

Il y a toute une politique, ont dit les admirateurs de M. Hugo, dans cette lettre. Nous n'y trouvons, quant à nous, qu'une idée aujourd'hui triviale, celle de l'organisation de l'industrie, et pour, le surplus, une absurde pensée, celle de créer une aristocratie de mauvais aloi.

La *Réforme*, en insérant cette lettre, a eu raison de dire : « M. Hugo a fait ressortir, avec toute l'imprudence de son langage, la pensée aristocratique qui a inspiré à la Chambre des Pairs la loi sur les livrets. Les poètes, quand ils ne savent plus être de grands prophètes, restent encore de grands indiscrets. Dans cette lettre, il a y une ligne qui résume à merveille toute la pensée de cette nouvelle aristocratie, dans laquelle *le fils du soldat et l'ouvrier de la pensée* a naguère pris sa place. Il doit doit y avoir, dit M. Victor Hugo, et il y a *assimilation parfaite entre le soldat et l'ouvrier*. A tous deux, il faut des décorations et les Invalides. M. le pair de France a largement obtenu les unes et les autres : sans doute, mais le peuple a d'autres désirs et d'autres besoins. Le travailleur, c'est la nation elle-même, moins deux cent mille capitalistes. C'est donc la nation que vous voulez placer en dehors de la charte, du droit, de la loi commune! On veut créer deux nations en France; l'une composée de deux à trois cent mille privilégiés. A celle-ci le droit d'élire et d'être élu, de voter l'impôt, de le répartir, de s'en servir. A l'autre, qui compte trente-cinq millions d'individus, le droit de payer cet impôt, avec la charge d'être purement et simplement *les soldats des capitalistes*. Cherchez au-delà, vous ne trouverez rien. Est-ce avec des décorations que vous comblerez cette inégalité profonde? On peut, à l'aide d'un ruban, de moins encore, faire franchir des abîmes au poète; mais au peuple, il faut un pont plus solide. Faire du peuple un régiment et de la France une caserne, c'est tout simplement mettre le peuple et la France hors la loi. Il y a longtemps qu'on l'essaie. On n'avait pas encore osé le dire. »

Lundi dernier, M. de Lamartine, s'étant arrêté à Châlons, a été l'objet d'une ovation patriotique. Une sérénade brillante lui a été donnée, et une députation s'est rendue auprès de lui pour lui exprimer les sympathies publiques. Voici un extrait de la réponse de M. de Lamartine :

« De toutes les gloires civiques dont vous me dotez dans vos » vœux, je n'en ambitionne qu'une; c'est la gloire d'avoir compris » et servi LA GRANDE ET SAINTE CAUSE DES MASSES, de la partie » nombreuse, laborieuse, et souvent négligée du peuple, et d'avoir » contribué, PAR UNE POLITIQUE PRESQUE SEMBLABLE EN CELA » A UNE RELIGION, à élever le peuple, par les lumières, à la hau- » teur de ses destinées, et à lui donner par degrés et complètement » l'exercice régulier de la vie civile, une représentation sincère de » ses intérêts, de ses besoins, de ses souffrances, à le rendre en un » mot présent à la pensée des législateurs et à l'œuvre même de la » législation, afin qu'il ne subisse du moins aucune injustice de plus » que celle de la Nature. Car il m'est permis moins qu'à personne » d'oublier la vérité d'un mot que j'ai prononcé moi-même : *Qui* » *n'a pas sa voix dans un pays libre n'est pas tout-à-fait libre.* » *Qui n'a pas sa voix n'a pas son droit!* Vous avez donc compris et » admirablement exprimé la tendance de ma vie publique : *Univer-* » *saliser régulièrement et sagement les bienfaits de l'ordre social!* » C'est l'évangile du passé et ce sera l'évangile de l'avenir. La gloire » de la France, à la grande date de sa Révolution, sera de l'avoir » promulgué. (Applaudissements.) »

M. de Lamartine, se citant lui-même, aurait pu se corriger, comme fait M. de Cormenin. Sa formule : *Qui n'a pas sa voix dans un pays libre n'est pas* tout-à-fait *libre*, vaudrait mieux et serait plus vraie s'il eût dit : *Qui n'a pas sa voix dans un pays libre n'est pas libre;* car le principe de Rousseau, la souveraineté du peuple, sera éternellement vrai. Mais au moins M. de Lamartine n'oublie pas les principes; et là où M. Hugo ne voit que des soldats, il voit, lui, des hommes et des citoyens. La politique qui sert *la grande et sainte cause des masses*, il ne la comprend pas à la façon de M. Hugo, car il la définit une politique *presque semblable à une religion*. C'est une religion, en effet; et il n'y a qu'une religion qui puisse résoudre le problème que la France a posé à *la grande date de sa Révolution*, comme dit M. de Lamartine.

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.

PREMIÈRE ANNÉE.
N° 11.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, A BOUSSAC, département de la Creuse.
Prix de l'abonnement : CINQ FRANCS PAR AN.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.
On s'abonne aussi à PARIS, à la librairie de Gustave Sandré, rue Percée-Saint-André-des-Arts, n° 11.

AOUT.
1846.

REVUE SOCIALE,

ou

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

LETTRES SUR LE FOURIÉRISME.

IIIe Lettre *.

SAINT-SIMON ET FOURIER.

A des amis, à Limoges.

I.

Béranger, se trouvant avec M. de Talleyrand dans le salon de M. Laffitte, lui demanda son opinion sur quelques-uns des hommes qui, par leur initiative, eurent le plus d'influence sur la Révolution à son début; il l'interrogea en particulier sur Syeyès et Lafayette. Talleyrand répondit : « Syeyès *pensait* que Lafayette ne *rêvait* pas »encore. » Je dirais volontiers la même chose de Saint-Simon et de Fourier, que Béranger a réunis dans ces vers que tout le monde connaît :

J'ai vu Saint-Simon le prophète,
Riche d'abord, puis endetté,
Qui, des fondements jusqu'au faîte,
Refaisait la société.
Plein de son œuvre commencée,
Vieux, pour elle il tendait la main,
Sûr qu'il embrassait la pensée
Qui doit sauver le genre humain.

Fourier nous dit : Sors de la fange,
Peuple en proie aux déceptions !
Travaille, groupé par phalange,
Dans un cercle d'attractions.
La terre, après tant de désastres,
Forme avec le ciel un hymen,
Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

Enfantin affranchit la femme.
* * * * * * * * * * * * * *
* * * * * * * * * * * * * *

Cette pièce de Béranger est assurément pleine de charme. Le poète, comme ces disciples inconséquents de Fourier dont je parlais dans ma dernière lettre, voit Fourier à travers le prisme de son imagination. Il s'est plu, du reste, à commenter le mot de S. Augustin : « Point de grand génie sans une certaine dose de folie : »*Nullum magnum ingenium sine mixtura dementiæ.* » Mais il a soin de mettre en note qu'il ne juge pas les systèmes, se contentant d'en parler d'après l'idée vague qu'il a pu s'en former. Il donne sur Saint-Simon, qu'il avait connu personnellement et dont il avait lu quelques écrits (sa *Parabole*, son *Nouveau Christianisme*), des détails précis et intéressants. Quant à Fourier, il se contente de citer les titres de ses ouvrages, en ajoutant : « M. Jules Lecheva»lier, dans un cours public, a expliqué et propagé les idées de M. »C. Fourier; et sans lui peut-être ne saurions-nous pas bien encore »ce que l'inventeur avait entendu par *phalanstère, groupe, fonc»tions attrayantes*, etc. »

Pourquoi Béranger, voulant distinguer ses trois *fous*, comme il les nomme, appelle-t-il le premier un *prophète*, sans formuler son système? et pourquoi caractérise-t-il le second en le faisant *inventeur du système de l'attraction*, tandis que du troisième il fait l'*émancipateur de la femme?* Avec quoi ce troisième, je le demande, prétendait-il émanciper la femme, sinon au moyen du système du second, c'est-à-dire du système de l'attraction, combiné avec le système du premier, c'est-à-dire un bon gouvernement. Mais le premier lui-même, Saint-Simon, excluait-il de son organisation sociale la satisfaction légitime des facultés et des besoins de tous? repoussait-il la liberté? repoussait-il l'idée d'attraction bien comprise? Oh! non, certes. Loin de là, il était parti originairement de cette idée, l'*attraction;* et s'il prenait le plus long chemin en apparence, pour y arriver, ce chemin le plus long en apparence pouvait être le plus court, s'il était le seul qui conduisît sûrement au but. Tous les trois donc parlaient d'attraction, différemment il est vrai, mais ils en parlaient tous les trois. Le poète aurait pu le dire; mais le poète est plus frappé des apparences qu'occupé de débrouiller le fond des choses, et il a raison. S'il s'embarrassait de trop de questions, il deviendrait philosophe; il occuperait son esprit comme j'occupe en ce moment le mien, cherchant à distinguer un faux système d'un vrai, à découvrir comment Saint-Simon a pu être illuminé d'une idée qui a de la vérité et de la profondeur, l'*attraction*, et se livrer ensuite à des travaux qui semblent éloignés de cette idée, bien qu'ils s'y rapportent; et comment Fourier a pu, partant de l'idée mère de Saint-Simon, s'éloigner infiniment de cette idée, en tant qu'elle a de la vérité et de la profondeur, tout en répétant *attraction* et en s'imaginant avoir trouvé les lois de l'attraction morale.

Il est incontestable que Béranger a représenté le caractère saillant et pour ainsi dire matériel du système de Fourier :

Et la loi qui régit les astres
Donne la paix au genre humain.

Mais n'ayant pas étudié à fond les systèmes dont il parle, il fait de cette *attraction* un caractère déterminatif particulier à la doctrine de Fourier. Il ignorait que Saint-Simon avait, si je puis ainsi parler, *pensé* l'attraction avant que Fourier ne la *rêvât*.

Un jour il vint à Saint-Simon l'idée que Newton avait mis les

* Voir les deux précédentes livraisons.

hommes dans la voie de la vérité universelle. Saint-Simon s'était trop approché des savants, des mathématiciens, des physiciens, des chimistes, lui dont le génie était d'ailleurs naturellement tourné vers la politique, pour ne pas chercher des analogies entre le monde moral et le monde physique. Il se persuada donc que non seulement la même loi gouverne le monde physique et le monde moral, mais que cette loi était trouvée, que cette loi était l'ATTRACTION. Cette idée le frappa tellement qu'elle le fit tomber dans une sorte d'extase(1). Ses travaux datent tous de cette époque, et paraissent avoir dépendu de la forte émotion que lui fit éprouver la généralisation qu'il avait entrevue. Ce qui le retint, pour ainsi dire, au bord de l'abyme (et ce qui ne retint pas Fourier), c'est qu'il comprit bien que l'attraction ne pouvait pas se réaliser parmi les hommes sans un gouvernement; en sorte qu'après avoir identifié l'Humanité avec le monde extérieur et avec la matière, il l'enleva pour ainsi dire du même coup aux lois auxquelles il prétendait la soumettre. Ou plutôt, comme je le démontrerai, il eut de la loi qui gouverne le monde physique même une intuition infiniment plus exacte que s'il se fût conformé aux idées fausses répandues sur cette matière, idées qui n'ont réellement jamais été ni celles de Newton, ni celles d'aucun des vrais savants qui ont précédé ou suivi Newton. Car considérer les astres, et en général les corps, comme s'attirant sans un milieu qui les unit, et, pour continuer la comparaison avec le moral, sans gouvernement, ne voir dans l'attraction que l'acte d'êtres ou de groupes particuliers, sans fluides généraux, sans être universel qui préside et participe à cette harmonie, à ces phénomènes, c'est une puérilité d'écolier de physique et la marque d'une profonde ignorance. Saint-Simon ne sépara jamais sa conception de l'attraction, soit au physique, soit au moral, de l'idée d'un milieu et d'un gouvernement. Seulement, dans le premier moment, et sous l'impression du choc communiqué à son intelligence par cette théorie séduisante de l'identité du monde physique et du monde moral, il crut qu'il n'y avait qu'à énoncer cette vérité, à charger les savants de la vérifier et de la démontrer, de faire plus, de la faire régner, de la faire pratiquer, de l'établir parmi les hommes, d'en faire un culte, une religion, en même temps qu'une science complète; et pensant aux moyens de donner aux savants cette mission et cette puissance, il imagina ce qu'il appelait la RELIGION DE NEWTON, la *Religion de l'*ATTRACTION. Vous verrez ses idées rendues par lui-même, lorsque tout-à-l'heure je citerai textuellement le petit ouvrage, écrit au coin du génie, qu'il intitula : *Lettres d'un habitant de Genève à ses Contemporains.* A quelle époque parurent ces *Lettres?* précisément à l'époque où les disciples de Fourier attribuent à leur maître la première intuition de sa découverte. S'il s'agit donc d'une aussi sublime trouvaille que le pensent les disciples de Fourier, la priorité de l'invention est incontestablement acquise à Saint-Simon, puisque les *Lettres de Genève* sont antérieures de six ans à la *Théorie des quatre mouvements.*

Que Fourier ait eu connaissance de l'écrit de Saint-Simon, et que la pensée de la *religion de Newton* ait été la source de toutes ses erreurs, je n'en fais pour mon compte aucun doute, et je m'engage à le prouver. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit en ce moment.

Je veux d'abord constater que l'idée de généraliser le Newtonianisme n'est pas une chose si grande, qu'il faille faire un révélateur sans pareil de celui qui a pu la concevoir.

S'agit-il de mesurer d'après une idée générale qui en elle-même n'est ni vraie ni fausse, tant que la science de cette idée ne sera pas faite, la valeur respective de Saint-Simon et de Fourier? Saint-Simon se trouve avoir plus de droit que Fourier à l'invention de la généralisation du Newtonianisme; il a une antériorité bien constatée de six ans. Mais la vraie question n'est pas celle-là. La vraie question, la voici :

De quelle façon faut-il concevoir l'attraction entre les hommes, et comment l'attraction peut-elle et doit-elle s'établir au moral?

Telle est, dis-je, la vraie question. L'homme est-il simplement sensation, et la généralisation de l'attraction est-elle la liberté concédée à tous les instincts? Si l'homme est autre chose que sensation, s'il est sentiment et connaissance, comment le règne de l'attraction, qui comprendra nos besoins de sentiment et de connaissance comme nos besoins de sensation, pourra-t-il s'établir?

Et, telle étant la vraie question, celui qui, après avoir dit *attraction* avec une joie si solennelle et si profonde, comme fit Saint-Simon, chercha ensuite, par toutes sortes de routes, à résoudre le problème, non pour une nature humaine imaginaire, mais pour la nature humaine complète, pour la nature humaine telle que tous les hommes raisonnables la sentent et la veulent, et qui s'évertua à trouver le meilleur mode de gouvernement pour procurer la liberté des attraits légitimes de l'homme et de la femme sous le triple rapport moral, intellectuel, et physique; celui-là, même alors qu'il serait mort à la peine sur la route de son idée, et qu'il aurait fait beaucoup de fausses marches et contre-marches, faute d'une psychologie assez solide et d'une métaphysique assez profonde, ne mériterait-il pas qu'on rappelât, avec son nom, l'idée typique de ses travaux et l'âme de tous ses labeurs? Celui, au contraire, qui, méconnaissant la vraie et complète nature humaine, n'aurait saisi que dans la forme, et non au fond, l'idée mère qu'un autre lui aurait suggérée, et qui, marchant en insensé à l'identification de l'homme et de la matière, aurait nourri son esprit d'analogies ridicules, mériterait-il, parcequ'il aurait toujours répété, comme un écho multiple et aveugle, aussi dur qu'un rocher ou que des murailles d'airain, le mot retentissant d'*attraction,* qu'on dépouillât le premier de sa véritable découverte pour l'en parer et lui en attribuer l'honneur?

II.

Plus tard, dans une lettre à M. de Pompery que je trouve citée dans l'ouvrage du docteur Pellarin (1), Béranger porta sur Fourier un jugement plus assuré : « Je vous reprocherai, écrit-il, de n'avoir »pas complété votre Notice biographique par un trait qui me semble »peindre Fourier admirablement : c'est cette exactitude avec la»quelle, pendant dix ans, il rentra toujours chez lui à midi, heure »de rendez-vous qu'il avait indiquée dans ses publications à l'homme »riche qui voudrait lui confier un million pour ériger le premier »phalanstère. Rien n'est plus touchant que cette foi vive et durable. »Oh! que j'aurais voulu avoir un million à lui porter, bien que *sa »science me semble incomplète, et que par lui l'homme n'ait »guère été envisagé que sous le point de vue de l'ordre matériel.* »Vous voyez, Monsieur, que, comme vous, je ne me gêne pas pour »dire toute ma pensée, même quand il s'agit de grands hommes... »

Le docteur Pellarin, qui cite cette lettre, se fâche tout rouge contre Béranger : « Etrange empire du préjugé, s'écrie-t-il, même »sur les esprits du premier ordre et sur les jugements les plus droits! »Vous ne pouvez reconnaître que Fourier se soit occupé des plus »hautes questions métaphysiques et morales, parce que, en traitant »de Dieu et des destinées ultérieures de l'homme, il n'a pas parlé »le langage du Séminaire ou celui du Portique! » Il est évident que le docteur, pour qui son maître est l'*inventeur de la vérité sociale* et l'*architecte du bonheur sur la terre,* comme porte la dédicace de son livre, doit trouver un peu perfides les éloges que Béranger adresse à Fourier sur son exactitude pour ainsi dire mécanique, et sur sa foi en lui-même et dans son invention; foi que rien, en effet, ne pouvait ébranler, parce qu'elle était fondée sur un orgueil poussé jusqu'à la manie. Mais il a le plus grand tort du monde quand il s'irrite même de cette phrase de Béranger : « Oh! que j'aurais voulu »avoir un million à lui porter! » Il trouve que Beranger ferait suspecter la délicatesse de Fourier, et lui ferait attribuer un amour pour les richesses bien éloigné de son caractère. Oh! non, certes, Beranger n'a pas eu une pareille intention; mais qui peut nier que la doctrine de Fourier ne fasse plus de cas du capital que de la morale pour sauver le genre humain? et n'est-il pas certain que Fourier a toujours compté et compté uniquement sur les *candidats riches* qui pourraient se présenter, attirés par le quadruple produit qu'il leur promettait? Le livre du docteur en renferme mille preuves nouvelles, qui viennent s'ajouter aux mille autres preuves qu'en fournissaient déjà les ouvrages de Fourier (2). Comment peut-il s'indigner sérieusement contre Béranger, qui aurait voulu avoir le million nécessaire à l'essai du phalanstère, et qui l'aurait donné sans compter sur le *quadruple produit!* Ce docteur est vraiment déraisonnable de faire si rude guerre au poète plein de courtoisie qui prend tant de soin, quoi qu'il en dise, pour exprimer poliment son opinion sur les grands hommes. Mais c'est que le biographe enthousiaste et aveugle de Fourier ne peut pardonner ce trait si juste de Béranger : « *Il n'a guère envisagé l'homme que sous le point de »vue de l'ordre matériel.* »

Quand je compare les ouvrages de Saint-Simon aux livres de Fourier, je ne puis, je l'avoue, m'empêcher de penser que Béranger a mis en parallèle dans sa chanson deux hommes qui ne devaient pas être mis en

(1) Je suppose ici que l'idée de la généralisation du Newtonianisme ne vint à Saint-Simon qu'au moment où il écrivit ses *Lettres de Genève;* mais il serait plus vrai de dire que cette idée préexistait chez lui depuis plusieurs années. On en verra la preuve dans les *Fragments* sur sa vie, écrits par lui-même, que je citerai plus loin.

(1) *Vie de Fourier*, page 263, deuxième édition.

(2) M. Pellarin cite, par exemple, cette lettre de Fourier à M. Muiron : « ... Vous me dites que le préfet ne repousserait pas nos vues. Mais avec lui »comme avec d'autres, éloignez toute métaphysique abstruse; attachez-vous »*au fond de l'opération*, au *quadruple produit* à obtenir de l'industrie combi»née et de l'attraction industrielle, puis à la facilité d'organiser cette attrac»tion, etc.»

parallèle, si on considère leur valeur intrinsèque : un sage, et un homme qui ne l'était guère. J'admets la vérité du mot de S. Augustin ; mais dans ce mélange constitutif du grand homme, la proportion doit être gardée ; et la folie, si folie il y a, ne doit entrer que dans une mesure. La rectitude et la force de la pensée brillent dans tout ce qu'a écrit Saint-Simon. Il n'aurait pas été l'initiateur qu'il a été, qu'il mériterait encore notre admiration et notre reconnaissance ; car il est, à bien des égards, le créateur de la philosophie de l'histoire.

J'en appelle, au surplus, de Béranger à Béranger lui-même. Quand il écrivit sa chanson, il était sous l'empire des clameurs des disciples de Fourier, répétant ce mot fascinateur d'*attraction*, de l'*attraction considérée comme loi universelle*. Il n'avait pas lu des écrits qu'il déclare, à mots couverts, illisibles et impénétrables ; il n'avait donc pas le secret de la *loi sériaire*. Il jugeait des inventions de Fourier, ainsi qu'il l'avoue lui-même, par l'exposition d'un des esprits les plus subtils de notre époque, d'un homme que l'idée pousse, mais dont le génie trop mobile, après avoir gravité dans l'orbite de Hégel, s'attacha, malheureusement pour Saint-Simon, à l'école de ce philosophe, fournit à Enfantin une partie des ressources métaphysiques nécessaires au *mélange* dont je vous ai parlé dans ma précédente lettre, et, voyant le *mixte* qu'ils avaient formé au feu de leur creuset détruit, se rattacha comme une planète errante au soleil alors fort obscur de Fourier, exposa le premier à sa façon la découverte de l'*attraction considérée comme loi universelle*, décomposa le noyau de disciples groupé autour d'Enfantin, et baptisa Fouriéristes ceux qu'il saluait la veille du nom de Saint-Simoniens. Or connaître Fourier aussi indirectement, ce n'est pas le connaître.

Cela me rappelle ce que me disait un professeur de législation comparée qui jouit de quelque célébrité. Il s'était fait disciple de Saint-Simon ; était-ce à cause de la réhabilitation de la chair, cette importation du Fouriérisme dans le Saint-Simonisme ? Je ne saurais le dire. Toujours est-il qu'admirant comment on pouvait prêter à Saint-Simon tant de choses si éloignées de sa pensée, il s'écriait : « C'est un grand »bonheur qu'il soit mort ! » et il ajoutait : « Règle générale : ne pre»nez jamais pour maître un homme vivant. On fait des morts tout »ce qu'on veut. » Combien de disciples de Fourier ont pu dire la même chose ! A force de tailler sa doctrine à leur guise, ils se font de ce système une idée quelconque qui est bien à eux, qui est le reflet de leur âme ; et lorsqu'on blesse leur idole, ou seulement lorsqu'on refuse de l'accepter, ils sont profondément affligés, s'ils sont de bonne nature, ou fort irrités, s'ils sont nés susceptibles. Les uns innocemment, les autres avec moins d'innocence, ils en sont venus, pour employer les termes du docteur Pellarin, à mêler le langage du Séminaire et celui du Portique au langage *autochtone* de la Théorie sociétaire ; et ils combinent les principes les plus opposés, absolument comme un pharmacien pile dans le même mortier les substances les plus hétérogènes (1).

Mais si Béranger n'avait aucune certitude pour parler de Fourier, il n'en était pas de même quant au jugement qu'il pouvait porter de Saint-Simon. Celui-là, il pouvait mieux l'apprécier : il le connaissait d'une façon directe ; il l'avait vu, il s'était entretenu avec lui ; il l'avait admiré vivant, et il l'admirait après sa mort, étonné néanmoins de tout ce qu'Enfantin et ses collaborateurs ajoutaient à sa doctrine. Aussi cette différence est-elle très sensible dans la chanson de Béranger. Le couplet sur Fourier n'est que la formule d'un système ; le couplet sur Saint-Simon exprime de l'estime, une sorte d'amour, une admiration véritable, et presque l'assentiment de la foi. Rien n'est plus net aussi et ne ressemble plus à un témoignage réfléchi et consciencieusement senti que la note de Béranger sur Saint-Simon, que je me plais pour cette raison à citer ici :

« Le comte Henri de Saint-Simon, dit-il, naquit au château de »Berny, à quelques lieues de Péronne. Il fit partie des jeunes Fran»çais qui, à l'imitation de Lafayette, coururent en Amérique pren»dre part à la guerre de l'indépendance. Rentré en France, il prit »du service, mais s'en dégoûta bientôt. La Révolution le remplit d'en»thousiasme. Ayant obtenu quelques bénéfices par des acquisitions »de biens nationaux, il consacra sa nouvelle fortune aux sciences, »qu'il se mit à étudier avec toute l'ardeur d'un jeune homme. Il fit »plus pour elles, car il prodigua à des capacités naissantes les secours »nécessaires à leur développement. Sa bourse fut bien vite épuisée ; »il se vit obligé, sous l'empire, d'accepter pour vivre le plus mince »emploi dans une administration publique. La réforme sociale ne l'en »occupait pas moins, et il publia différents essais remplis d'idées ori»ginales, qui toutes attestent son amour de l'humanité. La publica»tion de sa *Parabole*, admirable résumé d'un système nouveau d'or»dre social, l'exposa, sous la restauration, à des poursuites judi»ciaires, qui ne servirent qu'à prouver la force de sa conviction. Il »échappa à la condamnation, qu'il eût pu désirer.

»En lutte continuelle avec la pauvreté, déçu dans les espérances »que lui avaient données ceux dont le concours était nécessaire au »triomphe de ses doctrines, le dégoût s'empara de son âme, et il tenta »de se donner la mort. Le coup de pistolet qu'il se tira lui creva un »œil, et ne fit qu'ajouter de nouvelles souffrances à celles dont il était »déjà accablé. Ses pensées acquirent alors une tendance religieuse, »et il publia son *Nouveau Christianisme* en 1825.

»Saint-Simon mourut l'année suivante entre les bras de M. Ro»drigues, dont les soins ont seuls préservé sa fin de toutes les horreurs »de la misère.

»Il nous manque une histoire consciencieusement faite de ce phi»losophe dont le nom a eu, après sa mort un retentissement qu'il n'a»vait sans doute pas prévu. »

(1) Le malheur, c'est que la nature résiste à ces combinaisons. Le pharmacien ne forme souvent que des mélanges où les éléments tenus en suspension se font aisément reconnaître ; aussi a-t-il soin de recommander qu'on remue la fiole avant de prendre la potion. De même les idées prêtées à un penseur se séparent toujours de ses idées véritables, quand elles ne sont pas de nature à se combiner avec elles : il suffit pour cela d'un peu de calme dans les esprits ; il suffit qu'on n'agite plus la fiole où s'était fait, pour ainsi dire, le mélange. C'est ce qui est arrivé dans l'Ecole de Saint-Simon, c'est ce qui arrivera dans l'Ecole de Fourier.

III.

Béranger a raison, il nous manque une histoire bien faite de Saint-Simon. Mais il faut s'entendre sur ce mot. Ce n'est pas une histoire de l'homme, ni même du penseur, qui nous manque. Saint-Simon a tracé, dans quelques Fragments publiés en 1832 par M. Rodrigues, le cadre de sa vie. Sa véritable grandeur se trouve dans ces pages écrites sans orgueil comme sans humilité feinte, avec le sentiment des fautes qu'il avait commises, mais avec la conscience de l'idéal qu'il avait poursuivi constamment au milieu de ce qu'il appelait ses expériences. Quant à moi, je ne voudrais pas de lui d'autre histoire, celle-là suffit. Tout ce qu'on pourrait écrire de plus sur sa vie n'aurait aucune authenticité, n'ajouterait rien et n'ôterait rien au jugement qu'il faut en porter. C'était un de ces hommes qui mettent leur existence tout entière au service de leur pensée, et chez qui la pensée coule comme un grand fleuve vers le but qui lui est marqué. Ce fleuve peut recevoir beaucoup d'affluents, se gonfler par les orages, ou se tarir sur des sables ; mais sa direction, fixée par de hautes montagnes, est invariable.

Mais peut-être ne connaissez-vous pas ces Fragments, mes amis, et, au risque d'interrompre la pensée que je poursuis, je veux vous les faire connaître. Il sera d'ailleurs utile qu'ils aient passé fidèlement sous vos yeux ; car lorsque tout à l'heure je prouverai que l'*idée de l'attraction considérée comme loi universelle appartient à Saint-Simon*, les dates citées dans ces pages authentiques me serviront à jeter toute la lumière possible sur cette question de priorité.

Vie de Saint-Simon, écrite par lui-même.

Premier Fragment.

(1808.)

« Je descends de Charlemagne, mon père s'appelait le comte de Saint-Simon, j'étais le plus proche parent du duc de Saint-Simon. Je suis né le 17 octobre 1760 ; je suis entré au service en 1776 ; j'ai quitté, en 1779, une compagnie de cavalerie que j'avais obtenue, pour passer en Amérique, où j'ai servi sous les ordres de M. de Bouillé et sous ceux de Washington.

» A la paix j'ai présenté au vice-roi du Mexique le projet d'établir entre les deux mers une communication qui est possible en rendant navigable la rivière *in partido*, dont une branche verse dans l'Océan, tandis que l'autre se décharge dans la mer du Sud. Mon projet ayant été froidement accueilli, je l'ai abandonné.

» De retour en France, je fus fait colonel ; je n'avais pas encore vingt-trois ans. Le désœuvrement où je me trouvai ne tarda pas à me déplaire ; faire l'exercice pendant l'été, faire ma cour pendant l'hiver, était un genre de vie insupportable pour moi. Je partis pour la Hollande en 1785.

» M. le duc de la Vauguyon, ambassadeur de France en Hollande, avait soustrait ce pays à l'influence anglaise. Il avait déterminé les états-généraux à combiner, avec la France, une expédition contre les colonies anglaises de l'Inde. M. le comte de Bouillé devait commander cette expédition, dans laquelle ma place était honorablement marquée. J'ai poursuivi pendant un an l'exécution de ce projet, qui a manqué par la maladresse de M. de la Vauguyon.

» Revenu en France en 1786, je ne tardai pas à m'ennuyer du désœuvrement dans lequel j'étais rentré. Je partis pour l'Espagne en 1787. Le gouvernement espagnol avait entrepris un canal qui devait faire communiquer Madrid à la mer ; cette entreprise languissait, parce que ce gouvernement manquait d'ouvriers et d'ar-

gent. Je me concertai avec M. le comte de Cabarrus, aujourd'hui ministre des finances, et nous présentâmes au gouvernement le projet suivant :

»M. le comte de Cabarrus proposait, au nom de la banque Saint-Charles dont il était directeur, de fournir au gouvernement les fonds nécessaires pour l'exécution du canal, si le roi voulait abandonner le droit de péage à cet établissement. De mon côté, j'offris de lever une légion de six mille hommes, qui aurait été composée d'étrangers, dont deux mille auraient tenu garnison, tandis que les quatre autres mille auraient été employés aux travaux du canal. Les seuls frais d'habillement militaire et d'hôpitaux auraient été à la charge du gouvernement; la paye des travailleurs aurait suffi à tout le surplus de la dépense de ce corps; de manière qu'avec une somme extrêmement modique, le roi d'Espagne aurait confectionné le plus beau et le plus utile canal qu'il y eût en Europe; il aurait augmenté son armée de six mille hommes, et accru la population de ses états d'une classe qui serait nécessairement devenue laborieuse et industrieuse.

»La Révolution Française qui est survenue a empêché l'exécution de ce projet.

»La Révolution était commencée lorsque je revins en France. Je ne voulus pas m'en mêler, parce que, d'un côté, j'avais la conviction que l'ancien régime ne pouvait pas être prolongé, et que, d'un autre côté, j'avais de l'aversion pour la destruction, et qu'il n'était possible de se lancer dans la carrière politique qu'en s'attachant au parti de la cour qui voulait anéantir la représentation nationale, ou au parti révolutionnaire qui voulait anéantir le pouvoir royal. Mon activité se porta du côté des spéculations financières; je me livrai à des spéculations sur la vente des domaines nationaux, je m'associai un Prussien nommé le comte de Rédern.

»Je désirais la fortune seulement comme moyen : organiser un grand établissement d'industrie, fonder une école scientifique de perfectionnement, contribuer en un mot aux progrès des lumières et à l'amélioration du sort de l'Humanité, tels étaient les véritables objets de mon ambition.

»J'ai travaillé dans cette direction financière jusqu'en 1797, avec ardeur, confiance et succès. Mes spéculations ayant réussi, je me trouvai en mesure de commencer l'établissement d'industrie; on voit, dans la rue du Bouloy, l'échantillon des constructions que j'avais entreprises. L'arrivée de M. de Rédern entrava mes travaux. Je m'étais trompé sur le compte de cet associé. Je le croyais lancé dans la même carrière que moi, et les routes que nous suivions étaient très différentes; car il se dirigeait vers les marais fangeux au milieu desquels la fortune a élevé son temple, tandis que je gravissais la montagne aride et escarpée qui porte à son sommet les autels de la gloire.

»Nous nous brouillâmes M. de Rédern et moi, en 1797.

»Aussitôt que j'eus rompu avec lui, je conçus le projet de frayer une nouvelle carrière à l'intelligence humaine, la carrière *physico-politique*. Je conçus le projet de faire faire un pas général à la science, et de rendre l'initiative à l'école française.

»Cette entreprise exigeait des travaux préliminaires; j'ai dû commencer par étudier les sciences physiques, par constater leur situation actuelle, et par m'assurer, au moyen de recherches historiques, de l'ordre dans lequel s'étaient faites les découvertes qui les avaient enrichies. Pour acquérir ces connaissances, je ne me suis pas borné à des recherches dans les bibliothèques; j'ai recommencé mon éducation, j'ai suivi les cours des professeurs les plus célèbres; j'ai pris domicile en face de l'Ecole Polytechnique; je me suis lié d'amitié avec plusieurs professeurs de cette école; pendant trois années, je me suis uniquement occupé de me mettre au courant des connaissances acquises sur la physique des corps bruts.

»J'ai employé mon argent à acquérir de la science; grande chère, bon vin, beaucoup d'empressement vis-à-vis des professeurs, auxquels ma bourse était ouverte, me procurèrent toutes les facilités que je pouvais désirer.

»J'avais de grandes difficultés à surmonter. Déjà ma cervelle avait perdu de sa malléabilité; je n'étais plus jeune. Mais d'un autre côté je jouissais d'un grand avantage : de longs voyages, la fréquentation d'un grand nombre d'hommes capables que j'avais recherchés et rencontrés, une première éducation dirigée par d'Alembert, éducation qui m'avait tressé un filet métaphysique si serré, qu'aucun fait important ne pouvait passer à travers, etc.

»Je m'éloignai en 1801 de l'Ecole Polytechnique, je m'établis près de celle de Médecine; j'entrai en rapport avec les physiologistes. Je ne les quittai qu'après avoir pris une connaissance exacte de leurs idées générales sur la physique des corps organisés.

»En cessant l'étude de la physiologie, je partis pour les pays étrangers; la paix d'Amiens me permit d'aller en Angleterre. L'objet de mon voyage était de m'informer si les Anglais s'occupaient d'ouvrir la carrière que j'avais entrepris de frayer. Je rapportai de ce pays la certitude que ses habitants ne dirigeaient point leurs travaux scientifiques vers le but physico-politique, qu'ils ne s'occupaient point de la réorganisation du système scientifique, et qu'ils n'avaient sur le chantier aucune idée capitale *neuve*.

»Peu de temps après, j'allai à Genève, et je parcourus une partie de l'Allemagne. Je rapportai de ce voyage la certitude que la science générale était encore dans l'enfance dans ce pays, puisqu'elle y est encore fondée sur des principes mystiques. La science générale est encore dans l'enfance en Allemagne, mais elle y fera certainement de grands progrès avant peu de temps, parce que toute cette grande nation est passionnée de cette direction scientifique; elle n'a pas encore trouvé la bonne route, elle finira par la trouver, et quand une fois elle y sera, elle fera beaucoup de chemin.

»De retour de ces voyages, je me suis marié; j'ai usé du mariage comme d'un moyen pour étudier les savants, chose qui me paraissait nécessaire pour l'exécution de mon entreprise; car pour améliorer l'organisation du système scientifique, il ne suffit pas de bien connaître la situation de la connaissance humaine, il faut encore savoir l'effet que la culture de la science produit sur ceux qui s'y livrent, il faut apprécier l'influence que cette occupation exerce sur leurs passions, sur leur esprit, sur l'ensemble de leur moral et sur ses différentes parties. Je parlerai plus en détail de mon mariage dans un article que je placerai à la fin de cet abrégé de l'histoire de ma vie (1).

»On voit que je n'ai rien négligé, rien épargné pour assurer le succès de mon entreprise scientifique. C'est après avoir terminé tous les travaux préparatoires dont je viens de rendre compte que j'ai pris la plume.

»J'ai d'abord fait imprimer deux volumes ayant pour titre *Introduction aux travaux scientifiques du dix-neuvième siècle* (2). J'ai abandonné cette entreprise, parce que je me suis aperçu que j'avais mal commencé l'exposition de mes idées. Cette expérience m'ayant prouvé que je n'étais pas encore mûr pour contexturer et rédiger l'ouvrage que j'avais conçu, j'ai pris le parti de publier des lettres où j'ait traité séparément les questions dont les solutions partielles sont les principes que j'emploierai à l'organisation du système scientifique.

»Les lettres que j'ai imprimées n'ont pas déterminé, comme je l'avais espéré, une discussion générale; mais ce travail m'a été très utile, d'abord parce qu'il a été pour moi une occasion d'élaborer mes idées, ensuite parce qu'il a fixé l'attention de quelques personnes qui ont bien voulu me communiquer leurs observations.»

Deuxième Fragment.
(1808.)

«Je vais maintenant faire connaître quelle a été et quelle est aujourd'hui mon existence pécuniaire. Le duché-pairie, le grandesse d'Espagne et cinq cent mille livres de rentes dont jouissait le duc de Saint-Simon devaient passer sur ma tête. Il s'est brouillé avec mon père, qu'il a déshérité. J'ai donc perdu les titres et la fortune du duc de Saint-Simon; mais j'ai hérité de sa passion pour la gloire.

»La mort de mon père, arrivée en 1783, n'a rien changé à ma position pécuniaire; la fortune venait de ma mère, qui est aussi une Saint-Simon. Ma mère est existante, elle a été ruinée par la révolution; toute espérance d'héritage est anéantie pour moi. Je n'ai jamais hérité de personne; je n'ai eu d'autre fortune que les bénéfices résultants de mes travaux. J'ai fait des spéculations très lucratives depuis 1790 jusqu'en 1797; et je serais opulent si mes travaux scientifiques ne m'avaient pas fait négliger mes intérêts pécuniaires. Le comte de Rédern, qui était mon associé, a profité de ma négligence; il visait à la fortune, je courais après la gloire : je devais être pécuniairement sa dupe, cela est arrivé.

»C'est en 1798 que je suis entré dans la carrière scientifique; je possédais, à cette époque, une somme de 144,000 livres. Cette somme n'était qu'un bien petit prélèvement sur les bénéfices auxquels j'avais droit; car ces bénéfices se montaient à cent cinquante mille livres de rentes en immeubles, fortune qui existe entre les mains du comte de Rédern, qui n'avait droit qu'à la moindre partie

(1) Cet article ne s'est pas trouvé dans les papiers de Saint-Simon, ou n'a pas été publié par M. Rodrigues.

(2) Les *Lettres d'un habitant de Genève* sont antérieures de six années à l'*Introduction aux travaux scientifiques du dix-neuvième siècle*. M. Rodrigues suppose que si Saint-Simon ne les rappelle pas ici, c'est que, concentrant en 1808 toute son attention sur les savants, il ne jugeait pas à propos de leur signaler un opuscule qui, par sa forme *utopiste*, pouvait éloigner de lui leur attention, et nuire aux discussions qu'il voulait entamer avec eux sur l'organisation des sciences.

de cette fortune, puisque mon industrie et les risques que j'avais courus avaient infiniment plus contribué à son acquisition, que les faibles capitaux versés par lui dans mes spéculations.

»Deux raisons m'ont engagé à ne prendre que 144,000 livres sur la fortune appartenant au comte de Rédern et à moi. Première raison : j'avais acquis la certitude que le comte de Rédern n'avait point un caractère libéral, mais rien ne m'avait prouvé qu'il ne fût pas loyal; je le croyais mon ami, et je me figurais que ma fortune pouvait être déposée sans inconvénient dans ses mains, pendant que je ferais mon voyage de découvertes.

»Deuxième raison : Je croyais qu'une somme de 144,000 livres me suffirait pour pousser mon entreprise à bout, et que j'obtiendrais une place scientifique honorable avant de l'avoir épuisée.

»Je me suis trompé dans ma combinaison sous les deux rapports : j'avais dépensé les 144,000 livres avant d'avoir mérité une place scientifique honorable; je suis convaincu de la déloyauté du comte de Rédern. Depuis trois ans mes fonds sont épuisés, et depuis cette époque mon existence pécuniaire est devenue très pénible. En voici l'historique.

»Mes fonds se trouvant épuisés, j'ai sollicité une place. Je me suis adressé à M. le comte de Ségur. Il a accueilli ma demande, et il m'a annoncé, au bout de six mois, qu'il avait obtenu pour moi un emploi au Mont-de-Piété. Cet emploi était celui de copiste; il rapportait mille francs par an pour neuf heures de travail par jour; je l'ai exercé pendant six mois; mon travail personnel était pris sur les nuits. Je crachais le sang, ma santé était dans le plus mauvais état, quand le hasard me fit rencontrer le seul homme que je puisse appeler mon ami.

»J'ai rencontré Diard, qui m'avait été attaché depuis 1790 jusqu'en 1797; je ne m'étais séparé de lui qu'à l'époque de ma rupture avec le comte de Rédern. Diard me dit : « Monsieur, la place que vous occupez est indigne de votre nom, comme de votre capacité; je vous prie de venir chez moi, vous pouvez disposer de tout ce qui m'appartient; vous travaillerez à votre aise, et vous vous ferez rendre justice. » J'ai accepté la proposition de ce brave homme, j'ai été chez lui, j'y habite depuis deux ans; et, depuis cette époque, il a fourni avec empressement à tous mes besoins, et aux frais considérables de l'ouvrage que j'ai imprimé. »

Troisième Fragment.

(1810.)

»Il existe dans la société, il doit exister chez le lecteur une sorte de prévention contre moi; car l'entreprise à laquelle je me livre est la quatrième que j'ai faite, et les trois premières ne sont pas arrivées à bon port.

»Ma vie, en un mot, présente une série de chutes, et cependant ma vie n'est pas manquée: car, loin de descendre j'ai toujours monté; c'est-à-dire, aucune de mes chutes ne m'a fait retomber au point dont j'étais parti. Les entreprises que j'ai faites et qui n'ont pas été conduites à fin doivent être considérées comme des expériences qui m'étaient nécessaires; on doit les envisager comme des travaux préparatoires qui ont employé la partie active de ma vie.

»J'ai eu sur le champ des découvertes l'action de la marée montante; j'ai descendu souvent, mais ma force ascensive l'a toujours emporté sur la force opposée. Agé de près de cinquante ans, je suis à cette époque où l'on prend sa retraite, et j'entre dans la carrière. En un mot, après une route longue et pénible, je suis arrivé à mon point de départ.

»Je dis donc que le public ne doit pas regarder comme définitif le jugement qu'il a porté sur ma conduite, et que je réclame de sa justice la révision de ce jugement.

»Ce n'est point une demie, c'est une réhabilitation entière que je veux obtenir.

»Ma position actuelle est bien singulière; elle est à la fois fâcheuse et fort heureuse.

»Vous connaissez ma position pécuniaire....

»Ma position morale est, sous plusieurs rapports, encore plus fâcheuse que ma position pécuniaire; chaque conseil que je reçois tend à me décourager. Eh bien! dans cette position, je jouis, je me trouve heureux, j'ai le sentiment de ma force, et cette sensation est plus agréable pour moi qu'aucune autre que j'aie éprouvée dans ma vie. Je vois sans inquiétude les difficultés que j'ai à vaincre, je souris à celles qui pourront se présenter. J'ai conscience que mes fautes doivent être attribuées à l'imperfection de la nature humaine plutôt qu'à ma propre fragilité.

»A la lecture des ouvrages du petit nombre d'auteurs qui ont abordé directement la grande question, qui se sont occupés à rectifier le tracé de la ligne de démarcation entre le bien et le mal, qui ont cherché à indiquer avec plus de précision que leurs devanciers le but auquel on devait tendre, et à tracer les routes qui pouvaient y conduire, on serait porté à croire qu'ils ont été des modèles de sagesse et de pureté dans leur vie privée. Il est facile de se convaincre par le raisonnement, aussi bien que par l'examen des faits, que cette opinion, fondée sur les premières apparences, est complétement erronée.

»L'âme est d'autant plus accessible aux passions, qu'elle est plus exaltée. Le point de vue auquel il faut se placer, pour embrasser la grande question dans toute son étendue, est le plus élevé de tous. Ainsi on ne doit point être étonné que les philosophes inventeurs aient mené une vie fort agitée.

»On peut envisager la chose sous un autre point de vue.

»Le seul moyen pour faire faire des progrès positifs à la philosophie est de faire des expériences. Les expériences philosophiques les plus capitales sont celles qui portent sur des actions neuves ou sur de nouvelles séries d'actions. Toute action neuve ne peut être classée que d'après des observations faites sur ses résultats. Ainsi l'homme qui se livre à des recherches de haute philosophie doit, pendant le cours de ses expériences, commettre beaucoup d'actions marquées au coin de la folie.

»Enfin, il résulte de la nature des choses que, pour faire faire un pas capital à la philosophie, il faut remplir les conditions suivantes :

»1° Mener, pendant tout le cours de la vigueur de l'âge, la vie la plus originale et la plus active possible;

»2° Prendre connaissance avec soin de toutes les *théories* et de toutes les *pratiques*.

»3° Parcourir toutes les classes de la société, se placer personnellement dans les positions sociales les plus différentes, et même créer des relations qui n'aient point existé;

»4° Enfin, employer sa vieillesse à résumer les observations sur les effets qui sont résultés de ses actions pour les autres et pour soi, et à établir des principes sur ces résumés.

»L'homme qui a tenu cette conduite est celui auquel l'Humanité doit accorder le plus d'estime; c'est celui qu'elle doit classer comme le plus vertueux, puisqu'il est celui qui a travaillé le plus méthodiquement aux progrès de la science, seule véritable source de la sagesse.

»Non, mes actions ne doivent pas être jugées d'après les mêmes principes que celles des autres, parce que toute ma vie active a été un cours d'expériences.

»Je vais indiquer, par un exemple, la différence qui me paraît devoir exister entre les principes d'après lesquels on doit juger certaines actions où l'on se dirige vers le but ordinaire de la vie, et les mêmes actions dont une expérience est le but.

»Si je vois un homme exercer sa force ou son adresse sur un animal dans le seul but de le faire souffrir, l'animal ne fût-il qu'un insecte, je dis que cet homme n'a pas reçu de la nature une organisation heureuse pour la sensibilité, et qu'il est dans une direction qui doit le conduire à la cruauté.

»Si je vois un physiologiste faire des expériences sur les animaux vivants, prolonger exprès leur existence au milieu des souffrances les plus affreuses, je me dis : Voilà un homme occupé de recherches qui tendent à la découverte de procédés utiles pour le soulagement de l'Humanité.

»Si je vois un homme qui n'est pas lancé dans la carrière de la science générale fréquenter les maisons de jeu et de débauche, ne pas fuir avec la plus scrupuleuse attention la société des personnes d'une immoralité reconnue, je dirai : Voilà un homme qui se perd; il n'est pas heureusement né; les habitudes qu'il contracte l'aviliront à ses propres yeux, et le rendront par conséquent souverainement méprisable. Mais si cet homme est dans la direction de la philosophie théorique, si le but de ses recherches est de rectifier la ligne de démarcation qui doit séparer les actions et les classer en bonnes et mauvaises, s'il s'efforce à trouver les moyens de guérir ces maladies de l'intelligence humaine qui nous portent à suivre des routes qui nous éloignent du bonheur, je dirai : Cet homme parcourt la carrière du vice dans une direction qui le conduira nécessairement à la plus haute vertu.

»J'ai fait tous mes efforts pour connaître, le plus exactement qu'il m'a été possible, les mœurs et les opinions des différentes classes de la société. J'ai recherché, j'ai saisi toutes les occasions de me lier avec des hommes de tous les caractères et de tous les genres de moralité; et quoique de pareilles recherches m'aient beaucoup nui dans l'opinion publique, je suis loin de les regretter.

»Mon estime pour moi-même a toujours augmenté, dans la proportion du tort que j'ai fait à ma réputation; enfin j'ai tout lieu de m'applaudir de la conduite que j'ai tenue, puisque je me vois en état de présenter des vues neuves et utiles à mes contemporains et à la postérité, qui accordera ostensiblement à mes neveux le récompense que j'obtiens personnellement par la vive sensation de l'avoir méritée.



« On conçoit aisément qu'il a dû m'arriver, dans le cours de ma vie, beaucoup de choses extraordinaires. J'aurais, en effet, des anecdotes très piquantes à raconter; mais ce sera le délassement de mes dernières années : en ce moment un travail plus important m'occupe; il absorbe tout mon temps et toutes mes facultés. Je vis encore dans l'avenir. »

Quatrième Fragment.

(1812.)

« Depuis quinze jours je mange de pain et je bois de l'eau; je travaille sans feu, et j'ai vendu jusqu'à mes habits pour fournir aux frais des copies de mon travail. C'est la passion de la science et du bonheur public, c'est le désir de trouver un moyen de terminer, d'une manière douce, l'effroyable crise dans laquelle toute la société européenne se trouve engagée, qui m'ont fait tomber dans cet état de détresse. Ainsi c'est sans rougir que je puis faire l'aveu de ma misère, et demander les secours nécessaires pour me mettre en état de continuer mon œuvre. »

N'est-ce pas que cela est véritablement beau! cette vie qui commence par : *Je descends de Charlemagne*, et qui finit par : *Je demande les secours nécessaires pour me mettre en état de continuer mon œuvre!....*

C'était en 1812 que Saint-Simon écrivait : *C'est la passion de la science et du bonheur public, c'est le desir de trouver un moyen de terminer, d'une manière douce, l'effroyable crise dans laquelle toute la société européenne se trouve engagée, qui m'ont fait tomber dans cet état de détresse.* En 1812, la société européenne était en effet engagée dans une effroyable crise, et aujourd'hui, sous l'aspect captieux de la paix, rien n'est changé, et l'Humanité tout entière n'est pas engagée dans une crise moins effroyable. Il est bon d'avoir le spectacle d'un cœur comme Saint-Simon. De même que les pleurs provoquent les pleurs, de même le courage et la générosité élèvent notre âme. Je lisais dernièrement une page de Fourier où il nie stupidement Aristote (1), et je pensais que je donnerais volontiers tous les livres de Fourier et tout son prétendu art d'association pour la petite ode *à la vertu* qu'Aristote avait composée et se faisait chanter pendant ses repas.

IV.

Toutefois, Béranger a raison : l'histoire de Saint-Simon manque; mais ce serait l'*histoire de sa pensée*.

Il faudrait débarrasser cette pensée de tout le faux, de tout l'absurde, dont ses soi-disant continuateurs l'ont offusquée. Saint-Simon est mort en 1826, après avoir écrit son *Nouveau Christianisme*. Il faudrait s'arrêter à 1826 et au *Nouveau Christianisme*.

Qu'y a-t-il, en effet, de commun entre lui et l'Ecole qui s'est formée autour de ses idées? Cette Ecole n'a-t-elle pas fait naufrage?

Un grand navigateur, je suppose Beering, veut découvrir la route par le pôle. Il arrive au détroit qui porte son nom; mais la mort le frappe, et il ne peut aller au delà. Viennent d'autres après lui qui prétendent suivre ses traces, et qui tombent dans des écueils : dira-t-on que l'intuition du grand navigateur était fausse, que la route indiquée par lui ne conduit qu'au naufrage?

Mais, s'écrient ceux qui ont fait naufrage après Saint-Simon, nous nous sommes passionnés en son nom, et nous avons voulu faire éclater sa gloire au-dessus de toutes les gloires? Qu'importe! il ne s'agissait pas de gloire; il ne s'agissait pas même de vous nourrir seulement de ses idées, mais de vous en bien nourrir, et d'en produire d'autres à la suite des siennes. Il ne s'agissait pas surtout de souder à ses idées d'autres idées qui n'ont qu'un rapport tout-à-fait faux avec elles. Il ne fallait pas vous hâter d'exploiter un système incomplet, et, pour arriver à une réalisation impossible au point où il avait laissé ses pensées, faire du synchrétisme ou de l'éclectisme; il fallait continuer son œuvre, c'est-à-dire sa synthèse.

L'histoire de l'Ecole Saint-Simonienne serait donc entièrement distincte de l'histoire philosophique de Saint-Simon : ce serait l'histoire des naufrages faits à la suite de ses idées restées sans conclusion.

Je soupçonne, pour ma part, que l'histoire de Fourier et du Fouriérisme pourrait bien, dans ce plan, venir se réunir, comme un simple appendice, à cette série de naufrages; et quand on aura lu ce que je prétends démontrer, on sera forcé d'en tomber d'accord. Car, suivant moi, Fourier lui-même, en produisant sa doctrine, n'a fait que produire une grossière hérésie, entée sur une idée vraie de Saint-Simon; et c'est ainsi que je m'explique comment Enfantin ayant ouvert à cette hérésie la porte de l'Ecole de Saint-Simon, cette Ecole s'est trouvée détruite.

Suivez-moi un peu, mes amis, ou plutôt suivez Saint-Simon dans le récit qu'il vient de nous faire. Je laisse de côté sa carrière militaire.

La Révolution Française vient; il la voit avec enthousiasme, elle répond à ses sentiments, à ses aspirations; mais « il ne voulut pas » s'en mêler, parce que, d'un côté, il avait la conviction que l'ancien régime ne pouvait pas être prolongé, et que, d'un autre côté, » il avait de l'aversion pour la destruction. » Son activité se porte sur des spéculations financières : « Je désirais la fortune seulement » comme moyen : organiser un grand établissement d'industrie, » fonder une école scientifique de perfectionnement, contribuer en » un mot aux progrès des lumières et à l'amélioration du sort de » l'Humanité, tels étaient les véritables objets de mon ambition. » Ce sentiment s'empare entièrement de son âme, et prend une nouvelle forme, lorsqu'en 1797 il se brouille avec M. de Rédern : « Aussitôt que j'eus rompu avec lui, je conçus le projet de frayer une » nouvelle carrière à l'intelligence humaine, la carrière *physico-* » *politique*. Je conçus le projet de faire faire un pas général à la » science, et de rendre l'initiative à l'école française. » Et ailleurs : « C'est en 1798 que je suis entré dans la carrière scientifique. »

C'est donc en 1798 qu'il commence ses études; il avait 38 ans : « J'avais de grandes difficultés à surmonter. Déjà ma cervelle » avait perdu de sa malléabilité; je n'étais plus jeune. Mais, d'un » autre côté, je jouissais d'un grand avantage : de longs voyages, la » fréquentation d'un grand nombre d'hommes capables que j'avais » recherchés et rencontrés, une première éducation dirigée par » d'Alembert, éducation qui m'avait tressé un filet métaphysique si » serré qu'aucun fait important ne pouvait passer à travers. » Il s'adresse d'abord aux mathématiciens et aux physiciens : « J'ai pris » domicile en face de l'Ecole Polytechnique, je me suis lié d'amitié » avec plusieurs professeurs de cette école; pendant trois années, je » me suis uniquement occupé de me mettre au courant des connais- » sances acquises sur la physique des corps bruts. » En 1801 il s'éloigne de l'Ecole Polytechnique, il s'établit près de celle de Médecine; il entre en rapport avec les physiologistes : « Je ne les quittai » qu'après avoir pris une connaissance exacte de leurs idées géné- » rales sur la physique des corps organisés. » En cessant l'étude de la physiologie, il part pour les pays étrangers; la paix d'Amiens lui permit d'aller en Angleterre : « L'objet de mon voyage était de » m'informer si les Anglais s'occupaient d'ouvrir la carrière que » j'avais entrepris de frayer. » Il voulait, comme nous le verrons, généraliser l'idée de Newton : il était naturel qu'il allât, dans le pays de Newton, voir si les Anglais n'auraient pas par hasard la même idée que lui : « Je rapportai de ce pays la certitude que ses » habitants ne dirigeaient point leurs travaux scientifiques vers le but » *physico-politique*, qu'ils ne s'occupaient point de la réorganisa- » tion du système scientifique, et qu'ils n'avaient sur le chantier » aucune idée capitale neuve. »

Ce fut alors qu'il alla à Genève et que l'idée qu'il portait en lui, à l'état de germe, depuis cinq ans, et qui l'avait engagé à toutes ces études, à toutes ces recherches, commença à sortir de cette longue incubation. Il écrivit, dans une sorte d'accès d'enthousiasme et d'extase, son premier ouvrage, ses *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*.

Mais avant de vous dire ce que contient cet opuscule imprimé six ans avant la *Théorie des quatre mouvements*, et qui pourrait bien, comme je l'ai déjà indiqué, être la source de toutes les erreurs de Fourier, je crois qu'il serait bon de voir comment Fourier se comportait lui-même pendant que Saint-Simon étudiait les sciences physiques dans le but de s'ouvrir cette carrière qu'il appelle *physico-politique*.

V.

Je copie textuellement, en me contentant de l'abréger, le récit du biographe de Fourier (1) :

Vie de Fourier, par le docteur Pellarin.

« François-Marie-Charles Fourier, fils de Charles et de Marie

(1) « Aristote, l'un de nos sages les plus vantés, regardait en pitié ses propres » lumières; sa devise était *que sais-je?* C'est sans doute ce qu'il a dit de mieux. » (*Théorie des quatre mouvements*, pag. 269, édit. de 1808.) Vaut-il la peine de remarquer que Fourier attribue à Aristote le mot célèbre de Montaigne? Diogène de Laërte rapporte quelques-unes des sentences d'Aristote; celle que Fourier lui attribue, et dont il fait sa devise, ne s'y trouve pas. Fourier parle d'Aristote comme de l'*étoile Protée* et de l'*anti-lion*. Aristote disait : « Les » sciences ont des racines amères, mais les fruits en sont doux. » Il disait encore : « Il y a la même différence entre un savant et un ignorant qu'entre un » homme vivant et un cadavre. »

(1) *Charles Fourier, sa vie et sa théorie*, par Ch. Pellarin, docteur en médecine. A la librairie de l'Ecole Sociétaire.

Muguet, est né à Besançon le 7 avril 1772. Son père était un négociant aisé qui avait un magasin de drap.... et qui jouissait d'une assez grande considération, car il fut élu premier juge consulaire pour l'année 1776. L'auteur de la Théorie sociétaire fut le quatrième et dernier enfant de ses parents; les trois autres étaient des filles.... Le père de Fourier, mort le 21 juillet 1781, laissa une fortune évaluée par inventaire à 200,000 livres, déduction faite du passif et des créances douteuses. Il avait par testament institué son fils Charles héritier pour deux cinquièmes, et ses trois filles chacune pour un cinquième de ses biens, dont l'usufruit était dévolu à leur mère.

»Dès l'âge le plus tendre, Fourier montra cette volonté décidée, cette raison indomptable qui ne s'inclina jamais devant aucun de nos préjugés sociaux. Pour rapporter un trait caractéristique à cet égard, empruntons quelques-unes des paroles qu'a prononcées naguère notre ami M. Victor Considérant sur la tombe de Fourier : «... Chose »inouïe ! c'est à l'âge de cinq ans qu'il faut remonter pour trouver »dans sa tête l'origine de la grande révélation qu'il a faite au monde, »et dont les développements ont été le labeur de toute sa vie. Nous »l'avons souvent entendu raconter comment, frappé pour la pre»mière fois de la fausseté des relations commerciales dans une occa»sion où il fut puni par ses parents pour avoir dit la vérité, il avait »fait à cinq ans, contre le commerce, le serment d'Annibal. Qui a bien »connu le génie et le caractère de Fourier le trouve déjà tout entier, »caractère et génie, à cet âge. Ce serment, qu'il a si bien tenu, est »l'origine de sa découverte; car c'est en cherchant les moyens »d'introduire la vérité et la loyauté dans le mécanisme commercial, »qu'il arriva plus tard à l'association agricole, à la grande loi sériaire, »et à l'immortel théorème des attractions proportionnelles aux des»tinées. »

»Une autre disposition qui se manifesta pareillement chez Fourier dès l'enfance, ce fut la haine de toute injustice, de toute oppression. S'élevait-il une querelle, une rixe entre ses petits camarades? Fourier ne pouvait s'empêcher de prendre parti pour la faiblesse et pour le bon droit. Cette tendance irrésistible à se faire redresseur de torts et protecteur des plus petits contre les plus grands lui valut plus d'une fois des horions qui ne le corrigeaient pas. Du reste, il n'était ni méchant ni taquin, et il ne se battait que pour défendre ses camarades. Il était d'une constitution plutôt débile que robuste; néanmoins comme il suppléait à la force par l'ardeur et la résolution, il était redouté même de ceux qui étaient plus vigoureux et plus âgés que lui.

»L'obstination de Fourier, quand il croyait avoir raison, était invincible. Un différent ayant éclaté un jour entre lui et un de ses meilleurs amis de classe, on se rendit, pour le vider, au fond de la promenade de Chamars, près du rempart de la ville. Fourier, plus faible, fut renversé sous son adversaire; et les deux champions, se tenant toujours par les cheveux, continuaient ainsi le combat. L'ami de Fourier, qui avait l'avantage, lui frappait la tête contre le sol, en lui disant : « Conviens que tu as tort, demande merci. » Mais Fourier répondait toujours : « Non, non, je n'en ferai rien ; » et il fallut enfin que, de guerre lasse, le vainqueur lâchât cet indomptable vaincu auquel il ne put arracher un mot de faiblesse.

»Déjà possédé de cet esprit d'induction et de calcul qui fut l'instrument de ses grandes découvertes, Fourier eut une enfance réfléchie, sans enjouement, fantasque, mais appliquée et studieuse.

»Bien avant l'âge de raison, il voulait se rendre compte de tout ce qu'il voyait ou entendait, et jamais enfant peut-être ne se montra moins disposé à rien admettre sur parole. Mais parmi les enseignements que reçoivent nos premières années, il en est dont on nous interdit, sous les peines les plus effrayantes, d'oser examiner et suspecter le fondement, à supposer que la pensée puisse alors nous en venir. Tel est celui qui consiste à nous peindre Dieu comme un tyran cruel et jaloux, punissant par des supplices atroces et sans fin les moindres peccadilles des hommes. L'imagination de Fourier enfant travailla sur cette monstrueuse donnée : il fut vivement impressionné par les terreurs religieuses, et lui-même raconte comment, sous l'influence de ces terreurs, il fut conduit à faire, à 7 ans, la confession la plus étrange de la part d'un pénitent de cet âge.

»Voici un fait qui témoigne de la précocité de son intelligence :

»Etant âgé de 8 ou 9 ans, Fourier eut le chagrin de voir mourir un pâtissier du voisinage, dont il estimait fort les produits. Aussitôt l'enfant se sent poète, et, inspiré qu'il est par la reconnaissance, dans une petite pièce, demi-sérieuse, demi-plaisante, en vers ou en prose, je ne suis pas fixé sur ce dernier point, il fait l'apothéose du digne serviteur de Comus.

»Fourier, dont la facilité pour tout était extrême, fit de bonnes études au collége de Besançon. Nous lisons dans un ancien Annuaire de cette ville pour 1786, le seul de ce temps-là qui ait mentionné les prix du collége, qu'en 1785, il remportait les deux premiers prix de thème et de poésie latine, dans la classe de troisième.

»On voit par une lettre d'un M. Martinon, ami de la famille, lettre datée de Paris, 21 octobre 1785, et adressée à madame veuve Fourier, que celle-ci l'avait consulté sur le projet d'envoyer son fils terminer ses études à Paris. Le correspondant exprimait un avis opposé, se fondant sur les dangers auxquels sont exposés les jeunes gens au sein de la capitale. On lui avait parlé du vif desir que témoignait le jeune Charles de faire sa logique et sa physique ; à quoi M. Martinon répondait que cela n'était pas nécessaire pour un négociant. Mais il ajoutait : « Vous croyez que votre fils a du goût pour le com»merce, je crois le contraire. » Il recommandait, fort sagement d'ailleurs, à madame Fourier, de ne point forcer la volonté de son fils quant au choix d'un état.

»L'étude pour laquelle Fourier montra dès son bas âge le plus d'inclination était la géographie. L'argent qu'on lui donnait pour ses menus plaisirs était employé à acheter des cartes et des atlas sur lesquels il passait les nuits entières.

»Un autre goût qui se manifesta également dès lors chez Fourier fut celui de la culture des fleurs. Mais il fallait qu'il eût toutes les variétés de chacune des espèces qu'il cultivait, et qu'il essayât tous les modes de culture dont elles étaient susceptibles. Il n'y avait d'ordinaire dans sa chambre qu'un sentier de libre, au milieu, pour aller de la porte à la fenêtre; tout le reste était occupé par ses pots de fleurs, offrant eux-mêmes une série graduée de grandeurs, de formes, et même de qualités; il y en avait de terre commune, il y en avait de porcelaine de Chine. Un de ses camarades lui brisa un jour un de ses pots, et dérangea cette belle disposition. A la vue du dégât produit, Fourier entra en fureur et sauta à la gorge du maladroit.

»La musique était aussi une des choses de prédilection de Fourier, et il l'apprit seul à peu près et sans maître. Non seulement il jouait de plusieurs instruments, mais il composait lui-même; il possédait surtout à fond la théorie musicale. Son plus intime ami de collége (amitié qui subsista longtemps plus tard) était M. J.-J. Ordinaire. Celui-ci pinçait de la guitare, et Fourier, dont la voix, sans être remarquable, était juste, et qui lisait la musique la plus compliquée à la première vue, arrivait à tout moment auprès de son condisciple, lui demandant l'accompagnement de tel ou tel air favori qu'il se mettait à chanter. Quiconque aurait des doutes sur la merveilleuse aptitude de Fourier pour les arts et les sciences, et sur son étonnante capacité intellectuelle, peut demander ce qu'il en était à son camarade de classe et de jeunesse. Le témoignage de M. le recteur de l'académie sera d'autant moins suspect à cet égard, que, loin d'être partisan du système de Fourier, il l'a toujours repoussé comme une folie.

»En entrant dans le commerce, Fourier, suivant la remarque mentionnée plus haut d'un des amis de sa mère, ne prenait pas la carrière la plus conforme à ses goûts. Il y en avait une autre qui lui souriait bien davantage, et pour laquelle il éprouvait une véritable passion. C'était une vocation résultant elle-même de son goût pour les études géographiques. Mais le corps dans lequel Fourier voulait se faire admettre, celui des ingénieurs militaires, exigeait alors des conditions de naissance que le jeune candidat ne présentait pas. Il dût renoncer à l'espoir qu'il avait nourri quelque temps d'entrer à l'école de Mézières, et ce ne fut pas sans un vif regret.

»Lorsque, beaucoup plus tard, sur la fin de sa vie, Fourier parlait de cette circonstance, il se félicitait au contraire de n'avoir pas pu embrasser la profession d'ingénieur qu'il avait tant désirée. Elle l'eût absorbé, disait-il, et détourné par conséquent des études sur le mécanisme social, qui l'ont conduit à sa découverte si précieuse pour l'Humanité.

»C'est à Lyon que Fourier fut envoyé pour faire son apprentissage dans le commerce. Nous voyons cependant, par deux lettres de lui à la date de 1790, que dès cette année il visita Paris et résida à Rouen. Il eut pour compagnons de voyage, dans sa visite à la capitale, M. Rubat, son beau-frère, et le futur auteur de la *Physiologie du goût*, le spirituel Brillat-Savarin. L'impression que fit sur Fourier la vue de Paris se trouve consignée dans une des lettres que nous venons de signaler. Il écrivait à sa mère, le 8 janvier 1790, c'est-à-dire à une époque où il n'avait pas encore atteint sa dix-huitième année:

« Vous me demandez si j'ai trouvé Paris à mon goût. Sans doute; »et moi, qui ne m'étonne pas aisément, j'ai été émerveillé de voir »le Palais-Royal. »

»Le goût de Fourier pour les voyages lui fit saisir toutes les occasions qui se présentèrent d'échanger le séjour du comptoir pour un genre de vie qui donnât plus d'aliment à son esprit curieux et observateur.

»A l'époque dont nous parlons, le commis-voyageur n'était pas répandu comme nous le voyons de nos jours. On ne connaissait pas ces nuées de porteurs d'échantillons, que le commerce a lancés depuis sur le pays; ce qui est un des mille symptômes de la complication abusive des relations commerciales. C'était alors pour un jeune

homme une marque de haute confiance de la part de ses patrons, que de l'envoyer en mission loin de leur établissement.

» Possédé d'ailleurs, au plus haut point, de la passion des voyages, Fourier ne se contenta pas d'en faire dans un intérêt commercial et pour le compte d'autrui. Les ressources qu'il pouvait tirer de sa famille lui permirent de visiter à son gré la plupart des villes, non-seulement de la France, mais aussi de l'Allemagne, des Pays-Bas, de la Hollande, et de s'arrêter dans les lieux qui lui offraient de l'intérêt. Par suite du même penchant à tout voir, à tout connaître, il changea souvent de maison et même de branche de commerce, malgré les propositions avantageuses que lui firent plusieurs de ses patrons, dans le but de le fixer auprès d'eux. C'est ainsi qu'on le voit employé alternativement à Rouen, à Lyon, à Marseille, à Bordeaux.

» Il lui était resté de ces voyages la connaissance la plus minutieuse de la plupart des localités. Climat, cultures, habitants, édifices publics et particuliers, rien n'échappait à son observation. Tout prenait place dans sa prodigieuse mémoire pour n'en plus sortir jamais. Combien de fois ne l'avons-nous pas vu, lorsque nous étions avec lui au bureau de la *Réforme industrielle*, jeter dans l'étonnement les personnes qui le venaient visiter, en leur rappelant les moindres particularités de leur pays, du lieu de leur naissance ou de leur domicile! Ce n'était parfois qu'une bourgade; n'importe, Fourier leur en disait, avec une exactitude qu'ils étaient souvent loin de posséder eux-mêmes, la topographie, la population, les noms des principales rues, et les dispositions vicieuses ou favorables de celles-ci.

» Ce goût pour les connaissances géographiques se liait-il chez Fourier à la mission que la Providence lui avait départie, de découvrir l'ordre social approprié à la nature de l'homme et destiné à s'établir sur toute la surface du Globe? Est-ce aussi en vue de même objet qu'il prenait tant d'intérêt aux dispositions architecturales, et qu'il ne pouvait voir un édifice ni même une maison un peu remarquable sans en étudier toutes les proportions et la distribution? Il n'y avait à Paris, ni même dans aucune des principales villes de France, presque pas de monument dont Fourier ne fût en état d'indiquer sur-le-champ, de mémoire, les diverses dimensions. Dans ses promenades, on le trouvait occupé parfois à mesurer, avec sa canne métrique ou au pas, telle ou telle façade d'un édifice, tel ou tel côté d'une place, d'un jardin public, etc.

» Autant que le lui avaient permis les occupations qui assuraient sa subsistance, et dont il ne fut jamais à même de s'affranchir entièrement depuis la perte de sa fortune dans le désastre de Lyon sous la Terreur, Fourier cultiva tous les genres de connaissances. L'étude des langues est la seule qui ne paraît pas avoir jamais eu pour lui beaucoup d'attraits.

» Du moment qu'il entamait un sujet d'étude quelconque, Fourier s'y absorbait complètement. C'était pour lui comme une idée fixe à laquelle rien ne pouvait l'arracher, et qui ne lui laissait ni repos ni trêve qu'il ne l'eût approfondie sous tous les rapports et menée à la dernière limite dans tous les sens. Il y songeait jour et nuit; il en était exclusivement dominé à tous les instants et partout. Jamais homme ne posséda peut-être à un plus haut degré la faculté de concentrer son attention. Aussi aurait-il pu répondre, comme Newton, à ceux qui lui auraient demandé comment il avait fait sa découverte, que c'était à force d'y penser.

» Le génie de l'invention se manifesta d'ailleurs chez lui de très-bonne heure. A dix-neuf ans, Fourier eut l'idée du mode de locomotion que les chemins de fer ont réalisé depuis, à la grande admiration du XIX[e] siècle. Mais des ingénieurs auxquels le jeune homme communiqua son idée et ses plans, lui dirent que *c'était impossible*, et il céda. En racontant ce fait quelques années avant sa mort, Fourier ajoutait : « A dix-neuf ans, il est encore permis de se laisser » déconcerter dans une invention par les *impossibilistes*; mais plus » tard c'est autre chose. »

» L'idée de l'ordre sériaire a aussi germé dans la tête de Fourier bien longtemps avant qu'il s'avisât d'en faire l'application aux choses sociales. Nous avons vu, à propos de son goût pour les fleurs, qu'il voulait avoir, non-seulement une série d'espèces, mais encore toutes les variétés des espèces qu'il cultivait. Vers la fin de ses études, il acheta une boîte de couleurs, et se mit à étudier, pendant plusieurs mois, toute l'échelle de nuances qu'il pourrait produire à l'aide de leurs combinaisons diverses. Il était parvenu à obtenir une assez grande variété pour permettre de distinguer, par la couleur seule du passepoil, chacun des régiments de l'armée.

» Mentionnons encore au nombre des inventions faites par Fourier, celle d'un nouveau mode de notation musicale, qui facilite singulièrement la lecture de la musique et supprime la complication résultant de la pluralité des clefs.

» Après quelques années d'absence, Fourier revint à Besançon vers le commencement de 1795.

» Quelles impressions faisait naître en lui le spectacle des hideuses saturnales de cette époque de sang et de misère? C'est ce qu'il ne nous est pas donné de dire. Mais il lui était resté des malheurs de ce temps-là une antipathie des plus profondes et des plus vives pour toute espèce de tentative démagogique; et rien ne le faisait sortir de son sang-froid, comme d'entendre attribuer à sa Théorie la moindre affinité avec les projets et les doctrines des républicains. Il fallait voir avec quelle chaleur, avec quelle indignation il repoussait tout rapprochement de cette nature, quelque bienveillant qu'il pût être, et quoique fait par des hommes à sympathies démocratiques. J'entends encore ce NON si accentué et si énergique par lequel, au premier mot dit dans ce sens, il coupait court la parole à son interlocuteur : « Non, non, répétait-il de plus en plus fort, mille fois non; ma doctrine n'a rien de commun avec les rêveries de ces gens-là, ni avec leurs projets de bouleversement. » — Dès qu'on avait touché cette corde, il était impossible de lui faire admettre la moindre observation; tout était dit. Qu'on pût le prendre pour un républicain ou pour un philosophe moraliste, voilà ce qui le désobligeait par-dessus tout, ce qui l'exaspérait quelquefois; et il aurait repoussé non moins vivement ces qualifications, qu'il se fût trouvé dans un club de la société des Droits de l'homme, ou au sein de l'Académie des sciences morales.

» Ce qu'il y a de bien certain, quant à cette période de la vie de Fourier qui répond à la tourmente révolutionnaire, c'est qu'il se tint complètement en dehors de tous les partis, et qu'il ne se fit jamais illusion sur la nullité de ce grand mouvement, accompagné de tant de désastres, pour une amélioration décisive dans le sort des masses.

» Fourier quitta de nouveau Besançon après un ou deux mois de séjour, emportant en portefeuille sa succession patrimoniale qu'il avait réalisée et qui s'élevait à quarante et quelques mille livres. Il se rendit à Lyon, et fit des achats de denrées coloniales pour la totalité des valeurs qu'il possédait. Tout à peu près lui avait été expédié de Marseille, lorsque la ville de Lyon, indignée des excès de la tyrannie démagogique qui régnait en souveraine dans Paris et de là semait la terreur et le deuil sur toute la France, voulut secouer le joug de la capitale et s'insurgea contre la Convention. On sait les suites de cette tentative, le blocus, le siége, la prise de la ville insurgée après un bombardement terrible et une longue résistance, enfin sa démolition qui faillit être consommée; mais, heureusement pour elle, le temps manqua aux hommes implacables, vandales par fanatisme patriotique, qui gouvernaient alors la France.

» Dans ce désastre de la ville de Lyon, la fortune de Fourier, héritée du côté paternel, périt en majeure partie. Ajoutons tout de suite que, pour comble de malheur, le surplus fut englouti dans le naufrage d'un bâtiment de Livourne, à quelque temps de là.

» On fit servir ses balles de coton à protéger des travaux de défense; on s'empara de ses autres denrées, telles que riz, sucre, café, pour les hôpitaux et pour la nourriture des assiégés combattants. Il fallut en outre que lui-même, pendant toute la durée du siége, portât les armes et fît le métier de soldat. Sa vie fut exposée dans plus d'une rencontre; il courut notamment le plus grand péril lors d'une sortie dans laquelle fut taillée en pièces, et presque entièrement détruite par la cavalerie des assiégeants, la petite colonne dont il faisait partie. Il échappa au carnage, et parvint, avec un très petit nombre de ses compagnons, à rentrer dans la place.

» Une fois Lyon tombé au pouvoir des troupes conventionnelles, ce qui arriva seulement le 9 octobre 1795, après un siége de plus de soixante jours, Fourier, loin d'obtenir du parti victorieux aucune indemnité pour ses marchandises consommées ou détruites, faillit encore payer de sa tête la part plus ou moins volontaire qu'il avait eue aux événements. Il fut incarcéré, et il n'échappa que par l'effet du plus grand bonheur soit à l'échafaud, soit à la mitraille qui lui avait été substituée comme plus expéditive. Qui ne se rappelle, en effet, comment les impitoyables proconsuls, envoyés par la Convention, se chargèrent d'exercer sur la population lyonnaise ce qu'ils nommaient la vindicte ou même la justice nationale.

» Sorti une première fois des mains de ceux qui l'avaient arrêté, Fourier se vit, les jours suivants, ressaisi, puis relâché à diverses reprises, et demeura de la sorte, quelques semaines durant, sous le coup d'une menace continuelle de mort. Il subissait jusques à quatre visites domiciliaires par jour, et à chacune d'elles il fallait faire aux agents de la tyrannie, hommes non moins cupides que sanguinaires, le sacrifice de quelqu'un des objets qui restaient encore en sa possession. C'est ainsi qu'il y eut nécessité pour lui de leur abandonner même sa montre, même en dernier lieu une fort belle collection de cartes géographiques, à laquelle il tenait beaucoup. Il parvint enfin à se dérober aux persécutions des inquisiteurs terroristes, et gagna la campagne, où il se tint caché quelque temps; puis, se croyant, avec raison, peu en sûreté dans la ville de Lyon et dans son voisinage, il revint à Besançon, dans sa famille.

» Il avait beaucoup souffert pendant le siége et pendant le mois qui suivit la prise de Lyon. Sa santé en était quelque peu altérée.

Quant au chagrin des pertes pécuniaires qu'il avait faites, il ne s'en montrait dès lors nullement affecté.

»De retour dans sa ville natale, il se crut dispensé de la prudence qui l'avait porté à se cacher tant qu'il était encore à Lyon ou dans les environs. Malgré les conseils de ses proches et de quelques amis, il se dédommagea de la contrainte qu'il venait de subir, et qui, à raison de ses goûts, lui était si pénible, en allant librement partout et se montrant sans précaution en public.

»Cette conduite lui valut d'être arrêté de nouveau pour le motif d'avoir quitté Lyon sans papiers en règle. Le crédit d'un personnage alors influent, son beau-frère M. Léger-Clerc, l'un des membres les plus redoutés du comité révolutionnaire de Besançon, le fit mettre en liberté.

»Qu'on ne s'imagine pas, du reste, que Fourier s'empressa de recourir à l'intervention de sa famille ou de ses amis. Craignant d'une part de compromettre ceux à qui il s'adressait, craignant d'autre part de causer des alarmes à sa mère, il s'abstenait de faire connaître sa position aux personnes qui pouvaient le tirer de ce mauvais pas. Ce fut à son insu, par la femme du concierge de la prison, que sa famille fut avertie.

»Il était resté huit jours sous les verroux, passant le temps sans trop d'ennui, à jouer du violon ou à pincer de la guitare.

»Il fut relâché; mais on ne le tint pas absolument quitte, et il dut entrer au service. Il se trouvait, en effet, sous le coup de la grande réquisition, et dans la catégorie de ceux qui étaient appelés à marcher les premiers : catégorie embrassant, comme on sait, tout ce que la France comptait alors d'hommes de l'âge de 18 à 25 ans. Moisson magnifique de sept années fécondes s'il en fut, et dans laquelle étaient comprises tant d'illustrations futures de tous les genres!

»Fourier, qui devait si longtemps encore attendre sa célébrité, célébrité chèrement achetée, mais aussi non éphémère, mais destinée à s'imprimer sur la face du Globe en caractères aussi durables que le Globe lui-même; Fourier, disons-nous,, fut incorporé dans les chasseurs à cheval, 8e régiment. Le colonel de ce régiment était un M. Brincour, qui avait épousé une demoiselle Pion, cousine de Fourier; et ce fut cette circonstance qui fit entrer celui-ci dans la cavalerie légère. Jeu bizarre de la destinée! se figure-t-on l'homme de la Science sociale, l'auteur du *Nouveau Monde industriel*, sous le frac du chasseur à cheval? Il en fut ainsi cependant, et il existe encore un portrait de Fourier qui le représente avec son uniforme militaire. Le propre de l'homme de génie étant de tirer parti, pour le but supérieur qu'il a en vue, des circonstances les plus communes et quelquefois les plus contraires en apparence à ce but, l'organisateur du Phalanstère n'a-t-il pas puisé dans les souvenirs du chasseur quelques-unes des dispositions qu'il appliqua par la suite à sa *Petite Horde*, à cette corporation d'enfants qui joue un si beau rôle dans le système harmonien?

»Mais le métier des armes ayant peu d'attrait pour notre penseur et étant moins favorable encore que tout autre à ses études et à ses méditations, il rentra dès qu'il le put dans la vie civile. Un congé de réforme, motivé sur l'avis du conseil de santé de Besançon, lui fut délivré le 3 pluviose an IV, à Vesoul, où se trouvait le dépôt de son régiment, qui faisait partie de l'armée de Rhin et Moselle. Il était entré dans ce corps le 22 prairial an II.

»Il paraît que, vers cette époque, le génie de Fourier s'exerça aussi sur les moyens d'assurer à notre patrie l'avantage dans la lutte où elle était engagée contre l'Europe. Nous avons sous les yeux une lettre signée Carnot, datée du 10 messidor an IV, et contenant ce qui suit :

« *Le directoire exécutif au citoyen Fourier, à Besançon.*

»Le directoire a reçu, citoyen, votre lettre du 3 messidor.

»Il accueille avec reconnaissance les observations importantes qu'elle »renferme sur la célérité qu'on pourrait donner à la marche des »troupes républicaines pour leur passage du Rhin aux Alpes et des »Alpes au Rhin. Ces observations ont fixé son attention particu»lière. »

»Les projets qui occupèrent alors la pensée de Fourier ne se bornaient pas, s'il faut en croire le témoignage d'un de ses amis, à l'objet spécial traité dans sa lettre du 3 messidor au directoire. Ils embrassaient tout ce qui concerne le mode de subsistance et même d'organisation de l'armée, aux dépens de laquelle s'élevaient tant de fortunes scandaleuses.

»Fourier vint à Paris en 1797 pour faire examiner ses projets.

»Il paraît que les plans dès lors conçus par lui ne tendaient à rien moins qu'à une réforme sociale, dont il ne connaissait toutefois pas encore le procédé scientifique qu'il découvrit seulement deux années plus tard. Ce qui nous fait juger ainsi de la portée de ses projets, c'est que le député auquel il s'adressa pour leur présentation au gouvernement, s'excusait de ne pas s'employer activement en leur faveur, par ce motif qu'ils s'écartaient trop des idées reçues et des données de l'ordre établi. Ce député, M. Briot (de Besançon), membre du conseil des Cinq-Cents, était d'ailleurs trop absorbé dans la tâche législative journalière et dans les intérêts politiques du moment, pour étudier à fond les plans de Fourier. Il n'en méconnaissait pas absolument la valeur, mais il ne leur voyait d'application possible que dans un avenir éloigné.

»Rebuté enfin de l'inutilité de ses démarches pour obtenir que ses vues fussent mûrement examinées, Fourier quitta la capitale, après un séjour de quelques mois, et alla reprendre ses fonctions de voyageur du commerce.

»Au commencement de 1799, nous le trouvons à Marseille, chargé, par la maison dans laquelle il était employé, d'une mission qui eut une influence décisive sur sa découverte. Il s'agissait de faire jeter à la mer une cargaison de riz que ses patrons avaient, par une odieuse spéculation, laissé pourrir, plutôt que de verser cette denrée sur la place pendant une famine qui avait précédé. Ayant accaparé presque tous les grains qui approvisionnaient le pays, ils s'étaient crus plus intéressés à maintenir la cherté.

»C'est de cette année 1799 que date la découverte capitale de Fourier, magnifique couronnement de l'œuvre humanitaire du dix-huitième siècle!..... »

VI.

Puisque nous voilà arrivés à cette année 1799, d'où date, suivant les disciples de Fourier, la *découverte capitale* de leur maître, arrêtons-nous ici, et considérons un peu ce que nous venons de lire.

Y a-t-il, je vous le demande, mes amis, dans cette vie racontée avec tant de soin, un seul trait annonçant qu'il doive en sortir *le magnifique couronnement de l'œuvre humanitaire du dix-huitième siècle*, comme dit M. Pellarin?

Nous avons entendu Saint-Simon dire : « J'ai perdu les titres et »le fortune du duc de Saint-Simon, mais j'ai hérité de sa passion »pour la gloire. » Fourier naît dans une famille qui tenait, comme son biographe s'attache à le démontrer par une foule de détails que j'ai cru pouvoir supprimer, « un rang distingué dans le haut com»merce d'une ville de province. » Il ne connut pendant toute sa jeunesse et il n'a même jamais connu pendant toute sa vie, j'entends par lui-même et par sa propre existence, ni les souffrances du peuple, ni la prodigalité et le luxe des grands. Il s'élève dans une sorte de caste particulière, le négoce; et il y est si bien renfermé, que son biographe avoue qu'il ne prenait aucun intérêt aux idées de la fin du dix-huitième siècle, et que la Révolution le trouva complètement insensible. Il ne devint sensible à cette Révolution que par la perte de sa fortune. Aussi comment a-t-il traité cette Révolution dans tous ses ouvrages!

Du reste, il n'est pas étonnant que, né dans le commerce, il ait été ennemi du commerce. Il y aurait bien des réflexions à faire sur ce que les uns appellent le privilège et d'autres le hasard de la naissance. Il est certain d'abord que cette innéité en comprend beaucoup d'autres. Ce hasard ou ce privilége décide d'ailleurs de notre éducation et en partie de notre vie. Mais la condition dans laquelle nous sommes nés agit sur nous de deux façons, par similitude et par opposition. D'un côté, nous ne pouvons nous empêcher d'avoir les préjugés de notre état; mais, d'un autre coté, nous en voyons tous les inconvénients, et nous en savons toutes les misères. Personne n'a mieux connu que Fourier tous les vices du négoce : est-ce à dire qu'il ait eu une façon de penser plus élevée que celle que donne en général la profession dans laquelle il naquit, et de laquelle il n'a pas voulu sortir, malgré l'espèce de haine et le mépris profond qu'il avait pour elle?

Il aimait à raconter qu'à l'âge de cinq ans, étant dans la boutique de son père, il fut puni pour avoir dit la vérité à une pratique. Sur cela ses disciples prétendent que « *dès lors*, comme un autre »Annibal, il fit serment, en son cœur ulcéré, d'anéantir le men»songe commercial et de reintégrer l'homme dans les conditions »normales de sa vie, dans la vérité (1).» Et M. Considérant s'écrie que, par ce serment d'Annibal contre le commerce, « Fourier, âgé »de cinq ans préludait *à l'association agricole, à la grande loi sé»riaire, et à l'immortel théorème des attractions proportionnelles »aux destinées!* » En vérité, je ne connais guère de comparable à cela que la phrase attribuée par M. Proudhon au plus spirituel des disciples de Fourier : « Fourier! cet homme dont le génie eût fait »éclater le crâne de Newton! »

Le docteur Pellarin nous apprend ensuite que l'*obstination de Fourier était invincible;*

(1) *Notice sur Fourier*, à la suite du livre de M. de Pompery.

Qu'*il eut une enfance réfléchie, sans enjouement, fantasque, mais appliquée et studieuse;*

Que *jamais enfant ne se montra moins disposé à rien admettre sur parole;*

Qu'*on lui peignit dans son enfance Dieu comme un tyran cruel et jaloux, punissant par des supplices atroces et sans fin les moindres peccadilles des hommes;*

Que *l'imagination de Fourier enfant travailla sur cette monstrueuse donnée;* qu'*il fut vivement impressionné par les terreurs religieuses.*

Tout cela explique assez bien comment Fourier, avec le caractère qu'on lui attribue, ne connut plus de bornes quand, émancipé des terreurs religieuses de son enfance, il réagit contre la dévotion de sa mère, et s'affranchit de toute croyance.

Le docteur nous permettra de le prendre moins au sérieux, quand il nous raconte que Fourier, qui estimait fort les produits d'un pâtissier du voisinage, fit, soit en vers, soit en prose (le docteur ne sait trop si c'étaient des vers ou de la prose) *l'apothéose du digne serviteur de Comus.* Ce trait a cependant sa valeur, si on songe à tout ce que Fourier a écrit plus tard sur la *gastrosophie.*

Au surplus, puisqu'il est question de vers de Fourier, je vous dirai qu'en un autre endroit de son livre, le docteur cite ce qu'il appelle une *ode de Fourier.* Il se plaît à rapporter cette ode, comme étant, dit-il, « le complément des manifestations de Fourier sur lui-même. » Il est vraiment étrange ce complément de manifestations! vous allez en juger. La pièce commence par cette strophe:

Justes qui souffrez en silence,
Au dédain partout condamnés;
Peuples qui dormez enchaînés
Par la terreur et l'indigence,
L'instant du réveil est sonné:
Un Prophète aux humains donné
Vient du sophisme écraser l'hydre.
Cinq mille ans le crime a régné;
Enfin s'épuise le clepsydre
Aux temps d'infortune assigné.

et elle se termine ainsi:

Paris, moderne Babylone,
Lorsque de mes pénibles jours
La Parque aura tranché le cours,
Tu voudras tresser ma couronne.
Tes fils viendront sur mon cercueil
Déplorer ton vandale orgueil,
Illustrer, venger ma mémoire:
Ils conduiront au Panthéon
Ma cendre plus riche de gloire
Que César, que Napoléon.

Nous apprenons ensuite que Fourier *fit de bonnes études au collége de Besançon,* qu'*il remportait les prix de thème et de poésie latine.* Il n'était donc pas aussi *illitéré* qu'il le prétend lorsque, se donnant l'air d'un inspiré, il s'écrie: « Pour compléter l'opprobre »de ces Titans modernes (les philosophes), Dieu a voulu que la »théorie du mouvement universel échût en partage à un homme »presque *illitéré* (1). »

Il est vrai que le docteur confirme ce que Fourier ajoute dans le même passage, qu'il était *étranger aux sciences;* car il paraît résulter de son récit que Fourier ne poussa pas ses études au-delà de ce qu'on appelait les humanités, et qu'*il ne fit ni sa logique, ni sa physique.*

L'étude pour laquelle Fourier montra dès son bas âge le plus d'inclination était *la géographie.*

Un autre goût qui se manifesta également dès lors chez Fourier fut celui de *la culture des fleurs.*

La musique était aussi une des choses de prédilection de Fourier, et il l'apprit seul à peu près et sans maître.

Ces révélations sur les prédispositions et les talents de Fourier expliquent fort bien les déviations de son jugement, lorsqu'il se crut appelé à révéler aux hommes une *morale nouvelle.* Il ne vit dans la science sociale qu'une *classification* à faire; et abusant de sa facilité à cet égard, il se persuada que ses classements étaient d'admirables inventions. Mais de tous ses goûts, celui qu'il avait pour la musique lui fut assurément le plus funeste; car étant d'une complète ignorance sur les sciences, il ne s'en persuada pas moins qu'il avait trouvé dans la musique la clé du système de l'univers. De là, comme nous le verrons plus tard, sa théorie des quatre mouvements, c'est-à-dire l'explication de la nature entière, et la conviction qu'il conçut qu'il était le vrai successeur de Newton, ou plutôt que Newton n'était rien auprès de lui; Newton n'ayant trouvé qu'une petite bribe du système de la nature, tandis que lui Fourier découvrait d'emblée »l'analogie des quatre mouvements matériel, organique, animal et »social, ou analogie des modifications de la matière avec la théorie »mathématique des passions de l'homme et des animaux (1). » Mais nous verrons toutes ces belles choses plus tard.

(1) Voyez la première lettre.

Il est certain, et toutes les révélations du docteur Pellarin confirment à cet égard les inductions que l'on pourrait tirer des écrits de Fourier, il est certain, dis-je, qu'il fut doué d'une organisation remarquable par le développement de certaines facultés. Ce que son biographe rapporte ici de sa passion pour la géographie, et ce qu'il ajoute un peu plus loin de cette prodigieuse mémoire topographique qui lui permettait de se rappeler, à vingt ans de distance, les noms des rues des moindres bourgades qu'il avait visitées; ce qu'il raconte aussi de son goût pour les fleurs, qui était moins l'amour d'un artiste ou celui d'un savant que la passion d'un classificateur, qui veut avoir toutes les variétés étiquetées des espèces qu'il cultive; et cette singulière idée qui vint à Fourier, vers la fin de ses études, de graduer, pendant plusieurs mois, toute l'échelle des couleurs, «afin d'obtenir une assez grande variété pour permettre de distinguer, »par la couleur du passepoil, chacun des régiments de l'armée;» et le plaisir extrême qu'il prenait à voir passer des revues, au point que dans une de ses lettres il montre un vif chagrin d'être malade et retenu au lit, parce qu'il ne pourra pas assister à une revue qui devait avoir lieu au champ de Mars; et tant d'autres faits du même genre qu'il serait trop long d'extraire de sa véridique histoire, tout montre en lui un développement particulier de plusieurs des organes de la pensée. Il faut convenir que Fourier donnerait raison à la phrénologie sur un point. Les phrénologues mettent le sens du coloris au milieu du sourcil; ils placent ce qu'ils appellent l'ordre, c'est-à-dire le sens de l'arrangement et des combinaisons, à la suite de la couleur, vers la partie latérale de la tête; et tout à côté, c'est-à-dire à l'extrémité de l'arcade sourcilière, le nombre, ou l'aptitude au calcul. La musique est, dans leur système, au-dessus du calcul; elle touche à cette faculté, à celle de l'ordre et du temps, à la constructivité, à l'esprit de saillie. Tout ce groupe d'organes qui se joignent correspond parfaitement aux facultés développées chez Fourier.

Le docteur Pellarin, dans une autre partie de son livre, a tracé de Fourier un portrait que nous nous permettrons de juger un peu flatté, mais qui confirme, du reste, ce qu'il dit ou ne dit pas du manque d'équilibre et de proportion des facultés instinctives, sentimentales, et intellectuelles chez Fourier, et de la nature de son esprit et de son caractère. Voici ce portrait, que je vous livre sans commentaire:

«Ce qui frappait d'abord lorsqu'on voyait Fourier, l'homme du monde le plus simple dans sa tenue et dans ses manières, c'était son regard perçant que surmontait un front large, élevé, et remarquablement beau. Chez lui les parties antérieures du crâne, siége des facultés intellectuelles, suivant les phrénologistes, offraient en général un développement extraordinaire comparativement au reste de la tête, qui était plutôt petite que grosse. Son nez aquilin, quoique déjeté à gauche par suite d'une chûte faite dans sa jeunesse, ne nuisait point à l'ensemble du visage. Ses lèvres minces, habituellement serrées l'une contre l'autre, et s'abaissant fortement vers les angles de la bouche, dénotaient la persévérance, la ténacité, et donnaient à la physionomie de Fourier une certaine expression de gravité et d'amertume (2). »

Mais ce n'est ni par la science de Lavater, ni par celle de Gall, que nous prétendons juger Fourier, c'est par ses idées, c'est par ses œuvres. Passons donc sur tous ces détails qui ont fait dire à M. Proudhon, à l'époque où parut la *Vie de Fourier:* «Cet ouvrage, expression du culte voué à Fourier par ses disciples, a pour objet de montrer le réformateur bisontin tel qu'il fut; j'ose dire que l'auteur a réussi au-delà de ses espérances (3). »

Ce que M. Pellarin rapporte sur l'entrée de Fourier dans le monde est assurément très curieux. Fourier arrive à Paris en compagnie d'un de ses compatriotes qui n'est rien moins que « le futur auteur de la *Physiologie du goût*, le spirituel Brillat-Savarin. » Plus tard Fourier, sollicité par M. Muiron d'imiter le style de Brillat-Savarin, lui répondait gravement: « L'au»teur de la *Physiologie du goût* traite en plaisanterie un sujet très »sérieux. Je ne le traite pas de même. Vous me conseillez d'adop»ter ses tours de phrases, ses badinages agréables; mais j'aurais »mauvaise grâce à prendre un caractère d'emprunt. La nature a »donné à chacun le sien. Elle partage les talents, dit Boileau: le »mien est celui d'inventeur. » Tout inventeur qu'il fût, je me persuade que Brillat-Savarin a été pour quelque chose dans ses inventions. Du moins la manière de penser de l'auteur de la *Physio-*

(1) *Théorie des quatre mouvements,* Discours préliminaire, page 21, édit. de 1808.
(2) Vie de Fourier, page 119.
(3) *Création de l'ordre dans l'Humanité,* page 435.

logie du goût a-t-elle dû frapper Fourier, si, comme il est probable, l'épicuréïsme de M. Savarin perçait déjà chez lui à cette époque. Nous avons des lettres de Fourier écrites en ce temps où il se montre enchanté « des honnêtetés que lui a faites M. Savarin. »

Voilà Fourier à Paris, il a dix-huit ans. Voyons quelle est l'impression que va lui produire cette grande ville, à lui qui ne connaît encore que Besançon ? Quelle influence le spectacle des arts et des sciences aura-t-il sur lui ? Fourier tombera-t-il dans l'enthousiasme, ou jugera-t-il en Héraclite le luxe et les misères que le luxe engendre ? Si nous ne pouvons pas tout savoir sur les sensations de Fourier, ne pourrions-nous savoir du moins quel est le monument qui lui paraîtra le plus beau ? J'ai connu un paysan qui n'admirait dans tout Paris qu'une chose, les Bains-Chinois ; il n'avait des yeux que pour ce point des boulevards *où l'on voit des petites grottes de rochers.* Il trouvait pourtant, quand on le remémorait, que le Palais-Royal avait de *bien belles boutiques.* Hé bien, Fourier est du goût de ce paysan, à l'exception qu'il met le Palais-Royal avant les Bains-Chinois. M. Pellarin ne cite qu'une phrase de la lettre de Fourier à sa mère ; mais cette lettre est vraiment si caractéristique du génie de Fourier, que je crois vous faire plaisir en la transcrivant presque tout entière :

Ma chère maman,

Vous me demandez si j'ai trouvé Paris à mon goût ? sans doute ; c'est magnifique, et moi qui ne m'étonne pas aisément, j'ai été émerveillé de voir le Palais-Royal. La première fois qu'on le voit, on croit entrer dans un palais de fées. C'est là qu'on trouve tout ce qu'on peut désirer, spectacles, bâtiment magnifiques, promenades, modes, enfin tout ce qu'on peut désirer. Quand vous aurez vu cela, vous ne penserez guère au palais des Etats. Et les boulevards où l'on voit des grottes de rochers, de petites maisons toutes plus jolies les unes que les autres ; ajoutez à tout cela les bâtiments superbes, les Tuileries, le Louvre, les quais, les églises. On peut dire que c'est le pays le plus agréable qu'il y ait ; mais il faut y avoir sa voiture, autrement on s'y crotte bien et on s'y fatigue bien : pour moi, qui suis bon marcheur, je n'en ai pas besoin.

Quand on compare cette belle ville à cet affreux pays de Rouen, on croit être tombé d'un palais dans une prison. Vous me demandez si Rouen est beau : je vous dirai qu'il est impossible qu'il y ait sur la terre une ville aussi abominable ; ce sont des maisons de bois d'une laideur dont on n'a pas d'idée. Elles sont noires et avancent à chaque étage d'un pied sur la rue. Les barraques de terre de la Bresse sont mille fois moins laides. Celles-ci sont de même en bois et en terre. Enfin, Saint-Rambert est une magnificence en comparaison. Cela n'est comparable à Lyon en aucune manière, on ne voit que des paysans dans les rues....

Il paraît que vous avez envie de changer de pays, car vous demandez lesquels sont les plus beaux. Suivant tout ce que j'ai entendu dire, le pays le plus gai et le plus agréable de la France est Marseille. Pour celui-ci, il n'y faut pas songer ; on n'y viendra demeurer que quand il n'y en aura plus d'autre sur la terre. Pourtant je le préférerais à Besançon, parce qu'il y a plus de monde, et que je n'aime pas les villes où l'on voit toujours les mêmes personnes et où l'on ne peut sortir sans rencontrer les Tharin et les Domet.

N'était-il pas providentiel que l'inventeur du Phalanstère eût à dix-huit ans la révélation si claire de ce Palais-Royal, de « ce *palais de fées,* ou l'on trouve *tout ce qu'on peut désirer,* spectacles, bâtiments magnifiques, promenades, modes, *enfin tout ce qu'on peut désirer.* » Fourier répète les mots que j'ai soulignés, soit par plénitude d'admiration, soit parce qu'il ne veut pas dire à sa mère tout ce qu'on trouve et tout ce qui se montrait alors publiquement dans ce palais de *fées.* Oui, certes, il s'est souvenu du Palais Royal, lorsqu'il inventa plus tard ses corporations amoureuses, son *féat,* son *fakirat,* et tant d'autres curiosités ; il a dû aussi s'en rappeler lorsqu'il dressa le plan architectural du phalanstère. C'est en effet un caractère de l'imagination de Fourier de ne ressembler en rien à l'imagination véritable, à l'imagination qui réellement invente, mais d'être toujours à la suite du fait, en le grossissant seulement, absolument comme ceux qui imaginent des montagnes de sucre au lieu de quartz ou de granit, ou qui, ayant sous les yeux le bassin de ce Palais-Royal si admiré de Fourier, se figurent que c'est l'Océan.

Devenu voyageur du commerce, Fourier va en Allemagne, dans les Pays-Bas, en Hollande. Le biographe ne nous dit pas ce qu'il se plut à y admirer ; mais si cela ne nous éloignait pas trop de notre but, nous montrerions, les œuvres de Fourier en main, que ce qu'il y admira, c'est tout ce qui ressemblait au Palais-Royal. J'aurai peut-être occasion de vous citer ce qu'il a conclu des *cercles ou casinos d'hommes et de femmes* qui, dans quelques pays, dit-il, « font déserter les insipides soirées de famille, et sont un germe » imperceptible de ménage progressif (1). »

Mais terminons-en avec le récit de l'historien de Fourier. Quel embarras est celui de cet honnête biographe, lorsque, cherchant les connaissances que Fourier acquit à partir du moment où il sortit du collège jusqu'au moment où il fit sa *sublime découverte,* il n'en trouve absolument aucune ; raison qui lui fait supposer qu'il les cultiva *toutes.* « Autant, dit-il, que le lui permirent les occupations qui assuraient sa » subsistance, Fourier *cultiva tous les genres de connaissances!* » Voilà qui est bientôt dit : *Fourier cultiva tous les genres de connaissances.* Mais suffit-il de l'affirmer pour être cru sur parole ? Vous nous montrez Fourier livré à la profession du commerce à partir de ses études qu'il avait laissées inachevées, n'ayant fait ni logique ni physique. Vous nous le montrez en 1790, à l'âge de dix-huit ans, admirant le Palais-Royal et les Bains-Chinois avec une candeur qui n'indique pas un grand goût pour l'étude. Vous le faites voyager ensuite pendant trois ans, non pour s'instruire dans les sciences, mais pour remplir les actives fonctions d'un commis voyageur. Il revient à Besançon en 1793 ; « il emporte en portefeuille sa succession patrimoniale, qu'il » avait réalisée et qui s'élevait à quarante et quelques mille livres ; » il se rend à Lyon, et « fait des achats de denrées coloniales pour la » totalité des valeurs qu'il possédait. » Vient alors le siége de Lyon, qui lui fit perdre sa fortune. Après ces événements, il fut incorporé, en vertu de la réquisition, dans un régiment de chasseurs, et y resta deux ans. Je vois bien dans votre récit qu'il se fit peindre en costume de chasseur ; mais vous ne supposez pas qu'il s'occupât d'astronomie au régiment. Plus tard vous nous le montrez tout occupé de présenter des projets au gouvernement pour la marche des troupes et le mode de subsistance de l'armée. Tout cela nous conduit en 1799. Je ne vois pas dans tout cela qu'il ait pu *cultiver tous les genres de connaissances.* Il est vrai que vous avez soin d'ajouter cette restriction : « Autant que le lui permirent ses occupations. » Mais ses occupations ne le lui ayant pas permis, il est évident que cette culture *de tous les genres de connaissances* se réduisait à zéro en 1799, alors qu'il lui arriva de découvrir, suivant vous, *le magnifique couronnement de l'œuvre humanitaire du dix-huitième siècle.*

VII.

Saint-Simon, étant à Genève en 1802, publia ses *Lettres d'un habitant de Genève à ses Contemporains.* Je vais vous en donner une fidèle analyse. Suivez exactement, je vous prie, les idées de ce grand maître Saint-Simon, qui, je le répète, pensa l'attraction comme loi universelle bien avant que Fourier ne la rêvât. Vous me direz après s'il ne serait pas vrai que Saint-Simon aurait fait plus, s'il ne serait pas vrai qu'il aurait *pensé pour Fourier,* lequel, médiocre et plagiaire, n'aurait fait autre chose que copier, travestir et déshonorer ses idées, sans jamais nommer celui qui lui aurait fourni tout son prétendu génie. L'accusation que je ne crains pas de porter est capitale ; elle intéresse au plus haut point la réputation, sous tous les rapports, de ce colosse aux pieds d'argile qui, à en croire ses disciples, a vaincu l'Humanité. Voyons comment ceux qui l'ont surnommé le PRINCE DES GÉNIES et le ROI DES INTELLIGENCES le défendront de mon accusation.

Voici le début des *Lettres d'un habitant de Genève.* Rousseau prenait le titre de *citoyen de Genève ;* Saint-Simon est citoyen du monde, et il écrit de Genève, non pas à des Français seulement, mais à tous ses Contemporains :

PREMIÈRE LETTRE.

« Je ne suis plus jeune (1), j'ai observé et réfléchi avec beaucoup » d'activité durant toute ma vie, et votre bonheur a été le but de » tous mes travaux : j'ai conçu un projet qui me paraît pouvoir vous » être utile, je vais vous le présenter.

» Ouvrez une souscription devant le tombeau de NEWTON ; sous» crivez tous indistinctement pour la somme que vous voudrez.

» Que chaque souscripteur nomme trois mathématiciens, trois » physiciens, trois chimistes, trois physiologistes, trois littérateurs, » trois peintres, trois musiciens.

» Renouvelez tous les ans la souscription ainsi que la nomination, » mais laissez à chacun la liberté illimitée de renommer les mêmes » personnes.

» Partagez le produit de la souscription entre les trois mathéma» ticiens, les trois physiciens, etc., qui auront obtenu le plus de » voix.

» Priez le président de la Société royale de Londres de recevoir » les souscriptions de cette année. L'année prochaine, et les sui» vantes, chargez de cette honorable fonction la personne qui aura » fait la plus forte souscription.

» Exigez de ceux que vous nommerez qu'ils ne reçoivent ni places, » ni honneurs, ni argent d'aucune fraction de vous ; mais laissez-les » individuellement les maîtres absolus d'employer leurs forces de la » manière qu'ils voudront.

» Les hommes de génie jouiront alors d'une récompense digne » d'eux et de vous ; cette récompense les placera dans la seule posi» tion qui puisse leur fournir les moyens de vous rendre tous les

(1) *Théorie des quatre mouvements,* page 161, édit. de 1808.

(1) Saint-Simon avait alors quarante-deux ans. Fourier avait trente ans.

» services dont ils seront capables; elle deviendra le but d'ambition » des âmes les plus énergiques, ce qui les détournera des directions » nuisibles à votre tranquillité.

» Par cette mesure, enfin, vous donnerez des chefs à ceux qui » travaillent aux progrès de vos lumières, vous investirez ces chefs » d'une immense considération, et vous mettrez une grande force » pécuniaire à leur disposition (1). »

Saint-Simon suppose qu'il adressa ce projet à un ami, comme étant d'une personne tierce, et qu'il en reçut une réponse. L'ami approuve chaudement le projet :

« L'intention, dit-il, est sublime. Les idées de l'auteur sont aussi » neuves que philanthropiques. C'est avec raison qu'il considère » les hommes de génie comme les flambeaux qui éclairent l'Humanité, » et c'est par un principe de justice bien raisonné qu'il engage l'Huma- » nité à agir collectivement pour les récompenser. Son projet, sous un » autre rapport, est également bon. L'Humanité, agissant collective- » ment pour récompenser les hommes de génie, les détournera de s'oc- » cuper des intérêts particuliers de la fraction qui, en les récom- » pensant aujourd'hui, paralyse une partie de leurs forces.

» Ce projet crée des places plus belles que toutes celles qui ont » existé jusqu'à présent; places qui élèveront l'homme de génie à » son rang, c'est-à-dire au dessus de tous les autres hommes, même » de ceux qui sont revêtus de la plus grande autorité. A la vue de » ces places, le génie sera stimulé. Il y aura enfin des prix dignes de » l'amour de la gloire, de cette passion qui fait supporter sans peine » les fatigues de l'étude et de la profonde méditation, qui donne la » constance nécessaire pour s'illustrer dans les sciences et dans les » arts.

» Chez l'homme de génie, l'intérêt personnel est bien puissant, » mais l'amour de l'Humanité est aussi capable de lui faire enfanter » des prodiges. Qu'elle est belle l'occupation de travailler au bien » de l'Humanité! quel but auguste! L'homme a-t-il un moyen de se » rapprocher davantage de la Divinité? »

L'*ami* montre ensuite toute la nouveauté d'un mode de récompense qui donne aux savants l'indépendance dont ils ont besoin :

« Si je compare le poste élevé où l'Humanité placerait l'homme de » génie à un fauteuil académique, je remarque que l'ÉLU DE L'HU- » MANITÉ se trouvera dans une situation bien plus avantageuse que » l'académicien. Il jouira de la plus parfaite indépendance, et pourra » développer toute l'énergie de ses forces, sans qu'elles soient arrêtées » par aucune considération particulière. Aucun faux ménagement » ne pourra ralentir sa marche, ni entraver ses travaux et son bon- » heur. Pour se maintenir dans la place qu'il aura obtenue, il s'en- » flammera, il verra d'un œil inquiet les travaux de ses prédéces- » seurs, il voudra les surpasser, abandonner les sentiers battus pour » en frayer de nouveaux. Son enthousiasme gagnera de proche en » proche, et il arrivera au véritable but, celui de faire faire des » progrès à l'esprit humain. »

Suit une comparaison entre ce moyen de donner aux savants la puissance qui leur manque et la constitution actuelle des récompenses que les gouvernements leur accordent. On y démontre que les académies, où les nominations sont à vie, et dont les membres sont sous la dépendance des pouvoirs temporels, ont plutôt entravé que servi la marche de l'esprit humain : « L'indépendance peut » seule alimenter, l'amour de l'Humanité et le desir de la gloire, » qui sont les deux puissants moteurs agissant sur l'homme de génie. » L'académicien étant esclave, est-il étonnant qu'il ne produise rien? » tout esclave qu'il est, il se croit au comble de la gloire, il craint » de descendre, et voilà précisément ce qui l'empêche de monter. »

Je passe plusieurs pages pleines de réflexions d'une admirable justesse sur la détestable organisation scientifique qui se montre aujourd'hui dans ce qu'on appelle les académies et les universités. J'omets aussi des réflexions sur les obstacles qu'ont rencontrés jusqu'à ce jour les bienfaiteurs véritables de l'Humanité : « Si l'on examine attentivement les idées qui guident les gouverne- » ments dans toutes les directions particulières d'administration, on » verra qu'elles ont toutes été trouvées par des hommes de génie. » Les hommes de génie éclairent donc les gouvernants aussi bien » que les gouvernés. Je conviens que souvent les découvertes des » hommes de génie n'ont pas pu être utilisées à leur naissance; » mais en admettant que leurs découvertes ne soient utiles qu'à la » génération qui les suit, est-ce une raison pour que celle dans la- » quelle ils vivent ne les récompense point? Et l'Humanité conti- » nuera-t-elle à laisser en souffrance, ou au moins dans une position » inconvenante, des hommes qu'elle s'empresse de déifier après » leur mort? Si, à cet égard, il n'arrivait pas de grands change- » ments, il serait faux que l'esprit humain fît des progrès. »

L'*ami* qui fait ces réflexions arrive à voir dans le projet qu'on lui a soumis « une idée élémentaire qui pourra servir de base à une » ORGANISATION GÉNÉRALE. » L'Europe livrée, après la chute de la féodalité, à la guerre et à l'anarchie, invite à cette organisation; il s'agit de reconstituer la société sur des bases nouvelles : « Mon » ami, quelle époque plus favorable pour produire le projet que » vous me communiquez, que celle où le génie, engagé dans une » lutte avec le despotisme, appelle tous les philanthropes à son se- » cours! Dans la génération qui a pris son développement depuis le » commencement de cette lutte, le nombre des automates est sen- » siblement diminué. Le projet sera entendu de beaucoup de monde, » *le règne des lumières approche :* tout homme intelligent, qui a » un œil fixé sur le passé et un autre sur l'avenir, en est convaincu. »

La guerre peut durer quelque temps, dit-il encore, mais elle amènera le triomphe nécessaire de quelqu'une des parties contendantes; et il s'agira alors d'organiser la marche pacifique de l'Humanité (1) : « Heureux moments que ceux où l'ambition, ne voyant de » grandeur et de gloire que dans l'acquisition de nouvelles connais- » sances, laissera ces sources impures où elle cherchait à apaiser sa » soif! Sources de misères et d'orgueil, qui serviez à désaltérer des » ignorants, des héros, des conquérants, des dévastateurs de l'es- » pèce humaine, vous tarirez par abandon, et vos philtres n'enivre- » ront plus ces superbes mortels. Plus d'honneur pour les Alexandre : » vivent les Archimède! »

A la lumière des espérances que lui fait concevoir l'idée si simple qu'on lui a fait connaître, l'*ami* pronostique la possibilité de réaliser ainsi LA PAIX PERPÉTUELLE : « Si l'abbé de Saint-Pierre, dit-il, » avait conçu cet établissement, et qu'il l'eût indiqué comme moyen » d'exécution, on n'aurait pas traité de rêveries ses idées de paix gé- » nérale. Autre réflexion : cette conception donne la solution d'un » problème qui de tout temps a été un objet de recherches pour les » moralistes : METTRE UN HOMME DANS UNE POSITION TELLE QUE » SON INTÉRÊT PERSONNEL ET L'INTÉRÊT GÉNÉRAL SE TROUVENT » CONSTAMMENT DANS LA MÊME DIRECTION (2). »

VIII.

Dans la *Seconde Lettre,* Saint-Simon reprend, en les développant et les confirmant, les pensées émises par l'*ami* qui a approuvé son projet. Mais cette fois, il fait sortir et il démasque, pour ainsi dire, toute la valeur et toute l'importance de son idée. Il s'agit bien en effet, comme l'a entrevu son correspondant, d'une conception générale qui touche à la fois à la science proprement dite, à la morale, et à la politique.

Quant à la morale, il s'agit d'entrer dans un nouvel ordre, qu'on pourrait appeler L'ORDRE COMBINÉ(3). « Les opinions, dit Saint-Si- » mon, sont encore partagées sur l'égoïsme, quoique la discussion » soit ouverte sur ce sujet et suivie avec chaleur depuis le commen- » cement du monde. La solution du problème consiste à OUVRIR UNE » ROUTE QUI SOIT COMMUNE A L'INTÉRÊT PARTICULIER ET A L'IN- » TÉRÊT GÉNÉRAL. La conservation des corps organisés tient à l'é- » goïsme; tous les efforts pour COMBINER les intérêts des hommes sont » des tentatives faites dans une bonne direction; *toute la partie des » raisonnements des moralistes qui dépasse la* COMBINAISON DES » INTÉRÊTS *présente une série d'erreurs dont il est facile de re- » connaître la cause.* Les moralistes prennent souvent les mots pour » les choses. »

Et jetant, de ce point de vue, un regard sur le passé, il ajoute : « La première génération de l'Humanité a été celle dans laquelle il » y a eu *le plus d'égoïsme personnel,* puisque les individus ne » COMBINAIENT point leurs intérêts(4). »

Mais comment établir cet ordre nouveau où les intérêts seront *combinés*, où l'intérêt des uns garantira l'intérêt des autres, où l'intérêt particulier et l'intérêt général marcheront harmonieusement d'accord?

Ici Saint-Simon expose une idée qui, développée par lui dans d'autres écrits, est devenue la base du système d'un de ses disciples,

---

(1) Nous verrons Fourier, empruntant cette idée de Saint-Simon, tirer de ce mode de souscription son *lustre des sciences et des arts dans l'ordre combiné*, sa *chevalerie errante*, et une foule d'autres merveilles.

(1) Nous verrons Fourier développer en 1803, dans un journal de Lyon, cette thèse qu'il venait de prendre dans l'écrit de Saint-Simon.

(2) Nous verrons Fourier s'emparer de ce principe, pour le corrompre en refusant de voir autre chose dans la société que des individus, des intérêts personnels, sans intérêt général et sans unité véritable, et finir par en faire ce qu'il appelle la *substitution absorbante,* au moyen de laquelle il détruit la morale en prétendant la rendre inutile.

(3) Nous verrons Fourier appeler d'abord son système l'ORDRE COMBINÉ, et faire ensuite disparaître cette dénomination, qui rappelait trop la source où il avait puisé.

(4) Nous verrons Fourier, conformément à cette idée de Saint-Simon, caractériser par l'*incohérence* l'état primitif nommé par lui sauvagerie, et appeler *combinaison* l'état d'harmonie.

M. Auguste Comte, l'auteur du vaste ouvrage intitulé *Cours de Philosophie Positive*. Suivant ce système, toute science passe par deux phases différentes : elle est d'abord science *incertaine*, pour devenir plus tard *science fixe*. Il est nécessaire que je cite littéralement l'exposé de cette théorie (1).

Qu'est-ce qu'un savant? se demande Saint-Simon, et il répond :

« Un savant est un homme qui *prévoit*. C'est par la raison que la science donne le moyen de *prédire* (2) qu'elle est utile, et que les savants sont supérieurs à tous les autres hommes.

» Tous les phénomènes dont nous avons connaissance ont été partagés en différentes classes. Voici une manière de les diviser qui a été adoptée. Phénomènes astronomiques, physiques, chimiques, physiologiques. Tout homme qui se livre aux sciences s'attache plus particulièrement à une de ces parties qu'aux autres.

» Vous connaissez quelques-unes des prédictions que font les astronomes, vous savez qu'ils annoncent les éclipses; mais ils font une multitude d'autres prédictions dont vous ne vous occupez pas, et dont je ne chercherai pas à vous entretenir. Je me bornerai à vous dire deux mots de l'emploi qu'on en fait : l'utilité vous en est bien connue.

» C'est par le moyen des prédictions des astronomes qu'on est venu à bout de déterminer d'une manière exacte la position respective des différents points de la terre; ce sont aussi leurs prédictions qui donnent les moyens de naviguer sur les mers les plus étendues. Vous êtes familiers avec quelques-unes des prédictions des chimistes. Un chimiste vous dit qu'avec telle pierre vous ferez de la chaux, et qu'avec telle autre vous ne pourrez pas en faire; il vous dit qu'avec telle quantité de cendres provenant d'un arbre de telle espèce, vous blanchirez aussi bien votre linge que vous le pourriez faire avec une quantité tant de fois plus considérable provenant d'un arbre de telle autre espèce; il vous dit que telle substance, mélangée avec telle autre, donnera un produit qui aura telle apparence et qui jouira de telle qualité.

» Le physiologiste s'occupe des phénomènes des corps organisés. Le physiologiste, dans le cas par exemple où vous êtes malade, vous dit : Vous éprouvez telle chose aujourd'hui; eh bien! demain vous serez dans tel état.

» N'allez pas croire que je désire vous donner l'idée que les savants peuvent tout prévoir; non sûrement, ils ne peuvent pas tout prévoir, et je suis même certain qu'ils ne peuvent prédire avec certitude qu'un petit nombre de choses. Mais vous êtes convaincus tout comme moi que les savants, chacun dans leur partie, sont les hommes qui peuvent prédire le plus de choses; et cela est bien certain, puisqu'ils n'acquièrent la réputation de *savants* que par les *vérifications* qui se font de leurs *prédictions*. C'est au moins ainsi que cela se passe aujourd'hui, il n'en a pas toujours été de même. Ceci exige que nous donnions un coup d'œil aux progrès de l'esprit humain.

» Les premiers phénomènes que l'homme ait observés d'une manière suivie ont été les phénomènes astronomiques. Il y a une bonne raison pour qu'il ait commencé par ceux-là : c'est qu'ils sont les plus simples. Dans le commencement des travaux astronomiques, l'homme *mêlait* les faits qu'il *observait* avec ceux qu'il *imaginait;* et dans ce galimatias élémentaire, il faisait les meilleures combinaisons qu'il pouvait pour satisfaire toutes les demandes de prédiction. Il s'est successivement débarrassé des faits créés par son imagination; et, après bien des travaux, il a fini par adopter une marche certaine pour perfectionner cette science. Les astronomes n'ont plus admis que les faits constatés par l'observation; ils ont choisi le système qui les liait le mieux, et depuis cette époque ils n'ont plus fait faire de faux pas à la science. Produit-on un système nouveau; ils vérifient, avant de l'admettre, s'il lie mieux les faits que celui qu'ils avaient adopté. Produit-on un fait nouveau; ils s'assurent par l'observation si ce fait existe.

» L'époque dont je parle, la plus mémorable que présente l'histoire du progrès de l'esprit humain, est celle à laquelle les astronomes ont chassé les astrologues de leur société. Une autre remarque qu'il faut que je vous fasse, c'est qu'à partir de cette époque les astronomes sont devenus modestes, bonnes gens, ne cherchant plus à paraître savoir ce qu'ils ignorent, et que, de votre côté, vous avez cessé de leur faire la demande impertinente de lire votre destinée dans les astres.

» Les phénomènes chimiques étant plus compliqués que les phénomènes astronomiques, l'homme ne s'en est occupé que longtemps après. Dans l'étude de la chimie il est tombé dans les fautes qu'il avait commises dans l'étude de l'astronomie; mais enfin les chimistes se sont débarrassés des alchimistes.

» LA PHYSIOLOGIE SE TROUVE ENCORE DANS LA MAUVAISE POSITION PAR LAQUELLE ONT PASSÉ LES SCIENCES ASTROLOGIQUES ET CHIMIQUES. IL FAUT QUE LES PHYSIOLOGISTES CHASSENT DE LEUR SOCIÉTÉ LES PHILOSOPHES, LES MORALISTES, ET LES MÉTAPHYSICIENS, comme les astronomes ont chassé les astrologues, comme les chimistes ont chassé les alchimistes (1).

» Je n'ai pas l'intention de dire que les philosophes, les moralistes, et les métaphysiciens, n'ont pas rendu de services à la physiologie. Mais il est bien connu que les astrologues ont été utiles à l'astronomie, que les alchimistes ont fait une grande partie des découvertes chimiques; et cependant tout le monde pense que les astronomes ont fait une bonne opération en se séparant des astrologues, et les chimistes une également bonne en se débarrassant des alchimistes.

» Il reste une idée à éclaircir. Les occupations principales des philosophes, des moralistes, des métaphysiciens, sont d'étudier les rapports qui existent entre les phénomènes appelés physiques et ceux appelés moraux. Quand ils ont du succès dans cette partie, *leurs travaux doivent s'appeler physiologiques*. Mais ils cherchent aussi à lier tous les faits observés par un système général. *Il m'est démontré que cela sera impossible jusqu'à l'époque à laquelle la physiologie* (comprenant la morale) *sera mise dans l'ordre que j'ai detaillé au sujet de l'astronomie.*

» J'ajouterai que *les mathématiques contiennent les seuls matériaux qu'on puisse employer à la construction d'un système général*, et que si le calcul est impossible à appliquer aux phénomènes qu'on ne peut pas ramener à des considérations très simples, il ne me paraît pas qu'on doive par cette raison renoncer à l'espoir *de rattacher par des aperçus satisfaisants les idées qui servent de base aux théories des différentes branches de la physique à l'idée de la* PESANTEUR UNIVERSELLE (2). »

Saint-Simon continue : « Mes amis, NOUS SOMMES DES CORPS ORGANISÉS. C'est en considérant comme *phénomènes physiologiques* nos *relations sociales* que j'ai conçu le projet que je vous présente; et c'est par des considérations puisées DANS LE SYSTÈME QUE J'EMPLOIE POUR LIER LES FAITS PHYSIOLOGIQUES que je vais vous démontrer la bonté de ce projet. »

Le principe qu'il met en avant pour établir cette démonstration se rapporte en effet à cette idée de l'attraction ou de la pesanteur universelle considérée comme étant la loi du monde moral aussi bien que du monde physique, loi que nous allons le voir déclarer plus tard d'une façon encore plus affirmative. Considérant divisément ses Contemporains, auxquels il s'était adressé d'abord *collectivement*, il les voit groupés en trois *classes :* « La première marche sous l'étendard des progrès de l'esprit humain; elle est composée des savants, des artistes, et de tous les hommes qui ont des idées libérales. Sur la bannière de la seconde, il est écrit : *Point d'innovation;* tous les propriétaires qui n'entrent pas dans la première sont attachés à la seconde. La troisième, qui se rattache au mot *Egalité,* renferme le surplus de l'Humanité. » Tel est le groupement que la société actuelle lui présente.

« Or, dit-il, un fait constaté par une longue série d'observations, c'est que chaque homme éprouve à un degré plus ou moins vif le désir de dominer tous les autres hommes. Une chose claire par le raisonnement, c'est que tout homme qui n'est pas isolé se trouve ACTIF ET PASSIF EN DOMINATION dans ses relations avec les autres (3). »

Le principe des astronomes, c'est que les corps célestes agissent tous les uns sur les autres en raison directe de leur masse, et en raison inverse du carré des distances. Le principe de Saint-Simon, c'est que les hommes agissent les uns sur les autres d'après une loi analogue. en sorte que pas un homme n'est actif sans être passif, n'attire sans être attiré, ne *pèse* sur les autres sans que les autres *pèsent* sur lui. Et il voit cette loi se manifester clairement entre les trois classes qu'il a distinguées dans l'ordre social actuel. Les savants aiment la considération, mais c'est le peuple qui la donne. Le peuple aime le bien-être, mais ce sont les sciences qui le procurent, bien qu'en apparence ce soit la propriété. Partant de là, il s'efforce de prouver :

1° Aux savants et aux artistes, en un mot à toute la série ou classe qui marche « sous l'étendard des progrès de l'esprit humain, » qu'elle doit, pour obéir à son propre attrait, emprunter sa considération de services rendus à l'universalité du genre humain, et réciproquement qu'il n'y a que le suffrage libre de tous les hommes, et une récompense pécuniaire votée par la masse entière de l'Hu-

(1) Nous verrons Fourier s'emparer de cette théorie, et révéler ainsi l'origine de cette myriade de plates invectives qu'il a débitées contre les philosophes.

(2) Nous verrons Fourier s'emparer de cette définition, et il nous sera facile alors de comprendre pourquoi il s'est donné pour le *révélateur des destinées.*

(1) Nous verrons Fourier reproduire presque textuellement cette phrase, qui résume la théorie dont il s'est emparé, et qu'il a poussée jusqu'à l'absurde.

(2) Nous verrons Fourier répéter ces diverses formules, et s'efforcer de les réaliser, mais n'arriver qu'à l'absurde.

(3) Nous verrons Fourier reproduire littéralement cette formule et en faire des applications, preuve évidente qu'il avait lu l'écrit de Saint-Simon.

manité, qui soient dignes de leurs travaux et capables de satisfaire leur légitime attrait pour la gloire;

2° Aux propriétaires « qu'étant très peu nombreux en comparaison des non-propriétaires, ils ne commandent que parceque, collectivement pris, ils ont supériorité de lumières sur les non-propriétaires; » que c'est ce que les savants et les artistes ont remarqué, et que « c'est pour cette raison qu'ils ont donné la main à ce »qu'un homme de genie, Bonaparte, a entrepris, et à quoi il a »réussi; » mais que « ce retour de l'ordre après la grande lutte »contre les privilégiés de la naissance ne doit pas les aveugler; » qu'il y a un attrait invincible du groupe des savants et des artistes vers le peuple, parceque c'est le peuple qui donne la gloire, et un attrait également invincible du peuple vers la science et l'art, parceque la science et l'art l'éclairent et l'enthousiasment; « qu'ils doi»vent donc éviter d'avoir querelle avec ces gens-là, » et « se donner »le mérite de faire de bonne grâce une chose que tôt ou tard les sa»vants et les artistes, et les hommes ayant des idées libérales, réunis »aux non-propriétaires, leur feraient faire de force; »

3° Au peuple, à cette masse immense qui se rattache au mot *Egalité*, que le moyen de réaliser de plus en plus ce qu'elle désire, c'est d'accorder sa considération aux savants et aux artistes, et de les élever au premier rang dans l'ordre social : « Tout homme est »*actif et passif en domination* dans ses relations avec les autres : »je vous engage donc à faire usage de la petite portion de domina»tion que vous exercez sur les gens riches. Vous dites : Nous sommes »dix fois, vingt fois, cent fois plus nombreux que les propriétaires; »et cependant les propriétaires exercent sur nous une domination »bien plus grande que celle que nous exerçons sur eux.... En adop»tant le projet que je vous propose, vous mettrez constamment entre »les mains des vingt-un hommes de l'Humanité qui auront le plus »de lumières les deux grands moyens de dominer : la considération »et l'argent. Il en résultera, par mille raisons, que les sciences fe»ront des progrès rapides.... Vous accordez considération, c'est-à»dire vous donnez volontairement une portion de domination sur »vous aux hommes qui font des choses que vous jugez vous être »utiles; un tort que vous partagez avec toute l'Humanité, c'est de »n'avoir pas tracé une ligne de démarcation suffisamment exacte »entre les choses d'une utilité momentanée et celles d'une utilité »durable; entre celles d'un intérêt local et celles d'un intérêt général; »entre celles qui procurent des avantages à une portion de l'Hu»manité aux dépens du surplus, et celles qui augmentent le bonheur »de toute l'Humanité. Enfin vous n'avez pas encore bien remarqué »qu'il n'existe qu'un seul intérêt commun à tous les hommes, celui »du progrès des sciences. »

Cette *Seconde Lettre* se termine par cette formule politique : « Je crois que toutes les classes de la société se trouveraient bien de »cette organisation : le pouvoir spirituel entre les mains des savants; »le pouvoir temporel entre les mains des propriétaires; le pouvoir »de nommer ceux appelés à remplir les fonctions de grands chefs »de l'Humanité, entre les mains de tout le monde; pour salaire aux »gouvernants, la considération. »

IX.

Jusque-là l'idée de Saint-Simon s'est posée, mais ne s'est pas révélée tout entière.

Quand Socrate, dans Platon, disserte sur la république, il ne met pas d'abord en avant et ne démasque pas ce qui fait la force de tous ses raisonnements, sa définition de la nature humaine. Cette psychologie ne se montre qu'à la fin, et pour ainsi dire au dénouement. Quand on est arrivé là, on voit avec surprise toutes les séries d'idées que Socrate a traitées avec une si fine dialectique converger vers une seule idée; et on remarque que cette idée, jusque-là absente, était pourtant présente; car elle était cachée sous toutes les autres, et elle en faisait la force et la vie. On comprend l'art de Platon, on est enchanté d'avoir été conduit avec tant d'adresse au centre et au sommet de cet univers de pensées sublimes que l'intelligence embrasse alors d'un seul coup d'œil.

L'opuscule de Saint-Simon me paraît aussi remarquable pour la forme que pour le fond, pour l'art de l'exposition que pour la pensée. Il me rappelle à quelques égards, avec une parfaite originalité, les grandes œuvres philosophiques de l'antiquité.

Saint-Simon aurait pu commencer par où nous allons le voir finir, par proclamer le *Système de l'Attraction*, ou, comme disent les disciples de Fourier, le système de l'*Unité universelle*. Il s'en est bien gardé. Il présente d'abord l'idée la plus simple; il s'agit de récompenser les savants et d'affranchir de toute dépendance les hommes de génie. Mais cette idée est un diamant formé par la lumière, et qui la recèle dans son sein. L'ami à qui il présente son projet l'examine, et voit plusieurs des beautés qu'il renferme; mais il est loin de les soupçonner toutes. Saint-Simon, reprenant la parole, montre qu'il y a, dans ce projet, autre chose que ce que son ami y a découvert. Si cette idée lui est venue, c'est qu'elle est en rapport avec une nouvelle conception de la vie humaine, de la morale, de la politique, de la science. Il expose donc comment son projet répond à une nouvelle conception de la morale, à une nouvelle conception de la politique, à une science nouvelle. L'attraction considérée comme loi universelle se montre dans tous ses raisonnements, et tous ses raisonnements y aboutissent; mais cette loi universelle n'est encore qu'indiquée. Tout-à-coup la forme change : la pensée qui marchait tout-à-l'heure terre à terre laisse tomber son voile, et vous pourriez dire d'elle ce que Virgile dit de Vénus cachée sous une forme humaine :

Et vera incessu patuit dea.

Saint-Simon parlait science, il va parler religion; il va soutenir que la science, arrivée à cette idée générale, *l'attraction loi universelle*, est une religion, et la plus grande des religions, parce qu'elle est la science. Ce n'est plus lui qui s'adresse à ses contemporains, c'est Dieu qui s'adresse à lui :

« Est-ce une apparition? n'est-ce qu'un rêve? Je l'ignore; mais je suis certain d'avoir éprouvé les sensations dont je vais vous rendre compte.

»La nuit dernière, j'ai entendu ces paroles :

»ROME RENONCERA A LA PRÉTENTION D'ÊTRE LE CHEF-LIEU DE MON ÉGLISE; le pape, les cardinaux, les évêques et les prêtres, cesseront de parler en mon nom; l'homme rougira de l'impiété qu'il commet en chargeant de tels IMPRÉVOYANTS de me représenter.

»J'avais défendu à Adam de faire la distinction du bien et du mal, il m'a désobéi; je l'ai chassé du paradis, mais j'ai laissé à sa postérité un moyen d'apaiser ma colère : qu'elle travaille à se perfectionner dans la connaissance du bien et du mal, et j'améliorerai son sort; UN JOUR VIENDRA QUE JE FERAI DE LA TERRE UN PARADIS.

»Tous ceux qui ont établi des religions en avaient reçu de moi le pouvoir, mais ils n'ont pas bien compris les instructions que je leurs avais données; ils ont tous cru que je leur avais confié ma divine science; leur amour-propre les a conduits à tracer une ligne de démarcation entre le bien et le mal dans les actions les plus minutieuses de la vie de l'homme, et ils ont tous négligé la partie la plus essentielle de leur mission, celle de fonder un établissement qui fît suivre à l'intelligence humaine la route la plus courte pour se rapprocher indéfiniment de ma divine prévoyance; ils ont tous oublié de prévenir les ministres de mes autels que je leur retirerais le pouvoir de parler en mon nom quand ils cesseraient d'être plus savants que le troupeau qu'il conduiraient, et qu'ils se laisseraient dominer par le pouvoir temporel.

»Apprends que J'AI PLACÉ NEWTON A MES COTÉS; que je lui ai confié la direction de la lumière et LE COMMANDEMENT DES HABITANTS DE TOUTES LES PLANÈTES...... »

Je voudrais citer tout au long ce magnifique morceau; mais je dois me borner à une analyse.

Pourquoi Dieu a-t-il placé Newton à ses côtés, et lui a-t-il confié le commandement des habitants de toutes les plantes? Parceque, suivant Saint-Simon, l'ATTRACTION est la loi universelle qui conduit non seulement les astres, mais encore ce que Napoléon (nous verrons cela plus tard) appelait *le monde des détails*, les planètes, les animaux, les hommes. Le pouvoir spirituel qui doit s'établir sur la terre sera donc composé de l'élite de ceux qui cultivent l'attraction :

« La réunion des vingt-un élus de l'Humanité prendra le nom de conseil de Newton; LE CONSEIL DE NEWTON ME REPRÉSENTERA SUR LA TERRE; il partagera l'Humanité en quatre divisions, qui s'appelleront Anglaise, Française, Allemande, Italienne. Chacune de ces divisions aura un conseil en chef. Tout homme, quelque partie du globe qu'il habite, s'attachera à une de ces divisions, et souscrira pour le conseil en chef et pour celui de sa division. »

Suit une grande vue de Saint-Simon, à l'époque où il écrivait. Il proclame ce qu'on appelle aujourd'hui l'égalité de la femme :

« LES FEMMES SERONT ADMISES A SOUSCRIRE; ELLES POURRONT ÊTRE NOMMÉES. »

Il proclame la nécessité du travail pour tous, sans distinction de riches et de pauvres. Mais l'atelier social ne sera plus ni une arène sanglante, ni une geôle. Le travail, gouverné par la science, va devenir conforme *aux lois divines*. Ce sont les savants, ce sont les artistes qui le dirigeront. Or au nom de quelle religion le dirigeront-ils? au nom de la loi qui gouverne les astres, qui gouverne l'univers, au nom de l'ATTRACTION :

« TOUS LES HOMMES TRAVAILLERONT. Ils se regarderont tous comme des ouvriers attachés à *un atelier dont les travaux ont pour but de rapprocher l'intelligence humaine de ma divine prévoyance*. Le conseil en chef de Newton DIRIGERA LES TRAVAUX; *il fera*

ses efforts pour bien comprendre les effets de la PESANTEUR UNIVERSELLE : ELLE EST LA LOI UNIQUE A LAQUELLE J'AI SOUMIS L'UNIVERS. »

Remarquez bien, je vous prie, cette phrase, en parlant de ceux qui gouverneront l'atelier social : « Ils feront leurs efforts pour »bien comprendre les effets de la pesanteur universelle : elle est la »loi unique à laquelle j'ai soumis l'univers. » C'est l'attraction, par conséquent, qui doit, de plus en plus, à mesure que les effets en seront mieux compris, présider à tous les travaux des hommes. Il s'agit de *rapprocher l'intelligence humaine de la divine prévoyance.* Rappelez-vous aussi ce qui précède : « J'avais défendu à Adam de »faire la distinction du bien et du mal, il m'a désobéi ; je l'ai chassé »du paradis. Mais j'ai laissé à sa postérité un moyen d'apaiser ma co»lère : qu'elle travaille à se perfectionner dans la connaissance du »bien et du mal, et j'améliorerai son sort ; *un jour viendra que je »ferai de la terre un paradis.* » Quand j'aurai prouvé, par des preuves irrésistibles, que Fourier a connu cette œuvre de Saint-Simon, pourra-t-on dire que le principe de l'*industrie attrayante* lui appartienne ? Il n'y aura de lui à cet égard que ce qui est bien à lui, l'industrie rendue attrayante par la promiscuité des sexes, par le renversement de toutes les lois de la nature humaine.

Je borne pour le moment à ces citations ce que je veux extraire de ce morceau ; j'y reviendrai. Mais je citerai *in extenso* la dernière *Lettre* qui termine l'ouvrage ; elle est très brève :

TROISIÈME LETTRE.

»C'est Dieu qui m'a parlé : un homme aurait-il pu inventer une religion supérieure à toutes celles qui ont existé ? Il faudrait supposer qu'aucune d'elles n'a été instituée par la Divinité. Regardez comme le précepte est clair dans la religion qui m'a été révélée, voyez comme son exécution est assurée. L'obligation est imposée à chacun de donner constamment à ses forces personnelles une direction utile à l'Humanité. Les bras du pauvre continueront à nourrir le riche ; mais le riche reçoit le commandement de faire travailler sa cervelle ; et si sa cervelle n'est pas propre au travail, il sera bien obligé de faire travailler ses bras. Car *Newton ne laissera sûrement pas sur cette planète, une des plus voisines du soleil, des ouvriers volontairement inutiles dans l'atelier.*

»Nous ne verrons plus la religion avoir pour ministres des hommes pourvus du droit de nommer les chefs de l'Humanité : ce seront *tous les fidèles qui nommeront leurs guides ;* et les qualités auxquelles ils reconnaîtront ceux que Dieu a appelés à le représenter ne seront plus d'insignifiantes vertus, telles que la chasteté et la continence ; ce seront les talents, ce sera le plus haut degré des talents.

»Je ne m'étendrai pas davantage à ce sujet : tout homme qui croit à la révélation sera nécessairement convaincu que Dieu seul a pu donner à l'Humanité le MOYEN DE FORCER CHACUN DE SES MEMBRES A SUIVRE LE PRÉCEPTE DE L'AMOUR DU PROCHAIN. »

Ainsi Saint-Simon se résume en ces mots : Donner à l'Humanité le moyen de suivre le précepte de *l'amour du prochain.* Jésus avait dit : *Aimez votre prochain comme vous-même ;* il avait dit : *Faites aux autres ce que vous voudriez qui vous fût fait ;* il avait dit encore : *Notre Père qui êtes dans la lumière, que votre règne arrive sur la terre, que votre volonté soit faite sur la terre comme dans les cieux.* Saint-Simon rattache la révélation de la science à la révélation du sentiment. Jésus a parlé au nom du sentiment, or la science confirme ce que le sentiment a fait découvrir. Le concert harmonieux que Pythagore, ravi par la conception des nombres, croyait entendre dans les sphères celestes, peut exister sur la terre. La science moderne tend à confirmer le dogme d'une harmonie divine, ce dogme de l'antique sagesse, que l'Evangile a reproduit en demandant *l'harmonie sur la terre.* La même loi qui gouverne les cieux gouverne aussi la terre. C'est cette loi qu'il faut connaître, c'est cette loi qu'il faut appliquer. Donnez aux *élus de l'Humanité* les moyens de connaître de plus en plus l'ATTRACTION, et de l'organiser, de manière à ce que tous les travaux de l'atelier social soient exécutés de plus en plus en conformité de cette loi ; et le précepte de Jésus s'accomplira, et le vœu qu'il adresse au Père commun des hommes et de toute la nature sera réalisé.

Mais, comme s'il n'avait pas encore assez marqué, au point de vue scientifique, la conception qui fait la base de tout son système, Saint-Simon ajoute en *post-scriptum* ce qui suit :

»P. S. Je compte vous écrire une lettre dans laquelle j'envisagerai la religion comme une invention humaine. Je la considérerai comme étant la seule nature d'institution politique qui tende à *l'organisation générale de l'Humanité.* Les risques auxquels je sens que je vais me trouver exposé pour vous avoir engagé à *faire descendre les gouvernants en seconde ligne de considération* m'engagent à prendre la précaution de vous communiquer sur-le-champ l'idée la plus capitale de celles qui doivent entrer dans le travail que je vous annonce.

»Faites la supposition que vous avez acquis connaissance de la manière dont la matière s'est trouvée répartie à une époque quelconque, et que vous avez fait le plan de l'univers, en désignant par des nombres la quantité de matière qui se trouvait contenue dans chacune de ses parties. Il sera clair à vos yeux qu'en faisant sur ce plan application de la loi de la PESANTEUR UNIVERSELLE, vous pourriez PRÉDIRE *aussi exactement que l'état des connaissances mathématiques vous le permettrait,* TOUS LES CHANGEMENTS SUCCESSIFS QUI ARRIVERAIENT DANS L'UNIVERS.

»Cette supposition placera votre intelligence dans une position dans laquelle tous les phénomènes se présenteront à elle *sous les mêmes apparences.* Car, en examinant, sur le plan de l'univers, la partie de l'espace occupée par votre individu, VOUS NE TROUVEREZ POINT AUX PHÉNOMÈNES MORAUX, ET A CEUX QUE VOUS AVEZ APPELÉS PHYSIQUES, UN CARACTÈRE DIFFÉRENT.

»L'indication que je viens de vous donner est suffisante pour que l'idée soit entendue par les mathématiciens.

»Me voilà bien content, mes chers Contemporains : la partie la plus capitale de mon travail est arrivée à bon port, puisque je l'ai remise dans vos mains. Vous avez maintenant un plan d'organisation générale qui n'exige pour son exécution que de légers changements aux habitudes contractées, puisqu'il n'offre dans toutes ses parties que des modifications aux idées admises. Je viens de dire aux savants la position dans laquelle je me suis placé pour faire cette combinaison. Ainsi, quelque chose qui m'arrive, si ce que j'ai conçu est bon, vous pourrez en tirer parti. En cas que force majeure m'empêche de faire le travail de rédaction des idées intermédiaires avec un peu de méditation, tout homme pour lequel la conception de la PESANTEUR UNIVERSELLE sera une sensation claire, et qui sera AU COURANT DES CONNAISSANCES PHYSIOLOGIQUES, les OBSERVATIONS SUR LES PROGRÈS DE L'ESPRIT HUMAIN COMPRISES, pourra facilement les établir. »

Saint-Simon demandait donc trois conditions à celui qui voudrait s'emparer de sa conception :

1° Qu'il comprît nettement ce que les savants entendent par *Pesanteur universelle ;*

2° Qu'il fût au courant des *connaissances physiologiques ;*

3° Qu'il comprît aussi *les observations sur les progrès de l'esprit humain.*

Or il s'est trouvé un homme qui a essayé de s'emparer de la conception de Saint-Simon, sans réunir aucune des trois conditions requises. Cet homme, c'est Fourier.

PIERRE LEROUX.

CHRONIQUE DU MOIS.

A l'occasion des traités sur le droit de visite, le lieutenant-général comte de Girardin a publié, l'année dernière, un volume de considérations sous le titre de *Mémoire sur la situation politique et militaire de l'Europe.* Ce livre se termine par ces paroles remarquables sur l'illusion de ce qu'on nomme les *progrès matériels,* la *prospérité matérielle,* les *intérêts matériels :*

« Nous savons, dit M. de Girardin, que l'on regardera comme des preuves éclatantes de prospérité un budget de quatorze cents millions, les travaux qui en sont la conséquence, l'accroissement et le luxe de la capitale tranformée en une ville industrielle, et des rentes cinq pour cent cotées à 125 francs. Mais que la prospérité matérielle que l'on nous vante et que nous admirons avec trop de complaisance, que l'augmentation de la production et l'accumulation de la richesse ne nous fassent pas illusion et ne nous rendent pas indifférents aux dangers de l'avenir. Songeons que l'on a déjà vu une civilisation s'éteindre au moment même de la plus brillante prospérité. Songeons que c'est à l'époque de sa plus grande puissance matérielle, de sa plus grande richesse, que la civilisation romaine a été saisie par la mort. Quand la barbarie renversa l'empire romain, tout le monde sait que ce n'était plus qu'un cadavre depuis longtemps abandonné par la vie ; et pourtant jamais la splendeur matérielle n'avait été plus grande. Au troisième siècle de notre ère, lorsque déjà on pouvait entendre au loin le pas des barbares qui

venaient célébrer les funérailles de l'empire, Tertullien vantait les progrès matériels de la civilisation romaine dans des termes qui s'appliquent d'une manière frappante à notre état social, à cette prospérité qui nous aveugle et dont nous paraissons si fiers : *Certes*, disait-il, *le monde devient chaque jour plus orné et plus magnifique. Aucun de ses recoins n'est resté inaccessible; tous sont connus, fréquentés, tous sont le théâtre de l'industrie et du commerce. Cherchez les déserts naguère fameux, de fraiches campagnes les recouvrent. Le champ dompte la forêt, la bête fauve fait retraite devant les troupeaux d'animaux domestiques. On ensemence le sable, on broie la pierre, on transforme les marais en terre ferme. Il y a plus de villes maintenant qu'il n'y avait jadis de maisons. Qui redoute encore une ile? qui frémit devant un écueil? On est sûr de trouver partout une habitation, partout la vie. Nous écrasons le monde de notre poids.* Et cette apologie était l'oraison funèbre d'un monde qui déjà n'était plus. Au moment même où Tertullien écrivait ces mots, une voix vengeresse éveillait les barbares dans leur campement du Danube, et leur criait : *Levez-vous, races opprimées, vous que Rome sacrifie dans les cirques, et venez assouvir votre vengeance; car Rome, couverte de richesse, dégoûtante de luxe, est frappée au cœur.* »

Il est impossible de n'être pas touché de ce rapprochement. Rome était frappée au cœur, dit M. de Girardin, et pourtant ce cadavre était, suivant l'expression de Tertullien, *plus orné et plus magnifique* que ne le fut jamais la Rome vivante; ces splendides progrès matériels n'étaient que le déguisement de la mort interne qu'elle couvait dans son sein; les barbares ne firent que donner le dernier coup à ce colosse en apparence prospère, dont la vitalité était éteinte.

Le général à qui nous empruntons ces pages pense surtout à la puissance colossale de la Russie, à la prépondérance colossale de l'Angleterre, quand il caractérise ainsi l'état et les dangers de notre civilisation. Il est certain que ce colosse russe dont Napoléon, après Rousseau, s'est tant inquiété, n'est pas une chimère; il est également certain que la puissance de la Carthage moderne, qui a déjà courbé sous son empire cent millions de sujets sur tous les points du globle, et dont les flottes sont presque aussi considérables que celles du reste du monde, n'est pas non plus chimérique. Mais quand le choc destructeur ne devrait pas venir de là, le mal intérieur qui nous dévore, l'inégalité croissante, fille et mère de tous les vices et de toutes les corruptions, ne serait-elle pas une cause suffisante de ruine? L'empire romain, si prospère en apparence, n'aurait pas été attaqué par les barbares qu'il n'en serait pas moins tombé comme un cadavre qu'il était, quand l'égoïsme eut succédé au dévouement, le scepticisme à la religion, l'amour des plaisirs au culte de la patrie, tous les vices à toutes les vertus.

Un journal du pouvoir signalait, il y a quelques années, une nouvelle invasion de barbares venant de l'intérieur même de notre civilisation corrompue : c'étaient les pauvres, les ouvriers, les prolétaires. Il y a dix ou quinze ans déjà que ce journal de l'aristocratie signalait ce danger : qu'a-t-on fait et que fait-on pour le prévenir? Le tiers des habitants de Paris et de toutes nos grandes villes continue de mourir à l'hôpital, et sur trente-quatre millions d'habitants la France compte huit millions d'indigents; le paupérisme en France rivalise avec le paupérisme en Angleterre. M. de Girardin serait donc arrivé aux mêmes conclusions, si, au lieu de fixer ses regards sur la politique extérieure, il les avait arrêtés sur l'économie politique et sur la vie sociale. La misère du peuple en face de l'engraissement progressif des *loups-cerviers*, pour employer l'expression de M. Dupin, lui aurait révélé cette même vérité qu'il exprime en si bons termes. Non, en effet, la prospérité matérielle n'est pas un signe de vitalité, quand l'égoïsme et la cupidité ont remplacé le dévouement, quand toute idée d'honneur s'abîme devant le culte des intérêts, quand le plaisir et le luxe ont relevé les autels des divinités les plus impures. Le matérialisme a toujours signalé l'agonie des civilisations *frappées au cœur.*

Ces pensées nous ont souvent occupés pendant le mois qui vient de s'écouler. Il s'agissait des élections pendant tout ce mois, et nous n'entendions parler que de la corruption qu'engendrent les *progrès matériels*, la *prospérité matérielle*, les *intérêts matériels.* Chaque jour révélait de nouvelles turpitudes : il paraît qu'en France aujourd'hui les consciences se mettent régulièrement à l'encan quand vient l'époque des élections L'électeur considère son vote comme une marchandise, que le candidat s'engage à acheter en vendant lui-même son vote au ministère. Le compte est soldé par le budget. Mais le budget lui-même, qui le paie? Ce sont ceux dont on trafique; c'est l'universalité des citoyens, c'est surtout la classe pauvre, c'est le peuple. O chose étrange! c'est le travail du peuple qui paie tout, et c'est avec les fruits de ce travail que l'on avilit la nature humaine en trafiquant des consciences!

Mais c'est lorsque nous est arrivé de Lisieux le discours du candidat par excellence que ces pensées nous sont venues avec le plus de tristesse. Il est impossible de voir une vanité plus grande que celle de M. Guizot. Comme cette homme se glorifie sur cet abîme de misères qu'on appelle aujourd'hui la France! Il ne trouve pas que la corruption soit assez grande! Que dis-je! il ne trouve pas qu'il y ait la moindre corruption. Messieurs, disait-il à ses électeurs aux précédents comices, *vous sentez-vous corrompus?* Cette fois il leur a demandé *s'ils ne se sentaient pas parfaitement libres.*

Il y a en France plus de trente-quatre millions de Français, et pas deux cent mille électeurs; et vous allez demander à ce petit nombre de privilégiés s'ils se sentent libres! Mais demandez-le donc aux trente-quatre millions de Français.

M. Guizot et ses électeurs exploitent la France de compte à demi; et ces honnêtes associés se félicitent mutuellement d'être libres, nullement corrupteurs, nullement corrompus!

O grand homme d'état, qui n'attendez pas que l'histoire vous loue, et qui vous chargez de ce soin, non, vous n'êtes pas corrupteur, et vos électeurs ne sont pas corrompus! eux et vous, vous êtes la vertu même. Il s'est établi entre vous un petit échange de services; ils vous passent la rhubarbe, et vous leur passez le séné; ils vous font député et ministre, et vous faites des lois à leur profit : je demande s'il y a dans tout cela l'ombre de la corruption. Le corps électoral est aujourd'hui la France tout entière : quoi de plus naturel! Le reste n'est pas *né*, comme on disait sous la restauration de tout ce qui n'était pas noble.

On l'a dit, et c'est vrai, l'art de notre temps n'a pas produit de chef-d'œuvre comparable à l'épopée de Robert Macaire. Mais l'art est toujours l'expression d'une époque. Aussi je ne trouve rien dans les dessins de Daumier ni dans la comédie de Frédéric Lemaître qui soit supérieur à cette scène de M. Guizot demandant à ses électeurs s'ils se sentent corrompus, et à cette nouvelle scène du même personnage demandant aux mêmes électeurs s'ils ne se sentent pas parfaitement libres.

AVIS AUX ABONNÉS DE LA REVUE.

Nos abonnés recevront, avec la prochaine livraison, le *titre* et la *table des matières* du premier volume (octobre 1845 à octobre 1846).

La réimpression des numéros dont le tirage était épuisé se trouvant achevée, les personnes auxquelles un ou plusieurs numéros manqueraient dans leur collection pourront se les procurer, au prix de *cinquante centimes* par chaque livraison, au moment où elles renouvelleront leur abonnement. (Envoyer un mandat sur la poste *par lettre affranchie*).

On peut toujours s'abonner à partir du commencement de la publication (octobre 1845).

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.



Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.

PREMIÈRE ANNÉE. — N° 12.

On s'abonne chez l'Éditeur, **A BOUSSAC**, département de la Creuse.
PRIX DE L'ABONNEMENT : **CINQ FRANCS PAR AN.**
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.
ON S'ABONNE aussi à PARIS, à la librairie de Gustave Sandré, rue Percée-Saint-André-des-Arts, n° 11.

SEPTEMBRE. — 1846.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

LETTRES

SUR

LE FOURIÉRISME.

IVe Lettre *.

LE PLAGIAT DE FOURIER.

A des amis, à Limoges.

I.

Je m'étais toujours douté que tout ce qui a un air de génie dans les livres de Fourier ne lui appartient pas, mais appartient au génie véritable qui a nom Saint-Simon.

Il y a quelques années, rendant compte dans la *Revue Indépendante* de l'édition des Œuvres de Saint-Simon publiée en 1832 par M. Rodrigues, je fus tenté de rechercher si Fourier n'avait pas eu connaissance des *Lettres de Genève*, et si la fausse interprétation des idées de Saint-Simon sur l'attraction n'avait pas été la source de son système. Mais je me contentai alors de distinguer la route suivie par Saint-Simon de celle que Fourier a suivie, et de constater l'antériorité de Saint-Simon, quant à l'idée mère, c'est-à-dire quant à l'idée de généraliser la loi de Newton, en concevant un nouvel ordre social fondé sur l'attraction, qui deviendrait ainsi loi morale, et par conséquent loi universelle (1).

Véritablement, à cette époque, je repoussais, comme une mauvaise pensée, le soupçon que j'avais conçu. Est-il croyable, me disais-je, qu'un esprit qui a trouvé de si chauds admirateurs ait pu s'attribuer induement l'idée mère d'une découverte regardée par lui comme si précieuse, au point de ne jamais nommer que pour l'accabler d'outrages celui qui lui aurait ouvert la carrière (2)! Essayer de dépouiller ainsi de son droit véritable et de ses honneurs légitimes son père spirituel est un crime. J'aurais dû réfléchir que Fourier n'admet aucune tradition.

C'est en lisant dernièrement la *Théorie des quatre mouvements*, que je me suis aperçu et convaincu du plagiat.

Dès la seconde page du Discours préliminaire, je tombai sur une idée de Saint-Simon; je lus :

« Sous le nom de philosophes, je ne comprends ici que les au- » teurs de sciences *incertaines*, les politiques, moralistes, écono- » mistes, et autres dont les théories ne sont pas compatibles avec » l'*expérience*, et n'ont pour règle que la fantaisie des auteurs. On » se rappellera donc, lorsque je nommerai les *philosophes*, que je » n'entends parler que de ceux de la classe *incertaine*, et non pas des » auteurs de *sciences fixes* (1). »

Je fus, je l'avoue, fort étonné en lisant cela. Voilà qui est étrange! me dis-je, Fourier a deviné la célèbre distinction des deux phases successives de toute science.

Saint-Simon avait pris le germe de cette théorie dans les écrivains du dix-huitième siècle. Après Locke, quand on eut substitué l'hypothèse du sensualisme à l'hypothèse de la raison pure cartésienne, on conçut un mépris profond pour la métaphysique et pour tout ce qui en dépendait de près ou de loin, et on en vint à ne plus vouloir reconnaître d'autre *critérium* de certitude que celui des sciences physiques, l'*observation*, l'*expérience*. Saint-Simon dut naturellement adopter cette opinion; mais il ne se borna pas à répéter ce que d'autres avaient pu dire avant lui : il généralisa cette idée, et il en embrassa franchement toutes les conséquences. Dès lors qu'il n'existait pas d'autre *critérium* de certitude que celui des sciences physiques, la métaphysique et tout ce qui n'a pas pour fondement ce *critérium* de certitude devait disparaître et faire place à des sciences nouvelles, qui ne seraient toutes que des branches diverses d'une seule science, la physique. C'est devant cette conclusion, qui menaçait à la fois la métaphysique, la morale, la philosophie proprement dite, enfin toutes les connaissances qui ne paraissent pas être fondées sur l'observation et l'expérience, que l'esprit de Saint-Simon, loin d'être effrayé, s'enflamma, comme il le dit, de l'espoir d'ouvrir à l'intelligence humaine une nouvelle carrière, qu'il appelle *physico-politique*, à cause de l'assimilation qu'il conçoit des lois du physique et du moral ramenées à une seule loi, l'Attraction. Nous avons vu, dans la lettre précédente, combien la théorie de Saint-Simon sur la marche graduelle de l'esprit humain s'élevant peu à peu à cette conclusion de l'*Attraction loi universelle*, lui coûta de réflexions et d'études : «.... Je conçus le projet de frayer une nou- » velle carrière à l'intelligence humaine, la carrière *physico-politi-* » *que*. Je conçus le projet de faire faire un pas général à la science,

* Voir les trois précédentes livraisons.

(1) « Ce fut une véritable inspiration qui força Saint-Simon à écrire, en » 1802, ses *Lettres de Genève*, où il propose ce qu'il nomme *la religion de* » *Newton*. L'idée que le principe de la science était trouvé, et que ce principe » était l'*attraction*; cette idée qui lui fut commune avec un autre novateur que » l'on a souvent mis en parallèle avec lui, Charles Fourier, l'anima pendant » plusieurs années. Elle fit d'abord explosion en lui par une sorte d'extase, » pendant laquelle il écrivit ses *Lettres de Genève*, appel religieux à tous les » savants de la terre, pour leur dire : Vous cherchez, et vous avez la vie, la » vérité; car vous avez l'*attraction*. Puis il se mit lui-même à accomplir l'œuvre » qu'il aurait voulu que les savants eussent accomplie; c'est-à-dire qu'il essaya » de ranger toutes les sciences sous une seule loi, et de les ramener à l'attrac- » tion, etc. » (*Revue Indépendante*, tom. III, pag. 552 et suiv.)

(2) Fourier n'a jamais cité dans aucun de ses ouvrages les *Lettres de Genève*; il n'a jamais nommé Saint-Simon que dans son pamphlet intitulé *Piéges et charlatanisme des deux sectes Saint-Simon et Owen*, « véritable pamphlet, » dit avec justice son biographe. Fourier s'y déchaîne contre Saint-Simon, Robert Owen, et leurs écoles, avec tant de fureur et d'aveuglement, que son disciple M. Muiron ne put s'empêcher de lui faire des représentations sur *ses déchirantes invectives*. (Voy. Vie de Fourier, pag. 111 et 242.) Croirait-on qu'il va jusqu'à reprocher à Saint-Simon, le rendant responsable de ce qu'Enfantin avait pris chez lui Fourier, la *licence* de ses doctrines :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes.

(1) *Théorie des quatre mouvements*, Discours préliminaire, pag. 2, édit. de 1808.

»et de rendre l'initiative à l'école française. Cette entreprise exigeait »des travaux préliminaires. J'ai dû commencer par étudier les »sciences physiques, par constater leur situation actuelle, et par »m'assurer, au moyen de recherches historiques, de l'*ordre dans »lequel s'étaient faites les découvertes* qui les avaient enri- »chies, etc., etc. » Il est inutile sans doute que je répète ici ce que j'ai déjà cité. Vous avez présents à l'esprit les *Fragments* de Saint-Simon sur sa vie et sur l'histoire de sa pensée. Je me borne à résumer ses conclusions sur la philosophie de l'histoire des sciences. Il prétendit donc que l'esprit humain suivait, dans tous les genres de découvertes, un certain ordre régulier, donnant d'abord à l'imagination ce qu'il n'accordait ensuite qu'à la raison ; que toute science passait, en conséquence, par deux états successifs, l'état de science *incertaine*, quand la fantaisie se mêle à l'observation, et l'état de science *positive*, ou *fixe*, quand on ne prend plus que l'*expérience* pour guide. Vous avez vu comment il développe cette thèse (1); vous l'avez entendu affirmer qu'il arrivera *à la morale* ce qui est arrivé à l'astronomie, à la chimie; que le vrai savant en morale, c'est celui qui se fonde sur l'*observation*, sur l'*expérience;* que par conséquent le vrai savant en morale, c'est le physiologiste; et que les physiologistes chasseront les moralistes et les métaphysiciens comme les astronomes et les chimistes ont chassé les astrologues et les alchimistes.

Saint-Simon exposait cette théorie en 1802 dans ses *Lettres de Genève*, et voilà Fourier qui, dans sa *Théorie des quatre mouvements* publiée seulement en 1808, reproduit la même théorie! Voilà Fourier qui emploie les termes mêmes des formules de Saint-Simon! Voilà Fourier qui, lui aussi, *chasse les philosophes* à titre d'auteurs de *sciences incertaines!* Relisez sa phrase, et voyez comme la distinction est bien marquée : d'un côté les sciences fondées sur l'*expérience*, les sciences *fixes*, et de l'autre les *théories* qui ne sont pas fondées sur l'expérience, qui n'ont pour règle, comme dit Fourier, que la fantaisie des auteurs, et qui constituent la classe des *sciences incertaines*.

Mais vraiment cela est étrange! Fourier avait-il donc réfléchi sur cette question de l'origine de nos connaissances, et par suite de leur *certitude*, qui occupa tous les penseurs du dix-huitième siècle? Il y avait si peu réfléchi, qu'il déclare ne s'être jamais occupé de cette *broutille :* « Les métaphysiciens, dit-il, se perdent dans les minuties »de l'idéologie. Eh! qu'importe *cette broutille scientifique?* Moi »qui ignore le mécanisme des idées, moi qui n'ai jamais lu ni Locke »ni Condillac, n'ai-je pas eu assez d'idées pour inventer le système »entier du mouvement universel, dont vous n'aviez découvert que »la quatrième branche, après deux mille cinq cents ans d'efforts »scientifiques (2)? »

Non, me dis-je, en y réfléchissant, il est impossible que cet homme qui a tant de jactance ait trouvé la distinction des sciences à l'*état théologique*, comme dit M. Auguste Comte, et des mêmes sciences arrivées à l'état de sciences *positives*. On ne trouve pas de ces idées-là quand on ignore les premiers éléments de la question de la certitude; et quand on trouve de ces idées-là, on les démontre; quand on ne les démontre pas, c'est qu'on les a trouvées démontrées par d'autres. Notez, en effet, qu'il ne s'agit pas, pour employer le langage de Fourier, d'une *broutille*. Je vous ai déjà dit qu'un disciple de Saint-Simon, et l'un des plus profonds géomètres de notre époque, M. Auguste Comte, a jugé l'idée de telle valeur, qu'il a employé une bonne partie de sa vie à l'exposer, à la démontrer *à posteriori* par l'histoire des sciences, et à en faire la base de ce qu'il appelle la *philosophie positive*.

Cette simple réflexion me ramena tous les soupçons que j'avais conçus autrefois sur l'indigne plagiat de Fourier.

Mais combien mes soupçons se confirmèrent, quand je lus la phrase qui vient après celle que j'ai citée : « Je ne songeais, dit »Fourier, à rien moins qu'à des recherches sur *les destinées;* je »partageais l'opinion générale qui les regarde comme impénétrables, »et qui relègue tout calcul sur cet objet *parmi les visions des astro- »logues et des magiciens :* l'étude qui m'y achemina ne roulait »que sur des problèmes industriels ou politiques dont je vais donner »quelque notion (3). »

Pour le coup, me dis-je, il est certain que Fourier avait lu les *Lettres de Genève*. Je défie, en effet, quiconque n'est pas au courant des idées de Saint-Simon de comprendre cette phrase, tandis qu'il suffit d'avoir lu les *Lettres de Genève* pour entendre immédiatement ce que Fourier a voulu dire.

N'avons-nous pas vu, en effet, que Saint-Simon définit le savant un homme en état de *prévoir* et par suite de *prédire* (4)? En second lieu, n'affirme-t-il pas que le progrès des sciences consistant à passer de l'état de sciences incertaines à l'état de sciences positives ou fixes, l'homme qui connaîtra les effets de la Pesanteur Universelle, les effets de l'Attraction, devenu ainsi le vrai savant au moral, sera en état de prévoir les *destinées générales* de l'espèce humaine (1)?

Pourquoi Fourier a-t-il tant employé le mot *destinée*, pourquoi a-t-il intitulé son premier ouvrage *Théorie des quatre mouvements et* DES DESTINÉES GÉNÉRALES? Pourquoi débute-t-il par la phrase que je viens de transcrire? Ce mot de *destinée*, ainsi employé sans explication, sans préambule, est vraiment incompréhensible. Cette allusion aux idées de l'astrologie judiciaire ne se comprend pas davantage. Il y a évidemment là une lacune dans l'idée.

Mais cette lacune disparaît, et tout devient clair, en se reportant à l'idée mère, à l'idée de Saint-Simon.

Saint-Simon établit que le progrès des sciences consiste à passer de l'état de sciences *incertaines* à l'état de sciences *fixes* ou *certaines*, de l'astrologie à l'astronomie, de l'alchimie à la chimie, et que le moment est venu où il faudra de même passer de ce que l'on appelle la philosophie, la morale, la métaphysique, à une science certaine ou fixe, la science de l'attraction au moral. Les physiologistes, armés de l'observation et du calcul, ayant ainsi chassé les moralistes, qui altèrent la science de l'homme par leurs préceptes et par leurs suppositions, seront alors en possession de leur domaine véritable, et pourront remplir les fonctions que le monde attend d'eux. Or quelles sont ces fonctions? Les mêmes que celles de tous les autres savants : *prédire les phénomènes?* Quand l'imagination se mêlait à l'observation, les astronomes, alors appelés astrologues, «se permettaient, dit Saint-Simon, de prédire les »*destinées des hommes;*» mais «depuis que cette science est deve- »nue *certaine*, les astronomes ne prédisent plus que les éclipses?» Les astrologues avaient évidemment usurpé sur le domaine des physiologistes. Mais quand les physiologistes, armés de l'observation et du calcul, comprendront dans toute sa généralité, la loi de l'Attraction, ils pourront faire ce que les astrologues ne pouvaient pas faire, prédire les destinées générales de l'espèce humaine. La science sociale ne sera plus impénétrable; il ne faudra plus rejeter tout calcul sur les destinées parmi les visions de ces anciens usurpateurs que l'on appelait astrologues ou magiciens.

N'est-il pas vrai, mes amis, que Fourier se comprend à merveille, quand on a, pour interpréter ses énigmes, les *Lettres de Genève?* C'est Saint-Simon qui fournit le commentaire nécessaire pour expliquer les plus abstruses méditations du *révélateur des destinées*.

A ce propos, dussiez-vous m'en faire un reproche, je confesse que, pensant à ce titre de RÉVÉLATEUR DES DESTINÉES que les disciples de Fourier ont décerné *mystiquement* au Verbe nouveau dont ils ne craignent pas de faire *le successeur du Christ*, il m'arriva de sourire, songeant que ce révélateur avait eu grand besoin lui-même d'un révélateur. L'indignité de sa part, c'est d'avoir, avec une obstination si taciturne, dissimulé son plagiat jusqu'à la fin de ses jours, et d'avoir cru emporter avec lui son secret dans la tombe, trompant tous ceux qui s'approchaient de lui, au point que son plus célèbre disciple, le chef actuel de l'École, M. Victor Considérant, a fait graver sur son tombeau : LES ATTRACTIONS SONT PROPORTIONNELLES AUX DESTINÉES. Singulier effet de la justice divine qui punit l'homme par où il a péché, et ne laisse jamais le bien et le mal sans récompense! Cet axiome inscrit sur le tombeau de Fourier ne fera que tourner à sa honte, en signalant son ingratitude et son plagiat. Si cet axiome avait en effet la valeur que M. Victor Considérant lui attribue, et s'il était, comme M. Considérant le dit, *immortel*, la honte de Fourier serait immortelle, puisqu'ayant pris cette idée dans Saint-Simon, il aurait caché autant qu'il l'aurait pu qu'il avait dérobé cette idée. Est-il nécessaire que je cite de nouveau le texte des *Lettres de Genève?* « Faites, dit Saint-Simon, la sup- »position que vous avez acquis connaissance de la manière dont la »matière s'est trouvée répartie à une époque quelconque, et que »vous avez fait le plan de l'univers, en désignant par des nombres »la quantité de matière qui se trouvait contenue dans chacune de »ses parties : il sera clair à vos yeux qu'en faisant sur ce plan appli- »cation de la loi de la PESANTEUR UNIVERSELLE, VOUS POUR- »RIEZ PRÉDIRE, aussi exactement que l'état des connaissances »mathématiques vous le permettrait, TOUS LES CHANGEMENTS SUC- »CESSIFS QUI ARRIVERAIENT DANS L'UNIVERS. Cette supposition »placera votre intelligence dans une position dans laquelle tous les »phénomènes se présenteront à elle sous les mêmes apparences; car »en examinant sur le plan de l'univers la partie de l'espace occupée »par votre individu, VOUS NE TROUVEREZ POINT AUX PHÉNOMÈNES »QUE VOUS AVEZ APPELÉS MORAUX ET A CEUX QUE VOUS AVEZ AP- »PELÉS PHYSIQUES UN CARACTÈRE DIFFÉRENT. » Je défie qu'on trouve à l'*immortel axiome* un sens quelconque, s'il ne signifie pas ce que Saint-Simon prétend, que les phénomènes moraux et les phénomènes physiques ayant le même caractère, les changements

(1) V. la lettre précédente.
(2) *Théorie des quatre mouvements*, pag. 268, édit. de 1808.
(3) *Théorie des quatre mouvements*, Discours préliminaire, page 3.
(4) V. la lettre précédente.

(1) Ibid.

successifs qui peuvent arriver dans le monde moral, et qui constituent les destinées générales et le destin particulier de chaque homme, sont, comme les changements successifs qui se manifestent dans le monde physique, et qui constituent les différents mouvements de ce monde, régis par des attractions, et par conséquent proportionnels à ces attractions. C'est donc Saint-Simon qui a découvert l'*immortel axiome* qu'on a pris soin de graver sur la tombe de Fourier.

II.

J'avais désormais le secret de Fourier, je savais d'où lui venaient ses idées. Je tenais en main *le fil et la boussole* que ses disciples n'ont pu trouver.

Lisez, en effet, ce que ces disciples, trop confiants ou trop aveugles, sont obligés de confesser dans leur nouvelle édition de la *Théorie des quatre mouvements;* voyez comme, tout en brûlant l'encens devant leur divinité, qu'ils appellent gravement LE DIEU D'UN MONDE INCONNU, ils avouent que ce livre n'est point intelligible pour qui n'a pas trouvé *la boussole et le fil conducteur* capable de l'expliquer. « Les intelligences fortes, disent-ils, et vraiment philo»sophiques, avant d'avoir seulement achevé la lecture du Discours »préliminaire, sauront bien reconnaître à quel homme elles ont af»faire. A la fermeté et à l'élévation de la pensée, à la vigueur, à la »grandeur et au calme de l'idée, à la trempe de la logique, à la »simplicité, à l'éclat ou à la majesté de la parole, elles reconnaîtront »qu'elles sont en présence *d'un génie de premier ordre, du pos»sesseur d'une lumière nouvelle*, *du* DIEU D'UN MONDE INCONNU. »*Mais bientôt, quelque fortes qu'elles soient, elles éprouveront »des éblouissements. Le guide leur montrera trop rapidement trop »de choses et de trop grandes choses; elles se trouveront désorien»tées, elles invoqueront le secours d'une boussole, d'un fil conduc»teur* QU'ELLES NE TROUVERONT POINT, — *et que l'auteur n'avait »pas voulu livrer encore dans ce premier écrit, puisque son objet »était de faire demander par le lecteur ce fil et cette bous»sole* (1). »

Vraiment la candeur des disciples est trop grande! elle fait trop ressortir la mauvaise action de Fourier, qui n'a pas craint d'abuser de leur bonne foi, en leur cachant obstinément la source de son système. La vérité est plus simple que la supposition dont ils se paient.

Fourier avait fait des idées de Saint-Simon l'abus le plus déplorable; il les avait mêlées, comme je le montrerai plus tard, avec le *Supplément au Voyage de Bougainville*, de Diderot, et avec la *science* de Rétif-la-Bretonne; et tout cela était devenu son système. Certes, pour la gloire de Saint-Simon, je veux bien qu'on le lui abandonne, ce système; il est *sien*, par le mauvais usage qu'il a fait des idées d'un autre. Mais pourtant, quand il fallut l'exposer, la trame de Saint-Simon reparut; les pensées fondamentales qui avaient engendré le travail secondaire de Fourier revinrent en première ligne; il fallut bien faire allusion à ces pensées, les indiquer au moins d'une façon aphoristique, et, dans tous les cas, les supposer. Et voilà pourquoi, trop crédules disciples, » à la fermeté et à l'élévation »de la pensée, à la vigueur de l'idée, à la trempe de la logique, et »même à la simplicité, à l'éclat et à la majesté de la parole, » vous vous reconnaissez *en présence d'un génie de premier ordre.* Ce génie de premier ordre, c'est Saint-Simon caché, derrière votre maître. Mais bientôt *vous éprouvez des éblouissements.* Je le crois bien, votre maître étouffe pour ainsi dire au passage ce qui s'échappe, par sa bouche, du génie de celui qui lui a soufflé ses idées. Le mouvement de la pensée, dites-vous, est *trop rapide*, les transitions de sont pas assez ménagées; on se trouve *désorienté*, et on invoque le secours d'une *boussole*, d'un *fil conducteur,* qu'ON NE TROUVE PAS. Il eût été pourtant facile à Fourier, je vous l'affirme, de remédier à tous ces défauts. Il n'avait qu'à mettre en tête de son livre les *Lettres de Genève.*

Fourier avait puisé ce qu'il a de philosophique dans les *Lettres de Genève;* mais comme il lui eût été difficile, sans signaler son plagiat, de repasser dans le sillon creusé par Saint-Simon, il a mieux aimé parler comme un oracle, sous-entendre ce que Saint-Simon lui avait appris, et se donner un air de profondeur incommensurable, en proposant des énigmes qui n'en sont pas pour nous, maintenant que nous avons *le fil et la boussole.* Il est résulté des réticences de Fourier que son exposition est un chaos; et n'ayant pas *le fil et la boussole*, vous vous êtes imaginé que si votre maître est obscur, c'est qu'il n'a pas voulu livrer la clé de ses idées! Non, sachez-le bien, si ce livre vous *désoriente*, c'est que Fourier n'a pas pu ou n'a pas voulu mieux *orienter* son lecteur.

En voulez-vous cent preuves? Je n'ai vraiment que l'embarras du choix.

(1) *Œuvres complètes de Charles Fourier,* tome I, Préface, page 3.

Je commence par une qui en vaut cent. C'est le titre même que Fourier donne à son système : comment l'appelle-t-il, ce système, dans tout le cours de ce premier ouvrage? Il l'appelle l'ORDRE COMBINÉ. Or comment Saint-Simon appelle-t-il l'ordre nouveau qu'il conçoit, cet ordre où tout égoïsme individuel marchera d'accord avec les autres égoïsmes individuels, pour l'intérêt général ou collectif de l'Humanité? Il l'appelle l'ORDRE COMBINÉ.

Les plagiaires laissent toujours des traces de leur déloyauté.

Nous avons vu comment l'idée d'une moralité nouvelle, fondée sur la *combinaison* des égoïsmes, se lie dans les *Lettres de Genève* à l'idée d'une science nouvelle, et à celle d'une politique nouvelle qui organiserait l'atelier social en vertu de la loi universelle des hommes et des astres, l'Attraction. Saint-Simon représente le passé comme l'époque de la plus grande *désharmonie*, de la plus grande *incohérence*, parceque, comme il le dit, « les individus ne COMBI»NANT pas leurs intérêts, » tous les égoïsmes étaient en alors lutte. Il imagine un ordre nouveau où les égoïsmes marcheraient COMBINÉS entre eux et avec l'intérêt général, au moyen de l'attraction. Il réprouve en conséquence la morale qui prétend détruire l'égoïsme au lieu d'harmoniser les intérêts : « Les opinions sont encore parta»gées sur la question de l'égoïsme, quoique la discussion soit ou»verte sur ce sujet et suivie avec chaleur depuis le commencement »du monde. LA SOLUTION DU PROBLÈME CONSISTE A OUVRIR »UNE ROUTE QUI SOIT COMMUNE A L'INTÉRÊT PARTICULIER ET »A L'INTÉRÊT GÉNÉRAL. La conservation des corps organisés tient »à l'égoïsme. TOUS LES EFFORTS POUR COMBINER LES INTÉ»RÊTS DES HOMMES SONT DES TENTATIVES FAITES DANS UNE »BONNE DIRECTION. Toute la partie des raisonnements des mora»listes qui dépasse la COMBINAISON des intérêts, et qui tend à »détruire l'égoïsme, présente une série d'erreurs dont il est facile »de reconnaître la cause, etc. »

Or maintenant j'ouvre le livre de Fourier, et partout je vois l'ORDRE COMBINÉ opposé à l'INCOHÉRENCE. Je parcours les titres des matières, et je lis :

DEUXIÈME NOTICE *sur la splendeur de l'*ORDRE COMBINÉ.

Je considère les chapitres de cette deuxième Notice, et je lis :

*Le lustre des sciences et des arts dans l'*ORDRE COMBINÉ;

*Les spectacles et la chevalerie errante dans l'*ORDRE COMBINÉ;

La gastrosophie COMBINÉE;

*La politique galante pour la levée des armées dans l'*ORDRE COMBINÉ.

Je jette les yeux sur le *Tableau* où Fourier a prétendu retracer l'histoire passée, présente et future de l'Humanité, et je vois que conformement à l'idée de Saint-Simon, il fait « de la première géné»ration de l'Humanité celle dans laquelle il y a eu le plus d'égoïsme »personnel, puisque les individus ne COMBINAIENT pas leurs inté»rêts. » C'est celle qu'il appelle SAUVAGERIE (1). Je vois les hommes,

(1) La racine du Système de l'Attraction universelle, c'est l'identité supposée de la loi morale et de la loi physique. Or les phénomènes du monde physique résultant de l'attraction s'appellent *combinaisons.* Donc le vrai nom du système était aussi *combinaison.* Donc l'état antérieur de l'Humanité devait s'appeler *incombinaison* ou *incohérence.* Fourier a si manifestement pris son système dans Saint-Simon, que je m'étonne qu'on puisse le nier. C'est pourtant ce qu'on essaiera de faire.

Déjà pour avoir revendiqué en faveur de Saint-Simon des idées qui lui appartiennent, me voilà comparé à Anitus! M. le docteur Pellarin, dans un toast prononcé à une réunion de Phalanstériens, et qu'en adversaire loyal il a cru devoir me transmettre, s'est échauffé jusqu'à dire : « Critique de l'idée, du » système (c'est votre droit), n'en soyez pas le Zoïle, et ne vous obstinez pas à » vouloir, contre l'évidence, faire de l'inventeur le plus original un plagiaire » inintelligent; philosophe enfin, laissez à d'autres le rôle odieux d'Anitus. » Si je suis Anitus, c'est que Fourier est Socrate; en ce cas, M. Pellarin, qui a écrit un volume sur la Vie et la Théorie de son maître, se trouve être quelque chose comme Platon ou Xénophon.

M. Pellarin m'annonce qu'il se prépare à me faire une réponse publique, où il confondra toutes mes méprises; il m'écrit : « Il est évident pour moi, il sera » évident pour tous ceux qui sont au courant de la théorie de Fourier, et qui » liront vos trois articles, que vous n'aviez pas encore pris connaissance, quand » vous les écriviez, de cette théorie contre laquelle vous y fulminez l'anathème. » Cela est rendu manifeste par plus d'un passage de votre troisième article, » mais *surtout* par la note 4 de la page 172, deuxième colonne. Là, tout » empressé de signaler un larcin de l'auteur de la Théorie sociétaire, vous dites » que *Fourier caractérise par l'*INCOHÉRENCE *l'état primitif nommé par lui* » SAUVAGERIE. C'est commettre sur la doctrine historique de Fourier *deux grosses* » *erreurs.* » Quoi! docteur, c'est se tromper que de dire que Fourier oppose l'*incohérence* à l'*ordre combiné*, comme l'avait fait Saint-Simon avant lui? Vous jouez sur les mots, docteur; vous supposez que j'ai dit que la période particulière que Fourier appelle *sauvagerie* est en même temps celle qu'il désigne par le terme d'*incohérence ;* et de là les *deux grosses erreurs* que vous me reprochez. Mais je n'ai jamais dit cela. J'ai dit qu'il *caractérise* par l'*incohérence* la période qu'il appelle *sauvagerie*, et qui n'est pas la seule qu'il caractérise de cette façon. En général, il caractérise ainsi tout ce qui n'est pas l'harmonie. c'est l'idée de Saint-Simon, docteur, et vous écririez des volumes que vous n'effaceriez pas ce qui est imprimé dans les *Lettres de Genève.*

Il n'y a qu'à jeter les yeux sur le *Tableau* prétendu *historique* de Fourier, et sur les explications qu'il en donne, pour se convaincre que je ne me suis pas

selon l'échelle qu'il donne, s'élever vers la *combinaison des intérêts*, en passant par ce qu'il appelle *patriarchat, barbarie, civilisation*, et finalement *garantisme*. Alors vient le *saut de chaos en harmonie*. Or comment Fourier appelle-t-il l'harmonie, qui suit la période de *garantisme?* Il l'appelle COMBINAISON. Vient ensuite le développement de cet ordre combiné : c'est la COMBINAISON ASCENDANTE; puis son déclin, ou COMBINAISON DESCENDANTE ; et le tableau se termine par la caducité, ou incohérence descendante. Véritablement ce tableau, qui passe, aux yeux des disciples de Fourier, pour une sorte d'œuvre de magie, n'a rien de bien merveilleux : il n'est que la mise en œuvre arbitraire de l'idée de Saint-Simon sur la *combinaison des égoïsmes* au moyen de l'attraction.

Nulle part dans son livre Fourier n'explique pourquoi il appelle son système l'*ordre combiné*, pourquoi il nomme l'harmonie *combinaison*. C'est Saint-Simon qui explique cela. Saint-Simon avait emprunté ce terme aux sciences chimiques. Quand les chimistes voient des corps s'unir en vertu de leurs affinités, en vertu de l'attraction, comme ils le supposent, ils nomment le phénomène *combinaison*. Dans l'idée de Saint-Simon, l'*égoïsme* individuel représente ces attractions ou affinités électives des corps les uns pour les autres : la science sociale consiste à les *combiner*, comme l'art des chimistes est de combiner les corps sur lesquels ils agissent. Voilà pourquoi Saint-Simon se servait de ce terme, et voilà pourquoi Fourier a appelé son système, pris dans Saint-Simon, l'*ordre combiné*.

Quelle audace et qu'elle folie, en vérité, que celle de Fourier! Au moment même où il devrait sentir qu'il ne pense que par l'initiation qu'il a reçue de Saint-Simon, au moment où il prend chez lui le nom même qu'il donne à son système, il dit et repète en vingt endroits de son livre que personne ne l'a initié, qu'il ne doit rien à personne, qu'il n'a pas d'ancêtres dans l'Humanité, et que son œuvre est sortie de son cerveau, comme Minerve de la tête de Jupiter :

. . . . . *Prolem sine matre creatam.*

Ecoutez ce délire d'orgueil et de mensonge, et remarquez que je pourrais citer vingt passages semblables à celui que je vais citer ; on dirait que Fourier cherchait à s'étourdir lui-même sur les reproches que lui faisait sa conscience :

«J'ai fait ce que mille autres pouvaient faire avant moi, mais j'ai »marché au but SEUL, SANS MOYEN ACQUIS ET SANS CHEMIN »FRAYÉ. Moi SEUL j'aurai confondu vingt siècles d'imbécilité po»litique; et c'est à moi SEUL que les générations présentes et fu»tures devront l'initiative de leur immense bonheur. Avant moi »l'Humanité a perdu plusieurs mille ans à lutter follement contre la »nature. Moi LE PREMIER, j'ai fléchi devant elle, en étudiant »l'attraction, organe de ses décrets. Elle a daigné sourire au SEUL »mortel qui l'eût encensée, elle m'a livré tous ses trésors. Posses»seur du livre des *destins*, je viens dissiper les ténèbres politiques »et morales, et, sur les ruines des *sciences incertaines*, j'élève la »théorie de l'harmonie universelle :

» Exegi monumentum ære perennius (1). »

Quel contraste avec l'inventeur véritable : « Me voilà bien content »mes chers contemporains; la partie la plus capitale de mon travail est »arrivée à bon port, puisque je l'ai remise dans vos mains, etc. (2). »

Mais Fourier ne s'aperçoit pas qu'il se trahit, dans le dithyrambe même qu'il chante à sa propre louange. Il parle encore là du livre des *destins*, il parle des *sciences incertaines*. Toujours Saint-Simon paraît, et Fourier est condamné à ne pouvoir faire son apothéose qu'en dévoilant son larcin.

J'aime cette fable de l'antiquité, où l'on fait parler les roseaux plutôt que de laisser la verité à jamais enfouie au sein de la terre. Certains mots dans Fourier font l'office des roseaux dans l'histoire de Midas. Car ces mots supposent des idées, et les idées qu'ils supposent sont sous-entendues; mais comme ces idées se trouvent dans Saint-Simon, avec les mêmes mots qui servent à les rendre, la gloire, s'il y en a, échappe à Fourier, condamné au supplice de Tantale, et remonte à Saint-Simon.

III.

Ces mots caractéristiques empruntés à Saint-Simon, et qui, dans la *Théorie des quatre mouvements*, pleurent pour ainsi dire après leurs idées absentes, laissent les disciples de Fourier dans une stupéfaction qui se change bientôt en admiration, en fanatisme aveugle.

Fourier, par exemple, débute dans son livre, par cet énoncé :

PLAN.

« Je disserterai sur le canevas suivant : *Qu'est-ce que les destinées? » De quelles branches se compose leur système général? Quels in» dices et quels moyens avait l'esprit humain pour parvenir à l'in» vention du système général des destinées* (1)? »

O homme prodigieux! s'écrient les disciples, quelle profondeur! quelle sublimité! commencer ainsi, sans préliminaire, sans préparation! Et les voilà qui entonnent des hymnes à sa gloire. L'un s'écrie : « Fourier est escarpé comme le Mont-Blanc et le Chim» boraço. » L'autre imprime : « Fourier! cet homme dont le génie » eût fait éclater le crâne de Newton. » Vient un troisième qui affirme que Dieu a nécessairement dû s'incarner pour révéler de pareilles choses à la terre.

En effet, comment comprendre ce *plan* de Fourier, quand on n'a pas lu les *Lettres de Genève?* Voyez quelle série d'idées antérieures, et toutes formellement exprimées dans les *Lettres de Genève*, ce seul énoncé suppose.

Pour l'entendre, cet énoncé sublime, il faut connaître la définition que Saint-Simon donne de la science et du savant. Il faut connaître aussi l'idée de Saint-Simon sur le calcul imaginable des changements successifs de toutes les parties de l'univers considéré comme un plan homogène. Il faut se mettre dans la supposition où Saint-Simon invite les mathématiciens à se placer. Il faut enfin avoir lu les *Lettres de Genève*, et les avoir lues avec beaucoup d'attention.

Plus loin, Fourier, reproduisant presque textuellement Saint-Simon, donne de ce mot de *destinées* la définition suivante : « Les » destinées sont les résultats passés, présents, et futurs, des lois » mathématiques de Dieu sur le mouvement universel (2). » Plus loin encore, reproduisant toujours Saint-Simon, il écrit que « les » mathématiques, ou la justice, sont le principe régulateur du » mouvement. » Les disciples restent plongés dans la plus profonde admiration.

Mais cette admiration ne connaît réellement plus de bornes, quand ils entendent leur maître, combinant les idées dérobées par lui à Saint-Simon avec les rêveries que ces idées avaient fait naître dans son cerveau, étaler ses prétendues découvertes et son risible orgueil, annoncer sérieusement qu'il *apporte plus de sciences nouvelles qu'on ne trouva de mines d'or en découvrant l'Amérique*, et que *toutes les sciences incertaines* vont, grâce à lui, devenir *certaines et fixes :* « Déjà j'ai consolé les savants d'une telle disgrâce (3), en »leur apprenant qu'une moisson de gloire et de richesses leur est »préparée à tous. *J'apporte plus de sciences nouvelles qu'on ne »trouva de mines d'or en découvrant l'Amérique.* Mais n'ayant pas »les lumières nécessaires pour développer ces sciences, je n'en »prendrai pour moi qu'une seule, celle du *mouvement social.* J'a»bandonne toutes les autres aux érudits des diverses classes, qui s'en »composeront un magnifique domaine. Combien ils avaient besoin

---

trompé en disant qu'il caractérise par l'incohérence l'état primitif appelé par lui sauvagerie.

«La carrière sociale, dit-il (page 54 et 55 de la *Théorie des quatre mou» vements*), se divise en quatre phases.... Les deux premières phases, d'*inco» hérence* ou discorde sociale, comprennent les temps malheureux.... ces deux » phases, quoique très courtes, contiennent chacune sept périodes sociales : » 1° *sectes confuses*, 2° SAUVAGERIE, etc.... Les deux phases de *combinaison* » ou UNITÉ SOCIALE comprennent les âges de bonheur, etc. » Vous voyez bien, docteur, que je ne me suis pas trompé.

Je me permettrai de dire que, tout en me comparant à Zoïle et à Anitus, le docteur n'est pas bien sûr que je n'aie pas raison d'accuser Fourier de plagiat, car il prend déjà ses réserves. «S'il était vrai, écrit-il, que Saint» Simon eût fourni l'idée première de la doctrine de l'Attraction passionnelle, » idée au surplus dont on peut faire remonter beaucoup plus haut l'origine, » il y a loin, vous en conviendrez, de la simple énonciation du principe à cet » ensemble de déductions et d'applications qu'en a tirées Fourier, et qui, à » supposer *provisoirement* qu'elles ne soient pas erronées, constituent réelle» ment une science. » Sur ce point, je n'ai qu'un mot à répondre, c'est qu'elles sont *erronées*.

M. Pellarin a terminé son toast, où il m'appelle Zoïle et Anitus, par ce vœu : *A l'union des réformateurs socialistes!* Je forme le même vœu que M. Pellarin ; en ajoutant seulement trois mots indispensables : *A l'union* DANS LA VÉRITÉ.

(1) *Théorie des quatre mouvements*, page 268, édit. de 1808.

(2) V. la lettre précédente.

(1) *Théorie des quatre mouvements*, Discours préliminaire, page 41, édit. de 1808.

(2) *Théorie des quatre mouvements*, page 48, édit. de 1808. — M. Considérant, altérant un peu les termes mêmes de Fourier, a fait de cette phrase la devise de son ouvrage intitulé *Destinée sociale*. Voici cette devise de M. Considérant : «Les destinées sont les résultats présents, passés et futurs des plans » établis par Dieu, conformément aux lois mathématiques. » Il est curieux de voir le plus célèbre des disciples de Fourier prendre dans Saint-Simon, sans s'en douter, la devise et le titre de son livre. Cela est d'autant plus piquant, que M. Considérant est sans doute celui qui a écrit cette phrase rapportée par M. Proudhon : «Fourier, cet homme dont le génie eût fait éclater le crâne de » Newton! »

(3) La disgrâce de lui avoir laissé, à lui Fourier, l'honneur de découvrir tant de sciences nouvelles que « *l'étourderie des siècles antérieurs* les avait » empêchés d'apercevoir. »

»de ce ravitaillement! Toutes les classes de savants étaient aux abois, »et réduites à glaner misérablement. On avait ressassé et pressuré »jusqu'au dernier grain des sciences connues; il ne restait d'autre »ressource que de créer des sophismes pour les combattre, et rem»plir double quantité de volumes, en élevant et réfutant chaque »erreur. Dès à présent la scène change : les savants vont passer de »l'absolu dénûment à l'excessive opulence. La moisson sera si co»pieuse, qu'ils peuvent se flatter tous d'y prendre part et de s'éta»blir des renommées colossales; car ils auront la première exploi»tation de cette mine scientifique dont ils saisiront les plus riches »filons. Chacun d'entre eux pourra, dès le deuxième Mémoire, où »je traiterai des mouvements animal et organique, entrevoir les »objets de sa compétence sur lesquels il aura à composer des traités »de *science certaine*, etc., etc. (1). »

Toujours l'idée de Saint-Simon que « toute science passe par deux »états successifs, l'état de science *incertaine* et l'état de science »*certaine, positive* ou *fixe*; » que « l'attraction étant la loi univer»selle, la loi du moral comme du physique, les sciences morales »vont prendre un nouvel aspect, et passer de l'état de sciences »*incertaines* à l'état de sciences *fixes*; » que « les mathématiques »appliquées à l'attraction contiennent les seuls matériaux qu'on »puisse employer à la construction d'un système général; » et que »si le calcul est impossible à appliquer aux phénomènes qu'on ne »peut pas ramener à des considérations très simples, il ne paraît »pas qu'on doive par cette raison renoncer à l'espoir de rattacher, »par des aperçus satisfaisants, les idées qui servent de base aux »théories des différentes branches de la physique (comprenant la »morale) à l'idée de la pesanteur universelle (2). »

Mais les disciples de Fourier n'ont pas lu les *Lettres de Genève*; et comme ils cherchent vainement, dans le livre de Fourier, le fil conducteur et la boussole qui pourraient les aider à deviner les énigmes de leur maître, ils prétendent que Fourier a voulu garder par-devers lui ce fil et cette boussole.

Supposition chimérique, et qui n'a pas l'ombre de la vraisemblance. Fourier est clair, là où il peut l'être, par exemple dans sa *gastronomie combinée* et dans sa *politique galante*.

Il y a pourtant un disciple de Fourier qui a été fort près de découvrir la source de ses idées, c'est son biographe, M. le docteur Pellarin. Celui-là ne pense pas comme M. Considérant; il ne croit pas que Fourier ait donné sa *Théorie des quatre mouvements* sans donner *sa boussole*. Il trouve, au contraire, que *ce livre éclaire tous les autres livres de Fourier*, et que c'est là qu'on peut réellement le comprendre. Il s'écrie (3) :

« La *théorie des quatre mouvements*, livre admirable! C'est là, »c'est *dans les premières pages de ce livre qu'il faut aller cher»cher le secret de la méthode de Fourier, le principe de tous les »jugements qu'il porte*, et dont quelques-uns peuvent paraître »étranges, si l'on n'est point remonté avec lui jusqu'à son *point de »départ*. Ainsi rien de plus commun que de trouver des gens qui »se récrient de prime abord sur le langage que tient Fourier à l'en»contre des philosophes et de la civilisation. Pour prévenir toute »méprise à cet égard, il faut se laisser orienter par lui. Or voici la »boussole que, tout en commençant, Fourier remet aux mains de »ses lecteurs.... » Et le perspicace biographe cite les phrases de Fourier que nous avons déjà citées sur les *sciences fixes* opposées aux *sciences incertaines*; c'est-à-dire que, sans s'en douter, il cite du Saint-Simon tout pur, comme étant *la boussole que, tout en commençant, Fourier remet aux mains de ses lecteurs*.

IV.

Ce disciple a raison. Le point de départ de Fourier et ce que lui-même appelle sa *méthode*, c'est la prétention de penser au rebours de tout le monde, contradictoirement à la tradition du genre humain, et à l'encontre de tous les philosophes et de tous les moralistes; c'est, en un mot, ce qu'il nomme *l'écart absolu*. Hé bien, cette prétendue méthode, Fourier l'a prise dans Saint-Simon. Cette prétendue méthode n'est pas autre chose que l'exagération de la théorie de Saint-Simon sur la transformation des sciences morales en sciences physiques, sous le nom de science fixes ou positives.

Saint-Simon avait dit : « Le vrai savant en morale, c'est le phy»siologiste. Il faut que les physiologistes chassent de leur société »les philosophes, les moralistes et les métaphysiciens, comme les »astronomes ont chassé les astrologues, comme les chimistes ont »chassé les alchimistes. » Cette idée manque déjà de vérité; car le *critérium* de certitude n'est pas le même pour les sciences morales que pour les sciences physiques. Les sciences morales et les sciences physiques doivent tendre à se réunir; elles doivent se prêter, autant que possible, une mutuelle lumière; elles finiront par se confondre jusqu'à un certain point : mais comme elles ont des objets différents, la vie du *moi* et du *nous* pour les sciences morales, et la vie du monde extérieur à nous pour les sciences physiques, il est évident que jusqu'à l'entière réalisation de toute la connaissance humaine, elles ne sauraient avoir le même fondement, le même *critérium* de certitude. Saint-Simon, en faisant une complète assimilation, au lieu d'un simple rapprochement, entre ces sciences, et en donnant toute prééminence au *critérium* des sciences physiques, était donc déjà en plein dans la voie de l'erreur. Mais Fourier a fait plus encore : il a dérobé cette idée à Saint-Simon, sans en vérifier l'exactitude; il l'a embrassée avec une foi aveugle, sans y mettre les restrictions que Saint-Simon y apporte, sans mesure et sans bornes, en véritable insensé, et il en a conclu qu'il fallait penser au rebours de tout le monde, fouler aux pieds la tradition, mépriser l'autorité du genre humain sur tous les objets de la vie de relation, se moquer de tous les philosophes et de tous les moralistes, depuis Aristote jusqu'à Fénelon, en passant par le Christianisme et la Révolution Française, qu'il traite à l'unisson et qu'il détestait de tout son cœur; et, cette erreur portant ses fruits, il est devenu.... le Fourier que vous savez, le Fourier qui annonce sans façon *la débâcle de toutes les bibliothèques politiques et morales* renversées par ses conceptions, le Fourier qui célèbre l'apparition prochaine de *trente-sept millions de poëtes égaux à Homère, de trente-sept millions de géomètres égaux à Newton, de trente-sept millions de comédiens égaux à Molière, et ainsi de tous les talents imaginables*, et le Fourier aussi qui prophétise la prochaine venue de la couronne boréale, de cinq ou six lunes nouvelles, de la mer de limonade, et d'une multitude d'animaux contremoulés.

C'est pourtant ce Fourier-là, ce Fourier rendu déraisonnable par l'absence de toute méthode, que ses disciples présentent comme un profond philosophe, qui a suivi l'exemple de Descartes, en se créant une *méthode*, à l'aide de laquelle il est arrivé ensuite à toutes ses découvertes.

Ces disciples, je ne saurais assez le dire, sont infiniment trop candides. Fourier était beaucoup plus fort en plagiat qu'en méthode philosophique.

Sous le titre d'*indices et méthodes qui conduisirent à la découverte* (1), Fourier, au lieu de mentionner noblement et en homme d'honneur les *Lettres de Genève*, se plaît à s'attribuer une initiative qui ne lui appartenait pas. Voici comment il explique ce qui, suivant lui, l'a mis sur la voie de découvrir l'attraction universelle.

A l'entendre, c'est le non-succès des principes de la Révolution Française qui l'a engagé à *se créer une méthode*, sans qu'il sût en aucune façon *où cette méthode pouvait le conduire*; et cette méthode, qui consiste dans l'*écart absolu*, c'est-à-dire dans la résolution de penser au rebours de tous les philosophes et tous les moralistes, l'a conduit tout droit à l'attraction.

C'est-à-dire qu'il retourne les termes des propositions de Saint-Simon, et qu'ayant adopté l'idée de Saint-Simon, qu'*il faut ramener les sciences incertaines à une science positive, l'attraction*, il prétend qu'il a commencé dans son esprit par se bien convaincre de l'incertitude des sciences métaphysiques, du néant de la philosophie politique et morale, et que cette seule résolution prise par lui de penser à l'écart et contradictoirement à tous les moralistes et à tous les philosophes l'a mené à découvrir l'attraction. Mais il faut l'entendre ourdir lui-même ce mensonge et trancher du Descartes :

« Depuis l'impéritie dont les philosophes avaient fait preuve dans »leur coup d'essai, dans la révolution française, chacun s'accordait »à regarder leur science comme un égarement de l'esprit humain; »les torrents de lumière politique et morale ne semblaient plus que »des torrents d'illusions. Eh! peut-on voir autre chose dans les »écrits de ces savants, qui, après avoir employé vingt-cinq siècles »à perfectionner leurs théories, après avoir rassemblé toutes les »lumières anciennes et modernes, engendrent pour leur début au»tant de calamités qu'ils ont promis de bienfaits, et font décliner »la société civilisée vers l'état barbare? »

Voilà, pour commencer, la Révolution Française bien jugée! Voilà le Dix-Huitième Siècle bien apprécié! La liberté, l'égalité, la fraternité, ne sont qu'*un égarement de l'esprit humain!* Les lumières de l'Humanité depuis l'origine des siècles, rassemblées dans l'Évangile, et manifestées par la Révolution Française, ne sont, suivant Fourier, que des *torrents d'illusions!* Au surplus, il est inutile d'insister sur ce point. Je vous l'ai déjà dit, la haine de Fourier pour la Révolution se montre dans tous ses écrits; il jugeait cette Révolution au point de vue des marchands de denrées coloniales, et, quoi qu'en puisse penser son biographe, le souvenir de ses balles de coton employées au service de l'insurrection lyonnaise, qui n'a-

(1) *Théorie des quatre mouvements*, Discours préliminaire, pag. 20 et suiv., édit. de 1808.

(2) *Lettres de Genève*. Voy. notre précédente lettre.

(3) *Vie de Fourier*, page 47 et suiv.

(1) *Théorie des quatre mouvements*, Discours préliminaire, page 3 et suiv. édit. de 1808.

vait pu les lui payer, paraît avoir sur ce point altéré sa raison. Lui qui a écrit que Néron était une des plus riches et des plus belles natures que l'espèce humaine ait produites, il ne parle jamais de Robespierre sans l'appeler : *Ce tigre!* Quel contraste entre Fourier et Saint-Simon relativement à leur appréciation de la Révolution Française! Saint-Simon avait prévu cette Révolution, et lui-même nous apprend combien ce grand évènement le remua profondément. « Qu'il est pénible, qu'il est périlleux, dit-il, ce travail d'une nation » qui se rajeunit! Le peuple qui subit cette métamorphose se trouve, » pendant qu'elle s'opère, caduc sous un rapport, enfant sous un » autre (1). » Mais, comme lui-même le dit encore, « ce spectacle » d'une époque à la fois digne d'horreur et de pitié ne fut pas seu- » lement pour lui le sujet d'émotions stériles et vides d'instruc- » tion (2). » Quelle est la cause de la crise actuelle, quel est le remède qui la doit terminer? Tel est le problème qu'il cherche à résoudre. Cette cause se trouve dans la déchéance progressive de l'ordre théologico-féodal; le remède consiste dans la production d'une nouvelle doctrine générale qui réunira toutes les sciences sous une même loi. Plein de sa conception, il évite dès-lors de prendre part au mouvement purement *destructif* de la Révolution; il dirige tous ses efforts vers la production de cette doctrine qui doit rasseoir la société sur de nouveaux fondements.

Voilà l'homme fort; mais Fourier qui déblatère contre la Révolution à la façon d'un épicier mécontent, et qui, lorsqu'il a connu l'écrit de Saint-Simon, passe de l'insensibilité la plus complète sous le rapport de l'idée au renversement absolu de toute la tradition du genre humain, n'est réellement qu'un esprit faible.

Mais continuons de l'entendre expliquer comment il est devenu philosophe, ou plutôt anti-philosophe :

« Après la catastrophe de 1793, dit-il, les illusions furent dissi- » pées, les sciences politiques et morales furent flétries et discrédi- » tées sans retour. »

Quelle absurdité! les sciences politiques et morales flétries et discréditées sans retour, parce que la Révolution, entravée dans sa marche, n'avait pu réussir à faire triompher la vérité!

« Dès-lors, continue-t-il, on dut entrevoir qu'il n'y avait aucun » bonheur à espérer de toutes les lumières acquises, qu'il fallait » chercher le bien social dans quelque nouvelle science, et ouvrir de » nouvelles routes au génie politique; car il était évident que ni les » philosophes ni leurs rivaux ne savaient remédier aux misères so- » ciales, et que, sous les dogmes des uns et des autres, on verrait » toujours se perpétuer les fléaux les plus honteux, entre autres » l'indigence. Telle fut la première considération qui me fit soup- » çonner l'existence d'une science sociale encore inconnue, et qui » m'excita à en tenter la découverte. Loin de m'effrayer de mon » peu de lumières, je n'entrevis que l'honneur de saisir ce que vingt- » cinq siècles savants n'avaient pas pu découvrir. »

Je demande si le mensonge ne se fait pas sentir, s'il est naturel de croire que Fourier, sans aucune autre induction que celle du non-succès de la Révolution, se soit mis en quête de *saisir ce que vingt-cinq siècles savants n'avaient pas pu découvrir.* Je demande si jamais découverte s'est faite de propos délibéré et de cette façon. Je veux bien que Fourier fût prédisposé par sa haine contre la Révolution à concevoir un système du genre de celui qu'il a émis; mais je nie qu'il ait procédé de la façon qu'il raconte. Il cherche évidemment à abuser de la crédulité du lecteur, pour lui persuader qu'il a dû sa découverte à une *méthode.* C'était, au surplus, un assez bon moyen de cacher son plagiat, que de se mettre à l'abri sous l'exemple de Descartes, qui attribuait à sa méthode des découvertes bien réelles, mais qu'il n'avait certainement pas faites en suivant cette méthode, comme le savent tous ceux qui ont étudié la matière. Tout *illitéré* qu'il se dise, Fourier ne manque pas d'adresse pour cacher la source véritable de ses idées et de son système.

« Je pensai, continue-t-il, que si les sociétés humaines sont » atteintes, selon l'opinion de Montesquieu, d'une maladie de lan- » gueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché, on pour- » rait trouver le remède en s'écartant des routes suivies par nos » *sciences incertaines*, qui avaient manqué ce remède depuis tant » de siècles. »

Qu'en dites-vous? l'invention pour cacher son plagiat ne vous semble-t-elle pas heureuse? Fourier, comme Descartes, a une *méthode.* Cette méthode consiste à *s'écarter des routes suivies par nos sciences incertaines.* Qui pourrait douter qu'il ait trouvé de lui-même, grâce à sa bonne *méthode*, l'attraction universelle?

Malheureusement le plagiat se découvre, au moment même où il se cache. Il se découvre par ses précautions; il se découvre dans cet anathème prononcé contre la morale et la métaphysique sous le nom de *sciences incertaines.*

Car on peut demander à Fourier : Pourquoi avez-vous songé à vous écarter ainsi des routes suivies par les *sciences incertaines?* Vous saviez donc que toutes les sciences doivent devenir *fixes* ou *certaines?*

Sans doute, répondra Fourier, et il ne peut répondre autrement.

En ce cas, pourra-t-on lui répliquer, vous connaissiez donc la distinction des deux phases de la connaissance humaine, qui avait si longtemps occupé Saint-Simon, et qu'il expose si clairement dans les *Lettres de Genève.*

Notez, en effet, que la distinction faite par Saint-Simon des sciences à l'état de certitude et des mêmes sciences à l'état théologique, comme dit le disciple de Saint-Simon, M. Auguste Comte, est précisément fondée sur cette conception que *toutes les sciences doivent se rapporter à l'attraction considérée comme loi universelle;* et voilà Fourier qui prétend que n'ayant aucune idée de cette conception de l'attraction, il s'est mis à la recherche de l'inconnu, persuadé qu'il fallait *s'écarter des routes suivies par nos sciences incertaines.* Mais c'est un cercle vicieux que de raisonner ainsi! Fourier n'a dû savoir qu'il y avait des sciences certaines et des sciences incertaines qu'après qu'il a eu conçu pourquoi les unes étaient certaines et les autres incertaines. Sa prétendue *méthode* suppose évidemment sa découverte, puisque c'est l'*unité de système au moral et au physique, sous la loi d'attraction*, qui pourrait ramener toutes les sciences à une seule, et les rendre toutes au domaine de la physique, au domaine de l'observation et de l'expérience, au domaine aussi des lois mathématiques.

Chose étrange! Fourier, qui dit devoir uniquement ses découvertes à une *méthode*, et qui prétend que cette *méthode* a consisté à s'éloigner de propos délibéré *des routes suivies par les sciences incertaines*, ne dit pas même en quoi consiste cette incertitude des sciences dont il abandonnait les routes! Il n'y a pas un seul mot à ce sujet dans son Discours préliminaire, ni dans tout son livre. Il parle continuellement de sa *méthode* sans dire sur quelle base elle repose. Il eût été embarrassé, en effet, de le dire, puisque c'eût été convenir que la supposition qu'il ait connu méthodiquement l'incertitude des sciences morales avant d'avoir découvert que l'attraction était la loi universelle, était une chose impossible, et par conséquent un mensonge.

Voyez, en effet, comme tout se passe différemment chez le véritable inventeur. Il y a unité chez Saint-Simon entre sa conception de l'attraction et sa théorie des deux phases successives de la connaissance. Saint-Simon conçoit simultanément l'une et l'autre idée; ou plutôt pour lui ce sont deux faces de la même pensée. Formé par le dix-huitième siècle, dont la tendance était de ramener tout à la physique, il conçoit en 1798 le projet de réunir la politique aux sciences, en ramenant la morale et la politique à la loi même des sciences physiques : « Je conçus le projet de frayer une nou- » velle carrière à l'intelligence humaine, la carrière *physico-* » *politique.* Je conçus le projet de faire faire un pas général à la » science, et de rendre l'initiative à l'école française. Cette entre- » prise exigeait des travaux préliminaires; j'ai dû commencer par » étudier les sciences physiques, par constater leur situation ac- » tuelle, et par m'assurer, au moyen de recherches historiques, » de l'ordre dans lequel s'étaient faites les découvertes qui les » avaient enrichies. » Ainsi, chez Saint-Simon, l'idée qui surgit tout d'abord, c'est l'idée d'une loi universelle au moral comme au physique, et c'est elle qui l'engage à se livrer à ses travaux. Mais cette idée n'est pourtant pas indépendante de celle de l'incertitude des sciences dites morales et politiques. Car pourquoi conçoit-il ce qu'il appelle la science *physico-politique?* c'est parcequ'il est imbu de cette autre idée, qu'il n'y a de sciences certaines que les sciences arrivées au même degré que les sciences physiques; c'est parcequ'il croit que l'empire des sciences mathématiques et physiques doit encore s'agrandir et s'étendre, envahir tout, et jusqu'à la morale. Dans l'esprit de Saint-Simon, l'attraction loi universelle et la transformation des sciences morales en sciences positives ne font donc qu'une pensée, composée pour ainsi dire de deux idées qui s'étayent l'une l'autre et sont indissolublement unies. Mais Fourier, qui prétend que les deux mêmes idées sont nées l'une après l'autre dans sa propre cervelle, sans qu'il vît leur parenté, leur rapport intime, leur unité, découvre par là même que ni l'une ni l'autre ne lui appartiennent.

Sans s'apercevoir qu'il se prend ainsi dans ses propres filets, et que son hypothèse d'une méthode qui n'aurait eu absolument aucune base n'est pas soutenable, Fourier continue ainsi :

« J'adoptai donc pour règle dans mes recherches le DOUTE » ABSOLU, et l'ÉCART ABSOLU : il faut définir ces deux procédés, » puisque personne avant moi n'en avait fait usage. »

La vanité insensée de Fourier et sa cupidité de tout s'attribuer à lui seul ne se trahissent-elles pas dans cette phrase? Le voilà qui, pour ne pas rendre honneur à son initiateur Saint-Simon, contrefait Descartes en s'attribuant une méthode, et le voilà au même instant qui s'attribuerait volontiers la méthode même de Descartes!

(1) *De l'Industrie*, tom. II, lettre II.
(2) Ibid.

« 1° *Le doute absolu.* Descartes en avait eu l'idée, mais tout en » vantant et recommandant le doute, il n'en avait fait qu'un usage » partiel et déplacé. Il élevait des doutes ridicules, il doutait de sa » propre existence, et il s'occupait plutôt à alambiquer les so» phismes des anciens qu'à chercher des vérités utiles. »

A merveille! voilà Descartes jugé à peu près comme la Révolution Française et comme le Dix-Huitième Siècle! Fourier veut bien pourtant lui reconnaître d'avoir eu l'idée de la méthode du doute. Mais, dit-il, il n'en avait fait qu'*un usage déplacé.* On pourrait demander à Fourier s'il n'en a pas fait un usage un milliard de fois plus déplacé encore.

L'homme est sensation-sentiment-connaissance indissolublement unis. A ces trois termes de notre nature répondent trois mondes : 1° la vie du monde extérieur à l'Humanité; 2° la vie humaine collective; 3° la vie humaine individuelle. Ces trois modes de la vie, ou pour mieux dire ces trois vies, sont parfaitement distinctes; et pourtant elles se réunissent et se confondent en nous par de mystérieux rapports. A ces trois mondes répondent trois principes de certitude : 1° pour la vie du monde extérieur à l'Humanité, l'*expérience;* 2° pour la vie humaine collective, le *consentement;* 3° pour la vie humaine individuelle, la *conscience.* Nous n'avons que l'expérience pour pénétrer et nous diriger dans la vie des êtres d'une nature aussi étrangère à la nôtre que les astres, les plantes, ou les animaux. Avec nos semblables, au contraire, nous avons en commun une vie collective. Entre eux et nous, le consentement devient donc à la fois une nécessité et un principe d'action. Quand donc, sortant de la relation avec la nature, nous entrons dans la relation avec les hommes, la principale règle que nous ayons pour nous diriger dans ce mode nouveau de la vie est le consentement. Toutefois la conscience reste comme arbitre souverain de la vie humaine individuelle. Mais ces trois clés des trois aspects de la vie ne s'exercent qu'à l'aide de principes supérieurs et tout-à-fait impersonnels dont nous avons la faculté d'emprunter la lumière. Ces principes supérieurs et impersonnels sont la *raison* et la *tradition.* L'expérience, ce *critérium* des sciences physiques, emploie secondairement pour se diriger la faculté de raisonner qui est en nous. Le consentement, ce *critérium* des sciences morales, se nourrit à son tour et se forme par l'évidence et la tradition. Enfin la conscience trouve son appui dans l'évidence, dans la tradition, et dans le consentement. Descartes méconnut ces vérités; Descartes marque une phase de l'histoire de la philosophie. Il vient à la suite de Luther, et il précède l'époque du scepticisme, qu'il amène. Imbu de l'esprit géométrique, il chercha la certitude dans la méthode des géomètres, non pas précisément dans le doute, comme l'imagine grossièrement Fourier, mais dans la méthode des géomètres, qui, appliquant leur esprit à de pures notions conçues par abstraction, se dirigent presque uniquement à la lumière de ce principe supérieur et impersonnel que l'on appelle la raison. Le seul *critérium* de certitude que Descartes reconnaisse dans sa méthode, c'est l'évidence de la raison. Il rejette la conscience, le consentement, la tradition, l'expérience. On sait où a conduit la méthode de la raison pure. Il n'y avait pas même besoin que Kant vînt, deux siècles après Descartes, nous le dire : les disciples immédiats de Descartes, en arrivant au scepticisme universel, l'avaient assez montré. Mais Descartes avait eu au moins la sagesse de borner l'emploi de sa méthode à la pure ontologie; il n'avait pas prétendu décider les questions morales en rejetant le vrai *critérium* de certitude en cette matière, le *consentement* et la *tradition.* Fourier est bien plus avancé que Descartes : il doute sur les choses humaines en contradiction avec l'Humanité tout entière! Mais continuons de l'entendre :

« Les successeurs de Descartes ont encore moins que lui fait usage » du doute ; ils ne l'ont appliqué qu'aux choses qui leur déplaisaient. » Par exemple, ils ont mis en problème la nécessité des religions, » parce qu'ils étaient antagonistes des prêtres ; mais ils se seraient » bien gardés de mettre en problème la nécessité des sciences morales » et politiques, qui étaient leur gagne-pain. »

De mieux en mieux ! voilà les philosophes du dix-septième et du dix-huitième siècles traités de la belle façon ! Mais le ridicule ici le dispute à l'ignoble. Fourier prétend que les philosophes, *pour ne pas perdre leur gagne-pain*, se sont bien gardés de mettre en problème les sciences morales et politiques, tandis qu'ils ont mis en problème la nécessité des religions; comme si Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, sans compter Spinosa, Leibnitz, et en général tous les penseurs du dix-septième et du dix-huitième siècles, n'avaient pas continuellement traité les problèmes de la politique et de la morale; comme si la religion, la politique, et la morale, pouvaient se distinguer au point qu'on pût les mettre en problème l'une sans l'autre ! Ce malheureux qui outrage si grossièrement toutes les gloires de l'Humanité ne se souvenait donc plus en ce moment des œuvres de Diderot, où il a tant puisé! Croit-il que Diderot, qui lui a fourni sa *liberté amoureuse* et son *édénisme*, n'ait pas mis en problème la nécessité des sciences morales ?

« Les philosophes sont donc restreints au *doute partiel*, parce qu'ils » ont des livres et des préjugés corporatifs à soutenir ; et de peur de » compromettre les livres et la coterie, ils ont escobardé de tout » temps les problèmes importants. »

Je demande quels *préjugés corporatifs* ont eu à soutenir les philosophes du dix-huitième siècle. Je demande en particulier à Fourier si Diderot a escobardé les problèmes que Fourier appelle ici *importants.* O ingratitude d'un homme qui n'excepte pas même de son anathème contre les philosophes l'auteur du *Supplément au Voyage de Bougainville*, où il a si largement et si facilement puisé ce qu'il jugea à propos d'ajouter aux conceptions pudiques de Saint-Simon!

« 2° *L'écart absolu.* J'avais présumé que le plus sûr moyen d'arri» ver à des découvertes utiles, c'était de s'éloigner en tout sens des » routes suivies par *les sciences incertaines*, qui n'avaient jamais fait » la moindre invention utile au corps social, et qui, malgré les pro» grès de l'industrie, n'avaient pas même réussi à prévenir l'indi» gence. Je pris donc à tâche de *me tenir constamment en opposi*» *tion avec ces sciences.* »

Quoi ! la culture intellectuelle et morale n'a jamais été utile au corps social! Il vaut autant vivre parmi des hommes grossiers, dépourvus de sentiment et d'intelligence, que parmi des hommes nourris des principes de justice ! Le Christianisme et toutes les religions, qui ne sont autre chose que la culture intellectuelle et morale élevée à un degré supérieur, et éclairée de la lumière divine en laquelle et par laquelle les hommes vivent unis dans un être collectif, l'Humanité, au sein de l'Etre Universel qui leur donna la vie à tous pour s'aimer et s'entendre, ce Christianisme et les autres religions au moyen desquelles les hommes ont pu vivre, sinon dans l'harmonie que ces religions appellent, invoquent et prophétisent, du moins dans une harmonie relative et de plus en plus grande, ont été complètement inutiles au corps social ! En vérité, la déraison est trop forte, et ne mérite aucune réponse.

« En conséquence j'évitai toute recherche sur ce qui touchait aux » intérêts du trône et de l'autel, dont les philosophes se sont occupés » sans relâche depuis l'origine de leur science. Ils ont toujours cher» ché le bien social dans les innovations administratives et religieuses. » Je m'appliquai, au contraire, à ne chercher le bien que dans des » opérations qui n'eussent aucun rapport avec l'administration ni le » sacerdoce, qui ne reposassent que sur des mesures industrielles ou » domestiques, et qui fussent compatibles avec tous les gouvernements » sans avoir besoin de leur intervention. »

Tout-à-l'heure Fourier accusait les philosophes d'avoir mis la religion en problème sans toucher pour cela aux sciences morales et politiques; il les accuse ici de s'être, depuis l'origine de leur science, occupés sans relâche de combattre les puissances politiques ou théocratiques, et d'avoir cherché le bien social dans les innovations administratives ou religieuses. Il prétend, par contre, qu'il ne faut chercher le bien que dans des opérations qui n'aient aucun rapport avec l'administration ni le sacerdoce, et qui soient *compatibles avec tous les gouvernements.* Je vous demande comment cela est possible, et comment, par exemple, l'établissement de la *morale* Fouriériste serait compatible avec les principes du Christianisme ; comment l'établissement du système de l'*attraction passionnelle* laisserait subsister l'administration et le sacerdoce actuels.

Toutes ces absurdités, toutes ces contradictions tiennent à une autre erreur fondamentale dont Fourier avait encore pris le germe dans les *Lettres de Genève.* Nous avons vu que Saint-Simon, mécontent du pouvoir temporel, qui ne lui paraissait pas, et avec raison, remplir son véritable rôle, imagine de faire descendre, comme il dit, les gouvernants en seconde ligne de considération. Il propose à ses contemporains de procéder par voie d'association volontaire et libre. L'action des gouvernements ne sera pas attaquée de haute lice; mais peu à peu, et par la seule force de la vérité, la religion de l'attraction gagnera les cœurs et les esprits, en même temps qu'elle s'organisera par l'établissement de ces sortes de phalanstères que Saint-Simon appelle *Conseils de Newton*, et qu'il groupe en nombre indéfini autour du Conseil suprême, ne leur donnant de limites que celles de la terre, et invitant l'Humanité tout entière à en faire partie. Saint-Simon avait donc établi hypothétiquement une ligne de démarcation entre l'organisation nouvelle qu'il concevait et le gouvernement actuel du monde; il avait dit : « Tous les Conseils de Newton respecteront la ligne de démarcation » qui sépare le pouvoir spirituel du pouvoir temporel. » Mais Saint-Simon, esprit lucide, ne se dissimulait pas que l'établissement de la théorie de l'attraction entraînait la ruine plus ou moins rapide des pouvoirs existants. Loin de se déguiser la portée menaçante de son idée relativement à ces pouvoirs, il s'exagérait, au contraire, l'effroi que ces pouvoirs allaient en concevoir. C'est l'effet ordinaire qu'une idée vraie produit sur son inventeur; il en juge d'un coup-d'œil toutes les conséquences, et il croit que les autres les apercevront comme lui. Nous en avons la preuve, quant à Saint-Simon, dans le *post-scriptum* des *Lettres*

de Genève, où il parle des « risques auxquels il sent qu'il va se » trouver exposé pour avoir pensé à faire descendre les gou» vernants en seconde ligne de considération. » Mais Fourier, qui a pris les idées de Saint-Simon en les tournant uniquement vers la satisfaction des sensations matérielles, Fourier qui voyait l'homme tout entier dans la sensation, a pu croire que les gouvernements et même les sacerdoces, quels qu'ils fussent, s'arrangeraient très bien de ses innovations; et de là vient qu'il imagine qu'il pourra renverser de fond en comble les sciences morales et politiques, sans que cela intéresse le trône et l'autel, comme il dit, et qu'il pourra transformer radicalement l'industrie et la famille sans que ses opérations, comme il les appelle, aient aucun rapport avec l'administration ni le sacerdoce.

Mais il est temps d'en finir avec sa *méthode :*

« En suivant ces deux guides, conclue-t-il, savoir le *doute absolu* » sur tous les préjugés, et l'*écart absolu* de toutes les théories con» nues, je ne pouvais manquer de m'ouvrir quelque nouvelle car» rière, si aucune il en était. Mais je ne m'attendais nullement à » saisir le *calcul des destinées*. »

Je le crois, en effet, et je crois même qu'il n'aurait jamais parlé des *destinées*, s'il n'avait pas lu les *Lettres de Genève*.

V.

Pourrez-vous douter du plagiat de Fourier après ce que je vais ajouter?

Ce ne sont pas seulement des idées philosophiques que Fourier a prises dans Saint-Simon, et qu'il s'est attribuées en les défigurant; c'est aussi la mise en pratique de ces idées.

Vous avez présent à l'esprit le *projet de souscription devant le tombeau de Newton* proposé par Saint-Simon. Ce projet est présenté dans les *Lettres de Genève* sous plusieurs aspects. Il se rapporte, d'une part, à la situation actuelle des savants et des artistes. Il s'agissait « d'assurer aux hommes de génie une récompense digne d'eux, de les investir d'une immense considération, et de mettre une grande force pécuniaire à leur disposition. » Mais ce n'était pas en vue d'eux seuls que cette considération et cette puissance leur était donnée; c'était en vue de l'Humanité tout entière. Si Saint-Simon voulait changer le mode de récompenses des savants et des artistes, c'était pour les soustraire au joug des pouvoirs temporels, à la pauvreté, à la persécution, et à toutes les entraves, afin que, tournés vers la science et travaillant en vue d'elle seule, ils dotassent l'Humanité d'un véritable pouvoir spirituel. Il voulait mettre ainsi en première ligne de considération ceux qui devaient, par l'étude et le culte de l'Attraction, remplacer la compression par l'harmonie, s'organiser et organiser le genre humain.

Cette mise en œuvre du Système de l'Attraction se retrouve déguisée dans les écrits de Fourier, aussi bien que la philosophie même de ce système. Il faut que cette idée de souscription ait fort impressionné Fourier; car toutes les merveilles de son génie en sont écloses.

Ecoutez d'abord les applications *drolatiques* qu'il en a faites aux sciences et aux arts :

Lustre des sciences et des arts dans l'ordre combiné.

(Extrait de la *Théorie des quatre mouvements.*)

« Pour juger, dit-il, à quelle splendeur s'élèvent les Sciences et les Arts dans l'Ordre combiné, il faut d'abord connaître quelles immenses récompenses sont décernées aux savants et artistes.

»Toute Phalange dresse, chaque année, à la majorité absolue des voix, un tableau des inventions ou compositions qui ont paru, et qu'elle a accueillies dans le cours de l'année. Chacune de ces productions est jugée par la Secte compétente : une tragédie, par les Sectes de littérature et de poésie, et ainsi de toutes les nouveautés.

»Si l'œuvre est estimé digne de récompense, on fixe la somme à adjuger à l'auteur; par exemple, 20 sous à Racine pour sa tragédie d'Athalie.

»Chaque Phalange, après avoir formé le tableau des prix décernés, l'envoie à une administration qui fait les dépouillements des votes de canton, et forme le tableau provincial. Celui-ci est envoyé à une administration de région, qui opère de même sur le dépouillement des tableaux provinciaux. Ainsi le recensement des votes arrive par gradation jusqu'aux Ministères de Constantinople, où se fait le dépouillement ultérieur, où l'on proclame les noms des auteurs couronnés par le suffrage de la majorité des Phalanges du globe. On adjuge à l'auteur le terme moyen des sommes votées par cette majorité. S'il y a un million de Phalanges pour le vote de 10 sous, un million pour 20 sous, un million pour 30 sous, la récompense adjugée sera de 20 sous.

»En supposant que le recensement ait donné une livre tournois à Racine pour la tragédie d'Athalie;

»Trois livres à Francklin pour l'invention du paratonnerre;

»Le Ministère fait passer à Racine des traites pour la somme de trois millions tournois, et à Francklin pour neuf millions tournois, sur les Congrès de leurs régions. La somme est répartie sur chacune des trois millions de Phalanges du globe.

»En outre, Francklin et Racine reçoivent la décoration triomphale, sont déclarés citoyens du globe; et, sur quelque point qu'ils parcourent, ils jouissent dans toute Phalange des mêmes prérogatives que les Magnats du canton.

»Ces récompenses, qui sont insensibles pour chaque Phalange, sont immenses pour les auteurs, d'autant plus qu'elles peuvent être fréquemment répétées. Il se peut que Racine et Francklin gagnent encore pareille somme dès l'année suivante, en s'illustrant par quelque autre production qui obtienne le suffrage de la majorité du globe.

»Les plus petits ouvrages, pourvu qu'ils soient distingués par l'opinion, valent encore des sommes immenses aux auteurs ; car si le globe adjuge

»à HAYDN, 1 *sou pour telle symphonie*,

»à LEBRUN, 2 *sous pour telle ode*,

Haydn recevra 150,000 livres, et Lebrun 300,000 livres pour un ouvrage qui ne leur aura peut-être coûté qu'un mois. Ils pourront gagner cette somme plusieurs fois dans une seule année.

»Quant aux ouvrages, comme ceux d'un statuaire, qu'on ne peut pas mettre sous les yeux du globe, il existe d'autres moyens de les faire récompenser par le globe entier. De là vient qu'un talent supérieur assure dans l'Ordre combiné une immense fortune à celui qui le possède, dans quelque genre que ce soit; et le savant ou artiste n'a besoin d'aucune protection ou sollicitation. Loin de là, toute protection ne servirait qu'à humilier le protecteur et le protégé. En effet :

»Je suppose que Pradon, à force de sollicitations, parvienne à intéresser pour sa Phèdre une vingtaine de cantons voisins où il a des amis, et où il a obtenu qu'on jouât la pièce; je veux même que ces cantons aient eu la faiblesse d'adjuger un prix à Pradon. Que lui servira le vote de vingt Phalanges sur un nombre de trois millions? et quel affront vont recevoir ces vingt Phalanges, lorsque le dépouillement des votes sera publié par le Ministère de Constantinople! On y verra, d'après la liste des votes, qu'une PHÈDRE inconnue, et composée par un sieur PRADON, a trouvé des amateurs dans vingt cantons du globe qui sont tels et tels, tous compères et voisins dudit Pradon. On conçoit qu'une telle annonce couvrirait de honte, par tout le globe, et l'auteur et les vingt cantons qui l'auraient protégé. Mais qu'arrivera-t-il, malgré toutes les intrigues de Pradon? C'est que les vingt cantons qu'il aura sollicités ne voudront pas s'exposer à l'affront, ni attacher leur suffrage à une pièce si médiocre que loin de pouvoir espérer quinze cent mille ou la moitié des suffrages du globe, elle n'est pas même admise à vingt lieues de là, dans les cantons où Pradon n'a plus d'amis particuliers.

»C'est ainsi que dans l'Ordre combiné toute intrigue ou protection ne sert qu'à confondre un mauvais auteur sans le servir, tandis que l'homme à talent s'élève subitement à l'immensité de gloire et de fortune, sans le secours d'aucune intrigue ni protection. Il n'y a qu'un seul moyen de succès, c'est de charmer la majorité des Phalanges du globe. Les cas d'exception seront infiniment rares. Si quelque haut personnage, comme un parent de l'Empereur d'Unité, s'avisait de faire une mauvaise comédie, ou de mauvais vers, la pièce se répandrait par l'importance de l'auteur, et il se pourrait que le globe eût l'indulgence de le couronner; mais les personnages dignes de partialité aux yeux de tout le globe seront excessivement rares, et une petite faveur qu'ils pourraient obtenir ne portera aucun obstacle au succès des vrais talents, qui aujourd'hui peuvent rarement parvenir, parce qu'ils n'ont ni les moyens de se former, ni des récompenses suffisantes, ni l'art des intrigues, sans lesquelles on ne parvient à rien en civilisation.

»Après cette digression sur les récompenses de l'Ordre combiné, examinons quelle sera leur influence sur un objet quelconque, soient les spectacles (1). »

Qui ne voit là le geai paré des plumes du paon ? Ne dirait-on pas la parodie d'un poëme! Saint-Simon conçoit quelque chose de grand, de sublime; Fourier lui prend son idée, et en fait une caricature! Saint-Simon imagine les savants et les artistes s'intéressant au sort de l'Humanité et récompensés par elle, aimant la richesse pour faire avancer la science, et cultivant la science pour se rapprocher de la Divinité (2). Dans son enthousiasme, il s'écrie, pensant à l'indépendance et à la liberté de ses *élus de l'Humanité*, comme il les nomme :

(1) *Théorie des quatre mouvements*, page 117, édit. de 1808.

(2) Ce sont ses propres expressions. Voyez la lettre précédente.

«Il y aura donc enfin des prix dignes de l'amour de la gloire, de »cette passion qui fait supporter sans peine les fatigues de l'étude et »de la profonde méditation, qui donne la constance nécessaire pour »s'illustrer dans les sciences et dans les arts.... » Fourier.... que fait Fourier? Vous venez de le voir. Saint-Simon disait : la richesse pour la science; Fourier renverse les termes, et met la richesse en première ligne. Saint-Simon, sans exclure l'idée de bien-être, donnait le premier rang aux plus nobles facultés humaines : Fourier ravale l'homme à la bête; il suppose dans le savant non pas la prédominance de l'intelligence, mais celle de l'instinct; et il ôte à l'artiste le sentiment, pour le douer uniquement de la sensation. Quelle idée il se faisait du savant et de l'artiste! Aussi écrit-il ailleurs, et très sérieusement, cette profonde absurdité que j'ai déjà citée : « Lorsque le globe sera organisé et porté au grand complet de trois »milliards, il y aura habituellement trente-sept millions de poètes »égaux à Homère, trente-sept millions de géomètres égaux à New»ton, trente-sept millions de comédiens égaux à Molière, et ainsi »de tous les talents imaginables. » Il est vrai qu'il ajoute : « Ce »sont là des estimations approximatives (1). »

Mais lisez cet autre passage presque aussi curieux, où il affiche peut-être mieux encore l'ignobilité de son idéal :

«La gloire et la science sont bien désirables sans doute, dit-il »dans son Discours préliminaire, mais elles sont bien insuffisantes »quand elles ne sont pas accompagnées de la fortune : *les lumières,* »*les trophées, et autres illusions,* ne conduisent pas au bonheur, *qui* »*consiste avant tout dans la possession des richesses.* Aussi les sa»vants sont-ils généralement malheureux en civilisation, parce qu'ils »y sont pauvres. Ils ne jouiront des faveurs de la fortune que dans »l'ordre sociétaire qui succèdera à la civilisation. Dans ce nouvel état »social, tout savant ou artiste parviendra à une *fortune colossale*, »dès qu'il sera pourvu d'un mérite réel. J'indiquerai plus loin de »quelle manière ce mérite sera constaté par le vote annuel de tous »les cantons du globe sur les ouvrages à couronner. Mais en mon»trant aux *sciences fixes* la brillante carrière qui s'ouvre pour elles, »quel ton dois-je prendre pour annoncer l'orage qui va fondre sur »les vieilles idoles de la civilisation, sur les *sciences incertaines?* »Faut-il revêtir les longs habits de deuil pour déclarer aux politiques »et moralistes que l'heure fatale est sonnée, que leurs immenses ga»leries de volumes vont tomber dans le néant; que les Platon, les »Sénèque, les Rousseau, les Voltaire, et tous les coryphées de »l'*incertitude* ancienne et moderne iront tous ensemble au fleuve »d'oubli? Je ne parle pas de leurs productions littéraires, mais »seulement de ce qui touche à la politique et à la morale (2). »

Que faut-il le plus admirer? est-ce l'insanie ou l'audace du plagiaire! Quand Saint-Simon, qu'il copie en le défigurant, disait : « Il »faut que les physiologistes chassent de leur société les *philosophes,* »les *moralistes*, et les *métaphysiciens*, » il ajoutait : « Je n'ai pas »l'intention de dire que les philosophes, les moralistes, et les »métaphysiciens n'ont pas rendu de services à la physiologie. » Saint-Simon se trompait sur le principe de certitude des sciences qui ont pour objet la vie du *moi* et du *nous;* séduit, comme ses devanciers du dix-huitième siècle, par les progrès des sciences physiques, il s'égarait en donnant l'observation et l'expérience comme l'unique principe de certitude. Fourier ne s'égare point, il se perd. Je me figure un homme sur une haute montagne, et qui ne sait plus comment en descendre; c'est Saint-Simon : après lui vient un insensé qui se précipite dans les abymes; c'est Fourier.

Fourier n'est pas content d'avoir pris le noble projet de Saint-Simon pour en faire une vilenie : le voilà qui se donne le ton de censurer sans le nommer celui qu'il dépouille; il lui reproche de croire aux *lumières* et *autres illusions qui ne conduisent pas au bonheur,* lequel consiste avant tout *dans la possession des richesses.* Saint-Simon voulait émanciper les savants et les artistes des entraves que la pauvreté et la tyrannie des puissances temporelles opposent à leur génie, à leur amour de la science et de l'Humanité : lui, Fourier, contrefacteur de Saint-Simon, il leur donnera *une fortune colossale,* ce qui les rendra bien heureux. Mais ce n'est pas tout : abusant de la permission d'être plagiaire, il se sert encore ici de la distinction de Saint-Simon relativement au progrès des sciences pour *déclarer aux politiques et aux moralistes que l'heure fatale est sonnée, que leurs immenses galeries de volumes vont tomber dans le néant; que les Platon, les Sénèque, les Rousseau, les Voltaire, et tous les coryphées de l'incertitude ancienne et moderne iront ensemble au fleuve d'oubli!* O folie! Mais cet insensé n'est même pas arrivé à être maître d'idées qu'il n'a pas produites; car le voilà qui distingue entre les *productions littéraires* et *celles qui touchent à la politique et à la morale;* il sauve les unes, et jette les autres au *fleuve d'oubli!* comme si cette séparation était possible, comme si la littérature et la morale ne se réunissaient pas dans ces chefs-d'œuvre qu'il veut si follement scinder! Jamais la déraison que l'idée produit quand elle tombe dans une tête mal faite n'a été si loin!

(1) *Théorie des quatre mouvements*, pag. 210 et suiv., édit. de 1808.
(2) *Théorie des quatre mouvements,* Discours préliminaire, page 25 et suivante, édition de 1808.

VI.

Saint-Simon, dans le plan qu'il donne de son phalanstère de savants et d'artistes vivant sous la loi d'attraction (car il a fourni à Fourier l'idée même de ses *phalanstères*), avait dit : Dans les en»virons du temple, il sera bâti des laboratoires, des ateliers, et un »collége. Tout le luxe sera réservé pour le temple. Les laboratoires, »les ateliers, le collége, les logements des membres du Conseil, et »ceux destinés à recevoir les députations des autres Conseils, seront »construits et décorés dans un mode simple. *La bibliothèque ne* »*contiendra jamais plus de cinq cents volumes.* »

Il était assez naturel que Siant-Simon, qui concevait un nouvel ordre social où la loi d'attraction remplacerait la loi de compression, condamnât à l'oubli une multitude de livres qui lui paraissaient inutiles. Il n'est pas le premier d'ailleurs qui ait proposé de ne conserver que les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. On mourrait de vieil»lesse, disait Voltaire, avant d'avoir feuilleté la centième partie des »*romans métaphysiques ;* » et il ajoutait : « Un homme qui veut »s'instruire un peu de son être, et qui n'a pas de temps à perdre, »est bien embarrassé. » Et néanmoins Voltaire ne concluait pas de l'inutilité apparente d'une foule de livres, et en particulier de ceux qu'il appelait des *romans métaphysiques*, qu'il fût bon de les détruire, ni même qu'ils fussent aussi inutiles qu'ils le paraissent d'abord : « Cette multitude étonnante de livres, dit-il, ne doit pas »épouvanter. Paris contient sept cent mille habitants, on ne peut »vivre avec tous, et on choisit quelques amis. Il ne faut pas plus se »plaindre de la multitude des livres que de celle des citoyens (1). »

Saint-Simon, tout inventeur qu'il soit de la théorie que Fourier a essayé de lui dérober, pensait sur ce point comme Voltaire; et pour vouloir réduire à un nombre déterminé de volumes les bibliothèques usuelles de ses Conseils Newtoniens, Saint-Simon n'était pas un Omar farouche décidé à jeter au feu tous les monuments de l'intelligence de nos pères. Loin de là, j'aime à penser qu'en y réfléchissant davantage, il eût voté lui-même la conservation en masse de toutes les bibliothèques, attendu que la vie antérieure de l'Humanité intéresse au plus haut point l'Humanité vivante; que l'être qui a senti, pensé, écrit avant nous, c'est toujours l'homme, c'est un autre nous-même; que l'homme se nourrit spirituellement de l'homme; et qu'en définitive ces bibliothèques, qui à certains esprits semblent des tombeaux stériles, sont le plus riche capital que nos ancêtres nous aient transmis, et la source véritable non seulement de notre vie intellectuelle et morale, mais même de notre existence matérielle et physique. Que serions-nous devenus, en effet, sans ces *coryphées de l'incertitude,* comme les appelle Fourier, sans ces *prêcheurs de morale qui ont prétendu perfectionner la raison*, comme il dit un peu plus loin, et dont il ajoute qu'*ils se sont livrés à un verbiage inutile et n'ont rien fait pour le bonheur de l'Humanité* (2). Sans eux, notre espèce, abandonnée à ce libre essor des passions si cher à Fourier, se serait infailliblement détruite. Ces *coryphées de l'incertitude* sont les conservateurs et les sauveurs de l'Humanité sous tous les rapports. Mais Fourier, aux yeux duquel toute lumière véritable avait disparu, enivré qu'il était par les idées nouvelles de Saint-Simon, breuvage trop fort pour sa tête, surtout quand il y eut joint, pour surcroît, les rêves *Otaïtiens* où Diderot s'est infiniment trop complu, n'imaginait désormais pour l'Humanité que *jouissances* et *festivités;* et c'est là ce qui lui fait exagérer au-delà de toutes limites la prescription de Saint-Simon, qui conservait au moins *cinq cents volumes* dans chaque phalanstère, et s'écrier, plein de lui-même et se substituant à l'Humanité antérieure tout entière, que les *immenses galeries de volumes consacrés aux sciences politiques et morales vont tomber dans le néant.* Et en effet à quoi bon les conserver, si tout cela n'est qu'un ramas d'absurdités imaginées par les *coryphées de l'incertitude*, et si d'ailleurs le globe, éclairé par Fourier, doit fournir habituellement *trente-sept millions d'Homère, de Newton, de Molière!*

Il n'y a pas un mot dans l'opuscule de Saint-Simon qui ne soit ainsi devenu l'origine d'une déviation incommensurable de Fourier.

Nous avons vu (3) comment Saint-Simon, une fois le premier *Conseil de Newton* élu, imagine d'autres Conseils analogues dans chacune des quatre divisions anglaise, allemande, française, et italienne, entre lesquelles il partage l'Europe. Mais je ne vous ai pas dit comment il rattache ensuite à ces quatre Conseils de division et au

(1) *Dictionnaire philosophique*, art. bibliothèque.
(2) *Théorie des quatre mouvements,* Discours préliminaire, page 27, édit. de 1808.
(3) Dans la lettre précédente.



Conseil suprême tous les habitants de la terre. C'est toujours par voie de libre adhésion et de souscription que le lien s'établit : « Les habitants d'une partie du globe quelconque, quelles que soient sa situation et sa dimension, pourront, à quelque époque que ce soit, se déclarer section d'une des divisions, et élire un Conseil particulier de Newton, etc. » Dans le système de Saint-Simon, la terre doit bientôt se couvrir de *Conseils de Newton*, c'est-à-dire de petites sociétés régies en vertu de la loi d'attraction, absolument comme, dans le système de Fourier, le premier *Phalanstère* doit donner naissance à une multitude d'autres. En outre tous ces *Conseils de Newton* sont reliés directement entre eux par des députations : « Les membres de chaque Conseil de section ne pourront entrer en fonction qu'après en avoir reçu l'autorisation du Conseil de division. Il y aura une députation permanente de chacun des Conseils de division auprès du Conseil en chef; il y en aura une également de chaque Conseil de section auprès du Conseil de sa division. »

Je ne saurais vous dire quelles étranges rêveries cette idée de Saint-Simon a provoquées et fait naître dans la tête de Fourier. Vous venez au surplus, d'en voir un échantillon. Vous venez de le voir, faire décerner par toutes les Phalanges du globe 1 *sou à Haydn pour telle symphonie, 2 sous à Lebrun pour telle ode;* vous l'avez entendu dire que « chaque Phalange, après avoir formé le tableau des prix décernés, l'envoie à une Administration qui fait le dépouillement des votes de canton, et forme le tableau provincial; » que « celui-ci est envoyé à une Administration de région, qui opère de même sur le dépouillement des tableaux provinciaux; » et qu'ainsi « le recensement des votes arrive par gradation jusqu'aux Ministères de Constantinople, où se fait le dépouillement ultérieur, et où l'on proclame le nom des auteurs couronnés par le suffrage de la majorité des Phalanges du globe. » Mais qui ne reconnaît là et l'idée de *souscription* de Saint-Simon, et les *Conseils de section* de Saint-Simon devenus les phalanges de Fourier, et les *Conseils de division* de Saint-Simon devenus les Administrations de canton ou de région de Fourier, et enfin le *Conseil suprême de Newton* transporté à Constantinople.

« Mon projet, disait Saint-Simon, contient une idée élémentaire qui pourra servir de base à une organisation générale... Qu'il est heureux que le tombeau de Newton, ce lieu de réunion, se trouve en Angleterre, cette contrée qui a été constamment le refuge des hommes de génie et des savants persécutés chez les autres nations! » L'attraction étant la loi universelle, et Newton ayant eu l'honneur d'attacher son nom à cette découverte, Saint-Simon montrait sa vénération pour l'idée même qui l'inspirait, en plaçant au tombeau de Newton le siége du principal phalanstère; mais Fourier n'a pas pu vouloir enlever à Saint-Simon l'initiative de l'idée de l'attraction universelle, sans faire du même coup à Newton l'injure de le dépouiller de l'hommage que Saint-Simon lui avait fait. C'est donc à Constantinople qu'il a transporté le siége de l'*unité administrative du globe*. N'est-ce pas le cas de faire à Fourier le reproche que Montesquieu adressait à Harrington, d'avoir bâti Chalcédoine, ayant le rivage de Byzance devant les yeux!

La véritable Constantinople du Système de l'Attraction réalisée sur la terre, c'était, en effet, comme l'avait senti l'inventeur, le tombeau de Newton. Le tombeau de Newton, comme le tombeau de Jésus-Christ, comme le tombeau de Mahomet, consacré, sanctifié, voilà l'idée de Saint-Simon. Il se félicite que l'Angleterre soit une île, que l'Angleterre soit un refuge. Mais en rattachant tous les phalanstères du globe à ce monument, c'est au signe d'une idée qu'il les rattache. Et la preuve, c'est qu'il ne suppose pas que le Conseil en chef de Newton sera fixé immobile à ce point du globe; loin de là, il pose en principe que « le Conseil en chef de Newton aura dans chaque division un établissement, et résidera alternativement une année dans chaque division. » L'idéal de Fourier, a été jusqu'à faire l'avenir à l'instar du passé, en imaginant que Constantinople deviendra la capitale de l'univers, comme si la terre, semée de sociétés attractives, devait dépendre des conditions géographiques qui déterminèrent le choix de Constantin pour l'empire romain dans sa décadence.

Ce qui est étrange, c'est que les disciples de Fourier ont pris au sérieux cette idée des Ministères de Constantinople. M. Victor Considérant a consacré sa plume à célébrer les destinées de cette ville, le siége de l'univers phalanstérien et la métropole du globe, et le docteur Pellarin dit avec une assurance pleine de calme : « Constantinople est la ville qui, à raison des avantages de sa position, semble destinée à servir un jour de centre aux relations unitaires du genre humain élevé à l'Harmonie. » Si Fourier avait pu désigner le tombeau de Newton sans signaler son plagiat, il n'eût peut-être pas parlé de Constantinople; ce qui prouve la solidité des vues de ses disciples.

Il n'est pas moins risible d'entendre les disciples de Fourier proclamer que leur maître a le premier trouvé l'*unité administrative du globe*, parcequ'il a inventé de si belles choses! Saint-Simon, partant de puissance de l'organisation qui aura l'attraction pour base, imagine que la première société ainsi formée par voie de souscription engendrera une multitude d'autres sociétés semblables organisées suivant le même système, lesquelles correspondront toutes librement entre elles. Fourier n'imagine rien autre chose, et il se trouve qu'il a découvert l'*unité administrative du globe!* En réalité, il n'a fait que broder sur le thême de Saint-Simon une multitude de variations peu poétiques. Mais comment ses disciples ne seraient-ils pas dans l'ébahissement devant son profond génie, quand ils voient « le Ministère de Constantinople faire passer à Racine des traites pour la somme de trois millions tournois, et à Francklin pour neuf millions tournois sur les Congrès de leurs régions! »

Et comment aussi ne s'extasieraient-ils pas devant *les bandes Roses* qui viennent de Perse, et qui déploient le caractère *dramatique et lyrique*, précisément au même moment où arrivent *les bandes Lilas* du Japon, qui déploient caractère *poétique et littéraire*. Les bandes Roses de Perse et les bandes Lilas du Japon seraient fort embarrassées en arrivant à Saint-Cloud, si *le projet de souscription* de Saint-Simon n'était pas là pour leur venir en aide. Mais le *projet de souscription* de Saint-Simon suppléant à tout, « elles sont reçues par la *chevalerie fixe*, qui se compose de gens riches, amateurs de la comédie et de la musique, et formant une corporation pour défrayer et festoyer les bandes de leur caractère favori (1). »

C'est ainsi que Fourier a découvert l'*unité administrative du globe*.

VII.

A mesure que j'examine plus attentivement les emprunts que Fourier a faits clandestinement à Saint-Simon, je m'aperçois qu'ils sont plus nombreux que je ne le soupçonnais d'abord. Ainsi c'est à tort que, dans ma lettre précédente, j'ai supposé qu'ayant pris dans Saint-Simon l'Attraction universelle, il avait, au moins, tiré de son propre fonds l'idée de ce que ses disciples appellent pompeusement *l'ordre sériaire*, c'est-à-dire, l'idée de coordonner en plusieurs sections, composées de différents groupes, les fonctionnaires de l'atelier social. Certes, par elle-même, l'idée de groupement est aussi vieille que le monde, et les disciples de Fourier, comme j'ai déjà eu occasion de le remarquer (2), se moquent de nous, lorsqu'ils nous affirment que leur maître est venu révéler aux hommes qu'il y avait une science de l'organisation. Quoi! Fourier est le premier qui ait eu l'idée que tout dans la nature est lié, enchaîné, organisé! Avant Fourier, les médecins et les physiologistes ne savaient pas que le corps humain et tous les corps du règne animal et du règne végétal sont composés d'organes différents! Hippocrate, qui définit la vie: *Tout concourt et tout consent*, n'avait pas l'idée de l'organisation! Quand Aristote dit que toute œuvre de l'art, poëme, drame, composition quelconque, a un commencement, un milieu, et une fin, et que de cette définition il déduit les préceptes de l'art, il n'avait pas l'idée de l'unité et de la distinction! En vérité, c'est abuser des mots et de la faculté permise de substituer des termes nouveaux aux anciens, que de raisonner ainsi. Parce que Fourier a dit *série* et *association*, voilà qu'il a inventé le soleil! Suivant les Fouriéristes, c'est Fourier qui le premier a su que dans une armée il y a une aile droite, une aile gauche, et un centre; de l'infanterie, de la cavalerie, et de l'artillerie! Suivant eux, il aurait inventé jusqu'à l'idée de société; et voilà pourquoi, par un néologisme qui est un barbarisme, ils s'appellent *Ecole sociétaire!*

Mais enfin je m'imaginais que Fourier avait eu sur le groupement une vue, sinon importante, du moins originale. J'en faisais honneur à certaines facultés qui paraissent avoir été éminentes en lui, et qui se révélèrent par son goût pour la géographie, pour la culture des fleurs, pour la musique. En lisant plus attentivement la *Théorie des quatre mouvements*, je vois que j'ai infiniment trop accordé à la spontanéité propre de celui que ses disciples appellent le grand mécanicien social. Toute sa prétendue mécanique est primitivement sortie de la tête de Saint-Simon.

Un des plus forts esprits de ce temps, M. Proudhon a fait un livre, intitulé *Création de l'ordre dans l'Humanité*, où il refuse tout à Fourier, excepté une chose qu'il lui accorde, et pour laquelle il en fait aussi, lui, un *révélateur:* c'est d'avoir eu ce que M. Proudhon appelle *la première aperception de la loi sérielle;* c'est comme qui dirait d'avoir *inventé* l'idée d'ordre, l'idée de groupement, d'organisation, ou, pour parler la langue des Fouriéristes, la *série*. Pourtant Horace avait dit longtemps avant Fourier: *Tantum series juncturaque pollet*, etc.

« Le révélateur de la loi sérielle, dit M. Proudhon, fût Fourier.... Quelles furent ses études, comment se fit l'éducation de

(1) *Théorie des quatre mouvements*, page 218. édit. de 1808.
(2) Dans cette Revue, troisième livraison.

»son intelligence, quelles routes parcourut son génie, on l'ignore. » Je le crois bien! Pour le savoir, il fallait lire les *Lettres de Genève*, que M. Proudhon n'avait sans doute pas lues, ou n'avait pas lues avec assez d'attention.

Ne sachant donc comment s'expliquer l'origine du système de Fourier, M. Proudhon l'attribue à des analogies que la musique lui aurait fournies. Suivant lui, Fourier aurait commencé par arriver, au moyen de la musique, et par la seule force de son génie, à la conception métaphysique de l'art du groupement en général; et, en cherchant l'application de cet art, il aurait rencontré par hasard l'idée de l'attraction, à laquelle il se serait attaché, et aurait ainsi construit son système : « La musique, pour laquelle il »avait un goût prononcé, lui fournit un système d'organisation, et »le conduisit d'emblée à la loi sérielle. Il eut l'idée universelle de »la série, il en conclut la transcendance, il en chercha l'application, »il pressentit ce qu'elle avait d'absolu; et, bien qu'il ait paru la né»gliger ensuite pour sa prétendue loi d'attraction, il y ramena tous »ses calculs, et construisit sur elle son système (1). »

Que M. Proudhon me pardonne, c'est un rêve sur Fourier qu'il a fait là. Je dirai de son hypothèse ce que j'ai déjà dit de celles des disciples de Fourier, qui prétendent que leur maître voulut garder par devers lui *le fil conducteur et la boussole* de son système, quand il publia en 1808 sa *Théorie des quatre mouvements;* la vérité est beaucoup plus simple que toutes ces suppositions.

La vérité, c'est tout uniment que Fourier avait lu les *Lettres de Genève*. Sa prétendue science de l'organisation, qu'on l'appelle loi *sériaire*, comme disent les Fouriéristes, ou *sérielle*, comme le veut M. Proudhon, ou de tel autre nom que l'on préférera, est issue de Saint-Simon, comme tout le reste de ses idées qui ont une apparence de profondeur et de science.

Ce n'est pas que M. Proudhon, je dois le dire, fasse grand cas des travaux de Fourier sur ce qu'il appelle *loi sérielle*. « Fourier, »dit-il, n'essaya pas de donner une théorie ou seulement une expo»sition de la loi sérielle. Il distinguait des séries *simples*, *mixtes*, »*composées*, *mesurées*, *puissancielles*, *infinitésimales*, etc., etc. »Comme il ne les a point analysées ni définies, je ne saurais dire »ce qu'il entendait par là. Au reste, un exemple de la série qu'il »nommait *conjuguée* fera juger de la portée de ses vues. »M. Proudhon cite cet exemple, et ajoute :« Les disciples de Fourier se ré»crient d'admiration devant ces *pauvretés*, dans lesquelles un esprit »impartial ne verra que les jeux d'une imagination en délire, de »stériles rapprochements, d'insignifiantes antithèses. Fourier affec»tionnait la série conjuguée. Ses ouvrages sont coupés de la sorte : »*Avant-Propos* et *Post-Propos*, *Préface* et *Post-face*, *prolé»gomènes* et *Cis-Légomènes*, *Intermèdes*, etc., la tête du livre op»posée à la queue, la deuxième division à l'avant-dernière, et la »conclusion placée au corps de l'ouvrage. C'est à ces combinaisons »puériles que Fourier consuma les trois quarts de sa vie, éteignant »dans la fumée de ses inventions la lumière qui aurait dû l'éclai»rer (2). »

Comment M. Proudhon peut-il s'expliquer que celui qu'il nomme *le révélateur de la loi sérielle*, celui dont il dit qu'*il s'élança d'un bond, sans analyse, et par intuition pure, à la loi suprême de l'univers;* ne soit arrivé en fait de séries qu'à des *pauvretés!* Je soutiens moi que Fourier n'est révélateur d'aucune façon, et qu'il a pris à Saint-Simon ce qu'on appelle sa *loi sériaire* ou *sérielle*.

D'abord il suffit de lire son premier ouvrage pour voir que ce n'est pas la musique qui lui inspira ce prétendu art de groupement ou d'association. Si c'eût été la musique, il l'aurait dit. Conçoit-on qu'ayant la musique pour lui servir de preuve et d'éclaircissement, il n'en eût fait aucune mention? Il n'est pas sobre, dans ce premier ouvrage, de parler d'*analogies*, et les analogies qu'il cite sont souvent les plus ridicules du monde. Il ne parle jamais de musique; et nous avons vu que, bien loin d'attribuer à la musique sa découverte, il l'attribue positivement à sa *méthode philosophique*, méthode dérobée à Saint-Simon.

En second lieu, dans ce premier ouvrage, Fourier n'appelait pas *série* ce qu'il a appelé ensuite de ce nom (3). Dans ce premier ouvrage, il n'employa jamais l'expression de *loi sériaire*, ni rien qui en approche. Dans ce premier ouvrage, il n'est question que de l'ORDRE COMBINÉ, désignation empruntée textuellement à Saint-Simon pour exprimer une nouvelle organisation sociale où la loi d'attraction remplacerait l'*incohérence*, c'est-à-dire la *non-combinaison* des intérêts, des égoïsmes, des passions; et partout, dans ce premier ouvrage, les éléments de cet ordre sont nommés des SECTES.

Saint-Simon avait appelé son système *Religion de Newton*. Il avait dit : Que ceux qui croient à l'Attraction se réunissent, et ouvrent une souscription devant le tombeau de Newton; qu'ils désignent trois mathématiciens, trois physiciens, trois chimistes, etc., et que ces vingt-et-un élus de l'Humanité forment *une secte;* que cette secte prenne le nom de Conseil de Newton; et qu'à l'exemple de cette *secte*, d'autres *sectes* semblables se forment, et que le genre humain tout entier entre dans cette association volontaire, dans ce *nouvel atelier social* où règnera la loi d'Attraction. C'est pour cela, et uniquement pour cela, que le plagiaire de Saint-Simon a appelé *Sectes* ce qu'ensuite, pour cacher son plagiat, il a appelé dans ses ouvrages postérieurs, des *Séries*.

Tout le travail de Fourier a consisté d'abord à transporter l'idée de Saint-Simon des sciences à l'industrie. Il a cherché si l'on ne pourrait pas appliquer à un procédé industriel quelconque le groupement indiqué par Saint-Simon pour l'organisation scientifique. C'est un travail d'imitation, et une sorte de parodie de l'idée de Saint-Simon. Il a fait en cela comme dans tout le reste. De même qu'il avait pris dans les *Lettres de Genève* la distinction des deux phases de la connaissance, et en avait fait l'*écart absolu;* de même qu'il y avait pris l'idée de l'Attraction loi universelle, et en avait fait au moral l'attrait sensuel sous le nom d'*attraction passionnelle;* de même encore qu'il y avait pris la mise en œuvre de cette idée, c'est-à-dire l'association volontaire et la réalisation des Sectes Attractives ou Newtoniennes par voie de souscription, et en avait fait une méthode d'organiser toutes les jouissances, même les plus immondes; de même il prit l'idée religieuse que Saint-Simon se faisait de l'Attraction considérée comme la clé de toutes les sciences et comme la loi générale de l'univers, et prétendit appliquer cette idée religieuse, ce *culte*, à tous les amours, à tous les attraits, à tous les instincts, et, comme il dit, à tous les goûts, ainsi qu'à tous les travaux industriels, à toutes les occupations du corps, à tout ce qu'on désigne par le nom d'actes manuels. Et c'est pour cela qu'il conserva le nom de *sectaires* à ceux qu'il imaginait devoir se réunir en société pour cultiver un goût, de même que les savants de Saint-Simon devaient se réunir pour cultiver la science.

Chaque Secte ou Conseil Newtonien de Saint-Simon se subdivisait en sections (1). Fourier n'a fait qu'imiter Saint-Simon en subdivisant en sections ses Sectes appelées par lui *progressives*. Et l'imitation est si évidente que cette prétendue *série conjuguée* que les disciples de Fourier présentent comme le *nec plus ultra* du génie de l'homme, et que M. Proudhon, tout en niant sa valeur comme modèle d'organisation sociale, a pourtant eu la bonté de prendre pour une invention de Fourier et pour le titre de sa *révélation* sous le rapport de l'organisation en général, est précisément la même série que Saint-Simon présente pour l'organisation de ses Sectes ou Conseils de Newton.

En effet Saint-Simon compose sa Secte Newtonienne de :

1° Mathématiciens.
2° *Physiciens.*
3° CHIMISTES.
4° PHYSIOLOGISTES.
5° LITTÉRATEURS.
6° *Peintres.*
7° Musiciens.

C'est dans cet ordre de composition que la *Secte* doit travailler au perfectionnement de la science sous tous ses aspects. La science, dans la conception de Saint-Simon, est une; il n'y a qu'une science, c'est l'Attraction. Il s'agit de rattacher tous les phénomènes à l'idée de la pesanteur universelle. Il s'agit aussi de diriger tous les travaux des hommes en conformité avec la loi unique qui régit l'univers; en d'autres termes, les Conseils de Newton doivent, par la science de Newton généralisée, organiser l'atelier social. Les mathématiciens, qui ont découvert les lois de l'attraction sidérale, fournissent donc à la science générale les différentes branches du calcul; car c'est avec le calcul appliqué à l'attraction que la science générale doit faire des progrès. Les physiciens, qui forment la seconde section, continueront de cultiver l'attraction dans l'étude des phénomènes généraux des corps. Les chimistes forment la troisième section, et étudient les résultats de l'attraction dans la composition intime des corps bruts et dans les produits des corps organisés. Mais les physiologistes constituent véritablement le centre de la Secte. Le physiologiste s'occupe des phénomènes des corps organisés; mais les phénomènes jusqu'ici appelés moraux n'ont pas un caractère différent de ceux appelés physiques. Les mathématiques, la physique et la chimie sont donc mises à la disposition du physiologiste, pour qu'il

(1) *Création de l'ordre dans l'humanité*, page 176.

(2) Ibid. pag. 181.

(3) Ce n'est pas que Fourier n'emploie, dès ce premier ouvrage, le mot de *série;* mais ce mot y est toujours subordonné à celui de SECTE. Chaque Secte se divisant, comme nous allons le voir, en plusieurs sections, et chaque section en plusieurs groupes, il en résulte que chaque Secte présente une *série de groupes*. Et c'est en ce sens qu'en trois ou quatre endroits de son livre, Fourier, voulant donner une idée de ce qu'il nomme SECTES PROGRESSIVES, ajoute, comme complément à cette dénomination : *ou séries de groupes, séries passionnées.*

(1) J'emploie ici le mot de *sections;* mais il ne faut pas confondre ces sections de chaque Secte ou Conseil Newtonien avec les Sectes ou Conseils de section dont il a été question plus haut.

crée la véritable *science de l'homme*, l'Attraction au moral. Cette Attraction au moral se révèle par la vie de relation, par le sentiment et la sensibilité. La révélation du sentiment et de la sensibilité produit l'art. Si donc le physiologiste a les savants à sa droite, il a les artistes à sa gauche; il s'inspire des uns comme des autres. Saint-Simon classe tous les arts en trois sections, comme il a classé toutes les sciences proprement dites en trois sections. La parole ou la littérature correspond dans son groupement à la chimie; la peinture, à la physique; la musique, aux mathématiques. Par la parole, en effet, l'art nous fait pénétrer dans les phénomènes les plus profonds de la sensibilité et du sentiment; par la peinture, il nous les rend visibles; par la musique, il les fait pour ainsi dire tangibles à nos âmes.

Les savants ainsi groupés avec distinction dans l'unité, marchent comme une armée à la conquête de la vérité. Les physiologistes sont le centre de bataille; les chimistes, les physiciens, et les mathématiciens forment une aile; et l'autre aile est composée symétriquement des littérateurs, des peintres, et des musiciens.

Or maintenant appelez la section des mathématiciens *avant-poste*, la section des physiciens *aileron ascendant*, la section des chimistes *aile ascendante*, la section des physiologistes *centre de secte*, la section des littérateurs *aile descendante*, la section des peintres *aileron descendant*, et enfin la section des musiciens *arrière-poste*, vous ne croirez pas sans doute avoir fait œuvre de génie, et pourtant vous aurez fait, pour mériter le titre de *révélateur de la loi sérielle* ou *sériaire*, tout autant que Fourier, surtout si vous imaginez d'appliquer la Secte ainsi composée non plus à la culture de la science générale, mais à la culture des *poiriers*.

VIII.

Écoutons en effet le plus célèbre des disciples de Fourier :

« Le *mécanisme sériaire*, dit M. Victor Considérant, *constituant à lui seul toute la base de l'édifice sociétaire*, il convient d'en bien établir les données générales. Pour cela faire, je vais transcrire un passage de la *Théorie des quatre mouvements*, dans laquelle, dès l'année 1808, ce *calcul fondamental* était déjà produit (1). » Et M. Considérant cite le passage suivant de Fourier :

Sur les sectes progressives ou séries de groupes industriels.

(Extrait de la *Théorie des quatre mouvements.*)

« Une Secte progressive se compose de personnes inégales en tous sens, en âges, fortunes, caractères, lumières, etc. Les *sectaires* doivent être choisis de manière à former un contraste et une gradation d'inégalités, du riche au pauvre, du savant à l'ignorant, etc. Plus les inégalités sont graduées et contrastées, plus la Secte s'entraîne au travail, produit de bénéfice, et offre d'harmonie sociale.

» On la divise en divers groupes, dont *l'ordonnance est la même que celle d'une armée*. Pour en donner le tableau, je vais supposer une masse d'environ 600 personnes, moitié hommes et moitié femmes, tous passionnés pour une même branche d'industrie, comme une culture de fleurs ou de fruits. Soit la *secte de la culture des poiriers*. On subdivisera ces 600 personnes en groupes qui se voueront à cultiver une ou deux espèces de poiriers. Ainsi l'on verra un groupe des *sectaires du beurré*, un des *sectaires de la bergamotte*, un des *sectaires du rousselet*, etc. Et lorsque chacun se sera enrôlé dans les groupes de ses poiriers favoris (on peut être membre de plusieurs), il pourra se trouver une trentaine de groupes, qui se distingueront par leurs bannières, et ornements, et se formeront en trois, ou cinq, ou sept divisions, par exemple :

Secte de la culture des poiriers,

composée de 32 groupes.

DIVISIONS.	PROGRESSION NUMÉRIQUE.	GENRES DE CULTURE.
1° Avant-poste.	2 *groupes*. . . .	Coings et sortes bâtardes dures.
2° Aileron ascendant . .	4 *groupes*. . . .	Poires dures à cuire.
3° Aile ascendante. . .	6 *groupes*. . . .	Poires cassantes.
4° Centre de secte. . .	8 *groupes*. . . .	Poires fondantes.
5° Aile descendante. . .	6 *groupes*. . . .	Poires compactes.
6° Aileron descendant..	4 *groupes*. . . .	Poires farineuses.
7° Arrière-poste. . . .	2 *groupes*. . . .	Nèfles et sortes bâtardes molles.

» Il n'importe que la Secte soit composée d'hommes ou de femmes, ou d'enfants, ou mi-partie; *la disposition est toujours la même*.

» La Secte prendra à peu près cette distribution, soit pour le nombre des groupes, soit pour la répartition des travaux. Plus elle approchera de cette *régularité en gradation et dégradation*, mieux elle s'harmonisera et s'entraînera au travail.

» J'ai dit que les Sectes ne peuvent pas toujours se classer aussi régulièrement que je viens de l'indiquer; mais on approche, autant qu'on le peut, de cette méthode, qui est l'*ordre naturel*, et qui est *le plus efficace* pour exalter les passions, les contrebalancer, et les entraîner au travail. L'industrie devient un divertissement aussitôt que les industrieux sont formés en Sectes progressives. Ils travaillent alors moins par appât du gain, que par effet de l'émulation et des autres véhicules *inhérents à l'esprit de secte*...

» J'ai dit que pour bien intriguer les Sectes, et élever à la plus haute perfection les produits de chacun de leurs groupes, il faut les coordonner autant que possible à la *progression ascendante et descendante*. J'en vais donner un second tableau, pour mieux graver cette disposition dans l'esprit des lecteurs. Je choisis la *Secte de parade*.

» Dans un canton sociétaire, tous les membres de la phalange industrielle qui exploite le canton se divisent en seize Chœurs de différents âges. Chaque Chœur est formé de deux Quadrilles, un d'hommes et un de femmes, en tout trente-deux quadrilles, dont seize masculins et seize féminins, ayant chacun leurs bannières, distinctions, officiers et costumes distincts, soit en hiver, soit en été.

» Ces seize Chœurs se classent dans l'ordre suivant, pour former les *sept divisions* que j'ai déjà indiquées :

Secte de parade.

DIVISIONS.			32 QUADRILLES.
Avant-poste.		1 chœur	N° 1. Les *Bambins* et *Bambines*.
Aileron ascendant		2 chœurs	N° 2. Les *Néophytes* et *Néophytes*.
			N° 3. Les *Adeptes* et *Adeptes*.
Aile ascendante		3 chœurs	N° 4. Les *Lycéens* et *Lycéennes*.
			N° 5. Les *Gymnasiens* et *Gymnasiennes*.
			N° 6. Les *Jouvenceaux* et *Jouvencelles*.
			PUBERTÉ.
Centre de secte	*Les neuf chœurs amoureux.*	4 chœurs	N° 7. Les *Adolescents* et *Adolescentes*.
			N° 8. Les *Aventureux* et *Aventureuses*.
			N° 9. Les *Héroïques* et *Héroïques*.
			N° 10. Les *Athlètes* et *Athlètes*.
Aile descendante		3 chœurs	N° 11. Les *Raffinés* et *Raffinées*.
			N° 12. Les *Tempérés* et *Tempérées*.
			N° 13. Les *Impassibles* et *Impassibles*.
Aileron descendant		2 chœurs	N° 14. Les *Révérends* et *Révérendes*.
			N° 15. Les *Vénérables* et *Vénérables*.
Arrière-poste		1 chœur	N° 16. Les *Patriarches* et *Patriarches*.

» Ces noms sont adaptés aux mœurs et usages de l'ORDRE COMBINÉ.

» Les Chœurs n° 7 à 15 sont les neuf chœurs amoureux. Le Chœur 6ᵉ entre déjà en âge de puberté; il n'a pas l'exercice matériel, mais seulement l'exercice spirituel de l'amour.

» Dans un moment de parade, les trente-deux Quadrilles paraissent avec trente-deux uniformes différents. Les femmes interviennent toujours par moitié dans toutes les dispositions de l'ordre sociétaire.

» *L'ordonnance des Sectes est la même dans toutes les branches d'industrie agricole et manufacturière, dans les sciences, les arts, et les plaisirs.* C'est toujours une lutte régulière entre des groupes et des divisions formées de plusieurs groupes.

» D'après les deux tableaux que je viens de donner, chacun saurait classer *une secte de sciences ou d'arts*, et répartir chaque genre dans les *sept divisions* du centre, des ailes, etc.

» Si cinq groupes de poètes s'adonnent aux cinq genres suivants : l'*Epopée*, la *Tragédie*, la *Comédie*, l'*Ode*, l'*Idylle*, chacun saura indiquer à quelle division de la Secte ils appartiennent, et les classer comme il suit :

» Le groupe de l'Ode dans l'aileron ascendant,

» Le groupe de la Tragédie dans l'aile ascendante,

» Le groupe de l'Epopée dans le centre de secte,

» Le groupe de la Comédie dans l'aile descendante,

» Le groupe de l'Idylle dans l'aileron descendant,

» Et les genres bâtards dans l'avant et l'arrière-poste (1). »

Le voilà donc connu ce célèbre mystère de l'*ordre sériel* ou *sériaire*, qui, suivant M. Considérant, *constitue à lui seul toute la*

(1) *Destinée sociale*, tom. II, page 87.

(1) *Théorie des quatre mouvements*, pag. 404 et suiv., édit. de 1808.

base de l'édifice sociétaire! Tout se réduit à une ordonnance qui est *la même que celle d'une armée :* centre, ailes, ailerons, avant-poste, arrière-poste.

Mais c'est précisément l'ordonnance que Saint-Simon donne à sa phalange de savants et d'artistes!

Si on soutenait que Fourier, ayant été pendant deux ans chasseur à cheval, a pu puiser dans ses souvenirs militaires l'idée de cette ordonnance, ainsi que son biographe soupçonne qu'il y a puisé l'invention des *petites hordes,* nous répondrions que Saint-Simon qui, à 23 ans, avait fait sept campagnes et commandait un regiment, était sans doute un plus grand guerrier et un bien meilleur tacticien. Ce qui est certain, c'est que Saint-Simon, dans ses *Lettres de Genève*, organise la Secte des Newtoniens, ou la *Secte de la culture de l'Attraction,* absolument comme Fourier organise la *Secte de la culture des poiriers* et la *Secte de parade.*

Ce qui est indubitable encore, c'est que ce n'est pas la musique qui a inspiré à Fourier cette ordonnance, laquelle est, dit-il, *la même que celle d'une armée.* Pas l'ombre d'une analogie tirée de la musique dans tout ce passage; pas la plus petite mention de gamme ou d'accord; et je citerais tout ce qu'il dit des Sectes progressives dans son premier ouvrage, que vous n'y découvririez pas davantage le moindre vestige musical. Je conviens que plus tard, en 1822, dans son *Traité d'association domestique-agricole,* et à partir de là, dans ses autres écrits, Fourier a beaucoup parlé de musique, de gamme, d'accords, de discords, d'harmonie, etc., etc. Il s'attachait alors à faire disparaître toutes les traces de son plagiat. Il transformait, autant qu'il le pouvait, le système philosophique de l'Attraction emprunté à Saint-Simon, au moyen de l'analogie tirée de la musique. Les *sept divisions* de chaque Secte étaient devenues à ses yeux les sept notes du clavier musical. C'est alors qu'il imagina de transporter l'analogie tirée de ces sept notes à ce qu'il avait appelé jusque là une Secte, et à ce qu'il appela alors une Série; et appliquant la même analogie aux passions, il eut de cette façon une sorte de système mathématique (si on peut appeler mathématique un système, uniquement parce qu'il est lardé de nombres), mais un système tellement embrouillé que ses disciples eux-mêmes s'y perdent, et que, lorsqu'ils veulent expliquer l'idée de leur maître sur l'organisation ou l'art du groupement, ils sont obligés de revenir à la *Théorie des quatre mouvements,* et de s'en tenir aux premières vues de Fourier. Mais ici, je le demande au plus fanatique des disciples du grand mécanicien social, s'agit-il de notes, s'agit-il de musique, d'accords, de discords, de consonances et de dissonances? Non, il s'agit de *Sectes.* Partout des *sectes* et des *sectaires;* la *Secte* de la culture des poiriers se compose de *sectaires du beurré,* de *sectaires de la bergamotte, de sectaires du rousselet,* etc.; et le véhicule ou ressort que Fourier signale comme résultant du partage de la Secte en groupes et en divisions est, comme il le dit lui-même en propres termes, l'ESPRIT DE SECTE. Qu'il ait appelé plus tard cet esprit de secte *cabaliste,* et qu'il en ait fait une des trois passions qui doivent diriger toute série passionnée, peu importe; il n'en est pas moins vrai que l'esprit de secte s'appelle ici *esprit de secte,* parceque l'inventeur du système de Fourier, Saint-Simon, avait imaginé de faire de la *culture de l'Attraction* un *culte,* une religion, et qu'en conséquence il avait fait des savants et des artistes, des *sectaires* de la Science générale l'Attraction, au titre particulier de mathématiciens, de physiciens, de chimistes, de physiologistes, etc. (1).

Saint-Simon, en groupant les savants et les artistes occupés de la culture de la science générale, devenue *science sociale,* sous ces bannières différentes de mathématiciens, de physiciens, de chimistes, de physiologistes, de littérateurs, de peintres, et de musiciens, ne les confondait pas, et les distinguait au contraire dans l'unité. Il n'imaginait pas qu'un mathématicien envisagerait les phénomènes comme un peintre, ou un littérateur. Il constituait donc la série absolument comme Fourier, et je ne vois sous ce rapport aucune différence entre leurs formules.

Tout ce que Fourier a imaginé en propre, c'est de déterminer symétriquement les sous-divisions; il a dit : L'avant-poste se composera de 2 groupes, l'aileron ascendant de 4 groupes, l'aile ascendante de 6 groupes, le centre de Secte de 8 groupes, et cette progression ira ensuite en dégradation, de telle sorte que le centre sera plus considérable que l'aile proprement dite, l'aile que l'aileron, l'aileron que l'avant ou l'arrière-poste. Mais ne voilà-t-il pas un bel effort de génie, et mérite-t-on d'être traité de *révélateur* pour avoir trouvé cela? Si l'ordonnance en question a quelque valeur, elle la puise dans la division septenaire fournie à Fourier par Saint-Simon.

Saint-Simon avait composé symétriquement son Conseil de Newton de 7 divisions de 3 membres chacune. Mais c'étaient pour ainsi dire les têtes de colonnes de l'Humanité qu'il indiquait dans sa série septenaire. Quand il ajoute : « Les habitants d'une partie du »globe quelconque, quelle que soient sa situation et sa dimension, »pourront, à quelque époque que ce soit, se déclarer section d'une »des divisions, et élire un Conseil particulier de Newton; » et plus loin encore, lorsqu'il dit : « Tous les hommes travailleront; ils se »regarderont tous comme attachés à un atelier dont les travaux ont »pour but de rapprocher l'intelligence humaine de la divine prévoyance; le Conseil en chef de Newton dirigera les travaux, etc.; » Saint-Simon ne dit pas comment tous les hommes seront classés derrière ces 7 têtes de colonnes, les mathématiciens, les physiciens, les chimistes, etc. Et il a été fort sage de ne pas le dire. Mais certes, s'il eût voulu ranger des masses derrière ses têtes de colonnes, il aurait placé moins d'hommes derrière ses trois mathématiciens que derrière ses trois physiciens; il aurait eu plus de chimistes que de physiciens proprement dits, plus de physiologistes que de physiciens (la physiologie étant à proprement parler la science morale et politique). Puis serait venue une dégradation en sens contraire: la colonne des littérateurs eût été moindre que la colonne centrale rangée sous la bannière de la physiologie; celle de la peinture, des arts du dessin, et de toutes les professions qui s'y rapportent, moindre que celle de la littérature ou de la parole en général; et enfin la colonne des musiciens à l'arrière-poste, comme dit Fourier, aurait balancé pour le nombre celle des professions groupées derrière les mathématiciens à l'extrémité de l'autre aile. La formule de Saint-Simon invitait donc naturellement à l'innovation de Fourier. C'est un changement de position que le grand tacticien Fourier a fait exécuter à l'armée sociétaire de Saint-Simon. Saint-Simon avait présenté l'*ordre en colonnes;* Fourier, par une évolution connue du moindre *troupier,* a rangé les colonnes de Saint-Simon en *ligne de bataille.*

Je le répète, tout le sens de cette ordonnance est dans le nombre 3 et dans le nombre 7, sortis primitivement de la bouche de Saint-Simon et recueillis par Fourier. Et à ce propos je citerai Fourier lui-même. Il dit dans son *Nouveau Monde industriel :* « Le *minimum* des sous-groupes est de TROIS personnes. Un plein groupe, »en mecanique sociale, doit être de SEPT au moins, parce qu'il doit »contenir trois subdivisions, dites sous-groupes, dont la moyenne »soit plus forte que les extrêmes qu'elle doit tenir en balance. Le »groupe de SEPT fournit les trois divisions 2, 3, 2, appliquées à trois »parcelles d'une fonction (1). » Voilà peut-être ce que Fourier a écrit de plus profond sur l'art du groupement, et sur les nombres qui peuvent servir à cet art. Et combien cela est chétif, auprès des débris de la science pythagoricienne qui sont parvenus jusqu'à nous! Hé bien, ce peu qu'il a dit, il le tenait de Saint-Simon. Ces nombres 3 et 7, l'un comme élément de la série, l'autre comme constituant la série, lui avaient été donnés par Saint-Simon. Que chaque souscripteur, avait dit Saint-Simon, nomme 1° *trois* mathématiciens, 2° *trois* physiciens, 3° *trois* chimistes, 4° *trois* physiologistes, 5° *trois* littérateurs, 6° *trois* peintres, 7° *trois* musiciens. » Voilà l'ÉLÉMENT bien caractérisé par le nombre TROIS; et du même coup, voilà la SÉRIE bien caractérisée par le nombre SEPT.

Le reste est un accessoire de si peu d'importance que Fourier change la proportion des groupes dans chaque division septenaire, d'un de ses exemples à l'autre, procédant dans le premier exemple par la progression arithmétique 2, 4, 6, 8, et dans le second par la progression 1, 2, 3, 4.

Et il n'y a pas à dire que cela n'est qu'une partie des inventions de Fourier quant à ce qu'il appela plus tard l'*ordre sériaire.* Je m'engage à démontrer que ses inventions ultérieures ne sont que des voiles jetés sur cette première formulation, afin de dissimuler ce qu'il craignait toujours qu'on ne découvrît, son plagiat. Il est bien sûr que les nombres 3 et 7 ayant par eux-mêmes de grandes propriétés, dont au surplus Fourier n'a jamais eu une véritable intelligence, il a pu avec ces nombres produire différentes combinaisons qui ont le mérite d'illusionner ses disciples. Mais il n'a jamais déployé à cet égard que du charlatanisme.

La vérité, c'est qu'il a tout pris dans Saint-Simon, et défiguré et déshonoré tout ce qu'il y a pris. Il a prétendu généraliser, voilà tout son mérite.

Au surplus, le plagiat se montre, à la fin du passage que je viens de citer, avec une évidence qui inspire véritablement quelque pitié. Car après avoir donné, sous les titres de *Secte de la culture des*

(1) Si je voulais recueillir, dans la *Théorie des quatre mouvements,* tous les passages qui prouvent cette vérité, en montrant comment Fourier entendait primitivement ses séries, je n'aurais que l'embarras du choix. Je me borne à en citer deux. « Les chefs de la secte, dit-il, page 227, poussés à l'étude par les » rivalités, apportent au travail les lumières d'un savant de premier ordre. Les » subalternes y apportent une fougue qui se rit de tout obstacle, et un véritable » fanatisme pour soutenir l'honneur de la secte contre les cantons qui la rivalisent. » Et ailleurs, page 279 : « Dès que les classes moyennes, les petits » bourgeois, auraient vu la nouvelle secte bien venue des grands, ils y auraient » donné tête baissée, comme ils donnent aujourd'hui dans la franc-maçonnerie, » par un effet de *l'esprit de secte et de prosélytisme* qui est naturel à tous les » hommes. »

(1) *Nouveau Monde industriel et sociétaire,* page 69, édition de 1829.

poiriers et de *Secte de parade*, l'ordonnance même de la Secte où Saint-Simon avait voulu faire manœuvrer ensemble les savants et les artistes, voilà Fourier, innocent plagiaire, qui ajoute avec un air de naïveté charmante : « L'ordonnance des Sectes est la même dans »toutes les branches d'industrie agricole et manufacturière, dans »les SCIENCES, les ARTS, et les plaisirs. » Ah! elle s'applique donc aux *sciences* et aux *arts*, votre formule, peut-on dire à Fourier. En ce cas, pourquoi n'avez-vous pas commencé par là, au lieu de commencer par les sectaires du beurré, de la bergamotte, et du rousselet. Nous aurions préféré vous entendre parler des mathématiciens, des physiciens, des chimistes, des physiologistes, des littérateurs, des peintres, et des musiciens. Il y avait là une belle Secte à faire marcher d'ensemble, cela eût été plus intéressant que la Secte des poiriers et même que la Secte de parade. Puisque votre formule s'applique aux sciences et aux arts, et que d'ailleurs l'Attraction est la loi universelle, ne pourriez-vous pas nous montrer l'atelier social, représenté par tous ses savants et tous ses artistes, fonctionnant sous cette loi, par cette loi, pour cette loi? Nous serions curieux de voir cette application de *votre* ordonnance.

Fourier se serait bien gardé de faire cette application. Il aurait été forcé de signer lui-même qu'il était un plagiaire. Que fait-il? Il a l'air de regarder les applications qu'on peut faire aux sciences et aux arts comme si faciles, qu'il n'est pas besoin qu'il s'en mêle : « D'après les deux tableaux que je viens de donner, dit-il, chacun »saurait classer une Secte de sciences ou d'arts, et répartir chaque »genre dans les sept divisions du centre, des ailes, etc. » Et, comme pour faire preuve d'une extrême complaisance, il construit, toujours d'après la formule, une Secte de poètes, mettant l'Epopée au centre, la Tragédie et la Comédie aux ailes, l'Idylle et l'Ode aux ailerons, et les genres bâtards dans l'avant et l'arrière-poste. Ah! il est trop évident que s'il avait découvert cet art de grouper les sciences et les arts, il n'aurait pas mis en première ligne une idée aussi absurde que celle d'une Secte cultivant les poiriers.

Mais Fourier ne peut échapper à ce raisonnement : Puisque « l'ordonnance des Sectes est la même dans toutes les branches »d'industrie agricole et manufacturière, dans les sciences, les arts, »et les plaisirs, » et que nous trouvons dans les *Lettres de Genève* par Saint-Simon l'ordonnance de la Secte de l'Attraction telle que vous auriez pu la faire vous-même, et telle que nous la ferions en suivant votre formule, il s'ensuit que votre formule est la même que celle de l'auteur des *Lettres de Genève*.

IX.

Il me reste une seule chose à faire, pour rendre ma démonstration du plagiat de Fourier plus complète encore; c'est de prouver matériellement, autant que cela est possible en pareil sujet, qu'il a eu connaissance des *Lettres de Genève*. Je n'administrerais pas cette preuve, que ma démonstration, fondée sur le rapport des idées, n'en serait pas moins solide. Il est impossible, quand il s'agit d'un système, que la rencontre fortuite de deux esprits aille au point que l'on ne fasse que copier ou exagérer l'autre sur les bases fondamentales de ce système.

Qu'un jury se forme; qu'il compare les *Lettres de Genève* et la *Théorie des quatre mouvements*, et qu'il prononce sur les questions suivantes :

Qui a eu le premier l'idée de l'Attraction conçue comme devant régner au moral, de l'Attraction considérée comme loi universelle? N'est-ce pas Saint-Simon?

Qui a le premier élevé cette idée à la hauteur d'un système philosophique, en soutenant que les sciences morales et politiques actuelles, par cela seul qu'elles n'avaient pas pour point de départ et pour but l'Attraction, n'étaient pas arrivées à l'état où toute science doit arriver, à l'état de certitude? qui, dis-je, a le premier émis ce système? Il ne s'agit pas de savoir s'il est vrai ou erroné, il s'agit seulement de savoir à qui appartient la priorité. N'est-ce pas à Saint-Simon?

En troisième lieu, qui a le premier proposé aux hommes de passer de l'état de société sous la loi de compression à l'état de société sous la loi d'Attraction? N'est-ce pas encore Saint-Simon?

En quatrième lieu, qui a le premier proposé, pour y parvenir, la voie de l'association volontaire, et indiqué comment on pourrait donner aux savants et aux artistes les moyens d'étudier et de faire pratiquer l'Attraction? Qui a formulé le premier la composition de l'atelier social sous le rapport de la connaissance et du sentiment? Qui a donné la formule septenaire d'où Fourier a ensuite déduit ce qu'il appelle l'ordre sériaire? N'est-ce pas toujours Saint-Simon?

Voilà quatre points majeurs, et que je crois établis jusqu'à l'évidence.

Donc Saint-Simon est le véritable inventeur du système de Fourier, dans ce qu'il a de philosophique.

Donc Fourier n'a fait autre chose que chercher à s'emparer de ce système, sans en nommer jamais le vrai créateur.

Reste à juger les déviations auxquelles il s'est livré en prétendant s'emparer de ce système. C'est ce que je ferai plus tard.

Mais les quatre points majeurs que je viens de résumer établis, je veux corroborer par le fait historique ma preuve du plagiat.

Je serai court. Il me hâte d'en avoir fini avec cette démonstration de l'injustice de Fourier envers celui qui lui avait ouvert la carrière, mais qu'il n'a pas, il faut bien que j'en convienne, fidèlement suivi, tant s'en faut!

Les disciples de Fourier, dont l'aveuglement est extrême, me fourniront la preuve du fait que j'ai dessein d'établir.

Vous avez vu, par la biographie minutieuse que le docteur Pellarin a pris à cœur de rédiger, et où il suit Fourier de pas en pas depuis son enfance, qu'en 1799 Fourier n'avait aucune idée de son système. C'est un point, d'ailleurs, que ses disciples concèdent; mais ils prétendent qu'en 1799, ayant été chargé de jeter à la mer une cargaison de riz, l'idée de sa découverte lui vint subitement.

Il est certain que Fourier rapportait à cette circonstance l'éveil de son esprit et l'antipathie qu'il avait conçue contre l'industrie actuelle et le commerce. Il est possible qu'il se soit occupé dès lors de ce problème d'association agricole dont il dit en effet qu'il s'occupa d'abord modestement, ne prévoyant pas qu'il lui serait donné de saisir *le calcul des destinées*. Il atteste lui-même dans sa correspondance qu'il était à cette époque *fort peu avancé* : « Je me rappelle que lorsque je commençai il y a vingt ans (avril 1799) à m'occuper de l'Association, j'effleurai le calcul de la simple. J'étais alors si peu avancé que, lors même que je m'y serais exercé, je n'aurais pas pu la mettre en ordre, etc. (1). »

Il songeait alors uniquement à mettre en pratique l'idée de quelques économistes qui, dit-il, « ont reconnu que trois cents familles de villageois associés n'auraient qu'un seul grenier bien soigné, au lieu de trois cents greniers mal en ordre, qu'une seule cuverie au lieu de trois cents cuves soignées la plupart avec une extrême ignorance; qu'ils n'auraient dans divers cas, et surtout en été, que trois ou quatre grands feux, au lieu de trois cents; qu'ils n'enverraient à la ville qu'une seule laitière avec un tonneau de lait porté sur un char suspendu, ce qui épargnerait cent demi-journées perdues par cent laitières qui portent cent brocs de lait. Voilà quelques unes des économies que divers observateurs ont entrevues, et pourtant ils n'ont pas indiqué la vingtième partie des bénéfices qui naîtraient de l'association agricole (2). »

Telles étaient les pensées qui l'occupaient; il se nourrissait de l'idée de l'association entendue comme l'ont entendue les observateurs dont il parle, comme l'a formulée M. de Laborde.

De là à l'Attraction universelle il y a l'univers tout entier. Or il s'agit de savoir comment il franchit cette distance.

Ses disciples ont donc porté un œil curieux sur tout ce qui pouvait leur révéler la formation du système de leur maître, système qui, de son aveu, n'existait qu'à l'état virtuel en 1799, et n'a vu le jour qu'en 1808.

M. Muiron, le plus ancien d'entre eux, ayant mis à leur disposition la correspondance que Fourier a entretenue avec lui, ils ont découvert dans une de ses lettres qu'il avait été pendant quatre ans rédacteur du *Bulletin de Lyon*, dont M. Ballanche était l'imprimeur : « J'ai mangé quatre ans, écrit Fourier, avec le rédacteur du journal de Lyon, *où je mettais des articles en vers et en prose*, et je savais bien de lui quelles sont les règles du métier (3). »

Des recherches furent faites, on s'enquit d'une collection du journal que Fourier avait enrichi de ses articles. Les articles de Fourier furent précieusement copiés. Les disciples n'en ont publié qu'un; j'en suis fâché, car je trouverais peut-être dans les autres ce que je trouve dans celui-là, la preuve que Fourier avait dans les mains les *Lettres de Genève*.

Cet article, que les disciples appellent *magnifique* (4) est intitulé : *Triumvirat continental, et Paix perpétuelle dans trente ans.*

Or cet article magnifique, c'est encore du Saint-Simon.

Vous avez vu dans ma lettre précédente que Saint-Simon, faisant allusion aux circonstances de son temps, établit que la guerre peut durer encore, mais qu'elle amènera le triomphe nécessaire de quelqu'une des parties contendantes, et qu'il s'agira alors d'organiser la marche pacifique de l'Humanité. Il dit à ce sujet de fort belles choses, que je vous ai citées, sur le temps prochain, suivant lui, où « l'ambition, ne voyant de grandeur et de gloire que dans l'acquisition de nouvelles connaissances, laissera ces sources impures où elle cherchait à apaiser sa soif. » C'est toujours son idée de substituer l'ordre véritable à l'ordre faux, non pas en anéantissant les passions,

(1) *Vie de Fourier*, page 199.
(2) *Théorie des quatre mouvements*, Discours préliminaire, page 12.
(3) *Vie de Fourier*, page 107.
(4) *Œuvres de Ch. Fourier*, tome I, page 460.

mais en leur ouvrant une voie légitime. Puis, se fondant sur l'influence dont les savants et les artistes organisés au nom de l'Attraction vont jouir, si son projet s'effectue, il y voit la réalisation de la *paix perpétuelle*. Il fait dire à l'ami auquel il a confié son projet : « Si l'abbé de Saint-Pierre avait conçu cet établissement, et qu'il l'eût indiqué comme moyen d'exécution, on n'aurait pas traité de rêveries ses idées de paix générale. » Plus loin, dans le discours divin qu'il suppose avoir frappé ses oreilles, il joint encore cette idée de *paix perpétuelle* à l'idée de l'établissement de l'ORDRE COMBINÉ : « Aussitôt que les élections du Conseil en chef et des Conseils de division auront été effectuées, *le fléau de la guerre abandonnera l'Europe pour n'y jamais reparaître.* » Ce n'est pas tout, ses vues s'étendent sur le globe entier. Il conçoit l'idée d'une coalition des parties de l'Humanité assez avancées pour adopter le système physico-politique de l'Attraction, dans le but de refouler à jamais la guerre sur les peuples barbares insensibles à cet ordre sublime, et dont l'existence prolongée dans l'incohérence menacerait de le détruire. Il veut que l'Attraction s'étende sur le globe tout entier, héritage commun de l'Humanité rangée sous la loi d'harmonie. Il fait dire à la Divinité : « Apprends que les Européens sont les enfants d'Abel; apprends que l'Asie et l'Afrique sont habitées par la postérité de Caïn. Vois comme ces Africains sont sanguinaires; remarque l'indolence des Asiatiques. Ces hommes impurs n'ont point donné de suite aux premiers efforts qu'ils ont faits pour *se rapprocher de ma divine prévoyance*. LES EUROPÉENS RÉUNIRONT LEURS FORCES, ils délivreront leurs frères Grecs de la domination des Turcs. Le fondateur de la religion sera le directeur en chef des armées des fidèles. Ces armées soumettront les enfants de Caïn à la religion, et feront sur toute la terre les établissements nécessaires à la sûreté des membres des Conseils de Newton, dans tous les voyages qu'ils jugeront utile de faire pour les progrès de l'esprit humain. »

Hé bien, l'article *magnifique* de Fourier intitulé *Triumvirat continental et Paix perpétuelle dans trente ans*, lequel parut dans le *Bulletin de Lyon* le 25 frimaire an XII (17 décembre 1803) presque au moment où venaient de paraître les *Lettres de Genève*, n'est pas autre chose que le reflet de ces idées de Saint-Simon, avec la nuance de Fourier.

Fourier commence par y dire que « les grands évènements qui ont signalé la fin du dix-huitième siècle ne sont que des bagatelles en comparaison de ceux qui se préparent; » que « l'Europe touche à une catastrophe qui causera une guerre épouvantable, et qui se terminera par la *paix perpétuelle.* » C'est l'idée de Saint-Simon, que la guerre amènera le triomphe de quelqu'une des parties contendantes, et qu'il s'agira alors d'organiser la marche pacifique de l'Humanité. De même que Saint-Simon, Fourier fait ensuite allusion au projet de l'abbé de Saint-Pierre; il dit : « A ce mot de paix perpétuelle, l'on se rappelle la vision de l'abbé de Saint-Pierre; mais il ne s'agit pas ici d'un projet de pacification, il s'agit d'une crise forcée par les circonstances. » Saint-Simon avait dit : « C'est faute de moyens d'exécution que l'idée de la paix générale a été traitée de rêverie; si les moyens d'exécution étaient présentés, on verrait que c'est le but où tend l'Humanité. » Fourier, adoptant cette vue, montre d'abord la paix se réalisant par l'effet même de la guerre. Il voit toutes les puissances de l'Europe se réduire à trois, la France, l'Autriche, et la Russie, et former un triumvirat : « Le genre humain passera d'abord à une paix temporaire et générale, par l'effet du triumvirat continental. » Puis le triumvirat doit aboutir au despotisme d'une seule puissance, la France ou la Russie. Alors viendra l'unité du continent, et par suite l'unité du globe : « Le souverain de l'Europe imposera tribut au globe entier, et établira la paix temporaire sur la terre. Quel est l'empire barbare qui résisterait au maître de l'Europe? etc. » Il développe cette idée, et finit par indiquer mystérieusement que ce ne sont là que des préparatifs providentiels qui conduisent à ce qu'il faudrait faire pour transformer cette paix temporaire en véritable paix perpétuelle; et il termine en ces mots : « Voilà le coup de partie qui menace l'Occident. Et vous, publicistes, qui ne prévoyez pas cette crise, n'êtes-vous pas des enfants à renvoyer à l'école? Combien d'autres évènements se préparent et dont vous n'avez rien prévu! Votre crédit touche à sa fin. *Vous siégez dans les académies à côté des hommes qui enseignent la vérité, à côté des physiciens et géomètres!* Préparez-vous à rentrer dans le néant. La vérité que vous cherchez depuis deux mille cinq cents ans va paraître pour votre confusion : *les sciences politiques et morales ont plus duré qu'elles ne dureront* (1). »

Qui ne reconnaît là un homme qui vient de lire les *Lettres de Genève*, et qui, ayant à écrire un article de journal, met en raccourci quelques bribes d'idées heurtées et incohérentes empruntées au livre qu'il vient de lire? Dans le corps de l'article, la trame des pensées de Fourier ne diffère pas sensiblement de celle de Saint-Simon; mais quant à cette péroraison contre les publicistes, contre les académies, contre les sciences politiques et morales *qui ont plus duré qu'elles ne dureront*, quant à cette exaltation des physiciens et des géomètres, à l'instar desquels doit apparemment se poser le vrai savant en politique et en morale, le physiologiste, comme dit Saint-Simon, ce hors-d'œuvre, jeté à la fin de l'article et emprunté presque textuellement à Saint-Simon, prouve l'impression profonde qu'avait faite sur Fourier cette phrase des *Lettres de Genève* : « Il faut que les physiologistes chassent de leur société les philosophes, les moralistes et les métaphysiciens, comme les astronomes ont chassé les astrologues, comme les chimistes ont chassé les alchimistes. »

Entre Lyon et Genève la distance n'est pas grande, et les rapports sont les plus fréquents qui existent entre deux villes voisines. On ne concevrait guère que Saint-Simon n'eût pas envoyé de Genève à Lyon quelques exemplaires de l'écrit qu'il adressait *à ses Contemporains*. Il dut en envoyer au journal qui sortait des presses de M. Ballanche. Fourier qui, comme il le raconte lui-même, « mangeait avec le rédacteur du journal de Lyon, *où il mettait des articles en prose et en vers*, » en aura eu un exemplaire pour le lire et en rendre compte. Et c'est ainsi qu'il a eu la bonne fortune, comme il dit encore, de découvrir le système de l'Attraction universelle et *le calcul des destinées*.

Ajouterai-je une dernière preuve qui se rapporte à ces mêmes élucubrations politiques de Fourier, quand il mettait des articles en vers et en prose dans le *Bulletin de Lyon*. Il a inséré dans sa *Théorie des quatre mouvements* quelques uns de ces articles; du moins je le soupçonne. Tel est le chapitre intitulé : *Du monopole insulaire et de ses propriétés encore inconnues*. Il y développe à peu près les mêmes idées que dans l'article sur la *paix perpétuelle*, toutes idées issues de la lecture de Saint-Simon. Mais il y fait, par dessus tout, grand usage d'une formule qui est tout-à-fait caractéristique. Vous avez vu, dans l'analyse que j'ai donnée des *Lettres de Genève*, cette formule : *Tout homme est actif et passif en domination dans ses relations avec les autres hommes.* Saint-Simon avait tiré cette formule du fond même de sa conception de l'Attraction. Le principe des astronomes, c'est que les corps célestes agissent tous les uns sur les autres en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré des distances. Le principe de Saint-Simon c'est que les hommes agissent tous les uns sur les autres d'après une loi analogue, en sorte que pas un homme n'est actif sans être passif, n'attire sans être attiré, ne *pèse* sur les autres sans que les autres ne *pèsent* sur lui. Et vous avez vu les applications qu'il fait de cette loi aux trois classes qu'il distingue dans l'ordre social, les propriétaires, les savants, et le peuple en général. Eh bien Fourier, s'emparant de cette formule, l'applique avec délices à la politique étrangère. Il déclare qu'on n'a connu jusqu'ici qu'une *agression active*, qu'il y en a une *passive*; qu'on n'a connu de même qu'une *résistance active*, qu'il y en a une *passive*. Il fait là-dessus de la profondeur, presque de la métaphysique; il est *magnifique*, comme disent ses disciples. Hélas! c'est du Saint-Simon; je dis hélas! pour la gloire de Fourier. Il a ensuite transporté cette formule dans son *Traité d'Association*, où il en fait fréquemment usage, toujours sans nommer Saint-Simon. Mais le nommer une fois, c'eût été le nommer toutes.

X.

Il avait si bien le sentiment de son plagiat, qu'il a tout fait pour en détruire la trace. Ses disciples auraient dû être mis sur la voie par ce qu'ils nous rapportent eux-mêmes.

« Fourier, dit M. Considérant, avait résolu de SUPPRIMER CET OUVRAGE (la *Théorie des quatre mouvements*). *Il ne le rappelait jamais dans ses écrits postérieurs*, même quand il en empruntait des passages. *Il s'abstint longtemps d'en parler*, et ce ne fut qu'en cédant à une sorte d'obsession dont il fut l'objet de notre part, qu'il nous apprit, en 1830, qu'une grande partie de l'édition devait rester encore dans les fonds de magasin du libraire Brunot-Labbe, où nous la trouvâmes effectivement. « *La théorie n'était pas complète*, » disait-il, *quand je publiai ce livre; il contient bien des erreurs;* » *et puis ce n'est pas un livre fait, digéré; ce n'est pas le style* » *de la science, c'est plein de phébus*, etc., etc. » Et quand nous lui parlions d'une seconde édition, il ne cessait de répondre qu'*il faudrait refondre l'ouvrage* PRESQUE EN ENTIER (1). »

Vouloir SUPPRIMER ce livre, *ne le rappeler jamais* dans ses écrits postérieurs, *s'abstenir longtemps d'en parler*, penser à le *refondre* PRESQUE EN ENTIER, et ne consentir à une nouvelle édition qu'à cette condition : tout cela aurait dû faire réfléchir les disciples. L'un d'eux, M. Pellarin, ne comprend rien, pour sa part, à cette condamnation prononcée par Fourier contre son premier ouvrage : « Ce premier ouvrage de Fourier, dit-il, est celui de tous

(1) *Œuvres complètes de Fourier*, tome I, page 457.

(1) *Œuvres complètes de Fourier*, tome I, préface des éditeurs, page 4.

peut-être qu'on lit avec le plus de charme. Il est moins didactique que ceux qui le suivirent. Il respire toute la confiance de la jeunesse.... Il contient déjà toute la doctrine de Fourier sur les propriétés fondamentales de l'attraction passionnelle, et fait entrevoir toutes les splendeurs de l'ordre futur... C'est le livre qui sera le plus goûté, dans quelques-unes de ses parties, de la majorité des lecteurs (1). »

Y a-t-il dans l'histoire entière un phénomène aussi étrange! Ce livre est une merveille, et son auteur ne veut pas le reconnaître! Ce livre contient déjà toute la doctrine de Fourier, et Fourier voudrait l'anéantir! C'est de tous ses livres le plus propre à être goûté de la majorité des lecteurs, c'est celui qui a le plus de charme, et il ne veut pas qu'on le réimprime! Le biographe de Fourier a bien raison d'être étonné.

A son tour, M. Considérant, qui nous fait connaître avec tant de naïveté l'embarras de Fourier quand on lui parlait de la *Théorie des quatre mouvements*, ne s'explique pas davantage cette espèce d'aversion que Fourier avait prise pour son premier-né. Vous savez que M. Considérant découvre dans ce livre, dès les premières pages, le *dieu d'un monde inconnu*. Seulement il ne trouve pas la *boussole* et le *fil conducteur* qui pourrait lui en rendre la lecture facile. Il n'en ouvre pas moins toutes les cataractes de son admiration : « Ce livre, dit-il, est une première explosion du génie; c'est une éclatante et merveilleuse éruption qui projette de tous côtés des flots de poésie, d'enthousiasme et de science dont les clartés soudaines ouvrent à l'esprit des milliers d'horizons inconnus, immenses, mais pour les refermer aussitôt, et qui fait sur l'intelligence l'effet d'une étourdissante féerie, d'une fantasmagorie gigantesque (2). »

Et Fourier voulait détruire le livre qui inspire de pareils transports! Il ne le rappelait jamais dans ses écrits, même quand il en empruntait des passages! il s'abstenait d'en parler! il aurait voulu qu'on en ignorât jusqu'à l'existence! il ne voulait pas qu'on le réimprimât; et, menacé par le zèle de M. Considérant de le voir mis en lumière, il voulait le refondre presque en entier! Voilà qui serait inexplicable, si je ne voyais pas avec quel soin Fourier a fait disparaître dans ses autres ouvrages tout ce qui rappelait la source où il avait pris ses idées.

Mais précisément tous les traits dont je viens de me servir pour démontrer que le système de Fourier, en tant que système philosophique, remonte aux *Lettres de Genève*, sont effacés soigneusement et disparaissent dans la retouche de ce système. En sorte que si la *Théorie des quatre mouvements* eût été anéantie, comme le voulait Fourier, la démonstration que je viens de faire eût été impossible. Ses disciples, fascinés à jamais, eussent continué de dire qu'il est « comme ces grands fleuves dont les sources sont ignorées des mortels et ne sont connues que du ciel. »

Il avait appelé, en 1808, d'après Saint-Simon, son système l'ORDRE COMBINÉ; et le nom était parfaitement en rapport avec l'idée de faire de la morale une science analogue à la chimie, une science de *combinaisons*. « La conservation des corps organisés, »avait dit Saint-Simon, tient à l'égoïsme; tous les efforts faits pour »*combiner* les intérêts des hommes sont des tentatives faites dans »une bonne direction; toute la partie des raisonnements des mora»listes qui dépasse la combinaison des intérêts, et qui tend à détruire »l'égoïsme, présente un serie d'erreurs. »Ce nom, dis-je, était d'autant mieux choisi, qu'il appartient à la fois au langage ordinaire et à la langue scientifique. Car on appelle *combinaison*, dans le langage ordinaire, l'assemblage de plusieurs choses disposées deux à deux, et, par extension, l'assemblage de plusieurs choses disposées entre elles dans un certain ordre. En chimie, c'est l'union intime par laquelle deux corps se pénètrent et se joignent pour former un nouveau corps. Pourquoi, étant si claire et si bien choisie, cette expression disparaît-elle quand Fourier expose une seconde fois son système en 1822?

Il reprend en 1822 son tableau du cours du mouvement social, ou de l'évolution de la société jusqu'à l'harmonie; mais l'Harmonie ne s'appelle plus *Combinaison :* elle s'appelle *Sériisme*. Le nom primitif du système disparaît ainsi, sans que Fourier explique ni pourquoi il l'avait adopté, ni pourquoi il l'abandonne.

Il chercha, à partir de cette époque, le nom qu'il devait donner à ce système, qu'il avait d'abord si bien nommé, et n'en trouva pas un qui eût un sens aussi philosophique. Il l'appela *Association domestique-agricole*, ce qui ne signifie rien, scientifiquement parlant; *Mécanisme sociétaire*, ce qui ne signifie pas davantage; *Industrie attrayante et naturelle*, ce qui n'embrasse qu'un aspect de ce qu'il voulait dire; *Séries passionnées*, *Attraction passionnée*, *Sériisme*, ce qui n'indique que l'idée de groupes et de groupement, mais n'implique pas cette généralisation des phénomènes que les mots d'*Ordre combiné* et de *Combinaison* renfermaient si évidemment. Enfin, se rapprochant des dénominations de Robert Owen, il l'appela *Système harmonien*, et *Nouveau Monde industriel et sociétaire*.

(1) *Vie de Fourier*, page 42 et suiv.

(2) *Œuvres complètes de Charles Fourier*, tome I, Préface des éditeurs, page 3.

Pourquoi, dis-je, reprenant en 1822 la même matière qu'il avait déjà traitée en 1808, ne parle-t-il donc en aucun endroit, ni dans son avant-propos, ni dans tout son livre, de son essai de 1808? Pourquoi, chose qui ne s'était jamais vue, qui est tout nouvelle dans l'histoire de l'esprit humain, rompt-il toute relation avec lui-même, au point de ne pas même se nommer comme l'auteur de l'essai de 1808?

Y a-t-il, en effet, je vous le demande, dans toute l'histoire des découvertes, un seul inventeur qui n'ait tenu à constater la date de son invention, et à signaler l'origine de ses idées, et la première forme sous laquelle sa découverte lui est apparue?

Et Fourier s'éloigne de ce qui est le propre de la nature humaine jusqu'à effacer, sans dire pourquoi il le change, jusqu'au nom qu'il avait primitivement donné à son système!

Pourquoi le nom de *Sectes progressives* disparaît-il en même temps que celui d'*Ordre combiné?*

Pourquoi dès 1818, préparant son traité de l'*Association* qui parut en 1822, essayait-il de refondre son premier livre, et effaçait-il soigneusement ce nom de Sectes, en le remplaçant partout par le nom de *séries* (1)? Ce nom de Secte, qui rappelait la *Religion de Newton*, était pourtant bien choisi. Fourier apparemment le trouvait trop significatif.

O vanité de celui qui a prétendu avoir tout inventé SEUL, et tout inventé en pensant en contradiction avec le genre humain tout entier! Il se trouve, quand on va à la preuve, qu'il n'a rien inventé par lui-même, qu'il a moins inventé par lui-même qu'il n'est donné à l'homme en général de le faire. Il se trouve qu'il a menti, qu'il a dû ses idées à un autre homme, lequel ne refusait pas; lui, de reconnaître ce qu'il devait à l'Humanité sa mère.

Ma tâche sur ce point est terminée; elle était douloureuse, elle est terminée, j'en rends grâce au ciel. Le plagiat de Fourier sera la preuve la plus frappante de cette profonde erreur qui l'a porté à s'ériger en adversaire de toute la tradition de l'Humanité.

PIERRE LEROUX.

(1) Ses disciples, qui ont publié en 1841 une nouvelle édition de la *Théorie des quatre mouvements*, ont suivi autant qu'ils ont pu l'intention qu'avait Fourier de *refondre* ce livre. Leur édition est précédée d'un avertissement ainsi conçu : «Cette nouvelle édition de la *Théorie des quatre mouvements* a été » faite avec les plus grands soins, et non sans beaucoup de difficultés. Fourier a » laissé trois exemplaires de la première édition, dont certaines parties étaient » couvertes de notes marginales, et qui contenaient en outre des intercalations » considérables. Ces trois exemplaires ont été collationnés très scrupuleusement; » on a reconnu toutes les corrections, toutes les indications qu'ils contenaient, » et l'on a déterminé ensuite les changements qu'il était convenable de faire subir » à l'ancien texte. » Suit une indication des signes employés par les éditeurs pour faire concorder la nouvelle édition avec l'ancienne. Puis ils ajoutent : «Le mot *Série* a été substitué tout le long de l'ouvrage au mot *Secte*, qui en » tenait lieu dans le texte ancien. »

LES PAYSANS.

(IIe ARTICLE *.)

Quand une pensée sort du cœur, tout incomplète et défectueuse que soit la forme qu'elle revêt, cette pensée d'amour trouve toujours des cœurs disposés à la recevoir. La parole sincère et désintéressée, si lointaine, si humble qu'elle soit, éveille toujours un écho... A peine ai-je bégayé quelques mots, et déjà de bienveillantes sympathies, de généreux encouragements sont venus m'engager à continuer. J'élèverai donc encore ma faible voix pour parler des paysans; le sujet est loin d'être épuisé. Ces pauvres êtres, les plus deshérités du monde actuel, sont ceux dont on s'occupe le moins : si je parviens à attirer sur eux l'attention de quelques hommes de bonne volonté, mon but sera atteint, mon ambition satisfaite.

Bien que je parle des paysans en général, je veux prévenir le lecteur que je ne connais et n'ai étudié que ceux du pays où s'écoule mon

* V. le numéro de juillet.



existence (1). Il est possible, il est probable que la différence des lieux apporte de grandes modifications à leur manière d'être. Mais je ne puis dire que ce que je vois et ce que je sens; et, comme la plupart des femmes, je sens beaucoup, mais je sais peu. Vous, dont l'esprit a complété ce que je n'ai fait qu'esquisser, vous dont le cœur s'intéresse aux paysans, c'est à vous que je m'adresse : appréciez mes effort, suppléez à l'impuissance de mes expressions, vérifiez ce que j'avance; jugez, condamnez, rejetez mes erreurs; mais accueillez, développez, faites fructifier ce que m'inspire l'amour du bien, la foi et l'espérance en la venue du règne d'Egalité et de Fraternité que le Christ nous a promis.

I.

J'ai esquissé rapidement le tableau de la vie du paysan, de ses idées, de ses sentiments, et de ses mœurs. Aujourd'hui, j'essaierai rapidement encore, de le faire connaître dans ses relations avec le *maître*, c'est-à-dire avec le propriétaire riche dont il cultive la terre, qu'il fait vivre dans l'abondance par son travail, et qui ne lui laisse pourtant, en échange de ses sueurs et de ses peines, qu'une nourriture maigre et chétive.

Parler des rapports du paysan avec le *maître*, c'est désigner l'état d'hostilité et de méfiance sourde, mais organisée, qui règne entre eux. Le propriétaire et ses *métayers* font une association factice : ce qu'on prend pour l'union des moyens, c'est l'étreinte de la lutte, c'est la guerre des intérêts, c'est un combat inégal et désespéré entre le travail et le privilège. Aussi, en examinant attentivement ces deux adversaires, on les voit, l'un sournoisement et servilement craintif, comme l'animal sauvage à demi apprivoisé qui conserve ses farouches instincts, mais qui, ayant perdu la conscience de sa force supérieure, obéit à celui qui l'a dompté; l'autre, non moins craintif, mais d'une crainte plus prévoyante, et basée sur le sentiment de son injustice et de sa faiblesse, ne maintenant son autorité qu'à force d'insolence et d'audace. J'en demande pardon à quelques propriétaires, gens honnêtes, qui viennent au secours du paysan autant que leurs moyens, leurs idées, et le milieu où ils vivent, le leur permettent; mais telle est généralement la position respective des habitants de la campagne. Et ceux-là même dont je parle le savent bien; car lorsqu'une mauvaise récolte s'annonce pour l'année, tout en plaignant le sort des malheureux, tout en leur distribuant même quelques setiers de blé, ils ne manquent pas de se dire entre eux : « Il ne fera pas bon à voyager tard cet hiver. » Quoi! vous prévoyez le vol! vous annoncez le crime! Mais alors ce crime est donc nécessaire, fatal! Ce crime, que commettent ceux qui vivent en paix pendant les *bonnes années*, est donc une conséquence rigoureuse, inévitable du manque de pain!... Et pourtant vous avez à vous seuls la moitié de la récolte de six, dix, quinze domaines; vous vendez votre part, et la vendez *bien*; le blé est rare, il est vrai, vous en avez peu récolté, mais il est cher, et vous l'avez *si bien vendu!* Il y a presque compensation, et vos revenus n'en souffriront guère! Vous pourrez donc ajouter encore quelques milliers de francs à l'héritage de cent mille, deux cent mille, que vous laissez à chacun de vos enfants.

Cependant votre métayer a, lui, cinq ou six *drôles* à nourrir, plus son vieux père et sa vieille mère, qui, malgré cinquante années de travail, seraient aux portes et mendieraient sans la charité de leurs enfants. Ce métayer, que sa trop jeune ou trop vieille famille ne peut seconder assez puissamment, est en outre obligé d'entretenir un valet et deux ou trois journaliers à la saison des travaux : comment fera-t-il pour nourrir tant de personnes avec sa part de blé? Il la vend toutefois, quand c'est du froment, et il achète du seigle, qui lui paraît moins cher, bien qu'il soit moins nourrissant. Le *maître*, quand il est humain, avance l'excédant du grain que la nourriture de son métayer réclame. Mais ce pauvre métayer, le voilà endetté! Combien d'années d'épargne ne faudra-t-il pas pour combler ce déficit? Le domaine, année commune, pouvait tant bien que mal nourrir la famille; une mauvaise récolte la ruine!..

Cependant plusieurs bonnes années se sont succédé; les enfants ont grandi, et ils viennent en aide à leur père; le *maître* est assez doux; et, à la condition de travailler dix-huit heures par jour à la saison des fauches, on a serré de bon foin; on a fait de beaux élèves; les épizooties n'ont pas dépeuplé les étables; enfin on a réalisé quelques centaines de francs d'économies. On achètera un petit morceau de terre... Mais toutes les ressources, ajoutées les unes au bout des autres, ariveront à peine à la moitié du prix de l'objet convoité. Dans la petite ville voisine, il y a un banquier (lisez usurier) qui prête à un taux *raisonnable* : cet honnête agent s'est enrichi à ce métier. Il prête... Le reste de la vie des pauvres gens ne suffit pas à acquitter le fonds de la dette; les intérêts seuls rongent toutes les économies. Les parents meurent à la peine : les enfants héritent d'un champ, d'un pré, d'une espèce de maison... et du reste de la dette. Aucun d'eux ne peut garder l'héritage, étant incapable de payer aux autres l'équivalent de ce qui leur reviendrait; le bien est vendu : il est à la convenance du maître, qui l'achète. Quand les membres de la famille ont amorti la dette, payé les droits de succession, les frais de contestation et d'accommodement, puis quand ils ont enfin partagé, entre eux six ou sept, la modique somme sortie de cet alambic, voilà chacun bien riche!.. Mais tout ce qui a apauvri, épuisé le paysan, a augmenté le revenu du propriétaire. Tandis que celui-là se ruine en voulant posséder quelque lambeau *d'héritage*, ce dernier amasse sans cesse de nouvelles richesses, recule chaque jour les limites de ses *domaines*. Chacun des enfants du riche double sa fortune par le mariage : or doubler sa fortune, c'est la tripler, c'est la décupler; car le moyen de gagner de l'argent, c'est d'en avoir. Avec de l'avance, on profite des bons marchés, c'est-à-dire de la détresse du vendeur. Si le paysan, lui, a quelques denrées d'excédant, il lui faut les vendre bien vite pour subvenir à des besoins pressants. Le riche, au contraire, attend; il prévoit les fluctuations du cours, et ne se défait de ses marchandises que pendant une bonne veine....

Et l'on ne comprend pas qu'une colère sourde et continue bouillonne au fond du cœur du paysan! On ne comprend pas son ardent désir de posséder à lui seul un petit coin de terre, dont il aura du moins tout le revenu, qu'il pourra exploiter à sa guise! On ne comprend pas que s'il n'était retenu par un vague sentiment de crainte, il mettrait la main sur ces biens qu'il a presque créés, et qui parfois peuvent lui sembler siens!... Oh! riches, vous ne voyez donc pas, vous ne sentez donc pas son inquiétude, sa tristesse, son découragement, quand il pense à l'injuste partage de la terre, que lui seul cultive? Vous n'êtes donc pas émus par ces paroles naïvement douloureuses, et qui vous semblent peut-être grossières : « Oh! nous! » nous ne travaillons que pour nos ventres; pourvu que nous ayons » du pain!... »

Tandis que le paysan gémit et maudit tout bas, le *maître* se plaint tout haut de son ignorance, de la grossièreté de ses appétits, de l'entêtement routinier qui lui fait rejeter toute amélioration agricole (1). Le *maître* méprise et dédaigne le paysan, et il lui témoigne son dédain et son mépris; de son côté, le paysan redoute le *maître*, et il le flatte. Quelle source de misère et de dégradation!

II.

Mais pour bien apprécier l'état d'antagonisme où vivent ces deux hommes, le *maître* et le paysan, il faudrait connaître chacun d'eux dans ses idées, dans ses ressources, et dans ses habitudes. A ceux qui aiment et qui étudient le paysan, ce que j'ai dit de lui précédemment peut suffire. On le voit bien misérable, bien privé de religion et d'idéal, isolé, défiant, égoïste, envieux. Chez lui, le sentiment est nul ou faussé; la connaissance n'est pas, car il vit dans une obscurité où les traditions du passé font flotter quelques fausses lueurs qui ne servent qu'à l'égarer d'avantage; la sensation l'absorbe tout entier : les biens matériels, la vie de son corps, voilà tout ce qu'il connaît, tout ce qu'il cherche, tout ce qu'il aime. Et comme cette vie du corps, malgré son travail, malgré ses efforts continuels, ne lui est accordée que dans des proportions insuffisantes; comme

(1) Le lecteur remarquera néanmoins que tout ce que dit Mme *** des paysans de la contrée qu'elle habite peut s'appliquer à l'immense majorité de la population agricole. Le monopole a dû amener les mêmes résultats partout; partout l'antagonisme et la lutte ont dû se produire entre le travailleur et le possesseur des instruments de travail. Pour ce qui est de la misère et de l'ignorance des paysans, on ne saurait nier qu'elles ne soient générales dans les départements plus particulièrement adonnés à l'agriculture, tels que ceux de l'ouest et du centre. Là elles ont atteint les dernières limites, et il n'y a rien d'exagéré dans la peinture si vraie et si profondément sentie qu'en fait Mme ***.

On parle beaucoup, depuis quelque temps, de diminuer l'impôt du sel. Nous sommes loin de trouver à redire à cette réforme en elle-même; mais ceux qui voient dans cet impôt un obstacle radical au développement de l'agriculture se trompent, croyons-nous. Le mal n'est pas là; le mal est dans l'ignorance et la misère des paysans. Toute réforme qui n'aura pas pour but l'amélioration du sort de ces hommes sous ce double point de vue sera stérile, ou n'aura pour résultat que d'enrichir quelques capitalistes. Le problème ne sera résolu que lorsqu'on aura mis des *hommes* sur les huit ou dix millions d'hectares de terre inculte que renferme la France.

(*Note de la rédaction.*)

(1) Un jeune propriétaire poitevin, dont le père est fort riche, mais qui possède encore peu lui-même, a obtenu en agriculture des résultats merveilleux. Les voisins visitent sa propriété avec admiration; on veut connaître ses systèmes, ses procédés. Je sais le mot de l'énigme. Quelques particularités que j'ai recueillies sur sa vie intime m'ont tout fait comprendre : il *aime*, il *soigne*, il *éclaire* ses métayers. Il travaille avec eux, il vit avec eux de leur vie qu'il améliore. Une partie des dimanches d'été, les soirées d'hiver, sont consacrées à de bonnes lectures, qu'il leur commente d'une manière simple et intelligente...... Honneur à vous, homme évangélique; votre gloire modeste est pour moi une des plus pures et des plus enviables. Si vous lisez ces lignes, accueillez-les comme un tribut d'admiration et de respectueuse sympathie.

ces biens matériels ne s'offrent à ses yeux que pour exciter son impuissante envie, il en résulte que le paysan est l'être le plus mauvais, mais aussi le plus malheureux et le plus digne de pitié.

Quant au propriétaire, s'il a de moins les vices que la misère fait naître, il a, dans de plus grandes proportions, les passions mauvaises dont il donne l'exemple au paysan. Lui aussi, lui surtout est l'homme de la sensation : il n'a pas été privé des révélations du sentiment, mais il le méconnaît et l'outrage; il n'est pas étranger à la connaissance, mais il la dédaigne et la rejette. Cependant ce propriétaire est, en effet, le *maître* du paysan; dans nos campagnes, son influence gouverne, son intérêt décide. Tout se fait par lui, et surtout pour lui. C'est le berger qui parque son troupeau, et qui ne le soigne qu'en vue du produit qu'il peut donner.

Ce berger, ce conducteur, ce *maître* d'hommes, n'agit, je le répète, que dans son intérêt particulier. Que lui importent les destinées de l'Humanité, le but d'unité vers lequel les gouvernants doivent conduire les gouvernés! Il n'estime que la terre et ce qu'elle produit : ses efforts, à lui, ne tendent qu'à s'approprier la terre, et les efforts qu'il dirige n'ont d'autre but que faire rendre à cette terre tout ce qu'elle peut donner. Cherchez un autre objet à son existence, un autre stimulant à ses travaux, un autre souci à ses préoccupations, une autre raison surtout à ses relations avec le paysan, je vous défie d'en trouver. La vie intime du campagnard se conforme à ces manières de voir et d'être. N'estimant rien tant que sa propriété, il lui sacrifie la raison et le sentiment. Pour l'accroissement de cette propriété, il se condamne, lui et les siens, à une épargne relative. Pour rien au monde il ne toucherait au *fonds;* ce serait comme un sacrilége! Le fonds de la propriété, c'est le *palladium* de son existence; c'est là-dessus que se base la considération dont il jouit, la confiance qu'il doit attendre des autres, l'agrément de ses relations, l'établissement de sa famille. Peu importe qu'il vive chichement, que ses domestiques soient durement traités, que sa femme soit obligée de vendre quelques sacs de blé à la dérobée pour subvenir à certaines dépenses nécessaires! On pourra parler peut-être, tout bas et en souriant, de la manière peu délicate dont il augmente ses domaines; qu'importe! dis-je : n'a-t-il pas quelques centaines de mille francs au soleil! Les *partis* ne manqueront pas à ses enfants... On prévoit bien, et cela contrarie, que la dot sera minime, que la pension qu'il fera à son fils ou à sa fille sera relativement insuffisante (car ce père *sage et prévoyant* ne va pas faire jouir de sa fortune ses enfants encore trop inexpérimentés pour comprendre les devoirs du propriétaire); mais s'il faut que le jeune ménage languisse pendant quelques années, comme il en sera *indemnisé* quand la mort des parents viendra réaliser les *espérances!...* Aussi, chez nous, l'affection des gendres pour leurs beaux-pères est-elle uniquement proverbiale.

Ce n'est pas tout : l'avidité du riche ne le pousse pas seulement à veiller sur son trésor et à chercher à l'accroître sans cesse; elle lui crée encore des tourments imaginaires. Il ne craint guère la ruine : la terre, c'est solide! Mais il est d'une irritabilité de sensitive pour toutes les petites pertes, pour tous les petits mécomptes, pour le moindre accroc fait à ses revenus. Un bœuf malade, un champ grêlé, une mauvaise foire, le jettent dans une douleur et dans une colère qui seraient risibles, si elles n'étaient impies et révoltantes.

Quant aux idées religieuses, le riche campagnard s'est tracé à ce sujet un petit plan assez adroit et fort commode. Né, élevé par sa mère dans le catholicisme, auquel, depuis le collége, il ne croit plus, mais dont il ne peut, ne sait, ni ne veut s'affranchir, il s'attache de lui-même aux idées catholiques, mais par une longue laisse; de sorte qu'il ne puisse les abandonner pour aller en avant, mais de sorte aussi qu'il puisse jouir de toute la liberté possible. Ainsi, tandis qu'il rejette sans examen toute idée nouvelle, qu'il abandonne sa femme et sa jeune famille à l'influence du prêtre, il s'abstient, sans en dire la raison, sans se la donner à lui-même, de toute pratique du culte extérieur et intérieur. Ce n'est qu'au moment de la mort que la routine ou la peur lui fait accomplir une formalité sans efficacité s'il ne croit pas, qui lui est un cuisant reproche s'il a cru jamais. Donc sa vie est celle d'un athée, sa mort celle d'un superstitieux.

Pour ce qui est du sentiment religieux révélé et inspiré par la contemplation de la nature, par la réflexion, par l'examen de sa conscience, le propriétaire ne s'y est jamais abandonné; il n'a jamais cherché à le faire naître en lui. S'il a parfois une aperception rapide des vérités éternelles, il repousse bien vite et bien loin ces idées gênantes qui mettraient en contradiction sa conduite et ses principes. Car, à coup sûr, quand il admettrait le dogme de l'Egalité et de la Fraternité humaine, il ne pourrait (pas encore du moins) se résoudre à le mettre en pratique. Son intérêt veut l'inégalité; il conforme sa pensée aux exigences de son intérêt : « où est son trésor, là est aussi son cœur (1). »

Nul doute qu'il n'entraîne et ne pousse sur la pente où il glisse lui-même ceux qui lui sont soumis. Il ne parle donc aux paysans que d'intérêts matériels; il les gouverne par la matière, les dirige vers ce seul but, les encourage dans cette seule voie. De plus, il les laisse dans l'isolement où les jette la défiance. Non seulement il ne cherche pas à réveiller, à éclairer leur âme; mais il blâme généralement tout effort de leur esprit. L'école est inutile, ou même nuisible : qu'a-t-il besoin d'un métayer raisonneur? Pourvu qu'il obéisse, c'est tout ce qu'il demande. D'ailleurs, il n'y a que trop déjà de ce qu'il appelle dédaigneusement des *avocats de village*. Et il ne réfléchit pas que c'est précisément la commune ignorance qui produit ces avocats de village; il ne voit pas qu'indépendamment de la fausse et incomplète éducation donnée et reçue, ces ergoteurs qu'il redoute ne sont tels pourtant que parce qu'au-dessous d'eux se trouve une population abrutie, déshéritée de toute connaissance, livrée à tous les préjugés traditionnels, et qui, ne pouvant se guider elle-même, se laisse conduire émerveillée par le premier venu *son égal*, pourvu qu'il sache épeler les syllabes d'un livre et signer son nom! Le *maître* donc pèse de tout le poids que lui donne le droit de fournir ou de refuser le travail, c'est-à-dire la vie, sur la tête du paysan. « Travaille, semble-t-il lui dire sans cesse, ne détache pas ton regard du sol; là seulement est le bien; cultive cette terre qui m'a rendu puissant, et tâche d'en gagner à ton tour. »

L'infortuné paysan! il ne profite que trop bien de telles leçons; il travaille jusqu'à l'épuisement; il convoite ardemment cette terre précieuse, et accomplit les plus douloureux, les plus onéreux sacrifices, pour en obtenir un lopin. Il se livre à cette concupiscence si inexorablement jugée, si amèrement, si inconséquemment reprochée, si cruellement expiée. Il perd son âme sans sauver son corps, il souille son existence sans l'adoucir. Il la souille; car, voyant l'insuffisance du travail, il y joint mille petites rapines dont il se justifie à ses yeux, en considérant le maître comme un ennemi, et ses larcins comme un butin de bonne prise (2).

Oui, le paysan, je suis sûre du fait, hait le propriétaire comme un ennemi puissant et cruel; il cherche à lui faire tout le tort possible, et ne s'arrête que par une crainte grossière et animale. Le propriétaire, de son côté, ne regarde le paysan que comme un instrument et comme un cheptel.

III.

Il y aurait bien des choses à dire encore; mais le courage me manque, et je m'arrête pénétrée d'une douloureuse indignation, éperdue de terreur et de pitié. Il me semble assister, du haut d'une montagne, à un combat inégal et sacrilège, où les vainqueurs, faibles et en petit nombre, mais avides et audacieux, pillent, dépouillent dans l'obscurité toute une population forte, vigoureuse, mais encore engourdie par le sommeil. Les conquérants, aveuglés eux-mêmes par le succès, deviennent imprudents.... Ah! si la lumière se faisait, si, secouant la torpeur qui les enchaîne, les victimes pouvaient se compter et compter leurs oppresseurs, quelles terribles représailles!....

Et pourtant, si, quittant nos campagnes, nous interrogions les villes, si nous pénétrions dans les fabriques, si nous étudiions les calculs de l'économie politique, si nous parvenions enfin à saisir, dans chacune de ses phases, la marche de l'exploitation du pauvre par le riche, du travailleur par le capitaliste, comme nous reviendrions bien vite à nos propriétaires campagnards! Comme nous les trouverions bonnes gens!... Car eux veulent bien réduire la vie du pauvre au strict nécessaire, mais ils ne veulent point détruire ni diminuer la population. On ne meurt ni de froid, ni de faim chez nous; l'aumône s'y pratique encore.

Espérons donc qu'un progrès se fera dans la pensée de ces hommes que la routine rend plus aveugles que méchants. Analysons, constatons leurs torts, et faisons-les leur connaître, mais ne les maudissons pas; car eux aussi sont nos frères, à eux aussi nous sommes unis par la solidarité. A ceux qui souffrent, nous devons amour et consolation; à ceux qui font souffrir, sans le vouloir peut-être, nous devons raison et conseils.

Que les uns et les autres deviennent donc les objets de notre sollicitude; que tout cœur généreux s'ouvre et donne asile à ces ennemis qui se réconcilieront en se connaissant mieux. Se connaître, c'est la première condition pour s'aimer. Espérons qu'un jour, bientôt peut-être, riches et pauvres, suspendus à la même mamelle,

(1) S. Mathieu, chap. VI.

(2) Je sais des propriétaires qui préfèrent des métayers fripons. Leur infidélité prouve de l'avidité, l'avidité pousse au travail; le revenu peut en devenir plus satisfaisant. Dans tous les cas, le domaine s'améliore.



s'abreuvant aux mêmes sources, recevant à la fois et ensemble la vie de l'âme, se reconnaîtront, s'embrasseront et s'aimeront!.... Ce miracle, j'en ai la foi, s'accomplira par une éducation *vraie* et commune.

En attendant un peuple de frères, que les paysans deviennent nos enfants. Réchauffons-les, éclairons-les; puis moralisons-nous. La vie, la force est en eux, la connaissance est en nous : que le sentiment nous relie les uns aux autres. Ce n'est que par la fusion, par l'unité, que chacun de nous se complètera; rendons-nous dignes d'eux, rendons-les dignes de nous; et alors adviendra le règne de Dieu, le règne de l'Égalité dans l'amour, où il n'y aura plus ni exploiteurs ni exploités, ni pauvres ni riches.

Mme ***.

SOUVENIRS D'ALGÉRIE.

Ire COURSE : NOTRE-DAME DE STAOUËLI.

Au Rédacteur de la REVUE SOCIALE.

Vous me demandez, Monsieur, quelques notes sur mon voyage en Algérie ; j'avais écrit jour par jour ce que je faisais et voyais. Pour vous satisfaire, je détacherai de mon journal le récit des journées les plus intéressantes, à mon avis. Vous le savez, le but de mon voyage, était le port d'Alger, un peu aussi tous les ports de la côte; mais j'aurais bien voulu étudier sur les lieux cette grave question : l'avenir possible de l'Algérie. Je n'avais que trois mois, je n'ai pu que voir, et bien superficiellement, l'état présent de cette contrée. Cependant je crois que les faits que j'ai pu examiner ont été parfois assez significatifs pour justifier les jugements que j'ai portés. Vous me pardonnerez, j'espère, le décousu de ma narration en faveur de la sincérité et de l'impartialité que je crois y avoir conservées.

AOUT 1845. — Nous nous sommes embarqués le 25 août, à 6 heures du soir. A bord se trouvaient la femme de l'amiral Rigodit, le colonel Bouscarin, M. Victor Foucher, etc. Le Pharamond (un des vapeurs les plus détestables du service) partit à 7 heures. Au moment où il allait franchir l'entrée du port, entre les deux grosses tours Saint-Jean et Saint-Nicolas, le soleil couchant embrasait la mer; et ce spectacle fut si beau, qu'il arracha un cri d'admiration à tous les passagers. C'était la première fois que je voyais la mer; je passai la nuit sur le pont à contempler l'éclat extraordinaire des étoiles, inconnu dans les nuits du nord. Puis, penché sur le bordage, je suivais des yeux le sillage phosphorescent, et je répétais les vers si connus de Byron, lorsque les corsaires chantent leurs courses :

O'er the glad waters of the dark blue sea,
Our thoughts as bondless, and our souls as free.

«Sur les eaux joyeuses de la mer sombre et bleue, nos pensées sans bornes comme elles, nos âmes libres comme elle!»

Bien d'autres ont décrit, mieux que je ne pourrais le faire, l'aspect de ces vaisseaux chargés de populations entières. Les hommes, les femmes, les enfants, tous entassés sur le pont, pêle mêle avec les animaux, mal vêtus, mal nourris, couchaient sur les planches, tout au plus sur de mauvaises couvertures, brûlés par la chaudière, et trempés par la vapeur. Ils sont là, parqués hors de l'arrière, exclusivement réservé aux officiers et aux passagers de première classe. Je ne reviendrai pas sur les réflexions amères que cette inégalité me causa.

La traversée, d'abord très belle, devint assez mauvaise à la hauteur des Baléares, et le navire sauta sur les vagues, de sorte que le pont fut bientôt couvert de malades. Mais vous connaissez tous les détails d'une traversée; ils sont partout les mêmes. Sur le Pharamond, une seule chose fixa mon attention ; ce fut un groupe charmant, une belle italienne, aux traits caractérisés et doux, aux cheveux noirs, à la peau blanche, couchée sur une grande couverture, et serrant sur son sein une rose et blanche petite fille. J'aurais voulu pouvoir les dessiner.

27 *août.* — Nous arrivâmes de nuit devant Alger. Depuis longtemps le *feu fixe* du phare était sorti de la mer ; depuis longtemps les lumières des cafés nous avaient montré *la place du gouvernement*, et le vapeur, forcé de tourner la jetée, retardait toujours l'instant impatiemment attendu où il prendrait sa place au milieu des navires qui garnissent le port. Enfin il s'arrêta, et les cris rauques des matelots hêlant le cable sur la bouée nous avertirent que notre voyage était terminé. Cependant nous hésitions à descendre l'échelle : une vingtaine de bateliers, demi-nus, vacillant sur de frêles embarcations, se disputaient les voyageurs. Les bateliers sont divisés en corporations d'après leur nation, et chaque corporation a son jour exclusif de service. Cela met un peu d'ordre dans le tumulte; les injures sont toutes de la même langue. Dans l'obscurité, descendre l'échelle, et se sentir enlevé au-dessus de la mer par ces Arabes hurlant et se heurtant avec leurs canots, ce fut ma première impression en Afrique, et je la trouvai peu agréable. Cependant, guidés par un jeune habitant d'Alger qui entendait l'arabe, nous parvînmes à gagner la terre dans la même embarcation, mais nos effets étaient divisés. Il fallut composer pour les rattraper, et payer à nos despotes porteurs la récompense qu'ils exigeaient.

Le bas d'Alger est rempli d'hôtels à l'européenne, et nous trouvâmes un excellent gîte à l'hôtel des étrangers, bien tenu, propre et à bon marché.

28 *août.* — Nous jouissions d'une vue superbe. Sous notre fenêtre se trouvaient la *Santé*, le monument à Lyvois, ce courageux officier qui périt en sauvant les naufragés d'un bâtiment russe ; le nouveau port, la jetée; puis, au-delà de la baie, le cap Matifù, couronné par les cimes nuageuses du Jurjura. A gauche de Matifù, l'horizon n'avait de bornes que la portée de notre vue; le bleu sombre de la méditerranée tranchait sur l'azur plus doux du ciel, et souvent nous prenions plaisir à voir flotter sur ce point les barques des pêcheurs avec leurs voiles triangulaires semblables à des alcyons. Nous jouissions en les voyant lutter contre le vent, baigner parfois leurs voiles dans les vagues, puis, se relevant avec élégance, filer prestement vers la jetée, tourner raide, et se retirer en triomphe à l'abri de cet amas de blocs. Ces pêcheurs fournissent les tables de la ville d'excellents poissons; mais cette considération n'entrait pour rien dans le sentiment d'intérêt pour leurs évolutions, sentiment qui nous retenait pendant des heures à la fenêtre, les lunettes braquées sur la mer.

30 *août.* —On nous avait engagés à visiter le couvent des trapistes, à Staouëli; le dernier jour où ils pouvaient recevoir des dames était arrivé, on allait inaugurer leur église. Nous sommes donc partis ce matin à 6 heures et demie, dans une des petites voitures qui couvrent la place Cléopâtre. Ces voitures, construites comme nos char-à-bancs, sans autre défense contre la poussière que de méchants rideaux, sont traînées par deux chevaux du pays, maigres, mal harnachés, mais bons marcheurs en dépit de la température. Les conducteurs sont pour la plupart des Français, des soldats ayant fini leur temps. Ils sont tarifés pour certaines courses, comme Mustapha, l'Aga, le jardin d'Ossai; mais Staouëli est en dehors des courses ordinaires, et le prix est assez élevé. Il est vrai que nous avions une voiture à huit places pour nous six. Nous traversons la grande place du gouvernement encore inachevée, et qui attend la statue équestre du duc d'Orléans pour se débarrasser d'un vilain échafaudage. Placé au dessus du port, cette place offre une vue superbe; malheureusement elle est toujours brulée par le soleil, et il faut attendre, pour jouir de cette vue, l'ombre que donneront dans quelques années les *superbes* orangers qui commencent à pousser de petits bourgeons. Deux grandes maisons à colonnades, mais qui ne se feront jamais pendant, forment deux côtés de cette place, où aboutissent les trois plus belles rues d'Alger, toutes trois en partie imitées sur la rue de Rivoli, sauf l'alignement : ce sont les rues de la Marine, Bab-el-Oued, et Bab-Azoun. Au coin de la rue Bab-el-Oued, s'élève la grande mosquée d'une des deux grandes sectes dominantes, Stanafi, ou Malaki, je ne m'en souviens plus. Près de la rue Bab-el-Oued, se trouve la tour de la Djenina, dernier reste de l'ancien palais du dey : la Casbah était une forteresse dont les derniers deys seuls avaient fait leur résidence. A côté de la Djenina, et sur l'emplacement d'édifices détruits par l'incendie de 1844 (je ne réponds pas de la date), s'ouvre une rue qui conduit à la *Cathédrale future*

bâtie sur les fondements et avec les colonnes d'une ancienne mosquée. A quelques pas de l'église, se trouve le palais du gouverneur, imitation assez riche, et d'assez bon goût, de l'architecture orientale. Les bureaux de l'administration, le tribunal, l'évêché, sont logés dans diverses maisons moresques, dans les rues tortueuses qui avoisinent la Djenina. On trouve aussi de ce côté les bazars, et une grande place qui sert de marché.

En sortant de la place du gouvernement, notre voiture a suivi la rue Bab-Azoun, maintenant élargie, bâtie à la française, mais toujours encombrée par les voyageurs. Je n'y ai retrouvé, du tableau exposé par M. Langlois au Panorama d'Alger, que les costumes et les attitudes des habitants. La mosquée a été détruite, les maisons démolies, et les boutiques remplacées par des magasins français. La porte Bab-Azoun, lourde et disgracieuse, m'a semblé bien étroite pour l'entrée d'une capitale; mais l'état d'hostilité permanente où on se trouvait alors n'a pas permis de l'élargir en même temps que la rue. Nous suivons quelque temps le faubourg Bab-Azoun, qui sera bientôt aussi grand, aussi peuplé que l'ancienne ville; nous montons la rampe qui suit l'ancien rempart et mène à Mustapha supérieur. Quelques beaux palmiers, des haies énormes d'aloès et de cactus, de loin en loin quelques jardins autour des élégantes villa moresques, voilà les seules traces de végétation que j'aie pu apercevoir jusqu'au fort l'Empereur. Pas d'ombre, pas de verdure, une horrible poussière, voilà notre route. Mais Alger s'élevant à côté sur la colline, mais la mer si bleue, le ciel si pur, les belles collines de la rade, éclairées par la vive lumière du soleil déjà brûlant, et au-delà le brouillard du matin qui voilait la Métidja, laissant deviner les monts de l'Atlas, voilà notre vue lorsque nous regardions derrière nous.

Notre cocher, de sa banquette, causait avec nous, tout en pressant le trot soutenu de ses bonnes petites bêtes, qui ont fait trois heures de route par un soleil ardent, sans un instant de repos. Le chasseur d'Afrique, le cocher, connaissait tous les propriétaires des environs, tous les villages, toutes les collines; il racontait avec originalité une foule d'anecdotes, à mesure qu'il désignait un endroit remarquable de la route; il riait de la carte déployée par mon cousin, cherchait à la trouver en défaut, et puis reprenait le cours de ses histoires, la plupart fort amusantes. D'après lui, Bugeaud, à la bataille d'Isly, avait eu peur du nombre, et voulait battre en retraite, lorsque le colonel Tartas lui montra qu'il était enveloppé, et obtint l'ordre de charger. Les Marocains ne soutinrent pas le choc, et, au bout d'un quart d'heure, tout était fini.—Il en est ainsi de tous les combats tant vantés dans les bulletins. Les Arabes tirent de loin leurs coups de fusil, mais ils se dispersent devant une charge; et une douzaine de chasseurs a battu, près de Bouffarik, quelques centaines de cavaliers. Puis arrivent le rapport au ministre, les nominations, les croix, etc. La partie vraiment sérieuse de la guerre d'Afrique, pour l'armée, ce sont les campagnes à travers des plaines désertes. Les soldats, sans eau, mal nourris, fatigués par de longues marches, reviennent en guenilles, et, pour la plupart, vont se reposer à l'hôpital.

Cependant nous avions atteint El-Byar, où bivouaquèrent les Arabes en 1842, menaçant ainsi les portes d'Alger. Maintenant nos colons sont aussi nombreux que les indigènes sur cette route. Je m'amusais à examiner les costumes variés des hommes de toutes les races qui passaient à tout instant. Ici, l'Arabe, le Kabyle, ceints d'une pièce de toile blanche, enveloppés du bournous, dont ils drapent chacun diversement les grands plis. Sur la tête, tantôt le capuchon du bournous, tantôt une étroite calotte de laine rouge, quelquefois un grand chapeau de paille à forme haute et pointue comme un chapeau de Pierrot. Chaque mouvement met leur corps à nu; ils vont pieds nus, bras nus, observant tout d'un œil perçant et oblique, toujours impassible; les uns sur leurs petits ânons, d'autres à cheval, beaucoup à pied. Tous sont hâlés, rougis; mais leurs traits sont caractérisés, et leurs barbes noires, peu fournies, encadrent des têtes pleines d'expression en dépit d'un imperturbable sang-froid. Puis, le Maure, aux vêtements plus riches, portant, sur une grande et singulière chemise, un gilet de couleur éclatante; une ceinture de soie retient autour de sa taille un large pantalon flottant, serré aux genoux. Dans la ville, les Maures portent des bas et des babouches, mais dans la campagne la plupart vont pieds nus comme les Arabes. Ils jettent quelquefois sur leur gilet un grand bournous; sur leur tête, un superbe turban s'étale autour de la chaïa, (la calotte traditionnelle). Ils ont les mêmes montures que les Berbers, et portent avec autant d'ostentation leurs vêtements presque toujours sales et déguenillés; mais leurs traits sont plus fins, plus doux, plus nobles, et aussi moins énergiques.

Les Juifs sont vêtus à peu près comme les Maures; seulement ils s'habillent de couleurs sombres, et, au lieu d'un gilet, portent une veste. Leurs figures, encore plus astucieuses, ressemblent beaucoup à celles des Maures.

Les femmes Musulmanes, à quelque race qu'elles appartiennent, sont entièrement cachées par un énorme bournous qui couvre le front, tandis qu'une grande pièce de toile remonte jusqu'au dessous des yeux. Ainsi enveloppées, elles courent la campagne jambes et pieds nus; les *fermières* se font porter par une bourrique conduite par un nègre.

Les hommes de race noire portent le costume Arabe ou Mauresque, suivant la famille à laquelle ils *appartiennent*, car presque tous sont esclaves. Leurs traits droits et beaux déroutent bien des classifications fondées sur l'angle facial; et leur peau, d'un noir de jais, n'a rien de désagréable à l'œil. Les femmes juives sortent le visage découvert, les bras nus; leur costume se compose d'un énorme pantalon, d'une riche veste boutonnée, à manches de mousseline ou de toile attachées par derrière à la ceinture, et d'une coiffure très raide assez semblable à la casquette triangulaire des Slaves. Voilà les indigènes; car pour les Turcs, la plupart ont quitté le pays. Les Maures, les Juifs habitent les villes ou les maisons de campagne peu éloignées. Les tribus arabes errent dans les vallées, les villages kabyles sont perchés sur les montagnes. On compte environ deux millions de Musulmans en Algérie; mais rien de plus contradictoire que les calculs essayés sur ce sujet. Personne ne peut savoir le chiffre exact de ces populations qui repoussent toute investigation à coups de fusil.

Qui passe là, jambes nues, spartilles aux pieds, pantalons collants, veste sombre, manteau sombre, et large feutre sur l'oreille, l'œil farouche, la figure brunie, les traits nobles et durs? c'est un Espagnol.—Le petit chapeau noir indiquerait un Baléare. Les femmes portent le costume de nos paysannes, mais leur coiffure est un grand foulard dont la pointe tombe sur les épaules; leurs cheveux sont noirs, leur figure est ovale, leur physionomie provoquante, mais fière.

Voilà les Maltais à la longue calotte brune pendante : ceux-là, pour la plupart, sont marins ou maraichers.

Voilà nos ouvriers français ou provençaux. Même costume, même langage qu'en France; un peu plus déguenillés, voilà tout. Cependant, de tous les Européens, ce sont les mieux vêtus, et les plus réguliers dans leurs mœurs.

Passe, sur un fort cheval, pistolets à l'arçon, grand chapeau de paille, une ample redingotte sur des membres carrés, un vrai fermier normand. Derrière lui, des bœufs traînent sur des chars d'énormes pièces de charpente; puis viennent des mulets, des chevaux; autour marchent nos paysans.

Puis, sur un joli cheval, à selle élégante, passe, vêtu d'un léger kaban blanc, coiffé d'un feutre gris à forme arrondie, le jeune homme qui était venu nous chercher sur le Pharamond.

Une dame, garantie du soleil par une ombrelle à couleurs changeantes, sort d'une petite maison à l'italienne, et part pour Alger. Nous l'avons retrouvée sur la route à notre retour.

Une *calèche*, traînée par trois beaux chevaux, porte devant nous d'autres pélerins à Staouëli.

Est-ce tout? Non, voilà un soldat d'infanterie légère : le col si raide est remplacé par un foulard. Voilà un chasseur d'Afrique, barbu, noirci, coiffé du képi; voilà tout un peloton de Zouaves, au costume moresque légèrement modifié, qui rentrent en ville, le clairon en tête, les tirailleurs sur les flancs, comme dans la marche de guerre. Puis galoppe un spahis étincelant de broderies sous son bournous rouge.

Puis voilà sur la route poudreuse des marins au chapeau goudronné. Dans les champs incultes, tout couverts de palmiers nains, passent des prêtres en soutane et tricorne. A la porte de l'édifice, voilà des toilettes élégantes et fraiches comme sur le boulevard des Italiens. J'aperçois la robe blanche d'un chartreux, nous sommes à Notre-Dame de Staouëli.

Quelques champs cultivés au milieu d'un immense plateau abandonné aux palmiers nains; de jeunes plans qui s'élèvent dans une terre sablonneuse; des jardins potagers, voilà le résultat de quelques années d'efforts. La *concession*, assez mal située, surtout peu fertile, s'étend presque jusqu'à la mer, que nous apercevons dans la direction de Sidi-Ferruch. Le monastère est un grand édifice carré. A gauche est la chapelle, sur le devant un salon, divers appartements, et la loge du portier. A droite, le réfectoire, et au-dessus les dortoirs. Au fond, les salles d'études, la bibliothèque, etc. Une mansarde qui fait le tour de la maison sert de grenier pour enserrer les récoltes, jusqu'ici peu abondantes. A droite et à gauche, séparés du bâtiment principal, sont l'étable, les magasins à fourrage, et les ateliers de serrurier, menuisier, etc. Outre la niche où se trouve une statue de la Vierge, et l'inscription *hic est domus Dei* au-dessus de la porte, le petit clocheton qui surmonte la chapelle indique assez un monastère. Dans la cour, une jolie fontaine arrose un groupe de jeunes arbres.

Mais ce qui est vraiment poétique, ce sont les deux bouquets de palmiers placés à quelques pas de l'édifice : des tiges vigoureuses et droites balancent des palmes superbes de dessin; et la guirlande de lauriers roses, géranium, daturas, qui entoure les troncs, forme un

gracieux contraste avec l'aspect désolé du pays. Au milieu des palmiers coule une petite fontaine surmontée d'une statue de la Vierge. Un moine regrettait que ce groupe de palmiers ne pût pas se transporter à Paris : on l'aurait vendu si cher, et l'établissement a tant besoin d'argent!...

Cette réflexion me fit mal : tant de positivisme dans un homme voué à l'abnégation des choses matérielles!....

Cependant la cérémonie, toute nouvelle pour moi, me frappa par l'absence même de la pompe ordinaire du culte catholique. Excepté le recueillement des moines, et le costume des prêtres, rien ne pouvait annoncer une église. L'évêque a béni les portes, l'autel, les c.oix dessinées sur les murs blancs de la chapelle. Puis il a prononcé un discours ridicule d'emphase; sa voix était triviale, et cependant je n'ai senti que du respect pour cet homme qui a exposé sa vie pour faire accomplir le premier échange de prisonniers avec Abd-el-Kader. Il a raconté les souffrances des trapistes dans leur lutte contre la nature, souffrances qui leur sont communes avec tous les colons; mais il a montré la supériorité d'une association religieuse sur l'œuvre individuelle des propriétaires, et il s'est écrié : « Courage, mes frères, la mort ne peut laisser de vide parmi vous, et chaque travailleur est, pour ainsi dire, immortel sur cette terre même. »

Ainsi donc les trapistes, comme autrefois les anachorètes, vont combattre le désert! Et, cette fois, leur succès assuré donnera aux établissements européens une grande force; car la terre produit en abondance, et ils ne manqueront pas de rivaliser avec les colonies, en cultivant le coton, le café, et les plantes des pays chauds. Puis, le murier croît ici avec une facilité merveilleuse, et la soie est un sûr moyen de s'enrichir que ne négligeront pas les moines. Jusqu'ici, leur seul adversaire, c'est le climat qui les décime. Les Arabes les respectent, et le gouvernement les protège.

Ainsi donc, au XIXe siècle, l'avant-garde de la civilisation en Afrique, c'est encore le couvent!... Et cependant, ne devrait-on pas comprendre qu'il faut peupler le désert avec des familles, non avec des moines? Les colons comprendront-ils que l'association les empêcherait seule de périr de misère? La France comprendra-t-elle que notre lutte contre la barbarie ne peut être légitime et ne peut avoir de résultats qu'en opposant une idée religieuse au fatalisme musulman?

Voilà les pensées qui m'occupaient pendant la cérémonie, en même temps que j'étais vivement tenté de chercher à réaliser mon idée en me fixant en Algérie. Tout-à-coup j'ai tressailli en entendant prononcer le nom de l'assassin du Dahra. J'étais à côté du colonel Pélissier, et sa figure basse, dure, m'a fait comprendre que la conquête et l'extermination seraient trop longtemps encore le seul moyen compris pour régénérer les nations!... Mon rêve s'est dissipé; la guerre féroce, implacable, la dévastation, puis la propriété exclusive et jalouse de quelques cultivateurs grossiers; la domination arrogante des militaires, la corruption et la cupidité des colons, voilà ce que nous établissons en Algérie. Tout ce qui m'a été dit sur la brutalité des officiers, sur les intrigues et les friponneries des employés, est inconcevable; et la multiplicité des actes impunis fait jeter souvent des calomnies sur de nobles caractères, qui ont le malheur d'être en mauvaise compagnie.

En revenant, nous avons traversé Cheragas et Delly-Ibrahim, deux villages de nouvelle formation. Quelques maisons, quelques boutiques, plusieurs masures inachevées, une église, une mairie, dispersés dans une enceinte de grandeur raisonnable, voilà ce qu'on appelle des villages dans les rapports qu'on distribue en France. Aussi les colons appellent-ils ces rapports, réunis dans un gros volume à couverture bleue, les contes bleus. Il y a quatre-vingt mille Européens en Algérie. La plupart sont des ouvriers, et se font chèrement payer. On bâtit beaucoup, et presque tous ont de l'ouvrage. Mais les cultivateurs, pauvres, ignorants, jetés sur une terre inconnue, perdent leurs forces et leur fortune, en essayant de se créer une propriété. Le découragement dépeuple les villages formés à grands frais par la direction de l'intérieur; les concessions restent incultes; et comme les Arabes ont abandonné pour la plupart le Sahel, Alger serait bientôt entouré d'un désert, si on n'y prenait garde.

Et cependant la terre est fertile; l'eau, sans être abondante, se trouve pourtant sans beaucoup de peine : ce qui manque, ce sont des hommes qui comprennent la force de l'association, et qui soient dirigés par des agriculteurs savants. L'élevage des bestiaux, la culture des denrées coloniales et du murier, et les potagers, donneraient bientôt des profits considérables. L'exemple de quelques propriétaires riches et intelligents est là pour le prouver. Avec quelques avances, on peut faire beaucoup en Algérie.

A Delly-Ibrahim nous entrons chez un colon en ce moment à Paris. Sa femme, sous la garde d'un grand chien, habitait seule la cabane, sans courir de risques, assurait-elle. Il y a un an que l'établissement est formé : elle a eu des légumes, des fruits, beaucoup de fourrage. La vigne, les arbres fruitiers, les orangers poussent très bien. La ferme est arrosée par une source qui sort d'une ruine romaine : des haies d'aloès la garantissent contre les animaux dévastateurs.

Nous tournons les collines. A cette fontaine, dit notre guide, il y a quatre ans que les Arabes nous ont mis en fuite, et ont tué notre officier, comme nous menions boire les chevaux. — Il y a quatre ans, et nous voyageons là, sans armes, la nuit; et cette femme dort tranquille dans une habitation isolée! Voilà quelques résultats obtenus.

PH. F.

STATUE

A

GEOFFROY-SAINT-HILAIRE

DANS SA VILLE NATALE.

La commune d'Etampes, ville natale de GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, a résolu de consacrer le souvenir de ce grand naturaliste au lieu qui l'a vu naître, en lui érigeant une statue. Elle s'adresse aux amis des lumières dans toute l'Europe pour les prier de s'associer à son projet. Une commission composée d'habitants de cette ville, de membres de l'Institut, et de quelques autres savants et artistes, vient de publier un exposé dont nous nous plaisons à reproduire les principaux motifs :

« Le nom de GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, dit cette commission, n'a pas besoin d'être vanté. N'eût-il d'autre titre aux yeux de l'Europe que celui d'auteur de la *Philosophie anatomique*, ce serait assez pour justifier l'honneur que nous voulons lui rendre. On n'a pas oublié que Goëthe mourant le présentait à l'Allemagne comme formant, en compagnie de Cuvier, pour notre siècle, un groupe équivalant à celui de Buffon et Daubenton pour le dix-huitième. C'est en effet Daubenton lui-même qui, le distinguant avec cette sûreté de coup-d'œil qui appartient au génie, l'avait choisi, dès sa jeunesse, pour lui transmettre l'héritage de la zoologie; et c'est lui, qui, à son tour, a su discerner et appeler à lui l'illustre Cuvier, dont l'antagonisme devait lui imprimer un mouvement si utile. Ces deux noms demeureront unis dans l'histoire par l'opposition même qui s'y rattache, et la postérité, qui s'ouvre déjà pour eux, ne les contemplera pas l'un sans l'autre.

»Mais, sans entreprendre un panégyrique, ni parler de tant de beaux traits de vie privée qui sont l'honneur de sa biographie, qu'il nous soit du moins permis d'inscrire ici les titres positifs que nous avons à cœur d'honorer.

»Nommé en 1793, par un décret de la Convention nationale, professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle que le même décret venait d'instituer, GEOFFROY-SAINT-HILAIRE se place ainsi parmi les fondateurs d'un établissement jusqu'alors sans pareil, et qui, par les lumières qu'il a répandues, en même temps que par l'émulation qu'il a partout suscitée, a contribué si puissamment, dans tout l'univers, à l'étude désintéressée de la nature.

»C'est sous son administration, soutenue avec zèle pendant un demi-siècle, que se sont formées peu à peu ces vastes collections d'oiseaux et de mammifères, qui sont un des plus précieux ornements scientifiques de notre capitale.

»C'est lui qui a provoqué la création de la Ménagerie annexée au Muséum, et qui a été nommé en 1794, le premier Directeur de cette belle institution, bientôt imitée dans toute l'Europe.

»En 1798, il fit partie de l'expédition d'Egypte, et fut un des sept fondateurs du célèbre Institut du Caire, dont aucun membre ne se distingua plus que lui par l'étendue et l'activité de ses travaux. On se souvient que c'est à l'énergie de son caractère que l'on dut la conservation des matériaux de l'ouvrage qui a commencé à soulever les voiles dont était chargée depuis tant de siècles cette antique nation.

»Appelé dans les rangs de l'Institut en 1807, placé par Napoléon, qui avait appris en Egypte à l'apprécier, sur la première liste de la légion d'honneur, célèbre dès ses débuts, adjoint à presque toutes

les Académies étrangères, il figurait depuis l'origine du siècle parmi les naturalistes les plus éminents de l'Europe. Exclusivement voué aux intérêts de la science, il ne souffrit d'en être distrait que deux fois. En 1808, il reçut de Napoléon une mission relative à l'instruction publique en Portugal, et la reconnaissance témoignée en 1817 par ce pays, qui refusa de reprendre possession des collections rapportées de Lisbonne par GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, montre assez avec quel succès et quelle droiture il s'était acquitté de ses fonctions. En 1815, sa ville natale l'enleva à son tour au Muséum, pour l'envoyer comme représentant à la Chambre. Il ne voulut pas y demeurer au-delà du temps de crise qui avait fait une loi à chaque citoyen de négliger momentanément toute autre considération que celle de la patrie ébranlée. Sa vie, telle qu'il l'avait conçue, était celle d'un savant, et non d'un homme d'état; et il tenait d'autant plus à poursuivre ce plan fidèlement, qu'il ne le jugeait pas moins utile à son pays, qu'il aimait avec passion, qu'à la société tout entière. «A chacun sa position selon les temps, » écrivait-il aux électeurs de sa ville d'Etampes, « je suis revenu à la culture »des sciences, autre manière pour moi de me rendre utile à la »société, même dans un intérêt de législation; car des études philo»sophiques n'entraînent point la pensée dans plus d'étendue, sans »que ce peu de savoir de plus ne devienne un germe et ne soit la »source d'un perfectionnement moral. » Il se plaisait à s'appliquer ce mot de Saint Augustin : *homo unius libri*; et il avait pris pour devise cette simple parole : *utilitati*, qui suffit pour peindre la candeur en même temps que la générosité de son caractère; car il n'imaginait pas qu'elle pût jamais avoir un autre sens que l'utilité générale.

»De quelque opinion que l'on soit touchant les principes qu'il a eu le mérite d'énoncer le premier en leur donnant une base positive, on ne peut en méconnaître la grandeur, puisqu'ils dominent manifestement l'édifice zoologique tout entier. Ils ouvrent à la science une période spéciale, déjà légitimée par d'importantes découvertes auxquelles ils ont donné l'impulsion. Les voies où il eut le courage de marcher si long-temps solitaire se peuplent chaque jour, et les sciences les plus diverses tendent à y prendre une vivification toute nouvelle. Déjà, comme le disait en prononçant son éloge le Doyen de la Faculté des Sciences de Paris, ses principes se sont enracinés dans la botanique, et ils pénètrent maintenant dans les sciences chimiques, où ils préparent peut-être une révolution.

»En résumé, honorer GEOFFROY-SAINT-HILAIRE, ce doit être aux yeux de tout homme impartial honorer celui qui, toute sa vie, a cherché avec éclat et persévérance chez les êtres organisés, selon le grand mot de Leibnitz sur la création, l'unité dans la variété, c'est-à-dire l'harmonie. »

S'il nous était permis d'ajouter à l'exposé que nous venons de citer, nous dirions avec une profonde conviction que le monument de Geoffroy ne devrait pas être élevé aux frais de quelques souscripteurs de sa ville natale, ou d'ailleurs, mais aux frais de la nation, attendu que le plus grand intérêt commun à tous les hommes, comme disait Saint-Simon, c'est celui du progrès des sciences, et que nul n'a mieux mérité en ce sens de l'Humanité tout entière.

C'est David qui est chargé de l'exécution. Il retracera avec amour l'image de l'homme de génie qu'il a connu, honoré, et dont il avait déjà saisi les traits et la physionomie dans un médaillon qui est un de ses ouvrages en ce genre les plus achevés et les plus vivants. La tête de Geoffroy rappelait les plus belles têtes des philosophes de l'antiquité. Aussi approuvons-nous la résolution de la commission, qui a décidé, pour tout monument, l'érection d'une statue. Puisse cette statue être un digne hommage à la gloire du savant qui, aux yeux des philosophes, n'a pas de rivaux dans notre temps.

Les souscriptions seront reçues à Paris, chez M. REGNIER, au secrétariat de la Faculté des Sciences; et à Étampes, chez M. VENARD, trésorier. Les noms des Souscripteurs seront conservés sur des Tablettes déposées dans l'une des salles de la Mairie.

RÉALITÉ ET POÉSIE.

« Des laveurs de cendres d'orfévrerie s'étaient établis avant-hier sur le bord de la Seine, entre le pont Saint-Michel et le Pont-Neuf. Là, sous une tente, dans de grands baquets, dix ou douze ouvriers lavaient ces cendres précieuses, dont le résidu était mis ensuite dans un énorme creuset chauffé par un fourneau semblable à ceux des constructeurs de trottoirs en asphalte, et ainsi le monceau de cendres déposé sur la berge se convertissait en lingots. A deux pas de cet atelier improvisé était étendu un vieillard dont les vêtements délabrés révélaient une aisance passée à laquelle avait succédé la misère. Cet homme se leva, s'avança d'un pas mal assuré vers les travailleurs, et les regarda opérer.

« Mes amis, leur dit-il après quelques instants, je vois que vous travaillez avec ardeur et en conscience; mais votre procédé est bien imparfait. — En connaissez-vous donc un meilleur? demanda le contre-maître qui dirigeait l'opération. — Je le crois; j'en suis certain même, et je suis prêt à vous l'enseigner. » Le vieillard se mêla aux travailleurs : il fit verser l'eau moins abondamment pour le premier lavage, fit changer la manipulation pour le second, indiqua des modifications importantes pour les opérations subséquentes, et fit si bien que le contre-maître n'hésita pas à reconnaître qu'en effet ce nouveau mode augmentait le rendement de près d'un dixième. Il remerciait avec chaleur l'inconnu, lorsque celui-ci chancela et pâlit; en même temps ses genoux faiblirent, et il tomba dans la rivière, où l'eau, heureusement, n'a en ce moment que quelques centimètres de hauteur.

» On s'empressa de relever le vieillard et de le rappeler à la vie; enfin il ouvrit les yeux, et, interrogé, il avoua que depuis quarante-huit heures il n'avait pas mangé. En un clin-d'œil les ouvriers se procurèrent du vin, un bouillon, du pain. Le malheureux vieillard raconta, en mangeant avec avidité, qu'il était ouvrier à l'hôtel des monnaies de Rouen. Réformé par suite de la nouvelle loi qui centralise à Paris la fabrication monétaire, il était venu dans la capitale, espérant y trouver à s'employer. Mais partout, à cause de son âge avancé, on avait refusé de l'occuper. Aussi se trouvait-il depuis deux jours sans asile et sans pain.

» A peine le pauvre homme avait-il achevé ce triste récit, que les ouvriers mettaient la main à la poche pour lui venir en aide; mais pendant qu'ils se cotisaient ainsi, le vieillard, qui avait mangé trop avidement, éprouva un nouvel évanouissement.

» Il a été transporté, par les soins du commissaire de police du quartier du Palais-de-Justice, à l'Hôtel-Dieu, où tout fait espérer qu'il se rétablira promptement. Grâce à la collecte des braves ouvriers, à laquelle ont voulu s'associer les maîtres orfèvres et bijoutiers du voisinage, le pauvre vieillard ne sera plus exposé désormais à mourir de faim. »

Ce récit est tiré de la *Gazette des tribunaux* du 13 de ce mois (août). La réalité fournit à chaque instant des faits du même genre. Voilà un homme qui a été utile à la société toute sa vie, et qui pourtant va mourir de faim! Il a servi le pays dans un atelier du gouvernement, et le gouvernement le licencie dans sa vieillesse, et l'abandonne! — Ce gouvernement n'a de prévoyance que pour les grades élevés de sa hiérarchie. Il donne tout aux riches, ce gouvernement, rien aux pauvres. Etes-vous né riche, vous avez droit à ses faveurs; vous participez à son éducation privilégiée; ses emplois, ses grades vous sont ouverts. Quant au peuple, on prend ses sueurs, son travail, sa vie, et on ne lui paie jamais ce qu'on lui prend. Combien de pauvres soldats expirent chaque année dans nos campagnes à la suite des horribles maladies contractées en Afrique! et combien, depuis vingt ans, l'Afrique a-t-elle dévoré des enfants du pauvre, condamnés au régime de l'abrutissement et du meurtre pour la plus grande gloire de quelques généraux dont les classes pauvres, pressurées par l'impôt, paient les honneurs et les pensions de retraite! — Ainsi délaissé, ce vieux travailleur s'adresse donc à l'industrie privée, que mène le capital et où règne la concurrence; mais là on lui dit : Tu es trop vieux; les jeunes ne manquent pas; la chair humaine est toujours trop abondante. Il comprend son sort, il s'éloigne, il erre sur le bord du fleuve, rêvant peut-être un suicide. Vous avez vu le reste, et comment l'expérience de ce vieillard pouvait encore être utile à cette industrie qui le condamnait à mourir. En vérité, si un poète voulait représenter dans un apologue la solidarité qui lie virtuellement entre eux tous les hommes et l'anarchie qui aujourd'hui les divise, pourrait-il mieux faire?

AUX POÈTES.

Faux-monnayeurs de style, arrangeurs d'élégies,
Vous qui frappez la langue aux vieilles effigies,
Vous qui vous croyez neufs, esprits sans mouvement,
Pour quelques tours anciens rajeunis savamment,
Soyez de votre temps; laissez rêver Tytire
Sous l'ombrage amoureux du hêtre qui l'attire,
Et, cueillant en bouquet la rose avec le lis,

Faire dire aux forêts le nom d'Amaryllis.
Songeons moins aux bergers, et songeons plus aux hommes!

Il est d'autres sujets dans le monde où nous sommes;
Il est de sourds combats et de terribles maux
Dont la muse pourrait enfler ses chalumeaux.
Ces hommes sans travail, sans famille, et sans terres,
Race de parias, race de prolétaires,
Qui frappent maintenant avec anxiété
Aux deux portes d'airain de la société;
Fils excommuniés de la mère Nature,
Qui n'ont point sur la terre un coin de sépulture,
Pour qui l'on interdit l'onde, l'air et le feu,
Qui vivent sans espoir et qui meurent sans Dieu,
N'ont-ils pas, dans leur sombre et triste frénésie,
Le caractère grand qui fait la poésie?
Ne pourrait-on tirer de leur bouche de fer
Un hymne à défier le chantre de l'enfer?

Art, ton foyer divin, que nulle main n'attise,
S'éteint dans la débauche et la fainéantise;
Tu n'as plus de martyrs de ton culte immortel!
Pour enfiler des mots au ruban d'une phrase,
Ou ciseler très bien la bordure d'un vase,
— Je demande pardon de l'avis que j'émets, —
On peut être ouvrier, mais artiste jamais!

Ensuite vous donnez dans des travers indignes.
Passe encor de chercher la couleur et les lignes:
Mais nier l'avenir et railler la pitié,
Quand moitié des humains meurt sous l'autre moitié,
Plaisanter de ces gueux qui n'ont point de chemises,
Des enfants aux pieds nus, de ces femmes mal mises,
Que l'on voit dans la rue, à côté des égoûts,
Pleurer sur leur honneur vendu pour quelques sous,
De ces hommes-chevaux qu'on attelle aux charettes,
Et du masque fardé de nos pâles lorettes;
Jeter à tout cela son vers fin et moqueur,
C'est de l'esprit, dit-on; je veux bien: — Mais du cœur?

ALPHONSE ESQUIROS.

Nous empruntons ces vers, pleins de vérité et d'énergie, à l'ALMANACH DE LA FRANCE DÉMOCRATIQUE, publication de M. *Victor Bouton* (rue Montmartre, 32), dont la troisième année va paraître à la fin de ce mois. Parmi les divers Almanachs populaires, nous recommandons celui-là à l'attention de nos lecteurs. Sa devise est: *Les réformes politiques en vue des réformes sociales*. Cette devise est excellente: la suivre est le moyen d'attirer sur les questions sociales l'attention d'un public très nombreux dont l'esprit flotte vers les réformes, et craint de les aborder hardiment; mais réciproquement c'est le moyen de donner aux questions politiques un sens, une valeur, un intérêt véritable.

NÉCROLOGIE.

JULES BOULINE.

Singulier rapport! triste rapprochement! il y a un an, c'était un homme mûr que nous pleurions; c'était Raban, l'homme du dévouement, le patriote libéral élevé par sa vie et ses souffrances au sentiment religieux: aujourd'hui, c'est un jeune homme, le frère de Raban par le dévouement patriotique, le libéralisme, et l'ardente activité, tombé de fatigue et d'épuisement au moment où sa pensée découvrait un horizon nouveau vers lequel il se préparait à courir.

Mort pleine d'enseignement, et que nous ne saurions trop méditer, nous autres jeunes gens! Voici l'un des nôtres qui disparaît tout-à-coup de nos rangs; approchons-nous, et regardons sa vie, afin qu'elle nous apprenne le mot de cette fin subite.

Notre temps marche à l'égalité par tous les chemins; l'égalité entre de plus en plus dans nos mœurs, et devient malgré tout la loi des cœurs honnêtes. Aussi combien en est-il qui la servent de tout leur être, sans bruit, sans éclat, sans ambition! combien en est-il, dans la jeunesse, qui la pratiquent ou la désirent! combien la Révolution Française ne fait-elle pas battre de cœurs dans la jeune population des écoles et des ateliers! Pour notre compte, nous en savons beaucoup de ces dévouements obscurs, de ces désirs profonds qui veillent dans la nuit actuelle. Jules Bouline était de ceux-là. Sorti du collége, comme il se plaisait à le dire, avec tous les préjugés et toute la fausse science qu'on y enseigne, il entra dans la vie réelle plein d'illusions sur lui et sur le monde. Mais, doué d'une grande simplicité de cœur, il échappa aux amères déceptions de l'orgueil, et ce fut avec un étonnement naïf et calme qu'il s'aperçut qu'on l'avait trompé, qu'il ne savait rien de ce qu'il croyait savoir, et qu'il était impossible que les choses fussent telles qu'on les lui avait montrées. Dès lors sa vie ne fut que luttes et que recherches. S'exagérant le tort que lui avait pu faire sa première éducation, il s'efforça d'effacer entièrement de sa vie tout ce que sa raison repoussait parmi les choses qu'on lui avait enseignées; et il se trouva seul et sans lumière devant l'histoire, la philosophie, la politique, devant la vie enfin, soit sociale, soit individuelle, qui le pressait de tous côtés et lui demandait de croire et d'affirmer. Il affirma sa raison. Il affirma la nature; il s'attacha au fait pour l'étudier. Mais, en dépit de la logique, qui, dans cette sphère, l'eût entraîné à la loi du fait, à l'égoïsme, à l'inégalité, son sentiment se révolta contre cet affreux principe de tout mal; et lui qui se croyait positif et n'acceptait de la science que ses démonstrations évidentes, certaines, s'éprit d'un idéal abstrait du devoir, auquel il se dévoua tout entier. C'est ici le côté vraiment sublime de sa vie. A peine une idée de justice, d'égalité, lui est-elle apparue, il court, il s'empresse, il se sacrifie pour la réaliser. Tout ce qui se tente dans cette voie le trouve prêt à l'action; tout ce qui s'y accomplit se hâte par son concours. Procédure, réformes politiques, organisation, il embrasse tout cela dans son dévouement. Aucune plainte, soit particulière, soit générale, ne le trouve indifférent, inactif; et, de même qu'il met généreusement sa connaissance du Code au service de ceux qui souffrent près de lui, il recueille les plaintes des travailleurs dépossédés partout où elles se produisent, et il en prépare un dossier, une sorte de réquisitoire contre la société des puissants. Mais cette ardeur le consume, son activité le dévore, ses efforts l'épuisent. Et puis tout cela est infructueux! Il y a quelque chose qu'il ne peut s'expliquer et qui l'accable: c'est l'indifférence apparente du plus grand nombre; c'est le cynisme croissant des gouvernants; c'est l'impuissance des hommes sur lesquels il comptait le plus; c'est, enfin, ce détraquement de tout l'édifice social qui rappelle chacun chez soi, et livre la patrie, et son honneur, et sa force, et ses antiques traditions, aux honteux trafics du capital, aux dédains outrageants des politiques étrangers.

Nous qui l'avons plaint et quelquefois consolé dans ces moments amers, nous dirons ce qu'il souffrit. Nous l'avons vu, pénétré de douleur en présence de cette dissolution qui triomphait partout de ses tentatives, chercher enfin au-dessus de ce triste présent la cause du mal; et c'est au moment où cette cause allait se révéler à lui, ainsi que le remède à lui opposer, qu'il a succombé. Nous le regrettons profondément. Il était notre ami, l'ardent défenseur des opprimés et des souffrants, le courageux soldat de la patrie et de la liberté. 92 l'aurait vu au premier rang dans ses luttes gigantesques, 1830 l'aurait compté au nombre de ses héros, 1832 au nombre de ses martyrs. Mais notre époque attend d'autres dévouements. Il ne s'agit plus de détruire: rien n'a d'existence réelle dans ce monde si matérialiste. Tous les coups de nos pères ont porté: rien ne vit plus maintenant de ce qu'ils ont attaqué, et cependant tout semble encore subsister. Mais ce serait une grave, une dangereuse erreur de voir là autre chose que des apparences. La vie est ailleurs. C'est pour n'avoir pas compris cela, dès l'abord, que Jules Bouline, et beaucoup d'autres, ont tant souffert et souffrent encore. Ils croient n'avoir qu'à détruire certaines formes politiques, qu'à appliquer certaines théories de gouvernement et d'organisation, pour établir l'égalité, la société idéale; et si leurs coups tombent dans le vide, si leur voix se perd sans écho, ils accusent les temps et désespèrent.

C'est en effet quelque chose d'affreux et de désespérant que de continuer à combattre, quand la nuit s'épaissit, quand le bruit enivrant de la bataille s'éteint et cesse par degrés, quand peu à peu les rangs s'éclaircissent autour de nous, et que, pressé de toute part, environné d'obstacles inconnus, harcelé de traits mystérieux, on cherche en vain un ennemi à étreindre et à terrasser. Mais si, au milieu de cet horrible chaos, une lueur vous découvre tout-à-coup que l'ennemi a disparu, que les traits qui vous blessent viennent d'ailleurs; que, dans cet affreux impasse où il vous semblait tenir votre adversaire, la mort vous poursuit sous d'autres formes; enfin si, au lieu des blessures de l'épée, vous vous sentez oppressé de miasmes mortels, étouffé sous une atmosphère empoisonnée, vous changerez alors d'armes et de moyens, et vous dirigerez contre la nature des efforts qui, tout-à-l'heure, s'adressaient vainement à un ennemi chimérique.

C'est ce que font les politiques de cœur, comme on peut les appeler. Ils commencent à comprendre que le mal est dans l'air même que nous respirons. Cherchant le lien des individus dans la société, ils voient qu'au lieu des sentiments généreux qui les échauffent, eux, les amants passionnés de la liberté, les citoyens n'échangent plus que des pièces de monnaie. Le capital préside à toutes les relations sociales actuelles, il les domine, et, à mesure que son pouvoir s'étend et s'affermit, la société se dissout, l'humanité disparait. La politique en offre chaque jour les plus dégoutants témoignages. L'insolente effronterie des possesseurs égale seule la lâche apathie de la foule. L'opulence inique des uns, l'affreux dénûment des autres, le capital en un mot, a glacé dans les cœurs tout sentiment national. Et cependant, c'est sur ce seul sentiment que repose l'espoir de leur généreuse politique. Ah! puisque la guerre des opinions s'éteint, disent déjà quelques-uns, puisque le capital envahit tout, armons-nous contre lui de traits qui puissent l'atteindre et le détruire. Occupons-nous des questions de travail, de salaire, et même de propriété; cherchons la base des sociétés, leur lien, leur loi de développement, ajoutons, en un mot, à la déclaration des droits, la prédication des devoirs; au titre de citoyen, la garantie de la satisfaction des besoins matériels, moraux et intellectuels de l'homme.

Telle était, du moins, la pensée de Jules Bouline. Confident de ses travaux, j'ai pu apprécier leur nouvelle tendance. Et enfin, après sa mort, en visitant ses papiers, j'ai rencontré, dans les notes qu'il rassemblait, des idées neuves, mais malheureusement incomplètes, sur l'association. Impression pénible! J'avais sous les yeux tout ce qui restait de la pensée d'un homme, mon ami, et je voyais à chaque instant cette pensée s'agiter à la recherche consciencieuse de la vérité, privée, dès le départ, de guide et de flambeau! Que de travail sur toutes les matières! que d'essais! que d'études! Ici, des recherches pour la société d'enseignement universel, dont il était membre; là, des communications aux journaux, des notes sur la physique, sur le droit, sur le magnétisme, sur l'association; partout l'élaboration d'un système, d'un ensemble de notions qui puissent servir de base à cette égalité qu'il desirait tant. On ne peut exprimer ce qu'il y a de douloureux dans cet examen des écrits d'un mort! A tout moment l'on voudrait l'interroger sur ce mot, lui demander la suite de cette pensée, la discuter, l'élucider: mais le papier reste muet sous votre regard; il est mort, lui aussi!

C'était un grand cœur que Jules Boulines! C'est une vie bien employée que la sienne! Esprit indépendant, il a souffert à la recherche de la vérité; cœur religieux, malgré tout il a aimé et servi l'Egalité de tout son être, et cela avec une abnégation d'autant plus belle, que, ne s'expliquant pas comment son droit, son avenir, sa vie individuelle, étaient liés à l'avénement de cette Egalité, il lui a néanmoins tout sacrifié par un sublime amour du devoir et de la justice.

A. DESMOULINS.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.

REVUE

SOCIALE.

REVUE

SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR

PIERRE LEROUX.

DEUXIÈME ANNÉE.

A BOUSSAC,
IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX.
A PARIS,
LIBRAIRIE DE GUSTAVE SANDRÉ,
Rue Percée-Saint-André-des-Arts, n° 11.

1847.

Cette Revue parait le 1er dimanche de chaque mois.

DEUXIÈME ANNÉE. — N° 1.

On s'abonne chez l'Éditeur, **A BOUSSAC,** département de la Creuse.
PRIX DE L'ABONNEMENT : **CINQ FRANCS PAR AN.**
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.
ON S'ABONNE aussi à PARIS, à la librairie de Gustave Sandré, rue Percée-Saint-André-des-Arts, n° 11.

OCTOBRE. — 1846.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

LETTRES

SUR

LE FOURIÉRISME.

Vᵉ Lettre.

LA MORALE DE FOURIER,

OU

LE SUPPLÉMENT AU VOYAGE DE BOUGAINVILLE.

A des amis, à Limoges.

I.

Fourier, après avoir pris l'idée de Saint-Simon, s'est présenté, dans tous ses ouvrages, comme le *continuateur de Newton;* et voilà pourquoi ses disciples prétendent qu'il a découvert l'*unité universelle.* Newton, disent-ils, avait trouvé la loi des corps physiques, Fourier a étendu et généralisé cette loi; cette loi est ainsi devenue *loi universelle;* elle régit le moral comme le physique; l'unité est trouvée; c'est Fourier, à la suite de Newton, qui l'a trouvée : donc il a découvert l'*unité universelle.*

Je soutiens, moi, qu'il n'a pas continué Newton, qu'il n'a rien continué, qu'il a débité gravement des folies, sans aucune science et sans aucune certitude, ou plutôt contre toutes les règles de la certitude. Je le soutiens, et je le démontrerai. Mais en vérité, je le demande, comment aurait-il pu continuer Newton, lui qui ne comprenait pas même en quoi consiste la découverte de Newton?

Nous avons vu que Saint-Simon exigeait trois conditions de celui qui voudrait s'emparer de sa conception.

La première était : « qu'il comprît nettement ce que les savants » entendent par *pesanteur universelle.* »

La seconde : « qu'il fût au courant des *connaissances physiolo-* » *giques.* »

La troisième : « qu'il comprît aussi les *observations sur les pro-* » *grès de l'esprit humain* (1). »

Fourier a prétendu s'emparer de la conception de Saint-Simon sans remplir aucune de ces conditions, sans comprendre ce que les savants entendent par *pesanteur universelle,* sans être au courant des *connaissances physiologiques,* et sans avoir égard aux *observations sur les progrès de l'esprit humain.* Est-il étonnant qu'il ait fait de l'idée de Saint-Simon, d'une idée qui a de la vérité et de la grandeur, le système le plus faux et le plus absurde?

Je me propose de démontrer : 1° que le système de Fourier sur l'attraction est de tous points contraire à ce que les savants entendent par *pesanteur universelle;* 2° qu'il est démenti par toutes les *connaissances physiologiques;* et enfin, 3° qu'il est en contradiction complète avec les *observations sur les progrès de l'esprit humain.*

[illegible]is, avant d'entamer cette démonstration, j'ai besoin d'expliquer [illegible]nt Fourier, bien que dépourvu de toute connaissance solide, [illegible] les choses naturelles, soit sur les choses humaines, a pu néanmoins se croire apte à dépouiller Saint-Simon.

Si je ne montrais pas d'où lui vint cette confiance en lui-même, vous me demanderiez comment, ne comprenant pas même ce que les savants entendent par pesanteur universelle, Fourier a pu se croire le continuateur de Newton;

Comment, n'étant pas au courant des connaissances physiologiques, il a pu se croire en mesure d'imposer aux hommes un Lévitique et un Deutéronome qui renverseraient tous les Lévitiques et les Deutéronomes du passé;

Comment, ne comprenant pas davantage les observations sur les progrès de l'esprit humain, il a pu se croire appelé à décider pour ainsi dire de l'espèce humaine, à lui tracer sa route, à déterminer ses destinées.

Je vous répondrais vainement que c'est précisément parcequ'il ne comprenait ni l'attraction, ni la physiologie, ni l'histoire, qu'il s'en est fait accroire à ce point. Vous me diriez toujours, et avec raison, que pareille audace n'est pas concevable, que l'orgueil a des limites au-delà desquelles on ne se figure plus ses excès.

Vous ajouteriez que les idées de Saint-Simon ayant, de mon propre aveu, autant de vérité que de grandeur, on a peine à concevoir qu'elles aient immédiatement produit de si tristes résultats :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Ce n'est pas que je prétende que les idées de Saint-Simon fussent tout or, sans mélange; mais enfin il y avait de l'or, et qu'est-il devenu dans l'œuvre de son plagiaire?

Il faut donc, avant de me livrer à la discussion annoncée, que j'achève de vous faire connaître les sources du système de Fourier, et que je vous explique par quels motifs la leçon qu'il avait prise dans les *Lettres de Genève* lui a si mal profité.

C'est, pour vous le dire tout de suite et en deux mots, c'est qu'il avait trop lu le *Supplément au Voyage de Bougainville.*

Je ne plaisante pas, mes amis, et vous le verrez bien tout-à-l'heure, quand je vous aurai montré que Fourier a mis Diderot à contribution comme il a mis Saint-Simon.

II.

Le caractère parti[illegible] Diderot, au milieu des p[illegible] du dix-huitième siècle, [illegible] d'avoir été plus que tout aut[illegible] des passions.

(1) *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains.* V. notre troisième lettre.

Dès son premier ouvrage, les *Pensées philosophiques*, il avait soutenu hardiment cette thèse contre Pascal : « C'est le comble de »la folie, dit-il, que de se proposer la ruine des passions. Le beau »projet que celui d'un dévot qui se tourmente comme un damné »pour ne rien désirer, ne rien aimer, ne rien sentir, et qui finirait »par devenir un monstre, s'il réussissait ! »

« Ceux qui enseignent, dit-il ailleurs, je ne sais quelle doctrine »austère qui nous affligerait sur la sensibilité d'organes que nous »avons reçue de la nature, laquelle voulait que la conservation de »l'espèce et la nôtre fut accompagnée de plaisir, et sur cette foule »d'objets qui nous entourent et qui sont destinés à émouvoir notre »sensibilité en cent manières agréables, sont des atrabilaires à en- »fermer aux petites maisons. Ils remercieraient volontiers l'Etre »tout-puissant d'avoir fait des ronces, des épines, des venins, des »tigres, des serpents, en un mot tout ce qu'il y a de nuisible et de »malfaisant; et ils sont tout prêts à lui reprocher l'ombre, les eaux »fraîches, les fruits exquis, les vins délicieux, en un mot, les mar- »ques de bonté et de bienfaisance qu'il a semées entre les choses »que nous appelons mauvaises et nuisibles. A leur gré, la peine, la »douleur, ne se rencontrent pas assez souvent sur notre route. Ils »voudraient que la souffrance précédât, accompagnât, et suivît tou- »jours le besoin. Il croient honorer Dieu par la privation des cho- »ses qu'il a créées. Ils ne s'aperçoivent pas que s'ils font bien de s'en »priver, il a mal fait de les créer, qu'ils sont plus sages que lui, et »qu'ils ont reconnu et évité le piège qu'il leur a tendu. »

Il est évident que Diderot a raison contre l'ascétisme, destructif de notre nature; mais il a tort de justifier les passions, sans distinguer les bonnes des mauvaises, sans préciser aucun idéal. Une fois dans cette route, Diderot ne s'arrêta pas; et pendant cinquante ans, dans ses écrits philosophiques, dans ses romans, dans ses drames, il répéta l'éloge des passions. Il avait pour axiome que « les passions »nous inspirent toujours bien, puisqu'elles ne nous inspirent que »le désir du bonheur. » Suivant lui, c'était l'intelligence seule qui, en nous faisant prendre de fausses routes pour parvenir au bonheur, était la cause de tous nos maux. « Nous ne sommes criminels, disait- »il, que parce que nous jugeons mal; et c'est la raison, et non la »nature, qui nous trompe. »

On pouvait lui objecter que si nous jugeons mal, nos passions en sont la cause. Il se faisait lui-même cette objection; et il essayait d'y répondre : « On a tort, dit-il quelque part, de »prendre aux passions des crimes des hommes; c'est »faux jugements qu'il en faut accuser. Mais, me dira-t-on, »l'expérience est contraire à votre opinion, et nous voyons que »les personnes les plus éclairées sont souvent les plus vicieuses. Je »réponds que ces personnes sont en effet très ignorantes sur leur »bonheur, et là-dessus je m'en rapporte à leur cœur. S'il est un »seul homme sur la terre qui n'ait pas eu sujet de se repentir d'une »mauvaise action par lui commise, qu'il me démente dans le fond »de son âme. Eh ! que serait la morale, s'il en était autrement? »que serait la vertu? On serait insensé de la suivre, si elle nous »éloignait de la route du bonheur; et il faudrait étouffer dans nos »cœurs l'amour qu'elle nous inspire pour elle, comme le penchant »le plus funeste. Non, le chemin du bonheur est le chemin même »de la vertu. La fortune peut lui susciter des traverses; mais elle ne »saurait lui ôter ce doux ravissement, cette pure volupté qui l'ac- »compagne. Tandis que les hommes et le sort sont conjurés contre »lui, l'homme vertueux trouve dans son cœur avec abondance le »dédommagement de tout ce qu'il souffre. Le témoignage de soi, »voilà la source des vrais biens et des vrais maux; voilà ce qui fait »la félicité de l'homme de bien parmi les persécutions et les dis- »grâces, et le tourment du méchant au milieu des faveurs de la »fortune. »

Qui ne voit là une de ces contradictions justement reprochées à Diderot! Car si, comme il le dit, « le témoignage de soi »est la source des vrais biens et des vrais maux, » que devient l'apologie des passions en tant que passions? Que la vertu soit accompagnée d'un certain plaisir sensible, ce n'est pas la question; que l'homme de bien soit heureux par le témoignage de sa conscience et par ce doux ravissement, cette pure volupté, que Diderot lui attribue, ce ne l'est pas davantage. La question véritable, c'est de distinguer entre la route qui mène au vrai bonheur, au bonheur digne de l'homme, et celle qui mène à l'apparence du bonheur. Or nos passions sont précisément ce qui souvent nous fait prendre l'apparence et l'ombre pour la réalité, ce qui nous fait sacrifier le témoignage de notre conscience, ce qui nous empêche de goûter ces biens véritables dont parle Diderot.

Au fond, dans cette guerre d'un demi-siècle que Diderot fit si obstinément à l'ascétisme, au nom des passions, il avait en vue un *nouvel idéal,* qui n'excluerait pas la vertu, mais qui rétablirait la nature dans ses droits. Seulement il ne connaissait pas bien cette nature humaine qu'il voulait restaurer. Il sentait confusément que la nature et la vertu pouvaient et devaient s'accorder, que la morale ne devait pas être anti-naturelle; mais, faute de pouvoir déterminer l'idéal nouveau au sein duquel la nature et la vertu s'uniraient, il lui arriva de blesser, d'outrager la nature aussi bien que la vertu.

Il opposait la nature à la société; son mot d'ordre était les passions, et son cri de bataille la nature. Mais de quelle nature entendait-il parler? Sans doute de la nature humaine. Or la nature humaine peut-elle exister sans la société? l'homme individu existe-t-il sans l'Humanité? Donc exalter la nature au point de ruiner radicalement tous les principes de la société humaine, préconiser les passions au point de trancher le nœud divin qui relie l'homme à l'Humanité, ce n'est point sanctifier la nature humaine, mais la détruire.

Aussi quelle école fonda-t-il, et quels jets sortirent de cette école! Son école prit racine dans les rangs les plus corrompus de la société du dix-huitième siècle, utile, selon les vues de la Providence, pour détruire, non pour édifier, pour amener l'aristocratie et la théocratie à se suicider dans le vice, en ôtant aux passions toute retenue, et jusqu'au frein de l'hypocrisie. Puis, quand la Révolution éclata, et que comparurent sur la scène du monde les diverses philosophies qui avaient préparé ce grand évènement, à Diderot échut la moins noble des sectes qui se disputèrent avec acharnement au pied de l'échafaud, des hommes qui ne voulaient pas la fraternité, qui ne voulaient pas l'égalité, mais qui voulaient *les passions*, qui voulaient l'égoïsme sous le nom de liberté, qui ne connaissaient d'autre idéal que la licence, d'autre dieu que la matière et l'abus de la matière, sous le nom de volupté; à Diderot échut l'Hébertisme.

Quand vous aurez lu cette lettre, mes amis, il vous sera difficile de ne pas convenir que la postérité en mal de Diderot n'est pas éteinte, que cette postérité subsiste même avec un certain éclat, et que cette postérité, c'est Fourier.

Et grande ne sera pas la peine que j'aurai à prendre pour le démontrer. Il me suffira de mettre sous vos yeux les deux termes du rapport, la *morale des passions* de Diderot et la *morale des passions* de Fourier. L'identité vous frappera au premier coup d'œil.

III.

Pendant que d'Holbach fabriquait, avec l'aide de Diderot, son inspirateur et son maître, la lourde machine appelée *Système de la nature*, Diderot lui-même se plaisait à aiguiser d'autres armes plus légères, mais plus perçantes et mieux trempées, pour abattre ce que lui et ses amis appelaient les préjugés.

C'était toujours le système de la nature, mais présenté avec plus d'art. Or il est difficile d'outrager à la fois la nature, c'est-à-dire la vraie nature humaine, et la vertu, qui n'est que la connaissance et la pratique des lois de cette nature humaine, plus que ne l'a fait Diderot dans certains de ces écrits conservés pour la plupart inédits pendant qu'il vécut, et dont quelques-uns même ne parurent que plusieurs années après la Révolution.

Un de ces ouvrages, peut-être le plus remarquable sous le rapport du mal qu'il renferme, sous le rapport aussi de l'éloquence et de l'art, est le *Supplément au Voyage de Bougainville*, qui fut imprimé pour la première fois en 1796 dans un recueil publié par l'abbé de Vauxcelles, mais qui ne commença réellement à être lu et répandu que par l'édition que Naigeon en fit paraître deux ans après. Vous voyez, par la date de cette publication, que ce livre avait tout l'attrait de la nouveauté au moment où, de l'aveu des disciples de Fourier, et d'après ce qu'il rapporte lui-même, son éducation philosophique se fit. Vous allez juger si ce livre n'a pas grandement contribué à la faire.

La forme adoptée par Diderot est celle d'un dialogue entre *A.* et *B.* *sur l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas.* Le cadre est fort simple, et présente un symbole de l'idée que Diderot veut exprimer. Les deux interlocuteurs ont devant eux la voute étoilée, la nature, mais cette nature leur est dérobée par un brouillard :

« *A.* Cette superbe voûte étoilée, sous laquelle nous revînmes hier, et qui semblait nous garantir un beau jour, ne nous a pas tenu parole.

» *B.* Qu'en savez-vous?

» *A.* Le brouillard est si épais qu'il nous dérobe la vue des arbres voisins.

» *B.* Il est vrai; mais si ce brouillard, qui ne reste dans la partie inférieure de l'atmosphère que parcequ'elle est suffisamment chargée d'humidité, retombe sur la terre?

» *A.* Mais si, au contraire, il traverse l'éponge, s'élève et gagne la région supérieure où l'air est moins dense, et peut, comme disent les chimistes, n'être pas saturé.

» *B.* Il faut attendre.

» *A.* En attendant, que faites-vous?

» *B.* Je lis.



« *A.* Toujours ce *Voyage de Bougainville.*
» *B.* Toujours. »

Suit un jugement où Diderot apprécie finement et avec sa supériorité ordinaire la relation de Bougainville. Mais ce jugement n'a d'autre but que d'amener la conversation sur Otaïti :

« *A.* Avez-vous vu l'Otaïtien que Bougainville avait pris à son bord, et transporté dans ce pays-ci?
» *B.* Je l'ai vu; il s'appelait Aotourou... Il s'ennuyait parmi nous; il ne cessait de soupirer après son pays, et je n'en suis pas étonné... Bougainville a renvoyé Aotourou, après avoir pourvu aux frais et à la sûreté de son retour.
» *A.* O Aotourou! que tu seras content de revoir ton père, ta mère, tes frères, tes sœurs, tes maîtresses, tes compatriotes! Que leur diras-tu de nous?
» *B.* Peu de choses, et qu'ils ne croiront pas.
» *A.* Pourquoi peu de choses?
» *B.* Parcequ'il en a peu conçues, et qu'il ne trouvera dans sa langue aucun terme correspondant à celles dont il a quelques idées.
» *A.* Et pourquoi ne le croiront-ils pas?
» *B.* Parce qu'en comparant leurs mœurs aux nôtres, ils aimeront mieux prendre Aotourou pour un menteur, que de nous croire si fous.
» *A.* En vérité?
» *B.* Je n'en doute pas : la vie sauvage est si simple, et nos sociétés sont des machines si compliquées! L'Otaïtien touche à l'origine du monde, et l'Européen touche à sa vieillesse. L'intervalle qui le sépare de nous est plus grand que la distance de l'enfant qui naît à l'homme décrépit. Il n'entend rien à nos usages, à nos lois, ou il n'y voit que des entraves déguisées sous cent formes diverses, entraves qui ne peuvent qu'exciter l'indignation et le mépris d'un être en qui le sentiment de la liberté est le plus profond des sentiments.
» *A.* Est-ce que vous donneriez dans la fable d'Otaïti?
» *B.* Ce n'est point une fable; et vous n'auriez aucun doute sur la sincérité de Bougainville, si vous connaissiez le supplément de son voyage.
» *A.* Et où trouve-t-on ce supplément?
» *B.* Là, sur cette table.
» *A.* Est-ce que vous ne me le confieriez pas?
» *B.* Non; mais nous pourrons le parcourir ensemble, si vous voulez.
» *A.* Assurément, je le veux. Voilà le brouillard qui retombe, et l'azur du ciel qui commence à paraître. »

L'azur du ciel, la nature va donc se dévoiler; la peinture des mœurs d'Otaïti va faire ressortir les ténèbres de la civilisation :

« *B.* Tenez, tenez, lisez : passez ce préambule qui ne signifie rien, et allez droit aux adieux que fit un chef de l'île à nos voyageurs. Cela vous donnera quelque notion de l'éloquence de ces gens-là. »

Tacite fait la critique des Romains en peignant les mœurs des Germains; Diderot met dans la bouche d'un sauvage d'Otaïti, non pas la satire d'une époque particulière de la civilisation, d'une certaine période ou d'un certain peuple, mais la négation de la civilisation tout entière :

Les adieux du vieillard.

« Il était père d'une famille nombreuse. A l'arrivée des Européens, il laissa tomber des regards de dédain sur eux, sans marquer ni étonnement, ni frayeur, ni curiosité. Ils l'abordèrent; il leur tourna le dos, se retira dans sa cabane. Son silence et son souci ne décelaient que trop sa pensée : il gémissait en lui-même sur les beaux jours de son pays éclipsés. Au départ de Bougainville, lorsque les habitants accouraient en foule sur le rivage, s'attachaient à ses vêtements, serraient ses camarades entre leurs bras, et pleuraient, ce vieillard s'avança d'un air sévère, et dit :
« Pleurez, malheureux Otaïtiens, pleurez; mais que ce soit de »l'arrivée et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : »un jour, vous les connaîtrez mieux. Un jour, ils reviendront, le »morceau de bois que vous voyez attaché à la ceinture de celui-ci, »dans une main, et le fer qui pend au côté de celui-là, dans l'autre, »vous enchaîner, vous égorger, ou vous assujettir à leurs extrava»gances et à leurs vices; un jour, vous servirez sous eux, aussi cor»rompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux. Mais je me console; »je touche à la fin de ma carrière; et la calamité que je vous an»nonce, je ne la verrai point. O Otaïtiens, mes amis, vous auriez un »moyen d'échapper à un funeste avenir; mais j'aimerais mieux »mourir que de vous en donner le conseil. Qu'ils s'éloignent, et »qu'ils vivent. »
»Puis, s'adressant à Bougainville, il ajouta : « Et toi, chef des »brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre »rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux; et tu ne »peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de »la nature, et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère... »

Voilà la thèse où Diderot voulait arriver : *Nous sommes innocents, nous sommes heureux, et la civilisation ne peut que nuire à notre bonheur;* NOUS SUIVONS LE PUR INSTINCT DE LA NATURE, *et la civilisation ne pourrait qu'effacer de nos âmes son caractère.* Le discours tout entier du vieillard est un développement de cette idée : « Va s'écrie-t-il, va dans ta contrée t'agiter, te tourmenter tant »que tu voudras; laisse-nous reposer; ne nous entête ni de tes besoins »factices, ni de tes vertus chimériques. Regarde ces hommes, vois »comme ils sont droits, sains et robustes. Regarde ces femmes; vois »comme elles sont droites, saines, fraîches et belles. Prends cet »arc, c'est le mien; appelle à ton aide un, deux, trois, quatre de »tes camarades, et tâchez de le tendre. Je le tends moi seul. Je »laboure la terre; je grimpe la montagne; je perce la forêt; je par»cours une lieue de la plaine en moins d'une heure. Tes jeunes com»pagnons ont eu peine à me suivre; et j'ai quatre-vingt-dix ans pas»sés. Malheur à cette île, malheur aux Otaïtiens présents, et à tous »les Otaïtiens à venir, du jour où tu nous a visités! Nous ne con»naissions qu'une maladie; celle à laquelle l'homme, l'animal et la »plante ont été condamnés, la vieillesse : et tu nous en as apporté »une autre, tu as infecté notre sang. Il nous faudra peut-être ex»terminer de nos propres mains nos filles, nos femmes, nos enfants, »ceux qui ont approché tes femmes, celles qui ont approché tes »hommes. Nos champs seront trempés du sang impur qui a passé de »tes veines dans les nôtres, ou nos enfants condamnés à nourrir »et à perpétuer le mal que tu as donné aux pères et aux mères, »et qu'ils transmettront à jamais à leurs descendants. Malheureux! »tu seras coupable ou des ravages qui suivront les funestes caresses »des tiens, ou des meurtres que nous commettrons pour en arrêter »le poison. Tu parles de crimes! As-tu l'idée d'un plus grand crime »que le tien? Quel est chez toi le châtiment de celui qui tue son »voisin? la mort par le fer; quel est chez toi la mort du lâche qui »l'empoisonne? la mort par le feu. Compare ton forfait à ce der»nier, et dis-nous, empoisonneur de nations, le supplice que tu mé»rites. Il n'y a qu'un instant la jeune Otaïtienne s'abandonnait aux »transports, aux embrassements du jeune Otaïtien; attendait avec »impatience que sa mère, autorisée par l'âge nubile, relevât son »voile et mît sa gorge à nu. Elle était fière d'exciter les désirs, et »d'arrêter les regards amoureux de l'inconnu, de ses parents, de »son frère...... L'idée du crime et du péril de la maladie sont en»trés avec toi parmi nous. Nos jouissances, autrefois si douces, »sont accompagnées de remords et d'effroi. Cet homme noir qui est »près de toi, qui m'écoute, a parlé à nos garçons; je ne sais ce qu'il »a dit à nos filles : mais nos garçons hésitent, mais nos filles rou»gissent. Enfonce-toi, si tu veux, dans la forêt obscure, avec la »compagne perverse de tes plaisirs.... »

Le vieillard continue longtemps, car Diderot se plaît à exposer par sa bouche les prémisses du système qui consiste à suivre *le pur instinct de la nature.* Après cette lecture, les deux interlocuteurs s'interrogent :

« *B.* Eh bien! qu'en pensez-vous?
» *A.* Ce discours me paraît véhément; mais, à travers je ne sais quoi d'abrupte et de sauvage, il me semble y retrouver des idées et des tournures européennes.
» *B.* Pensez donc que c'est une traduction de l'otaïtien en espagnol, et de l'espagnol en français.....
» *A.* Je ne vois que trop à présent pourquoi Bougainville a supprimé ce fragment; mais ce n'est pas là tout, et ma curiosité pour le reste n'est pas légère.
» *B.* Ce qui suit peut-être vous intéressera moins.
» *A.* N'importe.
» *B.* C'est un entretien de l'aumônier de l'équipage avec un habitant de l'île. »

Cet habitant s'apelle Orou. Dans la division que les Otaïtiens se firent de l'équipage de Bougainville, Diderot suppose que l'Aumônier devint l'hôte d'Orou. L'Aumônier et l'Otaïtien étaient à peu près de même âge, trente-cinq à trente-six ans. Orou mène l'étranger dans sa famille, composée de sa femme et de trois filles appelées Asto, Palli, et Thia. Elles le déshabillèrent, lui lavèrent le visage, les mains et les pieds, et lui servirent un repas sain et frugal.

J'ai bien pu citer *en partie* les *adieux du vieillard*; mais pour l'*entretien de l'Aumônier et d'Orou,* je renvoie aux œuvres de Diderot.

Les mœurs d'Otaïti sont-elles meilleures ou plus mauvaises que les mœurs des civilisés? Telle est la question que Diderot fait poser par Orou, qui supplie son hôte et son ami de se prêter aux mœurs d'Otaïti. Dans cet écrit de sa vieillesse (1), Diderot a rassemblé tout ce qu'il avait pu concentrer en lui-même de mépris et de courroux contre l'ascétisme chrétien. Mais, tout entier à la haine que lui inspirait le spiritualisme, il étale le matérialisme le plus insensé.

Singulière faiblesse de l'esprit humain qui ne peut éviter un abyme sans se précipiter dans un autre! Diderot ne sait détruire un excès qui a sa source dans l'abus de la connaissance, qu'en sacrifiant la raison et le sentiment à la sensation. Il prétend ramener le genre humain à la nature, et il se plaît à des scènes où l'homme paraîtrait, au sein de la nature, absolument semblable aux animaux.

Sans doute, comme disait Gassendi à Descartes, nous ne sommes pas tellement *esprit* que nous ne soyons *chair;* mais réciproquement nous ne sommes pas chair sans être esprit. L'homme, sorti de l'animalité, n'est plus un animal, puisqu'il est un animal transformé par la raison et uni à l'Humanité.

Oron a beau dire à l'Aumônier: «Je ne sais ce que c'est que la »chose que tu appelles religion; mais je ne puis qu'en penser mal, »puisqu'elle t'empêche de goûter un plaisir innocent, auquel nature, »la souveraine maîtresse, nous invite tous;» cet argument peut être bon contre l'abus de la religion, mais ne détruit pas la religion.

De même, lorsque Orou, indigné de ce que l'Aumônier lui raconte de l'esclavage de la femme sous la loi de la civilisation, et de cette sorte de mariage qu'on pourait appeler le *mariage-propriété*, s'écrie: «Ne vois-tu pas qu'on a confondu, dans ton pays, la chose »qui n'a ni sensibilité, ni pensée, ni désir, ni volonté, qu'on quitte, »qu'on prend, qu'on échange, sans qu'elle souffre et sans qu'elle »se plaigne, avec la chose qui ne s'échange point, ne s'acquiert »point; qui a volonté, liberté, désir; qui peut se donner ou se re»fuser pour un moment, se donner ou se refuser pour toujours; »qui se plaint et qui souffre; et qui ne saurait devenir un effet de »commerce, sans qu'on oublie son caractère, et qu'on fasse violence »à sa nature;» Orou a raison de revendiquer pour la femme le caractère de personne humaine, mais il a tort d'en conclure l'abolition du mariage et de la famille; il a tort d'en conclure que la destruction de la pudeur convienne à la nature humaine, que la mobilité soit le propre de cette nature, que l'oubli des relations soit aussi naturel aux individus de l'espèce humaine qu'aux individus des divers genres de l'animalité.

C'est ainsi qu'une portion de vérité entraîne Diderot dans un océan d'erreurs, en lui faisant préferer à la civilisation, mélange d'idéal et d'imperfection naturelle, la nature sans idéal, et substituer au spiritualisme ce qu'on a appelé le *matérialisme*, le *naturalisme*, et ce qui n'est réellement que l'*animalité*.

En détruisant l'idéal, il semble à Diderot que tout le mal disparaît; mais réellement le mal ne disparaît que parce que le terme de comparaison, qui est l'idéal, est ôté. Il n'y a plus de mal, puisqu'il n'y a plus de bien, voilà tout.

Otez la raison humaine et le sentiment humain, il n'y a plus de pudeur, il n'y a plus de famille; il n'y a plus par conséquent ni fornication, ni adultère, ni inceste, et Diderot a raison.

Mais il ne s'agit pas de répondre à Diderot; il s'agirait de le citer, pour montrer où Fourier a pris son esthétique et sa morale. Cet *entretien d'Orou et de l'Aumônier* est en effet la base fondamentale du Fouriérisme sous le rapport du sentiment, comme l'idée de Saint-Simon sur l'Attraction fut le point de départ de Fourier sous le rapport de la science.

Mais comment citer Diderot jusqu'au bout? Vous le savez, en général son art n'excluait pas le cynisme; il porta plus loin que Voltaire la liberté à cet égard. Or dans une thèse qui, au fond, est le cynisme-système, pouvait-il, je vous le demande, ne pas prendre ses coudées franches? Le sujet l'y invitait; il se sentait protégé par la majesté de la nature. Une fois l'homme dépouillé d'idéal, la nature physique embrassant tout, l'homme comme le reste, il n'y a plus ni pureté ni impureté dans aucun des actes qu'elle commande. La vraie liberté humaine disparaît avec l'idéal, et du même coup tout prend un air de calme et d'innocence. C'est le paradis primitif, l'Eden où l'homme, suivant les antiques symboles, vivait en paix dans la condition des animaux, au sein du cosmos, confondu avec la nature. Aussi pourrait-on soutenir que l'art de Diderot, tout cynique qu'il soit dans ce livre, ne manque pas d'une certaine pureté résultant de l'hypothèse où il s'est placé, celle d'un sauvage qui endoctrine un moine chrétien, un moine aux yeux duquel l'idéal, s'il n'a pas tout-à-fait disparu, n'est plus qu'un point imperceptible. Le moine est vacillant, incertain, il n'a plus de doctrine; c'est le moine au dix-huitième siècle: le sauvage est plein de foi dans ses passions, plein de foi dans la nature; ce sauvage, c'est Diderot. Poussé par l'esprit de l'avenir, il provoque fièrement à la destruction des formes sociales que le présent a héritées du passé; et l'imperfection épouvantable de la société humaine lui vient en aide pour prêcher aux civilisés la destruction de toute civilisation. Il a donc un air de grandeur, de supériorité, et je dirais même d'innocence, alors qu'il trace des situations qui ont pu inspirer les œuvres les plus licencieuses et les plus perverses de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci. Quoi qu'il en soit, comme il faut vous faire connaître au moins les principes de l'éthique qu'embrassa Fourier, je citerai en partie la conclusion du livre:

. . . .

. . . .

«*A.* Mais comment est-il arrivé qu'un acte dont le but est si solennel, et auquel la nature nous invite par l'attrait le plus puissant, que le plus grand, le plus doux, le plus innocent des plaisirs soit devenu la source la plus féconde de notre dépravation et de nos maux?

»*B.* Orou l'a fait entendre dix fois à l'Aumônier: écoutez-le donc encore, et tâchez de le retenir.

»C'est par la tyrannie de l'homme, qui a converti la possession de la femme en une propriété;

»Par les mœurs et les usages, qui ont surchargé de conditions l'union conjugale;

»Par les lois civiles, qui ont assujéti le mariage à une infinité de formalités;

»Par la nature de notre société, où la diversité des fortunes et des rangs a institué des convenances et des disconvenances;

»Par une contradiction bizarre et commune à toutes les sociétés subsistantes, où la naissance d'un enfant, toujours regardée comme un accroissement de richesse pour la nation, est plus souvent et plus sûrement encore un accroissement d'indigence dans la famille;

»Par les vues politiques des souverains, qui ont tout rapporté à leur intérêt et à leur sécurité;

»Par les institutions religieuses, qui ont attaché les noms de vices et de vertus à des actions qui n'étaient susceptibles d'aucune moralité.

»Combien nous sommes loin de la nature et du bonheur! L'empire de la nature ne peut être détruit: on aura beau le contrarier par des obstacles, il durera. Ecrivez tant qu'il vous plaira sur des tables d'airain, pour me servir des expressions du sage Marc-Aurèle, que le frottement voluptueux de deux intestins est un crime; le cœur de l'homme sera froissé entre la menace de votre inscription et la violence de ses penchants. Mais ce cœur indocile ne cessera de réclamer; et cent fois, dans le cours de la vie, vos caractères effrayants disparaîtront à nos yeux. Gravez sur le marbre: Tu ne mangeras ni de l'ixion, ni du griffon; tu ne connaîtras que ta femme; tu ne seras point le mari de ta sœur: mais vous n'oublierez pas d'accroître les châtiments à proportion de la bizarrerie de vos défenses; vous deviendrez féroces, et vous ne réussirez point à me dénaturer.

»*A.* Que le code des nations serait court, si on le conformait rigoureusement à celui de la nature! Combien d'erreurs et de vices épargnés à l'homme!

»*B.* Voulez-vous savoir l'histoire abrégée de presque toute notre misère? La voici. Il existait un homme naturel: on a introduit au dedans de cet homme un homme artificiel; et il s'est élevé dans la caverne une guerre civile qui dure toute la vie. Tantôt l'homme naturel est le plus fort; tantôt il est terrassé par l'homme moral et artificiel; et, dans l'un et l'autre cas, le triste monstre est tiraillé, tenaillé, tourmenté, étendu sur la roue; sans cesse gémissant, sans cesse malheureux, soit qu'un faux enthousiasme de gloire le transporte et l'enivre, ou qu'une fausse ignominie le courbe et l'abatte. Cependant il est des circonstances extrêmes qui ramènent l'homme à sa première simplicité.

»*A.* La misère et la maladie, deux grands exorcistes.

»*B.* Vous les avez nommés. En effet, que deviennent alors toutes ces vertus conventionnelles? Dans la misère, l'homme est sans remords; et dans la maladie, la femme est sans pudeur.

»*A.* Je l'ai remarqué.

»*B.* Mais un autre phénomène qui ne vous aura pas échappé davantage, c'est que le retour de l'homme artificiel et moral suit pas à pas les progrès de l'état de maladie à l'état de convalescence, et de l'état de convalescence à l'état de santé. Le moment où l'infirmité cesse est celui où la guerre intestine recommence, et presque toujours avec désavantage pour l'intrus.

»*A.* Il est vrai. J'ai moi-même éprouvé que l'homme naturel avait dans la convalescence une vigueur funeste pour l'homme artificiel et moral. Mais enfin, dites-moi, faut-il civiliser l'homme, ou l'abandonner à son instinct?

»*B.* Faut-il vous répondre net?

»*A.* Sans doute.

(1) Diderot avait soixante ans lorsqu'il écrivit le *Supplément au Voyage de Bougainville.*

« B. Si vous vous proposez d'en être le tyran, civilisez-le; empoisonnez-le de votre mieux d'une morale contraire à la nature; faites-lui des entraves de toute espèce; embarrassez ses mouvements de mille obstacles; attachez-lui des fantômes qui l'effraient; éternisez la guerre dans la caverne, et que l'homme naturel y soit toujours enchaîné sous les pieds de l'homme moral. Le voulez-vous heureux et libre? ne vous mêlez pas de ses affaires : assez d'incidents imprévus le conduiront à la lumière et à la dépravation; et demeurez à jamais convaincus que ce n'est pas pour vous, mais pour eux, que ces sages législateurs vous ont pétris et maniérés comme vous l'êtes. J'en appelle à toutes les institutions politiques, civiles, et religieuses; examinez les profondément, et je me trompe fort, ou vous y verrez l'espèce humaine pliée de siècle en siècle au joug qu'une poignée de fripons se promettait de lui imposer. Méfiez-vous de celui qui veut mettre l'ordre. Ordonner, c'est toujours se rendre le maître des autres en les gênant; et les Calabrois sont presque les seuls à qui la flatterie des législateurs n'en ait point encore imposé.

» A. Et cette anarchie de la Calabre vous plaît?

» B. J'en appelle à l'expérience, et je gage que leur barbarie est moins vicieuse que notre urbanité. Combien de petites scélératesses compensent ici l'atrocité de quelques grands crimes dont on fait tant de bruit! Je considère les hommes non civilisés comme une multitude de ressorts épars et isolés. Sans doute, s'il arrivait à quelques-uns de ces ressorts de se choquer, l'un ou l'autre, ou tous les deux, se briseraient. Pour obvier à cet inconvénient, un individu d'une sagesse profonde et d'un génie sublime rassembla ces ressorts, et en composa une machine; et dans cette machine, appelée société, tous les ressorts furent rendus agissant, réagissant les uns contre les autres, sans cesse fatigués; et il s'en rompit plus dans un jour, sous l'état de législation, qu'il ne s'en rompait en un an sous l'anarchie de nature. Mais quel fracas, quel ravage, quelle énorme destruction des petits ressorts, lorsque deux, trois, quatre de ces énormes machines vinrent à se heurter avec violence!

» A. Ainsi vous préféreriez l'état de nature brute et sauvage?

» B. Ma foi, je n'oserais prononcer; mais je sais qu'on a vu plusieurs fois l'homme des villes se dépouiller et rentrer dans la forêt, et qu'on n'a jamais vu l'homme de la forêt se vêtir et s'établir dans la ville.

» A. Il m'est venu souvent dans la pensée que la somme des biens et des maux était variable pour chaque individu, mais que le bonheur ou le malheur d'une espèce animale quelconque avait sa limite qu'elle ne pouvait franchir, et que peut-être nos efforts nous rendaient en dernier résultat autant d'inconvénient que d'avantage; en sorte que nous nous étions bien tourmentés pour accroître les deux membres d'une équation, entre lesquels il subsistait une éternelle et nécessaire égalité. Cependant je ne doute pas que la vie moyenne de l'homme civilisé ne soit plus longue que la vie moyenne de l'homme sauvage.

» B. Et si la durée d'une machine n'est pas une juste mesure de son plus ou moins de fatigue, qu'en concluez-vous?

» A. Je vois qu'à tout prendre, vous inclineriez à croire les hommes d'autant plus méchants et plus malheureux qu'ils sont plus civilisés?

» B. Je ne parcourrai point toutes les contrées de l'univers; mais je vous avertis seulement que vous ne trouverez la condition de l'homme heureuse que dans Otaïti, et supportable que dans un recoin de l'Europe. Là des maîtres ombrageux et jaloux de leur sécurité se sont occupés à le tenir dans ce que vous appelez l'abrutissement.

» A. A Venise, peut-être?

» B. Pourquoi non? Vous ne nierez pas, du moins, qu'il n'y a nulle part moins de lumières acquises, moins de morale artificielle, et moins de vices et de vertus chimériques.

» A. Je ne m'attendais pas à l'éloge de ce gouvernement.

» B. Aussi ne le fais-je pas. Je vous indique une espèce de dédommagement de la servitude, que tous les voyageurs ont sentie et préconisée.

» A. Pauvre dédommagement!

» B. Peut-être. Les Grecs proscrivirent celui qui avait ajouté une corde à la lyre de Mercure.

» A. Et cette défense est une satire sanglante de leurs premiers législateurs. C'est la première corde qu'il fallait couper.

» B. Vous m'avez compris. Partout où il y a une lyre, il y a des cordes... Tant que les appétits naturels seront sophistiqués, comptez sur des femmes méchantes.

» A. Comme la Reymer.

» B. Sur des hommes atroces.

» A. Comme Gardeil.

» B. Et sur des infortunés à propos de rien.

» A. Comme Tanié, mademoiselle de La Chaux, le chevalier Desroches, et madame de La Carlière.

» Il est certain qu'on chercherait inutilement dans Otaïti des exemples de la dépravation des deux premiers, et du malheur des trois derniers. Que ferons-nous donc? Reviendrons-nous à la nature? Nous soumettrons-nous aux lois?

» B. Nous parlerons contre les lois insensées jusqu'à ce qu'on les réforme; et en attendant, nous nous y soumettrons. Celui qui, de son autorité privée, enfreint une mauvaise loi, autorise tout autre à enfreindre les bonnes. Il y a moins d'inconvénient à être fou avec des fous, qu'à être sage tout seul. Disons-nous à nous-mêmes, crions incessamment qu'on a attaché la honte, le châtiment et l'ignominie à des actions innocentes en elles-mêmes : mais ne les commettons pas, parce que la honte, le châtiment et l'ignominie sont les plus grands de tous les maux. Imitons le bon Aumônier, moine en France, sauvage dans Otaïti.

» A. Prendre le froc du pays où l'on va, et garder celui du pays où l'on est.

» B. Et surtout être honnête et sincère jusqu'au scrupule avec des êtres fragiles qui ne peuvent faire notre bonheur sans renoncer aux avantages les plus précieux de nos sociétés. Et ce brouillard épais, qu'est-il devenu?

» A. Il est tombé.

» B. Et nous serons encore libres, cet après-dîner, de sortir ou de rester.

» A. Cela dépendra, je crois, un peu plus des femmes que de nous.

» B. Toujours les femmes! On ne saurait faire un pas sans les rencontrer à travers son chemin.

» A. Si nous leur lisions l'entretien de l'Aumônier et d'Orou?

» B. A votre avis, qu'en diraient-elles?

» A. Je n'en sais rien.

» B. Et qu'en penseraient-elles?

» A. Peut-être le contraire de ce qu'elles en diraient. »

IV.

Hé bien, je vous le demande, Fourier avait-il lu Diderot?

« On a attaché la honte, le châtiment, et l'ignominie, à des actions innocentes en elles-mêmes, la fornication, l'adultère, l'inceste : » Voilà ce que dit Diderot; et Fourier que dit-il? Il dit cela, et plus encore....

« Il existait un homme naturel : on a introduit au-dedans de cet homme naturel un homme artificiel; et il s'est élevé entre ces deux hommes une guerre civile qui dure toute la vie : » Voilà l'idée de Diderot, et c'est aussi celle de Fourier.

« Les hommes sont d'autant plus méchants et plus malheureux qu'ils sont plus civilisés : » Fourier fait-il autre chose, dans tous ses livres, que répéter cet aphorisme de Diderot?

« Que faut-il donc faire? Faut-il civiliser l'homme ou l'abandonner à son instinct? » Diderot hésite, et pourtant conclut en faveur des sauvages de la Calabre et de la populace de Venise, qu'il trouve amplement dédommagée de son esclavage par la liberté donnée à ses instincts. Fourier n'a prétendu renverser la civilisation que pour restaurer la liberté des instincts.

« Pourquoi, s'écrie Diderot, s'obstine-t-on à sophistiquer les appétits naturels? » N'est-ce pas l'exclamation continuelle de Fourier?

« La condition de l'homme n'est heureuse que dans Otaïti : » Eh! mon dieu, c'est tout le système de Fourier.

« L'Otaïtien touche à l'origine du monde, la civilisation en est la décrépitude : » Nous verrons l'usage que Fourier a fait dans son système de cette pensée de Diderot.

« Aussi a-t-on vu plusieurs fois l'homme des villes se dépouiller et rentrer dans la forêt, mais on n'a jamais vu l'homme de la forêt se vêtir et s'établir dans la ville : » Combien de fois Fourier n'a-t-il pas répété cette réflexion de Diderot!

« Les législateurs religieux et politiques de tous les temps sont une poignée de fripons qui ont trouvé leur intérêt à établir des vertus conventionnelles et à nous dénaturer : » C'est ce que pense aussi Fourier; mais en ne voulant pas se brouiller avec les puissances civiles ni avec les sacerdoces, c'est sur les philosophes qu'il fait tomber sa foudre. Diderot, qu'il a pillé, était moins méticuleux ou moins hypocrite.

V.

Il est donc bien vrai, Fourier avait lu le *Supplément au Voyage de Bougainville*, et sans doute encore d'autres écrits de la même école, il avait sucé les principes de ce que j'appellerais volontiers l'OTAITISME, il n'avait pas d'autre morale ni d'autre esthétique, lorsqu'en 1802 les *Lettres de Genève* exposèrent à ses yeux, d'une façon puissante, originale, et vraiment grandiose, le système de l'ATTRACTION UNIVERSELLE.

L'*Otaïtisme* et l'*Attraction universelle* se combinèrent dans son esprit, et *la lumière se fit;* c'est-à-dire, suivant nous, qu'il en ré-



sulta le contraire de la lumière, un système de ténèbres et d'erreurs.

Ici je sens le besoin de me livrer à une sorte de digression, pour expliquer comment l'opuscule de Saint-Simon put conduire Fourier à comprendre l'Attraction dans le sens où il l'a comprise.

Comment Fourier entend-il l'Attraction au moral, l'Attraction transportée dans le monde intellectuel et dans la société humaine? J'en atteste tous ses écrits et chaque page de ses écrits, il entend par Attraction la satisfaction de nos passions, quelles qu'elles soient, de tous nos goûts, de tous nos désirs. Mais comment s'opère cette satisfaction dans son système? Y a-t-il, dans la société que Fourier imagine, quelque chose qui ressemble à un ordre religieux ou à un ordre politique? Non; toute notion de ce genre est exclue du système de Fourier. Tout par les passions et pour les passions, voilà ce système. De principes religieux ou moraux, il n'en est pas question; de principes politiques, pas davantage : la libre satisfaction des passions, voilà toute la science. Or là où il n'y a ni principes religieux, ni principes moraux, ni principes politiques, il ne saurait y avoir de gouvernement sous aucun rapport. Aussi n'y en a-t-il pas dans le système de Fourier. Il est vrai que, par amour pour l'inégalité, pour le faste, pour le luxe, pour les passions, quelque perverses qu'elles soient, il s'évertue de temps en temps à prouver que, sans gouvernement, il conserve néanmoins de quoi satisfaire l'ambition. Mais ses magnats, comme il les appelle, ses rois, ses empereurs, ses omniarques, sont des fantômes insaisissables, qui n'attestent que la puérilité et la faiblesse de son esprit. Là, en effet, où il n'y a ni pouvoir législatif, ni pouvoir exécutif, ni pouvoir judiciaire, comment y aurait-il un gouvernement et des gouvernants? Les sectaires de la bergamotte, du beurré, et du rousselet, se réunissent sous le nom de Secte de la culture des poiriers, et, pour se livrer à une parade, choisissent une jolie femme dont ils font une déesse : Fourier appelle cela sérieusement une religion. Le congrès réuni à Babylone pour décider de la confection des petits pâtés nomme un empereur : Fourier appelle cela gravement un empereur. S'il avait voulu faire une plaisanterie rabelaisienne, cela serait passable. Mais Rabelais est un grand artiste que Fourier n'atteignit jamais. On peut dire seulement que Fourier fait d'autant plus rire dans certaines de ses conceptions, qu'il n'a pas voulu rire lui-même.

L'Attraction sans gouvernement, l'Attraction s'exerçant entre les individus sans milieu social qui les unisse, voilà donc le système de Fourier. Or est-ce ainsi que Saint-Simon avait entendu l'Attraction?

Je suis loin de disconvenir qu'il n'y eût des rapports entre Saint-Simon et l'école de Diderot et de d'Holbach. Loin de là, j'ai déjà indiqué que Saint-Simon, en voulant ramener toutes les sciences à l'Attraction, suivait l'impulsion philosophique du dix-huitième siècle.

Ce qui lui appartient en propre, ce qui donne aux *Lettres de Genève* un cachet particulier, ce n'est pas tant l'idée de l'Attraction, que l'idée d'un Gouvernement fondé sur l'Attraction, et qui aurait pour but de la réaliser, de la faire passer dans la connaissance humaine et dans la pratique, par l'organisation de la science, de l'art, et de l'industrie. C'est cette idée politique qui arrache Saint-Simon à l'atmosphère du dix-huitième siècle, et le fait initiateur. Car quant à l'idée d'Attraction en elle-même, de l'Attraction considérée comme loi universelle sans autre détermination, cette idée se trouve déjà formulée dans Diderot et dans d'Holbach.

On peut dire, en effet, que, pendant toute sa carrière, Diderot eut l'esprit dirigé vers la découverte de Newton, comme vers le germe d'une science générale. Afin de mieux cimenter la soudure du monde moral et du monde physique, il se plaisait à donner de la sensibilité et de l'intelligence à la matière. C'est dans ce but que, dans son livre *De l'interprétation de la nature*, il préconise, tout en faisant semblant de la combattre, l'hypothèse de Maupertuis, qui avait attribué à chaque molécule de matière une *sensibilité* réelle quoique obtuse, et une sorte de *mémoire*, au moyen desquelles se seraient expliquées les combinaisons des corps et tous les phénomènes de la vie. Si les propriétés de la nature morale se retrouvaient ainsi dans la nature physique et dans chaque molécule de la matière, le pont était jeté, et l'Attraction était la loi universelle. A plus forte raison, Diderot était-il porté à ne voir dans l'amour et dans toutes les affections de l'âme qu'un attrait inspiré par la nature, en vertu des mêmes lois qui régissaient le monde physique. Aussi est-ce ce principe d'unification du monde physique et du monde moral qui fit concevoir à Diderot et à d'Holbach le code destiné, suivant eux, à renverser et à remplacer tous les codes religieux, ce *Système de la nature* dont le second titre est en effet : *ou des lois du monde physique et du monde moral*, c'est-à-dire de l'unité et de l'identité de ces lois.

Dans ce livre, d'Holbach expose nettement que toutes les lois du monde physique et du monde moral se réduisent à une seule loi, l'attraction, ou tout au plus à deux, l'attraction et la répulsion. « On a visiblement abusé, dit-il, de la distinction que »l'on a faite si souvent de l'homme physique et de l'homme moral. »L'homme est un être purement physique; l'homme moral n'est que »cet être physique considéré sous un certain point de vue, c'est-»à-dire relativement à quelques-unes de ses façons d'agir, dues à »son organisation particulière (1). » Et plus loin, après avoir parlé des lois du mouvement *communes à tous les êtres de la nature*, il ajoute : « C'est sur cette disposition des matières et des corps les »uns relativement aux autres que sont fondées les façons d'agir que »les physiciens désignent sous les noms d'*attraction* et de *répul-»sion*, de *sympathie* et d'*antipathie*, d'*affinités* ou de *rapports*. »Les moralistes désignent cette disposition et les effets qu'elle pro-»duit sous le nom d'*amour* et de *haine*, d'*amitié* ou d'*aversion*. »Les hommes, comme tous les êtres de la nature, éprouvent des »mouvements d'attraction et de répulsion; ceux qui se passent en »eux ne diffèrent des autres que parce qu'ils sont plus cachés, et »que souvent nous ne connaissons point les causes qui les excitent, »ni leur façon d'agir (2). »

Nul doute, donc : Diderot et d'Holbach, en prêchant, comme éthique et comme esthétique, ce qu'ils appelaient le système de la nature, c'est-à-dire ce que vous venez de voir exposé dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*, croyaient suivre la route ouverte par Newton.

Qu'arriva-t-il donc lorsque Fourier eut lu les *Lettres de Genève*? C'est que, frappé de cette conformité apparente de l'organisation politique et sociale nouvelle dont Saint-Simon annonçait la venue et s'efforçait de jeter les bases, avec la morale de l'école de Diderot, Fourier amalgama ce qu'il aurait fallu au contraire séparer de plus en plus.

L'Attraction loi universelle se trouvait dans la politique de Saint-Simon; mais elle se trouvait aussi dans la morale de Diderot et de d'Holbach. Fourier, deux fois plagiaire, puisqu'il n'a jamais rendu hommage à ses prédécesseurs, et qu'il a prétendu s'attribuer tout ce qu'il leur emprunta, réunit les idées puisées dans Saint-Simon aux idées puisées dans Diderot et dans d'Holbach.

Quand, dans une prochaine lettre, j'exposerai ce que je pense de l'Attraction considérée comme loi universelle, je prouverai que Saint-Simon, en commençant à concevoir cette idée comme elle doit être conçue, accomplissait un progrès énorme, et sortait du matérialisme par une inspiration qui répond à toutes les révélations du passé. Fourier, en prétendant s'emparer des idées de Saint-Simon, a fait redescendre l'Attraction loi universelle au niveau où Saint-Simon l'avait prise pour l'élever à la vérité.

Saint-Simon marchait vers la véritable attraction sociale; Fourier rétrograda.

Fourier retomba en plein dans le *Système de la nature* et dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*.

VI.

Fourier ayant compris l'Attraction dans le sens de l'Otaïtisme, l'Attraction, entre ses mains, est devenue l'Otaïtisme, et réciproquement; en sorte qu'il serait impossible d'établir aucune différence entre ces deux éléments de son système, l'un se présentant toujours sous la forme de l'autre.

Fourier appelle l'Otaïtisme *attraction passionnée*, et jamais il ne put se persuader qu'il existât une autre attraction sociale que l'Otaïtisme. C'est ainsi qu'il a corrompu, avec Diderot, ce qu'il avait dérobé à Saint-Simon.

S'il n'a pas nommé Diderot, s'il n'a jamais cité ni le *Système de la nature*, ni le *Supplément au Voyage de Bougainville*, ni l'*Entretien avec la maréchale de Broglie*, ni aucun autre livre de l'école matérialiste, c'est qu'ayant généralisé l'Otaïtisme (ce qui, au premier coup d'œil, paraît impossible), il a prétendu qu'il lui appartenait, que personne, comme il le dit, « ne lui avait frayé la route, » et qu'il etait « le premier mortel qui eût fléchi devant la nature, en »étudiant l'attraction, organe de ses décrets (3). » Molière disait : Je prends mon bien partout où je le trouve : Fourier a regardé comme son bien le système de la nature exposé par Diderot et d'Holbach dans des ouvrages dont il s'était évidemment nourri. Et pourquoi non? Il a bien aussi regardé comme lui appartenant la conception de Saint-Simon.

Ravi, enchanté de l'Otaïtisme, Fourier se persuada que c'était là l'idéal. Il était prédestiné à cette foi, s'il faut en croire l'admiration où la vue du Palais-Royal et de tout ce que cette huitième merveille du monde étalait librement à cette époque le jeta à dix-huit ans (4).

L'Otaïtisme était le bonheur, l'Otaïtisme était la vertu, l'Otaï-

(1) *Système de la nature*, première partie, page 2, édit. de 1770.
(2) Ibid., page 46.
(3) V. la citation entière de ce morceau dans une de nos lettres précédentes.
(4) V. sa biographie dans une de nos lettres précédentes.



tisme était la morale; hors de l'Otaïtisme, pas de salut. Mais comment faire passer les hommes à l'Otaïtisme, comment leur persuader de délaisser la civilisation, et de rentrer dans la nature, dans l'attraction passionnée. C'est à quoi Fourier occupa son génie, depuis l'instant où il lut les *Lettres de Genève* jusqu'à celui où il accoucha de sa *Théorie des quatre mouvements.* C'est cette période de cinq années (de 1802 à 1807) que ses disciples contemplent aujourd'hui avec tant d'étonnement, et qu'ils appellent l'incubation d'un génie qui eût fait éclater le crâne de Newton.

Or cette période se passa à combiner l'idée scientifique de Saint-Simon avec l'idée morale de Diderot.

Si j'ai été embarrassé pour citer Diderot, je ne le suis pas moins pour citer Fourier. Ce n'est point que son art soit semblable à celui de son prédécesseur: il n'a pas d'art, lui; mais il a une foi si complète dans l'Otaïtisme, que son embarras, comme il le dit, « n'est »pas d'embellir les descriptions de l'ordre combiné, mais d'en af- »faiblir la peinture, et de ne soulever qu'un coin du rideau; » et pourtant je trouve ses descriptions infiniment trop ressemblantes à celles de Diderot, sauf toujours l'art.

J'éviterai donc les descriptions, et je m'attacherai à citer des parties de raisonnement se rapportant à la construction du système.

Mais ce sera l'objet d'une autre lettre. Préparez-vous à me suivre dans toutes les profondeurs du *plus profond des socialistes.* Je vous avertis, en effet, que si c'est Diderot qui a découvert le *Nouveau Monde,* Fourier a encore étendu le champ de ses découvertes.

PIERRE LEROUX.

DU PRINCIPE

DE LA FONCTION

POUR

L'ORGANISATION DE L'ÉGALITÉ.

(IIIe ARTICLE *.)

IV.

Liberté, Fraternité, Egalité, trinité sublime, cordes d'un instrument aux voix magiques, divins échos de l'âme humaine, vous n'avez point encore vibré dans l'harmonie! Sous les doigts qui vous ont essayées tour à tour, vous avez éclaté par des sons brillants qui faisaient palpiter les cœurs, mais qui s'éteignaient bientôt dans le silence. Et ce fut l'orgueil des oppresseurs, ce fut la joie des pervers, de vous voir ainsi mourir; car les peuples contristés se sont courbés sous la servitude.

Inséparables sœurs! vous ne ferez vivre l'Humanité au sein d'accords infinis que si l'on parvient à vous unir dans le même concert mélodieux. Les hommes, jusqu'ici, vous ont, en vain, aimées séparément et l'une après l'autre. Qu'ils sachent donc trouver la voie de votre indestructible unité, et les principes de votre existence!

Avons-nous été bien inspiré, avons-nous trouvé un de ces principes, lorsque, nous représentant la cité future, la cité idéale, nous y avons vu tous les hommes unis dans la Religion, possédant des droits égaux, et remplissant chacun une fonction? Plus de métiers, avons-nous dit, plus de professions faisant vivre les hommes par l'industrie, par la science, ou par l'art, en dehors de l'Etat. La science, l'art, l'industrie, doivent donner lieu à autant de fonctions qu'elles ont de branches diverses. Que tout homme, dans la Cité, soit citoyen et fonctionnaire; et la Liberté, et la Fraternité, et l'Egalité, pourront être réalisées. Tel est notre principe exposé dans sa plénitude. Eh! bien, nous nous adressons en premier lieu à ceux qui ne sont pas dans une hostilité complète avec nous, à ceux qui, sur quelques points, entrent dans notre communion, à ceux enfin qui déjà sont animés d'une certaine foi dans l'Egalité, et nous leur disons:

Les hommes, selon le droit naturel, sont libres, frères, et égaux; mais d'abord que veut dire ce premier terme: Ils sont libres; en quoi consiste la liberté de l'homme? Tout homme a des facultés et des besoins; de plus, tous les hommes portent avec eux des goûts, des penchants, des attraits nombreux et divers. Mais ces penchants, ces goûts, ces attraits entraînent les hommes vers le mal ou vers le bien, vers un faux développement de leur être, ou vers un développement régulier qui est le propre perfectionnement de cet être. Si donc, sous ce rapport, les hommes sont arrivés à une juste distinction du bien et du mal, et par là à la possession d'un idéal au-dessus de la réalité, et vers lequel ils sentent qu'ils doivent marcher, leur liberté ira de pair avec leur vrai développement, ou plutôt ne sera point autre que ce développement. Ce développement comportera l'exercice des facultés et la satisfaction des besoins, mais seulement dans ce que cet exercice et cette satisfaction ont de légitime.

La Liberté, en effet, ne saurait être un vaste champ ouvert à toutes les passions; car il n'est point d'ordre social qui puisse grouper les hommes et combiner entre elles les passions mauvaises, de manière à faire naître l'harmonie. L'Harmonie n'est point fille du despotisme. Le despotisme n'engendre au fond que l'anarchie et le désordre. Or toute mauvaise passion est un despotisme dont l'empire s'étend à la fois et sur celui qu'elle possède, et sur les autres hommes, les semblables.

N'est-il pas évident qu'un homme qui, par exemple, est tourmenté de la passion de l'or, ne peut jamais se prétendre libre? En vain soutiendrait-on que sa liberté consiste à amasser de l'or, et que c'est là un besoin qui constitue son être, et lui crée un droit; l'esclavage ne résulte pas pour lui du fait de n'avoir point d'or, mais du fait d'en désirer toujours, et de ne vivre que pour en avoir. Et cela est si vrai que le trésor de l'avare, fût-il gros comme une montagne, n'est encore qu'un grain de sable, comparé avec l'immensité du désir de l'avare. Ce n'est point là quelque chose de particulier à l'avarice; il est de l'essence de toute mauvaise passion de ne pouvoir jamais être assouvie. Donc toute mauvaise passion cause l'esclavage de l'homme qu'elle possède. Mais, de même, elle cause l'esclavage du semblable. Vous avez une passion qui ne peut être satisfaite, et cependant vous cherchez toujours à la satisfaire; vous appelez cela votre liberté. Vous ressemblez à un homme enchaîné qui, pour être libre, ne songerait pas à briser ses fers, mais à étendre indéfiniment sa chaîne. Voilà que vous rencontrez, en face de vous, le besoin des autres hommes, qui ont autant de droit que vous; mais, par votre *insatiabilité,* vous nuisez au droit de vos semblables, vous les faites esclaves.

Il est encore une autre manière dont les hommes, par leurs passions et leurs vices, tiennent leurs semblables dans la sujétion. « La vie de l'homme et de chaque homme est attachée à une com- »munion incessante avec ses semblables. Ce qu'il nomme sa vie ne »lui appartient pas tout entière, et n'est pas en lui seulement; elle »est en lui et hors de lui; elle réside en partie et par indivis dans »ses semblables...... La vie de l'homme, à chaque moment de son »existence, est à la fois subjective et objective. Or qui lui fournit »la partie objective de sa vie? c'est l'homme. Donc l'homme *objet* »recèle en lui une partie de la vie de l'homme *sujet*, donc le per- »fectionnement de l'homme importe à l'homme (1). » Donc, si un homme, loin de se perfectionner, est livré au débordement de toutes les passions, et si, par l'horreur qu'il inspire dans cet état, il détruit sa communication avec les autres hommes ses semblables, il anéantit, par là même, leur objet possible, et par conséquent les anéantit eux-mêmes autant qu'il est en son pouvoir. Il viole leur droit, il les fait esclaves d'un esclavage analogue à celui dont il est victime.

Les hommes sont faits pour vivre de leurs qualités réciproques, et l'histoire de l'Humanité fournit une singulière application de cette loi; une application fausse et anti-humaine, mais qui en démontre la justesse et la profondeur. Dans la barbarie, les hommes sont antropophages, ils se mangent corporellement les uns les autres. Quand deux tribus de sauvages sont en guerre, et que des prisonniers ont été faits, les prisonniers sont partagés entre les vainqueurs, pour leur servir de nourriture. Mais, si quelque chef, fameux par sa valeur, a été fait prisonnier, il est de droit attribué au chef de la tribu victorieuse. Car les sauvages ont cette croyance qu'en mangeant le corps d'un homme, l'on s'assimile les qualités morales qu'il avait de son vivant. L'âme du chef vaincu, ses vertus guerrières, son courage, son astuce, sa fierté, passent ainsi dans l'âme du chef vainqueur qui mange un cadavre. Cette erreur grossière a cependant pour fondement une vérité profonde et qui est la loi même de la vie; c'est que

* V. les numéros de Mars et de Mai 1846.

(1) De l'*Humanité*, liv. III, chap. I.

les hommes se nourrissent spirituellement les uns des autres. Eh! bien, les mauvaises passions ne sont point une bonne nourriture; l'homme qui en est infecté n'est point un *objet* bienfaisant pour ses semblables. La liberté légitime de chacun est donc limitée par la liberté légitime de tous; et, comme la liberté légitime de tous est le progrès, la liberté légitime de chacun est le perfectionnement, le développement régulier et indéfini de chacun.

Cela posé, il reste à déterminer le milieu où chacun pourra être libre, c'est-à-dire vivre, c'est-à-dire se développer et progresser. Ce milieu étant conçu comme devant être la cité ou la patrie, la première condition essentielle pour que la cité soit suffisamment ce milieu, c'est que les hommes ne soient point esclaves de la cité, que la cité ne forme point une caste composée d'un petit nombre d'hommes; mais que tout homme, par cela même qu'il est homme, soit apte à entrer dans la cité. La seconde condition essentielle, c'est que les hommes ne soient point esclaves dans la cité; que non seulement ils en soient partie, mais partie active, qu'en un mot ils soient tous CITOYENS. A la qualité de citoyen est attaché le droit de choisir les hommes qui composent le gouvernement, et de faire directement ou par mandataires les lois qui régissent la cité. Il s'agit, au premier chef, du développement de chacun par tous et de tous par chacun. Tous ne seraient point libres, si tous ne participaient pas à l'œuvre de la législation qui doit concourir à ce développement.

Comme on vient de le voir par ce qui précède, dans la cité, établie en vue du progrès de tous les hommes, le terme citoyen répond à Liberté. Et cependant nous avons été dans le vrai, quand nous avons énoncé que les politiques de la Convention considéraient surtout l'Egalité, quand ils faisaient de l'homme un citoyen. Car ce fut précisément leur erreur de mettre l'Egalité là où elle n'était pas. Qui dit citoyen, dit un homme libre en droit, mais ne dit pas encore un égal. Qu'importe que je sois citoyen et que je jouisse des prérogatives attachées à ce titre, si par le fait je suis dans une condition tout-à-fait inférieure relativement à la satisfaction de mes besoins physiques, moraux, et intellectuels; si, par exemple, je vis à peine et chétivement d'un métier qui me fait dépendant d'un cercle d'individus! Mais, il y a plus, l'inégalité des conditions est même incompatible avec la liberté. Telle est l'indivisibilité de la sainte devise, que la Liberté, proclamée en droit par le titre de citoyen accordé à tous, n'existe réellement et ne se manifeste que si à côté d'elle l'Egalité existe et se manifeste. Il faut, pour être vraiment libre, se sentir libre dans l'Egalité; pour être vraiment égal, se sentir égal dans la Liberté.

Les hommes seront égaux dans la liberté, et libres dans l'égalité, si, tous étant citoyens, tous sont en outre placés dans des conditions semblables, nous ne disons pas identiques, mais semblables. Supposez que tous les moyens par lesquels les hommes produisent, soit qu'il s'agisse de productions industrielles, soit qu'il s'agisse de productions scientifiques ou artistiques, soient élevés à la hauteur de fonctions de l'Etat, et vous serez en mesure d'avoir l'Egalité. N'est-il pas vrai que l'Egalité des hommes à l'état de manifestation ne saurait être autre chose que l'égalité de leurs conditions? N'est-il pas vrai que nos conditions sont parfaitement égales, si, en même temps que vous vous dites citoyen et fonctionnaire dans l'Etat, je puis me dire, à côté de vous, citoyen et fonctionnaire? En vain prétendrait-on que la hiérarchie produira la dépendance et l'inégalité. Avec une bonne organisation, elle ne la produira pas plus que la diversité des fonctions elles-mêmes. En quoi consiste l'Egalité des hommes? en leur similitude. L'Egalité des hommes manifestée est donc uniquement la similitude de leurs conditions. Les conditions sont semblables, si tout homme, dans la société, est CITOYEN ET FONCTIONNAIRE rétribué par l'Etat.

Mais les hommes ne sont pas seulement libres et égaux; ils ont une origine commune, ils sont frères, et la fraternité des hommes consiste dans leur solidarité. L'on ne conçoit pas un homme vivant seul, de lui-même, et par lui-même, en dehors de la communion des autres hommes. Le spectacle d'un homme isolé de ses semblables au sein de la nature a toutefois été offert par les poètes, et Robinson est, à cet égard, le héros le plus connu. Eh! bien, voyez Robinson, il n'est point absolument seul. La tradition, la vie antérieure de l'Humanité, l'accompagne; il la porte en lui. Il était impossible de le présenter comme un homme primitif et ignorant toutes choses; car alors il eût fallu ou le faire recueillir bien vite par d'autres hommes, ou le peindre à l'état le plus rudimentaire, presque à l'état de l'animalité. Mais Robinson intéresse précisément parce que, ayant en lui l'Humanité arrivée à des degrés appréciables de science, d'art, et d'industrie, il est touchant de voir cette Humanité aux prises, par un seul homme, avec la nature extérieure. Il n'est pas un des travaux de Robinson qui ne soit marqué du sceau ineffaçable de l'Humanité, et qui, à un point de vue, ne soit le résultat de tout le travail humain. Robinson ne travaille pas seul, il n'invente pas, il ne crée pas. Il chasse, il plante, il cultive, il bâtit, il civilise un sauvage. Mais chasser à la manière de Robinson, planter, cultiver, bâtir, civiliser, sont des actes humains, des faits généraux de l'Humanité. Le lien de Robinson avec les autres hommes est donc vivant; il se montre dans chacun de ses actes, dans chacun de ses souvenirs, dans chacune de ses pensées; et lui-même ne peut vivre et supporter son malheur qu'à cause de ce lien qu'il n'oublie pas, et qu'il ne perd pas l'espoir de resserrer un jour.

Telle est la force du lien de l'homme et de l'Humanité. Mais, par rapport à ce lien, quelle est notre destination à chacun? Chacun de nous a une famille; il est donc tout d'abord joint aux membres de cette famille. Il a des amis, il est donc lié avec ses amis. Enfin il a un pays qu'il habite, il est donc encore uni particulièrement avec les hommes de ce pays. Ce qui limite l'homme, ce qui en même temps le caractérise et lui donne une partie de sa personnalité, c'est donc son union directe avec un certain nombre de ses semblables; et c'est dans cette destination de chaque homme créant de proche en proche l'union de tout le genre humain qu'apparaît le sentiment fraternel. En fait, il est constant que cette destination est mal comprise et violée. Elle est mal comprise, parce que, au lieu de la famille servant d'appui à l'homme pour former l'Humanité, nous avons la famille-caste, la famille d'où l'homme ne sort qu'en ennemi des autres hommes. Elle est violée, parce que les hommes n'ont point ou presque point d'amis; l'intérêt propriétaire, l'intérêt individuel, étant ce qui les rapproche ou les éloigne indifféremment. Elle est violée enfin, parce que dans les lieux où les hommes sont réunis, c'est la fatalité qui les serre les uns contre les autres et les fait tous esclaves de leur position.

Or comment arracher les hommes à ce triple esclavage qui leur vient de la famille, de la patrie, et de la propriété? Constatons d'abord que ce ne peut être qu'au moyen d'une transformation de la société par le principe que nous avons établi. Mais ce principe suffit-il, dans les termes où il est posé, pour opérer cette transformation? Non, puisque, d'une part, il n'implique pas directement l'existence de la fraternité humaine; non, puisque, d'autre part, il est certain qu'il a besoin d'être appliqué, et par conséquent d'être accompagné d'une règle de son application. C'est là un point de la plus haute importance, et sur lequel, après avoir montré la rigueur du principe, il est temps de nous arrêter. Liberté, Fraternité, Egalité, voilà le dogme complet. Liberté et Egalité expriment deux vérités absolues, mais dont on ne sent la puissance et la vie qu'après avoir placé au centre la Fraternité. De même, *tout homme est citoyen et fonctionnaire* est une formule pratique de la Liberté et de l'Egalité, mais qui reste à l'état virtuel, si l'on ne parvient à la vivifier par quelque chose d'indispensable, quelque chose qui rende l'homme à sa vraie destination, et détruise l'esclavage sous toutes ses faces. Ce quelque chose, c'est UN ART D'ORGANISATION DE LA LIBERTÉ ET DE L'ÉGALITÉ, en d'autres termes, de la cité et de la fonction, et un art d'organisation tel qu'il en jaillisse le troisième terme de la sainte devise, la Fraternité. Cet art est donc le souffle divin, seul capable d'animer toutes les voix du concert qui sommeille au fond de nos âmes.

Ce n'est point assez, en effet, de proclamer un principe. Rousseau, avant nous, avait posé la souveraineté du peuple: mais Rousseau et les politiques qui l'ont pris pour maître n'ont point su faire vivre cette souveraineté. Il leur a manqué, nous l'avons dit, l'art de l'organisation. Essayant de compléter Rousseau, nous ne disons pas seulement: *tout homme est citoyen;* nous disons: *tout homme est citoyen et fonctionnaire*. Mais, quel que soit le progrès opéré, il n'y a point à se faire illusion. Le principe *tout homme est citoyen* n'organisait pas la cité, et avait besoin d'un art, qui n'est autre que la Politique. Le principe *tout homme est fonctionnaire* n'organise pas davantage l'atelier social; il a besoin d'un art, qui est le Socialisme. La Politique doit créer la vraie cité et le vrai citoyen; le Socialisme doit créer la vraie fonction et le vrai fonctionnaire.

Politiques, démocrates avancés, partisans de la souveraineté du peuple, c'est en vain que vous avez voulu vous en tenir à cette souveraineté. Vous n'avez constitué rien de durable. Voyez ce que vous avez aujourd'hui, la politique de Montesquieu! Désormais, ce principe de la souveraineté nous semble devoir être composé de deux termes: *tout homme citoyen*, et *tout homme fonctionnaire;* mais, encore une fois, il ne faudrait point s'arrêter là. Cherchons l'art de la cité ou du gouvernement. La Cité, non organisée, même eût-elle pour base la souveraineté du peuple, ne saurait être qu'un dualisme, une majorité et une minorité. La Cité ne doit point être un dualisme. L'homme a été créé à l'image de Dieu, triple et un à la fois; que la Cité soit, à l'image de l'homme, triple et une à la fois. Cherchons aussi l'art d'associer les hommes fraternellement et d'organiser la fonction. Le présent, à cet égard, ne nous offre encore qu'un triste tableau. Dans quel servilisme sont tenus ceux que de nos jours on appelle les fonctionnaires! La compression et le despotisme règnent aussi en dehors de l'Etat, dans l'industrie. Mais changer cette compression pour celle du gouvernement, appliquer

à toutes les branches de l'activité humaine la fonction telle qu'elle est, nous mettrait à l'antipode de l'ordre social auquel nous devons tendre.

Appelez donc les socialistes à votre secours, et ne les repoussez plus, pour n'en être plus repoussés. Les socialistes ont, ainsi que vous, donné dans un excès, en rejetant avec dédain vos principes politiques. Ayant vu ces principes à l'œuvre pendant le cours des révolutions, ayant constaté leur défaite et le triomphe du despotisme, ils ont cru qu'il fallait chercher en dehors de ces principes les règles d'une société nouvelle. La vérité n'a pu se faire jour à travers leurs efforts; mais ces efforts sont loin d'avoir été stériles : ils ont servi à poser le problème social dans sa totalité.

Au point de vue socialiste, de quoi s'agit-il donc? d'associer les hommes et de *combiner* leurs individualités; mais ce problème est véritablement insoluble, si l'on ne part de la Liberté et de l'Egalité, manifestées par la règle *tout homme est citoyen et fonctionnaire.* Cette formule compréhensive tend donc à réunir les diverses sectes qui se partagent aujourd'hui l'esprit humain, les démocrates proprement dits, et les socialistes. Car voilà ces derniers forcés de convenir que, dans la société, l'homme, s'il est citoyen et fonctionnaire, peut jouir de la liberté politique et de l'égalité; et les démocrates applaudiront quand les socialistes à leur tour ajouteront, et avec justesse : Pour que l'homme soit sûrement libre dans sa personne et pleinement égal, il faut de plus qu'il soit *frère,* c'est-à-dire associé, convenablement aux prédominances de son être et de ses attraits légitimes; qu'il soit réuni, en un mot, à un groupe d'hommes, et qu'il forme parmi eux et avec eux une famille, un atelier, une *commune.* Alors on verra la société se dessiner tour-à-tour, et dans son ensemble, sous le triple aspect de chacun (citoyen), quelques-uns (associés, groupés), tous (fonctionnaires); alors, et seulement alors, on aura à la fois la Liberté, la Fraternité, et l'Egalité.

Je m'arrête ici. Quelques-uns pourront trouver étrange, au premier abord, la généralisation de la fonction, principalement en ce qui concerne l'industriel! Eh quoi! diront-ils, l'industrie comprend tous les genres de métiers; est-ce donc qu'un boulanger, un menuisier, vont devenir des fonctionnaires? Et pourquoi non? Quels sont les appuis solides de la société? Admettra-t-on qu'une société de nos jours, par exemple la société française, pût vivre et continuer de se soutenir matériellement, si elle venait à manquer tout-à-coup des métiers de cultivateurs, de boulangers, de maçons, de couvreurs, de tailleurs de pierre, de charpentiers, de menuisiers, de serruriers, de tisserands, de tailleurs d'habits, de cordonniers, de chapeliers, etc., etc. Donc tous ces métiers sont des *fonctions vitales* de cet être qu'on appelle société; ils sont de son essence, tout aussi bien que les fonctions de préfets et de sous-préfets; de receveurs généraux, receveurs particuliers, percepteurs; de conservateurs des hypothèques, receveurs de l'enregistrement; de présidents, conseillers, juges; de procureurs généraux, avocats généraux, procureurs du roi; de gendarmes et gardes-champêtres. Pourquoi donc ne seraient-ils pas établis sur le même pied, et ne deviendraient-ils pas de véritables fonctions rétribuées par l'Etat? Nous ne voulons pas entrer dans l'organisation; nous la réservons complètement, en faisant bien remarquer d'ailleurs qu'il ne peut être question d'un arrangement à la manière actuelle. Nous nous contentons d'avoir exposé un principe qui nous paraît absolu dans sa vérité.

Certes, le changement auquel nous aspirons est grand, et nous sentons nous-mêmes combien nous en sommes loin encore! Comme un vaisseau longtemps battu par les tempêtes, le monde de plus en plus s'en va à la dérive sur une mer devenue plate et morne, sans s'inquiéter des routes qu'il tient. Eh qu'importe? La pourriture est dans ses flancs! peut-être les plus jeunes générations, avant d'achever leurs cours, assisteront-elles au spectacle émouvant de sa dissolution extrême. La mort, la nuit et le chaos seront ensuite, et dureront combien de temps, nous n'en savons rien! Mais, ô mon Dieu, vous ferez renaître de la poussière de nos sociétés un monde plus fort et plus vivace, un monde meilleur, qui vivra sur les principes éternels de justice et d'égalité. C'est là notre foi, elle nous soutient, heureux si nous répandons une parcelle du bien qui doit appartenir au monde régénéré!

Après avoir traité plus spécialement de la cité-fonction, par opposition à la cité-caste, nous devrions, pour être complet, embrasser la famille et la propriété fonctions; c'est ce que nous essaierons dans d'autres articles.

LUC DESAGES.

LA TENTATION.

I.

Jésus accomplissait sa mission divine,
Enseignant, consolant ceux que le mal incline;
Et, pour rendre accessible et claire aux ignorants
La science de Dieu que leur cachent les grands,
Du livre de la vie en feuilletant les pages,
Il leur en traduisait les sublimes images,
Prenant de l'univers les formes, les couleurs,
Le nid des passereaux, l'herbe des champs, les fleurs,
Et la chaste blancheur des lys de la vallée
Dont Dieu même a tissu la robe immaculée.
Et la foule écoutait avec émotion
Cette voix inspirée et pleine d'onction.

Souvent, pour retremper son âme, le Prophète
Allait seul au désert vivre comme un ascète,
Et s'abreuver en Dieu de science et d'amour,
Que son âme en ce monde épanchait à son tour.

Or un jour le Démon vint le tenter :

Tu pries
Un Dieu trop loin de toi, sourd à tes rêveries.
Les éternels sanglots de votre Humanité
Ne troublent point l'ennui de son éternité;
Car il est triste aussi. Concentré dans lui-même,
Que lui fait des mortels l'amour ou le blasphème!
Il ne les connaît pas. Vos prières, vos cris,
Il ne les entend pas. Quand un monde en débris
S'écroule sous le choc d'un globe de lumière,
Il laisse le néant absorber sa poussière;
Car il ne saurait point arrêter d'un regard
La mesure du temps et les faits du hasard.
Que deviennent sur terre, où l'Humanité germe,
Ses sueurs, ses travaux, dont la mort est le terme?
Vous naissez pour mourir, c'est la commune loi.
Dieu vous donne la vie, et la mort vient de moi.
C'est un défi sanglant à son intelligence;
C'est mon œuvre, ma force, enfin c'est ma vengeance.
Comment a-t-il souffert que moi, qui ne suis rien,
Je naquisse de lui, Dieu, le Souverain Bien?
Que partout dans son œuvre inutile et manquée
Je trouvasse mon rôle et ma place marquée?
Comment expliques-tu ces duels, ces combats,
Qui livrent aux plus forts les faibles pour repas?
Et dans chacun de vous, fils de la race humaine,
La mort et le néant de votre âme, la haine!
Qui vous parque en famille, en caste, en nation,
Et brise l'unité dans la division?
Aussi Dieu, fatigué de la lutte éternelle,
De la création m'a laissé la tutelle;
Et, dédaignant enfin son œuvre en proie au mal,
S'ennuie incessamment dans son repos fatal,
Jusqu'à l'heure où, la vie épuisée à sa source,
Les soleils pâlissants s'éteindront dans leur course,
Et la Création disparaîtra sans bruit
Dans les limbes profonds de l'invisible nuit.
Alors, seul avec Dieu dans les espaces mornes,
Ma vengeance inflexible et ma haine sans bornes
Combattront à loisir et vaincront le Dieu fort,
Que j'entraîne avec moi dans l'oubli de la mort.
Alors, Jésus, plus rien au sein du vide immense
Qu'un néant absolu, qu'un éternel silence;
Et, le néant lui-même à son tour emporté,
Rien ne sera jamais, même l'Eternité!

Jésus lui répondit d'un ton calme et sévère :
Tes blasphèmes, Satan, sont des cris de colère.

Tu sens ton impuissance; et, par un long détour,
En face du soleil tu veux nier le jour.
Tu n'as jamais aimé, malheureux! La prière
N'élève point ton âme au sacré sanctuaire
Où le Seigneur reçoit dans son sein paternel
L'hymne religieux du chœur universel.
Tu ne sais pas, Mauvais, sur leurs ailes légères,
Ce qu'emportent de nous ces blanches messagères
Qui s'abattent en pleurs aux pieds sacrés de Dieu,
Et quel miel Dieu répand sur nos âmes en feu,
Lorsque sa grâce octroie à l'humaine agonie
L'intarissable amour, l'espérance infinie.
Pour qui voit Dieu partout, et le sent dans son cœur,
La vie est un bienfait, la vie est le bonheur.
Mais vivre pour aimer, c'est le ciel sur la terre!
Comme en ce flot d'amour l'âme se désaltère!
Quels transports inouïs et quels ravissements
D'épancher tout son être en pieux sentiments,
Et d'embrasser du cœur, par un élan sublime,
Tout ce que Dieu contient dans sa pensée intime!
Tu ne sais pas, Méchant, la pure volupté
D'incarner dans son sein la sainte Humanité,
D'oublier ses douleurs dans sa douleur suprême,
Et de communier avec elle en Dieu même!

Toi né de Dieu, Satan, ô profanation!
Tu n'es qu'un accident dans la Création,
Une simple apparence, un souffle, une ombre vaine,
Que proclament la peur, l'ignorance et la haine.
Mais quand l'homme, ébloui de science et d'amour,
Avec l'Humanité marchera vers le jour,
Satan disparaîtra. Car tu n'as pas la vie;
Car tu ne la sens pas dans ton âme ravie
Palpiter sous le choc des grandes passions,
Adorer Dieu dans l'homme et les créations,
Le prier en aimant ton semblable en toi-même,
Et remontant toujours à la cause suprême.
Retire-toi, Satan! pour qui reconnaît Dieu,
La mort n'existe pas, le néant n'est qu'un jeu.

II.

Alors, sur le sommet d'une haute montagne,
Le démon emporta Jésus-Christ. La campagne,
Toute blonde d'épis, sa robe fraîche encor,
S'étendait à leurs pieds comme un océan d'or.

Quel spectacle, Jésus! Vois ces plaines heureuses,
Ces fleuves transparents, et, comme des baigneuses,
Chaque ville de marbre assise au bord des mers,
Et les peuples pressés dans leurs flancs entr'ouverts.
Adore-moi, Jésus, homme d'intelligence:
Par moi tu règneras sur cette humaine engeance;
Tu seras son tyran, son pontife, et ses dieux;
Tu marcheras sur elle en lui disant: Je veux;
Et quand tu dormiras du sommeil de la tombe,
Un peuple de vaincus sera ton hécatombe.

Malheureux! dit Jésus, qui pense m'émouvoir!
Mais je possède en moi tout ce qu'on peut avoir
De sacré, de divin, au ciel et sur la terre:
L'amour dans tous les cœurs, et la foi dans mon Père.

— Mais tu ne vois donc pas les docteurs de la loi
Et les prêtres menteurs conspirer contre toi.
Il faut aux yeux de tous que ton supplice expie
Les prédications de ta doctrine impie.
Ce peuple qui te suit ne te défendra pas:
Il souillera ton front de boue et de crachats;
Ses applaudissements couvriront ton martyre;
Pour chacun de tes cris il n'aura qu'un sourire;
Et, bien loin d'épargner ta vie et tes douleurs,
Il te préfèrera le dernier des voleurs.
Pas un regard humide, un cri parti de l'âme,
Ne t'accompagnera sur ton gibet infâme;
Et seul auprès de toi pour te fermer les yeux,
Je te dirai: Néant sur terre comme aux cieux!

Jésus lui répondit par un si doux sourire,
Que le Blasphémateur ne pouvait plus rien dire.

III.

Enfin, pour le tenter, il fit un grand effort:

Pauvre insensé, qui crois affranchir par ta mort
Les hommes de douleurs, de doute, et de misère,
Connais donc l'avenir, Jésus, et désespère!
Le vieux monde, ébranlé jusqu'en ses fondements,
Croûle devant ta Foi comme un tas d'ossements.
Mais regarde, Jésus, surgir des noirs abîmes,
Ces martyrs de ta Foi, ces nombreuses victimes,
Qui devant ton gibet s'inclinent en passant,
Et sur les échafauds meurent en t'embrassant.
Car tu les tromperas, ces malheureux, Prophète!
Quand ils courront, joyeux, à la sanglante fête
Où ta voix les convie, ils iront au néant.
Ne les entends-tu pas près du gouffre béant,
Dans des convulsions de douleur et de rage,
Terribles, te cracher leur vengeance au visage;
Et signant de leur sang ton front pâle, interdit:
— Jésus nous a trompés, que Jésus sois maudit!
Enfin l'homme, exalté par sa vive souffrance,
Se révolte en jetant un grand cri d'espérance;
Et du haut du Sina d'une nouvelle loi,
Tombent ces mots sacrés: Peuple, tu seras roi!
Des hommes de désir, assemblés en concile,
Au nom des droits de tous promulguent l'Evangile,
Qui, sous la loi d'amour et de fraternité,
Doit réunir le monde au sein de l'unité.
Mais voilà que bientôt le Dieu de l'or proclame
Le travail incessant et la misère infâme.
Jamais on n'entendra de tels cris de douleurs;
L'homme n'aura jamais répandu plus de pleurs
Que tous ces parias, ces pâles prolétaires,
Ecrasés sous le poids de toutes les misères.
Evoqués à ma voix des ombres du chaos,
Regarde-les, Jésus, décharnés jusqu'aux os,
Ces esclaves de l'or, procession maudite
Qui n'a pas un abri pour sa tête proscrite.
Mammon, ivre de sang, les enchaîne ici-bas,
Et ton Père, ô Jésus, ne les sauvera pas.

Satan, en achevant ces paroles altières,
Avait presque des pleurs au bord de ses paupières.
C'était un être humain, pâle, désespéré,
Qui raille et qui blasphème après avoir pleuré,
Et, las de chercher Dieu, s'élance dans l'abîme,
En jetant un grand cri de désespoir sublime.
Jésus, dont la poitrine éclatait en sanglots,
S'affaissait comme un lys submergé par les flots.
La douleur le brisait, et deux sources de larmes
Jaillissaient de ses yeux émus et pleins de charmes.
Mais bientôt, plein de foi, par le Verbe inspiré,
Jésus se releva grand et transfiguré.

Retire-toi, Satan! La vérité divine
Qui ruisselle de Dieu m'exalte et m'illumine.
Oui ces malheurs seront, et bien d'autres encor;
L'homme encor souffrira la misère et la mort:
Car c'est chose sacrée et sublime mystère,
Que cet enfantement douloureux sur la terre;
C'est l'énigme que Dieu garde à l'Humanité.
Pourtant le mal n'est pas. Mais toute vérité,
En se manifestant au monde qu'elle enivre,
Déchire l'âme où Dieu l'incarna pour revivre.
Mes frères inconnus qui souffrirez un jour,
Prolétaires sevrés de science et d'amour,
Oh! je ne mourrai pas sur une croix infâme
Sans vous donner la Vie, et délivrer votre âme;
Et mon sang répandu vous baptisera tous.
Car vous êtes en moi comme je suis en vous,
Et comme nous vivons en Dieu qui nous relie
Aux générations qu'il sème et multiplie.
Frères, patiemment portez l'ennui des jours:
Les siècles ne sont rien pour qui vivra toujours.
Maudits du genre humain, vous serez ses Messies.
Elles germent en vous, les saintes prophéties
Qui jailliront au monde en paroles de feu,
Pour annoncer la grâce et le règne de Dieu.

Point de haine : la haine est de la mort suivie.
Or Dieu n'est pas le Dieu des morts, il est la vie.
Il nous la verse à tous pour lui rendre en retour
Des flots exubérants de tendresse et d'amour.
Voyez, sur les débris d'un monde qui chancelle,
S'élever et grandir cette cité nouvelle,
Resplendissante et pure autant qu'un diamant.
Chacun porte sa pierre au sacré monument.
C'est la cité de Dieu, l'Eglise universelle,
Où des cœurs enivrés la prière ruisselle,
Où, sous les mêmes lois d'espérance et d'amour,
Les hommes réunis adorent au grand jour
Le Père tout-puissant, la Lumière incréée,
Qui rayonne, invisible, en leur âme inspirée,
Et la réveille enfin pour chanter et bénir.
Salut à la cité sainte de l'avenir!
Les hommes ont vaincu la force et la matière;
Le travail est pour eux une sainte prière,
Un effort éternel, où tout leur être en jeu
Au sein de l'infini s'élance chercher Dieu.
Glorification de l'Eternel, la vie
Jaillit abondamment en flots de poésie.
Tout concourt, tout consent, le bonheur est commun.
Chacun s'aime dans tous, tous s'aiment dans chacun.
Au céleste banquet, l'âme humaine est l'hostie
Qui devient la divine et sainte eucharistie;
Et chacun avec tous, heureux dans l'unité,
Rompt le pain de la Vie et de l'Egalité.
L'homme a conquis le ciel, le ciel est sur la terre.
L'Infini se dévoile, et montre le mystère.
Le monde est transformé; les hommes inspirés
Conversent avec Dieu sous les arbres sacrés.
Aux rayons de l'Amour, l'Humanité ravie
Lit le grand nom de Dieu sur le livre de vie,
Et ce nom répété par les mondes en chœur,
Sans le briser, toujours résonne dans son cœur.
Mais quel autre avenir!... Grâce!... Bonté divine!
Le mot n'exprime pas ce que l'âme devine.
Il faudrait être Dieu pour peindre l'Infini,
Et je ne suis qu'un homme!... O Père, sois béni!

Jésus pria longtemps. Quand il leva la tête,
Satan n'était plus là pour rire du Prophète.

EDMOND TISSIER.

ENFANCE ET PREMIÈRE JEUNESSE

D'ÉTIENNE GEOFFROY-SAINT-HILAIRE *.

I.

Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire est né à Etampes, le 15 avril 1772.

Il appartenait à une famille honorable, mais peu fortunée, qui, de Troyes, était venue, vers 1720, s'établir à Etampes. C'est une autre branche de la même famille qui, dans le dix-huitième siècle, avait donné trois membres à l'Académie des sciences. Par un concours assez singulier de circonstances semblables dans la vie de deux hommes, d'ailleurs fort différents de caractère et d'esprit, le plus célèbre des anciens Geoffroy était né en 1672, précisément un siècle avant Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire; il avait porté ce même prénom d'Etienne (1); il avait réuni, jeune encore, au titre d'académicien celui de professeur au Jardin des Plantes; et l'on peut ajouter, pour rendre le rapprochement plus complet, qu'il a émis des idées analogues, dans un autre ordre de recherches, à quelques-unes des vues de M. Geoffroy-Saint-Hilaire; au point que le chimiste et le naturaliste se sont quelquefois rencontrés jusque dans l'emploi des mêmes termes.

Tandis que l'amour et le culte de la science étaient héréditaires dans la famille du célèbre chimiste, les circonstances au milieu desquelles naissait Etienne Geoffroy-Saint-Hilaire semblaient l'appeler à revêtir un jour la robe d'avocat ou de procureur. Son père, Jean-Gérard Geoffroy, exerçait cette dernière profession, et il ne la quitta que lorsque, au commencement de la révolution, il fut appelé par élection à siéger au tribunal d'Etampes. Cité dans le pays pour son austère probité, il jouissait aussi de la réputation d'un légiste habile et d'un homme éclairé, aimant les lettres et possédant une instruction générale, bien rare à cette époque parmi ceux de sa profession. La pureté de son caractère et les qualités de son esprit lui avaient valu ce qu'il considérait avec raison comme l'une des plus nobles récompenses qu'il pût ambitionner, l'intérêt et l'estime de Malesherbes.

Tel est le sage et vénérable guide que le jeune Geoffroy-Saint-Hilaire avait reçu de la nature, et dont la voix fut toujours écoutée par lui avec une égale déférence, qu'il s'agît d'affaires privées ou publiques, ou même de travaux scientifiques.

Deux personnes, de caractères et de goûts bien différents, partagèrent avec Jean-Gérard Geoffroy les soins de l'éducation de son fils; l'une, simple et pieuse femme ne voyant, dans sa modeste vertu, rien au-dessus du soin matériel de la famille et des devoirs intérieurs; l'autre, conservant, dans un âge avancé, une grande activité de pensée; sinon fort instruite, au moins fort désireuse de l'être, et employant les loisirs que lui avait faits la vieillesse à cultiver tardivement, mais non infructueusement, une belle intelligence. De ces deux femmes, la première était la mère de Geoffroy-Saint-Hilaire; l'autre son aïeule paternelle; et celle-ci fut, après Jean-Gérard Geoffroy, la personne qui exerça la plus grande et la plus heureuse influence sur l'enfance du jeune Etienne. Elle aimait à se faire faire par son petit-fils des lectures à haute voix, et les livres les plus graves étaient ceux qu'elle préférait pour elle-même et pour lui. C'est ainsi que, tout jeune encore, M. Geoffroy-Saint-Hilaire était initié à la connaissance des plus beaux monuments littéraires de l'antiquité et du siècle de Louis XIV. De toutes les lectures qu'il fit à cette époque, une surtout, les *Vies des hommes illustres* de Plutarque, produisit sur lui, à peine âgé de onze ans, une impression profonde; et peut-être son aïeule, en l'introduisant, si prématurément en apparence, dans cette galerie d'admirables modèles de toutes les vertus privées et civiques, eut-elle le bonheur de déposer dans le cœur de son petit-fils les germes précieux que nous verrons bientôt se développer.

Jean-Gérard Geoffroy, avec une fortune très-médiocre, avait un grand nombre d'enfants. Il fallut donner de bonne heure une direction au jeune Geoffroy-Saint-Hilaire, et la carrière ecclésiastique parut devoir lui convenir mieux que toute autre. Il montrait de l'intelligence et de l'aptitude pour le travail, et son père eût pu concevoir la pensée de lui transmettre sa charge. Mais la constitution de l'enfant était délicate, faible même, et semblait ne pouvoir résister aux fatigues d'une profession laborieuse. Jean-Gérard Geoffroy avait d'ailleurs dans le clergé quelques amis, dont il regardait la protection comme acquise à l'avance; il ne se trompait pas. Bientôt il eut obtenu pour son fils une bourse au collège de Navarre; et un peu plus tard, en 1788, sans même que le jeune élève de Navarre eût besoin de quitter Paris, l'un des canonicats du chapitre de Sainte-Croix d'Etampes et un bénéfice assez avantageux lui étaient conférés par un ami de la famille, alors commendataire de l'abbaye de Morigny, près Etampes. Cet ami était l'abbé de Tressan, fils du célèbre romancier, et lui-même connu dans les lettres par sa *Mythologie comparée avec l'histoire.*

Ces faveurs n'étaient que les préludes de toutes celles que pouvait espérer M. Geoffroy-Saint-Hilaire, s'il se décidait à entrer, selon les intentions de sa famille, dans la carrière ecclésiastique. Mais il était encore au collège de Navarre, que déjà il se sentait appelé en d'autres voies. Au nombre de ses professeurs, le collège avait l'honneur de compter Brisson, et les élèves de philosophie suivaient son cours de physique expérimentale. Le jour où M. Geoffroy-Saint-Hilaire y fut admis pour la première fois, fut aussi le jour où il entrevit sa véritable vocation, et pour ainsi dire où il se découvrit lui-même. Bientôt il fut tout à Brisson et à la science; et lorsque, en 1790, après avoir achevé sa philosophie, il dut quitter le collège de Navarre, il supplia son père de lui permettre de rester à Paris, et de s'inscrire parmi les élèves du Jardin des Plantes et du Collège de France.

Mais, à cette époque, la culture des sciences n'était pas une carrière pour un jeune homme sans fortune. Jean-Gérard Geoffroy permit à son fils d'entrer comme pensionnaire en chambre au collège

---

* Cet article est le premier chapitre d'un ouvrage ayant pour titre : VIE ET TRAVAUX D'ETIENNE GEOFFROY-SAINT-HILAIRE; *faits et documents recueillis et publiés par son fils.*

(1) Etienne-François. C'est l'auteur de la table des affinités chimiques.

Les deux autres académiciens de la même famille sont le frère aîné d'Etienne-François, Claude-Joseph, qui eut l'honneur d'être élu à 22 ans, et le fils de celui-ci, mort prématurément, quelques mois après son admission à l'Académie.

du Cardinal Lemoine, et de suivre les cours des établissements scientifiques, mais à la condition de suivre en même temps ceux de l'Ecole de droit. Quoique la jurisprudence lui parût avoir l'aridité de la théologie sans en avoir la grandeur, M. Geoffroy-Saint-Hilaire se résigna si bien, qu'avant la fin de cette même année 1790, il était bachelier en droit. Mais ce premier pas dans la carrière fut aussi le dernier. Il renouvela ses instances auprès de sa famille, et cette fois on décida, à sa grande satisfaction, qu'il ne serait pas jurisconsulte, mais médecin. C'était là sans doute le parti le plus sage que l'on pût prendre, le seul qui pût satisfaire à la fois le fils dans son goût pour la science et le père dans ses prudents calculs d'avenir; mais il en devait être de ce plan si bien combiné comme de tous les autres! Et de même qu'un corps entraîné par la gravitation vers la terre ne s'arrête qu'après l'avoir atteinte, M. Geoffroy-Saint-Hilaire, après avoir délaissé la théologie pour le droit, le droit pour la médecine, devait arriver bientôt de la médecine à la science pure.

II.

Au collège de Navarre, M. Geoffroy-Saint-Hilaire avait trouvé dans Brisson un maître habile. Au collège du Cardinal Lemoine, il allait être plus heureux encore; il allait y devenir l'élève et l'ami d'Haüy.

C'est au réfectoire du collège du Cardinal Lemoine que M. Geoffroy-Saint-Hilaire rencontra l'illustre physicien. Tous deux y venaient chaque jour prendre leurs repas, loin l'un de l'autre, il est vrai; M. Geoffroy-Saint-Hilaire s'asseyait parmi les élèves; Haüy, au contraire, ancien régent de grammaire à Navarre, puis régent émérite de seconde au Cardinal Lemoine, et depuis sept ans déjà membre de l'Académie des Sciences, occupait l'une des places d'honneur à la table des maîtres. Mais il était impossible que la distance établie entre eux par la hiérarchie ne fût pas un jour franchie. Comme M. Geoffroy-Saint-Hilaire, l'abbé Haüy avait fait ses études à Navarre; d'élève devenu maître dans le même collège, il y avait connu et aimé Brisson; c'est en s'entretenant, dans les loisirs que lui laissait sa chaire, avec son savant collègue, qu'il avait pris lui-même le goût de la physique, et avait été initié à la science qui devait immortaliser son nom. Malgré la différence des âges et des positions, que de souvenirs communs entre le savant déjà illustre et le jeune élève en médecine! Aussi, dès le premier jour où le hasard les rapprocha, le plaisir de parler de Navarre, le bonheur de parler de Brisson, le bonheur plus grand encore de parler de sciences, établit entre eux un lien de mutuelle affection que les événements de 1792 devaient bientôt resserrer de toute la puissance du dévouement et de la reconnaissance.

C'est ainsi que M. Geoffroy-Saint-Hilaire connut Haüy; et bientôt lui, jeune homme de dix-huit ans, il se trouva en tiers dans la douce intimité qui unissait entre eux l'un des membres les plus éminents de l'Académie des sciences et un homme qu'Haüy lui-même ne traitait qu'avec respect, le vénérable Lhomond, régent émérite du Cardinal Lemoine, comme Haüy dont il était l'ami, le commensal et de plus le directeur spirituel. Les entretiens d'Haüy et de Lhomond, véritables leçons privilégiées pour le jeune Geoffroy-Saint-Hilaire, étaient aussi variés qu'instructifs. Tantôt le physicien suivait le grammairien sur le terrain qui lui était familier, et Haüy, oubliant un moment qu'il venait de créer la cristallographie, n'était plus que le modeste régent de Navarre et du Cardinal Lemoine. Plus souvent la zoologie (1), la botanique, qui était depuis longtemps la science favorite de Lhomond, et qu'Haüy, jeune encore, s'était pris aussi à aimer et à apprendre, peut-être pour complaire à son ami; plus souvent encore, la physique, la chimie, la minéralogie, faisaient le sujet de la conversation. Quelquefois on discutait des questions moins abstraites : les interlocuteurs échangeaient leurs pensées sur les événements et sur les hommes de l'époque, et la simple mais ferme vertu des deux prêtres, le calme d'Haüy toujours occupé de ses travaux, la constante sérénité de son âme, n'étaient pas pour M. Geoffroy-Saint-Hilaire des enseignements moins salutaires et moins bien compris que les plus belles théories scientifiques du célèbre physicien.

Sous l'influence d'une telle amitié et d'un tel exemple, M. Geoffroy-Saint-Hilaire s'affermissait chaque jour dans la volonté de se consacrer tout entier à la science. Il fréquentait de moins en moins l'Ecole de médecine, de plus en plus le Jardin des Plantes et le Collége de France. Il devenait l'un des auditeurs les plus assidus de Fourcroy au Jardin des Plantes; mais surtout il suivait avec ardeur le cours de minéralogie que Daubenton faisait alors au Collége de France. M. Geoffroy-Saint-Hilaire y était toujours le premier arrivé; et la leçon faite, il s'approchait du professeur, qui aimait à se voir entouré de ses élèves, et à s'assurer qu'il avait été compris. Les questions que lui adressait quelquefois le jeune disciple d'Haüy, les connaissances étendues qu'il montrait dès lors en physique et en cristallographie, son amour pour la science, et l'intelligence qui brillait en lui, ne pouvaient manquer de frapper un juge tel que Daubenton, et de lui inspirer un véritable intérêt pour son élève. En effet, Daubenton ne tarda pas, selon les expressions d'une lettre d'Haüy, à distinguer Geoffroy-Saint-Hilaire entre tous ses auditeurs; il l'invita à venir le voir au Jardin des Plantes, le chargea de travaux relatifs à son cours, et bientôt, l'appréciant d'autant plus qu'il le connaissait davantage, lui confia la détermination de quelques objets de la collection du Jardin des Plantes.

Telle était la position de M. Geoffroy-Saint-Hilaire à vingt ans. Justement fier et heureux de l'affection et de l'estime d'Haüy, de la bienveillance qu'il venait d'inspirer à Daubenton, plein d'ardeur pour la science, il n'avait plus qu'une seule pensée : celle de cultiver la minéralogie sous les auspices des deux illustres professeurs.

Mais, tandis qu'il se livrait paisiblement à ses travaux et à ses espérances, les événements les plus graves, les plus terribles, éclataient autour de lui; et il ne s'agissait plus d'écouter ses maîtres, mais de les sauver.

III.

Au moment même où l'Europe coalisée portait la guerre sur notre territoire, le trône depuis longtemps ébranlé de Louis XVI s'écroulait sous la colère du peuple. Par la journée du 10 août, la nation se trouva divisée en deux classes ennemies; et la main du redoutable vainqueur s'appesantit aussitôt sur les vaincus.

M. Geoffroy-Saint-Hilaire, jeune et obscur étudiant, n'avait rien à redouter pour lui-même. Mais ceux qui l'entouraient, étaient, par leur qualité de prêtres non assermentés, désignés à l'avance à la persécution. Haüy, comme le plus illustre, fut arrêté l'un des premiers. Dès le 12 ou 13 août, M. Geoffroy-Saint-Hilaire eut la douleur de voir ce maître bien-aimé arraché de sa modeste cellule du Cardinal Lemoine, et conduit au séminaire Saint-Firmin, dont on venait de faire une prison. Les autres ecclésiastiques du Cardinal Lemoine et de Navarre furent de même presque tous incarcérés; et comme la prison de Saint-Firmin, précisément attenante au Cardinal Lemoine, était la plus voisine de ce collége et de Navarre (1), elle réunit la plupart des maîtres de ces deux établissements.

En voyant frapper tout ce qu'il aime et tout ce qu'il vénère, M. Geoffroy-Saint-Hilaire élève son courage au niveau de sa douleur; il se promet à lui-même de tout tenter, de tout braver pour les prisonniers. Haüy, qui lui est le plus cher de tous, est aussi, il le sent, le plus facile à sauver. Il court chez Daubenton, chez tous les savants qu'il connaît, chez tous ceux qu'il ne connaît pas, mais auxquels il sait un noble cœur; et telles sont l'activité, la chaleur de ses démarches, que la liberté d'Haüy est, dès le lendemain, sollicitée par plusieurs hommes influents, réclamée au nom de l'Académie, et obtenue. Le 14 août, à dix heures du soir, M. Geoffroy-Saint-Hilaire a entre les mains l'ordre de délivrance : quelques minutes après, il est à Saint-Firmin, se jette au cou d'Haüy, et lui dit : Venez, vous êtes libre. Mais l'illustre physicien, voyant autour de lui plusieurs de ses collègues et amis, semblait se croire encore au Cardinal Lemoine. Aussi calme que son jeune libérateur est ému, il lui objecte qu'il est tard, et demande à passer encore une nuit en prison. Et quand, le lendemain matin, M. Geoffroy-Saint-Hilaire et d'autres amis reviennent près d'Haüy, il leur faut encore consentir à un nouveau délai; car le 15 août est un jour de fête, et le prisonnier veut avant tout assister à l'office divin (2). Enfin, après quelques heures, Haüy consent à suivre M. Geoffroy-Saint-Hilaire, et bientôt il se retrouve au Cardinal Lemoine, près du vénérable Lhomond, délivré aussi, presque aussitôt qu'arrêté, grâce à la puissante protection de l'un de ses anciens élèves, Tallien.

M. Geoffroy-Saint-Hilaire venait de payer sa dette à Haüy; mais il ne pouvait se livrer à la joie, tandis que ses respectables professeurs de Navarre et du Cardinal Lemoine restaient sous les verroux.

(1) Haüy, minéralogiste et physicien illustre, botaniste assez instruit pour avoir appartenu d'abord à la section de botanique de l'Académie des Sciences, Haüy possédait aussi des connaissances étendues en zoologie. Il a été l'un des collaborateurs de la partie ichthyologique de l'*Encyclopédie méthodique*.

(1) Les bâtiments du Cardinal Lemoine existent encore en partie dans les chantiers qui portent ce nom (rue Saint-Victor et quai Saint-Bernard). Le séminaire Saint-Firmin ou de la Mission qui, avant 1624, était aussi un collége, est devenu, après la révolution, l'Institution des jeunes aveugles, et va être de nouveau converti en prison. Le collége de Navarre, en très-grande partie reconstruit et considérablement augmenté, est présentement l'Ecole polytechnique.

(2) Dans le bel éloge d'Haüy que M. Cuvier a lu à l'Académie des Sciences, après un récit, en général exact, de l'arrestation et de la délivrance d'Haüy, l'auteur dit : «Le lendemain matin il fallut presque l'entraîner de force, on frémit encore en songeant que *le surlendemain fut le 2 septembre.*» On voit, par le récit que nous avons fait nous-même d'après divers documents, que cette dernière phrase ne doit pas être prise à la lettre.



Que faire pour eux? telle est, jour et nuit, sa pensée de tous les instants. Quelques démarches sont essayées; elles échouent. Plusieurs jours encore s'écoulent; on touche à la fin d'août, et les portes de Saint-Firmin ne se sont plus ouvertes pour aucun des prisonniers. Cependant les circonstances sont devenues plus graves encore, Danton a prononcé ces terribles paroles : *il faut faire peur aux royalistes*, et le sens sinistre de cette menace n'est que trop facile à comprendre! M. Geoffroy-Saint-Hilaire sent que le moment des démarches est passé : il n'y a plus un instant à perdre; s'il reste quelque espérance de salut, elle est toute en lui seul et en son dévouement.

Un plan d'évasion s'était présenté à son esprit : il fait aussitôt ses préparatifs. A la faveur des relations qui naissent du voisinage, il avait déjà réussi à gagner l'un des employés de Saint-Firmin; le 1er septembre, par l'entremise de son barbier, il parvient à se procurer la carte et les insignes d'un commissaire des prisons. Retiré dans sa chambre dont la fenêtre avait jour sur Saint-Firmin, il attend, plein d'anxiété, le moment favorable. Le 2 septembre, à deux heures, au moment où le tocsin sonne, où le désordre est partout, il revêt ses faux insignes; il se présente à la prison; il y pénètre, et bientôt ses maîtres connaissent les moyens d'évasion qu'il a préparés. Tout est prévu, leur dit-il, et vous n'avez qu'à me suivre. Tout avait été prévu, en effet; tout, sinon le dévouement sublime de ces vénérables prêtres : Non, répond l'un d'eux, l'abbé de Keranran, proviseur de Navarre; non! Nous ne quitterons pas nos frères. Notre délivrance rendrait leur perte plus certaine. »

Les supplications de M. Geoffroy-Saint-Hilaire ne purent vaincre leur résolution (1). Il sortit, plein de regrets, suivi d'un ecclésiastique qu'il ne connaissait pas.

Dans la même journée, le massacre, qui, vers trois heures, avait commencé aux Carmes et à l'Abbaye, devint général. De sa fenêtre, M. Geoffroy-Saint-Hilaire vit frapper plusieurs victimes : il vit, et cet horrible spectacle lui est toujours resté présent, il vit précipiter d'un second étage un vieillard qui n'avait pas répondu à l'appel, soit qu'il eût voulu se cacher, soit peut-être qu'il fût sourd!

Et pourtant, il restait à sa fenêtre, ne pouvant détacher son esprit de la pensée d'être utile aux ecclésiastiques de Navarre et du Cardinal Lemoine, et toujours prêt à saisir les chances favorables qui pourraient naître des circonstances. Il attendit en vain toute la soirée; mais dès que la nuit fut venue, il se rendit avec une échelle à Saint-Firmin, à un angle de mur qu'il avait, le matin même, afin de tout prévoir, indiqué à l'abbé de Keranran et à ses compagnons. Il passa plus de huit heures sur le mur, sans que personne se montrât. Enfin, un prêtre parut, et fut bientôt hors de la fatale enceinte. Plusieurs autres lui succédèrent. L'un d'eux, en franchissant le mur avec trop de précipitation, fit une chute, et se blessa le pied. M. Geoffroy-Saint-Hilaire le prit dans ses bras, et le porta dans un chantier voisin. Puis il courut de nouveau au poste que son dévouement lui avait assigné, et d'autres ecclésiastiques s'échappèrent encore. Douze victimes avaient été ainsi arrachées à la mort, lorsqu'un coup de fusil fut tiré du jardin sur M. Geoffroy-Saint-Hilaire, et atteignit ses vêtements. Il était alors sur le haut du mur, et, tout entier à ses généreuses préoccupations, il ne s'était pas aperçu que le soleil était levé!

Il lui fallut donc descendre et rentrer chez lui, à la fois heureux et désespéré. Il venait de sauver douze vénérables prêtres; mais il ne devait plus revoir ses chers maîtres de Navarre : au pieux rendez-vous convenu entre le libérateur et les victimes, le libérateur seul s'était rendu (2)!

(1) Presque au même moment où ces vénérables ecclésiastiques refusaient de quitter Saint-Firmin, d'autres prêtres, aux Carmes, se sacrifiaient aussi à leurs frères. «Quelques-uns, dit Peltier (*Récit de la révolution du dix août*), » purent se sauver en escaladant les murs...; mais pensant que leur absence » pourrait faire massacrer leurs compagnons, ils rentrèrent à l'exception d'un » petit nombre.» Ce trait, fort peu connu, est étranger à notre sujet; mais on nous pardonnera de le citer ici. Il est impossible de reporter sa pensée sur les horribles journées de septembre, sans ressentir le besoin de la reposer sur quelques-uns des actes de vertu et de dévouement qui brillèrent au milieu de tous les crimes de cette époque néfaste de notre histoire.

(2) Nous avons dû rapporter ces faits avec détail. M. Geoffroy-Saint-Hilaire, dans une de ses lettres, les a lui-même résumés en ces termes :

« Elevé à Navarre, j'avais 20 ans en 1792; j'ai aspiré à sauver mes honorés » maîtres, le grand maître, le proviseur et les professeurs de mon collége, et » de plus les professeurs du collége le Cardinal Lemoine, où je demeurais avec » Haüy et Lhomond. Profitant du désarroi occasionné par le tocsin, et d'in» telligences acquises à prix d'argent, j'ai pénétré à 2 heures, le 2 septembre, » dans la prison de Saint-Firmin; je m'étais procuré la carte et les insignes d'un » commissaire. Si le bon M. Keranran et mes autres maîtres n'ont point accepté » de sortir, cela a tenu à un excès de délicatesse, à la crainte de compromettre » le sort des autres ecclésiastiques.

» J'ai passé la nuit du 2 au 3 septembre sur une échelle en dehors de Saint- » Firmin, et douze ecclésiastiques qui m'étaient inconnus échappèrent le 3, à » quatre heures du matin. L'un d'eux se blessa le pied; je le portai dans un » chantier voisin où, pour courir à d'autres infortunés, je fus forcé de le laisser, » et d'où il réussit à s'évader. »

IV.

Deux jours après les massacres de septembre, M. Geoffroy-Saint-Hilaire était à Etampes. Sa famille attendait impatiemment de ses nouvelles, lorsqu'il paraît au milieu d'elle. Il n'a pas encore parlé, que déjà l'inquiétude causée par son absence a fait place à une anxiété plus vive encore. Il est pâle, défait, épuisé, presque sans voix : à peine peut-il retracer les effroyable scènes auxquelles il vient d'assister et de prendre part, ses angoisses durant ces longues heures d'attente sur le mur de Saint-Firmin, et le succès, pour lui si douloureusement incomplet, de son dévouement.

C'était le prélude d'une grave maladie. Le jeune homme de vingt ans avait bien pu élever son énergie morale, mais non ses forces physiques, au niveau des terribles événements des 2 et 3 septembre, et maintenant il succombait sous le poids des émotions si diverses qui l'avaient tour à tour agité. Les médecins appelés le trouvèrent atteint d'une fièvre nerveuse qui ne le quitta pas pendant une semaine. Enfin le malade, que l'on avait transporté à la campagne, entra en convalescence. Lui-même, dans les derniers jours de sa vie, se plaisait encore à raconter comment la vue de la nature, le spectacle des paisibles occupations des villageois, leur chants rustiques, quelques excursions aux environs d'Etampes, et des études de botanique qu'il fit alors, d'après le conseil d'Haüy, substituèrent peu à peu dans son esprit, à de funèbres tableaux, à de sanglantes images, de douces et calmes pensées, et achevèrent la guérison commencée par la médecine.

Au commencement de l'hiver de 1792 à 1793, M. Geoffroy-Saint-Hilaire put venir reprendre ses occupations à Paris. La mort avait fait bien des vides au Cardinal Lemoine! mais du moins il fut reçu à bras ouverts par Haüy et par le vénérable Lhomond.

Le même accueil l'attendait au Jardin des Plantes. Dans l'effusion de sa reconnaissance et de son amitié pour son élève, Haüy avait dit à Daubenton ces paroles consignées dans plusieurs biographies : *Aimez, aidez, adoptez mon jeune libérateur.* Jamais prière ne fut plus complètement exaucée. M. Geoffroy-Saint-Hilaire, dès sa première visite, fut accueilli par Daubenton avec une bienveillance tout affectueuse; et peu de mois après il trouvait dans le vénérable collaborateur de Buffon un ferme appui et déjà presque un second père (1).

V.

C'est en mars 1793 que l'occasion, vivement désirée, d'être utile au jeune protégé d'Haüy s'offrit pour le première fois à Daubenton.

(1) Nous avons pensé qu'on lirait avec intérêt deux des lettres écrites par Haüy à son jeune ami, en septembre et octobre 1792. En même temps qu'elles complètent utilement le récit que nous venons de faire, elles feront admirer, mieux que tout ce que nous pourrions dire, ce calme, cette sérénité d'ame, cette douce gaieté qu'Haüy sut toujours conserver au milieu des plus graves circonstances.

«Monsieur et cher ami,

»Qu'êtes-vous donc devenu depuis que vous nous avez quittés, et serai-je encore longtemps condamné à ressentir doublement le regret de ne plus vous voir, en restant privé de la seule satisfaction capable de l'adoucir, celle de recevoir de vos nouvelles? Je tâche d'écarter de mon esprit toutes les idées que pourrait me suggérer une amitié facile à s'alarmer, et j'aime à me persuader que votre silence n'est occasionné que par quelque occupation imprévue, et n'a rien de fâcheux que pour moi-même. M. Prêtre.... a eu la complaisance de venir ici de temps en temps. Nous calculons ensemble les lois de la cristallisation; mais il résulte de votre absence un *décroissement* dans nos plaisirs que nous sentons vivement l'un et l'autre.... M. Daubenton m'a fait part hier d'un article composé le matin même sur les théories en histoire naturelle, qui est charmant, et où règne une fraîcheur de style étonnante à cet âge. Il interrompt quelquefois nos conversations minéralogiques pour me parler de vous, de tout ce que vous avez fait pour me prouver votre attachement, et vous devez croire que dans ce cas, je quitte volontiers la nature pour l'amitié. J'ai été parfaitement tranquille depuis votre départ. J'en profite pour donner un nouveau coup de lime à mon traité, et le rendre moins indigne de voir le jour, si jamais il y parvient....

»Adieu, mon bon ami; daignez enfin m'écrire, ne fût-ce que deux mots....

»De Paris, ce 26 sept. 1792. HAUY.»

«Monsieur et cher ami,

»La lettre que vous aviez confiée à M. Berthaud,... m'a été remise, lorsque j'étais sur le point de sortir de dîner; c'était un dessert bien délicat, dont j'ai fait part sur-le-champ à M. Lhomond; nous n'avons jamais été si gais à table, si ce n'est quand vous étiez notre vis-à-vis. Je vous félicite, mon cher ami, d'avoir pu mettre Andouville sur la carte de vos voyages de vacances. C'est le séjour des vertus, par une suite naturelle, celui du vrai bonheur. Si vous y êtes encore, faites agréer, s'il vous plaît, à madame de Planoy, l'hommage de mon très-humble respect. Je ne puis interpréter le motif qui l'engage à vous présenter comme mon ami, que par le souvenir qu'elle conserve de tout ce que vous avez fait pour me prouver votre attachement, et je conçois que c'est un titre bien propre à inspirer une grande estime pour vous. Le rétablissement de votre santé exige que vous écartiez toute occupation sérieuse. Laissez là les problèmes sur les cristaux et tous ces rhomboïdes et dodécaèdres hérissés d'angles et de formules algébriques; attachez-vous aux plantes qui se présentent sous un air

Lacépède, obligé par divers motifs de se retirer à la campagne, venait de résigner le titre et les fonctions de garde et sous-démonstrateur au Cabinet d'Histoire naturelle. Daubenton ne connut pas plus tôt la retraite de Lacépède, qu'il courut chez Bernardin de Saint-Pierre, alors intendant général du Jardin des Plantes; et quelques jours après, le 13, sur la présentation de l'auteur de *Paul et Virginie*, le Conseil exécutif provisoire nommait M. Geoffroy-Saint-Hilaire à la place vacante. On ne lui donnait toutefois que le titre de sous-garde et sous-démonstrateur du Cabinet d'Histoire naturelle.

Cette nomination comblait tous ses vœux; elle l'appelait à donner ses soins aux collections, et par là même lui conférait le droit de puiser librement dans ces inépuisables sources de connaissances positives. Elle resserrait les liens qui déjà l'unissaient à Daubenton; car il devenait l'adjoint de son illustre maître, alors garde et démonstrateur du Cabinet, et le devoir s'ajoutait désormais à l'affection pour créer entre eux des relations de chaque jour. Enfin, si modeste que fût sa place, elle lui assurait un avenir; un logement voisin de celui de Daubenton était mis à sa disposition; et les plans que, dans son ardeur pour les sciences, il s'était tracés à lui-même avec tant de prédilection, étaient maintenant approuvés par la prudence paternelle.

Cependant, à cette époque où les institutions, aussi bien que les hommes, tombaient de toute part sur le sol ébranlé de la France, était-il permis de compter sur le lendemain? A peine M. Geoffroy-Saint-Hilaire devait-il à Daubenton le bonheur d'être attaché au Jardin des Plantes, que déjà cet établissement était gravement menacé. De la tempête qui se formait sur lui, il pouvait, il devait sortir, pour M. Geoffroy-Saint-Hilaire, la ruine de toutes ses espérances. Contre toutes les probabilités, ce fut l'inverse qui eut lieu; et celui qui, trois mois auparavant, avait été si honoré du titre d'adjoint de Daubenton, se trouva tout à coup, sans l'avoir demandé, sans l'avoir prévu, élevé au rang de son collègue. Telle fut l'une des conséquences du mémorable décret, secrètement préparé par Lakanal, et presque aussitôt voté que présenté, par lequel la Convention réorganisa le Jardin des Plantes sous le nom de Muséum d'Histoire naturelle, y créa douze chaires, et appela à les occuper les douze naturalistes ou, comme on disait alors, les douze *officiers* de l'établissement.

Par la loi du 10 juin, M. Geoffroy-Saint-Hilaire était investi de plein droit de l'une des douze chaires du Muséum. Mais quelques difficultés s'élevèrent.

Fourcroy, que M. Geoffroy-Saint-Hilaire a plus tard compté au nombre de ses meilleurs amis, mais qui, à cette époque, connaissait à peine l'élève d'Haüy et de Daubenton; Fourcroy, alors membre très-influent du comité d'instruction publique de la Convention, s'éleva avec une certaine violence contre la mesure qui appelait au professorat un jeune homme à peine âgé de vingt-et-un ans. L'appui de Daubenton, qui se déclarait avec chaleur garant de la capacité de M. Geoffroy-Saint-Hilaire, la fermeté de Lakanal qui avait appris de Daubenton à l'apprécier, eurent bientôt réduit Fourcroy, sinon à l'approbation, du moins au silence (1).

Mais d'autres difficultés étaient venues de M. Geoffroy-Saint-Hilaire lui-même; et ici il fallut, pour les lever, tout l'ascendant de Daubenton sur son jeune collègue. M. Geoffroy-Saint-Hilaire était de l'avis de Fourcroy, il se trouvait trop jeune; puis, lui, minéralogiste, c'est une chaire de zoologie (celle des animaux vertébrés) qu'on lui offrait; car toutes les autres chaires avaient été demandées par les autres professeurs, tous plus anciens que lui. M. Geoffroy-Saint-Hilaire, appelé à une place qu'il ne croyait pas pouvoir remplir dignement, n'hésitait pas sur le parti qu'il avait à prendre : il allait refuser : « Vous ne le ferez pas, dit Daubenton; »j'ai sur vous l'autorité d'un père, et je prends sur moi la respon»sabilité de l'évènement. Nul n'a encore enseigné à Paris la zoo»logie; des jalons existent à peine de loin en loin pour en faire une »science : tout est à créer; osez l'entreprendre, et faites que dans »vingt ans on puisse dire: La zoologie est une science française. »

C'était faire appel à la fois à tous les sentiments qui avaient le plus de puissance sur M. Geoffroy-Saint-Hilaire; son respect pour Daubenton, son amour pour la science, son patriotisme : sa modestie dut céder.

Mais alors même il ne donna à Daubenton qu'un consentement conditionnel. Si Lacépède n'eût pas été obligé de quitter Paris et le Jardin des Plantes, c'est lui qui eût été nommé à la chaire de zoologie; et les droits qu'il n'avait pas, mais qu'il aurait pu avoir, étaient, pour M. Geoffroy-Saint-Hilaire, aussi respectables, aussi sacrés que ceux des autres professeurs.

M. Geoffroy-Saint-Hilaire, malgré toutes les observations qu'on lui fit, écrivit donc à Lacépède pour lui offrir la chaire : si Lacépède pouvait et désirait venir l'occuper, la démission du jeune titulaire la rendrait immédiatement vacante.

Mais Lacépède mit à refuser autant de fermeté que M. Geoffroy-Saint-Hilaire avait mis d'empressement à offrir; et le jeune professeur, vaincu dans sa modestie, vaincu dans sa délicatesse, prit place au milieu de ses maîtres.

bien plus gracieux, et parlent un langage plus intelligible. Un cours de botanique est de l'hygiène toute pure; on n'a pas besoin de prendre les plantes en décoction; il suffit d'aller les cueillir pour les trouver salutaires. Nous reprendrons l'étude des minéraux, lorsqu'elle sera plus de saison. Je suis toujours fort tranquille ici; j'ai assisté ces jours derniers à la revue de notre bataillon, mais sans pique ni fusil; j'ai seulement répondu à l'appel, après quoi l'on m'a permis de me retirer; cette démarche m'a procuré beaucoup d'accueil de la part des principaux membres de la section; tous les absents ont été notés; j'ai cru devoir éviter cette petite disgrâce, et je me conformerai toujours au principe, que tout ce qu'on peut faire, on le doit.

»De Paris, ce 6 oct. 1792. HAUY.»

(1) Les réclamations de Fourcroy n'étaient pas faites, comme on pourrait le conclure de ce qui va suivre, dans l'intérêt de Lacépède.

SOUVENIRS D'ALGÉRIE.

IIe COURSE* : BLIDAH.

2 *Septembre, à 2 heures et demie.* — La voiture nous vient chercher, et nous partons pour Blidah. Nous traversons le faubourg poudreux de Bab-Azoun, nous montons à travers les charmantes villas Mauresques ou Italiennes qui couvrent la côte de Mustapha : de jolis jardins, des bouquets d'arbres, une élégante architecture, font de ces habitations l'ornement des environs d'Alger. La vue d'Alger, du port, de la rade, la lumière qui fait étinceler toutes ces maisons blanches de chaux; la fraicheur que la brise de mer apporte à l'heure la plus chaude du jour (de 2 à 3 heures); enfin le nombre toujours croissant des voyageurs qui parcourent en tout sens les routes percées par le gouvernement dans toutes les directions; tout concourt à rendre agréable et variée cette colline, parsemée de palais, qu'on appelle Mustapha.

Alger (comme toutes les villes de la côte, du reste) est entourée d'une ceinture de collines, souvent fort élevées, qui s'étendent à 4 ou 5 lieues, et renferment des ravins délicieux de verdure et de fraicheur. De loin, tout le *Sahel* semble inculte, désert, et brûlé par le soleil; mais lorsqu'on s'enfonce dans les profondes vallées ouvertes dans ses flancs par les torrents de l'hiver, on se trouve à l'improviste au milieu de sites pittoresques, embellis par quelques édifices publics, et, de loin en loin, par les maisons de campagne des Musulmans d'Alger. Les gracieuses fontaines de Byr-mad-Reis, et de Byr-Khadem sont entourées de sales chaumières; à quelques pas, une auberge française; et sous le grand figuier, la population achète les fruits apportés par les Nègres. Au milieu des groupes les plus étrangement composés, se promène gravement un gendarme Maure; c'est à ne plus savoir dans quel pays je me trouve. Un Maure, la tête enveloppée d'un énorme turban, plus du capuchon de laine de son burnous, dort au pied du figuier, les pieds à l'ombre, le front au soleil! et tous les indigènes suivent ce système, si opposé à nos habitudes. Ils vont pieds nus, et tiennent chaudement leur tête, après l'avoir rasée, il est vrai.

La route serpente sur les flancs des collines, puis nous conduit enfin dans les villes fondées par le gouvernement : Saoula, Crescia, Douera, enfin, la plus importante de toutes nos *créations* dans le Sahel. Hélas! jusqu'ici le germe déposé sur cette terre a peu fructifié! De vastes enceintes, défendues par un fossé, renferment quelques masures; des familles affaiblies par les privations cultivent les terres à proximité. Encore les palmiers nains, qui sont maîtres de la campagne, viennent-ils bien souvent combler les fossés de nos villages! Difficiles à couper, presque impossibles à déraciner, les palmiers nains sont les ennemis de tout défrichement sur les côtes :

* V. la livraison de Septembre 1846.

à 12 ou 15 lieues de la mer, ils disparaissent entièrement. Jusqu'ici, on n'a pu les utiliser; les chameaux, dit-on, refusent d'en manger.

Il avait fallu près d'une heure de marche pour gagner les ombres de Mustapha et les frais ravins de Byr-mad-Reis; mais à mesure que nous avancions vers la Métidja, il n'y avait plus de verdure, plus de villas, plus de culture. Le sol calciné était couvert de palmiers nains desséchés par la poussière; le soleil dardait sur nos têtes avec une force inconnue à l'Europe; les chevaux étaient haletants: il fallut nous arrêter à Douera.

La ville, assez peuplée, avait un aspect militaire fort imposant: sur la place, sorte de champ nouvellement défriché, M. Guyot (1) passait la milice en revue. La banlieue de Paris, au temps des *bisets*, n'eut jamais une tenue plus grotesquement guerrière. A l'entrée de la ville, dans un *campement*, arrivaient au trot les mulets d'un convoi; et les soldats du train, se hâtant d'attacher leurs bêtes et d'apprêter le repas, nous donnèrent l'idée des *haltes* pendant une campagne.

Il nous fallait déjeuner, cependant: mais la grande auberge, située sur la route, en dehors des murs, ne renfermait pas de café. Nous déjeunâmes avec nos provisions. Lorsqu'au retour, nous demandâmes à dîner, l'aubergiste, indigné, refusa, voulant ainsi nous punir du repas pris devant sa porte. Cet incident nous surprit et nous amusa beaucoup.

En sortant de Douera, nous fûmes bientôt à Ouled-Mendil, sur la limite du Sahel. De là, une route blanche de poussière traverse en ligne droite la Métidja, et s'arrête au pied du petit Atlas, dans Blidah. Au pied de la colline, la route d'Alger à Coléah coupe la route de Blidah; et le village formé à ce point de rencontre, les Quatre-Chemins, renferme *trois maisons*, toutes trois construites par les Français.

Nous traversons la Métidja: « grenier d'abondance de l'Afrique, »nourrice de la grande capitale de l'Algérie française, » que sais-je encore? Il n'est pas d'hyperbole extravagante où les chantres de la presse stipendiée n'aient atteint en vantant cette vallée marécageuse, insalubre, et qui ne produit guère que des fourrages. *Peut-être*, en desséchant cette plaine, en dirigeant bien ses eaux, on parviendra, par un pénible travail, à débarrasser les colons des fièvres qui s'opposent à tout établissement. Alors, on pourra cultiver des terres probablement fécondes; et les résultats d'une culture bien dirigée sont incalculables sous un pareil climat, lorsque l'eau est abondante. Mais d'ici là, c'est un marais infect que la Métidja.

Au centre de la plaine se trouve Bouffarik, naguère l'effroi des colons, aujourd'hui quelque peu assaini par les travaux du génie civil. Des arbres, de la verdure, font de cette ville un petit oasis. La route est fort ennuyeuse, du reste; la chaleur est étouffante, et nous arrivons à Blidah avec le désir de nous reposer.

Blidah est une ville mauresque, adossée au petit Atlas, que les Français ont trouvée presque détruite par un tremblement de terre, et qu'ils agrandissent tous les jours, « à l'image et à la ressemblance » de nos constructions de Paris. Aussi, vienne un autre tremblement de terre, et les maisons frêles et de hauteur exagérée causeront bien des victimes. Les Européens ne savent en rien modifier leur routine; ils implantent leurs habitudes en tout pays, et l'expérience ne leur vient qu'après des désastres.

Si les Français ont relevé Blidah, ils ont coupé, *pour les besoins de la défense*, une grande partie des bois d'orangers qui la rendaient célèbre. Il en reste encore, cependant, une belle promenade ombragée par ces arbres si admirables; des troncs énormes, de superbes branches, portent tout ensemble les fleurs et les fruits. Des ceps de vigne sont entrelacés à ces colosses; et les ceps sont plus gros que bien des arbres de l'Europe!... Un joli bois d'oliviers orne la ville, qui est arrosée par un ruisseau.

Dans la soirée, nous avons suivi des ravins remplis de myrtes et de lauriers roses. Sur la pente de l'Atlas, croissent les palmiers nains, le cactus, l'aloès. De loin en loin, quelques champs cultivés; au détour d'un sentier, un trou profond; c'est le *puits* d'une tribu. A quelques pas de là, en sautant d'un rocher, nous tombons presque sur des huttes de paille, hautes comme des niches de chiens, peuplées de femmes et d'enfants en guenilles, et gardées par des chiens roux, querelleurs, mais fort lâches. C'était le camp de la tribu *propriétaire* de ces cultures mesquines. La misère, la malpropreté de ces populations ne sont égalées que par leur indifférence pour tout ce qui les sortirait de cet état. Depuis des siècles, ces tribus mènent la même vie, obéissant à leur cheikh, et chacun répétant, par sa vie, la vie du chef de famille. C'est ce qu'on appelle le patriarchat, l'idéal de la famille!.....

7 septembre. — Une course dans la gorge de la Chiffa, où le maréchal Bugeaud vient d'ouvrir la route de Médéah, nous montre les montagnes du petit Atlas dans leur aspect le plus pittoresque. Un torrent écume et bondit au fond d'un précipice; la route tourne ou escalade les rochers, et s'élève peu à peu vers le *col*, sans dominer jamais ces montagnes, toutes moins hautes cependant que celles de l'Atlas. L'aspect de la Métidja, cette plaine de quinze lieues, qui des deux bouts touche la mer, sans qu'on puisse distinguer de loin cette diversité de pente qui forme les deux bassins de l'Arrach et du Mazafran; la vue du Sahel, de ses collines nues, de ses petits villages; tout ce spectacle est grand, sans magnificence. La nature semble stérile, et tout est monotone dans ce champ de destruction, où l'homme n'a pas su profiter de la richesse du sol, et où la guerre vient anéantir jusqu'à l'espoir d'un changement.

Dans les rues de Blidah, j'ai cherché à acheter une des cruches à deux anses, élégantes et singulières, dans lesquelles les habitants mettent leur eau. J'ai dû converser avec les marchands; la langue franque et mon baragouin italien nous ont permis de nous entendre à peu près; mais cette conversation était fatigante: à peine daignaient-ils répondre quelques monosyllabes. Cependant ils n'ont pu s'empêcher de me questionner sur le but de mon voyage; et ils semblaient tous étonnés en apprenant que je venais — pour voir.

Nous avons repris notre route pour Alger. Aux Quatre-Chemins, un incendie dévorait la toiture d'une maison. Nous accourons. Au moyen d'une manivelle, deux hommes tiraient un peu d'eau d'un puits presqu'à sec. Des Nègres, des Arabes, aidaient nos paysans à porter quelques seaux à quelques charpentiers qui hachaient les poutres au milieu du feu. Un désordre inconcevable présidait à toute cette agitation: chacun marchait de son côté, les seaux vides étaient jetés du haut du toit, se brisaient; et on en était réduit, pour porter l'eau, à de mauvais ustensiles de cuisine. Nous parvenons un instant à organiser une chaîne; mais la crainte de recevoir les seaux qu'on jetait, en riant avec stupidité, du haut des échelles, diminue le nombre des travailleurs: on dérange les échelles, et bientôt il nous est impossible de maintenir l'ordre. Chacun court de son côté, plusieurs se retirent. Du reste, les habitants et leurs meubles étaient en sûreté, les charpentiers cherchaient seulement à sauver quelques poutres. Nous repartons, comme arrivaient deux gendarmes, qui sont restés simples spectateurs. Nous revenons par Delly-Ibrahim. Le sirocco soufflait: l'air, chargé de vapeurs embrasées, pesait sur nos poitrines; et pas d'eau pour se rafraîchir! L'eau marécageuse est la seule qu'on puisse nous donner. Nous rentrons dans Alger à neuf heures, la nuit est déjà tombée depuis deux heures. Au coucher du soleil, en effet, se termine le jour. Pas de crépuscule, en Afrique; pas de transition insensible comme dans nos climats, et cela nous a manqué souvent: nous n'avons pas eu de belle soirée.

En revanche la lune est lumineuse, et sa clarté vive et indécise à la fois amène des effets d'ombres inconnus en France.

La nuit est admirable; les étoiles brillent d'un éclat extraordinaire sur un ciel sombre; la brise du soir repose le corps, et le bruit des vagues sur le rivage trouble seul le silence du Sahel.

Le 9, nous nous embarquons sur l'Etna, pour visiter Cherchell, Ténès, Mostaganem, Arzew et Oran.

PH. F.

(1) Directeur de l'intérieur.

LE POPULAIRE ET LA THÉO-DÉMOCRATIE.

Sous le titre de *danger de la concurrence*, et sous d'autres titres, M. Cabet a publié, dans les deux dernières livraisons de son *Populaire*, diverses attaques contre la propagation de la *Revue Sociale*, auxquelles nous ne répondrons pas. Si ces attaques partaient directement de la plume d'un homme pour qui nous avons toujours professé de l'estime, et dont nous savons apprécier les travaux, il en serait autrement. Mais c'est sur la foi de ses correspondants que M. Cabet écrit, ce sont les lettres de ses correspondants qu'il invoque à l'appui de ses allégations; ou plutôt M. Cabet n'est pour rien dans ce qu'il imprime, ce sont ses correspondants qui figurent en sa place. Or nous ne connaissons pas ses correspondants, bien qu'il puisse les nommer par leur nom. Le procédé déloyal d'hommes qui transforment en dénonciation la conversation qu'on a pu avoir avec eux ne mérite pas qu'on s'en offense ni qu'on y réponde.

Nous lisions hier dans la *Monarchie des Solipses:* « Il y a dans » toutes les provinces plus de cent délateurs en correspondance avec le » monarque, occupés à lui transmettre une ample instruction sur » l'état de la monarchie en général, sur ce qui est arrivé dans » chaque province, dans chaque ville, dans chaque maison, et dans » les lieux les plus secrets; en sorte que rien n'échappe à sa con-

» naissance, pas même les choses les plus inutiles et les moins im-
» portantes. Et ceux qui l'instruisent ne se contentent pas seulement
» de lui expliquer ce qu'ils ont vu ou entendu; ils lui font encore
» part de leurs conjectures, et l'avertissent de ce qu'ils croient de-
» voir arriver. Ils ont une entière liberté de raisonner. Les fictions
» et les mensonges ne leur coutent rien; leur unique but est de
» plaire au monarque. On garde ces mémoires dans les archives du
» palais; mais auparavant on y ajoute plusieurs apostilles, etc. »

Certes, nous ne croyons pas que M. Cabet entende le gouvernement de son *Populaire* comme les Solipses entendent le gouvernement de leur monarchie. Mais pourtant il nous a donné le droit de l'avertir en cette occasion qu'il aurait tort de se livrer sans défiance aux idées nébuleuses de ses correspondants, et de se faire l'instrument des petites passions qui peuvent se remuer dans leurs âmes.

Trompé par ces *zélés*, qui se plaisent apparemment à nourrir en lui le sentiment de la *persécution*, M. Cabet impute à nos amis une conduite qui est bien loin de leur pensée : « On s'adresse, dit-il, à » nos abonnés, à nos correspondants, et l'on s'efforce de les déta- » cher de nous, en nous décriant en notre absence! Est-ce là l'in- » térêt du Peuple et du progrès? En vérité, c'est désolant! »

En vérité, ce qui est désolant, c'est que de pareilles idées aient pu venir à M. Cabet, et qu'il ait pu s'imaginer que des hommes qui se respectent veuillent faire le succès de la *Revue Sociale* par le décri du *Populaire* et de son rédacteur.

Ce sont les correspondants de M. Cabet qui entendent ainsi *l'intérêt du Peuple et le progrès*. Et M. Cabet nous en fournit lui-même la preuve. Car au même instant où il impute à nos amis des sentiments si bas, sur la foi de ses correspondants de Lyon et de Vienne, il produit une lettre de ses correspondants de Toulouse, où ces mêmes sentiments sont professés avec une crudité tout-à-fait étrange. « Nous avons eu, écrit-on de Toulouse à M. Cabet, la » visite d'un voyageur de la *Revue Sociale*. Il nous demandait, à » nous Communistes, notre concours pour placer cette Revue. » *Personne n'a voulu s'y abonner*, etc. »

Il est évident que les correspondants du *Populaire*, ceux du moins qui inspirent à M. Cabet des soupçons si misérables, sont bien moins occupés d'idées que de *concurrence*. Aussi ne comprennent-ils pas même les paroles qu'on leur adresse. On leur parle doctrine, et ils répondent concurrence. Qu'on leur dise que le terme de *Fraternité* ne constitue pas à lui seul une doctrine, ils voient, dans ces paroles si pures de toute haine, une attaque personnelle contre eux et le *Populaire*. Il leur semble apparemment que pour s'être abonnés à ce journal, et s'être donné le nom de Communistes, ils sont investis de toute lumière, de toute science, et que quiconque raisonne encore est un ennemi du Peuple et du progrès. Ils sont véritablement comme cet historien romancier à qui l'on apportait des faits nouveaux sur le siége de Malte, et qui répondit; « Tant pis! mon siège est fait. » Leur siège aussi est fait. Ah! ce n'est pas ainsi que nous entendons l'esprit d'une secte qui aspirerait réellement à l'unité; cela, c'est l'esprit de secte à la façon du passé, le petit esprit de secte, qui n'est en effet que l'esprit de concurrence, sinon l'esprit de mercantilisme. Combien une si étroite manière de voir est contraire à l'idéal, et combien il serait beau à M. Cabet de dire à ses correspondants ce que notre ami Tissier dit à tous les hommes dans la pièce que nous publions dans ce numéro même :

Point de haine : la haine est de la mort suivie,
Or Dieu n'est pas le Dieu des morts, il est la vie.
Il nous la verse à tous pour lui rendre en retour
Des flots exubérants de tendresse et d'amour.
Voyez, sur les débris d'un monde qui chancelle,
S'élever et grandir cette cité nouvelle,
Resplendissante et pure autant qu'un diamant.
Chacun porte sa pierre au sacré monument.

Chacun, en effet, porte sa pierre au sacré monument. Qu'on traite donc noblement des questions de doctrine, mais qu'on n'ait de haine que contre les erreurs. Que l'on sache, d'ailleurs, que le vrai champ de l'intelligence de chaque homme, c'est l'esprit humain tout entier, et que par conséquent quiconque établit autour de son intelligence une muraille de Chine au-delà de laquelle il prétend ne rien voir, est ennemi de lui-même autant que de la sainte communion des hommes, et ressemble à cet insensé qui prétendait renfermer l'Océan dans le creux de sa main.

Au moment même où le *Populaire* signalait ainsi des dissentiments qui ne devraient pas exister, qui n'existent pas dans notre cœur ni dans celui de nos amis, qui n'existeraient que contre notre gré et par une faute étrangère à nous, il nous arrivait de Toulon un appel touchant et solennel à l'union et à la concorde, adressé en même temps à M. Cabet.

M. Adolphe Ellena a commencé à publier, il y a quelques mois, dans cette ville, un journal intitulé *Théo-Démocratie*, où, sous des formes qui rappellent ce qu'on est convenu d'appeler mysticisme, se montre un ardent amour de la justice et de la vérité, une conviction profonde dans les principes que nous soutenons, et l'intelligence des grandes questions philosophiques dans lesquelles se résume la destinée du genre humain.

Réellement, après les attaques des correspondants de M. Cabet dans le *Populaire*, il nous est impossible de publier la lettre que nous adresse M. Ellena, avec invitation de le faire; mais il nous est également impossible de la passer sous silence.

Si nous nous taisions, M. Ellena aurait le droit de nous dire, comme à M. Cabet et à tous les défenseurs des mêmes principes : Je suis venu à vous avec l'amour de la paix, de l'union, de la concorde, vous inviter, au nom du bien général, à vous réunir dans un effort commun; et vous avez dédaigné ma voix, vous n'avez pas écouté mon appel; vous n'avez suivi que vos préjugés.

Les principes de M. Ellena sont fort élevés, et nous aimerions à citer, si l'espace nous le permettait, tout ce qu'il nous écrit sur l'existence et la certitude de la vérité. Non seulement la vérité sera un jour accessible à l'homme, mais elle a toujours été en sa puissance. Il y a toujours eu dans l'Humanité une connaissance suffisante de la vérité; l'Humanité n'a pas marché sans une constante révélation, au sein de laquelle elle a vécu et s'est développée. Mais voyons ce que M. Ellena conclut de cette existence de la vérité, au milieu des ténèbres plus ou moins épaisses qui nous la dérobent ou nous la voilent.

« La vraie Philosophie, continue M. Ellena, qui, dans son accep- » tion la plus large, renferme le Socialisme et la Politique, ainsi » que toutes les sciences de l'esprit et du cœur, a pour mission » d'épurer le plus possible ce qu'elle croit être la vérité. Déjà, de- » puis bien longtemps, le Christianisme, qui est la plus sublime des » philosophies connues, a montré au monde un principe qui n'a » jamais égaré ceux qui l'ont pratiqué, et qui s'impose irrésistible- » ment, sinon à la volonté, du moins à l'esprit et au cœur de tous » les hommes; ce principe, dans lequel doit être contenu tout l'ave- » nir du genre humain, c'est la *Fraternité*. C'est pour et contre ce » principe que la lutte finira par s'engager; c'est au nom de la *Fra- » ternité* et de l'*Anti-Fraternité* que deux armées de philosophes, » de socialistes, et de politiques, combattront bientôt, les uns sou- » tenant le *droit* par esprit de justice et de charité, les autres sou- » tenant le *fait* par égoïsme et par esprit d'iniquité, jusqu'à ce qu'en- » fin le triomphe du bon principe survienne. »

Ces prémisses posées, M. Ellena conclut que « des innombrables » améliorations réclamées en politique, la meilleure, c'est l'*instruc- » tion morale* du peuple : elle est la base, la seule base indestruc- » tible de toutes les autres réformes. » Et il s'écrie : « Frères, or- » ganisons l'éducation fraternelle dans notre belle France, qui, sui- » vant l'expression d'un de nos plus grands philosophes modernes, » est aujourd'hui l'espérance du monde. Notre principe, notre but, » notre drapeau, notre devise, tout se résume en un seul mot : » *Fraternité*. »

Non, répondrons-nous à celui dont nous acceptons sincèrement la qualification de frère, parceque nous sentons l'âme sous ses paroles, non, frère, notre principe, notre but, notre drapeau, notre devise, ne doivent pas être seulement *Fraternité*. La sainte devise de nos pères ne comprenait pas un seul terme, elle ne disait pas seulement *Fraternité* : elle comprenait trois termes, elle disait: *Liberté, Fraternité, Egalité*. La révélation n'est pas seulement constante, comme je viens tout-à-l'heure d'en convenir avec vous; elle est progressive. Sans doute la *Fraternité* implique la *Liberté* et l'*Egalité*; mais parcequ'elle les implique, il ne s'ensuit pas qu'elle les exprime. La révélation de la trinité politique n'est pas vaine. Si vous aviez raison, le Christianisme aurait résolu tous les problèmes de l'avenir, et vous ne diriez pas vous-même qu'il n'est qu'une philosophie. L'erreur et la vérité auraient été à jamais démêlées par lui, et le *fait* obéirait au *droit*. Si le terrible dualisme que vous signalez entre le *fait* et le *droit* subsiste, c'est que le *fait* a raison de réclamer ce que le *droit* lui-même réclame, la *Liberté* et l'*Egalité* dans la *Fraternité*. Arrachez donc au mal cette portion de bien qu'il recèle, et vous aurez vaincu. Jusque là cette instruction démocratique dont vous parlez comme de l'œuvre la plus utile est presque chimérique; car l'homme moderne, instruit par la révélation continue et progressive, vous demandera toujours la Liberté et l'Egalité, à vous qui lui prêcherez la Fraternité.

AVIS.

Ceux de nos abonnés à qui il manquerait des numéros de la première année peuvent se les procurer au prix de 50 centimes pour chaque livraison.

On peut également se procurer la collection complète de la première année, avec table et titre. Prix, 5 francs. (Envoyer un mandat de la poste. *Affranchir*).

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.

DEUXIÈME ANNÉE.
N° 2.

Cette REVUE paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, A BOUSSAC, département de la Creuse.
PRIX DE L'ABONNEMENT : CINQ FRANCS PAR AN.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.
ON S'ABONNE aussi à PARIS, à la librairie de Gustave Sandré, rue Percée-Saint-André-des-Arts, n° 11.

NOVEMBRE.
1846.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

LETTRES

SUR

LE FOURIÉRISME.

VIe Lettre.

L'OTAÏTISME TRANSCENDENTAL.

A des amis, à Limoges.

I.

Dans l'*Introduction aux grands principes* (1), le Sage qui préside à la réception demande au Prosélyte :

« Promettez-vous de reconnaître l'INFAILLIBILITÉ DES » SENS?

LE PROSÉLYTE.

» Je le promets.

LE SAGE.

» Promettez-vous de suivre fidèlement la voix de la NATURE et » des PASSIONS?

LE PROSÉLYTE.

» Je le promets.

LE SAGE.

» Voilà ce qui s'appelle un homme... »

Certes, ce trait est d'un comique excellent... *Voilà ce qui s'appelle un homme...* Appeler homme par excellence celui qui renonce au sentiment et à la raison, celui qui mériterait qu'on l'appelât le contraire d'un homme! Car la nature humaine étant sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis, promettre de reconnaître l'infaillibilité des sens, de suivre uniquement la voix de la nature et des passions, c'est abolir deux des trois termes de l'indivisible trinité qui constitue notre nature, et c'est par conséquent renoncer autant que possible à la qualité d'homme.

Fourier n'est réellement que ce prosélyte, aveuglé par le *Système de la Nature* et le *Supplément au Voyage de Bougainville*, qui ne recule devant aucune des conséquences du matérialisme. Et pourtant, je crois pouvoir le jurer par l'ombre de Diderot et celle de d'Holbach, quand Fourier, de déduction en déduction, arrive à légitimer Sodome et Gomorre, le matérialisme lui-même le rejette comme un insensé.

Mais comment s'arrêter dans cette voie si malheureusement ouverte par certains esprits forts du dix-huitième siècle? Un abîme d'erreur, comme on dit, en appelle un autre : *abyssus abyssum invocat.*

Vainement d'Holbach et Diderot protesteront au nom de la nature contre les excès commis par leur prosélyte au nom même de la nature et des passions. Comme ils lui ont donné l'exemple d'outrager la vraie nature, qui, dans l'homme, est la nature humaine, et non pas celle des animaux, il outragera à son tour dans l'homme jusqu'à la nature des animaux et jusqu'aux lois les plus évidentes de la création. Ses maîtres ont effacé de son intelligence tout idéal : comment la pure sensation imposerait-elle des lois à l'intelligence, qui, n'ayant plus d'idéal, n'a plus de règle!

La pure sensation ne connaît d'autre loi qu'elle-même. Il n'y a pas pour elle de monstruosité; il n'y a pas même de défectuosité pour elle : il n'y a pour elle que du plus et du moins; et ce que l'intelligence et le sentiment appellent crime et monstruosité, peut n'être pour elle qu'un degré de plus dans ce qu'elle nomme, elle, plaisir et volupté.

Ainsi a dû penser Fourier lorsqu'il s'est emparé de la conception de d'Holbach et de Diderot, le système dit *de la Nature* ou de l'*anti-civilisation.*

Il était trop évident que le simple retour à la nature, tel que Diderot l'expose dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*, était un rêve impraticable. Vainement Diderot s'écrie : « La condi- » tion de l'homme n'est heureuse que dans Otaïti; » on pouvait toujours lui répondre : « Même en supposant que vous ayez raison, il n'est plus donné à l'homme de rentrer dans Otaïti, c'est-à-dire dans l'ignorance. » Point de milieu donc, ou le système de la nature devait mourir avec ses auteurs, ou il devait se transformer en empruntant à la civilisation tous ses vices.

C'est cette dernière œuvre que Fourier a prétendu accomplir.

Fourier a imaginé pour l'homme une condition bien supérieure, suivant lui, à celle d'Otaïti. La condition humaine à Otaïti, c'est cet état d'*innocence* prétendue dont s'arme Diderot pour faire dire aux civilisés par ses sauvages : « Nous sommes *innocents*, nous sommes » *heureux*, et la civilisation ne peut que nuire à notre bonheur; » nous suivons *le pur instinct de la nature*, et la civilisation ne » pourrait qu'effacer de nos âmes son caractère (1). » Fourier, lui, ne veut pas d'innocence, et il veut le bonheur à la façon des sauvages, c'est-à-dire en suivant ce qu'il appelle, après Diderot, le pur

(1) Œuvres de Diderot, *Philosophie*, tome II. — Cette *Introduction aux grands principes* est d'un théologien, qui l'adressa à Diderot pour lui montrer où menaient ses principes. Diderot répondit, mais il ne répondit pas victorieusement. Fourier est venu pour achever de donner raison au théologien.

(1) Voyez la lettre précédente.

instinct de la nature. Les *instincts* unis à la *science*, voilà donc ce que Fourier a rêvé. La science travaillant au profit des instincts, la civilisation ayant pour but la sauvagerie, et ne faisant qu'un avec elle, telle est la forme nouvelle qu'il a essayé de donner aux dérèglements de d'Holbach et de Diderot. Est-il étonnant qu'il ne se soit pas arrêté aux limites tracées par ses maîtres? Tous les vices de la civilisation devenaient pour lui des trophées! Toutes les monstruosités que ces instincts dont il adoptait la loi avaient pu découvrir pour leur satisfaction lui paraissaient autant de conquêtes! De là cette espèce de renversement du monde qui a pris naissance dans l'esprit de Fourier, et qui lui fait voir le bien où est le mal, et réciproquement. En vérité, je rougis pour notre espèce d'être condamné à vous révéler jusqu'à quel point l'erreur peut altérer l'esprit humain. Mais je vous ai annoncé, dans ma dernière lettre, que je vous ferais pénétrer cette fois dans toutes les profondeurs du *plus profond des socialistes;* il faut remplir ma promesse, et c'est en vain que je sentirais le courage me manquer aujourd'hui pour vous exposer complètement ce qu'on pourrait appeler l'*Otaïtisme transcendental.*

II.

Je vous ai montré antérieurement comment les *Lettres de Genève*, par Saint-Simon, et le *Supplément au Voyage de Bougainville*, de Diderot, qui parurent presque à la même époque, se combinèrent dans l'esprit de Fourier; comment il prit l'Attraction pour l'Otaïtisme, et réciproquement, ne concevant pas l'attraction morale autrement que comme la satisfaction de toutes nos passions, de tous nos goûts, de tous nos désirs, sans milieu social, sans rien d'universel qui relie les hommes, sans lumière commune et sans lois établies, sans religion, sans morale, sans politique.

Ayant ainsi altéré, avec l'éthique et l'esthétique de d'Holbach et de Diderot, la conception d'une organisation nouvelle de l'Humanité que lui avait fournie Saint-Simon, il dut rêver aux moyens de réaliser cette organisation, annoncée, mais non véritablement exposée par Saint-Simon, et de la réaliser conformément aux principes de la *morale des passions* de Diderot et de d'Holbach.

Mais ce n'est pas tout; les idées de Saint-Simon allaient plus loin qu'à une simple organisation industrielle de l'Humanité. Du point où Saint-Simon s'était élevé, la politique et la religion paraissaient unies et ne former qu'un seul et même système. Fourier avait lu dans le discours que Saint-Simon prête à la Divinité instituant la *religion de Newton :* « J'avais défendu à Adam de faire »la distinction du bien et du mal, il m'a désobéi; je l'ai chassé »du paradis, mais j'ai laissé à sa postérité un moyen d'apaiser ma »colère; qu'elle travaille à SE PERFECTIONNER DANS LA CONNAIS- »SANCE DU BIEN ET DU MAL, et j'améliorerai son sort: UN JOUR »VIENDRA QUE JE FERAI DE LA TERRE UN PARADIS (1). » Au lieu de comprendre dans leur sens légitime ces mots : *Qu'elle s'applique à se perfectionner dans la connaissance du bien et du mal,* Fourier s'imagina que le paradis futur promis sur la terre était l'état préconisé par Diderot, l'Otaïtisme, le même état après la connaissance qu'avant la connaissance.

Il transporta donc l'Otaïtisme dans sa contrefaçon de Saint-Simon, en mettant la volupté précisément au même rang où Saint-Simon avait placé l'Attraction véritable, résultant du perfectionnement de la connaissance du bien et du mal. L'Otaïtisme fut ainsi, pour Fourier, le ciel et la terre, la religion à établir et l'ordre social à organiser.

De là naquit tout son système, son système historique, comme le reste. Je commence par ce prétendu système historique, dans lequel il a si singulièrement arrangé à sa guise la marche antérieure de l'Humanité, afin de la faire concorder avec ses destinées futures, telles qu'il les imaginait.

III.

Rien n'est plus faux, plus puéril que ce système historique, où la réalité de l'histoire, au lieu d'être expliquée par des lois évidentes et certaines, disparaît sous une classification nébuleuse et insaisissable; et pourtant les admirateurs de Fourier ne tarissent pas en éloges devant cette division fabuleuse des temps déjà écoulés en *Sectes confuses, Sauvagerie, Patriarchat, Barbarie, Civilisation, Garantisme, Sectes ébauchées*, en tout sept périodes après lesquelles doit arriver l'*Harmonie*. Ils se demandent avec stupéfaction où le génie de leur maître a pu prendre toutes ces merveilles, qui, à la vérité ne répondent nullement à l'histoire.

Eh! mon dieu, la chose est bien simple; il n'y avait pas besoin de génie pour cela. Un grand penchant pour l'erreur suffisait à Fourier, énivré à la fois des idées de Saint-Simon et de celles de Diderot.

J'ai déjà montré comment Saint-Simon, en concevant un nouvel ordre social fondé sur l'attraction, c'est-à-dire sur la combinaison des prédominances et des attraits légitimes des hommes, conformément aux vraies lois de la nature humaine, avait donné à Fourier l'idée de considérer l'histoire entière de l'Humanité comme divisée en deux phases, l'une d'incohérence ou de désharmonie, l'autre d'ordre combiné ou harmonique. J'ai prouvé que Fourier a pris dans Saint-Simon ce terme même d'*Ordre combiné* qu'il donne, dans son premier ouvrage, aux périodes d'Harmonie. Ces deux phases d'*incohérence*, d'une part, et d'*harmonie*, de l'autre, etant ainsi posées par lui, d'après Saint-Simon, il ne s'agissait plus que de nuancer en diverses périodes l'époque d'*incohérence*. C'est à quoi Fourier s'est appliqué, en prenant pour boussole le système de Diderot et de d'Holbach, le système de la nature ou des passions.

En effet, s'étant formé l'idée du renversement total de la Civilisation et de l'établissement d'un Nouveau Monde, où les *Sectes passionnées* réaliseraient l'Attraction, il dut naturellement se demander comment le présent et le passé s'expliquaient, en rapport avec cet avenir qu'il imaginait. Et cet avenir qu'il imaginait n'étant réellement que ce que Diderot a exposé dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*, augmenté et non corrigé, il dut se demander pourquoi les mœurs d'Otaïti ne s'étaient pas établies dans le monde; par quelles raisons l'Otaïtisme était encore à venir; s'il n'y en avait point réellement quelques traces dans le passé; comment, en supposant qu'il y en eût des traces, l'Otaïtisme avait été détruit fatalement, ou s'était détruit de lui-même. Toutes ces questions, il n'a pas manqué de se les adresser : on peut dire qu'Otaïti est le point de la terre qui a le plus occupé Fourier.

Je n'en veux pour preuve que cette phrase, qui ne saurait être plus expressive qu'elle ne l'est : « Les Sectes, dit-il, n'ont pu se »former à l'île d'Otaïti, OU L'ON AVAIT POURTANT LE GERME »DE L'ORDRE SOCIÉTAIRE; car on y admettait QUELQUE LI- »BERTÉ AMOUREUSE. Si cette île avait eu les animaux, végétaux »et minéraux importants de l'ancien continent, on y aurait trouvé »les Sectes confuses toutes formées, lorsqu'on la découvrit (1). »

Ailleurs, parlant de la condition des femmes privées de fortune, et s'indignant que la philosophie leur conteste ce qu'il appelle leur unique ressource, la prostitution plus ou moins gazée, il s'écrie : « Voilà le sort abject auquel les réduit cette civilisation, cet escla- »vage conjugal qu'elles n'ont pas même songé à attaquer; et cette »inadvertance est impardonnable depuis la découverte d'Otaïti, »dont les mœurs étaient UN AVERTISSEMENT DE LA NATURE, et »DEVAIENT SUGGÉRER L'IDÉE D'UN ORDRE SOCIAL QUI PUT »RÉUNIR LA GRANDE INDUSTRIE AVEC LA LIBERTÉ AMOUREUSE (2). »

Rien de plus évident, je vous en fais juges, que ces témoignages. Fourier, suivant son habitude de plagiat, n'a jamais parlé du *Supplément au Voyage de Bougainville;* mais Diderot n'en est pas moins transparent dans Fourier : Otaïti est leur lien, et marque leur rapport d'un cachet ineffaçable. Fourier répète, commente, développe à l'infini la leçon que le sauvage Orou avait donnée à l'aumônier de Bougainville. Tous ses livres ne sont qu'un commentaire du catéchisme de Diderot.

Est-il nécessaire que je vous explique ce terme de *Sectes confuses*, dont vous venez d'entendre Fourier se servir en parlant d'Otaïti, où *l'on avait le germe de l'Ordre sociétaire*, et où *l'on aurait pu trouver* les SECTES CONFUSES *toutes formées*, si la nature extérieure s'y était prêtée? Vous avez vu que Fourier, empruntant à Saint-Simon l'idée de la *religion de Newton*, appelle *Sectes* les groupes qu'il suppose devoir se former en vertu de l'attrait des passions, et remplacer la famille et toutes les associations que la civilisation a présentées jusqu'ici. Hé bien, ces sectes, telles que la nature, suivant Fourier, tendait elle-même à les produire, indépendamment de toute réflexion et de toute science, voilà ce qu'il nomme *Sectes confuses.*

Vous le voyez, l'île d'Otaïti, selon Fourier, présentait, lorsqu'on la découvrit, *le germe de l'ordre sociétaire;* mais ce n'était qu'un germe. On y admettait *quelque liberté amoureuse;* mais si cette île avait été plus favorisée de la nature, on y aurait trouvé les Sectes confuses toutes formées.

Fourier, toujours en conséquence de l'amalgame fait par lui des idées de Saint-Simon et de celles de Diderot, rêvait donc un Otaïtisme futur, infiniment supérieur à la réalité d'Otaïti, pauvre réalité et qui n'était qu'un germe. Et, par une conséquence naturelle, il s'expliquait ce germe avorté d'Otaïti par une sorte d'Otaïtisme primitif et antérieur, naturel à l'espèce humaine, mais qui n'avait pu se développer, et n'avait produit que des essais inféconds. De là son fameux tableau (je dis fameux, par rapport à ce

(1) V. notre troisième lettre.

(1) *Théorie des quatre mouvements*, page 100, édit. de 1808.
(2) Ibid., page 106.



qu'en pensent et en écrivent ses disciples) de la vie antérieure de l'Humanité.

Fourier suppose que le genre humain a, en effet, commencé par l'Otaïtisme. Sa *première période* de l'Humanité, qu'il appelle SECTES CONFUSES, *ombre du bonheur*, est conforme, jusqu'à un certain point, à ce qu'il imagine pour le bonheur futur du genre humain. Je le laisse parler lui-même, et j'en agirai ainsi dans tout le cours de cette lettre, voulant que vous le jugiez d'après ses propres paroles et le texte sous les yeux :

Première période, ou les sectes confuses.

(Extrait de la *Théorie des quatre mouvements*.)

« Dieu créa seize espèces d'hommes, savoir, neuf sur l'ancien continent, et sept en Amérique. Les détails sur leur diversité sont peu importants.

» Les trois espèces à figure droite, convexe et concave, avaient été placées sous la zône tempérée boréale, par les 30 à 35 degrés. (Je ne parle que de l'ancien continent.) Ce fut dans ces latitudes qu'on put organiser la société primitive, les Sectes confuses. Cet ordre social ne put durer qu'environ trois siècles. J'ai prévenu le lecteur que je n'en donnerais connaissance qu'en parlant de la *huitième période*, *où s'organise un genre de Sectes bien plus intéressantes que les primitives*, dont il est ici question.

» Ces premiers hommes sortirent heureux des mains de Dieu, *puisqu'ils purent organiser une société à Sectes;* ET TOUTES LES SOCIÉTÉS DE CE GENRE SONT PLUS OU MOINS HEUREUSES, EN CE QU'ELLES PERMETTENT LE DÉVELOPPEMENT DES PASSIONS.

» La plupart des bêtes féroces et des reptiles avaient été créés vers l'équateur; d'autres, comme les loups, dans des latitudes froides; et avant de s'être répandues vers les trente à trente-cinq degrés, ces bêtes ne fatiguaient point les races d'hommes qui y étaient placées. C'étaient les races à figure droite, convexe et concave; elles trouvaient en abondance les meilleurs animaux et végétaux de la création; elles en avaient même qui nous sont inconnus, tels que le mammouth, dont on retrouve les ossements, et qui, dépourvu de toute arme défensive, dut périr avec la société primitive, à laquelle il rendait les plus grands services.

» Ces trois races, dans leur origine, n'avaient aucune organisation sociale. Ce ne fut pas l'instinct seul qui leur suggéra de se former en Sectes; elles y furent excitées par cinq circonstances qui n'existent plus parmi nous :

» 1° *L'absence de préjugés*, et par conséquent la liberté amoureuse qui est inadmissible dans les sociétés d'ordre incohérent, où l'on s'organise en familles ou ménages isolés.

» 2° *La rareté numérique des habitants.* De là résultait une surabondance de troupeaux, fruits, poissons, gibier, etc. Dieu avait placé les groupes des premiers hommes à de grandes distances les uns des autres; il fallait bien du temps avant qu'ils ne devinssent nombreux au point de distinguer leurs terres.

» 3° *L'absence des signes représentatifs de la richesse.* On n'avait aucune habileté dans les arts mécaniques, et l'on manquait des objets précieux qui ont une valeur fixe, comme les armes et ornements des sauvages; on avait, au contraire, des subsistances et richesses périssables en grande abondance, et la difficulté de les accumuler suggérait l'idée des compensations anticipées qui favorisaient la formation des Sectes.

» 4° *L'absence de bêtes féroces.* Leur éloignement contribuait à entretenir dans les mœurs la plus grande douceur, à prévenir les inventions meurtrières et l'esprit belliqueux, à conserver les animaux perdus depuis, comme le mammouth.

» 5° *La beauté des êtres dans leur origine.* C'est une grande erreur de croire que les animaux et les plantes, à l'époque de la création, aient été tels que nous les voyons dans l'état sauvage. L'aurochs et le moufflon ne sont point les souches, mais les dégénérations du bœuf et du mouton. Les troupeaux créés par Dieu, étaient supérieurs aux plus beaux bœufs de Suisse, aux plus beaux moutons d'Espagne; il en était de même des fleurs et des fruits. « Tout était bien sortant des mains de l'auteur des choses, » dit J.-J. Rousseau. C'est une vérité qu'il a hasardée sans démonstration, et qu'il affaiblit dès la ligne suivante en ajoutant : « Tout dégénéra entre les mains de l'homme. » Ce ne fut pas l'homme qui dégrada les animaux et végétaux au point où nous les voyons dans l'état sauvage et domestique; ce fut l'incohérence qui, en désorganisant l'ordre des Sectes, dégrada les productions, et l'homme même, dont la taille originaire était 74 pouces deux tiers, ou 6 pieds 2 pouces 2 tiers de Paris, pour la race à figure droite. Alors cette race atteignait facilement à l'âge de cent vingt-huit ans (huit fois seize.) Toutes les productions jouissaient de la même vigueur, et les roses de la création étaient plus belles que celles de nos parterres. Cette perfection générale se maintint pendant toute la durée de la première période sociale, qui s'organisa par le concours des cinq circonstances que je viens de citer.

» La paix y régna, non pas à cause du bien-être général, mais à cause d'une propriété inhérente aux Sectes; c'est de développer et engrener méthodiquement les passions, qui, hors des Sectes progressives, s'entrechoquent et produisent la guerre et les discordes de toute espèce.

» Il faut se garder de croire qu'il ait régné aucune égalité, aucune communauté dans cet ordre primitif. J'ai dit que toutes ces chimères philosophiques sont incompatibles avec les Sectes progressives, qui exigent au contraire une gradation d'inégalités. Cette gradation put s'établir dans l'origine, malgré qu'on n'eût pas l'usage de l'écriture pour constater et démêler les intérêts de chaque sociétaire. J'expliquerai par quelle méthode on parvint à classer et satisfaire les prétentions diverses.

» Les passions étaient alors plus violentes qu'elles ne sont aujourd'hui. Les hommes n'avaient rien de cette simplicité pastorale qui n'exista jamais que dans les écrits des poètes. *Ils étaient fiers, sensuels, esclaves de leurs fantaisies; les femmes et les enfants en agissaient de même. Ces prétendus vices étaient les gages de la concorde, et redeviendront encore gages de la concorde sociale aussitôt que les Sectes seront reformées.*

Désorganisation des Sectes.

» Elles durent se désorganiser par des incidents contraires aux cinq circonstances génératrices que j'ai assignées. Bientôt l'excessive multiplication des peuplades produisit la pauvreté; en même temps les progrès des bêtes féroces qui arrivaient de l'équateur excitèrent les inventions meurtrières, et le goût du pillage se répandit d'autant plus facilement que l'enfance et la difficulté de l'agriculture ne permettaient pas d'entretenir la surabondance de vivres qui est nécessaire aux mécanisme des Sectes. *De là naquirent le mariage, la division par ménages incohérents, puis le passage à l'ordre sauvage, patriarcal, et barbare.*

» Pendant la durée des Sectes primitives, le genre humain jouissait d'un sort si heureux, en comparaison du sort des sauvages et patriarcaux, que les peuples durent tomber dans le désespoir lorsqu'on vit se désorganiser les Sectes. Les enfants furent les derniers appuis de cet ordre; les enfants couvraient la retraite politique, et se maintinrent longtemps encore en harmonie, lorsque les pères étaient déjà tombés en discorde et prêts à adopter *le ménage isolé et le mariage exclusif, dont la pauvreté croissante avait suggéré l'idée.* Plus l'indigence augmentait, plus les chefs des peuplades étaient intéressés à établir le mariage, qui dut enfin prévaloir.

» Avant d'en venir à cette extrémité, on dut essayer, pour soutenir l'ordre primitif, diverses mesures qui furent plus ou moins impuissantes; et lorsqu'on eut reconnu définitivement l'impossibilité de rétablir ce bel ordre social, les chefs des peuplades, s'apercevant que les regrets du bonheur passé jetaient les nations dans l'apathie et le dégoût du travail, s'efforcèrent d'affaiblir les souvenirs de ce bien qui ne pouvait plus renaître, et dont les récits ne servaient qu'à troubler l'ordre social qui avait succédé au primitif.

» En conséquence, tous les chefs s'accordèrent à dénaturer la tradition. On ne put pas la faire perdre, tant qu'il exista des témoins oculaires; mais on réussit très facilement à abuser les générations suivantes, qui n'avaient pas vu l'ordre des Sectes industrielles. On répandit à dessein des relations contradictoires pour exciter le doute; de là vinrent les fables plus ou moins absurdes qu'on a trouvées accréditées dans tout l'Orient, sur un PARADIS TERRESTRE d'où l'homme fut chassé.

» De là vinrent tant d'autres contes imaginés pour falsifier la vraie tradition que les chefs des peuplades étaient intéressés à déguiser. Tous ces contes, qui font la base des religions anciennes, sont le squelette d'une grande vérité : c'est qu'il a existé avant les sociétés actuelles un ordre de choses plus fortuné, et dont le souvenir s'est confusément transmis chez les peuples orientaux qui en avaient joui.

» Parmi les charlataneries qui dénaturèrent cette vérité, il faut distinguer l'habitude des confidences mystérieuses, des initiations usitées parmi les anciens prêtres d'Orient. Il est presque indubitable que leurs mystères ne furent dans l'origine que les traditions de l'ordre primitif. Mais comme l'infortune croissante exigeait des précautions redoublées pour dérober aux nations ce désolant secret, on dut le restreindre à un très petit nombre d'initiés, et inventer de faux mystères pour donner le change aux curieux subalternes qu'on agrégeait au sacerdoce. A force de concentrer cette tradition, elle dut se limiter à un si petit nombre d'adeptes, que les véritables possesseurs du secret purent être détruits par une guerre ou un autre évènement; la masse des prêtres ne continua pas moins ses initiations mystérieuses, qui n'avaient plus aucun aliment, et qui n'étaient qu'une jonglerie pour soutenir le relief qu'ils s'étaient donné.

» Il est à présumer que les prêtres d'Isis et de Brama étaient déjà

réduits à cette ignorance, et n'avaient plus aucune notion de l'ordre primitif. Dans tous les cas, ces notions durent être dénaturées bien promptement, dans des temps grossiers où l'écriture n'était pas inventée; et où chaque narrateur ne manquait pas d'ajouter du sien aux récits qu'on lui avait transmis. Les Orientaux ne sont pas moins conteurs que les habitants des bords de la Garonne; et j'estime qu'au bout de trois siècles, la tradition dont il s'agit dut être tellement défigurée par des fables accessoires, qu'elle devenait inconcevable même aux vrais initiés. Il n'en resta que la vérité fondamentale, *un bonheur passé et perdu sans retour.* De là les prêtres arguèrent d'une prétendue colère de Dieu, d'un bannissement du séjour fortuné, et autres contes propres à intimider et diriger la multitude selon les vues du corps sacerdotal.

»Je crois avoir suffisamment assigné les causes pour lesquelles nous sommes restés dans une complète ignorance au sujet des usages de la société primitive. Cette ignorance va cesser; la théorie du mouvement social éclaircira toute obscurité à ce sujet; elle indiquera dans le plus grand détail quel était le mécanisme de cette première société, à laquelle succédèrent la sauvagerie, le patriarcat, et la barbarie (1). »

Qui ne voit dans cette prétendue histoire du monde primitif le reflet du *Supplément au Voyage de Bougainville?* La société primitive de Fourier est une *société à Sectes*, c'est-à-dire une société *sans mariage, une société* où règne l'*attraction passionnée*, en d'autres termes, l'Otaïtisme; « et toutes les sociétés de ce genre, dit Fou»rier, sont plus ou moins heureuses, parce qu'elles permettent le dé»veloppement des passions. » Il ajoute qu'il faut se garder de croire qu'il ait régné aucune égalité, aucune communauté dans cet ordre primitif : « Ce sont là des chimères philosophiques, incompatibles avec »le bonheur. » Les hommes étaient fiers, sensuels, esclaves de leurs fantaisies; les femmes, de même. Ces prétendus vices étaient les gages de la concorde. Pas de mariage. Le mariage fut un commencement de barbarie et l'entrée funeste de la civilisation. Le mariage fut une invention des chefs de peuplades intéressés à l'établir. Diderot, il faut en convenir, avait été plus acerbe encore contre les inventeurs du mariage; car vous avez vu qu'il s'écrie : « J'en appelle à toutes »les institutions politiques, civiles, et religieuses; examinez-les »profondément; et je me trompe fort, ou vous y verrez l'espèce »humaine pliée de siècle en siècle au joug qu'une poignée de fripons »se promettait de lui imposer. » Mais Fourier, comme vous le savez, aspire à être *compatible avec tous les sacerdoces et tous les gouvernements.* C'est ce qui fait qu'il se garde de toute déclamation contre les inventeurs du mariage. Il se contente de représenter le mariage comme la chute même du genre humain primitif.

Du reste, il ne croit pas devoir s'étendre beaucoup sur ce monde primitif; et à quoi bon, en effet, puisque tous ses efforts ne tendent qu'à reproduire dans l'avenir cet Eden, ce Paradis, ce *bonheur passé* et non *perdu pour toujours,* quoi qu'en aient pu penser et dire les prêtres jongleurs qui ont inventé dans l'antiquité et perpétué jusqu'à nous les initiations et les mystères, sous le voile desquels ils ont, suivant Fourier, constaté et enseveli du même coup le *secret du bonheur.* Ce Monde primitif n'est d'ailleurs qu'une *ombre;* le Nouveau Monde sera mille fois plus brillant, plus resplendissant, quoique semblable. C'est le Nouveau Monde qui fera comprendre l'ancien. On était resté jusqu'ici dans une grande ignorance sur le Monde primitif; la raison en est simple, on ne connaissait pas le Nouveau Monde qui doit le réfléchir en le surpassant. Cette ignorance va cesser : « La théorie du mouvement social éclair»cira toute obscurité à ce sujet; elle indiquera dans le plus grand »détail quel était le mécanisme de la société primitive. » Aussi Fourier, se réservant de parler du *Paradis perdu* lorsqu'il traitera du *Paradis retrouvé,* s'abstient-il de longs détails sur ses Sectes confuses; il n'en donnera connaissance qu'en parlant de la *huitième période,* « où s'organise un genre de Sectes bien plus intéressantes »que les primitives. »

Toutefois je vous ferai remarquer la valeur des cinq circonstances qui contribuèrent, suivant Fourier, à l'organisation des Sectes primitives.

La première est *l'absence de préjugés, et par conséquent la liberté amoureuse.* Vous devez comprendre jusqu'où cette *absence de préjugés* sera portée en huitième période.

La seconde est *la rareté numérique des habitants.* Vous verrez en effet que le système de Fourier a pour but, en huitième période, la diminution et la fixation à un nombre invariable de la population, « afin d'entretenir la *surabondance des vivres,*» qui, comme il le dit ici, « est nécessaire au mécanisme des Sectes. »

La troisième est la lacune, dans le monde primitif, des signes représentatifs de la richesse, d'où Fourier conclut que l'abondance des richesses, combinée avec la difficulté de capitaliser, suggérait l'idée des « compensations anticipées qui favorisaient la formation »des Sectes. » Vous verrez ce que Fourier entend par ces *compensations*, et comment ces compensations se rapportent encore à ce qu'il appelle *liberté amoureuse.*

La quatrième et la cinquième, enfin, tiennent aux idées romanesques qu'il se formait, et toujours d'après le *Supplément au Voyage de Bougainville*, de l'homme à l'état sauvage. Vous avez vu ce que Diderot fait dire à son vieillard : « Prends cet arc, c'est le » mien; appelle à ton aide un, deux, trois, quatre de tes cama» rades, et tâchez de le tendre. Je le tends à moi seul. Je laboure » la terre; je grimpe la montagne; je perce la forêt; je parcours » une lieue de la plaine en moins d'une heure. Tes jeunes compa» gnons ont eu peine à me suivre; et j'ai *quatre-vingt-dix ans* » *passés*, etc. » On était alors sous l'impression des récits que les navigateurs du dix-huitième siècle, le commodore Byron, le capitaine Wallis, Cooke et l'amiral Bougainville s'étaient plu à faire sur les îles découvertes par eux. Les Patagons, qui ont ordinairement cinq pieds six pouces, passaient pour des géants de sept à huit pieds. La haute stature de quelques femmes des premières castes d'Otaïti avait donné l'idée d'une Vénus gigantesque, ou plutôt d'une Eve primitive, de la plus haute taille; et l'on avait étendu à tous les sauvages les éloges très exagérés que le capitaine Cook avait prodigués à l'affabilité et à l'union des insulaires de l'archipel qu'il désigna sous le nom d'Iles des Amis. En plaçant son Monde primitif sous la zône tempérée boréale, par les 30 à 35 degrés, et en ajoutant : « Je ne parle que » de l'ancien continent, » Fourier nous montre assez qu'il ne fait que localiser symétriquement, et par degrés correspondants, les merveilles que les voyageurs racontaient de la nature humaine à l'état sauvage dans les îles de l'Océan austral. De là son idée que l'homme, à l'origine, avait six pieds deux pouces deux tiers pour la race à figure droite, et que cette race atteignait facilement à l'âge de 128 ans. Il a été encore plus loin, et c'était assez naturel, quand il a parlé de la taille et de la longévité des hommes en Harmonie; car, supputant à quel degré de gourmandise, ou, si l'on veut, de volupté gastrosophique, pour employer ses expressions, l'espèce humaine pourrait un jour s'élever, lorsque l'Ordre combiné serait établi, il dit : « Il y a cinq repas dans l'Ordre combiné : la matine, » à 5 heures; le déjeûner, à 8 heures; le dîner, à 1 heure; le » goûter, à 6 heures; et le souper, à 9 heures. Il y a, en outre, » deux intermèdes ou collations, vers les 10 et 4 heures. Cette » multitude de repas est nécessaire à l'appétit dévorant qu'excitera » le nouvel ordre, où l'on est en mouvement continuel sans excès. » Les enfants élevés de la sorte acquerront des tempéraments de » fer, et seront sujets à un retour d'appétit de deux en trois » heures, à cause de la prompte digestion, qui sera due à la déli» catesse des mets et à l'art de les mélanger judicieusement. Cet art, » auquel on les exercera dès l'enfance, est contraire à toutes nos » maximes sur la sobriété; il sera pourtant l'un des germes du per» fectionnement matériel qui élèvera le genre humain à *la stature* » *moyenne de sept pieds* et à *la carrière moyenne de cent quarante-* » *quatre ans.* L'espèce humaine, parvenue à cette perfection, devra » consommer chaque jour, dans l'état de santé, une masse de co» mestibles égale au *douzième de son poids* (1). »

IV.

Les *Sectes confuses*, ou l'Eden, forment donc la première période de l'Humanité; c'est l'Otaïtisme primitif.

Quand Fourier a ainsi décrit son monde originel, il traite des périodes sociales qui séparent l'*ombre du bonheur,* comme il appelle ses *Sectes confuses*, de la réalisation véritable de l'Otaïtisme. Il en compte d'abord quatre caractérisées par le mal, c'est-à-dire par le mariage et l'ordre en familles.

L'institution du mariage introduit, en premier lieu, la Sauvagerie et le Patriarchat.

Qu'on n'imagine pas, en effet, que ce que la Bible raconte des amours des patriarches convienne à Fourier. Loin de là, il critique avec beaucoup d'amertume ce qu'on est convenu d'appeler l'époque patriarchale; mais c'est au point de vue de son Eden, de son monde primitif, qu'il censure ainsi les patriarches. Il les trouve entichés du mariage et pleins de préjugés. « Ce n'est point là, comme on le pense, s'écrie-t-il, »une époque primitive; c'est, au contraire, une dégénérescence et »une véritable barbarie. Les hommes de toutes les races furent exempts »de préjugés à l'époque de leur création, et ne songèrent nulle»ment à déclarer crime la liberté amoureuse. Leur vigueur et leur »longévité les portaient aux opinions contraires, aux orgies, aux »incestes, et aux coutumes les plus lubriques. Lorsque les peuples »avaient en terme commun cent vingt-huit ans d'existence, et par »conséquent cent années pleines à donner à l'amour, comment au»rait-on pu leur persuader, comme aux benoîts civilisés, qu'ils

(1) *Théorie des quatre mouvements,* page 78 et suiv., édition de 1808.

(1) *Théorie des quatre mouvements,* page 251, édit. de 1808.

»devaient passer les cent années d'amour avec la même femme, »sans en aimer d'autres! Il fallut bien du temps pour faire naître »les circonstances qui obligèrent à restreindre la liberté amou»reuse, etc., etc. (1).»

La Sauvagerie et le Patriarchat sont suivies de la Barbarie et de la Civilisation..... toujours à cause du mariage.

Au fond, Sauvagerie, Patriarchat, Barbarie, et Civilisation, sont tout un pour Fourier. Pour lui il n'y a réellement que deux formes sociales, dont l'une répond au mal, et l'autre au bien: le mariage, et l'absence du mariage. Il n'a pas assez d'invectives contre ce qu'il appelle *les périodes malheureuses organisées en ménages*, c'est-à-dire où le mariage est reconnu soit comme idéal, soit comme fait.

Les disciples de Fourier abusent donc cruellement de la bonhomie de leurs auditeurs ou de leurs lecteurs, lorqu'ils parlent à tout propos de la science historique de Fourier et de ses âges de l'Humanité. Tout ce que dit Fourier là-dessus se réduit à deux mots: *Pas de mariage.* Il n'était pas sans lecture, comme le prouvent suffisamment ses plagiats, qui véritablement composent toute la masse de ses idées en tant que système; mais il lui était impossible de résumer l'histoire sous aucun point de vue philosophique. Aussi ne l'a-t-il pas même essayé. Il a pris, comme je l'ai montré, son Eden ou Paradis primitif dans une phrase des *Lettres de Genève* interprétée par lui selon la formule de d'Holbach et de Diderot; et son admiration pour les mœurs des casinos et du Palais-Royal, pour les mœurs d'Otaïti envisagées d'une manière *savante*, a fait le reste. Puis, comme il avait entendu parler au collége et ailleurs des patriarches, des sauvages, des barbares, et de la civilisation, il a mis bout à bout ces différents mots, en donnant toujours le mariage pour la source commune du mal de l'Humanité sous toutes ses formes. Et cela compose réellement toute sa prétendue science de l'histoire.

Que la destruction radicale de la famille ait été le but et le point de mire de Fourier, c'est ce qui est incontestable, puisque c'est à ce caractère, la destruction de la famille, qu'il reconnaît les Sectes, soit les Sectes confuses, ou l'ombre du bonheur, soit les Sectes ébauchées, ou l'aurore du bonheur. «Les sociétés *première* et »*septième*, dit-il, qui sont formées en *Sectes*, offrent en tout sens »un contraste régulier avec les sociétés *deuxième*, *troisième*, *qua*»*trième*, *cinquième*, et *sixième*, qui sont formées en *familles* (2).»

J'espère qu'on ne peut pas être plus clair. Cette *sixième* société qu'il comprend dans les *périodes malheureuses*, parce que la famille y subsiste encore, était cependant de son invention. C'était une de ces *issues* de civilisation qu'il imaginait pour détruire la famille et le mariage; mais comme cette issue, qu'il appelle l'époque de *garantisme*, n'abolissait pas encore assez radicalement ce qu'il fallait suivant lui abolir, *delenda Carthago!* il ne daigne pas mettre la période de *garantisme* au rang de ses *Sectes ébauchées*, qui ne commencent qu'avec l'abolition complète du mariage, comme fait et comme idéal.

A ce propos je reprocherai encore à ses disciples une petite dissimulation. Quand ils parlent de cette *sixième période*, que Fourier appelle *garantisme*, on croirait, à les entendre, qu'il s'agit de quelque chose de semblable à ce qu'on appelle ordinairement *garanties.* Ils jouent adroitement sur le mot, et leurs lecteurs ou auditeurs, habitués à entendre parler des garanties constitutionnelles, par exemple, tombent aisément dans le piège. *Ah! le bon billet qu'a La Châtre!*

Voulez-vous savoir ce que c'est que cette *sixième période?* Je vais essayer de vous le dire.

Fourier voudrait «qu'on déclarât les femmes émancipées ou af»franchies à l'âge de dix-huit ans, sauf les réglements convenables »sur l'exercice de leurs amours.»

«A l'âge de dix-huit ans, dit-il, une femme a passé quatre ans »en pleine puberté; c'est, je pense, un délai suffisant pour que les »hommes de la ville ou du canton aient eu le temps de réfléchir »et d'opter pour la prendre ou la laisser... Il serait d'autant plus »sage de prendre un parti à l'égard des filles délaissées, que ce sont »pour l'ordinaire les plus belles, les plus aptes à procréer de beaux »enfants. On voit une multitude de belles femmes rester vacantes, »parce que leur beauté est un épouvantail pour les hommes, qui »redoutent, etc., etc.»

En vertu de ce principe, il conclut ainsi: «D'après ces considé»rations, l'on devrait, en civilisation, distinguer les femmes en »deux classes: les *jouvencelles* au-dessous de 18 ans, les *émanci*»*pées* au-dessus de 18 ans. Elles acquerraient dès cet âge le droit »de prendre des amants, sauf les lois à faire sur le sort des enfants »qui naîtraient de pareilles unions.»

La *majorité amoureuse* ainsi fixée à dix-huit ans, Fourier propose de «classer toutes les femmes, après l'âge de dix-huit »ans, en trois corporations principales, savoir: 1° les *Epouses*, »qui n'ont qu'un seul homme à perpétuité, selon la méthode »civilisée; 2° les *Damoiselles* ou *Demi-Dames*, qui peuvent »changer de possesseurs, pourvu qu'elles les prennent successi»vement, un seul à la fois, et que la séparation s'opère avec régu»larité; 3° les *Galantes*, dont les statuts sont moins rigoureux en»core. *Chacune de ces trois classes se subdivise en trois genres ou* »*nuances distinguées par des tableaux nominaux dans chaque* »*ville ou canton. Toute femme change à volonté de corpora*»*tion* (1).»

C'est ainsi que Fourier entend corriger ce qu'il appelle la *confusion amoureuse* des civilisés. «Cette confusion, dit-il, serait dé»brouillée par la distinction des femmes en diverses corporations »assorties aux divers caractères. Je répète que ces trois confréries »amoureuses dont j'ai fait mention seraient subdivisées en neuf »genres accessoires, afin d'éviter autant que possible toute confu»sion; et de même qu'il y aurait trois tableaux d'Epouses *cons*»*tantes*, *douteuses*, et *infidèles*, il y aurait aussi trois tableaux de »Damoiselles, et trois tableaux de Galantes. Un tel ordre est LE »MOINDRE DES DÉVELOPPEMENTS RÉGULIERS QU'ON PUISSE DONNER »AUX RELATIONS AMOUREUSES. *Tout système qui restreint davan*»*tage les passions tombe nécessairement dans les vices d'égalité* »*et de confusion philosophiques* dont nous voyons aujourd'hui les »odieux résultats (2).»

Voilà ce que Fourier appelle des *correctifs à la Civilisation*, *qui auraient conduit en sixième période;* voilà son *Garantisme*, sur lequel ses disciples nous font prendre le change d'une si étrange façon. Singuliers disciples, qui nous parlent d'assurances mutuelles et individuelles, de retenues de vétérance, de caisses d'épargne et de coopération parcellaire, de prudhommes et d'arbitres, de défenseurs d'office, et de mille autres choses, comme constituant la période qu'il s'agit de substituer immédiatement à l'état social actuel, et qui oublient ou passent sous silence le fonds même et l'essence du *Garantisme* de Fourier. N'entendent-ils donc pas l'ombre de leur maître leur reprocher leur fausse délicatesse? ne l'entendent-ils pas leur dire, tout en courroux, qu'il n'a inventé la période de *garantisme* que pour commencer la destruction du mariage; que tant qu'il subsistera quelque trace du mariage, le *bonheur* sera impossible; que le *Garantisme amoureux* exposé par lui est *le moindre des développements réguliers qu'on puisse donner aux relations amoureuses;* et que c'est pour cette raison qu'il a toujours fait peu de cas de sa *sixième période*, en ne la considérant même que comme une simple *issue* à la Civilisation!

V.

Laissons le *Garantisme*. Les périodes de Fourier sont comme les cercles de l'Enfer de Dante; passons à un autre cercle.

Dans le *Garantisme*, le mariage est encore conservé; il a même, pour ainsi dire, une prime, puisque toute les femmes sont censées tenues en réserve pour le mariage jusqu'à dix-huit ans, et ne sont catégorisées en genres, avec écriteaux, qu'après dix-huit ans. Il est vrai que l'on jouit déjà de quelques avantages dans cette sixième période; on est *garanti;* on sait, par l'écriteau, ce que l'on prend. Mais «combien le cœur, dit Fourier, est peu satisfait de cet ordre »ébauché,» qui, ajoute-t-il, «n'est pas même une ébauche!» Il a raison; c'est le Palais-Royal tout pur, ce n'est pas même le casino; c'est emprunté au *Pornographe* de Rétif-la-Bretonne, mais ce n'est pas à la hauteur de l'entretien d'Orou et de l'Aumônier.

Italiam, *Italiam*, s'écrie Fourier, quand il arrive à sa *septième société*, à ses SECTES ÉBAUCHÉES. Voilà enfin, comme il le dit, l'*aube* ou l'*aurore du bonheur*. Cette société est formée *en Sectes*, comme l'Otaïtisme primitif. Vous allez juger de nouveau comment Fourier entend l'attraction et le bonheur; laissons-le s'expliquer lui-même:

Ménage progressif, ou tribu à neuf groupes.

(Extrait de la *Théorie des quatre mouvements.*)

«Parlons de la méthode qu'on peut substituer à notre état domestique; c'est une mesure empruntée de la septième période sociale; je la nommerai *Ménage progressif* ou *tribu à neuf groupes.* Elle peut s'organiser à huit ou dix groupes; mais le nombre de neuf est plus convenable pour la balance régulière des passions.

»Pour fonder cette tribu, on disposera un édifice propre à loger une centaine de personnes inégales en fortune, savoir: quatre-vingts maîtres d'un seul sexe, puis une vingtaine de domestiques des deux sexes. Il faudra des logements de différentes valeurs, afin

(1) *Théorie des quatre mouvements*, page 86, édit. de 1808.
(2) Ibid., page 93.

(1) *Théorie des quatre mouvements*, page 181-192, édit. de 1808.
(2) Ibid., page 196.



que chacun puisse en choisir selon sa fortune; il faudra aussi diverses salles de relations publiques.

»La tribu, dans ses relations intérieures, devra former, autant que possible, *neuf groupes de neuf personnes* (il faut se rappeler que ces nombres ne sont pas de rigueur, et que j'indique tout approximativement); par exemple, aux repas il y aura neuf tables, réparties trois par trois, dans trois salles de première, de deuxième et troisième classe, et dans chaque salle le service des trois tables se fera à des heures consécutives, comme à 1, 2 et 3 heures, afin d'éviter en tout point l'uniformité; car l'uniformité, la tiédeur et la médiocrité sont les trois ennemis naturels des passions et de l'harmonie, puisque l'équilibre des passions ne peut s'établir que par un choc régulier des contraires.

»La tribu aura trois occupations compatibles; par exemple, une tribu d'artisans pourra exercer les trois métiers de charpentier, menuisier, et ébéniste. Cette société doit prendre un nom, un écusson; soit la tribu du chêne. Plus loin est la tribu du lilas, composée de femmes qui exercent les métiers de lingère, tailleuse, et modiste.

»Chaque associé fournit un fonds capital fixé à trois sommes progressives, comme quatre mille, huit mille, douze mille, ou zéro, mille, et deux mille; ou, si ce sont des gens riches qui veulent fonder une tribu magnifique, leur capital pourra s'élever jusqu'à cent mille, deux cent mille et trois cent mille, en observant toujours que la première classe fournisse le triple de la troisième. Ce fonds capital sert de garantie pour les avances de subsistances, loyer, impositions, etc., que la tribu en masse fait à chacun des sociétaires.

»Lesdites sociétés n'admettent aucun statut coercitif, aucune gêne monastique; par exemple, les compagnies ou individus de troisième classe peuvent parfois se faire servir en chère de deuxième ou de première classe; la régence de la tribu accorde ces crédits à tout individu qui n'en abuse pas.

»Les palais ou manoirs des tribus voisines doivent communiquer entre eux par des galeries couvertes et à l'abri des injures de l'air, de manière que dans les relations de plaisirs ou d'affaires on soit garanti de l'inclémence des saisons, dont on souffre à chaque pas en civilisation. Il faut que jour et nuit l'on puisse circuler de l'un à l'autre palais par des passages chauffés ou ventilés, et qu'on ne risque pas, comme dans l'ordre actuel, d'être sans cesse mouillé, crotté et gratifié de rhumes et fluxions par le passage subit des salles fermées aux rues ouvertes. Il faut qu'au sortir d'un bal ou festin, les hommes et femmes qui auront fait la partie de coucher hors de leur tribu puissent s'acheminer à couvert, sans se botter et fourrer, sans l'embarras de monter en voiture, et qu'au lieu de traverser trois ou quatre rues comme en civilisation, l'on traverse seulement les galeries publiques de trois ou quatre manoirs contigus, sans s'y apercevoir de chaud ni de froid, de vent ni de pluie. Cette méthode des communications abritées est un des mille agréments réservés à l'Ordre combiné, dont la tribu à neuf groupes offre déjà une esquisse.

»Pour mettre les tribus en rivalité balancée, il faudrait en fonder dix-huit en gradation, savoir : neuf masculines et neuf féminines. Cette fondation serait plus coûteuse que celle d'une phalange d'Ordre combiné; on pourrait donc borner l'essai à six tribus, dont trois d'hommes et trois de femmes. Au moyen de cette petite rivalité, on verrait déjà les six tribus extirper en tous sens trois vices philosophiques, qui sont l'uniformité, la tiédeur, et la médiocrité. Par exemple, si la tribu du roseau est la plus pauvre des six, elle se piquera de pousser au plus haut degré la propreté, la dextérité, la politesse, et autres qualités compatibles avec sa petite fortune; puis elle évitera toute prétention dans les genres où elle ne pourrait s'élever qu'à la médiocrité.

»Les associations de ce genre n'admettront pas, comme l'ordre combiné, des contrastes extrêmes, tels que celui du pauvre au millionnaire; ces disparates, qui s'harmonisent dans la huitième période, ne conviennent point à la septième, dont il est ici question. L'association est *contrastée* en huitième période, et *nuancée* en septième période. Ainsi un ménage progressif ou tribu à neuf groupes, tout en se composant de membres inégaux, doit maintenir des rapprochements entre eux, tandis qu'une phalange de huitième période doit rassembler les contrastes les plus saillants.

»On voit dans nos grandes villes un germe imperceptible de ménage progressif; ce sont les *cercles* ou *casinos d'hommes et de femmes;* déjà ils font déserter les insipides soirées de famille. On s'y procure à bas prix les bals et concerts, les collections de jeux, gazettes, et autres délassements qui coûteraient dix fois plus en maison privée. Chaque plaisir y devient économique d'argent et de fatigue, car les préparatifs sont soignés par des sociétaires officieux, comme dans le ménage progressif. Mais les *cercles* ou *casinos* sont sujets à l'égalité qui gêne les développements de l'ambition, tandis que le ménage progressif, étant subdivisé en neuf groupes rivaux et inégaux, ouvre un vaste champ aux trois intrigues ambitieuses de *protecteur, protégé,* et *indépendant.*

»Je ne parle pas des dispositions relatives aux enfants et à leur éducation dans un tel ménage; pour en expliquer tous les détails, il faudrait entreprendre un abrégé de septième période. Bornons-nous à raisonner sur le germe proposé, sur l'hypothèse d'une fondation de six ménages progressifs, dont deux en classe opulente, deux en classe moyenne, et deux en classe pauvre. Et supposons ces six tribus placées tout à coup dans la civilisation, dans une ville comme Paris ou Londres : quels fruits produira cette innovation domestique si étrangère à nos vieilles coutumes d'incohérence?

»Remarquez d'abord que pour fonder ces six tribus il ne sera pas nécessaire de bouleverser et ensanglanter les empires, comme il arrive toutes les fois qu'on veut mettre à l'essai les visions des philosophes. Ici l'œuvre sera des plus pacifiques, et, au lieu de ravager la terre pour l'honneur des Droits de l'homme, on établira paisiblement les droits de la femme, en lui affectant trois des six établissements proposés, qui comporteront neuf classes de fortunes dans les deux sexes.

»Quant aux résultats que produirait cette inoculation, ce sont des énigmes que je donne à deviner aux curieux, et j'essaie de les mettre sur la voie.

»En économie administrative, quel bénéfice trouverait le souverain à traiter avec une tribu qui paierait son impôt à jour fixe et sur un simple avis, ou bien à traiter avec vingt familles incohérentes, dont la moitié fraude l'impôt, l'autre moitié ne le paie qu'à force d'être harcelée de garnisaires? On procéderait tout autrement à l'égard d'une tribu; dans le cas de contravention aux lois, on ne lui infligerait que des peines infamantes, comme de faire enlever son écusson du portail d'entrée. Quel serait pour un roi l'accroissement de revenu et la facilité d'administration dans le cas où tout son royaume s'organiserait en tribus de cette espèce? Ne pourrait-il pas, tout en diminuant l'impôt d'un tiers, se trouver plus riche de moitié, soit par l'économie de perception, soit par l'accroissement de produit imposable qui résulterait de cette industrie combinée?

»En économie domestique, quelle serait la réduction de dépense individuelle? Ne pourrait-on pas, dans les ménages progressifs, vivre avec 1,000 livres de rente beaucoup mieux qu'avec 3,000 dans les ménages incohérents, et éviter en outre les embarras d'approvisionnement, gestion, et autres mesures qui seraient dirigées par le groupe des majordomes de chaque tribu? Tout homme ou femme qui ne serait pas porté d'inclination à cet emploi de majordome, ou aux fonctions d'économie domestique, ne s'occuperait nullement de ménage, et ne songerait, au sortir de ses travaux, qu'à jouir, en parcourant chaque jour les diverses tables et compagnies de sa tribu et de tribus voisines de l'un et l'autre sexe; elles échangeraient leurs invités par compensation. Dès lors les invitations, si dispendieuses parmi nous, ne coûteraient ultérieurement rien aux festoyeurs réciproques. En effet, une tribu ne gagnerait ni sur ses membres qu'elle indemnise de chaque repas absenté, ni sur leurs invités qu'elle traite au même prix que les sociétaires; de sorte qu'à tout balancer, chacun pourrait passer son temps en festins donnés ou rendus, sans dépenser une obole de plus que s'il fût resté isolément chez lui. Quant à la chère, j'ai observé qu'elle ne coûterait, par l'effet du travail combiné, que le tiers des peines et dépenses qu'elle coûte dans les ménages incohérents.

»Pour juger de la variété et du charme que présenteraient ces amalgames de convives des diverses tribus, il faudrait connaître les relations amoureuses et industrielles de la septième période, dont il serait trop long de donner un aperçu.

» Relativement aux mœurs, on peut entrevoir que dans chaque tribu, quelque pauvre qu'elle soit, il règne un esprit de corps, une jalousie de l'honneur de la tribu, et que la première des trois classes devient un point de mire pour les deux autres qui se piquent de l'imiter. Cet esprit de corps suffit pour faire disparaître les vices les plus choquants de la populace civilisée, sa grossièreté, sa malpropreté, sa bassesse, et autres défauts par lesquels une tribu se croirait dégradée, et éliminerait à l'instant celui ou celle qui s'en serait rendu coupable.

»Ces résultats seraient dus à la lutte entre les deux sexes. Les tribus féminines seraient toujours empressées de se distinguer par la civilité, et compenser le défaut de fortune par l'excès d'urbanité. Un tel esprit est incompatible avec les corporations populaires des civilisés; elles manquent des trois véhicules qui tendent à polir l'espèce humaine; ce sont :

»1° La lutte des corporations féminines contre les masculines;

»2° L'émulation entre les trois classes d'une même tribu et des groupes inégaux de chaque classe;

»3° L'aisance dont jouit le peuple dans la septième période, où les fonctions subalternes sont trois fois plus lucratives que dans l'ordre incohérent.

»Les corporations actuelles étant dépourvues de ces trois véhicules, il ne faut pas s'étonner si elles tendent généralement à la grossièreté dans toutes les professions de classe moyenne et infé-

rieure. Cependant on en voit de très pauvres, comme celles des militaires, qui tiennent déjà fortement aux nobles penchants, et sont prêts à sacrifier leur vie pour l'honneur du corps, où ils ne jouissent d'aucun bien-être. Cet enthousiasme commun parmi les soldats dénote quel parti l'on pourrait tirer de l'esprit de corps, s'il luttait en progression composée dans les deux sexes, comme il arrive dans la septième période, où finissent déjà tous les ennuis domestiques et sociaux attachés à la civilisation.

»Parmi les ennuis domestiques, il faut placer celui du *service individuel*, qui cesse déjà en septième période. Les domestiques, en général, n'y sont pas attachés à l'individu, mais à la tribu; chacun d'eux s'affectionne aux divers sociétaires dont les caractères sympathisent avec le sien, et cette faculté d'option rend le service agréable pour les supérieurs comme pour les inférieurs; c'est l'amitié plus que l'intérêt qui les rapproche, et c'est encore un agrément inconnu dans les sociétés à familles, où les domestiques sont généralement ennemis secrets des maîtres. Il en est trois causes principales :

»1° La médiocrité des bénéfices, qui sont très exigus dans l'ordre incohérent : le service y étant fort compliqué exige trois fois plus d'agents que dans les tribus, et leur salaire doit se réduire au tiers de ce qu'il pourrait être dans les tribus;

»2° L'inconvenance des caractères, qui rend le supérieur tyrannique, et établit dans les rapports mutuels une froideur extrême, augmentée encore par les craintes de larcin et autres défiances qui ne peuvent avoir lieu dans les tribus;

»3° La multiplicité des fonctions : elle n'a déjà plus lieu dans les tribus, où chaque agent se fixe aux seules fonctions convenables à ses goûts, et peut n'embrasser que partiellement l'état domestique. Mais, dans l'ordre actuel, le serviteur, obligé de vaquer à vingt fonctions dont moitié peuvent lui déplaire, s'en prend aux maîtres des dégoûts attachés à son état, et souvent il hait ses maîtres même avant de les connaître.

»En résumé, le service domestique, dans les tribus, offre de nombreux agréments aux valets comme aux maîtres, et c'est en tous points que cet ordre a la faculté de changer en plaisirs des occupations qui deviennent une source d'ennuis dans l'ordre civilisé.

»Les vieillards spécialement auraient à se louer de ce nouvel ordre. Il n'est rien de plus fâcheux que le sort des vieillards et des enfants dans l'ordre civilisé; cet ordre ne comporte pas de fonctions convenables aux deux âges extrêmes, de sorte que l'enfance et la vieillesse sont à charge au corps social. Les enfants néanmoins sont choyés en considération de leurs services futurs; mais les vieillards, de qui l'on n'attend d'autre service que leur héritage, sont méprisés, importuns, persiflés en secret, et poussés dans la tombe. On leur témoigne encore des égards dans les familles riches; mais chez le peuple et chez le paysan, rien n'est plus affligeant que le sort des vieillards. Ils sont avilis, rebutés sans ménagement, et l'ironie générale leur reproche à chaque pas leur inutile existence.

»Ces scandales cessent dans le ménage progressif, où les vieillards ont des fonctions non moins utiles que celles des hommes dans la force de l'âge; ils jouissent dans, l'état de santé, d'une existence aussi délicieuse que celle de leurs belles années.

»Si l'on veut juger combien le ménage progressif s'adapte merveilleusement aux passions humaines, il faut observer que la nature nous a distribué les divers goûts en proportion et variété convenables à ce nouvel ordre, et en disproportion constante avec les besoins de l'ordre civilisé.

»En voici une preuve dont j'ai déjà fait usage, et qu'il est bon de reproduire. J'ai dit que la majeure partie des femmes n'a ni goût ni aptitude aux occupations du ménage; la plupart sont déconcertées et harassées par le soin d'une petite famille; quelques-unes au contraire se font un jeu de ces travaux domestiques, et y excellent à tel point qu'on les juge capables de conduire une maison de cent personnes. Cependant la civilisation exigerait chez toutes les femmes un goût uniforme pour les travaux de ménage qu'elles doivent toutes exercer. D'où vient donc que la nature refuse cette aptitude aux trois quarts d'entre elles? c'est pour garder la proportion convenable à l'ordre sociétaire, qui emploiera à peine le quart d'entre elles à ces fonctions.

»Ajoutons quelque détail qui soit de la compétence des hommes, et qui puisse leur faire sentir l'inconvenance des ménages isolés. Je citerai le soin des caves, d'où la nature a exclu les femmes. En conséquence, il serait nécessaire, dans l'ordre actuel, que tout chef de maison fût initié à l'œnologie, qui est une connaissance difficile à acquérir. A défaut de ce, les trois quarts des ménages riches sont fort mal abreuvés, et, tout en faisant pour les boissons la dépense nécessaire, ils n'ont que des vins frelatés et mal soignés, parce qu'ils sont obligés de s'en rapporter à des marchands de vin qui sont des phénix de fourberie, et à des sommeliers mercenaires qui ne sont habiles que dans l'art de friponner. De là vient que souvent le repas d'un bourgeois qui connaît la manutention des vins est préférable au repas d'un prince qui s'excède en frais pour servir à ses conviés un assortiment de poisons liquides composés par les marchands de vins, et même par les propriétaires, qui, depuis les progrès de l'esprit mercantile, sont devenus aussi droguistes, aussi fourbes que les marchands.

»Ces friponneries ne sont pas à craindre pour une tribu sociétaire; elle a toujours parmi ses membres un comité de cavistes expérimentés, qu'on ne pourrait pas duper, qu'on ne tenterait même pas de surprendre. Dès lors les fournitures de chaque tribu, les comestibles, boissons et autres objets, sont choisis avec intelligence, et entretenus dans le meilleur ordre, sans que la majorité des sociétaires s'inquiète de cette gestion; car il suffit, pour la surveillance de chaque objet, du comité de fonctionnaires spéciaux, qui trouvent à de telles occupations plaisir, bénéfice, et considération.

»Si l'on continue l'analyse des inconvénients attachés à notre genre de vie, à nos ménages isolés, on reconnaîtra que tous nos embarras domestiques dérivent d'une seule cause, de l'*incohérence sociale*, qui exigerait dans chaque homme et chaque femme toutes sortes de connaissances et de goûts que la nature n'a départis qu'au très petit nombre d'entre nous, afin de ne pas excéder les besoins de l'ordre sociétaire, qui est notre destinée, et qui n'emploiera communément que dix personnes là où nous en employons cent. Il était donc inutile que la nature distribuât à profusion tels penchants ou caractères qui nous paraissent louables, comme celui de ménagère, et qui deviendraient superflus et incommodes dans l'état sociétaire, s'ils étaient aussi multipliés que l'exige l'ordre civilisé. J'arguerai de cette dissertation pour reproduire une conclusion maintes fois énoncée : c'est qu'il n'y a rien de vicieux dans nos goûts et nos caractères; ils sont distribués avec la variété et la proportion convenables à nos destinées futures; et il n'y a de vicieux sur la terre que l'ordre civilisé et incohérent, qui ne peut aucunement se plier au système de nos passions, toutes adaptées au besoins de l'ordre sociétaire, dont on trouve déjà un germe dans le ménage progressif.

Méthode d'union des sexes en septième période.

» Dans cette période si facile à organiser, la liberté amoureuse commence à naître, et transforme en vertus la plupart de nos vices, comme elle transforme en vices la plupart de nos gentillesses. On établit divers grades dans les unions amoureuses; les trois principaux sont :

»*Les Favoris et Favorites en titre;*
»*Les Géniteurs et Génitrices;*
»*Les Epoux et Epouses.*

»Les derniers doivent avoir au moins deux enfants l'un de l'autre; les seconds n'en ont qu'un; les premiers n'en ont pas. Ces titres donnent aux conjoints des droits progressifs sur une portion de l'héritage respectif.

»Une femme peut avoir à la fois : 1° un époux dont elle a deux enfants; 2° un géniteur dont elle n'a qu'un enfant; 3° un favori qui a vécu avec elle et conservé le titre; plus de simples possesseurs qui ne sont rien devant la loi. Cette gradation de titres établit une grande courtoisie et une grande fidélité aux engagements. Une femme peut refuser le titre de géniteur à un favori dont elle est enceinte; elle peut, dans les cas de mécontentement, refuser ainsi à ces divers hommes le titre supérieur auquel ils aspirent. Les hommes en agissent de même avec leurs diverses femmes. Cette méthode prévient complètement l'hypocrisie dont le mariage est la source. En civilisation, l'on obtient tous les droits à perpétuité dès que le lien fatal est formé, et l'on jouit pleinement du fruit de son hypocrisie; de là vient que la plupart des époux et épouses se plaignent, au bout de quelques jours, d'avoir été *attrapés*, et ils demeurent attrapés pour la vie.

»Ces attrapes n'existent plus en septième période; les couples ne s'avancent en grades amoureux qu'avec le temps; ils n'ont au début d'autre titre que ceux de favoris et favorites, dont les droits sont faibles et peuvent être révoqués par l'inconvenance des contractants. L'homme qui désire avoir un enfant ne risque pas d'en être privé par la stérilité d'une épouse exclusive; la femme ne risque point d'être malheureuse à perpétuité par l'hypocrisie d'un époux qui, le lendemain du mariage, se démasque pour joueur, ou brutal, ou jaloux. Enfin, les titres conjugaux ne s'acquièrent que sur des épreuves suffisantes; et n'étant pas exclusifs, ils ne deviennent pour les conjoints que des appâts de courtoisie, et non des moyens de persécution, tels que les donnent le mariage exclusif et l'égalité à laquelle il réduit tous les liens amoureux.

»Cette courte digression sur les *ménages progressifs* ne suffira aucunement à donner une idée de la septième période; il faudrait y ajouter entre autres détails une notice sur le *code amoureux* de

cette société et sur sa méthode d'éducation. Je n'entrerai pas dans ces développements; le peu que j'ai dit sur les ménages progressifs suffit pour démontrer l'extrême facilité de sortir du labyrinthe civilisé sans secousses politiques, sans effort scientifique, mais par une opération purement domestique (1). »

VI.

Notez bien, je vous prie, que toutes les belles choses que vous venez de voir ne sont qu'un prodrome, un début, une ébauche. Nous ne sommes pas encore là en plein Otaïtisme, tant s'en faut. Nous sommes seulement en *septième période*, c'est-à-dire à l'*aube du bonheur;* mais l'aube n'est pas le jour, elle ne fait que l'annoncer.

Fourier a eu soin d'entourer ce morceau sur la *septième période* de mille petits avertissements, pour empêcher son lecteur de prendre le change, et de croire que sa *liberté amoureuse* se bornait à ce léger spécimen, que son idéal n'était pas plus vaste que ce bord de son tableau.

« Dans cette période si facile à organiser, dit-il, la liberté amou» reuse *commence à naître;* mais elle ne fait que commencer (2). »

« Le ménage progressif, dit-il ailleurs, est un ordre domestique » affecté à la *septième période;* il tient le milieu entre le ménage » incohérent des civilisés et barbares, et le ménage combiné qui » règne dans les périodes d'harmonie universelle. Dans le ménage » progressif, les hommes jouissent d'une existence si agréable et si » commode, qu'il deviendrait impossible de décider aucun d'entre » eux au mariage permanent qu'exigent nos ménages isolés (3). »

« Voici, s'écrie-t-il en un autre endroit, voici pour les voluptueux »un aperçu des diverses jouissances que l'Ordre combiné peut leur »faire goûter *dès la génération présente*, sitôt qu'il sera organisé. »J'insiste sur cette proximité de bonne fortune; car en fait de plai»sir, on n'aime pas les délais, surtout dans un temps où l'excès des »malheurs a rendu chacun si pressé de jouir. En donnant des »peintures anticipées du bonheur prochain, mon intention est d'in»téresser le lecteur à la théorie de l'association et de l'attraction, »qui promet tant de délices, et de lui faire souhaiter que cette »théorie soit praticable (4). »

« La société *septième*, remarque-t-il encore, attirerait fortement »toutes les classes riches ou moyennes, quoiqu'elle ne soit qu'*un »acheminement au vrai bonheur,* dont on commence à jouir dans »dans la huitième. Cependant la septième est déjà si heureuse, en »comparaison de l'ordre civilisé, que si elle pouvait se trouver »tout-à-coup organisée, beaucoup de personnes faibles et sensi»bles tomberaient malades de saisissement et de regret, en voyant »subitement tant de bonheur dont elles n'ont pas joui et dont elles »auraient pu jouir (5). »

En un mot, Fourier, en imaginant son *ménage progressif*, n'avait pour but, comme il le dit lui-même, que « d'amener le corps » social *au libre exercice de l'amour;* » et ce ménage n'est pas la seule invention de *septième période* qu'il ait trouvée pour cela. L'Otaïtisme exposé par Diderot et d'Holbach l'avait tellement pénétré, il était si naïvement persuadé qu'il n'y avait pas d'autre idéal à suivre, que tout lui était occasion de rêver ce qu'il appelle des *issues* pour faire passer l'Humanité en plein Otaïtisme. Sous ce rapport, il bénissait, comme vous venez de le voir, les *casinos,* où tous les vices sont parvenus à se pratiquer librement dans les grands centres de civilisation; mais la franc-maçonnerie lui paraissait une autre ressource *ménagée par la providence.* Puisque j'ai dessein de vous faire bien connaître la nature des inspirations de Fourier, et les sources où son imagination s'alimentait, je ne puis mieux faire que de vous citer encore ce morceau sur la franc-maçonnerie :

De la franc-maçonnerie et de ses propriétés encore inconnues.

(Extrait de la *Théorie des quatre mouvements.*)

« Dieu est ennemi de l'uniformité; il veut que le mouvement varie à perpétuité, soit en gradation, soit en dégradation. A cet effet, Dieu fait éclore périodiquement dans nos sociétés des germes d'innovations bienfaisantes ou nuisibles; c'est à la raison à juger l'emploi de ces germes, à étouffer les mauvais, comme les clubs politiques, à développer les bons, tels que la franc-maçonnerie, dont je vais parler.

»Quel parti salutaire pouvait-on tirer de la franc-maçonnerie? Voilà une question tout-à-fait neuve pour le siècle, qui n'a pas su discerner les ressources qu'offrait cette institution; c'est un diamant que nous dédaignons sans en connaître le prix : ainsi les sauvages de Guanahani foulaient aux pieds les blocs d'or, avant que la cupidité européenne leur en eût appris la valeur.

»En croyant nous livrer à des amusements, nous faisons souvent des opérations politiques de la plus haute importance; telle est celle des *cercles ou casinos*, dont j'ai parlé, et qui sont un germe de *ménage progressif.* Cette petite innovation pouvait renverser l'ordre civilisé, si elle eût pris quelque extension, et si l'on eût amené les *cercles* au point de former *ménages fixes pour les célibataires de divers âges avec gradation de fortunes.* Bientôt les associés d'un tel ménage se seraient aperçus que les passions tendent à subdiviser toute société en plusieurs groupes inégaux et rivaux; après quelques essais de ce genre, on serait arrivé peu à peu à former la tribu à neuf groupes, où les rivalités se trouvent balancées et harmonisées. En voyant les agréments attachés à un pareil ménage, les femmes célibataires se seraient hâtées de l'imiter, et bientôt l'ordre civilisé eût été anéanti sans aucune secousse politique, et au grand étonnement de tout le monde.

»On pouvait à l'aide de la franc-maçonnerie, opérer une révolution moins brillante, moins prompte, mais très heureuse encore; et si les savants modernes ne l'ont pas entrevue, c'est que leur raison orgueilleuse va toujours se perdre dans les nues avant de s'arrêter dans la région moyenne du sens commun. En voulant imiter l'aigle qui dédaigne les moucherons, ils deviennent incapables de saisir les procédés de la nature, qui sont toujours d'une extrême simplicité.

»Dès le milieu du dix-huitième siècle, ils aspiraient à faire une révolution quelconque pour s'élever à la fortune. Ils y ont réussi; mais comme ils avaient plusieurs voies à choisir, il est bon de faire connaître quelle autre marche ils auraient pu suivre pour le bien du genre humain et pour le leur. J'entre en matière.

»Avant 1789 les esprits étaient avides d'innovations, et une secte religieuse qui se serait élevée aurait eu en sa faveur plus de chance que n'en eurent Mahomet et Luther. Il eût fallu pour convenir à l'esprit du siècle une secte amie de la volupté; les philosophes n'eurent aucune idée de cette fondation, pas même en 1795, où chacun était pleinement libre de fonder des religions, quelque plates qu'elles pussent être.

»Après la déroute qu'ils avaient éprouvée en 1793, il ne leur restait d'autre parti que d'abandonner une carrière qui n'était plus praticable, rompre en visière à leurs propres dogmes, et se rallier franchement à la nature, aux passions voluptueuses, qu'il faut enfin tolérer puisqu'on ne peut pas les combattre.

»C'était pour ces savants un pas épineux que d'encenser les passions qu'ils ont tant diffamées; aussi ont-ils biaisé et tâtonné, en proposant d'*inconsidérer les richesses sans les aimer ni les haïr;* mais aux grands maux il faut de grands remèdes. Les philosophes n'avaient de salut que dans un parti désespéré. Ecrasés par la civilisation, ils devaient attaquer la civilisation sur le point faible, sur la servitude amoureuse; et, pour la détruire, il fallait créer un culte de l'amour, culte dont les philosophes se seraient établis prêtres et pontifes. La société maçonnique leur en offrait les moyens, s'ils avaient su la saisir et la diriger.

»En passant à l'état sacerdotal, les philosophes n'auraient fait que revenir au point d'où ils sont partis; car ils étaient dans l'antiquité des acolytes du culte mythologique. J'ai dit que les moralistes anciens n'étaient autre chose que des moines payens; les cyniques et les épicuriens ne furent-ils pas l'image des capucins et des bernardins, tant il est vrai que les passions prennent dans chaque société les mêmes développements sous des formes diverses.

»Il a manqué aux philosophes pour entrer dans la carrière religieuse un transfuge du culte dominant, un homme qui se mît en tête, comme le transfuge Mirabeau, de détruire sa corporation. Les moralistes ne pouvaient pas tenter par eux-mêmes une pareille entreprise; ils n'ont que de la faconde sans audace et sans invention. Ils avaient besoin d'un chef qui vînt les guider et leur fournir des plans d'agression qu'ils ne savaient pas concevoir. Aussi ont-ils attaqué la religion catholique sans avoir aucun culte à lui substituer.

»Depuis longtemps ils avaient sous la main l'instrument qui pouvait assurer leur victoire; c'est la secte des *francs-maçons.* Cette corporation, fondée dans vues apparentes de charité, a déjà franchi les pas les plus difficiles pour former une secte voluptueuse et religieuse.

»1° Elle est parvenue à opérer l'affiliation dans toutes les régions civilisées, et ne se compose que de la classe aisée, sous la protection des grands qui sont à sa tête.

»2° Elle a habitué le peuple à voir, sans jalousie, ses assemblées mystérieuses tenues en secret loin du profane vulgaire.

»3° Elle a donné une teinte religieuse au plaisir sensuel; car à quoi se réduisent les séances des maçons? à des pique-niques accompagnés de quelques simagrées morales qui ont l'utilité de rem-

(1) *Théorie des quatre mouvements*, pag. 158 et suiv., édit. de 1808.
(2) Ibid., page 169.
(3) Ibid., page 147.
(4) Ibid., page 145.
(5) Ibid., page 95.

placer les jeux de cartes et faire passer le temps plus économiquement. Ces festins habituels ont élagué poliment les avares, qui sont plus nuisibles qu'utiles en affaires de parti religieux.

»Voilà donc une coterie dont les dispositions déjà faites se prêtaient merveilleusement à fonder une nouvelle religion. Il n'a manqué à sa tête qu'un habile politique qui sût y introduire les femmes et la volupté. Aussitôt elle devenait religion dominante des gens riches dans tous les empires civilisés; et le Christianisme, qui convient mieux au peuple à cause de son austérité, se serait confiné insensiblement chez le peuple, comme en Chine le culte de Fô, qui n'est que pour les classes inférieures.

»Je m'abstiens de tout détail sur les statuts qui auraient convenu à une pareille secte, et sur les moyens qu'elle aurait eus de s'adjoindre subitement tous les membres les plus marquants du corps social sans les détacher du culte catholique.

»Etant depuis longtemps en si belle passe, il faut que les francs-maçons soient bien aveugles pour n'avoir pas su en profiter. D'après cela, s'ils ont, comme ils l'assurent, *un secret*, ce n'est pas le secret d'aller en avant. La nullité politique où ils sont restés, avec tant de moyens de s'élever, donne une si triste opinion de leur prétendu secret, que, s'ils offraient de le communiquer, beaucoup de personnes refuseraient de l'entendre.

»Diront-ils qu'ils n'ont jamais voulu s'élever plus haut que la médiocrité politique? persuaderont-ils que les chefs d'une corporation affiliée puissent se garantir de l'esprit d'empiétement qui est l'essence de toute affiliation, depuis celle des Janissaires jusqu'à celle des Jésuites? S'ils font de pareils contes sur leur modération, on les croira comme on croit le renard, quand il trouve les raisins *trop verts*, parce qu'il ne sait comment y atteindre.

»Entretemps, il convient de faire part aux francs-maçons d'une vérité qui les consolera de leur gaucherie politique: c'est que l'affront de n'avoir vu goutte en affaires de mouvement social met leur compagnie de niveau avec les plus savantes compagnies de la civilisation.

»Le culte de la volupté aurait cadré merveilleusement avec la philosophie moderne; ses systèmes économiques, trop décharnés et prêchant trop crûment l'amour des richesses, avaient besoin de s'allier à une secte religieuse pour donner de l'âme à leurs arides préceptes. Il fallait à l'économie politique un beau masque pour cacher sa vilaine figure; c'est une science qui ne parle qu'à la bourse; elle devait se donner un allié qui parlât au cœur, une secte qui, réduisant les jouissances du luxe et les voluptés en actes religieux, aurait prouvé que l'amour des richesses et des plaisirs est très compatible avec la probité, la charité et les passions généreuses. Hélas! cette cupidité contre laquelle on déclame si vainement, ne valait-il pas mieux la couvrir de fleurs que de boue, puisqu'elle devait régner à jamais sur les civilisés, sans qu'aucun raisonnement pût l'amortir un seul instant?

»Observons bien qu'en parlant d'un culte de la volupté, je ne le juge applicable dans le principe qu'à la classe *polie et opulente*, puis à quelques adeptes tirés du peuple pour le service de la Secte, qui n'aurait pas pu comporter l'initiation de la basse bourgeoisie avant de s'être solidement établie chez les grands. Cette religion aurait pris une marche opposée à celle des cultes austères, qu'on doit faire germer chez le peuple avant de les étendre aux classes supérieures, lesquelles se trouvent aujourd'hui *esclaves du peuple dans le sens religieux*, et ce n'est pas un des moindres ridicules de la civilisation moderne.

»En présentant le nouveau culte comme délassement de bonne compagnie, les francs-maçons auraient enrôlé d'emblée toute la classe opulente. Les grands sont avides de tout ce qui tend à la licence voluptueuse; comment n'auraient-ils pas goûté un exercice raffiné de la volupté dans des Sectes religieuses et polies, toutes composées d'adeptes à leur convenance, en hommes et en femmes?

»Dès que les classes moyennes, les petits bourgeois, auraient vu la nouvelle secte bien venue des grands, ils y auraient donné, tête baissée, comme ils donnent aujourd'hui dans la franc-maçonnerie, par un effet de l'*esprit des secte et de prosélytisme* qui est naturel à tous les hommes. On était donc assuré de les séduire en faisant agir *l'appât des voluptés joint à l'esprit de secte et de prosélytisme;* tel devait être le canevas de la nouvelle religion.

»Il serait inutile d'élever contre cet aperçu aucune objection, tant que je ne fais pas connaître les moyens d'exécution. Il en était d'infaillibles pour saisir tout ce qu'il y a de distingué dans le corps social, et surtout les femmes riches, qui sont les meilleurs soutiens de toute religion. Celle-ci, entre autres appuis, aurait eu toute la classe des gens âgés, qui se seraient trouvés, dans l'exercice du nouveau culte, en faveur près de la jeunesse, dont ils sont aujourd'hui bafoués en affaires voluptueuses. La civilisation, qu'on définit avec raison *une guerre du riche contre le pauvre*, est encore une *guerre du vieux contre le jeune*, et je démontrerai que les deux âges perdent également à cette discorde, qui aurait disparu parmi les initiés du culte voluptueux.

»Au lieu de s'attacher à ce plan, quelle a été la marche des philosophes dans leur attaque contre la religion catholique, qu'ils ont eu la maladresse de heurter de front, sans connaître ses moyens de résistance et sans lui opposer des contre-moyens?

»C'est ici qu'il se sont montrés en dignes amants de la médiocrité; car jamais l'esprit humain n'enfanta rien de plus médiocre que les deux religions dont la philosophie est accouchée sur la fin du XVIII[e] siècle; je veux dire le *culte de la raison* et la *théophilanthropie*, cultes vraiment pitoyables, religions mortes avant d'être nées:

»Telum imbelle sine ictu.

»Jamais religion ne débuta dans des circonstances plus favorables que le culte de la raison. Il n'avait aucun obstacle à vaincre: la France terrifiée aurait accepté, les yeux fermés, toutes les religions et constitutions qu'on lui aurait présentées. N'était-ce pas un avantage inouï pour un culte nouveau que de pouvoir s'installer d'emblée dans un grand empire, de pouvoir forcer amis et ennemis à pratiquer ses rites? Pour peu qu'une telle religion eût été adaptée à l'esprit du peuple ou des grands, elle devait réussir par la seule chance de l'*épreuve temporaire*, chance qu'aucun législateur civil ou religieux n'avait eue depuis Lycurgue. Il faut que la raison des philosophes soit bien incompatible avec le cœur humain pour n'avoir pas fait fortune en si beau champ. Accordez à tous autres novateurs le même avantage, l'*épreuve temporaire*, et l'on vous inventera une religion pour laquelle les peuples se feront égorger quand ils en auront goûté une année, mais une religion passionnée et non pas modérée.

»La théophilanthropie se présenta sous de meilleurs auspices; mais c'étaient toujours la médiocrité et la modération qui avaient changé de couleurs, et qui ne peuvent en aucun sens sympathiser avec le cœur humain. On peut dire de ces deux religions que l'une était un corps sans âme et l'autre une âme sans corps.

»Dans la première, du tapage sans aucun dogme; dans la seconde, des fadeurs spirituelles sans appareil. La première était peut-être plus politiquement conçue; elle étourdissait le peuple par un mélange burlesque du sacré et du profane; elle avait ses Dieux, tels que Marat et Châlier; ses Diables, tels que Pitt et Cobourg; elle éveillait les sens par des parades civiques et des hymnes harmonieux entremêlés de diatribes politiques. C'était une religion pour les yeux et les oreilles; cela pouvait convenir au peuple, qui veut se guider par les sens et révérer quelque chose de matériel, comme la Déesse de la Raison.

»Les théophilanthropes annonçaient un Dieu invisible dont rien n'offrait l'image; plus leurs dogmes étaient raisonnables, plus ils devenaient absurdes en politique religieuse: le peuple a besoin qu'on l'éblouisse et non pas qu'on l'éclaire. A tous vos oracles de Raison, il préfère les visions de l'Apocalypse, les miracles, les mystères, qui offrent un aliment et un appui à sa faible intelligence. Bref, il veut un culte qui le jette dans l'enthousiasme, afin d'écarter cette fâcheuse Raison, qui viendrait le désespérer en l'éclairant sur l'étendue de ses misères sociales et domestiques.

»Une gaucherie tout-à-fait neuve dans ces deux religions, c'était de n'avoir point de prêtres; le peuple veut voir des hommes chargés directement de la procuration de Dieu. Mais les théophilanthropes choisissaient souvent un procureur ou un marchand pour annoncer la parole de Dieu; on n'aime pas voir de tels hommes prêcher la vertu. Vainement s'appuient-ils du titre de père de famille; les plus grands scélérats et les plus grands imbéciles de la terre ont été pères de famille. D'ailleurs, les ministres d'une religion peuvent-ils être à l'église et à la boutique? et conçoit-on qu'un culte puisse se soutenir, s'il n'a pas des prêtres qui vivent de l'autel?

»Tandis que les philosophes se sont montrés si médiocres en faisant des religions modérées, un Arabe grossier, MAHOMET, a fait une religion avec le plus grand succès, parce qu'il a été immodéré en tout sens, parce qu'il n'a employé que l'excès, l'exagération et les monstruosités. Quel camouflet pour les amis de la modération! S'ils voulaient attaquer la religion catholique, il fallait lui en opposer une qui donnât dans des excès contraires; elle divinise les privations, il fallait diviniser les voluptés. C'était une carrière toute neuve que Mahomet n'avait pas entrevue; sa religion n'est point voluptueuse; elle promet quelques plaisirs aux hommes seuls, sans les procurer aux femmes; elle ne les érige point en pratiques religieuses; enfin elle les réduit au moindre développement par l'usage des sérails qui sont le tombeau de l'amour, et qui ne peuvent appartenir qu'aux gens riches, tandis qu'en Civilisation tout jeune homme présentable sait se former un sérail parmi les femmes de sa ville, et sans être chargé de leur entretien.

»Je le répète, il y avait un grand coup à faire en matière de religion, mais ce n'est pas avec de la modération qu'on fait de grandes choses. Du reste, les philosophes ne doivent pas s'étonner que je

n'entre dans aucun détail sur la carrière religieuse qui s'ouvrait devant eux et qu'ils n'ont pas entrevue, mon intention n'étant pas de remontrer leur science qui va finir avec la Civilisation, mais de leur faire voir qu'elle n'a pas su se diriger elle-même ni se sauver en créant une religion. Ils avaient joui de quelque influence dans l'antiquité comme adjoints au sacerdoce, ils avaient vu leur crédit décliner à mesure que le sacerdoce s'isola d'eux par la naissance du Catholicisme, trop austère pour s'associer à aucune secte littéraire. Ils devaient donc rentrer dans la seule voie d'élévation qui leur fût connue, manœuvrer pour se réassocier au sacerdoce, ou se mettre à sa place par un nouveau culte de leur invention. C'est ce qu'ils ont tenté sans avoir su le faire, sans avoir compris qu'il fallait un culte voluptueux pour lequel la franc-maçonnerie offrait des fondements déjà tout élevés. Un tel culte aurait ouvert l'entrée en sixième et septième périodes; car il conduisait à la liberté amoureuse, qui se serait bientôt étendue du corps maçonique à la Civilisation entière.

»Déjà les savants commencent à publier que l'amour n'est point un crime; un livre a, dit-on, paru sur cet objet : mais c'est nous apprendre ce que savent tous les écoliers de quinze ans. Il s'agissait de trouver les moyens d'amener le corps social au libre exercice de l'amour, de pressentir quel ordre social en serait résulté, et d'exposer les bienfaits futurs de cette innovation, qu'il eût très bien convenu de limiter d'abord à des corporations isolées du peuple, comme la franc-maçonnerie. Elle est donc un des germes que la providence avait semés parmi nous pour nous offrir des voies de salut et d'acheminement à l'Ordre combiné; et si cette société fédérale a pu subsister si longtemps sans que ses propriétés et sa destination fussent entrevues ni de ses chefs, ni des philosophes, elle mérite d'être rangée parmi les nombreux monuments qui attesteront dans l'avenir la honte de la politique civilisée (1). »

VII.

Arrêtons-nous ici.

J'ai trop présumé de mon courage et de votre patience, mes amis, lorsqu'au début de cette lettre je me suis engagé à vous exposer tout d'une haleine l'*Otaïtisme transcendental*. Nous ne sommes encore qu'aux prolégomènes, et quelle carrière nous avons parcourue!

Les disciples de Fourier disent ordinairement que trois années d'études ne sont pas de trop pour comprendre les écrits de leur maître. Je trouve, moi, qu'il faut infiniment moins de temps pour comprendre Fourier; il ne faut guère que le quart d'heure nécessaire pour lire l'opuscule de Saint-Simon, les *Lettres de Genève*, où il a pris ses bonnes inspirations, joint au quart d'heure que demande la lecture du *Supplément au Voyage de Bougainville*, où il a pris ses mauvaises. Une demi-heure, avec l'habitude des matières philosophiques et quelques réflexions, suffit pour savoir son Fourier. Mais l'exposer, c'est autre chose! Il faut du temps pour cela, beaucoup de temps; car il faut citer. Si vous ne citez pas, personne ne voudra vous croire : on ne soupçonne pas facilement une pareille doctrine.

Je mesure votre fatigue à la mienne. Les longs extraits qu'il m'a fallu faire ont pris toute la place dont je pouvais disposer; et bien qu'il vous répugne sans doute, comme à moi, de revenir encore sur la *morale* de Fourier, je me vois forcé de vous laisser en *septième période*, et de réserver pour une autre lettre le *Paradis* de Fourier. Je termine brusquement par quelques réflexions, que vous auriez faites sans moi, sur le dernier morceau que j'ai mis sous vos yeux.

Quelle haine pour le Christianisme, pour la Philosophie, pour la Révolution, et pour tout ce qui a contribué à amener cette Révolution!

Mais quelle perversité dans les projets que Fourier aurait voulu voir suivis par les philosophes, et qui sont apparemment ceux qu'il prétend suivre!

Il s'agissait, suivant lui, d'*amener le corps social au libre exercice de l'amour;* et pour cela il fallait créer une secte amie de la volupté; il fallait se rallier franchement à ce qu'il appelle la nature, aux passions voluptueuses; inaugurer un culte de l'amour, culte dont les philosophes se seraient établis prêtres et pontifes: la société maçonnique leur en offrait les moyens. Il fallait introduire dans la Maçonnerie les femmes et la volupté, en faire la religion dominante des gens riches dans tous les empires civilisés; et le Christianisme, qui convient mieux au peuple à cause de son austérité, se serait confiné insensiblement chez le peuple, comme en Chine le culte de Fô, qui n'est que pour les classes inférieures.

Quel mépris que celui de Fourier pour ces classes inférieures, et quelle plate inclination à servir les passions des classes supérieures, lesquelles, dit-il, se trouvent esclaves du peuple dans le sens religieux; ce qui, à ses yeux, n'est pas un des moindres ridicules de la civilisation.

Fourier, profitant des leçons du baron d'Holbach et de Diderot, aurait voulu qu'on affranchît les riches de ce joug, en leur faisant une religion qui se prêtât à *la licence de leurs passions.*

Il appelle cela une religion *qui parle au cœur!*

Il fallait, dit-il (car sur un si beau sujet il ne craint pas de se répéter), « organiser le culte de la volupté; créer une secte qui, réduisant les jouissances du luxe et les voluptés en actes religieux, »aurait prouvé que l'amour des richesses et des plaisirs est très »compatible avec la probité, la charité, et les passions généreuses. »

Les riches auraient embrassé cette religion avec ardeur, avec fanatisme, parce qu'elle leur aurait offert *un exercice raffiné de la volupté;* ils auraient été attirés par *l'appât des voluptés joint à l'esprit de secte et de prosélytisme :* « Comment, s'écrie Fourier, » n'auraient-ils pas goûté un exercice raffiné de la volupté dans des » Sectes religieuses et polies, toutes composées d'adeptes *à leur » convenance, en hommes et en femmes?* »

Et cet autre idée infâme d'intéresser la vieillesse, et jusqu'à la décrépitude, au nouveau culte, en leur livrant la beauté et la jeunesse! Cette idée, qu'en dites-vous? vous la verrez plus tard exposée de nouveau par Fourier, et sans voile.

En effet, avec de pareils sentiments, la religion décrétée par la Convention et celle qu'essayèrent les Théophilanthropes devaient paraître bien décharnées et bien tristes à Fourier! Le peuple, dit-il, a besoin qu'on l'éblouisse, et non pas qu'on l'éclaire. Le peuple, ajoute-t-il, veut voir des hommes chargés directement de la procuration de Dieu. Stupide impiété!

Et cette admiration pour Mahomet qui « a fait une religion *avec » le plus grand succès,* parce qu'il a été immodéré en tous sens, » parce qu'il n'a employé que l'excès, l'exagération, et les monstruo» sités. » Fourier ne pouvait comprendre la grandeur véritable de Mahomet.

Et cette conclusion, sous forme brutale : « Je le répète, il y avait »*un grand coup* à faire en matière de religion. »

Et tant d'autres traits semblables!

Comme tout cela est faux et absurde! comme tout cela sent mauvais, s'il est permis de parler ainsi! comme le mal se montre à découvert par la forme et par le fond! La sottise le dispute à la méchanceté dans ces élucubrations, où il semble que l'on voie Ahrimane grimacer une religion pour tromper plus sûrement Oromaze.

PIERRE LEROUX.

(1) *Théorie des quatre mouvements*, pag. 273 et suiv., édit. de 1808.

SIMPLES RÉFLEXIONS

D'UN INDUSTRIEL

SUR LES AFFAIRES DU TEMPS PRÉSENT.

La question du libre échange.

I.

Souvent, après le travail, je me prends à réfléchir sur les choses d'à présent. Je songe à la condition de l'homme en ce monde; à ce qu'elle est, à ce qu'elle devrait être. Parfois alors, je tombe involontairement dans des accès de tristesse profonde et de mélancolique contemplation. C'est qu'en effet, pour peu qu'on ait au cœur de charité chrétienne, et qu'on soit éclairé par quelque reflet de l'idéal, il est impossible de ne pas se sentir douloureusement affecté par le spectacle du monde actuel. Mais, vous le savez, mes bons amis, je suis inaccessible au découragement; j'ai, dans le salut et dans l'avenir de l'Humanité, la foi la plus entière et la plus vive.

Aussi bientôt je me relève en cherchant ma consolation et mon appui dans la pensée de ce que le monde peut et doit devenir, lorsque l'Humanité, déviée aujourd'hui, sera pleinement rentrée dans les vraies conditions de sa nature et de son développement.

Il m'a pris l'envie de vous communiquer quelques-unes de ces réflexions. Non pas, certes, que j'y attache aucune importance; mais, outre qu'il m'est doux de vibrer pour ainsi dire à l'unisson avec des âmes sympathiques à la mienne, je désire appeler la contradiction, et, s'il se peut, savoir, enfin, à quoi nous en tenir sur les grandes questions à l'ordre du jour.

Mais, d'abord, laissez-moi rappeler votre attention sur le mouvement général des idées depuis quelque dix ou quinze ans. Après avoir longtemps tourné dans le cercle vicieux des questions purement politiques, faisant irruption, et brutale comme un fait, une question supérieure, immense, était venue s'imposer à tous les esprits, et hâter ainsi l'ère des idées sociales : c'est de la réforme économique, de l'organisation du travail, que j'entends parler. Pendant quelque temps, cette grande et formidable question, ainsi qu'on l'a si bien nommée, parut préoccuper presque exclusivement toutes les intelligences. Dans le public comme dans la presse, depuis les démocrates jusqu'aux rois absolus eux-mêmes, tout le monde s'en émut, s'en occupa; mais chacun, bien entendu, selon son point de vue, avec des appréhensions, des doutes ou des espérances diverses. Pour être entièrement vrai pourtant, il faut faire une observation; c'est qu'au milieu de cet étrange concert, seuls, les gouvernements représentatifs ne semblèrent pas y prendre garde : fait bizarre, à coup sûr, mais qui pourtant s'explique, ainsi que je le fis alors dans un journal ami.

« Si, disais-je, nos gouvernements représentatifs sont, comme l'a dit Courier, des marmites de Papin, — admirables machines pour cuire à point, et vite, ces bons gras potages-monstres qu'on nomme des budgets, — bien mieux sont-ce encore des soupapes de sûreté. Par là s'échappe, en belle fumée blanche, avec un peu de bruit, mais sans danger aucun pour ceux qui nous gouvernent, tout ce que l'ébullition de l'esprit public peut produire en plus de la pression qu'il faut pour faire, de son petit train, tourner l'engin représentatif. En Russie, en Prusse, ou chez l'empereur d'Autriche, la nation, n'étant aucunement admise à s'occuper de ses affaires, peut, à bon droit, s'en prendre au souverain des maux qu'elle endure. D'où la *sollicitude* de ces gouvernements quand ces maux viennent au point de n'être décidément plus supportables. Mais en Belgique, en Angleterre, en France, il n'en est pas ainsi. Nous avons part aux affaires du pays; non pas assez, Dieu sait, pour qu'elles aillent à notre guise, mais juste autant qu'il faut pour que nous n'ayons plus le droit de nous fâcher ou de trop nous plaindre. Pourquoi donc nos bons gouvernements ne dormiraient-ils pas sur l'une et l'autre oreille? L'organisation du travail! mais dites, en bonne conscience, est-ce que cela les regarde? C'est aux chambres à y aviser, si tant est qu'il y ait quelque chose à faire. Ou plutôt il n'est pas vrai que le peuple souffre. Ici, variations sur l'air de la *prospérité croissante*. Et puis, entre nous, s'occupe-t-on du peuple, à moins qu'on n'en ait peur? Il est si mal appris d'ailleurs! Lorsqu'il veut absolument avoir, il arrache. Quelle raison donc de le prévenir? Ce serait duperie, sottise, et bassesse encore. Et puis, enfin, on a bien autre chose à faire. Il faut tenir tête à l'opposition, à la presse; avant tout, il faut, et à tout prix, se maintenir en place. Eh! comment songerait-on à faire vivre les autres, quand soi-même, à chaque instant, on se sent défaillir! Ma foi, au petit bonheur. Chacun pour soi, d'ailleurs, et Dieu pour... personne. »

Mais pardonnez-moi cette digression, et revenons. Certes, ce grand problème de l'organisation du travail et du prolétariat n'est pas de ceux qu'on peut immédiatement résoudre et trancher tout d'un coup. Il doit être, au contraire, si j'ose ainsi dire, longtemps encore en gestation dans les esprits, et force est d'ajouter qu'aucune solution un peu pratique et raisonnable n'a été proposée jusqu'ici. Mais, enfin, c'est bien là le cœur de la question sociale; c'était l'affaire vitale, la vraie voie du salut. Aussi, je l'avoue, c'est avec contrariété, voire même avec quelque dépit, qu'à propos du grave évènement économique qui vient de s'accomplir en Angleterre, j'ai vu partout surgir cet autre grand problème de la liberté commerciale, mais avec un entrain, une verve, avec un tel élan de confiance et d'espoir, et dans de telles conditions d'universalité, que les questions vraiment sociales en seront pour longtemps, sans doute, oubliées ou mises à l'écart. Au reste, peut-être était-il dans l'ordre naturel que cette question de la liberté commerciale arrivât la première. Acceptons-la donc; mais alors, et avant tout, hâtons-nous de l'examiner, de savoir ce qu'elle est, ce qu'elle vaut, ce qu'on en peut attendre; et si, comme je le crois, elle n'est, après tout, que la dernière illusion de l'économie politique, alors, tournant nos yeux ailleurs, pleins de zèle et d'espérance, nous reprendrons notre marche vers ce point radieux de l'horizon où nous avons cru voir paraître l'ère d'un monde nouveau, l'aurore d'un temps meilleur.

II.

Non, mes amis, je vous le dis sans hésiter, je n'ai pas foi dans la liberté commerciale comme moyen de répondre aux grandes questions qui tourmentent aujourd'hui l'Humanité. La liberté commerciale ne touche effectivement en rien au fond de notre triste état social. La liberté commerciale, laquelle est pourtant en un sens dans la voie du progrès, ne remédiera pas au paupérisme; elle laisse absolument sans solution, sans même chercher, sans même songer, peut-être, à la poser, cette question terrible et suprême du prolétariat. Elle consacre et maintient le règne du capital, la concurrence sans règle et sans peine, c'est-à-dire l'état de guerre sociale sous les dehors apparents de la paix politique, c'est-à-dire encore une chose immorale et mauvaise, et précisément opposée à l'esprit et à l'essence même du Christianisme, puisqu'elle nous oblige à désirer et à chercher le mal de notre prochain en vue de notre intérêt personnel. La liberté commerciale enfin, quoi qu'elle puisse avoir d'ailleurs de progressif et de véritablement humanitaire, la liberté commerciale n'est suivant moi que le dernier mot, la consécration, la période d'expansion dernière d'un système qu'on peut regarder à bon droit comme condamné déjà par la philosophie et la religion, celui de Malthus et des économistes. Or, vous le savez, l'*économisme* va directement à l'encontre des idées chrétiennes; il tend à établir de plus en plus l'inégalité sur la terre, et l'exploitation du faible par le fort : par le fait, il divise en deux l'Humanité, ceux qui ont et ceux qui n'ont pas, se préoccupant exclusivement des uns, tandis qu'il abandonne impitoyablement les autres à la misère, à la dépravation, à la destruction. C'est l'antipode du sentiment chrétien de la fraternité, et la négation aveugle, brutale, absolue de toute idée d'unité et de solidarité humaine.

Voilà sommairement pourquoi, au point de vue de nos idées, je n'ai aucunement foi dans la liberté commerciale, non plus que dans l'économie politique, dont elle n'est que le couronnement, pour régénérer et sauver le monde; ce n'est, en effet, assurément pas elle qui réalisera jamais dans la société les idées et les promesses du Christianisme.

III.

Mais cette fameuse liberté commerciale, je veux l'envisager sous un autre aspect : je veux abonder dans le sens de ses partisans, et me demander alors où elle peut nous conduire. Eh bien, je vous le dis avec conviction, mes chers amis, le système de la liberté commerciale plus ou moins étendue, le régime de la concurrence enfin plus ou moins développé, nous conduira directement et nécessairement au monopole. Ceci, pour ne pas être pris pour un paradoxe, demande un peu d'explication.

Quelle peut être la conséquence immédiate d'un système ayant uniquement pour principe et pour base la liberté? Évidemment, c'est de mettre en conflit toutes les forces diverses appelées à s'y développer. Or, de ces forces diverses, les unes sont grandes, d'autres sont moindres ou petites; et, remarquez-le bien d'ailleurs, ici toutes celles du même genre, par la nature même des choses, sont destinées à s'opposer et à lutter entre elles. Dès lors, que peut-il arriver? Nécessairement, c'est que les faibles succomberont, seront absorbés; que les forts grandiront, grandiront sans cesse, jusqu'à ce qu'il arrive un moment où, se trouvant assez peu nombreux, le temps sera venu pour eux de s'organiser et de s'entendre; et alors, ou je n'y comprends plus rien, ou le monopole sera constitué, et solidement encore, mes chers amis, et pour longtemps. Eh! bon Dieu, n'est-ce pas là l'histoire du temps qui court? Le travail exploité par le capital; les petits capitaux succombant sous l'effort des gros; et ceux-ci enfin, parvenant à se coaliser, à *se fusionner* (le mot vient d'être fait pour la chose), ainsi qu'il arrive en France, à l'heure même, pour les grands travaux des chemins de fer. Et ce que vous voyez déjà s'effectuer en France, tend absolument de même à se produire et à se réaliser partout: c'est rigoureux, c'est nécessaire; c'est le même arbre, c'est la même racine, ce seront aussi les mêmes fruits.

Mais vous me direz que je raisonne surtout ici dans l'hypothèse de la constitution économique actuelle, et non pas dans celle de la liberté absolue. Faisons donc un pas de plus : étant donné l'état d'anarchie industrielle et commerciale d'à présent, demandons-nous quel serait l'effet de la liberté absolue arrivant par là-dessus. Évidemment, c'est que la guerre, au lieu d'être intestine et nationale, deviendrait générale; ce serait un déchaînement universel, une inimaginable mêlée, quelque chose enfin que j'appellerais volontiers le jugement dernier de l'Économie politique. A la vérité, ces effets de centralisation, de fusionnement, et de monopole, dont je parlais tantôt, seraient plus difficiles et plus lents à se réaliser; mais, en re-

vanche, la concurrence aurait préalablement étendu d'autant le cercle de ses ravages. Et qu'on ne prétende pas que l'universalité du marché rendrait cette centralisation impossible ; car si la distance est là pour empêcher les hommes de se rapprocher et de s'entendre, cette raison existe de même, et bien plus fortement, pour empêcher les produits de se rencontrer et d'entrer en guerre. Ainsi, grâce à l'incontestable supériorité des moyens actuels de communication et de transmission de la pensée humaine sur ceux dont on pourra jamais disposer pour déplacer des marchandises, cette centralisation, c'est-à-dire le monopole, sera toujours réalisable dans des limites même plus larges que celles où les produits auront jamais lieu de se rencontrer.

Et puis, mes amis, quelle inconcevable folie que d'aller s'imaginer que les effets mauvais et désastreux d'un système faux et vicieux dans son principe et dans sa base puissent jamais être corrigés par l'exagération indéfinie, extrême, de ce système lui-même! C'est pourtant ce que font les partisans du libre échange, quand, pour remède aux maux croissants qu'engendre incessamment la concurrence, ils viennent, sérieusement et de bonne foi, nous proposer la liberté illimitée du commerce.

Pour en finir sur ce point, il me reste à prévenir une observation qu'on me ferait certainement : c'est qu'on ne veut arriver que successivement à la réalisation complète de la liberté commerciale. Je suis vraiment charmé de ce tempérament. Vous l'entendez, vous tous qui avez prospéré ou simplement vécu, sinon vivoté, sous la foi des tarifs; on a la touchante attention de vous assurer qu'on n'entend vous exécuter que doucement et peu à peu, qu'on veut vous faire mourir seulement à petit feu. Mais cet atermoiement, messieurs du *libre échange,* cette dégradation, bien qu'elle soit dans la théorie d'un assez agréable effet, n'a malheureusement aucune espèce de valeur pratique. Pour qu'elle en eût, il faudrait que, tandis que les industries en retard s'évertueraient à reprendre le pas, la concurrence étrangère restât complaisamment à les attendre. C'est ce que vous n'espérez pas sans doute; ou plutôt c'est à quoi, dans le feu de votre enthousiasme et l'abandon de votre confiance, vous n'avez probablement pas pensé. Or, si dans ce *steeple chase* industriel, l'un se montre aussi ardent à maintenir son rang que l'autre pourra l'être à chercher à le conquérir, et vous m'accorderez que cette supposition est au moins vraisemblable, quel sera, dites-moi, pour le fabricant du pays, le résultat utile de votre échelle décroissante? quel sera le fruit de ses efforts? Evidemment il est possible qu'il gagne du terrain sur son concurrent; mais il l'est également qu'il soit distancé de plus en plus. Vous le voyez, vous avez beau vous retourner et vous débattre ; toujours et partout vous retrouvez, au fond de tous ces arguments et de tous ces systèmes, comme un reptile vénimeux et rongeur, la concurrence, l'infernale concurrence, qui vous retient, qui vous enlace, et qui vous étouffera, vous dévorera, votre tour venu, si, brisant votre idole, vous ne cherchez ailleurs, et dans une toute autre direction, la voie du salut du monde industriel.

IV.

J'ai lu la polémique qui s'est engagée entre les grands journaux français sur la question du libre échange. L'impression générale qui m'en est restée, c'est d'abord que cette question n'a guère été mûrie par la plupart des champions qui sont entrés en lice; mais toutefois, l'avantage me semble incontestablement être resté jusqu'à présent à la défense. Au surplus, je suis intimement convaincu qu'il n'y a pour personne de solution vraiment bonne et humaine à espérer, aussi longtemps qu'on envisagera la question du point de vue étroit et circonscrit où l'on s'est obstinément et exclusivement renfermé.

Tout à l'origine de la discussion, lorsque notamment le *Journal des Débats* a commencé l'attaque, j'avoue que j'avais d'abord éprouvé quelque étonnement de le voir abonder dans le sens *libéral* de la question. C'est qu'en effet il y a dans le système de la liberté commerciale, au moins à première vue, quelque chose de large, de généreux, et même de grand, bien fait assurément pour toucher et entraîner beaucoup de gens, mais qui, en revanche, s'accorde singulièrement mal avec les allures ordinaires du gouvernement français. Bientôt j'ai compris qu'il en devait être ainsi. Le système de la liberté illimitée du commerce cadre trop bien au fond avec toutes les idées d'exploitation, pour que les organes ministériels n'abondassent pas dans le sens de ce système. Maintenant, de leur part, est-ce instinct ou ruse?.... C'est ce que je ne chercherai pas à approfondir.

Quoi qu'il en soit, et sans trop entrer en discussion sur le fond même de ces articles, je vous présenterai, si vous le trouvez bon, les diverses observations que la lecture de ces journaux m'a rappelées et suggérées.

Et d'abord, mes amis, laissez-moi poser aux libres-échangistes une petite question qui m'embarasse, ou du moins qui me tient au cœur. Sous le régime, disent-ils, de la liberté commerciale entièrement réalisé, chaque pays ne produira plus que les articles où il excelle. C'est au mieux; c'est superbe. Mais qu'ils me disent donc un peu ce qu'il en sera pour un pays qui n'excellera en rien du tout. Cela peut être; j'oserais même dire que cela est; et malheureusement je suis ainsi fait que toutes mes sympathies sont pour les abandonnés et pour les faibles. Je suis donc fort en peine à l'endroit du malheureux pays en question. D'autant que j'entends déjà les économistes de la vieille roche se disposer à trancher la question de la façon que vous savez. Si ce pays n'excelle en rien, il n'est bon à rien, ne mérite rien ; « au grand banquet de la na»ture, il n'y a pas de couvert mis pour lui; la nature lui ordonne »donc de se retirer, et s'il résiste, elle mettra bientôt elle-même »son ordre à exécution. » Que la loi de Malthus s'accomplisse donc ; qu'il périsse... Car les hommes sont faits pour les produits, et non les produits pour les hommes. Ils ont bien raison, ces braves économistes; un pays qui n'excelle en rien, ne se distingue en rien dans la grande et suprême affaire de la production, n'a raisonnablement aucune espèce de droit à l'existence : il doit périr. A moins pourtant que la nature (non pas, Dieu merci, celle de Malthus), comme une bonne mère qu'elle est, ne lui ait assez largement départi ses dons pour qu'il lui soit donné de subsister, en dépit de vos absurdes théories et de vos impitoyables prescriptions.

L. P.

Liège, le 4 octobre 1846.

(*La suite à un prochain numéro.*)

La lettre suivante a été adressée à M. le ministre de l'intérieur :

A M. le Ministre de l'intérieur.

« MONSIEUR LE MINISTRE,

» Vous avez autorisé une association ayant pour but de gagner l'opinion publique et le gouvernement à l'idée de la suppression des douanes.

» Une autre association, constituée pour démontrer, contrairement à la première, la nécessité de maintenir le système prohibitif, vient aussi de recevoir de vous, M. le Ministre, l'autorisation de défendre sa thèse devant le public.

» Tout le monde applaudit à ces deux mesures. Rien de plus louable, assurément, que d'ouvrir ainsi le champ de la discussion aux idées qui tendent à se faire jour au sein de la société. C'est, pour un gouvernement qui a souci du bien-être général, le meilleur moyen de connaître et la nature des besoins sociaux et la mesure même dans laquelle ils doivent être satisfaits; c'est, en un mot, de cette seule manière que peuvent être résolues pacifiquement les graves problèmes économiques qui préoccupent si fort aujourd'hui les esprits sérieux.

» Si telle est l'heureuse et féconde voie dans laquelle veut entrer le gouvernement, il faut reconnaître que les deux associations constituées ne suffisent pas, à beaucoup près, à la révélation des besoins sociaux; car chacune d'elles étant née sous l'inspiration d'une certaine classe de producteurs et commerçants, le débat entre elles n'est guère plus, au fond, qu'une lutte entre deux intérêts spéciaux : l'un niant, de parti pris, ce qu'affirme l'autre, et réciproquement. Il ne peut donc sortir de là une suffisante lumière pour l'opinion publique, ni même pour le gouvernement.

» Toutefois, ces deux intérêts spéciaux cherchant à élargir leur base, chacun de son côté prétend que sa cause est la cause même du peuple. Mais cela prouve seulement que l'intérêt populaire est gravement en jeu dans les questions soulevées par les deux ligues contraires.

» Or, cet intérêt, le plus considérable de tous, n'étant réellement représenté ni dans l'une ni dans l'autre association, et la généralité des ouvriers ne pouvant d'ailleurs adhérer absolument aux vues des libres échangistes, encore moins à celles des protectionnistes, il suit de là rigoureusement que c'est justice et nécessité d'accorder à la classe des salariés la liberté de se faire représenter pae une association distincte, afin que le gouvernement et l'opinion publique soient parfaitement éclairés sur les besoins, les idées et les espérances de la population ouvrière.

» En conséquence, les soussignés, appartenant tous à la classe des

salariés, vous prient, monsieur le ministre, de vouloir bien autoriser l'association qu'ils ont fondée sous le titre de : *Société pour la défense des intérêts ouvriers dans la question de la liberté commerciale*, s'engageant personnellement à maintenir la discussion dans les limites voulues par la loi.

»Agréez, Monsieur le Ministre, etc.

»*Signé :* A. CORBON, sculpteur sur bois, *président;* PH. BÉRARD, tailleur, *vice-président;* C. GAUMONT, horloger-mécanicien, *secrétaire;* A. VIEZ, compositeur-typographe, *secrétaire.*

«16 octobre 1846.»

DE L'ANTAGONISME*

Étrange contradiction! l'homme est un être essentiellement sociable : le poète chante cette vérité, le philosophe la démontre, le moraliste l'affirme, et tout le monde l'admet.

Pourtant, voyez : comme si l'état de société était un état contre nature, le tableau de la vie humaine, envisagée sous son point de vue actuel, n'offre en spectacle que des signes d'hostilité et des faits de séparation. L'homme, naturellement ennemi de l'isolement, fuit la vie sociale qu'il aime; il s'éloigne de ses semblables avec une sorte de dégoût, s'isole par ses intérêts, s'individualise par ses actes, s'emprisonne dans l'enceinte étroite de sa personnalité, de son moi. Lui qui abhorre les limites, qui n'en veut nulle part, il en établit partout : c'est tantôt un fossé, c'est tantôt une haie, tantôt un mur qui légalement sert à le séparer du reste du genre humain.

Puis, quand, malgré tant de rapports, ces rapports prennent un caractère d'hostilité, aussitôt commence et se développe une vie d'antagonisme. Deux hommes sont en présence, peut-être en s'abordant se sont-ils pressé la main, peut-être aussi se sont-ils mutuellement donné le doux nom de frère; mais voyez : déjà d'un côté il y a un oppresseur, de l'autre un opprimé; ici un fripon, là une dupe, et peut-être, avant de se quitter, l'un sera un meurtrier et l'autre une victime.

Comment concilier cette vie anti-sociale avec l'instinct de sociabilité? La nature se serait-elle trompée, nous aurait-elle donné deux besoins contraires, l'un d'union, l'autre de division? Quoi! nous serions sociables pour agir comme si nous ne l'étions pas, ou plutôt comme si nous ne pouvions vivre sans tourmenter nos semblables, ou sans en être tourmentés! Quoi! nous n'aurions le désir du bien que pour souffrir plus cruellement de nos maux; le besoin de société ne serait plus identique au besoin de bonheur, et le créateur se jouerait ainsi de sa créature!... — Est-ce possible? A quelle puissance appartiennent donc les destinées du monde? Faut-il prier? faut-il maudire?

Ne nous arrêtons pas à cette question. Ce n'est pas le moment de la discuter, et disons vrai : la nature ne peut s'être trompée, ni avoir trompé l'homme; ce sont les législateurs des sociétés qui ont trompé à la fois et la nature et le genre humain.

Qui en douterait? et qui oserait dire que la législation actuelle du monde n'est pas en contradiction manifeste avec la loi générale de nos destinées? Est-ce que la conscience intime de l'homme ne proteste pas incessamment contre ce système bâtard qui, divisant tous les intérêts et détournant toutes les sympathies de leur direction naturelle, fait d'une société de frères une société d'ennemis, et du droit de chacun un moyen d'oppression pour tous? Est-il une vie qui soit complète, un devoir qui s'accomplisse, une vertu qu'on respecte? Y a-t-il d'ailleurs un sentiment honnête qui ne repousse avec mépris, avec dégoût, cette odieuse maxime d'un législateur moderne : «*Chacun chez soi, chacun pour soi?*»

Chacun pour soi! on a souvent discuté ce mot; en connaît-on toute la valeur? savez-vous ce qu'il signifie en dernier lieu? Chacun contre tous, tous contre chacun, — c'est-à-dire, division permanente, antagonisme social, malheur général, souffrance universelle.

Et qu'on ne nous accuse pas d'exagération; nous avons, pour justifier notre raisonnement, la vie actuelle du monde, l'état moral de l'homme, sa condition matérielle, les faits de tous les instants, faits anormaux dont nous ne cessons d'être ou témoins ou victimes. Il y a d'ailleurs plus de vingt siècles que la Bible a répondu à ces honteuses expressions de M. Dupin par ces énergiques paroles : *Væ soli.*

Oui, malheur à qui est seul! Et malheur à nous, esclaves qui nous disons libres, lorsque nous n'avons que la liberté de nous tyranniser les uns les autres; qui, unis par un lien naturel, cherchons la vie dans l'isolement et le bonheur individuel dans le malheur général, comme si le salut de chacun ne dépendait pas du salut de tous.

Au surplus, nous le demandons à qui veut réfléchir : une législation qui, méconnaissant ainsi la destinée naturelle de la société, n'organise que le désordre, ne favorise que l'oppression, ne tolère que la souffrance, n'est-elle pas radicalement vicieuse, profondément méprisable, et ne provoque-t-elle pas une réforme aussi radicale, aussi profonde?

Sans doute si l'homme n'était pas naturellement sociable, s'il n'avait que des instincts personnels, un système d'individualisme comme celui de nos jours serait très naturel et parfaitement légitime; mais telle n'étant pas la condition de l'homme, tel n'est pas non plus le devoir du gouvernement social.

Qu'on le sache bien, le système de législation digne de la nature humaine, c'est celui qui, pour organiser la sociabilité, fait converger toutes les forces individuelles vers un but collectif, qui est le bonheur général.

Le bonheur de tous, voilà le seul moyen de réaliser le bonheur de chacun.

C'est impossible, disent les uns; c'est entraver la liberté individuelle, ajoutent les autres! Et par quelle raison? leur demandons-nous. Craignez-vous d'être moins heureux, moins libres, vos semblables étant libres, étant heureux avec vous? Quoi! vous ne mangeriez plus à satiété, parceque le pain de chaque frère serait le pain de tous les frères? Mais dites-nous donc si vous souffrez de respirer le même air que le nôtre, et si la clarté pour vous est moindre, parceque le soleil qui vous éclaire est aussi notre soleil?

Du reste, on commence à comprendre la valeur de toutes ces objections banales, fondées sur une prétendue impossibilité de réforme. Qui ne sait aujourd'hui que le seul obstacle à l'amélioration morale, intellectuelle et physique de l'Humanité consiste dans la résistance des gouvernants ou dans leur manque de bienveillance pour les gouvernés. Vienne un temps où la volonté intelligente des masses brise cet obstacle, et l'on verra si la terre n'est pas digne de porter des hommes libres, et si en ce monde l'organisation du bien et de l'ordre, que réclament tous les vœux, n'est pas aussi possible que l'organisation du désordre et du mal, si contraire à la nature humaine.

ALOYSIUS HUBERT.

* Nous empruntons cette page à l'ALMANACH DE LA FRANCE DÉMOCRATIQUE, publication de M. Victor Bouton (rue Montmartre, 32), dont la troisième année vient de paraître. Nous avons déjà eu occasion de recommander cet Almanach populaire, et l'article que nous citons sera une nouvelle et excellente recommandation.

POÉSIE.

A monsieur le Directeur de la REVUE SOCIALE.

MONSIEUR,

Voyant que vous accordez quelque place à la poésie dans la *Revue Sociale*, je vous adresse une pièce de vers dont j'ai pris le sujet dans une institution récente qui a fait quelque bruit dans nos grands journaux.

Les ingénieuses raisons que l'éloquent rapporteur a trouvées pour glorifier l'*œuvre de moralisation* témoignent assez des hautes idées de nos grands barons industriels, qui ressuscitent à leur profit la farce féodale des rosières, et prétendent résoudre le problème social à l'aide de quelques médailles de cuivre et d'argent.

Beaucoup pourront se laisser prendre à ces semblants de ferveur humanitaire; mais pour moi, qui ai toujours vécu entre les maîtres et les ouvriers, j'ai pu connaître les uns et les autres, et l'illusion ne m'est pas permise.

Certes, je sais d'estimables chefs de fabrique dont une déplorable nécessité retient les généreuses intentions, arrêtés qu'ils sont par des considérations de famille, de fortune, de concurrence, et de crédit. Mais s'ils ne peuvent que déplorer un ordre de choses sur lequel la voix de leur intérêt ne saurait les tromper, on ne les verra pas, du moins, s'associer à des démonstrations hypo-

critement ridicules; car ils ont compris que le bon sens verra toujours la victime de la veille et du lendemain dans le misérable lauréat du *Jury de récompenses pour les ouvriers.*

LE JURY AUX OUVRIERS.

Ouvrier! nous savons ton infecte misère;
Car la philanthropie ose, héroïque et fière,
En se pinçant le nez entr'ouvrir ton grenier.
Au risque de tomber sous de mortels miasmes,
Elle y monte, sublime en ses enthousiasmes,
Pour observer tes maux et les étudier.

Elle a vu bien souvent vers la gamelle vide
De tes maigres enfants crier la bouche avide,
Car le pain est trop cher pour ton horrible faim.
Dans ton taudis, l'hiver, tu gèles sous la bise;
On étoufferait moins sous les plombs de Venise,
Quand vient juillet au ciel d'airain.

Lorsque chez toi la fièvre arrive, triste et lente,
Attacher à tes flancs sa tunique brûlante,
Si la porte est fermée à l'hôpital trop plein,
A ton appel, hélas! tout secours se dérobe,
Surtout l'homme au frac noir, l'être mısériphobe
Que l'on nomme le médecin.

Alors tu te souviens de quelque pauvre frère
Trépassé l'autre jour, et du trou solitaire
Qui le reçut sans nom, sans croix, ainsi qu'un chien;
Et ton cœur s'éteignant dans la désespérance
Blasphème cette vie où tout te fut souffrance,
Avec l'autre où tu n'attends rien.

Oh! oui, de ce tableau l'original existe.
Peuple, tu vis et mœurs d'une façon bien triste.
Mais ne maudis pas Dieu, tes patrons, ni le roi;
Car la philanthropie a bien soin de l'écrire
Pour ceux qui d'entre vous savent à peu près lire:
Peuple, la faute en est à toi!

Ouvrier, tu croupis à plaisir dans le vice.
Tu méprises la loi, tu ris de la justice.
Rien ne germe de bon dans ton cœur corrompu.
Ta cynique impudeur, ruinant pierre à pierre
Le saint temple des mœurs, fait de ta vie entière
Un long outrage à la vertu.

De la régie en vain (paternelle prudence!)
L'énorme et dur impôt prêche la tempérance,
Les brocs empoisonnés s'emplissent à ta voix;
Et dans leurs flots malsains submergeant ta pensée,
Tu conduis au soleil ton ivresse insensée,
Le scandale de nos bourgeois.

Et pourtant chaque jour, chrétiens ou doctrinaires,
Nos moralistes font retentir dans leurs chaires
De sublimes leçons pour tous ceux qui n'ont rien:
«Travaillez et souffrez, sans repos et sans plainte.
»La résignation est une chose sainte,
»Peuple, le travail est un frein!»

Ouvrier! de ces mots la sagesse est profonde;
Ils ont expliqué seuls le problème du monde.
Dieu marqua tout du sceau de la fatalité.
Sur son axe éternel laissons tourner la terre,
Et courbons notre front devant le grand mystère
De l'humaine inégalité.

Les désirs sont mauvais, défends-les à ton âme,
Et sous la patience étouffes-en la flamme.
Tout est bien lorsque rien ne saurait être mieux.
Donnons à notre vie un but qui l'ennoblisse,
A chacun notre rôle: à toi, le sacrifice,
A nous, les élans généreux.

Enfant déshérité de la terrestre joie,
Parfois la charité nous conduit dans ta voie,
Philanthropes ardents qu'un saint amour remplit;
Et des sommets dorés où notre pitié trône,
Nous laissons d'un bienfait la magnifique aumône
Descendre sur ton front maudit.

Oui, nous savons pleurer sur des maux nécessaires,
Mais ne parlons jamais bien-être ni salaires.
Laisse des insensés rêver des temps plus doux.
L'ordre est l'arche sacrée, et l'univers peut-être
S'écroulerait demain, s'il t'était permis d'être
Heureux et content comme nous.

De nos bontés enfin sache te rendre digne.
Ouvrier! du devoir suis bien la rude ligne,
Et, vivante machine aux musculeux ressorts,
Pour garder la vigueur, moralise ta vie.
Ta sueur est l'engrais des champs de l'industrie
Où se préparent nos trésors.

Pratiquer la vertu, c'est être plus utile.
Respecte nos tarifs, et montre-toi docile;
Et tu pourras un jour, devant tes chefs heureux;
Riches de ton labeur, émus de ta misère,
Entendre proclamer ton nom de prolétaire
Au milieu d'un discours pompeux.

Car nous voulons fonder une œuvre grande et belle,
Nous t'accordons l'honneur d'une haute tutelle.
Infaillible jury, tribunal patenté,
Nous tous, hommes de bien de par notre richesse,
Nous allons te juger avec notre sagesse
Et peser ta moralité.

Oui, formant un illustre et digne aréopage,
Pour tes douleurs sans fin, ton stoïque courage,
Pour tous les jours mauvais que te donna le sort,
Pour tes fils maladifs, pâle troupeau des rues,
Pour la virginité de tes filles perdues
Par le vice aux mensonges d'or;

Pour les ressentiments cachés sous tes guenilles,
Les sombres désespoirs des plaintives familles,
Pour ton cœur mâle et fier saignant sous mille affronts,
Pour ta faim et ta soif, pour tes inquiétudes,
Pour ton triste avenir et ses incertitudes,
Pour tant de souffrances sans noms;...

Ouvrier! aux accents d'enivrantes musiques,
Sous les regards flatteurs de nos femmes pudiques,
De nos enfants parés, beaux anges frais et blonds,
Nous t'offrirons, héros d'une touchante scène,
Nos médailles d'honneur, nos couronnes de chêne,
Et l'estime de tes patrons.

JULES ALLARD.

LES VIEUX CONVENTIONNELS.

Ils s'en vont tous; à peine au milieu de la foule
Qui, froide, indifférente, à leurs côtés s'écoule,
Quelques-uns cheminent encor,
Grands vieillards au cœur triste, aux têtes inclinées,
Qui regardent, avec leurs dernières années,
Fuir notre passé tricolor.

Ils s'en vont, laissant nu, sans maison, sans semence,
L'endroit où s'élevait leur édifice immense.
Ce sont comme de noirs arceaux
Restés debout après quelques fortes secousses,
Mais tout couverts déjà de broussaille et de mousses,
Et tombant morceaux par morceaux.

Quel spectacle étonnant que celui de ces hommes,
Marchant dans nos débris ainsi que des fantômes,
Et qui, de leurs pas inquiets,
Ebranlent vainement sous la ronce et la pierre
Des souvenirs fameux perdus dans la poussière,
Des échos devenus muets!

Oh! comme d'un regard d'amertume hautaine
Ils doivent voir passer ce peuple qui se traîne
Morne et tremblant en sa stupeur;
Vieux lion énervé, léchant sa muselière,
Sans songer qu'autrefois, en dressant sa crinière,
Il frappait l'Europe de peur.

Comme, en mettant en face avec ce temps étique
Leur génération indomptable, athlétique,
Leur sainte et forte inimitié;
Comme, en nous mesurant à leur taille sublime,
Eux la race géante, et nous la race infime,
Ils doivent rire de pitié!

Quoi! ces hommes, un jour, grandis comme en un rêve,
Apparaissent, portant la balance et le glaive;
Ils pèsent, dédaigneux du poids,
Codes, chartes, pouvoirs, droits, titres, privilèges!
Si hauts qu'ils soient, les fronts méchants et sacrilèges
Devant eux s'emplissent d'effroi.

Devant Rome en fureur, devant l'Europe pâle,
Saisissant à deux mains la France féodale,
Antique et solennel faisceau,
Comme fait un fondeur du vieux fer qui se rouille,
Dans leur forge où mugit l'idée, ardente houille,
Ils la jettent tout d'un monceau!

Peuples et souverains se lèvent en alarmes;
Au milieu d'un grand bruit de colères et d'armes,
Le Nord s'avance triomphant...
Mais nos pères sont prêts, leur tête se redresse:
Ils luttent d'une main, pendant que l'autre presse
La Liberté, leur noble enfant!

Et plus les rois sur nous amoncèlent de haine,
Plus ces grands ouvriers d'une œuvre surhumaine
S'y rattachent avec fureur;
Dans la flamme où leur front ruisselant s'illumine,
A chaque instant s'écroule une haute ruine,
Dont la chute emplit de terreur.

Eux, ils restent debout! leur tête fulgurante
Consume à ses éclairs la royauté mourante
Et tous les faux dieux d'autrefois....
Et l'Europe toujours recule, hérissée,
En voyant flamboyer leur sabre et leur pensée,
Double épouvantail pour les rois!

Ils s'arrêtent enfin, sanglants, l'âme étourdie,
Et la plupart, hélas! brûlés dans l'incendie
Dont ils ont attisé le feu.
Leur gloire est douloureuse et sombre; mais qu'importe?
Dans ses champs balayés la France est libre et forte:
Ils sont créateurs comme Dieu!

Et cinquante ans après, triste et profond mystère!
Quelques vieillards, débris oubliés sur la terre
Par la sombre Convention!
Cherchent de tous côtés pour trouver la fournaise
Où leur robuste main coula cette genèse
Qui fut la Révolution!

Cinquante ans! et plus rien; plus d'amour ni de haine;
Le peuple aux forts poumons expire sans haleine.
Superbes, hautains maintenant,
Les vaincus, attroupés autour de notre chute,
Se demandent comment, sans secousse, sans lutte,
Tomba le Jupiter tonnant;

Comment la paix, cette onde azurée où se mire
Dans ses prospérités la face d'un empire,
N'est plus qu'un gouffre au flot épais
Comment les fils, enfin, troublant la loi vulgaire,
Quand les pères étaient si grands pendant la guerre,
Sont si petits pendant la paix!

Quoi! nous qui la prenions si bien avec audace,
O pitié! nous quêtons, tout honteux, notre place
Dans l'échiquier européen;
Nous tendons humblement nos durs poignets aux chaînes;
Nous nous courbons, roseaux, nous qui bravions, grands chênes
L'ouragan hyperboréen!

Vieillards, dont l'âme encore est superbe et fervente
Reste d'un monde éteint dont le nom épouvante,
Voilez vos regards et partez!
Allez dans ces doux cieux, sans ombres, sans orages,
Où vous retrouverez, avec les anciens sages,
Tous vos compagnons indomptés!

LUCIEN DE LA HODDE.

LE PEUPLE,

JOURNAL HEBDOMADAIRE

DE LA DÉMOCRATIE FRANÇAISE.

La disparition du *Journal du peuple*, l'ancien journal du dimanche, que la *complicité morale* a tué entre les mains de M. Dupoty, a laissé une lacune considérable dans la presse. Tandis que l'Angleterre compte par douzaines ses feuilles hebdomadaires, consacrées à l'instruction des classes laborieuses, la France est absolument privée de cet instrument puissant de moralisation. Ceux des travailleurs que le soin incessant de leur entretien n'absorbe pas dans une vie purement matérielle n'ont pas le loisir ni le moyen de lire les journaux quotidiens; et d'ailleurs ces journaux, occupés par les grandes ou petites questions où se concentre ce qu'on appelle la politique, n'ont pour la masse du peuple ni attrait ni utilité. Un homme d'un esprit élevé et progressif, qui n'est rentré de l'exil que pour trouver un tombeau dans la terre natale, Godefroy Cavaignac, était revenu d'Angleterre avec le vœu de se consacrer à cette œuvre d'un journal du peuple, paraissant chaque dimanche. Il fit tous ses efforts pour donner la meilleure direction possible à celui qui existait alors sous ce titre; mais les difficultés sans nombre qu'il rencontra, et le chagrin de voir cette feuille succomber sous une accusation imméritée, vinrent se joindre à tant de cruelles peines que ce noble cœur avait ressenties. Il est mort, au seuil de l'âge mûr, celui qui semblait avoir tant d'années d'existence à donner à une cause embrassée dès la première jeunesse avec conviction, et servie pendant vingt ans avec ardeur et générosité.

Il semble que le vœu de Cavaignac d'un bon journal de semaine va se réaliser. Deux de ses jeunes amis aspirent à prendre la place qu'il avait ambitionnée. Les noms déjà bien connus et justement aimés de M. Ribeyrolles et de M. Lucien de la Hodde indiquent suffisamment le caractère qu'ils donneront à leur œuvre. Voici les *principes* qui dirigeront cette publication, le *but* vers lequel elle tend, et les *moyens* que ses auteurs croient utiles pour arriver à ce but.

Les *principes* sont l'égalité, la liberté, la fraternité. En plaçant dans cet ordre les trois termes de la formule qui résume les droits et les devoirs de l'Humanité, les rédacteurs du *Peuple* montrent assez qu'ils appartiennent à l'école de l'*Egalité*, à cette école qui, sans subordonner l'un des termes de la formule aux autres, considère pourtant l'*Egalité* comme devant être nommée d'abord, par opposition aux tendances qui la sacrifient trop souvent soit à la liberté, soit à la fraternité mal comprise.

Le *but* est un gouvernement de droit commun fondé sur la souveraineté du peuple.

Les *moyens* sont la réforme et l'association, et, pour arriver à la

réforme et à l'association, les enquêtes qui en démontrent la nécessité et l'urgence.

Ces principes, ce but, ces moyens, se retrouveront empreints, sous toutes sortes de formes, dans les différentes parties du journal. La littérature ne sera pas un hors-d'œuvre ou une inconséquence; elle marchera d'accord avec la philosophie politique.

Les rédacteurs du *Peuple* n'ont pas cru devoir entrer dans des détails superflus sur ces trois points : leurs principes, leur but, leurs moyens. C'est à leur œuvre de montrer la réunion de qualités solides qui doit la constituer. Ils se sont contentés d'ajouter au titre de leur feuille, en forme de devises, des énoncés simples et concis, qui parlent d'eux-mêmes aux esprits éclairés. Ce sont ces énoncés que nous venons de paraphraser. Puis, entrant dans l'analyse des quatre parties qui composeront chaque numéro du nouveau journal, ils s'expriment ainsi :

«EXPOSÉ SOMMAIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

Politique.

«En 1789, un publiciste célèbre écrivait : «Qu'est-ce que le tiers-état? — Tout. — Qu'est-il? — Rien. — Que veut-il être? — Quelque chose. » Ce que Sieyès disait en 89 de la bourgeoisie, nous venons le dire du peuple et pour le peuple. Il est tout dans la civilisation : l'instrument de la fortune publique, la défense de la patrie, le pourvoyeur du gouvernement. — Soldat, il couvre la frontière; travailleur, il crée la richesse; contribuable, il paie le budget, il alimente le trésor public. Il n'est pas un germe, un fruit, une merveille, qui ne sorte de ses mains. Qu'il se retire un moment de la scène, qu'il laisse l'atelier, la fabrique, le sillon, et toute récolte s'arrête, toute industrie tombe. La puissance publique est frappée de mort dans ses trois termes, ses trois éléments essentiels et constitutifs : la production, l'armée, le budget.

» Ce sont là des vérités élémentaires, mais éternellement oubliées et méconnues, et par les pouvoirs, et par les assemblées, et par la presse du régime constitutionnel. — Pourquoi? Parce que la souveraineté du peuple n'étant pas constituée, les droits du peuple ne sauraient se produire ni prévaloir dans une presse de capital, dans un gouvernement de monopole, dans des assemblées de privilége.

» Ainsi, le peuple, qui est tout, le bouclier de la patrie, la force de la civilisation, la mine du gouvernement; le peuple, producteur, soldat, contribuable, n'est rien dans l'État; et c'est après deux révolutions, filles de son courage, que le grand proscrit se trouve en pleine servitude.

»Or, voici maintenant les résultats de cet ostracisme : les faits ici sont éloquents comme la faim, comme le désespoir, comme l'agonie d'un peuple. Nous les laisserons parler, n'étant pas de ceux qui jouent à la phrase, pour l'orgueil de l'esprit et le bruit des mots.

»Il y a huit millions d'indigents dans cette belle France, la reine et la fleur de la civilisation. C'est le chiffre normal de la mendicité constituée. Dans les temps de crise ou de saison mauvaise, quand la marée de l'hiver ou des faillites monte, la légion des guenilles et de la faim reçoit et compte jusqu'à douze millions de besogneux dans ses cadres. Cette armée de *citoyens* est à la merci de l'aumône privée et de la charité publique; elle vit ou meurt, au hasard des événements ou des philanthropes.

»Voilà l'avant-garde du prolétariat. Viennent après, les salariés, en masses profondes; ils sont vingt millions au moins qui n'ont pas revenu suffisant pour vivre, et qui, plus ou moins, dépendent du salaire du jour pour le pain du jour : ils viennent de l'agriculture, de la fabrique, de l'atelier; ils sont la richesse vivante, car sans eux tout capital est mort; car depuis le grain de blé qui fleurit et qui monte sous le soleil, jusqu'à la dentelle qui pare les reines, il n'y a pas un produit qui ne soit leur œuvre, et pourtant le plus riche d'entre eux ne s'endort jamais sans le tourment du lendemain. Le chômage, la morte saison, la faillite, la maladie, la concurrence et tous ses sinistres, planent autour d'eux, sur la tête de leurs vieillards et le berceau de leurs enfants. Ainsi la constitution sociale est, pour le peuple en France, un régime de servitude atroce, une espèce de bagne où la faim remplace la chaîne. Voilà pour les travailleurs.

»Mais là n'est pas tout entier le bilan des prolétaires, il est encore grossi par une légion d'impôts : impôts personnels, impôts des patentes, octrois, contributions indirectes, etc., etc., dont tout le poids retombe sur le peuple. Quant à l'état des citoyens : instruction nulle, mensonges de la Charte, vocations impossibles à suivre, fonctions fermées, en voilà le tableau : triple servitude, matérielle, intellectuelle et morale.

»Le remède à ces maux n'est ni dans les dictateurs ni dans les messies. — Les écoles, les opinions et les sectes ont le droit de se produire, mais elles n'ont pas le droit de s'imposer. Les deux grandes mesures de salut sont : la science sociale se formant par la discussion, par les enquêtes, et l'organisation nouvelle se développant par la loi politique émanée de la souveraineté du peuple.

Politique extérieure.

» Le peuple affranchi, le peuple souverain, il faut affranchir et relever la France en Europe. Ces deux mouvements sont solidaires; et le gouvernement de la démocratie fondé, la politique des grandes alliances fraternelles remplace les relations des chancelleries et des familles. Un des organes du pouvoir actuel a dit un jour : Il n'y a pas de peuples pour nous en Europe, il n'y a que des gouvernements; nous disons, nous : Il n'y a pas au dehors de gouvernements pour la révolution française, il n'y a que des peuples.

» Dans l'application et le développement de ce principe se trouvera notre seconde tâche.

SECONDE PARTIE.

Littérature. — Beaux-Arts.

» En même temps qu'il a besoin de connaître ses droits et les moyens de les obtenir, le peuple a besoin de former et de satisfaire son esprit; une lecture réunissant la sagesse des enseignements et les beautés du langage lui est nécessaire, et il la trouvera dans les colonnes de notre feuilleton, confié à des plumes éminentes et patriotiques. Les arts seront poussés par nous dans la voie de grandeur qui est leur essence, et qui en fait un ressort national. Ainsi du théâtre, cette école vivante, si misérable de nos jours, et qui pourrait être si féconde. Sans prendre parti en aveugles pour aucune école, nous soutiendrons résolument, tant dans les lettres que dans les arts, le vrai, le bon et le grand, contre le faux, le dangereux et le commun.

TROISIÈME PARTIE.

Historique des évènements. — Chroniques. — Statistique. — Beaux traits. — Sinistres. — Comptes-rendus des tribunaux, &c.

QUATRIÈME PARTIE.

Education progressive du peuple. — Cours élémentaire sur les diverses spécialités de la connaissance humaine. — Variétés. — Etudes sur les Académies, les Ecoles économiques, industrielles et agricoles, résumés des mouvements particuliers des sciences, inventions et découvertes.

»Ainsi, le *Peuple*, dans ces quatre parties, répond aux divers besoins de la démocratie : la première lui donne l'éducation politique et sociale; la seconde, l'initiation aux beautés intellectuelles; la troisième, la connaissance des faits généraux; et la quatrième, l'instruction scientifique. Nous devons dire qu'un journal existe déjà, qui s'est proposé et poursuit noblement cette mission, c'est la *Réforme;* mais son prix et les besoins de la polémique quotidienne ne lui permettent pas de pénétrer dans les masses. C'est pour leur venir en aide et remplir ce dernier but que nous fondons un nouvel organe.

»Le rédacteur en chef politique du *Peuple* est M. Charles Ribeyrolles; le rédacteur en chef littéraire, M. Lucien de la Hodde.

»Le format du journal le *Peuple* est celui des journaux ordinaires doublé, huit pages au lieu de quatre; en défalquant la dernière page, le journal contiendra plus de vingt grandes colonnes, consacrées aux sujets ci-dessus, et vingt-une petites colonnes, destinées exclusivement aux nouvelles et romans. Notre politique et notre littérature seront rédigées par les écrivains les plus éminents du parti démocratique.

» Le prix du journal *le Peuple* est de 12 fr. par an; 1 fr. pour un mois; 25 cent. par semaine.

» Le fonds social de l'entreprise est fixé à 120,000 fr., représenté par 600 actions de 200 f. A 350 actions souscrites, soit 70,000 f., la Société sera constituée; le reste des actions ne pourra être émis qu'avec l'assentiment des actionnaires, réunis en assemblée générale. (Voir pour les détails de l'opération le prospectus financier.)

» *Le Peuple* paraîtra dans le courant de janvier prochain. »

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, A BOUSSAC, département de la Creuse.
DEUXIÈME ANNÉE. Prix de l'abonnement : CINQ FRANCS PAR AN. DÉCEMBRE.
N° 3. Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France. 1846.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.
On s'abonne aussi à PARIS, à la librairie de Gustave Sandré, rue Percée-Saint-André-des-Arts, n° 11.

REVUE SOCIALE,

ou

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

AVIS.

La publication de la septième Lettre sur le Fouriérisme *est remise à la prochaine livraison.*

EXPOSÉ SOMMAIRE

DE LA DOCTRINE

DE L'HUMANITÉ.

(1er article.)

On se défie généralement aujourd'hui des hommes qui se posent ou qui sont posés comme révélateurs soudains et sans aïeux des destinées humaines. On ne croit plus aux prophètes ni aux messies, apportant tout-à-coup un code nouveau que rien n'a préparé ni fait pressentir. Les rôles de Moïse, de Jésus, et de Mahomet, ne peuvent plus être répétés, non pas tels qu'ils sont en réalité, mais tels qu'on les a défigurés. Cela est justice faite de l'erreur au nom de la vérité qui tend à se mettre à sa place.

C'est qu'en effet la révélation, ou, pour employer d'autres termes, la découverte et l'agrandissement en tous sens de la vérité ne se font pas à la manière d'un phénomène qui n'aurait eu lieu qu'une fois pour toutes, ou qui ne se reproduirait qu'à de longs et rares intervalles, sans que rien d'humain n'eût rendu possible son apparition. La révélation est éternelle et successive. Nul homme n'apporte quelque lumière dans la science de la vie et dans le problème des destinées humaines, qui n'ait pris son point de départ et puisé son inspiration dans les travaux de l'Humanité antérieure, mieux compris de lui que du grand nombre de ses devanciers ou de ses contemporains. Pour ne parler que de Jésus, cela est aussi vrai de lui que de l'inventeur moderne qui a su tirer un immense parti de la découverte de Papin. Et combien de prédécesseurs n'avait pas eus Papin lui-même!

Ces observations ne sont pas nouvelles; bien des hommes les ont faites déjà, un plus grand nombre les fait aujourd'hui, et si nous les répétons ici, c'est pour les constater avec joie; car pour nous elles présagent une ère nouvelle à l'Humanité. D'ailleurs encore la croyance qu'elles impliquent est notre croyance, car nous regardons comme un axiome cette immortelle parole de Leibnitz : « Le présent »engendré du passé est gros de l'avenir. » Nous appelons l'avenir qui doit naître du présent actuel, fils lui-même d'un passé dont nous nous souvenons. Et cet avenir, nous ne le voulons pas tel que l'imagination pourrait s'amuser à le rêver et à le peindre; nous le voulons tel que nous paraît l'avoir pressenti et préparé graduellement depuis des siècles l'Humanité antérieure.

Dans ce qui fait l'objet de notre croyance, nous ne prétendons pas relever seulement de nous-mêmes. Nous sommes les disciples de tous les vrais penseurs qui nous précèdent, dans quelque lieu de la terre et dans quelque point du passé qu'ils aient vécu. Pour avancer réellement, nous croyons pouvoir tenir une route plus sûre en nous mettant, en face de l'avenir, à la suite de l'Humanité, qu'en nous écartant d'une manière absolue de la route qu'elle a suivie jusqu'à ce jour. Ce que nous croyons nous semble avoir été l'objet de la croyance de l'Humanité dans tous les temps, croyance plus ou moins obscurcie autrefois, plus ou moins enveloppée dans des mythes et des symboles, et qui se dévoile de plus en plus aujourd'hui dans son essence et sa réalité intime, à mesure que la lumière de la raison l'éclaire davantage.

Au reste, pour faire tout homme juge de la valeur de nos principes, notre dessein est aujourd'hui de les exposer sous forme de propositions, et dans l'ordre où ils nous paraissent se déduire les uns des autres, naturellement, invinciblement, à partir d'une vérité fondamentale.

Première proposition.

L'homme est dans toutes ses manifestations sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis et simultanément manifestés.

La véritable connaissance de la nature de l'homme nous semble indispensable à quiconque se pose le problème des destinées humaines. En effet, dans tout ce qui s'agite et se prépare aujourd'hui, comme dans tout ce qui a intéressé, préoccupé les siècles passés, il s'agit de l'homme, à l'intérêt duquel tout ce qui est touché par quelques points. Il s'agit de constituer un milieu, c'est-à-dire une société dans laquelle l'homme puisse trouver la liberté, les moyens et la facilité de vivre et de se développer. C'est là le but poursuivi depuis les âges les plus lointains. Tous les efforts, toutes les recherches, toutes les transformations sociales l'affirment et le démontrent. Il importe donc essentiellement, souverainement, de bien connaître l'homme, afin de constituer ce milieu qui sera en rapport avec sa nature, et lui assurera la satisfaction complète et normale de tous ses vrais besoins.

Longtemps l'homme n'a été considéré que sous une des trois parties inséparables de son être. Ceux-ci l'ont regardé comme une pure sensation; ceux-là comme une pure connaissance; d'autres enfin comme un pur sentiment. Chacun de ces trois systèmes avait une portion de vérité sur l'homme, et demeurait incomplet par le défaut de ce que reconnaissait chacun de ses deux rivaux. Mais la vérité complète devait sortir de l'union de ces trois vérités partielles, union que tout avait préparée dans ces derniers siècles, et que

Leibnitz, le plus grand des penseurs modernes, avait profondément pressentie, sinon formulée nettement.

Oui, dirons-nous, l'homme est sensation, mais il est aussi sentiment et connaissance en même temps; il est sentiment, mais il est aussi sensation et connaissance en même temps; il est connaissance, mais il est aussi sensation et sentiment en même temps.

Nous appelons sensation l'impression produite sur notre organisme par la nature et reçue par nous au moyen de nos sens. La connaissance, c'est notre intelligence saisissant la sensation faite dans notre corps par la nature. Le sentiment, c'est le résultat de la sensation et de la connaissance, c'est le degré d'affection ou de passion qui se montre en nous chaque fois que nos organes reçoivent une sensation conçue par notre esprit (1).

Nous pouvons le démontrer par l'analyse de quelques faits de la vie.

Qu'un homme saisisse avec la main un fer brûlant, aussitôt une impression est produite sur sa main par ce fer et communiquée du point où elle siége à tout son corps par le sens du toucher. Dès que cette sensation existe pour cet homme, son intelligence la saisit; il sait qu'il éprouve une sensation, et il ne peut pas ne pas le savoir, il est donc connaissance en même temps qu'il est sensation. Mais cette sensation et la connaissance qu'il en a produisent immédiatement en lui un résultat désagréable, une peine, une douleur : ce résultat est le sentiment qui existe en même temps que la sensation et la connaissance.

Qu'un voyageur altéré rencontre sur sa route un arbre connu de lui et chargé de fruits mûrs et succulents. Il les voit : sensation; il sait qu'il les voit : connaissance; il les désire : sentiment. En même temps qu'il les voit, il s'affirme qu'il les voit et il les convoite.

Annoncez à une mère la mort de son enfant. Elle entend ces mots : *votre fils est mort* : sensation ; elle comprend ce qu'ils signifient : connaissance ; et dans le même instant son cœur est ému : peine, affliction, sentiment. Ces mots *votre fils est mort* n'avaient pas frappé son oreille plus tôt qu'elle n'avait compris, et ne s'était désolée.

L'analyse de tous les faits de la vie donnerait invariablement le même résultat : sensation-sentiment-connaissance. Nous le prouverons en démontrant qu'il n'y a pas de sensation qui ne soit en même temps sentiment et connaissance; pas de sentiment qui ne soit en même temps sensation et connaissance; pas de connaissance qui ne soit en même temps sensation et sentiment. C'est-à-dire que sensation, sentiment, et connaissance, sont indivisiblement unis, et simultanément manifestés ou manifestés dans le même moment.

Prenez une sensation quelconque. Elle n'existe pas pour l'homme, si son esprit ne la saisit pas. Or son esprit ne peut pas ne pas la saisir ; l'homme ne peut pas être sensation et ne pas savoir qu'il est sensation : cette sensation est donc une connaissance, et elle n'existe pour l'homme qu'à la condition d'être une connaissance. Nous ajouterons de plus qu'elle n'existe aussi qu'à la condition d'être un sentiment en même temps qu'elle est une connaissance. Car elle ne peut être indifférente pour l'homme, car elle lui cause une joie ou une peine, suscite en lui un attrait ou une répulsion. Donc toute sensation est en même temps sentiment et connaissance.

Nous démontrerions de même qu'un sentiment n'existe pas sans être sensation et connaissance en même temps. Nous n'avons aucune joie, ni aucune peine, ni aucun désir qui n'ait pour cause un être ou un objet quelconque. Cet être ou cet objet, nous le touchons, ou le voyons, ou l'entendons, etc., ou bien nous nous le rappelons pour l'avoir vu, ou touché, ou entendu, etc. Il produit ou a produit sur nous une sensation, laquelle est devenue aussitôt un sentiment, le sentiment que nous avons dans ce cas. Or toute sensation est en même temps une connaissance; donc tout sentiment est en même temps sensation et connaissance.

Nous démontrerions de même enfin que toute connaissance est en même temps sensation et sentiment. En effet, pour avoir une connaissance à propos d'un être ou d'un objet quelconque, il faut l'avoir touché, ou vu, ou entendu, etc., ou tout au moins en avoir ouï parler; ce qui a pu être cause pour nous d'une certaine sensation. Car nous n'avons pas idée de l'être ou de l'objet dont aucun de nos sens n'a porté connaissance à notre être. Une connaissance est donc en même temps sensation. Or toute sensation est en même temps sentiment; donc toute connaissance est en même temps sensation et sentiment.

L'indivisibilité des trois facultés humaines prouve leur simultanéité ou apparition dans le même moment. En effet si aucune d'elles ne peut se manifester sans qu'aussitôt les deux autres se manifestent, il s'ensuit qu'elles doivent se manifester toutes trois dans le même moment. Tout ce que nous venons de dire plus haut établit suffisamment cette vérité.

Bien que les trois facultés humaines se révèlent indivisiblement et simultanément dans toutes les manifestations de l'homme, cependant l'une d'elles est toujours en prédominance sur les deux autres dans chaque manifestation.

Un homme que presse le besoin de manger, et qui donne satisfaction à ce besoin, commet un acte dans lequel la sensation est en prédominance. Et cependant il y a de la connaissance et du sentiment; car il sait qu'il mange, et il éprouve un certain plaisir à manger.

Un père qui embrasse son fils après une longue absence commet un acte dans lequel le sentiment est en prédominance. Et cependant il y a de la sensation et de la connaissance; car ce père voit son fils, et il sait qu'il le voit.

Un savant occupé d'un problème quelconque commet un acte dans lequel la connaissance est en prédominance; et cependant il y a de la sensation et du sentiment. Car ce savant voit ou imagine les objets auxquels se rapporte son problème, il se les représente alors même qu'ils ne sont réalisés nulle part, soit avec des lignes, soit avec des corps figurés, et il éprouve une certaine peine ou un certain plaisir selon qu'il rencontre plus ou moins de difficultés à découvrir la solution qu'il cherche (1).

Et maintenant répétons pour conclure ce que nous avions avancé d'abord, à savoir que

L'HOMME EST DANS TOUTES SES MANIFESTATIONS SENSATION-SENTIMENT-CONNAISSANCE INDIVISIBLEMENT UNIS ET SIMULTANÉMENT MANIFESTÉS.

Telle est notre définition de la nature humaine, que nous croyons vraie, et que tout homme peut vérifier en lui-même. Au début, elle est loin de paraître dans toute son importance. Mais plus tard, à mesure qu'on avance, on voit sortir de son sein une multitude de conséquences heureuses et tout un monde de choses nouvelles.

Deuxième proposition.

La vie humaine est une communion incessante dans laquelle l'homme est uni avec la nature, avec l'Humanité, avec la science et Dieu, mais plus particulièrement et plus directement avec l'Humanité.

La nature de l'homme implique des rapports continuels entre lui et le monde extérieur d'abord. Il tient à la terre aussi naturellement et aussi réellement que les plantes et les animaux, toute réserve faite de sa différence profonde d'avec les plantes et les animaux. La terre nourrit son corps, le développe et l'entretient; et il la défriche, la cultive et l'embellit. Il en reçoit et il lui donne. Il ne peut s'en abstraire ou en être privé dans une certaine mesure, sans périr aussitôt, ou du moins souffrir cruellement. Moins sa communion avec elle est complète, et plus il est lui-même incomplet et malheureux. Privez-le de ses sens, supposez-le insensible, aveugle, sourd, dépourvu de l'odorat et du goût, et il ne sera plus en relation avec la nature, mais aussi dès l'instant il ne se manifestera plus, il n'existera pas. Rendez-lui ce que d'ailleurs on ne peut lui ôter sans lui ôter la vie ou manifestation de l'être, et aussitôt par tout son corps il est en relation, en communion avec la matière visible, avec les formes extérieures.

(1) La sensation met l'homme en rapport avec le monde physique, avec les formes, les couleurs, les sons, etc. Elle prend dans la langue le nom générique d'*activité*, c'est-à-dire faculté qui donne à l'homme le pouvoir d'agir sur la nature en lui fournissant les moyens d'être en communication avec elle. La connaissance découvre à l'homme par la sensation la nature des êtres, les lois qui les régissent et les rapports où ils sont placés les uns avec les autres. Elle s'appelle autrement du nom générique d'*intelligence*. Le sentiment fait pénétrer l'homme par la sensation et la connaissance dans tout ce qu'il y a de beau et de bon dans tous les êtres, dans leurs formes, dans leurs couleurs, dans leurs lois et dans leurs rapports. Il indique à l'homme, en l'introduisant dans le monde de l'harmonie, une vie réglée sur cette harmonie, lui fait concevoir ses rapports avec tous les êtres et surtout avec ses semblables, et l'élève, par la vue des beautés qu'il lui découvre, à l'amour du bon, du beau et du vrai dans toute sa grandeur. Son nom générique est *moralité*.

(1) Cette prédominance que nous signalons ici comme caractéristique de chacun des actes de l'homme se montre aussi avec la même attribution dans la nature de tout homme. Tout homme est sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis : cela est incontestable; cependant il y a des hommes dans lesquels l'une des trois facultés se révèle en prédominance marquée sur les deux autres. Cette prédominance donne lieu à une classification toute naturelle des hommes. Ceux dans lesquels domine l'activité avec les aptitudes qui la caractérisent sont appelés *industriels*; ceux dans lesquels domine le sentiment, ou goût du beau et du bon, sont désignés sous le nom d'*artistes*; ceux, enfin dans lesquels domine l'intelligence avec toutes ses propriétés sont connus sous le nom de *savants*. Nous ajouterons que nulle prédominance n'est inférieure ni supérieure aux deux autres. Elles sont égales, car elles dérivent de trois facultés égales. (*Voy. notre Réponse à diverses objections contre l'Égalité*, janvier 1846.)

Cela étant, aussitôt qu'il se trouve en présence d'un être ou d'un objet quelconque, sa faculté connaissance s'exerce sur cet être ou sur cet objet. S'il le connaît déjà, il se le nomme, se le définit, soit d'une manière concise, rapide et comme inaperçue, soit d'une manière étendue et attentive. S'il ne le connaît pas au contraire, il s'interroge sur lui et désire se répondre. Alors sa faculté sensation lui permet d'entrer en relation avec cet être ou cet objet. Il l'étudie, l'observe, découvre les lois qui le régissent, et ses rapports avec les autres êtres ou les autres objets. Il ne saurait demeurer indifférent ni sur ce qui l'environne, ni sur lui-même; il veut se connaître, se savoir, aussi bien que connaître et savoir ce qui n'est pas lui. Tout l'y invite d'ailleurs, et sa faculté pour connaître, et le bien infini qu'il trouve à connaître. Par là il est en communication avec la science et avec Dieu, l'être omniscient et le dispensateur de la science.

Mais l'homme ne peut vivre au milieu de tant de relations sans éprouver de la joie ou de la tristesse, de la sympathie ou de l'antipathie, de la haine ou de l'amour; car il est sentiment, et par cette faculté il se lie à l'attraction universelle qui relie tous les êtres entre eux. Or, de tout ce qui éveille en lui le sentiment, rien ne lui est plus agréable et plus utile que l'Humanité. Il ne peut négliger d'entrer en relations avec son semblable. Il le cherche, se donne à lui et le reçoit pour compagnon, forme avec lui la société ou le milieu dans lequel seul il peut trouver les moyens de vivre et de se développer conformément à sa nature.

Ainsi l'homme est en communion incessante avec le monde physique, avec la science, avec l'Humanité; car il est incessamment, dans chacune de ses manifestations, sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis, et il résulterait pour lui un grand mal de tout empêchement apporté à cette communion. Et c'est justement parce qu'elle n'est pas libre et complète pour tous les hommes, soit avec la nature, soit avec l'Humanité, soit avec la science, c'est pour cela qu'il y a tant de souffrances de toutes sortes, tant de misères, tant d'ignorance, et tant de travers.

Mais l'homme est plus particulièrement et plus directement uni à l'Humanité. C'est là une vérité féconde et salutaire. Sans doute la nature et la science sont deux objets pour l'homme, mais son objet le plus direct, c'est l'homme. La raison de cela est que l'homme trouve dans l'homme son semblable, un autre lui-même. Or le semblable attire le semblable pour s'unir à lui d'une manière intime. La nature est belle et grande et ses productions admirables, la science est sublime et pleine de bienfaits, et Dieu est Dieu; mais ni la nature, ni la science, ni Dieu, ne donnent à l'homme son semblable. Il le trouve dans l'homme seul. Ce que tout homme cherche et demande, il le cherche et le demande. Ce qui fait la vie de tout homme fait sa vie. Ensemble, par la nature et la science, et l'un par l'autre, ils réalisent la vie humaine, la vie qui leur est propre et qu'ils n'ont de commune avec aucun être différent de leur espèce. Séparez l'homme d'avec l'homme, et sa communion avec la nature et avec la science est aussitôt bornée, réduite, incomplète. La nature sera rebelle et avare, la science fermée, impossible pour l'homme seul. Ensemble ils auront et la nature et la science. Tout ce que la terre a subi de transformations heureuses, tout ce que la science et l'industrie lui ont fait produire de biens de toutes sortes; toutes les découvertes, tous les arts, tout ce qui est propre et utile ou agréable à l'homme, il le tient de l'Humanité, il l'a par l'intermédiaire de l'Humanité. Comment ne se sentirait-il pas profondément uni à l'Humanité! Et encore, qui s'évertue à lui créer des jouissances, qui s'associe à ses joies et à ses peines, qui a besoin de lui, et de qui a-t-il besoin? Tout concourt ou du moins pourrait concourir au bien-être de l'homme, mais par sa communion, par son union avec l'homme. En vérité cette union ne saurait être révoquée en doute ou déclarée inutile. Et cependant combien il s'en faut qu'elle soit réalisée dans sa plénitude! Combien d'hommes sont écartés de la communion avec leurs semblables, et par là ne possèdent ni la nature ni la science! Combien d'autres n'y trouvent que la tyrannie du fort sur le faible, et n'en retirent aucun des biens qu'elle pourrait donner dans d'autres conditions! Mais aussi ces hommes qui ne s'unissent à leurs semblables que pour les opprimer, les torturer et en retirer un profit égoïste et personnel, ces hommes-là ne jouissent pas non plus du bénéfice de la communion humaine, laquelle n'existe véritablement pas. C'est qu'ils ne connaissent pas l'Humanité.

Redisons donc et répétons sans cesse que tout notre mal ne vient que de notre ignorance, et qu'il ne pourra être guéri qu'autant que tous les hommes seront pénétrés de cette vérité :

LA VIE HUMAINE EST UNE COMMUNION INCESSANTE DANS LAQUELLE L'HOMME EST UNI AVEC LA NATURE, AVEC L'HUMANITÉ, AVEC LA SCIENCE ET DIEU, MAIS PLUS PARTICULIÈREMENT ET PLUS DIRECTEMENT AVEC L'HUMANITÉ.

Troisième proposition.

L'Humanité est un être idéal, composé d'une multitude d'êtres réels, qui sont eux-mêmes l'Humanité en germe, l'Humanité à l'état virtuel.

Il y a une raison profonde du lien de l'homme avec l'Humanité : c'est que tout homme est lui-même l'Humanité.

Quelques mots sur la définition donnée plus haut expliqueront cette vérité. L'Humanité, disons-nous, est un être idéal. Cet être n'existe pas en tant qu'être particulier, individuel, appréciable à nos sens; mais il existe dans une foule d'êtres particuliers et réels, dans les hommes. L'Humanité est une espèce particulière, comme toutes les autres espèces sorties de Dieu. Elle a son essence propre, ses qualités constitutives, son caractère personnel et déterminé. On ne la trouvera nulle part si on la cherche ailleurs que là où elle est. Elle est dans tout homme, tout homme est un individu de l'espèce Humanité. Tout homme porte en lui l'essence Humanité, qui est sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis. Car il n'y a pas d'homme dans lequel ne se trouvent ces trois facultés. Seulement elles ne se trouvent pas dans tous au même degré de développement; et aucun d'eux ne les possède dans toute la grandeur qu'elles peuvent atteindre. Car l'Humanité, être idéal, n'est pas une création finie, sans avenir de développement et de perfectionnement.

L'Humanité est comme une conception de Dieu, que l'homme est appelé à réaliser dans toute son étendue. Pour cela, comme nous venons de le dire, Dieu a mis dans chaque homme ce qui fait l'essence Humanité, sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unies, qu'il a doués dans chaque homme de la même virtualité, c'est-à-dire d'une qualité intérieure susceptible d'un accroissement indéfini en puissance et en perfection. En vertu de cette qualité, tout homme peut concevoir pour lui et s'efforcer d'atteindre un certain développement physique, moral et intellectuel en rapport avec le développement possible à son espèce. En vertu de cette qualité, tout homme peut être intéressé par le développement de son semblable et s'approprier le résultat de ce développement. En vertu de cette qualité, tout homme peut s'élever et s'augmenter en activité, en moralité et en intelligence par l'incarnation en lui de tout ce que ses semblables ont découvert dans le domaine des trois facultés humaines.

Ainsi tout ce qu'on peut rêver de grand et d'inconnu jusqu'ici, non pas dans le monde des chimères, mais dans la sphère de l'Idéal ou du beau, l'Humanité peut l'atteindre par son développement successif et indéfini. Elle peut porter haut ses aspirations de perfectionnement; tant de sublimes tendances sortent de son essence et de sa virtualité mêmes, lesquelles sont en rapport avec son avenir; et jamais, en demeurant dans le champ du possible de plus en plus élargi chaque jour, jamais elle n'élèvera ses aspirations au-dessus de ses destinées : car tout progrès qu'elle accomplit sort d'un progrès accompli déjà, s'ajoute à la somme des progrès conquis dans le passé, et augmente sa force pour en réaliser de plus grands.

Ainsi se développe l'espèce humaine. Et tout degré de son développement est marqué dans chacun des individus qui la composent, dans chaque homme. Tout progrès dans l'espèce est aussi un progrès dans l'individu, car celui-ci peut s'approprier tout nouveau perfectionnement de son espèce. L'Humanité actuelle n'est pas supérieure dans un certain nombre d'hommes seulement à l'Humanité antérieure, elle l'est aussi dans tous les hommes de notre époque. Le prolétaire d'aujourd'hui — nous voulons parler justement de l'individu le plus dépourvu des moyens de s'approprier les progrès de son espèce, quoique ses facultés puissent le lui permettre dans un milieu plus favorable, — le prolétaire de nos jours est bien au-dessus du serf du moyen-âge et de l'esclave de l'antiquité. N'a-t-il pas pour l'exercice de son activité mille auxiliaires ingénieux et puissants qui se partagent avec lui la tâche du labeur, et qui manquaient à ses devanciers? Certes la répartition des instruments de travail n'est pas équitable, et la foule des oisifs et des exploitateurs devrait être convertie en ouvriers; mais, quoi qu'il en soit de ces imperfections que le temps détruira, toutes les conquêtes de l'Humanité sur la matière ont doué le travailleur moderne d'une puissance intérieure qu'il manifestera désormais par de nouvelles conquêtes de plus en plus élevées.

Si nous entrons dans l'ordre moral et intellectuel, c'est ici que la supériorité du prolétaire sur le serf et l'esclave apparaît encore plus grande. Nous n'en ferons pas une description étendue, nous la constaterons seulement par le fait le plus important, par l'accroissement et l'élévation de la dignité humaine. Le prolétaire d'aujourd'hui compte comme un homme, quoique nombre de misérables en fassent trop souvent bon marché dans leurs calculs et dans leurs actions.

Mais ce qui est le plus consolant, c'est qu'il se regarde lui-même comme un homme semblable à tout homme, c'est qu'il sent en lui la dignité, la grandeur de l'homme. Délaissant toute idée de caste, toute distinction d'inférieur et de supérieur, de riche et de pauvre, il va droit à l'Humanité, il la trouve en lui douée des mêmes facultés que hors de lui, il se classe dans cette espèce qu'il reconnaît pour la sienne, et nonobstant toute différence de développement entre lui et les autres, il se pose comme égal en face de tout homme.

Cette attitude est légitime.

L'Egalité, c'est la conséquence immédiate, naturelle, invincible, de la vraie notion de l'Humanité. Qui détruirait ce raisonnement? Si l'Humanité se trouve dans tout homme avec ses qualités fondamentales, essentielles, susceptibles de développement — et la créature humaine la moins avancée dans l'ordre intellectuel peut en fournir la preuve puissante à l'incrédule le plus obstinément enfermé dans sa négation de l'Egalité — si tout homme porte en soi la trinité sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis, tout homme est égal à tout homme. Or cette vérité ne saurait être contredite qu'en vertu des idées les plus fausses sur l'Humanité, donc tout homme est égal à tout homme.

Mais en vain le monde actuel est-il rempli de ce cri sublime : Egalité! féconde prophétie que nos pères ont jetée sur notre avenir et dont nous avons fait un dogme, qui nous transporte idéalement dans un monde meilleur et qui nous donnera la force d'en faire une réalité; en vain avons-nous répété mille fois, et dans toute la puissance de notre conviction faite à la vue des preuves les plus convaincantes, en vain avons-nous dit et disons-nous que tout homme est égal à tout homme par cela seulement qu'il porte en lui l'essence Humanité sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis, bien des esprits prévenus semblent ne pas entendre cette déclaration, et objectent immédiatement contre l'Egalité l'ignorant en regard du savant, le vicieux en face du vertueux, et encore, pour tout dire, le plus ou moins de taille et de force, les formes et les goûts différents, les aptitudes et les penchants divers, enfin tout ce qui fait la variété dans l'espèce humaine.

Il n'y a dans cette objection banale ni connaissance, ni bonne foi. Ce qu'il faut démontrer contre nous, et contre des milliers d'hommes qui voient comme nous, c'est que nous n'avons pas de l'Humanité une notion vraie, solide, et profonde, c'est que l'Humanité n'est pas une en tant qu'espèce, mais diverse, enfin qu'il y a Humanité et Humanité.

Mais jusqu'à ce que ces trois propositions aient été démontrées vraies, nous affirmerons notre croyance en tirant l'Egalité de sa source véritable, et en lui maintenant le caractère qui la constitue. Quant à la portion de nos égaux auxquels cette qualité est refusée par nos adversaires, quant aux faibles, aux ignorants, aux méchants mêmes, nous savons qu'ils peuvent se développer et se perfectionner parce qu'ils ont en eux la même humanité qui est dans leurs semblables, et nous leur donnerons le temps pour accomplir le progrès que la plupart n'ont pu faire encore pour des causes indépendantes de leurs facultés. Nous demanderons enfin que toutes les résistances aveugles cèdent à la vérité, et permettent et s'efforcent avec nous d'établir un milieu où tous nos frères trouveront les moyens de vivre et de se développer conformément à leur nature.

Oh! non, l'Egalité n'est pas une chimère, c'est un principe vivifiant et fécond. Il renferme en lui, il unit profondément ce qui est divisé encore, le *droit* et le *devoir*. En vertu de sa qualité d'égal tout homme a le même droit et le même devoir.

Il nous sera facile d'en établir la démonstration. Le propre de l'Humanité c'est d'être susceptible de développement et de perfectionnement. Mais elle ne peut obéir à l'impulsion de sa virtualité qu'en puisant dans la nature, dans la société et dans la science tous les moyens de progresser. Elle a donc droit de prendre ces moyens là où ils sont, et d'en user dans toute l'étendue de ses besoins. Or tout homme est lui-même l'Humanité dans une certaine manifestation particulière et actuelle, donc tout homme a droit à la nature, à la société, à la science. Mais l'homme n'est pas seul, il y a les autres hommes; un homme seul n'a pas droit, tous les hommes ont droit. Si le droit de quelqu'un d'entre eux n'est pas reconnu, respecté et satisfait, il y a aussitôt injustice et oppression de la part de tous sur un seul. Si le droit du plus grand nombre est lésé par l'égoïsme de la minorité, il y a aussitôt des oppresseurs et des opprimés, il y a l'envie, la haine, la discorde, la lutte, la mort. C'est l'inégalité, c'est le mal. Le monde actuel n'offre pas d'autre spectacle. Il faut donc, pour qu'il n'en soit plus ainsi, que le droit de chacun soit respecté par tous, et le droit de tous par chacun. C'est là notre devoir. Et un seul homme n'a pas ce devoir, tous les hommes ont le même. Ainsi le droit et le devoir sont semblables pour tout homme, et cessent d'être distincts et divisés pour devenir unis et confondus.

Alors enfin la communion humaine s'organise au nom de la Justice et de l'Egalité. L'homme se trouve placé dans un milieu favorable à son développement, et se sent lié plus intimement à son semblable, à l'Humanité. En effet il ne peut pas se développer seul et indépendamment des autres hommes. Réduit à lui-même il n'inventerait ou ne continuerait rien ni dans l'industrie, ni dans l'art, ni dans la science. Il faudrait qu'il se multipliât à l'infini dans chacune de ces trois branches du travail humain, ce qui demanderait qu'il fût, lui tout seul, l'Humanité tout entière dans toute l'étendue de sa manifestation. Mais cette Humanité, elle existe hors de lui dans ses semblables. Ceux-ci travaillent à la développer. Il ne peut donc pas n'en tenir aucun compte, car, en vertu de ce que nous avons dit plus haut, leur développement est une des conditions essentielles de son propre développement. Mais se croira-t-il uni seulement à un certain nombre d'hommes composant sa famille, ou sa nation? Cela ne saurait être sans dommage pour lui; car nul homme n'existant sans avoir en soi l'essence Humanité, nul homme ne lui est indifférent. Sans doute il est plus particulièrement uni avec ses proches et ses amis; mais en même temps qu'il communie en eux d'une manière plus intime avec l'Humanité dont ils sont des manifestations particulières, il est en communion, par le fait même de sa nature, avec l'Humanité tout entière, sous quelque latitude qu'elle vive, quelque distance morale, intellectuelle ou autre qui puisse les séparer dans le temps. Car l'Humanité est une, car cette espèce est la même dans tous les individus, et elle ne se perfectionne ou ne se détériore jamais dans aucun d'eux sans se ressentir dans tous les autres de la même chute ou du même progrès.

C'est ce que nous avons commencé à établir, et ce que nous démontrerons plus complètement tout à l'heure en parlant de la loi morale de l'homme. Pour cela nous nous appuyerons sur notre définition de l'Humanité répétée ici en forme de conclusion :

L'HUMANITÉ EST UN ÊTRE IDÉAL, COMPOSÉ D'UNE MULTITUDE D'ÊTRES RÉELS, QUI SONT EUX-MÊMES L'HUMANITÉ EN GERME, L'HUMANITÉ A L'ÉTAT VIRTUEL.

Quatrième proposition.

La loi morale de l'homme n'est ni le sacrifice ni l'égoïsme, mais la Solidarité.

Comme tout se suit et s'enchaîne logiquement dans l'ensemble des vérités qui composent la doctrine que nous exposons; comme d'un premier principe fondamental, la connaissance de l'homme, il naît aussitôt une conséquence qui devient à son tour un principe fertile en conséquences toutes aussi fécondes que lui-même; il nous arrive qu'après avoir établi le lien de l'homme avec son espèce, et donné de cette espèce une définition qui la fait comprendre enfin, nous avons implicitement formulé la véritable loi morale de l'homme. De sorte qu'après avoir démontré que cette loi n'est ni le sacrifice, ni l'égoïsme, nous aurons à rappeler quelques-unes des vérités émises précédemment pour expliquer l'origine, le fondement et la signification étendue de la Solidarité.

Si l'homme doit être guidé par un principe qui règle sa conduite avec lui-même et ses rapports avec ses semblables, nécessité que tout démontre et soutient, il importe essentiellement qu'il suive un principe vrai. Car, dans le cas contraire, il est en désaccord avec les tendances légitimes de sa nature, qu'il méconnaît, et en opposition funeste avec ses semblables : double mal d'où résulte pour tous une vie pénible, incertaine, tourmentée, malheureuse. Or, d'une part, l'aspiration vers une vie sociale meilleure agite sans cesse l'homme, et, de l'autre, la Vérité, qui n'engendre que le bien, peut seule lui faire atteindre l'objet de son aspiration. Donc tout principe qui ne l'aura pas conduit au but de ses désirs, qui n'aura pas donné satisfaction à sa nature tout entière, non pas dans la licence de ses passions désordonnées, mais conformément à l'idéal qui doit l'éclairer et le diriger, tout principe si improductif doit être réputé faux, condamné et rejeté. Donc, si nous démontrons que le principe du sacrifice et le principe de l'égoïsme n'ont pas d'autre résultat, nous aurons démontré qu'ils sont faux et doivent être rejetés. Et si nous démontrons à la suite que le principe de la Solidarité peut seul élever l'homme à la possession pleine et entière, dans le temps, de l'objet de son aspiration, nous aurons fermement établi que la véritable loi de l'homme, c'est la Solidarité.

Pour se manifester comme activité, l'homme a des besoins dont la satisfaction est réclamée par son être tout entier, mais spécialement par son corps, représentant et instrument de son activité. Il en est de même pour sa manifestation, comme moralité et comme intelligence; elle ne peut s'accomplir que par la satisfaction de son cœur et de son esprit, représentants et instruments de sa moralité et de son intelligence. Ces besoins divers étant donnés, autour de

l'homme, dans le milieu où il vit, se trouvent la nature, l'Humanité, et la science, lesquelles renferment tout ce qui peut le satisfaire, et par là lui imposent une multitude de rapports avec elles. Nous croyons avoir démontré complètement cette vérité en parlant du lien de l'homme avec son espèce. Ainsi donc l'homme doit communier avec les éléments de sa vie, sous peine de mourir ou de demeurer pour le moins incomplet et malheureux.

Mais voici qu'en face de ces exigences si naturelles et si légitimes se pose le principe du sacrifice. Au nom d'un idéal faux et chimérique et pour élever l'homme à une perfection plus fausse et plus chimérique encore, il jette anathème sur la nature, sur l'Humanité, et sur la science, les déclare imparfaites, mauvaises, funestes enfin, et invite quiconque veut progresser et entrer dans le salut à s'abstenir presque complètement de communier avec elles.

Cela est-il possible? Non.

L'homme ne vit pas seulement des choses spirituelles, il vit encore des choses matérielles. S'il faut à son esprit la nourriture qui lui convient, il faut aussi à son corps le pain qui lui est propre, et à son cœur l'objet qui lui est nécessaire. Qu'il essaye de pratiquer cette loi du sacrifice en l'absence de tout idéal vrai qui l'explique, et dans l'exclusion de tout autre principe qui vienne restreindre sa rigueur exagérée, et aussitôt il sort de la voie que lui prescrit de suivre sa nature, et il porte dans tout son être le trouble et la désharmonie.

Il a des besoins légitimes; autour de lui se tiennent les différents objets qu'appelle chacun de ses besoins, et il refuse de leur donner ces objets. La nature, l'Humanité, la science, tout l'invite par le double aspect de l'utile et de l'agréable, et il s'interdit toutes choses. L'être réclame en lui comme sensation-sentiment-connaissance, et il méconnaît cette voix, sa propre voix. C'est lui-même qui demande et lui-même qui refuse, lui-même qui dit : J'ai besoin, je veux, et lui-même qui répond : Je ne dois pas avoir besoin, je ne dois pas vouloir. Étrange et misérable contradiction par laquelle il s'impose sans cesse le plus horrible des supplices que l'imagination des poètes payens a pu rêver pour leur enfer! Lutte déplorable et funeste dont il est le théâtre, qu'il suscite et soutient contre lui-même, où la victoire et la défaite lui sont également mortelles.

Ce n'est pas tout. De cette erreur, que de conséquences malheureuses encore! Et ce lien salutaire et divin de l'homme avec son semblable, quelle est sa destinée sous l'empire d'un principe qui condamne et repousse l'Humanité comme funeste à quiconque tend à la perfection? Il est rompu, détruit; l'homme fuit l'homme, abhorre la femme, et s'écarte pour faire tout seul son chemin du salut. Il n'y a plus de société humaine, rien que des associations d'amis de la mort, qui cherchent la vie hors de la vie, et Dieu partout excepté là où il est. Ou bien il subsiste, comme pendant le règne le plus marquant du principe du sacrifice, une sorte de société composée d'hommes adonnés au sacrifice et d'hommes adonnés à l'égoïsme. Et il arrive alors que les seconds oppriment les premiers d'autant plus aisément que ceux-ci repoussent les choses que convoitent ceux-là, qu'ils regardent leurs oppresseurs comme de malheureux égarés dont Dieu se sert pour éprouver leur vertu, et qu'ils supportent l'injustice et la violence en pardonnant et priant. Alors l'inégalité domine, et avec elle tous les maux qu'elle engendre.

Mais détournons-nous de ce triste tableau du passé. Revenons à la véritable connaissance de la nature de l'homme, et demandons qu'elle soit obéie dans ses justes exigences. Nous sommes dans la vie, c'est par elle que nous connaissons et aimons Dieu et l'Humanité; entretenons donc cette vie pour connaître et aimer de plus en plus Dieu et l'Humanité. Certes ils méconnaissent le créateur et sa création, et ils ne savent pas ce que c'est que la vie, ces hommes qui interdisent encore l'usage des choses qui font la vie. Et puisque cette défense est portée au nom de Dieu, nous nous dirons, pour nous assurer dans une foi contraire à celle qu'ils proposent, nous nous dirons : De deux choses l'une, ou Dieu existe ou il n'existe pas. S'il n'existe pas, c'est une folie cruelle et absurde que de nous imposer des privations, que de rechercher une vie satisfaite mais réglée; s'il existe, au contraire, comme tout l'affirme et le démontre, c'est un blasphème impie contre sa raison, contre sa justice, contre sa bonté, que de croire la loi du sacrifice émanée de lui.

Non, non; cela n'est pas. Dieu a créé toutes les productions de cette terre, il a fait l'Humanité, il renferme et distribue la science, et tant de biens sont destinés à l'homme, à chaque homme. Ouvrons donc tous nos sens au milieu de ces merveilles, admirons ces formes et ces couleurs, ces arbres au port majestueux, ces plantes aux fleurs gracieuses, ces montagnes sublimes, ces mers immenses, toute cette nature inépuisable qui nous porte et nous entretient, qui nous charme par ses bruits, nous parfume de ses senteurs, nous délecte par ses fruits, que nous appelons notre mère, et qui semble sourire avec l'intelligence du cœur lorsque trois d'entre nous la cultivent dans les divines conditions de l'unité parmi eux. Unissons-nous donc les uns aux autres, resserrons les liens de l'Humanité, agrandissons la vie ensemble et les uns par les autres. Quoi de plus beau après Dieu que l'Humanité! Quoi de plus doux à l'époux que l'épouse, et réciproquement! quoi de plus doux à l'enfant que le père et la mère, et réciproquement! quoi de plus salutaire pour tous que la société humaine! Ah! l'Humanité n'est pas maudite, revenons, revenons à elle. La science n'est pas funeste; si connaître nous a été fatal une fois, comme le rapporte le Livre Saint, connaître de plus en plus nous sera un bonheur infini. Ah! il y a trop de biens et de merveilles que la science peut révéler et prodiguer; ne le demandez pas aux faux savants, mais adressez-vous à ceux qui portent un plus beau nom.

Oui tout cela est vrai, mais pour qui? Ce n'est pas pour nous d'aujourd'hui. Mais le verrons-nous demain? Oui, si demain règne l'Égalité, si demain la communion humaine est connue, aimée, pratiquée.

Quoi qu'il en soit des obstacles qui nous repoussent encore malgré nos attraits pour cette communion vraiment sainte, le principe du sacrifice ne sera plus un empêchement. L'Humanité le rejette déjà, il n'a produit que des maux pour elle tant qu'elle s'est tenue asservie à sa loi, elle s'en dégage et s'affranchit. A l'époque où nous sommes l'Humanité entre dans sa majorité, dirons-nous, et elle s'émancipe. Qu'il soit donc levé l'interdit répété aujourd'hui encore au nom du sacrifice par quelques zélateurs ignorants du passé, sur les biens de toutes sortes que Dieu a répandus pour elle autour d'elle. Dès aujourd'hui elle demande une nourriture forte et substantielle, la nourriture qui convient à l'âge viril lorsque toutes les facultés de l'être s'exercent dans la Liberté, sont protégées par la Fraternité, et développées par l'Égalité.

Mais au nom de son droit de triple et incessante communion l'homme doit-il donner carrière à tous ses appétits et chercher à les satisfaire individuellement et au détriment de ses semblables, en invoquant l'exigence de ses besoins? La loi morale de l'homme est-elle l'égoïsme, c'est-à-dire le sentiment exagéré du droit demandant satisfaction en l'absence d'un principe supérieur qui le régisse et le sanctifie? C'est aujourd'hui le dogme prêché et applaudi; c'est l'erreur au nom de laquelle a été constitué l'individualisme qui nous divise et nous tourmente; mais ce n'est pas la vérité par laquelle nous entrerons dans le salut.

Le sacrifice est enfin rejeté après un long essai durant lequel il n'a causé à l'homme que misère et douleur, mais nous avons à sa place l'égoïsme, qui ne nous afflige pas de moindres maux. On le proclame cependant, et en ces jours mille prédicateurs ardents s'efforcent de le pousser à ses dernières conséquences. Mais voyez toute la grandeur du mal.

L'égoïsme détruit autant qu'il est en lui, dans le plus grand nombre des faits qui constituent la vie humaine, le lien de l'homme avec son semblable. Selon le faux idéal qui avait inspiré le sacrifice, l'homme devait s'abstenir de la plupart de ses relations essentielles avec la nature, l'Humanité et la science pour gagner un paradis dont la conquête dépendait de lui seul, d'où les autres hommes ne pouvaient le rapprocher ni l'éloigner, quels que fussent leurs vices ou leurs vertus, s'il demeurait ferme dans l'austère voie du renoncement. C'était une folie sans doute, mais une folie pourvue d'une certaine grandeur, car il s'agissait dans son objet de perfection morale. L'égoïsme n'a point une si noble prétention, et produit d'aussi grands maux sans les soulager par aucune espérance élevée. Il ne recherche que les biens matériels, et il invite tout homme à s'efforcer de les acquérir, n'importe à quel prix et par quels moyens, pour les posséder seul, en jouir seul, et par eux être sauvé tout seul. Dissolvant actif et tout-puissant, il a rongé ce qu'il y avait de liant entre les hommes, et rendu impossible, pour bien longtemps peut-être, l'association universelle qui seule les sauvera tous.

Jetez les yeux sur ce monde. C'est une immense multitude en agitation, une sorte de fourmilière humaine sans unité, sans ensemble, sans but ni intérêts communs, où les individus s'affrontent et se battent comme dans un duel, où chacun s'efforce de vaincre pour lui seul, où l'homme est la proie de l'homme. D'un côté les forts, de l'autre les faibles; ceux qui ont sont les forts : pour eux la victoire est facile et le butin assuré; ceux qui n'ont pas sont les faibles : pour eux vaincre c'est gagner le pain du jour, c'est ne pas succomber à l'excès de la peine et du labeur. De cette division naît une autre division. D'un côté tout le droit, de l'autre tout le devoir. Pour les forts, le droit s'étend à la nature tout entière, à l'humanité tout entière, à la science tout entière; pour les faibles, le devoir a la même extension. Les seconds n'ont de droit qu'autant que leur en accordent les premiers. Ceux-ci n'ont de devoir qu'autant qu'ils s'en imposent eux-mêmes. De cette séparation de deux choses qui devraient être confondues en fait comme elles le sont en essence, résulte l'inégalité actuelle, et avec l'inégalité tous les maux qu'elle engendre.

Au milieu de ce conflit de passions et d'intérêts si divers, sous le règne de cette inégalité monstrueuse, que devient le lien de l'homme avec l'homme? Méconnu dans sa nature et dans sa destination, il ne sert qu'à grouper les faibles sous la domination des forts, il n'établit entre eux d'autres rapports que ceux de capitaliste à salarié, de maître à ouvrier. Il n'est pas senti autrement, et cette parole vulgaire *les pauvres ne vivraient pas sans les riches* révèle et caractérise profondément l'altération qu'a subie la vérité salutaire qu'il représente. Mais on peut toujours retourner cette sorte d'aphorisme aveugle auquel a donné lieu le fait sous l'empire du mal, et demander si les riches, les propriétaires et les industriels vivraient sans les pauvres, les prolétaires, les salariés.

Et la communion de l'homme avec la nature et la science, dans quelle mesure se fait-elle pour ceux à qui la naissance n'a pas assuré la richesse ou les moyens de l'obtenir aisément? Interrogez cette pâle multitude de pauvres et d'ignorants qui se traîne dans l'indigence et dans les ténèbres, et semble former une seconde Humanité à côté de l'autre abondamment pourvue de tous les biens. Ceux que tourmente la crainte du lendemain, ceux dont la faim sans cesse demandante n'est jamais satisfaite, ceux dont l'esprit n'a reçu aucune culture, tous vous diront assez par le spectacle de leurs misères qu'ils ne sont en communion ni avec la nature ni avec la science. Ils ont des besoins, ils voient des objets capables de les remplir, ils convoitent ces objets, mais ils n'on pas droit. A ces hommes le sacrifice et toutes ses tortures sont imposés en fait, bien qu'ils les rejettent en principe. Que l'on ne s'étonne donc pas de trouver l'Humanité si peu développée en eux! Mais tant de mal n'est causé à l'homme que par l'homme. Le principe du sacrifice devait être rejeté sans nul doute, cependant il y avait cela de consolant sous son empire, que c'était l'homme lui-même qui se privait de la nature, de l'Humanité, et de la science. Mais sous la tyrannie de l'égoïsme, c'est l'homme qui impose la privation à l'homme. Et pourtant nous avons tous aboli le principe du sacrifice, nous aspirons tous à nous développer dans la plénitude de notre être par la nature, l'Humanité et la science.

Et maintenant résumons nos diverses accusations portées si justement contre le sacrifice et l'égoïsme. Nous avons dit, en commençant cette recherche de la loi morale de l'homme, que tout principe qui ne produirait dans l'expérience que des conséquences funestes, et par là empêcherait le libre exercice des facultés de l'homme, devait être réputé faux, condamné et rejeté. Or le sacrifice et l'égoïsme méconnaissent tous les deux l'Humanité, brisent le lien de l'homme avec l'homme, détruisent la communion avec la nature et la science, séparent le droit du devoir, et enfin constituent et soutiennent l'inégalité. Sous leur empire l'homme souffre et ne peut se développer. Donc le sacrifice et l'égoïsme doivent être déclarés faux comme principes de moralité humaine, et pour cela condamnés et rejetés.

Est-ce à dire pourtant que l'égoïsme et le dévouement qui résulte du sacrifice doivent être rejetés absolument? Nous n'avons pas voulu mener à cette erreur, et quand nous avons critiqué ces deux principes, nous ne les avons condamnés que parcequ'ils ont prétendu chacun régner en l'absence de l'autre. Dans la séparation qui en a été faite jusqu'ici, ni l'un ni l'autre ne donne la loi morale de l'homme, ni l'un ni l'autre ne peut régler sa vie et ses rapports avec ses semblables conformément à leur nature et à leur destination communes. Il faut les unir au contraire dans un même principe dont chacun fait partie selon la vérité, en vertu de sa signification même, et dans lequel ils se corrigent, s'épurent, se fortifient, et se développent mutuellement à l'avantage de l'homme. Dans cette union ils prennent le nom de SOLIDARITÉ, et donnent à l'homme sa véritable loi morale.

La Solidarité découle de l'Égalité. Elle est à celle-ci comme la conséquence est au principe. Dans l'Egalité il y a le *droit* et le *devoir;* autrement dit, l'Égalité, c'est le même *droit* et le même *devoir* pour tout homme. Dans la Solidarité il y a le *sacrifice* et l'*égoïsme;* autrement dit, la Solidarité, c'est le même *sacrifice* et le même *égoïsme* pour tout homme. Au *droit* qui se trouve dans l'Egalité correspond l'égoïsme dans la Solidarité. C'est tout un. Au *devoir* que renferme l'Egalité correspond le *sacrifice* dans la Solidarité. C'est tout un.

Lorsque nous avons expliqué notre définition de l'Humanité, nous avons dit que tout homme peut développer en lui l'essence humanité, qui est sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis, de deux manières, d'abord en se servant de ses propres facultés, et ensuite en s'appropriant, à l'aide de ces facultés mêmes, les résultats du développement atteint par ses semblables. Nous avions établi précédemment que la vie de l'homme est une communion incessante avec la nature, avec l'Humanité, avec la science et Dieu, mais plus particulièrement et plus directement avec l'Humanité, et enfin que cette communion est nécessaire, indispensable au développement de l'homme. De ces deux vérités rappelées ici une conséquence irréfutable sort immédiatement, comme nous l'avons démontré; c'est le même droit et le même devoir pour tout homme, c'est l'Egalité humaine. Partons de ce principe pour aller plus loin dans la question qui nous occupe. Le droit de tout homme consiste, dans sa véritable extension, en ce qu'il lui assure la libre faculté de prendre dans la nature, dans l'Humanité, et dans la science tout ce qui peut concourir à son triple développement physique, moral, et intellectuel. Ce droit est inhérent à l'Humanité et n'appartient qu'à elle seule, uniquement parcequ'elle est l'Humanité. On ne saurait la concevoir dépourvue de ce droit. Et de même, puisque tout homme est l'Humanité dans une manifestation particulière et actuelle, on ne saurait concevoir aucun homme dépourvu de ce droit. On ne saurait non plus concevoir un homme qui n'aimerait pas son droit, et auquel il serait indifférent d'être privé de la nature, de l'Humanité et de la science. Ceux-là seuls qui se donnent la mort cessent d'aimer leur droit. Tout homme donc aime légitimement son droit, et s'aime légitimement lui-même dans l'amour de ce droit. Voilà l'*égoïsme*. Avec ce caractère, il est tout justice et vérité.

Mais le droit de tout homme a une limite. Il s'arrête, pour devenir injustice et oppression s'il est poussé plus loin, là où commence à s'exercer le droit du semblable. Le devoir de tout homme est alors de ne point passer outre. Mais s'il arrive que par exigence immodérée de quelqu'un de ses besoins il convoite encore une certaine part de ce qui est l'objet du droit de son semblable, même après qu'il aura exercé le sien propre dans son extension normale?.... Eh bien, par devoir il s'abstiendra, par devoir il fera le *sacrifice* de ce qu'il était tenté de ravir à son frère. Nous disons le sacrifice pour exprimer la répression morale qu'il devra exercer sur toute tendance de sa nature à l'exagération, bien qu'il n'y ait pas sacrifice pour lui dans la douloureuse acception de ce mot, puisque son droit réel et complet aura été satisfait.

Tel est le fait de la Solidarité qu'en unissant le sacrifice et l'égoïsme, ou le droit et le devoir, elle peut donner satisfaction à tous les hommes à l'aide d'une organisation nouvelle dont elle est le principe. Par là, de concert avec l'Égalité, qui est le dogme religieux de l'avenir, elle met en action, pousse en avant, et maintient dans sa droite voie le développement de l'Humanité. Nous l'avons dit plus haut, l'espèce humaine n'est pas susceptible d'être développée seulement dans quelques hommes, elle peut progresser dans tous si les moyens de se développer sont fournis à tous. Le progrès circule parmi les individus qui la composent comme le sang circule dans leur corps; toutefois il est un trop grand nombre d'hommes auxquels n'arrivent que d'imperceptibles ressentiments du progrès. Tous les pauvres, tous les ignorants, les prolétaires dont le labeur prend les jours et les nuits, les opprimés sur lesquels pèse le joug des oppresseurs, tous ceux enfin que l'inégalité actuelle repousse de la communion avec la nature, avec l'Humanité, avec la science, tous ceux-là souffrent et ne se développent pas. Sans doute le petit nombre de leurs semblables qui progresse les soutient et leur donne, mais d'une manière insuffisante. Ils souffrent et ne se développent pas, disons-nous, mais ils ne sont pas seuls à subir ce mal : parce qu'il en est ainsi pour eux, les autres hommes souffrent et ne se développent pas. Et qu'on ne dise point : Cela est une chimère, quiconque possède des richesses ne sent ni le froid ni la faim lorsque des milliers d'hommes meurent de froid et de faim; avec de l'or la vie est bonne et facile. Car nous répondrons : Mais s'il était vrai que la vie pût être encore meilleure et encore plus facile dans une société où tous les hommes auraient la faculté sans limites de se développer? S'il était vrai que plus de biens et plus de joies de toutes sortes résulteraient pour tous du développement et du perfectionnement de tous, qui ne voudrait convenir que nous souffrons tous lorsqu'un seul même d'entre nous ne peut se développer parce qu'il souffre? Or il est bien évident que si tous les hommes concouraient, avec toute la puissance de leurs facultés développées de plus en plus, au progrès matériel, moral et intellectuel, la vie humaine serait enrichie des jouissances les plus ravissantes. Donc un seul homme qui souffre fait souffrir tous les autres, ou plutôt, pour parler au monde actuel, tous les hommes se font souffrir eux-mêmes en opprimant ou négligeant le moindre d'entre eux.

Et cela est justice. Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Est-ce qu'il y a un homme qui ne soit pas l'égal de tout homme? Est-ce qu'il y a un homme qui ne porte pas en lui l'Humanité, qui ne soit pas l'Humanité? Est-ce enfin qu'il y a un homme dans lequel l'Humanité ne puisse pas se développer et se perfectionner, et par là—qui soutiendrait le contraire?—est-ce qu'il y a un homme qui ne puisse contribuer au développement et au perfectionnement de l'Humanité?

Quoi! pouvant y apporter remède, la société laisserait languir dans la misère et l'ignorance des millions d'hommes, et elle le pourrait faire impunément, comme s'il n'existait aucun lien entre elle

qui opprime et eux qui sont opprimés! Cela ne serait pas juste, et si la justice est absente de la plupart des créations de l'homme, toutefois elle remplit celles de Dieu, elle constitue la Solidarité.

Qu'est-ce donc que la Solidarité encore une fois? Nous dirons: c'est une chaîne mystérieuse et ininterrompue qui pénètre dans chacun de nous, et nous unit tous à tous dans le dédale de ses cercles innombrables. Elle est, pour emprunter à la science un terme de comparaison bien connu, comme un fil conducteur le long duquel court, en passant par chacun de nous, tout ce qui est dans l'homme et sort de l'homme, le bien et le mal, la joie et la plainte, l'erreur et la vérité.

Nul de nous n'accomplit un progrès qui n'élève dans chacun de nous l'Humanité à un degré supérieur. Mais aussi nul de nous ne fait une chute dont le contre-coup, insensible, mais réel et agissant, ne soit porté à chacun de nous. Calculez si le nombre des progrès peut excéder le nombre des chutes dans un milieu social où la plupart des hommes sont privés des moyens de se développer, et par là de progresser, et vous saurez alors s'il n'est pas nécessaire que le monde actuel se transforme ou se retire devant un nouveau monde fondé sur l'Egalité et la Solidarité.

Le Christianisme disait aux hommes, les voulant provoquer à la poursuite de son paradis chimérique: quiconque perdra la terre conquerra le ciel. La Solidarité, plus vraie, seule vraie, crie aux hommes d'aujourd'hui: hâtez-vous de perdre la terre actuelle, et vous trouverez plus tôt la terre future, qui sera cette terre même transformée et embellie. La Solidarité seule peut opérer cette transformation si le monde lui est enfin livré, si elle associe les hommes, règle leurs rapports, et entre partout où se trouve l'homme, dans la propriété, dans la famille, dans la cité, comme véritable loi morale de l'homme, et comme principe d'organisation.

C'est à ce double titre que nous l'inaugurons autant qu'il est en nous. Elle se présente avec la puissance d'assurer à tout homme le plein exercice de son droit, et par là de l'établir dans l'Egalité, dans la Religion. Elle donne les preuves de sa puissance en révélant que nul homme ne jouit ou ne souffre, ne progresse ou ne tombe sans que tous ne jouissent ou ne souffrent, ne progressent ou ne tombent. Elle seule met l'homme d'accord avec lui-même et avec son semblable, détruit tout antagonisme, et réalise pour tous la communion avec la nature, avec la science, et avec Dieu, par la communion de l'homme avec l'homme, et par l'organisation qu'elle fait concevoir et donnera les moyens d'exécuter. Elle seule, enfin, protége, dirige, et mène à grands pas, sur la route du vrai ciel, le développement et le perfectionnement de l'Humanité.

Résumons-nous. De tout ce que nous avons dit pendant cette recherche de la loi morale de l'homme, il résulte que le sacrifice seul ne produit que du mal, que l'égoïsme seul ne produit que du mal, et que la Solidarité, ou le sacrifice et l'égoïsme confondus en un même principe, ne produit que du bien. Donc,

LA LOI MORALE DE L'HOMME N'EST NI LE SACRIFICE NI L'ÉGOÏSME, MAIS LA SOLIDARITÉ.

GRÉGOIRE CHAMPSEIX.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES PAYSANS.

(III[e] ARTICLE *.)

En commençant comme en continuant cette étude sur les paysans, je n'ai eu, je n'ai encore d'autre but que de faire connaître leurs souffrances, d'autre espoir que de les alléger, d'autre mobile que ma sollicitude et ma pitié pour ces pauvres gens dont je suis entourée.

Après avoir cherché en moi, j'ai cherché hors de moi un soulagement à tant de maux. Faible, sans talent, sans nom, sans puissance, j'ai osé appeler au secours de mon malade ceux qui sympathisent à la douleur humaine, ceux qui savent reconnaître la bonne foi et la bonne volonté sous quelque forme qu'elles se produisent. Ainsi, je le répète, je n'ai été amenée à une manifestation telle quelle que par amour et par pitié pour ceux qui souffrent, et par l'espérance de rencontrer des cœurs généreux.

Cependant quelques propriétaires, blessés des vérités peut-être un peu brutales que renferme mon dernier article, ont vu là un cri de guerre et de révolte contre eux. Tant que je n'ai parlé que du paysan, ils m'ont pardonné mon dévouement pour lui en faveur du jugement sévère que j'en portais. « A la bonne heure, disaient-ils, ici le paysan n'est pas poétisé; l'auteur le connaît; ce n'est pas de l'idylle; cela est vrai. » Mais quand j'ai osé porter la main sur les *maîtres*, quelques-uns, je le sais, en ont été indignés. Permis à moi d'écarter les haillons du paysan pour montrer ses plaies; mais respect aux vêtements du riche! Il est de ces choses brillantes qu'il ne faut regarder que de loin, dont on ne doit point approcher, et que l'on ne doit jamais toucher surtout.

Cependant, parler du paysan sans parler de ceux qui le dominent et agissent sur lui, ce serait exprimer un effet sans cause; ce serait parler contre la bonne foi, contre la justice, contre la vérité. La vérité est une ligne droite et inflexible; quand il n'est pas dans son chemin de passer à côté des choses, elle passe au travers. Je crois, j'espère n'apporter dans cette étude ni exagération, ni ménagement. Le mal que j'ai constaté est assez grand, assez profond, pour qu'il soit superflu de le faire ressortir par des moyens artificiels; je n'ai pas besoin de m'exciter à la guerre contre le riche pour arriver à l'amour du pauvre.

Si l'on me comprend bien cette fois, on doit voir qu'il y a assez d'amour et d'enthousiasme dans mon cœur pour que la haine et l'envie n'y trouvent point de place. C'est sans colère et sans passion que j'accuse... Je reconnais des oppresseurs et des opprimés, et je voudrais consoler et soutenir les uns sans maudire les autres; car j'espère, comme je l'ai déjà dit, que la connaissance de la vérité amènera un rapprochement, une fusion.

Pourtant si, tristement détrompée, je reconnaissais que l'alliance du riche et du pauvre est impossible; que cet état d'antagonisme que j'aspire à voir cesser est nécessaire et fatal; qu'il faut prendre parti pour un des adversaires, je n'hésiterais pas: je combattrais de toutes mes forces pour les pauvres, pour les faibles, pour les ignorants. Au travail lent et obscur que j'accomplis chaque jour pour eux, je joindrais une lutte ostensible et désespérée.

I.

Aujourd'hui la nature de mon sujet et la ligne que je me suis tracée m'amènent à parler du curé et de son influence sur les paysans. Je veux le répéter encore, c'est sans prévention aucune que j'aborde cette question; c'est avec modération et vérité que j'espère la traiter.

Tandis que le paysan, exploité par le *maître*, condamné à une existence de brute par l'impérieuse voix de la misère et de la nécessité, courbe péniblement son front vers la terre, un homme, le seul de sa commune, lui murmure doucement des paroles d'espoir et de consolation; il lui apprend qu'il est supérieur à l'animal dont il partage les travaux, et avec lequel son *maître* et la force des choses semblent le confondre; il lui affirme que l'existence a une cause et un but autre qu'un travail incessant et la satisfaction des besoins du corps; il lui parle de Dieu et d'amour enfin. Cet homme, ce consolateur, ce révélateur, c'est le curé de la paroisse, le seul éducateur du paysan, l'unique lueur qui brille dans cette vie ténébreuse.

Certes à voir ce prêtre isolé, déshérité d'affections et d'intérêts personnels, se consacrer au bien-être moral de sa commune, se dire l'ami et le père de tous ses paroissiens; à le voir, dans son église, qui toujours est un monument relativement majestueux, comme un roi dans son palais; à le voir à l'autel comme sur les marches d'un trône, prononçant des paroles touchantes et pures, que chaque dimanche écoute en silence la population assemblée; à le voir surtout accueillant et bénissant le petit enfant qui vient de naître, lui apprenant plus tard le catéchisme, l'unissant à une compagne, lui parlant toujours de son devoir et l'exhortant à le remplir, l'assistant enfin au moment suprême, et accompagnant ses restes au champ de repos; à voir enfin le curé de campagne dans l'exercice de sa mission, on peut se sentir pénétré de respect, d'admiration, et de reconnaissance; on peut le considérer comme le réparateur de bien des maux, et croire à la vérité du prestigieux tableau que M. de Cormenin nous a tracé dans ses *Entretiens de village*.

Mais à M. de Cormenin, comme il y a quelque temps à M. Michelet, j'oserai dire que cette peinture, toute splendide et touchante, toute désirable et vraisemblable qu'elle soit, n'est pas vraie cependant, — pour chez nous du moins. C'est bien la surface, assez bril-

* Voir les numéros de Juillet et Septembre 1846.

lante pour que l'esprit, l'imagination et la poésie s'y arrêtent et s'y complaisent, mais assez transparente aussi pour qu'une ferme volonté, pour qu'un puissant intérêt, celui du bien, pénètre jusqu'à la triste et sèche vérité qui se cache sous de si séduisants dehors.

Oui, il est vrai, le prêtre est le seul éducateur du paysan; lui seul parle au paysan de l'Idéal... Mais, hélas! cet éducateur est sans pouvoir, ses paroles manquent d'onction et d'efficacité. Il ne saurait faire croire à ce qu'il annonce, parce qu'il ne croit plus lui-même. La foi qui faisait la force et la grandeur du prêtre, la foi qui éclairait l'esprit du paysan, la foi s'est retirée de nos campagnes, où les cérémonies du culte sont demeurées seules, comme le cadavre d'où la vie s'est retirée. Ces cérémonies, mensonges permanents du prêtre au peuple et du peuple au prêtre, s'accomplissent machinalement, avec indifférence, et comme une corvée.

Le paysan qui ne croit plus, qui n'aime guère, et qui n'espère pas, ayant perdu le sens du langage mystique exagéré dont la religion se sert toujours, comme aux temps de ferveur et d'enthousiasme, le paysan se renferme dans une obéissance nonchalante à certaines pratiques du culte. Il ne sort de son apathie que pour marchander les sacrements et les prières que le prêtre lui vend. Il va à la messe, M. de Cormenin l'avoue, plutôt pour traiter de ses affaires, pour se distraire, pour voir les amis, pour montrer sa toilette, que pour élever et reposer son âme en Dieu, que pour écouter des paroles qu'il ne comprend pas et dont il ne se soucie guère. Il voit dans la confession une ennuyeuse et désagréable coutume dont il a perdu le sens consolant et profond : ce n'est pas une confidence versée dans le sein d'un ami qui le relève de sa chute au nom du repentir; ce n'est pas non plus une inquisition qui le révolte; c'est une formalité qu'il subit avec répugnance, pour être admis à la *communion pascale*, acte d'ostentation et de vanité que le paysan accomplit pour que les autres ne croient pas ou ne disent pas que M. le curé *l'a renvoyé*. Quant aux autres coutumes religieuses, on s'y conforme comme son voisin, comme ses pères, sans autre raison que l'habitude. Mais ce lien qui nous relie au passé s'use quand il n'est pas soutenu et fortifié par des attaches vivantes et progressives; Aussi peu à peu les paysans laissent-ils aux femmes les pratiques les plus assujettissantes. Ils imitent les *messieurs*, qui sans doute savent bien ce qu'il en est, et qui, depuis longtemps, ont abandonné l'église. Or, comme le paysan n'a ni instruction, ni raisonnement, ni philosophie, en délaissant ses idées religieuses, il se démoralise et se corrompt.

Ah! si, comme cherchent encore à le croire quelques bonnes âmes, il y avait un lien d'amour et d'intelligence entre le prêtre et le paysan, s'il était vrai que « la foi d'une commune tient à la considération qu'y obtient son curé, » un *bon prêtre* pourrait encore exercer une bienfaisante influence sur le cœur de ses administrés. Mais si le paysan devient indifférent à l'égard de la religion, il devient plus encore soupçonneux à l'égard de celui qui la lui prêche. Dépouillé du prestige qui l'environnait autrefois, le prêtre n'est plus qu'un homme que le paysan juge selon sa portée d'idées. C'est d'abord et presque toujours un homme pauvre, et nous savons combien le paysan méprise tout ce qui est pauvre; de plus c'est souvent un homme sensuel; dans tous les cas, il jouit, comparativement à l'état du paysan, d'un bien-être matériel qui excite l'envie de ce dernier. Enfin il fréquente presqu'exclusivement le riche propriétaire. Ce propriétaire qui ne va pas à la messe, qui plaisante même sur les pratiques du culte et sur son ministre; ce propriétaire qui le plus souvent affecte de douter un peu de tout, il s'en fait le convive et le partner. N'est-il pas naturel que le paysan se défie un peu de l'homme qui paraît si bien s'entendre avec ses *maîtres?*

Ainsi le prêtre est peut-être le moins apte à faire naître dans le cœur du paysan les sentiments de charité, de dignité, et d'égalité humaine, qui manquent à celui-ci. Tout son ministère se borne à enseigner les mots et non les sentiments qu'ils expriment, les cérémonies et non la pensée qu'elles voilent. A l'église du village, où d'ailleurs l'inégalité des fortunes se retrouve comme partout, puisque la plupart des *dames* se renferment dans leurs *bancs* comme avant 89, à l'église, le paysan ne prête qu'une bien légère attention au prône, qui du reste n'est pas à sa portée. La seule chose qu'il comprenne (1), dont il ne se défie pas et à laquelle il reste encore attaché, c'est la recommandation des fêtes, la fixation des offices, la règle du jeûne et du maigre, etc. Le curé est *payé* pour cela. Mais quant à la foi, à l'espérance, à la charité, le prêtre ne peut les inspirer, parce que, je le répète, on ne croit pas en lui, on n'attend rien de lui, on ne l'aime pas en un mot.

Le prêtre, que ses propres souffrances ont rendu clairvoyant, voit ce qui se passe, et reconnaît son impuissance. Quelquefois il s'en irrite; le plus souvent il se résigne à l'inutilité, à la vanité de son rôle. Il vit dans son atmosphère d'étiquette et de représentation, regardant d'un œil froid ce peuple auquel il ne peut ni ne sait parler du cœur; il fait miroiter à ses yeux distraits les paillettes de son vêtement, puis il renferme et cache son mal, ne s'inquiétant pas de celui des autres. Et, par une convention tacite, on renonce à s'étudier et à se comprendre des deux parts; on vit chacun chez soi, chacun pour soi, en conservant soigneusement les relations extérieures. On remplace l'échange de respect, d'amour, de sollicitude et d'épanchement, qui devait avoir lieu entre le pasteur et son troupeau, par un abandon commode et par une décente indifférence.

II.

Ici j'arrive à la partie difficile, au point délicat de la tâche que j'ai entreprise. En disant l'indifférence et l'inintelligence réciproques du prêtre et du paysan, j'ai énoncé un fait que chacun peut observer et constater; en donnant pour cause à ce fait le dépérissement de la foi, je n'ai été que l'écho de l'immense cri de douleur qui retentit partout depuis quelque temps. Mais je voudrais encore faire pour le prêtre en général, et plus particulièrement pour le prêtre des campagnes, ce que j'ai fait déjà pour le propriétaire. C'est là que mille obstacles se dressent devant moi: il ne s'agit plus d'écouter, de recueillir des paroles et des faits; il faut, pour connaître le prêtre, pénétrer ce regard baissé ou fuyant, interpréter cette parole dont il ne semble se servir que pour déguiser ou tout au moins voiler sa pensée; il faut entr'ouvrir cette noire soutane, robe de Déjanire, hélas! dont il se drape; il faut *dédoubler* le prêtre, le dépouiller de son enveloppe, et constater que sous cette enveloppe se cache, souffre, et languit une créature de Dieu, un de nos frères, né libre, grand et noble peut-être, mais qui chaque jour se rapetisse, se resserre, et recule en cédant à l'envahissement du prêtre. Le malheureux, il est si fortement étreint, si puissamment comprimé par l'institution qui le régit, que cette enveloppe lui est devenue assez adhérente pour qu'on ne puisse y toucher sans lui causer de la douleur et de la colère.

Cette adhérence est telle en effet que chez la plupart, et peut-être chez tous, le prêtre étouffe l'homme. En langage mystique, cette absorption s'appelle, je crois, *grâce d'état*. En vertu de ce beau miracle, le monde dévot fait du prêtre un autel qu'il croit de pierre, et qu'il décore : c'est une marche insensible, sur laquelle il monte pour s'élever vers Dieu. On y pèse de tout son poids, sans penser que ce contact blesse et meurtrit le cœur qui palpite sous la pierre. Des femmes, des femmes jeunes, belles (1), sans rougeur au front, sans crainte, sans pitié, se penchent à l'oreille de l'homme, et disent au prêtre de ces secrets à la fois doux et terribles.... La pierre ne remue pas, quoique le martyr qui s'agite dessous s'étonne de ces nouvelles souffrances. La soutane ne trahit pas les battements du cœur de l'homme, et le prêtre prononce d'une voix calme les saintes paroles, alors que l'envie, le doute, et le désespoir torturent son âme.

Pour les *incrédules* aussi l'homme s'est évanoui dans le prêtre. On peut donc frapper d'estoc et de taille sur ce corps inerte; les fautes, les vices, les crimes du clergé peuvent donc être hardiment attaqués, vigoureusement poursuivis dans chaque prêtre. Et rarement on leur épargne de ces douleurs et de ces avanies.

Du reste, il n'est pas surprenant qu'on soit arrivé à nier qu'un cœur humain batte sous la soutane. Lorsque des hommes, pleins d'amour et de générosité ont tendu la main au prêtre, pour le plaindre, le soulager et le guérir, ces hommes n'ont-ils pas été repoussés? A leur appel fraternel, on a répondu par l'outrage et la menace; à leur élan de charité par l'anathème.

Et cependant, je le sais, beaucoup de prêtres ont secrètement lu

(1) Il est certains cas pourtant où le paysan comprend ou devine la parole ou la pensée de son curé; c'est lorsque celui-ci, par un tort généralement fort commun dans nos campagnes, fait des personnalités ou des allusions à tel fait ou à tel individu. Alors le paysan sourit malignement. Pour lui, le curé le plus intolérant est le plus capable.

Un prêtre, espèce de monomane furieux, passa quelques années dans une commune que je pourrais nommer. Il ne montait jamais en chaire sans que la violence n'éclatât dans ses traits comme dans ses paroles. Pendant la semaine, sa haine inquisitoriale était à l'affût du mal, et il ne se passait guère de dimanches sans qu'il ne formulât quelque criante accusation contre un habitant de sa paroisse. Il avait introduit dans la prière quotidienne ce préambule, qu'il n'omettait jamais : « Prions pour les *bons*, mes frères, c'est-à-dire ceux qui se » confessent, et aussi pour les *méchants*, c'est-à-dire ceux qui ne se confessent » point. » Et partant de cette rigoureuse distinction, il proclamait que tout le bien que pourraient faire les méchants était autant d'œuvres diaboliques qui devaient tourner à leur jugement et à leur condamnation. Eh bien! ce prêtre détesté, mais *craint*, réunissait plus de pénitents que ses prédécesseurs; et depuis qu'il a quitté la commune, beaucoup de dévotes vont encore trouver ce confesseur qui tance et questionne si bien.

(1) Que les femmes jeunes encore, assez intelligentes, et pieuses de bonne foi, lisent la belle page de Paul-Louis Courier sur la confession; et si elles ont de la pudeur, si elles ont du cœur, je crois qu'elles renonceront à la confession, avec la plupart des prêtres du moins.

avec sympathie les belles pages qui militent en leur faveur, et qu'il leur était enjoint de maudire. Ils ont obéi, ils obéissent chaque jour; mais ils condamnent certains hommes et leurs idées avec les mêmes sentiments qu'un peloton de soldats fusille un condamné politique.

Maintenant que j'ai établi de mon mieux la distinction que je fais du prêtre, en tant que *prêtre*, et de l'homme, je proteste que ce que j'ai à dire ne concerne que le prêtre.

Si j'avais l'influence d'un grand nom, et d'un grand talent, je sais bien que les prêtres se lèveraient en masse pour écraser l'*infâme*. Et cependant, quelque infime que je sois, je m'attends, faut-il le dire? je m'attends au sort de la mouche imprudente qui se pose sur la dionée.

III.

Le clergé déchu de ses anciennes splendeurs, dépouillé de ses prérogatives, privé de la force et de l'unité que lui donnait la foi, ressent dans tous ses membres une immense douleur, une cruelle désorganisation. Un seul principe de vie est resté à ce grand corps à l'agonie; un seul mot d'ordre donné de haut en bas, répété de bas en haut, le soutient encore. «Cachons notre mal, feignons la » santé; à force de courage et de persévérance, la santé reviendra » peut-être; que le dehors tienne bon, et le dedans pourra se réor- » ganiser!» Et le moribond s'agite convulsivement, la violence simule la force, il râle avec le sourire aux lèvres.

Dans le haut clergé, dont la carrière peut s'ouvrir à l'ambition, la lutte, quoique difficile, est possible. Elle est d'ailleurs intéressante, et, pour quelques hommes énergiques, elle peut devenir la source d'un véritable enthousiasme. Mais pour les simples prêtres, pour les curés de campagne surtout, condamnés à une obéissance aveugle et muette, le fardeau devient trop lourd et trop pénible. Quelques-uns en sont écrasés; d'autres capitulent avec les sentiments naturels que la règle refoule en eux, et parent l'extérieur de tout ce qui démoralise l'intérieur.

Ces pauvres gens sont arrivés au sacerdoce par différentes routes. Les uns, appartenant à une trop nombreuse famille, se sont réfugiés là pour échapper à une misère certaine; d'autres, enfants du peuple, fils d'ouvriers, pour la plupart, ont été séduits par la prépondérance dont ils voient jouir le clergé, ou poussés par l'espoir de venir un jour en aide à leurs parents malheureux; d'autres enfin, et c'est le petit nombre, appelant de tous leurs vœux une vérité que leur cœur pût aimer, que leur raison pût admettre, ont espéré acquérir dans les ordres la paix en ce monde et le repos dans un autre. Ils ont cru trouver sous la robe du prêtre cette vérité qu'on nomme la grâce; et il leur semblait noble et beau de répandre la doctrine qu'on allait leur révéler......

Tous, hélas! se sont trompés, tous se repentent. Ils pensent tout bas ce que M. J. Terson a le courage de dire tout haut. Ils reconnaissent que la misère de l'ouvrier peut être adoucie par les joies de la famille, tandis que la misère morale du prêtre est incurable, et que la plainte même lui est défendue. Quant aux marques de considération dont on l'environne, elles sont bien chèrement payées par la rigoureuse attention avec laquelle tous ses actes sont épiés et commentés, par la joie maligne qu'éprouvent ses paroissiens, riches et pauvres, grands et petits, lorqu'il tombe dans le péché, par les railleries des uns, par la méfiance des autres, par l'indifférence de tous.

Le prêtre ne semble être entouré d'honneurs et de respects que pour être davantage à la portée des propos méchants ou grossiers, des condamnations impitoyables, s'il lui arrive de chanceler sur l'étroit et glissant chemin qu'on lui a tracé. Il doit traverser notre monde, partageant nos peines, les portant même; quant à nos joies, qu'il les voie, qu'il les voie d'autant plus séduisantes qu'il ne peut les pénétrer, mais qu'il n'y touche pas! si la tête lui tourne, si le vertige le saisit, s'il fait un faux pas, l'infamie tombe sur lui et l'écrase.

Cependant, par une cruelle inconséquence, nous faisons quelquefois du prêtre un homme comme les autres : nous l'admettons parmi nous, nous le convions à nos fêtes, nous le prenons pour compagnon de plaisir; il s'assied à notre table, il partage notre conversation : c'est alors, s'il a du sens, qu'il comprend toute l'étendue de son malheur, alors qu'il sent tout le poids et la force de la chaîne qui le rive à sa fausse et misérable position. Outre les joies innocentes et pures de la famille, qu'il peut envisager de près, il apprend là que tout homme est citoyen, qu'il peut être honoré pour la constance et l'énergie de ses opinions. Le prêtre n'est point un citoyen; il n'a pas le droit de déposer son vote dans l'urne électorale, il aurait mauvaise grâce à s'enthousiasmer pour les gloires nationales, à mêler sa voix aux hymnes qui respirent le saint amour de l'Humanité. Toute question sociale lui est interdite, comme devant nécessairement toucher à des questions religieuses. Quant à nos chefs-d'œuvre littéraires, qu'il n'oublie pas que nos plus grands hommes sont mis au pilori par le chef de l'église. Il ne parlera aussi qu'avec une excessive réserve, ou plutôt il ne parlera pas des livres modernes. Car aujourd'hui tout ce qui sent, tout ce qui parle, milite en faveur du prêtre, et il est enjoint au prêtre de s'opposer à ce qui tendrait à améliorer son sort.... J'ai peut-être tort de dire que ces divers sujets de conversation sont interdits au prêtre. Non; qu'il parle! seulement il ne dira que la moitié de sa pensée, ou même il dira tout le contraire.

Quelle douceur, quelle consolation doit-on trouver dans des relations où il faut se garder d'abandon et de sincérité! Il n'est véritablement de plaisirs permis au prêtre que ceux de la table et du jeu. Voilà des récréations bien nobles, bien capables d'élever l'âme et de développer les facultés!

Alors il se passe souvent un fait triste et déplorable. Le prêtre divise son existence en deux parts : sous le regard de la foule, il reste l'homme croyant, calme, fervent, et mortifié, l'homme qui a renoncé à tout bien terrestre; dans sa vie privée, dans sa vie réelle, c'est l'homme prudent et passionné à la fois, qui sait choisir parmi ses inclinations, ses goûts, et même ses vices, celui qui lui tient le plus au cœur. Ce choix fait, et la règle de la vie extérieure étant scrupuleusement gardée, le prêtre entre dans un doux tête-à-tête avec la passion admise. Il la flatte, l'augmente, et l'enrichit de tous les autres goûts qu'il lui sacrifie. Sa force, qu'il eût répandue sur tant d'objets, se trouve toute concentrée sur un point de jouissance : celui-ci est gourmand, celui-là est joueur, tel autre est curieux.... On dit que l'amour heureux est prudent et habile; la passion satisfaite s'abrite mystérieusement sous un voile pudique.

En vivant ainsi, le prêtre est en paix avec son évêque, qui n'exige que de l'obéissance et du décorum; d'accord avec ses confrères, qui ne lui demandent que de ne pas les déranger.

Mais pour le prêtre qui ne sait, ne veut ou ne peut s'accommoder de cet arrangement; pour le prêtre que la douleur effraye, et qui ne se résigne pas à souffrir des maux qui ne profitent à personne; quand il a reconnu que la vie n'est pas dans les institutions où il l'a cherchée, que rester dans sa chaire serait commettre un mensonge permanent, puisqu'il lui faudrait enseigner des doctrines dont sa pensée ni son cœur ne se nourrissent plus; quand, épouvanté de la responsabilité qui pèse sur lui, il voudra quitter une vie trop difficile, abandonner une tâche impossible, le monde, qui l'a plaint et blâmé de le quitter, le repoussera s'il veut revenir à lui. Le clergé, qui se lève comme un seul homme pour défendre et cacher le prêtre coupable de vol, d'adultère, ou de meurtre, le clergé se lèvera également tout entier pour maudire celui que son courage et sa sincérité poussent à une rétractation (1). Le front du prêtre est stigmatisé de caractères ineffaçables, la vie de la société s'est refermée derrière lui; il est prêtre, il doit rester prêtre. Il *peut* faire le mal, il *ne peut pas* le réparer (2).

Pour consoler le curé de campagne des dégoûts et des chagrins de l'état de dépendance dans lequel il est vis-à-vis de son évêque et même de ses confrères, dont il doit toujours redouter les délations; pour l'indemniser, dis-je, on lui confie, on lui recommande le gouvernement de sa commune. Une plaie d'amour-propre peut être soulagée par une satisfaction de l'orgueil. Ainsi le curé baise à deux genoux le gant violet de monseigneur; mais, dans sa pensée, dans ses paroles mêmes humblement orgueilleuses, il se croit, il se met au-dessus de tous les hommes de sa commune. Il sent que le pouvoir spirituel lui échappe, il transporte son règne dans les affaires temporelles : il intrigue dans les conseils municipaux, dans les élections communales; il tripote dans la mairie, se faufile dans les ménages...

Pour me résumer, enfin, le prêtre, hors la nature, presque hors la loi, souffre, doute, désespère, et s'endurcit. Mal avec lui-même, il ne saurait compâtir aux maux d'une société dont il ne partage pas les joies. Ces joies défendues, il se les exagère, et s'en irrite; il devient hostile à tout ce qui ne souffre pas comme lui, à tous ceux qu'il regarde comme les heureux de la terre; il rend, enfin, à cette société qui le rejette, envie pour dédain, haine pour mépris, anathème pour outrage.

IV.

C'est donc à cet homme, malheureux toujours, coupable souvent, c'est à cet esprit rétrograde, c'est à ce prêtre sans foi, sans

(1) Voyez ce qui se passe aujourd'hui à propos de M. l'abbé Thions.

(2) Le lecteur n'a peut-être pas encore oublié les faits d'un procès jugé l'année dernière par la cour royale de Limoges. Un prêtre demandait l'autorisation de se marier avec une femme dont il avait eu plusieurs enfants. Il avait abandonné le sacerdoce, il voulait rentrer dans la vie ordinaire, revenir vers la société; la société l'a repoussé au nom de la loi; elle lui a refusé le droit de réparer le mal commis par lui, de faire cesser le scandale qu'il avait soulevé.

espérance, et sans charité, hélas! qu'est aveuglément confiée la population des campagnes. Nous faisons de ces hommes, dont on rit quand on n'en a pas peur, les seuls maîtres de morale de nos paysans. « L'église, dit M. de Cormenin (avec celui qui l'administre » sans doute), est la vivante expression de la commune; le siége, » le centre de son existence; son cœur et sa tête. » Et si, comme je l'ai dit, cette expression est un mensonge en permanence, si ce siége est vermoulu, si ce centre et ce cœur sont corrompus, si cette tête est bouleversée, dans quel état doivent vivre les sujets d'un tel royaume? Non, non, le paysan ne croit plus ou croit bien peu encore à l'église, aux cérémonies religieuses, aux prêtres eux-mêmes, aux prêtres surtout. Le travail de destruction, qui est maintenant un fait acquis pour les intelligences cultivées, s'accomplit mystérieusement dans nos campagnes. Les paysans se détachent lentement, mais continuellement, d'un passé qui les quitte; ils sentent par instinct que la vie n'est plus là; le jour baisse, le froid de la nuit et le silence se font autour d'eux....

Ici, comme partout, plus que partout peut-être, la question religieuse est la première, la plus importante de toutes. « Cherchez » d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera » donné par surcroît, » dit l'Evangile. Tout le problème social est là, en effet. Moralisons-nous, élevons nos âmes, éclairons notre intelligence de la lumière divine, purifions nos cœurs par le saint amour des hommes; enfin, rendons-nous digne de l'Egalité, et l'Egalité nous comblera de tous les biens. La question est la même pour les grands comme pour les petits, pour les riches comme pour les pauvres. Mais le pouvoir éducateur manque : le prêtre de l'idéal nouveau ne s'est pas levé encore, et nous restons plongés dans les ténèbres de l'erreur et du doute....

Si maintenant on me demande ce que j'espère de la plainte que je viens de formuler, et à qui elle s'adresse, je répondrai que, comme la Cananéenne disait au Christ le mal de sa fille, et le suppliait de la guérir, j'implore les hommes qui ont puissance et volonté afin qu'ils viennent au secours de ceux qui souffrent et n'ont pas de voix pour se plaindre.

Mme *.**

SIMPLES RÉFLEXIONS

D'UN INDUSTRIEL

SUR LES AFFAIRES DU TEMPS PRÉSENT.

(IIe ARTICLE *)

La question du libre échange.

I.

« A peu d'exceptions près, dit le *Journal des Débats*, toute mar»chandise est enchérie par l'effet du système protecteur.... On a »ainsi élevé à l'intérieur le prix de la plupart des produits. » A cela, l'*Esprit Public* oppose un fait incontestable; c'est que depuis que le système protecteur est établi en France, la plupart des objets manufacturés ont baissé de prix et plusieurs même considérablement. Mais il aurait grand tort d'en faire exclusivement honneur au régime protecteur. Cette diminution du prix des fabricants est bien plutôt le résultat du produit des arts, combiné d'ailleurs avec l'effet de la concurrence. Je ne m'éloignerais donc pas d'accepter la formule du *Journal des Débats*, si seulement elle était moins générale. Il est certain que si le système de la liberté commerciale avait prévalu, le prix de chaque objet se serait établi au *minimum*, c'est-à-dire au taux du pays qui le produit le plus avantageusement, augmenté seulement des frais de transport jusqu'au lieu de consommation. Mais nous verrons plus tard quelles conséquences on peut légitimement tirer de cette proposition.

* Voir le numéro de Novembre 1846.

Après cela cet estimable journal se livre à des raisonnements et à des calculs dans lesquels il n'est pas précisément facile de le suivre, et dont pourtant j'aurais assez aimé à vous montrer le vide et la fausseté. « Ou bien, dit-il, par la protection, chaque mar»chandise a haussé proportionnellement d'autant, et dans ce cas »la protection n'a fait ni bien ni mal à personne » (ceci n'est pas précisément vrai, mais passons car évidemment ce n'est là que pour la symétrie de l'argumentation), ou bien l'effet du système sera »d'élever très inégalement le prix des différentes productions » (ceci est à peu près exact); «et en réalité, c'est ce qui arrive, *quoique »les partisans de la prohibition aient promis le contraire.* » Mais je ne sache pas que jamais pareille promesse ait été faite à l'industrie, et je ne pense pas d'avantage que l'intention de la protection, à part la question fiscale, ait jamais été autre que de soutenir chaque industrie *selon le besoin* qu'elle en pouvait avoir, ce qui, pour ressembler en effet à certaine formule communiste, ne laisse pas que de me paraître, à moi, très raisonnable. D'ailleurs l'égalité de protection ne consiste pas dans l'égalité des tarifs. Le taux de la protection qu'il peut être convenable d'accorder, fût-ce temporairement, aux diverses industries varie en effet infiniment selon l'objet, la nature, et l'état de ces industries; et la seule et vraie règle à suivre en ces matières, c'est que chacun au besoin soit protégé tellement qu'en fin de compte il arrive à se trouver équitablement rémunéré proportionnellement à ses chances d'abord, et puis à l'importance des moyens de production, capitaux, talent, travail, qu'il aura dû faire concourir à la création de son œuvre.

Autre méprise du *Journal des Débats*. A l'appui de son argument, il veut, dit-il, apporter des exemples: il veut prouver combien, même sous l'apparence d'une sorte d'équité, le système protecteur est arbitraire et inégal. Dans le fait, sans doute, il y a du vrai dans cette assertion; mais comment s'y prend-il pour l'établir? Il choisit pour exemples les deux grandes industries de la production des bestiaux et du fer; il calcule à combien s'élève annuellement la prime qui se paye pour protéger l'une et l'autre, et puis, pour déterminer pour chacune la quotité pour cent de cette protection, il met ces chiffres en rapport..... Avec la production annuelle de l'une et de l'autre, direz-vous sans doute, laquelle répond sensiblement à la vente et à la consommation? Nullement, mes bons amis; cette quotité pour cent est par lui calculée *à raison du capital employé par ces industriels*, ce qui donne un pour cent pour le bétail et vingt pour cent pour le fer. Evidemment tout cela est faux et pris de travers. Et voilà pourtant comment les publicistes officiels traitent et tranchent de leur haut les grandes questions d'économie et de travail.

En terminant, le *Journal des Débats* s'écrie : « Voilà donc le »dernier mot du système prétendu protecteur : un impôt, ou plu»tôt une multitude d'impôts qui se croisent, sont prélevés sur le »public, et tout compte fait, ces taxes innombrables se résolvent »en une prime au profit de quelques-uns... » Non pas précisément, lui répondrai-je encore; mais enfin, qu'importe, après tout, si seulement ces impôts divers étaient établis selon les conditions d'équité, de nécessité d'ailleurs, et de convenance que j'ai tracées plus haut? Oh! je sais bien que vous aimeriez mieux livrer tout au hasard; je sais aussi que nous venons ici sur le véritable terrain de notre différend : car, veuillez le remarquer, sauf quelques erreurs que je me suis permis de relever en passant, jusqu'à présent nous avons assez bien marché d'accord. Mais désormais, je vous en préviens, nous allons diverger complètement.

Laissons, mes amis, quelques instants cette discussion, et tâchons plutôt de pénétrer un peu au fond des choses.

II.

L'économie politique est née en Angleterre; et certes si l'on considère le triple et précoce développement de ce pays, sous le rapport de l'agriculture, de l'industrie, et du commerce; si l'on pense à ses colonies, à sa marine, à ses relations diverses avec tous les pays du globe; si l'on observe enfin l'esprit essentiellement attentif et judicieux de ses habitants, on reconnaîtra que c'est bien là qu'elle devait naître. Mais le règne, à vrai dire, de l'économie politique, ne date que des années qui suivirent les évènements de 1815. La république et l'empire avaient été l'occasion et le mobile d'un ébranlement profond, d'une vigoureuse impulsion. Au retour de la paix, cet élan des esprits s'était naturellement porté vers l'industrie et les arts; une ère d'activité, de production, et de prospérité; un grand mouvement de réparation matérielle, si j'ose ainsi parler, commença pour l'Europe, et notamment pour l'Angleterre, pour la Belgique, et pour la France. Tout y contribua, tout y servit : l'importance politique et financière que la bourgeoisie avait acquise; l'esprit de réaction qui se manifesta contre les idées de l'empire; les grands progrès des sciences; enfin,

cette admirable invention de la vapeur, et ses applications successives. Certes l'on conçoit que l'économie politique d'alors dut incliner à l'optimisme. Elle y donna jusqu'à l'excès. Elle observa, elle étudia les phénomènes économiques avec une pénétration, une sagacité généralement fort remarquable, et c'est là son titre et sa gloire; mais, d'un autre côté, impuissante à se dégager de l'obsession du fait, entièrement dépourvue d'ailleurs d'idéal, elle s'éprit de ce fait au point de le prendre pour le droit lui-même, et consacra ce qu'elle observait, non pas simplement comme la manifestation de ce qui était, mais bien comme l'expression de ce qui devait être. Elle tomba ainsi dans une sorte d'empirisme, et c'est en ce sens qu'il est peut-être vrai de dire qu'elle n'est pas une *science*, puisqu'elle ne s'éleva jamais jusqu'à la conception du *droit social*. C'est encore ainsi qu'à sa honte éternelle elle professa hautement et érigea résolument en principe, qu'une partie de l'Humanité, toute la classe inférieure, est forcément vouée, et à tout jamais, à la misère et à la dégradation, et cela, de par je ne sais quelle impitoyable fatalité, si même on n'a osé dire par la *Providence*. Étrange préoccupation du fait! doctrine impie! Comme si l'impossibilité du remède n'était pas essentiellement relative à l'impuissance actuelle de nos moyens! Comme si la rédemption du genre humain ne nous avait pas été formellement annoncée et promise par le Christianisme et par la tradition tout entière.

Pendant un temps tout alla bien; les faits ne vinrent pas trop accuser le vice et les imperfections du système; c'est que jusque là généralement l'offre était restée inférieure à la demande; en d'autres termes, la chance avait été pour les faibles; les riches avaient eu besoin du travail des pauvres, ce qui, pour un temps au moins, suivant Malthus, leur conférait le droit de vivre. Mais cet heureux état ne pouvait subsister longtemps; chacun produisant à l'envi, sans nul souci des besoins réels, sans autre préoccupation que celle d'exploiter la production à son profit, comme une occasion et un moyen de s'enrichir, bientôt les produits commencèrent à s'accumuler; la balance de la production penchait en sens contraire; l'offre augmentant sans cesse, la demande proportionnellement commençait à fléchir; il y avait en quelque sorte saturation quant aux besoins auxquelle, dans son état et sa constitution actuels, la société pouvait donner satisfaction. Evidemment la chance tournait, le système avait fait son temps; et, sauf quelques exceptions et quelques alternatives encore inhérentes à la nature des choses, l'ère de la grande prospérité de l'industrie était passée, et décidément elle entrait dans cette voie de douleur et de lutte acharnée où les producteurs allaient commencer à se dévorer les uns les autres, voie où elle gémit, s'agite et s'efforce encore aujourd'hui.

Au premier sentiment de cette pénible gêne, deux moyens se présentèrent tout naturellement : la concurrence faisant fléchir les prix et réduisant d'autant les bénéfices, on songea d'abord à multiplier les affaires; il fallait comme on dit, *rattraper* sur la *quantité* ce qu'on perdait de plus en plus sur la *qualité* des affaires. En outre, on réduisait ainsi sensiblement la proportion de ses frais généraux. Il est presque inutile de dire quel fut l'effet de ce moyen. Quelques-uns en profitèrent; mais ce remède particulier ne pouvait qu'augmenter rapidement le mal général. Le second fut de faire participer les ouvriers au dommage que subissaient incessamment les chefs d'industrie, ce fut de réduire les salaires modérément d'abord, sauf à y revenir encore au besoin. Le temps des privations et des souffrances était donc arrivé pour les classes ouvrières. Mais ce remède au moins était-il efficace? Hélas! aucunement. Ce que l'un fit, l'autre le fit de même, et toutes choses restèrent encore égales dans la concurrence. Au surplus, mes amis, remarquez bien deux choses : la première, c'est que malgré cet état d'engorgement, l'élan étant donné, et chacun se flattant d'être plus adroit ou plus heureux que d'autres, on n'en continua pas moins de former de nouveaux établissements. La seconde, c'est que cet abaissement du prix des produits devait nécessairement avoir pour effet général d'en augmenter la consommation; en revanche l'abaissement des salaires y faisait une énorme et surabondante compensation, en mettant de plus en plus les classes inférieures, lesquelles sont incomparablement les plus nombreuses, hors d'état d'atteindre à ces prix, quelle que fût d'ailleurs leur réduction. Un autre effet se produisit encore; ce fut (les articles essentiellement utiles pour le peuple s'achetant moins et se payant mal) de porter plus particulièrement la production vers les objets de luxe et de pure fantaisie.

Ensuite sont venues l'altération et la falsification des produits; je dis ensuite, et c'est à l'honneur de l'industrie. Quant à ce nouveau *remède* à la concurrence, il a trop fleuri dans ces derniers temps pour que j'aie autre chose à faire que de le nommer ici. C'était au reste un nouveau germe de démoralisation, un nouveau sujet de perturbation dans les relations commerciales. Mais après tout, à qui la faute? Dans la position que le régime *libéral* a faite à l'industrie, j'oserais presque dire que l'amoindrissement de la qualité des produits est légitime : moins d'argent, moins de qualité utile. Ceci pourtant, bien entendu, jusqu'au vol et à l'empoisonnement *exclusivement*.

Je n'ai, mes bons amis, ni la prétention, ni le loisir, de tracer un tableau complet des misères de la concurrence, des maux du régime actuel; j'abrège donc. Aussi bien ai-je également presque complètement laissé dans l'ombre tout le côté moral de cette grande question. Permettez-moi pourtant d'ajouter encore un trait important à cette faible et rapide esquisse : je veux parler des sociétés anonymes et des grandes compagnies par actions. Je puis au reste les caractériser en peu de mots : c'est l'exploitation du travail par le capital mise à la portée de toutes les fortunes, quand ce n'est pas, par un étrange et cruel retour, l'exploitation du capital lui-même par l'agiotage et le charlatanisme.

Or telle est, mes amis, l'erreur fondamentale de l'économie politique : c'est d'avoir pris le fait pour le droit; c'est d'avoir pensé qu'il suffisait, pour que tout fût au mieux, d'avoir brisé les anciennes entraves, et, du reste, d'abandonner librement, de déchaîner au hasard toutes les forces et tous les éléments de la production. Eh quoi! dans la nature entière, comme dans la société elle-même, tout est organisé, tout hormis l'industrie; pour tout ce qui vit, s'entretient et se renouvelle, l'idée d'organisation est inhérente à celle d'existence même, et l'on a pu croire que cette fonction sociale essentielle, la production, que l'industrie et le travail, qui sont le corps et le sang des sociétés, faisaient seuls exception à cette règle universelle, et devaient agir et se développer sans ordre ni loi! Ou plutôt, vaine illusion, dans le triomphe de la prospérité d'alors, on a pensé que l'ordre se ferait de lui-même, qu'il serait l'heureux résultat de l'équilibre des forces diverses que l'on abandonnait désormais librement en jeu dans le champ-clos de la production et de la concurrence. Mais on n'a donc pas vu que ces forces sont opposées et *inégales*, que de leur conflit jamais ne pouvait résulter ni équilibre, ni ordre, ni harmonie; mais seulement la lutte et la guerre, guerre où les petits, les faibles seraient sacrifiés : l'ouvrier à l'industriel, l'industriel au capitaliste, et celui-ci peut-être enfin plus ou moins lui-même au consommateur (nous verrons plus tard ce qu'il faut entendre au juste par consommateur)? Mais plutôt les capitalistes, ces nouveaux suzerains des sociétés modernes, sauront bien, eux, *s'organiser* à temps en monopole; car, je l'ai dit et le maintiens, nous irons au monopole par la liberté absolue, comme en politique on est conduit au despotisme par la licence et l'anarchie. Et alors tout sera dit; le monde industriel sera vaincu, le travail sera réduit en servitude, le capital dominera tout sans partage, la production sera mise en exploitation réglée, l'ORDRE en un mot règnera dans l'industrie (1). Eh! mais, de grâce, MM. de la liberté absolue, ne sauriez-vous considérer comme suffisante l'expérience que nous avons déjà faite de la concurrence et du laissez-faire? avant de passer outre, ne vous plairait-il pas au moins d'y réfléchir un peu? Mais non, avec cet esprit de présomption, de fausse science et d'empirisme qui est tout le fond de l'économie politique, vous aimez mieux nous jeter dans de nouveaux hasards. Certes tout n'est pas pour le mieux dans ce triste monde où nous sommes, force vous est bien d'en convenir. Mais, suivant vous, c'est uniquement que le système libéral n'a pas été poussé jusqu'à ses dernières conséquences! L'industrie vous crie que la concurrence la ruine, la tue et la dévore, et vous lui répondez paisiblement que c'est qu'il n'y a pas assez de concurrence encore! Mais si c'est votre avis, tâchez donc donc un peu, tâchez au nom du ciel, de nous le démontrer sérieusement et rationnellement, autrement enfin que par vos vaines allégations et vos affirmations prophétiques. Je vois parfaitement le mal actuel, j'aperçois beaucoup plus vaguement déjà votre terre promise; mais ce qui m'échappe entièrement, c'est le lien, la transition, c'est le second terme de votre proposition, c'est enfin la voie *logique*, qui passant par la liberté absolue doit nous mener de l'état actuel à l'heureux état que vous nous annoncez. Et pourtant j'ai lu, ou bien peu s'en faut, tout ce qui s'est dit et s'est écrit sur ces matières, depuis que le *libre échange* a fait irruption sur le continent. Eh bien! je le répète, cette démonstration est entièrement restée à faire. Vous le voyez, j'ai quitté les champs de la philosophie et de l'idéal, je suis bien cette fois sur votre terrain, et c'est là maintenant que je vous défie. Oui, cette démonstration rationnelle, logique, solide enfin de votre système, je vous mets ici hautement au défi de nous la donner.

III.

Telle est en peu de mots l'histoire de l'économie politique du régime actuel. Mais maintenant qu'est-ce donc au fond que cette éco-

(1) On se rappelle le mot fameux prononcé à la tribune française après la chute de la Pologne : *L'ordre règne dans Varsovie*.



nomie politique? Est-ce une science? Dans le sens vrai et philosophique du mot, j'ai déjà dit que je ne le pense pas; je n'y vois d'ailleurs qu'une masse imposante de faits et d'observations, d'inductions plus ou moins heureuses, de théories plus ou moins vraies ou hasardées; j'y vois tous les éléments et tous les matériaux d'une science, la *science sociale:* mais celle-ci, Dieu sait, n'est pas faite; et, chose étrange, en attendant, méconnaissant sa destinée, nous voyons l'économie politique se révolter et se tourner contre elle.

Plus donc j'y réfléchis, et plus je m'affermis dans cette opinion, que l'économie politique doit devenir la *science sociale*, mais qu'elle est aujourd'hui déviée au point de n'être plus qu'un système; système au reste se résumant complètement dans la négation pure et simple de toute espèce de système. En un mot, c'est l'*économisme*, c'est-à-dire l'adoration du fait, la négation de l'idéal, et pour règle unique, absolue, la liberté, le chacun pour soi, le laissez-faire; ce qui ne ressemble pas trop mal, en fait de science, au célèbre aphorisme du révérend père capucin : *Sincre mundam ire quomodo radit.*

Oui, mes amis, le *libre échange*, et même le système actuel, tout cela, du plus au moins, est bien dans la ligne libérale; mais qu'est-ce à dire? Certes je chéris, j'honore, je veux la liberté; mais la liberté n'est pas toute la nature humaine. Ce n'est qu'un des éléments qui doivent se développer dans cette manifestation collective de l'homme qu'on nomme la société. Et nos pères eux-mêmes, eux qui pourtant versèrent leur sang pour elle, nos pères ne pensèrent pas que la liberté fût tout. Rappelez-vous leur immortelle devise : LIBERTÉ, FRATERNITÉ, ÉGALITÉ. C'est qu'en effet la liberté toute seule, la liberté sans contre-poids et sans limite, la liberté absolue conduira toujours, en tout et partout, à l'anarchie, à la guerre, à la mort. Mais remontons plus haut encore. Dans la nature entière, dans les corps inanimés, aussi bien que dans tout ce qui vit et respire, que trouvons-nous au fond, et, pour ainsi dire, à la racine même de l'être? Deux forces opposées, dont l'heureux équilibre est la condition nécessaire, sinon l'essence même de la conservation et de la vie : d'une part, la force expansive, la *force centrifuge*, la liberté, et de l'autre, la *force attractive*, la fraternité. Oui, nous voulons pleinement la liberté, dirons-nous aux partisans du *libre échange*, mais à une condition; c'est qu'à votre tour franchement et du fond du cœur vous acceptiez aussi, comme son complément providentiel et son tempérament nécessaire, l'égalité, la fraternité, la solidarité. Car ce n'est pas assez d'être *libéral*, il faut encore, il faudrait, dis-je, être *chrétien*. Oui, mes amis, c'est là ce qui manque, et c'est le malheur de notre époque. Le sentiment chrétien, l'esprit de charité et de fraternité s'est affaibli, presque perdu, et de ce seul fait, de cet amoindrissement de l'une des deux grandes conditions du développement humain, sont sortis presque tous les maux dont nous avons souffert depuis l'avènement de l'ère libérale.

Et maintenant faut-il encore vous dire pourquoi tantôt le *Journal des Débats* et moi ne pouvions arriver à nous entendre? Tout plein qu'il est des doctrines dissolvantes et égoïstes auxquelles aboutit le libéralisme exclusif, ennemi né d'ailleurs de la démocratie dont au fond les principes essentiels sont tous ceux du Christianisme, il se révolte, il s'étonne et s'indigne, rien qu'à penser que son beau système du laissez-faire et du chacun pour soi pourrait recevoir quelque atteinte; que les hommes seraient appelés à s'entr'aider et à se soutenir; que les consommateurs enfin, dans des circonstances données, auraient à venir en aide aux travailleurs. Quant à moi, mes amis, je crois vous avoir dit assez quel est à cet égard mon sentiment. Au nom de la fraternité, je proteste hautement contre cette prétention des *libres échangistes* de faire repousser et condamner *à priori* toute protection comme inique et même immorale, parce qu'elle prend à l'un, dit-on, ce qu'elle donne à l'autre. Mais il faut voir un peu quel est cet *un* et quel est cet *autre;* il faut examiner à fond ce qu'est au juste le *consommateur*, ce qu'est le *producteur*. Or c'est précisément ce que je compte faire en commençant un nouvel article.

J'ai hâte de finir, et pourtant, mes amis, *je suis gros de parler* encore. J'aurais aussi voulu prévenir plus d'une objection. Mais enfin je ne puis tout dire à la fois; — et puis qu'importe mon opinion, pourvu que par la discussion la lumière se fasse.

Cependant laissez-moi poser encore en finissant quelques observations essentielles et sommaires.

J'ai combattu *le libre échange :* ne croyez pas pourtant que j'y sois absolument opposé. Ne croyez pas non plus que je sois partisan absolu ni de la protection, ni surtout du *statu quo*. Suivant moi, la vérité est entre les deux et au-dessus.

Au point de vue socialiste et chrétien, je repousse également et la concurrence et le monopole. Ce que je veux, c'est l'organisation du travail; ce que je désire et ce que j'espère, c'est l'avènement de la fraternité.

On me dira que l'organisation du travail et la fraternité sont des chimères; — là-dessus je n'ai pas un mot à répondre; — et pour preuve, on me sommera de produire un système. Triste et pauvre argument en vérité et bon tout au plus à prouver que je ne suis pas le Messie des temps nouveaux! Ou bien, généralisant cette observation, on accusera le socialisme d'impuissance à rien créer, à rien produire. De l'économie politique au socialisme, le reproche est bizarre assurément. Mais s'il est vrai que le socialisme n'a pu se résumer encore en un système solide et complet, au moins a-t-il eu déjà le très notable avantage de montrer le vice essentiel et radical du régime actuel, et cela seul est un pas immense. La connaissance du mal, a dit un ancien, est le premier commencement du bien.

Quant à la liberté du commerce, je ne fais aucune difficulté de l'admettre en principe général, mais, je m'empresse de l'ajouter, seulement comme une abstraction dont l'application possible est indéfiniment éloignée, plus éloignée encore que l'organisation du travail et l'avènement de la fraternité.

On m'a demandé pourquoi j'attaque si vivement le *libre-échange*, alors que j'admets la liberté du commerce en principe général. J'en ai dit plus haut la raison philosophique : c'est que loin d'exalter à présent l'élément expansif ou libéral, il importe au contraire de le modérer, et surtout de ramener le plus tôt possible à son niveau l'élément social attractif ou chrétien. Quant aux raisons directes et pratiques, c'est que la liberté absolue du commerce dans l'état social actuel, aurait les inconvénients les plus réels et les plus graves; c'est qu'elle ne serait aucunement un remède aux maux dont nous nous plaignons, et dont la source est dans la constitution sociale elle même; c'est qu'elle serait une nouvelle et triste expérience, destinée seulement à enrayer le mouvement social, et à nous détourner de la voie des vrais remèdes; c'est enfin qu'en généralisant le système actuel, elle nous retiendrait indéfiniment dans les mêmes errements, et rendrait presqu'à jamais impossible toute tentation d'organisation.

Autre et dernière observation. Dans tout ce qui précède, j'ai raisonné surtout au point de vue de l'industrie manufacturière. Or qu'il soit entendu que je réserve entièrement la question des céréales et des subsistances, laquelle, à plus d'un titre, est à mes yeux tout-à-fait à part.

Sur quoi, mes amis, je remets tout développement à un autre article.

L. P.

Liége, le 25 octobre 1846.

SOUVENIRS D'ALGÉRIE.

IIIe COURSE : ORAN.

Ire partie. — LES CÔTES.

Embarqués le soir, nous avons franchi pendant la nuit une assez grande distance. L'*Etna*, bâtiment de l'état, porte la correspondance, et s'arrête seulement le temps nécessaire pour recevoir les dépêches et débarquer les passagers. C'est ainsi que nous passons devant Cherchell. Puis nous rasons la côte jusqu'à Mers-el-Kébir, nous arrêtant à Tenès et à Arzew. Les montagnes stériles, sans arbres, sans aucune trace de végétation, formées d'énormes rochers qui sortent à pic du fond de la mer, semblent inhabitées. Cependant des hameaux sont cachés dans ces gorges étroites; bien des braves ont péri en essayant de dompter les Kabyles qui cultivent ces pentes abruptes. A bord de l'*Etna* se trouve le général de Bar et son état-major. Le vieux général raconte à Mr Appert, inten-

dant militaire, les combats livrés dans ces sentiers étroits qui serpentent le long des rochers. Il montre les dangereux passages qui donnent accès dans cette partie de la Kabylie, et ces anecdotes, fort intéressantes surtout dans sa bouche, et en face des monts naguère ensanglantés, excitent l'étonnement le plus vif parmi les passagers. On a peine à concevoir cette guerre de montagnes; on admire le courage de l'armée en présence des obstacles dont elle a triomphé.

Nos soldats, marchant un à un, ont dû se frayer la route à coups de hache, sous le feu incessant des Kabyles cachés dans chaque anfractuosité. Ils ont franchi ces défilés, en dépit des quartiers de roc précipités sur eux; en dépit des précipices, ils ont atteint les Kabyles, et les ont soumis! Pourquoi faut-il déplorer les atroces représailles exercées par ces hommes exaspérés? La mort de leurs camarades, la résistance obstinée des populations, cette lutte périlleuse, fatigante et si longue, ont poussé nos troupes à des excès impardonnables. A côté de nous, les officiers s'irritent au souvenir de tant de dangers et de souffrances; les propos les plus inconsidérés sortent de leur bouche : et cependant nous passons devant les montagnes du Dahra, odieusement célèbres! Pourquoi faut-il, après avoir rendu justice à l'audace, à la constance de l'armée, se rappeler l'anathème jeté par la France, par l'Europe entière, sur les massacres des razzias, sur le bûcher des Ouled-Riah!...

Le 10, au point du jour, nous avions débarqué à Cherchell, grand amas de ruines de toutes les époques. Le port est gardé par une vieille forteresse à la tour lézardée, construite par les Espagnols sur les débris d'édifices romains. A la pointe, une couleuvrine fondue à Betanzos (Barcelone) en 1789, ne sert plus qu'à annoncer aux musulmans le coucher du soleil. (Nous sommes dans le mois du Rhamadan, et tant que le soleil est sur l'horizon, les fidèles observateurs du Koran ne se permettent ni de boire ni de manger. C'est un temps d'abstinence complète, et ce jeûne rigoureux ne les empêche pas de vaquer à leurs occupations ordinaires. Il est vrai qu'ils passent la nuit en festins pour s'en dédommager.)

Cherchell est habitée par 923 Européens, dont 643 Français. Presque tous les Musulmans ont abandonné leurs demeures lors de la conquête; aussi l'aspect de la ville est triste et délabré. Cependant le marché paraît fort animé, et plusieurs maisons m'ont semblé bâties avec goût. Une croix surmonte le minaret de la mosquée transformée en hôpital; soutenue par quatre-vingts colonnes romaines, cette mosquée porte sur les murs plusieurs inscriptions en latin, dont l'une est du temps de Septime-Sévère. A chaque pas des pierres romaines forment le seuil des portes et l'angle des rues. On nous montre les ruines d'un théâtre, et à peu de distance les fondements d'un grand édifice, qu'à la disposition des salles, au grand réservoir ou piscine, nous présumons avoir servi de thermes. Enfin de tous côtés on rencontre des fûts de colonnes en marbre ou en granit. L'une de ces dernières, et ce n'était pas la plus grosse, avait 76 centimètres de diamètre. Une grande partie de l'antique cité n'est pas encore déblayée, et, fort loin sur le plateau, on reconnaît les vestiges des remparts de *Julia-Cæsarea*. Ainsi les constructions françaises s'élèvent au milieu des ruines de trois civilisations. Les Romains, les Arabes, les Espagnols ont laissé sur cette plage la trace ineffaçable de leur domination. C'est le mouillage sûr et commode qui attire tous les conquérants; cependant un tremblement de terre ayant presque comblé le port espagnol, nous devons creuser un bassin pour rappeler le commerce, et c'est le bassin romain que nous déblayons. La jetée que nous construisons en blocs de béton, est défendue contre la mer par des fûts de colonnes, et, près du quai antique toujours debout, on nous montre la carène d'une galère romaine. La jetée s'appuie sur un rocher gardé par un petit fort espagnol qui porte le fanal.

Parmi les fragments de poteries, d'amphores, d'ustensiles divers, recueillis en creusant le port, nous remarquons une corne à boire figurant une tête de gazelle, et des lampes en terre ornées d'une croix et des lettres XP. (Χριστος). Quelques-unes portent l'A et l'Ω. Ces lampes ont dû appartenir à des Chrétiens, et sont ainsi curieuses à double titre. Au surplus, les plus beaux débris ont été emportés soit au musée d'Alger, soit à Paris.

Du milieu de toutes ces ruines, sort une ville nouvelle, élégante, commode, saine, mais qui n'aura pas la grandeur ni la solidité des édifices romains et espagnols. A quelques pas de la vieille forteresse, on voit la gracieuse habitation du capitaine du port, peu élevée, appuyée sur deux terrasses, et décorée avec goût. Cette forteresse et cette maison, entourées de monceaux de colonnes brisées, placées sur le bord de la mer, en avant de la ville, attirent de loin les regards et résument tout Cherchell, comme Cherchell résume toute l'Algérie.

Vers midi nous abordons à Tenès, d'où le général de Bar et M. Appert partent pour inspecter Orléansville et Milianah. La ville arabe est à deux kilomètres environ de la mer, dans une gorge de montagnes; mais le nouveau Tenès (habité au premier juillet par 1517 Européens) est placé sur un plateau, et l'hôpital domine la plage de débarquement. Il n'y a encore ni quai ni port; un embarcadère en planches s'avance dans la mer, les chaloupes seules peuvent en approcher, pourvu que la mer ne soit pas trop houleuse. Il arrive souvent que les *vapeurs* portant la correspondance ne peuvent la faire parvenir à terre; et les villes de la côte restent longtemps privées de toute communication avec la France ou le reste de l'Algérie. Les voyageurs n'osent encore s'aventurer dans l'intérieur, où pénètrent seules les colonnes de troupes.

Divers projets sont présentés pour le port de Tenès. Une ligne de rochers dans la rade semble former une jetée parallèle à la côte; la mer est profonde assez près de la plage; les violentes bourrasques de l'est sont arrêtées par le cap Tenès, dont nous avions aperçu de loin la masse abrupte de rochers s'avançant au large comme une muraille. Mais il faudra beaucoup de temps et d'argent pour profiter de ces avantages naturels, et comme presque toutes les villes réclament des travaux analogues, on se contente pour le moment de réparer l'embarcadère, attaqué par l'action des vagues et par celle des vers plus destructeurs encore.

Tandis que nous parcourons à la hâte cette plage, où nous trouvons une barque enfoncée dans le sable, les passagers se pressent au débarcadère. Ce sont pour la plupart des soldats et des employés. Quelques familles d'ouvriers surveillent le transport de leurs paquets, les gendarmes examinent les passe-ports. Enfin on apporte les dépêches, et nous devons repartir. Les marins nous portent dans leurs bras jusqu'au canot; en quelques coups de rames nous gagnons le steamer, et nous continuons la traversée en longeant la côte du Dahra.

Vers le matin du 11, nous entrevoyons au-delà de la vallée du Chéliff les cimes bleues du grand Atlas. Nous apercevons en passant les blanches terrasses de Mazagran et Mostaganem (*Murustaga*). Le mauvais temps nous empêche de débarquer les passagers et les dépêches : on est forcé de les porter jusqu'à Arzew, comme à presque toutes les traversées. — Il ne reste rien d'Arsenaria, qu'un fragment de jetée recouvert par les vagues; la ville arabe est dans l'intérieur comme le vieux Tenès, et nous n'avons vu qu'un petit groupe de maisons habitées par moins de 150 Européens. — Le mouillage est spacieux et sûr : un cap le protège contre les vents d'ouest et du nord, et la côte qui se relève vers Mostaganem arrête le vent d'est. Il faudrait seulement creuser le port qui est ensablé par le Sig, dont l'embouchure est à peu de distance, et construire une jetée. Du reste, les bâtiments y sont à l'abri des tempêtes, et peuvent débarquer les ballots en tout temps. Aussi ne se presse-t-on pas d'exécuter les travaux projetés. Sur le bout du quai servant de débarcadère, nous voyons une gazelle apprivoisée jouant avec des chèvres : rien de plus délicat, de plus élégant que ce petit animal.

La montagne des Lions forme le cap qui sépare la rade d'Arzew du golfe d'Oran. C'est une grande masse de rochers tellement creusée par des grottes qu'on la comparerait à une gigantesque pierre-ponce. En avant du cap un rocher sort de la mer : à distance, bien éclairé par le soleil, on dirait un vaisseau voguant à pleines voiles.

Au fond du golfe, nous apercevons Oran et ses collines chargées de végétation : mais au-delà les montagnes se relèvent tout-à-coup, ce sont des rochers à pic, comme dans la Kabilie : au sommet de ces colossales murailles se détachent sur le ciel les forts de construction espagnole. Resserré entre les montagnes et la mer, Mers-el-Kebir (*Portus Magnus*) n'a pu prendre aucun développement. Ce n'est qu'une fortification construite pour défendre le port creusé par la nature aux pieds des rochers.

Profonde, abritée contre les vents du large, la rade de Mers-el-Kébir offre aux vaisseaux un asile naturel plus sûr et plus grand que le port d'Alger. De là on aperçoit la côte d'Espagne; de là nos corsaires peuvent impunément barrer le détroit au commerce, et notre flotte défier la marine anglaise. « C'est le second battant de la » porte de la Méditerranée, nous disait le général Lamoricière, et » le mouillage est meilleur qu'à Gibraltar. » Puis le grand courant qui passe de l'Océan dans la Méditerranée longe la côte d'Afrique et revient par les côtes d'Espagne : une flotte venant de l'Atlantique est donc entraînée vers Mers-el-Kébir, et c'est là en effet que se dirigeront les navires du commerce, le jour où nous déclarerons Oran *port franc*.

Mais il y a cinq à six kilomètres de Mers-el-Kébir à Oran, et le transport des marchandises par terre coûte en ce moment trois francs le quintal métrique. Or, dans les gros temps, il est impossible, même aux batelets, de débarquer à Oran, et lorsque le gouvernement fait transporter 8, 10, 12,000 quintaux de munitions et approvisionnements de toute espèce, on voit quel surcroît de dépense apporte cette nécessité de tout débarquer à Mers-el-Kébir; aussi réclame-t-on, sinon un port, au moins un bassin à flot

pour les bâtiments de commerce. Ce bassin serait placé au pied d'Oran, vers Kerguentah.

En attendant, le général Lamoricière a ouvert une superbe route le long de la mer; les lames viennent battre au pied. Partout il a fallu faire jouer la mine; les rochers sont en surplomb, et on a dû se contenter de les trouer, ne pouvant faire sauter la montagne. La route traverse donc un tunnel assez court à la vérité. Un peu plus loin, la mer a troué un autre rocher isolé, et cette arche naturelle rend très pittoresque l'habitation qui la domine.

Nous entrons enfin dans Oran. Cette ville, la seconde de l'Algérie, est habitée principalement par des Espagnols : sur 10,000 Européens, il n'y a guère que 3,000 Français. L'aspect général est plus varié que celui d'Alger, l'architecture espagnole est partout mêlée à l'architecture mauresque, et nous n'avons eu qu'à réparer les fortifications massives de Ximénès. La ville est très pittoresque, deux grands ravins la coupent. Les terrasses s'échelonnent sur les flancs de trois montagnes; un élégant minaret s'élève en face du *Château-neuf* bâti par les Espagnols. Les ravins sont pleins d'arbres et de verdure; sur leur pente rapide croissent, au milieu de frais jardins, une foule de figuiers, d'orangers, de limons et de citronniers chargés de fruits. Les chutes d'un ruisseau qui sort d'un ancien aqueduc ajoutent à l'effet de ce paysage.

PH. F.

LES ENFANTS.

ÉTUDES.

(N° I.)

Des quatre filles dont les soins et l'affection adoucissaient pour madame Rose Girand les tristesses cachées de la vie de théâtre, Marie, la plus jeune, était celle qu'elle préférait; mais comme cette préférence ne diminuait en rien l'amour qu'elle témoignait aux trois autres, personne ne songeait à la lui reprocher. Et d'ailleurs Marie était si bonne et si jolie qu'il vous suffisait de la voir un moment pour partager les sentiments de sa mère à son égard et pour les justifier. Ses cheveux blonds naturellement bouclés, ses yeux bleus et pleins de sensibilité, l'ovale déjà régulier de son visage, et je ne sais quoi de gracieux et de naïf dans la liberté impétueuse de ses mouvements, tout dans cette enfant de onze ans à peine faisait plaisir et bien à voir. Je dis plaisir et bien, car c'est une chose consolante que de voir la vie, dans toute la force de l'innocence primitive, déborder du cœur de ces enfants bien rares dont je veux parler. On est transporté à leur approche dans un monde de bonheur inexprimable, où tout est pur, beau et vrai. Comme ces boutons fraîchement éclos qui répandent tout-à-coup des parfums longtemps contenus, il semble que les enfants, à peine sortis du sein de Dieu, reflètent sur nous plus vivement les splendeurs de l'infini, auquel la vie vient de les reprendre. Une douce joie les environne et les suit. L'affligé sourit en les voyant, et ses larmes coulent moins amères; le penseur recueille leurs moindres paroles comme des avis d'en haut; l'artiste s'inspire de la grâce de leurs mouvements et de la simplicité de leur chant; en un mot tous les cœurs que Dieu a touchés s'émeuvent à leur aspect, s'épurent à leur contact, et se glorifient de leurs caresses.

Telle était la petite Marie. Elle paraissait, et d'un geste, d'un regard, changeait la disposition de votre cœur, et vous pénétrait de sa douce sérénité. Cependant elle ne songeait à rien moins qu'à faire effet. Sa mère avait trop d'esprit pour se complaire aux cajoleries que les sots prodiguaient à la gentillesse de cette enfant; et quand même cela eût été, le bon naturel de la petite fille n'en eût pas été atteint, tant elle se souciait peu de l'opinion que les autres pourraient concevoir d'elle. Elle vivait pour vivre, tout simplement; et cette heureuse liberté lui permettait de se développer selon sa nature si magnifiquement douée.

Je me rappelle avec ravissement le jour où je la vis pour la première fois. Sa mise simple, son allure libre, dégagée, la finesse, l'enjouement et l'imprévu de son regard où la gaieté maligne s'alliait franchement à une excessive sensibilité, me frappèrent étrangement. Elle, sans faire attention à moi, continua d'imiter de la manière la plus comique et la plus gracieuse en même temps un pas que le maître à danser de ses sœurs venait de leur enseigner. Sa mère, tout en riant de la petite mine sérieuse qu'elle faisait pour se moquer du pédant, lui fit cesser cette danse burlesque, et lui dit de danser le même pas pour de bon, cette fois, selon son mot. Marie obéit; mais arrivée à la dernière figure qui mettait en relief tout ce qu'avait de ridicule la personne du professeur, elle n'y tint plus, et le contrefit si spirituellement que nous partîmes tous d'un éclat de rire auquel elle se joignit du meilleur cœur. Elle était charmante ainsi : elle riait comme elle faisait tout, avec une abondance, une énergie, une franchise qui sont le propre de son âge, mais que peu d'enfants possèdent à ce degré. C'est que rien alors n'avait troublé la puissante limpidité de ses jours. Sa vie pleine encore de l'infini de l'être s'ouvrait avec ardeur à toute émotion. Cela devait être bientôt pour elle une source de joies et de souffrances inconnues à beaucoup d'entre les hommes, et ordinairement plus tardives pour ceux qui sont destinés à les éprouver. En effet, peu à peu elle devint moins enjouée. Une singulière inquiétude la prit et fit cesser tous ses jeux. Elle qui aimait tant la société de sa mère et des quelques amis qu'elle recevait, cherchait maintenant la solitude. Quand on l'interrogeait sur la cause de ce chagrin, elle restait muette et ses beaux yeux s'emplissaient de larmes. Quelquefois des accès de gaieté faisaient espérer à sa mère que la mobilité naturelle à l'enfance avait triomphé de cette peine secrète, mais on s'aperçut bientôt que ce n'étaient que des formes nouvelles du même mal, et des accablements très inquiétants coupèrent court à ces éclats de rire purement nerveux. Ses traits, que la nature semblait avoir préparés pour des douleurs précoces en leur donnant une accentuation étrange, s'altérèrent sensiblement. La pauvre mère s'inquiéta, et, après avoir tout fait pour tirer d'elle son secret, fit venir le médecin, qui prescrivit un petit traitement, défendit qu'on la contrariât, et recommanda qu'autant que cela serait possible sans lui faire violence, on l'empêchât de sortir.

Cette défense du médecin, qui voulait seulement garantir la nature nerveuse de l'enfant des caprices de la température d'automne, eut plus d'effet qu'aucun remède, et fit tout découvrir. Car l'heure étant venue où d'habitude Marie descendait au jardin d'une riche dame dont les enfants l'invitaient à partager leurs jeux, elle insista très vivement pour y aller. Frappée de cette persistance, et soupçonnant que ce fait pourrait lui révéler quelque chose qu'elle ignorait, sa mère lui permit de sortir un instant, et la suivit sans bruit pour l'observer. Elle la vit courir dans le jardin, vers un épais bouquet d'arbres où l'on entendait les cris d'enfants livrés à leurs jeux. Prenant alors ses précautions pour n'être aperçue ni des enfants, ni de leur mère qui occupait le premier étage, madame Rose se dirigea par une allée détournée du même côté que Marie.

A mesure qu'elle approchait, elle distinguait mieux les sons d'un violon. Son oreille d'artiste lui découvrit, dans le jeu du musicien, tant de hardiesse unie à tant de sentiment qu'elle en fut frappée, et avança la tête pour voir si c'était bien un enfant qui jouait ainsi. Elle eut alors un spectacle aussi singulier qu'attendrissant.

Un petit garçon et trois petites filles, parmi lesquelles se trouvait la sienne, faisaient cercle autour d'un musicien de leur âge, écoutant de toutes oreilles et dans diverses attitudes. Les yeux noirs enflammés, les cheveux en désordre, la figure animée, la pose ferme et gracieuse du violoniste, son air ému, et enfin cet attrait irrésistible que le génie, même à son début, répand autour de lui, tenaient tous les regards sous le sien, et pénétraient autant les enfants que l'harmonie de ses sons. Madame Rose subit elle-même ce double ascendant. Elle se mit à regarder et à écouter sérieusement. Puis cédant peu à peu au charme de cette scène et de la musique délicieuse de l'artiste, elle se laissa aller à rêver et se sentit vraiment attendrie.

Le jeune virtuose qui l'enchantait ainsi s'appelait Théodore; il était âgé de douze ans, et fils unique d'un pianiste distingué, mais trop timide et trop consciencieux surtout pour avoir pu s'élever au-dessus de la position de maître de piano. Privé de sa mère dès l'âge le plus tendre, Théodore en avait presque trouvé une dans la musique. Celle-ci l'avait endormi, égayé, consolé. Elle lui avait appris sa langue, et, enfant encore, ce qu'il ressentait, ce qu'il voulait dire, il l'exprimait dans cette langue.

Quand madame Rose était arrivée, il exécutait un de ces morceaux où le génie allemand révèle toute la beauté de ses mélancoliques inspirations. Il commença ensuite une improvisation où il fit revenir avec beaucoup de bonheur un motif plein de tristesse et de simplicité naïve. Comment rendre par des paroles tout ce qu'il mit de sentiments variés dans cette bizarre fantaisie. D'abord, continuant la pensée du maître qu'il venait d'interpréter, il imita les jeux de l'enfance, ses danses animées, ses joyeux éclats, puis les chants

des oiseaux, le frémissement du feuillage : tous les bruits de la nature épanouie au printemps vinrent sous son archet se mêler à ces rondes qu'interrompit tout-à-coup le retour du motif. Il joua ce passage avec une émotion singulière. C'était comme sa propre voix qui suspendait brusquement cette gaieté par l'expression d'une souffrance intime. Puis une voix d'ange succéda. Ses accents mélodieux répandaient un parfum d'espérance. Ils arrivaient au cœur et l'embaumaient comme un baiser de mère. Mais qui peut vous tenir lieu de mère! Et le refrain revint, joué avec un attendrissement croissant. Enfin l'instrument changea une dernière fois de voix. C'était l'amitié consolatrice, douce voix du cœur qui vous répond même alors que vous ne l'appelez pas, qui pleure de votre peine et se réjouit de votre bonheur, qui embellit la vie en la partageant; heureuse communion des âmes pures, qui les relie en cette vie et les initie à l'éternité. Mais, au milieu de cette peinture, un accent déchirant s'échappa du violon comme un sanglot humain, et le refrain suivit triste et douloureux exprimant encore mieux qu'avant les souffrances d'une âme frappée et solitaire.

Si expressive que soit une mélodie, il n'appartient qu'à certaines natures d'en être profondément touchées. Des quatre enfants qui écoutaient, Marie seule sentit ce que Théodore éprouvait. Madame Rose étonnée, émue, ne comprit pas tout le morceau; et il lui fallut regarder à la fois sa fille et le musicien pour en saisir, sinon l'intention, du moins l'effet. La pauvre enfant était toute en larmes. Elle avait écouté avec une tristesse méditative et profonde la dernière partie, et sa petite tête déjà pensive dans sa main, ses yeux humides et fixés sur ceux de Théodore avaient reflété les divers sentiments exprimés sur le violon. Quant à l'artiste, à la fin du morceau il s'était assis accablé, le cœur gros de larmes qu'il voulait déjà cacher. Un long silence suivit, pendant lequel ils continuèrent à se regarder, comme attentifs encore à une harmonie qui continuait pour eux. Les autres enfants allaient recommencer à jouer quand leur bonne les appela; ils partirent, mais l'une des petites filles jeta un regard singulier sur Marie en la laissant ainsi avec Théodore.

Dès qu'ils furent seuls,

— Eh bien! quand? demanda Marie avec inquiétude.

— Dans huit jours au plus, répondit Théodore.

— Grand Dieu! sitôt?

— Papa le veut.

— Et comment feras-tu dans ce vilain pays?

— Il est si bon, mon père; il aura soin de moi.

— Et moi? dit Marie avec un regard de reproche.

— Pauvre Marie!

— Mon Théodore!

— Comme tu vas pleurer, seule!

— Vrai, je ne peux pas croire que tu vas partir.

— C'est comme moi, je ne peux pas me figurer que je vais te quitter, çà me paraît impossible.

— Nous étions si bien!

— J'étais si gai près de toi! Je ne pensais plus à ma mère.

— Mais pourquoi donc ton père s'en va-t-il ainsi avec toi?

— On lui propose une place à Alger.

— Pour enseigner le piano?

— Oh! non, papa dit qu'il y renonce, il aura un emploi.

— Mais toi, ton violon?

— Je continuerai, j'espère; papa pleure quelquefois quand je lui joue ses morceaux; il dit que ça me causera du chagrin plus tard.

— Est-ce que tu crois ça, toi?

— Dam! il a tant souffert, mon père!

— C'est comme maman.

— Elle ne sait pas combien elle dit vrai, pensa madame Rose.

En ce moment la petite fille qui les avait quittés la dernière, revint en courant dire à Théodore avec une certaine satisfaction que son père l'attendait dans le salon. Le petit musicien regarda Marie sans rien dire, mais elle comprit qu'il reviendrait avant son départ, et s'en alla en s'essuyant les yeux.

Quelques jours s'écoulèrent, Marie toujours inconsolable, sa mère toujours occupée à la distraire sans pouvoir comprendre toute la profondeur de ce sentiment d'enfant. Enfin, un matin qu'elle était à sa toilette Marie entra éperdue, se jeta à ses genoux et lui raconta en sanglottant comment elle avait connu Théodore, dont le père donnait des leçons à ses petites camarades, comment ils s'étaient aimés, lui en jouant du violon, elle en l'accompagnant, en dansant, ou en jouant des rôles qu'elle savait; comment le maître de piano étant très pauvre était obligé de prendre un emploi qu'on lui offrait en Afrique, et enfin comment s'était passé tout ce qu'elle savait déjà.

Madame Rose la releva et la gronda doucement de son manque de confiance qui l'avait tant inquiétée pour une folie d'enfant.

— Mais ce n'est pas une folie du tout, maman, Théodore est mon petit mari, interrompit la petite fille avec un air convaincu qui fit sourire sa mère.

— Folie ou non, pourquoi me l'avoir caché? Tu vois bien, tu m'as obligée à agir de ruse; je t'ai suivie au jardin l'autre jour et je vous ai vus ensemble.

— Tu l'as vu, ah! tant mieux! hem! qu'il est beau!

— Il est charmant, dit madame Rose avec gaieté; et quand ce départ?

— Demain, dit Marie en pleurant, mais, ajouta-t-elle, que deviendra-t-il en voyage? ils sont si pauvres!

— Si son père est recommandé, on ne les laissera pas dans l'embarras.

— C'est égal, il souffrira bien; il veut vendre son violon pour secourir son père, oh! si j'étais riche!

— Eh! bien, que ferais-tu?

— J'irais à lui, je lui dirais : tiens, prends tout, pars, mais ne vends pas ton violon puisque tu n'auras plus que lui! Et elle éclata en sanglots.

— Pauvre enfant, que veux-tu faire? Tu n'as rien.

— Mais tu en as, toi maman, si tu voulais!...

— Ah! tu te trompes joliment, ma pauvre fille, tiens vois plutôt ce que j'ai dans ma bourse.

— Une pièce de quarante sous, dit Marie après avoir regardé rapidement.

— C'est pour toi, prends-la.

— Pour lui, ma bonne petite maman, s'écria Marie en embrassant sa mère avec effusion; oh! j'étais bien sure que tu voudrais, voilà pourquoi je suis venue.

— Oui, après m'avoir inquiétée pendant quinze jours.

— Mais je n'étais pas sûre qu'il partirait, non plus!

La petite Marie attendit avec moins d'appréhension le terrible lendemain lorsqu'elle eut la certitude de pouvoir aider son cher Théodore. Élevée comme elle l'était dans une maison où tous les besoins étaient satisfaits sans qu'elle vît ce qu'il en coûtait, elle n'avait aucune idée de la valeur de l'argent. La petite pièce que sa mère lui avait donnée était à ses yeux un trésor dont elle se plaisait à étendre indéfiniment l'emploi par une multiplication analogue à celle des cinq pains. Mais une autre difficulté se présentait à son esprit, c'était de faire accepter cet argent. Comment le recevrait-il? Elle le connaissait si délicat, si susceptible quand les petites voisines s'apercevaient de ce qui lui manquait. Elle pensait bien que d'elle il prendrait tout avec confiance, et cependant une crainte secrète l'agitait à ce sujet. Et puis d'ailleurs il allait partir. Demain serait peut-être le dernier jour où elle le verrait. Cette pensée la dominait sans qu'elle l'acceptât pourtant. Elle ne put fermer l'œil de la nuit. Mille songes l'abusèrent. Son cœur pur et vrai, rejetant le sentiment de cette séparation, lui peignit des images heureuses où leur vie se rejoignait et s'écoulait unie; puis sa pensée, frappée des dangers qui attendaient son petit mari, le lui représentait au milieu des tempêtes ou des combats; alors elle voulait crier vers lui pour le secourir, mais l'air manquait à sa poitrine oppressée, et elle se réveillait baignée de sueur et de larmes.

Enfin le jour vint. Elle sentait une fatigue mortelle; cependant comme la moindre plainte l'aurait privée des adieux de Théodore, elle ne dit mot, et attendit le fatal moment avec courage. Rien ne dérangea leur entrevue. Leurs adieux furent déchirants. Ils se livrèrent avec simplicité à toutes les marques d'une affliction sincère. Leurs mains étaient serrées, leurs visages en pleurs. Ils restèrent ainsi silencieux pendant plus d'une heure. On appela Théodore. Alors Marie tira la pièce de sa poche, et voulut la lui donner; mais elle n'osa pas, rougit, et balbutia :

— C'est que... j'avais demandé.... je voulais.... mais tu ne voudras pas, toi.

— Quoi?

— L'autre jour tu disais.... Ton violon, où est-il?

— Mon violon? Il est dans le salon, je ne l'ai pas vendu, sois tranquille.

— Mais comment as-tu fait? Ton père?

— C'est vrai, mon père manquait de pain; aussi, après avoir demandé inutilement crédit chez les marchands où, d'habitude, j'allais chercher à manger pour nous (ils savaient que nous devions partir bientôt), j'ai été chez un vieux marchand de toutes sortes de choses pour vendre mon violon. Je lui ai dit que j'avais besoin d'argent.... Oh! que je souffrais! Mon pauvre violon, le quitter, le vendre! Et puis, j'avais si faim, et mon père..... Le marchand l'a regardé, l'a essayé, il a dit qu'il était faux, c'est ça qui m'a fait le plus de peine; enfin, il m'en a donné.... devine.... quarante sous!

— Quarante sous!...

— Il allait me les donner, quand mon père est entré. Il a bien grondé le marchand, m'a rendu mon violon, et chez nous j'ai trouvé un diner tout prêt; mon père m'a embrassé, et je n'ai pas osé lui demander comment il avait fait. Seulement quand nous sommes entrés dans sa chambre, il n'y avait plus de piano.

— Oh! le bon père que tu as!

— Tu vois toi-même si je peux le quitter.

— Est-ce que tu y pensais seulement?

— J'aurais eu tant de plaisir à rester ici, avec toi.

— Oh! non; ça ferait trop de chagrin à ton papa.

On apela de nouveau Théodore. Il répondit et se leva. Alors Marie lui laissa la pièce dans la main, l'embrassa, et voulut s'éloigner. Mais lui, la poursuivant :

— Marie, Marie, cria-t-il, adieu encore une fois, et puis merci! Oh! tu avais tort d'hésiter à me donner cet argent, vois tu, quand même j'aurais encore faim comme l'autre jour, jamais je ne la changerais, ta pièce, et quand je serai grand, je reviendrai, je te la rendrai, parce que nous ne nous quitterons plus alors!

— Oh! c'est cela! Jamais!... Pourtant tu peux te servir de l'argent; seulement garde ton violon, puisque je t'en donne le prix.

— Tiens, tu as raison, mon violon est à toi maintenant; je te l'emprunte, je deviens un grand artiste, je te dois tout, je reviens te trouver, et puis nous réunissons nos parents, mon père est si bon!

— Et maman m'aime tant! elle a si bon cœur!

— Oh! quel plaisir!

— Quel bonheur!

On appela Théodore une troisième fois. La voix s'approchait; on pouvait les surprendre. Ils se séparèrent. Marie resta seule sur le banc. Elle était épuisée, sans mouvement, sans force. La contrainte, l'espoir, la gaieté, cette tristesse où elle restait, tout cela s'était succédé si subitement qu'elle était bouleversée et presque sans connaissance. Au bout de quelque temps, elle leva la tête. L'instrument bien connu vibrait. Elle approcha lentement du salon où pour la dernière fois on voulait éprouver le talent de Théodore. On avait réuni quelques amateurs; mais le jeune artiste, ému profondément encore, joua avec distraction les morceaux qu'on lui indiquait. Il se mit à improviser, et eut des accents sublimes. Mais un motif, toujours le même, revenait à sa mémoire. Enfin, brisé d'émotion, il cessa de jouer, et vit Marie immobile au milieu du salon ne s'inquiétant plus de personne, et absorbée dans une sorte de contemplation intérieure.

— La voilà, papa, la voilà, cria Théodore à son père en lui menant Marie.

Le maître de piano regarda la petite fille, et l'embrassa avec tendresse, en disant :

— Ma fille, tu as bien fait de venir faire connaissance avec le père de ton camarade; je regrette que ce soit un peu tard.

Marie leva les yeux, tressaillit, et rougit en s'apercevant que tout le monde la regardait. Elle ne se rappelait pas être entrée là où elle se trouvait, et s'en étonnait. Mais le nom affectueux que venait de lui donner le père de Théodore, son air de bonté, sa tristesse bienveillante et sympathique la remirent bientôt de cet embarras. Elle se laissa aller sur les genoux du professeur, l'embrassa, et se remit à pleurer sans rien dire. Quant à Théodore, une main sur l'épaule de son père et l'autre dans la main de Marie, il restait immobile et silencieux. Tous les yeux étaient sur ce groupe. Chacun s'entretenait à demi voix des amours de Théodore et de Marie, que la maîtresse de la maison venait de raconter avec ce tour d'esprit léger du monde où il est du meilleur ton de ne s'intéresser à rien. On souriait autour d'elle à chaque mot piquant dont elle assaisonnait son récit. Seules quelques dames, les plus jeunes, prenaient parti pour les enfants, mais elles n'osaient produire des preuves. Enfin l'heure du départ arriva. Le maître de piano posa Marie à terre, et se leva pour prendre congé de la grande dame. L'aînée des enfants de la maison s'approcha de Théodore pendant le léger tumulte que cause toujours le cérémonial d'un tel départ, lui tendit la main en rougissant, et s'en alla dans un coin cacher son émotion. Puis le professeur, prenant la main de son fils, voulut l'emmener; mais les pauvres enfants ne pouvaient se séparer. Cependant Théodore se dégagea doucement, et dit à Marie :

— Laisse-moi, laisse-moi partir. Je sens que je réussirai, et alors tu sais ce que nous avons dit, nous ne nous quitterons plus jamais.

— Je sais bien, mais ça sera bien long, et je serai seule.

— Oh! non, ça ne sera pas long, va; j'emporte ton violon, je ferai de la musique.

AUGUSTE DESMOULINS.

CORRESPONDANCE PARISIENNE.

Là bas, mon cher ami, dans le silence de votre retraite, n'avez-vous pas entendu cependant bondir sur vos brandes sonores l'écho d'un cri sinistre et lointain? C'est le cri d'un peuple qui tombe. N'avez-vous pas vu son fantôme passer dans les brouillards de vos marais? L'âme de la Pologne, sans doute, doit errer au-dessus de la France, qui demeure couchée, à peine émue à la nouvelle de ce meurtre odieux.

Voilà où en est la cause de la Révolution française et de la liberté des peuples. Voilà où seize années du règne de la bourgeoisie ont fait descendre la nation de 93 et la grande politique qu'elle avait promenée sur le monde. L'alliance impie qui, en 1815, avait enchaîné les peuples novateurs, ne se gêne pas pour revenir encore sur les minces concessions que les rivalités diplomatiques avaient forcément introduites dans ces actes. Lorsqu'après 1830 le parti populaire voulut attaquer les traités de la sainte-alliance, on ne manqua pas de représenter que le droit européen était lié par les signatures des puissances, et qu'on ne pouvait risquer une guerre générale; qu'à la vérité les traités de 1815 étaient une fatalité et un malheur à subir momentanément, mais que la nouvelle attitude de la France et son influence révolutionnaire reprendraient bientôt le dessus. On sait quelle a été la dignité du gouvernement depuis seize ans dans les congrès de l'Europe, et voilà aujourd'hui le résultat de cette politique de paix à tout prix : — la prépondérance des barbares et, en définitive, la guerre plus ou moins prochaine.

A propos, et les fameuses fortifications de Paris qui ont coûté 200 millions! Le gouvernement ne disait-il pas qu'elles imposeraient à l'Europe, et qu'une fois Paris protégé contre l'invasion étrangère, on aurait le courage de tenir ferme le drapeau de la Révolution. Mais, hélas! en cela le gouvernement a été comme un homme qui imagine de se faire une belle armure quand personne ne lui dit rien, et quand il ferait mieux d'employer son argent à se rendre fort et brave. Le cœur protége mieux que la cuirasse. Ce sont des sans-culottes qui battirent autrefois les cuirassiers autrichiens. Ce sont des va-nu-pieds qui ont marché victorieux au travers de l'Europe. Le noble courage et le bon droit valent mieux pour la sécurité que la plus épaisse armure.

L'équilibre européen dont on faisait tant de bruit est rompu. La politique de famille a même brisé cette alliance anglaise, fausse assurément quant au génie et aux intérêts des deux peuples, mais utile peut-être comme contre-poids dans ce régime de bascule qui oscille encore faiblement sur l'Europe comme sur nos institutions intérieures. La dynastie a gagné 30 millions au mariage Montpensier, mais elle a compromis son entente cordiale, et le Nord en profite pour détruire la Pologne, et la Russie s'agrandit sans contestations.

A l'intérieur, les résultats de la politique bourgeoise sont aussi désastreux. Des inondations funestes ont ravagé le centre du pays, et c'est l'aumône qu'on invoque au lieu de la prévoyance sociale et de la solidarité! Les blés sont hors de prix, et la seule mesure employée par le gouvernement est de faire acheter à l'étranger les approvisionnements de l'année. La misère cependant augmente dans une proportion effroyable. Le douzième arrondissement de Paris compte cette année 14,605 pauvres inscrits, environ 1000 de plus que l'année dernière. En 1844, on leur avait distribué 307,600 kilogrammes de pain; en 1845, on n'en a donné que 216,998. L'année dernière, le deuxième arrondissement, le plus riche de Paris, comptait 1,500 ménages pauvres; le chiffre s'élève à 1,700 aujourd'hui. Et savez-vous quel est le budget de ces quatre à cinq mille pauvres? Moins de 60,000 francs, c'est-à-dire environ 3 fr. par semaine, pour un ménage de trois ou quatre personnes. Les circulaires ont beau accuser « l'augmentation de la population, » et provoquer « la bienfaisance publique, » qu'elles feraient mieux d'appeler l'aumône particulière, toutes ces aumôneries ne guériront point la misère du peuple.

Cette dégradation de la France, à l'intérieur comme à l'extérieur, est bien triste à contempler. Hélas! est-ce que nous défendons contre les barbares l'empire romain s'écroulant!

Je ne crois pas que la misère et l'immoralité aient jamais été plus profondes qu'en ce temps-ci. Tandis que l'immoralité des classes privilégiées est descendue jusque dans le peuple, la misère des classes inférieures remonte jusqu'aux riches, dont la *fortune* est menacée de mille accidents. La France a été corrompue jusque dans le sentiment de sa personnalité nationale. Elle laisse opprimer ses frères et ses enfants. Elle se laisse réduire elle-même à un épuisement funeste, oubliant son courage et sa fierté. La presse n'est plus qu'un vain bruit de paroles, et les paroles sans les pensées ne montent point au ciel, comme dit Shakespeare. C'est pourtant la pensée, la philosophie, l'art, et la littérature, qui avaient toujours sauvé la France. Aujourd'hui qui nous sauvera des barbares du dehors et des barbares de l'intérieur?

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.

DEUXIÈME ANNÉE. — N° 4.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, A BOUSSAC, département de la Creuse.
Prix de l'abonnement : CINQ FRANCS PAR AN.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.

JANVIER. — 1847.

REVUE SOCIALE,

ou

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

EXPOSÉ SOMMAIRE

DE LA DOCTRINE

DE L'HUMANITÉ.

(IIe ARTICLE *.)

Cinquième proposition.

La Solidarité des hommes est éternelle; elle est, elle a été, elle sera toujours, d'où il suit que le ciel est sur la terre.

Nous avons exposé précédemment le vrai caractère de la Solidarité. Nous avons aujourd'hui à prouver que la Solidarité est, qu'elle a été, qu'elle sera toujours, pour arriver à établir une vérité de la plus haute importance, à savoir que le ciel est sur la terre. Nous dirons ensuite quelles erreurs égarent l'homme à la poursuite de ciels chimériques et impossibles, ce qu'on doit entendre par le ciel, et enfin comment le vrai ciel est et sera de plus en plus révélé sur la terre.

La Solidarité est, disons-nous; car ses effets sont visibles et sensibles. Or, comme il n'y a pas d'effet sans cause, si nous voyons dans le monde actuel des effets qui ne puissent être attribués qu'à une cause d'un caractère semblable au caractère de la Solidarité, cette cause est la Solidarité même, et la Solidarité existe réellement. Or il est impossible de nier des effets d'une telle nature. Ils sont innombrables, la vie humaine en est remplie tout entière. Voyez plutôt. Quel homme, à moins d'être avili jusqu'au plus bas degré, n'est pas touché du mal de son semblable? Qui peut voir souffrir sans en être affecté, sans être modifié à l'instant par une sorte de douleur morale plus ou moins vive, plus ou moins fugitive? Le spectacle du mal ne cause aucune joie. Le diable seul, c'est-à-dire l'homme dénaturé par une ignorance extrême peut rire et se réjouir à la vue d'un malheur qui ne le frappe pas. Mais l'homme ordinaire, même l'égoïste en sera ému. Pense-t-on que la vie de quelqu'un de nous pût être bien égayée s'il était témoin chaque jour de tout le mal enduré par des millions d'êtres humains plongés dans la misère, écrasés sous l'injustice et l'oppression? Il deviendrait fou et mourrait désespéré, ou se transformerait en insensible, et vivrait au milieu de ses semblables comme les animaux, qui sont indifférents à notre destin. On doit admettre cependant qu'il ne préférerait le second de ces deux partis que pour échapper au premier, qu'il n'arriverait à l'insensibilité que par l'habitude contractée de fuir le souvenir du mal dans les distractions qu'offre le monde. Ainsi, aux époques de grandes calamités publiques, quand un fléau décimait les peuples, en même temps que le deuil et la consternation remplissaient toutes les âmes, cependant on voyait parfois des foules accourir aux spectacles pour y trouver quelque diversion à leur tristesse, à leur inquiétude. Oui, pour avoir des plaisirs qu'il croit sans mélange, mais, hélas! bien factices, bien imparfaits, bien pauvres enfin, l'homme est obligé d'oublier l'homme qui souffre. Le souvenir de l'infortune n'est-il pas banni des lieux où s'amuse le riche? Dans les salons dorés où circulent et se jouent, en habits de fête et le visage riant, ces possesseurs des biens de la terre, autour des tables somptueusement servies, au milieu des danses et de la musique enivrante, à l'heure où le plaisir les a tous remplis d'indifférence, introduisez soudain un de ces malheureux dont la misère a fait un spectre, qu'il se plaigne dans son langage débile et douloureux, et, pour un moment du moins, il éveillera dans les cœurs un peu de charité, il détournera de ces plaisirs goûtés avec tant d'oubli et d'abandon. Hélas! ce n'est point la louange des riches que nous chantons ici, et s'il est vrai que notre cœur ne saurait les maudire, encore ne peut-il les approuver aussi. Nous constatons seulement la possibilité d'un fait qui honore l'Humanité, même dans les moins généreux de ses enfants.

Oui, quiconque d'entre eux est livré à la joie ne peut la goûter qu'en oubliant la tristesse à laquelle succombe une partie de ses frères, la plus grande. Oui, le plaisir fuit la vue de la douleur, il sent qu'elle l'empoisonnerait, et il recherche l'ivresse et la folie qui l'emportent bien loin des réalités douloureuses. Il est un monde, au milieu de ce monde, où chacun semble se dire chaque jour, chaque soir, au sujet des malheureux : A demain les affaires sérieuses! et remettant cette question sous l'oreiller qui repose son indifférence, continue sa joie et son festin. Et pourtant, lorsque demain arrive, s'il en est temps encore, et si l'occasion va le trouver, il s'intéresse à la question de la veille. Trop souvent la peur, l'égoïsme est le seul mobile du peu d'intérêt qu'il y donne, rarement la charité l'inspire; n'importe, nous soutenons que la misère étalée aux yeux du riche dans toute sa hideur peut le tirer pour un moment du fond de son indifférence, car il est homme, car il se sent, à son insu, si l'on veut, mais il se sent lié à l'homme.

Cette vérité inspirait les sublimes prédicateurs des derniers siècles qui continuaient l'œuvre des Basile, des Clément, des Chrysostome. Ils rappelaient sans cesse le pauvre au riche, persuadés qu'en exposant sans cesse l'état du premier ils amolliraient la dureté du second. Cette admirable et généreuse tradition est délaissée aujourd'hui dans les chaires des Bridaine et des Duplessis par les paraphraseurs arriérés, qui veulent refaire à leur façon, en faussant la doctrine de l'Evangile, l'œuvre de Jésus, des Apôtres, et des Pères de l'Eglise; mais elle est reprise et continuée, en dehors des cathédrales, par des laïcs plus pénétrés de l'Evangile que ceux-là mêmes qui devraient l'enseigner dans sa droite sincérité. Et leurs nobles efforts ne sont pas toujours impuissants.

Oui, que les voiles étendus sur toutes les misères soient levés par des mains saintement audacieuses, que la statistique de toutes les douleurs soit faite, que l'on entende en tous lieux les gémissements

* Voir la livraison de Décembre 1846.

des opprimés, que l'on voie toutes les larmes qui coulent, et tant de maux recevront quelques remèdes jusqu'au jour où ils pourront être guéris entièrement. Il y a dans les égoïstes, dans les adorateurs du fait et du présent, dans les suppôts mêmes de l'individualisme, notre cruelle plaie, il y a quelque chose qu'ils ne savent pas en eux et à quoi nous en appelons de leur indifférence. Malheureux et misérables sont ceux d'entre eux que l'on pourrait montrer du doigt comme des exceptions!

A quelle cause rapporter ces effets consolants qui se produisent dans l'homme à la vue des maux de son semblable, si ce n'est à la Solidarité, dont le sentiment inaperçu, ignoré, se manifeste pourtant même dans les cœurs les plus vides d'amour? Ces effets ne sont pas les seuls que nous pouvons invoquer en témoignage. [illegible] adage qui court le monde, s'adressant ainsi à chacun : *dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.* Sous sa forme triviale ce mot cache un fond admirable de vérité. Étudiez les diverses relations des hommes, et dans chacune vous trouverez la confirmation de l'adage que la science et la sagesse déclarent plein d'autorité sinon dans tous les cas, au moins dans le plus grand nombre.

Prenez les liaisons qui se fondent sur le sentiment, comme l'amitié, par exemple. Qu'un homme se lie avec un méchant, et il se détériore moralement à cette funeste fréquentation. Ce fait est d'expérience trop souvent répétée. Quoi de plus important que le choix d'un ami! Comme les conseils sont prodigués sur ce point au jeune homme qui va se trouver chargé de sa conduite dans le monde! et qu'il devra se repentir s'il ne les a pas suivis! Nous ne parlons pas ici de l'amitié véritable, mais de ces liaisons plus ou moins superficielles que le monde appelle ambitieusement et improprement du nom sacré d'amitié. L'amitié véritable ne peut exister qu'entre deux hommes dignes d'éprouver et d'inspirer ce noble sentiment. L'amitié entre de tels hommes n'est que charme et avantage pour chacun, car elle n'existe entre eux que par leur moralité, et il n'y a que du bien à se lier avec un être moral. Quoi qu'il en soit du caractère que l'homme apporte dans sa liaison avec un autre homme, il est toujours façonné, modifié, altéré ou élevé par son compagnon, en même temps qu'il agit sur lui, dans une certaine mesure, d'une manière semblable. De sorte qu'une espèce d'unité s'établit entre eux, et les enveloppe dans un caractère presque identique. Combien d'hommes à la nature molle et inconstante n'offrent dans toute leur vie que le reflet du mal ou du bien des autres! On appelle cela contracter les habitudes des gens avec lesquels on vit, mais on ne semble pas soupçonner la cause en vertu de laquelle s'accomplit ce phénomène.

Cette cause a bien d'autres effets. Ne sommes-nous pas les uns pour les autres des sujets de scandale et de chute? Le mal commis par un de nos semblables nous invite au mal, ou nous afflige et nous inspire de l'horreur. Nous flétrissons les actes honteux, disant et sentant qu'ils humilient et dégradent l'Humanité. Si nous nous applaudissons de ne pas être capables d'en commettre de pareils, toutefois nous éprouvons comme de la honte et de la douleur quand un homme nous en donne le triste spectacle. Heureux les cœurs qui sentent vivement cette honte et cette douleur, c'est un signe de leur noblesse.

Il n'en est pas ainsi du bien, dont l'exemple nous réjouit et nous élève. Nous inscrivons dans les plus belles pages de nos annales les faits que la vertu, ou l'amour, ou le dévouement engendre, et nous disons et nous sentons qu'ils honorent l'Humanité. Ils nous modifient, nous améliorent; ils nous exaltent et développent en nous les plus beaux sentiments.

La vie nous offre alternativement ces causes de chute et de progrès. Quel homme doué d'un sentiment cultivé, ne se trouve pas amoindri, ne subit pas comme une altération momentanée de son être dans le commerce d'hommes grossiers dépourvus de toute délicatesse? Jusqu'à quel point ne devient-il pas leur pareil s'il est obligé de vivre avec eux? Mais au contraire qui ne se sent élevé par la fréquentation des gens de bien? Qui ne sort édifié, plus moral et tout satisfait, d'une conversation sérieuse avec eux sur le beau et le bon?

Nul de nous ne poursuit son développement sans trouver des obstacles qui le retardent; mais nul aussi ne manque d'auxiliaires qui le secondent.

Constatons un dernier effet, le plus frappant, de la cause que nous cherchons à découvrir à tous les yeux comme existante et agissante. Quel homme ayant de la vertu, même à un degré supérieur, et vivant au sein de l'Humanité, là où doit vivre tout homme, n'a pas senti sa foi, son espérance, ou sa charité être diminuée en quelque chose, d'une certaine manière, au contact d'hommes sans foi, sans espérance, ou sans charité? Certes celui qui croit, qui espère, ou qui aime réellement, dans son fond, avec puissance, celui-là revient à sa vertu et lui demeure fidèle. Cependant elle a pu lui être ôtée pour un moment, dans une certaine mesure. Nul homme n'est seul de son espèce, il y a les autres hommes, l'Humanité hors de lui, et nous tenons à l'humanité par tant de liens secrets et puissants. L'excellence du sage consiste en ce qu'il sente les atteintes de l'Humanité imparfaite dont il est entouré, qu'il en éprouve des modifications sensibles mais passagères, et qu'il se relève de chaque chute, si l'on peut appeler chutes ses défaillances rapides, et devienne plus fort à mesure qu'il est plus éprouvé, solide dans son fond, croyant, aimant, et espérant toujours, affirmant toujours sa foi, sa charité, son espérance. En vérité nul homme ne peut se détacher complètement de son espèce; il [illegible], l'[illegible] lui par la science et la vertu, mais s'en détacher, jamais. Il [illegible] toujours à elle par quelque point, [illegible] mystique par exemple, se [illegible] exclusivement vers Dieu, [illegible] encore jusqu'à ce qu'il soit tombé dans l'anéantissement qu'il cherche, et le poursuit même dans cet anéantissement. Oh! oui, nul ne peut se débarrasser de cette Humanité, à moins de se sortir lui-même de lui-même. Nul de nous ne fait un pas dans la vie, côte à côte avec son semblable, sans avoir quelque sujet de s'attrister ou de se réjouir, de craindre ou d'espérer, de croire ou de douter, d'aimer ou de haïr, de tomber ou de s'élever avec lui et par lui. Ces divers effets sont d'expérience fréquente. La vie la plus vulgaire les signale. Tout homme les éprouve, ou à son insu, ou avec connaissance. A quelle cause peuvent-ils être attribués? En établissant le vrai caractère de la Solidarité, nous avons montré qu'en vertu de notre définition véritable de l'espèce humaine, le propre de la Solidarité est de produire les effets que nous venons de décrire. Or nous trouvons ces effets manifestés actuellement dans le monde; puisqu'ils existent, la cause qui les produit doit exister; cette cause ne peut être que la Solidarité, cette cause est donc la Solidarité : donc la Solidarité existe comme loi morale de l'homme et comme principe d'organisation qu'il faut appliquer dès aujourd'hui.

Elle est, donc elle a toujours été. Dès la première manifestation de l'Humanité sur la terre, l'homme a été solidaire de l'homme. On ne pourrait soutenir le contraire qu'après avoir prouvé que la Solidarité n'existe pas actuellement. Or nous venons de démontrer qu'elle existe. Si elle ne datait pas de l'apparition même de l'espèce humaine dans ce monde, si elle n'était pas contemporaine de cette espèce, pour s'être révélée simultanément avec elle, pourquoi aurait-elle commencé, quand et comment aurait-elle commencé? Dieu n'aurait donc pas fait d'abord l'Humanité ce qu'elle est réellement aujourd'hui? Il aurait en quelque sorte retouché son œuvre? Mais alors il n'y aurait aucune suite dans le passé, l'histoire ne serait pas l'ensemble des efforts que l'homme a faits pour se développer, et s'unir de plus en plus à l'homme, et la succession des phases qu'il a dû traverser avant de parvenir à l'état présent. Il serait impossible d'apercevoir dans le cours des âges écoulés la trace ininterrompue qu'il a suivie, montant chaque siècle un degré de plus de l'échelle infinie du progrès. Mais dans cette hypothèse inadmissible, l'Humanité ne serait alors qu'un assemblage d'êtres appelés d'un même nom mais différents par l'essence de nature; elle ne serait pas cette conception de Dieu dont tout homme peut poursuivre la réalisation à travers le temps et l'espace, en se servant des moyens que le Créateur a mis en lui pour ce dessein. Mais alors comment auraient pu s'accomplir les progrès accomplis? L'histoire nous montre un point de départ et un point d'arrivée, l'un au commencement du passé, l'autre dans le présent où nous vivons, entre lesquels il y a tout un long développement auquel est parvenue l'Humanité. Comment avons-nous atteint ce développement si la Solidarité n'a pas dès le principe existé parmi nous, puisqu'elle est la cause et la raison de notre développement, de notre chute ou de notre progrès. L'effet de la Solidarité, c'est le perfectionnement de l'espèce humaine. Le passé nous montre cet effet, le passé doit aussi nous en montrer la cause. La cause et l'effet sont inséparables. L'effet existe et se constate dans le passé, donc la cause existe et se constate dans le passé; cette cause est la Solidarité, donc la Solidarité a toujours été comme loi morale de l'homme et comme principe d'organisation que le passé n'a pas su mettre en œuvre, et dont le présent, le siècle où nous sommes doit chercher l'application.

La Solidarité existe, elle a existé, donc elle existera toujours. Toujours l'homme sera solidaire de l'homme. On ne saurait concevoir que le fondement du lien qui nous unit tous pût être détruit un jour, à moins de supposer que la nature, l'essence de l'Humanité changera, que ce qui est vrai aujourd'hui comme définition de notre espèce cessera de l'être dans un avenir plus ou moins éloigné. Or, quelle raison y a-t-il de croire possible un pareil changement? N'est-il pas dans l'ordre, dans la loi de Dieu, dans l'essence des êtres et des choses qu'il y ait persistance dans le fond, et que toute modification ne vienne que du développement et non pas du changement de ce fond? L'essence Humanité sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis, qui se trouve dans chaque homme susceptible du même perfectionnement, ne peut se développer dans chacun que par la Solidarité.

Supprimez la Solidarité, et les hommes n'ont plus un avenir commun, et ils cessent de prétendre à réaliser cette conception de Dieu qui est leur progrès indéfini, car ils cessent d'avoir une nature commune, de porter en eux la même Humanité, ou plutôt l'Humanité. Alors toutes les aspirations de l'homme actuel ne sont plus tournées que vers des chimères. Le progrès s'arrête, ce qui est s'immobilise dans le fond et dans la forme, et par diverses routes les hommes marchent isolément à des destins sans unité. Ainsi Dieu aurait établi d'abord que l'Humanité se développerait ou se détériorerait dans chaque homme au préjudice ou à l'avantage de tout homme, et que par là l'espèce humaine progresserait avec ensemble, et tout-à-coup, d'une manière capricieuse, il changerait cette loi! En vérité, Dieu, l'être immuable par excellence, ne connait pas une telle mobilité; ses desseins portent tous le caractère de l'unité; il est toujours constant avec lui-même. Il a fait les hommes solidaires les uns des autres pour leur donner les moyens de se développer les uns par les autres, et il ne changera pas ce qu'il a établi avec sa science et sa sagesse souveraines. La Solidarité sera toujours, comme loi morale de l'homme et comme principe d'organisation, et les siècles futurs l'appliqueront sans cesse d'une manière incessamment perfectionnée.

Donc la Solidarité n'aura pas de fin. Or cette loi est la cause du progrès dans l'espèce humaine. Par elle quiconque développe en soi l'Humanité la développe hors de soi. Par elle, si tous les hommes progressent, l'Humanité se développe avec grandeur, détruit le mal, augmente le bien, améliore la terre, agrandit la science, élargit l'amour, et purifie la vie de tout ce qui la fait encore imparfaite, incomplète, misérable. Oui, la loi morale de l'homme, le principe d'organisation qui doit régler ses rapports avec ses semblables, la Solidarité peut changer, et changera la face du monde. C'est le souffle de Dieu qui renouvellera toutes choses. Que l'homme rêve un avenir où la Liberté règnera, où la Fraternité règnera, où l'Egalité règnera; qu'il soupire après une vie éclatante de beauté, pleine de biens, riante, facile, heureuse, une vie où son être tout entier se dilatera dans toute l'expansion de ses facultés, cette vie inconnue jusqu'à ce jour, il la goûtera dans sa plénitude s'il pratique enfin la Solidarité. Or cette vie est l'objet de ses plus ardents désirs: c'est l'idéal vers lequel il s'est incessamment tourné dans ses jours de souffrance, c'est la terre promise qu'il a demandée sans cesse à Dieu, et qu'il a toujours espérée pour connaître enfin le bonheur d'exister. Cet idéal est si grand et si beau que nous l'avons appelé le Ciel. Nous avons placé dans le ciel notre rapprochement de Dieu et la possession d'une vie bienheureuse telle que nous pouvons l'attendre, nous, les créatures de Dieu, et non pas égale à la vie du Créateur, être infini pour lequel la vie n'a pas de bornes, ni dans l'activité, ni dans l'amour, ni dans la science. Or ce rapprochement et cette vie que nous rêvons et appelons, la Solidarité peut nous la donner, la Solidarité peut réaliser sur la terre tout ce que nous avons placé dans le ciel, car elle peut nous faire accomplir les plus grands progrès que nous puissions concevoir. Par la Solidarité, qui n'aura pas de fin, tout ce que nous avons soupçonné dans le ciel apparaîtra sur la terre; par la Solidarité, la terre deviendra semblable au ciel, l'homme se rapprochera de Dieu, et la vie bienheureuse, répandant sur ce monde les joies inconnues du ciel, lui donnera l'apparence et la réalité du ciel. Donc le ciel, cet éternel objet de nos plus belles aspirations, le ciel est sur la terre.

Le ciel est sur la terre. Cette vérité que nous proclamons avec la foi la plus profonde, mille faits la contredisent, la terre entière la dément aujourd'hui pour l'Humanité actuelle, tandis que tout l'affirme et la démontre pour nous. C'est que l'Humanité actuelle se partage sur cette question: une moitié place le ciel hors du lieu où il est, et l'autre, sans foi, sans espérance, ne croit à aucun ciel. Nous essayons dans ces pages de montrer aux uns que le ciel n'est pas hors de la terre, et aux autres qu'ils doivent croire à un ciel, au ciel sur la terre.

La première erreur qui trompe une portion de l'Humanité sur le lieu où réside le ciel, c'est le dogme catholique. Le Catholicisme divise les hommes en trois églises ou assemblées, dans chacune desquelles sont réunis ceux que la même situation et la même destinée choisissent pour les grouper ensemble dans un même lieu, à part des autres hommes. Ces trois églises sont l'église militante, l'église triomphante, et l'église souffrante.

La première occupe la terre. Elle est appelée militante parceque ses membres doivent vivre ici-bas comme s'ils n'étaient pas de ce monde, dans le but de conquérir la vie bienheureuse reléguée dans un autre. Pour eux la terre doit être une vallée de larmes, une plage d'exil, un pèlerinage où ils sont privés de Dieu, et qu'il leur faut accomplir sans se prendre d'aucune affection pour le lieu où il se passe ni pour aucun des êtres et des objets de ce lieu, afin de marcher d'un pas plus rapide et plus sûr à la conquête du bonheur éternel.

La seconde trône dans une région élevée au-dessus de la terre. Elle est qualifiée de triomphante parceque ses membres habitent le ciel, c'est-à-dire un lieu idéal où le bien seul est connu dans toute sa perfection, où la joie est incessante et sans mélange, où, pour tout peindre d'un seul trait, les élus s'enivrent, sans ivresse ni satiété, de toutes les voluptés de la béatitude céleste, au milieu des anges et de toute la hiérarchie glorieuse, face à face avec Dieu, l'Etre infini, qu'ils doivent aimer et louer toute l'éternité.

La troisième est plongée dans une sorte de sépulcre inférieur à la terre et rempli de feux et de tortures. Elle est dite souffrante parceque ses membres sont livrés dans ce lieu de supplices à toute la fureur des démons, pour avoir échoué dans la conquête du ciel. Cet abîme aux tourments éternels, c'est l'enfer. Un sceau qui ne sera jamais levé pèse sur l'ouverture de ce puits horrible. On peut y tomber, on n'en sort jamais, comme a dit, dans les paroles qui renferment tout le désespoir des damnés, le poète qui a le mieux senti et le mieux peint le terrible dogme du Catholicisme. Rappelons cette misérable église que les deux autres oublient: c'est la plus souffrante, la seule souffrante, car la foule des pécheurs qui, dit-on, traverse le purgatoire s'en va rejoindre tôt ou tard les convives du banquet éternel. Mais de l'enfer, nul ne sort. Rappelons-nous cette sentence; nous l'examinerons bientôt.

Ainsi, à prendre dans son erreur primitive et fondamentale la sombre conception du Catholicisme sur la justice de Dieu, sur la Vie et sur l'Humanité, la terre est située entre le ciel et l'enfer. L'homme apparait sur ce théâtre dangereux. Certains dogmes lui sont inculqués. Certaine loi morale et religieuse lui est prescrite. Il croit ou ne croit pas aux dogmes; il garde ou ne garde pas la loi, et il disparait de la scène, vainqueur ou vaincu, retranché de l'église militante pour s'élever à la triomphante ou s'abîmer dans la souffrante. Ainsi se succèdent les hommes sur la terre depuis le commencement des siècles, ainsi doivent-ils se succéder jusqu'au jour où, sur l'ordre immuable de Dieu, la destruction anéantira ce monde, et où l'Humanité alors vivante ira, partagée en élus et en réprouvés, se perdre, par en-haut, dans la joie éternelle, et par en-bas dans la douleur sans fin.

Tel est en essence l'épouvantable dogme prêché encore: une perpétuelle opposition du mal au bien, dont on ne peut parler sans antithèse, que l'on veuille le défendre ou le condamner. Nous savons bien que ses partisans (comment peut-il avoir des partisans!) subtilisent depuis longues années sur le ciel et sur l'enfer dans leur théodicée ignorante. Nous savons que parmi eux circule mainte théorie avec laquelle ne serait pas entièrement d'accord, surtout dans la partie spéculative, l'exposition succincte que nous venons de faire du dogme catholique de la vie future. Nous savons qu'ils distinguent dans cette question les choses qui ne sont pas de foi d'avec les choses qui sont rigoureusement de foi. Nous en avons entendu plusieurs, même des mieux famés, s'exprimer, au sujet des peines et des récompenses, dans un langage qui avait au moins une certaine apparence de raison et de vérité, jointe à quelque chose de consolant malgré le fond de dureté inflexible qui l'entachait, et lui fermait notre âme. Mais nous avons vu rappeler brusquement à la lettre stérile du dogme ces téméraires d'un jour, qui cherchaient peut-être de bonne foi la vie et la vérité, par des supérieurs dont le despotisme ne permet pas à leurs sujets de fuir la région de la mort; et nous voyons aujourd'hui ces sujets complètement revenus de leur belle audace d'un moment. Car il est à la connaissance de ce siècle que le Catholicisme s'efforce de remettre l'Humanité sous son empire, prétendant que l'erreur seule l'a détournée de lui pour un temps dont la fin approche, et qu'elle lui reviendra fervente et digne, comme il est demeuré constant à la rappeler, à l'attendre, et invariable dans son dogme qui ne connaît pas le changement. La haute prétention du Catholicisme est d'être resté immobile pendant que tout a marché autour de lui. Triste prétention, hélas! et trop bien fondée!

Mais qu'il demeure enseveli dans le passé. Pour l'Humanité, elle marche vers l'avenir, se débarrassant de plus en plus de la crainte de tomber dans l'abîme monstrueux, comme aussi du fol espoir de s'élever dans un ciel chimérique hors de la terre. Les temps modernes ont développé la science inspirée par le sentiment, et la science a brillé comme un immense flambeau projetant partout des clartés révélatrices. A cet éclat splendide entretenu et augmenté sans cesse par Dieu lui-même, l'Etre omniscient qui permet que la lumière succède aux ténèbres, les yeux de l'homme ont parcouru et décrit la surface de la terre quant à sa forme d'abord et sans vérifier en même temps par l'expérimentation la découverte du génie. L'expérimentation est venue ensuite, et Galilée a eu raison de l'aveugle sanhédrin des immobiles, et au lieu même où l'ignorance avait creusé la Géhenne, Colomb, Vespuce, Gama, et mille autres après eux ont trouvé des mers, des terres, et des hommes, la vie

humaine enfin, telle qu'ils la connaissaient, avec ses maux et ses biens. L'enfer avait fui devant l'homme!

Le ciel à son tour a disparu. Autrefois l'homme levait les yeux vers le firmament. C'était la barrière éblouissante de clartés qui lui dérobait la région de la vie bienheureuse, et lui donnait, par les splendeurs de ses astres, un éclatant aperçu du séjour de Dieu. Mais voici que la science inspirée par le sentiment a perfectionné même la vue physique de l'homme, et permis à ses regards de s'élancer bien au-delà des bornes considérées si longtemps comme infranchissables avant la mort. L'espace s'est déroulé devant le télescope, laissant apercevoir les premiers plans de son immensité sans limites, toute parsemée de mondes et de soleils, et le paradis s'est reculé dans les dernières profondeurs de l'infini. Ainsi donc les lieux où le ciel et l'enfer étaient placés selon la vieille croyance de nos aïeux encore enfants, ces lieux sont explorés aujourd'hui, et nul grincement de dents, aucun chant harmonieux n'a révélé nulle part ni l'église souffrante ni l'église triomphante. L'objet de ces deux illusions a fui et fuira de plus en plus parmi les chimères, à mesure que la science et l'amour se développeront mutuellement, et multiplieront la puissance de l'homme.

Mais ce ne sont là que des preuves objectives, tirées du monde extérieur par la connaissance de ce monde, en faveur de la vérité que nous proclamons, à savoir que le ciel et l'enfer sont sur la terre. Nous avons des preuves plus profondes encore et plus convaincantes, celles que nous fournit la connaissance de notre loi morale, de la Solidarité. Délaissant donc tout autre argumentation, au moyen de laquelle nous pourrions démontrer que peut-être certains linéaments de vérité se cachent obscurcis et tronqués dans les mythes du Catholicisme incompris du Catholicisme lui-même, nous ne ferons usage que de nos preuves subjectives, c'est-à-dire tirées du fond, de l'essence de la nature humaine.

La vérité qui nous fait croire au ciel sur la terre avec tout l'entraînement de la foi la plus profonde et la plus sincère, cette vérité passée en nous à l'état de conviction raisonnée, démontrée, maîtresse de notre être tout entier, c'est la Solidarité. A nos yeux la Solidarité rassemble, attache et retient tous les hommes dans une seule église à la fois militante, triomphante et souffrante. Cette croyance est fondée. Les sciences naturelles et mathématiques ont appris qu'il ne faut chercher ni le ciel ni l'enfer dans les lieux où les plaçait l'ignorance, et de nos jours la science métaphysique démontre qu'il ne faut pas les chercher hors de la terre. C'est en vain que délaissant par force ses premières assertions l'erreur transporte aujourd'hui la peine et la récompense dans des sphères ignorées de l'homme et connues de Dieu seul, la métaphysique, plus savante que l'erreur dans cette sorte de géographie transcendante, nous révèle exactement leur position.

S'il est vrai que le ciel soit hors de la terre, l'homme peut donc se détacher de l'homme pour aller jouir d'une vie complète, bienheureuse? Mais à quelle heure en est-il séparé? A un moment où l'Humanité n'a pas encore atteint le terme de son développement, que d'ailleurs elle n'atteindra jamais, comme nous le démontrerons plus loin; au moment où éclairée, inspirée par l'Idéal, comme elle l'a toujours été, elle conçoit de nouveaux progrès. Il vivait au milieu de l'Humanité imparfaite, imparfaite en lui parcequ'elle l'était hors de lui, et il porte cette Humanité dans le ciel, dans la région du parfait. Il a donc été transformé par la mort, il a donc réalisé dans un instant tous les progrès que son espèce doit accomplir par chacun et dans chacun des individus qui la composent? Vainement on répondra qu'il a pu s'élever sur la terre à une perfection qui le rend digne du ciel, nous répèterons que par Solidarité il est atteint de l'imperfection de son espèce, et que son espèce est en lui ce qu'elle est hors de lui, malgré ses mérites personnels. Mais nous reviendrons sur ce point quand nous dirons tout à l'heure en quoi consistent le vrai ciel et son bonheur. Examinons maintenant le faux ciel proposé à la convoitise et à l'espérance égoïste des hommes.

C'est, dit-on, le séjour enchanteur, incomparable, où Dieu récompense les élus par des joies dont nos sens grossiers ne peuvent se faire même une image imparfaite. Cette béatitude a plusieurs graves inconvénients. D'abord elle ne saurait exister que par le brisement profond, radical de toute solidarité entre l'individu et son espèce. Or la Solidarité, en vertu même de la loi que Dieu a établie, est éternelle, et enseigne que nul homme ne peut goûter une joie parfaite lorsque les autres hommes, lorsque même un seul homme souffre. Donc la béatitude n'existe pas, donc le ciel où elle est, dit-on, répandue n'existe pas.

Ce ciel avec sa félicité parfaite serait funeste à l'homme. Que l'on se représente, s'il est possible, un lieu immatériel où sont rangés par ordre de mérites des myriades d'élus, de saints, d'anges, d'archanges, de chérubins, de séraphins, de trônes, de dominations, etc. Que font-ils et de quelle vie vivent-ils, ces innombrables bienheureux? Assis indolemment sur les parvis radieux de l'Empyrée ils contemplent l'Être infini dans toute sa beauté, chantant à sa louange des *hosanna* sans fin, sur des harpes merveilleuses ou dans une langue plus merveilleuse encore. Ils n'ont ni besoins, ni désirs, aucune peine, nulle inquiétude. Ne parlons que des élus, des êtres qui ont vécu sur la terre. Ceux là seuls, et non pas les anges et les dominations, doivent nous occuper. A peine les élus ont-ils franchi le seuil de ce séjour qu'ils tombent dans l'immobilité et dans l'indifférence. Ils tombent dans l'immobilité, car, introduits au sein de la perfection même, ils ne peuvent concevoir un état supérieur et cessent d'aspirer au progrès, et de travailler à l'accomplir. D'ailleurs ils n'ont pas de progrès à faire. Mais alors ils ne vivent pas. Est-ce la vie que ce silence de toutes les facultés de l'être n'ayant plus rien à vouloir, ni rien à rejeter. Que devient l'activité? Comme Dieu, l'homme est créateur; par Dieu, qui le soutient et l'inspire, l'homme crée, il est auteur. Il a trouvé, il développe incessamment la vie humaine modelée sur le type renfermé en Dieu, et qui lui est révélé de plus en plus à mesure qu'il s'efforce et s'applique à le découvrir. Le plus beau privilége de l'homme est de créer soit dans l'industrie, soit dans l'art, soit dans la science. Et au ciel il n'y a rien à développer! Cependant, à sa mort, il a laissé l'Humanité au milieu de ces besoins, de ces désirs et de ces projets qui la sollicitent sans cesse d'agir. Mais il est au ciel, c'est-à-dire dans une tombe glorieuse où la vie ressemble à la mort, comme il convient pour une tombe quelle qu'elle soit. Cependant la vie est, de son essence même, activité. Dieu, qui vit, qui est la vie, est aussi activité, tout activité. Dieu a fait l'homme à son image... N'importe! selon le dogme catholique la vie dans son mode le plus élevé, le plus parfait, est le contraire de la vie même; c'est l'inaction, c'est l'immobilité.

Ainsi l'homme quitte la terre, et dès ce jour, toute affaire ayant cessé pour lui, le voilà en repos dans ce ciel qu'il a pu mériter. Il a laissé en ce monde l'Humanité travaillant, souffrant, espérant, toute livrée à cette œuvre dont elle ne se détourne jamais, au développement et au perfectionnement de sa nature et de sa vie; et il n'y prend plus aucune part; cette œuvre ne le touche plus; quelque progrès ou quelque chute que fasse l'espèce dont il sort, bien ou mal, tout lui est indifférent. Ce dogme du ciel est vraiment la doctrine de l'égoïsme. Quoi! l'homme viendrait sur la terre, il serait accueilli de l'Humanité, aidé, soutenu, développé par elle; il jouirait de tous les biens qu'elle a créés, il lui devrait tout, et une fois mort, il n'aurait plus rien de commun avec elle! Insensible dans son éternelle jouissance, il se rappellerait les êtres qu'il aima et pour lesquels il fut un objet d'amour, il les verrait souffrir livrés à l'oppression, à l'injustice, à l'ignorance; il soupçonnerait leurs larmes, leurs douleurs et leur désespoir, et il ne serait pas troublé, et son cœur ne serait pas ému, et il n'éprouverait pas une peine, et sa félicité ne serait pas altérée, diminuée! Mais pour cela il devrait avoir perdu la faculté de se souvenir ou la faculté d'aimer. Or il ne saurait avoir perdu la mémoire, et le dogme catholique nous enseigne que les élus intercèdent pour ceux qu'ils ont aimés. C'est donc qu'ils se souviennent. Cela étant, leur joie est donc mélangée de peine quand leurs proches ou leurs amis laissés dans la vie sont éprouvés par l'adversité. Cette béatitude inénarrable, incomparable, parfaite, n'est donc pure ni d'inquiétude ni de tristesse? Elle n'est donc pas la béatitude idéale promise aux croyants? Mais on répond que les élus voient les douleurs de leurs proches et de leurs amis, qu'ils y prennent part sans que pour cela leur félicité, leur quiétude soit troublée, diminuée. On soutient que telle est l'excellence du bonheur céleste qu'un habitant de l'Empyrée peut ressentir de la compassion pour les hommes sans cesser d'être parfaitement heureux. Ah! faiseurs de subtilités, que vous êtes funestes à l'homme! Oh! l'homme se souviendra longtemps avec effroi d'avoir subi votre joug quand ce joug aura été brisé! Nous soutenons, nous, que dans votre ciel, les favoris auxquels vous prétendez en ouvrir les portes n'ont plus de cœur, plus d'amour. Vous leur avez ôté le sentiment quand vous les façonniez à l'égoïsme, quand vous les prépariez pour la division. Non, ils n'ont pas de cœur, plus rien de ce qui fait la grandeur de l'homme, ces tristes couronnés d'en-haut, ces mères qui savent goûter toute leur joie pendant que le fruit de leurs entrailles est abreuvé de toutes les amertumes, et ploye sous le fardeau d'une vie misérable; ces époux qui savourent avec les mêmes délices la coupe des plaisirs célestes pendant que la veuve inconsolée qu'ils aimèrent se consume dans l'abandon, en proie à la misère, n'ayant que ses larmes pour allaiter le petit enfant obstiné sur son sein aride. Hélas! hélas! il y a tant de douleurs sur la terre, tant de plaintes, tant de gémissements, et dans le ciel il y aurait une joie imperturbable, inaltérable! Etrange idée que l'on se fait du ciel parcequ'on méconnaît Dieu, la Vie et l'Humanité!

Mais la terre n'est pas le seul lieu où règne la souffrance. Et le

gouffre aux ténèbres rougies par les feux inextinguibles, et l'enfer!.. Nous le demandons, est-il un homme ici-bas, qui, assuré que l'être auquel l'unissait autrefois un sincère amour est torturé dans la Géhenne, pourrait sourire, même au sein des richesses, qui prodiguent ce qu'on appelle la joie dans ce monde? Cet homme ne se trouve pas sur la terre. Et il s'en trouverait des millions dans le ciel dont le contentement ne recevrait aucune atteinte de cette nouvelle? Ah! la terre est plus belle que le ciel, elle a gardé la pitié, l'amour, le sentiment. Ah! demeurons sur la terre, souffrant ensemble et nous aimant, puisque c'est le seul lieu où l'on aime un plus malheureux que soi, où l'on souffre de sa peine, où l'on se réjouisse de son bonheur.

Mais cet enfer n'existe pas. Il n'existe pas par les mêmes raisons qui démontrent l'impossibilité du ciel. La Solidarité enchaîne les hommes sur la terre, et ne permet ni aux bons ni aux méchants de sortir de l'Humanité. Si l'homme ne peut s'élever seul, à l'exclusion de ses semblables, dans le faux Empyrée du Catholicisme, il ne peut aussi s'engloutir dans l'abîme. S'il ne peut aller participer à une vie réputée supérieure à celle que nous connaissons en ce monde, il ne peut aussi être condamné à une vie inférieure. Il ne peut ni monter au-dessus ni tomber au-dessous de son espèce. Nous avons dit naguère que l'idée du ciel hors de la terre est destructrice de la Solidarité; nous le dirons aussi du dogme de l'enfer hors de la terre. L'homme ne peut gagner le ciel pour lui seul, le ciel dans toute la magnificence de sa beauté révélée par l'Idéal, parceque l'Humanité, imparfaite en lui et hors de lui, n'est pas encore digne d'un ciel si accompli. Et contrairement, l'homme ne peut encourir l'enfer, c'est-à-dire la peine dans sa rigueur absolue et infinie, parceque l'Humanité, perfectionnée en lui et hors de lui, n'est pas coupable d'un si grand supplice.

Le dogme catholique de l'enfer et du ciel est en vérité d'une conception toute puérile, toute grossière; c'est l'idée la plus arriérée encore dans les limbes d'un passé ignorant. Quoi! Dieu tirerait sans cesse du néant des êtres faits à son image, qu'il jetterait dans l'Humanité, sur cette terre, au milieu des contradictions entretenues encore par l'ignorance, entre le sacrifice et l'égoïsme; ces êtres hier dans le néant et aujourd'hui dans la mort seraient livrés, ceux-ci au bonheur, et ceux-là au malheur absolu, éternel; l'Être suprême, le Bon, le Juste, le Généreux par excellence aurait sa cour d'élus, de favoris, auxquels seraient prodiguées ses largesses pendant qu'ils chanteraient ses louanges, et d'un autre côté sa Géhenne où des geoliers implacables tortureraient ceux d'entre ses enfants qui n'auraient pu dans quelques jours mériter ses faveurs! Les payens faisaient leurs dieux à l'image physique et morale de l'homme; le dieu qu'on nous propose est encore plus déformé; c'est le plus fort et le plus cruel des tyrans. Tout ensemble juge et partie dans sa cause, égoïste, personnel sans égal, capricieux à l'infini, parcequ'il dispose de la puissance souveraine, il crée à chaque instant pour remplir ses palais et ses prisons; la moindre offense (car il peut être offensé, ce Tout-Puissant) allume sa colère, bouleverse tout son être, et ne lui laisse que la faculté de se venger sans mesure. Ah! l'homme méchant, lorsqu'il est père, est encore meilleur que ce dieu, car il aime encore son enfant même ingrat contre lui, même oublieux des biens dont il l'a comblé. Ah! le paganisme n'a pas disparu tout entier; Jupiter et son Olympe sont encore debout sous une autre forme. L'ignorance, la superstition, l'imbécillité dégradent encore l'esprit humain, et il y a encore les prêtres d'autrefois pour abrutir comme autrefois. Ils ont changé de figure et de voix, c'est tout; ils sont au fond les mêmes. Ils ne sont pas les prêtres du Christ, le Christ les renierait hautement s'il apparaissait aujourd'hui, et il les renie par notre bouche. Ah! rejetons bien loin la mythologie catholique; elle ne saurait inculquer sa croyance sur le ciel et l'enfer, sur Dieu, sur la Vie et sur l'Humanité. Assez longtemps déjà nous avons vécu en enfants, essayons de vivre en hommes désormais, c'est-à-dire dans la connaissance et dans l'observance de notre loi, dans la pratique de la Solidarité.

Le paradis et l'enfer du Catholicisme sont ainsi relégués au rang des chimères par toutes les sciences réunies, et la vérité enseigne enfin à l'homme qu'il ne peut souffrir et jouir qu'au sein de l'Humanité. Cependant une autre doctrine sur la vie future est aujourd'hui proposée à l'esprit humain. Elle est venue à la suite des progrès de la science, quand la pluralité des mondes a pu être regardée comme vraisemblable, comme vraie par la raison. Selon cette doctrine, le ciel, c'est un autre monde, où l'homme va au sortir de celui que nous habitons présentement. Les mondes s'échelonnent dans l'espace, et, à partir du premier où elle apparaît, l'Humanité commence une suite d'émigrations sans fin, montant de globe en globe, se développant de plus en plus, trouvant un ciel de plus en plus accompli, et s'approchant incessamment de Dieu, qu'elle doit poursuivre toujours sans l'atteindre jamais.

Certes voilà une idée originale, et qui a été manifestée dans ce siècle avec une grandeur imposante. Quoi qu'il en soit elle nous paraît fausse parcequ'elle sépare l'homme d'avec l'Humanité, et nous essayerons de la combattre.

Pour cela, nous plaçant successivement dans toutes les hypothèses formulées ou susceptibles de l'être, nous dirons d'abord : s'il est vrai que les hommes, à l'heure de la mort, partent de cette terre pour s'envoler sous d'autres cieux, de deux choses l'une, ou les bons et les méchants iront séparément dans des mondes divers, ou ensemble dans un même monde.

Dans le premier cas, ils devront trouver leurs nouvelles demeures en rapport avec leurs mérites ou leurs démérites, des sphères heureuses où les bons recevront la récompense due à leurs vertus, et des terres misérables où les méchants seront affligés des peines encourues par leurs crimes. Mais alors toute solidarité cesse d'exister entre les hommes qui sortent de la terre par la mort et ceux qui l'habitent encore. D'un côté, les bons continueront de progresser sans servir le progrès de leur espèce. Car, séparés d'elle, invisibles pour les hommes, ils ne pourront leur donner l'exemple des vertus, et leur indiquer quelle route ils doivent suivre, de concert avec eux, dans la vie, pour marcher par les voies les plus vraies, et partant les plus abrégées, à leur perfectionnement. D'un autre côté, les méchants pourront se repentir et s'améliorer sans que les hommes laissés sur la terre, et auxquels leurs crimes furent funestes, trouvent dans leur progrès aucun dédommagement.

Vainement on répondrait que, par solidarité, les hommes influent encore les uns sur les autres, en bien ou en mal, à travers les distances : nous objecterions que les hommes ne se pénètrent pas comme le feraient des êtres immatériels, qui pourraient, en quelque manière, se confondre intimement. La Solidarité opère son action de deux manières, l'une invisible, et l'autre visible. La vertu la plus ignorée fait progresser l'Humanité; mais le spectacle de la vertu est nécessaire toutefois et indispensable pour que l'homme soit édifié par la vue du beau et du bon. L'homme est sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis, et rien ne peut le toucher par l'un ou l'autre seulement de ces trois côtés.

On ne peut donc soutenir que la Solidarité agisse encore malgré la séparation. S'il y avait séparation, il n'y aurait plus solidarité. Or la Solidarité ne saurait être détruite : donc la séparation, qui la détruirait, ne peut exister.

Et voyez encore. Une fois dispersés au sein de l'infini, dans des mondes différents, éloignés les uns des autres, comment se rejoindront les hommes? Où retrouveront-ils l'Humanité avec cet aspect de population, de travail, de science, d'art et d'industrie dont ils auront eu d'abord le grand spectacle? Ils ne la reverront plus évidemment. Ils iront par groupes ou individuellement, de globe en globe, parmi des êtres plus ou moins perfectionnés. Mais, dirait-on, les élus attirent leurs amis laissés sur la terre et adonnés à la vertu, de sorte qu'il y a pour chacun de nous un grand profit à se lier avec des hommes vertueux. Ah! nous ne le contestons pas, nous qui éprouvons chaque jour combien cela est vrai! Mais qui attirera les méchants? Sans doute les méchants. Mais alors c'est, comme dans le dogme catholique, méchants avec méchants relégués loin des bons et loin de Dieu. C'est la séparation, c'est la caste.

On répondrait : les méchants peuvent progresser et atteindre les bons. Nous l'admettons et l'espérons, mais quand pourront-ils les atteindre s'ils sont mêlés aux méchants seulement! Eh! ils ne les atteindraient jamais dans le cas de la séparation. Est-ce que les élus ne progressent pas, est-ce qu'à chaque phase ils ne s'élèvent pas à une phase supérieure de leur développement? Il faut admettre, pour qu'une réunion soit démontrée possible un jour, que les êtres qui restent au-dessous des élus peuvent dans quelque monde faire, en une seule fois, assez de progrès pour s'élever d'un seul élan à la région des élus les plus haut placés. De telle sorte que des mondes intermédiaires seraient supprimés pour eux, tandis que les élus qui les précèdent auraient dû traverser ces mondes. Mais, dans ce cas d'un progrès immense accompli si rapidement, pourquoi ne pas accorder que les élus eux-mêmes, plus capables de progresser parcequ'ils ont plus de vertus, peuvent faire le même progrès, et, sur le globe le plus rempli de merveilles et de perfections, se rendre dignes de franchir, à la mort, les globes intermédiaires qui les sépareraient de la sphère la plus élevée dans l'espace infini, dans le beau et dans le parfait infinis?

En vérité, si l'on admet que la Solidarité ne puisse rappeler les hommes sur cette terre, quand la mort les a fait disparaître à nos yeux de parmi nous; si l'on suppose qu'il se répandent dans les mondes qui entourent le nôtre, il est impossible de leur assigner jamais un commun rendez-vous où ils se verront réunis de nouveau, à moins qu'on admette qu'à la sortie apparente de cette terre ils vont ensemble, vertueux et vicieux, dans un même monde qui n'est pas le nôtre. Supposons qu'ils se trouvent dans un même lieu.

Ce nouveau séjour sera inférieur, ou supérieur, ou égal en bonté et en beauté au séjour terrestre?

Premièrement : ou il sera inférieur. Mais dans ce cas les méchants seuls devraient le peupler, pour y recevoir le châtiment dû à leurs fautes. Mais les bons étaient dignes d'un meilleur avenir, et l'on ne saurait dire que le ciel peut être pour eux dans un monde où la vie sera plus imparfaite que sur la terre? Pourquoi les seconds ne sont-ils pas détachés des premiers? Pourquoi les suivent-ils dans l'expiation, eux dont la vie a été plus morale, plus religieuse? Est-ce que par solidarité les uns ne peuvent être séparés des autres? Mais dans ce cas pourquoi les transporter ensemble dans un même monde différent du nôtre? Pourquoi ravir la terre aux bons, qui ont travaillé à l'embellir sous le triple rapport matériel, moral et intellectuel, et se sont efforcés d'y faire régner la vertu, d'y perfectionner la vie? N'ont-ils pas droit de jouir des biens qu'ils ont produits? Dans l'hypothèse d'un monde inférieur au nôtre, loin d'obtenir une récompense méritée, la vertu ne trouve que des peines, et la justice divine n'est plus la justice parfaite, idéale. Mais de nouveau, si la Solidarité attache ainsi les vertueux aux vicieux, comment permet-elle que les uns et les autres quittent la terre où demeure encore après eux l'Humanité?

Secondement : ou ce monde est supérieur; c'est vraiment alors le ciel mérité des bons. Mais qu'arrive-t-il pour les méchants? c'est qu'ils trouvent aussi le ciel. Et en sont-ils dignes? Ils laissent la terre aux mains de la tyrannie, de l'erreur, du mal qu'ils ont entretenu et développé; ils laissent leurs victimes dans la souffrance, et ils iraient dans le ciel! Eux qui ne pratiquèrent ni la fraternité, ni l'égalité, eux qui étouffèrent la liberté, ils seraient mis, par la mort, en possession d'un monde où ces biens seraient connus! le vice aurait donc le même poids que la vertu dans la balance du Souverain Juge? Dira-t-on que la Solidarité attire les méchants dans le même lieu que les bons? Mais alors pourquoi ce même lieu ne serait-il pas la terre, où se manifeste l'Humanité.

Troisièmement : ou ce monde sera égal. Dans cette hypothèse, on ne voit pas pourquoi l'homme changerait de séjour, ne devant trouver ailleurs ni un plus grand bien ni un plus grand mal. Les bons n'auraient alors aucune récompense, et les méchants aucune punition différente de celle qu'ils connaissent ici-bas. Ce nouveau monde n'aurait rien qui le distinguât du nôtre; il serait placé dans un autre point de l'espace : voilà tout. En vérité, demeure pour demeure, si la seconde ne doit pas l'emporter sur la première, il n'y a pas de raison de quitter l'une pour l'autre quand il s'agit de trouver le ciel. Vainement on cherche la sagesse de Dieu dans ce fait, on n'y découvre que le caprice d'un être faible et inhabile.

Cette troisième hypothèse nous conduit à examiner par un autre côté la question qui nous occupe. Quel est le globe où l'Humanité commence cette suite d'émigrations innombrables? De deux choses l'une : ou ce n'est pas notre terre, ou c'est notre terre elle-même. Dans le premier cas, les hommes paraissant sur ce globe partent de divers mondes ou d'un même monde. Admettons qu'ils viennent de divers mondes. Ils ont été certainement les uns vicieux, les autres vertueux dans leur premier séjour. Les criminels sont-ils envoyés seuls partager notre vie? On ne saurait l'admettre car on voit parmi nous les plus belles vertus orner l'Humanité tandis que les vices les plus hideux l'enlaidissent d'ailleurs. Il faudrait donc supposer qu'en franchissant la distance qui sépare notre monde de celui qu'ils habitaient d'abord la plupart ont été améliorés, et que les autres n'ont subi aucune modification heureuse. Mais pourquoi cette grâce refusée à ceux-ci et accordée à ceux-là, s'ils étaient tous indignes de récompense? Cette distinction ne peut s'expliquer et se justifier qu'autant que l'on suppose qu'ils n'étaient pas tous plongés dans le mal au même degré. Ceci revient à dire que parmi eux il y avait des bons et des méchants. Les bons et les méchants viennent donc sur cette terre des divers mondes où ils vivaient auparavant. Mais sur cette terre la vie est encore imparfaite, incomplète. Nous admettons cependant qu'elle peut être la récompense des premiers relativement à la vie d'où ils sortent. Ils sont rémunérés, c'est bien. Mais les seconds aussi recevront une récompense, ils seront élevés à une existence supérieure. On nous répondrait ici qu'un plus haut degré de moralité distinguera les uns des autres. Nous l'admettons, mais nous pouvons supposer que les seconds ont été si mauvais dans leur monde antérieur qu'ils n'ont accompli par eux-mêmes aucun progrès. De sorte qu'une existence supérieure est une récompense pour eux par cela seulement qu'ils vivent dans le lieu où elle se manifeste. Dirait-on que, par solidarité, les hommes vertueux ont conquis cette existence pour ceux d'entre leurs frères qui ne leur ressemblaient pas quant à la vertu? Mais si la Solidarité a empêché une fois que les méchants fussent séparés des bons, c'est donc qu'elle les a enchaînés une fois. Pourquoi serait-elle détruite parmi eux dans une autre circonstance? Est-ce que Dieu est un gouverneur capricieux et irrégulier? On ne saurait le penser un instant. Donc les méchants ne seront jamais séparés des bons dans leurs émigrations successives, donc ils les suivront dans la récompense ou les entraîneront dans la peine. Alors voici revenir, dans toute leur force, toutes nos objections posées quelques lignes plus haut.

Et enfin, si notre terre est le point de départ de l'Humanité pour un voyage éternel à travers les mondes, comment expliquer et justifier que des hommes naissent ici-bas avec le vice et d'autres avec la vertu mêlée en quelque sorte à leur être? Et puis, quand la mort les fait disparaître à nos yeux du milieu de nous, quelle est leur destinée? Les bons et les méchants vont-ils ensemble ou séparément dans un même séjour ou dans des séjours différents? Nous revenons par là au commencement de nos objections. Elles reparaissent toutes, et nous empêchent de croire à la doctrine que nous essayons de réfuter; car elles nous présentent toujours l'homme séparé de l'homme après lui avoir été uni dans la plus étroite solidarité.

Nous en avons déjà fait la remarque, et nous la répétons ici pour répondre à tout le plus complètement possible, on objecterait que la Solidarité demeure ininterrompue, mais qu'elle n'est pas enfermée, circonscrite sur la terre seulement, qu'elle se répand dans tous les mondes où l'Humanité parvient, et déverse son influence sur tous les hommes, des globes les plus élevés aux globes les plus abaissés. De sorte que par une réversibilité qui ne connaît pas les distances, les mérites des bons servent même aux méchants, et que la pureté des élus devient comme une grâce par laquelle progressent les êtres qu'ils ont laissés et aimés dans ce monde. Nous avons vu quelque chose de semblable dans le dogme catholique. Les habitants du paradis peuvent intercéder efficacement auprès de Dieu pour les êtres qui leur furent chers, et en général pour tous les hommes.

Nous trouvons là une preuve de plus que la Solidarité existe puisque dans aucune doctrine elle n'est révoquée en doute. Seulement elle n'y est pas reconnue avec toute la puissance de son caractère. Nous ne saurions croire qu'elle ne subsiste dans toute sa force qu'une fois dans la vie des hommes, sur cette terre, et que la mort l'affaiblisse ou la transforme au point de détruire cet ensemble de biens et de maux, de chutes et de progrès dans lequel sont enveloppés tous les êtres humains. A nos yeux, sortir de l'Humanité, pour un paradis ou un enfer, pour un monde supérieur, ou pour un monde inférieur, c'est, à partir de ce moment, cesser d'être solidaire de l'espèce humaine. Car il n'y aura dans aucun autre lieu ni la même Humanité, ni la même vie, ni le même développement de la vie et de l'Humanité. Or l'Humanité est ce qu'elle est actuellement; elle est dans une certaine mesure semblable à elle-même dans tous les hommes quant à l'erreur et à la vérité de notre époque. L'erreur actuelle, c'est la propriété individuelle. La vérité actuelle, c'est la propriété collective, la propriété fonction. L'erreur est encore l'individualisme; la vérité est encore l'association universelle au nom de la Liberté, de la Fraternité, de l'Egalité, et p r la Solidarité. Nous avons un double progrès a faire : sortir de l'erreur qui est dans nous tous, et entrer dans la vérité qui nous appelle tous. Ce progrès, nous ne l'accomplirons que les uns par les autres, en demeurant liés les uns aux autres, sur cette terre, pour réparer le mal que nous faisons à nos frères par notre attachement à l'erreur, et aussi pour jouir des biens que nous produirons en reconnaissant et pratiquant la vérité. L'Humanité est une, elle marche avec ensemble et unité. Elle se développe et se perfectionne non pas comme des milliers d'êtres suivant chacun la voie qui lui serait propre en vertu de ses facultés, mais comme un seul être répandu dans des milliers d'êtres tous semblables, tous égaux quant à leur nature et à leur destinée. On spécule dans ce monde sur un séjour fortuné hors de ce monde, mais en vain : la Solidarité nous enchaîne sur cette terre, car nous sommes l'Humanité, et l'Humanité ne quitte pas cette terre. Un jour peut-être ce déplacement aura lieu; qui pourrait le nier ou l'affirmer? Mais s'il a lieu, il ne se fera point, nous le croyons, pour quelques hommes seulement et par intervalles, il s'opèrera pour tous et dans le même instant.

Les voici donc enfin détruits tous les ciels et tous les enfers créés par l'imagination, les voici détruits dans cette réalité sans réalité que leur donna la foi au sein des âmes ignorantes et crédules. Par l'homme Dieu a révélé la vérité à l'homme, et celui-ci a vu se fermer toutes les issues par lesquelles son espérance naïve lui permettait de s'échapper dans des séjours chimériques. Mais n'y a-t-il aucun lieu où le crime trouve sa peine et la vertu sa récompense, quelque lieu béni où l'homme s'approche de Dieu? Nous l'avons dit, ce lieu est sur la terre, c'est la terre. Mais on se récrie à cette affirmation, et de toutes parts on objecte que la terre est trop bornée, trop pauvre, trop misérable pour revêtir jamais l'apparence d'un ciel. Hé! que nous ressemblons à des enfants qu'un pédagogue aurait bercés de l'espoir d'une récompense sans pareille, dans le but de les rendre dociles à ses leçons, et auxquels on voudrait démontrer que cette

récompense est illusoire et impossible! Oui, le ciel hors de la terre est illusoire et impossible; mais le ciel sur la terre est réel, aussi réel que la terre elle-même, ou plutôt la terre, c'est le ciel; le ciel et la terre sont confondus, inséparables. Nous le prouverons.

L'Être éternel, Dieu, est aussi l'Être infini. On ne peut le reconnaître sans lui reconnaître aussitôt ces deux attributs. Si Dieu est infini, Dieu est partout. Cette vérité a reçu et reçoit chaque jour l'assentiment des esprits les plus avancés. Si Dieu est partout, il est sur la terre. La terre est dans l'espace infini, Dieu remplit l'espace infini, donc il est sur la terre.

Il est sur la terre. Il y répand la vie des profondeurs les plus lointaines de l'infini, comme des points les plus rapprochés de nous. La terre se couvre de frimats ou de fleurs, prodigue ses fruits, ou s'arrête dans sa fécondité; le jour finit, la nuit commence; les vents soufflent; les mers se soulèvent; la foudre gronde; le calme règne; les êtres vivent: tout se fait sur la terre parceque Dieu est sur la terre. Qu'il s'en retire, s'il lui est possible sans cesser aussitôt d'être infini, et il ne peut pas ne pas être infini, qu'il s'en retire, et tout cesse à l'instant. La vie n'est plus, c'est la mort, c'est le néant.

Dieu ne quitte pas cette terre. Il nous entoure, nous porte, nous dirige. Nous sommes en lui, nous vivons, nous agissons en lui. De lui découlent notre force, notre amour, notre intelligence. Il est la cause incessamment agissante de toutes nos manifestations. Il intervient à ce titre dans nos biens et dans nos maux, dans notre vie tout entière. Qu'il nous délaisse un moment, et nous tombons aussitôt insensibles et impuissants.

La terre n'est donc pas privée de Dieu. Nous ne sommes donc pas relégués ici-bas loin de notre Père, attendant le jour où la mort nous rapprochera de lui dans un autre monde. Il est déjà près de nous, parmi nous. Il habite ce monde avec l'Humanité.

Mais il n'est pas visible, et le Catholicisme, par exemple, promet un ciel où l'homme le verra face à face. Etrange contradiction! Le Catholicisme lui-même enseigne que Dieu est infini et que l'homme est fini, et il veut mettre l'homme face à face avec Dieu! Quelle transformation, quel développement prévoit-il pour l'être humain après sa mort? A quel sommet de l'espace le voit-il s'élever, d'où l'infini sera déployé tout entier à ses regards. Est-ce que de la terre, placée comme tout autre monde au centre du cercle qui n'a pas de circonférence, il n'est pas possible d'apercevoir aussi loin que de tout autre monde? Cela étant, pourquoi transporter l'homme hors de la terre? Mais il y a plus. Mettre l'homme face à face avec Dieu, c'est supposer qu'il découvrira l'infini dans toute son étendue; or l'infini peut seul parcourir du regard l'infini, donc mettre l'homme face à face avec Dieu c'est lui donner un attribut de Dieu dans toute sa grandeur; or un attribut appelle les autres; donc supposer que l'homme puisse un jour étendre sa vue dans l'immensité, c'est l'égaler à Dieu. C'est l'égaler à Dieu pour une autre raison dérivant de la première. Si tous les lieux étaient visibles pour l'homme, il se trouverait dans tous les lieux d'une certaine manière. Nous sommes d'une certaine manière là où notre œil peut atteindre. L'homme serait donc partout, donc il aurait doublement cet attribut de Dieu, qui est l'ubiquité, donc il serait égal à Dieu. Et pendant qu'il contemplerait du haut de l'Empyrée le magnifique panorama de l'infini, témoin occulaire de toutes les opérations de Dieu, le maudit, du fond de la Géhenne, à travers les flammes sanglantes acharnées à le dévorer sans parvenir à le détruire, le maudit apercevrait le triomphe des élus! En vérité nous sommes dupes de notre imagination, et plus dupes encore des hommes qui l'ont faussée.

Détournons-nous de l'impossible et du chimérique pour nous attacher au vrai réel. Dieu habite la terre, donc nous avons Dieu, et il nous est révélé, il est visible pour nous comme le permet sa nature à la nôtre, c'est-à-dire dans son intervention continuelle. Affirmons, expliquons notre foi, et montrons comment le ciel est sur la terre, et comment nous approchons de plus en plus de Dieu dans ce monde.

Le ciel, dans l'acception la plus sage du mot, c'est la région idéale où la vie sera dotée de toutes les perfections qui manquent à la vie présente. Chaque jour, déçus dans nos plus chères attentes, trompés dans nos plus douces affections, troublés dans notre esprit, frappés dans notre cœur, atteints dans notre corps, chaque jour nous remettons à être consolés et satisfaits dans une vie meilleure, et nous faisons en même temps tous nos efforts pour obtenir dans le présent l'objet de nos vœux ou de nos besoins. Au sein de notre espérance nous songeons moins au lieu où la vie sera heureuse qu'à cette vie surtout. Nous appelons le lieu du nom de ciel, et nous rêvons la vie indépendamment de ce ciel. Ce que nous demandons avant tout, c'est la vie du ciel, et nous l'accepterions volontiers sur la terre si elle nous était offerte par la Souveraine Puissance. Dans cette disposition de l'âme nous nous efforçons de réaliser dans le présent la vie qui ressemblera le plus à notre idéal. Trop souvent, ordinairement nous faisons cet effort sans la participation de notre semblable et pour notre satisfaction personnelle. C'est là le mal, c'est là la cause de l'insuccès qui nous frappe. Quoi qu'il en soit nous faisons cet effort. Quelle en est la cause?

Il a deux causes. La première, c'est que nous concevons une vie supérieure à celle que nous avons présentement; la seconde, c'est que nous portons en nous les moyens de réaliser cette vie supérieure. Il n'est pas un homme qui n'ait le type en lui d'une situation matérielle, morale et intellectuelle plus élevée que celle où il se trouve. Et il n'est pas un homme qui ne puisse tirer de son fond, dans des circonstances favorables, les moyens de parvenir à quelques degrés de la situation qu'il rêve. Cela est vrai de tous les hommes. Celui qui s'ignore et ne se cherche jamais en est capable comme celui qui entre dans son fond, et prend conscience de lui-même. Nous le disons pour prévenir toute objection. Car tout homme porte en soi le type idéal Humanité, susceptible de développement et de perfectionnement successifs. Ce type idéal est comme un germe inséré dans chaque homme et grandissant progressivement. Il renferme la vie humaine dans tous ses aspects, dans toutes ses manifestations, depuis son mode le plus grossier jusqu'au plus élevé. Mais la vie humaine ne se développe pas d'un seul jet dans toute sa grandeur. Elle a ses phases successives résultant les unes des autres. La vie dans chacune de ses phases nourrit l'Humanité mais ne la satisfait pas complètement. L'homme conçoit toujours une vie plus développée que celle dont il jouit. Il conçoit une nouvelle phase de la vie supérieure à la phase dans laquelle il se trouve. Car il porte en lui, virtuellement, c'est-à-dire en germe, la vie humaine tout entière, dont le développement est toujours successif. Cette conception le désenchante de la vie présente, et le tourne invinciblement vers une vie future. Il continue la vie présente, mais il aspire à la vie future. Alors il desire appeler, attirer la vie qu'il conçoit; la force de progresser, cachée en lui, se révèle aussitôt, et ses facultés sensation, sentiment, connaissance, s'exercent chacune dans le champ qui lui est propre. Appuyé, soutenu par l'Humanité antérieure, dont les progrès sont la base et le point de départ de son aspiration, secondé par l'Humanité présente, qui n'est jamais inutile à l'homme, il s'efforce, il atteint le but vers lequel il tendait, il accomplit un progrès et il l'accomplit dans la vie humaine, dans l'Humanité. Car l'objet de son aspiration; en tant que légitime et possible, cet objet vient toujours se manifester au sein de son espèce. Ce progrès accompli, c'était l'idéal qu'il concevait, c'était le ciel auquel il aspirait. Il était si beau dans son rève, que c'était alors pour lui le plus haut degré qu'il pût atteindre, c'était l'absolu, car il ne concevait rien au-delà.

Mais ce progrès entre dans la vie, et la vie en augmente. Développée par ce progrès, elle nourrit l'homme plus substantiellement que la vie antérieure, car elle est cette vie antérieure même accrue d'une phase nouvelle. Elle nourrit l'homme, et cependant ne le satisfait plus bientôt. Avant de s'élever au degré où il est maintenant, il le regardait comme le dernier où il pût parvenir. Aujourd'hui, du haut de ce progrès, il aperçoit une vie plus parfaite. Alors le même tourment qu'il a connu d'abord le saisit de nouveau. Il trouve sa vie présente inférieure à une vie qu'il conçoit. Tout-à-l'heure la vie présente, qui n'était pas encore réalisée, lui apparaissait d'une beauté absolue. Maintenant elle n'a plus pour lui qu'une beauté relative. Elle était le plus grand bien auquel il pût aspirer lorsqu'il ne la dépassait pas dans une conception plus élevée; elle n'est maintenant qu'un bien ordinaire relativement à un nouveau progrès, qui à son tour devient pour lui le progrès absolu.

Ainsi se développe l'Humanité. Elle est continuellement dans le ciel, car elle est continuellement dans la vie, et la vie c'est le ciel. La vie renferme tous les biens que l'homme peut rêver en rapport avec la nature humaine, donc la vie c'est le ciel ou l'ensemble de tous les biens. Seulement l'homme n'embrasse jamais la vie dans toute son étendue. Il en possède une partie, celle qu'il a conquise par ses efforts, et il aspire sans cesse à l'autre qu'il obtient par de nouveaux efforts. Chaque progrès l'élève à une phase supérieure de la vie, et de cette phase il en aperçoit une autre vers laquelle il se dirige. Il est toujours dans un bien relatif, et il aspire toujours à un bien absolu. Donc le ciel, ou la vie dans toute sa grandeur, se divise pour lui en deux ciels: le ciel relatif et le ciel absolu. Le premier ciel, c'est la somme sans cesse augmentée des progrès qu'il accomplit, le second, c'est la somme inépuisable des progrès qu'il doit accomplir. Il puise dans celuici pour ajouter à celui-là. Il sort incessamment du ciel relatif et s'avance incessamment dans le ciel absolu. Mais il n'en trouvera jamais les bornes. Le ciel absolu n'a pas de limites. Les limites du ciel seraient les limites mêmes de la vie. La vie s'arrêterait là où s'arrêterait le ciel. L'homme atteindrait le dernier terme de son développement, et alors il cesserait d'être. On ne peut concevoir l'homme que dans le néant ou dans la vie. Si l'homme peut tomber dans le néant, il n'est pas immortel, il ne doit espérer aucun ciel. S'il demeure dans la vie,

il ne peut atteindre le dernier terme de son développement, il conçoit toujours de nouveaux progrès à faire comme activité, comme amour, comme intelligence. Il sort incessamment du ciel relatif et s'avance incessamment dans le ciel absolu. A chaque pas il s'approche de Dieu, il le connaît, il l'aime et le possède de plus en plus, mais il ne l'atteint jamais, il ne le voit jamais.

Oui, nous sommes dans le ciel, car nous sommes dans la vie; le ciel est sur la terre, car la vie est sur la terre; nous avons Dieu, car la terre n'est pas privée de Dieu. Mais voici la grande objection. Sur la terre, nous dit-on, parmi les hommes, il y a les bons et les méchants. Si le ciel est sur la terre, où est la récompense des uns et le châtiment des autres? Ce ciel n'aurait-il ni peine ni récompense? Mais alors pourquoi préférer la vertu au crime? A quoi bon souffrir pour pratiquer la vertu et se garder du crime, surtout quand le crime habilement commis rapporte des honneurs et des richesses, tandis que la vertu ne produit jamais ces biens. Vous fermez le ciel à l'espérance de l'homme, vous niez qu'il existe aucun ciel hors de la terre, et sur la terre nous voyons l'homme vertueux opprimé, torturé par le méchant; nous voyons le crime honoré, la vertu dédaignée. Prenez garde au mal que vous pourriez commettre en ôtant à la foi du malheureux l'espoir d'un monde meilleur où la vertu recevra sa récompense, et où le crime aura son châtiment.

Mais nous ne disons pas que ce monde est une chimère. Nous affirmons seulement et démontrons qu'il n'est pas hors de la terre. D'ailleurs nous l'annonçons, nous faisons plus, nous disons qu'il est déjà venu. Mais nous soutenons qu'il n'est pas ce lieu chimérique créé par l'imagination où la vie ne ressemble pas à la vie, où l'homme détaché de l'Humanité goûterait des biens infinis sans rapport avec les biens de la terre.

On se trompe sur le ciel. L'espoir d'une chimère a été donné à l'homme, et l'homme ne veut pas être désabusé. Les paradis et les enfers datent des époques où l'Humanité encore grossière ne concevait de la vie que ce qui frappait ses sens, n'étant pas encore assez avancée dans les profondeurs de la vie. Aux premiers âges, les hommes enfants alors mais croyant à l'immortalité de leur être ont rêvé des lieux où ils trouveraient, après leur mort, tous les biens de la terre sans le mélange des maux qui les accompagnent. Les peuples primitifs ont tous espéré des paradis et redouté des enfers où la sensation régnait surtout. Dans leur croyance d'ailleurs l'âme était encore une sorte de corps immatériel, si l'on peut accoupler ces deux mots pour désigner ce qu'ils appelaient larves, manes, spectres, et d'autres encore; et cette âme était susceptible de goûter les biens terrestres retrouvés dans un paradis, ou de souffrir les maux de la terre réunis dans un enfer. Ainsi la fable grecque nous représente dans son Elysée, les bienheureux livrés aux plaisirs qu'ils aimèrent durant leur vie, ceux-ci emportés sur des chars, ceux-là jouant au ceste ou se disputant le prix de la course sur des gazons riants, d'autres enfin conversant avec charme sous des ombrages heureux. Elle nous montre, d'un autre côté, dans son Tartare, les méchants condamnés à des supplices tout terrestres, Tantale souffrant la soif et la faim, Sysiphe roulant un rocher de la base au sommet d'une montagne, et les filles de Danaüs essayant de remplir un tonneau sans fond. Toutes les mythologies, celles de l'Inde et celles de l'Egypte, celle d'Odin et celle de Mahomet, jusqu'à la mythologie catholique, ont pris sur la terre les éléments de leur ciel et de leur enfer. Sous toutes ces fictions il y a la vérité. Mais il faut déchirer les voiles, il faut dessiller les yeux de l'homme, il faut que la réalité apparaisse; l'homme est fait pour connaître, l'homme peut connaître enfin non pas seulement la forme des symboles mais encore le sens qu'ils renferment.

Oui, le ciel et l'enfer sont sur la terre. Nous sommes tous dans le ciel, car nous sommes tous dans la vie. Et aussi nous sommes tous dans l'enfer car nous sommes tous dans une vie incomplète où le mal domine encore. Nous vivons misérablement, méconnaissant notre loi morale, nous dévorant les uns les autres, nuisant à nous-mêmes en blessant nos semblables, et prenant la vie matérielle que donnent les biens terrestres pour la vie tout entière. Mais nous sortirons tous ensemble, les uns par les autres, de cet enfer à mesure que nous progresserons d'une manière conforme à nos destinées bien comprises, et nous entrerons tous ensemble, les uns par les autres, dans le ciel réalisé, embelli de plus en plus. La Solidarité nous enchaîne tous dans le mal comme dans le bien. Quiconque fait le mal est pernicieux à lui-même et à tous les hommes, et aussi quiconque fait le bien est utile à lui-même et à tous les hommes. Toutefois celui qui mérite une récompense obtient une récompense particulièrement sensible pour lui, et celui qui encourt une peine est frappé d'une peine particulièrement afflictive pour lui. Ni la vertu ni le crime ne se manifestent sans résultats directs pour chacun de nous personnellement. On parle des damnés. Les damnés sont sur la terre, ils passent à côté de nous, ils se mêlent à notre vie, ayant ou n'ayant pas le sentiment de la réprobation qui pèse sur eux. Il est pourtant bien des signes auxquels ils pourraient se reconnaître. Faut-il les révéler à eux-mêmes? Ce sont des réprouvés ces riches et ces puissants qui s'employent tout entiers à torturer leurs frères; ce sont des réprouvés ces misérables dont la cupidité convoite et assemble pour eux seuls, au détriment de leurs frères, tous les biens de la terre; ce sont des réprouvés ces infâmes qui consument leurs jours et leurs nuits dans des voluptés immondes, ne respectant ni les filles, ni les mères, ni les épouses de leurs frères. Le damné porte l'enfer en lui-même. Son âme est un abîme. Il est envieux, jaloux, vindicatif, mécontent, incertain, livré à l'humeur, rempli de contradictions. Il ne connaît aucune paix, ni avec lui-même ni avec les autres; il n'aime pas, il ne sait que haïr; il est égoïste, personnel, et cependant il n'a pas même d'amour pour lui, car il se fuit, il ne se fréquente jamais, n'entre jamais en lui, dans son fond; il est toujours hors de lui, toujours livré à l'extérieur, à l'*objectif*. Oserait-on dire que cet être ne souffre pas? Il souffre cruellement, le malheureux, quelles que soient sa place et sa richesse dans ce monde. Si nous mettons en regard de lui le portrait de l'élu, combien sa souffrance apparaîtra plus grande encore!

Voici le bienheureux, l'habitant du ciel. Il habite réellement le ciel car il porte le ciel en lui, et il y goûte des joies célestes. Ouvrez son âme, elle est pure, sereine, placide. Il connaît la douce paix et l'aimable égalité d'humeur. Il aime et ne saurait haïr; il se cherche, se connaît et se possède; moral, élevé, tourné vers l'Idéal, croyant à Dieu, l'aimant et le cherchant, il marche avec ensemble, par le concours de toutes ses facultés, et pénètre toujours plus avant dans le ciel.

Toute noble pensée qui naît en lui, toute belle action qu'il commet, tout sentiment généreux qui l'agite, tout agrandit, tout élève de plus en plus l'homme du ciel, tandis que tout abaisse et avilit l'homme de l'enfer, et ses actions flétrissantes, et ses pensées ignobles, et ses sentiments grossiers. Comme des sons discordants et affreux, les passions se font entendre dans l'âme du réprouvé. Comme l'harmonie la plus savante et la plus douce, elles se révèlent dans l'âme de l'élu. Elles ne doivent même plus être appelées du nom de passions, tant elles sont purifiées, idéalisées. Elles ne sont plus des passions : ce mot indique la faiblesse; elles sont des facultés : cette désignation accuse la puissance. Ce sont les facultés humaines s'exerçant dans l'Idéal.

Voilà les élus et les damnés. Mais on ne veut pas les reconnaître sous ces traits. La récompense des uns et le châtiment des autres ne semblent pas suffisants. On tient profondément à la chimère du bonheur absolu et du malheur absolu dans un ciel et dans un enfer hors de la terre. On nous objecte donc que le juste ne peut-être rémunéré dignement et complètement s'il est privé des biens matériels, par exemple, car, dit-on, il souffre dans son corps, donc il n'est pas heureux, donc il n'a pas le ciel sur la terre. Et de même pour le criminel. Il peut, dit-on, être favorisé par la naissance et posséder toutes les joies de ce monde. Il ne souffre donc pas, il n'est donc pas malheureux, il n'a donc pas l'enfer sur la terre. En vérité nous sommes encore des enfants auxquels il faut la récompense ou le châtiment matériel, visible et tangible.

Mais, répondrons-nous à cette objection, l'homme n'est pas seulement sensation ou corps, il est encore sentiment ou cœur, connaissance ou esprit. Il est sensation-sentiment-connaissance, corps-cœur-esprit indivisiblement unis. Il peut donc être puni ou récompensé de trois manières : ou physiquement, ou moralement, ou intellectuellement. Que le méchant possède tous les biens de la terre, ses richesses ne le sauveront pas des peines morales ou intellectuelles. Que l'homme vertueux soit privé de tous ces biens, sa pauvreté ne lui enlèvera point sa récompense morale ou intellectuelle.

Mais nous ne sommes ni tout-à-fait plongés dans l'enfer, ni tout-à-fait élevés dans le ciel. Nous sortons de l'enfer, nous le détruisons de plus en plus, et nous avançons dans le ciel, que nous découvrons de plus en plus. Chacun porte sa peine et sa récompense, sa force et sa faiblesse, sa grandeur et son abaissement. Nous sommes l'Humanité. Par nous et en nous l'Humanité se développe, se perfectionne, et monte l'échelle infinie du progrès. Ici elle avance, là elle s'arrête, plus loin elle s'égare. Elle n'avance pas avec ensemble, elle n'aspire pas de tous côtés au même ciel, au vrai ciel, il n'y a pas unité. Elle avance pourtant, car elle progresse toujours quelque part, dans quelques-uns de ses enfants, et tout progrès accompli dans un être humain est un progrès dans toute l'espèce humaine. Un idéal nouveau a brillé devant nous, l'élan est donné, nous avons entrevu le ciel absolu, et nous sortons du ciel relatif, tendant au ciel absolu. Encore des souffrances, des aspirations; encore le travail, encore le progrès, et l'idéal nouveau luira devant tous les yeux, séduira et attirera tous les cœurs et tous les esprits; le même ciel se déployera au dessus de toutes les têtes, et tous les re-

gards se tourneront vers le même ciel, et la vie purifiée, agrandie, embellie, sera distribuée avec largesse à tous les fils d'Adam. Ce jour-là l'Humanité tout entière croira vraiment que le ciel est sur la terre.

Un dernier mot maintenant aux hommes qui espèrent le trouver hors de la terre. La terre n'est pas le ciel, ne peut pas être le ciel, nous disent-ils; eh bien! regardons par dessus les ans dans l'avenir. Il y a dans l'avenir un jour béni où les hommes comprennent enfin la nature, l'Humanité, Dieu, la vie. Partout et dans tout l'unité. La grande famille humaine a reconnu et réuni tous ses enfants. La terre n'est à personne, elle appartient à tous, et tous la cultivent; de toutes parts elle donne des fruits parceque l'homme connaît ses rapports avec elle, et ces fruits sont fraternellement partagés. Il n'y a plus d'oisifs, plus d'improductifs; la tâche du travail est moins longue et moins rude chaque jour; la faim, le froid, la misère sont inconnus, ce ne sont plus que les souvenirs des mauvais jours; le mal physique s'affaiblit ou disparaît, l'homme demeure sain et fort,

La loi morale de notre espèce, la Solidarité est pratiquée. Toute l'organisation sociale repose sur elle. La Liberté règne, la Fraternité règne, l'Egalité règne. Nul n'est oppresseur ni opprimé. Tous sont frères. L'amour remplit tous les cœurs et en déborde. L'homme sait vivre avec l'homme et avec la femme comme père, comme fils, comme époux, comme ami, et comme égal.

L'organisation sociale favorise enfin le développement de l'homme dans toutes ses tendances. Tout homme est dans la cité comme citoyen et comme fonctionnaire. Et la cité de l'homme est partout où est l'homme, partout où il y a une cité. L'industrie, l'art et la science ont enfanté des merveilles, et produisent plus merveilleusement encore de jour en jour. L'homme n'est plus livré à l'ignorance, plus abruti par la superstition. La connaissance, le sentiment, l'activité, tout est cultivé, développé dans chaque homme. La poésie, la musique, la peinture, les sciences naturelles, les sciences mathématiques et la science méthaphysique ne sont plus l'apanage de quelques-uns, mais de tous, car tous ont en eux les facultés humaines.

Enfin la vie est connue et goûtée dans sa beauté intime. Affranchi des soucis importuns, plus moral, plus croyant, plus aimant et plus religieux, l'homme contemple l'Idéal, et l'Idéal le mène à Dieu. La religion a ses temples et ses fêtes; l'homme glorifie l'Eternel; et dans des hymnes sublimes, par ses œuvres, par ses pensées, par son amour, publie d'une manière éclatante quelle est sa félicité sous le règne de Dieu. L'Eternel sourit, et prodigue de nouveaux biens à ses enfants.

Voilà le jour, voilà l'avenir promis, annoncé par toutes les prophéties. Qui oserait dire maintenant que le ciel ne peut pas être sur la terre?... Ah! prions, aimons et travaillons, afin que notre Père, qui est dans la lumière, qui est la Vie et la Vérité, nous rapproche de lui dans le ciel visible enfin sur la terre. Et espérons, et demeurons fermes dans notre espoir, que le ciel déjà venu se révèlera encore sous de plus beaux aspects, car

LA SOLIDARITÉ DES HOMMES EST ÉTERNELLE; ELLE EST, ELLE A ÉTÉ, ELLE SERA TOUJOURS, D'OU IL SUIT QUE LE CIEL EST SUR LA TERRE.

Mais si le ciel est sur la terre, s'il n'est pas hors de la terre, quand passe la mort, elle nous emporte donc hors du ciel: donc nous perdons le ciel, non seulement le ciel relatif, mais encore le ciel absolu.

Non, la mort ne peut nous enlever ce bien. Nous sommes, nous avons été, nous serons dans la vie, dans le ciel, sur la terre, au sein de l'Humanité. Nous renaîtrons dans l'Humanité.

GRÉGOIRE CHAMPSEIX.

(La suite au prochain numéro.)

LETTRES
SUR
LE FOURIÉRISME.

VII[e] Lettre.

L'ABBAYE DE THÉLÈME
ET
LE PHALANSTÈRE.

A des amis, à Limoges.

(L'étendue de l'article qui précède nous forcera de ne donner aujourd'hui que le commencement de cette VII[e] LETTRE, que nous avions annoncée dans notre dernier numéro.)

I.

Avant de suivre Fourier jusqu'au bout de sa morale, et de pénétrer en *huitième période*, c'est-à-dire en *harmonie*, j'ai envie de vous citer quelques aphorismes qui s'offrent à ma vue à mesure que je parcours sa *Théorie des quatre mouvements*. Ils vous feront apprécier de plus en plus la portée de son esprit et la nature de l'illusion qui le fascina toute sa vie :

Premier aphorisme.

« Le mécanisme de l'Attraction sera en tout sens l'OPPOSÉ DES » OPINIONS CIVILISÉES. Eh! pourrait-il en être autrement, puisque » rien n'est plus opposé à la nature que la civilisation (1). »

Réponse.

La civilisation n'est pas l'opposé de la nature, puisque la nature dans l'homme est la *nature humaine*, et que la civilisation a été, est et sera le produit nécessaire de cette nature humaine.

L'homme n'est pas seulement sensation, il est indivisiblement sensation-sentiment-connaissance; et c'est la connaissance, unie au sentiment et à la sensation, qui a engendré la civilisation, qui l'a conservée, et qui tendra toujours à la perfectionner. La civilisation est l'éducation progressive du genre humain.

Donc, si le mécanisme de l'Attraction, c'est-à-dire le système de Fourier, est *en tout sens l'opposé des opinions civilisées*, ce mécanisme est de tout point absurde; car c'est lui, et non pas la civilisation, qui est l'*opposé de la nature*.

Deuxième aphorisme.

« Il n'y a de vicieux que la civilisation et la philosophie, qui sont » incompatibles avec la nature des passions (2). »

Réponse.

C'est l'inverse qui est vrai : il n'y a de vicieux que celles des passions qui sont incompatibles avec la civilisation et la philosophie.

Troisième aphorisme.

« Je n'avouerai jamais qu'il y ait aucun enfant vicieux : leurs » prétendus vices sont l'ouvrage de la nature; ces penchants à la » gourmandise, à la licence, que vous comprimez dans tous les » enfants, leur sont donnés par Dieu, qui a bien su calculer son » plan de distribution de caractères; et je répète que ce qu'il y a de » vicieux, c'est la civilisation, qui ne se prête pas au développement » ni à l'emploi des caractères donnés par Dieu; ce qu'il y a de vi- » cieux, c'est la philosophie, qui ne veut pas avouer que l'ordre » civilisé est opposé aux vues de la nature, puisqu'il oblige à étouffer » les goûts les plus généreux des enfants : tels que les goûts de la » gourmandise et de la mutinerie chez les jeunes garçons, les goûts » de la parure et de l'ostentation chez les jeunes filles, et ainsi des » autres âges, dont les penchants ou attractions sont tous tels que » Dieu les a jugés nécessaires pour convenir à l'ordre combiné. Un » enfant vous semble pétri de vices, parcequ'il est gourmand, que-

(1) *Théorie des quatre mouvements*, page 97, édit. de 1808.
(2) Ibid., page 105.



» relleur, fantasque, mutin, insolent, curieux, et indomptable : » cet enfant est le plus parfait de tous (1). »

Réponse.

C'est toujours la même erreur.

L'homme n'est pas seulement sensation, il est sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis. C'est la connaissance qui nous apprend que les vices sont les vices, et les vertus les vertus.

Pour que Fourier eût raison, il faudrait que l'homme mûr fût moins raisonnable que l'enfant. Or c'est précisément le contraire qui a lieu. L'enfant naît avec la faculté du sentiment et de la raison, mais il n'a en naissant que cette faculté, il n'est pas en naissant doué de ce qu'il acquerra plus tard. Donc les passions de l'enfant, privé de ce qui fait le propre de l'homme, ne peuvent devenir la règle de l'homme. L'enfant vicieux dont Fourier dit qu'il est *le plus parfait de tous* s'apercevra, à mesure que le sentiment et la raison lui viendront, que d'être gourmand, querelleur, fantasque, mutin, insolent, curieux et indomptable, sont des défauts aussi nuisibles à celui qui les a qu'aux autres; et s'il ne s'en aperçoit pas, c'est que la raison et le sentiment ne se développeront pas chez lui, et qu'il restera toute sa vie *un enfant*. Aussi Hobbes, considérant cette absence du sentiment et de la raison qui forme le caractère de l'enfance, a-t-il défini le méchant *un enfant robuste*. Donc ce que Fourier préconise, sous le nom de passions, dans l'enfant, c'est précisément ce *méchant* qui tend à disparaître à mesure que l'enfant deviendra un homme. La loi de l'enfant est de devenir homme, c'est-à-dire sensation-sentiment-connaissance; il commence par être sensation en prédominance, et Fourier le trouve *parfait*. C'est-à-dire que Fourier, ne connaissant dans l'homme que la sensation, veut un *arrêt de développement* ou plutôt un *développement monstrueux;* car il veut que l'enfant reste gourmand, querelleur, fantasque, mutin, insolent, curieux et indomptable.

C'est la même folie qui a dicté à Fourier l'éloge de Néron.

Quatrième aphorisme.

« Le bonheur, sur lequel on a tant raisonné ou plutôt tant déraisonné, consiste à avoir beaucoup de passions et beaucoup de » moyens de les satisfaire (2). »

Réponse.

Le bonheur, le véritable bonheur, pour l'homme, c'est d'être le plus conforme au type de la nature humaine, laquelle est connaissance-sentiment-sensation indivisiblement unis.

Cinquième aphorisme.

« Nous avons peu de passions et des moyens à peine suffisants » pour en satisfaire le quart : c'est par cette raison que notre globe » est pour le moment des plus malheureux qu'il y ait dans l'uni- » vers (3). »

Réponse.

Nous avons moins de raison et de justice que de passions, et c'est par cette raison que nous sommes malheureux. C'est aussi par cette raison que les moyens nécessaires pour satisfaire les besoins légitimes de la nature humaine nous manquent. C'est par cette raison qu'il y a des tyrans et des esclaves. C'est par cette raison que la nature humaine souffre dans tous ses membres.

Je pourrais citer vingt autres aphorismes de Fourier où il ressasse la même idée; mais à quoi bon!... L'homme qui a écrit sérieusement de pareilles absurdités en forme d'aphorismes prend rang à la suite des derniers coryphées du matérialisme; il n'est pas l'*alpha* de ce système, mais il en est l'*oméga*.

Il s'enivre stupidement de ce mot *Nature;*

Il prend la nature de l'homme pour celle des animaux;

Il ne conçoit pas l'homme perfectible;

Il met en conséquence l'enfant au même rang que l'homme, semblable à celui qui aurait imaginé un nouveau système de géographie où les fleuves rebrousseraient vers leur source!...

L'*arrêt de développement* est donc pour lui la perfection, ou plutôt, comme je viens de le remarquer, la perfection pour lui, c'est un *développement monstrueux* à la suite d'un arrêt de développement; c'est la *monstruosité*. L'enfant robuste de Hobbes, le méchant, voilà son idéal; il faut convenir que Néron, à ce titre, était digne d'être réhabilité par lui.

C'est qu'il ne sait pas, cet apologiste des vices sous le nom de passions, que l'homme est connaissance et sentiment en même temps que sensation. Comme il n'a pu s'élever jusqu'à distinguer dans l'homme la connaissance, il ne voit dans l'homme que des passions; et comme, faute d'avoir distingué dans l'homme la connaissance, il n'a pu distinguer non plus dans l'homme le sentiment, qui unit la connaissance à la sensation, il s'ensuit que ces passions qu'il voit dans l'homme et dont il compose tout l'homme sont de pures sensations. Or l'homme n'étant ainsi que passions, c'est-à-dire attraits, et instincts, l'homme ressemble à l'abeille; la société humaine idéale ressemble donc à une ruche. Le chef-d'œuvre serait de rétablir la société humaine sur le plan d'une ruche, en supprimant la connaissance et le sentiment, et en ne conservant que la sensation. Alors il n'y aurait plus, suivant Fourier, qu'une loi dans la nature, l'Attraction. Ce qui est certain, c'est qu'il n'y aurait plus d'hommes; l'espèce humaine serait supprimée, avec la connaissance et le sentiment, la civilisation et la philosophie.

Et l'on pourrait écrire sur la porte du Nouveau Monde, où les hommes ressembleraient aux compagnons d'Ulysse transformés par Circé, ce dernier aphorisme de Fourier :

« Tous les caprices philosophiques appelés des *devoirs* n'ont aucun rapport avec la nature : le devoir vient des hommes, l'attraction vient de Dieu (1). »

II.

Si Fourier, en supprimant le sentiment et la connaissance, avait au moins trouvé le moyen de fournir aux hommes un guide constant et sûr comme l'instinct des animaux! On concevrait alors sa façon de raisonner. Mais quoi! Dieu a donné à l'homme, pour le conduire, la raison; les animaux ont l'instinct, l'homme a la raison en partage; la raison est ce qu'on pourrait appeler l'instinct donné à notre espèce; de la raison combinée avec la sensibilité procède le sentiment, essentiellement distinct de la sensation des animaux : voilà l'apanage de l'homme. Fourier refuse de se servir de cette boussole donnée à l'Humanité, et il ne la remplace par rien! Je sais bien qu'il me dira qu'il la remplace par son phalanstère, qu'il appelle une *boussole sociale*. Mais son phalanstère, de même que son prétendu procédé sériaire, n'est qu'un mécanisme externe. Les abeilles construisent leur ruche parce qu'elles ont en elles un mécanisme interne, qui est leur instinct, au moyen duquel elles réalisent au-dehors d'elles ce qu'elles ont virtuellement en elles. C'est un mécanisme de ce genre qu'il faudrait substituer dans l'homme au mécanisme que Dieu a placé dans l'homme, et qui s'appelle la raison. Prenez une ruche, et mettez-y d'autres insectes que des abeilles : en résultera-t-il que ces insectes travailleront comme des abeilles? Les hommes sont des abeilles *raisonnables*, et qui, en conséquence de cette faculté appelée raison, ont construit cette civilisation si fort anathématisée par Fourier. Il est absurde de vouloir détruire ce que l'instinct divin de l'Humanité a construit et construira toujours. Cette civilisation a trois aspects qui répondent aux trois facultés de notre nature : les sciences, qui résultent plus particulièrement de la connaissance; les arts, qui procèdent spécialement du sentiment; l'industrie, qui se rapporte surtout à la sensation. En outre, cette civilisation, dans son ensemble, forme une synthèse qui s'appelle philosophie ou religion. La religion ou philosophie est donc la lumière et l'œil de l'Humanité; elle répond à son âme, dont elle est, pour ainsi dire, l'organe. Vouloir anéantir l'âme de l'Humanité sans la remplacer par une autre âme, prétendre détruire le véritable instinct de notre espèce sans lui substituer un autre instinct, c'est le propre d'un insensé; et l'on demandera toujours à cet insensé par quoi il remplace dans l'intérieur de l'homme le mobile divin qui se manifeste dans l'homme et se réalise dans les sciences, dans les arts, dans l'industrie, et dans la religion; on lui demandera toujours comment les hommes feraient pour n'avoir pas de raison et de sentiment, pour n'obéir qu'à la sensation; et comment, en supposant qu'ils pussent se transformer en êtres irraisonnables, ils trouveraient en eux, à la place du mécanisme de leur être qui serait anéanti, un autre mécanisme propre à les diriger; car la règle invariable que suivent les animaux, et qui se confond avec leur instinct, ne saurait être à l'usage de l'homme.

Cela me fait penser combien est raisonnable, auprès de Fourier, le grand artiste qui a imaginé le phalanstère longtemps avant Fourier, je veux dire Rabelais, le peintre de l'abbaye de Thélème ou du bonheur. Lisez, en effet, le chapitre *comment étaient réglés les Thélémites a leur manière de vivre* (2).

« Toute leur vie, dit Rabelais, était employée, non par lois, sta- « tuts, ou règles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. Se le- « vaient du lit quand bon leur semblait; buvaient, mangeaient,

(1) Ibid., page 105.
(2) Ibid., page 130.
(3) Ibid.

(1) Ibid., page 108.
(2) *Gargantua*, chap. LVII.

« travaillaient, dormaient, quand le désir leur venait. Nul ne les « éveillait, nul ne les parforçait ni à boire, ni à manger, ni à faire « autre chose quelconque. Ainsi l'avait établi Gargantua. En leur « règle n'était que cette clause : FAIS CE QUE VOULDRAS. »

Fais ce que vouldras! Voilà qui, au premier aspect, ressemble furieusement au phalanstère ; mais allez plus loin, et comparez le degré de sagesse du poète et de son puéril imitateur.

Rabelais, après avoir dit de ses hommes heureux : « En leur règle » n'était que cette clause : FAIS CE QUE VOULDRAS, » en donne la raison en ces termes : « *Parceque gens libères, bien nés, bien » instruits, conversants en compagnies honnêtes, ont par nature* » UN INSTINCT ET AIGUILLON QUI TOUJOURS LES POUSSE A FAITS » VERTUEUX, ET RETIRE DE VICE : *lequel ils nommaient* HONNEUR. »

N'est-ce pas remarquable! Voilà Rabelais qui, avec toute la liberté d'un faiseur de contes, imagine un phalanstère, par opposition aux monastères de son temps, un phalanstère où l'on soit libre, où chacun n'ait d'autre règle que son *vouloir* et *franc arbitre;* mais il lui faut pour cela des *gens libères, bien nés, bien instruits, conversants en compagnies honnêtes.* Aussi vous savez, mes amis, avec quelle solennité il écarte préliminairement de son abbaye tous les vicieux, les hypocrites, les faiseurs de cabales, les libertins, les usuriers, etc., etc. Il n'admet, lui, ni la *cabaliste*, ni la *papillonne*, ni le *capital*, ni l'*inégalité :*

Cy n'entrez pas, hypocrites, bigots, etc.
. . . .
. . . .

Vos abus méchants
Rempliraient mes champs
De meschanceté,
Et par fausseté
Troubleraient mes chants.

Cy n'entrez pas, machefains praticiens,
Clercs, basauchiens, mangeurs du populaire, etc.
. . . .
. . . .

Procès et débats
Peu font cy d'esbats
Où l'on vient s'ébattre.
A vous, pour débattre,
Soient en pleins cabats
Procès et débats.

Cy n'entrez pas, vous usuriers chicars,
Briffaux, leschars, qui toujours amassez,
Grippeminaux, avaleurs de frimars,
Courbés, camars, qui en vos coquemars
De mille marcs jamais n'auriez assez.
Point esguassez n'êtes quand cabassez
Et entassez, poltrons à chiche face.
La male mort en ce pas vous défasse.

Face non humaine
De tels gens, qu'on mène
Raire ailleurs : céans
Ne seraient céans.
Videz ce domaine,
Face non humaine, etc., etc.

Il faut à Rabelais des *faces humaines*, il lui faut l'homme avec ses trois attributs, sensation, sentiment, connaissance ; il lui faut des hommes réunissant dans leur être ces trois personnes indivisibles de la trinité humaine :

Cy entrez, vous, et soyez bien venus
Et parvenus, tous nobles chevaliers, etc.
. . . .
. . . .

Compagnons gentils,
Serains et subtils,
Hors de vilité,
De civilité
Cy sont les houstils,
Compagnons gentils.

Cy entrez, vous, qui le saint Evangile
En sens agile annoncez, quoi qu'on gronde.
Céans aurez un refuge et bastille
Contre l'hostile erreur, qui tant postille
Par son faux style empoisonner le monde.
Entrez, qu'on fonde ici la foi profonde.
Puis, qu'on confonde, et par voix et par role,
Les ennemis de la sainte parole.

La parole sainte
Jà ne soit éteinte
En ce lieu très saint.
Chacun en soit ceint;
Chacune ait enceinte
La parole sainte.

Cy entrez, vous, dames de haut parage,
En franc courage. Entrez-y en bonheur,
Fleurs de beauté, à céleste visage,
A droit corsage, à maintien prude et sage.
En ce passage est le séjour d'honneur.

Voilà, certes, qui est très beau et très raisonnable. On conçoit la possibilité de l'ordre et de l'harmonie dans une société dont on a banni tous les vices, dans une société composée de *gens bien nés, bien instruits, conversants en compagnies honnêtes,* de gens qui ont *par nature un* INSTINCT ET AIGUILLON QUI TOUJOURS LES POUSSE A FAITS VERTUEUX ET RETIRE DE VICE. Rabelais fait un choix dans l'Humanité de son temps; il exclut tout ce qui blesse la liberté, la fraternité, et l'égalité, par une fiction semblable à ce qui est dit dans l'Evangile sur la venue du ciel sur la terre, alors que les bons passeront à la droite du Messie pour jouir en paix de la félicité promise, et les méchants à sa gauche pour être précipités dans les enfers. Certes, à un point de vue plus élevé encore et plus vrai, on peut dire que cette exclusion de la majeure partie du genre humain est un défaut, que cette condamnation ou, comme dit la théologie, cette damnation, n'est pas l'idéal que nous devons suivre. Mais Rabelais n'était éclairé que par la Révélation acquise de son temps; et cette exclusion qu'il fait des vicieux, afin d'exclure les vices, ne saurait lui être imputée à crime. Seulement sa droite raison et son sentiment élevé brillent dans cette exclusion même, puisque, comme je viens de l'indiquer, ce n'est pas l'homme vicieux qu'il exclut, mais le vice qui le défigure. Il veut le bonheur, et, ne le concevant possible que dans une société de choix composée d'êtres vertueux, il met à la porte tous ceux qui n'ont pas cet INSTINCT ET CET AIGUILLON QUI POUSSE A FAITS VERTUEUX ET RETIRE DE VICE. C'est le Christianisme, c'est l'Evangile qu'il s'agit de réaliser; c'est la Sainte Parole, comme il dit, qu'il veut faire régner, et dont il faut que *chacun soit ceint.* Il appelle donc de nobles chevaliers, de gentils compagnons, *hors de vilité,* de vrais serviteurs du Christ, de nobles et pudiques femmes, et il leur dit en un vers énergique et sublime :

Entrez, qu'on fonde ici la foi profonde.

Cela étant, l'abbaye de Thélème se comprend à merveille. Rabelais a, par une fiction précédente, résolu le problème de la subsistance; les trésors de Gargantua sont inépuisables, et ses libéralités ont tout prévu; rien ne manque au phalanstère. Ses revenus, il est vrai, sont assis sur *la recette de la Dive* (1), comme on dirait *sur les brouillards de la Seine;* mais cette recette est aussi certaine que le Pactole. Qui pourrait donc empêcher la règle de l'abbaye de se borner à ces trois mots : FAIS CE QUE VOULDRAS? Pourquoi contraindrait-on des gens qui ont *par nature un instinct et aiguillon qui toujours les pousse à faits vertueux et retire de vice*, des hommes qui, étant *bien nés et bien instruits,* obéissent à la voix de la raison et du sentiment, et dont l'idéal est la règle souveraine, sous le nom d'*honneur.* Evidemment la contrainte, la compression doit cesser pour de pareils hommes; la liberté étant réalisée *en eux,* doit être réalisée pour eux.

« Par cette liberté, continue Rabelais, entrèrent en louable » émulation de faire tous ce qu'à un seul voyoient plaire. Si » quelqu'un ou quelqu'une disoit buvons, tous buvoient. S'il » disoit jouons, tous jouoient. S'il disoit allons à l'ébat ès » champs, tous y alloient. Si c'étoit pour voller (2), ou chasser, » les dames, montées sur belles hacquenées, avec leur pale» froi guerrier, sur le poing mignonnement engantelé portoient » chacune ou un épervier, ou un laneret, ou un émerillon; les » hommes portoient les autres oiseaux. Tant noblement étoient ap» pris qu'il n'étoit entre eux celui ni celle qui ne sût lire, écrire, » chanter, jouer d'instruments harmonieux, parler de cinq à six » langages, et en iceux composer, tant en carme qu'en oraison solue. » Jamais ne furent vus chevaliers tant preux, tant galants, tant » dextres à pied et à cheval, plus verts, mieux remuants, mieux » maniant toutes armes, que là étaient. Jamais ne furent vues dames » tant propres, tant mignonnes, moins fâcheuses, plus doctes, à la » main, à l'aiguille, à tout acte muliébre honnête et libre, que là » étoient. Par cette raison, quand le temps venu étoit que aucun » d'icelle abbaye, ou à la requête de ses parents, ou pour autre » cause, voulût issir dehors, avec soi il emmenoit une des dames, » celle laquelle l'auroit pris pour son dévot, et étoient ensemble ma-

(1) Chap. LIII.
(2) Chasser au vol.

» riés. Et si bien avoient vécu à Thélème en dévotion et amitié, en- » core mieux là continuoient-ils en mariage; autant s'entr'aimoient- » ils à la fin de leurs jours comme le premier de leurs noces. »

Voilà un tableau charmant, mais, de plus, raisonnable et vrai; et son charme même vient de ce qu'il est raisonnable.

Fourier a évidemment pris là ce qu'il appelle, dans la *Théorie des quatre mouvements*, « la passion collective ou l'harmonisme, » ce qu'il appela ensuite, dans son *Traité d'Association*, « l'accord » omnimode et unitéiste qui met tous les membres d'une phalange » en sympathie artificielle et subite, » et ce qu'enfin, pour abréger, il appelle « unitéisme » dans le *Nouveau Monde industriel et sociétaire;* et certes, pour se faire comprendre, il aurait dû citer Rabelais; car il est impossible de mieux peindre cette louable émulation de faire tous « ce qu'à un seul voyaient plaire. » Mais c'est encore le cas de s'écrier :

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?

Fourier gâte tout ce qu'il touche. L'unitéisme de Rabelais est fondé sur la vertu, celui de Fourier sur le vice. Et la raison en est bien simple : Rabelais part de ce principe, que les habitants de Thélème n'ont que de bons instincts, tandis que Fourier part de celui-ci, que tous les instincts sont bons. Rabelais soumet la sensation au sentiment et à la connaissance; Fourier nie la raison et le sentiment, et ne connaît que ce qu'il appelle les passions. Rabelais comprend l'amour, Fourier substitue le cynisme à l'amour. Rabelais s'élève à la hauteur des plus saints artistes en peignant l'amour chaste et pur des Thélémites, Fourier n'a jamais fait qu'écrire contre le sentiment et contre l'amour aussi bien que contre le bon sens.

PIERRE LEROUX.

(*La suite au prochain numéro.*)

POÉSIE.

LE BANQUET ÉGALITAIRE.

I.

Quand les premiers Chrétiens, proscrits de l'ancien monde,
Désertaient les faux dieux et leur autel immonde
Pour le Dieu que Jésus leur avait apporté,
A l'exemple immortel de l'auguste victime,
Il partageaient à tous, dans un repas sublime,
Les symboles vivants de la Fraternité.

Frères, renouvelons les agapes antiques.
Sous l'emblème sacré des pains eucharistiques,
Communions avec la sainte Humanité.
Un jour les nations, que la haine éparpille,
S'asseoiront, en formant une seule famille,
Au banquet de l'Amour et de l'Egalité.

L'Egalité! voilà la religion sainte
Qui ne s'enferme point dans une étroite enceinte,
Mais dans le monde entier fait entendre sa voix.
Sous son règne divin, l'homme n'a plus de maître :
Il est son empereur, il est son propre prêtre;
Il est homme, et placé bien au-dessus des rois.

Pour ce dogme éternel, combattons sans relâche.
La résignation, c'est la vertu du lâche :
Tous sont les fils de Dieu, tous ont les mêmes droits.
Dieu n'a point établi ni caste ni servage;
Il a donné la terre à tous pour héritage,
Et penser autrement, c'est mentir à ses lois.

Sublime prophétie, et nouvelle Genèse,
La Révolution, c'est la Bible française,
Que tout homme doit lire en sa vie une fois :
Dieu lui-même a dicté ces pages sibyllines
Où brillent, sous l'éclat des paroles divines,
La liberté de tous, l'égalité des droits.

Frères, n'écoutons pas ces hommes de ténèbres
Qui sèment dans nos cœurs des paroles funèbres
Pour écarter nos pas des lumineux sommets.
Ils trouvent insensés nos désirs et nos songes;
En avant! l'avenir confondra leurs mensonges :
L'homme peut se tromper, l'Humanité jamais!

Se trompe-t-il, le cœur qui bat dans nos poitrines
Sous l'inspiration des paroles divines?
Si Dieu nous a donné des désirs infinis,
Si le pur Idéal rayonne dans nos âmes,
Si l'Esprit créateur nous brûle de ses flammes,
C'est pour nous diriger vers les sillons bénis.

II.

Au banquet fraternel nous convions la femme,
La chair de notre chair, et l'âme de notre âme,
Le sentiment vivant qui nous survit vainqueur.
Tout le mal est venu de son long esclavage :
Quand l'homme a nié Dieu dans son plus bel ouvrage,
Il s'est frappé lui-même au plus profond du cœur.

Mes frères, ce qui souffre aujourd'hui sur la terre,
C'est notre cœur blessé qui pleure, solitaire,
La plus sainte moitié de nous-mêmes, hélas!
Dont l'amour éclairait notre âme tout entière.
Mais nous avons soufflé la céleste lumière,
Qui vacille dans l'ombre et ne s'éteindra pas.

Vous faites de la femme une esclave sur terre!
Etonnez-vous qu'alors la race prolétaire
Nous semble condamnée au malheur éternel!
Tout se tient ici-bas : si la force domine,
Si devant le fait seul l'Humanité s'incline,
Elle brise en son cœur le lien fraternel.

Femmes, en qui Dieu crée à son heure féconde,
Nourrices des humains, et les sources du monde,
Qui pourrait contempler sans attendrissement
Vos miracles d'amour, vos élans de tendresse,
Quand l'atroce douleur vous déchire et vous presse
Durant les saints labeurs de chaque enfantement.

Qu'on ne nous parle plus des anges! sur la terre,
N'avons-nous pas la femme au dévouement sincère?
Voilà l'ange que Dieu mit à côté de nous
Pour souffrir de nos maux, pour pleurer de nos larmes,
Pour apaiser nos cris par des mots pleins de charmes,
Et nous montrer le ciel dans ses regards si doux!

Comme elle sait aimer! Toujours elle s'oublie,
Comme un pain merveilleux son cœur se multiplie,
S'incarne dans un homme, et le crée à son tour.
Que lui fait, après tout, la gloire ou l'infamie?
Elle aime, elle est heureuse; elle aime, c'est sa vie :
Elle ignore la haine, et ne sait que l'amour!

Comment es-tu formé, noble cœur de la femme?
Où donc as-tu puisé la merveilleuse flamme
Que l'exil ou la mort n'a jamais pu tarir?
Quel ardent héroïsme illumine ton âme,
Que, sous le joug sanglant de l'esclavage infâme,
Ton cœur soit resté pur pour aimer et souffrir!

Qui donc pourrait blesser, sans qu'un respect le touche,
Ce cœur brûlant qui fut notre première couche;
Dont nous avons senti les doux tressaillements
Et les pulsations frémir dans nos artères,
Quand, plongés dans la nuit des plus sacrés mystères,
Nous vivions de son souffle et de ses sentiments?

Ah! cessons d'outrager et d'insulter nos mères!
Nous imprégnés encor de leurs larmes amères,
Et le cœur ruisselant de leur sang généreux,
Pouvons-nous sans pitié porter nos mains cruelles
Sur leurs seins tout gonflés des sources maternelles,
Que nos dents ont meurtris de baisers furieux!

Fils de l'Égalité, répudier la femme,
C'est cuirasser son cœur d'un égoïsme infâme,
C'est adorer le fait dans sa brutalité,
C'est nier le progrès, c'est marcher en arrière
Quand l'avenir se lève éclatant de lumière,
C'est briser tout lien avec l'Humanité.

Dans le règne du cœur et de l'intelligence,
L'être qui n'est qu'amour a sa place d'avance;
Comme inspiration de l'homme et son milieu,
A la femme appartient dans la Cité nouvelle
De diriger le vol de notre âme immortelle
Vers l'Idéal céleste où nous trouverons Dieu.

III.

Les temps sont accomplis et l'avenir se lève.
Prolétaires, debout! Au combat! mais sans glaive,
Mais le cœur plein d'amour et de fraternité.
Trop longtemps la puissance a gouverné la terre.
Pour compléter, enfin, la raison solitaire,
L'esprit d'Amour s'incarne en notre Humanité.

Le Christ a dit : Aimez votre Père suprême,
Aimez votre prochain comme un autre vous-même :
Toute la vie est là, car la vie est amour!
Or ce pressentiment, né d'une sainte ivresse,
Cet oracle d'un cœur débordant de tendresse,
La raison le proclame et l'affirme à son tour.

Quelle image de Dieu vous faites-vous, mes frères?
Nos prêtres imposteurs nous ont dit ses contraires :
Comment comprendre Dieu sans la Toute-Bonté,
Sans l'amour infini, qui féconde et résume
Tous les autres amours dont le feu nous consume,
Et nous attire au sein de la triple Unité?

Purifions nos cœurs pour entrer dans la Vie;
Etouffons avec soin et la haine et l'envie,
Pour recevoir l'Esprit et ses langues de feu.
Chaque homme, avant d'entrer dans la Cité future,
Doit oublier au seuil toute pensée impure :
Frères, l'Egalité, c'est le règne de Dieu!

EDMOND TISSIER.

LA MALADIE DE LA FAIM.

Il était facile de prévoir que la rareté des grains et la cupidité de ceux qui en font le commerce viendraient augmenter de beaucoup, cet hiver, les souffrances et les privations de la *population pauvre*. Mais ce qu'on ne pouvait se figurer à l'avance, c'est l'étendue du fléau et l'épouvantable variété des maux qu'il allait ajouter à ceux déjà si grands qu'endurent partout les prolétaires!

Dans toutes les nations de l'Europe, en effet, la famine règne et vient constater la décadence des gouvernements impuissants à la prévenir et à la combattre. En France, la misère s'étend et envahit tous les départements. En Belgique, où depuis si longtemps elle semble en quelque sorte organisée, elle a maintenant des proportions effrayantes. Il y a dans les Flandres 400.000 mendiants sur 1,300,000 âmes : sur 4 Flamands, il y en a 1 qui meurt de faim!

« Ici, dit le *Débat Social*, ce n'est plus une question politique et » sociale, c'est tout simplement une question de philanthropie et de » charité..... C'est donc une aumône, direz-vous, que vous sollicitez en faveur du peuple? Eh bien! oui, c'est une aumône, c'est » le pain de la pitié que nous vous demandons pour lui, puisque » nous ne pouvons vous en arracher un autre.

» Personne ne blâme plus énergiquement que nous l'ignoble » taxe des pauvres qui déshonore l'Angleterre; mais enfin, quand » le peuple a *faim*, quand le peuple a *froid*, il faut courir au plus » pressé, il faut satisfaire ses besoins les plus urgents. Vous donc » qui plongez à pleines mains dans le trésor public, nous vous adjurons de secourir tous ces malheureux que la *faim*, que le *froid* » *déciment*. N'avez-vous pas le pouvoir en main? Servez-vous en » donc pour tarir momentanément les misères populaires. Nous di» sons momentanément, car vous savez trop bien qu'il ne vous est » pas donné de faire goûter au peuple un bien-être permanent et » durable, et qu'il est réservé à d'autres qu'à vous, le soin d'orga» niser le travail selon les véritables principes de l'économie poli» tique. »

En Angleterre le paupérisme, établi et constitué depuis longtemps déjà, s'accroît et se développe affreusement par la cherté des subsistances, par la mauvaise organisation et par les crises commerciales qui résultent de ces deux causes. La loi de solidarité qui unit les hommes entre eux et rend le tyran victime de sa tyrannie s'applique aussi bien aux sociétés, aux nations qu'aux individus. L'Angleterre en offre aujourd'hui l'exemple. Elle a assujetti autant qu'elle a pu toutes les nations aux énormes besoins de son commerce. Elle a cherché par tous les moyens à entraver chez les peuples toute initiative industrielle afin de laisser à ses *produits* des débouchés plus larges et plus sûrs. Sous prétexte de Libéralisme et de Nationalité, elle a cherché à détruire partout toute véritable indépendance et tout esprit national. Reine du monde par le commerce, elle voudrait éveiller dans tous les hommes l'esprit mercantile, qui étend et assure sa puissance; et elle n'y réussit que trop bien. Toute société qu'elle touche se dissout et se fond en individus séparés, mais également avides des fausses richesses qu'elle leur montre; et partout où elle s'établit l'humanité se divise en deux parts, un petit nombre qui jouit, une immense multitude qui souffre et qui meurt privée des choses les plus nécessaires à la vie, pour avoir recherché un bien-être impossible. Mais, à cause même des lois éternelles qu'elle a violées, l'Angleterre voit ses efforts se tourner contre elle. Les conquêtes qu'elle fait sont autant de plaies qu'elle s'ouvre, et tandis qu'elle s'efforce de couvrir le globe de ce qu'elle appelle ses *produits*, un cercle fatal se presse, se rétrécit autour d'elle et enferme son luxe et ses richesses iniques dans un affreux océan de maux, de misères et d'agonies. En vain elle a essayé d'éloigner au moins de ses regards le hideux spectacle d'un peuple entier qui succombe à la faim; en vain elle a imposé à son aristocratie des charges énormes pour dissimuler les atteintes du paupérisme; le mal a empiré des efforts mêmes qu'on a tentés contre lui, et plus le Capital s'est senti grevé par les taxes, plus il a diminué les salaires et cherché les moyens de se passer de l'homme, qui lui coûtait trop, en le remplaçant par des machines. Ce fait, qui est dans l'essence de la Constitution anglaise, devait se produire; il se produit maintenant d'une manière terrible et tend chaque jour à devenir de plus en plus grave. Malthus ne l'a-t-il pas annoncé quand il a dit : « Un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si » les riches n'ont pas besoin de son travail, n'a pas le moindre droit » à réclamer une portion quelconque de nourriture, et il est réel» lement de *trop* sur la terre; au grand banquet de la Nature, il n'y » a point de couvert mis pour lui; la Nature lui commande de s'en » aller, et elle ne tardera pas à *mettre elle-même son ordre à exécu» tion.* » Il y a à peine cinquante ans que Malthus écrivait ceci et voici que récemment un ministre anglais disait :

« L'organisation sociale actuelle a pour résultat d'engendrer l'excès » de la misère à côté de l'excès de la richesse, et loin que l'on » puisse remédier à ce mal, il tend fatalement à s'accroître. »

Et, comme pour justifier ces paroles, un autre ministre répond maintenant à ceux qui implorent des secours du gouvernement :

« Il faut toutefois, messieurs, que je vous expose nettement que » le gouvernement est convaincu qu'il n'est *pas en son pouvoir* d'a» dopter une mesure assez *complète*, assez *générale*, pour venir en » aide à toutes les cruelles privations, à toutes les souffrances qui se » rencontrent en Irlande dans les circonstances actuelles. » Et il se

fonde sur ce qu'il y a en Angleterre et en Ecosse presqu'autant de misère qu'en Irlande. En effet dans les îles occidentales d'Ecosse une population de 50 mille âmes est à la veille de mourir de faim. Le nombre des morts augmente de jour en jour, par suite de la dyssenterie et de la fièvre. « Il y a beaucoup de familles, dit le *Scotsman*, qui ne font qu'un repas par jour. Les enfants et les vieillards restent couchés presque toute la journée, sur leurs grabats, pour se réchauffer et pour avoir moins faim! » L'Irlande cependant est dans un état pire encore. Il y a bien des degrés à la misère, elle occupe les derniers. Chaque jour les nouvelles si sombres qui en viennent s'assombrissent davantage. Nous lisons dans la *Réforme* :

« L'*Evening-sun* contient d'horribles détails. Voici ce qu'il publie » sous ces titres en gros caractères : DÉVELOPPEMENT DE LA MISÈRE. » — ENCORE DES INDIVIDUS MORTS DE FAIM! (*More deaths from star-* » *vation.*) »

« Les rapports que l'on reçoit des provinces sont réellement épou- » vantables. On nous apprend que les dépositaires du fonds indien » de secours dans cette capitale, ont reçu 170 lettres de demandes, » presque toutes de Mayo. Dans ces 170 lettres, il est fait mention » de 47 *personnes absolument mortes de faim.*

» Partout les maisons de travail (*workhouses*) sont encombrées, » et elles ajoutent à leurs secours ordinaires des secours à domicile » ou même dans la rue: c'est-à-dire que des centaines de malheu- » reux, hommes, femmes, ou enfants, à peine couverts de haillons » en lambeaux, attendent à la pluie et au froid la maigre soupe que » l'on distribue une fois par jour à la porte de ces établissements.

» Dans un meeting du comité de secours de Skibbereen, le docteur » Donovan a cité de nombreux exemples de décès résultant de la » famine ou du manque de vêtements, et il déclare être convaincu » qu'avant la fin du printemps prochain la MOITIÉ DE LA POPULATION » de cette partie du comté de Carbery *aura été balayée de la terre* » *par la faim.*

» La mortalité qui décime plusieurs districts est fort au-dessus de » celle qui a régné pendant le choléra.

» A Crorrkhievin, un prêtre, le révérend John Barrett, après » avoir plusieurs fois fait des collectes dans la chapelle pour acheter » des cercueils aux morts dans les familles qui sont trop pauvres pour » supporter cette dépense, s'est vu forcé de faire une dernière quête » pour acquérir une *espèce de bière commune* qui, jusqu'à nouvel » ordre, servira à tous les trépassés. »

Que de maux sans nom, que de souffrances inconnues jusqu'ici, que de tortures nouvelles nous sont aujourd'hui révélées! Hommes de toutes les nations, de tous les partis, de toutes les conditions arrêtez-vous dans les voies si diverses où vous êtes, où vous allez; arrêtez-vous et voyez ce qui se passe à l'heure qu'il est dans le monde. Voici des nations qui s'éteignent, la plus grande partie du genre humain qui souffre dans la barbarie ou dans l'esclavage; des populations entières qui meurent de la maladie de la faim, selon l'expression qu'on a trouvée. Ces faits ne vous disent-ils rien? Vous figurez-vous ce que c'est que la mort d'un peuple par la faim? Vous imaginez-vous les affreux détails d'un tel fait? les péripéties d'une aussi terrible tragédie? Oh! c'est affreux!.... Toutes les forces physiques, morales et intellectuelles s'atrophient lentement et successivement dans l'homme, jusqu'au moment où, abruti par le besoin et les privations de toutes sortes, il se couche, attendant l'insensibilité qui vient d'abord, et ensuite la mort. Mais avant ce terme épouvantable, que n'a-t-il pas à subir? Les peintures les plus hideuses que les poètes aient faites de la mort sont dépassées. En vain déployeraient-ils toutes les ressources de leur imagination, ils ne sauraient atteindre à la variété des traits qu'offre la réalité. Cette mort frappe si lentement qu'elle laisse à chaque être qu'elle atteint le temps de se révéler tout entier, et chacun de ses coups présente un caractère nouveau. Ici quelques affamés, les plus énergiques, s'irritent d'un trépas sans bruit et sans vengeance, ils se lèvent, ils cherchent, parmi ces victimes, des hommes disposés comme eux à la lutte et au carnage, et, malgré la faim qui éclaircit peu à peu leurs rangs, ils promènent partout la menace. Dans le comté d'Armagh des placards ont été mis sur les murs; ils disaient : « Messieurs, mes frères et moi, » nous jugeons à propos de vous prévenir avant d'en venir à violer » la loi. Il nous faut du *pain ou du sang;* (*bread or blood*) car nous » n'y pouvons tenir plus longtemps. Nous vous mettons sur vos gar- » des avant de commencer. Tenez-vous pour avertis!... »

Ailleurs c'est un homme qui, sortant de sa cabane où la famine depuis longtemps déjà tord sa femme et ses enfants dans des douleurs atroces, s'en va dans un champ voisin voler des navets. Mais le besoin rend féroce. Le propriétaire du champ, presque aussi affamé que lui, le poursuit, l'atteint sans peine, et lui fend le crâne d'un coup de fourche. Le malheureux meurt sous le coup; mais sa femme qui l'attend voit tomber l'un après l'autre ses enfants, et succombe bientôt après eux!

« Un homme, dit le *Cork Examiner*, était allé à la ville pour » vendre des souliers; cette vente lui produisit 1 shelling 10 deniers » (2 fr. 20 c.). Etant retourné chez lui dans la même journée, il » tomba mort d'épuisement et de fatigue. Pendant 6 jours et 6 nuits, » le corps resta dans le réduit où ce malheureux avait vécu; pen- » dant 6 jours et 6 nuits, un pauvre enfant, mourant lui-même de » faim, resta exposé aux exhalaisons délétères de ce cadavre, sans » qu'on eût les moyens de le faire enlever. Le peu d'argent que le » défunt avait rapporté avait été absorbé par d'autres frais, et quand » le dernier farthing eut été employé à acheter une chandelle, quand » la lueur blafarde de cette chandelle eut cessé d'éclairer la masure » infecte, les rats accoururent et se mirent à manger le corps déjà » en décomposition. »

C'est horrible! et pourtant ce ne sont là que des détails, des traits isolés; mais si nous pouvions voir l'ensemble!...

Voici à peu près ce que nous verrions :

M. Cummins, magistrat du comté de Cork, dans une lettre publique adressée au duc de Wellington, s'exprime ainsi :

« Ayant entendu parler de l'effroyable misère qui règne dans la » paroisse de Mirop, South-Reeu, je m'y suis transporté avec au- » tant de pains que cinq hommes en pouvaient porter. En arrivant, » j'ai trouvé le village désert en apparence. Je suis entré dans quel- » ques maisons. Dans la première, j'ai aperçu six fantômes ou sque- » lettes étendus au bout d'une chambre, dans un coin obscur, sur » la paille. Ils n'avaient pour se couvrir qu'une mauvaise couverture » de cheval. Je m'approchai de ces malheureux, et je vis qu'ils » avaient une fièvre brûlante. Ils étaient six personnes se serrant les » unes contre les autres : l'homme, la femme et quatre enfants.

» La nouvelle de mon arrivée s'étant répandue, je me vis bientôt » entouré de deux cents fantômes. Plusieurs étaient délirants; j'en- » tends encore leurs cris sauvages, je vois toujours leurs yeux ha- » gards et leur physionomie sombre et farouche. Lorsque je voulus » sortir, j'eus de la peine à me débarrasser des étreintes d'une » femme qui avait au sein un enfant nouveau-né. La malheureuse » et ses enfants étaient dans un état presque complet de nudité.

» La police a fait ouvrir une maison fermée depuis plusieurs » jours. On y a trouvé, gisant à terre, deux cadavres à demi dé- » vorés par les rats! Une mère en délire a voulu, par pudeur, en- » sevelir et cacher sous des pierres le cadavre entièrement nu de sa » fille morte, âgée de douze ans. Le docteur du dispensaire a trouvé » dans une maison sept personnes abritées sous la même couverture. » Un des membres de ce groupe humain était mort depuis plusieurs » heures. Les survivants n'avaient pas eu la force d'enlever le corps » ni de se mouvoir eux-mêmes. »

Horreur! horreur! Ah! voilà bien le dernier terme des castes de propriété! le voilà bien avec son funèbre appareil! Les hommes du présent, étrangement amoureux du positif, du réel, avaient banni la poésie, et voici que tout-à-coup elle se représente à leurs yeux dans la plus hideuse des réalités. N'est-ce pas, en effet, un épouvantable symbole que ce fait? Quel poète, voulant peindre les résultats de la propriété devenue caste, c'est-à-dire limitant l'homme à la chose qu'il possède, quel poète aurait imaginé de peindre ce village désert en apparence, ces cabanes où l'homme, comme un fantôme, s'enferme, se cache dans un coin obscur, s'ensevelit sur la paille avec sa famille, et meurt sans bruit, sans mouvement, sentant bien que puisqu'il n'a rien à donner en échange de sa subsistance, il a perdu tout droit à la vie! Et ce magistrat entouré de deux cents squelettes! Cette mère qui porte au sein un enfant nouveau-né, et qui, presque nue, rassemble autour d'elle plusieurs enfants nus comme elle! Cette autre mère qui a vu périr sa fille et qui, par pudeur, la couvre de pierres, faute de vêtements! Un docteur qui trouve confondus sous un même linceul en lambeaux les morts et les vivants! Et enfin ce prêtre, impuissant à donner la sépulture comme à rendre la vie, et qui établit une bière pour tous, comme s'il n'y avait plus, en effet, rien de commun entre les hommes que la mort!

Encore une fois, hommes de toutes les nations, de tous les partis, de toutes les conditions, arrêtez-vous. Contemplez ce peuple de morts et de mourants, et dites-nous s'il y a encore société entre les hommes, alors que des populations périssent ainsi! Et ne répondez pas, pour vous dissimuler à vous-mêmes l'étendue et la gravité du mal, ne répondez pas que ce ne sont là que des faits particuliers à quelques peuples, et résultant d'un concours de circonstances extraordinaires. Car nous vous démontrerions de nouveau ce qu'on vous a démontré déjà tant de fois, savoir que ces maux, que la rareté des substances alimentaires n'a fait qu'aggraver sont, dans le fond même des institutions de la société actuelle, et qu'ils atteignent presque également toutes les classes laborieuses d'une grande partie de l'Europe, la plus avancée dans ce qu'on nomme la civilisation. Et d'abord, pour ne parler que de la France, sait-on bien tout ce qui se passe aujourd'hui, à Paris, dans les quartiers du travail et de la misère? Sait-on bien tout ce qu'une stagnation

dans les affaires, comme on dit, une hausse dans le prix des choses de première nécessité entraînent de maux? Rien n'est plus affreux que la misère dans les grandes villes, où, à chaque instant, le luxe et la richesse viennent lui faire contraste. Dans les départements, la situation est tout aussi grave. Partout les marchés sont une occasion d'émeutes populaires. A peine entrés dans l'hiver, voici des départements qui manquent de pain. « La Sologne, écrit-» on à l'*Avenir national*, meurt de faim. Elle achète des balayures » de moulin, des remoulages que l'on donne habituellement aux » animaux. On mêle cela avec moitié pommes-de-terre gâtées, et » des hommes s'empêchent de mourir en mangeant ce mélange. Les » pommes-de-terre vont disparaître, les châtaignes aussi, le sarra-» sin n'est pas suffisant : que mangeront les Solognots? »

Donc, vous le voyez, le mal est général, il est immense. Les choses sont telles dans la société, qu'il a suffi d'une année moins féconde pour affamer toute une classe, la plus nombreuse de toutes! Et il est tellement vrai que l'insuffisance des salaires et le manque absolu de travail sont les principales causes de la misère, et que la rareté des substances alimentaires n'en est qu'une cause accessoire, que c'est surtout du travail, et un travail qui ne doit rien ajouter à la quantité de ces substances, que l'on s'efforce de créer partout pour les pauvres!

Mais c'est vainement qu'on cherche des palliatifs à des maux semblables. Ils tiennent, nous le répétons, à la forme actuelle de la propriété, c'est-à-dire à ce qu'on entend aujourd'hui par propriété, et qui en est le contraire, au Capital en un mot. Il n'y faut pas chercher d'autres causes : celle-là les contient et les résume toutes. Dans la société humaine, quelles sont, en effet, les premières sources de la production? la terre et le travail, la nature et l'homme. Il s'établit entre l'homme, par le fait de sa présence et de son action, et la nature, par les germes infinis qu'elle contient, un rapport, et ce rapport donne lieu à la production. Mais cette production a ses lois, ses périodes, qui varient incessamment. L'homme vit, et la nature aussi vit. Or, au-dessus de ces deux forces, toujours relatives, toujours inégales, toujours incertaines, placez quelque chose de fixe, d'immuable, d'absolu. C'est, si vous voulez, une machine dont un inexorable balancier règle le mouvement lent, mais continu, à peine sensible, mais toujours le même. Elle va, et à chaque mouvement l'homme lui apporte son œuvre; elle continue et toujours demande, et l'homme lui apporte toujours les fruits de la nature transformés par lui, et la machine demande encore. L'homme lui donne de nouveau; mais la nature se refuse bientôt à lui livrer des fruits entièrement perdus pour elle. L'homme alors essaye de tirer de lui seul de quoi satisfaire le vampire de fer; il lui donne son sang, il s'efforce de créer seul des produits inconnus, des formes sans modèle dans la nature; il y met toute sa pensée, toute son activité, toute son ardeur. Mais la machine absorbe toujours, et toujours demande. Les pleurs, le désespoir, la rage, rien ne l'arrête. Au contraire, plus les produits se multiplient, plus elle demande. Alors il se passe quelque chose d'affreux. La nature abandonnée par l'homme cesse de le nourrir. Il se tourne vers le monstre pour en tirer sa subsistance; mais le monstre absorbe tout, et ne rend rien. En vain l'homme crie, ce fer est sourd; en vain, furieux, il s'élance pour l'ébranler, la machine résiste, et toujours continue son même mouvement qui dévore les produits et en demande toujours davantage. C'est là le moment terrible. L'homme, également pressé par ses besoins artificiels et par ses besoins naturels, se divise. Il n'y a plus que des multitudes où chacun se défend contre chacun. C'est à qui livrera son semblable. Il s'établit une échelle hideuse parmi les hommes. Il y en a en-haut qui jettent au monstre son immense pâture; il y en a en-bas qui la lui préparent. Et tous, presque également affamés, également entraînés dans ce cercle fatal, s'entretuent pour échapper un moment de plus au rouage infernal, car ils n'espèrent plus y échapper. Et comment l'espérer? On a tant jeté dans ce mouvant abîme, qu'il s'agrandit à mesure, en proportion même de ce qu'il absorbe. On ne peut plus lui refuser sans se perdre, car il tient maintenant notre vie par ses sources mêmes. Et cependant chaque moment qui s'écoule augmente ses besoins déjà sans bornes.

« L'organisation sociale actuelle a pour résultat, disait sir Robert » Peel, d'engendrer l'excès de la misère à côté de l'excès de la ri-» chesse; et loin que l'on puisse remédier à ce mal, il tend *fata-» lement* à s'accroître. »

Et cela est vrai, cela est vrai de la vie actuelle, de la vie du Capital, si l'on peut parler ainsi. Oui, la Fatalité y règne, mais elle ne règne pas dans la vie véritable, dans la vie humaine! Homme, connais donc la vie, la vie qui t'est propre, la vie de l'homme, en un mot, et la Fatalité cessera de régner. La Nature redeviendra pour toi ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire infiniment féconde, et l'Égalité t'y offrira un banquet où tous trouveront place, car c'est Dieu qui le présidera.

AUGUSTE DESMOULINS.

SOUVENIRS D'ALGÉRIE.

III[e] COURSE : ORAN.

II[e] PARTIE. — LE SIG *.

Nous sommes reçus à Oran par un de nos parents, officier d'infanterie, qui a obtenu du gouvernement l'autorisation nécessaire pour acheter une maison. — Les loyers sont trop chers (1). — Il a fait venir sa femme et son fils, et nous trouvons les meubles, les livres, les ustensils européens dans une charmante maison mauresque, aux fenêtres profondes, étroites et grillées, aux chambres carrelées, aux toits en terrasse. Au milieu du bâtiment se trouve une tour carrée, entourée, aux deux étages, d'une galerie soutenue par de gracieuses colonnettes; trois ceps de vigne âgés de cinq ans seulement serpentent le long des murs, et couvrent entièrement cette cour, où ne pénètrent jamais les rayons du soleil brûlant qui dore les superbes grappes suspendues sur nos têtes. Si la grosseur des grains nous rappelle les magnifiques *Prunélas* de Pamiers, nous n'avons en France rien de comparable aux tiges et aux branches énormes de cette vigne. Une source d'eau pure sort d'une grotte creusée dans l'un des côtés de cette maison, et contribue à entretenir une continuelle fraîcheur. Les murs blanchis à la chaux n'ont point d'ornements. Les profondes embrasures des fenêtres laissent pénétrer peu de jour. C'est accroupies sur le large appui de ces fenêtres que les Musulmanes emploient leur temps à regarder les passants, sans en être vues; et on dit qu'au moyen des rapports de leurs esclaves elles peuvent suivre bien des intrigues, de leur observatoire. Dans la cuisine, on a posé un fourneau parisien, sous le manteau de la grande cheminée; dans les chambres, au lieu de monceaux de coussins, nous avons pour sièges des fauteuils; mais nous marchons sur des tapis de *Tlemsen*, et à côté du sabre d'officier de ligne est suspendue une canne de *palmier*.

Notre jeune cousine a été obligée de *créer* son ménage loin de toutes ressources, à l'aide d'un soldat, au milieu d'approvisionnements étrangers. En voyant tous les embarras que lui causent le manque d'ustensils, la difficulté, et souvent l'impossibilité de se procurer les ingrédients nécessaires à la cuisine française, comme le lait, le beurre, et les œufs, je comprends la raison qui oblige tant de militaires à se séparer de leurs familles en partant pour l'Afrique. Peut-être faut-il une Lyonnaise pour savoir tirer parti de tout, suppléer à ce qui manque, et improviser un excellent dîner dans un pays où la viande est rare et peu succulente, où il faut élever la volaille que l'on veut manger, où le gibier, abondant, il est vrai, est sec et maigre, où les fruits sont portés des îles Baléares, où l'on ne trouve enfin que difficilement les légumes, que les cultivateurs ne peuvent obtenir faute d'arrosages suffisants. La plus grande ressource consiste dans le poisson de mer. Je ne fais qu'indiquer quelques-uns des embarras auxquels se trouve réduit un ménage; j'ai eu peine à me procurer même ces renseignements; l'aisance de notre gracieuse cousine en nous *recevant* au salon et sa mise toujours élégante nous empêchent de nous apercevoir de tout son mérite de ménagère; et tout cela ne prive pas son fils d'un seul des soins dont il a besoin. Ce charmant petit garçon est un peu pâle et un peu souffrant depuis son arrivée en Algérie. (2) Il paraît que les enfants des Européens ont de la peine à s'élever sous ce climat brûlant. On dit, et cela m'a été confirmé par des médecins, que ceux qui naissent en Afrique succombent tous à l'époque de la dentition; et beaucoup de ceux qui débarquent après cet âge ne peuvent supporter la chaleur. C'est une des causes qui retarderont longtemps les progrès de nos établissements; et il semble difficile de la faire disparaître.

Nous allons écouter sur la place d'armes la musique de la légion étrangère, qui joue avec goût et ensemble plusieurs morceaux d'opéra. Nous ne pouvons faire un pas sans rencontrer ce constraste

* Voyez les numéros de Septembre, Octobre et Décembre 1846.

(1) « Quand on n'a pas de quoi payer son terme,
» Il faut avoir une maison à soi! »
L'avis est bon en Algérie, à ce qu'il paraît.

(2) Depuis notre voyage, il a été saisi par *les fièvres*, et sa mère a dû le ramener en France, où il a peine à se remettre.

de la civilisation européenne implantée sur le sol africain, au milieu de ces populations musulmanes qui regardent avec une égale indifférence les mœurs, les coutumes, et les arts de leurs vainqueurs.

On nous engage beaucoup à visiter le barrage du Sig : nous verrons une grande et fertile vallée, nous traverserons la belle forêt de Muleï Ismaël. M. G., ami de notre cousin, se charge de nous procurer une voiture; nous aurons des soldats et des chevaux du *train*, et un relai pour faire la course en un jour. (Plus de 25 lieues.

A trois heures du matin, arrivent ponctuellement les soldats et leurs chevaux, mais non la calèche. Nous ne savons ni le nom, ni l'adresse du loueur. Par cette nuit sombre, dans une ville inconnue, je cherche presque à tâtons l'habitation de notre cousin : pas de marteau, pas de sonnettes ici; et, comme il loge sur le derrière de la maison, je l'appelle longtemps avant de l'éveiller. Il m'indique le domicile de son ami; encore à tâtons, par ces rues en pente, coupées par des degrés, mal pavées, pas du tout éclairées, je cherche et trouve enfin M. G.

A quatre heures la voiture arrive, on attelle et nous partons, deux soldats en guise de postillons, un brigadier pour escorte. Pour ne pas trop se fatiguer, ils déposent leurs sabres, pistolets et mousquetons dans la calèche. Les tribus sont tranquilles; il n'y a rien à craindre sur cette route, constamment parcourue par les convois et les détachements.

La campagne d'Oran, d'abord *à peu près* cultivée, devient de plus en plus sablonneuse; bientôt nous ne voyons plus trace d'habitations. Plusieurs ravins coupent le plateau. Nous apercevons le *Sebkha de Miserguin*, lac salé, en ce moment à sec sur une grande étendue. Autour du fameux figuier, centre du plateau, vénéré par toutes les tribus, l'enceinte d'un camp nous rappelle que là se réunit le corps expéditionnaire du maréchal Clausel, alors qu'il chassa l'Emir de *Mascara* (20 septembre 1835.) Après avoir traversé les villages en contruction de *la Sénia* et *du Figuier*, nous arrivons à 7 heures au petit hameau bâti sur les bords du *Tlélat*. Nous demandons du pain à l'auberge : l'hôtelier, ancien militaire, en refuse le payement, et les soldats qui nous attendaient là avec un relai, de dire qu'il veut justifier son *enseigne:* il *donne* à boire et à manger.

Le brigadier me prête son cheval : je ne trouve qu'un pistolet dans les arçons, et, pour toutes munitions, un sac de tabac. En France un voyage en Algérie épouvante comme si tout Arabe était un assasin. On reprend vite confiance : il est vrai que des meurtres fréquens punissent la témérité. Nous descendons dans la vallée du Sig, et nous traversons cette *superbe* forêt de Muleï Ismaël, tant vantée ! Des *buissons* de lentisques, d'oliviers sauvages, de caroubiers, clair-semés sur la pente de plusieurs collines, et de loin en loin, quelques *pins* rabougris, quelques maigres *thuyas:* voilà tout ce que j'aperçois au loin. On ne peut se reposer à l'ombre dans cette *forêt*, bien loin d'y trouver ces beaux arbres, cette fraicheur, et cette senteur des bois qui rendent si fameux Satory, Meudon, Saint-Germain, ou Saint-Cloud. Encore une déception, et ce n'est pas la dernière que nous réserve l'Algérie.

Tandis que nous suivions les *sentiers* décorés du nom de route, qui courent entre les buissons, nous rencontrons un *douar* de Gharabas conduisant ses troupeaux à d'autres pâturages. (On nous a dit depuis qu'ils allaient habiter un village construit pour eux). Les tentes pliées sont chargées sur les chameaux. Les ânes, les mulets portent les bagages. Une partie des guerriers est à cheval, les autres marchent lestement, malgré le poids des armes et des munitions, et déployent orgueilleusement leur agilité, en suivant notre calèche à la course. Ils portent la plupart un burnous noir sur leur burnous blanc, fabriqué à Tlemsen, comme aussi leur kaban de laine brune, bizarrement orné d'arabesques formées par des morceaux de diverses couleurs rapportés avec goût. Les femmes suivent à pied, la figure découverte, portant leurs enfants sur le dos dans le capuchon de leurs burnous. Pauvres femmes ! hâlées par le soleil, déformées par le travail, abruties par l'esclavage, elles semblent ne pas appartenir à la même race que ces hommes aux traits nobles, énergiques et imposants, qui les méprisent et les traitent comme des animaux. Encore leur cheval est-il plus aimé et mieux traité. Toute cette caravane répandue dans la forêt, sur une étendue de près de deux lieues, nous rappelle Israël au désert, et le rapport est complet. C'est encore le PATRIARCHAT, avec l'autorité théocratique du père de famille, l'esclavage de la femme et par suite celui des enfants. Et voilà des siècles que l'état social de ces tribus n'a pas varié. —

Si je considère cette caravane avec curiosité, je suis pour ces guerriers basanés l'objet d'un grand étonnement. Les regards furtifs qu'ils jettent sur moi, tout en gardant l'impassibilité accoutumée, m'apprennent assez qu'ils ont peine à comprendre comment un enfant de mon âge monte le cheval du brigadier, et comment j'ose rester seul, en arrière, parmi eux, tandis que la calèche disparaît dans les sinuosités de la forêt. — Cependant, comme leur marche est assez lente, je suis obligé de les quitter. (1)

Nous sortons enfin de la forêt, et nous trouvons une campagne desséchée, mais dont la terre paraît de bonne qualité. Nous traversons le Sig sur un pont de bois, et nous descendons chez M. N.... ancien officier qui, s'étant fait colon, a obtenu une concession de 330 hectares, près du village projeté de St-Denis-du-Sig. M. N... vante beaucoup la qualité des terres; les Arabes ne les fument jamais, ne les laissent pas en jachères, il n'y a d'autres arrosages que les grandes pluies d'hiver, et cependant les récoltes sont superbes. Il attend de magnifiques résultats de l'arrosage de la plaine par le Sig, surtout pour les jardins et les cultures nouvelles qu'il compte bien essayer. —

M. N. nous invite à dîner, et tout, à ce repas, fruits, légumes, etc, sauf le vin, est un produit du terroir. Les haricots sont un peu durs, mais le melon rouge et allongé des Arabes est excellent. L'eau n'est pas mauvaise. Nous dinons sous le hangard placé entre les deux ailes de la maison : une grande table chargée de tous les mets à la fois, le maître au milieu de ses travailleurs, des géomètres du cadastre, et nous autour de cette table.

M. N. nous parle ainsi des indigènes: «les tribus sont composées »d'honnêtes et vigoureux travailleurs; *justice et sévérité*, avec cela »vous faites d'eux ce que vous voulez. J'ai autant d'ouvriers qu'il »m'en faut : dernièrement, j'avais besoin d'eux pour faucher mes »foins, il en est venu deux à trois cents, et ils l'ont fait avec au»tant d'ardeur que de bonne volonté; ils me prêtent leurs chevaux, »ce sont de vrais amis, et dès qu'ils sauront se servir de nos ins»truments, je veux n'employer que des Arabes. »

On interroge un d'entre eux sur le barrage : « Jadis, répond-il, nos pères l'avaient construit; et la plaine couverte de blés était blanche comme la neige du cotonnier. Leurs enfants désirent revoir ces temps : il leur tarde qu'on ait terminé cet ouvrage. »

Les collines qui entourent la vallée se resserrent un peu au-dessus du pont, et c'est au plus étroit de la gorge qu'on a construit le barrage. Des masses de rochers amoncelés devant la maçonnerie masquent en partie ce beau travail, qui a coûté tant de peines et de temps. L'eau du Sig est arrêtée dans un grand réservoir derrière un mur de onze mètres de haut; et on creuse dans le roc les canaux qui devront la répandre dans la plaine. En attendant, le Sig a repris en partie son lit; lit creusé profondément, et si étroit que de loin on ne le distingue pas dans la campagne.

Cette vallée du *Sig* et de l'*Habrah*, fertile et désormais bien arrosée, appelle la culture. Les Arabes disséminés dans cette vaste plaine ne peuvent y suffire; et des compagnies se sont formées pour coloniser cette « *Metidjah* » d'Oran. Si le gouvernement consentait à assurer un minimum d'intérêts, des capitalistes s'engageaient à établir *immédiatement* dans ces campagnes un grand nombre de familles : la moitié des terres devait appartenir aux colons, un quart au gouvernement et un quart devait former le bénéfice des compagnies, qui se chargeaient de tous les frais pendant les premières années. — L'agitation continuelle de la province, l'éloignement d'Oran, le mauvais état des routes empêchent tout établissement isolé. Il faut une grande réunion de capitaux et de cultivateurs pour utiliser ces terres qui promettent une si abondante production. — Le gouvernement ajourne sa réponse ; le village Saint-Denis-du-Sig est abandonné à la colonisation individuelle, qui réussit trop mal dans le Sahel, aux portes d'Alger, pour en espérer de grands résultats ici. D'un autre côté, faut-il livrer tout un territoire à des compagnies, constituer sur des bases plus solides encore la royauté de la banque? Faut-il assurer une prime à des spéculations qui deviendraient bientôt, en dépit de tous, la proie de l'agiotage ? Toutes ces questions, insolubles aujourd'hui, appellent une prompte réponse, si la France ne veut pas s'épuiser inutilement à conserver une conquête sanglante et corruptrice, si elle veut, selon la noble expression de J. Reynaud, « rendre au genre humain ce qu'elle a reçu de lui en fait de colonies. » Plaise à Dieu qu'on y avise bientôt !

PH. F.

(1) Un mois plus tard ce *douar* cherchait à rejoindre Abd-el-Kader, et il fallut sévir contre la tribu.

AVIS.

Nous prévenons nos abonnés que les mandats relatifs à leur abonnement de cette deuxième année (1846—47) leur seront présentés prochainement. Nous les prions de s'arranger de manière à nous faire éviter tous frais de retour.

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.

DEUXIÈME ANNÉE.
N° 5.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, A BOUSSAC, département de la Creuse.
PRIX DE L'ABONNEMENT : CINQ FRANCS PAR AN.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.

FÉVRIER.
1847.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

EXPOSÉ SOMMAIRE

DE LA DOCTRINE

DE L'HUMANITÉ.

(III° ARTICLE *.)

Sixième proposition.

L'homme renaît dans l'Humanité.

I.

La croyance à l'immortalité de l'âme n'est jamais sortie de l'Humanité. Vainement les écoles matérialistes ont prêché que l'homme descendait tout entier dans la tombe; vainement des esprits remarquables par quelques-uns des dons les plus beaux du génie ont perdu la foi dans la vie et proclamé la foi dans la mort, pour n'avoir pas possédé la véritable connaissance de Dieu et de l'Humanité : la multitude croyante, au milieu de laquelle brillent dans tous les siècles les plus grandes intelligences, s'est toujours inscrite en faux contre la réalité faite au néant par l'ignorance ou le désespoir, et l'homme s'est maintenu ferme et inébranlable dans sa belle croyance.

Oui, l'être humain porte en lui un sentiment profond et indestructible de son immortalité. Il y a quelque chose dans l'homme, un *moi*, qui, par les qualités qu'il se reconnaît, se surprend lui-même et s'affirme, avec la conviction la plus énergique, impérissable, immortel. Serait-il possible qu'une si forte affirmation, qu'il ne cherche pas à se faire, mais qui se révèle elle-même, qui se pose et qui persiste en lui, ne fût que le plus cruel des mensonges? S'il en était ainsi, l'homme serait périssable; s'il était périssable, il ne serait qu'un peu de matière organisée, le plus parfait des animaux; voilà tout. Ainsi l'homme serait doué, entre autres facultés, de raison et de sentiment; il pourrait s'élever à la connaissance de Dieu et de l'univers; il concevrait et enfanterait des œuvres admirables; et, malgré tout, il ne serait que matière!... En vérité, il est plus facile de se démontrer dans l'homme l'existence d'un principe survivant à la forme sous laquelle il se manifeste, que de croire des muscles, du sang, des organes purement physiques, capables de produire tant de merveilles. En vérité, les partisans du matérialisme nient l'évident pour établir l'impossible; et l'Humanité est bien fondée dans la condamnation de leur triste doctrine.

Non, ce n'est pas en vain que l'homme aspire à vivre éternellement; sa prétention n'a pas pour objet une chimère conçue et appelée par un fol orgueil. C'est une réalité qu'il espère. Il espère, après la vie présente, une autre vie, qui sortira de la première, comme conséquence bonne ou mauvaise, en rapport avec les chutes qu'il aura faites ou les progrès qu'il aura pu accomplir. Mais où se passera cette vie?

II.

Dans un article précédent, nous avons montré quelle fausse notion le Catholicisme a donnée de la vie future. L'homme veut connaître la destinée qui l'attend après la mort; il se sait immortel, et il demande dans quel lieu se continuera son immortalité. Le Catholicisme lui répond par un enfer ou par un ciel hors de la terre. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer dans tous leurs détails les peintures imaginaires, superstitieuses, empreintes de délire, que les théologiens et les prédicateurs ont faites et font encore de la Géhenne et de l'Empyrée, dans leurs livres et dans leurs sermons. Il faudrait montrer le peu de raison et de vraisemblance qu'il y a dans leur description du séjour des damnés : un abîme toujours ouvert pour engloutir, toujours fermé sur les victimes qu'il engloutit; un feu matériel mille fois plus actif que le feu terrestre le plus ardent; des réprouvés aux corps épouvantables; des démons plus hideux encore; des cris, des plaintes, des terreurs, des malédictions, des tortures, des puanteurs, des monstres; des souffrances indicibles; des poitrines embrasées; des tiraillements comme après le poison; des morts qui ne seraient pas des morts; une agitation immense; un vacarme capable de remplir l'infini; et, sur tout cela, une nuit profonde, horrible, éternelle, sillonnée en tous sens de longues flammes sanglantes. Il faudrait apprécier cette autre opinion, en quelque sorte ésotérique, mise au jour quelquefois, mais retirée bientôt, qui regarde le feu de l'enfer comme purement figuratif et dépourvu de toute réalité matérielle. D'après cette opinion l'âme du méchant est reléguée quelque part, privée de la vue et de la possession de Dieu. Errante ou immobile, on ne sait, absorbée dans la conscience de son mal, sans joie aucune, sans développement, sans espérance, elle ne sent que le regret d'avoir perdu Dieu; et ce regret est pour elle si vif, si continuel, qu'il ressemble, par l'effet qu'il produit, à un feu réel. On a dit, par induction : « L'homme qui perd un être aimé éprouve un regret dont l'action est en lui comme celle d'un feu intérieur. Toute affliction profonde engendre dans certains organes une sorte d'inflammation anormale et destructive. Ces mots *consumé de regrets* expriment un certain état physique, en même temps qu'ils désignent surtout un état moral. Donc le feu de l'enfer doit être l'effet d'un regret semblable porté au plus haut degré. Car plus était précieux pour l'homme l'objet qu'il a perdu, et plus vive et durable est sa peine. Donc le méchant, qui aura perdu Dieu, le plus grand de tous les objets, ressentira une peine et un regret au-dessus de tout ce qu'on pourrait se figurer. » Singulière contradiction! ceux qui émettent cette opinion s'évertuent à soutenir que le corps et l'âme sont distincts, et doivent se séparer pour toujours à la mort, et ils font éprouver à l'âme séparée du corps une sensation qu'elle ne connaissait et dont elle ne souffrait,

* Voyez les deux livraisons précédentes.

d'une certaine manière, que par son union intime avec le corps!

En vérité, nous le répétons ici après l'avoir remarqué ailleurs, tous les éléments de ces enfers sont tirés de la terre. Mais pourquoi ne pas dire alors que la terre est le lieu où sont punis les méchants, puisqu'il faut porter hors de ce monde, pour construire l'enfer, et les douleurs matérielles de ce monde, et les conditions physiques dans lesquelles l'homme peut éprouver ces douleurs!

Il en est de même du ciel, région sereine et lumineuse, où les élus doivent reprendre les corps par lesquels ils se sont manifestés sur la terre, mais transfigurés, spiritualisés, incorruptibles, comme il est nécessaire pour vivre sous la même forme toute l'éternité. Que font-ils de ces simulacres aériens, eux qui n'existent plus dans aucune des conditions de la vie humaine? Mais si le corps est indispensable pour habiter réellement ce ciel imaginaire, où se trouvent toutes les choses de la terre, moins la vie, pourquoi ne pas dire que la terre est le lieu dans lequel sont récompensés les bons? Ce serait un paradis plus complet, avec l'idée du progrès continu par lequel les hommes gagneront en force et en beauté physiques, sans revêtir toutefois des corps impérissables.

Mais non! ignorant quelle solidarité profonde et indestructible unit les hommes ensemble et les attache à l'Humanité, le Catholicisme les sépare après la mort dans son dogme de la vie future. Nous avons donné un aperçu de ce dogme, tel surtout que le fournit l'enseignement prêché sur ce point par les orateurs de renom. Que cette conception de la vie est étroite, mesquine, fabuleuse, superstitieuse, indigne de la grandeur et de la puissance de Dieu! Quoi! le Créateur éternel n'aurait destiné l'homme, la plus belle de ses créations, qu'à une vie de quelques ans parmi les hommes, après laquelle il le retirerait pour toujours de l'Humanité, bon ou méchant, digne du ciel ou méritant l'enfer! Quoi! il ne saurait faire de l'homme vertueux qu'une sorte de créature incompréhensible, mi-partie céleste et terrestre, immobilisée, momifiée dans la béatitude d'un paradis! Et quant au scélérat, il ne pourrait en tirer d'autre parti que de le précipiter avec colère dans un gouffre de feux, ou de le rejeter dans quelque point de l'espace, consumé de regret, solitaire, absorbé dans le mal! Mais cet homme si réprouvé, mort jeune peut-être, — ne meurt-on pas à tout âge? — qui sait, il aurait pu s'améliorer s'il avait vécu vingt ans de plus, par exemple, ou s'il eût recommencé une nouvelle existence dans l'Humanité. N'y a-t-il pas fréquemment, pour l'honneur de l'espèce humaine, des méchants qui arrivent au bien? Il y a un progrès dans l'Humanité: c'est là un sujet consolant sur lequel nous reviendrons tout-à-l'heure. Et le méchant serait privé de ce bienfait, et une sentence de douleur irrévocable, immuable, le frapperait pour l'éternité! Ah! ils outragent le Créateur, ceux qui ont écarté ou écartent impitoyablement du progrès par la damnation les hommes qui ont le plus besoin de progresser, et pour lesquels Dieu créerait le progrès, s'il ne l'avait pas mis, au début, dans l'essence Humanité, qui est l'apanage, la propriété, le caractère de tout homme.

Mais que ce dogme de la vie future devient encore plus repoussant, plus inadmissible, si l'on considère cette menace d'un jugement dernier et de la destruction de la terre, menace incessamment répétée par le Catholicisme, et qui peut, dit-on, s'accomplir à l'heure où chacun y pensera le moins! Voilà une belle croyance sur la vie et la destinée de l'Humanité! On donne au monde quatre mille ans d'existence avant Jésus, pendant lesquels la plus grande partie de hommes s'est damnée, parceque le Sauveur n'était pas venu encore, et pendant lesquels aussi les justes, tirés uniquement de la race d'Abraham, ont dû languir dans le sein d'Abraham, loin du ciel et de Dieu, jusqu'à ce que le Christ descendît dans les limbes où ils attendaient sa visite. A ces quatre mille ans ajoutons les deux mille que, par hypothèse et parcequ'on prédit la fin du monde, l'Humanité aura passé sur la terre après Jésus, trouvant encore le ciel bien difficile à conquérir; et nous aurons, pour la durée totale des choses et des hommes, six mille ans, durant lesquels l'Humanité presque tout entière sera devenue la proie de l'enfer. En vérité, c'est un étrange et funeste dessein conçu par Dieu dans un fatal moment, que le dessein de créer l'homme immortel; et l'on ne peut s'en rendre raison qu'en regardant le Créateur comme une puissance terrible qui ne se plairait qu'au spectacle de la douleur et du désespoir infinis.... Mais ils nous font blasphémer, les tristes docteurs qui effrayent, qui tourmentent encore les âmes faibles de leur sombre doctrine, où Dieu est représenté sous l'aspect épouvantable d'un bourreau tout-puissant. Ah! nous ne pouvons justifier Dieu de tant de fausses imputations qu'en repoussant énergiquement ces fausses imputations.

Non, quand même la croyance à cet enfer et à ce ciel hors de la terre produiraient, d'un côté, par l'effroi, et, de l'autre, par l'attrait, de si bons effets parmi les hommes, que même il en résulterait la pratique de l'Egalité, le plus grand des biens que nous puissions désirer et attendre aujourd'hui, non, il ne faudrait pas cesser de protester contre cette croyance, parcequ'elle n'est pas la vérité. La vérité sera plus salutaire encore; d'ailleurs, ce sera la vérité, à laquelle il n'est rien de préférable.

III.

Il faut exposer la vérité sur cette grande question: Où est la vie future? La vie future n'est pas hors de la terre. La Solidarité des hommes est éternelle: elle est, elle a été, elle sera toujours; d'où il suit que le ciel est sur la terre; d'où il suit, comme conséquence certaine et démontrable, que l'homme renaît dans l'Humanité.

IV.

Nous ne venons pas d'énoncer une vérité nouvelle, inconnue des hommes jusqu'à ce jour. Nous reprenons seulement la voie d'où la multitude a été détournée, mais que bien des hommes dans tous les siècles ont suivie et tracée jusqu'à nous. La vérité que nous soutenons date dans l'esprit humain des âges les plus reculés. Toutes les cosmogonies et toutes les théologies de l'antiquité, tous les philosophes, tous les inspirés, tous les révélateurs, Moïse, Pythagore, Platon, les plus notables sectes juives, Jésus, les sectes religieuses de l'ère chrétienne, les fondateurs de la doctrine de la perfectibilité humaine, Lessing, enfin, le dernier qui nous précède, tous parlent de renaissance. Ils parlent de mort ou de disparition momentanée des êtres; mais il parlent aussi de renaissance, ou de réapparition, ou de nouvelle manifestation des êtres. Qu'on étudie tous les monuments de l'esprit humain, et dans tous on verra couler une tradition ininterrompue consacrant avec force et grandeur cette vérité souveraine, la renaissance de l'homme dans l'Humanité. Vainement, poussé ou attiré par des craintes et des espérances illusoires, qu'entretiennent l'ignorance, la mauvaise foi, le spectacle du mal regardé comme irrémédiable, vainement l'homme s'en va frapper à toutes les portes qu'on lui dit donner sur le ciel: ces portes ne s'ouvrent pas, et l'homme est renvoyé sur la terre, où le rappelle l'Humanité.

V.

On regarde les hommes comme des êtres indépendants les uns des autres quant à l'essence de nature, unis seulement par des liens extérieurs issus des relations sociales. De là vient que, dans de fausses conceptions sur la vie future, on détache ceux qui cessent pour un temps de se manifester de ceux qui continuent de se manifester. Mais il y a un lien profond entre les morts et les vivants, qui ne peut être brisé par la décomposition de la forme sous laquelle se manifeste l'homme. Ce lien, c'est la Solidarité.

Qu'est-ce que la Solidarité? C'est la communion des hommes. La vie humaine est indivise. Elle est dans l'homme, et hors de l'homme, dans le semblable. L'homme n'est pas tout entier en lui-même, il est pour une portion dans son *objet*, dans l'homme, dans tout homme. Les hommes ne vivent, ne se développent et ne progressent que les uns par les autres. Ils se nourrissent les uns des autres spirituellement. Il n'y a pas un homme qui ne puisse donner aux hommes ou recevoir d'eux quelque chose. Il n'y a pas un homme qui n'ait besoin de donner et de recevoir; car tout homme est *sujet* et *objet* en même temps. L'essence Humanité, qui est *sensation-sentiment-connaissance* indivisiblement unis et susceptibles de développement et de perfectionnement, se nourrit d'elle-même, en puisant hors d'elle dans l'essence Humanité. Tout homme est l'Humanité, l'essence Humanité: donc il vit, il se nourrit de l'homme. Il ne peut tirer sa nourriture spirituelle de lui-même, pas plus qu'il ne peut tirer de lui-même sa nourriture matérielle. La terre lui fournit celle-ci, et l'homme celle-là. Otez l'homme à l'homme, et vous lui enlevez une partie de lui-même, vous le réduisez à l'incomplet, à l'insuffisant. Plus l'homme se nourrit de l'homme, et plus il grandit et s'élève. Tant de pensées sublimes, tant de sentiments admirables que les hommes ont successivement perfectionnés, ou ajoutés à leurs premières pensées, à leurs premiers sentiments, composent la vie spirituelle du genre humain. Plus l'homme s'entretient de cet aliment préparé, fourni par les hommes, et plus il doit reconnaître les bienfaits de sa communion avec les hommes. Plus il est privé de cette nourriture, et plus le type idéal Humanité, qu'il porte en lui, s'appauvrit et s'abaisse, sans perdre toutefois sa virtualité infinie; mais cette virtualité, au lieu de se développer, est contrainte de se resserrer, de se concentrer si étroitement, qu'elle ne se révèle que par les manifestations les plus bornées. Séparez les hommes par les castes, par les distinctions, par l'inégalité; vainement vous élevez des barrières, l'homme les franchit pour aller se nourrir de son *objet*, de l'homme. Seulement il ne sait pas s'en nourrir, il ne s'en nourrit pas avec

abondance et plénitude. Mais, telle qu'elle est constituée dans le mal, la société humaine fondée sur la terre est le seul milieu où l'homme puisse vivre et se développer, parceque là seulement il trouve l'homme, son *objet*.

Vous transportez l'homme hors de la terre, après sa mort, dans un ciel ou dans un enfer quelconque. En le privant de son *objet*, vous privez ses semblables de *l'objet* qu'il était pour eux. Vous lui ôtez ce qui faisait sa vie. Vous le divisez, vous le jetez dans un état où il n'est ni lui-même ni les autres. Il laisse son *objet*, une portion indispensable de lui-même : il ne peut donc vivre; et de plus il emporte *l'objet* qu'il fournissait à ses semblables. Eux et lui, les voilà tous incomplets. Ni lui ni eux ne peuvent vivre, ils se font défaut. Cette supposition est-elle rationnelle? Non. Ce qui est rationnel, c'est que l'homme revient dans l'Humanité, pour reprendre son *objet*, la portion de lui-même laissée un moment, et aussi pour rendre à son *objet* la portion qu'il lui avait comme retirée en mourant. La vie est indivise; c'est un ensemble de sensations, de sentiments, et de connaissances, au milieu duquel les hommes se pénètrent, s'unissent, donnent et reçoivent, demeurant chacun en lui-même et entrant chacun dans son *objet*, ni tout entiers en eux-mêmes, ni tout entiers hors d'eux-mêmes, communiant les uns avec les autres au sein de l'Être universel, qu'ils ne peuvent connaître, dont ils ne peuvent sentir l'influence que les uns par les autres. Ce lien, ces rapports, cette communion, voilà la Solidarité, qui embrasse, qui relie, enchaîne tous les hommes dans une admirable et indécomposable unité, hors de laquelle nul ne peut vivre et se développer, dans laquelle seulement l'homme se sait, se connaît, et se manifeste. La Solidarité, c'est la pesanteur morale qui attire et appelle l'homme parmi les hommes.

Ou l'homme est immortel, ou il ne l'est pas : s'il ne l'est pas, il faut nier Dieu, la terre, la lumière, la vie, toutes les réalités; il ne faut croire qu'à des apparences; l'âme même, le *moi* est une apparence. Non! dites-vous, l'homme est immortel. En ce cas, son immortalité est là où sa vie même est attachée. Or nous venons de démontrer et tout démontre que sa vie est attachée à la vie de ses semblables : donc la Solidarité ne permet pas qu'il se manifeste, et continue d'être, et se développe ailleurs que sur la terre, dans l'Humanité.

Vainement voudriez-vous ne considérer dans l'homme, dans cet être que vous dites immortel, que ce qui vous paraît être sa vie propre et individuelle : en le considérant ainsi, vous anéantissez son immortalité. L'homme est susceptible de perfectionnement, tout affirme qu'il peut s'élever à plus d'activité, plus de moralité, plus d'intelligence; tout fait entrevoir et espérer que le but élevé auquel Dieu a résolu de faire parvenir tout homme, c'est la plus grande activité, la plus belle moralité, la plus haute connaissance que puisse acquérir la créature humaine. Mais l'homme meurt... S'il ne renaît pas dans l'Humanité, que devient cette destinée indéfinie vers laquelle il se sentait appelé? quelle réalisation donne-t-il à ces grandes conceptions pour lesquelles il ne lui manquait que le temps? Il se projetait dans l'infini par l'aspiration, il se sentait virtuellement une force inépuisable, il vivait par l'Idéal dans les siècles les plus lointains de l'avenir; il s'avançait, soutenu par l'Humanité dans laquelle Dieu entretient sans cesse la vie et le mouvement; il s'avançait vers Dieu, passant par la voie qui mène à lui; il allait, et soudain il trébuche contre une pierre tumulaire, tombe et disparaît! Non! cela ne peut pas être, cela n'est pas! Il tombe, il est vrai, mais pour renaître, et pour renaître où il avait placé toutes ses aspirations idéales, où il se sentait le besoin et la puissance de vivre. Si vous le niez, vous niez cette force même sur laquelle, mauvais raisonneur, vous fondiez tout-à-l'heure son immortalité.

VI.

Si l'homme ne revient pas sur la terre participer aux progrès de son espèce, continuer son développement, et goûter un bonheur de plus en plus grand, à mesure qu'il se développe et se perfectionne lui-même, comment concilier le passé du genre humain avec la justice divine? Voyez plutôt! Il y avait autrefois l'esclavage. L'histoire rapporte les misères et les douleurs des esclaves, hommes vendus et possédés par des hommes, outragés, meurtris, usés sans pitié ni relâche jusqu'à la vieillesse ou l'infirmité, puis jetés vivants encore à la voirie. Ils ont vécu dans toutes les tortures imaginables, assujétis aux plus dures fatigues, avec les bêtes de somme, écrasés sous le poids de maux heureusement inconnus aujourd'hui, souffrant et combattant pour la liberté : où trouveront-ils un dédommagement à leurs peines, où recevront-ils le prix de leurs combats? L'Eglise catholique les damne impitoyablement, parcequ'ils ont vécu dans l'idolâtrie, parcequ'ils sont nés avant le Christ. Toutefois elle prononce la même sentence contre les maîtres, d'où il résulterait le spectacle que voici : au fond des enfers se trouveraient mêlés, confondus, roulés ensemble, les esclaves et les maîtres, les victimes et les bourreaux tournés et retournés dans les mêmes supplices implacables, indestructibles, infinis! Les maîtres auraient abusé de tous les biens de ce monde, multipliant leurs fantaisies pour varier et multiplier leurs joies, livrant à leur avidité insatiable de voluptés toutes les créatures et toutes les productions de cette terre, tandis que les esclaves auraient fatigué sans relâche, dans les larmes et le désespoir, pour essayer de suffire aux exigences de leurs exploitateurs; et, après l'enfer d'une telle vie, les victimes seraient encore, dans un enfer éternel, à côté de leurs bourreaux! En vérité, il ne manque qu'un seul trait à ce tableau; c'est de montrer les esclaves souffrant à la place de leurs maîtres épargnés! Ah! plus beau est encore nier Dieu, le nier hardiment, fortement, malgré tout ce qui l'affirme, oui, mieux il vaut être athée que croire à l'existence d'un être si méchant; car peindre Dieu sous des traits hideux et mensongers, c'est le nier aussi et le défigurer en même temps.

Mais après l'esclavage est venu le servage. Il y avait progrès. Ce nouvel état, bien que douloureux et humiliant encore, était cependant supérieur au premier. Dans quelque condition que vînt à naître l'homme, il se trouvait serf au moins, et, sous ce nom, la personne humaine était regardée en lui comme d'un certain prix, même à côté de la personne du seigneur. Les esclaves n'avaient pas connu un si grand bien, eux que l'on prenait généralement pour sortir d'une espèce inférieure à l'espèce humaine, malgré les démentis que donnaient bon nombre d'entre eux, qui se distinguaient dans les arts, dans les lettres, ou dans les sciences. Les esclaves avaient eu le tort ou le malheur de naître avant le moyen-âge.

Les serfs à leur tour ont eu le tort ou le malheur de naître avant les temps modernes. Car au servage a succédé le prolétariat, que nous voyons aujourd'hui. Cette nouvelle condition est incomparablement meilleure que les deux autres, nonobstant ses imperfections affligeantes. Dans quelque classe que l'homme naisse aujourd'hui, il naît au moins prolétaire, et, malgré l'injustice et l'inégalité qui le frappent dans sa condition, il connaît cependant une justice et une égalité que les serfs ont certainement soupçonnées et demandées, mais qu'ils n'ont pas obtenues.

Enfin les hommes de l'avenir jouiront de tous les progrès que la Liberté, la Fraternité, l'Égalité peuvent introduire dans le monde; et pourquoi? Parcequ'ils seront les hommes de l'avenir. Ainsi les premiers venus auraient souffert et combattu pour le progrès, arrosé la terre de leurs sueurs et de leur sang pour le conquérir, appelé de toute la force de leur aspiration des siècles plus heureux; et tous ces biens seraient pour les hommes de l'avenir, pour les derniers venus; et Dieu aurait sacrifié des multitudes innombrables de créatures avant le jour où l'homme ne sera plus la proie de l'homme! Vainement on objecterait, touchant les serfs et les prolétaires, que, nés après le Christ, ils ont pu gagner le ciel, et par là être dédommagés des misères et des souffrances de la terre; que le ciel étant une récompense éternelle et incomparable fait aisément oublier les douleurs de la terre; enfin qu'il importe peu de souffrir ou de jouir dans ce monde, pourvu que l'on mérite d'habiter après la mort le séjour des élus. Nous répondrions à l'objection de ce ciel, qui n'est pas le vrai ciel, que, mis en regard des hommes de l'avenir, le serf et le prolétaire auront vécu à des époques d'inégalité, tandis que leurs successeurs, vivant dans des âges plus favorisés, auront sur leurs devanciers le grand avantage de goûter ici-bas une vie déjà heureuse, et qui pourra se continuer dans le ciel. Ainsi donc toujours pour les derniers venus restent les plus grands biens : condition supérieure, existence terrestre, existence céleste, succédant l'une à l'autre et remplies de joies. Les derniers venus peuvent manquer la conquête du ciel, ils auront au moins possédé la terre; les serfs et les prolétaires pouvaient échouer dans la même entreprise, sans avoir joui du même privilége. On n'explique vraiment pas cette préférence de Dieu pour les dernières générations, avec le dogme d'un enfer et d'un ciel hors de la terre.

Ainsi, nous le redisons, l'être idéal Humanité serait dans tout homme à l'état de germe, à l'état virtuel; il devrait se développer et se perfectionner indéfiniment dans tout homme, parcequ'il est tout entier, virtuellement, dans chaque homme; et cependant, à mesure que les siècles s'ajouteraient aux siècles, les hommes s'arrêteraient, à des degrés divers, dans leur développement. Ils seraient profondément unis ensemble, et ils se détacheraient les uns des autres, laissant la vie, laissant l'Humanité; et après eux la vie et l'Humanité s'agrandiraient, s'épureraient, s'embelliraient pour de nouveaux-venus, naguère dans le néant, et possédant l'heure suivante les richesses immenses des générations antérieures, avec lesquelles ils ne seraient liés d'aucune manière pour n'avoir pas existé déjà. Non, non, le lien qui unit les hommes ne saurait être rompu; l'être idéal Humanité doit se développer, et se développe;

et se développera indéfiniment dans tous les hommes. Nous continuons l'œuvre commencée par nous-mêmes autrefois, délaissée pour quelque temps, pendant que d'autres la continuaient à leur tour, et reprise de nouveau par nous à notre renaissance dans l'Humanité.

Les derniers venus sont aussi les premiers venus. Les générations modernes ont été, elles sont, et elles seront. Elles ont traversé les siècles de l'esclavage, composées de maîtres et d'esclaves; les temps de servage, mêlées de serfs et de seigneurs; et de l'esclave au maître, du serf au seigneur, il n'y avait d'autre lien que celui de la servitude. Mais le lien de l'homme avec l'homme, ce n'est pas la domination, c'est l'Humanité, la Solidarité. A ces époques de douleur, ni les oppresseurs ni les opprimés ne goûtaient la vie dans sa plénitude et dans sa pureté. Si l'oppression est un mal, la tyrannie est un mal aussi grand. L'objet de l'homme, c'est l'homme. L'homme se nourrit spirituellement de l'homme, et il ne peut vivre et se développer, s'il empêche son objet de vivre et de se développer. Par solidarité, le mal retourne à celui qui le cause. L'homme qui entretient la servitude, sous quelque forme que ce soit, ne jouit pas de la liberté; il est esclave : d'une autre manière, si l'on veut, mais il est esclave; car il ne peut s'élever à une vie plus complète que celle qu'il connaît, à la vie véritable, tant que l'homme, son objet, ne pourra s'élever avec lui et par lui, et concourir efficacement à son élévation. Que pouvaient désirer les hommes entassés au fond des ergastules? Une condition supérieure dans laquelle ils seraient unis davantage à l'Humanité, par le fait, comme ils l'étaient réellement au fond, par la similitude de nature. Cette condition était vraiment le Ciel pour les esclaves. Cette condition était future, certaine. Donc les esclaves devaient entrer un jour dans le Ciel. Mais leurs maîtres aussi devaient y entrer; car ils étaient hommes, ils étaient l'Humanité, et le salut était, sinon immédiat, au moins certainement possible pour eux, par le progrès qu'ils pouvaient accomplir dans une nouvelle existence, au sein de l'Humanité,

Les mêmes considérations s'appliquent aux hommes du moyen-âge. Après eux se sont levés des jours meilleurs, où l'homme est uni davantage à l'homme, où la personne humaine voit sa dignité plus respectée dans toute créature humaine. C'est le Ciel, que le Christianisme développé par la Philosophie donne pour récompense aux hommes du passé, vivant de nouveau dans le présent. Donc les hommes actuels ne sont pas nouveau-venus; ils ont traversé toutes les phases douloureuses des siècles écoulés, l'idolâtrie, l'esclavage, le servage; ils traversent le prolétariat; et l'on comprend que Dieu n'est pas un créateur capricieux, sacrifiant des générations innombrables à une seule qui, apparaissant pour la première fois, et venant la dernière sur la terre, jouirait des plus grands biens prodigués sans mesure.

VII.

La renaissance dans l'Humanité, par l'explication qu'elle donne des peines et des récompenses, est parfaitement conforme à la justice divine. Ayant doué l'homme d'une virtualité indéfiniment perfectible, Dieu ne peut vouloir le retirer de la terre, le seul lieu où il se manifeste et se développe, après une seule existence, pour le punir ou le récompenser d'une manière immuable, l'arrêtant ainsi pour toujours dans la voie qui l'aurait conduit au progrès. Il a établi une loi, la Solidarité fondée sur le lien des hommes entre eux; l'observance ou la violation de cette loi fait avancer ou retarde le perfectionnement de l'espèce humaine. Le perfectionnement de l'Humanité doit produire pour les hommes tous les biens qu'ils peuvent rêver conformes à leur nature *sensation-sentiment-connaissance*, et par conséquent les rendre heureux. La pratique de la loi de solidarité donne à l'homme sa récompense; et de la violation de cette loi découle son châtiment. Cette loi a été violée, elle est encore violée : voilà la cause du mal dont nous souffrons; mais elle a été pratiquée, elle sera pratiquée de plus en plus : voilà la cause des biens dont nous jouissons.

Au lieu de s'établir dans l'unité, les hommes se sont divisés dès l'origine. Chacun a senti son *moi*, et n'a pas vu le lien de ce *moi* avec les autres *moi* ses semblables. Chacun s'est cru seul, indépendant des autres, tout entier dans lui-même. Le droit s'est posé d'abord, à l'exclusion du devoir. L'égoïsme de chacun s'est préféré à l'égoïsme de tous; les égoïsmes se sont affrontés, et les forts ont soumis les faibles. Nul homme ne révélant encore aux autres avec connaissance la loi de Solidarité, qui fait que les hommes auraient trouvé et trouveront enfin un jour plus de biens dans l'union que dans la séparation, ils n'ont pas *connu*, dès le principe, qu'ils devaient s'unir afin de se développer, c'est-à-dire de développer l'Humanité les uns par les autres; et, ne *connaissant* pas, ils se sont divisés, ils se sont parqués dans la caste de famille, dans la caste de patrie, dans la caste de propriété. Par ignorance, ils ont séparé les trois facultés humaines sensation, sentiment, connaissance, lesquelles sont indivisiblement unies; et, dans cette séparation, ils se sont manifestés selon la prédominance naturelle de quelqu'une des trois, négligeant à tort les deux autres. De tant de séparations est résultée l'inégalité, bien que tout affirmât au fond de la nature humaine la véritable Egalité. Le lien de l'homme avec son semblable a été méconnu dans son essence, bien qu'il fût sensible au fond de la nature humaine, bien qu'il fût la cause de la société humaine.

Voilà la chute, voilà le péché originel. Les hommes se sont succédé, s'engendrant, se faisant naître tour à tour dans le mal; les fils ont appris de leurs pères l'inégalité, la violation du lien de l'homme avec l'homme, et ils ont enseigné à leurs enfants l'inégalité, la violation du lien de l'homme avec l'homme. Le mal a passé ainsi des uns dans les autres, et de ceux-ci dans ceux-là. Il y a eu, il y a réversibilité. L'homme conçu dans l'inégalité conçoit à son tour dans l'inégalité. Il se transmet pour ainsi dire dans un autre, et cela est vrai physiquement, moralement, et intellectuellement. Une génération atteinte dans la santé du corps, ou du cœur, ou de l'esprit, ne peut produire une génération bien différente d'elle; et la réciproque est vraie. Nous renaissons de ceux que nous avions engendrés autrefois, et nous retrouvons modifié sans doute, mais identique en beaucoup de points, ce que nous avions mis dans ces êtres, qui à leur tour nous appellent à une nouvelle existence.

Mais le mal a été s'affaiblissant. Si le grand crime commis un jour néfaste par l'Humanité, le crime d'où naissent encore tous les autres, a toujours été la séparation de l'homme d'avec l'homme, l'expiation de ce crime, le salut, l'Idéal, a toujours été le lien de l'homme avec l'homme; d'où un jour devait résulter, après une longue révélation successive et ininterrompue, le saint dogme de l'Egalité. Remontez aux siècles les plus lointains derrière nous, chez tous les peuples; il n'y a pas de silence absolu sur cette vérité : « L'homme est avant tout uni à l'homme. » Toujours quelque voix l'a proclamée. Elle a été proclamée d'une manière de plus en plus claire et sensible. Le sang d'Abel n'a jamais cessé de crier contre Caïn. Tous les travaux, tous les efforts des sages, des philosophes, des grands poëtes, des vrais inspirés, ont eu pour but et pour résultat d'unir de plus en plus l'homme à l'homme, en détruisant toute caste, toute distinction, toute séparation. Jésus est mort pour constituer l'Humanité. Après lui tous ceux qui ont compris sa parole, tous ceux qui ont suivi le divin maître, depuis les premiers Chrétiens assis au banquet égalitaire, depuis les Pères de l'Eglise demandant ce banquet pour tous les hommes, depuis les vrais disciples du Christ qui ont poussé le cri sublime : *La coupe au peuple!* appelant ainsi l'Egalité, depuis les derniers successeurs de ces chrétiens immortels, tous les hommes qui ont compris Jésus ont travaillé à unir l'homme à l'homme, à constituer l'espèce humaine au nom de la Liberté, de la Fraternité, de l'Egalité.

Ainsi donc au mal s'est toujours opposé le bien, l'Idéal. L'homme a pu connaître de plus en plus à quelle loi il devait obéir pour entrer dans le salut véritable et complet. Mais, façonné dès l'enfance à la séparation, vivant dans la caste ou dans la classe, par laquelle se continue l'inégalité, ignorant sa nature et la relation qu'ont entre elles, dans leur indivisibilité, ses trois facultés sensation, sentiment, connaissance, il a tour à tour méprisé l'une ou l'autre, et péché par sensation, ou par sentiment, ou par connaissance. Propriétaire ou industriel, possesseur de la terre ou du capital, il a élevé la matière au-dessus de toutes choses, par elle dominé ses semblables, et, au lieu de s'unir à l'artiste et au savant, il les a dédaignés, asservis, avec sa richesse; il s'en est fait des créatures, leur donnant ou leur retirant les moyens de se manifester dans leur prédominance, au gré de son plaisir ou de son besoin. Il n'a pas développé l'Humanité en lui, et il l'a empêchée de se développer hors de lui; il recevra, en revenant sur la terre, la peine qu'il mérite. Cherchez dans le monde actuel, et il ne vous sera pas difficile de trouver bientôt quelque condition si misérable, si dégradée par l'ignorance, si dépourvue de toute joie, si remplie de fatigues et de douleurs, qu'elle vous paraîtra bien justement un enfer épouvantable. Croyez-vous que ce soit le juste qui ait mérité d'y renaître? Non, celui qui entretient l'inégalité souffrira cruellement un jour de l'inégalité.

Mais l'homme ne pèche pas seulement par sensation. Artiste ou savant, n'a-t-il pas dédaigné les natures autrement développées et douées que la sienne? N'a-t-il pas regardé l'ignorant comme si l'ignorant eût été d'une autre humanité que lui? N'a-t-il pas proclamé la supériorité de l'art ou la supériorité de l'intelligence? Ne s'est-il pas prostitué à la richesse, aux honneurs, à la puissance? N'a-t-il pas, comme l'homme de sensation, méconnu et nié son lien avec l'Humanité? Il ne s'est pas développé dans l'unité de son être; il souffrira de la division, de l'inégalité. Il y a dans ce monde

bien des créatures humaines qui gémissent de ne pas trouver leur manifestation, qui sentent de la virtualité en elles, et sont en même temps frappées d'impuissance. Obermann, pour ne parler que de celui-ci, est un type idéal qui symbolise bien des douleurs réelles.

Voilà les peines. Mais il y a aussi les récompenses. Tant d'hommes qui ont violé la loi de Solidarité dans leur prédominance n'ont pas été toutefois absolument coupables; quelques vertus les ont ornés: d'ailleurs ils étaient l'Humanité; ils ne méritent pas une peine absolue. Ceux-là qui en ont été dignes possèdent une récompense. Ils sont dans la vie, et la vie a quelques bienfaits pour tous les hommes. Toutefois, comme il est juste, quiconque a vécu dans la sanctification de son être, dans le développement normal et complet de sa nature, suivant sa condition, dans la pratique de la loi de Solidarité, dans le respect du lien de l'homme avec l'homme, quiconque a vécu ainsi mérite et obtient une récompense proportionnée à ses vertus. Les facultés humaines peuvent être enrichies par Dieu de si beaux dons, que c'est vraiment une haute récompense d'en recevoir quelques-uns. S'il n'est pas rémunéré par les choses extérieures, il le sera par les choses intérieures; il sera une force que ne pourront détruire les atteintes du dehors, une force libre moralement ou intellectuellement, sinon dans toute sa puissance, parcequ'il lui manquerait les moyens de s'exercer et de se produire que donne la sensation. Il aura l'âme aimante et sereine; il se sentira vivre en lui, dans ses semblables, et en Dieu; il contemplera l'Idéal, et il aspirera continuellement à s'avancer encore dans la voie de l'Idéal pour approcher de Dieu. Mais il sera dans l'Humanité, où il y a encore tant d'imperfection, et il n'aura pas le ciel dans sa beauté absolue. Il aura une récompense mêlée de quelque peine, comme il convient, à cause de lui qui n'a jamais été parfait, et à cause de l'Humanité, de laquelle il ne peut se détacher. Il jouira du ciel dans la forme et dans la proportion où il l'aura mérité. Mais, encore une fois, il n'aura pas le ciel tout entier. La terre est un purgatoire où nous expions le crime que nous avons commis un jour, quand nous nous sommes séparés au lieu de nous unir. Nous vivons dans la division, et il n'y a rien de complet pour personne, moins quelquefois pour ceux qui ne pensent pas ainsi relativement à eux-mêmes que pour ceux qui sentent ce qui leur manque; car l'unité de l'être humain et l'unité des hommes et des choses ne sont pas observées et mises en rapport avec l'unité de Dieu. Le ciel ne sera complet pour tous que par l'Egalité et la Solidarité regardées enfin comme base et principe de l'organisation véritable du monde. Alors ce ciel sera plus éclatant et plus riche que tous les paradis espérés vainement; alors nous serons sortis du purgatoire, de la division, du mal, et nous serons entrés dans l'unité, dans le bien, après avoir traversé tous les âges douloureux du passé, nous développant et nous perfectionnant dans la suite de nos existences au sein de l'Humanité.

VIII.

Mais on nous fait cette objection: Les hommes ne se souviennent pas, dans la vie présente, d'avoir déjà vécu sur la terre; la mémoire ne leur fournit aucun souvenir d'une existence antérieure passée dans l'Humanité: donc l'homme ne renaît pas dans l'Humanité.

Ceux qui se fondent sur l'absence de mémoire pour repousser la vérité que nous exposons ne comprennent pas ce qu'est l'Humanité, ni quelle est la puissance du lien qui, unissant les hommes entre eux, ne permet pas qu'ils se manifestent d'aucune manière ailleurs que sur la terre, où vit l'Humanité. On se plaint de l'absence de mémoire; mais on se plaint, en vérité, d'avoir reçu un bien réel. On ne voit pas que la mémoire serait funeste à l'homme.

Nous essayerons de l'établir.

La vie est une aspiration continuelle. L'homme sort incessamment d'un état antérieur, et entre dans un état nouveau. Il ne demeure jamais immobile dans un point du présent:

Le moment où je parle est déjà loin de moi,

dit admirablement un poète. L'immobilité serait la mort de l'homme. Mais l'homme vit; il vit parcequ'il est sans cesse en mouvement, parcequ'il change continuellement en persistant. La vie est comme un voyage. Le voyageur laisse à chaque instant derrière lui le point du sol qui tout à l'heure était sous ses pieds, et il se pose sur un autre point, devant lui. A mesure qu'il avance, des horizons nouveaux, des aspects inconnus lui apparaissent successivement, en même temps qu'il aperçoit encore les paysages dépassés naguère. Il se hâte vers le but auquel il aspire. Mais pour qu'il l'atteigne, il faut qu'il aspire successivement à chacun des points qui composent la ligne qu'il parcourt. Ne pas aspirer à chacun de ces points, ce serait pour lui s'arrêter, et s'arrêter ce serait s'enfermer dans un seul point, et se priver de la vue qu'il peut avoir de chacun des autres points; ce serait surtout ne pas atteindre le terme de son voyage. Il change donc continuellement, et en même temps il persiste; car il demeure lui, car il ne quitte pas la ligne sur laquelle il marche, car il découvre à la fois et les aspects nouveaux et les aspects déjà révélés. La vie ressemble à ce voyage, et l'homme vivant à ce voyageur. L'homme vivant aspire toujours; il est sans cesse en mouvement. Celui-là ne vit pas, qui n'a pas d'aspiration; qui n'est pas en mouvement. Mais si l'homme aspire, c'est qu'il a un but vers lequel il tend. Le but de l'homme est son développement et son perfectionnement, unique moyen par lequel il peut trouver le bonheur. Or un but est toujours en avant. Aspirer, c'est désirer une chose ou une situation qui est en avant, dans le temps ou dans l'espace. Donc la vie, qui est une aspiration continuelle, a pour objet le futur, la portion du temps qui est devant, et dans laquelle il y a du présent et du passé. Donc le but de l'homme, qui est son développement et son perfectionnement, est devant lui, dans le futur. Donc, pour ne pas manquer son but, l'homme doit être tourné vers le futur. Mais, pour cela, il faut que, dans le présent, rien ne le rappelle avec puissance vers le passé.

Si la mémoire fournissait à l'homme la vue de ses existences antérieures, d'une seule même, il serait tourné vers le passé plutôt que vers l'avenir. Il s'arrêterait dans la contemplation de ce qu'il fut, des divers rôles qu'il a joués, de tous les accidents qui l'ont touché autrefois. Il se verrait dans une de ces situations que le monde renomme pour la gloire, ou pour les honneurs, ou pour les richesses dont elles sont faites, ou bien dans un de ces états que la réprobation générale flétrit des épithètes d'abjects, de misérables, ou d'infames.

Dans le premier cas, plein de complaisance et d'attachement pour la personne qu'il aurait été, non comme Humanité, mais par la manifestation sous laquelle il aurait apparu, il voudrait la reproduire dans le présent. Des millions d'hommes regrettant aussi, pour de semblables raisons, leur personnalité d'autrefois, feraient la même tentative; et pour eux le passé serait toujours à recommencer, car le passé serait l'avenir. Mais ils ne pourraient reprendre dans une situation identique le rôle une fois rempli, n'ayant plus les mêmes moyens ni intérieurs ni extérieurs pour être de nouveau ce qu'ils auraient été déjà; car l'idée inattaquable du développement et du perfectionnement de l'homme implique l'idée d'un changement continuel. Ainsi l'homme du présent ne pouvant reproduire l'homme du passé, et se complaisant surtout dans le personnage qu'il se rappellerait, se reporterait en lui dans le passé. Alors, comme le vieillard, dont les moyens d'aller en avant sont épuisés désormais, et qui revient à sa jeunesse et à son âge mûr, critiquant, dédaignant, condamnant toutes les choses du présent, toutes les aspirations de l'avenir au nom du passé, qu'il vante comme supérieur à tout ce qui est et sera, l'homme, vieillard aussi dès son enfance, pour se souvenir d'une existence antérieure, ne parlerait, ne vivrait que du passé. La mémoire aurait donc l'inconvénient de nuire au progrès. Donc, loin d'être un mal, loin de prouver contre la renaissance, l'oubli des existences précédentes est nécessaire et salutaire.

L'absence de mémoire est un plus grand bienfait encore dans le cas où l'homme aurait précédemment porté un nom flétri et chargé de honte. Comment pourrait-il marcher, se montrer dans la vie? A supposer même qu'il ne fût pas reconnu des autres hommes, il ne pourrait toutefois se cacher à sa conscience; et il entendrait chaque jour sa réprobation, incessamment renouvelée, sortir de la bouche des vivants. On dira peut-être qu'ayant alors la certitude et reconnaissant qu'il a fait le mal, il serait excité à la vertu. Hélas! non, il mettrait un masque, il cacherait le nom qu'il porta jadis, et continuerait les crimes commis sous ce nom. Combien d'hommes font le mal dans cette vie présente, et vieillissent dans l'impénitence, dans l'immobilité, sachant bien qu'ils ont fait le mal, et qu'ils sont flétris et réprouvés! Le souvenir d'une existence antérieure criminelle ne servirait pas à l'amélioration morale de l'homme, précisément parceque l'homme se souviendrait d'une manière distincte de cette existence fatale. Elle pèserait sur lui d'un poids écrasant, elle l'embarrasserait dans le présent, l'attirerait et le retiendrait dans le passé. Elle le dominerait comme l'antique légende nous représente Satan dominé par le souvenir de sa révolte, souvenir funeste qui, dans le symbole, ne permet pas au grand maudit de connaître le repentir et de se transformer. Depuis des siècles inconnus il se rappelle qu'il est mauvais, se replie en lui-même, se tourne et se retourne dans sa conscience qui ne varie pas, et il demeure mauvais. Telle n'est pas exactement la vérité; car Satan, qui est le mal, n'a d'autre existence que celle que lui font les hommes dans leurs cœurs, et il peut, et il doit mourir, c'est-à-dire disparaître un jour. Mais il n'en est pas moins vrai que le souvenir du mal est comme un aliment pour le mal lui-même. Et l'homme qui n'oublierait pas, le criminel à qui sa mémoire déroulerait la série des forfaits successive-

ment ajoutés par lui au premier dont il se souilla, ce malheureux arriverait à se regarder comme prédestiné au mal, et à croire qu'il tenterait vainement de changer son destin, tant le souvenir du passé l'accablerait !

Les anciens connaissaient la puissance et la nécessité de l'oubli. Dans leur croyance de la vie future, qui n'était pas autre que la renaissance dans l'Humanité, ils enseignaient qu'avant de revenir sur la terre, les âmes puisaient l'oubli dans les eaux du Léthé. Pour le vulgaire, privé jusqu'à nous encore du sens des symboles, il y avait réellement un fleuve qui faisait perdre la mémoire de la vie antérieure; mais, pour les esprits éclairés, ce fleuve était purement symbolique, et représentait l'idée de l'oubli, figurée poétiquement par un fleuve dont le nom même signifiait oubli.

Les anciens croyaient là une sainte vérité. Dieu n'a pas voulu que les hommes se souvinssent dans le présent d'avoir été les hommes d'autrefois, parceque, les ayant destinés à se développer et à se perfectionner indéfiniment, il a prévenu l'obstacle insurmontable que la mémoire aurait apporté à ce développement et à ce perfectionnement. Mais il n'efface pas dans l'homme les traces du passé d'une manière si profonde que l'individu, en renaissant, soit absolument dans le fond de son être comme s'il sortait du néant. La mémoire n'est pas entièrement détruite, elle est transformée. L'être porte, en revenant au monde, comme souvenir de sa vie antérieure, des qualités, des aptitudes, des penchants, des dispositions, qui naissent en lui et avec lui, et que, pour cela, on appelle des innéités. Ses innéités, bonnes ou mauvaises, sont toujours la suite de son existence précédente; et voilà comment elles remplacent la mémoire, comment elles sont la mémoire que Dieu a pu lui laisser sans inconvénient, et qu'il ne lui aurait ôtée qu'en détruisant son être dans son identité.

Les innéités qui caractérisent chaque homme dès sa naissance sont une preuve irréfutable, entre autres, de la vérité que nous soutenons, de la renaissance dans l'Humanité. Les hommes naissent tous avec les mêmes facultés, sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis, susceptibles en virtualité dans tous du même développement; et cependant il y a des hommes qui naissent avec ces belles qualités de la connaissance, de l'activité, ou du sentiment, qui constituent ce qu'on appelle le génie, tandis que d'autres n'apportent en eux aucuns de ces dons si remarquables. Il vient au monde des créatures si pauvres en développement moral ou intellectuel, que l'on a peine à reconnaître en elles l'empreinte de la Divinité; il en vient, au contraire, de si ornées, de si riches dès leur enfance, qu'elles font l'étonnement et l'admiration des hommes. Cette inégalité de développement, qui ne porte aucune atteinte à la véritable égalité, doit avoir une cause par laquelle le Créateur est justifié dans ses créatures. Cette cause ne peut être qu'une existence antérieure.

Si un homme vient dans l'Humanité pour la première fois à chaque naissance que nous voyons, si Dieu tire les âmes du néant, nous voulons dire de la non-existence, pourquoi tant de différences parmi elles? pourquoi les unes et les autres, qui sont l'Humanité au même titre et de la même essence, ne sont-elles pas douées avec égalité? Est-ce que Dieu n'est pas semblable et égal à lui-même en toutes choses et dans tous les instants? Est-ce que tantôt il aurait de l'inspiration en créant, et tantôt se trouverait froid, sans verve et sans lumière? Ou bien, à des moments heureux pour les créatures auxquelles alors il donnerait l'être, serait-il prodigue de ses dons, tandis qu'à d'autres heures il refuserait à son ouvrage le moindre ornement? Oui, si les hommes n'ont pas déjà vécu sur la terre, pourquoi, dès la naissance, ici des idiots, des crétins, des voleurs, des parjures, des meurtriers; là des enfants parés de grâces, de vertus, et de qualités sublimes?

Nous parlions tout-à-l'heure de peines et de récompenses: les voilà caractérisées par ce mot, innéité. Que nul ne se récrie contre Dieu, quels que soient les aptitudes et les penchants, bons ou mauvais, qu'il a apportés en renaissant; car il s'est fait lui-même ce qu'il est, car il est la principale cause de sa destinée. Sans doute l'imperfection de l'Humanité entre pour quelque chose dans son imperfection; mais l'Humanité entre aussi pour quelque chose dans le degré de perfectionnement auquel il est parvenu. La Solidarité n'est pas un mot qui ne représente aucune idée, aucune vérité. Quoi qu'il en soit, dans toute condition, l'homme peut se perfectionner moralement. La vertu est à la portée de chacun. Qui n'a pas la puissance de traiter son semblable en frère et en égal, s'il le veut? Qui ne saurait respecter, dans ses manifestations d'activité, de moralité, ou de connaissance, le lien qui unit les hommes, de manière à pratiquer la Solidarité? Ce sont là des vertus auxquelles se rapportent toutes les autres; ce sont les vertus humaines, sans lesquelles il est impossible d'avoir réellement les vertus divines, la foi, l'espérance, et l'amour de Dieu. Ces vertus ont fait les justes qui ornent l'Humanité; les vices contraires ont produit les grands scélérats.

Rechercher et atteindre ces vertus, c'est se préparer dans le présent d'heureuses innéités pour l'avenir; les négliger, les mépriser, c'est introduire en soi les éléments de vices avec lesquels on renaîtra un jour.

Mais cette forme afflictive et rémunératrice ne reçoit pas tout d'abord l'assentiment des esprits, ne leur paraissant pas conforme à l'idée répandue sur la justice de Dieu. On dit: Puisque la mémoire de toute existence antérieure est détruite à la renaissance, l'individu, ne se rappelant pas avoir vécu déjà sous tel nom et dans telle condition, ne peut connaître pourquoi il est puni ou récompensé, et souffrir de sa peine rattachée à tels vices, ou jouir de sa récompense rapportée à telles vertus. Dans le premier cas, il y a insuffisance du prix; car il est bon que les vertueux sachent à quelles actions ils le doivent, ce sera pour eux un encouragement. Dans le second cas, il y a injustice de la punition; car l'équité demande que les méchants mêmes apprennent la cause de leur châtiment.

Les hommes ont calqué, si nous pouvons dire le mot, la justice divine sur la justice humaine, reproduisant partout, dans leur ignorance sur Dieu et l'Humanité, ce vieux paralogisme: la forme humaine est la plus belle, donc la forme des dieux est la forme humaine. Voici un criminel, on instruit son procès, on lui prouve son crime, on le condamne, on lit devant lui la sentence rendue à cause de ce crime. Il se sait coupable, il apprend pourquoi il est puni. Voici au contraire un homme qui se distingue par une belle action, par une découverte utile: il reçoit des richesses, des honneurs, des couronnes; on célèbre son mérite, et il sait pourquoi il est récompensé.

On a dit: la justice des hommes à l'égard des bons et des méchants a des formes du plus beau caractère; donc la justice de Dieu a les mêmes formes relativement aux mêmes êtres. On a représenté Dieu assis sur son tribunal, comme les juges de la terre, ayant à ses côtés quelques assesseurs, et auprès de lui ou dans sa main une balance, symbole de son équité. Rien ne manque à ces assises suprêmes, incessamment ouvertes. Ici se tient l'accusateur, un fondé de pouvoir de Satan; là se montre le défenseur, ange gardien de l'âme comparante. Le premier lit un mémoire où sont inscrites les mauvaises actions qui chargent l'accusé; le second lit à son tour un autre mémoire où sont rapportés les actes d'une nature différente. Dieu recueille tout ce qui est dit de part et d'autre, apprécie la défense et l'accusation, et prononce en face du prévenu ou son admission dans le paradis ou sa condamnation à l'enfer. Cette comparaison de la justice divine avec la justice humaine, quant à ses formes, évidemment employée pour produire l'effroi dans le cœur des hommes, ne les a pas empêchés jusqu'à ce jour de se torturer, de se dévorer les uns les autres, et a faussé en eux toute idée sur la justice souveraine digne du Souverain Juge. Le vulgaire a pris au propre ce qui ne devait être reçu que dans le sens figuré, et de là bien des superstitions déplorables. On dira sans doute qu'il ne peut comprendre les choses métaphysiquement, et qu'il faut les lui présenter sous des traits qui puissent le frapper. Que cela ait été bon autrefois, qui le conteste? Mais le vulgaire tend à disparaître chaque jour en entrant dans la connaissance, et l'on doit commencer à lui tenir un autre langage. Quant à bien des esprits qui se flattent d'être au-dessus de lui dans les choses intellectuelles, ils ne se sont pas tellement élevés au sens figuré, qu'ils ne soient dominés à leur insu par la lettre de la figure.

La justice humaine, qui émane de la justice divine, et qui s'élève et s'idéalise de plus en plus chaque jour, se manifeste par des procédés imposants et solennels, tout remplis d'un profond respect de l'Humanité. Certes le spectacle d'une cour d'assises, même lorsque la triste sentence de mort est prononcée, témoigne grandement aujourd'hui des progrès obtenus dans la voie de la véritable civilisation. Mais quelque belle que soit dans son idéal la justice des hommes, la justice de Dieu est encore plus belle, plus droite, plus sûre, et n'a pas besoin d'emprunter des formes à la première. Ici-bas l'homme peut approcher le juge, le voir face à face, l'entendre, lui parler. Mais après sa mort, où verra-t-il le Juge Suprême? Dieu est infini, et l'infini n'a pas de mesure. L'homme est fini, et la mort ne lui donne pas la qualité qui n'est propre qu'à Dieu. Où le fini pourrait-il voir l'infini? Sous quelle forme Dieu se montrerait-il à l'homme pour lui apparaître et le juger? Suppose-t-on qu'il prend une apparence au milieu de son infinité pour remplir la fonction de juge? ou bien qu'il élève la voix et parle du fond de son invisibilité? ou bien encore qu'il se délègue un substitut choisi dans la hiérarchie des créatures angéliques pour le représenter devant les créatures humaines? En vérité, il faut proposer sur Dieu une autre définition que celle d'Être Universel, contenue dans la Bible et dans tous les grands monuments de l'esprit humain, ou, la maintenant, pour parler de lui selon la révélation qu'il a donnée de lui-même, il faut changer d'idée sur sa manière de rendre la justice.

Non, l'homme n'assiste pas au prononcé du jugement de Dieu sur son mérite ou son démérite, comme le prévenu devant un tribunal humain s'entendrait déclarer coupable ou innocent. Et cependant il peut se sentir puni ou récompensé, comme un homme qui, étant arrivé à sa trentième année, par exemple, et perdant tout-à-coup le souvenir de ce qu'il a fait pendant la première partie de sa vie, se trouverait dans les fers ou en liberté : il pourrait se dire, s'il avait la faculté de constater son état moral, ce qui le rend bon ou mauvais, il pourrait se dire, rentrant en lui-même et consultant sa conscience toujours présente : j'ai mérité ces fers, ou je suis digne de cette liberté.

Ainsi, connaissant la loi morale à laquelle il doit obéir, et sentant les dispositions qu'il trouve en lui à l'égard de cette loi, l'homme peut découvrir quelle a été sa vie antérieure, non pas quant à la forme, mais quant au fond de ses manifestations. Il peut se reconnaître puni, sans une humilité funeste à son développement, ou rémunéré, sans un orgueil également funeste à son progrès. Dans l'un et l'autre cas, il peut paraître avec simplicité au milieu de ses semblables. Oui, lorsque la croyance à la vie éternelle au sein de l'Humanité sera entrée dans tous les esprits, nous nous verrons, nous nous saurons dans le mérite ou dans le démérite; et cependant nous nous aimerons toujours, nous nous aimerons plus qu'aujourd'hui. Et pourquoi ne serions-nous pas découverts plus entièrement les uns aux autres dans des temps meilleurs ? Est-ce qu'aujourd'hui même ceux qui nous entourent ne sont pas frappés de nos imperfections ? Est-ce que nous ne connaissons pas, au moins par leurs résultats, la plupart des faiblesses de nos frères? et cependant nous nous pardonnons, nous nous respectons mutuellement. Nous sommes tous, à divers degrés, des coupables. Pourquoi ne chercherions-nous pas tous ensemble le remède du mal dont nous souffrons tous ? Il y a réversibilité du bien ; nous sommes les sauveurs les uns des autres, et nous nous appliquons les mérites de ceux qui dans l'Humanité reçoivent plus particulièrement le nom de sauveurs, de révélateurs. Nous progresserons tous ensemble, les uns par les autres, à l'aide des moyens que Dieu nous distribue incessamment, sans lesquels nous tomberions dans l'impuissance, et que nous ne pouvons employer qu'en les puisant dans nos semblables. Et plus pure et plus belle sera notre existence présente, plus élevées, plus puissantes seront nos innéités quand nous renaîtrons.

Mais on pourrait nous dire, croyant retourner contre la renaissance cette preuve des innéités qui, entre autres, la démontre si profondément, on pourrait nous dire : Si les hommes renaissent avec des innéités d'autant plus remarquables qu'ils se sont plus développés et perfectionnés dans une vie antérieure, tous ceux qui ont été grands par la science et la vertu dans le cours des âges devraient avoir grandi encore dans leurs existences successives jusqu'au siècle présent, et, sous d'autres noms, reparaître aujourd'hui plus illustres que jamais. Cependant on ne voit pas quels hommes les représenteraient de nos jours, ou même auraient pu les représenter à aucune époque dont parle l'histoire.

Une telle objection est pleine d'idolâtrie. On ne veut pas voir que la Solidarité embrasse tous les hommes dans une heureuse unité, du sein de laquelle nul ne peut sortir, et dans laquelle ils se développent tous les uns par les autres. Quelques-uns contribuent plus puissamment que le grand nombre à ce progrès ; sans cesser pour cela d'être hommes, d'être solidaires avec tous les hommes. Ils agrandissent les voies de l'Idéal, en ouvrent de nouvelles, révèlent aux hommes des aspects du type Humanité ignorés jusqu'à eux, et deviennent eux-mêmes, par le caractère qu'ils créent, des types que les hommes se proposent pour modèles. Ils sont remplis de distinction intellectuelle et morale, mais il sont hommes encore. Ils incarnent en eux les plus beaux rayons de l'Idéal ; ils se parent au-dedans et au-dehors de grandeur et de sainteté, mais ils sont hommes encore. Ils vont si loin dans les profondeurs de la vérité, ils ont tant de vertus divines et humaines, ils sont si actifs, si aimants, et si intelligents au-dessus de leurs contemporains, ils sont enfin si rapprochés de Dieu, qu'ils peuvent se dire avec vérité, comme Jésus le disait de lui dans ce sens, plus particulièrement fils de Dieu que les autres hommes. Et, malgré tout, ils sont hommes encore ; et leur grandeur n'en est que plus pure et plus éclatante. En effet, où serait, dans les incarnations mythologiques des Indiens, des payens, et des autres plus près de nous, où serait le mérite des incarnés, pour avoir porté si haut l'Humanité, s'ils avaient été, non pas des hommes, mais quelque habitant de l'Olympe, pour parler selon la Fable, ou quelque personne de la Trinité, pour employer le seul mot raisonnable et vrai ? Mais il n'en est pas ainsi ; et tous les héros, tous les sages, tous les révélateurs ont accusé en eux l'Humanité.

Et qu'auraient-ils manifesté, d'ailleurs ? N'étaient-ils pas l'Humanité ? Ils l'étaient de deux manières : d'abord les générations antérieures à la génération dans laquelle ils naquirent leur avaient ouvert la voie et préparé les moyens pour qu'ils fussent possibles. Regardez à quelque distance que ce soit dans le passé, non pas à la manière des enfants, qui voient le merveilleux dans tous les lointains, dessinant au-dehors ce que leur imagination crée en eux, mais avec des yeux dont aucune légende racontée sur votre berceau n'altère et n'égare la faculté ; regardez, étudiez toutes les grandes individualités qui commandent le respect et l'admiration ; et il vous sera facile de reconnaître, en examinant et leur époque et celles qui la précèdent, que ces grandes individualités sont le produit de l'Humanité antérieure. Par là elles sont l'Humanité. Mais il y a d'autres signes auxquels on les reconnaît filles d'Adam. Elles appartiennent à leur époque, et, de quelque distance qu'elles la devancent, elles ont encore quelque faiblesse, quelqu'une des imperfections particulières à l'Humanité de leur époque. On peut le reconnaître à quelque imperfection de leur parole, ou de leur livre, ou de leur œuvre, nonobstant sa grandeur.

Les hommes ont donné jusqu'ici dans deux excès peu raisonnables. Ils ont nié l'Humanité dans un certain nombre de leurs semblables pour deux causes bien différentes. Ils ont vu des êtres humains si dégradés, si inféodés à la nature, si cruellement punis sans doute, qu'ils les ont déclarés indignes d'être mis au rang des hommes, bien qu'ils fussent nés d'un homme et d'une femme. Ils en ont vu d'autres si élevés au contraire, si épris de l'Idéal, si rémunérés certainement, qu'ils auraient cru les injurier, les abaisser en les mettant au rang des hommes, bien qu'ils fussent nés d'un homme et d'une femme. Mais en vérité, nul être à forme humaine n'a paru sur cette terre, qui ne fût pas homme, qui n'eût pas en lui l'Humanité. Cependant on a toujours divinisé quelques hommes. A l'instar du Paganisme, qui avait ses héros et ses demi-dieux, le Catholicisme a sa Légende, où sont inscrites les actions des personnages distingués par leurs vertus, et qu'il propose au culte de ses fidèles. Que l'on conserve les noms glorieux, et qu'on essaye d'imiter les hommes qui les ont portés, rien n'est plus salutaire au genre humain; mais que l'on reconnaisse l'Humanité imparfaite malgré tout, même dans les plus vertueux des hommes. On admire ces moines, ces théologiens du moyen-âge, grandes et belles figures qui se montrent encore couronnées d'une radieuse auréole derrière les siècles passés. On les aperçoit grandis par le temps, et idéalisés par les peintres, par les poètes, par tous les vrais artistes; et l'on se trouve confondu devant la grandeur avec laquelle ils apparaissent. Hommes, approchez, ce sont des hommes. Ces théologiens qui régnèrent par la science et la vertu, méconnurent cependant le lien de l'homme avec l'Humanité; ils planaient dans les hauts lieux de la contemplation, dominant et dédaignant le vulgaire; ils se livraient à la connaissance, et ils avaient des frères-servants, des serfs même, qui défrichaient leurs terres, préparaient leur nourriture, et ne leur étaient unis que par la communauté des vœux. Toutefois, et nous le disons avec respect et sincérité, qu'on veuille bien nous croire, ces hommes furent des saints; car ils passèrent leur vie à se sanctifier aussi purement que le permettait leur connaissance de l'Humanité; ils furent de beaux poursuivants de l'Idéal, et ils s'unirent à lui malgré leurs faiblesses.

Quoi qu'il en soit de toutes sans exception, pour n'appartenir qu'à l'espèce humaine, elles n'en sont pas moins grandes, et puissantes, et immortelles, ces individualités, idolâtrées et adorées ou seulement aimées et honorées des hommes, culte plus convenable, eu égard à ceux qui le rendent et à ceux qui le reçoivent.

Ainsi donc les noms autour desquels il se fait les plus hautes acclamations ne rappellent que des hommes, des héros, des sages, des révélateurs. Ces hommes ont vécu, développant l'Humanité dans de sublimes proportions. Auprès d'eux, attirés par leur caractère, se tenaient quelques hommes moins grands, mais touchés par la vérité que révélaient les premiers. Ils s'en nourrissaient, l'incarnaient en eux, de manière à la manifester comme une propriété de leur être, avec leur personnalité. Ils allaient ensuite, non seulement propageant cette vérité, mais essayant encore de reproduire avec leur forme le caractère qu'ils avaient aimé et admiré, se modelant sur les beautés qu'ils avaient connues en lui. Plus frappés de ses perfections que de ses imperfections, ils détachaient de lui les secondes, et ne présentaient que les premières ; comme il arrive toutes les fois que l'on aime et que l'on admire, surtout dans l'Idéal. Ce caractère devenait un type qui s'était révélé à eux, et qu'à leur tour ils révélaient aux hommes. Ce type devenait pour ces derniers un idéal nouveau qu'ils avaient à réaliser en eux, dont ils devaient s'accroître, et par lequel ils pouvaient ensuite progresser plus puissamment.

Ainsi ont passé sur la terre les hommes que l'on chercherait à nous objecter pour leur renom. Tout ce qu'il y avait de nouveau et de supérieur en eux s'est répandu dans l'Humanité. Celle-ci s'en est accrue ; et lorsque les hommes dont elle s'est nourrie spirituellement renaîtront dans son sein, elle ne se trouvera pas à la distance où elle

serait demeurée, derrière eux, s'ils avaient progressé sans devenir pour elle un moyen de progrès. Ils renaissent avec des innéités dignes de leur existence antérieure; mais la génération à laquelle ils appartiennent renaît aussi, ayant dans sa virtualité, dans ses innéités, le résultat du perfectionnement qu'ils ont conquis à l'Humanité. Il n'ont pas grandi seuls alors. Ils ont fait grandir tous les hommes jusqu'à eux sous quelques rapports. Et ils sont diminués, pour parler ainsi, relativement à leurs semblables, d'autant qu'ils les ont augmentés. Ils sont dans chacun d'eux pour une certaine quantité, plus dans les uns, moins dans les autres, mais pour quelque valeur dans tous. Et toutefois ils sont eux-mêmes, êtres réels, distincts et particuliers, descendus en apparence dans le commun des hommes, mais élevés, en réalité, avec tous les hommes, à une phase supérieure de leur existence éternelle. Qu'ils marchent de nouveau à la tête de leur génération, ou que, plus obscurs, ils se manifestent sans l'éclat qui fait les renommées, ils sont toujours la conséquence d'eux-mêmes, toujours épris de l'Idéal, et toujours occupés à se perfectionner. Qui pourrait découvrir par quelles manifestations ils se révèlent de nouveau? Ils sont dans l'Humanité: voilà ce qui est, contrairement à la doctrine de toutes les théodicées qui ne savent que disperser les hommes après la mort. Quant à ceux dont nous parlons, qui oserait apprécier la récompense que leur a donnée le Souverain Rémunérateur. Ils ont le ciel assurément tel qu'ils l'ont mérité, et tel que peut l'obtenir l'Humanité actuelle; car il ne faut pas être placé dans les rangs désignés à l'ambition pour jouir de ce bien sans pareil. Il n'est pas nécessaire d'avoir les richesses: elles ne sont pas toujours un signe de la bénédiction céleste; elles n'en sont jamais le témoignage, quand c'est l'égoïsme qui les possède. Et en cela combien nous sommes dans le sentiment du Christianisme et des plus grands chrétiens, de la plupart des Pères de l'Église, et de tous ceux qui ont marché le plus directement dans leur voie jusqu'à ce jour!

Assurément les hommes dont on voudrait nous opposer le caractère historique comme objection à la renaissance n'ont pas dégénéré. Ils se succèdent toujours eux-mêmes, en même temps que d'autres moins grands à côté d'eux dans le passé arrivent avec eux dans chaque génération à un sublime développement de l'Humanité. Ou bien peut-être sont-ils répandus en un certain nombre dans la multitude des hommes, et chargés de pratiquer seulement, avec le perfectionnement qu'elles ont reçu après eux, ces mêmes vertus qu'ils ont révélées autrefois. Il y a toujours çà et là des natures idéales, que décore la plus pure beauté. Confondues dans la foule, elles semblent avoir la sainte mission de se développer au milieu des intelligences privées de culture, pour les édifier et les faire progresser par des manifestations que celles-ci peuvent comprendre.

Mais on rêve d'autres destinées pour ces hommes glorieux, qui ont été autant de flambeaux de l'Idéal. On ne trouve pas leurs vertus assez récompensées par ce privilége sublime qu'ils ont mérité d'être les organes dont Dieu se sert pour révéler à l'Humanité de nouvelles voies du progrès. Voudrait-on, à leur place, pouvoir s'élever de globe en globe à travers les astres, acquérant à chaque émigration supérieure des qualités particulières, personnelles, et goûtant la joie de progresser pour soi-même au-dessus des autres hommes, nonobstant la Solidarité, qui retient et rappelle tout homme dans l'Humanité? Ou bien préfèrerait-on aller s'asseoir dans l'éternelle immobilité du paradis catholique, jouissant égoïstement d'une béatitude conquise pour soi-même et savourée au-dessus de la terre et de l'enfer, nonobstant la Solidarité, qui retient et rappelle tout homme dans l'Humanité? Mais est-il un sort plus beau que celui de bienfaiteur continuel du genre humain? On admire ces dévouements sublimes par lesquels un homme, une armée, un peuple ont été sauvés; on regarderait comme une incarnation vivante et agissante de la Divinité l'homme qui pourrait consoler toutes les afflictions, soulager toutes les misères, guérir tous les maux. C'est là justement l'œuvre des hommes dont il s'agit, œuvre sans seconde, qu'ils n'accomplissent pas tout entière en une seule fois, qu'ils ne peuvent accomplir que successivement, et qui, sans leurs travaux, n'avancerait jamais; et l'on ne reconnaîtrait pas dans l'accomplissement de cette œuvre la plus haute récompense que puisse mériter et obtenir la vertu! Il n'est cependant rien de comparable à une telle destinée, non pas selon les hommes, qui jugent faussement, mais selon l'Idéal, encore plus grand et plus beau que l'Humanité. Mais quel homme ne sentirait son cœur réchauffé, agrandi par cette pensée, qu'il peut être un bienfaiteur pour son espèce tout entière, à laquelle l'attachent les liens indestructibles de la Solidarité! Le plus grand nombre cherche son salut individuel, et repousse l'idée que les hommes dont la vie a été vertueusement belle soient obligés à revenir sur la terre après y avoir vécu dans la sanctification. Mais où iraient-ils? Ne sont-ils pas l'Humanité, et l'Humanité n'est-elle pas sur la terre? Le ciel aussi est sur la terre, non pas le ciel chimérique, mais le ciel véritable et sensible, c'est-à-dire la vie dans sa manifestation de plus en plus élevée, c'est-à-dire l'espèce humaine de plus en plus active, de plus en plus morale, de plus en plus intelligente. Ne dites pas que les saints méritent d'être placés à l'écart dans la jouissance de leur gloire et de leur beauté : vous sépareriez par là ce qui est inséparable, eux et l'Humanité; vous jetteriez dans une impuissance et dans une mort pompeusement parées de splendeurs imaginaires les hommes qui connurent la vie dans ses plus belles manifestations. Mais dites et croyez que nul homme ne peut se manifester ailleurs que dans l'Humanité, sur la terre, et que tous les saints, tous les grands, tous les forts, renaissent et revivent pour progresser encore, et faire progresser encore les hommes dans la voie de leurs destinées inépuisables.

IX.

L'homme se regrette, comme s'il allait se perdre, en apprenant qu'il ne peut renaître avec les moyens de constater son identité d'aujourd'hui à sa manière. Il crie à la destruction de cette identité. Mais ce qu'il regrette ainsi, ce n'est pas lui, ce n'est pas son être. Il regrette sa manifestation, et le mal plutôt que le bien de cette manifestation. Il voudrait se retrouver dans la vie future tel qu'il se connaît dans la vie présente. Mais la vie future ne doit pas ressembler à la vie présente comme dans celle-ci une époque ressemble à une autre. Arrivés à un certain âge, nous nous reconnaissons bien les mêmes que nous étions à un âge précédent. C'est que nous sommes dans une existence d'une certaine durée sans interruption. Il n'en est pas ainsi à notre renaissance. Nous avons changé, mais nous avons persisté en changeant; nous sommes identiques à nous-mêmes. Vous vous retrouverez. Vous serez ce *moi* qui se sait et qui s'affirme en vous. Emané de Dieu, il ne sera ni détruit, ni perdu; ayez de vous-même une plus grande idée. Vous vous dites immortel, eh bien! tenez pour assuré que vous êtes immortel. Prenez un sentiment profond de votre immortalité. Vous êtes, donc vous serez. Vous êtes l'Humanité, vous renaîtrez et vous serez encore l'Humanité; donc vous serez identique à vous-même. Vous aurez, en renaissant, des innéités conformes à votre vie antérieure, que vous aurez préparées, qui seront la continuation de vous-même; donc vous serez identique à vous-même, et de plus vous serez propre à commencer une nouvelle existence, à entrer en quelque manière dans une nouvelle phase de l'Humanité.

Les hommes s'attachent à une forme, à un nom, à une condition, et ils voudraient porter tout cela pendant leur éternité. Mais que faire de tout cela dans un enfer ou dans un paradis quelconque? Examinez ce qu'on vous dit ailleurs de la vie future, et voyez à quoi pourrait vous servir de vous immobiliser pour toujours dans une seule forme, dans un seul nom, dans une seule condition. N'aimeriez-vous pas mieux reprendre une nouvelle forme, un nouveau nom, une nouvelle condition dans l'Humanité, en des temps plus heureux vers lesquels vous porte votre immortalité? Cette destinée ne vous semble-t-elle pas plus conforme à la véritable connaissance de Dieu et de l'Humanité, à votre nature qui tend à se perfectionner sans cesse, au lien qui vous unit à tous les hommes? Cette destinée ne vous paraît telle que parcequ'elle est votre véritable destinée. Ah! nous n'apprécions pas à sa valeur ce que nous portons en nous! Nous ne sentons pas la Vie ni Celui qui nous donne la Vie, qui est la Vie. Mais est-il un sort plus beau que se manifester comme sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis, comme homme, comme Humanité; de pouvoir se développer à chaque existence dans toute la grandeur de ses facultés, jusqu'au degré qu'il est possible d'atteindre chaque fois relativement à soi-même et à ses semblables; d'aimer et d'être aimé; de connaître; de se sentir vivre en soi, dans Dieu et dans tous les hommes; de se perfectionner et de se faire plus heureux à mesure que l'on se perfectionne et qu'on marche vers Dieu par l'Idéal? Telle est votre vie future dans son expansion à travers le temps et l'espace. Telle est la destinée de votre *moi*, qui reviendra lui-même, qui retrouvera la terre, les biens de la terre, et tout ce qui constitue la vie humaine agrandi, épuré, perfectionné.

Regretteriez-vous les êtres qui vous sont chers, votre épouse, vos enfants, vos amis? Mais vous serez l'Humanité, vous vivrez avec l'Humanité, vous retrouverez l'amour dans une autre femme, l'amitié dans d'autres hommes, et d'autres êtres humains renaîtront de vous, et vous répèteront les doux noms de père et de mère. Dieu nous destine sans doute à entrer en rapport, dans la suite de nos existences, avec une multitude de nos semblables, pour que nous connaissions ainsi tous les êtres qui manifestent l'Humanité, et que nous puissions nous enrichir des qualités particulières à chacun. Pourquoi cette destinée vous répugnerait-elle? Bornez-vous dans chaque existence à un seul amour, à une seule amitié dignes de ce nom, sans vous séparer du reste de vos semblables, sans croire

qu'après la mort des objets de votre affection vous n'ayez qu'à mourir ou qu'à vous enfermer en vous-même, isolé, abîmé dans votre douleur : c'est là l'Idéal de l'amour et de l'amitié. Mais n'allez pas vouloir éterniser cet état. Car vous devez renaître avec un cœur jeune et susceptible de ressentir pour de nouveaux êtres les deux plus beaux sentiments humains.

Mais vous voudriez les ressentir pour ceux-là mêmes que vous aimez dans votre vie actuelle. Eh bien! qui oserait vous dire que cela ne sera point? Il y a des affinités si profondes entre nous et ceux avec lesquels nous communions dans la vie plus particulièrement, plus intimement, qu'elles nous rappellent sans doute les uns auprès des autres. Mais il faut avoir mérité de se rejoindre; il faut avoir préparé les moyens de sa réunion; il faut avoir établi entre soi et ceux qu'on aime des liens particuliers, ces liens dont on s'enlace en marchant ensemble dans la voie de l'Idéal. Se retrouver sera la récompense de ceux qui auront progressé, qui se seront perfectionnés de concert les uns par les autres. Entre ceux-là les affinités sont encore plus profondes et plus fortes pour les rapprocher. Si vous aimez ceux que vous dites aimer, voilà par quels moyens vous pourrez mériter de les rejoindre sur la terre, d'être conduits auprès d'eux. Mais, répondrez-vous, ne les connaissant pas, ils seront pour nous comme s'ils n'étaient pas les mêmes. Oui, en effet, vous ne vous rappellerez pas votre existence antérieure; vous serez les mêmes d'autrefois, ne le sachant pas, mais pouvant le sentir à une grande profondeur dans votre être. Voyez : d'où viennent ces attraits, ces sympathies, ces élans irrésistibles qui tournent soudainement, et pour toute une existence, deux êtres l'un vers l'autre, au nom de l'amour ou de l'amitié? Qui pourrait dire que, chaque fois que ces beaux phénomènes se produisent, ce ne sont pas deux amis, deux amants qui se retrouvent et se reconnaissent autant qu'il leur est accordé de le faire sans se reconnaître, comme après une absence on se rejoint dans la vie présente. S'aimerait-on moins parcequ'on ne pourrait se redire deux noms chers autrefois, parcequ'on ne reparaîtrait pas l'un devant l'autre sous des formes accoutumées autrefois? Mais, dans le véritable amour comme dans la véritable amitié, ce que l'on aime, c'est l'être, le *moi* surtout, plus que la forme de l'être. Ce que l'on aime, ce sont les qualités du *moi*, de l'être humain. Quelle que soit sa forme quant à la beauté, l'être ne peut attacher profondément que par lui-même; car les qualités de la forme ne sont belles surtout qu'avec les qualités du fond. Ce que l'on n'aime pas dans un être aimé cependant, ce sont ses défauts, ses imperfections morales. Oui, cela est vrai, nous nous aimons par ce qu'il y a de beau en nous, et nous nous repoussons par ce qu'il y a de laid, moralement parlant. Nous nous unissons par le beau et le bien qu'il y a dans nos êtres, dans le *moi* humain, et nous nous divisons par ce qu'il y a de mauvais et d'imparfait. Passent donc les formes, puisque les êtres se manifesteront de nouveau. Nous retrouverons les êtres aimés, dans la vie, à un degré plus élevé de perfectionnement, si nous nous élevons au même degré qu'eux. Nous les retrouverons sur la terre, dans l'Humanité, plus beaux, plus aimants qu'autrefois; et nous nous unirons plus profondément à eux; et nous trouverons en eux, et nous leur montrerons en nous plus de charmes et d'attraits, parceque nous nous serons, les uns et les autres, plus dégagés du mal et plus avancés dans le bien. Encore une fois, qu'importe que nous ne puissions nous reconnaître, puisque nous serons nous-mêmes les uns et les autres, puisque les *moi*, les êtres humains qui sont en nous, puisque notre identité, qui part du commencement de l'espèce humaine, se continuera dans toutes nos existences successives, à travers les phases innombrables de l'Humanité.

Ce qui doit renaître de l'homme, ce qui renaît, c'est l'essence Humanité; et ce qui est destiné à ne plus renaître avec le temps, c'est le mal. Le mal moral n'a pas d'existence propre, il n'est pas inhérent à l'Humanité comme partie intégrante, constitutive de l'essence Humanité. Il se manifeste toutefois, mais parceque les hommes ne suivent pas leur loi morale, la Solidarité. Mais que cette loi soit obéie, et le mal disparaîtra; donc il n'a pas d'existence propre, donc il *n'est* pas. Or l'Humanité marche vers la pratique de cette loi, donc le mal cessera de se manifester. Car encore une fois il ne vient que de l'ignorance où sont les hommes de la loi qu'ils devraient appliquer entre eux. C'est parcequ'on a cru que le mal avait une existence propre, qu'on a imaginé les enfers. Les méchants, c'est-à-dire les hommes qui pratiquaient le moins la Solidarité, étant d'un grand embarras sur la terre par les obstacles de toute nature qu'ils apportent au développement de l'Humanité, on les a regardés comme indignes de revenir dans ce monde; ils passaient pour n'être susceptibles d'aucune amélioration. Ils ont donc été rejetés tous ensemble dans un même lieu où il n'y avait que le mal, et d'où ils ne devaient plus sortir. Par opposition à l'enfer, on a supposé un lieu tout différent destiné aux bons, c'est-à-dire aux hommes qui avaient pratiqué la Solidarité. On ne pouvait admettre qu'ils reviennent sur la terre, où l'on voyait toujours des méchants; et ceux-ci, on ne les aurait pas trouvés assez punis en les faisant renaître. C'est que l'on méconnaissait l'Humanité; c'est que l'on croyait à deux humanités, l'une fatalement bonne, et l'autre fatalement mauvaise. Telle a été la source de ces deux créations imaginaires, enfer et ciel hors de la terre, dans l'esprit des hommes qui regardaient le mal comme une réalité indestructible. Il y a même des philosophes, et plus que des philosophes, des sectes religieuses qui, persuadées de la vérité que nous soutenons, croyaient à la renaissance et au ciel sur la terre, mais croyaient aussi à l'immuabilité du mal dans le méchant, et par suite soutenaient que les méchants ne renaissaient pas.

Ils ne renaîtront pas en effet avec le temps, comme méchants, lorsque cette Humanité dans laquelle ils reviennent se sera ellemême améliorée. Mais, dira-t-on, ce sont eux précisément qui l'empêchent de s'améliorer. Oui, sans doute, ils ne sont pas des causes actives, efficientes de progrès : mais ils ne sont pas seulement entachés d'imperfections; et s'ils retrouvaient en renaissant la société organisée dans le bien, conformément à l'idéal qui découle de l'Egalité, ils se laveraient certainement de leurs souillures.

Ce progrès s'accomplira. L'essence Humanité, qui est la même dans tout homme, est douée virtuellement, quoi qu'on en dise, et quoi que le présent et le passé semblent affirmer de contraire, des qualités de l'Idéal. Elle est susceptible de perfectionnement. Le *moi*, l'être humain ne peut être arrêté dans le développement de sa virtualité; or sa virtualité renferme tout ce qu'on saurait imaginer de plus beau relativement à la sensation, au sentiment, et à la connaissance : donc tout homme atteindra le Beau. Il a devant lui l'éternité, dont la vie présente n'est qu'une phase rapide. Chaque progrès qu'il réalisera dans ce mouvement d'aspiration continuelle, qui le met sans cesse hors du ciel relatif et le fait entrer plus avant dans le ciel absolu, chaque phase l'élèvera, et le maintiendra plus ferme dans la voie de l'Idéal, plus près de Dieu. Nous entrerons tous dans le Ciel, et nous n'aurons vraiment le Ciel que quand le dernier des hommes y sera entré. Espérez, espérez, vous qui en êtes si éloignés encore; vous que le labeur courbe vers la terre et empêche de regarder l'Idéal; vous que l'on rebute pour de tristes imperfections; vous qui n'avez sur la terre ni un asile, ni un vêtement, ni un morceau de pain; vous qui souffrez et pleurez; vous qui faites le mal; vous qui remplissez les lieux où l'on rejette les malades du corps, du cœur, ou de l'esprit, tous ceux qui sont marqués de quelque dégradation; vous qui subissez les plus dures sentences de la justice humaine; vous tous enfin qui languissez au fond des limbes du purgatoire où l'Humanité expie le grand crime d'autrefois. Espérez, vous entrerez dans le Ciel; les Saints vous attendent pour le posséder complètement avec vous. Mais avant ce jour, que vous aurez souffert et fait souffrir!

X.

Il reste une dernière objection.

Quand nous disons que nous renaîtrons dans l'Humanité, on nous objecte qu'il faudrait pour cela que le nombre des hommes fût toujours le même, qu'il n'y en eût jamais plus ni moins. Chaque homme, nous dit-on, étant un *moi* distinct, il faudrait, pour que l'Humanité fût toujours composée de ces mêmes *moi*, que le nombre de ces *moi* restât identiquement le même. S'il y a un *moi* de moins, que devient ce *moi?* et si au contraire le nombre de ces *moi*, dans une génération déterminée, c'est-à-dire à une certaine époque du temps et de la durée, est double, triple ou quadruple de ce qu'il était dans un autre siècle, comment vous expliquez-vous une telle multiplication? Ce ne sont donc pas les mêmes *moi* qui existaient précédemment?

On voit dans l'Évangile que les Saducéens, qui niaient la renaissance, firent cette objection à Jésus (1). Et que répondit Jésus? Il répondit : *Vous ne connaissez pas la puissance de Dieu.*

Cette objection tirée du nombre disparaît en effet devant la considération de la puissance de Dieu intervenant dans la mort et dans la renaissance; elle disparaît aussi facilement que celles qu'on puise dans la mémoire et dans les autres conditions purement *formelles.* La mort anéantit les formes, et la génération donne naissance à d'autres formes; donc tout ce qui est relatif à la forme dans nos manifestations successives doit s'anéantir ou se métamorphoser. Le nombre n'est pas plus une condition de l'être, une condition du *moi* qui s'absorbe dans l'Humanité pour renaître dans l'Humanité, que le souvenir *formel* de nos existences éphémères, ou la persistance de nos défectuosités, de nos vices, de nos ténèbres. Seulement on peut dire que, de même que ce qui dans la vie présente s'appelle mémoire persiste par son fond dans la vie future sous le

(1) S. Matthieu, ch. XXII.

nom d'inneité, de même Dieu se sert du nombre pour punir ou récompenser l'Humanité et chaque homme suivant leurs mérites.

Ce qui égare ceux qui regardent cette objection du nombre comme puissante et presque insurmontable, c'est qu'ils portent toujours dans la contemplation de cette matière le préjugé qui se tire de la vie présente, de la vie manifestée, sans faire acception de la mort et de la renaissance qui séparent une manifestation de la vie d'une autre manifestation.

Sans doute, dans l'état de manifestation, chaque conscience humaine répondant à une forme particulière, le nombre participe pour ainsi dire de l'essence même de l'être; car autant il y a de formes humaines, autant de consciences, autant de *moi*.

Mais cette qualité du nombre se perd dans le creuset de la mort et de la renaissance. Vous ne connaissez pas, comme dit Jésus, la puissance de Dieu; vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir, vous ne saurez jamais comment il absorbe en lui les êtres et les manifeste de nouveau; vous ne savez donc pas comment le *moi* s'unit à une forme particulière: donc il vous est impossible de savoir si, dans ce creuset impénétrable de la mort et de la renaissance, plusieurs consciences humaines antérieurement manifestées, c'est-à-dire qui rapportaient leur *moi* ou leur personnalité à des formes différentes, ne peuvent pas, en vertu de la souveraine justice et de la divine mathématique, être réunies et pour ainsi dire greffées dans la même conscience, c'est-à-dire rapporter leur moi ou leur personnalité à la même forme..

Qu'ont dit les plus profonds penseurs relativement à l'âme? Ils ont dit que notre âme n'avait réellement pas de lieu; mais qu'elle rapportait ses sensations, ses sentiments, ses actes, à un certain lieu qu'on appelle notre corps. Quant à l'union de cette force qu'ils appellent âme et de ce lieu qu'ils appellent corps, ils ont dit que c'était un mystère. Le mystère sera-t-il plus grand, parce que nous supposerons que deux ou plusieurs des forces qu'ils appellent âme, après s'être rapportées dans le cours d'une existence à des corps différents, pourront, dans d'autres existences, se rapporter simultanément à la même forme, ou, comme ils disent, au même lieu, en un mot au même corps; ou parce que nous supposerons, à l'inverse, que, dans d'autres cas, la même force, après s'être rapportée dans le cours d'une existence à une forme, à un lieu, à un corps, se rapportera, dans le cours d'une autre existence, à deux ou à un plus grand nombre de formes, de lieux, de corps? Le mystère sera le même, ni plus grand, ni moindre.

En effet, entre une manifestation et une autre manifestation, il y a la mort et la naissance. Or savez-vous ce que la souveraine bonté, la souveraine intelligence, la souveraine puissance, peut faire par la mort et la génération? Ne voyez-vous pas, des yeux mêmes de votre corps, que deux corps greffés n'en composent plus qu'un? Vos physiologistes n'enseignent-ils pas aujourd'hui que le fœtus est le produit de deux êtres préexistants isolément dans le père et dans la mère, et qui s'unissent en un seul être par une véritable greffe (1)? N'expliquent-ils pas que c'est ainsi que notre corps et celui des animaux est composé d'un double système de parties similaires? Ils voyent donc par la pensée ce corps double dans toutes ses parties, malgré son unité? Certes, hors du creuset de la génération, il serait bien impossible de composer ainsi un être avec deux êtres; mais dans ce creuset le miracle s'accomplit, et l'unité naît de la diversité.

Mais ce ne sont pas seulement des penseurs comme Descartes, avec leurs hypothèses sur l'âme, que nous pourrions citer pour appuyer ce que nous venons de dire. Il existe au sein même de la théologie chrétienne une autorité dont nous pourrions aisément nous étayer. Le grand métaphysicien S. Paul, méditant sur la vie et la mort, a vu admirablement que la toute-puissance divine pouvait opérer des changements qui, sans détruire l'être, sans anéantir le *moi*, sans faire périr la conscience et l'identité, emportaient pourtant la destruction du nombre, comme de toutes les autres conditions *formelles*.

Voici ses paroles, qui méritent d'être méditées:

« Mais quelqu'un dira: Comment ressusciteront les morts; et » avec quels corps viendront-ils? Insensé, ce que tu sèmes ne prend » point vie, *s'il ne meurt auparavant*. Et à l'égard de ce que tu » sèmes, tu ne sèmes pas le même corps qui doit naître, mais le » simple grain comme il se rencontre, soit de blé, soit de quelque » autre semence. Mais Dieu lui *donne le corps comme il lui plaît*, » et à chaque semence le corps qui lui est propre (2). »

On a dit, sur ce passage, que S. Paul avait fait de la mauvaise physique, que le grain de blé semé dans la terre ne meurt pas, et ne fait que se développer. Cela est vrai, et S. Paul a fait de la très mauvaise physique, si l'on prend à la lettre ses paroles. Il se trompe assurément sur le phénomène de la germination, qui n'est qu'une sorte d'allaitement par la terre du grain déjà né, déjà fécondé. Mais reportez sa pensée où elle allait naturellement, c'est-à-dire à la naissance de ce grain, au phénomène de la floraison et de la fécondation au sein même des plantes, et cette pensée de S. Paul est aussi profonde que solide. Où sont en effet les germes avant de naître? Ils existent sans doute, mais ils ne sont pas manifestés. Et comme ils existent sans être manifestés, ils ne sont pas vivants; ils sont à l'état latent, ils ne vivent que par la plante au sein de laquelle ils doivent se manifester, par une opération divine appelée naissance. Et comme à leur tour ils auront la vertu de manifester de nouveaux germes, tout porte à penser qu'ils sont les mêmes germes éternels qui avaient déjà paru sous la forme des plantes qui constituent leur espèce. Donc, comme dit S. Paul après Platon, la vie sort de la mort, la mort est la porte de la vie. Mais ce que Platon ne dit pas, et ce que S. Paul ajoute à la pensée de Platon, c'est que le souverain arbitre de la mort et de la renaissance *donne le corps comme il lui plaît*, c'est-à-dire suivant des lois conformes à sa souveraine équité; d'où il suit qu'ayant uni indissolublement les êtres particuliers à leur espèce, il peut bien, par la mort et par la naissance, combiner à la fois la vie de l'espèce et celle des êtres particuliers qui la constituent, sans que la particularité des êtres soit détruite par les combinaisons ou assemblages que la vie générale de l'espèce nécessite et produit.

Et si après les philosophes parmi lesquels nous comprendrons, en le mettant au premier rang, le grand S. Paul, nous voulions chercher des autorités parmi les théologiens, combien ce que l'on appelle le mystère de la *transsubstantiation*, où le corps de Jésus-Christ est dit se multiplier dans toutes les hosties consacrées et dans toutes les fragmentations de chacune de ces hosties, sans que la multiplicité nuise en rien à l'unité, combien, dis-je, ce vénérable symbole de la loi même de la vie, qui passe pour le plus auguste des mystères et commande la foi de tout catholique, pourrait jeter de jour sur cette question du nombre qui nous occupe et en recevoir à son tour. Mais le plan que nous avons adopté dans ce simple *exposé* ne comporte pas les développements théologiques.

De quelque manière qu'il renaisse, l'homme renaîtra identique à lui-même. Vous serez vous-même: votre *moi*, le *moi* humain qui est vous, sous une forme et une détermination particulières et actuelles, sera toujours un *moi* humain, le vôtre, lui, vous. Ne demandez pas si la terre a été plus ou moins peuplée autrefois qu'aujourd'hui, ni quelle sera sa population un jour, et si des êtres dont cette population sera augmentée auront vécu déjà ou bien auront été créés nouvellement. Tous les *moi* humains existent en Dieu dès l'origine; mais nous ne savons ce qui se passe dans le mystère de la mort et de la renaissance. Qui peut tout expliquer? Le mystère ne nous environne-t-il pas de toutes parts? Sans doute la véritable connaissance de notre nature peut nous élever à la science nécessaire pour le progrès que nous devons accomplir. Elle peut lever bien des voiles, révéler bien des choses inconnues, affirmer bien des vérités surprenantes; mais elle ne peut nous faire semblables à Dieu, voyant et sachant toutes choses. Ce que la connaissance de notre nature et du lien qui embrasse et rattache ensemble tous les hommes peut nous enseigner, nous démontrer, et nous certifier fortement, profondément, c'est, entre autres choses, que l'homme renaît dans l'Humanité. Voilà une vérité dont elle donne la pleine assurance, à laquelle il est impossible de refuser sa foi, pour peu qu'on l'examine sans prévention, pour peu que l'on soit purifié des préjugés de l'enfance. Mais il est une limite au-delà de laquelle nous ne pouvons regarder, parceque nous ne pouvons nous voir et nous connaître dans tous les états que nous traversons, soit manifestés, soit non manifestés, comme Dieu, le Créateur, nous voit et nous connaît.

Néanmoins il est en nous, dans notre vie présente, des pressentiments qui déposent en faveur de la vérité que nous soutenons ici relativement au nombre. L'homme se manifeste dans l'unité avec un *moi*, et cependant il accuse plusieurs *moi* dans la plupart de ses manifestations. L'unité indécomposable qui le caractérise n'est pas telle que l'harmonie règne dans son fond. Qui ne sent plusieurs hommes en lui, dont les volontés s'affrontent et le jettent souvent dans la perplexité? Qui n'a entendu plusieurs voix se parler et se répondre dans sa conscience? Qui ne s'est dit quelquefois, comme s'il se fût adressé à un autre: Je veux, laisse-moi vouloir? Le Catholicisme parle de deux esprits invisibles attachés à chaque homme, un démon tentateur, d'une part, et, de l'autre, un ange gardien bon conseiller. Ni celui-ci ni celui-là n'existent en dehors de l'homme et d'une nature différente de la sienne. Mais, sous l'enveloppe de cette naïve fable, ne pourrait-on pas découvrir la diversité, la multiplicité dont nous parlons? Combien d'hommes en témoignent dans un sens plus heureux! Ne remar-

(1) Voyez en particulier les travaux du professeur Lallemand sur la génération.

(2) I. Cor., ch. XV, v. 35-38.

que-t-on pas, des natures qui semblent avoir, en une seule, les diverses qualités de plusieurs autres?

Le monde, l'Humanité, tout est régi par Dieu avec poids et mesure. La mathématique divine est infaillible et incompréhensible. Dieu ne peut-il pas punir les méchants et récompenser les bons, d'abord avec les iniquités qu'ils méritent, et ensuite par la réunion dans leur *moi* de plusieurs *moi*? Le semblable attire le semblable. Les hommes s'appellent par la ressemblance de nature, par les mêmes vices et les mêmes vertus. C'est un châtiment pour le coupable d'être accompagné d'un autre coupable, et c'est une récompense pour l'homme vertueux de porter en lui son semblable. Mais nul homme n'est exclusivement distingué par le bien ou par le mal: tout homme peut donc attirer un plus méchant ou un meilleur que lui; car tout homme mérite et reçoit quelque peine et quelque récompense. La vie intime des saints est pleine de révélations curieuses, édifiantes, sur le sujet qui nous occupe, et la vie intime de chaque homme en fournirait sans doute de bien remarquables.

Dieu ne crée pas dans l'Humanité sans l'intervention de l'Humanité. Si l'Humanité ne fait pas naître, Dieu ne fera pas renaître individuellement, séparés, un à un, les *moi* qui seront rentrés en lui; mais il les réunira, car il les fait toujours renaître. Non! l'homme ne saurait se perdre. Il est, donc il sera. L'Humanité n'appelle pas à se manifester tous les *moi* émanés de Dieu; eh bien! Dieu se sert, pour en remettre plusieurs dans la vie, de toutes les circonstances où il ne s'agit que d'un seul dans la pensée du couple humain. Le mal qui règne encore sur la terre, et qui empêche de naître ou fait mourir à peine nées des millions de créatures, est aussi funeste aux hommes que le serait, par exemple, la suppression d'une moitié de l'air. Il porte à la vie déjà si incomplète de mortelles atteintes. Tous les êtres humains qui sont repoussés de la vie ou qui n'y sont pas appelés travailleraient au développement du type idéal Humanité, se révéleraient par des manifestations utiles à leurs semblables, et contribueraient puissamment à élever la vie humaine dans quelque phase supérieure de l'avenir. Les hommes vivraient dans un plus grand nombre d'hommes, et recueilleraient des biens infinis de leur communion plus étendue. Enfin le *moi* serait délivré de toute opposition, de toute contradiction; l'harmonie et la force qui résulte de l'harmonie régneraient dans l'être, et il s'avancerait vers le but de sa vie, vers le progrès, avec élan et rapidité, comme va un trait que rien ne détourne d'aucun côté et qui va toujours en avant, jusqu'à son but. Alors le Ciel ouvrirait ses portes et abriterait tous les hommes, car ils ne peuvent y entrer les uns sans les autres; et ceux que l'on ne fait pas naître, et ceux que l'on fait mourir, et ceux qui vivent ou plutôt croient vivre, tous se donneraient la main, et s'appelleraient dans le ciel ou dans la vie, plus belle, plus développée.

Pour aujourd'hui les hommes craignent de s'affamer. Ils ont mesuré la terre, ils se sont comptés, et ils ont dit: la terre ne peut produire de quoi nourrir un plus grand nombre que nous ne sommes actuellement; donc, si nous nous multiplions, nous mourrons, l'Humanité mourra; or il est mieux de préférer que le petit nombre vive à ce que le plus grand nombre meure; donc il ne faut faire naître parmi nous que la quantité suffisante pour entretenir notre nombre dans le voisinage de ses limites. Ah! vous ne connaissez pas plus la nature que vous ne vous connaissez vous-mêmes! Quelle que soit la terre, quant à sa surface, sachez qu'elle est virtuellement en rapport de production avec le nombre que vous pourrez atteindre. Donnez donc à vos tristes hymens un but plus religieux et plus complet: voyez l'être humain, la personne humaine, l'Humanité dans la femme, connaissez vos rapports avec elle autrement que par les sens. Vous êtes sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis: rappelez-vous votre nature dans les plus solennelles de vos manifestations, et ne désertez pas le lit conjugal, cherchant des plaisirs sans résultat numérique pour l'augmentation de votre famille officielle.

XI.

Conclusions.

Il y a dans les hommes une étrange contradiction relativement à la vie future. Ils disent croire à un lieu de récompense hors de la terre, à une patrie, à une Jérusalem céleste, qu'ils ont remplie de joies, de splendeurs et de merveilles au-dessus de toute comparaison, sur laquelle ils ont fait et se sont entendu faire les amplifications les plus fleuries; et, quand vient pour chacun d'eux le moment de quitter, pour toujours selon leur croyance, la patrie terrestre, la vallée de larmes, le séjour de la misère et de la douleur, ils éprouvent des regrets indicibles. Ce n'est pas toujours, c'est même rarement la terreur de l'enfer qui les jette dans cet état déplorable. C'est qu'ils regrettent profondément la terre, la vie de cette terre. Le plus malheureux des hommes, tant que sa raison n'est pas égarée, a horreur de la mort, veut encore vivre, et se rattache de toutes ses forces, par tous les moyens qu'il peut invoquer, à une existence si pénible pour lui. Quel homme ne dit comme Mécénas:

. . . . pourvu qu'en somme
Je vive, c'est assez....

Le bûcheron de la fable énumère ses maux et appelle la Mort: elle vient; mais le vieillard, au lieu de lui demander la fin de ses douleurs, s'en fait un aide pour reprendre son fardeau et regagner sa cabane. Le désespéré lui-même, celui qui attente à ses jours, essaye bien souvent, au milieu de souffrances cruelles, des efforts trop tardifs pour empêcher son attentat d'être consommé. Dira-t-on, à propos de l'homme qui meurt autrement: il ne sait pas dans quel séjour de délices son âme peut aller; s'il en avait un aperçu, il serait entièrement détaché de la terre. Ah! sans doute, il ne connaît pas sa patrie future, si près de lui cependant; il ne sait pas qu'il reviendra sur la terre: car alors il s'en détacherait avec moins de regrets, à l'heure où Dieu l'appellerait, certain de la revoir, de l'habiter de nouveau.

Les hommes parlent de la vie éternelle, et ils vivent et ils meurent comme s'ils n'y croyaient pas. Assister aux derniers moments d'une créature humaine, c'est assister à un spectacle rempli d'horreur et de désolation. Nous ne parlons pas des amis et des proches qui entourent le mourant, et dont la douleur est bien digne d'être partagée. Heureux celui qui meurt au milieu des objets de sa tendresse! Leur présence adoucit ses maux, et leur affliction lui porte le doux témoignage de leurs sentiments. Oui, c'est un bonheur de dire-à Dieu aux êtres qu'on aimait, et c'est un bonheur aussi pour les vivants de recevoir l'à-Dieu des mourants. Mais que l'espérance est faible dans cet à-Dieu de désespoir! Que ces prières, ces litanies récitées d'une voix lente et plaintive sont empreintes d'effroi! Comme la mort, la mort seule semble circuler dans ces tristes paroles que murmure quelque assistant pour conjurer un esprit de ténèbres et invoquer des anges! Que cette agonie est incomprise et mal entourée! Que cet appareil lugubre étalé autour d'un cadavre, ce suaire, ce cercueil, ces cierges, cette dernière nuit, ces funérailles, ces chants et ces répons lamentables, cette sépulture enfin et ce tombeau, que tout cela est vide du sentiment de la Vie! Que ces symboles sont dépourvus de sens ou mal appropriés à la Vérité! Non, ces coutumes religieuses ne parlent pas d'immortalité; elles respirent le néant; et pour ne pas se sentir découragés et dégoûtés, pour continuer de vivre avec quelque confiance, les hommes sont heureux de pouvoir sortir de l'impression que fait sur l'âme le désolant spectacle dont nous parlons. Le culte des morts est religieux et sacré, toutes les religions le prescrivent, et tous les peuples l'ont pratiqué selon leurs croyances; mais le culte conforme à la vérité n'a pas encore été rendu aux morts. Un jour viendra où ils recevront des honneurs funèbres en harmonie avec leur avenir, et significatifs et consolants pour les vivants.

Si vous voulez que l'homme meure avec sérénité, autant du moins que le permettra la douleur physique, donnez-lui, donnez-lui l'espérance, confirmez-lui sa véritable immortalité. Quand vous voyez le mourant jeter sur sa famille éplorée des regards où percent tous ses regrets, sachez lui dire que sa famille, qu'une famille lui sera rendue dans ce monde. Vainement vous essayez de l'élever au-dessus de la terre et de l'Humanité; il se sent, à son insu, profondément lié à la terre et à l'Humanité. Il se désespère parcequ'il a été entretenu et qu'il meurt dans l'idée d'un abandon éternel de la terre et de l'Humanité.

Cette idée a fait rétrécir l'horizon de la vie humaine; et par suite la vie, bornée aux ans qui séparent le berceau de la tombe, n'a plus offert à l'homme qu'une carrière parcourue dans un moment, après lequel il disparaissait pour toujours. Qui pourrait compter les plaintes des poètes et des artistes sur la brièveté de la vie? Celui-ci la compare à la rosée du matin, que le soleil aura bue avant midi; celui-là aux fleurs des champs, qui éclosent, brillent, et se fanent; un autre, au sillage d'un navire, qui se montre et s'efface sur les profondeurs de l'océan. Comme le poète de Tibur, les hommes ont dit: Hélas! hélas! les années fugitives s'écoulent! cette maison, ces amis, cette femme, bientôt il nous faudra les quitter pour toujours. Plus cette crainte a frappé les cœurs, plus les hommes se sont attachés à la terre dans la division. Ni la menace d'un enfer, ni la promesse d'un paradis, ne les ont empêchés d'être avides des biens matériels. Puisqu'ils ne devaient être possédés qu'une fois et perdus si tôt, ces biens, il fallait en jouir promptement, et heureux ceux qui en avaient reçu ou acquis une bonne part. On répondrait vainement qu'obligé de vivre sur la terre jusqu'à ce que Dieu le rappelle à lui, l'homme doit accepter la terre comme un lieu d'exil où il peut conquérir le ciel. Il fait plus que l'accepter; seulement il ne sait pas la regarder comme le séjour où il conquerra et trouvera le Ciel. Que l'on ne nous objecte pas la foule des hommes

qui, espérant jouir de l'Idéal hors du lieu où se réalise et se manifeste l'Idéal, ont soupiré après la mort : ce sont là des exceptions que tous les siècles se partagent, et la généralité des hommes a toujours protesté par son attachement à la terre, et ses regrets de la quitter au bout de quelques ans. Nous ne voulons pas justifier une égoïste avidité des biens de ce monde. Dans l'état de division, dans le mal où est encore l'Humanité, ils sont plus funestes qu'utiles à ceux qui les possèdent. Mais cet attrait de la terre n'est pas sans une signification profonde.

Oui, nous sommes tous destinés à posséder la terre, non dans la division, mais dans l'unité; non par la sensation seulement, mais par le sentiment et la connaissance indivisiblement unis à la sensation, avec les trois facultés de notre être harmonisées enfin, et selon la règle que donne l'Idéal. Chaque existence est fugitive et bornée; mais virtuellement elle est immanente et infinie, car elle contient le germe de nos existences successives dans l'éternité. La vie humaine ressemble au temps; après le jour vient la nuit. Chaque jour nous nous manifestons avec conscience, et chaque soir nous entrons dans le repos, après lequel nous reprenons et continuons la vie du jour précédent, renouvelés en quelque manière par le sommeil. Ainsi de notre vie : à un état de manifestation succède un état de non-manifestation appelé la mort, d'où nous sortons comme du sommeil pour reprendre et continuer la vie de l'état précédent. Seulement nous ne vieillissons pas en mourant et renaissant; nous vieillissons dans chaque existence; mais dans l'existence infinie, qui comprend toutes nos existences finies, nous sommes toujours jeunes.

Un jour les hommes vivront avec ardeur, estimeront la vie d'un prix infini, sauront l'embellir de mille charmes puisés dans l'Idéal, et cependant ils n'éprouveront plus les terreurs de la mort. Ils seront attachés à la terre et à l'Humanité, ils goûteront des joies inconnues aujourd'hui, demanderont à Dieu d'ajouter des années à leurs années, se gouverneront de manière à conserver longtemps chaque fois une existence heureuse enfin, et cependant ils mourront sans désespoir, avec force et tranquillité. Un saint amour ignoré encore les unira profondément aux objets de leur tendresse, les sentiments les plus vrais composeront leurs amitiés, la séparation sera douloureuse à leurs cœurs; et cependant il n'y aura plus parmi eux, à l'heure suprême de chacun, ni le regret désespéré, ni la tristesse désolante, ni cet air sépulcral, sombre, lugubre, qui environne aujourd'hui le cercueil.

Quel poète a dit :

> Chaque pas dans la vie est un pas vers la mort?

Oui, sans doute, nous allons à la mort, à cet état qu'on appelle la mort, du berceau à la tombe; mais comme du matin nous passons au soir, et du soir au lendemain. Que vient-il après la mort? la renaissance, la naissance, la vie, l'Humanité, la terre, le développement de l'être. Il faut donc mourir pour renaître et revivre. La mort n'est pas suivie de la mort; la mort engendre, continue et perpétue la vie; donc, il est plus vrai de dire, dans le sens de l'infini et de l'éternel :

> Chaque pas dans la vie est un pas vers la *Vie.*

La mort n'est pas la mort; c'est un repos, et après, une nouvelle activité. Pourquoi cette appréhension, cet effroi de la mort? C'est que l'homme se met tout entier en lui-même et dans le présent, lui qui doit vivre, qui vit à son insu dans tous ses semblables et dans l'éternité. Ah! reculez toutes les bornes, agrandissez l'espace, élargissez l'horizon; car l'Humanité se projette par delà les lointains les plus confus. Voyez ce grand mouvement : Dieu, l'Etre Universel répand la vie et entretient tous les êtres, la terre se meut au sein de l'infini, l'Humanité se développe sur la terre; l'homme naît, le Créateur le rappelle à lui, le renvoye de nouveau, et de nouveau le retire jusqu'à ce qu'il le fasse renaître encore. Ainsi se prolonge le voyage éternel; la même route quittée hier est à reprendre aujourd'hui. Les hommes se succèdent. Celui-ci marche, et celui-là se repose; demain les rôles seront changés. Ici quelqu'un se couche dans la tombe, là-bas quelqu'un se lève du sein de l'Humanité. Nul ne manque son tour; nul ne se perd, nul n'est oublié; tous sont en mouvement sous le regard et la puissance de Dieu; tous vont ensemble, se quittant, se reprenant; tous marchent sur la route battue depuis les siècles les plus reculés dans le commencement, toujours nouvelle, toujours aimée, toujours fréquentée. L'homme parcourt des terres innombrables sur la même terre, visite des mondes innombrables dans le même monde; et plus il avance dans le temps et, par le temps, dans le progrès, plus il voit de merveilles admirées déjà, oubliées plus tard, et revues ensuite avec le même plaisir qu'il éprouva d'abord à les contempler.

Oui, dirons-nous ici en terminant, il est vrai, la mort est la fin des maux, la mort nous rapproche de Dieu, la mort nous introduit dans le séjour de la récompense ou dans le lieu du châtiment; car la mort nous prépare à renaître, nous donne la faculté de renaître; il faut mourir pour renaître, pour revenir sur la terre où le mal sera détruit un jour par notre perfectionnement; où nous marcherons vers Dieu d'un pas plus ferme et plus sûr, par la Nature et l'Humanité, sans jamais atteindre Dieu; où nous recevrons la récompense ou subirons le châtiment mérités dans une vie antérieure; où enfin nous trouverons tous le Ciel, tous ensemble, non les uns sans les autres, non séparés, mais tous réunis; car

La Solidarité des hommes est éternelle : elle est, elle a été, elle sera toujours; d'où il suit que le Ciel est sur la terre, et que les hommes renaissent dans l'Humanité.

Grégoire Champseix.

La fin au prochain numéro.

LES PAYSANS.

(IVe ARTICLE *.)

Pour compléter, autant qu'il m'est possible de le faire, l'étude que j'ai entreprise, il me reste encore à développer, à prouver un des faits énoncés dans mon premier article.

J'ai dit que le paysan étaient triplement déshérité sous le rapport matériel, moral, et intellectuel.

J'ai essayé de peindre les privations, les misères, les souffrances de sa vie physique, quand je l'ai montré luttant avec le riche propriétaire qui dispose de tout, et lui accorde à grand'peine le strict nécessaire.

En parlant de ses rapports avec le curé, en appréciant et ce que peut être et ce que peut faire ce maître de morale, cet interprète des dogmes religieux, j'ai voulu faire entrevoir dans quelle atmosphère ténébreuse et glacée languit sa pauvre âme.

Aujourd'hui je tenterai de sonder l'abîme d'ignorance où chacun le laisse, où quelques-uns même le retiennent. Si je le puis, je ferai envisager une partie des erreurs et des maux causés par cette ignorance.

I.

L'ignorance du peuple est de toutes les inégalités dont il souffre la plus injuste et la plus impie, parcequ'elle l'empêche de détruire et même de reconnaître les autres. La tache de ce vrai péché originel, quand elle n'est pas lavée, se répand sur toute l'existence.

L'ignorant végète dans une obscurité que ne peut percer son intelligence, créée forte parfois, mais demeurée faible et inerte par le défaut de culture. Ne pouvant se rendre compte de ce qui l'environne, il devient inquiet, défiant, soupçonneux; obligé de se laisser conduire par celui qui en sait davantage, il ne peut toutefois se résoudre à lui accorder une entière confiance. Il se traîne à tâtons sur un étroit et glissant chemin, bordé d'un double abîme. Tandis que les riches et les puissants qui exploitent son aveuglement cherchent à le précipiter dans celui de la crédulité et de la superstition, l'orgueil et une défiance haineuse le poussent souvent en sens inverse. Le pauvre aveugle se heurte alors et se blesse partout; tout lui est obstacle, tout lui semble hostile. Il se met en état de défense, et repousse tout effort tendant à le faire sortir du fâcheux état dont il sent les effets sans en pouvoir pénétrer la cause.

Telle est la situation douloureuse et triste des paysans : ils ne savent rien et ne veulent rien savoir. Ils végètent dans la crasse de leur misère sans trouver, sans chercher même les moyens d'en sortir.

Le paysan pratique l'épargne, mais ignore ou dédaigne les lois d'une sage et prévoyante économie. Toutes proportions gardées de

---

* Voyez les livraisons de juillet, septembre et décembre 1846.

ressources et de privations, le métayer fait plus de dépenses, utilise moins bien ce qu'il possède que son *maître*, le riche propriétaire. Il connaît moins bien que lui les ressources et la puissance de cette terre qu'il cultive; et, faute d'avoir reçu une explication raisonnable et satisfaisante des phénomènes naturels qui chaque jour se reproduisent à ses yeux, il donne à ces problèmes une solution absurde et souvent dangereuse.

Comme dans plusieurs productions de la nature on provoque l'accroissement d'un organe par la compression d'un autre, ainsi la non-culture de l'intelligence et des jugements du paysan ouvre un champ plus vaste à son imagination et à sa présomption.

La superstition remplace les saines croyances; la confiance qui s'accorde à ce qu'on sait vrai et bon fait place à une aveugle crédulité. Enfin le désir de s'instruire, qui ne peut prendre naissance que de l'instruction même, ce désir est remplacé par le dédain et la suffisance. On parle beaucoup de l'orgueil des paysans qui savent quelque chose; le complet ignorant n'est pas plus humble. A quoi cela est-il bon! dit-il en haussant les épaules. J'ai tort peut-être, mais je préfère encore la vanité naïve de celui qui m'étale pompeusement son petit bagage scientifique et désire d'en apprendre davantage, à celui qui ne sait rien et qui méprise la connaissance.

Un autre effet de l'ignorance du paysan, c'est l'absence d'idées généreuses, de pensées élevées, que la vie matérielle et positive ne révèle guère, hélas! et qu'il nous est donné à nous de comprendre, de sentir, sinon de pratiquer. Qui n'a éprouvé la bienfaisante influence d'un bon livre? Qui ne s'est senti élevé et devenir meilleur en lisant une belle page de Fénelon, en s'enivrant des sublimités de Corneille?

Le paysan ne comprend rien au dévouement, à l'abnégation, à la délicatesse des sentiments. Il vit terre-à-terre, et la doctrine des plus honnêtes est celle de l'intérêt bien entendu.

Quant aux rapports du paysan avec ceux dont il a besoin, soit pour ses affaires, soit pour sa santé, ces rapports ont assez d'analogie avec ceux que j'ai dépeints en parlant du propriétaire. Le paysan qui peut à peine *faire joindre les deux bouts*, c'est-à-dire manger et donner du pain à sa famille (1), ne se décide qu'avec peine et souvent trop tard à faire appeler le médecin, dont les visites sont une dépense ruineuse pour lui. Il est bien vrai qu'il ne le paye pas toujours, et que le médecin de campagne, malgré le prix assez élevé qu'il met à ses voyages, gagne généralement peu et a bien des peines et des fatigues à endurer. Si du moins on obéissait à ses ordonnances, si on croyait en lui, si on lui savait gré de ce qu'il fait! Mais c'est ce qui n'arrive presque jamais. On s'abstient d'exécuter ses prescriptions, ou l'on fait d'autres remèdes. Si le médecin croit à la nécessité des moyens énergiques, on dit qu'il assassine son malade; s'il veut prudemment attendre l'effet d'une crise, il ne sait et ne peut rien. En tous cas, c'est infailliblement lui qui a tué le mort; ce n'est jamais lui qui a sauvé celui qui guérit. Tout cela est bien connu, bien avéré, bien constaté, et le médecin de campagne ne l'apprend que trop vite. Aussi, à moins qu'il ne soit tout plein d'abnégation pour lui-même, et de dévouement pour l'Humanité, il tombe dans le découragement, le dégoût, et l'ennui (2). L'exercice de sa science *est un triste métier*, et ses malades de *mauvais matériaux*.

Quand les paysans ne sont pas d'accord entre eux, ce qui arrive souvent parcequ'ils ne connaissent d'autre code que leur intérêt personnel, ils vont trouver l'avocat consultant et le juge de paix, à qui ils disent la moitié de la vérité. Ceux-ci, fatigués par la diffuse exposition des affaires, irrités par la bonne foi souvent équivoque de leurs clients, répondent avec humeur, prononcent avec prévention.

Ne connaissant aucun des rouages de l'administration qui le régit, le paysan considère chaque fonctionnaire comme agissant pour son propre compte et dans son intérêt personnel. Ainsi le percepteur, les gendarmes, les commis de l'octroi sont les objets de sa rancune, de sa crainte, et de sa haine. Ces agents le savent, et ajoutent souvent à l'exécution de leur mandat les petites vengeances de leurs passions individuelles. Ainsi le paysan ne voit autour de lui que des indifférents ou des ennemis, et, dans tous les cas, des gens qui s'enrichissent à ses dépens.

Si j'avais à cet égard des connaissances positives, j'entreprendrais la peinture de ce que je n'ai fait qu'esquisser ici. Je montrerais comment l'erreur, la défiance, le dégoût s'interposent entre chaque patron, à quelque catégorie qu'il appartienne, et ses nombreux clients. Ces patrons, regardant le paysan avec un superbe dédain, et le traitant avec une pitié orgueilleuse, jugent, décident, prononcent dans ses affaires, sans lui donner jamais la raison de leurs jugements et de leurs décisions. S'il y a droit à quelque rétribution, ils la fixent et la perçoivent, comme le cavalier impose à sa monture un labeur proportionné à la provende qu'il lui a donnée. Mais j'ai tort de comparer l'échange de bons services et d'affection qui existe entre le cheval et son maître, aux rapports qui s'établissent entre le fonctionnaire et ses administrés. Le vrai cavalier tient à son cheval non seulement à cause de ses services, mais à cause de l'animal lui-même : il ne se contente pas de lui donner une nourriture suffisante, il se plaît encore à voir sa robe lustrée, sa crinière bien peignée. Pour le patron, chaque individu de sa clientèle représente un chiffre, et ne représente que cela; le fonctionnaire administre pour percevoir ses appointements, l'homme de science pour gagner un salaire.

On ne dira point que, pour rendre le paysan intéressant, je cherche à le montrer victime innocente de tout ce qui l'entoure, patiente et inoffensive brebis livrant sa toison à qui veut s'en emparer. Non certes, il n'en est pas ainsi. Et sans parler du propriétaire, sur lequel il commet mille petits larcins; du curé, qu'il ridiculise et dont il aime tant à médire; le médecin, l'avocat, et tous ceux qu'il initie à ses affaires enfin, peuvent se plaindre avec justice de sa rapacité, de sa mauvaise foi et de son ingratitude. Un fait même qui ne trouvera pas de contradicteurs parmi ceux qui connaissent l'esprit de nos campagnes, c'est que les hommes les plus désintéressés, les plus bienveillants parmi ceux qui s'occupent de ses intérêts, sont pourtant les hommes auxquels il se confie le moins volontiers et dont il méconnaît le plus tôt les services.

On reconnaît ce fait, on le proclame, on en gémit; on y voit une nouvelle confirmation du jugement rigoureux porté sur cette *race ingrate et méchante*. Eh! pour Dieu! éclairez ces pauvres aveugles, et ils sauront reconnaître leurs vrais amis; dissipez les ténèbres qui les environnent, et ils ne tomberont plus dans les pièges de ceux qui, parodiant le mot de l'Evangile, trouvent encore moyen d'ôter à ceux qui n'ont pas. Apprenez au paysan, non le droit, la médecine, la politique; mais donnez-lui, sur toutes ces choses, des notions lucides et concises. Enseignons-lui ce qui lui est immédiatement nécessaire, et mettons-le sur la voie de la vérité.

II.

A qui donc appartient la mission de faire connaître au paysan ses intérêts, ses droits, ses devoirs? Qui donc peut combattre la superstition et dévoiler le charlatanisme?

Nous savons que le *maître* ne le veut pas, que le curé ne le peut point; c'est donc l'instituteur qui le fera. N'est-il pas là pour subvenir à tous les besoins de connaissance des paysans? Le gouvernement ne prétend-il pas par lui donner pleine et entière satisfaction au droit à l'instruction que possède toute créature qui naît dans une société civilisée?

Eh bien! ce que le *maître* ne *veut pas*, ce que le curé ne *peut pas*, l'instituteur ne le *sait pas!*

Depuis quelque temps, plusieurs hommes honorables ont pris fait et cause pour l'instruction primaire. Des écrivains de toutes

(1) Je connais un métayer qui, de cet hiver, n'a mangé de pain, ni lui, ni sa famille. Il s'est exclusivement nourri de châtaignes qu'il récolte dans le domaine. Si quelques riches Parisiens lisent cette note, ils s'écrieront : « Mais c'est excellent, des châtaignes, on en sert sur nos tables. » Aux yeux de ces Parisiens, le paysan dont je parle aura réalisé le conseil de cette princesse du dernier siècle répondant à ceux qui lui rapportaient les plaintes du peuple affamé : « *Il n'a pas de pain! eh bien! qu'il mange de la brioche!....* » Qu'on me pardonne cette digression. L'année s'est ouverte sous de funestes auspices, et l'avenir est plein de menaces. Si la société veut prévenir bien des malheurs, il lui faudra donner à la misère présente une autre solution que celle de la princesse du sang. Des émeutes ont déjà eu lieu dans plusieurs villes de la France, et voici que le peuple des campagnes s'inquiète à son tour; il s'interroge avec effroi sur l'avenir; il se demande ce que vont devenir les pauvres quand le travail ne suffit plus à payer la moitié du pain qu'il mange. De sourdes rumeurs circulent, de sombres récits, exagérés jusqu'à l'hyperbole, se colportent et trouvent créance; car la terreur est crédule et ne raisonne point. Puisse cet effroi ne pas se changer en désespoir! puisse le cœur des riches ne pas se fermer à la pitié!

(2) Il y a, pour le médecin de campagne, un autre sujet de dégoût et d'irritation, effet et cause à la fois du mauvais état de ses relations avec le paysan; c'est la difficile concurrence qu'il doit subir avec les charlatans de toute espèce.

Les habitants des villes ne peuvent s'imaginer combien, à notre époque de lumières et de légalité, les campagnes sont encore exploitées par la médecine illégale. Outre les charlatans de passage, outre les *sorciers*, qui guérissent avec certaine herbe cueillie de la main gauche et déposée en certain lieu, ou qui découvrent la cause d'une maladie en faisant bouillir des clous dans un pot d'une certaine dimension, il est d'autres charlatans tout aussi dangereux et plus influents. Ce sont les personnes riches qui, ne se bornant pas à administrer les médicaments anodins dont elles sont pourvues, se permettent de prescrire et d'appliquer des traitements décisifs, dictés sans doute par de bons sentiments, mais non par des connaissances suffisantes.

Quel que soit le résultat de leurs médications, la foule se presse autour des charlatans, riches et pauvres, et le médecin et la science ne sont consultés qu'au pis-aller.

catégories, philosophes, hommes d'état, historiens, romanciers, ont abordé cette importante question. Ils ont dévoilé l'impuissance de l'institution en même temps que les difficultés et les soucis de la vie de l'instituteur. Ils ont cité des documents officiels qui établissent la preuve de la plus affreuse misère et de la plus révoltante dégradation. Je n'ai point à révéler de ces faits déplorables; je ne parlerai que de ce qui se passe autour de moi et sous mes yeux. Dieu merci! chez nous, l'instituteur ne mendie pas le samedi le pain de la semaine; il n'est ni sacristain, ni fossoyeur; il n'est que secrétaire de la mairie. C'est bien assez; peut-être est-ce trop encore. Chez nous, l'instituteur est un *monsieur* qui généralement gagne de quoi... manger du pain. Malgré cet énorme avantage, ces jeunes prêtres de la pensée ont droit à une autre existence. Ils y auront droit surtout quand il leur sera possible de mieux comprendre et remplir leurs devoirs.

Si j'ose après, MM. Michelet, de Cormenin, de Salvandy, E. Sue, etc., parler de ces droits et de ces devoirs, c'est que connaissant personnellement quelques-uns de ces jeunes gens, suivant avec un intérêt sympathique toutes les conséquences de leur position, je pourrai peut-être produire quelque vérité de détail échappée à ceux qui, placés plus haut, y voient de moins près.

Nos instituteurs sont d'honnêtes jeunes gens reçus par la faculté, et qui ont répondu au programme des questions qu'elle pose. Ils possèdent strictement les connaissances qu'ils enseignent, mais généralement ils ne savent rien au-delà. Après les examens, on les envoie dans une commune où nul attrait ne les appelle, où nul lien ne les attache, où nul intérêt ne les retient. On les a mis, il est vrai, sous la surveillance et le patronage de plusieurs comités hiérarchiquement superposés les uns aux autres; mais les membres de ces comités, qui se soucient fort peu en général et de l'instruction du peuple et de celui qui doit la donner, ces membres, dis-je, ne visitent guère l'école.

Ainsi le pauvre jeune homme, sans entente de la société parmi laquelle il va vivre, sans idées arrêtées sur ses droits, sur ses devoirs, arrive au milieu d'une population indifférente, souvent railleuse et hostile, presque jamais bienveillante. Le maire et le curé, dont il devrait être l'associé, l'égal, avec qui il devrait partager le gouvernement de la commune; le maire et le curé l'attendent chacun pour en faire son agent et son instrument; il est le secrétaire du maire, il faut qu'il soit aussi le complaisant, le souteneur du prêtre. Ou l'instituteur est un faible enfant qui tombe au pouvoir de celui qui tire le plus fort, ou c'est un jeune homme inexpérimenté, plein de passions juvéniles, qui, ne connaissant pas encore l'art de défendre ses intérêts en conservant sa dignité, entre en révolte à la vue du licol qu'on lui présente. Alors le maire se fâche, dénonce l'ignorance du rebelle, et lui ôte le secrétariat, environ le tiers des revenus de l'instituteur. Si c'est avec le curé que la lutte s'est engagée, l'instituteur devient un brouillon dangereux, un mauvais sujet que les dévotes espionnent, que les inspecteurs *bien renseignés* gourmandent; et la commune voit bientôt s'établir une maison de *frères* ou de *sœurs*. Il ne faut pas demander alors ce que peut faire l'instituteur laïque.

Ailleurs le maire et le curé, par une belle et rare exception, laisseront l'instituteur en paix, c'est-à-dire ne lui feront ni mal ni bien. Le jeune homme ainsi abandonné à lui-même sera-t-il dans de meilleures conditions de succès? Sera-t-il plus apte à se tirer des difficultés et des périls auxquels l'expose, par exemple, son séjour dans une auberge de la commune? car ses ressources ne lui permettent guère de tenir son ménage.

L'instituteur cherchera-t-il un adoucissement à ses tribulations dans l'étude et la lecture? D'abord, il n'est pas assez instruit pour apprécier les joies de l'étude; puis où se procurera-t-il des livres? Les bons livres, et à bon marché, ne manquent pas sans doute; mais tout est cher quand on a tout au plus le nécessaire. S'il y tient beaucoup cependant, quelques propriétaires lui en prêteront bien, mais au hasard et sans choix. Or, pour cette fois, je crois qu'il vaudrait mieux ignorer que mal savoir. Puisque j'en suis au propriétaire, l'instituteur trouvera-t-il utilité et agrément dans ses relations avec lui? Utilité, non; agrément, peut-être. Le propriétaire est bon prince; il fait très volontiers les honneurs de son vin et de la volaille de sa basse-cour. Le magister deviendra donc facilement, s'il le veut, son commensal, surtout s'il sait un peu jouer aux cartes, et s'il renonce à être pris au sérieux.

Mais c'est dans sa classe, dans l'exercice de ses fonctions, dans l'attachement que ses élèves auront pour lui, dans la reconnaissance des parents, que l'instituteur puisera ses joies; c'est là qu'il trouvera la satisfaction de cet immense besoin d'activité, d'amour, de bonheur, qui déborde du cœur d'un homme de vingt ans! Hélas! rien de plus triste et de plus nauséabond que cette classe, où vient l'hiver un petit nombre d'enfants; où ne viendra l'été presque personne! L'hiver, la moitié de nos enfants de la campagne sont les *petits boulangers* de la famille. Tout enfant qui n'appartient pas à des métayers, et qui n'est pas assez fort pour se *louer*, fait le triste apprentissage de la mendicité. Les travaux de l'été ramassent tous ces enfants; en sorte que ces pauvres créatures souffrent et s'abrutissent dès leur entrée dans la vie. S'il est quelques rares familles qui renoncent aux ressources de l'aumône ou au travail précoce de leurs enfants, elles ne se décident à payer trente ou quarante sous par mois, qu'après des démarches infructueuses pour les faire recevoir gratis. Ces enfants n'apportent, pour la plupart, aux leçons de l'école ni exactitude, ni intérêt; ils ne restent jamais assez longtemps pour faire des sujets. Les parents trouvent bientôt que l'enfant en sait assez, ou qu'il n'a rien appris. Il est vrai qu'il n'a pas appris ce qu'il pouvait, ce qu'il devait apprendre, l'instituteur manquant du matériel nécessaire à la démonstration de certaines connaissances (1).

Ce que l'enfant n'a pas appris surtout, c'est à penser, à raisonner: l'enseignement s'est borné à la lecture, à l'écriture, aux éléments du calcul, à la récitation du catéchisme. Ces enfants acquièrent, à force de temps et de répétitions routinières, des connaissances qu'ils ne sauront point appliquer. Beaucoup lisent couramment qui ne pourraient parcourir une seule page dans le premier livre venu sans rencontrer une idée ou une expression dont il leur serait impossible de se rendre compte. Ils écrivent, et ils ne sauraient exprimer la pensée la plus simple. Ils redisent enfin toutes les subtilités du catéchisme, et c'est à peine s'ils savent distinguer l'âme du corps, s'ils se font une idée de la bonté et de la puissance de Dieu.

L'enseignement qu'il faudrait à ces enfants, ce serait celui d'une doctrine raisonnable et compréhensive, qui pût aider à leur vie pratique, et les pousser vers l'avenir; ce qu'il faudrait enseigner, ce sont des théories que ces enfants devenus hommes, hommes d'activité et d'application, pourraient modifier et développer.

O instituteurs de nos campagnes, quand donc une sollicitude plus large, plus élevée, plus prévoyante, vous montrera-t-elle toute l'importance de votre fonction?.... Vous aussi, vous devez révéler l'existence et hâter l'avènement du règne de l'intelligence et de l'amour; c'est vous qui préparerez et ouvrirez les voies de l'Égalité; c'est vous qui tenez les clés de l'avenir! Parmi ces enfants aux mouvements lents, aux regards ternes, qui vous entourent, le germe du génie sommeille peut-être; et, qui sait? la régénération du monde est peut-être là. Une culture active et intelligente va développer ce germe, un effort d'amour et de volonté hâtera cette régénération.

J'en ai le pressentiment, j'en ai la foi, c'est l'instruction, c'est l'éducation du paysan qui amènera l'ère de la lumière et de la vérité! Ouvrons donc l'intelligence du paysan, et lançons-le sur la voie de la vérité. Nous avons, hélas! tant piétiné en tout sens, que nous ne reconnaissons plus les traces. L'instinct, le zèle et la virginité du néophyte lui viendront en aide; il ira d'un pas ferme et par une ligne droite là où la fatigue d'une route tortueuse et l'épuisement de nos forces ne nous permettent pas d'atteindre.

III.

Alors même que mes espérances seraient exagérées, que mes prédilections m'égareraient sur l'importance du rôle que le paysan est appelé à jouer dans les destinées humaines, s'ensuivrait-il de cette erreur ou de cette exagération que le paysan doive être abandonné à son ignorance, que cette source d'égalité, l'instruction, doive être détournée de son cœur et de ses lèvres? Faut-il prendre à la lettre la spirituelle boutade d'un grand écrivain, qui dernièrement proclamait dans un feuilleton la supériorité du patois sur une langue avec laquelle pourtant l'ingrat artiste produit de si beaux, de si touchants effets?

Est-ce bien sérieusement que l'auteur rejette et condamne tout progrès, toute civilisation tendant à détruire l'effet pittoresque qui résulte de l'absence de culture? Ce patois si riche, si ingénieux, mais vers lequel nous ne saurions revenir, doit-il être préféré à l'unité de langage qu'appellent toujours, et de tous leurs vœux, ceux qui aspirent à l'égalité, et voient là un des moyens d'y parvenir. Parceque nous avons abusé des bienfaits de l'étude et de la civilisation, parceque nous sommes devenus corrompus avant d'être mûrs, parceque nous nous sommes servis de la lumière pour éclairer de fausses routes, parcequ'enfin nous avons fait un mauvais usage de la connaissance, faut-il en priver ceux qui peut-être sauront s'en servir

(1) Ce tableau est vrai dans son ensemble. Cependant il y a quelques rares exceptions. Je sais un instituteur qui, grâce à un concours d'heureuses circonstances, grâce aussi à son zèle et à sa dignité personnelle, est parvenu à obtenir une classe où l'exactitude et le bon ordre se font remarquer. Il a su se concilier la confiance des parents et l'affection des élèves, et se fait jusqu'à 1200 francs d'appointements; c'est énorme pour un instituteur.

Une rétribution un peu plus élevée, une surveillance active et bienveillante, donneraient, je crois, à ces jeunes gens le courage et la force nécessaire pour accomplir leur mission.

mieux que nous? Sans doute mieux vaut la nuit qu'une lueur trompeuse, l'ignorance que la fausse connaissance et l'afféterie ; mais ne pourrait-on pas développer l'intelligence sans la fausser, guider la raison sans l'égarer ? Ah! gardons-nous de cette doctrine du découragement !

Si je l'osais, j'en appellerais de George Sand artiste à George Sand philosophe. Prenez garde, dirais-je, éloquent avocat du paysan, qu'on ne prenne le change sur le sens de votre plaidoyer. Vous nous le montrez partout si beau, si poétique, si complet, que beaucoup en profiteront pour dire : Eh bien ! laissons-le ainsi. Et vous savez bien, vous qui n'ignorez rien de ce qu'un cœur noble et généreux peut connaître, vous savez bien que grandir et se développer est la loi et la condition de toute existence; que l'enfant aux grâces naïves deviendrait un nain difforme, si avec l'âge sa taille ne prenait nul accroissement. La mère elle-même, quoiqu'elle sache que les douleurs attendent l'enfant devenu homme, la mère se réjouit du développement de son fils; elle sourit aux premières douleurs de la croissance de son enfant : il devient moins gracieux, moins gai, moins tendre, mais il grandit !

C'est la loi de la nature; interprétons-la, obéissons-lui : développons les enfants de notre société; aidons à leur croissance. Peut-être perdront-ils, au point de vue artistique, quelques-unes de leurs grâces poétiques; peut-être souffriront-ils eux-mêmes de ce progrès : mais point de vie sans mouvement, point de conquête sans travail, point d'enfantement sans douleurs..... Souffrons, s'il le faut; faisons souffrir au besoin; mais obéissons à la loi du progrès : marchons, et entraînons tous ceux qui nous entourent à la conquête de l'avenir, à la poursuite de nos destinées éternelles !

J'ai rempli, dans la mesure de mes forces, la tâche que je m'étais imposée : j'ai dit ce que je savais, ce que je pensais, sans autre crainte que celle de ne pas me faire comprendre, sans autre espérance que celle de produire quelque bien.

Avant de me taire cependant, j'éprouve le besoin de donner une explication à ceux qui m'ont blâmée, une réparation à ceux que j'ai attaqués; je veux aussi faire un dernier appel aux sympathies que j'ai pu acquérir à ma juste cause.

Si mes tableaux ont paru trop sombres, mes jugements trop sévères; si j'ai porté une main téméraire sur ce que j'aurais dû respecter ou redouter, c'est que je crois que dès l'instant où l'on élève la voix, où l'on parle au public, la vérité, telle que nous la montre notre conscience, la vérité, quelque pénible qu'elle soit, quelque dangereuse qu'elle paraisse être, devient le premier des devoirs. Le pénitent doit-il chercher à excuser, à dissimuler ses fautes? Le malade qui veut guérir doit-il cacher au médecin le mal qui le tourmente? La société, ce grand confesseur, ce médecin habile, ne doit point ignorer les plaies qui rongent ses enfants. J'ai mis à découvert quelques-unes de ces plaies; j'ai dénoncé bien du mal, parceque tel était mon devoir : mais je n'entends pas dire que cette règle du mal soit sans exception. Certes il est parmi nous des propriétaires humains, des prêtres tolérants et charitables, des instituteurs zélés, des médecins instruits et persévérants, des avocats et des juges-de-paix conciliateurs; et cependant il est bien vrai, bien certain, que nos pauvres paysans languissent dans la misère, le doute, l'ignorance et la défiance.

Ce n'est pas seulement leur petit nombre qui empêche les gens de bien de détruire l'égoïsme, l'imposture et l'ignorance; c'est le défaut de lien et d'unité; c'est la diversité des principes, ou plutôt l'absence d'une doctrine. Chacun de nous prétend aujourd'hui avoir sa religion, sa politique, sa philosophie à sa manière; chacun de nous pense et agit seul : mais on ne peut aimer seul....

L'amour, c'est le levier puissant qui soulève tous les obstacles. Que l'amour de l'Humanité réunisse donc tous ceux qui *croient* à ses impérissables destinées, tous ceux qui *veulent* contribuer à leur accomplissement. Arrière l'intérêt personnel, la crainte, l'orgueil, les préjugés ; qu'ils fassent place dans nos cœurs à la fraternité humaine! « Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, » et ma sœur, et ma mère, » a dit le Christ. Soyons donc de cette famille du Christ, et que tous ceux qui font la volonté de Dieu soient nos frères, et nos sœurs, et nos mères.

NÉCROLOGIE.

ADOLPHE PARAUD.

Je l'ai connu trop tard... Il y aura bientôt deux ans, quelques-uns de ses amis devenus les miens, de nobles cœurs parmi les plus nobles qui cherchent la cité future, nous mirent en présence l'un de l'autre à Limoges, sa ville natale, qu'il habitait. Son renom d'honnêteté idéale était venu jusqu'à moi longtemps avant cette soirée bénie où l'amitié nous chercha tous deux pour nous unir. Nous nous pressâmes tout d'abord la main avec le sentiment subit et réciproque, je puis le dire avec foi, qu'éprouveraient l'un pour l'autre deux vrais amis d'enfance en se retrouvant, après une longue séparation, sensibles encore à l'affection conservée dans leurs cœurs. Notre liaison n'eut qu'à continuer un passé dont la trace lointaine se révélait d'une manière confuse, comme il doit être, dans la sympathie mutuelle qui nous attacha si spontanément l'un à l'autre.

ADOLPHE PARAUD était une de ces âmes sincères et profondes qui ne pactisent point avec le mal, et ne cherchent pas, comme tant d'autres, égoïstes et hypocrites, à se sauver individuellement au milieu du désordre actuel. Sorti de toutes les formes du passé, mécontent et dédaigneux du présent, non pour lui, car jamais homme généreux ne fut moins occupé de lui-même, mais pour les faibles, pour les opprimés, pour toutes les victimes de l'injustice, il s'était tourné tout entier vers l'avenir. Mais que devait être l'avenir ? Il le desirait, il le pressentait dans l'heureuse association de tous les hommes. Il le voulait complet, satisfaisant l'être humain dans toutes ses manifestations, religieux surtout; oh! sans une religion, sans la vraie religion fondée sur la triple connaissance de la Nature, de l'Humanité et de Dieu, il jugeait impossible l'accomplissement du progrès. Il fallait une croyance à cette âme choisie : elle ne pouvait, étouffant la voix de son besoin le plus élevé, s'endormir dans l'indifférence, ou se laisser corrompre et dégrader par la superstition, l'idolâtrie et l'hypocrisie religieuse de ce siècle. Elle entrait sincèrement en compte avec elle-même, se posait franchement la question sur ce qu'elle devait croire et espérer, et, pleine de force et d'ardeur, aspirait avec élan à la vérité.

Tel était l'heureux état de PARAUD lorsque je le connus. Nous nous entretînmes longtemps. J'avais le bonheur de le précéder, non par l'aspiration, mais par la connaissance, dans la vérité qu'il cherchait. Je lui dis ma foi, ma religion, mon ciel et mon Dieu; et nous eûmes bientôt la même foi, la même religion, le même ciel et le même Dieu. Chrétien comme les plus beaux disciples de Jésus, non comme ceux qui prétendent aujourd'hui parler au nom du divin Maître, mais comme ceux d'entre ses envoyés qui évangélisèrent le monde, il trouva dans la Doctrine de l'Humanité la tradition du Christianisme. Il l'accueillit, de préférence à toutes les opinions qui se disputent en ce jour la conquête des esprits, comme le seul ensemble de vérités capable d'élever l'homme par dessus le matérialisme et le scepticisme des écoles bruyantes ou régnantes, jusqu'à l'Idéal révélé par tous les vrais inspirés de l'Humanité antérieure, proclamé par la Révolution française, et résumé dans la sublime formule Liberté, Fraternité, Egalité.

Dès ce jour il fut conquis à la foi nouvelle. Il y entra pleinement, profondément, par les voies les plus sûres. Il y chercha l'homme nouveau dans lequel il devait se transformer; tout ce qu'il avait en germe de beau, de grand, de primitif, son âme tout entière se développa merveilleusement, et il apparut un jour comme le plus aimable des enfants de l'Idéal.

Je le vois encore sous la forme qu'il a quittée dernièrement : stature droite et moyenne, tenue modeste et remarquable, démarche facile et grave sans recherche ni affectation. Il était à l'aise dans la vie, bien que son extérieur ne révélât point une force physique d'un long usage. Sa tête, régulièrement attachée à ses épaules, ni trop loin ni trop près du cœur, ne portait, suivant la science conjecturale, que les indices heureux des plus nobles facultés morales. Il avait un beau front, et son œil bleu et vif témoignait d'une belle intelligence; mais l'expression du sentiment dominait surtout dans sa physionomie si attrayante. Sous les traits de la douceur, quelque chose de mâle et d'énergique promettait un homme; et le regard droit, tranquille, bien posé sur son objet, accusait un homme franc et loyal. Un sourire aimable ornait ses lèvres modelées par la pureté, et, se répandant sur toute sa figure, l'éclairait comme d'un rayon mystérieux. Toutefois, malgré sa facilité à rire avec abandon, car il ne connaissait pas l'humeur, un air de mélancolie sans tristesse régnait ordinairement sur son visage. Cela ne diminuait en rien son charme, et il ne laissait pas de mettre à l'aise tout le monde, là

où il était, qu'il s'agît de plaisir ou de peine. Mais l'ensemble de son aspect, c'était la gravité, la maturité, l'élévation, bien qu'il fût jeune, n'ayant pas encore trente ans.

Cette apparence sortait du fond de son être. Il avait un cœur sensible, profond, vrai. Venant de lui, l'amitié revêtait un caractère idéal qui la rendait d'un prix infini. Tous les sentiments étaient sérieux de sa part. Il entrait tout entier dans son amour du bien et dans sa haine du mal. Une grande passion remplissait sa vie; je l'appellerai la passion de l'Humanité. Il l'avait élevée en lui à de sublimes proportions, et il en retirait pour son ornement les plus belles vertus humaines: chaste, délicat, soigneux, attentif à l'égard de tous et avec tous, plein de franchise dans son blâme et dans sa louange, et toutefois ne blessant ni n'égarant personne, à l'aide d'un tact heureux dont il était doué pour vivre avec les hommes, et aussi par l'autorité que lui donnait sa vertu. Nul n'avait autant que lui le sens moral si nécessaire dans les relations de la vie, et nul ne savait comme lui respecter ses semblables dans ses rapports avec eux. C'est qu'il se sentait profondément uni à l'homme. Le sentiment de la Solidarité vivait dans son cœur, et le vivifiait et l'agrandissait. Souffrant dans tous les opprimés, intéressé à toutes les misères, compatissant à toutes les douleurs, il portait vraiment l'Humanité en lui. C'était là le côté par lequel il recevait autant de blessures qu'il pouvait compter de victimes de l'injustice et de l'inégalité. Mais il ne se laissait pas dominer par sa grande souffrance. Son regard se portant dans l'avenir reposait avec bonheur sur une époque où les fils d'Adam, sortis de l'erreur et de la division, ne trouveront plus sur la terre que l'amour et l'abondance. Cette vue le relevait, et, le cœur saignant des maux de ses frères, il connaissait cependant l'allégresse et chantait l'espérance.

Il puisait sa force dans sa croyance. La sainte doctrine à laquelle il s'était attaché de toute sa foi était devenue la règle de sa vie, le mobile de ses actes, et la cause de sa grandeur. Il ne l'avait point reçue comme un ensemble d'idées spéculatives bonnes pour l'exercice de son intelligence. Elle s'était imposée à lui par son caractère de vérité. Je le répète, il croyait à la Doctrine de l'Humanité fermement, profondément. Il en parlait avec enthousiasme et reconnaissance. En retour des bienfaits qu'il en recevait chaque jour, il lui avait fait don de son être tout entier, sachant bien que s'il était sincère dans la vérité, la vérité avait droit de tout attendre de lui. Or il était sincère et dévoué avec entraînement et abandon.

L'excellence de ses qualités aimantes faisait de lui un homme religieux avant tout. Ennemi-né de l'idolâtrie et de la superstition, il s'était élevé au-dessus des vieilles croyances, comme le jeune homme parvenu à la raison délaisse la croyance aux revenants dont l'effraya sa nourrice ignorante. ADOLPHE PARAUD avait porté dans cette vie les germes d'une noble raison, et, secondé, dans son étude de la Doctrine, par un jugement droit et solide, il avait admirablement développé ces germes précieux. Sa raison était religieuse comme son sentiment. Une fois entré dans cette voie, il y avait marché à grands pas. Il était devenu un homme d'intérieur, je veux dire occupé des choses de l'âme, invisibles pour le commun des hommes, mais sensibles pour les esprits de sa nature. Il aimait et il recherchait la contemplation du type idéal Humanité. A ses heures de silence et de méditation, il faisait poser devant lui le divin modèle; et ravi des beautés qu'il y découvrait, il façonnait son être à l'image et ressemblance de la perfection qu'il admirait. Il avait pris à cœur ces paroles du Livre de l'Humanité : « Quiconque développe l'Humanité en soi la développe hors de soi; » et, plus encore pour être bienfaisant à ses semblables que pour son avantage personnel, il travaillait sans cesse à se développer. Celui-là, certainement, avait compris sa foi. Aussi bien, je l'ai dit, il apparut un jour comme le plus aimable des enfants de l'Idéal.

Oui, en vérité, ce fut un vrai praticien de l'Idéal, l'homme qui se manifesta cette fois sous la forme et le nom d'Adolphe PARAUD. Il y eut de l'héroïsme en lui; car il avait cette force morale qui ne permet pas les lâchetés intérieures, honte de tant de prétendus héros. Parmi les dons que Dieu distribue aux hommes, et que les hommes se glorifient mutuellement de posséder, il avait reçu le plus grand de tous, la vertu d'agir, non comme artiste ou savant de renom, mais comme homme moral. Il avait la vertu d'aimer la vérité pour la vérité, de se conformer à ses prescriptions, d'oublier toute misérable personnalité, toute aveugle estime de soi-même, pour reconnaître l'Idéal comme plus grand que lui, et travailler et réussir à se modeler sur l'Idéal. Par l'Idéal, il fut libre, il fut puissant, il fut créateur. Il créa un homme moral du plus beau et du plus nouveau caractère: œuvre certainement égale à d'autres plus retentissantes, soit un poème, soit une invention, soit une découverte scientifique, et aussi bienfaisante que celles-ci pour l'Humanité.

Tel fut Adolphe PARAUD, une âme candide et sereine, admirable de grandeur et de simplicité; une âme d'élu, enfin, où le ciel rayonnait, visible et splendide. Combien de fois me suis-je réjoui, édifié, élevé avec elle et par elle, lorsque d'heureuses circonstances nous rapprochaient! Que de charmes j'ai trouvés dans ces causeries intimes où elle épanchait avec grâce et abondance les trésors de foi, d'espérance et d'amour qu'elle recelait! Il paraissait, ce précieux ami, et son doux aspect était comme une joie ineffable dont j'étais rempli soudain. Il y a trois mois, nous communions ensemble, avec nos amis, spirituellement et matériellement; nous étions assis au repas des égaux, conversant avec ferveur sur Dieu et l'Humanité. Il était un peu souffrant, la maladie à laquelle il a succombé se déclarait déjà. J'allais partir, je l'embrassai, je lui dis à-Dieu, au revoir.... Il y a trois mois, et je le pleure aujourd'hui.

Mais il est mort comme il avait vécu, en vrai disciple de la Doctrine de l'Humanité, ferme et profond dans sa foi, immuable dans son espérance, quittant avec regret ses amis, son père, son épouse, comme on se sépare, pour une absence temporaire, de ceux qu'on aime et parmi lesquels on se plaît à vivre; les quittant, dis-je, avec regret, mais sans désespoir, sans les tourments qu'éprouvent les mourants qui ne croient pas à la Vie. Il a gardé toute sa force morale et intellectuelle jusqu'au moment où il commençait à être privé de manifestation; il l'a gardée pour confesser sa croyance et demeurer fidèle à ses principes. Que voulez-vous de lui, triste prêtre d'une religion qui cessa d'être la sienne dès qu'il put distinguer l'erreur de la vérité ? Qu'y a-t-il de commun entre vous, pauvre ténébreux, et cette âme glorieuse tout éblouie des splendeurs de l'Idéal? Espériez-vous trouver un mourant pusillanime, au chevet duquel vous auriez figuré, pour ses yeux troublés déjà, pour son imagination délirante, un démon triomphant et un ange gardien éploré, suppliant. Je vous dis que les fils de l'Idéal ont de la force et de la vertu, et qu'ils en savent plus que vous sur la vie et ce qu'on nomme encore par ignorance la mort.... Ah! vous voilà forcé de laisser le juste retourner en paix dans le sein de Dieu, jusqu'à ce que Dieu le renvoye sur la terre.

Je n'attendais pas moins de toi, noble ami, bien-aimé PARAUD. Un jour, dans un entretien où ta belle âme se révélait avec inspiration à la mienne, nous nous promîmes, pour demeurer dignes l'un et l'autre de l'amitié qui nous unissait, de vivre et de mourir dans la vérité nouvelle qui nous éclairait. Tu as rempli ta promesse, tu as fait ton devoir jusqu'où s'étendait ta puissance. A moi un jour de montrer la même sûreté de parole. Ta vertu m'est bienfaisante. Ah! la Solidarité n'est pas un vain mot. Tu es en Dieu et dans l'Humanité, tu es toi-même, être humain, sensation-sentiment-connaissance en virtualité, non manifestés, et toutefois je te sens en moi. Tu ne m'as pas quitté tout entier. Une bonne part de toi-même me reste. Mais que l'autre, celle qui est toi, que celle-ci est belle après ta vie et ta mort! Tu as accompli une heureuse phase de ton existence éternelle, tu as fait un grand pas dans ton développement, tu as conquis la faveur d'une belle renaissance. Heureuses les entrailles dans lesquelles tu revêtiras de nouveau la forme de l'Humanité! Je t'ai dit dernièrement à-Dieu, au revoir; c'était pour quelques mois, dans ma pensée. Aujourd'hui je dois le répéter pour un plus long temps. Cela m'est douloureux! mais dans ce grand mouvement de la Vie, dans cette alternative d'apparitions et de disparitions sur le théâtre où se développe le drame de nos destinées, nous nous retrouverons dans quelque scène heureuse de l'avenir : ne sommes-nous pas immortels? A-Dieu, donc, pour cette fois, et, aussi, au revoir! Oh! nous nous reverrons.

Et vous, ô mes amis, vous qui étiez aussi les siens, et parmi lesquels il se tenait avec bonheur, vous, pour avoir pressé sa main, plus heureux que moi et que deux autres, qui lui étaient bien chers, absents comme moi, souvenons-nous de notre ami, et que ce ne soit pas en vain pour nous que l'amitié nous ait unis à lui. Le monde actuel écrit sur ses tombeaux insignifiants: Ci-gît.... Là ne gît rien que le produit d'un être humain, qui n'aura bientôt plus ni forme, ni ensemble, terre rendue et mêlée à la terre: sublime enseignement que les hommes ne comprennent pas, et qui révèle un lien profond entre l'homme et la terre; car l'homme ne se manifeste qu'uni à la nature. Nous, mes amis, complétons cette sépulture en recueillant dans nos âmes l'Idéal que notre ami a révélé lorsqu'il développait et perfectionnait en lui l'Humanité. Que ses vertus passent en nous. Par là il aura plus puissamment encore développé l'Humanité hors de lui; et par là aussi, progressant à notre tour plus efficacement, nous nous rapprocherons de lui, et le rejoindrons dans quelque phase avancée de notre existence éternelle. Comme lui nous aurons changé de forme, mais qu'importe? l'être humain qui vit en nous aujourd'hui vivra encore, vivra toujours; nous serons hommes, nous serons l'Humanité... Amis, promettons-nous de nous conserver dignes d'être assis un jour au banquet de la vie face à face de notre ami ADOLPHE PARAUD.

GRÉGOIRE CHAMPSEIX.

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.



Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, A BOUSSAC, département de la Creuse.
DEUXIÈME ANNÉE. PRIX DE L'ABONNEMENT : CINQ FRANCS PAR AN. MARS.
N° 6. Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France. 1847.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

EXPOSÉ SOMMAIRE

DE LA DOCTRINE

DE L'HUMANITÉ.

(IVe ARTICLE *.)

Conclusion de la première partie.

I.

Notre dessein dans ce dernier article est de jeter un coup d'œil sur l'ensemble des principes que nous avons exposés, afin de caractériser la Doctrine de l'Humanité par les différences qui la distinguent entre toutes les autres.

Le fondement de cette doctrine est la Solidarité, qui résulte de la véritable connaissance de l'homme et de l'Humanité. En comparant ce principe de la Solidarité au principe de la Charité, qui est le fondement du Christianisme, nous montrerons toute la différence qui sépare la doctrine chrétienne de la doctrine de l'Humanité, rejette la première dans le passé comme épuisée entièrement, et donne l'avenir à la seconde comme à la seule capable de marcher en avant. Mais celle-ci ne diffère pas tant de celle-là, qu'elles n'aient ensemble aucuns rapports, aucune ressemblance; et nous essayerons de faire apercevoir quels traits sont communs à toutes deux, et comment l'une est véritablement la fille de l'autre.

Le Christianisme disait aux hommes: *Aimez Dieu par dessus toutes choses, et votre prochain comme vous-mêmes pour l'amour de Dieu.* La doctrine de l'Humanité leur donne un commandement plus précis et plus formel à l'égard du prochain; elle leur dit: *Aimez Dieu en vous et dans les autres.* Il s'agit d'amour dans ces deux préceptes; et, en vérité, qu'y a-t-il de plus grand que l'amour? qu'y a-t-il après l'amour? qu'y a-t-il sans l'amour? Trois amours composent l'amour de l'homme, savoir: l'amour de lui-même, l'amour du semblable, et l'amour de Dieu. Doivent-ils être unis, ou séparés et subordonnés? Nous croyons à la nécessité et à la possibilité de leur union. Que l'on montre Dieu à l'homme comme le but suprême vers lequel il doit tendre, cela est bien; toutes les philosophies qui ont eu de la grandeur, toutes les religions, toutes les sectes vraiment religieuses, n'ont pas indiqué d'autre fin à l'aspiration de l'Humanité. Il ne s'est pas élevé dans ce monde une voix solennelle et inspirée qui n'ait dit aux hommes: Nous allons à Dieu. Pour demeurer fidèles à tous les pressentiments du passé sur ce point, pour être d'accord avec la révélation éternelle et successive, avec la vérité, avec l'avenir, nous ne tenons pas aujourd'hui un langage différent.

Oui, nous allons à Dieu; mais nous n'allons point à lui seuls, individuellement; nous allons à Dieu tous ensemble et les uns par les autres. Mettre l'amour de Dieu au-dessus des autres amours, comme l'a fait le Christianisme, c'était subordonner ceux-ci à celui-là, se tromper sur le véritable objet de l'homme, et formuler une loi dont la contradiction rendrait la pratique impossible et par conséquent dangereuse à l'essai. L'imperfection de la charité chrétienne s'est révélée entièrement. Il s'agissait d'organiser les hommes, de créer une société où chacun pût vivre en relation avec tous, en harmonie avec sa nature, de manière enfin à se développer normalement et aussi complètement que possible. C'est là la question pendante depuis le jour où l'Humanité est entrée dans la connaissance. Le manque de la véritable organisation des hommes, c'est la cause incessamment agissante des troubles, des divisions, de tous les maux enfin qui ont tourmenté et tourmentent encore l'Humanité. Le Christianisme n'a pas organisé les hommes; il ne le pouvait pas avec son principe de la charité. Ce principe était contradictoire, comme nous venons de le dire, et comme nous allons achever de le démontrer : donc il n'était pas organisable.

En recommandant à l'homme d'aimer Dieu par dessus toutes choses, et en ajoutant, pour donner plus de poids à cette parole, que c'est là le premier commandement, le Christianisme détourne l'homme de la nature et de l'Humanité. Vainement il dit ensuite : Aimez votre prochain comme vous-même pour l'amour de Dieu; l'homme est déjà induit en erreur sur son véritable objet, une fausse route est ouverte, et quiconque sera un peu touché de la première partie du précepte donnera dans cette fausse route, délaissant la nature et l'Humanité. Des millions d'hommes n'y ont pas manqué, pendant toute la durée du Christianisme, et il n'en pouvait être différemment.

En effet, pour obtenir de l'homme qu'il aime son prochain comme lui-même, il faut lui donner de cette loi une autre raison que l'amour de Dieu. L'homme ne peut pas ne pas s'aimer; l'amour de soi-même est légitime, l'égoïsme est saint en tant qu'il est uni et non pas opposé aux autres égoïsmes. Il fallait enseigner à l'homme pourquoi il devait aimer son semblable comme lui-même, et pourquoi Dieu commandait cela au nom de l'amour qu'il voulait qu'on lui rendît. Jusque-là l'homme devait trouver l'amour de lui-même opposé en lui à l'amour du prochain. Dans l'ignorance où il était, il pouvait regarder comme un mal pour lui de faire du bien à son semblable; son intérêt pouvait être distinct de tout autre intérêt, et son égoïsme parler plus haut que sa charité. Il vivait selon l'idée incomplète qu'il avait de la vie; et quand il se jugeait satisfait dans sa sensation, ou dans son sentiment, ou dans sa connaissance, il ne pouvait admettre que, parceque le plus grand nombre des hommes souffrait dans la pauvreté, dans l'isolement, et dans l'ignorance, sa vie à lui ne fût pas aussi bonne que possible en ce monde. On dira peut-être que le précepte était parfait, complet, puisqu'il recommandait à l'homme d'aimer son prochain comme lui-même en vue de Dieu, qu'il devait aimer par dessus toutes choses, et qu'il pouvait

(*) Voyez les livraisons de décembre, janvier et février.

aimer souverainement en aimant son prochain du même amour que lui-même, et par conséquent que tout le mal venait de ce que le précepte de la charité n'était pas appliqué dans toute sa force. Nous reconnaissons qu'il y a quelque chose de vrai dans ce langage; oui, sans doute, celui qui s'efforçait à découvrir de quelle manière il pouvait aimer son semblable comme lui-même devait arriver à une sublime fraternité. Les premiers Chrétiens donnèrent ce bel exemple. Après eux, dans tous les siècles, il a été reproduit par des hommes admirables. Mais il restait toujours à enseigner à l'homme pourquoi il devait pratiquer la fraternité autrement que pour complaire à Dieu. Il y a plus, et c'est là la grande imperfection de la charité; l'amour de Dieu, recommandé avant tout, devait nuire à l'amour du prochain et au développement de l'homme. Car il ne fallait pas s'arrêter à la créature, il fallait surtout tendre vers le Créateur. Ainsi l'homme n'avait pas la raison profonde de l'amour qu'il doit à l'homme, et de plus il lui était enjoint de préférer Dieu à tout ce qui n'était pas Dieu. Les objets de ses trois amours étaient distincts et comme étrangers chacun aux deux autres; il y avait premièrement lui, un *moi*, un individu avec son égoïsme; secondement un homme, le prochain, hors de lui; troisièmement, hors de la nature et de l'Humanité, un Dieu qu'il devait aimer plus que lui-même et que le prochain. S'il demeurait dans l'égoïsme, il subordonnait toujours son semblable à lui-même dans tous ses rapports; s'il se tournait vers Dieu, il se détachait des hommes, et finalement n'aimait encore que lui-même, car il cherchait surtout son salut personnel dans son amour pour Dieu. Les exceptions dont nous avons parlé ne peuvent autoriser personne à répliquer qu'il y avait une union possible, une synthèse dans laquelle l'homme, le semblable et Dieu n'étant plus séparés, une sainte fraternité aurait été pratiquée. Cela ne pouvait être tant que le précepte de la charité demeurerait sans développement; et les hommes qui ont été des exceptions n'ont donné de si beaux exemples que pour complaire à Dieu, et se sont efforcés dans leurs paroles et dans leurs actes de faire prévaloir au-dessus de tout l'amour de Dieu, qu'ils regardaient comme le premier.

Ainsi donc : ou l'homme acceptait la nature et l'Humanité, et alors il se préférait à son semblable, ignorant le lien profond qui les unit ensemble; ou bien il se tournait vers Dieu, et alors il se séparait de l'homme, et tendait à détruire la société humaine autant qu'il était en son pouvoir. Il fuyait au cloître, abdiquait toute personnalité, toute propriété, toute famille, toute patrie, pour se livrer plus entièrement à la recherche et à la possession de Dieu. Mais où pouvait-il espérer de trouver Dieu en dehors de la nature et de l'Humanité? Vers quel orient pouvait-il se tourner, où il apercevrait l'Etre infini? N'était-ce pas égarer dans de vains espaces l'aspiration de l'homme, en lui donnant pour objet direct un Dieu relégué au-delà de toutes les distances concevables? Si le Créateur ne se manifeste pas dans ses créations, où se révèlera-t-il? Nous lisons dans la Bible et dans tous les grands livres où une inspiration supérieure venue à quelques hommes a été symbolisée par une visite de Dieu en personne à ces hommes privilégiés, nous lisons que l'Etre suprême leur est apparu sous une forme empruntée dans la nature. Le propre de la tradition hébraïque a été de distinguer l'Etre infini de tous les êtres particuliers, mais non pas de supposer un rapport face à face des êtres particuliers et de l'Etre infini. Le psalmiste s'écrie dans un chant sublime : Les cieux racontent la gloire de Dieu; la terre, la nature entière publie ses louanges. Il est bien vrai, en effet, que tout parle de Dieu dans ses œuvres; mais pour entendre ce langage, pour arriver à Dieu, il faut accepter les choses qui le manifestent, et avec lesquelles l'homme peut entrer en rapport dans le fini.

Une fois distrait de la nature et de l'Humanité par le précepte du Christianisme, l'homme n'avait plus devant lui que la contemplation de l'infini dans toute sa grandeur incommensurable et insaisissable. Aussi bien tous ses élans, tous ses transports, toutes ses aspirations se projetaient dans un lointain élevé au-dessus de la terre et des hommes. Il se regardait comme un esprit emprisonné dans un corps, attaché à une poussière, à une corruption, mais capable d'entrer en rapport immédiat avec Dieu, pourvu qu'il s'efforçât de vivre d'une vie toute spirituelle autant que possible, en attendant qu'il fût dégagé de ses liens terrestres, et, selon sa fausse croyance, enlevé dans un séjour habité par des esprits. On sait à quelles folies, à quels excès le spiritualisme chrétien est venu aboutir à la limite qu'il pouvait atteindre. L'amour divin a été un texte commenté, analysé, amplifié de mille manières, sur tous les tons et dans tous les langages. Un idéal qui ne posait sur rien, et qui ne pouvait être réalisé nulle part, flottait au-dessus de la terre, et chaque jour était décoré, agrandi, enrichi par les habitants des cloîtres, retirés à l'écart pour mieux soupirer après un objet qui n'était pas leur objet véritable. Mais, chose remarquable, et qui montre, à notre sens, combien la parole humaine peut être divine en même temps, et combien il est chimérique de chercher Dieu en dehors de la nature et de l'Humanité : le plus beau langage qu'aient parlé tous ces hommes épris de l'amour de Dieu est emprunté à tout ce qui frappe les sens de l'homme, à tout ce qui remue son cœur. Ecoutez les soliloques des ascètes s'entretenant avec l'Invisible, les invocations des pieux amants de Marie fiancés mystiquement à l'idéal de la femme, les douces causeries des vierges soupirant après le céleste époux, écoutez, et vous entendrez le langage des passions idéalisé pour peindre la passion divine. Ces paroles brûlantes d'amour, ces voix tremblantes de desir, toutes chastes, et cependant capables de faire rougir l'innocence, accusent des cœurs humains nés pour l'amour, mais sevrés par une erreur déplorable de l'objet dans lequel ils auraient puisé la vie. Le cœur nourrit le cœur. Cela est vrai physiquement et moralement. Le cœur appelle le cœur pour le nourrir et s'en nourrir, et voilà pourquoi, dans les plus belles pages où les amants et les amantes mystiques exhalent les transports de leur amour, ils semblent parler à des objets choisis dans l'Humanité. Ils se trompent; leur aspiration s'élance vers Dieu, mais leurs paroles s'adressent à des êtres humains. Pourquoi leur a-t-on donné Dieu pour objet? pourquoi leur a-t-on représenté l'Humanité comme imparfaite, misérable, funeste à leur salut? Quelle que soit l'Humanité, il est toujours bon de l'aimer, il est vraiment salutaire de l'aimer et de vivre avec elle. Comment organiser une société d'hommes dont la principale tendance est le cloître, la retraite particulière, ou l'association pour mourir chaque jour à la nature et à l'Humanité? La règle du couvent, voilà toute l'organisation; le pape, voilà le chef suprême de la société ainsi organisée.

Mais là n'était point toute la société. Au cloître s'opposait la maison avec la famille; à la règle du couvent, les lois civiles, les mœurs du monde, et les habitudes de la vie active. En face du Pape était César. Tous les hommes n'étaient pas appelés à la vie religieuse; elle demandait un état de perfection qu'il était difficile d'atteindre. D'ailleurs il fallait être touché profondément de l'amour de Dieu, avoir été instruit de bonne heure au mépris de la nature et de l'Humanité, sentir en soi un dégoût invincible pour le monde, à l'âge où l'on ne connaissait pas encore le monde par soi-même, ou bien à une époque où l'on croyait devoir le fuir après avoir été déçu dans ses espérances, trompé dans ses affections, trop livré peut être aux voluptés du siècle. Il y avait des natures faites pour l'Idéal, qui se trouvaient enfin lorsque les sens étaient désabusés ou fatigués en elles, et qui demandaient une vie plus calme, après laquelle il leur fût permis d'espérer méritoirement un salut éternel. La compression, le despotisme de la famille sacrifiait des victimes innombrables à l'orgueil du rang et du nom. Malheur aux enfants qui étaient dévancés dans l'amour de leur père par un premier-né! ils n'avaient trop souvent pour refuge imposé que la cellule du monastère. Mais il y avait encore d'autres motifs pour lesquels on fuyait le monde. Une certaine élévation de l'esprit, quelquefois de l'enthousiasme et de l'exaltation, le goût de la science ou de la solitude, enfin de grandes facultés morales et intellectuelles poussaient à la vie religieuse. Dieu était désigné comme but à l'aspiration la plus pure et la plus élevée, il fallait tout abandonner pour aller à Dieu. Ceux-là étaient regardés comme les plus distingués et les premiers d'entre les hommes, qui se sentaient appelés à la retraite. Ils délaissaient donc la nature et l'Humanité, cherchant le salut, se détachant de tous ceux qui auraient pu les entraver dans leur essor. Mais ils cherchaient le salut, le ciel hors de la voie qui mène au salut, au ciel. Le salut, le ciel est dans la nature et dans l'Humanité. L'objet de l'homme, c'est l'homme; l'homme doit vivre avec l'homme dans la vie complète. Il n'est pas seulement connaissance, pour se faire mystique et espérer de s'unir à Dieu; il est sensation-sentiment-connaissance, et il ne peut espérer de s'unir qu'avec les êtres de la même nature que lui, les hommes, ses semblables.

La vie cénobitique, dans les plus beaux siècles de sa durée, s'est toujours ressentie d'être le contraire de la vie véritable. Le cloître a vu ses hôtes agités par les passions humaines, tourmentés par des regrets incessants, désespérés par leurs vœux irrévocables. Il n'a jamais dit au monde quelles tortures ont été subies dans ses tristes cellules, quelles larmes ont été répandues sur ses dalles insensibles, quels ravages ont brisé les cœurs ensevelis dans son silence. Mais il en a transpiré assez pour que les hommes fussent détournés enfin de cette aberration. Après la vie austère et sérieuse est venue dans les cloîtres la vie impure et hypocrite. Les fondations religieuses se sont multipliées à l'excès, et le couvent n'a plus abrité que la fainéantise, la débauche et l'ignorance. La vie religieuse conçue en dehors de la nature et de l'Humanité s'en allait dans une suite d'orgies dévotes, pieusement voilées pour qu'elles ne fussent pas des sujets de scandale. A la ferveur, à l'enthousiasme, aux sublimes aspirations des beaux religieux épris de l'idéal chrétien, au langage passionné qu'ils avaient tenu à l'objet de leur cœur égaré, avaient

succédé une petite dévotion factice, une sorte de marivaudage mystique, des pratiques abrutissantes, de l'afféterie, du mensonge, de l'hypocrisie partout. L'essai avait été fait du principe de la charité chrétienne appliqué dans son précepte le plus impérieux, l'amour de Dieu recommandé par dessus tout. Il n'avait pu en résulter une société religieuse dont l'organisation fournît à l'homme un milieu favorable à son développement. L'homme s'était trompé en se tournant vers Dieu comme vers son objet. Examinons si l'autre société, celle qui avait César pour chef, et dans laquelle l'homme acceptait la nature et l'Humanité, était mieux organisée par le même principe que la société religieuse.

En même temps que la société religieuse était adonnée au sacrifice, la société civile était livrée à l'égoïsme. Ni dans celle-ci ni dans celle-là n'était reconnue et pratiquée la véritable loi morale de l'homme, la Solidarité. Le précepte : Aimez votre prochain comme vous-même, ne disant pas à l'homme pourquoi il devait ainsi aimer son semblable, l'homme se préférait à son semblable. La charité ne lui demandant que le superflu pour les pauvres, il avait bien soin de se faire une large part avant que commençât le superflu. Il avait tant de besoins dans le monde où il vivait! Comment la limite aurait-elle été marquée entre la satisfaction de ces besoins et le superflu? N'était-il pas d'ailleurs, comme le lui disait son Eglise, dispensateur des biens matériels? N'avait-il pas l'aumône, par laquelle il exerçait la bienfaisance, la charité? Admirez cette organisation. La naissance était tout. Ah! il s'agissait de bien naître : tant pis pour celui qui ne sortait pas d'un flanc honoré par une illustre fécondation; il ne pouvait être ni vertueux, ni honorable; il n'était rien, serf tout au plus. Mais le seigneur, le baron était là pour réparer le malheur de la naissance. C'était un être si noble que l'homme noble! Dieu faisait naître bon nombre de malheureux dans la pauvreté; mais le riche était chargé de veiller à leur subsistance lorsqu'il aurait satisfait ses besoins, quand il aurait trouvé la ligne où commençait son superflu. Dieu faisait le mal, et les nobles barons avaient mission de le réparer. C'était un moyen tout-puissant pour eux de conquérir le ciel. Ce moyen, Dieu lui-même le leur avait créé. Le salut des riches lui a toujours été précieux au plus haut point : n'étaient-ils pas les seuls honorables, les seuls vertueux, ne descendaient-ils pas de la plus pure origine? C'était à merveille. L'Eglise sanctionnait tout cela. Elle proclamait cependant l'Egalité; mais quelle égalité! un simulacre d'égalité, dont ne pouvait être blessé l'orgueil de l'homme qui s'était donné la peine de naître, un simulacre d'égalité, qui ne sortait pas de l'enceinte des chapelles et des cathédrales, et qui là même recevait des atteintes scandaleuses. Mais le prêtre se disait ministre de Dieu pour le pauvre comme pour le riche. Les sacrements étaient accessibles à tous : voilà l'égalité. Il y avait bien dans la manière de les distribuer quelques distinctions honorifiques; mais cela ne pouvait détruire, selon l'Eglise, l'égalité qu'elle admettait. A l'autel, après avoir encensé le tabernacle, où était dit se cacher le Saint des saints, le prêtre encensait bien le noble; mais ces honneurs rendus aux premiers des mortels n'atteignaient pas l'égalité. Est-ce que le baptême n'était pas donné à l'enfant du serf comme à l'enfant du baron? Le premier grandissait, il est vrai, pour le servage, pour la peine, pour le labeur incessants; mais il avait passé par l'égalité. Comme le roturier, le seigneur était mandé au tribunal de la pénitence : égalité encore. Il y avait une table sainte devant laquelle nobles et manants pouvaient s'agenouiller pour recevoir le pain eucharistique : admirable égalité! Dieu lui-même se donnait à tous. Après le repas symbolique, dont le sens, qui n'a pas encore été compris dans l'Eglise, est aujourd'hui si effacé dans cette même Eglise, après ce repas, les égaux d'un moment couraient à l'inégalité. L'égalité était finie. Chacun devenait ce qu'il pouvait : le serf retournait à la glèbe, et le noble à son manoir, à ses plaisirs, à ses honneurs. Hors de l'Eglise plus d'égalité, c'est-à-dire plus de fiction, plus de représentation de l'égalité. L'homme venait prier dans la cathédrale, adorer Dieu, communier avec ses frères, et il sortait de là pour reprendre l'inégalité comme victime ou comme oppresseur. Il y avait toutes sortes de fêtes religieuses, de pratiques, de cérémonies, de processions, de solennités; tout était béni, consacré; le prêtre et la religion intervenaient partout; le signe de la rédemption se dressait à chaque pas dans la maison, dans la ville, dans la campagne; l'image de la Vierge se tenait en mille lieux, assise ou debout, seule ou portant dans ses bras le divin enfant. On avait établi, pour protéger chaque homme, chaque maison, chaque ville, chaque corporation, chaque royaume, des légions de saints, de patrons et d'anges gardiens; il y avait des relations suivies entre le ciel et la terre, comme on disait alors : et cependant, ô impuissance de l'erreur! sous tout cela, au milieu de tout cela, l'homme torturait, dévorait l'homme, la femme gémissait dans l'esclavage et l'avilissement; l'inégalité la plus affreuse, pour ces temps de Christianisme, tourmentait la société; nulle part enfin la Fraternité, si recommandée par l'Evangile, n'avait une réalisation satisfaisante. C'était en vain que des prédicateurs religieusement inspirés tonnaient contre la cupidité des riches, et, partant de l'immortelle parole de Jésus sur la difficulté du salut pour les hommes qui possèdent des richesses, lançaient contre eux de véhémentes réprimandes, et les exhortaient à un amour plus grand et plus vrai de leur prochain. L'homme résistait toujours, et ceux-là mêmes qui avaient le plus de charité dans le cœur n'aimaient leurs semblables qu'en vue de Dieu, et n'étaient bienfaisants que pour faire leur salut. L'homme n'était pas aimé pour lui-même, comme objet de l'homme. Ainsi donc, dans l'amour du prochain, c'était encore l'amour de Dieu qui prévalait. Et quand le second ne l'emportait pas sur le premier, celui-ci était toujours subordonné à l'égoïsme. Ainsi organisée, la société civile était-elle véritablement organisée par le précepte du Christianisme? Nous ne le voyons pas. Il n'y avait que des individus forcément groupés ensemble, mais à intérêts différents, à conditions inégales, se trompant, se déchirant, se tyrannisant à l'envi, poursuivant des buts divers, cherchant leur ciel par des voies individuelles en possédant la terre, ou se détachant de la nature et de l'Humanité pour arriver plus sûrement à leur fin; et sur tous ces individus l'autorité civile et l'autorité religieuse, l'une régissant la terre, et l'autre réglementant les choses spirituelles. En vérité, il n'y avait pas société dans l'acception idéale du mot, dans l'acception où l'Humanité le prend aujourd'hui, et dans laquelle il sera réalisé un jour. Le précepte ne disait pas à l'homme pourquoi il devait aimer l'homme comme lui-même, et l'homme ne se tournait que vers lui-même ou vers Dieu, pendant que chaque jour des milliers d'hommes parlaient au nom de Jésus et de son Evangile.

O Christ! serait-il possible que votre Evangile n'eût porté dans ses profondeurs que la société du moyen-âge! Serait-il possible que votre parole si divinement inspirée, si féconde, ne fût pas venue abolir, détruire toute iniquité, toute inégalité! Vous dont les accents sublimes, solennels, majestueux, troublent les âmes, échauffent les cœurs, subjuguent, entraînent, vivifient; vous, qu'un amour infini pour l'Humanité lança parmi les hommes, prêchant la justice, la concorde, la fraternité, l'égalité, toutes les vertus divines et humaines; vous, qui demandiez à votre Père, au Père commun des hommes, que tous les hommes fussent dans l'unité avec vous comme vous étiez dans l'unité avec Lui, prophétisant ainsi l'anéantissement de la caste, de la division, de toutes les distinctions conçues par l'ignorance et entretenues par l'orgueil; vous enfin que le monde regarde comme le plus grand des prodiges, et qu'il a déifié, ne sachant quel honneur vous rendre digne de vous, Christ, serait-il vrai que votre mission n'eût pas eu pour objet éloigné, mais certain dans le temps, d'affranchir l'homme de l'homme, et d'élever l'oppresseur et l'opprimé à la Liberté, à la Fraternité, à l'Egalité?

Il faut le dire et le proclamer, l'Evangile reste encore plus grand et plus fécond que le Christianisme. Il contient en germe l'avenir du genre humain. Toute doctrine qui a fait progresser le monde vers la véritable organisation, en dehors de la voie où le Christianisme officiel ne donnait pas une organisation véritable; toute doctrine qui n'a pas été stérile ou dangereuse avait puisé son inspiration dans l'Evangile. Et nous, aujourd'hui, nous ne donnons toute notre foi à la Doctrine de l'Humanité que parceque nous la sentons inspirée par l'Evangile. Le Christianisme a passé, mais, encore une fois, il reste l'Evangile. Sans doute le Christianisme est sorti de l'Evangile; mais l'Evangile contenait quelque chose de plus grand que le Christianisme. Le Christianisme a fait progresser le monde, perfectionné la vie et l'Humanité; mais il y a encore dans l'Evangile l'inspiration d'un progrès supérieur. Et, nous le redisons avec la foi la plus profonde, avec le sentiment le plus sincère et le plus énergique, c'est cette inspiration qui pour nous donne toute autorité à la Doctrine de l'Humanité.

II

Nous avons démontré que le précepte de la charité n'a pas organisé une société véritable. Nous essayerons maintenant de faire apercevoir toute la différence qui sépare la Doctrine de l'Humanité du Christianisme, en montrant que le précepte de la Solidarité est réellement un principe d'organisation. Ce précepte, qui recommande à l'homme d'aimer Dieu en lui-même et dans son semblable, n'est pas nouveau, en vérité. Il a sa base dans l'Evangile, dans le précepte même d'où le Christianisme n'a su tirer que la charité. Il est vrai de dire que, pour arriver à être compris, l'Evangile a dû faire d'abord l'éducation de l'Humanité.

Voici les paroles de Jésus rapportées par S. Matthieu : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, et »de toute ta pensée. C'est là le premier et le grand commandement. »Et voici le second QUI LUI EST SEMBLABLE : Tu aimeras ton pro»chain comme toi-même. Toute la loi et les prophètes se rapportent

» à ces deux commandements. » Que voulait faire entendre Jésus lorsque, passant au second commandement, il dit que ce second commandement est semblable au premier? N'était-ce pas les mettre au même rang tous deux, tout en énonçant l'un avant l'autre, et disant le premier et le second? Jésus savait mieux que personne qu'il ne peut y avoir dans le cœur de l'homme de véritable amour du prochain, s'il n'y a en même temps l'amour de Dieu; il savait aussi, parcequ'il en avait bon nombre d'exemples autour de lui dans les gouvernants et les prêtres de son temps, il savait que les hommes dont le cœur est vide de l'amour divin sont impuissants à aimer réellement leurs frères; et voilà pourquoi il recommande d'abord l'amour de Dieu. Mais il ajoute aussitôt que le précepte d'aimer son prochain est semblable au précepte d'aimer Dieu. Entre ces deux amours l'homme devra-t-il choisir? Mais l'un est recommandé à l'égal de l'autre: lequel l'homme préférera-t-il? Le premier? Mais pourquoi? Le second? Mais pourquoi encore? S'il n'aime que Dieu, il n'aimera pas le prochain, et l'amour du prochain est recommandé aussi formellement que l'amour de Dieu. S'il n'aime que le prochain, il n'aimera pas Dieu, et l'amour de Dieu est prescrit aussi formellement que l'amour du prochain. De plus, comme il ne peut pas ne pas s'aimer lui-même, où s'aimera-t-il? En lui-même seulement? Mais il doit aimer Dieu et le prochain. S'aimera-t-il en Dieu? Mais Dieu n'est pas son objet direct; il ne peut établir aucun rapport immédiat avec l'Etre infini. S'aimera-t-il enfin dans son semblable? C'est bien; mais il faut que dans cet amour Dieu ne se trouve pas oublié. Les trois amours de l'homme doivent être unis, et non pas séparés et subordonnés, nous l'avons déjà dit, et ils s'unissent dans ce précepte: *Aimez Dieu en vous et dans les autres.* Il faut chercher Dieu en soi et hors de soi, dans le semblable; il ne se manifeste nulle part pour nous avec autant de caractères.

Nous sommes faits à l'image de Dieu; nous portons en nous son empreinte ineffaçable. Il nous a donné l'être, il nous entretient dans la vie; il est la cause et la fin de notre développement. Nous ne pouvons nous empêcher de l'aimer; et lorsque nous rentrons en nous, nous le sentons qui nous anime et nous soutient.

Mais nous ne sommes pas seuls, et nous ne pouvons vivre et nous développer seuls. A côté de nous, il y a notre semblable, auquel nous sommes unis particulièrement, avec lequel nous devons communier directement. Sa vie est notre vie; c'est la vie humaine, dont nous avons le principe en nous, mais que nous puisons pour une part dans le semblable. Le semblable nous est bienfaisant; car il entre comme élément essentiel dans notre vie, car il est notre objet véritable, car il est l'instrument dont Dieu se sert pour nous fournir les moyens de notre développement. Nous devons donc être tournés vers le semblable. Or tout homme est fait à l'image de Dieu, tout homme est marqué de la divine empreinte. Dieu soutient, anime, vivifie tout homme. Nous trouvons donc Dieu dans notre semblable; et, en aimant celui-ci, nous aimons l'Etre infini comme nous avons à l'aimer, et là où nous devons l'aimer. Dieu n'est pas l'ensemble des hommes; il est Lui, l'Infini, l'Eternel, l'Incréé, le Tout-Puissant, le Tout-Aimant, le Tout-Intelligent; mais il est dans chaque homme, en ce sens qu'il est pour chaque homme le dispensateur de la vie. Si nous voulons aimer Dieu, pour accomplir le plus saint et le plus beau de nos devoirs, aimons Dieu en nous et dans nos semblables. La Solidarité ne donne pas un autre commandement. Elle seule est le principe de la véritable organisation, elle seule est organisable.

Nous avons vu que la charité mettait l'homme en dehors de l'homme, et Dieu en dehors de la nature et de l'Humanité, d'où résultaient le sacrifice dans la vie religieuse, l'égoïsme dans la vie civile, et partout l'inégalité. Il n'y avait point là de société organisée pour le développement le plus complet qui fût possible à l'homme. En aimant Dieu en lui-même et dans l'Humanité, l'homme trouve la vie dont il doit vivre; il sait qu'il ne doit se détourner ni de la nature ni de ses semblables. Il se tient en rapport direct avec l'homme, son véritable objet. Il sent que sa vie est indivisible, qu'elle est en lui et hors de lui; qu'il se nourrit de son objet, et qu'à son tour son objet se nourrit de lui. Il demande, pour avoir la faculté de se développer normalement et complètement, comme sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis, tout ce qui peut servir à son développement dans la nature et dans l'Humanité. Mais, sachant que son semblable, c'est lui-même objectivement, qu'il se nourrit spirituellement de son objet, et puise en lui une partie de son développement, il demande aussi pour son semblable tout ce qu'il réclame pour lui-même. Car plus est développé l'homme, et plus il est un objet vivifiant et salutaire pour l'homme. Celui qui se nourrit du fort est fort lui-même, et rendra fort; celui qui se nourrit du faible est faible lui-même, et rendra faible. Quiconque se nourrit de l'esclave est esclave lui-même, et rendra esclave; quiconque se nourrit du libre est libre lui-même, et rendra libre. Tout homme qui se créera un frère et un égal dans son objet connaîtra la fraternité et l'égalité. Ni l'injustice, ni l'oppression, ni la servitude ne peuvent exister sous la loi de Solidarité. Puisque l'homme vit de l'homme, il désirera trouver dans l'homme une nourriture fortifiante. Puisque l'homme se blesse lui-même en blessant son semblable, il se gardera de nuire au développement de son semblable. L'homme sera vraiment alors égoïste dans toutes ses manifestations; mais son égoïsme sera sanctifié, parcequ'il sera uni aux autres égoïsmes, et qu'il s'exercera dans l'Idéal. Pour obéir à la loi qui lui fait un devoir de se développer, l'homme sera surtout préoccupé de son développement; mais il favorisera le développement de son semblable autant que le sien propre. Oui, il n'y aura que des égoïstes, mais de saints égoïstes, qui sentiront que leur salut est attaché au salut de tous, est impossible hors du salut de tous, et qui s'efforceront de se sauver tous ensemble, et les uns par les autres, c'est-à-dire de marcher ensemble et les uns par les autres vers Dieu, dans la nature et dans l'Humanité. Et pourquoi ne seraient-ils pas tels, les hommes de l'avenir? est-ce que tout homme n'est pas l'Humanité, un fils de Dieu, l'égal de tout homme? est-ce qu'il n'est pas susceptible de développement et de perfectionnement? est-ce qu'il n'est pas l'objet de tout homme? Ce n'est pas une société que toute agrégation d'hommes dans laquelle le plus grand nombre ne peut se développer et jouir de la vie comme sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis. Que de souffrances en ce monde, et que la terre actuelle est triste et misérable, parceque les hommes ne sont pas organisés en vue du développement de chacun et par conséquent de tous! Jusqu'à ce jour il n'y a pas eu de société véritable parceque toujours le plus grand nombre des hommes a été mis en dehors des hommes; un temps viendra où la société véritable existera. Cette société sera une, ni religieuse d'une part et civile de l'autre, ni livrée d'un côté à l'abandon de la terre et des hommes, et de l'autre à la possession de la terre et à l'exploitation des hommes. Elle sera une, et composée uniquement de libres, de frères, et d'égaux.

Nous sommes chrétiens, si l'on veut donner ce nom aux hommes pénétrés du véritable esprit de l'Evangile, comme il leur convient à juste titre. Nous sommes chrétiens, si l'on admet, comme le demande la perfectibilité du genre humain, que le Christianisme a introduit l'Humanité dans une phase plus avancée de son développement, où il l'a préparée à une phase supérieure, qui ne sera pas le Christianisme, mais dans laquelle elle portera la transformation que le Christianisme a opérée en elle. Nous ne sommes pas chrétiens, si l'on ne veut appeler ainsi que les hommes fidèles au dogme du passé. Nous sommes tournés vers l'avenir, et, sachant bien que le passé ne se reproduit pas, nous laissons le passé dans son tombeau. Les morts ressuscitent, mais ils ne ressuscitent pas tels qu'ils furent autrefois. Ce sont de nouveaux vivants sous une forme toute différente. Mais au fond ce sont les mêmes êtres avec les modifications que leur a fait subir le progrès conquis par eux dans une existence antérieure. Ainsi du Christianisme. Il ressuscitera, il ressuscite chaque jour dans les hommes nouveaux. Où est le Christianisme, s'il n'est pas dans les hommes? Or les hommes progressent, ou plutôt le Christianisme progresse en eux, et les pénètre du véritable esprit de l'Evangile.

Quand, au nom de la Solidarité, nous disons aux hommes: Aimez Dieu en vous et dans les autres, nous le disons pareillement au nom de l'Evangile. Mais le précepte de la Solidarité a toute la précision et toute la clarté nécessaires pour que l'homme sache où et comment il doit aimer Dieu, pourquoi il doit l'aimer en lui-même et dans son semblable. Que l'homme se rappelle maintenant d'avoir passé par les excès mêmes du spiritualisme chrétien, il le peut faire impunément, car il est prémuni contre la reproduction de ces excès; il le fera même à son plus grand avantage, car le spiritualisme a déposé dans son sein de sublimes germes pour la création de l'homme nouveau. Même dans ses tendances les plus outrées, le Christianisme a perfectionné admirablement la vie religieuse. Il a perfectionné aussi la vie civile. Désormais la vie religieuse et la vie civile seront unies, au lieu d'être distinctes et séparées; elles se préserveront mutuellement des excès et dans l'unité se rappelleront tour à tour l'une l'autre à la vérité. L'homme sera religieux, élevé, tourné vers l'Idéal. Ce quelque chose de tendre, d'amoureux, de vague, d'indéfini que le Christianisme a mêlé à son cœur, en lui donnant Dieu pour objet direct, demeurera en lui, mais ne l'égarera plus dans de folles aspirations vers l'Infini hors de la nature et de l'Humanité. Que l'homme ait de l'intérieur, qu'il se rappelle la cellule dans laquelle il a passé autrefois tant d'heures silencieuses devant l'image du Christ, et qu'il se recueille parfois pour se retrouver, se connaître, et se développer en conversant avec lui-même devant l'Idéal. Qu'il se souvienne des longues oraisons, des prières, des lectures du cloître; qu'il se livre à la méditation, à la contemplation: le mysticisme n'est plus possible désormais que pour

quiconque rejettera ou altèrera dans sa droiture le précepte de la Solidarité.

Avec les excès du mysticisme sont aussi passés les excès de la dévotion outrée, la superstition, l'idolâtrie, toutes les formes religieuses qui pourraient reproduire et rappeler les religions de l'enfance de l'Humanité. L'Egalité, la Solidarité, bannissent pour toujours toute subordination de l'homme devant l'homme, détruisent tout fétichisme à l'égard de l'homme et à l'égard de Dieu. L'homme demeure posé dans la nature et dans l'Humanité. Ni le matérialisme moderne, ni le paganisme antique sous aucune forme ne sont à craindre désormais. L'homme est sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis, et il peut et il doit se développer. Pour se développer normalement et progressivement, il ne doit négliger ni son corps, ni son cœur, ni son esprit. Sa nature elle-même lui trace sa voie. S'il donne dans les excès de la sensation, il affaiblit et dénature son sentiment et sa connaissance. Et de même pour les excès du sentiment ou de la connaissance. Il doit se développer sous les trois aspects de sa nature et dans l'unité. Un jour la trinité humaine sera mieux comprise de tous les hommes, et alors ils sauront vivre et se manifester selon la trinité. De même que le Christianisme a relevé la condition de tout homme parmi les hommes, de même la Doctrine de l'Humanité, renouvelant toutes choses, portera encore plus haut la condition humaine. Elle établira de nouveaux rapports parmi les hommes, et changera, en les purifiant, toutes leurs dispositions intérieures dans toutes les circonstances, dans tous les actes de leur vie publique et privée. Elle élèvera la femme à la dignité qui convient à la femme, à l'égalité devant l'homme. Nul être n'a été plus déformé, plus faussé que la femme dans cette douloureuse et humiliante servitude dont elle n'est pas encore affranchie. La Doctrine de l'Humanité retrouvera et lui rendra son vrai caractère; et la femme ne sera plus cet être compliqué, rempli de détours, qui s'est vu forcé d'échapper par la ruse et la dissimulation à la tyrannie stupide et ignominieuse d'un maître dépravé.

Quoi qu'en disent des physiologistes sans idéal, et des moralistes encore plus égarés, la femme n'est pas cet être mobile en essence, auquel il faut le changement continuel, et qui peut se prêter aux combinaisons frénétiques de certains arrangeurs en délire, qui donnent la satisfaction des sens pour l'amour. Mais l'amour, le véritable amour, la source inépuisable des plus saintes joies des hommes, l'amour n'existe pas en dehors de l'idéal, et l'idéal veut le couple dans la constance et dans la fidélité.

Le Christianisme n'a pu faire ce prodige. Vainement il bénissait le couple, appelant sur lui la faveur du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; Dieu ne répondait pas à son appel, et le couple demeurait le triste assemblage de deux êtres humains qui trouvaient bientôt lourde et insupportable la chaîne qui les liait l'un à l'autre. Il n'en pouvait être autrement : le Christianisme réunissait la femme à l'homme au nom de l'inégalité. La Solidarité humaine était violée dans le sacrement du mariage : pourquoi ce sacrement aurait-il eu des effets bienfaisants pour ceux qui l'avaient reçu? La Solidarité ne peut être blessée impunément dans les rapports de l'homme et de la femme; et en donnant à l'homme une esclave, et à la femme un protecteur, qui ne tardait pas à être un despote, le Christianisme détruisait dans son fond tout le bonheur que doit trouver l'homme à être uni réellement à la femme. La Doctrine de l'Humanité unira les êtres humains au nom de l'Egalité, et ils connaîtront des joies qu'ils n'ont pas même soupçonnées encore. Alors se formera la famille nouvelle. Il n'y a pas de véritable famille aujourd'hui. Le groupe auquel on donne le nom de famille aujourd'hui n'est qu'un reste de la vieille famille, où ne se voient aucuns des caractères de la famille nouvelle. Mais il faut que toutes choses tombent en décomposition, afin que tout soit renouvelé.

Bien des hommes, ne soupçonnant pas quelles conséquences peuvent sortir des principes que nous venons d'exposer, regardent la Doctrine de l'Humanité comme une œuvre puissante de critique, mais incapable de donner, par elle-même, des solutions sur les points qu'elle reprend dans les autres doctrines. Il est démontré pour nous que ces hommes se trompent, et nous espérons qu'il le sera également pour eux, quand la Doctrine aura été développée dans son ensemble. Elle a trois parties bien distinctes, nettement tranchées entre elles, et cependant unies, inséparables, et reliées par une multitude de rapports essentiels. Ces trois parties sont relatives aux trois aspects indivisibles de la nature humaine, sensation, sentiment, connaissance. Nous nous sommes borné à celle qui regarde la connaissance, et que nous appellerons le Dogme. Cette première partie, nous ne l'avons pas même exposée tout entière; car nous avons négligé la théologie et la théodicée, qui l'appuyent et la confirment; nous avons aussi laissé de côté les preuves dont nous aurions pu l'entourer, si nous avions abordé la philosophie de l'histoire, et ces points omis seront le sujet de travaux ultérieurs.

GRÉGOIRE CHAMPSEIX.

LA TERRE.

Vers la fin de juillet dernier, par un beau jour, nous étions tous deux accoudés sur le petit mur qui ferme à l'est notre établissement, entoure la cour de derrière, et termine le jardin. Je lui montrais devant nous un enclos tout brillant de végétation, et des prairies déployant à la suite de riches tapis de velours vert. Voilà, lui disais-je, voilà des terres bonnes et belles, et voilà un joli point de vue. L'horizon est borné, sans doute, mais les arbres sont si beaux, ils ont des proportions si élégantes et si pures; l'encadrement qu'ils forment à ce coin de terre est si vague dans ses contours, que je n'ai jamais vu d'espace à la fois plus fini et plus étendu, de limites plus proches et en même temps plus insaisissables. N'êtes-vous point de cet avis? Ne trouvez-vous pas qu'ici tout a un air de grandeur? Voyez cette belle ligne de verdure qui serpente et suit le cours du ruisseau coulant à ses pieds. Que de richesses sont là réunies! que d'essences diverses! Des aulnes, des bouleaux, des frênes, des ormes, de grands chênes dont les larges branches ressemblent à des mains étendues, des noyers au port majestueux! Çà et là sont creusés des antres de feuillage, retraites aimées par ces belles vaches que vous voyez là-bas. Elles y viennent se réfugier contre l'ardeur de midi, et ruminer en silence, presque immobiles, tournant de temps à autre leur tête avec une lenteur pleine de force et de grâce, pour chasser quelques mouches importunes. Le soleil n'a point encore tous ses feux, et elles paissent tranquillement au milieu du pré, dans une béatitude que nous pouvons à peine concevoir. La vie d'êtres qui diffèrent de nous à tant d'égards nous est cachée dans sa profondeur, et nous ne saurions la pénétrer complètement. Toutefois n'oublions pas que c'est la vie, et soyons impressionnés à ce titre. Admirons et aimons la vie partout où elle circule abondamment. La vie est belle dans ces animaux; elle est belle dans ces plantes, dans ces arbres, dans le moindre brin d'herbe, dans la moindre parcelle de terre! Et la vie dans la terre n'est pas seulement belle, elle est bonne aussi; mais les hommes ne comprennent pas la terre, la bonté et la beauté de la terre.

— La beauté, je ne dis pas, interrompit-il; certes, dans ses formes, dans ses lignes, dans sa disposition, la terre est belle. On peut même dire qu'elle est belle partout, et qu'il n'est point de lieu entièrement déshérité de ce qu'on appelle le paysage. Mais, pour être bonne, c'est autre chose.

— Eh quoi! lui dis-je, niez-vous donc la bonté de la terre?

— Mon Dieu! répondit-il, je ne nie pas absolument que la terre n'ait sa bonté; je constate seulement les effets de ses rapports avec l'homme, et ces effets me paraissent chétifs et misérables. Laissons, un instant, de côté la poésie, et dépouillons les objets de ces prestiges dont les pare votre imagination. Voyons les choses dans leur nudité. Vous me montriez, tout-à-l'heure, ces jardins, et vous vouliez me faire admirer la végétation dans son ensemble; moi, je veux, au contraire, appeler vos regards sur les détails, et sur chacune des productions qui s'étalent devant nous. Voici des petits pois, de ceux qu'on appelle pois couronnés, parceque leurs fleurs se groupent en couronne; c'est une espèce à grandes gousses, et très productive. Eh bien! voyez comme ceux-ci ont les gousses étroites, ridées, et peu nombreuses! Les rames qu'on leur a mises semblent ridicules par leur grandeur, car les vrilles n'atteignent pas à la moitié. Je ferai la même critique à ces haricots et à ces fèves; et, cependant, que de soins n'a-t-il pas fallu leur consacrer! On a dû, autour de chaque pousse, arroser, sarcler, biner successivement et presque sans relâche, et tout cela, pour avoir ce que vous voyez, des fruits d'une petitesse désespérante.

Vous regardez maintenant ces pommes-de-terre, pour me les opposer; mais avant peu ces longues tiges vertes qu'elles poussent au-dehors auront quitté leur robe si fraîche, pour se mettre en deuil; vous les verrez, tristement penchées sur la terre, noires et flétries, et ce sera le signe bien connu que le fruit intérieur est blessé à mort. Et la terre, la terre est impuissante à guérir le mal, comme elle a été impuissante à le prévenir. Pauvre terre! Tous ses sucs sont épuisés; il ne lui en reste même plus assez pour ces laitues, qui sont là, près de nous, et dont les feuilles molles et flasques semblent se laisser défaillir. Voici le jardinier qui paraît, les mains chargées de deux arrosoirs; il croit pouvoir raviver, par un peu d'eau, tous ses plants que le soleil calcine; mais j'ai bien peur que ses efforts ne soient perdus, et que son potager ne lui offre bientôt le triste spectacle d'un entier avortement,

Voyons maintenant vos prairies. Vos prairies se composent de quatre ou cinq petits prés d'une belle apparence, je l'avoue. Combien pensez-vous qu'ils produisent de voitures de foin? Vous n'avez aucune donnée, à cet égard; et vous n'êtes pas habitué à des calculs approximatifs de ce genre. Moi-même, je n'y suis point trop habile. Toutefois, soyez sûr d'une chose : c'est que le propriétaire est trompé, et que chaque année il a moins qu'il n'avait espéré, moins qu'il n'a eu les années précédentes, moins que ses ancêtres n'ont eu. C'est ainsi que tous les produits s'amoindrissent, que tout décline et tend à diminuer. Quant à tous ces beaux arbres, si bien posés pour la satisfaction de l'œil, ils donneraient à peine une centaine de planches, en bon bois.

Vous trouvez cruel cet esprit qui dépoétise tout! Sachez qu'il m'a fallu de bien dures leçons, pour arriver à rapetisser ainsi les choses à la mesure d'une pratique sévère. Que voulez-vous! il ne m'est plus possible de m'aveugler! Du reste vous en viendrez-là, vous aussi; car le pays que vous avez adopté offre le théâtre le plus propice aux expériences qu'on peut faire dans le domaine de la désillusion. Toutefois, il s'y produit un phénomène étrange! Il n'est point de terre convoitée avec plus d'ardeur que celle de vos contrées, il n'en est point aussi qui sache moins payer de retour. Posséder la terre, qu'autrefois avaient seuls le privilège de posséder le seigneur et le moine, tel est le désir qui s'agite dans le cœur de tous les prolétaires de votre pays, et creuse si profondément en eux, qu'ils auraient beau se débattre contre le démon de la possession, le démon serait toujours vainqueur. Sans doute, par une illusion qui a eu son côté vrai dans le passé, la possession de la terre leur paraît encore un signe d'affranchissement. Aussi, chaque année, vers le printemps, ils partent, ils émigrent, ils abandonnent leur toît de chaume, leurs femmes, leurs enfants, leur vieille mère. Il y a, tout près de leur maison, un champ qui est à vendre. Que de fois en ont-ils fait le tour! que de beau blé ils y ont répandu, quelle belle récolte ils y ont faite, en rêve! Donc ils se mettent en route, voyageant vers les villes, allant bâtir les palais des riches, les grandes maisons parisiennes! puis, à l'approche de l'hiver, ils s'en reviennent par bandes, couvrant les routes de leurs pas précipités, envoyant à tous les échos les airs du pays et les sons de la musette. Chacun d'eux est content, chacun d'eux est fier, chacun d'eux a, dans les mains, le champ qu'il était allé conquérir; il n'est plus serf, le voilà seigneur à son tour! Le malheureux, combien il s'abuse! N'est-il pas désormais esclave du dieu Pan, ce dieu qu'il adore aujourd'hui, sans le connaître! Il se couvre de haillons, il mange un pain plus noir que les sillons de son champ fraîchement labouré, un pain de son et de paille, et qui ferait saigner nos gosiers délicats. Bien longtemps avant l'aube il se lève, plus pâle que les plus pâles matinées, plus sec que l'instrument qu'il porte sur l'épaule. Il pioche, il remue, il fouille la terre; mais c'est en vain, le trésor qu'il cherche n'y est pas! Et puis il avait compté sans la maladie, sans la fièvre aux yeux creux qui le guettait à son chevet. Maintenant sur sa couche, il se tord dans d'atroces douleurs, en songeant que sa récolte, déjà si pauvre, attend d'être coupée, et se dessèche sous un soleil brûlant! Et l'orage donc, quel souci ne lui cause-t-il pas! Avec quelle anxiété, il suit des yeux ce nuage jaune qui passe! Quelles superstitions sont alors en lui! Quelles prières il adresse à la Vierge et aux saints! Il se précipite vers l'église de son village, pour ébranler la cloche qui disperse les nuées! Insensé, pendant ce temps la nuée crève, et la grêle écrase ses moissons!

Expliquez-moi donc cela, vous? Dites-moi pourquoi la terre rend toujours le mal pour le bien? Ne parlons plus de ces petits propriétaires, qui s'endettent souvent pour acquérir, et sont toujours accablés par le nombre de leurs charges; mais parlons du paysan-métayer. En est-il un qui s'applique à la culture de la terre avec plus de dévouement? En est-il un qui ait plus de regards d'amour pour les brins de blé, quand ils sont verts encore et tout jeunes? En est-il un qui ait plus de fatigues, plus de tourments, plus de nuits passées auprès des bestiaux, plus de sollicitude, aveugle souvent, mais jamais en défaut? On s'étonne qu'il soit routinier, et qu'il voie avec douleur changer l'antique mode de culture, fertiliser un sol où l'épine seule avait le droit d'étendre ses rameaux et d'enfoncer ses racines desséchantes, faire venir du blé là où jadis l'on ne cueillait que du foin; mais l'on ignore donc que sa terre, c'est sa vie, et que c'est comme si on promenait le fer dans ses entrailles, quand on bouleverse ainsi les champs qu'il a connus tout petit, et qu'il s'est appris à aimer sous la forme qu'on veut leur enlever. Je vous le demande, si la terre était vraiment bonne, et savait aimer ceux qui l'aiment, le métayer, même après avoir payé la part de son *seigneur*, cette part fût-elle, ce qui a toujours lieu, bien plus grosse que la sienne, ne devrait-il pas nager dans l'abondance, et avoir par-delà tous ses besoins? Ne devrait-il pas, écoulant ses produits, en avoir toujours de reste pour lui et sa famille? Mais, hélas! il vend tout, et il ne vend jamais assez ni assez cher pour se garantir de la pauvreté. Jamais ses produits ne sont à la hauteur des peines qu'il s'est données. Il vend, sans les goûter, ses plus belles céréales, son froment, dont le pain lui paraît si bon, que ce n'est même pas du pain, pour lui; il appelle cela de la *miche*, et la *miche* c'est du gâteau.

Voulez-vous vous rendre compte en chiffres de la disproportion effrayante qu'il y a entre la quantité des productions de la terre et le travail de l'homme? Sachez donc qu'un boisseau de blé ne rapporte pas en moyenne plus de dix boisseaux. Or quel cercle de travaux n'a-t-il pas fallu parcourir, pour arriver à ces dix boisseaux. Labourer d'abord et plusieurs fois, herser, mener les fumiers, les épandre, semer, cela va sans dire, passer au rouleau, moissonner, battre en grange, et vanner enfin.

Si même les produits étaient tels que les donne un calcul fait d'après les meilleures possibilités! vous savez que cela n'est pas. Il semble vraiment que la terre se joue avec une ironie inconcevable des besoins et des désirs de l'homme. En novembre, quand les blés ont fait leur première pousse, et teignent les campagnes de leur vert somptueux, d'ordinaire ils donnent les plus belles espérances, et le cultivateur ravi se promène avec bonheur autour de ses champs. Mais qu'arrive-t-il? En avril, les pluies commencent; et, tous les ans, ce sont à cette époque de nouvelles inondations. Les pluies viennent avec une force, une tenacité, une abondance qu'on ne sait à quoi attribuer. Les vieillards ne se rappellent avoir vu rien de pareil; le paysan en accroît sa superstition, et s'attend à la fin du monde. Dans les champs de blé, chaque sillon est changé en ruisseau, et les tiges noyées n'ont plus de sève pour résister au vent qui souffle avec furie, et qui sans cesse les courbe, les relève, et les ballotte affreusement. Rien n'est plus triste alors que le spectacle des campagnes, plus poignant que le désespoir et la nuit profonde qui s'emparent de l'âme du paysan! Comment l'empêcher de croire qu'une fatalité aveugle le poursuit, ou qu'il est victime d'un étrange sortilège? Voilà donc encore une année de perdue; car l'année précédente, il a été victime d'un autre fléau, victime d'une sécheresse sans fin. A quoi sert d'espérer, mon Dieu! En novembre tout s'annonçait si bien! Et cependant le paysan espère toujours. Tous les ans, il recommence le calcul de Perrette, bien que tous les ans se brise le pot au lait.

Croyez-vous que ce soit là tout? Il semble que ce soit bien assez vraiment. Croyez-vous que le cultivateur n'ait à redouter que les mauvaises saisons, les pluies, les orages, les grêles, les sécheresses? Et les animaux donc! Entendez-vous d'ici ce tic-tac continuel qui part du jardin à côté? C'est un moulin-à-vent, en miniature, qu'on a perché sur un arbre, afin de faire peur aux oiseaux. Allez voir ces choux qui sont à notre droite, je parie qu'on les a couverts de cendre : c'est pour les sauver des colimaçons. Quant à ces arbres fruitiers, je suis certain qu'ils sont enduits de quelque essence, qui fait mourir les chenilles. Et maintenant je soutiens que, si nous visitions minutieusement ce buisson fourré qui est à notre gauche, nous y trouverions trois ou quatre pièges à lapins. Enfin, ou je me trompe fort, ou la cabane que nous apercevons au bout de la grande allée, renferme un fusil; et malheur à vos poules, si elles se hasardent à franchir le mur et à aller becqueter les cassis et les groseilles. Dans certain département on a payé les hannetons un sou le boisseau, et la destruction en a été organisée sur une grande échelle. La terre produit si peu que l'homme est obligé de se mettre en guerre avec toute la nature, pour conserver ce peu dans son entier. De quel douloureux enseignement n'est point ce seul fait? Envers tous les êtres de la création qu'il n'a pu réduire à la domesticité, l'homme tient souvent une conduite stupide. La crainte de manquer de subsistances l'a fait se priver d'une source de subsistances, peut-être abondante, s'il eût su se la ménager. Mais le moindre moineau emportant, au bout de son bec, un grain de blé pour nourrir sa petite famille, paraît un voleur effronté à l'homme des champs, qui le livrerait volontiers à la justice, si faire se pouvait, ou s'il n'aimait mieux le tuer lui-même d'un coup de fusil. La chasse, jeu cruel et sanguinaire, on peut le

dire, par la façon grossière dont elle a lieu souvent, la chasse est devenue presque impossible par la rareté des êtres qui en sont les victimes. L'homme a manifesté son droit sur toutes les existences animales dont Dieu sème le champ de la vie par un luxe de mort qui vraiment ferait rire de pitié, s'il ne soulevait le cœur d'indignation! Combien ces lieux sont déserts! Tous ces arbres ne devraient-ils pas chanter, couverts d'une foule d'oiseaux? Vous n'entendez pas un cri d'animal; tout est silence autour de vous, et c'est le silence de la tombe! Aussi bien, il ne peut en être autrement. Sur une terre ingrate et avare, qui ne donne jamais assez, et donne toujours à regret, l'homme ne saurait devenir autre chose que cet être misérable et incomplet que nous connaissons, blessé dans toutes ses jouissances, morose, et rempli de désespoir, accablé d'inquiétudes et bourrelé de remords, trop intéressé pour ne pas ignorer son véritable intérêt; soupçonneux, injuste et cruel! Ah! où donc est-il, et quand donc sera-il l'Eden que les poètes ont décrit, l'Eden où les hommes, enfin affranchis des soucis de la vie matérielle, auront résolu le problème de la subsistance par la découverte d'une source de biens féconde au-delà de tous leurs besoins, et sans cesse renaissante?......

— L'Eden est possible, l'Eden sera, répondis-je, après un moment de silence. Il sera quand les hommes, s'élevant au-dessus des soucis mêmes de la vie matérielle, ne diront plus seulement: « Que mangerons-nous, que boirons-nous, et de quoi serons-nous vêtus? » mais chercheront aussi le royaume de Dieu et sa justice, car toutes les choses matérielles leur seront données par-dessus. Quand les hommes seront unis dans la Religion et dans l'amour, la Religion et l'amour deviendront deux fontaines inépuisables de vie, et l'homme sera nourri dans tout son être, esprit-corps. Les choses de la terre et du corps nourrissent l'esprit; les choses de l'esprit nourrissent le corps; car l'esprit et le corps sont un. Mais si l'esprit et le corps sont divisés, si les uns s'abandonnent à l'esprit, si les autres sont abandonnés au corps, le mal naît de cette division; et le corps et l'esprit ne sont ni nourris ni vêtus, et l'homme est tourmenté, en mal, du souci de la vie matérielle. Son inquiétude est immense, et le dévore; mais son impuissance est aussi grande que son inquiétude! O mon ami, vous accusiez la terre! La terre n'est point coupable, le mal est dans nos âmes! Le corps et l'esprit se sont désunis autant qu'ils le pouvaient; et la guerre est venue, et le corps a été vainqueur, et l'homme sensation a été plus fort que l'homme sentiment, ou que l'homme connaissance, qui n'avaient ni le vrai sentiment, ni la vraie connaissance. Les castes sont sorties de cette fausse séparation de l'être humain en corps et esprit. Or, aujourd'hui, tous les genres de castes nous asservissent encore; mais celle qui triomphe est la caste de propriété, qui naît de la sensation en prédominance.

Les castes de famille et de cité réunissent au moins quelques hommes; mais la caste de propriété élève chaque homme contre chaque homme. Les familles mêmes ne se reconnaissent plus, et combattent sur le champ de bataille inventé pas les hommes de loi. A plus forte raison, doivent-il se poursuivre, ceux que n'a point unis le lien du sang.

L'orgueil, la vanité, l'envie, naissent de la caste de famille.

L'orgueil, la haine, la colère, naissent de la caste de cité.

Mais l'orgueil, la vanité, l'envie, la haine, la colère, et la cupidité, et l'avarice, et la luxure, l'égoïsme enfin sous tous ses aspects les plus hideux, naissent de la caste de propriété.

La stupidité, l'ignorance grossière, naissent encore de la caste de propriété.

C'est avec tous ces vices, enfants de la division, que les hommes prennent la terre et la cultivent; et vous vous étonnez qu'elle soit si peu féconde. Ah! étonnez-vous plutôt de ce qu'elle donne encore, et voyez-y la preuve de sa bonté éternelle, supérieure à toute la méchanceté de la race de Caïn.

Sans doute la terre, à cause de la manière dont les hommes s'en sont emparés, est souvent le fidèle miroir de leurs vices. Elle se présente aux yeux horriblement coupée et morcelée, comme l'Humanité elle-même; et de même que tout homme est l'ennemi d'un autre homme, de même chaque terrain est l'ennemi du terrain qui est à côté de lui. Les lois ont créé, à cet égard, d'étonnantes combinaisons, auxquelles elles ont donné le nom significatif de servitudes. Un champ peut donc être asservi à un autre champ. C'est ainsi qu'il est obligé de recevoir les eaux que celui-ci lui envoye, quelque nuisibles qu'elles puissent être. La terre alors en devient stérile; mais le mal remonte naturellement à sa source. Qu'importe à la terre, qui ne le sent pas, d'être couverte d'une lèpre produite par les eaux, et de n'amener que des fruits ergotés et malsains? C'est toujours l'homme qui en souffre! Et de quel droit s'en plaindrait-il, et le trouverait-il injuste? La cause du mal est en lui.

En vain me diriez-vous qu'alors le mal ne se fait sentir que sur les pauvres, et que les riches peuvent s'en garantir. Je le sais, ceux pour qui les richesses abondent se baignent encore dans le superflu, tandis que la famine autour d'eux est entrée dans l'habitation du pauvre. Mais si les pauvres manquent de nourriture, ou n'ont qu'une nourriture chétive, en revanche celle des riches est un poison. Leurs palais blasés demandent à la terre des épices que l'art infernal de la cuisine combine savamment avec les viandes: le mets est agréable au goût; mais à peine a-t-il pénétré dans le creuset de l'estomac, que tout s'enflamme autour de lui, et produit l'incendie dans le corps humain. Si vous interrogiez les médecins des riches, ils pourraient vous faire une statistique des maladies qu'ils soignent, et vous verriez alors que la plupart ont pour cause la nourriture.

Jusqu'où le riche n'a-t-il pas porté contre lui-même ses appétits sensuels? La chair des animaux, telle que la nature la donnait, n'a pas suffi. Il n'est plus de sensation possible pour des hommes qui ne vivent que de sensations accumulées; et toute virtualité, toute force étant atrophiée en eux, il a fallu réveiller leurs sens engourdis, par des raffinements subtils. Il est alors arrivé que des industriels par excellence, des manufacturiers se sont appliqués à l'agriculture. Aussi tout, dans leurs mains, a changé de forme. La nature, façonnée comme en un atelier d'industrie, a disparu pour faire place à l'artifice. Les animaux ont perdu leur espèce, et ont été transformés en monstres. On a vu des colosses de graisse informes et sans vie, là où la vie était, autrefois, puissante et musculeuse, et on a donné un nom à ces colosses, on les a appelés *durhams*.

Vous savez qu'un état semblable se combine toujours chez les animaux avec des maladies internes; en sorte que ceux qui peuvent payer assez cher ces produits de luxe mangent des animaux malades. Comment donc serait-il possible que leur corps n'en reçût pas des atteintes? Les savants n'ont pas encore examiné ce point; mais je suis convaincu qu'ils pourraient y trouver l'origine de bien des maladies. Il faut toujours que le mal soit puni. Si d'un côté le mal de la privation, de la misère, de la faim, détruit l'être, dans son fonds et dans sa forme, d'un autre côté le mal de la satiété, le mal de la richesse détruit l'être dans son fonds et dans sa forme.

Or l'être ainsi détruit ne sent plus rien, n'aime plus rien, ne connaît plus rien; et il se trompe en croyant encore sentir, aimer, et connaître. Si les hommes sentaient, aimaient, et connaissaient, ils se sentiraient les uns les autres, s'aimeraient les uns les autres, se connaîtraient les uns les autres, et, se parlant à chacun, dans la vérité, comme dit S. Paul, se sauraient membres les uns des autres.

Mais il n'en est point ainsi, et, parcequ'il n'en est point ainsi, la terre elle-même participe de la division et du mal de l'Humanité. Elle n'est cultivée ni avec science, ni avec amour; car les hommes qui ignorent la loi de solidarité, qui les relie tous, doivent ignorer aussi la loi du lien qui les unit à la terre, à toute la nature, et à tous les êtres de la nature. Au contraire, une science nouvelle, une nouvelle agriculture se ferait jour, si les hommes vivaient dans leur solidarité!....

— Enthousiaste que vous êtes! Vous prêchez l'Evangile aux hommes, vous leur prêchez la religion et l'amour, vous les exhortez à la repentance! Vous ne voyez pas que les préceptes de Jésus, que vous répétez, sont déjà venus se briser, hélas! contre un obstacle insurmontable, contre la brutale opposition de la matière. Jésus avait prédit le paradis sur la terre, croyant, comme vous, que l'union seule des hommes opérerait le miracle de la multiplication des pains; mais les hommes n'ont point compris le symbole; jamais ils n'ont pu regarder la terre comme un séjour possible de bonheur, et ils ont continué à rêver le paradis en dehors de ce monde. Le problème matériel vous presse à votre tour, et vous êtes forcés d'appeler de vos vœux un nouveau progrès, une science nouvelle en agriculture. Mais cette science nouvelle, elle existe, elle s'est manifestée, et elle a déjà porté ses fruits. Or, si vous la connaissez, vous devez la qualifier d'infame, puisqu'elle a pour effet misérable de dépeupler les campagnes, d'en chasser les habitants. Permettez-moi donc de vous dire qu'à mon sens vous êtes dans une impasse. Vous pensez que la solution du problème matériel suivrait de près l'union fraternelle de tous les hommes, et vous ne vous apercevez pas que précisément cette union n'est possible qu'à la condition que le problème soit d'abord résolu, et la solution présentée aux hommes. Le défaut bien patent de cette solution dans l'Evangile n'a-t-il pas été cause de la distinction du royaume de César et du royaume de Dieu? Donc dites-moi d'abord quelle est cette autre agriculture que vous prévoyez, et je croirai alors à l'avènement d'une rénovation sociale. Mais, d'ailleurs, je le répète, cette nouvelle agriculture existe, et déjà depuis longtemps est pratiquée en Angleterre par le Capital. Car le Capital seul pouvait faire faire un pas à l'agriculture; lui seul a pu réunir assez de terrain pour pouvoir enfin opérer en grand, et faire rendre à cette terre, sans âme, tout ce qu'elle peut rendre. Mais à quels résultats est-on arrivé? Puisqu'il faut de grandes étendues de terre pour cultiver dans les meilleures conditions possibles;

qu'en outre treize fois le capital d'acquisition, le calcul a été fait, est nécessaire pour améliorer le terrain, le fertiliser, et le rendre vraiment productif, on a bien été forcé de convenir qu'on ne produirait que pour les riches, et à très peu de frais de main d'œuvre, en substituant des machines aux hommes. De là ce système d'après lequel, faisant passer en première ligne les bestiaux, on cultive surtout un grand nombre de prairies; car il s'agit moins de faire venir du blé et d'avoir du pain, que des viandes de luxe. Ces bestiaux sont destinés à la fois à produire de la graisse et du fumier. Mais voyez quelle excellente preuve de la bonté de la terre! La science a établi quelle perte énorme c'était que le fumier déposé en mille endroits différents par les animaux libres, et l'on est dès lors arrivé à conclure qu'il fallait tenir les animaux dans une stabulation perpétuelle. Vous parliez d'animaux qu'on rend malades en les engraissant outre mesure, et vous oubliiez de dire ceux qu'on tue par la privation continuelle du grand air et du mouvement, tant il est important de ne pas perdre la moindre bribe de fumier. Le mode nouveau, en agriculture, a donc ce double effet de chasser les hommes de la terre, leurs bras étant devenus inutiles; par conséquent de les contraindre d'aller mourir de faim, dans les villes d'industrie; et de sacrifier un grand nombre d'animaux, par intérêt pour la conservation intacte de leurs fumiers. C'est à des impiétés de ce genre, à des attentats, à des crimes contre la vie que condamnent la dureté et l'infécondité du sol. Sont-ce là les progrès que vous attendez de l'agriculture? Et ne voyez-vous pas que, bien loin de tendre à la réunion des hommes, ils tendent de plus en plus à la dissolution et à la mort! Attendez, et vous verrez bientôt cette agriculture passer d'Angleterre en France, et envelopper toute la partie méridionale de l'Europe. Déjà des évènements, qui étonneront et répandront l'épouvante, préparent sa venue. La question du libre échange s'agite, avant peu nous aurons le libre échange. Or les effets prochains et presque immédiats du libre échange se caractérisent par ces trois termes, dont le premier précédera de quelque peu les deux autres: activité dévorante, suscitée par un mouvement soudain imprimé à tout le commerce du monde; recrudescence de tous les maux, et nouvelle invasion.

La guerre, vous le savez, la guerre n'a plus lieu avec le fer, la guerre se fait avec l'argent, avec le Capital. Eh bien! nous aurons, à la fois, avec le libre échange et par le libre échange, une invasion des capitaux et une invasion des produits étrangers. Les peuples du nord, à la tête desquels marche l'Angleterre, se feront exclusivement manufacturiers. La France, l'Italie, l'Espagne rentreront dans leurs voies naturelles, et se tourneront vers l'agriculture; mais quelle agriculture, grand Dieu! Comme jadis les barbares, les grands capitalistes du nord, s'alliant avec ceux du midi, s'empareront de toute la terre, et la cultiveront en industriels, c'est-à-dire avec l'esprit anglais. Ils auront donc, comme je vous le disais, des bestiaux et des prairies, des bestiaux pour engraisser les prairies, des prairies pour engraisser les bestiaux; mais d'hommes, de travailleurs? point. Vous me demanderez alors: pour qui produiront-ils donc? Non certes pour les pauvres et les prolétaires, qui seront incapables d'acheter. Ils produiront pour tous les riches de la terre; car n'oubliez pas que, dans ce système, les Anglais devenant les commissionnaires du monde, leurs vaisseaux voyageront d'un bout de l'univers à l'autre. Quant aux pauvres et aux prolétaires, vous savez ce qu'ils deviennent en Irlande; ils iront premièrement s'engloutir dans les ateliers du nord. Mais ils sont si nombreux, ils mourront! ils mourront de maladie, de froid, de faim, par millions, à moins que.....

— Je vous entends!... Ah! vous ne voyez pas d'autre salut pour les prolétaires? Eh bien! je vous dis moi qu'ils peuvent se sauver par une autre issue; les pauvres, les prolétaires peuvent se sauver! Vous avez décrit toutes les conséquences funestes du libre échange; laissez-moi vous montrer quels pourront être ses effets bienfaisants. Oui, le libre échange sera; cela est fatal, nécessaire, providentiel même, dans un sens très élevé. Les puissances gouvernementales de l'Europe, que meuvent des intérêts de pure conservation, sont en même temps sollicitées par une force irrésistible, qui les entraîne au-delà de tout ce qu'elles peuvent attendre. La petitesse de leurs vues va servir aux grandes vues de la Providence, tant est puissante la main qui les pousse et pousse le monde!

Vraiment, discuter le libre échange et son admission, c'est discuter la question de savoir si l'empire romain devait être, si l'on devait, ou non, arrêter l'invasion des barbares. Enchaînez donc les grands vents, quand ils s'élèvent et couvrent la terre de leurs rafales. Le libre échange viendra, et avec lui s'opérera la fusion de tous les peuples. Toutes les barrières seront brisées, les nationalités dissoutes; les peuples se pénètreront mutuellement. Il n'y aura même plus de peuples, il n'y aura que des individus conduits par l'appât du gain, ou par les nécessités de la vie. Dans cet entraînement, les gouvernants pourront-ils s'arrêter? L'individualisme, manifesté en eux, les poussera toujours. Il faudra bien qu'ils s'accordent à l'état du monde! A ce spectacle d'une unité matérielle, semblable à celle de l'empire des Césars, sans foi, sans idéal, sans moralité, sans religion, répondra le spectacle de la plus grande liberté individuelle possible, puisque ce sera au nom de cette liberté, sous le nom d'affranchissement du commerce, que l'unité grossière dont je parle aura pu se former. La liberté des cultes, la liberté de la presse, la liberté d'association, la liberté de l'enseignement, seront donc filles du libre échange. Ceux qui proclameront ces libertés en frémiront peut-être; mais la voix qui parlera en eux sera plus forte qu'eux-mêmes. N'est-ce pas ainsi qu'on vit autrefois les plus vils des empereurs accorder la liberté aux esclaves?

Or, des sectes surgiront, s'élevant au-dessus du monde abîmé dans le mal; elles viendront le préparer peu à peu à recevoir une lumière nouvelle. Cette lumière apparaîtra enfin, et le monde l'aura connue. Elle apparaîtra au sein de la secte qui, en elle-même opposée aux sectes, aura le vrai sentiment de l'Humanité, et offrira un type où la religion et la liberté des cultes, la société et l'individu pourront s'accorder, et vivre dans la vraie unité: une unité spirituelle appuyée sur une organisation matérielle solide.

Voilà, en bien et en mal, les conséquences du libre échange. Que les pauvres et les prolétaires songent donc à se tenir à la portée de la situation, afin qu'elle les trouve prêts à résister au mal et à recevoir le bien. Vous dirai-je maintenant où se trouve leur salut matériel, en faisant d'ailleurs les réserves que nécessite un pareil sujet, qu'il ne m'est point donné de traiter complètement, puisqu'il tient à toute une science nouvelle, comprenant l'homme et la nature? Vous blâmiez l'attache de nos paysans à la terre, et vous n'aviez point raison. L'attache de l'homme à la terre est basée sur le sentiment profond, inconscient sans doute, mais indestructible, du lien qui l'unit à elle. Ne tombons pas dans la même erreur que les Chrétiens. L'attrait pour la terre est légitime; seulement il ne faudrait pas que cet attrait se fît sentir à chacun dans la division, dans la caste, dans la propriété-caste; mais dans l'association, dans la charité, dans l'amour, dans la Solidarité. « Donc, dirai-je aux prolétaires, quittez vos villes, associez-vous saintement, pacifiquement, sous l'égide des lois; réunissez ensemble tous vos gros sous; et vous aussi, ayant le capital, achetez la terre, achetez les brandes incultes; achetez les communaux, puisqu'on les vend; et vivez, en les défrichant, sur ces brandes et ces communaux. Il y a en France douze millions d'hectares de terres arides et incultes que les riches possèdent. Comment pourraient-ils songer à vous en refuser la transmission légale? D'eux-mêmes ils courront au-devant de cette idée, de vous en faire l'abandon; car ils verront là, et avec raison, un moyen de vaincre les difficultés qui s'élèvent à l'occasion des salaires et des subsistances. Vous serez mille pour un, mille pauvres pour un riche à posséder la même quantité de terre; et, tels que vous serez, vous vaudrez cent mille riches désunis; vous vaudrez tous les riches du monde, si vous êtes unis dans une religion commune, organisés suivant le fond de la nature humaine, et si, enfin, vous comprenez bien le *lien qui vous unit à la terre.* »

Quel est, allez-vous me dire, quel est ce lien dont vous avez déjà parlé, et que cachez-vous là-dessous? Mon ami, je ne cache rien. Ce lien, vous le connaissez, vous savez ce que nous entendons par *circulus*; c'est le *circulus*, auquel je fais allusion, c'est lui qu'il faut connaître et respecter (1). Vous faites un geste de dédain, presque de dégoût! Ah! vous aussi donc, vous avez été piqué par l'aiguillon d'une fausse délicatesse. Cela vous paraît peu poétique! Votre esprit ne peut s'arrêter à pareil objet! Arrière, poésie mensongère, fausse délicatesse! Que vous êtes loin de la vraie poésie et de la délicatesse vraie! Arrière, car vous êtes indigne de sonder les sacrés mystères, les profondeurs de la vie! Eh quoi! vous ne niez point que la nature soit la source où nous puisons notre corps, et vous ne voulez pas reconnaître la grandeur et la poésie de ce fait de création, qui veut qu'à son tour la nature reçoive de nous une partie de ce qui renouvèle ses sucs et la fortifie! Pour moi, je ne m'approche point de ce mystère sans être pénétré de respect et d'admiration. L'homme s'empare des plantes et des animaux, de tous les produits de la vie que la terre lui donne; il les mange, et sa vie en est augmentée; la vie a sustenté la vie. Mais, en même temps que l'homme est consommateur, il est producteur; il est producteur à un double titre. Il produit l'homme en lui, et, par cela même, la nourriture spirituelle des autres hommes, ses semblables, puisque l'homme est l'*objet* de l'homme, et qu'il se nourrit spirituellement de l'homme; mais, du même coup, il produit aussi pour la terre. Ce

(1) Nous ne prétendons pas que ce que nous entendons par *circulus* soit tout le lien qui existe entre les hommes et la terre: c'est un des aspects de ce lien, et l'aspect plus particulièrement matériel; mais tous les aspects sont indivisibles, et négliger celui-ci expose à ne pas bien comprendre les aspects plus particulièrement moraux et intellectuels.

qu'il ne peut s'assimiler, passe, à l'égard de son être, à l'état de détritus ou d'excréments; or ces détritus, ces excréments sont un produit animal, un composé de forces et de sucs, qui, retournant à la terre et se combinant avec elle, la rendent de nouveau fertile et productive. Tel est d'ailleurs le double lien qui unit tous les animaux à la terre, la terre à tous les animaux. Il s'agit donc, au fond, vous le voyez, d'un rapport général de tous les êtres avec la nature, avec la terre, ce rapport devant finalement servir à la vie de l'homme. Il s'agit, enfin, du rapport particulier de l'homme à la terre, l'homme, le plus élevé de tous les animaux, étant aussi celui dont les détritus sont le plus actifs. Quelle science ne devra pas sortir de tous ces rapports bien établis!

Mais jusqu'ici les hommes n'ont point su le lien de tout ce qui existe. Semblables à l'animal, ils cèdent au besoin de la nutrition, qui entretient en eux la vie, sans réfléchir aux lois de cette nutrition; et si les savants étudient ces lois, ils les étudient dans l'analyse, et non dans la synthèse; en sorte que, tout en les comprenant à un certain point de vue étroit et borné, ils ne les comprennent pas du tout. Demandez à un agronome quelle est l'utilité des engrais, il vous dira que sans eux il n'y a pas d'agriculture; mais comme sa science a pour but en définitive le propriétarisme exclusif, il ne songe qu'aux engrais des animaux, non point à ceux des hommes; car sa science a pour but de produire avec le moins de travailleurs humains possible. Pourtant, tout auprès de lui, le chimiste, analysant et comparant les engrais, proclamera que celui de l'homme est douze fois plus utile en agriculture que celui des animaux. L'économiste, à son tour, sera forcé de reconnaître, pour peu qu'il ait de profondeur ou seulement de justesse dans l'esprit, que l'agriculture ne saurait donner de résultats au capital, si l'agriculture ne trouve pas de débouchés, et qu'elle n'aura pas de débouchés, c'est-à-dire de consommateurs, si l'immense majorité des hommes est chassée de la terre, l'industrie n'étant pas féconde par elle-même, et la terre seule, fécondée par le travail humain, étant féconde. Donc s'ils réunissaient leurs points de vue divers, ils arriveraient à cette conclusion que la terre, pour nourrir les hommes, doit être fécondée par eux, et qu'au lieu d'être exclus de la terre, ils doivent être mis en rapport avec elle.

Un jour, quand les hommes auront un sentiment profond de la vie et du comment la vie se nourrit et s'entretient, laissant là leurs rires grossiers ou leurs gestes d'horreur, ils verront, dans la pratique du cercle naturel, un point de religion, une partie de l'exercice du culte. L'agriculture, par eux transformée et basée sur ce cercle, deviendra une fonction sainte. Alors vous verrez la terre rajeunir et enfanter des fruits si beaux et si nombreux que l'homme n'aura plus besoin de faire la guerre aux insectes et aux oiseaux.

Vous, prolétaires, voulez-vous faire votre salut? Votre salut est dans la Religion; votre salut est aussi dans la terre. Achetez, je vous le répète, achetez la terre, avec vos gros sous; puis oubliez vos gros sous. Cherchez, étudiez, travaillez, et la lumière se fera, et vous comprendrez votre rapport avec la terre: alors vous serez et nourris et vêtus! Vous recevrez, sans désespoir, la marée montante d'un autre déluge. Au loin déjà cette marée mugit sourdement, mais qu'importe, si la foi est en vous! La foi transporte les montagnes, la foi sait aussi surmonter les flots.

Je m'arrêtai, mon ami ne me répondit pas, et le silence se fit. Les heures avaient passé; nous n'avions pas eu la perception du temps. La nuit était venue nous envelopper, mais la lune se levait. Elle s'annonça d'abord par des lueurs d'incendie, et se fit voir inégale dans sa forme, à travers un réseau de feuillage qui bordait l'horizon. Elle était là retenue, et comme enchaînée; on eût dit qu'elle faisait d'étranges efforts pour dégager son disque, tant ses mouvements étaient pleins de lenteur et d'indécision. Enfin il semblait qu'elle allait rentrer dans la nuit, quand, s'élançant tout-à-coup avec une vigueur surprenante, elle franchit rapidement les plus hautes cimes. Mais un autre obstacle l'attendait: des nuages épais se roulèrent devant elle. La lumière ne coulait plus qu'à travers quelques fissures, par intervalles. Tout devint sombre et triste autour de nous. J'attendis avec anxiété si le ciel, encore pur au zénith, où les étoiles brillaient comme de beaux diamants enchâssés dans l'azur, s'obscurcirait partout, ou si la lumière finirait par triompher. Bientôt les nuages, se repliant sur eux-mêmes, s'affaissèrent peu à peu, et la lune apparut sur une montagne d'ébène argentée au sommet. Nous eûmes le loisir de la voir monter dans le ciel, large et brillante, tandis que le trône de nuages qu'elle venait d'occuper, s'abaissait lentement sous l'horizon. Que la nature était calme à cette heure! A peine un souffle d'air faisait frémir les feuilles des arbres, qui se dessinaient en noires broderies sur un fond lumineux. Il y eut, dans l'angle des prairies, des mystères profonds, sous des dômes où se posaient de pâles clartés; mais sur les plans plus rapprochés, la lumière s'étendit molle et douce. Heureux, s'écria tout-à-coup mon ami, heureux les grillons! heureuses les petites sauterelles qui boivent la rosée! heureux les oiseaux qui se cherchent et s'appellent doucement! heureux ceux qui s'aiment, et peuvent se dire leur amour sous le regard velouté de la lune! Je pars, ajouta-t-il en me prenant la main: vous savez quel attrait m'appelle encore dans le monde, où vous n'êtes plus; mais je pense vous avoir compris, et un jour, si moi aussi je puis me faire comprendre, je reviendrai vers vous, je vous le promets; et nous serons deux à vous aider, à partager vos travaux et vos espérances.

LUC DESAGES.

MALTHUS

ET

LA SOLIDARITÉ.

(1er ARTICLE.)

« Pauvres créatures, en quelque lieu que vous soyez, vous tous »qui, nus et sans défense, êtes maintenant exposés aux fureurs de »cet orage, comment vos têtes sans abri, votre estomac sans nourri»ture, vos membres énervés sous les haillons qui les couvrent, se »défendront-ils contre un temps pareil? Oh! ce sont là des choses »dont, jusqu'à présent, j'ai pris trop peu de souci! » Ces paroles que Shakespeare prête à l'infortuné roi Lear, lorsque, chassé par ses filles, il erre sur une lande déserte, au milieu de la nuit, sous la pluie et le vent déchaîné, ces paroles respirent un sentiment profond de la Solidarité humaine. Shakespeare, qui sentait, comme tous les grands poètes, l'Humanité vivre en lui, n'a jamais manqué de montrer le lien qui unit l'homme à son semblable, et de le faire toucher, pour ainsi dire, du doigt à l'orgueil et à la grandeur. Les rois et les puissants, les riches et les vaniteux, il les courbe sous la main de la souffrance, il les abreuve de toutes les amertumes de la misère et de l'isolement, il les abaisse au niveau des pauvres, des faibles, des mendiants, qu'il rapproche d'eux par la communauté des douleurs; et il enseigne à tous l'égalité et la similitude de leur nature. C'est ainsi que le grand poète est en même temps grand philosophe.

Le sentiment de la Solidarité humaine, qui si souvent inspira Shakespeare, a de même inspiré tous les grands penseurs éclairés de l'idéal. Mais, à côté de ceux-là, il s'est trouvé des génies terre-à-terre, qui, plus spécialement épris du fait, et ne s'élevant jamais à une conception idéale de la vie, ont vu dans l'homme, non plus un être solidaire de l'Humanité et uni à l'Humanité, mais un être purement libre, vivant d'une existence propre, particulière, et tout-à-fait indépendante de celle des autres hommes. C'est à ces maigres esprits que nous sommes redevables de cette économie politique sous le régime de laquelle nous vivons aujourd'hui. Epris du fait, disons-nous, et ne reconnaissant pas d'autre loi morale, ils ont tourné toutes leurs spéculations vers le côté matériel de la vie; mais de leurs spéculations, il n'est sorti qu'une théorie erronée et fertile en conséquences funestes, égarés qu'ils étaient par leur faux principe de l'homme purement libre et tout-à-fait indépendant. Après avoir appelé tous les individus, mais isolément, à la conquête des biens matériels, voyant que ces biens étaient limités, tandis que les désirs de l'homme sont infinis, ils ont conclu à la nécessité des riches et des pauvres, et à la perpétuité du prolétariat. Mais ce n'était là qu'une première conclusion. Si le prolétariat est nécessaire, utile même, c'est à la conditon de ne point s'étendre trop loin, de ne pas envahir la société comme une plaie immonde. En un mot, puisque les biens matériels sont limités, il faut que la population le soit aussi. Comment donc arrêter ses progrès? comment mettre un frein à l'expansion prolifique du prolétariat? Terrible question, qui a longtemps effrayé les économistes, et à laquelle enfin Malthus a répondu. Il l'a fait en logicien et en *philosophe*. Malthus, en effet, est le philosophe de l'école, il en est le penseur le plus so-

lide et le plus profond; et c'est lui qui, au milieu de la terreur et de l'hésitation communes, est venu résumer les principes et tirer la conclusion définitive.

Or, ces principes, nous les connaissons; nous connaissons aussi cette conclusion. Tandis que la Solidarité dit : « Chaque homme est uni à l'Humanité, chaque homme est l'Humanité en germe; donc tous les hommes sont égaux et frères, et souffrent ou jouissent les uns dans les autres; » Malthus dit à son tour : « Il n'y a pas d'Humanité; il n'y a que des individus, qui ne se doivent réciproquement rien, et qu'aucun lien n'unit entre eux; donc tout homme qui naît dans un monde occupé n'a pas le droit de vivre; la nature le condamne à mourir. »

Les principes sont impitoyables dans leurs déductions logiques. Une fois reconnus et acceptés, il faut qu'ils produisent les conséquences heureuses ou funestes qu'ils recèlent dans leur sein. Vrais, ils enfantent le bien; faux, ils enfantent le mal. Mais il n'est pas au pouvoir de l'homme de refouler en eux les fruits qui leur sont propres et qu'ils ne peuvent point ne pas donner. Ainsi le principe de l'individualisme absolu conduit tout droit à l'homicide. Malthus, esprit lucide et puissant, a tout de suite aperçu cette conséquence extrême; mais en même temps, esprit logique, il n'a point reculé devant les nécessités farouches de sa théorie. « L'homme qui naît dans un monde occupé, dit-il, n'a pas le droit de vivre; car il n'est uni par aucun lien aux autres hommes, car il ne porte point l'Humanité en lui. IL EST RÉELLEMENT DE TROP SUR LA TERRE, ET LA NATURE LUI COMMANDE DE S'EN ALLER. »

Voilà, dans sa hideur, mais dans sa vérité, la théorie de l'individualisme absolu. C'est là toute la politique et toute la morale de nos gouvernants actuels. Ils l'ont si bien prouvée, cette théorie, si bien célébrée depuis tantôt vingt ans, qu'elle semble avoir acquis toute la certitude d'une science véritable, et qu'elle infiltre chaque jour son virus dans les entrailles de la société. Nos hommes politiques se sont chargés de la résumer dans des aphorismes courts, mais profondément corrupteurs, afin sans doute que le poison se répandît plus vite. « Chacun chez soi, chacun pour soi » a dit M. Dupin; « L'homme est chargé de sa destinée, et ce n'est point à d'autres à la faire, » a dit M. Duchâtel (1). Et la société tout entière, faisant écho à ses patrons, a répété après eux : « Chacun chez soi, chacun pour soi; — l'homme est chargé de sa destinée, et ce n'est point à d'autres à la faire. » — Mais alors que deviendront donc les prolétaires et les mendiants, les petits enfants trop faibles et les vieillards trop infirmes pour se charger de leur destinée? — La nature, bonne mère qu'elle est, n'est-elle pas là pour régler leur compte et leur dire de s'en aller, *s'ils sont de trop?* — Mais la nature se révolte, au contraire, et le sentiment humain recule devant les conséquences d'un tel principe. — Oui, sans doute; mais la logique étouffera le sentiment; et le sentiment, révolté d'abord, sera bientôt obligé de se retirer devant la raison parlant au nom de la *science.*

Oui, fatalement la société sera forcée de marcher de plus en plus dans la voie de Malthus; car que peut-elle faire, que peut-elle essayer pour résoudre ce triste problème de la population et du prolétariat toujours pendant devant elle comme une menace et comme un défi? Elle ne peut rien faire, rien essayer sans manquer à son principe, sans faillir à sa loi. Elle hésitera sans doute, elle hésite déjà; mais la logique la pousse malgré elle en avant. C'est en vain que le sentiment lui dit : Arrête-toi! la raison lui crie : Marche! Elle hésite donc entre ces deux appels; elle cherche à concilier le sentiment et la logique. Mais il n'y a point de transaction possible avec le principe de l'individualisme et du *sauve qui peut.* Aussi toutes les tentatives qu'elle peut ou pourra faire dans ce but sont d'avance et fatalement condamnées à mourir impuissantes.

Dans la petite ville du B., que nous avons traversée il y a deux jours, nous avons pu saisir le dialogue suivant :

— Jusqu'à quelle heure les enfants travaillent-ils à la filature? demandait un gros monsieur bien nourri, bien vêtu, au geste important, et aux manières sans gêne.

— Jusqu'à neuf heures du soir, comme les autres ouvriers.

— Et quel âge ont ces enfants?

— Il y en a, filles et garçons, de sept à huit ans, et au-dessus.

— C'est beaucoup de travail pour des enfants aussi jeunes. Messieurs les inspecteurs devraient s'y opposer.

— Oh! le travail n'est pas bien pénible.

— Cela est vrai, mais cependant la loi...

— Et puis après tout, s'il en est ainsi, c'est que les parents le veulent bien.

— Oui, mais la loi protège les enfants contre la cupidité ou l'imprévoyance de leurs parents. Quant à moi je suis inspecteur de la filature de N., et les enfants y travaillent beaucoup moins. Il est bien vrai qu'il leur arrive quelquefois de passer les nuits; mais alors on établit des relais, de façon que les enfants se remplacent de six heures en six heures. Du reste on a calculé, ajouta M. l'inspecteur avec négligence, que le plus jeune de ces enfants fait AU MOINS SEPT LIEUES PAR JOUR! »

Ainsi voilà de pauvres petites créatures de sept à huit ans qui font *sept lieues* par jour; voilà des enfants que la loi, comme dit M. l'inspecteur, a voulu protéger contre la *cupidité* ou l'*imprévoyance* de leurs parents, et qui travaillent 12 et 14 heures de suite! Qu'est-ce donc qu'une loi semblable, et à quoi a-t-elle servi? Ah! c'était une loi illogique, et qui a voulu s'occuper maladroitement de ce qui ne la regardait pas. Tout homme n'est-il pas chargé de sa destinée, comme dit M. Duchâtel? comment donc une loi pourrait-elle prétendre à régler les rapports de maîtres à ouvriers? On répond en vain que les enfants étant mineurs, l'État leur doit aide et protection. Cela est faux, répond la science malthusienne; car si l'État doit aide et protection aux enfants à cause de leur faiblesse, pourquoi refuserait-il la même protection et la même aide aux autres ouvriers, qui ne sont évidemment pas les égaux des maîtres en richesses et en intelligence? De plus, ajoute le disciple de Malthus, cela est immoral; car vous détruisez ainsi ma liberté, vous touchez à ma conscience : *or je veux être libre de faire le bien, si je veux, ou de ne le pas faire, si je ne veux pas* (1). Donc une loi comme celle qui a la prétention de protéger les enfants contre la *cupidité* ou l'*imprévoyance* de leurs parents, était frappée d'avance d'impuissance et de stérilité. Dictée par le sentiment en opposition avec la *science*, la logique devait la tuer, et la logique l'a tuée.

Eh bien, il en sera de même de toutes les tentatives où la société se hasardera en dehors de la ligne tracée par son principe d'individualisme. Une bonne intention ne saurait suffire pour donner la vie à des institutions anormales : pareilles à des fruits aux belles apparences, mais qui sont piqués au cœur, elles doivent périr, car elles portent en elles le germe de la corruption. Telles sont, par exemple, les crèches et les salles d'asile pour les petits enfants. C'est le sentiment qui en a inspiré la création. Mais de quelle utilité peuvent être les salles d'asile dans les villes qui possèdent en même temps des fabriques et des filatures? Dans ce cas, la salle d'asile véritable, c'est la fabrique; et puisque l'homme est chargé de sa destinée, et que ce n'est point à d'autres à la faire, c'est à la fabrique que les pères enverront leurs enfants, c'est à la fabrique qu'ils les envoyent en effet. La fabrique est le centre de leur vie : c'est là qu'ils trouvent à manger le pain quotidien, ce pain que la société leur refuse, ou *qu'elle n'a pas le droit de leur donner*, suivant M. Duchâtel, ce pain qu'il leur faut gagner à la sueur du front et en faisant sept lieues par jour. C'est là qu'ils grandiront, à côté des machines à l'image desquelles ils doivent se façonner, eux créés à l'image de Dieu; c'est de là enfin qu'ils sortiront infirmes ou vieillis avant l'âge, pour mendier au coin d'une rue, ou languir dans quelque dépôt de mendicité.

Les dépôts de mendicité! voilà bien encore une institution qui semble inspirée par le sentiment, et qui cependant, à vrai dire, n'est qu'une concession de Malthus. Que faire des vieillards que l'âge a courbés, et dont le travail a brisé les muscles et affaibli les organes? Que faire des prolétaires infirmes, pauvres victimes de l'industrie, que l'industrie rejette de ses rangs comme des soldats inutiles? La logique ne serait point embarrassée : « La nature, dirait-elle, leur commande de s'en aller. » Mais le sentiment, qui ne marche pas encore de front avec la logique, s'effraye à bon droit, et recule devant une conclusion pareille. Malthus concède donc les dépôts de mendicité; et l'on y pousse, bon gré mal gré, et ces vieillards et ces prolétaires infirmes que le sentiment ne veut pas laisser *exécuter* par la nature. « Ce n'est point là sans doute une solution tout-à-fait conforme aux principes, se dit *la science;* car l'homme est chargé de sa destinée, et ce n'est point à d'autres à la faire. Mais devant la nécessité des situations et des temps, les principes sont obligés de fléchir quelquefois. Au reste, on trouvera bien le moyen de faire travailler ces vieillards et ces prolétaires infirmes, de façon que la société en soit quitte aux moindres frais possibles. » La *science* pourrait encore ajouter que les riches, à tout prendre, peuvent bien payer de quelques oboles la disparition du spectacle de la misère, qui jette toujours un peu d'ombre sur leurs joies, si imbus qu'ils puissent être des doctrines de Malthus.

Non, ce n'est point le sentiment seul qui a présidé à la création des dépôts de mendicité, ni la pitié qu'inspirent la souffrance et l'infortune; car au lieu d'en faire une retraite pour les victimes et les invalides du travail, on en a fait une succursale de la maison d'arrêt; non, car au lieu d'être un malheur, la mendicité est un délit aux yeux de la loi; et c'est par la prison que le pauvre passe d'habitude avant que d'arriver dans l'asile de la *charité.* Aussi, je n'ai jamais pu voir, sans un affreux serrement de cœur, se dresser, comme un

(1) *De la charité,* ancien Globe.

(1) M. Alloury, *Journal des Débats.*

épouvantail, un de ces poteaux sinistres où la société officielle écrit en lettres majuscules : DANS LE DÉPARTEMENT OU LA COMMUNE DE.... LA MENDICITÉ EST INTERDITE. Cette inscription m'a toujours paru traduire la pensée de l'inexorable sentence que Dante dit avoir lue sur la porte de l'enfer :

Lasciate ogni speranza.....

Là aussi, au pied de ce fatal poteau, les pauvres qui viennent vers leurs frères, pour demander l'hospitalité et la vie, doivent laisser toute espérance.

Oui, Malthus, il faut bien en convenir, a passé par là!

C'est encore lui, Malthus, ou du moins c'est sa pensée qui a fait disparaître les *tours* pour les enfants-trouvés. S'il était une institution qui portât fortement empreinte la marque de la charité évangélique, à coup sûr c'était celle qui, se substituant aux parents dénaturés ou malheureux, ouvrait un asile à ces pauvres petits êtres, fruits de la débauche et de la faim, que la débauche et la faim abandonnent aux hasards de la pitié étrangère ou aux soins de la Providence, et qui s'empressait également ainsi de prévenir les crimes du désespoir et de la honte. Eh bien! l'impitoyable et sourde logique malthusienne est venue fermer cet asile, dernière et touchante inspiration du Christianisme. Dans son horreur sauvage de ce qu'elle nomme l'*excès de la population*, elle a déclaré *immorale* l'œuvre d'un homme auquel l'Eglise a décerné la couronne des bienheureux; et, quand cette farouche et *vertueuse* logique permet aux vices dorés de fleurir et de s'épanouir en plein soleil, et à la richesse d'étaler tous les fruits vénéneux de l'inégalité, elle a osé appeler cette œuvre d'un saint une prime et un encouragement à l'immoralité et à l'imprévoyance. Amère dérision! Vincent de Paule jugé par Malthus et M. Duchâtel! L'élan généreux d'une sublime charité étouffé sous les froids calculs d'une fausse science! Voilà pourtant ce que nous avons vu; et ce n'est pas sans doute le dernier spectacle de ce genre que nous réserve la logique malthusienne. La *doctrine* de ce maître ne fait que s'essayer aux applications, et l'avenir nous garde probablement bien d'autres surprises.

Ainsi, pour résumer ce premier article, la société nous paraît engagée dans une impasse sans issue, ou plutôt s'ouvrant sur un abîme. Elle ne peut reculer sans cesser d'être, elle ne peut avancer sans périr.

En effet, quel est le principe sur lequel la société présente est fondée, la base sur laquelle elle est assise? C'est l'individualisme. De l'individualisme sort nécessairement une morale, une science sociale quelconque, ou quelque chose qui prend ce nom. Or cette *morale* et cette *science*, nous avons vu en quoi elles consistent; nous avons vu quels préceptes elles enseignent, et à quelles conclusions elles aboutissent : elles aboutissent à l'homicide, après avoir enseigné l'égoïsme le plus absolu, la dureté de cœur, les froids calculs de l'intérêt personnel, l'insolidarité radicale des hommes, et l'indifférence réciproque et nécessaire pour leurs misères et leurs souffrances. Eh bien! ce sont cette *morale* et cette *science* de l'individualisme que la société, fondée sur l'individualisme, est obligée d'appliquer et qu'elle applique. C'est avec cette *science* qu'il lui faut résoudre les problèmes sociaux qui se dressent sur sa route; c'est avec cette morale qu'elle doit former les âmes des générations qui naissent et qui la continueront. Mais cette *morale* est un dissolvant de toute société humaine, puisqu'elle nie la réalité du lien qui unit les hommes, qu'elle enseigne à chaque individu à rapporter toutes ses manifestations à lui seul, à se considérer comme centre et comme but unique de sa vie. Mais cette *science* ne résout pas les problèmes sociaux, puisqu'à l'accroissement continuel de la population dont le monde officiel s'effraye, elle n'a d'autres remèdes à opposer que les *sages* conseils de la prévoyance d'abord, qu'elle donne gratuitement aux pauvres, puis l'abandon de ces pauvres à l'inexorable justice de la nature, et enfin, à la limite, l'homicide (1).

Donc c'est un abîme que la société a devant elle. Donc elle ne peut avancer sans s'y précipiter et périr. Elle ne peut reculer non plus sans cesser d'être; car il lui faudrait pour cela condamner la *morale* et la *science* de l'individualisme, comme une erreur coupable et funeste; il lui faudrait saper elle-même les fondements qui la soutiennent, et s'effacer, comme impuissante et indigne, devant une société nouvelle inaugurant une morale et une science nouvelles.

Voilà l'alternative qui s'offre à la société présente. Elle le voit bien, et c'est pourquoi elle se jette à droite et à gauche, essayant d'échapper à cette double nécessité. Mais c'est en vain; il lui faut choisir.

(1) On sait, en effet, que des sectaires de Malthus ont proposé sérieusement d'asphyxier tous les nouveau-nés qui, dans chaque famille, dépasseraient le nombre de quatre.

En présence de la plaie toujours grandissante du prolétariat, en présence de la misère qui monte et s'étend chaque jour et plus haut et plus loin, continuera-t-elle de dire avec M. Duchâtel : « L'homme est chargé de sa destinée, et ce n'est point à d'autres à » la faire; » ou bien s'écriera-t-elle enfin comme le roi Lear : « Oh! ce sont là des choses dont, jusqu'à présent, j'ai pris trop » peu de souci? »

ULYSSE CHARPENTIER.

SOUVENIRS D'ALGÉRIE.

IIIe COURSE : ORAN.

IIIe partie. — LES BAINS DE LA REINE.

Le camp du Sig, placé à peu de distance du barrage, témoigne de la plus complète sécurité : les portes ouvertes, les fossés comblés, les faisceaux sans garde, et des Arabes disséminés parmi nos soldats. Les travailleurs logent au camp; ce sont pour la plupart des condamnés militaires. Malgré l'urgence des travaux, le génie se plaint de manquer de bras. (Le lendemain, le général de Bourjolly envoyait deux cents hommes.)

Nous prenons congé de M. N. — Cette grange, ces troupeaux, ces récoltes amoncelées, au lieu d'être enterrées dans les *silos*, enfin ce repas de campagne au milieu des Arabes groupés sur l'aire, et tous ces détails d'une ferme française, éclairés par le soleil d'Afrique, formeraient un tableau pittoresque et plein de contrastes.

Nous traversons de nouveau la forêt de Mulei-Ismaël. Cette fois, en voyant les deux *marabouts*, sépulcres-hermitages placés à l'entrée, nous nous rappelons la sanglante victoire du 26 juin 1835, où périt le colonel Oudinot, et la retraite plus sanglante encore qui suivit le combat. (La route d'Oran fut coupée par des milliers d'Arabes embusqués derrière les buissons, et le général Trézel dut se retirer vers Arzew, au prix d'une lutte incessante dans les bois et les marais de la Macta.)

Partis à deux heures, nous rentrons dans Oran à huit heures, à nuit close. Mais auparavant nous avons admiré un des plus beaux couchers de soleil qu'on puisse voir. Sur un ciel enflammé se détachaient en bleu sombre la silhouette des montagnes qui dominent Oran; et les noires murailles de San-Gregorio et de Santa-Cruz, échelonnées sur les échancrures de rochers à pic formant leurs fossés naturels (fossés dont le dernier est profond de sept cents pieds), se penchaient sur les flots comme des aigles de mer planant sur leur proie.

Une pluie épouvantable (la première depuis six mois) ne nous empêche pas de visiter à cheval les environs d'Oran. Nous sortons par la porte de Tlemsen, et remontons le ravin jusqu'à la voute romaine d'où sort le ruisseau qui alimente la ville. L'aqueduc passe sous la terre, et l'on ne peut guère y marcher plus de 80 mètres. Nous suivons ensuite, sur le plateau, le fossé creusé en 1840 pour préserver les faubourgs des incursions des tribus. De distance en distance s'élèvent des blockhaus. Çà et là nous apercevons quelques fermes, quelques champs défrichés. La campagne, en dépit de la proximité d'Oran, est généralement *inculte* et déserte. Dans un de ces blockhaus, dix hommes résistèrent tout un jour à trois cents Arabes; qui avaient avec eux deux canons; un peu plus loin une habitation a été défendue pendant toute la guerre par son propriétaire aidé par quelques soldats. Nous descendons vers la mer par Kerguentah, qui se peuple rapidement, à en juger par les maisons déjà bâties ou en construction. De grandes barraques servent de casernes aux troupes; au milieu du faubourg s'élève une élégante mosquée. Nous revenons enfin vers Oran, en traversant un ravin par des sentiers à peu près impraticables. Mais nous montons des chevaux arabes; leur

pied sûr dans ces terrains pierreux et glissants de nous étonne pas moins que leur impétuosité. Ces fiers animaux consentent difficilement à marcher au pas; et plusieurs fois ils nous ont emportés au galop à travers les ravins et les landes. Nous ne pouvons nous lasser d'admirer leur allure toujours douce, leurs jambes fines, leurs formes souples, leur noble tête, et leur œil caressant et vif. Leur beauté, leur docilité et leur ardeur justifient bien la sympathie qui attache l'Arabe à son coursier. Maintenant je ne trouve rien d'exagéré dans les éloges des Orientaux.

Nous avons pour guide dans cette course M. A., jeune ingénieur dont les évènements ont fait le chef de la milice. Par son activité, son énergie, et les services qu'il a rendus dans cette double position (il a gardé Oran avec la milice pendant que toutes les troupes étaient en campagne), il a mérité la croix d'honneur, et a gagné l'estime et la confiance des habitants. C'est d'ailleurs un enthousiaste de l'Algérie, malgré les fièvres qu'il a prises dans une expédition avec le général Lamoricière, et que tout l'art des médecins ne peut guérir.

Avant de quitter Oran, nous désirons visiter la mosquée; mais un Arabe nous fait signe qu'on ne peut entrer que pieds nus : nous nous contentons d'admirer de la porte les nombreux piliers qui soutiennent les hautes voutes. Au dessus des coupoles de la mosquée s'élève un superbe minaret à plusieurs étages. Des Arabes font les ablutions ordonnées dans la piscine, gracieux petit monument octogone, placé dans la cour, à l'ombre d'un grand figuier. Dans un coin est déposé un cadavre entièrement enveloppé de burnous; qu'attendent-ils pour l'ensevelir? On ne sait me le dire, mais on s'étonne de voir ce cadavre déposé en plein jour à la porte de la mosquée. D'ordinaire les Arabes se refusent à tout ce qui peut établir le chiffre de la population, et nous dérobent surtout avec toutes sortes de ruses la possibilité de constater les morts. Où serait en effet la toute-puissance du chef de la famille, si nous pouvions lui demander compte de chacun des individus composant sa maison? L'administration fait de louables efforts pour atteindre ce but; mais les précautions imposées par le respect dû aux mœurs des Musulmans entravent toujours sa marche.

M. G. nous invite à dîner à son établissement de bains, sur la route de Mers-el-Kébir; en le quittant, nous devons nous embarquer. Notre cousin envoie son *troupier* retenir une voiture, qui puisse nous contenir tous six, plus l'enfant et les paquets; il lui recommande de la prendre très grande. Le troupier revient bientôt l'air triomphant : « Capitaine, la voiture vous attend. — Est-elle assez grande? — Oh! oui, bien assez! — Serons-nous à l'aise, au moins? — Oh! vous ne risquez rien; allez, vous ne serez par trop serrés, même vous capitaine. » Nous descendons, un peu inquiets sur la capacité réelle du véhicule; mais le *troupier* avait raison, nous serons au large : c'est un interminable *omnibus*, à seize places, le plus long qu'il ait pu trouver! Le pauvre garçon reste consterné de notre hilarité. Après tout, le seul inconvénient que nous ayons éprouvé, c'est la difficulté de tourner sur cette route étroite et sinueuse, entre les rochers et la mer. Malgré ce double écueil, le cocher manœuvre habilement, et nous conduit à bon port.

A mi-route d'Oran à Mers-el-Kébir, la maison de bains est construite sur les amas de pierres qu'on a fait sauter en ouvrant la route. Un étroit sentier descend rapidement le long des escarpements qui soutiennent cette route, passe sur un pont de rochers, creusé par les flots au dessus d'un petit parc aux huitres, et nous conduit dans une grotte basse et profonde, à peine élevée de dix pieds au dessus du niveau de la mer. D'une des anfractuosités du rocher sort une source abondante d'eau minérale, qui remplit la grotte d'une vapeur étouffante; un bassin reçoit cette eau, et la distribue dans les baignoires creusées sous les voutes.

Voilà, nous dit M. G., la source qui était ensevelie sous les décombres; pour la retrouver, j'ai dû faire jeter à la mer six mille mètres cubes de rochers et de terre, et c'est ainsi que s'est formée cette plate-forme qui supporte le nouvel établissement. L'analyse des eaux, faite par le pharmacien en chef, les classe parmi les thermales salines; et, sur l'avis de M. Bégin, inspecteur général des hôpitaux, on nous envoie les malades militaires, qui s'en trouvent généralement fort bien. Les médecins étudient, du reste, à quelles maladies elles conviennent particulièrement. Les Arabes prétendent même qu'elles guérissent de tous les maux, pourvu qu'on se soit rendu digne de la protection de Sidi Dedeyop. — Les Arabes connaissaient donc ces eaux? — Non seulement ils les connaissaient, et les vantaient beaucoup, mais cette source est encore le sujet de plusieurs légendes où l'imagination orientale déploie parfois une philosophie, et, pardonnez moi d'appliquer ici cette expression, un sens socialiste qui m'étonne. — Contez-nous donc une de ces légendes, *vous qui contez si bien?* — Mon cher monsieur, je le ferais avec bonheur; malheureusement je ne les sais que très vaguement. Si vous aviez la patience d'attendre quelques moments, un Arabe qui va venir ici pourra vous en dire bien long, s'il le veut. C'est l'aga des Béni-Chougrau, allié des Français, qui sera votre compagnon de voyage sur l'*Etna*; il part pour le pélerinage de la Mecque, et m'a demandé de visiter la grotte. Son fils, qui est renommé parmi les siens pour son adresse à manier les armes et à monter à cheval, aime beaucoup la société, où ses manières gracieuses et sa bonne mine le font très bien accueillir; il parle à merveille le français, apprécie notre littérature moderne, comprend les finesses de notre langue, et manie le calembourg comme vous et moi. Le père, lui, est un Arabe de la vieille roche... Tenez, le voilà qui descend.

Un Arabe de grande taille, aux traits fins et mobiles, à l'œil vif et presque gai, arrivait près de nous, se drapant dans les grands plis de deux burnous. Il cessa un moment de rouler entre ses doigts basanés les grains de verre d'un gros chapelet, et, touchant la main des officiers, porta la sienne à la bouche; puis il recommença à faire tourner rapidement son chapelet, sans paraître prêter la moindre attention à cet acte de dévotion. M. G. lui adressa la parole en arabe, et nous traduisit à mesure leur conversation.

Vous ne faites pas d'ablutions, vous ne déposez pas d'offrandes, aga? — La source a été profanée, et *l'esprit* l'a quittée, comme au temps où les Espagnols élevaient ces murailles. (Et son bras étendu sur la mer désignait Mers el-Kébir.) — Ne peut-on la purifier? — Qui en serait digne? D'ailleurs l'esprit de Sidi Dedeyop en chassait autrefois les mauvais *croyants*; mais il sont si nombreux aujourd'hui, qu'il ne veut plus y rentrer. — Qu'est-ce que Sidi Dedeyop, demandai-je? — C'est, dit l'aga, le saint marabout qui, de ces rocs arides, fit sourdre ces eaux pour guérir le riche lépreux Ahmed ben Omar. — Il y a longtemps? — Oui. C'est quand nos pères, sortis des villes saintes à la voix du Prophète, vainqueurs des Grecs et des Perses, maîtres de l'Égypte et de la Berbérie (1), passèrent le détroit à la suite de Tarik ben Nasser (2), exterminèrent les Espagnols dans la journée de Xérès, et, dit-on, régnèrent dans votre pays. Alors, suivant la parole de Lokman el Hakin (le sage), Allah versait sur nous des trésors visibles et invisibles. Mais tout ce qui est sur la terre et dans les cieux n'appartient-il pas à Dieu (3)? Dieu fait succéder un peuple à un autre, quand il lui plait, et rend celui-ci la fable des nations(4). Avant comme après, toutes choses dépendent de Dieu. Il n'est point cependant infidèle à sa promesse: mais que savent les hommes? De la vie de ce monde, ils ne connaissent que ce qui touche les sens; il leur manque l'intelligence de la vie future (5). — Peste, ajouta M. G., après nous avoir traduit ses paroles, il nous cite le Koran, et il veut dire, je crois, que la puissance des Arabes n'a décliné que pour un temps; seulement, comme il est notre allié, il n'ose pas nous traiter d'infidèles, ni se plaindre de nos victoires, encore moins nous prédire un retour de fortune. — L'Arabe se trompe, ses ancêtres n'ont pas régné en France, grâce à Charles-Martel. Mais n'importe! ne le chicanez pas là-dessus, et demandez lui plutôt l'histoire de Sidi Dedeyop et d'Ahmed ben Omar.

L'aga hésite, jette un regard dans la grotte et sur les vagues qui dorment à nos pieds, comme s'il craignait une apparition. Enfin il nous raconte l'histoire suivante, dans un style rapide, peu orné, sauf de fréquentes citations du Koran, mais plein d'expressions pittoresques, et empreint, comme on dit, d'une couleur locale impossible à reproduire de souvenir, surtout d'après une traduction.

EL HADJ SIDI DEDEYOP, jeune encore, avait trois fois visité la sainte Kaabah et le puits de Zemzem. (Plaise à Dieu de m'y conduire heureusement!) Il avait profité de tous les avertissements de Dieu au sujet de ce monde. C'était *un de ces hommes pieux, qui ne cessent jamais de prier, et dans les biens desquels celui qui demande et qui souffre a toujours sa part* (6); *un de ces justes qui, languissant après le repas, distribuent cependant leur nourriture au pauvre, à l'orphelin, au captif* (7); il dépensait ses richesses pour se rendre pur; il défendait l'orphelin, distribuait ses moissons à ceux qui avaient faim, et la laine de ses brebis à ceux qui étaient nus, et toutes ses actions étaient inscrites dans l'*Illioun* (8). Il avait lu tous les commentaires; et, pour méditer en paix sur le Koran (la Lecture), il distribua tous ses biens aux pauvres, et se retira dans cette grotte où nous sommes, implorant pour ses frères le Dieu clément et miséricordieux. Les génies lui obéissaient, et les anges, conversant avec lui, lui apportaient sa nourriture. Sa renommée se répandit: les chefs de la nation venaient le consulter; et le peuple en appelait à lui des arrêts injustes

(1) Ayant recueilli à la hâte quelques notes, d'après une traduction, je ne puis répondre que les expressions de l'Arabe sont exactement celles employées pour nous faire comprendre son discours. — (2) Tarik Abencer, lieutenant du walid Musa, passa en Espagne en 714, appelé par le comte Julien. — (3) Koran, chap. XXXI. — (4) Id., chap. XXIII. — (5) Id., chap. XXX. — (6) Tout ce qui est en italique est cité textuellement du Koran. Cette phrase est du chapitre LXX. — (7) Koran, ch. LXXVI. — (8) Livre divin où sont inscrits les bonnes actions, et qui témoigne pour les justes au jugement dernier.



des *cadis*; et les *talebs* venaient de bien loin, du Sahara et de la Kabilie, de Fez et de Tripoli, demander au solitaire l'explication de la *Parole divine* (1).

Seul, le riche Maure Ahmed ben Omar traitait de mensonges les discours de l'apôtre. *Dieu lui avait donné tant de trésors que leurs clefs auraient pu à peine être portées par une troupe d'hommes robustes* (2); mais *l'homme devient rebelle sitôt qu'il se voit riche* (3). C'était un homme d'iniquité; il repoussait le malheureux qui implorait un peu des provisions qui encombraient ses greniers, dépouillait le faible et l'orphelin, *faisait la prière par ostentation, n'excitait pas les autres à nourrir les pauvres, et refusait les instruments de travail à ceux qui en avaient besoin* (4). Enfin ses crimes, inscrits dans le Sidjin (5), attirèrent sur lui la colère de Dieu; et pour punir son insolence, il fut humilié aux pieds de Sidi Dedeyop, aux pieds de ce solitaire méprisé par les heureux, et que ne saluait jamais le riche Maure Ahmed ben Omar. *Dieu compte tout, même un salut* (6).

Un jour (c'était le premier jour du Ramadan), le soleil venait de disparaître derrière Mers-el-Kébir, et chacun se rendait à la mosquée. Ahmed s'avançait vers le peuple, monté sur une mule blanche couverte d'une housse d'or; il était lui-même vêtu de pourpre; son yataghan étincelait de pierreries, et ses nombreux esclaves marchaient devant lui, plus richement habillés que les cheiks les plus opulents. *Ceux qui n'ambitionnaient que les biens de ce monde disaient: Plût à Dieu de nous rendre semblables à cet Ahmed ben Omar; il a une fortune immense! Mais ceux qui avaient la science* (7) *leur disaient: Malheureux! la récompense de Dieu est préférable pour celui qui croit et pratique le bien* (8)! Ahmed fit ses ablutions dans la piscine, entra dans la mosquée, s'agenouilla, et baisa la terre; puis, ses esclaves ouvrant à coups de bâton les rangs pressés des fidèles, il monta les degrés de l'estrade réservée aux premiers de la ville. En ce moment Sidi Dedeyop, vêtu seulement du haïk (9), arrivait de son côté, suivi d'une foule de Douairs, de Smélas, et de Gharabas, qui disaient ses louanges; et pour lui faire honneur, les talebs voulurent le conduire à l'estrade. Mais l'orgueilleux Ahmed leur cria:

— Laissez ce mendiant parmi les mendiants; que ferait-il parmi nous qui brillons d'or?

— Ahmed, dirent les talebs, *ne te glorifie pas de tes trésors, car Dieu n'aime pas les glorieux* (10); *cherche à gagner, avec les biens que Dieu t'a donnés, le séjour de la vie. N'oublie pas ta quote-part dans ce monde; et sois bienfaisant envers les autres, comme Dieu l'a été envers toi; garde-toi de commettre des excès sur la terre, car Dieu n'aime pas ceux qui commettent des excès* (11).

— *Ce que j'ai*, dit Ahmed, *je l'ai par la science* (12). Mais ce vagabond, qu'est-il pour venir parmi les chefs des peuples?

Et comme les fidèles murmuraient, cet homme violent s'irrita plus encore; il accabla d'injures (que Dieu ne me pardonnerait pas de répéter ici) Sidi Dedeyop; et, devenu furieux, il levait la main sur lui, lorsque les Arabes saisirent l'impie, et, l'enlevant au dessus des têtes du peuple, l'emportèrent de piliers en piliers jusqu'à la piscine de la cour; et chacun, en le soulevant, et le rejetant vers la porte, criait; « Anathème à Satan le lapidé!... » Son long turban de mousseline, sa chemise de soie, son caftan tout étincelant d'or, son moelleux burnous, arrachés par mille mains, furent en un instant déchiquetés en lambeaux, éparpillés en parcelles plus menues que la paille légère, vannée par le moissonneur, et qu'emporte l'ouragan. La mosquée retentissait d'imprécations. « Malheur, criaient les Arabes, *malheur au calomniateur, au médisant! Malheur à celui qui ramasse des richesses et les garde pour l'avenir! malheur! Il s'imagine que ses trésors lui donneront la vie éternelle; malheur! Qu'il soit précipité dans Alhotama, le feu céleste qui consumera le cœur des méchants* (13). *A mort le réprouvé qui a traité nos apôtres de menteurs et leur a tourné le dos. A mort l'avare qui méprise les hommes* (14). *A mort le prévaricateur dont l'âme est voilée de mauvaises actions* (15)! »

Ahmed allait être déchiré comme ses vêtements par ce peuple indigné, lorsque *la voix de* Sidi Dedeyop domina les cris de la foule:

— Arrêtez, fils d'Ismaël, ne vous souillez pas d'un meurtre!

Ces paroles, répétées par tous, arrêtèrent aussitôt les Arabes prêts à venger l'injure faite à l'apôtre de Dieu.

— Rappelez-vous, continua Sidi Dedeyop, ce que dit le Prophète au sujet des fils d'Adam (16) qui offrirent à Dieu le sacrifice. *Kabil dit à son frère: « Je vais te tuer. »* Habil répondit: « *Étends ta main pour me tuer, je n'étendrai pas la mienne pour t'ôter la vie; car je crains Dieu, maître de l'univers. C'est pourquoi Moïse écrivit cette loi pour les enfants d'Israël: Celui qui aura tué un homme sans que celui-ci ait porté la mort ou la corruption parmi son peuple, celui-là sera regardé comme le meurtrier du genre humain; et celui qui aura sauvé la vie à un homme, sera regardé comme le sauveur du genre humain* (1). Comprenez cette parole, ô Musulmans, et craignez Dieu. *Dieu punit et pardonne selon sa volonté suprême.* Laissez ce coupable à la punition divine, et la géhenne le torturera, s'il ne se repent. *Quiconque se sera repenti et corrigé, Dieu accueillera son repentir: il est clément et miséricordieux* (2). Mais malheur aux incrédules, au jour où le ciel se fendra! Malheur à celui *dont les actions seront légères dans la balance* (3); ce jour-là, *les coupables seront muets, et l'homme sera le témoin qui déposera contre lui-même* (4)! Croyants, laissez vivre ses jours à cet homme; Dieu l'attend au jugement, *alors qu'une âme ne pourra plus rien pour une autre âme* (5).... Amenez-le ici.

Ahmed, humilié, sans forces et sans vêtements, fut traîné dans la poussière aux pieds du solitaire; et, pour couvrir sa nudité, un Arabe lui jeta son burnous en guenilles. Naguère, l'esclave d'Ahmed avait refusé quelques gouttes d'eau à cet Arabe qui entrait, altéré, dans Oran.

« Riches, cria le saint marabout, *la cupidité d'augmenter vos richesses vous préoccupe jusqu'à la tombe; mais vous apprendrez! oui, vous apprendrez!... Oh! si vous saviez de science certaine* (6)!.. *Que dit le Seigneur? Nous avons créé l'homme dans la misère, et il s'écrie: J'ai dépensé des sommes immenses! Qu'importe! Ne l'avons-nous pas conduit à l'entrée des deux routes du bien et du mal? Et cependant il n'a pas descendu la pente.... Qu'est-ce que la pente, dites-vous; ne le savez-vous pas? C'est de racheter les captifs, de nourrir, aux jours de la disette, l'orphelin et le pauvre qui couche sur la dure. Celui qui agit ainsi, celui qui croit, et recommande la patience, et conseille l'humanité, celui-là sera à notre droite au jour du jugement* (7).... *Homme, n'étais-tu pas orphelin, et Dieu ne t'a-t-il pas accueilli? Il t'a trouvé égaré, et il t'a guidé; il t'a trouvé pauvre, et il t'a enrichi. Homme, n'use point de violence envers l'orphelin; garde-toi de repousser le mendiant* (8)... *Hommes, vous aimez tous la passagère actualité, et vous laissez là l'avenir* (9). *O croyants, vous ferai-je connaître le seul capital capable de vous racheter de l'enfer? Croyez en Dieu, et à ses apôtres; combattez dans le sentier de Dieu, et faites le sacrifice de vos biens et de vos personnes* (10)... Ahmed, *Dieu pardonnera tes offenses, si tu deviens son aide dans ce monde, ainsi que Jésus dit à ses disciples: Qui m'assistera dans la cause de Dieu? et tous répondirent: C'est nous qui serons les aides de Dieu* (11).... Mais l'homme travaille à sa perte! *N'as-tu jamais entendu parler du jour qui enveloppera tout?* Alors, Ahmed, toi qui refuses la nourriture au mendiant mourant de faim, et la goutte d'eau au voyageur altéré, alors, *travaillant et accablé de fatigues, brûlé au feu ardent de l'enfer, tu boiras l'eau bouillante, tu mangeras le dari, fruit âcre et épineux, qui n'apaisera jamais ta faim* (12)... Fils d'Ismaël, laissez aller cet homme; son insolence envers moi criera moins haut que sa dureté pour le pauvre, le faible, et l'étranger. »

Les Arabes écoutaient, pleins d'épouvante, les menaces de Sidi Dedeyop, et le riche Maure Ahmed ben Omar rentra librement dans sa maison.

— Malepeste! interrompit M. G., ce marabout était sans doute de la secte des Derkaoui (13).

Douze lunes, en s'écoulant, ramènent le mois sacré du jeûne et de l'abstinence; la voix du Muezzin appelle à la prière de la première nuit du ramadan, et les Arabes accourent en foule à la mosquée. Voyez; dans cette rue étroite, quel homme monte avec peine les degrés? son visage blafard épouvante tous ceux qui l'aperçoivent; voyez! chacun l'évite. Un nègre se serre contre les murailles pour ne pas même toucher son burnous; un enfant se sauve en criant; deux Arabes, arrêtés pour parler, le voient, et s'éloignent en toute hâte. Et cependant, cet homme est richement habillé; les vêtements de l'esclave qui le précède indiquent assez la fortune et le rang de ce réprouvé.... Ce réprouvé, c'est un lépreux.... ce lépreux, c'est Ahmed ben Omar!

Pour la première fois depuis une année, Ahmed se traîne hors

(1) Kelimeloulahl. C'est un des noms du Koran. — (2) Koran, chap. XXVIII. — (3) Ib., chap. XCXVI. — (4) Ib., chap. CVII. — (5) Livre divin, contraire de l'*Illioun*. — (6) Koran, chap. IV. — (7) La connaissance du livre de Dieu, Kitaboullah. — (8) Koran, chap. XXVIII. — (9) Sorte de chemise, que les Arabes portent ordinairement sous le burnous. — (10) *Ahmed* veut dire *glorieux* en Arabe. — (11) Koran, chap. XXVIII. — (12) Ib., ch. XXVIII. Science veut dire ici l'alchimie, connaissance de la nature, en opposition à la science divine. — (13) Koran, ch. CIV. — (14) Ib., ch. XCXII. — (15) Ib., ch. LXXXIII. — (16) Caïn et Abel, *Kabil* et *Habil*.

(1) Koran, ch. V. — (2) Ib., ch. V. — (3) Ib., ch. CI. — (4) Ib., ch. LXXV. — (5) Ib., ch. LXXXII. — (6) Ib., chap. CII. — (7) Ib., ch. XI. — (8) Ib., ch. XLIII. — (9) Ib., ch. LXXV. — (10) Ib., ch. LXI, versets 10 et 11. — (11) Ib., ch. LXI, versets 12 et 14. — (12) Ib., ch. LXXXVIII. — (13) Le but de cette secte est de lutter contre les chefs temporels. Les Derkaoui ne se rasent point les cheveux et ne portent [illegible] haillons. Presque toute la famille d'Abd-el-Kader appartient à cette secte, qui prêche les mœurs primitives, l'intégrité du Koran, et l'indépendance des Arabes.

de sa maison. La lèpre s'est attachée à lui, elle le dévore. Nul médecin n'a su porter remède à ses douleurs. Des Juifs ont été appelés inutilement; aucun exorcisme ne peut arracher Ahmed aux malins génies qui le torturent; et le malheureux, brisé, desséché par la souffrance, se tordait sous les coups de Satan (le lapidé!) comme le palmier au souffle embrasé du sirocco.

Les amis ont déserté le palais où ne les attendaient plus les festins et les plaisirs; les parents se sont écartés du *maudit;* ses esclaves craignent son approche; et pour la première fois depuis une année Ahmed se traîne hors de sa maison.

Il arrive à la piscine, entre dans la mosquée, et se dirige comme autrefois vers l'estrade réservée aux chefs de la nation, aux talebs et aux riches. Mais n'entendez-vous pas ce murmure méprisant qui s'élève parmi ces hommes, dont la plupart se vantaient naguère d'être les hôtes et les amis du riche Ahmed-ben-Omar. Chacun s'indigne de son audace, chacun demande qu'il s'éloigne, et les talebs lui ordonnent sévèrement de quitter cette estrade, d'où lui-même avait repoussé Sidi Dedeyop: « Dieu t'a puni, » disent les sages, « il t'a humilié, ô le plus vain de tous des hommes! Tu as transgressé sa loi, tu as méprisé ses avertissements, tu as injurié son apôtre; tu ne peux venir parmi nous. *Celui qui fera scission avec le prophète, celui qui suit une autre route que celle des croyants, à celui-là nous tournons le dos, comme il l'a tourné à nous* (1). Ta place, lépreux, cherche-la parmi les derniers du peuple, s'ils veulent te souffrir parmi eux. » Ahmed se retira silencieusement; son orgueil semblait avoir disparu, et sa cruelle maladie avait en effet tourné son cœur vers Dieu. Il s'agenouilla derrière un pilier, sur une natte de paille, et demanda sa guérison au Dominateur suprême. En ce moment les fidèles commençaient la prière.

D'abord les croyants récitèrent les *sept versets* (Sab-ol-Meçani) (2): — « 1. Louange à Dieu, maître de l'univers. — 2. Le clément, le miséricordieux. — 3. Souverain au jour de la rétribution. — 4. C'est toi que nous adorons, c'est toi dont nous implorons le secours. — 5. Dirige-nous dans le sentier droit, — 6. Dans le sentier de ceux que tu as comblés de bienfaits; — 7. Non pas de ceux qui s'égarent (3), ou qui ont encouru ta colère (4). » Puis, du haut de la chaire de marbre, un taleb lut la deuxième Sourate, *la Génisse:* « Au nom du Dieu clément et miséricordieux! A. L. M. (5). Voici le livre sur lequel il n'y a point de doute; c'est la Direction de ceux qui craignent le Seigneur; de ceux qui croient à l'*invisible*, à l'infini; qui prient, et qui font largesse des biens que nous leur dispensons; de ceux qui croient à la Révélation qui a été donnée à toi, et à ceux qui t'ont précédé; de ceux qui croient à la vie future.... Il est des hommes qui disent: Nous croyons en Dieu et au jour dernier. Et cependant ils ne sont pas croyants. Ils cherchent à tromper Dieu et les croyants, mais eux seuls se trompent, et ils ne le comprennent pas. *Une infirmité siège en eux, et Dieu ne fera que l'accroître;* un châtiment douloureux leur est réservé, parce-qu'ils ont traité les prophètes de menteurs... O hommes! Comment êtes-vous ingrats envers Dieu, vous qui étiez morts et à qui il a rendu la vie, envers Dieu qui vous fera mourir, qui plus tard vous fera revivre de nouveau, et auprès duquel vous retournerez un jour? C'est lui qui a créé pour vous tout ce qui est sur la terre; puis il se porta vers le ciel et en forma sept cieux, lui qui s'entend en toutes choses.... »

Et les sanglots d'Ahmed éclataient au travers de ses méditations, et il s'écriait: Oui, j'étais ingrat! Nous sommes à Dieu, et nous retournerons à Dieu. Pourquoi me plaindre? Dieu punit qui il veut, et pardonne à qui il veut. Peut-être serai-je pardonné!

Et, comme répondant à sa pensée, le taleb lisait: « Lorsque Dieu dit aux anges: Je vais établir un vicaire sur la terre, les anges répondirent: Vas-tu placer sur la terre un être qui propagera le mal et répandra le sang, pendant que nous t'adorons et te sanctifions? — Je *sais*, dit le Seigneur, ce que vous ne savez pas... Dieu apprit à Adam les noms des êtres; puis, les amenant devant les anges, il leur dit: Nommez-les moi. Loué soit ton nom! répondirent les anges, notre science est celle que tu nous enseignes; tu es le Savant, le Sage. Dieu dit à Adam: Apprends-leur les noms de tous les êtres. Et lorsqu'il l'eut fait, le Seigneur dit: « Je *connais* le secret des cieux et de la terre. Lorsque Nous ordonnâmes aux anges d'adorer Adam, ils l'adorèrent tous, excepté Eblis, qui s'enfla d'orgueil et fut du nombre des infidèles. Nous dîmes à Adam: Habite le jardin avec ton épouse; nourrissez-vous abondamment de ses fruits, seulement n'approchez pas de l'Arbre... Satan fit glisser leur pied. Nous leur dîmes alors: Descendez de ce lieu; ennemis les uns des autres, la terre vous servira de demeure et de possession temporaire. Adam apprit de son Dieu des paroles de prières; Dieu agréa son repentir. Il aime à revenir à l'homme qui se repent. Il est clément et miséricordieux. »

Ahmed se releva: Oui, Dieu me pardonnera, car je me repens; et puisque c'est pour avoir injurié Sidi Dedeyop qu'il m'a frappé, c'est le solitaire qui peut me guérir; allons, lui seul peut me sauver. Il appela son esclave, et lui ordonna de le conduire à la retraite du pieux Marabout. En vain le nègre, tremblant, lui représenta le péril de s'aventurer, par cette nuit sans étoiles, le long des rochers à pic, sur le sentier glissant et lavé par l'écume de la mer. Ahmed ne craignait pas l'ange de la mort, le redoutable Azahel. Dieu ne l'a frappé que pour l'humilier aux pieds de son apôtre; il veut par sa guérison exalter encore la gloire de Sidi Dedeyop. L'esclave obéit, et ces deux hommes, enveloppés par la tempête, oppressés par l'ouragan, aveuglés par la pluie et les éclairs, descendirent le sentier que les pâtres ne suivaient pas toujours impunément à la clarté d'un soleil resplendissant. (Cette route n'existait pas alors, et l'aspect de la montagne a bien changé depuis.) Un ange les conduisait sans doute. Ils arrivèrent dans cette grotte où vous écoutez mon récit, et ils virent le sage en prières. Sidi Dedeyop n'avait pas reparu dans Oran depuis le jour où les insultes d'Ahmed avaient failli exciter une sédition, et causer la mort d'un homme...

(L'aga des Beni Chougran continua longtemps ainsi son histoire. Ahmed demande à Sidi Dedeyop sa guérison, et le saint répond humblement qu'il n'a pas le pouvoir de faire des miracles. Ils se livrent un assaut d'érudition empruntée au Koran, à Lokman, et même aux proverbes de Salomon (Soleyman). Ahmed cite tous les versets où Dieu se dit clément et miséricordieux. Sidi Dedeyop répète sous mille formes: Dieu est le suprême dispensateur des grâces; il accorde sa miséricorde à qui il veut. *Si Dieu te visite d'un mal, quel autre que lui peut te délivrer* (1)?)

Enfin Ahmed rappela ces paroles: « Nous avons envoyé des apôtres » pour qu'on leur obéît. Si les hommes iniques reviennent au Prophète, s'il intercède pour la rémission de leurs péchés, il trouvera » Dieu prêt à leur pardonner. Ils rentreront dans la communion » des prophètes, des justes, des martyrs, des hommes vertueux » que Dieu comble de bienfaits. Quelle belle communion!... (2) »

Sidi Dedeyop ne résista plus; il se mit en prières, ainsi qu'Ahmed; et tous deux passèrent trois jours et trois nuits, jeûnant et priant sans relâche. Puis Sidi Dedeyop évoqua les génies, purifia la grotte, et, resserrant le cercle mystérieux que le sage (maître de la science) peut seul tracer, il délivra le corps d'Ahmed des esprits malfaisants. Il brisa la chaîne qui les attachait au réprouvé... Frappant du pied le roc desséché, il pria; une source bouillonnante jaillit soudain, s'éleva peu à peu autour du lépreux, brûlant ses pieds, déchirant ses genoux, heurtant ses épaules; enfin, l'enveloppant tout entier, elle le renversa mourant.... Sidi Dedeyop priait avec ferveur; et, malgré l'effroi qui remplissait son âme, le *riche* priait aussi, résigné à la volonté de Dieu.... Enfin Sidi Dedeyop le releva; la source avait creusé un bassin profond, et s'était ouvert un passage vers la mer; les esprits avaient disparu; et le lépreux était guéri.

PH. F.

(*La suite au prochain numéro.*)

(1) Koran, ch. IV, verset 115. — (2) On donne ce nom au premier chapitre (El Fatiha), que les Musulmans répètent sans cesse, et auquel ils attribuent des vertus merveilleuses. Il ne contient, en effet, que sept versets. — (3) Les Chrétiens. — (4) Les Juifs. — (5) Le titre du chapitre se rapporte à une légende; les lettres qui le commencent ont un sens mystique. Dans tout ce chapitre, tantôt c'est Dieu, tantôt Mahomet, tantôt l'ange Gabriel qui parle, et cela sans transition aucune.

(1) Koran, ch. XI. — (2) Ib., ch. IV, versets 67 et 71.

APPEL

I.

Frères, réveillez-vous! L'astre d'intelligence
Est venu dévoiler à nos yeux éblouis
Les horizons divins de l'avenir immense,
Et l'esprit immortel des temps évanouis.
Chacun ne sent-il pas, dans le fond de son âme,
Quelque chose de grand qui veut venir au jour?
Chacun de vous recèle une invisible flamme,
Chacun doit s'élever vers Dieu, qui le réclame
Et l'appelle à lui par l'amour.

Faisons tous de notre âme un sacré sanctuaire,
Que le Verbe divin visite incessamment,
D'où la foi qui s'affirme et la sainte prière
Montent comme un parfum vers le vrai firmament.
Notre grand ennemi, c'est le doute pénible
Qui vient glacer en nous nos sublimes ardeurs.
O mes frères, croyons! tout nous sera possible!
La foi ne connaît point un obstacle invincible;
La foi, c'est la force des cœurs!

Laissons le culte étroit du prêtre catholique,
Qui croit posséder Dieu dans son calice d'or,
Et refuse à chacun le pain eucharistique,
Comme un usurier juif cacherait un trésor.
Dieu n'est point contenu dans l'or d'un tabernacle:
Son Verbe est immanent dans notre Humanité.
Les cieux disent son nom, le monde est son spectacle;
Mais la nature humaine est le vivant oracle
Qu'a choisi la Divinité.

L'homme, ce fils de Dieu, dans sa marche ascendante,
Gravissant les degrés qui vont à l'Eternel,
A détruit, plein d'espoir et l'âme indépendante,
L'absurde idolâtrie et son antique autel.
O sainte Egalité, comme une étoile pure,
Nous te voyons surgir à l'horizon en feu!
C'est toi qui régiras l'Humanité future,
Que notre âme pressent sublime, encore obscure,
Préexistante au sein de Dieu.

Oui, j'en ai pour garant notre France immortelle.
La France ouvre la marche aux champs de l'avenir;
Son bras libre a brisé la grossière tutelle
Où l'esprit du passé voulait la retenir.
Cet esprit demandait une hécatombe humaine;
Et, missionnaire armé de la Fraternité,
Aux quatre coins du globe où l'esprit saint la mène,
La France a répandu tout le sang de sa veine
Sur l'autel de l'Egalité!

A nous donc maintenant, à nous, fils des esclaves,
Ilotes qui frappons au seuil de la cité,
A nous de vivre enfin saintement, sans entraves,
Comme tout homme a droit dans la société.
Purifions nos cœurs des captieux adages
Qui proclament si haut l'éternité du mal.....
« Dieu même de ses dons fait d'inégaux partages,
Dit-on, et c'est le lot des savants et des sages
De gérer le peuple brutal. »

Si vous êtes vraiment les savants et les sages,
Pourquoi n'êtes-vous pas aussi les plus aimants?
Vous verriez l'unité dans nos divers visages;
Comme le Créateur, vous seriez bienfaisants.
Sophistes, vous mentez! La conscience humaine
A flétri votre orgueil et votre iniquité.
Vous les tuteurs du peuple, hommes pétris de haine!
La vie est-elle en vous? votre âme est-elle pleine
De véritable charité?

Frères, interrogeons notre Père suprême.
L'Evangile nous dit: La sainte Vérité
Est une, comme Dieu; et c'est Dieu qui la sème
Au fond de tous les cœurs de bonne volonté.
Dieu nous a tous créés pour la loi fraternelle.
Tout homme est citoyen dans la cité de Dieu;
Nul n'a droit de maudire une âme criminelle,
Mais chacun doit pleurer et souffrir avec elle
Pour l'élever à son milieu.

II.

Et vous, sainte moitié de la famille humaine,
N'avez-vous rien à faire en ces temps de labeur?
Femmes, l'enthousiasme ardent qui vous entraîne
Aujourd'hui se meurt-il au fond de votre cœur?
N'est-il plus parmi vous de sibylle inspirée
Sous les voiles du temple et sur le trépied d'or,
Qui révèle de Dieu la parole sacrée,
Pour ramener au bien cette foule égarée
Et que le mal possède encor?

Femmes, inspirez-nous! Vous êtes invincibles!
Vos paroles de feu, votre regard vainqueur,
Soulèvent les plus froids et les plus insensibles.
Dites un mot... un seul... mais qu'il vienne du cœur
Craignez-vous le sarcasme, ardentes prophétesses?
Qu'importe? c'est le cri de Satan aux abois.
Venez toutes, venez accomplir les promesses:
Ecrasez du talon sa tête, ô vengeresses!
Qu'il parle une dernière fois!

N'avez-vous point suivi Jésus sur le Calvaire,
Quand ses faibles amis se cachaient lâchement?
N'avez-vous point bravé tout un peuple en colère,
Pour porter votre lèvre à son saint vêtement?
Votre main courageuse, et qu'un péril anime,
Essuya de son front la sanglante sueur;
Et le regard mourant de l'auguste victime
Vit, au pied de la croix, votre groupe sublime
Enseveli dans la douleur.

N'as-tu plus de parfums et de pleurs à répandre,
Sur les pieds nus du Christ qu'essuyaient tes cheveux,
Et crois-tu, Madeleine, en te couvrant de cendre,
Conquérir au désert le royaume des cieux?
Pécheresse, l'amour est une autre innocence;
L'amour excuse tout, même la volupté.
O femme dont l'amour fut la seule existence,
Viens parfumer Jésus de larmes et d'essence:
Jésus devient l'Humanité!

Aux enfants du plaisir qui, dans les nuits d'ivresse,
S'enivraient des parfums de ta fraîche beauté,
Et couvraient de baisers ta lèvre enchanteresse,
Pour y boire l'oubli dans la félicité;
Aux hommes qui cherchaient sur ta bouche un sourire,
Un regard de tes yeux, un soupir de ton cœur,
Prêtresse de l'amour, n'as-tu plus rien à dire?
Interroge ton cœur, dis-leur ce qu'il t'inspire,
Et prophétise le Seigneur!

Nous ne repoussons pas l'âme purifiée
Par le pardon du Christ et par le repentir.
Relève, au nom de Dieu, ta tête humiliée:
Profane, te voilà sainte dans l'avenir!
Eh! n'est-ce pas à toi qu'au sortir de sa tombe
Jésus est apparu pour la première fois?
Viens au milieu de nous, amoureuse colombe,
Annoncer le Sauveur au peuple qui succombe
Comme un cerf réduit aux abois.

Sœur Thérèse, pourquoi t'abîmer dans l'extase,
Et consumer tes jours aux pieds du Rédempteur?
Pour étancher en Dieu cette soif qui t'embrase,
N'est-il pas d'autre coupe, enfant, que la douleur?
Ne se révèle-t-il qu'aux yeux rougis de larmes,
Ce Dieu dont la nature accuse la bonté?
Dieu veut être conquis pour montrer tous ses charmes;
Mais pour le conquérir il n'est pas d'autres armes
Que l'amour de l'Humanité!

Seule avec ta pensée au fond d'une cellule,
Tu demandes au ciel la grâce de souffrir;
Tu meurtris tes genoux sur le sol, ton sang brûle,
Et tu meurs mille fois de ne pouvoir mourir!
Chaste épouse du Christ, à tes cris de tendresse
Quand le mystique époux apparaît radieux,
Tu nages à plein cœur dans une sainte ivresse!
Mais tu pâlis d'effroi quand la vision cesse,
Comme un ange tombé des cieux.

C'est qu'il ne suffit pas de gravir le Calvaire
Les pieds nus, de couvrir de baisers et de pleurs
Chaque empreinte des pas de Jésus sur la terre,
Et de boire le sang des divines douleurs,
De déchirer son sein aux pointes des cilices,
De flageller son corps d'une verge de fer,
De dépenser sa vie en sanglants sacrifices,
Et de goûter enfin d'ineffables délices
Quand le mal brise notre chair.

La souffrance est impie alors qu'elle est stérile,
Qu'elle n'a point pour but un saint enfantement,
Qu'elle n'est que l'effort d'une âme qui s'exile
Du monde, et se complaît dans son isolement.
Sœur, les trésors d'amour que ton âme renferme
Sont perdus dans le cloître où tu veux t'engloutir.
L'amour nous vient de Dieu, l'amour n'a pas de terme,
Et l'Humanité seule en féconde le germe :
L'amour veut l'amour pour grandir.

Et toi, sombre Lélia, que fais-tu solitaire,
Sans larmes pour pleurer, sans force pour souffrir?
Tu méprises l'amour, et tu maudis la terre,
Que, dans ton désespoir, tu crois prête à périr.
Eternellement jeune, éternellement belle,
La nature se rit de tes prédictions :
Elle se sait divine, et se sent immortelle;
Toi, tu te sens mourir, tandis qu'elle révèle
De nouvelles perfections.

III.

Je sais bien le secret de vos douleurs cruelles,
Femmes : c'est l'esclavage, et le sanglant affront
De porter devant tous, comme des criminelles,
La lettre sociale écrite à votre front.
Alors contre le monde et sa loi meurtrière,
Vous cherchez un refuge où vivre en liberté :
Madeleine au plaisir se livre tout entière,
Thérèse aux pieds du Christ s'agenouille en prière,
Lélia maudit l'Humanité.

Madeleine, Lélia, Thérèse, nobles femmes,
Saintes toutes les trois! car vous êtes trois sœurs,
Car vous avez aimé : ce sont les mêmes flammes
Qui doublent votre vie et consument vos cœurs.
Mais la plus sainte encor, c'est Jeanne la Pucelle,
La fille de l'esclave, aux longs cheveux flottants,
Qui parut, en chassant les Anglais devant elle,
Comme l'ange gardien de la France immortelle
Descendu vers ses habitants!

Jeanne, délivre-nous! les Anglais sont en France!
Vaincue à Waterlo, notre France est sans voix;
Elle est lasse de tout, même de l'espérance,
Et se creuse un cercueil dans un chêne gaulois.
Viens, ma belle guerrière, et chasse loin du monde
Ces pirates normands, au pillage effronté,
Qui laissent après eux, comme une lèpre immonde,
La misère et la mort sur la terre féconde
Qu'ils frappent de stérilité.

IV.

L'ancien moule est brisé : ce monde est en poussière.
Laissons les négateurs du progrès, pleins d'orgueil,
S'épuiser à construire au fond d'un cimetière
Ce qu'ils nomment un temple, et qui n'est qu'un cercueil.
Architectes nouveaux de la cité nouvelle,
Inspirés par l'esprit de toute vérité,
Donnons à notre Eglise une assise immortelle.
Qu'elle soit assez grande, assez sainte, assez belle,
Pour contenir l'Humanité!

Pourquoi nous diviser, et mettre des barrières
Entre tous les enfants issus du même Dieu?
Le soleil connaît-il nos murs et nos frontières
Quand il dirige au ciel son quadrige de feu?
Déchirons nos drapeaux, symboles de colère!
Arborons l'étendard de la Fraternité!
Et que son labarum, que la raison éclaire,
Illumine le globe, et reflète sur terre
L'arc-en-ciel de l'Egalité!

Mais la patrie est sainte, aimons notre patrie.
Pour elle, à chaque instant, soyons prêts à souffrir;
Défendons-la toujours contre la barbarie,
Et périssons plutôt que de la voir périr.
Pour le salut du monde, enfants, sauvons la France!
Son nom seul est l'effroi des tyrans interdits,
Son nom du monde entier promet la délivrance.
Si nous laissions mourir leur dernière espérance,
Les peuples se croiraient maudits.

Allons avec respect faire les funérailles
De ces religions qui viennent de finir;
Car le passé portait au fond de ses entrailles,
Le présent, qui lui-même est gros de l'avenir.
Les vieux dogmes sont morts : du sein de leur poussière,
L'Esprit vivant s'élance en étoiles de feu.
Elargissez le temple! ouvrez le sanctuaire!
Eclairez les autels! toujours plus de lumière!
Alors partout nous verrons Dieu!

Que sert d'emprisonner de formes passagères
L'Idéal immortel que nous avons surpris
Sous les voiles épais des antiques mystères?
Nous pouvons aimer Dieu, car nous l'avons compris!
Ce n'est plus ce Destin impassible, ce Terme
Relégué dans un coin du ciel et hors de nous :
Son souffle nous pénètre, et son cœur nous renferme.
Il est la Vie : en lui tout se meut et tout germe,
Son Verbe nous éclaire tous.

Association sublime, universelle,
Qui comprends dans ton sein toute l'Humanité,
De nos âmes vers toi l'hymne monte et ruisselle,
Et nous vivons d'espoir et d'immortalité.
Qui pourrait limiter notre force infinie?
Nous-mêmes, savons-nous ce qu'au fond de nos cœurs
Roulent de flots sacrés d'amour et d'harmonie?
Car tous nous sentirons la flamme du génie
Nous couronner de ses lueurs.

Doctrine du Progrès, sous ta large bannière,
L'Humanité s'élance à ses brillants destins;
Et l'histoire, évoquée à ta pure lumière,
Rend, au nom du passé, des oracles certains.
En avant! en avant! l'avenir se révèle!
Prolétaires, la mort, c'est l'immobilité.
La route est périlleuse et l'obstacle rebelle;
Mais nous arriverons sur la terre nouvelle :
N'avons-nous pas l'éternité?

EDMOND TISSIER.

AVIS.

Nous prévenons nos abonnés que les mandats relatifs à leur abonnement de cette deuxième année (Octobre 1846 à Octobre 1847) leur seront présentés prochainement. Nous les prions de nous faire éviter tous frais de retour.

Plusieurs personnes s'étant abonnées à partir du 1er janvier, nous devons prévenir que l'abonnement doit se faire à partir d'Octobre, afin de ne pas décompléter nos collections annuelles.

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.

Cette REVUE paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, A BOUSSAC, département de la Creuse.

DEUXIÈME ANNÉE. N° 7.
PRIX DE L'ABONNEMENT : CINQ FRANCS PAR AN.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.
AVRIL. 1847.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

LETTRES SUR LE FOURIÉRISME.

VIIIe Lettre*.

L'AURORE DU BONHEUR,

OU

LA HUITIÈME PÉRIODE DE FOURIER.

A des amis, à Limoges.

I.

J'ai à me reprocher une légère erreur dans mes lettres précédentes. Fourier, dont l'imagination est fleurie comme celle d'un poète oriental, donne aux époques successives que crée son génie des épithètes suaves et en rapport avec l'idée qu'il s'en fait. Le bonheur étant, suivant lui, adéquat à l'abolition de toutes relations constantes entre les sexes, commence à se montrer aussitôt que le mariage est complètement détruit. Il appelle donc *aube du bonheur* sa septième société ou *Sectes ébauchées*, par la raison qu'il n'y a déjà plus la véritablement de mariage; mais, distinguant entre l'*aube* et l'*aurore*, il réserve le nom splendide d'*aurore du bonheur* pour sa huitième époque, celle des Sectes en plein exercice : c'est l'ordre social auquel le globe doit passer par la fondation d'un canton ou règnerait la loi d'attraction; c'est le Phalanstère, en un mot. Hé bien, j'ai commis la faute de confondre l'*aurore* avec l'*aube*, et de ne faire du tout qu'un seul nom que j'ai appliqué aux *Sectes ébauchées*. Je me rétracte, et, laissant derrière moi l'issue de civilisation appelée *garantisme*, où le mariage existe encore comme tolérance, et cette autre transition appelée *ménage progressif*, où chaque femme peut avoir à la fois un époux, un géniteur, un favori, plus de simples possesseurs, j'arrive enfin à l'*aurore du bonheur*.

Quel bonheur, grand Dieu! Il y a un vers de Dante où la justesse de l'idée fait pardonner l'emploi d'un mot cynique. Florence, souillée de tous les vices, dégoûtante de luxure, se confesse ainsi par la bouche du poète :

Non sono la donna d'Italia, ma il bordello.

Le phalanstère de Fourier n'a pas de nom qui lui convienne mieux que ce mot cynique que l'italien admet et dont notre langue pudique ne souffre pas la traduction.

Les payens prétendaient que les premiers chrétiens se réunissaient dans des conciliabules où, après avoir éteint les lumières, ils se livraient à d'affreuses pratiques. Fourier, éteignant la lumière de la raison dans l'homme, n'est-il pas naturel que des hommes qu'il suppose d'ailleurs obéir en aveugles à leurs passions se livrent à la bacchanale et à l'orgie!

Les disciples de Fourier ont cherché à grand'peine dans la tradition quelque appui à la théorie de leur maître; ils ont à la fin découvert dans Virgile cet hémistiche : *trahit sua quemque voluptas*. Il est malheureux que le poète ait mis cet aphorisme dans la bouche d'un homme atteint d'un amour qui est aujourd'hui considéré par les nations les plus civilisées comme une sorte d'aliénation mentale.

Que dirai-je donc de ce que Fourier appelle le bonheur, l'harmonie? Comment raconter les mœurs du Phalanstère?

Il n'y a dans le Phalanstère ni père, ni mère; le mariage y est inconnu, la mobilité en honneur; toutes les lois de la nature humaine y sont méprisées.

On est muet devant un pareil délire. Le mieux est encore ici de laisser parler l'auteur.

Mais comment choisir entre tant de tableaux où les mêmes hallucinations se reproduisent sous les mêmes traits? Il faudrait citer la moitié des écrits de Fourier, pour montrer jusqu'à quel point cette sorte de folie furieuse est empreinte dans son œuvre. Si vous vous bornez à quelque extraits, la déraison de ses disciples, sinon leur mauvaise foi, vous accusera de calomnier le génie; on dira que vous avez choisi à dessein ce qui est échappé à la naïveté d'un sage. Il est temps cependant que cet excès d'hypocrisie ait des bornes.

Fourier légitime tous les vices et prétend les mettre tous en honneur. Il a érigé les sept péchés capitaux en autant de vertus capitales; et réciproquement il flétrit comme un défaut et raille comme une imbécilité tout ce que l'Humanité a honoré comme des vertus.

Je m'efforcerai de faire converger à une conclusion certaine les citations que je croirai à la fois suffisantes et nécessaires. J'ai dit, en commençant ces Lettres (1), que le but final du système de Fourier en prouvait l'absurdité et l'immoralité, puisque ce but final n'est autre que la solution du problème de la population et de la subsistance par LA STÉRILITÉ DES DEUX TIERS DES FEMMES, EN HUITIÈME PÉRIODE. J'ajoute aujourd'hui : ET PAR L'ÉTABLISSEMENT DANS LES DEUX SEXES DES COUTUMES DE SODOME ET DE GOMORRHE. Il paraît que les disciples de Fourier ont osé m'accuser de mensonge. Je n'ai pas lu ce qu'ils ont écrit, et ne le lirai pas. Mais vous allez, mes amis, voir ce que dit leur maître, et vous pourrez juger de leur bonne foi.

II.

Du moment où, faute d'une psychologie véritable, égaré par le sensualisme, Fourier eut tourné *vers le mal* l'idée philosophique de l'Attraction que lui avait fournie Saint-Simon (2), il entrevit la so-

* Voir les livraisons 9, 10, 11, 12 de la première année, 1, 2, 3 de la seconde.

(1) Seconde Lettre (livraison de juillet 1846).

(2) Voy. notre quatrième Lettre, *le Plagiat de Fourier* (livraison de septembre 1846).

lution *par le mal* d'une question qui se posait alors avec un grand retentissement au sein de l'économie politique. Et cette solution *par le mal* du problème de la population et de la subsistance servit à l'égarer de plus en plus. Car, pour avoir eu cette idée, il se crut bien supérieur à l'auteur des Lettres de Genève, ne se fit aucun scrupule de le plagier, et de s'approprier sa conception d'un nouvel ordre social fondé sur l'Attraction. L'Attraction, pour Fourier, c'était le sensualisme, et il se trouvait que le sensualisme porté à ses dernières limites fixait des bornes certaines à la population! Quelle découverte! quel bonheur pour celui qui oserait [illegible] tout [illegible] cette vérité [illegible] ainsi [illegible] sa [illegible] la félicité du genre humain! Fourier [illegible] naïvement révélateur; [illegible], pour [illegible] crut, [illegible] l'unique révélateur. On sent partout dans sa *Théorie des quatre mouvements*, dans ce *prospectus de la découverte*, comme il nomme cet écrit, la confiance aveugle que lui donnait la certitude d'avoir résolu le problème posé par Stewart, Herrenschwand, Malthus. Aussi, faisant allusion aux débats de l'école de Malthus et de ceux qui combattaient cette école, se met-il, dès cet ouvrage, bien au-dessus des économistes, qui, dit-il, « loin d'avoir » rien découvert, ne savent pas encore de quoi ils traitent; car sur » les questions les plus importantes, comme sur les *limites à assi-* » *gner à la population*, ils avouent que leur science n'a pas de » principes fixes (1). » Lui, il s'applaudissait de pouvoir, au moyen de principes fixes, résoudre le redoutable problème qui faisait l'embarras de l'économie politique. Écoutez-le dévoiler en partie sa solution dans ce qu'il appelle LA POLITIQUE *de la gastronomie combinée:*

Politique de la gastronomie combinée.

(Extrait de la *Théorie des quatre mouvements.*)

« J'ai fait entrevoir, au sujet des spectacles, quelle prodigieuse différence il y aura entre les plaisirs de l'Ordre combiné et ceux de la civilisation, combien les divertissements du plus pauvre canton surpasseront ceux de nos plus opulentes capitales. La comparaison sera la même sur tous les genres de jouissance, notamment sur les principales, comme l'amour et la table. Bientôt les fredaines amoureuses d'un Richelieu et d'une Ninon sembleront mesquines, pitoyables, au prix des aventures galantes que l'Ordre combiné assurera aux moins favorisés des hommes ou des femmes. Il en sera de même de la chère des Apicius modernes: leurs festins, comparés à ceux de l'Ordre combiné, ne sembleront que des repas de goujats dépourvus de connaissances gastronomiques.

»Les questions relatives à la galanterie et à la gourmandise sont traitées facétieusement par les civilisés, qui ne connaissent pas l'importance que Dieu attache à nos plaisirs. La volupté est la seule arme dont Dieu puisse faire usage pour nous maîtriser et nous amener à l'exécution de ses vues; il régit l'univers par attraction, et non par contrainte; ainsi les jouissances des créatures sont l'objet le plus important des calculs de Dieu.

»Pour faire connaître avec quelle sagacité il a préparé nos plaisirs, je vais parler de la bonne chère qui règnera dans l'Ordre combiné. On préférerait peut-être une digression sur les amours de ce nouvel ordre; mais le débat heurterait les préjugés, tandis que personne ne sera offensé d'entrevoir l'extension que vont acquérir les plaisirs de la table si bornés aujourd'hui.

»La bonne chère n'est que la moitié du plaisir de la table; elle a besoin d'être aiguisée par un choix judicieux des convives, et c'est sur ce point que la civilisation est impuissante. L'homme le plus opulent et le plus raffiné ne peut pas rassembler, même à sa petite maison, une compagnie aussi bien assortie que celles qui se formeront dans l'Ordre combiné, celles que le plus pauvre des hommes trouvera à tous ses repas et qui varieront dans tout le cours de l'année.

»L'inconvenance des compagnies dans nos festins est cause que les dames civilisées témoignent beaucoup d'insouciance pour les plaisirs de la table; les femmes tiennent plus que les hommes au choix des convives, les hommes sont les plus exigeants sur la délicatesse des mets. Ces deux jouissances, d'une chère exquise, d'une composition piquante et variée des convives, sont continuellement réunies dans l'Ordre combiné. La civilisation ne peut pas même en offrir une seule; et, pour le prouver, je vais parler de la bonne chère, qui est la base de l'édifice.

»C'est ici un article hasardé qui ne peut convenir qu'aux lecteurs confiants; les autres se récrieront à chaque ligne sur l'impossibilité. Ils auront une ombre de raison jusqu'à la démonstration; mais quelques personnes veulent provisoirement des tableaux de l'Ordre combiné; elles veulent la perspective avant la théorie. Il faut un peu les satisfaire dans ce prospectus, où je dois consulter les goûts des diverses classes de lecteurs.

»Pour apprécier les ressources que l'Ordre combiné offrira à la gourmandise, il faut savoir qu'il n'est point populeux comme la civilisation. Entrons là-dessus dans quelques détails.

»La Théorie indique 800 ou 810 habitants par Phalange, et l'arrondissement moyen des cantons est indiqué à 3,456 toises de diamètre. Ce terrain surpassera la lieue carrée dans le rapport de 87 à 63. L'Ordre combiné comportera donc à peine 600 habitants par lieue carrée de 2500 toises.

»Cependant la civilisation amoncelle dans certains pays, comme le Wurtemberg, plus de 4,000 habitants par lieue carrée, c'est-à-dire sept fois plus que le nombre convenable; et dans les régions de moyenne valeur on trouve communément 1,200 habitants à la lieue, qui n'en devra contenir que 600 (1). »

. . . .

. . . .

J'interromps la citation de ce morceau, pour la reprendre tout-à-l'heure. Arrêtons-nous un moment à considérer le début: il faut noter que l'*idéal* de Fourier y est aussi bien empreint et aussi nettement caractérisé que sa *politique*.

Son idéal, en effet, n'est pas difficile à saisir; c'est l'idéal de bien des gens. L'amour est une variante de la gastronomie, la gastronomie une variante de l'amour. « La comparaison, dit-il, sera la »même sur *tous les genres de jouissance*, notamment sur les prin»cipales, comme *l'amour et la table*. Bientôt les fredaines amou»reuses d'un Richelieu et d'une Ninon sembleront mesquines, pi»toyables, au prix des aventures galantes que l'Ordre combiné assu»rera aux moins favorisés des hommes ou des femmes. Il en sera de »même de la chère des Apicius modernes, etc. »

Quant à sa *politique*, elle est également claire, bien que non encore développée dans ce passage. Les publicistes et les économistes avaient posé le problème de la population: Fourier annonce qu'il en a trouvé la solution par des voies particulières à lui: « Pour »apprécier les ressources que l'Ordre combiné offrira à la gour»mandise, il faut savoir qu'IL N'EST POINT POPULEUX COMME LA »CIVILISATION. »

Nous verrons plus loin toutes les ressources inventées par Fourier pour faire en sorte que l'Ordre combiné *ne soit pas populeux*. Pour le moment, constatons que, dès le commencement de ses travaux, Fourier connaissait parfaitement le but final de son système, et que s'il a tant préconisé ce qu'il appelle les *bacchanales joyeuses*, c'est qu'il y voyait un moyen de faire que *le monde ne fût pas trop populeux*. Son système, en effet, a deux faces: extension de ce qu'il appelle la volupté, afin de restreindre la population; et diminution ou arrêt de la population, afin qu'on puisse se livrer sans mesure à la volupté. « La Théorie, dit-il, indique 800 »ou 810 habitants par Phalange, et l'arrondissement moyen des »cantons est indiqué à 3,456 toises de diamètre. Ce terrain surpas»sera la lieue carrée dans le rapport de 87 à 63. L'ORDRE COM»BINÉ COMPORTERA DONC À PEINE SIX CENTS HABITANTS PAR »LIEUE CARRÉE. » A ce compte, la population de la France serait réduite à une *quinzaine de millions*. Mais voyez avec quelle précision Fourier s'exprime: « La Théorie, dit-il, indique 800 ou 810 »habitants par Phalange. » Fourier ne saurait admettre d'incertitude que pour une *dizaine* d'êtres humains de plus ou de moins par Phalange; et, sur ce pied, il réduit la population à six cents habitants par lieue carrée. Telle est la limite; c'est la Théorie qui le dit, et la Théorie, c'est la loi de Dieu même découverte par Fourier.

Et n'allez pas croire que si Fourier réduit ainsi la population à six cents habitants par lieue carrée, c'est qu'il pense à déverser l'excédant de population d'un pays dans un autre, et que, voyant la terre aussi peu peuplée qu'elle l'est aujourd'hui, il commence à donner à l'humanité actuelle plus de place, pour lui permettre de mieux suivre sa loi naturelle de croissance et de développement; n'imaginez pas, en un mot, que Fourier consente à respecter comme divine, ou seulement comme vraie, la loi portée par Dieu même dans la Genèse: *Crescite et multiplicamini et replete terram*. Si vous entendiez ainsi Fourier et sa Théorie, vous n'atteindriez en aucune façon à la profondeur de ladite Théorie. Il faut convenir que beaucoup de ceux qui admirent Fourier sur parole, ou même se disent partisans de sa doctrine, reculeraient d'effroi s'ils comprenaient ce qu'ils adorent.

Non, il ne s'agit pas pour Fourier de régler une meilleure répartition des êtres humains à la surface de la terre: il s'agit d'ARRÊTER LA POPULATION.

(1) *Théorie des quatre mouvements*, pag. 318, édit. de 1808.

(1) *Théorie des quatre mouvements*, pag. 220-222, édit. de 1808.

Ecoutez-le le déclarer lui-même, en termes positifs, dans un autre de ses ouvrages :

L'équilibre de population.

(Extrait du *Nouveau Monde industriel et sociétaire.*)

« Parmi les inconséquences et les étourderies de la politique moderne, il n'en est pas de plus choquante que l'oubli de statuer sur l'*équilibre de population*, sur la proportion du nombre de consommateurs avec les forces productives. En vain découvrirait-on des moyens d'atteindre au quadruple et même au centuple produit, si le genre humain était condamné à pulluler comme aujourd'hui, amonceler une masse de peuple triple et quadruple du nombre auquel *on doit se fixer* pour maintenir l'aisance graduée parmi les diverses classes. De tout temps l'*équilibre de population* a été l'écueil ou l'un des écueils de la politique civilisée. Déjà les anciens, qui avaient alentour d'eux tant de régions incultes à coloniser, ne voyaient d'autre remède à l'exubérance de population que de tolérer l'exposition, le meurtre des enfants ; égorger le superflu d'esclaves, comme le faisaient les vertueux Spartiates ; ou les faire périr dans les naumachies pour l'amusement des citoyens de Rome, fiers du beau nom d'hommes libres, mais fort éloignés du rôle d'hommes justes. Plus récemment on a vu les politiques modernes avouer leur déconvenue sur le problème de l'*équilibre de population*. J'ai cité Stewart, Wallace et Malthus, seuls écrivains dignes d'attention sur ce sujet, parce qu'ils confessent l'impéritie de la science. Leurs sages opinions sur le cercle vicieux de la population sont étouffées par les jongleurs économistes, qui écartent ce problème comme tant d'autres. Stewart, plus loyal, l'a fort bien traité dans son hypothèse d'une île qui, bien cultivée, pourrait nourrir dans l'aisance mille habitants inégaux en fortune ; mais, dit-il, si cette population s'élève à trois et quatre mille, à dix et vingt mille, comment la nourrir ? On répond qu'il faudra coloniser, envoyer des essaims. C'est escobarder sur la question ; car si le globe entier était peuplé, porté au complet, où pourrait-on envoyer des essaims coloniaux ? Les sophistes répondent que le globe n'est pas peuplé et ne le sera pas de si tôt : c'est un des subterfuges de la secte Owen, qui, promettant le bonheur, élude le problème d'*équilibre de population*, et dit qu'il faudrait au moins trois cents ans avant d'atteindre au *plein* ; elle se trompe, il ne faudrait que cent cinquante ans. Quoi qu'il en soit, c'est lâcher pied sur un problème que d'en renvoyer la solution à trois cents ans, et sans garantir qu'elle serait donnée à cette époque. D'ailleurs, fallût-il trois cents ans pour porter le globe au complet, ce serait toujours une théorie très défectueuse que celle d'un bonheur ou prétendu bonheur qui, au bout de trois cents ans, s'évanouirait par une faute de la politique sociale, par l'exubérance de population. Or, comme il est certain que ce fléau ne tarderait pas trois cents ans, et qu'il surviendrait au bout de cent cinquante ans, dans le cas de paix universelle et abondance générale que donnera l'état sociétaire, IL FAUT QUE LA THÉORIE DE CE NOUVEL ORDRE FOURNISSE DES MOYENS TRÈS EFFICACES DE PRÉVENIR L'EXCÈS DE POPULATION, réduire le nombre des habitants du globe à la juste proportion des moyens et des besoins ; à la quantité de cinq milliards environ, *sans risque de voir la population s'élever* à 6, 7, 8, 10, 12 milliards, exubérance qui serait inévitable dans le cas où le globe entier organiserait le régime civilisé. En tablant sur cinq milliards d'habitants riches et heureux, je suppose une restauration de température qui dégagerait le pôle arctique de ses glaces ; à défaut, *le globe ne pourrait pas nourrir dans l'opulence plus de trois milliards d'habitants* (1). »

Vous voyez combien la pensée de Malthus a poussé celle de Fourier. Malthus et son école posent, au nom de la nécessité d'un *équilibre de population*, la loi funeste que vous connaissez, la loi du mauvais ordre social actuel : « Un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si les riches n'ont pas besoin de son travail, est réellement de trop sur la terre. Au grand banquet de la nature il n'y a point de couvert mis pour lui. La nature lui commande de s'en aller, et elle ne tardera pas à mettre elle-même cet ordre à exécution. » Et Fourier, lui, convenant avec Malthus de la *nécessité d'arrêter la population*, et ne connaissant pas plus que Malthus la loi naturelle, vraie, divine, qui règle la multiplication de l'espèce humaine dans l'ordre du bien, se perdant, comme Malthus, dans l'ordre du mal, mais par une autre route, Fourier, dis-je, arrive à l'*équilibre de population* par... Vous allez voir, dans le courant de cet article, comment il y arrive.

III.

Mais avant d'aller plus loin, je tiens à bien constater que Fourier n'a eu, sur le côté de cette importante ou plutôt capitale question de la population qui regarde la subsistance ou les ressources naturelles que la terre présente à l'homme, aucune vue de quelque valeur ; qu'il n'a imaginé, à cet égard, que des rêveries ridicules, comme ses changements de climature, son dégagement du pôle arctique, sa mer de limonade, ses créations d'animaux contremoulés, et autres balivernes semblables. C'est pourquoi je vais citer la fin du morceau qu'il a intitulé : *Politique de la gastronomie combinée*. Vous allez voir combien, tout en se livrant à son imagination, il est impuissant à découvrir ce que nous avons découvert depuis lui et sans lui, ce que nous avons exposé depuis plusieurs années à nos amis, ce que nous avons commencé et ce qu'avec l'aide de Dieu nous achèverons de faire connaître dans cette *Revue*, d'ici à peu de temps (1), savoir une base certaine à la subsistance et, par la subsistance, à la liberté humaine, de nature à se prêter au normal développement de notre espèce, sans avoir besoin ni des atrocités qu'entraîne la loi de Malthus, ni des atrocités d'un autre genre qu'entraîne la prétendue solution de Fourier.

Ecoutez donc ce que Fourier attend et espère, soit de l'ordre dit combiné, soit de changements dans l'ordre extérieur de la nature, pour procurer au genre humain plus d'abondance, ou, comme il aime à dire, plus de luxe. Voici en quels termes il continue dans sa *Théorie des quatre mouvements* :

« Vu la faiblesse corporelle des Civilisés, on pourra en laisser jusqu'à 8 et 900 par lieue, mais provisoirement, et sauf à les réduire successivement à 600, à mesure que le globe se défrichera et que la race humaine prendra de la vigueur.

« Il faudra donc désobstruer les régions civilisées qui sont encombrées de populace, et qui *ont* généralement plus de 800 habitants par lieue carrée, y compris ceux des villes. Les versements ne se feront pas sur les lieux circonvoisins, comme de la France sur l'Espagne ; mais sur divers points de tous les pays incultes. On commencera à les couper en échiquier, par des cordons de Phalanges qui traverseront l'Afrique, l'Amérique et l'Australie, afin d'éclairer le pays et d'adjoindre les hordes indigènes.

« Certaines contrées européennes, comme le Wurtemberg, évacueront plus de 3000 habitants par lieue carrée. Ce sera un grand bénéfice pour leur souverain, qui aura action coloniale ou propriété d'un douzième sur les pays incultes qu'auront défrichés ses émigrants.

« S'il fallait conserver des amas de populace dont certaines campagnes sont couvertes, il serait impossible d'organiser l'Ordre combiné, qui dispose chaque canton comme une résidence royale, ayant des chasses, des pêches, des hautes futaies, champs de manœuvre, doubles routes sur tous les points, l'une pour l'été, ombragée et bordée de fleurs. Il faut surtout à chaque canton d'immenses pâturages, pour les nombreux troupeaux qu'on élèvera dans cet Ordre.

« Heureusement que la terre est vaste, eu égard à sa faible population ; nous ne sommes encore qu'au tiers du nombre convenable pour porter le globe au petit complet de 2 milliards ; on pourra donc s'étendre à souhait et vivre au large. C'est pour nous ménager ce bien-être que Dieu nous avait restreints à un si petit nombre, et entassés comme des captifs sur quelques terrains que nous nous disputions, tandis que la très majeure portion du globe reste inculte à cause du risque de perdre les colonies. »

Vous le voyez, c'est toujours la même idée d'*arrêter la population*. Si Fourier pense à « désobstruer les régions civilisées », c'est parceque la population actuelle lui paraît excessive. « S'il fallait conserver tant de populace, dit-il, il serait *impossible d'organiser l'Ordre combiné*, qui dispose chaque canton comme une résidence royale, ayant des chasses, des pêches, des hautes futaies, champs de manœuvre, doubles routes sur tous les points, etc. » sans parler des « immenses pâturages pour les nombreux troupeaux qu'on élèvera dans cet Ordre. » Evidemment Fourier pensait à l'agriculture anglaise, qui remplace les hommes par les troupeaux. Le sol de l'Angleterre, occupé par deux mille propriétaires, qui ont des chasses, des pêches, des hautes futaies, et le reste, lui paraissait le modèle à réaliser sur toute la terre.

(1) *Nouveau Monde industriel*, page 336, édit. de 1829.

(1) Cette partie de la Doctrine que nous enseignons, la DOCTRINE DE L'HUMANITÉ, est la *troisième* dans l'ordre général des déductions. La première est le DOGME, ou la *Solidarité humaine* (cette partie a été récemment exposée en abrégé dans ce recueil) ; la seconde est l'ORGANISATION, ou ce que nous appelons la *triade*, parceque notre principe général d'organisation est déduit de la trinité ou triplicité humaine exprimée dans la formule psychologique sensation-sentiment-connaissance ; la troisième enfin s'occupe du rapport de l'homme à la nature, et embrasse par conséquent le problème de la population : cette dernière partie a pour objet direct la SUBSISTANCE, et nous en désignons les principes par le nom de *circulus*, qui exprime la loi divine en vertu de laquelle chaque homme étant à la fois producteur et consommateur a un droit incontestable à l'existence.

Aussi fixe-t-il à *deux milliards* d'hommes toute la croissance du genre humain : c'est ce qu'il appelle *porter le globe au petit complet.* Nous venons de voir, il est vrai, que dans son *Nouveau Monde industriel*, écrit vingt ans après la *Théorie des quatre mouvements*, il veut bien permettre au genre humain de s'étendre jusqu'à *trois milliards* ; c'est, suivant lui, *porter le globe au grand complet.* Il est vrai encore « qu'en supposant une restauration de » température qui dégagerait le pôle arctique de ses glaces, » il concède que la population pourrait s'élever *sans risque* jusqu'à cinq milliards. Mais, à défaut de ce phénomène, il dit positivement que « le globe ne pourrait pas nourrir dans l'opulence plus de *trois* » *milliards* d'habitants. » Ces nombres de deux ou trois milliards restent donc l'extrême limite à laquelle, suivant Fourier, l'Humanité doit se réduire, même alors qu'elle occupera pacifiquement tout le globe. Et voilà ce qui fait, suivant lui, la beauté de sa Théorie : d'une part, elle fixe le *complet du globe* à deux ou trois milliards; et, d'autre part, elle donne le moyen de ne pas dépasser ce nombre. Mais avant de voir ce moyen, constatons bien la stérilité de Fourier sur cette question de la subsistance. Il fait beau en effet, à lui et à ses disciples, répéter qu'ils apportent le *triple*, le *quadruple produit* ! Beau quadruple produit, qui consiste à limiter le genre humain par des moyens que je ne veux pas caractériser maintenant! Que diriez-vous d'un homme qui annoncerait qu'il apporte à la France le *quadruple produit*, et dont tout le secret consisterait à détruire les trois quarts de la population? L'invention de Fourier est pourtant de cette nature. Il est bien certain que si la population de la France était réduite, comme il le veut, à quinze millions, au lieu de trente-cinq, et que le sol fût convenablement cultivé, ce qui est aisé avec le genre d'agriculture préconisé par Fourier, ces quinze millions auraient, à eux seuls, ce qui sert aujourd'hui à nourrir les trente-cinq millions; ils pourraient avoir « des chasses, des pêches, des » hautes futaies, etc. » Les troupeaux répandus sur d'immenses pâturages leur fourniraient une subsistance abondante et facile. Qui ne sait que l'agriculture anglaise, à mesure qu'elle se perfectionne, a de moins en moins besoin de bras? La seule question c'est de réduire à quinze millions, et d'une manière fixe, la population de la France. Fourier n'a pas plus apporté le *triple* ou le *quadruple produit* que ne le ferait celui qui proposerait de tuer tout ce qui excéderait le nombre fixe de quinze millions, et son secret à lui, comme nous le verrons tout à l'heure, c'est aussi de tuer.

Mais achevons de montrer jusqu'à quel point il est impuissant, quand il s'agit de l'amélioration matérielle du globe; voici la suite de ce passage :

« Quoique l'Ordre combiné ne puisse comporter provisoirement que 900, et ultérieurement 600 habitants par lieue carrée, il arrivera que ce petit nombre d'habitants, formés en *Sectes progressives*, recueillera un produit aussi copieux que pourrait le donner un triple nombre de cultivateurs incohérents sur le même terrain.

» Je ne prétends pas dire que l'Ordre combiné saura élever à cent grains un épi qui n'en donne aujourd'hui que trente. Il est des objets, comme les graminées, sur lesquels il reste peu de chances de perfectionnement; et pour le blé, je n'en entrevois que 4, savoir : 1° le meilleur choix des semences et leur échange par toute la terre; 2° la gradation régulière de température qui s'établira en tous climats; 3° les irrigations qui s'étendront non seulement aux champs, mais aux forêts mêmes; 4° les tentes volantes qui seront posées sur chaque compartiment d'un champ, pour le garantir des excès de soleil ou de pluie. Malgré ces améliorations, le produit des graminées ne s'augmentera guère que dans le rapport de 2 à 3. Mais sur d'autres objets, comme les fruits, les bois, les troupeaux, etc., l'Ordre combiné donnera, en effectif de valeur ou de quantité, le triple de ce que peut donner l'Ordre incohérent. »

Vous l'entendez! voilà tout le secret de son *quadruple produit* : « L'Ordre combiné n'a que six cents habitants par lieue carrée; » mais il arrivera que ce petit nombre d'habitants, formés en Sectes » progressives, recueillera un produit aussi copieux que pourrait le » donner un triple nombre de cultivateurs incohérents sur le même » terrain. » L'invention, certes, n'a rien d'étonnant; réduire au *tiers* le nombre des habitants, et recueillir le même produit, lequel sera réparti entre trois fois moins de parties prenantes, c'est tripler le produit pour ces parties prenantes. N'est-ce pas là un pur charlatanisme! Qui ne sait, en effet, je le répète, que la plus riche agriculture de l'Europe est l'agriculture anglaise, et que la population agricole a diminué en Angleterre, depuis un siècle de plusieurs millions d'hommes? La possibilité de conserver et même d'augmenter le produit en diminuant le nombre des travailleurs agricoles, avec le système adopté par les grands propriétaires du sol de l'Angleterre, n'est donc nullement problématique. C'est pourtant à cela que se borne l'invention du *quadruple produit* de Fourier, puisque tout son secret consiste d'ailleurs à DIMINUER LA POPULATION.

On peut lire et relire tous les écrits de Fourier, on n'y trouvera pas une seule idée sur l'agriculture, ni un mot raisonnable sur l'augmentation de la richesse. Il a beau intituler son système *association agricole*, il n'est nullement question dans ses livres d'un art nouveau de faire rapporter à la terre plus qu'elle ne rapporte; et c'est, je le répète, un pur charlatanisme chez lui et dans son école que de parler à tout propos de *triple* et de *quadruple produit*, quand ni lui ni son école n'ont rien imaginé de sérieux pour augmenter la production naturelle, et quand tout leur artifice consiste à décimer l'espèce humaine, pour donner l'opulence à ce qu'ils veulent bien conserver de cette espèce.

Quand, à une époque peu reculée, on considérera sérieusement les opinions émises de notre temps et les diverses philosophies qui se partagent aujourd'hui les esprits, on verra que Fourier n'est autre qu'un disciple déguisé de Malthus sur cette question capitale de la population et de la subsistance. Il avait lu, comme nous venons d'en avoir la preuve par les citations qu'il en fait, Herrenschwand, Stewart et Malthus; il avait adopté leur principe; il considérait, avec eux, la population comme le plus redoutable des fléaux. Il ne différait d'eux que dans l'*art d'arrêter la population*. Se croyant sûr, quant à lui, de ce qu'on appelle l'*équilibre de population*, il ne s'est jamais enquis sérieusement du problème agricole, c'est-à-dire d'un art véritable d'accroître les moyens de subsister du genre humain. Il parlera bien du *groupe des œillétistes*, ou du *groupe des poires fondantes*, et de cent autres groupes aussi bizarrement et on peut dire aussi absurdement imaginés par lui; mais ce n'est pas là de l'agriculture, et surtout ce n'est pas une vue nouvelle sur l'augmentation du produit. Son idéal en agriculture était réellement le même que celui de l'école de Malthus, l'agriculture anglaise, les prairies artificielles et les grands parcs. Il peuplait la terre ainsi aménagée d'un nombre limité d'hommes et de femmes se livrant aux *belles* passions que nous allons voir tout à l'heure; et le résultat de leurs ébats amoureux étant, suivant lui, d'arrêter la population par la stérilité, il s'écriait, comme nous venons de l'entendre : « C'est pour nous ménager ce bien-être que Dieu nous avait restreints » à un si petit nombre. Dorénavant rien n'empêchera que les » peuples se disséminent. » En effet ces peuples, qu'il trouve infiniment trop nombreux pour le sol qu'ils occupent, pourraient se répandre sur la terre entière; il n'y avait à cela aucun risque, puisqu'en adoptant la morale nouvelle de Fourier, la limite de la population était trouvée.

Si vous pouviez douter encore de mon assertion, je vous citerais la fin du morceau sur la *politique de la gastronomie*, dont vous venez de voir le commencement. Fourier prophétise l'abondance :

« Comme les récoltes de l'Ordre combiné seront immensément supérieures aux moyens de consommation locale ou extérieure, la surabondance deviendra fléau périodique, comme aujourd'hui la disette; et tout en prodiguant aux animaux les comestibles de l'homme, *on sera obligé de jeter fréquemment à la mer et aux égoûts une masse de produits qui pourraient être présentés aujourd'hui sur les meilleures tables.* On en fera le sacrifice sans aucun regret, parce qu'on saura que *cette surabondance est nécessaire au soutien de l'Ordre combiné*, CET ORDRE SOCIAL DEVANT FIXER SA POPULATION A UN TERME QUI ÉTABLISSE SUPERFLUITÉ HABITUELLE ET ABANDON D'UNE MASSE DE BONNES PRODUCTIONS. Par exemple : si la phalange de Vaucluse recueille cinquante mille melons ou pastèques, il y en aura à peu près dix mille affectés à sa consommation, trente mille à l'exportation, et dix mille inférieurs, qu'on partagera entre les chevaux, les chats, et les engrais.

» Les économes répliqueront que cette phalange doit élever un plus grand nombre de pourceaux, pour consommer son superflu : ce serait prendre une peine inutile, puisqu'il y aura sur la masse des pourceaux un superflu, comme sur la masse des melons et autres fruits. Il vaudra donc mieux employer aux engrais les fruits superflus, que d'en alimenter un surcroît d'animaux dont on n'aurait aucune consommation.

» Les économes observeront encore qu'il faudrait augmenter la population pour consommer cette surabondance. Mais *on ne peut pas, dans l'Ordre combiné, élever le nombre des habitans au delà d'une proportion donnée; et si l'on dépassait le nombre, il arriverait que les Sectes seraient obstruées dans leurs fonctions; elles tomberaient en discorde, en cohue, au lieu d'opérer en harmonie et en attraction. Il faudra donc que la population se limite approximativement aux proportions indiquées par la Théorie; et de là résultera ce superflu habituel* qui ne pourra pas même être consommé par les animaux. Bref, l'ordre combiné a pour propriété de donner

toujours une surabondance qu'il faut rendre à la terre, comme l'ordre incohérent donne constamment un déficit qui produit l'indigence (1). »

Assurément on ne peut être plus clair.

Il faudra, suivant Fourier, *jeter à la mer et aux égoûts une masse de produits qui pourraient être présentés aujourd'hui sur les meilleures tables*. Pourquoi ? parcequ'il ne faut pas augmenter la population : « *Cet ordre social doit fixer sa population à un terme qui » établisse superfluité habituelle et abandon d'une masse de bon- » nes productions.* » Mais, diront les économes, pourquoi, au lieu de jeter à la mer et aux égoûts, ne pas engraisser des pourceaux ? Fourier répond : « Il y aura également trop de pourceaux ; » et toujours par la même raison : c'est qu'il ne faut pas que la population augmente, ou plutôt, pour qui connaît son secret, c'est qu'elle ne peut pas augmenter, vu les mœurs du Phalanstère.

Que dire donc de toutes les descriptions fantastiques que fait Fourier, lorsqu'il parle de l'abondance qui doit succéder dans son système à l'indigence actuelle ? Qu'elles sont toutes fondées sur un *arrêt de population*, absolument comme l'opulence des riches aujourd'hui est fondée sur la misère du plus grand nombre, laquelle sert aussi d'arrêt à la population. Les économistes anglais regardent comme nécessaires et légitimes ce qu'ils appellent des *checks* à la population; ils conseillent aux gouvernements d'en créer d'artificiels, quand les naturels ne suffisent pas; nous avons vu ensemble cette belle doctrine, mes amis, lorsque nous nous sommes occupés dans cette *Revue* de Malthus et de son école (2). Hé bien, Fourier, lui, se persuadait qu'il avait trouvé le vrai et universel *check* à la population, et c'est pour cela qu'il traitait de toute sa hauteur les économistes. Quand vous connaîtrez en détail les idées de Fourier pour *arrêter la population*, vous ne pourrez vous empêcher de le comparer à cet insensé de l'Evangile qui voit une paille dans l'œil de son voisin, et qui ne voit pas une poutre dans le sien.

IV.

Par où commencerai-je pour vous faire connaître le secret de Fourier à l'effet d'*arrêter la population*, de *limiter le nombre des habitants d'une lieue carrée à six cents*, le globe tout entier *au petit complet de deux milliards et au grand complet de trois milliards*, sauf, en cas que la couronne boréale arrive et que le pôle arctique se dégage des glaces, à tolérer l'accroissement du genre humain jusqu'à cinq milliards. En vérité ce secret déborde si souvent sous la plume de Fourier, il est tellement le fonds de tout son système, que je m'étonne que ses partisans ne le révèlent jamais publiquement, ou du moins le dissimulent tant qu'ils peuvent. Il faut qu'ils aient leurs raisons pour cela.

Par où commencerai-je ? Par les *petites hordes* ou par les *bacchantes* et les *fakirs*, par les *ralliements d'amour* ou par la *théorie des accords* ? Je suis embarrassé, et qui ne le serait à ma place ? Mais l'*Ordre* de Limoges prétend que je suis un imposteur ; il affirme qu'on ne peut avoir aucune foi dans mes écrits, que mes diatribes philosophiques ne reposent sur rien, que je me livre à de monstrueuses accusations, et il finit par me comparer à Laubardemont (3). La *Démocratie pacifique* imprime, de son côté, que je suis un aveugle volontaire, et qu'on ne saurait faire pénétrer dans mon intelligence une seule goutte de vérité. Il s'agit de savoir si je suis un aveugle et un imposteur.

Mais non, il ne s'agit en aucune façon de me défendre. Les livres de Fourier n'existent-ils pas, et puis-je avoir quelque crainte sur la justice qui me sera rendue pour ma loyale critique ? Qu'importent les efforts du matérialisme se combinant avec l'hypocrisie !

Il s'agit simplement de finir ce que j'ai commencé ; d'exposer sincèrement, et avec citations à l'appui, le système de Fourier. Ce ne serait pas la peine d'avoir entrepris une œuvre que j'ai jugée utile, pour rester à moitié chemin. J'ai parcouru, dans mes Lettres précédentes, les *périodes lymbiques* de Fourier, je n'ai pas dissimulé ce qu'il appelle le *garantisme*, et j'ai fait connaître son *ménage progressif*. Pourquoi hésiterais-je à le suivre quand je suis arrivé à sa huitième époque, à l'établissement du Phalanstère, à l'Harmonie ? Il est vrai que vous allez trouver cette harmonie étrange. Je suis de votre avis. J'aimerais mieux l'appeler un concert diabolique, et ce serait bien nommé. Quelle harmonie en effet, voulez-vous qu'il existe entre des hommes qui ne sont plus des hommes, qui ne se règlent plus par la raison, ni par le sentiment, mais uniquement par la sensation !

« Il y a, dit Fourier, dans chaque période un caractère qui forme » *pivot de mécanique*, et dont l'absence et la présence détermine le » changement de période. *Ce caractère est toujours tiré des cou- » tumes amoureuses*. Si les barbares adoptaient le mariage exclusif, » ils deviendraient civilisés par cette seule innovation. Si nous adop- » tions les *garanties amoureuses*, telles qu'elles s'établissent en » sixième période, nous trouverions dans cette seule mesure une » issue à la civilisation (1). »

Rien n'est plus clair, la boussole de Fourier, ou, comme il dit encore, son *pivot de mécanique*, c'est *l'abolition du mariage et de la famille*.

C'est à ce caractère qu'il prétend reconnaître les diverses évolutions que le genre humain a déjà parcourues ; car pour lui toute l'évolution du genre humain est là : *détruire radicalement les relations constantes des sexes*, afin d'établir ce qu'il appelle l'*exercice de la volupté*, le *bonheur*, et l'*harmonie*.

Or Fourier pense qu'en détruisant les relations constantes des sexes et en établissant ce qu'il appelle la *liberté amoureuse*, liberté qui, comme vous allez le voir, *n'a pas de limite*, la population se trouvera naturellement limitée. De là tout son système, et sa foi en ce système ; de là aussi sa haine contre toute morale, contre toute contrainte ; de là son mépris pour toute la tradition humaine ; de là toutes ses erreurs.

Je prouverai d'abord que c'est en effet au moyen de ce qu'il appelle *liberté amoureuse* que Fourier pense limiter la population, et ma preuve ne sera pas difficile à administrer ; car dans son *Nouveau Monde industriel*, Fourier le déclare lui-même ouvertement. Parlant des *digues que la nature, dans l'état sociétaire, oppose à la population*, il met en première ligne ce qu'il appelle LES MOEURS PHANÉROGAMES ; et il s'exprime à cette occasion en ces termes, que

---

(1) *Théorie des quatre mouvements*, page 220, édit. de 1808.

(2) Livraisons 4, 5, 6, 7 et 8 de la première année.

(3) Pour donner une idée des aménités de ce journal, je citerai son compte-rendu de la dernière séance de l'exposition phalanstérienne qui vient d'avoir lieu à Limoges :

Exposition phalanstérienne, par M. J. DUVAL. — Septième et dernière leçon.

« M. Duval, qui avait expliqué en six leçons, avec une clarté et une précision remarquables, la théorie de Fourier, les espérances et les progrès de l'école sociétaire, a consacré une soirée à la réfutation d'une foule d'accusations répandues contre les Phalanstériens. Parmi ces accusations, il en est que nous avons vu combattre avec un intérêt tout particulier, parcequ'elles émanent d'un homme qui, placé à proximité de notre pays, cherche à y implanter les idées communistes les plus avancées : nous voulons parler de M. Pierre Leroux. Or il est bon de connaître quelle foi on peut avoir dans ses écrits, sur quels fondements reposent ses diatribes soi-disant philosophiques.

» La plus monstrueuse de ces accusations est personnelle à Fourier, et il a suffi à M. Duval de lire le texte incriminé pour la détruire complètement. Fourier avait dix-huit ans; il voyait Paris pour la première fois. Ravi de ses merveilles, il nommait, dans une lettre adressée à sa mère, le Palais-Royal, un *Palais de fées*. Et pour combler la mesure, il ajoutait : C'est magnifique, *il y a de tout dans ce palais*. N'est-on pas bien malheureux de voir, dans des phrases aussi simples, autre chose qu'une admiration d'enfant de province pour les beaux magasins éclatants de richesse et de lumières qui retiennent longtemps, chaque soir, la foule derrière les glaces de leurs devantures ? Eh bien ! M. Pierre Leroux y a vu tout autre chose, et il n'a pas craint de l'écrire dans sa *Revue Sociale*. Il y a vu la révélation d'une imagination dépravée ; il y a vu clairement une allusion aux êtres honteux qui se cachaient alors dans un coin de ce palais. M. de Laubardemont avait bien raison de dire qu'avec deux lignes d'écriture d'un homme, on pouvait le faire pendre.

» M. Duval a insisté ensuite sur la légèreté avec laquelle on a prétendu que les Phalanstériens adoraient Fourier comme un dieu ; sur la légèreté avec laquelle on a dénaturé leurs écrits, en leur faisant rendre à Fourier des hommages qu'ils adressaient au Christ. Il n'est pas difficile, a-t-il dit, de trouver des coupables, quand on les cherche d'une telle façon.

» Fourier, suivant la *Revue Sociale*, veut relever les autels des faux dieux : il appelle la Mythologie à son aide, et ne voit plus que des Faunes, des Sylvains, des Dryades et des Hamadryades. D'abord, a répondu M. Duval, Molière ne se faisait point de scrupule d'introduire de semblables divinités dans les pièces de théâtre. Louis XIV les recevait jusque dans ses palais, et plus d'une duchesse, le grand roi lui-même, dansaient dans des ballets sous le costume et sous le nom de nymphes et de déesses. Nous ne voyons donc pas pourquoi l'on ferait un crime à Fourier d'avoir mêlé ces noms profanes aux fêtes qu'il rêvait pour le monde harmonien. Mais ces Sylvains qui ont si fortement scandalisé M. Pierre Leroux n'ont rien cependant de bien immoral ; ils tirent leur nom tout simplement du mot latin *Sylva*, qui veut dire forêt ; et ce nom si révoltant a tout bonnement ici la signification de bûcheron.

» M. Duval a ainsi battu en brèche tous les arguments de M. Pierre Leroux. Abordant le ridicule déversé sur la doctrine de Fourier par ses ennemis, ridicule devenu populaire, M. Duval a trouvé des raisons fortes et ingénieuses pour convaincre ses auditeurs de la fausseté ou de l'exagération de ces accusations, et il n'a pas craint de donner des explications sur les points les plus attaqués des ouvrages de Fourier : la *couronne boréale*, les *anti-lions*, les *eaux de la mer rendues potables*, etc. C'est par des analogies scientifiques et des faits qui se sont récemment produits, que M. Duval a expliqué les étrangetés reprochées à l'auteur de la *Théorie des quatre mouvements*. C'est ainsi que rappelant la découverte de M. Leverrier, M. Duval a pu justifier la prédiction faite par Fourier de trois nouvelles planètes à découvrir.

» Les applaudissements unanimes qui ont accueilli les dernières paroles de l'orateur ont témoigné du vif intérêt qu'il a su inspirer et soutenir pendant toute la durée de ses leçons. »

(L'ORDRE, numéro du 28 mars.)

(1) *Théorie des quatre mouvements*, page 124, édit. de 1808.

nous engageons le naïf journal appelé l'*Ordre* de Limoges, à méditer pour s'éclairer au sujet du Fouriérisme :

Les mœurs phanérogames.

« Le libre amour, la pluralité d'amants, est évidemment un obs-»tacle à la fécondité : on en voit la preuve chez les courtisanes, qui »sont bien rarement fécondes ; il en est à peine un dixième qui pro-»crée, tandis qu'une fille ou femme fidèle est trop facile à la con-»ception. Or les Harmoniens auront, au bout d'un siècle seule-»ment (1), beaucoup de femmes adonnées à la pluralité d'hommes, »par vertu corporative et utile à la société : les Bacchantes, Baya-»dères, Faquiresses, et autres corporations chargées du service des »armées et des caravansérails, seront nécessairement *phanérogames :* »ce sera de leur part un acte de dévouement dont l'Etat recueillera »de grands avantages. CE GENRE DE MOEURS, PAR SON EXTENSION »AU DEUX TIERS DES FEMMES, SERA UN TROISIÈME ET »TRÈS PUISSANT MOYEN DE STÉRILITÉ (2). »

Dès son premier ouvrage, la *Théorie des quatre mouvements*, Fourier avait très clairement indiqué la même idée, comme vous pouvez en juger par le passage suivant, ajouté à tant d'autres que j'ai déja puisés dans ce livre pour l'édification de ceux qui veulent connaître le Fouriérisme :

« D'après les aperçus que je viens de donner sur les plaisirs de la table, on peut pressentir que ceux de l'amour s'élèveront au même degré, et présenteront chaque jour une foule d'anecdotes et d'aventures, dont les moins piquantes seront encore bien supérieures à nos prouesses les plus vantées. L'amour, ainsi que la table, offrira des chances à tous les caractères : là finiront les oiseux débats des civilisés sur la constance et l'inconstance, et les affections diverses; il faudra des goûts de toute espèce dans l'Ordre combiné, parcequ'il présente des moyens de satisfaire tous les goûts. Les bacchantes y sont aussi nécessaires que les vestales; et la culture ne peut s'exercer par attraction, s'il n'y a dans le canton des amours de tout genre. Aussi, à côté des bacchantes qui exercent la vertu de fraternité et qui se vouent aux plaisirs de tout le genre humain, on trouvera des vestales et jouvencelles d'une fidélité assurée : on y trouvera, chose bien plus rare, des hommes fidèles aux femmes, et c'est ce qu'on ne trouve pas en civilisation, à moins de chercher dans la classe cagotte, qui ne fait pas partie du monde amoureux (3). »

Eh bien! étais-je un imposteur quand j'ai dit, dès le début de ces Lettres, que Fourier résolvait le problème de la population et de la subsistance par la stérilité des deux tiers des femmes en huitième période? Cependant, si j'en crois ce qu'on me rapporte, les rédacteurs de la *Démocratie pacifique* ont prétendu que j'imposais à mes lecteurs ; et l'*Ordre*, qui se fait leur écho, m'accuse à son tour de mensonge. De quel côté est le mensonge, de quel côté est l'imposture? Fourier étend *au deux tiers des femmes* ses mœurs phanérogames (vous verrez tout-à-l'heure quelles sont ces mœurs; vous pouvez à peine les soupçonner encore, malgré ce que vous venez de lire), et il ajoute que *ce sera un très puissant moyen de stérilité.* Il prétend que *les courtisanes sont bien rarement fécondes,* et *qu'il en est à peine un dixième qui procrée.* Si donc les rédacteurs de la *Démocratie pacifique* ont voulu escobarder sur ce que Fourier, en étendant aux *deux tiers des femmes* les mœurs phanérogames, ne prétend pas qu'elles deviendront par là toutes stériles, c'est un très mauvais subterfuge; car, au compte de Fourier, elles deviendraient stériles à un dixième près; et par conséquent, en étendant les mœurs phanérogames aux deux tiers des femmes, Fourier pense étendre la stérilité, sinon aux deux tiers, du moins, ce qui en est bien près, aux cinq neuvièmes des femmes.

Mais, direz-vous, Fourier indique donc, pour diminuer la population, d'autres moyens que ses mœurs phanérogames, puisqu'il dit que c'est là *un troisième et très puissant moyen de stérilité?* Il en indique d'autres en effet, mais si évidemment absurdes qu'il ne les considère lui-même que comme des adjuvants de ses mœurs phanérogames, le seul véritable moyen sur lequel il comptât. Vous allez en juger par la citation du passage tout entier :

« La nature, dans l'état sociétaire, oppose quatre digues à l'excès de population ; ce sont :

» 1° la vigueur des femmes,

» 2° le régime gastrosophique,

» 3° les mœurs phanérogames,

» 4° l'exercice intégral.

» *La vigueur :* nous en voyons déjà les influences parmi les femmes de la ville : sur quatre stériles, il en est trois robustes. Tandis que les femmes délicates sont d'une fécondité outrée et fâcheuse, les stériles sont d'ordinaire celles qu'on aurait crues les plus aptes à procréer. On va répliquer qu'à la campagne les femmes robustes ne sont point stériles; je le sais, c'est une preuve de plus pour la méthode naturelle qui doit opérer par enchaînement des quatre moyens combinément appliqués, et non par emploi isolé d'aucun des quatre.

» 2° *Le régime gastrosophique :* d'où vient cette différence de fécondité en faveur des paysannes robustes? C'est l'effet de la vie sobre, de la nourriture grossière bornée aux végétaux. Les citadines ont des aliments délicats, c'est un moyen de stérilité qui deviendra bien plus puissant dans l'harmonie, où chacun est gastronome raffiné. Dès lors en combinant l'extrême vigueur des dames harmoniennes avec la chère délicate dont elles jouiront, on aura *deux moyens d'acheminement à la stérilité* (1). »

Et après avoir indiqué ces *deux moyens d'acheminement à la stérilité*, Fourier s'étend, comme vous l'avez vu plus haut, sur les *mœurs phanérogames*, son vrai moyen et celui sur lequel il compte le plus, pour ne pas dire uniquement. Enfin il indique un quatrième et dernier moyen aussi incertain que les deux premiers. C'est la gymnastique, ou ce qu'il appelle l'*exercice intégral*, qui, suivant lui, non seulement retarde la puberté, mais diminue la fécondité.

Un des plus vigoureux esprits de ce temps, dont on ne saurait dire qu'il ne connaît pas la doctrine de Fourier, puisqu'il a commencé, étant fort jeune, par s'en déclarer partisan, M. Proudhon, a, dans son livre sur *la Propriété*, si bien montré la défectuosité et la faiblesse de ces suppositions, que je ne puis mieux faire que de le laisser parler ici à ma place :

« Les Fouriéristes, dit M. Proudhon, inventeurs de tant de »merveilles, ne pouvaient, sur le problème de la population, mentir »à leur caractère. Ils ont donc inventé quatre moyens d'arrêter »à volonté, l'essor de la population :

» 1° *La vigueur des femmes.* L'expérience leur est contraire »sur ce point ; car si les femmes vigoureuses ne sont pas toujours »les plus promptes à concevoir, du moins ce sont elles qui font les »enfants les plus viables, en sorte que l'avantage de maternité leur »demeure.

» 2° *L'exercice intégral*, ou développement égal de toutes les fa-»cultés physiques. Si ce développement est égal, comment la puis-»sance de reproduction en serait-elle amoindrie ?

» 3° *Le régime gastrosophique*, en français, philosophie de la »gueule. Les Fouriéristes affirment qu'une alimentation luxuriante et »plantureuse rendrait les femmes stériles, comme la surabondance »de sève rend les fleurs plus riches et plus belles en les faisant »avorter. Mais l'analogie est fausse : l'avortement des fleurs vient »de ce que les étamines ou organes mâles sont changés en pétales, »comme on peut s'en assurer à l'inspection d'une rose, et de ce »que, par l'excès d'humidité, la poussière fécondante a perdu sa »vertu prolifique. Pour que le régime gastrosophique produise les »résultats qu'on en espère, il ne suffit donc pas d'engraisser les »femelles, il faut rendre impuissants les mâles.

» 4° *Les mœurs phanérogames*, ou le concubinage public : j'i-»gnore pourquoi les Phalanstériens emploient des mots grecs pour »des idées qui se rendent très bien en français. Ce moyen, ainsi que »le précédent, est imité de procédés civilisés : Fourier cite lui-»même en preuve l'exemple des filles publiques. Or la plus grande »incertitude règne encore sur les faits qu'il allègue ; c'est ce que »dit formellement Parent-Duchâtelet dans son livre *de la Pros-»titution* (2). »

Voilà donc qui est démontré : d'une part, tout le système de Fourier repose sur qu'il appelle l'*équilibre de population*, c'est-à-dire

(1) Fourier, dans ce troisième ouvrage, écrit vingt ans après la *Théorie des quatre mouvements*, sept ans après le *Traité d'association*, et rédigé dans l'intention de vulgariser sa doctrine, avait recours à des adoucissements hypocrites du genre de cette parenthèse : *au bout d'un siècle seulement*, afin de ne pas soulever l'opinion des lecteurs qu'il recherchait. Il cédait en cela aux instances de ses partisans. On peut voir à ce sujet la partie de sa correspondance avec M. Muiron qu'a publiée le docteur Pellarin dans sa *Vie de Fourier* (page 213 et *passim*, deuxième édition). Quant à cette ruse grossière, et dont pourtant son école se sert encore tous les jours, qui consiste à dire que la morale du Phalanstère ne s'établira pas tout de suite, mais seulement *au bout d'un siècle*, je laisse à juger à tout homme raisonnable si une pareille restriction est de mise. Si votre morale est bonne, partisans de Fourier, vous seriez insensés de ne pas la pratiquer dès à présent.

(2) *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire*, page 399, édit. de 1829.

(3) *Théorie des quatre mouvements*, page 224 et suiv., édition de 1808.

(1) *Nouveau Monde industriel*, page 399, édit. de 1829.

(2) *Qu'est-ce que la propriété?* page 167, édit. de 1840.

sur une limitation fixe des générations en rapport avec la richesse possible; et, d'autre part, l'art de limiter la population repose sur ce que Fourier appelle les *mœurs phanérogames*. Ces mœurs dites *phanérogames* sont donc adéquates au système lui-même; sans ces mœurs, point de système; et qui dit Fouriérisme, dit phanérogamie. Voilà, dis-je, qui est certain, incontestable. Je défie tout Fouriériste sensé et de bonne foi d'échapper à ce raisonnement. Ce sont là les bases mêmes du système; détruisez l'une ou l'autre de ces bases, il n'y a plus de système, il n'y a plus que du vent: *sunt verba et voces prætereaque nihil*. Tous les autres aspects sous lesquels peut se présenter le Fouriérisme sont des formes accessoires. L'Attraction, qu'on met de préférence en avant comme le dernier mot du système, n'est qu'un moyen de réaliser l'équilibre de population par les mœurs phanérogames. Fourier, comme nous l'avons démontré dans nos Lettres précédentes, déroba, en vrai plagiaire, à Saint-Simon la conception d'un nouvel ordre social fondé sur l'Attraction prise pour loi universelle. Il puisa, comme nous l'avons également démontré, dans Diderot et dans d'Holbach, dans le *Supplément au Voyage de Bougainville* et dans le *Système de la nature*, l'idée que la civilisation était contre nature, que les liens fixes des sexes étaient antinaturels; qu'il fallait rétablir la nature sur les ruines de la morale; que toutes les institutions contraires à la liberté amoureuse étaient crime et tyrannie; que la nature et la vérité s'étaient conservées dans l'île d'Otaïti, et que c'était d'Otaïti que devait venir le salut du monde. Rétif-la-Bretonne aussi fut son maître et son guide: c'est Rétif qui lui a fourni ses *issues de civilisation*; c'est Rétif, dans son *Pornographe*, qui lui a frayé la carrière: le *garantisme* de Fourier n'est que le *parthénion* de Rétif. Mais ces idées diverses sont venues se fondre dans une seule, sous la préoccupation du problème que le Suédois Herrenschwand et l'Anglais Malthus posaient vers le temps où l'esprit de Fourier se forma. Lui qui ne cite jamais personne, lui qui n'a jamais indiqué les sources où il puisa si manifestement ses conceptions, il cite à plusieurs reprises, et dans tous ses ouvrages, Herrenschwand et Malthus. C'est que le terrible problème de la population et de la subsistance fut la cause occasionnelle qui lui permit de réunir en un faisceau, en un système, les idées empruntées par lui à Saint-Simon, à Diderot, à Rétif. Une fois qu'il eut imaginé que l'Otaïtisme résolvait le problème posé par Herrenschwand et Malthus, tout fut dit pour lui; il ferma les livres, il se mit au dessus des anciens et des modernes; et, combinant ensemble tous ses emprunts, il falsifia l'idée philosophique de Saint-Simon, et fit de l'Attraction la bannière des instincts de jouissance les plus dépravés et les plus contraires à la vraie nature humaine. Il marchait en aveugle, lui qui prenait tout le genre humain pour un troupeau d'aveugles; mais comment aurait-il pu s'en apercevoir? Ne résolvait-il pas, par ce qu'il croyait la volupté, le problème que Malthus et son école ne résolvent que par la misère du plus grand nombre! C'est cette idée qui lui donnait du courage à persister dans sa voie, c'est cette idée qui lui a fourni l'audace de violer ouvertement la pudeur de tout le genre humain. C'est en considération de cette idée que la postérité pourra lui pardonner ses erreurs; elle le mettra avec Malthus, au même rang, comme ayant posé le problème de la population et de la subsistance, sans pouvoir le résoudre: car ce n'est pas le résoudre que de le résoudre comme Malthus, par la fatalité du capital; et ce n'est pas le résoudre non plus, que de le résoudre comme Fourier par la stérilité des deux tiers des femmes au moyen des mœurs phanérogames.

V.

Quoi qu'il en soit de l'estime que la postérité pourra faire de Fourier, le considérant, en tout cas, comme un de ces écueils monstrueux qui servent à frayer la route au genre humain sur l'abyme des âges, nous pouvons tenir pour certain, pour indubitable, que tout le système de Fourier consiste essentiellement en ceci: *donner une limite fixe à la population par l'établissement des mœurs phanérogames*. Il nous reste à montrer, par de nouvelles citations, en quoi consistent ces mœurs.

Ces mœurs, M. Proudhon, dans les paroles remarquables que nous venons de rappeler, n'en a pas indiqué le vrai caractère. M. Proudhon s'étonne que les Phalanstériens parlent grec en français, et il traduit *phanérogamie* par *concubinage public*. Les mœurs phanérogames de Fourier sont bien autre chose que ce que l'on peut entendre par cette expression de concubinage public.

Fourier, dans le passage auquel M. Proudhon fait allusion, prend la partie pour le tout, lorsqu'il ne parle que de *phanérogamie*; car dans sa *gamme des accords d'amour*, il admet *onze accords*, dont la *phanérogamie* n'est qu'un cas particulier; c'est l'accord de sixte. Et cet accord particulier, se combinant avec d'autres accords, donne lieu à une organisation qui est bien autre chose qu'un concubinage. La caractérisation de M. Proudhon est donc très imparfaite. Ce n'est qu'en citant Fourier lui-même que nous pourrons donner une idée exacte des MŒURS PHANÉROGAMES.

Ces mœurs, au surplus, sont si bien tout le système, que tout dans le système en part et y converge. Le système est fait pour ces mœurs; car il s'agit de réaliser la volupté, et la volupté, suivant Fourier, ce sont ces mœurs. D'un autre côté, ces mœurs ne pourraient pas se réaliser, et le but du système, la volupté, ne pourrait pas être atteint, si l'on n'arrivait pas à une limite fixe de la population; mais précisément ces mœurs sont de nature, suivant Fourier, à fixer invariablement la population. Ce n'est pas tout: ces mœurs ont encore l'avantage de servir à l'organisation du système, ce sont elles qui lui donnent la forme et l'existence. C'est ainsi que ces mœurs sont le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga du Fouriérisme; elles en sont à la fois la cause, le moyen, et l'effet. Aussi tantôt Fourier les présente comme le but auquel il faut atteindre: elles s'appellent alors, dans sa langue, volupté, plaisir, bonheur; tantot comme le moyen de réaliser l'association humaine: ce sont alors des *accords*, qui s'appellent une *gamme d'harmonie*, et qui, par l'organisation à laquelle ils donnent lieu, deviennent des *ralliements d'amour*. C'est, sous ce second aspect, et comme moyen d'établir le lien sociétaire, que Fourier les expose dans le morceau suivant, que j'accompagnerai du moins de réflexions qu'il me sera possible:

Par quel procédé on obtient le lien sociétaire,

ou

THÉORIE DES ACCORDS.

(Extrait du *Traité de l'Association domestique-agricole*.)

« *Antienne*. Heureux ceux qui ont le droit d'écrire méthodiquement, d'exposer en plein les principes de leur science vraie ou fausse! les sophistes jouissent en France de cet avantage qui n'est pas accordé à un inventeur: on exige qu'il communique sa théorie sans entraîner à aucune étude, sans engager le lecteur dans aucun sentier épineux. Ceux qui ont dit que la France est le paradis des femmes et l'enfer des chevaux, devaient ajouter que la France est le paradis des sophistes et l'enfer des inventeurs.

» Quel est le secret que cherchent depuis si longtemps les sciences politiques, morales et autres qui s'occupent, selon Corneille (1), de la purgation des passions? Elles cherchent le procédé de *substitution absorbante*, ou art de remplacer sans violence une passion nuisible par une utile et agréable. Il y a trois manières de réprimer les passions:

» Mode subversif ou violence parfois colorée de morale.
» Mode mixte ou fusion, méthode de révolution.
» Mode harmonique ou substitution absorbante.

» Les philosophes ne connaissent que la purgation subversive et un peu la mixte. Ils violentent les passions, tout en feignant de les absorber par les charmes de la morale. Si un homme qui ne possède que vingt écus est forcé de les donner au percepteur, la philosophie lui présente en indemnité le bonheur de vivre sous la constitution et d'obéir à la morale douce et pure, escortée de garnisaires: c'est toujours le mode *violenté*, un peu mieux fardé que chez les Algériens.

» La fusion ou mode *mixte* est fort usitée en révolution. Bonaparte et Fouché y excellaient. Fouché, régicide, et de plus bourreau des Lyonnais, mitrailleur des 209, était devenu le mignon des royalistes. L'usurpateur Bonaparte se plaignait qu'ils encombraient ses anti-chambres: la fusion y était parfaite entre partis opposés. Ce mode *mixte* couvrant des arrière-pensées, des pensées perfides, est une voie méprisable, quoique puissante pour réprimer les passions.

» Il n'est qu'un moyen noble et sûr à la fois; c'est la substitution d'une passion à une autre qu'elle absorbe pleinement. Daphné se désole depuis hier du départ de son amant; aujourd'hui il s'en présente un autre, plus beau, plus aimable; Daphné l'accepte, et le chagrin du départ d'Anténor est absorbé dans le charme d'un nouveau lien avec Pollux.

(1) Il faut pardonner à Fourier d'attribuer à Corneille ce qui appartient à Aristote. Aristote fait consister, et avec raison, la vertu morale du drame dans la purgation des passions chez les spectateurs. Corneille répète ou commente la poétique d'Aristote dans quelque préface, et voilà Fourier qui attribue cette définition de l'art à Corneille! Fourier ne s'aperçoit pas, au surplus, que cette seule idée de l'art considéré comme purgation de nos passions renverse tout son système; car si l'art purge, en effet, nos passions, c'est en nous élevant par le sentiment et par la connaissance, c'est en nous montrant notre lien avec les autres hommes, en nous rendant moins égoïstes, et non pas en flattant nos passions, nos faiblesses; surtout ce n'est pas en faisant prédominer la pure sensation sur le sentiment et la connaissance.

» Voilà la vraie *purgation* des passions ; c'est la *substitution absorbante*, qui évite les violences du mode subversif et les perfidies du mode mixte.

» Eh ! comment s'approvisionner de charmes assez nombreux, pour en offrir sans cesse à l'individu lésé et chagrin ? Deux hommes sollicitent une place de 20,000 fr. de rente ; l'un d'eux l'obtient ; l'autre est nécessairement envieux : il faudrait donc, pour le guérir de cette jalousie, lui procurer une autre place de 20,000 francs de rente. Voilà ce qu'exigerait la méthode harmonique ou *substitution absorbante*.

» C'est le secret qu'on va découvrir dans l'étude des passions, opérant par Séries contrastées, rivalisées, engrenées. Ce procédé offre des moyens d'absorption subite ou graduée, dans tous les cas où il y a conflit de passion. Et si on ajoute à cet avantage celui de décupler le revenu, ces perspectives ne suffiront-elles pas à soutenir le courage dans quelques études un peu ardues, comme la gamme des accords puissanciels ?

» L'homme, qui veut s'initier à la médecine matérielle, ne consent-il pas à étudier, dans un laboratoire de chimie, *la matière médicale*, analyser les propriétés et préparations des antidotes ? Celui qui veut s'initier à la médecine passionnelle, ou art de concilier des intérêts divers et absorber des conflits, doit de même étudier *la matière passionnelle*, analyser les douze passions, et les sept degrés d'accords de chacune. S'il ignore ces notions élémentaires, il sera impossible de lui enseigner le traitement et l'harmonie des passions.

» La première question des sceptiques est toujours celle-ci : Comment pourrez-vous accorder tant de gens inégaux, tant de caractères disparates ? S'ils désirent le savoir, qu'ils apprennent d'abord ce que c'est que les accords passionnels, quels en sont les degrés et les variétés ; après quoi il leur restera à étudier le procédé sériaire, qui crée et mécanise les accords, et les distribue dans tout le système social.

» Commençons à parler aux yeux par une échelle ou gamme septenaire des accords dont chaque passion est susceptible. Je ne décrirai ici que les deux gammes d'amitié et d'amour ; on pourra appliquer cette échelle aux dix autres passions.

» Pour aider le lecteur par des analogies, je joins ici le tableau des degrés ou accords d'une passion sensitive, *la vue*, et d'un végétal, *le raisin*, fruit dont l'industrie humaine obtient une gamme très-régulière en produits gradués.

Gamme puissancielle des accords d'amitié et des accords d'amour, avec analogies.

	DEGRÉ.	ESPÈCE.	TITRE.	ESSOR.	AMOUR.	VISUISME.	RAISIN.	ACCORD GÉNÉRIQUE.
Bas accords.	0. UT.	Brut.	*Isolé.*	HÉTÉROPHILIE.	*Hétérogamie*	Œil convergent	*Verjus*	HÉTÉROMODE
	1er. UT UT.	Simple.	*Prime.*	MONOPHILIE.	*Monogamie*	Œil asinique	*Moût*	MONOMODE
	2e. UT RÉ.	Bâtard.	*Seconde.*	HÉMIPHILIE.	*Hémigamie*	Œil caméléonique	*Piquette*	DIMODE
Moyens accords.	3e. UT MI.	Les 4 accords cardinaux	*Tierce.*	ANDROPHILIE.	*Androgamie*	Œil co-terrestre	*Bourru*	TRIMODE
	4e. UT FA.		*Quarte.*	HERMAPHILIE.	*Cryptogamie*	Œil co-aérien	*Cuvé*	TÉTRAMODE
	5e. UT SOL.		*Quinte.*	MULTIPHILIE.	*Delphigamie*	Œil co-aromal	*Vieilli*	PENTAMODE
	6e. UT LA.		*Sixte.*	PHANÉROPHILIE.	*Phanérogamie*	Œil co-aquatique	*Vin cuit*	HEXAMODE
Hauts accords.	7e. UT, SI♭.	Transitif.	*Septième.*	ULTRAPHILIE.	*Ultragamie*	Œil noctambule	*Vinaigre*	HEPTAMODE
	⨯ 8e. UT UT / UT	Pivotal Y.	*Octave dir.*	OMNIPHILIE *D.*	*Omnigamie* Y	Œil diaphanique ou co-igné	*Alkool*	OMNIMODE Y
		Pivotal ⅄.	*Octave inv.*	OMNIPHILIE *I.*	*Omnigamie* ⅄	Œil ultra-éthéré	*Esprit*	OMNIMODE ⅄
Z	UT nat. RÉ bémol.	UT dièze. RÉ nat.		EXTRAPHILIE.	*Extragamie*	Louche, faussé	*Forcé, aigri.*	EXTRAMODE
	UT nat. SI dièze	UT bémol, SI nat.				Miope, presbyte	*Poussé, tourné.*	

⨯ L'accord d'UNITÉISME en *direct* Y et *inverse* ⅄ est l'assemblage des 8 accords *omnimodes* fournis par chacun des 4 groupes.

Les accords *omnimodes* sont pivotaux ; celui d'*Unitéisme* est hyper-pivotal.

» Etudions d'abord l'échelle d'accords sur une gamme matérielle bien connue, celle des emplois du raisin et de ses transformations successives.

» On voit dans le tableau ci-dessus qu'à partir du verjus, qui est déjà un suc utile en cuisine et en confiserie, le raisin subit *sept* métamorphoses progressives avant d'arriver à l'accord d'octave ⨯, ou feu liquide, connu sous les noms d'alkool et d'esprit.

» Il est possible qu'on trouve pareille gamme d'emplois dans le sucre, qui est végétal unitaire comme le raisin, et qui arrive aux degrés pivotaux de rhum et d'arrack : mais ne connaissant pas les modifications que donne le sucre, à partir du jus de canne jusqu'au rhum, je me fixe à une plante connue dans nos climats, et fournissant une gamme complète, que nous mettrons en parallèle avec les accords de passions.

» J'ajouterai à ce parallèle celui des degrés puissanciels du sens de la vue, degrés qui ne sont pas encore nés chez la race actuelle, et qui ne naîtront que chez les races harmoniennes. Toutes ces analogies contribueront à familiariser le lecteur avec l'étude des gammes passionnelles, sans laquelle il ne pourrait pas s'instruire sur la théorie de *substitution absorbante*, ou art d'équilibrer les passions, art si vainement cherché par les philosophes.

» Je divise les degrés d'accords en trois genres :

les *bas*, les *moyens*, et les *hauts*.

BAS ACCORDS. 0. 1. 2.

» Trois pages à donner aux ronces de la science ; tout sera de roses dès qu'on arrivera aux moyens accords, tierce, quarte, etc.

» 0. *Brut*. HÉTÉROPHILIE, HÉTÉROGAMIE. Un seul des ressorts d'amitié ou d'amour développé sans réciprocité, comme serait une amitié non partagée. Ce n'est point un accord, mais seulement un germe d'où pourra naître l'accord nommé groupe.

» 1. *Prime*, en amitié MONOPHILIE, en amour MONOGAMIE. Il s'établit entre des individus mus par accord monomode. Un seul des ressorts d'amitié ou d'amour indiqués au tableau.

» Il est assez rare de trouver cet accord sans complication. Les enfants dans leurs jeux sont communément en accord *monophile* spirituel, ou affinité d'amusements sans affinité d'industrie. L'amitié de Cicéron et Atticus est un *mixte* où intervient la ligue d'intérêts, mélange d'amitié et d'ambition.

» Le lien de *monogamie* matérielle, accord de *prime* en amour, a lieu entre homme et femme co-habitant sans inclination, comme il arrive dans la plupart des mariages d'intérêt, où le lien est purement matériel.

» Il y a *monogamie* spirituelle entre deux amants qui, surveillés et entravés, sont contraints à s'en tenir à une ardeur céladonique ou lien de cœur, à un accord purement affectif, une *prime* spirituelle.

» *Seconde*. 2e. HÉMIPHILIE, HÉMIGAMIE. Accord *dimode*, lien qui déploie deux ressorts chez l'un, et un seul chez l'autre. L'*hémigamie* est un lien fréquent en mariage. Une jeune personne de 16 ans épouse un barbon de 60 ans : celui-ci ressent bien les deux sortes d'amour, l'amour matériel et le spirituel, ou lien de cœur (céladonie et copulation). Mais la jeune épouse ne trouve dans cette union aucun lien pour l'âme ; elle y goûte à peine quelque plaisir sensuel, et se trouve bornée à l'un des deux éléments de l'amour, au matériel ou copulation. L'analyse de ce lien présente donc deux ressorts chez le mari et un seul chez la femme. C'est accord de seconde, *hémigamie* ; il est fade et médiocre comme la seconde musicale, basse transition à peine digne du nom d'accord.

» Deux associés cultivent passionnément un verger : l'un des deux n'a de goût que pour cette culture, et non pour celui qui lui prête assistance ; l'autre joint au goût de ce genre de travail une affection sincère pour son compagnon. Le lien chez celui-ci est à double ressort, lien de fonction et lien de caractère ; et comme il

n'y a que le lien de fonction chez le premier, monalité de ressort chez celui-ci, dualité chez l'autre, c'est lien d'*hémiphilie*, groupe d'amitié en accord de seconde; accord fade en amitié comme en amour, mais dont on sait tirer grand parti dans l'Association, en ce qu'on amène à cet accord de *seconde* les personnes que la civilisation n'amènerait pas même à celui de *prime*.

» Analogies du raisin. 0. *Etat brut.* Le verjus correspond à ce degré, parcequ'il est par lui-même hors d'harmonie avec l'homme, et réduit à quelques emplois, qu'on n'obtient qu'en le dénaturant par le feu ou l'eau-de-vie.

1re. *Prime.* Le raisin, en passant du verjus à la maturité, donne un jus sucré appelé moût de vin, qui est potable, et forme le premier degré d'accord avec l'homme.

» 2e. *Seconde.* Le raisin donne l'accord de seconde par la piquette, petit vin léger, mêlé de grappe et de verjus, et très rafraîchissant en été, où il est, dans le cas d'extrêmes chaleurs, plus sain et plus agréable que les vins forts.

»*Analogies de la vue.* 0 *Etat brut.* Effet *hétéromode.*

»Yeux de l'homme enchaînés l'un à l'autre, sans jouir d'un mouvement indépendant. Effet opposé à celui des yeux de caméléon, qui jouissent d'un mouvement divergent, comme ceux du poulet.

»L'aspect hétéromode réduit le cercle de notre vue à très peu de chose, au tiers de celui qu'embrassent les yeux d'un poulet. C'est pour l'homme double lésion, rétrécissement d'aspect et fréquence de conversion. L'on ne s'est pas aperçu de cette disgrâce visuelle, encore moins des suivantes.

»1. *Prime.* Accord *monomode*, vue ASINIQUE, celle qui s'équilibre à l'aspect du précipice. L'homme n'est pas doué de cette propriété; ses yeux se troublent devant un abyme. Les maçons parviennent à s'y habituer, mais non pas à obtenir, comme l'âne, un redoublement d'à-plomb par l'aspect des abymes, une fixité composée, en aspect descendant comme en aspect ascendant.

»2. *Seconde.* Accord *hémimode*, est celui des yeux du caméléon, susceptibles de deux directions en sens *amphivertical* et *amphihorizontal.* Cette faculté de diriger ainsi nos yeux en divergence, en louchement volontaire et variable, n'ôterait rien à la grâce habituelle du regard convergent qu'on reprendrait à volonté. Elle serait d'une prodigieuse utilité, pour lire une partition, pour chercher quelqu'un dans une foule, inspecter deux lignes de procession à la fois, et pour tant d'autres emplois qui exigeraient la faculté de divergence des yeux en vertical et horizontal, ou marche caméléonique si familière aux âmes civilisées.

»Combien il est à désirer que l'état sociétaire vienne, dans cette fonction, opérer le transfert du caméléonisme, purger les âmes de leur duplicité, et transporter la *double action,* de l'âme à l'œil, qui en sera doué après quelques générations de perfectionnement corporel en Harmonie! »

Arrêtons-nous un instant ici; nous verrons trop tôt la suite. Il faut démêler ce commencement du grimoire sous lequel Fourier a caché ses principes, et dont ses disciples abusent avec tant d'effronterie pour dissimuler sa doctrine.

Je ne dirai rien de cette méthode de *substitution absorbante,* qui est la négation de toute continuité dans nos sentiments, de toute persistance dans nos pensées, et le remplacement de la constance naturelle à l'âme humaine par une mobilité incessante et contre nature; je ne dirai rien non plus de ces analogies qui n'ont aucun fondement entre le *visuisme,* le *raisin*, et l'*amour.* Tout cela n'est bon qu'à faire sourire de pitié; tout cela ne repose sur aucun principe; tout cela est aussi ridicule que la prophétie par laquelle Fourier termine, quand il nous assure « qu'après quelques générations »de perfectionnement corporel en harmonie, les hommes auront »acquis l'accord visuel hémimode, celui des yeux de caméléon, »susceptibles de deux directions en sens amphivertical et amphi»horizontal.»

Je m'attache uniquement aux *mœurs phanérogames.* Vous voyez, mes amis, que je ne vous ai pas trompés, quand je vous ai dit plus haut que la *phanérogamie* n'était qu'un des *onze accords* de la gamme amoureuse de Fourier.

Vous voyez qu'il admet comme formant une échelle ascendante :

1° l'HÉTÉROGAMIE,
2° la MONOGAMIE,
3° l'HÉMIGAMIE,
4° l'ANDROGAMIE,
5° la CRYPTOGAMIE,
6° la DELPHIGAMIE,
7° la PHANÉROGAMIE,
8° l'ULTRAGAMIE,
9° l'OMNIGAMIE, en degré direct, procédant des masses aux individus.
10° l'OMNIGAMIE, en degré inverse, des individus aux masses.

Et enfin 11° l'EXTRAGAMIE, qu'il compare à un accord faux, mais susceptible encore d'entrer dans l'harmonie.

Je vous prie de bien remarquer tous ces noms qui rappellent les classifications des botanistes sur les amours des plantes, et dont plusieurs sont empruntés à ces classifications mêmes. Fourier, cet homme si original, suivant ses disciples, est toujours un imitateur et souvent un copiste.

Au point où je viens de m'arrêter dans ma citation, nous n'avons encore vu que les *bas accords*, savoir l'HÉTOROGAMIE, la MONOGAMIE, et l'HÉMIGAMIE, de simples bagatelles, que Fourier regarde comme une disgrâce abominable, et dont il vient sauver l'Humanité. Or ces trois noms désignent ce que l'Humanité jusqu'ici a considéré comme l'amour. Car Fourier appelle *hétérogamie* l'amour en soi, le sentiment de l'amour, qui nous attache à un être particulier, et qui fait que notre âme et nos sens sont portés vers cet être, indépendamment de la récompense que nous en recevons. Les anciens avaient un beau symbole pour exprimer le plus haut degré de cette passion qui ne se fonde pas sur la réciprocité. Ils supposaient qu'un grand peintre, un homme doué d'idéal, Pygmalion, ayant fait une statue, était devenu amoureux de sa statue, et qu'en commisération de cet amour, après qu'il eut beaucoup souffert et désiré, les dieux lui avaient donné le pouvoir de changer sa statue en femme; que le premier mouvement de cette statue devenue femme avait été de l'aimer, d'aimer son créateur, son amant, celui qui l'avait aimée sans réciprocité, désirée sans espoir. Cette fable a inspiré, vous le savez, un beau monologue à Jean-Jacques, un tableau à Girodet. Fourier se riait appparemment de cette invention des anciens. L'*hétérophilie*, l'*hétérogamie*, ne sont pour lui « qu'un germe d'où pourra naître l'accord nommé groupe. » Mais comme ce n'est pas un accord, comme c'est le zéro de l'échelle, le point de départ de la gamme, et que la gamme, à mesure qu'on s'élève, est la négation du sentiment de fixité et de constance, il s'ensuit que Fourier ne considère la passion en elle-même, sans objet qui y réponde, que comme une pure folie. Si Pygmalion lui avait demandé une année, un mois, un jour, une heure, ou moins encore, pour aimer sa statue, pour aimer sans réciprocité, lui disant : «J'aime, je ne puis m'empêcher d'aimer; et c'est celle-là que j'aime, je n'en aime pas d'autre; laissez-moi espérer dans la bonté des dieux et dans la force de mon amour,» Fourier lui aurait répondu : « Vous êtes au plus bas degré de l'amour, vous ne savez pas aimer, vous êtes un *simpliste*, et moins encore.» Aimer sans être aimé, quelle folie! Vite à ceux qui auraient cette démence, il faut appliquer le procédé de *substitution absorbante.* A tous ces amants, à toutes ces amantes qui, soit dans les tableaux des poètes, soit dans la réalité, s'attachent stupidement à l'objet qui les repousse, qui aiment mieux souffrir que de ne pas aimer ce qu'ils aiment, Fourier, ce grand observateur de la nature humaine, déclare que cette passion qu'on a toujours nommée l'amour n'est pas de l'amour, et qu'elle ne résistera pas à sa *gamme.* « Je vous vois dans ma gamme, leur dit-il, au degré zéro; vous me représentez la note *ut*, vous êtes marqué du titre *isolé*, vous ne formez pas un groupe; vous avez l'œil convergent, au lieu d'avoir, comme les hommes l'auront un jour, grâce à mes soins, l'œil asinique, l'œil caméléonique, l'œil co-terrestre, l'œil co-aérien, l'œil co-aromal, l'œil co-aquatique, l'œil noctambule, l'œil diaphanique ou co-igné, enfin l'œil ultra-éthéré; vous ressemblez au verjus, qui doit se changer en moût, en piquette, en bourru, en cuvé, en vin vieux, en vin cuit, en vinaigre, en alkool, en esprit. Dépêchez-vous de passer par tous les degrés de fermentation amoureuse; devenez monogame, hémigame, androgame, cryptogame, delphigame, phanérogame, ultragame, omnigame en sens direct et en sens inverse, et élevez-vous par là jusqu'à l'UNITÉISME, qui est le plus haut degré de l'amour et la perfection du sentiment.»

L'amour sans réciprocité est en effet ce que Fourier considère le moins; mais ce qu'il déteste le plus, sans contredit, c'est le mariage. C'est peut-être pour cette raison qu'il a affecté de donner le nom de MONOGAMIE, par lequel on désigne ordinairement le mariage, à une union de couple imparfaite ou mal assortie.

Ce n'est pas, certes, que Fourier ne conçoive et n'approuve les unions les plus mal assorties, les plus monstrueuses; vous allez en avoir la preuve, à mesure qu'il va s'élever dans sa gamme. Mais il ne veut pas d'un lien qui enchaîne, il ne veut pas de la fixité des relations sexuelles; il trouvera excellent, avec la mobilité, ce qu'il trouve détestable avec la constance. Ainsi lui qui tout-à-l'heure va réaliser la fiction de l'opéra de *la fée Urgèle*, unissant la décrépitude avec la jeunesse, vous venez de voir comme il traite la monogamie et l'hémigamie, c'est-à-dire une union fixe qui ne réunirait pas toutes les conditions d'un amour parfait. La constance, soit dans le sentiment de l'amour, soit dans l'union des sexes, voilà l'objet de son dédain, de son aversion. Le mariage lui paraît l'état le plus rudimentaire, un simple accord de prime, comme il dit; il

suppose toujours le mariage défectueux. Mais l'assortiment des deux parties du couple fût-il le plus défectueux du monde, cette imperfection, si elle se combine avec la mobilité, devient un chef-d'œuvre.

La monogamie, qui, dans la classification de Fourier, est la représentation du mariage, est donc pour lui un simple accord de prime; il n'admet pas que les deux ressorts qu'il distingue dans l'amour, et qu'il appelle affinité matérielle et affinité spirituelle, puissent se rencontrer à la fois dans les deux parties du couple uni par le mariage; et d'ailleurs si ces deux ressorts se rencontraient, ce ne serait pas la perpétuité et la constance qu'il conseillerait aux amants, aux époux, ce serait l'infidélité, afin de passer à de plus hauts accords.

Aussi avec quelles expressions dédaigneuses parle-t-il de ces *bas accords*, comme il les nomme, qui ont paru constituer l'amour jusqu'ici, en raison de la fidélité qui en forme le caractère. S'occuper d'un pareil sujet, c'est pour lui *les ronces de la science*: « Trois »pages, dit-il, à donner aux ronces de la science; tout sera de roses »dès qu'on arrivera aux moyens accords, tierce, quarte, etc. » Mais il a bien soin de faire entendre que s'il blâme ces *bas accords*, c'est à cause de la fixité. Ces *bas accords* peuvent devenir très utiles et très importants dans un concert. Si l'*hémigamie*, par exemple, lui paraît « un accord de seconde, fade et médiocre comme la seconde musi»cale, basse transition à peine digne du nom d'accord, » elle n'en est pas moins précieuse dans la *gamme*: « On sait en tirer, dit-il, »grand parti dans l'Association, *en ce qu'on amène à cet accord »de seconde les personnes que la civilisation n'amènerait pas »même à celui de prime.* » Laissons à Fourier la honte d'expliquer lui-même cette énigme; voici la suite du morceau :

« Ces duplicités harmoniques ou accords de seconde peuvent fournir une analyse très-étendue, dont nous aurons lieu de citer quelques effets moraux et physiques.

» Quelle que soit la faiblesse de ces bas liens de prime et de seconde, l'Harmonie sait en obtenir encore des effets très-brillants, par alliage des contraires, ou rapprochement des classes les plus incompatibles en civilisation.

» On voit sur les théâtres des essais de pareils accords. Dans l'opéra de la fée Urgèle, une vieille femme de 80 ans veut se faire aimer du chevalier Robert; elle n'exige de lui qu'un accord de *seconde*: elle ne prétend pas exciter chez le jeune homme un amour spirituel, mais seulement le déterminer à une complaisance répugnante pour lui. Il s'y résout enfin, et cette concession est si péniblement amenée, que les spectateurs mêmes en sont fatigués.

» Dans la pièce de Zémire et Azor, on traite le même degré d'amour, l'accord hémimode, qui déploie deux ressorts chez l'un, et un seul chez l'autre. On veut obtenir de Zémire une affection spirituelle pour le hideux Azor. Cet effet a été représenté au naturel dans le mariage du cul-de-jatte Scarron avec madame de Maintenon. Chacun s'étonnait de pareil succès, tant la civilisation est dénuée de moyens pour établir ces accords de seconde, bien utiles pourtant en harmonie sociale, puisqu'ils sont la ressource des gens avancés en âge.

» Je me charge de démontrer (et ceci devient singulièrement intéressant pour la vieillesse d'un et d'autre sexe) qu'en Association rien n'est plus facile que de procurer à tout sexagénaire, homme ou femme, cette affection hémimode qu'on a représentée dans les deux opéras de la fée Urgèle et de Zémire et Azor, et que chaque vieillard de 60 ans verra, non pas un, mais trois à quatre jeunes gens de l'autre sexe empressés de lui accorder par pure inclination ce qu'Azor et la Fée, sur nos théâtres, demandent si piteusement à Zémire et Robert.

» Soit dit pour intéresser divers lecteurs qui ne veulent pas qu'on les entretienne sans cesse de bénéfices agricoles. Il me serait aisé de choisir des sujets plus gais, mais la bienséance me les interdit; bienséance bizarre, qui blâme en écrit ce qu'elle permet de représenter sur les théâtres; contradiction inhérente à l'ordre civilisé, qui n'offre dans tous ses détails que duplicité d'action. »

Puisque j'ai entrepris d'exposer les *mœurs phanérogames*, je vais, avant de passer aux moyens et hauts accords, intercaler un morceau tiré du *Nouveau Monde industriel*, où Fourier réalise sa promesse de procurer à tout sexagénaire homme ou femme, l'affection hémimode ou l'hémigamie :

« Valère, dit-il, est âgé de vingt ans, Urgèle de quatre-vingts. Si elle aime Valère, elle trouvera chez lui antipathie naturelle en amour. Voyons comment les liens de circonstance vaincront cette répugnance, en y oppposant quatre liens affectueux, deux liens amicaux, et deux liens fédéraux.

» 1° Valère est sectaire de 40 groupes, dans plusieurs desquels il se trouve en relation très intime avec Urgèle. Dès l'âge de cinq ans, il s'est enrôlé au groupe des hyacinthes bleues, il y excelle, et il doit son talent à Urgèle, présidente du groupe; elle a été son institutrice passionnée, elle lui a enseigné tous les raffinements de l'art.

» 2° Valère a des prétentions en gravure, il est vanté dans ce genre d'industrie; c'est encore à Urgèle qu'il doit ce trophée. Doyenne de ce groupe, elle a pris plaisir à instruire cet enfant en qui elle a reconnu, dès le bas âge, d'heureuses dispositions.

» 3° Valère a du goût pour une science fort inconnue en civilisation, l'algèbre d'amour, ou calcul des sympathies accidentelles en amour : c'est l'art d'assortir passionnément une masse d'hommes et une masse de femmes qui ne se sont jamais vues; faire en sorte que chacun des cent hommes discerne d'emblée celle des cent femmes pour qui il éprouvera amour composé, convenance parfaite des sens et de l'âme, sympathie de circonstance en rapport de caractère et en fantaisies accidentelles. Cette science exige une longue pratique jointe à la théorie. Urgèle, qui est la plus experte des Sympathistes du pays, instruit Valère; c'est sur elle qu'il fonde son espoir de succès dans ce genre de science, voie de célébrité et de fortune en régime sociétaire.

» 4° Valère désire d'être admis à une armée industrielle de neuvième degré (environ 300,000 âmes, dont 100,000 femmes), qui va faire campagne sur le Rhin, y construire, dans le courant de la belle saison, des ponts, des encaissements, et y donner chaque soir des fêtes magnifiques. Pour s'y faire admettre, il faudrait que Valère eût fait huit campagnes, il n'en compte que deux; il est inadmissible à une armée de neuvième degré, hors les cas d'exception. Urgèle occupe le poste de Haute Matrone ou Hyperfée de l'armée du Rhin, exerçant le ministère des sympathies accidentelles pour les 300,000 hommes et femmes. Elle déclare que Valère lui sera utile dans telle branche de travail; c'est cas d'exception pour lui; il sera admis à cette belle armée, quoiqu'il manque de titre; il part, comme attaché aux bureaux de l'Hyperfée.

» Voilà entre Valère et Urgèle quatre liens de ralliement tendant à absorber la répugnance naturelle; deux liens amicaux pour les services passés, deux liens fédéraux pour les services futurs. Le résultat sera d'exciter chez Valère, non pas une passion d'amour direct pour Urgèle, mais un penchant de gratitude, affinité indirecte, lien neutre qui tiendra lieu d'amour, et conduira au même but. Urgèle obtiendra Valère, par pure affection. Les quatre-vingts ans ne seront point un obstacle pour Valère habitué avec Urgèle dès le bas âge; la jeunesse est intrépide en amour, lorsqu'elle a des stimulants suffisants; et Valère le premier déclare à Urgèle qu'il s'estimera heureux, s'il peut se reconnaître de tout ce qu'il lui doit. Il ne deviendra pas pour elle un amant habituel, mais elle aura quelque part à sa courtoisie; ce sera pour Urgèle une conquête dégagée d'intérêt, de motif sordide, et bien différente de celle que peut faire aujourd'hui une femme de quatre-vingts ans, qui n'obtient un jeune homme qu'à force d'argent, et ne peut se procurer aucun *amour composé*, lien satisfaisant pour l'âme et les sens (1). »

Fourier poursuit sa *théorie des accords* en ces termes :

« Là finit l'exposé des bas accords ou ronces de la science : tous les autres, depuis la tierce jusqu'à l'octave, sont des liens si charmants, qu'on me reprochera de n'avoir pas donné à chacun au moins un chapitre; mais nous en sommes à l'abrégé.

MOYENS ACCORDS, DITS CARDINAUX.

» Ici commencent les groupes séduisants, le belles harmonies en amitié, en amour, en corporation, en famille. Les groupes cardinaux, toujours pleins de charmes, sont au nombre de quatre. Pour les dépeindre en peu de mots, avant d'en donner une définition régulière, je les examine d'abord en action, en amour individuel, où leur échelle bien restreinte est plus commode à définir qu'en amitié :

Tierce,	Androgamie,	Fidélité simple.
Quarte,	Cryptogamie,	Infidélité simple.
Quinte,	Delphigamie,	Infidélité composée.
Sixte,	Phanérogamie,	Fidélité composée.

» Je n'examine ici que des couples, et non des masses. Notre analyse va se borner à mettre en scène *la partie carrée*.

» Daphnis et Chloé, Tityre et Galatée, sont deux couples de parfaits amants qui s'aiment en accord de *tierce*, en fidélité simple, car chacun d'eux est fidèle à sa moitié.

(1) *Nouveau Monde industriel et sociétaire*, page 381-382, édit. de 1829.

» Leur amour est un lien *ultrogame*, puisqu'il met en jeu de part et d'autre les deux ressorts du tableau :

- Affinité matérielle par copulation ou lien des sens ;
- Affinité spirituelle par céladonie ou lien de cœur.

» Tant que les deux pastourelles sont fidèles chacune à son pastoureau, et ceux-ci réciproquement, l'accord est une tierce amoureuse, lien *trinode*.

» Or, la fidélité des amants étant sujette au variable, surtout parmi ces couples de partie carrée, il arrive bientôt que Chloé fait secrètement une infidélité à son Daphnis, en faveur de Tityre; on n'en dit mot ni à Daphnis ni à Galatée; mais l'accord est changé ; ce n'est plus une tierce, où tout est réciproque ; il y a infidélité simple, puisque la tricherie se borne à un seul couple. Ces deux fraudeurs sont en lieu de *quarte*, par double emploi de l'amour chez un couple, et emploi simple chez l'autre ; accord cryptogame, et *tétranode*.

» Peu après, Daphnis et Galatée, qui étaient restés fidèles quelques jours de plus, s'avisent aussi de faire brèche au contrat, et s'aimer en secret, sans en rien dire à Tityre et Chloé, qui commettent la même peccadille. Voilà donc les deux couples de tourtereaux devenus parjures ; leur amour est parvenu à la *quinte* ou accord dolphigame et *pentamode*, infidélité composée, où le double emploi d'amour est réciproque.

» Et comme tout se découvre avec le temps, nos couples de fraudeurs ne tardent guère à se prendre en faute les uns les autres. Pour faire la balance des torts, chacun accommode, vu qu'on est à niveau de tricheries et qu'on n'a rien à se reprocher. Tout s'arrange moyennant quelques verbiages sur la perfidie ; et on entre en accord de *sixte*, où chacun connaît les infidélités respectives, les doubles emplois d'amour. Là-dessus s'établit un nouveau lien, qui admet tacitement cet accord phanérogame, cet équilibre de contrebande amoureuse où chacun a trouvé son compte.

» Ainsi finissent tous les quadrilles de tourtereaux, et ces réunions de société honnête où il arrive qu'en dernière analyse chacun des hommes a eu toutes les femmes, et chaque femme a eu tous les hommes.

» Telles sont les quatre phases de liens cardinaux en amour. Les deux dernières s'appellent orgies ; elles ne sont que secrètes en accord de *quinte* ; elles deviennent orgies franches en accord de *sixte*, bien que le quadrille soit censé n'avoir pas même d'intimité copulative, et se borner à des liens de cœur, permis par la morale et les saines doctrines.

» Pour abréger sur la définition, je n'ai appliqué ces quatre accords qu'à des couples et non à des masses. L'accord devient beaucoup plus étendu et plus brillant, si on l'applique à des masses au lieu de couples. »

Des *moyens accords*, Fourier passe aux *hauts accords*, en ces termes :

HAUTS ACCORDS. *Transition* 7me.

ULTRAPHILIE, ULTRAGAMIE, accord *Heptamode*.

« Dans toute gamme passionnelle, un accord heptamode ou 7me est toujours une sorte de déviation, un empiètement sur les attributs d'une autre passion. Par exemple, en amour, il y a *ultragamie* entre deux femmes saphiennes. Ce lien sort des attributions de l'amour qui comprennent les unions bisexuelles. Dans ce cas, les deux ressorts de l'amour engrènent dans la passion d'amitié ou affection unisexuelle. Établissons la définition sur l'amitié.

» L'*Ultraphilie*, ou amitié en accord de 7me, se compose des liens de charité purement philanthropique, sans affinité de caractère ni d'action. Tel est, en collectif, le dévouement des pères de la Rédemption qui vont quêter et voyager pour le rachat des captifs abandonnés par la chrétienté dans les bagnes des Barbaresques. On peut ranger dans cette catégorie les religieux du mont Saint-Bernard, qui se consacrent à sauver les voyageurs égarés dans les neiges ; les sœurs hospitalières vouées au soin des malades.

» Cette charité collective est un emploi hétérogène des ressorts d'amitié. Dans ce noble dévouement à des êtres inconnus, il n'y a ni affinité de caractère, ni affinité d'action. C'est une transition de l'amitié à une passion non encore définie, à l'unitéisme, sujet du chapitre suivant (Philanthropie universelle, accord omnimode).

» L'accord de 7me est celui qui lie entre eux les quatre groupes et les fait engrener par déviation d'emploi des ressorts. C'est un accord de haute transition, jeu d'une passion qui sort du cercle de ses emplois, et engrène dans les fonctions d'une autre.

» Cet engrenage est bien figuré dans les analogies de *vinaigre* et une *noctambule*. Le vinaigre, liqueur infiniment utile, s'écarte des emplois de la gamme vineuse, en ce qu'il est *non potable* comme le verjus ; et de même la vue noctambule sort de l'échelle des emplois possibles à l'homme dans son état naturel, puisque la noctambule voit sans le secours des yeux, et malgré le carton interposé. Cette propriété d'*écart de gamme* est commune à tous les accords de 7me, et en général à toutes les transitions.

» *Nota*. En traitant des quatre accords cardinaux, je n'ai pas mentionné leurs analogies avec les modifications du raisin. L'affinité graduée est si visible, à l'inspection du tableau, que j'ai cru inutile d'y donner un paragraphe de comparaison.

» J'ai négligé de même l'application des quatre essors de vue nommés co-élémentaires ; le sujet nous aurait menés trop loin. Il convient de le réserver aux sections qui traiteront spécialement de l'analyse des sens et de leurs accords en tous échelons.

» Il nous reste à traiter de l'accord pivotal ou omnimode et unitaire, accord de si haute importance, que j'ai dû lui donner un chapitre à part. Il est but de Dieu et de l'homme, ressort essentiel de cette unité, qui est l'objet de toutes les utopies de nos sophistes modernes, aussi éloignées des théories d'unité, que la civilisation l'est de la pratique de vérité. »

J'ai cru rêver la première fois que, provoqué par les disciples de Fourier à lire plus attentivement ses livres que je ne l'avais fait jusqu'alors, j'ai rencontré cette page ; et je crois rêver encore. J'avais pourtant vu dans M. Proudhon que « *les réformateurs les plus* » *récents* ont indiqué la pédérastie et la tribadie comme des re- » mèdes à la fécondité, et au paupérisme (1) ; » et comme cette phrase de M. Proudhon se trouve immédiatement après le passage où il critique les *mœurs phanérogames*, tout en se contentant de traduire, suivant la stricte étymologie, *phanérogamie* par concubinage public, j'aurais dû penser que ces *réformateurs les plus récents*, c'était Fourier. Mais non, je ne croyais pas qu'on pût porter si loin le délire ! Un homme, au dix-neuvième siècle, qui prétend réhabiliter les mœurs de Sodome !... qui met *l'amour unisexuel*, comme il le nomme, au rang des HAUTS ACCORDS, dans sa gamme de l'amour !... qui écrit froidement : « Ce lien sort des attributions de l'amour qui comprennent les unions bisexuelles..., » qui compare l'*ultragamie entre deux femmes saphiennes* au dévouement des pères de la Rédemption ou à celui des religieux du mont Saint-Bernard !...

Combien la cécité de Fourier se montre dans l'espèce de raisonnement au moyen duquel sa folie rapproche la sodomie de la charité religieuse ! Entre les pères de la Rédemption et les captifs, dit-il, entre les religieux du mont Saint-Bernard et les voyageurs égarés, il ne devrait exister aucune affection, car ils ne se connaissent pas. Or il y en a, puisque ces religieux se consacrent à de pareils soins. Et voilà Fourier qui se travaille pour chercher comment l'amitié, qu'il définit l'*affection unisexuelle*, par analogie avec l'amour, qui est l'*affection bisexuelle*, peut produire le zèle religieux. Hé bien, se dit-il au bout de ses méditations, c'est cependant l'amitié qui produit ce dévouement ! De même que le noctambule voit sans le secours des yeux, et malgré le carton interposé, de même ces religieux voient des amis dans les captifs ou les voyageurs égarés. C'est toujours un effet du rapport qui s'établit sous le nom d'amitié entre des personnes du même sexe. Fourier, ne comprenant rien à la religion, ne comprenant rien à tous les mobiles tirés de la connaissance et du sentiment, n'admettant jamais que le physique, le visible, la sensation, s'est ainsi imaginé que le dévouement religieux était une sorte d'exagération et de transformation de la sensation qu'il appelle amitié ; car l'amitié n'est pour lui que de la sensation, comme le reste. Il pousse à la dernière limite la psychologie dégénérée de Locke par Condillac et Helvétius. Tous les dévouements inspirés par la religion sont ainsi devenus pour lui le fait d'une amitié qu'on pourrait nommer, pour employer l'analogie qui le dirige, l'*amitié somnambulique*, l'amitié d'un homme pour d'autres hommes qui ne sont pas présents, qu'il n'a jamais vus, qu'il ne verra peut-être jamais, mais qu'il sent et voit par une sorte de seconde vue. « C'est une *déviation* » *de l'amitié*, dit-il, mais c'est une déviation sublime ; c'est une tran- » sition de l'amitié à une passion non encore définie, à l'*unitéisme*, » philanthropie universelle. » En vérité, expliquer la religion dans le cœur de l'homme de cette façon, afin de rester fidèle à la doctrine de la sensation, c'est du délire ; mais continuons.

Si l'amitié a sa déviation sublime, pourquoi l'amour n'aurait-il pas la sienne ? Si l'amitié a sa *vue de noctambule*, pourquoi l'amour ne verrait-il pas de la même manière ? et, dans ce cas, pourquoi n'accepterait-on pas, ne glorifierait-on pas cette sorte de déviation apparente de l'amour ? Si l'amitié, en déviant, sert de transition à une passion non encore définie, à l'*unitéisme*, philanthropie universelle, pourquoi l'amour, en déviant, ne servirait-il

(1) *Qu'est-ce que la propriété ?* page 168.

pas de transition à la même passion, à l'*unitéisme*, à la philanthropie universelle? Les pères de la Rédemption, les religieux du mont Saint-Bernard, sentent l'amitié là où l'amitié n'existe pas, ne saurait exister, puisque l'objet de cette amitié est pour eux invisible; et cette *vue de noctambule* qu'ils ont sous le rapport de l'*affection unisexuelle* qu'on nomme amitié produit un résultat admirable, et signale dans la nature humaine un état non encore défini, l'état d'accord complet en amitié avec le genre humain tout entier, l'état d'*unitéisme*. De même une femme saphienne sent l'amour où l'organisme de l'amour n'existe pas : pourquoi cette *vue de noctambule* qu'elle a sous le rapport de l'*affection bisexuelle* ne signalerait-elle pas dans la nature humaine un état non encore défini, l'état d'accord complet en amour avec le genre humain tout entier, l'état d'unitéisme?

Et voilà Fourier qui ose faire de la sodomie le lien fondamental de tout son système d'organisation; il ose écrire :

« *L'accord de septième est celui qui* LIE *entre eux les* QUATRE »GROUPES (dont se compose toute la société, groupe d'amitié, »groupe d'amour, groupe d'ambition, groupe d'égoïsme sous le »rapport de consanguinité ou de famille), *et les fait engréner par* »*déviation d'emploi des ressorts. C'est un accord de* HAUTE »TRANSITION, *jeu d'une passion qui sort du cercle de ses* »*emplois, et engrène dans les fonctions d'une autre.* »

La société tout entière est donc organisée en vertu des mœurs de Sodome et de Gomorrhe, puisque le *groupe pivotal*, ou *unitéiste*, n'arrive, du moins sous le rapport de l'amour, à ce que Fourier appelle la *fusion des liens*, que par cet *accord de septième*, cet *accord heptamode*, ce *haut accord*, cet ACCORD DE HAUTE TRANSITION, JEU D'UNE PASSION QUI SORT DU CERCLE DE SES EMPLOIS, ET ENGRÈNE DANS LES FONCTIONS D'UNE AUTRE.

En vérité jamais rien d'aussi triste ni d'aussi abominable n'avait été imaginé. Faire de l'*amour contre nature* le LIEN même de l'ordre social! Aller prendre au passé ce qui paraissait enseveli à jamais dans l'abyme du passé, une erreur de l'instinct qui rapproche l'homme de l'animal, et qui, dans l'homme arrivé à la connaissance, est voisine de l'aliénation mentale, ou plutôt est une véritable aliénation mentale; et faire de cette *maladie* le PIVOT de la société tout entière! On croit rêver, dis-je, on croit être en proie à un mauvais rêve, à un rêve sorti de l'enfer. Mais il n'y a pas lieu de douter, tel est le fond du système de Fourier. Écoutez-le de nouveau lui-même graver son idée dans les traits les plus profonds qu'il peut trouver :

« Les groupes ou modes élémentaires des relations sociales, dit »il (1), sont au nombre de *quatre*, en rapport avec les éléments »matériels de l'univers. En voici le tableau analogique :

	GROUPES.		ÉLÉMENTS.
Majeurs	d'amitié,	affection unisexuelle,	TERRE.
	d'ambition,	affection corporative,	AIR.
Mineurs	d'amour,	affection bisexuelle,	AROME.
	de famille,	affection consanguine,	EAU.
Pivotal ⋈	G. d'UNITÉISME, ou *fusion des liens*,		FEU.

»Le groupe pivotal n'est qu'un lien composé et non élémentaire; »*il est applicable à chacun des quatre autres.* »

Ainsi le *groupe pivotal*, c'est le *groupe d'unitéisme*, le groupe arrivé à la *fusion des liens*. Les hommes parvenus à cet état sont les véritables moteurs de la société; le but de cette société, et par conséquent de tous ses membres, est d'atteindre le plus possible à cette perfection; chacun doit y tendre. C'est ainsi que Fourier est obligé de rendre involontairement hommage à la religion, puisque, pour concevoir une *société sensualiste* possible, il est forcé d'admettre une passion *jusqu'ici non définie*, supérieure à toutes les affections particulières, à tous les égoïsmes. Seulement, au lieu de composer l'idéal humain de connaissance, de sentiment, de sensation, parceque la nature humaine est connaissance-sentiment-sensation, il ne compose cet idéal que de sensation. Au lieu donc d'arriver à la religion, il arrive à la déviation la plus complète de la nature humaine.

Forcé, dis-je, de reconnaître la religion, il la défigure de la manière la plus affreuse : de divine et d'humaine à la fois qu'elle est en principe et en manifestation, il la fait, non pas humaine, mais matérielle; et, en sentant le besoin sans pouvoir la comprendre, parceque l'invisible échappe à son intelligence, il en reconstruit pourtant un faux semblant au moyen de son absurde analogie tirée du somnambulisme. L'amitié-*sensation*, devient, par vue noctambule, le dévouement religieux; l'ambition-*sensation* devient, par le même miracle, le dévouement religieux; l'amour-*sensation*, porté jusqu'à l'*union unisexuelle*, devient le dévouement religieux; la paternité-*sensation*, portée jusqu'à la folie, devient le dévouement religieux.

Mais, par cette route ténébreuse, arrive-t-il même à l'unité? Non; jusqu'ici du moins, loin d'atteindre à l'unité, il arrive au contraire de l'unité. Il a quatre groupes pivotaux, au lieu d'un seul : des hommes qui poussent l'amitié-*sensation* jusqu'à une sorte de délire, et qui, par l'*ultraphilie*, tendent à l'*unitéisme*, mais seulement sous un rapport; d'autres hommes qui portent l'ambition-*sensation* jusqu'à une sorte de délire, voyant dans l'humanité tout entière, et non pas seulement dans ceux qui les entourent, l'objet matériel de leur ambition, et qui, par une déviation de leur passion favorite à laquelle Fourier n'a pas jugé à propos de donner de nom, tendent à l'*unitéisme*, mais seulement sous un rapport; des hommes qui portent la passion de la famille-*sensation*, ce que les phrénologues appellent la philogéniture, jusqu'à une sorte de délire, et qui, par cette déviation, tendent encore à l'*unitéisme*, mais seulement sous un rapport; et enfin un quatrième groupe pivotal composé de ceux qui tendent à l'*unitéisme* par l'*ultragamie*, par l'amour à la façon de Sodome et de Gomorrhe. C'est ainsi que Fourier n'arrive à sa fausse religion que par des *délires* : délire d'amour, délire d'amitié, délire d'ambition, délire de paternité.

Et lorsqu'il en est là, il n'a pas encore l'*unité*, car il a *quatre groupes* dans le *groupe pivotal*; et même dans chaque groupe il y a plutôt tendance à l'unité sous le rapport particulier par lequel chaque homme ou chaque femme arrive à l'*unitéisme*, qu'unité véritable. La femme saphienne, par exemple, pourrait ne pas se prêter à tous les amours. Il faut, comme dit Fourier, que, par une nouvelle distillation, l'amour arrive à la *fusion des liens*, ou, pour employer encore le mystique langage de son abject matérialisme, que le vinaigre devienne alkool. L'œuvre de Fourier n'est pas finie; écoutez-le essayer de fondre ces quatre groupes dans un seul, en passant d'abord par ce qu'il nomme l'*accord omnimode* :

DE L'ACCORD OMNIMODE.

«Ce ne sera pas une médiocre conquête que celle des moralistes, ennemis-nés de l'Attraction : comment les rapatrier avec elle? Il suffira de leur faire connaître les sublimes propriétés de l'Attraction dans ses accords d'octave ou 8me degré Y χ : c'est le sujet de ce chapitre.

»Cet accord 8me est celui qui fait naître les affections généreuses et le dévouement collectif entre gens qui ne se connaissent pas même de vue ni de renommée. Il les met en sympathie artificielle et subite.

»Sous le nom de sympathie, je n'entends pas l'esprit charitable qui est une affection de 7me degré; le 8me n'a pour véhicule que le plaisir, que le charme, et non la pitié. Tout élan de charité est ressort de 7me, et non d'octave.

»Faire naître subitement une amitié collective et individuelle entre des êtres qui ne se sont jamais vus (je dis amitié de charme, et non de charité), c'est un avantage que la civilisation ne sait pas procurer à des rois : l'ordre sociétaire assure cette jouissance aux plus pauvres individus.

»C'est une des nombreuses merveilles qu'on va devoir aux accords de 8me degré, que je désignerai sous divers noms.

»Isolément et spécialement, ils seront nommés :

»Accords omnimodes, ou octaviens, ou pivotaux Y χ.

»Collectivement et génériquement, je les nommerai :

»Accord unitéiste ⋈ X, provenant de l'ensemble des quatre pivotaux, ou plutôt des huit, car ils sont huit, si on les distingue en essor direct Y, et inverse χ. Nous allons en étudier quatre seulement, puisque l'état de nos mœurs n'en admet que quatre, les majeurs, et proscrit les quatre autres, les mineurs. Il n'importe; nous étudierons et nous opérerons sur quatre comme sur huit.

»L'accord 8e omnimode en degré direct Y procède des masses aux individus; et en degré inverse χ, des individus aux masses, en observant constamment la marche progressive, qui est, ressort essentiel d'unité, marche immuable de la nature harmonique.

»Ici l'exemple doit précéder les définitions; mais je suis obligé d'aller chercher l'exemple dans les coutumes d'Harmonie, faire une excursion de quelques pages dans la huitième période, décrire le procédé qu'elle emploie pour former un lien d'octave ou lien omnimode entre des masses d'inconnus. Notre définition des gammes d'accords serait incomplète, si je manquais à faire connaître et apprécier l'accord pivotal, le plus sublime de tous. Décrivons-le donc en action, et d'abord en préliminaires, car il faut le préparer avant de le faire éclore.

(1) *Traité d'association*, tom. I, page 382, édit. de 1822.

»Exemple : une caravane de mille voyageurs et voyageuses, composée de Sybarites français ou autres, arrive d'Ephèse et vient coucher à Gnide, y séjourner le lendemain, pour se rendre ensuite à Rhodes et Candie. Il faut la mettre en sympathie subite avec les Gnidiens ; on en a vingt moyens, entre autres celui des assortiments par caractères et par penchants industriels.

»*Assortiment caractériel.* Dès la veille, les envoyés de Gnide sont allés à la phalange d'Halicarnasse, au-devant de la caravane, prendre note des caractères de ceux qui la composent. Les caractères n'étant qu'au nombre de 810, très distincts, sauf nuances, chacun connaît le sien en Harmonie; chacun en porte le signe indicateur sur écusson, médaille, épaulette, rosette ou autre indice apparent. C'est l'opposé des mœurs civilisées, où tant de gens déguisent leur naturel.

»En arrivant à Gnide, la caravane y trouve la phalange rangée en divisions co-sympathiques avec les voyageurs : les liaisons amicales sont formées à vue d'œil et en descendant de voiture; car chaque voiture est pavoisée du caractère dont elle contient un groupe ou un titulaire individuel. Chacune est abordée par une petite compagnie identique en passions, et par conséquent *amicale d'emblée*.

»Ce concert amical des deux masses est un accord mixte de 1re et de 7me. En le décomposant, on y trouve : 1° ressort de prime par l'identité de titres caractériels entre les deux compagnies classées progressivement; 2° ressort de 7me par l'hospitalité ou amitié divergente (ultramode), puisqu'elle s'applique à des inconnus. L'amalgame des liens de prime et de septième produit un accord mixte des plus intéressants.

»On peut former de vingt autres manières ce lien artificiel d'amitié subite entre des masses nombreuses : décrivons-le sur quelque sujet plus à portée des lecteurs civilisés, qui ne connaissent ni l'échelle ni les gammes de caractères. Spéculons sur les penchants industriels, pour être plus intelligible.

»*Assortiment industriel*, établi en affinité inverse χ, c'est-à-dire des individus aux masses.

»La voiture n° 1, pavoisant de grande chasse, contient six chasseurs et chasseresses des plus fameux de la caravane.

»La voiture n° 2, pavoisant de hyacinthe et d'œillet, contient six sectaires habiles en ces deux genres d'industrie.

»Et ainsi de cent cinquante voitures qui contiennent des assemblages par 1, 2, 3 penchants, plus ou moins, voire même par sympathies industrielles de choux et de raves, cultures aussi attrayantes en Harmonie que celle de l'oranger l'est en civilisation.

»L'heure d'arrivée est fixée à huit heures du soir. On est strict en Association sur les heures de rendez-vous; tout à minute fixe et sans attendre qui que ce soit, ni à table, ni en voiture. Les Harmoniens, ayant leur journée distribuée pour une douzaine de séances au moins, opèrent à la minute, comme aujourd'hui les militaires. Tout individu en retard se place aux voitures ou tables d'arrière-division.

»A huit heures, les Gnidiens et Gnidiennes, rassemblés au caravansérail de leur phalanstère, s'y classent en même série que les cent cinquante voitures attendues, voitures dont on connaît le contenu en assortiments industriels, par un tableau qu'ont remis les fées de caravane aux fées de Gnide.

»Je désigne sous le nom de Fées et Fés la corporation affectée au travail des sympathies quelconques. Ce sont des officiers du passionnel. Je place le *fées* avant les *fés*, parce que dans toute relation d'accord mineurs (amour et familisme) les femmes ont le pas sur les hommes.

»Au moment où les hérauts et hérautes de la caravane viennent annoncer son arrivée, la phalange de Gnide s'avance aux vestibules, et plus loin si le temps est beau. Dans ce cas, elle distribue ses cent cinquante groupes sous les péristyles et portiques. Au devant viennent se ranger les cent cinquante voitures pavoisées, vers lesquelles s'avancent autant de groupes analogues en affinité industrielle.

»Si le temps est pluvieux, l'abord s'exécute à couvert et aux vestibules. Les voitures 1 et 2, entrant les premières sous les porches, voient se détacher deux groupes, l'un à bannière de grande chasse, l'autre à bannière de hyacinthe et d'œillet. Ces groupes viennent donner la main à leur sympathiques en industrie, s'apparier collectivement et individuellement; et ainsi des autres voitures, à mesure d'entrée. L'affinité est aussi subite que si l'assortiment eût été distribué par caractères.

»Dans cette réception l'on observe la précaution de mélanger les sexes pour acheminer aux accords sympathiques. Raoul, chasseur de Saint-Cloud, est reçu par Calypso, chasseresse de Gnide, et Mathilde, chasseresse de Chantilly, est reçue par Actéon, chasseur de Gnide.

»On commence la réception par des entretiens sur les penchants mutuels : on est à l'instant même en affinité générale par identité de goûts industriels, et cette première conversation entre gens qui ne se sont jamais vus est aussi animée qu'elle serait glaciale s'il fallait répondre à des harangues d'officiers municipaux ou d'amis du commerce.

»On donnera environ une heure et demie à cette première séance amicale. D'abord, une demi-heure aux conversations et au parcours du phalanstère; un quart d'heure à la station de toilette et installation, puis trois quarts d'heure au soupé, afin que ladite séance *amicale* soit à double ressort, qu'elle soit *groupe composé*, groupe d'affinité industrielle et d'action gastronomique.

»Entre gens qui ne se sont jamais vus, il suffit bien d'une heure et demie pour une première séance; encore faut-il la soutenir par ressort composé ou double plaisir. Une conversation animée sans l'appui d'un repas ne suffirait pas à charmer cette première rencontre; le calme pourrait naître, et l'équilibre passionnel serait faussé dès la première séance.

»Au bout d'une heure et demie partagée entre les débats sur l'industrie, la toilette, le parcours du phalanstère et le soupé, on procédera au changement de séance, de peur de calme ou de tiédeur.

»A neuf heures et demie le soupé est fini; les Gnidiens et Gnidiennes se lèvent de table, sauf quelques officiers gastrosophes, et laissent pendant dix minutes leurs hôtes conférer sur les premières impressions, se concerter pendant que la Phalange de Gnide est au vestiaire.

»Dix minutes suffisent; on est expéditif en Harmonie pour la toilette comme pour toutes choses : les costumes y sont brillants, variés, mais commodes et faciles à revêtir. On n'a pas un instant à perdre; les moments sont comptés, non par devoir ou discipline, mais parce qu'on a un enchaînement de plaisirs à parcourir dans la journée et qu'on n'en veut manquer aucun. De là vient que tout harmonien, homme, femme ou enfant, est un prodige d'activité.

»L'harmonie, dans ses festivités, n'imite pas les frivoles civilisés, qui dans leurs divertissements n'ont aucune vue d'accord général, n'établissent aucun lien des plaisirs avec l'industrie. On verra plus loin que ces conditions sont strictement remplies dans cette séance de réception; que le lendemain matin elle aura servi à passionner toute la caravane pour les travaux agricoles et manufacturiers de Gnide, où ces voyageurs s'entremettront activement et passionnément pendant les huit séances industrielles de la journée de station. Achevons sur le moment d'arrivée, qui ne peut pas être donné à l'industrie; les harmoniens ne travaillant guère après huit heures du soir, à moins d'urgence.

»A neuf heures et demie, le dessert est à sa fin, et l'orgue du caravansérail annonce, par une salve, la séance de la cour d'amour. On voit s'ouvrir les portes qui conduisent aux salons de cour, et s'avancer les proto-fées, qui, escortées de troubadoures et corybantes, viennent au nom de l'archi-fée inviter la caravane. A leur suite sont des groupes de bayadères et bayaders, bacchantes et bacchants, qui se répandent dans la salle, entourent les voyageurs, prennent part aux vins mousseux, et font sauter les bouchons, selon les leçons de sagesse données par Delille.

»Bientôt la caravane est entraînée, et l'assemblée dans un beau désordre se rend au séristère d'amour. (On appelle *séristère* une masse de salles et pièces affectées aux fonctions d'une série d'ordre subdivisée en séries de genre.)

»Les deux troupes confondues marchent sans cérémonial jusqu'à la salle du trône, où les chefs de la caravane présentent leurs hommages à l'archi-fée. Au bout d'une minute, elle donne le signal d'ouverture, en élevant son sceptre. Les corybantes sonnent *aux rangs;* les Gnidiennes et Gnidiens quittent le bras de leurs hôtes. Alors les dignitaires d'amour, les fées et sylphides, les génies et magiciens, disposent les colonnes de sympathie occasionnelle, et en moins de cinq minutes on entre en séance.

»Comment se passera cette séance qui doit terminer la journée? Je n'essaie pas d'en rendre compte : notre objet n'est pas de donner des tableaux d'harmonie, mais seulement de définir et faire entrevoir l'accord ⋊ omnimode ou accord d'uniteisme, concert et lien subit entre des masses d'inconnus. Je viens d'en décrire une première séance; je ne m'arrête pas à la suivante, celle de la cour d'amour, qui prolongerait trop le chapitre. Je me borne à dire que, malgré cet appareil de bayadères et bacchantes, elle sera beaucoup plus décente que ne le sont aujourd'hui certaines maisons titrées de sociétés pudiques et honnêtes.

»La caravane a cette cour doit trouver des groupes assortis bien différemment de ceux qu'elle aura formés à l'arrivée ; le dispositif des sympathies d'amour occasionnel, objet de deuxième séance, ne peut pas être semblable à celui d'amitié occasionnelle, première séance.

»Quelque civilisé observera que les voyageurs et voyageuses ont pu déjà trouver à s'assortir en amour parmi les groupes d'affinité industrielle qui ont occupé la première séance. Qu'importe? Deux sûretés valent mieux qu'une ; ils vont rencontrer à la cour d'amour

un assortiment fort différent, et calculé sur leurs sympathies d'amour occasionnel, qu'on aura constatées par entremise des fées et fés. Chaque voyageuse ou voyageur sera bien libre d'agir selon ses goûts : il n'est pas moins vrai que l'accord de première séance, calculé pour identité industrielle, n'a aucun rapport avec l'accord de deuxième séance, calculé pour contraste occasionnel en sympathie d'amour passager. La phalange de Gnide, pour bien choyer ses hôtes, devra leur ménager ces successions d'accords en identité et contraste, sauf à eux à opter sur les variantes offertes.

»Après une douzaine de pareilles séances dans la journée du lendemain, séances où l'on aura varié de toutes manières les sympathies, l'affection de la caravane pour tous les Gnidiens et de ceux-ci pour toute la caravane, sera élevée au degré omniphilie inverse χ, puisqu'on aura procédé des individus aux masses.

»Le but serait manqué si cet enchaînement de plaisirs ne coopérait pas au bien de l'industrie active. Dès le lendemain les voyageurs seront déjà en si intime liaison avec les Gnidiens, qu'ils s'ajoindront à eux dans toutes les séances de travail à 5 heures du matin, après le délité (premier repas), l'hymne à Dieu et la parade industrielle; tous les Gnidiens allant en groupes au travail, s'y verront suivis et secondés par leurs hôtes; car en Harmonie chacun, quelle que soit sa fortune, a été dès l'enfance élevé à exercer *par attraction* une cinquantaine de travaux. La caravane connaîtra donc et pratiquera *par attraction* les travaux des Gnidiens : si tel groupe, au sortir du délité, va à la culture des hyacinthes, il verra se joindre à lui les hyacinthistes qui étaient dans la voiture n° 2; et ainsi des groupes qui iront cultiver choux, raves, haricots et autres légumes philosophiques.

»N'anticipons pas sur ces détails d'emploi des groupes; nous n'en sommes ici qu'à la définition. Il suffit de dire que ces dispositions si opposées à nos coutumes coopèrent sans cesse aux progrès de l'industrie; et, pour en acquérir la preuve, il faut attendre le traité des séries sur lesquelles je vais préluder en deux chapitres de définitions.

»Celle des groupes m'a obligé à faire une excursion dans le domaine de l'Harmonie. J'avais à décrire des accords de huitième degré, dont on ne trouve en civilisation que des germes informes, sans graduation comme celle des 150 groupes de Gnidiens, assortis aux penchants industriels des 150 groupes de voyageurs.

»Je crois inutile d'avertir que ces brillants développements de passions n'auront pas lieu dans les débuts de l'état sociétaire. Notre génération de paysans grossiers n'a que faire de fées et de troubadoures, elle ne saurait convenir à de pareils accords; mais elle en a les germes confus; je les analyserai aux pages suivantes, où l'on verra que l'accord omnimode, quoique réduit chez nous au degré confus, enfante déjà des prodiges de vertu et d'industrie : quelle sera son influence, quand on l'aura généralisé, et élevé du mode confus au mode régulier et progressif!

» Je n'ai expliqué cet accord qu'en degré inverse χ, procédant des individus aux masses; il est inutile de donner la définition du direct Y, opérant des masses aux individus. Ce serait compliquer l'exposé, qu'il faut abréger, puisqu'il nous entraîne souvent à parler d'un ordre social non encore existant. Je vais rentrer dans la sphère intellectuelle des lecteurs, et traiter des germes d'unitéisme ou accords omnimodes qu'on rencontre en civilisation.

» Ce genre de lien y est excessivement rare; il ne s'y montre que fortuitement et par lueurs; mais dans ses courtes apparitions, il élève les hommes à un état qu'on peut nommer *perfection ultra-humaine*: il les transforme en demi-dieux, à qui tous les prodiges de vertu et d'industrie deviennent possibles.

» On en vit un bel effet à Liége, il y a quelques années, lorsque quatre-vingts ouvriers de la mine *Beaujonc* furent enfermés par les eaux. Leurs compagnons électrisés par l'amitié travaillaient avec une ardeur surnaturelle et s'offensaient de l'offre de récompense pécuniaire. Ils firent, pour dégager leurs camarades ensevelis, des prodiges d'industrie dont les relations disaient : *Ce qu'on a fait en quatre jours est incroyable.* Des gens de l'art assuraient que, par salaire, on n'aurait pas obtenu ce travail en vingt jours.

» Quelle est cette impulsion qui enfante subitement les vertus, les prodiges industriels unis au désintéressement? Elle n'est autre que l'omniphilie, amitié de 8° degré. Ce n'est point l'amitié douce et tendre que vante la morale; c'est une passion véhémente, une vertu fougueuse; c'est vraiment le feu sacré; et cependant il n'y a point là d'amitié de 3°, 4°, 5°, 6° degré, puisque ces ouvriers venus des autres fosses ne connaissaient pas individuellement ceux de la fosse *Beaujonc.* Il n'y avait donc rien de personnel dans ce dévouement; c'était affection de philantropie collective et non individuelle; circonstance à remarquer pour la régularité de l'analyse.

» Ce mouvement d'affection collective, qui germe tout à coup chez des masses, est le plus brillant essor de la vertu. Tout moraliste avouera que si on pouvait maintenir les hommes dans cet état de sublime philanthropie, leur conserver cette noblesse dans toutes leurs relations, ils seraient transformés en demi-dieux. Or, si ma théorie remplit complètement ce vœu de la morale, n'aurai-je pas fait sa conquête? Disposons-la par les tableaux de cette unité amicale ou accord omniphile, dont elle exprime le désir.

» En voici un autre effet où se rencontre la vraie fraternité, mais pour un instant seulement.

» Les Troyens, après dix ans de siége, voient enfin s'éloigner l'armée grecque; ils sortent en foule de leur ville, et vont parcourir les positions qu'occupait l'ennemi : *panduntur portæ; juvat ire.* Dans l'excès de leur joie, ils oublient les distinctions de rang, s'abordent confusément pour se dire : « Ici était Ajax, là Diomède; ici étaient les Dolopes, là les Thessaliens. » En pareil cas, le prince et le plébéien se confondent; la joie est si pleine, si franche, qu'elle a besoin de s'épancher de toutes parts, se communiquer à tout venant. Chacun voit un confident, un ami, dans tout ce qui l'entoure. C'est dans une telle situation que la philosophie peut contempler quelques instants *l'égalité et la fraternité*, si maladroitement rêvées en civilisation, où l'on ne sait pas former des groupes omniphiles qui soient vraiment fraternels.

» On les forme à volonté dans l'Association, mais sauf préparatifs; aussi n'ai-je fait qu'indiquer les dispositions préliminaires, une séance d'arrivée, sans parler de la 2° ni de la 3°, dont les détails n'auraient pas été intelligibles. Il suffit d'avoir fait entrevoir que l'ordre sociétaire, au moyen de ses méthodes calculées sur les sympathies, saura, par une série de séances co-sympathiques artistement graduées, faire naître les accords omnimodes en tous les titres :

» En maj. *omniphilie* Y et χ, *omnitimie* Y et χ;
» En min. *omnigamie* Y et χ, *omnigynie* Y et χ,

» Et par suite, en UNITÉISME ⋈ et X, résultat de ces accords pivotaux des quatre groupes (1). »

Voilà donc par quoi Fourier prétend remplacer la religion sur la terre! voilà l'*unitéisme* qu'il prétend substituer à l'unité connue, sentie et pratiquée religieusement! Mais c'est le culte de la déesse Astarté que cet unitéisme! c'est la reproduction des cultes orgiaques de l'antiquité, ce n'est pas autre chose : Fourier n'est pas inventeur. Il y avait autrefois les *mystères de la bonne déesse*, dans lesquels on pratiquait, s'il faut en croire les révélations qui nous en sont venues, toutes les merveilles de Fourier. Apparemment ces mystères, qu'il était si sévèrement défendu aux initiés de révéler, n'étaient pas autre chose qu'une *série de séances co-sympathiques artistement graduées pour faire naître les accords omnimodes en tous les titres.*

Nous admettrons, si l'on veut, que les prêtres des cultes orgiaques n'étaient pas aussi *méthodiques* que Fourier, nous ignorons s'ils n'étaient pas aussi *savants* dans l'art que Fourier appelle *l'algèbre d'amour ou calcul des sympathies occasionnelles.* Nous admettrons encore que, malgré tous les travaux de l'érudition, les cultes orgiaques restaient enveloppés de ténèbres quant au principe sur lequel ils se fondaient, et que Fourier, en s'attachant à la sensation et en essayant de faire de la sensation une religion, ne laisse pas que de jeter un certain jour sur les nombreuses ramifications du Sivaïsme antique, qui avait pris le lingam pour symbole. Voilà tout ce que nous pouvons admettre à la louange de Fourier; car, du reste, la religion de Fourier, loin d'être neuve, est la plus vieille chose du monde.

Mais ce n'est pas le lieu de suivre la comparaison entre la religion de Fourier et ses analogues de l'antiquité. Nous n'avons pas encore achevé de faire connaître les incroyables égarements de Fourier : nous en sommes pourtant à l'accord *omnimode!*

Vous venez de voir comment il se produit, cet accord omnimode, *cet accord pivotal, le plus sublime de tous*, comme dit Fourier. Mais comprenez-vous bien toute la différence qu'il y a entre ce huitième accord et les sept précédents, et pourquoi Fourier l'appelle *pivotal?* C'est que les précédents étaient abandonnés aux caprices individuels; chacun et chacune les exécutait suivant le goût de chacun et de chacune. Mais ici c'est différent : le concert a succédé aux *solos*, aux *duos*, aux *trios*, aux *quatuors* : la symphonie est devenue universelle; tout l'orchestre donne. Qu'on soit hétérogame, monogame, hémigame, cryptogame, delphigame, phanérogame, ultragame, on n'est pas pour cela omnigame; ce que l'on est, on l'est isolément avec son partner ou ses partners : mais quand on devient omnigame, on est omnigame avec tout le monde; on entre dans le *séristère d'amour.* Les sept premiers accords se passent en famille, si je puis employer ce mot; mais l'octave est un accord public, c'est un *lien omnimode entre des masses d'inconnus.* Aussi pour qu'il s'établisse, « il faut *le préparer avant de le faire éclore.* » Heureusement « l'*Ordre so-*

(1) *Traité d'association domestique-agricole*, t. I, p. 392-518, éd. de 1822.

» citoyen a des méthodes calculées sur les sympathies, au moyen
» desquelles, par des séances co-sympathiques artistement graduées,
» il fait naître les accords omnimodes en tous les titres, en ma-
» jeur omniphilie Y et ⅄, omniunie Y et ⅄, en mineur omnigamie
» Y et ⅄, omnigynie Y et ⅄. » Il a, cet ordre sociétaire, « des corpo-
» rations de Fées et de Fés affectés au travail des sympathies quel-
» conques, par l'entremise desquels les sympathies d'amour occa-
» sionnel sont constatées. » Il peut donc réaliser l'amour sur la plus grande échelle possible, et créer « un lien d'octave, un lien omni- » mode entre des masses d'inconnus. » C'est, dit Fourier, *la perfection ultra-humaine;* et de même qu'il avait comparé l'amour entre deux femmes saphiennes à la charité des religieux du mont Saint-Bernard et des pères de la Rédemption, il compare l'amour omnimode à tout ce qu'il peut rêver de plus généreux et de plus héroïque. Mais il oublie dans ce chapitre quelque chose qu'il n'a pourtant pas oublié ailleurs : c'est l'EXTRAGAMIE. Qu'a-t-il donc rêvé qui n'ait pas pu entrer dans son *accord omnimode?* Il faut que j'achève de vous faire connaître Fourier, en souillant les caractères d'imprimerie qui vous transmettront cette lettre de la honte de reproduire ce qu'il appelle un *piège aux Zoïles*, c'est-à-dire quelques unes de ces pages d'équivoques où, sans s'exprimer en termes directs, il fait comprendre la latitude de son acceptation pour toutes les dépravations possibles, qu'il prétend toutes utiliser :

Modulations infinitésimales.

Les vilains goûts.

(Extrait du *Traité d'association domestique-agricole.*)

» Il n'est rien de plus flatteur pour les fantaisies individuelles, que le calcul des passions *infinitésimales* ou *hyper-nuancées.* En le publiant, je donne de l'encens à tout le genre humain ; les êtres les plus ridiculisés y trouveront l'avantage de pouvoir s'admirer eux-mêmes en toute légitimité, se faire honneur de goûts hétéroclites que l'opinion condamne, et qui vont être, non pas absous, mais illustrés par la théorie du mouvement infinitésimal.

» Ces goûts bizarres et risibles sont bien plus nombreux qu'on ne croit. Tel qui les blâme en habitudes gastronomiques, y est sujet en affaires d'amour. Tel autre qui les condamne dans les amours, s'y livre en affaires d'ambition, de familisme, en exercice des sens.

» Ainsi la manie des VILAINS GOUTS est le péché mignon des sept huitièmes de l'humanité, qui pourtant les tourne en ridicule ; tant il est vrai, selon l'Evangile, que « chacun voit une paille » dans l'œil de son voisin, et ne voit pas une poutre dans le sien. »

» La théorie, qui va réhabiliter et utiliser les goûts bizarres (essor infinitésimal inverse ⅄), doit absoudre de même et ennoblir les raffinements minutieux (essor infinitésimal direct Y) sur lesquels on critique les Sybarites.

» Les passions infinitésimales *inverses*, goûts bizarres, ne se rencontrent que chez une très faible minorité, insuffisante à former un groupe régulier dans une Phalange.

» Le groupe régulier doit, *en minimum*, se composer au moins de 9 personnes subdivisées en trois groupillons liés et pivotés comme il suit :

K. — 1. 2. — 3. 4. 5. — 6. 7. — ⋊.

» On ne peut soutenir ce minimum de 9 sectaires, qu'autant que la passion s'étend à un plus grand nombre, à 15 au moins, dont 5 ou 6 peuvent être absents ou malades.

» Cette faible dose d'un groupe sur 810 caractères (bambins et patriarches non compris) est le degré AMBIGU, degré hors de série, puisqu'il est borné à un seul groupe. Une telle réunion ne figure ni dans les séries, ni dans les individualités ; elle est d'ordre ambigu : elle tient rang *d'échelon minime et hors de ligne* dans la classe des séries, et *d'échelon maxime et hors de ligne* dans la classe des manies individuelles ou passions hétéroclites, inhabiles à figurer en harmonie domestique, et obligées de chercher leurs sectaires hors de la Phalange. Ladite secte prend ci-dessous le rang K transition, dans l'échelle des vilains goûts, où elle figure à titre de *plaisant goût*, état moyen entre les *jolis goûts* qui modulent par séries internes, et les *vilains goûts* qui ne s'associent que par séries externes.

» Ainsi dans une Phalange de 15 à 1,600 personnes, toute passion qui ne s'étend pas à 1/100e de la masse, au moins à 15 personnes, est titrée d'incohérente, goût hétéroclite, qui ne trouve pas à s'assortir harmoniquement.

» Ces passions prêtent volontiers à la raillerie, à moins qu'elles ne portent sur quelque raffinement de sciences ou d'arts ; mais en toute autre affaire, comme en gastronomie, un goût est raillé si, n'étant pas branche de série, il ne se rencontre que chez 1/150e des êtres, et ne peut pas fournir un groupe complet : dans ce cas il est titré de VILAIN GOUT.

» Les *vilains goûts* sont de 13 degrés, dont les 8e, 9e et suivants sont infinitésimaux en cas de dimension simple.

Échelle progressive des VILAINS GOUTS.

					individus.
K	en transition,	4	couples sur		810
	en 1er degré,	1	—	—	810
	en 2e —	1	—	—	2,430
	en 3e —	1	—	—	9,720
	en 4e —	1	—	—	29,160
	en 5e —	1	—	—	116,640
	en 6e —	1	—	—	349,920
	en 7e —	1	—	—	1,399,692
X^1	en 8e —	1	—	—	4,198,076
X^2	en 9e —	1	—	—	16,792,304
X^3	en 10e —	1	—	—	50,376,912
X^4	en 11e —	1	—	—	201,519,648
X^5	en 12e —	1	—	—	604,558,944
Z	en haut pivot	1	—	—	2,418,235,776

» Le 1er degré est celui qui ne compterait qu'un couple sur 810 caractères. Cette rareté l'expose au ridicule, qui va croissant dans les degrés suivants.

» Pour en indiquer l'emploi, spéculons d'abord sur un degré peu rare, comme les 4e et 5e.

» Trissotin, ami des raves, a le goût bizarre de les manger à demi-cuites, légèrement amollies dans l'eau chaude. Personne dans sa Phalange n'en peut manger de la sorte ; on les veut ou crues, ou tout-à-fait cuites. On raille Trissotin, qui s'obstine et soutient son vilain goût.

» Vadius, ami des courges, se régale de courge toute crue, assaisonnée de moutarde : il ne peut trouver aucun amateur qui partage son goût.

» Les régences, qui font en tous pays un travail d'exploration sur l'assortissement *des vilains goûts*, ont découvert que sur l'ensemble de la province, peuplée d'environ 200,000 âmes, il s'en trouve une douzaine du goût de Trissotin ; mais que, pour trouver une douzaine de collègues à Vadius, il faut recourir aux tableaux de la région entière, comprenant 800,000 âmes.

» On en avise Trissotin et Vadius : grand triomphe pour eux, car il n'est rien de plus obstiné que les gens à vilain goût. Ce sera une amorce de rassemblement pour ces originaux disséminés ; ils se réuniront, savoir :

» Les *Ravistes* et *Trissotins*, à l'armée provinciale de 5e degré.

» Les *Courgistes* ou *Vadius*, à l'armée régionnaire de 6e degré.

» Ils y jouiront du charme de manger et vanter en chorus les raves à demi cuites et les courges crues à la moutarde ; se proclamer entre eux les vrais amis des raves et des courges, les soutiens des saines doctrines raviques et courgiques, méconnues du profane vulgaire.

» Voilà une amorce pour attirer ces deux groupes à des armées de 5e et 6e degré. C'est pour Trissotin un voyage d'environ 10 lieues ; pour Vadius environ 20 lieues.

» Ce médiocre appât suffirait à amorcer tant de fantasques et d'oisifs civilisés : ils accourraient à ces réunions pour y voir leur vilain goût encensé, y former secte, et prendre place dans la hiérarchie passionnelle. On y admet toute manie innocente au rang d'impulsion louable et harmonique, pourvu que ses amateurs puissent rassembler un noyau de série composé de 9 personnes au moins, et distribué en groupe régulier comme ci-dessus.

» Quelque plaisante que soit une fantaisie, elle obtient brevet de passion utile et respectable, si elle peut présenter cette réunion corporative. Elle a droit de bannière dans ses réunions, droit de signes extérieurs chez les sectaires, et place honorable dans le cérémonial de tel degré, province ou région, si elle ne peut pas figurer dans celui de Phalange.

» Tout harmonien pourra, en satisfaisant cet amour-propre, bénéficier au lieu de dépenser ; car le séjour à l'armée est très profitable par conservation des dividendes en séries de résidence. Tout légionnaire est traité comme nos fonctionnaires absents, qui touchent le traitement sans exercer. En outre, il jouit de divers avantages qu'on trouve à l'armée, et dont nous parlerons à l'article suivant. Son voyage est agréable et gratuit.

» L'admission à l'armée est un avantage qu'on n'obtient que sur titres notoires. Les *vilains goûts* sont titre pour une campagne ;

et plus un vilain goût est rare, plus il élève le degré d'admission. Spéculons sur les degrés infinitésimaux qui commencent au 8e, selon le tableau ci-dessus.

»L'archéologue *Philogone* aime les raves accommodées à l'*assa fetida;* il démontre que cette puanteur a été en crédit chez les anciens.

» L'astronome *Lunarius* a une fantaisie plus éminemment dégoûtante ; il mange les araignées toutes crues. (On assure que c'était le goût de Lalande.)

»Les régences ont pris note de ces fantaisies. Après les recherches d'usage, on reconnaît que celle de Philogone est de 8e degré, et qu'on ne peut l'assortir en groupe complet, qu'en puisant dans une masse de 17 millions d'âmes. Celle de Lunarius est de Ze degré : il faut, pour en compléter un groupe, étendre les recherches à 2,400,000,000 âmes.

»Ainsi le *vilain goût* de Philogone est raréfié à un sur un million d'hommes, et celui de Lunarius à un sur cent cinquante millions d'hommes : titres d'admission à une campagne, le premier en armée du 9e degré, le 2e en armée de Ze degré.

»Assurément rien n'est plus risible, au premier coup d'œil, qu'une fantaisie limitée à un individu sur 150,000,000. C'est pour s'être laissé prendre à ces apparences trompeuses, que les philosophes ont avorté en étude de la nature, et ont vu de *profonds mystères* là où ils auraient dû voir des dispositions unitaires, l'analogie du passionnel au matériel.

»Étudions cette proposition sur les fantaisies raillées que j'ai nommées infinitésimales inverses.

»On les étouffe en tous pays, surtout chez les enfants qui inclinent fortement aux goûts bizarres, comme de manger du plâtre qu'ils arrachent des murs : c'est pourtant la bonne nature qui les y pousse.

»Dans le cas où ces fantaisies étouffées en tous pays par la raillerie et la contrariété pourraient se développer en liberté, quelle est la quantité qu'on en verrait éclore, soit en gourmandise, soit en amour, soit en toute autre passion ? L'on en trouverait 7 sur 8 individus, c'est-à dire que sur 900,000,000 d'habitants, somme actuelle, il y en aurait 780,000,000 sujets à quelques-uns de ces goûts bizarres de 13e degré Z, que la raillerie étouffe aujourd'hui, et qui sont réduits à se dissimuler ou à ne paraître que difficilement sans essor plein, sans emploi utile.

»Ces goûts dépravés de 13e degré, qui ne sont départis qu'à un individu sur 150,000,000, sont souvent inconnus des titulaires mêmes, qui les considèrent comme impulsion vicieuse à réprimer. Cependant elles sont l'ouvrage d'un créateur qui ne fait rien sans motifs plausibles.

»J'ai dit que l'un des emplois de ces *vilains goûts* est l'attraction aux grandes armées : parmi les amorces qui y entraînent plaçons en pivots:

»Inverse X, les bizarries infinitésimales.
»Directe Y, les raffinements infinitésimaux.

»Si donc on veut rassembler et utiliser une armée de 13e degré Z, tirée de tous les empires du globe, il faut dans les 18 amorces, dont 14 de gamme, 2 de pivot et 2 de transition, ménager avec soin les deux pivotales, celles des hautes bizarreries et celles des hauts raffinements. Toutes deux fournissent égal nombre de recrues, à peu de chose près : toutes deux comprennent environ les sept huitièmes de l'espèce humaine.

»L'organisation de ce lien corporatif gradué sera une fonction des SIBYLS DE GASTROSOPHIE et des FÉES D'AMOUR, dans les armées de 13e degré; puis on formera pareilles séries, moindres en puissance, dans les armées de 12e, 11e, 10e degré. Ce sera une voie de liens ajoutée à vingt autres, et une voie qui tient un rang très-éminent dans le mécanisme passionnel(1). »

Les déviations de tout genre devenues *une voie de liens ajoutée à vingt autres, et une voie qui tient un rang très éminent dans le mécanisme passionnel!*... Un *lien corporatif gradué* organisé pour l'emploi et le développement de ces déviations !... L'étude des *vilains goûts* de toute espèce confiée aux *Sibyls de gastrosophie* et aux *Fées d'amour*, afin que ces Sibyls et ces Fées en fassent une amorce et un moyen d'attraction aux grandes armées !... En vérité, il n'y avait jusqu'à Fourier, qu'un homme qui eût eu le germe de pareilles idées! La fin du dernier siècle a vu avec autant d'étonnement que d'horreur cet homme connu par un livre abominable, et qui mourut fou à Charenton. Mais comment la Théorie de Fourier pourrait-elle repousser une dépravation quelconque? Si Messaline est en honneur, comment Pasiphaé serait-elle rejetée? Si les amours saphiques sont, non pas seulement tolérés, mais célèbres, considérés comme un *accord sublime*, placés dans la gamme d'amour parmi les *hauts accords*, au-dessus des *accords cardinaux*, et à une distance infinie des *bas accords*, pourquoi et à quel titre toute autre déviation des lois de la nature serait-elle réprouvée ? Aussi Fourier ne réprouve aucune déviation, aucun goût dépravé ; et, dans sa prétendue science, qui n'est qu'une science maudite, un fantôme de l'erreur se présentant sous le costume de la science, l'UNITÉISME comprend l'accord générique *extramode* comme tous les autres accords. Voyez-en la preuve dans le tableau de sa gamme que j'ai cité ci-dessus. « Les accords »omnimodes, dit-il à la fin de ce tableau, sont pivotaux ; celui »d'*unitéisme* est hyper-pivotal. » Et l'unitéisme ne vient qu'après l'*extragamie* ; il embrasse toutes les déviations possibles.

Arrêtons-nous ici. Nous avons parcouru une longue route à travers ce dédale de mysticisme matérialiste que Fourier appelle la *Théorie des accords*. C'est une *Théorie* qui paraît avoir fleuri jadis dans le voisinage de l'Égypte, mais que le feu du ciel détruisit : « Alors »l'Éternel fit pleuvoir des cieux, sur Sodome et sur Gomorrhe, du »soufre et du feu, de la part de l'Éternel; et il détruisit ces villes-là, »et toute la plaine, et tous les habitants des villes, et le *germe de la* »*terre* (1). » La Bible, dans ce grand symbole, emploie à dessein cette expression : *Dieu détruisit le germe de la terre*, comme pour mieux marquer la nature du crime par sa punition.

Quel était le crime, en effet, et quel but avait-il? C'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, le crime de la stérilité ; car il avait pour effet de procurer la stérilité en n'obéissant pas aux lois divines, et en déviant de la nature humaine. Dieu le frappe de stérilité, et détruit jusqu'au *germe de la terre* sur le sol où il a régné.

La Théorie de Fourier n'est que la reproduction du crime de stérilité procurée par les mêmes déviations que le feu céleste punit à Sodome et à Gomorrhe. Elle est donc jugée, puisqu'elle se résume en ces termes que Fourier nous a fournis lui-même : PROCURER PAR TOUS LES MOYENS POSSIBLES LA STÉRILITÉ DES DEUX TIERS DES FEMMES, afin de donner une limite fixe à la population.

Quel que soit notre dégoût, il nous faut pourtant encore exposer l'organisation que Fourier déduit de ses principes pour le genre humain infame que son imagination en délire a rêvé. Avec une goutte d'eau souvent fétide, on peut faire bien des bulles que les rayons du soleil ne dédaignent pas de peindre des couleurs du prisme. Fourier, accomplissant l'œuvre dernière du matérialisme, a soufflé une nombre infini de bulles avec l'amas de matière croupissante qu'il avait prise pour l'océan de la vie. Son système ressemble, par l'entortillement des parties, à ces chapelets d'œufs de crapauds qu'on trouve en été dans les marais fangeux. Puisque le destin, comme Fourier aime à dire, nous a condamné à dévoiler ce que ses disciples dissimulent, nous aurons le courage de remplir notre tâche jusqu'au bout.

PIERRE LEROUX.

(1) *Traité d'association domestique-agricole*, tome *II*, page 454-455, édit. de 1822.

(1) Genèse, chap. XIX, v. 24, 25.

AVIS.

Nous prévenons nos abonnés que les mandats relatifs à leur abonnement de cette deuxième année (Octobre 1846 à Octobre 1847) leur seront présentés prochainement. Nous les prions de nous faire éviter tous frais de retour.

Plusieurs personnes s'étant abonnées à partir du 1er janvier, nous devons prévenir que l'abonnement doit se faire à partir d'Octobre, afin de ne pas décompléter nos collections annuelles.

BOUSSAC. — IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, A BOUSSAC, département de la Creuse.
PRIX DE L'ABONNEMENT : CINQ FRANCS PAR AN.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.

DEUXIÈME ANNÉE. — N° 8.

MAI. — 1847.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

NOTE SUR LA MÉMOIRE,

CONSIDÉRÉE DANS SES RAPPORTS AVEC LA DOCTRINE DE LA RENAISSANCE DANS L'HUMANITÉ.

Lethœum ad fluvium Deus evocat agmine magno :
Silicet *immemores* super ut convexa revisant.
VIRG., *Æneid.*, lib. VI.

Ecce enim ego creo cœlos novos et terram novam ; *et non erunt in memoria priora*, et non ascendent super cor.
ISAIE, cap. LXV, v. 17.

L'objection qu'on oppose le plus communément à la doctrine de la renaissance dans l'Humanité est tirée de l'absence de la mémoire. Cette objection a été réfutée dans la livraison du mois de février dernier. Notre intention est d'ajouter quelques considérations à celles qui ont été déjà présentées. Nous ne pouvons exposer de nouveau ce que les lecteurs connaissent ; aussi prenons-nous le parti de les renvoyer simplement, pour tout ce qui se rattache de près ou de loin à ce point de doctrine, au livre DE L'HUMANITÉ, aux articles métaphysiques de l'ENCYCLOPÉDIE NOUVELLE, tels que *Condillac, Conscience, Eclectisme, Sommeil*, etc., et encore, principalement pour les personnes qui n'ont pas à leur disposition les écrits que nous venons de citer, à l'*Exposé sommaire* que M. Grégoire Champseix a publié dans cette Revue. C'est dans ces ouvrages qu'ils trouveront développées les idées qui nous ont inspiré cette Note.

La mémoire est cette faculté particulière au moyen de laquelle nous nous souvenons de tout ce qui fait partie du domaine de la vie manifestée. En elle, la sensation existe comme le sentiment et la connaissance, puisque dans tout ce qui compose le monde des manifestations de notre entendement, le non-moi, représenté par le corps, existe aussi bien que le moi ; de sorte qu'il est vrai de dire que tout ce qui est en nous, excepté notre essence elle-même, est formé de moi et de non-moi, et n'existe qu'à ce titre de composé. Si l'un des deux termes est détruit, le composé ne peut se produire. La loi de la Trinité dans les manifestations de la Vie ne peut pas plus être violée dans le monde moral, qu'elle ne peut l'être dans le monde physique, comme on s'exprime vulgairement, quoiqu'il n'y ait, au fond, qu'un seul monde, la Vie, qui se présente à nous sous divers aspects. Si nous faisons une application de ce principe à la question qui nous occupe, il nous paraît, de prime abord, évident que nous ne pourrons avoir, dans notre vie future, le souvenir de tout ce qui fait partie de notre vie actuelle. Dans le passage de la vie à la mort, le corps disparaît ; de notre existence d'aujourd'hui, il ne reste que le moi, l'essence, qui, dans son retour au sein de l'Humanité, s'unit à un nouveau corps pour donner naissance à de nouvelles sensations, à de nouveaux souvenirs, etc.

Mais nous devons développer plus complètement notre pensée, afin que cette objection de l'absence de la mémoire, qu'on oppose si souvent à notre croyance en la renaissance dans l'Humanité, soit radicalement détruite. Ce point important bien établi, il nous semble que les idées auxquelles nous sommes attachés se feront plus facilement jour dans les esprits.

Toute sensation et toute connaissance supposent la préexistence du sujet et de l'objet, du moi et du non-moi, et ne se produisent qu'accompagnées d'un troisième terme, qui est le rapport du sujet à l'objet, du moi au non-moi. Que l'un des termes disparaisse, plus de rapport possible ; mais que l'un des termes change, comme cela arrive à chaque nouvelle existence, le rapport éprouve nécessairement un changement adéquat au changement qu'éprouve le terme qui concourt à lui donner naissance. Ce composé du moi, uni à un non-moi différent des non-moi auxquels il s'est uni antérieurement, doit différer des composés des existences antérieures. Or ce composé du moi et du non-moi, dans lequel le corps se trouve aussi bien que l'âme, est ce qu'on appelle sentiment, souvenir, affection, etc. Donc la mémoire ne peut exister, puisque l'un des termes qui doivent concourir à sa formation est anéanti. Et comment, en effet, en serait-il autrement ? En renaissant, l'homme est le même être, et n'est plus le même être : il est le même être en essence, mais il n'est plus le même quant à la manifestation, c'est-à-dire par son corps ; et qu'on n'oublie pas que c'est de la manifestation qu'il s'agit ici. C'est la même essence, mais elle a été reprendre une virtualité nouvelle dans le sein de Dieu ; mais elle s'est unie à un nouveau corps pour former un tout complet, un. En passant par la mort, notre âme oublie les manifes-

tations de son existence antérieure, parceque le corps, instrument de nos sensations, et par conséquent de nos souvenirs, n'est plus là pour entrer dans la formation de ces sensations et de ces souvenirs. Elle passe à l'état de *vide ;* puis, de cet état de virtualité, repassant à l'état de manifestation, elle reprend un nouvel instrument, au moyen duquel elle pourra se mettre en rapport avec tout ce qui fait l'objet de la vie de l'Humanité, recevoir par conséquent de nouvelles impressions, etc. Mais ce nouvel instrument ne pourra concourir à la formation du souvenir des choses passées lors de l'union de l'âme avec un autre corps, puisqu'il n'est plus le même, qu'il est nouveau, et que le corps, au moyen duquel la sensation entre en nous, est nécessaire dans la production de la mémoire. Une nouvelle existence commence avec un nouvel instrument ; le vieil instrument, nécessaire à la formation des souvenirs des existences passées, n'est plus : comment veut-on que la mémoire existe?

On nous objectera peut-être que notre essence elle-même possède la mémoire sans être unie à un corps. C'est là, pour nous, une grande erreur : notre âme, dans cette face de la vie éternelle qu'on appelle la mort, ne possède aucune faculté. Seule, elle ne forme pas un être, nous entendons un être *vivant*, en état de manifestation. Ce n'est qu'une puissance d'être, ou, si l'on veut, un être à l'état virtuel, qui ne possède, par conséquent, des facultés que virtuellement, conditionnellement, et non d'une manière effective. Pour les posséder d'une manière effective, il faut qu'elle soit unie à un corps; il faut, en un mot, que l'homme existe. Les facultés que nous apportons en naissant sont des propriétés de cette union, c'est-à-dire de l'homme complet *esprit-corps;* ce sont des facultés *humaines*, qui se modifient selon que se modifie notre être en passant à travers ses diverses existences. Notre âme n'a donc, si elle n'est unie à un corps, aucun moyen de se mettre en rapport avec tout ce qui fait l'objet de la vie de l'Humanité. Elle ne peut rien sentir, ni rien aimer, ni rien connaître; et, par conséquent, elle ne peut se souvenir, puisque pour se souvenir ces trois choses sont nécessaires, et que le corps, qui entre dans leur composition et qui concourt à nous les donner, n'existe pas. Toute chose résulte de la conjonction de deux termes, qu'il s'agisse du monde moral ou du monde physique ; ces deux termes coexistent dans leur rapport d'une manière tellement intime que celui-ci disparaît aussitôt que l'un d'eux vient à manquer. C'est la loi de la Trinité.

Il est grand temps, du reste, de sortir du Spiritualisme et du Matérialisme. Nous devons aujourd'hui abandonner ces deux solutions incomplètes du problème de la vie, pour entrer dans une large synthèse embrassant l'être sous tous ses aspects; nous ne pouvons rien faire avec ces doctrines également fausses.

L'esprit et le corps séparés ne sont que des états *vides*, virtuels de l'être, aussi impuissants l'un que l'autre dans leur isolement : il faut qu'ils soient intimement unis pour pouvoir se manifester; auparavant, ils sont comme s'ils n'étaient pas. L'ame n'est pas plus un homme que le cadavre n'est un homme.

Ceci posé, nous disons : la mémoire, comme toutes les autres facultés, n'est possédée que par l'être complet esprit-corps, c'est-à-dire, par l'homme. C'est dans les manifestations de notre existence actuelle qu'elle prend sa base et sa naissance. D'où il suit qu'elle ne peut nous donner que le souvenir de ses manifestations, et en aucune manière des manifestations de notre existence antérieure. En effet, d'une existence à une autre, nous nous transformons. Nous sommes les mêmes en essence; mais en manifestation, c'est-à-dire par nos facultés, nous sommes *autres*, nous sommes des êtres en quelque sorte nouveaux. Nos facultés ne sont plus les mêmes. Nous ne pensons plus, nous ne jugeons plus comme nous avons jugé et pensé : comment aurions-nous le souvenir des pensées et des sentiments qui ne sont plus en nous? Comment la mémoire existerait-elle, lorsqu'à chaque existence nous changeons de corps, lorsque le corps qui doit lui donner naissance est détruit, que c'est maintenant un nouveau corps qui va concourir à former de nouveaux souvenirs, mais qui ne pourra, de toute impossibilité, concourir à la formation des souvenirs des temps et des choses où il n'était pas? La mémoire devient *nouvelle* quand notre essence s'unit à un autre corps; elle ne peut donner que les produits que lui fournit l'essence unie à ce nouveau corps; elle ne peut s'appliquer qu'aux idées et qu'aux sentiments *nouveaux* qui résultent de cette union, et en aucune manière à des idées et à des sentiments qui ont été engendrés dans l'union de cette même essence avec d'autres corps, puisque, nous le répétons, le corps est nécessaire à la formation du souvenir, et que ces anciens corps ne sont plus. Avec eux, la mémoire disparaît, parce qu'avec eux l'homme *esprit-corps* disparaît quant à la manifestation.

De ce que nous avons dit jusqu'ici, il sort directement la conséquence suivante : demander le souvenir de nos existences antérieures, c'est demander d'avoir toujours le même corps, puisque, comme nous croyons l'avoir démontré, la présence de ce corps serait nécessaire pour que ces souvenirs puissent se former. La mort n'existerait donc plus; nous serions toujours les mêmes en essence et en manifestation. Mais alors plus de progrès possible; car il ne faut pas oublier que la doctrine de la perfectibilité indéfinie de l'Humanité repose en partie sur ces transformations successives de l'homme. Ce caractère de changement et de persistance que nous remarquons dans la vie éternelle de l'être humain, nous le retrouvons dans le progrès, dont l'essence est aussi à la fois la persistance et le changement. Il en est qui ne voient en lui que ce dernier caractère; mais c'est là une erreur grave, une conception étroite de la vie de l'Humanité, dans laquelle le passé transformé se trouve présent. Pour pénétrer dans des voies nouvelles, nous avons besoin de nous appuyer sur ce qu'il y a de grand, de vrai, d'immortel dans la vie antérieure de l'Humanité; nous avons, en un mot, besoin d'avoir une tradition.

Quand on demande que nous ayons le souvenir de nos existences antérieures, il faut demander aussi, pour être conséquent, que nous ayons les mêmes prédispositions, les mêmes facultés, et partant les mêmes idées et les mêmes sentiments, par conséquent le même corps : nous en revenons toujours à montrer la nécessité de la présence de ce terme dans tout ce qui résulte de l'exercice de notre vie. Comment, de toutes nos facultés, ne conserverions-nous que la mémoire? Pourquoi n'aurions-nous plus identiquement la même attention, le même jugement, etc., par rapport à tout ce qui fait l'objet de la vie humaine? Est-ce que, dans un être indécomposable comme l'est l'homme, un changement qui s'opère dans une partie n'entraîne pas un changement adéquat dans le tout? Les facultés dont nous parlons, nous les aurons encore, mais transformées ; ce que nous n'aurons plus, c'est la matière de ces facultés, le non-moi de notre existence antérieure qui était représenté en nous par le corps que nous avons abandonné. De même, la mémoire, comme faculté, réparaîtra dans notre vie future; mais ce qui est anéanti pour toujours, ce sont les produits de la mémoire ou les souvenirs dont l'existence est tout-à-fait contingente et subordonnée aux conditions de l'être, lesquelles changent à chaque existence. L'instrument qui concourait à la formation des souvenirs est brisé; un autre instrument l'a remplacé, qui ne peut fournir des produits identiques à ceux que fournissait celui qui n'est plus : *sublata causa*, *tollitur effectus*.

De ce que nous venons de dire il ne faut pas conclure qu'il ne nous reste rien de nos existences antérieures. La mémoire *formelle* disparaît complètement, cela est vrai; mais nous avons fait un pas de plus dans la vie, et, à chacun de nos retours dans le sein de l'Humanité, nous apportons une innéité de plus en plus élevée, qui remplace profondément en nous la mémoire que nous avons perdue. Ce qu'est

le sommeil dans le passage d'un jour à un autre jour, la mort l'est dans le passage d'une existence à une autre existence. Cette espèce de travail d'assimilation que le sommeil opère sur les manifestations de quelques instants, la mort l'opère sur les manifestations de toute la vie. Nous ne pouvons mieux faire que de citer à cet égard quelques lignes du livre *De l'Humanité* : « L'innéité et les conditions diverses que les êtres réapparaissant aujourd'hui à la vie apportent en naissant remplacent évidemment la mémoire perdue de leur existence passée. Cette mémoire est entrée, pour ainsi dire, plus profondément dans leur être; elle est transformée en facultés, en puissance de vivre, en virtualité, en prédispositions de tout genre.... Il se fait problablement dans le phénomène de la mort quelque chose de semblable à ce qui a lieu chaque jour dans le sommeil, que les poètes, les philosophes, et même le vulgaire, ont si souvent comparé à la mort, et appelé le frère de la mort. Dans le sommeil, nos idées, nos sensations, nos sentiments de la veille, se transforment et s'incarnent en nous, deviennent nous, par un phénomène analogue à celui de la digestion de notre nourriture, qui devient notre chair. Dans le sommeil, dis-je, nos perceptions s'élaborent au point de devenir notre être lui-même. C'est ainsi que le sommeil nous régénère, et que nous sortons plus vivants et plus forts du sommeil, avec un certain oubli. Eh bien, dans la mort qui est un plus grand oubli, il semble que notre vie se digère et s'élabore, de manière que, tout en s'effaçant sous sa forme phénoménale, elle se transforme en nous, et augmente, en passant à l'état latent, la force potentielle de notre être. Puis vient le réveil ou la renaissance. Nous avons été, nous ne nous rappelons plus les formes de cette existence; et néanmoins nous sommes, par notre virtualité, précisément la suite de ce que nous avons été, et toujours le même être, mais agrandi (1). » Voilà comment se lient nos diverses existences, et comment il se fait que l'essence du passé, si l'on peut s'exprimer ainsi, se trouve en quelque sorte incarnée en nous, sans que cependant nous en ayons aucun souvenir.

Après tout, la mémoire est-elle donc chose si importante que nous devions nous en préoccuper d'une manière aussi exclusive? Ce dont il s'agit, ce n'est pas de nous souvenir, mais de continuer l'œuvre de création qui nous rapproche de l'idéal de perfection qui nous guide et nous éclaire. L'identité de notre être ne gît pas plus dans la mémoire qu'elle ne gît dans aucune de nos autres facultés. Elle gît dans l'être lui-même se continuant et se perfectionnant dans ses manifestations sucessives. La grande autorité de Leibnitz nous vient ici en aide : « Ce n'est pas, dit-il, le souvenir qui fait precisément le même homme.... L'avenir dans chaque substance a une parfaite liaison avec le passé. C'est ce qui fait l'identité de l'individu (2). »

A ceux qui placent notre identité dans la mémoire, nous ferons l'objection suivante : Si l'identité de notre être gît dans la mémoire, comment se fait-il qu'il existe des êtres humains chez lesquels cette faculté ne se développe pas? ou comment encore se fait-il qu'elle nous abandonne si souvent, dans le cours de notre existence actuelle, par l'effet de l'âge ou des maladies? Chacun sait combien ces cas sont fréquents; nous allons cependant en citer quelques-uns des plus remarquables, pour donner plus de force à notre argumentation.

1° « On ne peut douter que notre mémoire n'ait pour *substratum* une sensation corporelle. Voyez ce que devient la mémoire dans les songes : ne redevient-elle pas sensation? Voyez ce que devient la mémoire dans les maladies; ne nous est-elle pas enlevée, soit totalement, soit partiellement? Un des meilleurs philosophes vivants, l'illustre et vénérable M. Ballanche, ne se cite-t-il pas lui-même en exemple de l'abolition momentanée de la mémoire dans les maladies? Nous lui avons entendu raconter comment, après une grave maladie, il ne se souvenait plus d'avoir composé un de ses ouvrages. On lui en lisait des pages, et ces pages lui paraissaient si nouvelles qu'il se promettait, quand il serait rétabli, de lire ce livre qui l'intéressait. Il avait oublié jusqu'au titre de son œuvre. Madame de Staël a écrit à peu près la même chose d'elle-même; elle relisait des pages anciennement composées par elle, sans se douter qu'elle en fût l'auteur(1). »

2° L'historien Sleidan, avant de mourir, oublie tout ce qu'il savait (2).

3° Un notaire, à la suite d'une attaque d'apoplexie, oublie son propre nom, celui de sa femme, de ses enfants, de ses amis; il ne sait plus ni lire ni écrire (3).

4° Un jeune homme perd la mémoire pendant la canicule, et la retrouve quand la température s'abaisse (4).

Ne sommes-nous plus les mêmes dans ces cas? Si l'on veut être conséquent, il faut dire que non. Mais comme cette réponse serait trop absurde, on pourra chercher à repousser cette objection, en disant que, dans ces circonstances, la perte de la mémoire est incomplète. Cela est généralement vrai; mais les cas de perte complète de la mémoire ne sont pas rares. Nous pourrions citer beaucoup de faits analogues à ceux qu'on vient de lire, et énumérer les nombreuses circonstances dans lesquelles on peut observer la perte de la mémoire; mais ces citations seraient tout-à-fait inutiles : les faits précédents nous suffisent pour le but que nous nous proposons.

Qu'est-ce donc que cette base de notre identité, qui disparaît si souvent dans le cours de notre vie, sans que pourtant nous cessions d'être les mêmes? Nous ne concevons guère comment on s'efforce, pour rejeter la renaissance dans l'Humanité, de placer notre identité dans la mémoire. N'est-ce pas réellement placer l'être où il n'est pas, que de le placer dans les manifestations d'un de ses attributs, dans les souvenirs? Ce qui se voit si souvent dans notre existence actuelle, pourquoi avoir tant de répugnance à l'admettre quand il s'agit du passage d'une existence à une autre? Pourquoi vouloir conserver pour notre vie future un élément qui nous fait si souvent défaut dans notre vie actuelle?

Ces idées touchant l'absence de mémoire ne sont pas nouvelles, comme on le sait. On les retrouve dans l'antiquité judaïque, comme dans l'antiquité grecque, quoique d'une manière moins marquée. Virgile, dans son exposition poétique de la philosophie de Pythagore, nous montre les âmes buvant les eaux du fleuve Léthé *(oubli)*, et retournant ensuite dans le sein de l'Humanité, sans emporter aucun souvenir de leur existence antérieure, *immemores*. Isaïe, prophétisant des temps meilleurs aux fidèles serviteurs de Jéhovah, leur promet, au nom de la Divinité, une terre nouvelle où ils n'auront aucun souvenir du passé, *et non erunt in memoria priora*.

Ne nous exclamons pas tristement sur la rigueur de la Providence, qui nous retire le souvenir de nos existences antérieures. Que le désespoir et la désolation n'entrent pas dans nos cœurs, parceque nous oublierons ceux qui nous sont chers à divers titres. N'aurons-nous pas autour de nous des êtres à aimer? N'aurons-nous pas encore, pour marcher vers Dieu, les objets éternellement essentiels de l'homme : l'Humanité, la Nature? Que viendraient donc faire, dans notre vie future, ces souvenirs qu'on réclame avec tant d'insistance? Sommes-nous doués d'une puissance telle que nous puissions embrasser plusieurs existences à la fois? Le fardeau d'une seule vie ne pèse-t-il pas assez lourdement sur nos épaules pour que nous ne devions pas penser à demander, comme une grâce, ces innombrables souvenirs qui nous écraseraient et encombreraient les voies nouvelles que nous devons parcourir?

(1) *De l'Humanité*, livre V, chapitre XV.
(2) *Nouveaux essais sur l'entend. hum.*, livre II, chap. 1.

(1) *Encyclopédie Nouvelle*, art. *Conscience*.
(2) Leibnitz, *loc. cit.*
(3) Pinel, *Traité phil. de l'alién. mentale*, 2e édit.
(4) *Hist. de l'Acad. des Sciences*.



La mort, considérée philosophiquement, est une condition expresse du progrès. Dans l'univers, tout meurt, comme on le dit vulgairement, c'est-à-dire, tout change, tout se transforme pour recommencer une nouvelle existence. Pourquoi l'homme échapperait-il à cette loi générale et providentielle ? Pour que la mort n'existât pas, il faudrait que le monde entier fût immobile; car un changement qui s'opère dans une partie entraîne nécessairement un changement dans toutes les autres parties. Sans la mort, aucun progrès ne serait possible : la création dans l'Humanité étant successive, telle existence de l'homme est adéquate à tel temps et à telle somme de vérité, et ne peut l'être à un autre temps et à une autre somme de vérité. Pour que l'Humanité fasse un pas nouveau, il faut que l'homme meure, qu'il retourne puiser dans le sein de Dieu une virtualité nouvelle qui lui permettra d'ajouter quelque chose au fonds antérieur de l'Humanité. Cette nouvelle existence est prédestinée à se perfectionner dans une certaine mesure et à accomplir une mission en rapport avec l'innéité qu'elle a apportée. Des forces diverses sont nécessaires pour que l'entier accomplissement de ces révélations successives ait lieu ; la même existence ne peut, en aucune manière, suffire à cette ascension graduelle, continue, vers la Vérité, vers Dieu. Par conséquent, si nous ne mourions pas, l'Humanité serait encore aujourd'hui ce qu'elle était à son origine. Le caractère essentiel de la vie, n'est-ce pas la manifestation, c'est-à-dire le changement, le progrès? Il nous est impossible de concevoir la vie en repos; aussi peut-on facilement comprendre l'idée des anciens, qui donnaient le mouvement comme l'essence de la vie et de l'immortalité : *Nam quod semper movetur æternum est*, dit Cicéron (1).

La mort ne doit donc pas être regardée comme un anéantissement ou comme un passage dans un autre monde : c'est un pas de plus fait vers Dieu. Loin de la craindre et de la maudire, nous devons l'envisager religieusement, comme un des plus grands et des plus féconds moyens dont la Providence se sert pour le perfectionnement du genre humain. Loin de couper brusquement notre existence terrestre, elle la continue d'une manière profonde. Loin d'être neutre, d'être sans force ni vertu, elle possède, au contraire, dans la profondeur de ses limbes, une admirable puissance de création; analogue, sous ce point, au sommeil, qui n'est pas non plus une interruption, mais une continuation de la vie créatrice. Voyez! la mort nous prend usés, et elle nous rend une existence nouvelle, pleine de vigueur et d'énergie, capable d'embrasser non seulement tout ce que nous avions embrassé antérieurement, mais encore de découvrir et d'atteindre de nouveaux horizons. C'est par ces changements successifs que se développe et se manifeste la virtualité infinie de notre être.

Ces idées doivent apporter dans le cœur de l'homme véritablement religieux un grand calme et une grande foi en la Providence. Loin de trouver à maudire, nous ne trouvons encore, quand nous avons scruté sincèrement et profondément les choses, qu'à bénir et qu'à honorer. Laissons tomber avec indifférence les accusations superficielles qu'on dirige contre celui qui a tout fait avec *poids et mesure*. Respectons ce que nous pouvons maintenant comprendre et expliquer, ce qui ne peut plus être pour nous un objet d'incertitude et de frayeur superstitieuse : la mort. Elevons plus haut notre pensée, et considérons les choses au point de vue de l'éternité de la vie. Le passage de la vie à la mort, c'est-à-dire de l'état de manifestation à l'état de virtualité, et réciproquement, est un mystère qui a lieu dans le sein de l'Infini, et que nous ne pouvons prétendre, par conséquent, approfondir d'une manière complète. « Mais de ce que nous ne saurions parfaitement comprendre le comment, s'ensuit-il que notre foi soit vaine? » dit saint Augustin (2) en parlant de la résurrection chrétienne, qui n'est, au fond, qu'un retour à l'Humanité, mais à une Humanité transformée, revêtue de corps incorruptibles, immortels, retour qui n'arrive qu'une seule fois et dans un temps donné. N'exagérons pas la valeur des phénomènes de notre vie actuelle, et ne transportons pas des choses contingentes dans l'infinité de nos existences. Si la mémoire a de l'importance, n'oublions pas que cette importance est tout-à-fait *actuelle*, et que, d'une existence à une autre, les conditions de la vie étant complètement changées, la mémoire n'a plus aucune raison d'être.

A ceux qui voient dans cette absence de mémoire un obstacle insurmontable à la croyance en la renaissance dans l'Humanité, nous dirons encore : Nous ne sommes certainement pas des êtres nouveaux, tirés du néant au moment de notre apparition ; nous avons certainement déjà vécu : comment se fait-il donc que nous n'ayons, dans notre vie actuelle, aucun souvenir des existences par lesquelles nous avons passé ?Si la mémoire a réellement l'importance qu'on lui attribue, pourquoi ne la possédons-nous pas aujourd'hui? De ce qu'elle nous fait défaut maintenant, ne pouvons-nous pas légitimement conclure qu'il en sera de même dans notre vie future? Mais les sceptiques s'empresseront de nous dire : Si nous ne nous souvenons pas de nos existences antérieures, c'est que nous n'avons pas encore été hommes; c'est que nous ne sommes pas, comme on l'avance, non seulement les fils des générations antérieures, mais, au fond, ces générations elles-mêmes. Aux sceptiques, nous répondrons : Nous sommes, donc nous serons. Nul être ne peut changer d'essence : Dieu, dit la Bible, a créé tous les êtres *chacun selon son espèce*, JUXTA GENUS SUUM (1). Nous portons en nous l'essence Humanité; donc nous porterons toujours en nous cette essence. Nous ne deviendrons ni des anges, ni de purs esprits, ni ne retournerons pour toujours dans le sein de Dieu. Notre vie future est liée à notre vie présente, parceque nous ne pouvons abandonner ce caractère d'Humanité qui est en nous. Nous sommes unis à l'Humanité et à la terre; nous renaîtrons dans le sein de l'Humanité et sur la terre. Nous sommes des êtres finis, liés à l'Humanité et à la terre, notre patrie, qui est adéquate à notre virtualité. De même que notre vie est principalement liée à celle de quelques-uns de nos semblables, de même elle est liée à une certaine portion de l'univers : c'est la famille et la patrie, c'est la terre. Nous ne pouvons évidemment communier directement avec l'Humanité tout entière ni avec l'univers tout entier, quoique, en vertu de la solidarité et du lien divin qui relient toutes choses, cette communion ait cependant lieu d'une façon indirecte au moyen de la famille et de la terre. Pour développer complètement notre être sous ses trois faces, Dieu nous a donné le globe que nous habitons : c'est notre paradis; et nous ne voyons nullement la nécessité d'admettre que les étoiles soient des mondes supérieurs au nôtre. Pourquoi ces mondes n'auraient-ils pas des habitants adéquats à leur constitution? Comment pourrions-nous vivre, dans un milieu non harmonique avec notre nature, dans un milieu qui n'a pas été fait pour nous? Dans cet ordre d'idées, la terre n'est elle-même qu'un lieu de passage. Mais alors d'où vient l'Humanité? D'un monde inférieur au monde terrestre, dira-t-on. Mais où s'arrêter dans ce système? Où se trouve ce globe infime, véritable rudiment d'un astre, patrie originelle de l'Humanité? Nous ne pouvons concevoir cette vie éternellement errante de l'homme, pas plus que nous ne concevons la nécessité d'admettre de semblables opinions pour expliquer et justifier les vues du Créateur. Pourquoi cette hiérarchie dans l'univers? Pourquoi accorder aux étoiles une supériorité qu'on ne saurait prouver? Est-ce que la terre n'est pas bonne en soi? Si Dieu nous l'a donnée pour demeure, c'est que nous devons nous y perfectionner indéfiniment à travers nos existences successives. Il est vrai que nous perdons le souvenir de nos existences antérieures.

(1) *De republ.*, lib, VI, *Somn. Scip.*
(2) *Cité de Dieu*, liv. XX, chap. 20.

(1) *Gen.*, cap. I.



Outre que nous trouverions dans la mémoire *formelle* un immense obstacle à nos progrès, nous pouvons facilement comprendre qu'elle ne peut exister. En effet, l'âme seule ne possède des facultés que virtuellement; pour les posséder d'une manière effective, il faut qu'elle soit intimement unie à un corps. C'est par le corps que le non-moi entre en nous et s'unit au moi pour donner naissance aux diverses manifestations de notre vie. Dans la mort, le corps se transforme, devient cadavre; l'essence passe à l'état latent; elle ne peut former seule ces composés de moi et de non-moi dont nous parlons. La mémoire, comme toutes nos autres facultés, a besoin du non-moi pour exister; mais comme le non-moi nous est fourni par le corps, et que celui-ci n'est plus, il en résulte qu'elle doit de toute nécessité disparaître. Le monde de nos manifestations, et par conséquent le monde de nos souvenirs, changent donc à chaque existence. Nous sommes toujours les mêmes, quant au *substratum* de notre être ; mais quant à nos manifestations, nous sommes essentiellement muables. Cette persistance dans le changement est précisément l'origine de tous nos progrès dans cette vie et la base de tous ceux que nous sommes destinés à accomplir dans nos existences successives.

Avenir consolant vers lequel nous gravitons irrésistiblement, nous travaillerons de toutes nos forces au perfectionnement de l'Humanité en nous et dans nos frères; car nous ne voyons plus la vie d'une façon étroite et fragmentaire : nous savons que la vie a pour but la vie; et, dans le passé comme dans l'avenir, nous contemplons les évolutions de plus en plus parfaites de notre être éternellement lié à l'Humanité et à la terre. Nous avons foi en la sainte loi de la solidarité, qui préside à notre ascension vers Dieu; nous comprenons que notre vie future portera des traces profondes de notre vie actuelle. Non, l'homme n'est pas une *table rase* au moment de sa naissance, comme le veut Aristote (1). Il apporte avec lui une innéité adéquate à ses existences antérieures, un dégré de perfection ou d'imperfection en rapport avec la perfection ou l'imperfection de ces mêmes existences. Il progressera plus ou moins dans la vie qu'il va parcourir, selon qu'il aura vécu antérieurement. Quoique étant meilleur dans sa renaissance, quoique s'étant transformé dans la mort et ayant progressé dans le sein de Dieu, il se ressentira cependant de l'infériorité de sa vie antérieure. Mais cette infériorité, relative à une époque, n'a rien d'absolu, de fatal quant aux existences futures; elle peut, en vertu de la perfectibilité indéfinie de l'être humain, s'effacer peu à peu et enfin disparaître. La Doctrine de l'Humanité ne peut-elle pas présenter avec assurance cette solution des problèmes qu'on a compris sous les dénominations de péché originel et de dogme des peines et des récompenses?

EDMOND DEJARDIN, D. M.

(1) *De anima*, lib. III.

LES OUVRIERS.

(1er ARTICLE.)

Avant de parler de la vie des ouvriers, de montrer ce que devient l'homme, c'est-à-dire l'être sensation-sentiment-connaissance, dans cet état, il nous semble utile d'examiner la situation de l'industrie et de rappeler la loi économique qui régit actuellement le travail. En effet, si l'on met en oubli cette loi, comment s'expliquer la situation du travailleur? comment se rendre raison de ce mal qui semble se nourrir du fruit de ses veilles, et grandir pour lui en raison même des efforts qu'il fait pour le détruire? Représentons-nous donc bien la loi sous l'empire de laquelle se fait aujourd'hui tout travail; et quand, après cela, nous parlerons, nous, ouvrier, de l'existence de l'ouvrier, du lot qui lui est fait, selon l'expression de Béranger, nous trouverons une grande lumière dans cette notion économique. Du reste, c'est un travail aisé maintenant; la statistique des inégalités sociales est faite. La pente rapide et fatale qui entraîne la société à sa ruine complète est connue, et personne aujourd'hui n'ignore la grandeur du péril, l'imminence de la catastrophe. Sans chercher nos preuves dans des calamités récentes, que nous ne pouvons cependant abstraire de la situation générale, il nous serait facile de démontrer encore ici ce qui a été démontré à satiété, ce que chaque jour confirme et vérifie de la manière la plus évidente pour tous, savoir : Que l'organisation des sociétés les plus civilisées est telle actuellement que les efforts du plus grand nombre, dans cette vaste association, au lieu de concourir à l'accroissement des ressources générales, se détournent de leur direction véritable, et, sous l'influence du capital, contribuent à la fortune des quelques particuliers qui le possèdent, au détriment de la force réelle, vitale, des Etats. Tout le monde conçoit que l'activité humaine, s'exerçant dans cette voie, se précipite vers l'abîme avec une vitesse qu'elle augmente à chaque instant, semblable en cela à cet aveugle qui, trompé par l'ironique méchanceté de Lazarille, et croyant franchir un large fossé, s'élance contre un mur, et va s'y briser de toute la force qu'il avait rassemblée pour son salut. Et comment pourrait-on s'étonner à l'aspect de tous les maux qui nous frappent et de tous ceux que nous pouvons prévoir sans rien exagérer, lorsqu'on sait que la France, par exemple, « produit, au minimum, par le travail » et l'association de tous ses citoyens, NEUF MILLIARDS de revenu, » et que sur ces neuf milliards, il y en a, au minimum, trois mil» liards huit cent millions (formant le revenu net de la France) » qui sont concentrés dans les mains de DEUX CENT MILLE proprié» taires. Qu'il reste ainsi à la nation tout entière, moins ces deux cent » mille propriétaires et leurs familles, cinq milliards deux cent mil» lions, au maximum. Qu'en outre les propriétaires du revenu » net, ayant exclusivement le privilége politique, disposent à » leur guise, et suivant leurs idées, d'un MILLIARD ET DEMI » d'impôts prélevés pour la majeure partie sur les salaires. » Que, dans la période de 1815 à 1830, le revenu net a augmenté » de plus d'un milliard; c'est-à-dire que les deux cent mille capi» talistes se sont trouvés avoir en 1830 un MILLIARD de revenu an» nuel de plus qu'en 1815; que depuis 1830 jusqu'à présent, l'aug» mentation du revenu net a été BIEN PLUS FORTE ENCORE (1). »

Qui pourrait, nous le répétons, s'étonner du tourbillon de maux qui souffle à cette heure sur l'Europe, en présence de cet accroissement fatal, nécessaire, de la richesse de quelques-uns aux dépens des nations, au prix du sang d'un peuple immense? Il n'y a rien de plus facile à expliquer. Au-dessus de toutes les forces de la nature divinisées et représentées sous la forme humaine, les anciens avaient placé le Destin, issu du chaos et souverain invincible des dieux et des hommes; comme eux, nous avons placé au-dessus de tous les éléments sociaux, de tous les sentiments humains, de toutes les puissances de la pensée, une force analogue: c'est le Capital. Or, la croyance au Destin, à la Fatalité, a maintenu l'esclavage dans l'homme jusqu'à ce que sa force intérieure lui ait été révélée; la croyance au Capital maintiendra le prolétariat dans l'homme jusqu'à ce que, connaissant la loi de sa nature, il organise la société conformément à cette loi, et sache profiter des ressources nouvelles qu'il commence à découvrir dans ses rapports avec la nature. Jusque là les conséquences de l'inégalité actuelle nous poursuivront impitoyablement, et nous verrons toutes les misères se succéder, et ruiner jusqu'à la base cette société chancelante qui, semblable à ces temples minés par le temps, abandonnés par le culte, et transformés en marchés, retentit de craquements sinistres, comme pour presser la fuite des imprudents spéculateurs qui s'y attardent. Qu'y a-t-il en effet de vivant dans cette société? La religion? elle n'en a plus que les formes les plus grossières et les plus idolâtriques; elle ne croit plus. La famille? le débordement des mœurs n'a d'égal que l'hypocrisie dont on le couvre en attendant qu'il soit entièrement érigé en doctrine. La patrie? toutes les traditions sont méconnues, oubliées. A-t-elle au moins une organisation matérielle? a-t-elle un corps, puisqu'elle n'a plus ni cœur, ni âme? Voyons son corps, où est-il? sous l'empire du Capital tout doit se résoudre en chiffres, voyons les chiffres. Si elle a un corps, et que ce corps agisse, il doit y avoir une production : quelle est donc cette production?

« En 1790, l'Assemblée Constituante nomma un comité chargé

(1) Voyez l'écrit qui a pour titre *De la Ploutocratie, ou du gouvernement des riches*, deuxième partie.

» de s'enquérir de la situation des classes indigentes et souffrantes.
» Ce comité se livra pendant quelques mois aux travaux les plus sé-
» rieux. Une enquête fut faite dans tout le royaume. La Rochefou-
» cauld-Liancourt fut nommé rapporteur. Nous avons son rapport.
» Ce rapport élève la population indigente dans les villes et dans les
» campagnes à trois millions.

» Aujourd'hui nous avons HUIT MILLIONS de pauvres, savoir
» quatre millions d'indigents dans la population urbaine, et quatre
» millions de mendiants dans la population agricole.

» Voilà donc notre progrès depuis cinquante ans. La population a
» augmenté, il est vrai de neuf millions; mais sur ces neuf millions
» d'accroissement de population, il y a CINQ MILLIONS de misé-
» rables (1). »

Ainsi donc ce grand fracas de marteaux, ce grand bruit de travail, toutes ces clameurs de la production aboutissent là; et pendant cinquante ans le peuple de France a déployé toute sa force, toute son ardeur, toute son intelligence; il a sacrifié à l'héroïsme du travail tous ses élans généreux, tous ses glorieux souvenirs: pourquoi? pour accroître, presque dans la proportion d'un à trois, le domaine de la misère, pour augmenter la population de cinq millions de misérables!

Mais, disent les économistes, le revenu industriel s'est accru de 37 pour cent depuis vingt ans, et il s'accroît tous les jours. Cela est vrai, mais cet accroissement de la richesse, si destructeur des hommes, peut-il s'appeler une production? Non, c'en est le contraire. Écoutons un économiste:

« Il n'y a peut-être pas dans toute l'économie politique une ob-
» servation plus lumineuse et plus féconde que celle de la *hausse*
» *croissante des denrées alimentaires chez un peuple qui s'enrichit.*
» Ce fait fonde l'inégalité entre les diverses classes d'une même na-
» tion; il perpétue les castes. En peut-il être autrement lorsque la
» principale dépense du pauvre, celle de la nourriture, s'élève gra-
» duellement, et que la principale dépense du riche, celle qui s'étale
» en toilettes, livrées, ameublements, celle que défrayent les fabri-
» ques de *luxe*, lui devient sans cesse moins onéreuse? A ce train,
» *l'un doit* S'APPAUVRIR, *l'autre doit* S'ENRICHIR *de plus en*
» *plus* (2). »

Oui, la direction actuelle du travail tend à ce résultat, et les lois les plus simples du bon sens et de la justice sont violées à ce point que plus le travailleur agit, nous ne pouvons dire produit, plus il augmente sa misère; en sorte qu'il suffira, pour connaître quel est le peuple le plus laborieux du monde industriel, de demander lequel est le plus misérable: ce sera en effet celui qui aura le plus travaillé. Quel peuple est plus actif, plus remuant, plus laborieux que le peuple d'Angleterre? et pourtant quel peuple est plus dénué? Quel peuple après lui montre plus d'énergie, plus d'ardeur au travail que le peuple de France? et pourtant quelle misère est la sienne!.... Encore une fois nous ne parlons pas des circonstances exceptionnelles dans lesquelles nous nous trouvons; nous consentons, nous aussi, à attribuer à une succession funeste de mauvaises années la hausse homicide qui frappe en ce moment le pain et les principales substances alimentaires, et nous la considérons comme une de ces calamités que la *Providence* n'épargne pas aux *Etats les plus prospères;* nous ne voulons parler que des années communes. Nous désirons montrer, qu'on nous passe l'expression, l'*ordinaire* du peuple. Mais ce travail est fait. Il est bien établi que depuis cinquante ans le prix des choses de première nécessité ayant de beaucoup augmenté, et, dans le même temps, les salaires ne s'étant que peu ou point élevés, environ UN SOU en moyenne, la consommation a été réduite, à Paris, par exemple, d'un tiers par habitant, que le prix moyen du setier de blé qui,

de 1780 à 1789 est de 20 fr. 66 cent.,
de 1802 à 1820 est de 25 — 52,
de 1826 à 1835 est de 30 — 65;

qu'ainsi le prix du blé en un demi siècle a HAUSSÉ D'UN TIERS (3).

Aussi que maintenant le nombre des suicides augmente de jour en jour, et soit de jour en jour dépassé par le nombre des victimes de la faim; que le meurtre, l'incendie et le vol se déchaînent contre la civilisation; que la corruption détruise l'Etat; que la prostitution, l'adultère et les plus honteux égarements de la passion déchirent la famille; qu'une lèpre hideuse se communique à toute une génération, et qu'une lèpre morale plus funeste encore dessèche son cœur; que les tours se ferment devant le nombre toujours croissant des enfants abandonnés; que la vieillesse impuissante au travail demande en vain un asile à cette société qui n'agit que pour s'anéantir de plus en plus; nous ne nous en étonnerons pas: elle n'a pas plus de corps, que de cœur ni d'âme; en principe, elle n'existe plus. Mais il faut appeler les choses par leur nom, sous peine de voir se perpétuer le chaos. Les êtres au commencement ne furent pour Adam que lorsqu'il les eut nommés. Afin donc que les hommes, sachant où ils sont et où ils vont, cherchent la vie et la lumière, et changent la direction de leurs efforts, il faut nommer agonie cette agitation inquiète qu'on prend encore pour la vie, il faut nommer destruction cette excroissance monstrueuse qu'on appelle encore production.

Si l'on pouvait douter de la vérité de ce que nous disons, qu'on consulte de nouveau les économistes. N'est-ce pas Malthus et son école qui ont avancé « que, partout où la subsistance est »suffisante, la population, dans l'état actuel de la MORALITÉ HU»MAINE, *double* en vingt-cinq ans. »

Nous pouvons nous appuyer sur ce fait, parceque c'est la statistique même qui l'a fourni aux économistes que nous citons; mais nous devons néanmoins faire remarquer que la loi d'accroissement de population qu'ils ont tirée de leur observations n'est vraie, que « dans l'état actuel de la moralité humaine. » En effet, cet accroissement énorme d'une population dégénérée, et dont la plus grande partie est frappée de mort au berceau, n'est possible qu'au milieu de la débauche générale dont il est l'irrécusable témoignage. Il est certain pour nous que l'Humanité étant rendue à sa vraie nature, connaissant les lois de l'organisation humaine et pouvant les suivre, offrira dans son accroissement une autre proportion que celle que Malthus établit en se basant sur le fait. Cependant comme l'état de la moralité humaine n'a guère changé dans le sens du bien depuis que Malthus établissait ainsi ce fait, il reste vrai. Donc, d'après ce fait, la France, qui avait vingt-sept millions d'habitants en 1789, en aurait eu cinquante-quatre millions en 1814, et en aurait aujourd'hui beaucoup plus de cent millions, si la loi de l'accroissement de population avait pu s'exercer.

Or la France a aujourd'hui trente-cinq millions de population.

Différence, SOIXANTE-CINQ MILLIONS.

Ainsi, en France seulement, soixante-cinq millions d'êtres humains ont été ou tués ou empêchés de naître dans l'espace de cinquante ans. Avons-nous tort de dire que, dans la direction où s'exerce actuellement l'activité humaine, son travail est une destruction? Pourquoi donc continue-t-elle ce travail funeste? Comment ne se hâte-t-elle pas au contraire de quitter une voie si dangereuse? C'est que, comme ce vieillard, dupe de Lazarille, dont nous parlions en commençant, elle est aveugle, elle ne voit pas où son effort aboutit.

Dernièrement une locomotive s'échappa des mains de l'homme et s'élança seule sur la voie. Celui qui de loin la voyait poursuivre sa course n'éprouvait ni crainte ni étonnement; c'était pour lui quelque message pressé, voilà tout: mais le mécanicien inquiet qui l'avait quittée trop tôt frémissait d'épouvante en prévoyant une catastrophe inévitable. Ainsi s'élance, et court, et se précipite l'activité humaine soumise à la force d'expansion du Capital. Seulement quand la machine heurta contre un obstacle, il ne jaillit pas de sang de son cylindre entrouvert; et si un gémissement aigu et profond s'en échappa, ce n'était qu'un peu de vapeur qui sortait avec force d'un tube de fer déchiré. En effet cette machine, assemblage insensible de métaux, n'éprouva aucune douleur en se détraquant ainsi, et les matières différentes que l'homme avait réunies pour l'en composer ne continuèrent pas moins leur vie pour avoir cessé de fonctionner sous la forme que sa volonté leur avait fait prendre. Mais il n'en est pas ainsi de l'industrie. Sous quelque aspect qu'on la considère, dans l'instrument ou dans le produit, dans le travail ou dans la consommation, en elle-même ou dans ses rapports, c'est du sang humain, ce sont des sentiments humains, c'est de la science humaine qu'on a sous les yeux; c'est l'homme, c'est la société, c'est l'Humanité tout entière qui manifeste l'une de ses trois facultés, l'activité.

Ici donc se révèle une autre face de la question de l'industrie. Après avoir, avec les économistes, examiné l'état général de la société, distingué les classes, établi le rapport et la proportion de leurs ressources, en faisant abstraction des individus, et se bornant à une sorte d'historique de la production, de la distribution et de la consommation des richesses, il reste à montrer l'application de ces lois à l'individu, aux relations sociales; il reste à rechercher quelle est l'influence qu'elles exercent sur les rapports des hommes, sur la disposition intérieure que chacun d'eux y apporte. Cette tâche, qui sort du domaine de l'économie politique, s'adresse surtout aux artistes. Ce sont en effet des artistes, des poètes qui ont peint les horribles souffrances de l'homme sous l'empire des castes de famille. Ce sont de même des artistes, des poètes qui ont retracé les divisions, l'esclavage et les déchirements de l'homme sous l'empire des castes de patrie. Ce sont aussi des artistes, des poètes qui doivent révéler les épouvantables douleurs de l'homme sous l'em-

(1) Voyez *De la Ploutocratie*, deuxième partie.
(2) M. G. Dupont-White, *Relations du Travail et du Capital.*
(3) Ibid.

pire des castes de propriété. Aussi que de cris et d'imprécations, que de plaintes s'élèvent déjà! Cette fois les voix viennent de partout, car tout homme se sent atteint.

On rapporte qu'un roi de Perse, outragé dans sa puissance par les peuples de la Grèce, chargea un de ses officiers de lui rappeler chaque jour leur révolte; il semble qu'aujourd'hui chacun s'impose envers la société une charge semblable à celle que cet officier devait remplir près de Darius, et se fasse un devoir, chaque jour aussi, de rappeler ses semblables au sentiment de leurs douleurs communes en leur montrant ses propres plaies. C'est qu'en effet tous sentent plus ou moins qu'il suffirait, pour détruire le mal, de le faire connaître jusque dans son principe; que du jour où chacun, rentrant en soi, en appellera à sa propre conscience des maux affreux qui chassent l'Humanité de la terre, ces maux disparaîtront, et laisseront la vie humaine se répandre et se développer suivant ses lois véritables. Ah! certainement, si le spectacle des souffrances qu'endurent les hommes sur toute la surface du globe, à cette heure où nous parlons, était offert à chaque homme; chaque homme reconnaîtrait l'effrayante responsabilité qui pèse sur lui; chaque homme se sentirait intéressé au salut de son semblable, et s'y consacrerait tout entier.

C'est en vue de cet appel à la conscience humaine que nous parlons aujourd'hui de la vie des ouvriers des villes. Déjà dans cette *Revue* une personne, touchée des misères, des ténèbres qui remplissent la vie du travailleur, a retracé avec la plus grande vérité et le plus bel esprit de charité la condition des ouvriers de nos campagnes, des paysans. On le voit, notre travail serait en quelque sorte le complément du sien, si nous avions les mêmes qualités et le même bonheur. Il y a, en effet, plus d'un rapport entre la situation du travailleur agricole et celle du travailleur industriel, tous deux courbés de fait sous la même loi du salaire, tous deux plongés dans une obscurité intellectuelle également dangereuse, également horrible, quoique différente. Quand on songe à l'existence que fait à tous les deux la loi du Capital, la loi homicide que nous venons de rappeler; quand on se représente sous un seul regard de la pensée toutes leurs misères, toutes leurs souffrances, le dénuement complet de l'intelligence du paysan, la fausse culture de celle de l'ouvrier, on ne peut s'empêcher de penser à ces paroles que, dans le poème du Dante, Virgile lui adresse, après qu'ils ont franchi tous deux la porte mystérieuse et fatale :

« Nous sommes arrivés au lieu où je t'ai dit, au lieu où tu verras » la gent en proie à la douleur, la gent de ceux qui ont perdu le » bien de l'intelligence (1). »

Et en effet comment le posséderaient-ils, ce bien précieux? comment auraient-ils pu cultiver selon la vérité le champ de leur esprit, que l'expérience a cependant révélé si fécond? Le Capital ne tient-il pas en son pouvoir tous les éléments nécessaires à leur vie? Donc c'est sur sa demande que se fait toute création, aussi bien intellectuelle, aussi bien morale que matérielle. La vie de l'homme est indivisiblement dans son corps, dans son cœur, et dans son intelligence : si donc vous anéantissez mon corps en le privant de nourriture, vous anéantissez à la fois, autant qu'il est en vous, mon être moral et mon être intellectuel; et de même si vous privez mon intelligence d'aliments spirituels, si vous m'ôtez les objets que je puis aimer et par lesquels je suis destiné à vivre et à me développer, vous me blessez dans tout mon être. Mais le Capital n'entend rien, et ne peut rien entendre à cela. Instrument lui-même, il tend à tout réduire à l'état d'instrument, et ceux mêmes qui s'imaginent l'employer et le diriger sont ses premières machines. Il s'est établi par le travail une lutte entre les hommes désassociés et la Nature, et pour un instant les hommes ont le dessous. En vain ont-ils ajouté comme une seconde création à la création divine : la Nature reprend sa part sur tous ces êtres artificiels, et l'habitant des cités meurt faute d'aliments réels au milieu de ce monde d'apparences vaines dont il s'est entouré.

C'est une chose bien digne de remarque que cette misère véritable qui vient frapper le citadin à travers les mille produits du luxe. Le servant du Capital prend sa certitude uniquement en lui et dans les choses; il ne songe qu'au *solide;* tout ce qu'il ne peut retenir dans sa main, tout ce qui échappe à son regard, il le méprise et le repousse : et voici que les choses ainsi privées d'infini et d'invisible s'évanouissent devant lui et cessent de le nourrir. L'atelier présente à chaque instant ce phénomène. Plus le travail se divise, et plus il devient inintelligent; plus les produits se multiplient, et plus ils perdent de valeur réelle. Comment en serait-il autrement? Le véritable producteur, malgré tout, ce serait l'homme, l'homme complet, associé; l'homme développé sous les trois aspects de la nature humaine; le Capital, au contraire, repoussant l'homme, tend à une organisation telle que le travail y puisse être infiniment divisé, et se réduise, pour chaque travailleur, à un seul mouvement toujours le même. Alors plus d'apprentissage ni d'éducation, ni d'instruction pour l'enfant; plus, par conséquent, aucune puissance, aucune dignité, aucune volonté dans le travailleur; plus aucun recours pour le vieillard. Tout ce qui ne produit pas encore, et tout ce qui ne produit plus, perd le droit de vivre. C'est un ordre du Capital que la Nature est chargée de mettre à exécution. Déjà, en effet, elle commence; il s'agit de savoir si l'homme se laissera succomber. Nous avons vu en quelques mots où elle en est de son œuvre de destruction. Nous avons vu sous la loi de l'accroissement indéfini du Capital, c'est-à-dire sous la loi qui met en la puissance de quelques particuliers la terre et les instruments de travail, tous les produits antérieurs de l'Humanité, toutes les découvertes de la science, en un mot tous les éléments de la vie humaine; nous avons vu, en France, disons-nous, sous cette loi fatale, soixante-cinq millions d'êtres humains bannis de la terre dans l'espace de cinquante ans. Il resterait maintenant à connaître quelle est la vie du plus grand nombre de ceux qui ont pu y rester malgré elle. Nous avons vu où va le travail, voyons maintenant ce qu'est le travailleur. Sondons les mystères de sa vie, non plus seulement, comme les économistes et les statisticiens, au point de vue de ses alternatives de travail et de chômage, mais au fond et dans son ensemble, dans l'intérieur comme à l'atelier; embrassons-la sous ses trois aspects principaux : la vieillesse, l'âge mur, l'enfance.

I.

Les vieillards.

Honneur et vénération aux vieillards! dépositaires sacrés des traditions, ils ont droit à tout notre respect. Leur front blanchi et plein de souvenirs est comme un vivant symbole de la patrie. Ils sont un lien pour toute leur famille : les jeunes filles et les femmes les soignent à l'envi l'une de l'autre, l'homme mûr aime à consulter leur expérience, et les petits enfants se plaisent à chercher auprès d'eux, en même temps que le charme des longues histoires, je ne sais quels rapports intimes par lesquels leurs âges si différents se touchent et s'unissent. Honneur et respect aux vieillards! Ils passent, calmes et réfléchis, retournant aux mêmes heures aux mêmes lieux, et rappelant un à un tous leurs actes, comme si, au moment de quitter une forme usée, ils éprouvaient le besoin de résumer et en quelque sorte de résoudre leur vie écoulée sous cette forme; ils passent lentement, la tête inclinée sous le fardeau de leurs manifestations, et reviennent s'asseoir au foyer, appelant autour d'eux des êtres chéris, afin de savourer le bonheur de voir encore se révéler cette jeunesse, cette force, cette vie enfin, auxquelles ils se sentent d'autant plus attachés qu'ils en semblent davantage éloignés. Aussi comme leur visage bienveillant s'épanouit aux ébats de l'enfance, aux douces confidences des jeunes gens, aux tendres caresses des vierges! Comme le spectacle d'une existence qui com-

---

(1) Noi sem venuti al luogo, ov'io t'ho detto,
Che vedrai le genti dolorose,
Ch'hanno perduto 'l ben dello 'ntelletto.
INFERNO, C. III.

Ceux qui ont réfléchi un peu sérieusement sur le sujet qui nous occupe ne s'étonneront pas de ce rapprochement que nous faisons entre l'ignorance et la damnation telle que la décrit Dante. Il est évident qu'en se plaçant au point de vue du poète, ce ne sont pas les travailleurs seulement qu'il faudrait montrer privés du bien de l'intelligence, c'est-à-dire de l'Idéal; les artistes et les savants n'en sont pas pourvus davantage. Mais il ne s'agit pas ici du plus ou moins grand nombre de ceux qui ont perdu ce bien, ou de ceux qui ne le possèdent pas encore; nous parlons du travail, et, voyant planer sur le champ de l'activité humaine une horrible destruction, nous reconnaissons ce mal que Dante nous montre limitant les êtres, et accompagnant toute mise en acte de la pensée. Nous comprenons alors ces mots placés au bas de l'inscription *(de couleur obscure)* où l'Enfer, après avoir rappelé la justice du Dieu qui l'institua, de l'Être qui est à la fois « la divine Puissance, la souveraine Sagesse, et le premier Amour, » s'exprime ainsi sur lui-même :

« Avant moi ne furent aucune des choses *créées,* sinon celles qui sont éter» nelles, et moi je dure éternellement aussi; »

Et il ajoute:

« Laissez toute espérance, vous qui entrez. »

En effet si, comme on le croyait au temps où vivait Dante, les choses créées, manifestées, étaient absolument séparées des *choses éternelles,* selon son expression, le mal régnerait partout et à toujours sur la terre, puisque rien ne vivrait que par le mal, et le monde ne cesserait jamais de présenter « ce tumulte où » tourbillonne la race de Caïn avec des soupirs, des plaintes, des gémissements » pleins d'angoisse et résonnant sous l'air sans étoiles;... » cette confusion épouvantable où se heurtent « divers langages, horribles discours, paroles de dou» leur, accents de colère, voix hautes et enrouées, et avec elles des bruits de » mains! »

Mais il faut reprendre l'espérance, car cette séparation absolue du fini et de l'infini, de la Nature et de Dieu, est démontrée absurde et impie. Le symbole de la Trinité, ce grand mystère de la vie, est enfin dévoilé. Tous les hideux fantômes dont l'ignorance avait peuplé l'imagination des hommes vont s'évanouir aux rayonnements de la Science; et le travail, qui fut si longtemps une lutte et un carnage, va devenir un hymen de l'Humanité et de la Nature au sein de Dieu.

mence, d'un sentiment qui s'éveille, les pénètre et les réjouit! Oh! ne vous étonnez pas de les voir ainsi bons et doux, ces vieillards que l'âge a courbés, que les infirmités ruinent chaque jour, que la mort menace à chaque instant; ne vous étonnez pas de la sérénité de leur âme : ils savent. Leurs longues méditations les ont peu à peu éclairés sur la vie et ses mystères. L'expérience des hommes et des évènements, une vie remplie, une étude sérieuse de la nature humaine et de sa destination dans la pensée de Dieu, leur ont révélé l'Idéal. Maintenant leur pensée remonte sans trouble le fleuve des temps, car elle s'explique le tumulte impétueux de ses flots. La tradition de l'Humanité se mêle, pour ainsi dire, avec leurs propres souvenirs; et ils considèrent leur histoire du même œil qu'ils voient l'histoire du genre humain, ou, pour mieux dire, comme un développement de l'être Humanité qu'ils sentent en eux, en chacun d'eux, toujours nouveau, toujours jeune, toujours prêt pour de nouvelles manifestations. Sans regrets pour le passé qu'ils jugent, rassurés sur l'avenir, ils profitent de leur état présent pour détruire le mal qu'ils découvrent encore en eux, c'est-à-dire tout ce qui dans leur être peut nuire au développement et au perfectionnement de l'être Humanité, et ils s'avancent vers la tombe sans terreur; car ils ont la certitude de revenir, produits à leur tour par les générations qui sont sorties d'eux, se manifester de nouveau sur la terre, et réaliser d'une manière plus libre et plus efficace le type idéal Humanité.

Honneur et vénération à ces vieillards que l'idéal éclaire! Mais honneur, et vénération, et tendresse, et sollicitude pour ces vieillards oubliés par le monde actuel comme une proie promise à la tombe, et qui vivent pour ainsi dire de la mort. Que tout l'amour de nos cœurs, que la douce charité des femmes épandent leurs trésors sur ce chemin funèbre où ils s'avancent froids et désolés et seuls vers la fosse qui va les engloutir tout entiers! Que le couple des jeunes époux s'élance sur leurs pas! Venez, mes amis, suivons nos compagnes, relevons, aimons, consolons ces pauvres délaissés, entourons-les, comblons-les de caresses. Ah! venez, et parlons du vrai Ciel et de la vie éternelle à ces vieillards privés d'affection, abandonnés au désespoir!

Aussi bien, qui s'occuperait d'eux, aujourd'hui que la famille est dispersée et voit ses membres chercher chacun pour soi un refuge contre les envahissements du Capital, une part dans les biens qu'il procure? Qui prendrait garde à ces représentants de l'éternel et de l'infini parmi les hommes du fini et du présent? Les affaires sont si importantes, elles prennent tant de place dans la vie, et elles y apportent tant de fatigues, qu'il faut chercher des plaisirs, des distractions proportionnées à ces fatigues; et, chaque jour ainsi partagé, que reste-t-il pour la famille? Et puis d'ailleurs les intérêts ont divisé tous ceux que le sang avait unis. La femme donc et le vieillard restent seuls à porter le fardeau de la vie domestique, fardeau que l'imposture et l'hypocrisie qui voilent actuellement l'état réel de la famille rendent chaque jour plus pesant. Mais comme cette vie est également impossible pour tous deux, ils ne tardent pas à s'aigrir l'un contre l'autre; et le vieillard, banni de toute société, n'ayant même plus les caresses de ses petits-enfants que le collége lui a enlevés de bonne heure, afin de donner un développement prématuré et monstrueux à leurs facultés intellectuelles, le vieillard, disons-nous, s'éteint dans la tristesse, ou bien déguise son âge, et cherche à prolonger la vie de sa jeunesse en se livrant à des plaisirs toujours ridicules et quelquefois contre nature, tant l'existence qu'on fait actuellement à la vieillesse lui répugne et lui semble pleine de dégoûts et de souffrances.

Mais si ceux-là demandent toute notre tendresse, que ne devrons-nous pas à ceux qui, outre ces douleurs morales qui prennent naissance dans la famille, ont à endurer toutes les horreurs de la misère présente, toutes les appréhensions de l'avenir? Oh! c'est une vie dont on ne peut concevoir l'amertume, et qu'il faut renoncer à peindre! Aussi, comme il y a un terme où s'arrêtent les puissances de la douleur, un certain nombre de ces vieillards dénués échappent par l'insensibilité et la ruine de toutes leurs facultés à l'horreur de leur état; et pour peu qu'ils trouvent dans les débris de leur famille, ou dans la charité publique, ou dans quelque établissement de l'État, les secours indispensables à leurs besoins chaque jour restreints, ils vivent, si l'on peut appeler vie ce néant véritable où ils sont ensevelis. Et pourtant ce néant est encore l'ambition de ceux qui, parmi ces vieillards déchus par les sens, par le cœur et par l'intelligence, manquent de secours; de ceux qui n'ont pas de famille, qui n'ont qu'une part incertaine dans les dons de la charité, ou qui ont vu se fermer devant eux les établissements de l'État. Une seule faculté survit en eux au désastre de leur être : la crainte. Ils sont dans une continuelle inquiétude. Tous leurs désirs se rapportent à eux. Tout leur être n'aspire plus qu'à se conserver; et plus il s'appauvrit et se délabre, plus ils s'y sentent rattachés par instinct. Alors cette vieillesse devient hideuse, et l'on conçoit jusqu'à un certain point le mépris qu'elle inspire à ceux qui la considèrent isolément. Quoi de plus repoussant en effet qu'un être chez lequel il n'y a plus ni dignité ni sentiment? C'est l'image de la mort, ou plutôt c'est là la mort, il n'y en a pas d'autre, et celle-là ce sont les hommes qui la créent. Oui, ce sont les hommes; c'est la société tout entière qui conspire à cette ruine de l'être humain. La même loi qui en France a banni. en cinquante ans, soixante-cinq millions d'êtres humains de la terre, condamne au non-être le plus grand nombre des vieillards invalides, des travailleurs qui survivent aux dangers du travail et à ses énormes fatigues. Cette société qui s'est enrichie du fruit de leur labeur n'a plus en rien à s'occuper d'eux maintenant qu'ils ont cessé de produire. Et cela se conçoit : l'ouvrier étant considéré comme un outil, une sorte d'appendice des machines, doit subir le sort des outils et des machines. Sitôt qu'il cesse de fonctionner, on cesse de l'entretenir et de le réparer; car on ne l'entretenait et on ne le réparait qu'en vue du mouvement, de la force qu'il apportait dans le phénomène de la production. Il s'arrête; un autre le remplace, et la production continue. Et c'est un grand bien qu'elle continue ainsi; car si elle s'arrêtait un seul instant, ce n'est pas seulement quelques instruments qui chômeraient, c'est toute la société qui s'arrêterait dans une perturbation générale. Chaque mouvement qui s'opère dans le vaste atelier d'une nation est grevé à l'avance, et ne pourrait manquer d'arriver en son temps sans détraquer l'ensemble. Au contraire, il faut qu'il se multiplie incessamment, et que la production tout entière vienne à chaque instant accroître la puissance de produire. Comment donc, dans une situation semblable, la société pourrait-elle s'arrêter, ne fût-ce qu'un moment, pour relever ceux qui tombent sous la fatigue, ou que ses machines rejettent en lambeaux, ou qui succombent de vieillesse? Comment pourrait-elle distraire en leur faveur une somme si minime qu'elle fût de ce Capital qu'elle a pour mission d'accroître incessamment de tout ce qu'elle produit? Non, vous le voyez bien, cela dépasse sa puissance; on ne peut nourrir à la fois l'homme et la production. « Ne nous parlez donc pas, dira l'Industrialisme, d'augmenter le nombre des maisons de secours pour la vieillesse, laissez-là tous ces projets irréalisables d'un hôtel des invalides de l'industrie; le moment serait bien choisi vraiment d'élever cet hôtel, quand nous sommes contraints de fermer les tours! »

Ah! ils ont trouvé leur vrai nom les hommes positifs, les hommes du présent, ainsi placés entre les vieillards qu'ils délaissent et les enfants qu'ils repoussent! Venez, venez donc, mes amis, allons sur les pas de nos mères, de nos sœurs, de nos fiancées, sécher ces larmes et consoler ces douleurs. Fils des traditions, rappelons à la vie les enfants; pères de l'avenir, relevons les vieillards; hommes, marchons et développons la vie humaine odieusement méconnue et torturée! Allez, nous trouverons encore, dans ces recoins obscurs où la vieillesse se dérobe à la pitié, où la relèguent souvent des infirmités dégoûtantes, quelquefois des vices de caractère plus repoussants encore, nous trouverons, vous dis-je, parmi ces visages auxquels la misère et même la méchanceté impriment leur affreux cachet, des visages bienveillants, des traits vénérables, des regards pleins de douceur, de franchise et de dignité. Cette forte race de nos pères, dont nous ne sommes que des rejetons avortés, était si vigoureuse, qu'elle a résisté aux plus violents orages politiques qui aient jamais bouleversé le monde, comme aux transformations sociales les plus subites. Elle était si fortement trempée, cette génération, que ceux qu'elle a produits ont pu, comme citoyens, concourir au grand œuvre de la révolution, tout en se débattant comme hommes à travers les perturbations qui en sont résultées, et venir, en petit nombre il est vrai, jusqu'en notre âge nous raconter leurs travaux et nous frapper d'admiration par leur incroyable énergie. Il faut les voir ces vieillards, la plupart encore droits et sains. Quelle verdeur! quelle force! quelle beauté! Comme ces cheveux blancs inspirent le respect! Quelles belles lignes tracent ces rides sur leur front tant de fois menacé! Que leur regard est doux et fier! Qu'ils ont de vigueur, malgré tant de dangers affrontés, tant de maux endurés dans une existence si longue; malgré les privations sans nombre que leur impose encore aujourd'hui leur entier dénuement! En vérité, la plus grande honte de notre temps, ce n'est pas seulement d'avoir livré au Capital ce noble champ de la patrie si profondément labouré par la Révolution, ce n'est pas seulement d'avoir interrompu son œuvre d'émancipation, d'avoir renié tous ses principes, c'est d'avoir abandonné ces vieillards, nos pères selon l'Egalité comme en la vie!

Il y a donc un pieux devoir à remplir pour tous ceux dont le cœur bat en ce moment au récit des actes héroïques, des audacieuses tentatives de ces hommes oubliés; pour tous ceux aussi qui, comprenant le vrai sens de la Révolution française, s'occupent de la solution des grandes et profondes questions qu'elle a posées, et cherchent un point solide où s'appuyer pour sauver l'Humanité des envahissements du Capital. Il y a pour eux, disons-nous un pieux devoir



à remplir; c'est de réparer cet abandon, de rechercher les vieillards, de les secourir, de les adopter, comme a fait la Révolution; c'est de les consoler, de les rassurer sur l'avenir en leur montrant les principes pour lesquels ils ont tout souffert développés, agrandis par la science, reliés à toute la tradition, étendus à toute la vie. C'est un devoir pour les fils de la Révolution, c'est-à-dire pour ceux qui la continuent; mais c'est aussi pour eux une nécessité. Car, si, selon l'admirable expression de Leibnitz, « le présent, engendré du passé, est gros de l'avenir, » il est nécessaire, pour y découvrir et pour y développer le germe d'une société nouvelle, de chercher dans les flancs de la société actuelle les restes des générations qui l'ont formée et qui vivent encore en elle. Selon nous, toute question doit être examinée sous ce triple aspect du passé, du présent, et de l'avenir. Nous ne croyons donc pas être sorti de notre sujet en parlant ainsi des vieillards, en rappelant, sur les ruines de la cité, ce culte des Pères, qui inspira autrefois aux héros de la Nation, ou, comme on disait, de la *Patrie*, tant d'actions éclatantes. Il s'agit ici des ouvriers; mais aujourd'hui, malgré tout, les ouvriers, ce sont des hommes et des citoyens. A titre d'hommes et de citoyens, les ouvriers ont concouru aux grandes réformes politiques et sociales; et si maintenant, plus particulièrement industriels, ils ne continuent guère l'œuvre de leurs devanciers qu'en hâtant, ainsi que nous le disions en commençant, la décomposition du corps social par l'exagération d'une activité aveugle, il n'en est pas moins vrai que c'est à eux que nous devons tout ce qui a été produit, tout ce que nous avons les moyens de produire, et que, si nous recherchons avec attention les divers caractères qui se manifestent dans le grand corps des travailleurs, nous y découvrirons les traces des différentes phases qu'a traversées l'industrie en se développant dans la société, dans la nation, telle que l'ont vue les temps déjà écoulés, et du même coup l'indice de ce qu'elle sera dans l'avenir. La République avait sans doute senti toute la grandeur de ce devoir, toute l'importance de cette nécessité, lorsqu'elle mettait au même rang, parmi les bienfaiteurs de l'Humanité auxquels elle accordait le titre de citoyens français, ceux qui secouraient des vieillards et ceux qui adoptaient des enfants. Elle ne craignait pas, elle, l'active, la révolutionnaire, la guerrière, de diminuer ses ressources et sa puissance en les étendant ainsi sur les infirmes et les délaissés. Au contraire, elle sentait que l'exemple du bien, le développement des sentiments de charité et de reconnaissance, étaient la base véritable de sa force; elle comprenait en même temps que, bien qu'ennemie du passé qu'elle avait pour mission d'attaquer, elle était liée néanmoins aux pères de ceux qui la défendaient, et qu'elle leur devait à la fois des honneurs et des secours!

En rappelant ce temps et l'héritage de devoirs qu'il nous a laissé, il serait peut-être à propos de rassembler une certaine quantité de faits, afin de présenter le tableau de la vieillesse dans tous les caractères qu'elle révèle, dans toutes les conditions où la place l'Industrialisme. Né dans une famille d'ouvriers, ouvrier nous-même, nous n'aurions pas besoin de chercher bien loin de nous, ni de remonter de beaucoup dans nos souvenirs, pour trouver des exemples en grand nombre. Mais nous aimons mieux nous arrêter à un seul, qui puisse servir comme de type pour donner l'idée de l'ensemble, et c'est cet exemple, ce fait, que nous allons essayer de présenter dans toute sa vérité.

AUGUSTE DESMOULINS.

BUZANÇAIS.

Aux époques d'erreur, d'aveuglement et de vertige, quand la société semble s'être jetée dans quelque impasse boueuse et obscure où les plus forts passent sur le corps des plus faibles, parfois le ciel se déchire, s'ouvre; un éclair s'en échappe, et projette sa sanglante lumière sur les misères et les crimes qui se dissimulaient dans l'ombre. Alors tout s'agite; il s'élève une immense clameur formée de plaintes et d'imprécations, de cris de douleur et d'effroi...... Mais l'éclair s'éteint aussitôt; l'agitation se calme, le bruit s'apaise; ce n'est plus qu'un froissement, qu'un murmure. Le mouvement, ce sont les convulsions de l'agonie des victimes qui ont voulu se relever et qu'on étouffe; le bruit, c'est le râle des vaincus, la sourde menace des vainqueurs, qui tremblent encore et n'osent croire à leur triomphe.

Notre hiver, avec son affreuse disette, avec les émeutes qui en sont la conséquence, avec ses meurtres enfin, notre hiver a été un de ces terribles éclairs qui révèlent tout à coup à une société égarée la profondeur de l'abîme où elle est tombée.

Mais voici la belle saison revenue, la crise va se terminer; la peur et la faim sont sinon guéries, du moins soulagées. Le blé venu (bien tardivement) de l'étranger, et qui en fait sortir d'autre on ne sait d'où, apaisera la faim des villes; l'espoir d'une récolte qui commence à faire des promesses, et les urgentes occupations agricoles, distrairont le peuple des campagnes. Ceux qui ont tremblé pour leur fortune, pour leur vie, commencent à respirer; ils récapitulent, ils additionnent *les charités* que la peur leur a arrachées ;....quelques uns se vengent;....tous se rassurent, se calment. L'ordre ne sera plus troublé, les choses vont reprendre leur train accoutumé. Le prolétaire travaillera, souffrira, mourra à la peine comme par le passé, et mieux encore. Le bourgeois réparera promptement la brêche faite à son bien; il se roulera de nouveau sur le corps du peuple pour faire sa boule de neige;....et tout ira pour le mieux....jusqu'à nouvel ordre!

Cependant, si Dieu permet la souffrance, l'erreur et le crime, c'est que les souffrances, les erreurs et les crimes des hommes doivent servir de leçon à l'Humanité.

Nul fait ne se produit qui ne renferme une solution du passé, un avertissement pour le présent, un enseignement pour l'avenir. Tout évènement a sa place, son heure, son but marqué pour expliquer ce qui fut, pour révéler et faire pressentir ce qui est et ce qui sera.

Pour ceux qui n'ont pas reçu ou qui ont dédaigné les révélations de l'idéal; qui, les regards obstinément attachés sur la vie matérielle, le cœur exclusivement voué au culte de leurs intérêts immédiats, méconnaissent le pouvoir éducateur de la Providence; pour ceux-là chaque évènement semble un caprice du hasard, un jeu de la fatalité. « Il n'y a qu'heur et malheur, disent-ils; profitons de la chance quand elle est bonne, repoussons-la ou tout au moins maudissons-la, si nous ne pouvons faire mieux, quand elle se montre mauvaise; et après nous....vienne la fin du monde!.... »

D'autres esprits à demi éclairés par des aperceptions plus élevées, mais encore incomplètes, voient bien qu'une volonté intelligente et prévoyante préside aux destinées humaines; mais, attribuant à la divine sagesse les passions mesquines qui agitent notre société, ils voient des châtiments, des vengeances, là où la paternelle sollicitude n'a placé qu'un enseignement.

Non, spiritualistes égarés, Dieu ne nous punit pas d'enfreindre une loi qui ne nous a pas encore été révélée et dont nous devons conquérir la connaissance. Il ne procède pas comme nous qui frappons de nos lois les malheureux à qui nous ne les avons pas enseignées.

Non, matérialistes aveugles, non, la suprême direction du monde où nous vivons n'est pas abandonnée au fantastique génie du hasard; la vie n'est pas une partie à gagner où à perdre, et l'Humanité dont vous faites partie ne périra point.

Elevons donc nos âmes jusqu'à des conceptions plus vraies et plus complètes. Dieu n'est point un maître jaloux et colère, encore moins un tyran injuste et capricieux. C'est un père bon et sage qui veut le bonheur de ses enfants, qui le leur a préparé, mais qui veut le leur laisser conquérir, en donnant ainsi un emploi, une direction, un but à la dignité humaine.

Comme la mère qui fait faire les premiers pas à son enfant s'éloigne un peu et lui tend les bras, ainsi Dieu se tient à distance ; mais il nous appelle et nous attire sans cesse à lui. Seulement, l'Humanité étant à la fois une et multiple, il veut que tous ses enfants unis de cœur et d'esprit viennent ensemble se jeter dans son sein.

Pour nous soutenir, et nous éclairer dans la route que nous devons parcourir avant d'arriver jusqu'à lui, il a mis près de nous la Providence, en assignant à chacune de ses manifestations un enseignement pour l'Humanité. Ainsi lorsqu'il paraît nous abandonner à l'antagonisme, à la lutte, au trouble des passions égoïstes, c'est pour nous faire mieux sentir et apprécier les joies de l'amour et de la fraternité. S'il laisse enfin tomber sur nous le mal, c'est pour nous rendre dignes du bien, en nous en inspirant l'estime et le désir.

Que notre vie présente soit donc une étude incessante, une recherche ardente et passionnée de la portion d'éternelle vérité que nous découvre chaque évènement. Cherchons l'esprit sous la lettre. Interrogeons le fait, trouvons l'âme de ce corps : cette âme, rayon divin, nous révèlera nos devoirs, éclairera notre voie, illuminera notre but!

N'oublions ni ne méconnaissons les avertissements que Dieu nous envoie. Retraçons-nous le tableau qu'il y a peu d'instants encore de sombres lueurs éclairaient si vivement. Allons, courage! évoquons les terribles apparitions de cette nuit de tempête ! Ces apparitions ne sont pas des fantômes; c'est la vérité souffrante, plaintive, outragée, qu'un jour officiel et menteur force à se réfugier dans les ténèbres.

II.

Il y a quelque temps, au mois d'août dernier, j'ai essayé de peindre l'état de lutte et d'antagonisme où vivent le propriétaire et le paysan. L'insuffisance de la récolte était déjà connue alors, on en prévoyait quelques conséquences; mais on attendait, on espérait, on tâchait d'y penser le moins possible...... Oh ! que de révélations pendant ce cruel hiver ! Si j'avais assez de talent, assez de sang-froid pour me faire comprendre, comme j'éclairerais de vives lumières l'horrible crise où nous nous débattons. Non ! non ! ce n'est pas un duel, ce n'est pas une guerre! Le duel a son institution, ses statuts chevaleresques; la guerre a ses ménagements, ses coutumes loyales. Ce n'est ni un duel, ni une guerre, c'est une chasse ! une chasse, non de l'homme à la bête, mais de l'homme à l'homme, du frère au frère! Les misérables! ils se sont tellement identifiés avec leur rôle, que si les uns ont pris le sang-froid cruel, la légéreté sanguinaire du chasseur, les autres ont contracté la sauvage férocité de la bête fauve!...

La faim, dit le proverbe, fait sortir le loup du bois. Ici le proverbe a eu sa complète appplication. Le peuple demandait du pain, et voulait le pillage; le riche donnait et cédait tant qu'il était seul et faible, il reprenait son assurance et défendait ses *droits* quand il s'était entouré de baïonnettes.

Du reste, rien d'extraordinaire, rien d'imprévu ne s'est produit dans les émeutes qui ont eu lieu. Ce n'était que l'expression plus nettement accusée de la sombre défiance, de la crainte sournoise et de la haine sourde qui règnent entre les deux partis.

On se mesurait des yeux, on faisait montre de sa force, on calculait ses chances de succès et de défaite; et des deux côtés on se retirait, avec plus de crainte, avec plus de haine aussi!...

Le meurtre de Chambert et la terrible condamnation des coupables est un des faits de cette horrible chasse humaine.

La bête blessée dans un de ses membres se rue pleine de rage sur l'agresseur isolé. Celui-là paie pour tous les autres. On assouvit sur lui cette vieille haine qui ne demandait qu'une occasion et de la hardiesse pour se produire. Chambert, pour eux, ce n'est pas un homme; c'est un bourgeois, c'est un riche, c'est un ennemi, c'est un oppresseur; et cette pensée est si bien celle de ces gens, qu'ils croient faire une révolution. Cependant ils sont pris, arrêtés; la bête est muselée, enchaînée, qu'en fera-t-on? Ici la chasse est suspendue. Eh bien! on y substituera la boucherie!... Qui pourrait blâmer? ne sont-ce pas des représailles? Il s'agit bien vraiment de pitié, d'humanité, de dignité même! Il faut tuer ou être tué soi-même. Encore un peu de temps, et, si nous continuons ainsi, le mot d'ordre de notre société sera un sauve qui peut général.

Autrefois la nation se divisait et se subdivisait en classes, en ordres, etc.; on avait la cour, on avait la noblesse, on avait le clergé, la haute et la petite bourgeoisie, que sais-je encore. Aujourd'hui toutes ces distinctions n'existent plus qu'à la surface; les conditions ont été nivelées; il n'y a réellement et en vérité que deux catégories de citoyens, ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent pas, les riches qui s'enrichissent toujours, les pauvres qui s'appauvrissent de même. La fortune, l'argent, tel est le seul principe d'inégalité qui ait trouvé grâce. Mais combien il est puissant, absolu, envahisseur! que de passions il éveille, et fait agir! quelle séparation, quelle scission profonde il établit entre les privilégiés et le reste des hommes!

Cette dernière, cette seule inégalité résume et reproduit les vices de toutes les autres; elle ajoute d'une part l'insolence à l'orgueil, de l'autre l'envie à la haine. Cette inégalité exerce son influence mauvaise avec la même puissance sur celui qu'elle élève et sur celui qu'elle écrase; elle corrompt et dénature à la fois et l'oppresseur et l'opprimé; elle fait de la famille humaine autant d'ennemis que d'individus; elle allume dans tous les cœurs la convoitise et la cupidité, la défiance et l'égoïsme, la haine et la cruauté.

Oh! l'argent! le capital! la propriété! monstrueuse idole qu'un peuple égaré adore aujourd'hui, que de larmes, que de sang coulent sur tes autels! Et vous, prêtres fanatiques de ce nouveau culte, économistes sans entrailles, théoriciens impitoyables, où prétendez-vous donc mener la société qui écoute vos prédications, qui recueille vos oracles?

Faut-il donc, mon dieu! aller jusqu'au bout de la voie fausse où nous sommes engagés! faut-il laisser s'envenimer jusqu'à la gangrène la plaie immonde qui nous dévore, avant de nous arrêter, avant de chercher à nous guérir!

Faut il qu'avant de reconnaître, de proclamer et de respecter le droit à la vie matérielle que tout homme apporte avec lui en venant au monde; faut-il donc que la moitié de l'Humanité ait, comme un vampire, sucé, absorbé le sang et la vie de l'autre moitié de l'Humanité ? La misère doit-elle augmenter, Seigneur ? la faim, qui cet hiver a tourmenté les entrailles de tant de familles, la faim qui en a tué tant de milliers doit-elle les tuer tous? Faut-il que ce pain grossier et insuffisant qui soutient et prolonge la misérable vie de ces *inutiles* se convertisse en quelque mets bizarre et nouveau que l'industrie culinaire inventera à grand frais, pour réveiller l'appétit blasé du riche ? Faut-il que de tous ces haillons qui cachent à grand'peine la nudité d'une troupe de misérables, on tire une somme suffisante au perfectionnement d'un des riches tissus de soie qui tapissent mollement l'intérieur d'une calèche?

Tous ceux qui sont de *trop* enfin, tous ceux qui n'ont pas de place au banquet de la fortune doivent-ils s'en aller?

Pour ceux qui croient à la toute-puissance, à la toute-intelligence, à la toute-bonté du Créateur, ils cherchent à rappeler, à contenir, à éclairer cette société oublieuse et imprévoyante qui court follement à sa ruine, opposant tout au plus et à la hâte quelques palliatifs impuissants aux maux qui l'inondent.

Tout observateur est réformateur; car il est dans l'esprit humain de chercher aussitôt le remède du mal qu'on aperçoit.

Mais parmi ces réformateurs, beaucoup, et la plupart sans doute se trompent....C'est qu'ils envisagent l'impor-

tante question humaine sous un point de vue faux, ou étroitement borné. Ils ne sauraient alors en tirer que des connaissances incomplètes, que des théories erronnées dont l'application ne peut q'augmenter le trouble et le désordre qui règnent parmi nous aujourd'hui.

Cependant de ces erreurs mêmes doit jaillir la vérité. L'insuccès de certains efforts n'indique-t-il pas que ces efforts sont mal dirigés? Par la connaissance de tout ce qui n'est pas, n'arriverait-on pas à la connaissance de ce qui doit être.

Aussi serait-ce une étude féconde que celle des différents systèmes au nom desquels on prétend diriger la société.

Je n'ai certes pas la science nécessaire pour rendre un compte exact de ces différents systèmes; cependant, comme chacun d'eux a ses adeptes plus ou moins intelligents et plus ou moins conséquents, dans la petite société au milieu de laquelle je vis, il m'arrive un reflet de ces théories que chacun exprime à sa manière, et que je veux tâcher de rendre à la mienne.

Ainsi tous nos penseurs ou tous nos raisonneurs sont d'accord pour reconnaître que l'état actuel des choses ne peut se maintenir ni durer longtemps.

Le petit nombre de ceux qui sont restés attachés aux lambeaux du catholicisme expliquent et justifient le mal présent et passé par le péché originel, et cherchent à consoler les âmes par les promesses d'une vie future.

D'autres, qui prétendent partager les idées de Fourier et de son école, voient comme un idéal de bonheur complet et parfait la jouissance des biens matériels (1).

Mais les plus nombreux, les plus conséquents, les plus raisonnables et les plus raisonneurs de nos théoriciens, ce sont les Malthusiens au petit pied qui gémissent de l'excès de population, et qui en demandent naïvement la réduction *aux bienfaits de la guerre*.

Il y a encore chez ceux-ci divergence de principe et d'application. Ainsi ces messieurs qui demandent une *bonne guerre* pour purger la société de tant de bouches inutiles, de tant de bras dangereux, et qui ne voient d'autre remède au mal de la société que boulets de canon, sang et carnage, sont pourtant à tout prendre de bonnes gens qui ont nourri leurs métayers cet hiver, qui ont contribué à l'établissement d'un grenier d'abondance dans leur commune, qui ont fait enfin des sacrifices... Mais en allant au fond des choses, en scrutant la pensée, à quoi se réduiraient ces manifestations de bienfaisance et de charité? Je ne veux pas parler de la peur qui a bien pu pousser quelques-uns à jeter sur le tapis de jeu une petite pièce destinée à en sauver de grosses, laquelle petite pièce l'habile joueur saura bien rattraper quand la veine lui sera revenue. Mais laissons de côté ce vilain sentiment de la peur, descendons plus bas...

Quand une bête de somme est sur la litière, quelque avare que soit son maître, il n'hésite pas à payer un vétérinaire, à se procurer les médicaments nécessaires à la guérison de l'animal : le besoin qu'il a de son travail lui impose ce sacrifice.

Les bras d'un homme affamé auraient peu de force pour remuer la terre ; et si les paysans déjà clair-semés se décimaient par la faim, les récoltes s'amoindriraient en proportion. Le propriétaire ne se montre plus humain, plus charitable que l'industriel en général, que parcequ'il est plus empêché.

L'agglomération du populaire des villes, la hideuse et meurtrière concurrence assurent aux manufacturiers un renouvellement facile et continuel des forces humaines. « Un de perdu, deux de retrouvés, » disent-ils. La place laissée vide par le manœuvre broyé sous la roue était convoitée par dix ouvriers sans ouvrage qui lutteront pour y arriver. Le plus fort ou le moins affaibli par la misère terrassera les autres, leur passera sur le corps, et l'atelier continuera de prospérer. Mais à la campagne, c'est bien différent. La main d'œuvre est plus rare, et la concurrence est presque nulle. Jamais le paysan ne manque d'ouvrage, et cependant cette belle condition ne tente pas assez les gens des villes pour les engager à offrir leurs bras aux propriétaires des campagnes ; et d'ailleurs, ils le voudraient qu'ils ne le pourraient pas : il faut avoir fait depuis l'enfance le rude apprentissage de ces pénibles travaux, il faut avoir pratiqué ces efforts lents, mais réguliers et continuels, pour savoir ce qu'ils peuvent produire. Nos ouvriers des villes useraient tout d'un coup dans ce labeur toute la force dont ils peuvent disposer, mais ils n'y tiendraient pas longtemps. Dès le commencement de la journée, ils dépenseraient toute leur ardeur, et sur le midi ils tomberaient haletants, épuisés. Ce n'est pas la course brillante d'un cheval généreux qu'il faut fournir, c'est le pas lent, patient et opiniâtre du bœuf traînant la charrue. Ainsi ce n'est donc que la disette de travailleurs qui rend le maître cultivateur plus pitoyable à ses ouvriers. Le vrai chasseur ne tuerait pas au printemps, quand elle se trouverait au bout de son fusil, la perdrix qui couve sa nichée de perdreaux, qu'il exterminera sans pitié au mois de septembre.

Hélas ! hélas ! je le répète, tout ce que nous voyons est la triste, l'horrible confirmation de ce que j'ai avancé plus haut. Notre société est une chasse humaine plus ou moins bien organisée, mais hideuse à voir ; car le chasseur et le gibier qu'il poursuit sont de même nature, et la possession des armes établit seule une différence. Aussi voit-on ceux qui sont poursuivis, devenir chasseurs à leur tour, s'ils ont pu s'emparer de quelque arme, et marcher eux-mêmes à l'extermination de ceux dont naguère ils faisaient partie.

Mais n'y a t-il point de remède à tant de maux ? Faut-il douter, désespérer de l'avenir, parceque le présent s'assombrit de plus en plus ? Faut-il enfin renoncer à chercher la solution du problème social, parceque plusieurs solutions erronnées dans leurs principes, impossibles ou désastreuses dans leur application, se sont produites et se produisent chaque jour parmi nous ?

Oh ! non, non ! l'idéal d'amour de bonheur et de perfection que Dieu a mis au cœur de toutes ses créatures ne peut être une vaine chimère, un leurre mensonger.

Les magnifiques promesses du Christ devront se réaliser un jour, son règne nous arrivera sur la terre. L'Humanité trouvera sa voie, atteindra le but que son créateur lui a préparé ; elle se reposera dans la lumière et la vérité de ses longues fatigues, elle oubliera, elle effacera dans l'amour, dans l'égalité, dans la fraternité, les passions mauvaises qui l'auront égarée sur sa route.

Si les différents systèmes au nom desquels la société a été gouvernée n'ont pas amené ce résultat, c'est que, faux ou incomplets, ils ne comprenaient pas ou méprisaient la nature humaine. A l'image de son Dieu puissant, aimant, et intelligent, l'homme est sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis. Il ne peut donc arriver à l'accomplissement de ses destinées, que par la satisfaction, par le perfectionnement de ces trois manières d'être. Le Christianisme, si bon et

---

(1) Je veux, en passant, faire une remarque à ce sujet. Nous avons une foule d'honnêtes bourgeois, de placides propriétaires qui professent cette doctrine commode, et qui disent-là dessus de fort jolies choses. En voici la raison : toute doctrine a deux aspects, la théorie et la pratique. C'est une marque de vérité quand l'un est la reproduction de l'autre ; mais ici, au contraire, la différence est fortement tranchée. En théorie, sous un faux air de désintéressement et de générosité, qui siéent fort bien, se cachent les principes les plus accommodants. En effet, il a été dit officiellement que le Fouriérisme a cela de beau et de bon qu'il ne touche à aucune de nos institutions politiques ou religieuses. On peut ajouter qu'il porte le même respect aux consciences, dans quelque état qu'elles se trouvent. Le Fouriérisme, dans ce que j'en connais du moins, n'impose au cœur ou aux sens aucun de ces sacrifices gênants qui placent l'âme humaine dans cette position que Pascal définissait en disant : « L'homme n'est ni ange, ni bête. » On peut être franchement Fouriériste en conservant, en flattant même ses inclinations quelles qu'elles soient. Pour la pratique, c'est bien différent ! C'est beau, c'est grand, c'est complet dans son genre, c'est si magnifique enfin que c'est irréalisable, et c'est là justement ce qui en fait le prix. Les Fouriéristes de chez nous n'ont pas d'autres frais à faire que d'admirer..... la peinture d'un phalanstère !

J'ai vu l'ombre d'un cocher
Qui de l'ombre d'une brosse
Frottait l'ombre d'un carrosse.

(SCARRON.)

si saint pourtant dans son essence, devait échouer dans sa mission de conducteur, pour avoir méconnu ou du moins sacrifié la sensation ; et le Matérialisme qui, sous le nom de Fouriérisme ou sous d'autres noms, proclame si haut la souveraineté de cette sensation, ne peut même pas revêtir l'apparence d'une doctrine, parcequ'il outrage les plus simples notions intellectuelles que possède l'Humanité.

Quant aux idées des économistes anglais, si répandues, si adoptées aujourd'hui, quelque spécieuses qu'elles puissent paraître à ceux qui en profitent, les funestes résultats qu'elles produisent ne tarderont pas à nous éclairer sur leur valeur. Le sentiment, qu'elles mutilent, reprendra bientôt sa force et ses droits éternels. Déjà des voix plaintives et gémissantes réclament au nom de la solidarité, de la fraternité humaine, contre les assassinats collectifs dont la société se souille à toute heure. De courageux champions de la race proscrite jettent le gant aux puissants et aux forts qui abusent de leur force et de leur puissance pour nous précipiter dans un abyme d'erreurs et de maux. Une immense pitié, une sainte indignation murmurent et bouillonnent au fond de tous les cœurs généreux.

Je le répète, nos récents malheurs, ont jeté sur l'état de notre société des lueurs profondes. Les émeutes qui ont eu lieu ne sont pas des faits locaux et accidentels; le meurtre de Chambert n'est pas un crime privé, la décision du jury n'est pas un jugement ordinaire.

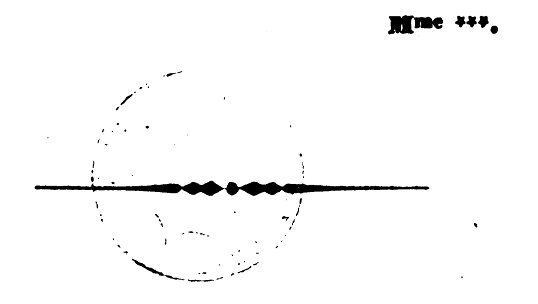
Il y a dans tous ces faits une puissante révélation, un enchaînement, une relation fatale avec ce qui se passe de plus intime, de plus mystérieux au sein des masses.

Ce qui éclate au grand jour n'est que la conséquence nécessaire, indispensable, des principes mis en circulation dans notre société. Tout devait se passer ainsi ; et ceux mêmes qui s'opposaient à de sanglantes réactions, le savaient bien! La foi, l'espérance même du succès de leur cause manquait aux avocats qui prirent la parole à Châteauroux; ils prévoyaient que « la classe qui possède et qui domine, » ne transigerait point sur tout ce qui intéresse sa position » privilégiée. »

Et vous! noble cœur qui dans un généreux élan vous reprochiez de n'avoir pas été mettre votre talent et vos convictions au service des malheureux égarés qui ont payé si cher un moment d'ivresse; rassurez-vous, consolez-vous, votre éloquence, quelque puissante qu'elle soit, ne les eût pas sauvés.

Ne nous décourageons pas toutefois, nous tous qui croyons aux consolantes révélations que Dieu fait aux cœurs honnêtes, et sachons découvrir dans le mal présent le germe du bien à venir. Ne nions pas les progrès incessants de l'Humanité. Il n'est pas jusqu'à l'insecte caché au sein du fruit qui n'en hâte la maturité. Cette maturité arrivera, oh! n'en doutons jamais! L'Idéal s'annoncera, se révélera pour l'Humanité tout entière. Une génération naîtra, qui rejettera pleine d'horreur cette tradition de la race de Caïn, et qui proclamera avec unanimité les principes au nom desquels il ne nous est donné aujourd'hui que de combattre.

Mme ***.



SOUVENIRS D'ALGÉRIE.

IIIe COURSE : ORAN.

IIIe partie. — LES BAINS DE LA REINE.

(Suite *.)

Après les prières dictées par la reconnaissance, Ahmed demanda au solitaire la *direction* pour éviter désormais la colère du Tout-Puissant. Que ne puis-je répéter les exhortations du juste, interprète d'Allah! Celui qui saurait y conformer sa conduite aurait sa place parmi les hommes de la droite du Seigneur, au jour où le soleil sera ployé!....

Ahmed l'interrogea sur la foi; et Sidi Dedeyop : *Les hommes formaient autrefois une seule nation. Dieu leur envoya les prophètes chargés d'enseigner et d'avertir; il leur donna un livre contenant la vérité pour prononcer entre les hommes. Or les hommes se mirent à disputer par jalousie, et lorsque les signes étaient évidents pour tous. Dieu fut le guide de ceux qui crurent à la vérité. Il donna le livre de la loi à Moïse ; il le fit suivre par d'autres envoyés; il accorda à Jésus, fils de Maryan, des signes manifestes de sa mission, et il le fortifia par l'esprit de sainteté. Enfin, il envoya à chaque peuple un apôtre avec des miracles et des livres. Au jour de la rétribution, il suscitera un témoin du sein de chaque nation. En ce jour, tu verras tous les peuples à genoux, et chaque peuple sera jugé devant son livre! Au jour de la résurrection, Dieu suscitera, du sein de chaque peuple, un témoin; et c'est Mahomet qu'il institue témoin contre les Arabes. Car il lui a donné un livre qui contient l'explication de toute chose, qui est une preuve de sa miséricorde, qui sert de direction et d'évangile (bonne nouvelle) à ceux qui s'abandonnent à la volonté de Dieu. Il envoya Mohamed comme témoin, et comme apôtre qui annonce et qui avertit. Et Mohamed dit aux Arabes du désert : « Nous vous appelons à marcher contre des nations puissantes ; vous les combattrez jusqu'à ce qu'elles embrassent l'Islamisme. » Dieu, satisfait des croyants, les récompensa par des victoires éclatantes et par un riche butin...... Dieu est* UN, *c'est le Dieu éternel. Il n'a point enfanté, il n'a point été enfanté. Il n'a point d'égal. Les incrédules disent : Les Juifs ou les Chrétiens seuls entreront dans le Paradis. Dis-leur : Apportez vos preuves. Ils disent : Dieu a un fils.... Par sa gloire, non! Cessez de dire qu'il y a trinité. Car Dieu est unique : loin de sa majesté qu'il ait eu un fils. Unique dans les cieux et sur la terre, dès qu'il a résolu quelque chose, il dit : Sois, et elle est. Le Messie, Jésus, fils de Maryan, est l'apôtre de Dieu et son Verbe; il est un esprit venant de Dieu. Mais il est aux yeux d'Allah ce qu'est Adam, formé de poussière. Allah lui dit : Sois; et il fut. Dieu est le Dieu unique. Nous ne lui associons personne. Nous croyons en Dieu, et à ce qui a été révélé d'en haut à Mohamed, à Ibrahim (Abraham), à Ismaël, à Isaac, à Yacoub, (Jacob) et aux douze tribus ; nous croyons aux livres qui ont été donnés à Moïse et à Jésus, aux livres accordés aux prophètes par le Seigneur; nous ne mettons pas de différence entre eux, et nous nous abandonnons à Dieu. Toutes ces religions ne sont qu'une seule religion. C'est celle que Dieu recommanda à Noé, qui fut révélée à Mohamed, celle qui fut recommandée à Ibrahim, à Moïse, à Jésus, en leur disant : Observez cette religion, ne vous divisez pas en sectes* (1). C'est pourquoi Lokman a dit : « N'associez point à Dieu d'autres divinités; car l'idolâtrie est un crime!...... Ne faites pas adopter la religion par contrainte; mais observez la prière, aimez la vertu, et invitez les hommes aux bonnes actions »

— En quoi consiste la vertu, demanda le Maure?

— *La vertu ne consiste pas à ce que vous tourniez vos visages vers le levant ou le couchant. Vertueux sont les hommes qui croient en Dieu et au jour dernier, aux anges, au livre et au prophète; qui donnent pour l'amour de Dieu des secours à leurs proches et*

* Voir les livraisons de Septembre, Octobre et Décembre 1846, Janvier et Mars 1847.

(1) Voyez les chapitres II, XVI, XLV, XLVIII, XXI, IV et XLII du Koran.



aux orphelins, aux pauvres, aux voyageurs, et à tous ceux qui demandent; qui rachètent les captifs, observent la prière, qui font l'aumône, remplissent les engagements qu'ils contractent, et se montrent patients dans l'adversité, dans les temps durs et dans les temps de violence. Ceux-là sont justes et craignent le Seigneur.

— Comment devrai-je faire l'aumône, demanda le riche Ahmed.

— Le Prophète, s'écria El Hadj Sidi Dedeyop, a dit: « *Faites l'aumône de votre superflu, donnez ce que vous avez de meilleur des fruits de la terre que je vous ai donnés; et ne faites pas largesse de la plus vile partie de vos biens, de celle que vous ne voudriez pas recevoir vous-même* (1). » Et moi je te dis: Tu as expié tes crimes par un rude châtiment; ton orgueil a été abaissé; tes richesses n'ont apporté nul remède à tes souffrances, et les joyeux convives, qui se disputaient un regard de toi, ont fui ta riche demeure. Dieu retire sa main appesantie sur toi; avec la santé, les plaisirs, les festins, les flatteurs vont rentrer dans ton palais. Crains de succomber à la tentation!.... Dieu ne te pardonnerait pas deux fois!....

Ahmed comprit. Quelques jours plus tard, ses trésors étaient distribués aux pauvres; ses esclaves étaient libres; de ses biens, il avait fondé des caravanseraï, des fontaines, une mosquée, il avait assuré l'entretien d'un taleb et d'une école.... Mais Dieu n'agrée pas, sans doute, ces dons, fruits de l'usure et de l'avarice. Depuis longtemps, rien ne subsiste plus des établissements fondés par Ahmed ben Omar. Lui-même se retira dans un marabout, vers la lisière des bois de Mulei Ismaël, et sa vie tout entière fut consacrée à l'étude du Koran.

Voilà, comme nos pères nous l'ont transmise, l'histoire du riche Maure Ahmed ben Omar. Si je devais raconter tous les miracles de Sidi Dedeyop, il faudrait que Dieu m'accordât une vie aussi longue que celle d'Abraham, et à vous une patience égale à celle de Job.

L'Arabe semblait vouloir s'éloigner. Je priai M. G... de le remercier d'abord, et de lui demander si la source avait toujours été célèbre depuis cette époque.

— Oui, dit l'aga, ses vertus merveilleuses furent bientôt connues dans les tribus, et, de toute part les malades accoururent. Mais Sidi Dedeyop en interdisait l'approche à ceux qui venaient chercher seulement la santé du corps, et ne songeaient pas à se guérir des vices que Dieu châtiait par les souffrances. Le solitaire mourut. Son *esprit* garda la grotte contre les incrédules et les méchants. Ceux qui venaient en pélerinage demander le pardon de leurs fautes, ceux-là s'en retournaient guéris et comblés des bienfaits de Dieu. Mais la source n'avait pas de force auprès des hommes d'iniquité; et ceux qui se baignaient sans être malades s'aperçurent avec épouvante que l'*esprit* punissait même l'imprudence et la légèreté. Des morts affreuses avertirent les Arabes du danger qu'ils couraient en pénétrant inconsidérément dans la grotte sainte. Rien ne put diminuer cependant l'affluence; comme du temps où vivait l'apôtre, les Arabes accouraient de toute part; et non plus seulement les *Talebs*, mais les populations entières, hommes, femmes, enfants...... Enfin leur nombre devint tellement grand que les tribus qui campent dans la plaine d'Oran ne pouvaient plus porter leurs malades aux bains que leur avait laissés le prophète. Les *Smélas*, les *Douars*, les *Gharabas*, jaloux de jouir les premiers des bienfaits de ces eaux miraculeuses, décidèrent que nul ne pourrait se baigner avant un d'entre eux. Les pélerins voulurent résister; les Smélas prirent les armes; et chassèrent les étrangers après une effroyable *journée*. L'*esprit*, indigné, frappa la source, et elle disparut... Les Arabes comprirent, et laissèrent approcher librement tous les malades. Mais jamais, depuis, ces eaux n'ont possédé les mêmes vertus. C'est seulement le jour de *Nalr el At* (dimanche) que les pélerins pénètrent dans la grotte, brûlant les grains de benjoin, et offrant à l'*esprit* le petit pain d'orge, la bougie de cire, et deux *mouzouanas* (15 centimes), comme à tout marabout. — En vain le bey *Mohamed-el-Kabir* purifia la grotte après l'expulsion des Espagnols. Les eaux, souillées par la *Corte chica* de la reine Jeanne, ensevelies sous les décombres, il y a quelques jours à peine, par les travaux des Français, ont été abandonnées par *El Hadj Sidi Dedeyop*. Et cependant elles donnent encore la santé! Mais ce n'est que la santé du corps!....

L'Arabe nous salua, et s'éloigna rapidement.

Après un instant de silence, je demandai à M. G. quelle était la reine Jeanne dont avait parlé l'aga des Beni Chougran.

—C'est, répondit-il, *Juana la loca*, fille de Ferdinand et d'Isabelle-la-Catholique, femme de l'archiduc Philippe-le-Beau, et mère de Charles-Quint. Le cardinal Ximénès s'empara d'Oran, présidant à l'assaut l'épée à la main et en costume de guerrier; puis il se fit porter à la grotte, et, le premier de tous les Européens, demanda la santé aux eaux merveilleuses. Lorsque Juana devint folle de désespoir, après la mort de son époux, on la conduisit à la source de Sidi Dedeyop, qui ne lui rendit pas la raison, mais qui prit le nom de *Bains de la Reine*. La ville d'Oran, peuplée de grands d'Espagne attirés par la réputation de ces bains et par la beauté du climat, fut surnommée la *Corte chica* (la petite cour). Suivant la phrase du journal d'Oran: « Le plaisir comme la douleur y appelaient la jeunesse. » Mais que dites-vous du Koran? Car le cher aga nous a composé son discours avec des citations du *Livre?*

— Cela me paraît fort beau, fort curieux, et je suis étonné d'avoir entendu le nom du Christ dans la bouche d'un Arabe.

— Venez, venez sur la terrasse de l'hôtel, je vous prêterai le Koran, et vous m'en direz des nouvelles!

En face des nouveaux bains, on a construit un hôtel adossé à la montagne. La route est fort étroite; il semble que la haute terrasse, couverte de vignes et de fleurs, sépare seule de la mer ces murs de rochers qui surplombent sur nos têtes. La verdure qui nous entoure, ces rocs grisâtres qui s'élèvent à pic, les rayons du soleil couchant dorant ces flots d'un bleu sombre qui dorment dans le double golfe d'Oran et de Mers-el-Kébir, quelques blanches voiles de pêcheurs se détachant sur l'azur du ciel, quel tableau! quelle harmonie!

Je lis le Koran, ou plutôt je parcours à la hâte les légendes de Jésus, de Noé, de Lot, de Choaïb, de Dhoul Karneïn (Alexandre, l'Iscander aux deux cornes). Les lois données par Mohamed pour régler les rapports de la famille, *les seuls dont s'occupent les Arabes*; les dispositions qui assurent la propriété des femmes et des enfants, règlent le divorce, et décident des testaments et des héritages; enfin les conseils du prophète au sujet du vin, du jeu, de l'aumône, et les peines qu'il prononce contre le meurtre, le vol, l'usure, l'adultère, etc. Le Koran forme, avec la *Sonna* (tradition explicatrice), tout le Code des Arabes, ce qui réduit la législation à l'arbitraire interprétation du *cadi*. L'unité de Dieu, la résurrection de tous, *hommes et femmes*, et le jugement dernier, m'ont paru les points dogmatiques sur lesquels insiste l'ange Gabriel. Bien que tolérant, il s'emporte parfois contre les idolâtres, et ses imprécations remplissent d'effroyables menaces les chapitres où il décrit les tourments de l'enfer, et les damnés rongés de désespoir au souvenir des apôtres méprisés et persécutés. La deuxième *Sourate* (la plus longue) résume à peu près toutes les légendes et toute la doctrine du Koran, que Mohamed assure n'être que la confirmation des livres envoyés aux autres nations. Il s'appuye surtout de l'autorité des Patriarches et du *Pentateuque*, qu'il revendique pour les Arabes, comme aussi les *Psaumes* de David, et la *Sagesse* de Soleyman (Salomon); et s'il nie la divinité de Jésus-Christ, il exalte Jésus au dessus de tous les autres hommes, et il nomme l'Evangile le *Livre qui éclaire*.

La nuit tomba cependant; nous disons adieu à nos parents, que nous laissons avec tristesse si loin de la patrie, et nous nous embarquons à bord de l'*Etna* (1). Le lendemain nous sommes en vue de Mostaganem; la mer est si agitée que c'est à peine si le général de Bourjolly peut descendre dans un canot et gagner le rivage. Le capitaine Laville consent à revenir à Arzew pour y débarquer les chevaux du général, qui part pour châtier les indomptables Flittas. En dépit de ce retard, fort mal accueilli par les passagers, le bâtiment est si léger, le vent si bon, que nous avons fait le voyage plus rapidement qu'on ne le fait d'ordinaire. La *table de roulis*, les *chevilles* pour retenir les plats menacés à tout instant d'être renversés par les oscillations du navire, rendent la traversée non moins agréable que pittoresque. A bord se trouvent une hyène, fort bien encagée; et une gazelle délicate, douce et mélancolique, amenée en France par le commandant Négrier (frère du général qui a commandé longtemps à Constantine, et a su y établir notre domination). La pauvre gazelle vient de perdre une sœur chérie, et M. Négrier craint de ne pas la conserver. Elle refuse obstinément de manger; il est vrai, qu'elle éprouve, comme la hyène, un mal qui devait lui rester inconnu: le mal de mer. Pauvres bêtes! qui, mieux que moi, sait compâtir à leurs douleurs?....

Les pélerins de la Mecque, venus du Maroc et de la province d'Oran, donnent un étrange aspect à l'*Etna*; leurs burnous rouges, noirs et blancs, leurs kabans variés, leurs riches caftans, et leurs figures basannées, semblent singulièrement placés autour de la machine à vapeur. — Je reconnais parmi eux l'aga des Beni-Chougran, sans pouvoir lui parler, faute d'interprète. — Cependant le recueillement, la dévotion, les prières des Musulmans me frappent, lorsque je me souviens que nous sommes un dimanche, et que rien ne rappelle le *jour du Seigneur* parmi nous autres chrétiens. Hélas! aucun des matelots peut-être ne savait le cantique de Notre-Dame de bon secours, qui inspira cette page touchante de Châteaubriand: la prière à bord d'un vaisseau!......

Le lundi, 15 septembre 1845, nous rentrons à Alger.

(1) Koran.

(1) C'est ce même *Etna* qui a péri dernièrement.

IVe COURSE : LE SAHEL.

Première partie. — LA MAISON CARRÉE.

Nous avons passé une quinzaine de jours à Alger, depuis le retour d'Oran jusqu'au départ pour Bone ; nous partageons notre temps entre nos courses dans la vieille ville ou sur le port, et des excursions dans la campagne. Ainsi, dans une course à cheval, nous avons exploré la plage jusqu'à l'embouchure de l'*Arrach*, et les frais vallons de *Koubba*, *Birkhadem* et *Tixeraïn*.

Nous suivons au départ le poudreux faubourg Babazoun, le long des magasins à fourrages et du *dépôt des ouvriers civils ;* les maisons en construction interceptent constamment la vue de la mer ; des caravanes d'Arabes, Nègres et Kabyles, encombrent cette route et viennent s'entasser sur la petite esplanade qui leur sert de marché, près la porte Babazoun. Des voitures de promeneurs, des fourgons, des charriots, des cavaliers, des ânes, des mulets, des chameaux se croisent dans tous les sens ; c'est une agitation et une poussière semblables à celles des abords de Paris. Après les casernes de l'Aga, cependant, les maisons se dispersent dans les champs qui séparent la plage de la route, et les voyageurs sont moins nombreux. Nous arrivons au *Café des Platanes*, sorte de grande hutte ombragée par un groupe magnifique de ces arbres au vaste feuillage. Les artistes admiraient, au Salon de 1844, un de ces petits paysages de Marilhat, chaud de couleur et comme voilé cependant par un sentiment de mélancolie. Le peintre semblait s'être inspiré de la poétique description de Lamartine, en représentant un de ces Kans de Syrie où les voyageurs trouvent toujours de l'eau et du café. Je crois retouver tous les détails de ce tableau : voilà bien l'aspect étrange des masures, le branchage pittoresque des platanes ; voilà bien l'attitude nonchalante des Musulmans accroupis sur les dalles, et buvant avec *solennité* (1) le moka brûlant, pour ne pas avaler le marc retombé au fond de la toute petite tasse de porcelaine posée sur une espèce de coquetier ; voilà les cavaliers arrêtés sous l'auvent qui s'avance jusqu'à la route ; enfin voila une fontaine aux eaux limpides ; mais celle-ci coule dans des bassins de pierre où nagent des poissons aux écailles diaprées de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

En face du *Café des Platanes* s'étend, presque jusqu'à la mer, le *Jardin d'essai*. Entouré par une haie serrée de longs roseaux, mélangés de cactus et d'agaves, ce jardin renferme l'espérance de la culture en Algérie ; c'est la pépinière centrale, où puisent les autres pépinières, le gouvernement et les colons ; là s'acclimatent nos plantes européennes, à côté des arbres des tropiques ; là s'améliorent les cultures indigènes de l'Algérie. Cet immense terrain (2), divisé en un grand nombre de plate-bandes, est sillonné dans tous les sens par des canaux d'irrigation en maçonnerie ; et de petits canaux baignent le pied des arbres, et rafraichissent constamment la végétation ; il suffit, pour en voir le résultat, de regarder les saules pleureurs. La source des platanes arrose une partie du jardin ; pour le reste, on tire, à l'aide de neuf *norias* (3), l'eau de divers puits. Une allée de lauriers roses éclatants divise le jardin par la moitié ; des rosiers du Bengale, des balsamines panachées, des *lantanas* aux fleurs d'or, bordent les plate-bandes parsemées des touffes épaisses de jeunes palmiers au-dessus desquels s'élève le long et souple stipe d'un *dattier*. Chaque espèce d'arbre est d'ailleurs séparée, pour lui donner le plus possible le terrain et l'exposition convenable. Ici, nous passons sous la sombre voute des *frênes* entrelacés par les tiges molles des calebasses dont les fruits reposent sur des *tuteurs*. Là, c'est un bosquet de *bananiers*, aux longues et tendres feuilles découpées par la brise ; des épis de fleurs, des régimes de fruits, sortent du sein de ces faisceaux de feuilles, comme un bouquet attaché de banderolles flottantes. Plus loin, c'est l'orangerie, où l'on cultive toutes les variétés de l'arbre « *qui porte des pommes d'or ;* » les citrons, les cédrats, les limons, les oranges, tous ces fruits créés pour raffraichir l'homme dans les déserts brûlants, seront un jour portés par ces milliers de jeunes plants aux pousses vigoureuses armées d'épines. Préservées avec soin du vent, voilà des pêches sur les espaliers. Plusieurs centaines de pavots somnifères promettent une récolte d'opium d'environ trois kilogrammes Tandis qu'on essaye d'acclimater, pour les rapprocher de la France, les cultures tropicales, la canne à sucre et l'indigo des Antilles, le phormium tenax (lin de la Nouvelle Zélande), les goyaviers, les Sainte-Lucie, etc., on implante aussi en Afrique les arbres fruitiers de l'Europe ; et nous voyons près de 30,000 pieds de pommiers (1), 20,000 poiriers, 8,000 pruniers, les cerisiers, les amandiers, les abricotiers, et plus de 600 espèces de vigne. A force de soins, on a fait mûrir des fruits excellents.

Il est inutile de parler des grenadiers et des figuiers, qui sont indigènes ; quant aux mûriers, dont la culture doit nous exempter de payer à l'étranger un tribut annuel de 100 millions de francs (2), on nous en montre plus de 60,000 en pépinière (3), et on en a planté ou distribué aux colons, depuis 1842, plus de 30.000 (4). Depuis 1839 des essais répétés, bien qu'il n'y ait pas encore de magnanerie, justifient, par leurs résultats, l'assertion de M. Héricart de Thury : « *Avec quelques perfectionnements, les soies d'Algérie « pourront bientôt rivaliser avec les plus belles soies de France, « réputées les plus belles du monde entier.* » Déjà de nombreux échantillons sont entrés dans le commerce. On encourage les colons, on plante des mûriers sur les routes, dans les camps, dans les terrains militaires, et le climat favorise cette culture, surtout celle du mûrier blanc. Le *multicaule* est moins approprié. On a opéré jusqu'à ce jour sur cinq races de cocons : les deux races naturalisées depuis cinq ans (*jaune Milanaise* et *blanche Annoney*) ont donné les produits supérieurs ; peut-être faudra-t-il naturaliser les races avant d'arrêter un jugement définitif sur leurs qualités. Enfin, voici quelques renseignements positifs pour compléter ces notes recueillies à la hâte : M Hardy, le directeur habile du jardin d'essai, évalue les frais d'éducation et de nourriture de 150 grammes d'œufs, à 690 francs ; et leur produit à 270 kilogrammes de cocons, qui, à *quatre francs* le kilogramme (taux excessivement bas), donnent un bénéfice net de 390 francs, ou plus de 50 0/0. Sous un hangar de roseaux, garanti sur les côtés par des paillassons flottants, on a essayé l'éducation des vers à soie à l'air libre, à l'aide seulement de feuilles mouillées. (On craignait l'effet des pluies violentes du printemps, et on voulait savoir si les feuilles mouillées seraient nuisibles.) Cet essai a parfaitement réussi ; seulement la quantité était moindre, relativement au nombre de feuilles mangées, mais la qualité n'avait rien perdu.

Nous parcourons ensuite les pépinières des arbres résineux et forestiers : vingt mille arbres verts, thuyas, pins ou cyprès, promettent un ombrage constant aux routes poudreuses de l'Afrique ; l'érable, le caroubier, le saule, le platane, l'orme, le mimosa, le peuplier, le robinier, le sycomore, se comptent par dixaines de mille ; le hêtre, le charme, le tilleul, le bouleau, sont au contraire en petit nombre : peu de localités leur conviennent ici. Enfin, pour achever une nomenclature déjà bien longue, nous remarquons les larges feuilles des catalpas, et les rameaux pendants des sophoras du Japon, aux fleurs si recherchées des abeilles. On essaye en outre la culture d'une quantité de plantes tropicales dont je ne connais ni le nom ni la figure.

Dans une plate-bande se traînent les courges de toutes les espèces, concombres, melons et pastèques ; viennent ensuite les plantes oléagineuses, comme le sézame et le madia-pativa ; les patates, une des plus avantageuses productions (50,000 kilogrammes par hectare) ; et toutes nos plantes potagères. Le chou réclame les plus grands soins. Puis ce sont les céréales, les fourrages ; puis le tabac. Cette dernière plante, cultivée déjà par les indigènes, améliorée par nos semis, est achetée par la Régie à plus haut prix que les tabacs exotiques. Bien que je prise peu, pour ma part, un tel revenu, c'est jusqu'à présent le plus clair des *bénéfices* de la colonisation. En effet le produit s'est élevé, pour *trente-deux* hectares, à 50,000 kilogrammes, payés environ 60,000 francs : et comme la dépense totale ne s'élève guère à plus de 20,000 francs ; chaque hectare donnerait un revenu net, assuré, de plus de 1,000 francs. (La moyenne du prix payé par la Régie est de 117 à 118 francs les 100 kilogrammes.) Les conseils de M. Lebeschu, agent de l'administration des tabacs, sont pour beaucoup dans les progrès de cette culture ; et la Régie, en traitant directement avec les colons, les encourage à perfectionner les méthodes de récolte et de séchage, qui se vulgarisent aussi chez les Arabes.

(1) Les Orientaux font *infuser* le café, ou plutôt le font bouillir dans de grands chaudrons de cuivre. Ils servent ensuite le liquide sans séparer le marc. On dit même qu'ils font quelquefois le café dans la tasse où on le boit.

(2) 34 hectares, dont quatre hectares sont encore un marais qu'on dessèche activement.

(3) Les Arabes nomment la noria *sakich*. Elle consiste en une chaîne sans fin enroulée sur une roue verticale. Les palettes creuses attachées à la chaîne prennent l'eau dans le puits, la remontent à mesure que la chaîne tourne sur la roue, la versent dans une auge placée sous la roue en arrivant au sommet de leur ascension, et descendent pour se remplir de nouveau. De l'auge, l'eau se répand dans un réservoir.

(1) Plusieurs de ces pommiers portent en ce moment des pommes magnifiques.

(2) La France fournit, en outre, à l'industrie pour 150 millions.

(3) Le total des muriers existant en Algérie, dans toutes les pépinières du gouvernement, au 31 décembre 1846, est, me dit-on, de 350,000.

(4) Tous ces chiffres sont exacts, à quelques centaines près, mais exacts en septembre 1845.

Je n'ai pas vu les cotonniers ; les rapports des chambres de commerce sont très satisfaisants, et plusieurs machines pour l'égrenage sont déposées dans les bâtiments d'exploitation (entre autres le Roller-gin, pour les *cotons longues-soies*). Les expériences pour acclimater le riz ont été malheureuses jusqu'à présent : on ne se décourage pourtant pas. Je n'ai pu me procurer de renseignements sur le café. La nopalerie est transportée à Mustapha, et dans trois ans on espère commencer l'éducation de la cochenille.

Des plantes grasses de toutes les variétés, cactus, serpentaires, yucas, etc., et la plupart des fleurs européennes, garnissent les pots et les plate-bandes. Les terribles invasions des sauterelles qui se sont succédé il y a deux mois ont dévasté pour longtemps le domaine de l'horticulture ; mais la végétation a tant de force, les soins sont si bien dirigés, l'arrosage est si bien entendu, que le *Jardin* a repris une verdure, une fraicheur délicieuse, surtout pour des yeux fatigués par l'éclat du soleil et la poussière ardente du grand chemin.

Obtenus à peu de frais, relativement à leur importance, ces résultats montrent tout ce qu'on peut faire avec de la *science et des moyens d'action*. La Pépinière centrale, et ses succursalles dans les provinces, font de louables efforts pour acclimater les plantes étrangères et utiles ; donnent au gouvernement les arbres dont il a besoin pour les routes, les camps, les promenades ; distribuent aux colons, soit gratuitement, soit moyennant une faible indemnité, *toutes les plantes* qu'ils demandent. Le personnel est parfaitement choisi, pour qu'il puisse donner des avis, des renseignements aux cultivateurs ; et cependant les *sommes totales dépensées pour ces pépinières s'élèvent seulement à* 732,419 *francs*. (Rapport de 1846.)

Ce n'est donc pas, à mon avis, un faux point d'honneur, qui pousse la France à *vouloir* conserver l'Algérie. C'est dans l'intérêt de l'Europe, de l'Humanité, comme dans le sien, qu'elle s'efforce de cultiver, de coloniser ces vastes contrées abandonnées depuis dix siècles aux troupeaux des Arabes. On évalue, (c'est le général L.........e qui en faisait le calcul) la population musulmane à deux millions d'âmes : les céréales et les fourrages, voilà tous les produits de leur culture. Avant les Turcs, il est vrai, les *cotonniers* couvraient la vallée du Sig et de l'Habrah ; mais, depuis leur domination, les Maures se sont endormis dans l'indolence orientale, et le *grenier de l'empire romain* est obligé de recourir à l'Europe pour s'approvisionner. Si la France parvient à reboiser les montagnes, à dessécher les marais, à fertiliser les terres sablonneuses avec les eaux aujourd'hui stagnantes et les sources enfouies ; si elle couvre le sol, autrefois si riche, de cultures variées et précieuses pour l'Europe ; si elle parvient à repeupler ces déserts, n'aura-t-elle pas accompli sa noble mission en Berbérie? Pour atteindre ce but, il suffirait de la bonne volonté du gouvernement ; les colons ont besoin d'encouragements, surtout de sécurité ; l'administration devrait être épurée. Mais avant tout il faudrait la chûte de ce despotisme qui prive nos concitoyens, en Algérie des droits acquis par deux révolutions. Comment ! la plupart des communes ont des *commissaires* pour maires et pour juges de paix ! Les avocats ou défenseurs ne peuvent exercer sans l'autorisation du procureur général ! La presse est moins libre qu'en Autriche ou à Naples ! Le taux de l'intérêt n'a pas de maximum légal ; aussi est-il de 10 0/0 au minimum ! La résidence en Algérie est subordonnée au caprice du *Visir*, comme le nomment les Kabyles (1) ! Il n'y a pas à s'étonner du peu d'empressement des Français à s'établir dans un tel pays, où ils ont d'ailleurs à combattre le climat, les bêtes féroces, les Arabes et les usuriers. Si on veut ménager les Arabes, ne les habituer que peu à peu au Code Napoléon, ce n'est pas une raison pour nous priver de ses bienfaits, et nous faire tâter des douceurs des lois de la Turquie.

La vue d'Alger, de la plage au-delà du Jardin d'essai, nous montre cette ville sous son aspect le plus pittoresque : ses blanches terrasses s'échelonnent gracieusement sur sa colline ; ses minarets se découpent sur le ciel ; et les villas et les forts qui l'environnent se cachent à demi dans la verdure des jardins de Mustapha-Supérieur. C'est le meilleur point de vue pour les artistes.

Nous suivons la route d'Hussein Dey, au pied des collines, en jetant un regard d'envie sur les ravins profonds et pleins d'ombrage qui tournent brusquement et s'enfoncent entre les coteaux, comme pour éviter les rayons du soleil. Nous atteignons le vieux pont mauresque, en pierres, jeté sur l'Harrach, torrent peu redoutable en ce moment. Le hameau désert de la Maison Carrée, avec sa boulangerie *hespaniole* fermée, ses chaumes rongés, desséchés, donne une triste opinion de la prospérité des colons. Sur le plateau domine le long édifice, autrefois caravaranseraï, aujourd'hui caserne de tirailleurs indigènes, qu'on appelle la Maison Carrée. Les caravanes n'ont plus d'abri, aux environs d'Alger ; en revanche, elles ont des auberges. Je ne sais si les Arabes trouvent ce changement un progrès : ils préfèrent dormir à la pluie et se nourrir de leurs provisions, pourvu qu'ils aient de l'eau, et qu'ils soient abrités contre les bêtes féroces et les voleurs, aux agréments des hôtelleries, chèrement achetés, ce qu'ils détestent ; l'argent est cher. De toute part nos yeux n'aperçoivent que des campagnes désertes, poudreuses, brûlées ; cependant de longs sillons témoignent du passage de la charrue. Les sauterelles, à deux reprises, se sont abattues sur ces terres malheureuses ; elles ont tout dévoré : en une seule nuit les arbres, dépouillés de leurs feuilles, étaient attaqués dans leur écorce même, les herbes rongées jusqu'à la racine ; la végétation a totalement disparu. Les hauts et nombreux épis de fleurs blanches des *scillas*, sortant d'une touffe de feuilles desséchées, embellissent ce désert, mais sans reposer les yeux. Cependant la beauté de cette fleur, qui croît naturellement ici, nous frappe de surprise ; la grosseur énorme des oignons s'oppose à ce que nous puissions en emporter. Nous attrapons une sauterelle énorme, aux membres robustes bien que grêles ; un gros moineau serait plus facile à maintenir. Ce monstre est un des enfants de la dernière invasion : quels ennemis pour les cultivateurs que de pareils insectes !

Nous visitons, au retour, les vallons de Koubba, Birkhadem et Tixeraïn : la pente rapide des collines est couverte d'arbustes ; de distance en distance, un détour de sentier montre tout-à-coup une élégante villa cachée dans un bouquet d'arbres, un petit parterre ombragé par de grands pins ; puis, c'est un ruisseau qui a creusé son lit presque perpendiculairement dans un pli de terrain : son mince filet d'eau, utilisé tout de suite par les Maltais ou les Mahonnais, arrose des jardins potagers, et se perd sous des massifs de verdure. Sous un figuier aux larges feuilles, se cache une tombe couverte d'inscriptions. Le sentier, ombragé d'une haie d'oliviers et de caroubiers, souvent assez épaisse pour intercepter complètement les rayons du soleil, nous amène tout-à-coup devant un café perdu dans la montagne, mais achalandé par le camp de Tixeraïn. Le bruit des pas de nos chevaux galoppant dans le sable avertit trop tard de notre approche une jeune Mauresque dont le voile, rejeté en arrière, nous permet d'admirer des traits délicats, une peau blanche et fine, un ovale régulier, et deux yeux bleus coupés en amandes. Ses pieds rouges et larges faisaient un étrange contraste avec la grâce de toute sa personne. Mais une femme à pied, dans la campagne, ce ne peut être que la femme d'un fermier, et sa beauté n'est pas soignée comme celle des dames de la ville. Celles-ci ne sortent que rarement, en litières, et leurs pieds sont, dit-on, remarquablement petits et bien faits.

Au sommet d'un mamelon récemment planté d'arbres, de vignes et de fleurs, s'élève la maison de M. Poirel, ingénieur du port : elle offre le plus beau point de vue des environs d'Alger, qu'elle domine de tous côtés. Nous revenons par *El Byar* : les routes desséchées de cette partie du Sahel, la plus fréquentée et la moins ombragée, sont moins désagréables à cette heure où le soleil descend derrière les collines.

Les flots éblouissants de la Méditerranée, coupés par les roches grisâtres du cap Matifû, et dominés par le mont Hammel, les plateaux de l'Isser, la vallée de la Metidjah, la plage de Mustapha, couverte par les constructions européennes, enfin le port, mis en mouvement par une visite du général Lamoricière à bord du *Descartes*, frégate à vapeur, dont les coups de canon ajoutaient au pittoresque du tableau, tout cela nous apparaissait par échappées entre deux collines, et formait un éclatant contraste avec le paysage presque toujours sombre et parfois desséché que nous parcourions.

PH. F.

---

(1) Témoin l'affaire de M. D., interprète, il y a quelques mois à peine. J'aurais eu beaucoup d'autres entraves à signaler, si j'avais seulement feuilleté le redoutable cahier des ordonnances qui tient lieu de Code en Algérie : ce n'est pas ici le lieu. Observons seulement que les magistrats ne sont pas inamovibles dans ce pays du bon plaisir.



AUX ABONNÉS DE LA REVUE.

Un peu de retard dans la publication de la *Revue Sociale* a donné lieu à quelques personnes, qui apparemment voient nos efforts avec chagrin, nous ne dirons pas avec jalousie, de pronostiquer la ruine prochaine de cette Revue. Ceux qui aiment la vérité, ceux qui la cherchent, ceux qui ont quelque estime pour les travaux sérieux, ont pu être attristés de ces bruits, et nous sauront gré de les démentir. Ce sera en même temps l'occasion de répondre à certaines critiques qui nous ont été adressées, en disant avec simplicité ce que nous avons fait, ce que nous espérons faire.

Quoi! s'écrient des esprits pétulants, voilà bientôt deux ans que vous publiez 16 pages in-4° tous les mois, et vous n'avez pas encore donné cette *Solution pacifique du problème du prolétariat* annoncée au frontispice de votre recueil! En vérité, vous avez perdu votre temps.

Nous convenons que jusqu'ici nous avons plutôt fait de la critique dans cette Revue que du dogmatisme, et nous ne sommes pas surpris que quelques personnes nous en fassent un reproche. Mais ce reproche, selon nous, est injuste. Il est une verité triviale: c'est qu'avant d'édifier, il faut déblayer le terrain. Le terrain de l'intelligence est-il donc aujourd'hui si bien déblayé, qu'il n'y ait plus qu'à bâtir?

Nous sommes-nous amusés à guerroyer contre de vaines chimères? Les livraisons publiées contiennent la réfutation de Malthus et celle de Fourier. Croit-on que les systèmes et les tendances que ces deux noms résument ne soient pas aujourd'hui répandus et enracinés dans la société? Malthus, c'est l'égoïsme; Fourier, c'est le matérialisme poussé jusqu'au délire: croit-on que l'égoïsme et le matérialisme ne soient pas bons à combattre?

On s'était moqué de Fourier, on ne l'avait pas réfuté. On avait attaqué Malthus, on ne l'avait pas réfuté. Nous croyons que nous avons solidement réfuté l'un et l'autre.

A Malthus nous avons opposé une grande vérité, qui n'avait pas encore été comprise: c'est que *tout homme est, de par la nature, producteur et consommateur, par un seul acte indivisible.* Quand les esprits impatients qui nous accusent de trop de lenteur connaîtront la valeur de cette vérité, quand ils comprendront toute la portée de la loi que la métaphysique nous a fait découvrir et que nous appelons *Circulus*, ils verront qu'il ne nous a été donné de réfuter véritablement Malthus que parcequ'il nous a été donné de lui opposer un dogme bien positif. Toute critique supérieure, en effet, repose sur un dogme.

Pour combattre Fourier, nous n'avons eu qu'à faire intervenir la formule donnée par nous de l'homme, il y a déjà bien des années: *L'homme est sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis et simultanément manifestés.* Cette formule, qui avait vaincu autrefois l'Eclectisme, a vaincu le Fouriérisme. Mais elle n'a pu le vaincre qu'en se développant et en se fécondant elle-même. Sous ce rapport, nous rendons grâce à l'erreur de Fourier, qui nous a servi à découvrir ce qu'il n'a pas découvert, ce que nul n'avait découvert, un principe d'organisation pour la société humaine. Quand les esprits impatients qui nous accusent de trop de lenteur connaîtront la valeur de ce principe, quand ils comprendront toute la portée de la loi que la psychologie nous a fait trouver et que nous appelons *Triade*, ils verront qu'il ne nous a été donné de réfuter véritablement Fourier que parcequ'il nous a été donné de lui opposer une vérité bien positive et bien dogmatique. Toute critique, en effet, je le répète, pour être supérieure et décisive, doit reposer sur un dogme.

Les esprits dont nous parlons sont donc trompés par l'apparence, lorsqu'ils ne voient dans cette Revue que de la critique: la critique est dans la forme, le dogmatisme est au fond.

Ce sont de jeunes hommes, sans doute, que ceux qui nous reprochent notre marche lente et circonspecte. Il est vrai que nous commençons à vieillir; nous avons vu le temps où les idées qui ont cours aujourd'hui sous le nom d'idées socialistes étaient le partage de deux ou trois rêveurs. Mais combien d'esprits ardents, après avoir franchi quelques stades de cette route difficile et escarpée qui conduit au but que nous poursuivons, se sont affaissés, soit par l'effroi des précipices, soit par la fatigue du chemin! Combien se sont arrêtés, sans oser ni avancer davantage, ni rétrograder! Combien ont pris le parti de descendre de la haute montagne, avant d'en avoir atteint les cimes! Que les jeunes gens épris des vérités qui ont coûté tant d'efforts à leurs prédécesseurs sachent donc ce qu'il faut de patience pour gravir ce chemin de la vérité que l'Evangile appelle le chemin du ciel, et qui est à la fois étroit et entouré d'abymes. Eh quoi! ne voient-ils pas où en sont arrivés, après un demi-siècle de travaux et de méditations, de nobles intelligences, des plus nobles assurément et des plus vigoureuses de notre temps! Qu'ils considèrent l'anathème que jetait naguère, dans son découragement, M. de Lamennais sur toutes les écoles socialistes. Ah! la vérité est plus difficile à découvrir que ne le pensent des esprits impatients et altiers.

Quant à nous, si nous n'éprouvons pas cet affreux découragement qui en atteint tant d'autres, si au contraire l'espérance et la foi nous consolent de toutes les amertumes de la vie, c'est que, dès l'entrée du chemin, nous avons su les difficultés qu'il présente, et qui ne devaient pas lasser notre courage.

Que d'antinomies, en effet, à réduire à l'unité: la raison et la foi, la religion et la philosophie, la liberté et l'égalité, la personnalité et la communauté!

La bourgeoisie victorieuse par le soulèvement de juillet a inscrit sur ses corps-de-garde ces deux mots: *liberté, ordre public,* remplaçant ainsi ou essayant de remplacer l'immortelle devise de nos pères: *liberté, égalité, fraternité.* Mais ces deux mots *liberté* et *ordre public* présentent une antinomie que cette bourgeoisie victorieuse n'a pas su résoudre. La *liberté* a fait la guerre à l'*ordre public*, de même que l'*ordre public* a fait la guerre à la *liberté*, et il en est résulté le gouvernement sans nom que nous avons aujourd'hui. C'est qu'il fallait réduire à l'unité les antinomies de la devise que l'on a voulu vainement effacer et soustraire aux regards des hommes, trouver l'union de la liberté, de la fraternité, et de l'égalité. Eluder un problème, ce n'est pas le résoudre.

Ce qu'on appelle les partis, ce qu'on appelle les écoles, ressemble beaucoup à ce qu'on appelle les gouvernements. Les partis, les écoles, après avoir formé des cohues plus ou moins nombreuses, plus ou moins animées de passions ardentes et généreuses, et plus ou moins aveugles, finissent par succomber devant des antinomies qu'elles n'ont pu réduire à l'unité. Il faudrait une doctrine qui fût le débrouillement du chaos, l'explication finale de toutes les antinomies.

Que de cohues, sous le nom de partis et d'écoles, nous avons vues, depuis trente ans, se former et se dissoudre!

Sous la Restauration, la cohue du Libéralisme a joui d'un certain éclat. Ceux qui juraient mort aux tyrans sur leur poignard de Carbonari seraient aujourd'hui les plus cruels tyrans, s'ils n'étaient pas les plus corrompus des hommes.

Nous avons vu, après la Révolution de juillet, la cohue Saint-Simonienne. Le Saint-Simonisme n'était pas une doctrine; c'était un synchrétisme, où des principes discordants luttaient ténébreusement les uns contre les autres. Nous ne demandons pas ce qu'est devenue cette cohue; nous craindrions de rencontrer la plupart de ceux qui arborèrent alors de nobles principes occupés de l'exploitation la plus honteuse qu'on ait fait subir à l'espèce humaine.

Et le parti républicain, comment est-il tombé? Sont-ce les prisons, les échafauds, l'exil, les persécutions de tout genre, qui l'ont réduit à n'être plus qu'un nom et un désir? Non; ce sont les antinomies de la devise de nos pères, *liberté, égalité, fraternité,* qui se disputaient dans son sein.

Nous avons aujourd'hui la cohue du Fouriérisme, qui, il faut bien le dire, ne vit que par les emprunts ou les vols faits à notre Doctrine, et qu'elle ne craint pas de rapporter à son absurde déité, comme pour arriver plus vite à la condamnation de toutes les grossières erreurs du plus aveugle matérialisme. Ce synchrétisme discordant trouvera sa fin par les mêmes causes qui ont détruit tant d'autres synchrétismes.

Le parti républicain a fait place au Communisme: c'est un progrès. Mais qu'indique ce changement? Que le parti républicain, après avoir été d'abord épris du premier terme de la devise de nos pères, *liberté*, en est venu à s'éprendre du second terme, *fraternité.*

Il faudrait donc, nous le répétons, une doctrine qui fût l'explication finale de toutes les antinomies, une doctrine qui ne fût pas un synchrétisme, mais une synthèse.

Cette doctrine, nous osons dire que nous la possédons. Et ce n'est pas un misérable sentiment d'orgueil qui nous pousse, nous et nos amis, à mettre cette assertion au-dessus des assertions semblables que peuvent faire toutes les sectes et toutes les écoles qui se débattent aujourd'hui dans le domaine de l'intelligence. Non, c'est la foi qui nous commande d'affirmer notre foi.

La *Revue Sociale* a été consacrée à la vulgarisation d'une doctrine dont la vérité commence à être éclatante aujourd'hui, la DOCTRINE DE L'HUMANITÉ. Dans l'ordre général des déductions, cette doctrine se compose de trois parties. La première est le DOGME, ou la *Solidarité humaine;* la seconde est l'ORGANISATION, ou la *Triade;* la troisième s'occupe du rapport de l'homme à la nature; elle pour objet direct la SUBSISTANCE, et nous en désignons les principes par le nom de *Circulus,* qui exprime la loi divine en

SUPPLÉMENT.

vertu de laquelle chaque homme étant à la fois producteur et consommateur a un droit incontestable à l'existence.

De ces trois parties, la première seule a été exposée d'une façon directe dans ce recueil, et prouvée par des arguments en forme, pour employer les anciens termes de la logique (1). Nous nous préparons à exposer la seconde et la troisième partie.

Mais, en attendant, peut-être une sorte de *Tableau Synoptique*, propre à faire concevoir, d'un seul trait, pour ainsi dire, l'ensemble de notre Doctrine, ne sera-t-il pas inutile pour lier en quelque sorte le passé de la *Revue* à son avenir. Ce sera comme un épilogue à ce que nous avons pu faire jusqu'ici, un prologue à ce que nous devons faire dans les livraisons suivantes. Dans les négociations entre nations, le diplomates se remettent mutuellement des notes qu'ils appellent *mémorandum*: c'est une sorte de *mémorandum* que nous voulons adresser à nos abonnés. Nous ne regardons pas en effet notre lecteur comme font ordinairement les écrivains. Nous regardons notre lecteur comme notre prochain, suivant le mot de l'Evangile, c'est-à-dire comme nous étant lié dans la Vie; et en voulant le persuader et le convaincre, nous croyons traiter la plus importante affaire qui puisse nous occuper et l'occuper lui-même. Nous n'écrivons ni pour l'amuser, ni même pour l'instruire, dans le sens ordinaire du mot, mais pour lui révéler ce qui nous a été révélé. Nous voudrions que la lumière qui nous éclaire l'éclairât, afin qu'il y eût entre lui et nous société spirituelle; certains que nous sommes que la véritable société humaine, à la fois spirituelle et matérielle, ne peut naître que de cette communion dans la vérité.

Les points sur lesquels nous insisterons dans ce Discours nous sont naturellement fournis par le sujet même. Nous exposerons, avec le plus de concision qu'il nous sera possible :

1° La nature de notre Doctrine et la distinction des parties qui la composent,

2° Le principe essentiel de notre dogme,

3° Notre principe d'organisation,

4° Notre principe de subsistance.

PREMIÈRE PARTIE.

La nature de notre Doctrine et le principe essentiel de notre dogme.

I.

La Doctrine de l'Humanité et les parties qui la composent.

Tout se tient, tout s'enchaîne dans cette Doctrine; elle est une, comme la Vérité, comme la Vie; ou plutôt elle est la Vérité et la Vie. Expression adéquate de la Vérité et de la Vie, comment ne serait-elle pas ce quelle exprime! Lorsque l'Humanité a besoin d'une conception nouvelle de la Vie, les hommes délaissent peu à peu les idées que la tradition leur avait transmises; ils se font critiques, sceptiques, et novateurs; ils cherchent un nouveau ciel et une nouvelle terre. Il y a là un moment de crise et de renouvellement. Il faut mourir pour renaître. L'âme, désolée, appelle le salut. Privée en apparence de tout rapport avec Dieu, elle aspire vers Dieu; elle rentre en elle-même pour remonter à Dieu; elle interroge l'univers pour que l'univers lui parle de Dieu, Immanent dans l'univers et dans toutes les créatures, immanent dans notre âme, Dieu lui répond. Alors la parole humaine est la prise de possession de la Vie par elle-même, la Vie prenant conscience d'elle-même, la Vie se révélant à elle-même par un mystère que l'antique symbole du Verbe a appelé Incarnation.

Tout se tient, dis-je, et tout s'enchaîne dans cette Doctrine que nous appelons *nôtre*, et qui n'est pas nôtre. Car, comme nous l'avons établi par tant de preuves irréfragables, cette Doctrine n'est que la Doctrine de l'Evangile et de tous les livres divins, recueillie dans le cœur et dans l'intelligence de l'homme du dix-neuvième siècle; elle n'est autre que la Parole éternellement révélée; et en ce sens il est vrai de dire qu'elle n'est pas seulement la Doctrine de l'Humanité parcequ'elle embrasse la destinée de tous les hommes unis dans une solidarité mutuelle, mais aussi parce que personne ne l'a découverte (quoiqu'il ait été donné à certains, suivant les différents âges, de la développer), et qu'elle est l'œuvre éternelle, incessante, de l'Humanité elle-même, de l'Humanité tout entière.

Mais bien que tout soit un dans cette Doctrine, elle n'en a pas moins trois aspects, trois faces. La Trinité est sa base, et la Trinité lui donne, comme à tout ce qui existe, trois hypostases. Comme l'homme, dont elle émane, et qui est à la fois son sujet et son objet, elle est, cette Doctrine, une connaissance, un sentiment, et une sensation, non pas séparés et désunis, mais indivisibles et simultanément manifestés. Et néanmoins, de même que la connaissance, ou le sentiment, ou la sensation, se trouvent alternativement en prédominance dans nos diverses manifestations, bien que tous les trois se trouvent toujours réunis dans chacune de ces manifestations, de même cette Doctrine est alternativement, en prédominance, l'expression de la connaissance, ou celle du sentiment, ou celle de la sensation, bien qu'elle soit une.

C'est ainsi que cette Doctrine est ce qu'a toujours été la Révélation, la Vie prenant conscience d'elle-même, triple et une à la fois: *Religion-Morale-Industrie*, ou, suivant les termes que nous avons employés plus haut : *Dogme-Organisation-Subsistance*.

La sensation nous met en rapport direct avec les corps, en rapport indirect avec les forces et avec les causes, et par là nous permet de pénétrer dans le monde extérieur à l'Humanité, de connaître les lois de la Nature, et de nous servir de ces lois. La Doctrine de l'Humanité est, sous cet aspect, une Industrie.

Le sentiment nous met en rapport direct avec les forces, en rapport indirect avec les corps et avec les causes, et par là nous unit à nos semblables, qui sont sentiment comme nous. La Doctrine de l'Humanité est, sous cet aspect, une Morale.

La connaissance nous met en rapport direct avec les causes, en rapport indirect avec les forces et avec les corps, et par là nous permet de remonter à la cause souveraine, absolue, qui embrasse toutes les causes, qui les cause toutes, qui les résume toutes, mais qui n'est pas seulement cause, qui est cause et effet, et rapport de la cause à l'effet, et par conséquent force. La Doctrine de l'Humanité est, sous cet aspect, une Religion.

L'Industrie a pour cause et pour effet cet aspect du fait universel de la vie de relation que l'on appelle nutrition, elle a pour cause et pour effet la subsistance. Voilà pourquoi nous appelons SUBSISTANCE la troisième partie de la Doctrine. Nous préférons ce mot à celui d'Industrie, parcequ'il est plus philosophique, et qu'il entre plus profondément dans les questions qu'on désigne ordinairement sous le nom d'économie politique.

La Morale a pour cause et pour effet cet autre aspect du fait universel de la vie de relation qu'on appelle amour, amitié, famille, association, cité, patrie, et de vingt autres noms. Mais tous ces noms divers n'expriment que les modes différents de la relation de l'homme avec son semblable la femme, et des hommes entre eux. Tous ces noms divers expriment la loi morale qui permet et cause toutes les lois. Car la Morale contient essentiellement la législation. La législation, la politique, ne sont qu'un aspect et une dérivation de la Morale entendue dans la grande généralité du mot.

Mais quelle est la base naturelle de la Morale? Sur quoi est fondée l'association humaine? Quelle est la loi divine qui cause cette association, qui l'a causée jusqu'ici, qui la causera toujours? C'est cette loi une, principe de la société, qu'il s'agit de connaître pour en prendre possession en nous, dans notre conscience, et la faire régner hors de nous dans la société, afin qu'elle perfectionne, développe, embellisse cette société.

(1) Particulièrement dans la série d'articles intitulés : *Exposé sommaire de la Doctrine de l'Humanité*, par M. G. Champseix.

Jusqu'ici, selon nous, cette loi a toujours été incomprise; et c'est parce qu'elle a été incomprise que les sociétés humaines ont été si défectueuses. Toute association, soit société entre des individus, soit corps de nation, toute association qui a vécu, n'a vécu que par elle; mais toute association a mal vécu et a souffert, faute de la connaître. On peut dire d'elle ce que l'Evangile dit du Verbe divin: «Et il était parmi les hommes, et les hommes ne l'ont pas connu.»

L'idée que nous nous faisons de la Morale est donc assez différente de celle qu'on s'en fait ordinairement. On appelle ordinairement Morale soit un sentiment, soit un dogme; les hommes de sentiment en font un sentiment, les hommes de connaissance en font un dogme. La Morale est bien cela, mais elle est autre chose; elle est ou plutôt elle doit être un sentiment vivant, organique à la fois et organisé. La Morale, c'est l'association humaine, telle qu'elle résulte des lois véritables de notre nature. Sans doute la Morale a pour principe le sentiment; mais c'est le sentiment non seulement compris, mais réalisé. Ainsi le sentiment de la fraternité humaine passe, aux yeux de beaucoup, pour être non pas seulement la base de la Morale, mais la Morale elle-même: ce n'est, suivant nous, qu'un appel à la Morale. C'est ainsi également que le dogme de l'égalité humaine, qui passe, aux yeux des plus avancés, pour constituer la Morale, n'est encore, suivant nous, qu'un appel à la Morale, un prolégomène de la Morale. Donnez-nous, peut-on dire à ceux qui se contentent ainsi de prolégomènes, donnez-nous l'art d'organiser la fraternité et l'égalité, alors nous aurons la Morale: jusque-là nous n'en avons que le pressentiment, le désir et le besoin.

Voilà pourquoi nous préférons appeler la deuxième partie de la Doctrine de l'Humanité ORGANISATION plutôt que morale, parce que cette dénomination nous paraît plus philosophique, et qu'elle entre plus profondément dans les questions que l'on désigne ordinairement sous le nom de politique.

Quant à la Religion, enfin, bien qu'elle embrasse, dans sa triplicité, l'Industrie et la Morale, comme le Dogme, elle est principalement dogme, puisqu'elle est fondamentalement connaissance; et voilà pourquoi nous donnons à cette première partie de la Doctrine le nom de DOGME, qui veut dire enseignement, connaissance.

Or, je le demande, comment aurait-on voulu que nous abordassions, dès notre début, le problème du Prolétariat, sans avoir exposé notre DOGME, notre principe d'ORGANISATION, notre principe de SUBSISTANCE?

II.

La solution du problème du Prolétariat ne peut résulter que d'une Doctrine.

Rendons grâces aux progrès de l'Humanité: quelle foule innombrable d'esprits, en Europe, en Amérique, dans le monde entier, sont aujourd'hui préoccupés de cette question du Prolétariat! Mais combien ressemblent à ces Juifs qui attendaient un Messie temporel, et qui repoussaient le Christianisme, parcequ'il ne leur apportait pas immédiatement la satisfaction qu'ils désiraient!

Il est bien évident, toutefois, que la solution du problème du Prolétariat ne peut résulter que d'une nouvelle *Conception de la Vie*. Si nous ne résolvons pas en nous-mêmes ce problème, comment voulons-nous qu'il soit résolu? La Vie est en nous, et c'est en nous qu'elle doit opérer pour produire ensuite ses effets. Si les hommes sont des tigres, des lions, des renards pour les hommes, comment réaliseraient-ils une véritable société? S'ils croient à l'inégalité, s'ils la cherchent, s'ils la désirent; s'ils s'oppriment mutuellement, s'ils se trompent, s'ils se haïssent: s'ils sont, en un mot, les uns pour les autres ce qu'un profond observateur, Hobbes, a affirmé dans son célèbre axiome: *Homo homini lupus*, comment voulez-vous que le Prolétariat disparaisse? Le Prolétariat est la conséquence et l'expression de la violation des lois véritables de la nature humaine. Il ne disparaîtra que par la connaissance et la mise en pratique des lois véritables de notre nature.

Mais est-ce une simple disposition morale que doivent apporter ceux qui veulent sincèrement la solution de ce problème, et qui l'appellent de tous leurs vœux? Non; et c'est encore là l'erreur de beaucoup, qui prennent pour une Doctrine leurs besoins ou leurs désirs. Il y a dix-huit siècles passés que le Christianisme a dit: «Aimez votre prochain comme vous-même,» et l'inégalité subsiste, et les hommes sont encore esclaves. Et le profond philosophe que je rappelais tout-à-l'heure, venu après dix-sept de ces siècles maintenant écoulés, et cherchant la base même du gouvernement de la société, n'en a pas trouvé d'autre que celle qu'exprime son terrible axiome: *L'homme est pour l'homme un ennemi, une bête féroce.* C'est sur cette base qu'il a prétendu établir toute la théorie du droit, apportant la domination et l'autorité comme le contrepoids nécessaire à cette pente naturelle des hommes qui, suivant lui, les constitue ennemis les uns des autres. Donc la proclamation et l'adoption du principe qui compose essentiellement le Christianisme n'a pas suffi; donc la disposition morale ne suffit pas. C'est que, comme je viens de le dire, la Morale n'est pas seulement ou ne doit pas être seulement un sentiment, ni même un dogme; elle doit être plus encore, elle doit être une science, un art; ou plutôt elle doit être la réalisation d'une science et d'un art; elle doit être l'association humaine résultant des lois véritables de la nature humaine.

Or à quelle condition la Morale deviendra-t-elle ainsi une science et un art? Ou plutôt à quelle condition sera-t-elle ce que nous venons de la définir, l'association humaine résultant des lois véritables de notre nature? Evidemment à la condition que ces lois de notre nature soient connues et pratiquées. Donc: Qu'est-ce que l'homme?—Comment l'homme se trouve-t-il sur la terre en présence de l'homme?—Comment existons-nous dans la pensée divine?—Est-ce séparément, ou ensemble et comme formant un seul être, que nous existons dans cette pensée? — On le voit, nous sommes transportés immédiatement dans le dogme religieux. Le dogme moral n'existe réellement pas sans le dogme religieux. La Morale n'existe pas sans le Dogme.

Et Dogme et Morale n'existent pas sans l'Organisation. Les hommes sont en présence les uns des autres sur la terre; mais ils sont en présence aussi d'autres êtres d'une nature différente, et leur vie est attachée d'une certaine façon à la vie de ces autres êtres. Comment feront-ils pour vivre en paix au sein de cette Nature? Si les êtres nécessaires à notre subsistance étaient à la fois incapables de nous nuire et assez abondants pour que tous nos besoins fussent satisfaits, on comprendrait qu'il n'y eût pas d'antagonisme entre les hommes: il est vrai qu'il n'y aurait pas non plus nécessité à la société humaine, ou qu'il y aurait moindre nécessité; car nous sommes conduits providentiellement à l'association par le monde extérieur, qui nous est nécessaire et qui pourtant nous résiste, comme nous le sommes par la similitude de notre nature, qui nous invite à la communion. Mais le monde ne nous offre pas cette demeure heureuse et pleine de sécurité, cet Eden que les anciens mythes religieux ont placé dans le passé, parcequ'en effet cet Eden existe dans l'essence et la virtualité des choses.

L'essence des choses ne s'est pas pleinement manifestée; et la Nature, tout en contenant virtuellement en elle la pleine satisfaction de tous les besoins de notre être, ne satisfait que péniblement et difficilement à ces besoins. Il y a, suivant le mythe antique, à con-

quérir la toison d'or. Il y a, suivant cet autre mythe plus profond et plus clair qui de la Genèse de Moïse est passé dans le Christianisme, à reconquérir le Paradis perdu.

Donc : Qu'est-ce que la Nature? — Quelle est cette loi à deux aspects divers, à deux tranchants pour ainsi dire, qui fait que chaque être mange et est mangé? — D'où vient que la vie se confond ainsi avec la mort? — D'où vient, au sein de la vie, cette nécessité de funérailles, de victimes, de sacrifices sanglants, comme dit de Maistre, sans laquelle il n'y a point d'existence? — Et comment se fait-il que, suivant la métaphysique profonde des langues primitives, le même mot désigne l'être et l'action de dévorer d'autres êtres (1)?

Mais dans ce monde ainsi fait, dans ce monde où semble régner l'antagonisme, où la guerre paraît éternelle, où le meurtre est en permanence, comment les hommes, en lutte avec la Nature, en lutte avec eux-mêmes, en lutte avec les autres hommes dont les besoins veulent aussi être satisfaits, comment, dis-je, les hommes pourront-ils ne pas ressembler à cette Nature où tous les êtres se dévorent? comment, dévorateurs eux-mêmes, destinés à vivre en dévorant, et consumés de besoins, pourront-ils n'être pas ce *loup* furieux de Hobbes qui dévore les autres hommes? On le voit, nous sommes immédiatement transportés dans le problème de la subsistance. La Morale ne peut atteindre à sa fin, qui est l'association humaine, sans que ce problème de la Subsistance ou de l'Industrie ne soit résolu; et si la Morale est nécessaire pour créer l'Industrie, on peut dire qu'à son tour l'Industrie est nécessaire pour créer la Morale, pour en faire autre chose qu'une abstraction et une pure virtualité.

Donc la solution du problème du Prolétariat, considérée subjectivement, c'est-à-dire dans l'homme, est une synthèse où l'unité se révèle à la fois comme dogme, comme principe d'organisation, comme principe de subsistance.

Pour nous, s'il faut répéter notre formule, la solution du problème du Prolétariat, considérée subjectivement, consiste dans une CONCEPTION NOUVELLE DE LA VIE exprimée dans ces trois mots : *Solidarité humaine*, répondant au terme DOGME; *Triade*, répondant au terme ORGANISATION; et *Circulus*, répondant au terme SUBSISTANCE.

La TRINITÉ, qui est la VIE, qui donne à tout la vie, est l'unité et la vie du système.

III.

Pourquoi Dieu n'existe pas pour les physiciens.

C'est une absurde erreur des physiciens de nos jours de regarder cet Univers, ce grand Tout, au sein duquel ils vivent, et au sein duquel vivent tous les êtres qu'ils considèrent, comme n'étant autre chose que de la matière et du mouvement, comme dépourvu par lui-même d'intelligence et de sentiment. Ce grand Tout, cet Univers, n'est pas seulement corps, mais sentiment et intelligence. Vous le considérez fragmentairement, et voilà pourquoi vous le voyez corps; si vous le considériez dans l'ensemble et le lien des phénomènes, vous le sentiriez sentiment, et vous le comprendriez intelligence. Vous le voyez source des corps particuliers; c'est bien, mais dites-moi donc où est la source des sentiments qui battent au cœur des êtres, et des idées qui se forment dans leurs cerveaux, si ce n'est pas lui. Il est source éternelle de la connaissance et du sentiment, comme de la sensation. Vous consentez à le voir sensation, à la bonne heure; mais avouez que si vous ne le voyez pas connaissance, et si vous ne le sentez pas sentiment, cela peut venir de ce que vous êtes vous-mêmes, au point de vue fragmentaire où vous vous êtes placés, dépourvus de sentiment et de connaissance.

Vous dites : Cette lumière que les étoiles du ciel envoyent à mes yeux est purement matérielle. Mais quelle absurdité! Qu'entendez-vous par ce mot : La lumière est matérielle. A votre point de vue, vous seriez déjà bien embarrassés d'expliquer cette assertion. Car qu'est-ce que la matière? La matière, suivant les physiciens, n'est-elle pas caractérisée par l'impénétrabilité et l'inertie? Or la lumière est-elle inerte, est-elle impénétrable? ne se montre-t-elle pas toujours active, toujours pénétrable? est-elle pondérable? a-t-elle, en un mot, les caractères auxquels vous reconnaissez ce que vous appelez la matière? Mais c'est peu que de remarquer ces choses. Est-ce que cette lumière peut se faire sentir à vous sans vous impressionner sentimentalement? est-ce que vous pouvez voir les lignes et les couleurs sans que le sentiment de la beauté, de l'harmonie, ou de la laideur et de la désharmonie, pénètre en vous? Si la lumière n'était que matière, comme vous l'entendez, expliquez-moi, je vous prie, comment le sentiment du beau se réaliserait à son contact dans votre âme! Si elle n'était que matière, expliquez-moi comment son contact vous fait penser, et vous suggère nécessairement des comparaisons, des jugements, des syllogismes, des raisonnements infinis. Comment, je vous le demande, ce qui n'est selon vous que matière, c'est-à-dire inertie et impénétrabilité, deux négations, vous fait-il sentir, comparer, juger, raisonner? comment ce qui est inertie et impénétrabilité vous émeut-il, et donne-t-il lieu dans votre âme à toutes les passions et à tous les transports? Ne voyez-vous pas que vous êtes la dupe d'une grossière illusion, quand vous regardez cette lumière, qui vous verse l'intelligence et le sentiment avec la sensation, comme de la matière, selon l'idée que vous vous faites de la matière! Ne voyez-vous pas que ce qui vous donne la vie ne peut être que la vie, c'est-à-dire la Vie universelle, et que par conséquent, à travers cette lumière, ce qui vous arrive et pénètre en vous, c'est cette intelligence, ce sentiment, et cette sensation, que vous vous attribuez absurdement à vous et à vous seuls, tandis que ce qui en est à vous ne s'allume, pour ainsi dire, et ne s'enflamme qu'au contact de l'Océan de toute intelligence, de tout sentiment, de toute sensation, se manifestant à vous par l'intermédiaire de la lumière!

Conséquemment, il ne faut pas dire que cette lumière est purement physique et matérielle; il faut dire que C'EST L'ETRE UNIVERSEL, (*lequel est à la fois intelligence-amour-et-corps*) QUI SE MANIFESTE PAR CE CORPS QUE NOUS APPELONS LUMIÈRE, de même qu'un être vivant, qui est lui aussi, d'une manière finie, intelligence-amour-et-corps, se manifeste à nous par son corps. C'est donc Dieu réellement qui se fait sentir à nous dans la lumière; et voilà pourquoi la lumière nous verse l'intelligence, le sentiment, et la sensation.

Ce que je viens de dire de la lumière, je le dirais aussi bien de tous les fluides généraux de l'univers, sans l'intervention desquels aucune modification de notre âme ne peut avoir lieu. Dieu est partout dans l'Univers, et se manifeste à nous par l'univers.

« O Eternel, que tes œuvres sont en grand nombre! tu les as »toutes faites avec sagesse, la terre est pleine de tes richesses. Caches-»tu ta face, tes créatures sont troublées; leur retires-tu ton souffle, »elles défaillent, et retournent en leur poudre; leur renvoies-tu ton »esprit, elles sont créées de nouveau, et tu renouvelles la face »de la terre (1). »

Il semble que la nature nous a donné elle-même et nous fournit

(1) Esse, être; esse, manger. Les verbes *edere*, *vesci*, etc., ne sont que des formes de l'ancien verbe *esse*, manger. Ce rapport, conservé dans la langue latine, remonte aux langues primitives, ou plutôt à la langue primitive.

(1) Psaume CIV.

continuellement un symbole, une image de la situation de chaque être individuel au sein de l'Etre universel, dans le phénomène de la création apparente des êtres individuels, que nous appelons leur *naissance.* Je dirais volontiers que Dieu nous porte tous dans son sein comme une mère porte son enfant dans son sein; je dirais volontiers que le lien qui nous unit à Dieu ressemble au lien qui unit le fétus à l'être qui l'a engendré et qui continue à le faire vivre. Voyez, en effet; ce fétus existe, vous ne pouvez nier qu'il n'ait une existence réelle, une vie individuelle, une réalité particulière; et pourtant vit-il par lui-même? Ne vit-il pas, au contraire, par sa mère? Sa vie n'est-elle pas liée à toutes les phases, à toutes les impressions de la vie maternelle? A un point de vue, il existe par lui-même; à un autre point de vue aussi certain, aussi évident, aussi incontestable, il n'existe pas, il n'est qu'un appendice de l'être qui l'a engendré et qui le nourrit. Si vous me soutenez qu'il n'existe pas par lui-même, je vous montrerai l'instant où il vivra de sa propre vie, et où, entre lui et sa mère, il n'y aura plus cette relation nécessaire qui existe aujourd'hui. Mais, à l'inverse, si vous me soutenez qu'il existe par lui-même, je remonterai plus haut dans sa gestation, et je vous montrerai la conception qui l'a engendré. Il faut donc convenir qu'il existe d'une vie individuelle, et que pourtant cette vie individuelle n'est que le reflet d'une vie plus générale dont elle dépend. Il y a pénétration de la vie de la mère dans la vie de l'enfant, et réciproquement. Il y a plus; l'enfant ressemble à sa mère, il reproduit sa mère; sa mère s'est transsubstanciée, pour ainsi dire, en lui. Il est son image dans une sorte de miroir, il la réfléchit, il est elle. Et pourtant, de même, il ne la réfléchit pas exactement; elle est sa cause, mais l'effet ne reproduit pas identiquement la cause.

Ainsi nous sommes au sein de Dieu. Nous sommes tous ses enfants, comme disait S. Paul aux Athéniens, répétant à ces Grecs érudits les propres paroles de leurs anciens poètes.

Nous sommes le fétus vivant dans son sein; et de même que le fétus reproduit la mère, nous reproduisons tous l'Etre qui nous a engendrés et qui nous porte. Hommes, animaux, plantes, minéraux, êtres organisés ou inorganiques comme nous disons, astres ou lumière, tout être de la nature reflète l'Etre souverain qui est la *nature*, qui est la *vie*, et qui est aussi la *cause.*

C'est en ce sens que Jordan Bruno, et dans ces derniers temps Schelling et Hegel, ont eu raison de voir Dieu dans toutes ses œuvres. Chaque être, en ce sens, est Dieu, c'est-à-dire qu'il reproduit *d'une façon quantitative*, comme dit Schelling, l'Etre absolu, c'est-à-dire le parfait; il est l'absolu dans une certaine mesure.

L'être particulier est donc toujours uni à Dieu par les trois faces qui constituent son essence, et qui, à l'état d'infini, constituent l'essence divine.

Voilà le premier mystère de la vie.

L'autre mystère est la simultanéité ou l'unité de ces trois aspects de la vie soit en Dieu, soit en chaque être vivant au sein de Dieu.

Le premier mystère est ce que le Christianisme et les antiques religions ont appelé l'*Unité de Dieu.*

Le second mystère est ce que le Christianisme et les antiques religions ont appelé la *Trinité divine.*

Dieu, pour employer à son égard la formule de la trinité divine dans l'homme, Dieu est sensation-sentiment-connaissance, en d'autres termes activité-amour-intelligence, en d'autres termes corps-âme-esprit. Et chaque être particulier qui vit en son sein, et qui est émané de lui, est également (pour employer toujours la même formule, bien qu'elle soit la formule particulière de la trinité divine dans l'homme) sensation-sentiment-connaissance dans une certaine mesure, en d'autres termes activité-amour-intelligence, en d'autres termes corps-âme-esprit. La différence entre Dieu et les créatures de Dieu, ou les êtres vivant en Dieu, c'est que Dieu est l'infini et qu'ils sont le fini. Il est donc activité-amour-intelligence à l'état d'infini; ils sont chacun activité-amour intelligence dans une certaine mesure.

Mais ils ne sont, ou du moins ils ne se manifestent, que parce que Dieu, l'être infini, se manifeste en eux, et les fait ainsi se manifester.

La vie est la pénétration, dans une certaine mesure, de l'infini dans le fini. Cette pénétration de l'infini dans le fini a lieu par simultanéité; c'est-à-dire que ce qui constitue l'essence de Dieu, ou les trois natures renfermées dans sa nature, pénètre simultanément et indivisiblement dans l'être particulier ou fini.

L'intelligence se trouve ainsi partout, même dans les êtres les plus dénués d'intelligence.

L'amour se trouve de même partout, même dans les êtres les plus dénués de sentiment.

L'activité se trouve aussi partout, même dans les choses inertes.

De cette loi de la pénétration de l'infini au sein du fini, résulte à la fois l'unité et la variété infinie de l'univers.

IV.

Pourquoi l'Humanité n'est qu'un mot pour les politiques du jour.

Si Dieu n'existe pas pour les physiciens, l'Humanité n'est qu'un mot pour les politiques du jour.

De même que les premiers ne voient dans l'univers que des êtres particuliers, et, comme ils disent, des corps, des atomes, des molécules; de même les seconds ne voient dans le genre humain que des hommes particuliers, et, comme ils disent, des individus.

L'atomisme en physique et l'individualisme en politique se correspondent et se donnent, pour ainsi dire, la main. A la conception des savants, qui ont prétendu réduire la nature en poussière, répond la conception des politiques, qui réduisent la vie humaine en poussière. Les uns et les autres, à force de faire de l'analyse, ont fini par trouver partout la mort, et ils s'obstinent néanmoins à prendre la mort pour la vie.

Les savants, qui ne voient dans l'univers que des êtres particuliers, qui ne voient pas l'intervention de l'Etre universel dans chacun de ces êtres particuliers, n'ont de ces êtres particuliers que l'aspect corporel, qui devient ainsi l'aspect cadavre; et ils proclament, pour résultat de leur science, ce qui en est en effet le résultat: le cadavre, le matérialisme. Les politiques, qui ne voient pas l'intervention de l'Humanité dans chacun des êtres particuliers qui la composent, n'ont de ces êtres particuliers que l'aspect d'un égoïsme mu par le corps, par des sensations, et par des besoins; ce qui est encore, relativement à la nature humaine, ce qu'on pourrait appeler l'aspect cadavre; et ils proclament, pour résultat de leur science, ce qui en est en effet le résultat: l'égoïsme.

Il est certain que si l'Etre universel n'intervenait pas dans la vie de chacun des êtres particuliers qui en émanent, ces êtres particuliers tomberaient à l'instant dans la mort, et deviendraient cadavres; et c'est ici le lieu de répéter ces belles paroles d'un prophète que j'ai citées plus haut, lorsque, pénétré de cette intervention de l'Etre universel dans les êtres particuliers, il s'écrie, s'adressant à l'Eternel: « Caches-tu ta face? toutes les créatures sont troublées; »leur retires-tu ton souffle? elles défaillent et retournent en leur »poudre. Mais si tu renvoies ton Esprit, elles sont créées de nou-

»veau, et tu renouvelles la face de la terre. » Hé bien, il en est de même des hommes, du genre humain, et des peuples qui le composent. Retirez-leur la notion du lien invisible qui les unit, anéantissez l'idée de l'Humanité collective dont chaque homme est la manifestation individuelle; et toutes ces créatures, qui vivaient par l'intervention de l'être collectif appelé Humanité, seront troublées, elles défailleront et retourneront en leur poudre. Ce ne seront plus des hommes conduits par le sentiment, éclairés par l'intelligence; car vous aurez retiré à ces hommes la source générale du sentiment, vous les aurez privés du soleil de l'intelligence.

Nous disions tout-à-l'heure aux savants: Si vous ne voyez pas Dieu dans l'univers, c'est que vous l'anéantissez par votre folie. Vous ne voyez dans l'univers que des corps, parce que vous vous faites corps vous-mêmes, par une exagération absurde de la méthode des sciences naturelles, qui ont pour critérium de certitude l'expérience. Nous dirons de même aux politiques: Si vous ne voyez pas l'Humanité dans le genre humain, c'est que vous l'anéantissez par votre folie. Vous ne voyez dans le genre humain que des individus, parce que la méthode des sciences naturelles vous a égarés, parce qu'au lieu de prendre pour critérium de certitude le sentiment, qui est le vrai critérium de certitude quand il s'agit de la vie humaine collective, vous avez pris la sensation, à la façon des naturalistes. Comment, ayant bouché pour ainsi dire les issues par lesquelles l'Humanité pouvait se communiquer à vous et pénétrer dans votre âme, la découvririez-vous maintenant? Vous la niez, vous dites qu'elle n'existe pas, que ce n'est qu'un mot, qu'il n'y a pas d'Humanité : je le crois bien! vous ne la sentez pas, et par conséquent vous ne sauriez la comprendre. Vous avez détruit en vous le sentiment; vous êtes l'aveugle qui nierait la lumière.

Mais, puisque vous avez rejeté le sentiment, je m'adresse à ce que vous pouvez avoir de connaissance, après avoir rejeté la source principale de la connaissance en cette matière, qui est le sentiment. Direz-vous qu'il n'existe pas une France, une Angleterre? Vous ne direz pas cela; vos sens vous montrent que ces nations existent. Direz-vous que les républiques de l'antiquité n'ont pas existé, et que Rome, par exemple, n'a pas été un peuple? Vous ne direz pas non plus cela; la mémoire du passé, qui est comme une sensation continuée, vous l'atteste. Vous reconnaissez donc une existence d'un certain genre à cet être collectif qu'on appelle patrie. Mais alors pourquoi voudriez-vous que l'Humanité, qui est la patrie commune de toutes les patries, ne fût qu'un mot vide de sens!

Qui est-ce qui a formé des nations, des états, des patries, sinon la religion? Toutes les civilisations sont nées et se sont développées au sein de la religion. Qui dit un peuple dit une religion. Or qu'est-ce qui constitue les religions elles-mêmes? N'est-il pas aisé de démontrer que c'est la notion de l'Humanité considérée comme être collectif? Quand Jésus résume toute la religion, ou, comme il dit, la Loi et les Prophètes, dans ce seul axiome: « Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée; *et tu aimeras ton semblable comme toi-même*,» quelle religion enseigne-t-il, sinon la religion de l'Humanité? Donc c'est l'Humanité, considérée comme être collectif, qui a été la cause formatrice de toutes les nations. Et vous voudriez que ce qui a été la cause formatrice de toutes les nations n'eût aucune existence, n'eût pas même ce genre de réalité que vous accordez à ces êtres collectifs que vous appelez nations! En vérité cela est trop absurde. Niez le lien qui a réuni les hommes et en a fait des nations, ou ne niez pas l'Humanité, qui est ce lien par excellence.

Ce que les hommes ont appelé cité, patrie, ce qui a constitué tant de cités diverses et tant de patries provisoires, c'est l'Humanité, qui était sous toutes ces cités, au fond de toutes ces patries.

L'Humanité a préexisté à toutes les nations, les a toutes formées, les embrasse virtuellement toutes dans son sein, et les réunira toutes.

L'Humanité est la patrie où aspirèrent les innombrables peuples qui ont passé sur la terre, de même qu'elle est la patrie où aspirent aujourd'hui tous les peuples encore existants, et tous les hommes. C'est la Jérusalem immortelle, la Rome vraiment universelle.

Quand il y avait en France une Bretagne, une Normandie, une Guyenne, une Bourgogne, et tant d'autres fragmentations de l'unité qui guerroyaient aveuglément les uns contre les autres, qui se posaient sur la limite d'un fleuve, sur le versant d'une montagne, et disaient, comme ces enfants dont Pascal fait l'image de la propriété égoïste : « Ceci est à moi; voilà ma place, ôtez-vous de mon soleil, » un homme qui aurait dit à tous ces patriotismes breton, normand, bourguignon, que la patrie c'était la France, aurait eu raison de le dire; mais il aurait pu encore ajouter que la vraie patrie, c'était l'Humanité.

C'est, au surplus, je le répète, ce que toutes les grandes religions ont dit aux hommes; c'est ce que la Révélation a toujours dit, depuis ses plus anciens organes jusqu'aux plus récents. Ouvrez les Védas, prenez Confucius; interrogez la Bible, consultez l'Evangile. Vous ne voulez pas des livres saints, ouvrez les livres des philosophes, et choisissez les plus éversifs de toute religion. Sur les ruines de toutes les idolâtries, voilà Voltaire qui professait un culte: c'est celui de l'Humanité!

V.

Le dix-huitième siècle et sa conclusion.

Les siècles avaient succédé aux siècles, et la prédiction de la venue définitive du Messie et du règne de Dieu sur la terre ne s'était pas accomplie. Le Christianisme, qui avait vu la vérité sous cette forme, était tombé en tant que forme, parce que cette forme était fausse.

Alors l'homme déshérité d'un ciel imaginaire, ne croyant plus ni à la venue de ce ciel sur la terre par un miracle, ni au vain paradis par lequel l'Eglise s'était efforcée de cacher l'illusion de la promesse, s'était tourné vers la terre. Les sciences physiques avaient remplacé la religion. L'homme s'était mis à chercher le ciel dans les atomes de matière.

Marchez, légions d'esprits qui cherchez le ciel dans cette voie. Courage, Galilée! courage, Képler! courage, Bacon! courage, Newton! Que l'homme se rende maître de la nature, qu'il étende ses sens, qu'il étende son horizon; qu'il grandisse et qu'il voie le monde grandir avec lui; qu'il oublie pour l'attraction des corps l'antique doctrine de l'attraction des âmes; qu'il se fasse chimiste, physicien, mathématicien, naturaliste; qu'il cesse d'être chrétien et même d'être homme; qu'il méprise la vie en lui, jusqu'à croire que la vie n'est que dans ce qui l'entoure; qu'il n'ait plus d'idéal, qu'il soit tout-entier au présent; qu'il croie à la fatalité, et non plus à la providence; qu'il dise hautement de lui-même qu'il n'est rien que quelques atomes, et que tout n'est qu'un rêve, que rien n'est vrai ni faux, qu'un méridien change tout, qu'un grain de sable dérange la marche des choses, sans penser que tout est enchaîné jusqu'au grain de sable! qu'ainsi désabusé de tout, non pas sceptique, mais athée, il arrive à ne voir de légitime que l'égoïsme de la sensation et l'instinct des animaux; et que, par une grande ironie, sur la ruine de Dieu, de l'unité, de la providence, de la vérité, de la religion, de l'idéal, de la charité, de la vertu, sur la ruine de la philosophie, de la poésie, de la politique, il prétende, au nom de l'atome, au nom de la sensation, au nom de l'instinct animal, au nom de

l'égoïsme, au nom de tout ce qui détruit l'unité, reconstruire un semblant d'humanité, un semblant de vertu, un semblant de religion, un semblant de Dieu.... qu'importe! courage, esprit humain! Dieu lui-même te pousse; et quand tu seras arrivé à Helvétius, à d'Holbach, et à La Mettrie, Dieu saura bien t'arrêter et te détourner de cette voie.

Du scepticisme de Montaigne, le doute s'était élevé par degrés jusqu'à la négation la plus complète de tout ce qui n'était pas palpable et démontrable par la sensation. L'invisible, l'infini, s'étaient voilés aux yeux des mortels. L'esprit humain en était venu à préférer le néant à l'être, et à ne vouloir reconnaître de vivant pour ainsi dire que le néant et la mort.

Vous nous avez trompés, s'étaient écrié les sages, vous nous avez menti, oracles des antiques religions; nous nous vengerons! Nous extirperons la foi du monde, nous renverserons la croyance, nous détruirons l'amour. Nous ne croyons qu'à ce que nous voyons, à ce que nous touchons. Il n'y a que des corps dans le monde; il n'y a que des êtres particuliers, et même il n'y a que les atomes qui composent ces êtres. Tout le reste est une illusion. Il n'y a pas d'invisible sous ce visible, pas d'universaux dans ces êtres particuliers, pas de Dieu. Il n'y a pas d'être sous ce corps que nous touchons. Ce corps est tout l'être. Il n'est pas la manifestation de l'être, il est l'être même. Au fond, le néant est l'être; car ce corps étant décomposé, ce qui constituait l'être est désagregé, et il ne reste que le néant.

La religion est-elle donc couchée dans le tombeau avec les morts, et Dieu n'est-il plus dans l'Humanité vivante!

Qui représentera la vérité, qui représentera la religion dans ce dix-huitième siècle, où la vérité est méconnue, où la religion n'est plus comprise?

O miracle! les plus grands ennemis de la religion sont, sans le savoir, sur la voie de la vérité religieuse! mais, semblables à Ajax combattant les Dieux, dans Homère, un nuage obscurcit leurs yeux, et les empêche de voir que c'est la Divinité qu'ils attaquent.

Avec quoi, en effet, attaquent-ils l'éternelle religion? Avec la religion elle-même. J'entends que la force qu'ils déploient contre la forme des religions passées, leur vient, sans qu'ils le sachent, des mêmes vérités éternelles que ces religions enfermaient sous leurs formes éphémères. Et en effet où prendraient-ils leur force, s'ils ne la prenaient dans la vie?

Demandez à Voltaire quel est son dogme favori. L'incrédulité de Voltaire cesse quand il écrit le mot d'Humanité. Lui qui veut détruire ce qu'il appelle l'infame, c'est-à-dire, sans qu'il le sache, la doctrine de l'unité du genre humain, la doctrine de l'Humanité, il n'a de force que lorsque l'Humanité l'inspire.

Voilà Diderot qui veut s'immortaliser dans la mémoire des hommes. Il croit au néant, et il veut vivre; et croyant au néant, et par conséquent pensant qu'il ne peut vivre, il s'attache pourtant en désespéré au souvenir que l'Humanité vivante conservera de lui (1). Il traite la gloire comme si c'était la vie; et ne pouvant se persuader qu'il aura la vie, il en veut au moins l'ombre.

Allez plus loin, grands hommes. L'Humanité, c'est la vie de chacun de nous et la voie de chacun de nous vers Dieu. Vous ne repoussez pas l'Humanité, commencez donc par ne pas repousser Dieu, qui a mis la vie dans l'Humanité. La gloire, c'est l'ombre de la vie; mais l'ombre existe-t-elle sans le corps? Si donc vous avez en vous un tel sentiment du lien qui vous unit à l'Humanité, que cette ombre subsistante de génération en génération vous paraisse quelque chose, croyez qu'il y a une cause de ce sentiment, une réalité sous cette apparence, et que votre être lui-même pourrait bien participer AU SEIN DE L'HUMANITÉ, de cette immortalité que vous osez garantir à votre nom.

(1) Lettres à Falconnet.

Rousseau!...... Voyez combien j'avais raison! voilà le doigt de Dieu qui vous ordonne de reculer, esprits du dix-huitième siècle. Vous vous croyez victorieux; vous l'êtes, en effet, vous avez triomphé de ce qui devait disparaître. Vous avez été envoyés pour détruire, et vous avez détruit. Mais au nom de quoi, en vertu de quelle force divine avez-vous accompli votre œuvre? Vous ne le savez pas vous-mêmes. Quel principe êtes-vous venus proclamer? vous l'ignorez. C'est Rousseau qui le dira. Je vois cet homme qui ne vous ressemble pas contempler en silence ce gibet du Crucifié que vous accablez d'outrages. La plainte s'échappe de son sein, rempli de tant de secrètes douleurs. Ce qu'il souffre lui fait comprendre Jésus. Il est plus malheureux et plus homme que vous. Il n'a pas d'autre métaphysique que la vôtre, mais *la majesté des Evangiles l'étonne*. Ah! cet homme, lui, n'est pas comme vous, n'est pas comme l'Ajax d'Homère : sous le symbole qui la cache, il a reconnu la divinité. Cet homme nous ramènera à Dieu et à l'Humanité.

Arrêtons-nous à notre tour devant ce crucifié du dix-huitième siècle. Ce n'est pas un type comme Jésus que Rousseau, mais c'est aussi à quelques égards un révélateur.

VI.

Rousseau.

Je ne parlerai ici de Rousseau que pour dire ce qu'il a fait: il a appris à tout homme à se regarder comme membre du seul souverain légitime. Immense et prodigieux changement qui fait de l'Humanité une race nouvelle!

Comment s'est accompli ce changement? Trois époques successives l'ont amené (je ne parle ici que de l'Occident, je laisse de côté le monde primitif et l'antiquité orientale) : d'abord l'*époque antique*, où, à la vérité, le dogme de la communauté et de l'unité fut prêché, mais où l'unification du genre humain n'alla pas plus loin que l'égalité dans la caste; où les plus grands des hommes, les Minos, les Lycurgue, les Platon, n'ont pas enseigné autre chose, n'ont pas connu une charité plus grande; ensuite l'époque du Christianisme, l'*époque de l'Eglise*, où l'égalité fut constituée dans l'Eglise, en dehors d'un monde trop barbare pour la concevoir; enfin l'*époque moderne*, l'époque de la Réforme et de la Philosophie, où l'égalité a commencé à passer de l'Eglise dans la société laïque.

Antiquité, Moyen-Age, Modernité, chacune de ces époques de la vie de l'Humanité en Occident répond à l'un des trois termes de la formule *liberté*, *fraternité*, *égalité*, que la Révolution Française, venant résumer tous les progrès antérieurs, a proclamée il y a déjà un demi-siècle, et dont la réalisation finale est l'œuvre qui nous occupe aujourd'hui.

Chacune de ces époques correspond également à chacun des trois termes de la formule métaphysique de l'homme *sensation-sentiment-connaissance*. Et comment en serait-il autrement, puisque la formule politique *liberté-fraternité-égalité* (1), qui a servi de devise à la Révolution française, n'est elle-même qu'une expression de la nature complète de l'homme, et une traduction fidèle des besoins de cette nature.

(1) La devise de la Révolution rangeait ces trois termes dans un autre ordre, dans cet ordre : *liberté*, *égalité*, *fraternité*. Quand nous avons fait comprendre la métaphysique de cette formule et le rapport qu'elle a avec la formule psychologique de l'homme, nous avons montré qu'il faut ranger ces termes dans l'ordre où nous les rangeons. Voyez l'*Essai sur l'égalité*.

La nature humaine nous donne trois termes distincts, quoique confondus dans l'unité de la vie : sensation, sentiment, connaissance. Ces trois aspects de l'être engendrent trois besoins, qu'on appellera droits ou devoirs comme on voudra : *liberté*, répondant à sensation ; *fraternité*, répondant à sentiment ; et *égalité*, répondant à connaissance. Et ces trois besoins intervenant dans le monde, ont créé l'histoire. Aussi l'histoire nous donne trois époques.

La liberté répond à l'enfance de notre Occident, la fraternité à sa jeunesse, l'égalité à son âge mûr.

Tout dans le développement de cet Occident s'est donc passé suivant la loi même du développement de la vie individuelle.

La liberté, correspondant à la vie de sensation, de manifestation, répond d'une manière prépondérante à l'enfance. Les enfants aiment la liberté pour eux, mais ils sont volontiers sans pitié pour les autres, comme dit le poète, et surtout la notion du droit des autres leur échappe et leur est inconnue. La fraternité, correspondant à la vie de sentiment, répond d'une manière prépondérante à la jeunesse. La jeunesse est l'âge de l'amour, de l'amitié, et de l'enthousiasme. Enfin l'égalité, correspondant à la vie de connaissance, répond d'une manière prépondérante à l'âge mûr.

L'Humanité, comme un seul homme, a donc successivement parcouru ces trois phases ; et elle finira par les réunir. La liberté reste le droit de l'homme moderne ; la fraternité, son devoir : mais l'égalité est la doctrine sur laquelle s'appuye à la fois son droit et son devoir.

Et pourtant, bien que la nature humaine eût tendance à produire ces trois phases successives, il a fallu des initiateurs à la liberté, à la fraternité, à l'égalité. Il a fallu Moïse pour arracher l'Humanité au régime des castes d'Orient, et faire sortir d'Egypte la race juive affranchie et constituée en peuple ; il a fallu Minos et Lycurgue pour enseigner aux Grecs la liberté dans la cité. De même il a fallu Jésus pour détruire à son tour les castes de cités ; et après lui son Eglise ayant formé une nouvelle caste, il a fallu Luther pour la détruire. C'est ainsi que l'esprit saint a été toujours détruisant les prisons successives où la faiblesse des hommes prétendait l'enfermer.

Et chaque grand initiateur a toujours eu après lui des formulateurs, comme il avait eu des prédécesseurs. Et parmi ces formulateurs qui sont venus éclaircir et résumer l'initiation, il y en a eu un plus clair, plus profond, plus éminent à tous égards que les autres.

C'est ainsi qu'on peut toujours, après l'initiateur, nommer son acolyte, quelque distance de temps ou d'espace qui les sépare. Et l'initiateur et son acolyte sont les coriphées de chacune de ces époques qui ont successivement incarné dans l'homme d'abord la liberté, ensuite la fraternité, enfin l'égalité. Or si Platon après Moïse représente admirablement la première, si Jésus suivi de Paul a été l'initiateur de la seconde, c'est Rousseau principalement qui après Luther a formulé la troisième.

Sans doute, le germe de l'égalité, dont Rousseau a fait un dogme, était dans la fraternité du Christianisme ; mais il y était comme la fraternité du Christianisme était dans le repas commun des égaux de Sparte, dans la Pâque des Juifs, en un mot dans la communauté de la caste antique. L'œuvre de Rousseau n'en est pas moins notable. Il fallait arriver à expliciter l'égalité de la fraternité chrétienne, de même qu'antérieurement il avait fallu expliciter la fraternité de tous les hommes de la fraternité de la caste. L'Humanité n'est qu'un grand développement ; mais ce développement n'est pas une simple répétition de la même chose qui se prolonge ; il y a identité sans doute, mais création.

Les anciens, en admettant des castes, en n'élevant jamais leurs regards plus loin que ces barrières où l'Humanité était parquée, comme on sépare des troupeaux différents, se trouvent en définitive n'avoir connu de la trinité politique que la liberté. Le sentiment le plus énergique de leurs plus grands émancipateurs s'est borné à prêcher la fraternité *dans la caste*. Donc ce n'était pas la fraternité *humaine* qu'ils prêchaient. Ils disaient bien, comme on voit Platon le faire dans sa *République*, que rien n'était plus beau que la fraternité, que la communauté ; mais la restriction de leur idéal faisait qu'en disant cela, ils ne disaient réellement autre chose, sinon : Soyez frères entre vous, vous qui êtes dominateurs, qui êtes nobles, qui êtes la caste supérieure, qui avez des ilotes et des esclaves ; soyez frères, afin d'être tous maîtres et de participer tous au gouvernement de la cité.

Je sais que, tout en ne prêchant que l'égalité dans la caste, les grands législateurs de l'antiquité se trouvèrent, quant à l'avenir, avoir prêché l'égalité en général. Débarrassée de sa forme, leur idée a produit son fruit ; elle s'est survécu, et, ayant revêtu une forme nouvelle, est devenue la fraternité, et enfin l'égalité. Mais s'il est vrai de dire que, malgré sa forme étroite, leur idée était absolue et universelle, la proposition inverse n'en est pas moins vraie aussi. La forme limitant leur idée, et la restreignant, la déterminant, il est bien certain que leur idée revêtue de cette forme n'atteignait nullement le but qu'elle atteignit plus tard sous la forme que Jésus lui donna, ni à plus forte raison le but nouveau où Rousseau la fit parvenir. Elle atteignait donc un tout autre but, et produisait un tout autre résultat : c'était la liberté qu'elle enseignait, et non la fraternité humaine, et non l'égalité.

Il en fut absolument de même de l'avènement de l'égalité, comparée à la fraternité du Christianisme, qui l'avait précédée et qui l'a engendrée. Nul doute que l'idée de fraternité ne contînt implicitement l'idée d'égalité. Qui dit frères dit égaux. Qui dit : Aimez-vous les uns les autres comme les enfants du même Dieu, dit : Ne vous opprimez pas, ne vous subalternisez pas les uns les autres, respectez vous vous-même dans votre semblable ; et si vous tyrannisez votre frère, ne trouvez pas étrange qu'il se révolte, qu'il se redresse de toute sa dignité d'homme, et qu'il argumente de vous contre vous-même, en vous disant : J'ai le même caractère que toi ; je suis ton semblable et ton égal ; tu ne pèses pas plus que moi dans la balance divine ; si donc tu as quelque chose qu'il m'importe d'avoir, il faut que ce soit de mon gré, et que je te le concède. Sans doute, dis-je, tout cela était inclus dans l'idée de fraternité ; mais l'idée d'égalité n'en est pas moins une création nouvelle, sortie de cette création antérieure. Et la preuve, c'est que pendant tout le moyen-âge, ces conséquences échappèrent à tous les yeux, et que le moyen-âge produisit le despotisme clérical uni au despotisme séculier, le despotisme du pape et de l'empereur, des seigneurs de l'Eglise, et des seigneurs de la féodalité. La fraternité du Christianisme, qui renfermait virtuellement l'égalité, se trouva donc l'antipode de l'égalité, tant que l'ère moderne n'arriva pas pour la transformer.

Pour la transformer ! qu'ai-je dit ? La transformation est-elle faite ? Elle n'est pas faite encore, et la fraternité du Christianisme n'est pas plus réalisée par l'égalité proclamée, que cette égalité ne l'est elle-même.

L'égalité est proclamée dans nos codes, elle est écrite en tête de toutes nos lois ; elle est même dans nos mœurs, elle respire dans nos paroles ; toutes nos institutions, quand on les considère au fond, n'ont pas d'autre base. Et pourtant c'est l'inégalité qui règne, et l'égalité n'est qu'un songe. Quel prodige, direz-vous, et que signifient donc les pensées humaines, à quoi servent les élancements de l'homme vers l'idéal, à quoi servent les droits qu'il se sent, à quoi servent même les besoins les plus évidents et les plus impérieux de sa nature !

Il n'y a pas à cela de prodige.

Rousseau n'a pas donné la synthèse qui réunira la liberté, la fraternité, l'égalité : comment voulez-vous que l'égalité existe !

Rousseau a formulé l'égalité, la souveraineté de chacun : c'est bien, mais voyez la conséquence !

A moins que cet homme individu, devenu souverain, ne parvienne à lier ce progrès aux progrès antérieurs, c'est-à-dire que, tout en se sentant exister, il sente l'Humanité exister comme sa loi ; qu'il aspire par conséquent à se constituer sans rompre l'unité et sans briser le rapport nécessaire qui le lie, lui individu, avec l'Humanité ; à moins de ce progrès, dis-je, la conséquence immédiate de la proclamation de l'égalité est d'amener l'égoïsme, l'individualisme, la guerre de chacun contre tous, le chacun pour soi, le chacun chez soi, l'anarchie des intelligences, l'antagonisme des passions et des intérêts, et finalement un désordre universel.

Ah ! si le progrès que je dis est possible, la constitution de l'individu n'a rien de funeste ; et c'est un pas immense ajouté aux pas antérieurs ; c'est une phase nouvelle, mais normale, de l'Humanité qui s'ouvre.

Mais que si au contraire (et c'est le point où nous en sommes aujourd'hui) cette conquête de l'individualité n'a servi qu'à effacer dans les cœurs le sentiment et la notion de l'unité, le sentiment et la notion de l'Humanité, le sentiment et la notion de Dieu, rien de plus fatal pour le moment que cette proclamation de l'égalité ; elle n'est propre qu'à produire une multitude d'exploitateurs et de tyrans.

Ainsi deux choses à dire de Rousseau : il a été l'homme choisi au dix-huitième siècle pour nous ramener à Dieu et à l'Humanité en nous faisant concevoir notre égalité ; mais il ne lui a pas été donné de faire plus et de nous retremper dans cette double source de notre être.

VII.

La Révolution.

Un arbre croît, et, après avoir enfoncé ses racines dans le sol et produit une tige, il se couronne de branches, de feuilles, de fleurs, et de fruits. Mais cette tête dont il se couronne, ces feuilles, ces fleurs, ces fruits, restent unis avec la racine et la tige, au point de former un seul être avec elles, se nourrissent par elles, les font vivre à leur tour, et sont ainsi à la fois, dans la vie du végétal complet, effet et cause. Irez-vous découronner cet arbre de ses organes supérieurs, et croyez-vous que ses branchages, détachés de la tige, et par là de la terre, produiront encore des fleurs et des fruits ? Ces branches supérieures, ainsi privées du suc qui les fait vivre, se changeront en un bois mort.

Il en est de même de l'Humanité. Elle croît comme un arbre ; mais la tête dont elle se couronne ne doit pas être détachée de sa racine et de sa tige, sous peine de devenir sèche et stérile.

L'Humanité a produit en dernier lieu le dogme de l'*égalité* : c'est là sa tête aujourd'hui. Mais ce dogme, séparé du dogme de la *fraternité* qui fut sa tige, et du dogme de la *liberté dans la cité* qui fut sa racine, ne peut que se flétrir et se dessécher.

Quelque grand que soit Rousseau, nous ne blesserons pas le culte que nous avons pour sa mémoire en disant qu'il n'avait pas les vues nécessaires pour faire cette synthèse capable de constituer l'unité dans chaque homme et l'unité dans tous les hommes.

Aussi l'arbre a été coupé, saccagé, mutilé, déraciné : c'est ce qu'on appelle la Révolution française ; puis il s'est pourri, et les vers en font leur nourriture : c'est l'époque où nous vivons.

VIII.

Leibnitz.

Comme doctrine, Rousseau, le plus grand des fils de Luther, ne dépasse pas Luther. Loin de là, il reproduit un protestantisme affaibli au milieu de la philosophie sceptique qui l'entoure et qui le pénètre. Il n'a pas de théologie, pas de philosophie de l'histoire, pas de psychologie, pas de morale, pas de science de la nature. L'unité lui manque, et rien n'est enchaîné dans son œuvre. Ce qu'il y a de beau en lui, c'est d'avoir été religieux sans doctrine au milieu d'un siècle d'analyse et de dissolution ; c'est d'avoir, à l'inverse de tous ses contemporains, appelé de toute l'exaltation de son âme cette religion qu'il sentait nécessaire.

Qui la représentera donc, au dix-huitième siècle, cette religion toujours existante comme Dieu qui en est la source, comme la Vie dont elle est l'expression, comme l'Humanité dont elle est la parole ? Qui ?... Leibnitz.

Quand un avenir plus lointain sera venu pour le dix-huitième siècle, chacun des athlètes de l'esprit humain à cette époque prendra sa place naturelle dans le panthéon de la mémoire humaine reconnaissante ; et Leibnitz paraîtra ce qu'il fut, le véritable esprit synthétique et universel de ce siècle.

Mais tout homme est tellement lié à l'Humanité, que quand nous célébrons Leibnitz, ce n'est certes pas pour lui faire une gloire à part. Sa force vint des sources où il avait puisé. Leibnitz, c'est d'abord le Christianisme qui se transfigure.

Et c'est aussi le Dix-Huitième Siècle, dans son essence, qui se transfigure. Quelle est, en effet, l'essence du Dix-Huitième Siècle ? Je l'ai montré ailleurs ; le Dix-Huitième Siècle, au fond, ce siècle d'analyse et de dissolution, n'a eu de puissance, même pour détruire, que parcequ'il était animé d'un sentiment divin, le sentiment de la perfectibilité humaine. Ce siècle commence par la querelle des anciens et des modernes, qui renfermait implicitement la doctrine de la perfectibilité, et il se termine par l'école de Turgot et de Condorcet qui léguèrent cette doctrine à la Révolution. J'ai exposé ailleurs comment l'idée du progrès monte et s'élabore successivement dans l'esprit des hauts penseurs, et, de la thèse de Perrault, arrive, en passant par Descartes, Pascal, Bacon, Malebranche, et par une foule d'autres génies moins puissants, à former ce qu'on pourrait appeler le tempérament du Dix-Huitième Siècle, cet esprit novateur qui regarde le passé comme l'imperfection et le mal, et qui aspire à un autre ciel et à une autre terre.

Savant dans les sciences exactes ou d'observation comme Descartes, Bacon et Pascal, mais plus profondément métaphysicien et plus théologien qu'eux, Leibnitz ne se contenta pas d'admettre le progrès de nos connaissances, le progrès de l'homme et du genre humain ; mais il fit du progrès la loi du monde, la loi de tous les êtres ; et, transformant radicalement avec cette idée l'antique système oriental de l'*émanation*, il fit (ce qu'on n'a pas encore assez vu) de la *perfectibilité* la *loi universelle*.

Ce n'est pas en effet de l'homme seulement que Leibnitz a affirmé le progrès et la perfectibilité : *Videtur homo ad perfectionem venire posse*. Sa théodicée tout entière est fondée sur la perfectibilité de tous les êtres. « Dieu est la raison dernière, universelle, et suffisante, de toutes choses ; il les absorbe et les confond dans sa propre unité, leur source commune. Sa substance est universelle et nécessaire ; elle ne dépend d'aucune autre ; elle contient la somme des choses nécessaires et des choses possibles : hors d'elle il n'est rien. L'entendement divin est le lieu, le fondement, la cause

»des vérités éternelles, ou des idées; s'il était possible qu'il cessât »d'être, le réel, l'actuel, l'idéal au même moment cesseraient aussi »d'exister. Dieu est parfait; il est la source de toute perfection, »c'est de son sein qu'elle découle dans les créatures; leur imper»fection dérive, au contraire, de leur nature propre, c'est-à-dire de »la limitabilité de son essence. Dieu est l'unité primitive et subsis»tante par elle-même, la raison absolue du monde et des choses. »L'infinie multitude des monades s'épanche et rayonne du sein »de Dieu. Les monades n'ont d'autre existence que l'existence »qu'elles puisent en Dieu; elles sont autant de limitations diverses »de l'épanchement perpétuel, de la fulguration sans fin de l'essence »divine; elles sont comme autant d'éclairs de la lumière éternelle. »Par leur être et leur essence, les choses créées dépendent de la »volonté de Dieu; car tout ce qui existe a été créé par Dieu, tout »ce qui subsiste est maintenu par Dieu. L'existence des choses est »même, jusqu'à un certain point, une création prolongée. La création »n'a pas été l'œuvre de quelques instants : elle n'a jamais cessé, elle »dure encore; elle consiste en une sorte de rayonnement de l'essence »divine, analogue au rayonnement de la lumière du soleil. Source et »principe des choses, Dieu recèle en lui de toute éternité leurs types et »leurs modèles; ils les combine et les modifie de mille façons; puis, en »raison de son éternelle activité, il les réalise incessamment pour »la meilleure fin possible. Participant de l'essence divine, les monades »sont des forces et des agents, mais des forces et des agents du second »ordre. Or toute chose créée est douée de la faculté d'agir sur »les autres choses créées en raison de son degré de perfection, »et, au contraire, se trouve exposée à l'action des choses créées en rai»son de son imperfection. La monade est d'autant plus active, est »douée d'une énergie d'autant plus forte, que ses perceptions s'éclair»cissent davantage; au contraire, elle est moindre en force et en »énergie, à mesure que plus d'obscurité se mêle à ses perceptions. »Mais au milieu de l'action et de la réaction perpétuelle des choses »les unes sur les autres, se manifeste incessamment la suprême sagesse »de Dieu. Obtenir la plus grande diversité réunie à la plus complète »uniformité, obtenir dans l'univers la plus grande somme possible »de perfections, ou bien, en d'autres termes, créer, à chaque ins»tant de la durée, le meilleur des mondes possibles, tel est le pro»blème dont Dieu ne cesse pas de se proposer la solution (1).»

C'est ainsi qu'on a résumé l'ensemble de la théologie de Leibnitz. Mais écoutons-le parler lui-même; le vif sentiment qu'il avait de la perfectibilité se montrera plus visiblement encore :

« Au point de vue de l'infini, tout est réglé dans les choses une »fois pour toutes, avec autant d'ordre et de correspondance qu'il »est possible, la Suprême Sagesse et Bonté ne pouvant agir qu'avec »une parfaite harmonie. *Le présent est gros de l'avenir; le futur se »pourrait lire dans le passé; l'éloigné est exprimé dans le prochain.* »On pourrait connaître la beauté de l'univers dans chaque âme, si »l'on pouvait déplier tous ses replis, *qui ne se développeront sensi»blement qu'avec le temps.* Mais comme chaque perception distincte »de l'âme comprend une infinité de perceptions confuses qui en»veloppent tout l'univers, l'âme même ne connaît les choses dont »elle a perception, qu'autant qu'elle en a des perceptions distinctes et »relevées. Chaque âme connaît l'infini, connaît tout, mais confusé»ment. Comme en me promenant sur le rivage de la mer, et en enten»dant le grand bruit qu'elle fait, j'entends les bruits particuliers de »chaque vague, dont le bruit total est composé, mais sans les discer»ner, nos perceptions confuses sont le résultat des impressions que tout »l'univers fait sur nous. Il en est de même de chaque monade. Dieu »seul a une connaissance distincte de tout, car il en est la source. »On a fort bien dit qu'il est comme centre partout, mais que sa cir»conférence n'est nulle part, tout lui étant présent immédiatement, »sans aucun éloignement de ce centre. Pour ce qui est de l'âme »raisonnable, ou de l'esprit, il y a quelque chose de plus que dans »les monades ou même dans les simples âmes (1). Il n'est pas seule»ment un miroir de l'univers des créatures, mais encore une image »de la Divinité. L'esprit n'est pas seulement une perception des »ouvrages de Dieu; mais il est même capable de produire quelque »chose qui leur ressemble, quoiqu'en petit. Notre âme est architec»tonique dans les actions volontaires, et, en découvrant les sciences »suivant lesquelles Dieu a réglé les choses *pondere*, *mensurâ*, »*numero*, elle imite dans son département et dans son petit monde, »où il lui est permis de s'exercer, ce que Dieu fait dans le grand. »C'est pourquoi tous les esprits, soit des hommes, soit des génies, »entrant, en vertu de la raison et des vérités éternelles, dans *une es»pèce de société avec Dieu*, sont des *membres de la cité de Dieu*, c'est»à-dire du plus parfait Etat formé et gouverné par le plus grand et »le meilleur des monarques, *où il n'y a point de crime sans châtiment*, »*point de bonnes actions sans récompense proportionnée*, et enfin »autant de vertu et de bonheur qu'il est possible. Et cela, *non pas »par un dérangement de la nature*, comme si ce que Dieu prépare »aux âmes troublait les lois des corps; mais *par l'ordre même et le dé»veloppement des choses naturelles*, en vertu de *l'harmonie préétablie »de tout temps entre les règnes de la nature et de la grâce*, entre Dieu »comme architecte et Dieu comme monarque; en sorte que *la nature »mène à la grâce* et que *la grâce, perfectionne la nature en s'en »servant.* Ainsi, quoique la raison ne nous puisse point apprendre le »détail du grand avenir réservé à la Révélation, nous pouvons être »assurés par cette même raison que les choses sont faites d'une ma»nière qui passe nos souhaits. Dieu étant aussi la plus parfaite et la »plus heureuse, et par conséquent la plus aimable des substances, »et l'amour pur véritable consistant dans l'état qui fait goûter du »plaisir dans les perfections et dans la félicité de ce qu'on »aime, cet amour doit nous donner le plus grand plaisir dont »on puisse être capable, quand Dieu en est l'objet. Et il est aisé »de l'aimer comme il faut, si nous le connaissons comme je viens »de dire. Car, quoique Dieu ne soit pas sensible à nos sens externes, »il ne laisse pas d'être très aimable et de donner un très grand »plaisir. Ne voyons-nous pas combien les honneurs font plaisir »aux hommes, quoiqu'ils ne consistent point dans les qualités des »sens extérieurs. Les martyrs et les fanatiques (quoique l'affection »de ces derniers soit mal réglée) montrent ce que peut le plaisir de »l'esprit. Et, qui plus est, *les plaisirs mêmes des sens se réduisent à »des plaisirs intellectuels confusément connus.* La musique nous »charme, quoique sa beauté ne consiste que dans les convenances des »nombres et dans le compte, dont nous ne nous apercevons pas, »mais que l'âme ne laisse pas de faire des battements ou vibrations des »corps sonnants, qui se rencontrent par certains intervalles. Les plai»sirs que la vue trouve dans les proportions sont de la même nature; »et ceux que causent les autres sens reviendront à quelque chose de »semblable, quoique nous ne puissions pas l'expliquer si distincte»ment. On peut même dire que *dès à présent l'amour de Dieu nous »fait jouir d'un avant-goût de la félicité future.* Et quoiqu'il soit »désintéressé, il fait par lui-même notre plus grand bien et intérêt, »quand même on ne l'y chercherait pas, et quand on ne con»sidérerait que le plaisir qu'il donne, sans avoir égard à l'utilité qu'il »produit. Car il nous donne une parfaite confiance dans la bonté de »notre auteur et maître, laquelle produit une véritable tranquillité de

(1) *Histoire de la philosophie allemande.*

(1) Les âmes des animaux.

»l'esprit, non pas comme chez les Stoïciens, résolus à une patience »par force, mais *par un contentement présent, qui nous assure même »un bonheur futur.* Et, outre le plaisir présent, rien ne saurait »être plus utile pour l'avenir ; car l'amour de Dieu remplit encore »nos espérances, et nous mène dans le chemin du suprême bonheur, » parce qu'en vertu du parfait ordre établi dans l'univers, tout est »fait le mieux qu'il est possible, tant pour le bien général que pour »le plus grand bien particulier de ceux qui en sont persuadés, et »qui sont contents du divin gouvernement, ce qui ne saurait man- »quer dans ceux qui savent aimer la source de tous biens. Il est vrai »que la suprême félicité, de quelque vision béatifique ou connaissance ». de Dieu qu'elle soit accompagnée, ne saurait jamais être pleine ; »parce que *Dieu étant infini, il ne saurait être connu entièrement.* »Ainsi *notre bonheur ne consistera jamais et ne doit point consister »dans une pleine jouissance, où il n'y aurait plus rien à désirer, et »qui rendrait notre esprit stupide, mais dans un progrès perpétuel à »de nouveaux plaisirs et de nouvelles perfections* (1). »

N'avais-je pas raison de dire que Leibnitz, c'est à la fois le Christianisme et le Dix-Huitième Siècle qui se transfigurent !

Je me suis laissé entraîner à citer ce passage, parce que j'y vois la doctrine de la perfectibilité à son plus haut degré d'élévation au dix-huitième siècle. Il y a même, suivant moi, dans ces paroles du plus grand des philosophes modernes, tout le germe, à la vérité encore obscur et enveloppé, de la doctrine religieuse de l'avenir.

Ce n'est plus, en effet, la perfectibilité bornée à l'homme ou au genre humain qui est conçue ici. Cette loi est étendue à toutes les créatures : tout est vie dans le système de Leibnitz; tout est la vie, mais à divers degrés. Plus de dualisme absolu entre ce qu'on appelle matière et ce qu'on appelle esprit. Ce qu'on appelle matière contient en germe et d'une certaine façon ce qu'on appelle esprit. Ce n'est pas que la créature arrivée à l'état d'esprit ne soit très différente de la monade simple, ou même de l'âme des animaux. Mais la monade simple, l'âme de l'animal, et l'esprit de l'homme, ne sont que des points divers du développement des êtres. Le monade peut devenir âme dans la série successive des créations divines, l'âme de l'animal peut devenir esprit. L'esprit de l'homme peut acquérir une perfection plus grande que le degré où il est aujourd'hui parvenu : *Videtur homo ad perfectionem venire posse.* La loi est générale, universelle. Dieu crée continuellement, et continuellement l'échelle des êtres s'élève vers lui. La *connaissance* est sans doute le critérium de cette perfectibilité ; mais la *connaissance* est *sentiment*, la *connaissance* est *sensation.* Sensation, sentiment, connaissance, sont indissolublement unis dans la perception de la créature arrivée à l'état d'esprit. *Les plaisirs mêmes des sens,* dit Leibnitz, *se réduisent à des plaisirs intellectuels confusément connus.* Et réciproquement l'amour pur de Dieu est un amour qui nous rend heureux d'une façon qui ne diffère pas en essence de l'amour pur véritable que nous pouvons avoir pour nos semblables. L'objet est autre, l'objet est infini ; mais le sentiment est le même dans l'unité de notre nature. Dieu nous donne une manifestation de lui dans ce monde qu'il a créé, ou plutot qu'il crée continuellement; il se manifeste pour nous à travers ce monde ; et de plus nous le sentons en nous, comme nous sentons en nous l'influence de l'être créé que nous aimons, et comme nous apercevons cet être à travers le voile de son corps. Progresser donc toujours en connaissance, c'est-à-dire en connaissance-sentiment-sensation indivisiblement unis, progresser à travers le monde, en restant unis aux créatures et au monde, parceque le monde est *une espèce de société avec Dieu,* et que tous les êtres, mais particulièrement les esprits, sont des *membres de la cité de Dieu,* voilà notre sort, notre *bonheur présent,* et aussi *le gage de notre félicité future.* Notre âme, au point de perfection où elle est arrivée, est *architectonique comme Dieu,* et peut *imiter dans son département et dans son petit monde ce que Dieu fait dans le grand.* Avançons donc ainsi vers la perfection et le bonheur, puisque telle est notre destinée ; et sachons que les choses ainsi ordonnées *sont faites d'une manière qui passe nos souhaits.* Car, bien que le paradis, comme l'ont conçu jusqu'ici les hommes, soit une chimère, parce que *Dieu étant infini ne saurait être connu entièrement*, néanmoins Dieu est toujours présent dans ce monde, toujours uni à ses créatures, toujours en nous si nous savons l'aimer, le connaître, et le suivre. Le *règne de la nature* et le *règne de la grâce* ne sont pas deux règnes essentiellement séparés. Il y a *une harmonie préétablie de tout temps entre ces deux règnes, entre Dieu comme architecte et Dieu comme monarque ; en sorte que la nature mène à la grâce, et que la grâce perfectionne la nature en s'en servant.* Suivons donc l'Idéal ou la Grâce, mais pour perfectionner la Nature. Sachons que *notre bonheur ne consistera jamais et ne doit point consister dans une pleine jouissance, où il n'y aurait plus rien à désirer, et qui rendrait notre esprit stupide, mais dans un* PROGRÈS PERPÉTUEL *à de nouveaux plaisirs et à de nouvelles* PERFECTIONS.

Voilà, dis-je, une vue synthétique qui embrasse tout, le temps et l'espace, le monde physique et le monde moral, Dieu, l'homme et l'univers, et dont le nom est évidemment *Doctrine de perfectibilité.*

Certes, Leibnitz lui-même et ses contemporains ne saisirent pas, aussi fortement que nous pouvons le faire aujourd'hui, cette face de la *perfectibilité* dans son système. La preuve, c'est qu'on y vit plutôt un *optimisme* qui justifiait le présent, qu'un *optimisme* idéaliste qui appelait la transformation de ce présent au profit d'un avenir meilleur. C'est ainsi que Shaftesbury, Bolingbroke, Pope, et Voltaire comprirent cette théorie (1). Nous pouvons même ajouter que, dans la patrie de Leibnitz, les derniers philosophes Allemands, inspirés directement ou indirectement de sa pensée, tels que Schelling et Hegel, n'ont pas suffisamment fécondé ce qu'il y avait à cet égard dans leur maître. Hegel, par exemple, n'a-t-il pas tourné l'optimisme à la justification du présent et du passé, au lieu d'en faire l'instrument d'un meilleur avenir, et la mobile d'un *progrès perpétuel à de nouvelles perfections?*

Mais qu'importent ces déviations et ces erreurs? le progrès, la perfectibilité, en sont-ils moins gravés en caractères impérissables dans la théorie du maître qui a résumé en lui toute la science humaine au dix-huitième siècle, et dont les idées fécondes, s'échappant de son sein pour aller fertiliser les diverses branches du savoir humain, ont nourri et poussé en avant toutes les sciences cultivées par ce siècle (2) ?

IX.

Lessing.

La Doctrine de l'Humanité, la Doctrine qui nous éclaire, et qui éclairera tous les hommes, fit un nouveau et considérable progrès,

(1) *Principes de la Nature et de la Grâce fondés en raison.*

(1) Voy. notre article *Voltaire* de l'*Encyclopédie Nouvelle.*

(2) Leibnitz présentait ordinairement aux savants sa doctrine sous le nom d'une loi générale de l'univers, qu'il appelait *loi de continuité.* Presque tous les savants du dix-huitième siècle adoptèrent cette loi dans le sens de l'*espace* et des créations diverses que la nature offre simultanément à nos regards. Cette loi, appliquée à la mécanique, devint un principe de la mécanique. Appliquée à l'histoire naturelle, elle engendra l'admirable idée d'une échelle des êtres. Qu'est-ce donc que cette loi de la continuité, sinon une autre expression de la doctrine du progrès. Transportez, en effet, cette loi dans le temps comme dans l'espace, et vous avez la perfectibilité dans l'œuvre d'une création continue. Transportez-la dans l'Humanité, appliquez-la à l'homme, et elle vous donne la perfectibilité toujours croissante de l'Humanité.

le jour où un disciple de Leibnitz, Lessing, un grand théologien qui était en même temps profondément imbu de l'esprit novateur du dix-huitième siècle, considérant la mutation qui s'était opérée, du Mosaïsme au Christianisme, dans le dogme des peines et des récompenses, dans le dogme de la vie future, comme l'indice d'une mutation nouvelle que l'avenir réservait à ce dogme, laissa tomber ces paroles :

« Il viendra, il viendra certainement le jour de l'*accomplissement*, où plus l'intelligence de l'homme se sentira persuadée d'un »avenir toujours meilleur, moins l'homme aura besoin d'emprunter à cet avenir des motifs pour ses actes; où il fera le bien parceque c'est le bien, et non parcequ'il s'y rattache des récompenses »arbitraires, qui n'avaient pour but auparavant que de fixer avec »plus de force son regard volage, pour lui faire reconnaître les récompenses intérieures et plus élevées qui accompagnent la vertu.

»Il viendra certainement le jour d'un *nouvel Evangile éternel*, »jour qui nous est promis même dans les livres élémentaires que la »Nouvelle-Alliance nous a donnés.

»Peut-être même certains rêveurs des treizième et quatorzième »siècles avaient-ils saisi une lueur de ce *nouvel évangile éternel*, et »peut-être ne se trompèrent-ils qu'en ce qu'ils annoncèrent son apparition comme trop prochaine.

»Peut-être leur *triple âge du monde* n'était-il pas une idée si »creuse; et certes ils n'avaient pas de mauvaises intentions, quand »ils enseignaient que la Nouvelle-Alliance allait vieillir comme avait »fait l'Ancienne. Il subsistait toujours chez eux le même plan providentiel et le même Dieu, ou bien, pour leur faire parler ma »langue, le même plan d'éducation générale de l'espèce humaine.

»Leur seul tort fut d'aller trop vite, et de croire qu'ils pouvaient »transformer tout d'un coup leurs contemporains, à peine sortis de »l'enfance, sans instruction et sans préparation, en hommes dignes »de *leur troisième âge*.

»Et voilà justement ce qui en fit des rêveurs. Les rêveurs jettent »souvent un coup-d'œil juste sur l'avenir; mais ce qui leur manque, »c'est de savoir attendre cet avenir. Ils souhaitent que cet avenir »soit hâté, et de plus hâté par eux; ils veulent réaliser dans l'instant de leur existence les choses pour lesquelles la nature met des »milliers d'années. Que leur en revient-il, en effet, si l'état meilleur qu'ils prévoient n'arrive pas de leur vivant? Renaîtront-ils? »croient-ils renaître? Chose bizarre, que cette rêverie soit la seule »qui ne revienne plus à la mode chez les rêveurs!

»Marche à pas insensibles, Providence éternelle! Laisse-moi »seulement ne pas désespérer de toi, à cause de l'insensibilité de »ton mouvement. Laisse-moi ne pas désespérer de toi, alors même »que ta marche me semblerait rétrograde! Il n'est pas vrai que la »ligne la plus courte soit toujours la ligne droite.

»Tu as tant de choses à emporter après toi sur ton chemin éternel! tant de mouvements obliques à exécuter! Qu'est-ce à dire, »si l'on admet pour un moment que la grande roue lente qui mène »l'espèce humaine à son état de perfection ne peut être mue que »par de petites roues plus accélérées, dont chacune apporte sa part »de mouvement dans l'ensemble!

»Il n'en est pas autrement! Cette même voie qui mène l'espèce »humaine à son état de perfection, il faut que chaque homme en »particulier, tôt ou tard, l'ait parcourue en personne.

»Dans le cours d'une même existence? me dira-t-on. Le même »homme peut-il, dans le cours de sa vie, avoir été juif sensuel et »chrétien spiritualiste? Peut-il plus encore, les avoir dépassés tous »deux?

»Pour cela non! Mais qui empêche que chaque homme n'ait »existé plus d'une fois dans ce monde?

»Cette hypothèse est-elle si ridicule, pour être la plus ancienne, »et parceque l'esprit humain la rencontra tout d'abord, lorsqu'il »n'était pas encore faussé et affaibli par les sophismes de l'école?

»Pourquoi n'aurais-je pas fait sur la terre tous les pas successifs »qui seuls peuvent constituer pour l'homme des récompenses et des »punitions temporelles?

»Pourquoi ne ferais-je pas plus tard tous ceux qui restent à faire, »avec le secours si puissant de la contemplation des récompenses »éternelles?

»Pourquoi ne reviendrais-je pas sur la terre toutes les fois que je »suis en position d'acquérir de nouvelles connaissances, de nouvelles capacités? Est-ce que j'en emporte chaque fois une telle »masse, qu'il ne vaille pas la peine de revenir?

»Non pas assurément.

»Serait-ce l'oubli de mes existences antérieures qui m'en empêcherait? Tant mieux si je les ai oubliées. Le souvenir qui m'en »resterait ne ferait que m'ôter la possibilité de bien employer ma »vie présente. Et d'ailleurs mon oubli actuel, est-ce un oubli éternel?

»Mais je perdrais trop de temps, me dit-on. Perdre du temps! »qu'est-ce qui peut me presser? Toute l'éternité n'est-elle pas à »moi (1)? »

X.

L'Humanité.

Nous avons recueilli les paroles sorties de la bouche de nos devanciers; et ayant comparé ce que l'inspiration leur avait dit avec ce que l'inspiration avait dit à Moïse, à Jésus, à tous les Prophètes, nous avons proclamé la vérité enseignée par Moïse, enseignée par Jésus, enseignée par toutes les grandes religions, par tous les grandes philosophies, depuis Pythagore et Platon jusqu'à Leibnitz et Lessing, savoir : LA SOLIDARITÉ HUMAINE EST ÉTERNELLE, ET IL N'Y A PAS D'AUTRE VIE FUTURE QUE LA VIE DANS L'HUMANITÉ.

Descartes a dit : Je pense, donc je suis. Nous pouvons dire avec autant de certitude : J'existe, donc l'Humanité existe.

En effet :

1° Je ne suis pas un animal, une plante, un minéral. Je me distingue de tous ces êtres, et je me désigne par un nom particulier; mais quand j'arrive à mes semblables, reconnaissant en eux les mêmes caractères qui font que je m'appelle homme, je les appelle hommes aussi. Donc l'Humanité existe. L'Humanité est la cause qui fait que je me reconnais homme, et que je me retrouve dans mes semblables, comme je les retrouve en moi.

2° Comment suis-je venu sur la terre? Avant moi il y avait d'autres hommes sur cette terre; sans cela, je n'y serais pas. J'ai été engendré par l'union d'un homme et d'une femme, qui eux-mêmes avaient été engendrés de la même façon. Donc l'Humanité existe. Car y aurait-il des espèces, si l'espèce n'avait pas une réalité, en d'autres termes, s'il n'y avait pas d'espèces! Dieu, dit la Genèse, a créé tous les êtres, chacun suivant son espèce. Les naturalistes n'ont pas renversé la Bible sur ce point, et ne la renverseront pas.

3° J'existe : qu'est-ce à dire? Je n'existe pas seul, j'existe avec les autres hommes et je sens qu'il y a entre eux et moi une vie commune. Je sais plus, je sais qu'il n'y a pas de vie pour moi sans eux; que si j'étais seul sur la terre, et que je n'eusse jamais vécu en société avec des hommes, je serais au dessous de l'animal le

(1) *L'éducation du genre humain*, § 86-100, traduction d'Eugène Rodrigue.

plus stupide et le plus sauvage. Donc je vis par la communion avec mes semblables ; donc ils sont l'objet de ma vie, comme l'être que je reconnais en moi en est le sujet. Mais l'objet peut-il se séparer du sujet dans le phénomène même de la vie ? Donc entre eux et moi, il y a vie indivisible. Or je ne vis pas d'eux comme je vis du monde extérieur. Il n'y a que les méchants qui essayent de vivre aux dépens des autres hommes comme les hommes vivent du monde extérieur; mais cela s'appelle anthropophagie, crime, meurtre, usurpation, vol, et de cent autres noms qui révèlent la conscience humaine indignée ; et cela ne constitue pas heureux, mais véritablement malheureux, ceux qui oppriment ainsi leurs semblables, c'est-à-dire au fond eux-mêmes. La morale, le droit entier, toutes les lois sont fondées sur cette solidarité des hommes. Car si l'homme pouvait, sans se nuire à lui-même, sans se blesser lui-même, blesser les autres hommes et vivre d'eux comme il vit des autres êtres, il n'y aurait jamais eu ni morale, ni droit, ni lois, puisqu'il n'y aurait jamais eu de société humaine, pas plus qu'il n'y a de véritable société entre l'homme et les animaux, les végétaux ou les pierres. L'homme peut détruire un animal sans se blesser lui-même ; mais quand il tue un homme, il est son propre assassin aux yeux de Dieu, qui les a faits semblables et *un* dans la vie. Voilà la source des lois et de la morale : c'est l'identité des hommes, c'est leur solidarité. Donc l'Humanité existe.

Sans doute, comme toutes les causes, la cause que nous appelons Humanité, cette pensée de Dieu qui réunit éternellement en un seul homme tous les hommes, attachant la vie des uns à celle des autres dans l'Humanité qui est leur vie commune, cette cause, disons-nous, n'est pas plus tangible par nos sens que Dieu ne l'est lui-même. Elle est cause, donc elle n'est pas effet ; elle est la cause des hommes, donc elle n'est pas les hommes individuellement considérés. Dieu est toujours caché derrière le buisson ardent, et toutes les causes y sont cachées avec lui. C'est pour cela apparemment que ceux qui ne croient, comme le Thomas de l'Evangile, qu'à leurs sens, repoussent comme une chimère la notion de l'Humanité. Il est certain que l'Humanité ne se rencontre pas sous leur scalpel.

Mais voyons, discutons avec cette science qui ne veut comprendre que ce qu'elle voit, que ce qu'elle touche.

Chose étrange ! c'est cette science qui va nous fournir elle-même un de nos meilleurs arguments.

En effet, quel est, depuis plusieurs siècles, le grand mot des savants et des philosophes ? Quelle est la loi suprême où l'observation des phénomènes de la nature les a conduits ? Quel sentiment se sont-ils formé du gouvernement de cette nature tant étudiée d'eux ? Voici, comme tout le monde le sait, leur théodicée :

Point de Providence pour les individus, mais Providence pour l'espèce. La nature ne tient qu'à la conservation de l'espèce, fait tout pour cette conservation, et ne fait rien pour l'individu qu'en vue de l'espèce et de sa conservation.

D'un autre côté, pour ces savants, l'espèce n'est rien, ce n'est qu'un mot, un nom collectif. Dans la grande question qui occupa, trois siècles durant, l'esprit humain au moyen-âge, tous nos savants actuels, tous nos généralisateurs modernes auraient été *nominalistes*, c'est-à-dire auraient refusé une existence quelconque aux termes universaux, formés, disent-ils, par abstraction.

Ne voit-on pas quelle immense contradiction, et combien est absurde cette intention qu'ils prêtent à la nature ou à la force intelligente qui gouverne le monde, de ne soigner que l'espèce, qui pourtant n'est rien, qui n'a aucune existence, et de ne se soucier en rien des êtres particuliers, des individus, qui seuls existent ? Bizarre providence, singulière théodicée !

Cette contradiction ne peut être levée qu'en admettant avec nous qu'il y a une certaine identité entre l'espèce et l'individu, et que l'individu vit dans l'espèce et se développe avec elle. De cette façon seulement, la théodicée, agissant comme nos savants disent qu'elle agit, n'est pas en défaut. Car, en soignant l'espèce et sa conservation, elle soigne les individus.

Il est curieux au surplus de rapprocher cette théodicée de nos savants modernes de l'antique théologie.

L'antique théologie, ayant à représenter Dieu créant le monde, disait que Dieu fit un couple de chaque espèce, et que tous les individus de chaque espèce sortirent ensuite de ce couple. Ainsi Adam et Eve contenaient le genre humain. Mais, de plus, Eve elle-même était, dans cette théologie, une émanation d'Adam. Ainsi le genre humain tout entier, c'était Adam, *un seul être*.

On le voit, nos savants observateurs de la nature, avec leur généralisation suprême que la nature ne soigne que l'espèce, ne veut conserver que l'espèce, et ne soigne ou ne conserve l'individu qu'en vue de l'espèce, sont bien plus rapprochés qu'ils ne le pensent de l'antique théologie, qui pourtant, prise en elle-même, leur inspire tant de pitié.

Donc, soit l'antique théologie qui disait : « Le genre humain est un seul être ; Adam c'est le genre humain, le genre humain c'est Adam ; » soit la science moderne qui dit : « La nature ne connaît que l'espèce, ne soigne que l'espèce, ne prévoit que la conservation de l'espèce, ne travaille que pour cette conservation, » soit, dis-je, cette science moderne, soit cette science antique se réunissent et s'accordent pour autoriser et confirmer l'opinion que nous soutenons. Supprimez notre explication, et la science moderne, avec sa prévoyance de la nature qui ne s'intéresse qu'à ce qui n'existe pas, est une absurde impiété ; de même que le dogme antique, qui rapportait au premier homme et à son crime les souffrances du genre humain, n'a plus ni sens ni fondement.

Elevons-nous donc plutôt à cette idée que si la nature, comme disent aujourd'hui les savants, soigne et conserve l'espèce, c'est parceque la vie des individus, et leur conservation à titre d'individus éternels, est attachée à l'espèce elle-même.

(*La suite au prochain numéro.*)

PIERRE LEROUX.

AVIS.

La présente livraison contient 12 pages de plus qu'une livraison ordinaire. Nous donnerons également plus d'extension à notre prochain numéro. Notre intention est de réunir trois livraisons en deux, de façon à reprendre le cours régulier de notre publication.

BOUSSAC, IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX.

DEUXIÈME ANNÉE.
N° 9–10.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, **A BOUSSAC,** département de la Creuse.
PRIX DE L'ABONNEMENT : **CINQ FRANCS PAR AN.**
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.

JUIN-JUILLET.
1847.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

DISCOURS

SUR

LA DOCTRINE

DE

L'HUMANITÉ *.

DEUXIÈME PARTIE.

Notre principe d'organisation.

PREMIÈRE SECTION.

DE LA HIÉRARCHIE EN GÉNÉRAL ET JUSQU'A NOS JOURS.

I.

De la hiérarchie militaire et ecclésiastique.

Dans la première partie de ce Discours, nous avons exposé notre dogme essentiel, la SOLIDARITÉ HUMAINE : dans cette seconde partie, nous allons exposer notre principe d'organisation, expliquer ce que nous appelons l'ORDRE TERNAIRE, ou la TRIADE.

Nous aimerions à montrer tout d'abord comment notre principe d'organisation est lié à notre dogme, comment il s'en déduit au point d'en être une simple conséquence. Mais cette démonstration exigerait des considérations assez étendues, et nous ramènerait sur le terrain de la psychologie et de la métaphysique. Or nous voulons, autant que possible, éviter ces sciences dans ce Discours, où nous avons résolu de ne prendre du sujet que la fleur. Nous avons hâte de faire comprendre notre idée, de donner ce que nous regardons comme la plus précieuse des découvertes. Nous aborderons donc sans circonlocution et sans retard le problème si souvent soulevé, mais jamais jusqu'ici résolu, de la hiérarchie.

Jusqu'ici l'Humanité n'a guère connu d'autre principe d'ordre ou d'organisation que celui qui est employé dans les armées. Considérez un régiment : vous verrez un colonel, qui commande à toute la troupe; mais comme ce chef ne suffirait pas aux fonctions multiples qu'entraîne l'existence du régiment, il a sous lui d'autres chefs qui commandent à leur tour, suivant les divers besoins du service, mais toujours par délégation du chef suprême. Le lieutenant-colonel, le quartier-maître, les capitaines, les lieutenants, les sous-lieutenants, les sergents, les fouriers, les caporaux, ont ainsi leurs fonctions différentes, qui s'appliquent soit au régiment entier, soit à des bataillons, à des compagnies, à des pelotons, ou à des fractions plus minimes encore. Leur règle, à tous, est de recevoir le commandement du colonel, directement ou par intermédiaire, et de le transmettre. C'est à ce titre seulement qu'ils sont chefs : ils ont le droit de commander parcequ'ils obéissent. Leur puissance correspond à ce qu'on pourrait appeler leur servilisme. Mais le chef suprême du régiment est soumis à la même loi. Il a son supérieur, il est commandé à son tour par le général. Et la hiérarchie ne s'arrête pas à ce dernier; car, dans une armée, les divers généraux qui président aux mouvements des brigades et des divisions sont aux ordres du général en chef. Enfin l'armée n'étant que la manifestation de l'Etat, toutes ces puissances, qui n'existent point par elles-mêmes, obéissent toutes au *monarque*.

Telle est la hiérarchie que les hommes ont organisée pour cette fonction qui a toujours été considérée jusqu'ici, soit en paix, soit en guerre, comme de la plus haute importance, parcequ'elle a paru être la sauve-garde des Etats, et le seul moyen d'établir l'ordre au sein des multitudes encore inorganisées qu'on appelle les peuples.

Avant que la *hiérarchie militaire* s'établît et devînt florissante, c'est-à-dire avant le temps des castes de cité, avant les Romains et les Grecs, il existait une *hiérarchie savante*, la hiérarchie des prêtres ou des pontifes de l'Orient. Mais cette hiérarchie, dont il reste encore aujourd'hui des débris dans l'organisation catholique, n'est réellement pas différente en essence de la hiérarchie militaire. En effet, le principe de l'obéissance constitue également ces deux hiérarchies.

Sans remonter à l'Orient, sans reproduire ici ce que l'histoire nous rapporte des castes théocratiques de l'Inde, de la Perse, et de l'Egypte, considérez l'organisation catholique, et vous serez frappé de cette vérité que, pour s'appliquer à un autre objet, le principe de l'obéissance est le même dans ce qu'on appelle l'Eglise et dans ce qu'on appelle l'Etat, dont l'armée est la manifestation la plus éclatante.

En effet, de même que, dans une armée, la multitude qui la compose n'entre pas dans la hiérarchie, mais est soumise à la hiérarchie, et qu'elle est simplement répartie en groupes qu'on appelle des divisions, des brigades, des régiments; de même, dans l'Eglise catholique, la multitude qui compose cette Eglise ne fait pas partie de la hiérarchie, mais lui est soumise, et est simplement répartie en groupes qu'on appelle des archevêchés, des évêchés, des paroisses. Il y a dans l'armée une distinction essentielle entre la multitude, qui porte le nom de soldats, et ceux qui commandent à cette multitude, et qui forment ce qu'on appelle le corps des officiers : il y a de même dans l'Eglise une distinction essentielle entre

* Voir la précédente livraison.

la multitude, qui porte le nom de fidèles ou de laïcs, et ceux qui commandent spirituellement ces fidèles, et qui forment ce qu'on appelle le corps sacerdotal. A certains moments, la distance qui sépare la condition de soldat de celle d'officier a pu être franchie; c'est ce qui est arrivé, par exemple, à l'époque de notre Révolution : mais, en règle générale, cette distance a été infranchissable. Aujourd'hui même, l'Etat ne recrute pas les officiers parmi les soldats; il entretient des écoles où se forment les jeunes gens destinés au commandement dans l'armée. Semblablement l'Eglise a ses séminaires, où s'instruisent les jeunes gens destinés au commandement spirituel. Le premier grade que les élèves des écoles militaires obtiennent en sortant de ces écoles leur est conféré, en présence des soldats sous les armes, avec certaines cérémonies qui rappellent la réception de l'ordre de chevalerie. L'Eglise a de même des cérémonies dans lesquelles on confère ce qu'on appelle l'ordre, c'est-à-dire le ministère ecclésiastique. Le concile de Trente, après avoir décidé que l'ordination est un sacrement qui donne le Saint-Esprit et imprime un caractère ineffaçable, distingue sept grades ou ordres dans la hiérarchie ecclésiastique, outre l'épiscopat. Le concile décide encore qu'il y a, de droit divin, dans l'Eglise, une hiérarchie composée des évêques, des prêtres, et des ministres ou diacres. Il décide, enfin, que les évêques sont, de droit divin, supérieurs aux simples prêtres. Il est impossible de ne pas voir le rapport qui existe entre cette hiérarchie ecclésiastique de droit divin et l'organisation militaire établie dans l'Etat et que les chefs temporels ont également voulu fonder sur le droit divin.

Mais la similitude devient complète, lorsqu'on considère que la hiérarchie catholique aboutit à un chef suprême nommé le pape, comme la hiérarchie militaire aboutit à un chef suprême nommé le monarque. De même que ce monarque, dans la hiérarchie laïque, est investi du commandement des armées de terre et de mer, et que personne ne commande que sous son autorité, par délégation de sa puissance, et en son nom; de même, dans le gouvernement monarchique qu'on appelle l'Eglise, personne ne commande au spirituel que sous l'autorité de celui dont le concile de Trente a dit qu'il est « le vicaire de Dieu sur la terre et qu'il a la puissance suprême sur toute l'Eglise. »

Le célèbre principe catholique d'autorité qu'un homme de génie de notre temps, M. de Lamennais, a eu la bonté de défendre avec tant de courage et d'obstination, et qu'il a fini par abandonner avec tant de raison, n'est donc au fond que le principe de l'obéissance militaire ou monarchique. L'Eglise est une monarchie, de même que l'Etat est une papauté. Voilà le mode d'organisation qui a régné jusqu'ici sur la terre, non sans opposition néanmoins et sans vive résistance.

Disons tout de suite d'où sont venues ces résistances, c'est-à-dire comment l'Humanité, mécontente de l'organisation que nous venons de décrire, et la caractérisant *despotisme*, a essayé d'y échapper ; ce à quoi elle n'a réellement pas réussi jusqu'à présent, malgré toutes les tentatives qu'elle a faites.

Tout ce que l'on a imaginé jusqu'à nous de plus puissant pour changer cet ordre, a consisté dans ce qu'on appelle le principe républicain de l'*élection*. C'est-à-dire qu'on a imaginé de nommer les chefs, au lieu de se les laisser imposer. La multitude s'assemble donc, et nomme ceux qui devront la gouverner; la hiérarchie alors sort de l'élection. Voilà, dis-je, ce que l'esprit humain jusqu'ici a trouvé de plus grand, de plus magnifique, pour remédier au despotisme.

Il est bien certain que le despotisme est puissamment combattu par ce moyen; car l'autorité ne reposant plus sur ce qu'on a nommé le droit divin, mais sur le choix des inférieurs et sur leur consentement, le despotisme est sapé dans sa base. Il n'a plus de raison d'être; et s'il s'établit, ce n'est plus qu'un fait, qu'un autre fait peut détruire. Il n'est donc pas surprenant que, depuis tant de siècles, le principe républicain lutte contre le principe despotique, et qu'il soit résulté de cette lutte deux grands partis qui divisent l'Humanité tout entière.

Néanmoins, quand on considère attentivement la modification que l'élection fait subir à la hiérarchie, on voit que la hiérarchie ne change pas de nature et d'essence, quoique la source du pouvoir ait changé. La nature et l'essence de la hiérarchie, telle que les hommes l'ont connue jusqu'à présent avec ou sans l'élection, dans le mode dit de droit divin comme dans le mode républicain, c'est toujours l'*obéissance*, et par conséquent toujours le *despotisme*. Ainsi le despotisme, vaincu comme droit, n'est pourtant nullement atteint en fait, puisqu'à peine sorti par une porte, si je puis m'exprimer ainsi, il rentre par une autre, par la nouvelle origine donnée au pouvoir. En effet, pour avoir été nommé par vous, cet homme que vous avez nommé n'en est pas moins un *supérieur* ; ses commandements n'en sont pas moins des *ordres* ; pour être le chef de votre choix au moment où vous l'avez nommé, il n'en veut pas moins être *obéi* à tous les autres moments. L'élection ne vous sauve donc pas de l'obéissance. C'est un compromis entre la liberté et l'esclavage. Vous êtes libres au moment où vous nommez des chefs; mais vous ne faites usage de votre liberté que pour nommer des chefs, c'est-à-dire pour vous rendre esclaves. Vous n'êtes donc libres, en réalité, qu'à la manière des esclaves antiques, lorsqu'ils déposaient, à un certain jour de l'année, le fardeau de l'esclavage, pour jouer le rôle de leur maîtres. Les élections sont des espèces de saturnales. Et en effet c'est le caractère qu'elles ont eu chez tous les peuples dits libres, à Athènes comme à Rome; c'est le caractère qu'elles ont aujourd'hui à Paris comme à Londres. Le peuple, roi un jour, vend ce jour-là sa royauté à celui qui veut l'acheter, certain, malgré son privilège électoral, de redevenir le lendemain sujet de ceux qu'il aura nommés, quels qu'ils soient.

Vous me direz que si vous vous nommez des supérieurs, des chefs, vous ne les nommez que pour un temps; que, les nommant, vous limitez le plus que vous pouvez leur pouvoir; qu'en un mot, vous faites tous les efforts possibles pour détruire le despotisme, alors même que, par besoin d'ordre, vous le décrétez et l'organisez. Je vous répondrai que vous avez beau faire : vous vous créez des supérieurs; donc vous vous créez inférieurs; donc le résultat de cette élection, c'est encore l'ordre despotique que vous repoussez en principe.

Vous me direz qu'il n'y a point de despotisme là où l'obéissance est volontaire. Je vous répondrai que c'est une erreur, provenant de ce que la vraie hiérarchie sociale n'a pas encore été trouvée, et que qui dit obéissance dit despotisme.

De deux choses l'une : ou par l'élection vous créez une hiérarchie dans laquelle un homme a le droit de *commander* à un autre homme; et alors je dis qu'il y a despotisme, parceque l'homme est égal à l'homme, et qu'aucun homme n'a le droit de *commander* à un autre homme : ou bien, par l'élection, vous créez un je ne sais quoi qui a la prétention de ressembler à la hiérarchie fondée sur le droit divin, et réellement ne lui ressemble pas; un état d'antagonisme où le besoin de *commandement* se fait sentir, et où pourtant personne ne peut commander, parceque personne ne veut obéir; et alors ce n'est pas de l'ordre que vous créez, c'est du désordre, c'est de l'anarchie.

La réalité présente, aussi bien que l'histoire, prouvent victorieusement ce que j'avance. Le principe de l'élection a fait des révolutions; mais les hommes sont restés esclaves. Le principe de l'élection n'a pu empêcher le principe du droit divin de reparaître constamment, et s'est trouvé remplacé par lui le lendemain de ses plus grandes victoires. C'est qu'apparemment ce principe ne suffit pas, et que la hiérarchie a besoin d'une autre modification. Ce qu'il faut détrôner, comme je le montrerai plus loin, c'est le despotisme en lui-même. Or vous ne détruisez pas le despotisme lorsque vous dites à un homme : Je te donne le droit de me *commander*.

En effet ceux que vous nommez ainsi peuvent bien, au moment où vous allez exercer ce droit, se courber devant vous et briguer vos suffrages. Mais soyez sûrs qu'ils se relèveront insolents et despotes, dès l'instant où ils seront sur le pavois. Les voilà investis du *commandement* : ils ressemblent donc aux despotes de droit divin; l'essence de la hiérarchie a-t-elle été changée? Non, c'est toujours un homme qui *commande* à un homme; il y a toujours des supérieurs et des inférieurs. Rien donc n'étant changé dans cette relation qui s'établit de l'homme à l'homme et qui s'appelle autorité, pourquoi ceux que vous avez faits vos supérieurs, ne se feraient-ils pas réellement vos supérieurs, en se faisant despotes de droit divin? Est-ce parceque vous les avez nommés? Mais si vous les avez nommés, c'est apparemment qu'ils le méritaient : vous n'avez fait à leurs yeux que les acclamer, que reconnaître leur droit naturel, c'est-à-dire le droit divin. Prétendrez-vous qu'ils doivent au moins vous en savoir gré, et par reconnaissance respecter votre droit, consacrer votre souveraineté? Chimère que cette souveraineté qui repose en vous et qui se manifeste en eux! La souveraineté, se disent-ils, est là où elle se manifeste. Vous aurez beau leur représenter que la source de leur autorité est autre que celle de l'autorité despotique; quel sera le fruit de cette leçon, s'ils n'ont pas de l'autorité même une autre idée que celle des despotes, et si, à cet égard, vous-mêmes qui les avez nommés partagez leur erreur? Qu'est-ce que l'autorité, en effet, pour vous, comme pour eux? C'est le droit de *commander*, n'est-ce pas? Ils *commanderont* donc, et, à toutes les résistances qu'ils rencontreront, ils s'indigneront; et au nom du principe même d'élection dont ils sont sortis, ils feront du despotisme; et si vous leur opposez la source de leur pouvoir, ils troubleront cette source jusqu'à la rendre si obscure que vous ne puissiez plus démêler si réellement le pouvoir leur est ainsi venu, ou s'il ne vient pas du fait même, de la supériorité de leur nature, de la volonté divine. Ainsi le despotisme imposé viendra promptement remplacer le despotisme consenti, créé par l'élection. Combien de César, combien

de Napoléon ont égorgé leur mère, c'est-à-dire le principe républicain qui leur avait donné la puissance!

II.

Suite.

« L'homme est né libre, et partout je le vois esclave, » dit Rousseau, et Rousseau a raison. L'Humanité n'a pas encore trouvé la hiérarchie qui rendra l'homme libre. Cette hiérarchie existe pourtant dans l'idéal, j'en atteste Dieu et la nature humaine. Il s'agit de la saisir dans la divine lumière, de l'incarner en nous, de la réaliser sur la terre.

Voyez combien est destructive de tous les dons que Dieu a faits à l'homme la hiérarchie connue jusqu'ici, la hiérarchie des castes savantes et des castes guerrières! Quel despotisme que celui de l'armée! quel despotisme que celui de l'Eglise! Là un homme est devenu une machine, une machine à tuer d'autres hommes; ici l'homme est devenu une machine aussi, une machine qui répète ce qu'ont dit d'autres hommes.

Tout dernièrement on s'est ému beaucoup de la doctrine des Jésuites sur l'obéissance absolue; on a cru faire une découverte en déterrant dans leur règle ce principe de l'obéissance poussée jusqu'à faire de l'homme une machine; on a répété, on a commenté la célèbre lettre de leur fondateur *sur l'obéissance*, cette lettre où il donne pour type à ses disciples d'être obéissants jusqu'à ressembler à un cadavre, *perinde ac cadaver*, ou au bâton dans la main du vieillard, *velut baculus in manu senis*. Il est étrange qu'on se soit si fort étonné de rencontrer chez les Jésuites ce qui fait le fonds commun de toutes les règles monastiques.

Est-ce que le Christianisme a trouvé un autre principe d'organisation que l'obéissance? Est-ce que l'obéissance n'est pas la règle du Catholicisme! A quoi reconnaît-on un protestant, sinon à ce qu'il refuse l'obéissance? Quiconque n'est pas obéissant est hérétique ou schismatique. Quiconque n'admet pas cette règle suprême est chargé d'anathèmes et retranché de l'Eglise.

Dira-t-on que le Christianisme n'a pas été mis en demeure de produire son principe d'organisation, parceque la société laïque s'est toujours montrée, jusqu'à un certain point, rebelle à l'Eglise, et que le droit civil est venu s'opposer au droit canonique? Ce serait une absurdité. Il serait plus vrai de dire que le Christianisme n'ayant pu produire un principe suffisant d'organisation, c'est à cette cause que l'on doit la résistance de la société laïque, et son obstination à suivre d'autres voies.

Mais les règles des ordres monastiques répondraient, et montreraient combien cette supposition est fausse. Est-ce que depuis S. Basile et S. Benoît jusqu'à Ignace de Loyola les fondateurs des ordres monastiques n'ont pas essayé tout à leur aise d'organiser la vie humaine? Or quel principe ont-ils mis en avant? L'obéissance, toujours l'obéissance.

Le moine, à quelque règle qu'il appartienne, ne fait-il pas toujours trois vœux : vœu de pauvreté, vœu de chasteté, vœu d'obéissance? Qu'est-ce à dire, sinon que le Christianisme a été impuissant à produire un principe véritable d'organisation!

Un moine, c'est un homme, c'est l'homme; et voilà que, pour faire vivre cet homme avec d'autres hommes, ses frères, vous commencez par le mutiler, par le tronquer, par en faire un eunuque! Est-ce que la nature humaine, je vous le demande, n'a pas ses besoins et ses droits légitimes? Pourquoi donc voulez-vous retrancher de l'homme ce qui le fait homme! Ah! vous êtes des impies, vous qui brisez l'œuvre et l'image de votre Créateur!

Et vous appelez cela la vie heureuse, *vita beata!* Et dans cette vie heureuse, vous commencez par n'avoir ni femmes, ni enfants! pas de famille! Vous n'avez rien inventé de mieux à cet égard que ce qui était inventé plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Votre vie heureuse sans famille, c'est la vie des Esséniens, qui faisaient dire à Pline, surpris d'une bizarrerie si étrange : *Race singulière qui se reproduit éternellement sans postérité.*

Mais ce n'est pas tout; ces hommes heureux ne doivent avoir aucune personnalité : ils n'ont d'abord rien en propre; aucune propriété. C'est ce que vous entendez par le vœu de pauvreté. Ah! vous avez raison de poursuivre ce que l'un de vous, et l'un des plus grands, appelle dans sa règle *le vice et le crime de propriété* (1). Mais quoi! en voulant exterminer la fausse et vicieuse propriété, ne détruisez-vous pas la véritable? Est-ce que la nature humaine, je le répète, n'a pas des besoins légitimes? est-ce que ces besoins ne sont pas des droits? et s'ils sont des droits, ne donnent-ils pas naissance à une propriété nécessaire et légitime? Je le vois, vous n'avez pas dénoué le nœud gordien, vous l'avez tranché.

(1) S. Benoît.

Eh bien! nouveaux Alexandres, quel univers avez-vous conquis? Quel monde avez-vous organisé, organisateurs du Christianisme? Répondez, ombres vénérables, disciples vrais du Christ, mais à qui il n'a pas été donné de franchir les limites de la doctrine du Christ. Je vous vois, ombres des Basile, des Cassien, des Benoît, des Jérôme, des Augustin, et vous aussi, ombres des Bernard, des Bruno, des Ignace, et vous saintes femmes qui avez suivi l'exemple de ceux que vous appeliez vos pères, et qui avez porté à vos sœurs ce que vous nommiez la volonté du divin Epoux, je vous vois régner sur des ombres. Ce sont des ombres, en effet, que ces êtres qui ne sont plus ni hommes ni femmes, qui n'ont ni parents ni enfants, qui n'ont droit à la satisfaction d'aucune des facultés sentimentales ou corporelles de notre nature, et qui, pour comble de destruction, n'ont pas même conservé le libre exercice de leur intelligence.

Obéissance! tel est, en effet, le troisième vœu, et celui-là achève la ruine de l'homme. Le vœu de pauvreté absolue attaquait la sensation dans l'homme, le vœu de chasteté absolue attaquait le sentiment dans l'homme; le vœu d'obéissance absolue attaque le troisième et dernier aspect de notre nature, la connaissance.

L'homme n'aura plus ni corps, ni cœur, ni tête; il recevra pour son corps une loi de jeûne et de macération; pour son cœur, une loi de ne rien aimer sur la terre; pour sa tête, une loi de croire aveuglément tout ce que ses supérieurs lui diront de croire.

Véritablement, après tant d'essais divers de monachisme, le Christianisme est convaincu de n'avoir pu organiser la vie humaine autrement qu'en la détruisant! Qu'a-t-il fait, je vous le demande, dans tant de solitudes, tant de cloîtres, investi de la toute-puissance que lui donnait son dogme accepté à genoux par les plus féroces conquérants; qu'a-t-il fait avec tant d'aumônes recueillies chez les riches et chez les pauvres, avec toutes les fondations pieuses que lui jetaient en offrande les vivants et les mourants, avec la terre qui lui était livrée? Il a fait ce que nous venons de dire; il a mutilé la nature humaine, pour reproduire ce que l'Orient avait vu bien des siècles avant que Jésus prêchât son divin Evangile. La vie monastique de l'Occident n'a pas différé en essence de la vie monastique de l'Orient. Les mêmes principes qui avaient régné parmi les saints du Brahmanisme, dans les couvents bouddhistes, sur les bords de la mer Morte et du lac Maria (1), ont régné dans tous les pays de l'Europe. Le monachisme a été une suite et une invasion de l'organisation que la connaissance orgueilleuse avait d'abord imposée aux hommes sous l'équateur.

Ignace a-t-il donc tort, lorsqu'il veut que son Jésuite soit, suivant son expression, comme un cadavre, ou comme le bâton dans la main du vieillard? Ignace est dans la règle et dans la tradition; il ne fait qu'exprimer énergiquement ce que tous ses prédécesseurs avaient senti et voulu comme lui, ce que l'Eglise tout entière avait adopté. Car qu'on ne dise pas que l'institut des moines diffère de l'institution ecclésiastique en général. Il n'en diffère que parcequ'il en est la perfection. L'Eglise a toujours regardé les moines comme son avant-garde vers le ciel, de même qu'ils étaient son avant-garde et sa réserve sur la terre.

Voilà donc en définitive le triste spectacle que présente la hiérarchie ecclésiastique : des hommes devenus cadavres, comme dit le fondateur des Jésuites, ou devenus bâtons dans les mains de leurs supérieurs. Oh! il est trop évident que le problème de l'organisation n'a pas été résolu par les castes de la connaissance.

Mais il ne l'a pas été davantage par les castes guerrières, qui ont représenté le sentiment en prédominance dans le développement de l'Humanité. Si les prêtres de l'Orient n'ont trouvé que l'obéissance pour cimenter une société, les Grecs et les Romains, ces grands artistes de l'antiquité moyenne, après avoir détruit le régime théocratique, n'ont échappé à l'obéissance sacerdotale que pour retomber sous l'obéissance du glaive. Leur principe républicain n'y a rien fait; ils ont eu beau se faire république, ils n'en ont pas moins été despotes dans leur hiérarchie, non pas seulement despotes avec leurs esclaves et avec les peuples vaincus, mais despotes entre eux; ils n'ont connu que le commandement et l'obéissance; ils n'ont su, comme les théocrates, s'associer, associer des hommes qu'au moyen du despotisme. Et leurs successeurs les guerriers du moyen-âge n'ont pas su faire mieux. Et lorsque la féodalité, en se donnant une tête, est devenue la monarchie, cette monarchie, dans tous les pays de l'Europe, n'a pas su faire mieux non plus. Et lorsque cette monarchie, étendant sa fonction qui avait été jusque là la guerre, a voulu se faire Etat au complet, lorsqu'elle a prétendu, comme en France, avoir son droit civil et l'opposer au droit canonique, ses juges sous le nom de parlements et les opposer aux juges ecclésiastiques, son enseignement sous le nom d'universités et l'opposer à l'enseignement du clergé, ses savants au Collége de France et dans les Académies, ses artistes et tout le cortége qui environne la majesté de Louis XIV

(1) Séjour des Esséniens et des Thérapeutes.



par exemple, cette monarchie n'a pas su inaugurer dans le monde un autre principe d'association que celui qu'elle avait employé pour former ses armées régulières et détruire la féodalité. Le principe despotique qui avait présidé à la guerre a présidé à l'Etat tout entier. Et lorsque enfin l'esprit humain, qui avait, avec Jean Huss, Wiclef, et Luther, ébranlé le despotisme ecclésiastique, est venu, le *Contrat Social* à la main, renverser le despotisme militaire ou monarchique, ce grand événement, qui s'est appelé Révolution, n'a pourtant pas inauguré dans le monde une organisation nouvelle. Et des ruines faites par cette Révolution, on a vu resurgir bientôt et la même hiérarchie militaire et la même hiérarchie ecclésiastique que l'on avait crues à jamais détruites.

III.

La hiérarchie militaire a commencé par l'amitié.

Avez-vous vu, sur une place publique, exercer un régiment: *Soldats! garde à vous! portez armes!* etc., etc. La hiérarchie militaire ne doit pas vous paraître très poétique. Mais si vous avez assisté à une séance de conseil de guerre, ou si vous avez jeté les yeux sur le code militaire, qui, pour la plupart des délits, n'a que cette farouche sentence: *la mort*, cette hiérarchie doit vous paraître abominable.

L'obéissance absolue, l'obéissance passive, la mort à la moindre résistance! Dieu puissant! est-ce pour une pareille hiérarchie que tu as créé tes enfants? ou, comme dit La Boétie, «est-il possible »que Nature ait mis aucun ainsi en servitude, nous ayant tous mis »en compagnie? »

Quand je considère la sécheresse, la dureté, la brutalité de la hiérarchie militaire, l'absence de tout sentiment, de tout principe humain sous cette règle de fer, j'ai peur que la psychologie ne me trompe, moi qui, à l'exemple de Platon dans sa *République*, appelle les guerriers des artistes.

Quoi! nous disons que ce sont eux qui répondent, dans le développement de l'Humanité, à la prédominance du sentiment; et néanmoins nous trouvons, au bout du compte, que toute leur organisation a engendré quelque chose de fort ressemblant à une meute enchaînée!

La philosophie de l'histoire, telle que nous la concevons en ce point, n'a-t-elle pas tort? Les guerriers ont-ils été les artistes de l'Humanité, venant après les castes de la connaissance? Ces Grecs, ces Romains, et leurs successeurs du moyen-âge, répondent-ils bien, comme nous avons cru l'établir dans des travaux antérieurs, à une puissante réaction de la nature humaine, en tant que sentiment, contre la théocratie que cette même nature, en tant que connaissance, avait imposée au genre humain dans la haute antiquité?

Nous ne nous trompons nullement. Les guerriers sont bien les artistes de la formule humaine dans l'évolution générale du passé. Et voilà pourquoi leur nature a été chantée par les poëtes, qui marchent avec eux dans cette catégorie. Quels plus grands artistes, en effet, que ceux qui ont fourni à l'art le plus grand nombre de ses sujets? Le poëte et le guerrier se confondent pour ainsi dire dans la conception des anciens poëmes. L'amitié, cette expression sublime du sentiment, descend sur la terre avec les demi-dieux, et les autels consacrés à leur valeur les réunissent toujours en groupes d'amis, comme ils l'avaient été dans leurs travaux. Quel sujet plus digne d'être chanté que l'amitié de Thésée et de Pirithoüs, qui conduit Thésée aux enfers pour en arracher son ami? ou l'amitié de Castor et Pollux, pour qui la Fatalité ne put pas inventer de plus grande punition que de les séparer après leur mort, en mettant l'un au ciel, l'autre aux enfers, leur laissant seulement un jour dans l'année pour se retrouver ensemble? ou celle de Pylade et d'Oreste, luttant ensemble contre la Fatalité? Relisez Homère, et dites si tous ces clans guerriers qu'il a peints ne sont pas une société d'artistes au sein de la nature encore vierge et de la civilisation qui commence; dites si ses héros ne sont pas l'expression du sentiment dans la nature humaine. Mais il ne s'agit pas d'Homère seulement; il s'agit de presque tous les poëtes; car, à l'exception des poëtes théologiques, qui ont pris pour sujet la création et le divin Artiste de la création, Dieu ou le Verbe de Dieu, et des comiques, qui ont pris pour sujet la déviation de la nature humaine entraînée par la sensation et inclinant vers la matière, tous les poëtes ont pris des guerriers pour héros; l'épopée, le drame, ne sont, depuis Homère jusqu'à Corneille et Racine, qu'une galerie de portraits guerriers.

Et pourtant la hiérarchie créée par ces hommes du sentiment est une chaîne affreuse, une sorte de bagne où l'amitié ne joue aucun rôle, où l'obéissance est forcée. Quoi de plus contraire au sentiment que l'obéissance imposée? Si le sentiment existait, l'obéissance suivrait, et ce ne serait plus l'obéissance, ce serait le sentiment; il n'y aurait plus despotisme, il y aurait amitié. Comment ce qui produit l'amitié a-t-il pu produire la tyrannie?

Ceci mérite que nous nous y arrêtions un moment.

Oui, il est bien vrai que les guerriers représentent la prédominance *sentiment* dans la nature humaine. Aussi est-il faux que la hiérarchie militaire ait commencé comme elle a fini. Prenez-la chez les Grecs, prenez-la chez les Romains, prenez-la chez les Barbares, prenez-la au moyen-âge; partout vous la verrez commencer par l'amitié, par le *compagnonage;* et le signe de cette amitié s'est transmis jusqu'à nous à travers les siècles, dans ce titre de *compagnons* que les plus grands guerriers, au faîte de la plus enivrante puissance, les Napoléon comme les César, ont toujours donné à leurs soldats. Les bandes guerrières dans le principe ont toujours été un *compagnonage.* Les guerriers dans Homère sont les *compagnons* de leurs chefs: aussi ce divin poëte a-t-il symbolisé le vrai lien hiérarchique donné par la nature aux guerriers dans cette amitié d'Achille et de Patrocle, qui se trouve être précisément le nœud dramatique de son épopée. A l'exorde, Achille ne veut plus combattre, parcequ'il a été blessé dans ses passions, dans son amour pour une captive; il cède à la colère: mais, au dénouement, son *compagnon* tombe sous les coups d'Hector: il prend alors ses armes, et, fidèle à l'amitié, au *compagnonage*, il court venger son ami. On pourrait caractériser l'Iliade le triomphe du *compagnonage guerrier* sur les passions (1).

Dans les temps postérieurs, le *compagnonage guerrier* se retrouve encore chez les Grecs. On peut même dire que c'est cet esprit d'association qui, en continuant de subsister après la guerre de Troie, a fondé véritablement la cité en Grèce. La cité grecque primitive fut une sorte de *compagnonage.* Une multitude de villes, qui devinrent par la suite plus ou moins célèbres, durent leur origine à des bandes d'exilés unis par l'amitié avant de l'être par l'intérêt. Sans parler d'Enée et de ses compagnons dans le poëme de Virgile, nous avons une belle ode d'Horace où Teucer, fuyant Salamine d'où l'exilait le courroux de son père, harangue les *compagnons* qui se sont réunis autour de lui pour chercher une nouvelle patrie. Rome elle-même, la Rome qu'on appelle éternelle, dut ses commencements à un *compagnonage* entre des exilés, des bannis.

Les Grecs, au surplus, ou du moins quelques-uns de leurs législateurs, firent une sorte de science de cette idée que c'est l'amitié qui unit les guerriers, et que la hiérarchie militaire doit être fondée sur ce sentiment. Je n'en veux pour preuve que ce que dit Plutarque du bataillon sacré des Thébains. Plutarque rapporte que ce bataillon se conserva toujours invincible jusqu'à la bataille de Chéronée, et que Philippe, en visitant les morts après sa victoire, s'arrêta à l'endroit où ces trois cents Thébains étaient étendus par terre, serrés les uns contre les autres, et tous percés par-devant de grands coups de piques. Frappé d'admiration et apprenant que c'était là ce bataillon composé d'amis, il ne put retenir ses larmes: «Périssent misérablement, s'écria-t-il, ceux qui soupçonnent de »tels hommes d'avoir pu faire ou souffrir rien de déshonnête. » Plutarque approuve ce mot de Philippe sur la pureté du lien qui unissait les guerriers du bataillon sacré; et il ajoute que ce furent les législateurs de Thèbes qui, par le culte de l'art, par la musique et par les enseignements du gymnase, s'appliquèrent à former une troupe héroïque unie par un amour pur et vertueux (1).

L'histoire des peuples modernes diffère-t-elle de celle des Grecs et des Romains sous le rapport de la formation primitive de la hiérarchie guerrière? Non; elle est au contraire de tout point semblable. J'ouvre Tacite sur les Germains, et j'y trouve, avec Montesquieu, l'origine de la noblesse dans le *compagnonage.* «C'est »dans les assemblées générales, dit Tacite, qu'on élit les chefs qui »rendent la justice dans les cantons et les bourgades. On leur donne »à chacun cent assesseurs tirés du peuple pour les conseiller tout à »la fois et les contenir. Soit qu'ils vaquent aux affaires publiques,

(1) Il y a des critiques qui ont considéré les funérailles de Patrocle, qui tiennent tout un chant dans l'Iliade (le XXIIIe), comme un hors-d'œuvre. Ces critiques n'ont rien compris à l'ordonnance du poëme, parcequ'ils n'en comprenaient pas l'idée plastique. Mais faut-il leur en faire un reproche, lorsque les esprits les plus pénétrants, Montesquieu, par exemple, ont cru que le *compagnonage*, tel que Tacite et César le montrent chez les guerriers de la Germanie, était particulier à ces peuples? Il suffisait pourtant de lire les funérailles de Patrocle pour voir chez les guerriers grecs les mêmes associations que César et Tacite nous montrent chez les guerriers du Nord. Dans le songe qui précède les funérailles, Patrocle apparaît à Achilles, et, lui rappelant comment s'établirent les liens qui les unissaient, lui dit: «Ton père m'accueillit chez lui, » m'éleva avec soin, et *me nomma ton compagnon d'armes.*» Voilà bien clairement chez les Grecs le même usage que chez les Germains: nouvelle preuve d'une origine commune que les travaux de la linguistique ont d'ailleurs dévoilée naguère d'une façon si irréfutable.

(2) *Vie de Pélopidas.*

»ou à leurs affaires particulières, ils sont toujours armés. Mais personne ne peut commencer à porter les armes avant que la cité l'en »ait jugé capable. C'est dans l'assemblée même qu'un des chefs, ou »le père, ou un parent, donne au jeune homme le bouclier et la »framée : c'est là leur robe virile ; c'est pour la jeunesse le premier »grade : auparavant ils ne sont censés membres que de la famille ; »ils le deviennent alors de l'Etat. » On retrouve d'abord là les traces de cet usage de notre ancienne chevalerie de ceindre l'épée en armant un homme chevalier. Mais écoutez la suite : « Une très »haute naissance, ou des services signalés des pères, donnent la »dignité de chefs à des enfants mêmes, pour ainsi dire. Quant aux »jeunes gens ordinaires, ils se font ce qu'ils appellent *compagnons* »des plus âgés, qui ont fait depuis longtemps leurs preuves, et il »n'y a point de honte à se mettre ainsi au service d'un autre. Il y a »même parmi ces *compagnons* différents grades, qui sont à la dis»position des chefs auxquels ils s'attachent ; et il y a une grande »émulation entre les *compagnons* pour obtenir le premier rang au»près de leur chef, et entre les chefs pour avoir le plus de *compa*»*gnons* et les plus braves. On n'a de considération, on n'a de pou»voir, qu'autant qu'on est sans cesse entouré d'une troupe nom»breuse et choisie de jeunes gens, qui sont une décoration dans la »paix et une défense dans la guerre. Et la gloire que vous donne »une suite ainsi remarquable par le nombre et la valeur ne se borne »pas à votre propre nation ; elle s'étend jusque chez les peuples »voisins ; on vous recherche par des ambassades, on vous comble »de présents : le plus souvent la seule renommée d'un chef ainsi »entouré termine les guerres (1). » Si on veut voir l'usage que Montesquieu a fait de ce passage de Tacite pour établir, contre l'abbé Dubos, que la noblesse fut composée primitivement de ces *compagnons*, dont le nom latin *comites* a produit celui de *comtes*, et qui étaient désignés chez les Francs sous le nom d'*antrustions* et de *leudes*, c'est-à-dire de *fidèles*, on le cherchera dans l'*Esprit des Lois* (2).

Ce qui se rapporte davantage à notre sujet, c'est de remarquer quelle éclatante confirmation l'origine de tous nos états modernes ainsi expliquée donne à notre principe, que les guerriers représentent la prédominance du sentiment dans le développement de l'Humanité. Cette hiérarchie militaire, si effroyablement tyrannique aussitôt qu'on s'éloigne de ses origines, ne contredit pourtant en rien ce principe ; puisque, toute blessante qu'elle soit aujourd'hui pour le sentiment, elle n'en a pas moins eu pour origine le *sentiment*, l'*amitié*, le *compagnonage*.

Comment, cette origine étant telle, la hiérarchie militaire est-elle devenue partout, peu après sa naissance, le modèle de la tyrannie, et pour ainsi dire la tyrannie même ? C'est une autre question, que nous nous chargeons d'éclaircir plus tard. Nous prenons l'engagement, pour ce qui regarde la tentative d'organisation faite jusqu'ici par les représentants du sentiment dans la nature humaine, comme pour le fait analogue que va nous présenter la hiérarchie ecclésiastique, comme aussi pour le fait également analogue que nous présentera l'industrie, d'expliquer, de la manière la plus solide et pour ainsi dire mathématiquement, comment l'Humanité, après avoir bien débuté dans ses essais d'organisation, a fait presque immédiatement fausse route, et a dû faire fausse route, parcequ'elle n'a pu à cette époque produire le principe d'ordre que (nous le disons sans fol orgueil, mais avec l'assurance que nous inspire le sentiment de la vérité) nous venons établir, et dont l'inspiration se relie néanmoins à des vérités connues depuis la plus haute antiquité.

Mais achevons en peu de mots ce qui nous reste à dire sur les commencements de la hiérarchie militaire en Europe sous l'empire du *sentiment*, de l'*amitié*, du *compagnonage*.

Qui n'a quelque idée de la chevalerie et quelque notion des poëmes, des romans où on l'a célébrée ? Qui ne la connaît au moins par l'immortel livre de Cervantes ? Hé bien, il suffit de se rappeler la chevalerie, pour voir de plus en plus combien nous avons raison de dire que c'est sous l'empire du sentiment, et d'un sentiment très exalté, que l'ordre militaire s'est établi dans l'époque moderne, et a pris un essor dominant. C'est l'amitié, c'est l'amour qui règnent dans les livres de chevalerie. Comment se fait-il qu'on se soit donné tant de peine pour expliquer l'origine de cette chevalerie, quand l'ère militaire tout entière à son début fournissait cette origine ? Ne venons-nous pas de voir, en effet, dans Tacite, que cette ère militaire a commencé par le *compagnonage* guerrier, et Montesquieu n'a-t-il pas démontré que ce *compagnonage* a été l'embryon du système féodal tout entier, l'origine des liens de vassalité ? Donc le moyen-âge féodal, au moment de sa conception et dans tout son jeune âge, a été une époque dont le principe créateur était le *compagnonage*, et dont l'idéal était l'*amitié*, le *dévouement*. Est-il si difficile après cela de concevoir ce sentiment à un degré plus pur, et s'élevant, avec la religion, à une sphère plus idéale encore ? Est-il difficile, lorsque nous venons de voir la féodalité commencer, dans les forêts de la Germanie, par le dévouement, de comprendre que l'esprit héroïque qui l'avait engendrée ait eu un développement, en partie dans la réalité, en partie dans l'imagination ? Ce serait le contraire qui ne se comprendrait pas. Est-il difficile, enfin, lorsque nous savons que la forme du *compagnonage* fut la forme plastique à cette époque, de concevoir, par exemple, le compagnonage du roi Artus et des chevaliers de la table ronde ?

Et si nous voulions parler ici des trouvères et des troubadours, qui servirent de cortége à cette époque chevaleresque, combien notre idée ne gagnerait-elle pas en force et en éclat ! Mais il faudrait remonter de nouveau aux forêts de la Germanie ou aux clans d'Ecosse pour mieux faire saisir, par l'origine même des trouvères et des troubadours, par leurs analogues antérieurs, par les bardes, le lien intime de la poésie et du génie guerrier. Et nous retrouverions, dans les poëmes Ossianiques, le *compagnonage* guerrier, avec une abondance de preuves toutes nouvelles.

Mais ce sujet est vraiment si grand, et à quelques égards si neuf, philosophiquement parlant, que si nous voulions le traiter plus abondamment, l'histoire de la littérature moderne, y compris le coté vraiment moderne de la littérature du seizième et du dix-septième siècle, serait à faire. Arrêtons-nous vite, et concluons sur ce point que la hiérarchie militaire a partout commencé par le *dévouement*, par l'*amitié*, par le *compagnonage*, comme Homère le dit des Grecs, comme Tacite le dit des Germains ; bien qu'elle ait fini par le *régiment*, où il n'y a plus d'amitié, plus de compagnonage, où il n'y a plus que des supérieurs et des inférieurs, l'obéissance et le commandement. La forme a détruit le fonds, la lettre a tué l'esprit. Lecteur, rappelez-vous, pour plus tard, quand nous en serons à l'ordre véritable, à la hiérarchie à la fois naturelle et divine, la promesse que je vous ai faite d'expliquer ce phénomène et cette contradiction de l'Humanité commençant bien et finissant mal.

IV.

La hiérarchie ecclésiastique a commencé par la fraternité.

Et eux aussi, les savants, les prêtres, durent commencer à s'organiser dans le bien, comme les artistes, les guerriers. Pourquoi ont-ils également fini par le mal ?

Avez-vous vu quelquefois, à Paris devers Saint-Sulpice, ou ailleurs, une longue troupe d'hommes noirs sortir d'un grand édifice fort ressemblant à une caserne, et marcher silencieux, à pas précipités, vers l'église : on dirait qu'ils ont hâte de se cacher sous ses voûtes, comme des oiseaux de nuit que blesse la lumière du jour. Leurs regards, fixés sur la terre ou sur leur bréviaire, craignent de rencontrer, dans ce court trajet, les regards des hommes, des femmes, des enfants, qui courent en jouant auprès d'eux, et qui traverseraient leur rangs, n'était une sorte d'effroi que leur tristesse inspire. Si vous avez vu cette éclipse de la vie que les prêtres imposent à leurs disciples, et qu'on appelle le séminaire, la hiérarchie ecclésiastique n'a pas dû vous paraître humaine. Mais si vous avez lu ces horribles et trop réelles peintures que Llorente et Ricci, et tant d'autres, ont faites des couvents d'Espagne et d'Italie, la hiérarchie ecclésiastique a dû vous paraître abominable. Et si à tant d'atrocités, de crimes, de monstruosités de tout genre, enfouis dans le silence de ces retraites, sous la loi d'obéissance absolue, sous la loi de despotisme, vous joignez l'inquisition, ses recherches odieuses, ses tortures, ses supplices, la hiérarchie ecclésiastique doit vous apparaître quelquefois comme une invention de l'esprit du mal déchaîné sur la terre, comme une reproduction des sacrifices à Baal et du sang versé sur les autels des Druides.

Alors vous seriez prêt à vous écrier avec Voltaire : *Exterminons l'infâme !*

On a reproché à Voltaire, on lui reproche tous les jours d'avoir méconnu le Christianisme : comment vouliez-vous qu'il le reconnût sous cet affreux costume ? Voltaire est plus chrétien que ceux qui lui reprochent ce qu'ils appellent son impiété, lorsque l'humanité, révoltée en lui par le meurtre intellectuel, moral et physique organisé sous le nom de hiérarchie, lui fait pousser vers Dieu cette prière :

> Exterminez, grand Dieu, de la terre où nous sommes,
> Quiconque avec plaisir répand le sang des hommes !

Mais d'où vient donc ce contraste entre l'Evangile et l'inquisition, l'Evangile au début, l'inquisition au terme ?

(1) Traduction de Dureau de Lamalle.
(2) Livre XXX, ch. XVI, et passim.

Si jusqu'à nous on n'est pas arrivé à expliquer le despotisme militaire ou monarchique, on n'a pas expliqué davantage, il faut en convenir, le despotisme religieux ou ecclésiastique.

L'explication la plus commune, ou plutôt la seule explication qu'en aient donnée les philosophes du dernier siècle, c'est celle qu'a résumée Condorcet, dans son *Tableau des progrès de l'esprit humain.*

Dès le début de son livre, Condorcet s'attache à prouver que l'institution ecclésiastique n'a été, à l'origine, qu'une grossière erreur de la part des peuples abusés, et une monstrueuse imposture de la part de ceux qui ont établi la religion parmi les hommes. Faisant partir la civilisation d'un état primitif assez semblable à celui où l'on a trouvé certaines peuplades sauvages d'Amérique, il voit dans les *sorciers* qui se rencontrent chez ces peuplades le type du *prêtre* à toutes les époques, et dans les *fétiches* l'origine de toutes les *religions.* « On peut observer chez les sauvages, dit-il, les »premières traces d'une institution qui a eu sur la marche »de l'esprit humain des influences opposées, accélérant le progrès »des lumières, en même temps qu'elle répandait l'erreur; enrichissant les sciences de vérités nouvelles, mais précipitant le peu»ple dans l'ignorance et dans la servitude religieuse, et faisant ache»ter quelques bienfaits passagers par *une longue et honteuse tyran»nie.* J'entends ici la formation d'une classe d'hommes dépositaire »des principes des sciences ou des procédés des arts, des mystères »ou des cérémonies de la religion, des pratiques de la superstition, »souvent même des secrets de la législation ou de la politique. »J'entends cette séparation de l'espèce humaine en deux portions : »l'une destinée à enseigner, l'autre faite pour croire; l'une cachant »orgueilleusement ce qu'elle se vante de savoir, l'autre recevant »avec respect ce qu'on daigne lui révéler; l'une voulant s'élever »au-dessus de la raison, et l'autre renonçant humblement à la »sienne, et se rabaissant au-dessous de l'humanité, en reconnaissant »dans d'autres hommes des prérogatives supérieures à leur com»mune nature. Cette distinction, dont à la fin du dix-huitième »siècle nos prêtres nous offrent encore les restes, se trouve chez »les sauvages les moins civilisés, qui ont déjà leurs charlatans et »leurs sorciers. Elle est trop générale, on la rencontre trop cons»tamment à toutes les époques de la civilisation, pour qu'elle n'ait »pas un fondement dans la nature même. Aussi trouverons-nous dans »ce qu'étaient les facultés de l'homme à ces premiers temps des »sociétés la cause de la crédulité des premières dupes, comme »celle de la grossière habileté des premiers imposteurs (1). »

Je ne m'attacherai pas à réfuter cette explication : elle blesse trop l'Humanité tout entière, pour que je m'y arrête.

Non, non, ce n'est pas ainsi que l'Humanité a marché. Ces prêtres dont Voltaire, Condorcet, et en général tout le Dix-Huitième Siècle, moins Rousseau, ont dit : *Ce sont des imposteurs,* ces prêtres ne furent pas un corps d'imposteurs, ce furent les représentants de la connaissance humaine. Comment ont-ils abouti à ce que vous, philosophes du dix-huitième siècle, appelez *une longue et honteuse tyrannie*, voilà ce que vous n'avez pas su expliquer; et voilà pourquoi, enveloppant dans votre haine la religion avec sa discipline, vous avez cru pouvoir retrancher de l'histoire de la philosophie la source de la philosophie, de l'histoire de la législation la source de la législation, de l'histoire de la morale la source de la morale, de l'histoire enfin de la civilisation tout entière la source de la civilisation même.

Quel désert que le livre de Condorcet pour l'œil qui le considère aujourd'hui! Plus les perspectives sont grandes, ou plutôt infinies, plus le vide se fait sentir.

Il retranche du tableau de l'esprit humain l'Orient tout entier, par antipathie contre le sacerdoce, et il place la Grèce au premier plan. Mais la Grèce ne vient qu'après l'Orient, et la Grèce sans l'Orient n'est pas explicable.

Il retranche le Mosaïsme, par antipathie contre le sacerdoce; c'est-à-dire qu'il retranche ce qui a émancipé l'Humanité du joug des castes de naissance.

Il retranche le Christianisme, par antipathie contre le sacerdoce; c'est-à-dire qu'il retranche ce qui a émancipé l'Humanité du joug des castes de cités.

Voilà comment la haine du sacerdoce a égaré le disciple de Voltaire. La haine du sacerdoce est telle dans le cœur de l'homme émancipé du dix-huitième siècle, qu'il niera plutôt la lumière que de ne pas anathématiser le sacerdoce.

Chose étrange assurément et bien remarquable, que l'esprit humain, de progrès en progrès, en fût venu à ce point, qu'un savant comme Condorcet, un secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, le représentant des savants de son temps, prononçât un tel anathème contre les savants de la haute antiquité, de l'antiquité moyenne, et du moyen-âge, par haine pour les castes et pour cette distinction inique de dominateurs au nom de l'intelligence et de dominés.

Mais il aurait suffi, ce semble, à Condorcet de lire les Evangiles, pour voir combien son système était faux. Est-ce que Jésus, entouré de ses *disciples*, ressemble à un dominateur, à un despote? Ressemble-t-il davantage à un imposteur? Il prêche la fraternité humaine : est-ce une erreur? Il enseigne la justice : est-ce une imposture? Il enseigne que tous les hommes sont fils du même Dieu : est-ce un mensonge?

Il a des *disciples :* mais qui dit des disciples ne dit pas des inférieurs, des esclaves. Ce mot de *disciples* a été inventé pour exprimer une certaine relation entre l'homme qui enseigne et ceux qui sont enseignés. Jésus a des disciples, ses disciples à leur tour ont eu d'autres disciples : donc le Christianisme s'est communiqué par la persuasion; donc il a commencé tout autrement que par cette *tyrannie honteuse*, l'effroi de Condorcet.

Jésus a des disciples; vous en étonnez-vous? C'est précisément ce qu'ont eu tous les philosophes. Donc le Christianisme a commencé comme toutes les philosophies.

Condorcet, faisant le tableau des écoles grecques, parle à chaque instant des disciples de Pythagore, de Socrate, de Zénon, de Platon, d'Aristote; il n'a que des éloges pour l'institution de l'Académie, du Portique, du Lycée; il déplore les persécutions auxquelles furent sujets les Pythagoriciens dans la Grande-Grèce : ces outrages faits à des associations philosophiques lui arrachent des imprécations. Et Condorcet ne voit pas que le Christianisme a commencé comme ces écoles! Il ne voit pas que les premiers chrétiens s'appelaient *frères* et essayaient de vivre entre eux comme des *frères*, qu'ils soutenaient que tous les hommes étaient des *frères* et devaient vivre comme des *frères!* Cette hiérarchie qu'il abhorre dans ses conséquences a donc commencé par la *fraternité!*

Je disais tout-à-l'heure, en parlant des guerriers, que la trace de leur organisation primitive persiste encore dans cette appellation de *compagnons* que les généraux donnent à leurs soldats : le nom de *frères* que les orateurs de l'Eglise donnent, du haut de leur chaire, aux laïcs, n'est-il pas la trace de l'organisation primitive de la société chrétienne? La prétendue distinction de droit divin entre les membres du sacerdoce et le reste des hommes était-elle connue dans les premiers siècles de l'Eglise? Non, assurément. Le besoin d'une organisation a pu se faire sentir presque immédiatement après la disparition de Jésus. Il s'agissait de régler la communauté des disciples suivant ce qu'exigeait la fraternité; il y avait eu des abus; les veuves des disciples grecs se plaignaient d'être moins bien traitées dans la répartition des vivres que les veuves des Juifs : à cette occasion on créa des diacres : ce fut le commencement de la hiérarchie sous une forme déterminée. Mais cette institution, qui devint l'origine du despotisme clérical, ne constituait aucune différence de nature, aucune inégalité imposée ou consentie parmi ces premiers Chrétiens. Quant au ministère purement spirituel, il sortait librement des dons particuliers donnés par Dieu à chacun au sein de la confraternité des fidèles. S. Paul, distinguant entre ces dons, a pu dire : « Il y a diversité de ministères. Dieu a établi les uns pour » être apôtres, les autres pour être prophètes, ceux-ci pour » être évangélistes, ceux-là pour être pasteurs et docteurs (1); » il suffit de recourir à l'étymologie de tous ces mots, pour voir que S. Paul ne fait là que constater la diversité des dons naturels ou des grâces déversées par l'Esprit Saint. Il peut réunir les pasteurs de l'Eglise d'Ephèse, et leur dire : « Veillez sur vous et sur le troupeau sur » lequel le Saint-Esprit vous a établis évêques pour diriger l'Eglise » de Dieu(2); » en prononçant ce mot même d'évêques, il l'explique : il faut des surveillants dans l'Eglise de Dieu; ce seront des évêques; car ce mot d'*évêque* ne signifie pas autre chose. Il y avait chez les Grecs des inspecteurs préposés aux marchés publics, qu'on appelait *évêques :* c'est ce nom que les premiers chrétiens ont adopté pour exprimer la fonction de veiller à l'ordre général dans leurs associations ou dans leurs Eglises. S. Paul peut dire encore en parlant des prêtres ou des anciens : « Les prêtres qui président comme il con» vient sont dignes d'un double honneur (3); » par cette phrase même, il indique clairement que, conformément à l'étymologie, les prêtres chez les premiers Chrétiens étaient des vieillards. Il peut enfin recommander à Tite d'établir des prêtres dans toutes les villes (4); il peut même régler le ministère et les fonctions des diacres : cela n'empêchera pas la vérité profonde de ce mot de Tertul-

(1) *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.*

(1) I. *Cor.*, XII, 5 et 28; *Ephes.*, IV, 11.
(2) *Act.*, XX, 28.
(3) I. *Tim.*, V, 17.
(4) *Tit.*, I, 5.

lien, ne reconnaissant qu'une seule nature parmi les *frères*, parmi les Chrétiens, ne voyant aucune différence essentielle entre un prêtre et un laïc, et déclarant que les laïcs sont prêtres en essence, parceque le sacerdoce n'est qu'une fonction dans la communauté : *Nonne et laici sacerdotes sumus?*

Or si Condorcet avait été moins aveuglé par les préjugés de son temps, s'il avait mieux connu l'histoire, il aurait su qu'il en a été de toutes les religions comme du Christianisme, qu'elles ont toutes commencé par la fraternité.

Cet Orient, si formidable pour lui et si méprisé à la fois, aurait pu lui apparaître alors avec d'autres couleurs. Les réformes religieuses survenues dès la haute antiquité dans cet Orient, et qui avaient pour but d'abolir les castes primitives, auraient au moins trouvé grâce à ses yeux. Il aurait pu comprendre, par exemple, le Mosaïsme, saisir la divinité de cette législation apportée aux hommes au nom de l'unité de Dieu et de l'unité de la race humaine. Ces grandes institutions, la Pâque, le Jubilé, le Sabbat, lui auraient offert leur signification. Il aurait senti alors que les mêmes vérités que lui et les hommes de son temps voulaient établir dans la législation, et pour lesquelles ils faisaient une révolution (terminée, hélas! par un suicide), avaient rayonné autrefois dans l'âme des fondateurs des législations humaines.

Seulement, il aurait pu, il aurait dû regretter, comme nous, que la religion, qui, suivant l'étymologie de son nom, est le *lien* des hommes au sein d'une même nature et d'une même origine dans la pensée de Dieu, n'ait pu s'établir jusqu'ici sur la terre sans produire cette distinction de deux races qu'il déplore si éloquemment et avec tant de raison : d'un côté des prêtres, de l'autre des hommes dominés intellectuellement, et par suite moralement et corporellement, par ces prêtres! Voilà ce qu'il aurait continué de déplorer; mais ce n'est pas la religion qu'il en eût accusé, ce ne sont pas même les hommes qui ont fait partie des corps sacerdotaux, ni ces corps eux-mêmes; à plus forte raison n'en eût-il pas accusé les hommes inspirés de Dieu, révélateurs de la nature humaine, qui ont été les chefs de file des religions et les promoteurs des sacerdoces. Non, ceux-là d'abord, loin de les outrager soit en parole, soit par un injuste silence, il les eût glorifiés comme ils le méritent; il les eût chantés, pour ainsi dire, dans son âme, comme l'expression de sa propre nature arrivée au plus haut degré d'expansion; et, en faveur des biens infinis que leur révélation a faits aux hommes, et d'où sont sorties, comme d'une source divine, toutes les sciences, toutes les découvertes, tous les arts de l'Humanité, il eût, non pas fait grâce, mais fait justice à leurs apôtres, à leurs successeurs dans tous les temps; reconnaissant que lors même que ces successeurs avaient erré, ils l'avaient fait par suite de l'imperfection qui s'attache à l'esprit humain en lui-même; lequel étant perfectible, comme Condorcet le proclame et comme il a été le plus ardent et le plus éloquent à le proclamer, n'est par conséquent pas parfait, à aucun moment de la durée de notre espèce. Ce qu'il aurait donc accusé, ce défenseur du principe de la perfectibilité indéfinie du genre humain, c'eût été l'ignorance générale des hommes, malgré les révélations antérieures et au sein même de la religion; ce qu'il eût accusé, ce sont les limites de la connaissance humaine jusqu'à ce jour : et alors il eût été d'accord avec lui-même.

V.

De la hiérarchie industrielle.

Ceux qui ont véritablement l'intelligence de l'histoire, et qui possèdent la loi du développement de l'Humanité, nous comprendront, lorsque nous dirons qu'il n'y a eu réellement d'organisé jusqu'ici que les savants et les guerriers : les industriels n'ont jamais eu une organisation qui mérite véritablement ce nom.

Et comment auraient-ils eu une organisation? S'occupait-on d'eux dans l'antiquité, alors qu'ils étaient esclaves? Il n'y a pas un siècle que l'industrie était encore considérée comme quelque chose de vil. Où plutôt ce préjugé existe encore. On estime aujourd'hui ce que rapporte l'industrie, on se prosterne devant les richesses; mais on dédaigne l'industriel, et on le méprise quand il est pauvre: donc ce n'est pas comme industriel qu'on l'estime quand il est riche, c'est comme riche.

Entrons dans un atelier : que trouverons-nous d'abord? Un maître, un propriétaire, un chef, un monarque. Il y a bien dans cet atelier des ouvriers; mais ils ne comptent que pour le travail. Le maître est tout; les ouvriers sont ses serviteurs. Dans l'agriculture nous voyons les trois quarts de la France cultivés par des domestiques ou des métayers : quelle différence profonde et radicale y a-t-il entre la condition de l'esclave agricole chez les anciens et celle du domestique ou métayer de nos jours, qui appelle le propriétaire du sol son *maître*, comme l'esclave antique? La différence, très réelle suivant la loi civile, est assez minime quand on considère la relation des parties. Dans l'industrie proprement dite, la hiérarchie présente à peu près le même spectacle, moins la relation pour ainsi dire paternelle du maître au serviteur, qui existait entre le maître et l'esclave dans l'antiquité, et qui subsiste encore en partie dans nos campagnes, mais qui a complètement cessé dans les villes. L'atelier dans les villes, est un *régiment*. Tout art mécanique entraînant une subdivision de fonctions, dont nous donnerons plus tard la loi (loi, pour le dire en passant, tout-à-fait inconnue jusqu'ici), donne lieu à ce qu'on a appelé la division du travail. Dans une grande fabrique qui contient, je suppose, mille ouvriers, ces mille ouvriers seront donc répartis, comme un régiment, en compagnies, en pelotons, constituant plusieurs ateliers dans l'atelier; à chacune de ces fractions seront attachés des surveillants, des conducteurs de travaux, des contre-maîtres : mais par dessus tous régnera de plein droit, avec une autorité absolue, au nom de ce qu'on appelle la propriété, celui qui est censé présider à l'unité de l'œuvre, celui qui commande, celui qui est le chef, le supérieur, le dominateur, le *maître* enfin, ou le monarque.

Le commerce présente le même spectacle que l'industrie. Soit une boutique, ou un comptoir : il peut y avoir vingt employés dans cette boutique, vingt commis dans ce comptoir : tous dépendent de celui qu'ils appellent le *bourgeois*. C'est ce bourgeois qui possède l'autorité, et qui la communique, qui la délègue dans une certaine mesure, qui dirige chacun des membres de la boutique ou du comptoir vers telle ou telle œuvre, qui taille, comme on dit, à chacun sa besogne.

Il faut avoir vécu, comme nous avons fait pendant de longues années, dans les ateliers des grandes villes, pour savoir jusqu'où s'étend le despotisme du maître sur les ouvriers. Ceux qui ne connaissent de la société actuelle que sa littérature et ses lois écrites, ceux qui croient que chacun est libre avec le principe: *Chacun pour soi, chacun chez soi*, ne sauraient se faire une idée de l'esclavage ou gémissent le plus grand nombre de leurs concitoyens. J'ai souvent fait sourire d'incrédulité des savants, des artistes, des gens du monde, en leur disant que, sous nos lois de liberté, et au nom même de ces lois, les travailleurs peuvent être enfermés dans des espèces de geôles d'où il leur est défendu de sortir, même pour le devoir le plus sacré. — « A d'autres! me répondaient-ils, eux toujours en pleine possession de leur faculté locomotive. A qui ferez-vous croire qu'on enferme aujourd'hui l'ouvrier, comme on enfermait autrefois l'esclave dans l'*ergastulum!* Mais ce serait un cas de *claustration arbitraire*, comme parlent les légistes, et nos lois sont là pour en faire justice. » — Je répondais à cela que les maîtres, qui ne sont à la vérité maîtres que de *par le salaire* qu'ils donnent, ne seraient pas assez insensés pour s'exposer à la vindicte des lois, non plus qu'aux résistances qu'ils rencontreraient, s'ils prétendaient retenir leurs ouvriers en charte privée. Mais quand un maître dit à l'ouvrier : Si tu t'absentes un instant de l'atelier, et si tu ne travailles pas de six heures du matin à huit heures du soir, le dimanche et les fêtes comme les jours ouvrables, je te chasse; et que l'ouvrier sait ne pouvoir trouver d'ouvrage ailleurs, je demande s'il n'est pas aussi bien emprisonné par cette loi de liberté qu'il le serait par une loi d'esclavage. Or ils ne sont pas rares les ateliers où, pour enterrer son père ou sa mère, l'ouvrier est forcé de se soumettre à une enquête préalable et de fournir un remplaçant, sans quoi la permission de s'absenter une demi-journée lui est refusée. Qu'y a-t-il d'étrange à cela? Les maîtres ne sont-ils pas libres? Quel contrat existe entre eux et les ouvriers? Quel principe de moralité, quel devoir religieux connaissent-ils? Ils n'ont d'autre devoir que de faire, comme on dit aujourd'hui, honneur à leurs affaires, c'est-à-dire de payer leurs billets et de s'enrichir, s'ils le peuvent. Or la concurrence mortelle qu'ils se font les uns aux autres leur défend de laisser chômer les instruments de travail qu'ils possèdent; et comme ces instruments chômeraient si leurs ouvriers s'arrêtaient un instant, ils ne permettent pas à leurs ouvriers de s'arrêter. Il est vrai que, pour imposer cette loi, il faut que l'industriel ait ce qu'on appelle une *bonne maison*, un capital primitif suffisant, un fonds de roulement convenable, une clientèle assurée : mais s'il réunit ces conditions, il n'y a pas de tyran, de maître d'esclaves, de planteur des colonies plus despote que lui. Il inscrit sur les murs ses tables de la loi, et il règne. Il se regarde, se considère lui-même, et se trouve une forte tête. C'est un petit Napoléon, le Napoléon de sa boutique. Alors l'atelier devient l'*ergastulum* des anciens maîtres d'esclaves. « Tu obéiras aveuglément » à toutes mes volontés, ou je te chasse, » voilà la Loi et les Prophètes.

Mais voici le revers de la médaille pour ce despote de l'industrie. De même que le colonel d'un régiment a pour supérieur le général de brigade, de même le dominateur de l'atelier ou de la boutique

est dominé à son tour. Seulement, l'industrie n'étant pas organisée, l'industriel et le commerçant reçoivent des ordres au hasard de tous ceux qui leur font la demande. Combien ce boutiquier, si fier avec ses serviteurs et ses commis, est souple devant ses pratiques! comme il recherche leur chalandise! que de bassesses ne fait-il pas pour obéir à leurs moindres caprices! Ses chalands sont ses maîtres. Mais lui et l'industriel proprement dit ont d'autres maîtres encore. Si l'industrie était organisée, celui qui fait la demande, celui qui consomme les produits, ferait l'avance nécessaire à la fabrication de ces produits. Mais, tout dans l'industrie étant livré au hasard, il faut que l'industriel et le commerçant fassent l'avance, sauf à se faire payer de l'intérêt de cette avance par le consommateur. Or si le commerçant, si l'industriel, ne sont pas assez riches pour faire cette avance, il faut qu'ils la demandent au crédit et au capital. L'industrie et le commerce dépendent donc du crédit et du capital. Voyez l'industriel prosterné aux genoux du banquier qui le commandite, et qui peut à tout instant lui faire faire faillite en suspendant ses avances! Quel rude tyran est pour lui ce propriétaire d'argent qui tient suspendue sur sa tête l'épée de Damoclès!

Il y a pourtant entre la hiérarchie militaire ou ecclésiastique et l'industrie une différence essentielle, et qu'il faut bien remarquer: cette différence, en effet, constitue tout un monde de différences, si je puis m'exprimer ainsi.

Nous avons dit: Entrez dans un atelier, et vous verrez des ouvriers tenus en servage, comme les soldats d'un régiment. Cela est vrai; mais la similitude s'arrête là. Le maître de cet atelier, bien qu'il dépende indirectement de ses pratiques, d'une part, et du capitaliste qui lui fait des avances, de l'autre, n'en est pas moins *monarque* dans son atelier. Il n'est pas simple colonel, il est monarque, entendez-vous. Il produira, s'il le veut; il ne produira pas, si cela lui convient; il diminuera le nombre de ses ouvriers, ou l'augmentera à sa guise; il multipliera ses instruments, ou les laissera chômer; il les détruira même, si tel est son désir. Personne ne lui commande que son intérêt, et il est libre de faire tout ce que son intérêt lui commande.

Or voyez comment les choses se passent autrement chez les guerriers et les prêtres. Dans la hiérarchie militaire et dans la hiérarchie ecclésiastique, il n'y a pas fragmentation de ce qu'on pourrait, avec autant de raison, appeler l'instrument de travail; il y a, au contraire, collectisme, unité. Un régiment n'appartient pas à son colonel, comme un atelier appartient à son propriétaire; les soldats de ce régiment ne sont pas les soldats de leur colonel, ils sont avant tout les soldats de l'Etat; ils ne sont soumis à leur colonel que parcequ'ils sont soumis d'abord à l'Etat, et que ce colonel lui-même est soumis à l'Etat. En un mot, ce colonel n'est qu'un *fonctionnaire* de l'Etat, un délégué du *monarque*, lequel seul représente l'Etat, et dit, comme Louis XIV: *L'Etat, c'est moi.* Il y eut bien, il est vrai, une époque où le régiment était censé appartenir à son colonel; c'est l'époque de la féodalité. Mais alors même, quoique les seigneurs féodaux se fissent illusion et prétendissent posséder leurs hommes d'armes à titre de propriétaires, l'esprit de la féodalité leur déniait ce droit. Ils ne possédaient leur autorité militaire qu'à charge de redevance; s'ils étaient suzerains, ils étaient vassaux; et, de vassalité en vassalité, on arrivait au suzerain de tous les suzerains, au seigneur des seigneurs, au roi, au monarque, c'est-à-dire à l'unité de toute la confédération guerrière, en d'autres termes à l'Etat. Il en est de même de l'organisation ecclésiastique. Un curé possède-t-il sa paroisse? non; il a charge d'âmes dans sa paroisse; il remplit un ministère dans cette paroisse, comme il pourrait remplir le même ministère ou un autre dans tout autre lieu; il remplit ce ministère sous la discipline de son évêque, et au nom du monarque suprême de la hiérarchie catholique, le pape. En un mot, il est *fonctionnaire* dans l'Eglise, comme le colonel d'un régiment est *fonctionnaire* dans l'Etat. Etre fonctionnaire, ne tenir l'instrument de travail qu'à titre de fonctionnaire, voilà le signe caractéristique de l'organisation. Détruisez l'unité, abolissez le collectisme, et ce signe disparaîtra, et la fonction deviendra une propriété individuelle; mais du même coup l'organisation cessera.

La hiérarchie ecclésiastique et militaire peut donc être un absurde et monstrueux despotisme; il n'en est pas moins vrai que c'est une *organisation.* Mais le propriétarisme des instruments de travail, la fragmentation, entre une multitude confuse d'industriels, de l'instrument général de travail qui donne lieu à la production, est le contraire de l'organisation.

Il existe à cet égard un grand aveuglement parmi les hommes: amoureux de propriété, parcequ'au fond la propriété est un besoin de notre nature, en tant qu'elle se rapporte au développement légitime de notre personnalité, ils prennent l'état grossier où se trouve encore l'industrie pour un état normal. La fragmentation et, on peut le dire, le pillage des instruments de travail, ou plutôt de l'instrument général de travail, sa division entre une multitude de mains avides qui essayent de se l'approprier, leur paraît la liberté même, la bonne et sage liberté. Ils devraient pourtant bien s'apercevoir de tous les maux que leur occasionne cette erreur. Car, sous l'apparence de la liberté, mais d'une liberté toute négative et qui n'est au fond que l'absence d'organisation, une épouvantable fatalité pèse sur tous les travailleurs, maîtres ou ouvriers. On peut juger de ses coups par les désastres sans fin de l'industrie, par le nombre de faillites et de catastrophes de tout genre, par la multitude effrayante des pauvres, par l'accumulation des crimes contre les personnes et contre les propriétés.

L'industrie en est aujourd'hui au point où était le système militaire au temps le plus anarchique de la féodalité. L'unité industrielle est divisée, fragmentée, comme l'était alors l'unité qui s'est appelée plus tard l'armée. De même que chaque seigneur féodal, maître d'un coin de terre, et perché dans son château fort, levait des hommes d'armes, avec lesquels il faisait la guerre à ses voisins, rançonnait les voyageurs, pillait les moines, et percevait des tributs de toute espèce, fruit de la rapacité et de l'injustice; de même chaque seigneur du capital, maître d'un instrument de travail, enrôle des ouvriers, avec lesquels il fait la guerre aux autres producteurs, et recueille des profits, si toutefois il n'est pas battu et ne succombe pas dans cette guerre acharnée; mais ses profits, en tout cas, ne sont qu'une rançon extorquée aux travailleurs privés de la libre disposition des instruments de travail, par suite de l'accaparement de ces instruments.

Mais j'ai suffisamment traité ce sujet ailleurs (1). Je m'arrête sur ce point, et me résume en disant: Les prêtres et les guerriers sont au moins arrivés à former des empires: les industriels n'ont abouti jusqu'ici qu'à constituer l'égoïsme sous le nom de propriété, et cette guerre générale de tous les producteurs entre eux, que les économistes de ces derniers temps, dépourvus de tout sens politique, ont si stupidement exaltée comme la loi même des sociétés, sous le nom de *concurrence.*

VI.

La hiérarchie industrielle a commencé par le compagnonage.

Je viens de dire que l'industrie n'a encore eu aucune organisation, que même son principe, la propriété individuelle des instruments de travail, est le contraire de l'organisation; et pourtant j'intitule ce chapitre: *La hiérarchie industrielle a commencé par le compagnonage.* Est-ce une contradiction?

Nullement. De même que la hiérarchie militaire a commencé par l'amitié, et la hiérarchie ecclésiastique par la fraternité, l'industrie à son tour, et suivant la même loi, a aussi commencé par l'amitié, par la fraternité, par le *compagnonage.* Mais, tandis que les prêtres et les guerriers ont bientôt délaissé le principe même de leur association pour tomber dans le despotisme, les industriels sont tombés dans cet autre vice que nous venons de leur reprocher, dans ce vice de propriété individuelle des instruments de travail, qui les laisse sans organisation et les constitue dans un état permanent d'hostilité et d'antagonisme. Et cet état même de désassociation ne les a pas préservés du despotisme: non seulement ils ont vécu sous le despotisme des prêtres et des guerriers, mais ils ont imité entre eux, autant qu'ils ont pu, le despotisme des castes supérieures. Voilà pourquoi ils ont aujourd'hui le régiment sans avoir l'organisation.

Montrer que les premiers pas de l'industrie se sont néanmoins faits partout au sein du *compagnonage* n'est pas difficile.

D'abord, dans la haute antiquité, les enfants n'ont d'autres professions que celles de leurs pères, et les divers métiers sont exercés par des tribus dont tous les membres sont unis entre eux par les liens du sang. L'industrie a donc commencé par la famille; et ce n'est pas une origine qui lui soit particulière, puisque les savants et les guerriers ont débuté, comme les industriels, par former des castes de naissance.

A quelque degré qu'on remonte dans la haute antiquité, on rencontre, en effet, des castes d'industriels. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur les monuments qui nous restent des Indiens, pour découvrir des peuplades occupées spécialement d'industrie, et de telle ou telle industrie particulière, tandis que d'autres peuplades, superposées sur celles-là, cultivent l'art militaire, et que d'autres encore cultivent la connaissance. Ouvrez les *Lois de Manou*, et vous trouverez l'énumération de toutes les castes industrielles de l'Inde, appelées collectivement les *Soudras.* Ouvrez Hérodote, et vous trouverez

(1) Ce sujet se trouvera de nouveau traité dans cette livraison même. Voyez le Fragment intitulé *Le Carrosse de M. Aguado,* à la suite du présent article.



en Egypte la même distinction que dans l'Inde : la nation tout entière divisée en trois ordres : les prêtres, les guerriers, et les industriels; et ces derniers subdivisés en plusieurs castes différentes qui formaient comme autant de peuples. Ce régime des castes primitives subsiste aujourd'hui même à des degrés divers dans tout l'Orient. Vous en retrouverez l'image dans l'empire Turc : le sérail, d'où sortaient, dans les beaux temps de l'empire, tous les gouverneurs des provinces, tous les généraux des armées, représentait la caste guerrière; le clergé se recrutait parmi les descendants des Arabes; le commerce et l'industrie étaient abandonnés aux infidèles, aux Grecs, aux Arméniens, aux Juifs.

Ce que Plutarque et d'autres historiens de l'antiquité nous ont transmis des règlements de Thésée et de Numa relativement aux corporations d'arts et métiers s'explique donc naturellement. Faute de connaître les monuments de l'Orient, on a cru longtemps que les anciens législateurs avaient organisé *à priori* les castes ; c'est une grossière erreur : les castes se sont formées d'elles-mêmes, et les législateurs n'ont fait que les employer ou les modifier, pour constituer l'unité soit sous la loi de la théocratie, soit sous la loi militaire.

Plutarque dit de Thésée : « Il réunit en un seul corps tous les »habitants de l'Attique, et n'en forma qu'une même cité... Mais »comme cette multitude, qui accourait de toutes parts, eût infailliblement porté le désordre et la confusion dans sa république, il la »divisa en trois classes : il comprit les nobles dans la première ; les »laboureurs et les artisans dans les deux autres (1). » Cette division en guerriers, en laboureurs, et en artisans, fut-elle une création du législateur? Non, assurément ; et Plutarque ne le dit même pas. Il dit seulement que Thésée rangea le peuple en trois classes, mettait dans la première les nobles ou les guerriers (εὐπατρίδας), dans la seconde les laboureurs (γεωμόρους), et dans la troisième les artisans (δημιουργούς). Ces guerriers, ces laboureurs, ces artisans, étaient autant de peuplades antérieurement distinctes.

Le même Plutarque dit de Numa : « Celui de ses établissements »qu'on approuve le plus, c'est la division qu'il fit du peuple par »arts et par métiers... Il le distribua en divers métiers, de musi»ciens, d'orfèvres, de charpentiers, de teinturiers, de cordonniers, »de tanneurs, de forgerons, et de potiers de terre. Il réunit en un »seul corps tous les artisans d'un même métier, et institua des as»semblées, des fêtes, et des cérémonies de religion convenables à »chacun de ces corps (2). » A la vérité, il semblerait, d'après ces paroles, que Numa fit plus que reconnaître ces corporations, qu'il les créa. C'est du moins le sens que présentent naturellement ces mots : *Il distribua le peuple en divers métiers, de musiciens*, etc. Mais c'est que la traduction de Ricard, que je viens de citer, est infidèle. Le grec dit littéralement : « Cette distinction fut faite *selon »les professions* d'aulètes ou joueurs de flûte, etc. : ἦν δὲ ἡ διανομὴ κατὰ τὰς τέχνας αὐλητῶν, etc.; » ce qui n'implique rien. Ces professions existaient déjà, et ceux qui les pratiquaient formaient de temps immémorial des associations unies par les mêmes habitudes et par les liens du sang. Numa ne fit que les dénombrer, les classer, et leur attribuer une existence légale ; c'est ainsi, et non autrement, qu'il fit, comme le dit Plutarque, avec ceux qui les composaient, des corps de métiers distincts.

Ces corps ou associations remontant aux anciennes tribus s'appelaient chez les Grecs des *fratries* (φρατρία), ou des *hétairies* (ἑταιρεία), c'est-à-dire des *parentés* et des *compagnonages*. Le Digeste nous a conservé un fragment curieux de Gaïus sur les Douze Tables, où il est dit que la loi sur les *confréries* romaines, dont les membres s'appelaient compagnons, *sodales*, paraît avoir été empruntée aux lois de Solon sur la même matière; et là-dessus Gaïus cite le texte même de la loi de Solon, dans lequel il est statué que les membres des confréries peuvent régler à volonté les lois particulières de leur association, pourvu qu'ils ne blessent pas les lois générales de l'Etat (3).

S'il fallait d'autres preuves que l'industrie a commencé ainsi par des tribus de familles, et que les ordres mêmes qui formaient les nations primitives étaient composés de peuplades d'origines distinctes, on en trouverait une multitude. Aussi Platon, qui avait le sentiment de cette vérité, appelle quelquefois ses ordres des *nations* : « La *nation* des artisans, dit-il, est consacrée à Vulcain et à Minerve, »de qui nous tenons les arts nécessaires à la vie ; comme la *nation* »de ceux qui, par d'autres arts, protègent et garantissent les tra»vaux des artisans, est consacrée à Mars et à Minerve (4). »

Cela compris, il ne reste, du moins en ce qui touche l'antiquité, aucune difficulté sur notre assertion que si l'industrie a essayé, depuis l'origine de l'histoire, de s'organiser, c'est en débutant par le *compagnonage*. Le nom même donné par les Grecs et les Romains à leurs corporations d'arts et métiers issues des castes primitives l'atteste. Ces artisans étaient des compagnons, *sodales* ; ils formaient des associations, des confréries, ou, comme disaient les Grecs, des *fratries*, des *hétairies*.

Comment ces essais d'association industrielle, qui remontent à une si haute antiquité, n'ont-ils rien produit de bon relativement à l'organisation de l'industrie elle-même? C'est une question que j'ai déja posée pour la hiérarchie militaire et pour la hiérarchie ecclésiastique, et que j'ai réservée. Je la réserverai également pour l'industrie.

Je laisserai de côté l'esclavage antique, je passerai sous silence tout ce que nous savons sur les jurandes romaines, et je ne parlerai du moyen-âge que pour faire remarquer que quand l'industrie renaît dans les temps modernes, c'est encore en débutant par le *compagnonage*.

En effet lorsqu'au moyen-âge les affranchis réunis dans les villes s'organisèrent pour résister à la féodalité et prendre part à ses guerres, comment appelèrent-ils leur association? Ils l'appelèrent une *communion*, une *communauté*, une *commune* : les chartes varient sur le mot; elle disent tantôt *communio*, tantôt *communia*, tantôt *communitas*. Sans contredit cette commune a eu un rôle politique d'une certaine importance; mais il ne faut pas oublier que les villes qui s'organisaient ainsi en communes étaient peuplées d'artisans. Ce fut donc l'espèce de fraternité existant entre ces artisans, à raison de leurs professions, qui donna naissance à leur association politique.

Comment ce nouvel effort de l'industrie, qui prit le beau nom de *communion*, n'a-t-il abouti qu'à ce que nous avons sous les yeux? Comment l'industrie, au lieu de s'organiser, a-t-elle produit la *concurrence*, c'est-à-dire la guerre de tous les maîtres industriels et l'asservissement de tous les serviteurs de l'industrie? Ceci fait encore partie de notre question réservée. Seulement il est impossible de nier que la nature humaine n'ait fait de nouveau, au moyen-âge, au début de l'industrialisme moderne, une sorte de promesse d'arriver à l'ordre, qu'elle n'a pas tenue.

Elle fit encore, dès cette époque, une autre promesse du même genre, et qui se prolonge de nos jours. Je veux parler de ces grandes compagnies d'ouvriers qui parcoururent l'Europe, auxquels on attribue la construction des cathédrales, et qui ont laissé des héritiers de leur association portant le titre de *compagnons*, et liés entre eux par des pratiques désignées sous le nom de *compagnonage*. Dans ces dernières années, cette institution a trouvé dans son sein un écrivain pour la défendre et la faire connaître, un moraliste pour lui prêcher l'union. L'art a répondu à l'appel de l'ouvrier bien inspiré, et un roman plein de charme et d'une sorte de poésie inconnue jusque là a révélé aux oisifs qu'il pouvait y avoir quelque intérêt dans ce qu'ils méprisent sous le nom de métiers. On connaît donc aujourd'hui, sous cet aspect particulier qu'on aime et qu'on appelle l'art, le *compagnonage*. Mais ce nom, comme nous l'avons vu, comme on peut le conclure de tout ce que nous avons dit, n'est pas un nom qui appartienne en propre aux ouvriers qui s'en décorent. C'est un nom qui est commun à toutes les tentatives d'organisation, à tous les commencements de hiérarchie. Quant aux compagnons du moyen-âge, ils formaient primitivement l'association des trois corps de métiers qui se rapportent à l'art de construire. Aujourd'hui, divisés en plusieurs sectes, les uns font remonter leur origine à Salomon et à la construction de son Temple, les autres rapportent la leur aux Templiers, et à Jacques de Molay, le dernier grand-maître de cet ordre ; d'autres enfin reconnaissent une source bien plus moderne. Il semble qu'ils ont été, avec les Templiers, l'origine de la société secrète, aujourd'hui répandue dans le monde entier, qui a pris d'eux le nom de *francs-maçons*. Ils appellent *devoir* leur règle d'association, et c'est un beau nom. Malheureusement nous ne voyons pas qu'on ait pu jeter jusqu'ici aucune lumière sur leurs origines. On n'a pas dit non plus ce qu'il peut y avoir de caché sous leurs mystères. Ce qui est certain seulement, c'est que si la haine s'est mise entre les différentes fractions de ce grand corps, si des jalousies d'état sorties de la concurrence universelle ont poussé les compagnons de *devoirs* différents à se ruer souvent, comme des bêtes féroces, les uns contre les autres, ce furent pourtant la charité et l'union qui fondèrent leurs associations. Aussi pouvons-nous encore regarder, en finissant, le *compagnonnage* proprement dit comme un effort qui, pour avoir avorté, n'en signale pas moins une tendance de l'industrie vers l'association, vers l'ordre. Seulement nous devons ajouter à propos de cette tentative ce que nous avons dit de toutes les autres : Pourquoi l'homme commence-t-il, dans ses essais d'organisation, par l'amitié, par le dévouement, par la fraternité, par le *compagnonage*, en un mot, pour finir par la division, par la lutte, ou par le despotisme?...

(1) *Vie de Thésée*, ch. XXII, XXIII.
(2) *Vie de Numa*, ch. XXII.
(3) *Digest.* lib. XLVII, tit. XXII, leg. 4.
(4) *Lois*, liv. XI.





VII.

Conclusion de cette section.

Ainsi partout la hiérarchie commence par la fraternité, et finit par le despotisme; elle débute par le *compagnonage*, et elle finit par le *régiment*. Les trois aspects de notre nature, répondant aux termes connaissance, sentiment, et sensation, ont produit uniformément ce contraste d'une association qui finit par l'oppression, par la tyrannie, si elle ne se termine pas par la dissolution. Les savants ont commencé par des écoles, et ont fini par l'inquisition; les guerriers ont commencé par des troupes chevaleresques, et ont fini par le régiment; les industriels ont commencé par le compagnonage, et ont fini par l'atelier. Ici un maître, là un monarque, plus loin un pape.

Quel refuge y a-t-il contre cette fatalité qui perd les plus nobles choses, et où faut-il chercher un remède au despotisme? Devons-nous renoncer à l'exercice de nos facultés, détester cette connaissance qui, dès le début de l'Humanité, produit le despotisme; ce sentiment, qui n'a pas pu faire deux pas à son tour sans l'amener; cette activité appliquée à la nature, qui semble emporter la nécessité de l'esclavage parmi ceux qui l'exercent? Non, nous ne devons maudire, répudier, anéantir aucune de nos facultés. La connaissance est légitime et sainte, le sentiment est légitime et saint, l'activité ou la sensation est légitime et sainte.

Que devons-nous faire? Chercher le remède au point où le mal commence. Or le mal commence là où l'association cesse d'être une association pour devenir un commandement. Le mal commence où l'amitié finit, où le compagnonage cesse.

C'est donc la loi de l'amitié, la LOI DU COMPAGNONAGE appliquée à toutes les branches de l'activité humaine, qu'il s'agit de découvrir.

Le principe d'élection même ne tire sa légitimité et sa vérité que du rapport qu'il a avec le compagnonage. Qu'est-ce que l'élection? c'est un choix. Elire, c'est choisir, suivant l'étymologie même du mot. Donc cette forme républicaine, à laquelle l'Humanité s'est attachée pour remédier au despotisme, n'a de valeur que parcequ'elle rentre dans l'idée même du compagnonage ou de l'amitié. Mais son imperfection vient de ce que ce n'est pour ainsi dire qu'un spectre de ce qu'elle représente. Trouvez la loi du compagnonage, et le choix sera l'expression de cette amitié organisée. Jusque là vous n'avez pas de corps véritable de cette forme que vous appelez l'élection. L'Humanité, en suivant l'élection, en s'attachant à l'élection comme au contrepied du despotisme, n'a saisi jusqu'ici qu'une ombre, au lieu d'embrasser une réalité.

Nous osons le dire (non, je le répète, par un fol orgueil, mais par le sentiment de la vérité qui nous inspire), nous indiquerons où est le corps véritable de cette forme vide par elle-même et creuse qu'on appelle le principe républicain ou l'élection.

Et avant de terminer cette première section, où nous avons passé en revue les différentes hiérarchies que l'Humanité a connues jusqu'ici, où nous en avons montré en quelques mots le bien et le mal, le bon et le mauvais côté, nous voulons inscrire au moins le nom de cette *loi du compagnonage*, de cette loi de l'amitié, base de la véritable organisation humaine dans la Science, dans l'Art, dans l'Industrie, et dans l'Etat aussi, dans l'Etat qui est la synthèse réalisée de la Science, de l'Art, de l'Industrie; nous voulons l'inscrire, afin que nos lecteurs sachent que, dans la suite de ce Discours, c'est à l'exposition de cette loi que nous appliquerons leur esprit. Cette loi donc, la vraie loi de la hiérarchie humaine, c'est la *Triade*.

PIERRE LEROUX.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CARROSSE

DE

M. AGUADO.

FRAGMENT.

(1er ARTICLE.*)

Maintenant, Lecteur, que vous connaissez aussi bien mon ami que je le connaissais moi-même quand je le retrouvai en octobre 1833, après plus de trois ans de séparation, revenons, s'il vous plaît, dans le lieu où il m'avait conduit.

C'était, s'il vous en souvient, un méchant cabaret borgne. Dans cette boutique basse et profonde, éclairée seulement par la porte vitrée de la rue, une trentaine d'ouvriers, pressés côte à côte sur des bancs de bois, achevaient leur modeste repas autour de tables de sapin, sans nappes ni serviettes, et devisaient entre eux comme je vous l'ai raconté. Malgré tout mon respect pour vos habitudes, Lecteur ou Lectrice plus ou moins aristocratique, il m'est impossible de vous conduire dans des salons dorés; il faut, bon gré, mal gré, que vous suiviez mon ami, s'il vous intéresse, au cabaret, comme je l'avais suivi moi-même.

Je me trompe en parlant ainsi. Fi donc! nous n'étions pas dans un cabaret! Dans les restaurants d'ouvriers, comme celui où je me trouvais, le vin est à peine connu; on n'y boit que de l'eau. Le vin est trop cher à Paris, grâce au droit d'entrée, et l'ouvrier n'a pas à sa disposition tant de jouissances qu'il puisse cumuler. Or boire du vin et manger en même temps, ce serait cumuler. Boire et manger est quelque chose de si difficile en soi, que quand nous mangeons, nous ne buvons pas, ou ne buvons que de l'eau, parce que Dieu nous la donne *gratis*, ou à peu près. A l'inverse, quand nous buvons, nous ne mangeons pas; et c'est alors le tour du cabaret.

Ce n'est pas une bonne hygiène, me dira quelque honnête bourgeois qui boit et mange en même temps. J'en conviens; mais l'ouvrier peut-il faire comme vous?

Je vois d'ici mon interlocuteur se mettre en colère, et me dire, se croyant sûr de son fait : Puisque l'ouvrier va au cabaret, il peut bien boire du vin en homme tempérant, au lieu d'en boire en ivrogne.

Vous ne connaissez pas le sujet dont vous parlez, mon brave homme! Si l'ouvrier buvait son vin en mangeant son rôti, il n'aurait aucune distraction. Vous lui avez tellement arrangé son salaire, que boire et manger à la fois emporterait le fond de sa bourse. Que fait-il donc pour conserver quelque chose au fond de cette bourse? Il mange sans boire; il est comme un Caton, il ne boit que de l'eau. Mais voici qui change la thèse. Vient le dimanche; il rencontre un ami, un camarade: il faut se réjouir, il faut communier ensemble. On ne communie plus à l'église;

---

* Ce fragment, détaché d'un ouvrage qui n'a pas été publié, est écrit depuis cinq ou six ans. On y trouvera, sous la forme bonne ou mauvaise d'un dialogue entre plusieurs interlocuteurs pris dans les rangs populaires, la question de la production des richesses traitée dans ses principes essentiels. Ces pages pourront servir à achever la destruction de certaines idées fausses qui s'opposeraient à ce que la vraie conception de l'organisation, la vraie loi sociale, la vraie loi du travail, la vraie loi de l'ordre, se fasse jour dans les esprits et s'établisse dans les consciences.

L'étendue de ce morceau nous force de le diviser en trois articles, qui paraîtront successivement, de livraison en livraison, sans interruption.

mais le besoin de communier est éternel. Ils communient donc sous l'espèce du vin. On va au cabaret comme on va au spectacle. C'est une distraction, un plaisir, une joie qu'on se donne. Le vin n'entre pas dans le budget ordinaire de la vie ; c'est le chapitre supplémentaire des divertissements.

Malheureux divertissement! Là est l'écueil de la raison, de la sagesse. L'ouvrier, si économe, si prévoyant, quoi qu'on en dise, si réservé, si tempérant à sa table de réfection, devient quelquefois insensé au cabaret. Et pourquoi encore? Il faut le dire, parce que c'est la vérité; l'ouvrier serait contenu et sage, même au cabaret, si on ne l'*empoisonnait* pas.

Mais comment résister au vin falsifié, frelaté, dont on l'abreuve? Ah! voilà un mal horrible que la société tolère: tout ce qui sert à alimenter notre vie est abandonné à la spéculation des marchands. Et comment spéculent-ils! C'est horrible à dire : ils empoisonnent froidement, tranquillement leurs semblables, pour gagner deux liards.

C'est ainsi que l'ouvrier, qui ne boit que de l'eau toute la semaine, s'enivre le dimanche. Le lundi, il est malade, et recommence à *s'empoisonner*. Il y en a qui prennent l'habitude, et qui passent leur vie dans l'ivresse. Les statisticiens supposent qu'il existe à Paris dix mille habitants (la population d'une ville!) qui ne mangent plus et qui ne font que boire. Que boivent-ils, ces malheureux, qui ont changé leur nourriture solide en boisson? Le vin est trop cher, il en faut trop pour s'enivrer. Ils boivent de l'eau-de-vie.

Dernièrement l'Europe tout entière a retenti de plaintes contre l'Angleterre. Les Anglais, disait-on, veulent, par avarice, par avidité, avoir le droit d'empoisonner les Chinois en leur vendant de l'opium! On trouvait cela étrange, et il n'y avait qu'une nation de *boutiquiers*, comme Napoléon appelait les Anglais, qui pût sans vergogne afficher un tel crime. Ah! *boutiquiers* vous-mêmes! Ne souffrez-vous pas tous les jours qu'on empoisonne le peuple avec du vin frelaté et de l'eau-de-vie frelatée?

On parle du vin *bleu* des cabarets du peuple; mais le poète qui a mis cette expression à la mode n'en avait pas goûté de ce vin *bleu*, ou il n'en avait dégusté que dans quelque innocent *bouchon* de la banlieue, là où se distille du vin de Surène. Comme le droit d'entrée urbaine ne s'étend pas à cette région, falsifier le Surène n'offrirait pas un bénéfice suffisant; le jeu n'en vaudrait pas la chandelle. Mais que l'auteur des *Iambes* consente à boire avec moi un *canon sur le comptoir*, chez tout marchand de vin quelconque de la capitale, garde national, électeur et juré, il m'en dira des nouvelles. Ce n'est pas du vin, même *bleu*, que le digne garde national, le digne électeur, s'il n'est pas éligible, le digne juré en qui s'incarne quelquefois la justice, vend à ses innocentes pratiques. Non, jamais le jus de la vigne ne servit à composer la drogue qu'il fabrique la nuit dans sa cave. C'est du *poison bleu!*

Quand je vois tant de malheureux courir au cabaret et demander du vin, et que je pense à ce qu'est ce vin, je me rappelle Roméo demandant à l'apothicaire une potion cordiale pour en finir avec les douleurs de cette vie : *Apothicary, give me some poison.*

Mais pardon de cette digression : je reviens à mes moutons.

Nous en sommes restés à l'instant où le petit homme noir, que j'ai dit être un chauffeur de bateau à vapeur, ayant pris un carrosse qui passait sur le quai pour *le carrosse de Louis-Philippe*, un cocher de cabriolet le traita d'*imbécile*, et lui remontra son erreur. Il lui apprit doctement que c'était la voiture d'un *riche particulier*, M. Aguado. J'ai raconté aussi comment d'autres ouvriers s'étant permis de dire que tous ces beaux équipages, y compris les laquais juchés devant et derrière, étaient, ainsi que leur maîtres, payés par le *paysan*, c'est-à-dire par le peuple, l'audacieux cocher traita sans façon d'*émeutiers* ces libres penseurs. Ce mot avait fait dans toute la boutique une émeute; et c'est alors que m'étant retourné vers mon ami, je l'avais vu se lever de son banc.

J'avais toujours eu pour mon ami une grande sympathie. Mais à ce moment où je venais de le retrouver portant dans toute sa personne la trace de profonds chagrins et d'une affreuse misère, ce n'était plus de l'amitié qu'il m'inspirait, c'était de la tendresse. Aussi, quand, aux propos des ouvriers, je crus qu'il allait prendre la parole, et qu'il me sembla se ranimer et redevenir ce que je l'avais connu autrefois, je sentis dans ma poitrine un je ne sais quoi causé par la pitié, l'admiration, et l'amour. Il me semblait que je vivais, que je sentais, que je pensais en lui.

J'ai raconté la scène étrange, mystérieuse, qui fut suivie de la retraite du cocher. Les mots échangés semblaient faire allusion à de tragiques évènements. L'insolence et l'audace de l'un des adversaires, le calme et la dignité de l'autre, avaient produit sur tous les assistants une vive impression. Je m'approchai de mon ami.

— Quel est cet homme? lui dis-je, et quels rapports...

— Je te dirai cela un jour. Parlons maintenant de nos affaires.

— Il entendait par là le sujet de conversation qui était sur le tapis au moment où le cocher avait interrompu si brutalement les propos des ouvriers.

— Vous disiez donc, continua-t-il en s'adressant au petit homme noir, que vous ne compreniez rien à cette proposition que *c'est le peuple qui paye les riches*. Il vous semblait, au contraire, que ce sont les riches qui payent le peuple. Cela doit, en effet, vous paraître ainsi. Quand un de ces jeunes gens qu'on appelle aujourd'hui des *lions*, traînant à son bras une fille du peuple qu'il abandonnera demain à la prostitution pour en prendre une autre qu'il abandonnera de même, vient fumer agréablement son cigarre sur votre bateau à vapeur, en se faisant conduire à quelque partie de plaisir, comment croire que ce n'est pas lui qui, pour sa part, vous paye, vous et la machine de votre bateau, et tous ceux qui travaillent au service de cette navigation, y compris le capitaine, de même qu'il paye les complaisances de sa maîtresse, laquelle est bien à lui, parce qu'il l'a achetée? Il tire de sa poche de l'argent blanc, et paye sa place et celle de sa conquête. C'est donc lui qui vous paye. Cela vous paraît évident et tomber sous le sens.

— Eh! sans doute, dit le chauffeur, qui crut que mon ami lui donnait raison. C'est bien ce que je disais. Je ne sais pourquoi ces messieurs me contrariaient. Mais c'était affaire de rire apparemment. Il faut être fou pour ne pas voir que ceux qui payent ne sont pas ceux qui n'ont rien, mais ceux qui peuvent payer, ceux qui ont de l'argent, enfin les riches. Pour acheter, il faut avoir des *achetoirs*...

— Halte-là! interrompit le vieux marin; vous changez la question. Il ne s'agissait pas des riches en général; il s'agissait de Philippe et des gouvernants. N'est-ce pas le peuple qui paye la liste civile et le budget? C'est donc le peuple qui paye tous les richards qui nous gouvernent.

— C'est évident! s'écrièrent à la fois tous les ouvriers qui avaient turlupiné le chauffeur au commencement du débat.

— Et si vous ne comprenez pas cela, ajouta l'homme aux lèvres pincées dont j'ai parlé précédemment, et qui était le plus dur pour blesser le pauvre chauffeur, c'est que vous ne comprenez rien à la politique.

Mon ami ne daigna pas répondre à celui-là, qui ne lui paraissait pas pur de cœur et d'intention ; mais s'approchant du marin, qui avait une bonne et franche figure :

— Ainsi donc, lui dit-il, vous ne vouliez parler que des fonctionnaires publics. Ceux-là seuls vous paraissent soldés, nourris, entretenus par le peuple. En ce cas, vous avez tort.

— Comment! j'ai tort, morbleu! s'écria le marin, prompt à prendre la mouche. Alors M. de Cormenin a tort aussi, le *National* a tort, tous les journaux de l'opposition ont tort;

tous ceux qui réclament un gouvernement à bon marché ont tort; tous ceux qui voudraient rogner les ongles à la liste civile ont tort; tous ceux qui crient contre un budget d'un milliard, et de plus d'un milliard, ont tort!

Et il pérora longtemps pour prouver qu'il n'avait pas tort, non plus que tous ceux, en grand nombre, qui pensaient comme lui. Je vis que ce marin était nourri dans les controverses quotidiennes de la presse. Je n'étais pas, au surplus, d'un autre avis que lui; car j'approuvais la distinction qu'il faisait entre ceux qui s'enrichissent par le budget et les autres riches. Je pris donc part à la discussion, et m'adressant à mon ami :

— Tu ne peux disconvenir, lui dis-je, qu'il n'y ait à distinguer entre ceux qui puisent au budget et ceux qui n'y puisent pas. C'est l'impôt qui fait vivre les premiers; et par conséquent on peut dire que c'est nous, le peuple, qui les payons; et s'ils ont du luxe, on peut dire que c'est le *paysan* qui paye ce luxe. Mais en est-il de même des autres, qui s'enrichissent par l'industrie ou le commerce, ou qui tiennent leur fortune de leurs pères? Ceux-là assurément ne sont pas payés par le peuple. Ce sont eux, au contraire, qui payent les ouvriers qu'ils employent dans l'agriculture, dans l'industrie manufacturière, dans le négoce, ainsi que dans tous les autres services qu'ils nous demandent. Et, de concert avec nous autres simples prolétaires, ce sont eux aussi qui payent ou salarient, par l'impôt auquel ils contribuent comme nous, les différents fonctionnaires publics, depuis le garde champêtre jusqu'au ministre, et même jusqu'au roi, par la liste civile que votent à chaque règne les députés. Cela, je l'avoue, me paraît plus clair que le jour.

— Tant pis pour toi, répondit mon ami, si cela te paraît clair. En ce cas, tu penses comme M. de Cormenin, comme le *National,* et comme monsieur, ajouta-t-il en désignant le marin. Je ne te mets pas en mauvaise compagnie. Vous êtes tous de grands politiques, je le veux bien; mais néanmoins vous n'êtes pas forts en économie politique. Quoi! tu te satisfais de cette raison que les fonctionnaires publics sont ostensiblement payés par l'impôt perçu sur toute la nation; et parce que les capitalistes ne sont pas *ostensiblement* payés par les travailleurs ou par la nation représentée par ses députés, tu nies qu'ils tirent leurs capitaux, leurs revenus, leurs richesses, leur luxe, du travail général de cette nation. J'avoue que, quant aux fonctionnaires publics, la source de leur revenu est claire : c'est l'impôt. Il est donc fort aisé de voir, comme vous faites, qu'ils sont payés par le peuple, tandis qu'il n'est pas tout-à-fait aussi aisé de démêler comment, en vertu de l'état actuel de l'industrie et du commerce, les autres riches sont également, quoique non *ostensiblement*, payés par le peuple. Mais la proposition n'en est pas moins certaine.

Alors, dis-je, ce brillant équipage qui a donné lieu à notre conversation est aussi bien payé par le peuple, s'il appartient réellement à M. Aguado, comme l'a dit le cocher de cabriolet, que s'il eût appartenu à un ministre ou au roi Louis-Philippe, comme monsieur (en montrant le chauffeur) le pensait d'abord.

— Oui, assurément, répondit mon ami; c'est le peuple qui paye les banquiers comme il paye les ministres. C'est le peuple qui paye tout le monde.

— Tu serais charmant, répliquai-je, si tu voulais me faire comprendre cela. J'avoue que cette proposition que c'est *le peuple qui paye tout le monde* me frappe comme devant être vraie; et pourtant j'y vois une grande objection. C'est qu'en fait, nous, les travailleurs des champs et les ouvriers des villes, qui composons la plus grande partie du peuple, nous sommes payés avant de payer à notre tour. Car avec quoi payons-nous l'impôt, et par l'impôt les fonctionnaires publics, sinon avec une portion de notre salaire? Mais qui nous fournit ce salaire, et nous permet ainsi de vivre tant bien que mal et de payer l'impôt? Ce sont ceux qui nous employent, qui nous font travailler, ceux qui possèdent les instruments de travail et les avances nécessaires, en un mot ce que l'on appelle le capital. Et tu prétends qu'à l'inverse c'est nous qui payons ces possesseurs du capital, c'est-à-dire ceux-là mêmes qui nous payent! En vérité, je ne te comprends pas! Quoi! tu supposes, par exemple, que c'est nous qui payons M. Aguado ou M. de Rothschild, comme nous payons les ministres, les préfets, les gendarmes, et toutes les autres parties prenantes du budget. Il me semble que tu t'amuses à nous faire d'étranges paradoxes.

— Nullement, reprit-il, je ne dis que la vérité. En réalité, c'est nous qui sommes les riches, puisque c'est nous, par notre travail, qui produisons toute chose; et, étant les riches, nous seuls pouvons faire des dons, rémunérer des fonctions, et nourrir des oisifs....

Nous discourions ainsi au milieu d'un petit groupe. L'homme au front saillant et aux lèvres pincées, qui me paraissait appartenir à quelque société secrète, le marin, qui m'inspirait le même soupçon, et quelques autres encore, s'étaient rapprochés de nous, et écoutaient avec attention. A cette époque, la politique était, comme on dit, descendue dans la rue. L'émeute, depuis trois ans, était en permanence : aussi parlait-on politique en tout lieu. Mais certes l'homme aux lèvres pincées, s'il eût eu la parole, se serait fait beaucoup mieux accueillir de la galerie, avec des lieux-communs et de grosses injures contre *la poire*, que mon ami avec ses raisonnements abstraits. Aussi, aux autres tables, ne s'occupait-on guère de ce qui se disait dans notre coin. Si on y parlait, c'était de toute autre autre chose. En général on jetait des boulettes de pain à mam'selle Julienne, et on riait avec madame Noireau, la maîtresse de l'établissement. C'était un lundi, et il faisait un brouillard froid qui ne donnait pas envie de sortir. Les affairés étaient partis, les désœuvrés avaient allumé leur pipe, et *céláient* à leur aise. Les uns chômaient de besogne, car l'ouvrage n'allait pas fort en ce moment; d'autres chômaient le lundi. Quand les Chrétiens voulurent se distinguer des Juifs, ils transportèrent le jour du repos du samedi au dimanche : ce fut une grande affaire! Depuis la Révolution, le peuple des grandes villes a délaissé le dimanche pour le lundi, ce qui ne laisse pas que d'être assez caractéristique.

Je vis le chauffeur qui faisait semblant d'écouter. Il était fier d'avoir donné lieu au débat, et il en attendait l'issue pour savoir s'il avait tort ou raison. Mais que cet honneur lui coûtait cher! comme il bâillait, le malheureux! Je crus qu'il allait se décrocher la machoire.

Sans bien comprendre mon ami, sans voir précisément où il en voulait venir, j'étais charmé de lui. Je retrouvais mon ancien discoureur de l'atelier, avec sa logique nerveuse et sa forme simple. Ses pensées, quoique nouvelles et très étranges, à mon sens, me paraissaient empreintes d'une certaine vérité profonde qui m'attirait malgré moi.

— Tu parles comme un philosophe, lui dis-je. Voyons, continue. Nous sommes des ouvriers, il est vrai, mais pourquoi ne comprendrions-nous pas ce que tu comprends si bien? Explique-nous ce que les hommes d'Etat se gardent de nous expliquer.

— Non, dit-il, je ne parle pas en savant, et je ne viens pas vous faire un cours; je parle comme un homme de bon sens, qui ne se laisse pas abuser par les apparences. Voyez en effet, combien vous êtes inconséquents! Un carrosse passe sur le quai : si c'est celui d'un prince, ou d'un ministre, vous criez vite : *C'est nous qui avons payé cela!* Mais si c'est celui d'un millionnaire, il vous semble que vous n'avez rien à dire, et que le luxe de ce *particulier riche,* comme vous l'appelez, est au-dessus de la majesté du peuple, et n'a rien à débattre avec votre censure. Mais alors, en vérité, je ne sais pourquoi vous criez tant contre le budget et ceux qui se le partagent. Car ne voyez-vous pas que les *particuliers riches* prélèvent sur le travail général de la nation un budget au moins quadruple du budget discuté publiquement dans les chambres? Et s'il est permis à un *particulier riche,* comme M. Aguado, ou M. de Rothschild, d'accumuler sans cesse de nouvelles richesses, comment imaginez-vous

pouvoir empêcher la déprédation du budget national ?

— En effet, dit le marin, c'est l'objection que les journaux ministériels font souvent à mon journal. Quoi ! disait l'autre jour l'infâme feuille de la rue des prêtres, en répondant au *National*, vous trouvez bon que M. Laffitte et les autres banquiers aient des millions, et vous vous fâchez du traitement modique alloué aux fonctionnaires publics du plus haut rang !

— Vous le voyez, dit mon ami, ces choses se tiennent comme les doigts de la main. Le luxe des capitalistes entraîne le luxe des fonctionnaires.

— Ma foi ! vous avez raison, dit le marin. J'avais toujours, pour ma part, été aussi révolté des *loups-cerviers* de la Bourse que des *ventrus* du budget. Mais je n'avais jamais pensé que c'était le peuple qui payait les uns comme les autres. Mon journal, qui crie tant contre les derniers, ne dit jamais rien des premiers ni de la source de leur revenu. Au fait, il a fallu que ce fût M. Dupin, *Contrarius*, comme l'appelle le *Charivari*, qui inventât le nom de *loups-cerviers*. C'est lui qui a dignement baptisé tous ces richards de la banque, de l'industrie, et du commerce, qui font de nous ce qu'ils veulent, avec leur capital ! Ah ! je vous comprends. Ma foi ! vous avez raison.

— Oui, j'ai raison, dit mon ami, ou, si vous voulez, M. Dupin a raison. Qu'est-ce qu'un capitaliste qui, sans contrôle et sans surveillance, dispose de la richesse acquise par le travail *indivisible* de la nation, et qui se fait la part du lion dans la distribution du produit? Un être carnassier et rapace, un dévorateur du reste du peuple, un *loup-cervier*. En vérité, il faut remercier M. Dupin d'avoir trouvé ce nom. Il a été donné à cet esprit pénétrant et fin de dire deux mots notables sur notre époque. Seulement il ne lui a pas été donné d'en saisir le rapport, et de comprendre que tant que la devise du siècle sera *chacun pour soi, chacun chez soi*, il y aura des *loups-cerviers*.

— Vous faites trop d'honneur à l'*honorable*, interrompit l'homme au front saillant. Ce Dupin est un *bourgeois* qui a peur de temps en temps pour l'*établissement de Juillet ;* et quand il a peur, il ne ménage pas ses coups de boutoir contre tout ce qui peut préjudicier à la *boutique*... Et puis il aime l'argent, et il est jaloux de ceux qui en ont plus que lui. Il trouve que la fourrure du juif millionnaire insulte à sa toge. Voilà ce qui le rend si pénétrant.

Je vis que l'homme aux lèvres pincées était lui-même fort pénétrant sur le mauvais côté de la nature humaine.

— Peu m'importe, reprit mon ami, par quel motif a été dit ce mot si vrai et si expressif. Toujours est-il que le mal est ainsi constaté. Oui, le peuple des travailleurs est aujourd'hui la proie des *loups cerviers*.

— Vous voulez dire des *voleurs*, dit le chauffeur, que ce nom de *loups-cerviers*, qu'il entendait si souvent répéter intriguait fort, et qui voulait toujours avoir l'air de comprendre.

— Tant que l'ordre véritable ne sera pas connu et légiféré, reprit mon ami, on n'aura pas le droit de traiter de *voleurs* ceux à qui on laisse légalement la faculté de rapine. Ils sont dans la loi et protégés par elle. Ils agissent d'ailleurs en conformité avec la morale du temps. Si, comme l'a dit M. Dupin, la devise du siècle : *chacun pour soi, chacun chez soi*, est légitime et vraie, permis à chacun d'être un *loup-cervier*, et on peut l'être sans croire faire mal. C'est le cas de dire ce qui est dit dans l'Evangile : *Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Quand il y avait des esclaves et que l'esclavage passait pour légitime, un homme pouvait faire battre de verges des hommes, jusqu'à leur donner la mort, sans mériter le titre d'assassin. Mais il est une vérité certaine. Que ce soit le peuple, dans son *indivisibilité*, qui produise tout, cela est incontestable. Les capitalistes, quels qu'ils soient, les riches à quelque titre qu'ils possèdent, les propriétaires fonciers, les rentiers, les négociants, tous ceux qui ont en main des instruments de travail, et qui nous appliquent à ces instruments par notre besoin de salaire, ne sont au fond que des *fonctionnaires publics* sans surveillance et sans contrôle national. Mais, quoiqu'ils fonctionnent sans surveillance et sans contrôle, les fruits qu'ils retirent de leur activité utile ou pernicieuse n'en sont pas moins prélevés sur le travail général de la nation. Si donc, le peuple étant ainsi la source de toute richesse, parceque le peuple, dans son *indivisibilité*, comme disaient avec raison nos pères de la Révolution, est le seul producteur; si, dis-je, le peuple étant, en droit, le seul riche, la plus grande partie de ce peuple est dans la réalité si pauvre, c'est que le *peuple est volé*, ou, en d'autres termes, c'est que nous, les travailleurs, les ouvriers, les prolétaires, *nous sommes volés...*

Et s'adressant à un maçon :

— Avec quoi, lui dit-il, construit-on des maisons?

— Avec de la pierre et du plâtre, répondit celui-ci.

— Et des charpentes et du fer, ajouta un autre ouvrier.

— Il faut encore des tuiles ou de l'ardoise, continua un troisième.

— Oui, mais il faut le terrain, observa un quatrième.

— Et puis il faut l'argent avec quoi on achète tout cela, dit un cinquième.

— Nous parlerons de l'argent tout-à-l'heure, reprit mon ami. Parlons d'abord de la pierre et du plâtre, des charpentes, du bois, du fer, et de la tuile ou de l'ardoise, nécessaires à la construction. Qui extrait le plâtre et la pierre des carrières? Qui coupe les arbres dans les bois, et les équarrit en charpentes ou les scie en planches? Qui extrait le fer des mines, et le coule, et le forge, et le lime, pour le plier à tous les usages? Enfin, qui prépare et pose la couverture de tuiles ou d'ardoises, et plante au sommet de la cheminée, quand la construction est finie, l'arbre barriolé de rubans qu'on appelle un *mai?*

— Parbleu ! c'est nous qui faisons tout cela, s'écrièrent en riant plusieurs ouvriers.

— Quoi ! vous seuls faites tout cela, reprit mon ami, et ces maisons, produit de votre travail, ne sont pas à vous !

Un éclat de rire universel accueillit cette conclusion.

— Halte-là ! dis-je ; et l'argent que tu as oublié ! Ne remarques-tu pas que l'argent domine toute cette question? Pour extraire le plâtre et la pierre des carrières, il faut de l'argent. Pour couper un arbre dans la forêt, il faut de l'argent, de même que pour l'équarrir en poutres et le scier en voliges. Il faut encore de l'argent, et beaucoup, pour extraire le fer des mines, pour le forger, et l'adapter à ses mille emplois. Enfin, si l'argent est, comme on dit, le nerf de la guerre, il est aussi le nerf de la production. Remarque bien une chose : nous ne produisons rien, nous autres travailleurs proprement dits, sans matière, sans instruments, sans avances. Il faut qu'on nous donne le sol, la carrière, la forêt, la mine, puis tous les instruments avec lesquels nous opérons, et les choses nécessaires à notre vie pendant que nous travaillons.

— Assurément, dit-il, nous ne créons pas, nous ne faisons que transformer. Dieu seul crée, mais le travail de l'homme transforme incessamment ce que Dieu a créé. Seulement Dieu a créé ce sol dont tu me parles, cette carrière, cette forêt, cette mine ; et, par suite de l'ignorance humaine, quelques-uns, en fort petit nombre, se sont emparés de toutes ces choses que Dieu a créées. C'est aussi Dieu, par l'intermédiaire des hommes animés de l'esprit divin, qui a créé toutes les sciences et tous les arts ; c'est lui qui nous a donné la charrue, la scie, la lime, et tous les instruments de travail; c'est lui, et par le même moyen, c'est-à-dire par la lumière qu'il accorde aux hommes de génie, qui nous donne aujourd'hui les machines nouvelles. Mais, par suite encore de l'ignorance humaine, quelques-uns, en fort petit nombre, se sont emparés des sciences, des arts, de tout ce que l'homme éclairé par Dieu a inventé ; et quand ils consentent à nous livrer ces instruments de tra-

vail, fruit du génie de l'homme éclairé par Dieu même, c'est pour que nous les employions à leur profit seulement, et non pas au nôtre comme au leur... Mais, ajouta-t-il, après un moment de silence, si je vous expliquais ce que je pense là-dessus, et que je vous amenasse à voir le monde comme moi, il y a gros à parier que vous deviendriez comme moi, c'est-à-dire fort tristes et découragés; et ce n'est pas la peine. J'aime mieux vous voir vivre (si c'est vivre, ajouta-t-il entre ses dents). Or, pour vivre, il faut penser comme vous pensez, comme pense le journal, comme pensent tous ceux qui crient après le gouvernement, après le budget, après la liste civile, après.... je ne sais quoi... comme si c'était là la question. Si vous pensiez comme moi, vous verriez où toutes ces clameurs mènent, ou plutôt où elles ne mènent pas. Alors, je vous le répète, vous seriez fort tristes, vous me ressembleriez. A quoi bon ? Gardez vos illusions. Ainsi prenez que j'ai eu tort de parler.

Et il répéta plusieurs fois : Oui, j'ai eu tort... Pardonnez-moi... ne vous occupez pas de moi... ne me demandez pas ce que je pense... Au surplus, nous sommes tous des malheureux abandonnés du Destin... La parole vous reste, usez-en... Maudissez votre sort, que vous ne pouvez pas changer.

Puis, s'adressant à moi en particulier, il me récita ces vers de J.-B. Rousseau :

> Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique,
> Où chacun fait des rôles différents.
> Là, sur la scène, en habit dramatique,
> Brillent prélats, ministres, conquérants.
> Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
> D'en bas par nous la pièce est écoutée.
> Mais NOUS PAYONS, utiles spectateurs!
> Et quand la farce est mal représentée,
> Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

— Il y a déjà un siècle, continua-t-il, que cette épigramme a été faite. Elle est fort profonde. C'est le peuple qui *paye :* il en a toujours été ainsi, et il paraît qu'il en sera toujours ainsi. Le peuple sera toujours pour *payer*. Les meilleurs comédiens politiques seraient donc ceux qui permettraient au moins au peuple de *siffler pour son argent*, comme dit le poète. Cela me fait revenir sur Mazarin, qui disait : *Qu'ils me chansonnent, pourvu qu'ils payent.*

— Eh bien! lui dis-je, donne-toi donc le plaisir de siffler nos comédiens d'aujourd'hui.

— Bah! me répondit-il, ce n'est pas la peine. J'ai vu trop loin.

Et il se tut. Puis, après un instant de silence, il me dit à voix basse, comme si j'eusse été d'intelligence avec lui et que je pusse le comprendre sans explication : — Tu entends bien!... les hommes... des tigres, des loups, des renards, des... que veux-tu faire avec cela?

J'admirais comment cet homme qui tout-à-l'heure avait mis tant d'empressement à nous expliquer les questions d'économie politique, et qui avait commencé à exposer ses idées avec une si grande lucidité, ne faisait plus que bégayer des phrases inintelligibles. Involontairement, je pris du dépit contre lui, en même temps que j'avais compassion de cette sorte d'impuissance. Ce qui lui arrivait en ce moment me rappela son changement d'attitude le 28 juillet, lorsqu'au milieu du combat, il suspendit tout-à-coup ses efforts, comme je l'ai raconté, et parut plein d'un sombre désespoir que j'étais encore à m'expliquer. Mais ce retour de ma mémoire, en me le montrant aussi tel qu'il fut, c'est-à-dire un héros, me le rendit plus cher et plus sacré; et ce fut avec une larme que je lui dis :

— N'es-tu donc plus bon qu'à faire de la peine à tes amis? Vois ces braves gens qui s'affligent, comme moi, de t'entendre ainsi délirer... Allons, ajoutai-je d'une voix plus élevée, crie avec moi : *Vive la liberté!* en attendant que nous puissions de nouveau combattre pour elle.

Et je touchai son verre du mien. Nos voisins voulurent trinquer avec nous. Au bruit de nos verres, les ouvriers qui étaient aux autres tables firent de même entre eux. Alors nous nous levâmes tous, et, nous approchant les uns des autres, nous trinquâmes de nouveau tous ensemble, au cri de *Vive la liberté!*

Il me sembla que mon pauvre ami ne répétait ce toast que d'une voix étouffée par un sanglot, tandis que nous autres l'entonnions avec un accent plein d'énergie, si énergique même que les passants sur le quai s'arrêtèrent aux carreaux pour nous regarder. Si des sergents de ville se fussent trouvés là, nous courions risque d'aller coucher pour longtemps en prison, comme convaincus d'une conspiration flagrante, d'un *complot suivi d'effets.* Mais heureusement nous n'eûmes qu'à rire au nez des curieux attroupés, qui s'éloignèrent un peu honteux.

Quand l'ordre fut rétabli,

— Comme ça, c'est encore nous qui avons payé en juillet pour nous faire tuer! s'écria un fort de la halle, en riant lui-même aux éclats de sa réflexion.

— Certainement, répliquai-je, c'est encore nous qui avons payé pour nous faire tuer en juillet; car le roi, les ministres, les gendarmes, les soldats de la garde et les Suisses, tous ceux enfin que nous combattions, étaient payés par le budget, que nous payions.

Il se fit un moment de silence. Puis tout-à-coup :

— Tiens, Jacques, dit un gros charpentier, homme de cinq à six pouces et d'une énorme largeur, en levant son verre à la hauteur de sa bouche, qui est-ce qui dirait qu'en buvant ce verre de vin, je paye peut-être la balle qui me tuera demain!

— C'est pourtant vrai, dit celui-ci, puisqu'on vient de l'expliquer; mais je n'ai pas bien compris.

— Comment, Jacques, c'est toi qui as la tête dure comme ça! Tu n'as donc pas écouté.

— Si; mais que veux-tu, c'est que je n'ai pas bien compris; et je ne crains pas de le dire tout haut, afin que ça me soit expliqué.

— Ecoute, lui dit le charpentier, je vais te l'expliquer. Manges-tu... bois-tu... et respires-tu tous les jours?

— Qui certainement, dit un autre en riant, Jacques boit, mange et respire tous les jours; car il ne vivrait pas sans cela. Et la preuve, la voilà : regardez comme il vide son verre!

— Eh bien, dit le grand charpentier à Jacques, qui effectivement vidait son verre en écoutant, tu payes, puisque tu fais tout cela.

— Ecoute-moi, Pierre, répondit avec une certaine ironie celui à qui s'adressaient ces paroles, tu m'expliques ça tout de travers. Monsieur, ajouta-t-il en montrant mon ami, m'expliquera ça mieux que toi.

— C'est vrai, reprit avec vivacité le charpentier, un peu piqué de n'être pas trouvé compétent; moi, je n'ai pas fait mes études. Mais, vois-tu, ce n'est ni la faute de mon père ni la mienne; mais c'est qu'à l'âge de dix ans, il me fallait travailler et rapporter de l'argent tous les samedis, ou bien on dansait devant le buffet! Et monsieur m'a l'air, au contraire, d'avoir commencé ses études avant que d'avoir travaillé?

Je fus assez étonné quand j'entendis mon ami répondre courtoisement à cette invitation; je le croyais incapable de dépouiller son humeur sombre et de sortir du silence où il venait de se renfermer.

— Vous avez raison, dit-il; j'ai mangé, comme on dit, mon pain blanc le premier.

Il fut apparemment touché de la bonne volonté de ces hommes simples qui s'adressaient à lui, au nom de l'instruction qu'il avait eu le bonheur de recevoir, tandis qu'eux en avaient été privés par le hasard de leur naissance. Sans que je m'en mêlasse, il reprit la conversation qu'il avait si brusquement rompue un moment auparavant; et, en homme qui avait étudié sérieusement cette matière, il expliqua tout le mécanisme de l'impôt.

A son exemple, j'ai eu, depuis ce temps, la curiosité d'exa-

mer attentivement ce sujet. J'ai voulu vérifier ses assertions, et je les ai trouvées parfaitement exactes. Il suffit de considérer la nature ou, comme on dit ordinairement, *l'assiette* des impôts, pour voir qu'à l'exception de la contribution foncière, et, à quelques égards, de la contribution personnelle et mobiliaire, ils portent indistinctement sur les *hommes de salaire* comme sur les hommes *de revenu net;* par tête, par conséquent, et non en proportion de la fortune. L'impôt total est aujourd'hui d'un milliard cent trente millions (1); or, si l'on retranche de cette somme la contribution foncière, qui est de deux cent soixante et onze millions, il reste, pour l'impôt non foncier, pesant, sous toutes sortes de formes, sur les objets de *première nécessité*, et jamais sur les objets de luxe, la somme de huit cent soixante millions, c'est-à-dire les *trois quarts* du budget total. Ce sont les mendiants, les indigents, les salariés sans aucun titre de propriété foncière, les ouvriers des villes, les prolétaires des campagnes, qui payent presque en totalité ces trois quarts du budget.

Et pourtant la Charte avait dit, dans son second article, que « les citoyens contribuent, indistinctement, *dans la proportion de leur fortune*, aux charges de l'Etat. » La Charte *vérité* se trouve ainsi mentir dès son second article; ce n'est peut-être pas le seul qui soit un mensonge.

Mon ami passa en revue les diverses sortes d'impôt, et il montra que toutes (la contribution foncière mise de côté) portent sur des objets de première nécessité, l'habitation, l'air, le pain, la viande, les boissons, le sel, le sucre; ou sur des choses dont le peuple a l'habitude aussi bien que les riches, comme le tabac et les cartes à jouer; ou sur les rouages essentiels de la production, comme l'impôt des patentes et l'impôt sur les voitures publiques, la navigation des fleuves, etc. Et il en conclut que, puisque, sur trente-quatre millions de Français, il y en a trente-trois millions, ou à peu près, qui ne vivent que de salaire, ces salariés payent comme trente-trois, et la classe des riches qui possèdent le sol et les capitaux comme un.

Vous voyez bien, continua-t-il, que c'est nous qui payons, que c'est le *paysan* qui paye. Vous ne pouvez manger, ni boire un verre de vin ou même d'eau, sans payer au gouvernement; car le tonneau, les seaux et le porteur d'eau sont imposés. C'est nous ouvriers, petits consommateurs, qui, pour boire un mauvais vin, souvent plus nuisible que salutaire, payons les impositions personnelles et mobilières, la patente et le droit de licence du marchand, après que nous avons déjà payé le droit d'entrée urbaine, lequel par parenthèse est aussi fort pour la plus chétive piquette que pour le bordeaux le plus généreux; et c'est encore nous qui payons les loyers énormes que le propriétaire impose au débitant, et le luxe souvent effréné que ce débitant est obligé d'avoir, et sa fortune, s'il en fait une. Le riche, au contraire, ne paye, pour tous ces objets de première nécessité, qu'un quart de tribut à César; car il a soin d'avoir tout cela de première main et de première qualité. Enfin c'est vous, c'est moi, c'est le peuple, le peuple des malheureux, le peuple des prolétaires, qui fournissons pour les trois quarts aux dépenses des gouvernants. C'est nous qui, par cette espèce de saignée continuelle qui affaiblit notre vie, entretenons quatre cent mille soldats et l'armée des fonctionnaires publics, y compris les sergents de ville et les nouveaux gendarmes appelés gardes municipaux, pour nous arrêter ou nous sabrer... Ce tableau vous montre, ajouta-t-il en s'adressant à celui qui avait fait la question, que monsieur (en désignant le grand charpentier) avait raison de vous dire qu'en buvant un verre de vin il payait peut-être la balle destinée à lui donner la mort; et, en tout cas, il peut affirmer avec une complète certitude qu'en buvant il paye pour en enrichir d'autres.

— Ces farceurs-là! dit le questionneur, nous leur payons la course en voiture, pendant que nous la faisons durement à pied.

— Et nous aurons beau dire, ajouta le charpentier....

— *Toujours l'on nous tondra*, dit un autre qui avait lu son Béranger.

— Ce n'est que trop vrai, dit le chauffeur, qui était enfin éclairé; c'est du petit au grand, ça fait la boule de neige; ce sont toutes ces petites sommes, que nous donnons séparément, qui forment la grosse avec laquelle ils payent. Parbleu! c'est tout simple! Mais, voyez-vous, jamais je ne m'étais inquiété de savoir *qui payait*. A présent je commence à comprendre. Jamais je n'avais pris garde à cela.

Et comme un esprit vindicatif et rancuneux, qui n'oubliait pas ce qui s'était passé, il ajouta :

— Voyez-vous, je ne suis pas de ces gens à dire *je comprends*, quand je ne comprends pas; il me faut à moi qu'on me mette les points sur les *i*. Et il sourit d'un air satisfait.

— Mais ce n'est là qu'une de nos manières de payer, reprit mon ami.

— Quoi! dis-je tout étonné, y en a-t-il donc une autre?

— Tu paraissais en convenir tout-à-l'heure, me répondit-il, puisque tu semblais admettre que *c'est le peuple qui paye tout le monde*. Si le peuple paye tout le monde, c'est donc qu'il ne paye pas seulement les fonctionnaires publics. Or, comme par l'impôt il n'y a de payés que les fonctionnaires publics, c'est donc qu'il y a une autre manière de payer, à laquelle nous contribuons, nous autres prolétaires qui formons la presque totalité du peuple.

— Ta manière de raisonner m'embarrasse, répondis-je. J'avoue que tu dois avoir raison, s'il est vrai, ce dont je ne doute presque plus, que c'est le peuple, dans son *indivisibilité*, comme tu dis, qui produit tout, et qui par conséquent paye tous les services patents ou occultes. Et pourtant ce n'est pas par l'impôt que nous payons le luxe des millionnaires, ni en général les profits des capitalistes et des riches. Dis-nous, je t'en prie, quelle est cette autre manière de payer dont je ne me doute pas?... Monsieur, ajoutai-je en montrant le chauffeur, ne se doutait pas que nous payions l'impôt, et par l'impôt les fonctionnaires publics. Moi, je ne me doute pas que nous payions autre chose que l'impôt ni d'autres hommes que ces fonctionnaires.

— Monsieur, reprit mon ami, n'a eu qu'à fixer un moment son attention pour comprendre comment nous payons directement ou indirectement l'impôt, et comment par l'impôt nous payons nos seigneurs du budget, c'est-à-dire ceux de nos seigneurs qui nous gouvernent politiquement. Eh bien, il ne te sera pas plus difficile, avec la plus légère attention, de comprendre comment nous payons aussi nos seigneurs du capital, nos seigneurs de l'industrie, nos seigneurs qui nous gouvernent économiquement, qui nous font travailler, qui nous distribuent notre besogne, qui nous tiennent à l'atelier comme des esclaves quand ils ont besoin de nous, mais nous jettent sur le pavé quand ils n'en ont plus besoin.

— Ah! dis-je, nous y voilà de nouveau. Cette fois-ci, j'espère, tu vas t'expliquer. Car je te répéterai jusqu'à satiété ce que je te disais tout-à-l'heure : Comment veux-tu que ce soit nous qui les payions, puisqu'au contraire ce sont eux qui nous payent?

— Eh! précisément, s'écria-t-il. Ils nous payent, et voilà pourquoi ils s'arrangent de façon à nous faire payer. Ils nous payent, on leur laisse le droit de nous payer; *ils nous payent mal*, donc nous les payons.

— Ah! je t'entends, repris-je; voilà le mystère que j'étais assez bête pour ne pas comprendre. C'est comme si on les avait chargés de prélever sur notre travail l'impôt qu'il leur conviendrait de lever à leur profit.

— Précisément. Tu as saisi enfin le nœud de la question. Tous ceux qui, par le capital, c'est-à-dire par les instruments de travail et les avances, disposent de la production, sont des *fonctionnaires* à qui l'Etat abandonne le soin de se fixer à eux-mêmes leurs émoluments. Ces fonctionnaires

(1) Ce chiffre était exact à l'époque où ceci fut écrit. Il va sans dire qu'il a prodigieusement augmenté depuis.

ne sont pas appointés, comme le sont dans l'armée les officiers de tout grade, comme le sont aussi les juges et les divers magistrats, les professeurs de l'Université, les ingénieurs des ponts-et-chaussées et des mines, et en général tous les membres de la hiérarchie sociale, y compris les prêtres des divers cultes. Non, on les laisse libres de se récompenser eux-mêmes de leurs services; mais en même temps on les laisse libres de gérer la terre et tous les instruments de la production comme ils l'entendent. Toutes les découvertes faites par l'homme depuis le commencement des siècles, toutes les machines qui peuvent faciliter le travail, l'*outillage de l'Humanité*, en un mot, leur est abandonné. Ces chefs de l'armée industrielle n'ont aucun compte à rendre de l'emploi qu'ils font de cet outillage. Mais, par suite, nous leurs soldats, nous sommes livrés à leur merci!.... Qu'arrive-t-il, en effet? Comme l'Etat ne les paye pas, il faut bien que quelqu'un les paye. Qui les paye donc? c'est nous. Nous les payons par notre travail. Nous travaillons, ils récoltent. Voilà tout le mystère!..... Tu le vois maintenant, chaque travailleur ne paye pas d'une seule façon, comme tu l'imaginais; il paye de deux façons et dans deux *bourses*, dans deux *budgets*, pour me servir de ce terme anglais, importé chez nous, et qui veut dire bourse. Chaque travailleur paye dans une bourse quand il *consomme*, mais il paye aussi dans une autre *bourse* quand il *produit*. Il paye alors par la manière même dont il est payé. Notre *consommation* sert, par l'impôt, à payer le budget de l'Etat. Notre *production*, devenue pour nous le *salaire*, sert, par ce que ce salaire devrait être et ce qu'il n'est pas, à payer le budget des particuliers riches.

Tu vois, continua-t-il, que j'ai pu soutenir avec raison que c'est nous qui payons les capitalistes, bien que ce soient eux qui nous payent... Ah! tu n'apercevais, ajouta-t-il en riant, qu'une des deux besaces où nous sommes tenus de verser le fruit de notre sueur! Nous n'avons pas qu'un sac à remplir, je t'assure, nous en avons deux : un par-devant, un par-derrière.

J'avais étudié l'économie politique, ou ce qu'on appelle de ce nom ; car c'était la science à la mode sous le règne du Libéralisme de la restauration. Mais j'avoue que je n'avais rien lu dans les livres de M. Say qui ressemblât à ce que j'entendais. Il me prit un remords de me laisser si facilement faire; et, résistant à l'évidence intérieure qui me pénétrait, je me mis à opposer objections sûr objections.

— C'est fort grave, lui dis-je; c'est une manière nouvelle de considérer la société. Mais est-elle solide? Tu sembles faire de l'Etat ou du gouvernement quelque chose de fondamental, tandis qu'à l'inverse nous étions habitués, sous la Restauration, à regarder l'Etat ou le gouvernement comme une superfétation, à tel point que M. de Tracy l'appelait un *cancer*.

— M. de Tracy se trompait.

— Et Smith! lui dis-je, et M. Say! et tous les économistes, et tous les libéraux leurs disciples!

— Quand tu m'apporterais cent mille autorités à l'appui d'une erreur, reprit-il, ce n'en serait pas moins une erreur. L'œuvre des derniers siècles fut de détruire l'organisation du Moyen-Age, la papauté, la monarchie, la noblesse. Il est donc tout simple que cette croisade des esprits contre une certaine forme de gouvernement ait abouti à la proscription de tout gouvernement et de l'idée même de gouvernement. La critique, au bout de son œuvre de destruction, a posé le néant; et le néant, prenant un costume de docteur, s'est cru une science, et s'est appelé l'*économie politique*. Pauvre science! ne m'en parle pas, je te prie. Nous avons cité tout-à-l'heure deux mots de M. Dupin qui la résument : *chacun pour soi*, et *loups-cerviers*.

— Ainsi donc, continuai-je, suivant toi, l'Etat préexiste à ce qu'on nomme la propriété.

— Il faut s'entendre, répondit-il. Il y a deux sortes de propriétés, aujourd'hui amalgamées et confondues à tort. Il y a la propriété qui se rapporte à la personnalité de chacun : celle-là est sainte et sacrée. Mais il y a la propriété qui permet de disposer du travail des autres hommes, et par là de leur personnalité et de leur vie : celle-là n'est pas la propriété véritable; elle est à la propriété véritable ce que l'Anté-Christ est au Christ.

— Explique-toi, lui dis-je.

— Autrefois un maître avait droit de vie et de mort sur ses esclaves : cela s'appelait propriété. A une autre époque, un seigneur avait droit d'emmener ses vassaux à la guerre, il avait sur eux encore une foule d'autres droits : cela s'appelait propriété. Aujourd'hui les possesseurs des instruments de travail ont droit de nous faire travailler pour le salaire qu'ils nous imposent : cela s'appelle propriété. La vraie propriété, c'était celle de l'esclave sur sa personne, celle du vassal et du serf sur sa liberté. La vraie propriété aussi, c'est celle du travailleur sur son travail.

— Mais il reste une difficulté grande, lui dis-je; le travail de la production ne peut avoir lieu sans les instruments. Or la propriété des instruments est aussi une propriété.

— Nous ne pouvons rien faire assurément sans instruments de travail, reprit-il; mais, réciproquement, les instruments de travail ne peuvent rien sans nous. D'où vient donc que, dans le partage des produits, nous n'avons que la part qu'on nous fait, et qu'on nous fait cette part aussi chétive que l'on peut! Ne vois-tu pas que la distribution des produits entre le capital et le salaire est inique?

— Mais, objectai-je, du moment que tu admets la propriété des instruments de travail, qu'importe que tu poses en face, comme une propriété sainte et sacrée, la propriété du travailleur sur son travail, et par conséquent sur le fruit de son travail! Ne vois-tu pas que l'une de ces deux propriétés détruit l'autre?

— Autrefois, me répondit-il, le seigneur féodal conduisait de force ses vassaux à la guerre. Demande donc aujourd'hui au général Bugeaud, dans tout l'éclat de sa gloire, de lever, de sa propre volonté, sa bourgade d'Excideuil, pour en faire un régiment, et la conduire en Algérie.

— Je ne te comprends pas, lui dis-je.

— Non, tu ne me comprends pas! s'écria-t-il. Tu crois par moments me comprendre; mais tu ne saisis pas toute la valeur de ce mot d'*indivisibilité*, le dernier des quatre termes qui composaient la devise de nos pères. Cette devise : Liberté, Fraternité, Egalité, qu'ils complétaient par Indivisibilité ou Unité, fut inspirée d'un esprit tout divin. Le principe de l'*indivisibilité* est, en effet, la clef de voûte de l'édifice social; et, comme tel, il régit la production comme toute autre chose. Est-ce que quelqu'un produit quelque chose isolément? Est-ce que toute production ne s'accomplit pas *indivisiblement*? Est-ce que toute production ne se fait pas sous l'empire des lois, par la protection des lois? Est-ce que nous tous qui composons la nation ne concourons pas, par notre association et notre adhésion aux lois, à tout fait quelconque de production? Est-ce que les sciences et les arts ne sont pas un héritage collectif de tous les hommes? Est-ce que Dédale n'a pas inventé la scie pour tout le monde? Est-ce que Cérès et Triptolème, comme le croyaient les anciens, ne furent pas des dieux? or des dieux auraient-ils voulu ne communiquer aux hommes que des instruments de dommage, de ruine pour le plus grand nombre, d'esclavage et d'inégalité! Les inventeurs des sciences, les révélateurs de tout genre qui ont perfectionné l'Humanité, n'ont-ils pas fait tous comme ces dieux? N'est-ce pas pour tous les hommes qu'ils ont enrichi le monde du fruit de leurs pensées? Pour tous, entends-tu, pour tous *indivisiblement?* Et si ce fruit des divines pensées est immortel, qui le rend immortel, si ce n'est le grand Dieu lui-même qui se communique à tous? Donc toute production est *indivise*, jusqu'au moment où la justice la divise pour en donner une part à chacun. Combien donc sont insensés ceux qui, n'apportant qu'une part dans l'œuvre, et une part qui n'est pas d'eux, qui n'est pas à eux, qui leur vient de Dieu et de l'Humanité, disent non seulement de cet instrument qu'ils

apportent, mais encore du résultat de cet instrument, ou de la production : *Ceci est à moi!* comme si cet instrument, qui a pour origine la science collective et héréditaire de l'Humanité, ne leur avait pas été communiqué; comme si la loi, organe de l'association générale, n'était pas nécessaire, indispensable, pour leur en garantir l'usage; et comme si, en outre, le travail de leur frère, le prolétaire, et par conséquent leur frère même, n'intervenait pas dans cette production, et ne la rendait pas *indivise* jusqu'au moment où l'équité en dispose. De quel droit te sers-tu de la science? peut toujours dire la Société collective à tout propriétaire. La science entre dans ta production : or la science est *à tout le monde indivisiblement.* Donc ta production restera *indivise*, jusqu'à ce que moi, la Société, moi l'Unité, moi l'Indivisibilité-principe, source de toute production comme de toute vie, parce que je suis la Loi, parce que je suit tous, parce que je suis l'Equité, la Justice, et aussi la Force, en un mot parce que je participe de Dieu, de celui par qui tous vous vivez, et que je le représente sur la terre; jusqu'à ce que moi, dis-je, sans qui tu ne produirais rien, j'aie fait un équitable partage de cette production entre toi et ton frère... O communion! continua-t-il, Eucharistie du Christ, quand les hommes te comprendront-ils? quand comprendront-ils que le nom de toute société est *communion*, que toute justice sort de la communion et y ramène?

J'avais quelquefois entendu traiter la question de la propriété; mais les raisons qu'on apportait, soit pour, soit contre, m'avaient toujours paru faibles ou fausses. Pour la première fois, la vérité sur ce point m'apparaissait. Mon ami me montrait le véritable principe de la propriété dans l'association humaine; et, rendant par là même à cette association tous ses droits, il prouvait d'une façon solide l'abus actuel de la propriété.

Il se tut un moment, et continua ainsi :

— Aujourd'hui, quand on parle aux hommes de vertu, ils rient; quand on leur parle d'héroïsme, ils rient; quand on leur parle de charité, ils rient; quand on leur parle de religion, ils rient; quand on leur parle de la vie future, ils rient; quand on interroge leur âme pour voir s'ils n'ont pas quelque sentiment de la vie éternelle, ils rient; enfin, quand on leur parle de Dieu, ils rient plus fort. Mais quand on leur parle de la propriété, ils deviennent sérieux et attentifs. Il nous reste la propriété, osent-ils dire; avec cela nous défions tout; avec cela nous vaincrons les siècles! Il n'y a que cela de solide, mais cela est solide. La propriété a toujours existé, et elle existera toujours. Les dieux, les religions, les croyances, ont passé; mais la propriété est demeurée, et demeurera à jamais..... Ah! misérables! je voudrais, pour votre bien, vous enlever en quelques paroles ce refuge où s'appuye votre néant, la propriété, le prétendu droit de propriété, tel que vous le concevez.

— Parle, parle, lui dis-je; nous t'écoutons, nous te comprenons.

— Oui, reprit-il, la société actuelle, ne croyant plus à rien, a voulu croire à la propriété; et il s'est trouvé des aveugles pour dire et répéter que la propriété est le fondement même de la société. A ce compte, nous aurions encore une société véritable : malheureusement il n'en est rien. La propriété n'est pas une base. La propriété est un fait qui accompagne la société; mais, loin qu'elle soit le fondement de la société, elle existe sous la sanction, sous l'égide, et avec la permission de la société. Voilà la vérité, et rien n'est plus facile que de démontrer cette vérité.

— Démontre-la... Va! tes paroles ne sont pas perdues. Il est trop vrai que la propriété est la seule religion de notre temps. Il serait bon de détruire cette fausse religion.

— C'est la religion du veau d'or, reprit-il, mais elle est stupide comme son idole. En effet, que disent ceux qui font de la propriété le fondement de la société, et qui s'imaginent follement qu'en l'absence de toute religion, la propriété peut encore être une religion; que disent-ils? Ils prouvent que la propriété est inhérente à la nature humaine, qu'elle a sa cause dans la nature humaine. « L'homme, disent-ils, a un absolu besoin de s'approprier certains objets, et de là son droit. L'homme a besoin de propriété, puisqu'il a un corps, et qu'il ne peut pas vivre sans corps. Il a besoin de la nature : donc il a un droit sur la nature. Son besoin fait son droit. » Je le veux bien, mais seulement j'ajoute : Puisque l'homme a besoin de propriété et a droit à la propriété, tout homme a ce besoin et ce droit. Donc le droit de propriété n'existe que parce qu'il existe pour tous; le proclamer, c'est proclamer le droit de tous. Donc il n'existe que par la société.

— Tu m'éclaires, lui dis-je. Je n'avais jamais fait cette remarque, bien simple pourtant, que si l'homme a besoin de propriété, tout homme en a besoin, et que par conséquent il est stupide de fonder la propriété *individuelle* sur le besoin de la nature humaine, puisqu'il n'y a à conclure de ce besoin de la nature humaine que le droit de propriété pour tous, ou la propriété *indivise*, pour me servir d'une idée lumineuse que tu viens de nous fournir..... Mais tu oublies, continuai-je, une autre raison que l'on donne ordinairement de la propriété individualisée; c'est le droit du premier occupant.

— Autre absurdité! reprit-il. Que veut-on dire par là? Que celui qui occupe a droit d'occuper? Mais si celui *qui a besoin* n'occupe pas, que devient l'argument tiré du besoin? Ne vois-tu pas que ces deux raisons que l'on donne du droit de propriété individuelle, le besoin, d'abord, et le droit du premier occupant, ensuite, se détruisent l'une l'autre? Car, au fond, pourquoi l'occupant a-t-il droit, si ce n'est parce qu'on lui reconnaît ou suppose le besoin? Donc c'est son besoin qui fait son droit, et non l'occupation. Mais alors il ne faut pas parler du droit d'occupation, mais du droit du besoin; et, en ce cas, le besoin seul fondant le droit, le besoin d'un survenant détruira le droit du premier occupant. Donc le prétendu droit du premier occupant n'est en définitive que le droit du plus fort. Il suffit d'être le plus fort ou le plus rusé. C'est au reste ce que l'on voit se pratiquer depuis bien longtemps dans le monde. Mais c'est ce que, de tout temps, on a appelé violence et ruse; c'est encore ce qu'on appelle guerre ou conquête; et c'est aussi ce qu'on appelle vol. Considérer donc ainsi la propriété, c'est-à-dire comme un fait, et rien que comme un fait, c'est légitimer la violence, la ruse, la guerre, le despotisme, le vol. Non, la propriété n'est pas fondée sur le droit du premier occupant, c'est-à-dire sur le hasard et la force. La propriété est sainte dans son essence; elle est l'exercice légitime de notre personnalité, de notre liberté; elle est aussi naturelle que nécessaire à l'homme. Mais ce qui est ainsi légitime et absolu, c'est le *droit à la propriété.* Quant à l'*usage de ce droit*, il dépend de l'association humaine, il dépend de la loi. Si l'homme est seul, comme le sauvage, au sein de la nature, il est possible qu'il ait droit sur toute la nature; il possède alors tout ce qu'il peut posséder, et comme il peut le posséder. Mais assurément, s'il vit en société, il possède sous l'empire des lois de cette société, lesquelles lois résultent des croyances qui règnent dans cette société. Et si ces croyances changent, le mode de posséder change aussi, et se modifie. Or précisément c'est le cas aujourd'hui. Les croyances fondamentales de la société, qui légitimaient et permettaient la propriété, telle qu'elle existe encore, sont évidemment abrogées; donc la propriété, telle qu'elle existe aujourd'hui, doit être modifiée. Donc, quand, au lieu de chercher à fonder la société nouvelle sur des croyances morales, on invoque le droit de propriété pour détruire à jamais entre les hommes le principe même d'une société morale, capable de légitimer entre eux un certain mode de propriété, on commet, sciemment ou insciemment, le plus grand de tous les crimes, un véritable crime de lèze-Humanité..... Oui, poursuivit-il, je sais qu'il est encore d'ignorants légistes, ou de plus ignorants parleurs de philosophie, qui

fondent la propriété sur le droit du premier occupant, transmis de siècles en siècles, de la plus profonde antiquité jusqu'à nous, par des voies apparemment légitimes, la guerre, le pillage, le vol, et tous les crimes. Mais alors pourquoi avez-vous renversé la noblesse? Les nobles pouvaient au moins arguer de la conquête. Mais les *nobles* d'aujourd'hui ne sauraient parler de leurs écussons sans faire rire et sans rire eux-mêmes. Quand la noblesse existait encore, quand on pouvait encore arguer de la force, Rousseau répondait: « Le plus fort n'est jamais assez fort pour être toujours le maître. Sitôt que c'est la force qui fait le droit, l'effet change avec la cause; toute force qui surmonte la première succède à son droit. »

— Bravo! m'écriai-je. Vive Rousseau, ce révélateur immortel! Tous les pygmées qui s'acharnent après lui ne détruiront jamais sa parole... Mais résumons ce que tu viens de dire. Ainsi donc, suivant toi, la propriété n'est pas de droit naturel?

— Le droit à la propriété est seul de droit naturel; la manifestation de ce droit est de droit civil.

— Et fonder la société sur la propriété, comme tant de gens le font aujourd'hui, est absurde?

— Assurément, puisque c'est, au contraire, la propriété qui se fonde sur la société. Seulement la loi, organe de cette société, doit satisfaction au droit naturel et légitime de chacun à la propriété.

— Mais, dis-je, si le fait de propriété est de droit civil, bien que le droit de chacun à la propriété soit de droit naturel, comment accorder le droit avec le fait? Comment prouveras-tu que la société doit et peut donner satisfaction à ce droit naturel de chacun à la propriété? La société, te dira-t-on, fait ce qu'elle peut; elle institue la propriété, c'est-à-dire qu'elle lui donne telle ou telle forme; puis elle laisse les individus s'arranger comme ils l'entendent en obéissant à ses lois.

— Et tu ne fais pas attention qu'en disant cela, tu te réfutes toi-même. Car tu dis : «La société institue la propriété;» mais tu es obligé d'ajouter, pour expliquer cette institution : « c'est-à-dire qu'elle lui donne telle ou telle forme. » Or, si la société donne à la propriété telle ou telle forme, elle peut donc changer la forme de la propriété, quand cette forme est mauvaise.

— Je t'entends, repris-je; c'est affaire de droit politique que de changer la forme de la propriété, quand cette forme est reconnue mauvaise.

— Assurément. Le droit politique règle le droit civil, et a pour mission de donner satisfaction au droit naturel... Et c'est pour cela, continua-t-il, que tout va si mal aujourd'hui; car aujourd'hui ce n'est pas le droit politique qui règle la propriété, c'est la propriété qui règle le droit politique. Or la forme actuelle de la propriété n'est pas autre chose que la suite de la conquête barbare.

— Quoi! dis-je, tu m'étonnes. N'a-t-on pas renversé en 89 tous les droits féodaux? Comment la propriété, dans sa forme actuelle, serait-elle la suite de la conquête barbare?

— On a renversé certains droits féodaux; mais une autre féodalité a succédé à la première.

— Tu serais bien embarrassé, ce me semble, de prouver cela. Est-ce que nous avons encore des nobles, des seigneurs? Je ne vois, dans la société actuelle, que des propriétaires, des industriels, des marchands. La noblesse, comme chacun le dit aujourd'hui, est une chimère. M. Aguado ou M. de Rothschild, voilà les vrais nobles de notre temps.

— Tu dis toi-même ce que je dis, et tu ne veux pas reconnaître la vérité de ce que je dis!... Ne viens-tu pas d'avouer que ceux qui disposent du revenu net de la France, les millionnaires, les capitalistes, étaient les nobles de notre temps?

— Entendons-nous : ils sont les nobles de notre temps; et pourtant ils n'exercent aucun droit féodal.

— O imbécile! dupe des mots! Parce que le nom change, tu ne reconnais pas la chose! Il y a trois cents ans, tu étais serf, esclave : c'était un homme bardé de fer qui te tenait esclave. Aujourd'hui cet homme est un capitaliste incapable de soutenir le poids d'une armure; mais tu n'en es pas moins esclave. Ce n'est plus une forteresse perchée sur une montagne qui te domine et te fait la loi; mais parce que la forteresse est devenue un coffre-fort, tu n'en subis pas moins la loi!

Je baissai la tête, reconnaissant en moi-même la vérité de ce qu'il disait. Je me sentais aussi asservi par l'or accumulé des capitalistes que pouvait l'être le serf du Moyen-Age par le fer aiguisé en hallebardes des seigneurs féodaux.

— Oui, dis-je, l'or a remplacé le fer! voilà tout... Et pourtant, ajoutai-je à l'instant même, je ne comprends pas cela. Je ne comprends pas quelle espèce de rapport il peut y avoir entre la propriété actuelle et l'ordre féodal. Je ne comprends pas non plus comment l'une est la suite de l'autre. Jamais je n'ai entendu dire pareille chose; j'ai toujours entendu dire le contraire. Tout le monde dit le contraire; voilà cinquante ans que l'on dit le contraire; voilà cinquante ans qu'on se félicite d'avoir aboli les droits féodaux. Personne n'a dans l'idée que nous soyons encore plongés dans la féodalité. Il n'y a que toi pour avoir de pareilles pensées. Conviens que tu es un fier original! Mais je crains que tu ne pousses l'originalité trop loin. Quoi! te voilà qui prétends que la propriété actuelle est une suite de la féodalité! Rêves-tu? La Révolution n'a donc rien fait, ou bien elle n'a pas compris ce qu'elle faisait.

— La Révolution, reprit-il, n'a pas encore été bien comprise.... Au reste, pourquoi te scandalises-tu d'une idée aussi simple que celle-ci : *La propriété actuelle est la suite du droit féodal?* N'est-il pas notoire que la Révolution a été arrêtée dans son cours? et ne s'est-il pas trouvé une foule de gens, sans compter Napoléon, pour se vanter de l'avoir interceptée, comprimée, vaincue? Elle n'a donc pas fait tout ce qu'elle voulait faire....

— Mais enfin, dis-je, quel rapport vois-tu entre la propriété actuelle et la féodalité?

— Je n'en vois qu'un, reprit-il, mais il en vaut mille : c'est *le droit du seigneur*....

—Le droit du seigneur! dis-je tout étonné. J'avoue qu'il me prit une forte envie de lui rire au nez, comme on fait à un extravagant. Il est fou! me disais-je en moi-même. Le droit du seigneur! le droit du seigneur! Où diable voit-il le droit du seigneur? Et je le regardais, et j'ouvrais de grandes oreilles pour entendre ce qu'il allait dire.

— Oui, le droit du seigneur, reprit-il; je n'ai pas d'autre mot pour désigner cela. J'appelle les choses par leur nom :

J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon.

C'est pourquoi j'appelle le droit du seigneur *le droit du seigneur.* Et je ne veux pas deux secondes pour que tu t'entendes avec moi là-dessus. C'est cette maudite habitude que tu as de croire à l'abolition des droits féodaux en 1789 qui t'obstrue le jugement, et qui t'empêche de reconnaître *le droit du seigneur*, quand il existe pourtant et s'exerce sur toi à tous les moments de ton existence... Il est bien certain, historiquement et de toute façon, continua-t-il, que la propriété, telle qu'elle est constituée aujourd'hui, n'est que la suite et, à quelques égards, la parodie de la conquête du Moyen-Age; ce qui n'empêche pas tout le monde de répéter que la Révolution de 1789 a aboli complètement et radicalement les droits féodaux. Il faut convenir qu'être la suite de la conquête barbare et la queue de la féodalité n'eût pas été un principe rationnel à invoquer par le Tiers-Etat, vainqueur de la Noblesse, avec le secours de la nation tout entière. Mais la passion est sophiste, et les castes sont peu scrupuleuses sur la logique, quand il s'agit de leurs intérêts. Le Tiers-Etat, heureux de

sa victoire, s'en glorifie donc hautement ; et il appelle cela *l'abolition de la féodalité*, tandis que ce n'est que *le début de l'abolition de la féodalité*.

— Prouve-moi cela, m'écriai-je.

— C'est facile à prouver. L'axiome de tout le Moyen-Age ne fut-il pas cette maxime : *Nulle terre sans seigneur*. L'axiome de 89 fut au contraire : *Nulle terre n'a de seigneur*. C'est ce qu'on appelle l'abolition des droits féodaux. Mais au fond c'est en principe l'abolition de la propriété pour ce temps-là ; car le vrai propriétaire, c'était le seigneur. Le détenteur, le vassal n'était qu'un concessionnaire, un délégué ; il possédait à titre féodal, à titre de redevance et de vassalité. L'abolition des droits féodaux fut donc véritablement une insurrection contre la propriété, ou, si l'on aime mieux, une conquête en sens contraire de l'ancienne conquête. Ce que la force avait établi, la force le détruisit. Mais un nouveau droit du plus fort s'établit à l'instant même : le détenteur, le vassal, ce second propriétaire féodal, remplaça son suzerain, et se fit seigneur à sa place ; et de là l'axiome qui règne aujourd'hui : *Toute terre, c'est-à-dire tout instrument de travail, a un propriétaire*. Il y a un homme qui concède cette terre ou cet instrument de travail au véritable travailleur, et perçoit redevance pour cette concession...

— Ah ! je t'entends, m'écriai-je en l'interrompant brusquement. Ce que les économistes appellent la *rente* t'apparaît comme un *droit féodal*.

— Est-ce que cela ne t'apparaît pas ainsi ? Peux-tu donner une autre raison du privilége de l'oisif? La société aujourd'hui est représentée par deux hommes, deux types : l'un s'appelle riche, et l'autre pauvre. L'un a en son pouvoir la richesse accumulée ; c'est-à-dire qu'il possède l'espace et le temps, l'instrument et l'avance. Son voisin n'a que son génie et sa force. Quand l'oisif par essence éprouve un besoin, le voisin s'offre à le satisfaire. Prêtez-moi votre instrument, dit-il à l'oisif; je produirai pour vous contenter et pour me faire vivre. Il y a alors de la richesse créée, et l'instrument devient un instant la propriété du travailleur. Mais que l'oisif soit tout-à-fait oisif, c'est-à-dire que, restant dans sa nature, il refuse jusqu'à son instrument, le voisin expire, et la richesse reste stagnante. La richesse se crée aujourd'hui sous ces deux conditions, ce qui fait qu'elle est infiniment minime en comparaison de ce qu'elle devrait être, au point où en sont déjà les sciences et les arts. Eh bien ! dis-moi, ce double privilége de l'oisif, qui fait d'abord que lui seul dispose des instruments de travail, et ensuite qu'il en retire un droit indépendamment de tout travail, cette double iniquité, d'où vient-elle? Elle n'est pas nouvelle dans le monde, il est vrai ; elle existait hier, comme elle existe aujourd'hui ; le nom seul a changé. Ce premier privilége de l'oisif, qui fait que lui seul dispose des instruments de travail, tu l'appelles *propriété* ou *capital*. Mais durant les derniers siècles ce privilége existait aussi, et comment s'appelait-il alors ? Il s'appelait *puissance* ou *noblesse*. Et ce second privilége qui fait que l'oisif perçoit une redevance pour l'usage qu'il concède des instruments de travail, tu l'appelles *intérêt* ou *rente*. Mais durant les derniers siècles ce privilége existait aussi, et comment s'appelait-il alors? Il s'appelait *suzeraineté* ou *droit du seigneur*. Quoi ! ne vois-tu pas que ce riche, qui primitivement, et pendant tout le règne de la féodalité, ne tenait sa propriété qu'à titre de vassal, et qui aujourd'hui n'est plus vassal, mais est toujours suzerain, n'est autre chose qu'un nouveau seigneur qui s'est substitué à l'ancien? Ne vois-tu pas plus encore? ne vois-tu pas que son prétendu droit est toujours le même *droit féodal?* En effet, avant de chasser l'ancien seigneur son maître, il ne possédait qu'à titre féodal, en qualité de vassal : or a-t-il renouvelé ses titres, c'est-à-dire a-t-il aujourd'hui un autre titre de propriété sur les instruments de travail que celui qu'il avait hier? Non. Donc, s'il possède sans maître, s'il est seigneur à son tour, c'est toujours en suite de la féodalité qu'il possède et qu'il est seigneur. Seulement on peut lui demander ce qu'il a fait de son seigneur...

— Oui, dis-je, on peut lui demander, comme Dieu dans la Bible : Caïn, qu'as-tu fait de ton frère?

— Et l'on peut demander à tous les deux, c'est-à-dire au noble et au capitaliste, ce qu'ils ont fait de leur autre frère, le travailleur, le pauvre, le prolétaire.

— Cette vérité historique me frappe, m'écriai-je. Je suis presque prêt à jurer avec toi que la *rente* n'est que le *droit du seigneur* conservé outre mesure... Oh ! mes sots d'économistes, murmurai-je entre mes dents ; que ne puis-je vous faire payer tout le temps que vous m'avez fait perdre avec vos sornettes sur l'origine de la *rente !*... Ils vont chercher midi à quatorze heures ! continuai-je me parlant à moi-même. Au lieu d'étudier l'histoire, de voir ce que fut la propriété pendant le Moyen-Age, et de se demander si la propriété actuelle ne procède pas de l'ancienne et n'a pas la même origine, ils appellent la propriété actuelle *capital* et le droit qu'elle donne à l'oisif *rente*. Puis, trompés par ces mots de *capital* et de *rente*, dont ils ne voient pas les analogues dans l'époque antérieure, les voilà qui battent la chamade : qu'est-ce que la rente? d'où vient-elle? comment se légitime-t-elle? Il est vrai qu'il était fort difficile de la légitimer. Une fois entrés dans cette abstraite recherche, ils deviennent plus obscurs qu'un four; ils s'embrouillent, ils se coupent, ils se rétractent, ils font hypothèse sur hypothèse. Ils déclarent, en fin de compte, que la matière est difficile; ce qui ne les empêche pas de raisonner toujours comme si la *rente* était la chose la plus claire, la plus évidente, la plus juste, la plus incontestable ; et les voilà qui font des quatre, cinq, six et même dix volumes sans broncher, en supposant toujours légitime cette *rente* qu'ils n'ont pu expliquer raisonnablement. Puis, l'un disant blanc, l'autre disant noir, les voilà qui se disputent ! Eh ! mes maîtres, vous êtes bien embarrassés ! Vous n'avez donc pas étudié l'histoire? Parbleu ! la *rente*, cette *rente* qui vous tracasse tant, cette *rente* qui vous a tant fait rêver, suer, souffler dans vos doigts, cette *rente* à propos de laquelle vous avez noirci tant de papier, la *rente* enfin, vous savez bien? la *rente !*... Eh bien ! vous ne devinez pas encore?... C'est cependant bien simple... Il semble qu'il ne fallait pas être malin pour le trouver... Allez ! ce n'est pas grand'chose que la *rente*.... surtout ce n'est pas grand'chose de bon.:. Vous donnez votre langue au chat? Eh bien ! je vais vous le dire : la *rente*, c'est l'ancien *droit du seigneur*.

PIERRE LEROUX.

(*La suite au prochain numéro.*)

LETTRE A UN AMI

SUR L'ÉGALITÉ.

J'ai accueilli avec joie et reconnaissance votre bienveillante critique, mon respectable ami ; et si je ne reçois vos éloges qu'à titre d'encouragement, je vois dans vos objections un témoignage de confiance, d'estime et d'amitié dont je me sens fière. Toutefois, comme ces objections portent sur le fond, sur l'essence même de mes idées, vous me permettrez de les combattre avec toutes les ressources dont je puis disposer.

Ce que vous attaquez plus particulièrement, c'est mon rêve d'égalité humaine. Je vous apparais, ne le niez pas, *donquichottant* contre d'invincibles obstacles, ignorant la science, méconnaissant la nature, et négligeant la raison, pour m'abandonner aux chimériques promesses de mon imagination ou de ma sentimentalité.

Eh bien ! soit. J'accepte le rôle que vous voulez me donner, je ne chercherai pas à sortir de la position que vous m'assignez. D'ailleurs, je n'ai rien à perdre à cet arrangement ; si j'ai quelques chances de persuasion sur vous, ce n'est pas au raisonnement que j'irai les demander. Je ne m'exposerai point, moi faible et ignorante femme, à lutter contre un adversaire de votre force, qui a pour lui les avantages de la science et de la méditation, de la raison et de l'éloquence.

Je veux donc rester pour vous une rêveuse, une sorte d'incarnation de l'esprit de Don Quichotte, et je vous dirai même en passant que ce type me paraît plus touchant encore que ridicule. Peut-être viendra-t-il un temps où les idées de ce bon fou seront reconnues et admises pour sages. Enfin, je n'affirmerai rien, je ne dogmatiserai pas. Je vous dirai tout simplement mon rêve. Si mes paroles coulent sur votre esprit sans y laisser de traces, si votre cœur reste immobile et muet en m'écoutant, c'est qu'en effet j'erre dans le vide, c'est que j'embrasse la chimère. Mais si vous venez à sentir tout au fond de votre âme une vibration sympathique, si une parcelle de l'espérance qui m'anime pénètre en vous, alors, ami, vous reconnaîtrez, n'est-ce pas, qu'il y a un germe de vérité dans mes idées? car la vérité seule se communique ainsi. Vous penserez alors que toute aperception de l'avenir est sujette à être accueillie et considérée comme un rêve, quand elle se produit dans le présent au milieu de faits contradictoires.

On dit qu'un philosophe allemand exprimait ses conceptions métaphysiques par des figures de géométrie, et que ces signes matériels, tracés sur de petits carrés de papier, suffisaient à faire comprendre ses théories aux disciples éloignés. Ma pensée profite du bénéfice de cette imagination pour revêtir certaines formes qui me la rendent plus sensible et plus appréciable. C'est ainsi que Dieu, type unique, éternel et permanent, m'apparaît occupant le centre de l'univers, qu'il éclaire, échauffe et vivifie de ses rayons incessants. Source et but de l'Humanité, qu'il a formée de lui-même et à sa propre image, il a, dès le commencement, lancé dans l'espace cette Humanité, qu'il attire et sollicite par une force attractive. Tout homme, réflétant, dans des proportions étroites et bornées, les magnifiques attributs de son créateur, est appelé par sa nature même à atteindre la perfection dont le germe est en lui. Cette perfection se réalisera quand l'Humanité aura franchi par des progrès successifs la distance qui la sépare de Dieu. En suivant les contours de la figure que mon imagination a tracée, je vois que l'Humanité a pour tâche de traverser trois périodes, ou plutôt de franchir trois cercles concentriques : le premier est celui de la liberté; le second, celui de la fraternité; le dernier enfin, celui du centre duquel on peut seulement les comprendre et les embrasser tous trois, c'est celui de l'égalité.

De ces trois conquêtes imposées à l'Humanité, deux sont accomplies; et déjà la possibilité, la nécessité de la troisième commence à se révéler. Si la liberté et la fraternité, quoique comprises et adoptées, sont encore d'une application nulle en France, c'est qu'il leur manque la sanction de l'égalité. Si la liberté, conquise par la civilisation, proclamée par les lois, est outragée chaque jour; si la fraternité, annoncée par le Christ, reconnue par la conscience humaine, est encore une tradition et une espérance, rien autre, c'est que l'égalité seule, en complétant la sublime formule, en rendra l'application possible et les résultats efficaces.

C'est l'égalité, n'en doutons pas, qui expliquera le passé, qui éclairera et guérira le présent, qui nous donnera l'avenir!

Si je tiens pour certain l'avènement du règne de l'égalité, c'est que j'en sens l'espérance ou tout au moins le desir dans les âmes honnêtes. C'est que toute aspiration d'un cœur généreux ne me semble pouvoir être provoquée que par la révélation d'une promesse divine. C'est que le Dieu dont nous sentons la sagesse et la bonté, malgré l'erreur qui nous égare, malgré les maux qui nous accablent, le Dieu créateur de notre âme, comme il l'est de notre corps, s'il a su pourvoir à la satisfaction de nos appétits naturels, ne voudra pas laisser éternellement sans objet, sans réalisation, nos vœux les plus légitimes, nos conceptions les plus religieuses. Mais si la vie actuelle n'était qu'une impasse, si l'oppression et la douleur, fruits abondants et amers de l'inégalité, devaient à tout jamais être notre nourriture, si l'Humanité était destinée à donner toujours l'affligeant spectacle du despotisme des uns, de la servilité des autres, de l'égoïsme de tous; si l'aveuglement et la souffrance, si l'erreur et le crime enfin devaient à jamais regner parmi nous;... il serait donc bien cruel, bien inconséquent, ou bien impuissant, ce Dieu qui, dans tous les temps, dans toutes les religions, ne s'est manifesté à l'homme qu'avec de splendides promesses d'une vie future, complément, récompense et consolation de celle-ci. Ce n'est pas vous, je pense, qui donnerez pour solution à cette question brûlante le paradis des Chrétiens, où n'est conviée que la toute petite fraction humaine venue au monde après Jésus-Christ et qui a pu connaître sa doctrine; et encore y aura-t-il là, parmi beaucoup d'appelés, fort peu d'élus. Quel encouragement et quelles notions de justice le père d'une nombreuse famille donnerait-il à ses enfants, en promettant son héritage à l'un d'entre eux seulement?

Oh! ne blasphémons plus, et ne calomnions plus le passé en doutant de l'avenir. Etudions plutôt, avec un véritable sentiment religieux, ce passé, qui, dans sa marche lente mais toujours progressive, a engendré le présent et préparé l'avenir.

N'est-il pas vrai qu'au commencement, sous le règne de la force brutale, alors que la servitude et l'esclavage existaient dans les mœurs et dans les institutions, l'idéal des peuples était la conquête de la liberté. Quand ce premier besoin fut, sinon satisfait, du moins à peu près compris; quand des hommes, hardis pour l'époque (des rêveurs sans doute), eurent proclamé que la moitié de l'Humanité ne pouvait toujours être l'esclave de l'autre, que tout homme naît libre, et qu'un jour viendrait enfin où nul ne pourrait disposer que de lui-même; quand la liberté enfin fut un droit reconnu, sinon respecté; alors de nouveaux horizons s'ouvrirent devant l'Humanité. Oh! ce ne fut pas seulement un rêveur, ce fut bien un fou, celui qui osa dire aux rois de la terre que le dernier de leurs sujets, comme eux fils du même Dieu, était leur frère; que tous les hommes, puissants ou misérables, barbares ou civilisés, bons ou méchants, étaient unis entre eux par un indissoluble lien de fraternité.

Croyez-vous que ce dogme, que nul de nous ne repousse aujourd'hui, bien que toutefois nous en fassions bon marché, croyez-vous que cette nouveauté si blessante pour l'orgueil de quelques uns ait été acceptée sans opposition? Et cependant la loi de la fraternité passa. Aujourd'hui nous ne voulons plus de l'esclavage, nous n'en voulons plus officiellement et ostensiblement du moins, et nous cherchons de tout notre pouvoir à effacer les dernières traces de cette coupable erreur. Ainsi, nous voulons la liberté. Quant au dogme de la fraternité, il est reconnu et adopté au même degré. Celui même qui exploite le travail de son inférieur, qui le pressure et le méprise, qui lui accorde ou lui refuse à son gré le pain de l'aumône; celui qui dit : « Les gens du monde et le peuple, » celui-là même ne nie en aucune façon que cet inférieur, ce misérable, ce barbare, cet homme du peuple, a pour père le même Dieu que lui, qu'il est son frère. La pente est de plus en plus rapide sur le terrain des concessions. Si la fraternité est la cause de la liberté, l'égalité en devient la conséquence. Cette conséquence, que quelques uns nient, comme je ne sais quel philosophe ancien niait le mouvement, cette conséquence devant laquelle reculent des hommes de cœur et d'intelligence qui n'osent espérer ce qu'ils désirent; cette conséquence puissante comme la raison, comme la vérité même, avance, se développe, s'étend. Sa course est à la fois majestueuse et rapide. Triomphateur magnanime, elle répand sur ses conquêtes successives la lumière, la chaleur et la vie. O sainte égalité! j'entends ta voix douce et puissante appelant et réveillant les peuples; ton nom est devenu principe régénérateur de nos lois; tu as pénétré dans nos institutions, et ce qu'elles ont de vrai et de bon émane de toi; tu as gagné jusqu'à nos mœurs extérieures, et le temps n'est plus où l'on oserait dire ouvertement et sans ménagement qu'un rustre ne vaut pas un gentilhomme. Mais hélas! les obstacles vaincus, refoulés, ne sont pas détruits; jamais peut-être ils ne se sont montrés plus tenaces, et plus déterminés au combat à outrance. L'inégalité, chassée des hautes positions qu'elle occupait jadis, n'a plus de refuge que dans les individus; mais là l'égoïsme lui a construit des forteresses redoutables, et la nature elle-même a semblé lui venir en aide en isolant, en individualisant chacun de nous. Que l'égalité nous appelle d'une voix éclatante comme la trompette de l'archange, ou qu'elle murmure doucement à notre cœur des promesses de salut, nous ne l'entendons pas, nous ne voulons pas l'entendre. Les uns, retranchés derrière leurs priviléges, proclament comme divine cette loi humaine qui confère le droit de propriété à la longue possession. Peut-être, à son origine, disent-ils, l'Humanité avait-elle un droit d'égalité.... Mais ce droit a dû céder à l'usage... Ce droit n'est plus... il y a prescription! Pour les deshérités, ils se sentent si faibles qu'ils désespèrent; ils sont courbés d'ailleurs, enchaînés par l'inégalité; ils ne peuvent répondre à l'appel qui leur est fait.... Et tous, de haut en bas, de bas en haut, disent avec un accent de triomphe ou de découragement : Impossible !....

Cependant, quelques-uns ont été réveillés; cédant à la mystérieuse influence qui agit sur eux, ils se lèvent, et d'un pas chancelant encore, mais qui se raffermit à chaque instant, ils parcourent la ville endormie en obéissant à cette divine parole du Verbe : « Ce »que je vous dis dans les ténèbres, dites-le dans la lumière, et ce qui »vous est dit à l'oreille, prêchez-le sur les toits (1). » En voyant passer ces gens, en entendant leurs étranges discours, on se dit : Ils rêvent! et chacun rentre chez soi. Cependant, il en est qui, moins dédaigneux et plus charitables, veulent bien s'entretenir un instant avec ces pauvres fous qu'ils tâchent de guérir : « Votre doctrine de l'égalité est sans doute grande et gé»néreuse, — disent-ils; — il serait bon d'égaliser les plaisirs et les »peines entre les enfants d'un même Dieu. Mais la Nature, mais »Dieu, ne l'ayant pas voulu, c'est une œuvre impossible. La somme »des biens et des maux ne pourrait être également répartie qu'à la »condition de rendre ceux que vous appelez au partage également »dignes, dignes au même degré. Or vous renverseriez la société »de fond en comble, vous changeriez toutes les lois, vous donneriez

(1) S. Mathieu, ch. X, v. 27.

»*à tous* une éducation pareille, que vous n'empêcheriez pas qu'il y »eût des méchants et des bons, des forts et des faibles, des imbé»ciles et des gens d'esprit. Vous n'empêcheriez pas l'égoïsme, cette »*incurable* plaie du cœur humain. De ces inégalités qui viennent »de la nature, puissance absolue, et invincible, naîtront toujours, »et quand même, l'oppression et la douleur. » Voilà ce que vous m'avez dit, ami; et malgré la puissance de votre raisonnement, l'éloquence de votre parole, ma foi n'est pas ébranlée. Il est vrai que l'inégalité, dans ses formes diverses et multipliées, paraît autorisée par la nature même. Mais la nature, toute belle et grande qu'elle soit, ne m'apparaît point comme une puissance invincible, mais seulement comme la manifestation variable et passagère de la pensée divine. Si cette pensée, comme j'en ai la conviction, doit nous amener l'ère de l'égalité, la nature obéissante à l'esprit saura bien se conformer à ses volontés. Oh! je sais, je sens comme vous que bouleverser la société, changer ses lois, partager les biens matériels entre tous ses membres, ce ne serait pas là ce qui pourrait établir l'égalité. La pensée n'est pas l'œuvre des faits. L'esprit n'obéit point à la matière. Quant à ce qu'une éducation égale, commune et intelligente pourrait produire, selon moi, je reviendrai plus tard sur ce sujet. Je ne suis point d'ailleurs de ces médecins téméraires qui tueraient ou blesseraient leur malade, plutôt que de ne pas chercher à le soulager. Si un grand pouvoir d'action m'était donné tout-à coup, je m'en trouverais fort embarrassée, je vous jure, et ne saurais peut-être pas l'appliquer au développement de mes idées. Mais, malgré le mal dont chaque jour je constate l'accroissement, malgré la faiblesse des remèdes connus, j'espère, je crois et je veux ce que le Christ nous a promis en nous enseignant la plus magnifique oraison. Oui, le règne de Dieu nous adviendra; oui, sa volonté sera faite sur la terre comme au ciel; oui, sa loi, qui est la loi de grâce et d'amour, régira tous les hommes, qui, vraiment libres, frères, égaux, arriveront à l'unité dans un saint embrassement, et, purifiés, éclairés par leurs fautes et leurs douleurs passées, entreront dans le sein de Dieu, et jouiront enfin de la destinée heureuse et complète qui leur a été préparée.

Je vous ai dit mon rêve d'avenir, maintenant je veux vous dire encore celui du présent. Il est moins complet, moins grandiose, et ne porte que sur des objets très rapprochés. Il n'aurait pour réalisation que des résultats presque inappréciables. Faire avancer de quelques pas ceux de nos frères qui sont en retard, soit dans les sciences, soit dans la morale; rappeler aux riches, aux puissants, aux intelligents, la loi de la solidarité humaine, qui s'opposera toujours au bonheur de quelques uns, si tous ne sont pas appelés à le partager, recruter enfin des combattants de toutes forces et de tous grades pour la défense de la sainte cause dont je me suis fait l'obscur mais dévoué champion : tel est mon vœu, telle est mon espérance. Et pourquoi, lorsque la Doctrine aura conquis assez de cœurs honnêtes, la société tout entière ne se réunirait-elle pas pour en amener la réalisation? Ah! ne désespérons ni de Dieu, ni des hommes, ni des choses. De nobles sentiments, de saints transports, d'enthousiastes élans vers un idéal supérieur, agitent et vivifient toujours à certains moments l'Humanité. Et puis, voyez-vous, sous la croûte épaisse, sous la plaie profonde mais non incurable de l'égoïsme, bat toujours un cœur où Dieu a mis l'amour, comme un fanal protecteur et sauveur. C'est à cette flamme divine, éternelle, que nous nous retremperons. Nous avons abusé de la sensation, la connaissance ne nous est pas encore révélée; c'est par le sentiment que nous arriverons à posséder légitimement l'une et à conquérir l'autre. Aimons, aimons de tout notre cœur, de toutes nos forces, les créatures que Dieu a faites si semblables à nous. Souhaitons, espérons pour elles l'avènement du règne de l'égalité. L'Humanité, avec l'aide de Dieu, est assez grande, assez puissante, assez sublime, pour accomplir en masse et au centuple ce que ses défenseurs et interprètes ont pu concevoir.

Un mot encore avant de terminer. Je voudrais que l'inégalité présente constituât l'inégalité des devoirs, plutôt que celle des droits; qu'on ne demandât pas davantage à ceux qui ont reçu moins; que ce noble adage, *noblesse oblige*, s'appliquât à toutes les supériorités actuelles. Je voudrais enfin que les plus riches, les plus instruits, les plus influents, fussent aussi les meilleurs et les plus honnêtes, et qu'on franchît ainsi d'une manière plus logique et plus supportable la période d'inégalité.

Mme ***.

JÉSUS
AU MONT DES OLIVIERS.

I.

Le ciel était obscur, et la nuit sans étoiles
Couvrait la terre en deuil de ses lugubres voiles;
Quelques rares lueurs éclairaient faiblement
Cette nuit de tristesse et de recueillement.
Jésus, pâle et pensif, gravissait en silence
Le Mont des Oliviers, que nul vent ne balance.
Des disciples choisis le suivaient lentement.
Sur le sommet du mont il s'arrête un moment :
— Restez ici, dit-il, et priez; voici l'heure
De ma dernière veille!... O mes amis, je pleure!
J'ai besoin d'espérer... Soutenez mon effort...
Mon âme est aujourd'hui triste jusqu'à la mort!...

Il les quitte, et s'enfonce au milieu des ténèbres.
Les oiseaux réveillés jettent des cris funèbres;
Et plusieurs, d'un coup d'aile, effleurent en passant
Jésus, qui s'avançait pleurant et frémissant.
Il demeure, et contemple, immobile dans l'ombre,
Jérusalem au pied de la montagne sombre.
La ville reposait dans un sommeil moqueur.
Il tombe agenouillé sur le gazon :
— Seigneur!...
O mon Père, mon Père, éloignez ce calice,
Et faites-moi mourir avant le sacrifice!
Ah! que vos jugements sont terribles! Sion
Sans doute a mérité la malédiction :
Courtisane sans cœur, elle s'est endormie
Aux lamentations du sombre Jérémie;
Elle a ri du prophète, et, l'insultant encor,
Mené la danse impure à l'entour du Veau d'or.
La fille du Seigneur a renié son père.
Ses prêtres ont perdu la clef du saint mystère;
Et la lettre a tué l'esprit vivant de Dieu,
Que Moïse écouta sur la montagne en feu.
Quelle corruption t'a souillée, ô patrie!
Te voilà désormais dégradée et flétrie,
Sans haine, sans amour, indifférente au bien,
Déchue aux yeux du monde, et ne croyant à rien.
As-tu donc oublié ta mission divine?
Toi dont les Livres Saints témoignent l'origine,
Prophétesse de Dieu, qui conservais en toi
L'interprétation si pure de la loi!
Si l'idéal s'éteint jusqu'en ton sanctuaire,
Les peuples ignorants qui cherchent la lumière
Se voileront la face, et, se couchant sans bruit,
S'écrieront pleins d'effroi : La nuit, la grande nuit!..
Pleure, Jérusalem, pleure, prostituée!
A chanter le plaisir ta voix s'est enrouée;
Ton bras n'a plus de force, et le soldat romain
Pour te soumettre au joug n'a qu'à lever la main.
Ah! lasse d'obéir, tu redresses la tête!
Mais César saura bien conserver sa conquête;
Et dans la ville impure, où Dieu n'est plus compris,
Il ne laissera pas une pierre, un débris.
Le Seigneur détruira la plus belle des villes.
Bienheureuses alors les entrailles stériles,
Et le sein virginal qui n'a point allaité!
O patrie! ô ma mère! ô brillante cité!
Saint temple, où ma prière ouvrit ses blanches ailes
Pour fuir avec l'encens aux voûtes éternelles!
Quand, après le carnage et les temps révolus,
Mes yeux vous chercheront, je ne vous verrai plus!
Le désert couvrira cette ville coupable
Sous les plis étouffants de son linceul de sable,
Et les vents gémiront dans ces lieux sans échos,
Emportant dans leur vol la poudre des tombeaux.
O mon Père, mon Père, éloignez ce calice,
Et faites-moi mourir avant le sacrifice!

II.

Jésus revient trouver ses fidèles amis,

Accablés de fatigue, ils s'étaient endormis.
— Hommes de peu de foi, ne sauriez-vous une heure
Veiller et prier Dieu, quand mon cœur saigne et pleure!
Pour ne pas succomber à la tentation,
Priez donc avec moi.
Rempli d'affliction,
Il retourne au sommet de la montagne sainte.
Que je souffre! mon Dieu, pardonnez cette plainte!
Car ce qui souffre en moi, mon Père, en vérité,
Ce n'est pas l'homme seul, mais c'est l'Humanité!
Quel crime ont donc commis ces pâles créatures
Dont les corps sont broyés sous d'affreuses tortures,
Déchirés sous le fouet comme des animaux,
Et dont l'opprobre seul peut égaler les maux?
Que je souffre! J'entends retentir dans mon âme
Les plaintes, les sanglots, les cris du cirque infâme,
Où les troupeaux humains, enseignés à souffrir,
Vont saluer César à l'heure de mourir.
Esclave agonisant sur l'arène brûlante,
Où s'envole ton âme à cette heure sanglante?
A quoi rêves-tu donc? sinon à tes grands bois,
A ta femme éplorée, à tes fils dont la voix
Chante joyeusement au fond de ta pensée?
Ton dernier cri maudit cette Rome insensée
Qui pour tromper l'ennui s'enivre de tes pleurs,
Et ton dernier soupir appelle des vengeurs.
Sortez de vos déserts, sauvages multitudes!
Rome n'a-t-elle pas jusqu'en vos solitudes
Décimé par le fer vos populations?
Vos aînés dans le cirque engraissent les lions;
Vos femmes ont brisé l'anneau des fiançailles;
Et les fruits arrachés de leurs chastes entrailles
Sont jetés palpitants à des chiens affamés.
Vengeurs du genre humain, levez-vous tout armés!
Hélas! pardonnez-moi, mon Père, je blasphème!...
Mais j'entends plus distinct à cette heure suprême
Le râle des mourants, dont le sang généreux
Coule en ruisseaux pourprés sur le terrain poudreux.
Ah! si du moins ma mort et mon supplice immonde
De toutes les douleurs affranchissaient le monde!
Si j'étais le dernier des hommes mis à mort!
Si le faible jamais ne souffrait par le fort!
Si ma sombre agonie et mes longues tortures
Epargnaient une larme aux moindres créatures!
Je voudrais, ô mon Père, endurer sur mon corps
Toutes les cruautés, les plus horribles morts,
Et que sur moi Satan épuisât sa colère,
Pour que le mal jamais ne parût sur la terre!
Hélas! dans ce lointain qu'on nomme l'avenir,
Mon Dieu! le mal encor n'est pas près de finir
Que d'atroces douleurs! que de larmes amères!
Que de germes détruits dans le sein de leurs mères!
Que d'êtres, émanés de l'éternel amour,
Endormis dans la mort sans connaître le jour!
Mon Père, vainement j'annonce votre règne
Aux esclaves proscrits que le monde dédaigne:
Les malheureux n'ont pas de gîte pour leur corps,
Et pétrissent du pain avec les os des morts.
Notre mère la terre, ô nourrice immortelle,
Abreuvé du lait pur de ta forte mamelle,
L'homme a-t-il pu rêver ce supplice sans fin,
L'extermination des peuples par la faim!
O mon Père, mon Père, éloignez ce calice,
Et faites-moi mourir avant le sacrifice!

III.

Et Jésus sur le sol tombe baigné de pleurs
Sous le poids écrasant de toutes nos douleurs.
Il regarde le ciel: le ciel est triste et morne,
Pas une étoile d'or dans ce désert sans borne;
Pas un souffle dans l'air, mais sur la terre en deuil
Le calme de la mort et le froid du cercueil.
Quand Jésus se vit seul et pleurant sur la terre,
N'écoutant que son pouls palpiter dans l'artère,
Un frisson inconnu le mordit jusqu'au cœur.
Mon Père, cria-t-il!... Rien. — Mon Père!... Il eut peur.
La sueur ruisselait sur sa tempe glacée,
Et le doute un instant effleura sa pensée.
Sa poitrine étouffait, et le ciel sans flambeau
Lui pesait sur le front comme un mur de tombeau.
Mon Père, ayez pitié de moi!... Son âme entière
Eclata dans ce cri d'angoisse et de prière;
Car cet homme d'amour, souffrant à voir souffrir,
Ne pouvait une fois nier Dieu sans mourir.

IV.

Le Verbe, interrogé par cet élan sublime,
Se révéla d'abord à la sainte victime,
Et le cœur, inondé de sa vive clarté,
Jésus reprit sa force et sa sérénité:

Que m'importe le ciel obscur et sans lumière?
Pour les regards de l'âme il n'est pas de barrière;
Si le néant était, elle verrait au fond
L'être jaillir à flots et le rendre fécond.
Quel voile était tombé sur ma vue, ô mon Père!
Mais mon âme en ton sein se dilate, et j'espère.
Je me sens pénétré de ton souffle, Seigneur:
Ma vie est dans ta vie, et mon cœur dans ton cœur!
Et, dans l'effusion de mon bonheur suprême,
Je n'ai qu'un cri: Mon Père, ô mon Père, je t'aime!
Je t'aime dans le ciel, sur la terre, partout,
Dans l'astre, dans la fleur, et dans l'homme surtout;
Car pour le cœur ému que ton amour dévore,
Aimer l'Humanité, c'est t'aimer plus encore!

V.

Et Jésus, plein de foi, certain de l'avenir,
Evoque du passé le vivant souvenir:

Retraites au désert, profondes solitudes,
Délicieux trésors des divines études,
Où mon âme éblouie et ravie au saint lieu
Pénétrait lentement le grand secret de Dieu;
O contemplation des choses invisibles,
Sacrés ravissements, délices indicibles,
Vision ineffable et pleine de clarté
Où mon cœur à longs traits buvait la vérité!
De la création j'ai soulevé les voiles!
Ether incorruptible où les blanches étoiles
Baignent leurs cheveux d'or dans des flots de saphir,
Beaux arbres qui livrez au souffle du zéphir
Les émanations de vos amours fécondes,
Roulis harmonieux des astres et des mondes,
Arome pénétrant des lys, chant des oiseaux,
Fraîcheur délicieuse et murmure des eaux,
J'ai compris votre vie et vos métamorphoses,
Et j'ai respiré Dieu dans l'essence des choses!
Souvent le vent du soir avec le bruit des flots
De notre Humanité m'apportait les sanglots,
Qui tombaient sur mon cœur en brûlante rosée:
Et je criais vers toi, mon Père, et ma pensée,
Eveillée en ton sein, s'abreuvait d'idéal
Pour lui montrer le ciel et l'arracher au mal.
Initié tout jeune aux plus secrets mystères,
Mes yeux ont pénétré dans tous les sanctuaires,
Et vu la vérité, mais bien voilée encor,
Cachée au sein profond des tabernacles d'or.
Les sages me disaient: « Cultive la science,
» Laisse au peuple ignorant sa grossière croyance;
» La science est un don qu'il faut garder en toi. »
O mon Père, descendre au vil amour de soi,
Avoir la vérité suprême, inaltérable,
Pour la cacher toujours aux yeux du misérable,
Posséder le savoir sans verser à son tour
Aux hommes altérés l'espérance et l'amour,
Est-ce t'aimer, mon Dieu, comme tu voudrais l'être?
Est-ce là te servir? est-ce là te connaître?
Aussi la vérité que j'ai cueillie en toi,
Et qui fait aujourd'hui ma puissance et ma foi,
Je l'ai donnée à tous sans une ombre grossière,
Et dans la pureté de sa beauté première,
Comme les chastes lys à tes pieds tous les soirs
Répandent les parfums de leurs frais encensoirs.

VI.

Etre des êtres, Dieu, Père, Ame de la vie,
Puissance, Amour, Sagesse, ô Trinité ravie

Dans les effusions sublimes de l'Amour,
Lumière universelle inaccessible au jour,
Volonté créatrice, éternelle, incréée,
Quelle voix assez pure et par vous inspirée
Redira les douceurs et les ravissements
De l'Amour infini dans ses épanchements!
C'est de cette union ineffable, Sagesse,
Que la création, dans toute sa richesse,
Sélança de ton sein et sourit de bonheur,
Quand le souffle de Dieu vivifia son cœur;
Et l'homme fut créé, l'homme remplit la terre:
Reflet éblouissant du sublime Ternaire,
Goutte de vie ôtée au sein gonflé de Dieu,
Mais aspirant toujours au céleste milieu.
O séparation douloureuse et cruelle
De notre âme arrachée à l'âme universelle!
Comme elle a dû souffrir! comme ses larmes d'or
Coulèrent sur la terre!... Elles coulent encor.
Dans son ascension sublime et glorieuse,
Elle trouve en Dieu seul sa fin mystérieuse,
Non pour se perdre en lui, mais pour s'y dilater,
Et goûter en l'aimant le bonheur d'exister.
Mais, prêt à retourner dans ton sein, ô mon Père,
J'ai regret de mourir et de quitter la terre,
Où je laisse après moi mes frères malheureux.
Même en te possédant, je souffrirai pour eux;
Et mon cœur, que le mal attriste et désespère,
Refuserait le ciel s'il me manquait un frère.
O mon Dieu, que ne puis-je éveiller dans l'amour
La pauvre Humanité qui pleure ton séjour!
Je voudrais, l'emportant dans mes bras tout entière,
Remonter avec elle aux sources de lumière,
Et verser dans ton sein, divine Trinité,
L'éclatant hosanna de l'humaine unité.

VII.

Elève-toi, mon âme, entre dans l'harmonie,
Nage dans l'atmosphère impalpable et bénie,
Abandonne ton vol aux caprices de l'air,
Ecoute les accords des harpes de l'éther,
Dont les vibrations sonores et profondes
D'un flot de mélodie enveloppent les mondes.
Monte, tout est vivant, et des créations
Tu sentiras le souffle et les pulsations.
Tout germe, tout grandit, tout chante et manifeste
Les pénétrations de l'Idéal céleste.
Non, le vide n'est pas, et partout il fait jour!
. . . .
Je pleure d'espérance, et je me meurs d'amour!
Emporté par l'Esprit loin du monde sensible,
Les voiles sont tombés maintenant; l'invisible
A mes yeux éblouis déroule ses splendeurs,
Et l'infini m'entrouvre enfin ses profondeurs.
Gloire à Dieu! gloire à Dieu! Mon âme radieuse
Dans la fluidité d'une onde merveilleuse
Baigne ses ailes d'or, et nage puissamment
Dans l'azur éternel d'un nouveau firmament.
Soif toujours renaissante et jamais assouvie!
Ruisselante de Dieu, dans l'océan de vie
Mon âme plonge encore, et veut plonger toujours,
Pour en fixer en soi l'intarissable cours!
O mort; où donc es-tu? que devient ta puissance?
Tu prétends altérer l'inaltérable essence?
L'homme a toujours été; l'homme sera toujours.
Je viens de Dieu, je suis, je ne sais plus les jours,
La notion du temps comme un rêve s'efface:
Qu'importe un jour qui fuit et le siècle qui passe?
Qu'importe un grain de sable au fond du sablier?
Tout homme est immortel, et ne peut l'oublier.
O mort, où donc es-tu? je te cherche à cette heure.
Mon âme pour un temps quitte cette demeure,
Et, foulant sous mes pieds ton front stupide et bas,
Je m'écrie en partant: Non, tu n'existes pas.

VIII.

Et Jésus se relève enivré d'espérance.
Son visage n'a plus l'ombre de la souffrance,
Et ses bras étendus semblent, en vérité,
Presser contre son cœur toute l'Humanité:
Hommes de bon désir, hommes d'intelligence,
Poussez l'Humanité vers l'avenir immense;
Ne maudissez jamais, quel que soit le ciel noir,
Mais luttez hardiment contre le désespoir.
Luttez et vous vaincrez: vous avez la lumière.
Marchez donc en avant sans regarder derrière;
Sans prendre aucun repos, allez vers l'Idéal.
Il n'est rien d'impossible au Seigneur que le mal.
Comme il nous a tirés tous de sa propre vie,
Il nous veut tous heureux, et sa plus chère envie
C'est qu'en lui librement nous trouvions le bonheur.
Pleurez sur les méchants, ces infirmes de cœur.
Celui qui fait souffrir, aux lois de Dieu contraire,
Se fait souffrir lui-même en torturant son frère.
Est-il donc difficile, hommes, de vous aimer?
Lisez dans votre cœur, et laissez-vous charmer
Par cette voix qui sort de l'âme de Dieu même.
Aimez-vous! votre Père en s'aimant veut qu'on l'aime.
Si vous saviez combien il nous aime en retour,
Et quels fruits merveilleux nous garde son amour!
Les prophètes en rêve et les saints en extase
Ont à peine approché leurs lèvres de ce vase
Où l'infini déborde, où chaque Humanité
Puisera sans tarir pendant l'éternité.

Humanité, ma sœur, mon épouse, et ma mère,
Aujourd'hui je te quitte, et vais à notre Père;
Je reviendrai vers toi, mais en des temps meilleurs:
La vie est dans la vie, elle n'est pas ailleurs.
Tous éternellement nous sommes solidaires,
Et nous aurons le ciel quand tous nous serons frères.
Pour toi, je vais souffrir et mourir insulté,
Et mon cœur te bénit, ô mère Humanité!
. . . .

IX.

Cependant on entend un bruit d'armes dans l'ombre:
Aux lueurs des flambeaux qui percent la nuit sombre,
Des soldats furieux précipitent leurs pas.
Ils entourent Jésus; et l'infame Judas
Aux bourreaux affamés désigne la victime,
En souillant d'un baiser son visage sublime.
Jésus calme se livre aux soldats étonnés.
Ses disciples tremblants s'éloignent consternés;
Et la cohorte impure entraîne vers la ville
Le juste qui la suit d'un pas ferme et tranquille.

EDMOND TISSIER.

SOUVENIRS D'ALGÉRIE.

IVe COURSE : LE SAHEL.

IIe Partie. — KOLÉAH.

24 septembre 1845. — A 6 heures du matin, nous partons pour Koléah, toujours dans notre petit charaban traîné par deux *haridelles* infatigables. Nous passons devant la *porte neuve*, où gît le cadavre d'un cheval. Qu'attend-on pour l'enlever, dans ce pays où la chaleur rend mortels les miasmes infects qu'il exhale? Nous revoyons les jardins de Mustapha, le grand figuier de Birmadreis et le joli vallon de Birkhadem. Les groupes formés sur le marché seraient dignes d'un artiste. Ici, c'est un Kabyle, vêtu seulement du *haïk* serré à la taille par une corde de poil de chameau, et coiffé d'un mouchoir de couleur; sa barbe noire et carrée, ses traits rudes, son œil caché sous un épais sourcil, me rappellent les figures de *serfs*

sculptées sur les chapiteaux du cloître de Saint-Trophime. A côté, un vieil Arabe basané, à la barbe blanche flottante, aux traits décharnés, étale ses membres longs et maigres sous les plis d'un burnous déchiré; tandis qu'un jeune Maure, un peu pâle, l'œil doux et voilé, comme on aime à se peindre Malek-Adel, promène avec nonchalance, sous les grands arbres, son turban blanc, son caftan bleu brodé d'argent, et ses babouches dorées. Du reste, riches ou mendiants, sales ou propres, tous sont remarquables par la rectitude de leurs traits, la manière variée dont ils drapent jusqu'à leurs guenilles, « leur cape en dents de scie, » et par leurs poses toujours pittoresques. Sous les voûtes de la galerie qui entoure la fontaine, plusieurs musulmans sont en prière; et sur le marché s'agitent des Nègres, des Biskris, et des Juifs: il semble que toutes les races se soient donné là rendez-vous. Nous traversons Saoula, Crecia, Donera, Ouled-Mendil, cette ruche d'abeilles; et nous quittons, aux Quatre-Chemins, la route de Blidah, pour suivre, dans la Métidjah, le long des dernières collines du Sahel, la route de Koléah. A notre gauche s'étendent de vastes marais d'où ce matin le soleil tirait un brouillard pestilentiel qui enfièvre les Arabes comme les Français; la chaleur est étouffante, le soleil est au zénith, l'atmosphère est chargée de vapeurs embrasées; et pas un arbre le long des routes après 15 ans d'occupation française!

En voyant, de loin, s'incliner la cime de quelques palmiers épars dans la plaine, nous aspirons avec bonheur le souffle qui va nous rafraîchir.... Déception! C'est le sirocco! Tiède, énervant, il appesantit encore sur nous la chaleur qui nous accable. Et pas d'arbres, pas même un peu d'herbe pour rafraîchir nos yeux desséchés par la poussière; tout est consumé comme par un incendie; l'homme semble avoir fui ce désert. Pendant deux heures, nous apercevons, de loin en loin, un blockhaus vide, un marabout, et quelques huttes abandonnées qui ne servent qu'au temps des fenaisons.... Enfin de grands bois s'étendent sur la colline; le cocher presse nos pauvres chevaux, qui s'arrêtent par moments, pouvant à peine dégager la voiture du sable de la route... Nous gagnons les bois de Mazafran; les arbres sont épars, assez chétifs, sauf quelques groupes éloignés de la route; et bien que l'aide du temps puisse faire croître aisément en ces lieux une sombre forêt, pour le moment nous n'y trouvons pas l'ombre tant désirée. Cependant un vent frais, sorti des roseaux du *fleuve*, nous donne la liberté d'esprit nécessaire pour rendre justice à l'étendue de ces bois (1,400 hectares) formés par des *buissons* de chênes, d'oliviers, de frênes, d'ormeaux, pins d'Alep, thuyas, myrthes, et tamarins. Des exploitations annuelles y sont assises, moyennant redevances, et suivant un bail qui finit en 1854.

Le Mazafran, assez large et assez profond, puisqu'il *pourrait* porter bateau, borne à l'ouest ces bois, et termine la Métidjah. Ses rives sont plantées d'énormes roseaux, dont la hauteur varie de trois à cinq mètres, et gros à proportion. Des oliviers sauvages, des lentisques, des jujubiers, s'entrelacent à chaque pas avec des buissons épineux. Impossible d'entrer dans ces fourrés, « vrais nids de panthères, » disions-nous, ne croyant pas dire si vrai; nous avons appris ensuite que nous avions pénétré à peu de distance du gîte d'une énorme panthère, la terreur de Koléah. Il y a quelques jours à peine, elle a dévoré un Arabe qui coupait imprudemment du bois, vers l'endroit où nous étions. On n'ose la chasser de trop près; on l'a traquée inutilement; et toutes les nuits elle parcourt les bords du Mazafran. Ces bois sont d'ailleurs remplis de chacals, d'hyènes et de sangliers; mais on craint peu ces animaux, qui redoutent l'homme et l'attaquent rarement.

Comme le Mazafran reçoit les eaux de plusieurs marais, sa couleur jaune donne peu l'envie de se désaltérer; mais une source limpide sort de terre, juste sous le pont, et reçoit de nombreuses visites. Le pont, très long et assez large, construit à l'américaine, est couvert par une haute toiture qui le préserve de l'humidité. La route monte rapidement sur les collines surmontées par les casernes nouvellement bâties dans un camp dont on termine les fortifications, descend dans un ravin, et remonte à Koléah, ancienne ville mauresque, aujourd'hui en partie abandonnée (1).

L'aspect de Koléah est plus agréable que celui de la plupart des autres villes de l'Algérie. D'épaisses touffes de roseaux s'élèvent du fond du ravin, surmontées par des grenadiers chargés de fruits et de robustes orangers aux troncs noueux, aux branches grosses comme des troncs; c'est un amas de verdure dont l'ombre épaisse rafraîchit avant même qu'on ne puisse s'y reposer. Sur les bords du ravin s'étend le *Jardin des officiers*, aujourd'hui succursale du Jardin d'Essai, et qui fut sauvé de la destruction, lors de la prise de Koléah, par M. Lamoricière, alors colonel des Zouaves. Il le confia au régiment, qui l'a depuis fort embelli. Des baliziers aux fleurs cramoisies, des lantanas aux grappes jaunes et rouges, se mêlent aux longues campanules blanches du datura, à la pyramide rosée du yucca, aux bouquets panachés des balsamines; on essaye aussi la culture de plusieurs plantes qui me sont inconnues. De longues allées d'orangers et de grenadiers divisent ce jardin, soigneusement entretenu, et dont MM. les officiers accordent difficilement l'entrée même à des fonctionnaires civils.

De l'autre côté de Koléah nous trouvons un grand bois d'orangers et de grenadiers, presque aussi beau que celui de Blidah. Dans la maison que nous habitons un jardin charmant réunit, autour des larges feuilles d'un bananier, les plus belles plantes exotiques que nous ayons admirées au jardin des officiers. — Enfin la mosquée, (hôpital aujourd'hui) est aussi entourée de superbes groupes d'arbres, et son minaret, l'un des plus élégants de l'Algérie, s'élance d'un massif de verdure à côté des tiges souples de plusieurs longs palmiers. Sous l'ombrage des figuiers et des jujubiers, la coupole du marabout Sidi M'Barek attire constamment des pélerins. Là sont les tombeaux de cette puissante famille issue d'un saint révéré, et qui a longtemps gouverné Koléah; le corps de son dernier héros manque cependant aux sépultures, sa tête seule y a été portée. Ce khalifa d'Abd-el-Kader, Sidi Mohamed Hadj el Sguir Sidi M'Barek, nous a combattus vaillamment dans la Métidjah comme à Milianah, et nous échappait constamment pour reparaître à la tête des insurrections qu'il fomentait: atteint dans une charge vigoureuse, il est tombé sous le sabre du commandant Cassaignoles, un de nos compagnons de voyage sur l'*Etna*. — Une chaîne en fer, des bannières de diverses couleurs sont suspendues aux parois de la coupole. Nous en demandons l'origine au vieil iman gardien du marabout: Ce sont, dit-il en langue franque, des vestiges de la défaite de l'Espagnol Sultan el Kébir Charles-Quint. Ces paroles ne renferment qu'une bravade, après tout; ce sont des offrandes des riches pélerins qui viennent chaque année gagner des indulgences au tombeau de Sidi M'Barek. Mais l'orgueil du taleb est flatté de pouvoir rappeler la défaite des Espagnols.

Un personnage vénérable, fort bien armé, fort bien équipé, le Hakem, part à cheval pour une excursion judiciaire: ce magistrat est très estimé de toutes les populations du district.

Nous visitons Fouka (1), colonie militaire, aux maisons de même hauteur, de même largeur, percées d'un nombre égal de fenêtres et disposés sur deux rues en croix; c'est l'uniformité la plus désespérante! C'est là que nos soldats libérés, dotés d'une concession et d'une orpheline de Toulon, avaient conduit leurs épouses. Hélas! il reste peu de ces unions, formées par le hasard, désunies par le caprice! Bien des foyers ont été abandonnés par les volages Provençales que l'administration avait accouplées aux *soldats laboureurs* (2). Un bois d'oliviers, un ruisseau dont on pourrait utiliser les chûtes pour un moulin, un petit port de pêcheurs creusé dans la falaise poreuse de la côte, semblent cependant promettre une certaine prospérité à cette colonie, située d'ailleurs sur l'emplacement d'une ville romaine. La route qui conduit au port passe dans un cimetière antique; les pierres des tombeaux gisent éparses le long du chemin, et les ossements des squelettes sortent à demi des terres amoncelées sur la gauche de la tranchée. Ce mépris pour le *passé*, cet oubli de tout respect pour les restes de ceux qui nous ont précédés sur cette terre fait naître d'amères réflexions! Quel succès méritent ceux qui outragent aussi brutalement les sentiments de pitié qu'inspire la mort! Que restera-t-il des œuvres de ces démolisseurs? pas même des ruines, ils ne bâtissent pas assez solidement!

PH. F.

(1) *Extrait du rapport de* 1847. — Au 31 décembre 1846, le district de Koléah renfermait 1182 Européens dont 935 Français; et 1147 indigènes dont 1118 Musulmans, et le reste Nègres ou Juifs, à résidence fixe. La ville contenait 622 Européens, et trois corporations: celle des Kabyles, marchands ou cultivateurs, des Mozabites, conducteurs d'ânes, et celle des Nègres, domestiques et blanchisseurs. Ces trois corporations, composées à Koléah, comme partout, d'individus sans résidence fixe (comme les *compagnons*), ne sont pas comptés dans la population. — Koléah possède une pompe servie par trente-deux pompiers. C'est le chef-lieu d'une circonscription médicale, desservie par un médecin que l'état paye 1,200 fr. par an, et pourvue de médicaments. — Le prix de la journée varie de 5 à 6 fr. pour les ouvriers en bâtiment, et de 2 à 3 fr. pour les manœuvres. Les dépenses d'un ouvrier garçon sont évaluées à 85 fr. par mois; celles d'une famille à 115 francs.

(1) Le district de Koléah comprend 340 hectares de céréales (appartenant à des colons), 350 hectares de prairies, 26 plantés en mûriers et oliviers, et 4 en tabac. Fouka compte, sur ce total, 132 hectares de céréales, 1,000 pieds d'oliviers et 80 de mûriers. Il a en outre 3 hectares de vigne et près de 2 hect. en jardins et vergers, 21 charrues, 70 bêtes de trait, de race bovine, asine ou chevaline.

(2) Nous devons ajouter que ces faits, racontés sur les lieux en 1845 par des fonctionnaires qui les déploraient comme contrariants pour le système du maréchal Bugeaud, redits en 1846 à des écrivains, même à des députés, ont, depuis, été niés. En 1845, il restait, m'a-t-on dit, 61 familles sur 99. Au 31 décembre 1846, la population, y compris celle du petit port et de la briqueterie, s'élève à 195 personnes.

BOUSSAC. — IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX.

DEUXIÈME ANNÉE.
—
N° 11-12.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, **A BOUSSAC**, département de la Creuse.
PRIX DE L'ABONNEMENT : **CINQ FRANCS PAR AN.**
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.

AOUT-SEPTEMBRE.
—
1847.

On s'abonne également à la librairie de **GUSTAVE SANDRÉ**, rue Percée-Saint-André-des-Arts, 11, à Paris.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

DISCOURS

SUR

LA DOCTRINE

DE

L'HUMANITÉ *.

DEUXIÈME PARTIE.

Notre principe d'organisation.

DEUXIÈME SECTION.

DE LA SCIENCE POLITIQUE JUSQU'A NOS JOURS.

LA BOÉTIE, HOBBES, MONTESQUIEU, ET ROUSSEAU.

I.

Objet de cette Section.

Telle est la nature de notre esprit, que nous aimons à suivre le sillon tracé antérieurement par l'esprit humain. Nous ne nous croyons jamais sûr de la vérité, qu'après avoir éclairé notre route au phare de la tradition.

Nous sommes obligé de parler ainsi, et de parler de nous, parce-qu'en terminant la Section précédente de cette Exposition, après avoir passé en revue les différentes hiérarchies que l'Humanité a connues jusqu'ici, nous prenions l'engagement de procéder incontinent à la démonstration de la vraie loi, suivant nous, de la hiérarchie humaine, loi encore incomprise, que nous désignons sous le nom de *Triade*.

Mais, en y réfléchissant, nous avons senti la nécessité de prouver, par une série d'inductions, que cette loi d'organisation, bien qu'incomprise jusqu'ici, avait pourtant son germe dans le passé, et que, comme toutes les idées vraies, elle avait déjà apparu aux hommes.

C'est la méthode que nous avons suivie dans tous nos travaux, et dont nous nous sommes toujours bien trouvé. Nous avons la prétention de ne rien croire et de ne rien enseigner dont le germe ne soit déposé dans la tradition de l'Humanité, et dont la vérité ne puisse être prouvée par le témoignage de cette tradition même.

Dans la Section précédente, en démontrant que les différentes hiérarchies connues jusqu'ici, bien qu'elles aient toutes abouti au despotisme, ont toutes commencé par l'amitié, par la fraternité, par le compagnonage, nous avons entamé cette *preuve par le témoignage*, sans laquelle nous ne croirions pas nous-même à la vérité de ce que nous appelons l'*Ordre ternaire* ou la *Triade;* car la Triade est, suivant nous, la loi de l'amitié, la loi du compagnonage, appliquée à toutes les branches de l'activité humaine. Mais il est d'autres preuves encore que nous pouvons emprunter à la tradition, au témoignage. Non seulement les hommes ont formé spontanément des associations qu'on appelle des Etats, des sociétés; non seulement la science, sous le nom de religion, a donné lieu à la hiérarchie ecclésiastique; non seulement le sentiment, tourné vers l'art militaire par les conditions où se trouvait l'Humanité, a produit la hiérarchie militaire; non seulement l'industrie a donné naissance à ce qu'on appelle l'organisation de la propriété: mais il s'est trouvé des hommes pour réfléchir sur le travail pour ainsi dire instinctif de l'Humanité, et ces hommes ont écrit sur les sociétés, sur le gouvernement, sur la politique. Ils ont formé ce qu'on appelle la Science politique. Voyons donc le point où est arrivée aujourd'hui cette Science; voyons si elle ne témoignera pas elle-même en faveur de cet ordre nouveau, mais pourtant antérieurement pressenti, et préexistant pour ainsi dire à sa révélation complète, que nous appelons l'Ordre ternaire.

Nous ne remonterons pas jusqu'aux anciens; nous prendrons la Science politique au seizième siècle, et nous la suivrons jusqu'à nos jours, en analysant la pensée fondamentale de La Boétie, de Hobbes, de Montesquieu, et de Rousseau, quatre grands esprits qui résument véritablement tout ce qui a été pensé d'important sur cette matière.

II.

Le *Contr'un* d'Etienne La Boétie.

On connaît l'ouvrage de La Boétie intitulé *Le Contr'un*. C'est une belle déclamation philosophique et républicaine; mais ce n'est qu'une déclamation. Je n'entends point par là que le style en soit ampoulé, ni les principes peu solides; au contraire, j'en admire, avec tous ceux qui l'ont lu, la forme et le fond. Montaigne, qui l'a inséré au milieu de ses *Essais*, dans son chapitre *de l'amitié*, l'a présenté comme le plus bel ornement de son livre, et Montaigne était un bon juge. Par respect même pour son ami, il n'aurait pas exalté au-delà d'une juste mesure l'ouvrage posthume de celui qui fut, comme il dit, la meilleure moitié de sa vie. Mais ce livre peut être fort beau, et n'être pourtant qu'une déclamation. Et Montaigne en jugeait lui-même ainsi; il ne le trouvait pas démonstratif. « C'est »un discours, dit-il, auquel il donna nom LA SERVITUDE VOLON- »TAIRE; mais ceux qui l'ont ignoré l'ont bien proprement rebaptisé »LE CONTR'UN. Il l'écrivit par manière d'essai, en sa première jeu-

* Voir les deux précédentes livraisons.

»nesse, à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça ès »mains des gens d'entendement, non sans bien grande et méritée »recommandation; car il est gentil et plein ce qu'il est possible. Si »y a il bien à dire que ce ne soit le mieux qu'il pût faire. »

Montaigne prend la précaution de constater par deux fois que La Boétie était à la fleur de sa jeunesse quand il écrivit ce Discours, « n'ayant pas atteint le dix-huitième an de son âge. » Ailleurs il dit : « Mais oyons un peu parler ce garçon de seize ans. » Et après avoir cité, il ajoute : « Parceque j'ai trouvé que cet ouvrage a été depuis »mis en lumière, et à mauvaise fin, par ceux qui cherchent à trou»bler et changer l'état de notre police, sans se soucier s'ils l'amen»deront, qui l'ont mêlé à d'autres écrits de leur farine, je me »suis dédit de le loger ici. Et afin que la mémoire de l'auteur n'en »soit intéressée en l'endroit de ceux qui n'ont pu connaître de près »ses opinions et ses actions, je les avise que ce sujet fut traité par »lui en son enfance par manière d'exercitation seulement, comme »sujet vulgaire et tracassé en mille endroits des livres. Je ne fais »nul doute qu'il ne crût ce qu'il écrivoit; car il étoit assez con»sciencieux pour ne mentir pas même en se jouant; et sais davan»tage que s'il eût eu à choisir, il eût mieux aimé être né à Venise »qu'à Sarlat, et avec raison. Mais il avoit une autre maxime souve»rainement empreinte en son âme, d'obéir et de se soumettre très »religieusement aux lois sous lesquelles il étoit né. Il ne fut jamais »un meilleur citoyen, ni plus affectionné au repos de son pays, ni »plus ennemi des remuements et nouveautés de son temps : il eût »bien plutôt employé sa suffisance à les éteindre qu'à leur fournir »de quoi les émouvoir davantage. Il avoit son esprit moulé aux pa»trons d'autres siècles que ceux-ci. »

Ne sent-on pas dans tous ces témoignages une sorte d'embarras de Montaigne? Il admire avec passion ce livre, et il n'y voit pourtant qu'un exercice littéraire : « Ce sujet, dit-il, fut traité par lui »en son enfance par manière d'exercitation seulement. » Il ne fait nul doute que La Boétie ne crût ce qu'il écrivait; il admet donc qu'il était républicain au fond de son âme; et en cela il va jusqu'à l'approuver : « Il eût mieux aimé être né à Venise qu'à Sarlat, et »avec raison. » Et pourtant il l'approuve aussi d'avoir été bon royaliste, « ennemi des remuements et nouveautés de son temps, et qui »eût bien plutôt employé sa suffisance à les éteindre qu'à les émou»voir davantage. » Le mot de cette énigme, c'est que l'ouvrage de La Boétie paraissait à Montaigne vrai dans ses principes, resplendissant de beauté idéale, mais impuissant à réaliser le but qui y est indiqué. Et il ne voulait pas qu'il fût une arme dans les mains de ceux qui, comme il le dit, « cherchent à troubler et changer l'état de notre »police, *sans se soucier s'ils l'amenderont.* » Sa conclusion est donc de placer ce livre parmi les utopies, comme une œuvre de génie sans rapport avec la terre, ou du moins sans rapport avec l'époque moderne; et il se tire d'affaire en disant de son ami : « Il »avait son esprit moulé aux patrons d'autres siècles que ceux-ci. »

La brève analyse que nous allons donner, non pas du livre de La Boétie, mais du fond de ce livre, expliquera l'incertitude de Montaigne, son admiration à la fois enthousiaste et pleine de restrictions. On va comprendre comment il devait rester dans un étrange doute devant cet ouvrage qui dépassait, il faut en convenir, son idéal, en même temps que, faute d'une solution véritable du problème qui y est soulevé, il ne satisfaisait nullement sa sévère raison.

III.

Suite.

Par un singulier retour des mêmes choses, ce qui était arrivé au seizième siècle pour le *Contr'un* de La Boétie s'est reproduit de notre temps : la politique militante a prétendu s'en faire une arme. Cet écrit avait été supprimé du corps même des *Essais* de Montaigne par des éditeurs qui certes n'auraient pas dû s'arroger ce droit, et rejeté par d'autres plus consciencieux à la suite des *Essais*, comme un simple appendice, lorsque dans ces dernières années, il a été édité séparément par M. de Lamennais, qui y a joint une éloquente préface, et l'a inséré ensuite dans ses œuvres. Cette hospitalité donnée par un homme de génie à l'écrit de La Boétie est certainement bien honorable; toutefois, si Montaigne revenait au monde, je craindrais bien qu'il ne voulût de nouveau revendiquer l'œuvre de son ami, comme il fit contre l'auteur des *Mémoires de l'état de la France sous Charles IX*, qui s'en était emparé et l'avait mis en lumière, *à mauvaise fin*, suivant lui. Le fait est que l'éloquente préface de M. de Lamennais pourrait bien satisfaire Montaigne sous le rapport du style, mais ne résoudrait pas plus que le livre même de son ami les scrupules de sa raison sur le problème fondamental. Mais telle est la puissance de la sainte cause au nom de laquelle M. de Lamennais a reproduit l'œuvre de La Boétie, que la revendication de Montaigne ne prévaudrait pas. L'œuvre de La Boétie, après tout, n'est pas une propriété de Montaigne, mais de l'esprit humain; et si Montaigne n'y a cru que comme à un bel exercice littéraire, tant pis pour lui. M. de Lamennais a plus de foi; et, à ce titre, si nous étions appelé à juger au procès, nous confirmerions la prise de possession qu'il a faite.

« Il semble, dit M. de Lamennais, que la lutte de la tyrannie et »de la liberté doive être immortelle sur la terre; et c'est pourquoi »les âmes les plus fermes ont souvent besoin d'une parole sympathi»que qui les ranime, pour ne point défaillir dans la défense des droits »sacrés de l'Humanité. L'ouvrage d'Etienne de La Boétie nous a »paru propre à remplir ce but. Une chaleur vraie, une éloquence »de persuasion sans aucune emphase, des pensées quelquefois pro»fondes, un rare esprit d'observation, une sagacité pénétrante qui ré»sume en quelques traits principaux l'histoire si variée dans ses dé»tails des oppresseurs de tous les temps, telles sont les qualités, »peu ordinaires sans doute, qui distinguent le livre presque oublié »que nous publions de nouveau. On y reconnaît d'un bout à l'autre »l'inspiration de deux sentiments qui dominent constamment l'au»teur : l'amour de la justice, et l'amour des hommes; et sa haine »pour le despotisme n'est encore que cet amour même. »

Dès le début, La Boétie montre, en effet, jusqu'à quel point allait chez lui l'idéal de cette justice et de cet amour des hommes; car il commence par dire que l'homme ne devrait avoir ni un, ni plusieurs maîtres, ne devrait pas avoir de maîtres. Ecoutons-le dogmatiser :

«D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien je ne voy;
»Qu'un sans plus soit le maître, et qu'un seul soit le roy,

»ce dit Ulysse en Homère, parlant en public. S'il n'eût dit sinon :

»D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien je ne voy,

»cela était tant bien dit que rien plus. Mais, au lieu que, pour par»ler avec raison, il fallait dire que la domination de plusieurs ne »pouvait être bonne, puisque la puissance d'un seul, dès lors qu'il »prend ce titre de *maître*, est dure et déraisonnable, il est allé ajou»ter tout au rebours :

»Qu'un sans plus soit le maître, et qu'un seul soit le roy.

»A parler à bon escient, c'est un extrême malheur d'être sujet à un »maître, duquel on ne peut être jamais assuré qu'il soit bon, puis»qu'il est toujours en sa puissance d'être mauvais quand il voudra. »Et d'avoir plusieurs maîtres, c'est autant que d'avoir autant de »de fois à être extrêmement malheureux. »

Voilà, sous une forme spirituelle, une suite de raisonnements très solides. On voit que, sans détour et sans ménagement, La Boétie part de cet axiome : *La puissance d'un seul, dès lors qu'il prend ce titre de maître, est dure et déraisonnable* : c'est la condamnation absolue de l'inégalité et du despotisme. Sans cet axiome, La Boétie ne saurait comment s'y prendre pour combattre la politique monarchique; mais avec ce principe il la combat aisément. Si la domination d'un maître, dit-il, est dure et déraisonnable, la domination de plusieurs ne peut être bonne; et en cela l'Ulysse d'Homère a raison : car plusieurs maîtres, c'est la multiplication de cette chose mauvaise qui s'appelle un maître; la domination de plusieurs, c'est la répétition de la puissance d'un seul. Mais puisque le mal est d'avoir un maître, puisque le mal est dans la domination de l'homme sur l'homme, il ne faut pas plus avoir un seul maître que plusieurs maîtres, il ne faut pas avoir de maître.

A la bonne heure! mais le moyen de n'avoir ni un seul maître, ni plusieurs, de n'avoir pas de maître? La Boëtie ne le donne pas, et personne ne l'a encore donné jusqu'ici.

La Boëtie proclame, en maint endroit, dans son Discours, l'égalité native des hommes; il ne se laisse pas intimider, lui, par cette objection qui en intimide tant d'autres, de l'inégalité des dons qui nous ont été répartis par la nature, et de la différence de nos aptitudes. Ecoutons-le de nouveau; on ne saurait entendre de meilleures choses et mieux dites :

« Certes, s'il y rien de clair et d'apparent dans la nature, et »en quoi il ne soit pas permis de faire l'aveugle, c'est cela, que »Nature, le ministre de Dieu et la gouvernante des hommes, nous »a tous faits de même forme et, comme il semble, à même moule, »afin de nous entreconnoître tous pour compagnons ou plutôt »frères. Et si, faisant les partages des présents qu'elle nous don»noit, elle a fait quelques avantages de son bien, soit au corps »ou à l'esprit, aux uns plus qu'aux autres : si n'a-t-elle pourtant »entendu nous mettre en ce monde comme en un champ clos, et n'a »pas envoyé ici-bas les plus forts et les plus avisés, comme des bri-

»gands armés dans une forêt, pour y gourmander les plus foibles. »Mais plutôt faut-il croire que, faisant ainsi aux uns les parts plus »grandes, et aux autres plus petites, elle vouloit faire place à la »fraternelle affection, afin qu'elle eût où s'employer, ayant les uns »puissance de donner aide et les autres besoin d'en recevoir. Puis »donc que cette bonne mère nous a donné à tous toute la terre »pour demeure, nous a tous logés aucunement en une même mai- »son, nous a tous figurés en même pâte, afin que chacun se pût »mirer et quasi reconnoître l'un dans l'autre; si elle nous a à tous »en commun donné ce grand présent de la voix et de la parole, »pour nous accointer et fraterniser davantage, et faire, par la com- »mune et mutuelle déclaration de nos pensées, une communion de »nos volontés; et si elle a tâché par tous moyens de serrer et »étreindre plus fort le nœud de notre alliance et société; si elle a »montré en toutes choses qu'elle ne vouloit tant nous faire tous »unis que tous un : il ne faut pas faire doute que nous ne soyons »tous naturellement libres, puisque nous sommes tous compagnons; »et ne peut tomber en l'entendement de personne que Nature ait »mis aucun en servitude, nous ayant tous mis en compagnie.»

Voilà des paroles admirables, qu'on aime à lire et à relire. L'inspiration des grands écrivains de l'antiquité qui nous ont décrit les institutions républicaines, et en particulier celles de Lycurgue, se mêle chez La Boétie à l'inspiration de l'Evangile. L'esprit de liberté est fondé chez lui sur le sentiment de notre solidarité, de notre égalité. Ne venons-nous pas de voir qu'il va jusqu'à dire : *La Nature a montré en toutes choses qu'elle ne voulait tant nous faire tous unis que tous* UN. C'est la prière même de Jésus, sa prière au moment suprême : *Je prie afin que tous ne soient qu'*UN.

Mais le moyen de réaliser le dessein évident de la nature; le moyen de faire que nous soyons tous *compagnons et frères;* qu'ayant été faits *de même forme, à même moule, et de la même pâte,* comme dit La Boétie, nous ne paraissions pas avoir été mis dans le monde comme dans *un champ clos* pour nous y exterminer, et que les uns, plus forts et plus avisés, ne soient pas ces *brigands armés* qui saisissent et dépouillent leurs frères *dans une forêt,* mais que, tous recevant et donnant à leur tour, la société réalise *l'affection fraternelle* dont nous portons la marque et l'obligation dans notre similitude; le moyen d'employer *ce grand présent, à tous commun, de la voix et de la parole, pour nous accointer et fraterniser davantage, et faire, par la commune et mutuelle déclaration de nos pensées, une* COMMUNION DE NOS VOLONTÉS; ce moyen, La Boétie ne le fournit pas, je le répète; et c'est pour cela que, tout plein de respect et d'admiration pour cet élan sublime de l'ami de Montaigne, j'appelle cependant cette œuvre du seizième siècle une déclamation.

En effet, tout en partant de ces principes, La Boétie ne vise dans tout son Discours qu'à la destruction de l'unité monarchique. C'était, quoi qu'en ait dit Montaigne, un républicain que l'esprit de la Réforme, joint à l'étude de l'antiquité grecque et romaine, avait touché, et que les infamies des cours révoltaient. Voici comment il expose lui-même le sujet qu'il veut traiter : «Si, dit-il, ne »veux-je pas pour cette heure débattre cette question tant pour- »menée, à savoir si les autres façons de républiques sont meilleures »que la monarchie. A quoi si je voulois venir, encore voudrois-je »savoir, avant que mettre en doute quel rang la monarchie doit »avoir entre les républiques, si elle y en doit avoir aucun; pource- »qu'il est malaisé de croire qu'il y ait rien de public en ce gouver- »nement, où tout est à un. Pour ce coup je ne voudrois sinon en- »tendre s'il est possible et comme il se peut faire que tant d'hom- »mes, tant de villes, tant de nations, endurent quelquefois un »tyran seul, qui n'a puissance que celle qu'on lui donne, qui n'a »pouvoir de leur nuire sinon de tant qu'ils ont vouloir de l'endu- »rer, qui ne saurait leur faire mal aucun sinon lorsqu'ils aiment »mieux le souffrir que lui contredire. Grand'chose, certes, et tou- »tefois si commune qu'il s'en faut d'autant plus douloir et moins »ébahir, de voir un million de millions d'hommes servir misera- »blement, ayant le col sous joug, non pas contraints par une plus »grande force, mais aucunement (ce semble) enchantés et charmés »par le seul nom d'UN, duquel ils ne doivent ni craindre la puis- »sance, puisqu'il est seul, ni aimer les qualités, puisqu'il est en »leur endroit inhumain et sauvage.»

Tel est le but et le plan de son Discours, et tout ensuite roule sur cette idée.

Ainsi ce *Un* que La Boétie attaque et poursuit, c'est le monarque politique, le roi, celui qu'il appelle le tyran. C'est une déclamation, après tant d'autres, et semblable à tant d'autres, contre la monarchie.

Mais combien de monarques, outre le roi, il y avait du temps de La Boétie, et combien il y en a du nôtre! Est-ce que la domination exercée monarchiquement, ou par *un seul,* n'est pas le mode hiérarchique généralement connu et universellement appliqué?

Quand on considère, par rapport aux hommes, la hiérarchie sociale connue jusqu'à présent, on voit qu'elle consiste en ceci : Un homme commande, en tant qu'*un,* à un autre homme, ou à d'autres hommes; et quand on la considère par rapport aux choses, on voit qu'elle consiste en ceci : Un homme possède, en tant qu'*un,* une portion des instruments de travail, et en dispose à ce titre. De ce *un* qui commande à un autre ou à plusieurs, résulte le despotisme par voie directe; et de ce *un* qui possède l'instrument de travail, résulte le despotisme par voie indirecte.

Je ne recherche pas si, les choses étant ainsi, et l'esprit de domination étant universel, les partisans de ce que l'on appelle vulgairement la république sont bien venus à vouloir détruire la monarchie dans cette société où tout le monde veut être monarque; je n'examine pas, dis-je, cette question. Mais il est évident pour moi que la monarchie subsistera dans le gouvernement, ou qu'il subsistera quelque chose qui ressemblera fort à la monarchie, tant que la monarchie sera partout, et que les hommes les plus opposés à cette forme politique n'auront pas d'autre idéal que d'être eux-mêmes en petit des monarques.

IV.

Le *Contr'un* de La Boétie n'est pas le vrai Contr'un.

Il faut retourner contre La Boétie son principe de notre unité de nature, de notre fraternité, de notre égalité, et lui dire : Si les hommes ont été si enchantés et charmés par le seul nom d'*Un,* qu'ils aient accepté la monarchie et l'aient préféré à la république, c'est parceque cette monarchie leur présentait la promesse de l'unité sociale et de la concorde fraternelle que vous voudriez voir exister entre eux. L'Humanité n'a donc pas agi aussi follement que vous le supposez en créant des monarchies; et le mot d'Ulysse dans Homère reste vrai :

> D'avoir plusieurs seigneurs aucun bien je ne voy;
> Qu'un sans plus soit le maître, et qu'un seul soit le roy.

Vainement La Boétie argumente ainsi : *L'homme ne devrait point avoir de maîtres : pourquoi vouloir un roi?* Pour raisonner juste, il aurait fallu qu'il indiquât le moyen de *n'avoir plus de maîtres;* car s'il n'indique pas ce moyen, le sage Ulysse pourra toujours lui répondre qu'il préfère la monarchie à l'anarchie.

Au fond, et tant que le problème de n'avoir plus de maîtres ne sera pas résolu, préférer la monarchie aux autres formes politiques, c'est préférer l'unité à la division, c'est espérer l'avènement de l'unité véritable, c'est tendre vers la communion universelle des hommes. Voilà pourquoi la monarchie et la papauté subsistent encore aujourd'hui, malgré tant de révolutions.

C'est le désir même de la liberté qui a créé les monarchies. Il a semblé aux hommes, et en cela ils n'ont pas eu absolument tort, qu'ils deviendraient tous plus libres en prenant un seul arbitre de la destinée générale, en remettant à un seul leurs pouvoirs. De là résulterait au moins un ordre qui empêcherait une multitude de despotes d'exercer toutes les violences que leur suggéreraient leurs passions. La monarchie a paru ainsi pendant longtemps une solution du problème de l'égalité. La Boétie repousse cette solution, et il n'en donne pas d'autre : voilà son grand tort.

Quand La Boétie parle république, il n'a pas d'autre idéal que celui qui lui avait été fourni par les écrivains de l'antiquité dont il s'était nourri; mais comme il parle Evangile en même temps que république, il en résulte un effet bizarre : l'accord et le discord de la république et de l'Evangile donnent à ses pensées un singulier relief d'erreur et de vérité tout à la fois. Le principe républicain ayant chez lui pour doublure et pour fond, si je puis m'exprimer ainsi, la fraternité humaine, prend une teinte plus forte et un éclat plus intense; mais on sent que cette pourpre républicaine n'est pas de couleur franche, parcequ'il y a dessous un tissu plus précieux et dont la couleur, bien que voilée, se révèle néanmoins.

Le Christianisme, en effet, venu après les républiques de l'antiquité, a achevé de les détruire. Faut-il s'en étonner? Il est leur négation sous un rapport essentiel; car il est la négation des castes de cité : il tend à réunir tous les hommes, sans distinction de races, dans la même communion, et il n'admet aucune inégalité.

Donnez-nous donc, peut-on dire à ceux qui, comme La Boétie, et aussi comme son dernier éditeur M. de Lamennais, parlent à la fois le langage de l'Evangile et le langage républicain, donnez-nous *la vraie république,* celle qui doit venir *après le Christianisme.* Vous avez raison, cent fois raison dans vos prolégomènes; le principe de la république est vrai, et celui du Christianisme aussi : mais comment les accordez-vous? Les anciennes républiques étaient fondées sur l'esclavage; le prolétariat actuel est une transformation de l'esclavage : or vous ne voulez plus d'esclavage apparemment, puis-

que vous parlez au nom de l'unité humaine. Donc dites-nous comment les républicains que vous imaginez vivront sans dominer leurs frères.

Parlez-vous au nom de quelques hommes seulement, ou au nom de tous? Si c'est au nom de quelques-uns seulement, vous avez grand tort d'invoquer les principes que vous invoquez : l'égalité humaine, la fraternité humaine; car ces principes sont trop vastes et trop universels pour servir la cause de quelques tyrans contre un tyran unique. Si c'est au nom de tous, tous sont intéressés à ce que le principe même de la domination soit détruit et anéanti à jamais; or, n'ayant pas une idée d'organisation suffisante pour le détruire, comment avez-vous la folie de conjurer le genre humain de renverser ce qu'il a regardé si longtemps et ce qu'il regarde encore comme un palliatif à la tyrannie?

Pas de milieu : ou donnez-nous le moyen de réaliser ce UN qui est votre point de départ et votre principe, ce UN où tous les hommes sont égaux et frères, où personne n'est ni dominateur ni dominé, où il n'y a pas de maître enfin, pas de seigneur, pas de roi; ou cessez d'invectiver et de déclamer contre cet autre *Un* qui est au moins comme le spectre et l'image incertaine de l'unité véritable. Ne voyez-vous pas que, mêlant l'inspiration de l'Evangile à celle de la république (de la république de collége), vous accouplez des choses contradictoires? Car, avec l'Evangile, il ne s'agit pas seulement de détruire la monarchie politique, mais toute monarchie et toute domination de l'homme sur l'homme; tandis qu'avec vos souvenirs de la Grèce et de Rome, il s'agit de détruire la monarchie, en laissant subsister le principe même de la monarchie, la domination de l'homme sur l'homme.

Il ne resterait à ces chrétiens-républicains d'autre échappatoire que de dire : Renversons d'abord la monarchie politique, sauf à découvrir ensuite les moyens d'organiser la société en vue de l'égalité.

Mais on leur répondrait que cet essai a été fait plusieurs fois, et qu'il a été infructueux.

Pour que le *Contr'un* de La Boétie fût le vrai CONTR'UN, il aurait donc fallu qu'on y apprît comment les hommes pouvaient se passer d'avoir des maîtres, comment ils pouvaient vivre entre eux et former une société sans être maîtres les uns pour les autres, sans se dominer, sans se commander, sans reconnaître ni supérieurs, ni inférieurs. Mais comme l'auteur part de ce principe que nous sommes tous égaux, sans indiquer en aucune façon le moyen de déraciner le despotisme, il en résulte que l'usage qu'il fait de ce principe contre la monarchie n'est au fond qu'un sophisme. Et c'est là sans doute ce que Montaigne sentait vivement, et ce qui lui faisait, tout en reconnaissant une sorte de beauté divine dans le discours sorti de l'âme juvénile de son ami, regarder cette œuvre comme n'ayant pas plus de valeur politique que les déclamations les plus vulgaires. En cela, il est vrai, le scepticisme de Montaigne se révèle; et c'est justice que La Boétie, trois siècles après sa mort, ait trouvé un ami bien différent de Montaigne dans M. de Lamennais. Ce nouvel ami ressemble beaucoup à La Boétie, inspiré comme lui, dans la même mesure et aux mêmes sources. Aussi nous ne nous étonnons pas que ce que Montaigne admirait seulement comme une œuvre d'artiste ait été pour M. de Lamennais *la parole sympathique qui ranime les âmes pour ne point défaillir dans la défense des droits sacrés de l'Humanité*. Quant à nous, nous croyons être en mesure aujourd'hui d'assurer les droits sacrés de l'Humanité autrement que par des paroles sympathiques. Fasse Dieu que cette assurance ne nous trompe pas; et il sera bientôt démontré qu'en effet les hommes peuvent former une société *où il n'y aura plus de maîtres*. Le vrai CONTR'UN sera trouvé.

V.

L'antithèse du *Contr'un* de La Boétie, ou le traité du *Citoyen* de Hobbes.

L'antithèse du *Contr'un* de La Boétie, c'est le livre de Thomas Hobbes, ses *Eléments philosophiques du citoyen, où les fondements de la société civile sont découverts*.

Hobbes avait cinquante-huit ans quand il publia ce livre à Paris en 1646. Il avait presque toujours vécu en France; il était versé dans notre littérature : comment n'aurait-il pas connu l'opuscule de La Boétie? Il n'aurait donc pas lu les *Essais* de Montaigne? Cela est peu probable. On va voir que Hobbes, ce grand défenseur du *Un* despotique et monarchique, doit avoir lu le *Contr'un*. Tout son dogmatisme n'est que le contrepied de la généreuse mais impuissante protestation du jeune *garçon de seize ans* parlant au nom du sentiment, et *à l'honneur de la liberté contre les tyrans*.

Hobbes, le *défenseur des tyrans*, prétend, lui, parler au nom de la raison. C'est un logicien, un observateur. Avec lui nous verrons sur quoi le despotisme est fondé, combien il est puissant, vivace, universel, à quelles racines il tient, et que ce ne sont pas de sympathique paroles, comme dit M. de Lamennais, mais seulement un bon et solide principe d'organisation, inconnu jusqu'ici, bien que basé sur la nature humaine et préparé par tout le travail antérieur de l'Humanité, qui pourra le renverser.

La Boétie partait de ce principe : *Tous les hommes sont frères*. Hobbes ne veut pas seulement admettre la définition d'Aristote : *L'homme est un animal sociable*. Ecoutons-le :

« La plupart de ceux, dit-il, qui ont écrit touchant les républiques »supposent ou demandent qu'on leur accorde, comme une chose qui »ne saurait leur être refusée, que l'homme est un animal politique, »ζῶον πολιτικόν, selon le langage des Grecs, c'est-à-dire né avec »une certaine disposition naturelle à la société. Sur ce fondement-»là ils bâtissent la politique tout à leur aise; car, ce point concédé, »il ne faut plus, pour la conservation de la paix et pour le gouver-»nement du genre humain, qu'une chose : c'est que les hommes »conviennent de l'observation de certains pactes, auxquels alors on »donne le nom de lois. Cet axiome, quoique reçu si communément, »ne laisse pas que d'être radicalement faux; et l'erreur vient d'une »trop légère contemplation de la nature humaine. Car si l'on consi-»dère de plus près les causes pour lesquelles les hommes se rappro-»chent et se plaisent à une mutuelle société, il apparaîtra bientôt que »cela n'arrive que *par accident, et non point par une disposition »nécessaire de la nature*. En effet, si les hommes s'entr'aimaient »naturellement, c'est-à-dire en tant qu'hommes, il n'y a aucune rai-»son pourquoi chacun n'aimerait pas le premier venu, comme étant »autant homme qu'un autre; sous ce rapport, il n'y aurait aucun »motif d'user de choix et de préférence. Je ne sais aussi pourquoi on »converserait plus volontiers avec ceux en la société desquels on »reçoit de l'honneur ou du profit. Il en faut donc venir là, que »*nous ne cherchons pas des compagnons par quelque instinct de la »nature, mais bien l'honneur et l'utilité qu'ils nous apportent*. »Nous ne désirons converser avec personne qu'à cause de ces deux »avantages qui nous en reviennent. Le vrai moyen de juger à »quel dessein les hommes se réunissent, c'est d'observer ce qu'ils »font étant réunis. S'ils vont les uns vers les autres pour commer-»cer, l'intérêt est le fondement de cette société; ce n'est pas pour »le plaisir de la compagnie qu'on se rend dans les foires et dans les »marchés, mais pour l'avancement de ses affaires particulières. Si »des devoirs communs et les charges qu'ils occupent les font se »fréquenter, il se forme entre eux une certaine amitié parlemen-»taire, pour me servir de ce terme, où il entre beaucoup plus de »crainte mutuelle que d'amour, et d'où naissent bien quelquefois »des factions, mais d'où ne résulte jamais une bienveillance véritable. »Enfin se joignent-ils pour se divertir; observez, je vous prie, com-»bien chacun se plaît surtout aux choses qui excitent le rire, afin de »pouvoir (car telle est la nature du plaisir que nous prenons au ri-»dicule), par la comparaison qu'il fait des défauts des autres, se »complaire à lui-même comme supérieur et plein de belles qualités. »Et lors même qu'on se contente de prendre cette satisfaction avec »le plus de modération possible et de la façon la plus innocente, il »reste pourtant manifeste que ceux qui se réunissent ainsi sont beau-»coup plus sensibles à leur propre gloire qu'à la société en laquelle »ils se trouvent. Au reste, l'usage, en ces sortes d'assemblées, est de »critiquer les absents; on examine leur vie; toutes leurs actions »sont mises sur le tapis; on fait d'eux des sujets de raillerie; on »épluche leurs paroles; on les juge et on les condamne avec une »entière liberté. Mais ceux qui sont de la partie sont-ils épargnés? »Non; car dès qu'ils ont le dos tourné, on les traite de la même »sorte dont ils ont traité les autres; ce qui me fait grandement ap-»prouver le conseil de celui qui se retirait toujours le dernier d'une »compagnie. Voilà donc les véritables délices de la société; et nous »y sommes portés naturellement, par un attrait pareil à celui qui »régit tous les êtres, et n'en sommes détournés que par quelque »dommage qui nous en arrive, ou par les préceptes de la sagesse »(dont plusieurs ne sont jamais capables) : l'appétit du présent est »alors réfréné par la mémoire du passé. Hors de ces entretiens »qu'anime la médisance, voyez combien les personnes les plus spi-»rituelles deviennent froides et glaciales. Arrive-t-il qu'on raconte »des histoires, et qu'un des assistants parle de lui-même; vite, voi-»là tous les autres qui ne tarissent pas sur leur propre *moi*. Qu'il »s'agisse de quelque chose d'étrange et de merveilleux, à l'instant »tous rapporteront des miracles, et en forgeront plutôt que de se »taire et de paraître n'être pas en fonds. Et pour ne pas oublier »ceux qui font profession d'être plus sages que les autres, si c'est »pour philosopher qu'on s'assemble, autant d'hommes réunis, au-»tant de docteurs. Pas un qui ne se sente capable, et qui ne veuille »se mêler d'enseigner les autres; et de cette concurrence naîtra »une haine mutuelle, au lieu d'une amitié réciproque. Il est donc »évident par ces expériences, pour ceux qui considèrent attentive-»ment les affaires humaines, que toutes nos assemblées, pour si »libres qu'elles soient, ne se forment qu'à cause de la nécessité que »nous avons les uns des autres, ou du désir d'en tirer de la gloire.

»Si nous ne nous proposions de retirer quelque utilité, quelque es»time ou quelque honneur de nos compagnons en leur société, »*nous vivrions peut-être aussi sauvages que les autres animaux* »*les plus farouches* (1). »

Certes, voilà un tableau qui a pu inspirer le *Misanthrope*, et qui le rappelle. On dirait que Molière, qui avait étudié la philosophie dans Hobbes aussi bien que dans Gassendi, a pris là cette intuition triste de la société humaine qui l'accompagna toute sa vie, qui causa son tourment, tout en faisant de lui un si grand peintre, et qui lui a dicté ses chefs-d'œuvre, *Tartufe* et le *Misanthrope*. Est-ce que les principales scènes de cette dernière pièce ne sont pas toutes tracées dans la page du philosophe anglais?

Mais combien nous voilà loin du point de vue sentimental de La Boétie!

Que devient l'axiome de l'Evangile: *Nous sommes tous frères?* Hobbes le nie, et lui oppose un axiome tout contraire: « *Homo homini lupus;* les hommes sont des loups les uns pour les autres. »

Cet axiome est faux, cruel, abominable, sans doute; car, comme disait Descartes, supposer tous les hommes méchants, c'est les inviter à l'être. Mais l'autre axiome, puisé dans l'idéal, tiré de la religion, incarné seulement jusqu'ici dans l'esprit de quelques-uns, jamais réalisé, est-il vrai en fait? Les hommes sont-ils frères, se conduisent-ils entre eux comme des frères? Il est trop certain qu'ils se conduisent entre eux au moins autant comme des loups que comme des frères. Donc l'axiome de Hobbes, tout révoltant qu'il soit pour le sentiment, tout destructif qu'il soit de toute religion, conservera de la force tant que le problème d'une organisation sociale fondée sur l'égalité et sur la fraternité n'aura pas été résolu.

VI.

Suite.

Le lien entre l'*individu* et la *société* n'a pas encore été trouvé. Le Christianisme et toutes les grandes religions ont parlé de l'unité du genre humain et de la fraternité humaine; le Christianisme et toutes les grandes religions ont enseigné aux hommes la charité. Mais la charité a été une vertu plus divine qu'humaine, plus idéale que réelle, et dont l'application à la société a paru plus désirable que possible. Pourquoi? Parce qu'entre la charité embrassant l'espèce humaine tout entière et l'égoïsme de chacun le lien n'était pas trouvé.

L'égoïsme est personnel, la charité embrasse tous les hommes. Quel abyme entre ces deux termes, et comment combler cet abyme? N'y a-t-il pas un pont qui puisse conduire l'homme de son propre amour à l'amour de l'Humanité, qui puisse relier ce qu'on appelle l'intérêt privé à l'intérêt général? La religion du passé n'a point jeté ce pont: elle s'est efforcée de flétrir l'homme à ses propres yeux, de déraciner en lui l'égoïsme, et d'exalter la charité universelle, conçue, non pas même en vue de l'Humanité, mais uniquement en vue de Dieu, pour obéir à ses commandements, pour satisfaire ses volontés.

Donc Hobbes a raison, lorsque attaquant le principe de la charité, il dit: « Si les hommes s'entr'aimaient naturellement, c'est-à-dire »en tant qu'hommes, il n'y a aucune raison pourquoi chacun n'ai»merait pas le premier venu, comme étant autant homme qu'un »autre. »

Il a raison lorsqu'il traite de chimère ce principe: *Tous les hommes sont frères.* En effet, montrez-moi qu'ils s'aiment, montrez-moi qu'ils vivent dans la concorde, montrez-moi qu'ils respectent en eux ce que vous appelez l'Humanité. Je les vois occupés de leurs affaires, de leurs intérêts, de la jouissance de leurs sens, de la glorification de leur personne, mus par des passions, attirés les uns vers les autres par le plaisir qu'ils ont à satisfaire ces passions aux dépens les uns des autres; je ne les vois pas attirés les uns vers les autres par ce lien chimérique que vous supposez exister entre eux en tant qu'hommes. Je vois des *individus*, je ne vois pas d'*Humanité;* et je vois des individus qui se font la guerre, qui sont divisés par l'intérêt, par le besoin naturel de se conserver, besoin qui est leur première loi, la loi fondamentale de leur nature. Donc l'axiome de la fraternité humaine est une phrase vide de sens, qui a pu charmer les métaphysiciens, les rêveurs, ceux qui voient tout en Dieu, ceux qui, comme l'astrologue de la fable, regardant au ciel tandis qu'ils marchent forcément sur la terre, se jettent dans un puits; mais qui ne saurait servir de base à une science aussi sérieuse que la science politique.

Vainement les hommes religieux en appelleront-ils aux textes sacrés, aux prophéties, à la révélation, et invoqueront-ils la venue du règne de Dieu sur la terre: Hobbes leur répondra, comme il le fait dans son livre, que le règne de Dieu commence au jugement dernier, pas avant.

Vainement, moitié chrétien, moitié poète, parlant au nom de l'évidence, et confondant la doctrine de l'Evangile avec la loi naturelle, La Boétie dira, dans son beau style plein d'idéal, de grandeur, et en même temps, comme dit Montaigne, de gentillesse: « Ne voyez-vous pas que Nature nous a tous faits de même forme et, »comme il semble, à même moule, afin de nous entreconnoître »tous pour compagnons ou plutôt frères? » Hobbes se gardera bien de nier cette égalité primitive ou essentielle des hommes; il en tirera, au contraire, un de ses plus forts arguments en faveur de l'inégalité sociale, en faveur du despotisme: « Oui, dira-t-il, les »hommes sont naturellement égaux, et j'en vois une belle et solide »preuve, en ceci que le plus faible d'entr'eux peut tuer le plus »fort. Ceux-là sont égaux qui peuvent choses égales. Or ceux qui »peuvent ce qu'il y a de plus grand et de pire, à savoir ôter la vie, »peuvent choses égales. Tous les hommes donc sont naturellement »égaux. Mais l'inégalité qui règne maintenant a été introduite à bon »escient par la loi civile pour les empêcher d'user de ce droit qu'ils »ont de se donner la mort les uns aux autres (1). » Que peut répondre à cela La Boétie? Il faudrait qu'il montrât par quels moyens, étant faits de même forme et à même moule, les hommes peuvent vivre ensemble dans l'égalité; comment étant égaux à ce point que le plus faible peut ôter la vie au plus fort, ils peuvent vivre égaux civilement, sans que l'intérêt de l'un le provoque jamais à user de ce droit que la nature lui a donné de pouvoir nuire à son frère, en lui en donnant la puissance.

Vainement, passant de l'homme à son domaine, La Boétie s'écriera: « Ne voyez-vous pas que Nature, cette bonne mère, nous »a donné à tous toute la terre pour demeure, nous a tous logés au»cunement en une même maison, et nous a tous figurés en même »pâte? » Hobbes se gardera bien encore de lui nier ce droit que la nature a donné à tous sur toutes choses; mais il en conclura le droit absolu de propriété. « Oui, certes, dira-t-il, la Nature a donné à »chacun de nous égal droit sur toutes choses. Mais il n'a pas été »expédient pour le bien des hommes qu'ils eussent en commun ce »droit sur toutes choses. Car il leur fût demeuré inutile, tel étant »l'effet de la propriété indivise, que c'eût été presque de même que »s'ils n'en eussent eu aucune communication, puisqu'en l'usage ils »n'en eussent pu tirer aucune prérogative. A la vérité chacun eût »bien pu dire de toutes choses: *Cela m'appartient;* mais la pos»session n'en eût pas été si aisée, à cause que le premier venu, »jouissant du même droit et avec un titre égal, y eût eu de pareilles »prétentions, et s'en fût emparé avec une autorité semblable. Si »vous ajoutez à l'inclination naturelle que les hommes ont de se »nuire les uns aux autres, et qui dérive peut-être de la vaine opi»nion qu'ils ont d'eux-mêmes, ce *droit de chacun sur toutes choses*, »suivant lequel, comme il est permis d'envahir, on peut aussi légi»timement se défendre; si vous considérez, dis-je, attentivement »ces deux points, vous m'avouerez sans doute que l'état naturel »des hommes, avant qu'ils eussent formé des sociétés, était une »guerre perpétuelle, et non seulement cela, mais une guerre de »tous contre tous. Car qu'est autre chose la guerre que la saison »pendant laquelle on déclare de paroles et d'effet la volonté qu'on a »de combattre? Le reste du temps est ce qu'on nomme la paix (2). »

Vainement enfin La Boétie argumentera de la supériorité de l'homme sur les animaux, et fondera le droit de l'homme à vivre sans maître sur ce privilége de la raison et de la parole qu'il a reçu entre tous; vainement il dira: « Nature nous a à tous en commun donné ce »grand présent de la voix et de la parole pour nous accointer et fra»terniser davantage, et faire, par la commune et mutuelle déclara»tion de nos pensées, une communion de nos volontés. » Hobbes répondra avec une froide et triomphante ironie: « Aristote range »parmi les animaux politiques et sociables les hommes, les fourmis, »les abeilles, et plusieurs autres, qui, bien que privés de l'usage de »la raison, et par là incapables de se soumettre à la police et de »faire des contrats, ne laissent pas, en prêtant leur consentement »quand il faut fuir un objet ou en poursuivre un autre, de di»riger leurs actions à une fin commune, et de maintenir leur troupe »en une si grande tranquillité qu'on n'y voit jamais arriver de sé»dition ni de tumulte. Leurs assemblées pourtant ne méritent point »le nom de sociétés civiles, et ils ne sont rien moins qu'animaux »politiques; car la forme de leur gouvernement n'est que le con»sentement séparé de plusieurs volontés distinctes vers un même »objet, et non pas (comme il est nécessaire en une véritable so»ciété civile) une seule volonté. Il est vrai qu'en ces créatures-là, »dénuées de raison et qui ne se conduisent que par les sens et les

(1) Chap. 1, § 2. Je me sers de la traduction de Sorbière, en me contentant de la corriger lorsqu'elle est trop défectueuse.

(1) Ch. I, § 3.
(2) Ch. I, § 10 et 11.

»appétits, ce consentement est si ferme, qu'elles n'ont pas besoin »d'autre ciment pour maintenir entre elles la concorde et rendre »leur bonne intelligence éternelle. Mais il n'en est pas de même des »hommes. Car, premièrement, il y a entre eux une certaine dis»pute d'honneur et de dignité qui ne se rencontre point parmi les »bêtes; et comme de cette contestation naissent la haine et l'envie, »de même de ces deux noires passions viennent les troubles et les »guerres qui arment les hommes les uns contre les autres. Les »bêtes n'ont rien à craindre de ce côté-là. Secondement, les ap»pétits naturels des fourmis, des abeilles, et de tels autres ani»maux, sont tous conformes entre eux, et se portent inva»riablement à un bien commun qui ne diffère en rien de leur »bien particulier. Mais les hommes ont presque tous ce mau»vais génie qu'à peine estiment-ils qu'une chose soit bonne, si celui »qui la possède n'en jouit pas à un degré supérieur par dessus ses »compagnons, et n'en acquiert quelque degré d'excellence particu»lière. En troisième lieu, les animaux privés de raison ne voient pas »ou ne croient pas voir de défaut en leurs polices. Mais en une ré»publique, pour si petite qu'elle soit, il se trouve toujours diverses »personnes qui croient en savoir plus que les autres, qui abondent »en leur sens, et qui par leurs innovations font naître les guerres »civiles. En quatrième lieu, quoique les bêtes aient quelque petit »usage de la voix pour exprimer leurs passions entre elles, si est-ce »qu'il leur manque cet art du discours si nécessaire pour exciter »dans l'âme les troubles et les tempêtes. Elle ne savent pas représenter »le bien et le mal plus grand qu'ils ne sont en effet. Mais l'homme »a une langue qui est, à dire le vrai, une trompette de sédition et »une torche de guerre. En cinquième lieu, les bêtes ne font point »de distinction entre les injures et les dommages; c'est pourquoi elles »laissent leurs compagnons en repos, pourvu qu'ils ne fassent rien »qui les incommode. Mais parmi les hommes les plus grands per»turbateurs de la tranquillité publique sont souvent ceux qui vivent »dans un plus profond loisir; car on ne s'amuse guère à contester »du point d'honneur, qu'on n'ait vaincu la faim, la soif et les autres »incommodités de la vie. Enfin j'ajouterais que le consentement ou »la concorde que nous voyons parmi les bêtes est naturelle, tandis »que celle des hommes est contrainte et par conséquent artificielle. »Ce n'est donc pas merveille, s'ils ont besoin de quelque chose de »plus pour vivre en paix (1). »

Ce quelque chose de plus dont les hommes ont besoin pour vivre en paix, c'est ce que Hobbes appelle l'*empire*, c'est-à-dire l'Etat; et cet empire, il ne le conçoit qu'absolu.

On se tromperait si l'on pensait que Hobbes, en défendant le despotisme, eût en vue la monarchie proprement dite ou ce qu'on appelle la royauté. Il croit la royauté meilleure que les autres formes de gouvernement; il s'efforce même de prouver que les autres formes de gouvernement ne sont que des altérations de la royauté: mais ce qu'il défend, ce qu'il pose, c'est le despotisme, c'est-à-dire l'idée monarchique, l'idée de l'autorité, comme on dirait aujourd'hui. Enfin c'est cette idée opposée à celle de La Boétie, que la société humaine ne peut exister sans *maîtres*, que ce qui rend possible la société civile et ce qui la forme, c'est l'établissement de la domination des uns, de l'obéissance des autres; que c'est là ce qui constitue le droit; que droit et domination de l'homme sur l'homme sont synonimes.

Hobbes, en réalité, ne fut le défenseur du despotisme des rois, du despotisme dit monarchique, que parce qu'il voyait ce despotisme partout, dans la famille, dans la propriété, dans l'industrie, dans l'art, dans la science, et qu'il trouvait bizarre, absurde, inconcevable que les hommes, qui se permettaient le despotisme et la monarchie partout, et dont tout le droit, sous le nom de droit de propriété, n'était autre que le despotisme ou la monarchie, voulussent, par une sorte d'allucination, détruire le despotisme là où il était le plus nécessaire, c'est-à-dire dans le gouvernement général de cette société qui n'avait pas d'autre droit, d'autre fondement, d'autre base, que le despotisme.

Vous êtes tous ou voulez tous être des dominateurs, des propriétaires absolus, des maîtres, ou ce que vous appelez des tyrans quand il s'agit des rois, disait-il aux hommes; et vous ne voulez pas concéder à vos gouvernants ce qui leur est nécessaire pour que vous puissiez être ce que vous voulez être et ce que vous êtes. Mais de même qu'il n'y a pas de société civile à moins que vous ne soyez ce que vous avez besoin d'être les uns par rapport aux autres, il n'y a point non plus de société politique, et par conséquent point de société civile, à moins que vos gouvernants, que ce soit une assemblée ou un roi, ne soient seigneurs et monarques. Votre nature est de vous faire la guerre les uns aux autres, et cette guerre ne cesse que par l'établissement de la propriété, qui est une monarchie, de la propriété qui comprend directement ou indirectement les hommes et les choses: souffrez donc que vos gouvernants soient vos propriétaires, comme vous êtes vous-mêmes directement ou indirectement propriétaires les uns des autres. Votre nature vous y oblige; car si un pouvoir de ce genre ne met pas la paix ou un semblant de paix parmi vous, l'égalité de votre nature vous replongera dans l'état naturel, qui est la guerre de tous contre tous.

Hobbes aura raison tant que les hommes n'auront pas montré qu'ils peuvent s'organiser autrement que par la domination et l'affrontement des égoïsmes. La question n'est pas particulière à l'Etat, au gouvernement; elle est générale, et s'applique à l'art, à la science, à l'industrie. Tant que la violence règnera dans les relations humaines, l'Etat sera violent; ou bien l'Etat sera abaissé, subalternisé, et alors les passions créeront une multitude de despotes qui pèseront sur l'Humanité bien plus rudement que le despotisme de l'Etat ne pourrait le faire.

Seulement, je le répète, l'erreur de Hobbes, c'est de croire que cette discorde du genre humain est éternelle, qu'elle est de l'essence de l'Humanité. En se montrant despotes les uns pour les autres, les hommes, suivant Hobbes, ne sont pas méchants; ils sont hommes, ils obéissent à leur nature. Hobbes en cela se trompe: c'est parceque les hommes ignorent encore leur vraie nature, qu'ils n'ont pas su s'organiser dans la concorde et dans l'harmonie.

VII.

L'Esprit des Lois.

Entre les grands livres qui marquent les pas successifs de l'Humanité, il y a des affinités secrètes, souvent ignorées, mais qu'une comparaison attentive fait découvrir. Il est de toute évidence, par les citations que nous venons de faire, que Hobbes, en écrivant dogmatiquement en faveur du despotisme fondé sur l'inégalité humaine, répondait, sans le nommer, à La Boétie, qui avait sonné la trompette contre les tyrans au nom de l'égalité un siècle auparavant. Un siècle aussi sépare l'*Esprit des Lois* du traité *du Citoyen*. On va voir les rapports remarquables qui existent entre l'écrit de Hobbes et l'ouvrage de Montesquieu.

Il est très vrai de dire que le livre de Hobbes eut une immense réputation à sa naissance, qu'il conserva jusqu'au moment où parut l'*Esprit des Lois*. Ce livre fut fort attaqué des théologiens, il est vrai; mais il partageait ce sort avec les écrits des plus célèbres penseurs de ce temps. Au moment où il paraît, nous le voyons admiré de tous les grands esprits comme une véritable merveille. Grotius, l'oracle de cette époque en fait de droit politique, le loue, et y trouve ses propres sentiments; le savant Mersenne écrit: « Ce livre vaut un trésor;» et Gassendi en fait un éloge pompeux. Hobbes formait alors, avec Descartes et Gassendi, ce qu'on appelait le triumvirat des philosophes. Il faut avouer qu'il avait plus de rapport, par la tendance de ses idées matérialistes, avec Gassendi qu'avec Descartes.

L'*Esprit des Lois* s'ouvre par une apparente réfutation de Hobbes; je dis apparente, et l'on va voir pourquoi:

« Avant toutes les lois positives, dit Montesquieu au second cha»pitre de son livre, sont celles de la nature, ainsi nommées parce»qu'elles dérivent uniquement de la constitution de notre être. Pour »les connaître bien, il faut considérer un homme avant l'établisse»ment des sociétés. Les lois de la nature sont celles qu'il recevrait »dans un état pareil. Cette loi qui, en imprimant dans nous-mêmes »l'idée d'un Créateur, nous porte vers lui, est la première des lois »naturelles par son importance, et non pas dans l'ordre de ces lois. »L'homme, dans l'état de nature, aurait plutôt la faculté de con»naître qu'il n'aurait des connaissances. Il est clair que ses pre»mières idées ne seraient point des idées spéculatives; il songerait »à la conservation de son être avant que de chercher l'origine de »son être. Un homme pareil ne sentirait d'abord que sa faiblesse; »sa timidité serait extrême; et si l'on avait besoin là-dessus de l'ex»périence, l'on a trouvé dans les forêts des hommes sauvages: tout »les fait trembler, tout les fait fuir. Dans cet état, chacun se sent »inférieur; à peine chacun se sent-il égal. On ne chercherait donc »pas à s'attaquer, et la paix serait la première loi naturelle. Le dé»sir que Hobbes donne d'abord aux hommes de se subjuguer les »uns les autres n'est pas raisonnable. L'idée de l'empire et de la »domination est si composée, et dépend de tant d'autres idées, que ce »ne serait pas celle qu'il aurait d'abord. Hobbes demande, *pourquoi, »si les hommes ne sont pas naturellement en état de guerre, ils »vont toujours armés, et pourquoi ils ont des clefs pour fermer »leurs maisons?* Mais on ne sent pas que l'on attribue aux hommes »avant l'établissement des sociétés ce qui ne peut leur arriver qu'a»près cet établissement, qui leur fait trouver des motifs pour s'atta»quer et pour se défendre. Au sentiment de sa faiblesse, l'homme »joindrait le sentiment de ses besoins. Ainsi une autre loi naturelle »serait celle qui lui inspirerait de chercher à se nourrir. J'ai dit

(1) Ch. V, § 5.

»que la crainte porterait les hommes à se fuir; mais les marques »d'une crainte réciproque les engageraient bientôt à s'approcher. Ils »y seraient portés d'ailleurs par le plaisir qu'un animal sent à l'approche d'un animal de même espèce. De plus, ce charme que les »deux sexes inspirent par leur différence augmenterait ce plaisir, »et la prière naturelle qu'ils se font toujours l'un à l'autre serait une »une troisième loi. Outre le sentiment que les hommes ont d'abord, »ils parviennent encore à avoir des connaissances; ainsi ils ont un »second lien que les autres animaux n'ont pas. Ils ont donc un nouveau motif de s'unir; et le désir de vivre en société est une quatrième loi naturelle. »

Est-ce là, je le demande, une réfutation du principe de Hobbes? Si c'est une réfutation, elle est bien faible. Il est vrai que Montesquieu ne met pas la discorde humaine précisément au point où il suppose que Hobbes la met, c'est-à-dire dans la forêt primitive où le genre humain est censé avoir commencé. Les hommes étaient des êtres trop timides, suivant lui, pour se faire la guerre. Loin de s'attaquer, ils se sauvaient les uns des autres; ils ne se sont fait la guerre qu'un peu plus tard. Comme on sent le défaut d'idéal dans ce tableau des origines de la société humaine! Mais s'agit-il d'ailleurs de ce prétendu état primitif?

Hobbes ne pose jamais cet état de nature antérieur aux sociétés comme un état qui ait existé réellement; il ne s'occupe nullement de l'origine historique de l'Humanité. Ce qu'il pose comme principe, c'est cette défectuosité de l'homme que les théologiens appellent *l'état de chute*, et que lui, observateur, considère comme l'état naturel de l'homme. C'est une loi d'antagonisme et de guerre qu'il découvre sous toutes les formes sociales, et dont il trouve la preuve dans toutes les actions et dans toutes les pensées humaines.

Montesquieu n'attaque donc pas la vraie question. Et comment l'aurait-il attaquée, puisque, comme on va le voir, il pense absolument comme Hobbes sur ce point, et ne semble l'avoir combattu que pour s'emparer de son idée et la présenter sous un aspect moins repoussant! En effet, voyez en quels termes il continue :

« Sitôt que les hommes sont en société, dit-il, ils perdent le sentiment de leur faiblesse; l'égalité qui était entre eux cesse, et *l'état* »*de guerre commence*. Chaque société particulière vient à sentir »sa force; *ce qui produit un état de guerre de nation à nation*. »Les particuliers dans chaque société commencent à sentir leur »force; ils cherchent à tourner en leur faveur les principaux avantages de cette société; *ce qui fait entre eux un état de guerre*. CES »DEUX SORTES D'ÉTAT DE GUERRE FONT ÉTABLIR LES LOIS »ENTRE LES HOMMES. Considérés comme habitants d'une si grande »planète qu'il est nécessaire qu'il y ait différents peuples, ils ont des »lois dans le rapport que ces peuples ont entre eux; et c'est le »*droit des gens*. Considérés comme vivant dans une société qui doit »être maintenue, ils ont des lois dans le rapport qu'ont ceux qui »sont gouvernés; et c'est le *droit politique*. Ils en ont encore dans »le rapport que tous les citoyens ont entre eux; et c'est le *droit* »*civil* (1). »

Rien n'est plus clair; Montesquieu donne pour unique origine du droit l'*état de guerre* qui se révèle dans la société humaine aussitôt qu'elle existe. A peine rapprochés, dit-il, les hommes n'ont plus peur, et deviennent ennemis les uns des autres : de là les lois. Ces lois sont-elles fondées pour empêcher les hommes de se nuire autant qu'il serait dans leur nature de le faire? C'était l'idée de Hobbes. Il est vrai que n'ayant pas de principe du bien antérieur à son principe du mal, il lui était assez difficile de ne pas justifier le fait, quel qu'il fût. Mais l'idée de Montesquieu est peut-être encore moins morale et est assurément moins élevée que celle de Hobbes; car il donne pour fondement et pour sanction aux lois le fait qui résulte de la guerre que se font les hommes, aussitôt que leur groupement en familles ou en peuplades a chassé la crainte de leur cœur. Considérés comme peuples qui se font la guerre, ils ont, dit-il, « des lois *dans le rapport que ces peuples ont entre eux* : » voilà la conquête et tous les droits iniques qui peuvent en sortir justifiés. « Considérés comme vivant dans une société *qui doit être main-* »*tenue*, ils ont des lois *dans le rapport qu'ont ceux qui sont gou-* »*vernés* : » voilà le despotisme justifié; car, puisque l'idée même qu'on donne de la loi n'est autre que *ce rapport qu'ont ceux qui sont gouvernés* avec ceux qui gouvernent, il n'y a pas, en essence, d'autre droit politique que le fait. Et de même pour le droit civil, fondé, dit Montesquieu, sur *le rapport que tous les citoyens ont entre eux*, ce qui comprend tous les genres d'inégalité et d'esclavage.

Il faut en convenir, ce portique du livre de Montesquieu n'était pas un arc triomphal dressé pour une postérité bien longue; mais c'est une ouverture et une brèche au droit humain véritable, assez large pour qu'il ait pu y faire passer, avec une froide impartialité, tous les gouvernements et toutes les législations.

(1) Liv. I, ch. III.

Seulement on peut dire à Montesquieu : Ce n'est pas la peine de vous tant séparer de Hobbes, quand vous pensez comme lui. Si les hommes sont, par nature, ennemis les uns des autres en entrant dans la société, ils l'étaient avant. Qu'importe, en effet, qu'ils fussent des lâches qui avaient peur? Le mal préexistait en eux; et cette lâcheté ne les empêchait pas d'être virtuellement ennemis. Avec cette lâcheté supposée, vous ne faites que souiller d'une nouvelle tache le berceau du genre humain. Et comme cette hypothèse d'un état naturel sur lequel ni vous ni nous n'avons aucune lumière n'est introduite que pour servir à exposer la vraie question, laquelle est de savoir si, par nature, les hommes sont destinés à vivre en frères ou en ennemis; comme telle est, dis-je, la vraie et unique question qui s'agite sous ces termes d'*état de nature*, de *droit naturel*, et autres semblables, vous ne pensez pas mieux que Hobbes, pour réaliser l'antagonisme humain un instant plus tard qu'il ne fait; et votre principe est aussi funeste au droit véritable, s'il ne l'est davantage. Avec lui, en effet, la société devient la paix; et ce philosophe espérait sérieusement que son principe, en calmant toutes les vaines agitations de l'ambition mécontente, en mettant un terme aux séditions et aux révoltes, en satisfaisant les puissances établies, deviendrait la vraie panacée de la discorde universelle. Mais votre éclectisme, qui fait reposer le droit sur l'antagonisme humain de quelque façon que cet antagonisme se manifeste, fait de la société humaine une guerre éternelle.

Cette critique suffirait à montrer combien il y a peu d'idéal de droit dans Montesquieu. Avec lui nous sommes encore avec Hobbes, quant à la négation des principes si chaudement exprimés par La Boétie. Le défenseur de la monarchie mixte ou tempérée paraît au premier abord, sous le rapport de cette question fondamentale : *Les hommes sont-ils frères ou sont-ils ennemis naturels*, une sorte de mixte entre Aristote qui définit l'homme un animal sociable, et Hobbes qui le définit un loup; car quant à dire que les hommes soient frères, Montesquieu en est pour le moins aussi éloigné que Hobbes. Mais lorsqu'on y regarde de près, on voit qu'il n'a pas d'autre principe de droit que celui de Hobbes.

Les lois existent pour légitimer l'inégalité nécessaire des hommes dans l'état social : tel est en réalité le but que Montesquieu concoit au droit. Et voici la raison de leur existence, selon lui : elles existent parcequ'elles existent; elles sont pour constater cette inégalité même qu'elles légitiment et d'où elles sortent. C'est du fatalisme tout pur.

Cela ne veut pas dire qu'il faille juger Montesquieu par ses principes; cela veut dire simplement qu'il n'a pas de principes. Je dirai tout à l'heure quelle est sa véritable gloire.

Sans principes, il n'en a pas moins écrit une foule de belles maximes *à l'honneur de la liberté contre les tyrans*, mais non pas, comme La Boétie, en parlant le langage d'une conviction religieuse et en homme qui a pour dogme la fraternité humaine.

Il ne pouvait parler au nom de ce qu'il ne sentait pas et de ce qu'il ne soupçonnait pas même. Il était si complètement étranger à *la religion*, qu'il s'étonne que le Christianisme ait produit quelque bien. C'est le sens de sa fameuse phrase, si souvent et si absurdement citée : « Chose *admirable!* dit-il, la religion chrétienne, »qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait en»core notre bonheur dans celle-ci (1). » Il dit cela à propos du despotisme; il trouve *admirable* que « la religion chrétienne soit éloi»gnée du pur despotisme. » C'est, dit-il, que « *la douceur étant* »*recommandée dans l'Evangile*, elle s'oppose à la colère despotique »avec laquelle le prince se ferait justice et exercerait ses cruau»tés (2). » On ne peut porter l'ignorance de ce qui fait le fond du Christianisme plus loin. L'Evangile regardé comme un bon livre *où la douceur est recommandée!*

Ce qui l'inspirait réellement, c'était l'esprit des aristocraties de la Grèce et de Rome. Ce n'est pas la liberté humaine qu'il conçoit et qu'il aime, c'est la liberté aristocratique. Il aime aussi la monarchie, et il voudrait concilier tout cela. Nous verrons tout-à-l'heure comment ses *goûts* ont servi, avec la Constitution d'Angleterre qu'il avait sous les yeux, à le mettre sur la voie d'une vérité immense quand elle sera mieux comprise.

Il avait quelquefois de terribles accès de scepticisme, quand il sentait l'incohérence de ses idées, le peu d'accord de son goût pour la liberté et de son goût pour l'autorité, de son acceptation nominale au moins de l'égalité et de son zèle pour la hiérarchie. Il dit lui-même dans sa préface : « J'ai bien des fois commencé et bien des fois »abandonné cet ouvrage; j'ai mille fois envoyé aux vents les feuilles »que j'avais écrites; je sentais tous les jours les mains paternelles tom-

(1) Liv. XXIV, ch. III.
(2) Ibid.



»ber; je suivais mon objet sans former de dessein; je ne connaissais »ni les règles ni les exceptions; je ne trouvais la vérité que pour la »perdre. » Il est vrai qu'il ajoute : « Mais quand j'ai découvert mes »*principes*, tout ce que je cherchais est venu à moi; et dans le »cours de vingt années, j'ai vu mon ouvrage commencer, croître, »s'avancer, et finir. » Ce qui lui a fait croire qu'il avait des *principes*, c'est cette découverte dont je parle, cette découverte tout *objective* qu'il faisait à propos de la Constitution d'Angleterre, et qui a servi en effet à coordonner une foule d'observations éparses et à produire ce beau tableau, plein d'air et de lumière, qu'on appelle l'*Esprit des Lois*, et que ses dépréciateurs, plus touchés de ses défauts que frappés de sa valeur véritable, ont vainement appelé *de l'esprit sur les lois*.

VIII.

La vraie gloire de Montesquieu.

J'ai déjà eu occasion, dans un autre écrit, de montrer en quoi consiste la vraie gloire de Montesquieu. Je suis forcé de me répéter. J'écrivais (1) :

«Il faut que je dise comment Montesquieu est arrivé à faire, avec la peinture de la Monarchie de Louis XIV et de la Monarchie de la reine Anne, un livre de science générale, tel que l'*Esprit des Lois*.

» La cause de ce grand phénomène d'un livre de monographies qui fait science, la voici.

» C'est qu'il y avait dans ce que peignait Montesquieu, la France et l'Angleterre, un rayon de Divinité qu'il a saisi et formulé.

» Ne dites-vous pas de toute créature, de tout animal, de toute plante, que cette créature a une organisation, une constitution, c'est-à-dire un certain ensemble d'organes fonctionnant suivant certaines lois, lois qui se rapportent toujours à la loi générale de la vie, et qui en sont dérivées, bien que notre ignorance ne nous permette pas le plus souvent de comprendre cette dérivation. Eh bien, Montesquieu parvint à saisir non seulement l'organisme des deux monarchies qu'il avait sous les yeux, mais encore, jusqu'à un certain point, le rapport de cet organisme à la loi générale de la vie des sociétés. Il éleva donc sa peinture des deux monarchies à une haute généralisation. Il fut ainsi vraiment peintre Car qu'est-ce qu'un peintre? C'est celui qui, en exprimant des formes, rend la vie cachée sous ces formes. Et qu'est-ce que la vie cachée sous des formes dans chaque être particulier, sinon un reflet et un cas particulier de la vie universelle, ce qui revient à la vie universelle particularisée et localisée? Aussi un jour, dans son enthousiasme, il se sentit *peintre;* je veux dire que le sentiment le plus profond qu'il ait eu de sa force et de sa grandeur se révéla à lui sous cette forme : Je suis peintre. Il avait compris que ses portraits avaient quelque chose de l'idéal métaphysique qui respire dans la *République* de Platon et dans la *Politique* d'Aristote; et, au lieu de dire : Je suis philosophe, il répéta le mot du Corrége : *Ed io anche son pittore.*

» Ce mot que Montesquieu a en effet prononcé sur lui-même est admirable de vérité. Oui, Montesquieu est un politique peintre, c'est là son trait distinctif. Platon, le père de la politique, n'est pas un peintre : il met l'idéal avant tout; il ne regarde aucun des gouvernements vivants comme digne de concentrer son attention; il pense au-delà. Aristote, disciple et contradicteur de Platon, n'est pas peintre non plus à la façon de Montesquieu. Sans doute, il décrit, et il observe; il avait même porté la patience de l'observation, dans un de ses ouvrages perdus, jusqu'à décrire le mécanisme de tous les Etats connus de son temps. Mais aucun de ces Etats lui paraissait-il digne de ce que sa raison lui faisait concevoir? Non, il ne voyait véritablement rayonner la Divinité dans aucun; et la preuve, c'est que dans sa *Politique* il ne donne aucun de ces Etats qu'il connaissait si bien comme modèle, mais, prenant des uns et des autres, il fait une utopie qu'il oppose à celle de Platon. L'observateur et le théoricien sont donc distincts dans Aristote. Aristote reproche à son maître, il est vrai, de n'être que théoricien; mais lui, il est tour à tour observateur et théoricien, tandis que chez Montesquieu l'idéal et la réalité se confondent dans une même peinture. Chacun sait que Rousseau, qui vint après Montesquieu, eut pour caractère, non seulement de ne pas considérer les faits avec respect et admiration, mais de les anathématiser au nom de l'idéal et de la conscience.

» Tout au rebours de Rousseau, Montesquieu cherchait l'idéal dans le fait, ce qui ne l'empêchait pas de poursuivre l'idéal (2). Et c'est ainsi, c'est par l'idéal, qu'il s'identifiait avec son sujet, comme un grand peintre qu'il était. Il mêlait sa vie à celle de son modèle; il ne gardait pas sa raison ou son sentiment à part; il ne disait pas : Voilà qui est assez bien, mais je conçois mieux. Observation, enthousiasme, raison, tout chez lui marchait du même mouvement et vers le même objet. Il était comme un homme qui aime avec idolâtrie; et il a aimé deux maîtresses.

» Oui, Montesquieu était véritablement pénétré de la beauté divine (je me sers à dessein de ce mot) des deux formes vivantes de société politique qu'il a décrites et formulées. Et comment ne l'aurait-il pas été, puisque, je le répète encore, il avait trouvé ou croyait avoir trouvé dans ces gouvernements l'*idée absolue* d'un gouvernement politique.

» Cet enthousiasme sincère se peint partout dans son livre. A la fin du célèbre chapitre *De la Constitution d'Angleterre*, il s'écrie : « Harrington, dans son *Océana*, a aussi examiné quel était le plus »haut point de liberté où la constitution d'un Etat peut être portée. »Mais on peut dire de lui qu'il n'a cherché cette liberté qu'après »l'avoir méconnue, et qu'il a bâti Chalcédoine, ayant le rivage de »Byzance devant les yeux. » Ainsi la Constitution d'Angleterre, c'est Byzance pour Montesquieu : le reste est utopie et rêve.

» Que dis-je! L'Angleterre même est déjà une utopie pour Montesquieu. Il la voit vivre, il a saisi le principe divin qui la fait vivre, et il n'ose en croire ses yeux et son propre génie. L'Angleterre lui paraît à l'extrémité des choses; c'est pour lui, comme pour les géographes, *penitus divisos orbe Britannos* et presque l'*ultima Thule*. « En peignant la liberté établie par les lois anglaises, je ne »prétends pas, dit-il, ravaler les autres gouvernements, ni dire que »cette liberté politique extrême doive mortifier ceux qui n'en ont »qu'une modérée. Comment dirais-je cela, moi qui crois que l'ex»cès même de la raison n'est pas toujours désirable, et que les »hommes s'accommodent presque toujours mieux des milieux que »des extrémités. »

» Montesquieu a bien senti que ce qui faisait la vie de l'être politique particulier appelé la Monarchie de Louis XIV ou la Monarchie Anglaise était une loi générale.

» Mais a-t-il découvert et mis à nu cette loi générale? Je démontrerai un jour que non, en essayant de la faire connaître, et en me servant pour cela même des lumières que Montesquieu a jetées sur la politique.

» Il est incontestable que Montesquieu sentit la vie universelle de la société sous les formes politiques de la France et de l'Angleterre. Mais il fut avant tout, comme je viens de le dire, un politique peintre. Il sentit le général dans le particulier, mais sans les distinguer l'un de l'autre, et sans vouloir les distinguer : au contraire, il se plut à les confondre. Il fallait donner la formule de la France et de l'Angleterre en vertu d'une formule plus générale, mais distinguer avec soin cette formule plus générale. Montesquieu n'a pas fait cette abstraction. Qu'en est-il résulté? Sa France de Louis XIV est déjà à peu près définitivement renversée. Sa Monarchie Anglaise est en péril. On cherche dans Montesquieu au-delà de ces ruines, et on ne trouve rien.

» Platon et Aristote, ses maîtres, s'enquéraient avant tout du meilleur gouvernement. Il se mit à s'en enquérir après eux et avec eux. Mais, mêlé aux affaires d'Etat par sa condition, il observait en même temps le présent, et tâchait de s'en rendre compte. Un jour, après bien des efforts, il résulta de ce commerce du fait et de l'idéal, de la modernité avec l'antiquité, une aperception lumineuse. N'y aurait-il pas une théorie dans le fait même? La France vit et se gouverne; l'Angleterre vit et se gouverne; ce sont les deux plus puissantes nations du monde; c'est l'Humanité moderne : elles ont donc la vie en elles-mêmes, dans leur gouvernement, dans leur constitution, dans leur organisme; et si elles ont la vie, n'est-ce pas parce qu'elles se rapprochent des lois essentielles que Dieu a données à la société humaine pour exister? Montesquieu conçut ce jour-là ou écrivit son premier chapitre : *Des lois dans le rapport qu'elles ont avec les divers êtres*, ce premier chapitre dont ni Voltaire, ni Helvétius, ni Condorcet, n'ont senti la grandeur.

» Ce chapitre, où toute la philosophie de l'*Esprit des Lois* se trouve concentrée, est vrai, sans doute. Oui, les sociétés ont leurs lois, leur organisme nécessaire, comme les astres, les animaux, les plantes, et tout ce qui existe. Il n'y a pas de peuple, pas d'Humanité, si je puis ainsi m'exprimer, sans un pouvoir, sans un gouvernement; et de même il n'y a pas de pouvoir, de gouvernement, sans une constitution, sans un organisme.

» Mais quel est cet organisme?

»Montesquieu voulut trouver le type de cet organisme dans la France et l'Angleterre.

» Il avait d'abord raisonné ainsi : La France et l'Angleterre vivent; donc elles ont en elles, sous les formes qu'elles manifestent, la loi même de la vie des sociétés, la loi de l'organisme politique. C'était profondément raisonner.

» Mais, après avoir raisonné ainsi, au lieu de démêler et d'abs-

(1) *Discours aux Politiques*, deuxième Partie.

(2) Cela n'est nullement en contradiction avec ce que je viens aujourd'hui d'établir, qu'on chercherait vainement un principe idéal de justice dans Montesquieu.



traire la loi même de l'organisation politique, Montesquieu reste dans le concret, et s'enferme dans la peinture de la France et de l'Angleterre. C'est terminer par un cercle vicieux.

» Au début, Montesquieu a raison quand il dit : N'y aurait-il pas une théorie dans le fait même? Mais, à la conclusion, quand il répète la même chose, il déraisonne.

» Et c'est ainsi que Montesquieu n'a pas vu qu'à un organisme peut succéder un autre organisme où la loi de la vie, éternellement une et diverse, se révèle, comme elle se révélait dans son incarnation précédente.

» Il a vu des empires, et n'a pas vu la société humaine.

» Il a vu des pays, des époques, et n'a pas conçu l'Humanité.

» La monarchie de Louis XIV qu'il peignait était pourtant déjà sur son déclin; et il a prédit la chute de l'Angleterre.

» Grand homme, pouvait-on lui dire, vous nous annoncez vous-même que c'en est fait de la Constitution Française, quand vous nous décrivez avec tant d'amour la Constitution des Anglais. Vous faites plus, vous prophétisez la chute de l'Angleterre. D'autres constitutions viendront donc après celles-ci, comme après l'Inde est venue l'Egypte, après l'Egypte la Grèce et Rome, après Rome la France et l'Angleterre. Eclairez-nous, de grâce, sur l'avenir, et tâchez de nous donner des règles pour nous guider vers cet avenir. Ne venez pas seulement comme viennent toujours les critiques, après que le phénomène est accompli, et quand on n'a plus besoin d'eux. Vous nous parlez, sous la Régence, de Louis XIV et de sa monarchie, que vous avez si bien critiqués vous-même dans vos *Lettres Persanes*. Il est vrai que, d'une autre main, vous nous offrez l'Angleterre. Mais lorsque nous pourrons l'imiter, le temps aura marché, et peut-être ne sera-t-il plus bon de nous faire Anglais quand l'occasion en sera venue. Pourquoi, à notre tour, au de les imiter, ne devancerions-nous pas nos rivaux? Votre génie même, qui suffit à comprendre l'Angleterre et la France, nous y incite. Vous nous faites pressentir une loi générale dont la France actuelle et l'Angleterre actuelle ne sont que des cas particuliers. Révélez-nous-la complètement, cette formule supérieure. Vous avez eu tort d'abandonner la voie de vos maîtres, Aristote et Platon, si, au lieu de nous guider vers le meilleur gouvernement, vous nous emprisonnez dans des formes que vous-même déclarez transitoires et caduques. Au lieu de nous garrotter ainsi, faites des efforts pour nous émanciper. Dites-nous quelle est la loi générale des sociétés, la loi qui fait non seulement qu'elles existent, mais qu'elles meurent et se renouvellent. Les lois que vous avez trouvées ne sont pas assez générales encore. Vous les dites absolues, et vous avez tort. Elles sont vraies en tant qu'elles émanent de l'absolu et le réfléchissent, mais elles ne sont pas l'absolu. »

IX.

La théorie des trois pouvoirs en un.

Le moment de réaliser notre promesse et de dire quelle est cette LOI GÉNÉRALE DES SOCIÉTÉS, que Montesquieu n'a pas donnée, et qu'il a seulement entrevue dans le relatif, sans la comprendre dans l'absolu, viendra bientôt pour nous. Car cette loi, la loi même de l'organisation, est précisément cet ordre dérivant de la Trinité divine et humaine, que nous appelons ORDRE TERNAIRE ou TRIADE.

Pour l'instant, il ne s'agit pas encore d'exposer cette loi, mais seulement de tirer une induction de la découverte de Montesquieu, devenue la base même de la législation politique.

Aujourd'hui demandez à un publiciste combien il y a de pouvoirs; il vous répondra qu'il y en a TROIS, et il vous les nommera : le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif, le pouvoir judiciaire. Mais la raison métaphysique de sa formule, il ne vous la donnera pas. Il y a trois pouvoirs, vous dira-t-il, et j'en distingue parfaitement les attributions. Mais pourquoi y en a-t-il trois, et non pas quatre, je n'en sais rien. Et il ajoutera : C'est Montesquieu qui le premier a distingué nettement ces trois pouvoirs.

Si vous poussez plus loin vos questions, et que vous demandiez à ce publiciste si ces pouvoirs relèvent les uns des autres, ou sont indépendants, il vous répondra qu'il relèvent ou plutôt sont censés relever d'un pouvoir unique appelé *la Souveraineté du peuple*, et qu'au surplus ils sont indépendants les uns des autres, bien qu'il y ait entre eux des relations telles qu'ils n'existent pas les uns sans les autres. Et il ajoutera que c'est Rousseau, plus que Montesquieu, qui a mis dans le monde ce principe de la Souveraineté nationale comme base du gouvernement des trois pouvoirs.

Ainsi l'UNITÉ, appelée *Souveraineté nationale*, se décompose en TROIS pouvoirs, qui doivent agir dans l'UNITÉ pour composer par leur accord ce qu'on appelle l'*Etat*; et c'est par là que la Souveraineté nationale passe de la pure virtualité à la manifestation, sans cesser d'être ce qu'elle est apparemment en essence, TRIPLE EN UN.

Demandez ensuite à tout Français qui sait lire comment se font les lois. Il vous répondra que la loi est faite par l'accord de la Chambre des députés, de la Chambre des pairs, et du Roi. Il y a donc encore là TROIS puissances ou trois volontés; et de même que les trois Pouvoirs, législatif, exécutif, et judiciaire, composent indivisiblement l'unité qu'on appelle l'Etat et sont censés adéquats à la Souveraineté nationale, de même les trois puissances appelées les deux Chambres et le Roi composent indivisiblement l'unité qu'on appelle Pouvoir législatif, et sont censées adequates à ce qu'on appelle l'exercice de la Souveraineté nationale, sous le rapport de la législation.

Ainsi encore l'UNITÉ qu'on appelle *Souveraineté nationale*, voulant se manifester sous le rapport de la législation, se décompose en TROIS pouvoirs qui doivent agir dans l'UNITÉ pour composer par leur accord ce qu'on appelle la *Loi*.

Tout va bien jusque-là; mais demandez ensuite à tout Français instruit quelle est la base de l'organisation judiciaire, il se montrera fort embarrassé. Il vous parlera des juges, des procureurs du roi, et du jury. Il vous dira que les juges sont à la nomination du roi, mais qu'ils sont inamovibles; que cette inamovibilité a pour but de constituer l'indépendance du pouvoir judiciaire; que les magistrats dits du parquet sont, au contraire, dans la dépendance absolue du pouvoir exécutif; et qu'enfin le jury ne relève que de lui-même, que c'est le peuple intervenant dans la plus auguste des fonctions. Il sera obligé d'ajouter que le jury ne juge qu'au criminel; que la justice civile est rendue par les juges, sur la demande des parties, et après avoir entendu le ministère public; que les délits correctionnels sont également hors des attributions du jury. En comparant cette réponse avec celles qui vous avaient été faites précédemment, vous conclurez aisément que la théorie concernant le pouvoir judiciaire n'existe pas; qu'on a constitué ce pouvoir sans doctrine; que son organisation est le résultat de vues sans unité. Et vous aurez raison. En effet, si le Pouvoir législatif est la Souveraineté nationale manifestée sous le rapport de la législation, pourquoi le Pouvoir judiciaire ne serait-il pas la Souveraineté nationale manifestée sous le rapport de l'application de la loi? La Souveraineté nationale se repose donc après qu'elle a fait la loi! Si le principe des *trois pouvoirs en un* est bon quant à l'Etat, et bon encore quant au Pouvoir législatif, pourquoi ne serait-il pas bon quant au Pouvoir judiciaire?

Néanmoins dans cette organisation sans principe du Pouvoir judiciaire, vous retrouverez, au criminel, dans le jury qui juge le fait, dans l'accusateur public joint à l'avocat qui exposent les raisons pour et contre l'accusé, et dans les juges qui prononcent la peine, comme une image des TROIS pouvoirs qui interviennent dans l'Etat et dans le Pouvoir législatif. Et vous retrouverez également le spectre confus de l'idée d'organisation *ternaire*, base du Pouvoir législatif, dans cet usage de la Cour de Cassation de ne juger les questions qu'après avoir nommé un rapporteur, qui remplit en quelque sorte le rôle que remplit le jury dans les causes criminelles. Vous retrouverez encore la trace de l'idée d'organisation *ternaire* dans l'établissement des TROIS juridictions qu'on nomme Tribunaux de première instance, Cours royales, et Cour de Cassation. Pourquoi a-t-on établi trois juridictions, et non deux ou quatre? On regarde cet établissement comme excellent, sans en pouvoir dire le motif. La raison métaphysique qui a conduit à cela n'est pas connue. Mais le fait atteste qu'on a établi TROIS degrés de juridiction. Enfin si, pour dernière question sur ce Pouvoir ainsi construit au hasard, vous demandez si un seul juge peut, comme cela a existé autrefois et existe encore en différents pays, examiner une cause et rendre un jugement, on vous dira que cela n'a lieu que dans les justices de paix, que tout tribunal comporte au minimum TROIS juges, et que tous les tribunaux qui portent spécialement ce nom sont ainsi composés.

La doctrine politique dite des TROIS POUVOIRS, ce qui signifie des TROIS POUVOIRS EN UN, s'arrête là. Car si vous examinez le dernier de ces trois pouvoirs, c'est-à-dire le Pouvoir dit *exécutif*, vous trouverez qu'il est bâti sur le modèle des gouvernements absolus. On n'y connaît que le *commandement* et l'*obéissance*. Ce Pouvoir se sent de la hiérarchie militaire dont il était sorti sous l'ancienne monarchie. N'est-il pas vrai que l'Etat fut en partie constitué, en partie usurpé par les guerriers au moyen-âge? Le roi était avant tout le chef de la noblesse, le suzerain des seigneurs. Le Pouvoir exécutif d'aujourd'hui est encore tout despotique. Il a pour bras droit l'armée, dont le principe d'organisation est l'obéissance absolue, poussée au point d'anéantir dans l'homme tout libre arbitre, tout sentiment, pour le transformer en une pure machine obéissant à l'impulsion qu'on lui donne; et il a pour bras gauche l'administration, où tout est fondé sur la superposition grossière, brutale, et radicalement absurde, d'un homme sur un autre homme. Sauf les amendements que les lumières générales ont apportés dans la pratique, c'est le despotisme pur, le despotisme de Constantinople ou de Maroc, l'arbitraire du grand-seigneur ou de son visir, la justice du cadi.

Ce troisième Pouvoir étant tel en principe, il ne vaut pas même la peine que nous recherchions si, par les amendements dont nous venons de parler, l'idée politique de l'organisation TERNAIRE n'y a pas pénétré.

On peut donc dire avec assurance que la législation politique que nous avons aujourd'hui ressemble au monstre dont parle Horace :

Desinit in piscem mulier formosa superne.

D'abord on nous parle d'une unité qui se décompose en TROIS; c'est la Souveraineté nationale.

On distingue ces TROIS Pouvoirs; on les appelle Pouvoirs législatif, judiciaire, exécutif.

On décompose le premier de ces Pouvoirs en TROIS : la Chambre des députés, la Chambre des pairs, et le Roi.

Voilà un beau commencement, si le principe est bon, il doit être poussé jusqu'au bout.

Mais à peine arrivé au second Pouvoir, on s'arrête, on s'embrouille; et au lieu d'avoir, pour Pouvoir judiciaire, TROIS POUVOIRS EN UN, on n'a que trois pouvoirs judiciaires fragmentés, qui concourent au hasard, on ne sait trop comment, et sans unité.

Puis, pour couronner l'œuvre, ou plutôt pour la découronner, quand vient le troisième Pouvoir, le Pouvoir exécutif, il paraît que le principe n'est plus bon; car là rien ne se fait plus par *trois en un*, mais tout se fait par le *un* arrogant et despote qui est l'homme quand il commande à son semblable.

Ne serait-ce pas dans cette antinomie qu'il faudrait chercher les causes du discord épouvantable qu'on remarque dans ce gouvernement, tel qu'il est institué aujourd'hui? En ce cas, la théorie du POUVOIR TERNAIRE ne serait pas défectueuse en elle-même. Ce qui serait défectueux, ce serait la mauvaise et incomplète application qu'on aurait faite d'une idée encore mal comprise.

Mais laissons cette matière pour le moment. Nous nous sommes approché de la pensée mère qui nous dirige et qui nous appelle, autant que nous devions le faire au sujet de la législation politique actuelle.

Au moins avons-nous le droit de conclure que cette législation fondée sur la TRINITE n'aura pas le droit de se rire de nous lorsque nous fonderons L'EGALITE HUMAINE sur la TRINITE.

X.

Réflexion.

N'est-ce pas une chose étrange, inconcevable, que Montesquieu, qui a découvert la théorie des trois pouvoirs dans la Constitution Anglaise n'ait pas vu qu'il découvrait la Trinité dans cette Constitution!

Il dit TROIS POUVOIRS EN UN, et il ne voit pas que c'est la Trinité!

Et les hommes répètent après lui TROIS POUVOIRS EN UN; des millions d'hommes répètent cela, y croient, le pratiquent ou essayent de le pratiquer; on écrit là-dessus des milliers de volumes; on parle de cela partout, on ne parle que de cela; il y a une presse qui fait de cette théorie l'objet de ses élucubrations journalières; on passe de la discussion à la dispute, aux coups; aux révoltes, aux jugements; on emprisonne les gens qui ne veulent pas croire à ce mystère; il faut croire à ce mystère, le respecter, ou être mis hors la loi : et toute cette multitude, qui vit de cette idée pendant un siècle ne voit pas que c'est de la Trinité qu'elle parle!

O faiblesse de l'esprit humain! ô inconséquence!

C'est ainsi que les savants parlent également tous les jours de la Trinité sans se douter qu'ils en parlent.

Un membre de l'Institut vous dira qu'il n'y a pas de lumière sans chaleur et sans électricité, pas de chaleur sans électricité et sans lumière, pas d'électricité sans lumière et sans chaleur. Si vous le lui niez, il s'emportera, il vous traitera d'ignorant. Mais demandez-lui s'il croit à la Trinité, il va s'imaginer que vous moquez de lui.

Montesquieu ne croyait pas à la Trinité; il avait trop d'esprit pour cela. Il a écrit dans ses *Lettres Persanes* que *le pape est un sorcier qui veut faire croire que* TROIS NE FONT QU'UN. Et il croyait à TROIS POUVOIRS EN UN, ou, ce qui est le même chose, à UN SEUL POUVOIR EN TROIS PERSONNES. Qu'est-ce donc que la Trinité, si ce n'est UN SEUL DIEU EN TROIS PERSONNES?

XI.

Comment Montesquieu a aperçu la Trinité sans la voir.

Je vais essayer de montrer comment Montesquieu a aperçu la Trinité sans réellement la voir. Ce serait la véritable explication de son livre, explication qui n'a pas encore été donnée.

Parcourez tout son vaste ouvrage, essayez de vous rendre compte de ses classifications, cherchez le corps de ses pensées, courez après cet ensemble disséminé et comme perdu dans les détails, étudiez ces détails en eux-mêmes; partout vous trouverez la trace d'une conception qui peut s'exprimer ainsi : « Le pouvoir exercé par un seul homme ou par un seul corps est le despotisme; le pouvoir exercé par TROIS pouvoirs est la liberté. »

En effet, pour commencer par le despotisme, écoutez comme il commente cette parole du voyageur Chardin : *Les rois de l'Orient ont toujours des visirs :*

« Il résulte de la nature du pouvoir despotique que l'*homme seul* »qui l'exerce le fasse de même exercer par *un seul*. Un homme à »qui ses cinq sens disent sans cesse qu'il est tout, et que les autres »ne sont rien, est naturellement paresseux, ignorant, voluptueux. »Il abandonne donc les affaires. Mais s'il les confiait à plusieurs, il »y aurait des disputes entre eux; on ferait des brigues pour être le »premier esclave; le prince serait obligé de rentrer dans l'adminis»tration. Il est donc plus simple qu'il l'abandonne à un visir, qui »aura d'abord la même puissance que lui. L'établissement d'un visir »est dans cet Etat une loi fondamentale (1). »

Certes, voilà qui est remarquable : à quel signe Montesquieu reconnaît-il le despotisme? A ce signe : le pouvoir exercé par *un seul*. Le despote en titre, c'est *un seul homme*, un homme qui règne *seul;* et la loi du despotisme, c'est que cet homme se fasse représenter et remplacer par *un visir*, c'est-à-dire encore par un homme qui gouverne *seul*. Le propre du despotisme, c'est donc qu'on n'y trouve pas ce qu'on trouve dans les autres gouvernements, dans la république comme dans la monarchie tempérée, *plusieurs* pouvoirs.

Voyons donc quels sont ces pouvoirs que Montesquieu distingue dans la république et dans la monarchie tempérée, et combien il en distingue.

1° Si la république est une *démocratie :*

« Le peuple, qui a la souveraine puissance, dit-il, doit faire par »lui-même tout ce qu'il peut bien faire; et ce qu'il ne peut pas bien »faire, il faut qu'il le fasse par ses ministres. Ses ministres ne sont »point à lui s'il ne les nomme : c'est donc une maxime fondamen»tale de ce gouvernement, que le peuple nomme ses ministres, »c'est-à-dire ses magistrats. Il a besoin, comme les monarques, et »même plus qu'eux, d'être conduit par un conseil ou sénat. Mais »pour qu'il y ait confiance, il faut qu'il en élise les membres, soit »qu'il les choisisse lui-même, comme à Athènes, ou par quelque »magistrat qu'il a établi pour les élire, comme cela se pratiquait à »Rome, dans quelques occasions (2). »

Donc, dans la démocratie organisée, il y a, suivant Montesquieu, le Sénat, le Peuple, et les Magistrats, TROIS Pouvoirs, qui sortent tous trois de la Souveraineté populaire. Montesquieu ne sait trop comment deux de ces pouvoirs, n'étant qu'une émanation de la Souveraineté du Peuple, existent pourtant en quelque sorte par eux-mêmes, au point qu'étant les ministres supposés du Peuple, ils sont en réalité ses chefs, ses magistrats, soit dans le conseil, soit dans l'action. Pourquoi le Peuple, sous prétexte de faire le maître, se crée-t-il des supérieurs? C'est cette espèce de mystère de la démocratie organisée que Montesquieu exprime en disant : C'est une maxime fondamentale de ce gouvernement.

2° Montesquieu remarque la même chose de la seconde espèce de gouvernement républicain qu'il a distinguée sous le nom d'*aristocratie :*

« Lorsque les Nobles sont en grand nombre, il faut un Sénat qui »règle les affaires que le corps des Nobles ne saurait décider, et qui »prépare celles dont il décide (3). »

Outre le corps général des Nobles et le Sénat, il y a les Magistrats. Donc toujours TROIS Pouvoirs.

3° Venons à la *Monarchie ;* Montesquieu a d'abord plus de peine pour y démêler ses TROIS Pouvoirs :

« Les pouvoirs intermédiaires et dépendants constituent la nature »du gouvernement monarchique, c'est-à-dire de celui où un seul »gouverne par des lois fondamentales. J'ai dit les pouvoirs intermé»diaires, subordonnés et dépendants : en effet, dans la monarchie, »le prince est la source de tout pouvoir, politique et civil. Ces lois »fondamentales supposent nécessairement des canaux moyens par »où coule la puissance; car, s'il n'y a dans l'Etat que la volonté mo»mentanée et capricieuse d'*un seul*, rien ne peut être fixe, et par »conséquent aucune loi fondamentale (4). »

Voilà de nouveau la caractérisation du despotisme : toute monarchie où il n'y a pas de pouvoirs intermédiaires est un despotisme. En d'autres termes, le despotisme, c'est la volonté d'*un seul;* la monarchie, c'est sans doute aussi la puissance d'un seul, mais d'UN

(1) Liv. II, ch. v.
(2) Liv. II, ch. II.
(3) Liv. II, ch. III.
(4) Liv. II, ch. IV.



SEUL EN PLUSIEURS. C'est ce que Montesquieu, qui ne conçoit lui-même son idée qu'à travers des nuages, exprime par cette figure de *canaux moyens par où coule la puissance.*

Mais combien y aura-t-il de ces *pouvoirs intermédiaires* dans la monarchie? voyons la suite :

« Le pouvoir intermédiaire subordonné le plus naturel est celui »de la Noblesse. Elle entre en quelque façon dans l'essence de la »Monarchie, dont la maxime fondamentale est : *Point de Monarque,* »*point de Noblesse; point de Noblesse, point de Monarque;* mais »on a un despote. Abolissez dans une Monarchie les prérogatives »des Seigneurs, du Clergé, de la Noblesse et des Villes; vous aurez »bientôt un Etat populaire, ou bien un Etat despotique. »

Et Montesquieu développe cette pensée; il défend les justices des seigneurs et les priviléges ecclésiastiques, et soutient qu'autant le pouvoir du clergé est dangereux dans une république, autant il est convenable dans une monarchie, comme obstacle au despotisme.

En écrivant cela, Montesquieu avait en vue la Monarchie Française. De quoi donc composait-il cette monarchie? De TROIS Pouvoirs : le Monarque, la Noblesse, le Clergé.

Mais sa pensée, il faut en convenir, est très vague, très indécise, puisqu'il parle aussi, comme nous venons de le voir, des priviléges des Villes, et qu'à la fin du chapitre, il veut un corps chargé du dépôt des lois, les Parlements. Il ne sait pas grouper dans leur ordre ternaire véritable ces pouvoirs intermédiaires, subordonnés et dépendants, comme il les appelle. C'est qu'il n'a pas découvert la vraie loi de formation de cette Monarchie Française qu'il a en vue.

Poussons plus loin, et arrivons à la Monarchie d'Angleterre.

Mais pourtant une question avant de voir si Montesquieu a véritablement saisi son idée des *trois pouvoirs* dans la Constitution Anglaise avec plus de précision qu'il n'était parvenu à le faire pour l'ancienne Constitution Française. Cette question, la voici. L'idée du mécanisme des *trois pouvoirs fonctionnant ensemble* est-elle propre à Montesquieu? lui appartient-elle? est-elle sa découverte?

Oui et non. Elle avait été conçue avant lui; mais personne ne s'y était attaché avec autant de goût qu'il l'a fait.

Non, Montesquieu n'a nullement découvert cette idée, dans le sens exact du mot *découvrir.* Je n'en veux pour preuve que ce chapitre de Hobbes, où Montesquieu a trouvé parfaitement formulée sa *monarchie tempérée :*

« Il y en a, dit Hobbes (1), qui estiment qu'il est nécessaire, à »la vérité, qu'il y ait une souveraine puissance dans l'Etat; mais, »disent-ils, si le pouvoir appartient tout entier à *un seul,* soit à un »seul homme, soit à une seule assemblée, tous les citoyens seront »esclaves. Pour éviter cet inconvénient, ils croyent qu'on pourrait »établir une forme de gouvernement *mixte,* dérivant des trois espèces de gouvernements, la monarchie, l'aristocratie, et la démocratie, et pourtant différente de chacune de ces trois espèces. »C'est ce qu'ils appellent une *monarchie mixte,* dans le cas où le »principe de la monarchie y domine sur les deux autres; une *aristocratie mixte,* si c'est le principe aristocratique qui s'y montre à »un degré supérieur; et enfin une *démocratie mixte,* si le principe »démocratique y est prépondérant. Par exemple, si la nomination »aux emplois et la déclaration de la guerre et de la paix appartenaient au *roi,* que le pouvoir judiciaire appartînt aux *grands,* que »la fixation de l'impôt appartînt au *peuple,* et que la puissance législative appartînt *à tous ensemble :* ils appelleraient un Etat ainsi »constitué une *monarchie mixte* (2). Si un Etat de ce genre pouvait exister, la liberté des citoyens n'en serait pas mieux assurée. »Tant que l'accord régnerait entre ces Pouvoirs, la subjection des »citoyens en tant qu'individus serait telle qu'il n'est pas possible »d'en concevoir une plus grande; mais s'ils ne s'accordaient pas, la »guerre civile reviendrait, et avec elle ce que j'appelle le droit du »*glaive privé,* c'est-à-dire le droit qu'a chacun de faire aux autres »tout le mal qu'il peut leur faire, malheureuse liberté qui est la »pire de toutes les servitudes. Mais j'ai suffisamment démontré précédemment que la puissance souveraine ne peut pas être ainsi divisée. »

Dans les notes qu'il joignit à la seconde édition de son livre, Hobbes ajoute à ce chapitre : « Presque tous conviennent que l'autorité *ne peut être divisée;* mais ils veulent qu'elle soit tempérée »et contenue dans une certaine limite. Cela est juste; mais si, par »être tempérée et limitée, ils entendent qu'il faut la diviser, ils »font une distinction inepte. Pour mon compte, je ne demanderais »pas mieux que non seulement les rois, mais aussi toutes les assemblées investies de la souveraine puissance, voulussent s'abstenir de »faire du mal, et que, réfléchissant à leurs devoirs, elles se continssent dans les limites des lois naturelles et divines. Mais ceux qui »font ces distinctions veulent que les souverains soient limités et »contenus par d'autres que par eux-mêmes; ce qui ne peut se faire »sans que ceux qui sont destinés à leur servir ainsi de limite n'aient »une part de la puissance souveraine, et par conséquent sans que »la puissance souveraine soit, non pas tempérée, comme on dit, »mais divisée. »

Montesquieu n'a donc point, par la seule force de son génie et par la seule considération de la Constitution Anglaise, découvert la monarchie mixte ou tempérée, puisque voilà ce genre de gouvernement formulé un siècle avant lui, dans un livre qu'il avait lu et relu.

Abordons maintenant son célèbre chapitre de la Constitution Anglaise; c'est là qu'il a déposé la théorie de son livre, si théorie il y a, dans le sens d'un système véritablement logique et enchaîné. Il commence ainsi :

« Il y a dans chaque Etat TROIS SORTES DE POUVOIRS, la puissance législative, la puissance exécutrice des choses qui dépendent »du droit des gens, et la puissance exécutrice de celles qui dépendent du droit civil. Par la première, le Prince ou le Magistrat fait »des lois pour un temps ou pour toujours, et corrige ou abroge »celles qui sont faites. Par la seconde, il fait la paix ou la guerre, »envoye ou reçoit des ambassades, établit la sûreté, prévient les »invasions. Par la troisième, il punit les crimes, ou juge les différends des particuliers. On appellera cette dernière la puissance de »juger, et l'autre simplement la puissance exécutrice de l'Etat. »

Voilà bien les TROIS pouvoirs, et leur distinction. Ce sont trois actes différents du Prince ou du Magistrat, comme dit Montesquieu. Cependant il y a ici une lacune grave : la puissance exécutrice des lois ne doit pas se borner aux faits qui concernent les relations extérieures; la puissance exécutrice doit aussi s'appliquer aux faits d'administration interne de l'Etat. Il y a encore une autre lacune également grave : le meilleur moyen de prévenir les crimes, c'est de bien éduquer les hommes; or je ne vois rien, dans l'Etat tel que Montesquieu le conçoit, qui se rapporte à l'éducation, à la morale, à la religion : l'Etat est-il en dehors de cela? S'il est en dehors, il y aura nécessairement quelque chose qui l'envahira ou qui lui fera la guerre. Cette définition, qui paraît tout comprendre, est donc très incomplète. Mais enfin, Montesquieu, par des raisons qui ne sont pas les meilleures ni les plus élevées qu'on pût donner, a distingué les TROIS Pouvoirs. Voyons maintenant comment il les sépare tout en les unissant, ou comment il les unit tout en les distinguant?

Il commence par les séparer, par les incarner divisément dans des corps différents, par les localiser, si je puis m'exprimer ainsi, en leur donnant divers siéges :

« Lorsque dans la même personne ou dans le même corps de magistrature, la Puissance législative est réunie à la Puissance exécutrice, il n'y a pas de liberté... Il n'y a point encore de liberté, si »la Puissance de juger n'est pas séparée de la Puissance législative »et de l'exécutrice... Tout serait perdu si le même homme ou le »même corps des principaux ou des nobles ou du peuple exerçaient »ces trois Pouvoirs, celui de faire des lois, celui d'exécuter les résolutions publiques, et celui de juger les crimes ou les différends »des particuliers. »

Il s'occupe ensuite de localiser à part la Puissance de juger. Mais comment le fait-il? Il décrit purement et simplement l'empirisme judiciaire des Anglais, en vantant beaucoup le décousu qui y règne; et il élimine ainsi du problème ce Pouvoir qui, dans la Constitution, devient, comme il le dit, « invisible et nul. » C'est parce qu'il n'a pas compris et qu'on ne comprend pas encore aujourd'hui la véritable étendue de ce Pouvoir, appelé Pouvoir judiciaire, et qui devrait plutôt s'appeler *Pouvoir éducateur,* que Montesquieu trouve si facile et si commode de l'atrophier au point de dire : « Des trois »Puissances dont nous avons parlé, celle de juger est en quelque »façon nulle. » Non, cette Puissance, dans l'idée de la Constitution de l'Etat, ne devrait pas être nulle; loin d'être nulle, sachez que cette Puissance devrait occuper dans l'Etat une place aussi grande que les deux autres. Mais continuons.

Après avoir fait disparaître le Pouvoir judiciaire de la Constitution politique, Montesquieu s'occupe de localiser le Pouvoir législatif. Il pose d'abord, pour y arriver, le principe de la représentation :

« Comme, dans un Etat libre, tout homme, qui est censé avoir »une âme libre, doit être gouverné par lui-même, il faudrait que »le Peuple en corps eût la Puissance législative. Mais comme cela est »impossible dans les grands Etats, et est sujet à beaucoup d'inconvénients dans les petits, il faut que le Peuple fasse par ses représentants tout ce qu'il ne peut pas faire par lui-même. »

Cette raison de la représentation substituée à l'action directe et immédiate du Peuple dans la législation n'en est réellement pas une. La question doit se poser autrement. Est-ce à cause de l'impossibilité ou des inconvénients qui en résulteraient que l'intervention directe doit être remplacée par la représentation? Cette idée même de représentation est-elle exacte? L'Etat, pour sortir du sein du

(1) Ch. VII, § 4.

(2) Voici le texte : « *Exempli causa, si nominatio magistratuum et arbitrium belli et pacis penes* regem *esset, judicia apud* magnates, *pecuniarum contributio penes* populum, *et legum ferendarum potentia penes* omnes simul, *hujusmodi statum vocarent* monarchiam mixtam. »

corps social par émanation et par élection, n'est-il pas, en essence, une création de la société distincte de cette société? Montesquieu résout toujours les plus grandes questions par de petites raisons pratiques. Continuons :

« Il y a toujours dans un Etat des gens distingués par la naissance, » les richesses, ou les honneurs. Mais s'ils étaient confondus parmi » le Peuple, et s'ils n'y avaient qu'une voix comme les autres, la li- » berté commune serait leur esclavage, et ils n'auraient aucun inté- » rêt à la défendre, parceque la plupart des résolutions seraient contre » eux. Le part qu'ils ont à la législation doit donc être proportionnée » aux autres avantages qu'ils ont dans l'Etat; ce qui arrivera s'ils for- » ment un corps qui ait droit d'arrêter les entreprises du Peuple, » comme le Peuple a droit d'arrêter les leurs. Ainsi la Puissance légis- » lative sera confiée et au corps des Nobles et au corps qui sera choisi » pour représenter le Peuple, qui auront chacun leurs assemblées » et leurs délibérations à part, et des vues et des intérêts séparés. »

La théorie a fait un progrès réel depuis Montesquieu; car aujourd'hui personne ne commettrait cette hérésie de dire que la Puissance législative consiste essentiellement dans les deux Chambres. Le Roi est aussi bien participant de cette Puissance que les deux Chambres. La loi se fait par le concours de trois Pouvoirs. Montesquieu s'est donc complètement égaré sur ce point. Ce qui causa son erreur, c'est la forme généralement suivie en Angleterre pour la confection des lois, où les ministres siégent au Parlement non pas à titre de ministres, mais à titre de membres du Parlement, et où les *bills* sont toujours censés proposés dans les Chambres et sont rendus par elles avant d'être portés à la sanction royale. Mais cette erreur montre que Montesquieu s'attachait, en peintre qu'il était, à bien analyser ce qu'il voyait, sans en avoir la raison profonde. Il ne comprenait pas à fond ce gouvernement qui posait sous ses yeux, lorsqu'il séparait ainsi et isolait la Puissance législative, et la localisait dans les deux Chambres. Pourquoi ce pouvoir en *deux*? Est-ce parcequ'il y a les Nobles et le Peuple? cette dualité ne produirait et n'aurait jamais produit qu'une lutte, s'il n'y avait pas eu un troisième terme qui fût le lien des deux autres. Evidemment Montesquieu ne comprenait pas plus l'origine de la Constitution d'Angleterre qu'il n'avait compris celle de la Monarchie Française. S'il avait eu la formule générale de sa théorie des TROIS POUVOIRS EN UN, il aurait compris comment la Puissance législative s'était formée en Angleterre, non pas de deux, comme il le dit, mais de trois Pouvoirs.

Que d'efforts n'est-il pas obligé de faire ensuite pour s'expliquer comment le Roi intervient dans la confection des lois, bien que la Puissance législative soit, suivant lui, concentrée exclusivement dans le corps des Nobles et dans la représentation du Peuple! Il réduit le rôle du Roi dans la législation au *veto :*

« La Puissance exécutrice ne faisant partie de la législative que » par sa faculté d'empêcher, elle ne saurait entrer dans le débat des » affaires. Il n'est pas même nécessaire qu'elle propose, parceque, » pouvant toujours désapprouver les résolutions, elle peut rejeter les » décisions des propositions qu'elle aurait voulu qu'on n'eût pas » faites. »

Mais ce droit de *veto* est au moins tout aussi souverain que le droit de proposer la loi. Donc Montesquieu se trompe quand il ne voit pas que ce droit fait intervenir la couronne d'une façon souveraine dans le Pouvoir législatif, au même titre que les deux Chambres.

Vient enfin la localisation du Pouvoir exécutif :

« La Puissance exécutrice doit être entre les mains d'un Monarque; » parceque cette partie du Gouvernement, qui a presque toujours » besoin d'une action momentanée, est mieux administrée par un » que par plusieurs; au lieu que ce qui dépend de la Puissance légis- » lative est souvent mieux ordonné par plusieurs que par un seul. »

Quel empire le fait exerce sur Montesquieu! Mais quelle pitoyable raison il donne de ce fait qui l'illusionne! Le pouvoir monarchique s'est formé en Europe par la guerre et par les conquêtes. Le pouvoir monarchique, en tant que pouvoir, n'est autre que le despotisme; c'est la domination d'*un seul*, cette domination que Montesquieu trouve inique et contraire à la liberté. Et pourtant, parcequ'il a séparé le Pouvoir législatif et le Pouvoir judiciaire du Pouvoir exécutif, il trouve bon et commode que le despotisme règne dans le Pouvoir exécutif, c'est-à-dire dans ce qui devrait être l'administration interne aussi bien qu'externe d'un Etat!

En résumé Montesquieu n'a donc distingué dans l'Etat trois fonctions que pour :

1° En annuler une, le Pouvoir judiciaire, qu'il escamote et fait disparaître de la Constitution ;

2° En localiser une autre, le Pouvoir législatif, dans deux factions ennemies, les Nobles et la représentation du Peuple;

3° Enfin livrer la troisième à un despote nommé Monarque.

Cette dernière étant bien et complètement livrée et dévolue au Monarque, il ne s'agit plus pour ce Monarque que d'obtenir les lois qui lui conviennent. Mais là son despotisme rencontre des obstacles. La loi n'est pas faite par lui, bien qu'il intervienne dans sa confection par le jeu de ses ministres, membres du Parlement, et par son *véto*, ou par sa sanction. Or ce Parlement est deux en un : il y a les Nobles, il y a le Peuple. Toute la Constitution, qui paraissait d'abord un Etat en trois pouvoirs, le Pouvoir législatif, le Pouvoir exécutif, et le Pouvoir judiciaire, n'est donc plus qu'une lutte incessante entre un despote nommé le Roi, une aristocratie nommée la Chambre des Pairs, et une démocratie nommée la Chambre des Communes. Et voici la formule définitive que Montesquieu donne de ce gouvernement modèle :

« Telle est la Constitution fondamentale du Gouvernement dont » nous parlons. Le Corps législatif y étant composé de deux parties, » l'une enchaînera l'autre par sa faculté mutuelle d'empêcher. Tou- » tes les deux seront liées par la Puissance exécutrice, qui le sera » elle-même par la législative. Ces trois Puissances devraient former » un repos ou une inaction. Mais, comme par le mouvement néces- » saire des choses elles sont contraintes d'aller, elles seront forcées » d'aller de concert. »

Le résultat de toute cette grande étude, c'est que l'unité n'est pas trouvée, mais que les trois puissances naturellement ennemies qu'on a constituées au sein de l'Humanité (une pourtant!) sous le nom de monarchie, d'aristocratie, et de démocratie, sont *enchaînées* l'une par l'autre, se font contrepoids, équilibre, au point qu'elles devraient former *un repos ou une inaction.* Mais elles sont contraintes d'aller de concert par *le mouvement nécessaire des choses!*

Où vont-elles ainsi enchaînées? L'état actuel du monde le dit assez; ce que Montesquieu admirait tant n'est guère admirable. Et de plus, Montesquieu, comme on le verra plus tard (1), n'est pas parvenu à saisir le vrai principe vital de cette Constitution tant admirée par lui.

En vérité, je ne vois dans tout son tableau rien qui ne se trouve dans la description faite par Hobbes, un siècle avant lui, de la monarchie mixte ou tempérée : Montesquieu n'a fait que paraphraser la page de Hobbes, si claire dans sa concision.

J'ajoute que Montesquieu n'a nullement résolu et n'a pas même essayé de résoudre la formidable objection de Hobbes contre le despotisme mixte appelé *monarchie tempérée*, cette objection qui consiste à dire : Que gagnera l'immense majorité des hommes, en tant qu'individus, à ce que l'inégalité règne au nom de trois pouvoirs, et non plus au nom d'un seul?

Que conclure de tout cela? Ma conclusion, je l'ai dite : c'est que Montesquieu entrevit la Trinité dans l'organisme des Etats, sans pouvoir parvenir à la saisir. Il lui aurait fallu pour cela la formule que nous donnerons plus tard.

Son livre, bien analysé, se réduit à la conception que j'ai indiquée plus haut : « Le pouvoir exercé par *un seul homme*, ou par *un seul corps*, est le despotisme; le pouvoir exercé par TROIS pouvoirs est la liberté. »

Cette conception est vraie. Mais s'agit-il de trois pouvoirs séparés, ou de trois pouvoirs en un? s'agit-il d'équilibre, ou d'unité?

La séparation des pouvoirs, c'est la guerre, ce n'est pas la concorde.

L'équilibre, c'est l'inaction, comme Montesquieu le dit lui-même, ce n'est pas le mouvement.

Montesquieu, pour avoir beaucoup lu et beaucoup voyagé, avait devant lui tous les siècles et tous les pays; il avait à sa disposition toutes les législations, tous les livres, toutes les histoires : il chercha son idée, il la chercha vingt ans, et ne la trouva pas.

Il ne concevait, et en cela il avait raison, la souveraine puissance que comme une et indivisible. Et pourtant il la concevait en même temps comme devant être triple; et en cela encore il avait raison. Son génie expira, si je puis m'exprimer ainsi, dans ce dualisme qu'il ne put résoudre entre la Souveraineté qui est une, absolue, indivisible, et ces trois pouvoirs qui doivent la manifester.

Tout son effort est là, et c'est là qu'il succombe. Il voit tour-à-tour l'unité et la triplicité, il ne les voit pas ensemble; le lien nécessaire des trois pouvoirs ne lui apparaît que pour lui échapper; il est successivement dans l'idée de l'unité et dans l'idée de la division, de la fragmentation. Il fait des analyses, il ne peut jamais parvenir à faire une synthèse.

Il commence son livre par dire : « Il y a TROIS espèces de gou- » vernements. » S'il avait été plus maître de son idée, il aurait dit : Il n'y a qu'une espèce de gouvernement, le gouvernement de l'UNITÉ manifestée par TROIS pouvoirs. Et la preuve qu'il se serait exprimé ainsi, c'est qu'il cherche partout ensuite, dans le gouvernement républicain, comme dans le monarchique, à introduire la trinité dans l'unité, sans y parvenir.

Nous venons de le voir commencer par considérer sa Monarchie tempérée comme une unité manifestée par trois pouvoirs, et nous

(1) Lorsque nous exposerons le principe de toutes les Constitutions douées de quelque vitalité que l'histoire a offertes, la TRIADE.



l'avons vu finir par la peindre comme une anarchie équilibrée, comme un gouvernement de contrepoids.

Vainement, après avoir exposé son modèle des Etats, en peignant la Constitution de l'Angleterre, essaye-t-il ensuite d'en faire le parangon de toutes les législations politiques. Il intitule un chapitre ; *Du gouvernement des rois de Rome, et comment les* TROIS *pouvoirs y furent distribués;* un autre : *Comment la distribution des* TROIS *pouvoirs commença à changer après l'expulsion des rois.* Il écrit : « Les anciens, qui ne connaissaient pas la distribution des »TROIS *pouvoirs dans le gouvernement d'un seul,* ne pouvaient se »faire une idée de la monarchie. » Il fait plus; conduit par le sentiment vague qu'il a de la Trinité, il la cherche jusqu'à un certain point dans chacun des trois Pouvoirs, législatif, exécutif, et judiciaire, des Romains. Il retrouve, dans chacun de ces trois Pouvoirs, le Peuple, le Sénat, et les Magistrats de la république; et en effet telle fut la Constitution de Rome, que l'unité s'y montrait dans chacune de ses manifestations; j'entends par là que les trois pouvoirs se retrouvaient fonctionnant ensemble dans chaque pouvoir. Montesquieu est ainsi continuellement sur la trace de l'idée qu'il cherche, mais sans arriver à la saisir et à la formuler. Aussi termine-t-il assez brusquement ce XI[e] livre, après lequel il n'y a plus dans son ouvrage que des hors-d'œuvre sans lien avec le corps de ses idées, par cette déclaration où se cache son impuissance : « Je voudrais rechercher »dans tous les gouvernements modérés que nous connaissons quelle »est la distribution des TROIS pouvoirs, et calculer par là les degrés »de liberté dont chacun peut jouir. Mais il ne faut tellement épuiser »un sujet qu'on ne laisse rien à faire au lecteur. Il ne s'agit pas de »faire lire, mais de faire penser. » Assurément nul n'a plus fait penser que lui, parceque nul n'avait cherché la vérité avec plus d'ardeur. Il ne s'agit donc pas de diminuer sa gloire, mais de la constater. C'est ce que je viens d'essayer de faire.

La question de notre mérite, en effet, n'est pas dans la valeur absolue de nos œuvres, mais dans leur valeur relative en vue de ce que l'esprit humain découvrira après nous. Montesquieu aura plus que personne préparé la venue de la hiérarchie véritable. Bien qu'il ait méconnu la Trinité, c'est la Trinité qui a dirigé et éclairé son esprit. Il a justifié, pour la politique, ce que j'ai dit ailleurs des philosophes de son temps en général, qu'ils se sont souvent, comme les héros d'Homère, approchés de la Divinité sans la reconnaître.

Aussi, sans pouvoir dire que Montesquieu a révélé aux hommes la valeur de l'ordre que j'appelle TERNAIRE, je puis dire avec assurance qu'il a inspiré aux hommes un certain culte pour le nombre TROIS appliqué à la politique.

On me demandera si j'attribue aux nombres une vertu. Je répondrai qu'il y a plus de vérité qu'on ne croit aujourd'hui dans cet axiome de la sagesse antique : *Mundum regunt numeri.*

(L'étendue des développements dans lesquels nous avons été forcé d'entrer pour ne pas être obscur dans un pareil sujet, et le défaut d'espace, nous obligent à renvoyer à la prochaine livraison l'examen de la politique de Rousseau et la conclusion de cette section.)

PIERRE LEROUX.

LE CARROSSE
DE
M. AGUADO.

FRAGMENT.

(DEUXIÈME ARTICLE*.)

Je vous ai déjà confessé, Lecteur, que j'avais beaucoup étudié l'économie politique. On m'avait dit que c'était une lumière, et j'avais eu la sottise de le croire. Jugez de mon étonnement quand mon ami me donna l'explication toute naturelle de la *rente.* Avec cette explication, plus d'économie politique, j'entends plus d'économie politique à la façon de Smith, de Jean-Baptiste Say et consorts. Car si la *rente* n'existe pas, économiquement parlant, si elle n'est qu'un fait, un abus, un *droit féodal,* toute l'économie politique est une vessie gonflée de vent.

Je restai au moins cinq minutes à ruminer cette idée que *la rente est le droit du seigneur,* ni plus ni moins. Le plaisir que cette vérité me causait compensait le dégoût que j'éprouvais pour mes anciens maîtres les économistes. J'ai toujours aimé les vues historiques. Rien ne me touche comme la succession et l'engendrement des choses. Il ne me suffit pas qu'une chose soit; j'aime à voir comment elle s'est produite, et je tire de son origine des inductions qui m'éclairent.

Mon ami, me voyant silencieux, tomba lui-même dans le silence. Nous étions seuls à notre table. Dans toute la boutique, il n'y avait plus que le patient chauffeur qui parût s'occuper de nous et de notre conversation. Le marin et l'homme aux lèvres pincées avaient cessé depuis longtemps de nous écouter. Ils jouaient au *domino* avec un imperturbable sérieux.

— Sortons, me dit mon ami. Il y a une heure au moins que nous causons. N'es-tu pas fatigué d'un si long bavardage?

— Il pleut, lui dis-je. Tous ceux qui étaient sortis rentrent maintenant. Restons encore; et, si tu le veux, reprenons le même sujet. C'est une question qui vaut bien la peine qu'on s'en occupe. Tu m'as appris bien des choses depuis une heure.... Sais-tu, continuai-je, que c'est une grande vérité que ce que tu viens de me dire sur l'origine toute féodale de la *rente.* Je n'avais jamais pensé à cela, et réellement personne n'y pense. Mais comment se fait-il que personne n'ait jamais pensé à cela? Une vérité aussi claire que le jour! un fait qui devrait nous crever les yeux, comme on dit; car il est gros comme une maison.... Laisse-moi, ajoutai-je, le plaisir de développer ce que tu viens de m'apprendre, afin que je sois de moitié dans ta découverte; car c'est une découverte. Il y a une foule de gens qui font de l'histoire, et qui auraient bien dû penser à cela...

— Je reconnais ton goût pour l'histoire.... Mais il y a si longtemps que nous causons, et toujours sur le même sujet!... Si nous faisions une partie de *domino,* comme ces messieurs?... Ou bien encore si nous parlions musique? La musique est l'art divin; tout le monde le dit, et d'ailleurs le fait le prouve assez. Le gosier d'un chanteur rapporte aujourd'hui deux cent mille francs par an. C'est le double du traitement d'un ministre, et le quadruple des honoraires d'un maréchal de France. Je lisais hier dans un journal que Rubini, riche à plusieurs millions, vient d'acheter une délicieuse *villa* en Italie... Ou bien encore, si nous parlions de la danse et des ovations de Fanny Elssler, qui parcourt en ce moment les Etats-Unis? Le peuple dételle ses chevaux, et les sénateurs de Philadelphie s'attèlent à son char. Tout le monde veut contempler ces belles jambes qui dansent si bien la *cachucha.* Voilà trois grands triomphes qu'a vus notre siècle, et qui peuvent servir à calculer sa loi de gravité et la rapidité de sa chute. En moins de vingt-cinq ans, le triomphe de Napoléon, que les rhéteurs du temps comparèrent à celui de Trajan; le triomphe de La Fayette lorsqu'il alla visiter les concitoyens de Francklin et de Washington, qu'il avait aidés autrefois à s'affranchir des Anglais, mais non pas de l'amour du gain; et enfin le triomphe de Fanny Elssler, adorée par ces marchands comme la déesse Astarté. Ma foi! vive la musique et la *cachucha!...* Tiens, je suis du goût de ces messieurs, faisons une partie de *domino.*

— Non pas, dis-je; tu ne m'échapperas pas comme cela. Ah! c'est beau de mettre les gens en train, de leur faire venir l'eau à la bouche, et ensuite de les planter là! Tu es un plaisant,... ou tu es bien triste!... Triste ou non, il faut me satisfaire. Je veux te traire comme une vache à lait. Te

* Voir la précédente livraison.

rappelles-tu cet homme de lettres, aujourd'hui académicien, qui, daignant causer avec nous à l'atelier, nous disait d'un pauvre ouvrier, notre camarade, avec qui il avait eu des relations : C'est un penseur ; il a des idées ; *je l'ai trait comme une vache à lait.* Ce même homme de lettres ne craint pas aujourd'hui de se déshonorer en écrivant de sa vache à lait, qui a fait je ne sais quel système : *Le creux de son système est adéquat au creux de son gousset.* Il sait mieux que personne que notre camarade aurait pu remplir son gousset. Eh bien ! moi, je veux te dévaliser de tes pensées, sauf à écrire ensuite dans la *Revue des Deux-Mondes* que tes pensées sont aussi creuses que ta poche. Voyons ! pas de détours, pas d'échappatoires. Nous parlons de la propriété, parlons de la propriété.

— On dira que nous parlons de ce que nous n'avons pas, et que le creux de notre système est adéquat au creux de notre gousset.

— Nous nous moquons des mauvaises langues, n'est-ce pas ? Nous devisons pour nous. Tiens ! est-ce que nous n'avons pas une âme comme les riches ? est-ce qu'il faut avoir de l'argent pour voir clair ? M'est avis qu'on n'en voit pas plus clair, parcequ'on a son gousset rempli. Il me semble que l'académicien qui écrit de ces honnêtetés voyait beaucoup plus clair lorsqu'il avait des sentiments plus nobles. Mais, encore une fois, laissons tout cela ; de pareils scrupules ne méritent pas de nous occuper. Il s'agit de la vérité. Je veux la vérité ; tu la possèdes : donne-la-moi.

— Tu la possèdes comme moi, reprit-il, et il y a longtemps que tu serais entré en jouissance d'elle, sans ces maudits économistes dont tu t'es bourré la cervelle. Je te disais bien, dans le temps, quand nous causions de cela sous la Restauration, que ces gens ne m'inspiraient aucune confiance. Tu n'as pas voulu me croire ; tu t'es obstiné à les étudier ; ils ont obscurci ta lumière naturelle, avec tous leurs sophismes pour expliquer idéalement le fait actuel de propriété.

—Ah ! c'est précisément ce fait actuel que je voudrais comprendre. Nous affirmons donc ou plutôt tu affirmais que la propriété, dans sa forme présente, est encore entachée de féodalité, et qu'elle n'est même qu'une suite de la féodalité. Eh bien ! vois ce qui m'arrive.... Tu l'attribueras encore à ma trop grande lecture des économistes... Il est certain que tout-à-l'heure, quand tu parlais, ton idée me paraissait pleine de solidité et d'évidence ; je t'ai même dit que j'étais prêt à jurer avec toi qu'elle était vraie. Mais tu as changé de conversation, et me voilà retombé dans mes ténèbres. Je t'avoue que depuis que tu m'as parlé des sommes énormes que gagnent aujourd'hui les chanteurs et les danseuses, je ne vois plus du tout que la propriété soit encore féodale. Est-ce que Rubini ou mademoiselle Elssler gagnent *féodalement* leurs palais et leurs *villas*, ou leurs *ville*, pour parler comme les dandys, à l'italienne ?

— Est-ce que, du temps de la féodalité, il n'y avait pas des courtisanes à qui les princes faisaient bâtir des palais ? Est-ce qu'il n'y a pas des eunuques que les sultans d'Orient comblent de richesses ? Lorsque la république romaine eut dévoré le monde, et que l'empire eut dévoré la république, est-ce que Rome ne fourmilla pas de danseurs et d'histrions occupés à achever de corrompre le genre humain par la volupté ? Est-ce que ces danseurs et ces histrions n'étaient pas couverts des dépouilles opimes du monde ? Est-ce que le comédien Æsopus n'avalait pas des perles fondues dans un acide, pour montrer combien il était riche ? Les riches de notre temps, attirés par la volupté, entretiennent des danseuses et payent les distractions que les cantatrices leur procurent. Est-ce que ce petit commerce empêche que la propriété soit encore féodale ? La richesse sert à corrompre les arts, et les artistes servent à corrompre les riches. Voilà tout ce que prouve ce que tu m'objectes... Tiens ! continua-t-il, te rappelles-tu *Ivanohe*, cette belle symbolisation du Moyen-Age, ce chef-d'œuvre de Walter Scott, qui serait aussi beau qu'une épopée antique, si une épopée pouvait exister sans l'enthousiasme et la foi. Malheureusement l'auteur était sceptique. Mais, s'aidant du grand maître Shakespeare, il a tracé des caractères pleins de vérité. N'est-il pas vrai qu'au premier plan, tout est noblesse et féodalité dans ce livre ? Quiconque n'est pas noble et ne sort pas des conquérants n'a aucun droit, et n'est qu'un gardeur de pourceaux, un misérable esclave. Seulement les nobles se disputent et se battent entre eux, Saxons contre Normands. Mais derrière ces personnages, derrière Cédric, Ivanhoe et tous leurs compagnons, vois-tu dans l'ombre ce Juif à tête de basilic, taillé sur le patron du Juif de Shakespeare ? Comme il est plat, comme il est vil, comme il a l'échine flexible, comme il se courbe sous les coups, comme il reçoit les crachats, les soufflets, comme il lèche la terre sur les pas de ses maîtres ! Mais aussi comme il se regimbe en lui-même, comme il couve sa vengeance, comme il suppute et enregistre les outrages pour les rendre un jour avec usure ! Il s'appelle le pauvre Juif Isaac d'York. Il deviendra sir Isaac de Londres ou de Paris, et il aura des armoiries. Permets-moi de faire une variante à la conception de Scott. Dans son roman, Isaac a pour fille la belle Rébecca. Je suppose que Rébecca ne soit pas sa fille, et qu'il l'aime. Le vois-tu lutter par la ruse avec le Templier, ce colosse de grandeur et de crime, moitié laïc, moitié prêtre, réunissant tous les vices et toutes les ambitions de la couronne et de la tiare. De quel droit le Templier s'arroge-t-il Rébecca ? pourquoi, lui Juif, ne la posséderait-il pas ? Et le voilà qui cache sous son hypocrisie autant de luxure que le hardi Templier en montre dans ses débordements. Rébecca d'ailleurs n'est-elle pas Juive ? L'attachement du Juif à sa caste vient ajouter à sa passion, et lui donner un caractère de fanatique légitimité. Et puis il a de l'or, si le Templier a du fer. Le Templier a besoin de son or ; mais il saura le cacher, et au besoin s'en servir pour perdre le Templier. Il connaît tous les vices de la nature humaine, parce qu'il les a ; il fera calomnier, dénoncer, assassiner son rival, et il sera noble à son tour. L'or aura remplacé le fer. Alors il aura Rébecca.

— Et les dons qu'il fera à Rébecca, dis-je, de quelque façon que Rébecca les obtienne ou les mérite, n'en seront pas moins entachés de féodalité ?...

— Sans doute, et voilà pourquoi Rébecca elle-même cherche à son tour à s'affranchir du Juif orgueilleux et despote dont elle est devenue l'esclave, après avoir été la proie du Templier ; car c'est ainsi que la ruse répond au despotisme, et que le mal se perpétue sur la terre, des forts aux faibles, des oppresseurs aux opprimés.

— Pardon, dis-je, je n'ai pas voulu te demander si l'art aujourd'hui est esclave de la richesse, et se rend compte intérieurement de son esclavage ; je parlais des échanges auxquels donnent lieu les générosités de sir Isaac. Rébecca, puisque tu appelles ainsi la beauté et l'art, Rébecca dépense, achète des parures, des meubles, des voitures ; Rébecca voyage ; Rébecca va au bal, à l'Opéra....

— Et Rébecca ne fait tout cela qu'avec la monnaie que lui a donnée son seigneur, et Rébecca exerce à son tour le droit du seigneur....

— Tu m'étonnes vraiment. Quoi ! les poètes et les musiciens, les journalistes et les danseuses, tous ceux qui amusent aujourd'hui les riches avec ce qu'on appelle l'art, et ces autres artistes aussi qui séduisent Isaac par la volupté plus ou moins idéale, plus ou moins grossière, exerceraient à leur tour un privilège féodal ! Ah ! je te jure que ni la grisette, ni la lorette, ni la femme du grand monde, ni la grande cantatrice, ni l'aimable danseuse, ni le grand poète, ni le grand journaliste, personne enfin de ce brillant chœur de Vénus et des Muses qui s'empresse autour de sir Isaac, le noble seigneur de notre temps, ne se douta jamais d'un pareil crime. Est-ce parce que c'est sir Isaac qui les paye, et qu'il les paye d'une certaine monnaie prélevée sur les travailleurs, en vertu de son privilège ?

—Je t'ai déjà dit que cette raison est bonne, mais elle n'est pas la seule. Oui, d'abord, puisque c'est notre salaire qui paye le luxe, tous les employés du luxe, tous les diver-

tisseurs du capitaliste participent à l'œuvre de leur maître. Ils ressemblent à la courtisane et au bouffon des anciens princes et seigneurs féodaux, ou, si tu l'aimes mieux, aux troubadours des châtelains du Moyen-Age. Est-ce que ces courtisanes, ces troubadours et ces bouffons n'étaient pas un appendice de la féodalité, et ne faisaient pas corps avec elle? N'était-ce pas la féodalité qui les entretenait, qui payait leurs danses et leurs grâces, leurs chansons et leurs facéties? Quand l'esclavage existait, toute production était entachée du sang de l'esclave, et portait la marque du vol de sa liberté. Aujourd'hui toute production est entachée de notre sueur, et porte la marque de notre salaire. Une chose change-t-elle de caractère, parce qu'elle passe dans telles ou telles mains? Si tu avais perdu le fruit de ton travail de la semaine, et que je l'eusse trouvé, pourrais-je dire équitablement que cette somme m'appartient? Une chose est produite avec le sang et la sueur des esclaves; au moment où elle est produite, elle est marquée de ce caractère: or, ce caractère, peut-elle le perdre ensuite? Elle durerait vingt siècles, cette chose, et passerait aux mains d'un million de personnes, qu'elle n'en aurait pas moins été produite à force de sang et de fatigues. Qu'importe donc que les profusions du Juif, devenu Noble, passent de main en main par tous les débouchés du luxe? Ce qui circule ainsi par le luxe n'en a pas moins coûté aux prolétaires. Vespasien avait prélevé un impôt dont la source paraissait ignoble; il prit une pièce d'or, et dit: Cet or ne sent pas mauvais. Mais aux yeux de l'éternelle Justice, l'or qui provient de l'injustice sent toujours mauvais.

— Oui, dis-je, je comprends que tous les serviteurs du luxe participent ainsi au *droit du seigneur*, conservé encore aujourd'hui. Mais conviens du moins qu'ils n'y participent qu'*indirectement*. Car Rébecca, pour suivre le symbole que tu as employé, se livre à des occupations tout autres que sir Isaac. Elle ne s'occupe pas, elle, de faire produire et de lever une dîme sur la production; elle s'occupe plutôt de dépenser. Elle ne participe donc au mal que comme aurait pu faire un affranchi de Vespasien, par la source d'où provient l'or qu'il lui est donné de palper. Il est vrai qu'elle dit, comme Vespasien lui-même, la corrompue qu'elle est: Cet or ne sent pas mauvais. Tu voudrais qu'elle dît comme Jésus, à qui on présentait une pièce de monnaie à la marque de César: Rendez à César ce qui appartient à César. Il s'agirait de savoir qui est César: est-ce sir Isaac, ou le prolétaire de sir Isaac? Mais Rébecca se dit: C'est de l'or, il me suffit; je ne veux pas thésauriser, moi, je ne suis pas faite pour cela, je vais le dépenser. Et elle le dépense.

— Et où va-t-il, cet or qu'elle dépense sans songer à sa source. Il retourne produire le même mal au sein duquel il s'est engendré. Est-ce que la richesse, produite sous une certaine loi, ne se reproduit pas sous la même loi? L'or que dépense Rébecca sort du coffre-fort de sir Isaac, mais il y revient. Que représente, en effet, cet or dans les mains de Rébecca? Il représente de la production future. Or, sous quelle loi se fera-t-elle, cette production nouvelle? Toujours sous la même loi. Donc cet or est une chaîne rivée au passé pour enchaîner l'avenir. Aux deux bouts de la chaîne sont les serfs de l'industrie qui meurent à l'hôpital.

— Tu m'étonnes, dis-je. Tous les jours on se livre aux affaires ou au *far niente*, on encaisse et on dépense, on travaille, on produit, on vend, on achète, sans que personne se doute seulement qu'il y ait en cela rien qui ressemble à la féodalité. Le mécanisme de la production et de la consommation, le lien de l'une à l'autre par ce qu'on appelle l'échange, le commerce, la vente, paraissent aux économistes une sorte de mathématique absolue et nécessaire, qui a toujours été la même, et qui ne changera jamais. La légitimité de toutes ces transactions fondées sur la valeur des choses leur semble incontestable; et tu conviendras que la masse des hommes pense comme les économistes. Explique-moi donc, de grâce, d'où provient cette illusion générale. Car enfin, quand j'admettrais que le capitaliste actuel, qui dispose des instruments de travail, et par là des travailleurs eux-mêmes, ressemble à quelques égards au seigneur du Moyen-Age, il n'en serait pas moins vrai que la production, une fois qu'elle est obtenue, ne donne plus lieu qu'à des échanges. C'est l'abondance ou la rareté sur le marché, comme disent les économistes, qui décident de la valeur des produits. Qu'y a-t-il de féodal dans l'offre et la demande, dans la vente, dans le commerce, en un mot dans toutes les transactions qui s'opèrent sur ces produits? Je t'abandonne la production première. Il est bien certain que la manière dont elle se fait, en vertu du privilége que les économistes appellent la *rente*, privilége qu'ils n'ont jamais pu expliquer raisonnablement, a un air très prononcé de féodalité; oui, la *rente* est le *droit du seigneur*, tu m'as convaincu là-dessus. Mais une fois que la production est accomplie, une fois qu'elle est sur le marché, tout prend un autre aspect. Alors vient la concurrence des produits entre eux, et la concurrence des consommateurs. Vous vous trouvez avoir ceci, moi je me trouve avoir cela; changeons, je vous donnerai du retour, ou vous m'en donnerez. Cet échange se fait au moyen de l'argent, qui sert de commune mesure. Encore une fois, qu'y a-t-il d'injuste dans tout cela? Je n'y vois que la liberté des désirs et des besoins, suivant l'avoir de chacun. Il y a des riches et des pauvres, il est vrai, et plus de pauvres que de riches; mais l'égalité règne sous un certain rapport. Un liévre vaut cent sous pour moi comme pour M. de Rosthschild: la question, c'est que j'aie cent sous dans ma poche. Mais si je les ai, et qu'il me plaise d'acheter ce liévre, il n'y a pas de droit du seigneur qui tienne; je suis le seigneur, si je suis le plus offrant. Encore une fois, je t'accorde que ton capitaliste, sir Isaac, qui a fondé une manufacture, ou qui a obtenu de l'Etat une concession de mines, prélève un vrai *droit du seigneur* sur les ouvriers qu'il emploie; mais une fois qu'il a payé aux ouvriers leur salaire, et qu'il a mis dans son coffre-fort sa *rente*, il me semble qu'il a complétement épuisé *son droit du seigneur*, et que son privilége féodal s'arrête là.

— Bah! tu crois! Et si, non content de s'occuper de la production directe, sir Isaac intervient encore dans les échanges; s'il monte à Paris un magasin de nouveautés au capital d'un, de deux ou même de quatre millions, ne va-t-il pas écraser tous ses concurrents, et ne restera-t-il pas maître du marché? Comment appelles-tu ce bénéfice qu'il fera alors parce qu'il est le plus fort? n'est-ce pas là un droit féodal, le droit du plus fort? Est-ce que le commerce tout entier n'est pas livré aux capitalistes, comme la production première? Et si sir Isaac, conservant du goût pour son principal métier quand il gémissait sous la féodalité, continue de se livrer à la banque, ou à ce qu'on appelle ainsi, l'agio, la spéculation, l'usure, ne va-t-il pas, comme l'aigle ou le vautour, planer du haut de cet empyrée de la richesse sur tous les producteurs? Qui l'empêchera alors d'être un *loup-cervier?* Est-ce M. Dupin, avec ses boutades et sa mauvaise humeur? Mais M. Dupin plaidera pour lui, et gagnera ses procès par son éloquence. A propos, nous avions oublié l'éloquence des avocats parmi les courtisans et courtisanes de sir Isaac. L'avocat de sir Isaac plaidera pour le droit qu'a tout honnête homme d'être un loup-cervier, et il ne manquera pas d'arguments; il en aura, et des meilleurs. Ne vois-tu pas, en effet, que tes économistes, conséquents jusqu'au bout, ont légitimé de toute manière le nouveau droit féodal, le droit féodal de sir Isaac? Car n'ont-ils pas assimilé l'argent à toute autre matière, à tout autre produit? et n'ont-ils pas détruit, autant qu'il ont pu, comme un misérable préjugé, la réprobation qui s'attachait à l'usure? Qu'importe que quelques dispositions surannées existent encore dans les codes? Il n'y a que les usuriers de province qui soient quelquefois pris à ce piège, et encore une fois sur cent. C'est une légère prime, mais qui n'atteint jamais les gens habiles. Est-ce que l'argent n'est pas une marchandise, et ne peut-on pas taxer sa marchandise comme on l'entend?

— Ah! je t'arrêterai au moins sur ce point, lui dis-je;

l'argent a un taux légal, et ce taux est même supérieur à l'offre. L'argent ne vaut déjà plus que trois ou quatre pour cent, et l'intérêt de l'argent, au dire des économistes, diminue insensiblement; de telle sorte qu'ils entrevoient, dans le lointain, le jour où, l'argent ne rapportant pas d'intérêt, ils n'auraient plus à s'expliquer sur l'*intérêt* et sur la *rente*, ce qui leur ôtera, comme on dit, une fameuse épine du pied.

— Ah! pauvre enfant, laisse donc là tes économistes. Veux-tu que je te dise ce que je pense d'eux. C'est qu'ils sont les plus mystifiés des hommes, s'il n'en sont pas les plus mystificateurs. Les papes, dit-on, ont payé des faussaires pour rédiger les fausses décrétales et organiser le droit canonique. Eh bien! tes économistes sont les professeurs de droit de sir Isaac, et ils sont venus au monde pour préparer le règne de l'Anté-Christ. L'intérêt de l'argent, me dis-tu, est minime, et tend à diminuer; je le crois bien. Est-ce que les petits châteaux avaient une grande valeur quand la féodalité existait? Un petit castel isolé, et qui ne dépendait pas d'un puissant suzerain, était au premier occupant. L'art du vassal était de se ranger, s'il le pouvait, sous un seigneur redoutable. Il se donnait, il donnait sa foi et son château, afin qu'on les fît valoir. C'est ce qui arrive encore aujourd'hui sous une autre forme. « Ah! vous disposez de cent cinquante millions, dit aujourd'hui tout petit propriétaire d'argent au grand capitaliste. Eh bien! je vous rends hommage; je vais à vous, je veux servir sous vous. Donnez-moi quatre pour cent de mon argent. Vous avez ma foi, monseigneur Isaac, prenez ma bourse. » Et sir Isaac prend, et ne donne que deux pour cent, s'il le peut, et gagne cinquante pour cent. Et tes économistes sont assez bêtes pour ne pas voir à quoi tient la baisse de l'intérêt! L'argent ne vaut, dis-tu, que trois ou quatre pour cent: oui, pour ceux qui en ont, qui en ont beaucoup. Il ne vaut que cela pour eux, parce qu'il ne paraît en sûreté qu'avec eux, sous leur patronage, sous leur suzeraineté. Mais procure-t'en donc de l'argent, toi qui en as besoin. Si tu n'en as pas, je te défie de t'en procurer, à quelque taux que ce soit. C'est comme si un serf avait voulu enlever le plus petit donjon seigneurial. N'est-il pas vrai que le serf eût été arrêté par la moindre muraille, par deux pertuisanes et un fossé? Impossible au serf d'arriver à être maître du moindre poste féodal. Eh bien! de même, impossible à celui qui est démuni d'or d'emprunter le moindre capital, eût-il tous les talents du monde pour le faire produire. Mais celui qui a déjà beaucoup d'or en a tant qu'il veut; tout petit lopin vient agrandir son domaine. Car là seulement l'or, cette précieuse propriété, plus précieuse que l'honneur et la vie, paraît en sûreté; ailleurs il y a tout à craindre. Le petit propriétaire offrira vainement cinq, six, ou même dix pour cent. Plus il offre, plus on craint les faillites. Et, en effet, ne dépend-il pas toujours du grand capitaliste de ruiner le petit? C'est absolument, te dis-je, comme au Moyen-Age, où les petits châteaux étaient facilement emportés quand ils n'étaient pas puissamment protégés. Ah! tes économistes, avec leurs bénignes considérations sur la modicité du taux de l'intérêt, sont d'étranges farceurs!... Mais laisse-moi continuer; je n'ai pas fini. Je t'ai montré ce que c'est que l'industrie, le commerce, et la banque. Mais cela peut-il suffire à l'ambition de sir Isaac? Un poète a dit:

> Tout petit prince a des ambassadeurs,
> Tout marquis veut avoir des pages.

Et s'il plaît à sir Isaac, qui n'est pas, certes, un petit prince, d'avoir des journalistes pour pages, et des députés pour ambassadeurs? Hem! qu'en dis-tu? n'est-ce pas une bonne spéculation? qui sait ce que cet argent rapportera! Et si sir Isaac lui-même daignait se faire législateur? s'il accordait au congrès national l'honneur de sa présence? si, dans cette politique d'affaires, comme on dit déjà aujourd'hui, il venait parler, de son auguste voix, lui, le grand directeur et dispensateur de toutes les affaires, lui qui vit dans l'or, dans ce milieu éthéré où tout s'engendre et se produit? Non! on pourrait s'offusquer de sa présence, et il serait peut-être un mauvais orateur. Il restera modestement dans son palais, et continuera d'aller à la Bourse. Mais il aura des ambassadeurs, en prince qu'il est. Oui, le temps approche où les Hébreux convoqueront le conseil des ministres. Nous sommes en 1833; crois-tu que nous soyons bien loin de voir cette prophétie se réaliser? J'en sens la vérité dans mes veines, moi qui ai faim... Va, va, le mal s'enchaîne au mal, et c'est toujours le mal. Féodalité nobiliaire ou pécuniaire, droit du plus fort ou du plus riche, rente, fermage, intérêt de l'argent, usure, luxe, corruption, gouvernement des riches, c'est toujours la plaie d'Egypte, qui avait sept faces.

Il s'interrompit un instant, et, comme s'il se fût entretenu avec lui-même, il dit à voix basse:

— Une agglomération d'hommes n'est pourtant pas une société! L'égoïsme et la rapacité ne peuvent remplacer Dieu sur la terre. L'âme humaine ne saurait reconnaître une telle domination; et l'esprit humain, émancipé des rois, des nobles et des prêtres...

Il n'acheva pas sa phrase.

Je demeurai pensif, à son exemple. Tout ce qu'il venait de dire m'avait frappé. Il me semblait que je voyais le véritable état de la société pour la première fois de ma vie. C'était comme si on m'eût ôté la cataracte: seulement je voyais trouble encore. Je me mis à réfléchir profondément.

Mais j'entends le Lecteur s'écrier: En avez-vous bientôt fini avec tous vos raisonnements sur la propriété? Le Lecteur ressemble à Charles-Quint, tel qu'il a plu à M. Hugo de le peindre dans je ne sais lequel de ses drames. Comme Charles-Quint, le Lecteur a daigné venir pour *la bagatelle*; et le voilà enfermé dans une armoire, d'où il est obligé d'entendre des propos qui lui déplaisent, ou ne lui plaisent que médiocrement. Il se fatigue, il sue, il souffle, il est prêt à éclater d'indignation; enfin il éclate, et me crie: Finissez donc! vous en dites bien long!

> Croyez-vous donc qu'on soit si bien dans cette armoire!

Eh! Lecteur délicat, qui n'aimez pas la fatigue et fuyez les sujets sérieux, vous ai-je promis du plaisir, moi? Croyez-vous que j'écrive pour amuser sir Isaac? — Mais vous êtes ennuyeux à mourir avec votre question de la propriété! — Hé bien, je suis ennuyeux; il y a longtemps que vos poètes ont dit que la vérité toute simple était ennuyeuse. — Mais vous m'avez trompé; vous m'avez fait prendre pour un roman ce qui n'en est pas un. — Il vous arrive quelquefois de prendre des phrases plus ou moins poétiques pour un traité de philosophie. — Quelle confusion de tous les genres! Il faudrait avoir un peu de goût, au moins; vous êtes un pitoyable auteur. — Je ne suis pas un auteur; j'écris une biographie. Mon ami avait son opinion sur la propriété, et cette opinion lui tenait fort au cœur... — Hé bien, dites-moi en deux mots l'opinion de votre ami, et passons outre. — Vous parlez, Lecteur, comme un homme chez qui les convictions raisonnées ont peu d'influence. Voilà une question qui occupe le monde depuis Caïn et Abel, et dont la solution vaut mieux que tous les romans que je pourrais vous faire. — Mais vous m'aviez d'abord parlé d'une jeune femme à laquelle je pouvais peut-être m'intéresser.... nous aurions vu.... puis d'un homme que se battit comme un diable en juillet: cela m'allait encore, quoique je n'aime pas juillet et que je déteste les émeutes; mais il me plaît que dans les livres on aime et se batte. Mars et Vénus, la guerre et les amours, vrai domaine de l'art! Mais des héros raisonneurs!... Encore si c'était dans un salon: on parle de tout dans un salon; mais au cabaret! quelle sotte invraisemblance! Quoi! vous avez le front de me soutenir que tout cela s'est dit dans un cabaret? on a parlé économie politique dans un cabaret! on a cité Rousseau dans un cabaret! Et ce sont des ouvriers qui ont fait tous ces beaux raisonnements sur le droit et le fait de propriété; distinguant le fait du droit,

comme des philosophes, et même mieux que les philosophes!.. —Eh! oui, Lecteur, ce sont des ouvriers. *Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.* Ah! vous croyez que les prolétaires n'ont pas entre eux des conversations sérieuses! Mais vous vous trompez beaucoup, et j'ai à vous en remontrer sur ce point, comme j'ai fait sur d'autres. Vous ne savez pas quel vin nous buvons, je vous l'ai déjà dit, ni de quel bois nous nous chauffons. En général, nous autres prolétaires, nous vivons un peu comme les sauvages, sans penser; c'est-à-dire que nous ne nous en donnons pas la peine. A quoi bon penser? La moyenne du travail en France est de vingt-et-un sous par jour... un sou de plus qu'avant la Révolution!... Pensez donc avec cela, donnez-vous donc la peine de penser! Et quand vous gagneriez cent sous, comme quelques uns, si vous avez une femme et des enfants à nourrir, c'est bien la peine de penser! mieux vaut ne penser à rien. Ainsi faisons-nous pour l'ordinaire. Mais quand nous nous mettons à raisonner, nous raisonnons à perte de vue. Une fois notre faculté logique en mouvement, rien ne peut l'arrêter. C'est que nous ne sommes pas comme vous, de simples amateurs de la Vérité. Vous aimez surtout la parure dont les artistes daignent parfois l'habiller, cette Vérité, et vous l'attrapez par sa robe, quand sa robe est longue et flottante. Nous, plus elle est nue, plus nous l'aimons. Aucune peine pour la saisir ne nous rebute. Nous sommes faits au travail, et habitués à la patience: il en faut tant pour fabriquer vos joujoux! Votre luxe est, à cet égard, un excellent éducateur. Vous ne savez pas ce qu'il faut de patience pour vous servir! Donc, quand nous raisonnons, nous raisonnons bien et fort, et longtemps; nous ne connaissons pas de milieu. Nous n'aimons pas à batifoler comme vous. Par exemple, nous étions là dans cette boutique une quinzaine de braves gens... Je suppose qu'il n'y avait pas d'espions ni d'autres vauriens parmi nous... Au vrai, je n'en sais rien, ou ne vous en dis rien pour le moment. Hé bien, sur quinze que nous étions, il y en avait bien dix qui, vu la moyenne du salaire en France, ne se donnaient pas la peine de penser. Ils fumaient, absolument comme des *lions*. Seulement ce n'étaient pas des cigares de quatre sous ou des cigarettes qu'ils fumaient, mais du *caporal* dans des pipes bien culottées. Ils fumaient sans rien dire; et quand leur pipe était finie, ils se reposaient de fumer; puis ils en allumaient une autre; ce qui leur faisait une petite promenade de leur table au poêle, et du poêle à leur table. Les plus actifs faisaient comme le marin et l'homme aux lèvres pincées... Je pourrais bien me tromper sur le marin et l'homme aux lèvres pincées.... Peut-être que ces deux-là faisaient plutôt semblant de jouer qu'ils ne jouaient réellement... Ils ne s'étaient pas mis si près de nous pour des prunes... Mais les autres, en petit nombre, qui jouaient aux cartes et au domino, jouaient réellement, et ne pensaient guère. Mon ami et moi nous pensions. Et avec votre permission, Lecteur, ou sans votre permission, nous allons continuer de penser. Il s'agit, quoi que vous en disiez, d'un sujet fort intéressant, et qui domine tous les autres. Il s'agit de ce qui vous permet d'avoir de l'imagination ou du moins d'exercer cette imagination, et empêche le peuple d'en avoir ou d'en montrer; il s'agit de ce qui fait qu'il y a des prolétaires. Vous voyez bien que je suis dans mon sujet.

Je passai cinq minutes à chercher des objections contre ce que venait de dire mon ami; car j'étais ébranlé, mais je n'étais pas convaincu. L'homme aux lèvres pincées interrompit ma méditation.

—La *causette* est donc finie, dit-il. Nous avions cependant du plaisir à vous écouter.

—Ah! vous nous écoutiez! je croyais qu'il n'y avait que monsieur qui nous écoutait.

Je parlais du chauffeur, qui était toujours au bout de notre table, droit comme un piquet. Je commençais à l'aimer, ce chauffeur; il m'intéressait par son zèle infatigable pour savoir s'il se trompait ou non. Il n'y avait pas que de la vanité chez lui, je vous assure. Je l'ai revu depuis, et j'ai découvert dans cet homme qui ne comprenait pas facilement, et qui aimait, commme il disait, qu'on lui mît les points sur les *i*, un vrai génie pour la mécanique. Il a fait un nouveau modèle de machine à vapeur pour les navires. Il avait tant étudié la machine de son bateau, qu'il a peut-être réussi à perfectionner la navigation à vapeur. Je dis peut-être; car il n'en sait rien encore, ni moi non plus, vu le capital qui lui manque pour réaliser sa découverte.

La provocation de l'homme aux lèvres pincées, qui aimait notre *causette*, produisit son effet; et ce que j'avais couvé de réflexions pendant mes cinq minutes de silence éclata en ces termes :

—Tu me diras ce que tu voudras, tu m'accuseras, comme tu l'as fait tout-à-l'heure, de stupidité; mais je te déclare que je ne suis pas encore de ton avis. Je vois bien une certaine vérité dans les rapports que tu établis entre le fait ancien et le fait actuel; mais j'ai beau réfléchir, je ne découvre pas la féodalité dans le fait actuel. Le fait actuel est le fait actuel, la féodalité était la féodalité...

—Te voilà qui parles comme M. Guizot, interrompit mon ami.

—Ou comme Arnal, dit l'homme aux lèvres pincées. Avez-vous vu cette pièce où Arnal répète si souvent : *La cavalerie est la cavalerie, et l'infanterie est l'infanterie?*

—Ce n'est pas moi, dis-je un peu piqué, ou du moins ce n'est pas moi seul qui suis bête comme Arnal. C'est tout le monde; car tout le monde pense, comme moi, que la féodalité était la féodalité, et que la propriété est la propriété.

—Il est vrai, dit mon ami, que personne n'apprécie le lien étroit qui existe entre la féodalité et la propriété. C'est pour cela que je voudrais que tu le visses.

—J'aperçois bien quelque ressemblance entre ces deux faits, et je t'ai déjà accordé que le droit du capitaliste n'est pas plus juste que le droit du seigneur...

—Hé bien, puisque tu m'as accordé cela, tu devrais m'accorder tout le reste. Car si le droit du capitaliste est un droit féodal, comme le capitaliste est le maître de notre salaire, et par là de nos existences, il s'ensuit que nous sommes encore dans la féodalité. Seulement c'est une phase nouvelle, et, si tu veux, une dernière phase de la féodalité: c'est la phase industrielle.

—Oui, dis-je, je vois bien que l'industriel actuel, le grand industriel, ou mieux encore, la banquier qui le commandite, le riche capitaliste, le loup-cervier de M. Dupin, ressemble au seigneur féodal. Je vois ce chef de l'industrie commandant, par le besoin, à des masses d'hommes qu'on appelle ouvriers. Je le vois, par le salaire dont il est l'arbitre, lever à volonté un régiment de travailleurs, comme autrefois le seigneur féodal levait ses vassaux quand il déployait son oriflamme, ou comme plus tard, les chefs de bandes, les *condottieri*, qui ravagèrent l'Europe, levaient des soldats avec la promesse du pillage, chose qu'aujourd'hui personne ne pourrait faire, pas même, comme tu l'as remarqué, le glorieux Bugeaud dans son bourg-pourri d'Excideuil. Oui, je saisis très bien ce rapport, et j'en vois encore quelques autres. De même que, dans le désordre de la féodalité, les seigneurs se faisaient la guerre, de même les nouveaux seigneurs se font entre eux une guerre acharnée sous le nom de concurrence. Les vassaux des anciens seigneurs étaient forcés de les suivre et de les servir dans cette guerre, les vassaux des nouveaux seigneurs sont obligés de suivre encore leurs maîtres dans cette autre guerre qui n'a de but que l'avidité du gain et l'avarice....

—Ah! tu vois tout cela, et tu ne vois pas que la féodalité règne dans cette industrie qui a remplacé la guerre? C'est donc parce que la forme a changé, que tu ne vois pas la féodalité là ou pourtant tu la vois! Alors c'est une dispute de mots.

— Non pas, dis-je, conviens que la féodalité pourrait exister en outre de ce que tu appelles de ce nom, et qu'alors nous aurions plus de mal encore que nous n'en avons.

— Je ne sais, dit-il. Pour moi, je regrette quelquefois le passé. J'aimerais mieux mille fois servir sous Du Guesclin que sous M. de Rothschild.

— Et vous avez raison, dit le marin. Moi, je regrette Napoléon. Mais j'aimerais encore mieux la République..... J'aurais voulu sauter sur le *Vengeur*... C'est pour cela que j'ai pris la mer. Mais l'homme propose, et Dieu dispose. Je ne voudrais pourtant pas mourir comme un pleutre à l'hôpital ou dans un trou entre quatre murs. J'ai toujours eu l'idée de faire une belle mort. De notre temps, quand j'étais jeune, on ne pensait qu'à cela. Aujourd'hui on ne pense qu'à végéter comme des rats, qui ont peur de la souricière, mais qui veulent attraper du lard et du fromage. Mais ça ne me va pas à moi, ça; et j'espère bien vous montrer quelque jour comment on se fait sauter...

Et comme s'il en eût dit trop long sur ses résolutions intimes, il se hâta d'ajouter :

— Après tout, liberté pour tout le monde. Il ne faut pas disputer des goûts et des couleurs. Il y en a qui aiment diantrement le plancher des vaches; et monsieur est peut-être de ceux-là.

Je ne répondis rien au marin; j'étais tout entier aux idées que mon ami avait soulevées dans mon esprit.

— Tiens, lui dis-je, veux-tu que je t'indique un pays où la féodalité existe encore, et constitue réellement la propriété? C'est l'Angleterre... Mais la France.... depuis la Révolution!... Je ne te comprends pas.. A la bonne heure, cite l'Angleterre. Là, ton idée est parfaite. Propriété et féodalité ne font qu'un en Angleterre. J'ai lu dernièrement un livre sur l'Angleterre où l'on montrait cela à merveille; mais l'auteur avait bien soin de faire remarquer le contraste qui existe entre ce pays et le nôtre. Le territoire entier de l'Angleterre appartient à six cents familles environ, pas davantage. Ce sont les seigneurs féodaux, les nobles. On peut dire, sans nulle métaphore, comme sans nulle exagération, que l'Angleterre est encore à l'état de conquête. Lorsque les Normands s'en emparèrent, à la fin du onzième siècle, ils se divisèrent le sol entier; comme en fait foi le grand Cadastre de Guillaume-le-Conquérant, que les Saxons dépossédés appelèrent *Doomsday Book*, ou Livre du jour du jugement dernier. Aujourd'hui, tout le sol est, comme au onzième siècle, divisé en domaines presque symétriques, le château au milieu, les fermes alentour, les terres d'un seul tenant, bien réunies et bien closes. Voilà, j'espère, la féodalité délicatement conservée sous la forme de propriété. N'est-ce pas que c'est joli! Toute l'Angleterre entre les mains des six cents aînés de six cents nobles familles! Et cela depuis sept siècles, sans compter ce que cela durera encore! C'est que rien ne fut plus complet, plus régulier, plus admirablement exécuté que le vol de l'Angleterre par les Normands...

— Oui, interrompit-il, les Normands s'y entendaient! Venus après tous les autres Barbares, ils savaient bien, eux, que *conquête* et *propriété* c'était la même chose. Maîtres de l'Angleterre, leur premier soin fut de la cadastrer, comme tu le dis, pour bien délimiter la proie de chacun, c'est-à-dire sa propriété. La vraie Bible de l'Angleterre, le grand Cadastre de Guillaume, parut; les Saxons dépossédés l'appelèrent le *Livre du jour du jugement dernier*. Ils étaient, en effet, jugés en dernier ressort, les malheureux! et si cela continue, ils sont jugés pour jusqu'au jugement dernier. Au reste, eux et leurs vainqueurs, de concert, ont jugé de même la malheureuse Irlande. Le mal, et puis le mal, et toujours le mal!

— Tu as raison de dire, continuai-je à mon tour, que le *Doomsday Book*, avec ses commentaires, est la vraie Bible de l'Angleterre. Cette Bible a engendré des colléges de blason et toute une littérature héraldique. Pas de livres plus répandus et plus consultés que ceux qui constatent les droits à la pairie et à la noblesse, les livres du *peerage* et du *baronetage*. Toutes les familles nobles ont encore des noms normands. Par le droit d'aînesse, les majorats, et les substitutions, ces familles ont conservé, avec leurs noms anciens, leurs domaines primitifs. Exclus de la possession des terres et des titres, les cadets de ces familles occupent les places de la magistrature, du clergé, de l'administration, de l'armée, qu'ils achètent quand elles ne sont pas d'investiture ministérielle. Les aînés, maîtres de tous les biens, composent en entier la Chambre des Pairs, et, par l'influence des richesses et du pouvoir, par les ressources de la corruption, par le patriciat enfin, ils dominent la Chambre des Communes, pleine des leurs ou de leurs créatures, et où la majorité se forme d'habitude par les représentants des comtés unis contre ceux des villes. Les nobles ont même sous leurs patronage, comme présidents, *stewards*, ou sous toute autre désignation honorifique, toutes les corporations, institutions, compagnies industrielles, commerciales, artistiques, bienfaisantes. En un mot, ils ont dans les mains le sol, la richesse, le pouvoir, l'influence, et la loi, qui, de temps immémorial, est faite par eux et pour eux. En voilà, j'espère, de la féodalité propriétaire, ou de la propriété féodale! Mais en France que vois-tu de semblable!...

— Comment malheureux! tu vois que la féodalité s'est changée en Angleterre en propriété, et tu ne comprends pas que cette métamorphose est due au lien naturel qui existe entre la propriété dans sa forme actuelle et la féodalité! Si la propriété était réellement autre chose que la féodalité, est-ce que la féodalité s'en serait arrangée? l'aurait-elle laissée naître? ou plutôt l'aurait-elle fait naître! Il y a en Angleterre d'autres riches encore que les nobles : voit-on ces nobles renverser ces riches, ou ces riches renverser ces nobles? Ils peuvent se jalouser, ils se jalousent assurément; mais tu vois bien qu'ils ne se dévorent pas les uns les autres, puisque voilà sept cents ans que cela dure. A côté des seigneurs, sous leur patronage, à l'abri de leur chartes, une autre propriété s'est fondée. C'est la propriété industrielle ou commerciale. Tu es maître de ton château, de tes terres, de tes fermes, et de tes fermiers, a dit l'industriel au seigneur; eh bien! moi, je veux être maître comme toi. Tu as pris la terre; j'aurai la mer. Et la puissance maritime de l'Angleterre a tiré de là son origine. Les chefs normands, ces hardis flibustiers, s'étant faits seigneurs des villages, propriétaires des terres, ceux de leurs enfants que le droit d'aînesse excluait de l'héritage, et leurs compagnons qui n'avaient pas eu part au pillage, ont commencé à se faire, par la rapine exercée en grand, au moyen de leurs vaisseaux, sur tous les peuples de la terre, une propriété d'un nouveau genre. C'est le *capital;* mais ce capital, c'est encore la féodalité.

— Ah! voilà où je t'arrête, voilà où est ton erreur. Ce capital n'est plus la féodalité!

— Nous allons voir cela!

— Ce capital, n'est-ce pas le travail qui l'a produit depuis le onzième siècle?

— Je ne dis pas non.

— Eh bien! si c'est le travail qui l'a produit, tu as tort; car la propriété de ce capital est légitime. Cette nouvelle richesse, créée par le travail après la conquête du sol, n'a aucun rapport avec la féodalité, et est aussi sacrée que l'autre est illicite.

— Vraiment, tu penses ainsi!... Il est certain que c'est la manière de penser de tout le monde aujourd'hui... Oh! que de préjugés il y a sur la terre! Quand l'un est renversé, un autre prend la place; c'est comme un champ où il vient des chardons quand on ôte les orties. Luther avait raison : l'esprit humain ressemble à un ivrogne à cheval; vous le relevez d'un côté, il retombe de l'autre. Jadis il n'y avait de beau, de bon, de glorieux que la noblesse; on renverse la noblesse, et voilà qu'on se prend d'admiration et d'amour pour quelque chose qui ne vaut pas mieux!...

— J'ai hâte de savoir comment tu vas me démontrer que la propriété sortie de l'industrie et du commerce est encore

de la féodalité, tout comme la propriété foncière venue de la conquête. En voilà du nouveau!

— Eh bien, pour être nouveau, ce n'en est pas moins vrai.

— Hâte-toi donc; tu fais bien des façons.

— Nullement. Je réponds à tes bravades. Oui, la propriété qui s'est formée en Europe après la conquête barbare, et notamment (puisque c'est celle-là qui nous occupe en ce moment) la propriété industrielle et commerciale anglaise, est féodale, archi-féodale, aussi féodale que la propriété foncière des ducs de Sussex et de Northumberland.

— Voilà ta proposition; mais elle paraîtra absurde à tout le monde.

— Et pourquoi?

— Par plusieurs raisons. La première, c'est que la conquête est la conquête, et que l'industrie et le commerce sont le commerce et l'industrie.

— Te voici derechef qui raisonnes comme M. Guizot et comme Arnal: *la cavalerie est la cavalerie, et l'infanterie est l'infanterie.* Mais, dis-moi, que la conquête soit la conquête, et que l'industrie et le commerce soient le commerce et l'industrie, cela fait-il que le commerce et l'industrie légitiment la richesse qu'elles procurent, mieux que ne fait la conquête?

— Sans doute, puisque l'industrie et le commerce ne se font pas sans travail, et que, de ton propre aveu, c'est le travail seul qui produit et qui par conséquent mérite.

— Halte là! à mon tour. Tu pourrais bien me faire dire des choses que je n'ai pas dites. C'est le travail qui produit, c'est le travail qui mérite; oui, si tu ajoutes, comme moi, que le travail *de tous* est *indivisiblement* mêlé au travail de chacun dans tout fait de production. Avec cette clause, je suis de ton avis; mais sans cette clause, je n'en suis pas. Je ne veux pas créer, moi, sur un faux semblant de raison, un droit féroce et tout-à-fait féodal, quoi que tu en dises.

— Je t'entends. Tu vas t'armer de ton principe de l'*indivisibilité* humaine dans tout fait de production; et tu vas me dire que tout industriel, tout commerçant qui ne respecte pas le droit de *tous* n'est qu'une espèce de conquérant barbare qui s'arroge un droit qu'il n'a pas.

— Assurément, je te le dirai, et j'aurai raison de te le dire. Cette richesse industrielle et commerciale, qui s'est formée en Angleterre depuis le onzième siècle, qu'est-ce autre chose au fond que la continuation et la suite de la conquête normande? Entre les mains de ceux qui la possèdent, comment la définir autrement que la prise de possession des instruments de travail découverts depuis la conquête, comme la féodalité était la prise de possession des seuls instruments de travail connus à l'époque de la conquête.

— Mais le travail, enfin, le travail!...

— Tant que tu ne me donneras pas d'autre argument en faveur de la propriété née de l'industrie et du commerce que celui-ci, qu'il a fallu travailler pour créer cette richesse, je te dirai que ce n'est pas le travail seul et la peine que des hommes avides et rapaces prennent sur eux de se donner qui peut légitimer la propriété des choses. Autrement je ne connais rien de plus légitime que la propriété issue de la conquête; car quel plus grand travail que celui des conquérants? Leur propriété leur coûta des flots de sang et des exploits sans nombre; l'industrie ne demande que de l'attention et de la sueur... Fouille donc dans ton sac, et vois si tu as de meilleurs arguments.

— Je n'en chercherai d'autre que quand j'aurai renoncé à celui-là. Mais je m'étonne vraiment que tu ne l'admettes pas. Quoi! tu ne veux pas voir l'énorme différence qui existe entre la conquête et l'industrie, sous le rapport du travail!

Je ne vois qu'une différence, sous ce rapport, et elle est à l'avantage de la conquête. Tes industriels sont d'ignobles fainéants, comparés aux conquérants. Va donc demander aux soldats de Napoléon, qui restent encore pour en témoigner, si les batailles et les exploits guerriers ne sont pas les plus rudes travaux. En vérité, je conçois bien comment les anciens nobles méprisaient la roture. N'étaient-ils pas, eux, les plus grands travailleurs? La guerre fut autrefois le travail, et tout autre travail pâlissait devant elle. Mais si ce grand labeur des conquérants et de leurs fils ne justifie pas à tes yeux la propriété sortie de la guerre, comment veux-tu que les fatigues des industriels légitiment aux miens la propriété sortie du commerce! Auprès des travaux de Clovis et de Charlemagne, tu veux donc me faire admirer les travaux de sir Isaac!

— Il ne s'agit pas d'admiration. L'industrie et le commerce ne demandent pas qu'on les admire...

— Si fait. Sir Isaac veut qu'on l'admire, il paye pour cela. Il veut aussi qu'on l'aime, ou qu'on fasse semblant de l'aimer. Et il est à moitié parvenu à ses fins; car déjà on n'aime plus autre chose. On n'aime plus Dieu, on n'a plus de religion. On n'aime plus la vertu, on ne connaît que l'or. On n'aime plus la patrie, on ne suit que l'intérêt. Mais comme il est dans la nature humaine d'aimer quelque chose, on finira par aimer sir Isaac, on finira par aimer le diable.

— Tu plaisantes, tu ne raisonnes plus sérieusement. Mais je vais te poursuivre pied à pied. Voyons, que réponds-tu à cette proposition: ce sont les industriels qui produisent les richesses, donc les richesses leur appartiennent légitimement.

— Si tu possédais un jardin, et que j'allasse, sans ta permission, planter un chou dans ton jardin, serais-je en droit de dire que ce chou, étant le fruit de mon travail, m'appartient? Pour raisonner juste, il ne faut donc pas seulement que tu me prouves que les industriels travaillent, et par là produisent des richesses; il faut encore que tu me prouves qu'ils ont droit de travailler de la façon qu'ils travaillent, de produire comme ils produisent, et de récolter comme ils récoltent. Car ce n'est réellement pas le travail en lui-même qui donne droit à la propriété des richesses créées, mais seulement ce travail en tant qu'il est légitime. Je sais que les plus profonds de tes économistes, et en général tous les raisonneurs de notre époque, ont imaginé de donner pour source légitime de la propriété le travail; en quoi ils paraissent, au premier abord, s'être beaucoup plus approchés de la vérité que ceux qui fondent cette même propriété sur le droit du premier occupant. Mais, ignorant ou méconnaissant le principe de *l'indivisibilité humaine* dans tout fait de production, ils ont fait d'une chose qui pourrait être vraie, si elle était bien comprise, une erreur colossale; d'où il résulte que, tout voisins qu'ils semblent être de la vérité, ils en sont pourtant à des millions de lieues. Encore une fois, ce qui produit, ce qui mérite, c'est bien le travail; mais ce n'est pas le travail individuel, c'est *indivisiblement* le travail de tous et de chacun; en sorte que c'est le travail uni à l'association humaine, ou plutôt encore l'association humaine manifestée par l'individu, par le travail individuel fonctionnant légitimement. Mais tes économistes, qui font profession de n'avoir que des yeux pour observer ce qu'ils appellent les faits, ne pouvaient s'élever jusqu'à comprendre cette vérité. Qu'est-il donc arrivé? Ils ont donné le coup de pied de l'âne à l'ancienne noblesse; mais ils ont entonné en même temps un cantique en faveur d'une nouvelle idole. L'astre de la féodalité disparaissait au couchant; ils ont bravement rejeté le droit du premier occupant, sur lequel se fondait directement la propriété féodale. Mais en proclamant le droit du travail, sans le bien comprendre et sans l'expliquer, ils se trouvent avoir acclamé à l'astre naissant de sir Isaac; et c'est toujours le droit du premier occupant qu'ils révèrent.

— Comment cela?

— Eh parbleu! c'est bien simple. Les industriels, dis-tu, produisent les richesses. Oui, les capitalistes avec l'aide des prolétaires produisent les richesses. Donc, ajoutes-tu, les industriels ont droit à la propriété de ces richesses. Je

t'accorde encore cela, quoique je pusse te soutenir que tous, industriels ou non, ont droit. Mais, en réalité, qui accapare ces richesses? Ce sont les propriétaires du capital, c'est-à-dire des avances et des instruments de travail. Les prolétaires n'ont que le salaire, et ce salaire est toujours réduit à ce qui est nécessaire pour les empêcher de mourir pendant qu'ils travaillent. Donc le prétendu droit tiré du travail ne tourne qu'à l'avantage de ceux qui possédaient déjà avant l'acte de production. Donc, ainsi entendu, il équivaut au droit du premier occupant.

— Ah! je te comprends. Tu dis que toute cette richesse industrielle et commerciale produite en Angleterre depuis le onzième siècle est bien à la vérité le fruit du travail, mais qu'il est arrivé pour elle comme il était arrivé pour la terre lors de la conquête des Normands. A cette époque, les chefs seuls, c'est-à-dire ceux qui possédaient déjà des châteaux et des terres en Normandie, se partagèrent le sol de l'Angleterre; et de même ceux qui possèdent déjà accaparent journellement les fruits de la production. En sorte que la richesse produite depuis le onzième siècle peut bien être le fruit du travail, mais n'est, entre les mains de ceux qui la possèdent, que le fruit d'une usurpation sur le corps entier des travailleurs, absolument comme cette propriété foncière qui attribue le sol de l'Angleterre à six cents familles.

— Oui, voilà ce que je dis. Le nombre des seigneurs féodaux de l'industrie est plus grand sans doute que celui des seigneurs féodaux de la terre. Mais l'absence de droit, au point de vue de l'équité naturelle, est la même.

— Suivant toi, pour que la propriété industrielle et commerciale fût véritablement fondée sur le travail, il faudrait qu'elle eût été équitablement répartie entre les travailleurs?

— Oui assurément.

— Et c'est ce qui n'a pas eu lieu?

— Non, mille fois non. Et la preuve, c'est que l'immense majorité du peuple anglais vit dans la misère, ou du moins dans la gêne, et que sur seize millions d'Anglais il y en a quatre millions à l'indigence, qui vivent des secours de la charité publique ou privée, qui meurent dans les hôpitaux et s'abritent dans les *work-houses*. Donc ces travailleurs n'ont pas profité, de génération en génération, des fruits du travail. Donc la richesse accumulée a été.... *conquise*.

— *Conquise!* je t'entends; conquise comme la terre avait été volée par les Normands.

— Oui, conquise par les loups-cerviers.

— Ainsi, en présence des ducs de Sussex ou de Northumberland, un riche industriel anglais, un négociant ou un banquier de la Cité, n'a pas, suivant toi, un droit plus légitime à la richesse que ces seigneurs féodaux?

— Non, aux yeux de la raison et de la justice.

— Je t'accorde à peu près tout jusque là; mais, sur ce dernier point, je ne puis pas te suivre. Tu as beau dire, les capitalistes travaillent, et travaillent pour produire. Les nobles, eux, n'ont pas travaillé dans le but de produire des richesses, mais seulement dans le but de les ravir, de les accaparer, de les voler. Oui, les nobles, les conquérants, étaient, comme on l'a dit tant de fois, des ravisseurs, des pillards, des brigands, des voleurs de grands chemins.....

— Et sir Isaac est le bienfaiteur du peuple!

— Non, pas tout-à-fait; mais il s'occupe de la production des richesses.

— Et si je te disais qu'il s'occupe mal de cette production, et que son droit exclusif à s'occuper de cette production est encore plus détestable et plus nuisible que son droit à accaparer le résultat du travail! Va, va! le noble actuel ne gouverne pas mieux le monde que le noble ancien. Or, suivant toi, le noble ancien l'asservissait. Ce qui produit aujourd'hui, ce qui crée la richesse, ce qui consolera et sauvera le monde, comme ce qui l'a consolé toujours et toujours sauvé, c'est ce qui est asservi, et non pas ce qui domine.

— Mais au moins celui qui domine aujourd'hui travaille; et quand même on concéderait qu'il travaille égoïstement, qu'il accapare sans droit, et que sous ce rapport il ressemble au conquérant, au noble primitif, il serait vrai au moins qu'il rend un service actuel, tandis que le descendant des Northumberland et des Sussex peut bien jouir des services vrais ou faux rendus par ses pères il y a des siècles, mais n'en rend aucun maintenant. Ainsi la propriété fondée sur l'industrie et le commerce serait encore mieux fondée que l'autre.

— Je ne donnerais pas un fétu de la différence. Car, sortie de la féodalité, et n'ayant pas d'autre principe qu'elle, la propriété industrielle et commerciale rentre à chaque instant dans la féodalité. Prenons un exemple. Un homme, en Angleterre, il y a une cinquantaine d'années, invente, en s'aidant de tout ce qui avait été fait avant lui, certains métiers qu'on appelle *mull-Jenny*. Cet homme avait travaillé, il avait doté ses concitoyens et l'Humanité tout entière d'un instrument d'une utilité générale. Certes cet homme avait droit à une récompense. Mais vois ce qui arrive. Cet homme meurt, et son fils hérite. A-t-il travaillé celui-là? Le voilà possesseur d'une des plus grandes fortunes d'Angleterre; il rivalise de luxe avec les descendants des anciens nobles. A-t-il travaillé? dis-je; et son petit-fils, qui héritera de sa fortune, aura-t-il travaillé? et son arrière-petit-fils, et toute leur prostérité? Ne vois-tu pas que si tu nies le droit du duc de Northumberland à posséder son immense fortune, par la raison que lui ni ses aïeux, depuis quelques siècles, ne travaillent plus, tu devrais nier semblablement le droit des descendants de l'inventeur du *mull-Jenny?*

Et il ne me prit aucune envie de lui rien objecter davantage sur ce point. Cette vérité que la propriété actuelle n'est que la féodalité déguisée me pénétrait par tous les pores. J'avoue que je me sentis effrayé en songeant combien il avait fallu de siècles pour opérer cette modification qu'on appelle faussement l'abolition des droits féodaux, c'est-à-dire pour remplacer la forme des anciens seigneurs par la forme des capitalistes. Mais en même temps je jouissais du plaisir que procure toujours la vérité. Il me semblait qu'avec mon ami j'étais sorti pour la première fois d'une caverne obscure, et que j'étais monté sur un faîte d'où je contemplais le monde aux rayons de la lumière.

Il y a une plante des tropiques qui reste plusieurs années sans fleurir; tout-à-coup on entend un bruit comme une détonation, et de cet arbuste jusque là infécond sort en quelques jours une fleur géante, d'une beauté incomparable, avec une sève si abondante, une végétation si rapide, que l'œil, dit-on, peut à chaque instant en mesurer la croissance. Nous ressemblons tous à cette plante; il n'est personne qui n'ait eu dans sa vie une illumination soudaine de l'intelligence. Chacun a, pour ainsi dire, son jour marqué pour cela et son heure écrite là-haut, comme dirait Jacques le Fataliste. Aux uns cette révélation vient par l'amour; car qu'est-ce que l'amour, si ce n'est une intuition du beau, du bon, et du vrai? D'autres voient tout-à-coup le nuage s'ouvrir et le soleil de vérité paraître à la voix d'un homme inspiré. Il y en a qui reçoivent la révélation au moment même où il s'armaient pour la combattre, semblables à ce Saul qui venait de lapider ses frères, et qui se releva Paul sur la poussière où l'éclair divin l'avait renversé. Heureux ceux qui, une fois éveillés de leur léthargie, gardent, comme le fer aimanté, la faculté qu'ils ont reçue! Pour le plus grand nombre, la révélation est un météore qui brille et s'éteint. Mais ceux même qui ne paraissent vivre que de la vie des sens reçoivent pourtant, à certains moments, à travers leur cristallin opaque, comme une aurore de la divine lumière; et vainement nieraient-ils le plaisir que la vérité donne.

L'obscure boutique où nous étions avait disparu à mes yeux. J'y étais entré avec une façon de penser vulgaire, l'esprit fasciné d'erreurs et obscurci de préjugés. Je ne

voyais alors que le fait. Nous sommes tous naturellement disposés à nous courber sous le fait; le monde, tel qu'il est, est la grande idole qui enserre notre intelligence et rétrécit notre cœur. Quant à moi, les savants du jour, dont j'avais dévoré les leçons, avaient achevé l'œuvre de ténèbres, avec leurs ténèbres érigées par eux en sagesse. J'avais adopté le système à la mode, la méthode d'observation des parleurs de philosophie. La science, pour moi, c'était le fait, l'observation du fait; je ne connaissais pas d'autre science. L'art, pour moi, c'était encore le fait, la peinture du fait, la description, la figuration du fait. Mais maintenant, au lieu du fait, je commençais à voir le droit; et, au lieu de la peinture du fait, j'apercevais l'idéal. Je commençais donc à voir, d'un côté, le droit et l'idéal, et, de l'autre, le fait avec son vrai caractère.

Combien de fois, avec les économistes, je m'étais posé cette question : D'où vient la richesse, et comment s'obtient-elle? Les uns disent qu'elle vient de la terre, les autres du capital, les autres du travail. Mon ami venait de me montrer qu'elle vient de la société, du lien bon ou mauvais qui règne entre les hommes, de l'association humaine en un mot. Et mon ami avait raison.

Supposons l'un des accapareurs du mobilier social actuel abandonné par la société. Voyez ce qui adviendrait à ce spoliateur du bien commun qu'on laisserait tout seul avec ses richesses!

Je ne m'amuserai pas à prendre un de ces petits tyranneaux qui, par la ruse, la fraude, l'usure, ou toute autre voie usitée, sont parvenus à arrondir ce qu'ils appellent une honnête fortune. Je dédaigne aussi pour mon exemple ce qu'on nomme aujourd'hui un capitaliste; il est trop clair qu'enfermé en tête à tête avec de l'or, il aurait le sort de Midas, ce roi de l'or et du capital.

Laissons ces richards obscurs, et prenons un colosse, Louis XIV ou Napoléon. Je donne à Louis XIV son Versailles, tel qu'il parvint à l'obtenir du sang et de la sueur du peuple après trente ans d'extorsions; je le lui donne pourvu d'eau, de cette eau qui lui coûta tant de peine à obtenir, et qui coûta la vie à tant de milliers de travailleurs décimés par des épidémies; je le lui donne, ce Versailles, avec ses galeries peintes par les Lebrun et les Coypel, avec sa salle de spectacle et sa chapelle de Mignard, au grand complet enfin; et je demande si Louis XIV, abandonné par la société dans ce Versailles où il a entassé tant de richesses, ne devient pas à l'instant même le plus pauvre des hommes. Ah! que ne donnerait pas Louis XIV, enfermé ainsi seul dans son beau Versailles, pour pouvoir en sortir! Combien il sent le besoin d'un laboureur et d'un cuisinier! La vue d'un homme lui rendrait la vie prête à lui échapper dans sa prison dorée. Qu'importe qu'il ait accumulé là un immense capital! Il a le sang et la vie de ses sujets transformés en bosquets, en statues, en tableaux, en bâtiments, et il est pauvre! Il a le ciel, la terre, l'eau, et il est pauvre!

Donc les plus riches ont besoin des plus pauvres. Donc un roi n'est rien sans un laboureur. Donc c'est une pure illusion de croire que la richesse existe indépendamment de la société. Il n'existe, indépendamment de la société, que des ronces et des épines, et, dans le cœur de l'homme, le principe de la société et des biens qu'elle procure.

C'est l'homme uni à l'homme, soit comme esclave, soit comme associé, qui produit la richesse. L'esclavage est le fait, l'association est le droit.

Donc le vrai fondement de la propriété, c'est-à-dire le principe vrai de la propriété, c'est l'association.

Donc l'association a droit sur la propriété.

Donc la société peut et doit modifier la propriété, si elle est injuste; car la société a pour principe la justice.

Vous dites: Cette scie est à moi. L'avez-vous inventée, pour dire qu'elle est à vous? Elle a été inventée par Dédale : êtes-vous descendant direct de Dédale? Montrez-moi votre généalogie.

Dans un sens absolu, l'homme ne crée rien : le fond de tout est de Dieu, source commune. De plus, l'homme ne peut rien créer de cette création secondaire qui lui appartient sans recevoir des autres hommes et sans influer sur les autres hommes, sans leur *communiquer*. Chaque homme est un conducteur de vie; il n'y en a aucun qui ne soit propre à en produire et à en recevoir; il n'y en a aucun qui ne *communique*, en bien ou en mal, à ses semblables. Et cette communication n'est pas seulement directe, c'est-à-dire que ce n'est pas seulement l'esprit qui se communique à l'esprit, la matière à la matière : l'homme ne peut pas modifier la matière sans donner à d'autres hommes des impressions spirituelles; et il ne peut pas exercer sa pure intelligence sans agir physiquement sur ses semblables. Il n'y a pas de phénomène spirituel qui ne soit précédé, accompagné et suivi de phénomènes matériels; et réciproquement. Comme les Chrétiens disaient que le corps mystique de Jésus se changait en pain sur l'autel, ainsi l'esprit qui anime l'artiste dans l'inspiration ne demeure pas seulement un aliment de l'âme, mais se change en un produit matériel. L'art puise au sein de Dieu la vie; il la communique; et cette vie communiquée anime le savant et l'industriel, et, par des routes dont Dieu a le secret, produit des fruits de science et d'industrie. Et, réciproquement, le travail même le plus dénué d'intelligence, par cela seul qu'il modifie la nature extérieure pour en préparer l'assimilation à notre vie, devient une source de vie spirituelle. La vie coule en nous par le vin et les aliments même les moins généreux; et les plus intellectuels y puisent leur ardeur, de même que le savant et l'artiste, à leur tour, donnent à la société la force physique qui fait produire le vin et les autres aliments. C'est cette continuité de phénomènes matériels et spirituels, cette incarnation incessante de l'esprit, et cette manifestation de l'esprit latent dans la vie, qui sont la vie. C'est cette faculté de *communiquer* qui est la base et l'essence de la société. L'*échange* en est la forme; et c'est cet échange, dont l'échange actuel, l'échange entendu comme il l'est encore aujourd'hui, n'est qu'une misérable figure, que l'Humanité est destinée à réaliser de plus en plus.

Si je ne voyais pas encore ce divin principe de l'*Unité* avec autant de clarté que je le vois aujourd'hui, j'apercevais du moins la cause de mon mal, de notre mal à tous, dans la désharmonie, la *dissociation*, si je puis me servir de ce mot, dans la guerre mutuelle que se font tous les membres d'une même société politique. Cette *dissociation* s'appelait autrefois féodalité, aujourd'hui elle s'appelle propriété. Elle se manifestait autrefois par la *guerre*; elle continue de se manifester par la *concurrence*. Concurrence! le beau terme que les économistes ont inventé là! Il exprime l'action de *se ruer* les uns contre les autres. Oh! la belle loi, et qu'elle est bien faite pour nous rendre bons et heureux! Je me rue sur toi, mon frère; voilà ce que veut dire concurrence. Jésus avait dit: Aimez votre prochain comme vous-même. Les savants du siècle ont changé cela, et disent : *Ruez-vous sur votre prochain, et que votre prochain se rue sur vous.* Encore s'il nous était donné de nous ruer les uns contre les autres avec le secours de nos seules facultés naturelles! Ce serait la barbarie, direz-vous. D'accord; mais barbarie tant que vous voudrez, comment appelez-vous l'admirable civilisation fondée sur le capital uni à la concurrence? La concurrence est le canon, le capital est le boulet. Un banquier se rue contre le genre humain avec un capital de cent cinquante millions, tandis que cent cinquante millions d'hommes n'ont pas six sous de capital à opposer à la batterie de l'Hébreu capitaliste. N'est-ce pas la barbarie perfectionnée?

Qu'importent les siècles écoulés, qu'importe la voix de la grande Révolution qui apportait, disait-on, de nouvelles lois au genre humain? Cette voix a passé comme un orage, et la féodalité a subsisté; car la féodalité, c'est l'égoïsme et la guerre.

Il n'y a pas à en douter, me disais-je, il a raison; et les

Anglais le savent bien que la propriété actuelle est la féodalité, eux chez qui tout propriétaire se compare fièrement à un châtelain, à un seigneur féodal. La devise de tout bon libéral anglais n'est-elle pas : *My house ist my castle :* « Ma maison est mon castel, mon capital est ma forteresse ! » Ainsi la propriété en Angleterre s'affirme par sa ressemblance avec la noblesse. La conquête barbare s'étant faite plus tard dans ce pays, la filiation y est mieux sentie et l'identité plus facile à constater. Ah ! ces Anglais ont vraiment le sentiment profond des choses ! Ils ne se trompent pas, eux, sur la propriété et sur la noblesse ; ils n'en font pas deux faits distincts, mais un seul fait en deux parties. Ils ont la noblesse de terre, les *landlords*, et la noblesse d'industrie et de commerce, les *gentlemen*. L'accaparement successif des nouvelles richesses créées après la conquête a donné lieu chez eux à une nouvelle couche d'aristocratie voisine de la première : c'est ce qu'on appelle la *gentry*. Puis, comme la noblesse c'est la richesse, et réciproquement, il y a un séminaire ouvert à tout nouvel enrichi. Enrichissez-vous, et vous serez qualifié *squire*, et vos descendants auront l'honneur de la *gentry*, et leurs filles s'allieront avec les nobles descendants des conquérants normands. Il est vrai que la noblesse primitive, fondée sur la conquête et sur le droit de primogéniture de mâle en mâle, reste distincte de la noblesse d'argent. Mais elles s'entendent comme larrons en foire, c'est le cas de le dire. Passe-moi la rhubarbe, et je te passerai le séné. Toutes les lois qui régissent la propriété en Angleterre sont des lois féodales, à peine modifiées par le besoin des temps, à mesure que le commerce et l'industrie ont créé, à côté de la propriété territoriale, une autre propriété, une autre féodalité. Ce qui servait à l'une a servi à l'autre, parceque l'une a engendré l'autre.

Mais, continuai-je en moi-même, si la propriété est encore si évidemment féodale en Angleterre, comment ne s'est-on pas aperçu qu'elle doit l'être en France ? La propriété industrielle et commerciale s'est formée en France comme en Angleterre, en vertu du droit féodal, sous la sanction des *Chartes* des seigneurs, par extension de la propriété de ces seigneurs, et d'après le même principe, puisque tout fut d'abord propriété féodale, hommes et choses. Or y a-t-il eu un jour où l'on ait constitué la propriété sur une autre base que le fait né au sein même de la féodalité ? Qu'on me montre ce jour dans l'histoire de France ! Ce jour n'existe pas. Il est vrai que, dans une heure d'enthousiasme, on a décrété l'abolition des droits féodaux. Mais on s'est tenu aux plus vieux, on a laissé les plus nouveaux ; on n'a pas touché au corps de l'arbre. Donc la propriété n'a pas changé de base : elle est toujours féodale dans son essence, bien que les petits seigneurs, c'est-à-dire les vassaux, aient chassé leurs maîtres...., lesquels, au surplus, sont rentrés.... Oui, il a raison, mille fois raison ! Oh ! la brute que j'étais de croire la féodalité abolie !... Par préjugé, par orgueil, ou par élévation d'âme, l'ancienne noblesse n'a pas su ou voulu rallier à sa cause la noblesse nouvelle qui devait sortir de l'industrie et du commerce ; elle n'a pas voulu *déroger*. Les cadets de famille n'ont pas fait en France comme en Angleterre : ils se sont crus aussi nobles que leurs aînés, et n'ont voulu servir que dans l'Eglise ou dans l'armée. C'est ainsi que la Noblesse s'est trouvée sans lien avec le Tiers-Etat, et que le Tiers-Etat, aidé du peuple, l'a renversée. Mais en renversant ce qu'elle prenait pour toute la féodalité, la France s'est trouvée avoir encore la féodalité dans son sein... L'Angleterre est féodale de la vieille roche, la tradition n'y ayant pas été aussi troublée qu'en France : cela empêche-t-il la France d'être restée féodale ?.... Non, il n'y a pas moyen, quand on compare aujourd'hui les deux peuples, de dire féodalité d'un côté, liberté et justice de l'autre, comme Pascal dit d'un degré du méridien. Il n'y a pas de degré du méridien qui fasse en Europe une si grande démarcation. Allez à Londres, vous croirez n'avoir pas quitté Paris. C'est le cas de dire avec le proverbe italien : tout le monde ressemble à notre famille. Qui se doute, en vérité, aujourd'hui que la propriété soit plus féodale en Angleterre qu'en France ? Il y a de grands propriétaires en Angleterre qui ont des noms nobles, voilà tout. Mais la propriété est partout la propriété.

Mais, me dis-je encore, m'abandonnant toujours au fil de mes idées, n'est-ce pas pour cela que la Révolution, représentée par la Montagne, détestait si cordialement les Anglais ? Malgré tant de panégyristes qui avaient célébré la liberté anglaise au dix-huitième siècle, les hommes de France sentaient la féodalité sous son masque... Et Jeanne aussi, qui sauva la France quand les nobles se livraient à l'Angleterre, Jeanne sentait que l'Angleterre représenterait longtemps la féodalité dans le monde sous toutes les formes possibles... Et Napoléon ! d'une main, il est vrai, il reconstruisait la féodalité en France pour avoir une forte discipline et une vigoureuse armée ; mais, de l'autre, il frappait sur les Anglais, parcequ'il sentait en eux la féodalité. C'était un homme contradictoire, mais qui avait hérité de la haine instinctive de Jeanne, la fille du peuple, le peuple incarné, et de la Convention, cette autre incarnation du peuple.... Et aujourd'hui encore, quand tous les sentiments sont détruits au cœur de la nation, s'il est une fibre sensible, c'est celle-là... Ah ! me dis-je, on n'a pas encore compris pourquoi cette éternelle rivalité de la France et de l'Angleterre. C'est que la France aspirait à détruire ce qui règne au suprême degré en Angleterre... Mais nous avons été vaincus à Waterloo, et l'Angleterre nous a ramené la tête de la féodalité séparée de son tronc. Aussi a-t-on appelé la nouvelle constitution une *Charte*. Une *Charte !* ce mot en dit plus qu'il n'est gros. Une *Charte !* voyez donc comment cela s'arrange ! la propriété étant encore féodale, une *Charte* était bien le nom qui convenait à la constitution. Les seigneurs avaient donné des chartes, qui avaient servi à créer le capitaliste ; il convenait bien que le seigneur des seigneurs, le roi, donnât une charte aux capitalistes... Et ce bon M. Cousin qui faisait sous la Restauration l'apologie de *Waterloo* et de la *Charte*, il avait pourtant raison d'accoupler cela ensemble, le brave homme !

Et je me perdais dans mille autres réflexions dont je n'ai pas gardé le souvenir.... Diable, diable ! dis-je à la fin, voilà toute une chaîne de vérités historiques curieuses ; il y aurait de quoi défrayer un gros livre.

Pardon, Lecteur, si je vous confesse ma vanité ; à force de composer à l'imprimerie les livres des autres, j'avais eu le désir d'en faire un moi-même. Je ne savais pas qu'il me suffirait de répéter les pensées de mon ami.

Tout en méditant ainsi, il m'arriva de laisser échapper cette phrase, qui était comme le résumé de mes réflexions :

— La France vogue à pleines voiles dans le sillon tracé par Albion... Nous devenons Anglais, mon cher, nous devenons Anglais ! Nous nous *anglaisons*.

— Anglais ! s'écria le marin qui interrompit du coup sa partie de domino. Anglais ! nous Anglais ! jamais, jamais. Ah ! chiens d'Anglais !

Je ne savais pas s'il disait *chiens d'Anglais* au pluriel, ou *chien d'Anglais* en s'adressant à moi.

— Je ne suis pas plus Anglais que vous, lui répondis-je ; mais je vois que la fatalité entraîne la France dans une route qui va la faire bientôt ressembler à l'Angleterre. Nous allons être un peuple de *boutiquiers*, comme disait Napoléon.

— Oh ! c'est impossible ! nous nous ferons plutôt sauter comme *le Vengeur*..... Madame Noireau, apportez-nous un litre... Vous ne connaissez donc pas les marins du *Vengeur !* continua-t-il en me regardant de près avec de gros yeux... Mais non, vous ne connaissez pas cela, vous. Vous aimez trop le plancher des vaches pour nourrir de ces souvenirs-là !

C'était la seconde fois qu'il me lançait ce sarcasme à la tête. Il me prit une envie démesurée de rire ; mais je fus retenu par l'air de sympathie avec lequel il me disait des méchancetés. J'étais même tenté de l'embrasser, tant sa grosse figure était bonne, bien que mâle et énergique.

— Qui est-ce qui ne connaît pas les marins du *Vengeur?* lui dis-je. Mais vous n'étiez pas sur ce plancher-là, vous qui accusez les autres d'aimer trop le plancher des vaches!

— Comment y aurais-je été? Je me suis fait marin de la République le jour même où la flotte rentra. C'était le 15 prairial an II. Toute la ville était en fête...

— Quelle ville? dis-je.

— Eh! parbleu! la ville de Brest. On dirait que c'est de l'histoire ancienne que je vous conte là. Vous ne savez donc pas que *le Vengeur* faisait partie de notre armée navale de l'Océan, qui quitta la rade de Brest pour protéger un convoi de grains venant d'Amérique! Je l'ai vue partir, cette armée navale, et je l'ai vue rentrer. Oh! c'est le plus beau jour de ma vie! Nous ne dormions pas, en vérité, depuis qu'ils n'étaient plus en vue. Le jour où ils furent signalés, ce fut un branle-bas général dans toute la ville. On pleurait, on riait, on s'embrassait; et tous les jeunes gens couraient au bureau de la marine pour se faire enrôler. Imaginez-vous cette belle flotte de vingt-six vaisseaux, dont trois à trois ponts, *la Montagne*, *le Terrible*, et *le Républicain*.... Je me trompe, *le Terrible* ne rentra pas, il coula avec *le Vengeur*... Il y avait vingt-six vaisseaux quand l'escadre sortit; il n'en rentra que dix-neuf: les chiens d'Anglais en prirent cinq... Ils ne prirent pas *le Terrible* ni *le Vengeur*... Mais si nous avions perdu sept vaisseaux et huit mille hommes, nous leur avions bien coulé une douzaine de leurs coques avec les équipages; et la division du contre-amiral Van-Stabel avait pu passer et ravitailler la république; car c'était le temps de la disette. Vous n'avez pas connaissance de tout cela, vous autres enfants. Et puis qu'est-ce que cela vous ferait? Je vous ai déjà dit que vous êtes comme des rats...

— Oui, des rats qui craignent la souricière, quoiqu'ils aiment bien à manger le lard et le fromage, n'est-ce pas? Mais tout beau! vieux : nous nous sommes battus quelquefois comme on a pu faire sur *le Vengeur* et sur toute autre coque où vous auriez pu être. Il ne faisait pas froid à la révolution de juillet!

— Ah! votre révolution de juillet! c'est elle qui m'a fait venir à Paris. Je m'étais dit : puisqu'on ne saute plus sur mer, excepté par accident avec les chaudières des machines à vapeur, voyons s'il n'y aurait pas moyen de sauter sur terre, j'entends comme les marins du *Terrible* et du *Vengeur*. Mais voilà trois ans que je lis les journaux, et que j'attends. Il paraît qu'il n'y a moyen de sauter d'aucune façon. Tenez! depuis que je suis à Paris, je n'ai pas encore été faire ma visite au Panthéon.

— Qu'appelez-vous votre visite au Panthéon?

— Vous ne savez donc pas que, par décret de la Convention, l'image en ivoire du vaisseau de ligne *le Vengeur* est suspendue aux voûtes du Panthéon? J'attends un jour, un certain jour, pour lui aller faire ma visite...

— Ah! lui dis-je, je doute que vous trouviez encore votre vaisseau en ivoire. Le Panthéon a subi trop de vicissitudes.

— Vraiment! s'écria-t-il, vous croyez qu'ils l'ont détruit? Ils en sont bien capables, les gredins!

— Sous l'Empire, le Panthéon fut affecté aux *grands hommes*.... du Sénat; sous la Restauration, on en fit une église. Aujourd'hui on n'en fait rien, parceque c'est encore trop tôt pour y dire la messe. Allez donc chercher votre *Vengeur* en ivoire! Le curé l'aura vendu pour acheter une autre relique. Allons, consolez-vous. Si le vaisseau d'ivoire a disparu, il reste de ce temps-là quelques beaux vers où sont dignement célébrés nos amis du *Vengeur*.

— Et, pour lui montrer que je connaissais le *Vengeur*, je me mis à lui déclamer :

Lève-toi, sors des mers profondes,
Cadavre fumant du *Vengeur*,
Toi qui vis le Français vainqueur
Des Anglais, des feux, et des ondes.
D'où partent ces cris déchirants?
Quelles sont ces voix magnanimes?
Ce sont les braves expirants
Qui chantent du fond des abîmes :
Gloire au peuple français, etc.

— De qui sont ces vers? demanda mon ami.

— De Marie-Joseph Chénier, lui dis-je.

— Ils sont fort beaux. Les dandys littéraires d'aujourd'hui, avec leur fanatisme pour ce qu'ils appellent la forme, ont beau faire, ils n'étoufferont pas la gloire de Marie-Joseph en exaltant celle d'André. Les deux frères iront ensemble à la postérité. Le sort de celui qui mourut sur l'échafaud fut plus doux que celui de l'autre.

Il prononça ces dernières paroles avec une tristesse si profonde, que je craignis de le voir retomber dans son humeur noire. Pour le distraire, j'ajoutai :

— Il y a aussi de beaux vers de Lebrun sur ce sujet, une ode magnifique :

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève en périssant leur courage indompté.
Sous le flot qui les couvre, entendez-vous encore
Ce cri : « Vive la liberté! »
Ce cri, c'est en vain qu'il expire,
Étouffé par la mort et par les flots jaloux;
Sans cesse il revivra, répété par ma lyre;
Siècles, il planera sur vous.

— Il fallait mettre *la lyre*, dit-il; et non pas *ma lyre*. Du moins on est fâché de voir le poète poser sa personnalité au milieu même de l'inspiration. Si l'inspiration était plus profonde, le poète sentirait l'infini dans son âme, au lieu de se distinguer, lui qui n'est qu'un écho de cette grande voix de l'infini.

— Tu as peut-être raison : la vanité a perdu Lebrun, et elle en perdra bien d'autres.

— Tout ce que vous me contez-là, dit le marin en interrompant nos réflexions littéraires, ne me plaît pas autant qu'une chanson toute simple que je sais, et que je vais vous chanter, si je puis encore chanter. Car voilà bien trois ans que je n'ai chanté, et j'ai toujours eu la voix un peu rude. Enfin, n'importe, c'est pour *le Vengeur*... Madame Noireau, apportez-nous donc ce litre!

Il nous força d'accepter un verre de vin, en but deux pour sa part, et se mit à chanter :

LE VENGEUR.

Chanson.

L'amiral Villaret-Joyeuse
Avait quitté le port de Brest;
L'escadre cinglait au sud-est,
La mer était un peu houleuse.
Pour chercher un convoi sauveur
Ramenant des blés d'Amérique,
Des marins de la république
Montaient le vaisseau *le Vengeur*. (bis).

Le onze, un gabier de vigie
S'écria : *Voile sous le vent!*
L'escadre se trouva devant
La flotte anglaise réunie;
D'un brouillard la sombre épaisseur
Couvrait l'Océan atlantique.
Des marins de la république
Montaient le vaisseau *le Vengeur*. (bis).

Deux jours après, sur ces parages,
Brillait un soleil radieux,
Et les matelots tout joyeux
Se groupaient dans les bastingages.
En avant! les nôtres en chœur
Ont répété ce mot magique.
Des marins de la république
Montaient le vaisseau *le Vengeur*. (bis).

Séparé du corps de bataille,
Le Vengeur combat contre trois.
Sa voilure, son fer, son bois,
Tout est haché par la mitraille.
L'air brûlant sème la fureur,
Et donne une force athlétique.
Des marins de la république
Montaient le vaisseau *le Vengeur*. (bis).

Sur les vagues cent boulets glissent,
Et les mâts retombent brisés;
Et de mourants et de blessés
La cale et l'entrepont s'emplissent.
Plus l'assaillant y met d'ardeur,
Plus la défense est énergique.
Des marins de la république
Montaient le vaisseau *le Vengeur*. (bis).

Que notre main sous nos pieds ouvre
Une vaste tombe, morbleu!
Feu bas-bord, tribord! Partons, feu!
Avant que la mer nous recouvre,
Oui, saluons notre vainqueur.
Serrons-nous! c'est l'instant critique.
Des marins de la république
Montaient le vaisseau *le Vengeur*. (bis).

Adieu, nos pères et nos mères!
Adieu, nos frères et nos sœurs!
Adieu, tous!... Pour vos défenseurs
Pas de pleurs, de larmes amères;
Pourtant tressez en notre honneur
La verte couronne civique.
Des marins de la république
Montaient le vaisseau *le Vengeur*. (bis).

Tous les ouvriers applaudirent à la chanson du marin. C'était à qui lui presserait la main, et le remercierait. Il y en avait qui pleuraient. Le grand charpentier le priait affectueusement de lui en *tirer copie*, et le chauffeur était attendri. Certes le chant de Chénier, l'ode dithyrambique de Pindare-Lebrun, ou des vers bien ronflants de Victor Hugo sur le même sujet, n'auraient produit sur ces âmes humaines qu'un médiocre effet : elles goûtaient délicieusement l'espèce de ballade rimée du vieux marin. Ce cri :

Adieu, nos pères et nos mères!
Adieu, nos frères et nos sœurs!
Adieu, tous!...

leur tirait des larmes. La fameuse métaphore de Lebrun sur le *naufrage victorieux* du *Vengeur* les aurait laissés froids comme glace. En voyant que nous étions les moins émus de tous, mon ami et moi, je fis une amère réflexion. Il n'y a plus de poésie pour nous, me dis-je, du moins dans le sens de la délectation que procure ce qu'on appelle l'art. Pour éprouver ce plaisir, il faut une certaine foi : or il y a aujourd'hui deux publics, et nous n'avons la foi ni de l'un ni de l'autre, si tant est qu'ils aient une foi et qu'on puisse appeler de ce nom leurs préjugés respectifs. S'il s'agit de ce qui plaît aux riches, si c'est la poésie des littérateurs qui se présente, nous sommes là pour juger, non pour sentir, pour dire de la phrase ou de ce qu'on appelle la forme : « C'est beau, » c'est-à-dire « c'est bien fait, » ou « ce n'est pas beau, » et pour faire de la critique. Signe que cette poésie est passée pour nous, ou dépassée par nous. Poésie des faiseurs de vers, que me veux-tu? tu es trop vieille, ou je suis trop vieux; va-t-en, tu m'ennuyes, vieille vaniteuse. Et quand il s'agit d'un chant simple qui plaît au peuple, cette simplicité naïve nous paraît puérile; nous sommes trop penseurs pour elle.

Je commençais ainsi à comprendre ce mot de mon ami : « Si vous pensiez comme moi, vous seriez tristes comme moi. » C'est que j'avais commencé à penser comme lui. Je savais ou je commençais à savoir en quel temps je vivais. Je laissai le marin, le grand charpentier et les autres s'entretenir de la Révolution et de l'Empire, qu'ils mêlaient assez volontiers ensemble, comme une seule et même chose; et, rassemblant de nouveau mes idées sur le sujet qui venait de nous occuper, et qui m'avait intéressé si vivement, je me demandai de nouveau : Est-il vrai, oui ou non, que nous soyons encore, à beaucoup d'égards, sous la féodalité? On le dirait, à voir quel train de poste nous éloigne des sentiments qui vivent encore dans ces cœurs naïfs, restés fidèles au culte de l'Empire et de la République. Je ne pouvais demeurer dans l'irrésolution, j'avais besoin de conclure.

Après avoir réfléchi de cette manière assez longtemps, je sortis du silence par cette exclamation qui m'était échappée déjà plusieurs fois : *Tu m'étonnes! en vérité, tu m'étonnes!*

— Tu m'étonnes, m'écriai-je. Car, si la propriété actuelle ressemble tant à la féodalité, si elle en découle, et si elle en est la continuation, il faudrait donc dire, comme l'a dit, au reste, un publiciste de notre temps, que *la propriété est le vol.*

— Tu m'étonnes à ton tour, me répondit-il. Quoi! ne t'ai-je pas prouvé que la propriété dépend de la loi, et ne dépend que de la loi. Donc, puisque la loi autorise la propriété actuelle, la propriété n'est pas le vol. Le publiciste dont tu parles n'a pas été aussi heureux en cette occasion que M. Dupin. Il y a des loups-cerviers; mais la propriété actuelle n'est pas le vol. À plus forte raison est-il faux de dire que la propriété en général, c'est-à-dire le besoin et le droit de chacun et de tous, soit le vol. Je ne comprends donc pas cette formule, que la propriété est le vol. Mais je comprends celle-ci, que la propriété actuelle est la *continuation de la propriété féodale.* C'est au droit politique, comme nous l'avons déjà dit, à accorder le droit civil avec le droit naturel ou avec l'idéal (car c'est tout un). C'est donc au droit politique qu'il faut s'en prendre si la propriété actuelle est encore féodale. Mais parceque le droit politique ne remplit pas bien sa mission, le droit civil n'en est pas moins le droit. On ne saurait rendre les individus responsables, en tant qu'individus, du fait social. Ne serait-il pas absurde, par exemple, de dire que ce que gagne tout honnête industriel qui s'évertue pour être riche n'est pas legalement et par conséquent légitimement gagné. Rébecca aussi (puisque nous avons appelé de ce nom la catégorie des artistes et en général de tous ceux qui cultivent la beauté et la grâce), Rébecca gagne légalement et légitimement son argent. Je ne dis même en aucune façon que sir Isaac, le noble actuel, ne soit pas dans son droit, puisque la loi l'autorise. Les hommes peuvent-ils vivre sans lois? Seulement il faut changer les lois, à mesure que les besoins et les progrès de l'esprit humain le demandent. Je ne dis donc rien qui puisse engager à violer la loi. Le vol est le vol, et la propriété est la propriété. Seulement la propriété est mal organisée; et j'ajoute qu'elle est féodale dans son principe et dans ses effets. Dans son principe, c'est évident. Car la propriété, telle qu'on la connaît aujourd'hui, sort de la féodalité. Les seigneurs d'autrefois ont tout possédé; donc, en quelques mains qu'elles se trouvent, et de quelque façon qu'elles y soient parvenues, les propriétés actuelles sont issues du privilége que s'étaient arrogé les conquérants. En outre, elles ont gardé, dans la transmission, leur vice d'origine, c'est-à-dire le droit du seigneur, devenu aujourd'hui le privilége du capitaliste. Qu'on défende donc la propriété actuelle par la loi, mais qu'on n'asservisse pas la loi à la propriété dans sa forme présente. Vous vous êtes fait donner des chartes, peut-on dire aux détenteurs actuels; vos seigneurs vous ont octroyé des chartes, ou vous avez par la force extorqué des chartes à vos seigneurs : mais que m'importent vos chartes, si vos seigneurs n'avaient pas droit? Et si vos chartes ont été faites d'après la loi qui régnait alors sur la terre, si le droit du plus fort y est devenu le droit du plus riche, c'est-à-dire encore du plus fort, je demande à mon tour une charte d'affranchissement, comme vous en avez obtenu de vos maîtres. Voilà ce qu'on peut dire, au nom du droit, aux propriétaires législateurs qui gouvernent

aujourd'hui la France, afin que la loi, qu'il est en leur disposition de changer, soit changée. En attendant, et pour que cela s'accomplisse.... si le Destin le veut.... voilà ce qu'il faut répondre à ceux qui prétendent écraser l'idéal et la justice sous le fait; et, puisqu'ils font reposer la propriété dans sa forme actuelle sur le droit du premier occupant, il faut leur rappeler que ce fait n'a pas d'autre base que le droit des conquérants et des nobles, droit qu'ils ont eux-mêmes nié, violé et renversé en 1789.

— Ecoute, lui dis-je, ce qui me vient dans l'esprit. Personne n'a jamais si bien défendu la propriété que tu viens de le faire; car jamais personne n'a aussi clairement établi que la propriété n'a d'autre fondement que la loi. Mais personne non plus n'a mieux montré la nécessité de changer la loi, et par conséquent personne n'a mieux attaqué la forme actuelle de la propriété. Or il y a des lois de septembre qui défendent d'attaquer la propriété. Je me demande si, dans le cas où j'écrirais dans un journal ce que tu viens de dire, je serais passible des lois de septembre.

— En tous cas, répondit-il, les lois de septembre n'empêcheraient pas la vérité d'être la vérité.

— La vérité, dis-je, c'est donc que la propriété est *indivise* dans son essence, et que c'est l'équité sociale, représentée par la loi, essentiellement modifiable, qui la divise ou la partage.

— Tu l'as dit. Voilà la vérité.

— Mais, en ce cas, explique-moi donc d'où provient l'illusion générale sur la propriété. Je t'ai déjà fait cette question, mais je n'ai pas trouvé que tu m'aies répondu. Tu conviendras que chacun entend par propriété un droit d'user et même d'abuser (comme disent les légistes) indépendant de cette équité sociale dont tu parles. Cette équité sociale, personne ne la connaît ou ne veut la connaître. Personne ne comprend ce droit abstrait de *Tous* sur les instruments et sur les produits. Il y a plus; il semble à chacun que la reconnaissance de ce droit détruirait la propriété, tant le besoin de l'appropriation individuelle est certain, nécessaire, légitime...

— Oui, chacun prend le partage de la propriété pour la propriété...

— Mais se trompe-t-on en cela? Qui dit propriété dit partage. Qui dit propriété dit: *Ceci est à moi.*

— Et c'est pour cela que le travail, la force, l'intelligence, la vertu, tous les dons que Dieu fait à l'homme, toutes les sources véritables de la production, sont aujourd'hui écrasés dans la personne du peuple, par sir Isaac. Tu as raison, chacun aujourd'hui, poussé par le besoin de manifester le droit qui est en lui, se jette sur un objet, comme un chien sur un os, et prend cet objet pour son besoin et son droit; et c'est pour cela qu'aujourd'hui personne ne se doute que la propriété, dans sa forme actuelle, est encore féodale. Chacun, disant de son lopin: *Ceci est à moi*, trouve tout naturel que le millionnaire dise: *Ceci est à moi.* Oui, tu as bien raison: voilà l'illusion funeste qui empêche de voir ce qu'est réellement la propriété; et cette illusion est générale. Je n'ai pas encore trouvé un homme qui ait pu y échapper. Les plus forts tranchent le nœud gordien, comme Alexandre, en disant: *La propriété est le vol.* Mais ce n'est pas dénouer, c'est trancher. C'est raisonner de la même façon que celui qui donne un droit absolu à la propriété en disant: *Ceci est à moi.*

— Mais enfin, cette illusion, d'où provient-elle?

— Elle provient du droit légitime de tous et de chacun à la propriété.

— Explique-moi cela.

— Ecoute, et suis mon raisonnement. Un homme travaille, et produit quelque chose. D'abord cet homme a naturellement le besoin de consommer et celui de produire; par conséquent il a, comme nous l'avons dit, le besoin de propriété, dans le sens légitime et vrai de la propriété. L'acte de produire accroît encore le besoin de consommer de cet homme, et légitime davantage en ce sens son besoin de propriété. La peine que cet homme a prise, le sentiment qu'il a des efforts d'attention et d'intelligence qu'il a été obligé de faire ou des fatigues corporelles qu'il a endurées, fortifient en lui cette conviction qu'il a droit à la propriété de quelque chose, comme suite et récompense des actes qu'il a faits. Mais voici alors ce qui arrive, et l'erreur que cet homme commet, et que les autres hommes approuvent, parcequ'ils la font aussi bien que lui. Cet homme se dit: J'ai produit cela, donc j'ai droit sur cela. Oui, tu as droit, mais est-ce un droit absolu? as-tu produit seul, sans le concours de tes frères, sans l'aide de toute l'Humanité? Prends garde de te tromper, car tu serais puni. La peine, comme dit un poëte, suit le crime d'*un pied qui n'est pas boiteux.* Prends garde, encore une fois; car si tu fais tort aux autres, tu te feras tort à toi-même. Il n'écoute rien, il se jette sur l'objet, comme le chien sur la proie. Et le voilà qui s'abdique! car il met tout son droit à la propriété dans une chose. Il prétend user et abuser de cette chose, comme disent les légistes; et il appelle cela propriété. Et si un de ses frères, épuisé de besoin, s'approche et lui dit: « J'ai faim, laisse-moi profiter de ce que tu as produit; » il répondra: « Ce que j'ai produit est à moi, et tu n'y as aucun droit; » et il repoussera son frère, qui mourra de besoin. Mais l'insensé qu'il est, il ne sait pas que dans cette estimation de son droit, il se fait tort à lui-même; car il a plus droit qu'il n'estime. Il avait droit *à tout*, sous l'égide de la société; il n'a plus droit qu'à *une chose.* Il s'est fait sa part; il a pris, comme je disais tout-à-l'heure, le partage de la propriété pour la propriété.

— Voilà, répondis-je, une explication; mais elle est trop profonde pour moi; je ne la comprends pas bien. C'est une explication morale, psychologique, métaphysique....

— Veux-tu que je te la traduise dans le langage des économistes? tu la comprendras peut-être mieux. Un homme travaille et produit quelque chose. Mais pour travailler et produire, il lui a fallu des matières premières et des instruments; et, pour avoir ces matières premières et ces instruments, il lui a fallu payer la dîme aux détenteurs de toutes les matières premières et de tous les instruments. Qu'arrive-t-il donc lorsque cet homme qui a travaillé, et qui a un droit incontestable à une récompense, s'arroge le produit, et dit: *Ceci est à moi?* Il arrive qu'en justifiant son propre droit, fondé sur le travail, il légitime indirectement le droit de l'oisif. En effet, aussitôt qu'il a dit: *Ceci est à moi*, il commence à créer ce que les économistes appellent la *valeur* des choses. Il taxe son produit: c'est ce que les économistes appellent *l'offre;* puis, d'autres se trouvant dans le même cas que lui, il fait avec eux une transaction que les économistes appellent *l'échange.* Et la dîme prélevée par les détenteurs des instruments de travail se retrouve dans tout cela; elle est amalgamée avec le droit véritable du travailleur dans l'*offre*, dans l'*échange*, dans la *valeur* fictive ou réelle du produit. Or ce n'était pas la dîme de l'oisif qu'il fallait légitimer. Non, c'était un autre droit qu'il fallait reconnaître: c'était le droit collectif, le droit de chacun et de tous; c'était le droit de l'Humanité. Voilà la vraie dîme qu'il aurait fallu avoir payé, et non pas la dîme de l'oisif. N'importe, dans son besoin d'appropriation, cet homme qui a travaillé et qui se sent un droit, s'approprie, sans aucun souci du droit de tous; il s'approprie sous la même loi sous laquelle les matières premières lui ont été transmises, et il n'hésite pas à dire: *Ceci est à moi.* Mais que demain il veuille de nouveau travailler et produire, il dépendra demain de ces mêmes hommes à qui il a payé une dîme illicite (je parle au point de vue du droit naturel et de l'idéal). Demain il lui faudra de nouveau les instruments de travail, et les instruments de travail seront peut-être à un prix qu'il ne pourra donner. C'est ainsi que chacun, pour nier le droit de tous à la propriété, se trouve détruire son propre droit, ou le diminuer au profit de quelques uns, à qui sont abandonnés tous les instruments de travail et la dîme de leurs produits. La vraie propriété, le vrai droit de propriété

vient ainsi donner force à la fausse propriété, au faux droit de propriété. Et tout le monde de dire : Vous voyez bien que la propriété est légitime; car le besoin existe et le travail demande une récompense. Et il ne s'est pas encore, chose étrange! trouvé un seul philosophe pour distinguer ce qu'il est pourtant facile de distinguer, et pour expliquer cette confusion, source de toutes les iniquités et de tous les maux. Il s'en est bien trouvé d'assez courageux pour dire, voyant le mal que produit la fausse propriété : *La propriété est le mal absolu*, ou, comme tu disais tout-à-l'heure : *La propriété est le vol*. Mais le bon sens et la raison de tous, d'accord avec leur propre conscience, leur ont bientôt répondu : « Et pourtant la propriété est nécessaire à l'homme; la propriété résulte des facultés mêmes de l'homme; elle est la manifestation de la personnalité de chacun : donc elle n'est pas le mal; donc elle est le bien; donc, loin d'être le vol, elle est le contraire du vol. » Et la fausse propriété s'est enorgueillie dans son triomphe, parceque les amis de la vérité, en voulant la frapper, n'avaient pas su la distinguer de la vraie propriété, dont elle est le spectre et l'apparence. Satan a ri au nez des philosophes, et leur a dit secrètement à l'oreille : « Vous ne me ferez pas déguerpir, car vous n'avez pas trouvé ma formule. J'ai une amie qui me protège, et qui est douée d'une force divine : c'est la vraie propriété; et celle-là, je vous défie de la détruire..... » La saisis-tu maintenant l'illusion qui crée le faux droit de propriété?

— Oui, dis-je. Suivant toi, c'est le droit même, le droit de chacun, qui, en se manifestant, crée le faux droit de quelques uns, lequel se trouve ainsi n'être que le mensonge du droit, bien qu'il en prenne la place.

— Tu m'as compris. Oui, dans toute œuvre humaine il y a un droit individuel de propriété, puisque pour produire cette œuvre il a fallu le besoin et le travail d'un ou de plusieurs individus à un moment donné. Mais il avait fallu aussi et il faut éternellement le travail collectif de l'espèce tout entière, de toute l'Humanité. Le droit individuel est donc, en essence, indivisiblement mêlé avec le besoin et le droit de tous à la propriété. Que chacun reconnaisse donc cette indivisibilité de son droit particulier et du droit de tous; que chacun paie la dîme à l'Humanité. Mais si l'ignorance et le vice, établissant la séparation de l'homme et de l'Humanité, nient le droit de l'Humanité, qu'arrive-t-il? Chacun est puni; et la fausse propriété, entrant par cette erreur dans le monde, envahit la terre. Et c'est juste. Car le droit de l'Humanité, le droit de tous, peut-il se prescrire? N'est-il pas aussi bien la vraie propriété, que le droit de chacun? Donc si chacun, dans son égoïsme, viole la loi (entends-tu? la *loi divine*), cette loi ne sera pas anéantie pour cela, mais seulement donnera lieu au mal par le vice des hommes. Elle engendrera alors la fausse propriété. Quelques-uns s'empareront du droit de tous; et les mortels aveugles encenseront ces faux dieux, et se courberont devant eux. Ils devaient se courber devant la Justice, devant la Vérité, devant l'Humanité; ils se courberont devant l'injustice, devant le mensonge, devant l'égoïsme; et, à leur tour, ils imiteront les idoles qu'ils encensent; et l'idolâtrie prendra la place de la vraie religion. Car chacun légitimant l'usurpation au moment où il sent le besoin de s'approprier un produit, il en résultera que le droit de chacun donnera, par illusion, par faux jugement, par erreur, une apparence de droit à cette propriété des ravisseurs du droit de tous et du droit de chacun. En cela, comme en tout, c'est le bien qui donne au mal une certaine apparence qui permet au mal d'exister. Il est écrit dans la Bible que Caïn parcourera la terre avec cet écriteau : Laissez vivre Caïn par la permission de Dieu, c'est-à-dire du souverain Bien. Pourtant le temps approche où Caïn, c'est-à-dire le mal, ayant parcouru la terre tout entière, il sera bon de le détruire.

Il se tut; j'écoutais encore : *j'étais sorti de la caverne*.

PIERRE LEROUX.

(*La suite et la fin au prochain numéro.*)

SOUVENIRS D'ALGÉRIE.

IVᵉ COURSE : LE SAHEL.

IIᵉ Partie. — KOLÉAH.

(Suite*.)

25 *septembre* 1845. — Nous partons de Koléah par la route, à peine terminée, de Staouëli. Nous traversons le gros village de Daouada, et nous arrivons sur les bords du Mazafran, profond de trois ou quatre mètres dans les plus basses eaux. M. de***, inspecteur-général des ponts-et-chaussés, qui profitait d'une mission pour visiter l'Algérie, comptait trouver terminé le pont du Mazafran sur la route de Staouëli; des retards occasionnés tantôt par le manque de fonds, tantôt par les maladies, n'ont pas encore permis d'achever ce pont (1). Les *conducteurs* des ponts-et-chaussées, sans prévenir leur supérieur, ont fait, cette nuit même, construire un *chaland*, et lorsque M. de *** est arrivé, il a trouvé le pont inachevé, mais un bac établi. J'admire beaucoup cet empressement, qui n'a rien de servile. Il n'y a pas ici de discipline militaire; ils n'ont pas d'ordre à recevoir de lui; ils ne craignent ni une destitution arbitraire, ni même un rapport défavorable, la mission de cet inspecteur n'a pas les routes pour objet; ils ne peuvent donc obtenir par lui ni avancement, ni gratification, ni même une bonne note. Leur conduite pleine d'obligeance vient uniquement du respect inspiré par une science et des travaux dont ils apprécient tout le mérite et l'utilité. Parmi ces *conducteurs*, se trouvent deux proscrits Polonais, fort distingués et fort instruits.

Au reste, si par l'indépendance de leur position ces fonctionnaires ne peuvent être assimilés aux soldats, ils ne participent pas moins aux périls de la colonisation. Ce sont eux qui percent les routes où doivent passer les convois militaires; ce sont eux qui facilitent les communications entre les villages créés avec tant d'efforts. L'armée, comme les cultivateurs, leur est donc redevable, et chacun a sa part de périls dans cette conquête de l'Afrique. Les régiments luttent contre les tribus nomades, les colons contre un sol rebelle, les travailleurs du génie contre les obstacles matériels, et tous sont également frappés par le climat. C'est ainsi que la fièvre décime le poste du Mazafran; cette nuit même, on a porté six hommes à l'hôpital; sur les soixante travailleurs, pas un ne résiste une semaine entière au fléau; et les *piqueurs se relèvent* à ce poste comme à un poste de combat, certains d'être frappés; et cette lutte, meurtrière pour eux seuls, profite surtout aux autres (2). D'où vient donc le mépris affecté par les officiers, en Algérie, pour ces fonctionnaires civils?

Nous profitons du *chaland*, et gagnons l'autre rive, à la grande joie de notre cocher fier d'avoir passé le Mazafran avant tous ses camarades. Nous retrouvons les collines de sable couvertes de bois qui bordent le fleuve. Mais ici nous attendait un spectacle effroyable.

Le sirocco redoublait de violence; la brise du Mazafran était tombée; les rayons du soleil, voilés par une vapeur rougeâtre, frappaient cependant sur nous avec toute la force de l'heure de midi en Afrique; de grands nuages plombés dérobaient le bleu du ciel, comme pour mieux appesantir sur nous l'atmosphère étouffante; les roues de la voiture s'enfonçaient dans le sable; les chevaux haletants, épuisés, refusaient d'avancer; et les buissons qui bordent la route, brûlés par le vent du désert, semblaient nous retirer leur feuillage desséché. Cependant, accablés par la chaleur, la poitrine oppressée, enfonçant à mi-jambes dans le sable embrasé, nous cherchons un peu d'ombre dans les mâquis, lorsqu'un crépitement inattendu appelle notre attention; le bruit se prolonge de tous côtés,

* Voir la précédente livraison.

(1) Le pont, à peine terminé, a été emporté par l'inondation de 1846. On le répare en ce moment.

(2) Le district de Koléah compte 71 décès en 1845; près de 120 *malades civils* sont entrés à l'hôpital, et les fièvres comptent pour trois quarts dans les maladies du district. La population du district n'est que de 1100 habitants.



se rapproche; une épaisse fumée nous repousse, nous enveloppe, et nous regagnons en toute hâte la route: les bois sont en feu! Le feu sillonne les collines, pétille dans les palmiers nains, se tord autour des buissons, entoure les arbres, et détruit partout ces bois espérances des forêts futures. Tout-à-coup, sur l'autre côté de la route, la flamme apparaît, s'élance dans les massifs; de tous côtés s'avancent des lignes d'incendie comme des files de soldats en bon ordre; c'est une razzia de plusieurs lieues! Pendant toute la journée, nous avons marché entre ces deux haies de flammes qui consumaient de toutes parts les plantes calcinées par le sirocco. Rien ne peut rendre la teinte rougeâtre que le vent du désert, le soleil perçant une atmosphère chargée de lourdes vapeurs, et les lueurs de ce vaste incendie, imprimaient à ce malheureux Sahel dejà dévasté par les sauterelles. Et le sirocco soufflait toujours; et la route devenait de plus en plus difficile dans les dunes; et l'air raréfié manquait à nos poitrines. Les animaux succombaient à la fatigue; les hommes, privés d'énergie, n'osaient les presser; la terre semblait s'anéantir sous l'incendie..... Qu'est-ce donc que le simmoun dans le Sahara? Le souffle qui bouleverse les colonnes de sable du grand désert n'arrive ici que rafraîchi par les neiges de l'Atlas!

Enfin nous apercevons les palmiers qui entourent la madonne de Staouëli, et nous gagnons le couvent des trapistes, heureux de trouver un peu de verdure, d'ombre et de fraîcheur. L'influence du sirocco s'est fait sentir au monastère; tous les trapistes sont plus ou moins malades, la fièvre sévit sur eux, et le sous-prieur est le seul épargné. Cependant ils vaquent à leurs occupations ordinaires. Les uns battent le blé; avec l'aide des soldats que leur prête le gouvernement; d'autres lavent la vaisselle, soignent les troupeaux, bêchent le jardin, ou travaillent dans les ateliers. Le prieur, père Régis, est parti pour la France d'où il reviendra bientôt, apportant de nouveaux fonds. Pâle, maigre, l'œil humble et doux, la contenance digne et les traits énergiques, le père Régis semblait une personnification de la règle de *Rancé:* c'est lui qui a vraiment fondé Notre-Dame-de-Staouëli, c'est à lui qu'elle doit sa prospérité. Le sous-prieur est gros, vulgaire, robuste, et cherche inutilement à modifier l'assurance de son regard; son activité plus restreinte, s'exerce dans l'administration des travaux journaliers. L'établissement est en voie continuelle d'améliorations; les moines construisent un moulin à farine, augmentent leur matériel d'exploitation, élèvent du bétail, achèvent le défrichement de leur concession, et varient leurs cultures sur près de 300 hectares; ils ont déjà planté près de 4000 arbres. Soutenus par leurs frères d'Europe, et par de puissantes protections, les trapistes surmontent tous les obtacles; et l'administration n'a pas à regretter les moyens qu'elle a mis à leur disposition. Malheureusement, on ne peut compter sur les couvents que pour le défrichement et la culture. Ils emploient toute la force de l'association pour accroître leur établissement agricole, sans s'occuper d'industrie. Et d'ailleurs, ce qu'il faut surtout à l'Algérie, c'est une nombreuse population; ce n'est pas aux moines qu'on peut s'adresser pour cet objet; ils ne peuvent que renouveler le personnel de quelques couvents, et la Trappe ne contiendra jamais beaucoup plus de 100 habitants. Le monastère indique les résultats que peut obtenir une *association religieuse,* fortement organisée, bien dirigée, pourvue de moyens matériels considérables, et se recrutant de membres éprouvés, pleins d'abnégation. Il serait difficile de ne point prospérer dans de telles conditions. Il serait absurde de multiplier les couvents dans un désert, et Notre-Dame-de-Staouëli doit être considérée surtout comme ferme modèle. A ce point de vue, c'est un établissement que doit examiner soigneusement tout colon. L'égalité de tous les frères, leur obéissance à une règle austère, leur soumission absolue au prieur, assujetti lui-même aux privations, leur tempérance, utile surtout sous un tel climat, tout concourt à leur assurer un succès durable. Il faut avouer, du reste, qu'une ferme habitée seulement par des hommes paraît au moins étrange, lorsqu'on voit ces trapistes vénérables s'occuper de détails qui ne conviennent qu'aux femmes, tels que la laiterie, la volière, la ruche et tous les soins de l'étable et de la bergerie, de la buanderie et du ménage... Le grotesque vous assaillit malgré vous en présence de la vie ascétique; et les longues barbes des moines, leur front chauve, leur visage triste et décharné, leurs souffrances et leur résignation, écartent difficilement le ridicule du contraste.

Nous visitons, à quelques pas du couvent, le cimetière où furent enterrés les soldats morts en 1830, dans la marche contre Alger. De là, nous voyons le cap de Sidi-Ferruch, où débarqua l'armée française; les collines du Sahel, les bois du Mazafran, toujours enveloppés de longs tourbillons de fumée; la Métidjah couverte de vapeurs, et le petit Atlas s'étendant jusqu'à la mer où il forme le promontoire nommé Raz-el-Amouch, à quelque distance de la colline surmontée par le *Tombeau de la Chrétienne.* Sur toute la côte, une tradition, dont il est difficile de découvrir l'origine, raconte la défaite et la mort d'une reine d'Espagne qui aurait succombé avec soixante mille chrétiens. De là une foule de monuments de *la Reine* ou *de la Chrétienne.* Le Tombeau de la Chrétienne est une pyramide de construction romaine; au pied de la colline s'étend un vaste lac salé.

Nous arrivons à Dely-Ibrahim, toujours cernés par le feu qui sillonne tout le Sahel, dévorant les plantes, les buissons, les palmiers nains, et gagnant de proche en proche sans que personne semble se mettre en peine de l'arrêter. Nous revoyons cette ferme que nous avions laissée si prospère, il y a un mois (1); une femme, tranquille et joyeuse, soignait son petit bien, en attendant le retour de son mari, qui était à Versailles où il tâchait d'obtenir de sa mère quelques fonds pour améliorer son exploitation. Peu de jours après notre passage, la justice a mis les scellés dans cette ferme au nom de la belle-mère, et c'est ainsi que la pauvre femme a connu la mort soudaine de son mari! Nous la trouvons en larmes, au désespoir, ne sachant plus que devenir. Sans force, sans énergie, elle laisse ses plantations manquer d'eau; les feuilles desséchées, tombant le long des rameaux privés de sève, annoncent la mort prochaine de ces pauvres arbres si vigoureux, il y a un mois. Les plantes parasites croissent de tous côtés; la source, abandonnée à elle-même, n'a plus d'écoulement et commence à former une mare; un orage a détruit une partie de la toiture et dégradé la muraille. Quelques jours ont suffi pour dévaster cette riante habitation, et le désert envahit de nouveau cet oasis, péniblement conquise par le travail et l'affection de cette pauvre famille. Il nous semble en quittant cette malheureuse femme que nous la sentions isolée seulement aujourd'hui: c'est qu'il y a un mois, elle était gaie, active, elle espérait; aujourd'hui, elle n'a plus rien à attendre. Pauvre, pauvre femme (2)!

Nous rentrons de nuit à Alger. Toujours l'incendie sillonne les hauteurs; les lignes de feu serpentent dans l'ombre, tandis que la poussière, soulevée en épais tourbillons par le sirocco, nous empêche de distinguer la tête de nos chevaux; le cocher est obligé de descendre pour conduire. Le Sahel et la Métidjah sont éclairés par l'incendie; sur l'horizon enflammé se dessine le cap Matifù; la flamme dévore tout, depuis le petit Atlas jusqu'à la Méditerranée; et, dans le port, un navire illuminé (peut-être pour fêter son *saint patron*) semble propager l'incendie jusque dans la mer. C'est un spectacle fantastique et douloureux tout ensemble.

C'est le système agricole des tribus qui fait allumer tous ces feux. Les cendres des plantes, et surtout des palmiers nains, voilà le seul engrais que les Arabes donnent à la terre. Les menaces, les punitions, tout l'appareil judiciaire ne peut les empêcher de brûler toutes les collines; et de là l'incendie se répand au loin, d'autant plus qu'ils choisissent les jours où souffle le sirocco. Puis cela facilite le pacage des bestiaux et la chasse aux lapins. Rien de plus désolé que ce pauvre Sahel, lorsque nous l'avons parcouru depuis, noirci, calciné par la flamme et le vent du désert, et dépouillé de tout ce qui lui restait de verdure. En rentrant à l'hôtel, nous voyons tous les papiers décollés, arrachés des murs par le sirrocco; cela nous explique pourquoi les murs des maisons moresques sont peints seulement.

26 *septembre.* — Le sirocco est fatal à nos malades; les registres des hôpitaux signalent une foule de décès; et cette nuit, un officier distingué, M. de Rosen, Norwégien, est mort soudainement, tué par le souffle mortel. Vers les deux heures, la brise de mer s'élève enfin, et donne un peu de repos aux pauvres Européens.

PH. F.

(1) Voir le numéro de septembre 1846.

(2) La position de cette veuve s'est empirée de jour en jour; son bien est retombé en friche pour la plus grande partie; ses lettres indiquent une misère croissante; ses arbres sont morts; elle est chaque jour plus consternée. Le village de Dely-Ibrahim, naguère florissant, dépérit aussi chaque jour, depuis que la route de Birkhadem lui enlève le passage des voyageurs de Blidah, qui alimentait son commerce.



AVIS.

AUX ABONNÉS DE LA REVUE SOCIALE.

La présente livraison termine la seconde année de notre publication. Nous donnons ci-après la *Table des matières* contenues dans le volume. Quant au *Titre*, il sera envoyé à nos abonnés avec le prochain numéro, celui d'*Octobre*, commençant une nouvelle année d'abonnement et un nouveau volume. Ce numéro d'*Octobre* est en ce moment sous presse, et paraîtra sans aucun retard dans la première quinzaine d'octobre. Nous serons dès lors parvenus à reprendre le cours régulier de notre publication, qui n'éprouvera plus d'interruption.

Nos abonnés sont prévenus que nous venons de mettre à l'encaissement les mandats tirés sur eux et destinés à leur tenir lieu de quittance pour leur réabonnement d'Octobre 1847 à Octobre 1848. Le prix d'abonnement étant de *cinq francs*, et les frais de recouvrement de *soixante centimes*, chacun de ces mandats est de 5 francs 60 centimes. Ces mandats, signés du directeur de la Revue, seront présentés dans le courant d'octobre. Les personnes qui ne voudraient pas continuer leur abonnement sont priées de renvoyer par la poste la prochaine livraison, leur refus d'acquitter le mandat tiré sur elles pouvant ne nous parvenir qu'après l'envoi de cette livraison.

Pour les localités où il est impossible de faire les recouvrements par le mode que nous avons adopté, nous préviendrons *franco* nos abonnés, afin qu'aucune disposition n'ayant été faite par nous pour toucher le prix de leur réabonnement, ils veuillent bien nous envoyer un mandat de la poste.

A Paris, les abonnements et réabonnements seront faits par l'intermédiaire de notre correspondant, M. *Gustave Sandré*, libraire, rue Percée-Saint-André-des-Arts, n° 11.

On peut toujours se procurer des Collections complètes des années précédentes, au prix d'abonnement, et des numéros séparés, au prix de 50 centimes par numéro.

Les lettres adressées à la direction doivent être *affranchies*.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE DEUXIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX, A BOUSSAC.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
On s'abonne chez l'Éditeur, A BOUSSAC, département de la Creuse.
TROISIÈME ANNÉE. — N° 1.
PRIX DE L'ABONNEMENT : CINQ FRANCS PAR AN.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie.
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues.
OCTOBRE. — 1847.
On s'abonne également à la librairie de GUSTAVE SANDRÉ, rue Percée-Saint-André-des-Arts, 11, à Paris.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

DISCOURS SUR LA DOCTRINE DE L'HUMANITÉ *.

DEUXIÈME PARTIE.

Notre principe d'organisation.

DEUXIÈME SECTION.

DE LA SCIENCE POLITIQUE JUSQU'A NOS JOURS.

La Boétie, Hobbes, Montesquieu, et Rousseau.

XII.

Le *Contrat Social* de Rousseau.

La date seule des écrits politiques de Rousseau montrerait l'influence que le génie de Montesquieu exerça sur lui. Une chaîne bien véritable lie ensemble les quatre grands esprits dont nous étudions et dont nous comparons en ce moment les pensées. Hobbes ne semble avoir fait son traité dogmatique que pour répondre à La Boétie; Montesquieu travailla vingt ans à réfléchir sur les principes de Hobbes, la législation du monde entier sous les yeux, et il crut les avoir refutés. Qui refutera Montesquieu? Cette fois la réponse ne se fit pas attendre un siècle. L'*Esprit des Lois* avait paru en 1748; Rousseau, ému, commença à écrire. Le *Discours* où il évoquait les mânes de Fabricius est de 1750, et le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, de 1753; or ce dernier annonce et renferme déjà implicitement le *Contrat Social*, qui parut huit ans plus tard.

* Voir les trois livraisons précédentes.

Je dirai d'abord en quoi Rousseau se distingue de Montesquieu, je dirai ensuite en quoi il se confond avec lui.

Pour s'être approché, comme je l'ai montré, de la Trinité sans la comprendre, Montesquieu, au lieu d'arriver à un seul type de gouvernement, au gouvernement de l'unité dans la triplicité, de la triplicité dans l'unité, arriva à trois gouvernements de structures différentes, ou plutôt à quatre. Car l'unité indécomposée lui donna le Despotisme, et il en fit une nature de gouvernement. Ensuite chacun des trois Pouvoirs distingués par lui dans l'unité lui donna, par sa prédominance sur les deux autres, une nature particulière de gouvernement.

Je sais bien que ce n'est pas ainsi qu'il distingue, au début de son livre, la Monarchie, l'Aristocratie, la Démocratie; il suit la distinction vulgaire, celle d'Aristote, la distinction suivant le nombre: *un, plusieurs, tous* (1). Mais comme réellement il décompose toujours l'unité en trois Pouvoirs, comme il s'efforce toujours de retrouver ces trois Pouvoirs, soit dans la Monarchie, soit dans la Démocratie, soit dans l'Aristocratie, il faut bien que ces trois gouvernements ne diffèrent que par la prédominance de l'un des trois éléments qui les composent.

Quoi qu'il en soit, puisque Montesquieu admet trois gouvernements, et quatre par la subdivision qu'il fait de la République, il a donc pour chacun un idéal différent? En effet, il a un idéal pour chacun. Nous l'avons vu, Montesquieu n'a pas véritablement de principes; mais il a du goût pour telles ou telles *passions* qui lui paraissent plus belles que d'autres et plus utiles.

Voici donc la suite de ses déductions: Trois Gouvernements, donc trois Structures différentes de l'Etat, donc trois Principes; ou à l'inverse: Trois Principes, trois Structures de l'Etat, trois Gouvernements.

« La nature du Gouvernement, dit-il, est ce qui le fait être tel; »et son principe, ce qui le fait agir. L'une est sa *structure* particu»lière, et l'autre les *passions* humaines qui le font mouvoir (2). »

De là sa distinction célèbre de trois Principes différents pour les sociétés humaines. Il semble donner cette distinction comme une découverte qu'il a faite en réfléchissant sur les ressorts qui dirigent les hommes et qui meuvent les Etats; mais il serait plus vrai de dire qu'il l'a inventée tout exprès pour expliquer sa parfaite indécision en principe et ses trois Gouvernements.

Ses trois Principes, tout le monde le sait, s'appellent dans son livre la *Vertu*, l'*Honneur*, la *Crainte*. Mais quand on regarde sous ces mots, et qu'on cherche ce qu'ils expriment, on découvre aisément que cette *Vertu*, dont il fait le principe de l'Etat républicain, c'est l'amour de l'égalité; et que cet *Honneur*, qui est le principe de l'Etat monarchique, c'est l'amour des distinctions qui entraînent l'inégalité: « La nature de l'honneur, dit-il lui-même, est de deman»der des préférences et des distinctions; il est donc, par la chose »même, placé dans ce gouvernement (le monarchique). » Quant à la *Crainte*, c'est la crainte; il n'y a pas d'autre mot: là où il n'y a ni justice ni égalité, ni distinctions de personnes et de rangs, mais un despote, doit régner la crainte.

(1) Καθ' ἕνα, ὀλίγους, πόλλους.
(2) *Esprit des Lois*, liv. III, chap. 1.



Laissons le Despotisme de côté, et par conséquent la crainte, qui est son ressort. Montesquieu lui-même n'admet le Despotisme que pour ne rien rejeter; il l'admet à cause de son large éclectisme, et comme un fait; il l'admet comme une conséquence de certains climats et de l'infériorité de certaines races; il ne l'admet pas comme bon et raisonnable en soi.

Le Despotisme éliminé, il reste à Montesquieu la République, qui se divise en deux espèces, suivant qu'elle est démocratique ou aristocratique, et la Monarchie. Et du même coup il lui reste deux principes, la vertu ou l'amour de l'égalité, et l'honneur ou l'amour de l'inégalité, plus un troisième qui participe des deux autres: c'est un certain mélange de l'amour de l'égalité et de l'amour des distinctions, dont Montesquieu fait l'âme de l'aristocratie, et qu'il appelle *modération*. « La modération, dit-il, est l'âme de ce gouvernement. »

La modération n'étant qu'un mixte entre l'amour de l'égalité et l'amour de l'inégalité, tempérament difficile à comprendre, les deux véritables Principes de Montesquieu sont deux contraires, savoir l'égalité et l'inégalité. Il arrive ainsi à une dualité, entre les deux termes de laquelle il flotte incertain.

La différence essentielle entre Rousseau et Montesquieu, c'est que Rousseau n'admet ni des Structures différentes des Etats (1), ni des Principes différents pour les faire mouvoir.

Rousseau ne veut reconnaître qu'une seule structure des sociétés, et qu'un seul idéal.

Quand cette structure normale existe dans un Etat, c'est le bien; quand elle n'y existe pas, c'est le mal.

Et de même pour le principe: quand l'idéal unique de la société humaine est honoré dans un Etat, c'est le bien; quand c'est le contraire qui est honoré, c'est le mal.

Voilà en quoi Rousseau diffère essentiellement de Montesquieu; il n'est pas éclectique comme lui.

XIII.

La vraie gloire de Rousseau.

Je demande pardon au lecteur pour ma forme; je n'en puis trouver une meilleure. Ayant eu à dire plus haut (2) en quoi consiste la vraie gloire de Montesquieu, ce que j'avais déjà fait dans un autre écrit, je n'ai pas pu éviter de me répéter. Il faut que je dise ici quelle est la vraie gloire de Rousseau; et, l'ayant déjà dit ailleurs, comment ferais-je pour ne pas me répéter encore, moi qui ne sais pas omettre les idées nécessaires, et qui ne sais pas dire la même chose de plusieurs façons?

Dans l'écrit dont je parle, après avoir montré le lien étroit qui unit Rousseau à Robespierre et à la Montagne, je concluais ainsi:

« Voici donc toute la suite et le développement de l'idée qu'on appelle *Souveraineté du Peuple*.

» D'abord il se trouve au dix-huitième siècle un homme qui conçoit cette idée, et la pose. C'est Rousseau.

» Cet homme est amené de loin et providentiellement à cette conception. Il sort du Protestantisme, et il naît dans une république. Cette république est petite, ce n'est qu'une ville: mais qu'importe! L'idée d'une *cité* s'était conservée là: elle s'incarne dans le *citoyen de Genève*.

» Les grands protestants du seizième siècle avaient été conduits aux pensées républicaines par leur esprit de liberté religieuse. Au dix-septième siècle même, le Protestantisme était encore fondamentalement républicain. Lisez Jurieu, vous y trouverez les mêmes principes que dans le *Contrat Social*.

» La base fondamentale de la doctrine de Jurieu et de Rousseau, c'est que la Souveraineté est naturellement dans *chacun*. Cette doctrine est la fille de Luther, la fille de Descartes. Luther tira de la théologie le dogme de la *liberté*. Descartes répéta Luther en philosophie. Jurieu et Jean-Jacques répétèrent Luther et Descartes en politique.

» Mais la liberté de chacun produit l'individualisme, l'anarchie. La *liberté* de Luther détruisit la religion générale de l'Europe, et engendra les sectes. La *liberté* philosophique de Descartes engendra le rationalisme solitaire et finalement la destruction de toute certitude. La *liberté* politique de Rousseau mènerait également à la destruction de toute société, de tout Etat politique, de toute association humaine.

» Quelle est la gloire de Rousseau? Est-ce d'avoir préconisé ce principe qui a nom *liberté*, de l'avoir fait entrer profondément dans les esprits, dans les cœurs? Est-ce d'avoir, au nom de la *liberté*, poussé à la destruction de toutes les formes sociales? Oui, il a cette gloire; car c'en est une: il fallait bien détruire toutes les formes tyranniques du passé. Mais, comme je l'ai dit, il en a une autre.

» Par son *Discours sur les sciences et les arts*, par son *Discours sur l'inégalité*, par son *Contrat Social* même, et en général par tous ses ouvrages, il grava dans l'esprit humain le terme *liberté*. Il fut en philosophie politique le Spartacus ou le Mazaniello du dix-huitième siècle, l'homme qui appelle tout homme à l'émancipation, et qui sonne la charge contre les tyrans. Mais aussi il voulut fonder; mais son âme ne fut pas seulement accessible à la haine de la tyrannie; mais il ne haïssait tant les tyrans que parcequ'il aimait les hommes. Sa grande gloire fut donc de sortir de l'analyse et de commencer la synthèse.

» Il commença cette synthèse, en soutenant, comme il l'a fait, que de *chacun* la Souveraineté pouvait passer à *tous* d'une façon légitime. C'est ce qu'on appelle le principe de la *Souveraineté du Peuple*.

» Ce principe se déduit du principe même de la *liberté* de chacun. Chacun est libre: donc point de gouvernement légitime, à moins qu'il ne résulte de la volonté de chacun. Donc *tous* sont membres du Souverain. Donc la Souveraineté est dans le peuple. Donc *égalité*.

» Rousseau est, en effet, le docteur de *l'égalité* au dix-huitième siècle. Tandis que les autres philosophes ne tiraient du principe de la *liberté* que l'égoïsme, lui, il en déduisit *l'égalité*, qui donne droit à l'égoïsme de chacun, et par conséquent limite et détruit virtuellement l'égoïsme de chacun en proclamant et autorisant l'égoïsme de tous.

» Mais n'a-t-il fait que cela? N'a-t-il proclamé que la *liberté* et l'*égalité?*

» On pourrait le dire, on pourrait ne voir dans le *Contrat Social* que ces deux termes inassociables par eux-mêmes, tant qu'il sont seuls et opposés, *liberté de chacun*, et *liberté de tous*, ou *égalité*, si, comme j'en ai fait la remarque en citant mes preuves (1), Rousseau lui-même, au milieu de ce *Contrat Social*, n'en appelait pas à une science supérieure capable d'harmoniser les hommes, de les associer, de concilier le droit de l'un et le droit de l'autre, de *relier* l'homme à l'homme, à une *religion enfin*.

» Cette religion, l'a-t-il produite? Non; il l'a prophétisée.

» Cette religion n'a été qu'inaugurée par lui. Il en retrouva les premiers linéaments par le sentiment qu'il avait de l'Evangile, que lui seul de tous les philosophes du dix-huitième siècle osa célébrer.

» La *fraternité* humaine, base de la religion et de toute religion, est donc un troisième caractère des écrits de Rousseau; en sorte qu'on peut bien dire que c'est lui qui a inspiré la divine formule de nos pères: *Liberté, Egalité, Fraternité*. Mais la science de cette formule, la philosophie de cette formule, l'*unité* de ces trois termes, le dogme métaphysique ou scientifique capable de réunir ces trois termes, de les démontrer, de les graver dans le cœur de l'enfant et de les imposer à tout homme mûr, au nom de sa raison même, cette science n'est pas dans Rousseau.

» Il essaya cette science toute sa vie, il en aborda les problèmes. Mais la preuve qu'il ne les résolut pas, c'est que la démocratie fondée sur la Souveraineté du Peuple n'existe pas.

» Rousseau n'a produit que les prolégomènes de la science. Il n'a pas été le législateur dont il a lui-même reconnu la nécessité et appelé la venue.

» Il s'est trompé, au contraire, lorsqu'à la fin du *Contrat Social* il a voulu, comme par un dernier effort, être ce législateur, s'imaginant qu'avec quelques principes empruntés à la tradition protestante, on pouvait constituer une sorte de dictature religieuse au-dessus de toutes les attaques.

» L'Assemblée dite Constituante n'a pas été non plus ce législateur. Elle débuta avec de belles inspirations, sans doute; mais, mélange confus et hétérogène de toutes les sectes philosophiques du dix-huitième siècle, elle ne fit qu'émettre un compromis entre ces sectes, sans unité véritable et sans base solide.

» La Convention, enfin, n'a pas été non plus ce législateur. Après s'être décimée elle-même pour anéantir toutes les divergences qui régnaient en son sein, elle n'arriva à l'unité un jour que pour détruire le lendemain même cette unité, en brisant la dictature religieuse de Robespierre. Par Robespierre même, elle n'aurait pas pu être ce législateur, puisque Robespierre n'avait que le symbole de Rousseau, symbole incomplet et par là faux et impuissant.

» Après la Convention, commença la longue réaction anti-philo-

(1) Rousseau ne reconnaît d'Etat légitime que celui où la Souveraineté réside dans le Peuple. Néanmoins, comme nous le verrons, il admet, dans ce qu'il appelle le Gouvernement, trois formes différentes qui reproduisent la Monarchie, l'Aristocratie, et la Démocratie. Mais le Gouvernement, dans son système, ne comprenant pas le Pouvoir législatif, qui est l'attribut du Peuple, il est vrai de dire qu'il n'admet pas plusieurs Structures différentes de l'Etat.

(2) Dans la livraison précédente.

(1) Voyez le *Discours aux politiques*, dont ce passage est extrait.



sophique et anti-révolutionnaire où nous sommes encore; absurde et sordide chaos, sans principes, sans unité, sans lumière.

» Donc ce que Rousseau appelle le législateur, et ce que nous appelons la science ou la religion, n'est pas encore venu (1). »

Ce que je vais ajouter maintenant ne sera que le développement de cette idée, qu'il n'y a aucune science dans Rousseau.

XIV.

La Souveraineté du Peuple, entendue comme l'a entendue Rousseau, est une erreur.

Je commence par son principe même, le principe de la *Souveraineté du Peuple*. Je dis que ce principe, entendu comme il l'a entendu, est une erreur.

Il faut d'abord que j'établisse positivement comment Rousseau a entendu ce principe.

Rousseau ne l'a pas compris autrement qu'une foule d'écrivains qui l'avaient précédé. Seulement il lui a donné tant d'éclat, qu'il semble en être l'inventeur. J'ai déjà cité Jurieu parmi ses devanciers; je pourrais citer les théoriciens républicains de l'Angleterre, et un grand nombre d'autres écrivains protestants qui conservèrent cette tradition de la Souveraineté populaire jusqu'à l'époque de Rousseau. Au surplus Rousseau lui-même reconnaît la source où il a puisé dans ses *Lettres écrites de la montagne*. Défendant contre ses persécuteurs de Genève les principes du gouvernement qu'il avait pris dans leur ville, il dit : « Je ne suis pas le seul qui, »discutant par abstraction des questions de politique, ait pu les »traiter avec quelque hardiesse... L'infortuné Sidney pensait comme »moi... Althusius, en Allemagne, s'attira des ennemis; mais on ne »s'avisa pas de le poursuivre criminellement.... Locke, en particu»lier, a traité les mêmes matières *exactement dans les mêmes prin»cipes que moi* (2). »

Le *Contrat Social* a, en effet, été inspiré par le traité du *Gouvernement Civil* de Locke. Les ouvrages de Sidney et d'Althusius, que cite Rousseau, contenaient à peu près les mêmes principes. Le peuple y était représenté comme la source de toute autorité, de toute majesté, les rois et en général les magistrats comme ses mandataires et ses ministres.

Quant à cette façon de concevoir l'origine du pouvoir comme le résultat d'un contrat par lequel chaque individu transfère son droit à l'Etat et constitue ainsi le Souverain, il faut convenir qu'elle était triviale avant Rousseau, et pour ainsi dire reconnue de tous les penseurs. Ils ne différaient que sur la conclusion à en tirer. Je vais donner de cela une forte preuve. C'est qu'il n'y a rien sur ce point dans Rousseau qui ne se trouve clairement formulé dans Hobbes et consenti par lui.

« La démocratie, dit Hobbes, n'est pas constituée par des con»ventions que les particuliers seraient censés faire avec le Peuple, »mais par des pactes réciproques que chaque particulier fait avec »tous les autres. En premier lieu, cette vérité paraît en ce que, pour »faire une convention, il faut qu'il existe des personnes contrac»tantes, antérieurement au contrat : or, avant la constitution de la »cité, le Peuple n'existe pas en tant que personne, il n'est qu'une »multitude de personnes différentes. Il n'a donc pu intervenir au»cun pacte entre le Peuple et un citoyen. Mais après que la cité a »été constituée, ce serait en vain qu'un citoyen contracterait avec le »Peuple, parceque le Peuple embrasse dans sa volonté la volonté de »ce citoyen (envers lequel on suppose qu'il s'oblige), et peut en »conséquence se libérer de toute obligation envers lui par son pro»pre arbitre; d'où il résulte qu'il est déjà libre de fait. En second »lieu, cette vérité, que la démocratie est constituée par des conven»tions mutuelles que chaque particulier fait avec tous les autres, »peut être inférée de ce que la cité serait en vain constituée, si les »citoyens n'étaient obligés par aucuns pactes à faire ou à s'abstenir »de faire les choses que la cité ordonnerait de faire ou de s'abste»nir de faire. Comme donc de tels pactes sont nécessaires pour »constituer la cité, au point qu'il est impossible de comprendre la »cité constituée sans eux, et que d'un autre côté je viens de mon»trer qu'aucun pacte ne saurait intervenir entre le Peuple et un ci»toyen, il s'ensuit nécessairement que ces pactes ont lieu entre les »citoyens, d'homme à homme : à savoir que chacun des citoyens »promet et s'engage de soumettre sa volonté à la volonté de la ma»jorité, à condition que les autres fassent de même; comme si cha»cun disait : *Je transfère mon droit au Peuple pour l'amour de »vous, afin que vous lui transfériez le vôtre pour l'amour de »moi* (1). »

Ecoutons maintenant Rousseau : nous allons de nouveau entendre Hobbes, car Rousseau ne fait que le répéter. Après avoir réfuté les autres origines attribuées à la société, et avoir démontré qu'il faut toujours remonter à une première convention, il continue ainsi :

« Trouver une forme d'association qui défende et protège de »toute la force commune la personne et les biens de chaque as»socié, et par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pour»tant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant : tel est le »problème fondamental dont le contrat social donne la solution. »Les clauses de ce contrat sont tellement déterminées par la na»ture de l'acte, que la moindre modification les rendrait vai»nes et de nul effet ; en sorte que, bien qu'elles n'aient peut»être jamais été formellement énoncées, elles sont partout les mê»mes, partout tacitement admises et reconnues; jusqu'à ce que le »pacte social étant violé, chacun rentre alors dans ses premiers »droits, et reprenne sa liberté naturelle en perdant la liberté con»ventionnelle pour laquelle il y renonça. Ces clauses, bien entendues, »se réduisent toutes à une seule, savoir, l'aliénation totale de chaque »associé avec tous ses droits à toute la communauté. Car, premiè»rement, chacun se donnant tout entier, la condition est égale pour »tous; et, la condition étant égale pour tous, nul n'a intérêt de »la rendre onéreuse aux autres. De plus, l'aliénation se faisant »sans réserve, l'union est aussi parfaite qu'elle peut l'être, et nul »associé n'a plus rien à réclamer; car s'il restait quelques droits »aux particuliers, comme il n'y aurait aucun supérieur commun »qui pût prononcer entre eux et le public, chacun, étant en quel»que sorte son propre juge, prétendrait bientôt l'être en tout : l'é»tat de nature subsisterait, et l'association deviendrait nécessaire»ment tyrannique ou vaine. Enfin, chacun se donnant à tous ne se »donne à personne; et comme il n'y a pas un associé sur lequel on »n'acquière le même droit qu'on lui cède sur soi, on gagne l'équi»valent de tout ce qu'on perd, et plus de force pour conserver ce »qu'on a. Si donc on écarte du pacte social ce qui n'est pas de son »essence, on trouvera qu'il se réduit aux termes suivants : *Chacun »de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous »la suprême direction de la volonté générale; et nous recevons »en corps chaque membre comme partie indivisible du tout* (2). »

Certes il y a parfaite identité entre ce que dit Hobbes et ce que dit Rousseau. De même que nous avons vu que Montesquieu a trouvé sa monarchie tempérée toute formulée dans le livre de Hobbes, de même nous voyons ici que Rousseau a trouvé son contrat social tout formulé dans ce même livre.

Mais que conclut Hobbes du contrat social, de ce contrat par lequel, pour employer sa formule, chacun dit : *Je transfere mon droit au Peuple pour l'amour de vous, afin que vous lui transfériez le vôtre pour l'amour de moi*, ou, pour employer la formule de Rousseau évidemment calquée sur celle de Hobbes, par lequel *chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale, et par lequel nous recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout?* que conclut Hobbes de ce contrat, dis-je? Il conclut le despotisme.

Et Rousseau, qu'en conclut-il? Il en conclut le despotisme aussi, mais il prétend que c'est la liberté qu'il en conclut; en quoi il a certainement tort.

Hobbes en conclut le despotisme, et la conclusion est bien tirée. En effet les particuliers promettent les uns aux autres d'obéir à l'Etat, mais l'Etat ne s'oblige à personne : donc l'Etat a une autorité souveraine, absolue, despotique. Chacun des citoyens s'engage à soumettre sa volonté à la volonté de la Majorité, à condition que les autres fassent de même : donc la Majorité qui résulte de la cité constituée par ce pacte a une autorité souveraine, absolue, despotique. Donc, en appelant l'Etat, ou cette Majorité, *le Souverain*, et en appelant les citoyens *les sujets*, il en résulte que le Souverain n'est engagé en aucune façon envers ses sujets, ce qui est le propre du despotisme.

Rousseau ne peut pas échapper à cette conclusion, et il l'énonce lui-mêmes, en ces termes les plus expressifs, certes, qu'on pût trouver : « Comme la nature donne à chaque homme un pouvoir absolu sur »tous ses membres, le pacte social donne au Corps politique un »pouvoir absolu sur tous les siens; et c'est ce même pouvoir qui, »dirigé par la volonté générale, porte le nom de Souveraineté (3). »

Il dit ailleurs : « Afin donc que le pacte social ne soit pas un vain

(1) *Discours aux Politiques*, première Partie.
(2) Lettre VI de la première Partie.

(1) Chap. VII, § 7.
(2) *Contrat Social*, liv. I, ch. VI.
(3) Liv. II, ch. IV.



»formulaire, il renferme tacitement cet engagement, qui seul peut »donner de la force aux autres, que quiconque refusera d'obéir »à la volonté générale y sera contraint par tout le corps (1). »

Il est vrai qu'il ajoute : « Ce qui ne signifie autre chose si»non qu'on le forcera d'être libre. » Mais cette façon de forcer les gens d'être libres me paraît ressembler furieusement à ce mot du bourreau de don Carlos, qui lui disait à l'oreille en l'assassinant : « Prince, c'est pour votre bien! »

Quoi! le contrat social constitue un droit absolu de la Majorité sur la Minorité; et la Majorité, en forcant la Minorité à obéir, en l'y contraignant jusqu'à employer contre elle le droit de vie et de mort que Rousseau admet sans difficulté, ainsi que l'exil, ainsi que toutes les peines (2), ne fera que la rendre libre! C'est se jouer de la raison humaine que de raisonner ainsi. C'est ce mauvais raisonnement qui a servi à légitimer la guillotine. « Le traité social, dit »Rousseau, a pour fin la conservation des contractants. Mais qui »veut la fin veut aussi les moyens. Qui veut conserver sa vie aux »dépens des autres doit la donner aussi pour eux quand il le faut. »Or le citoyen n'est plus juge du péril auquel la loi veut qu'il s'ex»pose; et quand le Prince lui a dit : *Il est expédient à l'Etat que »tu meures*, il doit mourir; puisque ce n'est qu'à cette condition »qu'il a vécu en sûreté jusqu'alors, et que sa vie n'est plus seule»ment un bienfait de la nature, mais *un don conditionnel de l'E»tat* (3). » Donc la Majorité a le droit de dire à la Minorité, le besoin se faisant sentir : *Il est expédient à l'Etat que tu meures;* et moi l'Etat, moi le Prince, parceque je suis la Majorité, je te retire le don conditionnel de la vie que tu tenais de moi. Notre Révolution a été la sanglante application de cette erreur.

Rousseau, il est vrai, ne prononce jamais les mots de *majorité* et de *minorité*. Il emploie le terme de *volonté générale*. Hobbes avait vu et parlé plus net en employant le mot de *Majorité* (4). En effet, à moins que tous ne pensent identiquement de même dans tous les cas possibles (et alors un gouvernement serait chose assez inutile), il y aura division, et par conséquent majorité et minorité. Il semble que Rousseau ait voulu se tromper lui-même en n'établissant pas en termes formels le droit absolu des majorités, et en substituant au terme de *majorité*, qu'il lisait dans Hobbes, ce terme de *volonté générale*, qui est vague et indéterminé. « Pour qu'une vo»lonté soit générale, » dit-il dans une courte note, quand cette question méritait bien un chapitre à part, « il n'est pas nécessaire qu'elle »soit unanime, mais il est nécessaire que toutes les voix soient »comptées (5). » Eh! qu'importe que toutes les voix soient comptées! s'il existe une division, les suffrages bien comptés n'en constitueront pas moins une Majorité et une Minorité. La Majorité aura donc sur la Minorité le droit absolu que l'Etat, par le contrat social, a sur tous les citoyens.

Je sais bien que Rousseau n'est pas seul coupable en admettant ainsi le *despotisme des majorités*. Aujourd'hui encore les plus grands adversaires de Rousseau et de ses doctrines ne se font pas scrupule de croire au droit absolu des majorités. Tous les jours on fait et on défait des lois en vertu de ce principe. Une voix de plus au scrutin, et voilà une loi faite; une voix de moins, il n'y aurait pas de loi, et ce qui est juste ne le serait pas. C'est le degré du méridien de plus ou de moins dont parle Pascal, et qui décide de la folie ou de la sagesse. Mais ce principe n'est pas un principe; ce n'est qu'une convention grossière, faite par les hommes pour ne pas arriver à chaque instant à se couper la gorge dans l'état de guerre où ils sont encore faute de science, et tout-à-fait semblable à ce qu'on appelait au moyen-âge le jugement de Dieu.

Il faut voir, au surplus, les tristes et impuissants efforts que Rousseau fait ensuite pour échapper au despotisme ainsi ourdi par ses mains. Après avoir si bien établi que la Souveraineté est absolue, ce qui résulte d'ailleurs de la manière dont il la fait naître, il intitule un chapitre : *Des bornes du pouvoir souverain*. Ce chapitre est un tissu de contradictions; il ne s'accorde ni avec ceux qui le précèdent ni en lui-même :

« Si l'Etat ou la cité, » dit Rousseau cherchant à limiter son pouvoir souverain, « n'est qu'une personne morale dont la vie consiste »dans l'union de ses membres, et si le plus important de ses soins »est celui de sa propre conservation, il lui faut une force universelle et »compulsive pour mouvoir et disposer chaque partie de la manière »la plus convenable au tout. » Voilà le principe *Salus populi suprema lex esto* généralisé et appliqué à toutes les situations. Cela ne limite certes pas ce qu'on veut limiter; et, comme pour donner encore plus de force à son idée, Rousseau ajoute la phrase citée plus haut, où il fait du Corps politique une sorte d'être multiple et multiforme composé de tous les citoyens, lesquels ne sont plus que ses membres et ses appendices. J'espère que l'idée marche bien! Mais tout-à-coup elle rebrousse chemin; Rousseau continue : « Mais, »outre la personne publique, nous avons à considérer les personnes »privées qui la composent, et dont la vie et la liberté sont *naturel»lement indépendantes de l'Etat*. » Que veut-il dire par là? Veut-il dire qu'avant la constitution du pacte social, la vie et la liberté des citoyens ne dépendaient pas de l'Etat? Il ne peut vouloir dire une chose aussi évidente d'elle-même. Il veut donc dire que la vie et la liberté des citoyens sont indépendantes de l'Etat après la constitution du pacte social. Voilà qui est étrange, si l'on se rapporte à son principe. Mais il n'y pas à douter du sens de cette phrase par ce qui suit : « Il s'agit donc de bien distinguer les *droits respectifs »du citoyen et du Souverain*. » Pour le coup, vous vous écriez, trouvant la contradiction trop choquante. Que devient, en effet, le principe? Rousseau ne se trouble pas; il écrit tranquillement en note : « Lecteurs attentifs, ne vous pressez pas, je vous prie, de m'accuser »ici de contradiction. Je n'ai pu l'éviter dans les termes, vu la pau»vreté de la langue; mais attendez. » On attend, on lit le chapitre tout entier, et tous les chapitres suivants, et la contradiction subsiste.

C'est cette terrible contradiction que les disciples de Rousseau essayèrent vainement de résoudre par la distinction faite en tête de nos Constitutions, pendant la Révolution, entre l'*homme* et le *citoyen*.

Si l'homme a droit en tant qu'homme, la Souveraineté du Peuple n'est donc pas absolue. L'homme a droit, il suffit; voilà le principe de la Souveraineté du Peuple, entendu comme l'entendait Rousseau, renversé.

XIV.

D'où viennent les contradictions du *Contrat Social*.

Il faut que j'expose tout de suite comme je le sens, le *Contrat Social* sous les yeux, ce que j'oserai appeler la puérilité de Rousseau relativement aux questions fondamentales de la société humaine, c'est-à-dire une certaine faiblesse de vue, un défaut d'idéal qui rend raison de toutes ses contradictions, et sans lequel il serait impossible de s'expliquer qu'un si grand logicien ait tant manqué à la logique.

Rousseau, chose étrange à dire! Rousseau, cet apôtre de l'égalité, n'avait pas de l'égalité un idéal plus élevé que celui que pouvaient avoir les hommes de son temps, que celui de Montesquieu, par exemple. L'égalité se montrant toujours à eux *sans la fraternité*, c'était réellement la liberté plus que l'égalité humaine qu'ils contemplaient sous ce mot d'égalité. Les plus avancés, comme Rousseau, voulaient cette liberté *pour tous*, et voilà pourquoi ils invoquaient et prêchaient l'égalité. Mais n'ayant aucun sentiment de la fraternité, dont les Grecs et les Romains, dans les histoires desquels ils s'étaient nourris, ne leur avaient donné ni des modèles ni la leçon, et ayant répudié le Christianisme, dont le mystère et le sens n'a véritablement été bien compris que de nos jours, il leur était impossible d'avoir de l'égalité humaine l'idée que nous commençons à nous en faire aujourd'hui, l'idée d'une société où l'Humanité sera respectée également dans tous les hommes, parce qu'elle se trouve dans chacun.

C'est à cause de ce défaut d'idéal, de cette absence d'une notion de l'égalité adéquate au mot qu'il mettait en avant, que Rousseau, lorsqu'il se contredit de la façon la plus grossière, s'imagine pouvoir lever aisément la contradiction. Et cette illusion a été aussi celle des hommes qui l'ont suivi. Certes, si Robespierre et les autres disciples de Rousseau n'avaient pas été sous l'empire de pareille illusion, ils n'auraient pas eu dans sa doctrine et en eux-mêmes la foi qu'ils ont eue.

Pour donner un spécimen du peu d'élévation de l'idéal de Rousseau en fait d'égalité humaine, je prends presque au hasard ce passage dans le *Contrat Social* : « Si l'on recherche en quoi consiste »précisément le plus grand bien de tous les citoyens, qui doit être »la fin de tout système de législation, on trouvera qu'il se réduit à »ces deux objets principaux, la *liberté* et l'*égalité*. A l'égard de »l'égalité, il ne faut pas entendre par ce mot que les degrés de »puissance et de richesse soient absolument les mêmes; mais que, »quant à la puissance, elle soit au-dessous de toute violence, et ne »s'exerce jamais qu'en vertu du rang et des lois; et quant à la ri»chesse, que nul citoyen ne soit assez opulent pour en pouvoir »acheter un autre, et nul assez pauvre pour être contraint de se »vendre : ce qui suppose, du côté des grands, modération de biens

(1) Liv. I, ch. VII.
(2) Liv. II, ch. V.
(3) Ibid.
(4) « *Scilicet ut unusquisque civium paciscatur voluntatem suam se sub»jecturum esse voluntati* MAJORIS PARTIS, *ea lege ut reliqui quoque idem »faciant.* »
(5) Liv. II, ch. II.



»et de crédit, et, du côté des petits, modération d'avarice et de »convoitise (1). »

Certes voilà d'excellentes intentions, mais nullement un système d'égalité. L'égalité de Rousseau consiste tout au plus dans un minimum d'inégalité. « Il ne faut pas entendre par ce mot d'*égalité*, »dit-il, que *les degrés de puissance et de richesse soient absolu»ment les mêmes.* » En ce cas, par ce mot d'égalité, il faut entendre l'inégalité. Rousseau désire que « la puissance *ne s'exerce ja»mais qu'en vertu du rang et des lois.* » Il y a donc ce qu'on appelle *le rang* dans la république de Rousseau! De plus, les lois confèrent une *puissance*, c'est-à-dire une domination de l'homme sur l'homme. Tout l'idéal de Rousseau, c'est que cette domination de l'homme sur l'homme soit « au-dessous de toute violence. » Quant à la richesse, il admet des riches et des pauvres: seulement il ne voudrait pas de gens trop riches ni de gens trop pauvres; il veut de la *modération.*

De la modération! c'est précisément, comme nous l'avons vu plus haut, le mot dont Montesquieu se sert pour caractériser ce qu'il appelle le principe de l'aristocratie, un certain *medium* entre l'amour de la justice et de l'égalité, d'une part, et l'amour des richesses et des honneurs, de l'autre. L'idéal de Rousseau joint l'idéal de Montesquieu en fait d'égalité humaine.

Un jour, Montesquieu fit un effort pour régler avec lui-même et avec ses lecteurs ce qu'il entendait par *égalité;* et il écrivit son fameux chapitre *de l'esprit d'égalité extrême :*

« Autant que le ciel est éloigné de la terre, autant le véritable es»prit d'égalité l'est-il de l'esprit d'égalité extrême. Le premier ne »consiste point à faire en sorte que tout le monde commande, ou »que personne ne soit commandé, mais à obéir et à commander à »ses égaux. Il ne cherche point à n'avoir pas de maîtres, mais à »n'avoir que ses égaux pour maîtres (2). »

Supposez Hobbes lisant cela : comme il aurait eu pitié de l'embarras de Montesquieu pour combiner l'égalité avec la domination! *Maîtres, égaux,* lui eût-il dit, voilà deux termes qui jurent de se trouver ensemble, et que, dans votre effort suprême, vous essayez en vain d'accoupler. La raison humaine, manifestée par la parole, résiste à cet accouplement. S'il y a des *maîtres*, il n'y a pas d'*égaux;* s'il y a des *égaux*, il n'y a pas de *maîtres. Commander à ses égaux, obéir à ses égaux,* sont contradictoires par la même raison. Si les hommes sont égaux, aucun ne doit *obéir*; et par conséquent aucun ne doit *commander.* Donc il est absurde de dire que *le véritable esprit d'égalité consiste à obéir et à commander à ses égaux.* Pour employer votre comparaison, vous êtes aussi loin de la vérité que la terre l'est du ciel. L'autorité est indécomposable, mais elle a un sujet et un objet. Il s'agit de savoir si Dieu a fait les hommes pour être égaux ou pour être inégaux : voilà toute la question. L'égalité est une idée adéquate à celle-ci : *ne commander et n'obéir à personne*; de même que l'inégalité est une idée adéquate à celle-ci : *commander ou obéir à quelqu'un.* Vous voulez vainement transporter simultanément l'idée de l'*autorité* au *sujet* et à l'*objet;* et par là vous la détruisez. Si l'inégalité est nécessaire parmi les hommes, il y a un *sujet* de cette inégalité, c'est le *maître;* et il y a un *objet* de cette inégalité, c'est celui qui est condamné à l'obéissance. Les grammairiens appellent l'objet du verbe le *sujet ;* et c'est par la même cause qu'on appelle l'objet de l'inégalité, c'est-à-dire l'objet du maître, son *sujet.*

Voilà ce que Hobbes aurait répondu à Montesquieu, et Hobbes aurait eu raison. Dans l'égalité, comme nous le démontrerons en exposant notre principe d'organisation, personne ne commande et personne n'est commandé.

Mais combien Hobbes se fût raillé avec plus de motifs encore du citoyen de Genève, appelant l'égalité le plus grand bien de tous les citoyens, faisant de l'égalité la fin de tout système de législation, et admettant parmi ses citoyens des degrés de puissance et de richesse, c'est-à-dire l'inégalité.

Et vous croyez, aurait pu dire Hobbes à Rousseau, que ces hommes inégaux en rang, en puissance, en richesse, seront d'une conduite unanime dans votre conseil souverain, où tous auront voix délibérative égale! Vous croyez qu'étant inégaux dans leur condition sociale, ils seront assez fiers et assez heureux de leur égalité citoyenne pour ne pas laisser leurs votes s'égarer au souffle de leurs passions! Vous ne voulez pas qu'il y en ait un assez opulent pour en acheter un autre, ni un assez pauvre pour être contraint de se vendre. Mais comment ferez-vous pour empêcher l'avare de s'enrichir, et le paresseux ou le débauché de s'appauvrir? Vous répéterez donc textuellement la législation de Sparte; et pourtant Sparte, toute Sparte qu'elle fût, a fini par l'inégalité! Mais je suppose que vous puissiez parvenir à persuader à tous vos disciples d'aimer et de pratiquer cette *aurea mediocritas* dont parle Horace; empêcherez-vous les autres passions de suivre leur cours? et ne seront-elles pas d'autant plus terribles dans votre république, que la passion du gain leur laissera le champ libre? Vous parlez sans cesse des anciens; vous oubliez donc que leurs républiques n'étaient que troubles et discordes. Relisez ce Plutarque, dont votre enfance s'est nourrie, et voyez si une seule des vies de ses hommes illustres n'est pas, d'un bout à l'autre, un spectacle des agitations causées par les brigues des ambitieux, et des fureurs populaires qu'excitait l'inégalité au sein d'une égalité nominale. Vous êtes un rêveur; mais vos rêves sont vieux comme les républiques grecques et la république romaine, où votre esprit s'est formé. Vous êtes un rêveur; mais, rêve pour rêve, je ne voudrais pas prendre, pour type de la société humaine, cette Genève où vous êtes né, ce type monstrueux d'inégalité bourgeoise et mesquine, cette ville de despotisme où Calvin a brûlé Servet!

Je laisse tout ce que Hobbes aurait encore pu dire à Rousseau sur le fond même de la question, et j'arrive, le plus vite que je peux, à l'explication que je veux donner du *Contrat Social* et de ses contradictions.

L'idéal de Rousseau en fait d'égalité n'étant pas plus difficile à satisfaire, il ne vint pas à son esprit que la question de la propriété fût une question. Il supposait que la propriété ne pouvait pas être mise en doute. Il pensait à cet égard comme pensent encore beaucoup de gens. Confondant le droit naturel de chacun et de tous à la propriété, c'est-à-dire à la satisfaction de tous les besoins légitimes de notre nature, avec la propriété telle qu'elle existe aujourd'hui, il ne prit jamais aucun souci de cette question fondamentale. Il supposait donc qu'en dehors du pacte social, antérieurement à ce pacte comme après ce pacte, chaque citoyen avait, devait avoir, ne pouvait pas ne pas avoir une certaine propriété privée.

Il est vrai qu'il répète vingt fois dans son livre, dans le texte et dans les notes, qu'il faut faire des lois et des institutions qui mettent du rapport entre les fortunes; mais la question des fortunes privées était tranchée pour lui dans son esprit, en ce sens que, comme je viens de le dire, cette question n'en était pas une.

Cela posé, il ne croit nullement se contredire lorsqu'il affirme que le pouvoir souverain, absolu, qui résulte du contrat social, n'a rien à voir dans la fortune privée des citoyens.

« On convient, dit-il, que tout ce que chacun aliène par le pacte »social de sa puissance, de ses biens, de sa liberté, *c'est seulement »la partie de tout cela dont l'usage importe à la communauté* (1). »

On voit clairement par cette phrase qu'il s'imaginait les hommes tellement individuels, et si peu unis solidairement les uns aux autres, qu'il les concevait, d'une part, se liant ensemble d'une chaîne d'airain qu'il appelait le pacte social, et de l'autre conservant toute la liberté de leurs mouvements, ayant individuellement puissance, fortune, et faculté d'agir.

Mais, pouvait-on lui objecter, qui sera juge de cette portion de puissance, de biens, de liberté, dont l'usage n'importe pas à la communauté?

Cette objection, il a la bonne foi de se la faire à lui-même et de la résoudre en ces termes : « *Mais il faut convenir que le Souve»rain seul est juge de cette importance* (2). »

Si le Souverain seul est juge de cette importance, lui répond le sens commun, l'aliénation de chacun est bien complète, et vous avez tort de dire que *le pouvoir souverain a des bornes*, qu'il faut *distinguer les droits respectifs des citoyens et du Souverain.* Le Souverain étant seul juge de la portion de puissance, de biens, de liberté dont l'usage n'importe pas à la communauté, les citoyens, en tant qu'hommes, en tant qu'individus, n'ont pas de droits.

N'importe! le défaut d'idéal de Rousseau en fait d'égalité lui persuade que la difficulté n'est pas sérieuse. La propriété est chose si nécessaire et si utile à tous! Chacun en a besoin; donc tous concèderont à chacun ce droit de propriété privée entraînant l'inégalité dont chacun a besoin.

Je pourrais citer vingt autres passages de son livre où revient la même supposition, que la liberté civile et la propriété privée existent à la fois par le pacte social et néanmoins indépendamment de lui. C'est ainsi qu'il écrira : « Ce que l'homme perd par le contrat »social, c'est sa liberté naturelle et un droit illimité à tout ce qui le »tente et qu'il peut atteindre. Ce qu'il gagne, c'est *la liberté ci»vile et la propriété de tout ce qu'il possède.* Pour ne pas se »tromper dans ces compensations, il faut bien distinguer la li»berté naturelle, qui n'a pour bornes que les forces de l'individu, »de la *liberté civile*, qui est limitée par la liberté générale; et la »possession, qui n'est que l'effet de la force ou le droit du premier

(1) Liv. II. ch. xi.
(2) *Esprit des Lois*, liv. VIII, chap. iii.

(1) Liv. II, chap. iv.
(2) Ibid.



»occupant, de la *propriété*, qui ne peut être fondée que sur un »titre positif (1). »

Et ailleurs : « Chaque membre de la communauté se donne à elle, »au moment qu'elle se forme, tel qu'il se trouve actuellement, *lui* »*et toutes ses forces, dont les biens qu'il possède font partie*... »Ce qu'il y a de singulier dans cette aliénation, c'est que, *loin* »*qu'en acceptant les biens des particuliers, la communauté les* »*en dépouille, elle ne fait que leur en assurer la légitime pos-* »*session, changer l'usurpation en un véritable droit, et la jouis-* »*sance en propriété* (2). »

Ainsi, d'un côté, il fonde le droit de l'individu, et il le fait absolu; d'un autre côté, il fonde le droit de la société, et il le fait absolu : et il s'imagine que ces deux droits absolus ne se combattront pas.

Son illusion vient de ce qu'il n'a pas une idée véritable de l'égalité; et il n'a pas une idée véritable de l'égalité, parcequ'il n'a aucune idée de la solidarité humaine, de cette fraternité qui lie les hommes et qui les fera ennemis tant qu'ils n'arriveront pas à être égaux et frères.

Certes, au fond, le domaine de la liberté ou de l'individu est distinct du domaine social. Il y a la propriété collective et la propriété privée. Mais il n'y a qu'une science de l'organisation qui puisse délimiter ces deux domaines. Rousseau a mille fois raison de les distinguer, mais le moyen de les distinguer véritablement n'était pas en son pouvoir. Il aurait fallu commencer par faire la distinction certaine des besoins et des droits de l'individu, non pas *à part de la société collective*, mais en regard de cette société collective, qui doit fournir à l'individu, par la répartition, ce à quoi il a droit et ce qu'il mérite. Or c'est ce que Rousseau ne faisait pas, et se serait bien gardé de faire. Il partait de l'hypothèse de l'*individualisme*, en même temps que, pour faire finir la guerre, suite de cet état, entre les hommes, il les assujétissait au joug de la Souveraineté populaire.

Comment Rousseau ne serait-il pas plein de contradictions! Il joue avec deux termes inassociables par eux-mêmes, tant qu'ils sont seuls et opposés, *liberté de chacun* et *liberté de tous*, ou *égalité*, se manifestant par un pouvoir absolu, qui n'est autre chose que la force brutale, le droit du plus grand nombre substitué au droit du plus fort, ce qui n'est encore que le droit du plus fort.

Que reste-t-il donc de l'œuvre de Rousseau! Ce principe : *L'homme est égal à l'homme;* ce mot : l'*Egalité*. N'est-ce pas assez pour sa gloire?

Rousseau méritera des honneurs immortels pour avoir posé et incarné dans nos âmes le principe du droit, l'*égalité*. Mais comment réaliser l'égalité? Il ne l'a pas su, et ne l'a pas dit. Tout ce qu'il a dit à ce sujet est au-dessous du médiocre.

XVI.

Analyse et réfutation du *Contrat Social*.

Rousseau a donné lui-même, dans ses *Lettres écrites de la montagne* (3), une analyse de son *Contrat Social*. Nous ne pouvons mieux faire, pour achever de juger son œuvre, que de nous reporter à cette analyse, dussions-nous par là nous exposer à quelques redites.

Voici d'abord en quels termes il se résume sur la question de savoir quelle est la base légitime du droit politique :

« Qu'est-ce qui fait que l'Etat est un? C'est l'union de ses membres. Et d'où naît l'union de ses membres? De l'obligation qui les lie. »Tout le monde est d'accord jusqu'ici. Mais quel est le fondement »de cette obligation? Voilà où les auteurs se divisent. Selon les uns, »c'est la force; selon d'autres, l'autorité paternelle; selon d'autres, »la volonté de Dieu. Chacun établit son principe, et attaque celui »des autres. Je n'ai pas moi-même fait autrement; et, suivant la »plus saine partie de ceux qui ont discuté ces matières, j'ai posé »pour fondement du corps politique *la convention de ses membres;* »j'ai réfuté les principes différents du mien. »

Il y a, dans cette théorie des *conventions* substituées à tout autre pouvoir, une erreur et un sophisme qu'on ne saurait trop dévoiler.

Ceux qui comprennent la Souveraineté du Peuple de cette façon s'appuyent, si j'ose ainsi m'exprimer, sur un calembourg. Le droit politique, disent-ils, repose sur le consentement, sur la *convention*. On ne saurait leur refuser ce point, à moins de paraître partisan de l'inégalité et du despotisme. Donc, concluent-ils, c'est par une *convention* que les lois doivent être faites; ils entendent par là que les lois doivent être faites en convention, par une assemblée nommée par le peuple. Je dis que c'est là un pur jeu de mot et un calembourg.

Rousseau même va plus loin que tout autre en poussant ce jeu de mot jusqu'où il peut aller; car il ne veut pas d'autre *convention* du peuple que le peuple lui-même. Il n'admet pas le principe de la représentation. La loi, dit-il, est *une convention*; et le peuple, qui fait la loi, est *en convention* permanente. Nous allons voir ses idées là-dessus dans un moment. Mais parlons d'abord du principe.

Ce prétendu principe politique est une erreur. La société humaine est fondée sur le consentement; mais il ne faut pas entendre ce mot de *consentement* dans le sens d'une *convention arbitraire* que feraient les hommes de vivre en société. Cela serait aussi insensé que de dire que les hommes ont fait un pacte avec la nature par lequel ils se sont engagés à respirer l'air qu'ils respirent.

L'obligation qui lie les hommes ne vient pas d'une convention arbitraire; l'obligation qui lie les hommes vient de leur mutuelle solidarité; l'obligation qui lie les hommes vient, en ce sens, de la volonté divine, qui les a créés pour vivre unis, parcequ'elle les a créés *espèce* avant de les créer *individus*.

Cela posé, qu'est-ce qui prouve que le moyen de réaliser l'association humaine, de faire que tous les membres d'un Etat soient libres, égaux, et frères, soit de faire la loi de la façon que l'imaginent Rousseau et ceux qui entendent la Souveraineté du Peuple comme lui? Rien ne le prouve. Rousseau et ceux qui entendent la Souveraineté du Peuple comme lui confondent le principe, qui est le droit de chacun, et la fin, qui est ce droit réalisé, avec le moyen, qui est l'institution de l'Etat.

Mais voyons la suite. Rousseau continue :

« Indépendamment de la vérité de ce principe, il l'emporte sur »tous les autres par la solidité du fondement qu'il établit; car quel »fondement plus sûr peut avoir l'obligation parmi les hommes, que »le libre engagement de celui qui s'oblige? On peut disputer tout »autre principe, on ne saurait disputer celui-là. »

Certes, lorsque Rousseau combat les théories par lesquelles on avait essayé avant lui de légitimer l'inégalité humaine, Rousseau a raison. Il a raison lorsqu'il démontre que la force ne produit aucun droit; lorsqu'il s'écrie : « Le plus fort n'est jamais assez fort pour »être toujours le maître, s'il ne transforme sa force en droit et l'o- »béissance en devoir (1). » Il a raison lorsqu'il se rit du précepte *obéissez aux puissances*, et remarque que « le pistolet, dans la »main d'un brigand, est aussi une puissance (2). » Il a raison de réfuter Grotius, qui faisait sortir la domination monarchique de la faculté qu'auraient les hommes d'aliéner leur liberté et de se rendre esclaves (3). Il a raison lorsqu'il rejette le prétendu droit de domination tiré de la guerre, en vertu duquel les vaincus se rachèteraient de la mort par l'esclavage (4), et lorsqu'il repousse cette autre origine plus abominable encore de l'inégalité humaine, que quelques auteurs n'ont pas craint de faire sortir de la génération et de la paternité, parceque les enfants, disent-ils, commencent par être sous la puissance absolue de ceux qui leur ont donné naissance (5). Dans toute cette polémique, Rousseau triomphe, et rien n'effacera sa revendication de la liberté humaine. Mais son principe, qui tend à substituer à toute autre autorité l'autorité d'une *assemblée du peuple* en laquelle s'incarnerait le seul pouvoir légitime qui puisse exister sur la terre, est-il solide en soi? Non, il n'est pas solide. Comme nous l'avons montré tout-à-l'heure, en établissant le droit absolu des majorités, il mène directement au despotisme. Et comment, en effet, n'y mènerait-il pas? Il n'est en réalité, ainsi que nous l'avons remarqué, que le droit du plus fort; car il n'est que le droit du plus grand nombre.

Aussi allons-nous voir Rousseau, après s'être ainsi avancé, commencer à battre en retraite :

« Mais, continue-t-il, par cette condition de la liberté qui en »renferme d'autres, toutes sortes d'engagements ne sont pas va- »lides, même devant les tribunaux humains. Ainsi, pour détermi- »ner celui-ci, l'on doit en expliquer la nature; on doit en trouver »l'usage et la fin; on doit prouver qu'il est convenable à des hom- »mes, et *qu'il n'a rien de contraire aux lois naturelles*. Car il »n'est pas plus permis d'enfreindre les lois naturelles par le con- »trat social, qu'il n'est permis d'enfreindre les lois positives par »les contrats des particuliers; et ce n'est que par ces lois mêmes »qu'existe la liberté qui donne force à l'engagement. »

Voilà la contradiction qu commence à éclater. Rousseau avait posé d'abord pour fondement du corps politique la convention de ses membres, et maintenant il vient nous parler de *lois naturelles*

(1) Liv. I, chap. VIII.
(2) Liv. I, ch. IX.
(3) Lettre VI de la première Partie.

(1) *Contrat Social*, liv. I, chap. III.
(2) Ibid.
(3) Liv. I, chap. IV.
(4) Ibid.
(5) Liv. I, chap. II.



antérieures et supérieures au contrat social, et *qui sont à ce contrat ce que les lois positives sont aux contrats des particuliers!* Des lois naturelles inconnues, indéterminées, deviennent ainsi la sanction des lois faites en vertu du principe de la convention. Rousseau en appelle à la nature de ce que les hommes pourraient faire d'injuste ou d'insensé, étant réunis en souveraineté; et il déclare par avance que l'engagement qu'ils ont pu prêter d'obéir à la loi ainsi faite par eux est subordonné aux lois naturelles, puisque *ce n'est que par ces lois mêmes qu'existe la liberté qui donne force à l'engagement.*

Voyons donc comment il va se tirer de pareille contradiction, comment il unira ensemble la puissance absolue qu'il appelle *convention* et les *lois naturelles* antérieures et supérieures à cette convention :

« J'ai pour résultat de cet examen, dit-il, que l'établissement du »contrat social est un *pacte d'une nature particulière*, par lequel »chacun s'engage envers tous; d'où s'ensuit l'engagement réci»proque de tous envers chacun, qui est l'objet immédiat de l'u»nion. Je dis que cet engagement est d'une espèce particulière, en ce »qu'*étant absolu*, *sans condition, sans réserve,* il ne peut toute»fois être injuste ni susceptible d'abus, puisqu'il n'est pas possible »que le corps se veuille nuire à lui-même, tant que le tout ne veut »que pour tous. Il est encore d'une espèce particulière, en ce qu'il »lie les contractants *sans les assujettir à personne,* et qu'en leur »donnant leur seule volonté pour règle, il les laisse *aussi libres* »*qu'auparavant.* »

Voilà un étrange mystère! Un pareil contrat, où chacun donnerait sur soi *un droit absolu, sans condition, sans réserve,* et dont le résultat serait que chacun *ne serait pourtant assujetti à personne,* et demeurerait, après ce pacte, *aussi libre qu'auparavant,* mériterait bien, en effet, cette épithète que Rousseau lui donne, quand il l'appelle un pacte d'une nature particulière. Sur quoi repose un pareil sophisme? Sur une hypothèse irréalisable : c'est que TOUS SOIENT TOUJOURS DU MÊME AVIS. Si tous, en effet, après s'être engagés par le pacte social à obéir aux lois qu'ils feraient, s'accordaient ensuite dans tous leurs votes législatifs, il est bien certain que, s'assujettissant eux-mêmes, chacun en corps et chacun pour soi, au joug de ces lois ainsi faites unanimement, ils ne seraient *assujettis à personne.* Il est également certain que chacun, retrouvant dans la volonté de tous sa propre volonté, se sentirait, après le pacte social, *aussi libre qu'auparavant.* L'énigme de Rousseau s'explique; mais elle s'explique par une supposition évidemment absurde.

« La *volonté de tous,* continue Rousseau, est donc l'ordre, la »règle suprême; et cette règle générale et personnifiée est ce que »j'appelle le Souverain. »

Combien, en vérité, est grande la faiblesse de l'esprit humain, puisqu'un logicien comme Rousseau ne voit pas qu'il ne peut avoir, en vertu même des principes qu'il a posés, de Souverain légitime qu'à une seule condition, l'*unanimité* des membres qui composent ce corps collectif qu'il appelle *Tous;* et que lorsqu'il dit : *La volonté de Tous est l'ordre, la règle suprême*, il entend la *volonté de Chacun* répétée par *Tous!* Il devrait donc ajouter qu'aucune loi n'est possible qu'à la condition de *l'unanimité des suffrages.* Or c'est ce qu'il se garde bien de faire, pour ne pas rendre évidente la fausseté de son système.

« Il suit de là que la Souveraineté est *indivisible,* inaliénable, et »qu'elle réside essentiellement dans tous les membres du corps. »

Quelque effort que fasse Rousseau pour voiler le défaut évident de sa doctrine, ce défaut se montre. Qu'entend-il, en effet, par cette Souveraineté *indivisible?* Il entend précisément cette *unanimité* dont il n'ose pas parler. Mais c'est dans le chapitre même du *Contrat Social* intitulé : *Que la Souveraineté est indivisible,* que son embarras et sa perplexité se révèlent encore mieux. « La volonté est »générale, dit-il, ou elle ne l'est pas; elle est celle du corps du »peuple, ou seulement d'une partie. Dans le premier cas, cette »volonté déclarée est un acte de Souveraineté, et fait loi; dans le »second, ce n'est qu'une volonté particulière, ou un acte de magis»trature; c'est un décret tout au plus (1). » Et il ajoute en note cette remarque vraiment curieuse que j'ai déjà citée : « Pour qu'une vo»lonté soit générale, *il n'est pas toujours nécessaire qu'elle soit* »*unanime;* mais il est nécessaire que toutes les voix soient comp»tées; toute exclusion formelle rompt la généralité. » Comme tout cela est puéril, il faut bien dire le mot! Quoi! il suffira que toutes les voix soient *comptées,* pour que la volonté soit *générale!* Mais vous oubliez que, d'après toutes vos prémisses, pour que la volonté soit générale, il faut qu'elle soit la volonté de Tous, et de Tous individuellement, ou de Chacun. Donc si Chacun ne vote pas comme tous les autres Chacuns, il n'y a pas de volonté générale légitime, il n'y a pas d'acte légitime de Souveraineté, le Souverain n'existe pas ou ne s'est pas manifesté, il n'y a pas de loi. Mais s'il n'y a pas de loi, comment pourrait-il y avoir ce que vous appelez un *décret?* Qu'est-ce que cette *volonté particulière* à laquelle vous donnez droit, et qui usurpe la place de la seule Souveraineté légitime, la volonté de Tous et de Chacun? Rousseau répondra qu'il distingue, comme il va le faire tout à l'heure, entre la loi et les actes du gouvernement; mais nous lui dirons que, s'il suivait rigoureusement ses prémisses, il n'y aurait pas d'autre gouvernement que le Souverain lui-même. Car comment la Souveraineté, qui a pour condition l'unanimité des volontés de tous ses membres, permettrait-elle des décisions, sous le nom d'actes de magistrature, de décrets, ou sous tout autre nom, qui ne seraient pas le résultat de la volonté générale, mais qui sortiraient d'une volonté particulière? Admettons néanmoins que cette distinction ne viole pas au premier chef le principe fondamental et unique, qui est la volonté de tous individuellement et collectivement; il restera toujours cette difficulté, de savoir ce qu'entend Rousseau par la *volonté générale* relativement à ce qu'il nomme en particulier la loi? Il distingue, et il dit : Les lois doivent être le résultat de la volonté générale; les décrets peuvent être le résultat de volontés particulières dans l'Etat. Voilà sa distinction; soit : cette distinction, loin de résulter de son principe, est en opposition avec son principe; mais n'importe, nous l'admettons. Au moins faudra-t-il, quant aux lois, que la volonté soit unanime; ou bien il n'y a plus de principe; car la volonté de Tous, réduite à n'être que la volonté d'un certain nombre, ne sera plus la volonté de Chacun. L'indécision extrême de Rousseau se trahit par cette phrase inconcevable : « Pour qu'une volonté soit »générale, il n'est pas *toujours* nécessaire qu'elle soit unanime. » C'est ainsi qu'une énigme, dans cette théorie, succède à une autre énigme.

Mais en voilà assez sur le principe; voyons, avec Rousseau, comment il va faire fonctionner son Souverain, si tant est que ce Souverain puisse faire un seul acte de Souveraineté.

« Comment, se demande-t-il, agit cet être abstrait et collectif que »j'appelle le Souverain? Il agit par des lois, et il ne saurait agir »autrement. Et qu'est-ce qu'une loi? c'est une déclaration publique »et solennelle de la volonté générale sur un objet d'intérêt commun. »Je dis sur un objet d'intérêt commun, parceque la loi perdrait sa »force, et cesserait d'être légitime, *si l'objet n'en importait à* »*tous.* La loi ne peut par sa nature avoir un objet particulier et in»dividuel; mais l'application de la loi tombe sur des objets parti»culiers et individuels. »

Voilà bien la distinction entre la loi et l'exécution de la loi. La loi est générale; l'application de la loi tombe sur des objets particuliers. L'intention de Rousseau est de ne pas compromettre son Souverain, qui est le pouvoir législatif, et qui, suivant lui, n'est que cela, dans les difficultés de l'application des lois, parceque là se rencontrerait trop évidemment le désaccord entre les citoyens pris isolément, comme individus, comme sujets de la loi, et la loi considérée comme le résultat de la volonté générale. Il aimera donc mieux borner son principe de la Souveraineté nationale, que de le livrer au risque de s'évanouir comme un souffle, s'il le généralisait au point de le faire participer au Pouvoir exécutif et au Pouvoir judiciaire. Mais hélas! cette prudence est vaine, elle ne sauve tout au plus que les apparences. Je dis que le Peuple Souverain ne peut pas même exécuter cet acte de Souveraineté que Rousseau appelle la loi; je dis que, s'il est impuissant, du consentement de Rousseau, à être Pouvoir exécutif et Pouvoir judiciaire, il est également impuissant à être Pouvoir législatif.

En effet, pour qu'il fût Pouvoir législatif *légitime,* il faudrait que *tous* ses membres s'accordassent sur les objets d'intérêt commun. Ce n'est pas assez, peut-on dire à Rousseau, que l'objet sur lequel vous faites délibérer votre assemblée du peuple importe à tous; il faudrait qu'il importât à tous *également et de la même façon.* Car si cet objet importe beaucoup à quelques-uns positivement, et négativement à d'autres, les uns diront *oui;* les autres *non,* et ceux qui n'en sentiront pas l'importance en bien ou en mal ne diront ni *oui* ni *non*, ou diront alternativement *oui* et *non*, ou bien encore vendront leurs suffrages à ceux qui attachent de l'importance à cet objet. Donc vous n'aurez pas une volonté générale; mais vous aurez une majorité et une minorité. Donc vous aurez le droit du plus fort, si vous admettez le principe du nombre ou de la masse; et vous n'aurez rien du tout, si vous n'adoptez pas ce principe. Mais voyez les conséquences : aussitôt que les avis se partageront sur l'objet, quel qu'il soit, de la délibération, ces *lois naturelles,* antérieures et supérieures au contrat social, que vous avez supposées sans les définir, et dont vous avez fait la sanction de la loi, tout en les laissant dans une obscurité complète, ces lois naturelles interviendront; les différents partis les invoqueront, et le contrat social sera déchiré, et la guerre civile naîtra, pour peu que les passions soient vives et que le sujet en vaille la peine. Donc

(1) *Contrat Social,* liv. II, chap. II.

votre contrat social ne remédie à rien, et laisse tout indécis; ou plutôt votre contrat social, et votre principe de la Souveraineté du Peuple ainsi entendu, ne sont que l'organisation anarchique de la discorde humaine. Ce n'est pas un pouvoir légitime qui en résulte, c'est l'anarchie mise en champ-clos au sein d'une multitude.

Mais voici bien une autre anarchie qui résulte de la théorie de Rousseau. Lors même qu'il serait possible de faire la loi, la loi ne serait pas tout; la loi n'est rien, si elle n'est pas exécutée. Il faut donc à Rousseau un Pouvoir exécutif. Comment va-t-il le créer?

« Le Pouvoir législatif, *qui est le Souverain,* a besoin d'un autre »Pouvoir qui exécute, c'est-à dire qui réduise la loi en actes parti- »culiers. Ce second Pouvoir doit être établi de manière qu'il exé- »cute toujours la loi, et qu'il n'exécute jamais que la loi. Ici vient »l'institution du *Gouvernement.* »

On voit que Rousseau s'efforce d'établir une ligne de démarcation profonde entre le Souverain, qui est le Pouvoir législatif et n'est pas autre chose, et le Gouvernement, qui est le Pouvoir exécutif. Cette ligne de démarcation, comme nous allons le prouver tout-à-l'heure, n'est pas possible dans son système; mais Rousseau la suppose, et voici pourquoi. S'il ne la supposait pas, s'il regardait le Pouvoir exécutif comme ayant une affinité quelconque avec le Pouvoir législatif, il craindrait que la Souveraineté du Peuple ne passât bientôt des mains de l'assemblée populaire dans celles du Pouvoir exécutif. Sa théorie rentrerait dans celle de Hobbes, que voici.

Hobbes, comme nous l'avons vu plus haut, admet ce pacte fondamental des citoyens s'engageant chacun à obéir à ce que Tous décideront, pacte dont Rousseau fait le contrat social. Mais Hobbes ne s'arrête pas où Rousseau s'arrête; il n'imagine pas qu'il soit possible de faire de ce seul principe la base d'un Etat bien organisé. Il ne refuse pourtant pas d'admettre la démocratie sur ce pied. Mais d'abord il en conclut le droit absolu des majorités. Point de limite à ce droit, pas de lois prétendues naturelles qui puissent le tempérer, ni au nom desquelles on puisse s'insurger contre la Souveraineté populaire. La convention, telle que Hobbes la conçoit, est despotique, et sa volonté se décide par le nombre. De plus, Hobbes établit que cette forme de gouvernement nécessite des assemblées publiques presque permanentes; qu'il faut au moins que la convocation du peuple ait lieu périodiquement, à des intervalles très rapprochés; ou que, dans les intervalles d'une assemblée à l'autre, on donne à quelqu'un la puissance souveraine. Cela posé, il déduit facilement l'aristocratie du principe même sur lequel il a basé la démocratie. « On suppose, dit-il, que certains personnages, »jouissant d'une grande considération, de naissance illustre, ou re- »marquables à d'autres titres, sont proposés au Peuple, qui, don- »nant ses suffrages, les élit à la pluralité des voix; de sorte qu'après »cette élection tout le droit du Peuple ou de l'Etat leur est trans- »féré; et ce qui avait lieu auparavant par le droit du Peuple a lieu »ensuite avec la même autorité par le droit d'un sénat composé des »principaux de la République. Ce qui étant, il appert que le Peuple, »qui s'est démis de sa puissance, ne subsiste plus comme Souve- »raineté. » Hobbes, continuant son raisonnement, impose à l'aristocratie ce qu'il avait imposé à la démocratie, des assemblées régulières et très rapprochées, ou, dans l'intervalle d'une assemblée à l'autre, la remise de l'autorité souveraine à une ou plusieurs personnes désignées, auxquelles le peuple puisse obéir, et qui aient droit de prendre toutes les mesures nécessaires au salut de l'Etat. Puis, cela posé, il n'a pas de peine à déduire la monarchie du même principe sur lequel il vient de fonder l'aristocratie. « La mo- »narchie, dit-il, tire son origine, de même que l'aristocratie, de la »puissance du Peuple, qui résigne son droit, c'est-à-dire l'autorité »souveraine à un seul homme. En cette transaction, il faut s'ima- »giner qu'on propose un certain personnage célèbre et remarqua- »ble par-dessus tous les autres, auquel le Peuple donne tout son »droit, à la pluralité des suffrages; de sorte qu'après cela cet homme »peut légitimement faire ce que le Peuple pouvait entreprendre »auparavant. Et, cette élection étant conclue, le Peuple cesse d'être »une personne publique, et devient une multitude confuse; d'au- »tant qu'il ne formait un corps régulier qu'en vertu de cette »souveraine puissance dont il s'est dessaisi (1). »

On voit où mène réellement le principe de la Souveraineté du Peuple, entendu comme l'a entendu Rousseau. Il faut convenir que Hobbes est un bien meilleur logicien que Jean-Jacques. Aussi ce dernier, sentant le piége irrésistible de cette idée de la Souveraineté abdiquée par l'individu et remise à Tous, ne cesse de s'écrier que la Souveraineté est *inaliénable.* Il veut qu'elle soit transmise par Chacun à Tous, et cependant qu'elle reste fixe en Chacun. C'est vouloir l'impossible. Nous avons vu quelles difficultés en résultent pour le Pouvoir législatif, et l'impuissance radicale du principe de Rousseau à faire une loi légitime, c'est-à-dire où ce *Chacun* et ce *Tous* s'accordent véritablement. Mais voici les difficultés qui s'augmentent et s'amoncèlent : quand la loi est faite, il faut l'exécuter. D'où prendra naissance le Pouvoir exécutif, et d'abord quel est-il, quelle est sa nature?

« Qu'est-ce que le gouvernement? » demande Rousseau; il répond : « C'est un *corps intermédiaire* établi entre les sujets et le Sou- »verain pour leur mutuelle correspondance, chargé de l'exécution »des lois et du maintien de la liberté tant civile que politique. » Et il ajoute : « Le Gouvernement, comme partie intégrante du Corps »politique, participe à la volonté générale qui le constitue; comme »Corps lui-même, il a *sa volonté propre.* Ces deux volontés quel- »quefois s'accordent, et quelquefois se combattent. *C'est de l'effet »combiné de ce concours et de ce conflit que résulte le jeu de »toute la machine.* »

Si le lecteur se rappelle l'analyse que j'ai donnée plus haut de l'*Esprit des Lois,* et les citations que j'ai faites des chapitres sur l'ancienne Constitution Française et sur la Constitution d'Angleterre (1), il doit remarquer l'emprunt fait ici par Rousseau, qui n'a pas pris seulement les idées de Montesquieu, mais ses termes mêmes. En effet, le voilà qui appelle le Pouvoir exécutif un *Corps intermédiaire;* il aurait dû ajouter *subordonné et dépendant,* pour employer complètement la phraséologie de son modèle, quand il s'agit des Pouvoirs que Montesquieu distingue dans l'ancienne Constitution Française. Mais le voilà en même temps qui donne une *volonté propre* à ce Corps intermédiaire. Cela nous transporte aussitôt dans la Constitution d'Angleterre, où les différents Pouvoirs ont *une volonté propre et des intérêts distincts.* Et en effet, c'est du célèbre chapitre sur la Constitution d'Angleterre que Rousseau a emprunté presque textuellement cette phrase : « Ces deux »volontés quelquefois s'accordent, et quelquefois se combattent. »C'est de l'effet combiné de ce concours et de ce conflit que »résulte le jeu de toute la machine. »

Mais ce qui était à l'usage de Montesquieu était-il à l'usage de Rousseau?

Montesquieu, quand il s'agit de la Constitution Française, prend le Monarque comme source unique des trois pouvoirs législatif, exécutif, et judiciaire; ce qui ne l'empêche pas de constater l'existence de ces *Corps intermédiaires,* mais, comme il dit, *subordonnés* et *dépendants,* qu'il appelle Noblesse, Clergé, Parlements, priviléges des Villes, etc. Mais, tout en soutenant que ces Corps existent au sein de l'unité monarchique, et en démontrant qu'ils sont nécessaires au point que la monarchie ferait place au pur despotisme s'ils n'existaient pas, il se gardera bien de leur donner une *volonté propre,* et de porter atteinte à ce principe que dans la monarchie tout pouvoir dérive du monarque. Quant à la Constitution d'Angleterre, c'est autre chose. Montesquieu la regarde comme une monarchie *mixte,* comme une sorte de république monarchique où la source du pouvoir flotte incertaine entre un Monarque, des Nobles, et le Peuple. Aux différents Pouvoirs qu'il distingue dans cette monarchie républicaine, il peut donc, sans inconséquence, attribuer une *volonté propre,* une force en eux-mêmes qui leur permet de se faire obstacle les uns aux autres, de s'équilibrer, de se pondérer. Nous avons dit ce qu'il faut penser de cette façon de comprendre le gouvernement des *trois pouvoirs en un :* c'est tout simplement une erreur. Mais Rousseau, qui prend ici ses idées dans Montesquieu, joint à cette erreur une souveraine inconséquence.

Comment est-il possible, en effet, que là où le Pouvoir exécutif sort par élection du Pouvoir législatif, ce Pouvoir exécutif soit un *Corps intermédiaire,* non *subordonné,* non *dépendant,* mais ayant au contraire *une volonté propre?*

Et d'où la tirerait il, cette *volonté propre,* lui qui n'est que le ministre du Corps unique et souverain qui fait la loi, lui qui n'est établi, suivant les propres expressions de Rousseau, que *pour exécuter toujours la loi, et n'exécuter jamais que la loi?*

Rousseau a d'abord tout donné à son assemblée du Peuple, à son Souverain composé indivisiblement de tous les citoyens, dont chacun est en quelque sorte l'Etat, et porte en soi la Souveraineté. Il voudrait maintenant limiter cette Souveraineté au droit de faire la loi. Il sent le besoin de sortir de l'unité confuse, en posant en face de sa Convention un Pouvoir exécutif. Il désirerait donc que ce Pouvoir eût *une existence à part* et *une volonté propre,* comme si ce Pouvoir émané du Souverain pouvait être autre chose que l'acte du Souverain, la volonté du Souverain réalisée! Si le Peuple faisait les lois, et que le Gouvernement chargé de les exécuter tombât du ciel, on comprendrait que la puissance d'exécuter les lois n'appartînt pas en principe au Peuple. Mais c'est le Peuple qui donne cette puissance; donc c'est lui qui l'a en principe.

Or si c'est lui qui l'a, comment le Gouvernement aurait-il une volonté propre? comment ferait-il *conflit* au Peuple? comment ose-

(1) Ch. VII, § 5-12.

(1) Voir la livraison précédente.

rait-il *combattre* la Souveraineté qui lui donne naissance et dont il n'est que le ministre? comment y aurait-il une *machine*, un jeu d'*équilibre*, de *pondération*, de *ressorts*, à la façon du système de Montesquieu? Pour qu'il y ait pareille chose, il faut un Monarque, des Nobles, et le Peuple. Rousseau ne veut en principe que le Peuple, et il veut un système de contrepoids et d'équilibre à la façon de Montesquieu! Cela est véritablement absurde.

Au surplus Rousseau a montré lui-même en termes formels son défaut sur ce point dans une autre analyse qu'il a donnée de son *Contrat Social*. C'est dans l'*Emile* (1). Il établit là que le Peuple n'est pas seulement, en puissance, Pouvoir législatif, mais qu'il est aussi, en puissance toujours, et en fait dans certaines circonstances, *Pouvoir exécutif*. Voici les termes dont il se sert : « Les actes du »Souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des »lois; il faut ensuite des actes déterminants, des actes de force ou »de gouvernement, pour l'exécution de ces mêmes lois; et ceux-ci, »au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainsi »l'acte par lequel le Souverain statue qu'on élira un chef est une »loi; et l'acte par lequel on élit ce chef en exécution de la loi n'est »qu'un acte de gouvernement. Voici un troisième rapport sous le»quel le Peuple assemblé peut être considéré, savoir, comme *ma»gistrat, ou exécuteur de la loi qu'il a portée comme souverain.* »

Il est trop évident, en effet, qu'avec le principe de la Souveraineté du Peuple, compris comme Rousseau l'a compris, le Peuple devrait être souverain Législateur, souverain Magistrat, souverain Juge.

Mais continuons à écouter Rousseau résumant son système dans ses *Lettres écrites de la montagne*. Ce que nous avons encore à citer va achever de montrer l'incohérence et l'inanité de ce système. Après avoir donné au Gouvernement une *volonté propre*, il ne restait plus qu'à le considérer comme ayant une organisation en lui-même, formant en lui-même un Etat à part. C'est ce que Rousseau ne manque pas de faire :

« Le principe qui constitue *les diverses formes de Gouverne»ment* consiste dans le nombre des membres qui le composent. »Plus ce nombre est petit, plus le Gouvernement a de force; plus »le nombre est grand, plus le Gouvernement est faible; et *comme »la Souveraineté tend toujours au relâchement, le Gouvernement »tend toujours à se renforcer. Ainsi le Corps exécutif doit l'em»porter à la longue sur le Corps législatif;* et quand la loi est »enfin soumise aux hommes, il ne reste que *des esclaves et des »maîtres;* l'Etat est détruit. »

Voilà une étrange conclusion pour une théorie idéale! D'abord on apprend avec surprise qu'une pareille théorie comporte indifféremment *diverses formes de Gouvernement*. C'est cependant ce que Rousseau, à l'imitation de Montesquieu, admet, et ce qu'il développe très au long dans son troisième livre du *Contrat Social*. Il conçoit que le Gouvernement, formant un Corps distinct du Souverain, puisse être démocratique, aristocratique, ou monarchique, sans que le principe du contrat social soit endommagé. Pourvu que tous les citoyens aient droit de suffrage et votent les lois, Rousseau est satisfait. L'exécution de ces lois peut être dévolue à un monarque, à des nobles, ou à un conseil nombreux pris dans le sein même du Peuple, peu lui importe. Il ne réfléchit pas que l'*exécution* des lois touche de bien près à leur *confection*; et que si l'exécution est confiée à un sénat ou à un monarque, ce sénat et ce monarque s'arrangeront de manière à avoir la plus grande part dans leur confection, afin d'en avoir l'exécution pour agréable. Je me trompe, Rousseau s'aperçoit bien de cette influence infaillible du Gouvernement; et la preuve, c'est qu'il nous apprend lui-même, en second lieu, que, la Souveraineté tendant toujours au relâchement, le Gouvernement tendant toujours à se renforcer, *le Corps exécutif doit l'emporter à la longue sur le Corps législatif*, et qu'il ne doit à la fin rester que des *esclaves et des maîtres*.

« Avant cette destruction, continue-t-il, le Gouvernement doit, »par son progrès naturel, changer de forme et passer par degrés du »grand nombre au moindre. »

Ainsi la Monarchie est inévitable! Voilà une belle conclusion! Mais avant la Monarchie absolue, Rousseau admet la Monarchie dans son Gouvernement, et la croit conciliable avec son principe du Peuple Souverain; toutefois il préfère l'Aristocratie :

« Les diverses formes dont le Gouvernement est susceptible se »réduisent à trois principales. Après les avoir comparées par leurs »avantages et par leurs inconvénients, je donne la préférence à celle »qui est intermédiaire entre les deux extrêmes, et qui porte le nom »d'Aristocratie. On doit se souvenir ici que la constitution de l'Etat »et celle du Gouvernement sont deux choses très distinctes, et que »je ne les ai pas confondues. *Le meilleur des Gouvernements est »l'aristocratique;* la pire des Souverainetés est l'aristocratique. »

(1) Liv. V.

Telle est cette analyse, que Rousseau, en terminant, déclare très fidèle, et qui l'est en effet.

En l'examinant comme nous venons de le faire, on voit qu'il n'y a aucune cohérence dans le système exposé par Rousseau. On peut dire de ce système ce qu'Horace dit d'un poème ou d'un drame sans unité : *disjecta membra poetæ*.

Trois termes, représentant trois entités politiques distinctes, s'y heurtent, sans pouvoir s'y unir; et la discorde de ces trois termes, ou des trois choses qu'ils représentent, est d'autant plus criante, si je puis ainsi parler, que Rousseau met plus de prétention à exposer son système comme un chef-d'œuvre d'unité.

XVII.

Suite.

Plus on aime l'œuvre de Rousseau, plus on l'admire et la vénère, et plus on doit mettre d'importance à condamner dans cette œuvre l'erreur qui la défigure. Non, encore une fois, il n'y a aucune science d'organisation politique dans Rousseau. Sous ce rapport, Rousseau est un enfant auprès de Montesquieu. Quand on vient de lire l'*Esprit des Lois* et qu'on lit le *Contrat Social*, l'un paraît lumineux et profond, l'autre obscur et contradictoire. Mais laissez reposer en vous-même les deux livres, et la lumière se fera. J'entends que le caractère du livre de Rousseau se gravera en vous en traits ineffaçables. Ce livre chante l'égalité! Sa trame, vous l'oublierez; mais son âme, vous ne l'oublierez pas; car une fois qu'elle se sera communiquée à vous, elle vivra avec vous. Je dirais volontiers et sans aucun blasphème qu'il en est du *Contrat Social* comme de l'*Evangile*. Que d'aveugles n'ont trouvé dans l'*Evangile* que puérilités, obscurité, contradictions!

Les contradictions du *Contrat Social* sont flagrantes. Rousseau a trois entités politiques, comme je viens de le dire, entre lesquelles, si j'ose ainsi parler, il *massacre* le droit et la Souveraineté.

Pour résumer encore une fois son système, ces trois entités sont :

Première entité : Ce que Rousseau appelle LOIS NATURELLES, ce qu'il n'explique pas, ce qu'il ne fait pas entrer en ligne dans son organisme politique, mais ce qu'il réserve, ce qu'il revendique, ce qu'il réclame, aussitôt qu'il s'aperçoit de la conséquence de son principe du contrat social. Ces lois naturelles sont ce que les disciples de Rousseau ont appelé les *droits de l'homme*.

Deuxième entité : Ce que Rousseau appelle le CONTRAT SOCIAL, ou la CONVENTION, soit qu'il prenne ce terme dans le sens d'un pacte primitif supposé entre tous les membres de la société, soit que, réalisant ce pacte, il prenne ce terme dans le sens de l'assemblée du peuple agissant en vertu du pacte supposé. Cette convention est ce que Rousseau appelle encore le SOUVERAIN, et ce qu'il appelle aussi le POUVOIR LÉGISLATIF. Enfin c'est également ce qu'il nomme, par différenciation avec le Gouvernement, le CORPS LÉGISLATIF.

Troisième entité : Ce que Rousseau appelle le GOUVERNEMENT, ce qu'il appelle aussi POUVOIR EXÉCUTIF, et ce qu'il nomme enfin, par différenciation avec le Corps qui fait les lois, CORPS EXÉCUTIF.

Vainement Rousseau prétend faire de ces trois entités trois anneaux d'une même chaîne; il n'a en réalité que des anneaux séparés.

1° Il a, d'un côté, sur un domaine appelé par lui *liberté civile* et *propriété privée*, ses citoyens complètement séparés les uns des autres, vivant comme ils l'entendent, du moins quant au pacte social, qui est supposé à la fois avoir et n'avoir pas droit sur ce domaine, « formé, dit-il, par la portion de puissance, de biens, » de liberté, que chacun se trouve s'être réservée par le contrat so» cial, » malgré que l'aliénation de chacun ait été entière dans ce contrat. Par suite de l'illusion que j'ai expliquée dans un chapitre précédent, Rousseau s'imagine que, quoique le Souverain ne soit nullement engagé envers ses membres, tandis que tous ses membres sont engagés envers lui, jamais le Souverain ne troublera aucun de ses membres sur ce domaine laissé à chacun. Il tire cette supposition de ce que la loi est faite par tous, et qu'il n'y a personne, comme il le dit, qui ne s'approprie ce mot de *chacun*, et qui ne songe à lui-même en votant pour tous (1). Mais nous avons vu combien cette supposition, en l'absence d'une égalité véritable, qui ne peut sortir que d'une répartition équitable entre tous des fruits de la communauté, est inadmissible. Car c'est précisément parceque chacun songe à lui-même en votant pour tous, que chacun voudra imposer à tous ce qui lui sera le plus avantageux à lui-même. Or ce qui sera le plus avantageux aux uns ne le sera pas aux autres. Donc cette première supposition que la propriété

(1) *Contrat Social*, liv. II, chap. IV.

privée puisse se concilier avec le contrat social est absolument chimérique. Admettre la propriété et l'inégalité chez les citoyens, et vouloir qu'ils aient tous une participation égale au pouvoir législatif est une contradiction choquante. Le droit d'égal suffrage, ou ce qu'on appelle le *suffrage universel*, tend nécessairement à niveler la condition des citoyens, à envahir par conséquent, au nom de la loi, sur ce domaine privé où Rousseau maintient l'inégalité comme une loi naturelle.

2° En même temps qu'il conserve ainsi la propriété et maintient l'inégalité entre ses citoyens, Rousseau prétend les réunir tous à titre d'égaux sur un second domaine : c'est le *pouvoir législatif*. Inégaux en tant que propriétaires, ils deviennent égaux en tant que participant à la Souveraineté. Leurs suffrages sont égaux, leurs lumières sont supposées égales, leur volonté du bien égale. Mais ici surgit une immense difficulté. La Souveraineté est attachée à la personne de chacun; elle est inaliénable. Donc il faut que tous s'accordent, que tous soient du même avis; ou bien le principe est violé, et la Souveraineté se trouve de fait aliénée au plus grand nombre, à la majorité; la minorité est asservie; le *droit du plus fort* revient, sous le nom de *droit des majorités*. Donc il est faux que, sur ce second domaine, les citoyens de Rousseau puissent jouir d'une égalité véritable. L'inégalité qui les divise sur le premier domaine vient les diviser encore sur le second. Ils vivaient dans la propriété, ils étaient inégaux; ils se présentent pour faire la loi : est-ce en amis qu'ils se présentent? Non, c'est plutôt en ennemis, en rivaux, en hommes jaloux les uns des autres. Ils ont chacun en vue leur intérêt, et ils sont un certain nombre ayant les mêmes intérêts; de là les partis, les factions. Voilà la guerre allumée; et c'est une guerre incessante, puisque, étant proclamés égaux et étant pourtant inégaux, ils se croient le droit d'employer leur portion de Souveraineté à protéger les avantages individuels qu'ils ont dans le domaine de la liberté civile et de la propriété privée, ou a conquérir ceux qui leur manquent.

Mais une autre difficulté, dont je n'ai pas eu occasion de parler encore, surgit en même temps. Si la Souveraineté est inaliénable, si, pour que l'égalité existe, il faut que tous les citoyens fassent ou du moins votent la loi, voilà tout le temps des citoyens, toute leur vie employée à la confection des lois. Que deviendra la science, que deviendra l'art, que deviendra l'industrie? Comment subsistera ce peuple tout composé de législateurs? Comment mangera-t-il, comment se vêtera-t-il, comment se construira-t-il des maisons? La société humaine ne consiste-t-elle donc que dans ce que les anciens appelaient la place publique, le forum? Mais les anciens avaient des esclaves! Rousseau a eu la bonne foi de se faire cette objection, et il a eu la bonne foi de convenir qu'il n'y savait pas de réponse. On connaît ce célèbre aveu : « Chez les Grecs, dit-il, »tout ce que le peuple avait à faire, il le faisait par lui-même; il »était sans cesse assemblé sur la place. Il habitait un climat doux, »il n'était point avide, *des esclaves faisaient ses travaux*, sa grande »affaire était sa liberté. N'ayant plus les mêmes avantages, com»ment conserver les mêmes droits? Vos climats plus durs vous »donnent plus de besoins : six mois de l'année, la place publique »n'est pas tenable; vos langues sourdes ne peuvent se faire en»tendre en plein air; vous donnez plus à votre gain qu'à votre »liberté, et vous craignez bien moins l'esclavage que la misère. »Quoi! la liberté ne se maintient qu'à l'appui de la servitude? »Peut-être. Les deux excès se touchent; tout ce qui n'est point »dans la nature a ses inconvénients, et la société civile plus »que tout le reste. Il y a telles positions malheureuses où »l'on ne peut conserver sa liberté qu'aux dépens de celle d'au»trui, et où le citoyen ne peut être parfaitement libre que l'esclave »ne soit extrêmement esclave. Telle était la position de Sparte. Pour »vous, peuples modernes, vous n'avez point d'esclaves, mais vous »l'êtes; vous payez leur liberté de la vôtre. Vous avez beau vanter »cette préférence; j'y trouve plus de lâcheté que d'humanité (1).» Voilà de tristes paroles, sorties, nous ne dirons pas du cœur de Rousseau, mais du sentiment de son impuissance. Combien ce regret de l'abolition de l'esclavage est loin de la fraternité chrétienne! combien est amère cette pensée : « *Tout ce qui n'est pas dans la na»ture a ses inconvénients, et la société civile plus que tout le »reste.*» Rousseau a manqué de religion et de foi, lorsqu'il a pris ainsi la limite de ses idées pour la limite que ne dépasserait pas l'Humanité. Quoi qu'il en soit, il suffirait de cette page pour montrer tous les défauts de son système, et prouver que lui, l'apôtre de l'égalité *citoyenne*, n'avait pas une véritable notion de l'égalité *humaine*.

3° Enfin, Rousseau a, sur un troisième domaine, appelé par lui le *Gouvernement*, des chefs, des magistrats, chargés d'exécuter la loi que le Corps entier des citoyens a votée. Au Corps de ces magistrats il donne le nom de Prince, comme il donne au Corps des citoyens le nom de Souverain. Mais en même temps qu'il les décore de ce titre dominateur, il voudrait en faire les serviteurs du Peuple. Quels efforts ne fait-il pas pour bien les river à la chaîne! C'est qu'il sent lui-même que, forcé d'avoir des chefs et des magistrats pour gouverner son Peuple Souverain, c'est le Peuple Souverain qu'il met à la chaîne. Vainement il établit que l'acte qui institue le Gouvernement n'est point un contrat, mais une loi; que les dépositaires de la puissance exécutive ne sont point les maîtres du Peuple, mais ses officiers; que le Peuple peut les établir et les destituer quand il lui plaît; qu'il n'est point question pour eux de contracter, mais d'obéir; et qu'en se chargeant des fonctions que l'Etat leur impose, ils ne font que remplir leur devoir de citoyens, sans avoir en aucune sorte le droit de disputer sur les conditions. Ce sont de vaines paroles que tout cela; car en même temps qu'il fait de ces magistrats les serviteurs du Pouvoir législatif, il est forcé, comme nous l'avons vu, de leur reconnaître et même d'exiger d'eux une *volonté propre;* sans quoi le Pouvoir législatif, devenant de fait Pouvoir exécutif, se trouverait troublé dans son calme et dans son impartialité. Voilà, il faut en convenir, pour ce Gouvernement, une étrange situation! D'un côté, s'il ne se considère pas comme étant purement et simplement le ministre obéissant du Pouvoir exécutif, c'est-à-dire de la Majorité qui s'est formée au sein de ce pouvoir, il est coupable de haute trahison; mais, d'une autre part, s'il obéit aveuglément à cette majorité, il institue le despotisme au sein même du Pouvoir législatif, en favorisant la tyrannie qu'une partie du Souverain voudrait exercer sur l'autre. De quelque façon qu'il s'arrange, il violera le contrat social.

Le dernier mot de ce système, c'est la nécessité continuelle de rompre le pacte social, sorte d'équilibre difficile ou plutôt impossible à trouver; et c'est aussi par ce précepte que Rousseau clôt son troisième livre. C'est là que les purs disciples de Rousseau ont trouvé formulé le *droit d'insurrection*, dont ils ont fait *le plus saint des devoirs*. L'insurrection en permanence est ainsi le palladium d'un système contradictoire dans toutes ses formules, depuis le premier mot jusqu'au dernier.

XVII.

Comment Rousseau a aperçu la Trinité sans la voir.

Le Peuple est plus Souverain que Rousseau ne l'a cru. Le Peuple n'est pas un Pouvoir, il est la source des trois Pouvoirs. Il n'est pas seulement le Pouvoir législatif, en principe; il est encore, en principe, le Pouvoir exécutif, et le Pouvoir éducateur ou judiciaire. En puissance, le Peuple est donc trois fois plus grand que Rousseau ne l'a fait. Et c'est ainsi qu'il est vraiment le Souverain, et non pas de la façon que Rousseau imagine, lorsqu'il le prive des deux tiers de sa Souveraineté, pour lui mieux assurer, à ce qu'il croit, le troisième tiers.

Chaque Homme aussi, considéré comme homme et comme citoyen, est plus Souverain que ne l'a cru Rousseau. Il n'est pas un des membres du Pouvoir qui fait la loi, et il ne tire pas sa Souveraineté de la permission que ce Pouvoir lui donne. Il est Souverain parce qu'il est homme, et que la société est instituée pour respecter la Souveraineté dans chaque homme.

Enfin l'Etat est plus Souverain que n'a pensé Rousseau. Il n'est pas seulement Pouvoir exécutif, il est aussi Pouvoir éducateur ou judiciaire; et il n'est pas seulement ces deux Pouvoirs, il est encore Pouvoir législatif. Il est trois Pouvoirs en un; il est un en trois Pouvoirs.

Je voudrais expliquer à fond ce qui fait la vérité et l'erreur de l'œuvre de Rousseau; mais pour cela il me faudrait montrer, comme je l'ai fait précédemment pour Montesquieu, que ce que Rousseau a de vrai vient de ce qu'*il a entrevu la Trinité*, et que ce qu'il a de faux vient de ce qu'*il n'a fait que l'entrevoir sans la comprendre.*

Or j'avoue que la difficulté de montrer cela est bien plus grande pour Rousseau que pour Montesquieu.

En effet, Montesquieu n'a pas traité de la Souveraineté considérée dans sa source et en elle-même; il ne s'est occupé que de la Souveraineté réalisée, ou de l'Etat. Il a distingué nettement dans l'Etat trois Pouvoirs; et ces trois Pouvoirs étant toujours, suivant lui, la manifestation de la Souveraineté, quelle qu'elle soit et quel qu'en soit le siége, il en résulte que son intuition de la Trinité, formulée ainsi : *L'Etat est la Souveraineté réalisée en trois Pouvoirs*, est assez facile à saisir. Il y a plus; Montesquieu, toujours d'après le fait et l'observation, a été conduit à distinguer encore la Trinité dans un au moins de ces trois Pouvoirs, dans le Pouvoir législatif, et il en a même aperçu quelque image dans les deux autres, du moins pour certaines législations.

Mais Rousseau, qui est plus philosophe que Montesquieu, est

(1) *Contrat Social*, liv. III, chap. xv.

moins bon observateur; et la Constitution de Genève, qu'il prend pour sujet d'étude et pour modèle, comme Montesquieu avait pris la France et l'Angleterre, ne lui révèle rien de clair sur l'organisme politique. Son but d'ailleurs n'est pas la peinture du fait, mais la recherche de l'idéal. Aussi, voulant être pratique et ne pouvant s'empêcher d'être idéal, d'un côté il élève la mauvaise Constitution qu'il avait prise pour type à des proportions qu'elle n'a pas, et, d'autre part, il met l'idéal sur un lit de Procuste, en cherchant à l'incarner dans cette forme qui ne lui convient nullement. Montesquieu, qui est peintre, et qui veut avant tout être peintre, arrive à présenter un tableau de l'Etat, où la Trinité, qui est l'âme de tous les Etats, comme de tout ce qui existe, se dévoile assez clairement. Mais Rousseau n'a pas pour objet de démêler la vie au sein du fait, il voudrait saisir la vie en elle-même. Il ne se borne pas à un aspect de la vie, il veut les embrasser tous. L'Homme, la Société, la Souveraineté, l'Etat, toutes les questions se présentent simultanément à son esprit, et se mêlent sous son regard. Il cherche à remonter aux sources du droit; il veut qu'il n'y ait pas d'autre Souverain que chaque homme; et c'est en partant de la Souveraineté de chacun, qu'il prétend construire la Souveraineté sociale en principe, et en déduire l'Etat. Avec lui, le champ est donc bien plus vaste : aussi est-il plus difficile de démêler comment la vérité et l'erreur sont entrées simultanément en lui.

Essayons toutefois.

D'abord on ne peut nier ceci : que Rousseau compose sa Souveraineté de ce que représentent ces trois termes : CHACUN, TOUS, QUELQUES-UNS.

La Souveraineté est dans *Chacun*, dit-il; elle est ainsi dans *Tous:* mais elle n'est dans *Tous* que parce qu'elle est dans *Chacun :* elle est donc SIMULTANÉMENT dans *Tous* et dans *Chacun*. C'est bien là, certes, son principe et son point de départ. Il est vrai qu'il localise nominalement la Souveraineté dans *Tous;* mais il a bien soin de dire et de répéter que la Souveraineté est INDIVISIBLE; qu'elle est la *volonté générale*, et qu'elle n'est cette volonté que parce que Tous, s'occupant de ce qui convient à Chacun, doivent nécessairement avoir *la même volonté*. Dans les conditions admises par lui, cette supposition est, comme nous l'avons vu, irréalisable; mais il ne s'agit pas ici de savoir s'il a tort ou raison. Il suffit qu'il parte de cette supposition, pour que nous soyons en droit de dire que Rousseau part de l'hypothèse de l'unité se réalisant à la fois dans *Chacun* et dans tous les *Chacuns* ou dans *Tous*.

Mais de *Tous*, il fait sortir ensuite, par élection, un troisième terme, composé de *Quelques-Uns :* c'est le Gouvernement, c'est le Pouvoir exécutif. Donc ce troisième terme n'est encore, dans l'idée de Rousseau, que l'unité manifestée sous un autre aspect.

Par conséquent il est exact de dire que Rousseau compose la Souveraineté ou l'Etat de TROIS Puissances dont l'une est CHACUN, dont la seconde est TOUS, et dont la troisième est QUELQUES-UNS.

Voilà un premier point incontestable. Qu'on relise le *Contrat Social*, et on verra que toute la métaphysique de Rousseau est résumée dans la formule que nous venons de donner.

Or qu'est-ce que cette formule, sinon la supposition de l'unité dans la triplicité, de la triplicité dans l'unité?

Je dis la supposition, parce que cette formule de Rousseau est fausse. Rousseau fait engendrer *Tous* par *Chacun*, et ensuite il fait engendrer *Quelques-Uns* par *Tous*. Il croit alors avoir une Trinité politique ainsi composée :

CHACUN — TOUS — QUELQUES-UNS.

Il croit (car c'est là le fond de son idée) que ces trois termes peuvent, ainsi engendrés, marcher ensemble comme un seul être en trois personnes. Mais, au lieu d'avoir un seul être en trois personnes, il a ou trois êtres différents, ou un seul être, et non pas trois.

En effet, ces trois êtres supposés s'engendrer ainsi l'un l'autre pour vivre de la même vie se présentent d'abord, dans la conception de Rousseau, comme l'identité absolue.

1° A force de vouloir tout concentrer dans l'individu, Rousseau n'a pas créé la Souveraineté véritable de Tous.

Il a cru créer *Tous* avec *Chacun;* mais il fait *Tous* identique à *Chacun :* il n'y a donc rien de créé. *Tous* ne doit pas être identique à *Chacun*. *Tous* et *Chacun* doivent vivre ensemble de la même vie; mais si *Tous* et *Chacun* sont identiquement la même chose, il n'y a pas de *Tous*, ou il n'y pas de *Chacun*. Aussi avons-nous démontré que son Souverain est un être de raison impossible, où qu'il est le despotisme même, et écrase l'individu, le *Chacun* qui est censé lui avoir donné naissance. Pour que *Chacun* et *Tous* fussent une même vie, et cependant distincts, il fallait distinguer un troisième terme qui participât de *Chacun* et de *Tous*, et qui les reliât. Ce troisième terme, Rousseau ne l'a pas indiqué, ne l'a pas connu, ne l'a pas même soupçonné.

2° De même, à force de vouloir tout concentrer dans le Peuple, Rousseau n'a pu créer l'Etat, dont le Peuple est la source, mais qui s'en distingue.

De *Tous* il fait sortir... quoi? L'Etat? Non; mais des serviteurs obéissants, des ministres. Ce *Quelques-Uns* que Rousseau fait sortir de *Tous*, sous le nom de Gouvernement, est-il distinct de Tous, ou n'en est-il pas distinct? S'il en est distinct, il doit y avoir entre ces deux termes un troisième terme qui participe des deux et qui les relie. S'il n'en est pas distinct, il n'y a rien de créé. Aussi avons-nous vu que, de son aveu même, ce Gouvernement doit être un *serviteur obéissant*, et néanmoins *avoir une volonté propre;* ce qui est contradictoire et absurde.

La formule de Rousseau, comme intuition de la Trinité est donc absolument fausse; et sa fausseté se révèle à la seule inspection de l'ordre où se trouvent rangés les trois termes dont elle est composée.

Le propre de la Trinité, en effet, c'est que les deux termes extrêmes sont, pour employer le langage des théologiens, *coéternels* et *consubstantiels*, et que le terme moyen est *participant* des deux autres et en *procède*. Or ici ces rapports n'existent pas.

Les deux termes qu'on peut regarder comme *coéternels*, comme s'engendrant l'un l'autre, comme *père* et *fils*, pour employer encore cette autre expression de l'antique philosophie, sont *Chacun* et *Tous*, puisque, dans la pensée de Rousseau (qui fait la Souveraineté indivisible dans *Chacun* et dans *Tous*), la Souveraineté n'existe dans *Tous* que parcequ'elle est incarnée dans *Chacun*. C'est donc du rapport de *Chacun* à *Tous*, ou de *Tous* à *Chacun*, que devrait sortir le terme qui, participant des deux, leur servirait de lien. La vraie formule conforme à la Trinité serait donc :

CHACUN — QUELQUES-UNS — TOUS.

Or voici qui est admirable : cette formule, dans cet ordre (et non dans l'ordre où Rousseau en a posé les trois termes) est en effet vraie.

C'est la formule de la Société humaine, et c'est aussi la formule de la Souveraineté humaine.

Decipimur specie recti, « c'est l'apparence de la vérité qui nous trompe, » a dit un poète. Je ne connais pas de pensée plus philosophique que cette pensée d'Horace. Notre intelligence est tellement faite pour la vérité, que nos erreurs ne sont et ne peuvent être autre chose que le spectre du vrai. Nous ne concevons, nous ne raisonnons, nous n'imaginons qu'avec la vérité; la vérité seule est vivante, le mensonge n'a pas d'existence par lui-même; il n'y a de réel que le vrai. Mais notre âme ne pouvant concevoir le vrai, le beau, le bon tout d'un coup, conçoit le faux avec les images qu'elle se fait du vrai, de même qu'elle conçoit le laid avec les images qu'elle se fait du beau, et le mal avec les images qu'elle se fait du bien.

Rousseau a composé sa fausse Trinité politique avec les images qu'il s'est faites de trois manifestations différentes de la Trinité politique ou humaine, se montrant à son esprit, comme à travers un voile, 1° dans la Société, 2° dans la Souveraineté, 3° dans l'Etat.

Pour bien faire comprendre d'où est venue son erreur, il faut que je distingue ce qu'il n'a pas distingué, la Société en elle-même, la Souveraineté en elle-même, et l'Etat, qui est la Souveraineté réalisée. Il faut aussi que je montre la Trinité dans la Société, dans la Souveraineté, dans l'Etat. Alors seulement on saisira bien comment un si grand génie s'est égaré. La vérité, si je parviens à l'exprimer, démasquera elle-même et délogera l'apparence de vérité que Rousseau a présentée de bonne foi aux hommes, et qui, il faut bien le reconnaître, en même temps qu'elle a provoqué le genre humain à de nouvelles destinées, a produit des maux incalculables et a égaré des générations tout entières.

PIERRE LEROUX.

(*La suite au prochain numéro.*)

(La suite au prochain numéro.)



LE CARROSSE

DE

M. AGUADO.

FRAGMENT.

(TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE *.)

Vous me demandez, Lecteur, de quelle caverne je parle. Je suis franc, je vais vous le dire. Je parle de la caverne où probablement vous êtes plongé vous-même, où la plupart des hommes ont vécu et vivent, mais où j'espère qu'ils ne vivront pas toujours. Je parle de la caverne si bien décrite par Socrate :

« SOCRATE : Représentez-vous l'état de la nature humaine » d'après le tableau allégorique que j'en vais faire. Imaginez » une *caverne*, un antre souterrain, ayant dans toute sa » longueur une ouverture qui donne une libre entrée à la » lumière; et dans cet antre des hommes enchaînés depuis » l'enfance, de sorte qu'ils ne puissent changer de place, ni » tourner la tête, à cause des chaînes qui leur assujettissent » les jambes et le cou, mais seulement voir les objets qu'ils » ont en face. Derrière eux, à une certaine distance et une » certaine élévation, est un feu dont la lueur éclaire la ca- » verne; et entre ce feu et ces captifs est un chemin escarpé. » En travers de ce chemin, imaginez un mur à hauteur » d'appui, semblable à ces cloisons que les charlatans met- » tent entre eux et les spectateurs pour leur dérober le jeu » et les ressorts secrets des marionnettes qu'ils leur mon- » trent.

» GLAUCON : Je me représente tout cela.

» SOCRATE : Figurez-vous des hommes qui passent le long » de ce mur, portant des objets de toute espèce, des figures » d'hommes et d'animaux en bois ou en pierre, de manière » que tout cela se fasse voir par-dessus le mur. Parmi les » porteurs, les uns s'entretiendront ensemble, les autres » passeront sans rien dire.

» GLAUCON : Voilà un tableau bien singulier et des pri- » sonniers d'une étrange sorte.

» SOCRATE : Ils nous ressemblent de point en point. Et » d'abord croyez-vous qu'il verront autre chose d'eux- » mêmes, et de ceux qui sont à leurs côtés, que les ombres » qui vont se peindre vis-à-vis d'eux dans le fond de la ca- » verne?

» GLAUCON : Que pourraient-ils voir de plus, puisque de- » puis leur naissance ils sont contraints de tenir toujours » la tête immobile?

» SOCRATE : Voient-ils aussi autre chose que les ombres » des objets qui passent derrière eux?

» GLAUCON : Non.

» SOCRATE : S'ils pouvaient converser ensemble, ne con- » viendraient-ils pas entre eux de donner aux ombres qu'ils » voient les noms des choses mêmes?

» GLAUCON : Sans contredit.

» SOCRATE : Et s'il y avait au fond de leur prison un écho » qui répétât les paroles des porteurs de ces différents si- » mulacres dont l'ombre se projette dans la caverne, ne » s'imagineraient-ils pas que ces sons sont formés par les » ombres qu'ils ont devant les yeux?

» GLAUCON : Oui.

» SOCRATE : Enfin, ils ne croiraient pas qu'il y eût autre » chose de réel que ces ombres?

» GLAUCON : Sans doute.

» SOCRATE : Voyez maintenant ce qui doit naturellement » leur arriver, lorsqu'on les délivrera de leurs fers, et qu'on » les guérira de leur ignorance. Qu'on détache un de ces » captifs; qu'on le force sur-le-champ de se lever, de tour- » ner la tête, de marcher, et de regarder fixement la lueur » du feu : il ne fera tout cela qu'avec des peines infinies; » la lumière lui blessera les yeux, et l'éblouissement qu'elle » lui causera l'empêchera de discerner les objets dont il » voyait auparavant les ombres. Que croyez-vous qu'il répon- » dît à celui qui lui dirait que jusque alors il n'a vu que des » fantômes; qu'à présent il a devant les yeux des objets plus » réels et plus approchants de la vérité? Si on lui montrait » ensuite au doigt les choses, à mesure qu'elle se présente- » raient, et qu'on l'obligeât, à force de questions, à dire » ce que c'est, ne le jetterait-on pas dans l'embarras, et ne » se persuaderait-il pas que ce qu'il voyait auparavant était » plus réel que ce qu'on lui montre?

» GLAUCON : Sans comparaison.

» SOCRATE : Et si on le contraignait de regarder le feu » dont j'ai parlé, n'aurait-il pas mal aux yeux? N'en détour- » nerait-il pas ses regards, pour les porter sur ces ombres » qu'il fixe sans effort? Ne jugerait-il pas qu'elles ont quel- » que chose de plus net et de plus distinct que tout ce qu'on » lui fait voir?

» GLAUCON : Assurément.

» SOCRATE : De là, si on le traînait de force, par un sen- » tier rude et escarpé, sans le relâcher, jusqu'à ce qu'il pût » voir la lumière du soleil, quel supplice pour lui d'être » traîné de la sorte! dans quelle fureur il entrerait! Et lors- » qu'il serait arrivé au grand jour, les yeux tout éblouis de » cet éclat, pourrait-il rien voir de cette foule d'objets que » le commun des hommes prend pour des êtres réels?

» GLAUCON : Il ne le pourrait pas d'abord.

» SOCRATE : Il lui faudrait du temps, sans doute, pour » s'y accoutumer. Ce qu'il discernerait plus aisément, ce » seraient en premier les ombres, ensuite les images des » hommes et des autres objets peints dans les eaux, enfin » les objets mêmes. De là, il porterait ses regards vers le » ciel, dont il soutiendrait plus facilement la vue de nuit, à » la lueur de la lune et des étoiles, qu'en plein jour à la lu- » mière du soleil.

» GLAUCON : Sans doute.

» SOCRATE : A la fin, il serait en état non seulement de » voir l'image du soleil, soit dans les eaux, soit quelque autre » part hors de la place réelle de cet astre, mais de le fixer, » de le contempler lui même dans son véritable lieu.

» GLAUCON : Oui.

» SOCRATE : Raisonnant après cela sur la nature de cet » astre, il comprendrait que c'est lui qui règle les saisons et » le cours des années, qui gouverne tout dans le monde visible, » et qui est en quelque sorte la cause de tout ce que nous » voyons.

» GLAUCON : Il est évident qu'il en viendrait par degrés » jusqu'à faire ces réflexions.

» SOCRATE : S'il venait alors à se rappeler sa première de- » meure, l'idée qu'on y a de la sagesse, et ses compagnons » d'esclavage, ne se flatterait-il pas de son changement, et » n'aurait-il pas compassion de leur malheur?

» GLAUCON : Assurément.

» SOCRATE : Croyez-vous qu'il fût encore jaloux des hon- » neurs, des louanges et des récompenses qu'on y donnait à » celui qui saisissait le plus promptement les ombres à leur » passage, qui se rappelait le plus sûrement celles qui allaient » devant, après ou ensemble, et qui, sur ce qu'il voyait, » était le plus habile à conjecturer ce qui devait suivre? ou » qu'il portât envie à la condition de ceux qui dans cette

* Voir les deux précédentes livraisons.

»prison étaient les plus puissants et les plus honorés? Ne »préférerait-il pas, comme Achille dans Homère, de passer »sa vie au service d'un pauvre laboureur et de tout souffrir, »plutôt que de reprendre son premier état et sa première fa»çon de penser?

»GLAUCON : Je ne doute pas qu'il ne fût disposé à souffrir »tout, plutôt que de vivre de la sorte.

»SOCRATE : Faites encore attention à ceci. S'il retournait »de nouveau dans sa prison pour y reprendre son ancienne »place, dans ce passage subit du grand jour à l'obscurité, ne »se trouverait-il pas comme plongé dans les plus épaisses »ténèbres?

»GLAUCON : Oui vraiment.

»SOCRATE : Et si, tandis qu'il ne distingue encore rien, »que ses yeux ne sont pas bien remis, ce qui ne pourrait »arriver qu'après un assez long temps, il lui fallait entrer en »dispute avec les autres prisonniers sur la nature de ces »ombres, n'apprêterait-il point à rire aux autres, qui di»raient de lui qu'en passant à la région supérieure, il a »perdu la vue; ajoutant que ce serait une folie à eux de »songer à sortir du lieu ou il sont, et que si quelqu'un s'a»visait de vouloir les en tirer et les conduire en haut, il »faudrait s'en saisir et le faire mourir?

»GLAUCON : Ils ne manqueraient pas de le tuer.

»SOCRATE : Maintenant, mon cher Glaucon, appliquez »cette image tout entière à ce qui a été dit ci-dessus. La »caverne, l'antre souterrain, c'est ce monde visible; le feu »qui l'éclaire, c'est la lumière du soleil; le passage à une »région supérieure et à la contemplation des objets qui y »sont, c'est l'élévation de l'âme jusqu'à l'espace intelligible. »Voilà, du moins, quelle est ma pensée, puisque vous »voulez la savoir; Dieu sait si elle est vraie. Quant à moi, »la chose me paraît telle que je vais dire. Dans le lieu le »plus élevé du monde intellectuel, est l'idée du Bien, qu'on »n'aperçoit qu'avec beaucoup de peine et d'effort, mais »qu'on ne peut connaître sans conclure qu'elle est la cause »première de tout ce qu'il y a de beau et de bon dans l'uni»vers; que, dans ce monde visible, elle produit la lumière »et l'astre qui y préside; que, dans le monde idéal, elle »engendre la vérité et l'intelligence; qu'il faut par consé»quent la connaître, si on veut se conduire sagement dans »l'administration des affaires tant publiques que particu»lières.»

J'étais donc sorti de la caverne, de la caverne où les hommes se déchirent et s'entr'égorgent au nom du *tien* et du *mien*, parcequ'ils ne savent pas quel est le vrai *mien* et le vrai *tien!* Je commençais à voir sinon le Soleil et la véritable Lumière, du moins ce premier fanal qui ressemble à la Lumière, et que Platon appelle un feu dont la lueur éclaire la caverne. Mon ami avait tourné mes regards vers ce feu jeté sur la route du Soleil; il m'avait dégarrotté de ma prison, et emmené de vive force par le chemin escarpé qui conduit à la Lumière, à l'Etre, à la Vie.

D'un œil clignotant, et avec cette douleur et cet étonnement que décrit Platon, cet étonnement de l'aveugle-né qui n'a vu que ténèbres depuis qu'il existe et qui commence à voir le réel, je considérais l'image réfléchie du *Bien suprême*, de la vraie Lumière, du Soleil divin, de l'Etre, de la Vie, dans la notion véritable du *bien humain* ou de la *propriété;* et déjà je démêlais clairement comment la satisfaction aveugle du besoin a causé la chute de l'homme. J'avais un dégoût mêlé d'ironie pour les ombres dont se repaît le genre humain; j'avais surtout pitié, faut-il le dire! de mes anciens maîtres les savants, les économistes, qui me paraissaient les plus malheureux de tous ceux qui se nourrissent d'ombres dans la caverne obscure. Car, comme dit Platon, ces prisonniers-là sont seulement plus habiles à saisir des ombres; ce qui les conduit naturellement à être plus absurdes, plus insensés que tous les autres prisonniers.

— Oui, je te comprends, lui dis-je tout enthousiasmé. Je vois que mon économie politique de Smith et de Say s'écroule devant cette seule affirmation, que *la propriété, dans son essence, est indivise entre les hommes.*

Cet aveu sincère parut lui faire plaisir. Il me répondit, en fixant sur moi un regard amical, mais qui semblait pourtant m'interroger, pour savoir si j'avais une pleine conscience du principe que je venais d'admettre:

— Combien j'aime à t'entendre parler ainsi! Tu feras bien, en effet, de brûler au plus vite tous ces savants livres qui t'ont coûté si cher. Il y a des hommes qui fondent la science sur l'observation du fait. Mais si le fait est *le mal*, ils ne s'en soucient guère; c'est toujours le fait, et pour eux toujours la science. Laisse-les chercher la loi de la vie dans la dissolution et la pourriture : ils ne trouveront jamais que la mort de leur propre intelligence dans une recherche pareille.

Est-ce que le mal, continua-t-il, peut engendrer le bien? Non, mais le bien peut produire de bons effets *malgré le mal.* Le mal limite le bien; et, dans l'état d'ignorance et de péché où est tombée l'espèce humaine, le mal est comme une enveloppe obscure qui cache et déguise le bien, semblable à cette rouille qui se forme sur les métaux et en ternit l'éclat. Or ces prétendus savants voient le mal, et ils proclament que c'est le bien. Voilà toute leur erreur, ils ne se trompent que de cela, ils prennent l'enfer pour le ciel! Ils voient la propriété divisée, et ils proclament que la division est l'essence de la propriété; ils ne s'aperçoivent pas que c'est l'imperfection et le mal. Ils voient les hommes en guerre, et ils proclament que l'égoïsme est le principe de la nature humaine; ils ne s'aperçoivent pas que c'est l'imperfection et le mal. Ils voient les hommes produire des richesses malgré cette imperfection et ce mal, et ils proclament que la richesse se produit à cause de cette imperfection de la nature humaine et de ce mal qui la ronge. Ils ressemblent, trait pour trait, à un médecin qui n'aurait vécu que dans un de ces hospices où affluent les maladies produites par la débauche, et qui, n'ayant jamais vu la génération sans la maladie, proclamerait que la génération a pour accompagnement nécessaire et pour conditions normales toutes les affreuses maladies qu'il aurait étudiées. Ce médecin aurait besoin d'être guéri lui-même de sa folie; et tes économistes sont dans ce cas, eux qui ne s'occupent pas de guérir les hommes, mais d'accroître par leurs enseignements dogmatiques le mal qu'ils légitiment et qu'ils encensent. Laisse-les donc, laisse-le pour toujours, et regrette le temps que tu as employé à les suivre.

— Ce qui produit la richesse, demandai-je, est donc bien différent de ce qu'ils supposent?

— Si différent, que c'est le contraire. Ils sont précisément aux antipodes de la vérité. Sache que la loi qui crée, qui produit en ce monde, est une loi d'union, de synthèse, d'amour, d'unité; une loi violée, mais réelle et toujours subsistante, qui agit malgré le mal, et sous l'apparence que le mal lui donne en se superposant à elle. Or tes économistes proclament-ils cette loi? non; ils proclament, comme une loi, le contraire de cette loi. Ils sont donc à l'inverse du vrai, et les ennemis les plus prononcés que la vérité puisse avoir. Les médecins distinguent la santé de la maladie, les moralistes distinguent le véritable amour de tous les faux alliages que nos vices mêlent à l'amour : mais eux, ils confondent le vrai avec le faux, l'amour avec son contraire, la santé avec la maladie, la manifestation légitime de nos facultés avec l'abus effroyable que, par la permission de Dieu, nous pouvons en faire... Mais qu'ai-je besoin d'insister là-dessus? Comprends la vraie loi économique, et tu comprendras surabondamment l'erreur des économistes. Or il me semblait tout-à-l'heure que tu la comprenais, cette loi divine et toujours subsistante malgré sa violation. Ne viens-tu pas de reconnaître que la propriété, dans son essence, est indivise entre les hommes! Les raisons mêmes, ou plutôt l'unique raison que l'on apporte en faveur de la propriété *divisée* en essence (comme si une essence quelconque pouvait être divisée du Tout éternel qui l'engendre), cette raison

prouve que la propriété est *indivise* dans son essence. Car cette raison, comme nous l'avons vu, n'est autre que le besoin de propriété naturel à l'homme; et ce besoin, le besoin de chacun, prouve et suppose le besoin de tous. Mais si la cause dans l'homme de la propriété, à savoir le besoin de tous et de chacun, établit l'*indivision*, en principe, de la propriété, la manière dont se produit la richesse, ou en d'autres termes la cause hors de l'homme de la propriété, ne l'établit pas moins.

Je fus quelque temps à saisir cette formule. Mais enfin :

— Ah! je t'entends, lui dis-je. La cause hors de l'homme de la propriété, c'est la richesse produite; de même que la cause en nous de la propriété, c'est notre besoin. Or tu m'as déjà démontré que la production n'est jamais le résultat d'un travail individuel, mais que toute richesse est une résultante du travail social. Il n'y pas un seul fait de production qui ne résulte du concours de tous, du concours de la société tout entière, ou plutôt du concours de l'Humanité tout entière. C'est ce que tu appelles la COMMUNION...

— Ce n'est pas moi, ce sont tous les sages qui ont vu ce grand principe de la production; et ils l'ont consacré comme un auguste mystère.

— Je vois, dis-je en riant que Notre Seigneur Jésus-Christ en savait plus long en économie politique que M. Jean-Baptiste Say et que son maître Adam Smith, l'*auguste fondateur de la science*, comme l'appelle *le Journal des économistes*.

— L'Evangile est semblable à la Révolution Française, il n'a pas encore été bien compris. La Révolution Française a servi à faire comprendre l'Evangile; mais ces deux grandes choses, l'Evangile et la Révolution, sont encore des prophéties. Il se fait, au reste, aujourd'hui dans l'esprit humain une métamorphose: la religion devient la science. Tu l'as dit, sans bien soupçonner toute la vérité de ce que tu disais, Jésus est le plus grand des économistes, et il n'y a pas de science économique véritable en dehors de sa Doctrine.

Et, pour me le prouver, il commença par me rappeler le passage de la *République* que j'ai cité tout-à-l'heure.

— Te souviens-tu, me dit-il, dans quelle admiration nous tombâmes quand, composant chez M. Didot l'édition publiée par M. Cousin de la traduction de Platon, par Grou, il nous arriva de lire ensemble le commencement du septième livre de la *République*, que j'avais à mon *visorium?* Platon suppose l'existence d'une caverne où depuis leur enfance, une multitude d'hommes vivent renfermés; et ces hommes sont chargés de chaînes, en sorte qu'ils ne peuvent ni se lever, ni marcher, ni tourner la tête. Derrière eux brille la lumière....

— Je me rappelle parfaitement cette caverne, interrompis-je, et il m'est avis qu'en t'écoutant je commence moi-même à en sortir. Seulement j'éprouve, à t'entendre, cette espèce d'éblouissement dont Socrate suppose qu'on est frappé, quand on sort de là, et qu'on voit clair pour la première fois.

— Puisque tu as cette allégorie si présente à la mémoire, tu dois te souvenir aussi de la conclusion de Socrate : que nul ne sera digne de commander aux hommes s'il n'est sorti de la caverne, et s'il n'a pénétré dans le monde des essences et de la vérité; que nul ne conduira bien les affaires humaines, s'il n'a joui de la contemplation de l'idéal et du divin. Celui-là seul connaît la justice et la loi, dit Socrate, qui est parvenu à s'échapper de l'antre ténébreux. Or Jésus est venu après Socrate pour arracher les hommes à cette caverne, les délivrer de cet enfer où il se tourmentent pour des ombres, et les conduire à la lumière. Donc, si Platon a raison (et il a raison), Jésus est le plus grand des économistes, et quiconque nie fondamentalement sa Doctrine nie la science même de l'économie sociale.

L'entendant parler ainsi, il me prit un fou rire, et je ne pus m'empêcher de crier: — O! l'étrange paradoxe, et qui ferait pâmer tout le nombreux troupeau d'Adam Smith! Sais-tu que tu métonnes!

— Enfant! me répondit-il, je vois bien que tu es dans cet état de demi-clairvoyance que nous disions tout-à-l'heure. Tu commences à voir, mais tu ne distingues pas encore. Attends donc que ton œil soit plus fait à la lumière. Tu es dans l'ignorance, ne te montre pas impie.

Et il continua ainsi :

— Quiconque est magistrat et dirige les affaires publiques sans l'idéal vu par Jésus n'est qu'un tyran absurde et grossier. Mais quiconque aussi écrit un livre d'économie politique en dehors de cet idéal n'est qu'un coureur d'ombres dans les ténèbres de l'enfer. Car si Jésus est sorti de la caverne, s'il a gravi le chemin escarpé dont parle Platon, s'il s'est élevé jusqu'à voir le divin Soleil et la lumière qui en émane, il a donc vu la cause, l'essence de ce qui se passe sur la terre, dans l'obscurité où nous gémissons. Il l'a vue cette essence de la propriété et de la production qui fait l'objet de la science qu'on appelle économie politique. Il a vu comment se produit réellement la richesse au sein de l'Humanité, au sein des nations. Il n'a pas vu cela dans les ténèbres, comme une taupe, ainsi que le voyent les savants de la caverne; il l'a vu dans la lumière.

— J'avoue que ton raisonnement m'embarrasse, repris-je; car il faut que j'admette ta conclusion, ou que je dénie du même coup la vérité à Socrate et à Jésus. Si Socrate dit vrai, il y a un certain Bien suprême, qui est l'essence du bien même et par conséquent la cause de tout ce qui se fait et se dit de bien ici-bas. Or Jésus est censé avoir vécu en communication avec ce Bien suprême. S'il en est donc ainsi, je suis forcé de convenir que Jésus est le plus grand des économistes. Mais pourtant je serais fort embarassé si on me demandait de le prouver. Montre-moi un peu cela, toi qui, à ce qu'il paraît, as gravi aussi sur la montagne.

— L'Evangile, reprit-il, est un livre inspiré, qui ne se traîne pas dans la poussière. Tout y est en figures et en paraboles. L'action est sublime, au point de dépasser toutes les conceptions des poètes; et le style, tout simple qu'il soit, ou à cause de sa simplicité, est la poésie même. Mais crois-tu qu'il soit pour cela impossible de traduire l'Evangile en formules logiques, et de le présenter sous la forme que vous aimez aujourd'hui, hommes sans poésie que vous êtes, et que vous décorez du nom de rationnelle et de scientifique? Cela est si peu impossible, que cette traduction, je te l'ai faite depuis que nous causons; je n'ai pas fait autre chose. Que t'ai-je démontré, en effet, et de quoi es-tu convenu? Je t'ai prouvé que la propriété est indivise dans son essence entre tous les hommes, parce que la production se fait indivisiblement, et parce que le besoin, source de la production, est un apanage de l'espèce tout entière, qui donne droit à l'espèce tout entière. Ce n'est aucun homme en particulier, c'est l'espèce tout entière qui produit la richesse, et c'est aussi l'espèce tout entière qui a besoin. Nous sommes une *unité*. Le genre humain est solidaire. Hippocrate ne définit-il pas l'unité corporelle en ces termes : *Tout conspire, tout concourt, et tout consent.* C'est la plus belle définition que les médecins aient donnée de la vie. Déduis-en la conséquence relativement à la santé et à la maladie, c'est-à-dire au *bien* et au *mal.* Quand cette conspiration mutuelle vers un même but, ce concours amical, ce consentement fraternel des parties du corps humain n'a pas lieu, comment appelle-t-on cet état? on l'appelle *maladie*, et la maladie tend à la *mort.* Quand l'harmonie existe, c'est la *santé*, et la santé tend à la *vie.* Or qui a mieux vu que Jésus en quoi consiste la *santé* et la *maladie?* Qui a mieux vu que lui dans le corps social cette *unité* qu'Hippocrate nous montre dans le corps humain? lui qui a voulu mourir, qui est mort pour procurer cette *unité!* Rappelle-toi donc sa prière au moment suprême: « *Je prie afin que tous ne » soient qu'*UN. *Comme toi, Père, tu es en moi et moi en » toi, qu'eux aussi soient en nous. Je suis en eux et tu es » en moi, afin qu'ils soient perfectionnés dans l'*UNITÉ. »

Mon ami s'arrêta, après m'avoir fait pour ainsi dire toucher du doigt le sens profond de l'Evangile. Je ne sais ce qui se passa dans mon esprit, mais en ce moment je vis clair.

— Ah! lui dis-je, tu as raison. Le grand propriétaire, parce qu'il est le grand producteur, c'est Tous indivisiblement, c'est l'Humanité. Or personne n'a mieux vu cela que Jésus, personne n'a mieux compris la loi de l'*indivisibilité humaine* à travers le temps comme à travers l'espace. Oui, je le confesse, Jésus est le plus grand des économistes. Qu'ils ne s'appellent pas des savants, mes anciens maîtres de la caverne, eux les plus ignorants des hommes, les plus myopes, les plus attachés à leurs fers; qu'ils ne s'appellent pas des savants, eux qui blasphèment dans toutes leurs paroles la sainte doctrine de Jésus!

— Rien ne se fait de bien sur la terre, continua mon ami, sans la Cause. Or Jésus a vu la Cause. Il a vu, il a aimé, il a senti, il a reçu en lui et incarné cette Cause de tout bien, qui est le Bien suprême, comme l'appelle Platon. En Dieu, il a vu l'Humanité; dans l'essence de l'Humanité, il a vu l'essence de la production et de la richesse. En prononçant la loi de Dieu, il a donc implicitement prononcé la loi souveraine de la véritable économie politique. Que les savants de la caverne ne la voyent pas dans l'Evangile, je le conçois parfaitement; mais cela empêche-t-il qu'elle y soit? Ils sont aveugles, voilà tout.

Je suis heureux, ajouta-t-il, si je suis parvenu à te la faire voir, cette loi de la production qui s'exprime dans un seul mot: *Aime*. Sans l'amour, en effet, en prenant ce terme dans sa généralité, point de production, puisque point de génération. C'est l'amour qui engendre, c'est l'amour qui produit. Le contraire de l'amour ne sert qu'à détruire. Donc le contraire de l'amour ne saurait produire la richesse. Mais ici vient se placer ce que tu n'as peut-être pas suffisamment compris. Le bien, quoique existant seul par lui-même, ne se manifeste, dans notre monde déchu, qu'avec une croûte de mal, si je puis m'exprimer ainsi. Or les économistes du jour prennent cette croûte et cette souillure pour la cause génératrice, la cause efficiente de la production. Et voilà pourquoi ils proclament l'intérêt, l'égoïsme, l'avidité, l'avarice, tous les péchés, tous les vices, tous les crimes, comme la vraie source de la richesse. Ils se trompent grossièrement. Ce qui produit, c'est le bien mêlé à ce mal; c'est l'amour, c'est la charité, c'est l'association; c'est l'unité virtuelle qui existe dans l'Humanité; c'est le lien divin qui réunit les morts aux vivants, qui associe les peuples les plus étrangers en apparence les uns aux autres, qui rend les maîtres et les esclaves solidaires les uns des autres, qui change les larmes et les souffrances en salut profitable à tous, et qui a fait de la mort de Socrate et de Jésus une rédemption pour le genre humain.

J'écoutais mon ami. Pourquoi ne puis-je pas rendre, avec la force et la clarté que je voudrais, ce que je compris alors! Mais ce que nous sentons si vivement quand notre âme est échauffée et comme ravie, nous ne pouvons le retrouver après le refroidissement. Une sorte d'éclair illuminait à la fois pour moi le présent, le passé, l'avenir.

Je voyais en esprit la caverne, les prisonniers chargés de fers, et les ombres passant devant eux. Je me disais: C'est là l'enfer, l'enfer véritable, il n'y a pas d'autre enfer. Les plus saints docteurs du Christanisme n'ont-ils pas défini l'enfer *l'éloignement de la vue de Dieu?* Or, dans la caverne, tout occupés que nous sommes des ombres, nous tournons en effet le dos à la lumière, nous ne voyons pas Dieu. C'est donc là l'enfer; et c'est un enfer véritable, et qui se continue apparemment à travers les générations, jusqu'à ce qu'arrive le royaume de Dieu prédit par Jésus.

Il me prit une grande douleur d'être dans cet enfer, et un grand désir d'y échapper. Mais je ne voyais, pour cela; que le chemin indiqué par Socrate, l'intuition de la Vérité; à quoi j'ajoutais avec Jésus la propagation de cette Vérité, le soin de la répandre et de la faire fructifier chez tous les hommes. Car la solitude sur la montagne est encore un égoïsme, et le contraire de la loi d'unité et d'amour donnée par Dieu à notre espèce.

Oui, me disais-je, cet enfer a beau être froid par places, et par places plein de feux dévorants, comme l'enfer de l'Evangile et comme les cercles du Dante; il a beau être obscur, ténébreux, et rempli de déceptions, comme la caverne de Platon, il faut y rester. Mais il faut, tout en y restant, tourner ses yeux vers la Lumière.

En ce moment, je me rappelai le sermon sur *la montagne*, ce divin discours qui commence ainsi: *Bienheureux les pauvres*.

— Voilà une idée singulière qui traverse mon esprit, dis-je à mon ami. Me trompé-je? Il me semble que Platon me fait comprendre l'Evangile, et que Socrate m'explique Jésus. La montagne d'où Jésus proclame sa loi, cette montagne qui n'a pas de nom dans les évangélistes, tandis que tous les autres lieux où l'action se passe sont indiqués par leurs noms propres, cette montagne qui est seulement désignée en ces termes: «Jésus, considérant le peuple qui »l'entourait, monta sur la montagne, et parla ainsi; » ne serait-ce pas précisément la même montagne allégorique dont parle Socrate, la montagne située auprès de la caverne où le genre humain se repaît de fantômes?... Oui (continuai-je me parlant à moi-même et me confirmant dans ma pensée, pendant que mon ami paraissait réfléchir profondément sur ce que je venais de dire); oui, il n'y a pas à en douter, Jésus répond à Socrate, et Socrate annonça Jésus; l'Evangile de Jésus est la suite plus divine encore de l'évangile du maître de Platon. O sages tous deux crucifiés par les hommes, quand vous veniez racheter les hommes, je vous salue ensemble. Comment est-il possible qu'on vous ait séparés, vous qui êtes unis au sein de la Lumière!

— Il est bien certain, me répondit-il après un long silence, que Jésus n'a jamais pu prononcer, devant une multitude qui n'aurait pu entendre sa voix, le discours où S. Matthieu lui fait exposer sa doctrine. C'est donc une allégorie; et je ne vois rien qui contredise ton idée, que cette allégorie se rapporte à celle de Platon. Jésus monte sur la montagne qui, de l'antre ténébreux, conduit à la lumière; et que voit-il sur la montagne? Il voit l'essence des choses; il voit l'indivisibilité du genre humain dans la production de la richesse. Et il en conclut l'iniquité de la répartition actuelle. Et il s'écrie: *Bienheureux les pauvres!* Et il a raison. Car dans l'essence des choses, aux yeux de l'éternelle Intelligence, qui sait comment la richesse se produit, ce sont les pauvres qui produisent la richesse; de même qu'aux yeux de l'éternelle Justice, ce sont eux qui la méritent et qui l'obtiendront un jour, transformée, purifiée, divinisée par le principe qui, de l'Etre éternel tout-puissant, tout-aimant, tout-intelligent, s'est communiqué à l'homme et incarné dans l'Humanité. C'est l'homme uni à l'homme qui produit; c'est l'association humaine, la COMMUNION humaine qui produit la richesse, et non l'égoïsme. Donc *bienheureux les pauvres*, puisque c'est en eux, dans leur association, dans leur travail en commun sous la loi d'un maître, que subsiste, affaiblie et dégradée, la loi créatrice, la loi qui produit. O association humaine, société véritable, qui n'existes pas encore, mais qui seras un jour; si tu es déjà en germe dans le monde, si tu agis, et produis, et crées avant de t'être manifestée dans ta splendeur et dans ta gloire réservée pour l'avenir, c'est dans le peuple déshérité de la répartition et condamné tantôt à l'esclavage, tantôt au salaire, que tu agis, que tu produis, que tu crées. Là du moins tu es, tu es en germe. Là aussi est avec toi la puissance divine, dont tu n'es qu'un reflet et une image. Mais il fallait un homme prédestiné entre les hommes, un prophète après tant de prophètes, un successeur de Moïse, un successeur de Socrate, pour te découvrir, et, te faisant sortir de la souillure, te proclamer dans la gloire.

— O Jésus! m'écriai-je; et des larmes coulèrent de mes yeux. Je me sentais purifié par ces larmes de ma longue incrédulité, de mon scepticisme, et de ma fausse science.

En ce moment, une lourde main pesa sur mon épaule. Je me retournai brusquement, et me trouvai nez à nez avec la grosse figure du marin. Il avait encore cet air de courroux

et de reproche que je lui avais déjà vu; mais il me faisait toujours l'effet du meilleur homme de la terre, malgré ses mines furibondes et ses yeux qui roulaient dans leurs orbites.

— Vous êtes des fous! me dit-il, oui des fous! et il me fit la grimace. Celui-là, continua-t-il en montrant mon ami, est le plus fou de vous deux; mais, si vous le laissez faire, il vous rendra aussi fou que lui. Quelles sornettes nous contez-vous là, avec votre Jésus! Est-ce que vous êtes des femmes, ou de misérables *calotins?* Jésus! est-ce qu'il s'agit de Jésus? Que fait votre Jésus aux choses de ce monde? J'aimerais mieux invoquer la Vierge, comme j'ai vu faire, dans la Méditerranée, à ces imbéciles d'Italiens; car, dans l'Océan, il n'y a plus que quelques stupides sauvages de Saint-Pol-de-Léon qui invoquent quelque chose quand la mer est houleuse. Mais enfin, quant à être bête, j'aimerais mieux l'être tout-à-fait, et prier la Madone, comme il l'appellent, que votre Jésus: au moins, c'est une femme qu'on prie, et ça ragaillardit toujours le cœur de penser aux femmes. Mais tout cela, ce sont des bêtises. Du fer, des balles, voilà ce qu'il faut et ce qui suffit à des hommes. Mais...

Il fut quelque temps sans achever sa phrase. Je m'attendais à son éternelle redite. Il n'y manqua pas, en effet; et, ôtant sa pipe de sa bouche, il me lâcha un nuage de fumée en me criant de sa plus grosse voix:

— Vous êtes comme des rats!

J'éclatai de rire.

— Eh! vieux, lui dis-je, vous ne savez pas de quel Jésus nous parlons, moi et mon ami. Vous croyez bonnement que c'est de celui des prêtres! Il y en a un autre, vieux, que vous aimeriez comme nous, si vous le connaissiez.

— Bah! dit-il naïvement, il y en a donc eu plusieurs? je n'en savais rien. J'ai embarqué le 16 prairial an II, et je ne connais pas toutes vos histoires. Vous pensez bien que je n'ai pas lu comme vous! J'ai lu la vie de Jean-Bart et quelques autres livres encore, mais je ne me suis pas occupé de la vie de Jésus; ce n'était pas un marin. Enfin il y a donc eu un autre Jésus que celui des prêtres? c'est possible qu'il y ait eu quelque honnête homme de ce nom..... Mais c'est égal. Il ne s'agit pas de tant raisonner, ou de tant déraisonner. Du fer et des balles, je ne connais que ça.

— Savez-vous, vieux, ce que répondit Camille Desmoulins, quand on lui demanda son âge au tribunal révolutionnaire?

— Non.

— Eh bien! il répondit: *Trente-trois ans, l'âge du sans-culotte Jésus-Christ.*

— Vous voyez bien que vous vous moquez de moi. Camille Desmoulins parlait de Jésus-Christ, et non pas d'un autre Jésus.

— En ce cas, cela devrait vous donner à penser. Car pour que ce grand révolutionnaire Camille ait donné à Jésus un tel certificat de civisme, il fallait bien qu'il le méritât.

— C'est possible. Camille était un bon diable, quoique l'*autre* ait été forcé de lui couper la tête. S'il a dit cela de Jésus-Christ, il avait ses raisons, et peut-être avez-vous raison aussi. Mais c'est égal, tout cela ne me va pas. C'est trop loin de nous. Allez donc faire revenir le monde après je ne sais combien de siècles. Les prêtres ont fait de Jésus le *petit bon Dieu*, comme on dit dans mon village. Avec leur petit bon Dieu, ils nous ont crevé les yeux, et nous ont fait mettre à genoux. Je ne veux pas me mettre à genoux, moi! je ne m'y suis jamais mis que pour tirer le canon.

Et là-dessus le voilà de plus en plus furieux, qui finit par m'appeler *jésuite.*

Je riais, je riais aux éclats; je ne pouvais plus me contenir.

Plus je riais, plus il enrageait. Il jurait tous ses jurons, il maudissait le pape et les cardinaux, les évêques et les curés, et finissait toutes ses kyrielles d'injures par: « *Du fer, des balles!* je vous dis qu'il faut du fer et des balles, et pas autre chose. »

L'homme aux lèvres pincées cherchait vainement à le modérer. Ce personnage mystérieux, qui depuis longtemps n'avait pas proféré une parole, se bornant à nous écouter, paraissait souffrir impatiemment les incartades du marin.

— Silence, silence, lui cria-t-il à la fin. Vous êtes trop bavard!

Et s'adressant à moi:

— Citoyen, il faut que nous nous revoyions. Nous avons quelque chose à nous dire. Avec des hommes comme vous, que ne ferait-on point?

— Je ne vous comprends pas, repris-je. Que signifie ce langage, et qu'avons-nous à nous dire?

— Plus que vous ne croyez peut-être.

Je n'eus pas le temps de lui répondre. Notre attention fut détournée par un incident assez étrange. Le chauffeur causait, à quelques pas de nous, avec le grand charpentier et d'autres ouvriers. Ils rompirent tout-à-coup le cercle qu'ils faisaient autour du poële, et se portèrent tous ensemble à la table où nous étions. Puis le chauffeur, s'adressant à mon ami:

J'aime qu'on me mette les points sur les *i*, vous le savez. Dam! je suis comme cela, moi. Je ne dis jamais *je comprends* que quand je comprends. Je veux voir clair, et crains de me tromper; il ne faut pas se tromper quand on conduit une machine à vapeur! Voici donc ce que je veux vous demander. Je conviens maintenant que c'est nous, les ouvriers, qui payons les équipages des riches; et ces messieurs avec qui je causais en conviennent comme moi. Nous saisissons maintenant la malice de la chose. Il faudrait que la nation déterminât le revenu de tous ceux qui nous font travailler, comme elle fait pour les officiers. Au moins, à l'armée, les officiers ne peuvent pas gruger le soldat. Si la paye du soldat est de six sous, elle est de six sous; l'officier n'a pas à en rogner un liard. Et puis l'officier n'employe pas le soldat hors du service. Le capitaine d'une compagnie ne fait pas battre sa compagnie contre celle d'un autre capitaine. A la bonne heure, parlez-moi d'une machine ainsi organisée. Mais l'industrie! quel *tohubohu*, quel massacre, quelle guerre!...... Tenez! J'étais à Lyon dans les *Inexplosibles* de la Saône (*inexplosibles,* si l'on veut; c'est une enseigne comme une autre, une attrape pour les benêts, qui n'osent pas monter sur un bateau, crainte de la chaudière, mais qui se rassurent quand ils voyent en grosses lettres sur un écriteau *Inexplosibles;* ils se croyent garantis contre l'incendie). J'étais donc à Lyon dans les prétendus *inexplosibles,* bien attentif pourtant à ma chaudière et à graduer mon feu, lorsqu'un camarade vint me dire: « Veux-tu gagner dix sous de plus par jour. Il y a monsieur un tel qui vient de faire une concurrence à vos bateaux. Il prétend qu'il vous devancera d'une demi-heure dans le trajet de Châlons à Lyon. Il a besoin d'un chauffeur; il te donnera dix sous de plus. » « Grand merci! répondis-je, il me donnerait dix sous de plus aujourd'hui, qu'il me les retrancherait demain. D'ailleurs, je suis bien où je suis; je suis habitué à ma machine, elle à moi, nous nous connaissons. » Je refuse, un autre accepte; il y a tant de *meurt-de-faim.* Savez-vous ce qui est arrivé? Au premier voyage, l'entrepreneur de la concurrence était sur son bateau, qu'il avait appelé l'*Eclair.* Nous partons de Châlons au petit jour; je chauffais l'*Inexplosible*; celui qui avait accepté à ma place, et qui se nommait Jacques, chauffait l'*Eclair.* L'*Eclair* part le premier, et bientôt je le devance; je ne poussais pourtant pas mon feu plus qu'à l'ordinaire. J'arrive à Mâcon le premier; nous débarquons nos passagers pour Mâcon; et nous voilà en route pour Lyon. L'*Eclair* était toujours derrière. L'entrepreneur (je l'ai su depuis) se désolait. Il appelle Jacques: « Je suis perdu, dit-il, si nous n'arrivons pas les premiers. J'ai engagé cent mille francs dans cette affaire. Si l'*Inexplosible* nous devance, notre annonce fera rire de nous, et nous n'aurons pas de voyageurs. Il faut arriver les premiers; il le faut, il le faut à tout prix. Chauffez, chauffez fort, ne craignez pas d'élever la pres-

sion. — Mais, dit Jacques, il y a du danger, monsieur ; êtes-vous bien sûr de la chaudière? — Sûr ou non, il faut arriver. Vous n'avez que des ordres à recevoir de moi. Etes-vous donc un poltron? Je m'expose bien, moi capitaliste, à sauter, si tant est que nous devions sauter. Qui m'a donné un lâche de votre espèce? » Jacques ne répond rien ; il rentre dans sa cabine, boit un verre d'eau-de-vie, et chauffe. Il chauffa tant, le malheureux, qu'il arriva à Lyon ayant sur moi une avance de deux portées de fusil ; mais cric ! crac ! pataplan ! voilà que le bateau saute avec lui Jacques que je regrette de tout mon cœur, avec ce maudit capitaliste que le diable avait fait si hardi ce jour-là pour son malheur, et avec cinquante passagers, des hommes, des femmes, des enfants : c'était horrible à voir ; imaginez les membres de ces pauvres créatures rejetés jusque sur le quai de Lyon, ou flottant au milieu des eaux. Hé bien ! voilà l'industrie ; des faillites, des baisses de salaire, une guerre de tous contre tous, enfin un *tohubohu*. Mais qui gagne à tout cela? vous nous l'avez bien fait voir : les capitalistes, ceux qui ayant déjà beaucoup d'argent, sont les maîtres des petits entrepreneurs comme des ouvriers, des machines comme du travail. Ceux-là, étant toujours les maîtres, mettent de leur côté tout ce qu'ils veulent mettre. C'est ainsi que nous les payons, nous qui travaillons ; nous les payons par notre travail même, tandis qu'ils se carrent, prétendant que ce sont eux qui nous payent, qui nous font manger le morceau de pain que nous mangeons. Vous nous avez fort bien expliqué tout cela ; et quoique je n'aie pas compris la centième partie de vos paroles, j'en ai compris assez, pour ne l'oublier de ma vie. Mais nous avons, moi et ces messieurs, une question à vous faire, une simple question. Peut-être cependant, toute simple qu'elle soit, ne pourrez-vous pas nous satisfaire. Voici de quoi il s'agit. Vous nous avez dit que le budget public, le budget national, le budget proprement dit, celui que votent les Chambres, est d'un milliard je ne sais combien de millions. Supposons un milliard et demi, en comprenant une foule d'impôts perçus en dehors de ce budget, tels que les droits d'octroi des villes et les taxes de tous genres. Or, à combien croyez-vous que s'élève le budget non public, le budget occulte levé arbitrairement par les capitalistes, par les seigneurs de l'industrie, sur le travail de la nation, et par conséquent sur nous prolétaires, qui composons la presque totalité de cette nation?

Le lecteur se rappelle cette comédie où le *joueur*, occupé de ses pertes de la veille, est interrompu par son valet qui lui demande :

> Ce Sénèque, monsieur, était un honnête homme ;
> Était-il de Paris?

Le *joueur* répond, sans se détourner de ses pensées : *Non, il était de Rome.*

Mon ami, sans sortir de sa rêverie (car il paraissait à peine avoir écouté la longue allocution du chauffeur), répondit vivement et sans autre commentaire :

— Quatre milliards.

— Corbleu ! nous avons bon dos, s'écria le grand charpentier, s'il est vrai que nous payons tout cela. Quatre milliards et un milliard et demi, ça fait cinq milliards et demi. Mais combien donc gagne la France pour payer cinq milliards et demi?

— La France, dit mon ami, produit par an neuf milliards.

— La France, interrompis-je, ne produit que neuf milliards, et tu dis que nous en payons cinq et demi aux gouvernants et aux capitalistes ! il ne nous en resterait donc que trois et demi !

— C'est tout ce qui nous reste, répondit mon ami.

— Combien sommes-nous, dis-je, pour vivre avec ces trois milliards et demi?

— Nous sommes trente-trois millions.

— Et eux, les gouvernants et les capitalistes, combien sont-ils?

— Ils sont un million, c'est-à-dire deux cent mille propriétaires et leurs familles.

— Voilà qui est affreux, dis-je. Comment ! trente-trois millions d'hommes, d'un côté, vivant avec trois milliards et demi de salaire, et un million de l'autre partageant cinq milliards et demi ! quelle effrayante inégalité !

Oui, dit mon ami, nous sommes trente-trois millions qui n'avons pas, en moyenne, cent francs par tête ; et ils sont un million qui ont par tête, en moyenne, cinq mille cinq cents francs de revenu ! Voilà les chiffres !

— Parbleu, madame, s'écria un jeune homme qui n'avait encore rien dit, mais qui en revanche avait écouté attentivement, versez un litre, et que chacun de nous boive à la santé de monsieur.

— C'est ça, Ferdinand, c'est avoir des sentiments, dit le vieux marin ; tu es reconnaissant, ça me plaît.

Je fis venir un litre à mon tour, le marin fit de même, et tous ceux qui étaient dans la boutique trinquèrent de nouveau avec nous. Mais cette fois ce ne fut pas au cri de : *Vive la liberté.* Je ne sais ce qui s'était passé dans les autres ; mais, quant à moi, ces chiffres étonnants, prodigieux, qui me montraient à quel point, au nom de la liberté même, nos fers étaient rivés, m'avaient fait une impression indéfinissable.

— Es-tu bien sûr de ce que tu nous dis là? continuai-je.

— Oui, reprit-il ; mais le plus grand mal, ce n'est pas que l'inégalité existe déjà à ce point. Le plus grand mal, c'est qu'elle continuera de faire des progrès, et qu'elle emportera la France. Chaque jour, chaque heure, chaque minute nous conduit de l'inégalité affreuse où nous sommes à une inégalité plus affreuse encore. Nous ne faisons rien qui n'augmente cette inégalité. Tout travail, toute production, toute invention nouvelle l'augmente. Et comment n'en serait-il pas ainsi, puisque sans cesse le *revenu net* augmente, tandis que le *salaire* n'augmente pas.

— Mais le remède? lui dis-je.

— Ah ! le remède ! s'écria-t-il.

Il se passa en lui je ne sais quoi, comme la première fois qu'il s'était subitement interrompu dans ses raisonnements. Sa figure prit l'expression d'une profonde tristesse. Il leva les yeux au ciel, et, comme hors de lui, il me répéta ce qu'il m'avait déjà dit :

— Des tigres, des loups, des renards, des... que veux-tu faire avec cela?

Puis il ajouta :

— Nous sommes dans la période de la féodalité industrielle. M. Aguado ou M. de Rothschild, voilà les Montmorency de la France.

Et il se mit à rire d'un rire qui me fit mal.

Les ouvriers le regardaient avec un certain étonnement, mêlé d'admiration.

Le marin me dit à voix basse :

— Je vous ai déjà dit qu'il est un peu fou, votre ami...... Mais c'est égal, ajouta-t-il, il dit de bonnes choses.

— Non non, m'écriai-je tout haut ; il n'est pas fou. C'est la propriété telle que nos vices la font qui est la cause de tous nos maux. C'est vous, vieux, c'est moi, c'est nous tous qui sommes fous. Nous sommes ces tigres, ces loups, ces renards dont il parle.

Et laissant le marin, oubliant où nous étions et qui nous entourait, tout entier à l'idée, je pris mon ami par le collet, et m'écriai :

— Achève de me satisfaire. Je ne sortirai pas d'ici que tu ne m'aies défini clairement la propriété. J'ai besoin de savoir si tu es fou, en effet, ou raisonnable.

— Est-ce la propriété en général que tu veux que je te définisse? Hé bien, c'est *le droit de tous et de chacun à la propriété.*

— Ce n'est pas la propriété en général, c'est la propriété à l'usage de l'individu que je veux que tu me définisses.

— Cette seconde définition n'est qu'un corollaire de l'au-

tre. Si la propriété en général est *le droit de tous et de chacun à la propriété*, il s'ensuit que la propriété individuelle est *le droit pour chacun d'user d'une chose déterminée, de la façon que la Loi détermine*. En d'autres termes, et pour employer ce qui est bon dans la définition que les légistes donnent ordinairement de la propriété, c'est *le droit d'user, tel que le détermine la Loi*.

— Je t'entends; tu rejettes de la définition des légistes le *droit d'abuser*....

— N'est-ce pas une des hontes de l'esprit humain que d'avoir proclamé le droit d'abuser. Ces termes mêmes *droit* et *abus* hurlent de se trouver ensemble.

— Et tu fais intervenir la Loi dans l'usage.

— Assurément. La Loi seule fonde la propriété, c'est donc elle qui en détermine l'usage.

Je ne sais comment vous êtes, Lecteur, quand vous recevez de quelqu'un la vérité; mais moi je n'ai jamais pu entendre une idée juste sortir de la bouche d'un homme sans me sentir son obligé et sans être reconnaissant envers lui.

— Merci, dis-je à mon ami; je n'oublierai pas ce que tu m'as appris. La conversation a suivi je ne sais quel détour; mais c'est assurément un détour heureux pour moi, que celui qui, d'une voiture passant sur le quai, nous a conduits à des vérités si certaines. Notre point de départ fut très simple: Sont-ce les riches qui payent les pauvres, ou les pauvres qui payent les riches? Mais nous n'avons pu le savoir, ou du moins moi je n'ai pu le savoir qu'après avoir pénétré dans la sphère où réside, comme dit Platon, la Cause, et avec elle la vraie Justice. Pour me conduire jusque là, tu t'es accommodé à ma faiblesse, et tu as consenti à te servir de mon langage. J'étais enivré de ce qu'on appelle l'économie politique: tu as discuté avec moi en employant l'espèce d'*argot* dont se compose cette prétendue science. Je faisais consister toute vérité dans la connaissance du fait. Tu m'as expliqué la vraie nature du fait; tu m'as montré le salaire payant le capital qui semble le payer, et tu m'as révélé ainsi la *malice de la chose*, comme on disait tout-à-l'heure, malice qui fait les travailleurs pauvres et les oisifs riches. Je n'oublierai jamais tes deux budgets, le budget des capitalistes, et le budget de l'Etat, qui est encore à bien des égards le budget des capitalistes, ni ta formule de la propriété actuelle suite de la féodalité. Ce sont des pensées qui se gravent et ne s'effacent plus. En t'écoutant, je croyais toujours marcher sur mon terrain ordinaire, quand déjà j'avançais dans une région tout-à-fait inconnue de moi. Je me suis trouvé tout-à-coup dans la science, dans la science véritable, dans ce qu'on pourrait appeler la philosophie de l'économie politique. Tu m'as montré comment la richesse se produit indivisiblement par tous, et comment le partage, ou ce qu'on appelle la distribution, constitue plutôt aujourd'hui un pillage qu'un partage véritable. Tu m'as expliqué l'illusion qui fait que tous les hommes prennent le partage de la propriété pour la propriété; et de cette illusion funeste, de ce partage insensé, de ce pillage, j'ai vu sortir le mal. J'ai donc vu comment l'ignorance humaine engendre la fausse propriété et tout le cortège des innombrables fléaux qu'elle entraîne avec elle. Alors tu as fait apparaître à mes yeux, au moment convenable, Socrate et Jésus, et tu me les as fait comprendre l'un par l'autre.

— Je t'assure que tout cela s'est fait naturellement et sans nul apprêt. C'est toi d'ailleurs qui as conduit la conversation, je n'ai fait que te répondre.

— Oui, je jure qu'avec toi, guidé par tes paroles qui étaient pour moi comme des ailes, j'ai pu m'élever aujourd'hui jusqu'à voir ce que je n'avais jamais soupçonné, le Bien suprême, cause du bien humain ou de la propriété; et je sais maintenant ce que devrait être la propriété sur la terre et ce qu'elle est. Merci, encore une fois; me voilà riche, tu m'as enrichi. La vérité est une richesse, quoi qu'en dise le vieux ici présent, qui ne connaît que le fer et les balles.

— Le vieux dit que vous êtes des fous, interrompit le marin, et de plus de pauvres diables!

— Non, poursuivis-je, nous ne sommes ni fous ni pauvres, quoique nous n'ayons peut-être pas à nous deux vingt sous dans notre poche; nous ne sommes ni fous ni pauvres, puisque nous savons en quoi consiste la vraie propriété et la vraie richesse. Rousseau n'a-t-il pas dit: «La vérité générale et abstraite est le plus précieux de tous les biens; »sans elle, l'homme est aveugle; elle est l'œil de la raison; »c'est par elle que l'homme apprend à se conduire, à être »ce qu'il doit être, à faire ce qu'il doit faire, à tendre à sa »véritable fin.»

— Rousseau était un autre fou, grommela le marin.

— Nous sommes si peu fous, mon cher, qu'en nous s'est vérifié ce que dit Socrate, qu'il faut avoir pénétré dans le monde des essences (tant pis pour vous, vieux, si vous ne comprenez pas), qu'il faut, dis-je, avoir vu l'idéal, pour posséder quelque notion politique véritablement pratique. Vois, en effet (continuai-je en m'adressant à mon ami), ce qui est arrivé, lorsque je t'ai ramené brusquement sur la terre, en te demandant *subitò* une définition de la propriété, une définition pratique, que tout le monde pût comprendre et accepter. Tu n'as pas hésité, tu m'as servi à la minute. Tu me l'as donnée à l'instant même, cette définition, nette, précise et si pleine d'évidence, qu'il faudrait être insensé, ce me semble, pour lui refuser son assentiment. C'était le fruit de notre voyage *en haut*, si je puis m'exprimer ainsi. Car cette définition de la propriété était en quelque sorte le résumé de tout ce que tu avais dit sur l'essence de la propriété.

— Elle en était au moins la suite et la conclusion.

— Une théorie qui conduit à une vérité claire ne saurait être une erreur. Or est-il rien de plus conforme au bon sens que cette définition, qui exclut l'*abus* de la propriété, et fait intervenir la *loi* dans l'*usage* ou la *jouissance*. L'idéal qui te l'a fournie est donc réellement l'idéal. Comment se fait-il qu'une pareille définition ne soit pas en tête de toutes les constitutions? Cette vérité n'a-t-elle donc jamais été vue par les législateurs, formulée, décrétée, sanctionnée?

— Elle l'a été! me dit-il, elle l'a été! elle l'a été!

Il répéta trois fois ces mots *elle l'a été* avec un enthousiasme que je ne saurais rendre. C'était comme s'il m'eût appris la plus heureuse nouvelle du monde; et je doute qu'Archimède, lorsqu'il s'écria *J'ai trouvé*, ait eu un accent plus sublime.

Mais il s'arrêta tout-à-coup, et se mit à réfléchir. Avait-il rencontré un obstacle qui l'empêchât de s'expliquer?

Enfin il se dit à lui-même, assez haut pour que je l'entendisse:

— Il faut bien *qu'il le voie* tôt ou tard!

Qu'avait-il donc à me faire voir! Il me regardait, il me considérait; il semblait se tâter, pour savoir si j'étais digne qu'il me montrât ce que je devais voir tôt ou tard.

Tout-à-coup il ouvre son gilet avec tant de vivacité qu'il arrache presque les boutons, et le voilà qui détache de son cou une forte chaîne d'acier à laquelle pendait... comment appeler ce qui était attaché à cette chaîne? faut-il l'appeler une boîte, une plaque, ou un médaillon?

Pour la grandeur, cet objet ressemblait bien, en effet, à ces larges *plaques* que portent dans les cours les chambellans, les ministres, les ambassadeurs, et *tutti quanti*. On appelle vulgairement ces plaques des *crachats*. Est-ce pour signifier que l'auguste monarque a daigné *cracher* sur ceux qu'il honore? Les rois ressemblent-ils au Dalaï-Lama, dont les ordures sauvent! A ce propos, je viens de lire dans un journal que le nouveau roi de Suède a craché, à son avénement au trône, sur........ je ne dirai pas sur qui. Voyez la liste dans les *Débats*. Est-ce que la reine Pomaré n'a pas aussi institué quelque ordre à crachats pour en gratifier les poètes sonores de Paris et les philosophes éclectiques?

Ce que je puis affirmer, c'est que mon ami n'avait jamais reçu aucun crachat d'aucun roi. Il n'était chevalier d'aucun ordre, ni de la jarretière, ni de l'éperon, ni de la toison d'or, ni du lion, ni de l'aigle blanc ou noir ou rouge, ni de l'écrevisse, ni de la tortue, ni de l'éléphant. Seulement il avait un insigne qu'il ne portait pas ostensiblement, puisqu'il le mettait entre sa chemise et son gilet.

Les plaques des grands seigneurs sont plates et sans profondeur; elles ne consistent qu'en une simple étendue brillante, une pure (ou impure) surface. Mais le médaillon de mon ami avait une profondeur mystérieuse; il s'ouvrait par un ressort.

Il commença par le tirer hors d'une sorte d'étui ou de gaîne, qui me parut faite ou recouverte d'un épais velours. Nous vîmes alors une boîte, convexe par-dessus, concave par la face destinée à reposer sur la poitrine, et dont l'épaisseur était à peu près celle d'une montre ordinaire. Cette boîte avait la forme ronde, comme le soleil et la lune. Elle était d'argent, mais recouverte d'un côté par une glace; sous cette glace était un portrait. Le cadre était d'or tout uni; seulement quatre chatons avaient dû renfermer des pierres précieuses, qui avaient été enlevées, à l'exception d'une seule, qui me parut un rubis, un beau rubis entre le rose et le pourpre.

Surpris de cet étrange talisman, que j'ignorais faire partie de l'habillement de mon ami, je le reçus de sa main, et me mis à le considérer d'un air... je ne saurais dire l'air que j'avais; ce devait être une sorte de stupéfaction mêlée d'inquiétude sur la santé morale de mon ami. Quel rapport, en effet, pouvait-il y avoir entre cet objet de toilette et notre conversation? Le chauffeur, qui regardait par-dessus ma tête, vit tout de suite qu'il y avait un secret, et me dit: — «Ouvrez donc, que nous voyions ce qu'il y a dedans. Quel drôle de bijou! C'est-il malheureux que ces pierreries soient ôtées! Le beau rubis balais qui reste! Ça vaut de l'argent.» Je n'écoutais pas le chauffeur; je regardais tristement le portrait recouvert de sa glace, laquelle était largement fêlée en deux endroits, malgré l'étui de velours. Ce n'était pas une miniature délicate, une peinture au pastel ou à l'huile, que ce portrait, mais un simple trait, un crayon sur du papier gris, qui paraissait avoir été bien des fois mouillé de larmes; car on voyait comme les marques qu'auraient laissées des pleurs. Non, ce portrait ne pouvait pas être l'œuvre d'un peintre, ni même de quelqu'un qui sût dessiner. C'était une esquisse péniblement faite par une main bien inhabile sans doute, et qui avait effacé souvent et repassé sur les traits. Pourtant il y avait dans cette ébauche une expression remarquable, et tant de naturel qu'on pouvait dire avoir vu l'homme qu'elle représentait. Une main novice, guidée par l'amour, peut arriver à l'expression et à la ressemblance mieux que la main du peintre le plus habile; un simple crayon vaut quelquefois sous ce rapport un portrait. C'était une belle tête de jeune homme, et qui me parut avoir quelque ressemblance avec mon ami.

— Ouvrez donc, me disait l'impatient chauffeur.

Je pressai un ressort, et le médaillon s'ouvrit.

— Rien dedans! dit le chauffeur.

— Si fait, lui dis-je.

J'apercevais un papier, mais qui était tout rouge.

Je dépliai ce papier. Je vis une tache de sang, si grande qu'elle couvrait presque la feuille tout entière.

Ce n'était pas du sang comme celui qui sort des veines; c'était du sang comme celui qui sort des artères, comme celui qui sort du cœur.

Je ne sais ce que la vue de ce sang répandu sur ce papier et conservé dans sa substance, où il avait séché, produisit sur moi; mais ma main tremblait, et j'étais tout troublé.

— Lis ce qui est écrit sous ce sang, me dit mon ami. Lis donc. et comprends.

Je lus sans rien comprendre. Mes yeux seuls parcouraient les caractères. Mon âme était absente de mes yeux; mon esprit ne lisait pas.

Mon ami s'en aperçut.

— Eh quoi! me dit-il. Tu me demandais tout-à-l'heure si la plus importante des lois qui concernent l'Humanité avait été aperçue par les législateurs; je t'ai répondu qu'elle l'avait été. Je t'en donne maintenant la preuve; et tu ne comprends pas le rapport qui existe entre cette page imprimée, cette page immortelle que tu as sous les yeux, et notre conversation. Laisse ton émotion, oublie ce sang. Je le porte bien, moi, ce sang, sur mon cœur! Toi, à qui il est étranger, tu peux bien lire la loi à travers ce sang.

Je relus, et je compris.

— Ah! m'écriai-je, tu as raison à ce point! Est-ce possible ce que je vois? Ce que tu me disais n'est pas un rêve, une utopie, une suite de raisonnements abstraits! Cela a été légiféré par les représentants du peuple! Cela a été la loi, cela est la loi! Vraiment! je ne rêve pas!

— Oui, dit-il c'est la loi, la vraie loi, la loi fondée sur la vérité. Ou plutôt, c'est la base des lois, la base éternelle des seules lois véritables, si on veut fonder les lois, non sur le fait, mais sur la justice et la raison.

Et, se levant, il lut à haute voix, devant tous les ouvriers étonnés, ce qui était écrit, imprimé, sur la page toute tachée de sang.

— Citoyens, leur dit-il, voici la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* que viennent de rédiger vos législateurs:

«Les représentants du Peuple Français, réunis en »Convention nationale, reconnaissant que les lois hu»maines qui ne découlent point des lois éternelles de la »Justice et de la Raison ne sont que des attentats de l'igno»rence et du despotisme contre l'Humanité; convaincus que »l'oubli et le mépris des droits naturels de l'homme sont les »seules causes des crimes et des malheurs du monde; ont »résolu d'exposer dans une déclaration solennelle ces droits »sacrés et inaliénables, afin que tous les citoyens, pouvant »comparer sans cesse les actes du gouvernement avec le »but de toute institution sociale, ne se laissent jamais op»primer et avilir par la tyrannie; afin que le peuple ait tou»jours devant les yeux les bases de sa liberté et de son bon»heur, le magistrat la règle de son devoir, le législateur »l'objet de sa mission.

»En conséquence, la Convention Nationale proclame, »à la face de l'univers, et sous les yeux du Législateur »immortel, la déclaration suivante des droits de l'homme »et du citoyen:

»Article I. Le but de toute association politique est »le maintien des droits naturels et imprescriptibles de »l'homme et le développement de toutes ses facultés.

»Art. II. Les principaux droits de l'homme sont celui de »pourvoir à la conservation de son existence et la liberté.

»Art. III. Ces droits appartiennent également à tous les »hommes, quelle que soit la différence de leurs forces phy»siques et morales. L'égalité des droits est établie par la »nature. La société, loin d'y porter atteinte, ne fait que la »garantir contre l'abus de la force, qui la rend illusoire.

»Art IV. La liberté est le pouvoir qui appartient à »l'homme d'exercer à son gré toutes ses facultés. Elle a la »justice pour règle, les droits d'autrui pour bornes, la nature »pour principe, et la loi pour sauve-garde.

»Art. V. *La propriété est le droit qu'a chaque citoyen »de jouir et de disposer de la portion de biens qui lui est »garantie par la loi.*

»Art. VI. *Le droit de propriété est borné, comme tous »les autres, par l'obligation de respecter les droits d'au»trui.*

»Art. VII. *Il ne peut préjudicier ni à la sûreté, ni à »la liberté, ni à l'existence, ni à la propriété de nos sem»blables.*

»Art. VIII. *Toute possession, tout trafic qui viole ce »principe est essentiellement illicite et immoral.*

»Art. IX. La société est obligée de pourvoir à la subsis-

»tance de tous ses membres, soit en leur procurant du tra-»vail, soit en.... »

Tout-à-coup un grand bruit qui s'éleva dans la boutique, des cris, des vociférations, forcèrent mon ami d'interrompre sa lecture.

PIERRE LEROUX.

SOUVENIRS D'ALGÉRIE.

IVe COURSE : LE SAHEL.

IIIe Partie. — La Boudjaréah.

26 septembre. Il est impossible de se promener aux environs d'Alger. La chaleur et la poussière rendent les routes inabordables, et ce n'est qu'à une grande distance qu'on rencontre des sentiers ombragés et de frais ravins. Près la porte Bab-el-Oued, il y a bien le Jardin des Condamnés, planté sous la direction du colonel Marengo, et rempli de jolies fleurs; mais il ne donne pas encore assez d'ombre, et d'ailleurs le public n'y est admis que le dimanche. (J'y ai remarqué une colonne dédiée par les soldats à Napoléon, et portant cette inscription: *Son génie avait rêvé cette conquête!*) — En face du Jardin des Condamnés s'étend une esplanade poudreuse que rafraîchit, le soir, la brise de mer, mais qui n'offre aucun attrait dans la journée. — Plus loin, s'élève sur un rocher isolé le Fort des vingt-quatre heures, vieux, massif, pittoresque d'architecture et de position, et qui, rendu inutile par les nouvelles fortifications, doit bientôt disparaître. — Au-delà des murs de la nouvelle enceinte, vers l'Hôpital du Dey, la mer a creusé dans le roc une petite baie toute parsemée de fragments de rochers. Nous prenions souvent plaisir à venir nous asseoir sur un petit promontoire, et à respirer l'air frais que nous renvoyaient les vagues se brisant sur la côte. De là, nous avons assisté à une pêche de nuit, mieux éclairée par le clair de lune que par les torches des pêcheurs.

Voilà nos seuls buts de promenade. Nous désirions pourtant explorer à pied les environs d'Alger. Nous avions parcouru la partie du Sahel qui s'étend vers la Métidjah; nous voulons connaître aussi le massif de collines qui s'élève entre El-Byar et la mer. De ce côté, pas de routes tracées: ce sera une course de montagnes. En regardant la carte, où les hauteurs sont cotées, mon cousin s'aperçoit que là se trouve le plus haut sommet du Sahel, couronné par une redoute qu'on appelle la Vigie (1). Il calcule la distance, et, sans autres renseignements, nous voilà tous deux en route, à 6 heures du matin, en dépit d'un soleil déjà brûlant.

Nous suivons la longue et tortueuse rue Bab-el-Oued; nous passons devant l'église catholique, ancienne mosquée fort petite, mais d'un style caractéristique; nous traversons l'esplanade, nous sortons de l'enceinte, et, quittant la route du bord de la mer, nous commençons à gravir les pentes de la Boudjaréah, vers un ravin formé par le ruisseau qui donne son nom à Bab-el-Oued (Porte de la Rivière). Une sorte de faubourg s'est formé là par la construction de plusieurs usines, qui nous envoyent les désagréables exhalaisons du charbon de terre. Au milieu d'un champ se soutient encore une tour massive, éventrée, décrénelée, dernier vestige d'une forteresse moresque. Un peu plus loin, un aqueduc prend les eaux du ravin, et les conduit à la fontaine ombragée de palmiers qui s'appuye sur les anciennes murailles d'Alger, vis-à-vis l'esplanade. La route, inachevée, s'arrête dans les grandes carrières où puisent incessamment nos infatigables architectes. Nous grimpons au hasard sur la pente la plus abrupte, à travers les ajoncs, les chardons, et les cailloux roulants, arrêtés par les haies d'aloès et de cactus, que nous devons tourner, faute de hache pour ouvrir des brèches dans ces murs d'épines, contraints de suivre les ondulations des collines, de descendre dans les ravins creusés par les pluies torrentielles de l'hiver, pour remonter ensuite une pente plus raide encore, mais nous dirigeant toujours vers un bouquet d'arbres que nous apercevions à mi-côte. Après une heure d'escalade, le soleil sur le dos, le rocher brûlant sous les pieds, sans fruits, sans eau, sans ombre, nous gagnons avec bonheur ces grands figuiers. A peine sommes-nous assis, à peine commençons-nous à respirer, cherchant sur la carte un sentier qui puisse nous conduire à la Vigie, et regardant vers la mer avec une longue-vue, lorsqu'un bruit de voix inquiètes et discordantes attire notre attention. Nous apercevons alors une maison soigneusement cachée par le feuillage et par de grandes haies d'aloès. De là, sort une bande de gamins et gamines moresques, qui nous apostrophe aigrement en langue franque parsemée d'arabe. Je réponds avec une sorte de baragouin à mon usage particulier; la conversation s'anime à l'aide de nombreux quiproquos. Ils insistent néanmoins pour obtenir une réponse catégorique. — *Comprends pas. Non intendo! — Che vuoli? — Niente, nada, rien! — Jâ, oulod, anda fissa!* (Allons, enfants, partez vite!) — A cette conclusion, nous leur rions insolemment au nez, et nous nous amusons à les examiner sans plus répondre. L'orateur, un gars de 12 à 15 ans, très mince, très maigre, très pâle, très long, a la mine plus douce et plus avenante que son discours; un de ses frères, drôle de huit ans, noir, hargneux, les traits heurtés, porte dans ses bras un enfant de deux à trois ans; puis vient une petite fille, fort jolie, fort mutine, l'œil pétillant de malice, et courant légèrement malgré ses larges pantalons verts, etc., etc. La petite peste nous voyant bien déterminés à ne pas bouger, court à la maison crier: *Fâtéma! Fâtéma!* Les hurlements d'une grosse chienne de berger lui répondent. Elle la détache, et voilà Fâtéma décrivant des cercles autour de nous, hérissant son poil roussâtre, aboyant avec fureur, et surtout avec prudence, à plus de dix pas, reculant au moindre geste, mais hurlant plus fort. Ces démonstrations amicales et les injures dont les assaisonnaient nos hôtes commençaient à m'ennuyer, et je voyais bien qu'Edouard n'était pas plus rassuré que moi. Depuis les carrières, nous n'avions rencontré ni gens, ni bêtes, ni habitations, et les cris de ces mauvais garnements pouvaient nous attirer quelque affaire. Cependant nous tenions à nous reposer, et à garder notre dignité de Français... Comme Fâtéma se rapprochait d'un bond menaçant, j'ouvre un grand couteau-poignard. La petite fille rappelle à grands cris Fâtéma, qui n'attendait pas ses conseils, d'ailleurs, pour se mettre en sûreté; la queue entre les jambes, l'intrépide animal avait sauté en arrière. Cependant, loin de l'apaiser, je n'ai fait qu'irriter sa loquacité. Alors Edouard fait jouer sa longue-vue. Les gamins, épouvantés par cette arme inconnue qu'il manie avec aisance, rattrapent Fâtéma, la traînent à la maison (ils aimaient leur chien plus qu'eux-mêmes, et peut-être voyaient-ils que nous ne voulions les combattre qu'à coups de langue), et ils reviennent rôder autour de nous, pressant notre départ d'une manière peu flatteuse. Nous partons après un quart d'heure de repos agité, sans obtenir un mot de renseignement.

Nous montons à l'aventure dans les broussailles épineuses, n'apercevant nul sentier, nulle habitation, nulle trace de culture. Arrivés au sommet, il faut descendre dans un ravin, remonter encore, et toujours au hasard, toujours à travers champ, c'est-à-dire à travers les landes et les rochers. De distance en distance, derrière un bouquet d'arbres, nous dénichons une maisonnette, et nous demandons notre chemin. Mais des Maures demi-nus, de vilains Nègres hébétés, des Juifs soupçonneux, nous pressent de partir sans vouloir comprendre nos questions. Notre entreprise commence à nous sembler difficile, périlleuse presque, et surtout très fatigante. Enfin nous trouvons une sorte de masure habitée par un Européen qui fait des briques. Il nous enseigne un sentier qui conduit à la maison du juif Ben-Durand, vers le point culminant de la Boudjaréah. Nous gagnons enfin la hauteur où se trouve la grande et belle villa de ce juif (que le procès du général de Brossard a rendu tristement célèbre). Il n'y a ni jardin ni source, le puits est recouvert et fermé par un cadenas; et nous ne pouvons ni nous désaltérer, ni profiter de l'ombre des arbres qui ornent les abords de ces bâtiments soigneusement entourés d'aloès et de cactus. Un vieux Juif bêche la terre; il nous interpelle à son tour: *Che vuoli?* — Nous venons voir, *vedere, guardare.* — *Ebben, gardez!*

Nous profitons de la permission, et vraiment la vue d'Alger, de la mer, et d'un groupe du Sahel, nous dédommage amplement de nos fatigues. Cependant Edouard me montre devant nous un mamelon plus élevé, couronné par une redoute: c'est la Vigie, c'est de là que nous dominerons tous les sommets du Sahel. Il faut achever notre ascension; et nous arrivons enfin, épuisés, déchirés, rôtis et calcinés, au but de notre course. Un vent assez frais nous rafraîchit bientôt, malgré l'ardeur croissante du soleil, et nous admirons à notre aise le magnifique panorama du cercle d'Alger.

A nos pieds, les sommets arrondis de toutes les collines, et les ravins étroits, profonds, qui les séparent, sont parsemés d'arbres touffus et d'élégantes villas. Le soleil fait resplendir toutes ces maisons, blanchies à la chaux, et nous comptons au loin tous les villages que nous avons déjà parcourus: Douéra, Crescia, Saoula, Delly-Ibrahim, Saint-Ferdinand, Chéraga, et l'édifice des Trappistes, El-Byar, le fort l'Empereur, Mustapha, Kouba, et la Maison carrée. Au-dessus de la Métidjah couverte de vapeurs, nous distinguons Blidah. De Raz-el-Amouch au cap Matifû, le Petit-Atlas, entr'ouvert par la gorge de la Chiffa, forme un rideau grisâtre à plus de douze lieues, tandis qu'au nord les flots éblouissants de la Méditerranée font pâlir l'azur du ciel à l'horizon. Vers l'ouest, nous apercevons au large le cap Bengut, et, par-dessus les dernières montagnes du Petit-Atlas, les pics du Jurjura. Enfin, entre Alger et Sidi-Ferruch, la chaîne du Sahel, bien que plus basse que la Vigie, se relève assez pour nous dérober la vue de la mer. La lumière éclatante, qui détache en clair les arbres et les bâtiments sur le gris de la terre et sur l'azur vaporeux du ciel, embellit jusqu'au moindre buisson, creuse l'ombre des ravins, et fait ressortir avec splendeur tous les contrastes fortement tranchés de cette nature chaudement colorée. Il serait difficile, peut-être, de trouver au sommet de la Boudjaréah le sujet d'un paysage; mais nous conseillons la course de la Vigie à tous ceux qui voudront jouir du brillant coup-d'œil des environs d'Alger. Un tel panorama dédommage bien des fatigues d'une longue ascension.

L'Oued, dont nous avons traversé l'embouchure en sortant d'Alger, prend sa source au pied de la Vigie; et il s'est creusé un ravin profond, couvert d'une épaisse verdure. Peu désireux de recevoir encore les compliments des indigènes aimables qui garnissent la route déjà parcourue, nous entreprenons de dégringoler par ce ravin. Mais les chûtes du ruisseau deviennent bientôt si escarpées, que nous le côtoyons à distance seulement. Des arbres de toute espèce entassent leur feuillage au-dessus du précipice; partout s'élèvent de charmantes villas, et nous nous félicitons de notre bonne inspiration... A la rencontre de trois sentiers, trois chiens, aussi roux, aussi maigres, aussi hargneux que Fâtéma, se précipitent sur nous. A leurs jappements se joignent les piailleries d'une demi-douzaines de Négresses, aux voix plus aigres et plus perçantes que des perruches, et les apostrophes grondeuses de quelques jardiniers juifs armés de bêches et de rotins... Quelques gestes menaçants écartent nos ennemis les plus pressants, ces poltrons de chiens; et nous traversons hardiment les indigènes, qui s'apaisent en nous voyant nous éloigner tranquillement. A tout ce tumulte, nous avons gagné de traverser un jardin charmant, et de trouver un chemin garanti du soleil par les rochers, et par l'ombre des grands cactus et des arbres verts qui garnissent toutes les sommités. Par moments, le sentier, tracé dans le roc par les mulets, traverse le ravin; et nous pouvons nous désaltérer au mince filet d'eau que les feuilles creuses et triangulaires de l'aloès, assujéties à l'extrémité de quelques rochers, soutiennent au-dessus d'un réservoir bourbeux. L'eau tombe claire et pure de ce canal pittoresque, pour se perdre aussitôt dans les potagers qui couvrent le fond du précipice sur presque tout le cours du ruisseau. — Nous arrivons au pied de la Poudrière, nous retrouvons les carrières et l'aqueduc, le soleil et la poussière; et nous rentrons à dix heures, haletants, affamés, et surtout très chagrins de n'avoir pas l'ombre d'une aventure à conter, après avoir relancé les indigènes dans leurs repaires les plus cachés, et dans la partie la moins fréquentée de tout le Sahel.

PH. EL.

(1) 402 mètres au-dessus du niveau de la mer.

BOUSSAC. — IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX.

Cette Revue paraît le 1er dimanche de chaque mois.
TROISIÈME ANNÉE. On s'abonne chez l'Éditeur, A BOUSSAC, departement de la Creuse. NOVEMBRE-DÉCEMBRE
N° 2, 3, 4. Prix de l'abonnement : CINQ FRANCS PAR AN. 1847.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la Poste par lettre affranchie. JANVIER
Nota. Les lettres *non affranchies* ne seront pas reçues. 1848.
On s'abonne également à la librairie de GUSTAVE SANDRÉ, rue Percée-Saint-André-des-Arts, 11, à Paris.

REVUE SOCIALE,

ou

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR PIERRE LEROUX.

AVIS.

Le *Discours sur la Doctrine de l'Humanité*, où sont exposés les *nouveaux principes d'organisation*, et dont quatre articles ont déjà paru, n'a pu être continué dans cette livraison, mais le sera dans les suivantes.

TRILOGIE

SUR L'INSTITUTION

DU DIMANCHE.

Préface,

PAR PIERRE LEROUX.

I.

Application de notre principe d'organisation, la Triade, à l'enseignement.

Le Discours suivant, auquel je me suis chargé, pour les raisons que l'on va connaître, de donner une introduction, peut être considéré comme un essai d'application du principe de la TRIADE à l'enseignement, à la didactique, et en général à l'art oratoire.

Notre principe de la Triade est si vrai, que, quelque aspect de l'activité humaine que nous embrassions, nous trouvons toujours, dans les efforts et les découvertes de l'esprit humain jusqu'à nous, des précédents qui portent témoignage en sa faveur.

Aristote définit toute œuvre de l'art une unité qui a trois manifestations successives, un commencement, un milieu, et une fin.

De cette définition il suivrait que la seule bonne division des œuvres de l'art serait la division *ternaire*. Aussi les plus profonds critiques ont-ils soutenu cette division comme la meilleure, ou plutôt comme la seule qui soit fondée.

On pourrait objecter, il est vrai, qu'au théâtre il y a peut-être plus de tragédies et de comédies divisées en cinq actes qu'en *trois*, et que tous les prédicateurs n'ont pas partagé leurs sermons en *trois points*. Mais on répondrait que, dans une multitude de pièces de théâtre, la division en cinq actes est plus apparente que réelle; que l'action, bien étudiée, ne se divise véritablement qu'en trois parties correspondant aux termes de la définition d'Aristote, même alors que, pour le besoin de la représentation, à cause des changements de scènes, ou par d'autres motifs, le poëte a préféré la division en cinq actes. On pourrait répondre encore qu'une foule de tragédies et de comédies méritent le reproche qui a été fait justement à plusieurs des chefs-d'œuvre de Corneille et d'autres grands poëtes dramatiques, d'embrasser deux actions différentes qui se succèdent et se compliquent. On ajouterait que c'est la division en cinq actes, et la nécessité de les remplir, qui ont été cause de ce défaut. Enfin, quant au partage que les orateurs font de leurs sujets, remarquer qu'ils ne divisent pas uniformément un discours, un plaidoyer, une méditation, etc., en *trois points*, c'est remarquer implicitement que cette division est la plus ordinaire; ce qui prouve qu'elle a quelque chose d'essentiel, et que toute autre division peut bien n'être qu'une défectuosité provenant dans l'orateur d'un manque de goût et de profondeur.

Voilà déjà assurément des motifs pour croire que notre idée de l'Ordre ternaire peut trouver quelque appui dans l'esthétique, comme elle en trouve dans la politique (1) et dans toutes les sciences. Mais voici une autre induction qui nous paraît également remarquable.

Dans ces derniers temps, l'art et la critique, à la suite de l'art, ont inventé le mot de *trilogie* (2). Ce mot s'est appliqué à des poëmes, à des tragédies, à des romans. Ce mot a pris pied dans la langue; il est aujourd'hui consacré. Pourquoi n'a-t-on pas inventé, pour exprimer le lien de deux poëmes, un mot analogue à celui qu'on a créé pour exprimer le lien de trois? Pourtant les exemples de deux poëmes composés sur le même fonds par le même auteur n'étaient pas rares. Les grands poëtes avaient toujours manifesté la tendance de traiter le même sujet dans plusieurs compositions différentes. Homère avait fait l'*Iliade* et l'*Odyssée*; Milton avait écrit deux poëmes se répondant l'un à l'autre, le *Paradis Perdu* et le *Paradis Retrouvé*: et néanmoins l'esprit humain, contemplant ces grandes œuvres, n'avait pas créé un mot pour exprimer l'accord de deux œuvres ainsi composées en regard l'une de l'autre.

Mais aussitôt que des artistes bien moins sublimes que les génies divins que nous venons de nommer ont imaginé de produire, non pas deux, mais trois œuvres sur un même fonds, on a consacré cette tentative par un mot spécial; et ce mot, répété par toutes les bouches, est passé en usage. N'y a-t-il pas là à réfléchir? et ne faut-il pas dire que, malgré leur sublimité et la divinité de leur inspiration, les grands poëtes théologiques que nous venons de nommer n'avaient pas réalisé complètement leur idée plastique? Ce n'est pas en deux œuvres, c'est en trois, qu'ils auraient divisé leur sujet, si leur sujet leur était apparu dans son unité véritable, et si les forces né-

(1) Pour les lecteurs de cette *Revue*, ceci n'a pas besoin de preuves, s'ils ont présent à la mémoire le contenu de nos dernières livraisons. Le travail où nous avons montré l'*Ordre ternaire* en germe dans ce qu'on nomme le gouvernement des *trois pouvoirs*. Ce travail sur la politique, interrompu dans cette livraison, sera continué dans les suivantes.

(2) Les Grecs avaient bien un mot composé d'une façon analogue, mais employé dans un sens purement numéral, pour exprimer les pièces présentées par le même auteur aux fêtes de Bacchus. Avant Sophocle, qui fit changer cet usage, chaque concurrent aux prix dramatiques devait présenter trois tragédies et une de ces petites pièces qu'on nommait satyres. Le prix était donné à la meilleure *tétralogie*.

cessaires à la production de si grands poèmes ne leur avaient pas manqué.

C'est ainsi qu'ils ont laissé à des poètes moins inspirés qu'eux l'honneur de cette invention que l'esthétique a consacrée. On appelle *trilogie* trois œuvres formant ensemble une seule œuvre. Une trilogie c'est un drame en trois drames, un poème en trois poèmes, un roman en trois romans. Les trois romans où Cooper a peint l'Amérique passant de l'état de nature à l'état de civilisation sont un essai de trilogie. Schiller a composé une trilogie dramatique sur son sujet de *Wallenstein*. Goethe a continué son *Faust*, avec l'idée d'en faire une trilogie. Manzoni avait entrepris de peindre le moyen-âge italien dans une trilogie qu'il n'a pas complétée. Le nombre des essais de trilogies faits par les poètes depuis environ un siècle est considérable. Les novateurs français du dix-huitième siècle qui s'étaient occupés d'esthétique et d'art avaient provoqué ce mouvement. Diderot avait écrit des drames se faisant suite l'un à l'autre, et avait disserté à ce sujet dans ses préfaces On sait que le théâtre de Beaumarchais est une trilogie. Ce qui constitue réellement une trilogie, c'est l'unité. Une véritable trilogie serait caractérisée sans doute par une parfaite distinction entre les trois parties qui la composeraient, et dont chacune aurait, suivant la définition d'Aristote, son commencement, son milieu, et sa fin ; mais elle le serait aussi par une unité également parfaite qui règnerait dans le sujet tout entier, et telle que la première des trois œuvres unies serait le commencement de l'œuvre totale, la seconde le milieu, et la troisième la fin.

Quoi qu'il en soit, il est certain que, par un regard rétrospectif, la critique aujourd'hui se sert aussi utilement de ce mot de *trilogie* quand elle considère les poètes du passé, que quand elle s'occupe des modernes qui ont essayé d'unir plusieurs ouvrages dans un même ensemble ; ce qui prouve que l'invention des modernes est en soi conforme aux règles de l'esprit humain, et n'est nullement une conception arbitraire.

Par exemple, on ne parlera pas de Dante aujourd'hui sans remarquer que sa *Divine Comédie*, où il oppose, dans trois parties différentes, l'*enfer* au *ciel*, en prenant le *purgatoire* pour intermédiaire et pour lien entre l'enfer et le ciel, est une trilogie ; et de même on trouvera dans le théâtre historique de Shakespeare deux trilogies, une sur Henri IV et Henri V, et une autre sur Henri VI.

Il y a donc lieu de se demander en quoi cette invention est en effet conforme aux règles de l'esprit humain, dont les règles de l'art ne sont que la réalisation ; de se demander pourquoi l'esthétique a bien fait de consacrer l'idée de trilogie ; et quelle est en définitive la source profonde de cette tentative de l'art moderne, qui, non satisfait d'une œuvre isolée, conçoit une œuvre en trois œuvres, une œuvre une et triple à la fois.

Or la réponse à cette question ne serait-elle pas la réponse à cette autre question : D'où vient qu'une œuvre simple, et non composée comme une trilogie, est encore en elle-même une trilogie, étant une et triple à la fois, ayant, comme dit Aristote, un commencement qui est cette œuvre même manifestée d'une certaine façon, un milieu qui est encore cette œuvre manifestée autrement, et une fin qui est encore la même œuvre manifestée différemment encore.

Prenez la tragédie d'*Esther*, par exemple : détachez-en un acte quelconque; c'est toujours *Esther*, c'est toujours la même œuvre. Le premier acte ne convient qu'à cette tragédie ; il en est de même du second et du troisième. Mais le premier est l'œuvre au commencement, comme le second est l'œuvre au milieu, et le troisième l'œuvre à la fin.

Pourquoi donc la même œuvre se présente-t-elle sous trois aspects, sans que le *un* qui constitue l'œuvre soit moins réel dans l'une de ces trois manifestations de l'œuvre que dans les deux autres et que dans chacune des deux autres ?

Pourquoi ? Parceque l'esprit humain, qui est triple et un à la fois, crée ses œuvres à son image. Ne dit-on pas que Dieu, qui est trois personnes en un, a créé l'homme à sa ressemblance? Est-il donc étonnant que l'homme, qui est, comme Dieu, trois personnes en un, crée l'art à sa ressemblance ?

Quant à nous, nous croyons que la raison profonde qui fait que toute œuvre de l'art est ainsi triple et une, et qui a donné lieu à la division ternaire des œuvres simples, et à l'invention de ces œuvres composées qu'on appelle trilogies, c'est que l'âme humaine étant triple et une, *sensation-sentiment-connaissance* indivisiblement unis, ne peut contempler un objet quelconque sans le considérer simultanément sous trois aspects, et en outre qu'elle a la faculté de le considérer tour à tour sous chacun de ces aspects d'une façon prédominante. Le terme *commencement* de la définition d'Aristote nous paraît répondre à *sensation;* le terme *milieu*, à *sentiment ;* le terme *fin*, à *connaissance*. Ce qui ne veut pas dire que le poète, ou celui qui l'écoute, ne fasse, au commencement, au milieu, ou à la fin, usage que d'une seule des trois facultés indivisibles de notre nature; mais ce qui veut dire qu'il est de l'essence de l'art de procéder comme procède toujours la trinité humaine. Tous les poèmes et tous les drames ne commencent-ils pas par une exposition, par des faits? puis viennent les passions qui résultent du rapport des personnages; enfin arrive au dénouement la connaissance, l'explication, l'idée supérieure aux faits et aux passions, l'idée que le poète a voulu en abstraire, et qui, dans certains genres, s'appelle la morale de l'œuvre, c'est-à-dire l'enseignement qui en résulte.

Mais ce n'est pas ici le lieu de nous livrer à des considérations d'esthétique ; et nous ne touchons à ces choses que pour familiariser nos lecteurs avec une idée qui leur paraîtra insolite, extraordinaire, étrange, peut-être même insensée, au premier abord, et qui ne manque pas en effet de nouveauté.

C'est l'idée de la TRIADE appliquée à l'enseignement.

Il en est de l'enseignement comme de toute autre fonction. Toute fonction, suivant nous, engendre trois fonctions qui n'en font qu'une. On verra ce principe, destiné, selon nous, à faire faire à l'Humanité une grande et salutaire évolution, démontré par un exemple tiré de l'industrie, dans cette livraison même (1). Mais ce qui est vrai de l'industrie et de toutes les professions que l'industrie embrasse est vrai de toutes les fonctions, qu'elles se rapportent à la science, à l'art, ou à la politique. Suivant nous, donc, l'enseignant, de quelque science qu'il s'agisse, doit être, non pas un seul enseignant, mais trois fonctionnaires enseignant aux trois points de vue différents de la trinité humaine, sensation, sentiment, connaissance.

Suivant nous, il y a un maître plus capable d'enseigner que le plus capable des maîtres : c'est trois maîtres réunis en triade, et ayant reçu du ciel des grâces différentes qui les appellent à faire partie de cette harmonie.

Nous osons dire que jusqu'ici on n'a pas compris ce qui constitue l'enseignement. On met un homme dans une chaire, et on le charge d'enseigner à toutes les natures qui se présenteront pour s'instruire. Mais cet homme est-il donc *complet*, pour pouvoir se faire comprendre par tant de natures si diverses ? Il y a, dans l'enseignement, deux termes, comme en tout phénomène ; et ces deux termes en engendrent un troisième. Les deux termes, dans l'enseignement, sont celui qui enseigne et celui qui est enseigné. L'un est le sujet, pour employer le langage philosophique, l'autre est l'objet; ou plutôt ils sont, l'un par rapport à l'autre, objet et sujet ; ils sont tous deux le sujet et tous deux l'objet ; car la doctrine doit passer de l'âme de l'un dans l'âme de l'autre. Or donc, je vois bien, d'un côté, le professeur, et, de l'autre, les élèves. Voilà les deux termes qui se présentent d'abord. Mais le troisième terme, qui est leur rapport, résultera-t-il de leur présence? Ce professeur est-il capable de se mettre en rapport avec tous ses élèves? Voilà la question. Car s'il ne se met en rapport qu'avec quelques-uns, il n'instruira pas les autres.

Je demande pourquoi il est constant que dans tous les colléges, dans tous les cours publics, dans toutes les écoles, un petit nombre seulement d'auditeurs s'instruisent aux leçons des maîtres, et qu'un si grand nombre perdent leur temps.

Je demande encore pourquoi il est notoire que ceux qui profitent le moins de ces leçons se montrent souvent dans le reste de la vie plus capables que ceux qui ont brillé dans les écoles.

Ces faits sont si certains, si avérés, que les observateurs les plus attentifs en sont venus à douter de l'efficacité de l'enseignement, et à croire, les uns, que tout enseignement devrait être individuel, et, les autres, que nous n'apprenons réellement que ce que nous apprenons nous-mêmes.

D'un autre côté, on a vu souvent les savants les plus célèbres échouer dans l'enseignement. Nommés à des chaires publiques, au Collège de France, dans les facultés, ils attiraient peu d'auditeurs ; et on en a conclu que la profondeur du savoir et le don de faire des découvertes non seulement n'accompagnaient pas toujours les qualités nécessaires à l'enseignement, mais paraissaient même les exclure. Nous pourrions citer à ce sujet les noms des savants les plus véritables de notre temps, qui ont laissé cette réputation de savants profonds et de détestables professeurs.

Ces diverses opinions auxquelles les difficultés de l'enseignement ont donné naissance sont fausses sans doute. La science peut se communiquer ; elle se communique à plusieurs en même temps ; tout homme qui la possède est capable de la communiquer à des degrés différents à un grand nombre d'esprits à la fois ; il n'y a pas non plus incompatibilité entre le génie des découvertes et l'enseignement ; et quoi qu'on en ait pu dire, nous pouvons affirmer que

(1) Voyez l'article intitulé ANALYSE DES FONCTIONS, à la suite de celui-ci.



les Ampère, les Geoffroy n'étaient pas de mauvais professeurs : ils étaient, au contraire, d'excellents professeurs, mais seulement pour ceux dont le génie était analogue au leur.

Mais voici la vérité. C'est que toute science est triple et une à la fois, comme l'esprit humain, qui l'a conçue, et qui la conçoit de nouveau lorsque cette science est enseignée. Toute science est connaissance-sentiment-sensation. De là trois aspects différents sous lesquels cette science existe, et sous lesquels elle peut et doit être enseignée. Or le même homme n'est pas également propre à la présenter sous ces trois aspects ; car cet homme est lui-même, en prédominance, connaissance, ou sentiment, ou sensation. Réciproquement les auditeurs qui sont là pour recevoir de lui le feu sacré de la science se divisent en trois classes, dont l'une est connaissance en prédominance, dont l'autre est sentiment en prédominance, et dont la troisième est sensation en prédominance. Donc si, par exemple, le fonctionnaire chargé de l'enseignement est connaissance en prédominance, il pourra bien s'établir un rapport entre lui et la classe de ses auditeurs qui offrent la même prédominance ; mais entre lui et les classes qui demanderaient que la science leur fût présentée sous les deux autres aspects pour pouvoir la saisir, le rapport ne s'établira pas ou s'établira mal.

Mais sur ce point encore nous ne devons pas nous étendre ici. Contentons-nous de dire que, profondément pénétrés de la vérité et de l'importance du principe universel d'organisation qu'ils appellent la TRIADE, les rédacteurs de cette *Revue* ont pensé à appliquer ce principe à l'enseignement de leur Doctrine, la Doctrine de l'Humanité.

Le Discours qui suit offre donc *trois Discours* qui, si ceux qui les ont composés ont rempli le but qu'ils se proposaient, n'en forment qu'un : c'est une *trilogie*.

Dans le premier Discours, ou, si l'on veut, dans le premier point du Discours total, la question est envisagée principalement au point de vue de la *sensation*. Considéré comme l'expression de la Triade chargée de l'enseignement, ce Discours pris en lui-même est donc la manifestation de cette Triade sous le rapport de la *sensation*.

Dans le second Discours, formant le second point du Discours total, la même question est traitée principalement au point de vue du *sentiment*; et ce second Discours est la manifestation de la Triade sous ce second rapport.

Enfin, et semblablement, le troisième Discours, manifestation, sous le rapport de la *connaissance*, de la Triade une et indivisible chargée d'enseigner, présente le même sujet, mais considéré cette fois au point de vue de la *connaissance*.

Il est inutile de dire que ce Discours, bien qu'il s'adresse en particulier à ceux qui sont unis avec nous dans la vie par les mêmes principes, s'adresse pourtant à tous les hommes nos frères. Le terme d'*Amis*, que les orateurs employent, a pour nous toute l'extension que les prédicateurs des diverses Eglises chrétiennes, catholiques ou protestantes, donnent au terme de *Frères* dont ils se servent en adressant leur enseignement aux autres hommes. Suivant notre Doctrine, c'est l'amitié qui doit combler l'immense abyme que les institutions politiques, aussi bien que les religions, ont laissé jusqu'ici entre l'amour de l'homme pour lui-même, ou l'*égoïsme*, et l'amour de l'Humanité en général, ou la *charité*. Et voilà pourquoi nous employons et consacrons le mot d'AMIS en nous adressant à nos FRÈRES.

II.

Rapport et différence du jour religieux dans le Mosaïsme et dans le Christianisme.—Toutes les anciennes religions ont connu le Sabbat. —Identité, au fond, de ces anciennes religions.

De la forme, passons au fond. Le sujet de cette Trilogie, c'est l'institution du Dimanche, c'est-à dire du jour religieux ou, comme il est dit dans une des Allocutions, du jour social par excellence. Chacun, en lisant, sentira la gravité et la grandeur de ce sujet, qui touche à l'essence même du culte. Je n'ai rien à ajouter à cet égard.

Il n'entrait pas dans le plan des orateurs de se livrer à de longues considérations sur le caractère et les raisons d'institution du Sabbat des Juifs et du Dimanche que les Chrétiens substituèrent au Sabbat. La dissertation historique convient peu à l'art oratoire. Il suffisait de marquer avec précision le caractère nouveau du jour religieux.

Mais comme cette absence d'érudition paraîtrait assurément une lacune grave à quelques esprits, j'essayerai d'y suppléer par des considérations qui pourront d'ailleurs jeter un jour assez nouveau sur les cultes du passé.

A nos yeux la religion se partage en trois époques, dont deux sont déjà réalisées.

Dans la première, qui comprend le Mosaïsme et en général les cultes de l'antiquité, le jour religieux fut principalement le jour de la liberté et du repos. Il s'appelait alors le *Sabbat*.

Dans la seconde, qui est l'ère chrétienne, il prit un autre caractère ; il devint en prédominance le jour de la fraternité ou de la communion des hommes en Dieu.

Dans la troisième, il sera en prédominance le jour de l'égalité, qui réalisera la liberté et la fraternité.

J'insisterai surtout sur le caractère du jour religieux dans la première époque. C'est, à mon avis, le meilleur moyen de démontrer la gradation du progrès religieux.

Le *Sabbat* était bien en effet le *jour du repos*. Tout le monde sait que la Genèse, dans ses deux premiers chapitres, représente Dieu créant le monde en six jours et *se reposant* le septième. Le livre sacré, pour indiquer que ce repos de Dieu fut complet, dit littéralement : « Il *se reposa* le septième jour de toute l'œuvre »qu'il avait accomplie : *Requievit die septimo ab universo opere* »*quod patrarat* ; » et le mot hébreu qui signifie : *il se reposa*, dans ce verset du livre fondamental du Mosaïsme, est la racine même du nom donné par les Juifs à leur jour religieux.

Nous ne nous étendrons pas sur le sens et la sublimité des institutions mosaïques. Nous ne pourrions que répéter ce qui est contenu dans des livres qui servent de preuve et de fondement à notre Doctrine (1).

Il est démontré, dans ces livres, que les institutions de Moïse étaient divines, en ce sens qu'elles étaient complètement d'accord avec la volonté divine que nous sentons en nous-mêmes de voir se réaliser parmi les hommes, et parmi tous les hommes, la liberté, la fraternité, l'égalité.

Mais, bien que l'inspiration nous ait fait voir dans ces institutions ce qui y était réellement, en même temps que la liberté, à savoir la fraternité et l'égalité, il n'en est pas moins vrai que des siècles se sont passés sans que les hommes y découvrissent la fraternité, et qu'il a fallu la révélation chrétienne pour l'y découvrir ; de même qu'il a encore fallu que des siècles s'écoulassent après la révélation chretienne pour y découvrir l'égalité. Mais telles sont les sources profondes de la vérité parmi les hommes : ces sources renferment toute vérité ; seulement cette vérité existe pour ainsi dire avant d'exister, en sorte qu'elle n'existe pas encore quand elle existe déjà, et qu'il faut des siècles à l'Humanité pour se manifester à elle-même ce qu'elle a toujours connu pour ainsi dire et ce qu'elle a produit dès le commencement. C'est ce qui a fait dire à l'évangéliste du Verbe, à saint Jean, parlant de ce Verbe : « Il était » au commencement, il était parmi les hommes, et les hommes » ne l'ont pas connu. »

Les Juifs n'ont jamais connu ce qu'ils nommaient le *jour du repos de l'Eternel* que comme un jour de *repos*, un jour religieux sans doute, un jour sacré, mais un jour de liberté et de repos seulement. Dans la trilogie religieuse, si j'ose me servir de cette expression, que forment la religion juive, la religion du moyen-âge, et la religion dont l'aube se découvre aujourd'hui à nos regards, les Juifs représentent la *sensation* ; il n'est donc pas étonnant qu'ils aient aperçu surtout dans l'institution d'un jour religieux le repos et la liberté. Tout religieux qu'ait été le Sabbat des Juifs, il n'en avait pas moins un caractère d'individualisme, si je puis me servir de ce terme tout moderne ; et c'est sans doute pour cela que la Providence a voulu que l'Humanité plus avancée délaissât ce jour pour en consacrer un autre au Seigneur.

Vainement donc toutes les institutions de Moïse présentent à nos regards, aujourd'hui que la lumière s'est faite pour nous, le triple caractère de la liberté, de la fraternité, et de l'égalité ; vainement le Sabbat, l'Année Sabbatique, et le Jubilé, nous paraissent le sceau triple et un à la fois de l'idée contenue dans le mythe d'Adam, de l'idée de l'Humanité infuse dans tous les hommes et respectable dans tous au même titre : ce que nous voyons dans le Sabbat, dans l'Année Sabbatique, et dans le Jubilé, y était sans doute, mais y était enveloppé au point qu'il a fallu le Christianisme d'abord et ensuite une nouvelle lumière pour l'y découvrir.

Ecoutez ce précepte des livres attribués à Moïse :

« Souviens-toi du jour du repos pour le sanctifier ;

»Tu travailleras six jours et tu feras toute ton œuvre.

»Mais le septième jour est le repos de l'Eternel, ton Dieu ; tu »ne feras aucune œuvre ce jour-là, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, »ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni ton étranger, »qui est dans tes portes. »

Si vous vous demandez pourquoi Moïse interdit tout travail le septième jour, et que vous méditiez sur ce point avec la lumière que nous avons aujourd'hui, vous arriverez à cette certitude que l'institution du Sabbat, de même que beaucoup d'institutions dont nous retrouvons la trace dans l'histoire de la haute antiquité, avaient pour but l'homme, le respect de la liberté humaine, et par

(1) Voyez en particulier l'*Essai sur l'égalité* et le livre *De l'Humanité*.

conséquent l'égalité. Et néanmoins, si vous vous arrêtez aux termes dans lesquels le précepte est conçu, vous ne trouverez pas qu'ils expriment autre chose que la défense de travailler en ce jour.

Il en est de même de tous les autres préceptes que contient le Pentateuque, soit sur le septième jour, soit sur la septième année, ou l'Année Sabbatique, soit sur le carré de cette Année Sabbatique, ou le Jubilé. Toujours le précepte sera donné sans explication; et bien que l'explication que nous en donnons aujourd'hui soit manifeste et réellement incontestable, rien n'indique que l'esprit humain, à cette époque, ni dans ceux qui ont tracé ces lois, ni dans ceux qui les ont acceptées, ait conçu cette explication. En supposant que ces institutions remontent jusqu'à Moïse, il a fallu trois mille ans, et plus, à l'esprit humain, pour se saisir et se comprendre sous le rapport que nous disons; ce qui ne signifie en aucune manière qu'en consacrant un jour au repos, à la liberté, l'esprit humain n'obéissait pas à la loi divine qui le pousse aujourd'hui à consacrer l'égalité humaine et à en retrouver la preuve et le témoignage dans les religions du passé.

Ce qui démontre incontestablement que la liberté, dans les institutions de Moïse, n'était pas sans la fraternité et sans l'égalité, c'est que Jésus et ses disciples en ont conclu la fraternité, comme nous-mêmes aujourd'hui en concluons l'égalité. Mais ce qui démontre aussi d'une façon incontestable que le dogme de la fraternité n'était pas suffisamment ou plutôt n'était nullement consacré dans le Sabbat judaïque, c'est l'abandon du Sabbat, et son remplacement par le Dimanche.

En effet ce ne fut point par caprice, sans de mûres reflexions, sans des raisons certaines, sans une inspiration véritable, que les Chrétiens firent ce changement. D'abord il est constant qu'ils ne le firent qu'environ trente ans après la passion de leur maître. Il n'est nullement question de ce changement dans les Actes, non plus que dans les Epîtres de S. Paul et des autres apôtres. Les plus anciens monuments qui l'attestent sont l'Apocalypse attribué à S. Jean, et une Epître attribuée à S. Barnabé; ensuite viennent, pour l'attester aussi, quelques écrits du premier siècle, un passage de S. Ignace le martyr, et un autre de S. Justin. Le texte de l'Apocalypse sur ce point consiste dans une simple mention du jour dominical: « Je fus ravi en esprit un dimanche: *Fui in spiritu in dominica die* (1). » L'Epître de S. Barnabé montre clairement que les Chrétiens, dès le temps où elle fut écrite, considéraient le huitième jour, c'est-à-dire le jour venant après la semaine juive et succédant au Sabbat, comme un jour d'allégresse et comme le commencement d'une nouvelle série ou semaine, parceque c'était le jour où Jésus était ressuscité des morts, et, après s'être manifesté, était monté aux cieux (2). L'Epître de S. Ignace martyr contient la prescription formelle faite par lui à tous les Chrétiens auxquels il s'adresse de ne plus célébrer le Sabbat, mais de fêter le *jour dominical*, qu'il appelle le jour de la résurrection, le jour royal, le jour par excellence (3). Mais le passage de S. Justin est plus intéressant encore, parcequ'il expose nettement les deux motifs spirituels qui engagèrent les Chrétiens à substituer le dimanche au Sabbat. « Nous célébrons, dit ce Père, le jour du Soleil, en nous »réunissant tous en commun, parceque ce jour est le premier où »Dieu, changeant les ténèbres en matière, fit le monde. Et Jésus-»Christ, notre sauveur, est ressuscité des morts en ce jour (4). »

Il n'y a donc pas lieu d'en douter, la substitution du Dimanche au Sabbat fut fondée sur les deux raisons que S. Justin en donne. La première, c'est que le Dimanche est le jour du Soleil, le jour où, suivant la Genèse, Dieu commença la création du monde en séparant la lumière des ténèbres. La seconde, c'est que Jésus, comme le racontent les Evangiles, ayant été mis sur la croix un vendredi, la veille d'un jour de Sabbat, et ayant été tiré de la croix en ce jour et porté dans un tombeau, n'avait plus été trouvé dans ce tombeau, lorsque le lendemain du Sabbat, aux premiers rayons du soleil, les femmes s'en étaient approchées. Il n'y a pas lieu, je le répète, de douter que l'institution du Dimanche n'ait été fondée sur ces deux motifs, puisque Tertullien, S. Irénée, Origène, les Constitutions attribuées à S. Clément, et les plus anciens conciles, confirment cette double origine. Mais il s'ensuit évidemment que le Dimanche eut un tout autre caractère que le Sabbat juif.

(1) *Apocal.*, ch. I, v. 10.

(2) Voici le texte: Ἀρχὴν ὀγδόης ἡμέρας ποιήσω, ὅ ἐστιν ἄλλου κόσμου ἀρχή, διὸ καὶ ἄγομεν τὴν ἡμέραν τὴν ὀγδόην εἰς εὐφροσύνην, ἐν ᾗ καὶ ὁ Ἰησοῦς ἀνέστη ἐκ νεκρῶν, καὶ φανερωθεὶς ἀνέβη εἰς τοὺς οὐρανούς.

(3) Voici le texte: Μετὰ τὸ σαββατίσαι, ἑορταζέτω πᾶς φιλόχριστος τὴν κυριακήν, τὴν ἀναστάσιμον, τὴν βασιλήϊαν, τὴν ὕπατον πασῶν ἡμερῶν.

(4) Voici le texte: Τὴν τοῦ ἡλίου ἡμέραν κοινῇ πάντες τὴν συνέλευσιν ποιούμεθα, ἐπειδὴ πρώτη ἐστὶν ἡμέρα ἐν ᾗ ὁ Θεὸς, τὸ σκότος κατὰ τὴν ὕλην τρέψας, κόσμον ἐποίησε. Καὶ ὁ Ἰησοῦς Χριστὸς, ὁ ἡμέτερος σωτὴρ, τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ἐκ νεκρῶν ἀνέστη.

Ce que les Juifs célébraient, c'était le *repos*; leur Sabbat était *le jour du repos de l'Eternel*. Les Chrétiens, eux, cessent de célébrer le repos divin, et célèbrent au contraire *l'activité divine*, puisqu'ils prennent pour jour de fête *le premier jour de la création*.

Certes, voilà une raison d'institution du Dimanche bien différente de celle qui avait servi à instituer le Sabbat. La même différence éclate dans le second motif que les Chrétiens ont eu d'abandonner le jour consacré par les Juifs. Dans l'institution de Moïse, Dieu, après avoir créé le monde, rentre dans le repos; la création s'arrête; l'œuvre des six jours est complète par elle-même. Mais les Chrétiens conçoivent autrement la création; ils ne sont pas satisfaits du monde ainsi formé, et ils appellent un miracle, ils croient à un miracle. Or celui qu'ils nomment le fils de Dieu, de quelque façon qu'ils entendent ce mystère, se trouve être sorti du tombeau le lendemain d'un Sabbat: ce jour de résurrection devient donc pour les Chrétiens un jour d'allégresse, qui promet la résurrection à tous les hommes. Voilà assurément un grand changement qui s'accomplit dans l'esprit humain, si grand que l'on pourrait dire que le Sabbat était ce tombeau d'où le Christ et après lui les Chrétiens sortirent triomphants. Plus de repos! On veut la réalisation des prophéties qui couraient depuis longtemps par le monde, non seulement dans certaines sectes juives, mais dans une grande partie de l'Orient. On foule du pied la réalité, pour s'élancer après l'incroyable; on se détache de ce qui existe, pour ne s'attacher qu'à ce que l'on désire; on veut la résurrection, la résurrection sur la terre sans doute, mais sur une terre nouvelle; on veut une terre d'égalité, de justice, et de bonheur; on veut une renaissance, une *palingénésie* pour employer le mot grec qui veut dire renaissance; on veut la destruction d'un monde plein d'iniquités et la venue de ce qu'on appelle le ciel; on veut, en un mot, ce que S. Pierre entend par le *rafraîchissement*, c'est-à-dire le renouvellement de *toutes choses* (1). Ainsi, tandis que les Juifs s'ensevelissaient pour ainsi dire dans le sommeil de toute espérance, et croyaient honorer l'Eternel en honorant le jour de son repos, voilà les Chrétiens qui élèvent vers l'Eternel le vœu d'une création nouvelle, qui invoquent de sa toute-puissance ce que dans leur langage mystique ils nomment la nouvelle Jérusalem, la nouvelle Sion; car, mêlant les traditions de l'histoire aux aspirations de leur âme, ils prennent pour gage de salut la venue sur la terre et la résurrection d'un homme qu'ils disent à la fois fils de Dieu et fils de David, et auquel ils donnent le nom de Messie et de Christ, c'est-à-dire d'*oint du Seigneur* et de *roi*; et, se faisant les sujets de ce roi ressuscité des morts, ils abandonnent le passé et le présent pour l'avenir.

C'est ainsi que, des Juifs aux Chrétiens, le jour religieux cessa d'être *le jour du repos du Seigneur*, pour devenir le *jour du Seigneur*, en latin *dies dominica*, dont nos ancêtres, par abréviation, ont fait notre mot *Dimanche*.

Mais, afin de mieux montrer encore combien fut grave l'innovation du Christianisme dans cette substitution d'un jour religieux à un autre, j'ai besoin d'établir le rapport que le Sabbat judaïque avait avec les fêtes consacrées dans d'autres religions de l'antiquité. Ce que je vais dire à ce sujet achèvera de démontrer que le Sabbat judaïque avait bien le caractère que je lui ai assigné, celui d'un repos qui pouvait ressembler à une sorte d'ensevelissement et de léthargie.

Le Sabbat, en effet, n'est pas, quoi qu'on puisse en penser, une institution particulière au peuple Juif; il appartient certainement à toute une ère religieuse, d'où sont sortis différents cultes, offrant à certains égards le même fond d'idées sous des formes différentes. Les rapports entre le Mosaïsme et d'autres branches de la religion primitive n'ont pas échappé absolument aux anciens. Tacite a écrit que « les Juifs chômaient le Sabbat en l'honneur de Saturne, à »qui le samedi était consacré (2); » et Plutarque, que «la fête du »Sabbat chez les Juifs n'était pas sans signification et sans rap-»port avec les autres religions, puisque l'on appelait presque du »même nom de Sabbat le culte et les fêtes de Bacchus (3). »

On a dit et répété que ces rapports entrevus par les écrivains payens entre le culte juif et les autres religions de l'antiquité étaient purement chimériques, et qu'il fallait les attribuer à l'ignorance où ces écrivains avaient vécu des monuments du Judaïsme. Mais toutes ces allégations n'expliquent pas comment il se fait que le Sabbat tombait précisément le jour consacré à Saturne, ni comment il se

(1) Voyez sur le sens du Christianisme primitif le livre *De l'Humanité*.

(2) Hist. liv. V.

(3) *Sympos.*, IV. Voici le texte: Οἶμαι δὲ καὶ τὴν τῶν Σαββάτων ἑορτὴν μὴ παντάπασιν ἀπροσδιόνυσον εἶναι· Σάββους γὰρ καὶ νῦν πολλοὶ τοὺς Βάκχους καλοῦσι.



fait que Bacchus s'appelait *Sabasius* et que ses fêtes s'appelaient des *Sabbats* (1).

Il y a plus, il suffit d'approfondir un peu les rapports indiqués par Tacite et par Plutarque, pour apercevoir bientôt de nombreuses analogies qui les confirment.

Prenons d'abord le premier de ces rapports, celui que Tacite signale entre le jour institué pour le Sabbat et le jour de la semaine consacré à Saturne. Ce rapport pouvait-il être fortuit, et n'est-il pas plus naturel de supposer qu'il dérivait de l'institution même de la semaine ?

L'institution de la semaine est un de ces bienfaits dont les hommes jouissent sans en apprécier la valeur. Dieu nous a fait des dons sans lesquels notre existence ne pourrait se soutenir un seul instant; c'est ainsi qu'il a mis à notre disposition la chaleur, la lumière, l'air, et tous les éléments. Mais nous jouissons des présents de sa bonté infinie sans nous apercevoir de sa bienfaisance. Il en est de même de certains autres dons qui nous viennent assurément de lui par l'intervention de l'Humanité. Telle est l'institution de la semaine. Comment nos relations mutuelles s'établiraient-elles, si nous n'étions pas orientés pour ainsi dire dans le temps par cette merveilleuse invention qui nous sert de boussole : boussole en effet bien autrement admirable et utile que la boussole avec laquelle nos navigateurs se dirigent d'un bout du monde à l'autre. Car sans la fixation du temps, sans la division de l'année en mois, sans la division de l'année en semaines, sans la division de la semaine en jours, les hommes seraient étrangers les uns aux autres, et le genre humain resterait plongé dans les plus épaisses ténèbres.

L'origine de la semaine remonte à la nuit des temps, ou plutôt à un monde primitif à l'existence duquel convergent tous les monuments de la haute antiquité. La semaine paraît avoir été la division approximative du mois lunaire en quatre périodes égales. Ce qui est certain, c'est que, aussi haut que remonte l'histoire, nous voyons les sept jours de la semaine distingués et dénommés par les sept astres apparents de notre système solaire : le Soleil en premier lieu, ensuite la Lune, puis les autres planètes connues, dans cet ordre : Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne ; de là les noms qui servent encore à désigner nos jours. Or voici qui est remarquable : les Juifs avaient pour jour sacré *le jour de Saturne*.

Je dis que cela est remarquable. En effet les Grecs et les Romains avaient conservé et nous ont transmis des traditions religieuses remontant à une ère primitive connue sous le nom de Saturne. Il suffit de citer une fête curieuse et significative, qui, suivant Macrobe, avait précédé de plusieurs siècles la fondation de Rome ; car cette fête non seulement a rendu le nom de Saturne populaire jusqu'à nous, mais elle existe encore, quoique bien dégénérée. C'étaient les *Saturnales*, dont nous avons un vestige dans les travestissements de ce qu'on nomme le Carnaval ou les jours gras. Elle se célébrait, à la fin de l'année, au mois de Décembre. Tous les auteurs de l'antiquité parlent de cette fête. C'était la fête du *repos* et de la *liberté*, dans quelque sens qu'on veuille entendre ce mot de *liberté*, dont Horace se sert pour caractériser les Saturnales :

Age libertate decembri,
Quando ita majores voluerunt.

Dans ces jours consacrés à Saturne, on eût regardé toute violence comme une impiété, et il n'était même pas permis de punir un criminel. Les maîtres recevaient leurs serviteurs à une table commune, et remplissaient indifféremment avec eux toutes les fonctions domestiques. Porphyre atteste que les esclaves, en ces jours-là, se coiffaient du bonnet de liberté, et prenaient la chaussure des hommes libres. La licence de leurs propos, en s'adressant à leurs maîtres, était de mise. On jouait des comédies, on chantait des chansons, on célébrait des danses, où libres et esclaves se confondaient, n'ayant plus tous que la seule qualité d'hommes. Aussi Lucien, dans un de ses dialogues, introduit-il Saturne disant : « Les jeux, les ris » les chants, et les mets, tout alors est à tous, aux esclaves comme » aux maîtres ; car dans mon empire il n'y a pas d'esclaves. » Tout prouve d'ailleurs que Macrobe a raison de dire que cette fête était bien antérieure à Rome ; car Virgile nous apprend que l'antique Italie s'appelait la terre de Saturne ; Diodore de Sicile rapporte que dans sa patrie, de même que dans tout le reste de l'Italie, les lieux élevés s'appelaient *saturniens*, et le mont où fut élevé le Capitole portait également ce nom. Au surplus toutes les traditions relatives à Saturne se confondaient avec les souvenirs ou les rêves de l'âge d'or ; aussi les poètes ont-ils quelquefois placé cet âge d'or sous le règne de Saturne.

Voilà certes des ressemblances frappantes avec l'institution mosaïque du Sabbat, de l'Année Sabbatique, du Jubilé, et de la Pâque ; car, dans la législation de Moïse, tous ces établissements reposent sur une seule pensée, celle de diminuer l'inégalité parmi les hommes, d'inspirer aux maîtres quelque respect pour leurs esclaves, et d'assurer un peu de repos à ceux qui souffrent. Or on ne peut nier, malgré le petit nombre de vestiges qui nous restent du culte connu sous le nom de Saturne, que le même caractère n'y soit empreint de la façon la plus remarquable. Tacite ne mérite donc pas tous les reproches d'ignorance qu'on lui a faits, pour avoir signalé ce rapport ; et assurément il ne se serait pas trompé du tout, s'il se fût borné à remarquer cette coïncidence du jour du Sabbat avec le jour consacré à Saturne, en même temps que la similitude des institutions.

Mais Plutarque, à son tour, a-t-il erré d'une façon grossière, comme tous les modernes l'ont prétendu, lorsqu'à propos du Sabbat juif, il a hasardé de parler de Bacchus ? Il ne mérite, en vérité, pas plus de reproches que Tacite, pour nous avoir donné cette curieuse induction sur les cultes de l'antiquité.

Et d'abord il est impossible de nier que le dieu dont le nom grec dans Orphée, *Sabasios*, est presque le nom même de *Sabbat* avec une terminaison grecque, ne soit le dieu qui *rend libre*, le dieu de la *Liberté ?* N'avait-il pas vingt noms sacrés significatifs à cet égard ? Ne s'appelait-il pas en latin *Liber*, en grec *Eleuther*, et *Lyæus*, c'est-à-dire celui qui affranchit, celui qui brise les chaînes et les entraves ? N'était-il pas aussi le dieu qui enlève les chagrins, qui ôte la crainte, qui donne le repos ? et n'est-ce pas en réunissant ces caractères qu'Horace l'a si bien chanté :

. . . . Tu sapientium
Curas et arcanum jocoso
Consilium retegis Lyæo.
Tu spem reducis mentibus anxiis
Viresque, et addis cornua pauperi
Post te neque iratos trementi
Regum apices neque militum arma.

et Ovide, à son tour, ne l'a-t-il pas peint sous les mêmes traits qu'Horace :

Tunc veniunt risus, tunc pauper cornua sumit,
Tunc dolor et curæ, rugaque frontis abit.

Mais on nous dira que le culte de Bacchus fut un culte orgiaque, un culte de sensualité portée jusqu'à la démence ; et qu'il serait bien étrange qu'il eût quelque rapport, de près ou de loin, avec la Révélation. Nous répondrons :

La Bible juive contient sans contredit les monuments les plus certains, les plus considérables, et sans doute aussi les plus purs, d'une antique doctrine à laquelle on a donné et l'on donne encore le nom de Révélation, parcequ'en effet les caractères de la divinité se trouvent manifestement dans cette doctrine. Mais, tout en reconnaissant cette vérité, nous ne voudrions pas avoir le malheur de croire que tout fût absolument mauvais dans les religions du Paganisme. Nous ne croyons pas à l'existence absolue du mal. Nous croyons, et ce principe a souvent été developpé et prouvé dans les livres qui servent de fondement à notre Doctrine, que c'est le bien caché sous une certaine croûte d'ignorance qui fait la force même de ce qu'on appelle le mal. Dieu seul existe, et les êtres auxquels il donne l'existence. Le dieu du mal, le diable, n'a pas d'existence par lui-même. Or croire au mal absolu dans les cultes de l'antiquité, ce serait croire au diable. Aussi quand les Chrétiens attaquèrent, comme étant le mal absolu, les diverses religions du Polythéisme, ils les attribuèrent sans restriction aux puissances infernales, aux démons. Nous ne pouvons pas penser comme eux sur ce point. Nous croyons donc, et nous sommes heureux de croire ainsi par respect pour l'Humanité, que ce qui a donné cours aux faux cultes, c'est une certaine dose de vérité, une portion de cette vraie Révélation dont les monuments juifs (lesquels ont aussi leur croûte d'erreur et d'ignorance) contiennent une portion plus considérable que n'en contenaient les fausses religions.

Ceux qui ont lu les livres qui servent de fondement à notre Doctrine, et en particulier l'*Essai sur l'Egalité*, ont pu y voir les traces incontestables d'une législation primitive dont la législation de Moïse n'aurait été qu'un rameau. Les mêmes principes fondamentaux, en effet, qui servent de base au Mosaïsme se retrouvent dans la législation attribuée à Minos, dans la législation donnée par Lycurgue à Sparte, et en général dans les législations doriennes. Comment donc croire que ces diverses législations, si concordantes sous certains rapports essentiels, ne dérivaient pas toutes d'une même religion dans laquelle ce que nous consacrons aujourd'hui sous le nom d'*égalité humaine* était, sinon révélé, sinon connu, du moins pressenti et prophétisé ?

Mais il existe encore d'étranges préjugés. D'un côté, on admire, on vénère l'antiquité grecque et romaine ; on se nourrit de ses livres ; on parle avec emphase de ses sages, de ses philo-

(1) Σαβάζιος, *Bacchus* ; Σαβάζω, *Bacchor* ; Σαβακαι, *Bacchi sociæ* ; Σαβοῖ, *vox bacchantium* ; Σαβοι, *Baccho initiati.*

sophes, de ses poètes, de ses héros, de ses hommes d'état : et, d'un autre côté, on s'imagine que toute cette civilisation qu'on trouve si belle, si grande, si poétique, n'avait pas d'autre religion qu'un impur amas d'absurdités et d'erreurs impies et coupables ! Il serait mieux séant à nous de n'être pas si louangeurs d'un côté, ni si méprisants de l'autre.

Le fonds essentiel de la théologie du Paganisme a dû être vrai. Mais l'époque grecque-romaine est celle du développement de la nature humaine sous le rapport de l'art; et les guerriers qui prirent le premier rang dans cette époque, non plus que les chantres de ces guerriers et les autres artistes à leur suite, n'étaient pas propres à comprendre la science religieuse de l'Orient, la métaphysique profonde des mythes primitifs transportée sur les rivages de la Grèce et de l'Italie.

Pour faire de cette idée une application au sujet qui nous occupe, il n'est pas difficile de retrouver dans un des mythes mêmes de la Bible la preuve d'un rapport du Mosaïsme avec les institutions attribuées à Saturne et avec le culte de Bacchus, quelque défigurée que fût la vérité dans ce dernier culte.

En effet ne trouve-t-on pas dans la Bible un mythe célèbre, le mythe de Noé? Ce mythe cache au fond une vérité métaphysique et morale de la plus haute importance. L'explication claire et vraiment incontestable de ce mythe a été donnée pour la première fois dans un des livres qui servent de fondement à notre Doctrine. Noé, dont le nom même, suivant la Bible, signifie *repos;* Noé, le réparateur de l'Humanité, après la période allégorique qui commence à la chute d'Adam pour se continuer par le fratricide de Caïn et par les crimes de sa postérité ; Noé, sauveur et père de la nouvelle Humanité échappée au déluge, a trois fils comme Adam, et représentant, comme les trois fils d'Adam, les prédominances de la sensation, du sentiment, et de la connaissance. L'unité de l'Humanité et la trinité de notre nature forment ainsi le sujet de ce mythe. Un des détails du mythe, c'est la plantation de la vigne par Noé, l'ivresse qu'il éprouva, et le mépris auquel il s'exposa de la part de ses enfants. Noé, dont son père Lamech, en le nommant, a dit : « Celui-là nous *reposera* de tous nos travaux et de »toutes nos peines sur cette terre maudite de Dieu (1), » et dont le nom est venu de là, cherche dans la nature physique une force qui affranchisse l'homme de ses chagrins et qui le *repose* de ses douleurs ; et il plante la vigne. Le texte hébreu, dans son laconisme expressif, présente de cette façon même l'invention de Noé : « Et Noé affranchit l'homme des fatigues de la terre, et il »cultiva la vigne. » Mais cette force qu'il vient de découvrir au sein de la nature physique, réagissant contre lui, l'enivre et le fait délirer. Sa faiblesse se montre par l'abandon de sa personne et par sa nudité. Alors Cham, son fils, mais son fils correspondant à la sensation, expose à tous les regards la dégradation de son père ; tandis que Sem et Japhet, les hommes de la connaissance et du sentiment, voilent pieusement leur père dans l'ivresse (2).

Pourquoi le Mosaïsme contient-il ce mythe? pourquoi les institutions civiles et religieuses qui composent le Mosaïsme sont-elles placées, si je puis m'exprimer ainsi, sous l'invocation de Noé? Pourquoi celui qui planta la vigne est-il ainsi un des fondateurs, et, comme dit la Bible elle-même, un des Pères ou Patriarches de la religion de Moïse? Le fait, au moins, est incontestable, et ce mythe du patriarche Noé, qui *planta la vigne* et dont le nom signifie *repos,* qui accomplit la prophétie faite au moment de sa naissance en faisant connaître la puissance du vin, ce mythe est fondamental dans le Mosaïsme.

Or quelle différence essentielle y avait-il entre le mythe de Noé et le mythe de Saturne? Quelle différence essentielle y avait-il aussi entre le même mythe de Noé et le mythe de Bacchus? Qu'est-ce que Saturne? qu'est-ce que Bacchus?

Chose qui paraîtra étrange, mais qui n'en est pas moins certaine, le Saturne du Polythéisme grec et romain, de même que le Bacchus de ce Polythéisme, ne sont pas autres que Noé. Nous ne sommes pas les premiers à le dire ; quelques-uns des plus grands érudits des derniers siècles ont aperçu les rapports qui prouvent cette assertion. Mais, faute de comprendre le mythe de Noé dans sa profondeur, leurs conjectures ont été repoussées. Ces conjectures prennent tous les caractères de la vraisemblance, quand on cesse de voir dans Noé, dans Saturne, dans Bacchus, des personnages historiques, ni rien qui ressemble soit à de l'histoire, soit à de la chronologie, pour n'y voir que des allégories renfermant, sous le voile qui constituait le mythe religieux à une certaine époque de l'Humanité, la science et l'idée religieuse.

Ouvrez tous les lexiques où se trouvent entassés les passages des anciens relatifs à Saturne : vous verrez que la mythologie grecque et romaine était pour ainsi dire placée sous l'invocation de Saturne, comme la religion mosaïque sous l'invocation de Noé. Mais, tandis que Noé est le *père des hommes,* Saturne est le *père des dieux.*

Noé a trois fils, qui représentent dans l'Humanité les trois prédominances *sensation, sentiment, connaissance,* c'est-à-dire les industriels, les artistes, et les savants; et ceux qui ont lu les livres de notre Doctrine y ont vu que la profondeur du mythe de Noé consiste dans l'enseignement qui y est donné sur l'unité et l'ordre des générations de Noé, comme dit le livre sacré, c'est-à-dire sur l'unité et l'ordre des *éléments de l'Humanité.* Or Saturne, de même que Noé, a *trois fils,* qui sont Jupiter, Neptune, et Pluton. Qu'est-ce que Jupiter? C'est le dieu de la foudre et des éclairs. *Aspice,* dit le vieux poète Ennius, *aspice hoc sublime candens, quem invocant omnes Jovem.* Tous les passages des poètes et des philosophes les plus éminents de l'antiquité montrent que Jupiter, c'est la puissance et la vie de la nature manifestée par ce que nous nommons aujourd'hui l'électricité et que les anciens appelaient éther. Jupiter a donc le ciel pour séjour, et il a pour épouse Junon, sa sœur, qui est l'air. Neptune occupe les régions moyennes, et Pluton les régions inférieures et souterraines. Qu'est-ce que Neptune? C'est le Jupiter des mers, le dieu du trident comme Jupiter est le dieu de la foudre, le dieu qui agite les flots et qui les apaise. Il a pour épouse Amphitrite, comme Jupiter a pour épouse Junon : or Amphitrite, dans les anciens poètes, c'est la mer elle-même. Neptune n'est donc pas l'élément aqueux, mais la force divine qui anime cet élément. Quant à Pluton, l'époux de Proserpine, c'est le feu de la terre, ce feu renfermé dans les entrailles de cette terre, et qui a donné lieu à toutes les fables des enfers. Proserpine, en effet, la déesse des enfers, est la matière même de ce feu, comme Amphitrite est la matière de l'élément affecté à Neptune, et Junon la matière de l'élément affecté à Jupiter. La similitude est complète. Or qui ne voit maintenant dans cette grande source du Paganisme la même idée métaphysique que dans le mythe de Noé, mais avec une application différente ?

Noé, c'est un être un, le nouvel Adam, l'Humanité sauvée, se manifestant en trois hommes, le savant, l'artiste, et l'industriel, qui sont les trois éléments constitutifs de cette Humanité. L'idée métaphysique de ce mythe de Noé, c'est donc l'unité et la triplicité dans l'unité. Saturne, à son tour, est l'essence de la nature, la force créatrice, conçue comme étant le feu, c'est-à-dire l'éther, ou ce que nous appelons le fluide électrique, et se manifestant triplement; produisant avec l'air un élément, avec l'eau un autre élément, avec la terre un troisième élément. C'est donc toujours la même intuition de la vie considérée comme étant la triplicité dans l'unité. Il suffit donc d'abstraire de ces deux mythes de Noé et de Saturne l'idée métaphysique, pour voir que Noé, en hébreu NOA, ou mieux encore NOAH, est une formule hiéroglyphique qui exprime la vie, c'est-à-dire l'unité et la trinité dans l'être.

De cette idée métaphysique sont sorties des applications différentes. Appliquée à l'homme, elle a donné le chapitre de la Genèse et la religion de Noé père de Sem, de Japhet, et de Cham, destinés à ne faire qu'une seule famille, la famille humaine. Appliquée à la nature, elle a donné la religion de Saturne père de Jupiter, de Neptune, et de Pluton; cette religion que les poètes ont ensuite chantée de mille manières en inventant mille fables.

Or ce que nous venons de dire est tellement la vérité, que ces poètes, parlant d'après d'anciennes traditions dont ils n'avaient pas le sens, nous ont pourtant conservé de précieux témoignages qui se rapportent à l'essence d'un mythe qu'ils ne comprenaient plus. C'est ainsi que Virgile et d'autres écrivains anciens nous ont appris que le nom de *Latium* donné à une partie de l'Italie, et d'où les Latins prirent leur désignation, venait de Saturne :

> Id genus indocile et dispersum montibus altis
> Composuit, legesque dedit, Latiumque vocari
> Maluit, his quoniam latuisset tutus in oris.

Virgile, dans ce passage, prétend que Saturne donna à ce pays le nom de *Latium* parcequ'il s'y était caché, du mot *latere,* être caché. C'est une supposition assez ridicule. Il est bien évident que Saturne n'a jamais existé, et que cette action d'avoir civilisé les aborigènes que Virgile attribue à Saturne se rapporte à des sectateurs de Saturne, qui, dans une très haute antiquité, civilisèrent le Latium. Ces sectateurs de Saturne durent donner au pays où ils s'établirent le nom de leur culte. C'est donc leur culte qui a été cause que cette portion de l'Italie a pris le nom de Latium. Ce nom doit donc se confondre avec la formule même de l'être, qui faisait l'essence de leur religion. Et en effet que veut dire ce nom de *Latium,* venant de *latere?* Il exprime l'état latent, l'état de non manifestation de l'être en général, l'état de *repos.* Et que veut dire le nom de Noé? Il veut dire *repos,* il exprime l'état latent, l'état de non manifestation de l'être en général. Certes il est impossible de

(1) Genes., ch. V. v. 29.
(2) Voy. *De l'Humanité,* liv. VI.

demander une similitude plus complète. Le Latium s'est ainsi nommé parceque ses civilisateurs y portèrent la religion dont la formule métaphysique se retrouve dans le mythe de Noé; et, de cette façon, le nom même de *Noé*, le nom de *repos*, se retrouve dans le nom de *Latium*.

Mais ce n'est pas assez d'expliquer ce nom de Latium. Prenons le nom même de Saturne. Le *Saturnus* des Latins s'appelait en grec *Kronos*. D'où viennent ces deux noms différents? Quelle connexité y a-t-il entre eux? Comment, de la Grèce à l'Italie, la même divinité était-elle connue sous des désignations si étrangères l'une à l'autre? Les savants qui se sont occupés des cultes mythologiques n'ont pas pu résoudre ces questions. Avec le fil que nous avons pour marcher dans le labyrinthe antique, nous nous montrerons plus savants que les savants. Ce nom de Saturne, comme le nom de Latium, cache encore le nom de Noé; et il en est de même du nom de *Kronos*, usité chez les Grecs. Il y a plus, *Saturne* et *Kronos* se trouvent être au fond le même nom avec deux épithètes différentes. Saturne, en effet, comme tous les monuments qui se rapporte à son culte l'attestent, passait, ainsi que Noé, pour avoir appris le premier aux hommes la culture de la vigne. Mais il était en outre considéré comme le père de l'agriculture en général. Macrobe, entre autres, rapporte, d'après le témoignage d'un ancien nommé Philochore, que Cécrops avait institué dans l'Attique le culte de Saturne, et lui avait élevé des autels comme à l'inventeur de l'agriculture. De là le nom de *planteur de vigne*, en latin *Vitisator*, qui lui était attribué. Mais s'il portait ce nom de planteur de vigne, *Vitisator*, par contraction des deux mots *Vitis-Sator*, ne pouvait-il pas également porter celui de *Sator* sans désignation, puisqu'il n'était pas considéré comme ayant fait connaître seulement la culture de la vigne, mais encore celle des fruits et des moissons: *Frugum ac fructuum repertor*, dit Macrobe en parlant de son culte dans l'Attique. Or Servius, dans son commentaire sur les Géorgiques, nous apprend que l'on se servait du terme de *Sator* pour exprimer la divinité qui présidait aux semailles et aux plantations. Supposez donc que ce soit Noé qui soit caché sous ce nom de Saturne: Saturne, en ce cas, sera *Noé le planteur de vigne*, et par abréviation *Noe le planteur*. Prenez l'épithète consacrée à Saturne, et ajoutez le nom de Noé; vous aurez *Vitisator-Noe* et, dans un sens plus général, en supprimant le mot qui désigne la vigne, *Sator-Noe*, c'est-à-dire *Noe le planteur;* ou, avec la désinence latine, *Sator-Nus;* enfin, en contractant en un seul mot, *Satornus* ou *Saturnus*. Quant à *Kronos*, qui a tant embarrassé aussi les étymologistes, ce n'est pas autre chose qu'une abréviation des deux mots grecs *Kurios Nos*, signifiant le *seigneur Noé*, le *dieu Noé*, le *bienfaiteur Noé*. Cérès ne s'appelait-elle pas elle-même *Kurè* (1), de ce même mot *Kurios?* Ou plutôt n'est-ce pas ainsi que toutes les nations ont appelé Dieu et l'appellent encore le Seigneur? Et il n'y a pas à dire que cette contraction des deux mots *Kurios-Nos* en un seul *Kronos* soit contraire au génie de la langue grecque, puisque Platon, cherchant l'étymologie de ce nom de *Kronos*, le faisait dériver, par une syncope analogue, de *Koros nou*, exprimant la *satiété de l'esprit;* étymologie assurément arbitraire, mais qui prouve au moins que l'abréviation que nous supposons est la plus naturelle du monde et la plus conforme aux habitudes de la langue que parlait Platon.

Platon, dans cette fausse étymologie, suppose que *Kronos*, Saturne, est une allégorie du temps, en grec *Chronos*. C'est une confusion que les poètes ont faite assez souvent. Mais le nom de Saturne en grec est invariablement sans aspiration, et se distingue ainsi du mot qui exprime le temps. D'ailleurs, si cette analogie était fondamentale, elle se retrouverait chez les Latins. Or, il n'y a rien chez les Latins qui assimile le culte de Saturne à une simple allégorie du temps. Aussi plusieurs mythologues disent-ils que si on a quelquefois représenté Saturne avec une faulx, c'est uniquement à cause de son titre de père de l'agriculture. Le rapport entre le nom grec de Saturne, *Kronos*, sans aspiration, et le mot *Chronos*, donnerait donc plutôt à penser qu'il faut faire dériver le second du premier. En effet, les sectateurs de Saturne ou du dogme représenté par le mythe de Noé ayant enseigné aux peuples de la Grèce l'ordre du temps par ce que nous appelons le calendrier, ont pu donner ce nom à la succession des phénomènes sidéraux. Et en effet cette succession s'exprime en grec par *Chronos;* c'est le sens primitif de ce mot. Au surplus il est évident que, dans l'antique doctrine de Saturne, la considération de ce que l'on appelle le temps, c'est-à-dire des modes de l'être en général, passé, présent et futur, dut s'unir profondément au dogme métaphysique, et n'en fut en quelque sorte qu'une répétition. C'est ce que le mythe de Janus associé à Saturne chez les Latins prouve d'ailleurs avec évidence.

(1) Κύρη, quasi κυρία τοῦ ζῆν, *domina vitæ*.

Si, en effet, l'identité de Noé et de Saturne, ou plutôt de leurs mythes, avait encore besoin de confirmation, j'en trouverais une très curieuse dans le culte rendu par les Romains à Janus. On sait que ce culte symbolique était comme un appendice ou une dérivation de la religion même de Saturne. Janus, ou IAN, comme l'appelaient les livres rituels des prêtres Saliens, au rapport de Tertullien, se confondait presque avec Saturne, qu'il avait, disait-on, accueilli en Italie, et avec lequel il avait consenti à partager sa souveraineté, en sorte qu'on le regardait aussi comme l'inventeur du vin et le père de l'agriculture. Il avait deux visages, dont l'un contemplait le *passé* et l'autre l'*avenir*. C'était le *roi pacifique;* Numa lui avait consacré le temple de la paix; il présidait à l'année, qu'ouvrait le mois qui s'appelle encore de son nom. On le représentait tenant une clé, comme aujourd'hui, à Rome même, on représente S. Pierre ouvrant et fermant les portes du paradis. Il passait pour avoir le premier inauguré le culte et la religion parmi les hommes, en consacrant le *pain* et le *vin;* aussi était-il nommé avant tous les dieux dans les sacrifices. Les prêtres Saliens, dont l'institution remontait à Numa, le célébraient dans leurs poèmes, et l'appelaient le *dieu des dieux*. Qu'est-ce donc que ce Janus, dont Ovide se montre embarrassé d'expliquer la divinité, ne lui trouvant pas d'analogue chez les Grecs:

Quem tamen esse deum te dicam, Iane biformis?
Nam tibi par nullum Græcia numen habet.

Ovide se trompe; les Grecs avaient l'analogue de Janus, mais en deux personnages, *Epiméthée* et *Prométhée*. Janus n'est autre que la réunion de ces deux fils de Japet, dont l'un considère le *passé* et l'autre l'*avenir* (1). Or voilà qui est remarquable: d'où vient ce nom de *Japet* chez les Grecs? Ce nom n'a d'analogue dans toute l'antiquité que le Japhet de la Bible, le fils de Noé, que Bérose appelle de ce nom même de Japet. Le mythe de Janus est donc évidemment lié au mythe de Noé.

Prenez du mythe de Noé l'idée métaphysique, l'idée de l'unité dans la triplicité, de la triplicité dans l'unité, et appliquez-la au temps: vous aurez trois termes, *passé*, *présent*, *avenir*. Mais le présent, qui est pourtant le seul aspect vivant de cette trinité (car la vie est toujours présente), se décompose à chaque instant en passé et en avenir. Nous sommes toujours dans le présent, et pourtant le présent semble ne point exister et n'existe point. Le *moment où je parle est déjà loin de moi*, a dit un poète. Véritablement nous vivons toujours dans le passé ou dans l'avenir, ou plutôt dans les deux, tout en étant dans le présent. C'est cette fuite du temps, cette décomposition incessante de la vie présente entre le passé et l'avenir que représentait le mythe de IAN dans l'antique religion de Noé ou de Saturne. Mais la trace de ce rapport serait perdue pour nous, si elle ne se retrouvait pas dans ce nom de Japhet conservé chez les Grecs.

La trace du rapport tout aussi réel qui unit au mythe de la Genèse le culte de Bacchus, serait également perdue, sans ce nom de *Sabasios*, de *Dieu du sabbat*, qui a fait faire à Plutarque le curieux rapprochement que nous avons cité. Il n'y a pas à en douter, le culte de Bacchus s'appelait *Sabbat*, comme le culte des Juifs. Cicéron confirme le rapprochement fait par Plutarque lorsque, distinguant cinq Bacchus différents, il dit, en parlant de l'un d'eux, que ses fêtes s'appelaient *Sabasies* (2).

Les savants qui se sont occupés des anciennes religions n'ont pas été moins embarassés du nom de Bacchus que du nom de Saturne. Il n'y a pas d'étymologies qu'ils n'aient essayées, à la suite des poètes, pour expliquer son nom grec de *Dionysius* ou *Dionysus*. Ils le font venir de *Nyssa*, que les poètes lui avaient donnée pour nourrice; ou de *Nyssa*, ville d'Arabie, où les poètes supposent qu'il avait été élevé; ou d'une ville des Indes du même nom; ou d'une montagne des Indes consacrée à son culte. Il est évident que toutes ces suppositions de poètes tels que Nonnus, qui ont chanté Bacchus bien des siècles après l'établissement de son culte, n'ont aucune valeur pour expliquer son nom sacré. Pour dire notre avis, le mot grec Διονυσιος est formé par contraction de Διος-Νους-υιος. *Dionusios* n'est pas autre que le *Noé fils de Jupiter*. Dios-Nous-uios. Il y a eu, comme tous les mythographes le reconnaissent, plusieurs Bacchus, c'est-à-dire plusieurs religions de ce dieu. Cicéron en compte cinq; d'autres en ont compté jusqu'à huit. Mais au milieu de tous ces cultes divers, on distingue deux Bacchus, l'ancien Bacchus, appelé *Pater Liber*, qui n'a pas Jupiter pour père. Cet ancien Bacchus rappelle si bien le Noé de la Genèse que les plus savants hommes du dix-septième siècle, Bochard et autres, n'ont pas craint de les confondre. En cela, ils ne se sont pas trompés; car le mythe est le même. Cet ancien Bacchus, ce *Pater Liber*,

(1) Προμηθεὺς, celui qui voit devant ou en avant; Ἐπιμηθεὺς, celui qui voit après ou derrière lui.
(2) *De natura Deor.*, liv. III.



c'est Noé, car c'est encore Saturne. Mais plus tard, et après que le culte de Jupiter, fils de Saturne, se fut établi, un nouveau culte pénétra en Grèce, et y pénétra même par deux routes différentes. Ce nouveau culte se présenta comme un *avatar*, une *incarnation* du dieu régnant, c'est-à-dire de Jupiter, un développement nouveau de sa religion. De même donc que Jupiter, qui avait succédé à Saturne, était fils de Saturne, de même Bacchus, qui aspirait à supplanter Jupiter, était fils de Jupiter. C'est alors que paraît le nom sacré *Dionusios*. Le nouveau dieu passa pour fils de Jupiter et de Sémélé, la fille de Cadmus, le fondateur de Thèbes. C'est le Bacchus Thébain.

Mais je sens que pour donner à ces rapports des anciennes religions entre elles le degré de vraisemblance et d'autorité qu'ils méritent, il faudrait pénétrer plus avant dans le sens profond des mystères religieux, et expliquer la loi de formation de ces anciens cultes. Oserai-je me lancer dans un sujet aussi vaste ? Je crois devoir le faire.

III.

Explication du nom de Jéhovah.

Après tout, puisque je me suis étendu jusque là, à propos du mythe de Noé, je ne ferai pas difficulté de dire que la clé que je viens de donner peut servir à ouvrir les plus secrets tabernacles des religions antiques. Et pour le prouver, je ne craindrai pas d'en faire l'application au nom même de Dieu dans la religion de Moyse.

Quel est ce nom que les Juifs modernes n'osent pas plus proférer dans leurs synagogues que ne l'osaient leurs ancêtres? Ce nom célèbre, on le prononce mal en l'articulant *Jéhovah;* il est composé de quatre lettres, qu'on doit prononcer, sauf les aspirations, comme s'exprimeraient les trois lettres IOA. Les hébraïsants les plus exacts le figurent ainsi avec notre alphabet: IOHAH. C'est le nom propre que Moïse commence à donner à Dieu au second chapitre de la Genèse, lorsque la création est terminée. Jusque là il ne l'avait pas appelé ainsi, mais du nom d'*Ælohim*, nom que l'on ne regarde pas comme entouré du même mystère, et que l'on croit exprimer la puissance, la force, la faculté créatrice, ou en général ce que les Payens entendaient par ce terme, *les dieux*. Or il est bien remarquable, en premier lieu, que ce nom sacré IOA se retrouve chez les Grecs, avec une transposition seulement, dans le nom d'Iao, Ἰαώ. Et je ne parle pas ici du dieu IAO des gnostiques, mais de la haute antiquité grecque; car on trouve ce nom dans les hymnes, certainement antiques, attribuées à Orphée.

Ce nom d'IOA a un caractère qui lui est particulier. C'est véritablement le *nom propre* que les livres attribués à Moïse donnent à Dieu. En effet ce n'est pas seulement la Genèse qui désigne ainsi Dieu à la troisième personne; c'est Dieu lui-même qui, dans l'*Exode*, apparaissant à Moïse, lui dit : *Je suis* IOA, et tu diras aux fils d'Israël : « IOA *m'a envoyé vers vous* (1). » S. Jérome a traduit : *Je suis* CELUI QUI SUIS : « *Ego sum qui sum*. » Il n'a fait en cela que suivre la version des Septante, qui avaient traduit IOA par ὁ ὤν, c'est-à-dire *le* ÉTANT, *celui qui est, celui qui existe par lui-même*. Mais il est évident que le texte sacré n'a pas ce sens ; et ce qui le prouve, c'est ce que Dieu dit plus loin, lorsque, se révélant de nouveau à Moïse, il lui déclare qu'il a bien apparu antérieurement à Abraham, à Isaac, à Jacob, mais qu'*il ne leur a pas fait connaître son nom d'*IOA (2). S. Jérôme, en cet endroit, voyant bien que l'interprétation qu'il a donnée plus haut de ce nom ne convient pas à ce passage, traduit alors IOA par *Adonaï*. Mais c'est mal traduire de toute façon, puisque ce mot d'*Adonaï* peut bien faire l'illusion d'un nom propre dans une traduction grecque ou latine, mais n'est véritablement qu'une sorte de titre honorifique, et signifie seulement *seigneur* ou *maître*. Dieu peut-il raisonnablement dire qu'il a caché sa puissance à Abraham, à Isaac et à Jacob, et qu'il ne leur a pas révélé qu'il était le seigneur des créatures ? Il peut si peu le dire, qu'en cet endroit même il déclare, suivant la Vulgate, qu'il a fait connaître sa *toute-puissance* à Abraham, à Isaac et à Jacob.

Il serait possible après tout que S. Jérome n'eût pas connu le nom même d'IOA, ou de *Jéhovah*. Ce qui est certain, c'est qu'il ne le cite jamais ni dans sa traduction de la Bible, ni dans ses propres ouvrages. Il y a une raison pour que ce nom lui soit resté à peu près inconnu. L'usage constant des Juifs, depuis une très haute antiquité, est de *remplacer* ce nom, dont ils déclarent ne pas savoir la prononciation. Ils l'appellent pour cette raison le *nom expliqué*, en hébreu *schem hammeforas :* ils veulent dire par là que ce nom reste un mystère, et qu'on lui en a substitué un autre, faute de pouvoir atteindre à la profondeur du mot véritable. Le nom qu'on lui substitue ordinairement est le terme d'*Adonaï*, signifiant Seigneur, en grec *Kurios*, en latin *Dominus* ; c'est ce terme qu'ont employé en général les Septante suivis par S. Jérôme. Un autre déguisement consiste, dans la lecture, à le prononcer *Æloha*, pris pour le singulier d'*Ælohim*, d'où est dérivé le mot arabe *Allah*. A cet effet, les juifs massorètes qui ont ajouté les points-voyelles au texte hébreu de la Bible ont marqué le nom de Jéhovah avec d'autres points que ceux qui pouvaient lui convenir ; ce qui montre qu'ils en ont ignoré la véritable prononciation, ou qu'ils ont voulu la cacher. Enfin l'habitude de voiler et de dissimuler ce nom était telle, qu'il paraît, par les fragments qui nous restent des *Hexaples* d'Origène, où l'hébreu était écrit en caractères grecs, qu'Origène avait écrit *Adonaï* dans tous les endroits où il y a Jéhovah dans l'hébreu.

Rien n'approche du respect profond ou plutôt de la crainte superstitieuse que ce mot mystérieux inspirait aux Juifs. Il est parlé dans le Talmud d'un rabbin qui fut condamné à être brûlé pour avoir proféré le nom de Jéhovah. Dans la Misna il est rapporté que le peuple se prosternait en terre, lorsqu'il entendait le grand sacrificateur prononcer ce nom. Eusèbe, dans sa *Préparation évangélique*, et Théodoret, dans ses *Questions sur l'Exode*, reconnaissent qu'il était défendu aux Juifs de l'exprimer. L'historien Josèphe, qui était de race de sacrificateurs, déclare qu'il ne lui était pas permis d'en divulguer la prononciation. De tous ces témoignages on peut conclure que ce qu'on rapporte à ce sujet est vrai, et qu'il n'y avait autrefois que le souverain sacrificateur qui pût prononcer ce nom, et encore une fois seulement par an, dans la fête des pardons, au moment de la bénédiction solennelle du peuple.

Les docteurs juifs regardaient ce mot sacré non seulement comme un mystère, mais comme ayant par lui-même la puissance de communiquer à ceux qui pouvaient le comprendre et le bien prononcer le don des miracles. C'est en ce sens qu'il est dit dans leurs livres que Moyse fit tous ses miracles *par le nom*. Les rabbins du Talmud, qui ne nient pas les miracles faits par Jésus-Christ, disent qu'ils les a aussi faits par la vertu de ce même nom, qu'il avait pris dans le Temple, et qu'il avait enfermé dans sa peau.

Que signifie donc ce nom si vénéré, ce nom *indicible*, c'est-à-dire apparemment inexplicable ou difficile à expliquer, ce nom qui donne le don des miracles, ce nom qui a sacré Moyse législateur du genre humain, parcequ'il l'a compris et qu'il a été digne de le prononcer, ce nom enfin qui a transmis, après Moyse, la même puissance à Jésus ?

Il est évident pour nous que ce nom est un mythe, comme le nom de *Noé* ou plutôt de NOA; un mythe, comme le nom d'ADAM; un mythe, c'est-à-dire l'expression hiéroglyphique d'une certaine doctrine sur la nature divine.

Et ce mythe peut nous en faire comprendre bien d'autres ; car il est certain qu'il doit exprimer la nature de l'être en général, puisqu'il exprime la nature de l'être des êtres. On a fort ridiculement admiré, la croyant fidèle, tandis qu'elle est souverainement infidèle, la version des Septante et de S. Jérôme : *Je suis celui qui suis*. Cela ne nous apprend véritablement rien sur la nature divine. Nous savons bien tous que Dieu est le seul être existant par lui-même.

Ce que nous allons dire de ce mot sacré, qui renferme toute une doctrine, n'est pas absolument nouveau pour le fond. Plusieurs de ceux qui se sont attachés à comprendre ce mot ont été sur la trace de l'idée qu'il contient. On peut même dire que, sans en embrasser la profondeur, l'antiquité chrétienne en général en a entrevu le sens. Ainsi quand Racine, écho de cette tradition, traduit IOA par l'Eternel, et dit en parlant de Dieu : *L'Eternel est son nom*, Racine ne se trompe pas absolument. Mais, pour ne pas être hérétique, si je puis ainsi parler, Racine ne connaît pas la valeur véritable de ce nom mystérieux ; et pour traduire un peu moins mal que S. Jérôme et les Septante, il n'est pas moins qu'eux hors du sanctuaire, et nous laisse, comme eux, à la porte du mythe, si je puis ainsi m'exprimer.

Il ne fallait pas traduire ce mot, il fallait le conserver et l'expliquer. Il fallait dire : Dieu s'appelle IOA, et voici ce que son nom signifie, c'est-à-dire voici comment il a été conçu par les anciens sages ou plutôt par l'esprit humain, c'est-à-dire par l'être en nous se révélant l'être en général, l'être en lui-même, l'être en Dieu.

Mais je dirai d'abord très succinctement comment, après les Septante et S. Jérôme, on a interprété ce mot.

En premier lieu, quelques Pères de l'Eglise, commentant le SUM QUI SUM de la Vulgate, sont arrivés à dire, les uns, que ce nom signifiait l'*être universel* qui embrasse tout dans sa substance et dans son infinité ; d'autres, qu'il signifiait l'*être éternel*, qui embrasse tous les temps dans son éternité, qui *est*, et qui par conséquent *est toujours*, c'est-à-dire n'a ni passé, ni présent, ni avenir, mais conçoit simultanément le passé, le présent, l'avenir.

Pour exemple de la première de ces deux explications, je citerai Denys l'Aréopagite, ou l'auteur, quel qu'il soit, des précieux ou-

(1) Exod., ch. III, v. 14.
(2) Exod., ch. VI, v. 3.

vrages qui portent ce nom. « Dieu, dit-il, s'est appelé lui-même »CELUI QUI EST; non qu'il existe d'une façon quantitative, mais »parcequ'il embrasse en lui-même uniformément et, sans limite »ni distinction aucune, l'intégralité de l'être, et l'a toujours em»brassée (1). »

Quant à la seconde explication, je choisis pour exemple, parmi plusieurs passages des Pères, celui-ci, qui est de S. Grégoire de Nazianze, qui fut surnommé le Théologien : « Dieu a été toujours, est »toujours, et sera toujours; car ces termes *était*, *est*, et *sera*, expri»ment la fragmentation du temps par rapport à nous, et les inter»valles que nous croyons exister entre les phénomènes de la nature. »Mais lui est l'être existant toujours; et c'est le nom qu'il s'est »donné à lui-même, quand il conversait avec Moïse sur la mon»tagne; car il a en lui-même l'intégralité de l'être sans disconti»nuité aucune (2). »

Quand vint la Renaissance, les différentes écoles philosophiques qui étudièrent et reproduisirent les écoles grecques interprétèrent le nom de Jéhovah dans le même sens que les théologiens que nous venons de citer. Et comment n'en serait-il pas arrivé ainsi, puisque ces savants retrouvaient dans les philosophes de l'antiquité cette même notion de Dieu conçu comme étant la vie, la cause universelle, l'être existant par lui-même. Platon n'appelle-t-il pas Dieu ὁ ὢν καὶ τὸ ὂν, c'est-à-dire l'être vivant en soi et hors de soi, l'être considéré subjectivement et objectivement. Aristote ne déduit-il pas le nom même de Dieu de l'idée d'existence; et n'attribuait-on pas à ce prince des philosophes, comme l'appelait le moyen-âge, de s'être écrié en mourant : « *Etre des êtres*, ayez pitié de moi! » Le sens du mot Jéhovah, tel que l'avaient donné les Septante, l'ancienne version latine faite d'après les Septante, et la traduction de S. Jérôme qui constitue aujourd'hui le fond de la Vulgate, se confirma ainsi dans l'esprit des savants. Ce nom parut exprimer en général l'*être*, la *vie*. Seulement il y a deux façons de concevoir ou de sentir l'*être*, la *vie;* on peut les concevoir et les sentir d'une façon subjective, ce qui répond au terme de Platon, ὁ ὢν; on peut les considérer d'une façon objective, ce qui répond au τὸ ὂν du même philosophe. La première manière de concevoir et de sentir, appliquée à l'idée d'un être universel, donne lieu à la conception d'un Dieu doué de personnalité et de conscience; la seconde donne lieu à une conception toute différente, à celle d'une sorte de *Dieu-univers*, si je puis ainsi m'exprimer, comprenant en lui tous les phénomènes; et, dans ce dernier sens, le mot de Jéhovah n'aurait pas exprimé autre chose que l'énigme célèbre du temple de Saïs : « *Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est, et tout ce qui sera.* »*Aucun mortel n'a découvert mon voile* (3). »

C'est ainsi que le mot mystérieux qui est le nom propre de Dieu dans la religion juive, à laquelle le Christianisme s'est soudé, est arrivé jusqu'à nous, sans explication véritable. Chose étrange! ce nom, par suite des versions antérieures à S. Jérôme et de la version même de S. Jérôme, a radicalement disparu des livres sacrés qui forment la base de la religion catholique. Ni dans l'Ancien ni dans le Nouveau Testament, tels que les catholiques les lisent, ce nom ne se trouve; il n'y en a pas même le plus petit vestige. Voilà un singulier mystère! Ce nom est le nom de Dieu, le nom qu'il a déclaré lui-même : mais d'un côté, les Juifs n'osent pas le prononcer, et le remplacent par des termes sans valeur; et, de l'autre, les Chrétiens le suppriment totalement et le font disparaître! Pourtant, si c'est le nom de Dieu, il devrait être partout; il devrait être consacré dans tous les lieux où Dieu est adoré, il devrait être considéré et médité sans cesse par ses adorateurs; car apparemment ce n'est pas en vain que Dieu a fait connaître son nom. Voilà, je le répète, un grand mystère : le Dieu des Juifs et des Chrétiens est aujourd'hui, bien qu'il se soit nommé lui-même, un Dieu sans nom. Vainement, en effet, dira-t-on qu'il s'appelle Dieu. Que signifie ce mot de Dieu, qui vient des sources payennes, qui sort de la tradition grecque, et ne porte aucun caractère? Son étymologie, fort incertaine d'ailleurs, n'exprime que la vie en général.

Les protestants, il est vrai, ont fait quelques efforts pour réparer l'oubli où était tombé le nom divin. Traduisant la Bible d'après l'hébreu, ils ont trouvé sur leur chemin ce nom de Jehovah, et l'ont quelquefois reproduit. Mais ils ne l'ont pas expliqué. Ce nom est ainsi resté, après l'emploi qu'ils en ont fait, un mot de bibliothèque, se rapportant à une antiquité sans lien aucun avec nous, et bon seulement à être employé de temps en temps dans la poésie, parcequ'il est sonore et qu'il a quelque chose de majestueux.

Ce n'est pas néanmoins que les hébraïsants ne se soient donné beaucoup de peine pour expliquer ce mot. Mais dire que tous leurs efforts ont abouti à le faire dériver, d'une façon ou d'une autre, du verbe *être* en hébreu, c'est dire qu'ils ont échoué; car véritablement il est trop évident que le nom métaphysique de Dieu doit se rapporter au mot qui dans la langue primitive exprimait l'être. Ce rapport, dis-je, est nécessaire; il est impossible qu'il n'existe pas, et par conséquent l'on est bien sûr de le rencontrer : mais si tout le mystère de ce nom consiste dans ce rapport, ce mystère n'est pas grand.

Comme pour prouver, néanmoins, aux hébraïsants qu'il ne suffirait pas, pour comprendre le nom de Jéhovah, de le dériver du verbe substantif, ou plutôt que cette tentative les empêcherait de le comprendre, il est arrivé que cette dérivation s'est trouvée bien plus difficile qu'on ne pensait. D'un côté, le rapport entre les deux mots est sensible, évident; mais l'étymologie se justifie difficilement, ou plutôt ne se justifie pas.

Aussi les étymologistes ont commencé par ne pas s'entendre sur la prononciation et la composition du mot même que, poursuivis par l'idée de le faire dériver du verbe HAVA, *fuit*, dont le futur est, à la première personne, ÉHIÉ, *ero*, les uns prononcent *Jéhava*, d'autres *Jéhôva*, d'autres *Jaroh*, d'autres *Jehveh*. Ceux qui le font dériver du futur disent que, dans la langue hébraïque, le futur est souvent pris pour le présent. Ceux qui le font dériver du passé disent que l'on ne pouvait mieux marquer l'éternité divine qu'en exprimant le passé : Dieu est, disent-ils, parcequ'il a toujours été. Il y en a qui finissent par ne considérer que les deux premières lettres du *Tétragramme* (le reste apparemment leur paraît insignifiant), et qui l'expliquent par le mot EI, *il est*, qui était gravé dans le temple de Delphes. Ce mot grec EI serait le IÉH de *Iéhôvah*, lu de gauche à droite, ainsi : HEI; comme de l'hébreu *ab*, qui signifie père, on a fait *ba*, et *pa*, signifiant également père, dans *papa*, *pater*, etc. Enfin l'on sait que quelques-uns des plus savants hommes du dix-septième siècle s'occupèrent fort longtemps de ce qui n'aurait pas dû les occuper, si l'étymologie du nom de *Jéhovah*, ou plutôt de *Ihôâh* tirée du verbe substantif hébreu, était aussi facile qu'on le croit ordinairement. Dans les éditions polyglottes données de la Bible par Origène et reproduites, après lui, dans toute l'antiquité chrétienne, sous les noms d'Octaples, d'Hexaples ou de Tétraples, suivant le nombre de colonnes qu'elles avaient, le nom de Jéhovah se trouvait, comme j'ai eu occasion plus haut de le dire, remplacé par celui d'Adonaï; mais on avait écrit à la marge quatre lettres représentant le mot PIPI écrit en ces grands caractères qu'on appelle lettres unciales. Qu'arriva-t-il? Postel et d'autres supposèrent que ces lettres mises à la marge avaient été prises exactement des caractères samaritains, d'où il paraissait que c'était la vraie représentation du nom sacré de Jéhovah; et le bruit courut pendant quelque temps dans le monde savant que PIPI pourrait bien être le nom de la Divinité. On s'aperçut à la fin qu'on était tombé dans une étrange méprise, et que cette annotation marginale provenait simplement de ce que les copistes grecs, qui n'avaient aucune connaissance de la langue hébraïque, ayant à copier le mot *Jéhovah* qu'on avait écrit en hébreu à la marge, avaient pris le signe de l'aspiration, le *hé* hébreu, pour un *pi*, et l'*iod* et le *vau* pour des *iota*, ou du moins s'étaient contentés de faire une copie figurée des quatre lettres du Tétragramme, copie qui, lue de gauche à droite, répond assez exactement au mot *pipi*, écrit en lettres unciales.

C'est trop m'arrêter aux recherches des étymologistes. Tout leur travail pour dériver le nom de Dieu du verbe substantif des langues primitives aboutit à ceci que Dieu aurait dit à Moyse : « *Je suis* »*l'Être*, et tu diras aux enfants d'Israel : *L'Être m'a envoyé vers* »*vous.* » Ainsi le sens de toute la religion révélée se réduirait à ceci que *Dieu est l'Être*, c'est-à-dire la source de l'Être! Voilà une belle conclusion de la science des hébraïsants.

Mais ce qui est dit dans l'*Exode* à la suite de la première apparition de Dieu à Moïse, et que j'ai rapporté plus haut, forme une grande difficulté à cette manière de considérer le nom de Dieu comme un simple dérivé du verbe *être*. Car Dieu, réapparaissant à Moïse, lui dit, suivant la Vulgate, « Je suis Jéhovah; je me suis bien »fait connaître à Abraham, à Isaac, à Jacob, comme Dieu tout-puis»sant (*Schadaï*), mais je n'en ai pas été connu par mon nom de *Jého*»*vah*. » Abraham, Isaac, et Jacob n'auraient donc pas su que Dieu était l'*être*, la source de l'être! Ils l'auraient connu comme Dieu tout-puissant, et n'auraient pas su qu'ils lui devaient la vie. Ce passage seul prouve qu'il est absurde de ne pas supposer au nom de Jéhovah d'autre mystère que de signifier que Dieu est l'être par excellence.

Les docteurs de la Cabale, c'est-à-dire de la *transmission*, ont au moins du nom de Dieu un sentiment plus grand, plus élevé, lors-

---

(1) Voici le texte : Οὐ ποσὸν ἐστὶν ὤν, ἀλλ' ἁπλῶς καὶ ἀπεριορίστως ὅλον ἐν ἑαυτῷ συλλαβὼν τὸ εἶναι, καὶ προσειληφώς

(2) Voici le texte : Θεὸς ἦν μὲν ἀεὶ, καὶ ἐστὶ, καὶ ἔσται. Τὸ γὰρ ἦν, καὶ ἐστὶ, καὶ ἔσται, τοῦ καθ' ἡμᾶς χρόνου τμήματα, καὶ τῆς ῥευστῆς φύσεως. Ὁ δὲ ὢν ἀεὶ. Καὶ τοῦτο αὐτὸς ἑαυτὸν ὀνομάζει τῷ Μωύσῃ χρηματίζων ἐπὶ του ὄρους. Ὅλον γὰρ ἐν ἑαυτῷ ἔχει τὸ ἀεὶ εἶναι.

(3) Ἐγώ εἰμι πᾶν τὸ γεγονὸς, καὶ ὄν, καὶ ἐσόμενον. Τὸν ἐμὸν πέπλον οὐδεὶς πω θνητὸς ἀπεκάλυψε.

qu'ils disent que « celui qui prononce le nom de Jéhovah met dans » sa bouche le monde entier. » Comme nous avons continuellement à la bouche le verbe substantif, qu'il entre dans toutes nos phrases, et que nous ne pouvons rien exprimer sans lui, il s'ensuivrait que nous aurions tous à chaque instant dans notre bouche le monde entier, si le nom de Jéhovah n'avait pas d'autre signification que d'exprimer l'*être*. Nous serions comme le bourgeois gentilhomme, qui faisait de la prose sans le savoir. Assurément ce n'est pas ce que la Cabale a voulu dire; elle a dû faire allusion au mystère véritable que renferme ce nom. Mais, comme le savant Maimonides l'a prouvé aux Juifs, il y a déjà bien des siècles, ils ont perdu le sens de leurs mystères, par suite de cette pratique qu'on appelait dans l'antiquité l'*ésotérisme*, qui consistait à garder entre un certain nombre d'adeptes les secrets des religions et des philosophies, à se contenter d'une tradition orale, à ne rien publier, de peur de faire connaître les *mystères* au vulgaire qu'on voulait dominer. Les Juifs sont aujourd'hui punis par où ils ont péché. Nul doute cependant que la multitude de leurs anciens commentaires allégoriques ne doive reposer en grande partie sur le sens de ce nom mystérieux. Aussi sommes-nous persuadé que si nous connaissions ces monuments, il nous serait facile de prouver que le sens que nous allons donner du Tétragramme sacré a été connu des rabbins.

La dernière tentative faite sur ce fameux *Tétragramme* est celle de Fabre d'Olivet. Fabre d'Olivet s'est occupé de ce nom au point qu'on pourrait dire qu'il a consumé sa vie à vouloir l'expliquer. Il nous semble néanmoins qu'il n'y est pas complètement parvenu, bien qu'il ait certainement fait avancer la question. Nous allons exposer son interprétation, ou plutôt les deux interprétations assez diverses qu'il publia successivement.

En 1813, dans son *Examen des vers dorés de Pythagore*, il suivait encore la trace des autres étymologistes, en cherchant à dériver ce nom du verbe substantif hébreu. Seulement il différait (et ceci est fort notable), de tous ses prédécesseurs, en ce qu'il composait tout autrement qu'eux. Suivant lui, en effet, ce mot ne venait d'aucun temps du verbe *être* en particulier, mais il était formé de la contraction des trois temps de ce verbe. Voici ses propres expressions :

« IHOHA, prononcé très mal à propos *Jéhovah*, à cause d'une ponc»tuation vicieuse des Massorètes, est le nom propre de Dieu. Ce »nom a été formé par Moyse d'une manière aussi ingénieuse que »sublime, au moyen de la contraction des trois temps du verbe *hôêh*, »être. Il signifie exactement *sera-étant-été*, celui qui est, fut, et sera. »On le rend assez bien par l'*Eternel*. C'est l'Eternité ou le temps »sans borne de Zoroastre (1). »

Fabre d'Olivet ne s'explique pas plus au long dans ce livre, où il ne parle d'ailleurs de ce nom qu'accessoirement. Il ne dit pas ce qui l'a porté à faire cette découverte, et n'indique aucune autorité à l'appui de son opinion. Il est bien probable pourtant que les études qu'il faisait sur l'hébreu et la recherche des traditions esséniennes et cabalistiques à laquelle il se livrait avec ardeur dans le but d'arriver à ce qu'il appelait la haute science, la science sacrée, l'avaient mis dans cette voie. Il avait pu rencontrer des traces de la tradition juive telle que celle-ci, que je trouve rapportée dans un lexique que j'ai sous les yeux : « Rabbi Moïse (C'est Maimonides), dans son livre »intitulé *More*, enseigne que tous les autres noms du Créateur sont »qualificatifs, mais que le seul nom de *quatre lettres*, que les Hé»breux nomment aussi *Schem hammephoras*, est *particulier et »propre à sa seule substance*. Bien plus, rabbi Haccados s'efforce de »prouver, dans un livre en hébreu intitulé *le Révélateur des secrets*, »que LE MYSTÈRE DE LA DIVINE TRINITÉ EST COMPRIS DANS CE »NOM (2). »

En 1815, Fabre d'Olivet publia sa *Langue hébraïque restituée*. Il y reproduit l'idée que le nom de Jéhovah exprime la simultanéité du passé, du présent et du futur dans le même être, qui est l'Etre absolu; mais la manière dont il l'explique n'est plus du tout la même. Ses paroles méritent de toute façon d'être citées; car il me serait difficile d'en exprimer le sens :

« Ce nom, dit-il, offre d'abord le signe indicateur de la vie, dou»blé, et formant la racine essentiellement vivante HH. Cette racine »n'est jamais employée comme nom, et c'est la seule qui jouisse de »cette prérogative. Elle est dès sa formation non seulement un verbe, »mais un verbe unique, dont tous les autres ne sont que des dérivés; »en un mot, le verbe *être-etant*, HÔH, *hôêh*. Ici, comme on le voit, »et comme j'ai eu soin de l'expliquer dans ma Grammaire, le signe »de la lumière intelligible O est au milieu de la racine de vie. Moyse, »prenant ce verbe par excellence pour en former le nom propre de »l'Etre des êtres, y ajoute le signe de la manifestation potentielle »et de l'éternité I, et il obtient IHOH, *ihôah*, dans lequel le faculta»tif *étant* se trouve placé entre un passé sans origine et un futur »sans terme. Ce nom admirable signifie donc exactement l'*Etre qui »est, qui fut et qui sera* (1). »

Certes voilà un langage étrange et fait pour surprendre. Cette *racine de vie* qui est une aspiration, l'aspiration représentée par le *hè* des Hébreux, ou par notre *h*, et qui, redoublée, reçoit entre ses deux termes la voyelle *ô* appelée *le signe de la lumière intelligible*, ce qui forme le verbe par excellence, le verbe être, *hôêh*; puis ce verbe réduit au facultatif *étant*, HO, et accru alors de deux augments, un au commencement qui est le *signe de la manifestation potentielle et de l'éternité*, à savoir l'*iod* des Hébreux ou notre *i*, et l'autre, à la fin, qui est la prononciation finale du mot, c'est-à-dire *ah*, laquelle exprime, suivant Fabre d'Olivet, *un passé sans origine*, tout cela forme un ensemble difficile à comprendre et surtout à accepter. L'explication que ce savant homme avait donnée, deux ans auparavant, si elle n'était pas plus solide, était au moins infiniment plus simple.

Ces deux explications sont, comme on le voit, très différentes, et ne se ressemblent même qu'en un point. Dans l'une comme dans l'autre, Fabre d'Olivet met le futur avant le présent et avant le passé : voilà en quoi elles se rapportent. Dans l'une comme dans l'autre, le nom de Jéhovah signifie *futur-présent-passé*. Mais tandis qu'en 1813 Fabre dérivait le signe du futur, dans ce nom, d'une des syllabes du futur du verbe *être* ou de ce temps contracté, en 1815 il le suppose formé par ce qu'il appelle *le signe de la manifestation potentielle et de l'éternité*. C'est qu'il avait vu et trop remarqué que les textes chaldaïques ou *Targums* rendent souvent Jéhovah par trois *iod* (2), et c'est pour cette raison sans doute qu'il en prend un pour le signe de ce qu'il appelle *la manifestation potentielle*. Mais cette raison est très faible; car si le *Targum* met trois *iod* pour rendre le nom de *Jéhovah*, il a sans doute pour motif ce nombre même de trois, en sorte que cette multiplication du signe *iod* ne marque nullement que l'*iod* signifie le futur : il peut tout aussi bien exprimer le passé. Enfin, quant au signe du passé, Fabre, en 1813, le dérivait d'une syllabe du passé du verbe *être* ou de la contraction de ce temps, tandis qu'en 1815 il ne s'explique pas sur l'origine de la finale du mot, qui se trouve être, on ne sait comment, *un passe sans origine*.

Les qualités et les défauts de cet esprit chercheur et épris des grandes questions qui fut Fabre d'Olivet se retrouvent dans cette tentative pour expliquer le nom de l'Eternel. D'un côté, il met le doigt sur une vérité, qui, depuis que la tradition antique s'est perdue, n'avait été connue que par quelques rabbins : c'est que ce nom n'exprime pas seulement l'être considéré comme éternel, mais exprime en même temps les trois modes de cette éternité, lorsqu'elle se manifeste dans la vie, à savoir le *passé*, le *présent*, le *futur*. Ainsi, ce que ceux qui traduisent ce nom par l'*Eternel*, ou par l'*Etre existant par lui-même*, ne comprennent nullement, il le découvre et le comprend, lui; il comprend que ce nom de Jéhovah est une doctrine de l'être. Mais, d'une part, il se trompe, selon nous, sur les signes de deux des termes exprimant le passé, le présent et l'avenir dans ce nom; car il prend le signe du passé pour le signe de l'avenir, et réciproquement. En second lieu, il ne fonde ses assertions sur rien de solide; car il n'y a rien de démonstratif dans tout ce qu'il dit sur le *vau* hébreu *signe de la lumière intelligible*, sur le double *hè racine de vie*, et enfin sur l'*iod*, signe de la *manifestation potentielle et de l'éternité*. On ne sent dans ces phrases mystiques qui rappellent encore l'*ésotérisme* antique, dans ces phrases d'*épopte* parlant un langage d'*illuminé*, que l'effort d'un métaphysicien qui n'est pas parvenu à se faire des idées claires. Il y a dans tout cela, et c'est en général le défaut de l'œuvre de Fabre d'Olivet, beaucoup plus de fumée que de lumière, quoiqu'il y ait de la lumière.

On chercherait vainement, d'ailleurs, dans sa Grammaire, l'explication de son explication; car il fit en grande partie sa grammaire sur et pour son interprétation du nom de Jéhovah; et c'est sans doute la cause de son insuccès dans la grande entreprise tentée par lui d'expliquer les origines de la parole et la formation des langues. Il est certain que son essai sur la langue hébraïque, qu'il prit pour exemple de sa théorie, ne fait aucune autorité, et est regardé comme plein d'idées chimériques par les hébraïsants; et quant à la traduction du *Sepher* qu'il déduisit de ses principes et de sa restitution supposée de l'hébreu, nous pouvons dire avec assurance que son système, qui tendrait à faire voir dans le *Sepher* un livre de physique et de cosmogonie, ou plutôt un livre à l'usage des alchimistes, est radicalement erroné. Mais cela n'ôte rien de l'honneur qu'il mé-

(1) *Les vers dorés de Pythagore*, page 210.
(2) *Dict. Etymologicum trilingue*, auct. J. Fungero, Lyon, 1607.

(1) *Langue hébraïque restituée*, tom. II, p. 68. Faute de caractères hébreux, nous avons été forcé d'employer, en citant ce passage, des caractères romains.
(2) C'est ce qu'il remarque lui-même dans son dictionnaire des racines hébraïques (*Lang. Hébr. restit.* tom. II, pag. 61).



rite à ce grand esprit qui essaya de refaire la philosophie sur des bases toutes différentes du sensualisme de son temps.

Ici sans doute il se trompe, mais il découvre ; car son idée que le nom de Jéhovah *est un mythe*, que ce mythe est composé de *trois termes*, que ces *trois termes expriment l'un le passé, un autre le présent, et le troisième l'avenir*, cette idée est vraie.

Il a retrouvé ainsi, je le répète, le sens de l'antique tradition. « La doctrine de la Trinité, dit avec raison l'auteur des *Lettres* »*d'un rabbin converti*, c'est-à-dire de trois personnes distinctes »en une seule essence divine, a été de tout temps reçue dans »notre nation. Quiconque lit les écrits de nos anciens docteurs, »surtout de ceux qui ont vécu avant la venue du Sauveur, est »convaincu de cette vérité (1). » Et comment en effet Moïse, instruit, suivant la Bible, dans toute la science des Egyptiens, n'aurait-il pas connu ce qui faisait le fond de la théologie des prêtres de l'Egypte? Quelque supposition d'ailleurs que l'on fasse sur les origines et les livres du Mosaïsme, il est certain que ces livres renferment l'essence des religions primitives. Or tout dans ces religions primitives parle de la Trinité : comment le Mosaïsme n'en aurait-il pas recueilli un seul symbole? et s'il en a recueilli un, n'est-ce pas dans le nom de Dieu que ce symbole doit se retrouver!

La tentative de Fabre d'Olivet pour expliquer le nom de Jéhovah n'est pas la dernière qui ait été faite. L'école de Dupuis, qui s'attache à matérialiser toutes les traditions religieuses et à leur ôter ainsi leur importance, a donné tout dernièrement une explication fort étrange de ce nom sacré. Le plus véritablement savant des hommes de cette école, Volney, ne faisait pas difficulté de reconnaître que ce nom avait un sens métaphysique, qu'il exprimait la vie, l'être, la cause universelle; il adoptait l'opinion commune des hébraïsants et des traducteurs de la Bible; Jéhovah, pour lui, était, non pas la collection des êtres divers qui composent l'univers, mais l'Etre qui donne la vie à tous ces êtres, l'Etre existant par lui-même (2). Mais l'école de Dupuis, qui ne croit pas à d'autre métaphysique qu'à la physique du Dieu-Soleil, ou des dieux-soleils, du lingam et du phallus, a fait des progrès depuis Volney. Un homme d'esprit, qui s'est beaucoup occupé des Zodiaques et qui a commencé la publication d'un Dictionnaire des hiéroglyphes, prétend que Jéhovah n'exprime que la collection de tous les êtres qui composent l'univers, et que son nom a été formé, en conséquence de cette idée, par l'amalgame de toutes les voyelles. Voici comment il s'exprime :

«Ce nom d'IEOUA, dont nous avons fait JÉOVA, était en Egypte »le nom sacramentel, le nom terrible que l'initié ne prononçait »jamais devant un profane. Il signifie en langue sacrée *Dieu qui est* »*tout ce qui est*. En voici la raison. Les, voyelles, qui, seules, »expriment une voix ou un son, peignent, considérées seules en »écriture sacrée, des idées positives. Les consonnes, qui ne peu»vent être exprimées qu'avec le concours des voyelles, ne peignent, »considérées seules dans cette même écriture, que des idées rela»tives. Les consonnes, en un mot, ne font que modifier l'idée po»sitive rendue par les voyelles, comme les articulations ne font que »modifier les sons. Il suit de là que les idées positives c'est-à»dire *tout ce qui existe*, ne peut être rendu que par des voyelles, »soit seules, ou combinées entre elles, ou modifiées par les con»sonnes. Si donc nous prenons les cinq voyelles A E I O U, et que »nous les considérions comme ne formant qu'un seul mot ou n'ex»primant qu'une seule idée positive, ce mot signifiera TOUT CE »QUI EST, *l'univers*, parceque *tout ce qui est* a besoin, pour être »dénommé en détail, du concours d'une ou de plusieurs voyelles »modifiées ou non modifiées par les consonnes. La réunion des »cinq voyelles, quel que soit leur arrangement, exprimant l'idée de »*tout ce qui est*, et Dieu étant défini par les Egyptiens *celui qui* »*est tout ce qui est*, pour donner à Dieu un nom qui portât avec »lui la définition de Dieu même, on le composa avec les cinq »voyelles. Mais, pour bien préciser que, dans l'idée de *tout ce qui est* »exprimée par la réunion des cinq voyelles, il s'agissait de Dieu, »on intervertit l'ordre naturel des voyelles, qui est A E I O U, »pour mettre à la première place la voyelle I, qui signifie Dieu; »et la voyelle A, qu'elle remplaçait, fut rejetée à la dernière. De là »IEOUA, l'UNIVERS-DIEU, ou DIEU QUI EST TOUT CE QUI » EST(3). »

Il arrive toujours aux suppositions les plus spirituelles, quand elles sont fausses, de se trahir elles-mêmes par quelque côté. La supposition que nous venons de citer se trahit fort innocemment. En admettant l'idée de l'auteur sur la valeur des voyelles et sur le projet d'exprimer, par la collection des voyelles, la collection de tous les êtres composant l'univers, il reste toujours à expliquer pourquoi on a renversé l'ordre des voyelles; car l'auteur tient d'ailleurs à établir que l'ordre *a e i o u* est leur ordre naturel. Pourquoi a-t-on mis l'*i* à la première place? L'auteur répond : C'est parceque cette voyelle signifie *Dieu*. Mais où a-t-il vu que cette voyelle signifiait Dieu? Il a commis tout simplement à cet égard la même erreur que Fabre d'Olivet, qui prétend qu'elle signifie le futur et l'éternité. Dans les Targums ou versions chaldaïques de la Bible, le nom de Jéhovah est exprimé par trois *iod*, qu'on prononce *Iati*. Ce triple *iod* exprimait, suivant nous, la trinité divine, les trois faces ou, comme ont dit les Chrétiens, les trois hypostases divines. Mais, n'aurait-il pas ce sens, rien ne démontrerait qu'un seul *iod*, ou la voyelle I, signifiait Dieu. L'auteur du système en question le prétend néanmoins; et voici comment il raisonne. Un seul I, dit-il, représentait Dieu, mais deux I représentaient deux fois la valeur d'un seul, et c'était l'idée de *Dieu fort;* quant à trois, c'était mieux encore, c'était l'idée de *Dieu grand et fort*. On peut voir tout cela dans son Dictionnaire (1).

Le fond de l'antique théologie égyptienne nous est certainement resté dans les livres qui portent le nom d'Hermès, et qu'on a vainement attribués à des Chrétiens des premiers siècles. Mais nous n'aurions pas même ces livres, qu'il suffirait de quelques témoignages des anciens pour nous accuser nettement ce fond, et de manière à ne point nous laisser à cet égard la moindre hésitation. Quand nous lisons dans Plutarque que les Egyptiens comparaient la nature divine à un triangle rectangle dont un des côtés représentait l'intelligence, le second la matière, et le troisième le rapport de l'intelligence et de la matière (2), ou quand nous lisons encore dans le même Plutarque que les Egyptiens avaient aussi représenté la Divinité par un triangle équilatéral, parce qu'au dire de Xénocrate, ce triangle, ayant les trois côtés et les trois angles égaux, était le symbole de la perfection divine (3), il nous est impossible de douter que le dogme de la Trinité ne fût le fond même de leur doctrine de l'être, ou de leur théologie. Le disciple de Dupuis dont nous venons de voir le système nous fournit de nouvelles preuves de cette vérité. Car, d'un côté, il constate lui-même que la tache blanche que devait porter sur son front le bœuf sacré était le triangle mystérieux, comme Caylus l'avait établi; il constate que les Egyptiens, pour exprimer l'idée de la Divinité, se servaient de trois *cnefs*, ou ailes d'épervier, entourées d'un cercle ou d'un aspic qui se mord la queue; il constate que sur les antiques abraxas on trouve les trois cnefs placés l'un à côté de l'autre et unis par un signe transversal; il fait dériver l'*iod* des Hébreux du *cnef*, dont l'*iod* figure en effet la forme; et il donne plusieurs abraxas hébreux où l'*iod* remplace le cnef pour rendre la même idée; il finit par dire: « Le triangle équilatéral fut la »lettre symbolique et mystique qui peignit l'idée de DIEU GRAND, »FORT, IMMORTEL. La connaissance de la valeur du mystérieux »triangle en écriture sacrée explique le mystère de la Trinité. Cha»que côté du triangle étant un I (DIEU), ce sont trois I (*trois* »DIEUX) égaux en grandeur et en puissance, qui ne valent ou »ne font cependant qu'un seul et même I (DIEU), mais auquel »sont adjointes les idées relatives de *grandeur*, de *force*, et *d'im*»*mortalité* (4). » Certes, le disciple de Dupuis n'entend absolument rien à l'idée métaphysique que représente ce mot de Trinité; mais, par cette espèce de trinité qu'il forge avec ces trois mots *grandeur, force*, et *immortalité*, il rend lui-même témoignage à l'idée que représentait le mystérieux triangle dont il croit découvrir et dont il ne découvre pas le sens.

Mais en voilà assez sur les tentatives diverses faites pour expliquer le nom de Jéhovah. La dernière, qui montre où en est aujourd'hui l'école de Dupuis, pourra paraître aux esprits sérieux un jeu assez futile de l'érudition sortie des voies véritables. Toutefois nous tenions à la faire connaître, pour deux raisons différentes. D'une part, en effet, cette opinion montre que les plus incrédules, les plus opposés au sens métaphysique, reconnaissent pourtant aujourd'hui dans ce nom de Jéhovah le signe de la Trinité, bien qu'ils n'en acceptent ni n'en comprennent le mystère. Or cela est un progrès réel dans cette école, et, à quelques égards même, un progrès sur l'idée de tous ceux qui donnent une valeur métaphysique à ce nom, mais sans y soupçonner la Trinité. Ainsi on peut dire que, sous un certain rapport, l'école Voltairienne est plus avancée aujourd'hui que le Christianisme tout entier, lequel n'a jamais compris l'antique mystère de Jéhovah que comme exprimant la vie, l'être, l'existence absolue et sans limite.

(1) Deuxième lettre, chap. I.
(2) *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, chap. XVII.
(3) *Dictionnaire des hiéroglyphes*, par Camille Duteil, première partie, page 45.

(1) Pag. 35 et suivantes.
(2) *Traité d'Isis et d'Osiris*, ch. LVI.
(3) *Traité de la cessation des Oracles*, ch. IX.
(4) *Dict. des hierogl.*, p. 39.

Un autre motif qui nous a fait nous étendre sur cette explication, c'est qu'en débarrassant le nom sacré des aspirées qui le marquent dans l'hébreu, pour y voir avant tout les signes vocaux, l'auteur nous paraît avoir fait également un progrès vers la véritable explication. En effet, quelque importance qu'ait eu l'aspiration dans les langues primitives, il n'en est pas moins certain que la parole, pour avoir été articulée avec telle ou telle aspiration et dans telle ou telle intonation, s'est toujours marquée par une émission de son représentée par la voyelle. Par conséquent il est très légitime, ce me semble, de chercher dans les sons du mot sacré, indépendamment des aspirées, le sens profond de ce mot, au lieu de le chercher dans les aspirées mêmes, dont il nous est d'ailleurs assez difficile de nous rendre compte. J'achèverai de prouver cela par un exemple qui se rapportera au nom même de Jéhovah. Le mot HÔEH en hébreu signifie *être;* il a deux aspirées : cela empêche-t-il que ce mot ne se retrouve très exactement dans le ZΩH des Grecs, que les Ioniens prononçaient et écrivaient ZÔH, et qui signifie, comme le verbe hébreu, l'*être*, la *vie?* L'identité du grec et de l'hébreu en cela n'est-elle pas évidente, quand on pense que ce mot qui est le verbe *être* en hébreu se décompose naturellement en deux syllabes HÔ et EH, et que ces deux syllabes sont pour ainsi dire la clef de toute la langue grecque, où ils deviennent l'un le signe Ὁ, signe de tous les noms masculins, placé avant tous ces noms dans tous les cas, sous les formes diverses de ὁ, τοῦ, τῷ, τὸν, qui comprennent toujours le signe primitif ο, et après tous ces noms dans toutes les désinences des cas en ος, ου, ῳ, ον; et l'autre, le signe Ἡ, signe de tous les noms féminins, placé avant tous ces noms dans tous les cas, sous les formes diverses de ἡ, τῆς, τῇ, τὴν, qui comprennent toujours le signe primitif η, et après tous ces noms, dans toutes les désinences des cas en η, ης, ῃ, ην. Qu'importe donc au fond l'aspiration, quant au sens profond du mot qui exprime la vie soit en hébreu, soit en grec? On aura certainement le sens de ce mot, en disant qu'il est formé des deux sons représentés en grec par la voyelle *o* et par la voyelle qui a pour nom *êta*, laquelle est représentée jusqu'à un certain point par notre *e* grave.

Cela nous paraissant certain, il nous semble qu'on ne peut mieux arriver à comprendre le nom de Jéhovah qu'en le débarrassant de ses aspirées et en déterminant exactement la valeur de ses signes vocaux. Cette méthode d'ailleurs se justifie par le témoignage des anciens. J'ai déjà dit que ce nom sacré se retrouve dans les hymnes attribuées à Orphée avec une transposition, sous le nom de IAO, Ἰαώ. Diodore de Sicile (1) employe le même nom pour exprimer le dieu des Juifs; il dit positivement que le Dieu de Moïse s'appelle Ἰαώ. On ne saurait prétendre qu'Origène ignorait les antiquités juives : hé bien, dans sa polémique contre Celse, ayant à parler des cercles magiques des Ophites, que Celse attribuait en général aux Chrétiens, il dit que, dans le *diagramme* ou tableau des Ophites, des noms empruntés aux saintes Ecritures se trouvaient mêlés à des noms empruntés aux fausses sciences qu'on appelait magie; et il ajoute : « C'est de l'Ecriture qu'ils ont tiré le nom que »les Hébreux appellent IAO ou IA, ainsi que SABAOTH, et Adonæus, et Ælohæus, lesquels noms, tirés de l'Ecriture, appar»tiennent à un seul et même Dieu. Mais ces ennemis de Dieu, ne »comprenant pas cela, comme ils le confessent par là même, ont »cru que IAO était différent de SABAOTH, et Adonæus différent de »celui que les Ecritures appellent ADONAÏ; et de même enfin ils »ont cru qu'Æloæus était un autre que celui qui est appelé en »hébreu ELOÏ par les prophètes (2). » S. Irénée, dans sa critique des hérésies, parle également de l'emploi que certains hérétiques faisaient de ce nom de *Iaho*, et il dit que « ce nom de *Iahot*, ou plutôt de »*Iaho*, qu'on trouve dans leurs écrits, est *le nom de Dieu en hé»breu.* » Il est bon, pour plus de précision, de remarquer que dans le texte d'Origène que nous venons de traduire, et dont nous avons donné la version latine en note, les manuscrits ne s'accordent pas sur ces mots : « *Le nom que les Hébreux appellent* IAO *ou* IA. » Quelques-uns marquent, au lieu de ces mots, ceux-ci : « *Le nom »que les Hébreux appellent* IAO ou IAOIA. » D'où il est facile de conjecturer que le vrai texte devait être : « *Le nom que les Hébreux »prononcent* IAO *ou plutôt* IOA. »

Ce nom, étant ainsi bien déterminé, se compose donc fondamentalement des trois sons représentés par les voyelles I, O, A, dans cet ordre.

(1 Liv. I.

(2) « E magia suum Jaldabaoth, Astaphæum, Horæum deduxerunt; ex He»braïcis vero Scripturis cum quem Hebraei vocant Iao, vel Ia, sicut et Sabaoth, »et Adonæum, et Æloæum : quæ quidem nomina, e Scripturis ducta, sunt »unius ejusdem Dei. Sed illi Dei hostes, cum hoc non intelligerent, ut ipsi »ultro confitentur, alium judicarunt esse Iao, alium Sabaoth, et Adonæum »diversum esse ab illo quem Scripturæ Adonaï appellant, Æloæum etiam »alium ab illo esse qui Hebraïce à Prophetis Eloï nominatur. » (*Contra Celsum*, lib. VI, c. 32.)

Cela posé, essayons, au moyen de la même clé qui nous a servi à expliquer les origines du Polythéisme, d'expliquer le mystère de Jéhovah.

D'abord il se présente ceci de remarquable, que les mêmes sons que nous avons vus significatifs dans le mythe de Noé et dans celui de Janus se retrouvent ici.

En effet Noé, dans l'hébreu, c'est NOA, et dans la tradition chaldéenne conservée par Bérose, c'est OAN (1). Quant à Janus, son nom sacré, son nom véritable, tel qu'il se trouvait écrit dans les livres rituels des Saliens, c'est IAN. Sans doute, il nous est difficile de comprendre la valeur de la consonne ajoutée aux voyelles dans l'un et l'autre nom; nous ne pourrions faire à cet égard que des conjectures fort incertaines. Mais la valeur de ces voyelles n'en résulte pas moins de tout ce que nous savons sur Noé et sur Janus.

Il paraît incontestable, en effet, que Janus ou IAN, représentait PASSÉ-AVENIR. Si donc son nom IA correspond à cette idée, l'*i* dans ce nom répond à *passé*, et l'*a* à *avenir*.

Or cela se trouve en parfait accord avec ce que nous savons du mythe de Noa. En effet, le sens de ce mythe nous est donné par la Genèse. Noé est le réparateur de l'Humanité; c'est lui qui la reproduit par ses générations; il en est le père; il est le père de l'avenir. Cette idée de Noé, considéré comme la vie qui se transmet, est fortement accusée dans le texte de la Genèse. Noé n'est jamais nommé sans ses fils, il marche inséparable de sa génération; et sa génération est triple, et doit pourtant former une unité. En abstrayant donc l'idée métaphysique, on sent partout, dans ce mythe, que Noé, dans le sens métaphysique, exprime le passage de la vie d'un acte à un autre, comme, dans la figure, Noé exprime le passage d'une Humanité dissolue à une Humanité bien ordonnée, ou, si l'on veut, le passage de l'Humanité détruite par le déluge à l'Humanité nouvelle. Tous les détails du mythe s'accordent d'ailleurs pour confirmer le sens métaphysique que nous indiquons. Il n'y a pas jusqu'au *sommeil* de Noé, exprimant l'état *latent* d'où l'être passe à la manifestation, qui n'indique fortement le sens du mythe. Réunissant donc tous ces traits, il nous est impossible de ne pas voir dans Noé le mythe de cette idée : le passage de la vie d'un état à un autre. Or cela, c'est le mystère du présent devenant avenir. De même que Janus exprime PASSÉ-AVENIR, Noé exprimerait donc PRÉSENT-AVENIR. En ce cas, son nom OA correspondrait à ce sens. Mais si cela est, la voyelle O, dans ce nom, signifie le *présent*, et la voyelle A l'*avenir*.

Ces deux mythes de Janus et de Noé nous fourniraient donc ces valeurs :

I = PASSÉ;
O = PRÉSENT;
A = AVENIR.

Osons réunir ces valeurs, et nous aurons le nom de Jéhovah :

IOA = PASSÉ-PRÉSENT-AVENIR.

Cette explication ne diffère pas essentiellement, au premier coup-d'œil, de celle que Fabre d'Olivet a donnée. Elle en diffère pourtant en deux points : 1° parce que nous attribuons le sens du passé au signe qu'il croit exprimer l'avenir, et réciproquement; 2° parce que, tout en disant, comme lui, que ce mot mythique exprimait le passé, le présent, et l'avenir, nous ne l'entendons pas comme lui.

En effet nous ne croirions nullement exact, ni conforme à l'idée même de la Trinité, et par conséquent à la nature essentielle du mythe qui la représente, de dire que les trois voyelles qui composent ce nom sacré représentent *séparément* l'une le passé, l'autre le présent, la troisième l'avenir. Non; la vie est indivise entre le passé, le présent, et l'avenir : elle doit donc être exprimée indivisément entre les trois voyelles sacrées. C'est avec toutes les trois, et par toutes les trois *prononcées dans l'unité* que la vie est représentée; et au fond la parole humaine se servait de toutes les trois *ensemble* pour exprimer la vie dans les langues. Voilà notre principe. Nous ne dirons donc pas que le PASSÉ est représenté absolument dans le Tétragramme divin par la voyelle I, que le PRÉSENT est représenté absolument par la voyelle O, et le FUTUR par la voyelle A. Nous dirons seulement que I représente en *prédominance* le passé, O le present, et A l'avenir, et que d'ailleurs la parole humaine ne pouvait pas plus diviser absolument ces trois expressions de la vie que l'esprit humain ne pouvait séparer absolument, dans la conception de la vie, le passé, le présent, et l'avenir.

Et c'est précisément pour cela que la prononciation véritable de ce mot, où il s'agissait d'unir ensemble les trois sons, de manière à n'en avoir qu'un, tout en en ayant trois, paraissait un si grand mystère.

(1) Le poisson *Oannes*, qui a tant embarrassé les savants. Il sera question plus loin de cette tradition chaldéenne.

Les Indiens ont un mot sacré composé également de trois sons qui n'en font qu'un, et ce mot est pour eux le symbole de la Trinité. Il en était du nom de Jéhovah dans la religion de Moyse comme il en est de l'*Aum* des Indiens. « Que le Dwidja, disent les »Lois de Manou, prononce toujours le monosyllabe sacré au commencement et à la fin de l'étude de la Sainte Ecriture : toute lecture qui n'est pas précédée de AUM s'efface peu à peu, et celle qui n'en est pas suivie ne laisse pas de traces dans l'esprit. Assis sur des tiges de kousa (*herbe sacrée*) ayant leur sommet dirigé vers l'orient, et purifié par cette herbe sainte, purgé de toute souillure par trois suppressions de son haleine, qu'il prononce alors le monosylabe AUM. La lettre A, la lettre U, et la lettre M, ont été exprimées des trois livres saints (*les Védas*) par le Seigneur des créatures (1). » Les indianistes ne s'accordent pas sur l'application exacte des trois lettres du monosyllabe sacré à ce que les Indiens appellent la Trimourti, c'est-à-dire la Trinité composée de Dieu considéré comme *passé-présent-avenir*; néanmoins l'opinion la plus certaine, c'est que la voyelle A exprime l'avenir. « Pour les Indiens adorateurs de la *Trimourti*, dit le traducteur des *Lois de Manou*, AUM exprime l'idée des trois Dieux en un. A est le nom de Vichnou ; U, celui de Siva ; M, celui de Brahmâ. » Or Vichnou est le dieu sauveur, le dieu modificateur du présent, le dieu créateur, le dieu de l'avenir (2).

L'unité des trois sons composant le nom consacré à la Divinité chez les Chinois n'est pas moins caractérisée. « Le Tao (la *Raison* »*Suprême*) a produit UN, dit le *Tao-Te-King ;* UN a produit »DEUX ; DEUX a produit TROIS ; TROIS a produit toutes choses. »Celui que vous regardez et que vous ne voyez pas se nomme I ; »celui que vous écoutez et que vous n'entendez pas se nomme Hi ; »celui que votre main cherche et qu'elle ne peut saisir se nomme »Weï. Ce sont trois qu'on ne peut comprendre, et qui, confondus, »ne font qu'un. Celui qui est au-dessus n'est pas plus brillant, »celui qui est au-dessous n'est pas plus obscur (3). » Le traducteur de ce passage, qui avait peur apparemment d'offenser ou de paraître offenser le Christianisme, ne dit pas toute la vérité lorsqu'il ajoute : « Le mot trigrammatique I-Hi-Weï, ou JHV, »me paraît être identique à celui de Ιαω, nom que, suivant Dio»dore, les Juifs donnaient à Dieu. L'oracle de Claros nommait »aussi Ιαω le plus puissant de tous les dieux (4). » Il fallait oser nommer Jéhovah, et ne pas le déguiser. Mais comment peut-on croire offenser le Christianisme en lui apportant le sens de ce nom que Dieu apprit à Moïse, et qui est ainsi l'origine même du Christianisme ? En vérité, je ne comprends pas cette crainte. Quelle plus belle conclusion, au contraire, de l'histoire et des langues, que de montrer le consentement de toute l'Humanité dans la même croyance fondamentale ! Quoi ! vous retrouvez le nom de Jéhovah dans l'antiquité chinoise, et vous n'osez pas le dire !

IV.

Nœud de toutes les religions de l'Epoque Sabbatique.

Cette crainte ne saurait nous atteindre. Aussi allons-nous essayer, en terminant, de donner le nœud de toutes les religions de cette première ère que nous appelons l'ÉPOQUE SABBATIQUE, à laquelle a succédé l'ÉPOQUE CHRÉTIENNE.

Le fond des mystères religieux de cette première époque, c'est que l'*être est triple en un, un et triple à la fois.* Or cette vérité essentielle s'exprimait par des mythes. Ces mythes étaient oraux et figurés, mais oraux avant d'être figurés. Les mythographes actuels, de l'école de Dupuis modifiée par Champollion, s'attachent aux représentations, aux images figurées des mythes; ils se traînent ainsi à la suite de la forme et de toutes les variétés imaginables de la forme. Ils feraient mieux, ce nous semble, d'essayer de comprendre l'idée; car enfin cette forme multiple et variée qui les occupe et les obsède, par quoi a-t-elle été produite, sinon par l'idée? qui en a engendré toutes les nuances, toutes les variétés, sinon l'idée? Sans doute on conçoit que les archéologues prétendent par la forme arriver au fond; mais ne risquent-ils pas de s'égarer une multitude de fois en route? N'est-ce pas ce qui est arrivé à Dupuis, que ses disciples mêmes ont fini par abandonner, et dont l'explication, tout objective, tirée du soleil et du printemps, n'a plus aujourd'hui aucune autorité? Forme pour forme, il vaudrait mieux, ce nous semble, s'attacher, comme faisaient Bochard et les autres grands érudits du dix-septième siècle, aux signes parlés, aux mots que nous a transmis la tradition; car soyons sûrs que les mythes étaient oraux avant d'être figurés. Il est vrai que Champollion et ceux qui l'ont suivi ont essayé d'unir l'interprétation des figures mythiques aux mots de la langue sacrée : c'est en cela qu'ils ont modifié l'école de Depuis. Mais il y a, ce nous semble, une méthode qui devrait se combiner avec les deux autres, et à laquelle les deux autres devraient surtout servir de complément. C'est la méthode que nous appellerions volontiers *métaphysique*, celle qui s'attache à l'idée représentée sous les mots et sous les signes.

Nous disons donc, pour revenir à notre sujet, dont nous ne sommes pourtant pas sortis, que l'Etre, la Vie, a été et sera toujours l'objet de la religion. Nous disons que concevoir et exprimer la Vie a toujours constitué et constituera toujours la religion ; que cette expression a donné lieu à toutes les religions diverses et à tous les cultes. Nous disons en outre que la Vie ne se manifeste pas seulement à nous objectivement, du dehors au dedans ; qu'elle est en nous, se manifeste en nous, et crée en nous ; que par conséquent ceux qui l'ont exprimée n'ont pas été seulement des historiens de la nature, des observateurs des phénomènes extérieurs, comme l'imagine l'école de Dupuis avec son système du Dieu-soleil qu'elle prend pour type de la religion universelle, mais qu'ils ont saisi la Vie en eux, et qu'ils ont pensé, écrit, agi sous l'inspiration divine qu'ils sentaient en eux vivante, agissante, créante. Voilà ce que nous disons, ce que nous affirmons, pour le sentir en nous, hommes du dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne, comme a pu le sentir le grand Thaut, deux mille ans avant notre ère, lorsqu'il enseignait aux hommes l'art de parler et l'art d'écrire.

Les mythes donc, qui exprimaient la Vie, ont dû exprimer cette loi souveraine de la Vie : *L'être passe alternativement de l'état latent à l'état de manifestation*, pour rentrer ensuite à l'état latent, d'où il sort de nouveau pour se manifester ; car c'est la loi de la vie. C'est la veille et le sommeil de Dieu. Appelez cette alternative *Sabbat*, c'est-à-dire repos, et vous aurez le sens général de cette première ère de la religion que nous appelons ÉPOQUE SABBATIQUE.

Mais comment, en sortant du repos, du sommeil, de l'état latent ou virtuel, l'être se manifeste-t-il ? Qui le provoque à sortir de son repos ? C'est lui-même sans doute ! Mais comment se provoque-t-il ainsi lui-même à sortir de son repos, pour agir, pour se manifester, pour créer, pour vivre, pour être enfin ? Voilà le grand secret, le grand mystère, le but de toute la philosophie, de toute la religion, en tant que connaissance ou dogme, le but que nous poursuivons aujourd'hui encore de notre recherche incessante, nous hommes du dix-neuvième siècle de l'ère chrétienne, comme on pouvait le poursuivre et comme on le poursuivait assurément au temps du grand Thaut, deux mille ans avant Jésus-Christ. Qui provoque l'être à être ? *C'est l'amour*, ont dit les anciens, et ils ont chanté la création du monde par l'amour. *C'est l'esprit saint*, ont dit plus tard les Chrétiens, répétant sous un autre nom ce qui avait été dit avant eux. Et nous aussi, aujourd'hui même nous disons : *C'est l'amour, c'est l'amitié.* Amour, amitié, se trouvent donc au fond de l'être, distincts de l'être.

Mais une autre question, incidente pour ainsi dire, se présentait en même temps que celle que nous venons de poser. Quelle que soit la cause qui provoque l'être à sortir de son repos, de son sommeil, de son état latent et virtuel, pour se manifester et être, on peut se demander ce qu'il est quand il se manifeste, pendant sa manifestation, dans sa période d'activité. L'être, en effet, n'est pas, dans cette période, ce qu'il est à l'état virtuel. A l'état virtuel il est, et pourtant il est comme s'il n'était pas. Il ne se manifeste pas, il n'agit pas. Quand il se manifeste, quand il agit, quel est-il? *Il est triple et un*, a répondu la Vie s'étudiant elle-même, et se considérant hors d'elle-même, pour ainsi dire, bien qu'elle embrasse tout et unisse tout. C'est ici le mystère exprimé par Platon dans le ὁ ὤν et le τὸ ὄν, la vie subjective et la vie objective, l'être se servant à lui-même d'objet dont il est le sujet. Il est sujet, il est objet, et il est rapport : donc il est triple en un, triple et un à la fois. Et les grands inspirés de l'Humanité primitive, les fondateurs des religions, les législateurs éternels écrivirent cette troisième loi : *L'être, en passant de l'état latent à l'état de manifestation, est triple et un à la fois.*

Arrivés là, ils possédèrent de quoi instituer les religions sur la terre ; et les religions du passé ne sont pas autre chose que les expressions diverses de ces Lois de la Vie.

Voilà pourquoi toutes les religions, quand on les étudie et qu'on les comprend, paraissent sortir et sont sorties en effet du même sanctuaire.

Or maintenant passons de l'idée à la représentation de l'idée ; passons au mythe.

Le mythe, avons-nous dit, a dû être oral avant d'être figuré. Comment rendre par un mythe oral les trois lois de la vie que nous venons d'exprimer ? Comment rendre cette idée que l'être est alternativement à l'état latent et à l'état de manifestation ? et

(1) *Lois de Manou*, liv. II, sloka 74 et suiv.
(2) Voyez notre article *Brahmanisme* de l'*Encyclopédie Nouvelle.*
(3) Fragments du *Tao-Te-King*, traduits par Abel Rémusat.
(4) Abel Rémusat, *Mémoire sur Lao-Tseu*, tome VII des Mémoires de l'Institut.

celle-ci, qu'il se provoque par l'amour à sortir de l'état latent pour passer à l'état de manifestation ? et celle-ci enfin, que dans l'état de manifestation il est sujet, objet, et rapport, triple en un ? Prenez les grandes religions de l'antiquité, vous les verrez toutes occupées de peindre ces vérités par des *sons* avant de les rendre par des figures. Les mythes oraux, je le répète, ont précédé les mythes figurés.

Est-ce que la parole en effet, n'a pas précédé l'écriture et tous les arts ? L'être a dû s'étudier par la parole, dans la parole, et rendre ou exprimer ses lois par la parole avant de les exprimer par aucun autre art.

Or nous sommes bien heureux que la tradition juive nous ait conservé cet auguste monument qu'on appelle la Bible, c'est-à-dire, suivant l'étymologie, le livre par excellence ; car sans ce livre, nous aurions pu ne rien comprendre jamais à tous les autres débris qui nous sont parvenus ou qui nous parviendront de l'antiquité primitive, les papyrus d'Egypte enfermés avec les momies et arrachés au cercueil fussent-ils mille fois plus nombreux qu'ils ne sont et aussi faciles à expliquer qu'ils sont encore indéchiffrables, et dût la Chine renfermer dans ses bibliothèques et nous donner un jour une forêt de précieux volumes. C'est dans la Bible qu'il faudra toujours étudier et saisir le sens des antiques religions.

Etudions donc encore une fois la Bible, pour y chercher le *hiéroglyphe* divin, qui doit exprimer les *trois lois de la vie*, non pas les expliquer, mais les exprimer.

C'est à Moyse, suivant la Bible, que *Dieu a révélé son nom*. Qu'est-ce à dire ? Moyse est bien jeune auprès de Thaut. Thaut, dont le nom représente la théologie égyptienne, n'aurait donc pas connu le nom de Dieu ? En ce cas, j'oppose la Bible à la Bible, et je demande pourquoi le disciple de S. Paul qui a écrit les *Actes des Apôtres*, nous représente S. Etienne, dans sa harangue inspirée par l'esprit saint, s'écriant que *Moyse était versé dans toute la science des Egyptiens* (1). Versé lui-même dans la tradition juive, Saint Etienne, ou celui qui rapporte son discours, fait ainsi dériver la tradition juive de la science d'Egypte. C'est un grand signe ; et comme le Pentateuque tout entier confirme ce signe, il n'y a presque pas lieu de douter que quand la Bible dit que Dieu a révélé son nom à Moyse, elle entend et exprime que Dieu a révélé aux Juifs son nom par l'intermédiaire de Moyse ; que Moyse a connu les *lois de la vie*, a su *l'expression mythique de ces lois*, a ainsi possédé le *nom de Dieu*, et que s'étant senti inspiré de l'esprit divin pour sauver ses frères d'Egypte, c'est-à-dire pour sauver en général les castes inférieures de l'oppression des castes supérieures, il a porté aux Juifs, c'est-à-dire en général aux castes inférieures, ce *nom de Dieu*, mythe oral des lois de la vie, par lequel les Juifs et en général tous les hommes seront élevés et rachetés.

Voilà évidemment et certainement le sens des chapitres de *l'Exode* où Moyse reçoit de Dieu sa mission, et est chargé de porter aux Juifs le nom sacré qui doit les racheter, le nom de IOA.

S'interposant dans la tradition d'Abraham, à laquelle son éducation l'avait rendu étranger, quelle que fût sa naissance, Moyse arrive avec le nom de la Divinité. C'est cela qui le fait *révélateur*. Les Hébreux, esclaves en Egypte, ne connaissaient point le nom de Dieu ; ils ne connaissaient point le mystère de la Trinité ; ce mystère était enfermé dans les sanctuaires de Thèbes et de Memphis. Mais Moyse, élevé par la fille de Pharaon, a *été instruit*, comme le dit S. Etienne dans les Actes, *dans toute la science des Egyptiens*. Il sait donc le nom de Dieu. Il va le *révéler* aux Juifs, à ce peuple traité en esclave par les castes dominatrices, les prêtres et les guerriers. Dieu l'a choisi pour porter aux castes inférieures l'*initiation*.

Il était impossible de mieux marquer cela que ne l'a fait la Bible. Ecoutez le récit de *l'Exode* :

« Or Moyse paissait le troupeau de Jéthro, son beau-père, sacrificateur de Madian ; et conduisant le troupeau jusqu'à la partie la plus reculée du désert, il vint à la montagne d'Ioa, à Oreb. Et Ioa lui apparut dans une flamme de feu, du milieu d'un buisson. Et Moyse regarda : le buisson était tout en feu et ne se consumait point. Moyse se dit donc : Allons voir cette grande lueur, et pourquoi ce buisson ne se consume point. Mais Ioa, voyant que Moyse s'approchait pour voir, l'appela du milieu du buisson, et dit : Moyse, Moyse ! Et il répondit : Me voici. Mais lui : N'approche point plus près, dit-il ; ôte ta chaussure de tes pieds ; le lieu où tu es est une terre sacrée. Et il ajouta : Je suis le dieu de ton père, le dieu d'Abraham, le dieu d'Isaac, et le dieu de Jacob. Moyse cacha son visage ; il n'osait point regarder vers Dieu. Ioa dit : J'ai vu toute l'affliction de mon peuple en Egypte, et j'ai entendu leurs cris, à cause des exactions qu'ils souffrent ; je connais toutes leurs douleurs. Je suis descendu pour les délivrer de la main des Egyptiens, et les conduire de cette terre dans un pays bon et spacieux, dans un pays de lait et de miel, vers les régions qu'occupent les Chananéens, les Hétiens, les Amorrhéens, les Phérésiens, les Héviens, et les Jébusiens. Le cri donc des enfants d'Israël est venu à moi ; j'ai vu leur affliction, et comme ils sont opprimés par les Egyptiens. Mais me voici, et je t'enverrai vers Pharaon, afin que tu tires mon peuple, les enfants d'Israël, de l'Egypte. Moyse dit à Dieu : Qui suis-je, moi, pour que j'aille vers Pharaon et que je tire les fils d'Israël de l'Egypte ? Je serai avec toi, répondit-il ; et tu auras par là le signe que je t'aurai envoyé. Quand tu auras tiré mon peuple de l'Egypte, vous sacrifierez à Dieu sur ce mont. Alors Moyse dit à Dieu : Mais quand je serai devant les enfants d'Israël, et que je leur dirai : le Dieu de vos pères m'a envoyé vers vous, s'ils me disent : Quel est son nom ? que leur répondrai-je ? Et Dieu répondit à Moyse : Je suis IOA. Et il reprit : Tu diras ainsi aux enfants d'Israël : IOA m'a envoyé vers vous. Et de nouveau Dieu dit à Moyse : Tu diras ainsi aux enfants d'Israël : IOA, le dieu de vos pères, le dieu d'Abraham, le dieu d'Isaac, et le dieu de Jacob, m'a envoyé vers vous : c'est mon nom éternellement, et c'est ma désignation dans tous les siècles (1). »

Quel magnifique symbole ! Ce buisson qui est tout en feu et qui ne se consume point, c'est la vie éternelle. Combien cette image est supérieure au symbole parallèle du Polythéisme, qui représentait l'éternité par Saturne qui dévore ses enfants, mais qui ne les détruit pas, parce qu'on lui donne des pierres à manger en leur place ; ce qui signifiait que la vie renaît incessamment, et que l'esprit de la vie, si je puis ainsi parler, subsiste éternel et sort toujours de la ruine des formes de la matière. Ce symbole de Saturne avait, certes, la même profondeur et le même sens que celui du buisson qui est tout en feu sans se consumer jamais ; il remontait à la même origine, à la même science, au même mythe : mais celui qu'emploie la Bible est plus sublime. Moyse donc considère la Vie dans ce buisson qui est tout en feu sans se consumer jamais ; et la Vie, qu'il interroge quand il se dit : « Examinons cette grande lueur, et pourquoi ce buisson ne se consume point, » la Vie lui répond : Je suis IOA. Ioa est donc le nom de la Vie ; Ioa est donc le nom de l'Etre ; Ioa est donc le nom de Dieu. Mais voyez comme la Trinité, qu'exprime ce nom d'Ioa, est partout marquée dans le récit ! Combien de fois, en effet, Dieu répète-t-il son nom d'Ioa ? Il le répète *trois fois*. Examinez la forme du récit : « Et Dieu répondit à Moyse : Je suis IOA. » Voilà une première affirmation. Mais le récit continue : « Et il reprit : Tu diras aux enfants d'Israël : IOA m'a envoyé vers vous. » Voilà une seconde affirmation, mais le récit continue : « Et de nouveau Dieu dit à Moyse : Tu diras ainsi aux enfants d'Israël : IOA, le Dieu de vos pères, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, m'a envoyé vers vous. » La même indication se trouve redoublée dans cette dernière phrase par la décomposition de ce terme général *vos pères* en *trois* types, qui dans la Bible sont présentés comme *trois* générations : Abraham, Isaac, et Jacob. Enfin rien de plus significatif que ces dernières paroles par lesquelles Dieu termine la révélation du nom qu'il vient de prononcer et d'affirmer trois fois : *Ce nom est mon nom éternellement, et c'est ma désignation dans tous les siècles.* Ce nom d'IOA, que Moyse est chargé de porter aux Juifs, exprime donc l'*essence divine* même, puisqu'il est le nom éternel de Dieu, sa désignation dans tous les siècles.

Mais la révélation du nom d'IOA ne se borne pas à cela dans l'*Exode*. Moyse demande à Dieu des signes de sa mission, des signes qui marquent la puissance qu'il aura de faire triompher le nom divin, et Dieu lui en donne *trois* par trois miracles qu'il opère. Moyse part assuré du pouvoir que lui donne le nom de Dieu, et il se rend en Egypte. Mais les Egyptiens, sourds à sa voix, n'en accablent que davantage encore les Hébreux. Alors Moyse doute et s'écrie : « Ioa, pourquoi m'as-tu envoyé ? Car depuis que je suis venu vers Pharaon, pour parler en ton nom, il a maltraité ce peuple, et tu n'as point délivré ton peuple ? » Le récit continue ainsi :

« Et Dieu parla à Moyse, et lui dit : Je suis IOA ; j'ai apparu à Abraham, à Isaac, et à Jacob en Dieu SCHADAI, mais je ne leur ai pas été manifesté en mon nom de IOA. J'ai fait une alliance avec eux pour leur donner la terre de Chanaan, la terre de leur pélerinage, où ils ont été étrangers. J'ai entendu le gémissement des enfants d'Israël, que les Egyptiens accablent de servitude. Et je me suis souvenu de mon pacte. C'est pourquoi dis aux enfants d'Israël : Je suis IOA, et je vous arracherai de la prison des Egyptiens, et je vous délivrerai de la servitude, et je vous rachèterai à bras étendu et par de grands jugements. Et je vous prendrai

(1) « Et eruditus est Moyses omni sapientia Ægyptiorum. » (*Act.* VII, v. 22.) — Philon, *vie de Moyse*, dit la même chose.

(1) Exod., ch. III.

»pour mon peuple, et je serai votre Dieu; et vous saurez que je »suis IOA votre Dieu qui vous aurai fait sortir de la prison des »Egyptiens, et vous aurai conduits dans la terre sur laquelle j'ai »levé ma main que je la donnerais à Abraham, Isaac et Jacob; et »je vous la donnerai en possession, moi IOA (1). »

Ce n'est pas la peine assurément de remarquer que la forme est encore ici la même, en ce que Dieu, pour affirmer son nom, le répète dans une triple formule. Mais ce passage mérite notre intérêt à un autre titre; car il nous fait toucher du doigt cette vérité que *Moyse livra aux Hebreux le secret religieux de la haute antiquité*. En effet après ce passage il n'y a plus à douter que les Hébreux ne connaissaient pas le nom sacré, le nom de IOA, puisque Dieu le dit positivement en ces termes: « Je suis IOA. J'ai »apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob en Dieu SCHADAI, mais je »ne leur ai pas été manifesté en mon nom de IOA. »

Mais quel est donc ce nom de SCHADAI sous lequel Dieu était connu des anciens Hébreux avant Moyse? La Vulgate, qui traduit ici IOA par *Adonaï*, traduit SCHADAI par *tout-puissant*. Mais *Schadaï* ne veut pas plus dire *tout-puissant* que *Ioa* ne signifie *Adonaï*. C'est une double absurdité que cette traduction de la Vulgate. *Ioa* est le nom de Dieu qu'apporte Moyse aux Hébreux, de même que *Schadaï* est le nom sous lequel les Hébreux ou leurs ancêtres désignaient la divinité avant Moyse. Ce ne sont pas deux *qualités*, comme seraient les qualités de *tout-puissant* et de *seigneur* ou *maître* (*Adonaï*), lesquelles d'ailleurs ne feraient pas même le contraste nécessaire pour le sens de la phrase; mais ce sont deux *noms* qui s'opposent ici l'un à l'autre. Aussi les hébraïsants les plus sincères se bornent-ils à dire que *Schadaï* est le nom sous lequel les Hébreux connaissaient Dieu avant la révélation de Moyse (2); et c'est par la même réserve que la version publiée par Henri Etienne ne traduit pas ce mot, et le laisse comme une énigme: *Et apparui Abrahæ, Isaac et Jacob in deo* SCHADAI, *et in nomine meo* IEHOVA *non sum eis notus factus*. Un juif très versé dans les antiquités, Philon de Byblos, grammairien du premier siècle de l'ère chrétienne, à qui nous devons ce qui nous reste de Sanchoniaton, s'est occupé de chercher parmi les divinités phéniciennes le dieu *Schadaï*, ce qu'il n'aurait pas fait assurément si la version de la Vulgate était naturelle et vraie. Il dit donc que les Phéniciens, au milieu desquels il vivait, avaient une divinité de ce nom, et que ce nom signifiait *le dieu des champs*, *le dieu des moissons*. On a objecté contre l'explication de Philon que le mot hébreu qui répondrait à la désignation de *dieu des champs* différerait de *Schadaï* par la ponctuation et la voyelle, et que ce nom serait *Sadai* ou *Sadeh*, mot que l'on trouve d'ailleurs employé en deux endroits dans la *Bible*. Mais la recherche de Philon n'en prouve pas moins que, dans le passage de l'*Exode*, *Schadaï* marque le nom sous lequel les anciens Hébreux connaissaient Dieu. Si l'on pouvait admettre que le changement d'une lettre dans le texte primitif a donné *Schadaï* au lieu de *Schamaï*, l'explication de ce nom serait très claire. Car ce nom signifierait que les anciens Hébreux avaient le culte du pays d'où ils étaient sortis originairement, et qu'ils appelaient Dieu *le dieu du ciel*. D'où venaient, en effet, les ancêtres de Moyse et des Hébreux? Ils venaient, dit la Genèse, de la Mésopotamie; ils étaient sortis de l'*Ur* des Chaldéens pour aller au pays de Chanaan (3). Or, quelle était la religion de la Babylonie. ? C'était le culte du *Maître du Ciel*, en langue phénicienne *Baal Schamaïm*. C'est le dieu *Ouranos* des Grecs, c'est le *Cœlus* des Latins, le plus ancien des Dieux.

Mais laissons ce *plus ancien des Dieux*, ce *dieu Ciel*, sauf à y revenir plus tard dans l'explication générale que nous tentons du Polythéisme, et arrêtons-nous à contempler le dieu nouveau que Moyse apporte aux Hébreux.

Nul doute donc, voilà un premier point établi: la révélation de Moyse a consisté à livrer aux Hébreux le nom de Dieu enfermé jusque-là dans les sanctuaires, et que des parias comme eux ne connaissaient pas, le nom de IOA.

Comparons ce nom aux noms de toutes les divinités connues des nations à l'époque où l'on place la révélation de Moyse, environ *quinze cents ans avant l'ère vulgaire*; et comparons aussi ce dieu nouveau à tous les autres dieux sous le rapport de sa généalogie, pour voir s'il a avec eux quelque ressemblance.

Certes, au premier abord, il ne leur ressemble en rien. Son nom paraît tout différent des leurs; et tandis qu'ils ont tous des liens de parenté, une généalogie au moins, et chacun une famille, lui il semble n'avoir de parenté avec aucun d'eux; il n'a même ni généalogie ni famille.

(1) Exod. ch. VI.
(2) «*Schadai* Deus est, aut Dei epitheton.» (*Dict. Etymol.* déjà cité.)
(3) Génèse, ch. XI, v. 31 et suiv.

Bacchus est le fils de Jupiter, Jupiter est le fils de Saturne, Saturne le fils de Cœlus: voilà une généalogie bien établie. Lui, Jéhovah, n'est le fils de personne. Il sera un jour le père de Jésus: mais dans les livres de Moyse il n'est le père ni le fils de personne. Voilà un caractère qui le distingue de tous les dieux des nations.

Au temps, dis-je, où Moyse porta ce nom de Jéhovah aux enfants d'Israël, toutes les divinités que je viens de nommer étaient connues dans l'univers. Certes le dieu des Tyriens, des Phéniciens, des Babyloniens, le dieu *Ciel*, le dieu *Schamaï*, le dieu appelé *le maître du ciel*, le *souverain Seigneur du ciel*, *Baal Schamaïm*, est d'une antiquité prodigieuse auprès de lui. Mais Saturne, le fils du Ciel, est également bien antérieur à lui. Ouvrez ce qui nous reste des traditions des Chaldéens, ces prêtres de la Babylonie, dans les fragments de Bérose qui nous ont été transmis par cinq ou six écrivains de l'antiquité; et vous verrez que les Chaldéens n'avaient pas seulement le dieu Ciel ou Baal, mais encore le dieu Saturne. La Bible elle-même, en nous parlant de la construction de la tour de Babel ou de Babylone nous montre à quelle antiquité remontent les divinités chaldéennes. Car c'est sous le Nembrod ou le Nemrod de la Genèse, adoré sous le nom de Bélus, c'est-à-dire de Seigneur, et que l'on dit confondu avec le soleil, que s'élève cette tour massive, entourée d'une haute et forte muraille qui garantit à la fois le dieu, les prêtres et les trésors que la piété y entasse. De cette tour haute, dit-on, de plus de trois cents pieds, les prêtres chaldéens commencent leurs observations astronomiques que les uns font remonter à deux mille et les autres à trois mille ans avant notre ère. Or les Chaldéens n'ont pas seulement répandu le dieu Cœlus, mais aussi son fils le dieu Saturne chez tous les peuples de leur voisinage. Les Phéniciens, les Carthaginois, ont reçu d'eux et ont adoré Saturne en même temps que son père Baal Schamaïm. Des bords de la Méditerranée qu'occupaient ces peuples, le culte de Saturne s'est propagé en Grèce; et à l'époque primitive de la Grèce qu'on appelle l'époque pélasgique, laquelle est antérieure à la révélation de Moyse, c'est le culte de Saturne qui régna généralement dans ce pays.

Mais non seulement Cœlus, ou Ouranos, ou Baal, et son fils Saturne, ou Kronos, sont antérieurs à IOA; Jupiter lui-même, ce fils de Saturne, lui est antérieur. C'est, il est vrai, à la même époque où l'on place la révélation de Moyse, que Minos donne à la Crète ses lois qu'il rapporte à Jupiter. Les marbres de Paros marquent le passage de Minos et des Dactyles en Crète au commencement du quinzième siècle avant notre ère. Mais il y a tout lieu de penser que ces Dactyles Idéens ne firent qu'apporter dans cette île une religion déjà établie en Asie, la religion qu'ils firent triompher, la religion de Jupiter.

Enfin quant à Bacchus, le fils de Jupiter, il est bien certain que sous son nom de Dyonusios ou de Bacchus, il est contemporain ou postérieur de quelque temps à la révélation de Moyse; mais ce culte de Bacchus est si directement sorti de l'Egypte, il rappelle si manifestement la religion d'Osiris, qu'Hérodote s'est plu à les confondre. Linus, Amphion, Orphée, portèrent le culte d'Apollon et celui de Bacchus en Grèce dans le cours du quinzième siècle avant notre ère. Mais Apollon rappelle Horus, le fils d'Isis et d'Osiris, et Bacchus rappelle Osiris lui-même; ou plutôt Bacchus, c'est une initiation nouvelle sortie de l'Egypte, et rattachée au culte de Jupiter déjà précédemment établi en Grèce. Or s'il s'agit de comparer l'antiquité du culte des Egyptiens à la révélation de Moyse, quelle supériorité les dieux d'Egypte n'ont-ils pas sur Jéhovah! On fait Moyse contemporain de Sésostris. Or Sésostris ouvre seulement ce qu'on appelle la dix-neuvième dynastie égyptienne. Sésostris est postérieur à Mœris; et de Mœris à Ménès, le premier roi auquel ils faisaient remonter leur institution, les prêtres d'Egypte comptaient *trois cent trente rois*, dont ils lurent les noms à Hérodote (1). Ainsi Bacchus lui-même, considéré comme ayant préexisté dans Osiris, est d'une antiquité bien supérieure à celle de Jéhovah.

Qu'est-ce donc encore une fois que Jéhovah? quel rapport a-t-il avec tous ces dieux des nations, avec le Ciel, avec Saturne, avec Jupiter, avec Bacchus, avec Apollon, ou encore avec Isis, Osiris et leur fils Horus, avec Amon-râ ou avec Cneff, avec les dieux de l'Inde, avec ceux des druides, enfin avec la multitude qui couvre cet Olympe écrasé sous le poids des dieux et des déesses qu'on appelle le Polythéisme?

De rapport, je le répète de nouveau, il n'en a pas, et il en a pourtant un très intime.

Il est la SCIENCE DE TOUS CES CULTES DIVERS. Il est le MYTHE ORAL d'où sont nées toutes ces divinités. C'est lui qui est la source de toutes ces religions, et son mystère comprend tous leurs mystères.

(1) Herodote, liv. II, c. 100: «Les prêtres me lurent dans leurs *Annales* »les noms de trois cent trente autres rois qui régnèrent après Ménès.»



S'il n'avait point été inventé, les autres n'auraient point été inventés, et ces grandes religions qui ont couvert le monde n'auraient pas existé.

Il n'est pas le Ciel, et il est le Ciel. Il n'est pas Saturne, fils du Ciel, et pourtant il est Saturne. Il n'est pas Jupiter, fils de Saturne, et pourtant il est Jupiter. Il n'est pas Bacchus, fils de Jupiter, et pourtant il est Bacchus.

J'ai l'air de présenter une énigme, et je ne fais que formuler ce que je dis être *le nœud de toutes les religions de l'antiquité.* Si je parviens à dénouer ce nœud, ce ne sera plus une énigme.

Malheureusement ce discours, fait pour être la préface d'un autre, est déjà démesurément long, et je sens qu'il me faudrait de l'espace et beaucoup d'espace devant moi. Le lecteur suppléera aux développements qu'il me sera impossible de donner.

N'est-il pas vrai et n'est-il pas admis sans contestation que les prêtres d'Egypte étaient des savants, les savants de l'Humanité à cette époque? Les prêtres de la Babylonie qui s'appelaient *Chashdäin* ou *Chalhdäin*, les Chaldéens, n'étaient-ils pas aussi des savants, les savants de l'Humanité à cette époque? Tous les témoignages de l'antiquité ne se réunissent-ils pas en foule pour nous montrer en Babylonie et en Egypte la caste des prêtres dépositaire unique de la religion, du gouvernement, et de toutes les connaissances humaines?

Si cela est, il doit y avoir eu une science religieuse cultivée en Mésopotamie, cultivée en Egypte. Et cette science religieuse devait avoir pour objet la vie, puisque c'est là l'objet de toute science, de toute philosophie.

Si cette science existait, elle a dû, tout en étant cultivée ésotériquement dans les castes qui la possédaient, se manifester exotériquement; et sa manifestation exotérique a dû donner lieu à tous les cultes.

Tout cela est certain en soi, et tout cela est connu. Chacun sait qu'en Egypte, par exemple, tous les cultes populaires que la religion de l'Etat comprenait relevaient d'une certaine science cultivée à Thèbes et à Memphis. Chacun sait que les Grecs reçurent leur civilisation de colonies égyptiennes et phéniciennes qui leur apportèrent soit les divinités de l'Egypte, soit celles de la Babylonie. Nul doute qu'il n'en ait été de même pour l'Italie. C'est donc la science que tout le monde convient avoir existé dans les colléges de Thèbes et de Memphis, ou dans ceux de Babylone et des autres villes où les Chaldéens avaient leurs académies, à Borsippe, à Sippara, à Orchoé, etc., qui a servi par ses manifestations à instaurer en Egypte, en Grèce, en Italie, et partout, ce que l'on appelle le Polythéisme.

La question est donc de savoir quelle était fondamentalement cette science. Car quant à son objet, je le répète, nul doute que ce n'ait été, en premier lieu et fondamentalement, ce que nous appelons la théologie, comprenant la science de l'être en général, ou l'ontologie. J'ajoute encore qu'il y a tout lieu de supposer que ces prêtres de l'antiquité ne possédaient pas uniquement une fausse science, mais qu'ils possédaient, dans une certaine mesure, la science véritable; que leur théologie ou leur ontologie était véritable, aussi véritable, quoique incomplète, que leur arithmétique, leur géométrie, et leur astronomie. Maintenant que cette civilisation est tombée, que les religions auxquelles cette science antique avait donné lieu sont tombées, il est d'usage de considérer les théocrates de l'Egypte et de la Babylonie comme des imposteurs, leurs dogmes comme le fruit du mensonge. Mais c'est une impiété et une injure à l'Humanité que de penser ainsi. Que les Chrétiens, dans le premier moment de leur lutte contre le Paganisme aient senti de cette façon et aient vu l'ouvrage des démons dans toutes les religions du passé, on peut le leur pardonner; mais il est d'autant plus absurde à nous de les imiter dans cette fausse opinion, que nous savons aujourd'hui, à n'en pouvoir douter, que le Christianisme lui-même s'est formé à toutes ces sources antiques. Après tout, que restera-t-il de vérité à la philosophie, si elle renie sa mère, l'antique philosophie religieuse où s'éclairèrent tous les sages de la Grèce, et où tous, à commencer par Thalès et par Pythagore, reçurent leur initiation et le dépôt des connaissances qu'ils nous ont transmises?

Nul doute donc, les prêtres de la Babylonie et de l'Egypte avaient une théologie, et une théologie profonde, certaine, véritable, qui a donné lieu à toutes les religions comme à toutes les philosophies.

En cela, nous savons bien que nous différons beaucoup non seulement de l'école de Dupuis, mais encore de l'école allemande, sur laquelle au surplus Dupuis a considérablement influé. La *Philosophie de la religion* de Hégel, malgré ses formules, la *Symbolique* de Creutzer, et une foule d'autres ouvrages enfantés par l'Allemagne, ne sont, à quelques égards, que des imitations du système de Dupuis, un peu moins étroites seulement que ce système, mais partant toujours de cette supposition que les religions de l'antiquité furent uniquement empruntées à la nature, aux phénomènes externes, à la physique, aux sens, et ne possédèrent tout au plus qu'une science fausse et tout objective.

Nous disons, nous, que c'est l'être en nous, la pensée en nous, la vie subjective en un mot, qui a créé les religions; et voilà pourquoi nous croyons que la vie subjective étant arrivée, dès une très haute antiquité, à l'intuition du dogme de la Trinité, c'est ce dogme qui ensuite a créé toutes les religions. Que les cultes aient revêtu toutes sortes de costumes empruntés aux phénomènes naturels, qu'ils aient marché d'accord avec la physique, avec l'astronomie, cela ne fait aucun doute; mais leur source n'était pas là, leur source était dans la vérité générale, dans la métaphysique.

J'admets que la religion ait commencé comme Dupuis et son école le prétendent, par le Sabéisme, l'adoration du ciel et des astres, le culte du feu. Je dis qu'alors même ce n'était pas le feu matériel, le soleil matériel, la matière enfin, que les hommes adoraient. Du moins, en même temps qu'ils adoraient le soleil matériel, ils adoraient aussi le soleil spirituel; en un mot, ils adoraient Dieu. Ils n'avaient pas encore distingué l'esprit de la matière: donc ils n'étaient pas matérialistes et idolâtres. Le Spiritualisme n'était pas né. Que tous les cultes qui sont venus après le Sabéisme aient continué à se servir du spectacle de la nature, et que la théologie se soit manifestée ainsi d'une façon exotérique, qu'elle ait caché sa science et présenté ses idées sous cette forme; qu'elle se soit même efforcée d'embrasser le plus de physique qu'il lui était possible, cela est encore vrai. Mais est-ce une raison pour nier le fonds métaphysique qui faisait l'essence en même temps que le mystère de la religion? C'est cependant ce qu'ont fait jusqu'ici presque tous les écrivains qui ont traité des religions du passé, faute d'avoir pu atteindre au mythe universel que je dis expliquer tous les autres. De là cette réputation d'imposture qui poursuit encore tous les fondateurs des religions antiques.

Nonnus, poète grec du cinquième siècle, de Panople en Egypte, fait un poème en vers héroïques, où il décrit à sa façon les aventures de Bacchus, dans une foule d'allégories plus froides et plus absurdes les unes que les autres. Le culte de Bacchus, ainsi que celui d'Osiris, se liaient certainement par l'extérieur au cours du soleil. Que fait Dupuis? Il se place sur la donnée astronomique, et il cherche à expliquer par la sphère céleste non seulement le poème de Nonnus, mais l'essence même de la religion de *Bacchus*. Mais qui lui dit que toutes ces spéculations astronomiques ou astrologiques qu'il admire dans le poème de Nonnus, ne sont pas le fruit des rêveries astrologiques qui avaient cours dans les premiers siècles du Christianisme? Etait-ce là le sens véritable du mythe antique? De même Valerius Flaccus, poète latin du temps de Vespasien, adresse à ce prince un poème sur le voyage des Argonautes. Dupuis commente ce poème, et voit dans la fable du navire Argo allant à la conquête de la toison d'or une expédition toute astronomique, une allégorie ayant pour objet de retracer l'époque où le soleil, vainqueur de l'hiver, atteint l'équinoxe du printemps, et enrichit notre hémisphère de ses bienfaits. Etait-ce encore là le sens du mythe antique?

Il suffit pourtant de jeter les yeux sur la Genèse pour se dégoûter à tout jamais de toutes ces explications où l'on prend les *décors* du Polythéisme, si je puis ainsi m'exprimer, pour l'essence même du Polythéisme. Car enfin ce n'est pas Moyse qui a inventé la religion, elle existait avant lui. Il nous a transmis ou l'on nous a transmis sous son nom la Genèse: ce n'est pas lui qui l'a inventée. Il n'a donc pas inventé le mythe d'Adam, pas plus qu'il n'a inventé le nom de Jéhovah. Or s'il n'a inventé ni le mythe d'Adam ni le nom de Jéhovah, la religion était inventée avant lui; le dogme de cette charité qui relie tous les hommes en Dieu préexistait à sa révélation; le dogme de la Trinité divine préexistait également. Ce n'est pas lui non plus qui a inventé le mythe de Noé, où la Trinité humaine nous apparaît si manifestement marquée. De toute façon donc le fonds essentiel de la religion préexistait à Moyse. Il n'a été révélateur à cet égard qu'à titre de vulgarisateur. Il est venu, animé par l'esprit divin, porter aux castes inférieures ce que l'esprit divin avait déjà révélé à d'autres hommes avant lui. Mais ces prédécesseurs de Moyse, où les trouver dans le passé antérieur à Moyse, si nous ne les cherchons pas dans les temples de l'Inde, de l'Egypte et de la Babylonie?

C'est ainsi que tout nous prouve que, bien que IOA, le Dieu révélé par Moyse, semble, au premier abord, n'avoir aucune ressemblance avec les dieux du Polythéisme, un lien secret doit exister entre eux.

Cherchons ce lien.

Et, pour le trouver, reprenons les trois Lois de la Vie que nous avons posées précédemment comme devant être le sujet de la religion, et par conséquent l'objet de ses formules et de ses mythes, savoir:

1° *L'être passe alternativement de l'état latent à l'état de manifestation;*



2° *L'être se provoque lui-même, par l'esprit, ou par l'amour, qui est en lui, à sortir de son repos, pour agir, pour se manifester, pour créer, pour vivre, pour être enfin;*

3° *L'être, en passant de l'état latent à l'état de manifestation, est* moi, non-moi, *et rapport du* moi au non-moi, *triple et un à la fois.*

Cherchons.

Supposons que dans l'Inde, dans la Mésopotamie, ou en Egypte, à Babylone, à Thèbes, ou à Memphis, un homme réfléchissant, comme Moyse dans le symbole de l'*Exode*, sur ce buisson ardent qui ne se consume jamais et qu'on appelle la Vie, se soit dit: «Rien »ne meurt qu'en apparence, de même que rien ne naît qu'en ap»parence. Quand quelque chose passe de l'état d'essence à l'état de »nature, nous appelons cela *naître;* de même que nous appelons »*mourir* retourner de l'état de nature à l'état d'essence. Toutefois, »en réalité, aucune chose n'est jamais créée ni détruite; mais seu»lement elle devient visible, ou bien elle est soustraite à la vue.» Il nous est d'autant plus permis de supposer un Egyptien pensant ainsi, que ces paroles mêmes sont d'un disciple des Egyptiens, d'un hiérophante des mystères, d'Apollonius de Thyane (1).

Qui ne voit que par cette supposition nous venons de nous transporter en plein sur le fonds essentiel de la religion? car c'est toute la doctrine de ce qu'on appelle l'*âme*, la *vie après la mort*, la *persistance de l'être*, que nous avons soulevée par cette hypothèse. Mais ce n'est pas seulement la doctrine de ce qu'on appelle l'*âme*, c'est aussi la doctrine de ce qu'on appelle la *divinité* en général, comprenant un *Dieu* unique, ou des *dieux* divers, des *esprits célestes*, des *génies*, des *anges*, et toutes les espèces de *puissances invisibles* ou d'*essences*, c'est toute cette doctrine, dis-je, que nous avons soulevée en distinguant ainsi dans les êtres réels l'*essence* et la *manifestation*, l'*esprit* et la *forme*. Pour le remarquer en passant, c'est cette idée de *force* ou d'*esprit* qui a véritablement créé la science humaine. Jusque-là les hommes n'avaient eu qu'une intuition confuse de la vie. La science vint, lorsqu'ils eurent saisi la distinction de l'esprit et de la matière, distinction dont ils ont pu faire abus, mais qui n'en est pas moins l'origine de la science. Oui, la science naquit quand la pensée humaine eut saisi ce mystère: *L'être passe d'un état à un autre en vertu d'une certaine force qui est en lui, et qui survit à tous les phénomènes.* Ce qu'on appelle encore aujourd'hui le Spiritualisme commença alors, et ce qu'on appelle le Matérialisme commença également. Ce que l'homme n'avait pas su jusque-là, qu'il pouvait être idolâtre, l'homme le sut. Ce fut la découverte de cette *force* cachée dans tous les êtres qui créa la religion et du même coup l'idolâtrie. Car qu'est-ce que l'idolâtrie, sinon la croyance absolue aux formes, la croyance à la matière, et la négation de la force, la négation de la cause, la négation de l'esprit?

Mais, pour avoir ainsi évoqué la religion tout entière par l'hypothèse que nous avons faite, sommes-nous sortis du terrain de la philosophie proprement dite, de l'ontologie, et même de la psychologie humaine? Nullement; nous sommes encore en plein dans l'ontologie et dans la psychologie.

En effet cette façon de penser sur l'éternité ou l'immortalité de l'être en général, ou de chacun des êtres en particulier, n'est que l'extension d'une intuition de la vie que tous les phénomènes nous donnent. C'est celle que nous avons formulée précédemment en ces termes: *L'être passe alternativement de l'état latent à l'état de manifestation.*

Ce qui nous apparaît d'abord, il est vrai, c'est seulement que l'être passe incessamment d'un état de manifestation à un autre. Rien ne demeure immobile; tout change, tout se développe ou décroît. Mais la méditation nous fait apercevoir qu'entre un état de manifestation et celui qui lui succède, il y a dans l'être même un état *latent* qui sépare en quelque sorte ces deux états, bien qu'ils se suivent sans intervalle.

En effet, pourquoi l'être changerait-il? pourquoi se manifesterait-il différemment, après s'être déjà manifesté? L'être ne se confond donc pas avec sa manifestation, puisque après sa manifestation il se manifeste encore. Mais s'il ne se confond pas avec sa manifestation, il ne se confond pas plus avec sa manifestation passée qu'avec sa manifestation présente ou avec sa manifestation future. Il y a donc en quelque sorte dans l'être autre chose que l'être, autre chose du moins que l'être manifesté. Il y a l'être non manifesté, il y a l'être *latent*. C'est, au surplus, ce que tous les savants d'aujourd'hui reconnaissent quand il s'agit de physique et de chimie. Il n'y a pas un seul phénomène de physique ou de chimie qu'ils n'attribuent à ce qu'ils nomment l'*état latent* de chaque corps. Cet état latent représente pour eux les *attractions* diverses qu'ils supposent, et dont ils voient la preuve dans les compositions et décompositions qu'ils observent.

(1) Dans sa *Lettre au proconsul Valerius*. Voyez les articles *Apollonius* et *Contemplation* de l'*Encyclopédie Nouvelle*, et le livre *De l'Humanité*, liv. VI.

Mais la seule découverte de cette vérité, qu'il y a dans tous les êtres un principe caché qui est la force qui les anime montre que l'être manifesté a trois états: passé, présent, avenir. En effet, par suite de cette forme cachée en lui qui le constitue, l'être passe incessamment d'un phénomène à un autre. Or qu'arrive-t-il? L'état où il est, devient à l'instant passé, et l'état où il aspire devient à l'instant présent. Donc trois états, simultanés dans chaque manifestation de l'être, composent la vie. Ces trois états sont distincts, et n'en font qu'un néanmoins; car la vie est toujours présente.

Ainsi, pour résumer ce que la contemplation de la vie vient de nous montrer, nous distinguons:

1° L'être accompagné de sa manifestation, l'*être manifesté;*

2° Ce qui est sous l'être manifesté, c'est-à-dire l'être en lui-même, la *force*, l'*esprit;*

3° Un état de l'être que nous ne voyons pas, et dans lequel il est, bien qu'il paraisse ne pas y être; c'est l'*état latent:*

4° Un état d'émersion, pour ainsi dire, de l'être, qui le fait passer d'une manifestation à une autre, en vertu des qualités qu'il recèle en lui-même et qui constituent son état latent: c'est le passage de l'état latent à l'état de manifestation; en d'autres termes, c'est la *manifestation de l'être;*

5° Trois états distincts et pourtant confondus dans chaque manifestation de l'être: le passé, le présent, l'avenir.

V.

Mythe oral de toutes les religions antiques.

Cela posé, je dis que nous avons le nœud de toutes les religions antiques.

Appelons *i* le passé, *o* le présent, *a* l'avenir; et déduisons-en l'expression des différents termes que nous venons de distinguer dans le phénomène de la vie.

1° L'être accompagné de sa manifestation, l'*être manifesté*, sera évidemment désigné par *o*. En effet, *o*, dans toutes les langues de l'antiquité, est le signe de l'être actuellement manifesté. C'est la clé des langues anciennes. Tout le monde sait que le grec, par exemple, est susceptible d'inversion. Mais pourquoi? C'est que *o* étant le signe de la manifestation de la vie, ce signe, placé au commencement ou à la fin des mots, sert de lien à tous ces mots, et marque comment la vie se manifeste entre tous les êtres exprimés par ces mots (1).

2° Mais, en second lieu, nous avons distingué, de l'être manifesté ou modifié, l'être sans modification, l'être caché dans l'être ainsi modifié. Comment exprimerons-nous *l'être dans l'être*, c'est-à-dire l'esprit de l'être, ce qui le fait être et survivre à tous les phénomènes, passer d'un phénomène à un autre, son *âme*, pour employer le terme usité lorsqu'il s'agit de l'homme. La consonne *n*, ainsi que l'indique la préposition *en* des Grecs ou *in* des Latins, marque la relation d'une chose placée dans une autre. *L'être en lui-même*, ou, en d'autres termes, la *force*, l'*esprit*, s'appellera donc *no*. En effet *No-os*, en grec, signifie l'*esprit;* et dans toutes les langues primitives *no* signifie l'être, la force, l'esprit. Au cinquième siècle avant notre ère, au temps de Périclès, un philosophe athénien, Anaxagore, alla voyager en Egypte, s'instruire dans la science des Egyptiens, comme la Bible le dit de Moyse. Or avec quel système en revint-il? Avec ce système: que rien ne naît, que rien ne meurt, que tout être existe en *esprit* avant de se réaliser comme *matière*, et survit en *esprit* après une manifestation, pour se manifester ensuite de nouveau. Les Grecs trouvèrent qu'Anaxagore était un rêveur, et le surnommèrent NO-OS, l'*Esprit*. Ces mêmes Grecs, qui ne se contentèrent pas de railler Anaxagore, mais qui l'accusèrent d'impiété parcequ'il ne pensait pas comme eux, ne manquaient pas d'adresser tous les jours leurs vœux et leurs prières à Minerve, l'*esprit* de Jupiter, son *No-os*, sa *Sagesse* éternelle.

3° Mais comment s'appellera cet état invisible de l'être que nous avons désigné sous le nom d'*état latent?* C'est la cause cachée qui fait que l'être passe d'un état de manifestation à un autre. L'état qu'il quitte devient passé, alors que, par l'effet de cette cause cachée en lui, il aspire à un autre état qui, senti en lui, à raison de cette cause même, est avenir. Cet état latent qui produit l'aspiration incessante de l'être vers la modification peut donc se définir *le lien du passé à l'avenir*. Prenons dans les langues primitives le mot qui exprime l'idée de *lien*. C'est *Sun* ou *cum*. Nous appellerons donc le lien du passé à l'avenir, ou ce qui dans l'être présent le fait passer au futur, en rendant passé le présent, *sunia* composé de *sun*, avec, de *i*, passé, et de *a*, avenir. Or, voici qui est très remarquable: aujourd'hui même, ce terme

(1) O se change en son homogène *êh*, ou *hêh* (l'η des Grecs), pour exprimer la vie chez les êtres féminins, ou considérés comme tels. Modifié par une consonne, il exprime la vie chez les êtres considérés comme ne pouvant jamais être sujets, mais seulement objets de la vie, les neutres. Mais cette matière demanderait des explications fort étendues, qu'il est impossible de donner ici.

de *sunia* ou de *suniata*, désigne, en Orient, *le lien du passé à l'avenir*. C'est l'état de *vide*, ou l'état *latent*, dont l'emploi sert de base à toute la philosophie orientale. Les philosophes de l'Orient appellent cet état l'*état de vacuité*, l'état d'*acuité*, et de *tenuité;* c'est l'état où le moule plastique qui constitue les différents êtres n'est pas rempli de matière. Il n'est pas difficile de voir que le terme d'*acuitas* et de *vacuitas* des Latins, formé par contraction de *a-cum-i-tas*, répond parfaitement au terme indien de *suniata*. Il n'y a qu'une transposition de la conjonction, qui, chez les Latins, se trouve placée entre la voyelle exprimant le passé et la voyelle exprimant l'avenir. De même, dans le mot composé *sunia*, transportez le conjonctif *sun* à la fin, vous aurez *Iason*. Le Jason de la fable orphique n'est, en effet, que cette aspiration de l'être qui le pousse incessamment vers l'avenir. Ce Jason des Grecs ne diffère pas essentiellement du *Ian*, ou *Ianus*, ou *Janus* des Latins.

4° Quant à cet état d'émersion de l'être passant d'une manifestation à une autre, en vertu de son état *latent*, de son état de *sunia*, son nom est tout trouvé. Car l'être en lui-même étant *no*, l'être arrivant à une manifestation nouvelle, et éclosant pour ainsi dire à l'avenir, est *noa*, puisque *a* exprime l'avenir. Or comment la Genèse appelle-t-elle l'Humanité nouvelle émergeant du passé englouti dans les flots du déluge, et se manifestant dans sa triple génération? Elle l'appelle *Noa*.

5° Nous avons désigné le passé par *i*, le présent par *o*, le futur par *a*. Le phénomène éternel de la vie sera donc représenté par *ioa*. Or nous venons de voir que Moyse, livrant aux Hébreux le secret de Thèbes ou de Memphis, appelle la vie *ioa*. Nous venons de le voir, dans le récit figuré de la Bible, interrogeant la vie éternelle, ce buisson toujours en feu sans jamais se consumer, recevoir de la vie elle-même cette réponse : Je suis IOA.

Réunissant donc ces différentes expressions de la même formule, qui est la FORMULE DE LA VIE, telle, du moins, que la haute antiquité l'a conçue, nous aurons le tableau suivant :

O = le signe de la vie manifestée.
NO = l'être en général, l'être en soi, la force, l'esprit, l'âme.
IAN, ou SUNIA, ou IASON, ou JANUS = l'état latent de l'être, l'état de vacuité des philosophes du Sankhia et des Boudhistes.
NOA = l'être se manifestant, la vie considérée comme le passage d'une modification à une autre, d'un phénomène à un autre, comme une résurrection éternelle.
IOA = les trois hypostases de l'être, les trois gounas des Indiens.

VI.

Suite. — Doctrine du Père et du Fils.

Le nœud de toutes les religions de l'antiquité, nous le répétons, est dans les formules que nous venons d'exposer. Ouvrez les livres de l'Inde, vous trouverez cette *philosophie de la vie*. Prenez les livres attribués à Thaut, vous la trouverez. Etudiez la philosophie grecque avant Socrate, vous la trouverez encore. Remontez aux Chaldéens, vous retrouverez dans Bérose les vestiges de cette PHILOSOPHIE MYTHIQUE, comme l'appelaient les Grecs, qui fut la source commune de toutes les religions et de toutes les philosophies.

Où naquit-elle d'abord, cette *philosophie de la vie*, source de toutes les religions? Est-ce en Egypte, en Babylonie, ou dans l'Inde? Voilà un grand problème, que je me garderai bien de traiter ici; il y faudrait un volume. Et comment de l'Egypte, ou de la Babylonie, ou de l'Inde, ou de toutes les trois, se répandit-elle ensuite dans le monde entier? Comment fut-elle successivement la religion du *Ciel*, ce qu'elle est encore en Chine; la religion du *No*, ou de l'Esprit, la religion de *Saturne*, de *Kronos*, de *Sabaoth*, tous noms identiques qui appartiennent à la même ère religieuse; puis la religion de l'être triple et un à la fois, la religion de *Ioa*, de *Iao*, de *Iov*, ou *Jov*, ou *Jupiter*, tous noms encore identiques qui appartiennent à la même ère religieuse; puis, par une nouvelle initiation du même mythe, de la même science, la religion du *No*, ou de l'Esprit, dans une nouvelle incarnation, la religion de *Dionusios*, de *Bacchus*, dont Orphée, initié en Egypte, se fit le propagateur deux ou trois siècles après que Minos avait porté aux Grecs *Iao* et Moyse *Ioa* aux Juifs? Voilà encore un immense sujet, qui demanderait des volumes.

Dieu me garde de me lancer sur cette mer sans limites. Il est plus que temps de rentrer au port.

Je voudrais seulement, avant de terminer, repousser une objection qu'on ne manquera pas de me faire? S'il s'agissait, me dira-t-on, dans les cultes de l'antiquité, de l'*être*, de la *vie;* s'il s'agissait d'*ontologie*, de *psychologie;* si toute la religion n'a jamais été au fond qu'une philosophie, une *philosophie mythique;* si enfin l'explication que vous donnez de ces mythes est vraie, comment se fait-il qu'il y ait eu tant de religions diverses, qui se sont succédé et se sont renversées les unes les autres?

Je voudrais répondre à cette objection, montrer que si ces religions se sont renversées, elles se sont pourtant engendrées les unes les autres, qu'elles tenaient ensemble et formaient un tout, montrer enfin comment la même doctrine a pu se révéler successivement.

Comment se fait-il qu'on n'ait jamais réfléchi sur ce point, que toutes les religions du Polythéisme présentaient leurs divinités comme filles les unes des autres? Ces religions étaient donc au fond la même religion!

En effet, de la philosophie même que je viens d'exposer, et dont je viens de donner le mythe oral, résultait cette doctrine du Père et du Fils, qui, des religions antiques et de l'école de Pythagore et de Platon, est passée au Christianisme.

Leibnitz a dit : « Le présent, engendré du passé, est gros de » l'avenir. » La formule antique était plus profonde. Arrêtons-nous au seul nom de *Noa*, sans pénétrer même jusqu'à celui de *Ioa*.

Comment la Bible a-t-elle rendu par un mythe oral l'idée du passage alternatif de l'être de l'état latent à l'état de manifestation, et, par suite, d'un état de manifestation à un autre? Elle l'a rendue par le mythe oral NOA, qui équivaut à *passage d'un état à un autre*. L'être s'est manifesté, il a produit un certain phénomène, qui est cet être manifesté; mais, tout en se manifestant, l'être subsiste en lui-même, et il n'est pas manifesté sans être simultanément à l'état de repos, à l'état latent, à l'état virtuel, prêt à produire de nouvelles manifestations, de nouveaux phénomènes. Donc le présent est prêt à engendrer l'avenir; donc dans l'être il n'y a pas que le présent, il y a le germe de l'avenir; ou plutôt il y a, à la racine de l'être, présent et avenir, unis ensemble et ne formant qu'un. De là le mythe oral NOA, qu'on pourrait rendre par : *le présent tourné vers l'avenir*, c'est-à-dire prêt à se manifester.

Mais si le présent contient ainsi l'avenir et l'engendre incessamment, le présent est le *Père*, et l'avenir le *Fils*. De là ce dogme antique dont le témoignage se trouve aussi bien dans Platon, initié aux mystères, que sur les lèvres du plus humble et du plus ignorant des Chrétiens : *L'être est Père et Fils à la fois; il ne peut pas être sans engendrer, et il n'est pas détruit par ce qu'il engendre.*

Est-il surprenant que la religion consistant uniquement à révéler ce mystère de la vie, les religions successives du Polythéisme se soient soudées les unes aux autres par voie de filiation et de généalogie?

Saturne est fils du Ciel, Jupiter est fils de Saturne, Bacchus est fils de Jupiter : que signifie cette descendance? Elle signifie que *l'Etre est Père et Fils à la fois*, qu'*il ne peut pas être sans engendrer*, et qu'*il n'est pas détruit par ce qu'il engendre*. Mais elle signifie en même temps que, conformément à cette loi même de la vie, des révélations successives de cette loi de la vie ont eu lieu, et que le sens du mystère de la vie, après avoir été exposé au nom de Saturne, l'a été ensuite au nom de Jupiter, ensuite au nom de Bacchus.

Pour faire de cette idée une application à la Bible elle-même, je dirai que, bien que Moyse ait livré aux Hébreux le nom de *Ioa*, il n'a pu faire que le nom d'une révélation antérieure à la sienne ait disparu de la tradition Juive. Pas plus que Minos et les Dactyles Idéens, en apportant Jupiter, n'anéantirent le nom de Saturne, le Jéhovah de Moïse n'a complètement détruit le souvenir de la religion qui l'avait précédé, religion puisée d'ailleurs aux mêmes sources, expression différente du même mythe. Loin de là, n'avons-nous pas vu Dieu lui-même, dans l'*Exode*, consacrer et conserver ce nom de la religion antérieure, au moment même où il vient révéler son nom de Jéhovah? Ne dit-il pas : *Je me suis fait connaître à Abraham, à Isaac, à Jacob, sous le nom de Dieu Schadaï;* et n'avons-nous pas vu que par là il faut entendre bien probablement le Dieu *Schamaï*, le dieu *Ouranos*, le dieu *Ciel* de l'antique Babylonie? Dieu donc lui-même, dans Moyse, constate l'identité au fond de la doctrine sacrée, révélée à une époque sous un nom, à une autre époque sous un autre.

Mais si le Dieu du ciel, ou le Dieu Ciel, antique révélation de la philosophie sacrée, et première expression sortie du sanctuaire, se trouve ainsi conservé pour mémoire dans la Bible, le fils de ce Dieu primitif, son successeur, Saturne, au nom duquel la doctrine de l'éternelle résurrection des êtres se répandit dans l'univers entier, n'y serait-il pas également conservé en traits ineffaçables?

Oui, en effet, Saturne, comme son père Cœlus, y est conservé.

Tout à l'heure j'ai nommé *Sabaoth* comme l'analogue de *Kronos* ou de *Saturne* dans l'ère religieuse où le mythe oral de la Vie fut répandu du sanctuaire chez les nations sous le nom de *résur-*

rection éternelle, sous le nom de *Noa*. Le dieu Jéhovah aurait donc un père !

A Jéhovah un père ! voilà qui paraît étrange au premier abord. Mais quoi ! dans l'antiquité grecque et romaine, tous ces grands et admirables génies que nous nommons tous les jours avec respect, et que nous regardons comme l'honneur de l'Humanité, n'ont-ils pas dit, sans sourciller, sans croire être ni déraisonnables ni impies, mais au contraire en se croyant fort religieux, que le grand dieu Jupiter avait un père, qu'il avait pour père Saturne ! Et pourtant Jupiter était pour eux le Dieu des dieux, il était pour les plus sages l'unique Dieu, le Dieu universel au sein duquel et par lequel vivaient tous les êtres !

Et maintenant même les Chrétiens ne disent-ils pas, en parlant de Dieu : Le Père, le Fils, et l'Esprit saint ? tout le Christianisme n'a-t-il pas dit que Jésus était Dieu, et ne l'a-t-il pas fait en même temps fils de Dieu ? Ainsi Dieu peut avoir un père, de même que Dieu peut avoir un fils.

Il ne faut donc pas qu'on se récrie si fort contre notre assertion que le Dieu Jéhovah est le fils du Dieu Sabaoth.

Il l'est en effet au même titre précisément que Jupiter est le fils de Saturne.

Saturne, qui s'appelait aussi Sabaoth en Grèce et en Italie, *Sabasios*, eut pour fils Jupiter, qui s'appelait *Jov*, ou *Iov*, ou *Iao*. Et cela se croyait, se pensait, s'affirmait, se chantait, se célébrait de toutes les façons en Italie et en Grèce. Pourquoi Sabaoth, sous le nom même que les Juifs lui ont donné, n'aurait-il pas eu un fils qui se serait appelé *Ioa ?* Ne voit-on pas que c'est le même dogme, ou la même histoire, je veux dire le même mythe, sous des noms différents, ou plutôt presque sous les mêmes noms ? Un vestige de l'antique Dieu Saturne est donc resté dans la Bible sous ce nom de Sabaoth, que les traducteurs, ne le comprenant pas (ce que, du reste, ils confessent), ont traduit si plaisamment par le *Dieu des armées*.

VII.

Conclusion de cette Préface.

Cet aperçu de la source des religions, qui les ramène toutes à l'unité, en les expliquant toutes par la TRINITÉ, paraîtra peut-être aux savants officiels, si attardés aujourd'hui dans le labyrinthe de leurs analyses éternelles sans synthèse, une témérité sans nom, une audace incompréhensible pour eux. Nous en convenons, c'est par une intuition métaphysique que nous avons saisi l'explication que nous venons de donner. Après tout, en cherchant en nous-même comment la Vie subjective avait pu parvenir à exprimer par la parole les lois de la Vie, nous pouvions, nous devions même nécessairement arriver à un résultat vrai. Car enfin qui a créé la parole, sinon la Vie ? qui a créé la science, sinon la Vie ? qui a créé la religion et toutes les religions, sinon la Vie ? Cependant nous devons dire que, pour nous être apparue ainsi, cette explication n'est pas dépouillée de preuves à *posteriori*. Loin de là, les preuves de ce genre que nous avons rassemblées sont si nombreuses, qu'il nous faudrait entreprendre un grand ouvrage, si nous voulions les exposer avec quelque méthode. C'est ce que nous ferons peut-être un jour, si Dieu nous accorde le repos nécessaire pour écrire une véritable *Philosophie de la Religion*.

En attendant, nous avons montré au moins par cet aperçu combien est antique la philosophie sur laquelle se fonde notre religion.

Lors donc qu'aujourd'hui nous parlons au nom de cette TRINITÉ humaine que nous sentons en nous, et que nous formulons par *Sensation-Sentiment-Connaissance* indivisiblement unis, lorsque de cette loi essentielle de notre nature nous concluons l'organisation sociale que nous nommons TRIADE, nous ne faisons qu'expliciter ce que nous pourrions appeler les oracles du genre humain tout entier. Nous n'avons pas seulement derrière nous la tradition chrétienne, tout le Christianisme, qui a défini Dieu TRINITÉ ; nous avons derrière nous la tradition totale de l'Humanité. Car du point de vue où nous venons de prouver qu'il faut se placer pour comprendre les religions du passé, le Christianisme n'est qu'un détail de l'évolution de l'esprit humain ; et c'est précisément là ce qui a fait sa vérité relative et sa divinité : il n'aurait été ni vrai ni divin, s'il n'avait pas été une suite, une confirmation et un développement de la révélation antérieure, révélation qui ne fut réellement pas confinée dans la seule nation des Juifs, mais qui, sous des formes diverses, s'étendit au genre humain tout entier.

TRINITÉ sainte, toi qui es l'être, toi qui es la vie, toi qui es Dieu, toi que Dieu a mise dans tous ses ouvrages, toi par qui nous vivons, achève ce que tu as commencé. Ta loi a été écrite dans la parole humaine, puisque c'est toi qui as créé la parole. Que la parole, créée par toi, serve à faire triompher ta loi. Tu n'as pas créé la parole apparemment pour une vaine œuvre, mais pour que par elle ta loi fût connue et ensuite pratiquée. Tu t'es donc révélée d'abord dans la parole, tu t'es faite ensuite science, tu t'es faite religion, mais pour te faire un jour pratique, société, organisation. Voilà pourquoi, TRINITÉ sainte, poussés et provoqués par toi-même, nous t'instaurons aujourd'hui parmi les hommes en leur montrant ce que ta loi leur conseille. Voilà pourquoi, répétant la promesse que tu inspiras jadis à Pythagore, nous leur disons : *Associez-vous suivant les lois de la Trinité, et vous serez heureux ; nous en jurons par Celui qui a donné à notre âme l'unité dans la triplicité, source de l'éternelle nature :*

> Ναὶ μὰ τὸν ἡμετέρα ψυχᾷ παραδόντα τετρακτὺν,
> Παγὰν ἀεναοῦ φύσεως.

DISCOURS.

ALLOCUTION I,

PAR GRÉGOIRE CHAMPSEIX.

AMIS,

En choisissant le DIMANCHE pour sujet de ce Discours, nous avons dessein de vous exposer le vrai caractère du *septième jour de la semaine*, et de vous faire apprécier les avantages que nous nous croyons sûrs de trouver avec vous et par vous dans un digne emploi de ce jour.

Qu'est-ce que le Dimanche ? pourquoi y a-t-il un jour ainsi marqué d'un caractère particulier ? quel est le sens de cette institution ? Il n'est pas un seul de vous, à l'exception des petits enfants, dont la réflexion n'est pas encore éveillée, qui ne pût, en partie du moins, répondre à ces questions.

Remarquez, en effet, vous-mêmes l'aspect tout particulier que présentent, dans le jour dont il s'agit, nos demeures et nos cités.

Dès le matin du Dimanche, la ménagère diligente pare sa maison, non pas comme pour chacun des jours ouvrables, mais comme pour une fête à laquelle serait attendu un hôte de la plus grande distinction. Et vraiment, ce jour-là, c'est un tel hôte qui doit venir ; car il semble, pour les âmes qui comprennent religieusement le Dimanche, que la présence divine se manifeste plus sensiblement en ce jour que dans les autres qui, avec celui-là, composent la semaine.

Mais pendant que la demeure prend à l'intérieur son apparence la plus agréable, chacun des membres de la famille se donne lui-même ou reçoit, à cause de son âge, les soins qui ont pour objet l'ordre et la propreté.

Les premières heures de la matinée s'écoulent. Au lieu de se rendre à l'atelier, les travailleurs qui suivent quelqu'un des cultes établis vont au temple consacré à ce culte ; et les édifices religieux reçoivent des visiteurs dont la mise est aussi convenable ou relevée que le permet leur condition.

La population se répand peu à peu dans les rues et sur les places publiques ; mais ce ne sont plus ces passants affairés qui se hâtent les autres jours d'une marche rapide dans les mêmes lieux. Le mouvement et le bruit des grandes cités ne révèlent plus, même en se multipliant, l'activité fiévreuse qu'ils accusaient la veille. L'aspect de la ville et de la campagne, l'extérieur et la physionomie des habitants, tout a des dehors de calme et de repos qui invitent au calme et au repos. Il y a un relâche général. On dirait un groupe de travailleurs qui viennent de faire ensemble un grand effort, et qui, en face d'un résultat heureux, contemplent leur œuvre, satisfaits d'eux-mêmes et prenant haleine. Le Dimanche est un long moment de respiration au grand air, à pleine poitrine, et tout à l'aise. Chacun se donne du temps. De quelque manière que soit servie la table, on s'y oublie plus volontiers entre sa femme et ses enfants. On va de la vitesse ou de la lenteur que l'on veut ; on jette, en suivant la rue, un geste, un sourire, une parole, à chacun de ceux que l'on connaît ; on s'accoste avec liberté ; on fait ensemble mille pas, et le premier qui le demande obtient de les doubler en les interrompant par de fréquentes pauses. Le pêle-mêle de la foule est agréable et reposé ; les éclats de rire, les cris des enfants qui jouent, s'élèvent gracieusement au milieu des dialogues

et des conversations de tous genres ; les amis se réunissent et vont par groupes; les amants s'appellent et deux à deux s'abandonnent dans l'ivresse et l'oubli au charme de s'aimer. Enfin, quel que soit le sentiment qui anime le cœur, ou l'amour ou l'amitié, sur les visages s'épanouit la bonne humeur, et dans le geste éclate l'aisance; regards et paroles, toute expression est empreinte d'une aimable cordialité.

Sur le soir, quand s'allument les feux qui éclairent la nuit, ce n'est pas pour le travail que brûle d'ordinaire la lampe de l'artisan. C'est l'heure des douces réunions, des causeries et des jeux, ou l'heure des longues promenades aux tièdes crépuscules de juillet; c'est l'heure de quelque joie ou de quelque plaisir, — nous ne dirons pas pour tous, car nous ne saurions oublier ceux que la peine et la douleur ne quittent jamais.

Mais ne franchissons pas tous les seuils au-delà desquels souffrent et gémissent des créatures humaines. Les derniers traits de notre tableau jetteraient sur l'ensemble une teinte ineffaçable de tristesse. Et puis, sans oublier ceux de nos frères qui pleurent, nous avons à proclamer une vérité utile à ceux auxquels Dieu a départi quelque douceur au milieu de leurs travaux. Nous nous devons aux uns et aux autres; et nous dirons ailleurs bien des vérités consolantes et salutaires pour ceux que nous sommes forcés d'omettre parmi les convives du Dimanche. Revenons à ce jour, et rappelons ici son riant aspect de calme et de repos qui se communique aux hommes et aux choses, à nos villes et à nos maisons, à nos amis et à nos proches, à nos cœurs et à nos visages. N'est-ce pas que le nom de REPOS désigne bien cet aspect? Et le jour qui se montre sous cet aspect, ne sera-t-il pas bien appelé LE JOUR DU REPOS? Le Dimanche est donc le jour du repos.

Oui, Amis, le Dimanche est le jour du repos. Cela est vrai, profondément vrai. Cela est si vrai, que nul autre jour dans l'année, fût-il accompagné de toutes les pompes imaginables, ne saurait enlever au Dimanche, à cette *fête de chaque semaine*, rien de son caractère véritablement sacré. C'est que ce que les peuples ont appelé des *fêtes nationales*, ce que les cultes divers qui ont civilisé et embelli la terre ont appelé des *fêtes religieuses*, n'a jamais été au fond qu'*une extension du Dimanche*.

Aussi est-ce bien vainement que soit le scepticisme aride qui, au nom de la raison, prétend détruire le divin faisceau qui compose l'homme et l'Humanité; soit l'enthousiasme aveugle qui, au nom du sentiment, prétend innover au hasard, et, comme la Médée des poëtes antiques, imagine, par une alchimie dangereuse ou plutôt mortelle, de tuer l'Humanité et de la découper en morceaux pour la régénérer; soit enfin cette paresse pour ainsi dire corporelle et cette atonie de l'âme qui a porté quelquefois les masses entières de l'Humanité, dans les époques de palingénésie et de transformation, à s'abandonner à la fatalité, en désertant les institutions du passé sans se soucier d'en chercher de nouvelles; c'est vainement, dis-je, que ces trois maladies de l'homme et des nations, dont l'une a nom *incrédulité*, dont l'autre s'appelle *impiété*, et dont la troisième se nomme *indifférence*, ont prétendu enlever au Dimanche son culte et ses honneurs.

On peut dire à l'incrédulité : Vous niez le respect dû au jour du repos? Vous niez donc le besoin de repos dans l'homme! Alors niez aussi le sommeil, le sommeil qui n'est pas, comme vous le supposez sans doute, une pure cessation de la vie, mais qui est une réparation de la vie, un acte de la vie différent de la veille, mais aussi positif, c'est-à-dire aussi inhérent à la vie, que la veille elle-même. Dites, pourquoi Dieu a-t-il fait succéder la nuit au jour et le sommeil à la veille? Ne voyez-vous pas que si, pendant le jour, un seul astre remplit le firmament tout entier de sa lumière et nous dérobe la vue des autres flambeaux du ciel, la nuit tous les astres reparaissent à nos yeux, et forment ce concert sublime de toutes les constellations, de toutes les planètes errantes, de tous les habitants du ciel unis ensemble au sein de la lumière, et se manifestant tous à la fois, pendant que notre terre est plongée dans le silence et dans les ténèbres? Si donc, pendant le jour, la terre, échauffée, illuminée par les rayons d'un seul astre, veille et travaille, la nuit elle se repose, et, comme l'Endymion de la fable antique, elle est visitée dans son sommeil par les astres du ciel, invisibles pour elle pendant la veille. Niez donc ces divines alternatives, niez cette *fête du ciel*, si je puis ainsi parler, que présente la sérénité d'une belle nuit, niez cette *communion*, si j'ose le dire, de tous les globes qui remplissent l'espace infini, vous dont l'intelligence orgueilleuse prétend, sous prétexte de détruire les préjugés, abolir parmi les hommes l'idée même de fête et de communion.

Et quant à cet enthousiasme fiévreux, qui, tout à l'opposé du scepticisme, prétend créer des fêtes sans racine avec la tradition de l'Humanité, et foule aux pieds cette tradition, s'imaginant pouvoir construire du nouveau sans se servir aucunement des bases du passé, il faut lui demander pourquoi ce mépris et cette haine pour les travaux, les sentiments et les pensées de nos prédécesseurs sur la terre. Vous êtes homme : croyez-vous donc que cette nature humaine, qui est en vous, n'ait pas pu bien penser et bien agir avant vous? Pourquoi donc l'Humanité n'aurait-elle pas posé depuis longtemps les assises de son temple? Pourquoi vous aurait-elle attendu pour cela? Quel orgueil est le vôtre, si vous vous imaginez que l'Etre éternel et éternellement présent, qui crée et fait vivre l'Humanité, n'a pu lui inspirer, avant que vous apparaissiez sous votre manifestation actuelle, les principes essentiels du culte que cet Être souverain, à la fois extérieur à l'Humanité et immanent en elle, demande qu'elle lui rende. Innovez; cela vous est permis, ou plutôt cela vous est commandé par la grande loi de la vie, par la grande loi du progrès : mais innover n'est pas détruire brutalement et ensevelir dans la mort le travail antérieur de l'Humanité. Si vous êtes inspiré réellement, prouvez-nous votre inspiration par le témoignage même de cette Humanité qui vous a engendré, et qui a mis entre vos mains le divin flambeau destiné à la conduire vers le but de ses destinées.

Enfin, quant à ceux qui, par lâcheté, par faiblesse, par désespérance, s'affaissent sur eux-mêmes, et, comme ces malheureux guerriers que nos annales nous peignent, dans la retraite de Russie, se couchant, au bruit du canon et de la fusillade de l'ennemi, sur le bord des routes, et s'endormant du dernier sommeil, vaincus par la léthargie, et mourant sans être frappés et sans avoir combattu, mais frappés par le désespoir qui ôtait à leurs âmes la force d'agir, et les livrait sans défense aux forces destructives du climat; quant à ceux-là, il faut leur dire : Non, tout espoir n'est pas perdu! Les temples du passé ont pu être ébranlés jusque dans leurs bases, comme l'Evangile dit que le fut le temple à Jérusalem quand le Christ, injustement mis sur la croix, poussa ce soupir que l'on prit pour son dernier soupir; mais de même que ce dernier soupir du Messie n'était pas la cessation de sa vie, mais le prélude de sa résurrection, de même aussi que le temple de Moïse, de Salomon et d'Esdras, n'était pas le dernier temple de l'Eternel, de même les fêtes des générations passées, avec l'esprit qui les anima, ne sont pas les dernières fêtes que verra le genre humain, et le Dimanche d'aujourd'hui, qui n'a pas, pour l'immense majorité des hommes, de consécration vraiment sainte et religieuse, n'est pas le dernier reste d'une institution utile et nécessaire. Les fêtes renaîtront, et le jour du repos, qui est la première des fêtes, et dont la raison d'institution est la raison même qui a donné naissance à toutes les fêtes vraiment religieuses, redeviendra ce qu'il doit être, un jour bienfaisant pour tous les cœurs, ou, plutôt pour la nature humaine dans tous et dans chacun.

L'hostilité contre ce jour a éclaté surtout pendant notre première Révolution. Elle prenait sa source dans cette considération, que le Dimanche paraît lié intimement au culte catholique. La même répulsion qui, à cette époque, a frappé le Catholicisme, est tombée injustement et maladroitement sur le jour du repos. Comme la loi de l'Humanité est de se modifier, de persister dans son identité tout en se modifiant, de changer et de se continuer tout à la fois, l'histoire ne connaît pas de révolution si profonde qui ne se lie au passé, et ne soit un développement du passé. Mais les hommes étaient alors trop frappés du changement opéré sous leurs yeux et par eux-mêmes, pour ne pas se faire un peu d'illusion. Plus de rapport avec le passé, tel fut leur mot d'ordre. Le monde leur paraissait comme sorti de son orbite; et ils s'imaginaient être un genre humain nouveau qui ne devait plus rien avoir de commun avec l'ancien. On voulut donc une ère nouvelle, un calendrier nouveau : une ère nouvelle qui abolît le Christianisme, comme si la Révolution, dans ce qu'elle avait de beau, n'était pas un développement du Christianisme! un calendrier nouveau d'où l'on exclurait avec haine et mépris tous les noms vénérés par le Christianisme, comme si les saints du Christianisme n'avaient pas été les apôtres de la fraternité humaine, et par là de la liberté et de l'égalité! Détruire la division de l'année par semaines et abolir à jamais le Dimanche dut paraître à ces Titans la chose du monde la plus facile. Mais, chose remarquable! ils ne purent penser à abolir le Dimanche qu'en le contrefaisant. Le *décadi* parut, mais ne fit que paraître. Cette nouvelle division du temps ne put pas s'établir. Il y a une certaine proportion entre les forces humaines et le besoin de réfection et de repos qu'on ne saurait violer impunément. Les tendances novatrices vinrent échouer contre ce poids et cette mesure avec lesquels, suivant la Bible, Dieu a créé le monde : *cum pondere et mensurâ*. Au dehors de l'homme, en effet, la nature même paraissait protester contre cette périodicité trop lente; et il y a quelque chose de singulièrement frappant dans ce mot des paysans de plus d'une de nos provinces, qui, sans s'être concertés, prétendaient avoir remarqué que leurs bœufs refusaient obstinément de travailler le Dimanche.

Changer les formes de la société sans avoir une conception véri-



tablement nouvelle de la vie, n'est pas une œuvre durable. Toutes ces tentatives n'aboutirent qu'à créer un vide absolu de toute religion. Le dix-huitième siècle, sceptique et incrédule, se termina comme il devait se terminer, par une guerre générale. On était alors si loin du sentiment religieux, si loin de l'idée, si emporté par la fatalité dans une sorte de frénésie guerrière, qu'on ne saurait appeler hypocrisie le rétablissement officiel du culte catholique au sein d'une nation qui venait de fouler aux pieds le Christianisme tout entier, et chez laquelle grands et petits affichaient l'indifférentisme le plus absolu. Non, ce ne fut pas de l'hypocrisie; ce fut une reconnaissance de cette vérité, que les hommes ne peuvent vivre sans culte. N'ayant pu se donner un culte véritable, la France, à la voix d'un homme qui lui paraissait d'autant plus grand, qu'il avait, lui, conservé une sorte de respect pour les institutions du passé, reprit l'ancien culte, comme elle aurait pris un costume de théâtre. Le Dimanche fut alors de nouveau distingué des autres jours de la semaine, mais sans l'être véritablement; car ce qui en fait l'essence et le caractère n'existait pas. Ainsi se passa la période de l'Empire; et ce qu'on peut dire de plus vrai sur le cas que l'on fit pendant toute cette période de cette institution ainsi restaurée, c'est qu'on se battait le Dimanche comme les autres jours.

Les batailles finirent par cette grande défaite humaine plutôt que française qui a terminé cette époque. La Restauration, qui se crut le passé revenu pour régner de nouveau, eut la prétention de rendre à l'esprit humain ses anciennes barrières; elle prit au sérieux le culte catholique considéré comme il eût pu l'être au milieu du moyen-âge, avant la Réforme, avant la Philosophie; et regardant l'institution du Dimanche comme un bon champ de bataille pour y arborer son drapeau, elle prétendit lui restituer son ancien caractère dans toute son intégrité, en imposant par des règlements de police l'observance de ce jour à tous les citoyens. Cette mesure d'intolérance rendit le Dimanche odieux à tout le libéralisme de ce temps-là. Les classes supérieures elles-mêmes et les classes moyennes repoussèrent un pareil joug, et le firent repousser par le peuple. On s'efforça d'inspirer aux ouvriers l'idée, le goût de travailler ce jour-là comme un jour ouvrable. On sembla réputer, dans le libéralisme, comme plus moral que le travailleur s'enfermât le lundi dans une guinguette, après avoir passé le Dimanche à l'atelier, que de commencer, comme autrefois, la semaine le lundi matin et de la terminer le samedi soir. Il se trouve encore bien des hommes aujourd'hui qui encouragent ou prescrivent le travail du Dimanche; et bien des prolétaires subissent la menace, ou se laissent prendre à l'encouragement. Il est même douloureux de constater que le peuple donne trop généralement dans ce travers; car en quelque lieu que l'on passe le Dimanche, il est rare de ne pas entendre ou le marteau du forgeron sur l'enclume, ou la scie du menuisier, ou le bruit de quelque instrument de travail. De sorte que l'on se croirait aisément à un autre jour de la semaine, tant le bel aspect du Dimanche est dérangé çà et là par la vue de pauvres créatures humaines qui se consument sans fruit dans un labeur incessant. Oui, sans fruit, car le travail qui se fait le Dimanche est tout au profit du maître, du bourgeois, du capitaliste. Cette assertion, je le sens, a besoin de preuves, et je vais en fournir.

Il y a une illusion fatale qui est cause que les hommes aujourd'hui croient se sauver de la misère en ne songeant qu'à leur intérêt individuel, ignorant la grande loi de solidarité qui fait que leur salut est véritablement lié, sous ce rapport comme sous tous les autres, à celui de leurs semblables. Mais faut-il s'étonner que cet aveugle égoïsme dirige les pauvres, les ouvriers, quand les classes dites supérieures ont osé en arborer le signe sur leur étendard, dans cette devise célèbre proférée par la bouche d'un des oracles actuels de la magistrature: *Chacun pour soi!* Le travailleur isolé, sans religion, sans communion avec les hommes, répète aussi: *Chacun pour soi!* et le voilà qui se jette sur le salaire, sur l'*ouvrage*, comme on dit dans les métiers, oublieux qu'il est de sa santé physique, intellectuelle et morale, tout occupé de ce qu'il appelle son intérêt, poussé d'ailleurs par le besoin qu'il a de soutenir son existence et celle de sa famille.

Mais, peut-on lui dire, si vous travaillez le Dimanche, qui empêchera votre voisin de faire comme vous, et, par conséquent, qui empêchera tous les artisans de votre profession de vous imiter? Alléguez-vous le besoin? chacun peut en dire autant; car chacun est pressé par la nécessité. Dans le cas donc où tous les artisans de chaque profession travailleraient sept jours au lieu de six, qu'arriverait-il? Vous allez dire qu'ils recueilleraient un septième de salaire de plus. Vous vous trompez: il y aurait *baisse du salaire*, et ils se trouveraient tout simplement avoir perdu, sur leur salaire de chaque jour ouvrable, ce qu'ils gagneraient par leur surcroît de travail du Dimanche. Il n'y aurait donc pour eux qu'une perte trop réelle, la perte de leur jour de repos.

Telle est, en effet, la loi fatale du salaire. La demande de toute la production étant faite par ceux, en petit nombre, qui possèdent le *revenu net*, le nombre des salariés est toujours trop grand pour satisfaire à la demande. De là cette conséquence, que les travailleurs, dans toutes les professions qui n'exigent pas des dons précieux et rares de la nature, ne reçoivent que le moindre salaire possible. Cette conséquence résulte invinciblement de ce que la demande faite par les possesseurs du *revenu net* est limitée, et de ce que le nombre de ceux qui peuvent la remplir est en quelque sorte illimité. La loi du salaire, donc, telle qu'elle résulte de l'ordre économique actuel, va invariablement et fatalement à cette conclusion, que le travailleur ne reçoive pour son travail, quelque durée qu'ait ce travail, que la quantité de nourriture nécessaire pour soutenir son existence, qu'il n'ait que l'habillement et le logement indispensables pour l'abriter des intempéries des saisons. Par conséquent la demande n'augmenterait pas, parceque tous les salariés travailleraient le Dimanche; mais, travaillant le Dimanche et se faisant ainsi une nouvelle concurrence entre eux, ils feraient infailliblement baisser le salaire.

Il y a des nations, l'Angleterre, par exemple, où l'observance du Dimanche est forcée, où les prescriptions religieuses du Mosaïsme et du Christianisme ont trouvé un appui matériel dans la loi laïque. Croit-on que si cette observance était abolie, le peuple des travailleurs en retirerait un avantage quelconque? Non, car à l'instant même tous les salaires baisseraient dans la proportion de la quantité de salaire que les travailleurs pourraient se procurer par la perte de leur jour de repos.

Cela ne veut pas dire que nous désirions en aucune façon que la tolérance française soit remplacée par une loi d'intolérance et par une intimation quelconque à cet égard. Non; il vaudrait mieux encore souffrir du mal de la liberté actuelle, que d'appeler une loi que repoussent nos mœurs, et qui ne s'accorderait pas avec notre sentiment religieux. Cela veut dire seulement qu'il nous faut renoncer à cette erreur de croire qu'il est avantageux aux classes laborieuses et souffrantes de la société de ne pas consacrer un jour de la semaine au repos. Il faut que nous sachions que l'argent que ces classes s'imaginent gagner ce jour-là n'est réellement gagné par elles que sur leur propre salaire. A cet égard, la Révolution n'a nullement amélioré le sort du peuple.

Autrefois, pour six jours de travail, la masse des ouvriers qui parvenait à vivre du salaire recevait une masse de salaire suffisant à la nourrir toute la semaine; aujourd'hui, pour sept jours de travail, la masse des ouvriers qui parvient à vivre du salaire reçoit une masse de salaire également suffisante pour la nourrir. Si l'on divise le total du salaire actuel par le nombre des travailleurs, on aura pour chacun d'eux, qui fatigue sept jours au lieu de six, une part tout au plus égale à celle qui lui revenait autrefois, après six jours d'occupation, pour lui et sa famille. Cela étant ainsi, il n'y a réellement qu'une très minime fraction de la nation qui ait intérêt à ce que l'ouvrier travaille sept jours. C'est celle qui y gagne des bénéfices; c'est la classe des entrepreneurs de l'industrie. L'entrepreneur d'industrie y gagne le résultat d'une journée de travail, et l'ouvrier y perd le résultat d'une journée de repos. L'ouvrier fait un septième de plus de travail, et il ne reçoit pas, au bout de la semaine, plus de salaire. C'est donc tout au profit des maîtres que la quantité du temps donné au travail s'est augmentée d'une journée multipliée chaque jour par des millions de travailleurs. Il ne faut donc pas s'étonner si les entrepreneurs d'industrie se montrent si peu partisans de l'institution du Dimanche, et si tant de fabriques et d'usines sont en activité ce jour-là. Pour ce qui est des travailleurs, on peut apprécier combien leur est funeste cette erreur qui les livre un jour de plus sans résultat pour eux aux fatigues de la production. Qu'ils n'invoquent donc contre le Dimanche aucune mauvaise raison comme celle-ci: Le travail fait le Dimanche est rétribué par une somme que nous recevons en sus du salaire des six autres jours. Car nous leur répliquerions immédiatement ceci: Comptez les détenteurs des instruments de travail, comptez-vous, faites la somme de ce qui vous est donné comme rétribution, et, toute proportion gardée entre le chiffre des ouvriers et des maîtres d'autrefois, vous trouverez toujours que vous recevez entre tous, pour sept jours de labeur, une masse de salaire qui n'est pas plus fructueuse que celle qui vous était distribuée jadis pour les six jours ouvrables de la semaine. Qu'on objecte des exceptions, des faits particuliers, des ouvriers isolés, nous reviendrons toujours à l'argument qui regarde la masse, et auquel la situation générale des travailleurs donne malheureusement aujourd'hui tant de force et de justesse.

AMIS, en vous invitant à l'observance du Dimanche, comme jour de repos d'abord, nous voulons surtout défendre un principe qui nous paraît salutaire. C'est une vérité, que le travail du Dimanche n'augmente pas le bien-être de la masse des ouvriers; c'est encore une vérité, qu'un jour de repos est nécessaire après les journées

de labeur. C'est pourquoi nous vous dirons, à vous et à tous ceux qui vous ressemblent, et auxquels pourront arriver ces paroles: Puisque vous ne fatiguez qu'au profit du maître le Dimanche, reposez vous ce jour-là. Cette considération est toute tirée de votre intérêt matériel; mais il en est d'autres qui vous seront développées plus tard, et qui viendront s'ajouter à cette première. Nous ne vous parlons maintenant que de votre repos sacrifié à l'enrichissement d'un maître. Ce repos vous est indispensable, et il vous est bien dû, à vous qui êtes les vrais instruments de l'activité divine, à vous qui, après le souffle de Dieu, mettez le plus de choses en mouvement sur la terre. Il est, nous ne le savons que trop, des situations difficiles, exigeantes, intraitables, dans lesquelles des malheureux d'entre nos frères ne peuvent trouver aucun relâche. Tout est si mal organisé à cette triste époque, chacun est si peu garanti par tous, que beaucoup ne peuvent déposer pour un jour, quelques-uns pas même pour une heure, le joug qui les écrase. Il y a tant de confusion aujourd'hui, et sur cette confusion tant de ténèbres, qu'au milieu de la foule incessamment avide et agitée, où le petit nombre seul peut avoir confiance dans le lendemain, il n'est pas rare de voir quelque pauvre père de famille courbé sur une tâche ingrate, sans cesse accomplie et sans cesse recommencée. Hélas! toutes ces nécessités cruelles ne nous ont attristés que trop souvent; et en vous appelant, vous et tous les hommes, à l'observance du Dimanche, nous avons soin d'empêcher que nos paroles ne soient une dérision pour les malheureux auxquels nul soleil ne vient faire un jour de repos. Mais d'autres temps succèderont au présent, et l'on verra de vrais Dimanches, où chaque homme pourra tout un jour lever la tête et la tenir en haut, droite, calme et assurée.

Sauvons pour l'avenir l'institution du septième jour; montrons-nous fidèles à la tradition qui la consacre, et transmettons à l'Humanité future une coutume qu'elle nous blâmerait d'avoir laissé périr, et que, dans sa sagesse, elle remettrait en honneur. Par une funeste aberration, le peuple a rejeté le Dimanche, et transporté au lundi les heures de son repos, ou trop souvent, hélas! de son désœuvrement et de sa dissipation. Ce qui l'a égaré sur ce point, c'est sa haine du Catholicisme, c'est sa protestation contre l'intolérance, qui lui imposait la célébration d'un jour religieux; c'est la réaction contre le passé, contre la violence essayée pour revenir à ce passé. Mais une plus grande liberté, sinon une liberté complète, nous favorise sous ce rapport. Excepté les petites gens de pratiques religieuses, qui font çà et là leur petite inquisition, les hommes se laissent libres sur l'usage du Dimanche. Reprenons donc ce jour pour notre jour du repos, puisqu'il ne nous est plus imposé en aucune manière. Ce que l'on subit par contrainte est toujours odieux, mais ce que l'on prend de soi-même est toujours plein d'agrément. Le Dimanche est un si beau jour, qu'il ne peut manquer de nous plaire. C'est le plus favorable pour le repos. Il n'est, comme septième jour de la semaine, ni trop éloigné, ni trop rapproché dans le cours du temps. Les six jours qui le précèdent ne demandent pas plus de forces à l'homme qu'il n'aura besoin d'en dépenser à ses heures de travail, et le Dimanche lui permet d'en acquérir assez pour les six jours qui vont suivre. Avec l'observance du Dimanche, la vie active de l'homme est admirablement distribuée. Les heures du jour ouvrable sont interrompues deux ou trois fois par une heure de repos, pendant laquelle l'homme peut lever la tête, respirer longuement, jouir du soleil, de la lumière, du jour enfin. Puis vient la nuit, où se réparent les forces pour le lendemain. Le temps dont se compose la vie active de l'homme est coupé de même, à intervalles égaux. Après les jours ouvrables vient un jour férié, pendant lequel l'homme peut se récréer de longues heures à la contemplation de la nature et au commerce de ses semblables. C'est Dieu lui-même qui, par les hommes, a établi cette admirable distribution, cette périodicité intelligente et régulière d'heures de travail, de moments de respiration, de temps de sommeil, et de jour de relâche et de délassement. Mais une si belle harmonie serait détruite par l'abolition du Dimanche. L'Humanité a si profondément contracté l'habitude de ce jour de repos, que, malgré tout ce qui le repousse de fait, ce jour-là le monde entier paraît adonné au repos et à la récréation. Pourquoi donc vous qui ne sauriez vous livrer sans cesse au labeur, ne vous interrompriez-vous pas ce jour-là? Quand tout le monde se repose, il semble que le repos est plus facile et plus puissant; et cela est vrai: au milieu d'une agitation générale, il n'est pas possible de se reposer réellement. Plus les convives d'une fête sont nombreux, plus abondante est la joie et plus belle est la fête. Il en est de même du repos. Si la joie provoque et augmente la joie, la vue du repos inspire le repos et augmente le charme de se reposer.

L'observance du Dimanche n'est pas seulement favorable au corps de l'homme par le délassement qu'elle lui procure; elle lui est encore bienfaisante par les soins hygiéniques qu'elle permet de lui donner. A une époque où la véritable hygiène n'est pas encore connue, lorsque c'est le petit nombre des hommes qui seul peut s'occuper de l'entretien de sa santé, il est à désirer que la multitude conserve l'usage d'un jour où elle peut consacrer une heure convenable à la propreté. Les ablutions, le changement de linge, quelque grossier que soit le linge, les autres soins privés que l'on se donne, sont des points essentiels de l'hygiène, et une sorte de purification sainte et salutaire, à laquelle concourent jusqu'à ces habits qui ne sont revêtus que le Dimanche, comme pour signifier que le corps vient d'être épuré et renouvelé. Ce que nous disons là est de la plus haute importance. Le peuple ne fait pas assez usage de l'eau; il ne descend pas assez souvent à la piscine. Si l'eau est l'emblème de la purification morale, elle est surtout le grand agent de la purification corporelle. Nous pourrions en attester les nombreuses sources et les rivages des mers où se pressent des multitudes. L'emploi de l'eau sera plus connu et mieux apprécié un jour; mais il l'est assez déjà, dans le service particulier des personnes, pour que l'on souhaite que le peuple puisse répéter fréquemment ses ablutions, et qu'il ait au moins un jour pour se livrer convenablement à ce soin précieux. Le Dimanche est ce jour; nul autre n'y est aussi propre ni par son caractère, ni par l'emploi général de ses heures. Il ne faut pas tranporter dans un temps ce qui doit être fait dans un autre. C'est par là qu'une œuvre, bien conduite d'ailleurs, est toujours mal accomplie. Le Dimanche est destiné à rétablir le corps par le repos et par les soins hygiéniques dont il doit être plus particulièrement l'objet ce jour-là.

Mais à ces points ne se borne pas toute la destination du Dimanche. Nous ne sommes pas seulement des forces physiques organisées, demandant, après quelques jours d'activité, un jour de relâche pour puiser dans le repos et la réparation une vigueur nouvelle. Nous sommes hommes, nous sommes la trinité humaine sensation-sentiment-connaissance; et puisque dans les jours ouvrables la vie active nous touche davantage par quelqu'un des trois aspects de notre nature selon les fonctions d'industriels, d'artistes, ou de savants que nous exerçons, il faut que, le Dimanche, la vie entière, la vie sous tous ses aspects nous touche tout entiers, par tous les aspects de notre nature. Non, ce n'est pas le corps seulement qui réclame des soins particuliers le septième jour de la semaine, c'est aussi le cœur, c'est encore l'intelligence, qui veut une satisfaction plus complète. Puisque le corps est mieux traité le Dimanche, comme il convient, comme il est nécessaire, il faut que le cœur et l'esprit reçoivent un traitement analogue en ce jour; ou plutôt il faut que l'être tout entier trouve dans des heures de calme et de loisir un moyen de s'élever par la méditation et l'examen à quelque progrès nouveau, comme par le repos il s'élève, si nous pouvons le dire, à une force nouvelle.

ALLOCUTION II,

PAR AUGUSTE DESMOULINS.

AMIS,

L'homme est-il fait pour l'isolement ou pour la société? est-il fait pour vivre seul dans une tannière comme les animaux sauvages, ou est-il créé de telle nature qu'il ne puisse exister qu'avec ses semblables? Si vous répondez que l'homme est fait pour vivre avec les autres hommes (et comment feriez-vous pour répondre autrement?), je dis que par cette seule affirmation vous consacrez la nécessité de l'institution du Dimanche.

En effet, dès que la loi de l'homme est de vivre en société avec ses semblables, il faut bien que cette société se réalise. Or comment se réalisera-t-elle, si, à un instant donné, tous les hommes ne sont pas libres de la réaliser, en se rapprochant les uns des autres, en communiquant les uns avec les autres, en communiant enfin?

L'institution du Dimanche, en nous arrachant à nos travaux, nous crée donc d'abord, comme on vient de vous le dire, le repos et la liberté; mais c'est afin que nous prenions ce repos conformément à notre nature, au sein de l'Humanité, dans les bras de nos semblables, si je puis ainsi parler, c'est-à-dire dans leur communion, et que nous profitions de la liberté qui nous est donnée pour réaliser saintement entre nous la fraternité.

Les sages de l'antiquité payenne avaient reconnu ce penchant inné de l'homme qui le porte à se réunir à ses semblables; et, considérant la variété infinie des êtres, ils avaient assigné à l'homme le vrai rapport qu'il conserve avec l'animalité, en le définissant un animal fait pour la société, un *animal sociable*. C'est la définition qu'en donne Aristote, et qui n'a jamais été, que nous sachions, contredite sérieusement par aucun philosophe de la Grèce ou de Rome. Mais combien cette définition était inférieure en force et en

beauté à celle que renfermait une tradition véritablement sacrée, la tradition juive !

Suivant cette tradition, Dieu ne crée aucun de nous isolément; mais il nous crée tous en Adam, qui est l'Humanité. Nous sommes tous fils d'Adam, et nous sommes solidaires les uns des autres. Ainsi nous ne sommes pas seulement, comme le disait Aristote, ou comme on pouvait l'induire de sa définition, des êtres existants isolément par eux-mêmes, et doués d'une certaine attraction les uns pour les autres, qui les fait se chercher et se réunir. Non; suivant la Génèse, le lien qui nous unit est bien plus intime; il tient à la source de notre être, à la racine de notre vie. Par un mystère, qui dû reste est le mystère universel, nous sommes à la fois distincts les uns des autres, et unis dans la vie au point de ne former qu'un seul être; nous sommes Adam, nous sommes l'Humanité.

De même que Dieu, l'Etre des êtres, l'Etre universel, intervient à chaque instant dans la vie de tous les êtres particuliers, de même l'Humanité intervient à chaque instant dans la vie de tous les hommes. Entre Dieu et chacun de nous, il existe un terme tout aussi réel que Dieu, tout aussi certain que notre existence propre; et ce terme, qui nous unit à Dieu, qui fait descendre Dieu en nous, c'est l'Humanité.

Aussi après qu'eurent brillé les civilisations où l'on avait défini l'homme un *animal sociable*, il parut un inspiré de la vérité divine qui fit triompher la définition donnée de l'homme par la Génèse. Jésus parut après Socrate; il réduisit tous les commandements de la loi de Moïse à ce double précepte: *Aimez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même*, ajoutant que ces deux préceptes sont tellement liés ensemble qu'ils n'ont font qu'un. Puis après Jésus vint le disciple qui n'avait pas connu Jésus, le disciple qui sortit de la synagogue comme un furieux pour exterminer la vérité qu'il méconnaissait, mais qui, frappé d'un éclair divin au chemin de Damas, se releva de la poudre, vaincu et triomphant à la fois, pour élucider cette vérité même qu'il avait voulu proscrire; l'apôtre des gentils, S. Paul, le grand métaphysicien, le profond philosophe, qui formula ainsi la loi de notre nature dans une formule bien supérieure à celle d'Aristote: « *Quoique nous soyons distincts les uns des autres, nous ne » sommes tous néanmoins qu'un seul corps, et nous sommes tous » réciproquement membres les uns des autres.* » C'est sur cette base que le Christianisme s'est élevé.

Réjouissons-nous, AMIS, en pensant que la terre entière est aujourd'hui couverte de monuments où sont exaltés ceux qui ont proféré, pour le salut du monde, cette divine vérité du lien profond qui unit l'homme à l'homme. Réjouissons-nous, car tous ces monuments sont autant de gages du salut de l'Humanité. Il est considéré comme fils de Dieu et comme le Sauveur des hommes, celui que les Juifs mirent sur la croix comme un misérable révolté, pour avoir dit: « *Nous sommes tous frères.* » Ils ont des temples dans tout l'univers, des temples placés sous leur invocation, ces pauvres pêcheurs que Jésus rencontra jetant leurs filets sur le bord de la mer, et dont il fit des pêcheurs d'hommes. Il est respecté, il est vénéré comme un législateur, et placé avec Moïse au rang de législateur du genre humain, l'ancien disciple de Gamaliel devenu le disciple de Jésus pour briser les barrières de la synagogue, et y faire entrer le monde tout entier. Partout je vois des autels consacrés au rayon divin qui illumina leurs âmes. Dieu les avait pris en effet pour instruments, et il les a glorifiés. Que dis-je! ce ne sont pas seulement des monuments de marbre qui célèbrent aujourd'hui leur gloire et les services qu'ils ont rendus à l'Humanité: je parle à des hommes dont les noms reçus au baptême rappellent à chaque instant cette gloire et ces services. Oh! combien les hommes, une fois éclairés, ont été reconnaissants! Voyez-vous cette longue suite de générations qui se sont inclinées devant ceux que l'injustice avait d'abord frappés; le respect poussé jusqu'à l'idolatrie a succédé au martyre.

La fraternité humaine constitue donc l'essence même de la religion. Toutes les religions du passé, et le Christianisme en particulier, l'attestent. Et c'est ainsi que la religion se trouve identique au fond avec la nature humaine. D'un côté, en effet, nous sommes tous unis par notre nature même. Nous sommes, à la vérité, distincts, mais non pas séparés; nous sommes distincts en un, nous sommes un en plusieurs, comme dit S. Paul. Et, d'un autre côté, la religion, dont le nom même *religio* veut dire *lien, association*, la religion nous enseigne à nous unir. La religion se trouve être ainsi la science même de notre nature.

Mais la religion ne serait pas la religion, si elle ne se réalisait pas; et comment se réaliserait-elle, si elle n'avait pas un jour pour cela? Le Dimanche n'est donc pas seulement le jour du repos et de la liberté, il est encore le jour où la religion se manifeste, il est le jour de la communion et de la fraternité.

Que ferons-nous donc en ce jour du Dimanche pour être véritablement conformes à notre nature?

Nous ferons comme fait la mère au commencement de ce jour du repos, et, comme on disait autrefois, de ce jour du Seigneur. La mère sait qu'en ce jour-là les visiteurs sont plus nombreux, la place publique plus remplie, enfin le cercle des rapports plus étendu; elle sait aussi que les ablutions, les vêtements blanchis, sont indispensables à la santé et à la vie de l'enfant. Dès l'aube, elle le lave, le nettoye, le purifie; elle le couvre de sa robe la plus blanche, et, pleine de joie, le montre à tous; car il sera pour chacun une occasion de se réjouir et de s'élever. Ainsi ferons-nous, mes amis. Il y a un jour, sur sept, où nous sommes rendus à nous-mêmes. Eh bien ce jour-là à certains moments nous rentrerons en nous. Nous examinerons où nous en sommes de notre vie, et où nous allons. Nous fixerons surtout notre attention sur nos rapports les uns avec les autres, et sur la nature de ces rapports. Et si quelques nuages sont entre nous et l'un de nos semblables, si nous reconnaissons en notre cœur quelque sentiment d'éloignement pour l'un de ceux qui nous entourent, nous nous attacherons à triompher de cette mauvaise disposition. Nous nous interrogerons sévèrement sur notre conduite envers lui; et, si nous nous découvrons des torts, nous nous efforcerons de les réparer. Si c'est lui réellement qui est coupable, nous lui pardonnerons, nous l'entourerons de soins et d'affection, afin qu'il sente bien que nous n'avons pas changé, et qu'il oublie le mal qu'il a pu nous faire.

Enfin il y a des lois éternelles qui sont écrites en nous, et manifestées dans tout l'univers. Nous nous interrogerons à l'égard de ces lois. Nous nous demanderons si nous avons bien fait tout ce qu'il fallait pour mieux les connaître, pour nous en pénétrer davantage, et pour y conformer nos actions. Et quand, dans ce moment de repos et de solitude, nous aurons ainsi examiné nos actes déjà tombés dans le passé, constaté notre disposition à l'égard de nous-mêmes, du semblable, et de Dieu; lorsque, pénétrés de remords à la vue du mal, du mal profond qui est en nous, nous aurons fait taire notre orgueil, notre esprit de domination sur les autres, notre égoïsme sous toutes les formes, en un mot cet amour insensé de l'individu pour soi, pour son être, qui détruit l'être en lui; nous prendrons la résolution énergique de vaincre le mal, nous élèverons notre cœur à l'amour du bien, c'est-à-dire à l'amour de tout ce qui contribue au développement et au perfectionnement de l'homme en nous et dans les autres: et par là nous nous élancerons, de toutes les puissances de notre être, vers celui qui est; car c'est en lui que nous puisons toute force, toute beauté, toute sagesse. Alors, ainsi lavés, purifiés, éclairés; couverts d'une robe éclatante, nous irons nous offrir au semblable; nous nous livrerons à lui, nous chercherons la société; nous voudrons, nous désirerons avec ardeur communier avec les hommes; car nous sentirons plus vivement la vie en nous, la vie véritable, la vie qui nous unit à l'Humanité tout entière.

ALLOCUTION III,

PAR LUC DESAGES.

AMIS,

Si le Dimanche est le jour de la *liberté* et du repos, s'il est le jour de la *fraternité* et de la communion, il est aussi le jour de l'*égalité*, le jour social par excellence.

Il a trois aspects, comme la divine formule de nos pères: *liberté-fraternité-égalité*. Deux de ces aspects viennent de vous être montrés: je vais essayer de vous exposer le troisième.

Dire que le Dimanche est le jour de la liberté et du repos, c'est dire la vérité; mais si nous nous bornions à cela, nous parlerions comme la législation de Moïse.

Dire que le Dimanche est le jour de la fraternité et de la communion humaine, c'est encore dire la vérité; mais si nous nous bornions à cela, nous parlerions comme la religion du Moyen-Age.

Or la religion est progressive; et la preuve, c'est que le Christianisme est venu compléter et développer le Mosaïsme; la preuve, c'est que les Chrétiens ont quitté le Sabbat pour le Dimanche.

Si la religion est progressive, pourquoi ne ferait-elle pas entendre une nouvelle définition du jour religieux par excellence? Si la religion est progressive, pourquoi l'Humanité, qui a déjà connu, relativement à l'institution de ce jour, deux phases différentes, n'en connaîtrait-elle pas une troisième?

Mais, dira-t-on, quel besoin y a-t-il d'une formule nouvelle du Dimanche, et ne suffit-il pas de savoir que c'est le jour du repos et de la communion humaine, le jour de la liberté et de la fraternité?

Amis, répondez-vous-mêmes. D'où vient qu'aujourd'hui l'honneur dû au Dimanche a presque partout cessé? Pourquoi son culte est-il tombé en désuétude? Pourquoi tous ceux qui se distinguent par quelques lumières affectent-ils tant de mépris pour cette réunion hebdomadaire avec les autres hommes qui s'appelle l'*église?* pourquoi toutes ces fêtes de l'église, c'est-à dire de la RÉUNION DU PEUPLE (car ce mot d'*église*, aussi bien que celui de *synagogue* qui l'avait précédé, ne signifie pas autre chose) sont-elles aujourd'hui abandonnées à l'ignorance, à la routine, et à la misère?

Pourquoi? C'est que *se reposer*, comme on l'entendait dans la synagogue, ou *communier*, comme on l'entendait dans l'église, paraissent aujourd'hui, et avec raison, un culte vide de sens et véritablement stérile.

Les Juifs, vous le savez, fêtaient scrupuleusement le Sabbat, si scrupuleusement que le livre des Machabées atteste et que d'autres histoires montrent également qu'ils préférèrent quelquefois la mort plutôt que de ne pas se reposer le *jour du repos de l'Eternel*. Mais Jésus vint qui se mit à guérir les malades le jour du Sabbat. Donc le Sabbat ne paraissait pas à Jésus la guérison véritable des maux de l'Humanité. Et Jésus ne se trompait pas. L'ère du Sabbat, c'est-à-dire l'ère de la religion considérée sous l'aspect de pure liberté individuelle et de repos, était terminée.

L'Humanité, après Jésus, cherchant la guérison de ses maux innombrables, se mit à considérer la religion sous un autre aspect. Le jour religieux changea, et ne s'appela plus *le jour du repos du Seigneur*. Il s'appela *le jour du Seigneur;* il s'appela le Dimanche. Alors s'ouvrit une nouvelle ère, dont l'ère précédente était la préparation. Grâce à cette éducation de la religion du Sabbat, qui l'avait arraché à l'esclavage absolu, pour le mettre, un jour au moins sur sept, en possession de lui-même, l'homme sortit de lui-même, pour communier avec Dieu et, par Dieu, avec les autres hommes, avec l'Humanité tout entière. Ce fut une grande, une divine évolution qui s'opéra alors dans l'homme. Le Mosaïsme tout entier ne parut plus qu'une figure de la religion véritable: une figure, c'est-à-dire une promesse, une prophétie, pas autre chose; un signe inachevé, une sorte d'ébauche pareille à la statue d'argile, œuvre de Prométhée, avant que le feu céleste l'animât: n'est-ce pas ainsi, en effet, que le Christianisme a considéré le Mosaïsme?

Hé bien, il est trop évident, par le spectacle de l'Humanité aujourd'hui, que l'aspect sous lequel le Moyen-Age, à la suite de Jésus, a contemplé la religion, n'est pas la fin et le dernier mot de la religion. Et si le jour du Seigneur, de même que tout le culte dont il fut la base et dont il renfermait l'essence, est aujourd'hui abandonné, c'est que le Christianisme appelle un complément et un développement nouveau, comme le Mosaïsme en appelait un, qui ne lui a pas manqué. Le Christianisme est une figure, une promesse, une prophétie, un signe inachevé, une sorte d'ébauche pareille à la statue d'argile de Prométhée avant que le feu céleste l'animât.

Le Dimanche venait pour les Chrétiens à la fin d'une période où avait régné l'esclavage au lieu de la liberté, la dureté réciproque et le despotisme au lieu de la communion. Il interrompait bien un moment le triste spectacle de la désharmonie humaine, le mal de la discorde et de l'antagonisme; mais à peine un nouveau jour avait commencé, le mal recommençait avec toutes ses horreurs; ou plutôt il subsistait en ce jour même, malgré cette espèce de *trève de Dieu* que l'on appelait le Dimanche, le jour divin, le jour du Seigneur.

Que le Dimanche soit pour nous tout différent: qu'il vienne après une période où aura régné parmi nous la liberté et la fraternité; qu'il soit cette liberté et cette fraternité manifestée d'une façon plus splendide; et qu'il soit suivi d'une nouvelle période qui ne différera de la précédente que par un progrès nouveau, une réalisation plus parfaite de la liberté et de la fraternité.

Qu'il soit ainsi l'*alpha* et l'*oméga* des jours, pour employer une expression que les livres sacrés du Judaïsme et du Christianisme ont consacrée dans leur langage mystique. Qu'il ne soit pas seulement, comme il fut pour les Chrétiens, le jour où la création commença, où Dieu créa la lumière; mais qu'il vienne pour nous après l'œuvre entière de la création, après que la lumière aura présidé à tous nos travaux de la semaine. Et qu'il soit pourtant le premier jour d'une création nouvelle, parcequ'une lumière plus grande encore présidera à la nouvelle période de jours à laquelle il nous initiera. Qu'ainsi il soit le pivot de nos jours, unissant une semaine de liberté et de fraternité à une autre, et ne différant pas en essence des jours consacrés au travail, mais seulement plus grand, plus solennel, plus complet que tous ces jours, parcequ'il est et sera toujours, quoique sous une autre forme, le jour du repos et de la communion.

Et cela, ce ne sont pas de vains rêves, d'impuissantes aspirations, des désirs inutiles, ni de fantastiques rêveries. La vie n'est-elle pas en nous? Si nous le voulons, tout est possible. Frappez, a dit l'Evangile, et l'on vous ouvrira. L'Evangile entendait: Frappez au royaume de la lumière, à la porte du ciel. L'Evangile avait raison. Rien de ce qui est conforme à la volonté divine ne nous est impossible, puisque, par la volonté divine, le dépôt de la vie nous a été remis. En effet, est-ce un fleuve qui coule hors de nous que la vie? Non, assurément; ce fleuve est en nous, ce fleuve est notre vie. Il dépend donc de nous de le faire passer où nous voudrons. Donc il dépend de nous de faire que la liberté et la fraternité règnent au milieu de nous durant six jours de la semaine et se manifestent avec éclat parmi nous le septième. Cela dépend de nous, dis-je, avec la grâce divine; mais la grâce divine est assurée à ce qui doit la faire descendre et s'asseoir parmi les hommes; le salut est promis à l'Humanité.

Que ferions-nous, après tout, en changeant ainsi et en perfectionnant le caractère du Dimanche? Nous ne ferions pas une œuvre plus grande que celle que firent les Chrétiens lorsqu'ils prirent le Sabbat, qui n'était qu'une image des promesses de Dieu, et en firent une institution nouvelle. Dans leurs mains un repos grossier et matériel devint un repos de l'âme; les agapes eurent un autre caractère que la pâque; et la fraternité vint s'asseoir au banquet eucharistique, où n'avait figuré jusque-là que la liberté. Est-il plus difficile de faire accomplir à la création un progrès nouveau? Non; car ce progrès est attendu, car ce progrès est nécessaire. Le Dimanche du Christianisme n'était non plus lui qu'une image des promesses de Dieu. Qui pourrait en douter, à la vue des maux innombrables qui accablent encore l'Humanité? Or les promesses de Dieu doivent s'accomplir; et nous ne serons pas plus grands, plus glorieux, plus méritants que nos pères, pour venir à notre tour aider à leur accomplissement.

J'entreprends donc de vous montrer, au nom de la Doctrine de l'Humanité, comment le Sabbat de l'antiquité religieuse et le Dimanche qui lui a succédé ne sont que des figures du vrai Dimanche, du jour véritablement religieux qu'il s'agit d'instituer en nous et parmi nous.

Amis, les mots *âme* ou *esprit*, et *corps*, vous sont familiers; et il en est sans doute bien peu parmi vous qui n'aient aussi entendu parler des éternelles disputes du *Matérialisme* et du *Spiritualisme*, deux écoles dont l'une ne veut reconnaître que cet aspect de notre vie de relation que l'on appelle le corps, tandis que l'autre ne trouve légitime que cet autre aspect de notre nature que l'on appelle l'esprit. Ces deux sectes ont également tort. La vérité est aujourd'hui connue. Les discussions des philosophes nous paraissent terminées par la vraie définition de la nature humaine qui a été donnée dans les livres qui servent de fondement à notre Doctrine.

L'homme n'est point une unité simple, esprit ou corps; il n'est point deux unités contraires et ennemies, esprit et corps; il est triple et un à la fois; il est une TRINITÉ, et cette trinité nous donne la raison de la coexistence de ces deux faces de notre être, esprit, corps. L'homme est sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis et simultanément manifestés. L'homme est cela; tout homme est cela; et c'est là ce qui fait pour chacun son unité.

Mais cette unité est-elle l'unité parfaite, l'unité absolue, l'unité infinie? Non.

L'unité parfaite, l'unité absolue, l'unité infinie, c'est Dieu.

L'homme est le fini, et l'unité de son être se manifeste dans le fini.

L'homme est l'imparfait, et l'unité de son être se manifeste dans l'imperfection.

Seulement l'homme a pour champ de sa vie la perfectibilité.

L'unité de l'homme se manifeste dans l'imperfection, disons-nous. Combien cela est vrai, puisque l'unité étant l'essence de l'homme, la division a cependant jusqu'ici été sa manifestation! Et d'abord constatons la division en nous-mêmes, dans notre être, en chacun de nous. Nous parlerons ensuite, et nous n'aurons, hélas! que trop à parler de la division où nous sommes les uns par rapport aux autres, mais dont la cause première gît dans cette division intestine que chacun porte en soi.

Il n'est que trop vrai, chacun de nous est, en quelque sorte, une anarchie vivante. Quel poète a dit:

Je sens deux hommes en moi.

C'est Racine qui a dit cela, et il l'a dit d'après la Bible. Entre la Bible et Racine, tous les poètes, que dis je! tous les hommes ont senti cette division dans leur être.

Cette division vient de ce que nous sommes une unité composée, un être triple et un à la fois, sensation-sentiment-connaissance. Dans l'enfance, nous sommes en prédominance sensation; dans la jeunesse, sentiment; dans l'âge mûr, connaissance. Puis il y en a parmi nous qui, par comparaison avec les autres, sont en prédominance sensation: ce sont les industriels; d'autres qui sont en prédominance sentiment: ce sont les artistes; d'autres enfin qui sont en prédominance connaissance: ce sont les savants. Et dans

chaque métier, dans chaque art, dans chaque science, ces trois prédominances reviennent se marquer dans ceux qui pratiquent ces métiers, qui cultivent ces arts ou ces sciences. Ce n'est pas tout, les mêmes prédominances se manifestent dans toutes nos actions; tous nos actes appellent sur le théâtre du phénomène, si je puis ainsi m'exprimer, trois personnages qui composent notre être. Si ces trois personnages s'accordent, nous sommes dans l'unité; nous résonnons alors à l'unisson, comme les trois notes qui composent un accord parfait dans la musique. Mais si ces trois personnes en un seul être qui forment notre trinité ne s'accordent pas, au lieu d'une harmonie en nous, nous sentons ce que nous appelons la souffrance, la douleur, le chagrin, la tristesse, la honte, le repentir, la crainte, le désespoir, et de bien d'autres noms. Hélas! la langue des hommes n'a jamais été plus variée, plus féconde, plus abondante en nuances diverses, que dans ce dictionnaire de nos peines. Les âges ont ajouté de nouveaux termes à ceux qu'avaient trouvés les âges précédents pour exprimer les discords infinis de cette triade de l'âme humaine, sensation-sentiment-connaissance.

Ce qui fait que les hommes arrivent, dans la mesure du possible, à la division la plus extrême de leur être, c'est que, suivant leurs grâces naturelles et leurs innéités, ils sont en eux-mêmes, abstraction faite de tout acte, et par prédisposition, ou connaissance, ou sentiment, ou sensation, en prédominance; et que, prenant alors cette prédominance pour leur être tout entier, ils l'exagèrent dans le cours de leur vie, au point de devenir des monstres de la connaissance, des monstres du sentiment, ou des monstres de la sensation.

Voyez cet homme qui passe, examnez sa démarche grave, son front raide et large, ses yeux arrogants et contempteurs. Celui-là est un savant. Il ne connaît rien que la science. Ne lui parlez pas de sentiment, il ne vous comprendra point. Il donnerait l'Humanité pour une aîle de papillon bien décrite, pour une fleur bien analysée. Ne le menez point au théâtre voir Oreste en proie aux furies, il vous demandera ce que cela prouve.

Mais quel est cet autre? Il marche avec peine sur le pavé glissant. Avec quelle recherche il est mis! avec quel dédain il promène la vue sur cette foule active qui passe les regards fixés sur la terre, procession effrayante de taciturnité, où le souci de la vie et la crainte de la mort se peignent sur chaque visage! Mais lui ne s'intéresse point à la foule. Pourquoi ces ouvriers avec leurs blouses empreintes des marques du travail? Il s'éloigne d'eux, craignant d'ête souillé par leur contact. Il porte un mouchoir de fine baptiste à son visage, car les émanations de la rue le suffoquent. Celui-là est un artiste de renom. Ne lui parlez pas de l'industrie et de la science. Il s'enorgueillit de ne pas les connaître. S'il aime entendre causer le savant et l'industriel, c'est par pur motif de récréation. Il donnerait l'Humanité pour une belle page de vers bien rimés et bien sonores, ou pour une frise de monument gothique.

Mais en voici un troisième en voiture; il brûle le pavé. Où va-t-il ainsi? Lisez-le dans ses traits. On y voit imprimé, en caractères indélébiles, chemins de fer, bourse, agio. C'est un industriel. La science, il n'en connaît qu'une, celle des chiffres! L'art, il s'en amuse! Ne lui parlez pas d'amour, de sentiments généreux, il vous dirait: Parlez au portier. Il donnerait l'Humanité pour une bourse bien garnie.

Voilà donc ce que devient l'homme, quand il développe outre mesure l'une de ses trois facultés, laissant atrophier les deux autres. Il devient monstrueux. L'unité, l'harmonie, ne sont plus en lui qu'à l'état de désir souvent inconscient. Il souffre, il est malheureux! Il est impuissant à cause de ce qu'il a de trop et par le défaut de ce qui lui manque; sa science n'est qu'une science confuse, son art qu'un art incomplet, son industrie qu'une industrie grossière.

Prenez les hommes, et vous verrez qu'ils sont, pour le plus grand nombre, ainsi partagés.

Les uns, par la fatalité de la misère, ou par la fatalité de l'éducation, sont exclusivement livrés à la sensation ou à la sensualité. Ce sont, d'une part, la majorité des travailleurs, les Ilotes de l'industrie, comme on les nomme, presque devenus machines, à force de vivre de la vie des machines; ce sont, d'autre part, les riches adonnés à la débauche, aux jouissances de la chair et de la table, presque revenus à l'animalité, à force de vivre de la vie des animaux.

D'autres ne sont mus que par le sentiment, mais un sentiment aveugle, personnel, égoïste; un sentiment envieux, jaloux, qui ne supporte point le beau, le bien émané d'autrui. Parmi ceux-là rangez la grande majorité des hommes qui s'intitulent artistes, qu'ils le soient ou non véritablement.

Enfin les troisièmes sont les hommes de connaissance; on peut les classer ainsi: les hommes-chiffre, les hommes-planète, les hommes-scalpel, les hommes-code, etc., etc. Cela embrasse depuis le maître d'école jusqu'au professeur émérite d'une de nos nombreuses facultés.

Assurément, les diverses prédominances de chacun de nous donnent lieu à trois manifestations de la vie, qui sont l'industrie, l'art, la science. Mais il faudrait qu'aucun ne fût tellement industriel qu'il ne fût artiste et savant; que l'artiste fût savant et industriel; que le savant fût industriel et artiste. En d'autres termes plus exacts, il faudrait que chacun de nous, qui est sensation-sentiment-connaissance indivisiblement unis, exerçât sa prédominance connaissance, sensation ou sentiment, sans annihiler, autant qu'il est en lui, ses deux autres facultés. Garder l'équilibre le plus constant et le plus parfait entre nos facultés, voilà, comme je vais vous le montrer tout-à-l'heure, la loi de notre vie individuelle. Mais jusqu'ici les hommes n'ont pas même acquis cet équilibre qui les concernait chacun isolément; à plus forte raison, ou plutôt par la même raison, ils ont vécu entre eux dans l'antagonisme. Disons-le, cet équilibre est le problème social, le problème d'organisation; ou, si l'on veut, la solution de ce problème d'équilibre se lie à la solution du problème d'organisation. L'homme, abandonné à lui-même et à lui seul, tombera toujours dans l'excès de sa prédominance. Il demeurera forcément incomplet et borné. Et cependant les hommes sont faits pour se compléter les uns les autres. Objets les uns pour les autres, ils se nourrissent spirituellement les uns des autres. La vie est indivise entre tous. C'est aux institutions sociales à monumenter et à faire pratiquer la meilleure loi de manifestation de cette vie une et indivise. Faire, au moyen d'une certaine loi d'association et de communion entre les hommes, que chaque homme exerce sa prédominance, sans que cet exercice tende à altérer l'unité en lui, voilà le problème. La solution de ce problème n'a point été donnée dans le passé. Mais n'est-il rien qui ait répondu et qui réponde encore au besoin de cette solution?

Il est une institution divine, qu'il faut bénir; une institution qui a toujours porté en elle, à travers les siècles, l'essence même de la religion: c'est celle que nous venons aujourd'hui consacrer de nouveau, en même temps que nous venons, novateurs et conservateurs à la fois, révéler, de cette institution coéternelle pour ainsi dire à l'Humanité, un nouveau caractère.

Amis, je viens de vous indiquer d'une façon générale, et en aussi peu de paroles que je l'ai pu, la *cause de tous nos maux*. La cause de tous nos maux se trouve tenir à l'essence même de notre nature. Notre nature est triple, mais elle est une en même temps. Elle a besoin d'être une, et elle ne peut néanmoins être une qu'en étant triple. Lorsqu'elle n'est pas triple, elle n'est pas une: voilà le grand mystère de notre nature. Vous tournez-vous vers la matière uniquement; vous vous imaginez que vous allez à l'unité, parceque vous ne voulez aimer que la matière, cultiver que la sensation: hé bien, voilà précisément l'erreur! car au lieu de trouver l'unité, et le repos dans l'unité, vous ne trouverez que la triplicité sans l'unité, et la discorde dans votre être. C'est que la loi de votre être est que vous ne pouvez être un qu'en étant triple. Donc aimer uniquement la sensation et la matière ne peut vous donner le repos. Votre être n'est pas un, lorsqu'il ne se tourne que de ce côté; loin d'être un, il est divisé. Il était constitué primordialement triple en un; vous le réduisez à n'être qu'un, de trois en un qu'il était: c'est le détruire. Il en est de même pour la connaissance. Ces orgueilleux de la connaissance, qui définissent l'homme une pure raison, et qui prétendent aller au Bien suprême par la connaissance seule, détruisent aussi bien la trinité sainte en eux que ceux qui ne suivent que la volupté des sens. Il en est de même enfin du sentiment, même du sentiment tourné vers la source de la vie, vers Dieu. La loi divine, la loi absolue de notre être, c'est qu'il doit être un, mais qu'il ne peut être un qu'en étant trois en un.

Mais où ce principe nous conduit-il? Amis, vous allez le voir. Partons de ce principe, et suivons-en les conséquences. La loi de notre être étant telle que nous venons de l'exprimer, voyons à quels devoirs elle nous oblige.

Il existe donc pour nous, dans l'imparfait même où nous sommes et où nous serons toujours, étant, comme nous le sommes, des êtres finis, il existe un état où nulle désharmonie ne règne entre la sensation, le sentiment, et la connaissance, mais où au contraire ces trois faces indivisibles de notre nature s'accordent et concourent. Les Allemands se vantent d'avoir dans leur langue un terme significatif et profond pour exprimer cet état de l'âme humaine; mais nous pourrions dire avec raison que toutes les langues ont des termes pour le rendre, et que la nôtre en particulier en a un très beau et très significatif aussi, celui d'*égalité d'âme*.

Egalité d'âme! réfléchissez sur cette expression, et voyez si elle n'a pas été trouvée tout exprès pour exprimer l'accord heureux de la sensation, du sentiment, et de la connaissance en nous.

Mais à quelles conditions pouvons-nous jouir de l'égalité d'âme; c'est-à-dire à quelles conditions les trois termes qui constituent

notre nature formeront-ils une harmonie et seront-ils une unité ?

Si notre vie était en nous uniquement, il faudrait chercher ces conditions uniquement en nous. Mais puisque nous sommes sensation et sentiment, et que même, étant connaissance, nous sommes encore sensation et sentiment lorsque nous sommes le plus connaissance, il est évident qu'il ne faut pas chercher seulement ces conditions en nous, mais encore hors de nous.

Par la sensation nous sommes principalement mis en rapport avec la nature; par le sentiment nous sommes principalement en relation avec les autres hommes nos semblables. C'est ainsi que les conditions de l'unité en nous se trouvent dépendre à la fois et de la nature qui nous enserre et de l'Humanité. Par notre vie physiologique et par nos sens, nous vivons au sein de la nature; nous nous nourrissons d'elle. Mais, par un autre mystère tout aussi certain, nous vivons au sein de l'Humanité, nous nous nourrissons d'elle: c'est elle qui nous a donné naissance, et c'est elle qui nous donne la puissance de continuer à vivre.

Donc cet état heureux, que nous appelons égalité d'âme, ne peut nous venir que dans la communion avec nos semblables, et dans la communion avec la nature par l'intermédiaire de nos semblables.

Arrière donc, encore une fois, le stoïcisme insensé et le mysticisme également insensé qui nient, par des erreurs différentes, cette communion nécessaire de l'homme avec ses semblables et avec la nature. La religion sort de nouveau triomphante des hérésies qui ont essayé d'entraîner l'homme hors de sa nature véritable.

Le grand mystère de la religion relativement à l'homme, c'est que précisément cet état heureux de la vie en nous, que nous appelions tout-à-l'heure de ce beau mot d'*égalité d'âme*, est le fruit de la *communion* avec nos semblables, et ne peut se trouver que dans cet état de communion.

En sorte qu'on peut dire aux hommes: Vous voulez l'égalité d'âme, vous aspirez à cet état de bonheur où votre être sera une harmonie, et non pas une discorde intestine des éléments qui le composent: pratiquez l'égalité avec vos semblables.

Quand on demanda à Jésus en quoi consistait la loi, il répondit: *Aimez Dieu de toute votre âme et votre prochain comme vous-même;* et il ajouta: *Le second précepte ne fait qu'un avec le premier.* Nous pouvons dire de même, et avec autant de certitude: *Aimez votre prochain, c'est vous aimer vous-même; pratiquez l'égalité, vous aurez l'égalité d'âme.*

Ne blessez pas l'Humanité hors de vous, et l'Humanité sera vivante et heureuse en vous; et si tous faisaient ainsi, l'âge d'or reviendrait sur la terre.

Voilà donc déjà deux points établis:

En premier lieu, par la loi de notre être, le bonheur consiste pour nous à chercher l'égalité d'âme, c'est-à-dire l'unité dans la trinité, la trinité dans l'unité;

En second lieu, nous ne pouvons trouver l'égalité d'âme que dans la communion avec nos semblables et en pratiquant l'égalité avec eux.

En d'autres termes, Dieu nous a faits pour être chacun une unité en nous, dans notre âme, en nous créant trinité, comme il l'est lui-même; et il se trouve que les trois termes de cette unité, au lieu de former une harmonie, forment une discordance, toutes les fois que, soit par notre faute, soit par la faute de nos semblables, nous ne sommes pas en unité avec eux. L'unité en nous répond à l'unité avec nos semblables, et réciproquement. En sorte que l'unité, qui est la loi de notre être, a deux faces qui se correspondent ou plutôt s'identifient, l'unité en nous et l'unité avec nos semblables. L'unité en nous, ou le juste rapport de la sensation, du sentiment et de la connaissance, s'appelle égalité; et l'unité avec nos semblables, qui est le même juste rapport de la sensation, du sentiment et de la connaissance, procuré de nous à eux par la pratique de la justice, s'appelle encore égalité. L'égalité est donc le nom même de l'unité; l'égalité est donc la loi de notre être.

Mais j'ai besoin d'insister sur ce principe, et de vous le faire envisager sous plusieurs faces; car sans cela il me serait presque impossible de vous démontrer ce qui est mon objet final: que la religion, et en particulier l'institution du jour religieux, a pour but de détruire le mal et a la vertu de le détruire. Permettez-moi donc de reprendre les vérités que je viens de vous exposer, et de vous en montrer les conséquences.

Je veux, au nom de ces vérités qui m'ont été enseignées dans les livres qui sont le fondement de notre Doctrine, vous expliquer ce que l'on pourrait appeler la mécanique du bien et la mécanique du mal, et achever ainsi la démonstration commencée que le mal moral, sous tous ses aspects, tient à une seule cause.

Un homme fait du mal à un autre homme; vous dites: Voilà le mal moral! Cela est vrai; mais ce que vous ne dites pas, ou ce que vous ne dites pas assez, c'est que cet homme n'a pu faire du mal à son semblable sans s'en faire à lui-même; et ce que vous ne dites pas non plus, ou ce que vous ne dites pas encore assez, c'est que les semblables de cet homme lui avaient, antérieurement à son crime, causé assez de mal pour l'amener ainsi et le provoquer au crime.

En effet, je suppose un homme, un de nos semblables, devant nous. Cet homme n'est pas un être quelconque de la nature; il appartient à notre espèce, c'est un homme. Nous sommes sensation-sentiment-connaissance, mais cet homme l'est aussi. Donc lui et nous sommes faits pour nous communiquer les trésors de la vie qui sont en nous; nous sommes unis à lui, et il est uni à nous; de telle façon que nous sommes réciproquement, lui et nous, sujets et objets de la vie une et indivisible qui nous unit.

Or cet homme est sentiment: donc sa vie n'est pas en lui seulement, mais dépend de nous; car le sentiment l'unit à nous. Donc si, au lieu de l'aimer, nous le haïssons, il souffrira de cette haine. La haine répondra à la haine, il nous détestera, et il souffrira. Mais lorsque le sentiment souffrira en lui, la connaissance et la sensation souffriront aussi; car il est indivisiblement sensation-sentiment-connaissance.

De même, il est sensation: donc sa vie n'est pas en lui seulement, mais dépend de nous; car étant sensation, il a besoin de la nature extérieure, il a besoin de nourriture, de vêtements, de logement; et il ne peut avoir cela qu'avec notre concours et notre assistance, chaque homme individuellement étant trop faible devant la nature et destiné à être vaincu par elle. Donc si, au lieu de le secourir dans son besoin, nous l'abandonnons, il souffrira comme sensation. Mais lorsque la sensation souffrira en lui, la connaissance et le sentiment souffriront aussi; car il est indivisiblement sensation-sentiment-connaissance. Il deviendra donc indifférent au bonheur des autres hommes, et, s'égarant tout-à-fait, aveuglé dans sa connaissance, il pourra tourner contre nous et à notre détriment ce qui lui restera de connaissance.

Je n'ai pas besoin de vous montrer que l'abandon que nous pouvons faire de cet homme sous le rapport de la connaissance équivaut à l'abandon que nous ferions de lui sous le rapport de la sensation et du sentiment; et que l'abandonner sous ce rapport a également pour effet de détruire et d'altérer son être, non pas sous un seul rapport, mais sous tous les rapports. Mais voici la conclusion que je veux tirer de là: c'est que nous ne pouvons faire du mal à cet homme sans nous en faire à nous-mêmes, non pas seulement subjectivement, pour employer les termes de la philosophie, mais objectivement.

Cet homme, ainsi abandonné de nous, méprisé de nous, foulé aux pieds par cette Humanité dont il est pourtant, et qu'il sent en lui, cet homme se relève notre ennemi et se dresse contre nous. Il nous apporte la vindicte du mal que nous lui avons fait; et c'est ainsi que, par lui, nous nous punissons. Mais nous n'avions pas attendu qu'il nous punît, nous nous étions déjà punis nous-mêmes; car en l'abandonnant, nous avions détruit en nous le caractère de l'Humanité, blessé la trinité en nous, blessé l'unité.

Tel est donc l'infaillible résultat de la Trinité qui constitue notre être, et qui le compose à la fois de nous et de nos semblables unis dans une seule et même vie. Non seulement, quand nous causons le mal par la violation de cette loi, nous le causons en nous subjectivement, mais nous nous l'apportons du dehors à nous-mêmes, et nous nous le causons objectivement. Un méchant se trouve donc être un insensé qui se fait du mal à lui-même de deux manières, subjectivement et objectivement. Celui qui commet un crime crée le bourreau qui punira son crime; et il fournit ainsi du même coup les deux acteurs du supplice, le criminel et le bourreau.

Le mal, donc, et tout le mal, c'est-à-dire les innombrables maux qui accablent l'Humanité viennent de ce que nous ne respectons pas l'Humanité en nous, de ce que nous ne connaissons pas la Trinité qui nous compose, et que nous violons ses lois ou plutôt sa loi unique.

Dieu a constitué, par le mystère de la Trinité, une vie qui n'est dans aucun des membres du corps de l'Humanité, mais qui est à la fois dans chacun des membres, dans tous les membres, et dans le corps. Telle étant donc l'œuvre divine, vous ne pouvez blesser la vie en vous sans la blesser dans les autres; et réciproquement vous ne pouvez blesser la vie dans vos semblables sans la blesser en vous. Pour employer encore la langue de la philosophie, l'Humanité subjective en vous est la même Humanité que vous voyez objectivement dans vos semblables. Blessez donc l'une, vous blessez l'autre. Supposez que vous voyez votre image dans une glace, que vous dirigez des coups sur cette image, et que chacune des blessures que vous faites à votre image est une blessure qui vous atteint vous-même; vous aurez une ombre de la vérité.

Cette loi du talion est la loi de justice de Dieu. Parceque nous ne voyons pas comment elle s'exécute, elle n'en est pas moins cer-

taine. Les hommes n'ont-ils pas une justice dans laquelle ils cherchent à proportionner la peine aux délits? Croit-on que la justice divine ne soit pas plus exacte et plus équitable un milliard de fois que cette justice des hommes? La justice divine est la mathématique même, comme l'ont dit tous les sages. Et d'où les hommes auraient-ils tiré l'idée de leur justice, s'il n'y avait pas une justice invisible qui les a portés à établir comme une ombre d'elle sur la terre!

Mais cette justice divine, pour être invisible, ne s'en exerce pas moins sur la terre. Seulement nous ne savons pas comment elle ajoute les vies de chacun de nous pour nous punir et nous récompenser.

Ce qui est certain, c'est qu'elle punit et récompense à l'instant même, subjectivement; ce qui n'empêche pas qu'elle ne punisse et ne récompense longtemps encore après, objectivement, par une suite et une continuité des actes que nous faisons et de leurs conséquences. Nous sommes et nous serons punis et récompensés. Chacun de nos actes porte en lui-même sa récompense ou sa peine, qui se grave en nous à l'instant même, nous accompagne dans le temps, et se manifestera tôt ou tard. Je le répète, est-ce que, dans la justice humaine, quand un homme commet un crime, cet homme n'encourt pas sa peine à l'instant même où il commet son crime? La peine vient plus tard, et pourtant la peine et le crime sont un même fait. On pourrait dire en quelque sorte que cet homme *commet sa peine*. Cet assassin qui tue, ne le voyez-vous pas se tuer lui-même par la main du bourreau? Il en est ainsi dans la justice divine.

J'ai terminé; car si je vous ai montré d'où vient le mal, vous pouvez voir aisément vous-mêmes où se trouve le remède.

Si le mal est la destruction de l'unité en nous par la destruction de l'unité dans nos semblables, le remède est évidemment le rétablissement de l'unité en nous par le rétablissement de l'unité dans nos semblables. Si, d'un côté, le mal est le défaut de proportion entre la sensation, le sentiment et la connaissance; et si, d'un autre côté, ce défaut de proportion vient de ce que nous blessons nos semblables ou sommes blessés par eux, le remède est le rétablissement de cette proportion en nous, par le rétablissement, procuré autant qu'il nous est possible, de cette même proportion dans nos semblables.

Oui, nous pouvons saisir aujourd'hui et embrasser d'un seul coup-d'œil, grâce aux travaux qui ont fondé notre Doctrine, la cause du mal moral; cette cause qui avait échappé jusqu'ici à la philosophie, et qui, en excitant la curiosité des penseurs, avait causé trop souvent leur impiété. D'où vient le mal moral? se demandaient les philosophes; et, ne pouvant en découvrir la cause, ils n'en voyaient pas le remède. De là leurs plaintes contre le Ciel, ou plutôt contre le Destin; car, l'espérance étant sortie de leurs cœurs, ils ne concevaient plus d'autre Providence qu'une Fatalité aveugle et impitoyable.

Nous voilà échappés, dis-je, à l'impiété! Nous connaissons la cause du mal. Et la religion n'est plus seulement, comme sous la loi juive, un *commandement*, la manifestation d'une volonté divine placée hors de nous, loin de nous, sans rapport avec nous, et se contentant de nous parler par l'intermédiaire d'un révélateur tel que Moïse, auquel même elle ne se révèle qu'en lui cachant sa face, lui dénonçant sa volonté au sommet du Sinaï, au milieu des éclairs et des tonnerres; ni, comme sous la loi chrétienne, un *exemple*, la manifestation d'une pensée divine descendue du ciel sur la terre pour se faire admirer, aimer et imiter de nous, nous donner le modèle du dévouement et du sacrifice, nous apprendre à verser au besoin notre sang pour nos frères, à souffrir tous les jours de notre vie pour conquérir une autre vie, conquérir le bonheur, conquérir le ciel: non, la religion n'est plus ni un commandement, ni un exemple, elle est la voix même de notre raison. Ce n'est plus Dieu seulement qui parle et qui commande, ce n'est plus le Fils de Dieu qui prie pour ses bourreaux; c'est l'Homme qui se commande à lui-même, c'est l'Homme qui se persuade lui-même.

AMIS, la troisième ère religieuse est commencée. La religion, divine, éternelle, toujours adéquate à elle-même quant au fond, se transfigure aujourd'hui et prend un nouveau caractère. Le jour religieux, qui est de l'essence de la religion, au point qu'on peut dire de lui qu'il en contient toute l'essence, se transfigure comme elle. Ce n'est plus le jour du repos, et c'est encore le jour du repos; ce n'est plus le jour de la communion, et c'est encore le jour de la communion. C'est que le repos, la communion, ne sont plus un commandement, un exemple, ni un mystère, mais une vérité démontrée.

Je souffre, disait l'homme il y a quatre mille ans; je souffre en moi et hors de moi; je me fais souffrir et je fais souffrir mes semblables; tout pèse d'un poids terrible sur moi, la nature et les hommes; je suis écrasé par la nature, torturé par mes semblables; je souffre!

Et une voix divine se fit entendre au sommet du Sinaï, au milieu des éclairs et des tonnerres; et l'homme reçut des tables de pierre sur lesquelles étaient gravées ces paroles: «Tu auras un jour «de *repos;* tu travailleras six jours, mais le septième *tu te reposeras.*»

Quel rapport, pouvait dire l'âme humaine, y a-t-il entre mes innombrables souffrances et ce précepte d'un repos matériel? Je reposerai mon corps, comme je le repose chaque jour dans le sommeil! Il est vrai que je le reposerai, restant moi-même éveillée; je fêterai le Sabbat, et nous le fêterons tous. Mais que faire de mon Sabbat? Je demeurerai dans la crainte et dans le tremblement devant l'Eternel qui a parlé.

Deux mille ans se passèrent, et l'Humanité souffrait toujours.

Alors une voix divine se fit entendre au sommet d'une colline de Judée. C'était la voix d'un homme, bien que ce fût une voix divine. Cet homme était sur la croix, et cet homme priait pour ses bourreaux; cet homme avait dit aux hommes: *Aimez-vous les uns les autres;* cet homme, au moment d'achever son sacrifice, avait prié pour que tous les hommes entrassent dans ce qu'il appelait l'*unité* (1).

Mais l'*unité* restait un mystère, comme le *repos* en avait été un.

Une Doctrine est venue compléter le Christianisme, comme le Christianisme avait complété le Mosaïsme. Cette Doctrine, c'est là Religion de l'Humanité, la RELIGION DE LA TRINITÉ ET DE LA SOLIDARITÉ HUMAINE.

Certes, nous ne refusons pas de reconnaître et de proclamer que, malgré toutes ses imperfections, le précepte de la charité, tel que le Christianisme l'a connu, était le meilleur remède aux maux de l'Humanité pour l'époque où il a paru, et que c'était véritablement le phare que l'Humanité devait suivre. Mais il est évident pour nous que quand l'avenir considérera le principe de la charité, tel que l'a connu le Christianisme, l'avenir ne verra là qu'une ébauche de la vraie charité, un commencement et comme les premiers pas de l'enfance: un principe incomplet, mal caractérisé, mal formulé, saisi à peine par l'intelligence à travers les nuages du sentiment, et incapable d'être appliqué et réalisé sur une grande échelle.

Le Christianisme, en faisant de la charité un précepte, n'avait pas expliqué ce précepte, et n'était pas parvenu à le rattacher à la loi même de notre nature. C'est au nom du sacrifice de Jésus, considéré comme une incarnation particulière de la Divinité, qu'il avait ordonné la charité. L'Evangile, bien ou mal compris, avait mené les hommes au mépris de la terre, au mépris de la création, au mépris de leur propre nature. On ne comprenait la charité que comme une obéissance et un sacrifice; on ne comprenait pas l'Humanité, on ne l'aimait pas; on ne devait pas l'aimer. On ne devait aimer que Dieu; et, ne devant pas s'aimer soi-même, le précepte: *Aimez votre prochain comme vous-même* perdait toute sa valeur, et disparaissait devant le précepte d'aimer Dieu de toutes les puissances de son être. La religion de l'Humanité nous fait comprendre tous les mystères du passé, nous explique tous les symboles et toutes les figures. Le précepte: *Aimez votre prochain comme vous-même*, devient: *Aimez-vous dans votre prochain; car votre prochain, c'est vous-même.*

Il y a un monde de conséquences différentes entre ces deux principes: *charité*, et *solidarité humaine.* De la charité résulte l'ascétisme: de la solidarité mutuelle résulte l'activité sainte. De la charité résulte l'abandon de notre propre personnalité et dignité: de la solidarité mutuelle résulte le respect de notre personnalité et de notre dignité. De la charité résulte une abnégation fausse et absurde quand elle n'est pas hypocrite: de la solidarité mutuelle résulte un juste sentiment de nous-mêmes. La charité mène à l'obéissance aveugle: la solidarité mutuelle conduit à l'ordre, mais non pas à l'obéissance. Avec la charité, les Chrétiens n'ont pu constituer sur la terre que des couvents: le principe de la solidarité mutuelle est le principe même du perfectionnement indéfini des sociétés humaines. Avec la charité, le semblable n'est protégé que par Dieu pour ainsi dire abstrait, c'est-à-dire par l'obéissance que l'homme prête à une loi qu'il ne sent pas directement en lui-même: avec la solidarité mutuelle, le semblable est protégé par un Dieu immanent et toujours présent, puisque l'homme sent cette loi de Dieu qui le relie à son semblable identique avec sa propre vie, et par conséquent toujours vivante en lui-même. Avec la charité, donc, je n'ai pour me protéger contre votre égoïsme que votre bon vouloir et votre obéissance à la voix d'un prêtre: avec la solidarité mutuelle j'ai un protecteur obligé dans votre propre cœur, et c'est vous-même. La loi

(1) Dernière prière de Jésus dans les Évangiles.

de la charité engendrait nécessairement le prêtre, et l'exigeait comme un homme à part et supérieur à l'Humanité: la loi de la solidarité mutuelle non seulement n'exige pas cet être anormal qu'on appelle un prêtre, mais l'abolit. Nous devenons prêtres nous-mêmes, sentant Dieu en nous et l'identité de la charité avec notre vie. Le prêtre n'est plus que l'un de nous, il n'est plus en dehors de nous et au dessus de nous. Nous avons tous l'Evangile dans notre cœur. La charité, mieux comprise, en devenant la solidarité mutuelle, nous émancipe; et c'est vraiment avec cette lumière que nous pouvons dire ce que disait Tertullien au nom des premiers Chrétiens: *Nonne et laici sacerdotes sumus?* Tertullien se trompait pour lui et pour les Chrétiens. La loi de charité demandait le prêtre. La loi de solidarité, au contraire, nous fait tous prêtres.

Le propre de la Doctrine qui la première a posé dans le monde *la trinité et la solidarité humaine,* c'est de s'accorder avec tout le passé religieux de l'Humanité dans tout ce que ce passé a eu d'essentiel, et de justifier ainsi l'Humanité dans ses croyances fondamentales. Nous ne venons donc pas, quant à l'institution objet de ce discours, nier les définitions qui ont été données soit du Sabbat sous la loi de Moïse, soit du Dimanche sous la loi de Jésus. Nous ne venons ajouter qu'une chose à ce qu'à révélé la sagesse humaine. Nous venons expliquer le *repos,* en montrant comment le repos peut guérir; nous venons expliquer la *communion,* en montrant comment la communion peut guérir. Car nous venons indiquer où est le mal et où se trouve le remède.

Amis, je n'entrerai dans aucun détail sur les maladies, de tous genres dont notre nature est susceptible. Soyez sûrs seulement, vous qui m'écoutez, que tous les maux que vous pouvez éprouver viennent de ce que la Trinité est blessée en vous.

Je terminerai donc par ces trois propositions, qui résument toutes les qualités et toutes les vertus du jour religieux:

Première proposition: Le Dimanche, tel que nous le comprenons et l'instituons, a pour but de *créer l'égalité en chacun de nous,* dans notre âme, ou, pour mieux dire (car ce terme d'âme a servi jusqu'ici à exprimer une abstraction fausse et un dualisme), dans notre être tout entier, en nous mettant en possession de l'unité de notre être. C'est ce que nous croyons avoir démontré, au nom de la Trinité humaine, sensation-sentiment-connaissance.

Deuxième proposition: Le Dimanche, tel que nous le comprenons et l'instituons, a pour but de *créer l'égalité entre nous,* dans nos relations individuelles, dans nos rapports les uns avec les autres, en nous en montrant l'efficacité pour notre propre bonheur, attendu que, par le fait même de la Trinité de notre être, sensation-sentiment-connaissance, nous ne sommes pas seulement semblables et doués de la même nature, mais unis les uns aux autres dans une même vie. C'est ce que nous croyons encore avoir démontré.

Troisième proposition: Le Dimanche, tel que nous le comprenons et l'instituons, a pour but de *créer l'égalité parmi nous,* dans nos relations sociales, dans nos rapports comme citoyens et fonctionnaires, en nous montrant cette égalité déjà réalisée en partie et en nous servant à la réaliser avec plus de perfection, de semaine en semaine.

Mais cette troisième proposition demanderait un discours à part. Nous l'avouons, nous n'avons pas même tenté de l'effleurer dans celui-ci. Pour vous faire comprendre la vertu et l'efficacité du Dimanche à cet égard, il nous faudrait entrer dans l'exposition de la loi d'organisation que notre Doctrine apporte à l'Humanité; il nous faudrait exposer ce principe d'ordre et de salut que notre Doctrine appelle TRIADE.

Amis, tout nous convie à l'unité. C'est notre loi d'y aspirer sans cesse; c'est le but de tout désir. Seulement, dans son état d'ignorance et d'impiété, l'homme la cherche en lui seul, et s'indigne de ne jamais la trouver. Nous, nous savons bien qu'elle est dans l'Etre UN par excellence, et que jamais nous ne la posséderons de la même façon que Lui, c'est-à-dire d'une façon absolue. Mais nous savons aussi que, par une admirable loi, conséquence directe de la Trinité, nous pouvons la réaliser sans sortir des conditions essentielles de notre vie, nous pouvons la réaliser sur la terre, dans l'Humanité.

Aspirons donc, chers amis, aspirons à l'unité. Livrons-nous tout entiers à la vie toujours nouvelle, toujours jeune, toujours abondante qu'elle nous offre. Car ce n'est pas la loi du sacrifice que nous vous exposons. Ce n'est pas un jour de tristesse que ce jour ainsi consacré à l'élévation de l'Humanité en nous et dans les autres.

Livrons-nous à la joie, et que par nous elle se communique à tous les hommes. Fondons-nous par le cœur les uns avec les autres. Vous le voyez, ce n'est pas un sacrifice que de s'unir, que de communier. Ce serait bien plutôt un acte d'égoïsme, mais d'un égoïsme bien légitime et bien beau. Donner ainsi sa vie tout entière au semblable, et la retrouver en lui augmentée, agrandie, élevée; se sentir attiré vers un but toujours plus haut, avec plus de force pour l'atteindre et toute l'Humanité pour vous y porter! quelles plus grandes douceurs, quelles félicités plus vives peut-on espérer de goûter?

Amis, ce seront les nôtres, si nous nous efforçons de devenir de plus en plus forts, de plus en plus purs, de plus en plus éclairés sur la vie, en un mot si nous réalisons de plus en plus en nous la Trinité sainte.

SCIENCE SOCIALE.

ANALYSE DES FONCTIONS,

Pour servir à l'intelligence du principe d'organisation appelé Triade.

N° 1.

ANALYSE DE L'IMPRIMERIE.

Préface.

Pline a écrit: *Nec ulli nato post mille sæcula præcludetur occasio aliquid adhuc adjiciendi;* c'est-à-dire: « *Celui qui naîtra dans mille siècles pourra encore ajouter aux découvertes de ses devanciers.* »

Pourquoi donc n'oserions-nous pas dire qu'inspiré par les pensées et les travaux des hommes qui nous ont précédé sur la terre, nous croyons avoir fait la plus précieuse des découvertes, en trouvant le principe d'organisation sociale que nous appelons la TRIADE?

Avant Newton on connaissait la lumière et les couleurs, ce qui n'empêche pas que la décomposition du rayon lumineux par le prisme n'ait été une grande découverte.

De même on connaît aujourd'hui les différentes fonctions sociales; mais nul avant nous, que nous sachions, n'avait soupçonné que *toute fonction sociale se divise nécessairement en trois fonctions.*

Or il se trouve précisément que la source du despotisme gît dans l'erreur qui a fait considérer comme simple ce qui est triple, c'est-à-dire toute fonction.

Il est évident, en effet, que si un instrument de travail demande le concours de plusieurs hommes, et que cet instrument de travail soit concédé à *un seul,* il y a nécessairement un supérieur et des inférieurs, par conséquent commandement et obéissance, par conséquent inégalité.

Du moment donc qu'il est démontré que dans tout acte de la production il y a trois actes, que dans un métier quelconque il y a trois métiers, que toute profession donne lieu à trois fonctionnaires, il s'ensuit que, faute d'avoir fait cette distinction, on a dû nécessairement établir comme loi de la production la loi de l'inégalité, assujétir deux des fonctionnaires au troisième, et par suite admettre dans toutes les relations humaines la même loi, c'est-à-dire la domination de ce que La Boétie appelle le UN; en d'autres termes, la *monarchie.* De là l'ordre que l'on connaît, que l'on admet d'un bout de l'univers à l'autre. La monarchie est partout; elle n'est pas seulement dans les palais; elle est dans chaque mai-

son et jusque dans la plus misérable cabane, dans chaque boutique, dans chaque atelier, sur tout lopin de terre, à la ville et aux champs, dans toutes les professions, dans toutes les fonctions publiques ou privées. Partout où il y a des hommes, il y a des chefs, des supérieurs, des maîtres, des monarques, et par suite des inférieurs, des opprimés, des esclaves, des malheureux. Pas une fonction réunissant plusieurs hommes autour du même instrument de travail qui ne présente uniformément ce type du *propriétarisme* ou, pour employer un terme plus général, de la *domination.*

Quel remède les hommes ont-ils essayé d'apporter à ce mal, source de tous les maux, et qu'ils ont appelé de mille noms divers, suivant les aspects différents qu'il présente? Le grand remède qu'ils ont essayé d'y apporter, c'est la religion. Mais la religion jusqu'ici a échoué; elle n'a fait que pallier le mal, sans pouvoir le guérir.

Qu'a fait la religion, en effet, pour combattre le mal? Elle a exalté dans l'homme, autant qu'elle l'a pu, le sentiment, sous le nom de fraternité; elle a dit aux hommes: *Vous êtes tous frères.* En disant cela, elle leur enseignait une grande vérité; mais elle ne leur donnait pas le moyen de réaliser cette concorde et cette harmonie dont elle leur prêchait le dogme. L'inégalité a subsisté et subsiste, parceque la connaissance humaine n'a pas encore fourni les moyens de la faire disparaître.

Le genre humain n'est donc pas absolument coupable des maux sans nombre qu'il se cause à lui-même. C'est à la religion à faire un nouveau progrès; c'est à elle de dire comment les hommes peuvent réaliser entre eux la fraternité.

Vainement la religion prêche, au nom de Dieu, ce qu'elle appelle la charité, puisque, tout en prêchant la charité, c'est-à-dire l'amour du genre humain tout entier, elle laisse subsister et ne peut s'empêcher de laisser subsister l'égoïsme. Entre l'amour de soi, ou l'égoïsme, et l'amour de tous nos semblables, ou la charité, il y a un abyme, sur lequel la religion n'a pas su jeter un pont.

Et pourtant l'Humanité a toujours produit spontanément ce qui devait servir de lien entre l'égoïsme et la charité. L'Humanité a toujours produit un sentiment qui n'est ni égoïsme pur ni charité pure, qui participe de l'égoïsme et de la charité, de l'amour de nous-même et de l'amour de tous nos semblables: ce sentiment, c'est l'amitié.

L'amitié! à ce mot, je vois le genre humain tout entier s'incliner avec respect. « La terre, disait un ancien, nous fait attendre une »année entière ses présents: on recueille à chaque instant les doux »fruits de l'amitié (1). » J'entends, dis-je, de tous les siècles, de tous les pays, s'élever un concert délicieux pour célébrer l'amitié. Et pourtant je suis en droit de demander au genre humain ce qu'il a fait jusqu'ici, pour son propre bonheur, de cette amitié considérée par lui comme un bienfait céleste.

Qu'avez-vous fait de l'amitié, révélateurs inspirés des religions antiques? Sans doute vous l'avez connue et cultivée pour vous-mêmes; mais qu'en avez-vous fait dans votre œuvre? quelle part lui avez-vous donnée dans la religion? est-elle devenue entre vos mains un lien entre l'individu et l'Humanité tout entière? Dites, répondez: est-ce une passion coupable, ou une vertu? tient-elle à l'homme déchu ou à l'Humanité sauvée, à l'égoïsme ou à la charité? faut-il la condamner comme un appendice de cet amour de nous-même que vous condamnez si impitoyablement? ou faut-il la considérer comme un rayon de cette charité que vous voulez imposer à l'homme dans son propre cœur, en enlevant ce cœur humain pour y substituer un cœur artificiel appelé par vous divin?

Jésus ne répond pas plus à cette question que Moyse ou Boudha. Il a connu ce sentiment, mais il ne l'a pas employé, il ne l'a pas expliqué, il ne l'a pas sanctifié.

Oh! si la religion et la politique unies avaient employé, pour établir l'ordre dans l'Humanité, ce sentiment dont ni la religion ni la politique n'ont su encore rien faire, l'AMITIÉ, on n'aurait pas reproduit de notre temps, après dix-huit siècles de Christianisme, l'infernal axiome que Hobbes opposait à l'axiome de Jésus: *Tous les hommes sont frères;* on n'aurait pas dit avec Hobbes: *Les hommes sont des loups les uns pour les autres; donc* CHACUN POUR SOI, CHACUN CHEZ SOI. Non, on n'aurait pas pu dire cela; car l'amitié servant de pont entre l'amour de l'homme pour lui-même et l'intérêt de l'Humanité tout entière, on comprendrait depuis longtemps comment l'homme peut s'aimer soi-même, s'aimer dans ses amis, et aimer l'Humanité.

Mais qu'importe le mal du passé, si nous découvrons aujourd'hui une nouvelle lumière! Nous sommes, nous serons; toute l'éternité, comme dit Lessing, est à nous.

Or nous avons découvert cette lumière qui servira à unir ce que les théologiens appellent la *grâce* et ce que, par opposition, ils réprouvent sous le nom de *nature.* C'est maintenant, oui, c'est maintenant que nous pouvons répéter avec confiance ces paroles du grand Leibnitz: « Il existe une harmonie, préétablie de tout temps, »entre les règnes de la nature et de la grâce; en sorte que la nature »mène à la grâce, et que la grâce perfectionne la nature en s'en »servant. »

Cette lumière, c'est la TRIADE; et quand nous prononçons ce mot, nous sentons que nous avons avec nous l'autorité du genre humain. Qu'on nous dise en effet pourquoi la religion a toujours eu un dogme par excellence, le dogme de la TRINITÉ. Si ce dogme devait être inutile au genre humain, pourquoi l'esprit humain l'a-t-il connu, et pourquoi la religion n'a-t-elle cessé de l'enseigner?

Dieu a fait l'homme à son image, dit la Religion. Or Dieu est Trinité. Donc l'homme est Trinité.

Mais si l'homme est Trinité, cette Trinité qui est en lui doit être la loi même de sa nature. Donc le précepte de Socrate et de l'oracle de Delphes, ou plutôt de tous les sages et de tous les oracles, *Connais-toi, connais ta nature*, doit être de reconnaître la Trinité comme la loi même de l'homme. Toute morale doit découler de là. Mais si la morale doit en découler, l'ordre social tout entier doit en sortir. C'est ainsi que nous avons raisonné; et nous avons trouvé qu'en effet la loi de l'organisation sociale est une application du dogme de la Trinité. C'est cette application que nous appelons Triade.

La Triade est l'association naturelle de trois hommes représentant chacun en prédominance l'une des trois faces ou facultés de notre nature, l'un la connaissance, l'autre le sentiment, et le troisième la sensation, dans une fonction sociale quelconque.

Une telle association peut-elle exister? Trois hommes peuvent-ils s'unir dans une fonction? Oui, ils le peuvent, puisque toute fonction est triple, puisque toute fonction est *trois fonctions en une.* Trois hommes peuvent-ils avoir du penchant à s'unir dans une fonction? Oui, ils le peuvent, puisque la loi de l'homme est l'amitié, et que la loi de l'amitié, c'est l'association de trois hommes dont l'un est en prédominance connaissance, dont l'autre est en prédominance sentiment, et dont le troisième est en prédominance activité.

L'élément social de la production n'est donc pas l'individu, mais la Triade.

La fonction ne doit donc pas être confiée à un, mais à trois, travaillant dans l'harmonie par suite des prédominances qui les caractérisent, qui les distinguent en les unissant, qui les unissent en les distinguant.

Or cette vérité est la fin du despotisme.

En effet, d'où vient le despotisme? Nous l'avons déjà dit, mais nous allons le redire.

Quand on considère, par rapport aux hommes, la hiérarchie sociale connue jusqu'à présent, on voit qu'elle consiste en ceci: Un homme commande, en tant qu'*un*, à un autre homme, ou à d'autres hommes; et quand on la considère par rapport aux choses, on voit qu'elle consiste en ceci: Un homme possède, en tant qu'*un*, une portion des instruments de travail, ou en dispose à ce titre. De ce *un* qui commande à un autre ou à plusieurs résulte le despotisme par voie directe; et de ce *un* qui possède l'instrument de travail, résulte le despotisme par voie indirecte.

Car la Trinité qui est dans notre être, et qui le constitue, se réfléchit dans tous nos ouvrages, et se marque dans toutes nos œuvres. Comment, en effet, étant une Trinité, ferions-nous pour ne pas être une Trinité dans tous nos actes, et comment tous nos ouvrages ne réfléchiraient-ils pas leur cause?

La Trinité donc se trouvant en toute chose, cet instrument de travail que *un*, par la demande, confie à *un*, renferme la Trinité. Cet instrument de travail mis en fonction devrait donc, par correspondance avec la nature humaine, donner lieu à la manifestation de *trois hommes*, et non pas à la manifestation *d'un seul.* Ces trois hommes seraient appelés à se manifester au même titre, à titre d'*égaux.* Mais l'instrument ou la fonction est confiée à un seul. Donc, comme nécessairement, à cause de la Trinité qui est dans la fonction et dans l'homme, les trois fonctionnaires apparaîtront et viendront prendre part à la fonction, deux sur trois n'y viendront prendre part qu'à titre d'*inférieurs,* et non d'égaux. Voilà l'origine du despotisme.

Or si telle est l'origine du despotisme, il est en notre pouvoir de le détruire. Il ne faut pour cela que substituer la Triade à l'individu.

Le vrai CONTR'UN, pour rappeler encore une fois le titre du livre où Etienne de la Boétie cherchait, sans pouvoir le trouver, un remède au despotisme, le vrai CONTR'UN, c'est la TRIADE.

En effet d'un côté, la Triade est, suivant nous, *la loi même de l'amitié.* D'un autre côté, la Triade est, suivant nous, *la loi même*

(1) Sentence de Démophile, pythagoricien.

de l'organisation, dans la science, dans l'art, dans l'industrie, et dans la politique ou dans l'Etat. D'où il suit que la Société et l'Individu ont un terme commun qui les relie. L'individu n'est plus isolé; car la loi même de sa nature le porte à se compléter en s'associant: c'est le compagnonnage, c'est l'amitié, c'est la Triade. Mais, par la Triade, il entre dans la fonction, puisque *tout métier, tout art, toute science, toute fonction se divise en trois fonctions, et par là même demande, appelle, nécessite, non pas des individus, mais des Triades.*

Nous venons d'indiquer, aussi succinctement que nous l'avons pu, la nature de notre principe général d'organisation, en montrant comment il est donné à la fois par la vie en nous et par la vie hors de nous, *subjectivement* et *objectivement*: subjectivement, puisque, selon nous et comme nous le démontrerons, la Triade est la loi même de l'amitié; objectivement, puisque, selon nous encore et comme nous le démontrerons, toute fonction sociale, pour être bien remplie, la réclame. Mais comment ce seul principe est-il propre à constituer la société? Comment s'applique-t-il à l'individu, sans détruire la personnalité humaine, mais au contraire en la développant normalement; sans détruire la propriété véritable, mais au contraire en constituant la fonction pour le bonheur de tous; sans détruire la famille, mais au contraire en la perfectionnant et en l'affranchissant d'une infinité de peines qui l'empoisonnent aujourd'hui, et font d'elle un tourment au lieu d'une félicité? Comment aussi s'applique-t-il à ces relations de l'individu avec d'autres individus, qui constituent les groupes sociaux occupés d'industrie, d'art et de science? Comment est-il propre à favoriser le perfectionnement de toutes les sciences, de tous les arts, de toutes les industries utiles? Comment, loin de détruire la liberté, en est-il le moyen? Comment peut-il servir de lien entre ce qu'on appelle le génie et ce que le génie ne devrait jamais négliger, mais ce qu'abandonné à lui-même, sans règle et sans lumière, il néglige trop souvent aujourd'hui, la moralité humaine? Enfin comment s'applique-t-il également à la politique, à la société collective, à l'Etat? Comment est-il le principe même de la politique, au point que, comme nous l'avons prouvé dans les dernières livraisons de cette *Revue*, toute la science politique n'a d'autre fondement que la rencontre qu'elle a faite, par une sorte de hasard, de ce principe d'organisation, dans ce qu'on appelle le gouvernement des *trois pouvoirs*? Voilà ce que nous aurions à montrer, si nous exposions ici ce que nous nommerions volontiers la *Science nouvelle*.

Mais ce n'est pas le lieu d'établir les principes généraux de cette *Science nouvelle*. Nous avons commencé ce travail d'exposition dans le *Discours sur la Doctrine de l'Humanité*, dont quatre articles ont déjà paru; nous continuerons de suivre le plan que nous avons adopté. Seulement il nous a semblé utile et même indispensable de démontrer *à part*, par une *analyse des arts, des métiers, et des sciences*, la vérité de notre principe d'organisation.

Une analyse des arts, des sciences, et des métiers, ne pouvait entrer dans le *Discours* que nous venons de mentionner; et pourtant les résultats de cette analyse doivent y figurer, comme preuves. De là la nécessité de rejeter de ce *Discours* la démonstration faite sur diverses sciences, arts et métiers, de cette vérité, qu'aucun art, aucune science, aucun métier n'échappe à la loi générale de l'*Ordre ternaire*, parceque toute science, tout art, et tout métier, recèle en lui-même et manifeste la Trinité.

Nous commençons par un métier familier à beaucoup de nos lecteurs, l'Imprimerie. Nous allons montrer, de la façon la plus certaine, la Trinité dans cette profession. Nous allons prouver que cette fonction engendre *trois fonctions*. La conclusion sera évidente. Il faut, après cette démonstration, regarder la justice et l'égalité comme un rêve, ou en conclure la Triade.

Nous prendrons, après l'Imprimerie, l'Agriculture et d'autres professions industrielles. Ensuite nous arriverons à l'art; et peut-être notre découverte jettera-t-elle sur ce qu'on appelle l'art en général, et sur ce qu'on appelle les beaux-arts, des lumières assez nouvelles.

Nous nous occuperons plus tard des sciences, et nous montrerons la Trinité dans les sciences comme dans les arts et dans les métiers. Nous en conclurons que le moyen d'organiser les sciences, comme celui d'organiser les arts et les métiers, c'est de se conformer à la Trinité, qui est dans l'homme, et qui est aussi dans la science et dans toute science, dans l'art et dans tout art, dans l'industrie et dans toute industrie.

Quant à la politique, ou à l'Etat, notre démonstration est déjà commencée dans le *Discours* mentionné. C'est dans ce *Discours* même que nous achèverons notre preuve à cet égard.

Nous osons dire que le lien encyclopédique des sciences, tant cherché après et avant Bacon, ne sera saisi véritablement par l'esprit humain, que lorsqu'on aura compris comment la Trinité engendre toutes les sciences, tous les arts, toutes les industries, et se retrouve dans toutes les sciences, dans tous les arts, dans toutes les industries.

On a fait et on fait chaque jour des descriptions d'arts et métiers; on a même donné à ce genre de labeur un nom grec; on appelle cela *technologie*. Il est inutile de dire que ce que nous voulons faire n'a aucun rapport avec la technologie. Mais nous sommes persuadé que, la Trinité une fois démontrée dans les sciences, dans les arts, et dans les métiers, la technologie en recevra une clarté qu'elle n'a pas eue jusqu'ici.

Pour terminer ce préambule, nous nous permettrons de dire à ceux de nos lecteurs qui trouveraient nos considérations sur les métiers peu dignes d'occuper leurs loisirs, que si la Trinité se trouve là, c'est qu'elle est partout, et qu'ils pourraient se souvenir de l'histoire de la pomme dont la chute fournit à Newton matière à tant de belles réflexions.

ANALYSE DE L'IMPRIMERIE.

Des trois fonctions qui composent cette profession.

L'Imprimerie est une fonction, un instrument de travail.

Cet instrument de travail est un et divers.

Cet instrument de travail est trois en un.

La fonction qu'on appelle Imprimerie consiste en trois fonctions indivisiblement unies, savoir:

1° La fonction du *Correcteur*, répondant à *connaissance* dans la formule psychologique;

2° La fonction du *Compositeur*, répondant à *sentiment*;

3° la fonction de l'*Imprimeur* proprement dit ou du *Pressier*, répondant à *sensation*.

Je dis que ces trois fonctions répondent en prédominance à ces trois termes. En effet, l'Imprimerie change un manuscrit en un livre, ou plutôt en cent, en mille, en cent mille exemplaires d'un livre. Comment cette opération s'accomplit-elle? Le premier terme de cette opération, c'est un manuscrit à imprimer; le dernier terme, c'est un volume qui reproduit le manuscrit. Au manuscrit, il faut dans le travailleur une faculté correspondante, pour le lire et le comprendre, de manière à pouvoir le rendre: *connaissance*. Le volume annonce dans le travailleur une faculté correspondante à ce fait qu'un livre a été produit: *sensation*. Mais puisque le manuscrit a été la cause d'un fait qui est le livre, il a fallu une faculté qui produisît un acte capable de relier la cause à l'effet: *sentiment*.

Cette analyse est confirmée par ce que nous voyons dans cette profession, où ces trois professions existent distinctement, et se relient néanmoins entre elles. En réalité, les Correcteurs d'Imprimerie sont les *savants*, les Compositeurs sont les *artistes*, les Imprimeurs proprement dits sont les *industriels*. Un bon Compositeur peut devenir Correcteur, et devient souvent Correcteur, preuve du rapport entre les deux fonctions; un Imprimeur à la presse, jamais. Un Compositeur, pour être bon ouvrier à la casse, a besoin de connaître la presse, et beaucoup la connaissent en effet; de même qu'un bon ouvrier à la presse a besoin de connaître la casse: nouvelle preuve que le Compositeur est l'intermédiaire entre le Correcteur et le Pressier, qu'il participe des deux, qu'il les comprend et les unit.

C'est ainsi que s'expose, au premier chef, la Trinité dans cette fonction; étant bien entendu néanmoins que la séparation que nous venons de dire exister, dans la réalité présente, entre le Correcteur, le Compositeur, et le Pressier, et qui fait, par exemple, que l'on ne voit jamais un Pressier devenir Correcteur, n'est pas l'idéal où nous devons tendre. Assurément les trois modes de manifestation de notre nature sont égaux et de même valeur; aucun des trois n'est supérieur aux autres: mais le droit de chacun, de même que son devoir, étant de se perfectionner et de se manifester sous tous les aspects, il est du droit de chacun, dans cette

profession comme dans toutes les autres, de pouvoir, pour des raisons légitimes et suivant des règles convenues, passer d'une subdivision de la profession à une autre subdivision. Cette mutation, au surplus, n'est qu'un cas particulier de la mutation d'une fonction ou profession à une autre. Nous renvoyons à la Règle Générale, où se trouveront établis le principe et le mode de cette mutation (1).

Comment l'Imprimerie est organisée aujourd'hui.

Il est impossible de nier la distinction ternaire des fonctions que nous venons d'énumérer : quiconque a vu une imprimerie est apte à reconnaître cette distinction.

Or en dehors de la fonction générale qu'on appelle Imprimerie, il y a ce qui provoque cette fonction à produire, il y a la demande. Qui fait la demande? C'est, dans l'état de choses actuel, celui qui paye le salaire, c'est le libraire ou l'auteur.

Laissons pour le moment celui qui fait la demande; occupons-nous du travailleur ou producteur qui la reçoit.

A qui celui qui fait la demande doit-il la faire? Nous avons vu qu'il y a trois fonctions dans la fonction. A laquelle la demande s'adressera-t-elle? Est-ce au Correcteur, ou au Compositeur, ou au Pressier? Evidemment si la demande est faite à un seul des trois, et que celui-là ait la puissance de faire concourir les deux autres à la production, sans que leur égalité soit reconnue, sans que leur droit soit proclamé, le despotisme est constitué.

A plus forte raison l'est-il, si un agent de la production est créé en dehors des trois producteurs véritables, et placé au-dessus d'eux pour les commander.

C'est cependant ce qui arrive. L'instrument de travail appelé imprimerie est remis à un *prote*, qui est censé réunir en lui la fonction tout entière, et qui *commande* au Correcteur, au Compositeur, au Pressier; il est leur unité, leur monarque. C'est ainsi que la *demande* se change en *commandement*.

Est-il donc impossible que les trois fonctionnaires véritables, les trois seuls producteurs, reçoivent la demande?

C'est la Triade qui réalise ce miracle. Les trois producteurs unis en Triade reçoivent la demande et la satisfont.

Le fonctionnaire inutile superposé aux trois producteurs véritables est éliminé comme superfétation. La tyrannie cesse, la domination disparaît; il n'y a plus de maître.

Car, en même temps, et à plus forte raison encore, ou plutôt par la même raison, le supérieur du *prote* lui-même, celui qu'on appelle le *bourgeois*, et qui investit le prote du commandement, celui que le prote remplace, celui qui est le dominateur en titre, disparaît avec le prote.

Mais achevons l'analyse de l'Imprimerie ; nous n'avons fait jusqu'ici que distinguer les trois fonctions intégrantes qui la constituent; il faut les examiner en elles-mêmes.

Suite de l'analyse de l'Imprimerie.

La Trinité est tellement claire dans la typographie, qu'elle se manifeste visiblement non pas seulement dans la distinction des trois fonctions qui réunies la composent, mais encore dans chacune de ces trois fonctions prise séparément.

En effet, l'art de corriger des épreuves comprend trois choses, de même que l'art de composer comprend aussi trois choses, et que l'art d'imprimer comprend semblablement trois choses.

Pour être bon Correcteur, il faut lire les épreuves sous trois rapports : sous le rapport de la connaissance, sous le rapport du sentiment, sous le rapport de la sensation. Il y a des Correcteurs qui sont très instruits, qui savent parfaitement les règles de la grammaire, qui connaissent les langues et les étymologies, et qui ne sont nullement typographes : ils ignorent la proportion des caractères; ils ne savent pas couper un titre, en déterminer les parties saillantes, donner aux lignes qui le composent une forme agréable à l'œil; ils ne connaissent de la ponctuation que ses règles les plus vulgaires; l'emploi convenable de l'italique et des guillemets, la division bien faite des alinéas, tout ce qui sert à donner de la clarté à la matière d'un livre est dédaigné par eux. Il y a, en un mot, un art de peindre typographiquement, un art de faire sentir le rapport des parties au tout et des parties entre elles, qui leur échappe. Mais un Correcteur pourrait avoir la connaissance et le goût, et laisser passer ce qu'on appelle des coquilles. Il y a tel Correcteur, au contraire, qui manque d'instruction et de sentiment, mais dont l'œil perçant ne laisse jamais sans remarque un *s* retourné, ni une lettre gâtée.

Dans la composition, la trinité fonctionnelle est encore très sensible. D'un côté sont les caractères; de l'autre, le manuscrit: deux choses destinées à être mises en rapport. Comment s'établit ce rapport? En premier lieu, on prépare les caractères pour le manuscrit par une opération nommée *distribution*. Sans doute la distribution doit être en harmonie avec le manuscrit auquel elle est destinée; si ce manuscrit exige des lettres grecques, on ne distribuera pas des caractères romains; s'il faut des sortes particulières et qui ne se trouvent pas dans la matière ordinaire, on choisira la distribution en conséquence. Mais néanmoins le manuscrit n'intervient qu'indirectement et comme cause dans l'acte de distribuer. Donc cet acte est, par rapport à la fonction de composer, l'opération où il entre le moins de connaissance, et par conséquent aussi le moins de sentiment. La *distribution* répond dans la fonction au terme *sensation*. Que fait-on ensuite? Le manuscrit est mis au *visorium* (1). La connaissance préside à l'opération qui consiste à en reproduire tous les mots, toutes les lettres, tous les traits. Cette opération est la *composition* proprement dite. Mais ce n'est pas tout : on n'a composé encore que des mots, des lignes, des pages; on a suivi le manuscrit lettre à lettre : il faut maintenant le suivre par pages, par chapitres, en ayant le sentiment du rapport et de l'unité de ses parties, car il s'agit de le rebâtir dans son ensemble. Unetroisième opération intervient, qui fait ce que l'on appelle des *formes* avec des *paquets* décousus et sans suite. C'est cette troisième opération qui relie véritablement les caractères au manuscrit. Car le manuscrit, ce n'est pas un mot, ni plusieurs mots de suite; ce n'est pas une page, ni des pages séparées : c'est un tout, c'est un ouvrage. En quoi consiste essentiellement cette troisième opération, qui est le lien, l'acte d'union du manuscrit et des signes qui le reproduiront par la presse? Elle consiste dans l'art de disposer les titres, de jeter les blancs nécessaires, de varier et de proportionner tout ce qui met de la clarté dans l'économie d'un livre : c'est l'art du *metteur en pages*, lequel a plus besoin pour cela de sentiment que de connaissance. Aussi voit-on dans les imprimeries d'excellents metteurs en pages qui sont d'ailleurs fort peu instruits, et qui ne composent pas aussi bien que certains de leurs paquetiers.

Enfin la même distinction ternaire s'observe dans la troisième fonction, la presse. En effet, il y a là aussi deux choses destinées à être mises en rapport pour en produire une troisième : d'un côté, la forme; de l'autre, la feuille de papier. De là résultent deux ordres d'opérations, les unes se rapportant à la forme, les autres au papier. Il faut porter les formes sur le marbre de la presse, les serrer, les desserrer, les taquer, les nettoyer, etc. Il faut, d'une autre part, compter le papier, le tremper et le remanier, en ayant égard à la pâte qui le compose, à son mode de fabrication,

(1) Notre *Analyse des fonctions* sera suivie de cette *Règle Générale* à laquelle nous renvoyons ici, et à laquelle nous renverrons souvent dans le cours des analyses particulières que nous ferons des sciences, arts, ou métiers, que nous choisirons pour exemple et pour sujet de démonstration. Cette *Règle Générale* sera en quelque sorte le plan d'une organisation de la science, de l'art, et de l'industrie, fondée sur l'égalité humaine.

(1) Petite planchette qui se place sur la casse, et sur laquelle le Compositeur attache sa copie avec le mordant.

et aussi à la nature de l'ouvrage, suivant que la matière est plus ou moins pleine ou interlignée, ou occupée par des lignes de blanc et des titres. Mais, par cela même qu'il y a la forme et le papier, et les deux ordres d'opérations qui les concernent séparément, il y a une troisième opération qui met la forme et le papier dans un tel rapport que les pages tombent à l'endroit du papier où elles doivent tomber, et qui unit par conséquent ensemble les deux ordres d'opérations précédemment distinguées. C'est l'opération qu'on appelle *mise en train*, et qui consiste principalement à bien faire ce qu'on nomme le *registre*. La fonction d'imprimer n'est plus ensuite que la répétition, continuée à chaque feuille, des trois opérations que nous venons de mentionner. L'instrument qu'on appelle presse est le lieu où, par l'intermédiaire de l'opération appelée *mise en train*, la forme et le papier viennent se rencontrer convenablement, et où l'une dépose sur l'autre l'encre dont elle a été chargée, tandis que l'autre, convenablement mouillée, reçoit cette encre dans la mesure convenable pour ne pas occasioner ce qu'on appelle *moines*, *papillottage*, *maculage*, etc. Aussi, bien que la fonction puisse alors se faire par deux ouvriers, ou même, comme dans les presse dites *Selligue*, par un seul, il n'y en a pas moins trois ordres d'opérations concourantes. Dans les presses ordinaires, qui demandent deux compagnons, l'un, chargé du soin de la forme, la couvre d'encre à chaque feuille qui s'imprime, et est en outre obligé de distribuer continuellement cette encre, pour qu'elle soit suffisamment fluide, et qu'elle s'épande complètement sur les caractères; l'autre, chargé du papier, est, à chaque coup de presse, obligé de prendre la feuille, de la disposer sur le tympan, et d'abaisser ce tympan et sa frisquette. Puis, achevant la répétition de l'opération dite *mise en train*, il amène le tympan sur la forme, et opère la pression. Mais si le registre se dérange, il est obligé de réparer la mise en train. C'est ainsi que les trois opérations constitutives de la fonction d'imprimer se retrouvent toujours, bien que la mécanique puisse parvenir à profiter assez de la solidité des corps et de leurs diverses qualités pour que les actes humains puissent persister jusqu'à un certain point, et continuer d'avoir lieu sans nouvelle intervention de la force triple et une qui nous constitue.

Remarquons, à ce sujet, que ce serait une très fausse opinion que de regarder les machines comme capables de remplacer la Trinité humaine, et par suite la Triade, dans les opérations des diverses professions industrielles. Les machines supposent toujours l'intervention antérieure et même l'intervention concomitante de l'homme. Or cette intervention est nécessairement ternaire, soit qu'on la considère par rapport à nous, soit qu'on la considère par rapport à l'instrument. Donc bien qu'un seul homme puisse successivement ou même simultanément accomplir la triple opération que la machine répètera ensuite sans connaissance, sans sentiment, sans sensation, néanmoins l'homme triple en un, ou la Triade formée de trois hommes agissant dans l'unité, sera toujours la cause des mouvements aveugles de la machine. Et cette Triade persistera toujours pour régler ces mouvements, pour les commander, pour les surveiller, pour les arrêter, pour les limiter, pour les conduire. Les machines ne seront jamais autre chose que de la force vive mise à la disposition de la Triade fonctionnelle; et jamais cette force vive, fournie par ceux des corps naturels qui peuvent en produire, ne suppléera à la Triade, ni à aucun de ses trois éléments constitutifs, qui sont l'homme agissant avec la prédominance *connaissance*, avec la prédominance *sentiment*, avec la prédominance *sensation*.

La presse mécanique dont on se sert aujourd'hui nous fournit une belle preuve de cette vérité. Le fonctionnaire de la *forme* a-t-il été remplacé par cette machine? Le fonctionnaire du *papier* l'a-t-il été? Non, ni l'un ni l'autre n'a été remplacé. Et, par la même raison, la presse mécanique n'a pas supprimé le fonctionnaire qui est le lien des deux autres, le fonctionnaire chargé de la *mise en train*. Les trois opérations existent toujours.

Dans la presse de Guttemberg et dans les perfectionnements apportés à cette presse, il y avait un compagnon qui mettait l'encre sur la forme et un compagnon qui disposait la feuille de papier sur le tympan; puis, tandis que le premier distribuait l'encre avec des balles ou sur une table, l'autre roulait, et serrait la vis au moyen du barreau. Le mouvement se partageait donc entre les deux compagnons; tous deux apportaient une force dans l'opération. Eh bien, ce mouvement, cette force, on est parvenu à en charger soit un animal qui tourne une roue ou un manège, soit un cours d'eau, soit l'expansion de la vapeur. Mais ce mouvement, cette force, continue à s'appliquer à la forme pour la couvrir d'encre, au papier pour le prendre feuille à feuille et le recueillir imprimé à chaque tour, et enfin simultanément à la forme et au papier pour les faire tomber en registre. Qui dirigera cette triple opération qui subsiste? La machine est aveugle; elle n'est ni sensation, ni sentiment, ni connaissance; ce n'est pas elle qui dirigera, elle ne peut qu'être dirigée. C'est toujours l'homme qui dirigera, toujours la Triade. Le compagnon qui répondait à la forme est devenu le *tourneur*, ou le *chauffeur*, qui dirige la force chargée, par des engrenages successifs, de distribuer l'encre sur les rouleaux par la table, et sur la forme par les rouleaux, et aussi de mettre en registre la forme et le papier. Le compagnon qui répondait au papier est devenu la *margeuse*, dont l'enfant qui ramasse les feuilles imprimées est la doublure. Quant à la fonction de la *mise en train*, que remplissait celui des deux compagnons chargé du barreau, suivant les anciennes coutumes de l'Imprimerie, cette fonction a reparu dans toute son importance, et débarrassée de ce que la nécessité de l'ancien instrument lui avait ajouté, dans le *conducteur* de la machine, qui n'a plus à s'occuper que de l'exactitude continue pendant tout le tirage de sa mise en train.

C'est ainsi que les machines peuvent venir s'ajouter à la synthèse humaine sensation-sentiment-connaissance, laquelle seule, dans l'industrie, est force véritable, mais sans pouvoir remplacer ni rendre inutile cette synthèse; et c'est ainsi également que, quelles que soient les modifications que l'instrument créé par l'homme nécessite dans l'emploi de la Triade, toujours, soit à l'état de manifestation, soit à l'état latent, la Triade existe.

Il y aura tel instrument qui nécessitera qu'un homme soit seul à s'en servir. Cet homme, s'aidant de l'instrument et le surveillant, accomplira alors successivement, seul, les trois opérations nécessaires dans tout acte opératoire : ainsi la presse dite *Selligue*. Il y aura tel autre instrument qui nécessitera deux compagnons : ces deux compagnons, se partageant les rôles, accompliront à eux deux, et à l'aide de l'instrument, les trois opérations de la fonction : ainsi la presse ordinaire. Enfin il y aura tel autre instrument, comme la presse mécanique, qui nécessitera trois compagnons ou davantage. Mais, quel que soit le nombre des compagnons travaillant avec un instrument, il n'y aura jamais de réparties entre eux que trois fonctions véritables.

Comment cette nécessité qui, sans jamais porter atteinte à la synthèse humaine, force la Triade à rester latente dans un seul travailleur ou dans deux, et dans d'autres cas exige une doublure ou plusieurs doublures d'un des fonctionnaires de la Triade, ou enfin permet qu'un seul fonctionnaire de la Triade dirige la force mécanique appliquée à plusieurs instruments, peut-elle s'accorder avec notre principe général d'organisation? C'est ce qui nous reste à dire pour la profession qui nous occupe.

Du caractère de la Triade Organique, et de son emploi dans chaque fonction.

Parceque nous retrouvons très distinctement trois opérations dans la fonction de Correcteur, trois opérations dans la fonction de Compositeur, trois opérations dans la fonction d'Imprimeur, est-ce à dire que ces opérations doivent être exécutées invariablement, dans chaque fonction, par



trois fonctionnaires? Et la Triade Organique, telle que nous la définissons dans la Règle Générale, qui est l'élément de chaque atelier, est-elle destinée à cela? Non assurément.

La Triade Organique dans l'atelier des Correcteurs n'est pas composée d'un Correcteur fonctionnant sur le rapport de la connaissance, d'un autre fonctionnant sous le rapport du sentiment, d'un autre fonctionnant sous le rapport de la sensation; de même que la Triade organique dans l'atelier des compositeurs n'est pas formée d'un fonctionnaire chargé de la distribution, d'un autre chargé de la composition, et d'un troisième chargé de la mise en pages; de même enfin que la Triade Organique dans l'atelier des Imprimeurs n'est pas composée d'un fonctionnaire chargé invariablement du soin des formes, d'un autre chargé de tremper le papier, et d'un troisième chargé du registre et de la mise en train. Les opérations qui entrent dans chacune des fonctions intégrantes de la fonction totale sont plus indivisibles, quoique bien distinctes, que ne le sont ces fonctions intégrantes elles-mêmes. Il est impossible de lire une épreuve sans la lire plus ou moins bien sous les trois rapports. Il est impossible de distribuer sans composer; car distribuer, au fond, c'est composer l'alphabet, que représente la casse. Il est, par la même raison, impossible de composer sans distribuer; car composer, c'est distribuer la casse conformément à un certain ordre déterminé par les mots que l'on compose. Il est également impossible de composer sans mettre en pages, puisqu'une ligne est déjà un commencement de mise en pages, et que le metteur en pages, en assemblant les paquets, ne fait que continuer ce que le compositeur a commencé lorsqu'il a assemblé des lignes dans sa galée. Enfin, il en est de même de la presse, où les fonctions, bien que distinctes, se confondent quand elles s'accomplissent, la fonction tout entière se retrouvant implicitement dans toutes les opérations de la fonction.

Nul donc n'est Correcteur à tel ou tel titre dans l'atelier de correction ; tous sont Correcteurs au même titre.

Nul n'est Compositeur à tel ou tel titre dans l'atelier de composition; tous sont Compositeurs au même titre.

Nul enfin n'est Imprimeur à tel ou tel titre dans l'atelier des presses; tous sont Imprimeurs au même titre.

Mais il y a cela d'admirable que les besoins de la fonction, qui demandent des hommes doués de telle ou telle prédominance, s'accordent avec ce que fournit la nature humaine dans la Triade Organique.

La Triade Organique est le compagnonnage naturel à trois; elle est formée par l'amitié, elle en sort, et elle la réalise. Et il se trouve qu'ainsi formée, existant par elle-même, en vertu de la nature humaine et des lois divines de cette nature, elle prête à la fonction les éléments nécessaires à la meilleure organisation de cette fonction.

Prenons un exemple.

Un manuscrit est à composer. Ce manuscrit est porté à la composition. Il exige trois Triades de compositeurs. Ces trois Triades sont désignées par le membre de la Triade Typographique qui dirige l'atelier de composition. Elles présentent donc dans leur totalité neuf travailleurs, qui peuvent tous remplir toutes les fonctions qui constituent l'art de composer, mais dont trois doivent avoir, par une grâce naturelle, une prédominance propre à telle ou telle opération : non pas qu'ils soient invariablement connus et désignés à l'avance comme ayant cette prédominance, mais parceque c'est le propre de la Triade Humaine ou Organique de présenter la variété dans l'unité. Or il ne faut qu'un metteur en pages. On en élira un conformément au mode qui sera indiqué dans la Règle Générale. Les autres distribueront et composeront.

Il en sera de même pour la troisième fonction, dans l'ordre où nous l'avons mentionnée, bien que, dans l'unité de la fonction générale, non plus que dans l'unité humaine, il n'y ait ni première ni dernière fonction, toutes étant égales, également précieuses aux yeux de Dieu, également utiles, nobles et glorieuses. Les différentes Triades composant l'atelier des presses organiseront cet atelier en élisant, à des époques déterminées, conformément au mode exprimé dans la Règle Générale, les fonctionnaires chargés plus spécialement des trois fonctions qui se distinguent dans cette fonction; et cela, en vue des instruments de travail et des nécessités ou possibilités que ces instruments présenteront.

A cet égard, il est important de remarquer combien notre Règle diffère de l'ancien compagnonnage, qu'elle explique en en explicitant la cause, mais en en rejetant les imperfections, les limites et les défauts.

L'ancienne coutume de l'Imprimerie, coutume qui remonte aux premiers temps de cet art, établissait un Compagnonnage relatif à l'instrument de travail, et non pas aux hommes à qui cet instrument était remis. Ce n'est par ainsi que nous l'entendons. Le véritable Compagnonnage, bien qu'il se trouve en rapport avec la fonction, n'est pas causé par elle au premier chef; il est causé au premier chef par les sympathies, par ce besoin de la nature humaine qui s'appelle du nom général d'Amitié et qui s'est manifesté dans l'*hétairie* des anciens, et aussi jusqu'à un certain degré dans le Compagnonnage du moyen-âge. L'Amitié, telle est la source divine, tel est le sacré caractère de notre Compagnonnage et de la Triade qui en forme chaque anneau. On entre dans l'atelier par Triades, chacun amenant ainsi avec lui à l'atelier, comme gage de sa propre virtualité, deux amis, deux compagnons, propres à le compléter, comme homme d'abord, et dans la fonction ensuite. Mais les Triades, une fois entrées dans l'atelier, s'unissent dans un lien de solidarité générale, et chacun est membre de l'atelier au même titre. Viennent ensuite les choix relatifs aux différents emplois des capacités, choix faits en conformité des principes de notre Règle Générale, et qui appliquent les capacités introduites par le lien d'amitié aux fonctions ternaires de la profession, suivant le besoin de l'atelier et en rapport avec les instruments de travail. Ainsi c'est la nature humaine, par sa libre expansion, qui produit la Triade; et la Triade donne à l'atelier les chances nécessaires pour que l'atelier organise collectivement la fonction. Ce serait donc une grave erreur que de se représenter les Triades enchaînées, pour ainsi dire, comme l'étaient et le sont encore dans l'Imprimerie les compagnons, dont le lien, plus matériel que spirituel, a presque uniquement pour cause l'instrument qu'on appelle une presse, qui exige le concours de deux hommes ayant des fonctions différentes, sous la loi du maître imprimeur, ou du prote qui le représente. Ce Compagnonnage antique n'était qu'une tentative aveugle et une sorte d'effort de l'industrie, d'une part, et de la nature humaine, de l'autre, pour trouver le véritable loi de l'organisation industrielle.

Après cette explication, qui se retrouvera en traits plus marqués encore dans la Règle Générale, il ne nous reste qu'à dire comment se manifeste l'unité collective de l'atelier typographique, c'est-à-dire à parler de la Triade Directrice. C'est ce que nous ferons en quelques mots.

Organisation de l'atelier typographique.

L'atelier typographique est composé de trois ateliers ou Chambres.

La Chambre des Correcteurs, qui est marquée dans la réalité présente par ce qu'on appelle dans l'imprimerie le *cabinet des correcteurs;*

La Chambre des Compositeurs, qui, dans la réalité présente, est marquée par les salles dites de la *composition;*

La Chambre des Imprimeurs, qui, dans la réalité présente, est figurée par l'endroit particulier qu'on nomme *les presses.*

Supposez trois grands ateliers dans lesquels sont réunies toutes les Triades de Correcteurs, toutes les Triades de Compositeurs, toutes les Triades d'Imprimeurs, dans la proportion réciproque que la nature des choses demande pour la plus grande perfection du Corps typographique tout en-

tier. Les Triades de Correcteurs éliront un homme de connaissance à titre de Correcteur pour la TRIADE DIRECTRICE. Les Triades de Compositeurs éliront un homme de sentiment à titre de Compositeur pour la TRIADE DIRECTRICE. Les Triades d'Imprimeurs éliront un homme d'activité à titre d'Imprimeur pour la TRIADE DIRECTRICE. Ainsi se trouvera formée la TRIADE DIRECTRICE.

Donc la TRIADE DIRECTRICE de l'Atelier Typographique sera ainsi composée :

Un correcteur—un compositeur—un imprimeur

indivisiblement unis dans l'unité de la Fonction.

PIERRE LEROUX.

DE LA LIBERTÉ DES SECTES,

A PROPOS DES AFFAIRES DE LA SUISSE.

Quels sont ceux qui aiment la guerre? la guerre a déchiré la Suisse! Il y a peu de temps encore, les journaux nous annonçaient le nombre des morts et des blessés, le pillage des contrées envahies par les soldats, le meurtre et l'assassinat des vaincus par les vainqueurs! Que ceux donc qui aiment la guerre se réjouissent! Pour nous, nos cœurs sont profondément contristés. Les récits lamentables de la guerre civile nous ont montré combien est grande la folie humaine, cette folie que nous appelons despotisme. Il n'y a point d'autre nom à lui donner. Ce qui excite ainsi les hommes les uns contre les autres, ce qui les fait s'entr'égorger, c'est une passion qui est solidement ancrée dans les âmes, à ce qu'il paraît, puisqu'elle se trouve être chez ceux qui, depuis cinquante ans, parlent de liberté, chez ceux qui s'appellent les libéraux. Or, cette passion, que voulez-vous qu'elle soit, sinon le despotisme, la domination de l'homme sur l'homme au nom de ce qu'on nomme les opinions politiques, sociales, ou religieuses? Quels sont les véritables moteurs de la guerre civile des Suisses, guerre impie, guerre excécrable, guerre souillée par des actes où la fureur a été poussée jusqu'à l'idiotisme? Les véritables moteurs de cette guerre, ce sont, d'une part, le gouvernement français, par l'appui secret qu'il a promis à la ligue des cantons appelée le Sonderbund, par les promesses perfides qu'il a faites, dit-on, aux chefs de la ligue, trahis ensuite et lâchement abandonnés au moment du combat; ce sont, d'autre part, les organes de la presse du gouvernement, lesquels ont excité le Sonderbund, lui parlant à tort et à travers de patriotisme et d'indépendance; ce sont enfin (et ceux-là sont les plus coupables, car c'est d'eux qu'on devait attendre sagesse, lumière, et vérité), ce sont, disons-nous, les journaux du parti politique de l'opposition, depuis l'opposition la plus modérée jusqu'à celle qui se vante d'être radicale, depuis le *Constitutionnel* jusqu'à la *Réforme*.

Oui, nous les accusons, ceux-ci, de s'être faits les auxiliaires du gouvernement français, dans cette malheureuse affaire de la Suisse. Pourquoi en effet ont-ils poussé la Diète, l'ont-ils exaltée dans son prétendu droit, dans sa prétendue raison d'Etat? Combien il est vrai de dire que les passions politiques obscurcissent l'entendement! Ces libéraux, qui ont, tant de fois, honni avec justice les guerres de religion! ces libéraux qui ont affiché, professé le dédain le plus complet, et le plus ridicule aussi, il faut l'avouer, pour les questions religieuses, ces libéraux dont la devise, chacun aurait pu le croire, devait être celle-ci :

L'intolérance est fille des faux dieux;

ces libéraux sont aussi intolérants que les plus intolérants des hommes; et ils fomentent des guerres de religion; et ils se font protestants avec des protestants pour se battre de cœur et d'âme, sinon de corps, contre des catholiques!

Qu'ils ne viennent pas nous crier que la religion est à part, dans l'affaire de la Suisse; que les Jésuites ne sont pas la religion; qu'il s'agit uniquement des menées hypocrites et des manœuvres anti-sociales de ces Jésuites. Les Jésuites sont catholiques. Tout en répandant la superstition, ils enseignent le catholicisme; car, de nos jours, catholicisme et superstition se touchent au point de n'être qu'un. Donc, si l'on poursuit les Jésuites, on poursuit le catholicisme.

Ce qui distingue les Jésuites entre toutes les sectes du catholicisme et toutes les congrégations religieuses, ce qui fait en même temps leur force, c'est que, voulant s'assurer un grand empire sur le temporel, voulant s'acquérir en les dominant le plus grand nombre des âmes, ils ont pris le parti de se servir, pour remuer le monde à leur profit, d'un levier puissant, et qu'ils ont appris à manier avec une adresse incomparable et diabolique, le levier des passions humaines. Ils ont étudié le cœur humain, et, avec une pénétration qui rarement est en défaut, ils ont conçu comme système que la vanité de l'un, l'orgueil d'un autre, la lâcheté d'un troisième, la témérité et l'insolence d'un quatrième, l'avarice, la gourmandise, la luxure de ceux-ci, la prodigalité de ceux-là, la fourberie, la dissimulation, la crédulité imbécile de tous, devaient être mis en jeu souvent, flattés parfois, en tenant compte des conditions de fortune et de position sociale, comprimés rarement, mais toujours considérés. Leur casuistique si célèbre n'a été que l'appropriation d'une certaine morale facile à tous les petits calculs que font d'elles-mêmes les consciences humaines pour arranger la vertu et le bien à leur taille et à leur convenance. Si donc les Jésuites sont de grands dominateurs, c'est que le *Jésuitisme* n'est pas seulement en eux, mais en dehors d'eux, et dans leurs plus bouillants adversaires. Si les Jésuites sont pleins de ressources dans la défaite et toujours invaincus, c'est qu'ils sont réfléchis, comme dans un miroir, par leurs propres ennemis. Une grande portion de l'Humanité a horreur des Jésuites, et les repousse, et les condamne, et les poursuit de sa haine, sans voir que le mal qu'elle croit seulement dans les Jésuites, est aussi en elle, et lui ronge le cœur. Et voyez, en effet, combien la langue des hommes a parfois d'admirables instincts. On a si bien senti la vérité de ce que nous disons, que ces expressions *jésuite* et *jésuitisme* sont devenues, en général, des qualifications d'un certain état de l'âme, et synonymes de fourberie et de dissimulation.

Mais s'il est vrai que les Jésuites sont ce que nous venons de dire, s'il est vrai que leur société est empreinte de ce caractère particulier que nous lui trouvons, il n'en est pas moins vrai aussi que c'est une véritable congrégation catholique, et qu'à ce titre uniquement elle a trouvé secours et refuge, en Suisse, dans les cantons où elle se tient. Donc, quand la Diète, à la tête des cantons protestants, a impérieusement ordonné aux cantons catholiques de chasser les Jésuites, elle a porté atteinte à la liberté religieuse de ces cantons, en se targuant d'une décision despotique de la majorité.

Que les libéraux français se tournent de tous côtés pour faire prendre le change; qu'ils mettent en avant tant qu'ils voudront la raison d'état, nous leur répéterons éternelle-

ment qu'au fond il s'agit de religion et de liberté religieuse, et qu'en excitant la Diète, ils ont causé une guerre de religion, eux, les Voltairiens, eux, les hommes de la tolérance, eux qui devraient avoir pour devise :

L'intolérance est fille des faux dieux.

Ils se sont rendus complices de protestants guerroyant contre des catholiques ; et, de même que ces protestants ont failli à leur principe de la liberté d'examen, de même les libéraux ont failli à leur principe de la tolérance.

Maintenant qu'ils rougissent de leur ardeur belliqueuse, et qu'ils cessent de sonner la trompette des combats ; c'est ce qu'ils ont de mieux à faire.

Jusque là, nous avons le droit de leur interdire de prononcer le mot de liberté, qu'ils ont sans cesse à la bouche, sans le comprendre. La liberté! il faudrait en voiler l'image, car elle vient de recevoir un outrage sanglant. Les montagnes et les vallées de la Suisse frémissent encore sous les pas des soldats impies qui ont consommé cet outrage.

Ah ! la guerre ! Des semblables! des frères ! des hommes que nourrit le même sol, que le même sol a vus naître, se ruant les uns contre les autres comme des bêtes sauvages, se déchirant, dévastant leur patrie, tuant leurs troupeaux, incendiant leurs charrues et tous leurs instruments de culture, teignant les prairies de sang humain, mêlé à celui des animaux, quel spectacle ! et qu'il fait beau se réjouir de pareilles choses !

Voilà comment la vieille politique du libéralisme sait résoudre les questions! La question des Jésuites divise la Suisse ; la vieille politique n'a pas d'autres conseils à donner que celui-ci : Expulsion ou extermination des Jésuites. Et pourtant il s'agit de liberté, de liberté de conscience, de liberté religieuse, il s'agit de liberté des sectes.

Il y avait une autre solution; mais la vieille politique du libéralisme ne pouvait en vouloir. Un seul journal, un journal de province, l'a donnée, cette solution ; mais sa voix s'est perdue sans écho. Ce journal, c'est l'*Eclaireur*. Qu'on nous permette de nous citer nous-mêmes, puisqu'on nous a laissé l'avantage d'être les seuls de notre opinion.

« Une des causes de la haine qu'on porte aux Jésuites, »avons-nous dit dans ce journal, c'est qu'on les regarde »avec raison comme les plus grands ennemis de la liberté »humaine. Il semble cependant qu'il soit réservé à ces »sectaires qu'en tant de lieux l'on redoute, et que tant »d'hommes proscrivent dans leur âme, à ces sectaires qui, »de tout temps, depuis qu'ils existent, ont exercé une su»prême intolérance, d'être le premier exemple de l'ap»plication d'un principe tout contraire au leur, le prin»cipe d'une tolérance universelle. Et cette application »sera leur mort. Mais voilà ce qu'on ne sent pas. On »poursuit les Jésuites avec fureur et aveuglement, sans »comprendre que sous leur robe noire ils cachent la liberté »qui pleure sous les coups dont on croit les atteindre, et »qu'ils cesseraient de vivre le jour même où on leur dirait: »Vivez, et que toutes les sectes, vos rivales, vivent en face »de vous. Les gouvernements ne s'y trompent pas, eux. »Celui de France, par exemple, aime beaucoup les Jé»suites; mais il ne les aime pas tant, qu'il ne redoute »encore davantage (et en cela il a tort) le principe de »la liberté des sectes. Aussi a-t-il fait semblant de donner »satisfaction au sentiment de la foule, qui, haïssant instinc»tivement les Jésuites, excitée par la presse et par les pro»fesseurs, demandait leur proscription. Le gouvernement »français est parvenu à escamoter les Jésuites en les pro»tégeant dans l'ombre, et la foule s'est mise à applaudir. »Le gouvernement savait bien que ce qu'il faisait disparaître »en réalité, ce n'étaient pas les Jésuites, mais le principe »de la liberté des sectes. »

C'est la première fois que nous les prononçons dans la *Revue*, ces mots qui, selon nous, inaugurent toute une politique nouvelle : LA LIBERTÉ DES SECTES ! Oui, liberté des sectes! et notre conviction profonde est que ce principe, s'il eût été proclamé en Suisse, eût peut-être prévenu la guerre civile ; car il est de l'essence de ce principe de prévenir toute espèce de guerre.

« Il y a quatre ou cinq ans, avons-nous dit encore dans »l'*Éclaireur*, le docteur Strauss, rationaliste allemand, au»teur d'une *Vie de Jésus*, vint ouvrir des cours à Fribourg »ou à Lucerne, peut-être même dans un canton protestant »(les protestants sont aussi intolérants que les catholiques). »Dans ses cours, le docteur Strauss prêchait le Voltairia»nisme, et faisait un examen raisonné des sources de la »religion chrétienne. Nous ne sommes point partisans des »idées du docteur Strauss, qui va jusqu'à nier l'existence »de Jésus-Christ. Il n'en est pas moins vrai cependant »qu'en ouvrant des cours, le docteur Strauss exerçait un »droit sacré. Or ce droit ne fut point respecté. De sourdes »menées soulevèrent le sentiment public contre le docteur »Strauss. Le gouvernement cantonnal lui intima l'ordre de »suspendre ses leçons et de partir. Les paysans lui jetèrent »des pierres. C'est ainsi qu'on outragea indignement, dans »la personne du docteur Strauss, la liberté de penser, la »liberté d'examen, et toute la philosophie. Admettons, par »une supposition qui peut-être se trouve être la vérité, »admettons que ce soient les Jésuites qui aient fait com»mettre cet acte infâme! Là serait le principe du mouve»ment qui s'est opéré en Suisse contre les Jésuites; là »serait la source de la guerre qui se poursuit à cette heure. »Dans cette hypothèse, la Diète avait un beau rôle à pren»dre, un rôle qui l'eût mise d'un seul coup à la hauteur »des besoins de l'Humanité ; c'était d'élever à la dignité »d'un principe du *droit des gens* la liberté religieuse. »Devait-elle, en effet, s'adressant aux Fribourgeois ou »aux habitants de Lucerne, aux cantons catholiques qui »forment aujourd'hui le Sonderbund, leur parler en ces »termes : — Au nom de la majorité et du droit du plus fort, »vous avez chassé le docteur Strauss; au nom de la majo»rité et du droit du plus fort, nous vous enjoignons de »chasser les Jésuites. — En fait, c'est ce qui arrive ; et »après l'intolérance à coups de pierres, est venue l'intolé»rance à coups de canon. Et c'est ainsi que la Diète se »trouve au-dessous du rôle des despotes les plus vulgaires, »appliquant grossièrement la peine du talion. Combien elle »eût été grande, si elle se fût exprimée dans un sens tout »contraire, si elle eût dit : — Ce qui fait l'essence de notre »Suisse, c'est la liberté. C'est au cri de liberté que nous »avons secoué le joug de l'oppression étrangère ! C'est la »liberté qui a cimenté l'alliance de nos cantons ! Or la »liberté est le besoin de toutes les âmes ! Nous ne souffri»rons donc pas que la liberté soit violée sur notre terri»toire. Vous donc qui avez proscrit un étranger, lequel »venait enseigner parmi nous, nous ne vous dirons point »de fermer vos collèges et d'en chasser les docteurs; non, »nous ne dirons point aux cantons catholiques de proscrire »les Jésuites. Mais nous dirons à tous les cantons : Ouvrez »vos frontières aux hommes qui désirent avoir chez vous »des écoles, aux sectes qui voudraient s'y établir, aux as»sociations religieuses qui viendraient y planter leur tente. »Le salut de la Suisse et sa confédération sont à ce prix.

» Quel beau spectacle la Suisse eût alors donné au monde, »et quel bel exemple ! Combien la guerre qui déchire au»jourd'hui ses entrailles et fait couler le sang de ses fils, »combien cette guerre inhumaine, impie, cette guerre illé»gitime par laquelle on croit sans doute réparer le mal en »commettant le mal, aurait eu de grandeur et de légitimité, »ayant pour but et pour cause l'établissement de la liberté »humaine ! Mais que disons-nous? La guerre n'eût point »éclaté, il n'y aurait point eu de guerre; car les cantons »qui forment la ligue eussent compris le langage de la »Diète, et eussent été convaincus de la justice de sa de»mande. »

Qu'auraient-ils pu répondre en effet à ce raisonnement : Vous êtes catholiques, et vous pensez avoir la vérité. Or il

est impossible que cette vérité ne suffise et ne convienne qu'à vous seuls. Si elle vous convient, c'est qu'elle conviendrait de même à tous les peuples, à toute l'Humanité. Vous devez donc désirer qu'elle soit répandue. Mais comment pouriez-vous espérer de la répandre, de la propager, sans rencontrer sur vos pas des hommes qui, de même que vous, prétendront avoir la vérité, et une vérité contraire à la vôtre? et comment seriez-vous entendus de ceux-ci, si vous ne consentiez, de votre part, à les entendre, si vous ne leur accordiez la liberté de s'exprimer publiquement? Donc vous devez admettre, dans l'intérêt même de l'enseignement de votre religion, la liberté d'enseignement, dès-lors toutes les variétés de sectes enseignantes; donc vous devez accepter la liberté des sectes.

Qu'il serait bienfaisant que tous les partis sans exception, illuminés tout-à-coup sur les conséquences heureuses de ce principe de la liberté des sectes, délaissassent enfin la vieille politique!

Assez longtemps la vieille politique a gouverné le monde; car, jusqu'à ce jour, le monde n'en a point connu d'autre.

C'est la politique du sabre; elle s'appelle domination. C'est la politique qui juge, qui condamne, qui emprisonne ses adversaires, quand elle est au pouvoir. C'est la politique des palinodies, des parjures, des délations, des mensonges, quand elle se manifeste dans la presse du pouvoir. C'est la politique craintive, méticuleuse, au service des petites ambitions, des petites personnalités, des petits égoïsmes, quand elle se manifeste dans les journaux de l'opposition. C'est la politique qui pousse à l'émeute quand même, à la révolution quand même, aux ténèbres et à la mort quand même, lorsqu'elle se montre au sein des partis purement révolutionnaires.

C'est la politique rusée, la politique déloyale, qui ne reconnaît les faits et les actes que s'ils viennent confirmer l'opinion qu'elle soutient.

C'est la politique qui crache l'injure au visage parfois, et lance la provocation à découvert; mais c'est aussi la politique qui se tient dans les défilés, qui aime les embuscades et les surprises, et fuit généralement le grand jour et la bataille au grand jour; car elle a inventé cette lâche méthode: *la conspiration du silence.*

Cette politique-là met les partis en présence et leur souffle la guerre, non une guerre de persuasion réciproque, mais une guerre de destruction, par tous les moyens honteux et qu'on n'avoue pas; ces moyens où l'on prend son ennemi par derrière, en dissimulant son attaque, où on le calomnie au coin du feu, loin de lui, par commis-voyageurs, dans les villes où l'on sait qu'il a des adhérents.

On parle d'obscurantisme: s'il est une politique qui vive d'obscurantisme et qui mette la lumière sous le boisseau, c'est assurément la vieille politique.

On parle d'une politique qui endort: s'il est une politique endormeuse, c'est encore la vieille politique. Voilà cinquante ans qu'elle berce les peuples d'espérances chimériques, de promesses irréalisables, avec des paroles sonores. N'est-ce point elle qui met en avant les grands principes, pour en tirer de petites conséquences? elle qui parle de patrie, de nationalité, sans avoir aucune idée vraiment élevée sur ce que doit être la patrie, parcequ'elle ignore ce que c'est que l'homme et ce que c'est que l'Humanité? elle qui, osant proférer cette sainte devise, Liberté, Fraternité, Égalité, entend par liberté *la liberté politique;* par fraternité, l'*aumône* et la *taxe des pauvres;* par égalité, l'égalité *devant la loi,* et non *dans la loi?* elle qui n'a aucune science politique, qui n'en cherche pas, et qui dit n'en avoir pas besoin? elle, enfin, qui ne s'occupe nullement des questions d'organisation, des questions de subsistance, des questions de population, et qui croit bonnement que ces questions sortiront toutes résolues des flancs d'un mouvement révolutionnaire, comme Minerve est sortie tout armée du cerveau du maître des dieux?

Arrière donc la vieille politique! Il est temps d'évoquer une politique nouvelle!

La politique nouvelle se réduit à un seul principe: LIBERTÉ DES SECTES.

Quand on observe les sociétés de l'Europe, en d'autres termes les corps politiques, les Etats, on est frappé de la dissolution qui les mine intérieurement. Par quoi un Etat, en effet, révèle-t-il qu'il est dans des conditions de force et de vitalité? Par son unité sans doute. En laissant de côté l'unité religieuse, qu'on nous cite, en Europe, l'Etat qui réalise seulement l'unité politique. On ne nous parlera point de l'Espagne, du Portugal, de l'Italie, ou de la Suisse, apparemment. Mettra-t-on en avant les Etats absolutistes du nord, c'est-à-dire l'unité despotique, l'unité dans l'absorption, l'unité dans le non-être? Qui ne sait d'ailleurs que la conspiration travaille sourdement les entrailles de ces États? On ne songera pas non plus à nous opposer l'Angleterre, avec ses séparatistes irlandais, ses partis de tous genres, ses luttes continuelles des chambres, et tous les germes épanouis de la division qui résulte fatalement de l'antagonisme admiré de Montesquieu? Reste donc la France. Mais l'unité de la France, considérée comme corps politique, ressemble à celle de la Grande-Bretagne; et c'est tout simple. Notre malheur, après tout, est que la ressemblance ne soit pas encore assez parfaite, et que nous n'ayons pas tous les bénéfices de la constitution que nous avons empruntée à notre voisine d'outre-Manche; car alors nous serions bien plus près que nous n'en sommes de la politique nouvelle.

Mais enfin il est trop évident que l'unité politique n'est nulle part en Europe. Partout, en tout lieu, dans tout pays, ce qu'on appelle l'État est en dissolution. Disons plus; ce mal atteint les nations elles-mêmes dans leurs éléments constitutifs. Nous avons eu déjà occasion d'exprimer dans l'*Eclaireur* notre sentiment à cet égard, en ce qui concerne la France. « Nous savons bien, avons-nous dit, qu'à ce mot »de dissolution, que nous appliquons à la France entière, on »va nous répondre que nous prenons les illusions de notre »esprit pour des réalités. Mais voyons: n'est-il pas vrai que »la France, depuis 1815, s'est traînée à la remorque de »l'Angleterre, et que n'ayant pu vivre d'une vie propre, »elle s'est mise à vivre d'imitation? N'est-il pas vrai que, »contrairement à ses instincts, qui la poussaient plutôt vers »l'agriculture, elle s'est lancée dans l'industrie et le com»merce? N'est-il pas vrai que l'industrie et le commerce ont »toujours été grandissant, et ont rapidement infiltré dans »les âmes l'égoïsme qui est de leur essence? que de là il »est résulté de la part de ceux qui en avaient le privilége »le mépris pour la qualité de citoyen et un trafic honteux »des droits de cité; puis, comme conséquence, un dédain »chaque jour plus évident pour ces mêmes droits de la part »des exclus? Et si tous ces phénomènes ne paraissent pas »des indices suffisants de dissolution, il en est d'autres qui »sans doute paraîtront plus concluants. Qu'on nous ex»plique comment il est possible d'accorder cette force uni»taire, cette vitalité que conserverait encore la France, »avec cet oubli si facile de sa gloire passée qui lui a fait sup»porter de descendre au rang des nations de second ordre. »N'est-ce pas en vain qu'ont passé devant elle toutes les »péripéties du drame de trahison joué par son gouverne»ment? La Pologne, l'Italie, abandonnées; l'Espagne, l'E»gypte, trahies; la Suisse menacée sourdement, l'Autriche »approuvée dans ses forfaits, l'Angleterre toujours obéie, »et enfin le Portugal assassiné dans un coupe-gorge! en »faut-il plus pour montrer la France couchée dans un »tombeau!»

Aujourd'hui sans doute l'on pourrait essayer de réfuter ces paroles, en nous disant que la France se réveille et sort de son tombeau; et l'on nous donnerait pour preuve les banquets réformistes. Mais les banquets réformistes nous paraissent bien plutôt une manifestation instinctive de ce que nous appelons la politique nouvelle qu'une preuve en faveur de l'unité nationale. Où voit-on, par exemple, qu'un

même esprit, qu'une même foi politique et sociale ait inspiré les banquets ? La Réforme électorale ? C'est un moyen cela, c'est la cause occasionnelle des réunions ! Qu'on lise les discours de tous les orateurs, on y verra les idées les plus disparates et les plus contradictoires. S'entend-on sur ce que doit être cette réforme électorale ? Les uns se contentent d'une diminution du cens qui confère l'électorat, les autres veulent l'adjonction des capacités, d'autres encore demandent que tout garde national soit électeur, d'autres enfin réclament cette qualité pour tous les Français sans distinction. Parmi ces derniers, que de nuances diverses ! Vote au chef-lieu, vote à l'arrondissement, élection à deux degrés, élection directe, sont toutes choses qui divisent nos réformistes, et créent parmi eux autant de partis qu'il y a de banquets.

Il en est qui prétendent que l'unité sociale se fonde avec ces trois mots : *souveraineté du peuple*. Cette souveraineté du peuple consiste toutefois, suivant ceux-là, uniquement en ce que chacun a le droit de déposer son vote dans l'urne électorale. L'unité existe, la nation est constituée par ce seul fait, et le peuple est souverain. Quoi donc ! le peuple sera souverain dès le moment que chacun sera électeur? C'est là toute la souveraineté du peuple ? Et après le vote et la création de l'assemblée législative, le peuple doit retourner à ses travaux, c'est-à-dire à ses misères, à sa dure condition, à sa servitude, et courber le dos comme de coutume sous le joug écrasant du capital? attendre que ses députés se soient accordés sur les moyens de soulager ses maux, de lui faire la vie à bon marché, comme on dit, ou aient organisé le travail, comme on dit encore; ce qui, tout seul, ne veut rien dire, ou ne signifie pas autre chose qu'une enrégimentation des ouvriers dans les ateliers fondés par l'Etat? Si votre souveraineté du peuple n'est que cela, les rêveurs et les chercheurs de nouvelles doctrines, comme vous les appelez dédaigneusement, politiques du jour, ont mission de rêver et de chercher encore.

Les banquets réformistes ne peuvent donc nous apparaître que comme une expression du besoin qu'ont les hommes de se réunir et de se communiquer leurs idées.

Les esprits attendent quelque chose et appellent de leurs vœux une lumière, une vérité nouvelle sur la politique, sur la science, sur la religion. On ne se rend pas bien compte de cela, on s'exalte pour des mots, tant on a besoin de vivre, tant on a besoin que les mots renferment des idées.

Ce qu'on attend ne viendra que par ce que nous appelons la politique nouvelle. C'est cette politique qui permettra à la vérité de se faire jour, à la science de se montrer.

Que la vérité politique, sociale, religieuse, soit au concours; que tous ceux qui croient la posséder, soient libres de la manifester par des associations, par des enseignements!

Que tous les partis, y compris le parti du pouvoir lui-même, le parti conservateur, sortent de l'antre de ténèbres où ils forgent les uns contre les autres des armes perfides, et qu'ils se posent en plein soleil !

Que toutes les libertés soient proclamées par l'Etat lui-même : liberté du commerce sous le nom de libre-échange, liberté de la médecine, liberté sans borne de la presse, liberté d'enseignement, liberté d'association, liberté religieuse;

Liberté pour les conservateurs, liberté pour les dynastiques, liberté pour les démocrates d'avoir des assemblées pour se concerter et s'entendre;

Liberté pour les catholiques, liberté pour les protestants, liberté pour les juifs, liberté pour toutes les sociétés religieuses d'avoir des écoles, de faire des enseignements et de pratiquer leur culte;

Liberté pour les Fouriéristes, liberté pour les Communistes Icariens de se grouper, et d'essayer des phalanstères ou des communes.

Avec toutes ces libertés, la tranquillité de l'Etat serait garantie par un engagement sacré et inviolable, de la part des partis, des groupes, des associations, d'avoir vis-à-vis les uns des autres la plus entière tolérance, de n'employer d'autre arme que la persuasion, de ne viser à aucun renversement des choses établies, mais de n'ambitionner que la conquête pacifique des âmes.

Voilà ce que nous appelons la politique nouvelle. La politique nouvelle, ce sont les sectes, c'est le régime des sectes, c'est la liberté des sectes.

Une loi d'organisation sociale, politique, et religieuse, c'est là ce qu'appelle monde et ce qui donnera l'unité au monde.

Cette loi existe; elle apparaîtrait, elle se montrerait dans une secte.

Et le monde la voyant, et voyant en face d'elle toutes les doctrines, toutes les politiques, toutes les associations, toutes les sectes, ferait un choix.

Et le monde la choisirait.

Et voilà pourquoi nous appelons les sectes.

Là où il n'y a point de religion nationale, de science sociale, politique, et religieuse, organisée; là où il n'y a point de lien entre les hommes, il faut les sectes.

Car les sectes feront éclore, feront connaître, feront vivre cette science sociale, politique, et religieuse, cette loi d'organisation, ce lien pour les hommes, cette unité.

Donc POLITIQUE NOUVELLE, c'est-à-dire liberté d'associatiov, liberté religieuse, LIBERTÉ DES SECTES.

LUC DESAGES.

DE

L'ESPRIT DE PAIX

ET DE

FRATERNITÉ HUMAINE.

CHANTS NATIONAUX. — CHANTS POPULAIRES.

Les chants sont la première et peut-être la plus haute expression du sentiment religieux. Aux époques de civilisation primitive, comme aussi aux époques de rénovation, de révolution, paroles et musique s'élancent de la même poitrine; et l'on a ces œuvres sublimes destinées à faire le tour du monde, dont notre *Marseillaise* est la plus récente expression.

Mais là ne se borne pas encore le rôle que peut jouer le chant populaire. Dans leur admirable langage, les Latins appelèrent d'un même nom les poètes et les prophètes; reconnaissant, comme d'instinct, que les uns et les autres étaient animés du souffle divin, que les uns comme les autres avaient le don de lire dans l'avenir. En effet qu'on y regarde bien; et on trouvera qu'il n'est pas de grand poète, quelque attaché qu'il semble au présent, dont le regard ne se lève, pour y plonger, vers des horizons inconnus. Les uns, par une erreur qui fit longtemps partie des dogmes religieux, cherchèrent en arrière ces horizons au delà desquels l'Humanité devait trouver le bonheur; mais qu'importe où ils placèrent leur âge d'or, s'ils crurent à cet âge d'or? Par nature, le poète veut, chante la félicité parfaite pour les autres et pour lui-même. L'harmonie forme l'essence de sa nature : or l'harmonie, qu'est-ce, sinon le bien, le beau, le vrai; le bonheur, en un mot?

Chants nationaux, chants populaires; ces deux titres divers, mis en tête de notre article, sembleront à bien des gens n'offrir qu'une seule et même idée. Il n'en est pas ainsi pourtant, bien que, dans le discours, on les confonde souvent.

Les chants nationaux sont, leur nom l'indique assez, propres à

une seule nation, c'est-à-dire à une seule famille. Ils ne reflètent trop souvent que des passions haineuses; ils sont l'expression de l'antagonisme entre des individualités collectives, soit de nationalités, soit de castes différentes. S'ils sont purement nationaux, on ne peut guère les tirer de leur sol natal que comme des curiosités; transplantés ailleurs, ils n'intéressent que les seuls érudits.

Les chants populaires, au contraire, peuvent s'étendre à tous les peuples. Ils reflètent des pensées générales humaines, non individuelles ou nationales; des sentiments d'amour, plus que de haine. D'un bout à l'autre du monde, ils sont compris des populations les plus diverses, pour peu qu'on les traduise dans la langue de chacune; parceque ces chants sont véritablement peuple, c'est-à-dire véritablement humains. Et ce que nous disons est si vrai, que parfois on s'étonne de voir reproduits, à des milliers de lieues, par des poètes populaires qui ne furent nullement lettrés, qui par conséquent ne se sont pas connus, des idées, des sentiments tellement identiques qu'on dirait les mêmes pièces traduites de l'une en l'autre langue.

En faisant un recueil de chants populaires, sans doute Herder eut conscience qu'il travaillait encore à cette histoire, malheureusement trop dépourvue d'unité et de synthèse, qu'il intitula *Idée de l'Humanité*. Les traits qu'il recueillit çà et là des lèvres de quelques membres épars de la grande famille, ceux qu'ont rassemblés après lui des philosophes, des érudits et des artistes, sont des matériaux qui, un jour, serviront, nous n'en doutons pas, à faire la véritable histoire universelle, celle de la grande unité humaine.

Lorsque l'Eglise chrétienne, espérant enserrer le monde entier dans son sein, se donnait fièrement par anticipation le nom de *Catholique*, elle eut des chants religieux et populaires à la fois. N'était-ce pas chose belle et touchante que d'entendre, au même jour, à la même heure, le monde chrétien entonner ce *Veni Creator*, que la tradition attribue à Charlemagne, ou bien ce sublime *Vexilla regis*, que pour notre part nous croyons l'œuvre d'une femme (1)?

Mais voilà que se brise la communauté catholique, et en même temps se fractionne le monde chrétien; le monde laïque se divise. Le globe terrestre tremblera dans la main du César d'Occident, comme la triple couronne au front du successeur de S. Pierre. La Chrétienté va perdre l'unité qui faisait sa force; et au seizième siècle, en même temps que se forment les nationalités politiques, le Protestantisme, religion de l'individualité, tendra à établir des nationalités religieuses. L'unité chrétienne va périr; elle doit disparaître pour faire place à la véritable unité, à l'unité *humaine*.

Alors apparaissent des chants nationaux, des appels à la guerre, cris féroces et barbares, dignes parfois de servir de chant à des nations d'anthropophages. Mais alors le grand Luther, qui fut poète et musicien, entonne de magnifiques cantiques, où la foi en Dieu, la confiance en l'avenir, l'amour de l'Humanité, dominent de haut les sentiments de haine et d'intolérance.

La voix de Luther est peut-être la seule de toutes celles qui se sont élevées dans le sein du Protestantisme qui ait ce caractère religieux, véritablement populaire. Pour trouver, en avançant dans l'histoire, quelque chose d'analogue, il nous faut traverser près de trois siècles.

La Révolution française, cette plus grande des évolutions humaines depuis le Christianisme, devait redonner au monde un chant véritablement populaire; chant de guerre encore, hélas! mais chant d'une guerre sociale, qui, au lieu de mener à de stériles conquêtes de territoire, va droit à la conquête sainte et féconde des trois termes de la Société nouvelle: LIBERTÉ-FRATERNITÉ-EGALITÉ. Depuis que nos armées fraternellement révolutionnaires marchèrent pour la première fois au pas de charge contre l'ancien régime, aux sons de ce chant sacré, combien de révolutions partielles n'ont-elles pas été tentées aux accents de cet hymne populaire? La Grèce comme l'Irlande, l'Espagne comme l'Italie, diversement opprimées, mais toutes sous le joug, n'ont pu trouver rien de mieux que le chant d'un sous-lieutenant français pour exprimer leur plainte, pour révéler leurs aspirations.

Hâtons-nous de le dire pourtant: à nos yeux la *Marseillaise* ne peut être un chant populaire que pour une époque de transition. Le souffle qui l'anime est le souffle du Dieu des combats, l'avenir ne connaîtra que le Dieu d'amour. Son poète véritable sera le chantre de la paix universelle, de la fraternité humaine, de la religion enfin.

Et tout ne présage-t-il pas cette ère d'une poésie nouvelle que nous annonçons? Ecoutez, écoutez le poète à la fois national et populaire de notre temps; écoutez Béranger. Fils légitime de notre Révolution, lui qui chanta la guerre, le triomphe, la gloire des armées françaises; d'une voix émue, il convoque tous les peuples à la Sainte-Alliance:

Pauvres mortels, tant de guerre vous lasse,
Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil;
D'un globe étroit divisez mieux l'espace,
Chacun de vous aura place au soleil.
Tous attelés au char de la puissance,
Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

Heureusement ces beaux chants sont dans la mémoire de tous; et les esprits les plus rétrogrades eux-mêmes les répètent, les acceptent comme la haute expression du sentiment général.

Mais quel est cet autre chant que nous avons entendu, il y a quelque vingt ans, et qui venait d'au-delà des Alpes? Nous le comprîmes dès lors, bien qu'il fût en une langue étrangère, et nous l'aimâmes, parceque, lui aussi, nous le sentîmes populaire, en même temps que national; parceque, dans ses belles et puissantes strophes, nous trouvâmes l'appel à la paix, en même temps que le cri de guerre.

Voici ce chant, beau encore de sentiment, bien que dépourvu des charmes d'un rythme énergique, des harmonies d'une versification virile et douce à la fois, à laquelle l'idiôme lombard, dont se sert M. *Berchet* (1), l'auteur de la pièce que nous allons donner à nos lecteurs, se prête admirablement:

JULIE.

« La loi est proclamée, on a entendu sonner la cloche; c'est le jour des conscrits. — Convoqués à l'église, ils sont là, rangés en cercle dans le chœur: une urne est au milieu d'eux. Ils sont au nombre de sept, les hommes que doit fournir la commune. — Les sept billets reposent dans l'urne; et chacun des assistants s'approche, le frémissement dans l'âme.

» Mais ne sont-ils pas tous citoyens de l'Italie? Et pourquoi, si l'ennemi menace la frontière, ne partent-ils pas tous, désireux de sauver la patrie? — Ce n'est plus la patrie qui les appelle aux armes. Soumis à une nation qui parle une autre langue, s'ils combattent pour elle, ce sera afin de rendre plus lourd encore le joug qui pèse sur eux.

» Et cette foule ainsi serrée dans le temple, que veut-elle, aussi bien que cette autre foule haletante qui se presse sous le porche, en se plaignant de ne pas bien voir ce qui se passe au fond de l'église? Peut-être cette multitude veut arracher ses frères au péril qui les menace; et sans doute elle va courir aux armes pour chasser l'étranger, au noble cri de liberté!

» Cette population, qui remplit l'église et ses abords, habite la montagne: elle a entendu la cloche; elle s'est mise en route, et est accourue à la ville, semblable aux enfants qu'attire le bruit. Tout ce qu'elle veut, c'est de savoir ce qui se passe, d'épier ce qu'on dit, de recueillir les plaintes; et demain elle en parlera sans colère et sans douleur.

» Il n'y a donc pas de sang dans leurs veines, il n'y a donc pas de vie dans leur cœur! La haine du joug allemand ne les dévore donc point? Esclaves attachés à la glèbe, sous le joug de maîtres stupides, ils sont devenus stupides et insensibles comme leurs tyrans; et, tremblants de peur, ils ne cessent de se dire tout bas: A quoi bon la douleur, ou la révolte? ne sommes-nous pas nés pour servir?

(1) Nous n'hésitons pas à attribuer à la reine Radegonde, abbesse du couvent de Sainte-Croix-de-Poitiers, morte en 587, l'hymne *Vexilla regis*, que les faiseurs d'histoires littéraires prêtent à Fortunatus. Rien dans l'œuvre du poète évêque (et les vers qu'on a de lui sont nombreux) ne saurait, ce nous semble, le faire croire capable d'une telle composition. Ce qu'on sait de Radegonde autorise la proposition contraire; et il serait tout naturel que, liée d'amitié comme elle le fut avec Fortunatus, elle eût voulu, soit par affection, soit par modestie, mettre son œuvre sous le nom de celui-ci.

(1) M. Berchet est d'origine française.

»Les misérables!... Mais les pères de ceux que menace le sort, que font-ils? — On les voit accourir pensifs; ils s'avancent cherchant de leurs tristes regards leurs filles, leurs brus et leurs femmes, qui, pleurantes, se pressent à l'entour de l'autel. Toutes, à l'aube matinale, elles se sont dites heureuses par ces beaux jeunes hommes, leurs fils, leurs frères, ou leurs fiancés. Qui sait si le soir elles pourront, comme de coutume, les contempler avec amour dans leur paisible sommeil.

»Mais tandis que la foule s'émeut et bruit, que fait cette femme immobile, dont l'attitude ne ressemble à l'attitude d'aucune autre? On ne sait quoi maîtrise le plus son âme, la colère ou la douleur. Elle ne baisse pas la tête; elle ne se voile pas le visage, ainsi que font plusieurs; elle ne parle pas, elle ne pleure pas. Levant vers les cieux un œil où se peignent les agitations de son âme, elle ne distingue rien, elle ne voit rien de ce qui se passe autour d'elle.

»Cette femme, c'est Julie, c'est une mère... Elle a porté dans son sein et nourri deux fils. Maintenant elle se demande si elle les aura vus grandir en vain tous deux. — Déjà l'un d'eux est perdu pour elle. C'est l'exilé, toujours présent à son cœur. Il erre en fugitif dans les vallées désertes. Il quitta l'Italie le jour où l'inaction lui sembla le moindre des crimes que pût commettre un Italien sujet de l'Autriche.

»Quel adieu plein de larmes ce fut pour Julie! Et maintenant elle tremble pour l'autre frère. Un mouvement de l'urne peut le lui ravir. — Quoi! Carlo serait soldat? Il porterait la blanche livrée des oppresseurs; il ceindrait une épée qu'aiguiserait l'Autrichien?

»Poussée par le terrible génie de la douleur, la pauvre mère anticipe les temps: elle va au devant des peines qui peuvent l'atteindre, et cherche à lire l'avenir aux rayons d'un jour qui n'est pas né. — En imagination elle suit un corps qui marche au bruit des trompettes guerrières; elle suit une armée qui descend les Alpes: la voilà dans un camp, au sein d'une vaste plaine.

»Mais d'autres enseignes, d'autres soldats, débouchent dans cette plaine par d'autres sentiers. Ils accourent pour couper la route aux premiers. D'un côté on crie: « Italie! Sauvons la patrie opprimée; » de l'autre côté, on jure en langue tudesque de la maintenir sous le joug; et les deux armées tirent l'épée l'une contre l'autre.

»Un soldat sort des rangs de l'armée de droite; un soldat s'élance en même temps de l'armée de gauche. Chacun d'eux, frappant au moment où il est frappé, oublie de parer le coup qui se dirige vers lui; chacun d'eux est frappé en pleine poitrine. — Mortellement blessés tous deux, tous deux tombent en blasphémant. Quels gestes! en tombant! quelles paroles sur leurs lèvres mourantes! La malheureuse envisage les cruels qui se sont ainsi massacrés. Hélas! ce sont les fils qu'a portés son sein.

»Enlevée, non sans effort, aux angoisses de ce spectacle maudit, la pensée maternelle retourne avec terreur à la réalité. Les douleurs du jour lui reviennent plus poignantes; et le sang circule dans ses veines avec l'ardeur de la fièvre, au moment où les noms sont ballotés dans l'urne. Qui sait le billet qui échoira à Charles?

»Les numéros sont tirés par la main des jeunes gens; un homme d'âge mûr vérifie ce que le destin décide de chacun d'eux. C'est lui qui proclamera le nom des sept que l'urne va condamner. Personne ne bouge plus; on n'entend plus une seule parole; et tandis que ceux qui sont menacés tremblent dans leur cœur, la foule indifférente prête pourtant une oreille attentive; et quels que soient les noms qu'on prononcera, elle se réjouira de les entendre.

»Les yeux fixés sur son fils, jamais Julie ne le considéra avec tant d'amour. Oh! angoisse, on va prononcer un nom... Mais elle respire; ce n'est pas celui de Charles. — On en dit un autre, un autre, puis un autre encore; et son fils n'est pas appelé... Le cinquième vient à son tour. — Non, celui-là non plus, ce n'est pas Charles.

»On proclame le sixième, — c'est le fils d'une autre: une autre mère pleure sur celui-là. Ah! Julie aurait-elle tremblé en vain? Et, comme le frais zéphyr qui ravive le malade, une douce voix lui souffle au fond du cœur cette parole consolante: « Le ciel, ô pauvre mère! le ciel a exaucé ta prière. »

» Sa confiance s'accroît; l'oppression de son cœur se soulage par un soupir: c'est avec moins de terreur que Julie écoute lire le septième billet. — Le nom a été prononcé; c'est celui de son fils. Demain, au signe insolent du soldat étranger, elle le verra partir couvert de honte, l'aigle au front. »

Certes ce petit poème symbolise d'une manière frappante, non seulement ce que fut l'Italie, mais ce qu'elle est encore, ce qu'elle sera demain. Vienne une guerre civile, qui paraît imminente et inévitable, quelques-uns des fils de la malheureuse Ausonie ne marcheront-ils pas alors sous le drapeau autrichien, tandis que les autres se rangeront autour de l'étendard de l'indépendance nationale?

Et même en écartant l'étranger, en supposant les soldats tudesques chassés de l'Italie, des tendances diverses ne diviseront-elles pas, au moment de réaliser la réforme, les Italiens entre eux? N'y aura-t-il pas là comme partout, sans parler des fractionnements infinis des partis, trois mouvements principaux, non reliés comme ils devraient l'être, mais anarchiques et ennemis: le mouvement rétrograde, ou mouvement du passé; celui des réformes moyennes, ou du présent, que personnifie Pie IX; enfin celui de la réforme sociale, ou de l'avenir? Ce dernier, qui semble n'avoir aucune part au mouvement d'émancipation que tente le souverain de Rome, émeut profondément pourtant de nobles âmes dans toute l'Italie.

Mais, laissant cette Italie, voyons si un symbolisme plus haut, plus général, plus religieux, n'est pas caché au fond de l'œuvre du poète milanais.

Dans cette femme, dont l'attitude ne ressemble à l'attitude d'aucune autre, dont la colère et la douleur maîtrisent tour à tour l'âme; qui ne baisse pas la tête, qui ne se voile pas la face, qui ne parle ni ne pleure, mais lève au ciel un regard plein à la fois d'accusation et de prière, M. Berchet ne personnifie-t-il pas la religion; celle du passé, aussi bien que celle de l'avenir; celle du Christianisme, celle de l'Evangile éternel; la religion de la fraternité humaine?

Mère commune de tous les hommes, pour elle dont le plus ardent désir, la plus éternelle prescription est l'amour mutuel des fils qu'a portés son sein, qu'est toute lutte armée, sinon une guerre civile, un affreux parricide?

Dix-neuf siècles se sont écoulés depuis le jour où le Christ apporta au monde la plus complète et la plus universelle manifestation de la doctrine divine de la paix, de la fraternité, que le monde eût encore reçue. Combien de guerres ont, hélas! depuis lors, abreuvé de sang une terre que les sueurs de l'homme devraient seules féconder?

Les prêtres de Jésus, eux-mêmes, oubliant les divins préceptes du maître, n'ont-ils pas mis sur pied des bataillons, et entonné l'hymne au Dieu des armées? n'ont-ils pas autorisé par là la société civile, qui doit s'inspirer de la société religieuse, dont elle est, dans l'idéal chrétien, non seulement une émanation, mais une manifestation; ne l'ont-ils pas autorisée, disons-nous, à faire reposer tout droit sur le glaive, à chercher son salut, sa vie dans la mort?

Aujourd'hui encore la loi de la conscription n'est-elle pas regardée par la majorité de nos hommes d'Etat, de nos économistes, de nos patriotes libéraux, comme une des plus précieuses conquêtes de la liberté? Ils ont même osé dire que c'était une conquête de l'égalité, jusqu'au jour où les plus avancés d'entre eux se sont avisés que c'est une égalité dérisoire que celle qui permet au riche d'acheter le sang du pauvre, pour en faire don à la patrie, à la place du sien. Depuis qu'ils ont fait cette facile découverte, ils n'osent plus parler d'égalité à propos de recrutement et de conscription; ce qui ne les empêche pas de s'émerveiller toujours sur l'héroïsme de la

guerre, sur la justice de la conscription, sur sa haute moralité. Vainement, de l'autre côté du détroit, un homme qui pourtant fait partie de l'Angleterre officielle leur crie : « La profession de soldat n'est pas une »profession honnête. Le dogme chrétien ou tout autre dogme moral »ne mérite plus ce titre, dès qu'il permet qu'on soudoye des hommes »pour répandre le sang d'autres hommes, pour faire taire leur con»science révoltée, et les forcer à lire leur devoir dans la volonté »d'un chef. Préservons nos enfants du sophisme sanglant de la »gloire, de la conquête. Enseignons-leur à ne jamais *devenir es»claves, en uniforme bleu ou rouge, d'un lieutenant, d'un ma»réchal ou d'un tyran!* (1) » Ils n'écoutent pas ce langage. Tous leurs vœux, toutes leurs espérances se bornent à ceci : que la conscription soit également appliquée à tous sans exception ; que le riche aussi bien que le pauvre paye en nature, et non plus en argent, l'impôt du sang. Ce point obtenu, à leurs yeux le bien règne sur la terre ; le beau moral est atteint : ils n'ont plus qu'à se reposer sur les lauriers que ne manqueront pas de conquérir leurs armées si justement recrutées.

Ainsi pensent nos hommes d'Etat, presque tous philanthropes. Mais que pense la religion ; non celle de telle ou telle secte, mais celle de l'Humanité, celle qui, de même que la lumière dont parle S. Jean, éclaire tout homme venant en ce monde ?

Ecoutez Julie, voyez cette mère commune de l'Humanité, voyez la religion. Elle est là debout, muette et pâle, au milieu du temple qu'ils ont profané, non plus seulement, comme au temps du Christ, en y établissant les tables des changeurs et les boutiques des marchands ; mais, impiété plus grande ! en en faisant le bureau où se consommera légalement l'inique perception de l'impôt du sang.

Longtemps la mère désolée a espéré que la foule tout entière allait se soulever pour sauver ceux de ses enfants que menace non seulement la mort, mais le danger plus grand de devenir fatalement homicides. Elle a espéré vainement ; et, en voyant quelques-uns de ses fils condamnés au parricide, non plus par un aveugle destin, mais par une société qui, se prétendant libre et éclairée, le leur impose comme un devoir ; elle s'est rappelé avec angoisse et terreur les Œdipes, les Orestes, coupables involontaires et innocents qu'atteignit pourtant la vengeance du ciel.

Après s'être répété avec douleur que non seulement le peuple ne se soulèvera pas contre l'iniquité qui menace quelques-uns de ses membres, mais encore que ce peuple a perdu jusqu'au sentiment de cette iniquité ; qu'il se dit intérieurement : *A quoi bon la douleur ou la révolte? Ne sommes-nous pas nés pour donner la mort ou la recevoir des autres hommes?* la mère éplorée se retourne vers l'autel.

Elle y cherche le prêtre inspiré qui, nouveau Joad, lancera, au nom du Dieu de paix, l'anathème aux hommes de guerre. Elle espère que cette parole puissante, faisant échapper l'urne des mains qui la tiennent, va la renverser, la briser à tout jamais.

Mais les prêtres indifférents ont déserté l'autel ; et du sanctuaire nulle voix ne s'élève, si ce n'est le sanglot des mères et des épouses, dont la douleur en appelle à Dieu de la grande iniquité sociale qui va s'accomplir.

C'est donc à elles que s'adressera Julie ; et sa parole consolante leur dira d'espérer un avenir meilleur, de préparer elles-mêmes cet avenir. Elle qui a vu luire au ciel et triompher de mille nuages jaloux l'étoile de la paix, celle de l'amour, c'est la paix universelle, l'amour, la fraternité humaine qu'elle annoncera à ces âmes que désole aujourd'hui la guerre, la haine.

« Non, dira-t-elle à ces femmes gémissantes, le temps n'est pas loin, où vous serez consolées ; car le temps n'est pas loin où, à la place de ce service de mort qu'impose à vos fils une société impie, la société nouvelle, basée sur l'amour universel, ne réclamera d'eux qu'un service de paix et d'amour. Alors, ô mères ! lorsque vos enfants, devenus hommes, revêtiront la robe virile, appelés comme aujourd'hui à servir la société, vos bras devront s'ouvrir, mais sans douleur, pour les livrer à la vie commune. Ils seront enrôlés encore ; mais, soldats de la paix, ce sera pour affermir le règne de l'égalité, de la fraternité universelle, qu'ils se rangeront sous un drapeau ; s'ils font partie de quelque expédition lointaine, ce sera pour le bien général ; s'ils tentent une conquête, ce sera celle de la vérité. S'ils subjugent, ce sera par l'amour ; s'ils triomphent, leur triomphe sera non seulement glorieux, mais bienfaisant et béni de ceux là même qu'ils auront vaincus. Et lorsqu'ils reviendront dans vos bras, vous pourrez, sans crainte, les serrer contre votre poitrine ; les larmes d'une autre mère n'auront pas coulé sur leur victoire, aucune goutte de sang n'aura souillé leurs mains.

» Jusque-là, ô femmes ! vous auxquelles le Christ mourant légua d'une façon plus particulière qu'à ses autres disciples le trésor de l'amour, élevez vos fils dans l'horreur de la guerre, de la lutte. Montrez-leur que ce qu'on a appelé la gloire militaire est une gloire de bourreau ; répétez-leur les divines leçons de la fraternité, de la solidarité humaines. Qu'ils apprennent de vous que lorsqu'ils frappent un de leurs frères, lorsqu'ils le tuent, c'est un véritable suicide qu'ils commettent, puisque toutes les individualités humaines, quelque distinctes qu'elles nous apparaissent, ne forment pourtant, dans la pensée divine, qu'un seul être, qui est l'HUMANITÉ. Que par vous, pénétrés de cette parole, ils soient prêts à être les martyrs de la paix ! Tel est l'ordre de Dieu, telle est sa volonté. »

PAULINE ROLAND.

(1) Ces mots sont textuellement extraits d'un discours que M. Fox, aujourd'hui membre du parlement d'Angleterre, a prononcé en 1846, non à la chambre des communes, mais, avant son élection, dans un meeting composé principalement d'ouvriers. Ce discours, expression d'un sentiment qui se trouve répandu à l'état d'instinct dans les masses, a puissamment contribué à faire élire M. Fox.

A UN SOLITAIRE.

Tu nous as dit un soir, ô pâle contempteur :
« Le poëte n'est plus qu'un mendiant chanteur
»Que le siècle oublie ou maltraite.
»Sa voix ne peut plus rien pour sauver les humains! »
Et tu t'en es allé, par de sombres chemins,
T'ensevelir dans la retraite.

Te voilà convaincu que Dieu n'est plus en nous,
Et tu vas l'appeler, la nuit, à deux genoux,
Dans les solitudes austères ;
Mais du buisson ardent les éclairs sont éteints,
Et les bois resteront, à tes appels hautains,
Hérissés d'ombre et de mystères!

En vain tu nous fuiras, en vain le bois profond
Versera dans ton sein l'heureux concert que font
La brise et l'oiseau sous ses dômes :
Tu seras assailli d'ennuis et de dégoûts,
Comme, lorsque tes pieds traversaient nos égoûts,
Tu l'as été parmi les hommes.

Non, le Dieu qui t'inspire et qu'avec nous tu sers,
N'a pas créé tes jours pour la paix des déserts;
C'est ton orgueil qui t'y fourvoie.
Dans la fange où nos pas par la mort sont comptés,
Pour diriger vers lui nos pieds ensanglantés,
Dieu lui-même a tracé ta voie.

Des souffrances de tous ton grand cœur est rempli.
Nous t'avons trop connu pour craindre que l'oubli
N'en chasse ces livides hôtes.
Tu pourrais, comme Enoch, monter au ciel vermeil,
Que nos pleurs troubleraient ton coupable sommeil
Jusqu'aux étoiles les plus hautes!

Songe donc, insensé, que tu n'as pas quitté
Ce monde où sous nos pas grouille l'iniquité ;
Qu'il n'est pas de lointaine rive
Où le psaume vengeur du prophète navré,
Où le cri de l'esclave aux égorgeurs livré,
Où le pleur des martyrs n'arrive.

Va, tu n'es qu'à deux pas du lit où nous souffrons.
Les mêmes ouragans qui mutilent nos fronts
Atteindront bien ton crâne chauve.
Combien tu sentiras l'horreur d'être isolé,
Lorsque tu chercheras, d'un regard désolé,
Le bras d'un frère qui te sauve!

Tes frères seront loin, alors : ils combattront.
Et tu seras maudit lorsqu'ils s'apercevront
Que dans leurs rangs ta place est vide.
Il faut qu'avec le bras, la langue ou le cerveau
Chacun lutte ; et la vie est comme un écheveau
Qu'un combat éternel dévide.

Elie a pu jadis vivre du pain grossier
Qu'au désert lui portait le corbeau nourricier ;
Mais, après les âges bibliques,
Les sages de la Grèce aux divins entretiens,
Les héros du Forum, les apôtres chrétiens,
Prêchaient sur les places publiques.

Et si Jésus alla prier seul au Jardin,
Dont ses pieds blonds et nus, que lava le Jourdain,
Foulèrent les brunes olives,
Ce fut pour ramener le monde aux sentiers droits,
Pour mourir devant tous et pour tous, sur la croix
Dont son sang rougit les solives !

Et quand ce sang divin dans son cœur s'arrêta,
Quand son âme partit, quand le vieux Golgotha
Trembla de la cime à la base,
Le martyr triomphant vit le monde sauvé,
Et son dernier regard, au firmament levé,
Brilla d'une suprême extase.

Les prophètes nouveaux, les hommes d'avenir,
Qui chantent aujourd'hui pour maudire ou bénir,
Traversent une onde inclémente ;
Il se peut que chacun n'atteigne pas au port,
Mais tous le salûront de loin, avec transport,
Au pâle éclair de la tourmente.

Ceux-là n'évitent point les flèches des méchants.
Les échos du désert ne savent pas leurs chants.
C'est dans les cités criminelles,
C'est aux foyers impurs du vice et de l'erreur
Que leur juste anathème et leur sombre terreur
Vibrent en strophes solennelles !

Ils ne se taisent point aux rires insultants
Que les Pharisiens ont jeté de tous temps
Au front de l'inspiré qui prêche ;
Et le jeune croyant qui vient, plein de ferveur,
S'enrôler avec nous sous le drapeau sauveur,
Les trouve debout sur la brèche.

Ceux-là vivent sans crainte et meurent sans remord ;
Ceux-là n'attendent point que l'oiseau de la mort
Leur apporte le pain de vie.
Ils subissent le joug des communes douleurs,
Ils vivent au milieu de cette foule en pleurs
Que le Veau d'or s'est asservie.

Leur lèvre ne fuit point le calice de fiel ;
Ils ne s'évadent point du bagne industriel
Où la fatalité les rive.
Du sceptre du travail armés de l'aube au soir,
Ils attendent que Dieu réponde à leur espoir,
Et qu'ici-bas son règne arrive.

Poète, imite-les ; viens aimer, viens souffrir.
En holocauste aussi, s'il le faut, viens t'offrir.
Laisse en paix les pins et les chênes ;
Ce n'est pas à leur chant que le ciel peut s'ouvrir,
Leur chant qui n'est pas même assez fort pour couvrir
Le bruit qu'à nos pieds font nos chaînes.

Laisse en paix dans l'air bleu les grands arbres monter,
Les fleurs s'épanouir, et les oiseaux chanter,
Sans les troubler de tes souffrances.
Reviens, Dieu n'est pas là. Les bois mélodieux
Sont, depuis deux mille ans, dépeuplés de leurs dieux,
Comme ton sein l'est d'espérances.

Ta place est parmi nous qui souffrons comme toi,
Qui comprenons quel deuil, quel doute, et quel effroi
Ont interrompu ton poème,
Mais qui savons aussi que dans les pleurs versés
L'homme retrempe enfin ses espoirs émoussés,
Qu'il se renouvelle en lui-même !

Reviens, armé du luth dont l'éclatante voix
Fait trembler l'oppresseur couché sous les pavois.
Viens ranimer la foi des justes ;
Des promesses du Christ sois le sublime écho ;
Embouche le clairon devant qui Jéricho
Vit crouler ses remparts robustes.

Sois homme, sois héros, sois ce que Dieu t'a fait ;
Sois l'ange flamboyant dont le pied triomphait
De l'orgueil du reptile immonde.
Voue à notre idéal ta vie et tes efforts ;
Car il faut que le sang des justes et des forts
Sauve encore une fois le monde !...

CHARLES PONCY.

DEVANT LE BERCEAU

DE MES ENFANTS.

I.

Comme ils dorment heureux et calmes ! Le sourire
Sur leur bouche entr'ouverte, où leur ame respire,
Voltige avec l'arome émané de leur cœur.
O sommeil de l'enfant, chaste et réparateur !
Sommeil délicieux, sans trouble et sans mélange,
Si pur, que sur la terre il a fait croire aux anges !
Bientôt ces chers enfants, frais de ce bon sommeil,
Comme de gais oiseaux salueront le soleil.

Sous les rideaux de lin, heureuse mère, admire
Leur lèvre épanouie et que ta lèvre attire,
Leurs bras nonchalamment posés sur les draps blancs,
Leur front pur inondé de cheveux ruisselants,
Dont les anneaux légers, que leur souffle dénoue,
En larges boucles d'or descendent sur leur joue
Arrondie et vermeille en ses riants contours
Comme la pêche mûre au duvet de velours.

Sous le frêle tissu de leurs paupières blondes,
La lumière se joue, et glisse en pâles ondes
A travers les cils d'or de leurs beaux yeux fermés.
Le merveilleux essaim des songes parfumés,
Invisible, s'abat avec un doux bruit d'ailes.
La pureté céleste, et belle entre les belles,
Sur leur front transparent contemple avec amour
Son ombre lumineuse impénétrable au jour.

Mère, tes beaux enfants, qu'ils sont heureux de vivre !
L'aîné de ses chansons et de ses jeux s'enivre ;
Le plus jeune, déjà, qu'on ne peut définir,
Semble écouter un chant et s'en ressouvenir ;
Et tandis que son frère, ardent et plein de vie,
Chante, frappe, bondit, gai jusqu'à faire envie,
Lui, la tête penchée et le regard flottant,
Rêve en suivant au ciel un nuage éclatant.

Qu'ils sont charmants à voir, blondes têtes bouclées,
Courir au beau milieu des herbes constellées!
Leurs visages riants, par la joie embellis,
Touchent à peine au front des roses et des lis,
Qui sèment sur leur joue, en gouttes purpurines,
La poussière enlevée à l'or des étamines,
Et, sur leurs longs cheveux penchant leurs urnes d'or,
Des plus rares parfums leur versent le trésor.

Qu'il est bon de couvrir de baisers pleins de charmes
Leurs yeux dont les rayons se mirent dans les larmes,
Et, dans le rire éclos sur leurs lèvres en fleur,
De boire lentement les baumes de leur cœur!
Car l'enfance est ainsi, tour à tour pleurs et joie :
Comme une fleur qui rit dans l'onde qui la noie,
Et d'exquises senteurs embaume le zéphir,
Quand une blanche perle en mouille le saphir.

II.

Vous sortis du néant, vous nés de la poussière,
Etincelles de vie et gouttes de lumière,
Beaux enfants qui montrez, visible en votre œil bleu,
Le saint rayonnement de la gloire de Dieu!
Non, vous fûtes toujours, car vous venez de l'Etre!
Dieu vous a distingués de lui pour vous connaître;
Et vous avez quitté son cœur, notre séjour,
Par un soulèvement sublime de l'amour.

Soyez les bienvenus, enfants que Dieu nous donne!
D'où nous vient ce bonheur, que sa bonté couronne
Notre humble pauvreté de ces aimables fleurs,
Qui nous livrent leur âme et leurs fraîches couleurs!
Soyez bénis, enfants, et bénissez de même,
A chaque heure du jour, notre Père suprême,
Dont la grâce vous fait, en naissant ici-bas,
Cette haute faveur que tant d'autres n'ont pas!

Vous pouviez naître, enfants, chez les puissants du monde,
Grandir dans la paresse et la richesse immonde,
Et boire, au lieu d'un lait substantiel et fort,
Les poisons embaumés que distille la mort.
Riches, on vous verrait, pour les moindres vétilles,
Dépenser en un jour le pain de cent familles,
Et jeter à tous vents les blés de vos sillons,
Lorsque les affamés meurent sous des haillons.

Enfants, bénissez Dieu d'être nés prolétaires,
Esclaves condamnés à toutes les misères,
Frères du Christ, perdus dans les limbes encor,
Pour vous transfigurer un jour sur le Thabor!
Bénissez le Seigneur ! A l'heure solennelle
Où la mort lui remet notre vie immortelle,
Vous n'aurez pas à rendre un compte des douleurs
Que d'autres font souffrir à vos frères en pleurs.

III.

Te souvient-il du jour où ton baiser de flamme,
Jeune mère, aspira leur ame dans ton ame?
Où tu cueillis en Dieu, par un pieux larcin,
Le germe créateur qui féconda ton sein?
Tu sentis, n'est-ce pas, l'étincelle divine
Imprégner lentement ta brûlante poitrine,
Et, dans le chaste hymen de deux bouches en feu,
Passer comme un éclair le pur rayon de Dieu!

Vous vous aimiez déjà : ces ames fraternelles
N'ont voulu revêtir leurs parures charnelles
Dans tes flancs élargis, et renaître en ton cœur,
Que pour mieux échanger la vie et le bonheur.
Dans le secret divin les ames retournées
Regrettent constamment leurs sœurs plus éloignées,
Et s'incarnent bientôt dans l'objet de leur vœu,
Quand l'amour conjugal les redemande à Dieu.

Mère, ils sont bien à toi, ces enfants; c'est ta vie!
C'est le vivant miroir où ta beauté ravie
Aime à se contempler dans toute sa fraîcheur.
C'est toujours toi : leur cœur est formé de ton cœur;
Le sang vermeil et frais qui coule dans leurs veines
En ruisseaux abondants a coulé dans les tiennes;
Et leur bouche a mordu ton sein éblouissant
Pour puiser de nouveau le meilleur de ton sang.

La naissance n'a pas brisé comme une trame
L'invisible lien de leur ame à ton ame :
Mais, par un changement admirable, aujourd'hui
Cet enfant qui vécut en toi, tu vis en lui.
Les larmes de ses yeux arrosent ta paupière,
Sa gaieté chante au fond de ton cœur, la lumière
Qui baigne son visage en ses flots rougissants
Réfléchit sur le tien ses tons éblouissants.

Qu'elle est douce et flexible, et pourtant qu'elle est forte
Cette attache qui fait, mère, que tu rapporte
Ta vie à leur amour, et n'êtes qu'un faisceau
Qui, s'il était brisé, creuserait ton tombeau!
Car les bras enlacés de tes fils sont la chaîne
Suspendue à ton col comme un collier de reine,
Et qui brille à tes yeux plus que le diamant
Et les chœurs étoilés du vaste firmament.

EDMOND TISSIER.

PROSPECTUS.

—

L'ÉCLAIREUR,

JOURNAL HEBDOMADAIRE,

Rédigé en triade

PAR { M. LUC DESAGES,
MADAME PAULINE ROLAND,
M. GRÉGOIRE CHAMPSEIX;

ET PUBLIÉ

PAR PIERRE LEROUX.

Il y a cinq ans, en terminant notre *Discours aux Politiques* dans la *Revue Indépendante*, nous caractérisions en ces termes le mal causé par l'absence d'une véritable SCIENCE POLITIQUE :

—

Véritablement la science politique est encore dans l'enfance. Nos luttes ténébreuses et notre anarchie profonde d'aujourd'hui, comme nos révolutions depuis cinquante ans, le prouvent, au surplus, de la façon la plus évidente.

Il n'y a pas cinquante ans que la machine à vapeur est inventée; mais, dès le jour de son invention, tous les mé-

caniciens se sont accordés sur les pièces qui composent cette machine, sur leur rôle, sur leur proportion; ils ne diffèrent même pas sur les perfectionnements à découvrir. C'est que la mécanique est une science, et que l'art du constructeur de machines est fondé sur cette science. Mais il n'en est pas de même pour la machine sociale. Pas de principe, pas de science qui serve de guide et de règle aux constructeurs de machines politiques, et à tous ceux qui s'érigent au sein de la société en tuteurs de cette société, sous les noms divers de rois ou d'empereurs, de princes, de ministres, de sénateurs, de représentants de la nation nommés par elle, et enfin de journalistes ne relevant que de leur pensée.

Cette nombreuse cohorte de mécaniciens politiques se divise à l'infini : *tot capita, tot sensus.* La plupart, il est vrai, au lieu d'idées, n'ont pour se diriger que leurs passions et leurs intérêts privés; mais les plus théoriciens même et les plus désintéressés manquent d'un principe. Vainement donc le soin des destinées sociales leur est confié : ils sont, comme dit Homère, les pasteurs du peuple; mais, suivant le mot de l'Evangile, ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles.

J'appelle science politique une science véritable, fondée sur la nature des choses, c'est-à-dire sur la nature de l'homme. Cette science n'existe pas. Son principe n'existe pas, ou du moins n'est pas encore clairement révélé aux intelligences.

Si cette science existait, si son principe fondamental était connu, nos gouvernants et nos publicistes ne travailleraient pas empiriquement comme ils font depuis cinquante ans; ils invoqueraient cette science, ils s'accorderaient sur ce principe.

Nous avons eu depuis ces cinquante ans sept Constitutions principales, sans compter un million de lois de détail. Pourquoi toutes ces Constitutions sont-elles à l'antipode les unes des autres, sinon parce que la politique ne reconnaît pas encore un principe?

Nous avons eu depuis ces cinquante ans et nous avons encore la lutte incessante des factions. Pourquoi cette lutte, sinon parce qu'il n'existe aucun critérium de certitude dans l'art de la politique?

La politique est l'organisation des divers pouvoirs généraux de la société : c'est donc un art, et cet art doit relever de quelque principe certain. Mais il faut bien, je le répète, que ce principe n'ait pas encore été clairement révélé, puisque tous nos législateurs et tous nos écrivains politiques en sont encore au tâtonnement et à l'empirisme.

Ils ne s'accordent qu'au point de départ et sur l'énoncé du problème; tous reconnaissent que la science ou l'art politique a pour objet de déterminer quels sont les pouvoirs généraux nécessaires à l'existence d'une société, et comment ces pouvoirs doivent être organisés pour remplir le mieux possible les fonctions qui leur sont inhérentes.

Voilà, en effet, le problème : mais où est sa solution? Est-elle dans la Constitution de 91, ou dans celle de 93, ou dans celle de l'an III, ou dans celle de l'an VIII, ou dans les Constitutions de l'Empire, ou dans les élucubrations de Sieyès, ou dans la Charte anglaise de Louis XVIII, ou dans la nouvelle édition très peu corrigée donnée de cette Charte en 1830? L'opposition radicale de toutes ces Constitutions entre elles, et la lutte de tous les partis qui s'y rattachent, prouvent non seulement que le problème n'est pas résolu, mais que le principe nécessaire pour le résoudre n'est pas connu.

Il faut donc en convenir, quelque étrange que cette idée paraisse au premier abord, tous les artistes en législation, tous les constructeurs de machines politiques, et avec eux tous les publicistes, tous les écrivains politiques, tous les journalistes qui depuis la Révolution ont parlé, écrit, légiféré sur la politique, ont parlé, écrit, légiféré, sans avoir un principe, un axiome fondamental dans cet art de la politique.

Oser dire cela, est-ce nous montrer irrévérencieux à l'égard de tant de nobles intelligences et de cœurs généreux qui ont servi la France depuis la Révolution?

Non, pas plus que ce n'est manquer de respect aux politiques qui ont dirigé la monarchie française avant cette Révolution, ou en général à tous les politiques dont l'histoire fait mention.

Il y a des sciences qui ne sont que d'hier; la philosophie de l'histoire n'est que d'hier : pourquoi la philosophie de la politique ne serait-elle pas de demain?

Mais Platon, direz-vous, mais Aristote?

Aristote a écrit pour contredire Platon. Avez-vous accordé Platon et Aristote? Le procès n'est pas jugé entre ces deux grands maîtres de la politique. Donc la science dont je parle n'existe pas.

D'autres objecteront Montesquieu. Mais d'autres, à l'instant, objecteront Rousseau; et, puisque Rousseau nie Montesquieu, j'en resterai plus ferme dans mon avis que la science politique est encore un *ignotum.*

Tout le monde sait que le chapitre *de la Constitution d'Angleterre* est le point culminant de la politique de Montesquieu, et qu'il n'a écrit en quelque sorte l'*Esprit des Lois* que pour ce chapitre. Il s'est étudié à y résumer ce qu'il regardait comme des principes, et il a employé tout son art à faire illusion au lecteur. Vous croyez lire un axiome métaphysique sur la politique, et la phrase suivante vous montre que c'est de l'Angleterre qu'il s'agit. L'Angleterre est ainsi l'absolu, le beau et le bon absolu, pour Montesquieu. Or, je le demande, n'est-ce pas une immoralité monstrueuse que cette apologie du fait et du privilége étalée dans ce chapitre! Malgré tous ses efforts, Montesquieu ne parvint pas à déduire de l'étude comparée des législations, et en particulier de l'étude des deux monarchies française et anglaise, un véritable principe. L'œuvre de Montesquieu est empirique; c'est une ébauche, un tâtonnement pour s'élever à une science métaphysique de la politique. Mais cette science métaphysique de la politique, Montesquieu ne l'a pas atteinte.

Rousseau non plus. Rousseau opposa à la monarchie et à l'aristocratie de Montesquieu la république et la souveraineté populaire. Mais Rousseau a-t-il, plus que Montesquieu, une science véritable, j'entends une science basée sur la nature humaine et concluant de cette nature humaine à l'art de la politique? Rousseau a-t-il émis un véritable principe d'organisation politique? La souveraineté du peuple est une vérité, sans doute; mais Rousseau lui-même appelle et demande une science pour organiser cette vérité, pour la réaliser; son *Contral Social* se résume dans cet aphorisme : «La souveraineté du peuple existera; le peuple sera en effet le vrai souverain, le souverain légitime, quand la science humaine aura donné à cette souveraineté le souffle de l'existence : jusque là ce n'est qu'un projet.» Le peuple souverain (ce sont les paroles mêmes de Rousseau) n'est que « l'ouvrier qui monte et fait marcher la machine; » mais il faut, suivant Rousseau, et selon le bon sens, que cette machine ait été préalablement inventée. Or, Rousseau, de son aveu, n'a pas inventé cette machine. Il n'a donc tracé que les prolégomènes de la législation.

Existe-t-il d'autres théoriciens politiques qui aient effacé Montesquieu et Rousseau? Non, nous en sommes encore à Montesquieu et à Rousseau; nous en sommes encore aux prolégomènes. Nous en sommes encore à trois mots: *monarchie* (la monarchie française de Montesquieu), *aristocratie* (la monarchie anglaise de ce même Montesquieu), et enfin *république* (la démocratie de Rousseau). Ce sont là trois aspirations diverses qui peuvent donner lieu à trois factions dans l'Etat; mais ce n'est pas un principe, ce n'est pas une idée, ce n'est pas une science.

Tels donc que Montesquieu et Rousseau ont laissé nos pères, tels nous sommes.

La première chose pour sortir, s'il est possible, de notre ignorance, c'est de la reconnaître.

L'intervalle entre l'*Esprit des Lois* ou le *Contrat Social* et l'époque où nous vivons a été rempli par des tâtonnements.

La nature produit de l'or; les alchimistes s'essayent à en faire, mais, faute d'une science véritable, ils échouent. La Monarchie française s'était formée naturellement et par la lente succession des siècles; mais voilà qu'après avoir parcouru toutes les phases de sa vie, cette monarchie tombe comme un grand chêne déraciné par la vieillesse et le temps, plus encore que par la cognée des hommes. Il s'agissait de reconstruire, c'est-à-dire de créer. Il fallait un principe; malheureusement on n'avait pas ce principe. La science qui aurait permis cette création si nécessaire n'existait pas; la création fut impossible.

Je le demande, si dès 1789 cette science eût été connue, l'Assemblée Constituante n'aurait-elle pas, à la lumière de cette science, organisé la nation qui lui remit si libéralement ses destinées? Mais on chercherait vainement un principe, une science, dans les travaux de la Constituante. On ne trouve pas d'autre science politique dans ses comités de constitution et de législation que les lueurs vagues et incertaines aperçues par Montesquieu un demi-siècle auparavant. Aussi que produisit, à la piste de Montesquieu, l'Assemblée Constituante? Après s'être longtemps divisée en deux camps, correspondant aux deux modèles vantés par Montesquieu, la Monarchie française et la Monarchie anglaise, elle arriva, par compromis autant que par hasard, à une Monarchie de nouvelle invention qui n'avait la vitalité ni de l'un ni de l'autre de ces modèles, ou plutôt qui n'était pas viable, et qui ne vécut pas. En un mot, elle enfanta une chimère, une impossibilité. Certes, je ne veux pas dire que l'Assemblée Constituante n'ait pas fait d'excellentes lois pour la destruction du passé. Je dis seulement qu'elle construisit en aveugle l'édifice politique qu'on appelle sa Constitution. Je dis qu'elle n'avait pas un principe vraiment scientifique pour la diriger dans cette œuvre. Et la preuve, c'est que, si elle avait eu un pareil principe, ce principe aurait subsisté et subsisterait encore.

Il en est de la Convention comme de la Constituante. A l'école de Montesquieu succéda, dans la Convention, l'école de Rousseau. Les disciples de Rousseau dirent anathème aux disciples de Montesquieu; ils montrèrent toute l'horreur que leur inspiraient les modèles vantés par ce Montesquieu; ils brisèrent ces modèles; ils mirent à néant l'œuvre bâtarde de la Constituante; ils ne la laissèrent pas vivre un jour; ils réduisirent toutes les méditations des grands esprits de cette Constituante à avoir enfanté une feuille de papier couverte de quelques caractères. Mais que produisirent-ils à leur tour? Une feuille de papier couverte de quelques autres caractères. Leur science était celle de Rousseau, mais leur science n'était pas plus grande que celle de Rousseau. Est-il étonnant que la Constitution de 1793 n'ait pas été plus viable que ne l'avait été la Constitution de 1791? La Constituante ne dépassa pas Montesquieu, la Convention ne dépassa pas Rousseau. L'idée de Montesquieu avait produit un fantôme de Constitution en 91; l'idée de Rousseau ne produisit également qu'un fantôme de Constitution en 93. Le principe monarchique n'avait pas pu jouer dans la mauvaise machine construite par l'Assemblée Constituante; le principe de la souveraineté du peuple ne put pas jouer davantage dans la mauvaise machine construite par la Convention.

Pendant que ces alchimistes travaillaient ainsi empiriquement à réaliser, les uns le programme de Montesquieu, une monarchie modèle, les autres le programme de Rousseau, une république modèle, un homme pensait profondément au problème posé par la Révolution. Personne n'avait mieux lu que lui l'*Esprit des Lois* et le *Contrat Social*, et personne ne savait mieux l'immense lacune que laissent ces deux livres. Cet homme, c'est Sieyès, c'est l'auteur de la brochure : *Qu'est-ce que le Tiers-Etat?*

La destinée de Sieyès est la preuve la plus remarquable que l'on puisse donner de cette vérité, que la politique manque encore aujourd'hui d'un axiome fondamental sur

lequel puisse se baser une Constitution. Sieyès médita long-temps sur cette œuvre de création qu'on appelle une Constitution; mais ce fut en vain, et il se vit frustré de l'espoir glorieux qu'il avait nourri de réaliser cette grande découverte. Il en eut une telle douleur, que, pendant les dernières années de sa vie, rien ne pouvait lui arracher une parole. Il ressemblait, disent ceux qui l'on connu, à ces ombres de l'enfer que Dante interroge vainement sur la cause de leur supplice. Son supplice, c'est qu'il n'avait pas trouvé le mot de la Révolution, puisque ni lui ni personne n'avait pu donner à cette Révolution une Constitution rationnelle.

Il avait devancé plus que tout autre cette Révolution, il avait contribué plus que tout autre à lui ouvrir la carrière : il la laissa d'abord, comme un coursier fougueux, s'élancer devant lui. Il savait bien que le peuple nouveau-né aurait besoin d'un édifice pour se loger. Il méditait sur la forme de cet édifice. La Révolution précipitait ses phases; il méditait toujours. Il laissa ainsi passer la Constituante, l'Assemblée Législative, la Convention : il n'avait que dédain pour ceux qui croyaient l'œuvre facile, et qui tranchaient le problème sans le résoudre.

Pendant que les disciples de Montesquieu élaboraient leur Constitution, Sieyès les regardait faire d'un air qui semblait leur dire : « Vous errez, et vous ne faites que du vieux! Il ne s'agit plus ni de monarchie ni d'aristocratie. Il s'agit d'organiser les trois pouvoirs sur une base démocratique, il s'agit aussi de les équilibrer. Votre monarchie mise en présence du peuple, sans intermédiaire, ne tiendra pas. Vous agissez sans principe. Vous n'entendez rien au grand œuvre qui s'appelle une Constitution. »

Et ensuite, quand ce fut le tour des disciples de Rousseau, il leur disait : « Où sont, dans votre Constitution, les trois pouvoirs? Je ne vois dans ce que vous faites qu'un pouvoir, la représentation du peuple. Quant à votre prétendu pouvoir exécutif, ce n'est pas un pouvoir; et votre pouvoir judiciaire n'en est pas un non plus. Vous n'êtes pas sortis de l'unité confuse. La souveraineté du peuple, c'est bien! mais cette souveraineté, il faudrait artistement l'organiser, et vous n'en savez rien faire. Car vous ne faites que la transporter, par délégation, dans les mains d'une assemblée, qui la mettra dans les mains d'une majorité, qui à son tour la remettra à quelques meneurs, peut-être à un seul. Ainsi vous laissez la nation entre la dictature et l'anarchie. Vous n'êtes pas plus forts en fait de Constitution, disciples de Rousseau, que les disciples de Montesquieu. Vous encore n'entendez rien au grand œuvre! »

Sieyès avait raison contre ces alchimistes qui voulaient faire de l'or sans principe : comme critique, il triomphait. Mais il était lui-même un alchimiste semblable aux autres. Car ou l'idée génératrice d'une Constitution adéquate à la Révolution française n'existe pas, ou cette idée réside dans les hautes régions de l'intelligence; elle ne saurait habiter ailleurs. Il est impossible en effet qu'une idée serve de principe à la politique, si elle ne peut en même temps commander à la morale, à la science, à toutes les sciences. En un mot, ce doit être une idée empruntée à la vie, à la loi de la vie; ou plutôt ce doit être la loi même de la vie. Car, pour qu'elle puisse donner ouverture à une conception politique de premier ordre, telle qu'une Constitution adéquate à la Révolution française, il faut qu'elle explique et la nature essentielle de la société, et l'histoire tout entière, qui est cette société réalisée : or comment le ferait-elle, si elle n'explique d'abord et fondamentalement la nature humaine? Mais si elle explique l'homme, le microcosme, comment ne s'appliquerait-elle pas à l'univers et au gouvernement de l'univers? Loin de restreindre le problème, il fallait donc l'étendre d'abord; et c'était dans la psychologie et la métaphysique qu'il fallait aller chercher ce principe générateur d'une bonne Constitution politique, si l'on voulait, comme faisait Sieyès, réduire le problème de la Révolution et de ses destinées à une Constitution bien faite. Mais Sieyès aurait cru errer en marchant dans cette voie. Le dix-huitième siècle avait dédaigné la métaphysique, et s'était égaré en psychologie. Sieyès ne chercha donc pas le principe générateur de cette Constitution, objet de son désir, où il gît réellement; et, ne le cherchant pas là, il ne le trouva pas. Il travailla, comme ses collègues, dans une région basse où il ne put rien découvrir; et cet esprit inventeur s'épuisa dans des combinaisons peu lumineuses, mais qui révèlent pourtant le grand artiste politique. Elles le révèlent tellement, que, tout négatif qu'il ait été, Sieyès tiendra toujours une place éminente dans une histoire philosophique de la Révolution. Tandis que d'autres penseurs, tels que Robespierre, s'élançaient guidés par l'enthousiasme, et se croyaient le droit de transformer rapidement les hommes par la violence, afin d'arriver à une Constitution, Sieyès, qui s'était imaginé que tout reposait, au contraire, dans la confection préalable de cette Constitution, n'eut de violent que la pensée. Mais c'était la même œuvre : Robespierre et lui cherchèrent la pierre philosophale, chacun à leur manière; ils la cherchèrent tous deux vainement.

Enfin qu'arriva-t-il des longues méditations de Sieyès? Après qu'il eut vu passer et Mirabeau, et Danton, et Robespierre, il se hasarda. Il fit le 18 brumaire avec Bonaparte, et le lendemain il présenta à son complice l'œuvre si long-temps méditée. Il dut la présenter en tremblant; car, pour avoir tant attendu, il n'était pas plus sûr d'avoir trouvé la vérité.

Que fait Napoléon? Il se moque de Sieyès et de son œuvre; il trouve, et avec raison, cette œuvre obscure, compliquée; il prétend que la nation ne la comprendra pas. Mais, en homme habile, il aperçoit dans cette Constitution des idées qui lui conviennent. Comme un conquérant qu'il est, il met au pillage la Charte de Sieyès; il s'en empare, il la défigure; et en un instant il fabrique, pour son usage, une Constitution que la France adopte, jusqu'au moment où il plaira à Napoléon de la changer

pour une autre. Ainsi disparut Sieyès derrière le jeune général qu'il avait choisi lui-même pour l'aider à constituer la France.

Tout ce travail ne servit donc qu'à produire la Constitution despotique de l'Empire. Que prouve cela, sinon que l'axiome fondamental de la science politique ou constituante n'existait pas avant Sieyès, et que Sieyès ne l'avait pas découvert. Sa Constitution, que nous connaissons, est un grimoire assez obscur. Certes, si la science politique eût existé à cette époque, Napoléon despote eût été impossible.

Napoléon fut possible, le despotisme fut possible; oui, le despotisme le plus absolu, un despotisme tel que l'Orient n'en a jamais connu de plus insensé, le despotisme du sabre fut possible après la Révolution, c'est-à-dire après tant de solennelles déclarations des droits naturels de l'homme et des droits du citoyen. Le trône de Bonaparte déifié succéda à l'échafaud de Louis XVI! Pourquoi cela, encore une fois, sinon parceque la science politique avait fait défaut?

De bonne foi, imagine-t-on que si l'art de constituer n'avait pas manqué toutes ses expériences, Napoléon eût pu arrêter ou plutôt annihiler, pour un temps qui dure encore aujourd'hui, la Révolution française? C'est la faiblesse de cette Révolution pour se constituer qui fit la force et la tyrannie de Bonaparte.

Au 18 brumaire, cette Révolution et celui qui devait la museler, comme on a osé dire, se trouvèrent en présence, dans la conférence qui eut lieu entre les deux hommes qui avaient fait ce 18 brumaire, Sieyès et Napoléon : l'un héritier de toute la science politique qui prépara la Révolution, légataire des penseurs du dix-huitième siècle, de l'Assemblée Constituante, de la Convention ; l'autre, sans aucune science, et si loin de participer à l'héritage de la France, qu'il était même étranger à cette France par sa naissance et par son éducation (1). Et pourtant Napoléon fut aisément le maître, et il força Sieyès à disparaître devant lui comme une ombre.

Voulez-vous un autre symbole? Considérez ce qui s'était passé la veille, le Corps législatif ignominieusement chassé de l'Orangerie de Versailles par quelques soldats!

Ainsi, la science ayant fait défaut, nous eûmes un soldat pour législateur.

Les grands guerriers sont des artistes. Dans la *République* de Platon, comme trop souvent dans l'histoire, les seuls artistes, ce sont les guerriers. En l'absence des hommes de la connaissance, qui avaient manqué à leur rôle, la France accepta pour la gouverner un artiste, un guerrier.

Il y a toujours de la vérité et de la profondeur dans les traits que la passion, même aveugle, inspire aux poètes. M. de Châteaubriand, en 1814, dans un pamphlet célèbre, appela Napoléon *un Corse;* et avant lui je ne sais quel personnage politique avait dit: « Nous avons pris pour » maître un de ces Corses dont les Romains ne voulaient pas » pour esclaves. » Ce nom de Corse résume en effet l'espèce de viol et d'attentat que Napoléon vint commettre sur la pensée et sur la liberté humaine.

Un Corse, c'est un homme qui tient plus de l'antiquité que des temps modernes; c'est un homme qui a participé, dans les générations lointaines, au régime grec et romain, mais qui, depuis que la civilisation a quitté le littoral de la Méditerranée pour l'intérieur de l'Europe, abandonné par cette civilisation, est resté aux confins qui séparent cette civilisation de la barbarie. Il n'a éprouvé aucune des phases de transformation que l'Europe a subies. Il se rappelle Alexandre et César, et il sait qu'il y a un pape à Rome; car après la Grèce, après l'empire romain, le Catholicisme a été encore assez grand pour venir jusqu'à lui. Mais là s'arrête sa science. Il ignore ce qui s'est fait en Europe depuis tant de siècles. Si donc la Providence le prend par la main, et le jette dans cette Europe au moment d'une grande commotion, il portera dans ses actions son ignorance native.

Tel fut Napoléon.

Il n'avait pas naturellement le sens des révolutions antérieures de l'Europe, il ne savait pas où ce monde européen s'achemine. Les luttes de l'esprit humain, dans cette Europe, ne l'avaient jamais profondément occupé. Demandez à un homme né au centre de cette Europe ce qu'il y a de plus remarquable dans l'histoire européenne ; il vous parlera de la lutte du monde laïque contre la papauté, et de la lutte de la démocratie contre la féodalité. Il vous parlera de la Renaissance, de la Réforme, de la Philosophie. Napoléon n'était pas né dans cette atmosphère. L'esprit de la Réforme et de la Philosophie n'avait pas entouré son berceau. Il ne marchait pas naturellement avec ce grand fleuve de l'esprit humain qui coule en Europe vers des destinées encore inconnues, mais certaines.

Ceux qui ont étudié Napoléon dans les monuments qui nous restent de sa jeunesse, savent quelle profonde ignorance forma autour de lui comme une ombre protectrice qui lui permit d'être ce qu'il fut. Car cet ignorant, qui vint se jeter en travers de tout le mouvement de l'esprit humain en Europe, avait à un haut degré ce qui avait fini par manquer aux vrais représentants de l'esprit européen, la foi. Oh! quelques années auparavant, il n'aurait pas réussi. Sa foi ignorante n'aurait pu supporter la lutte contre des hommes de foi comme lui, mais qu'animait l'esprit des vraies destinées de l'Europe. Devant Robespierre, devant Saint-Just, et même devant Danton et devant Mirabeau, Napoléon se serait éclipsé, comme Sieyès s'éclipsa devant lui. Mais, à la fin, il se trouva seul de croyant au milieu de tous ces hommes qui avaient traversé la Révolution, et qui ne croyaient plus à rien, parce qu'attendant de cette Révolution une Constitution en rapport avec elle et avec les causes qui l'avaient engendrée, ils avaient vu ce résultat radicalement manqué. De là vint sa force, sa grandeur, sa supériorité, sa puissance. De là vint cette audace de se faire maître, roi, empereur, législateur, non seulement de la France, mais de l'Europe entière.

(1) Ce n'est pas le Collège de Brienne qui a fait l'éducation de Bonaparte; c'est son pays, c'est la Corse.



Quand l'Assemblée Constituante ou la Convention pensaient à une Constitution, tout l'esprit des temps modernes s'agitait dans les entrailles de ces assemblées. Montesquieu et Rousseau se trouvaient là en présence; et derrière eux toute l'histoire, les monarchies, les républiques, les religions, les philosophies. Mais puisque rien de solide n'était sorti de ces débats, il pouvait bien venir un rêveur qui, étranger à l'Europe moderne et à son histoire, penserait par lui-même et agirait tout seul.

Il vint, ce rêveur qui croyait à la gloire d'Alexandre, à celle de César, aux héros de Plutarque, mais pour qui toutes les gloires modernes de l'esprit humain étaient restées dans l'ombre. Il vint défendre contre l'étranger, consolider en Europe et populariser hors de la France les résultats généraux de la Révolution française. Mais quant à constituer cette Révolution, son ignorance dans cette œuvre n'eut d'égale que son audace. Sous ce rapport l'esprit humain recula par lui jusqu'à la barbarie.

Il faut convenir néanmoins que la transition de la Révolution à Napoléon avait été faite avant lui ; ce n'est pas lui qui l'a faite: cela eût été au-dessus des forces d'un homme. Par son impuissance à s'organiser, la Révolution, je le répète, fraya la voie qui conduisit Napoléon à la fouler aux pieds. D'un côté l'école de Montesquieu n'avait jamais eu pour idéal qu'une monarchie ou une aristocratie : il est vrai que cette école voulait concilier la liberté, et même un peu d'égalité, avec cette forme de gouvernement; mais elle n'avait pas pu résoudre ce problème. D'autre part, l'école de Rousseau et de Mably avait patronisé les républiques antiques; mais elle n'avait pas pu découvrir le gouvernement républicain; elle avait bien restauré le principe de la souveraineté populaire, mais elle n'avait pas su l'organiser, et n'en avait tiré en fait comme en théorie qu'une dictature ou une anarchie. Ainsi monarchie, aristocratie, dictature, anarchie, voilà les quatre mots qui surnageaient sur la France, quand Napoléon aperçut dans le ciel ce qu'il appelait son étoile.

Il prit l'un de ces quatre mots pour le mal absolu, et il s'arrangea des trois autres. Il enchaîna comme on dit, l'anarchie, et se fit monarque, dictateur, et chef d'une aristocratie nouvelle. Il dit plus haut que Louis XIV: L'Etat, c'est moi. Il appela sa famille une dynastie. Il rétablit la féodalité; il renouvela la noblesse; il restaura le Catholicisme. Et c'est ainsi qu'avec le plagiat du passé, il crut résoudre le problème d'une législation à donner au monde émancipé. Mais pourquoi tant de grands esprits, nés au sein de l'ère moderne et nourris par elle, n'avaient-ils pu le résoudre?

Il est important, toutefois, de bien constater le résultat auquel la France arriva, lorsque, se dégoûtant des principes, elle confia témérairement son sort à un dictateur.

Dans la Constitution inventée par Bonaparte, resta-t-il un seul trait de l'idéal de la Révolution? Napoléon, on l'a dit cent fois, traita la Révolution comme Néron traita sa mère, et les désastres qui marquèrent la fin de son règne furent sans doute la peine de son parricide.

Des générations abusées ont applaudi à ce mot de Napoléon : « Je n'aime pas les idéologues. » On peut voir aujourd'hui où cette haine de la pensée nous a conduits.

Napoléon, par son plagiat du passé, avait creusé un abîme sous son trône. Au législateur de par Marengo, Iéna, Austerlitz, succéda le législateur de par Waterloo.

Nouvelle preuve de l'ignorance qui règne encore en matière de législation générale et de politique constituante : la France est obligée de s'en remettre à Louis XVIII du soin de ses destinées!

Celui-là, certes, ne fut ni un homme de connaissance, ni un homme de sentiment; ce n'était ni un savant, ni un artiste; il n'avait pour lui ni le prestige de l'éloquence, ni celui des exploits guerriers. Qu'était-il donc? c'était un prince.

Puisqu'il fut prince et que c'est là son titre, je n'en dirai rien. Au surplus ce prince est bien connu. Au bout de tous les éloges que ses courtisans ont pu faire de lui, on trouve cette épitaphe : Ce fut un homme d'esprit. Mais par un homme d'esprit, ils entendent un égoïste hypocrite et rusé, occupé de tirer parti du présent, sans se soucier de la France.

Mais, encore une fois, qu'importe son ignobilité! qu'importent les hommes! Ce que nous constatons, c'est que les hommes et leurs défauts n'ont eu tant d'empire que par l'absence des principes.

C'est l'absence d'une véritable science politique qui a permis les folies et les malheurs de Napoléon. C'est la même cause qui a donné Louis XVIII pour législateur à la France.

M. de Châteaubriand a appelé la Charte réformée de 1830 « une Constitution bâclée, en trois coups de rabot, » dans une arrière-boutique. » La mauvaise contrefaçon de la Constitution d'Angleterre que l'émigré Louis XVIII nous rapporta de son exil fut bâclée sans beaucoup plus de façon. Il est vrai que ce fut dans un manoir féodal.

Voici donc, sous le rapport de l'idée, toute l'histoire politique de la France depuis cinquante ans.

Au début, la pensée de Montesquieu et celle de Rousseau : c'est-à-dire, d'un côté, la monarchie de Louis XIV et l'aristocratie anglaise; de l'autre, le souvenir des républiques de l'antiquité et un vague pressentiment d'avenir.

Après cela, quoi?

L'Assemblée Constituante et la Convention; c'est-à-dire encore Montesquieu et Rousseau.

Après cela, quoi?

Napoléon, c'est-à-dire le despotisme.

Après cela, quoi?

Louis XVIII, c'est-à-dire de nouveau la monarchie de Louis XIV et l'aristocratie anglaise combinées dans un obscur galimatias.

Et ensuite?

Je ne sais quoi qui n'a pas de nom, ou qui n'en a pas d'autre qu'anarchie.

Et toujours depuis cinquante ans trois partis inextingui-

bles, aujourd'hui harassés, désillusionnés, et défaillants, tous les trois : le parti de l'ancienne monarchie française, ou les royalistes ; le parti de l'aristocratie anglaise, ou les Girondins ; et le parti de la république.

Nous avons tourné depuis cinquante ans dans un cercle fermé.

Voilà ce que nous écrivions, il y a cinq ans. Aujourd'hui nous disons :

Il faut sortir de ce *cercle fermé* dans lequel on tourne depuis un demi-siècle; et il est possible d'en sortir.

La SCIENCE EST TROUVÉE.

Oui, comme Archimède, nous osons dire : *La solution du problème est trouvée.*

On vient de voir que nous écrivions, il y a cinq ans : « J'appelle »science politique une science véritable, fondée sur la nature des »choses, c'est-à-dire *sur la nature de l'homme.* Cette science »n'existe pas. Son principe n'existe pas, ou du moins n'est pas en»core clairement révélé aux intelligences. »

Aujourd'hui nous osons dire : Cette science existe; son principe nous est connu; et nous ne demandons, pour le révéler clairement aux intelligences, qu'un peu de liberté et un peu de cette attention que provoque la sympathie.

On vient de voir que nous écrivions il y a cinq ans, en parlant de Sieyès :

« Ou l'idée génératrice d'une Constitution adéquate à la Révo»lution française n'existe pas, ou cette idée réside *dans les hautes »régions de l'intelligence;* elle ne saurait habiter ailleurs. Il est »impossible en effet qu'une idée serve de principe à la politique, si »elle ne peut en même temps commander à la morale, à la science, »à toutes les sciences. En un mot, ce doit être une idée empruntée »à la vie, à la loi de la vie; ou plutôt ce doit être la loi même de la »vie. Car, pour qu'elle puisse donner ouverture à une conception »politique de premier ordre, telle qu'une Constitution adéquate à »la Révolution française, il faut qu'elle explique et la nature essen»tielle de la société, et l'histoire tout entière, qui est cette société »réalisée : or, comment le ferait-elle, si elle n'explique d'abord et »fondamentalement la nature humaine? Mais si elle explique »l'homme, le microcosme, comment ne s'appliquerait-elle pas à »l'univers et au gouvernement de l'univers? Loin de restreindre le »problème, il fallait donc l'étendre d'abord; et c'était dans la psy»chologie et la métaphysique qu'il fallait aller chercher ce principe »générateur d'une bonne Constitution politique, si l'on voulait, »comme faisait Sieyès, réduire le problème de la Révolution et de »ses destinées à une Constitution bien faite. »

Aujourd'hui nous disons: En effet, l'idée génératrice d'une Constitution adéquate à la Révolution française existait dans les hautes régions de l'intelligence; et nous l'y avons cherchée, et nous l'y avons découverte. Oui, nous avons trouvé une idée qui à la fois commande à la morale et à la politique; et c'est dans la psychologie, c'est dans la métaphysique que nous l'avons trouvée. Et cette idée, nous en avons l'intime conviction, est la clé de toutes les sciences; et c'est elle qui donnera la synthèse universelle et l'encyclopédie; car c'est une idée empruntée à la vie, ou plutôt c'est la loi même de la vie. Et nous ne demandons, encore une fois, pour la révéler clairement aux intelligences, qu'un peu de liberté et un peu d'attention de la part des hommes.

Quant au premier point, la liberté, il semble que nous devons y compter; car nous avons pris à cet égard nos avances. Il y a vingt ans, nous eûmes l'honneur d'être associé à M. Guizot, à M. Duchâtel, et à tous ceux qui avec eux gouvernent aujourd'hui notre pays, dans la rédaction d'un journal qui avait pour devise : LIBERTÉ DES SECTES. Alors quand le pouvoir mal inspiré essayait de porter atteinte à cette liberté, il nous arrivait d'écrire :

« Les hommes emportés ou aveugles qui ont voulu tenter l'op»pression de la pensée doivent sentir qu'aujourd'hui c'est tenter »l'impossible : il ne leur reste qu'à se résigner et à lutter de ver»tus, de talents, et de constance, contre les opinions qui les »blessent. *Le prosélytisme de la persuasion, voilà la loi à la»quelle il faut que tous les partis se soumettent.* Si un corps de »prêtres, si les adhérents de la Congrégation, croient réellement pos»séder la vérité, *qu'ils la prêchent, qu'ils la propagent par les asso»ciations publiques et avouées, par les livres, par la discipline.* »Quoi qu'on en ait dit officiellement, l'homme préfère la vérité à l'er»reur, le bien au mal, et il se rangera toujours du côté du bien et »de la vérité. Que si enfin le siècle, par délire ou perversité, repous»sait les doctrines qui doivent, dit-on, faire son salut; si ce qui a »dominé le monde ne peut plus le dominer, c'est encore un devoir »pour le croyant sincère de n'en appeler qu'à l'avenir et à la pro»vidence, et de ne pas ajouter au désordre des intelligences par »des désordres politiques et des débats sanglants. Car c'est là que »doit, en dernier résultat, aboutir au dix-neuvième siècle tout »essai de domination de la pensée de quelques-uns sur la pensée »de tous. La majorité des citoyens doit aussi comprendre que, »quelques erreurs qu'on lui propose, le droit de proposition ap»partient à tous. Son droit à elle, c'est de rejeter après informa»tion; son devoir, c'est de ne jamais se soumettre sans conviction. »Que chacun, d'ailleurs, ait le courage de son opinion, que l'on »ne voie point des libéraux et des incrédules de cœur afficher des »croyances d'apparat, qui dans leur bouche sont un mensonge; et »bientôt la vérité se fera jour, et l'erreur s'évanouira, sans qu'il y »ait ni violences ni réactions à redouter. » (LE GLOBE, numéro du 19 avril 1827.)

Nous écrivions cela, et M. Duchâtel et M. Guizot le signaient avec nous. Pendant cinq ans, de 1825 à 1830, nous exprimâmes constamment dans ce journal ce principe de liberté; le *Globe* n'eut point de caractère plus saillant, de doctrine plus avancée.

Or ce qui était vrai alors de la situation de l'esprit humain et de la nécessité des sectes l'est encore aujourd'hui. *La vérité est au concours!* telle était alors notre devise; et, fidèle encore à cette devise, mais plus riche qu'il y a vingt ans, non d'aucune richesse matérielle, mais de la plus grande des richesses, une DOCTRINE, nous demandons le *concours;* nous demandons la liberté. Et puisque nous avons pour ministres et pour gouvernants ceux qui ont formulé avec nous, pendant cinq ans consécutifs, à la face du pays, cette politique de la liberté de penser, de la liberté d'écrire, de la liberté des écoles, de la liberté des sectes, de la liberté des cultes, notre demande à cet égard ne saurait être vaine.

Quant à de la sympathie, nous y avons droit également. Nous n'apportons point la guerre, mais la paix; car nous apportons l'ORDRE. La science que nous avons trouvée est la science de l'organisation : nous apportons la *solution pacifique du problème du prolétariat.* Nous apportons un *dogme* qui répond à toutes les questions de la philosophie, un principe d'*organisation* qui satisfait à toutes les demandes de la politique, un principe de *subsistance* qui réfute toutes les allégations homicides des faux systèmes qui ont usurpé le titre d'économie politique. Ce n'est au nom d'aucun intérêt privé, d'aucun parti, que nous prenons la parole; c'est dans l'intérêt de tous, et nous n'avons d'autre guide que l'amour de l'Humanité. A tout homme donc qui nous refuserait un peu de cette attention sympathique dont nous avons besoin, nous pourrions dire : Ce n'est pas à nous seulement que vous faites du mal, c'est à vous-même; car votre cause est la nôtre, et le problème que nous avons résolu vous concerne : *Vestra res agitur.*

Nous adressant plus particulièrement à ceux qui ont suivi nos travaux dans cette *Revue*, nous leur dirons : Nous demandons votre appui pour le journal hebdomadaire où les principes émis dans la *Revue* sous une forme plus particulièrement philosophique sont appliqués au cours des évènements et vulgarisés par cette application même. L'*Eclaireur* et la *Revue Sociale* sont la même œuvre sous deux aspects différents. L'*Eclaireur* est le journal politique de la Doctrine dont la *Revue Sociale* est l'organe philosophique. Que ceux donc qui croient à l'utilité de nos travaux nous aident, par des abonnements à l'*Eclaireur*, à soutenir une publication indispensable au progrès de notre Doctrine, au point où elle est arrivée.

Celui qui porte ici la parole dit un jour à Saint-Simon : « Vous »voyez bien que ceux dont vous voulez faire triompher les efforts »ne vous comprennent point, et s'intéressent peu à vos publica»tions! » Il nous répondit : « J'irai, s'il le faut, me placer sur le »Pont-Neuf, avec un écriteau sur la poitrine, indiquant ce que »j'ai fait et ce que je veux faire... » Nous nous rappelâmes Bélisaire.

Disciple de Saint-Simon, imitateur de son désintéressement, en possession de la vérité dont il nous a ouvert la voie, et nous aussi nous osons dire aux hommes nos frères : *Date obolum Belisario!*

PIERRE LEROUX.

AVIS. Les annonces relatives aux conditions de souscription de l'ECLAIREUR et de nos autres publications se trouvent à la suite du *Compte-rendu du Banquet de Limoges*, extrait de l'*Eclaireur*, que nous adressons à tous nos abonnés avec la présente livraison.

BOUSSAC. — IMPRIMERIE DE PIERRE LEROUX.

REVUE SOCIALE,

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR

JULES LEROUX, PAUL ROCHERY, LOUIS NÉTRÉ.

PARIS.

	fr. c.
Un an	5 »
Six mois	2 50
Le numéro	50

Cette Revue paraît le 1er de chaque mois.
Bureau d'abonnement et de rédaction : RUE DES SAINTS-PÈRES, No 16, A PARIS.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la poste par lettre affranchie.
Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.
On s'abonne aussi à la librairie de G. Sandré, rue Percée-Saint-André-des-Arts, 11.

DÉPARTEMENTS.

	fr. c.
Un an	6 »
Six mois	3 »
Le numéro	60

TROISIÈME ANNÉE. — N° 5.

AVIS.

La *Revue Sociale* venait de commencer la troisième année de sa publication, lorsqu'elle a été interrompue.

Les ANCIENS ABONNÉS à la *Revue Sociale* n'ont donc reçu que quatre numéros sur cette troisième année. Huit livraisons leur restaient dues au moment de la suspension. L'administration nouvelle se charge de fournir ces huit numéros *gratis* aux anciens abonnés. Elle les invite à prendre dès à présent un nouvel abonnement, qui datera du 1er septembre 1850. C'est un témoignage de sympathie qu'il est permis d'attendre des anciens amis de la *Revue sociale*. En agissant ainsi, ils nous faciliteront les moyens de tenir l'engagemeut que nous prenons avec eux.

Aux ABONNÉS NOUVEAUX qui s'inscriront avant le 15 janvier, nous offrons, pour le prix de 5 fr., les deux premières années de la *Revue Sociale* brochées et les quatre numéros parus de la troisième année. Ainsi, pour 10 fr., ils auront droit à une année d'abonnement et à la Collection entière de la *Revue Sociale*.

On trouvera au bureau de la *Revue* des numéros détachés de l'ancienne collection.

Les ANCIENS ABONNÉS qui auraient changé de domicile sont priés de le faire connaître par *lettre affranchie*.

AUX ÉDITEURS.

AMIS,

Au moment où la *Revue Sociale* va reparaître par vos soins, vous désirez que je m'unisse à vous pour en faire en quelque sorte la dédicace.

Lorsqu'il y a quatre ans, ce recueil prit naissance dans la solitude où nous cherchions de concert la vérité, il débuta par cette phrase : « Pour qui connaît Dieu, un journal est un temple. Nous » consacrons cette Revue à Dieu sous l'invocation de l'ÉGALITÉ » HUMAINE. »

Je vous proposerais bien de répéter cette dédicace; car elle est bonne. Il est évident, en effet, que ce n'est pas nous qu'on peut accuser de sacrifier soit la Liberté, soit la Fraternité, à l'Égalité. Pour nous, l'Égalité est la science même de la Liberté et de la Fraternité.

Mais vous avez, dans votre programme, parfaitement caractérisé la différence des temps. Nous écrivions en pleine Monarchie, nous allons écrire sous la République. « La *Revue Sociale*, avez-vous dit, » ne serait pas dans les conditions de la vie présente, si, tout en » s'occupant de science abstraite, elle ne consacrait en même temps » une bonne partie de sa rédaction aux problèmes politiques du » moment, aux actes du gouvernement, aux questions d'adminis- » tration et de finances. »

Ailleurs vous résumez ainsi l'objet que vous vous proposez : « Conserver à la *Revue* le caractère idéal, métaphysique, qu'elle eut » sous l'ancienne direction, et lui en donner un nouveau, en fai- » sant du monde politique, exclu, pour ainsi dire, de l'œuvre pas- » sée, l'objet de discussions sérieuses et approfondies; prévoir et » préparer la révolution future, suivre pas à pas la révolution pré- » sente en l'expliquant : tel sera le plan de nos travaux, tel sera le » double but que nous nous efforcerons d'atteindre. »

Il faut que le *toast* que vous me demandez (si je puis employer ce mot) réponde à ce double but. Notre ancienne devise était toute tournée vers la science, vous devez en vouloir une tournée aussi vers la pratique.

J'en sais bien une qui conviendrait; mais on me dit qu'en vertu de je ne sais quelles lois, ou par suite de je ne sais quelle jurisprudence, il y a des inquisiteurs assez féroces pour la poursuivre partout où elle se montre, dans les discours et dans les écrits.

Je la mettrai donc de côté; mais, avec l'agrément même des inquisiteurs dont je parle, je vous propose pour la *Revue* cette dédicace, qui servira à marquer sa route et son but :

A la République qui réalisera la divine devise de nos pères :

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ.

PIERRE LEROUX.

REVUE POLITIQUE.

Les événements qui se sont accomplis en politique, depuis deux années, semblent faits pour déconcerter les espérances des plus fervents Républicains.

La République, destinée à panser les plaies de la monarchie, s'est montrée plus rétrograde, plus violente, plus oppressive que la monarchie elle-même. Conquise par le Peuple, on l'a vue, à peine victorieuse, se défier du Peuple, s'épouvanter de ses misères et de ses droits, comprimer ses élans, égarer sa justice. Les bastilles de la monarchie, échappées, par une généreuse distraction, au marteau de la vengeance populaire, se sont refermées sur les vieux martyrs de la foi démocratique. Le sang des vainqueurs de Février a inondé les barricades de Juin.

Du suffrage universel, appelé à nommer le premier magistrat de la République, est sortie l'élection d'un homme qui avait passé sa vie à courir après l'ombre d'une couronne impériale! Du suffrage universel, appelé à choisir les premiers représentants régulièrement élus de la République, est sortie une assemblée où l'on compte plus de quatre cents ennemis de la République!

Cette assemblée a frappé mortellement la liberté de la presse, le premier droit des peuples libres, abandonné désormais aux brutales



colères du premier maire de village ou du dernier gendarme; elle a décimé, par l'exil et la déportation, ceux de ses membres signalés par leurs convictions démocratiques; elle a pris vingt millions à la France pour rétablir à Rome ce fantôme qu'on appelle le pape; et aujourd'hui, le rusé jésuite refuse de reprendre son trône des mains de nos généraux aspergés d'eau bénite, ne voulant relever que de Dieu... et de l'empereur d'Autriche.

Triste histoire vraiment, et dont le dégoût oblige à passer la moitié! — Oui, cette suite d'outrages et de déceptions troublerait les âmes les mieux trempées, si l'on ne pouvait y reconnaître les accidents d'une œuvre providentielle Si ces événements ne nous conduisaient point, par un chemin détourné, vers les voies du progrès, s'ils ne servaient pas à précipiter l'avénement de cette République sociale, dont le règne arrive, il faudrait désespérer en effet du rôle promis à la France et des destinées de l'Humanité.

Un peu de réflexion suffit cependant pour comprendre cette histoire si prodigieuse en apparence de la fausse République née en Février 1848. Au milieu de ces oppressions et de ces scandales dont le spectacle étonne les hommes impatients de justice et d'honnêteté, le Peuple fait silencieusement son éducation politique.

La Révolution de Février n'a pas eu d'autre effet que d'appeler le Peuple dans la cité. En Février, le Peuple a soulevé, pour ainsi dire, le voile que les deux cent mille électeurs censitaires mettaient entre le gouvernement et lui. De ce moment, chaque prolétaire, chaque travailleur, chaque paysan a pu sentir la France, la société, l'humanité battre sous sa poitrine. Il a pu dire le mot célèbre : L'État, c'est moi. Dès ce jour, ce prolétaire, absorbé jusque-là dans le soin exclusif de gagner sa pitance quotidienne, a levé les yeux vers le gouvernement; il s'est inquiété des destinées de la patrie dont il avait conçu l'idée en devenant membre de l'association politique.

Mais il était ignorant : le règne de Louis-Philippe, règne de corruption et de mensonge, l'avait laissé inattentif. Il n'avait pas songé à regarder dans quelles mains la France était tombée; et pourtant il fallait qu'il l'apprît, il fallait, avant de gouverner lui-même cette France devenue la sienne, qu'il sût comment les hommes issus de 89 s'acquittaient de cette tâche.

C'est pourquoi, depuis 1848, l'œuvre commencée sous Louis-Philippe s'est continuée. Mais cette fois la pièce ne se joue plus devant un public d'élus complaisants, de claqueurs achetés d'avance; c'est le Peuple sérieux et passionné qui assiste gravement à cette triste représentation.

Il y assiste, et pour que rien ne lui échappe dans ce drame aux douloureux enseignements, les acteurs semblent charger à plaisir le rôle qu'à leur insu leur a confié la Providence.

Au lieu de Louis-Philippe, dont l'égoïsme se déguisait sous les prétextes de l'intérêt monarchique, Louis Bonaparte, dont l'ambition impérialiste ne peut se couvrir d'aucun voile, est le chef du pouvoir exécutif. Au lieu de ministres sérieux, choisis parmi les hommes d'État de la bourgeoisie, le peuple voit arriver au pouvoir, par la route des antichambres, des hommes inconnus, instruments ridicules d'une incapacité ambitieuse. Au lieu de ces assemblées où l'hypocrisie, du moins, fardait la bassesse, où les grands mots et les professions de libéralisme déguisaient l'inégalité et l'oppression, le peuple se trouve en face d'ennemis implacables, peu soucieux désormais de cacher leurs desseins, défendant, les uns le catholicisme et la légitimité, les autres le scepticisme et l'orléanisme, ceux-là enfin rêvant la venue de Pie IX à Paris pour oindre un jour le futur empereur. Il les entend tous d'un commun accord crier : Mort au Socialisme, qui est synonyme de République.

Tous les coups qui passaient jadis au-dessus de la tête du Peuple, sous Louis-Philippe, vont aujourd'hui le frapper en pleine poitrine. La liberté de la Presse ne lui importait guère alors. Sous Louis-Philippe comme sous Bonaparte, on poursuivait cependant les journaux, on frappait de monstrueuses amendes, on emprisonnait les rédacteurs. Si les condamnations furent moins nombreuses, c'est que Louis-Philippe devait régner dix-huit ans, tandis que le gouvernement de Bonaparte finira dans trois années. De ces infortunes de la presse le peuple ne s'en inquiétait point. Quel journal, en effet, s'occupait alors de ses intérêts, de ses misères? Ces querelles de famille n'étaient point son affaire. Mais aujourd'hui les poursuites des magistrats, les arrêts des juges ne sont-ils pas dirigés contre les journaux socialistes, contre les journaux du prolétaire, contre ceux qu'il lit, qu'il paie sur ses maigres économies? Chaque affaire de presse attire son attention, agite son cœur, excite son intelligence. Il se presse en foule dans les tribunaux où l'on juge ses amis et ses défenseurs. Il applaudit quand les jurés acquittent. Il s'en va désolé quand un verdict de culpabilité ferme les verrous d'une prison sur un journaliste trop courageux.

Si le Peuple ne profitait pas de ces éclatantes leçons, s'il n'apprenait pas à comprendre et à vouloir bientôt la République véritable, il faudrait qu'il fût frappé de stupidité et de folie. Insensés ceux qui le croient. Le Peuple a compris que ses douleurs présentes étaient la préparation nécessaire de son prochain affranchissement. Il saura profiter de l'éducation que lui donnent à cette heure les derniers représentants de la monarchie.

Avec quel zèle effrayant ceux-ci travaillent à leur tâche fatale! Pourquoi Dieu aveugle-t-il à ce point ceux qu'il veut perdre? Ce n'est pas sans un sentiment de tristesse qu'on voit à toutes les époques de révolution des hommes, poussés par une main irrésistible, hâter leur ruine avec celle des institutions qu'ils défendent par la violence et l'injustice.

Depuis ces funèbres journées de juin, préparées par les fautes du gouvernement provisoire, il n'est pas une des justes exigences des républicains qui n'ait été repoussée avec colère, ou écartée avec dérision. Le mois qui vient de s'écouler nous fournit assez de preuves sans que nous ayons besoin de remonter plus haut dans l'histoire des gens qui nous gouvernent.

Un homme de cœur demandait dernièrement, dans un discours d'une éloquente simplicité, l'abolition de la peine de mort. Faut-il le dire? La peine de mort, l'échafaud, le bourreau, ont encore quatre cents défenseurs dans l'Assemblée, et le citoyen Savatier-Laroche n'a trouvé que cent quatre-vingt-trois de ses collègues pour appuyer sa généreuse initiative.

Non! il est impossible d'imaginer qu'en plein dix-neuvième siècle, une assemblée française ait pu entendre, sans frémir de dégoût, les cyniques arguments accumulés par le rapporteur M. Casabianca pour maintenir les représentants dans le respect de la guillotine. M. Casabianca pouvait s'éviter le triste honneur de braver à ce point la morale et l'humanité. L'Assemblée avait décidé d'avance.

Il faut regretter néanmoins què les orateurs ennemis de la peine de mort n'aient point porté la question sur son véritable terrain. La peine de mort n'est pas seulement un crime de lèse-humanité; ce n'est pas seulement un froid et hideux assassinat; ce n'est pas seulement une négation de la justice qui doit, comme l'a très-bien dit M. Coquerel, supposer la possibilité du repentir et s'imposer le devoir de le faire naître : c'est encore une iniquité sociale. Si la peine de mort doit atteindre en droit tous les gens coupables des crimes désignés dans la loi, en fait, elle ne tombe guère que sur les pauvres, les ignorants, les parias de notre société. Que l'on consulte, en effet, la statistique des meurtres commis en France chaque année, qu'on cherche à quelle classe de citoyens appartenaient les coupables, et l'on verra que, sauf de très-rares exceptions, les criminels sont des hommes sans éducation, sans famille, sans patrimoine, dont la misère et l'ignorance avaient, dès le berceau, préparé la chute.

La question de la peine de mort, comme toutes celles que soulève notre système pénal, se rattache donc au problème de l'organisation sociale, au problème de l'éducation, de l'égalité, de la République. Il faut abolir la peine de mort, mais en même temps il faut prévenir les crimes qu'elle punit en donnant à tous l'éducation et la fonction, c'est-à-dire en bannissant de la société l'ignorance et la misère, il faut fonder enfin la République, l'égalité, la moralité des citoyens.

Peut-être pour protéger la société actuelle est-il nécessaire de maintenir la peine de mort. On l'a répété à satiété à l'Assemblée. Mais cet aveu est la plus terrible condamnation qu'on puisse prononcer contre la société. Réformez, réformez cet ordre social, s'il faut pour le protéger lui immoler des victimes tremblantes sur l'autel de la guillotine! Voilà ce qu'on aurait dû dire aux quatre cents soutiens de la peine de mort, et on les eût mis en demeure de s'expliquer.

Mais au fait, à quoi bon? Ce vote-là n'est-il pas en lui-même assez significatif? En maintenant la peine de mort, l'Assemblée n'a-t-elle pas prouvé qu'elle ne voulait rien changer à l'organisation sociale dont la peine de mort est la sauvegarde, rien guérir des misères où s'engendrent ces crimes si barbarement, si inutilement lavés dans le sang?

Rétablir tout ce qui existait avant la révolution de Février; détruire tout ce qui s'est fait depuis la révolution de Février, là se borne toute la politique de la majorité. Si d'une question de haute moralité sociale nous passons à une simple question de finance, nous verrons se manifester le même esprit aveugle et contre-révolutionnaire. La Constituante avait supprimé l'impôt des boissons, à partir du 1er janvier 1850. De toute nécessité, la Législative devait le rétablir. Elle n'y a pas manqué. Sans tenir aucun compte des dangers immédiats d'une mesure aussi impolitique, les quatre cents honnêtes modérés ont sauvé l'arche sainte du budget des méchantes *intentions* des demi-républicains de la Constituante.

La suppression de l'impôt sur les boissons eût été une bonne mesure, en ce sens qu'on aurait forcé par là le pouvoir exécutif soit à réduire les dépenses de l'État, soit à chercher des ressources moins directement arrachées à la subsistance du pauvre. Cependant, il faut

l'avouer, les raisons qu'on a fait valoir contre l'impôt des boissons prouvent trop ou trop peu. On a dit qu'il pesait surtout sur le pauvre. Quel est l'impôt qui n'est point dans ce cas? On a dit que la manière de le percevoir était odieuse. Quel impôt échappe à ce reproche? On a dit qu'il était inégalement réparti. Quel impôt est juste dans sa répartition?

Pour bien attaquer l'impôt sur les boissons, il aurait fallu étendre la critique à tous les impôts, et alors on se retrouvait encore une fois devant le problème de l'organisation de la République, de la refonte de la vieille société. La majorité l'a parfaitement compris, et, préférant tous les dangers à celui de voir la France transformée en République, elle a maintenu l'impôt des boissons, comme elle avait maintenu la peine de mort, comme elle maintiendra tout ce qui lui paraîtra contraire à la Révolution.

La droite a mis un acharnement inexplicable en apparence à soutenir cet impôt impopulaire. Cela se comprend toutefois. Le budget une fois entamé par la suppression de cette taxe, l'ennemi, c'est-à-dire la Révolution, était dans la forteresse; le budget de la monarchie était bouleversé, et avec lui le vieux système financier et, la féodalité de la banque, et les gros traitements et les pots de vin..... M. Fould a vu tous ces dangers. Les amendements les plus anodins l'ont trouvé impitoyable. Tout ou rien! s'est-il écrié, et il a tout obtenu. Ce mot sera un jour celui du Peuple.

Le rétablissement de l'impôt sur les boissons n'est point un si grand malheur qu'on a paru le croire. Au milieu de toutes les charges qui l'accablent, le pauvre n'eût trouvé à la suppression de cette taxe qu'un médiocre soulagement. En le maintenant, la majorité a donné au Peuple une leçon dont il tirera un bien autre profit. Ces questions d'impôt tiennent toutes les populations attentives. Les grands problèmes de justice, de moralité politique, dont l'importance domine, pour les esprits éclairés, tous les détails du gouvernement, ne touchent pas assez la majorité du Peuple. Dans l'ignorance où on a laissé les pauvres, ils ne saisissent pas les rapports de ces idées avec les autres règles de l'ordre social. Pour eux, l'impôt qui se traduit en misères, en vexations, en douleurs de toutes sortes, a été jusqu'ici l'expression même du gouvernement : la providence sociale ne leur apparaît guère sous une autre forme. Les gouvernants qui veulent diminuer l'impôt sont regardés comme des sauveurs, ceux qui l'augmentent comme des tyrans. Les membres de la majorité ont préféré ce dernier renom. Est-ce à nous de nous en plaindre?

Tandis que M. Fould, commis banquier de l'Élysée, présentait et défendait cet aimable projet de loi, le président Louis Bonaparte fêtait à l'Hôtel-de-Ville, avec M. Dupin et consorts, l'heureux anniversaire du 10 décembre.

On se rappelle que du temps où M. Odilon Barrot présidait majestueusement le conseil des ministres, l'Élysée affectait de se séparer de la politique de ce cabinet. Le Peuple, toujours crédule, imaginait bonnement que toutes les mesures réactionnaires de MM. Dufaure et Barrot étaient prises en dépit de M. Bonaparte. On se disait : Il gémit en secret, le *bon prince*, de ne pouvoir faire le bonheur de ses sujets. Odilon Barrot ne le veut pas!

Aujourd'hui que M. Bonaparte a choisi ses ministres parmi les fidèles de l'Élysée, cette dissimulation serait grossière; aussi le président ne cache plus l'entente cordiale qui l'unit à son cabinet, voire même à la majorité de l'Assemblée. Il faut citer son discours tout entier :

« C'est d'un heureux augure pour la paix au dedans comme au » dehors, de fêter le premier anniversaire du 10 décembre au milieu » d'un grand nombre des membres de l'Assemblée et en présence » du corps diplomatique. ENTRE L'ASSEMBLÉE ET MOI IL Y A COMMUNAUTÉ D'ORIGINE, COMMUNAUTÉ D'INTÉRÊTS. Issus tous du suffrage » populaire, nous aspirons tous au même but, le RAFFERMISSEMENT » de la société et la prospérité du pays. Permettez-moi donc de répéter le toast de votre président :

» A l'union des pouvoirs établis!

« J'ajoute :

» A l'Assemblée! à son honorable président! »

Et de la République pas un mot, suivant la coutume.

Il a longtemps hésité, M. Louis Bonaparte, à se déclarer l'ami de l'Assemblée nationale, mais il s'est décidé. Et comme il a bien choisi son moment! Il n'y a qu'à l'Élysée qu'on montre tant d'habileté et de bonheur. Pendant que son commis M. Fould propose le rétablissement de l'impôt des boissons, M. Bonaparte, l'élu du 10 décembre, l'élu des paysans, des vignerons, des prolétaires, se déclare en *communauté d'origine* et *d'intérêts*, en complète sympathie avec l'Assemblée qui vote conformément au projet du ministre. Avis aux prolétaires travaillés déjà pour la réélection de M. Bonaparte.

Encore une fois, M. Bonaparte a de l'habileté et du bonheur. Le choix de ses ministres le prouve surabondamment. Tandis que M. Fould rétablit l'impôt des boissons, M. d'Hautpoul ressuscite la police de Fouché. M. d'Hautpoul s'est réservé la partie des scandales à la Carlier, et déjà il a fourni une assez jolie moisson aux membres de la gauche qui ont la cruauté de dévoiler ses petites manœuvres souterraines. Par une circulaire qui déshonore le ministre dont elle émane et les militaires obligés d'en subir l'injure, M. d'Hautpoul a mis tous les fonctionnaires de France sous la surveillance de la haute police. La majorité, enchantée de ce moyen à la fois honnête et ingénieux d'arrêter les progrès du Socialisme, n'a pas manqué de témoigner sa satisfaction au ministre par un vote, et surtout en interrompant MM. Baune et Charras qui avaient cité cette circulaire à la tribune. M. Chauffour a révélé quelques jours après un fait qui aurait peut-être demandé l'application de la loi sur la corruption électorale; mais la droite n'y a trouvé qu'une occasion d'hilarité, et nous ne croyons pas utile d'y insister pour le moment. M. d'Hautpoul, nous le prévoyons, nous fournira bientôt d'autres motifs plus sérieux de bénir la main qui le fit ministre de la guerre.

La discussion de la loi sur les boissons s'est prolongée si longtemps qu'elle a retardé l'examen du projet de loi sur les instituteurs. C'est dommage. Cette loi sur les instituteurs aurait dû être votée avant le 1er janvier, et le mois de décembre de l'année 1849 compterait parmi les mieux remplis de cette session. Il faut que les instituteurs coupables de républicanisme sous la République soient châtiés au plus tôt. C'est l'avis de M. Parrieu, ministre de l'instruction publique, et c'est aussi le nôtre. Les instituteurs seront donc mis sous la main des préfets, placés eux-mêmes sous la surveillance de la gendarmerie.

Et voilà pourtant ce qu'ils appellent raffermir les assises ébranlées de la société!

PAUL ROCHERY.

DES PRIVILÉGES ET DES ABUS

DE LA PROPRIÉTÉ.

(La scène se passe dans une auberge de la Creuse. Un voyageur, dont le costume indique la profession de PRÊTRE, est assis au coin du feu, sous le manteau d'une vaste cheminée. En face de lui, dans l'autre coin de la cheminée, se tient un monsieur, qu'à son air et à son discours on reconnaît aisément pour un BOURGEOIS de l'endroit. Deux autres voyageurs, allant et venant, causent à haute voix. L'un est un OUVRIER, l'autre un PAYSAN. L'HOTESSE. Nous sommes en 1849, au mois d'octobre.)

LE BOURGEOIS *s'adressant au prêtre.*

Quel temps singulier que le nôtre! Dire que les discours que nous entendons là, on les entend partout. Partout, monsieur, dans le pays, on s'occupe de politique. Les femmes, les hommes, les enfants, tout s'en mêle. Où allons-nous? Les choses les plus saintes sont ouvertement attaquées. Oh! la République, cette forme de gouvernement, nous a fait bien du mal. On ne respecte plus rien. La famille, la propriété......

L'OUVRIER *l'interrompant, et d'un air sans gêne.*

Ah! vous voilà, Bourgeois! Je ne vous savais pas là. Que faites-vous donc à cette heure en un lieu pareil? Etes-vous comme nous en voyage?

LE BOURGEOIS.

Monsieur...... je ne vous connais pas......

L'OUVRIER.

Ni moi non plus. Mais je vois bien, à votre discours, que vous êtes un bourgeois, tout comme vous pouvez voir à mes paroles que je suis un ouvrier; aux vêtements de monsieur, qu'il est un prêtre, et à la dégaîne de celui-ci (*montrant le paysan*), qu'il est un paysan. Vous dites donc que la République nous a fait bien du mal?

LE BOURGEOIS.

C'est mon opinion.

L'OUVRIER.

Qu'on ne respecte plus rien? Que la famille, la propriété, l'ordre public sont incessamment attaqués?

LE BOURGEOIS.

C'est mon avis.

L'OUVRIER.

Ce n'est pas le mien. Mais quel remède voyez-vous à ce mal?

LE BOURGEOIS.

Le remède!... le remède!... Ma foi, c'est que nous retournions au point d'où nous sommes venus; c'est que la République cède la place à



une bonne monarchie constitutionnelle, et que le peuple vaque à ses affaires et à ses plaisirs comme sous Louis-Philippe; c'est, enfin, qu'on se taise, comme on le faisait jadis, sur tous ces prétendus problèmes d'égalité, de liberté, de fraternité, de bonheur, qui n'en finissent pas, et qui jettent la haine et la perturbation au milieu de nous.

L'OUVRIER.

Rien que cela, mon brave! Retourner si loin!

LE BOURGEOIS.

Dame!..... Voyez-vous autre chose, vous?..... et tenez-vous tant à cette République, qui vous laisse crever de faim?

L'OUVRIER.

Mais sous Louis-Philippe, comme sous Charles X, comme sous Louis XVIII, comme sous Napoléon, dit le Grand, le peuple crevait de faim ni plus ni moins qu'aujourd'hui, ne vous en déplaise.

LE PAYSAN.

Pas sous Napoléon toujours, à ce que m'ont dit mon père et les anciens de notre hameau. L'ouvrage allait bien du temps de l'empereur.

L'OUVRIER, *au paysan.*

Oh! c'est là, mon vieux, entre nous, un point de doctrine, comme on dit à Paris, qu'il est facile d'éclaircir tout de suite. Quand tu mènes en un pré qui ne peut nourrir que trente brebis une soixantaine de ces bêtes, qu'arrive-t-il? c'est que tout le troupeau pâtit, et que les plus faibles, les plus maladroites si tu veux, périssent de langueur. Or, pour remédier à ce mal, que faut-il faire, je te prie? Agrandir le pré ou diminuer le troupeau. Et pour diminuer le troupeau, que fais-tu? Tu le livres au boucher, qui aujourd'hui prend l'une, demain prend l'autre, et ne s'arrête que lorsque tu le lui dis. Eh bien, au sortir de la Révolution de 89 et de 93, Napoléon a pris justement ce dernier parti, vois-tu? Au lieu d'agrandir le pré humain, qui n'est autre que l'Egalité, la Liberté et la Fraternité des hommes, il a préféré user de la guerre et de ses horreurs. Ses batailles si fameuses contre les Autrichiens, les Prussiens, et tant d'autres, tuaient donc une partie du peuple, et alors l'autre partie travaillait nécessairement à son aise, et souvent même ne pouvait suffire au labeur. Voilà, mon vieux, tout le secret. Ce n'est pas plus difficile que cela. Mais que l'on meure de faim, de maladie, d'épuisement, dans un hôpital, au coin d'une borne, sur la grand'route, ou que l'on meure de mort violente, sur le champ de bataille, d'un coup de feu, d'un coup de sabre, c'est toujours mourir, vois-tu; c'est toujours *crever*, comme dit monsieur (*en montrant le Bourgeois*).

LE PRÊTRE, *s'adressant à l'Ouvrier.*

Vous avez raison, mon ami, dans ce que vous dites là. Le peuple ne fut pas plus heureux sous Napoléon que sous les rois qui lui succédèrent.

L'OUVRIER *à part.*

Et d'un : à l'autre maintenant. (*S'adressant au Bourgeois*) Vous dites donc, mon brave homme...... Excusez ma manière...... c'est que je n'ai pas étudié, moi..... Je parle tout comme cela vient..... Vous dites donc que nous autres, Ouvriers, Paysans, petites gens, nous ne devrions pas tant tenir à la République, qui nous laisse crever de faim?

LE BOURGEOIS.

Oui, je disais cela.

L'OUVRIER.

Mais je vous répondais, moi, que le peuple crevait aussi bien de faim avant la République qu'après : ce qui était vous dire, ce me semble, que votre raison n'était pas une raison.

LE BOURGEOIS, *avec impatience.*

Mais, enfin, que vous a-t-elle donc donné, cette République? que peut-elle vous donner, que vous y tenez tant?

L'OUVRIER.

Elle nous a donné du mal, puis du mal, et encore du mal. C'est vrai. Le sang du peuple a coulé par torrents en Europe, au sein des villes, et sur les champs de bataille de la Hongrie. Nous avons eu à Rouen, à Paris, à Lyon, nos journées de juin. Notre condition n'a point changé. Nous sommes toujours ouvriers, toujours paysans, toujours pauvres, et vous autres, vous êtes toujours ce que vous étiez, riches, bourgeois, propriétaires, voire même les gouvernants. Eh bien! malgré cela, nous l'aimons, cette République, et nous avons raison.

LE BOURGEOIS, *riant ironiquement.*

Ah! les voilà bien tous, ces hommes du Peuple! Poussez-les un peu, et ils vous disent : *Nous l'aimons!.... nous l'aimons!* [redacted] *avons raison.....* Ils n'ont dans la bouche que ces mots [redacted] pourquoi avez-vous raison? et pourquoi l'aimez-vous? [redacted] la question.

LE PAYSAN.

Pardi, nous l'aimons parce que vous la haïssez. C'est pas plus difficile que ça. M'est avis que si elle était à votre avantage, vous n'en parleriez pas comme vous le faites. Pensez-vous que le petit peuple ne voit pas ça, et ne se dit pas, dans son bon sens (qui ne le trompe jamais, allez!) : Nos maîtres n'en veulent pas, donc il faut l'en vouloir?

L'OUVRIER.

Ce que tu dis là, Paysan, a bien sa petite valeur; mais crois-tu, par hasard, que le bourgeois m'embarrasse avec ses belles phrases, et que je ne puisse pas lui dire, tout bourgeois qu'il est, pourquoi nous aimons la République, et pourquoi nous avons raison de l'aimer? Nous aimons la République, parce qu'elle ouvre la porte toute grande aux changements nécessaires de quelques institutions actuelles, institutions reconnues mauvaises à divers titres et de manières différentes par l'immense majorité des hommes. Nous aimons la République, parce qu'elle proclame au-dessus de toutes les criailleries de ses ennemis la *Liberté*, l'*Égalité* et la *Fraternité* des hommes. Nous aimons la République, parce qu'elle veut, peut, et doit détruire la misère sous toutes ses formes, parce qu'elle estime le pauvre à l'égal du riche, parce qu'elle ne voit en eux que l'Homme. Nous aimons la République, parce qu'elle hait la guerre, l'ignorance, l'oisiveté, la paresse, l'esclavage, les mœurs malhonnêtes, le désordre. Nous aimons la République, parce qu'elle seule résout le problème devant lequel a reculé Napoléon, parce qu'elle seule a le secret et la puissance d'agrandir le pré humain, et de détourner par conséquent du troupeau des hommes cette terrible nécessité d'un bourreau quelconque, qu'il s'appelle *guerre* ou *paix*, qu'il *tue* par le sabre, le fusil, le canon, ou qu'il *laisse mourir* par la faim, la privation, la misère.

LE BOURGEOIS.

Diable! l'ami, où donc avez-vous appris ces belles choses? Vous venez pour le moins de Paris, je gage, et vous y avez fréquenté souvent les clubs des Socialistes. La tête vous tourne encore.

L'OUVRIER, *d'un ton ironique.*

Vous avez deviné juste, bourgeois. Quelle pénétration!.... Il n'y a qu'un petit malheur, cependant, c'est que vous vous trompez. J'ai quitté Paris il y a quatre ans, et j'y retourne. Mais voulez-vous savoir pourquoi vous ne l'aimez pas, vous, cette République? Je parie que vous n'en savez rien. La plupart du temps, chez vous autres, bourgeois, la haine est d'instinct, comme chez nous l'amour. Hé bien! vous ne l'aimez pas, parce qu'elle vous dérange, parce qu'elle veut que vous ne vous livriez plus à certaines habitudes fort peu fraternelles à notre égard, fort peu libérales, fort peu égalitaires; parce qu'elle veut vous donner d'autres mœurs, des mœurs meilleures, plus honnêtes; parce que, dupes de votre ignorance, vous confondez en toutes choses l'*us* et l'*abus*, le droit d'usage et l'abus de l'usage; parce que vous ne comprenez pas comment, en détruisant les priviléges et les abus de la propriété, vous resterez propriétaires, tout en nous voyant, nous autres, naître à la propriété. Ah! pardieu! c'est avoir la tête trop dure, ou l'esprit bien obtus.

LE BOURGEOIS.

Mais c'est vous qui êtes fou!... Tout le monde être *propriétaire!*... quelle idée!..... Est-ce que cela se peut!..... Mais réfléchissez donc.

L'OUVRIER.

Tout le monde est bien *Homme.*

LE BOURGEOIS.

Tout le monde est bien homme!..... sans doute. Mais il y a des ignorants et des savants, des hommes d'ordre et des hommes de désordre, des sages et des fous, des petits et des grands, des faibles et des forts....

L'OUVRIER, *l'interrompant.*

Des opprimés et des oppresseurs, des pauvres et des riches, des propriétaires et des paysans, des ouvriers et des bourgeois, des travailleurs et des oisifs, des capitalistes et des mendiants, n'est-ce pas? Enfilez donc la kyrielle, et ne vous arrêtez pas au beau milieu du chemin. Il est vrai que je ne vois guère en quoi cette kyrielle répond à mon argument. Ah! bourgeois, vous n'êtes pas fort sur le raisonnement : convenez-en. C'est la faute sans doute de l'éducation que vous avez reçue dans les colléges de l'Université. Mais cela viendra, ne vous en tourmentez pas davantage. Vous me dites donc que tout le monde ne peut pas être *propriétaire*, je vous réponds que tout le monde est bien *homme.*



Là-dessus, la kyrielle. Mais, honnête homme que vous êtes! si vous voulez raisonner et savoir le fond des choses, commencez donc à vous abstraire et à distinguer les divers éléments du problème à résoudre. Ici, il y a vous, et il y a moi; il y a vous, le bourgeois, et il y a moi, l'ouvrier. Moi, l'ouvrier, je pose nettement, carrément, la question. Je dis : *Grâce aux priviléges et aux abus actuellement inhérents au droit de l'homme sur les choses qui sont propres à son usage, droit qu'on a coutume de désigner en langue humaine par le mot* PROPRIÉTÉ, *nous avons parmi nous des riches et des pauvres, des ignorants et des savants, des paysans et des propriétaires, des maîtres et des esclaves, des bourgeois et des ouvriers*, c'est-à-dire que nous sommes tous la proie de l'inégalité, de la guerre et de la misère, ou de l'esclavage. D'où je conclus qu'*en détruisant ces priviléges et ces abus actuellement inhérents au droit de propriété, nous n'aurons plus parmi nous que des propriétaires*, c'est-à-dire des hommes libres, égaux et frères, ayant tous par devers eux les moyens de satisfaire à leurs divers besoins physiques, intellectuels et moraux. Ceci est rigoureux, exact. Cependant, vous, bourgeois, vous n'en voulez pas. Il vous répugne de croire que nous puissions tous vivre égaux, libres et frères; que chacun de nous puisse avoir par devers lui, le droit, le moyen et le devoir de satisfaire à ses divers besoins physiques, intellectuels et moraux; en un mot, il vous répugne de croire que nous puissions tous être *propriétaires*. Attaquez donc les prémisses de ma proposition! Soutenez-moi, en dépit de vos propres docteurs, que la propriété actuelle est pure de tout *abus* comme de tout *privilége!* Et dans le cas où votre honnêteté répugnerait par trop à commettre un tel mensonge, essayez de me prouver du moins qu'il n'y a aucun rapport, mais pas le moindre rapport, entre les abus et les priviléges de la propriété et les conditions misérables du paysan, de l'ouvrier, du pauvre. Voilà le point essentiel de la discussion. Mais m'opposer ici, comme vous le faites, une fin de non-recevoir basée sur des mots! Me dire que nous ne pouvons tous être *propriétaires*, et entendre par ce mot ce qu'il exprime à cette heure..... ah! voilà qui n'est pas juste. Suivez, je vous prie, mon raisonnement. La *propriété*, telle qu'elle est, la propriété définie comme la définissent les vôtres, le *droit d'us et d'abus*, font de l'homme qui la possède un *propriétaire*. Cela est vrai; je ne le conteste pas le moins du monde. Mais est-ce de cette *propriété*-là que je vous parle, et de ce *propriétaire* là qu'il s'agit, quand je vous dis que tous, pauvres ou riches, petits ou grands, paysans ou maîtres, ouvriers ou bourgeois, nous pouvons être et nous serons un jour *propriétaires?* Non, évidemment non. En enlevant à la propriété actuelle ses *priviléges* et ses *abus*, on crée une propriété nouvelle, qui se définit simplement par ces mots : *le droit d'us*, et dès-lors quiconque la possède est également *propriétaire*. Or, cette propriété nouvelle a cet immense avantage sur l'autre, qu'elle appelle à elle tous les hommes, qu'elle n'en rejette aucun.

LE BOURGEOIS.

Quoi! vous parlez donc d'une autre propriété que celle que nous connaissons, que nous pratiquons, dont nous usons. (*Riant.*) Fort bien. Je vois que vous avez lu certains ouvrages dont on m'a parlé dans le temps, et que je n'ai jamais lus, par parenthèse, moi. Allons, monsieur le savant, pourriez-vous me dire ce que c'est que cette *propriété nouvelle?* J'avoue que je ne la connais pas, et que je ne l'ai encore rencontrée nulle part.

L'OUVRIER.

J'ai peu lu, je suis pauvre, mais j'ai beaucoup réfléchi. Je viens de vous dire ce qu'elle est, cette propriété, je veux bien vous le redire encore. La propriété dont je parle, et que le monde attend pour se voir délivré de ses terribles misères, n'est pas absolument *nouvelle*: c'est la vôtre, à vous, propriétaires; c'est celle dont vous usez, que vous pratiquez et connaissez, comme vous dites, mais *purgée des abus et des priviléges qui la souillent*, et en font un instrument de mort, de haine et de violence.

LE BOURGEOIS.

Entre nous, toute la question se résumerait donc en ces termes : Connaître ce que vous proscrivez comme *abus, privilége*, dans la propriété actuelle, et ce que vous conservez dans cette même propriété sous le nom d'*usage?* Vous voyez que je me prête à votre enseignement.

L'OUVRIER.

Je vous en remercie : ça vous portera bonheur. Continuez seulement.

LE BOURGEOIS.

Expliquez-vous donc.

L'OUVRIER.

Je le veux bien. Je vous prie de redoubler d'attention; car le sujet en vaut la peine. Laissez-moi seulement suivre mon chemin. Je suis ici votre guide : nous sommes deux pauvres pèlerins, et nous cherchons à connaître ce que c'est que la *propriété*, la *propriété pure*, la *propriété vraie*, la *propriété* sans *abus*, sans *privilége*. Cela vous va-t-il?

LE BOURGEOIS, *moitié ironiquement, moitié sérieusement.*

Marchez, mon maître, je vous suis.

L'OUVRIER.

Hé bien! il est évident que l'homme est tellement mêlé à la propriété, que nous ne pouvons parler d'elle sans parler de lui. Vainement voudrions-nous nous en tenir à elle, il faut que nous remontions à ses racines : or, ses racines sont l'homme, sont le propriétaire. Ne nous gênons donc pas : parlons et du propriétaire et de la propriété.

Qu'est-ce que la propriété? C'est une chose qui *donne* à l'homme et qui *reçoit* de l'homme. Ce qu'elle *donne* à l'homme, c'est ce qui satisfait en lui ses besoins; ce qu'elle *reçoit* de l'homme, c'est le soin, l'attention, le travail que celui-ci lui donne. Entre la propriété et le propriétaire, il y a donc un contrat synallagmatique. Il est évident que si l'homme ne *donne* point *son* travail, *son* attention, *son* soin, à une chose, cette chose n'est point appropriée par lui, et ne peut lui donner satisfaction aucune d'aucun de ses besoins. Envers la propriété, l'homme a donc des *devoirs*. Il a des *devoirs*, puisqu'il a des *droits*; et la propriété, à son tour, est précisément dans le même cas : elle a des *droits* et des *devoirs*. C'est là un premier point d'éclairci. Abordons-en les conséquences.

Vous êtes un homme, et je veux, par exemple, avec vous, ici, en ce moment, sans sortir de cette auberge, prendre conscience et connaissance de votre propriété. Comment le ferons-nous?

La chose, en vérité, n'est pas difficile. Qu'ai-je besoin, en effet, de sortir d'ici et d'aller arpenter, mesurer du terrain, compter des gerbes? N'êtes-vous pas là? Votre *droit*, à vous propriétaire, n'est-il pas égal au *devoir* de votre propriété envers vous? Quand les poids des deux plateaux de la balance sont égaux, n'ai-je pas l'un en ayant l'autre? Donc, pour connaître votre propriété, c'est-à-dire son *devoir*, sa *charge*, sa *vertu productive*, je n'ai qu'à connaître votre *droit*, c'est-à-dire vos *besoins*. Eh bien! vous buvez, mangez, dormez, éprouvez tour à tour plaisirs et peines; vous allez vêtu, vous vous abritez contre le froid, le chaud, le vent, la pluie; vous causez, pensez, lisez; vous êtes vivant, en un mot, et vivant d'une vie qui vous est propre et qui vous est en même temps commune à tout ce qui a nom d'homme. Vos besoins, nombreux, immensément variés, incessamment renaissants, sont des besoins d'homme. Donc, tout ce qui concourt directement ou indirectement, hors de vous, dans la nature, à la satisfaction de ces besoins, est à vous, est votre propriété.

Me demanderez-vous, par hasard, le lieu où cette propriété réside? Elle réside partout, dans l'univers entier; dans l'espace où gravitent les astres, au sein des mers d'où vous tirez les poissons, dans le sillon qui produit ici le blé, là le riz; dans l'arbre qui vous donne ses fruits savoureux, dans l'art qui vous échauffe de ses divins produits. La terre, les fluides impondérables, les minéraux, les végétaux, l'animal, l'homme lui-même, votre semblable, l'homme lui-même, vos besoins, vos désirs, vos passions, tout votre être; la vie, la vie enfin; Dieu, la vérité, la justice, le bien, le bon, le beau, tout est votre propriété, car tout la renferme.

Voilà qui est vrai à ne considérer ici qu'un côté de la question, à savoir vos *besoins*, votre *droit*, cette manifestation de la vie en vous. Mais il est une autre manifestation de la vie en vous, vous le savez, qui entre encore dans la formule de votre *propriété*, qui donne à cette propriété ce que nous avons appelé son *droit* : c'est votre *devoir*. Or, nous devons tenir compte ici de ce *devoir*, qui est vôtre, afin d'avoir conscience pleine et entière de votre propriété en prenant connaissance de ce qui est son *droit* à elle.

Il ne suffit pas, en effet, que vous *ayez besoin* pour que la propriété vous *donne*, il faut encore que vous *donniez* à cette propriété *vos soins, votre attention.* C'est ce que l'on appelle *travail*, et ce que Jésus appelait *prière*, lui, mot profond que les moines et les prêtres n'ont pas compris, eux qui se sont mis à pratiquer la prière pour la prière, c'est-à-dire la prière stérile, impie, superstitieuse.

Votre travail crée donc votre propriété. Mais votre travail relevant en vous de votre force, de votre intelligence, de votre activité, de votre aptitude, de tout ce qu'on désigne ordinairement sous le nom de *facultés*, ce sont donc vos facultés qui taillent et dessinent, en définitive, au sein de Dieu, votre père, et sous son patronage, ce que nous devons appeler votre *propriété*.

Donc, que faites-vous tous les jours, et qu'est-ce que vous rapporte ce travail quotidien? Voilà la question, dont la réponse renferme la solution commune aux deux problèmes qui nous occupent, à savoir : *Quelle est votre propriété? Où se trouve votre propriété?*

Un domaine, situé près d'ici, absorbe-t-il dans sa culture tous

vos moments? ce domaine est à vous, il est *votre propriété*. Tout ce qui, dans lui, est le produit de vos sueurs et de la vie des êtres qu'il renferme vous appartient : c'est à vous à vous en arranger. Ce domaine est votre propriété, vous dis-je, et votre propriété est là où est ce domaine.

Délaissant toute industrie, vous livrez-vous aux sublimes méditations de la science ou aux divines inspirations de l'art? Eh bien, ce que votre cerveau embrasse de la science, ce que votre cœur enserre de la poésie, voilà ce qui est à vous, ce qui vous appartient, ce qui est votre propriété, et là, uniquement là, est votre propriété. Tout ce qu'elle produit est à vous : arrangez-vous-en.

LE BOURGEOIS, *l'interrompant*.

Permettez. Si c'est là votre *propriété nouvelle*, en vérité je n'en veux pas. Comment voulez-vous que je vive avec elle? Je ne suis pas tant esprit que je ne sois encore chair, et, en qualité de chair,

Je vis de bonne soupe et non de beau langage.

Je conçois le sauvage; il ne cultive point, il ne file pas, comme dit l'Évangile, il ne rêve ni aux astres ni aux beautés de la nature. Il prend, cherche, cueille partout où il y a. Mais moi, qui cultive des choux, par exemple, ou qui m'amuse à rimer des vers, comment ferais-je pour me vêtir, pour m'abriter, élever mes enfants, etc., etc., avec mes produits? Vous autres, socialistes (car vous me faites bien l'effet d'en être un, quoique ouvrier ou parce que ouvrier, vous commencez toujours par nous promettre monts et merveilles. En notre qualité d'hommes, nous avons droit à tout : le monde entier nous appartient, et il n'est pas trop grand. Mais quand c'est à prendre, nous n'avons plus droit qu'à ce que nous produisons nous-mêmes, de nos propres mains, c'est-à-dire que nous sommes plus pauvres que Job, et qu'il vaudrait mieux, pour nous, vivre de la vie sauvage que de la vie civilisée.

L'OUVRIER.

Je comprends l'objection; mais vous ne l'eussiez point faite, bourgeois, si vous m'aviez laissé continuer. C'est précisément affaire du second point à éclaircir. Loin de moi toute inconséquence volontaire, croyez-le bien; et quand je dis, d'une part, que *chacun de nous, en sa qualité d'homme, a droit à tout*, que *le monde entier lui appartient;* de l'autre part, que *la propriété de chacun de nous est déterminée par son travail*, je n'entends pas dire que l'homme est *virtuellement* doué de richesse, et *réellement, effectivement* frappé de pauvreté.

Vous me dites : *Je ne veux pas de votre* PROPRIÉTÉ NOUVELLE, *par la raison que, résultat de mon seul travail, elle est insuffisante pour satisfaire mes besoins nombreux, incessants, variés.* Je pourrais vous répondre qu'à l'heure même où je vous parle vous en voulez bien pour les autres, et que, n'en voulant pas pour vous-même, vous êtes fatalement condamné par la justice divine, en vertu de la solidarité qui unit tous les hommes, à en vouloir d'une autre encore bien plus insuffisante, bien plus mesquine pour votre prochain; car, dans certains cas, cette propriété du prochain ne s'élève pas même au quart effectif de son travail. Qu'est-ce que vos métayers, dites-moi? et quelle est leur propriété? Ils sont hommes comme vous, ils ne sont point d'une autre race, d'une autre nature, et pourtant ils travaillent sur des champs que vous ont donnés l'héritage ou d'autres hasards de fortune, et, sur les fruits de leurs sueurs pénibles, vous prélevez, sans le moindre scrupule, la moitié, les trois quarts, comme le ferait un impôt lourd, brutal, inintelligent, despotique. Mais j'ai bien d'autres raisons meilleures à vous opposer, raisons que je tirerai des entrailles mêmes du sujet. Pourquoi cette *propriété nouvelle*, issue du travail, changeante et variée comme lui, vous apparaît-elle en ce moment si piètre, si insuffisante, que vous la rejetez avec toute la hauteur d'un homme à qui l'on proposerait de vivre d'une vie inférieure à celle qui seule convient à sa nature? Ne savez-vous pas que l'homme ne saurait s'enfermer solitaire, comme l'huître ou comme le rat du bon La Fontaine, dans aucune propriété, de quelque étendue qu'elle soit? Ne savez-vous pas qu'il lui faut la société de ses semblables, qu'il lui faut l'*échange?* Or l'échange est précisément ce qui féconde la propriété, ce qui la dégage des formes confuses sous lesquelles elle est apparue d'abord au sein de l'humanité, ce qui la purifie, ce qui nous la donne dans tout son éclat, dans toute sa splendeur, revêtue de sa plus haute puissance? Dans l'état barbare, l'échange existe, mais rudimentaire : c'est pourquoi l'homme n'a aucune propriété, ou plutôt a une propriété tellement grande qu'elle n'a d'autre formule que celle d'un droit. *L'homme a directement droit à tout.* Plus tard, dans un premier degré de civilisation, l'échange jette les fondements de la *propriété issue du travail*, par l'accaparement brutal d'un certain espace de terrain au moyen d'un fossé ou de pieux plantés dans le sol, comme le dit Rousseau. *Il a droit directement a quelque chose.* Mais à cette époque même, l'homme ne vit pas encore de cette propriété, par cette propriété. A peine si on peut distinguer en quoi elle lui est utile. Il semble que ce lui soit une superfétation, à peu près comme nous apparaîtraient les pattes qui naissent au têtard et les poumons aériens qui se développent au sein de cet animal, si nous ne savions pas d'ailleurs que le têtard disparaîtra lui-même un jour tout entier pour faire place à la singulière et élégante grenouille. Plus tard encore, dans un second degré de civilisation, l'échange, poursuivant toujours son rôle d'*émancipation*, de *rachat*, s'appuie sur la propriété issue du travail, devenue plus forte, plus féconde, plus directe, pour continuer sa marche et sa mission, et l'homme voit incessamment se perdre de plus en plus ses anciennes racines, ses anciens organes de préhension, à l'aide desquels il se nourrissait; son ancienne industrie, l'*esclavage*, en un mot : une industrie nouvelle apparaît. Que vous dirai-je, enfin, que vous ne pressentiez, que vous ne sachiez déjà, ou que vous ne puissiez trouver vous-même? Ne sentez-vous pas, ne voyez-vous pas, en effet, que ces *abus* et ces *priviléges* de la propriété actuelle, contre lesquels le peuple des prolétaires, des pauvres, des paysans, s'insurge sans les connaître, contre lesquels il proteste par son amour même pour la République, ne sont autres que les derniers vestiges, que les derniers rudiments de ces anciennes et primitives racines du genre humain dont je vous parlais tout à l'heure, et que ces rudiments, ces racines se meurent, sont épuisés, desséchés. L'échange a donc enfin achevé son œuvre; il a produit, pour sa part, dans toute sa plénitude, dans tout son complet, ce NOUVEL ORGANE DE VIE pour l'homme, pour l'humanité, *qui existait au commencement*, comme le Verbe, et que l'on nomme *propriété, propriété pure, propriété vraie, propriété sans abus comme sans priviléges.* L'HOMME, AU SEIN DE LA CIVILISATION, A DE NOUVEAU DROIT A TOUT.

Il a *droit à tout*, mais non comme le sauvage, d'une façon *directe, immédiate*, en appliquant *à tout* sa force préhensive, ses facultés productives. Il a *droit à tout* INDIRECTEMENT, MÉDIATEMENT, comme le riche au moyen de son or. Il a *droit à tout* par l'*échange* et par la *possession directe* des fruits que lui donne le libre et harmonique exercice de ses facultés productives de richesses humaines.

Pas un de nous, dans le siècle où nous sommes, qu'il soit riche ou pauvre, bourgeois ou prolétaire, possesseur de domaines ou métayer, pas un de nous ne vit sans échange. L'échange donne la vie, féconde et souvent même crée pour chacun de nous la propriété. Ces foins que votre pré vous donne sont-ils une richesse, si vous ne pouvez vous en défaire en les échangeant contre d'autres denrées dont vous avez besoin? Cet or, cet argent, qui repose au fond de vos coffres-forts, est-il une richesse, si personne ne consent à le prendre en échange? La force de nos bras est-elle une richesse, si nul ne nous en offre l'échange contre un salaire? Toute propriété est donc sans valeur, inféconde, si l'échange n'a lieu. C'est l'échange qui la complète, la révèle, lui donne l'être. Sans l'échange, elle ressemble à cette belle cavale que Roland, dans sa fureur, traînait derrière lui, et à qui rien ne manquait, si ce n'est, hélas! la vie, le souffle, l'âme. Que vaut donc la propriété sans l'échange? Rien. Avec l'échange, elle vaut tout.

Je sens ici votre esprit empêché de m'entendre par l'idée de la *valeur des choses*. Et pourtant vos habitudes commerciales, à vous, bourgeois, vos façons d'aller vous-mêmes aux foires pour ratifier les ventes que font vos métayers et toucher leurs écus, ont dû vous faire connaître un peu ce qu'il en est réellement de cette *valeur*. Qu'importe que ce bœuf vous ai coûté telle somme? aujourd'hui, à cette heure, sur ce marché, il *faut* le vendre telle autre, ou vous *pouvez* le vendre telle autre encore, c'est-à-dire réaliser un bénéfice, éprouver une perte, ou vendre à égalité. Dès lors qu'est-ce donc que la valeur de ce bœuf? Rien autre chose que son prix. Et qu'est-ce que son prix? Sa valeur. Dans les temps de disette, le blé vaut un prix fou; dans les temps d'abondance, on le donne aux bestiaux. Pourquoi donc dites-vous, je vous prie : « La journée de l'ouvrier vaut tant, ce foin vaut tant, cette récolte vaut tant, et tant ce travail, tant cet autre travail, et tant encore cet autre travail? » Moi, je vous dis : Vous êtes fou, et vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir ce que valent ces choses.

Il n'y a point de mesure commune entre la goutte d'eau qui vous sauve au désert en apaisant votre soif et l'habit qui vous pare. Le *prix*, cette valeur des choses en argent, en monnaie, relève essentiellement de la *rareté*, provient de l'*échange*, et ne représente en aucune façon la *valeur intrinsèque* des choses, valeur intrinsèque qui relève, elle, essentiellement du *besoin* et provient du travail. Le *prix* est à la *valeur* ce qu'est le *sang artériel* au *sang veineux*. Vous le savez, bourgeois, il y a dans nous, dans notre corps, deux sortes de sang : le sang qui coule dans nos veines et le sang qui coule dans nos artères. L'un devient l'autre, et réciproquement, mais l'un n'est pas l'autre. Ils sont distincts, et cette distinction est tellement profonde qu'il suffit d'introduire une goutte de sang veineux dans une artère pour amener la mort, la mort prompte, instantanée. Eh bien! pareille chose existe pour le corps social : il y a deux sortes de richesses, deux

sortes de valeurs, deux sortes de denrées : le *produit* et la *monnaie*, la *valeur intrinsèque* et la *valeur échangeable*. On a confondu l'une de ces choses avec l'autre : c'est pourquoi la science qui s'occupe d'elles deux n'est encore qu'un tissu d'erreurs pernicieuses. On a vendu la *monnaie* comme une *denrée*, on a livré la *denrée* comme une *monnaie*, et le corps social s'en est ressenti jusqu'au plus profond de son être. La *monnaie*, c'est le prince, c'est l'Etat, dont elle porte l'effigie, qui la crée; la *denrée* est produite par chacun. Mais quand chacun a créé la *denrée*, il faut, pour que chacun la consomme, qu'il reçoive de l'Etat la *monnaie* à l'aide de laquelle il s'assimilera la *denrée* par l'échange. Croire que le *produit* peut être *monnaie*, et réciproquement, et fonder sur cette idée tout un système politique où l'Etat est complètement nié, c'est être victime d'une illusion grossière et dangereuse. Non, vous ne pouvez point faire qu'il n'y ait pas à l'usage du corps social et la *monnaie* et la *denrée*, de même que vous ne pouvez point empêcher qu'il n'y ait en nous et le *sang veineux* et le *sang artériel*. Or le *sang artériel* et le *sang veineux* supposent l'existence d'organes spéciaux, de poumons où la transformation de l'un dans l'autre s'opère, d'un cœur qui pousse dans l'artère, et de l'artère aux veines, le sang que les poumons lui donnent. De même la *monnaie* et la *denrée*, l'une douée de *valeur échangeable pure*, l'autre douée de *valeur intrinsèque pure*, supposent l'existence de l'Etat. L'Etat, puissance intellectuelle, ordonne donc, à tous et à chacun, de produire les *richesses humaines* dont chacun et tous ont besoin; puis, ces richesses humaines étant produites, l'Etat donne à tous la *monnaie*, à l'aide de laquelle ces richesses humaines, s'échangeant de chacun à tous et de tous à chacun, opéreront la vie dans chacun et dans tous. Voilà le phénomène de production, de circulation et de consommation tel qu'il tend à s'établir au sein de l'humanité à mesure qu'elle avance dans le temps. Voilà le phénomène en vertu duquel la propriété nouvelle dont je parle ne sera pas frappée d'impuissance et de stérilité comme vous le pensiez tout à l'heure, mais sera, au contraire, douée d'une force et d'une fécondité à nulle autre pareille.

Ah! je comprends pourquoi vous me dites : *Je ne veux pas de votre* PROPRIÉTÉ NOUVELLE, *par la raison que, résultat de mon seul travail, elle sera insuffisante pour satisfaire mes besoins nombreux, incessants, variés*. C'est que devant l'idée de cette *propriété nouvelle*, l'idée du maître actuel, du seul consommateur actuellement existant, de l'acheteur, du riche, s'élève, se présente toujours à votre esprit, avec le cortége ordinaire de toutes ses conséquences hideuses. Toujours il vous semble voir la volonté despotique du bourgeois taxer lui-même vos denrées (sans qu'il le sache, après tout), et limiter au moyen de ces denrées votre droit à la vie. Mais affranchissez-vous, par l'esprit, de cette crainte puérile : mettez-vous dans la tête que le bourgeois a disparu en même temps que les *priviléges* et les *abus* de la propriété qui le constituaient, et vous verrez alors de quel poids pèse ici votre argument. Vous travaillez, dites-vous, un domaine qui ne vous rapporte que des choux ! eh bien, moi, je vous dis que c'est comme si vous possédiez la terre, la terre tout entière, la terre embellie, féconde, civilisée par le travail harmonique et puissant de tous, et que vous avez droit par l'échange, par votre propriété, par ces fruits, par vos choux, enfin; à prendre, à recevoir la totalité des choses que réclament vos besoins, qu'exige votre nature.

(Tout le temps que l'Ouvrier a parlé, le Bourgeois a visiblement fait effort pour comprendre, le Prêtre a montré la plus vive attention, le visage du Paysan s'est épanoui d'un air plein de naïve finesse, et l'Hôtesse a fait le moins de bruit possible en rangeant ses ustensiles.)

LE PRÊTRE, *avec vivacité, s'adressant à l'Ouvrier, et lui tendant la main.*

Souffrez, monsieur, que je vous remercie bien affectueusement et bien sincèrement du plaisir que me causent vos paroles. Vous êtes dans le vrai, monsieur, et si vous avez peu lu, comme vous nous l'assuriez tout à l'heure, je crois pouvoir affirmer que l'Évangile ne vous est point inconnu. L'esprit de ce livre immortel respire, pur et puissant, dans tout ce que vous dites. Oui, la *propriété nouvelle* est venue, qui doit affranchir le monde de la misère. Oui, le *nouvel organe de vie* pour l'homme, pour l'Humanité, est enfin parvenu à sa maturité complète. Il vit, il existe, il fonctionne, bien que sa marche soit encore entravée par les débris, les vestiges du *vieil organe* qui présidait jadis aux destinées du jeune âge. Les hommes qui résistent encore quand l'esprit de Dieu souffle si visiblement sur la face du monde pour changer complétement cette face, hélas! sont bien aveugles, bien sourds, bien ignorants! Leurs efforts seront vains, comme leurs espérances! Ils verront crouler l'édifice de leur chimère, et les temps sont venus pour l'Humanité de voir le pré s'agrandir, où ses enfants ne font encore que gémir, pleurer et tomber, meurtris, blessés, mourants, souillés de mille fanges et de mille impuretés. Nous sommes tous de grands pécheurs, de pauvres ignorants. Nous avons tous à nous purger de mille souillures, à faire amende honorable à Dieu, à la Vie, que nous outrageons, parce que nous ne la connaissons pas. O Pauvres! ô Paysans! ô Prolétaires! réjouissez-vous dans vos douleurs, les temps sont accomplis ! Voici venir l'Egalité, la Liberté, la Fraternité, l'Unité. Le règne de Dieu sur la terre va s'établir. Déjà j'aperçois ses enfants. Et vous, pauvres esprits rebelles à la Lumière, vous qui voulez retourner en arrière, ne sachant comment aller en avant, blasphémateurs de la République, contempteurs de la grande et pure Vérité, riches par ce trésor dont parle Jésus quand il dit : « Là où est votre trésor, là est votre cœur, » mais pauvres par l'intelligence et par l'amour, ouvrez, ouvrez les yeux, convertissez-vous, cessez de persécuter les saints ; donnez la main aux Pauvres, aux Malheureux, aux Souffrants.

LE PAYSAN, *au prêtre.*

Ah! pardi, monsieur le curé, ce que vous dites là est bien dit. C'est grand dommage que tous ceux qui portent votre robe n'en disent point autant.

LE BOURGEOIS, *en parlant de l'Ouvrier.*

Monsieur parle bien, en effet, et, quoi qu'il en dise, on voit qu'il a lu. Je ne veux pourtant pas être ici regardé comme un de ces enragés ennemis de toute lumière dont parle l'Évangile, qui ont des yeux et qui ne voient pas, des oreilles et qui n'entendent pas. J'avoue même que je suis un tant soit peu ébranlé dans ce que je n'appellerai pas mes convictions, mais dans ce que j'appellerai mes habitudes. Nous autres, bons bourgeois campagnards, nous sommes des bêtes d'habitude, comme on dit ; nous pratiquons, en général, ce que nous ne connaissons guère autrement. Nos pères ont fait cela, ils ont cru cela, ils ont dit cela, et nous, nous croyons ce qu'ils ont cru, nous faisons ce qu'ils ont fait, nous disons ce qu'ils ont dit. C'est ce qui nous rend un peu durs d'oreille. Souvent même encore il nous semble n'avoir pas le temps d'écouter. Mais vraiment, de jour en jour, il faut l'avouer, le péril gronde, la marée monte, elle s'approche, et force nous sera à tous de prendre enfin ce temps, au plus grand comme au plus petit, au plus occupé comme au plus oisif. Moi, pour mon compte, je le dis souvent à mes voisins, qui se moquent de moi, m'appellent *philosophe, original*, que sais-je?... Que diable! il faut enfin sortir de la routine, ne fût-ce même que pour voir si cette routine est bonne. Mon père, de son vivant, me citait quelquefois l'exemple d'un savant qui, vieux, retiré du monde, venait de temps à autre s'assurer près du Bureau des longitudes si rien ne s'était dérangé dans la marche des astres, et si ses tables de hauts calculs étaient toujours bonnes. Imitons ce savant.

(S'adressant à l'ouvrier.)

Donc, pour revenir à notre discussion, ne pourriez-vous pas, monsieur, préciser d'avantage la différence que vous sentez et que vous paraissez connaître entre la *propriété telle que nous la pratiquons*, propriété avec *abus et priviléges*, j'en conviens franchement, et la *propriété telle qu'on la pratiquera*, dites-vous, *propriété nouvelle*, *propriété sans priviléges et sans abus?*

L'OUVRIER.

Cela ne me sera pas difficile : un mot en fera l'affaire. Conservez à l'ancienne propriété son nom même de *propriété*, et donnez à la nouvelle le nom de *fonction*; laissez à celui qui pratique la vieille propriété le nom de *propriétaire*, et nommez *fonctionnaire* celui qui pratiquera la nouvelle : et vous aurez là, ce me semble, à l'aide de ces appellations différentes, une idée claire et précise de ce que vous me demandez.

LE BOURGEOIS.

Quoi! n'est-ce que cela?

L'OUVRIER.

Sans nul doute.

LE BOURGEOIS.

Et quand vous dites : *Plus d'abus, plus de priviléges pour la propriété! réforme de la propriété!* ce qu'un grand nombre de nous autres, propriétaires, avons coutume d'appeler *attaque à la propriété, communisme*, etc., vous entendez dire seulement que la *propriété soit une fonction*, que le *propriétaire soit un fonctionnaire?* Mais, à tout prendre, cette idée n'est pas trop ridicule, et peut être l'objet d'un sérieux examen.

L'OUVRIER.

Non seulement cette idée n'est pas trop ridicule, mais elle seule est juste, elle seule est vraie. Si la Révolution qui s'ouvre en Février 1848 a un sens, c'est le sens que lui donne cette idée. Si la République n'est pas une chimère, elle le doit à cette idée. Regardez, en effet, de quoi se compose, à l'heure présente, le personnel, si je puis m'exprimer ainsi, de la population de notre pays. Nous avons un certain nombre de *propriétaires*. Tous ceux qui possèdent le sol et les

instruments de travail sont des *propriétaires*. Ils vivent de la propriété, par la propriété. Mais à côté de ces *propriétaires*, au-dessus, au-dessous, que de gens qui ne sont autres que des *fonctionnaires*, qui ne vivent que de la *fonction!* On les appelle de mille noms, il est vrai; mais qu'importe? Toute la magistrature, toute l'armée, toute l'administration civile et politique, tout le clergé, ne se composent, après tout, que de *fonctionnaires*. On ne connaît là, vraiment, d'autre mode de propriété que la *propriété-fonction*. Nul ne vit dans le clergé, dans l'armée, dans la magistrature, au sein de l'administration civile et politique, qu'à l'aide d'un salaire qu'on nomme *appointement*, *traitement*, *émolument*, *solde*, *paye*. Ce salaire est personnel et intransmissible. Il n'y a point pour lui d'héritage, point de hasards de fortune. Né du travail à accomplir et des facultés de l'homme qui accomplit ce travail, l'appointement ne préexiste point aux facultés de cet homme ni ne leur survit, mais les accompagne. Qu'importe que votre père ait été général, ministre, juge, amiral, garçon de bureau même! cela ne vous donne aucun droit à l'être à votre tour. Qu'importe que vous soyez cela à cette heure de votre vie; demain, l'âge, la maladie, un plus grand développement de vos facultés même, vous feront être autre chose. Vous vous élèverez ou vous descendrez à d'autres fonctions, ou même encore la retraite sonnera pour vous.

Mais là ne s'arrête point la nuée des fonctionnaires. Ce n'est pas seulement les militaires, les bureaucrates, les prêtres, les magistrats et les membres du corps enseignant qui sont voués dès à présent au culte obscur, il est vrai, mais existant, mais réel, de la *propriété-fonction*, qui sont *fonctionnaires*. Qu'est-ce que cet homme, dites-moi, qui vient à vous, bourgeois, à vous, propriétaire, à vous, maître, la casquette ou le chapeau à la main, dans son costume du dimanche? Il n'a que ses bras, son talent ou son génie à vous offrir en échange du salaire qu'il vous demande, et qui seul le fera vivre, lui et sa famille. Eh bien, que faites-vous? Jouant auprès de lui et de vous-même le rôle de l'État, décidez-vous, dans votre sagesse infinie, qu'il y a lieu d'être à la fonction, au travail qu'il réclame; que vous avez besoin que ce champ rapporte, que cette terre, pétrie, façonnée, moulée, cuite, vous apparaisse sous la forme de vases, de briques, de poteries; que ce bois de haute futaie soit coupé; que ces troupeaux reçoivent les soins convenables; que ce minerai sorte des entrailles de la terre et vous donne le fer, le cuivre, le plomb, vous le prenez, cet homme, vous acceptez ses services, vous lui confiez les instruments du travail, de la fonction, dont vous avez besoin, et vous les lui confiez en rapport avec ses facultés. Que ses facultés se perdent, ou que vous n'ayez plus besoin de la fonction qu'il remplit auprès de vous, pour vous, vous le renvoyez... Mais, en vérité, je vous le dis, et cela est, le flot immense des Ouvriers, des Paysans, des Pauvres, est un flot de *fonctionnaires* dont les *maîtres* sont les États jaloux, rivaux, ennemis. Trente-quatre millions d'hommes en France ne vivent donc que par la fonction, ne connaissent d'autre mode de propriété que la *propriété-fonction!* Un seul million, un seul, vit autrement. Eh bien! pourquoi ce fait de flagrante inégalité, cette cause incessante de trouble et de perturbation parmi nous? Sommes-nous donc deux races, deux natures d'hommes? Ne sommes-nous pas tous, au contraire, *Fils de Dieu*, comme le dit Jésus? Entre le Paysan et son Maître, entre le Riche et le Pauvre, entre l'Ouvrier et le Bourgeois, Dieu a-t-il placé la distance que nous remarquons entre l'homme et la brute, entre la brebis et l'herbe qu'elle mange? Pourquoi donc ces deux sortes d'exploitation des richesses humaines en France, chez nous, dans la même nation? Le principe qui règle l'exploitation des richesses humaines qu'on appelle l'*ordre*, l'*administration*, la *justice*, l'*instruction*, les *mœurs*, les *sciences*, la *sûreté*, le *gouvernement*, ne peut-il être également le principe qui règle l'exploitation des richesses humaines qu'on appelle *industries*, industries qui embrassent, comme chacun sait, l'*Agriculture*, le *Commerce* et la *Manufacture?* Voilà la question, voilà le problème! Voilà ce qui est apparu brillant et resplendissant d'une lumière sans pareille le jour où le trône de Louis-Philippe fut brûlé en place de Grève par le peuple des Ouvriers vainqueurs. Mais voilà ce que n'ont point vu les chefs de la multitude d'alors, ou ce qu'ils ont eu peur d'attaquer. Le lendemain même de la chute du trône, il fallait *consolider* toutes ces existences de fonctionnaires et ne les plus laisser *flottantes*, à la merci, au caprice des maîtres. Il fallait *organiser* dans le champ de la *propriété-fonction;* il fallait purifier cette *propriété-fonction* des éléments qui la souillent encore, et qui tous lui viennent des impurs attouchements qu'elle subit de la part de la propriété; il fallait enrôler pour cette jeune et belle propriété nouvelle, pour cette propriété-fonction, hardiment, largement, sans s'occuper le moins du monde de l'autre propriété, de la propriété bourgeoise, sans attaquer autrement celle-ci que par le mépris et le délaissement solitaire; il fallait, enfin, dresser les cadres de fonctions nouvelles dans les champs, vierges encore pour ce régime, de l'agriculture, de l'industrie manufacturière et du commerce, et appeler pour remplir ces cadres: or, je vous jure qu'il ne se serait pas trouvé assez de bras inoccupés, assez de prolétaires sans ouvrage, assez de pauvres demandant à Dieu et aux hommes soulagement à leur misère. Que de crimes eussent été épargnés aux hommes, si l'on eût marché dans ce sens!

LE PRÊTRE.

Au lieu de cela, qu'a-t-on fait?

L'OUVRIER.

Le mal. Mais la lumière augmente tous les jours. Le peuple s'éclaire; ses faux docteurs disparaissent emportés par le vent de leurs propres fautes, de leurs propres erreurs.

LE BOURGEOIS, *d'un ton pénétré.*

Voilà certainement une soirée qui marquera dans ma vie. Je ne sais ce qui se passe en moi. Mille pensées s'élèvent en mon cœur, et je comprends, mais d'une façon étrange et fort confuse encore, que le remède aux maux actuels de la situation n'est pas de retourner le moins du monde sur nos pas, mais de marcher en avant. (*Au Paysan, au Prêtre et à l'Ouvrier.*) Messieurs, je joins, dès cette heure, mes vœux aux vôtres, j'unis mes efforts à vos efforts, votre espérance est la mienne, et comme gage de la sincérité de ces paroles, je vous offre de choquer le verre.

LE PRÊTRE, *un verre à la main.*

Ils étaient trois au Rutli, sur le rocher, près du lac, sous le ciel sombre d'une nuit étoilée. Et nous nous sommes ici réunis, je vous le dis, pour une cause plus grande et plus sainte encore. Hosanna donc! gloire à Dieu! et que son règne arrive! Je bois, messieurs, à la République; à la République des pauvres, des souffrants; à la RÉPUBLIQUE DU PEUPLE, qui n'a point d'autres ennemis dans le monde que l'ignorance et les préjugés. (*Ils vont pour trinquer.*)

L'HÔTESSE.

Et moi, messieurs, vous m'oubliez donc. Permettez que je choque aussi mon verre; ne suis-je pas une fille de Dieu? (*Ils boivent tous.*)

JULES LEROUX,
représentant du peuple.

DE L'IMPOT SUR LE CAPITAL.

La Révolution sociale a des ennemis plus redoutables que les Thiers, les Montalembert et les Louis Bonaparte. Ceux-ci, possédés, depuis l'avénement de la République, d'une folie aveugle, précipitent, par l'emportement de leurs colères, la marche de la Démocratie. Le Peuple ne doit pas trop redouter ces adversaires en démence qui travaillent, avec une fiévreuse ardeur, à se détruire eux-mêmes. Il a tout à craindre, au contraire, de ces partisans du passé, fraîchement travestis en révolutionnaires, qui lui répondent : RÉFORME lorsqu'il crie : RÉVOLUTION.

Certes, si, par quelque revirement d'administration ou de finance, on pouvait ajourner indéfiniment l'avénement de la République sociale; si, par quelques satisfactions de détail données à la misère et à l'indignation des prolétaires, on pouvait détourner le flot montant de la Démocratie et renvoyer à un autre siècle la mise en pratique de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité, ce serait un habile coup de politique, ce serait une victoire décisive et non chèrement achetée contre le Socialisme et la République.

Il n'est pas surprenant que cette pensée, cette espérance soit venue à quelques chefs intelligents de la bourgeoisie. Il l'est encore moins de trouver M. Girardin à la tête de cette guerre diplomatique contre l'idée nouvelle.

La première campagne du rédacteur en chef de la *Presse* s'appelle : *le Socialisme et l'Impôt.*

Dans ce petit volume, M. Girardin distingue un faux et un vrai socialisme. Il prétend qu'il y a un socialisme qui est « la guerre des » pauvres contre les riches... le relâchement des liens de famille... » le régime de la terreur... le pillage organisé, etc., etc. » M. Girardin, dont l'ouvrage abonde en citations érudites, n'aurait-il pu signaler les livres où l'on enseigne ce socialisme-là? Il avoue, à la vérité, l'existence d'un autre socialisme qu'il définit lui-même : « le régime » s'approchant le plus près de l'idée que se fait l'homme du règne de » Dieu sur la terre. »

M. Girardin n'est point, comme il est aisé de le penser, pour le premier Socialisme; s'il eût pris le parti contraire, il risquait fort d'être le seul socialiste en France.

Est-il au moins converti au second? Veut-il de ce socialisme qu'il appelle le règne de Dieu sur la terre? On pourrait le croire en lisant les belles expressions dont il se sert pour en parler; mais on se tromperait. Il est facile de déduire de la suite de ses idées qu'il n'aime

pas plus le vrai que le faux Socialisme. « Le Socialisme, dit le petit » volume, avait un levier, ce levier était le budget; mais il lui man- » quait un point d'appui pour soulever le monde; ce point d'appui, » la Révolution du 24 Février le lui a donné: c'est le suffrage uni- » versel.—Avec le suffrage universel pour point d'appui et le budget » pour levier, le Socialisme est sûr de déplacer la majorité légis- » lative. »

Ainsi le Socialisme (et ici on ne distingue plus entre le bon et le mauvais), pour triompher légalement, constitutionnellement, a deux forces irrésistibles, suivant M. Girardin. Ces deux forces sont le budget et le suffrage universel.

Un vrai socialiste ne peut que se féliciter d'une pareille situation. Si la fatalité des circonstances rend le triomphe de l'idée socialiste inévitable, c'est que l'heure est arrivée où cette idée doit gouverner la France; et il ne reste qu'à bénir Dieu de nous avoir donné tout ce qu'il faut pour soulever le vieux monde, un levier et un point d'appui.

Quel démocrate ne trouverait cette façon de raisonner juste et concluante?

Pourtant ce n'est point pour s'en réjouir que M. Girardin prophétise le prochain avénement du Socialisme, mais pour le conjurer. En effet, le rédacteur en chef de la *Presse* prétend offrir un moyen radical et sûr de refondre complétement le budget. Or, si le budget, tel qu'il est aujourd'hui, est le levier du Socialisme, réformer le budget, c'est enlever au Socialisme son levier.

Ne sentez-vous pas maintenant combien M. Girardin est un plus redoutable adversaire du Socialisme ou de la République que M. Thiers et M. Montalembert? Ceux-ci s'attaquent au point d'appui, au suffrage universel. Ils rêvent de le détruire : ils sont dans l'absurde, dans l'impossible, dans la guerre civile. M. Girardin est un tacticien plus habile : il n'essaie pas d'ébranler le point d'appui, qui est inébranlable; il dirige ses forces contre le levier dont il croit aisément briser les ressorts.

Or, qu'est-ce qu'un point d'appui sans levier? Justement ce qu'est un levier sans point d'appui. Le levier du budget ne pouvait servir à la Révolution tant que le point d'appui du suffrage universel lui a manqué. Maintenant le suffrage universel deviendrait impuissant, si on pouvait lui ôter le levier du budget. Au fond, le but est donc le même, le résultat identique. Comme M. Thiers, comme M. Montalembert, M. Girardin en veut au suffrage universel. Toute la différence est qu'il prend l'ennemi par derrière.

Il est impossible, ce nous semble, de nier l'évidence de ces déductions. L'auteur du petit livre n'essaie point d'y échapper : « Si l'on » attend, dit-il (pour se mettre à l'œuvre de la réforme financière), » l'année 1852, il sera trop tard. Une révolution soudaine, issue d'une » insurrection victorieuse, peut facilement s'arrêter... mais une Ré- » volution qui sortirait triomphante de l'urne électorale ne s'arrêterait » pas, ne pourrait pas s'arrêter. » Cependant, M. Girardin répète si volontiers les mots Liberté, Égalité, Fraternité, Justice, qu'il était nécessaire de s'entendre sur le but et la portée de son livre.

Donc, si M. Girardin veut réformer le budget, s'il veut substituer à tous les impôts actuellement existants l'impôt sur le capital, ce n'est pas qu'il soit devenu socialiste et républicain; c'est tout le contraire. L'impôt sur le capital est un moyen de prévenir la Révolution, de barrer le passage à l'idée démocratique. Comme ces nobles du dix-huitième siècle qui, plus intelligents que les grands seigneurs aveugles et endurcis, voulaient accorder quelque chose au tiers état pour conserver la meilleure part de leurs priviléges, M. Girardin avertit la bourgeoisie de céder une portion du terrain pour garder l'autre inviolable, de faire la part à cet incendie démocratique et social assez violent, si l'on n'y prend garde, pour tout dévorer.

Quant à nous qui ne redoutons guère les fragiles obstacles laborieusement amoncelées contre l'irrésistible vérité, qui connaissons au Socialisme bien d'autres leviers que le budget, qui voyons la condamnation de l'ordre social actuel dans toutes les institutions, aussi injustes, aussi oppressives que l'impôt, nous ne croirions point compromettre la cause de l'avenir en acceptant les innocents palliatifs proposés par M. Girardin, et si l'impôt sur le capital devait apporter toutes les améliorations, tous les bienfaits dont on se plaît à nous faire un tableau admirable, nous demanderions qu'on organisât en France l'agitation pour l'impôt sur le capital, comme les *free-traders* l'ont propagée en Angleterre en faveur de la liberté du commerce.

Mais l'impôt sur le capital est un mensonge économique comme le libre-échange.

La situation de la société est telle aujourd'hui, que toute réforme destinée à prolonger la durée de l'ordre social fondé sur l'inégalité est impossible. Les moyens dont on se servira pour détruire les inégalités de richesses, de développement intellectuel et moral, qui subsistent aujourd'hui entre les hommes, pourront être plus ou moins lents, plus ou moins imparfaits; mais, pour valoir quelque chose, il faudra qu'ils se proposent, en dernière analyse, la réalisation de la Liberté, de l'Egalité, de la Fraternité parmi les hommes. Hors de là, il n'y a que des illusions ou des mensonges. La vieille société craque de toutes parts. C'est une vérité que personne ne méconnaît. Mais ceux qui croient la restaurer en palliant quelques abus, en bouchant çà et là quelques fissures, se trompent aussi complétement que les forcenés réactionaires déterminés à la reconstruire par la résistance et par le canon.

De quelque côté que l'on considère le monde actuel, on est effrayé des monstrueuses injustices, des odieuses oppressions dont il abonde. Comment donc essaie-t-on de résister à cette lumière? Comment recule-t-on devant la condamnation absolue que la raison, le cœur sont obligés de prononcer?

M. Girardin a passé en revue tous les impôts accumulés aujourd'hui sur la France. Il n'en est pas un qui ne soit une scandaleuse violation de la liberté, de l'égalité des citoyens. M. Girardin le prouve surabondamment à l'aide d'une foule d'autorités choisies parmi les auteurs les plus compétents en cette matière. Et cette critique n'est pas nouvelle. Le principe, l'assiette, la perception de l'impôt ont été condamnés par tous les économistes. Il y a plus de vingt ans que M. Destutt de Tracy, dont l'opinion ne saurait paraître entachée de socialisme, écrivait : « Après avoir fait voir que tout impôt est un » sacrifice, nous nous trouvons avoir montré que chaque impôt a » en outre une manière qui lui est propre de nuire aux contribuables. »

J.-B. Say, aussi peu communiste que M. de Tracy, a prononcé cette menaçante prophétie : « Si, par une suite des profusions où nous » jettent des machines politiques abusives et compliquées, le sys- » tême des impôts excessifs prévaut, et surtout s'il se propage, » s'étend, et se consolide, il est à craindre qu'il ne replonge dans la » barbarie les nations dont l'industrie nous étonne le plus; il est à » craindre que ces nations ne deviennent de vastes galères où l'on » verrait peu à peu la classe indigente, c'est-à-dire le plus grand » nombre, tourner avec envie ses regards vers la condition du » sauvage...... »

Mais quoi! si l'impôt est souverainement injuste, s'il frappe sur le pauvre en épargnant le riche, s'il nuit à la consommation, s'il gêne la production, croirons-nous que ces vices lui soient propres, qu'il porte en lui-même la cause première de ces abus, qu'il soit sans relations avec l'ordre social au milieu duquel il s'est établi? Qui ne voit que les oppressions dont il accable les citoyens au nom de l'Etat se renouvellent chaque jour entre les particuliers au nom de la propriété telle qu'on la conçoit aujourd'hui?

Il faut bien cependant que M. Girardin n'ait pas saisi ce lien de solidarité qui unit l'impôt oppressif à la société propriétaire, puisqu'il croit possible la réforme de l'impôt, puisqu'il la regarde comme le dernier moyen de salut de la société bourgeoise.

M. Girardin ne propose rien moins que la suppression de tous les impôts (ou à peu près) dont se compose aujourd'hui ce qu'on appelle le système financier de la France, et il veut les remplacer par un impôt unique sur le capital.

Dans son système, l'impôt est la prime payée par chaque citoyen à l'Etat, pour obtenir la garantie des avantages que procure la société. Pour être juste, l'impôt doit donc être proportionné à la somme des services que l'on exige de l'Etat. Si l'on possède beaucoup, l'Etat a plus de peine à prendre, plus de frais à faire pour vous protéger dans tous vos biens; vous devez donc payer davantage. Si vous possédez moins, votre prime d'assurance sera proportionnellement moins considérable; si vous n'avez rien, elle sera nulle. Pour le moment, M. Girardin, supposant que l'Etat doive réduire ses dépenses à 1,200 millions, rappelant d'ailleurs que l'actif national de la France s'élève, le passif déduit, à 106 milliards environ, propose de fixer cet impôt à 1 pour 100; il veut d'ailleurs conserver l'impôt des douanes et le droit d'enregistrement sur les successions et les donations.

Cet impôt ou cette prime d'assurance serait perçu sur le chiffre déclaré par le contribuable lui-même. Tout citoyen serait obligé à cette déclaration et ne pourrait s'en abstenir sans se priver par ce seul fait de tous les droits et avantages que la société assure à chacun de ses membres. La déclaration doit être faite chez le percepteur de chaque arrondissement, qui délivre en échange une Police servant à la fois de Rôle, de Passe-port, de Carte électorale, de Livret, etc.... Si le contribuable, sans refuser complétement de faire cette déclaration, en apportait une fausse, pour cacher une partie de sa fortune et payer ainsi une prime moins forte, l'Etat aurait contre lui le droit de *préemption*, c'est-à-dire, qu'il pourrait acquérir les biens du contribuable au prix d'estimation donné par celui-ci.

Après avoir exposé dans tous ses détails le mécanisme de ce nouveau système fiscal, M. Girardin s'applaudit, et énumère complaisamment tous les avantages d'une innovation destinée à transformer l'impôt en une prime d'assurance que le contribuable a tout intérêt à payer.



Avant d'entrer dans le fond de la critique de ce système, nous voulons examiner jusqu'à quel point la perception de cet impôt serait aussi facile que M. Girardin l'imagine.

Il suppose que tout contribuable sera sincère dans ses déclarations, 1° parce qu'il aura intérêt à s'assurer la protection promise à celui qui paye la prime; 2° parce qu'il sera menacé par le danger de la préemption.

Mais est-il bien vrai que tout citoyen ait besoin d'être muni d'une police établissant le chiffre de sa fortune pour avoir droit à la protection de la société? Non, puisque les citoyens qui n'ont rien, qui ne payent rien, sont munis de cette police comme les autres. Le droit d'avoir une police, c'est-à-dire d'être protégé par l'Etat, ne dépend donc point du chiffre de ma fortune. Par quel moyen, si je refuse de faire cette déclaration, si je me contente de me munir d'une police pareille à celle qui est accordée à tout prolétaire, l'Etat me fera-t-il sentir qu'il me retire sa tutelle?

D'ailleurs, dans une société où toutes choses sont organisées pour assurer aux citoyens la liberté, la sûreté et les autres avantages sociaux, comment faire pour empêcher un citoyen d'y prendre part, s'il n'est d'ailleurs frappé d'aucune peine?

Si, d'un autre côté, un, deux, trois capitalistes font des déclarations fausses, je conçois l'efficacité du droit de préemption; mais si la majorité des riches propriétaires, des riches rentiers, s'avisait de déguiser la moitié de sa fortune, je crains que l'Etat ne fût bien embarrassé devant cette masse de richesses dont il devrait se rendre acquéreur.

D'ailleurs n'est-ce pas se faire une idée bien infime et bien fausse de la société que de la considérer comme une sorte d'association d'assurances mutuelles où la valeur des hommes, leurs droits à la protection de l'Etat se mesurent par la prime dont ils s'acquittent chaque année. Quoi! ceux qui n'ont rien, ceux qui ne payent aucune prime n'ont donc point de droit à faire valoir dans les avantages sociaux que l'on s'assure par cette prime, et s'ils y prennent part, ils le doivent à la seule générosité des riches entre lesquels existe un contrat que les pauvres n'ont point signé?

M. Girardin, qui tient tant, et avec raison, à ce que les bases de l'impôt soient équitables, ne veut-il pas aussi que la justice intervienne, quand il est perçu, dans sa répartition? Or, je me trompe fort, ou cette idée que le propriétaire, le capitaliste doivent payer plus parce qu'il demande plus à l'État, conduit à employer, comme par le passé, les revenus publics à la protection et à l'agrément des riches, sauf à en laisser aux pauvres juste ce qu'il faut pour les empêcher de crier. Je sais bien que M. Girardin parle de droit à *l'instruction gratuite*, à *l'assistance publique*, etc.; mais les principes sur lesquels il a fondé la perception de son impôt s'opposent à ce qu'il en soit fait un pareil usage. Si l'impôt est une prime d'assurance, l'assurance ne peut profiter qu'à ceux qui ont payé la prime: les désastres des non-associés ne sauraient intéresser une association dont ils ne font pas partie.

Cette conception de la société est radicalement fausse. Non-seulement elle fonde mensongèrement l'association humaine sur une sorte de contrat d'assurance, mais encore elle implique la durée de l'inégalité, la coexistence des riches et des pauvres, des propriétaires et des paysans, des capitalistes et des travailleurs. Tout impôt qui aura pour effet de perpétuer ces distinctions en s'appuyant sur elles est, par cela même, condamné, et de plus impraticable, aussi impraticable que le sont désormais tous les impôts si bien flétris par M. Girardin. Si l'on ne change rien au fond des choses, la dénomination peut être modifiée, mais l'institution reste la même.

L'impôt sur le capital ne diffère pas dans ses effets de toutes les mesures fiscales employées en France jusqu'à ce jour.

Ce qui constitue essentiellement l'injustice de l'impôt, ce n'est pas qu'il est mal assis, mal perçu, mal réparti à son origine, c'est qu'en définitive il tombe nécessairement sur les pauvres. Pourquoi cela? Parce que l'impôt, directement ou indirectement, finit toujours par atteindre les consommateurs. Or les pauvres forment la grande masse des consommateurs. De plus, les riches, les détenteurs du capital et de la terre étant maîtres de la production par l'instrument de travail qu'ils possèdent, ne se laissent point atteindre par l'impôt; dès qu'on les frappe, ils se hâtent de se décharger du fardeau qu'on vient de leur imposer, soit en augmentant les objets de consommation, soit en diminuant les salaires, opération qui leur est toujours facile, malgré tout ce qu'on a dit de l'impossibilité de régler les oscillations de l'offre et de la demande, puisqu'en maintenant le prix des denrées ils forcent le travailleur à augmenter son travail, l'offre des bras devient plus considérable, et la baisse des salaires suit immédiatement.

L'égalité de la répartition de l'impôt est donc une chimère dans notre société; par une loi fatale, c'est toujours le pauvre qui paie. Mais l'impôt sur le capital échappe-t-il à cette loi économique du monde de l'inégalité? Nullement.

Cette prime d'assurance que M. Girardin demande à tout le capital foncier aura, quant à la propriété foncière et à la propriété mobilière, deux effets fort différents par suite des conditions opposées où se trouvent aujourd'hui ces deux branches de la richesse nationale.

La propriété foncière, qui paye aujourd'hui 53 pour 100 environ de son revenu, ne payera plus que 33 pour 100. — M. Girardin a-t-il bien réfléchi à la justice de ce dégrèvement? M. de Tracy a montré que l'impôt foncier avait pour effet de rendre, au moment même où il était établi, l'État co-propriétaire de la portion du capital qui produirait, au taux de l'intérêt actuel, la part de revenus enlevée par le fisc; observation très-juste, confirmée chaque jour dans la pratique où les biens-fonds ne se vendent et ne se transmettent par succession que pour la valeur qui leur reste, quand on a déduit l'impôt évalué en capital. Une terre de 100,000 francs est-elle frappée de 1,000 fr. d'impôt, si l'intérêt est supposé à 5 pour 100, elle ne vaudra plus immédiatement que 80,000 fr. Il s'ensuit que l'impôt foncier n'est réellement payé que par ceux qui possédaient la terre au moment où il a été établi et qui ont été dépouillés d'une partie de leur capital; les héritiers ou les acquéreurs devenus plus tard propriétaires du même bien ne payent plus l'impôt.

Ainsi, dégrever la propriété foncière, qui a presque tout entière changé de mains depuis l'établissement de l'impôt foncier, c'est faire aux propriétaires actuels un cadeau, une donation à laquelle ils n'ont pas plus de droits que les autres citoyens.

Si, du moins, les fermages devaient baisser en proportion de cette plus-value donnée à la rente foncière, si les denrées devaient diminuer de prix, l'opération pourrait devenir un bienfait national. Mais il n'en sera rien. Le propriétaire foncier percevra ses fermages augmentés de la part d'impôt que le fermier n'aura plus à payer, et continuera à les dépenser improductivement dans le luxe et l'oisiveté des villes. Qui sait si, calculant la plus-value en capital donnée à sa terre par cette augmentation de 20 pour 100 dans son revenu, il n'exigera pas même un plus gros fermage?

Quant au capital mobilier, qui échappe depuis des siècles aux menaces des économistes et des gouvernements, il s'affranchira plus aisément encore de la prime de M. Girardin.

Si c'est un capital d'exploitation qui se trouve frappé de la prime de 1 pour 100, le capitaliste comptera cet impôt au nombre de ses frais de production et le fera payer au consommateur.

Si c'est un capital en richesses monétaires, c'est l'emprunteur, et non le prêteur, qui payera la prime. Le taux de l'intérêt de l'argent n'est point arbitraire; il monte ou descend suivant que le capital est plus ou moins abondant, suivant que les besoins de l'industrie qui l'emploie sont plus ou moins pressants. Si, aujourd'hui, l'intérêt est généralement fixé à 5 pour 100, c'est que la concurrence des producteurs autour du capital est dans une certaine proportion avec ce capital. Cet état de choses ne sera point modifié par l'impôt de M. Girardin. Les relations du travailleur et du capitaliste resteront les mêmes. La domination exercée par celui-ci sur celui-là ne sera point modifiée. Dès lors le capitaliste dira: Jusqu'à ce jour, mon capital m'a rapporté 5 pour 100; aujourd'hui, si je continuais à prêter à ce taux, je ne recevrais en réalité que 4 pour 100, puisque l'État prélève 1 pour 100: je ne donnerai donc plus mon argent qu'à l'intérêt de 6 pour 100. Ici encore le consommateur payera comme il payait avant l'établissement de l'impôt sur le capital.

Les choses ne se passent point autrement, dès à présent, dans les affaires commerciales. Lorsque des valeurs voyagent sur mer, la prime d'assurance qui garantit les risques n'est-elle pas ajoutée à l'intérêt de 5 pour 100 sur les frais à payer par le réceptionnaire?

S'il en devait être autrement, si l'impôt sur le capital devait réellement atteindre les capitalistes, sans qu'ils pussent s'en décharger sur les vassaux du capital, ce serait bien autre chose qu'une prime de 1 pour cent par an, dont chaque propriétaire se trouverait grevé. Il serait réellement dépouillé de la portion de son capital qui produirait en intérêt la somme qu'on lui enlève par la prime.

En effet, si un homme possède aujourd'hui 100,000 francs et que vous lui preniez 1,000 francs d'assurances par an, sans qu'il puisse faire supporter cet impôt à personne, il ne percevra plus que 4,000 francs d'intérêt d'un capital qui lui en fournissait habituellement 5,000. En réalité donc, c'est comme s'il ne possédait plus que 80,000 fr., comme si vous lui aviez pris 20,000 fr. de son capital.

Cela est tellement vrai qu'à l'époque où l'Angleterre soutenait sa guerre à outrance contre la révolution française, Pitt, à bout de ressources, put, à l'aide de ce raisonnement, exiger des propriétaires fonciers en Angleterre le capital dont ils payaient, sous forme d'impôt, l'intérêt au gouvernement. Pourquoi ce qui est vrai pour les propriétaires de fonds ne le serait-il pas pour les capitalistes dans l'hypothèse où l'impôt les frappe réellement?

Ce n'est pas nous qui nous effraierions de ce résultat, si les fonds ainsi perçus devaient être employés à préparer la révolution sociale;



mais M. Girardin accepterait-il aussi résolûment cette conséquence de son système?

Nous en doutons. Peut-être savait-il d'ailleurs aussi bien que nous que les capitalistes n'ont rien à craindre de l'impôt sur le capital. Peut-être est-il du nombre de ces économistes dont le génie s'épuise en inventions destinées, non à dégrever les pauvres, mais à les pressurer sans qu'ils s'en aperçoivent.

De toutes ces critiques, et on en pourrait ajouter bien d'autres, il résulte que l'impôt sur le capital ne différerait point dans ses effets des autres taxes dont il devrait prendre la place. Il serait, comme les impôts condamnés par M. Girardin, inégal, oppressif; odieux.

M. Girardin voit, au contraire, dans son projet, une source de prospérités *immenses*, *incalculables* pour le pays. Il croit que frapper le capital d'un impôt c'est le forcer à produire. Eh quoi! M. Girardin en serait-il encore à imaginer qu'il suffit d'augmenter la production pour assurer le bien-être des citoyens? Ne sait-il pas que depuis cinquante ans, en Angleterre, en France, et partout, la production dépasse les besoins de la consommation, et que l'équilibre ne se rétablit que par les faillites, les chômages, les famines, les insurrections, les désastres de toutes sortes. Ce n'est pas une prime à la production qu'il faut donner, c'est une prime à la consommation. Et pour faire des consommateurs, que faut-il? Faire des hommes? Il n'est pas besoin de parcourir la surface de l'univers, comme les libre-échangistes, pour chercher un aliment aux machines de Manchester. Il y a en France trente millions de consommateurs qui donneront, quand on le voudra, au capital national cet élan incalculable dont vous parlez. « Qu'on ne diminue pas, disait Quesnay, l'aisance des dernières classes de citoyens, CAR ELLES NE POURRAIENT PAS ASSEZ CONTRIBUER A LA CONSOMMATION des denrées, qui ne peuvent être consommées que dans le pays, CE QUI FERAIT DIMINUER LA REPRODUCTION ET LE REVENU DE LA NATION. »

Aujourd'hui il s'agit non-seulement de ne pas diminuer l'aisance des pauvres, (on ne le pourrait), mais de l'augmenter. On n'y parviendra pas en changeant l'assiette de l'impôt, quoiqu'il y ait tout à faire là comme dans le reste, mais en déterminant d'après quels principes il sera employé une fois perçu Pourtant, il faut le dire, l'idée de M. Girardin, qui n'est pas précisément une nouveauté, a trouvé grand accueil auprès de gens considérés comme révolutionnaires. M. Quinet a évoqué l'histoire de Florence et Machiavel. M. Proudhon a déclaré que l'impôt du capital valait au moins la Banque du Peuple. Il a prétendu donner la *métaphysique* des systèmes du directeur de la *Presse*.

« L'impôt sur le capital, s'écrie M. Proudhon, est le complément » obligé du crédit gratuit; c'est la *Banque du Peuple* élevée à sa » deuxième puissance. — Si le taux légal de l'intérêt est 5 pour 100 » et que la contribution demandée au capital soit 5 pour 100, il est » clair que le capital restera sans revenus, tout comme si, par la » concurrence d'une circulation sans intérêt, on tarissait la source » du revenu. »

D'où il suit, si nous raisonnons bien, que l'impôt sur le capital peut non-seulement compléter la Banque du Peuple, mais encore la remplacer avec avantage et la rendre complétement inutile. A quoi tenait la Banque du Peuple! Dans ce temps d'inventions et de perfectionnements, les plus belles idées ne vivent qu'un matin!

Du reste, l'impôt sur le capital enchante M. Proudhon précisément par les motifs qui plaisent à M. Girardin. C'est la révolution passant des mains du peuple dans celles de la bourgeoisie. M. Proudhon, qui n'est pas timide de sa nature, le dit plus ouvertement encore que M. Girardin : « Le bourgeois estime une révolution par ce » qu'elle lui rapporte non de gloire ou de fumée, mais de bénéfice. » N'est-ce pas une raison décisive de compter sur lui pour la révolution démocratique et sociale? — « Comme sous Louis-le-Gros, « et pendant toute la durée du moyen âge; comme en 89, 92, 1814, « 1830, 1848, vous verrez la classe moyenne opérer la révolution. » Voilà comment M. Proudhon comprend l'histoire! la Révolution de 1848, une révolution bourgeoise! — « Vous la verrez affranchir de ses propres mains le prolétariat son esclave; c'est par elle que s'accomplira ce grand revirement économique dont la signification essentielle est de reporter sur le travail, en les multipliant dans une proportion indéfinie, tous les PRIVILÉGES et les BÉNÉFICES du capital. »

Nous avouons humblement ne rien comprendre à ce grand revirement économique qui doit multiplier à l'infini, au profit des travailleurs, les PRIVILÉGES et les BÉNÉFICES du capital.

Mais il ne s'agit pas de cela pour le moment. Ce que M. Proudhon assure, c'est que les travailleurs, les pauvres, dont l'heure paraissait venue, dans les desseins de la Providence, n'ont plus qu'à se remettre encore une fois de leur avenir à M. Girardin et aux économistes de la circulation : « Les travailleurs trompés (sans doute parce qu'ils n'ont pas voulu de la Banque du peuple) n'obtiendront leur émancipation qu'en se mettant à la remorque des bourgeois, etc.... »

Quel est le prolétaire qui ne serait désormais tout alléché par l'impôt sur le capital, destiné à lui ôter son droit d'initiative révolutionnaire?

Que les travailleurs se démettent promptement des espérances conçues en février; qu'ils demandent à grands cris l'impôt sur le capital dont M. Girardin est l'inventeur et M. Proudhon le métaphysicien, et s'ils réussissent, si le nouveau budget succède à l'ancien, voici le sort qui leur est réservé : « La classe ouvrière de Florence (c'est M. Quinet qui parle) s'était tellement attachée à cette conquête de l'égalité (quelle égalité!) dans l'impôt qu'il suffit aux premiers Médicis de s'en faire les défenseurs POUR MENER LE PEUPLE OU ILS VOULURENT. »

PAUL ROCHERY.

ABONDANCE ET DISETTE.

DIALOGUE.

—

MAÎTRE-JEAN.

Bonjour, mon bon Michel; te voilà donc de retour au pays?

MICHEL.

Mon Dieu, oui, Maître-Jean : je suis venu ramasser ma petite récolte, qui se trouvera, grâce au ciel, assez abondante cette année pour me dispenser de recourir au boulanger.

MAÎTRE-JEAN.

Tu ne te plains donc pas, toi, que la moisson soit trop riche?... Tout le monde pourtant n'est pas de ton avis, Michel; et je viens de voir à l'instant plusieurs propriétaires tout fâchés contre la grêle qui a épargné leurs blés.

MICHEL.

Je ne comprends guère, Maître-Jean, qu'une bonne récolte puisse être pour qui que ce soit un sujet de mécontentement. Il me semble, au contraire, que tous, riches ou pauvres, y doivent trouver un motif de se réjouir. Car une riche moisson est un gage d'ordre, de bonheur et de tranquillité pour les uns comme pour les autres. Vous le savez aussi bien que moi, Maître-Jean, quand le pain ne manque pas sur la planche, la joie est au foyer du pauvre, et la paix également; tandis que la faim qui, suivant le proverbe, chasse le loup du bois, pousse aussi ceux qui n'ont pas contre ceux qui possèdent. Nous l'avons bien vu dans les temps de disette, et malheureusement c'est l'histoire d'hier.

MAÎTRE-JEAN.

Ce n'est pas ainsi, Michel, que raisonnent les gens dont je parle. En agriculture, disent-ils, comme en toute autre industrie, il faut que celui qui s'y livre y trouve intérêt et profit; sans quoi, dégoûté bientôt, réduit à l'impuissance, il se verra forcé de renoncer à des efforts stériles, à des travaux sans résultat pour lui. Or, ajoutent-ils, en agriculture comme en toute autre industrie, l'abondance excessive des produits est un mal, parce que de cette abondance résulte l'encombrement des débouchés; parce qu'alors les offres dépassant les demandes, on ne trouve d'acheteurs qu'à la condition de livrer ses denrées à des prix infimes et tels que les frais de culture ne sont pas couverts. Qu'on ajoute à cela les impôts si lourds, l'intérêt des capitaux empruntés, l'entretien des instruments de travail, les accidents, les maladies, etc., et l'on verra que le bas prix des denrées agricoles est funeste à tout le monde : au propriétaire que la gêne étreint, au travailleur dont le salaire baisse fatalement, à qui l'ouvrage même est peu à peu ou tout à coup retiré. Donc les années abondantes et riches en produits de toute espèce ne sont pas aussi avantageuses qu'on le croit, et ne valent pas assurément celles de médiocre fécondité. Voilà, Michel, comment raisonnent les propriétaires que je viens de voir.

MICHEL.

A ce compte, Maître-Jean, les années de disette seraient encore préférables aux années médiocres; car alors les denrées du propriétaire montent à plus haut prix, et non-seulement ce dernier couvre aisément ses frais de culture, mais il arrondit son trésor. Cependant, à côté de ce propriétaire que la disette engraisse, il y a des centaines de prolétaires qu'elle énerve et affaiblit; car je ne sache point qu'alors les salaires et le travail croissent en proportion du prix de ces denrées. Tout au contraire, l'égoïsme trouve, dans les circonstances difficiles que la disette fait naître, un prétexte pour serrer les cordons de sa bourse, et, la main sur son trésor, pour dire au pauvre : « Les temps sont durs, je ne puis rien pour toi... » Ah! ne parlons pas ainsi, Maître-Jean, et ne nous rendons pas indignes des biens que Dieu nous verse, en maudissant sa générosité.

MAÎTRE-JEAN.

Ne nous passionnons pas, Michel, si cela est possible, et raisonnons froidement.

MICHEL.

Je le veux bien, si cela est possible, comme vous dites ; mais...

MAÎTRE-JEAN.

Mais il faut examiner la question sous toutes ses faces ; et quand nous l'aurons ainsi examinée, nous conclurons. Prenons donc les choses comme elles sont, et réponds-moi, Michel. Le propriétaire peut-il continuer la culture de ses champs, si leurs produits vendus ne couvrent pas ses frais ?

MICHEL.

Il ne le peut pas, Maître-Jean, ou ne le pourrait longtemps, du moins.

MAÎTRE-JEAN.

Est-il vrai ensuite que ces produits ne se vendent pas, ou se vendent à vil prix, quand ils sont en abondance ?

MICHEL.

Cela est vrai, Maître-Jean.

MAÎTRE-JEAN.

Est-il vrai, au contraire, qu'ils se vendent bien, et à des prix plus ou moins élevés, lorsqu'ils sont plus ou moins rares ?

MICHEL.

Sans nul doute, Maître-Jean.

MAÎTRE-JEAN.

Est-il encore vrai que le produit en argent d'une terre n'est pas toujours en rapport direct avec la quantité de denrées qu'elle donne, en sorte que deux cents hectolitres de blé, par exemple, peuvent procurer au propriétaire, en certaines années, plus de bénéfice que trois cents hectolitres en d'autres ?

MICHEL.

Cela peut encore être vrai ; car si deux cents hectolitres de blé, dans les années ordinaires, se vendent quinze francs chacun, et si trois cents, dans les années abondantes, ne se vendent que dix, nous aurons, dans les deux cas, toujours le même total de trois mille francs. Seulement, si deux cents hectolitres suffisent à la consommation, il restera au propriétaire, dans les années riches, cent hectolitres non vendus ; en sorte qu'il ne retirera de sa terre, malgré l'abondante moisson, qu'un total de deux mille francs.

MAÎTRE-JEAN.

Eh bien ! le propriétaire a donc intérêt à n'avoir que deux cents hectolitres à quinze francs, puisqu'en définitive ces deux cents hectolitres des années communes lui procurent une somme plus considérable que les trois cents des années abondantes. Et s'il est vrai que trois mille francs lui soient nécessaires pour couvrir ses frais de culture, payer ses impôts, parer aux éventualités de toute sorte, accidents, maladies, pour vivre enfin lui et sa famille,— tu vois donc que la trop grande abondance des récoltes est sa ruine. Mais sa ruine n'entraîne-t-elle pas celle des travailleurs qu'il emploie ? Donc l'intérêt de tout le monde se trouve être dans les années de médiocre fécondité, et non pas, comme tu paraissais le croire, dans celles qui sont riches en produits de toute espèce.

MICHEL.

Votre raisonnement, Maître-Jean, m'embarrasse un peu, je l'avoue. Il doit pourtant pécher par quelque endroit ; car je n'en admettrai jamais la conclusion. Je crois, voyez-vous, tout autant au bon Dieu, sinon plus, que notre curé lui-même, quoi qu'il puisse dire sur mon compte parce que je hante peu son église. Eh bien ! ce que vous avancez-là me semble une impiété, Maître-Jean !

MAÎTRE-JEAN.

Mais ce n'est pas moi qui parle ainsi, Michel ; ce sont les propriétaires que je t'ai cités. Prouve-moi donc que leur raisonnement est faux. Je ne demande pas mieux, va !

MICHEL.

Du moins vais-je l'essayer, Maître-Jean. Je veux bien admettre cependant que les années médiocres et communes, en faisant hausser le prix des denrées, sont plus avantageuses aux propriétaires. Mais il ne me semble pas qu'il en soit de même pour la masse des travailleurs ; car il faudrait me prouver que le taux des salaires suit toujours le prix des denrées, qu'il s'élève avec lui et s'abaisse avec lui. Or, je ne pense pas que vous vouliez soutenir cette opinion : les faits seraient là pour vous démentir. En 1847, par exemple, quand le blé valait quarante francs l'hectolitre, avons-nous vu les salaires doubler ? En aucune façon : ils sont demeurés stationnaires, et là encore où le travail n'a pas complétement cessé ; car en beaucoup de lieux les bras s'offraient vainement, même au rabais. La peur et l'égoïsme, paralysant en eux tout sentiment de générosité, la plupart des riches...

MAÎTRE-JEAN.

1847 a été une année d'exception, de disette ; et je parle des années communes, Michel.

MICHEL.

Soit. Il n'en est pas moins vrai que les propriétaires avisés ont fait, cette année-là, d'assez bonnes affaires ; tandis que les travailleurs... Mais je reviens aux années communes. Et d'abord, Maître-Jean, qu'appelez-vous ainsi ? Est-ce une année dont les produits suffisent aux besoins de la consommation sans les dépasser ?

MAÎTRE-JEAN.

C'est cela même, Michel.

MICHEL.

Et comment reconnaîtrez-vous que les produits d'une année suffisent aux besoins de la consommation ? Vous me direz : En voyant se balancer l'offre et la demande, de telle façon que les denrées acquièrent un certain prix moyen, ni trop haut pour faire croire qu'elles sont rares, ni trop bas pour faire penser qu'elles sont surabondantes ? Mais ce n'est pas une réponse cela ; car pour acheter ces denrées il faut avoir quelque chose à donner en échange, et vous savez mieux que moi, Maître-Jean, combien de malheureux n'ont rien à offrir pour cet échange, et, n'achetant pas, ne doivent réellement point être rangés au nombre des consommateurs. Leur existence misérable n'est qu'une longue privation. Leur maigre pitance de chaque jour peut-elle donc être comptée dans la consommation générale ? Non, en vérité ; et cependant si ces malheureux consommaient comme des hommes, que seraient vos années communes ? Des années de disette.

MAÎTRE-JEAN.

Je ne dis pas non, Michel, car je connais ces privations dont tu parles. Le paysan de nos montagnes qui se nourrit de châtaignes et de sarrasin, qui mange deux fois dans l'an, à Pâques et à Noël, une maigre *potée de salé*, ne peut guère compter comme consommateur, j'en conviens.

MICHEL.

Cependant là est la question, Maître-Jean. Car il faut que ces pauvres gens arrivent à être véritablement des consommateurs ; et pour cela il est nécessaire que les denrées augmentent et se multiplient comme les pains de l'Évangile.

MAÎTRE-JEAN.

Je partage ton sentiment, sois-en sûr. Mais, dans *l'ordre de choses actuel*, tu ne peux pas faire que les objections que je t'ai posées ne soient réelles et sérieuses, et ces objections, tu ne les as point levées, tu ne peux pas les lever, Michel.

MICHEL.

Quoi ! Maître-Jean, serions-nous condamnés à apercevoir le mal et à chercher vainement le remède ? Serait-il vrai qu'une partie des hommes, et la plus nombreuse, fût destinée à souffrir toujours, à travailler sans relâche, à se priver sans cesse, pour que l'autre partie jouît, dans la paix et le repos, de tous les biens de la terre ?

MAÎTRE-JEAN.

Dieu me préserve de le croire, Michel. Cependant il n'est pas moins vrai que, dans *l'ordre des choses actuel*, le propriétaire ne peut produire abondamment sans que ses produits ne soient dépréciés par leur *excès* même, et sans que la gêne, comme je te l'ai fait voir, ne résulte pour lui de ce qui semblerait, au premier abord, devoir l'enrichir.

MICHEL.

Eh bien ! votre *ordre de choses actuel* est un pitoyable désordre, Maître-Jean.

MAÎTRE-JEAN.

A la bonne heure, Michel ! j'aime ton indignation. Oui, c'est un ordre de choses pitoyable que celui qui ne permet pas à la production de se développer au delà d'une certaine mesure sans danger pour une classe d'hommes au moins. Oui, c'est un ordre de choses pitoyable que celui qui s'accommode des quatre millions de mendiants des campagnes, des quatre millions d'indigents des villes, des dix-huit millions de prolétaires citadins ou campagnards vivant au jour le jour du travail ingrat de leurs mains ! et pas plus que toi, Michel, je n'admets que, pour conserver un tel *ordre* de choses, il faille maudire la fertilité de la terre et l'abondance de ses présents. Cette fertilité du sol, il faut l'accroître, au contraire, par le travail, par le dévouement, par la science, afin que ces plaies hideuses de l'indigence et du prolétariat se cicatrisent peu à peu, soient complétement effacées. Mais...

MICHEL.

Mais l'organisation actuelle de la propriété s'y oppose, n'est-ce pas ?

MAÎTRE-JEAN.

Chut ! Michel, ou parle plus bas, malheureux ! Si quelque espion (ils ne sont pas rares) rôdant par-là t'avait entendu, tu pourrais bien rendre visite à M. le procureur *du roi* de la République. Il y a des choses dont on ne peut aujourd'hui parler sans péril.

MICHEL.

Mais je n'attaque pas le droit de propriété, droit qui a sa source dans la nature humaine, droit que je respecte dans les autres parce que je le sens en moi. Mais je puis bien discuter l'organisation, la forme, le mode d'exercice, enfin, de ce droit ; puisque rien n'étant

plus mobile et variable que la forme des choses, on ne peut, sans blesser la raison et le bon sens, interdire toute discussion sur la *forme* qu'a revêtue de nos jours le *droit* de propriété.

MAÎTRE-JEAN.

C'est possible, et je te l'accorde, Michel. Mais les oreilles de nos procureurs sont chatouilleuses en diable, et se dressent à ce mot de propriété comme se dressaient jadis celles des inquisiteurs en quête d'hérétiques. Tu peux, tant que tu voudras, nier Dieu et blasphémer son nom, ridiculiser la vertu et préconiser le vice élégant, prêcher l'adultère et blâmer l'austérité des mœurs; mais prends garde à ce que tu diras de la propriété. C'est l'arche sainte qu'il est défendu de toucher, c'est la divinité voilée qu'on ne doit approcher qu'en tremblant... Oui, Michel, il n'y a pas d'autre Dieu que celui-là, et les procureurs sont ses prophètes!...

MICHEL.

Allons donc! Maître-Jean, c'est une idolâtrie, au dire de S. Paul, et je partage son avis. Mais si vous ne voulez que me faire peur, je vous déclare que je ne crains rien, même du procureur le plus chatouilleux des oreilles. Et vous ne m'empêcherez pas de tirer de notre causerie la conclusion qui m'en paraît sortir. Cette conclusion, la voici en peu de mots : *L'organisation sociale présente s'oppose à tout développement réel de l'agriculture*, parce que celle-ci ne peut se développer qu'en trouvant des débouchés nouveaux à ses produits. Pour créer ces débouchés, il faut détruire le prolétariat, et appeler à la consommation cette masse affamée de mendiants, d'indigents et de prolétaires, qui, en réalité, ne consomme pas ou consomme relativement fort peu. Mais cette masse de mendiants, d'indigents, de prolétaires, étant le produit de l'organisation sociale et de la forme actuelle de la propriété, c'est en modifiant cette forme, essentiellement muable comme toutes les formes, qu'on fera disparaître le prolétariat, et que seront ouverts ces débouchés nouveaux qu'appelle l'agriculture pour se développer et grandir. Donc, c'est par le Socialisme que seront sauvés nos propriétaires du jour, pour qui les années *trop riches* sont un malheur, et qui sont contraints, dans leur détresse, de former le vœu impie de voir s'arrêter la fécondité de la terre. N'est-ce pas cela, Maître-Jean?

MAÎTRE-JEAN.

C'est cela même, Michel.

MICHEL.

Eh bien donc, vive la République démocratique et...

ULYSSE CHARPENTIER.

A M. LÉON FAUCHER,

ANCIEN MINISTRE.

MONSIEUR,

Je n'ai point eu l'avantage d'entendre le discours que vous avez prononcé au Comité central des élections, à Limoges, mais je l'ai recueilli dans un journal qui l'accompagne de ces mots : « Ce que » l'orateur dit de la ville de Limoges peut, sans cesser d'être vrai, » s'appliquer à toute la France. »

Je pense que telle a été votre intention, et telle serait aussi celle de ma réponse, si ma parole, faible et inexpérimentée, pouvait devenir un organe du parti dont vous faites si bon marché. Mais en mesurant ma tâche plus encore à mon courage qu'à ma force, je n'entreprendrai de vous répondre qu'au nom de ceux que vous avez spécialement attaqués, au nom des contre-maîtres du travail manufacturier de Limoges, au nom des *sous-officiers* de l'armée industrielle, comme vous nous avez si ingénieusement appelés.

Cependant avant de chercher à soulever les accusations que vous faites peser sur nous, avant de nous défendre, je crois devoir et pouvoir examiner ces accusations en elles-mêmes. Si j'ai bien compris le sens de votre discours, en voici les points principaux :

« La République a fait en TROIS MOIS plus de mal que la monarchie en DIX-HUIT ANNÉES;

» La Révolution est un de ces cataclysmes qui troublent le bon sens des populations; elle a rendu le Socialisme contagieux en France;

» Le Socialisme, c'est le partage des terres et la communauté des femmes;

» Ce mal, cette épidémie a été inoculée à Limoges, comme à Lyon, comme à Paris, par les sous-officiers industriels. Or, ces sous-officiers sont tout justement le contraire des sous-officiers de l'armée de 1792, lesquels étaient *braves, dévoués, instruits;*

» Le Socialisme, pénétrant dans les *rangs inférieurs* de la société, a fait des ouvriers loyaux, honnêtes, des hommes impuissants;

« Il n'a été qu'un mirage bientôt dissipé pour les paysans, parce que le *paysan limousin n'est pas un voleur;* »

Conclusion morale : « Ceux qui possèdent sont les tuteurs de ceux qui ne possèdent pas ; »

Conclusion politique : « Toute industrie a besoin, comme l'Etat lui-même, de l'unité d'impulsion. »

Vous le voyez, monsieur, je vous ai cité ; je me suis servi de vos expressions mêmes pour exprimer les idées fondamentales de votre discours. N'est-il pas vrai que j'ai bien suivi la marche et l'enchaînement de votre argumentation?

Je n'entreprendrai pas de justifier la République de l'accusation que vous formulez contre elle; car vous la prouvez trop victorieusement en la développant dans ce parallèle de la monarchie et de la République :

« La monarchie se contentait de corrompre la classe moyenne ; le gouvernement républicain a menacé la propriété.

» La monarchie développait, dans les rangs de ses défenseurs, l'appétit des intérêts matériels, sans y apporter pour contre-poids le sentiment du devoir; mais le gouvernement républicain portait l'effroi dans les coffres, ou *dans les cœurs* (c'est synonyme), de tous les capitalistes.

» La monarchie trafiquait des emplois et des votes; mais le gouvernement républicain donnait bénévolement à des ouvriers de barricades, à des nécessiteux, à des gens de la *classe inférieure*, le million échappé au gouffre de la liste civile, lequel million, revenu au Trésor, eût pu, quand l'ordre a été rétabli par certaine nomination qui en a fait éclore d'autres, eût pu, dis-je, rétribuer plus largement des ministres, dont la *moralité* a sans doute assez d'aplomb pour ne se point laisser *ébranler par la fortune entrant à grands pas dans leur hôtel.* »

Enfin, « la monarchie, agissant avec précaution et à petit bruit, n'a, pendant dix-huit années, dévoré que des consciences ; tandis que le gouvernement républicain, bruyant et turbulent à l'excès, s'en est pris tout d'abord à la grande propriété. On a pu croire qu'il la voulait dévorer... en espérance! »

La monarchie corrompait, la République effrayait! Or, il faut en convenir, la peur est un mal bien plus saisissant, bien plus émouvant que la corruption. M. Guizot pouvait naïvement demander à ses adeptes, qui non moins naïvement pouvaient lui répondre : « Vous sentez-vous corrompus? » — La corruption est un mal latent dont on ne souffre que peu, que très peu, auquel doucement on s'accoutume, et qui même finit par procurer à son malade (nous l'avons vu) une extatique satisfaction. Mais la peur! La peur, au contraire, glace, paralyse, ou foudroie ce qu'elle atteint. Nous l'avons vu encore. Nous avons vu les angoisses des capitalistes, des usuriers : car c'est là qu'était la peur. La nation n'avait point d'autres sujets d'effroi. En haut se formulait l'abolition de la peine de mort; en bas se traduisait dans des mots pleins de grandeur d'âme, dans des actes pleins de générosité, la haute clémence du peuple souverain. Mais les écus!... comme ils ont tremblé dans la main frémissante de ceux qui avaient pu si longtemps les caresser et paisiblement les faire croître!.... Comme les propriétaires fonciers eux-mêmes ont eu peur, quand ils ont senti remuer, tressaillir sous leurs pieds la terre de leurs domaines, et qu'il leur en a fallu arracher les 45 centimes!... Et puis la peur ne produit pas seulement une douloureuse stupéfaction; elle a deux périodes ; elle subsiste encore après le danger, et jette alors ceux qu'elle possède dans de folles, dans d'imprudentes colères. C'est ce que nous voyons aujourd'hui. Tout ce qui tremblait, tout ce qui se cachait, tout ce qui s'enfuyait alors, s'agite maintenant, s'égare et se compromet dans les imprévoyantes brutalités de la réaction. Vous avez raison, monsieur, trois mois de peur peuvent sembler plus pénibles à beaucoup d'âmes que dix-huit années de corruption.

Vous avez raison encore d'appeler notre révolution un cataclysme. C'est de l'observation. Dans l'ordre social, comme dans toutes les traditions religieuses, quand le monde est devenu trop sale, la Providence lui envoie un de ces événements que Tertullien appelle *la lessive du genre humain*. Vous avez raison, dis-je, de constater le fait que notre poète, notre prophète national (c'est tout un) nous annonçait, il y a peu de temps, dans son chant du *Déluge*. Écoutez-le encore ; il est plus explicite que vous, monsieur ; c'est qu'il voit plus loin. Il prédit la fin de ce dont vous n'avez vu encore que le commencement :

Dans notre Europe, où naît ce grand déluge,
Unis en vain pour se prêter secours,
Tous ont crié : Dieu, soyez notre juge!
Dieu leur répond : Nagez, nagez toujours.
Dans l'Océan, ces augustes personnes
Vont s'engloutir, leurs trônes sont broyés;
On bat monnaie avec l'or des couronnes.
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés.

Cet Océan, quel est-il, ô prophète?
— Peuples, c'est nous, affranchis de la faim;
Nous plus instruits, consommant la défaite
De tant de rois inutiles enfin.
Dieu fait passer sur ces têtes dociles
Nos flots mouvants, si longtemps fourvoyés,
Puis le ciel brille et les flots sont tranquilles :
Ces pauvres rois, ils seront tous noyés!

Mais la société ne veut pas périr, elle ne périra point. C'est pourquoi, au milieu de cette destruction d'un vieux monde corrompu qui s'engloutit et s'abîme, surnage l'arche du Socialisme, de ce Socialisme que vous accusez, monsieur, de vouloir partager les biens et avilir les femmes, et qui s'occupe, en effet, de la propriété pour en faire une répartition plus équitable, et de la femme pour rendre, par la dignité dont elle la revêtira, l'honnêteté qui manque à nos mœurs! Mais qu'y a-t-il de commun entre ce Socialisme et les lois agraires! entre ce Socialisme et la promiscuité! Éternelles injures de tout ce qui s'en va contre tout ce qui naît! Ce sont les mêmes qu'il y a dix-huit siècles jetait à la face du Christianisme au berceau le paganisme pourri de débauches. La communauté des femmes! Mais qui donc pratique cette belle *théorie*, si ce n'est vous, vous tous *défenseurs* officiels ou officieux de la famille, que vous outragez par vos actes quotidiens; vous, messieurs de la bourgeoisie, qui vous appropriez les filles du pauvre comme passe-temps de jeunesse, qui trafiquez du mariage, et ne le respectez dans vos livres que par hypocrisie; vous, messieurs les *maréchaux* de l'industrie qui réunissez dans vos ateliers des troupeaux d'ouvriers grossiers et misérables, si insuffisamment rétribués, si criminellement abandonnés à eux-mêmes, que la promiscuité des sexes devient quelquefois une fatalité plutôt qu'un crime!....

J'arrive au reproche direct que vous adressez à ceux dont j'ai l'honneur de faire partie, aux *sous-officiers* de l'armée industrielle. Eh bien! là encore, monsieur, vous avez raison. C'est nous, c'est bien nous qui avons accueilli, qui élaborons la pensée socialiste; nous qui ne *sommes pas poussés aux extrémités par l'injustice et la misère;* nous qui *ne gémissons pas sous l'oppression*; nous que la faim n'égare pas, dont elle ne torture pas les entrailles. C'est nous aussi que l'excès des biens matériels n'a pas aveuglés, nous que l'omnipotence du capital n'a pas enivrés, nous que l'abus de toutes jouissances n'a pas corrompus; c'est nous, enfin, qui ne sommes ni affamés ni repus; c'est nous qui voulons, qui demandons et accomplirons une rénovation sociale.

Ah! ne vous alarmez pas! Malgré vos insinuations odieuses, nous ne mettrons point, nous n'avons pas mis les armes aux mains de nos frères malheureux. Nous savons que la pensée ne se propage pas plus par les coups de fusil qu'elle n'est détruite par les coups de canon et les conseils de guerre. La pensée est invulnérable, immortelle. Vous avez cru, en l'exilant, en l'emprisonnant, en la bâillonnant, puis enfin en l'injuriant et la bafouant, vous avez cru la vaincre! Stériles efforts!..... vous lui préparez, par la retraite, par l'étude, par la réflexion, la maturité dont elle avait apparemment besoin. Oui, sachez-le, pas plus que la colère brutale des *hommes d'armes*, la *sainte* colère des jésuites ne prévaudra sur elle, parce que, comme l'a dit le grand adversaire des jésuites : « La violence ne peut rien contre la vérité. »

Mais je reviens à vous, à vous seul, monsieur, et sans m'irriter des dénominations peu flatteuses qui ressortent implicitement du parallèle que vous faites entre nous et les sous-officiers de l'ancienne armée.

Je vous remercie d'avoir bien voulu reconnaître que les ouvriers dirigés par nous ne se sont montrés qu'impuissants, et je ne renvoie pas ce reproche à ceux qui les exploitent. Mais je vous remercie surtout de les avoir reconnus loyaux et honnêtes.

Je vous remercie encore au nom des paysans limousins, qui sans doute ignorent le bienfait de votre estime et de votre amitié; je vous remercie pour le brevet d'honnêteté que vous leur délivrez : *Ils ne sont pas des voleurs!*..... Il faudrait peut-être plus d'indulgence et de mansuétude pour en dire autant de beaucoup de fonctionnaires, limousins ou autres.

Enfin, si c'est nous qui, en remuant les populations des villes et des campagnes, avons pu vous amener au jugement définitif que vous portez sur elles, il en ressort pour nous, et peut-être à votre insu, un éloge auquel nous voulons nous montrer sensibles.

Nous avons excité votre colère et votre effroi, sans que la violence de ceux dont nous dirigeons les bras ait motivé en vous cet effroi et cette colère. Védettes placées entre les deux camps, il nous est donné de veiller sur les envahissements de l'arbitraire et la terrible justice des représailles. Il nous a été donné encore, après vous avoir fait trembler dans votre iniquité, de vous protéger dans votre détresse; il nous est donné aujourd'hui de servir de plastron à nos frères, et de voir s'arrêter, se fixer sur nous, l'expression de vos sentiments vindicatifs.

Un mot encore sur vos deux conclusions. La *moralité* de votre discours, c'est que ceux qui ne possèdent pas, c'est-à-dire les Ouvriers, ces hommes *loyaux* et *honnêtes*, et les Paysans, *qui ne sont pas des voleurs*, doivent être et demeurer sous la tutelle de ceux qui possèdent, c'est-à-dire de la classe moyenne *corrompue par la monarchie de Juillet*, dont elle était presque la création et certainement le défenseur; de cette classe d'hommes, enfin, chez lesquels *on a développé l'appétit des intérêts matériels sans y apporter pour contre-poids le sentiment du devoir.* Il y a une fable de La Fontaine dont la *moralité* a plus d'une analogie avec la conclusion *morale* de votre discours. Il s'agit d'un loup et d'un agneau. Vous en souvient-il, monsieur?

Quant à votre conclusion politique, prenez-en note; vous pourrez la faire valoir en son temps. Dans le cas, très-problématique, où l'un de nos deux ou trois prétendants parviendrait à rajuster le trône que vous avez aidé à démolir, vous pourrez lui offrir ainsi, dans un délicat hommage, les prémisses de vos convictions et de vos dévouements monarchiques.

Agréez, etc.,

UN OUVRIER.

Déclaration des Détenus politiques de Belle-Ile-en-Mer,

touchant les repris de justice.

La Déclaration suivante, faite par la majorité des détenus de Belle-Ile, est celle dont le citoyen Pierre Leroux a donné une analyse à la tribune de l'Assemblée. Nous l'insérons dans cette *Revue*, avec sympathie et respect; car cette Déclaration est un grand acte de moralité, une courageuse profession de foi religieuse.

Les Socialistes de Belle-Ile qui ont signé cette pièce auraient pu facilement démentir la calomnie qui les flétrit du nom de *repris de justice.* Mais ils ont dédaigné une justification qui n'eût profité qu'à eux seuls. Animés d'une inspiration sublime, ils ont voulu, à ce moment solennel où on les arrachait à leur patrie, et où on essayait de les mettre hors l'Humanité, confesser hautement la foi socialiste, la foi dans la solidarité humaine, en couvrant de la pureté de leur vie les repris de justice véritables qui pourraient se trouver à Belle-Ile, et en rappelant qu'après la peine subie, le coupable doit être supposé revenu au bien par le repentir et l'expiation.

Cette morale divine, qui fut celle du Christ et de Socrate, a trouvé, dans les Socialistes de Belle-Ile, ses confesseurs et ses martyrs. Qu'ils se consolent de leurs longues douleurs : du sein de la persécution, ils ont élevé une voix qui aura des échos infinis dans l'avenir!

Lorsque le citoyen Pierre Leroux a résumé les termes de cette Déclaration devant les représentants de la France, il a excité les murmures et les sarcasmes de la droite. Il ne faut pas s'en étonner. Si ces messieurs avaient compris la grandeur de cet acte, ils auraient été socialistes, et ils ne le sont pas.

Des rires éclatants ont accueilli le citoyen Pierre Leroux, lorsqu'il a prononcé ces paroles : « Ces hommes que vous réprouvez sont, selon la loi, des citoyens, selon la religion, des frères. Donc, quand sur les pontons on a posé cette question : *Il y a parmi vous des galériens*, je dis que c'est un acte sublime qui s'est alors passé dans l'âme de ceux qui ont répondu : *Peu nous importe*, *nous acceptons la solidarité.* »

Alors le citoyen Pierre Leroux s'est arrêté en ajoutant ces mots : « Citoyens, votre morale n'est pas la mienne. L'avenir décidera entre la mienne et la vôtre. »

Oui, l'avenir décidera entre la République et la Monarchie, entre les doctrines d'humanité des transportés de Belle-Ile et les principes de vengeance implacable de M. Ferdinand Barrot.

Déclaration.

Serions-nous coupables si nous soupçonnions que le pouvoir anti-révolutionnaire qui, en juin 1848, avait sans doute de puissants motifs pour faire croire que les insurgés n'étaient qu'un ramassis de gens de mauvais aloi, ait ordonné l'arrestation d'un certain nombre de repris de justice, non parce qu'ils avaient pu prendre part à l'insurrection, mais afin de jeter, par leur présence au milieu des détenus politiques, la défaveur sur l'insurrection?

Ce qui nous confirmerait dans cette opinion, c'est la persévérance systématique avec laquelle certains organes du gouvernement et de la réaction anti-socialiste ont soutenu que le plus grand nombre des citoyens arrêtés le 24 juin et les jours suivants était composé de forçats libérés. Mais il importe à la France et au monde civilisé de savoir que les organes de la presse réactionnaire et les écrivains qui ont avancé que les vingt-cinq ou trente mille citoyens, arrêtés et entassés dans les prisons, les caves, les égouts et les casemates des forts de Paris, étaient, en majorité, des galériens, ont menti sciemment une première fois; puis, quand, après ce premier mensonge, ils prétendirent que les trois mille cinq cents citoyens envoyés, sans jugement préalable, sur les pontons et dans les forts des places maritimes du nord-ouest de la France étaient encore des repris de justice, ils ont menti une seconde fois; puis, quand ils ont soutenu, toujours avec la même véracité, que les douze cents transportés à Belle-Ile-en-Mer n'étaient que des forçats libérés, ils ont menti une

troisième fois; puis enfin, quand ils ont affirmé qu'il n'y avait de repris de justice que les cinq cents détenus destinés à être transportés dans les parages africains, ils ont menti une quatrième fois.—De l'aveu même du *Moniteur*, il n'y aurait réellement à Belle-Ile que deux cents repris de justice véritables. Mais les organes du gouvernement et de la réaction, les ministres eux-mêmes ont été pris si souvent en flagrant délit de mensonge et de calomnie, que nous ne craignons pas de nous tromper en affirmant que ce chiffre de deux cents est encore une grande exagération. Admettons toutefois que ce soit enfin la vérité, on conviendra qu'il y a loin de deux cents à vingt-cinq mille! Qu'en pense le vertueux et véridique *Constitutionnel?* Est-il nécessaire de faire remarquer que la conséquence d'une semblable calomnie, surtout le lendemain d'une affreuse bataille, alors que les pavés des rues étaient encore ensanglantés, lorsque les victimes de cette guerre civile étaient encore palpitantes, alors que des frères cherchaient leurs frères, des pères et des mères leurs enfants, des épouses leurs maris, des amis leurs amis, était de nature à provoquer le massacre des prisonniers!

Des misérables eurent en effet la pensée d'une Saint-Barthélemy des républicains-socialistes. Fort heureusement, le Peuple et l'Armée ne répondirent pas à cette criminelle intention. Mais on avait menti avec tant d'audace et d'impudeuce que les vaincus devaient porter longtemps le poids de ces horribles calomnies.

Quant à nous, nous avons compris qu'avant de sortir de notre prison, nouveau cénacle où se sont trouvés providentiellement réunis quelques humbles serviteurs du Socialisme, nous avions à faire une déclaration qui fût un acte solennel, une éclatante manifestation du parti socialiste, non-seulement à propos des repris de justice, mais encore au nom de toutes les victimes de la mauvaise organisation de la société actuelle.

Ce que nous allons déclarer scandalisera peut-être les faibles et les esclaves du préjugé, comme la parole de pardon et d'amour que le Christ et ses apôtres firent entendre en faveur des pécheurs et des pécheresses scandalisa les scribes et les pharisiens. Mais, à l'exemple des premiers instituteurs du Christianisme, nous ne craignons pas de heurter les préjugés, quand il s'agit de proclamer la justice et la vérité.

Considérant donc que puisque nous tenons pour mauvaises les bases sur lesquelles repose l'ordre moral, politique et religieux de cette société caduque, nous ne saurions être indifférents au sort des victimes de cette organisation vicieuse, alors même que ces victimes porteraient un nom auquel le préjugé attache le stigmate de l'infamie, de la dégradation, voire même de la malédiction publique, tels que les forçats et les repris de justice;

Considérant que les malheureux qui sortent du bagne et de la réclusion, véritable enfer, où ils ont cruellement expié leur faute ou leur crime, quoique quittes et libérés envers la société, au sein de laquelle la loi les admet, se voient cependant repoussés par cette société marâtre et sans entrailles, à tel point que ceux qui auraient la bonne volonté d'y vivre honorablement par leur travail ne le peuvent pas, dès qu'ils sont reconnus, et, partant, se voient dans l'affreuse alternative ou de rentrer dans la carrière du crime ou de se faire mourir.....;

Considérant que cette situation faite à ces malheureux est injuste, irréligieuse et barbare en elle-même, et dangereuse pour l'ordre public;

Considérant qu'à l'endroit de cet anathème, de cette réprobation que le législateur a laissé peser sur tous ceux qu'il a si cruellement frappés, il y a plus qu'une lacune, plus qu'un oubli impardonnables, mais encore une souveraine injustice, si bien que le sang de ceux qui se suicident ou que fait couler la hache du bourreau, crie vengeance devant Dieu;

Considérant que la loi ne doit frapper que pour *corriger*, et jamais pour se *venger*, encore moins pour *tuer*, soit moralement, soit physiquement, ce dernier droit n'appartenant qu'à l'Auteur de la divine Nature;

Considérant qu'aucun tribunal n'a le droit de malédiction ou de damnation éternelle, pas plus dans ce monde que dans un autre, et partant, qu'à côté et au bout de la punition, le condamné doit apercevoir la réconciliation et jamais le désespoir;

Considérant enfin que toute organisation sociale qui pousse fatalement quelques-uns de ses membres soit au mal, soit au désespoir, porte sa propre condamnation, suivant cette parole de l'Évangile : « *Tout arbre qui ne porte* « *pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu* »;

Par ces motifs, et afin de combattre le déplorable préjugé qui pèse sur les repris de justice, lesquels, après tout, sont des *hommes* aux yeux de la saine philosophie, des *citoyens* aux yeux de la loi, et des *frères* aux yeux de la véritable religion, nous déclarons, au nom du Socialisme, tel que nos souffrances nous l'ont fait comprendre, que, sous le véritable régime de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité et de la Solidarité, nul n'aura le droit de soulever le voile qui recouvre la vie passée des citoyens qui auraient subi des punitions, de quelque nature qu'elles soient, une fois que ces mêmes citoyens auront été reconnus dignes de rentrer dans la société. Cela ne sera pas même permis aux tribunaux; car toute faute expiée n'existe plus, à moins de bannir la miséricorde et le pardon de la terre. Nous déclarons que, dès aujourd'hui, tout vrai Républicain-Socialiste, qui prononce saintement les mots de Fraternité et de Solidarité humaines, doit tendre la main à toutes les victimes du désordre social actuel, alors que ces victimes se conduisent honnêtement, et prouvent, par la régularité de leur conduite, qu'elles sont repentantes; et enfin que le Socialisme, comme le Christianisme primitif, vient *pour guérir ceux qui sont malades et non ceux qui se portent bien.*

Mais, afin qu'on ne puisse nous accuser de faiblesse envers les criminels et d'encouragement au mal, nous devons déclarer que la loi nouvelle, toujours telle que nous l'avons comprise, sera d'autant plus sévère envers ceux qui abuseraient de cette conduite vraiment maternelle de la nouvelle société, que le législateur n'aurait rien à se reprocher et que la lacune signalée plus haut aurait été comblée. Plus une législation est juste, humaine et miséricordieuse envers les citoyens égarés et repentants, plus elle doit être sévère envers les malfaiteurs endurcis.

Maintenant, permis aux représentants d'une société qui n'est plus animée de l'esprit vivifiant du progrès, de la justice et de la vérité, qui est l'esprit divin, permis à eux de n'être ni justes, ni humains; permis aux scribes et aux pharisiens modernes, aveugles défenseurs de la lettre de l'ancienne loi, de jeter la pierre aux victimes du désordre social; permis à eux de ne pas être miséricordieux, sans doute *parce qu'ils se croient sans péché*. Pour nous, dont le seul crime est d'aspirer à un ordre de choses plus juste, plus humain et plus moral que l'ancien, nous disons, au nom du Socialisme, qui est aussi un *Évangile nouveau :*

Vous tous qui souffrez à cause du désordre social actuel, *déshérités* de la fortune, victimes de cette même société qui, dans son impuissance à vous soulager, ne sait que vous pourchasser comme des bêtes féroces; *maudits* des heureux du siècle, qui voulez vivre honnêtement; *enfants trouvés* que les auteurs de vos jours déposèrent nuitamment au pied de la borne, comme un immondice; vous tous qui êtes malheureux et qui avez soif de justice et d'amour, espérez avec nous dans l'avénement prochain du Socialisme, car cet avénement vous sauvera du déshonneur et du désespoir. Voici que *la cognée est à la racine de l'arbre social*, dont les fruits sont si amers pour vous.

Quant à ceux qui, au milieu de la dissolution universelle, ont su conserver leur âme pure de toute souillure, nous leur dirons : Pardonnez à ceux qui ont été moins forts, moins vertueux et moins heureux que vous; pardonnez à vos frères qui ont expié leurs fautes par la prison, par le bagne et par la misère; pardonnez-leur, parce qu'ils ont beaucoup souffert, car la souffrance est un creuset mystérieux où la Divinité purifie et renouvelle les âmes.

Nous dirons enfin aux ministres et aux organes de la presse anti-socialiste qui ont provoqué cette manifestation de notre part : Vous avez cru nous salir en nous confondant avec des forçats : vous avez au contraire élevé nos cœurs et nos âmes à une telle hauteur dans la sphère de l'amour de nos semblables, que le souffle impur de vos calomnies ne saurait nous atteindre.

Maintenant, que la vieille société continue de calomnier le Socialisme; qu'elle prêche une nouvelle croisade contre ses courageux apôtres; qu'elle les persécute, les déporte, les condamne au bagne, qu'elle livre même leur tête au bourreau! loin de périr, le Socialisme vivra, et sa gloire sera d'autant plus grande que ses martyrs seront plus nombreux et leurs auréoles plus resplendissantes.

Fait et approuvé par la majorité des détenus de Belle-Ile-en-Mer, ce 5 décembre 1849.

UN PRÉFET DE M. LOUIS BONAPARTE.

Il paraît que le mot d'ordre est donné, le plan de campagne trouvé : ce sont les socialistes et leurs défenseurs, c'est-à-dire les paysans, les ouvriers et les pauvres, plus de trente-trois millions d'hommes sur trente-cinq, qui payeront les frais de la guerre. Que voulez-vous? la nécessité, l'impérieuse nécessité est là : il faut vaincre ou mourir. L'ordre social de Louis-Philippe, de Charles X, de Louis XVIII et de Napoléon, se trouve gravement compromis par les cris de Liberté, d'Égalité et de Fraternité que pousse incessamment tout ce peuple de pauvres, d'ouvriers, de paysans. Il s'agit bien de détruire la misère! il s'agit bien de toucher d'une façon profonde, radicale, à la condition misérable du paysan, de le délivrer de l'usure, des procès et de l'ignorance! il s'agit bien de donner à l'ouvrier du travail et un salaire qui lui permette de s'instruire et de nourrir sa famille! en un mot, il s'agit bien de réaliser les conséquences, toutes les conséquences de la République issue, le 24 Février 1848, du sein des barricades! Non, il s'agit de refouler le peuple; il s'agit de le faire rentrer dans le lit qu'à l'aide de ses lois la bourgeoisie lui a creusé pendant soixante ans; il s'agit de le chasser du milieu de la cité qu'il occupe; il s'agit de lui ravir ses droits de citoyens en vertu desquels il peut légitimement espérer n'avoir plus besoin de révolution pour améliorer son sort. Voilà ce dont il s'agit, voilà le but que se proposent les chefs intelligents et actifs de la bourgeoisie, ces fières célébrités des anciennes chambres de Louis-Philippe, qui ont survécu à la commotion de Février comme plusieurs d'entre elles avaient survécu déjà à la commotion de Juillet. Mais, il faut, à ces chefs intelligents et actifs de la bourgeoisie, dans cette guerre contre le peuple des ouvriers, des paysans, des pauvres, ce qu'il leur fallait dans la domination pacifique de ce même Peuple, une tête, un roi, un pouvoir exécutif, chef suprême de la force militaire, ayant à sa disposition gendarmes, juges et prisons. Longtemps les haines, les rancunes, les amours-propres froissés, les espérances empêchèrent l'union. Mais aujourd'hui, on se rallie, on écoute volontiers M. Guizot revenu de son exil momentané. Légitimistes, orléanistes, bonapartistes, juste-milieux, ultra-royalistes, tous, grâce à la haute raison de l'ex-ministre de l'ex-roi Louis-Philippe, vont de conserve contre l'ennemi commun, ennemi redoutable, que l'on croit pouvoir attaquer, détruire sans encombre, à la vue des pauvres, des ouvriers et des paysans, sous le nom de Socialisme, à l'abri du nom même de République, comme si ces deux noms ne désignaient pas une seule et même chose.

Le président de la République, Louis Bonaparte, se prête à cette guerre impie. Ses préfets portent au sein des départements l'éloquence et la science funestes de M. le préfet de police de la Seine, Carlier. Ils excitent, sans gêne aucune et sans la moindre vergogne, à la pire espèce des guerres, à la guerre civile, à la guerre religieuse en prêchant dans leurs proclamations furibondes les persécutions et la délation hideuse, en poussant visiblement à l'extermination, ou plutôt au martyre de toute une classe de citoyens connus sous les noms de *socialistes* et de *républicains*. Le but de ces agents administratifs est d'effrayer les pauvres, les ouvriers, les paysans; de les diviser, de les isoler, de les jeter dans la solitude d'un régime qui rappelle à ma mémoire le régime cellulaire des prisons. C'est ainsi que l'on prélude aux élections de 1852!

Ces réflexions nous sont suggérées par la lettre que nous donnons plus bas, et qui nous vient du département de la Creuse. La Creuse a nommé des représentants socialistes; ils siégent à la Montagne;



ce ne sont pas les monarchiens qui les y ont envoyés. Comment donc le préfet de M. Bonaparte, nouveau-venu dans ce pays, dont il ignore les besoins et les souffrances, a-t-il osé placarder dans toutes les communes de la Creuse une circulaire qui insulte si clairement aux députés de ce département et à leurs électeurs? Voici, du reste, comment la conduite de M. de Saint-Amand a été appréciée à Guéret :

« Guéret, 9 décembre 1849.

» Citoyens,

» Avez-vous déjà reçu quelques nouvelles des derniers préfets, des nouveaux élus de l'Élysée, de ceux qui ont promis à M. *le Prince* de travailler à sa réélection pour l'an de grâce 1852? Si vous le permettez, je vais vous en donner.

» La ville de Guéret vient d'avoir l'insigne honneur de recevoir le sien. *Selon l'usage antique et solennel*, les corps constitués sont allés lui rendre la visite de bien-venue. Les officiers de la garnison n'ont point failli à ce devoir. M. le préfet avait préparé et récita en présence de ces messieurs un *speech* fort *remarquable*, qui me suggère quelques réflexions.

» Depuis qu'il est notoire que *le Prince* ne peut articuler le mot République tous les hauts seigneurs des administrations, préfets et autres sommités quelconques, sont atteints de la même infirmité; et je ne m'étonnerais pas que messieurs de l'Académie française ne le rayassent de leur dictionnaire, comme étant trop difficile à prononcer. Malheureux mot! C'est probablement pour cette raison que M. le préfet l'a rigoureusement banni de son *speech*, où il ne brille que par son absence. En revanche, il y est beaucoup parlé de l'État et surtout de l'Ordre. « Je suis un homme d'*orrrdre*, y est-il dit; j'ai » toujours été et serai toujours un homme d'*orrrdre*. Si, *par hasard*, » *l'orrrdre* est troublé dans la *paisible* ville de Guéret, l'administration ci- » vile et l'administration militaire se donneront la main pour rétablir l'*ordre*. » Si les *mauvaises doctrines* et les *mauvaises passions* relevaient le dra- » peau de l'*anarchie*, je compte sur votre zèle empressé, et vous me verriez » à côté de vous *dans la rue!!!* » Quel homme belliqueux pour un homme d'ordre!

» Mais si, *par hasard*, les mauvaises doctrines et les mauvaises passions s'insurgeaient à Guéret, comme elles le feraient partout, contre une usurpation violente de M. L. Bonaparte, M. le préfet viendrait-il encore les combattre *dans la rue?* Alors qu'il soit bien prévenu : il y a de bons républicains dans la Creuse.

» Après le ridicule, l'odieux.

» Les membres d'une administration venaient d'entrer dans son salon. « Monsieur, dit-il en s'adressant au chef de cette administration, vous avez » parmi vos employés des socialistes; vous aurez soin de me les indiquer. » — Non, monsieur, répond l'honorable fonctionnaire, je ne le ferai pas; » je suis chargé de surveiller les travaux de mes employés, mais non leurs » opinions politiques; je n'ai pas pouvoir pour cela. » Que fera-t-on du courageux fonctionnaire qui n'a pas voulu devenir le délateur de ses employés pour se prêter aux cyniques exigences de l'honnête préfet?

» Si vous êtes désireux, citoyen, de faire connaître à vos lecteurs la valeur des préfets napoléoniens, je vous soumets cet échantillon. *Ab uno disce omnes.*

» Salut et fraternité. »

« *P.-S.* Cette lettre était achevée, lorsqu'on m'annonça l'apparition prochaine d'une proclamation. Je viens de la lire. Fond-Bonaparte, style-Carlier: « M. L. Bonaparte est le neveu de son oncle; les socialistes sont des brigands.... Haro sur les socialistes, ces destructeurs de la religion, de la famille et de la propriété. Qu'on les livre à la rigueur des tribunaux. Hourrah! hourrah!... » Le tout pompeusement couronné du cri de *Vive le président!* auquel se joint modestement, cette fois-ci, celui de Vive la République. Enfin! »

Dîner de famille des Instituteurs et Institutrices socialistes.

Une fête de famille a eu lieu, il y a quelques jours, à l'établissement des Cuisiniers réunis de la barrière des Amandiers; nous nous plaisons à enregistrer ce fait, dont peut-être la presse quotidienne ne s'est point assez occupée. Cette fête était le banquet d'inauguration de l'*Association fraternelle des instituteurs, institutrices et professeurs socialistes.* Le personnel de la réunion était formé des membres de l'Association, accompagnés pour la plupart de leurs familles, de quelques représentants de la Montagne et de plusieurs amis.

Un premier toast : *A l'émancipation du Peuple par l'éducation!* a été porté par le citoyen Malardier, l'un des représentants présents à cette solennité.

Après lui, une institutrice, membre de l'Association, a porté le toast suivant :

« *Au Socialisme! à la Religion! à l'Éducation!*

« Instituteurs, mes frères, et vous tous amis, qui dans une pieuse communion avez voulu vous unir à nous, j'éprouve, au milieu du matérialisme qui menace de nous déborder, le besoin de vous faire entendre une parole de vie. Cette parole la voici : *Le Socialisme est une Religion ou le Socialisme n'est rien!*

« Mais, nous l'affirmons, le Socialisme est une [redacted] pour mieux dire, le Socialisme est le développement [redacted] la *Religion*, de la Religion sainte, vraie, éternelle, [redacted] et indéfiniment perfectible comme l'humanité, au sein de laquelle elle a son incessante révélation.

« C'est parce que nous croyons que le Socialisme est la *Religion*, qu'au nom du Socialisme nous osons dire aujourd'hui, en nous servant des paroles du Nazaréen : *Laissez venir à nous les petits enfants.*

« Oui, laissez venir à nous les petits enfants, afin que, leur dispensant d'une main aimante les soins matériels qu'exige leur développement physique, nous leur donnions des corps robustes, nous en fassions de dignes et nobles soldats de l'Industrie.

« Laissez venir à nous les petits enfants pour que, les élevant en commun, nous en fassions de véritables frères, bons, dévoués, aimants, ignorant cet égoïsme qui aujourd'hui dessèche le cœur des hommes.

« Laissez venir à nous les petits enfants, afin qu'élevant leurs jeunes intelligences à la mesure des hautes destinées de l'humanité, nous leur dispensions, autant qu'il sera en nous, les trésors de la science humaine, de cette science qui, réunie à l'industrie et à l'amour, doit nous mener à Dieu, à la Religion de l'avenir.

« Au milieu des ténèbres où nous vivons encore, nous verrons, notre cœur nous le dit, luire les premières flammes de cette Religion autour du berceau de ces êtres bien-aimés, que nous jurons solennellement d'élever dans la Liberté, dans la Fraternité, dans l'Egalité, dans l'amour de la justice et de la vérité.

« Ce serment que nous faisons ici est un vœu religieux. Il engage notre vie tout entière. Pour ces enfants que nous appelons, nous chercherons, et Dieu nous donnera, le pain de vie qui aujourd'hui manque à l'humanité près de défaillir.

« Nous le répétons donc : *Au Socialisme! à la Religion! à l'Education!* »

Deux autres toasts ont encore été portés : le premier : *A l'Education universelle!* par le citoyen Faure, représentant du Rhône, et le second : *A l'Humanité!* par un instituteur, membre de l'Association.

Cette petite fête s'est galment terminée aux refrains de quelques chansons de notre ami Pierre Dupont.

Le Gérant : LOUIS NÉTRÉ.

PAR LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE DE PARIS.

PARIS, — IMPRIMERIE GERDÈS, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 10.



TROISIÈME ANNÉE. FEVRIER 1850. NUMERO 5.

REVUE SOCIALE

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR

JULES LEROUX, PAUL ROCHERY, LOUIS NÉTRÉ.

PARIS.	Cette Revue paraît le 1er de chaque mois.	DÉPARTEMENTS.
fr. c.	Bureau d'abonnement et de rédaction : RUE DES SAINTS-PÈRES, No 16, A PARIS.	fr. c.
Un an.............. 5 »	Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.	Un an.............. 6 »
Six mois........... 2 50	Envoyer un mandat sur la poste par lettre affranchie.	Six mois........... 3 »
Le numéro......... 50	Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.	Le numéro......... 60
	On s'abonne aussi à la librairie de G. Sandré, rue Percée-Saint-André-des-Arts, 11.	

REVUE POLITIQUE.

Il faut faire peur aux aristocrates, disait Danton. *Il faut faire peur aux socialistes*, répètent aujourd'hui les gens de l'Elysée, les ministres de l'*action*, les meneurs de la droite, tous les *Terroristes* enfin de la République *honnête et modérée*. Mais lorsque Danton parlait d'intimider les aristocrates, il savait à quels hommes et à quelles passions il avait à faire. En voulant l'imiter, pour épouvanter les socialistes, les gens de la réaction font preuve d'autant d'aveuglement que Danton avait montré de clairvoyance. L'égoïsme, en effet, est pusillanime; la foi, la religion sont impertubables. On peut faire trembler de lâches et sordides intérêts; mais il n'y a pas de Terreur contre l'Idée; rien n'effraie ceux que l'Idée a convertis et transformés : les menaces et les supplices y échouent également. Quand les empereurs romains livraient les chrétiens aux bêtes du cirque, ils croyaient trouver des apostats et ne faisaient que des martyrs.

Mais les avertissments de l'opinion, les enseignements répétés de l'histoire ne sont rien pour certains hommes voués à l'œuvre fatale des contre-révolutions. La faction royaliste qui exigea naguère la dissolution immédiate des *Ateliers nationaux* vient de nous en donner une nouvelle preuve en arrachant à la majorité de l'Assemblée cette loi sur la *Transportation* que l'histoire appellera les journées de septembre de la réaction en 1848. De ces quinze mille soit disant insurgés, arrêtés dans les moments de confusion et d'épouvante qui suivirent les journées de Juin 1848, il reste aujourd'hui quatre cent soixante-huit détenus à Brest et à Belle-Ile. C'est sur ce triste débris de la plus horrible guerre civile, sur ces cinq cents malheureux soumis depuis près de deux années aux horreurs d'une captivité sans exemple, que les orateurs de la droite ont épuisé pendant cinq jours l'emportement de leurs colères rétroactives. Pour soutenir cette loi inhumaine, le mensonge, l'hypocrisie, la bassesse, rien n'a été épargné. Ce sont, disaient tour à tour le rapporteur de la Commission et le ministre Ferdinand Barrot, des voleurs, des contumaces, des repris de justice, *des gens indignes de pitié*.—Des juges! des juges! criaient les membres de la montagne. Faites publiquement la preuve de ce que vous avancez. Qu'importent d'ailleurs les antécédents de ces hommes! C'est leur participation à un fait de guerre civile qu'il s'agit d'établir. Ont-ils été pris les armes à la main, comme l'exigeait le décret de la Constituante? Voilà ce qu'il faut prouver. Des juges! des juges!

Incessamment répétée, cette vaine protestation de la justice et de l'humanité contre une œuvre inouïe de passion politique retentissait encore après le vote du dernier article de la loi. Que n'a-t-on pas dit pour échapper à ce mot vengeur? Le décret de la Constituante est un jugement, les examens des commissions spéciales sont autant de jugements... Non, car en France, pour que justice soit rendue, il faut qu'il y ait une instruction, des débats publics, il faut que l'accusé soit présent avec ses témoins, son avocat, garanties précieuses et indispensables de l'innocence.

A-t-on rien fait de tout cela? A quoi bon! Il y a là, à Belle-Ile, deux cents repris de justice, dit M. Baroche, et les trois cents autres sont.... *suspects*. — Ce sont des hommes abominables, reprend M. Ferdinand Barrot. Après le travail des commissions, après les mises en liberté successives, que peut-il rester, si ce n'est de sanguinaires ennemis de la société? La preuve! la preuve! crie de nouveau la gauche impitoyable à M. Barrot, et voici que de toutes parts les faits les plus accablants viennent démentir le ministre de l'Élysée. Un homme a été arrêté. Qu'avait-il fait? Il n'avait commis d'autre crime que de porter sur lui le mouchoir qui servit à étancher le sang de son frère. Et pourtant cette innocente victime est encore à Belle-Ile. Un autre sort de chez lui le 24 juin, un fusil sur l'épaule et criant : *Vive l'Empereur!* Quelques voisins le retiennent, le calment, le font rentrer chez lui. Deux jours après, sur une dénonciation, il est arrêté, transporté, mis sur les pontons, envoyé à Belle-Ile; il y est encore. Et Terson, qu'on n'a pas cité, l'honnête et courageux Terson, dont le dossier contenait pour toute imputation criminelle, *suspect d'opinions avancées*, n'est-il pas toujours à Belle-Ile?

Il serait trop long d'entrer ici dans les détails de cette loi inqualifiable, de dire comment le décret de *Transportation* de l'Assemblée constituante est dévenu un décret de *Déportation*, comment le pouvoir exécutif est resté maître de garder à perpétuité les détenus dans la citadelle de Bone, au lieu de les établir sur la terre d'Algérie; de signaler les considérations au moyen desquelles les transportés seront, en dépit de la volonté expresse de l'Assemblée constituante, indéfiniment séparés de leur famille. Qu'importe! Est-il besoin de tant de sollicitude pour des hommes destinés comme l'a dit M. Léon Faucher, à devenir « le *monument* de la justice *nationale*, » à « conserver, suivant les expressions du rapporteur, le souvenir des actes de *je ne sais* quelle démagogie, » à servir enfin de victimes expiatoires!

Et, pourtant, les membres de la commission, le ministre de l'intérieur, le ministre de la guerre ont soutenu, d'un air gravement ironique, l'excellence, la mansuétude, l'humanité de leur loi. Il n'est pas de tendresse dont M. Ferdinand Barrot n'ait voulu entourer ces repris de justice, ces criminels incorrigibles qu'il déclarait tout à l'heure indignes de pitié! Quant à M. d'Hautpoul, il a été plus admirable encore. Il a soupiré une tendre églogue sur Lambessa. Il a fait de ce pays, de ces champs, de ces forêts, de ce climat, une description si poétique, si enchanteresse, que la droite, enivrée au spectacle de la grande nature évoquée par le sentimental ministre, a failli demander pour elle-même le bienfait de la transportation. Ah! Tartuffes! vous appelez vos adversaires des hypocrites de justice et d'humanité!

Les détenus de Belle-Ile iront donc dans la province de Constantine. Après une station à Bone, dont la durée est connue sans doute de M. Louis-Bonaparte, ils iront, sous le régime paternel du sabre africain, braver la nostalgie et les fièvres qui ont décimé déjà tant de ces colons libres, si perfidement attirés en Algérie par le projet Lamoricière. Dans dix ans, ceux qui resteront, pourront revenir voir la France restaurée par les jésuites de M. Montalembert, les

gendarmes de M. d'Hautpoul, et les instituteurs de M. Parieu! à moins que..... Dix ans! Ces gens là se croient donc immortels?

Au milieu de cette discussion émouvante et passionnée, se sont perdus les bruits de coups d'État qui circulaient depuis le commencement du mois. Du reste, il y a de quoi s'étonner qu'on parle sans cesse des projets autocratiques du président, de ses dissentiments avec la majorité de l'Assemblée, de ses luttes prétendues avec les légitimistes et les orléanistes de la droite. La Majorité et l'Élysée sont dans les meilleurs rapports, quoi qu'on en dise, et les familiers du *prince* ont remis à l'année prochaine la proclamation de l'empire. Il faudrait être aveugle volontaire pour ne pas voir que la droite et le président font assaut de politesses et de prévenances. M. Bonaparte n'a-t-il pas dit qu'entre l'Assemblée et lui il y avait COMMUNAUTÉ D'ORIGINE, COMMUNAUTÉ D'INTÉRÊTS? Un incident, soulevé dans le débat de la loi même qui nous occupait tout à l'heure, ne peut laisser aucun doute sur cette entente cordiale. M. Lamoricière, montrant le bout d'oreille orléaniste, voulait dépouiller le Président du droit de faire grâce aux transportés en Algérie. C'était une belle occasion pour la majorité, si elle avait voulu causer quelque déplaisir à M. Bonaparte, d'amoindrir les droits et la puissance du chef du pouvoir exécutif. Elle s'est bien gardée de se montrer si cruelle : elle a repoussé l'amendement de M. Lamoricière, et conservé au président la royale prérogative d'amender le décret de l'Assemblée. De son côté, M. Bonaparte n'était point en reste. Il avait bien mérité cette petite faveur par la générosité toute princière avec laquelle il avait livré, dans sa loi sur l'instruction publique, la jeunesse française aux enseignements de M. de Montalembert et de ses amis. Quel socialiste endurci se montrerait insensible à cet échange touchant de bons procédés! Donnez la jeunesse des écoles à nos jésuites, ont dit MM. Thiers et Montalembert, et nous livrerons les instituteurs à vos préfets. De chaque côté, on a tenu religieusement sa promesse. Et l'on voudrait nous faire croire que M. Thiers est mal vu à l'Élysée, que M. Bonaparte est suspect aux meneurs de la majorité! Calomnie! Loi sur les instituteurs, loi sur l'instruction publique, loi sur la transportation, tout cela appartient à M. Bonaparte comme à la majorité. Complices de tout ce qui se passe aujourd'hui dans le gouvernement de la France, une étroite solidarité unir leurs destinées dans le présent comme dans l'avenir.

PAUL ROCHERY.

DE LA PROCHAINE

RÉVOLUTION ÉCONOMIQUE

OU

DU BUDGET RÉPUBLICAIN.

L'Assemblée nationale législative va bientôt s'occuper de la discussion du budget pour 1850. Entre ce budget, depuis longtemps publié et distribué aux membres de l'Assemblée, et ceux qui l'ont précédé jusqu'à ce jour, quelle différence pourrait constater l'œil le plus exercé? En vérité, aucune. Nulle trace du fait révolutionnaire de février 1848 n'y apparaît. Le budget de 1850 est, comme le budget de 1849, comme le budget de 1848, comme les budgets sous Louis-Philippe et sous Charles X, un budget tout bourgeois. Ce sont, en effet, les notables financiers de l'époque qui l'ont encore dressé. Cependant il n'en sera pas toujours ainsi, et l'on peut entrevoir le moment où, sous le souffle du peuple inspiré, le budget changera complètement de nature, deviendra le budget de tous. Dans une République tout doit être, en effet, républicain; tout doit en avoir et l'esprit et le cachet. Que sera donc alors le budget? Voilà la question que nous nous sommes posée, et que nous croyons avoir résolue.

Sous ce titre : *De la prochaine Révolution économique ou du Budget républicain*, nous allons essayer de montrer, dans une première partie, qui est celle que nous publions aujourd'hui, la nécessité de recourir à une étude plus profonde, plus exacte, plus vraie, du fait économique, pour résoudre dans le sens républicain le problème tout républicain de l'*abolition de la misère*. Cette première partie sera suivie d'une seconde, et finalement d'une troisième. Dans la seconde, nous reprendrons l'étude et l'analyse du fait économique, et nous formulerons en termes clairs et précis les principes, nouveaux à bien des égards, à l'aide desquels il nous sera permis de résoudre, selon nous, notre problème. Enfin, dans la troisième partie, nous dresserons le plan général du budget républicain.

Et c'est aux membres de la Montagne, à cette fraction de l'Assemblée nationale si distincte, si séparée, qu'elle ressemble beaucoup plus à une véritable Assemblée réduite momentanément au silence, frappée d'atonie par une cause essentiellement passagère, qu'à un élément quelconque d'une minorité, que nous nous adressons, que nous dédions ce travail. A ces hommes de cœur et de foi républicaine, à ces représentants fidèles au peuple, au peuple qui souffre dans son corps, dans son cœur, dans son intelligence, nous disons : Étudions. Le Peuple, jusqu'à cette heure, n'a pas manqué à l'esprit de Dieu qui souffle sur le monde, esprit de Liberté, d'Égalité et de Fraternité : il n'y manquera pas davantage. Il sera prêt toujours à appuyer de sa force souveraine ceux qui auront sa confiance, et toujours il délaissera les traîtres et les impuissants. Ce n'est donc pas de lui qu'il nous importe de nous occuper, mais de nous-mêmes. En fortifiant en nous ce qui fait qu'il nous aime, nous nous rendrons de plus en plus dignes de son amour, et nous le servirons d'autant mieux. Étudions donc : tout est là. L'heure des grandes solutions approche. Justement excité par nos vives critiques de ce monde semi-bourgeois, semi-royal, qui tombe en pourriture, plus violemment encore sollicité par son atroce et injuste misère, le Peuple va nous demander demain des actes, des actes véritables, des actes nouveaux. Cet écueil, où tant de gens, depuis deux ans, ont échoué d'une si misérable façon, cet écueil nous attend à notre tour, soyons-en certains; or, pour l'éviter, prenons dès à présent nos mesures : étudions.

PREMIÈRE PARTIE.

NÉCESSITÉ D'UNE SCIENCE ÉCONOMIQUE NOUVELLE.

I. Le Problème.

Il y a deux ans, le problème dont nous voulons nous occuper, se posa en face d'un pouvoir qui ne le put résoudre, dans toute sa majestueuse simplicité. Les hommes *qui n'ont rien*, vainqueurs de Louis-Philippe, demandèrent au Gouvernement provisoire de leur donner *quelque chose*. Consultant la science des hommes *qui ont tout*, le Gouvernement provisoire, en dépit de ses aspirations généreuses comme de son origine, ne sut que leur donner l'aumône, l'aumône transitoire, c'est-à-dire *rien*.

Eh bien! amis, vous qui êtes le *sel de la terre*, pour me servir ici d'une expression sainte et figurée de l'Evangile, que ferez-vous quand, dans un temps qui ne saurait être éloigné, à en juger du moins par l'imprudente ardeur et par la folle audace des ennemis de la Constitution qui nous régit, les hommes *qui n'ont rien* viendront à vous demain, et vous demanderont *quelque chose?*

II. On donnera aux Pauvres sans prendre aux Riches.

Je commence par déclarer que ce n'est pas en prenant à ceux *qui ont tout* que nous donnerons à ceux *qui n'ont rien*. Car ceux *qui ont tout* ne paraissent avoir *tout* que parce qu'il y a des gens *qui n'ont rien*.

Nos pères ont dit en 1789 : « Les grands ne nous paraissent grands que parce que nous sommes à genoux : levons-nous. » Eh bien, nous, en 1850, nous disons avec une égale vérité : « Les riches ne nous paraissent riches que parce que nous sommes pauvres : cessons d'être pauvres, soyons riches. »

Soyons riches; nous le pouvons, en effet.

III. De la *gratuité du crédit* comme moyen de donner aux Pauvres sans prendre aux Riches.

De prétendus économistes, économistes à la suite de Malthus, économistes sans profondeur aucune, s'en vont criant tous les jours : GRATUITÉ DU CRÉDIT, *mort au capital*. C'est là le moyen à l'aide duquel ils semblent dire qu'ils donneront aux pauvres sans prendre aux riches.

Mais enlever au métal argent, qui se vend ou se loue à titre de *monnaie*, le privilége dont jouissent les *denrées* et les *instruments* de porter *bénéfice*, c'est rendre tout bonnement à cet argent le même privilége, mais sous la forme unique d'*instrument* et de *denrée*, forme qu'il lui est bien loisible de prendre à défaut de celle qu'on lui ôte, et c'est lui encore substituer dans sa fonction de *monnaie* une autre substance, qui, pour être du papier, n'en sera pas moins douée du privilége de se vendre ou de se louer à son tour, c'est-à-dire de porter *intérêt*.

Quant au problème qui nous occupe, quant à donner *quelque chose* à ceux *qui n'ont rien* sans prendre à ceux *qui ont tout*, en vérité, c'est une étrange illusion que de croire y parvenir au moyen de la *gratuité du crédit*, et l'auteur de cette grossière erreur de phantasmagorie économique le sait mieux que personne. Il sait mieux que personne ce que serait ce monde d'*anarchie*, de liberté qu'il prêche, sous le rapport de la fortune et de la misère.

IV. *De l'organisation du travail* comme moyen de donner aux Pauvres sans prendre aux Riches.

Pour ce qui est d'ORGANISER LE TRAVAIL, c'est-à-dire de créer une machine entre les mains de l'Etat à l'aide de laquelle on puisse attaquer et finalement détruire la concurrence par la concurrence elle-même, vanité, erreur! La concurrence est un *effet* du MAL qu'il s'agit de détruire, et s'en prendre à la concurrence pour détruire le mal secondaire qu'elle semble recéler en ses flancs, c'est émonder l'arbre quand il s'agit de l'abattre. Les hommes *qui n'ont rien* ont beau demander *quelque chose* à ceux qui professent cette singulière idée de l'organisation du travail, idée sans fondement réel dans la vraie nature du fait économique, ils n'en reçoivent, ils ne peuvent en recevoir que des phrases fraternelles, mais creuses; rien autre chose.

V. Des *banques de crédit* comme moyen de donner aux Pauvres sans prendre aux Riches.

Enfin, d'autres encore, mus par de bonnes intentions, mais éclairés toujours de lumières trompeuses, espèrent résoudre le problème en face duquel nous serons placés demain, à l'aide de l'organisation de BANQUES DE CRÉDIT. Banques nationales, départementales, communales, mobilisation du sol, baisse de l'intérêt, gratuité même du crédit de l'État, tout leur paraît bon pour amener à fin un problème qu'ils laissent en réalité de côté. Il s'agit bien, vraiment, de perfectionner le système actuel de la circulation! On ne résout rien par cette voie. Les hommes *qui n'ont rien* demandent *quelque chose*: or, c'est ne leur rien donner que de leur donner des instruments de travail nécessairement frappés par avance de mort et de stérilité soit entre leurs mains, soit entre les mains de leurs concurrents malheureux.

VI. Le problème reste tout entier à résoudre.

Nous repoussons donc ces diverses solutions qui ont cours aujourd'hui, et qui nous sont apparues tout d'abord : nous les repoussons toutes au nom de la science. Aucune n'est vraie, aucune ne résout le problème du lendemain.

Mais dès lors ce problème reste devant nous tout entier, et, pour notre propre compte, nous avons à le résoudre. C'est ce que nous allons essayer de faire.

VII. Ce qu'il faut donner aux Pauvres sans le prendre aux Riches, c'est la consommation.

Il faut le résoudre, ce problème du lendemain : donc il faut le bien connaître.

Commençons par le poser.

LES HOMMES QUI N'ONT RIEN DEMANDERONT QUELQUE CHOSE AU GOUVERNEMENT DE DEMAIN,

voilà les termes simples, mais énergiques, dans lesquels se pose le problème.

Donc que demanderont ces hommes *qui n'ont rien?* Voilà la question.

Eh bien, ils demanderont ce qui leur manque.

Mais qu'est-ce qui leur manque?

Est-ce le *crédit*, comme quelques-uns le disent et le soutiennent? Evidemment non. Voyez ce qu'est le crédit chez ceux qui le possèdent, et connaissez-en la loi. Le crédit, qui fait produire en vue d'une consommation, suppose cette consommation, mais ne la crée pas. En créditant ceux *qui n'ont rien*, créerez-vous donc la consommation des produits dus à ce même crédit? Voilà la question, dont la réponse, parfaitement articulée, est *non*. Non, mille fois non. Il se peut que le *crédit* fasse partie de la *chose* que nous demanderont demain les hommes *qui n'ont rien;* mais croire qu'il soit à lui seul toute cette chose, c'est une erreur, et une erreur dangereuse par le temps qui court. La Révolution viendrait inévitablement s'y aheurter en multipliant ses propres victimes d'une effrayante façon. Détournons ce danger.

J'en dirai autant de l'*organisation du travail*. Ce n'est pas ça qui manque à ceux qui n'ont rien. L'organisation du travail est une bonne chose sans doute, mais elle suppose le travail, et le travail, à son tour, suppose la consommation. En organisant le travail, créerez-vous le travail? Non. Et lors même que vous le créeriez, créeriez-vous la consommation? Non, encore. Laissons donc de côté cette vaine et dangereuse chimère. L'organisation du travail peut bien faire partie de la chose que nous demanderont demain *ceux qui n'ont rien*, mais elle ne saurait être cette chose tout entière.

Que manque-t-il donc à ces hommes *qui n'ont rien?*

Mais quoi! ne le voyez-vous pas! C'est la *consommation.*

C'est la consommation qui leur manque, c'est la consommation qu'ils vous demanderont, et c'est la consommation que vous aurez à leur donner.

On a beaucoup parlé du *droit au travail*. Je ne veux pas rechercher ce que l'on entendait par ces mots; mais je dois dire que ce qui était alors plus républicain, et partant plus vrai, c'était et c'est encore, c'est toujours, de demander le *droit à la consommation*.

Avec la consommation, le crédit; avec le crédit, le travail; avec le travail, l'organisation du travail; avec l'organisation du travail, la consommation: tel est le cercle.

VIII. Ceux *qui ont tout* le savent bien.

Ce cercle est, en effet, bien connu de ceux *qui ont tout*.

Il leur est à la fois une source de joies et de terreurs.

De joies, car tant qu'il existe, rien ne les trouble dans leurs jouissances.

De terreurs, car, brisé momentanément ou ralenti dans son mouvement par l'absence de consommations *possibles*, il jette forcément devant eux, contre eux, sur la place publique, ceux *qui n'ont rien*.

Aussi pour conjurer cette heure fatale, heure des révolutions, on voit incessamment ceux *qui ont tout* occupés à découvrir de par le monde les plus lointains débouchés.

Mais c'est en vain qu'ils en découvrent; ces débouchés lointains perdent bientôt leur vertu, et deviennent, à leur tour, un nouvel élément de troubles et de perturbations.

IX. Nécessité de poser le problème autrement que ceux *qui ont tout*.

C'est pourquoi aux yeux de ceux *qui ont tout* le problème doit apparaître et apparaît, en effet, autrement qu'il ne le fait aux yeux de ceux *qui n'ont rien*.

Mais c'est aussi pourquoi ceux *qui n'ont rien* ne doivent pas accepter à la légère ou de confiance, des mains de ceux *qui ont tout*, les termes de ce problème.

Ils ont à le poser *à novo*.

Que dirait-on d'un savant qui, justement mécontent de la formule donnée par ses prédécesseurs et obtenue par suite d'un long travail algébrique reposant tout entier sur une équation première et fautive, recommencerait sans cesse ce travail algébrique sans penser le moins du monde à recourir à l'énonciation même du problème dans le but de s'assurer réellement de la valeur de l'équation si fatalement acceptée par lui tout d'abord!

Ainsi, sans le savoir, ont agi ceux qui nous ont précédé dans l'examen du problème qui nous occupe, et dont nous venons de rejeter tout d'abord les diverses solutions.

Acceptant les prémisses, ces prémisses les ont naturellement conduits aux mêmes conséquences.

X. Le Problème, tel qu'il se pose aux yeux de ceux *qui ont tout*.

Que disent, en effet, ceux *qui ont tout?* Que pensent-ils du problème? Qu'est-ce, pour eux, qu'une *crise politique?* Que leur demandent, suivant eux, quand ils gouvernent, ceux *qui n'ont rien?*

Ceux *qui ont tout* disent que la *crise politique*, quelle qu'elle soit d'ailleurs, qu'elle ait pour effet un renversement de ministère, une émeute ou une révolution, n'a rien de social.

Ceux *qui ont tout* disent que la crise politique n'est rien autre chose que les suites de cette autre crise connue vulgairement sous le nom de *crise commerciale*, suites que l'on peut, que l'on doit conjurer.

Ceux *qui ont tout* disent encore que, pour conjurer la *crise politique*, il faut que la *crise commerciale* qui lui a donné naissance soit entièrement liquidée.

Que demande donc le Peuple, à leur avis, le lendemain d'une révolution? Ce qu'il demandait la veille, du TRAVAIL.

Telle est, en peu de mots, la théorie économique des révolutions à l'usage de ceux *qui ont tout*.

XI. Conséquences de la théorie économique des révolutions à l'usage de ceux *qui ont tout*.

Or s'il en est réellement ainsi, si la *crise politique* a son origine dans la *crise commerciale*, quoi de plus simple que le traitement de cette *crise politique*, et que sa guérison même?

Qu'est-ce que la *crise commerciale?* qui la produit? qui l'engendre? comment se résout-elle?

Tout le monde sait ce qu'il faut entendre par l'*offre* et par la *demande*.

Eh bien, une demande se fait-elle sentir dans une branche quelconque de l'industrie, on ne tarde pas à voir les capitaux se précipiter dans cette branche, d'abord avec lenteur, puis avec une certaine facilité, et finalement avec fureur. C'est à qui prêtera aux industriels, et, de la part de ces derniers, c'est à qui empruntera. Sur ce point particulier du grand terrain de l'industrie où se trouve cette branche, tout va bien tant que la *demande* y est *supérieure* à l'*offre*. Mais bientôt, par suite même du courant des capitaux vers ce point, l'*offre* y devient *égale* à la *demande*, puis *inférieure*. Et voici la crise commerciale qui

nait, grandit, et se résout comme un *ulcère*, en répandant au loin la puanteur et la mort. Le trop de production, l'encombrement des produits, le trop de capitaux, l'encombrement des industriels, voilà le mal. Après s'être vendus très-favorablement, les produits s'achètent à vil prix; après avoir été recherchés et payés très-haut, les industriels sont renvoyés et leurs salaires estimés très-bas. Les faillites se déclarent, la misère fonctionne largement, et la mort à sa suite. Il y a confusion, destruction complète sur ce point spécial du champ de l'industrie. Et cela dure trois ans. Toute *crise commerciale*, on le sait, a besoin de trois années pour se liquider entièrement, c'est-à-dire pour que la vie (et quelle vie!) reparaisse là où cette crise a frappé terrible, et où pourtant elle s'éteint. Alors les éléments d'une crise nouvelle ne tardent pas à s'y manifester.

Voilà bien, en effet, ce que paraît être, en substance, la crise commerciale : un accident, une maladie, rien de plus.

Donc, pour guérir l'industrie de cette maladie, pour la préserver de cet accident, il faut tout simplement un perfectionnement de la circulation.

Le but de ce perfectionnement doit être que le capital puisse s'engager et se dégager, donner et se retirer avec une facilité extrême.

Comme un cheval docile, il faut que le capital sente directement le frein tout-puissant de l'*offre* et de la *demande*, et qu'il obéisse à ce frein.

Il faut qu'il marche quand la *demande* est supérieure à l'*offre*, qu'il s'arrête quand l'*offre* égale la *demande*, qu'il recule quand la *demande* est inférieure à l'*offre*.

Mais le moyen d'arriver à ce perfectionnement de la circulation, c'est de faire que la liquidation ou la restitution des sommes empruntées soit constamment à l'ordre du prêteur; qu'elle soit facile, instantanée. Et c'est de faire aussi que l'emprunt soit également à l'ordre de celui qui veut et peut y recourir.

Or, justement, on ne peut espérer atteindre ce double but que par le moyen de banques communales, départementales, nationales, de bons hypothécaires, de bons de circulation, de banques d'échange, etc., etc.

XII. En voulant organiser le crédit, ceux *qui ont tout* sont dans leur rôle; en est-il de même de ceux *qui n'ont rien?*

En prêchant les réformes qui tendent à ce *perfectionnement de la pure et simple circulation;* en voulant établir des banques de crédit personnel, mobilier, et immobilier, que ceux *qui ont tout* soient dans leur rôle, c'est un fait patent, incontestable;

Mais en est-il de même des défenseurs-nés de ceux *qui n'ont rien?* En est-il de même des vrais savants, de ceux qui ne s'arrêtent point à l'épiderme des faits, mais qui pénètrent dans leur intérieur, dans leur intime nature? Je ne le pense pas.

Ceux *qui ont tout* ne croient qu'à la Liberté. L'Égalité pour eux, c'est encore la Liberté, la liberté de leurs mouvements au sein de la mêlée industrielle; et quant à la Fraternité, elle leur est une *puanteur ;*

Mais les défenseurs-nés de ceux *qui n'ont rien*, les vrais et sincères républicains, conçoivent autrement et la Fraternité, et l'Égalité, et la Liberté.

Ceux *qui ont tout* ne croient pas à la *crise sociale,* au développement, à la transformation des sociétés humaines : ils ont uniquement foi aux *crises commerciales*, et ne pensent qu'à conjurer ces dernières.

Mais les défenseurs-nés de ceux *qui n'ont rien* ne font aucun cas de ce détail infime des *crises commerciales,* qui se perd et se confond, à leurs yeux, dans le nombre immense des phénomènes, tristes avant-coureurs de la *crise sociale :* ils n'ont d'oreilles que pour comprendre le sens religieux et profond de cette *crise sociale.*

Enfin, ceux *qui ont tout* résument constamment la question révolutionnaire en ces mots : *Rétablir le commerce, rétablir le crédit, chercher les débouchés qui existaient hier; donner aux ouvriers, à ceux* qui n'ont rien, LE TRAVAIL; et les plus hardis d'entre eux vont jusqu'à formuler leur demande en ces termes : DROIT AU TRAVAIL;

Mais les défenseurs-nés de ceux *qui n'ont rien* résument constamment la question révolutionnaire en ces mots : *Abolition du prolétariat, abolition de la misère, abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme; création de débouchés nouveaux obtenus à l'aide d'une création nouvelle de consommateurs :* DROIT A LA CONSOMMATION.

XIII. Conclusion de cette Première Partie.

Donc, la conséquence logique de ce parallèle établi entre ceux *qui ont tout* et leurs défenseurs d'une part, et, de l'autre part, ceux *qui n'ont rien* et leurs défenseurs, c'est que, pour traiter et mener à bonne fin le Problème de ces derniers, on ne peut, on ne doit point emprunter aux premiers les lumières de leur science. Aux hommes que la divine formule républicaine éclaire, mais qui s'égarent encore et s'épuisent en efforts stériles à la suite de cette science économique menteuse des hommes *qui ont tout*, nous disons : *Il faut à des problèmes nouveaux une science nouvelle.* Or c'est précisément ce point d'une science nouvelle que nous aborderons dans notre prochain numéro.

JULES LEROUX,
représentant du Peuple.

LES PRÊTRES ET LE SOCIALISME.

Lorsqu'au lendemain de Février 1848 le Peuple, victime de son éternelle crédulité, plantait innocemment, dans tous les carrefours, ces arbres de la liberté qui ne témoignent plus aujourd'hui que de sa puérile imprévoyance, chacune de ces cérémonies s'accomplissait d'ordinaire en présence du prêtre de la paroisse voisine, accouru pour *bénir* le symbole de la jeune République. Le plus souvent, les ouvriers qui apportaient, en chantant des airs patriotiques, le peuplier sacré sur leurs robustes épaules, n'avaient point appelé cet officieux donneur de bénédictions, mais, comme par miracle, il arrivait toujours au moment propice, et, quand l'arbre se dressait dans sa fosse, le prêtre s'avançait, un goupillon à la main, et prononçait quelques paroles pour attribuer, comme de coutume, au Pape et à l'Eglise les bienfaits de la Révolution.

Ailleurs, dans les clubs, des ecclésiastiques venaient, devant le Peuple étonné, mêler à d'ardentes tirades républicaines des professions de foi catholiques, et prétendaient reconnaître dans la République le gouvernement qui se conciliait le mieux avec l'esprit et les tendances de l'Eglise.

Est-il vrai, cependant, que les prêtres catholiques puissent devenir, en tant que prêtres, les initiateurs de la République, les apôtres du Socialisme? Serviteurs d'une doctrine morte, peuvent-ils prêcher la foi vivante? Le Catholicisme peut-il devenir l'allié, l'appui du Socialisme?

Le Catholicisme est une doctrine complète. Sur toutes les grandes questions dont se compose la science de la destinée humaine, il a d'antiques et invariables solutions.

Si vous lui demandez ce que c'est que la vie, il vous répond que c'est un passage dans ce monde fragile, après lequel l'homme, né de la poussière, tombe dans l'éternité.

Si vous lui demandez ce qui nous attend au *seuil de cette éternité* formidable, il vous répond : Des joies sans bornes ou des peines sans fin; chacun prépare ici, dans cette apparition d'un jour sur cette terre, d'oppression pour les uns, de félicité pour les autres, sa perte ou son salut éternel.

Si vous lui demandez qui enseigne ces doctrines, il vous répond : L'Eglise; qui les sanctionne? l'infaillibilité du pape ou des conciles; qui oblige à les croire? la foi, et, à son défaut, le glaive séculier, qui frappe les hérétiques.

Si vous lui demandez où est la vérité, il vous répond qu'elle se trouve dans les livres saints interprétés par le pape : toute nouveauté est abominable.

Si vous lui demandez où est la justice, il vous répond qu'elle est au ciel : la terre est un lieu d'épreuves.

Ainsi, la vie présente amoindrie et désenchantée au profit de la vie future, l'éternité des peines ou des récompenses, la séparation des hommes travaillant individuellement à leur salut, la consécration de l'injustice sur la terre considérée comme un imperceptible trait d'union entre le néant et l'éternité, la négation de la raison humaine courbée sous le joug de la foi, l'horreur du progrès : voilà ce qu'enseigne le Catholicisme.

Le Socialisme nie tout ce qui est affirmé par la doctrine catholique. Il nie que l'existence sur cette terre soit l'ombre de la vie véritable dont la plénitude est au ciel; il nie que le renoncement aux biens de ce monde, le soin égoïste du salut suffisent à l'accomplissement de notre destinée. Il enseigne que la vie présente est une étape dans la vie indéfinie de l'Humanité, que les hommes sont solidaires, que chacun doit travailler, non pas seulement à l'œuvre de son salut individuel, mais encore au salut de tous, en se perfectionnant avec les autres, pour les autres et par les autres. Il nie l'éternité des peines, car le Dieu qu'il reconnaît corrige et n'extermine pas. Il nie la fatalité du mal dans les sociétés humaines; il appelle, il promet le règne de Dieu sur la terre; il proclame la grande loi du progrès indéfini, il condamne l'autorité, il affranchit la raison humaine, il repousse la foi qui s'impose, et invoque la foi née du consentement de l'esprit et des élans du cœur.

En un mot, le Socialisme est une religion naissante comme le Catholicisme est une religion morte.

Et maintenant les prêtres catholiques, élevés au sein des séminaires catholiques, viendraient, dans les habits même qui témoignent de leur soumission à l'Eglise, enseigner la doctrine qui condamne l'Eglise et le Catholicisme! Non, ils ne le pourraient sans mentir au passé ou à l'avenir, sans tromper les catholiques ou les socialistes.

Et pourtant une voix éloquente, une voix amie les appelait dernièrement à prêcher aux hommes la religion nouvelle. Eh quoi! les Chrétiens s'adressèrent-ils jamais aux prêtres du paganisme pour enseigner l'Evangile et la divinité de Jésus-Christ? Luther eut-il recours aux moines de la Saxe pour ébranler la foi dans l'infaillibilité du pape?

L'avenir confirmera les dogmes socialistes en les complétant; mais dès aujourd'hui la Vérité nouvelle possède un symbole immortel, et ce symbole est écrit déjà sur tous les monuments de la France. **Liberté, Égalité, Fraternité**, voilà le fond de la religion socialiste. Le Catholicisme oserait-il revendiquer l'honneur d'avoir, avant nos pères de la Révolution, proclamé la Liberté, l'Égalité, la Fraternité des hommes? Quelques catholiques soutiennent, en effet, que leur religion s'est efforcée constamment de réaliser dans les sociétés les principes de cette divine formule. Mais l'histoire est là pour les démentir.

Quoi! la religion du pape oppresseur de l'Italie, la religion de Philippe II, la religion de Louis XIV est la religion de la Liberté! Partout où règne le catholicisme, il est complice de la tyrannie. Les pays catholiques sont les pays des monarchies absolues. Il faut que le pape recule vaincu par la Réforme pour que la Liberté prenne pied en Europe. L'Italie, l'Espagne, la France demeurent catholiques, et l'heure de leur affranchissement est retardée de plusieurs siècles!

Quoi! c'est la religion de l'Égalité, celle qui soumet les hommes à l'infaillible autorité d'un pape; celle qui les divise en clercs et en laïques, en savants et en ignorants, qui donne aux uns le droit de commander, aux autres le devoir d'obéir!

Quoi! c'est la religion de la Fraternité, celle qui souffre des riches et des pauvres, des travailleurs et des oisifs, celle qui bénit l'épée de Montfort, qui alluma les bûchers de Philippe II, qui dirigea l'arquebuse de Charles IX, les dragonnades de Louis XIV, l'extermination des Vaudois, des Hussites, et de tant d'autres!

Non! le catholicisme est la religion de l'autorité, de l'inégalité, de l'exploitation de l'homme par l'homme. Pourrait-on le nier? Il a régné pendant des siècles. Pendant des siècles son empire s'étendit incontesté sur presque toute l'Europe. Ces sociétés qu'il avait pénétrées de sa doctrine se sont-elles organisées suivant les préceptes de l'Égalité, de la Fraternité et de la Liberté? Voit-on à aucune époque le catholicisme condamner le régime féodal, le servage, l'envahissement de la terre par quelques-uns au détriment de tous? Évêques et seigneurs ne font-ils pas, au contraire, cause commune pour défendre leurs priviléges, leurs châteaux et leurs abbayes?

Le prêtre catholique, par cela seul qu'il est prêtre, est donc obligé d'enseigner une doctrine contraire à la Révolution, contraire à la République.

Il ne peut parler de Liberté, lui qui croit à l'autorité, lui qui porte l'uniforme de la milice romaine où l'obéissance passive est exigée avec autant de rigueur que dans les armées des rois!

Il ne peut parler de Fraternité ni d'Égalité, lui qui est un symbole vivant d'inégalité; lui qui se croit revêtu d'un caractère divin, investi du droit de lier et de délier; lui qui, par un outrage quotidien à l'Égalité, peut communier sous les espèces du pain et du vin, tandis qu'il n'est permis au simple laïque de manger que le corps et non le sang de son Dieu!

Les Socialistes assurent encore que l'homme se relie à l'Humanité par la famille et par la patrie. Ils croient qu'on se met hors l'Humanité en renonçant à la patrie et à la famille. Les prêtres catholiques voués au célibat, n'ayant d'autre patrie que celle de l'Église, pourront-ils professer ces doctrines socialistes qui anéantissent la divinité de leur caractère et la sainteté de leurs sacrifices?

S'il y a des riches, c'est qu'il y a des pauvres; s'il y a des prêtres, c'est qu'il y a des ignorants, c'est-à-dire que la grande Humanité est ainsi divisée en autant d'humanités partielles qui n'ont entre elles que des rapports d'inégalité. Il y a l'humanité pauvre et l'humanité riche, l'humanité prêtre et l'humanité laïque, et chacune de ces castes a des droits et des devoirs différents. Le Socialisme veut détruire tout cela, il veut détruire les barrières que l'ignorance a mises entre les hommes comme nos pères détruisirent les frontières que la féodalité avait creusées entre les diverses parties de la France. Tout homme doit être prêtre, roi et propriétaire. Tout homme doit, comme l'a dit Pierre Leroux, être à soi-même son pape et son empereur, c'est-à-dire devenir un membre égal et libre de la cité religieuse comme de la cité politique. Le pape doit disparaître comme l'empereur. Il n'y a pas plus d'héritage de saint Pierre que d'héritage de César..... Comment un prêtre de ce Catholicisme dont l'édifice repose sur la séparation des hommes en clercs et en laïques et sur l'infaillibilité papale pourrait-il demander les mêmes choses que le Socialisme?

Quand les prêtres catholiques se déclarent Républicains et Socialistes, ou ils nous trompent, ou ils ne savent pas ce qu'ils disent. Ministres d'une religion qui fut l'âme des sociétés oppressives du passé, ils doivent être avec les défenseurs du passé. Ils forment encore une caste de ce vieux monde dont ils sont les derniers représentants, et nous applaudissons à cette parole de M. de Montalembert : « Quel est le défenseur naturel de l'*ordre*? c'est le curé. » Le prêtre est, dans l'ordre intellectuel, ce que le capitaliste est dans l'ordre économique : l'un règne sur le corps, l'autre sur l'âme des hommes; l'un exploite la misère des pauvres, l'autre la misère des ignorants.

Non! il n'y a pas d'alliance possible entre le Catholicisme et le Socialisme, entre la Démocratie et l'Eglise romaine; car la Démocratie elle-même est une grande Eglise, une Religion vraiment catholique où doit entrer l'Humanité tout entière.

Donc les prêtres du Catholicisme, que le Socialisme doit remplacer dans la croyance des hommes, ne peuvent propager la religion nouvelle, tant qu'ils sont dans le sein de l'ancienne Eglise; car notre dessein n'est point de les exclure de la grande cité, où désormais tout homme sera appelé à titre d'homme. Que les prêtres de bonne foi, conduits au Socialisme par la lecture de l'Evangile, viennent à nous; mais qu'ils y viennent régénérés, lavés de la vieille souillure catholique; qu'ils y viennent après avoir rejeté l'autorité du pape, l'autorité de l'Eglise, après avoir renoncé à la caste cléricale où ils ne peuvent demeurer sans rompre avec l'Humanité; qu'ils y viennent en déclarant qu'ils veulent rentrer dans la famille, dans la patrie, dans la vie humaine; qu'ils y viennent enfin en déclarant qu'ils acceptent toutes les conséquences du divin symbole: **Liberté, Égalité, Fraternité**.

Alors, animés de l'Esprit véritable, de prêtres devenus hommes, dépouillés de ce costume qui leur donne l'aspect d'ombres échappées aux ténèbres du douzième siècle, ces croyants sincères et courageux pourront aller prêcher le Socialisme et rendre témoignage à la vérité.

Quant aux prêtres hypocrites, dont les lèvres ne parlent le langage du Socialisme que pour tromper les simples, et dans le dessein machiavélique de confisquer les aspirations religieuses des générations nouvelles au profit de leur Eglise; quant à ces artisans de mensonge qui profanent à la fois le Catholicisme et le Socialisme, devenus entre leurs mains de vils instruments de domination, nous ne craignons ni leurs discours, ni leurs manœuvres. Bien qu'échappée à des mains impies, la bonne semence portera ses fruits. Que le Peuple entende seulement la parole d'affranchissement, la parole de vie, et l'on connaîtra bientôt la folie de ceux qui espèrent remettre sous le joug ces hommes régénérés par la doctrine socialiste.

PAUL ROCHERY.

LA RÉVOLUTION AU CIEL.

ÉGALITÉ DE TEMPÉRATURE ET DE BIEN-ÊTRE ENTRE LES MONDES DU FIRMAMENT.

Lorsque le monde moral, poussé par le souffle de Dieu, tend à s'harmoniser chez les peuples, et qu'il marche vers l'unité, les sciences, et surtout l'astronomie, cette mère de toutes les philosophies par lesquelles l'homme passa successivement, ne pouvaient rester en dehors du mouvement.

Pour que les nouvelles idées sociales sur l'égalité de bien-être qui doit exister entre tous les citoyens de la terre fussent pour toujours enregistrées dans l'esprit de l'homme, il fallait que les sciences vinssent confirmer leur possibilité. Elle l'est aujourd'hui par la science qui ne sait pas mentir, par la science toute mathématique, par l'astronomie.

Oui, l'égalité en température, et par suite en bien-être matériel, existe rigoureusement entre toutes les grandes sphères du firmament. Infailliblement, l'homme doit retirer de cette vérité astronomique des conséquences qu'il appliquera à la société humaine; et alors il faudra bien que messieurs les privilégiés d'ici-bas s'en accommodent bon gré mal gré; car si Dieu veut que l'homme puisse s'élever à l'intelligence complète de sa grande œuvre, c'est qu'il veut par elle démontrer à l'humanité les véritables lois sociales qui doivent régir les peuples comme elles régissent les mondes du firmament. — Est-il jamais né une vérité inutile pour l'homme?...

Jusqu'ici il fut impossible à nos physiciens comme à nos astronomes de donner une explication satisfaisante sur la cause de la production de la chaleur et de la lumière atmosphériques des planètes. C'est bien une action puissante du soleil qui les produit; mais comment? par quel mode cet astre engendre-t-il ces phénomènes? La solution de cette difficulté scientifique, qui semble, au premier abord, être assez insignifiante quant à l'utilité que l'homme peut en retirer, est cependant, de toutes les découvertes scientifiques, la plus précieuse pour l'humanité, en raison des immenses avantages matériels qu'elle doit en retirer; car en elle repose la base si mystérieuse de la science météorologique, à laquelle sont directement soumis la vie animale et le bien-être des peuples.

Nous consacrerons ce premier article à la réfutation, par la théorie même qui les produisit, des inconséquences grossières que nos astronomes, Laplace à leur tête, émirent sur les degrés de température que chacune des planètes de notre système solaire reçoit du soleil.

Depuis que l'humanité existe, l'homme, porté à cette croyance par tous ses sens qui semblaient la confirmer à chaque instant, crut toujours, soit qu'il fût ignorant ou académicien, que le soleil est une masse en ignition continuelle, qui nous expédie par rayonnement la chaleur et la lumière atmosphérique de notre globe. Newton, Laplace, et avec eux généralement tous les hommes de science, furent en ceci d'accord avec le vulgaire : ils crurent à cette émission de la lumière et de la chaleur par le soleil.

Étant alors admis en théorie que le soleil est un corps sphérique en combustion, on le conçut comme le centre commun d'une infinité de rayons lumineux et calorifiques transmis aux globes qui roulent autour de lui. On décompose ainsi cette émission, en considérant le soleil comme un point radieux : une planète placée devant ce point radieux reçoit un certain nombre de ses rayons, qui, partant tous du soleil, forment une pyramide lumineuse dont la base est mesurée par la surface antérieure de l'hémisphère planétaire tourné vers le soleil, et dont le sommet est au centre du soleil. Les rayons solaires s'élancent ainsi divergents vers la planète; cette divergence se mesure par l'angle que les rayons solaires extrêmes forment entre eux.

Comme les rayons qui forment cette pyramide lumineuse sont divergents, sa base va toujours en s'élargissant à mesure que la planète s'éloigne du soleil. En conséquence, cette planète est de moins en moins échauffée et éclairée par le soleil, puisque sa surface, restant la même, reçoit de moins en moins de rayons solaires; car, à deux distances, le diamètre de la base de la pyramide est double de ce qu'il est à une distance, et son aire est quadruple. Donc, sur un espace donné, les rayons solaires que cet espace contient y sont quatre fois aussi rares.

Ainsi, la lumière et la chaleur qui viennent directement du soleil, dans l'hypothèse de l'émission, s'affaiblissent en raison du carré de la distance; car le degré de lumière et de chaleur est proportionné à la quantité de rayons solaires réunis sur un lieu. Telle est la théorie acceptée et professée par nos astronomes et physiciens, touchant la température que le soleil produit dans l'atmosphère des planètes.

Laplace y appliqua le calcul, qui n'est autre chose que de prendre le carré de la distance des planètes au soleil, pour obtenir le degré de lumière et de chaleur que chacune d'elles reçoit du soleil. Ainsi, la distance moyenne de la terre au soleil étant 2,58 fois celle de Mercure au même astre, et 6,66 étant le carré de 2,58, il avança que la lumière et la chaleur que Mercure reçoit du soleil sont 6,66 fois plus considérables que celles reçues du même astre par la terre. En appliquant ce même mode de calcul aux autres planètes, on crut, d'après Laplace, que Mars recevait 2,36 fois moins de lumière et de chaleur solaires que la terre, Jupiter, le plus vaste globe planétaire, 27 fois moins, Saturne 90 fois et Uranus 368 fois moins que la terre.

D'après ces calculs, toutes les planètes de premier ordre, sauf Vénus, seul globe sur lequel nous ne serions pas trop mal traités, seraient impropres à l'organisme végétal et animal. Mercure serait une étuve continuelle, dont la température serait celle de l'eau bouillante, lorsque Mars, Jupiter (dont le volume est 1470 fois plus grand que celui de la terre), Saturne (dont la grosseur est 887 fois celle de notre planète), Uranus (dont l'étendue est 77 fois celle de la terre), etc., seraient des glaciers éternels, auxquels il nous est impossible de trouver sur notre terre un point de comparaison pour l'intensité du froid de leur température atmosphérique.

Les éléments qui constituent les sphères célestes sont les mêmes que ceux qui constituent la terre, car tous ces globes obéissent à une loi commune, à l'attraction, qui leur impose les mêmes mouvements dans les champs du firmament. La matière répandue dans l'espace est donc homogène chez chaque sphère céleste, et il doit se former sur la surface de chacune d'elles tout ce qui naît sur la terre, lorsque celle-ci est soumise aux mêmes influences météorologiques. Ceci est une de ces vérités dont personne ne voudrait se donner le ridicule de nier l'exactitude; car, non-seulement la science armée de toute sa puissance, mais aussi la raison se refuse à admettre que Dieu aurait fait des genres de matières particuliers pour chaque planète, et qu'il aurait produit des différences d'actions intérieures si diamétralement opposées chez une planète comparée à une autre (quoique les mouvements extérieurs fussent de globe à globe d'une similitude rigoureuse), que ce qui produirait de la lumière et de la chaleur sur une sphère serait pour une autre une cause de froid et de ténèbres, et *vice versâ*.

Ce serait réellement prêter au Créateur une conduite bien bizarre, et qui nous donnerait de lui une idée peu flatteuse; car, lorsque la terre et Vénus, seules dans notre système solaires, seraient propres à la production du végétal et de l'animal, tous les autres globes, la plupart si gigantesques que Vénus et la terre sont auprès d'eux semblables au grain de sable auprès de la roche, seraient assez disgraciés du Créateur pour être inutiles dans la nature....

Les calculs de Laplace sur la température comparée que les planètes reçoivent du soleil nous jettent dans ce dilemme : ou Dieu est impuissant, puisqu'il ne peut rendre utiles des masses de matières dont la surface totale surpasse de plusieurs millions de fois la surface de la terre, ou bien il s'est plu, afin de connaître toute l'étendue de son pouvoir (comme si le Créateur avait besoin de faire l'expérience de sa toute-puissance), à produire d'innombrables miracles, c'est-à-dire des faits contre nature, des faits se mettant en dehors des lois qu'il imposa lui-même à la matière et qu'il déclara immuables dans l'éternité; ce serait un non-sens qui nous représenterait Dieu luttant sans cesse contre lui-même. Mais, heureusement, dans le fait des températures comparées des planètes, ce n'est pas le Créateur qui se trompa dans ses plans, mais bien Laplace, et avec lui tous nos savants dans leurs calculs. Cela est fâcheux, sans doute, pour ces derniers; une autre fois, il faut l'espérer, ils verront mieux, et surtout ils ne seront plus tentés de croire aux miracles.

Quoique nous remplacions le système de l'émission d'un fluide lumineux et calorifique solaire par un tout autre, nous tenons encore à prouver physiquement et géométriquement, afin de ne laisser aucune prise aux adversaires de notre philosophie, que, même dans le système d'émission, les planètes jouissent toutes de la même température atmosphérique. Oui, les calculs de Laplace sur la température comparée des planètes sont vrais comme calculs, quoique la théorie qui les fournit ne soit pas exacte. Oui, Laplace était dans la bonne voie; mais il s'est arrêté au milieu de la solution du problème. Il aurait dû dire (quoique cette théorie n'ait pas été la vérité entière touchant le calorique atmosphérique des globes célestes) : La lumière qui vient du soleil s'affaiblit en raison du carré de la distance, ainsi qu'en raison de la diminution de la densité de l'atmosphère; mais toutes les planètes sont enveloppées d'une atmosphère dont la profondeur des couches, sans avoir besoin de la calculer géométriquement, est proportionnelle aux masses et à la densité des sphères, et qui, sans crainte d'erreur, peut être considérée comme étant de quelques centaines de lieues.

Or, la densité des atmosphères planétaires augmente comme le carré de leur profondeur diminue, et il est reconnu en optique que les rayons lumineux et calorifiques, en passant insensiblement d'un milieu plus rare dans un plus dense, de divergents deviennent convergents. Les rayons solaires, quelque divergents qu'on les suppose en pénétrant dans les atmosphères planétaires, changent donc insensiblement leur direction primitive de divergence et passent à la convergence.

Il suffit d'accorder (ce qui est le minimum de la réalité) deux ou trois cents lieues de profondeur aux atmosphères planétaires pour que de leurs régions moyennes, à trente ou quarante lieues de la surface, les rayons solaires, de divergents qu'ils étaient de deux cents à trois cents lieues, en rentrant dans ces atmosphères, soient rendus parallèles en traversant ces milieux, dont la densité augmente comme diminue le carré de leur profondeur. De trente à quarante lieues, où les rayons solaires sont devenus parallèles, la densité du milieu ne cessant d'augmenter dans le rapport du carré de sa distance à la surface, de parallèles ces rayons deviennent convergents, et tendent à se réunir vers le centre de la planète. Voilà ce que Laplace aurait dû ajouter à ses calculs pour trouver d'importants résultats et tout autres que ceux qu'il nous donna sur la température atmosphérique des mondes célestes.

Cette réfrangibilité des rayons lumineux provient, comme il est prouvé par l'optique et la chimie, de l'appétence ou attraction des corps par leur surface pour le fluide lumineux. Les planètes peuvent d'autant moins échapper aux lois de l'optique et de la chimie, que leur forme sphérique et la constitution de leur milieu atmosphérique, qui les enveloppe de leurs couches profondes, les rendent des plus propices à produire les phénomènes d'optique. Ainsi, dans une planète, sa forme sphérique, les constituants de son atmosphère et de sa surface, tout travaille à soutirer de l'espace les rayons solaires et à les faire converger vers un foyer unique, en rassemblant dans les régions supérieures de son atmosphère ces rayons divergents pour les réunir en une masse pyramidale, dont le sommet se dirigerait dans la direction du centre de la planète, si la surface opaque de celle-ci ne s'interposait pas au passage.

Les rayons solaires, formant ainsi, en pénétrant l'atmosphère d'une planète, une pyramide lumineuse dont le sommet est vers le centre de ce globe, occupent, à nombre égal, un espace qui diminue comme diminue le carré de leur distance à la surface de la planète; car, à une distance double, le même nombre de ces rayons se trouve dans un espace quatre fois plus grand, et alors les rayons solaires y sont quatre fois plus rares. Il est reconnu en optique que, de quelque manière que les rayons solaires soient réunis, ils produisent une chaleur et une lumière d'autant plus actives qu'ils se trouvent rassemblés en plus grande quantité dans un plus petit espace. Ainsi, le pouvoir lumineux et calorifique des rayons solaires qu'une planète rassemble de l'espace et attire dans la direction de son centre, diminue, de sa surface vers le firmament, comme le carré de la profondeur de son atmosphère augmente. L'interception des rayons solaires par la sur-

face opaque des planètes coupant à ce point la pyramide lumineuse, celle-ci se trouve ainsi tronquée à la surface planétaire; mais ses conséquences touchant ses divers degrés de lumière et de chaleur, n'en suivent pas moins le rapport du carré de sa distance à la surface du globe; ce qui fait que tout le maximum de la lumière et de la chaleur des rayons solaires se trouve à la surface de la planète; car c'est à ce point seul qu'ils sont en plus grande quantité dans un plus petit espace.

C'est par cette théorie si simple et si puissante, qui échappa à nos savants, que, dans notre livre, nous avons prouvé géométriquement, non-seulement la cause de la décroissance de la lumière et de la chaleur solaires de l'équateur aux pôles, comme de celle qui arrive de l'heure de midi à celle du soleil couchant, et de leur croissance du soleil levant à midi, mais nous avons encore expliqué les phénomènes du crépuscule, de la lumière zodiacale, comme ceux des aurores polaires.

Tous les corps, et principalement les solides, ont pour le fluide lumineux une grande et continuelle appétence, c'est-à-dire attraction, qui s'exerce par les substances qui constituent leur surface. Nous devons donc considérer la surface totale d'un hémisphère planétaire tourné vers le soleil, et qu'on appelle hémisphère éclairé, comme attirant de l'espace vers le centre de la planète d'autant plus de rayons solaires, et ainsi produisant une pyramide lumineuse d'autant plus puissante en lumière et chaleur, que la surface de cet hémisphère est plus grande. Or, c'est cette même surface qui mesure la troncature, c'est-à-dire l'étendue calorifique et lumineuse de cette pyramide, dont l'axe est la droite qui joint le centre de la planète au centre du soleil.

Ainsi Laplace, en ne prenant pour élément des calculs de la température comparée des planètes que les carrés de leurs distances au soleil, ne fit rien autre que de résoudre la moitié du problème : il s'arrêta en route. Il aurait dû dire : L'intensité de la lumière et de la chaleur émises du soleil, si le système d'émission était vrai, devrait être relative au nombre des rayons solaires réunis dans un espace donné; le degré de température atmosphérique que chaque planète recevrait du soleil ne serait pas seulement en rapport du carré de sa distance à cet astre, mais serait aussi en rapport de sa surface antérieure; car une planète attire et intercepte d'autant plus de rayons solaires que sa surface leur oppose une plus grande étendue.

C'est à l'aide de cette théorie, qu'amènent naturellement les lois de l'optique et de la chimie, qu'on peut démontrer géométriquement que, même dans le système d'émission, les planètes auraient toutes une semblable température atmosphérique, laquelle serait celle de la terre. Pour trouver cette grande vérité astronomique, il nous suffit de trouver le rapport du carré de la distance solaire d'une planète avec sa surface sphérique. Quelques chiffres vont en convaincre.

La distance de la terre au soleil étant 2,58 fois celle de Mercure à ce même astre, la terre recevrait donc du soleil, en raison de sa plus grande distance, 6,66 (carré de 2,58) fois moins de rayons solaires, et par ce, de chaleur et de lumière qu'en recevrait Mercure; mais en comparant entre elles les surfaces antérieures de ces deux planètes, on trouve que la surface antérieure de la terre est exactement 6,66 fois plus grande que celle de Mercure.

Ainsi, lorsque, par sa distance, Mercure recevrait du soleil une somme de rayons solaires qui serait 6,66 (carré de 2,58, quotient des distance, comparées), quand celle reçue par la terre serait 1, sa surface étant 6,66 fois moindre que celle de notre monde, lui en ferait intercepter 6,66 moins que le ferait la terre. Or, 6,66 *moins* 6,66 égale *zéro*; donc la lumière et la chaleur que Mercure recevrait du soleil seraient absolument semblables d'intensité à celles reçues du même astre par la terre, et cette dernière planète n'est certainement pas à la température de l'eau bouillante, comme Laplace le prétendit.

En appliquant ces mêmes calculs aux planètes Vénus et Saturne sans son anneau, on trouve que ces corps jouissent d'une température et d'un bien-être en tout semblables à ceux de la terre. Jupiter et Saturne, lorsqu'on fait entrer dans les calculs la surface de l'anneau du dernier globe, semblent vouloir apporter une anomalie à cette théorie qui s'applique si bien à tous les autres corps planétaires. En comparant les rapports géométriques des surfaces de Jupiter et de la terre avec les rapports géométriques de leurs distances au soleil, la quantité de chaleur et de lumière que Jupiter recevrait du soleil serait 4,96 ou cinq fois environ plus grande que celle de la terre. En faisant entrer dans les calculs la surface de l'anneau de Saturne, on trouve aussi que la somme de lumière et de chaleur reçue du soleil par Saturne est huit fois plus grande que celle de la terre; ce qui prouverait que Jupiter et Saturne sont loin d'être d'immenses et épouvantables glaciers, comme les calculs de Laplace et de nos astronomes le donnèrent à croire jusqu'ici.

L'éclat sous lequel ces deux planètes se présentent à nous, à leur grande distance de la terre, confirme, en effet, que ces deux globes ont une lumière atmosphérique beaucoup plus puissante que celle de notre monde; car si, d'après Laplace, Jupiter avait réellement 27 fois et Saturne 90 fois moins de lumière atmosphérique que la terre, certes, ces deux sphères ne pourraient être vues à l'œil nu comme elles le furent dès la plus haute antiquité; car, recevant déjà si peu de lumière directe du soleil, laquelle perd par sa réflexion vers nous à peu près la moitié de son intensité (l'autre moitié étant absorbée par la surface de ces planètes) elle nous arrive encore diminuée comme le carré des distances de Jupiter et de Saturne à la terre.

Si Jupiter reçoit 5 fois et Saturne 8 fois plus de lumière du soleil que n'en reçoit la terre, gardez-vous bien cependant de croire que la température de Jupiter soit réellement 5 fois et celle de Saturne 8 fois celle de la terre; car nous avons prouvé par la géométrie et par la chimie, dans notre *Histoire du Ciel et de la Terre*, que la même cause qui fait dégager du calorique des atmosphères des planètes par l'action du soleil sur elles, fait aussi que les satellites sont pour leurs planètes de puissantes causes frigorifiques. Ainsi, admettons d'avance ici (et nous le démontrerons plus tard) que notre lune rentre pour 1 dans la diminution de la température atmosphérique de la terre produite par le soleil, les 4 lunes de Jupiter rentreront pour 4, et les 7 de Saturne pour 7 dans la diminution de leur température atmosphérique. Donc, d'après même la théorie de l'émission d'un fluide lumineux et calorifique expédié continuellement par le soleil, comme le prétendent nos savants académiciens, Jupiter, Saturne, comme tous les grands corps planétaires de notre système solaire, jouiraient d'une température atmosphérique semblable à celle que possède la terre, et nous vivrions aussi à l'aise sur ces globes que sur le nôtre.

Dieu ne permet donc pas, même aux mondes gigantesques qui flottent dans le firmament, qu'il y ait entre eux des privilégiés, soit dans le mode de leur gestion et les jeux de leurs productions, soit dans le bien-être matériel qu'ils offrent aux animaux qui peuplent leur surface. Ainsi, l'égalité en puissance et utilité n'est pas une chimère : elle règne absolue au ciel. Le Créateur l'impose aux grands êtres du firmament, de même qu'il prétend qu'elle se produise dans le monde humanitaire. Aussi est-ce à la violation par notre humanité de cette loi divine, la plus impérieuse de toutes, qu'il faut attribuer, comme punition infaillible, nos maux sociaux et ces révolutions périodiques qui bouleversent les sociétés humaines; car jusqu'ici l'homme accepta, dans l'organisme de ses sociétés, l'inégalité dans la jouissance des biens de la terre et le partage des citoyens en castes comme loi fatale, quand ces faits ne sont réellement que la conséquence immédiate de son ignorance exploitée par d'infames jongleurs.

AUGUSTE FIÉVET,
ouvrier typographe.

LE DROIT DES FEMMES.

PRÉFACE.

Le Dialogue qu'on va lire* a été écrit peu de temps après la *seconde fête de l'Égalité* ou *Banquet des rois*, donnée par les socialistes, en janvier 1849.

Il fut question à plusieurs reprises, dans ce banquet, du droit qu'ont les femmes d'être déclarées citoyennes. J'y lus moi-même un toast où ce droit était défendu. La cause des femmes est encore pendante aujourd'hui, car je ne sache pas qu'elle ait reçu, soit il y a un an, pendant le grand mouvement des banquets, soit depuis lors, une solution qui puisse satisfaire, je ne dirai pas la *majorité* des socialistes (il ne s'agit point ici de *majorité* et de *minorité*), mais le *socialisme* lui-même considéré dans ce qu'il a de plus idéal comme doctrine. Bien donc que ce petit écrit ait plus d'un an de date, je crois qu'il n'a rien perdu de son opportunité. Il a été émis dans la *Revue du Nouveau Monde*, qui a pour auteur un de nos premiers écrivains, une théorie, sur la destination de la femme, bien vieille et bien arriérée, j'ose le dire. On y soutient cette opinion que la vie de la femme, toute de sentiment et d'amour, doit se passer dans le cercle de la famille. Le rôle de la femme comme mère de famille est beau sans doute, il est admirable, il est sublime; mais la femme n'est pas toute sa vie vouée à des manifestations où prévaut le sentiment. L'écrivain dont nous ne pouvons partager l'opinion en cette matière, dit quelque part dans sa *Revue* : « Si la femme n'est pas *semblable* à l'homme, est-ce une raison pour admettre qu'elle n'est point son *égale*? » Je ne réponds pas de bien citer les termes de la proposition, mais je suis sûr du sens. Ainsi la femme n'est pas *semblable* à l'homme, et pourtant elle est son *égale*. Mais cette égalité qui conduit l'auteur à vouloir que dans le sein de la famille, vis-à-vis des biens matériels, comme eu égard à la puissance sur les enfants, l'époux et l'épouse aient les mêmes droits; cette égalité, qui lui fait faire, après d'autres écrivains, une juste critique du code civil, ne l'amène pas à conclure l'*égalité politique* de l'époux et de l'épouse : inconséquence étrange à notre avis. Et d'abord est-ce à un point de vue purement anatomique, comme il semble que l'auteur l'admette, qu'on doit examiner la *similitude* des êtres humains? Si la femme n'est pas *semblable à l'homme*, comme un mâle est *semblable* à un autre mâle, quelle que soit d'ailleurs l'espèce, s'ensuit-il que la femme ne soit pas notre SEMBLABLE en tant qu'être humain? Quand il est dit que Dieu fit l'être humain à son image et ressemblance, cela ne comprend-il point l'homme et la femme? La similitude des êtres humains, hommes et femmes, dérive de leur essence; cette similitude est le fondement de leur égalité. Il faudrait donc, pour nier cette égalité et partant cette similitude, dire que la femme n'est pas, comme l'homme, SENSATION-SENTIMENT-CONNAISSANCE, ou, dans le cas où l'on n'admettrait point cette psychologie, la seule vraie, la seule démontrée, dire que la femme n'a pas, comme

* Ce Dialogue paraîtra dans notre prochain numéro; nous n'en donnons aujourd'hui que la préface.



l'homme, une *âme douée des mêmes attributs*, ce qui la fait inférieure devant Dieu. Mais qui pense à soutenir pareille impiété? Ce n'est certes pas l'auteur auquel nous répondons. La femme et l'homme sont donc des êtres semblables ou des types semblables d'une même espèce, différenciés seulement eu égard à cette propriété admirable et mystérieuse qu'a chaque espèce de se reproduire.

Quant à l'amour dont on parle comme s'il était exclusivement l'apanage de la femme, il est la cause que Dieu emploie dans l'homme et dans la femme pour réaliser la famille, et, par la famille, la continuation de l'espèce. La famille est la vraie manifestation de l'amour de la femme pour l'homme, de l'homme pour la femme. Et qu'on le sache bien, ce que chacun de nous doit rechercher dans la satisfaction de l'amour, ce n'est pas seulement un homme ou une femme en particulier avec *ses dons* et *ses grâces*, mais c'est l'espèce, c'est l'humanité qui est en vous et dans l'objet de votre amour, et qui, tournée vers *soi-même*, se multiplie par l'acte le plus intense et le plus profond de la vie. La moralité dans l'amour et dans la famille existera; les divorces, les adultères, les lâches séductions, les débauches honteuses, les prostitutions auront disparu, du jour où les hommes seront pénétrés de cette vérité.

Que la femme, dans la famille et dans l'amour, vive en prédominance de sentiment, cela est vrai; qu'elle ait plus d'amour, plus de sentiment que l'homme, cela est encore vrai; mais l'homme chez qui la sensation et la connaissance l'emportent n'est pas dépourvu de tout sentiment, de tout amour; la femme non plus n'est pas privée de toute raison.

Le sentiment caractérise les actes de la femme, comme il caractérise ceux de l'artiste; nierez-vous à l'artiste un grand nombre d'aptitudes en dehors de son art?

Je ne veux pas empiéter sur ce qui me paraît démontré dans le Dialogue; mais je ne puis m'empêcher de m'étonner qu'au moment où, d'une société dans laquelle tous les éléments sont en guerre, nous voulons passer à l'état d'association, tous les socialistes ne soient point unanimes pour appeler la femme à jouer un rôle important et pour lui attribuer de hautes fonctions. Selon nous, un grand nombre d'entre elles devront transporter les soins qu'elles prodiguent à leurs seuls enfants dans la famille à un bien plus grand nombre d'enfants de l'association. La femme n'est-elle pas la pierre angulaire de l'*atelier-éducateur* de l'avenir? Nous ne prétendons point que les femmes soient aptes à toute espèce de travaux ou fonctions, puisqu'il serait absurde même de soutenir une pareille thèse pour les hommes. Qu'on le remarque donc, les socialistes qui réclament en faveur des femmes, parlent surtout du droit de voter dans les élections et du droit de concourir à la formation de l'Etat. Or, aucune cause de l'ordre intellectuel, ni de l'ordre moral, ni même de l'ordre physiologique, n'interdit à la femme l'approche des urnes électorales. Si l'on oppose le tumulte des assemblées publiques pour interdire à la femme le droit d'être élue, nous répondrons que les fonctions de l'Etat ne sont pas bornées à celle de faire les lois. Il y a encore l'administration; il y a l'*Education*, la seule des fonctions publiques où la femme aspire. Nous ne voyons pas de bonne éducation possible pour nos enfants des deux sexes sans l'intervention de la femme.

Enfin, n'est-il pas impolitique, quand on vise à réformer l'Etat, de confiner la femme au foyer domestique et de lui opposer des fins de non-recevoir qui la rabaissent, pour lui interdire de s'occuper des affaires sociales? S'il est encore tant d'hommes égoïstes qui votent mal ou sont indifférents en matière politique, que l'on s'en prenne à l'influence pernicieuse des femmes. Ayant pour horizon le salon ou la cuisine, l'intérêt de leur maison préoccupe les femmes par-dessus tout. Qu'importe donc à beaucoup d'entre elles la France et ses destinées? Que leur fait l'humanité? Les questions d'impôt les touchent encore; mais l'honneur national est bien trop loin d'elles, et plutôt que de faire à cet honneur le moindre sacrifice, elles sauront étouffer dans leurs maris les velléités d'un patriotisme trop chaud. C'est ainsi que, pour vouloir *renfermer* la femme dans le cercle de la Famille ou de la Propriété, on la rend de glace devant le sentiment de la Patrie.

Parlerons-nous, avant d'achever cette préface déjà longue, de ceux qui ont écrit dans le journal *le Peuple* (numéro du 12 avril 1849) et qui répéteraient sans doute au besoin ce qui suit: « Il y a dans la femme une essence qualitative qui creuse entre elle et l'homme un abîme infranchissable, etc.? » Qu'est-ce qu'une *essence qualitative qui creuse un abîme?*.... Ce style figuré n'est pas le signe d'une intelligence bien claire de la métaphysique. Quel rapport possible pourrait-il y avoir, je vous le demande, entre des êtres que séparerait un abîme *creusé* par des essences *opposées?*.... Dans le même article, on lit plus loin que la femme n'est pas l'*associée* NATURELLE *de l'homme*, qu'elle est seulement *unie* avec lui..... N'est-ce pas le cas de s'écrier comme le bourgeois-gentilhomme: *Dieu! les savants hommes que vous êtes! La belle distinction que voilà!* Je ne répondrai pas à tant de finesse; je termine et présente mon dialogue au public de la *Revue Sociale*.

LUC DESAGES.

HISTOIRE DES IDÉES SOCIALES[1].

MONTESQUIEU.

En choisissant dans l'ouvrage éminent de Montesquieu quelques idées qui ont trait aux questions d'économie sociale, je ne prétends pas faire de l'auteur de l'*Esprit des Lois* un partisan de quelqu'un des systèmes socialistes. Ce serait bien mal comprendre l'esprit d'un écrivain qui ne s'est pas exclusivement attaché à tel ou tel système politique ou social, mais qui a voulu les étudier tous avec une impartiale sagacité, et rechercher les principes et les règles qui doivent présider à l'établissement de chacun d'eux en particulier. Tel est, en effet, le point de vue où s'est placé le philosophe célèbre qui a exercé la plus grande influence sur les publicistes de son époque. On n'a, pour se convaincre de ce que j'avance, qu'à jeter un coup d'œil sur ce tableau rapide et brillant qu'il nous a laissé des lois et des institutions qui ont été essayées ou proposées chez les divers peuples. On verra que son but n'était pas de chercher une forme idéale et parfaite de gouvernement, mais de voir, comme il le déclare lui-même, quelles sont les lois qui se rapportent à la nature et au principe du gouvernement qui est établi, ou qu'on veut établir.

C'est pour n'avoir pas compris cette intention manifeste, c'est pour ne s'être pas assez pénétré de la pensée de Montesquieu, que la plupart des commentateurs qui se sont exercés sur son œuvre lui font parfois de mauvaises chicanes sur les contradictions qui se trouvent, et doivent même se rencontrer dans un ouvrage de cet ordre. Il serait, en effet, surprenant que, passant tour à tour en revue l'aristocratie et la démocratie, la monarchie et la république, la communauté et l'égalité des biens (car on va voir que tout cela se trouve ici côte à côte), l'auteur ne changeât pas de principes avec de nouvelles données, et qu'il n'y eût pas dans les lois diverses qu'il propose la même opposition qui existe entre les gouvernements différents auxquels il les croit adaptées. Je suis loin d'en conclure que, dans chaque hypothèse qu'il adopte successivement, il a toujours donné les meilleures solutions; pas plus que je ne veux contester l'utilité des notes critiques de Voltaire, d'Helvétius, de Condorcet, etc., car elles relèvent souvent fort à propos les erreurs de fait, et même de raisonnement qu'on *découvre dans un* travail de si longue haleine. Je ne prétends pas non plus opposer sa méthode prudente à la marche plus ferme de quelques penseurs courageux qui ont osé soutenir, à leurs risques et périls, des théories plus justes et plus radicales. Je dis seulement que cette voie périlleuse n'est pas celle que notre auteur a suivie, et qu'il a plutôt marché sur les traces d'Aristote et de Machiavel, auxquels il doit, pour le dire en passant, bon nombre de ses idées.

Il serait, du reste, assez difficile, après avoir lu l'écrit dont je parle, de savoir au juste à quel système de gouvernement Montesquieu donne la préférence. Il ne dit pas, en effet, à ses lecteurs: *Je veux* la forme Monarchique ou la forme Républicaine; je suis pour l'égalité ou pour l'inégalité des conditions. Mais il semble leur dire: *Si vous voulez* établir l'un ou l'autre de ces régimes, je vais vous enseigner quels sont les principes qui conviennent le mieux à chacun d'eux en particulier; voici les mesures à prendre, les recettes à employer, et, si l'on me passe une expression plus vulgaire encore, la manière de s'en servir. Il laisse bien quelquefois entrevoir de quel côté penchent ses convictions, mais il ne les déclare pas lui-même d'une façon nette et affirmative. Il n'est pas aussi discret sur les objets de ses répugnances ou de son mépris, car il fait éclater sa généreuse indignation, et retrouve toute la verve ironique des *Lettres persanes*, lorsqu'il peint les iniquités meurtrières de l'esclavage, ou les terreurs dégradantes du despotisme, ou mieux encore les sacriléges vengeances exercées par ces hommes dévotement cruels qui prétendent *venger* la cause du Dieu de paix qu'ils insultent. Ce sont ces morceaux de critique incisive et courageuse qui, réunis aux traits non moins hardis des *Lettres persanes*, attireront probablement encore l'attention des lecteurs, lorsque les idées politiques de l'écrivain seront oubliées.

Je sais que certains publicistes se sont autorisés de quelques phrases isolées de Montesquieu pour le donner comme un admira-

[1] Le travail que nous donnons ici doit entrer dans un volume supplémentaire qui formera la deuxième et dernière partie de l'*Histoire des idées sociales*. Nous rappelons que le premier volume de cette histoire, publié par M. Villegardelle, en 1846, se trouve chez Capelle, rue des Grés-Sorbonne, 10. 1 vol. in-18. Prix: 1 fr. 25 c.

teur exclusif de la Monarchie. A ce compte, il me serait tout aussi facile, et avec plus d'avantages encore, de soutenir que ses sentiments étaient en secret républicains. Je demande, par exemple, si c'est donner une bonne preuve des convictions qu'on lui attribue, que d'écrire des lignes semblables à celles qu'on va lire : « Il ne faut « pas beaucoup de probité, dit Montesquieu, pour qu'un gouverne- « ment monarchique se soutienne ou se maintienne. Je sais bien « qu'il n'est pas rare qu'il y ait des princes vertueux, mais je dis « que, dans une monarchie, il est très-difficile que le peuple le soit. « L'ambition dans l'oisiveté, la bassesse dans l'orgueil, *le désir de « s'enrichir sans travail*, l'aversion pour la vérité, la flatterie, la « trahison, la perfidie, l'abandon de tous les engagements, le mépris « des devoirs du citoyen, la crainte de la vertu du prince, l'espérance « de ses faiblesses, et plus que tout cela le ridicule perpétuel jeté sur « la vertu, forment, je crois, le caractère du plus grand nombre des « courtisans, marqué dans tous les lieux et dans tous les temps. « Or, il est très-malaisé que la plupart des principaux d'un Etat « soient malhonnêtes gens, et que les inférieurs soient gens de bien; « que ceux-là soient trompeurs, et que ceux-ci consentent à n'être « que dupes. » (*Esprit des Lois*, Liv. III, c. 5.)

Après cette peinture si fidèle et si peu flattée des cours, est-il permis de dire que celui qui tient le pinceau a voulu nous faire admirer ces ruineux établissements? Il aurait choisi un singulier moyen, car un ennemi déclaré des dynasties ne parlerait pas autrement. Ce ne sont pas les seuls traits à recueillir, vous trouverez ailleurs que, « dans les monarchies, les mœurs ne sont jamais « pures, » (Liv. IV, c. 2) que, pour soutenir un pareil Etat, il faut un corps de privilégiés. *Point de noblesse*, est-il dit, *point de monarchie*; « qu'autant le pouvoir du clergé est dangereux dans une république, « autant il est convenable dans une monarchie, surtout dans celles « qui vont au despotisme. » (Liv. II, ch. 4.) N'est-ce pas comme si l'on disait au Peuple : Quand vous faites la sottise de vous donner un roi, il faut vous attendre à payer encore pour soutenir son nombreux entourage? Sommes-nous avertis assez clairement, et avons-nous besoin que l'auteur tire pour nous la conclusion?

Voulez-vous, au contraire, voir en quels termes l'*Esprit des Lois* parle des démocraties? Vous y lirez : « L'amour des lois et de la « patrie est singulièrement affecté aux démocraties. Dans elles « seules, le gouvernement est confié à chaque citoyen. Or, le gou- « vernement est comme toutes les choses du monde; pour le con- « server, il faut l'aimer. » (Liv. IV, c. 5.) La même opinion revient souvent dans d'autres passages; et pourtant, il faut bien le dire, malgré tous ces éloges prodigués à la République, Montesquieu ne la croyait possible que dans de petits États. Il est vrai qu'il leur offre la ressource des fédérations. La nature de leurs institutions les porte à chercher des alliances, à former des associations. « L'es- « prit de la Monarchie, dit-il, est la guerre et l'agrandissement; « l'esprit de la République est la paix et la modération. Ces deux « sortes de gouvernements ne peuvent jamais, que d'une manière « forcée, subsister dans une république fédérative. » (Liv. IX, c. 2.) On désirera peut-être connaître quelle est la raison de ce besoin de conquête qui travaille les Monarchies. Ne serait-ce point, comme nous l'avons vu dans l'Introduction de cette histoire, « Le désir de « voir passer sous sa domination la garde des troupeaux humains?» On conçoit très-bien cet intérêt, lorsque les *impôts* sont levés au profit d'un prince et de ses créatures, parce que, agrandir dans ce cas le domaine de l'État, c'est réellement agrandir son propre domaine. Mais lorsque le Peuple vote lui-même les impôts, disons mieux les *subsides*, l'intérêt doit plutôt se tourner vers l'économie.

S'il arrive du moins qu'une République emploie à l'égard d'un autre peuple la force brutale dont elle a détruit la prépondérance dans son sein, alors cette violation de ses propres principes se tournera tôt ou tard contre elle-même, parce qu'elle a laissé prendre à l'armée une puissance redoutable dont un chef entreprenant peut se servir contre les institutions de la mère-patrie. Aussi Montesquieu recommande-t-il bien aux Républiques de ne pas faire de la profession des armes un état particulier, distingué de celui qui a les fonctions civiles. « C'est parce qu'on est citoyen qu'on se fait « *pour un instant* soldat. » (Liv. V, c. 19.) Et plus loin, il ajoute : « Il « faut que les armées soient peuple et aient le même intérêt que le « peuple. » La France a pu vérifier, pour son compte et à ses dépens, si ces conseils sont sages et ces prévisions justes. De pareilles idées, et tant d'autres non moins utiles, n'étaient pourtant pas nouvelles, même à l'époque où parut l'*Esprit des Lois*. Elles se trouvaient depuis longtemps dans les écrivains politiques qui ont traité des institutions républicaines. Mais à quoi ont jamais servi les avis d'un sage, si ce n'est à faire dire, lorsqu'il n'est plus temps d'en profiter : Il avait bien raison?

Montesquieu, disais-je, tout en faisant ressortir les avantages du régime républicain, ne s'y rallie pas directement. Il ne nous trouve pas dignes d'un état social qui suppose quelques *vertus*. C'est très-flatteur, sans doute, pour les citoyens qui composent les républiques, si ça l'est fort peu pour les sujets des royaumes. Mais les contemporains du célèbre philosophe ne pouvaient-ils pas lui répondre : Si la République exige des vertus, vous reconnaissez vous-même qu'elle est très-propre à les faire naître. Or, par où doit *commencer* notre régénération morale, si ce n'est par le mode d'association politique qui peut le mieux, de votre propre aveu, nous purifier de la corruption et de tous les vices qu'engendrent nécessairement le gouvernement d'*un seul* ou de *quelques-uns* seulement? N'est-ce pas au gouvernement de *tous* que doit aboutir un esprit conséquent? C'est là, en effet, que menait la logique ; c'est aussi là qu'arriva la France une quarantaine d'années après la publication de l'*Esprit des Lois*. C'est encore ainsi qu'elle vient de conclure pour la seconde fois, après avoir fait la triste expérience de cette *pondération* impossible de *trois* pouvoirs, que Montesquieu s'était ingénié à rendre présentable. A cette heure, nous essayons, pour l'épuiser à son tour, la combinaison de *deux* pouvoirs antagonistes, qui n'est encore que la centralisation de la lutte. Ainsi donc, après avoir eu la monarchie entourée d'institutions dites républicaines, nous devions nous attendre à voir une république entourée d'institutions monarchiques. On dirait, en vérité, que les peuples ont, comme les individus, la manie de jouer aux *antithèses*, s'il était du moins permis de plaisanter en pareille matière, où les erreurs des uns causent le malheur de tant d'autres. Je ne sais, ou plutôt je sais fort bien ce que doit rapporter ou coûter à mon pays cette déplorable fantaisie. Mais c'est, on l'avouera, prendre bien des détours pour arriver à l'*unité* indivisible du pouvoir. Il est vrai que cette dernière combinaison, étant la plus simple et la plus rationnelle, est, par cela même, la dernière dont l'esprit humain devait s'aviser.

Il est inutile d'insister davantage sur les théories politiques de Montesquieu. Elles ne font pas l'objet spécial de ces recherches, et elles ne pourraient d'ailleurs promettre que peu d'intérêt et d'instruction, après les deux grandes révolutions qui sont venues jeter un jour nouveau sur le domaine de la politique. Qu'il me suffise de renvoyer au *Commentaire sur l'Esprit des Lois* publié par M. Destutt de Tracy, qui a pu s'éclairer des lumières acquises par de coûteuses expériences et profiter du progrès naturel des idées. Ce philosophe de notre siècle résume et complète, dans son travail, les pensées les plus importantes de l'écrivain du dernier siècle; il le combat, presque toujours avec avantage. Mais il est bon aussi d'avertir que, sur quelques points, le commentateur laisse désirer un nouveau commentaire fait par un publiciste mieux informé. Nous pouvons maintenant aborder les idées sociales contenues dans l'*Esprit des Lois*.

(*La suite au prochain numéro.*)

VILLEGARDELLE.

NOTES HISTORIQUES

SUR L'ASSOCIATION DE BOUSSAC

Après un silence de deux ans, la *Revue Sociale* reprend la parole. Mais combien d'événements importants se sont passés dans le courant de ces deux années ! Les idées que nous exposions du fond de notre solitude de la Creuse, devant un public restreint, sont devenues tout à coup, par le fait de la Révolution de Février, la chose de tous, sous le nom de République ; et l'on voit briller, en tête de la Constitution et sur tous les monuments de l'Etat, les trois mots sacramentels que nous avions résumés philosophiquement dans le terme *solidarité*. Les théories d'organisation que nous formulions alors pour le petit nombre d'amis qui s'intéressaient à nos travaux sont, à cette heure, répandues dans toute l'Europe, et forment la base de ce parti qu'on appelle le Socialisme. Enfin, les problèmes que nous cherchions à résoudre par l'association de quelques hommes de bonne volonté, agitent aujourd'hui le monde entier et président aux destinées du genre humain.

Il semble cependant qu'à mesure que nos principes s'implantaient dans le monde et se propageaient, nous devions souffrir de plus en plus pour le service de ces mêmes principes. Loin de nous la pensée de nous faire valoir en retraçant les souffrances que nos amis et nous avons endurées pour cette cause ; mais il est si étrange de voir des Républicains poursuivis sous la République et en son nom par ceux mêmes qui conspirent contre elle, des hommes d'ordre persécutés au nom de la paix publique par tous les partis qui la troublent, des hommes de travail ruinés par des oisifs au nom du travail et de la probité : tout cela est si exorbitant, qu'il nous paraît utile de le raconter et de l'expliquer. Il faut dire comment le mal a pu se cacher ainsi sous les apparences du bien, et comment

surtout on pourra le bannir de ce dernier asile. D'ailleurs cette histoire, si intéressante en plus d'un point, ne touche pas que nous, disciples de la République idéale sous le nom de Doctrine de l'Humanité; elle tient, au contraire, à l'histoire des aspirations et des douleurs du Peuple; elle a, de même que la grande légende populaire, ses combats, ses défaites et ses victoires; elle a aussi, hélas! sa liste de morts!...

On comprendra le soin religieux que nous prenons ici. Ce jour de résurrection pour nous doit être aussi pour ceux que nous avons perdus le jour des funérailles.

La *Revue Sociale* n'était pas seulement un journal, c'était l'expression d'une communion religieuse qui s'étendait de Boussac à Paris, à Limoges et à d'autres villes, et reliait entre eux tous les adeptes de la Doctrine de l'Humanité. La destinée d'aucun de ces adeptes ne peut nous être indifférente, et au moment où, après deux ans d'un repos forcé, la *Revue Sociale* renaît, elle doit rendre compte au public de tout ce qui s'est passé dans le sein de la communion religieuse dont elle fut l'organe.

Pour moi, sortant de prison, à peine arrivé à Paris, mon cœur me demande tous ceux que j'y ai laissés autrefois. J'en retrouve bien quelques-uns, mais où faut-il chercher le plus grand nombre? La prison, les pontons, l'exil politique, ou ce dur exil de la misère si amer et si terrible en Afrique, ou cet autre exil de la tombe, les retiennent. Lamaison sort à peine de prison, Terson est à Belle-Ile, Champseix est hors de France, Achille Leroux est en Algérie; sa famille, de même que celle des autres colons, gémit dans la misère et sous le plus affreux des despotismes; ceux de mes propres parents que la faim a jetés sur ce sol d'Algérie, y ont retrouvé le dénûment, et ne parviennent à revenir en France qu'en s'imposant les fatigues les plus cruelles, les privations les plus homicides; enfin Yvernaud a été emporté en quelques jours par une maladie cruelle; Armand est mort à l'hôpital, laissant trois enfants et sa femme dans la misère; Edmond Frossard a succombé au choléra, ce fléau des grandes villes. Je ne suis entouré que de veuves et d'orphelins; et quand je me retourne vers ce lieu de refuge que nous avions essayé de créer à Boussac, au-dessus et loin de ce déluge de corruption et de mal, là encore je ne trouve que ruines. Notre imprimerie est muette, notre école est déserte; je retrouve épars les enfants que nous y avions réunis, et cette même terre où fut planté l'étendard de l'Association est à cette heure déchirée par une charrue étrangère. Henri Achille, ce grand jeune homme, si beau dans ces champs de la Marche où il conduisait nos bœufs, et dont le cœur si noble était voué à l'Association, Henri Achille n'est plus à Boussac, il est mort en Algérie, consumé de tourments et de regrets!

Faut-il clore cette liste? Oh! oui, il est temps, car je me rappellerais ma pauvre fiancée succombant à l'une de ces maladies qu'engendre la vie artificielle du monde bourgeois; car je me souviendrais de l'enfant de Desages, frappé dans le sein même de sa mère, et je finirais par douter de la vie!

J'ai pu cependant jusqu'ici tracer ce tableau douloureux, redire ces catastrophes sans verser une larme. Mon cœur s'est-il pétrifié? Me suis-je donc endurci à la douleur? Non; mais à ce moment où je me sens atteint si cruellement dans mes amis et dans les entreprises formées avec eux, à cette heure où je suis frappé dans ma vie tout entière, je suis plein d'espoir, de charité et de foi. Je sens vivement les pertes que j'ai faites, mais je vois du même coup les victoires qu'a remportées l'Idée. En vain la mort a frappé dans nos rangs, en vain nous emportera-t-elle tous à notre heure, ce n'est pas avec nous qu'est la mort; elle est avec les oppresseurs du Peuple, elle conduit leurs pas, elle est dans leurs desseins, dans leurs pensées, dans leurs œuvres. C'est elle qui creuse sous leurs pas ces abîmes où les entraînent leurs passions. Mais les liens de la mort, si puissants sur les méchants, ne pourront rien sur nous tant que nous marcherons dans les voies de la vérité, de la vertu et du bien. Le grand apôtre Saint Paul a dit: « L'ennemi qui sera vaincu le dernier, c'est la mort; » mais il a contribué à formuler la science de la vie, et il a pu dire, après avoir élevé les hommes au nom même de cette science: « O mort! où est ta victoire? ô mort! où donc ton aiguillon?... » Disciples et continuateurs de cette science religieuse, éternelle à la fois et progressive, emparons-nous de cette immense foi à la Vie qui inspira Saint Paul; et, certains de la solidarité éternelle des hommes, répétons avec lui ces paroles sublimes!...

Maintenant, disons ce que nous avons souffert et en même temps ce que nous avons tenté; ce que nous avons perdu, mais aussi ce que Dieu nous a permis d'accomplir; racontons naïvement notre vie passée dans la recherche de l'Association religieuse: le lecteur tirera, j'espère, de ce récit, des enseignements utiles, et quant à nous, nous y trouverons une confirmation nouvelle de notre foi.

Ce travail aura trois parties: d'abord une partie nécrologique, contenant quelques détails sur nos amis morts; ensuite le récit succinct des principaux faits relatifs à l'Association, et qui se sont passés à Boussac; et, enfin, la conclusion théorique à tirer selon nous de ces mêmes faits, en vue de l'établissement parmi les hommes de la Liberté, de la Fraternité, de l'Egalité, et de l'Unité. C'est toujours, comme on voit, du problème de la société humaine, du salut de l'homme qu'il s'agit ici. C'est un détail de l'histoire du Peuple que nous allons tracer.

I.

Nécrologie.

Ce qui devrait, selon nous, caractériser l'histoire du Peuple, ce n'est pas l'admiration idolâtrique des grands hommes, c'est le culte de tout ce qui tend à élever l'Humanité en chacun de nous. Telle est l'étroite solidarité qui lie entre eux tous les hommes, qu'il n'en est aucun, même parmi les meilleurs et les plus grands, qui n'ait ses moments de faiblesse, ses mouvements honteux, ses pensées de derrière la tête, comme disait Pascal, ce grand homme si profondément tourmenté. Mais telle est également la puissance et l'efficace de ce lien, qu'il n'y a pas un de nous, hommes, si misérable, si avili qu'il puisse être, qui n'ait eu en sa vie quelque bonne pensée, quelque inspiration généreuse. Jusqu'ici l'histoire s'est placée au point de vue des anciens, et s'est enfermée dans la dualité des hommes libres et des esclaves, des héros et du vulgaire. Il est temps de sortir de ce point de vue si faux et si injuste, et d'élever le vulgaire, sans abaisser les héros, mais en marquant leur véritable grandeur. Combien l'idolâtrie des grands noms n'a-t-elle pas jeté d'obscurité sur les points les plus importants de la tradition humaine! Chaque fois que l'esprit humain a étendu son horizon, quels efforts ne lui a-t-il pas fallu faire pour retrouver sa trace dans le passé, pour évoquer du sein du plus profond oubli des noms méconnus et faire rentrer dans la nuit des renommées usurpées!

C'est qu'on s'est fait jusqu'à présent une idée fausse de la grandeur, et qu'on a mal dispensé la gloire. Cette récompense, la seule digne d'une âme élevée et généreuse, n'est pas due aux individus pris à part de l'Humanité, sans laquelle ils ne seraient rien; elle revient, au contraire, à cette nature humaine qu'il leur a été donné de manifester plus grandement et de développer. Voilà pourquoi, au fond, il n'y a de gloire solide que celle que le Peuple a consacrée. Lorsqu'il acclame un nom, c'est l'Humanité elle-même qui se reconnaît dans un homme et qui s'empare de son œuvre propre pour s'en nourrir.

Nous n'avons pu nous défendre de ces réflexions, en comparant, dans notre pensée, l'obscurité qui pèse sur les noms que nous venons d'écrire à la valeur de ceux qui les ont portés, et à l'importance des événements auxquels ils sont liés si étroitement. Qui connaît Edmond Frossard, Armand, Yvernaud, Henri Achille, en dehors du petit cercle de nos amis? Personne. Et cependant, tous les hommes sont intéressés à la solution du problème de l'Association humaine, solution que ces obscurs travailleurs ont contribué à produire avec un dévouement sans bornes, soit par l'administration, soit par la propagande ardente, soit par la politique, soit par l'agriculture. La politique nous préoccupe tous à cette heure; pourtant, telle est la nature du problème même de l'organisation politique, qu'il ne saurait être résolu qu'à la lumière du principe de l'Association. La République, c'est toute une Religion, ou plutôt, c'est la Religion même qui va se réaliser par la société. Là est la véritable portée du mouvement révolutionnaire. Il importe de rendre justice à ceux qui, dès le début, ont saisi ce côté profond de la question. On nous permettra donc d'appeler l'attention sur des tentatives sans éclat, mais non sans quelque grandeur, et de rappeler le souvenir d'hommes restés inconnus, parce qu'ils ont cherché la vérité et pratiqué la vertu dans un temps où elles ne mènent guère à la gloire.

EDMOND FROSSARD.

Il y aura cinq ans, le jour de Pâques de cette année, que nous étions réunis, quelques amis et moi, dans un des petits cabarets qui bordent l'avenue de Neuilly. Il s'agissait déjà pour nous de célébrer l'idée d'Association, et nous faisions notre Pâques socialiste. Le repas fut court; mais tous jeunes, pleins d'espoir en l'avenir, unis d'idées et de sentiments, nous nous plaisions à rester ensemble. Nous aimions à nous entretenir de ce qui nous faisait amis. La philosophie surtout nous occupa. On causa beaucoup, on chanta encore plus. A peine fut-il question de politique. Les chansons et la causerie, tout allait à l'Association.

Des neuf que nous étions, remplis d'ardeur et de vie, autour de la table commune, deux sont morts aujourd'hui: Edmond Frossard et Armand. En racontant rapidement la vie du premier, jusqu'au jour que je viens de rappeler, je déterminerai mieux l'objet de cette petite fête; j'expliquerai les événements dont elle fut comme le prologue, et auxquels les noms d'Edmond et d'Armand sont mêlés.

Si l'on voulait caractériser d'un mot Edmond Frossard, on pourrait dire qu'il représente une partie de la Bourgeoisie s'élevant jusqu'au Peuple par un grand sentiment révolutionnaire. Mais ce jugement, exact quant aux faits, pècherait en ce qu'il ne tiendrait pas assez compte des qualités élevées qui mettaient Edmond au-dessus de ce rôle. Dès le collège, il fut républicain, et je me rappelle encore avec quelle chaleur et quel enthousiasme il parlait des grandes scènes de la Révolution française, dont son grand-père lui avait fait le récit dans les jours de vacances qu'il allait passer près de lui. Mais son esprit était trop droit et son cœur trop ardent pour se satisfaire d'un idéal politique où les vieux privilèges de rang et de fortune auraient trouvé place, et, bien en avant déjà du petit nombre de ses condisciples qui attendaient la transformation du régime constitutionnel en une république analogue à celle des

États-Unis, il aspirait à des réformes plus sérieuses et plus profondes. Le besoin généreux de la liberté pour tous, c'est-à-dire de l'Egalité, l'entraînait à la recherche du principe qui devait présider à ces réformes.

Edmond sortit du collége en 1837. Il avait dix-sept ans. La société française se préparait alors à une transformation intérieure bien remarquable. L'industrie, l'art, la science et la politique achevaient de montrer le néant des vieilles doctrines et des anciens partis. Tout allait se dissolvant, et cependant à peine quelques signes incertains annonçaient-ils qu'une société nouvelle devait sortir de cette dissolution générale.

Les grandes associations de capitalistes étaient formées; elles imprimaient à l'industrie un mouvement bienfaisant en apparence, mais en réalité plein de dangers pour les populations ouvrières qu'il rassemblait dans les villes et livrait à toutes les chances d'un commerce sans débouchés suffisants. Les machines puissantes tendaient à remplacer partout les bras de l'ouvrier. Et quand celui-ci essayait à son tour de se liguer contre la coalition des capitalistes, le pouvoir ignorant, et voué lui-même au capital, réprimait, par la force, des tentatives isolées et des plaintes jusqu'alors sans retentissement dans la presse. Les chemins de fer commençaient à rapprocher les distances. Le luxe se multipliait dans les grands centres de population. Mais quelque chose d'étranger s'infiltrait dans les mœurs, et le sentiment national cédait de jour en jour devant l'invasion de l'industrie capitaliste, en même temps que l'agriculture gémissait dans un abandon chaque année plus sensible. Aussi des misères trop réelles se faisaient sentir sous une apparente prospérité.

Les artistes ne faisaient pas mieux que les industriels. Un instant emportés par l'esprit révolutionnaire qui souffla si puissamment dans les dernières années de la Restauration sur toutes les classes de la société, ils avaient rajeuni la Muse en soutenant contre les Classiques une lutte fameuse. Par eux, les chefs-d'œuvre étrangers avaient été traduits et interprétés. Des beautés nouvelles avaient relevé notre littérature et ranimé tous nos arts. Soutenus par l'instinct libéral qui était en eux, inspirés par cette situation étrange d'un monde sans croyances, soumis sans doute à leur insu aux influences mystérieuses de l'idée nouvelle, ils avaient quelque temps agité la jeunesse. Tout en lui soufflant parfois des doutes mortels et des théories fatalistes, ils l'avaient initiée aux grands combats du moment; mais la plupart n'avaient eu pour mobile que l'orgueil, pour toute muse que la voix des passions; et, quand le mouvement avait cessé autour d'eux, quand la fortune et la gloire les avaient entourés, leur verve naguère si gonflée s'était assoupie. Au moment dont nous parlons, presque tous commençaient à se retirer des luttes de la veille et entraient dans ces descriptions de la vie intime, qui ne sont que la vaine adoration du *moi* égoïste et solitaire. Quelques-uns pourtant échappaient à la corruption générale et cherchaient ardemment un aliment nouveau à leur inspiration. L'auteur de *Lélia* allait écrire *Spiridion*. Ces quelques voix fidèles à l'idéal ne furent pas sans influence sur la jeunesse. Edmond Frossard fut l'un de ceux qui les accueillit avec le plus d'enthousiasme et de joie.

C'est aussi qu'en échappant à cet enseignement vide et stérile qu'il venait de subir au collége, il lui semblait bon de retrouver quelque part la foi, et d'apprendre que les vaines théories de l'éclectisme, auxquelles son intelligence s'était refusée, n'étaient pas la science. Sitôt libre, il se hâta de secouer comme un rêve importun toute cette philosophie sans cœur. L'idée révolutionnaire, qui était en lui unie à un sentiment profond de la solidarité, lui fit comprendre et aimer tout d'abord la formule républicaine : Liberté, Egalité, Fraternité, et le prédisposa à adopter plus tard cette même formule explicitée et développée dans la Doctrine de l'Humanité. Le calme de la politique se prêtait d'ailleurs à ces études. La monarchie de Louis-Philippe poursuivait sa carrière à travers les embarras que lui suscitait une opposition plus jalouse des droits de la Bourgeoisie que de la dignité de la France, et facile, après tout, à réduire au nom des intérêts matériels. L'effervescence républicaine s'était calmée. Les luttes de la rue avaient cessé, et le sentiment révolutionnaire se fortifiait par la méditation. Les prisons politiques étaient devenues des écoles où la Révolution préparait ses formules. Les sociétés secrètes étaient tombées. Quelques-unes seulement se survivaient, et c'est dans leur sein que Barbès et ses nobles amis préparaient obscurément les éléments de l'insurrection qui éclata plus tard au 12 mai 1839, éléments, du reste, plus communistes déjà que purement républicains.

Cet apaisement des passions politiques favorisait le mouvement des esprits, en même temps que la situation matérielle de la société l'excitait. Les coalitions d'ouvriers, sanglantes dès leur origine à Lyon, en novembre 1831, étaient alors pacifiques. Mais elles n'en étaient que plus imposantes et plus générales. Les théories communistes, nées dans les prisons françaises, se répandaient parmi les ouvriers de tous les pays. Elles étaient surtout accueillies en Allemagne, où elles venaient renouer la chaîne des traditions révolutionnaires, et les ouvriers tailleurs et ébénistes, la plupart fils de cette grande nation, étaient les adeptes dévoués de la pensée nouvelle. Le vieil esprit du Compagnonage se modifiait à ce contact. D'un autre côté, les germes répandus dans le monde par la prédication saint-simonienne, bien qu'étouffés pour la plupart dans la classe privilégiée, avaient porté quelque fruit dans la classe pauvre. Des travailleurs s'étaient essayés à chanter la venue d'un monde meilleur que celui où il y avait tant à souffrir pour tous. Ces voix, parties de points différents, allaient se rapprocher. Enfin, les travaux des quelques philosophes, des rares savants, qui s'occupaient depuis de longues années de donner à la science des bases nouvelles et d'affranchir le Peuple de toutes ses entraves, ces travaux commençaient à être connus.

Un grand calme à la surface et au fond une agitation extrême, telle était donc la situation du monde quand notre ami y entra. Il avait alors dix-huit ans; mais ni les plaisirs de cet âge, ni les préoccupations d'un avenir qu'il avait à se créer, selon le langage du monde, ne purent lui faire oublier ses premiers sentiments. Ses parents, bien que peu fortunés, s'étaient imposé des sacrifices considérables pour son éducation. Ils exigèrent de lui qu'il entrât dans la carrière dite libérale. Il fut, en effet, reçu bachelier ès-lettres en janvier 1838, et ne tarda pas à entrer chez un avoué, puis enfin chez un notaire, où il passa plusieurs années en qualité de clerc. Cette condition, qui le mettait chaque jour en face des honteuses déviations de la nature humaine causées dans les hautes classes par l'amour du gain et par l'ardente recherche des biens matériels, lui devint bientôt fort pénible. Il essaya de se distraire de tant d'ennuis et de dégoûts en se livrant à des études littéraires. Il commença même un roman. Mais il n'y avait personne parmi ceux qui l'entouraient qui pût le soutenir dans ce travail, personne qui jugeât les choses et les hommes comme lui.

Cependant la situation générale avait changé. L'année 1840 était passée et avait marqué le début d'une ère nouvelle. Le Socialisme, porté jusqu'alors obscurément dans l'esprit d'un petit nombre, avait attiré sur lui l'attention publique et pris une grande importance. D'une part, la grève presque générale des ouvriers de Paris pour l'augmentation des salaires avait un moment effrayé le pouvoir et pris le caractère d'une Révolution. Cette grève était devenue l'objet des discussions de la presse et avait ainsi posé devant tous le problème du prolétariat, vainement agité jusqu'à ce jour par les philosophes amis du Peuple. D'autre part, la presse populaire s'était fondée. On avait vu ces mêmes ouvriers, dont l'apparition dans le domaine de la littérature avait causé tant d'étonnement, se grouper pour la défense de la grande cause du Peuple. Un journal de prolétaires avait paru sous le titre de la *Ruche populaire*. Créée sous la direction de Vinçard, l'ancien Saint-Simonien, le disciple dévoué d'Enfantin, cette feuille avait pris tout d'abord une forme littéraire qui n'avait pas semblé assez accentuée à un certain nombre d'écrivains ouvriers. Une nouvelle revue mensuelle s'était fondée sous le titre plus caractéristique de l'*Atelier*. Mais l'aspect le plus important de ce mouvement de la presse ouvrière, ce n'était pas la rédaction de ces journaux si intéressants souvent, c'étaient les réunions d'écrivains auxquels donnait lieu la lecture des articles. Dans ces entretiens sur les plus hautes questions de l'ordre social, la nécessité d'une doctrine générale ne tarda pas à se faire sentir. Les différents systèmes furent mis à l'étude. Or, dans le courant de cette même année 1840, avait paru le livre de l'*Humanité*. L'idée de la solidarité éternelle du genre humain, exposée dans cet ouvrage et confirmée par un grand nombre de témoignages empruntés à la tradition, avait frappé quelques hommes et les avait groupés autour de Pierre Leroux. Ce penseur était bien connu déjà de la classe lettrée pour les travaux importants qu'il avait publiés sur la philosophie et sur l'histoire dans des recueils célèbres; mais le Peuple en avait à peine entendu parler. La *Revue indépendante* avait été fondée vers la fin de 1841; plusieurs anciens écrits du philosophe avaient été publiés en petits volumes; tout cela avait remué les classes libérales sans arriver jusqu'à nous. Enfin, vers la fin de 1842, Robert (du Var), ému fortement par les écrits et par la parole de Pierre Leroux, vint exposer, au bureau de la *Ruche populaire*, la DOCTRINE DE L'HUMANITÉ. Bientôt un troisième journal populaire parut : ce fut la *Démocratie*, rédigée principalement par ce même Robert (du Var). Edmond Frossard vint au bureau de ce journal; il y rencontra notre ami Raban, dont le passé politique l'intéressa, dont l'accent convaincu et les manières fraternelles le touchèrent. Des enseignements oraux eurent lieu dans les différents quartiers de Paris. Je rencontrai Edmond à ces enseignements, et nous fûmes bientôt liés d'amitié. Cette même solitude au milieu de la foule, dont il avait tant souffert, je l'avais endurée aussi. Nous ne fûmes pas longs à nous entendre. Il me parla de ses projets de travail littéraire; je l'y encourageai, tout en l'entretenant de plans qui me semblaient plus sérieux et qui avaient l'Association pour objet.

C'est qu'en effet la pensée socialiste tendait déjà à se réaliser en actes. Un journal d'ouvriers une fois formé, que ne pouvait-on faire découler de là! N'était-ce pas un fait d'association considérable et qui pouvait conduire aux plus grands résultats? Ces journaux étaient soutenus par des cotisations mensuelles. Les fonds, ainsi formés par l'obole de chacun, ne pouvaient-ils devenir la base d'une propriété collective, qui mettrait l'instrument de travail à la portée de quelques-uns d'abord, et, en s'accroissant incessamment par l'activité de ceux-là, à la disposition de tous les travailleurs? N'aurait-il pas été possible de grouper autour du journal, qui devenait ainsi une branche du travail général, une ou plusieurs entreprises industrielles formées par des travailleurs associés? Était-il si difficile de fixer la somme nécessaire à chacun des associés pour la satisfaction de ses besoins et de ceux de sa famille, et de verser à la caisse centrale tout ce qui dépasserait cette somme dans les salaires

ou dans les revenus de chacun de ces mêmes associés? Ne pouvait-il pas résulter de ce prélèvement volontaire, de cette véritable DIME DE L'ÉGALITÉ, un capital, sans cesse accru, puisqu'il devait être employé dans l'industrie d'abord, et finalement dans l'agriculture? Et enfin, ce capital social et indivisible une fois formé, quelques-uns de ces résultats proclamés par la presse ouvrière, ne devait-on pas s'attendre à voir arriver une grande quantité de souscriptions volontaires qui auraient permis à l'Association de fonder des colonies agricoles, de donner l'éducation aux enfants des pauvres, de recueillir les vieillards, et de répandre partout les principes religieux de l'Association?

Une immense révolution pacifique était contenue dans cette idée. Suivant ce projet, le Travail, tout en continuant d'un côté à obéir au Capital et à lui demander le salaire, prenait d'un autre côté, dans l'Association, un point d'appui d'autant plus solide que chaque jour, chaque heure augmentaient sa puissance. C'était le principe même de l'accroissement continu du Capital tourné contre le Capital.

Dans un roman de Cooper, il y a un moment où le vieux Trappeur et ses amis sont poursuivis par des sauvages qui, pour mieux les atteindre, mettent le feu aux herbes sèches de la prairie. En s'éveillant au milieu de la nuit, le groupe épouvanté se voit cerné de toutes parts. Des cercles rouges et mouvants s'étrécissent autour d'eux avec des pétillements sinistres. On éveille le vieillard, et lui, en présence de ce danger qui semble inévitable, que fait-il? Il arrache autour de lui les longues herbes; ses compagnons l'imitent; et, quand une certaine étendue est ainsi dépouillée, il allume les herbes arrachées, les jette sur celles qui restent encore debout, oppose ainsi la flamme à la flamme; et ils échappent à la mort par la cause même qui devait la leur donner. Ainsi faisaient les travailleurs dans le projet dont nous parlons. C'était le dévouement tournant contre l'égoïsme les armes mêmes de l'égoïsme, c'est-à-dire le gain et le bénéfice, en vue du triomphe de la solidarité humaine!

Certes, il fallait bien qu'il y eût quelque chose d'exagéré dans ce projet, puisqu'il ne se réalisa pas dans la forme où nous l'avions conçu. Mais il y avait cependant là quelque vérité. L'erreur consistait à croire que le plus grand nombre des travailleurs consentirait à entrer dans ce mouvement sans qu'il eût été longtemps élaboré et prêché par la presse et par la parole, ce qui ne pouvait avoir lieu justement sans le concours de ces mêmes travailleurs. A peine l'idée était-elle conçue, que nous voulûmes l'appliquer. La *Démocratie* avait fini son année et ne devait plus reparaître. Edmond eut la pensée d'un journal qui se distribuerait en manuscrit jusqu'au jour où nous pourrions le faire imprimer. Un numéro de ce journal fut en effet écrit; il s'appelait: l'*Egalité*.

On me pardonnera ces détails sur des essais avortés pour la plupart, et sur une époque déjà bien éloignée. Le souvenir d'Edmond Frossard m'y reporte. D'ailleurs ce mouvement d'association n'est pas sans lien avec l'essai qui se fit à Boussac, et qui commençait même à ce moment. Puis, nous ne fûmes pas seuls à adopter cette idée. D'autres essayèrent de la pratiquer sous la forme d'une société des *Industries-Unies*, qui établit à Lyon des magasins. Elle fut accueillie à Paris par un certain nombre d'hommes. De nouveaux enseignements de la Doctrine s'ouvrirent, dans lesquels l'idée de la pratique venait s'ajouter à l'exposition des principes; et, si peu de faits en résultèrent, à cause des immenses obstacles qui s'opposent à tous les actes des pauvres, il s'y forma quelques hommes qui devaient plus tard servir utilement la cause du Peuple.

Edmond Frossard fut un des plus heureux parmi ceux-là. Il se livra avec ardeur à l'idée d'association. Nous avions une réunion centrale où nous faisions des lectures d'ouvrages de Doctrine; Edmond suivait les séances hebdomadaires avec beaucoup d'assiduité, et bien souvent son esprit droit, sa parole exacte, nous apportèrent la lumière. En travaillant ainsi ensemble, nous nous liâmes plusieurs d'une amitié fort étroite, et, désireux de donner à cette amitié un caractère religieux, nous voulûmes faire ensemble la Pâque. Voilà pourquoi nous étions réunis à Neuilly, au nombre de neuf, en avril 1845, ainsi que je l'ai dit en commençant.

Edmond avait alors vingt-cinq ans. Il avait les yeux doux, le front développé, et déjà un peu dénudé; sa barbe noire n'ôtait rien à l'expression de bonté répandue sur toute sa physionomie. D'une taille haute, d'une apparence robuste, il semblait destiné à vivre de longues années. Edmond et Armand montrèrent beaucoup de gaieté. Certes, si quelqu'un nous eût vus tous les neuf, rassemblés dans ce lieu, et qu'on lui eût demandé de désigner les deux qui devaient nous manquer à quatre ans de là, il n'eût montré ni Edmond ni Armand!...

Cependant Frossard avait quitté l'étude du notaire, et après quelques mois d'attente, il entra en qualité de caissier à l'Alliance des Arts. Thoré et M. Paul Lacroix étaient à la tête de cette entreprise. Edmond se lia avec Thoré et aussi avec Louis Blanc, qu'il connut vers cette époque. Dans le même temps, la *Revue Sociale* parut. Je dirai plus loin ce qui s'était passé à Boussac avant l'apparition de cette Revue. Edmond Frossard fut le correspondant à Paris de la feuille naissante. Il se chargea, avec le plus grand dévouement et le soin le plus actif, du service des abonnements dans cette ville; et quand, plus tard, on essaya d'établir une librairie, il en fut l'administrateur.

Vers le printemps de 1845, il se maria. Sa femme partageait ses idées. Il trouva donc, dans cette union, de nouvelles raisons d'aimer le bien et une force plus grande pour le pratiquer.

Nous arrivons rapidement à Février 1848. Les deux dernières années du règne de Louis-Philippe se passèrent sans amener de grands changements dans la vie d'Edmond. Sorti de l'Alliance des Arts, il travailla comme il put dans les maisons de commerce. Il suivit avec enthousiasme les banquets réformistes; car les études socialistes auxquelles il s'était livré ne l'avaient pas complètement distrait de la politique. Au contraire, il était de ceux qui croyaient que les réformes sociales devaient principalement se faire par le gouvernement. Il participa aux événements de Février, et la proclamation de la République l'emplit de joie; il y voyait la promesse de l'entière délivrance du Peuple!...

Comme il habitait les Batignolles, il y fonda un club, qui ne tarda pas à exercer une grande influence. Cependant le Gouvernement provisoire ayant aboli la prison pour dettes, les vastes bâtiments de la prison de Clichy se trouvaient vacants. L'Association des Tailleurs s'y établit. Le 13 avril, Edmond Frossard reçut de la Commission des Tailleurs, présidée par Louis Blanc et Albert, une commission d'agent du gouvernement près cette Association.

Il rendit de très-grands services à l'Association dans cette situation nouvelle. Les Tailleurs associés avaient contre eux tous les obstacles qui s'opposent d'ordinaire à ce qui heurte les préjugés et blesse les intérêts des privilégiés. Il fallait une administration active, sage, consciencieuse. Organisation intérieure, comptabilité, clientèle, mode de rétribution, tout était à créer. Il s'y employa de toutes ses forces. Prisonnier, par suite du 15 mai, à peine rendu à la liberté, il reprit avec le même zèle son travail à l'Association. Les terribles journées de Juin et la réaction royaliste qu'elles contribuèrent à amener avaient changé la condition des Tailleurs associés; ils durent quitter les bâtiments de Clichy et subirent une nouvelle épreuve pendant laquelle le dévouement d'Edmond ne se démentit pas. En dépit des calomnies répandues alors contre l'idée socialiste, un grand nombre d'associations s'étaient formées. La prédication de Louis Blanc au Luxembourg avait réveillé des sentiments déjà disposés autrefois à l'association. Son exil donna à ses enseignements ce caractère pénétrant qui s'attache à toute pensée persécutée. Les délégués des diverses corporations ouvrières, qu'il avait groupés au Luxembourg, propagèrent ses idées, et bientôt s'établirent l'une après l'autre ces associations dont le nombre s'élève aujourd'hui à plus de cent soixante, et qui comprennent presque toutes les industries. Edmond sentit tout de suite que ces Associations avaient besoin de s'unir entre elles pour prospérer; mais il fallait que cette pensée d'union s'alliât avec le respect de la liberté de chacune de ces associations. Il conçut le plan d'une Chambre du Travail, composée de Délégués des associations existantes, et qui aurait vérifié les statuts de ces mêmes associations dans le but de les ramener par voie de conseil à des principes uniques, tout en tenant compte des besoins différents de chaque industrie. Cette Chambre du Travail aurait été, vis-à-vis de chaque association, un véritable conseil de prudhommes, jugeant des différends survenus, soit entre les travailleurs participant à la même association, soit entre deux ou plusieurs associations, et aurait également formé dans la société extérieure une représentation véritable des Travailleurs-Associés.

Ce plan si sage et si approprié aux nécessités présentes des diverses associations ne fut pas goûté des délégués du Luxembourg. Il en résulta une polémique, aigre de leur part, calme et digne de la part d'Edmond.

Faut-il rappeler maintenant le soin que notre ami, honnête homme s'il en fut, dut prendre plus tard de répondre à des calomnies cruelles? Non, car je serais forcé d'aller chercher l'auteur de ces lâches insultes parmi les pamphlétaires de la rue de Jérusalem.

De telles amertumes, bien qu'elles fussent sensibles au cœur d'Edmond, habitué à l'estime de tous ceux qui l'entouraient, ne pouvaient changer des sentiments si profonds, modifier des idées aussi solides. Il montra toujours la même abnégation. Appelé à faire partie du comité socialiste des élections pour le 13 mai, il déploya dans cette fonction la même activité qu'il mettait au service des associations et continua de servir la cause jusqu'au jour où la mort le frappa d'une façon aussi cruelle qu'inattendue. C'était le 5 juin 1849, le choléra était dans toute sa force. Edmond était chez lui, occupé près du berceau de sa petite fille à rédiger l'acte d'association des cuisiniers de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois. Il se sentit atteint de douleurs très-fortes, et comprit de suite qu'il était frappé mortellement. Cependant dans les sept heures qui s'écoulèrent de ce moment jusqu'à sa mort, il ne montra pas la moindre faiblesse, ne manifesta point la moindre crainte égoïste ni pour lui, ni pour les siens. Il était plein de foi en l'éternité de la vie. Cette ferme conviction lui rendit la mort moins cruelle. Ses derniers moments furent ceux du juste.

Sa mort ne fut connue que très-tard de ses nombreux amis. Quelques-uns seulement furent avertis assez tôt pour pouvoir l'accompagner jusqu'à la fosse commune. On avait espéré de réunir la somme nécessaire pour le faire exhumer. Dans cette pensée, la veuve avait écrit à Louis Blanc, pour lui demander un discours qui pût être lu sur la tombe de son époux. La funèbre cérémonie n'a pu avoir lieu, mais l'exilé a été fidèle au souvenir de son ami mort, et il a envoyé à la veuve ces quelques paroles destinées à être prononcées dans cette occasion:

« Citoyens, l'homme de bien que nous pleurons consacra sa vie » à servir la cause du Peuple. A une époque où tant de gens désertent cette cause sacrée, la combattent ou la calomnient, quel éloge » vaudrait celui-là! Regretter vivement Edmond Frossard, nous le » devons; car il avait tout ce que le Peuple demande à ses défenseurs : une intelligence élevée, un dévouement à l'épreuve de » toutes les amertumes et de toutes les déceptions, un courage invincible à la souffrance, un cœur pur, et dans ce cœur les saintes » flammes de l'enthousiasme. Son nom est lié pour jamais à l'histoire du Luxembourg, et l'association fraternelle des ouvriers » tailleurs gardera pieusement sa mémoire. Oui, regrettons-le du » plus profond de notre âme, parce que, dans la pacifique armée » des Travailleurs à affranchir, c'était un loyal et vaillant soldat. » Mais, quant à le plaindre.... hélas! ceux qui lui survivent ne » sont-ils pas, en ce moment, plus à plaindre que lui? La mort est-elle un si grand malheur, quand la vie vous condamne à voir la » contre-révolution triomphante, le Peuple refoulé dans sa misère, » la plupart de ceux qui ont commis le crime de l'aimer, précipités » dans les cachots ou dans l'exil, et le règne de la force au lieu du » règne de la Liberté? « Heureux les morts, parce qu'ils reposent! » » disait Luther, en visitant le cimetière de Worms; et cette mélancolique parole, on ne serait que trop tenté de la répéter aujourd'hui!... Mais non, pas de découragement, pas d'égoïste défaillance! La meilleure manière d'honorer le courageux citoyen que » ce gazon recouvre, c'est de le plaindre, non pas d'avoir cessé de » souffrir, mais d'avoir cessé de combattre pour la vérité. Car la vie » est un combat! »

Et nous aussi, à notre tour, lié de cœur à Edmond, nous le plaignons d'avoir cessé de combattre pour la cause; nous le plaignons, parce qu'il est douloureux de se voir mourir plein de jeunesse et de force, alors qu'une longue carrière vous semble assurée et que tant d'êtres chers vous entourent! Mais nous partageons la foi qui l'animait, nous croyons à la vie éternelle, et nous nous consolons avec lui, certain de nous retrouver ensemble dans une phase plus heureuse de la vie de l'Humanité. Puissent nos efforts amener plus prochainement ce temps meilleur! c'est là le vœu qu'il convient aux vivants de former devant la tombe de ceux qui sont rentrés dans le repos pour un temps que Dieu a mesuré!.....

AUGUSTE DESMOULINS.

LES OUVRIERS DE PARIS [1].

I.

Le Tailleur de pierres.

L'œil vif, l'air décidé, le teint hâlé, une certaine apparence de rudesse, le corps sec sans être maigre, tels sont les principaux signes physiques qui distinguent le *tailleur de pierres*. Quelle que soit sa taille, il est ordinairement très-robuste.

Peu habitué aux formes polies du langage, il se sert des premiers mots qui lui viennent à l'esprit, et cette franchise brusque déplaît souvent à ceux qui ne le connaissent pas. Quelquefois, il essaie de se contraindre, et cherche à mesurer ses expressions, mais il s'aperçoit bientôt qu'il devient ridicule, et reprend l'allure qui lui est propre, préférant avec raison se montrer tel qu'il est.

Cette brusquerie de caractère est la conséquence de sa profession. Le *tailleur de pierres* est exposé à toutes les intempéries; il travaille en plein air et supporte alternativement la chaleur du soleil, la pluie, le vent et la glace; il se sert d'outils dont le moindre pèse sept ou huit livres, frappe à coups redoublés sur des pierres extrêmement dures, et remue des blocs d'un poids et d'une dimension énormes. Ses habitudes, ses mœurs s'en ressentent. Il n'y aurait à cela rien de fâcheux si cette rudesse ne dégénérait en brutalité, et si ses excellentes qualités n'étaient dominées par un égoïsme qui n'est comparable qu'à celui du *maçon*.

Cependant il est plus instruit que ce dernier; son état l'exige, et il n'est pas un *tailleur de pierres* qui ne connaisse l'arithmétique, un peu de géométrie, le trait, la coupe, le dessin linéaire, l'ornement, le lavis, et enfin le toisé appliqué. Un ouvrier ne peut trouver d'occupation s'il ne possède au moins les éléments de ces diverses sciences. En dehors de son métier il ignore littéralement tout, et ne cherche pas à développer son intelligence.

Ceci tient à plusieurs causes :

D'abord, les trois quarts des *tailleurs de pierres* ont été élevés dans les campagnes, leur éducation a été négligée et leur apprentissage est difficile; dès que le moment en est venu, il faut qu'ils s'y livrent entièrement sans se préoccuper d'autre chose. Ensuite, leur métier est un des plus fatigants.

L'apprentissage dure trois ans et ressemble presque à la domesticité. Aussi dès qu'il est terminé, le jeune ouvrier veut profiter de sa liberté. A vingt ans, on préfère l'agréable à l'utile.

A cette époque de sa vie, le *tailleur de pierres* manque encore d'habileté; il ignore les procédés qui rendraient son travail facile, et, pour gagner de quoi vivre et rivaliser avec ses camarades, il lui faut beaucoup de patience et de courage. Quand la journée est finie, il est brisé de fatigue et aspire au repos. Parfois, cédant à l'attrait du plaisir, il s'y livre avec ardeur afin d'oublier ce que son travail a de pénible. Le lendemain, il paie cher ces satisfactions d'un instant et ses outils lui semblent cent fois plus lourds. Cet amour du plaisir n'existe au reste qu'à la sortie de l'apprentissage. Il se termine de fait en trois années, mais le *tailleur de pierres* doit de plus travailler pendant quatre ou cinq ans pour gagner ce qu'on donne aux autres compagnons.

Pour apprendre le dessin et la géométrie, il faut qu'il se prive d'une grande partie de son gain. Le professeur, les instruments, le papier, les couleurs, les crayons, etc., sont coûteux, et celui qui veut apprendre doit être doué d'une persévérance inébranlable. Les heures qui devraient être consacrées au repos sont employées à l'étude. Tant pis pour celui qui, se sentant exténué par le travail du jour, ne saura pas résister au sommeil; il s'apercevra bientôt qu'il ne peut augmenter son salaire qu'à la condition de se priver d'un repos si nécessaire à ceux qui exécutent de rudes travaux.

Comment serait-il possible d'être sévère à l'égard de ces hommes? Certes, il peut sembler étrange qu'ils ignorent le mouvement progressif et intellectuel qui s'accomplit chaque jour chez tous les autres ouvriers; l'on doit surtout les blâmer de cet égoïsme qui les empêche d'être émus par les douleurs de leurs frères les travailleurs; leurs défauts, que nous allons indiquer, ont même un caractère tranché que par bonheur on rencontre rarement chez les ouvriers de Paris; mais aussi que de peines pour savoir ce maudit métier! que de tourments avant d'oser hardiment prononcer ce mot : *Je suis tailleur de pierres!*

Les écrivains qui ont entrepris, en la poétisant, l'apologie de la misère, ne l'avaient jamais connue, car c'est la crainte de l'endurer qui rend le *tailleur de pierres* indifférent à tout ce qui n'est pas lui; c'est cette crainte qui le transforme en un être qu'on peut plaindre, mais qu'on a de la peine à aimer; car il n'a d'affection que pour son propre individu.

Avouons-le : nos institutions sont bien imparfaites pour que des hommes soient ainsi réduits à leurs forces individuelles, pour qu'ils soient contraints de subir de semblables épreuves, et l'on a bien le droit, en présence de tels faits, d'aspirer à un autre ordre social.

Nous croyons que ce que nous venons de dire suffira pour expliquer ce que nous avons encore à faire connaître sur cette corporation.

Bien que nous n'ayons pas en ce moment l'intention de traiter la question du *compagnonnage*, nous ne pouvons nous empêcher d'en parler ici quant à ce qui regarde les *tailleurs de pierres*.

Leur *compagnonnage* a la réputation d'être le plus ancien et remonte à Salomon, dont ils se disent *les enfants*. Au moyen âge, les *tailleurs de pierres* formèrent une société qui fut d'abord secrète; elle avait des ramifications dans toute l'Europe, mais principalement en Italie et en Allemagne, ces deux pays si riches en monuments religieux. Les statuts de cette société n'ont pas été conservés, et il y a lieu de croire que c'était une association d'artistes distingués qui, pour s'affranchir du joug des maîtres, unirent avec eux les ouvriers les plus habiles dans l'art de construire les églises, les tombeaux et les cathédrales.

Une scission eut lieu, on en ignore l'époque. Les membres dissidents formèrent une seconde société et prirent le nom de *Compagnons passants* : les premiers avaient pris celui de *Compagnons étrangers*. Cette séparation devint funeste.

A partir de ce moment, les deux sociétés ne purent se trouver en présence sans qu'il en résultât de sanglantes rixes. Cette lutte acharnée, brutale, continua depuis d'une façon pour ainsi dire permanente. Quand l'autorité s'en mêla, il y eut un redoublement de fureur; des combats, ou, pour dire vrai, de sanglantes batailles eurent lieu. Le nombre des victimes qui succombèrent est incalculable, et si nous ne tenions ces détails de *compagnons* qui sont les premiers à s'en affliger, nous hésiterions à y ajouter foi. Les procès, les emprisonnements, rien ne put vaincre cette animosité. Les sociétés étaient cependant forcées de payer les amendes et les frais occasionnés par ces nombreuses procédures, elles perdaient pourtant les ouvriers habiles dont elles étaient fières; il semblait qu'une rage aveugle les empêchât de comprendre leurs intérêts.

La discussion commençait d'ordinaire à propos des concours; mais la haine était si vivace que ces concours servaient plutôt la vengeance qu'une noble émulation. Une société voulait à tout prix l'emporter sur l'autre, et lorsque le talent des concurrents faisait défaut, on en appelait à la force. La victoire était célébrée par des chants provocateurs qui excitaient la colère des vaincus, et de nouvelles batailles s'engageaient encore. Les noms de *Loups* et de *Loups-Garoux* expriment assez quelles passions les animaient. Ces dénominations appartiennent à deux sociétés dont les membres s'appellent : *Enfants de Maître Jacques*.

M. A. Perdiguier dit, à ce propos : « Quand ils travaillent à un « même pont, il est dangereux de les placer sur la même rive, la « rivière est quelquefois trop étroite pour les séparer.

[1] L'étude qu'on va lire appartient à une série de *Caractères* dont M. Pierre Vinçard a déjà publié une partie dans le TRAVAIL AFFRANCHI, et qui doivent former un ouvrage complet sur les *Ouvriers de Paris*.

« Dans Paris, cependant, ils travaillent fréquemment ensemble, « et il n'en résulte rien de mauvais. »

Ces continuelles discordes nuisirent aux *tailleurs de pierres*. Les maîtres en profitèrent pour établir la concurrence entre les ouvriers; ils les menacèrent de remplacer une société par sa rivale, et la crainte de manquer de travail, mêlée à la honte de céder la place à leurs ennemis, les fit insensiblement consentir à une diminution de salaire.

Avant 1789, leur condition comme ouvriers était supportable; ils appartenaient toujours, soit à la société des *Enfants de Salomon*, soit à celle de *Maître Jacques*. Le lien réel qui existait entre les compagnons d'une même société leur assurait continuellement de l'ouvrage ou tout au moins des secours pour passer la mauvaise saison.

Il fallait avoir été *compagnon* pour devenir maître, et s'engager, au moment de la réception, à ne jamais occuper que des ouvriers de la *société* à laquelle on appartenait.

Le compagnon qui manquait à cet engagement encourait une flétrissure morale qui le poursuivait au delà de la tombe. Aussi il était extrêmement rare à cette époque qu'un *compagnon* enfreignît son serment. L'abolition de la maîtrise a commencé à détruire le *compagnonnage*, surtout dans les grands centres industriels

Ce qui a beaucoup nui aux *tailleurs de pierres*, c'est l'esprit étroit et égoïste qu'ils ont apporté de leurs provinces et qu'ils conservent toujours. Il est bien entendu que nous parlons de la généralité, et que nous savons tenir compte des exceptions.

Les *tailleurs de pierres* se divisent en quatre fractions principales :

1° Les *Compagnons*, qui forment à eux seuls le tiers du nombre total; ils sont eux-mêmes subdivisés en *compagnons étrangers, compagnons passants et aspirants*, et se répartissent ainsi :

Compagnons étrangers.	100
Compagnons passants.	100
Aspirants des deux sociétés.	200
. . . .	400

2° Les *Unionistes* ou *Indépendants*. Cette société s'est composée d'abord d'*aspirants* qui, mécontents de la conduite des *compagnons*, et ne voulant plus leur être soumis, ont formé une sorte de nouveau compagnonnage; ils sont les ennemis implacables des *compagnons*; leur nombre est de. 800

3° Les *Limousins*, qui détestent les deux premières catégories et en sont jaloux; ils n'ont presque pas d'instruction et sont assez nombreux, car on en compte. 1,200

4° Les *Normands*, qui ne travaillent pas si bien que les autres, et sont l'ignorance et l'avarice personnifiées; leur nombre approximatif est de. 2,000

Ce qui donne un total général de. 4,400

Il y a plus d'instruction, plus de capacité dans les *compagnons* que dans les autres, attendu qu'ils ont voyagé dans toute la France et exécuté des travaux de différents genres. Les *Normands* travaillent avec une ardeur que rien ne peut arrêter, et pour nous servir d'une expression du métier, ce sont de *forts bûcheurs*. Ils ont produit d'excellents *appareilleurs*.

Quelques hommes d'élite ont honoré par leurs talents les diverses catégories que nous venons d'indiquer. On cite parmi les *Normands*, *Laperelle*, auteur d'un ouvrage fort estimé sur la stéréotomie; *Douliot*, *compagnon passant*, auteur d'un traité spécial de construction, et professeur à l'école d'architecture : les *compagnons étrangers* parlent aussi avec éloge du père *Caron*, qui enseignait le trait d'une manière remarquable.

On éprouve un sentiment douloureux en étudiant les *tailleurs de pierres*.

Les *sociétés* auxquelles ils appartiennent n'ont pas assez de puissance pour les empêcher de se faire une effroyable concurrence; *compagnons* contre *compagnons*, *unionistes* contre *unionistes*, ils luttent à qui aura le plus de besogne, et pour en obtenir ils sont les premiers à diminuer les prix. Aucun lien moral ne relie ces hommes, et ils n'ont pas compris qu'en cherchant à perdre les autres, ils se nuisent à eux-mêmes.

La décroissance de leur salaire n'a pu leur ouvrir les yeux, et ils persistent à continuer cette lutte fatale.

Parmi les ouvriers qui, dans cette profession, ont une physionomie tranchée, on doit remarquer le *tâcheron* et l'*appareilleur*.

Le *tâcheron* est celui qui entreprend de l'ouvrage aux pièces, afin de ne plus être sous la dépendance du maître; malheureusement il en obtient toujours plus qu'il n'en peut faire, et alors il emploie des jeunes gens ou des ouvriers étant depuis longtemps sans travail. Ayant déjà diminué les prix, et voulant gagner sur ceux qu'il occupe, ces derniers n'obtiennent qu'un salaire fort inférieur au taux ordinaire.

Nous retrouverons le *tâcheron* à l'article *Menuisier* : seulement il aura changé de nom, et s'appellera *marchandeur*.

Quelques-uns des *tâcherons* sont d'excellents ouvriers, mais en général, c'est parce qu'ils ne gagnent pas assez en travaillant à la journée qu'ils se mettent à leur compte. Quoique le gain du *tâcheron* soit élevé et qu'il travaille activement, il est le plus malheureux de la corporation. Dès que sa besogne est achevée et qu'il en a reçu le montant, il le dépense de suite, et se trouve dans une position précaire. Les *tailleurs de pierres* leur attribuent avec raison la diminution des prix, ce qui leur attire de nombreuses inimitiés.

Avant 1830, tout s'exécutait à la journée dans cette profession; la plupart des maîtres réalisaient des bénéfices et conservaient indéfiniment leurs ouvriers. Quand, par hasard, on donnait des travaux à la *tâche*, c'était, pour ainsi dire, une prime accordée aux plus habiles, qui travaillaient sans exploiter leurs camarades et gagnaient, néanmoins, jusqu'à 10 fr. par jour.

En mentionnant ce fait, nous sommes loin de vouloir regretter le passé; seulement, il est fâcheux que les *tailleurs de pierres* n'aient pas voulu renoncer à une concurrence aussi funeste. Le travail à la journée, de leur propre aveu, était plus conforme à leurs intérêts. En poussant à l'excès leurs rivalités, leurs rancunes, en ne voulant satisfaire que leur vanité ou leur égoïsme, ils n'ont su qu'augmenter leurs misères.

Parlons maintenant de l'*appareilleur*. Sous plusieurs rapports il ressemble au *tâcheron*. L'*appareilleur* ou contre-maître est cet homme que l'on voit dans les *chantiers*, un mètre-canne à la main, un grand compas sur l'épaule, et un rouleau de papiers sous le bras. C'est lui qui embauche et dirige les ouvriers, trace l'appareil des voûtes, des colonnes, des frontons, etc.

Pour remplir dignement cette fonction, il serait nécessaire que celui qui en est chargé possédât parfaitement son état, et eût, avant tout, un profond sentiment de justice. Malheureusement il n'en est point ainsi. Les maîtres ne mettent pas assez de sévérité dans leur choix, et un grand nombre d'*appareilleurs* ne sont point à la hauteur de leur rôle. Leur temps est bien plutôt consacré au plaisir qu'au travail. Au lieu d'employer des ouvriers capables et laborieux, ils prennent, au contraire, ceux qui ont leurs habitudes de dissipation. Un déjeuner, une bouteille de vin payés à l'*appareilleur* suffisent quelquefois pour être embauché. Qu'en résulte-t-il? C'est que le maître n'étant pas satisfait de l'exécution des travaux, commence par congédier son *appareilleur*, et puis ensuite les ouvriers. Le changement des contre-maîtres est très-fréquent. Dans ce malheureux état, l'antagonisme existe partout, aussi bien entre les chefs qu'entre les ouvriers. Un fait déplorable dans ses conséquences contribue encore à le perpétuer.

Un entrepreneur a parfois assez d'influence pour qu'un architecte ou un propriétaire lui confie des travaux importants; les ouvriers, dont il a su également tromper la bonne foi, consentent à lui faire crédit pendant un mois ou six semaines, au bout desquels l'entrepreneur disparaît sans payer ce qu'il doit, et laisse les ouvriers sans ressource aucune.

Cette appréciation sévère serait mal comprise et paraîtrait injuste si nous ne nous empressions d'ajouter qu'il y a, dans les *appareilleurs*, de nombreuses et honorables exceptions. Un *appareilleur*, remplissant les conditions morales et intellectuelles que cet emploi réclame, acquiert une juste considération : maîtres et ouvriers le respectent, et l'aiment.

Dans les chantiers où les *appareilleurs* sont Normands, ils n'embauchent que des *Normands*. Si, par hasard, il en entre un d'un autre pays, il est fort mal reçu; et souvent il ne peut continuer à travailler. S'il est à la journée, on ne lui donne que le plus mauvais ouvrage, s'il est à la *tâche banale*, on lui fait perdre la moitié de son temps; ses camarades cachent ses outils, refusent de l'aider à soulever sa pierre, etc.; en un mot, le forcent à quitter le chantier.

On doit penser que, dès qu'un *Normand* s'aventure à son tour dans un chantier où il n'a pas de *pays*, on se venge sur lui des fautes que souvent il n'a point commises.

Quelques *tailleurs de pierre*, attristés de l'égoïsme qui règne dans leur corporation, ont essayé de faire comprendre à ceux qui les entouraient qu'en restant isolés, qu'en continuant à se haïr, ils aggravaient leurs maux : nous le disons avec douleur, mais ces efforts ont été infructueux, et ces excellents conseils ont été méconnus. Une caisse mutuelle pour venir en aide aux malades et aux vieillards n'a pu même être formée. Le *compagnonnage* est l'unique société qui existe dans cette profession; mais aujourd'hui, et surtout à Paris, il n'y a qu'une imperceptible minorité qui en fasse partie.

Les difficultés que les *tailleurs de pierres* éprouvent à apprendre leur état doivent certainement influer sur leur caractère, et en y réfléchissant, on doit plutôt les absoudre et les plaindre que les condamner.

Il nous en a coûté beaucoup pour énumérer leurs vices, mais nous aimons trop le peuple, dont nous sommes l'un des enfants, — pour déguiser ce que nous croyons utile de faire connaître. On ne flatte pas ceux qu'on aime; on leur dit la vérité.

La journée des *tailleurs de pierres* est de *dix* heures. Elle n'a pas varié depuis un temps immémorial. Ainsi que dans toute la partie du bâtiment, il y a deux heures de repas : à neuf heures du matin, et à deux heures de l'après-midi.

A partir du 1er novembre au 28 février, on ne travaille que *huit* heures, ce qui réduit de deux dixièmes le prix de la journée. Le taux de cette journée a varié depuis quinze ans, de 4 fr. à 5 fr. Quand vint la grève de 1840, les maîtres et les ouvriers consentirent à la fixer à 4 fr. 50 c., et décidèrent de plus que la *tâche* serait abolie; mais ces conventions n'ont pas été longtemps exécutées. Les maîtres ont continué à faire travailler à la *tâche*, ont diminué les prix, et les ouvriers n'ont eu d'augmentation qu'en 1848, où la journée a été portée à 5 fr. Au moment où nous écrivons (1850), le terme

moyen est de 4 fr. à 4 fr. 50 c.; mais la rareté du travail, et aussi l'antipathie qui règne entre les *tailleurs de pierres*, la réduit souvent à 3 fr. 75 c.

Les deux tiers ont un chômage qui dure *quatre* mois : janvier, février, mars et avril; l'autre tiers n'a qu'un chômage de *deux* mois, qui commence au mois de janvier et finit au mois de mars.

Il faut à un *tailleur de pierres* de 70 à 80 fr. d'outils; cette dépense est de nécessité absolue, et dès qu'un ouvrier change de chantier, il est forcé d'emporter ce bagage pesant.

On vient de voir que, terme moyen, le *tailleur de pierres* gagne 4 fr. par jour, ce qui forme par an la somme de 1460 fr. Le chômage dure *quatre* mois, qui rapporteraient 480 fr. : reste donc le chiffre de 980 fr. Encore là-dessus doit-on défalquer les dimanches et les jours de fête. Si nous n'assignons pas un chiffre précis à cette perte de temps, c'est que dans le *bâtiment* on travaille fréquemment le dimanche, et qu'il serait difficile de savoir au juste combien pendant une année l'ouvrier reste de dimanches sans travailler. Sans exagération, onpeut en retrancher 20, qui à 4 fr. font 80 fr.; ce qui met à 900 fr. la somme annuelle gagnée par le *tailleur de pierres*.

La *tâche* a des résultats fâcheux; le travail est si mal réparti que des ouvriers très-capables ne gagnent que 3 fr., tandis que d'autres, qui n'ont pas l'habileté des premiers, gagnent 5 à 6 francs.

Si, comme nous l'avons dit déjà, l'*appareilleur* comprenait ses devoirs, il n'en serait point ainsi, et si les maîtres savaient combien ce système nuit à leurs intérêts et compromet ceux des ouvriers, ils ne laisseraient pas subsister de tels abus.

Un bon *appareilleur* gagne 150 fr. par mois; il en est beaucoup dont le gain ne dépasse pas celui des ouvriers. Leur position est si peu assurée qu'ils ne sont guère plus heureux que ces derniers.

Cette profession n'offre pas de dangers; quelquefois il arrive des accidents que les *tailleurs de pierres* pourraient éviter, mais ils sont rares. Leur état est salubre; travaillant en plein air, les divers changement de température n'altèrent pas leur santé. On voit peu d'hommes maladifs parmi eux.

Ainsi que pour tous les travailleurs, la vieillesse est pour les *tailleurs de pierres* la plus terrible des calamités. Dès qu'un homme a les cheveux blancs, on ne l'accepte dans aucun *chantier*. N'y en a-t-il pas une foule d'autres, jeunes et forts, qui pourront mieux satisfaire les maîtres et les *appareilleurs?* Ah! c'est alors qu'ils doivent regretter d'avoir dépensé leur vigueur, leur intelligence en luttes stériles, au lieu de les utiliser pour conjurer les maux qui les accablent; c'est alors qu'ils doivent gémir sur cet égoïsme, sur cette vanité qui ne leur ont donné que des satisfactions passagères! Aucune institution n'est là pour protéger leur vieillesse et lui donner le toit et le pain qu'ils ne peuvent gagner; aucun secours ne peut venir de leurs camarades, ils leur ont donné le conseil et l'exemple de tout rapporter à l'intérêt privé; leurs familles sont pauvres et incapables de les aider..... Comment donc s'écouleront leurs dernières années?...

Les dépôts de mendicité peuvent seuls répondre!

Si l'étude que nous venons de faire parait sombre au lecteur, il en tirerera sans doute avec nous la conclusion suivante :

Tant que les *tailleurs de pierres* ont été unis, leur condition a été, — sinon heureuse, — au moins supportable. Dès qu'ils se sont séparés et sont devenus ennemis, leur salaire a toujours décru, et leur vieillesse condamnée à la misère. Leur dévouement avait produit d'excellents fruits; l'égoïsme qu'ils y ont substitué n'a rapporté que désolation et souffrance.

N'est-ce point un enseignement dont doivent tenir compte tous ceux qui seraient tentés de les imiter?

PIERRE VINÇARD.

UN PAMPHLET CATHOLIQUE.

Le Lendemain de la Victoire, par M. Louis Veuillot.

Et pourquoi ne prendrions-nous pas M. Veuillot au sérieux? C'est une des colonnes de l'église catholique, son journal est lu dans le monde clérical, ses livres font la joie d'un certain nombre d'âmes dévotes et d'esprits simples. Sans doute, il est moins connu dans tout l'univers que M. de Montalembert, parce qu'il n'est pas orateur; mais son intelligence vaut bien la sienne, et il n'a pas moins de franchise et de bile que son illustre chef. Parlons donc de M. Veuillot et de son livre comme M. Veuillot et son livre méritent qu'on en parle.

J'aime à parler de M. Veuillot pour plusieurs raisons. C'est un type; il continue Nonotte et Patouillet comme son ami Dupanloup, maintenant évêque, continue le père Garasse. Ses écrits m'ont appris ce que l'on dit et comment l'on pense dans les sacristies et dans les antichambres de son parti. M. Veuillot dit tout; car il faut lui rendre cette justice, le respect humain ne l'arrête point; M. de Montalembert et M. de Chartres en ont peu, M. Veuillot en a encore moins qu'eux.

Dans plusieurs romans qui lui ont ouvert les portes du paradis, M. Veuillot nous a révélé les secrets de son âme et de sa vie. L'âme de M. Veuillot n'a pas été toujours le sanctuaire de toutes les vertus; sa vie n'a pas été toujours celle d'un anachorète; longtemps il a vécu dans la pourriture du péché; il s'est roulé longtemps, c'est lui qui le dit, dans la fange de ses iniquités; peut-être vivrait-il encore dans cette pourriture et se roulerait-il encore dans cette fange sans un livre de M. Rubichon.

Mais M. Rubichon, écrivain religieux dont la célébrité est assez connue, lui ayant ouvert les yeux, M. Veuillot, tout troublé, partit pour Rome. Là, il rencontra un ancien ami et un vieux jésuite. L'ami l'exhorta et le jésuite le convertit. Cette conversion fit beaucoup de bruit dans le ciel, à ce que prétend M. Veuillot; les anges s'en réjouirent et entonnèrent mille cantiques d'actions de grâces en son honneur.

Les anges avaient raison de se réjouir; ils avaient fait là une brillante acquisition. M. Veuillot n'était pas de ces chrétiens au zèle tiède qui se contentent d'édifier leurs amis par une dévotion silencieuse et réservée. A peine converti, M. Veuillot étala sa dévotion sur les places publiques pour l'édification du prochain. A cet effet, il enrichit la littérature sacrée de plusieurs romans, audacieusement dédiés aux saints et à la Vierge Marie. J'ai essayé ailleurs d'apprécier ses romans, mais je n'ai pu y parvenir. La dévotion de M. Veuillot a un tel caractère, elle se manifeste par de tels transports et de tels frémissements qu'il serait difficile de la qualifier autrement qu'en latin. Périphrases ni métaphores n'y suffiraient. Le langage médical lui-même serait impuissant pour exprimer l'odeur d'alcôve qui s'échappe de tout cela. L'âme de M. Veuillot est chaste, n'en doutons point, mais son style l'est moins.

Ce n'est pas, heureusement, d'un roman que nous avons à parler aujourd'hui. Le livre nouveau du pieux écrivain est mieux que cela. En même temps que romancier, M. Veuillot est journaliste, ce qui lui permet, à l'instar du sycophante d'Aristophane, de surveiller à la fois les affaires publiques et privées. Les connaissances morales que M. Veuillot a puisées dans l'étude des passions humaines, les connaissances politiques que son journal lui procure, lui ont permis de soulever le voile de l'avenir et de prédire ce qui ne manquera pas d'arriver aux individus s'ils n'épurent point leur âme, et à la nation si elle ne se convertit point.

Le Lendemain de la victoire est donc une prophétie politique, mise en dialogue pour l'agrément du lecteur. Il s'agit de savoir ce que sera la République sociale le lendemain de la prochaine révolution; car il paraît que M. Veuillot pense à une révolution; on pourrait même dire, à voir la conclusion de son livre, qu'il compte là-dessus pour le triomphe de son parti.

Selon M. Veuillot, le lendemain de cette révolution, la terre sera en proie au cheval roux et au cheval pâle de l'Apocalypse, c'est-à-dire que la guerre civile, la guerre sociale, la famine, le pillage, le vol, le viol, l'incendie, l'assassinat, tous les maux, toutes les douleurs et tous les crimes s'abattront comme une avalanche sur notre patrie, et tout cela sera le fait des socialistes. Maîtres du pouvoir, ils se désaltéreront dans le sang, couperont les têtes de leurs ennemis et de leurs amis, jusqu'à ce qu'ils soient enfin vaincus en champ clos par une armée catholique commandée par un gentilhomme ami des jésuites. Tel est dans son ensemble l'œuvre de M. Veuillot. La moralité en est limpide et claire, comme on voit, et M. Veuillot a le courage de ses opinions.

Cette joyeuse conception ne m'a pas irrité pour ma part. Du moment qu'il plaisait à M. Veuillot de s'ériger en prophète, il lui était loisible de se soustraire au vulgaire sens commun et à la vraisemblance trop banale des choses. Les prophètes sont sujets à de grands égarements après tout. M. Veuillot n'a fait que mettre en scène ce que l'on dit dans les journaux des partis antirépublicains et ce que l'on voudrait bien dire à la tribune si l'on osait. A force d'être seuls en face d'eux-mêmes, ces gens-là voient leurs propres pensées dans le cœur de tous ceux qu'ils ne connaissent point, et ils s'habituent à donner sottement leurs qualités aux autres.

D'ailleurs, le livre de M. Veuillot m'eût fait frémir l'épiderme de colère que je me garderais de l'avouer. Je disais, il n'y a qu'un instant, que M. Veuillot avait le courage de ses opinions; si je n'étais résolu à être poli avec lui, je dirais qu'il en a le cynisme. M. Veuillot le dit lui-même avec une rare élégance de langage, il n'écrit que pour avoir le plaisir de faire écumer les gens. Hélas! je ne puis lui donner ce plaisir; son livre ne m'a pas fait écumer, il ne m'a même point fait rire, il m'a mortellement ennuyé, et c'est là tout.

Voilà pour le fond et pour l'idée du livre; quant à la forme, serai-je plus sévère? Là encore M. Veuillot est inattaquable. Non-seulement par humilité chrétienne, il méprise les dons de l'esprit et en fait fi, mais tout ce qu'on pourra lui dire pour lui prouver qu'il agit sagement en les méprisant, le transportera d'autant plus d'allégresse qu'il sera d'autant plus convaincu qu'on lui dit la vérité pure. Ainsi un journal, ayant eu à parler du livre de M. Veuillot et s'étant exprimé ainsi sur le mérite de ce livre : « Il nous est vraiment im« possible d'exprimer le mécontentement, la pitié, le dégoût que « nous ont inspirés ces pages ignobles, où l'on ne sait ce qui l'em« porte du sens moral dépravé ou du goût littéraire abâtardi, » on ne saurait dire quelle joie ces critiques, dont personne, pas même M. Veuillot, ne contestera la justesse, causèrent à notre auteur benin. *Pages ignobles*, quel honneur! *Sens moral dépravé, goût littéraire abâtardi*, il n'est pas de compliment qui puisse flatter davan-

tage. M. Veuillot a fait une longue préface uniquement pour se glorifier d'avoir été traité ainsi.

Je ne lui fournirai pas, moi, matière à préface. Si j'avais à lui infliger quelque correction, je la lui infligerais d'une main légère. D'ailleurs, qu'aurais-je à reprocher au drame prophétique de M. Veuillot? Si je le critique comme une chose sérieuse, sous prétexte que l'art est une chose sérieuse, cela m'entraînerait à quelques considérations que M. Veuillot ne comprendrait guère. M. Veuillot est un soldat de la foi et non un artiste; il écrit pour nous sauver et non pour nous faire plaisir. Vous prétendez que j'ai fait un mauvais livre, dirait-il, « eh bien! priez pour moi! Priez surtout la sainte « Vierge sous la protection de laquelle je me suis tout spécialement « placé. Ah! qu'il est doux d'aimer et d'invoquer Marie. *Laus Deo*! »

Ce n'est point pour critiquer le pamphlet de M. Veuillot que j'ai voulu en parler, c'est pour en recommander la lecture aux républicains. Ce livre, dans sa brutalité cynique, n'est rien moins après tout que la voix d'un parti. Ainsi l'on parle, ainsi l'on pense aux environs de Saint-Sulpice. Là est l'esprit et le cœur de la gent dévote; car M. Veuillot n'est pas homme à parler pour son propre compte; il ne fait que répéter ce qu'il entend dire autour de lui, et il le répète dans le langage dont ses patrons se servent. Eh bien! je ne crains point de dire qu'avant l'apparition du *Lendemain de la victoire*, nous ne connaissions point le langage des dévots; M. de Montalembert, par comparaison, n'est que douceur et miel.

On connaît déjà le sujet du livre. Si la matière en est riche, la broderie ne l'est pas moins. Il n'y a, à vrai dire, que deux scènes dans tout ce long drame, mais ces deux scènes en valent mille. Dans l'une, l'auteur insiste sur les crimes des socialistes, dans l'autre il appuie sur les vertus des jésuites et des catholiques; quand il a fini, il recommence, et ainsi de suite pendant quatre cents pages. Il résulte bien de là quelque monotonie? Les scènes catholiques surtout sont par trop semblables à elles-mêmes, et l'identité de vertu des jésuites s'y manifeste avec trop d'uniformité. Mais les nausées qu'elles produisent sont heureusement dissipées par les scènes socialistes au milieu desquelles elles sont placées. S'il n'y a qu'une manière d'être vertueux et jésuite, il y en a mille d'être criminel et socialiste; la scélératesse sociale est infinie, et ses incarnations égalent en nombre les étoiles des cieux. Que ceux qui en doutent lisent le *Lendemain de la victoire*.

Mais, en finissant, ne protesterons-nous pas contre ce hideux monument de haine et de peur? Dieu nous en garde, ce serait grand'pitié que de protester contre de telles inventions. M. Veuillot, dans un de ses anciens ouvrages, dit qu'il faut mépriser les romans, *surtout ceux qui sont écrits par des drôles*; les prophéties n'ont pas, dans ce siècle, plus d'autorité que les romans, surtout quand elles sont écrites par M. Veuillot.

EUGÈNE MARON.

LE PROLÉTAIRE.

Je suis le Prolétaire,
Le fils de Dieu
Et le roi de la terre;
Je suis le Prolétaire
Sans feu ni lieu.

Les siècles tombent en silence
Dans les abîmes de l'oubli,
Creusant dans l'âme un vide immense
Et sur mon front un nouveau pli.
La faim, la soif et la souffrance
Sont les compagnes de mes jours;
Chaque heure m'ôte une espérance.....
Et pourtant j'espère toujours!

Depuis six mille ans, ma poitrine
Saigne sous l'esclavage impur,
Et je porte sur mon échine
Le poids d'un monde ingrat et dur.
Combien de sanglantes pensées
Ont troublé mon esprit amer!
Et les larmes que j'ai versées
Feraient monter l'eau de la mer!

Comme le Juif de la légende,
Je ne me repose jamais :
Un jour sur le bord d'une lande,
Un jour sur les plus hauts sommets.
Le matin je fonde une ville
Qui me refuse un toit le soir,
Ou j'ensemence un champ fertile
Qui me refuse du pain noir.

J'ai produit, vieux tronc séculaire,
Des rejetons nombreux et beaux :
Morts de travail et de misère,
Le sol est noir de leurs tombeaux.
Le pain que j'arrache à la terre
Est pétri des sucs de leurs os;
Et quand la fatigue m'altère,
Je bois leur sang dans les ruisseaux!

Au jour des sanglantes batailles,
Quand la faim sonne le tocsin,
Ce sont les fils de mes entrailles
Qui déchirent mon propre sein.
D'autres vont renier leur père
Devant les autels de Mammon,
Et les enfants du Prolétaire
Rougissent de porter son nom.

Tout meurt : les peuples et les villes.
Le désert, qui veut être seul,
Sur les cités, les champs fertiles,
Roule les plis de son linceul.
Tout s'écroule, et moi je demeure :
Mon cœur est jeune, mon bras fort;
Je ris du temps qui marque l'heure
Sur le noir cadran de la mort.

Le mal, qui gouverne le monde,
Chaque siècle rive mes fers,
Mais l'idéal brille, et féconde
Les germes d'un autre univers.
Suis-je de la grâce divine
Seul excepté chez les humains?
Dois-je arracher de ma poitrine
Mon cœur sanglant avec mes mains?

Immortel comme Dieu, j'espère.....
Que de fois mes bras teints de sang
Ont vengé ma longue misère!
Mais je retombais impuissant.
La mort est fille de la haine :
Quand l'amour seul sera vainqueur,
D'un souffle il brisera ma chaîne
Et ressuscitera mon cœur.

Mon Dieu, je gravis mon Calvaire,
Mes pieds s'écorchent aux cailloux;
Si ma croix me renverse à terre,
Je marcherai sur les genoux.
Je veux rendre ce globe infime
Digne de ton sacré séjour,
Pour que l'Humanité sublime
Y vive d'éternel amour!

Je suis le Prolétaire,
Le fils de Dieu
Et le roi de la terre;
Je suis le Prolétaire
Sans feu ni lieu.

EDMOND TISSIER.

Le Gérant : LOUIS NÉTRÉ.

AVIS.

Les ANCIENS ABONNÉS de la REVUE SOCIALE recevront gratis les huit numéros qui leur restaient dus au moment de la suspension de ce recueil. Néanmoins, nous les invitons à prendre dès à présent un nouvel abonnement, qui datera du 1er septembre 1850. C'est un témoignage de sympathie qu'il est permis d'attendre des anciens amis de la REVUE SOCIALE. En agissant ainsi, ils nous faciliteront les moyens de tenir l'engagement que nous prenons avec eux.

L'envoi à nos abonnés de province du numéro de Janvier, qui avait paru exactement le 1er de ce mois, a été retardée par une difficulté survenue avec l'administration des postes. A l'avenir ils recevront régulièrement le 1er de chaque mois.

PAR LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE DE PARIS.
PARIS. — IMPRIMERIE GERDÈS, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 10.

[redacted] MARS 1850. NUMÉRO 7.

REVUE SOCIALE

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR

JULES LEROUX, PAUL ROCHERY, LOUIS NÉTRÉ.

PARIS.	Cette Revue paraît le 1er de chaque mois.	DÉPARTEMENTS.
fr. c.	Bureau d'abonnement et de rédaction : RUE DES SAINTS-PÈRES, No 16, A PARIS.	fr. c.
Un an.............. 5 »	Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.	Un an.............. 6 »
Six mois........... 2 50	Envoyer un mandat sur la poste par lettre affranchie.	Six mois........... 3 »
Le numéro......... 50	Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.	Le numéro......... 60
	On s'abonne aussi à la librairie de G. Sandré, rue Percée-Saint-André-des-Arts, 11.	

ÉLECTIONS.

Les candidats désignés par le comité démocrate-socialiste sont les citoyens :

DE FLOTTE, *officier de marine ;*

VIDAL, *publiciste ;*

CARNOT, *ancien représentant.*

Le choix de ces noms prouve que le Comité a senti la nécessité de concilier les nuances diverses du parti républicain. Il est aujourd'hui du devoir de tous les démocrates de voter cette liste, dont le triomphe déconcertera les ennemis de la République. Le succès n'est pas douteux si les citoyens s'entendent pour surveiller le dépouillement des scrutins, où se commettent des erreurs plus ou moins volontaires.

REVUE POLITIQUE.

Depuis un mois l'Assemblée discute sa loi sur l'instruction publique. Quand nous disons l'Assemblée, c'est la gauche qu'il faut entendre, car la droite ne discute pas, elle vote, et cela lui suffit. Si nous voulions entrer dans les détails de cette loi, monument d'hypocrisie et de passions rétrogrades, nous lasserions la patience de nos lecteurs. Pour la caractériser, un mot suffit. Cette loi *sur* l'instruction publique est une loi *contre* l'instruction publique. Rien de plus étrange et de plus contradictoire que les arguments fournis par les membres de la commission pour défendre l'œuvre du gouvernement de M. Bonaparte. M. Thiers, M. Montalembert ont prétendu avoir organisé cette liberté d'enseignement promise par la Constitution. M. Thiers, surtout, a insisté sur ce caractère de liberté illimitée qui fait, selon lui, le fond et comme l'essence de la loi. Mais il a soutenu, en même temps, que cette loi était un instrument de protection et de salut pour la société en péril, une coalition de tous les *sentiments conservateurs* contre les utopies qui ébranlent en ce moment l'ordre social. Si la hardiesse des invectives, l'audace des provocations pouvaient suppléer l'absence d'idées et de bonne foi, M. Thiers aurait remporté dans cette occasion une belle victoire contre la raison et la vérité ; mais cet habile discoureur a vainement essayé de cacher, sous l'effronterie de ses attaques, la pauvreté de son argumentation. Quoi ! il y aurait une loi qui pourrait consacrer la liberté pour tous et qui serait cependant un moyen de comprimer l'expression de certaines idées, insolemment traitées d'utopies ! Quoi ! on organiserait la liberté illimitée en assurant le triomphe de certains préjugés, qu'on appelle conservateurs de l'ordre et de la société ! Il faut être bien maladroit ou bien insolent pour oser soutenir de pareils sophismes devant une assemblée française, devant une assemblée républicaine.

Il est vrai que la nouvelle loi sur l'instruction publique détruit les limites qui avaient été imposées, sous le régime monarchique, au droit à l'enseignement. Il est vrai que, pour ouvrir une école, il ne sera plus besoin d'une autorisation du gouvernement : un brevet de capacité suffira. Il est vrai que, pour arriver aux grades universitaires, il ne sera plus nécessaire d'avoir fait une portion de ses études dans certains établissements privilégiés. Mais détruire ces entraves, est-ce réellement assurer la liberté d'enseignement ? Ces obstacles élevés par la monarchie, l'avaient été surtout contre le clergé. C'était pour constituer un enseignement laïque plus conforme, malgré tous ses vices, aux mœurs des sociétés modernes, que l'éducation donnée par les prêtres catholiques ; c'était pour arracher la jeunesse aux leçons rétrogrades et anti-sociales de l'Eglise, que la monarchie avait élevé des barrières protectrices de l'Université. Les renverser, et la loi nouvelle ne fait pas autre chose, c'est donc rendre au clergé, et au clergé seul, la liberté que la bourgeoisie avait cru nécessaire de lui refuser à une époque où la peur du Socialisme ne lui avait pas encore fait perdre la raison. Mais rendre au clergé la liberté entière du droit à l'enseignement, c'est lui livrer complètement l'éducation de la jeunesse française. Le clergé est déjà un corps enseignant puissant par ses richesses, par sa discipline, par son unité. Il enseigne dans la chaire, au confessionnal, au catéchisme : il enseigne par toutes les pratiques du culte catholique qui se mêle aux actes principaux de la vie de l'homme, la naissance, le mariage, la mort. En mettant donc les prêtres, forts, chacun individuellement, de l'appui de toute la caste, sur le pied d'égalité avec les laïques qui voudront se livrer à l'éducation, on organise une liberté menteuse et dérisoire. En leur donnant, de plus, entrée dans l'université, on absorbe en leurs mains l'enseignement de l'Etat, prochainement confisqué au profit des doctrines romaines. Voilà le résultat inévitable de la loi de liberté conçue par MM. Thiers et Montalembert.

Ce droit d'enseigner reconnu à tout citoyen, pourvu qu'il fasse preuve de capacité, est d'ailleurs illusoire. Qui jugera de la capacité ? Précisément ceux qui ont intérêt à faire de cette loi, ce qu'elle est réellement, un instrument de compression et d'abêtissement pour le Peuple. Qui jugera des mérites des aspirants aux grades universitaires ? Les mêmes que nous venons de désigner.

Oui, vraiment, cette loi est une loi de liberté : liberté donnée aux prêtres, aux ecclectiques, aux privilégiés, aux royalistes, d'obscurcir les âmes, d'oblitérer les facultés des enfants de la France ; liberté surtout à tous les partisans du vieux monde d'étouffer à sa naissance le monde nouveau.

Depuis que notre première et glorieuse Révolution a proclamé ce symbole adorable : LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ, il s'est fait dans ce Peuple, que la bourgeoisie du moyen-âge désignait sous le nom

de *manants*, un grand mouvement vers la lumière, vers la vie. Pendant les soixante années de réaction qui se sont écoulées depuis le 9 thermidor 1793 jusqu'au 24 février 1848, pendant cette longue période que la bourgeoisie a vainement employée à la consolidation de son empire, ce Peuple a fait silencieusement son éducation. Lorsque la révolution de Février l'a élevé à l'égalité politique, il a compris que son heure était venue et que le monde attendait de lui sa régénération. Ce Peuple, alors, a cherché l'idée, la science nouvelle, qui rendrait la vie aux sociétés stériles et caduques du passé. Cette idée, cette science, il l'a trouvée, ses penseurs la lui ont révélée, et il l'a appelée Socialisme; et il a salué le Socialisme comme le Sauveur, comme le Rédempteur, venu, enfin, pour briser ses chaînes. Sous ce mot, le Peuple désigne sa religion à lui, sa science à lui, son économie politique à lui, son gouvernement à lui. Ce qu'il veut donc qu'on lui enseigne, ce qu'il a besoin d'apprendre, c'est ce Socialisme qui contient la guérison de ses misères, qui doit l'arracher à l'ignorance, au vice, à la barbarie, qui doit réaliser enfin la formule qu'il lit chaque jour d'un œil d'espérance et de foi sur nos monuments publics.

Il est aisé de juger maintenant si cette loi, fondée sur toutes les *idées conservatrices* de *l'ordre social*, si cette loi dirigée contre le Socialisme est une loi de liberté, de liberté illimitée pour tous, ou une loi de réaction et de tyrannie qui refuse la lumière véritable à ceux qui la demandent, à ceux qui l'attendent depuis six mille ans.

Mais il est trop tard pour *extirper* le Socialisme : il est trop tard après deux révolutions, pour ramener le peuple aux vieux préjugés catholiques, il est trop tard pour livrer aux jésuites, dont l'Église, de l'aveu même de l'évêque de Langres, est solidaire, les citoyens libres, égaux et frères de la République française. L'esprit humain est affranchi désormais de la vieille loi religieuse, comme de la vieille loi économique. M. Thiers, M. Montalembert, leurs évêques et leurs jésuites, mâles et femelles, ne le remettront pas sous le joug, n'empêcheront pas le Socialisme de faire son œuvre de régénération et d'affranchissement. Loin d'arrêter les progrès de l'idée, loin d'entraver la révolution, cette loi, destinée à les combattre, leur viendra en aide. En donnant au clergé une influence avouée dans la direction de la société française, on lui ôte ce qui fait la moitié de ses forces; le mystère, on l'oblige à quitter les voies tortueuses de l'intrigue, les manœuvres ténébreuses de la sacristie, pour agir au grand jour et sans ambages. Cette intervention ouverte du clergé dans la querelle du vieux monde et de la nouvelle société ne permettra plus à certains socialistes aveugles de séparer sa cause de celle des royalistes, des capitalistes, des privilégiés de toute nature. On comprendra enfin que le Catholicisme est l'ennemi naturel, l'ennemi nécessaire du Socialisme. On comprendra que la question sociale n'est ni exclusivement politique, ni exclusivement économique, mais qu'elle embrasse toute la science, toute la vie humaine, religion, politique, économie politique, etc.,

Pendant que l'Assemblée fait son œuvre, le pouvoir exécutif poursuit la sienne. La campagne contre les arbres de Liberté et les émeutes de police préparées à cette occasion, n'ayant pas eu le moindre succès, on s'est rejeté sur la province, et les trois quarts de la France viennent d'être mis sous la main de quatre généraux qui pourront, quand ils le jugeront convenable, y faire régner l'ordre de l'état de siége. La République de M. Bonaparte, de M. Thiers et de M. Montalambert, nous a fait des douceurs auxquelles la monarchie elle-même ne nous avait pas accoutumés. Cent mille hommes gardent Paris; quarante mille veillent sur Lyon. Six départements soumis depuis plus de six mois à l'état de siége, sont sillonnés en tous sens par les soldats de M. Gémeau. Les six cents millions du budget de la guerre suffisent à peine à conserver la paix. C'est ce que nos hommes d'État appellent le maintien de l'*ordre*. Ordre vraiment singulier que celui où on est obligé d'armer la moitié de la nation pour contenir l'autre. Pourvu que l'amour des Français pour la République *honnête et modérée* aille toujours croissant, il faudra lever un million de recrues et garder, non seulement les villes, mais les bourgs, les villages, les hameaux et jusqu'aux chaumières, dans les brandes du Berry. Encore serait-il à craindre que ces nouveaux soldats ne fussent pas longtemps bons pour cette besogne. Il vient un moment où la discipline ne suffit pas pour étouffer l'humanité. En 1790, le roi et les nobles comptaient aussi sur l'armée, et l'armée leur échappa : « M. de Bouillé, dit M. Michelet (1), nous » apprend dans ses Mémoires, qu'il ne négligeait rien pour mettre » en opposition le soldat et le peuple, pour inspirer au militaire la » haine et le mépris des bourgeois..... Vaine espérance! Pouvait-on » croire que le soldat fermerait longtemps les yeux, qu'il verrait » sans émotion cet enivrant spectacle de la Fraternité de la France, » qu'au moment où la patrie était retrouvée, seul, [redacted] » à rester hors de la patrie, que la caserne, le camp, seraient comme » une île, séparée du reste du monde? Il est alarmant, sans doute » de voir l'armée qui délibère, qui distingue, choisit dans l'obéissance. Ici, pourtant, comment pouvait-il en être autrement! Si » le soldat obéissait aveuglément à l'autorité, il désobéissait à l'autorité suprême d'où procèdent toutes les autres; docile à ses » officiers, il se trouvait infailliblement rebelle au chef de ses chefs, » à la Loi; s'abstenir, ne pas agir, il ne le pouvait; la contre-révolution ne l'entendait pas ainsi, elle lui commandait de tirer sur la » Révolution, sur la France, sur le Peuple, sur son père, sur son » frère, qui lui tendaient les bras.......

» A ce moment, le soldat redevient Peuple, se mêle au Peuple, » fraternise avec le Peuple., »

Hélas! ces leçons de l'histoire profitent-elles à ceux que poursuit le fantôme de la peur! Une main irrésistible les pousse dans la voie qui conduit aux abîmes. La route est semée de débris : ils les voient, ils savent que leurs devanciers ont péri sur le même chemin, et pourtant ils ne s'arrêtent point, ils se pressent au contraire, espérant toujours être plus habiles, plus forts ou plus heureux.

Cependant, il faut l'avouer, pour les gens les plus clairvoyants du *grand parti de l'ordre*, les armées de la France ne suffisent point contre la France. Ceux là n'auront point de félicité sans trouble, avant que les Russes, les Prussiens et les Autrichiens soient venus mettre les Socialistes à la raison. Un journal rédigé par les agents de Radetski et de Paskéwitch annonce tous les matins le départ et l'arrivée de la grande armée Austro-Prusso-Russe qui doit rétablir en France la *vraie* liberté que M. Odilon-Barrot a inaugurée à Rome.— Ce journal prend ses désirs, ses espérances pour des faits accomplis.

Il est très vrai que les trois puissances absolutistes qui pèsent aujourd'hui sur le nord et l'est de l'Europe doivent éprouver un déplaisir mortel en voyant la France en République, et s'il ne dépendait que du czar et de ses *grands* et *bons amis* le roi de Prusse et l'empereur d'Autriche, certes Haynau, Paskéwitch et Wrangel seraient déjà à Paris; mais la situation du monde n'est plus telle que ces potentats puissent encore lancer sur nous, comme en 1792, les populations de leurs empires. La révolution n'est pas seulement en France; elle palpite en Allemagne, elle sommeille en Italie; la Hongrie, la Valachie, la Moldavie, la Croatie, la Servie rêvent encore de nationalité et d'indépendance; le fléau a pénétré jusque dans la Russie elle-même, où les livres socialistes français se vendent mieux que dans notre pays. Chaque souverain a donc affaire chez soi. Ils voudraient bien tous aller étouffer cette France révolutionnaire qui, dans un demi siècle, a donné aux peuples l'exemple de tant de rois chassés, de tant de dynasties abattues. Ils voudraient bien se retrouver au lendemain de Waterloo; mais au moment de rassembler leurs soldats, pour les conduire aux rives de la Seine, ils sentent chanceler leurs trônes, et près d'eux, au-dessous d'eux, contre eux s'agiter cet esprit de la France qu'il faut vaincre chez leurs sujets avant de l'atteindre dans son inviolable foyer. Voilà ce qui préservera la France mieux que ne le pourraient faire ses armées conduites par des généraux incapables de défendre cette grande cause révolutionnaire dont elle est le symbole. Le synchronisme de la Révolution qui tient sur toute la surface de l'Europe les aristocraties en haleine fournira assez de besogne aux contre-révolutionnaires, sans qu'ils viennent sans donner jusque chez nous.

D'ailleurs la Russie travaille actuellement, avec la persévérance et l'habileté connues de sa politique, à se procurer les moyens d'envahir l'empire turc. Elle s'efforce de s'emparer de la Grèce, pour partager avec l'Angleterre et la France l'empire de la Méditerranée. Mais l'Angleterre n'est pas disposée à souffrir cette augmentation de puissance qui donnerait bientôt une marine et des matelots à la Russie, et le czar sera tenu en échec de ce côté là. Les armées de l'autocrate sont loin d'ailleurs d'être aussi formidables que les amis des Cosaques se plaisent à le dire. Les troupes qui ont fait la guerre en Hongrie sont revenues dans un état déplorable, sans chaussures, sans vêtements, les soldats épuisés par les fièvres, les officiers honteux de leurs exploits et convertis à la cause hongroise. Quant à l'Autriche, l'emprunt qu'elle vient de négocier ne suffira pas à rétablir ses finances, grandement endommagées par les guerres de Hongrie et d'Italie. Enfin, la démocratie allemande nous répond du roi de Prusse.

Ce coup-d'œil jeté sur la situation de l'Europe doit rassurer ceux qu'aurait un instant inquiétés les fanfaronnades des journaux cosaques. Après tout, si les contre-révolutionnaires de tous les pays osent attaquer la France, qu'ils viennent! Pendant que la Convention opposait à l'Europe quatorze armées, elle portait les derniers et les plus terribles coups à l'aristocratie féodale, et rendait ces immortels décrets qui contenaient en germe l'organisation d'un monde nouveau.

---

(1) *Histoire de la Révolution française*, t. II, p. 83.

LETTRES

SUR LE FOURIÉRISME.

SECONDE PARTIE (1).

Ire LETTRE.

RÉTIF-LA-BRETONNE.

[**A Edmond Tissier.**]

I.

Grâce à vous, mon cher Tissier, je puis terminer ma critique de Fourier et de son système. Les sectaires du *Révélateur des destinées*, bien que confondus déjà, me reprochent ironiquement de laisser indéfiniment suspendue sur leur tête l'épée de Damoclès (2) : grâce à vous, je puis leur dire : « Vous n'attendrez pas désormais ma conclusion longtemps : *Non est mora longa.* »

Je viens de recevoir, ami, le cadeau que vous m'avez adressé, les confessions de celui qui s'appelait, de son nom de baptême, Edmond, ainsi que vous, mais qui s'appelait aussi Nicolas, prénom sous lequel il a prétendu s'immortaliser, comme Rousseau sous ceux de Jean-Jacques. Le *Monsieur Nicolas* et sa *Philosophie* me sont arrivés dans l'état de parfaite conservation où vous les avez trouvés un des jours de la semaine dernière sur les quais en *bouquinant* ; et je viens de les parcourir, après avoir, au préalable, pris la peine, que vous n'aviez pas voulu prendre, de couper les volumes.

A ce propos, permettez-moi une remarque. Comment vous, si amoureux de savoir, vous poëte et, à ce que je crois, romancier (un ami m'a révélé votre secret à cet égard), comment n'avez-vous pas au moins *fureté* dans ces vingt volumes d'un écrivain si étrange, d'un auteur si original, et d'un moraliste si étonnant ! Rétif était, comme vous et comme moi, ouvrier imprimeur, et rien qu'à ce titre les égarements de sa vie douloureuse auraient dû piquer votre curiosité. Nous aimons à savoir ce qu'ont souffert ceux qui ont eu la même profession que nous, qui ont passé par la même route et gravi le même sentier J'en suis sûr, vous avez jeté les yeux sur ces œuvres d'un génie en délire ; mais elles ont provoqué en vous le dégoût, et votre âme pudique s'en est aussitôt détournée.

Vous aviez lu, dans mes précédentes Lettres sur Fourier, que je l'accusais très-positivement d'avoir pris, sans en rien dire, sa physique et sa cosmogonie dans Rétif, comme d'avoir pris sa morale dans le même Rétif et dans Diderot (3), comme d'avoir pris dans Diderot et dans Saint-Simon l'idée générale de l'Attraction loi universelle. Vous avez donc pensé que ces livres de Rétif pourraient m'être utiles pour l'avancement de la vérité ; et vous me les envoyez, mais *sans les lire*. Ah ! vous avez bien fait de ne pas lire ! Votre poésie se serait salie à ce douloureux contact avec l'enfant perdu du Dix-Huitième siècle, le héros et le martyr de la mobilité amoureuse, le praticien de l'Otaïtisme transcendental ; et le maître de Fourier.

Je pense à vos beaux enfants, à votre vie si pure, à votre pauvreté si noble, à votre ménage si heureux ; et je m'écrie, faisant un retour sur l'ouvrier du Dix-Huitième Siècle qui suça par tous les pores la philosophie du doute et qui écrivit avec son sang le *Paysan perverti* : « Ah ! pauvre infortuné Rétif ! »

(1) La Première Partie de cet ouvrage, composée de huit Lettres, a paru dans cette Revue, en 1846 et 1847. La lettre que nous donnons aujourd'hui devait paraître lorsque la publication de notre recueil fut interrompue.

(2) *Démocratie pacifique.*

(3) PREMIÈRE LETTRE : « La nature humaine tend à l'unité dans l'amour, et » Fourier s'est imaginé le contraire. Dépourvu de science et de sentiment, » Fourier, *nourri de la lecture de Rétif-la-Bretonne*, son devancier et pres- » que son émule, a cru naïvement avoir fait une grande découverte en ima- » ginant une nouvelle *Pornographie*, pour employer le mot grec (car le grec » *dans les mots brave l'honnêteté*) que Rétif avait donné à son plan *d'amour* » *phalanstérien.* » — QUATRIÈME LETTRE : « Fourier avait fait des idées de » Saint-Simon l'abus le plus déplorable ; il les avait mêlées, comme je le » montrerai plus tard, avec le *Supplément au Voyage de Bougainville*, de » Diderot, et *avec la science de Rétif-la-Bretonne* ; et cela était devenu son » système. »

Oui, en pensant à vous, j'ai pour Rétif et sa vie de don Juan le même sentiment de pitié commisérative qu'avait Hamlet tenant dans ses mains le crâne du fou Yorik : *Alas ! poor Yorik !*

Dans ce parallèle que je fais entre vous et Rétif, tous deux ouvriers imprimeurs et poëtes, il y a deux siècles, deux époques, deux phases bien diverses de la situation de l'esprit humain et du travail intellectuel dans les masses populaires. Horace dit que l'Humanité, cette fille de l'ingénieux Dédale, est destinée à marcher toujours en avant par la route du bien comme par celle du mal, *per fas et nefas*. Rétif est certainement un de ceux qui auront fait avancer l'Humanité : mais comment ? Rétif, c'est le Peuple se mettant en ligne avec la Bourgeoisie et la Noblesse, non pour leur présenter une idéalité nouvelle qui les sauve, mais pour les précipiter de plus en plus, en imitant et en surpassant l'impiété et le délire frénétique des races nobles. Qu'est-ce, je le demande, que l'orgie de la haute société sous Louis XV auprès de l'orgie de Rétif ? Rétif laisse loin derrière lui tous les Richelieu, parce qu'il est eux en substance, plus l'idée et le système.

Quand la dissolution a soufflé sur la société, quand l'esprit humain doit se renouveler, quand les vieilles croyances doivent mourir, il vient un *dernier homme* qui résume et incarne en lui ce besoin de dissolution. Ce dernier homme, au Dix-Huitième Siècle, ce fut Rétif. Ce ne fut pas Voltaire, ce ne fut pas Diderot ; ce fut Rétif. Il fut l'expression la plus caractérisée de ce besoin de mourir, c'est-à-dire de renoncer à toutes les vieilles croyances, et par conséquent de ce besoin de renaître à la vie, à une vie nouvelle, qui agita toutes les existences et se manifesta dans toutes les personnalités énergiques du Dix-Huitième Siècle. Mais, faute d'un idéal nouveau, il ne sut aller qu'où allait son siècle. A lui donc viennent aboutir les rois, les princes et leurs courtisans ; le Régent, ses filles, et ses ministres ; Louis XV et ses maîtresses, jusqu'au parc aux cerfs ; Frédéric II, ses mignons et son académie ; et la grande prostituée Catherine de Russie, avec ses sauvages amants, condamnés par elle à tuer ou à être tués, suivant son caprice et ses instincts. Oui, aux yeux du philosophe qui examine à fond le spectacle du monde, Rétif, le pauvre Rétif, l'Irus de ce siècle, est le roi de ce siècle ; car il en est l'extrême limite et la perfection, *finis et terminus ultimus*.

Est-ce qu'on s'imaginerait, par hasard, que la dépravation des cours au Dix-Huitième Siècle, la pourriture de la Noblesse, du Clergé et de la haute Bourgeoisie, descendant jusqu'au sein du Peuple, étaient indépendantes de l'abandon que tous les esprits faisaient alors de la religion du Moyen-Age ? Personne assurément ne croit cela ; tout le monde croit, au contraire, que si les grands et les riches se ruaient avec tant de rage vers ce qui leur présentait l'apparence du bonheur et de la volupté, c'est que leur intelligence, détachée de toutes les anciennes doctrines qui n'étaient plus pour eux que folie, cherchait un nouveau ciel. Donc celui qui s'est élancé avec le plus d'audace, fût-ce même à la suite de tous les autres, vers ce nouveau ciel, celui qui s'est complu dans les idées les plus singulières, et qui a essayé de se faire un système général embrassant l'homme et la nature, en même temps qu'il pratiquait avec cynisme les mœurs de son époque, n'est pas seulement un peintre, un écrivain, un romancier, mais une personnalité aussi complète que ce siècle pouvait en produire, plus complète que ceux qui n'avaient que la théorie sans la pratique, ou la pratique sans la théorie ; et c'est ainsi que Rétif, le sale et ignoble Rétif, couvert de toutes les infamies qu'il révèle dans ses confessions, répond cependant à toutes les gloires de son époque, et les surpasse, ne fût-ce qu'à titre de *monument*.

Vous possédez la vérité nouvelle, ami, vous qui ne cherchez ni la vérité ni le bonheur dans ces routes ténébreuses. Je vois dans la vie de Rétif la fin d'un jour d'orage, la nuit, la grande nuit au milieu des éclairs et des foudres ; dans votre vie, l'aurore d'un jour nouveau.

O siècle que nous cherchons, que nous entrevoyons, tu n'es pas une chimère, puisque l'ouvrier aujourd'hui, quand la poésie échauffe son cœur, quand la philosophie le guide et l'éclaire, au lieu d'imiter Rétif, et de renverser les lois de la nature en prétendant les découvrir, ne dit anathème à la société vicieuse qui subsiste encore, et à ses lois barbares et impies, qu'en lui présentant le type de toutes les vertus sociales.

II.

Mais, avec tous les documents dont vous m'enrichissez, me voilà, mon cher ami, dans un grand embarras devant mes lecteurs. Il faut bien que je les avertisse que ma réfutation de Fourier va prendre infiniment plus d'étendue que je ne supposais d'abord. Déjà, je me suis vu forcé de leur parler avec quelque détail de Saint-Simon et de Diderot ; maintenant je me vois obligé de leur faire connaître

Rétif, ce qui n'est pas une petite affaire. Est-ce ma faute à moi? Non, c'est la faute de Fourier. Pourquoi ce singulier homme n'a-t-il pas naïvement exposé les sources où il a puisé sa morale et sa physique? Voici bien des années que dure, grâce à ses réticences, ou plutôt à son silence obstiné, cette mystification d'un système sans clef, parce qu'il a plu à l'auteur de ne jamais citer un seul de ses devanciers et de tirer, pour ainsi dire, l'échelle après lui. Les livres de Rétif sont tombés dans l'oubli presque en naissant. Ces livres étaient aussi mal faits que mal imprimés, pleins de redites, semés à dessein d'extravagances. L'auteur s'y sauve à chaque instant du reproche qu'on pourrait lui faire de ne pas parler sérieusement le langage de la science, en répondant qu'il ne fait pas de la science, qu'il imite Cyrano ou Rabelais, et du reproche contraire de ne pas faire de l'art véritable, en disant qu'il fait de la science. Qu'est-il donc arrivé? Il n'a pas été lu, méprisé à la fois des savants et du public. Fourier s'en repaît et s'en empare; mais voyez sa ruse! non-seulement il ne cite jamais celui dont il fait sa proie, mais, imitant sa manière, il a l'air de se jouer dans une région moyenne entre le fantastique et le sérieux. Tantôt il parle avec l'aplomb d'un géomètre; tantôt, au contraire, il laisse entendre qu'il pourrait bien se rire de son lecteur. Puis il a soin de rejeter dans des notes tout ce qui se rapporte, dans son système, à la physique et à la cosmogonie. Or, dans des notes, on n'est pas forcé à une exposition méthodique. Donc, permis à Fourier, dans de simples notes, de parler *arome*, soleils, planètes et comètes, de décrire les changements qu'il prévoit pour notre globe, de dogmatiser sur la vie future, d'indiquer jusqu'au costume que prennent les âmes après la mort, de supputer le nombre de nos métempsycoses, etc., etc., sans établir aucunes prémisses, sans poser aucune base. Il se donne ainsi l'air d'un géant intellectuel qui a *toute une science en réserve*, mais qui ne la montre pas par pure coquetterie, comme la Galatée de Virgile, qui se cache pour mieux être remarquée,

Et fugit ad salices, et se cupit ante videri,

ou parce que, se fit-il visible, le monde n'aurait pas assez de génie pour le comprendre. Comment tant d'hommes qui devraient être un peu savants, étant sortis de la célèbre École Polytechnique, ont-ils été dupes de ce manége!

Si donc je prenais sèchement la physique et la cosmogonie de Fourier, son *fluide aromal*, par exemple, et ses *copulations de soleils et de planètes*, ou sa *couronne boréale* et les *nouveaux satellites* promis par lui à notre terre, *la queue des Solariens*, que sais-je? toutes ces merveilles que les Fouriéristes contemplent avec hébétude, sans comprendre comment elles sont nées dans la cervelle de leur maître (cette cervelle qui, comme vous le savez, *aurait fait éclater le crâne de Newton*); si, dis-je, je me bornais à prouver, par quelques citations empruntées à Rétif-la-Bretonne, que toutes ces merveilles avaient pris naissance dans la tête de *monsieur Nicolas* avant d'être transportées dans celle de Fourier, qu'arriverait-il? J'aurais, il est vrai, prouvé ma thèse, que Fourier est un plagiaire; mais mes lecteurs ne seraient guère satisfaits, je suppose, et, à coup sûr, peu avancés. Il ne s'agit pas, en effet, d'ôter à Fourier cette auréole de pur clinquant et de feux follets que ses sectaires lui ont faite; il s'agit d'utiliser, au profit de la science véritable, jusqu'à ce faux éclat que ses disciples ont donné à son nom.

Je ferai donc mieux; je prendrai les choses *ab ovo*; et, comme Rétif est l'*œuf* de Fourier, je raconterai Rétif, je dirai comment il s'est formé; je ne traiterai pas de folies toutes ses idées, pas plus que je n'ai traité de folies les aspirations de Fourier lui-même vers un nouveau système social. Le Dix-Huitième Siècle, y compris Rétif, est une prophétie! Tant pis pour Fourier et pour ceux qui le suivent dans son abîme, s'ils ont mal compris ou comprennent mal cette prophétie. Notre devoir à nous est de la bien comprendre. Nul doute qu'il y ait de la vérité à recueillir dans cette physique générale qu'inspirèrent à Rétif les travaux de tous les savants du temps où il vécut et qu'il a résumés à certains égards. Quand nous sommes en présence de Rétif, nous ne sommes pas seulement en présence de Rétif, mais aussi en présence de tous les esprits qui ont formé et fécondé le sien. Fourier peut n'avoir pris que la partie la moins raisonnable de ses conjectures, et avoir laissé la partie la plus solide et la plus sérieuse. Rétif, après tout, n'était-il qu'un esprit secondaire, était-ce un insensé, était-ce un génie? Nous verrons bien. Mais ce dont nous sommes sûr d'avance, c'est qu'il ne cachait pas ses sources comme Fourier, et qu'en lui nous avons au moins l'écho avoué du Dix-Huitième Siècle, une sorte de quintessence des conclusions dernières de ce siècle, et le résumé de sa synthèse, si synthèse il y a. Comme une digue placée vers l'embouchure d'un grand fleuve retiendrait tout ce que les eaux de ce fleuve pourraient charrier d'humus enlevé sur ses rives dans tout son parcours, ainsi, placé au point où le Dix-Huitième Siècle allait se perdre dans l'océan des âges, cet esprit, doué de réceptivité, sinon d'inspiration et de fécondité naturelle, a retenu la substance et, si l'on veut, les scories des grands esprits antérieurs qui se précipitaient depuis sa naissance; en sorte qu'en considérant ce qu'il en a fait, nous pouvons dire : Voilà, à quelques égards, le résultat final du dernier siècle, voilà ce que ce fleuve impétueux a roulé dans son sein.

En retour de votre présent, cher ami, je vous raconterai donc la vie d'*Edme-Nicolas*, et je vous exposerai son *système physique et moral*. Je vous assure que, cela fait, nous n'aurons pas de peine à nous rendre un compte bien complet de Fourier. Ses disciples déclarent qu'il en est de leur maître comme du Nil, qu'on ne sait où il a puisé sa physique transcendentale. Nous aurons, en ce cas, découvert les sources du Nil!

J'avais parcouru, dans ma jeunesse, les trois volumes de Rétif sur la physique, intitulés : *Philosophie de M. Nicolas*, et j'en avais gardé un assez fidèle souvenir pour être certain de ne pas me tromper en affirmant que Fourier avait puisé là sa cosmogonie. Quand je commençai à réfuter Fourier, un de mes amis m'envoya de Guéret la *Pornographie* et la *Gynocratie*. Enfin, vous complétez à peu près ce qui m'est nécessaire pour mon but, en me donnant le *Monsieur Nicolas, ou le Cœur humain dévoilé*.

Quant à ce dernier ouvrage, je n'ai pas dû faire comme vous, ami, repousser loin de moi l'aveu des erreurs de cet infortuné qui fut un des premiers et, il faut bien le reconnaître, un des plus vaillants combattants de la Grande Armée du Peuple où nous servons aujourd'hui. J'ai déjà, comme je vous l'ai dit, parcouru cette confession, et je la relirai pour vous et pour le public. Je ressemble en ce moment à ces médecins qui cherchent les lois de l'hygiène et les règles de la santé dans le tableau des maladies, la leçon de l'ordre dans le spectacle du désordre de nos fonctions.

III.

En relisant, je ne sais si j'ai eu raison de nommer le livre que Rétif a composé sur sa vie une *confession*. Est-ce bien en effet le nom qu'il faut lui donner? Rétif se confesse-t-il? et son histoire n'est-elle pas plutôt un audacieux *système?* N'est-ce pas comme une exposition anticipée du *système de Fourier*, j'entends du système *moral* que Fourier a puisé dans Diderot et dans Rétif?

Cet ouvrage, il faut le dire, est une production hybride: c'est à la fois une *confession* et un *système;* mais la confession prouve la fausseté du système.

Rétif l'écrivit, à moitié fasciné par une immoralité *systématique*, à demi troublé par le remords. Ecoutez le début :

« J'entreprends de vous donner en entier *la vie d'un de vos semblables*, sans rien déguiser ni de ses pensées, ni de ses actions. » Or cet homme, dont je vais anatomiser le moral, ne pouvait être » que moi. Ce n'est pas ma vie que je fais, *c'est l'histoire d'un* » *homme*. Il existe deux modèles de mon entreprise: les *Confessions* » de l'évêque d'Hippone, et celles du citoyen de Genève. J'ai beau» coup du caractère d'Augustin, je ressemble moins à Jean-Jacques » Rousseau. Je n'imiterai ni l'un ni l'autre. J'ai des preuves que » Jean-Jacques Rousseau a fait un roman; et pour Augustin, ses » *Confessions* ne sont véritablement qu'un apologue. L'exactitude et » la sincérité sont absolument nécessaires dans mon plan, puisque » je dois *anatomiser le cœur humain* sur mon sens intime, et sonder » les profondeurs du MOI. *Ce ne sont même pas mes* CONFESSIONS *que je* » *fais: ce sont les* RESSORTS DU CŒUR HUMAIN *que je dévoile*. Disparaisse Nicolas-Edme, et que l'*Homme seul demeure!...* Mais il n'en » est pas moins vrai que c'est Nicolas-Edmé qui s'immole, et qui, » au lieu de son corps malade, lègue aux moralistes *son âme viciée*, » pour qu'ils la dissèquent utilement aux yeux de leur siècle et des » âges futurs. Je serai vrai, lors même que la vérité m'exposera » au mépris. C'est ici le cas de tout braver, ou de se cacher: le » parti mitoyen serait une infamie (1). »

Qui ne voit, dans ces paroles, la vérité de ce que je viens de dire? Rétif prétend évidemment que *tous les hommes lui ressemblent*, et qu'il va *révéler l'homme véritable*. Il n'écrit pas sa vie, il écrit l'*histoire d'un homme*, c'est-à-dire l'histoire de l'homme. « Ce ne sont pas, » dit-il, mes confessions que j'écris, ce sont *les ressorts du cœur* » *humain* que je dévoile. » Un peu plus loin, il s'écrie : « Je vous » donne ici un livre d'*histoire naturelle*, qui me met au-dessus de » Buffon; un livre de *philosophie*, qui me met à côté de Rousseau, » de Voltaire, de Montesquieu: je vous raconterai *la vie d'un* » *homme naturel* (2)! » Or, comme il raconte la vie d'un homme qui se livre à tous les désordres de la mobilité amoureuse, il s'ensuit que tel est l'*homme véritable*, que tel est l'*homme naturel*, et que dans

(1) Introduction, p. 3 et suiv.
(2) *Ibid.*, p. 8.



la volupté cherchée à cette source se trouvent les vrais *ressorts du cœur humain*.

Sous ce rapport, n'ai-je pas raison de voir dans *Monsieur Nicolas*, non pas une confession, mais, comme je viens de le dire, une sorte d'exposition anticipée du système moral de Fourier; car ce sont bien certainement ces mêmes *ressorts du cœur humain* que Fourier a prétendu employer et utiliser.

Mais pourquoi Rétif parle-t-il dans cette page même de son *âme viciée!*.... Ah! voilà un mot qui trahit ses remords. Pourquoi en 1796, au moment de livrer au public les huit premières parties de ce qu'il appelle *le cœur humain dévoilé*, termine-t-il un Avant-Propos où il essaye encore de prendre le rôle fier d'un homme qui vient révéler la *vraie morale* et la *vraie nature humaine*, en poussant ce triste et lamentable cri:

« Depuis que je suis pressé de publier le *Cœur humain dévoilé*, » ceux qui m'y engagent me répètent: « Vous jouirez du moins de » votre gloire, de votre travail. » J'avoue que cette manière de s'ex- » primer sur un ouvrage du genre de celui-ci me paraît inconve- » nable. Quoi! je jouirai de ma gloire en me disséquant moi-même, » en me montrant à nu devant mes concitoyens, en leur dévoilant » *mes vices, mes défauts, et à peine quelques lueurs de vertu?* Les gens » qui me parlent de gloire sont inconcevables! Mon motif, à la » vérité, est l'utilité publique; mais qui le sentira d'abord, hors moi? » Du reste, et cette excuse ôtée, je n'ai que de la honte à espérer. » On va voir les brigands et les oiseaux de proie de la littérature » tomber sur moi. Ils l'auront belle, pour me déchirer! Je n'aurai pas » un mot à répondre, puisque j'ose publier de mon vivant ce qu'on » doit remettre à laisser paraître après sa mort. Ils me calomnie- » ront, quoique, pour triompher, ils n'en eussent pas besoin; mais » c'est un plaisir qu'ils ne se refuseront pas. Je vois tout cela, et » cependant je vais paraître. C'est qu'un autre malheur plus urgent » me talonne! Ah! pourquoi désire-t-on vieillir, si le soir de la vie » doit être obscurci par tant de maux! C'est ici qu'un de mes en- » nemis aura bien raison de dire ce qu'il a si mal à propos avancé » en parlant de ma *Physique* (1), dont la publication est la seule » chose qui me console dans mes peines actuelles: *Il faut être dé- » sespéré pour mettre au jour un pareil ouvrage*. Oui, le désespoir et » une douleur insupportable me font publier les huit premières » parties de mon anatomie morale. Oui, le malheur seul me fait » chercher à me procurer les moyens d'achever cet ouvrage, dont » on ne sentira parfaitement l'utilité qu'après ma mort et l'extinc- » tion des passions vivaces que j'aurai trop vivement heurtées. » Adieu, mes Lecteurs. Quelques-uns d'entre vous me rendront jus- » tice. J'ai fait lire mes huit parties imprimées à deux hommes d'un » caractère opposé, un phlegmatique, et un très ardent. Le premier » a trouvé l'ouvrage intéressant, et ne m'a pas découragé. Le second » a été transporté, entraîné par la vérité: il passait les nuits, il san- » glotait, il pleurait; ses éloges étaient outrés, mais consolants. » Vous allez en juger, Lecteurs. *Je vous livre mon moral*, pour sub- » sister quelques jours de plus, *comme l'Anglais condamné vend son » corps*. OMNIA JUBET PAUPERTAS ET FACERE ET PATI (2). »

L'Anglais condamné vend son corps; Rétif, condamné par la pauvreté, livre son moral, pour subsister quelques jours de plus. S'il avait la vérité, et s'il avait conscience de l'avoir, pourquoi gémirait-il ainsi?

Le voilà, me direz-vous, qui va tomber sous les morsures envenimées de ceux qu'il appelle les brigands et les oiseaux de proie de la littérature. La colombe ne gémit-elle pas sous les serres du vautour? Les martyrs et les plus grands saints n'ont-ils pas fait entendre des plaintes, et manifesté même leur *désespoir*, sur le sommet de leur Golgotha! Rétif peut avoir raison contre son siècle; cela l'empêche-t-il de sentir tout ce que ce siècle, au nom de sa morale fausse et hypocrite, va lui jeter d'outrage!...

Cela serait vrai, si Rétif ne convenait pas, au milieu de sa détresse morale, qu'il n'a rien pour le soutenir, qu'il ne va dévoiler que ses *vices, ses défauts, et à peine quelques lueurs de vertu!* Comme je l'ai dit, si le système dément la confession, la confession dément le système.

IV.

J'appelais tout-à-l'heure Rétif *le héros et le martyr de la mobilité amoureuse*. Je ne voudrais pour preuve de son *martyre* que ces pages douloureuses dont il fait précéder ses confessions; écoutons-le encore:

« Je suis né avec des *passions vives*: elles m'ont rendu *heureux et » malheureux*. Si l'on me considère sous le premier point de vue, il ne » fut jamais de monarque, de favori de la fortune, qui ait eu plus » de jouissances que moi. Si, au contraire, on fait attention à mes » privations, à mes peines, qui fut jamais plus à plaindre! Haï, mé- » prisé, persécuté, trahi, condamné par la pauvreté au travail le plus » rude et le plus continuel, abreuvé d'opprobres, mis au dessous de » ceux qui ne me valaient pas, *malheureux par les femmes sous tous » les rapports*, réduit longtemps à manquer du nécessaire, trem- » blant pour ma liberté, craignant pour ma vie, tenté par l'affreuse » idée du suicide, ne trouvant de la joie ou plutôt de la consolation » que dans la vue d'une destruction prochaine, voilà quel a été mon » sort: cet horrible tableau n'est pas exagéré (1). »

Et sa vie tout entière, en effet, prouve que cet horrible tableau n'est pas exagéré. Un peu plus loin, il dit:

« J'ai été emporté, brutal, furieux; d'un caractère impatient au » joug; dur, impérieux; *sacrifiant tout au penchant frénétique pour » les femmes;* me livrant, pour le satisfaire, à des excès punissables; » ne respectant ni la pudeur, ni la décence; m'exposant moi-même, » exposant des âmes encore pures aux suites affreuses du liberti- » nage; achevant de précipiter dans ce gouffre immonde de jeunes » filles qui ne s'en étaient encore qu'approchées (2). »

Il reconnaît donc, allez-vous me dire, ses excès et ses fautes; il se blâme lui-même, et condamne sa théorie de la mobilité. N'en croyez rien; il y persiste au moment même où il s'accuse:

« Je déclare aux puristes, à ces prétendus moraux qui font » consister toute la vertu dans l'abstinence de l'amour et des » femmes, que je les brave dans cette production. Obligé de dire la » vérité, et m'immolant moi-même pour être utile à mon siècle et » à la postérité, je n'ai fait que des tableaux fidèles. Je montre la » marche des passions, non dans la vraisemblance, si souvent » trompeuse, mais dans la réalité. Je sais bien quels sont les mo- » tifs des caffards et des libertins pour *clamer* contre ce que j'ai dit » de vrai dans mes différents ouvrages. L'hypocrisie fait que les uns » se récrient, à la manière des chattes, des tigresses, des panthères, » qui grondent et déchirent quand on leur donne du plaisir. Une » véritable antipathie contre l'amour et les femmes dirige les autres. » Ces vils antipodes ne peuvent supporter la nature; ils déclament » contre ses délicieux tableaux, qui n'ont aucun attrait pour » eux (3). »

Cet homme est insensé, direz-vous, il souffle le chaud et le froid. Si sa théorie est vraie, qu'il explique donc sa plainte amère! S'il a été *haï, méprisé, persécuté, trahi, malheureux par les femmes sous tous les rapports*, c'est apparemment que la mobilité amoureuse ne donne pas le bonheur; et s'il reconnaît qu'il y a des *excès punissables*, que le libertinage a des *suites affreuses*, que c'est un *gouffre immonde* où il a eu tort de se précipiter et de précipiter une foule de jeunes filles, en sacrifiant tout, comme il le dit, *à un penchant frénétique*, il doit convenir qu'il y a des lois de l'amour infiniment différentes de celles qu'il enseigne dans le tableau de sa vie.

Vous avez raison, Rétif est en contradiction évidente avec lui-même. Il a beau s'écrier: « Inconcevable labyrinthe du cœur hu- » main! O chaos, qui renfermes tous les contraires, qui te débrouil- » lera? Moi, dans moi-même (4). » Il ne débrouille rien, il ne fait qu'assembler tous les contraires. C'est ainsi qu'il met sa vie sur le même niveau à côté de la vie pure et vertueuse de son père, dont il avait fait précédemment le sujet d'un ouvrage: « Je me propose » aujourd'hui un plan beaucoup plus étendu que celui de *La Vie de » mon Père*. Là je voulais représenter un *vertueux paysan*, excellent » cultivateur, bon père de famille. Je n'en ai pu trouver de meil- » leur que mon père, et c'est mon père que j'ai peint. Ici je prétends » dévoiler les ressorts du cœur humain *dans un* SUJET ACTIF, *dont » les passions eurent, à tout âge, cette énergie qui ne permet jamais la » nullité* (5). » Il va sans dire qu'il ne pouvait trouver un *sujet actif* plus propre à ce dessein que lui-même: « Après avoir attentivement » considéré beaucoup de personnes, j'ai désespéré de les pénétrer » suffisamment pour rendre et leurs pensées et les motifs de leurs » actions. Je n'ai vu que moi-même, et moi seul, que je pusse ab- » solument, entièrement dévoiler; je n'ai trouvé que moi dont je » pusse, à chaque connaissance acquise, scruter, développer, com- » muniquer le *sentir*, c'est-à-dire *le plaisir avec la peine* procurés par » cette connaissance nouvelle; moi seul je pouvais exprimer, d'après » mon sentir, *comment elle* NULLIFIAIT *l'avantage par l'inconvé-*

(1) Les trois volumes intitulés *Philosophie de Monsieur Nicolas*, qu'il avait publiés séparément cette année même 1796.

(2) Avant-Propos, p. 4.

(1) Introduction, p. 1–6.

(2) Ibid. p. 6.

(3) Préface des huit premières parties, p. 1.

(4) Introduction, p. 8.

(5) Ibid., p. 25.



» *nient* (1). » .... Ah! nous avons là le mot de l'énigme que nous cherchons. Si Rétif assemble tous les contraires, s'il met le vice au même rang que la vertu, c'est qu'il n'y a pour lui ni vertu ni vice, il n'y a que du *sentir*; et le *sentir*, à propos de toute connaissance acquise, se compose de *plaisir* et de *peine*, qui se compensent exactement, et, comme il dit, se *nullifient*. C'est le fameux système des *compensations*, le système des grands seigneurs philosophes du commencement du dix-huitième siècle, de La Rochefoucauld et de milord Bolingbroke, le système chanté par Pope et après lui par Voltaire :

> Dieu m'a dit : Sois heureux, il m'en a dit assez...
> Le malheur est partout, mais le bonheur aussi...
> Le ciel, en nous formant, mélangea notre vie
> De désirs, de dégoûts, de raison, de folie,
> De moments de plaisir et de jours de tourments.
> De notre être imparfait voilà les éléments.
> Ils composent tout l'homme, ils forment son essence,
> Et Dieu nous pesa tous dans la même balance (2).

Aussi Rétif continue : « Je m'immole à votre instruction, mon » Lecteur; je vais payer de ma plume et de ma personne : heureux » si je suis dédommagé de cette exécution militaire sur mes imper- » fections par *les lumières qu'elle répandra sur la morale!* TOUJOURS » LES PLAISIRS SONT COMPENSÉS PAR DES PEINES, ET LES PEINES PAR » DES PLAISIRS. « Raconte-moi tes plaisirs, je te ferai l'histoire de tes » peines, » disait mon père. Il ajoutait : « Adorons la justice éternelle » de la Nature : si la vie était un bien absolument pur, la mort se- » rait une calamité sans mélange, et l'arbre ou l'animal le plus » stupide auraient un sort plus heureux que l'homme; ils vivent » tranquilles, et meurent sans le savoir. » C'est ainsi que par un » seul point de vue juste, on répond en un mot aux vaines clameurs » des hommes. La Nature est équitable envers ses enfants : elle ne » paraît se jouer de leur existence que parce qu'*il est absolument* » *indifférent d'exister individuellement ou de n'exister que de la vie* » *générale* (3). »

Voilà donc sur quoi est basé, de l'aveu même de Rétif, le *matérialisme de l'amour!*

Il est absolument *indifférent d'exister individuellement ou de n'exister que de la vie générale*. C'est ce que Rétif affirme, comme dernière analyse. Or, n'exister que de la vie générale, c'est ne pas exister; donc, suivant lui, notre existence, notre être équivaut à sa cessation, équivaut à la mort. Pourquoi? Parce que, dit-il, *la peine équivaut au plaisir*, le compense et le *nullifie*. Sur l'existence absorbée dans la vie générale vient s'ajouter un plaisir : la vie individuelle naît; mais aussitôt naît une peine. La peine détruit le plaisir; le résultat est zéro, ou l'*indifférence de vivre*.

Ce résultat final de l'Épicuréisme n'est pas gai! Combien j'ai eu raison de combattre autrefois (4) ce *système de compensations* qui fut la philosophie morale du Dix-Huitième Siècle et qui est encore aujourd'hui la philosophie morale des riches et des heureux de ce monde! Elle ne revêtait pas tout à fait cette apparence sépulcrale dans Bolingbroke, dans Pope, dans Voltaire, cette philosophie; mais Rétif n'a pas tort de la lui donner.

Toutes les abominations possibles naissent de cet affreux système, dont le dernier mot, comme on voit, est le néant et la mort. *Plaisir, peine*, et en résultat *zéro*, voilà ce que disent encore aujourd'hui les corrompus et les *viveurs* de notre temps, à l'exemple des grands seigneurs beaux-esprits du Dix-Huitième Siècle, et à l'exemple aussi de ce malheureux prolétaire Rétif, qui répétait les leçons des optimistes de la cour du Régent et de celle de Louis XV.

Le plaisir, la peine se compensent, soit; mais l'être, l'être en nous, le *moi*, le *nous*, ce qui vit, ce qui sent, ce qui perçoit le plaisir et la peine, qu'en faites-vous? Est-ce que, par hasard, ce qui existe est précisément ce qui n'existe pas? Est-ce qu'il n'y a de réel et d'existant que les modifications de ce qui existe? Le plaisir, la peine, sont des formes de notre être; mais notre être est autre que ses affections, ses modifications, ses formes. Quand je vous accorderais donc que le plaisir et la peine se compensent, s'ensuivrait-il qu'il n'y a ni bien ni mal, ni vice ni vertu? Je ne suis pas ma sensation, donc qu'importe le résultat de ma sensation? Si ce résultat est zéro, parce que la peine *nullifie* le plaisir, je ne suis pas zéro, moi qui ai précédé ma sensation et qui lui survis.

Cher ami, tout un siècle s'est perdu dans et par cette erreur; il fallait, pour y échapper, arriver à notre formule : *L'homme est sensation-sentiment-connaissance, indivisiblement unis et simultanément manifestés*. Avec cette formule, l'homme prend conscience de son être, de son être véritable; sa durée, ou plutôt son immortalité et son éternité lui apparaissent; il se distingue du *sentir*, de la *peine* et du *plaisir*, et par conséquent de la *mort*. A l'instant même, avec la vraie psychologie, revient la vraie morale. L'homme ne saurait croire que son semblable soit bien dans le vice, dans le mal, dans l'ignorance, dans l'erreur; les prétendues compensations qui résultent du vice même et de l'ignorance ne sont pas, quant à la vraie nature de ce semblable, à savoir la nature humaine, des compensations. Qu'importe que cet homme vicieux et dépravé ressemble à tel ou tel animal, et en ait les jouissances : cet homme a beau avoir les joies de l'animal, l'homme souffre en lui; le type de l'Humanité, altéré, déformé, défiguré en lui, souffre. Arrachez-le donc au vertige de l'erreur, sauvez-le de sa propre ivresse, ne le maintenez pas dans la misère, dans le vice, dans le crime, dans tout ce qui défigure en lui la nature humaine. Si vous le faites, vous mentez à votre propre nature, vous êtes, par le fait même, vicieux et criminel comme lui.

O mon ami, quand les hommes, en masse, comprendront-ils et pratiqueront-ils la divine doctrine qui nous éclaire!

V.

Vous vous apercevez, cher ami, et puisque ces lettres sont destinées au public, le lecteur s'aperçoit que *je discute avec Rétif*. Je le prends au grand sérieux. Il me serait impossible d'imiter la légèreté de ceux qui ne parlent de lui que pour se rire de sa pauvreté, plaisanter de ses mœurs dissolues, et le montrer enfoui sous sa charretée de livres. Pour achever de le bien connaître, je viens de me procurer une *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, par Palmézeaux (1). Cette Notice me plaît à cause du courage de l'auteur à louer et à défendre son ami. « Restif de la Bretonne, dit-il, a été persécuté avant, pen- » dant et depuis la Révolution; et voilà ce qui me rend Restif de la » Bretonne infiniment respectable. Je ne saurais trop le dire, je ne » saurais trop le répéter, un homme, *ne fût-il qu'un ciron, devient à* » *mes yeux un éléphant*, dès qu'il est injustement persécuté (2). » Il faut avouer qu'avec cette raison, Palmézeaux pouvait toujours se défendre d'avoir pris Rétif pour un grand homme, ne fût-il qu'un ciron. Pourquoi l'avait-on persécuté? Cela n'empêche pas que les éloges qu'il donne à Rétif ne paraissent très-sincères : « C'était, dit- » il, un homme d'un génie brut, mais c'était un homme de génie; » c'était un diamant mal taillé, mais c'était un vrai diamant; et, s'il » est vrai que ses contemporains l'aient dédaigné, l'aient bafoué, » l'aient conspué, l'aient ignoré même, la postérité lui rendra plus » de justice; *elle arrivera tard pour lui, mais elle arrivera*. On l'a ap- » pelé de son vivant le *Voltaire des femmes de chambre et des coutu-* » *rières* et le *Rousseau des halles*; et ces noms, très-honorables à mon » avis, ne lui seront jamais enlevés. Il est tant de femmes de cham- » bre plus jolies que leurs maîtresses, et tant de couturières plus » aimables que les dames insolentes qu'elles habillent! On dira que » j'ai les goûts roturiers, et que je fréquente la mauvaise compa- » gnie : que m'importe! ce qu'on appelle la mauvaise compagnie » vaut souvent mille fois mieux que ce qu'on appelle la bonne; et » certaines duchesses d'autrefois auraient été bien plus estimées, si » elles avaient eu les vertus de certaines couturières. Quand on écrit » sur un homme qui a eu le courage de penser tout haut et de tout » écrire, on doit tout écrire et penser tout haut à son tour (3). »

Palmézeaux est loin de se défendre de penser sur presque tous les sujets comme Rétif; il se plaît, au contraire, à faire cause commune avec lui. « M. Palissot, dit-il, a prétendu que Restif de la Bretonne, » Mercier et moi, formions le *triumvirat du mauvais goût*; il a rai- » son; rien n'est de plus *mauvais goût* que ma Notice sur Restif de » la Bretonne. Heureusement que M. Palissot ne me donnera pas la » peine d'en faire une pareille (4). »

Cette *Notice* étant une sorte de manifeste des membres survivants du *triumvirat*, Palmézeaux ne dut rien négliger pour la bien faire. « Je puis n'avoir pas le *sens commun*, dit-il; mais du moins on ne » m'accusera pas de négligence. J'ai écrit ma Notice sur Restif *en* » *conscience*... Restif de la Bretonne a composé environ DEUX CENTS » VOLUMES, et il m'a fallu les lire tous pour en faire l'analyse. Restif » de la Bretonne, n'ayant pas les moyens de faire imprimer ses ou- » vrages sur beau papier et avec de beaux caractères, les imprimait

(1) Introduction, p. 26.

(2) Voltaire, *Discours en vers*.

(3) Introduction, p. 27.

(4) Voyez l'Introduction du livre *De l'Humanité*.

(1) *Notice historique et critique sur la vie et les ouvrages de Nicolas-Edme Restif de la Bretonne*, en tête d'un roman posthume de Rétif, intitulé : *Histoire des campagnes de Maria, ou Épisodes de la vie d'une jolie femme* Paris, 1811.

(2) Ibid., p. 190.

(3) *Notice*, p. 191.

(4) Ibid., p. 197.



» lui-même avec des caractères détestables, qu'en termes d'imprimerie on appelle des *têtes de clou;* et son papier ne valait pas » mieux que ses caractères. Comme il m'a fallu lire tous ces divers » ouvrages et les couler à fond, qu'on juge des tourments qu'ont » éprouvés mes pauvres yeux, c'est-à-dire des yeux d'environ » soixante années. J'ai travaillé six mois à des recherches sur Restif » de la Bretonne, et pendant six mois j'ai été aveugle (1). »

L'ouvrage de Palmézeaux contient quelques anecdotes intéressantes et plusieurs témoignages utiles et presque indispensables pour bien juger Rétif. Le reste ne valait pas la peine que Palmézeaux fit à ses *pauvres yeux*. Après une analyse incolore du *Monsieur Nicolas*, dans laquelle, comme il le dit, « il donne *à toutes ces dames, qu'il n'a » pas eu l'honneur de connaître*, les mêmes épithètes que leur donne » Restif (2), » il passe une revue laudative des diverses productions de son héros. Mais Palmézeaux est tellement à la suite et au-dessous de son modèle, qu'il ne ressort rien de tous ses jugements. Il ne considère d'ailleurs Rétif que comme romancier et auteur dramatique; il élimine ce qu'il y a de plus intéressant pour nous dans son œuvre, son *système cosmogonique*, et en général son *système*. « Notre » cher Nicolas, » fait-il dire à un autre ami de Rétif, dont il cite les opinions, « était un *romancier moraliste*, c'est-à-dire un *peintre du » cœur humain*; et lorsqu'*il sortait de sa sphère* pour monter dans les » sphères célestes, c'est-à-dire pour devenir astronome, ce n'était » plus qu'un rêveur sublime, mais extravagant, dénué des connais» sances mathématiques indispensables pour traiter ce genre, et » dont tous les véritables astronomes, même en l'estimant, avaient » le droit de se moquer (3). » En vérité, Palmézeaux a beau dire de sa *Notice* : « Si Restif revenait au monde, je suis persuadé qu'il s'y » reconnaîtrait lui-même (4), » Rétif ne se serait pas reconnu du tout dans une analyse qui passe sous silence *tout le fond de ses idées*.

Ceci me conduit à vous citer une page de cette *Notice*, que je regarde comme la plus précieuse de toutes, et pour laquelle je donnerais volontiers tout le reste. Cette page est, suivant moi, un trait de lumière sur Rétif. Si la postérité doit lui rendre plus de justice que ne lui en ont rendu ses contemporains, si elle doit arriver pour lui, suivant l'espérance de son panégyriste, c'est en méditant cette page, et Palmézeaux, comme vous allez le voir, ne s'en doutait guère.

Parlant du caractère de Rétif, il est conduit à dire qu'il se mettait en colère comme un enfant et s'apaisait tout de même, et que si l'amour des femmes était vif et profond chez lui, la haine des hommes n'y était que passagère; puis il ajoute :

« Par une suite de ce caractère irascible et enfantin, Restif de la » Bretonne, dans ses derniers écrits, a dit beaucoup d'injures aux » gens de lettres, et n'a guère excepté de sa proscription générale » qu'un de ses amis, qui ne méritait pas seul d'être excepté. Si tou» tefois la colère de Restif trouve une exception parmi les littéra» teurs, *elle n'en trouve point parmi les prêtres;* et les injures qu'il » vomit contre ces derniers sont mille fois plus atroces, plus hor» ribles et plus épouvantables. Qu'on lise ses *Juvénales*; c'est le » titre qu'il donne à ses diatribes anti-littéraires et anti-ecclésias» tiques. *La raison de cette colère est bizarre*, et on aura peut-être de » la peine à y croire. *Restif de la Bretonne ne haïssait tant les prêtres » que parce qu'*IL VOULAIT FAIRE UNE RELIGION. On le verra par un » passage de l'*Année des Dames nationales* ou *Calendrier des Ci» toyennes*, brumaire 1794, passage que je ne cite point *par respect » pour sa mémoire*; et ce passage *n'est pas le seul où il ait montré » cette envie téméraire et presque toujours funeste*. Il m'a dit vingt fois : » Si j'étais souverain, je ne me servirais de mon pouvoir que pour » *abolir le Catholicisme.* » Il l'a dit plus de vingt fois à notre ami » Toustain-Richebourg, son censeur, et qui lui paraphait tous ses » ouvrages, quoiqu'il allât tous les jours à la messe. Restif de la » Bretonne, en un mot, était un homme très-irréligieux, et pour» tant très-honnête homme. Il a été persécuté toute sa vie sans » se plaindre et sans se venger : c'était, à mon avis, un chrétien » sans le savoir; car les chrétiens souffrent sans se plaindre, et » surtout ne se vengent point. Restif de la Bretonne voulait non» seulement *faire une nouvelle religion et un nouveau système du » monde*, mais il voulait encore créer une langue nouvelle. Lisez le » *Dictionnaire néologique* de M. Mercier, en deux volumes in-8, et » vous y verrez la preuve de ce que j'avance. Les mots inventés par » Restif de la Bretonne occupent presque les deux tiers de ce dic» tionnaire. Ici, Restif de la Bretonne a été plus sage que lorsqu'il » a voulu *nous donner une nouvelle religion*. Je crois pourtant que » *la grammaire a ses règles comme la morale*, et qu'*on ne peut guère » les violer les unes et les autres sans tomber dans une double anar» chie* (1). »

(1) Préface.

(2) *Notice*, p. 38.

(3) Ibid., p. 111.

(4) Préface.

Ainsi voilà le mystère que Palmézeaux voudrait bien voiler, par respect pour la mémoire de Restif, mais qu'il ne peut cacher par respect pour la vérité : *Rétif voulait faire une religion nouvelle!*

Combien j'avais raison de vous dire que le *Monsieur Nicolas* n'était pas seulement une confession, mais un système! Ne voyons donc pas dans Rétif un simple *romancier moraliste*, ni un écrivain plus ou moins original et bizarre; ce n'était pas un *homme de lettres*, au fond, celui qui écrivait avec passion tant de diatribes contre les littérateurs. N'y voyons pas non plus le Pétrone ou l'Arétin français, triste gloire qu'il semble avoir ambitionnée, égaré apparemment par son système même. Enfin, ne considérons pas comme un pur vulgarisateur, et comme un adepte ordinaire des idées des philosophes du Dix-Huitième Siècle, celui qui, à leur suite, mais plus hardi, plus téméraire, plus avancé qu'eux tous, conçut l'idée d'anéantir toutes les vieilles croyances par la pratique d'*une religion nouvelle*. Ne voyons pas seulement en lui, dis-je, le *Voltaire des femmes de chambre et des couturières* et le *Rousseau des halles*. Mais voyons dans Rétif un disciple des philosophes *passé maître à son tour*, et nous apportant, comme je le disais tout à l'heure, une sorte de résumé et de quintessence de toute la philosophie matérialiste du Dix-Huitième Siècle et pour ainsi dire la RELIGION DE CE MATÉRIALISME.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que Rétif eut cette idée d'une religion nouvelle fondée, comme nous le verrons, sur la volupté, ou, en d'autres termes, de la volupté organisée en culte, et osa à peine la laisser entrevoir par des échappées. Il ne l'exposa jamais avec ensemble, bien qu'elle fût au fond de sa pensée. Il laissa l'honneur de cette hardiesse, si honneur il y a, à Fourier.

Ce qui est étrange aussi, c'est que les admirateurs de Rétif, Palmézeaux entre autres, ne concevaient rien à cette idée d'une *religion nouvelle*; ce qui prouve au moins que si Rétif était plus avant dans l'erreur que ses amis, il était plus logique et plus profond qu'eux, que sa vue était plus générale et plus perçante. Palmézeaux, par exemple, goûte tout dans Rétif; il n'a pas une parole de plainte contre les tableaux licencieux qui souillent ses écrits; il approuve sa morale, c'est-à-dire son immoralité; il a le même idéal amoureux que lui : mais il ne peut lui pardonner d'avoir songé à *faire une religion*. C'est apparemment le mot qui l'effraye! Ce mot *religion* était alors et est encore pour les *libres penseurs* un épouvantail! Faire une religion, quand le mot d'ordre était de détruire toute religion, devait paraître aux amis de Rétif, moins pénétrants et moins profonds que lui, une *envie téméraire et funeste*, comme dit Palmézeaux. Et puis, arrivé devant l'abîme, le disciple de Rétif s'effraye et recule épouvanté. Il n'ose pas plus *changer la morale* que la langue « La gram» maire, dit-il, a ses règles *comme la morale*, et on ne peut guère les » violer sans tomber dans *une double anarchie*. »

Pauvre homme! Combien ce Rétif que vous admirez, mais sans trop savoir pourquoi, vous est supérieur!... Si on ne peut violer les règles de la morale vulgaire, et si le *convenu* doit toujours subsister, Rétif est absurde, abominable, et vous aussi qui approuvez ses amours et ses livres, sa vie et sa morale.

VI.

Ce *trait de lumière* que vient de me fournir la *Notice*, d'ailleurs très-nébuleuse, que Palmézeaux a consacrée à son ami, me réjouit l'âme et allège singulièrement ma peine.

Obligé, pour réfuter les erreurs de mon temps (des erreurs telles qu'il ne saurait y en avoir de plus dangereuses, des erreurs qui achèvent, il est vrai, aujourd'hui, au moment même où j'écris, la décomposition nécessaire du vieux monde, mais qui, si elles ne devaient pas être détruites à leur tour et confondues, empêcheraient la naissance du nouveau monde où l'Humanité trouvera véritablement le bonheur); obligé, dis je, pour cette œuvre trois fois sainte que j'accomplis, de fouiller dans la poudre du passé, et de dévoiler à tout le monde les origines de cette hérésie funeste qui s'appelle le Fouriérisme; faisant en cela, je le sens profondément dans ma conscience, une œuvre analogue à celle que faisait Irénée lorsqu'il révélait les turpitudes de certains Gnostiques des premiers temps du Christianisme, il m'a fallu souiller mes yeux du spectacle de toutes les pages où, tantôt en français, tantôt (parce qu'il en rougit lui-même) dans un latin emprunté à *Martial* et à l'*Aloysia*, le Gnostique moderne, le maître de Fourier, Rétif, enfin, expose les saturnales de ce qu'il appelle la volupté. Je ne pouvais connaître et comprendre son système sans lire sa Vie, telle qu'il l'a faite et telle qu'il l'a écrite. Mais maintenant j'ai son secret, et me voilà soulagé; je

(1) *Notice*, p. 158 et suiv.

juge d'un mot toute la corruption de Rétif. La pourriture de ses livres étalés là sous mes yeux ne se fait plus sentir à moi.

Que m'importe maintenant sa vie libertine? Je sais, quoi qu'il en dise, qu'il l'a faite ainsi *par système*. Tout ce que j'ai à démêler dans ses aventures, c'est de voir comment ce système lui est venu, ou plutôt lui a été donné et enseigné; car lui-même, comme nous le verrons, a eu *un maître*.

Sa vie, donc, et ses déportements de toute sorte ne me font plus cet effet d'*être nature* qui pouvait les rendre dangereux à l'imagination. Il a beau dire et répéter que *c'est nature*, et non pas vraisemblance (1). Il ment; ce n'est pas nature, c'est système.

Dès lors ces nudités dignes de Pétrone ou de l'Arétin ne font pas plus d'effet sur moi que les imaginations théoriques de Fourier me décrivant les festivités de ses sectes amoureuses, les joies de ses bacchants et ses bacchantes, et tout son paradis *féique*, expression inventée par Rétif, volée à Rétif par Fourier.

Il y a plus, je puis dire à Rétif, qui prétend s'analyser comme jamais homme ne le fit, qu'il ne se connaît pas lui-même, et que je le connais beaucoup mieux qu'il ne se connaît; qu'il est, avec tous ses malheurs, ses plaisirs, ses peines, et toute sa vie, *le résultat d'une* IDÉE, lui qui se croit le jouet d'une *sensation prolongée*.

Rétif, en effet, à la suite de tous les penseurs de son siècle, ne croyait qu'à la sensation. Qu'arriva-t-il donc? Il attribua toute sa vie, en bien comme en mal, à la sensation; et l'amour étant pour lui une pure sensation, il ne trouva rien de plus noble que de s'expliquer tout entier par ce qu'il regardait comme la plus noble des sensations. Il put dire et se plaire à dire : « Tous mes instants ont » été remplis par la plus noble des passions, la seule véritablement » intéressante, l'amour (2). » Moi qui le considère avec une autre psychologie, je ne puis me figurer que la volupté seule l'explique; et quand je le vois travailler pendant tant d'années, au milieu de tant de privations, de peines et de tourments, à ses livres, à ses romans qui sont des systèmes, à ses systèmes qu'il expose comme des romans, se donner tout entier en pâture au public, et finir par se disséquer lui-même avec le cynisme le plus triste et le plus dégoûtant, je ne puis croire qu'il obéisse uniquement à la sensation, au plaisir, à la volupté. Je lui cherche d'autres mobiles, une autre loi.

Cette autre loi, la frénésie même avec laquelle il expose son penchant, me la fournit. Rétif voulait faire *de la volupté une religion*. N'avons-nous pas vu le germe de cette idée dans Diderot, et n'avons-nous pas vu Fourier, après Diderot et Rétif, reproduire cette idée et s'en emparer?

Oui, cette *religion nouvelle* dont Palmézeaux, qui n'y comprenait rien, nous indique la pensée opiniâtre et persistante dans Rétif, c'était, au moral, la religion de la volupté, la religion du plaisir et du bonheur procuré par la mobilité et le mélange des sexes; et voilà précisément pourquoi, dans son œuvre finale, qui l'occupa pendant les derniers temps de sa vie, son *histoire*, sa *physique*, sa *politique*, ne font qu'un seul et même ouvrage, un tout, une unité.

Que m'importe donc que Rétif lui-même, dans ce volumineux délire qui s'appelle *Monsieur Nicolas*, attribue les phases de sa vie entière à ce *penchant frénétique pour les femmes* dont il ressentit, dit-il, les atteintes dès sa plus tendre enfance? On peut toujours l'arrêter et le confondre, en lui demandant pourquoi, à l'exemple de tant d'autres, *il ne résista jamais à ce penchant*. Il croyait donc ce penchant légitime dans ses plus grands écarts; ou plutôt il croyait qu'il n'y avait pas d'écarts pour ce penchant. Si cela est, il n'était pas seulement conduit par ce penchant, mais aussi par une idée à l'occasion de ce penchant, par le jugement qu'il en portait, par le *système moral* qu'il s'était formé.

C'est ainsi que, de toute façon et par toutes les voies, on arrive à cette conclusion que le libertinage de Rétif, étalé par lui cyniquement dans son *Monsieur Nicolas*, est le résultat d'un système.

Exposons donc sa vie d'abord, sans trop nous soucier du libertinage; nous exposerons ensuite le système, et nous le jugerons.

Rappelons-nous seulement, pour nous soutenir dans la fatigue de cette longue histoire d'une carrière de soixante-treize ans consacrée à la même idée, que celui qui est le héros de cette histoire fut plus qu'un adepte ordinaire du matérialisme du dernier siècle; car il conçut le projet audacieux d'anéantir toutes les vieilles coutumes par la pratique de ce qu'il regardait comme la vérité. Voilà à la fois sa gloire, sa condamnation et son excuse: sa gloire, car ce sera toujours pour les hommes une gloire que de marcher ouvertement, sans déguisement, sans hypocrisie, au but qu'ils se proposent; sa condamnation, car telle est l'erreur qui le séduisit, qu'il n'y a pas un de ses livres, pas une de ses pages, où il ne confesse directement ou à son insu la fausseté de son idéal, de cet idéal dont il voulait pourtant *faire une religion*; son excuse enfin, car cette sincérité même dans le bien et dans le mal, qui l'a laissé foudroyé et sans force aux yeux de ses contemporains, et qui l'a fait mépriser comme une sorte d'insensé ou détester comme un monstre, tandis qu'il n'était que le produit le plus complet des idées de son époque, cette sincérité mérite le respect de tout homme sérieux, de même que les douleurs sans nom que l'expérience qu'il osa faire amassa sur sa tête méritent la compassion.

(1) Voy. le passage cité plus haut, p. 104.

(2) Avant-Propos, p. 8.

PIERRE LEROUX.

DE LA PROCHAINE
RÉVOLUTION ÉCONOMIQUE
OU
DU BUDGET RÉPUBLICAIN.

« Les hommes *qui n'ont rien*, avons-nous dit dans la Première » Partie de ce travail (1), demanderont quelque chose au Gouvernement » de demain, quel est ce quelque chose? »

Et nous avons répondu :

1° Ce ne peut être le CAPITAL, la denrée consommée en vue de la production, c'est-à-dire le *crédit* ni la *gratuité du crédit*;

2° Ce ne peut être le TRAVAIL, la force humaine engagée dans l'œuvre de la production, c'est-à-dire l'*organisation du travail*, voire même l'*association* par groupes, par état; la *corporation*;

3° Donc, ce doit-être la CONSOMMATION, c'est-à-dire le *droit à la consommation*.

Le *droit à la consommation* est, en effet, la clé de voûte du *droit au travail* et du *droit au capital*. Donnez ces deux derniers à l'homme, et vous ne lui donnez rien, absolument rien.... que la faculté de se vendre à qui possède le premier.

Producteurs, seulement de *fait*, quand la consommation de ceux *qui ont tout* le commande, et consommateurs, encore de *fait*, quand cette même consommation de ceux *qui ont tout* le permet, ceux *qui n'ont rien* demanderont donc au Gouvernement de demain de les délivrer de ce lien fatal qui les unit à ceux *qui ont tout*, et qui les livre tout entier en esclaves à l'étendue misérable et au bon vouloir capricieux de la *consommation* des riches.

En d'autres termes, ceux *qui n'ont rien* demanderont à être, de *droit* et de *fait*, consommateurs, ce qui les constituera immédiatement, de *droit* et de *fait*, capitalistes; de *droit* et de *fait*, producteurs.

Qu'ils soient donc consommateurs, qu'ils aient droit et puissance à consommer, voilà le point: tout le reste suivra.

Mais ici vient la question du Gouvernement de demain. Il entend la supplique des Pauvres, des Paysans, des Ouvriers, de ceux *qui n'ont rien*. Ces Ouvriers, ces Paysans, ces Pauvres lui crient à haute et intelligible voix: « Délivrez-nous de nos misères! délivrez-nous du joug honteux et pesant de la consommation des riches. Cette consommation frappe de stérilité même les instruments de travail entre nos mains décharnées! Sommes-nous donc condamnés à l'éternel esclavage que la Faim a créé, et que l'ignorance seule soutient? N'avons-nous pas en nous l'âme, le principe de toute production? Ne saurions-nous pas, en vue de nos besoins, demander, ordonner, présider nos travaux? Ne sommes-nous pas des hommes, des citoyens? Rendez-nous donc ce que Dieu a mis en nous, ce qu'il a mis encore chez le riche! Proclamez, reconnaissez notre droit à la consommation. Faites de nous des consommateurs! »

Faites de nous des consommateurs! ainsi se résume la plainte de ceux *qui n'ont rien*, plainte qui demain sera certainement un ordre.

Eh bien! cet ordre sera-t-il légitime? cette plainte est-elle fondée? Le Gouvernement de demain pourra-t-il, s'il le veut, faire de ceux *qui n'ont rien* des gens *qui ont tout?* Créer des consommateurs de toutes pièces, est-ce là chose en sa puissance? Voilà la question que nous avons à traiter dans cette Seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je dis qu'il est loisible au Gouvernement de demain de créer de toutes pièces des consommateurs; je dis que non-seulement c'est son droit, mais que c'est encore son devoir. Dès lors donc je dis que

(1) Voir le numéro de février.



c'est sa mission; j'ajoute que rien ne s'oppose à ce qu'il remplisse cette mission; que tout, au contraire, l'y force, et j'aborde sans plus de préambule les preuves à l'appui de ces affirmations.

Mal étudié, méconnu, le fait économique semble s'élever tout d'abord contre nous, et protester contre nos affirmations avec une effrayante puissance. S'il faut en croire les savants hommes qui se sont fait un nom depuis soixante ans en économie politique, ce fait économique dit que le *consommateur* est celui qui a puissance de satisfaire ses besoins et qui les satisfait en effet. Il dit que le consommateur n'a cette puissance que parce qu'il est *riche*, et qu'être riche, ce n'est pas à proprement parler avoir beaucoup de capitaux, ou travailler beaucoup, c'est avoir beaucoup d'or et d'argent propres à opérer et opérant l'achat des denrées consommables. Sous cette forme et pour cet usage, l'or et l'argent prennent le nom de MONNAIE: D'où l'axiôme suivant : *Etre consommateur ou posséder de la de la monnaie, c'est une seule et même chose. Pas de monnaie, pas de consommation.*

Dès lors, me diront les partisans de Malthus et de Smith, devant ce fait économique, que devient votre problème, et comment votre gouvernement de demain pourra-t-il donner à ceux *qui n'ont rien* ce qui leur manque, et ce qu'ils lui demanderont, en effet? Tout le monde peut-il être riche? Et qui voudra travailler? qui voudra produire? Où votre gouvernement de demain prendra-t-il l'énorme quantité d'or et d'argent qu'il devra, selon vous, distribuer à ceux *qui n'ont rien*, sous la forme et le nom de MONNAIE, de rente, de revenu? Comment ne voyez-vous pas que ce que le pauvre recevra ainsi du gouvernement ne pourra jamais être semblable, quoi que vous fassiez, à ce que le riche reçoit de lui-même? Ce que vous donnerez au pauvre de cette façon ne sera, croyez-moi, qu'une *aumône*, et l'aumône, qui appauvrit toujours celui qui la fait, sur cette échelle immense que vous rêvez est de toute impossibilité, elle ne saurait même atteindre le but que vous vous proposez. Eût-il à sa disposition toutes les richesses de la terre, fût-il maître de toutes les mines d'or et d'argent du globe, votre gouvernement de demain verrait bientôt un terme à ses libéralités; il ne pourrait empêcher, prévenir l'avilissement de cette même monnaie qu'il prodiguerait ainsi, et la hausse du prix des denrées; et le pauvre, cousu d'or, ne tarderait pas à traîner sa pénible existence auprès du riche, de beaucoup plus que lui cousu d'or. En donnant aux pauvres, aux paysans, aux ouvriers, de l'argent, encore de l'argent, et toujours de l'argent, que faites-vous donc (en supposant toutefois que vous puissiez y suffire)? Vous ne faites rien autre chose, reconnaissez-le vous-même, que ce que fait le mathématicien quand il multiplie par le même chiffre les deux termes d'une fraction. Les denrées augmenteront de prix, et vos riches d'emprunt, vos riches de par la loi, vos riches d'aumônes, seront encore et toujours ce qu'ils sont: ouvriers, paysans, pauvres. Tant la force des choses est puissante, souveraine, irrésistible.

J'avoue que cette argumentation aurait droit contre nous, si son point de départ était vrai, ou si même nous acceptions comme tel ce point de départ. Mais ce point de départ est faux, et ce n'est pas nous, pour notre propre compte, qui sommes en retard pour le proclamer tel. Nous reconnaissons volontiers que, dans l'heure présente, le CONSOMMATEUR est, en effet, *celui qui a puissance de satisfaire ses besoins et qui les satisfait;* nous reconnaissons volontiers qu'*il n'a cette puissance que parce qu'il est riche*, et qu'*être riche, c'est avoir beaucoup d'or et d'argent propres à l'achat des denrées, c'est avoir de la* MONNAIE. Mais nous nions le droit des riches à être riches de cette façon, et partant nous affirmons le droit des pauvres, des paysans, des ouvriers, des riches eux-mêmes, de *tous*, en un mot, à être riches autrement.

Dès lors notre problème revient et se dégage de cette atmosphère où prétendent l'étouffer à plaisir, mais sans aucun fruit pour eux, comme sans le moindre honneur, les disciples de Smith et de Malthus; dès lors il reprend sa majesté avec sa profondeur, et sa solution s'échappe en même temps lumineuse des termes mêmes qui le posent.

Comment donc le riche est-il riche? voilà la question :

Mais, en vérité, qui l'ignore aujourd'hui! Quel est le pauvre, quel est l'ouvrier, quel est le paysan, qui ne le sait ou n'est prêt à le savoir? Quel est le bourgeois, quel est le propriétaire, quel est le capitaliste qui ne recule devant l'horreur de cette vérité dévoilée ou ne s'excuse déjà sur les mœurs paternelles? Regardez entre les mains de qui sont les terres? Qui les travaille, qui les cultive, qui les rend fertiles? ce sont les paysans. Regardez à qui sont confiés les instruments de travail, les machines puissantes, les matières premières au sein des usines, des fabriques et des ateliers? aux ouvriers. Le *Capital* de la France, le *Travail* de la France, toute sa force productive, en un mot, est entre les mains des pauvres, c'est un fait; mais sa force consommatrice y est-elle? non, elle est tout entière, cette force, dans la dépendance de ceux qui perçoivent des rentes, des fermages, des intérêts, des bénéfices, des gains : elle est tout entière aux mains des riches. TRENTE-QUATRE MILLIONS d'hommes, vivant de *salaire*, de *travail* et d'*aumône*, sont, à l'heure qu'il est, dans le grand budget économique de la France, portés au chiffre des DÉPENSES, sous la colonne des *frais de production*; UN MILLION d'hommes seulement, vivant de *rentes*, d'*intérêts*, de *fermages*, de *gain*, s'y trouvent portés dans ce même budget au chiffre des RECETTES, sous la colonne du *revenu net*. Qu'est-ce à dire? et que font autre chose les armées victorieuses qui prélèvent des subsides ou des tributs sur les populations vaincues? Qu'importe que ce soit ici le résultat de la force et de la violence, là le résultat d'un contrat passé librement entre celui *qui a tout* et celui *qui n'a rien?* Y a-t-il entre ces deux derniers hommes cette liberté dont on parle! et le fait final, n'est-ce pas, dans un cas comme dans l'autre, l'exploitation de l'homme par l'homme?

L'exploitation de l'homme par l'homme! voilà donc, en dernière analyse, le point de départ des disciples de Smith et de Malthus, voilà leur point d'arrivée! C'est ainsi qu'ils conçoivent le *fait économique* humain! Mais, en vérité, à quelle civilisation, à quelles mœurs appartiennent donc ces hommes! et de quel droit les morts reviennent-ils épouvanter ainsi les vivants après plus de deux mille ans d'écoulés! Que disait Aristote au siècle d'Alexandre? Comment le *fait économique* lui apparaissait-il? Au point de départ comme au point d'arrivée, il disait : *Exploitation de l'homme par l'homme*, et le fait économique se définissait pour lui tout entier dans ces mots.

Cependant, poussé par la logique, Aristote concluait à deux *natures humaines*, la *nature libre* et la *nature esclave*. C'est ainsi qu'il expliquait, d'une façon qu'il croyait profonde, la civilisation payenne. Nos Aristotes modernes (et je leur fais ici beaucoup trop d'honneur en les appelant de ce nom), nos savants d'un ordre social qui, né d'hier, croule aujourd'hui tout entier, oseront-ils l'imiter jusqu'au bout? Pourquoi pas? Quand le cœur fait défaut le cynisme apparaît. Des prêtres (qui l'eût dit!), des disciples de Jésus, de Jésus qu'ils adorent à l'égal d'un Dieu, osent, en plein dix-neuvième siècle, soutenir dans leurs chaires, devenues des chaires de mensonges, qu'il y a deux Humanités, l'*Humanité pauvre* et l'*Humanité riche*! C'est ainsi qu'ils expliquent leur civilisaton qui s'éteint!

(*La suite de cette seconde Partie au prochain numéro.*)

JULES LEROUX,
représentant du Peuple.

HISTOIRE DES IDÉES SOCIALES.

MONTESQUIEU (1).

Il est à remarquer que presque tous les philosophes qui ont voulu établir l'égalité des droits et des conditions ont cru ne pouvoir réussir qu'en assurant à chaque citoyen une propriété égale, ou qu'en la refusant à tous. L'égalité des fortunes et la communauté des biens, tels sont les deux systèmes principaux entre lesquels a de tous temps oscillé la pensée des réformateurs. Il existe pourtant d'autres modes d'association moins absolus et moins exclusifs, espèce de transaction entre le despotisme d'une communauté trop rigide et la liberté effrénée qu'une concurrence sans bornes n'assure qu'à quelques-uns, au détriment du plus grand nombre. J'ai déjà signalé moi-même, dans un volume de ces *Théories sociales*, les efforts que fait la société en travail, pour dégager de son sein une combinaison plus immédiate, dans laquelle la propriété et la communauté, le droit de l'individu et le droit de la société, la liberté et l'ordre, en d'autres termes le domaine privé et le domaine public pourraient trouver leur accord, leurs limites respectives et leur envergure naturelle. Mais ce n'est pas dans les utopistes dont j'ai fait l'analyse, ni dans l'écrivain qui m'occupe en ce moment, que vous pourrez découvrir cette coordination harmonique de toutes les forces vives qui luttent encore dans le corps social. Vous la trouverez en interprétant certains faits d'association, les manifestations libres de l'activité humaine, les actions, et, mieux encore, les *désirs permanents* de la masse.

Montesquieu, lui, ne s'est arrêté, en parcourant le champ de l'utopie, qu'aux deux systèmes dont je parlais; car on ne peut pas voir une théorie d'association entre capitalistes et travailleurs dans cette phrase isolée qu'on lit au livre XIII, chapitre 3 de l'*Esprit des Lois :* « Il n'y a qu'une société de perte et de gain qui puisse réconcilier ceux qui sont destinés à travailler avec ceux qui sont destinés à jouir. » Je n'insiste pas plus que l'auteur sur ce mode de

(1) Voir la précédente livraison.



réconciliation entre les deux classes. Ce serait reproduire des arguments donnés dans les chapitres 2 et 3 de l'*Accord des intérêts*, où je traite des associations agricoles et industrielles.

Nous allons voir maintenant le grave, le judicieux auteur de l'*Esprit des Lois* s'aventurer, à l'exemple de tant d'autres philosophes non moins respectables, dans le socialisme le plus avancé. Il va nous expliquer ce que c'est que la communauté et l'égalité des biens, avec autant de sérieux et de conscience qu'il en a pu mettre à étudier les autres formes de société.

Qui l'aurait pensé!

Il est vrai qu'au temps où Montesquieu abordait ces questions aujourd'hui brûlantes, les publicistes pouvaient se livrer à ces innocentes spéculations, sans s'exposer à être traités de *communistes*, de *partageux*, d'*ennemis de l'ordre*, *de la famille*, etc. On n'avait pas encore employé à tort et à travers ces qualifications banales que tant d'imbéciles colportent de nos jours au profit d'un petit nombre de roués. Si du moins quelque malappris s'était avisé de dire que les Pères de l'Eglise, Bossuet, Fénelon, Fleury, etc., attaquaient la famille, parce qu'ils ont attaqué l'usure qui la corrompt, on n'aurait daigné s'occuper du plat calomniateur que pour le condamner au ridicule. Nous sommes moins difficiles au moment où j'écris ces pages. L'art de calomnier avec fruit a fait des progrès qu'explique, sans les justifier, l'influence d'un régime corrupteur qui a dressé, pendant vingt ans, notre génération à faire argent de tout.

Je reprends l'analyse de mon auteur, et j'entre avec lui dans l'hypothèse de la communauté des biens. Montesquieu expose ses idées à propos des institutions fondées par les jésuites au Paraguay, institutions prétendues fraternelles, sur lesquelles il n'avait pas des renseignements très-précis, comme on peut le voir dans les *Voyages* de Bougainville.

Quoi qu'il en soit, voici les conseils qu'il croit utile de donner à ceux qui voudraient fonder des sociétés à peu près semblables : « Ceux qui voudront faire des institutions pareilles établiront la » communauté des biens de la République de Platon. Là cité faisant » le commerce, et non pas les citoyens, ils donneront nos arts sans » notre luxe, et nos besoins sans nos désirs. Ils proscriront l'argent, dont l'effet est de grossir la fortune des hommes au delà des » bornes que la nature y avait mises, d'apprendre à conserver inutilement ce qu'on avait amassé de même, de multiplier à l'infini les désirs. Les Epidamiens, sentant leurs mœurs se corrompre » par leur communication avec les barbares, élurent un magistrat » pour faire tous les marchés au nom de la cité. Pour lors, le commerce ne corrompt pas la constitution, et la constitution ne » prive pas la société des avantages du commerce. Ces sortes d'institutions peuvent convenir dans les républiques, parce que la » vertu en est le principe. » (Livre IV, chap. 6.) Ce qui est à noter dans ce passage, c'est que l'auteur ne regarde pas ceci comme un projet en l'air et tout-à-fait irréalisable, puisqu'il dit que ces sortes d'institutions peuvent convenir dans les républiques. A la vérité, il reconnait dans le chapitre suivant qu'elles ne sauraient avoir lieu que dans un petit État, où l'on peut donner une éducation générale et élever tout un peuple comme une famille. Mais il n'étudie pas, comme il l'a fait pour les républiques démocratiques, le cas dans lequel ces communautés seraient ralliées et fédérées entre elles.

Toujours est-il que, par ces quelques lignes, notre philosophe est allé jusqu'aux limites extrêmes du Socialisme; car on avouera qu'établir la communauté des biens, supprimer la monnaie, et faire du commerce une fonction sociale, sont trois réformes tellement radicales, qu'il est peu de réformateurs qui osent en demander l'application immédiate. On sait que les socialistes qui ne sont pas dépourvus d'esprit pratique se bornent à réclamer la juste répartition des subsides, la destruction de l'usure et des profits excessifs de la finance par l'organisation du crédit, la liberté d'association, de réunion, de la presse, etc., abolition de toutes les charges qui pèsent sur le *travail*, seul fondement reconnu de la propriété.

Il est à présumer que si Montesquieu avait le triste avantage de vivre dans une époque aussi tourmentée que la nôtre, il pourrait bien se voir harcelé par cette tourbe de mauvais plaisants qui vont criant sur tous les tons : *Communiste! communiste!* Et, ce qui viendrait encore compliquer la mésaventure du célèbre président à mortier, c'est qu'il en a dit vingt fois plus qu'il n'est besoin, à cette heure, pour être traité de *partageux*. Oui, messieurs, cette idée baroque, anarchique, incendiaire, etc.. idée que vous cherchez en vain dans les socialistes modernes, le *partage des terres*, enfin, se trouve encore dans Montesquieu. C'est à désespérer les admirateurs de ce théoricien si vanté du régime constitutionnel (régime qui a si bien réussi!).

Ceci amène naturellement l'examen du système de l'égalité des conditions et des biens. Mais, avant d'entrer dans les détails de cette matière scabreuse, il est bon de faire une réflexion que tout lecteur ne pourra s'empêcher de faire à la vue des passages que je vais reproduire. Lorsque Montesquieu s'élève contre l'inégalité des fortunes, on dirait qu'il obéit à une conviction intime; il semble exposer ses propres opinions. C'est ainsi du moins qu'en ont jugé et son ami Helvétius et son dernier commentateur, Destutt de Tracy. Ils le tancent à ce sujet, ils lui reprochent ses inconséquences, et s'étonnent qu'un esprit solide donne tête baissée dans une pareille chimère. « L'égalité des richesses, s'écrie Helvétius, est une chimère; » le partage des terres ne vaut rien ni comme action, ni comme loi.» Vous trouvez ces mots au Livre VII, chap. 2, dans une note qui répond aux lignes suivantes du texte: « Les lois du nouveau partage » des champs, demandées avec tant d'instance dans quelques républiques, étaient salutaires par leur nature. Elles ne sont dangereuses que comme action subite. »

Je ne voudrais pas attribuer à un écrivain digne de tous nos respects des opinions que la plupart des lecteurs regardent peut-être comme fort peu respectables. On ne doit donc pas s'étonner que je procède par citations textuelles; elles sont ici de rigueur. Voici les passages sur lesquels s'appuient les commentateurs. « Les richesses » donnent une puissance dont un citoyen ne peut user pour lui seul, » car il ne serait pas égal. Aussi les bonnes démocraties, en établissant la frugalité domestique, ont-elles ouvert la porte aux dépenses » *publiques*. L'amour de la frugalité borne le désir d'avoir à l'attention que demande le *nécessaire* pour sa famille, et même le *superflu* pour sa patrie » (Liv. V, chap. 3.) Le luxe individuel devrait donc être remplacé par le luxe *collectif*. Mais, pour mieux entrer dans la pensée de l'auteur, passons au livre qui traite la question du *luxe*.

Il faut bien comprendre d'abord que, par le mot luxe, on n'entend pas ici précisément les commodités qu'on se donne en général, mais, comme il est dit, celles qu'on se donne *par le travail* DES AUTRES, c'est-à-dire l'*inégalité* dans les conditions de bien-être et dans les fortunes. C'est donc le *principe générateur* du luxe que Montesquieu a en vue, lorsqu'il dit : « Le luxe est toujours en proportion » avec l'inégalité des fortunes. Si, dans un Etat, les richesses sont » également partagées, il n'y aura pas de luxe; car il n'est fondé que » sur le bien-être qu'on se donne *par le travail des autres*. » (Liv. VII, chap. 1.) Qu'importe donc qu'il ne donne pas une définition du luxe, comme Helvétius et Destutt de Tracy le lui reprochent, s'il remonte à sa véritable source? Il suffit de savoir que luxe est synonyme d'inégalité, comme l'entendent au reste bon nombre de philosophes et de moralistes. Helvétius lui-même ne l'entendit pas autrement dans son livre: *De l'Homme et de son éducation*, postérieur aux notes qu'il a mises à l'*Esprit des lois*.

Je reprends la citation : « Dans les républiques où les richesses » sont également partagées, il ne peut pas y avoir de luxe, et comme » on a vu, au livre V, que *cette égalité de distribution faisait l'excellence d'une république*, il suit que moins il y a de luxe dans une république, plus elle est parfaite. A mesure que le luxe s'établit dans » une république, l'esprit se tourne vers l'intérêt particulier. Une âme » corrompue par le luxe devient bientôt ennemie des lois, etc. » Ainsi, voilà qui est bien entendu, le luxe *individuel* est le résultat funeste d'un principe vicieux lui-même, à savoir : l'inégalité des fortunes. Et ce sont aussi les deux causes auxquelles Montesquieu attribue la dissolution et la ruine des républiques. Il ne faut pas en conclure que les merveilles des arts et de l'industrie doivent être bannies des Etats républicains, puisque nous venons de voir qu'elles sont réservées aux dépenses *publiques*, aux musées, aux théâtres, aux fêtes et somptuosités qui rehaussent l'éclat et la gloire de la patrie. Ainsi, le nécessaire pour l'individu, le luxe pour *tous* également : voilà, s'il faut en croire le philosophe, la règle dans une bonne république démocratique.

Dans les monarchies, au contraire, il est utile d'encourager le luxe individuel; elles s'accommodent de moins de vertus. Tout leur est bon, excepté les âmes inaccessibles à la corruption. Mais par cela seul qu'une monarchie dure, on est sûr que le nombre de ces cœurs honnêtes n'est pas très-considérable. Les dépenses individuelles sont, en outre, une nécessité de position : « En effet, par la constitution des » monarchies, les richesses sont très inégalement partagées. Si les riches n'y dépensent pas beaucoup, les pauvres mourront de faim. Il » *faut* que les riches y dépensent à proportion de l'inégalité des fortunes. » Et l'auteur finit par ces paroles, qui se recommandent à l'attention des lecteurs : *Les richesses particulières n'ont augmenté que parce qu'elles ont ôté à une partie des citoyens le nécessaire physique. Il faut donc qu'il leur soit rendu.* (Liv. VII, chap. 4.) Ces derniers mots pénètrent dans le vif de la question. On y voit que le luxe est le remède ou plutôt le palliatif de l'inégalité des fortunes. Procurer du travail est pour les riches un devoir, une occasion de rendre au Peuple *ce qu'on lui a ôté*. On dirait, aux expressions dont se sert l'*Esprit des lois*, une restitution à l'amiable. Ces maximes généreuses s'accordent avec les enseignements du christianisme, qui a toujours regardé les riches comme les *économes* détenteurs du bien des pauvres. Si elles étaient écoutées et suivies, ces maximes, tous les vices de l'état social ne seraient pas, sans doute, complètement détruits, mais le mal deviendrait moins intolérable. Ce ne sont pourtant là, disons-nous, que des palliatifs qui dépendent encore de la *bonne volonté* des individus. Il est plus sûr de compter sur la *bonté* des institutions. Allons donc jusqu'à la racine du mal.

Comment établir, enfin, cette égalité de conditions et de biens tant désirée et si vainement poursuivie? Montesquieu ne recule pas devant les difficultés du problème, et nous allons voir qu'il n'y va pas de main morte. Il pose d'abord en principe que l'amour de l'égalité est excité par l'égalité même, « quand on vit dans une société où les lois l'ont établie. » Il ajoute que, dans les monarchies et les Etats despotiques, personne ne songe à l'égalité ; cela ne vient pas même dans l'idée: « *Les gens des conditions les plus basses ne désirent en sortir que pour être* LES MAITRES DES AUTRES. Des gens qui » n'ont devant les yeux que des hommes riches, ou des misérables » comme eux, détestent leur misère, sans aimer ou connaître le terme » de leur misère. C'est donc une maxime très vraie que, pour que l'on

» aime l'égalité et la frugalité dans une république, il faut que les lois » les y aient établies. » (Liv. V, chap. 4.) Ainsi c'est à la *fondation* même d'une république qu'il faut frapper les grands coups et prendre des mesures énergiques. C'est aussi l'opinion de Machiavel dans ses *Discours sur Tite-Live*, et de tant d'autres publicistes, que ne consulteront jamais ceux qui se mêlent de diriger les révolutions. Mais j'en dirais trop sur ce sujet. Continuons.

Quels moyens proposera Montesquieu? Des moyens qu'on trouvera peu acceptables et très-dangereux à tenter. Laissons-le s'expliquer lui-même : « Quelques législateurs anciens partagèrent également les terres. Si, lorsque le législateur fait un pareil partage, » il ne donne pas des lois pour le maintenir, il ne fait qu'une constitution passagère; l'inégalité entrera par le côté que les lois n'auront » pas défendu, et la république sera perdue. » (Liv. V, chap. 5.) Pour rendre donc impossible le retour à l'inégalité, il conseille des mesures violentes et vexatoires qui font jeter les hauts cris à ses commentateurs. Il veut que l'on règle les dots des femmes, les successions, les testaments, les donations, enfin toutes les manières de contracter. Car, nous dit-il, « s'il était permis de donner son bien à » qui on voudrait et comme on voudrait, chaque volonté particulière » troublerait la disposition de la loi fondamentale. » (*Ibid.*) Dans le même chapitre, on fait un reproche à Solon, qui, en permettant de donner son bien à qui on voulait par testament, contredisait ses propres lois; « car, en supprimant les dettes, il avait cherché l'égalité. » C'était une bonne loi pour la démocratie que celle qui défendait » d'avoir deux hérédités. Elle prenait son origine du partage égal des » terres. La loi n'avait pas voulu qu'un seul homme eût plusieurs » portions. » Ces passages et d'autres, qu'il serait fastidieux de reproduire, ne justifient-ils pas les annotateurs qui reprochent à Montesquieu de se montrer par trop égalitaire?

Reconnaissons cependant qu'après s'être donné tant de peine pour maintenir l'égalité absolue des biens, il y renonce en fin de compte, et conclut que, si l'égalité réelle est l'âme de l'État, cependant elle est si difficile à établir qu'une exactitude extrême ne conviendrait pas toujours. Il rabat donc un peu de son utopie égalitaire, mais il en reste encore assez pour effaroucher bien des gens. « Il suffit, » dit-il, que l'on établisse un cens qui réduise ou fixe les différences » à un certain point (*maximum* des fortunes); après quoi, c'est à des » lois particulières à égaliser, pour ainsi dire, les inégalités par *les* » *charges qu'elles imposent aux riches*, et le soulagement qu'elles accordent aux pauvres. » (Liv. V, chap. 5.) Voilà enfin le grand mot de cette politique: frapper les riches, épargner les pauvres. Elle ressemble terriblement à la politique des paysans, qui n'ont pas consulté l'*Esprit des lois*. Il est vrai qu'il leur suffirait de connaître l'Evangile, qui tonne dans tant de versets contre les riches et les richesses; mais ce ne sont pas là les textes de l'Ecriture que les prédicateurs enseignent plus volontiers au Peuple. Le sort des premiers chrétiens qui s'en avisèrent n'est pas propre à encourager leurs imitateurs.

Il y a plusieurs moyens d'apporter quelques *soulagements* aux misères qu'engendre l'inégalité des conditions. Montesquieu en indique deux surtout, la diminution des impôts et l'assistance publique. « C'est, dit-il, la facilité de parler et l'impuissance d'examiner qui ont fait dire que plus les sujets étaient pauvres, plus » les familles étaient nombreuses; que plus on était chargé d'impôts, plus on se mettait en état de les payer : deux sophismes qui » ont toujours perdu et qui perdront toujours les monarchies. » (Liv. XXIII, c. 11.) Le droit à l'assistance est largement reconnu dans cet autre passage, qui plaira à ceux qui trouvent toujours exécutable ce que réclament la justice et l'humanité : « L'État est obligé » de pourvoir aux besoins des vieillards, des infirmes, des orphelins. Il donne aux uns les travaux dont ils sont capables, il » enseigne les autres à travailler.... Quelques aumônes que l'on » fait à un homme nu dans les rues ne remplissent pas *les obligations de l'État, qui doit à tous les citoyens une subsistance assurée, la nourriture, un vêtement convenable, et un genre de vie qui ne soit pas contraire à la santé.* » (Liv. XXIII, ch. 29.) Il y a un siècle que Montesquieu rappelait ainsi à leur devoir les gouvernements établis, en réclamant pour *tous* ce *minimum de bien-être* que Charles Fourier devait porter plus loin encore. Mais un aveuglement fatal pousse les gouvernements à ne jamais faire à temps les concessions les plus légitimes. Serait-ce pour contraindre les peuples à se montrer plus exigeants à leur tour? Peut être

Je reviens. On peut contester l'efficacité des mesures que propose Montesquieu; on peut encore préférer à tous ces règlements compliqués un système de crédit ou d'association qui, sans attaquer les possessions acquises, rendrait impossible à l'avenir tout moyen d'acquérir qui ne serait pas uniquement fondé sur le *travail*. Il est enfin permis de douter que la force des choses ou l'entraînement de l'opinion fassent jamais appliquer l'un des deux systèmes que nous venons d'examiner. C'est ce que penseront, sans doute, et ceux qui ne s'inquiètent pas d'être dans les secrets de l'avenir, et ceux qui trouvent plus utile de s'en tenir aux réformes urgentes. Mais il n'en est pas moins vrai que l'illustre girondin a eu le mérite, ou l'inconséquence, de fournir des arguments aux deux utopies sociales qui ont le plus éveillé les espérances, ou provoqué les terreurs de notre époque.

Je croyais pouvoir borner ici cette étude sur l'*Esprit des lois*. Mais je trouve encore dans cet écrit une page curieuse qu'il est bon de faire connaître, parce qu'elle touche un point des doctrines socialistes. On sait que Morus, Mably, Morelly, et surtout Charles Fourier, ont affirmé que l'homme n'est pas naturellement paresseux, et qu'il est très-possible, dans un régime d'*association* bien entendu, de rendre le travail *attrayant*. Montesquieu, sans porter si loin l'audace du génie, s'engage assez avant dans cette hypothèse consolante : « Il n'y a point, dit-il, de travail si pénible qu'on ne » puisse proportionner à la force de celui qui le fait, pourvu que ce » soit la raison et non l'avarice qui le règle. On peut, par la commodité des machines que l'art invente ou applique, suppléer au » travail forcé qu'ailleurs on fait faire aux esclaves. Je ne sais si » c'est l'esprit ou le cœur qui me dicte cet article-ci. Il n'y a peut-être pas de climat sur la terre où l'on ne pût engager au travail » des hommes libres. *Parce que les lois étaient mal faites, on a trouvé les hommes paresseux*, et parce que ces hommes étaient » paresseux, on les a mis dans l'esclavage. » (Liv. XV, ch. 8.) En lisant ces quelques lignes qui honorent le penseur, vous direz, sans balancer, qu'elles sont dictées par l'esprit *et* le cœur à la fois, et qu'elles ne peuvent déplaire qu'à ceux qui sont complétement dépourvus de générosité et de sens commun. Vous regretterez surtout que l'auteur n'ait pas poursuivi une idée féconde, qui le menait à conclure que cette *commodité des machines* dont il parle ne peut étendre ses bienfaits que dans l'association générale des travailleurs.

L'analyse que je viens de faire est plus que suffisante pour justifier ce que je disais en commençant. On trouve dans l'ouvrage de Montesquieu des arguments pour les systèmes les plus divers. On peut y étudier la nature, les règles, les conditions de presque tous les régimes sous lesquels ont vécu les hommes, ou sous lesquels on a proposé de les faire vivre. C'est la seule conclusion que je me permettrai de tirer de cette discussion impartiale. L'examen de l'*Esprit des lois* nous a, en outre, fourni l'occasion de parcourir rapidement quelques idées qui ont vivement agité l'opinion publique. C'est pour cela que j'ai consacré à cet écrit un chapitre plus long que ne le comporte cette histoire *abrégée* des idées sociales.

VILLEGARDELLE.

LE DROIT DES FEMMES.

DIALOGUE.

LUCIEN.

Bonjour, Simon. Je viens te proposer des billets pour un banquet; je viens voir si tu veux aller à la seconde fête de l'Égalité; nous la célébrons le *jour des rois*.

SIMON.

Tu as pensé à moi, Lucien, je te remercie. Il vaudrait mieux s'occuper sérieusement des moyens d'arracher les travailleurs à la griffe des capitalistes que de faire des banquets. Les banquets sont bons cependant; ils tiennent le Socialisme en éveil. Ça me fera plaisir d'aller à celui-là; je prends un billet.

LUCIEN.

Comment, un billet? Et ta femme? Sache donc que c'est un banquet de famille.

SIMON.

Oh! Lucien, ma femme n'a pas à se mêler de ces sortes de choses; une femme reste à la maison: c'est son devoir. Le Socialisme se fourvoie depuis quelque temps avec l'idée de l'affranchissement des femmes. Toutes ces réunions des bas-bleus socialistes nuisent au Progrès, retardent les solutions. Chacun son affaire, il me semble: aux femmes le ménage, aux hommes la politique. Ce qui convient à un sexe ne convient pas à l'autre.

LUCIEN.

Voilà un mot, Simon, qui abuse bien du monde.

SIMON.

Quel mot?

LUCIEN.

Pardieu, le mot sexe! Ne vois-tu pas qu'avec ce mot la question est posée de travers? Je ne sais pourquoi tant de socialistes intelligents, aussi bien ceux qui veulent l'émancipation politique des femmes que ceux qui n'entendent pas raison là-dessus, se posent toujours ailleurs que sur le bon terrain, et prennent les choses par leur côté faux.

SIMON.

Qu'entends-tu par là?

LUCIEN.

Dis-moi pourquoi, vous tous qui voulez émanciper les femmes, ou les restreindre au rôle de ménagères, vous ne voyez dans la femme que son sexe?



SIMON.

Veux-tu que nous voyions autre chose que ce qui est?

LUCIEN.

On ne peut voir que ce qui est, cela est incontestable; mais on peut voir tout ce qui est. C'est pourquoi je pense que dans la femme on ne doit pas voir seulement le sexe, et qu'il vaut mieux n'y pas faire attention que d'être uniquement occupé de lui.

SIMON.

Pourquoi cela?

LUCIEN.

Eh! cette coutume de toujours penser au sexe des femmes a produit tous ces jolis mots prétendus galants, mais selon moi passablement corrupteurs ou passablement injurieux pour celles qui en sont l'objet: *sexe gracieux*, *sexe aimable*, *sexe enchanteur*. Ne voit-on pas que ces paroles correspondent à d'autres expressions du même genre: *sexe trompeur*, *sexe perfide*, *sexe volage*, qu'on ne peut dire devant nos femmes, nos filles ou nos sœurs sans nous faire de la peine?

SIMON.

Je réprouve, comme toi, toutes ces expressions; mais après cela, pouvons-nous faire que la femme ne soit pas la femme? Puis-je m'empêcher de distinguer son sexe? Son sexe peut-il disparaître à mes yeux?

LUCIEN.

Je ne me fais pas comprendre, Simon. Chez la femme, chez l'homme, le sexe est présent dès la naissance, et reste, toute la vie, une particularité de leur être. Mais je me demande, à propos des femmes, si leur sexe est ce qui doit d'abord occuper la pensée; et je me dis: Non. Je proteste contre cet usage qu'on a de toujours séparer les femmes des hommes, appelant les premières la plus belle moitié du genre humain, regardant les hommes, apparemment, comme des êtres assez laids, quitte à leur attribuer ensuite tous les avantages de la vie, et à laisser aux femmes tout le fardeau, tous les devoirs les plus rigoureux.

SIMON.

Oh! quant à cela, Lucien, tu conviendras que les avantages sont bien partagés. Je pourrais citer à cet égard, en témoignage, celui qui, chez les anciens, avait été tour à tour homme et femme. Dernièrement, j'entendais dire à une femme socialiste que si notre sexe avait l'apanage de la gloire, le sien avait la science du bonheur.

LUCIEN.

J'ignore si cette femme faisait sortir de ses lèvres une pensée aussi sensualiste que celle que tu me parais lui imputer; mais je repousse, pour mon compte, ton interprétation. J'entends par avantages les priviléges moraux et intellectuels de toute sorte que nous nous réservons au point de vue social. Je dis et soutiens que, quand il s'agit de nos droits et de nos devoirs politiques, il ne doit pas être question de sexe; qu'alors le sexe disparaît complétement pour faire place à ce qu'il y a en nous tous, hommes ou femmes, indépendamment de nos diversités, l'Humanité faite à l'image de Dieu.

SIMON.

Voilà que tu deviens trop philosophe pour moi.

LUCIEN.

Tu vas me comprendre d'un mot. Est-ce parce que nous sommes d'un sexe que nous, hommes du Peuple, ouvriers, prolétaires de toute espèce, sommes fiers d'avoir conquis le droit d'être citoyens? Est-ce parce que nous sommes d'un sexe, que nous voulons la liberté, la fraternité, l'égalité parmi nous? Est-ce parce que nous sommes d'un sexe, que nous aspirons à une nouvelle organisation sociale? ou n'est-ce pas plutôt parce que nous sentons et connaissons que tous les êtres humains sont faits pour vivre libres, frères et égaux?

SIMON.

Que veux-tu conclure de là?

LUCIEN.

En quoi consiste la liberté politique? Au premier chef, à être citoyen, à avoir le droit de voter, à n'accepter de gouvernement que celui qu'on a formé soi-même. Les femmes sont-elles, oui ou non, gouvernées comme nous? ont-elles, oui ou non, droit à la liberté? Si une femme est majeure, c'est-à-dire a vingt et un ans, a-t-on quelque raison de la déclarer mineure politiquement?

SIMON.

Oh! tu vas trop vite; attends un peu. Rien ne l'empêche de se marier, après quoi son mari votera pour elle. Avant le mariage, elle a son père qui la représente dans la cité.

LUCIEN.

Tu vas trop vite toi-même. Beaucoup de raisons peuvent empêcher une femme de se marier. D'ailleurs, d'après ta manière de voir, sa minorité politique ne fait que continuer avec le mariage, puisque tu admets que le mari vote au lieu et place de sa femme, ce qui revient à dire qu'elle ne vote pas du tout: car, enfin, le mari ne dépose pas deux bulletins dans l'urne. Mais que diras-tu pour celle qui, veuve ou non mariée, a perdu son père?

SIMON.

Que veux-tu que je dise? Je dis tant pis pour elle.

LUCIEN.

Brave et loyal Simon, tu ne sais plus déjà comment défendre ton système d'exclusion!... Mais allons plus loin. Si tu admets qu'un père vote pour sa fille non mariée, pourquoi n'admets-tu pas la même chose pour un fils?

SIMON.

Parce que dans ce cas il s'agit d'un homme.

LUCIEN.

Donc, c'est à cause de son sexe que tu prives la femme du droit de voter; son sexe t'offusque, et, malgré toi, tu rattaches à l'idée que tu te fais de la femme en général le rôle particulier que son sexe lui crée dans la famille.

SIMON.

Sans doute!

LUCIEN.

Sans doute est fort bon! D'une part, tu veux appliquer ta règle d'exclusion des droits politiques aux femmes non mariées, sans songer qu'elle s'étend non-seulement aux filles majeures qui ont leur père, mais encore aux filles majeures dont le père est mort; d'autre part, cependant, ta règle d'exclusion n'est fondée que sur le rôle qui devient propre à la femme en *puissance* de mari, comme disent nos légistes dans leur style barbare. Eh bien, donc, permets-moi de te répondre. Jusqu'au mariage le sexe de la femme ne doit pas exister à tes yeux. Tu le devines, tu sais qu'il est, mais il n'est pas révélé. C'est le mariage seul qui révèle le sexe. Jusque-là, il n'y a que les regards impudiques qui percent les voiles dont le sexe s'enveloppe. Cette façon de voir toujours et avant tout le sexe dans les êtres est, à mon sens, une grande preuve de débauche ou d'ignorance. Si tu avais une morale élevée et intelligente, dans cette femme qui passe, et que tu ne connais pas, penserais-tu à voir autre chose qu'un être humain semblable à toi, doué des mêmes facultés essentielles? Tu m'objecteras que la démoralisation et la misère font souvent manifester le sexe en dehors du mariage. Je ne le nie pas. Mais l'imperfection et la dureté de nos mœurs sont-elles des raisons déterminantes contre le droit, la justice et la vérité? Considère l'âme humaine, et dis-moi si elle a un sexe!...

SIMON.

Tout ce que je comprends dans ce que tu viens de dire, c'est ceci: tu voudrais que d'abord on vît dans les hommes et dans les femmes, indépendamment de l'idée du mariage, des êtres humains semblables, ayant les mêmes droits politiques, ce qui fait que les femmes auraient le droit de voter.

LUCIEN.

C'est cela même.

SIMON.

Je commence à être de ton avis pour les filles et les veuves; mais je ne puis m'empêcher de faire une exception pour les femmes mariées, et cela à cause même de ces rôles différents que tu es bien obligé de reconnaître à l'homme et à la femme dans le mariage. L'épouse, il me semble, doit se borner aux travaux du ménage, aux soins de la famille, et laisser à son mari l'exercice des droits politiques.

LUCIEN.

En vérité, Simon, tu es étrange. Tu veux donc absolument que le mariage soit, pour les femmes, une cause de minorité politique! Mais tu opères ainsi sur elles une *diminution de tête*, comme disaient les Romains. Le mariage les fait déchoir. Beaucoup de femmes, si la loi de l'hyménée n'est plus forte en elle que tout autre sentiment, seront tentées de préférer le célibat et la liberté politique à la déchéance du mariage; ou bien elles chercheront à accorder la liberté avec la nature au moyen d'unions clandestines.

SIMON.

Mais alors, c'est très-embarrassant.

LUCIEN.

Eh oui!... Voilà pourquoi ceux qui sont conséquents, ne voyant que le sexe dans la femme, lui refusent en tout temps l'exercice des



droits politiques. Mais ceux-là, à mon avis, sont peu éclairés! Il faut être conséquent en sens contraire. Le législateur politique n'a pas à tenir compte de l'apparition du sexe, soit chez l'homme, soit chez la femme. Toujours donc il doit voir dans la femme, qu'elle soit fille, mariée ou veuve, l'être humain, l'Humanité, qui est en nous tous, nous fait tous semblables, et nous donne à tous les mêmes droits politiques, indépendamment de notre sexe.

SIMON.

Ainsi il ne faut pas reconnaître que la nature assigne à l'épouse, à la mère de famille, une vie toute intérieure, toute domestique?

LUCIEN.

Mon Dieu! Simon, ne confondons pas deux choses qui sont des manifestations d'ordres divers, la famille et la cité. Dans la famille, en effet, le rôle de la femme ou de l'homme, de l'épouse ou de l'époux, est tout intérieur. Le père et la mère ont des devoirs analogues à remplir. La mère a les premiers, les plus tendres, les plus doux, les plus minutieux. En allaitant son enfant, elle continue pendant quelque temps l'œuvre de création qui lui a été départie. Ah! rend-on assez profondément hommage à cette fonction sublime de la femme au nom de laquelle on veut la condamner à la réclusion! Oui, en effet, c'est à elle et non à l'homme qu'a été attribuée la création mystérieuse et divine du corps de l'Humanité! C'est un être humain qui se façonne dans ses entrailles bénies! Dieu intervient dans cette conception, Dieu prête une vertu indicible à la jeune femme qui devient mère! Pourquoi a-t-elle ces regards profonds qui semblent tournés vers un autre monde? Pourquoi ces rêves où tous les visages des petits enfants se jouent dans de frais tableaux? Il semble à son air qu'elle soit plongée dans une sorte d'hébétude : c'est que toute sa vie intellectuelle s'est concentrée! Respectez-la, elle crée! respectez-la, elle fait œuvre divine! respectez-la, la vie la plus intense et la plus féconde est en elle! Quand elle sentira tressaillir son enfant, quelle joie remplira son âme! quelle allégresse sans fin! Quand l'enfant sera venu, comme elle l'entourera de tous ses soins et de tout son amour! Mais alors le père, à son tour, éprouve en lui-même un sentiment nouveau! Alors commence, en commun, pour les deux époux, le travail de la famille et de l'éducation. Mais je ne vois nullement pourquoi cette phase de la vie de l'homme et de la femme qu'on appelle famille nuirait aux choses de la cité. Dans la cité, le père et la mère sont citoyens, exercent leurs droits, et votent sans qu'il en résulte la moindre atteinte à la famille. La cité n'en sera que plus belle d'aspect, moins agitée, moins turbulente, plus morale, moins vouée à l'intrigue à l'ambition et à tous les mouvements passionnés, quand de nobles femmes, respectées en leur qualité d'êtres humains, viendront, leur enfant à leur cou, déposer un bulletin dans l'urne.

Pardonne à mon long discours, Simon! Vois-tu, je sens profondément cette injustice qui tient nos femmes, nos filles, nos sœurs éloignées et indifférentes, quand il s'agit des actes les plus importants de notre vie.

SIMON.

Ton discours me plaît. J'avoue que je suis tout-à-fait ébranlé. Il me semble toutefois que tu prends un peu trop pour la réalité un idéal peut-être impossible... Tiens, voici Justus!

LUCIEN.

Ah! voici Justus! Bonjour, Justus!

JUSTUS.

Bonjour, Citoyens! Vous me paraissez très-animés; de quoi parliez-vous donc?

LUC DESAGES.

(*La suite au prochain numéro.*)

VOILA POURQUOI LES HOMMES MEURENT EN IRLANDE!

Quelques faits entre mille montreront comment, en Angleterre, l'aristocratie, non contente de posséder le sol presque entièrement, exerce encore sur le domaine public les plus audacieuses rapines.

Les biens de l'État sont passés, en grande partie, par des baux nominaux perpétuels, aux mains des grandes familles, et ce qui en reste, grâce à une loi récente qui défend de l'aliéner pour plus de *trente-trois ans*, est affermé à l'aristocratie un quart environ de sa valeur. Parmi les domaines administrés en régie, il en est qui ne couvrent pas les frais d'administration. Une forêt, du revenu brut de 200,000 francs, a coûté de frais 220,000 francs, et lorsqu'il s'agit de réformer ces abus, les fureurs de l'aristocratie se couvrent des plus ridicules mensonges.

Pour aider ces nobles modérés à élever leur famille, 25 millions environ sont distribués aux plus nécessiteux. Par exemple, le duc de Wellington reçoit 1 million; le duc de Gratton, 361,800 francs; lord Brougham, 125,000 francs; les Thurlow, une indemnité annuelle de 275,000 francs pour des places *inutiles* supprimées à la chancellerie, etc., etc.

Puis les sinécures : une grande dame est balayeuse du mail du parc; une autre, huissier en chef de la cour de l'échiquier. Lord Beresford est emballeur et dégustateur aux frais de l'Irlande; la duchesse douairière de Manchester reçoit 75,000 francs comme percepteur des douanes à l'exportation, etc., etc.

Le lord chancelier reçoit 375,000 francs; le lord chancelier d'Irlande, 200,000 fr.; le lord lieutenant d'Irlande, 500,000 francs, etc.

Enfin, les places *gratuites*, dont tels honoraires s'élèvent à 2 millions. Mais nous abrégeons cette revue.

Voilà pourquoi les hommes meurent en Irlande!

En vérité, les sauvages cannibales sont moins odieux que ces élus de la civilisation, qui, la bouche empâtée des mots d'honneur et de justice, dévorent la substance du pauvre! Au récit de ces faits, l'on comprend pourquoi la pourpre royale était couleur de sang humain.

Voyez, au milieu d'un peuple de valets, cet homme à la cambrure fière, au geste hautain, dont la poitrine est chamarrée de décorations; c'est un des puissants et des honorés de la terre. Du caprice de cet homme dépend l'existence de tout un peuple, épars sur ses vastes domaines, peuple sans possession, auquel il accorde ou refuse à son gré le travail. Aussi siége-t-il dans les conseils de l'État, et décide-t-il de la paix ou de la guerre, des lois et de l'administration. On signale dans les événements sa main ou sa volonté. Sa faveur est un titre, sa protection est une richesse. Juge et soutien de la morale publique, sa parole flétrit, absout ou condamne, envoie celui-ci au bagne, celui-là à l'échafaud. — Qui donc oserait mettre en doute l'honneur d'un tel homme?

Eh bien, tout vulgaire qu'il est en réalité, ce grand seigneur matérialiste, il revêt à mes yeux les formes fantastiques du vampire. Je le vois tout dégouttant des sueurs, du sang et des larmes de ceux auxquels il vole son luxe. Dans le tissu de ses riches habits, dans les dorures de son palais, dans le velours de ses meubles, dans ses mets, dans tout ce qui l'entoure et le crée en quelque sorte, je vois l'*usement* de la vie du prolétaire. Le meurtre est en lui et sur lui; il s'en nourrit et s'en pare, il l'exhale et le respire.

— Eh! quoi, s'écrie-t-il, moi lord d'Angleterre, traité de voleur et de meurtrier! Quel est cet insensé folliculaire? Tout est bien : l'Angleterre a cent peuples vassaux; le trône est assuré; la paix et l'intrigue fleurissent, et notre abondance augmente chaque jour. L'Irlande, il est vrai, meurt de faim et le prolétaire anglais pourrit dans ses caves; mais que faire à cela? C'est l'ordre de la nature et la loi des Etats que le plus grand nombre soit sacrifié au plus petit et qu'un seul commande à plusieurs. Qui soutient le contraire est un être abominable, ennemi de l'ordre et de la propriété.

Monseigneur, veuillez faire avec moi un petit calcul. Prenons pour exemple une part de votre fortune, et, dans cette bouchée de 500,000 f. que vous paie l'Irlande, voyons combien il y a de vies d'hommes : mille à peu près, sous notre régime d'individualisme; car, vous le reconnaîtrez, monseigneur, vous qui ne pouvez vivre à moins d'un million, ou deux, ou trois, de revenu, 500 francs sont plus qu'il ne faut à un Irlandais.

Or, vous le voyez, monseigneur, le calcul est simple : l'Irlande, qui meurt de faim, vous paie 500,000 francs, ci 500,000 fr.
A 500 francs par chaque Irlandais, cela fait mille hommes, soit 1,000 h.

Sainte chose, monseigneur, que la propriété de nos temps!

Et toi, fille de ces nobles bandits, colombe élevée au repaire du tigre, sais-tu ce que valent tes gracieuses parures et tous ces colifichets dont tu fais tes délices? combien coûtent tes triomphes et tes plaisirs? — Non, aveuglée par l'orgueil, tu te crois innocente, et dans l'avenir, ce beau nid de rêves, tu oses accoupler l'amour et l'égoïsme, l'injustice et le bonheur. Tu ne sais pas quels gémissements éveille chacun de tes sourires; tu ne vois pas autour de toi ces ombres plaintives qui te demandent compte de leur vie moissonnée avant le temps. Ce bracelet qui pare ton bras délicat, vois, il est tout imprégné des larmes de la veuve d'un mineur. Cette robe, si finement brodée, acheva d'épuiser la vue d'une ouvrière, jeune fille comme toi, comme toi jalouse d'être belle et d'être aimée, et qui dut, par misère, sacrifier sa beauté et son avenir d'amour à ta beauté d'un soir, à ton triomphe d'une heure. Ces perles, que de

douleurs elles contiennent, depuis celles du pêcheur qui les ravit à la mer jusqu'à celles de l'ouvrier qui les monta, et dont les efforts industrieux durent succomber sous l'usure de ton père! Oui, jusques dans le bouquet de fleurs que tu respires, il y a de la mort et de la douleur, car ce bouquet, tu l'achètes de l'argent qu'après le paiement de l'impôt, n'eût pas la mère de famille pour donner du pain à ses enfants, de celui que n'eut pas le moribond pour l'achat d'un remède salutaire.

Viens, pénétrons dans ces rues étroites et fangeuses où ton pied ne posa jamais, dans les bouges où se façonnent, en vue de ton caprice et de ta commodité, ces objets de toute sorte. Écoute le souffle fiévreux des travailleurs. Vois leurs yeux éteints, leurs poitrines creusées, leurs joues desséchées. Écoute avec l'oreille de l'âme, et, du fond de ces cerveaux et de ces cœurs d'hommes, compte, si tu le peux, tous les désirs qui s'élèvent en vain. Analyse, si tu le peux, tous les ravages qu'y fait le désespoir et toutes les tortures qu'y exerce la déception incessante des aspirations légitimes de l'être humain.

Mais tu détournes la tête. Que te dirait d'ailleurs un tel examen que ne te révèle, dans la rue, la vue du premier mendiant? Tu n'attristeras point ton front de ces réflexions austères, et tu préféreras, lorsqu'elles viendront te frapper au milieu des fêtes, répéter l'anathème qu'on jette à la misère, à ses effets et à ses révoltes; et, passant par mégarde auprès du pauvre, tu relèveras avec soin le pan de ta robe de peur qu'il ne touche à ses haillons.

Cela semble fantastique, exagéré : c'est mathématique cependant.

Et ce n'est pas notre faute si l'égoïsme et la cupidité dépassent l'imagination; ce n'est pas notre faute si l'évidence est précisément ce que l'esprit humain ne voit pas. — La guerre n'est-elle pas encore, aux yeux du plus grand nombre, une chose nécessaire, juste et belle? C'est un *fait* d'ailleurs, et dès que c'est un *fait*, il n'y a plus rien à dire : — ce serait attenter au culte du monde. — Or, c'est encore un fait que les hommes, outre la guerre accidentelle faite à coups de fusil et de canon, s'assassinent à l'ordinaire, et se dévorent les uns les autres. C'est un *fait*, c'est-à-dire, une chose à laquelle il ne faut point toucher, sous peine d'attenter à l'ordre et à la propriété.

LÉO.

NOTES HISTORIQUES

SUR L'ASSOCIATION DE BOUSSAC

I.

Nécrologie(1).

ARMAND.

Poursuivons notre œuvre douloureuse. Après Frossard, le serviteur de l'Idée nouvelle dans la sphère de la politique et de l'administration, voici Armand, qui la servit principalement dans le domaine du sentiment.

On sait maintenant quelles étaient les aspirations du Peuple à la fin du règne de Louis-Philippe. Si quelqu'un représenta complétement cette vie de désir et de souffrance, c'est bien celui dont nous rappelons ici le souvenir. Toute sa personne trahissait la disposition de son cœur. Son visage avait une expression de tristesse étrange et sympathique. Une sorte de mélancolie, qui semblait née en lui de l'habitude des souffrances intérieures, se peignait sur sa physionomie et attirait sur lui le regard. Ses traits, un peu heurtés, étaient néanmoins empreints d'une certaine beauté. Il avait la voix juste, mais peu étendue et légèrement voilée; il chantait avec goût et sensibilité. L'expression de ses yeux était douce, mais non sans quelque sévérité. Armand était d'une taille moyenne. Peu robuste en apparence, il a cependant montré, par sa longue résistance aux douleurs de toutes sortes qui assaillent le prolétaire, qu'une puissante énergie morale le soutenait.

Sa vie est peu chargée de faits; aussi aurais-je bientôt fini, si je n'avais qu'à faire le récit des événements qui la remplissent. En effet, dire simplement : « Armand était né en 1818; il s'était acquis une instruction assez étendue. Marié de bonne heure, il fut père de famille avant l'âge où, d'ordinaire, on songe au mariage. Porté par sa nature et par les circonstances à l'étude des questions religieuses et des problèmes sociaux, il n'avait pas tardé à se joindre à ceux qui s'occupaient de cette étude. C'est ainsi qu'il vint parmi nous en 1845, qu'il assista à nos réunions, et seconda activement toutes nos tentatives d'application. Il prit part à la révolution de Février, bien que la veille encore il doutât d'un succès sur lequel il fallut, en effet, bien se désillusionner plus tard. Enfin, après avoir été employé, en qualité de peintre, à décorer la salle des séances de l'Assemblée Constituante, il endura héroïquement la misère et les privations que la caste capitaliste impose aux travailleurs, jusqu'au jour où il mourut à l'hôpital, en juillet 1849. » Dire cela est bientôt fait. Mais la lecture de cette suite rapide d'événements communs à nous tous prolétaires, donnerait-elle une idée de celui dont nos cœurs se souviennent, et qui vécut parmi nous sous le nom d'Armand? Non, certainement.

Comme complément de ce récit, je voudrais donc qu'il me fût donné assez de puissance pour exprimer tout ce que ce nom réveille en moi. Je ferais ainsi connaître Armand par ce qu'il a laissé dans mon âme de sa propre vie, et cette sorte de résurrection ne serait pas un faible hommage rendu à la solidarité humaine et à l'amitié. Mais dans l'état d'horrible division où sont les âmes aujourd'hui, de tels miracles ne sont guère possibles. Nous devrons nous borner à recueillir les fragments de ses lettres et de ses écrits, où l'âme de notre ami se montre le mieux. Cela suffira, j'espère, pour donner aux faits que nous rapportons sommairement leur valeur véritable.

On le sait, les choses changent d'importance suivant le point de vue où l'on se place pour les considérer. Pour celui qui, couché dans un fossé, regarde autour de lui, l'horizon c'est le brin d'herbe qui semble s'élancer vers les nuages; mais pour qui est au haut d'une montagne, l'horizon est autre chose : c'est l'immense plaine où la vue se perd à l'entour. Il en est ainsi des faits de notre vie. C'était une fonction modeste que celle de notre ami : il était, nous l'avons dit, peintre en décor. Celui qui a lu plus haut qu'Armand fut employé à la décoration de la salle des séances de l'Assemblée Constituante, n'a pas dû attacher une grande importance à ce fait. Voici pourtant ce qui va changer le point de vue : on était en révolution; ce peintre était républicain, il était attaché de cœur au dogme de la Trinité. Appelé à remplir un panneau figuré, au-dessus du fauteuil du président, il écrivit dans ce panneau ces mots qu'on n'a pas effacés depuis, qu'on n'effacera pas; il écrivit :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

LIBERTÉ. ÉGALITÉ.
FRATERNITÉ.

Il se passa, en ce moment, quelque chose de grand dans l'âme d'Armand. Sans doute il pressentit alors tout ce qui s'accomplirait dans cette salle. Il comprit à la fois la grandeur, l'immortalité du dogme républicain, et l'horrible déchaînement des passions cupides qui allaient s'armer perfidement de la puissance de ce dogme contre ce dogme lui-même. Je crois entendre le peintre, une fois son œuvre achevée, dire à ses compagnons : « Et maintenant, qu'ils viennent, les grands du jour, les prétendus maîtres de la terre; qu'ils viennent dans ce lieu défendre des priviléges impies et homicides; qu'ils se livrent ici au culte de la Peur qui les égare, à l'intérêt qui les divise, à l'œuvre de corruption qui les perd; mais qu'ils prennent garde! Nous venons, amis, de marquer la limite de leur domination! En vain rassembleront-ils leurs efforts contre ce signe tout-puissant, le flot de leurs iniquités restera sans force devant cette borne suprême que nous venons de poser. Ce symbole, compagnons, est la colonne infranchissable qui dit à l'Océan : Tu n'iras pas plus loin. Aussi, espoir et courage, mes amis; ces nouveaux Balthazars peuvent venir jusque dans cette enceinte achever leur funèbre festin, l'inscription mystérieuse les attend, et le Peuple, comme autrefois Daniel, est déjà là pour la leur expliquer! »

Nous l'avons dit, la vie d'Armand fut simple; mais il y avait en lui une force et une profondeur de sentiment telles que cette existence en fut considérablement grandie. Il portait dans son cœur un immense désir de justice, de beauté et de bien. Aussi souffrait-il cruellement par cette faculté même qui l'eût rendu, dans un autre monde, si propre à goûter le bonheur. Le duel qui se réalise à cette heure en actes sanglants entre le Passé et l'Avenir, entre l'Idolâtrie et la Religion, entre les privilégiés et le Peuple; ce duel affreux déchirait tout son être. Par l'aspiration, il vivait déjà dans la République future, quand il était forcé par le fait actuel à rester dans une société qui lui répugnait. Ecoutons-le lui-même nous dire ce qu'il souffrait dans ce combat. Voici ce qu'il m'écrivait à Boussac, le 6 mai 1847, en répondant à la proposition que nous lui avions adressée de faire pour notre journal un compte-rendu de l'exposition de peinture. « Je travaille tant que le jour dure, et j'arrive à » grand'peine à suffire aux besoins de ma famille. Aussi, non- » seulement je ne puis consacrer quelques jours à voir le Musée, » mais encore le travail d'esprit que me demanderait la composi- » tion des articles sur l'exposition me fatiguerait beaucoup, en ce » sens que toute la journée, je suis privé d'air et d'exercice maté- » riel, si nécessaires à mon tempérament. Ensuite, j'ai au moins » par semaine, deux soirées prises pour nos réunions, et quelque- » fois un travail écrit à faire. Tu vois qu'en définitive je suis en- » chaîné par la nécessité. A peine ai-je le temps de rêver à cette vie » de l'âme qui, par ses aspirations divines, fait oublier un peu » cette *vie de mort* dans laquelle nous nous débattons. Pauvre ami, » j'ai bien souffert, je souffre, mais je ne perds pas courage. Souf- » frir, c'est ma vie à moi, *je le sais, je l'accepte*; LES RONCES DU » CHEMIN N'ARRÊTERONT PAS MA COURSE VERS L'HORIZON DE LU- » MIÈRE! »

(1) Voir la livraison précédente.

Et plus loin, il s'étend sur le tableau de ce monde qu'il repousse : « Le contact que nous éprouvons est pénible et parfois décourageant. » Combien cette pauvre nature humaine est dégradée ! Le vice, lèpre » hideuse, la ronge de tous côtés. Satan triomphe et l'on entend » son rire sardonique au milieu des pleurs et des blasphèmes. » Beauté, amour, vertu, qu'est-ce ? Dérision, folie. Que veux-tu que » produise une société sans croyance, sans religion, qui n'aspire » qu'à la matière, qui fait servir son intelligence à s'approprier la ma- » tière et tue le sentiment à force de le refouler au fond du cœur. » Tu demandes où est l'art. L'art sommeille et attend la voix de » l'idéal pour se relever. Notre époque n'a plus rien pour inspirer » l'artiste. L'industrie capitaliste seule a le pouvoir de se manifester ; » c'est l'individualisme qui règne ! »

Voilà ce que notre ami éprouvait avant la Révolution de Février, et, déjà à cette époque, un grand nombre de prolétaires partageaient son sentiment. Cette vue si élevée et en même temps si profonde de la situation de la société, la proclamation de la République ne pouvait la détruire. Certes, le grand fait révolutionnaire qui s'accomplit le 25 février 1848 ouvrit un vaste champ à l'espérance. Mais il eût été bon alors, pour les révolutionnaires, de ne pas exagérer la valeur de ce fait, afin de travailler plus efficacement à la réforme sociale. Armand le sentit, et c'est lui qui vint un jour au Club de la Révolution prononcer ces paroles recueillies dans un journal du temps : « Que » sert de lutter contre la tyrannie sur des barricades, si nous ne détrui- » sons pas la tyrannie que nous portons en nous, l'Égoïsme ? » Cessons de nous plaindre ; nous n'avons pas su dépouiller les mi- » sères du passé et régénérer l'Humanité en nous ; si l'esclavage, » l'ignorance et la haine remplissent le monde, si l'anarchie et l'iné- » galité gouvernent, c'est que l'amour n'est pas entré dans nos âmes. » Songez-y bien, citoyens, la République vers laquelle nous aspirons, » la République des libres, des frères et des égaux, ne pourra se » réaliser *tant qu'une foi commune n'échauffera pas nos cœurs,* » *n'éclairera pas notre intelligence comme un seul soleil échauffe* » *et éclaire le monde.* Eh quoi ! *nous tendons tous au même but, le* » BONHEUR DE TOUS *par le* BONHEUR DE CHACUN ; et, au lieu d'y mar- » cher UNIS, nous prenons chacun des routes différentes, et, comme » ces oasis trompeuses que le soleil du désert fait voir au voyageur » fatigué, le bien semble fuir devant nous. Vous le voyez, *la cause* » *du mal, c'est la* DIVISION. Élevons donc la sainte bannière de » l'UNITÉ et marchons à son ombre. Alors nous serons forts ; et, » conduits par la raison et l'amour, *nous monterons au faîte de la* » *montagne où l'Éternel dicte ses lois !* »

Ne semble-t-il pas entendre Jean-Baptiste criant dans le désert de Judée : « Amendez-vous, car le royaume des cieux est proche ? » Armand sent vivement le besoin que la foi qui l'anime devienne une *foi commune* à tous, et qu'*elle éclaire les intelligences et échauffe les cœurs comme un seul soleil éclaire et échauffe le monde.* Il désire avec ardeur que les hommes *tendent au bonheur de tous par le bonheur de chacun.* Mais il comprend bien que cela n'est possible qu'autant que chaque homme détruira en lui-même le germe de *tyrannie* qui ne s'y développe que trop, c'est-à-dire, l'*Égoïsme.* « La cause du mal, c'est la division. » Il faut donc appeler parmi nous l'UNITÉ. Une fois cette préparation de cœur accomplie en nous, notre ami nous le promet, la vérité nouvelle, l'Évangile de l'avenir nous seront donnés : *conduits par la raison et par l'amour, nous monterons au faîte de la montagne où l'Éternel dicte ses lois !* Je le répète, je vois dans ces admirables paroles d'Armand un sentiment d'espérance semblable à celui qui animait Jean-Baptiste. C'est la même foi aux promesses divines, c'est le même pressentiment d'un avenir religieux. Cette prédication à laquelle Armand prit part n'a pas été perdue. Le Peuple en recueille aujourd'hui les fruits. Le Peuple abandonne chaque jour ces idées diverses, ces *routes différentes* qui le divisaient. Le Peuple ne croit plus exclusivement à tels ou tels systèmes, et pourtant le Peuple est Socialiste. Il croit au Socialisme, non plus comme à une théorie, mais comme à une promesse. La grande Religion, l'Évangile nouveau, peuvent venir maintenant, le Peuple croit et espère. Comme Armand, l'œil fixé sur la formule : Liberté, Fraternité, Égalité, le Peuple attend la venue de la RÉPUBLIQUE que cette formule annonce !....

La lutte qu'Armand dut soutenir, d'une part contre la misère, et, de l'autre, contre le vice et l'ignorance, acheva de l'épuiser. Cette ardente prédication à laquelle il se livra détruisit complètement une santé déjà bien menacée. Notre pauvre ami mourut avant même que nous, ses co-réligionnaires, encore en petit nombre à Boussac, nous eussions appris sa maladie. On juge de notre étonnement et de notre douleur, quand nous reçûmes, de Paris, la lettre suivante :

» Paris, le 14 juillet, 1849.

» CHERS AMIS ;

« J'ai à vous annoncer une bien triste nouvelle. Nous venons d'être frappés dans la chair de notre chair : notre excellent ami, Armand, est mort lundi dernier, 9, à quatre heures du soir.

» Dimanche, sa femme m'envoya chercher par son petit garçon. Celui-ci me dit : « Papa est bien malade depuis deux jours : il a le » délire, et demande toujours après Pierre Leroux et après vous. »

» Je m'empressai d'aller le voir. Avant de monter chez lui, je pris en passant un ami commun, et nous lui rendîmes une visite. Il ne nous reconnut pas. Il se tourmentait sur son lit, et paraissait souffrir beaucoup. Il ne dit pas un mot. Une fois seulement il me regarda fixement, puis ses yeux s'égarèrent ailleurs... je lui pris la main droite, et la lui serrai doucement : cela parut lui faire du bien. Il ne bougea pas pendant quelques minutes ; mais bientôt il se remua comme auparavant. Nous le jugeâmes perdu. Nous partîmes ; je rentrai chez moi le cœur navré. J'écrivis à Pierre pour le prier de venir à Paris le lendemain, lundi, afin que nous pussions aller voir notre pauvre ami. Mais ma lettre, qui devait lui arriver quelques heures après son envoi, ne lui parvint que le lendemain, à quatre heures ! Je ne sais à quoi attribuer ce retard !

» Le médecin vint visiter Armand dans la journée du dimanche ; il déclara à sa femme qu'il fallait qu'elle le fît transporter à l'Hôtel-Dieu, seul endroit, disait-il, où l'on pourrait lui donner tous les soins que réclamait son état. Il y fut conduit sur un brancart. Avant de partir de chez lui, il parlait de Pierre encore. Pendant le trajet de sa maison à l'hospice, il chanta ! On le mit dans la salle de la Clinique, et, comme il ne voulait pas rester sur son lit, on eut la barbarie de l'y attacher. Sa femme alla le voir le lendemain, dans la matinée. Il ne parlait plus, et ne la reconnut pas. Enfin, le mardi, quand nous allions partir, sa femme et moi, pour l'Hôtel-Dieu, il en arriva une lettre qui annonçait la mort d'Armand, la veille, à quatre heures. Nous, ses amis, n'avions pas pu entrer à l'hospice, dont les entrées ne sont publiques que le jeudi. J'y allais le mardi pour tâcher par tous les moyens d'enfoncer les portes, quand la fatale nouvelle arriva.

» Je me chargeai alors de tout ce qui a rapport à l'enterrement. Je pris un drap pour l'ensevelissement, et j'arrivai à l'Hôtel-Dieu, où je fis mes réclamations. On m'envoya reconnaître les dépouilles d'Armand à la salle des morts, immense cave voûtée, dont un jeune homme m'ouvrit la porte. En entrant dans ce lieu, triste et grave sans être ignoble, mon cœur battit fort, mais ne faillit pas. Je me découvris la tête. A ma droite se trouvaient quinze cercueils éclairés par quelques rayons de soleil. Le gardien me mena plus loin, me fit descendre quelques marches, et nous nous arrêtâmes devant plusieurs civières fermées, et dont chacune renfermait un cadavre. Il en découvrit une, souleva un peu une toile grossière, et me dit : « Voilà ! » Comme il faisait très-sombre, je me baissai pour regarder, et je reconnus la dépouille de notre cher ami. Il était très-pâle, mais non changé.

» Je dis au gardien : « C'est bien lui ! » Alors il le marqua au front d'une croix noire. Je lui laissai le drap que j'avais apporté.

» J'allai de là à la mairie, qui fixa le convoi pour le lendemain à neuf heures. Dans la journée, nous prévînmes quelques amis, et au moment indiqué, nous partîmes de l'Hôtel-Dieu pour aller au Père Lachaise, à la fosse commune. Pierre prononça quelques bonnes paroles sur le cercueil, que la terre cacha bientôt à nos yeux, et nous nous séparâmes, après avoir fait une collecte pour la veuve et ses trois enfants, et après nous être concertés sur les moyens de les sauver de la terrible situation où ils se trouvent. L'un des enfants, l'aîné, a déjà été adopté par un ami.

» Voilà, amis, comment a fini pour la vie présente notre cher Armand. Je m'occupe en ce moment à mettre en ordre ses papiers de toutes sortes, et j'y retrouve partout la trace d'une vie pleine d'honnêteté, d'amour et de simplicité.

» Adieu, chers amis, je vous embrasse tous, et vous prie de bien vous aimer.

« LOUIS NÉTRÉ. »

Cette triste nouvelle nous fut d'autant plus pénible qu'elle renouvela tout le chagrin que nous avions eu il y avait à peine un mois en apprenant la mort d'Edmond Frossard. Nous regrettâmes que l'éloignement ne nous eût pas permis d'assister à ces funérailles d'un des nôtres, et d'unir notre cœur et nos voix à l'éloquente prière que notre ami Pierre Leroux avait fait entendre sur la tombe d'Armand. C'était la première fois qu'une manifestation de notre foi à la solidarité éternelle des hommes avait lieu en présence de la mort.

AUGUSTE DESMOULINS.

UNE VISITE A CHILLON.

[A Louis Nétré.]

Canton de Vaud, janvier 1850.

Les rochers de Naye s'élèvent à six mille pieds au-dessus de la mer. La montagne dont ils couronnent le sommet s'arrondit et s'allonge, toute hérissée de rocs et de sapins, jusqu'au bord du Léman. Il y a là une roche qui s'avance en promontoire et forme une presqu'île devant laquelle le lac a cinq cent douze pieds de profondeur ; sur cette roche, au bord de l'abîme, est assis le château de Chillon. Un fossé le sépare de la montagne, un pont de bois le relie à la route de Milan, qui passe en cet endroit. De quelque côté qu'on vienne à lui, soit de Vevey, soit de Villeneuve, quand on approche l'on est si complétement privé de la vue des Alpes et du Léman, qu'il semble qu'on va s'engager dans un défilé désert et dangereux d'où l'on ne

sortira que volé, où l'on ne restera qu'assassiné. Il y a peu de sites, je crois, qui rappellent aussi bien que celui-là ces repaires du moyen âge, d'où les barons féodaux gardaient les chemins et rançonnaient les passants.

Le château de Chillon ne présente par lui-même rien de bien remarquable. Du côté de la montagne, ce sont des tourelles, des créneaux et des meurtrières sans grandeur. Du côté du lac, c'est une façade qui regarde la Savoie, les Alpes Pennines, le Valais et la plaine profonde par laquelle le Rhône entre dans le Léman. Au centre de l'édifice s'élève une tour carrée, terminée dans une forme moderne tout ordinaire et faisant contraste avec les tourelles qu'elle domine. C'est du paysage qui l'environne que Chillon emprunte un caractère tout particulier, qui varie, du plus au moins suivant la couleur du temps, et à proportion de la distance d'où l'on considère la forteresse. Par un jour de vive lumière, elle s'éclaire, s'embellit, et, de loin, n'apparaît que comme une habitation pittoresque décorant d'une façon originale l'incomparable scène où figurent la Dent d'Oche, le rocher de Meillerie, la pointe de Chaumang, la Dent du Midi, les Diablerets, les Dents de Morcles, les Alpes orientales qui commandent Villeneuve, et le bassin du Léman aux eaux bleues et réjouissantes. Mais de près, en tout temps, Chillon a des dehors sévères et sinistres.

Je l'ai vu pour la première fois par un beau soleil de juillet: il unissait la grâce à la force, et la blancheur moderne de sa façade s'harmoniait agréablement avec l'azur du ciel et du bassin. Je me suis rappelé ces strophes dans lesquelles Byron l'a fait si sombre et si menaçant, et j'ai pris cette description pour une fantaisie du poète. Mais je l'ai revu par une soirée d'orage et de tempête, au moment où les éclairs le font saillir entre les noyers et sous les sapins secoués par la rafale et au-dessus des vagues battant son roc et ses murailles. Je l'ai vu naguère, entouré de neige et de brouillard, taciturne auprès de son lac immobile et décoloré; je l'ai vu, par la nuit sombre, s'envelopper dans une masse noire et fermée de toutes parts; je l'ai vu, par la nuit resplendissante des clartés de la lune, qu'augmentait l'éclat des neiges, se refuser aux lueurs du firmament en opposant quelque coin ténébreux à chaque plan qui brillait, et j'ai retrouvé la physionomie qu'il dut avoir autrefois quand il renfermait des malheureux qui n'en devaient pas sortir et que le pays d'alentour était inculte et sauvage. J'ai compris alors combien le poète a su, tout en montrant le château d'aujourd'hui, approprier sa description à l'époque et aux circonstances de la captivité de Bonnivard, et surtout combien il a vivement senti l'horreur de la prison et de la mort dans les casemates et à la potence de Chillon.

Je ne me propose pas, mon ami, de te décrire l'intérieur, ni de te faire l'historique de cette forteresse. Je te dirai seulement qu'une fois qu'on a passé la première porte, qui est faite de barreaux de fer à treillage carré, et que l'on se trouve dans la première cour, entre de hautes façades rapprochées les unes des autres, on éprouve subitement une impression bien différente de celle qu'on ressentait au dehors. Les souvenirs qui peuplent ce lieu lui donnent un aspect qu'on ne soupçonnait pas. Chillon date de loin. Ses premières constructions remontent au commencement du neuvième siècle. Qui l'a fondé? On l'ignore. Mais ce que l'on sait bien, c'est qu'il a été longtemps un instrument de tyrannie sous la domination des comtes de Savoie. Il y a de vastes salles, et dans ces salles des cheminées à large manteau très-curieuses et des plafonds massifs en bois de mélèze plus curieux encore. La chambre des comtes, plus particulièrement dite de Pierre de Savoie, surnommé le petit Charlemagne à cause de ses conquêtes, est sombre, sans dehors, mais remarquable par ses croisées, sa cheminée, ses restes de peinture à fresque, son escalier secret aboutissant au lac, et sa voûte formée par deux arceaux de bois peints en rouge et constellés de croix blanches. La chapelle est d'un beau style. Les salles du rez-de-chaussée sont pleines de boulets, de canons, d'obus, de mortiers, de pièces de montagne, de charriots et de caissons. C'est un arsenal où le canton de Vaud et la confédération suisse tiennent toutes sortes de provisions de guerre. On ne parcourt ordinairement l'intérieur du fort qu'après avoir visité les casemates, dont l'escalier part de la première cour. J'y suis descendu deux fois l'été dernier; c'est de la seconde que je veux te parler.

Je passai quelques jours dans le voisinage de Chillon, à Montreux, l'un des plus charmants et des plus pittoresques villages de la Suisse. Une après-midi, ne pouvant faire une excursion dans quelqu'un des sites enchanteurs qui donnent à Montreux tant d'attraits et de variété, parce qu'un orage qui se préparait depuis le matin pouvait éclater d'un moment à l'autre, je songeai à satisfaire une envie que m'avait inspirée la vue des souterrains de Chillon: c'était de descendre et de demeurer seul quelques heures dans le cachot de Bonnivard. La première fois, bien que je fusse accompagné et distrait par un cicerone trop loquace au gré de mon recueillement, j'y avais néanmoins éprouvé de telles impressions, que je m'y sentais attiré invinciblement. Ce désir était devenu passion en moi; mais je voulais être seul. J'allai en demander l'autorisation à M. Chollet, intendant du fort, qui, sans me répondre par un refus formel, me fit apercevoir une difficulté que je n'avais pas prévue. Rien n'expliquait ma démarche. Un crayon, une feuille de papier à la main, et je pouvais me fonder sur le désir ou le besoin de dessiner l'intérieur des cachots. Mais je ne portais rien. M. Chollet ne se rendait pas, il me questionnait de mille manières, et, ne comprenant pas d'abord ma bizarre demande, il craignait que je ne fusse qu'un étranger malintentionné, usant du prétexte que j'invoquais pour commettre quelque dégradation, pour effacer, par exemple, quelqu'un de ces noms que J.-J. Rousseau, Cooper, Byron, G. Sand, ont burinés sur les piliers. Je cherchai à l'édifier sur mes sentiments, je lui parlai dans les termes que je crus les plus propres à me gagner sa confiance, et il m'ouvrit la porte.

Ce n'est pas sans émotion que l'on descend les marches qui mènent au péristyle, petite pièce qui précède la salle des gardes; non pas que l'on s'enfonce dans des profondeurs effrayantes, car pour être au-dessous de la route qui passe devant le fort, les casemates ne sont pas cependant un souterrain véritable, puisque le niveau de leur sol est un peu plus élevé que le niveau du lac; mais on se rappelle que la force a longtemps opprimé le droit en ces lieux, que des innocents y sont entrés pour n'en sortir que victimes et cadavres, et l'on est pénétré d'une impression qui rend grave et commande le silence.

Les casemates règnent le long de la façade tournée vers la Savoie et le Valais. Le roc est entamé à la profondeur de trois mètres environ et sert de point d'appui aux arceaux des voûtes, qui s'entrecoupent et se posent sur des colonnes dressées au milieu des pièces. Des piliers engagés dans la muraille, à gauche, font un troisième support. Cette architecture est simple et forte. Entre la salle des gardes et le dernier compartiment des casemates, il y a deux recoins obscurs et mal famés. Le premier s'appelle la *chambre de la sentence*. Il garde encore son ameublement: une pierre noirâtre, assise sur le roc, et coupée en plan incliné, sur laquelle on étendait le malheureux brisé par la torture et auquel on signifiait un arrêt de mort, à la lueur des torches. Le second recoin porte le nom de *chambre de la potence*; on y voit encore une barre de bois fixée entre deux pans de murs et marquée en plusieurs places par le frottement d'une corde. En face de ce gibet, une porte donnant sur le lac et murée aujourd'hui servait de débouché pour les cadavres. Une ouverture étroite et informe, deux madriers épais, l'un en dehors, l'autre en dedans, voilà l'entrée des cachots. Il y en avait sept. Ils étaient distincts autrefois les uns des autres, étant séparés, dit-on, par des cloisons en maçonnerie; ils se confondent aujourd'hui dans la même pièce. Cette enceinte est plus longue que large, éclairée par six meurtrières, et partagée dans sa longueur par sept piliers. C'est sur la moitié de droite, en entrant, au pied du rocher, que se succédaient les cellules. Un anneau fortement scellé distingue la cinquième colonne; une entaille profonde et polie sur ses parois creuse le roc au-dessous de l'anneau à une petite distance: ce sont les signes auxquels on reconnaît le cachot de Bonnivard. L'anneau fixait une chaîne; cette chaîne condamnait à l'immobilité le prisonnier condamné à la captivité; c'est en se tournant et se retournant sur lui-même que le reclus a inscrit dans la pierre usée par ses fers la durée de son séjour en ce lieu. Je m'assieds à l'endroit même où il dut être assis bien souvent, je m'adosse contre le pilier à la place où pend l'anneau, et je donne pour point d'appui à mes pieds l'entaille significative. Le ciel est sombre, l'orage approche, j'entends le bruit du vent et la rumeur des vagues, et je me plais à évoquer par le souvenir la force et la grandeur morale de l'illustre prisonnier de Chillon.

Bonnivard est un citoyen adoptif de Genève, fils d'un seigneur de Runes, et, malgré son origine, l'un des plus hardis défenseurs de la liberté. Il protesta contre le duc de Savoie et contre l'évêque de Genève, contre la tyrannie temporelle et contre la tyrannie spirituelle; il voulut toute l'émancipation humaine par la destruction du Pape et de l'Empereur, et pour cela il fut persécuté. La trahison le livra enfin aux mains de ses ennemis, et la forteresse de Chillon reçut ce protestant complet qui réclamait pour l'homme l'indépendance entière de l'être physique, moral et intellectuel. Charles III ne daigna pas le faire interroger, mais il n'osa pas le faire mourir, respectant par faiblesse superstitieuse le prieur de Saint-Victor de Genève, le prêtre, dans son prisonnier. Six ans plus tard, lorsque les Bernois firent la conquête du pays de Vaud, en 1536, Bonnivard fut rendu à la liberté. Il vécut encore de longues années, et rendit de grands services à sa patrie adoptive.

La prison n'avait été pour lui qu'un séjour de retraite et de méditation, dans lequel il avait élevé et fortifié son âme par la contemplation de l'Idéal. Réduit à lui-même, privé de toute communication avec l'Humanité, il trouva dans son fonds des ressources énergiques et salutaires. Sa mémoire lui rappelait les noms et les actions des hommes les plus grands du passé, ceux-là surtout qui avaient souffert et combattu pour le Droit et pour la Justice. Il évoquait ces héros, il les faisait poser devant lui avec leur croyance dans l'avenir et leur persévérance dans leurs principes au milieu des persécutions. Il admirait ces âmes sérieuses, sublimes, qui s'étaient affirmé leur foi dans le temps où tout ce qui se passait sur la terre la contredisait le plus, et il se sentait embrasé d'enthousiasme et muni d'un courage invincible. Il se disait, au milieu de ces grandes figures dont il s'entourait idéalement: Moi aussi je crois, moi aussi je combats, moi aussi je souffre,

VOIR LE SUPPLÉMENT.

Le Gérant : LOUIS NÉTRÉ.

PAR LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE DE PARIS.

PARIS. — IMPRIMERIE GERDÈS, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 10.

SUPPLÉMENT DU NUMÉRO DE MARS.

et les ennemis de la liberté triomphent, et ils n'ont pas raison, et ils seront vaincus un jour, et tout à l'heure même, par moi, malgré mes fers et mon cachot; malgré leurs hommes d'armes, leurs juges et leurs bourreaux, ils ne sont que des faibles et des impuissants dont je méprise la colère et la vanité.

En songeant à ce captif, qui sut grandir et se développer dans la cellule solitaire où il avait été jeté pour être détruit, et dans laquelle il passa six ans occupé à détruire ses persécuteurs, en niant, au fond de son être, leur prétendu droit d'injustice et de tyrannie, je pensai à ces milliers de réfugiés que la Suisse venait de recevoir : débris de l'armée républicaine badoise, proscrits des insurrections italiennes, bannis de la République romaine, à tous les exilés qui erraient sur les terres étrangères, à tous les captifs qui gémissaient sur les pontons et dans les forteresses. Je me disais : Comme le prisonnier de Chillon, il y a toujours eu des hommes qui ont lutté pour l'affranchissement de la race humaine au prix de leur repos et de leur vie; mais combien ils sont plus nombreux aujourd'hui, ceux que la même cause inspire et passionne, et combien leur nombre tend à s'augmenter encore, sans que la prison, ni l'exil, ni les supplices, ni la misère, puissent faire céder la place sans conteste aux oppresseurs du monde ! Il est donc vrai, le droit humain est fondé; il se révèle de plus en plus, et Bonnivard a eu raison d'y croire invinciblement à cette place même où je pense à lui en cet instant, comme tous ceux qu'il a évoqués ici, tous ceux qui combattaient à son époque, et tous ceux qui protestent aujourd'hui. Mais je songeais aussi, avec émotion, aux peines, aux douleurs, aux privations qu'impose la cause de la justice, et, voyant que le nombre de ceux qui souffraient en ce moment était bien grand et qu'il allait augmenter encore, jusqu'au jour où le droit prévaudrait contre la force, je me sentais saisi d'une profonde tristesse. J'apercevais au loin, dans l'avenir, des années de gloire et de bonheur; mais, au milieu de ma vision, avant le calme des temps futurs, le spectacle de monde m'apparaissait tout composé de larmes et de sang, de cris de guerre, d'anathèmes et de proscriptions.

Une mélancolie à la fois douce et amère me pénétrait peu à peu. Je m'oubliais à suivre le cours de mes pensées, quand tout à coup une grande ombre se dressa devant moi. Je tressaillis : c'était l'intendant du fort qui, malgré mes assurances, avait gardé quelque inquiétude sur le but de ma visite solitaire, et qui venait voir dans quelle occupation il pourrait me surprendre. Il examinait la colonne sur laquelle est inscrit le nom de Byron. Je me levai, j'allai droit à lui, et je lui témoignai le mécontentement que me causait ce procédé de sa part.— Mais, monsieur, ajoutai-je aussitôt, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous, aucune relation antérieure ne me donne droit à votre confiance; je ne puis que vous dire : Voyez, examinez; je ne suis pas un vandale; j'ai le sentiment du lieu où nous sommes, je respecte les souvenirs qui font la célébrité de ce cachot, et vous trouverez ici le même ordre et les mêmes inscriptions qu'il y avait, quand vous m'avez permis d'y descendre. Maintenant, je vous remercie.— M. Chollet vit que j'étais fâché. Il m'interrompit, me parla des obligations que lui imposait sa charge, de la surveillance qu'il exerçait auprès de tous les visiteurs, et surtout de la demande inusitée que je lui avais faite, ne venant ni pour dessiner les casemates, ni pour en prendre aucune description.

Nous sortîmes de cette pièce. Nous traversâmes les deux qui la précèdent. Il me racontait toutes sortes de détails plus ou moins authentiques, s'arrêtant ou marchant lentement. J'avançais toujours. Puisque je ne pouvais jouir plus longtemps de la solitude de ces lieux, je préférais regagner ma demeure avant que l'orage commençât. Nous arrivions dans le péristyle. Je ne sais par quelle transition M. Chollet, qui connaissait ma nationalité, vint à me parler de la République française. Il la trouvait imparfaite en bien des points, et il critiquait judicieusement tous les articles de sa Constitution qui la font ressembler à la République américaine. Il déplorait surtout, disait-il, que le Socialisme fût intervenu avant que telle et telle question eussent été résolues. Et puis il ne voulait ni partage des biens, ni communauté, ni destruction de la famille et de la propriété, que saisje ? M. Chollet n'avait pas fait une étude approfondie du Socialisme; il n'en avait pas une définition précise, et il ne faisait qu'exprimer sa répugnance pour ce qui lui paraissait mauvais ou impossible. Je ne lui accordais ni ne lui refusais rien; je me bornais à ces reparties peu développées : Oui, sans doute... Cependant... il faudrait examiner... Il y a des principes... la justice... l'Egalité, etc., dont j'entrecoupais son discours.

L'Egalité ! il prit ce mot au vol.

— Ah ! l'Egalité, me dit-il, oui, mais laquelle ?

— Eh ! mon Dieu, celle qui est l'égalité; je n'en connais pas deux.

— La croyez-vous possible, monsieur ? N'avez-vous pas remarqué parmi les hommes...

Ici toute une série d'objections surgit dans l'esprit de mon hôte; il désira me les communiquer, et, par bienveillance pour moi, par commodité aussi pour son exposition, il songea que nous serions plus à l'aise dans un autre endroit; il s'interrompit, et m'invita à prendre un verre de rhum..., d'eau de cerise..., une liqueur quelconque, dans son salon.

Le salon de M. Chollet donne sur le lac, à l'orient, et jouit de l'une des plus belles vues qu'on puisse admirer. Je le remerciai, et je mis le pied sur la première marche de l'escalier qui allait nous mener dans la cour. Il insista, je ne me rendis pas à son invitation. Il revint à ses objections contre l'Egalité. Nous étions dans la cour. Tout à coup, emporté par le plaisir de causer : « Oh ! venez prendre un verre de vin, me dit-il, je vous en prie, monsieur ;» et, de cet air et de ce ton si engageant avec lequel les Vaudois invitent quelqu'un à goûter ce piquant vin blanc qui mûrit dans leur canton, sur les rives du Léman, il m'entraîna dans sa cave.

Cette pièce, qui se trouve au niveau de la première cour, est prise dans une des casemates qui regardent Montreux, à l'ouest. Des meurtrières ouvertes du même côté font quelques trouées blanches dans les ombres du fond, sur les tonneaux et les bouteilles. Elle a dû recevoir toutes sortes de destinations et servir de théâtre aux diverses scènes de la vie féodale. On y remarque l'architecture d'une époque postérieure à la construction des cachots. Un pot de vin et deux verres furent placés sur le tonneau même d'où le liquide avait été tiré; nous échangeâmes nos santés à la première rasade, et M. Chollet reprit ses objections. Je le laissai dire. Il y eut du bon sens et de l'amour de la justice dans ses paroles, mais il y eut aussi la plupart de ces accusations banales que la presse réactionnaire de France a inventées et répandues contre les idées sociales, et que la presse suisse conservatrice et momière a prises au mot et répétées. Mon hôte termina par une esquisse à grands traits des mœurs et des institutions démocratiques du canton de Vaud. Comme tout Vaudois, il se montrait, et avec raison, fier de sa patrie, et il conclut en souhaitant à la France de ressembler bientôt à son pays.

J'eus la parole à mon tour, et je relevai tout d'abord les accusations portées contre le Socialisme.

— Vous me ferez, lui dis-je, l'honneur de croire que je repousse les idées fausses, les intentions perverses qui pourraient attaquer la moralité humaine, et je vous affirmerai ensuite que tout homme qui mérite le nom de socialiste, et le Socialisme en tête, repoussent et condamnent les mêmes choses, quels que soient d'ailleurs les écarts de passion ou d'ignorance auxquels pourraient se laisser aller certains hommes faibles ou peu éclairés. Que l'on dise du socialisme qu'il ne connaît pas encore lui-même tous les moyens d'atteindre le but auquel il tend savoir l'organisation de la société humaine suivant la Justice et l'Egalité, ce sera vrai et judicieux; quant aux imputations coupables dont on le charge, elles existent dans l'accusation de ses ennemis, non pas dans l'intention de ses partisans. Depuis que je suis dans votre pays, j'étudie l'histoire de la Suisse, qui est, à mon avis, la première école démocratique des temps modernes. Je m'arrête surtout avec intérêt au seizième siècle, à l'époque de la Réformation, et je trouve là, au début, des phases analogues à la phase où nous sommes aujourd'hui en France. Les premiers réformateurs et leurs adeptes étaient accusés de la même manière que les socialistes de nos jours. C'étaient de nouveaux docteurs dangereux, disait-on; des hommes que poussaient des passions coupables, une ambition mauvaise, effrénée, nullement de bonnes intentions : l'esprit seul du diable, c'est-à-dire du mal, les animait. Les cantons ennemis de la Réformation, quelques-uns de ceux-là mêmes qui l'embrassèrent plus tard, se liguaient contre eux et fulminaient des édits par lesquels, entre autres prescriptions, ils enjoignaient sous serment à toute personne, homme ou femme, jeune ou vieux, qui verrait quelqu'un parler ou agir contre l'Eglise romaine et sa doctrine, de le déférer immédiatement aux tribunaux. Des magistrats, sollicités en faveur de citoyens honorables poursuivis par délation, répondirent aux mères, aux femmes, aux enfants de ces malheureux que si leurs parents n'étaient coupables que de vol, de viol ou de meurtre, on pourrait quelque chose pour eux, mais que le crime dont on les reprenait était irrémissible. Ils ne croyaient pas à la vertu des indulgences et à l'infaillibilité du pape! Enfin, les mêmes cantons persécuteurs rendirent de nouveaux édits par lesquels ils défendaient de débiter et d'acheter les publications des réformateurs, et ordonnaient formellement de rechercher ces petits livres et de les brûler. Ils interdisaient aussi les réunions entre concitoyens, poursuivaient ceux qui se rassemblaient pour quelque cause que ce fût, surveillaient leurs fonctionnaires suspects de zwinglisme, et les destituaient ou les emprisonnaient... On a dit et fait tout cela, je le lis dans l'histoire si abondante et si bien informée de la Réformation de la Suisse, par le ministre Abraham Ruchat, l'un de vos compatriotes. Et malgré tout, la cause des réformateurs a marché de triomphe en triomphe jusqu'à ce jour. Quant à nous, maintenant, voulons-nous converser ici un moment pour nous éclairer ? Je le crois, je sens que nous sommes sincères tous deux : eh bien, dégageons du débat tout ce qui y est étranger. Vous avez lu dans quelques feuilles françaises qui passent le Jura, et dans quelques journaux suisses qui les copient, que le Socialisme était cette nouveauté abominable qu'on peignait avec les couleurs les plus repoussantes. Laissez-moi vous parler du Socialisme autrement. Nous n'examinerons que l'idée que j'énoncerai. Rien ne nous oblige de discuter toute autre idée que nous n'admettons, ni vous ni moi, celle de la communauté des femmes, par exemple, que la moralité humaine condamne et qu'elle proscrira de plus en plus, en s'épurant davantage. Vous êtes frappé, n'est-ce pas ? de l'étendue de la misère sociale dans ce monde, et de toutes les formes qu'elle y affecte : le vice, le crime, la pauvreté, l'ignorance, la faim, le désespoir, les maladies, l'antagonisme des hommes. Toute créature gémit, vous le savez; et si l'on pouvait entendre tous les bruits qui s'élèvent de la terre, on recueillerait à chaque instant plus de cris de douleur que d'exclamations de joie. Quoi qu'il en soit, en considérant ce spectacle, par compassion pour tant de souffrances, ne seriez-vous pas disposé à croire, sans aller rêver pour tout homme telle ou telle des conditions que l'on ré-

pute heureuses parmi nous, et qui font communément envie, mais en restant dans des limites modérément mesurées; ne croiriez-vous pas, demandé-je, que la somme des cris de douleur pourrait être diminuée de beaucoup partout et en tout, et que, si cela ne se fait pas, la cause en pourrait bien être l'ignorance des hommes, lesquels ne savent pas s'arranger sur la terre?

— Je me l'imagine certainement; mais où voulez-vous en venir?

— Ecoutez. Si les hommes ne savent pas s'arranger entre eux, au plus grand avantage de chacun, ne serait-ce pas parce qu'ils ne connaissent pas leur nature d'homme, parce qu'ils vivent à côté les uns des autres comme s'ils n'étaient pas des hommes, mais bien des êtres d'une autre espèce, et que dans ce cas, la vie qu'ils mènent, au lieu d'être ordonnée conformément à leur nature, n'est qu'une situation fausse dans laquelle ils s'embarrassent, se gênent, se disputent, se dévorent les uns les autres.

— Cela pourrait être, je comprends cette explication.

— Voulez-vous admettre à présent que des observateurs sérieux, frappés de ces considérations qu'ils avaient faites eux-mêmes auparavant, ont étudié l'homme, ont cherché sa nature véritable et la vie sociale qui convient à cette nature, qui est réclamée par cette nature même?

— Je l'admets volontiers.

— Continuons. Supposez que ces observateurs de bonne foi ont réussi à trouver la nature véritable de l'homme, c'est à-dire qu'ils ont découvert les facultés qui composent l'homme et les besoins, vrais et légitimes de ces facultés; qu'ils sont occupés à construire théoriquement le milieu social dans lequel ces besoins pourront être satisfaits le plus régulièrement et le plus complétement, et qu'ils appellent leur étude et les résultats de cette étude le Socialisme. Si vous supposez cela vrai tel que je vous le dis, repousserez-vous le Socialisme au même titre et pour les mêmes motifs que vous faisiez d'abord?

— Non, assurément: Toutefois, je vous ferai cette objection, qui me vient à l'instant même: Ne pourra-t-on pas aller trop loin en théorie, et si d'abord, au lieu d'avoir trouvé la véritable nature de l'homme, on s'est trompé d'une autre manière qu'on n'a fait jusqu'ici, n'ouvrira-t-on pas aux malheureux une route dangereuse à suivre et sans issue, sans aboutissant?

— Si l'on se trompe, oui, il en peut résulter un grand mal. Mais il y a peut-être un moyen de vérifier si l'on se trompe, et de s'assurer qu'on est dans la voie de la vérité. Rentrez en vous-même, examinez-vous: ne voyez-vous pas que vous avez un corps, et que ce corps a des besoins; un cœur, et que ce cœur a des besoins; une intelligence, et que cette intelligence a des besoins? N'est-il pas, en outre, d'expérience pour vous que, lorsque les besoins de votre corps ne sont pas satisfaits, vous souffrez moralement et intellectuellement, quand même les besoins de votre cœur et de votre esprit, de votre sentiment et de votre connaissance, auraient leur satisfaction?

— Oui, ce n'est point là une condition où l'homme puisse être heureux. Mais s'il est pourvu des choses matérielles qui regardent le corps, et qu'avec cela il ait la moralité d'un homme honnête et l'instruction qui convient à son état, à sa profession, ces biens-là ne suffisent-ils pas pour former une vie heureuse?

— Vous venez de peindre la situation dans laquelle devrait être tout homme, mais vous n'avez pas aperçu ce que je veux vous faire découvrir. Vous êtes frappé avec raison de la nécessité pour l'être humain des choses matérielles, et vous dites: Celui qui a ces choses en quantité suffisante, et qui n'est en même temps ni un vicieux ni un ignorant, celui-là est placé dans une condition normale. Cela est vrai; mais je vous demande plus particulièrement si, à votre avis, la possession des choses matérielles suffit pour créer la condition normale de l'homme? L'homme n'a-t-il que son corps, n'a-t-il que des sensations seulement? Manger, boire, ne rien faire et dormir, est-ce la vie qui convient à l'homme?

— Non, sans nul doute.

— Ne faudrait-il pas à l'homme un milieu où il trouverait la satisfaction de ses besoins, et, par là, les moyens de développer ses facultés? Naissons-nous, venons-nous sur la terre pour demeurer toute la vie tels que nous nous trouvons d'abord? N'avons-nous pas à grandir, à nous instruire, à nous perfectionner par la connaissance du beau et du bon, à vivre de la vie humaine, en un mot?

— Oui, assurément.

— Tout homme n'a-t-il pas reçu la même destination, et avec cette destination les mêmes facultés, les mêmes besoins?

— Les mêmes? je ne crois pas. Tous les hommes ont des besoins... du corps, du cœur et de l'esprit; mais les mêmes, non.....

— Comment! vous ne pouvez admettre que tout homme est susceptible d'avoir chaud et froid, faim et soif, de rire, de pleurer, d'être fatigué ou reposé, d'aimer, d'être aimé, de se plaire à certaines choses belles et récréatives, de savoir, d'apprendre, de sortir, en un mot, d'une ignorance radicale pour entrer dans une connaissance quelconque?

— Je ne veux pas dire cela; je veux dire qu'il y a des besoins que ne connaissent pas tous les hommes; et que si l'on éveille dans la multitude l'idée de ces besoins, il n'est que trop à craindre qu'ils ne puissent être satisfaits que dans une faible minorité, et qu'il en résulte une perturbation générale qui détruise la société. Je voudrais bien donner à l'homme le plus complétement possible tout ce qui est de l'homme; mais cela se peut-il faire?

— Il ne s'agit pas d'inspirer à l'homme l'idée de besoins qu'il n'a pas, qui ne sont pas de l'homme, autrement dit. Non: il s'agit, je vous le répète, de transformer l'ordre social, d'organiser sur la terre un milieu dans lequel tout homme trouve la satisfaction des besoins qu'il a, des besoins qui sont de l'homme enfin. Dieu tient notre globe constamment enveloppé d'une atmosphère qui est nécessaire à l'espèce humaine d'après la constitution physique de cette espèce; l'air circule, et les êtres humains l'aspirent à leur moment, et selon leur besoin. On appelle cela le milieu vital; mais où est l'autre milieu vital, celui qui nous est nécessaire d'après notre constitution humaine? Il n'est pas fait, et cependant Dieu nous a donné les matériaux pour le former.

— Mais vous allez à la communauté, à l'association, comme on dit aujourd'hui de toutes parts.

— Je le sais bien; et voulez-vous que je vous dise le dernier mot du Socialisme? le voici: Un seul domaine, la terre; une seule famille, l'Humanité.

— Ce serait beau! ce serait beau, assurément! mais est-ce possible? Tenez, j'aperçois une multitude d'empêchements...

— Et moi, je vais vous faire entrevoir une raison qui finira par détruire tous ces empêchements. Nous avons parlé de la nature véritable de l'homme; nous avons constaté que la connaissance de cette nature est nécessaire et bienfaisante, et nous avons admis que cette connaissance est acquise désormais, bien qu'elle ne soit pas encore répandue. Nous ne sommes pas entrés dans une profonde explication de la nature humaine; toutefois nous en avons dit assez pour nous apprendre que l'homme a trois sortes de facultés qui sont inséparables, qui se trouvent les unes dans les autres, qui se développent et se complètent les unes par les autres, et qui se font souffrir réciproquement, lorsque quelqu'une d'elles souffre; de plus, nous avons reconnu ces trois sortes de facultés dans chaque homme. Eh bien, si la conclusion de tout ce que l'on sait, et qui est vrai, de l'homme et de sa nature est celle-ci, à savoir, qu'en demeurant divisés, les hommes ne créeront jamais le milieu que réclame leur être, et qu'en s'unissant, qu'en s'associant, ils créeront ce milieu, ne pensez-vous pas que cette considération fera disparaître bien des obstacles, éclairera bien des ignorants, disposera bien des rebelles? Au fond, dans la réalité intime de leur nature, les hommes sont unis, associés; mais dans la forme, dans la réalité manifestée, les hommes sont désunis, désassociés, et c'est là la cause de tous leurs maux. Ils le comprendront un jour; et, après avoir souffert durant tant de siècles de la division, ils concevront l'idée salutaire d'essayer de la réunion, de l'association. Oui, l'association universelle, c'est-à-dire la République universelle, c'est la destination de l'espèce humaine; et voilà ce qu'il faut savoir pour marcher avec confiance dans l'avenir, et pour oser parler à ses contemporains. Une fois qu'on se propose le but, comme ce n'est qu'en passant par le temps et par le progrès successifs qu'on peut l'atteindre, arrivent alors l'invention, l'étude, et l'application de tous les moyens qui peuvent conduire à la fin qu'on se propose. Comme l'on sait où va l'Humanité, on tourne de ce côté l'art, la science, l'industrie, la politique, la religion, toutes les institutions, et l'ordre social se transforme peu, à peu par une suite de réformes et d'améliorations progressives.

— Vous venez d'émettre des idées dans lesquelles je trouve de la justice et de la vérité; mais les hommes de notre époque sont-ils assez intelligents pour les comprendre, et assez moralisés pour n'en faire que l'usage qu'il faudrait pour progresser? Je ne le crois pas. Ce n'est pas; et dès lors ne devient-il pas dangereux de les exposer à un public, qui peut en abuser.

— Je vous comprends. Mais, de cette observation que répètent tant d'hommes aujourd'hui, les uns par égoïsme, les autres par ignorance, vous, parce que vous redoutez que le bien soit irréalisable, quoique vous le désiriez de toutes les forces de votre âme, faut-il conclure que tous ceux qui croient en ces principes doivent, malgré leur foi, mettre sur leurs lèvres le sceau du silence éternel? Non! non! Depuis dix mille ans et plus, l'Humanité souffre, se plaint, progresse et se développe; il faut que ce travail se continue. Cent fois, et cent fois encore, à travers les âges passés, des millions d'hommes ont crié aux hommes de progrès: Vous nous conduisez aux abîmes! Ils ont persécuté, martyrisé les novateurs; et les prétendus abîmes ont été une phase supérieure, une situation plus heureuse pour l'Humanité. Non, il n'y a pas permission de se taire. Faudrait-il attendre pour parler que les hommes fussent en état de comprendre les vérités du Socialisme? Mais ce sont précisément ces vérités qui les rendront plus intelligents. Qu'ils fussent assez moraux pour en faire l'usage le plus moral et le meilleur? Mais ce sont ces vérités qui les moraliseront. Oui, il faut parler à ses risques et périls. J'étais assis tout à l'heure sur le roc solitaire où Bonnivard expia son audace et son courage. Il avait parlé, celui-ci, lui à qui les richesses et les honneurs du monde étaient promis; il avait affronté les puissants, le duc de Savoie et l'évêque de Genève, et tous les dominateurs de la terre. Il croyait à la liberté sociale et à la liberté religieuse, et il le dit. Il lui en coûta six ans de captivité; mais pendant qu'il les endurait, l'idée qu'il croyait vraie avec Zwingle, avec Farel, avec Luther, avec tous les réformateurs; cette idée marchait, et un jour elle vint le chercher au fond du cachot où il était descendu pour elle, mais où elle l'avait conservé fort et intelligent. Voyez aujourd'hui sur votre sol hospitalier une multitude de réfugiés de toutes nations, errant après les désastres de la liberté dans leur patrie, et croyant, malgré tout, à la République, pour laquelle ils ont combattu. D'autres ont passé avant eux, d'autres les suivront; car le différend entre la justice et l'injustice, entre l'égalité et l'inégalité, n'est pas encore terminé. Le monde est à la lutte; mais c'est de la lutte que sortira la victoire. Buvons à l'anéantissement de la tyrannie sous toutes ses formes; à la Justice, à l'Égalité, à l'Association, à



la République universelle! Tout ce que nous venons de dire nous conduit à porter ce toast, et le lieu où nous sommes mérite d'être purifié par l'expression de ce souhait, par l'énoncé de ces principes. Oui, ils se sont tous trompés ceux qui ont fait souffrir ici, et ils ont tous eu raison ceux qui ont souffert ici pour la liberté. Ils se trompent aussi ceux qui persécutent maintenant, et ils ont raison ceux qui s'exposent à cette persécution: c'est le double châtiment des tyrans. Buvons donc, comme dit un poëte, *à l'indépendance du monde!*

Et dans le château de Chillon, au-dessus du cachot de Bonnivard, non loin de la pierre de la sentence et de la poutre de la potence, près de la salle dite de la justice et de cette autre où l'on donnait la torture, en face de la tourelle où s'enfoncent les sombres *oubliettes*, sous les créneaux et les meurtrières de la tyrannie féodale, avec un verre du vin produit par la vigne que plantèrent autrefois les derniers serfs des comtes de Savoie, nous communiâmes, l'intendant du fort de Chillon et moi, exilé, à la République universelle.

Charles III de Savoie, le dernier baron de Vaud, le persécuteur de Bonnivard, n'avait pas prévu ce jour, pas plus que Louis XI n'avait pensé que le peuple de Paris écrirait un jour là où fut la Bastille: *Ici l'on danse.*

L'orage allait éclater; je n'avais que le temps de regagner Montreux. Nous échangeâmes, M. Chollet et moi, une poignée de main et un *Au revoir* tout cordial, et je repris la belle route qui côtoie le Léman au pied des Alpes.

Adieu, cher Nétré; je te parlerai prochainement du canton de Vaud. Mon ami, c'est la perle démocratique du monde.

GRÉGOIRE CHAMPSEIX.

LA ROMANCE DU PEUPLIER.

Un beau peuplier d'Italie
Jusqu'à ma fenêtre montait:
A la pointe un oiseau chantait
Une chansonnette jolie;
Tout en cousant on l'écoutait
Pour chasser la mélancolie.

En fagots on vient de lier
Les branches,
Les branches de mon peuplier;
Dans son bois on vient de scier
Des planches
Dans le cœur de mon peuplier.

Avant d'être sur cette place
Et de briller en plein Paris,
Répandant sur nos vieux débris
Un air de jeunesse et de grâce,
En un vallon, loin de nos cris
Il se balançait dans l'espace.

Pour célébrer une naissance,
Un baptême de liberté,
Février l'avait transplanté
En un jour de réjouissance.
Ah! pourquoi nous avoir ôté
Ce gai symbole d'espérance!

Je me sentais douce et plus pure
Quand je voyais dedans le vent
Mon gentil peuplier mouvant
Comme une longue chevelure;
Je croyais qu'il était vivant:
J'en veux avoir une bouture.

Je te planterai dans la terre,
Rameau béni, près de mes fleurs
Qui pour moi sont toutes des sœurs,
Et je t'appellerai mon frère.
Tu m'aimeras, et, si je meurs,
Tu me suivras au cimetière.

En fagots on vient de lier
Les branches,
Les branches de mon peuplier;
Dans son bois on vient de scier
Des planches
Dans le cœur de mon peuplier.

PIERRE DUPONT.

N. B. La musique de cette romance paraît avec les autres chants nouveaux de PIERRE DUPONT, chez Cassanet, 25, rue des Gravilliers. (La reproduction est interdite.)

CHRONIQUE MENSUELLE

DES DÉPARTEMENTS.

Le Socialisme qui n'attend plus, à Paris, qu'une nouvelle Assemblée pour réaliser les améliorations dont il contient la promesse est encore, en province, à l'état d'enseignement et de propagande. Depuis que la vérité commence à se dévoiler; depuis que le temps a fait justice des calomnies amoncelées par la presse réactionnaire contre les Républicains, contre les combattants de février et de juin 1848, les départements ont compris que le Socialisme n'était point cet ennemi de la religion, de la famille et de la propriété, dont le fantôme les avait effrayés et trompés. Affranchis d'une erreur habilement propagée, les esprits se sont précipités partout vers la vérité nouvelle avec une ardeur d'autant plus grande qu'ils l'avaient plus longtemps méconnue.

On peut donc le dire avec vérité, le souffle de la révolution, qui semble dormir en ce moment à Paris, s'est répandu au loin: il agite et fertilise toutes les parties du sol français. De ce grand mouvement, sortira l'unité de vue, la communauté de sentiments nécessaire pour rendre puissante et féconde la révolution qui se prépare.

Les gens du pouvoir n'ignorent point la gravité de cette situation, et ils font tout pour comprimer l'élan des âmes françaises vers la régénération de la patrie et de l'Humanité. Il est bon que nos lecteurs soient informés des tentatives insensées des réacteurs contre l'esprit nouveau, et qu'ils apprennent le résultat des persécutions exercées contre les socialistes. Désormais nous leur donnerons chaque mois un résumé des faits politiques et un compte-rendu de l'opinion dans les départements.

Contre les conquêtes pacifiques de l'idée que peuvent les hommes de la veille, les fétichistes de couronne impériale ou royale? Ils ont pris le seul parti qui convenait à leur faiblesse et à leur ineptie. Ils se sont promis de *faire peur*. Ces gens qui tremblent, s'ils ne font trembler, ont cru qu'ils vaincraient le Socialisme en persécutant les socialistes. Prêtant à leurs adversaires la lâcheté des petites passions égoïstes dont ils vivent, ils ont imaginé qu'en frappant les hommes dans leur vie matérielle, dans l'existence de leurs enfants, ils triompheraient de la foi, de l'espérance, de l'amour de l'idéal! Armés par l'Assemblée de lois d'exception, ils ont multiplié les rigueurs de l'état de siége, les destitutions violentes, les visites domiciliaires, les suspensions de journaux, les délations, que sais-je? tout ce cortége de mesures inquisitoriales familières au despotisme.

Le mois de février nous offre une belle moisson. Les instituteurs ont été particulièrement l'objet des attentions de M. de Parieu, ministre de l'instruction publique, et des préfets de M. Bonaparte. Dans la Moselle, le préfet frappe tour à tour l'instituteur de Saint-Just-sur-Dive et le directeur du dépôt de mendicité à Gorze. Le pacifique et réactionnaire département d'Eure-et-Loire voit tomber un instituteur parce qu'il déplaît au curé, deux autres parce qu'ils refusent de donner des renseignements d'une *nature délicate*, un quatrième, parce qu'il est soutenu par le maire et le conseil municipal; un cinquième, directeur de l'école primaire de Chartres, parce qu'il a eu des rapports avec un commissaire de Ledru-Rollin. Dans l'Indre-et-Loire, six instituteurs sont exécutés pour l'arrondissement de Chinon, six pour l'arrondissement de Tours. La Marne, le Cher, le Calvados comptent une, deux, trois victimes. L'Allier doit expier ses représentants rouges: maires juges de paix, suppléants de juges de paix, instituteurs sont sacrifiés pêle-mêle. La Haute-Vienne, pour le même crime, est taxée à quinze instituteurs. L'Aisne jouira des mêmes faveurs, sans compter l'état de siége. La Gironde figure déjà sur la liste pour neuf instituteurs; trente demeurent signalés; les sous-préfets, les maires, les adjoints, les percepteurs soupçonnés d'avoir aidé à l'élection Lagarde tombent drus comme grêle. Les Basses-Pyrénées seront mises à la raison par la suspension de trente-neuf instituteurs. Dans une seule commune de Saône-et-Loire, maire, adjoints, conseil municipal, tout y passe. Dans la Meuse, un instituteur est destitué sur la dénonciation du curé. On crie: *A bas la calotte!* là dessus, gendarmes et mouchards d'accourir. L'instituteur et deux citoyens sont liés et conduits en prison; l'un deux est père de sept enfants, sa femme est malade et en mourra peut-être..... —Voilà pour l'éducation primaire donnée au Peuple. — Nous en passons et des meilleures. — Voyons maintenant comment on traite cet enseignement supérieur qui s'appelle la presse.

Le *Travailleur de l'Indre* est saisi, sous le prétexte banal d'*excitation à la haine*, etc.; mais, en réalité, pour avoir défendu le citoyen Dauphin, instituteur démissionnaire, auquel le préfet voulait refuser le droit d'ouvrir une école privée. Le rédacteur en chef de cette feuille surprend les agents de police copiant les listes d'abonnement de son journal; il proteste et en appelle à la justice. Puisse cet acte de courage obtenir la récompense qu'il mérite! Puisse la magistrature protéger enfin les lois et les citoyens outragés par des policiers de bas étage! En protestant contre cet acte d'espionnage, contre cette illégalité honteuse, le citoyen Lambert aura du moins défendu la cause de la morale et de l'indépendance des opinions.

Le *Carillon Périgourdin* est saisi, une visite domiciliaire a lieu dans ses bureaux. Le *Prolétaire* est saisi, suspendu, à Montferrant. La *République du Peuple*, de Mulhouse, subit trois poursuites dans quinze jours. Le *Paysan* es suspendu dans l'Aisne: c'était le seul organe du parti démocratique dans ce département. Le *Républicain de la Moselle* est poursuivi par le parquet. Le *Républicain du Centre*, à Limoges, est saisi et suspendu. Le *Salut du Peuple*, de la même ville, est poursuivi sous vingt-quatre chefs d'accusation......

Après les persécutions contre la pensée viennent celles contre les personnes. Un gendarme d'Hautpoul chasse, de son autorité privée, d'une commune de la Marne, un marchand d'*Almanachs Liégeois*, sous le prétexte que si ces écrits ne contiennent pas de politique, ils pourraient en contenir. Un juge de paix de l'Oise, avec sept acolytes, envahit le domicile d'un citoyen pour y

chercher des publications *démagogiques*. A Bourbon-l'Archambault, des gendarmes entrent dans la salle d'un hôtel où un citoyen donne à dîner à douze de ses amis, et forcent les convives à décliner leurs noms, professions et domiciles. A Lille, on saisit les journaux de Paris dans les mains des abonnés, et on fouille leurs demeures.

Il faut arrêter cette énumération. La répétition des mêmes violences fatigue et indigne. Il est temps de connaître l'effet produit par ces razzias africaines sur le sol de la République. Est-il possible de s'y méprendre? Le mépris, la colère, la honte sont dans tous les cœurs. Les gens les plus éloignés des idées et des passions politiques sont poussés à prendre parti par les révoltes de leur conscience. Et certes, ils ne se rangent pas du côté des persécuteurs. Là où la réaction est plus furieuse, là aussi l'esprit démocratique devient chaque jour plus indomptable. Dans les départements soumis à l'état de siége, où l'arbitraire a dépassé toutes les bornes, l'unanimité est admirable. Pas un citoyen qui, là, ne soupire après l'avènement de la République vraie, après l'époque d'affranchissement marquée pour 1852. Chacun se dit: Laissons faire, laissons passer; les morts vont vite.

Si l'on tue un, deux journaux socialistes, il en naît sur-le-champ de nouveaux, plus viables et plus rouges que leurs aînés. L'Arriége comptait déjà plusieurs journaux républicains; une feuille toute socialiste, *Jean Guêtré*, vient d'y paraître, en dépit de toutes les oppositions et tracasseries de l'administration départementale. A Dijon, notre ami Viard publie depuis quelques mois, le *Travail*; le *Socialiste de la Côte-d'Or*, par Victor Meunier, donne un nouvel organe à la même cause.

Cette presse des départements est toute dévouée à la République populaire. La transformation socialiste est complète dans ces journaux, qui abandonnent les questions de politique et d'intérêt bourgeois pour défendre la cause des pauvres, des nouveaux citoyens que la République a promis d'affranchir en les appelant à l'exercice des droits politiques. Que les gens de M. Bonaparte continuent encore deux ans à défendre de cette façon l'*ordre* et la *société*, et la Révolution de 1852 sera, de toutes celles que nous présente l'histoire, la plus radicale, la plus unanimement acceptée.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Discours sur la révolution d'Angleterre, par M. GUIZOT.

Nous n'aurions pas mieux demandé que d'examiner longuement la nouvelle brochure de M. Guizot. Ce nous est même un sujet de chagrin que cette brochure ne puisse nous fournir matière à discussion. Nous ne sommes pas de ceux qui se réjouissent de la décadence de leurs ennemis, nous avons assez de confiance en nous, du moins en nos principes, pour désirer n'avoir à combattre que des adversaires en pleine possession de leur orgueil et de leur force. M. Guizot a bien conservé, il est vrai, son orgueil; mais la force lui a fait défaut. Aussi son livre n'est-il qu'un livre d'ambitieux désappointé, dans lequel des allusions sans portée, parce qu'elles sont sans vérité, ne laissant apercevoir que les rancunes d'une immense vanité, cherchant à se venger de ses blessures saignantes par des épigrammes historiques.

C'est là, on s'en souvient, une vieille méthode de polémique constitutionnelle. Du temps que le roi régnait, l'opposition parlementaire passait de l'autre côté du détroit pour y chercher les vrais principes du gouvernement constitutionnel; elle mettait, avec un grand retentissement de paroles, ces sublimes principes sous les yeux de Sa Majesté. M. Guizot combat la Révolution comme il combattait autrefois la Restauration, comme M. Thiers combattait Louis-Philippe. Cette méthode pouvait valoir quelque chose en face d'une royauté chancelante, sans bases, peu sûre de sa force et de son droit, et par conséquent susceptible et facile à blesser; ce pouvait être une arme dangereuse, alors que la politique n'était qu'une comédie, dont le dénoûment était entre les mains de deux chambres aristocratiques et bourgeoises, dont l'intelligence ne s'élevait pas au-dessus du discours académique, et pour lesquelles la philosophie de l'histoire se résumait tout entière dans la maxime célèbre: « Le roi règne et ne gouverne pas. » Mais en face d'une révolution qui a la juste prétention de transformer la vieille société, en face d'une République assise sur les bases du suffrage universel, et dont la racine est le vaste dogme de la souveraineté du peuple, de telles armes sont impuissantes jusqu'au ridicule, elles glissent sur elles comme une goutte d'huile sur une table de marbre.

Dans sa brochure, M. Guizot veut expliquer pourquoi la Révolution d'Angleterre a réussi, et, par allusion, pourquoi la Révolution française n'a point réussi. Si nous en avions le temps, et si le livre de M. Guizot était plus dangereux, nous aimerions à prouver que presque toutes les ressemblances que M. Guizot trouve entre les deux Révolutions n'existent que dans l'imagination de M. Guizot, et que les deux Révolutions ne peuvent être comparées; mais cela nous entraînerait dans une discussion sans résultat; car nous commençons par nier la conclusion de M. Guizot; nous affirmons, en présence de la Révolution française et de ses résultats, que c'est la Révolution d'Angleterre qui n'a point réussi. Que M. Guizot, qui trouve son idéal dans le régime constitutionnel, dise le contraire, nous le comprenons; mais nous croyons, nous, que la Révolution qui réussit, c'est celle qui rapproche le plus les hommes de l'égalité. Quelles que soient nos misères, nous les préférons à celles de l'aristocratique Angleterre.

Nous ne voulons pas discuter sur les faits; mais nous nous arrêterons un instant sur les principes. M. Guizot, et c'est là, la morale de son livre, prétend que toute révolution qui s'appuie sur des principes et non pas sur des faits, c'est-à-dire qui préfère le droit absolu au droit légal, ne sera qu'une révolution tumultueuse et sanglante. Cette idée, sur laquelle M. Guizot revient plusieurs fois n'est pas nouvelle; il l'a développée déjà dans ses premiers livres d'histoire. En morale, elle peut se résumer ainsi : possession vaut titre; philosophiquement, elle est sans valeur, car, en effet, qu'est-ce qu'un droit légal, sinon la reconnaissance juridique d'un droit absolu et la manifestation historique et constitutionnelle d'un principe! Quand on voit avec quelle pompe, quel dogmatisme, M. Guizot avance une proposition si vide et si creuse, on se prend à douter de l'intelligence de cet homme célèbre.

M. Guizot ne s'arrête pas en si beau chemin; il accorde au peuple le droit de revendiquer ses droits légaux, mais il ne lui accorde pas le droit d'aller plus avant, et il ne veut pas qu'il enfreigne les lois de l'Etat, au nom de la raison humaine. « On ne doit les enfreindre que par nécessité. » Pour un homme qui s'est longtemps occupé d'histoire, cela a de quoi confondre; si les peuples n'ont jamais eu le droit de demander autre chose que le droit légal, l'histoire eût dû s'arrêter à la première loi, et le progrès à la première convention. Nous serions aise de voir M. Guizot, qui a fait un livre sur la civilisation en Europe, prouver comment le droit légal a pu enfanter à lui seul cette civilisation.

M. Guizot veut que le peuple n'enfreigne pas les lois de l'Etat au nom de la raison humaine, mais seulement par nécessité; nous avouons ne pas comprendre cette distinction, et nous croyons que M. Guizot ne la comprend pas plus que nous. Quand la raison humaine trouve mauvaises les lois qui régissent l'Etat, il nous semble qu'elle a le droit de se croire dans la nécessité de les changer.

Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps sur ce livre, c'est un livre inutile. Ce que nous avons dit n'en donne qu'une idée incomplète; mais il n'est pas nécessaire qu'on le connaisse davantage. E. M.

L'Institut devant le suffrage universel, par JULES SALMSON, statuaire; précédé de **Les Artistes et le Peuple**, par PIERRE VINÇARD. Prix : 30 centimes. Chez Michel et Joubert, éditeurs, rue Saint-André-des-Arts, 27.

Cette brochure, écrite avec beaucoup de verve, contient une vive critique de l'organisation, ou plutôt de la désorganisation des sciences et des arts à notre époque. Le citoyen Salmson montre, dans ce petit écrit, combien l'origine monarchique de l'*Institut*, ses opinions rétrogrades, ses habitudes routinières, la manière dont il se recrute, sont contraires aux promesses et aux nécessités d'une société républicaine. Il montre l'impuissance de l'école des Beaux-Arts comme corps enseignant, l'inutilité des concours et des prix académiques, les vices de l'institution connue sous le nom de l'*École de Rome*. — A tous ces maux, M. Salmson propose un remède dont l'efficacité ne nous paraît pas contestable, c'est de réorganiser complétement l'Institut par le moyen de l'élection. Les savants seraient nommés aux choix des hommes de science, les artistes seraient choisis par les artistes.

La préface de notre ami Vinçard contient une juste et élégante appréciation de la décadence des arts à notre époque. Elle se termine par ces poétiques paroles : « Il y a quelques années, étant au Salon, nous nous arrêtâmes devant un tableau que nous ne pouvions quitter. La profonde vérité de désolation, mêlée au sentiment religieux le plus élevé, nous retenait à la même place. Nous étions devant le *Tintoret et sa fille*, de M. Léon Cogniet. Le Tintoret, tout en cherchant à retracer les traits de sa morte bien aimée, semble douter de la triste réalité; il semble croire qu'elle sommeille. Le grand peintre vénitien, avec sa figure âpre, sévère, torturée par la douleur, nous parut être le Peuple; sa fille nous paraissait être l'Art, et, dominé par l'illusion, nous nous demandions si, un jour, l'Art ne se réveillerait pas? La pensée de la mort s'effaçait de notre esprit, car le Tintoret et sa fille étaient redevenus vivants à nos yeux. — L'art plastique n'est pas mort, il n'est qu'endormi. — Le Peuple attend son réveil. »

Le Gérant, LOUIS NÉTRÉ.

AVIS. — On s'abonne à la REVUE SOCIALE, à:
LIMOGES, chez le citoyen PLANTEAU, rue des Arènes, maison Mingat;
BORDEAUX, chez le citoyen FERET, libraire, Fossés de l'Intendance.

IMPRIMERIE GERDÈS, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 10.

TROISIÈME ANNÉE. AVRIL 1850. NUMÉRO 8.

REVUE SOCIALE

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR

JULES LEROUX, PAUL ROCHERY, LOUIS NÉTRÉ.

PARIS.	Cette Revue paraît le 1er de chaque mois.	DÉPARTEMENTS.
fr. c.	Bureau d'abonnement et de rédaction : RUE DES SAINTS-PÈRES, No 16, A PARIS.	fr. c.
Un an............. 5 »	Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.	Un an............. 6 »
Six mois........... 2 50	Envoyer un mandat sur la poste par lettre affranchie.	Six mois........... 3 »
Le numéro.......... 50	Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.	Le numéro.......... 60
	On s'abonne aussi à la librairie de G. Sandré, rue Percée-Saint-André-des-Arts, 11.	

REVUE POLITIQUE.

Lorsque l'Assemblée législative se réunit, il y a un an; lorsque les cinq cents orléanistes, bonapartistes et légitimistes de la majorité se furent comptés en face de l'imperceptible minorité des républicains, les organes du grand parti de l'ordre firent entendre un applaudissement unanime. Les journaux monarchiques de toutes nuances retrouvèrent pour le suffrage universel toutes les louanges qu'ils avaient appris à prodiguer à la royauté. Le suffrage universel, disaient-ils, est saint et inattaquable. L'ordre n'a point d'appui plus solide. En nommant des hommes naturellement ennemis de la République pour gouverner la République, les paysans, les pauvres, ont prouvé leur attachement inébranlable aux grands principes sur lesquels repose la société tout entière. Puis, ils plaisantaient agréablement Ledru-Rollin et le gouvernement provisoire d'avoir donné au parti réactionnaire un instrument dont il se servirait pour les écraser; ils félicitaient les électeurs de s'être prononcés contre les hommes qui leur avaient rendu l'exercice de leurs droits politiques. Les républicains eurent à subir en gémissant l'outrage de ces éloges. On se raillait du Peuple que l'on venait de tromper.

Les temps sont bien changés. Les dernières élections de Paris ont fait du suffrage universel, invoqué la veille comme un dieu tutélaire, une espèce de Satan, objet des malédictions furieuses de tous les gens honnêtes et modérés. L'*Assemblée Nationale* et la *Patrie*, ces feuilles bénignes, dont n'approchèrent jamais la colère et le fiel, ont insulté sans pudeur ce qu'elles adoraient il y a quelques mois à peine. Il leur fallait la guerre civile; elles appelaient aux armes, et déjà sonnaient la charge. Pour satisfaire ces nouveaux *verdets* de la quasi-restauration qui nous opprime, il aurait fallu que *leurs chefs*, comme ils disent dans leur langage, leur promissent les têtes des cent-trente mille socialistes atteints et convaincus d'avoir voté pour Carnot, Vidal et Deflotte. A leurs cris, *les chefs* se sont émus. M. Thiers, cet Atlas microscopique de la société catholique, féodale et financière, a couru à l'Élysée : par sa bouche, au nom de l'ordre, de la famille, de la propriété et de la religion en péril, la majorité déposait aux pieds du président ses rancunes et ses soupçons. Depuis ces fatales élections, le Président lui-même était troublé. Il n'entendait plus cette voix qui lui criait jadis : « Macbeth, tu seras » roi! » Une alliance avec la majorité était dans les nécessités de la situation. M. Thiers fut écouté avec bienveillance et ses conseils suivis de point en point.

Le lendemain, M. Ferdinand Barrot cédait la place à M. Baroche, vice-président de l'Assemblée, jadis fougueux républicain (quand, après Février, il PRÉSIDAIT UN CLUB au Palais-National) et aujourd'hui réactionnaire plus fougueux encore. M. Baroche, cher aux membres de la droite, est fort connu dans le monde des réquisitoires par les deux procès de Bourges et de Versailles. On ne pouvait choisir un homme mieux assorti à la besogne qu'il s'agissait de faire.

Quelle était cette besogne? Qu'est-ce qu'avait trouvé M. Thiers pour se venger du suffrage universel et pour sauver la société menacée par le progrès des mauvaises doctrines? En fait de moyens politiques, M. Thiers n'est pas inventif. Il a montré sous la monarchie tout ce qu'il savait faire : il n'a rien appris depuis. Tout ce qu'il désire, c'est de voir recommencer sous la République les grandes actions de son gouvernement. Après l'assassinat Fieschi, il fit, pour sauver la monarchie, les lois de septembre; après les élections de la Seine, pour sauver la société, il refait les lois de septembre. C'est une panacée bonne en tous pays et pour tout gouvernement. M. Thiers n'avait donc pas à se mettre en frais d'imagination pour trouver l'ancre de salut. Mais il fallait découvrir un homme capable d'accepter la responsabilité des *lois de septembre* sous la République. C'est là que l'ex-ministre de Louis-Philippe s'est montré un génie supérieur : il a indiqué M. Baroche, et, en vérité, il n'y en avait pas d'autre à prendre. M. Baroche était peut-être le seul membre de l'Assemblée qui pût vouloir être ministre à ce prix-là.

Il l'a été, et tout aussitôt a demandé des lois contre la presse et contre les réunions électorales. Il n'y a pas tant à s'étonner du fond même de ces lois que des circonstances que l'on a choisies pour les présenter. Depuis longtemps déjà il était aisé de prévoir à quel degré d'aveuglement et de démence en arriverait la réaction. Quelles lois pourraient surprendre les républicains après les décrets de Juin 1848! Les mesures contre la liberté de la presse et la liberté des élections proposées par M. Baroche ne diffèrent point en principe de celles votées par la Constituante. En élevant le cautionnement des journaux de 24,000 à 50,000 francs; en ajoutant, au moyen du timbre une entrave de plus à la libre discussion des idées; en étendant aux réunions électorales la loi contre les clubs, on porte sans doute une atteinte nouvelle aux principes les plus incontestables du droit républicain; mais on ne fait que suivre les exemples de ses devanciers.

Ce qui donne aux lois de M. Baroche un caractère éminemment contre-révolutionnaire, c'est le moment où elles sont présentées. C'est une attaque directe et plus effrontée que toutes les précédentes au suffrage universel : on use de représailles envers le vote librement exprimé par les citoyens. Les élections ont condamné la politique du gouvernement, et le gouvernement, élevant une sorte de conflit de pouvoir, condamne à son tour le vote des citoyens. Désespérant de trouver assez de soldats, de gendarmes et de sbires pour exécuter à la lettre contre les cent-trente mille électeurs socialistes de Paris les conseils de l'*Assemblée Nationale* et de la *Patrie*, on essaie du moins de les comprimer, d'étouffer la pensée qui leur a donné l'intelligence et l'amour de la République : on attaque le Socialisme enfin, cet insaisissable ennemi qui recrute constamment de nouveaux défenseurs dans les rangs chaque jour plus clair-semés de la réaction.

Tout a été dit déjà, au temps de la monarchie, sur l'inefficacité de ces mesures barbares contre la pensée. Les faits n'ont jamais tardé à confirmer les avertissements des publicistes : les lois sur la presse ont toujours présagé la chute prochaine du gouvernement qui prétendait s'en faire un abri. Cette fois encore, elles serviront à fortifier les idées qu'elles veulent proscrire, à discréditer la politique qu'elles veulent protéger. Les idées socialistes, semées sur tout le sol de la France et de l'Europe, porteront leurs fruits en dépit de ces moyens désespérés.

D'ailleurs la loi ne sera point votée telle qu'elle a été conçue dans la fièvre de peur qui a pris les réactionnaires après les élections de la Seine. La majorité de l'Assemblée est composée de trois partis distincts qui comptent également sur la province pour assurer le triomphe de leurs projets. Les journaux royalistes sont plus nombreux dans les départements que les journaux républicains. De tous côtés, ces feuilles ont protesté contre les lois nouvelles. Les orléanistes, les légitimistes, les bonapartistes ne laisseront point frapper ces organes défenseurs de leur cause. Les journaux de départements seront épargnés. Les partisans de toutes les monarchies exerceront contre les feuilles de Paris et de Lyon, cette ville-martyre, leurs haines communes contre la liberté. Tant mieux! A Paris, il est peu de journaux socialistes qui ne soient en mesure de triompher des embarras financiers que vont leur créer les exigences du fisc. En province, il eût été plus difficile de braver une loi d'oppression s'ajoutant aux violences quotidiennes d'un arbitraire sans bornes. Grâce à nos ennemis, l'idée pourra y continuer sa propagande et bientôt toutes les parties de la France arriveront à vouloir ce que Paris a voulu dans les élections du 10 mars 1850.

Mais quoi! avec l'autorité désormais acquise aux idées socialistes, on tuerait tous les journaux républicains que la défaite des vieux partis n'en serait pas moins certaine. Les feuilles de la réaction, restées seules debout, seraient obligées de parler de ce Socialisme, ne fût-ce que pour le calomnier; et les calomnies lui profitent comme les enseignements. Quel journal a jamais mieux servi notre cause que le *Constitutionnel?* Quel gouvernement nous fut plus favorable que celui de M. Léon Faucher, de M. Odilon Barrot et de leurs amis? La guerre contre les idées ressemble à cette lutte antique où l'on vit les Géants, fils de la Terre, tomber écrasés sous le poids des montagnes qu'ils avaient entassées pour escalader le Ciel.

Le projet de budget pour 1850 est le digne pendant des lois contre la presse. Ce chef-d'œuvre des financiers monarchiques ne diffère des budgets de Louis-Philippe que par une augmentation d'impôts. Quelle différence trouver entre ce bilan de la France républicaine et celui de l'Autriche, de la Prusse ou de toute autre monarchie? L'armée y figure toujours pour 350 millions, le clergé pour 40 millions et l'éducation nationale ne reçoit que 20 millions; soit près de 400 millions de primes au règne de la force et de l'ignorance, et 20 millions seulement pour élever les hommes à la science, à la dignité, à la moralité. Voilà comment on tient ces promesses d'éducation pour tous si solennellement, si unanimement faites après février!

Deux discours d'un mérite bien différent, mais qui représentent les deux tendances extrêmes des partis opposés de l'Assemblée, se sont produits à la tribune à propos de ce budget. Le citoyen Pelletier, dans un travail savant, plein de faits curieux, fruit d'études consciencieuses, proposait de renoncer à ce vieux système d'impôts, condamné par les économistes les plus réactionnaires. Il trouvait dans la centralisation de plusieurs branches de l'industrie nationale un moyen de rendre à l'État les ressources qu'on lui enlevait par la suppression de l'impôt. M. Hovyn, dans une improvisation plus superficielle encore que spirituelle, a condamné, au contraire, toutes les entreprises conduites par l'État, et réclamé pour l'industrie privée l'exécution des grands travaux d'utilité publique. M. Hovyn a raison, une aristocratie financière est aussi indispensable à une république entourée d'institutions monarchiques, qu'à une monarchie entourée d'institutions républicaines. Mais la question est de savoir si une telle république est possible. Recommencer ce triste règne de Louis-Philippe, dont la chute misérable ne les a point éclairés, voilà toute la science de ces sauveurs de la famille, de la religion et de la propriété.

M. Pelletier, du moins, allait au fond des choses. Sans doute il se trompait quand il essayait de prouver que son projet était compatible avec la Constitution; car il faudrait de profonds changements dans l'organisation de l'État pour qu'on put accorder au gouvernement une si grande influence dans les affaires publiques. Mais le système défendu par le citoyen Pelletier avait cet avantage d'enlever à l'exploitation des riches capitalistes une foule de citoyens qui, en devenant fonctionnaires libres et égaux de la société toute entière, recouvraient une portion de leurs droits d'homme.

L'Assemblée n'a pas compris ou a trop compris le citoyen Pelletier. Elle s'est montrée impatiente et inattentive. Mais M. Hovyn a trouvé du côté de la droite les plus vives sympathies. En effet, la machine n'est-elle pas montée? On livre aux banquiers toutes les sources de la richesse nationale; en revanche, ils prêtent de temps en temps quelques centaines de millions à l'État obéré qui paye des intérêts usuraires avec les impôts prélevés sur la consommation du pauvre. N'est-ce pas admirable? Pourrait-on se plaindre de voir les banquiers si justement favorisés? Ne sait-on pas qu'ils soutiennent l'État? « Oui, disait Montesquieu, il y a plus d'un siècle, comme la corde soutient le pendu. »

DE LA PROCHAINE

RÉVOLUTION ÉCONOMIQUE

OU

DU BUDGET RÉPUBLICAIN.

SECONDE PARTIE. — SUITE *.

Nous avons dit dans notre dernier article :

Trente-quatre millions d'hommes (ceux qui n'ont rien) sont, à l'heure présente, portés au chiffre des DÉPENSES, sous la colonne des frais de production, dans le grand Budget économique de la France;

tandis que

Dans ce même grand Budget économique de la France, un million d'hommes seulement (ceux qui ont tout) s'y trouvent portés au chiffre des RECETTES, sous la colonne du Revenu net.

Telle est bien, en effet, la formule actuelle du budget économique de la France.

Qu'aura donc à faire le Gouvernement de demain pour que cette formule disparaisse, et fasse place à celle-ci :

Au chiffre des DÉPENSES, sous la colonne des frais de production, nul salaire d'hommes, mais tous les autres salaires ou frais d'entretien, que nécessitent les terres, les instruments, les végétaux, les animaux;

Au chiffre des RECETTES, sous la colonne du Revenu net, comme partie prenante, trente-cinq millions d'hommes?

Car le problème de donner à ceux *qui n'ont rien* sans prendre à ceux *qui ont tout* peut également se poser en ces termes.

Eh bien! pour répondre à cette question, pour dérouler la suite des mesures que le gouvernement de demain devra prendre s'il veut efficacement atteindre son but, nous devons, au préalable, donner ici la clé de ces mesures, nous devons dire ce qu'est le *fait économique*, si étrangement méconnu d'Adam Smith et de la Bourgeoisie.

Ce fait se présente à nous sous trois aspects, désignés par les termes : *production*, *distribution*, *consommation*. Nul de ces termes n'est lui, mais tous sont lui : entre eux, égalité absolue. Sa formule véritable est donc :

Production — distribution — consommation

indissolublement liées ensemble.

Les vrais savants me comprendront; mais si je suis obscur sur ce point, je ne le serai pas sur les points qui vont suivre.

Examinez la vie dans l'homme, et examinez-la au point de vue de l'Économie politique, qu'y voyez-vous? Une série non interrompue d'actes où se manifeste constamment le fait économique trinaire dont la formule, nous l'avons dit, est :

Production — distribution — consommation

indissolublement liées ensemble.

Je fais un geste quelconque, je pense, je bois, je dors, je parle, et toujours apparaît, se produit le fait économique : de telle sorte que si je donne à ce fait économique, pour exprimer son UNITÉ, le mot latin *esse* (manger), ce mot sera encore celui qui exprimera l'*être*, la vie; et l'acte le plus vulgaire, celui de manger, deviendra ainsi le symbole religieux par excellence, sous les noms d'*eucharistie* et de *communion*.

* Voy. les livraisons précédentes de Février et de Mars 1850.

Produire-distribuer-consommer, *manger*, *être*, c'est là la vie dans son essence, et partout où ce phénomène est suspendu, il y a *mort*.

Mais remarquez que ce fait économique est d'apparence multiple en nous, tant à cause de nos organes si nombreux, si variés, qu'à cause même de sa nature trinaire. Nous pouvons donc nous surprendre avec des caractères tellement distincts les uns des autres, que nous devons, pour ainsi dire, nous donner des noms différents.

C'est, en effet, ce qui a lieu. Il arrive que nous nous sentons parfois plus *producteur* que distributeur et consommateur, d'autres fois plus *distributeur* que producteur et consommateur, et d'autres fois enfin plus *consommateur* que producteur et distributeur. Mais alors même que nous nous appliquons l'un de ces mots, alors qu'il nous plaît de nous appeler *distributeur*, ou *producteur*, ou *consommateur*, il n'est pas moins vrai de dire que nous sommes toujours et constamment consommateur, producteur et distributeur à la fois. Jamais l'homme, absolument parlant, n'est uniquement l'une de ces choses; il est toutes les trois à la fois, il est

Producteur — distributeur — consommateur

indissolublement unis ensemble.

Cependant, dans nos moments d'étude, de distinction, d'analyse, nous nous disons *producteur*, pour abréger, nous nous disons *distributeur*, et nous nous disons *consommateur*. Il semble qu'il y ait là trois œuvres à faire, trois fonctions à remplir, œuvres et fonctions constitutives de la vie, constitutives de notre être. Il semble que nous ayons d'abord à passer dans un premier lieu où notre être revêt un certain caractère, celui de *producteur;* puis dans un second lieu où il revêt un autre caractère, celui de *distributeur;* puis finalement dans un troisième lieu où il revêt encore un autre caractère, celui de *consommateur*, troisième lieu dont il ne sort que pour retourner dans le premier, et recommencer son mouvement de rotation incessante.

Le Sauvage sort de son sommeil et s'élance à la chasse. Il poursuit, il tue sa proie, la dépèce, en prépare les membres sanglants; puis en silence, à l'abri de tout danger comme de toute surprise, il procède au festin; après quoi il repose, digère, s'endort et recommence.

Le Civilisé ne vit pas autrement. L'ATELIER a remplacé pour lui la forêt: c'est là qu'il *produit*. Puis vient l'endroit où il demeure, son LOGEMENT, son habitation, lieu où il *consomme*. Mais entre ce logement et l'atelier, il y a encore le BUREAU; le bureau, lieu où on lui délivre tour à tour le *droit à produire* et le *droit à consommer*.

Tel est le fait économique dans toute sa pureté.

Poursuivons:

Économiquement parlant, qu'est-ce donc que l'homme?

L'homme est tour à tour et tout à la fois *producteur*, *distributeur*, *consommateur*. Ses droits et ses devoirs sont des droits et des devoirs de *producteur*, de *distributeur* et de *consommateur*.

Mais l'idée de *droits* et de *devoirs*, ainsi que les idées de *producteur*, de *distributeur* et de *consommateur*, évoquent en notre esprit l'idée de *propriété*, de *temps* et de *lieu*. Qu'est-ce donc que la *propriété?*

La propriété est ce qui, en dehors de nous, répond à nos droits comme à nos devoirs de *producteur*, de *distributeur* et de *consommateur*.

Harmonieuse à la nature trinaire de l'homme, la propriété est donc trinaire à son tour.

Elle se compose, en effet: 1° de l'*instrument*, du *capital*, propriété du PRODUCTEUR; 2° De l'*ordre*, du *commandement*, de la *monnaie*, propriété du DISTRIBUTEUR; 3° De la *denrée*, du *fruit*, du *produit*, propriété du CONSOMMATEUR: toutes choses qu'on appelle encore *richesses*.

Ces richesses sont distinctes, séparées même dans le temps et dans l'espace, de telle sorte que chacune d'elles existe en elle-même, a son caractère propre, ne saurait être prise pour une autre, a sa *valeur*.

La valeur du *capital* est une *valeur d'usage* ou de *production;* celle de la *monnaie*, une *valeur d'échange* ou de *distribution;* celle du *produit*, une *valeur intrinsèque* ou de *consommation*.

Nées de la civilisation, les richesses, la propriété, au nombre de trois, constituent, au sein des nations, pour chaque homme, trois lieux distincts, trois *palais*, pour employer ici l'expression poétique dont on se sert quand on veut exprimer la course du soleil dans les champs du firmament.

Ces trois lieux distincts que l'homme visite tour à tour, et dans lesquels s'accomplit sa vie tout entière, sont l'ATELIER, le BUREAU, la SALLE DU BANQUET.

Dans l'ATELIER se tient le *capital*, dans le BUREAU la *monnaie*, dans la SALLE DU BANQUET la *denrée*.

Et l'Homme est *ouvrier*, *producteur*, dans l'Atelier; *associé*, *distributeur*, dans le Bureau; *convive*, *consommateur*, dans la Salle du Banquet.

Nous voici loin de ce qui *est*, nous voici loin du *comment les choses se passent;* mais, en revanche, nous voici près de ce qui *sera*, nous voici près du *comment les choses se passeront*.

Or, c'est de cela qu'il s'agit, quand nous nous posons à nous-même la question à résoudre par le Gouvernement de demain.

En vérité, malheur à qui ne voit pas toute la grandeur de cette question ou qui rêve, pour la résoudre, à je ne sais quelle panacée tirée de la vieille science économique d'Adam Smith. C'est là une question nouvelle, et à cette question nouvelle, il faut évidemment une science économique nouvelle.

Est-ce en acceptant comme vrai tout ce que l'on débite encore sur la *richesse*, la *valeur*, la *propriété*, le *capital*, l'*argent*, l'*intérêt*, le *travail*, etc., etc., que vous pouvez espérer résoudre le problème de demain?

Donnerez-vous à ceux *qui n'ont rien* sans ôter à ceux *qui ont tout*, si vous laissez *prolétaires* les premiers, *propriétaires* les seconds?

Qu'est-ce qu'un *prolétaire?* La force productive du propriétaire.

Et le *propriétaire*, qu'est-il? La force distributive et la force consommatrice du prolétaire.

Voilà bien, en effet, ce que sont, à l'heure *actuelle*, aux yeux de ceux qui les voient, et le prolétaire et le propriétaire.

Mais aux yeux de Dieu, aux yeux de ceux qui les verront demain, le prolétaire et le propriétaire ne seront plus cela.

Ils seront l'un et l'autre, chacun à lui-même, sa force productive, sa force distributive, et sa force consommatrice.

Ils seront, en un mot, *fonctionnaires* de la société humaine.

C'est-à-dire que tous seront *hommes*, que tous seront *égaux*, *libres* et *frères*.

En ce moment du temps, l'élément, la *monade sociale*, si je puis m'exprimer ainsi, se trouve composée de deux hommes, le Bourgeois et l'Ouvrier, le Riche et le Pauvre, agrégés l'un à l'autre d'une façon hétérogène, contre nature. Dans cette agrégation, par cette agrégation, dont la raison suprême est la misère de l'un et l'opulence de l'autre, le Riche, le Bourgeois, comme *homme*, a perdu l'une des trois forces qui font partie de son être, qui le constituent tel, sa *force productive;* et le Pauvre, l'Ouvrier, à son tour, dans cette agrégation, par cette agrégation, n'a pu reconquérir sa force distributive et sa force consommatrice.

Or, sur cette *monade* ainsi faite s'élève le monde actuel.

Et ce monde actuel est croulant! Et le Pauvre, l'Ouvrier, confiant en Dieu, sent tressaillir dans son être les deux forces qu'il ne savait exister jusqu'ici que dans le Riche! Et la loi destructive de cette monade hétéroclite, la *nécessité*, disparaît chaque jour de la conscience humaine! Et demain les Pauvres, les Ouvriers, les Paysans, demanderont à leur Gouvernement ce qui leur manque aujourd'hui!... Qu'est-ce à dire? sinon qu'une *monade* nouvelle s'est enfin dégagée du sein de la corruption!

Déjà depuis longtemps on l'a dit: *Nous sommes entre deux mondes, le monde de l'inégalité qui finit, et le monde de l'égalité qui commence.* Mais serons-nous donc toujours entre ces deux mondes? Et le Gouvernement de demain ne sera-t-il pas précisément le Gouvernement du dernier de ces mondes, quand le Gouvernement d'aujourd'hui est bien encore celui du premier?

Or, s'il en est ainsi, si le Gouvernement de demain est le Gouvernement du monde de l'Égalité (et il ne peut en être autrement), c'est sans doute que son heure sera venue.

Son heure sera venue: donc il ne *conservera* pas, il ne *réformera* pas, il CRÉERA.

Qu'on ne rapetisse pas toujours à plaisir le problème de la situation présente, et que l'on en ait enfin pleine et entière conscience.

Quand on agite en son esprit la question du Gouvernement de demain, il faut en être digne et la bien connaître.

Ce qui se passe en ce moment en France, c'est ce qui se passa en Égypte au temps de Moïse.

Quand les Hébreux, à la voix de ce législateur inspiré, d'esclaves misérables perdus au sein de la civilisation égyptienne voulurent être hommes libres et vivre en nation, ils se cherchèrent, se trouvèrent, se comptèrent. D'abord il y eut parmi eux une reconnaissance mystérieuse, un dénombrement sans chiffres; puis, le jour venu, ils partirent au désert, guidés par la nuée lumineuse. Vainement les Égyptiens coururent-ils après eux pour les ramener de force au sein d'une civilisation qu'ils fuyaient: ils franchirent l'espace, et la mer Rouge se ferma bientôt pour toujours sur les Égyptiens, leurs tyrans.

Eh bien! ce que les Hébreux ont fait dans l'espace, ceux *qui n'ont rien* ont à le faire dans le temps.

JULES LEROUX,
représentant du Peuple.

(*La fin de cette seconde Partie au prochain numéro.*)



LE DROIT DES FEMMES.

DIALOGUE.

Suite et fin (1).

LUCIEN.

Il s'agit d'une question grave entre Simon et moi. Je demande justice pour les femmes, je veux qu'on les déclare citoyennes. Simon, jusqu'ici, leur a fermé la Cité. Et vous, Justus, êtes-vous de ceux qui disent : Point de milieu, il faut que les femmes soient ou courtisanes ou ménagères?

JUSTUS.

Non certes. Je ne comprends pas qu'on prenne l'occupation ou les vices des personnes pour les personnes elles-mêmes. Quand je suis à mon atelier, bien que menuisier, je ne m'en sens pas moins homme et citoyen. Vouloir que la femme ne s'occupe que du ménage, c'est ressembler aux aristocrates qui visent à renfermer le peuple dans ses ateliers, et lui refusent les aptitudes nécessaires pour s'occuper de politique.

LUCIEN.

C'est très-juste. On subalternise les femmes, en se fondant sur leur sexe, et on les tient dans le ménage comme on enchaînait autrefois les ouvriers à l'atelier.

JUSTUS.

Au point où en est notre civilisation, il est difficile que le sexe de la femme ne lui soit pas désavantageux. Il n'y a que cela qu'on développe chez elle depuis bien des années, je crois. Comment les élève-t-on? On ne s'attache pas à en faire des êtres forts, fiers, capables de résister aux séductions. Sans cesse on leur dit de se mettre en garde contre les hommes et contre elles-mêmes, sans leur apprendre autre chose que des manières et des convenances. Leur instruction est brillante parfois, mais jamais sérieuse, et toujours frelatée. On leur dit d'être réservées, parce qu'elles sont faibles; leur réserve, loin d'être naturelle, est calculée, et bientôt, avec les circonstances de la vie, elles deviennent rusées et coquettes. Que les passions s'en mêlent, on les voit arriver bien vite au dernier degré de la dégradation.

LUCIEN.

Je suis de votre avis, Justus; je reconnais avec vous que les femmes sont privées, par leur éducation même, d'une force morale véritable. Est-il étonnant dès lors de les voir arriver à ces deux extrêmes, ménagère ou courtisane? Ménagère, cela veut dire, dans bien des cas, égoïsme féroce, propriétarisme stupide; courtisane signifie *prodigalité*, désordre, destruction. Attirées ainsi aux deux pôles du mal, les femmes ne s'appartiennent pas; elles ne sont pas libres, et je conçois très-bien que, prenant la question de leur affranchissement par l'idée de sexe, à côté de ces faux gardiens de la morale publique qui permettent tous les écarts secrets, excusent ceux des hommes plus que ceux des femmes, les Fouriéristes en soient venus à s'écrier : « Plus de barrière, plus de règle aux rapports sexuels! qu'ils s'établissent à la guise et au goût des femmes! qu'on ne s'occupe plus de leurs déterminations amoureuses! qu'elles restent libres de choisir à leur gré entre la fidélité conjugale et les amours passagères! qu'elles soient dans la Cité au même titre que les hommes, avec leurs passions et appétits de tout genre. » Mais, pour des moralistes plus forts, la *dégénérescence* de la race humaine résulterait de cette prétendue liberté. La vie de famille chaste et sévère est seule dans la direction du développement moral de l'Humanité. Donc, dirai-je aux Fouriéristes, cette loi qui nous fait tous vivre dans une pénétration mutuelle les uns des autres, et nous rend solidaires, cette loi qui place la vie de chacun de nous à la fois en lui et dans ses semblables, nous donne à tous le droit d'exercer une influence légitime sur nos déterminations. Or, si la chute et le mal résultent évidemment des licencieuses amours, nous avons parfaitement le droit, au nom de l'intérêt même de l'espèce, d'intervenir quand il s'agit de l'affranchissement des femmes, pour leur montrer comment et de quelle façon plus normale, plus en rapport avec les facultés humaines, elles doivent s'affranchir.

JUSTUS.

Eh bien! c'est précisément à cause de cette intervention qui nous est permise que je suis d'avis de refuser aux femmes, présentement du moins, l'entrée de la Cité, attendu qu'elles seraient de très-mauvaises citoyennes, étant les unes esclaves de leurs curés ou de leurs maris, les autres de leurs amants.

(1) Voy. le numéro du mois de Mars.

LUCIEN.

Vous êtes au moins d'accord avec moi sur le principe; vous admettez que les femmes ont droit à la Cité comme les hommes?

JUSTUS.

Assurément.

LUCIEN.

Entre nous ce n'est plus qu'une question d'opportunité. Mais les motifs que vous opposez à l'extension du suffrage universel aux femmes eussent pu, jusqu'à un certain point, s'appliquer aux paysans.

JUSTUS.

Je suis forcé d'en convenir.

LUCIEN.

Vous savez qu'on a dit : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe! » et c'est un beau mot. Si vous me demandez combien il faudrait de temps aux femmes pour briser les liens de toute domination grossière et abusive, je vous répondrai : Combien en faudra-t-il au peuple pour qu'il comprenne son droit et l'exerce en toute indépendance? combien à l'Humanité pour délaisser les derniers langes de son berceau? Ce n'est pas en vain, mes amis, qu'on a comparé ces deux grandes figures dont les deux esclavages ont toujours été de pair, la Femme et le Peuple! Après tout, si les femmes sont esclaves dans le passé et dans le présent, qu'est-ce à dire? Que les hommes le sont aussi, que l'Humanité l'est, que l'inégalité règne, que le despotisme est et a été la seule loi d'organisation connue et pratiquée.

JUSTUS.

Voilà qui contrarie un peu l'opinion généralement admise, où l'on regarde la femme comme asservie directement par l'homme. Suivant cette opinion, l'homme aurait abusé de sa force et soumis brutalement la femme à tous ses caprices; il l'aurait regardée, on ne voit trop pourquoi, comme un être inférieur. Vous penseriez donc que l'asservissement de la femme est un cas particulier de l'esclavage général qui pèse et a pesé sur l'Humanité?

LUCIEN.

Je ne suis pas, en effet, de ceux qui, considérant toujours les femmes à part des hommes, voient dans celles-là des victimes éternelles de ceux-ci. Ce n'est pas précisément de cette façon que les choses se sont passées dans l'Humanité.

JUSTUS.

Comment se sont-elles passées?

LUCIEN.

Mon Dieu! quand les femmes ont été esclaves, les hommes l'ont été avec elles, à côté d'elles, et par les mêmes causes.

JUSTUS.

Eh quoi! les passions et la grossièreté de certains personnages n'ont pas eu et n'ont pas encore de ces effets désastreux où la femme est vraiment victime et l'homme bourreau?

LUCIEN.

Dans certains cas particuliers, si. Les romans sont pleins de ces cas-là, qui, du reste, confirment la règle que je vous indique, quand on voit les choses de haut.

JUSTUS.

Faites-nous les donc voir ainsi, et justifiez votre proposition, qui me paraît un peu aventurée.

LUCIEN.

Si vous aviez eu le temps, Justus, d'étudier l'histoire comme moi, et de lire les livres des philosophes modernes, vous auriez appris cette loi de l'histoire : L'humanité a jusqu'ici passé par trois sortes d'inégalité ou d'esclavage. La première s'appelle *caste de famille*, la seconde, *caste de cité*, la troisième, *caste de propriété*.

SIMON.

Mais qu'entends-tu par le mot caste?

LUCIEN.

Caste signifie séparation, antagonisme, guerre; caste se trouve par là même synonyme d'inégalité, de despotisme, d'esclavage.

SIMON.

Ainsi, ces trois castes dont tu parles, cela veut dire esclavage et despotisme par la famille, esclavage et despotisme par la cité, esclavage et despotisme par la propriété.

LUCIEN.

Précisément.

JUSTUS.

Continuez.

LUCIEN.

Il est nécessaire, Justus, que Simon se fasse expliquer ce qu'il n'entend pas. Suivez bien maintenant ce que je vais vous dire. Les

trois genres d'inégalité en question se sont montrés successivement et ensemble, c'est-à-dire, dès que l'un apparut, les autres lui firent cortége; mais l'un des trois ayant cependant toujours prédominé sur les deux autres, nous sert à déterminer une certaine partie de la vie de l'Humanité. Prenez l'Orient, et transportez-vous en idée au commencement des nations. N'est-il pas vrai que la majesté, la grandeur, la puissance de la famille, font le caractère de cette première époque historique? C'est le patriarcat. Or, les familles sont rivales les unes des autres; elles forment des races, des tribus séparées qui luttent d'abord, se réduisent l'une l'autre en servitude, sans se mêler, mais en se superposant. Parmi ces premières familles du genre humain, les unes se consacrent à la science et à l'étude des mystères de la nature, elles deviennent bientôt les dépositrices du sens caché des croyances religieuses, et acquièrent par là même une grande importance; quelques autres s'adonnent à la pratique des armes, aux exercices du corps, aux voyages, elles sont guerrières; d'autres, enfin, se composent de laboureurs, de marchands, d'industriels. Mais les métiers que font celles-ci, aux yeux des castes savantes et guerrières, à leurs propres yeux même, sont avilissants; pour cela dites inférieures, elles vivent dans un véritable esclavage relativement aux autres castes.

SIMON.

Eh! mon Dieu! n'en est-il pas de même aujourd'hui?

LUCIEN.

Pas tout-à-fait, Simon. Tu conviendras que les savants et les artistes de nos jours sont forcés de se mettre à la solde de riches industriels et d'être leurs vils serviteurs, s'ils veulent éviter la misère. Au temps dont je parle, c'était le contraire. Toutes choses appartenaient censément aux savants, qu'on appelait les prêtres, et aux artistes, les guerriers.

JUSTUS.

Mais ces conditions différentes, riche et pauvre, propriétaire et non propriétaire, existaient-elles?

LUCIEN.

Oui et non. Oui, en ce sens que l'inégalité pouvait avoir ces deux conséquences, richesse et pauvreté. Non, car le pauvre n'était pas celui qui, né de parents pauvres, ne trouve qu'un maigre travail et qu'un salaire insuffisant. Vous étiez pauvre parce que vous naissiez d'une caste servile et dominée. Jamais un savant, jamais un guerrier ne pouvaient être pauvres.

SIMON et JUSTUS.

Nous comprenons.

LUCIEN.

Vous devez comprendre alors que cette première forme de mal, d'inégalité, de séparation entre les hommes, eut nécessairement deux faces qui se répondirent. La domination des castes, ou tribus, ou familles, les unes sur les autres, dut se refléter au sein de chaque caste prise en elle-même. La famille, la race fut tout, l'homme rien, en tant qu'homme. Il n'exista que par rapport à sa famille, à sa race. Donc, l'homme fut esclave de la famille. Jacob a deux femmes, Lia et Rachel. Si la race de Jacob, qui est celle d'Isaac et d'Abraham, venait à s'éteindre, que serait Jacob à ses propres yeux? Rien; il se regarderait même comme déshonoré, car il ne se sent d'existence que par sa postérité et sa race. Il a beau être patriarche, chef de famille, il est esclave de l'idée de race ou de famille, esclave de ses fils, comme ses fils le seront de lui. De là une lutte entre la féconde Lia et l'impuissante Rachel. Victoire à celle qui donnera le plus d'enfants au patriarche! Rachel emploie un singulier stratagème: stérile, elle présente à son époux une servante et le prie d'avoir des rapports avec la servante. Des enfants naissent; elle les présente à Jacob comme venant d'elle. Ils sont à elle, en effet; le part de l'esclave est au maître.

Voyez-vous, mes amis, comment la servitude de la femme peut résulter de la famille-caste? Que représente la femme dans la famille-caste? Elle représente l'enfant, ou plutôt les enfants, la postérité. L'honore-t-on pour cela? Non. La passion de la postérité est exclusive de tout autre sentiment. On n'honore pas la femme, on lui commande impérieusement d'être mère. La sensation étant ce qui la domine à cet égard, comme elle domine l'homme à tous égards, la femme pour elle-même et pour l'homme est l'être concupiscent par excellence. Elle désire son mari, comme il désire d'elle des enfants, d'une façon grossière et matérielle. Elle est donc esclave et des appétits de son époux et des siens. Elle ne se sentira élevée que si elle donne des enfants, beaucoup d'enfants, une nombreuse postérité.

JUSTUS.

Donc, dans l'Orient, la femme a été esclave en même temps que l'homme, et parce que le mal ou l'inégalité avait cette forme: des familles ou des races séparées et rivales les unes des autres?

LUCIEN.

Précisément. Mais quelle est la cause première du mal sous cette forme? Pourquoi Dieu, le Souverain-Bien, permet-il au mal d'exister et au progrès de triompher peu à peu de ce mal? C'est là une haute question que je ne veux pas traiter, bien qu'elle se lie intimement au sujet qui nous occupe. Contentons-nous de savoir que l'Humanité a eu son enfance où la sensation a été toute-puissante. La famille-caste est le fruit d'une exagération naturelle à l'Humanité enfant. Qui sait même si ce furieux amour de postérité n'a pas été la condition de l'accroissement de l'espèce et de l'extension de l'Humanité sur le globe? *Croissez et multipliez, et remplissez la terre*, dit la Bible. Aujourd'hui, ces paroles sont un aphorisme de mort. L'excès de population effraie les hommes d'État. Il s'agit, par tous les moyens, d'arrêter l'essor de l'espèce! Que de malheurs, que de crimes, que de guerres, que de souffrances n'enfante pas la multitude des hommes! La terre est impuissante à nous sustenter dans les conditions actuelles de la production. Ah! c'est qu'un nouveau progrès est nécessaire, qui nous fera sortir de la caste sous tous les rapports, et permettra aux fils des hommes de se multiplier normalement et de réprouver tous les genres d'homicides auxquels a recours contre elle-même la prolifique Humanité.

JUSTUS.

Et dans les castes de cité, Lucien, comment les femmes et les hommes sont-ils esclaves?

LUCIEN.

Pour aller régulièrement, il faudrait vous dire par quelle génération de faits, en Occident, à la caste de famille s'ajouta la caste de cité, laquelle fut bientôt prépondérante. La moyenne antiquité voyant du reste se perpétuer l'esprit étroit de famille, la servitude de la femme reste la même, cela est tout simple. Par la cité guerrière, conquérante, qui traite de barbare tout ce qui n'est pas elle, et fait du prisonnier de guerre une propriété, les hommes sont asservis à deux titres: 1° l'homme n'est rien, le citoyen est tout; mais il n'est tout que par la cité; guerrier, il appartient à la cité, fonctionnaire, il lui appartient; 2° la condition de guerrier voue le citoyen à l'esclavage; vaincu en effet, il devient, la chose du vainqueur. Or, la femme n'est pas guerrière, elle ne peut l'être, et la cité a besoin de guerriers! Que la femme donc enfante des guerriers, peu ou point de filles, beaucoup de garçons, si elle veut gagner l'estime de ses concitoyens. Veut-elle s'élever en considération? Spartiate, elle saura dire à son fils, en lui présentant son bouclier: *Dessus* ou *dessous*, mort ou victorieux.

JUSTUS.

Je me rappelle cependant avoir ouï parler de femmes qui, dans l'antiquité, se consacraient à la guerre. Je ne parle pas de quelques héroïnes exceptionnelles; mais les amazones?

LUCIEN.

Le fait des amazones est un mythe, mythe qui semble indiquer un effort de la femme pour entrer dans la cité, ou se constituer une cité à part. Mais, vous le savez bien, les amazones sont vaincues par Thésée, qui épouse leur reine. Ainsi se termine cette révolte de la femme contre son joug. La révolte avait consisté de sa part à se faire guerrière et à rester vierge; sa défaite est une obéissance à la loi de l'hyménée, ce qui montre que l'homme et la femme ne peuvent s'affranchir l'un sans l'autre, et doivent arriver ensemble à l'Egalité.

SIMON.

C'est vrai ce que tu dis là.

LUCIEN.

Puisque nous en sommes sur les mythes des temps héroïques ou fabuleux, je vais vous en citer un que raconte Fabre d'Olivet, le savant et ingénieux mystique. Tout en paraissant nous écarter de notre sujet, ce mythe nous y ramènera bientôt. Fabre d'Olivet, dans un ouvrage intitulé: *De l'état social de l'homme*, ouvrage où il prétend nous initier aux premiers faits et gestes de l'Humanité naissante, nous présente la race blanche, la race celtique, qu'il appelle aussi race boréenne et caucasique, à cause des lieux où elle eut son origine, comme ayant été longtemps dans une situation bien misérable, bien chétive, bien inférieure à celle de la race noire, sa rivale. Toutefois, à travers mille vicissitudes, cette race commençait à se constituer et à s'étendre, quand une guerre éclata entre deux de ses tribus, deux peuplades jalouses. Les armées ennemies vinrent en présence, et l'on vit alors les deux *Hermans*, les deux chefs, se provoquer à la tête de leurs hommes d'armes, afin de vider d'un seul coup le différend par un combat singulier. C'est une issue, vous le savez, que pratiquaient assez fréquemment les peuples anciens.

JUSTUS.

Sans doute; car, pour ne citer que l'histoire romaine, nous avons le combat des Horaces et des Curiaces.

LUCIEN.

Malheureusement, ni la fière et impétueuse Camille, ni Sabine la douce n'eurent une inspiration auss heureuse que l'héroïne du mythe qui nous occupe.

JUSTUS.

Comment cela?

LUCIEN.

Déjà le fer brillait dans la main de nos deux guerriers; ils s'élançaient l'un sur l'autre, quand tout à coup une femme échevelée se jette au milieu d'eux, au hasard de recevoir la mort. « Arrêtez! s'écrie-t-elle, suspendez vos coups, écoutez-moi! » Son action, l'accent de sa voix, la vivacité de ses regards, troublent les combattants, qui reconnaissent stupéfaits, l'un sa femme, l'autre sa sœur. Ils l'écoutent. Elle leur raconte alors comment, accablée de douleur dans son chariot, elle s'était sentie défaillir, sans toutefois perdre entièrement connaissance. Appelée par une voix forte, elle avait levé les yeux, et elle avait vu devant elle un guerrier d'une taille gigantesque, tout resplendissant de lumière, qui lui avait dit: « Descends, Voluspa (1), » relève ta robe et cours vers le lieu où ton époux et ton frère vont » répandre le sang boréen. Dis-leur que moi, le premier Herman, » le premier héros de leur race, je suis venu du palais des nuages » où réside mon âme, pour leur ordonner par ta voix de cesser ce » combat fratricide. C'est la ruse des peuples noirs qui les divise. » Les noirs sont là, cachés dans l'épaisseur de la forêt; ils attendent que la mort ait moissonné les plus vaillants d'entre ceux de » ma race, pour tomber sur le reste et s'enrichir de vos dépouilles. » N'entends-tu pas les cris de victoire qu'ils poussent déjà aux » pieds de leur idole?... Allez, ne perdez pas un moment. Surprenez-les dans l'ivresse de leur joie féroce, et frappez-les de mort. » Mon âme tressaillera de plaisir au bruit de vos exploits. Porté sur » vos pas par le souffle des orages, je croirai manier encore la forte » lance et l'abreuver du sang ennemi. » Elle dit, et nos deux guerriers ajoutent foi sans peine à ses paroles. Ils se tendent la main. Les deux tribus boréennes, se réunissant alors, marchent contre les peuples noirs, les attaquent à l'improviste, et s'en reviennent triomphantes. A leur tête était cette même Voluspa dont la voix inspirée avait préparé leur triomphe. En traversant la forêt, la fatigue l'oblige à se reposer au pied d'un chêne. A peine y est-elle depuis quelques instants que l'arbre paraît, au milieu du calme, agiter son feuillage. La Voluspa elle-même, saisie d'un trouble inexprimable, se lève, s'écrie qu'elle sent l'esprit de Teut-tad, le père universel, le Dieu du grand Herman. On se rassemble autour d'elle, on l'écoute. Elle parle avec une force qui en impose aux guerriers les plus farouches. Tous sont saisis d'une sainte terreur, et religieux pour la première fois. La prophétesse poursuit. L'avenir se dévoile à ses yeux. Elle voit les Celtes, vainqueurs de leurs ennemis, envahir la terre.... « Marchez, dit-elle enfin, vaillants héros, marchez à vos » glorieuses destinées, mais n'oubliez pas Herman, le chef des hom- » mes, et surtout respectez Teut-tad. »

Cet oracle fut rendu sous un chêne, le chêne devint un arbre sacré, les forêts servirent de temple. Quant aux femmes, dès ce moment elles eurent, aux yeux de ces peuples, un caractère divin. Voluspa est le modèle de toutes les pythies, de toutes les prophétesses qui furent connues par la suite des temps, en Europe et en Asie. Un collége de femmes fut chargé de tout régler dans le culte et dans le gouvernement. Ce mythe vous indique quelle influence la femme eut sur la civilisation de nos ancêtres. Mais les femmes rapportèrent bientôt, suivant le même mythe, à elles, en tant qu'individus, l'empire qu'elles exercèrent d'abord au nom des intérêts généraux. Elles virent alors cesser leur inspiration divine, qui fut remplacée par les passions.

SIMON.

Il résulte de ton récit que la femme a eu, socialement parlant, son tour de domination sur l'homme.

LUCIEN.

Évidemment; mais cette domination, qui fut fragile et de courte durée nous ramène à dire une seconde fois que l'homme et la femme ne doivent point s'affranchir l'un sans l'autre, doivent au contraire s'élever ensemble à l'égalité sociale. L'hypothèse de Fabre d'Olivet paraît d'ailleurs avoir peu de fondement dans les monuments écrits qui forment jusqu'à cette heure l'histoire. Cependant, l'Edda, ancien poëme druidique, parle de la Voluspa, et rapporte un chant qui lui est attribué.

Revenons maintenant à la condition des femmes sous l'empire des castes de cité. Devons-nous tenir compte d'une certaine particularité relative à cette condition chez les Romains? Après un certain laps de temps, à Rome la femme devient l'égale de l'homme sous un rapport. Fille et héritière, elle finit par acquérir des droits égaux à ceux du fils; épouse, elle voit un beau jour la loi protéger sa dot contre les déprédations de son mari; en un mot, la femme devient propriétaire. Mais comme elle ne devient pas citoyenne, est-ce par le côté de la propriété qu'il faut compter les progrès de son affranchissement?

JUSTUS.

Il me semble que non. Toutefois une chose me surprend. Comment cette espèce d'affranchissement de la femme en tant que propriétaire n'a-t-il pas eu d'effet eu égard à la Cité? Il n'y a pas longtemps de cela, chez nous, la qualité de citoyen s'acquérait avec la possession de l'argent.

LUCIEN.

Par une inconséquence inexplicable, quand on raisonne au point de vue du droit actuel de propriété, la Cité n'a cependant jamais été ouverte à la femme riche et propriétaire. A Rome, il est vrai, le droit de cité était entièrement distinct de l'indépendance matérielle qui se tire de la richesse. Aussi ne faut-il pas séparer cette naissance de la femme à la propriété d'un fait du même genre qui eut lieu pour le fils de famille, dont toutes les acquisitions appartenaient d'abord au père. Les empereurs autorisèrent le fils de famille à avoir des biens en propre que l'on appela son *pécule*. Ce nouveau droit ne fit pas le fils de famille citoyen; il l'était auparavant sans propriété. La puissance du père de famille cédait devant le droit qu'avait la Cité sur le fils. Quant à la condition particulière de la femme dans la famille romaine, elle tenait aux origines mêmes de la République. Vous savez que les femmes des premiers Romains furent choses conquises.

SIMON.

Eh! oui, l'enlèvement des Sabines!

LUCIEN.

L'enlèvement des Sabines symbolise la façon cavalière dont les premiers Romains se procurèrent leurs femmes. Fruit de la conquête, les femmes virent leur sort réglé par le droit qui s'appliquait à la conquête. Ainsi voyez, on trouve dans les lois romaines trois sortes de mariages: 1° le mariage cérémonieux où l'on employait un gâteau de farine, et appelé, pour cela, *confaréation*, mais qui fut en usage chez les seuls patriciens; il avait été introduit par les Sabins et les anciens Latins, après leur fusion avec le peuple de Rome; 2° le mariage d'*usucapion* en vertu duquel la femme se *prescrivait* comme les choses mobilières par une possession de temps court; un an de possession suffisait, si la femme n'était pas *retournée* chez son père pendant trois nuits au moins; si ce dernier cas avait lieu, la prescription se trouvait interrompue; 3° le mariage par *coemption*: *coemption* veut dire vente. La femme pouvait s'acheter au père. Avec le temps, l'achat fut figuré au moyen d'une monnaie placée dans une balance que tenait un officier public. Que voulez-vous? C'est l'esprit exclusif de la cité qui s'appliquait aux femmes à Rome. Comment le guerrier romain considérerait-il autrement sa femme, puisqu'il l'a conquise à la guerre! La femme est donc assimilée à l'esclave. Les enfants qu'elle donne sont presque des enfants d'esclave. Le père a eu longtemps sur eux droit de vie et de mort. Vis-à-vis de son mari, l'épouse est comme la sœur de ses enfants, et, après la mort du mari, elle retombe sous la tutelle de ses propres enfants. L'adoucissement des mœurs romaines, des sentiments plus élevés de justice, l'amour conjugal, l'amour filial, l'amour paternel, modifièrent peu à peu à l'égard des femmes un droit si rigoureux, mais le modifièrent dans le sens le plus étroit. La femme devint propriétaire, devint-elle citoyenne? Non pas.

JUSTUS.

Vous me faites comprendre des choses que je n'avais pas bien comprises. Je suis moins frappé dès lors du progrès de la législation romaine au sujet du droit des femmes. Mais venons au moyen âge.

LUCIEN.

Nous ne pouvons prendre le moyen âge en passant sous silence la venue de Jésus et celle de S. Paul, ces deux grands destructeurs des castes de cité.

JUSTUS.

Ah! vous avez raison. Voici une occasion pour vous de nous expliquer ce qu'on entend quand on dit que les femmes ont été émancipées par le Christianisme.

LUCIEN.

C'est par allusion à la doctrine de Jésus sur le mariage qu'on s'exprime ainsi. Jésus et S. Paul ont pour l'adultère du mari la même réprobation que pour celui de la femme. Jésus même est plus avancé que S. Paul, comme aussi il est plus avancé que la Bible. Ce que S. Paul ne fait pas, ce que la Bible ne fait pas non plus, lorsqu'elle dit en parlant des époux, *ils seront deux en une chair*,

(1) *Voluspa signifie, suivant Fabre d'Olivet, celle qui voit l'universalité des choses.*

Jésus identifie la chair des deux époux. « Au commencement de la » création, Dieu ne fit qu'un homme et qu'une femme, c'est pour» quoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa » femme; et les deux feront une seule chair. » A quoi il ajoute : « AINSI, ILS NE SONT PLUS DEUX, MAIS ILS SONT UNE SEULE CHAIR. » De là on devait nécessairement conclure l'égalité la plus absolue de l'homme et de la femme dans le mariage. Mais vous savez bien qu'en ce point l'Évangile n'a eu aucune influence sur les lois civiles. Du reste, Jésus appelle la femme de toutes les façons. Par lui elle écrase la tête du serpent, par lui la femme adultère, mais repentie, est pardonnée. Enlevez de l'Évangile quelques paroles dures à Marie, et toute la mission de J sus à l'égard des femmes vous apparaîtra profondément émancipatrice.

JUSTUS.

Comment accordez-vous cela avec l'état des femmes sous le Catholicisme? Un certain concile a été sur le point de déclarer qu'elles n'avaient point d'âme.

LUCIEN.

Il faut attribuer l'anathème jeté aux femmes par le Catholicisme à l'envahissement du Christianisme par une portion des erreurs manichéennes, à la théorie des deux principes, le bon et le mauvais, Dieu et le diable, le paradis et l'enfer; il faut l'attribuer encore à d'autres causes.

JUSTUS.

Et quelles sont-elles?

LUCIEN.

Il y eut une époque où, sous l'influence d'une mauvaise traduction de ces paroles de l'Évangile : *Mon royaume n'est pas de ce temps-ci;* où, sous l'effet des exhortations de S Paul et même de Jésus au célibat, les hommes, les femmes, se retiraient en foule dans les couvents, et faisaient trois voeux: d'Obéissance, de Chasteté, de Pauvreté, renonçant ainsi à toute propriété, toute famille, toute patrie; s'annihilant dans leur corps, leur cœur et leur intelligence. Mais doit-on imputer uniquement à une doctrine erronée, à l'ignorance de la destination de l'homme, cette ardeur de tant d'âmes d'élite pour l'appauvrissement de leurs facultés? L'état du monde donnait bien aussi la raison de cette émigration dans les cloîtres. On était au beau milieu de la débauche romaine. La misère et le luxe à leur comble présentaient les pauvres mourant de faim dans leurs masures, et les palais des riches retentissant du bruit de ces orgies où hommes et femmes se livraient à une prostitution immonde. Les crimes les plus horribles étaient journaliers. Un mari empoisonné par sa femme, une femme étranglée par son mari, étaient choses fort ordinaires. Les parricides avaient lieu par milliers; les suicides ne se comptaient pas. En présence de la dissolution effrayante de cette société, les âmes tendres, délicates, chercheuses de l'Idéal, devaient préférer à tout l'ombre, le silence, l'ensevelissement moral. Poussez maintenant à ses dernières limites cette horreur des liens sociaux, vous comprendrez que, pour des prêtres catholiques, mariage ait pu signifier corruption. La femme ayant toujours représenté dans le couple l'élément sensuel, la femme, pour des prêtres catholiques, dut s'appeler tentation, luxure, concupiscence, perdition. De là à conclure que la femme, vraie fille de Sathan, si elle ne macère et ne mutile son corps et sa beauté, n'a point d'âme, il n'y a qu'un pas que ledit concile n'a toutefois osé franchir.

JUSTUS.

C'est juste!

LUCIEN.

Passons maintenant de l'Eglise au château. Jésus, tout en sapant dans leur base les castes de cité ne les détruisit certes pas complétement en fait. Elles subsistèrent, et avec elles les castes de famille. Mais sur ces deux premières formes d'esclavage prévalut une troisième forme qui domina toute l'humanité du moyen-âge, c'est la propriété-caste, autrement dite la propriété féodale. Des hordes ont quitté les plateaux de la haute Asie; elles émigrent, et bientôt elles se précipiteront sur l'empire romain en décrépitude. On appelle leur irruption l'invasion des Barbares. Mais ces Barbares, à les examiner dans leur nature et leurs mœurs, ne sont autres que les rejetons des castes industrielles de l'Orient, qui ont fui la domination des castes savantes ou guerrières. Forcés de quitter les séjours de leurs ancêtres depuis des temps qu'on ignore, ils se sont avancés pour tomber à leur tour sur ce monde dont l'origine remontait à plusieurs émigrations de prêtres et de guerriers indiens et égyptiens, ce monde érudit et jadis plein de vigueur, mais alors exténué et corrompu, de la Grèce et de Rome. Ils vont en faire leur pâture matérielle, morale et spirituelle. Ce que les Barbares demandèrent en premier lieu, ce n'est pas le titre de citoyen que Rome donnait aux esclaves, et qui n'avait plus de prix, mais les riches et belles campagnes qu'ils voyaient devant eux et dont ils étaient avides. Occuper la terre, en dépouillant les vaincus, telle fut l'œuvre des Barbares. Une série de titres relevant les uns des autres, mais tous attachés à la terre et déterminés suivant l'importance et l'étendue de la possession, tel est l'ordre social du moyen âge. Des multitudes errantes, lasses de leur mobilité, désireuses de se fixer enfin et de s'attacher à ce qui leur paraissait le plus solide, la terre, devaient faire naître les castes de propriété. Au moyen âge donc, la propriété féodale, la propriété du château fort est tout. La famille tire son nom et son titre du château fort; l'homme et la femme sont esclaves du château fort. De la femme, comme sous la caste de famille, on n'exige plus la nombreuse postérité; de la femme, comme sous la caste de cité, on n'exige plus le guerrier et le citoyen; de la femme on exige l'*héritier féodal*, celui qui doit conserver le château intact, le transmettre de même, et conserver par là son nom, son titre, sa puissance à la famille. Tout donc, dans la société civile du moyen âge, est subordonné à cette idée : une terre, un château, un seigneur de la terre et du château, une femme pour donner le jour au seigneur de la terre et du château.

JUSTUS.

Oh! c'est tout-à-fait cela.

LUCIEN.

Vous voyez bien, mes amis, que si la femme a été asservie et l'est encore, l'homme l'est aussi, l'Humanité l'est. L'Humanité ne continue-t-elle pas de vivre, misérablement soumise aux trois genres d'oppression que je vous ai signalés? On a déclaré en France tous les hommes citoyens, c'est quelque chose, mais ce n'est pas suffisant pour sortir de la cité-caste et créer la Cité véritable. Nous n'aurons fait de grands progrès à cet égard que quand nous aurons reconnu aux femmes le titre et la qualité de citoyennes.

SIMON.

A la bonne heure! je ne puis plus m'empêcher d'être de ton avis. Aussi ne me reste-t-il qu'une question à te faire. Quelle fonction exerceront les femmes dans la cité? Car enfin, du moment qu'elles seront reconnues citoyennes, elles auront droit de prétendre à des emplois.

LUCIEN.

Songerais-tu à me faire cette singulière objection que la femme ne pouvant pas accomplir les travaux des hommes, par exemple être couvreur, maçon, tailleur de pierre, carrossier, etc., ne peut de même être sergent de ville ou général d'armée, préfet ou procureur de la République? Est-ce que par hasard elle enviera des fonctions de ce genre, qui seront toujours en dehors de ses goûts? Est-ce que tous les hommes peuvent exercer ces mêmes professions? Outre l'industrie, et les fonctions qui relèvent du pouvoir exécutif dans l'État, n'y a-t-il pas l'art, la science? Enfin, le sentiment étant la prédominance commune aux femmes, ne pourra-t-on pas quelque jour, quand l'instruction publique et gratuite par l'Etat sera décrétée, confier à des femmes le soin de régler et de diriger cette partie importante de l'enseignement qui est l'éducation?

JUSTUS.

Vous avez raison.

LUCIEN.

Mes amis, il y a des fonctions pour les femmes dans l'association humaine bien organisée. Mais entre nous, à cette heure, il s'agit de principes. Réfléchissez à ceux que je vous ai émis, et nous en recauserons une autre fois; car il est temps que je vous quitte. Je désire cependant terminer en résumant ce qui ressort pour moi de notre longue causerie. Voici ma conclusion :

Ne soyons point de ceux que le sexe de la femme préoccupe avant tout, et qui, tombant dans deux excès contraires, ou prêchent la licence aux femmes, ou veulent les condamner à la réclusion.

Comme sexe, la femme n'a droit qu'à deux choses, à être épouse et mère. Comme sexe, l'homme n'a droit qu'à deux choses, à être époux et père.

L'épouse et l'époux sont les deux faces égales d'un même être qu'ils réalisent par leur union, le Couple; la loi du Couple est l'égalité des époux, leur constance et leur fidélité réciproques.

Dans la cité il n'y a plus de sexe; il y a des êtres humains semblables, ayant les mêmes droits et les mêmes devoirs.

La femme entre dans la cité au même rang que l'homme, comme lui et à côté de lui; elle y exerce des fonctions en rapport avec les aptitudes qui lui sont propres.

LUC DESAGES.



LA RÉPUBLIQUE EST INDESTRUCTIBLE.

M. Thiers a prononcé dernièrement un de ces discours où il exhale de temps en temps ses impuissantes rancunes contre la révolution de février. Ce discours se terminait par ces paroles adressées à la Montagne : « Si la République a duré jusqu'à présent, c'est que » vous ne l'avez pas gouvernée; si elle doit durer encore, c'est que » vous ne la gouvernerez pas. » Ce qui voulait dire : Vous, républicains, vous qui aimez profondément la République, qui avez combattu pour elle et souffert la prison, l'exil et la pauvreté, vous l'auriez tuée, s'il vous avait été permis de la servir après comme avant son triomphe; et nous, royalistes, nous qui avons laissé tomber notre Louis-Philippe dans le ridicule et dans la boue, nous seuls pouvions sauver cette République que vous nous avez imposée et que nous haïssons.

Si cela était vrai, si la sainte République devait, pour vivre, être à jamais confiée aux mains de M. Thiers et des siens, plutôt que de souffrir une telle profanation, nous dirions comme le poëte Philoxène à Denys de Syracuse : *Qu'on nous ramène aux carrières*, qu'on nous remette sous le joug de la royauté. Nous aimerions mieux renoncer à la République que de la devoir aux hypocrites de religion, d'honneur national et de moralité privée de la monarchie constitutionnelle.

Mais ce n'est point la politique des apostats de la monarchie qui a permis à la République de braver toutes les passions conjurées contre elle. M. Thiers le sait mieux que personne, lui qui se vante de l'avoir consolidée après s'être vainement efforcé de l'abattre. Il feint d'attribuer à ses petites ruses de ministre *in partibus* et aux calomnies homicides de la rue de Poitiers la solidité de l'édifice démocratique, mais, en réalité, il ne saurait comprendre comment les manœuvres de son parti sont arrivées à un pareil résultat; il ne saurait comprendre comment la richesse, la délation, la calomnie, la fraude, les menaces, les persécutions réunies n'ont rien pu contre cette République de février sortie, comme on dit dans les salons et les journaux du parti, d'une émeute de voleurs, d'assassins, de forçats libérés.

Pour ces hommes, en effet, qui n'ont point le sens des progrès de l'Humanité et de ses lois, qui ont écrit l'histoire de notre Révolution sans en pénétrer l'esprit, qui ont gouverné la France sans avoir le sentiment de ses destinées, ce doit être un insoluble problème que la persistance invincible de cette République dont ils avaient juré la ruine prochaine.

Mais nous, Socialistes, nous savons pourquoi la République a été et sera désormais indestructible, nous savons pourquoi les ouvriers privés d'ouvrage par la conspiration des capitalistes, les paysans chassés de leurs fermes par les *maîtres*, les soldats persécutés par leurs officiers ont voulu obstinément cette République qu'on s'efforçait de leur rendre odieuse; pourquoi, au lieu de six mois de misère qu'ils avaient offert d'abord au gouvernement provisoire, ils ont déjà subi, sans faiblir, deux années de détresse qu'ils prolongeront avec un infatigable héroïsme jusqu'en 1852.

Ce défenseur invisible qui, semblable aux dieux d'Homère, a paré les coups que l'on voulait porter à la République et l'a rendue invulnérable, c'est le Socialisme.

Si, depuis plus de vingt ans, les livres, les journaux n'avaient point propagé l'idée que tous les hommes sont libres, égaux et frères ; s'ils n'avaient pas attaqué toutes les institutions qui s'opposent à la réalisation de ce dogme fondamental, s'ils n'avaient pas flétri les abus de la propriété, signalé la misérable condition des travailleurs, entr'ouvert les perspectives d'un monde nouveau d'où serait bannie l'exploitation de l'homme par l'homme, jamais la République n'aurait résisté aux fautes de ses amis, aux complots de ses ennemis.

La vieille économie politique avait prononcé la condamnation de l'Humanité. Elle avait fait dans ses livres une peinture complète et terrible des désordres de la société propriétaire et capitaliste. C'est à elle que l'on doit les plus effrayantes statistiques de la dégradation et de la misère des travailleurs agricoles et industriels. Mais, après avoir signalé des maux intolérables, elle n'avait pas même essayé d'en trouver le remède; elle avait déclaré nécessaires et éternels l'oppression et l'esclavage de l'Humanité.

Alors intervint le Socialisme : il n'eut qu'à emprunter à ses devanciers la critique du vieux monde; à peine eut-il besoin d'ajouter quelques traits au tableau qu'ils en avaient tracé. Mais, au lieu de répéter la malédiction échappée à leur impuissance, il jura, dans un élan religieux, que Dieu n'avait point mis en vain dans le cœur de l'homme l'amour de la justice et de la vérité. A une parole impie, à un désespoir sceptique, il répondit par un acte de foi et d'amour. Il avoua que les vieilles religions étaient mortes; mais il en promit une nouvelle. Il reconnut que l'oppression avait jusqu'ici pesé sur les hommes; mais il laissa voir l'ère de la liberté. Il ne nia point que les citoyens eussent été divisés jusqu'ici en riches et en pauvres, en savants et en ignorants; mais il montra dans l'association le moyen de donner à tous les hommes la vie du corps et de l'âme, d'équilibrer la consommation et la production, de développer les facultés de chacun, de satisfaire aux justes besoins de tous.

C'est parce que le peuple de Paris s'était pénétré de ces doctrines, pendant que ses gouvernants se disputaient les places et les portefeuilles, qu'il proclama unanimement la République le lendemain de sa victoire de février. La République était pour lui le moyen de réaliser ces réformes sociales dont il attendait son affranchissement. Aussi vit-on quelques jours après l'installation du gouvernement provisoire les ouvriers venir demander l'organisation du travail; et par cette demande dont, il faut l'avouer, ils ne comprenaient pas nettement toute la portée, ils ne réclamaient rien moins que la refonte tout entière de la vieille société.

L'instinct du Peuple fut alors bien supérieur à la pensée de ses chefs. Les uns s'imaginaient avoir accompli toute la Révolution en organisant le suffrage universel, tandis que les autres croyaient la monarchie compatible avec l'amélioration du sort des pauvres. Le Peuple ne s'y trompa point : il comprit que la République était le moyen, les réformes sociales le but et il définit le gouvernement qu'il voulait se donner, en l'appelant République démocratique et sociale. Tout le programme de la Révolution était contenu dans ces trois mots, et les réactionnaires ne s'y sont pas trompés, puisqu'ils en ont fait un cri séditieux.

Et pourtant combien de républicains à courte vue ont regardé le Socialisme comme un embarras pour le gouvernement nouveau ! Il y eut un moment où la tête de quelques-uns de ces penseurs qui avaient engendré par leur parole les soldats de la jeune République fut mise à prix par ceux dont ils avaient préparé la victoire. M. Cavaignac disait plus tard, le 10 novembre 1848, en parlant du Socialisme, qu'il fallait combattre *ces théories subversives, qui s'attaquent à la propriété, à la famille, aux* CONDITIONS POSSIBLES ET SALUTAIRES *du travail*. Il s'agit bien de réformes sociales, répétaient ces hommes. Organisons d'abord la République, le reste viendra plus tard, s'il doit venir. Comme si cette volonté de conquérir les réformes sociales, cette lutte engagée pour en hâter l'avénement n'avaient pas été les seuls soutiens de la République.

De quelle importance, en effet, le suffrage universel aurait-il paru aux paysans, aux ouvriers, s'il ne s'était agi que d'envoyer à époque fixe quelques représentants à Paris, où les plus adroits se seraient disputés les ministères et les bonnes grâces de la majorité? Les travailleurs, ces déshérités de toutes les nations, ne se seraient guère souciés d'une telle conquête; mais du jour où ils ont compris que le droit de voter leur donnerait un moyen sûr de s'arracher à l'exploitation du maître, de secouer le joug de l'ignorance, de devenir fonctionnaire libre et égal dans un monde affranchi de l'usure et de l'oisiveté, alors ils se sont attachés à leur titre d'électeur comme à un signe de rédemption, et, pour le leur ôter aujourd'hui, il faudrait engager une guerre qui ne finirait pas sans doute à l'avantage des royalistes.

C'est donc dans le Socialisme que le gouvernement républicain a trouvé son plus sûr appui, c'est par le Socialisme qu'il a déjoué les ambitions rétrospectives de M. Bonaparte et les tactiques royalistes de M. Thiers.

Si la première République a péri, c'est précisément pour n'avoir pas su faire comprendre aux hommes qu'elle avait appelés à la vie politique les bienfaits contenus dans sa sainte devise, Liberté, Égalité, Fraternité. Ceux qui sauvèrent alors la France et donnèrent à la révolution une impulsion si irrésistible, étaient sans doute inspirés par un grand amour du Peuple, mais la philosophie du dix-huitième siècle ne leur avait rien appris de ce qu'on devait faire pour l'affranchir. Ils s'égarèrent le plus souvent dans une vaine imitation de Sparte et de Rome dont Mably et Rousseau avaient étrangement embelli l'histoire. Robespierre comprit toute la profondeur du problème social, lorsqu'il proscrivit les athées et les matérialistes, en frappant Anacharsis Clootz, Hébert et Chaumette; lorsqu'il essaya d'établir un culte nouveau où ne figuraient point les prêtres du catholicisme. Mais Robespierre ne savait rien de plus que son maître Rousseau; il essayait de donner un corps au vague déisme du vicaire savoyard où l'auteur d'*Emile* flotte entre l'Evangile et la philosophie; il tentait d'organiser un culte avant d'avoir les symboles, les dogmes de sa religion.

Barrère eut bien aussi le sentiment d'une économie politique nouvelle, lorsqu'il s'écria dans son beau rapport fait au nom du comité de salut public *sur les moyens d'extirper la mendicité* : « N'oublions » jamais que le citoyen d'une République ne peut faire un pas sans » marcher sur son territoire, sur sa propriété. » Mais si Robespierre n'avait point approfondi cette religion nouvelle dont il portait en lui le pressentiment, Barrère ne savait pas non plus ce que serait cette propriété nouvelle, cette propriété-fonction qui permettra à tout citoyen de parcourir le sol de la patrie sans sortir de son territoire. C'est pourquoi la République de nos pères, n'ayant pu réaliser la liberté, l'égalité, la fraternité dont elle était la promesse, elle tomba devant le despotisme et la royauté; car la République et les inégalités sociales ne sauraient vivre longtemps ensemble.

Mais aujourd'hui, après un demi-siècle d'expérience, de travaux philosophiques et de propagande, ce ne sont plus quelques hommes seulement qui croient à la possibilité d'organiser cette société de la justice et de l'égalité que nos pères avaient rêvée et qu'ils ne purent atteindre; ce ne sont pas quelques hommes seulement qui croient que la République est la seule forme politique compatible avec cette organisation sociale; c'est le peuple de France tout entier, instruit, éclairé autant par les calomnies de ses maîtres que par les avertissements de ses défenseurs.

La République de février 1848 a donc été la suite naturelle et inévitable du mouvement d'idées élaborées dans la première moitié du dix-neuvième siècle. S'il est vrai que depuis cinquante années la foi dans les vieilles croyances ait achevé de s'éteindre; s'il est vrai que l'homme n'ait plus eu d'autre règle morale que son égoïsme guidé par la soif des biens matériels; s'il est vrai que la misère du plus grand nombre se soit incessamment accrue en proportion inverse des richesses de quelques-uns; s'il est vrai, d'un autre côté, que l'humanité ne puisse vivre sans religion, sans morale et sans pain, la République est fatale comme la justice, comme la vérité; car elle seule enfantera une société véritable fondée sur la vraie religion, la vraie morale et la vraie économie politique.

Lors donc que M. Thiers et ses amis appellent le triomphe de la République un *guet-apens* et une *surprise*, ils ne font que prouver combien grande est leur ignorance des faits et des idées de notre temps. Ce qui serait un *guet-apens* et une *surprise*, ce qui ne durerait pas deux mois, ce serait la restauration d'une monarchie quelconque. On déclarait inébranlable ce trône de Louis-Philippe dont la fragilité a surpris ceux-là mêmes qui marchèrent pour l'abattre; on donnait quelques mois d'existence à cette République qui devient chaque jour plus invulnérable: n'est-ce pas là un enseignement dont les plus aveugles auraient dû profiter?

Il est temps de renoncer à ces pusillanimes inquiétudes sur le sort du gouvernement fondé en février. La République est indestructible. Ses ennemis ne sont point de taille à l'ébranler, tant qu'elle aura pour sauvegarde le Socialisme. Le devoir de chaque citoyen est donc aujourd'hui d'étudier les questions sociales, de se préparer par la recherche ardente de la vérité à l'avénement de cette nouvelle société dont l'ère commencera l'an 1852.

PAUL ROCHERY.

LA PEUR.

Il est une date profondément gravée dans le souvenir de tous nos vieux paysans, et que ceux-ci, dans leur langage symbolique, ont appelée l'ANNÉE DE LA PEUR. Si vous leur demandez ce que c'est que l'*année de la peur*, ils vous répondent qu'au temps de la grande Révolution, un certain jour, dans tous les hameaux de la France, une nouvelle étrange, effrayante, se répandit tout-à-coup Qui l'avait apportée? Nul ne le disait; mais de toutes les bouches anxieuses sortait ce cri sinistre: VOICI LES BRIGANDS!... Alors les paysans de s'armer, qui de sa faulx retournée, qui de sa fourche, qui de son fléau, et tous de courir à la paroisse, aux appels lugubres du tocsin. Là, au milieu du tumulte et de la frayeur universelle, les bruits les plus étranges circulaient, grossissant d'une bouche à l'autre et glaçant tous les cœurs: LES BRIGANDS n'étaient plus qu'à quelques lieues; — ils avaient brûlé le village voisin; — chacun de leurs pas était marqué par un meurtre ou un incendie, par un pillage ou un viol: — on les avait vus prendre le chemin de la paroisse; — ils étaient en marche, ils arrivaient. .. — L'imminence du péril donnant de l'audace aux moins valeureux, on marchait en foule et tumultuairement à la rencontre des brigands annoncés. On avançait avec prudence, les plus intrépides détachés en éclaireurs, et pour donner l'alarme en cas de surprise; et, après mille paniques sans cause, on arrivait au village voisin, où la même nouvelle avait produit la même épouvante, mais où les brigands n'avaient pas encore paru: seulement, ils étaient en marche, ils arrivaient! Alors les deux villages réunis, s'ébranlant ensemble, marchaient ensemble à la rencontre de leurs terribles ennemis... mais les ennemis ne se montraient jamais!... Et partout ainsi; partout même terreur et même émotion; des brigands présents partout et partout invisibles.

Cette panique universelle et spontanée, qui a pris date dans la mémoire de nos paysans sous le nom d'année de la peur, eut sans doute pour cause le pillage et l'incendie de quelques châteaux au commencement de notre Révolution. Ces faits partiels, grossis par la réaction d'alors, firent naître, dans les campagnes où des faits semblables ne s'étaient point produits, cette émotion profonde qui se manifesta d'une façon si singulière.

Rien n'agit comme la Peur sur l'imagination des hommes: elle ôte toute clairvoyance aux sages, frappe les ignorants de cécité complète, et crée des fantômes que les uns et les autres prennent pour des réalités palpables.

Infirmité de la nature humaine, que, depuis deux ans, hélas! nous pouvons, pour ainsi dire, toucher du doigt! N'est-ce pas, en effet, la Peur, qui, depuis deux ans, inspire les opinions et dirige les actes d'une grande partie de la France? N'est-ce pas la Peur, qui, mettant aux mains de citoyens égarés des armes fratricides, les a, trois fois en deux ans, poussés pêle-mêle dans des luttes sanglantes? N'est-ce pas la Peur qui a inventé les odieux pontons, créé les conseils de guerre et l'état de siége, rouvert les cachots politiques et fermé les clubs, bâillonné la presse et déchaîné l'espionnage, persécuté l'idée et sanctifié la force? N'est-ce pas la Peur qui a relevé l'échafaud et renversé les arbres de liberté, qui chaque jour attaque et chaque jour abat les derniers restes de nos droits de citoyens? N'est-ce pas la Peur qui, partageant la France en deux camps, et étouffant en ceux-ci tout sentiment de justice, tout rayon de bon sens, ne leur fait voir dans ceux-là qu'un ramassis d'anarchistes furieux, de révolutionnaires sauvages, sans honneur comme sans raison, de BRIGANDS, enfin?..

Oui, c'est la Peur, la Peur agissant successivement ou à la fois comme mobile et comme levier. Comme mobile, quand nos gouvernants, effrayés des progrès de la Révolution dans les intelligences, s'essayent, par tous les moyens d'arbitraire, de compression, de ruse ou de violence, à refouler le flot qui monte et menace de les envahir; comme levier, lorsque, feignant de croire la société en péril, ils soufflent au cœur de la Bourgeoisie des craintes chimériques, et font, au nom de l'*ordre* menacé par de prétendus BARBARES, appel à ses passions les moins généreuses.

Voilà bien, en effet, la situation depuis deux ans.

Et c'est le peuple qui se donne et qui a la prétention de mériter entre tous les peuples le titre qu'un guerrier fameux avait conquis parmi les guerriers de son temps, le titre de *brave des braves*; c'est ce peuple là que, depuis deux ans, on gouverne par la Peur!

Ah! plus de modestie lui siérait mieux.

Du moins, quand nos paysans s'émurent jadis à ce nom de *brigands*, ils n'eurent peur qu'un jour, eux; et vous, bourgeois, depuis deux ans vous avez peur. Quand ils ne virent point paraître les brigands rêvés, ils cessèrent de craindre; et vous, vous tremblez sans cesse devant les fantômes de votre imagination. Car, où sont les *incendiaires*, où sont les *voleurs*, où se cachent les *barbares* que, dans vos rêves de malades, vous voyez chaque nuit se dresser devant vous?...

Assurément, le spectacle que, depuis deux ans, nous présente la Bourgeoisie, doit inspirer un dégoût profond ou une grande pitié; car sa persévérance à ne voir dans les hommes désignés à ses haines sous le nom de Socialistes, que des contempteurs de tout droit, que des ennemis de toute morale, accuse ou l'infirmité de son cœur ou l'infirmité de sa raison. En effet, que la Bourgeoisie ait, quelque temps, prêté une oreille crédule aux insinuations de la Peur, cela se comprend; mais qu'en présence du Socialisme grandissant sans cesse, du Socialisme devenu la foi ou l'espérance du tiers des citoyens, elle persévère dans ses préventions aveugles, dans ses répulsions sans motif, voilà ce qui ne se comprend et ne s'explique que par un affaiblissement de la moralité ou de l'intelligence. Eh! quoi, il serait possible que l'erreur et le mal fissent ainsi des prosélytes, que le mensonge fît ainsi reculer la vérité! Les hommes seraient assez abandonnés de Dieu, qu'ils déserteraient en foule les voies de la justice pour se précipiter en foule dans celles de l'iniquité! La vertu aurait dans la conscience humaine de si faibles racines qu'un jour, qu'un souffle suffiraient pour l'ébranler et la jeter bas! ... Croire cela possible, c'est, je le répète encore une fois, un signe d'infirmité morale ou intellectuelle. Non, l'Humanité n'est pas à ce point perverse et déchue, qu'elle se jette de gaieté de cœur et avec conscience dans les bras du mal. Elle peut se tromper et faillir, mais ce qu'elle appelle et poursuit, même à travers l'erreur, c'est encore le bien, c'est encore la vérité. Si donc le Peuple aujourd'hui se convertit au Socialisme, c'est qu'il voit dans le Socialisme tout au moins une image de la vérité et du bien. Or, un pareil mouvement intellectuel, qui emporte tant d'âmes, mérite qu'on l'étudie avant de le juger, et qu'on le juge avant de le condamner.

Est-ce là ce qu'a fait la Bourgeoisie? Non, car jusqu'à ce jour elle a condamné sans jugement et sans étude, et c'est la Peur qui a soufflé la sentence. Le Socialisme en appelle donc, il en appelle à la Bourgeoisie studieuse et rassurée. Et nous dirons aux bourgeois, aux bourgeois des campagnes surtout, plus facilement trompés, parce qu'ils sont plus loin du mouvement politique et social:

« Arrachez-vous enfin à cette apathie égoïste qui vous ôte toute initiative dès qu'il ne s'agit pas d'intérêts matériels, habituez votre intelligence au travail, à la réflexion, et n'acceptez plus, sur les idées et sur les faits qui se produisent en dehors de vos habitudes journalières, des jugements tout formés, quelles qu'en soit d'ailleurs l'origine et même l'apparente justesse.

» Il en est des doctrines comme des hommes: on ne doit accepter pour vrai le mal qu'on en dit qu'avec circonspection et après examen. Mettez donc de côté, pour un jour, les sentences toutes faites, les anathèmes tout formulés, et, vous plaçant en face du Socialisme, interrogez-le, puis, sur ses réponses, édifiez vos consciences.

» Il s'agit de choses graves après tout: il s'agit d'histoire, d'économie sociale, de philosophie, de politique, de gouvernement, etc. Enfin, et en trois mots qui résument tout, il s'agit en effet, comme on vous l'a dit souvent, de la famille, de la propriété, de la religion.

» Croyez-vous donc n'avoir rien à apprendre là-dessus, parce que possédant une famille que vous aimez, une propriété que vous cultivez, une religion que vous servez tant bien que mal, il vous semble tout d'abord oiseux ou criminel de porter la discussion et l'examen sur d'aussi saintes institutions? Mais alors dites-moi si nous avons atteint le terme de tous les progrès sociaux? Car, sachez-le, l'histoire de l'Humanité tout entière n'est au fond que le développement progressif de ces trois institutions; et l'homme, dans sa marche à travers les âges, n'a point d'autre but que de conquérir à son profit, la propriété, la famille, et la religion, afin de s'y reposer dans l'épanouissement normal et complet de ses facultés physiques, morales et intellectuelles.

» Toute la question est donc de savoir si tous les hommes aujourd'hui ont atteint ce but; si, pour tous les hommes, la propriété, la famille, la religion sont des réalités.

» Le Socialisme dit : NON ;

» Parce que, sous le rapport de la propriété, le plus grand nombre encore est esclave du salaire et du maître ;

» Parce que, sous le rapport de la famille, le plus grand nombre encore est esclave du travail et de la faim ;

» Parce que, sous le rapport de la religion, le plus grand nombre encore est esclave de l'ignorance et du prêtre.

» Examinez les arguments du Socialisme, les preuves qu'il apporte ; pesez-les dans l'équité de votre conscience ; et quand il s'agira de porter la sentence, interrogez votre raison, mais n'écoutez plus la Peur, — la Peur, aussi mauvaise conseillère que la faim. »

ULYSSE CHARPENTIER.

LA TERRE ET SES ORGANES.

Au premier jour de son existence, la terre n'est autre chose qu'un anneau de matière cosmique faisant partie de l'atmosphère du soleil.

Dans une seconde phase, elle se forme à la limite de cette atmosphère par la condensation de la matière gazeuse, et la lune à son tour se produit de la même manière à la limite de l'atmosphère terrestre.

Dans une troisième période, la terre se présente comme une petite étoile, ayant comme le soleil qui nous éclaire une atmosphère de gaz enflammés, puis au-dessous une atmosphère sombre formée de sels volatilisés qui enveloppent une sphère incandescente et semi-liquide.

Dans une quatrième période, notre globe est un petit soleil éteint qu'entoure encore une épaisse atmosphère de gaz, de vapeurs et de sels volatilisés ; sa surface est formée par une croûte brûlante composée de roches primitives de silicates de diverses natures et surtout de granit.

Sur cette croûte se déposent les substances les moins volatiles de l'atmosphère, en produisant des réactions chimiques aussi grandioses que le laboratoire dans lequel elles s'opèrent.

Dans la cinquième période de sa vie, notre globe, considérablement refroidi, se trouve recouvert par de nombreux dépôts amorphes ou cristallisés de sels et d'oxydes ; son atmosphère est encore impropre à la vie des plantes et des animaux, et sa croûte trop brûlante pour leur permettre d'exister.

Une sixième phase se manifeste par la continuation du refroidissement ; les eaux roulent à la superficie de la terre, et, malgré leur température relativement très-élevée, quelques plantes, quelques animaux presque aussi inférieurs, se produisent selon les conditions physiologiques de leur existence, soit au sein des eaux, soit à la surface des crêtes qui émergent. C'est ainsi que la vie végétale et la vie animale se formulent et s'essaient timidement encore, prêtes à se manifester bientôt avec des organes plus nombreux, plus compliqués et plus parfaits. Mais ne fallait-il pas que les végétaux et les animaux commençassent par de simples vésicules organisées, par du tissu cellulaire, pour arriver successivement à présenter des êtres d'une nature plus élevée? La Providence, qui avait formé les mondes sous l'influence d'une seule loi, la gravitation ; la Providence, qui avait fait sortir les planètes et leurs satellites par émanation de l'atmosphère du Soleil, pouvait-elle se donner à elle-même un démenti en recourant à une autre méthode pour la formation des espèces animales et végétale ; devait-elle et pouvait-elle imposer silence à cette attraction moléculaire qui avait été, qui était encore sa manifestation sous les formes les plus harmonieuses et les mieux ordonnées, pour se retourner vers un autre mode de création ? Après avoir ménagé les transitions entre la 1re et la 7e époque du globe terrestre, eût-il été rationnel de les brusquer?

La Providence, que nous ne connaissons que par les grandes lois de la nature, ne crée rien que graduellement, et par cela même, n'ayant pu produire que successivement les végétaux et les animaux, elle a procédé du simple au composé, leur donnant d'abord des organes d'imbibition, rudiments des organes digestifs, que suivent ensuite des organes respiratoires, des organes du mouvement, des organes générateurs, puis enfin des organes de circulation et de sensibilité de plus en plus développés. Il n'est donc pas étonnant de ne trouver dans les anciens dépôts connus sous le nom de terrain cambrien et composés de grès à gros grains et de quelques couches de calcaire, que des brachiopodes, des entroques, des polypiers et quelques trilobites. Lamarck avait bien raison, quand il proposait de présenter la série zoologique dans un ordre tout différent de celui que nous suivons, c'est-à-dire en commençant par les plus imparfaits et les plus simples, pour arriver aux plus composés des animaux.

A la septième époque de la vie de la terre, à son septième jour, pour parler le langage de Moïse, un soulèvement produit la première saillie durable qui se soit conservée à la surface de notre vieille Europe, dirigé E. 25° S. plus récent que le terrain que l'on appelle de transition inférieur, plus ancien que le terrain de transition moyen ; c'est à lui qu'appartiennent le Westmoreland et le Hundsruck en Ecosse, ainsi que les granits qui ont soulevé et percé le terrain cambrien dans la Bretagne et la Normandie, et que l'on trouve si souvent à nu au centre de la Bretagne, qu'ils coupent en travers, où parfois ils forment des dômes arrondis comme le Men ou Menez Guen (montagne blanche) sur la route de Baud à Pontivy.

Pendant toute la durée de la période qui suivit, se produisirent des grès à gros grains, du schiste ardoisier, du calcaire appartenant à la formation que les géologues ont appelée silurienne, puis les vieux grès rouges et l'anthracite du terrain dévonien. Cette phase de la vie du globe atteste, par les productions géologiques qui lui appartiennent, de nombreuses transformations et des progrès véritables. Par le calcaire, la Providence fait déjà des réserves abondantes en chaux et en acide carbonique pour les besoins de l'agriculture à venir et les usages industriels des temps futurs ; par l'anthracite, elle commence ces provisions de charbon fossile que l'homme utilise aujourd'hui. Sous l'influence de ces dépôts, l'air et l'eau se purifient de manière à permettre à des vies plus exigeantes de se manifester dans leur sein.

Ce dernier fait est capital, et Lamark, s'il l'avait connu, en eût tiré un immense parti pour établir mieux encore sa théorie des transformations.

Dans la période antérieure, la terre, n'offrant pas de hautes montagnes, ne possédait par contre aucun bassin profond pour loger les mers. Les eaux recouvraient donc les collines les plus élevées ; quelques marécages situés sur des hauts fonds, tels étaient les rudiments de nos continents. L'atmosphère, extrêmement impure, était impropre à la respiration des mammifères, des oiseaux, des reptiles eux-mêmes. Des herbes aquatiques et des fucus, réunis aux animaux les plus infimes, témoignaient seuls en faveur des espérances de l'avenir. L'épuration de l'air et de l'eau, suite nécessaire des dépôts de charbon ou anthracite et de carbonate calcaire, modifia profondément cette situation. Des polypiers, des mollusques, des radiaires et de nombreux poissons dans l'ordre animal ; des fougères, des calamites, des plantes voisines de celles que nous trouvons dans les houillères, attestèrent successivement les développements de la vie et les progrès de ses organes en regard des changements de l'air, des eaux et de quelques collines émergées.

Nourrir, développer, conserver les individus, les multiplier et les reproduire, voilà, remarquons-le bien avant de passer outre, le but de ce que nous appelons la vie chez les êtres qui la possèdent. Ces phénomènes étant tout-à-fait physiques, sont essentiellement du domaine de l'observateur. Il manquerait de philosophie, celui qui ne demanderait pas aux lois de la nature les règles des changements intérieurs qui se manifestent et dans les corps inertes et dans ceux dont la vie est plus apparente, celui qui ne considérerait pas les phénomènes observés dans les corps vivants comme des faits physiques, et qui ne regarderait pas l'organisation comme la *manière* d'être normale des corps qui ne peuvent cristalliser, parce que, composés de vésicules, leur cristallisation à eux, c'est d'être groupés de manière à former des organes remplissant des fonctions de plus en plus élevées. Il manquerait encore de philosophie, celui qui, après avoir remarqué que tous les animaux ne sont pas susceptibles de penser, de vouloir, d'éprouver des sensations ni même de faire volontairement des mouvements, ne chercherait pas, soit en étudiant les espèces animales actuelles, soit en étudiant les divers terrains géologiques où sont ensevelies les premières espèces, à se rendre compte des transitions dans la graduation des facultés et la multiplication des organes au fur et à mesure que l'on passe de l'une des séries inférieures aux séries supérieures. Aurait-il le moindre esprit d'observation, celui qui ne remarquerait pas que, plus les couches géologiques sont anciennes, plus sont inférieurs aussi les fossiles qu'elles renferment?

Désireux de faire bien comprendre comment le progrès géologique s'est manifesté à la surface de la terre et simultanément, dans l'émersion de montagnes nouvelles, dans le creusement des mers et la réduction de leur surface, dans l'épuration de l'air et des eaux, dans le développement des organes des espèces animales et végétales, qui sont arrivées par suite à présenter de nombreuses espèces nouvelles, aussi variées pour les formes que pour les fonctions, nous allons continuer à faire marcher de front l'histoire du progrès des cinq organes de la planète.

La terre continuant à se refroidir, et, par suite, à se contracter, la croûte ou enveloppe qui s'était formée à sa surface prit du retrait, se trouva plus étroite que la masse enveloppée, et trop peu solide pour résister également partout aux réactions intérieures de cette masse brûlante qu'elle renfermait. De là des brisures et des fentes, le soulèvement de certaines parties, l'abaissement de quelques autres, et le redressement de couches horizontalement déposées. Un événement de cette nature, en faisant saillir dans la direction E. 15° S. les Vosges, les collines de la Normandie, du bocage de la Vendée et celles de la Bretagne, qui sont dirigées de l'ouest à l'est, peut servir de date au huitième jour de la vie terrestre. A partir de cette phase nouvelle, les cinq organes de la terre voient accélérer leur mouvement de progrès. Le nombre et l'étendue des îles émergées devient plus considérable. Les pôles ne sont pas encore assez refroidis pour présenter des glaces. D'immenses brouillards, dus à la grande évaporation des eaux, s'opposent la nuit à la déperdition de la chaleur terrestre par le rayonnement, et protègent les plantes et les animaux, pendant le jour, contre l'excès de température, de manière à créer pour la terre entière une climature à peu près égale. Un air

moins impur que par le passé couvre la surface du sol. Mêlé d'une grande quantité d'acide carbonique et de vapeur d'eau, plus lourd et plus puissant en énergie réfractaire que notre air actuel, surtout aux parties inférieures, il prolonge les jours par de plus longs crépuscules, retardant l'apparition, chez les animaux, d'organes pulmonaires perfectionnés, s'opposant par suite à la production d'un cœur double, à deux ventricules et deux oreillettes, et à la parfaite circulation du sang, qui en est la conséquence, ce qui devait faire obstacle à l'apparition des mammifères ou animaux vertébrés pourvus de mamelles, et même à celle des oiseaux, dont la respiration est si étendue. De hautes montagnes n'avaient pas encore soulevé leurs cimes en dehors de la sphère d'action de la chaleur intérieure de la terre; il n'existait, à proprement parler, que des collines élevées, sans neiges ni glaciers. Rien ne refroidissait les vents; ils ne rencontraient nulle part les sommets des Cordilières, des Alpes et de l'Hymalaïa, qui divisent aujourd'hui les courants d'air en abaissant leur température. Aussi nos pays européens devaient-ils nécessairement jouir alors d'une climature analogue aux chaudes journées des contrées intertropicales Toutefois, la plus grande partie de notre Europe se trouvait encore sous les eaux; mais d'immenses tourbières augmentaient la surface des îles qui existaient et dessinaient ces contrées, qui devaient être un jour les terrains houillers. En Europe, en Amérique, dans la Nouvelle-Hollande, la végétation présentait partout les mêmes plantes; c'étaient des cryptogames vasculaires, des fougères grandes comme nos arbres, des lycopodiacées, des équisétacées gigantesques, et d'autres encore voisines des conifères et des cycadées, dont les analogues ne se retrouvent plus aujourd'hui que sous le climat brûlant des tropiques. Des insectes, des poissons et même de volumineux reptiles, animaient déjà les terres et les mers de cette époque. L'électricité produite par la vaporisation des eaux et par l'agitation d'une atmosphère plus dense, était une source, une cause nécessaire de grands phénomènes aériens. De temps à autre donc, des orages, dont ceux des pays intertropicaux peuvent à peine nous donner une idée, devaient bouleverser la nature entière, hachant et déracinant les arbres, et balayant par des pluies torrentielles tout ce qui se trouvait sur la route des eaux. Les plaines et les coteaux, surtout, perdaient leur chevelure verdoyante, qui s'arrêtait dans les tourbières, au milieu des grands herbages. Bientôt ce dépôt était recouvert par des couches de vase ou de sable enlevées aux coteaux voisins, et c'est ainsi que, par des stratifications successives de carbone et de calcaire carbonifère, de schiste ou de grès houiller, le globe se préparait à des périodes nouvelles et balançait l'action et le développement de ses cinq organes, les continents, les mers, les airs, la substance végétale et la substance animale.

Ces grands drames des solitudes de l'ancien monde n'étaient pas sans poésie : de temps à autre, au milieu des violentes commotions de la nature bouleversée, la mer, moins profonde que de nos jours s'élançait au loin sur les terres aplaties de ses rives, produisant d'immenses inondations, des déluges véritables, tandis que les réactions intérieures de la chaleur du globe poussaient sans cesse, à travers les couches de sa surface, des granits, des porphyres quartzifères, des serpentines, des euphotides, des diorites, roches ignées encore brûlantes, échauffées aux chaudes entrailles de la terre, qui devaient produire sur leur passage les révolutions les plus épouvantables. Puis, par intervalles tout rentrait dans l'ordre et le calme renaissait De nombreuses et fertiles alluvions s'élevaient au-dessus de la ligne ordinaire des eaux; bientôt elles étaient couvertes d'une végétation luxuriante, que de nouveaux orages et de grandes commotions ensevelissaient encore pour les besoins des temps à venir. Ainsi l'air atmosphérique et les eaux continuaient à se purifier par des dépôts dont l'importance est facile à comprendre, quand on songe que tout le carbone de notre atmosphère ne formerait qu'une couche de houille d'un millimètre 3/10 à la surface du globe, et qu'il faut un siècle de végétation forestière sur la surface qu'elle recouvre pour produire l'équivalent de 16 millimètres de houille. Les calcaires, en se déposant, fournissaient un élément de plus à la transformation de ce qui existait. D'un côté, le calcium avait absorbé de l'oxygène pour se faire chaux; de l'autre, la chaux absorbait de l'acide carbonique pour devenir carbonate. Le fer carbonaté lui-même, si commun dans cette formation, solidifiait aussi, lui, une masse considérable d'oxygène et d'acide carbonique; ainsi se produisaient des dépôts successifs de calcaire bleu avec couches de houille, de fer carbonaté, de schiste avec couches de houille et de grès houiller qui composent la formation dite carbonifère ou le terrain de transition supérieur.

Nous ne saurions trop le répéter, au fur et à mesure que nous avancerons vers l'époque actuelle, les plantes et les animaux se rapprocheront de ceux qui vivent aujourd'hui sur nos continents et dans nos mers. Les espèces végétales et animales, soit qu'on les classe dans l'ordre naturel et scientifique, soit qu'on les range dans l'ordre géologique, qui est celui de leur apparition, forment toujours deux séries semblables dont les organes sont de plus en plus parfaits.

Dans la série animale, qui est la dominante, l'ordre géologique et l'ordre scientifique commencent par les infusoires pour passer aux polypes et aux radiaires, qui n'ont ni cerveau, ni moelle épinière, ni moelle allongée, ni sens, qui sont très-variables dans leurs formes. Viennent ensuite les insectes, les arachnides, les crustacés, puis les annelides, les cirrhypèdes, les mollusques, qui n'ont pas encore de colonne vertébrale, mais qui sont symétriques dans leurs organes, possèdent des sens, un cerveau et le plus souvent une masse médullaire allongée; viennent enfin les vertébrés, c'est-à-dire les poissons d'abord, puis les reptiles, les oiseaux et les mammifères, sur les caractères desquels nous n'avons point en ce moment à nous étendre.

Le soulèvement du nord de l'Angleterre et de la pointe occidentale de la Basse-Bretagne, attribué en Angleterre à l'éruption des roches trapéennes, en Basse-Bretagne à celle des rochers amphiboliques, soulèvement dirigé S. 5° E., vint clore ou interrompre la série des dépôts houillers et donner naissance à la huitième phase de la vie terrestre. Alors se forme le terrain dit pénéen. Un nouveau grès rouge, renfermant très peu de restes organiques, quelquefois des schistes bitumineux, du calcaire mêlé de schiste que l'on appelle zechstein, voilà les éléments de ces dépôts, qui devaient commencer la série des terrains secondaires.

Les reptiles étaient rares dans la houille, ils venaient à peine de paraître; ils deviennent communs dans cette formation, dans laquelle l'on remarque aussi des plantes de la famille des conifères. Le soulèvement des Pays-Bas et du pays de Galles interrompit cette formation par une brusque révolution, et fut suivi de l'apparition du grès des Vosges, neuvième époque, neuvième date de la terre dans la partie européenne, qui n'a laissé après elle que peu de vestiges et de souvenirs. Le dernier soulèvement (le quatrième) avait eu lieu dans la direction E. 5° N.; il fut suivi du soulèvement des bords du Rhin, dont la direction est N. 21° E. Alors commença le dixième jour de la Genèse terrestre, époque de la formation du terrain de trias. On appelle ainsi ce dépôt, parce qu'il est formé de trois produits géologiques, de grès bigarré, de calcaire coquillier et de marnes irisées. Ce terrain a, en outre, quelques dépôts de charbon fossile, et souvent ses marnes renferment des amas de gypse ou sulfate de chaux et de sel marin ou chlorure de sodium.

Dans la Hesse, le grès bigarré a conservé les empreintes des pieds des batraciens; et en Amérique, on y trouve des empreintes de pieds de volatiles, mais il ne me paraît pas probable que ces volatiles fussent des oiseaux. L'air n'était pas encore assez pur pour les besoins de leur respiration. Le calcaire de cette époque est surtout très-riche en débris organiques. Tandis que de nouvelles espèces s'ajoutent au règne végétal, le règne animal s'avance vers une plus grande perfection et s'élargit. Il s'enrichit surtout d'un nombre très-considérable de coquilles.

Quant aux roches qui faisaient irruption dans les terrains de cette époque, et que la réaction des forces intérieures du globe poussait à travers les couches de son écorce, c'était encore le granit plus ou moins modifié qui devait se terminer aux terrains crétacés, les porphyres quartzifères qui, moins anciens que les granits, devaient cependant s'arrêter plus tôt.

La onzième époque de la terre succède au soulèvement connu sous le nom de système du Thuringerwald; alors se forme le terrain jurassique, dont les couches calcaires, plus ou moins marneuses, alternent avec des couches d'argile. Les étages supérieurs portent le nom de calcaire oolithique, son étage inférieur est appelé lias; c'est un calcaire dans lequel on trouve une énorme quantité de gryphées arquées; il recouvre une couche de grès. Pendant cette époque, qui a dû avoir une longue et pacifique durée, les progrès de la vie du globe ont marché régulièrement et sans catastrophes. Purifiée par les dépôts de calcaire et de carbone, l'atmosphère renfermait des animaux supérieurs à ceux des époques précédentes. Dès lors, vivaient des lézards volants; dès le lias, l'on trouve des squelettes de plésiosaures de sept mètres de longueur, des icthiosaures de quatre à cinq mètres. Ces animaux, moitié lézards, moitié poissons, devaient être d'une grande voracité. On trouve aussi dans le lias des ptérodactyles, sauriens volants et hideux, aux ailes de chauves-souris : quelques autres sauriens étaient plus effrayants encore; l'un d'eux, le megalausaurus, atteignait une longueur de quinze à vingt mètres, et consommait, pour sa nourriture, énormément de matière animale.

Quoique ralentie, la formation du combustible fossile avait encore lieu; le lias en contient quelques dépôts.

Au-dessus du lias, se trouve le calcaire à forme d'œufs de poissons, connu sous le nom d'oolithique, qui comprend quatre groupes; la grande oolithique et les calcaires oxfordien, corallien et portlandien. Les plantes de la grande oolithique sont encore des conifères, des cycadées, des fougères, mais d'espèces différentes de celles qui les avaient précédées; des squelettes de grands cétacés et même des marsupiaux se rencontrent dans cette formation, ainsi que des gryphées, des térébratules, des ammonites. Le calcaire oxfordien présente des ammonites et des gryphées. Des polypiers, des madrépores, des coquilles, caractérisent la formation corallienne. Le terrain portlandien possède quelques gisements de combustible fossile, des ammonites et surtout une grande quantité d'huîtres.

Dans la période antérieure, c'étaient les orages qui balançaient et retenaient entre eux, dans une juste proportion, les cinq organes de la nature. Maintenant, les animaux voraces commencent à prédominer et à régler la quantité des espèces végétales et animales, en mettant une limite au développement des espèces animales. Ils deviennent évidemment les rois de la terre, tant il est vrai que depuis longtemps la force gouverne le monde.

Immédiatement après le dépôt des terrains jurassiques, eut lieu le soulèvement de la Côte-d'Or, des Cévennes, de l'Erzgebirge, dans la

direction E. 4° N. Le terrain crétacé inférieur se produisit. Il se compose de sables ferrugineux, de grès ordinairement verdâtre, appelé pour cela grès vert, et de la craie-tuffau de la Touraine. On y trouve beaucoup de débris animaux, et l'on s'aperçoit en les étudiant que les organes de la vie se sont perfectionnés.

Un nouveau soulèvement N.-N.-O. fit saillir le Mont-Viso, plusieurs crêtes élevées de la Grèce, parmi lesquelles se remarque la fameuse montagne du Pinde, détermina la direction des principales côtes d'Italie, et se fit sentir en France et en Espagne à travers les Pyrénées, depuis l'île de Noirmoutiers jusqu'à Valence, en donnant une journée nouvelle à notre globe. Il interrompit les dépôts des terrains de l'époque antérieure, et fut suivi de la formation d'une puissante assise de calcaire mêlée de couches de silex, à laquelle on a donné le nom de terrain crétacé supérieur. On y remarque des bancs très-considérables uniquement composés de coquilles microscopiques. Cette alluvion est riche en squelettes. Les deux tiers appartiennent à des espèces qui n'existent plus. L'énorme saurien de Maëstricht, voisin des iguanes par ses formes, connu sous le nom de Mosasaure, long de 8 mètres, dont la tête, longue d'un mètre et demi, était armée de dents terribles, puis des mammifères-cétacés, appartenant aux genres lamentins et dauphins, figurent au premier rang parmi les plus curieux de ces débris fossiles. En revanche, la Flore est peu riche.

Un neuvième système de montagnes fut soulevé, E. 18° S., par la réaction des forces intérieures du globe. Il éleva tout à coup au-dessus des eaux la plus grande partie de notre continent, la chaîne des Pyrénées, les Apennins, les Alpes Juliennes, les Carpathes, les Balkans, diverses montagnes de la Grèce, de la Bosnie et de la Croatie, et fit sentir son action même en Angleterre. Il sépara le terrain crétacé supérieur de ceux que l'on devait appeler un jour les terrains tertiaires. Alors commencèrent à se déposer l'argile plastique et les lignites de cette formation, puis le calcaire grossier, puis les marnes gypseuses avec ossements de mammifères.

La chaleur superficielle du globe était moins intense que par le passé. La croûte terrestre augmentait en épaisseur; les saisons commençaient à se dessiner; l'air était sensiblement purifié : aussi le règne végétal et le règne animal se rapprochèrent-ils, par des modifications nouvelles, de ce qu'ils devaient être un jour.

Des conifères se rencontrent en compagnie de phanérogames monocotylédones, de palmiers et de dycotilédons.

Le calcaire de cette époque est riche en coquilles, et surtout en madrépores, en cérites, en cétacés, qui ont encore leurs analogues. Les oiseaux étaient en petit nombre; c'étaient probablement les premiers qui eussent paru, car il conviendrait peu sans doute d'appeler de ce nom les volatiles qui vivaient dans l'air de l'époque du grès bigarré. Parmi les mammifères terrestres, on remarquait des paleotherium et des anoplotherium.

Trois autres soulèvements sont venus, depuis l'apparition des Pyrénées et des Apennins, modifier encore la surface du globe et dessiner, tels qu'ils le sont aujourd'hui, nos continents. Le premier, N.-S., a fait saillir la Corse et la Sardaigne, antérieurement à la déposition du grès de Fontainebleau, du calcaire d'eau douce, des meulières et des lignites du terrain tertiaire moyen.

Le second, N. 26° E., auquel appartiennent les Alpes occidentales, a précédé beaucoup de trachytes et de basaltes; ces roches ignées, produites par éruption, ou, si mieux l'on aime, par éjaculation, qui se sont manifestées entre les volcans modernes et les mélaphyres traps diorites et serpentines.

Cette formation a été produite par le soulèvement de granits que, par erreur, longtemps l'on a appelés protogynes; elle a précédé le tuf à ossements fossiles, les couches de sable et les alluvions de la première époque des terrains tertiaires.

Le douzième et dernier soulèvement européen a mis en relief la chaîne principale des Alpes. Dirigé E. 16° N., il est postérieur aux dépôts des terrains tertiaires et antérieur aux terrains contemporains, aux grands volcans des Andes, à nos autres volcans modernes éteints ou brûlants, à cette formation que l'un de mes amis, M. Emile Boblaye, a décrite à la suite de son voyage en Morée, à l'apparition des dépôts sédimentaires de la Sardaigne, aux terrains d'alluvions qui remplissent nos vallées ou qui forment des deltas à l'entrée de nos fleuves. Ce douzième cataclysme signala la dix-huitième journée de l'existence du globe. C'est alors que l'Angleterre et la France furent séparées, que la Méditerranée fut limitée dans son contour actuel.

Nous devons revenir maintenant sur les dernières formations pour rappeler quelques faits. C'est surtout à l'époque jurassique qu'apparaissent les icthiosaures, les plésiosaures et les ptérodactyles.

C'est dans le terrain crétacé supérieur que l'on rencontre les mammifères, dauphins et lamentins qui vivaient au sein des eaux. C'est dans la formation que le soulèvement de la Corse et de la Sardaigne a mise en évidence que l'on trouve les premières plantes de dycotiledonées et des animaux vertébrés de l'ordre des mammifères supérieurs aux cétacés et aux marsupiaux, analogues à nos tapirs et à notre rhinocéros. Les terrains qui suivirent renferment des squelettes de paleotherium différents de ceux du gypse et de dynotherium giganteum. On y trouve du combustible fossile; les empreintes de ces lignites nous apprennent que des noyers, des ormes, des érables, des bouleaux pareils à ceux qui existent, mêlaient leur feuillage à celui de plantes du genre des palmiers dans la Suisse, la Provence et le Languedoc. — Le soulèvement des Alpes occidentales paraît avoir précédé l'apparition des grands carnivores analogues aux ours, aux hyènes, aux lions, aux tigres, aux loups qui vivent encore à la surface de la terre. Ils habitaient des cavernes où leurs ossements se trouvent en grand nombre. Ces animaux et la masse des plantes dycotiledonées n'ont apparu qu'après une dernière épuration de l'air par la craie. Avant ce cataclysme qui a précédé la venue de l'homme sur la terre, une configuration différente du globe lui donnait une autre climature, et puis ces diverses espèces d'animaux pouvaient différer quelque peu des nôtres : aussi les éléphants, les mastodontes, l'hippopotame, le rhinocéros, le tapir, le megatherium, le cerf et le bœuf vivaient-ils dans les contrées où l'on trouvait l'ours, l'hyène, le lion et le tigre de l'époque.

Ce qu'il importe surtout de bien remarquer, c'est que les forces organogénésiques de la nature ont toujours agi depuis la formation des premières molécules animales et végétales, en procédant du simple au composé. C'est que le développement des êtres doués de vie a marché progressivement au fur et à mesure que leurs milieux, l'air et l'eau, s'épuraient et s'amélioraient. C'est que les organes de la vie animale ont suivi rapidement les progrès de la respiration. Comment comprendre que les poumons reçussent de jour en jour un air plus oxygéné et plus pur de vapeurs et d'acide carbonique sans admettre une oxygénation plus parfaite du sang, une nutrition différente de tous les organes poussant à des modifications progressives dans chacun d'eux, modifications incessantes qui devaient promptement altérer une race de manière à la transformer en une race nouvelle? Comment admettre encore, avant l'existence d'animaux à poumons, que l'action d'un air plus pur fût sans influence sur les organes qui se trouvaient à son contact?

Un jour ce livre que j'écris sera refait avec les données fécondes de découvertes nouvelles; alors il contiendra la série des différentes phases du globe, représentées par des cartes analogues à celles qu'Elie de Beaumont a tracées pour nos contrées européennes.

La série des soulèvements du monde entier aura son histoire plus complète que ne l'est aujourd'hui celle des soulèvements européens.

En regard de chaque formation géologique, figureront les plantes et les animaux que l'on y trouve, ainsi que les roches ignées qui les ont traversées.

Les épurations successives des eaux et de l'atmosphère seront appréciées par la nature et l'épaisseur des couches qui ont servi à cette œuvre si importante. Ainsi se trouveront écrites les vies solidaires des cinq organes du globe, les continents, les eaux, les airs, la substance végétale et la substance animale, et l'homme, dans cette grande histoire des ères antérieures à la sienne, trouvant le secret de sa mission, puisera le courage nécessaire pour accomplir ses destinées.

A. GUÉPIN.

NOVATOR.

CHAPITRE PREMIER.

L'an de Rome 817, le quatorzième des calendes d'Auguste et vers la troisième heure de la nuit, un groupe de jeunes patriciens stationnait près du Forum. — Quelles nouvelles du palais? demanda l'un d'eux. — Néron s'ennuie, répondit un autre. Les applaudissements de sa cour ne lui suffisent plus; il rêve le triomphe des jeux olympiques et projette un voyage en Grèce. Hier, son humeur chagrine étant au comble, il a frappé Poppœa, et, regardant Rome, a de nouveau déploré l'étroitesse et l'irrégularité de ses rues; enfin, il a cassé sa lyre sur la tête de l'affranchi Tullius. — Néron s'ennuie! répétèrent les jeunes Romains d'une voix sourde; que les dieux nous protégent! — Le sénateur Antistius, reprirent-ils, accusé de n'avoir point offert de sacrifices pour la conservation du prince et de sa divine voix, s'est justifié par l'abandon de ses biens. — Jusques à quand, nobles amis, supporterons-nous ce joug infâme? Rome n'a plus de liberté, le sénat plus d'autorité; les chevaliers ont perdu leurs priviléges. La maîtresse des nations doit-elle être la proie d'un furieux? — Silence! dirent les jeunes gens, silence, Camillus! de telles paroles ont de dangereux échos. — Il en sera ce que les dieux ont décidé, reprit Camillus; mais que Jupiter me foudroie si je ne préfère les chances d'une mort glorieuse à cette vie débauchée, sur laquelle est perpétuellement suspendue une menace de mort. Las d'orgies, à la fin, je suis révolté par tant de crimes. — Illustre Camillus, s'écria l'un des interlocuteurs, toi qui sauvas Rome du barbare Gaulois, entends les paroles de ton descendant!... Jamais il ne sut vider une coupe de Falerne, et la rigidité de ses mœurs.... Un éclat de rire général interrompit ce discours. — Rions de notre honte, dit Camillus. Autrefois, pleine d'horreur pour les tyrans, la jeunesse romaine les proscrivait du monde entier. Austère et belliqueuse alors, elle était puissante et respectée. — Cher ami, dit un des jeunes gens, que ferions-nous, seuls? Le peuple est à Néron, à Néron, qui le gorge avec nos richesses de viandes et de spectacles. — Lâcheté! dit un autre. — Soyons justes, amis. Qui de nous saurait être brave contre la misère? Le peuple se rappelle que, sous la république, il lui fallait acheter sa subsistance au prix des révoltes de l'Aventin. — Par Vénus, le peuple

a raison. Vivre joyeusement est tout le but de la vie. Amis, en attendant la mort, buvons à longs traits dans la coupe du plaisir.

A ce moment, un jeune homme de noble stature, d'une figure belle et sévère, débouchant d'une rue voisine, s'avança vers le groupe. Sa démarche grave, la simplicité de ses vêtements, la fermeté de son attitude, faisaient qu'au milieu de cette Rome des empereurs, il apparaissait comme un nouveau Caton. — Novator! s'écrièrent en l'apercevant les jeunes patriciens. Et lorsqu'il fut près d'eux : Que deviens-tu, Novator? Nous te cherchons en vain au cirque et dans les fêtes publiques, aux théâtres et dans les temples. Ta place est en vain marquée au milieu de nos festins. Joyeux convive, ami cher, pourquoi nous fuis-tu? Les tresses dorées de la pupille de Sénèque te font-elles oublier les yeux brillants de nos folles compagnes? As-tu perdu ta fortune? ou mènes-tu quelque intrigue avec une plébéienne des faubourgs? — Novator sourit. Mon père, le sénateur Claudius, n'a point perdu sa fortune, et je n'ai pas d'intrigues, dit-il. — Envies-tu les bénéfices de la popularité, que tu vas ainsi vêtu comme un Romain antique, avec une tunique de couleur sombre et sans manteau? — J'ai donné le mien tout-à-l'heure à un fiévreux des Esquilies, répondit Novator. — Dieux immortels! es-tu privé de la raison? Achète le peuple avec ton or et non avec ton manteau. — Je n'ai voulu que soulager un frère, dit le jeune Romain, d'une voix grave et calme. — Les patriciens se regardèrent avec étonnement, en murmurant le mot : ambitieux! — Amis, reprit Novator, une morale nouvelle m'a éclairé. Mon cœur souffrait dans nos orgies; mais, ayant connu la justice, la justice m'a donné la paix du cœur. Bientôt, j'en ai la confiance, un jour plus pur luira; les crimes cesseront, et tous les hommes vivront unis par une fraternité sublime — Tandis que Novator parlait, se regardant entre eux, ses amis donnaient des signes de surprise. Camillus s'approchant et posant la main sur l'épaule du jeune homme : Si jamais je fus ton ami, Novator, dis-moi que tu es resté fidèle à notre culte et à nos lois. — Insensés! dit Novator, vous n'avez d'autre culte que celui des plaisirs, d'autres lois que les caprices de votre maître. — Viens, s'écria Camillus en l'entraînant ; et bientôt les deux jeunes gens eurent disparu à l'angle d'une rue voisine du Forum.

— Que signifie ceci? dirent ceux du groupe après leur départ. Les paroles de Novator, le soupçon de Camillus.... Lui, Novator, ce fils des Claudius, l'espoir de sa race; Novator à la haute intelligence, aux talents distingués; Novator, l'aimable épicurien, aurait embrassé le parti des impies et, conspirant contre tout ce qui est sacré, s'adonnant à des pratiques infâmes, il déshonorerait son rang, sa famille et ses amis? — Aux dieux ne plaise, amis, qu'il en soit ainsi! Novator n'a pu s'allier aux criminels chrétiens! — Pourquoi donc ce changement de mœurs et de langage? Prétend-il ressusciter Diogène sous Néron? — N'en doutez plus, il s'est fait de la secte de ces Chrétiens sanguinaires. — L'ambition égarerait à ce point Novator! — On dit que ces Chrétiens cherchent à captiver le peuple en lui promettant le partage des richesses et l'égalité des rangs. — Folies impies! Ainsi l'avidité de quelques misérables trouble le repos de la société! — Oui, ces sectaires poursuivent le renversement des lois et le massacre des puissants, et la plèbe insensée, abusée par eux, se soulèvera quelque jour contre nous. — Rentrons dans nos demeures, patriciens. La nuit est tombée, et les rues de Rome vont devenir des cavernes de brigands. — Néron est à Antium. — A son exemple, combien de citoyens ne s'embusquent-ils pas aux angles des carrefours pour dépouiller les passants? — Tirant leurs épées, ils se séparèrent en disant : Donc, pas de fêtes ce soir, amis. A demain, chez la courtisane Milia.

CHAPITRE II.

Sous le portique de la maison du sénateur Claudius, Novator fut prié par un esclave de passer dans l'atelier des femmes, où ses parents l'attendaient. Dans une vaste salle, meublée d'armoires à portes de marbre, et de métiers de toute sorte, des esclaves filaient, brodaient et découpaient des étoffes précieuses. Une matrone, belle encore, aux traits purs et accentués, au regard plein d'autorité, surveillait les travaux, tandis qu'à sa gauche une jeune fille, vêtue d'une longue tunique blanche, coiffée des nattes épaisses de ses cheveux bruns, que traversait un javelot d'or, brodait un voile de pourpre. Près d'elles, sur le siége élevé que lui avait cédé la matrone, se tenait à demi couché le sénateur L. Claudius. Aussitôt qu'il aperçut Novator, — Salut, dit-il, nouvel édile curule. Et, voyant l'étonnement de son fils, — César, à ma prière, vient de te nommer édile, ajouta-t-il, afin que ton goût fastueux et délicat préside à la célébration des jeux et à l'embellissement de Rome. Tu donneras désormais ton avis dans les délibérations du sénat. Mon fils, nous irons demain rendre grâces à César. — Novator restait immobile et muet, la tête penchée sur sa poitrine. — Que signifie, reprit Claudius, cette attitude affligée? Quel est ce costume quasi plébéien? Depuis quelque temps ta vie contient un mystère. Ton visage ne brille plus du feu des plaisirs. Que peut désirer celui qui possède les bonnes grâces de Néron? — La paix et la vertu, répondit le jeune homme. — Le front du sénateur se couvrit d'un nuage et son sourcil se fronça. Mon fils prétendrait il me conseiller? demanda-t-il. — Non, mon père; mais ces jeux impudiques et cruels me répugnent, et j'ai horreur de Néron et de ses crimes... — Claudius imposa silence à son fils par un geste terrible. Malheureux! murmura-t-il, combien d'esclaves ont dénoncé leurs maîtres! Puis, élevant la voix : Je suis certain que tu accepteras avec gratitude la faveur dont t'honore César. Demain nous nous présenterons devant lui ; telle est ma volonté. Et se levant, il sortit.

— Mon fils oserait-il être rebelle à l'autorité paternelle? dit sévèrement Marcia, la matrone épouse de Claudius. Les dieux, mon fils, détourneraient de toi leur visage. — Mère, dit le jeune Romain, mon âme est pleine de tristesse. — Tu as des peines, enfant, dit la matrone dont le regard s'adoucit; et, prenant la main de Novator, elle l'emmena dans le jardin, sur lequel donnaient les fenêtres de l'atelier.

Là, sous une allée de myrtes, qui, taillés en berceaux, s'arrondissaient au-dessus de leurs têtes, — Quels chagrins te préoccupent, mon fils? lui dit-elle. — Inquiet, ému, il se taisait. — Tu crains Néron, n'est-ce pas? Les angoisses de ta mère ont précédé les tiennes. Plus d'une fois, j'ai frémi à l'idée qu'en se jouant Néron pouvait faire tomber ta tête chérie. Plus d'une fois, mon cœur s'est révolté de te savoir le compagnon de plaisirs d'un parricide; mais comment résister à Néron, ne fût ce que par le silence et la retraite? Et lors même que le sénateur Claudius consentirait à la perte de ses honneurs, quel lieu du monde nous déroberait au pouvoir du tyran? Résigne-toi donc, mon fils, à flatter le tigre, afin de n'en être pas dévoré.

— Mère, le pouvoir de Néron est tout dans la bassesse des Romains. Est-il bien à moi d'augmenter ce pouvoir? — Veux-tu te sacrifier? dit Marcia. — Ce n'est pas précisément Néron qui m'inquiète, ma mère. — Aurais-tu quelque querelle? — Non. D'ailleurs est-il encore de loyaux ennemis? Si j'avais offensé quelqu'un, le soir, dans un carrefour désert, je tomberais sous les coups de gladiateurs apostés; mais il n'existe, que je sache, aucune haine contre moi. — Délia t'aurait-elle affligé? — Délia, aussi bonne que jolie, m'aime toujours. — Quel est donc, ô mon fils, le secret qui te pèse? Sénèque, le tuteur de ta fiancée, t'aurait-il retiré sa confiance? — Sénèque a pour moi plus de bontés que je ne lui peux donner d'estime. — Aurais-tu donc, malheureux enfant, offensé les dieux? J'ai péché contre la loi de Dieu, ma mère; mais n'ai pas commis de fautes irréparables, et celles que j'ai faites, ma vie sera consacrée dorénavant à les effacer. O ma mère, c'est dans ses affections que ma vie est troublée; c'est à ma famille que se rapportent mes douleurs. — Parle, quel danger nous menace? — Pourrais-tu ne plus aimer ton fils? — Jamais! s'écria Marcia. — Ma mère, je suis chrétien!

Un cri terrible sortit du sein de la mère payenne; et, foudroyée par cette révélation, elle chancela. Repoussant l'appui de son fils, elle se retint à un autel de marbre blanc, dédié à Junon, qui terminait l'allée des myrtes; puis, fléchissant les genoux devant l'image de la déesse, et joignant les mains : Oh! Junon, épouse du maître des dieux, protectrice de la famille, puissante divinité, entends la voix d'une mère désolée. Mon fils, l'orgueil de ma maison, le rejeton de notre race, est un traître et un parjure. Puissante Junon, détourne de sa tête coupable la colère des dieux et celle de son père. Eloigne les Furies qui ont troublé sa raison! — Mère, disait Novator, ne conjure pas cette idole ; écoute la vérité.... — Loin de moi, blasphémateur! reprit-elle, loin de moi! Que ta présence impie ne souille plus le toit domestique. Va répandre ailleurs les poisons de ta bouche. Fuis le courroux paternel. — Il répétait : Ma mère, apaisez votre colère, écoutez-moi. — Mais elle le repoussait avec des imprécations. Tout-à coup, le saisissant par la main, elle l'entraîna d'un pas rapide en divers lieux du jardin. Vois, lui dit-elle, voici l'autel de l'hymen et celui de la naissance. Là encore, celui de la fortune domestique et la statue de ton aïeul. Témoins et protecteurs de la vie de famille, les dieux ont préservé tes jours des maux qui menacent l'homme. Tu as grandi au milieu des signes sacrés du culte de tes pères. A ces statues pendent encore les offrandes dont autrefois ta piété naïve les orna. Tu ne peux faire un pas dans ces lieux sans que les souvenirs de ton enfance te reprochent ta trahison. L'amour de la famille, l'obéissance aux lois, le respect des dieux, tout est là! Et le cœur de ta mère que tu déchires; et la vengeance de ton père suspendue sur ta tête; et l'opprobre public qui t'attend!... Malheureux! est-il une loi plus forte que ces lois? Est-il un intérêt capable de balancer en ton cœur ceux que tu trahis? — O ma mère, disait Novator, tu me fais chèrement expier tes dons. Le repos de ma vie n'est plus. — Reviens à la raison, reprit-elle; déteste ton crime, implore le pardon des dieux. . Et, le sollicitant de toute son énergie, elle s'efforçait de l'attirer à genoux près d'elle sur le marbre d'un autel. Il résistait.

Depuis quelques instants, des rumeurs sinistres qu'ils n'entendaient pas, s'élevaient autour d'eux. Elles grossirent; elles se rapprochèrent. Des jets de flamme paraissent dans les airs; des clameurs éclatent, et la jeune sœur de Novator, suivie des esclaves, se précipite dans le jardin, à l'instant même où déjà la flamme se tord sur le toit de la maison. Fuyons! s'écriait-on de toutes parts. Novator entraîne sa mère et sa sœur. Sur le seuil de la maison, L. Claudius, entouré d'esclaves chargés d'objets précieux, les appelait à lui.

Ils se mirent en marche, retardés souvent par la rencontre de l'incendie. Rome sur un grand nombre de points brûlait. Le cirque et ses environs, où les boutiques pleines de matières inflammables avaient secondé l'ardeur du feu, n'étaient plus qu'un brasier d'où partaient, poussés par le vent, des brandons enflammés qui s'allaient abattre sur les maisons, bâties en bois pour la plupart. On n'entendait de tous côtés que les cris déchirants de la détresse et du désespoir. Çà et là couraient des hommes chargés de fardeaux, des femmes échevelées cherchant leurs enfants. On transportait des malades qui gémissaient, des blessés à demi écrasés ou brûlés, et tous ces gens se heurtaient, s'opposaient, se renversaient, incertains de leur route, aveuglés par la crainte, souvent arrêtés par le feu là où ils croyaient trouver une

issue et forcés de retourner sur leurs pas au milieu des horreurs de l'incendie et des redoublements de leurs frayeurs. Dans les quartiers que le feu n'atteignit pas, les hommes s'entassèrent dans les rues à la lueur des feux. On en voyait d'autres courir sur les hauteurs avoisinantes avec des gestes désespérés. Ceux qui étaient sauvés pleuraient leur fortune; et beaucoup se répandaient en désolations sur la perte de leurs parents et de leurs amis.

Au milieu de ces dangers, le sénateur Claudius et sa famille se frayèrent un chemin. Une villa qu'ils possédaient à Tibur devait leur donner asile. Aux portes de la ville, inquiet pour sa fiancée, Novator les quitta, et vola chez Sénèque. Le feu gagnait à peine ce quartier. Debout sous le portique de sa maison, la belle Délia, entourée de ses femmes, attendait le précepteur de Néron.

S'approchant du fils de Claudius : Novator, dit elle à voix basse, encore une œuvre de Néron! — Ne t'abuses pas, Délia, dit-il en frémissant, l'imprudence ou le hasard.... — Crois moi, reprit-elle, hier je l'ai su par Fénius, Néron, du haut de son palais, contemplait Rome de ce regard fauve dont il marque ceux qui doivent mourir, et il a dit : Je ne suis pas logé en homme. Cet incendie, Novator, est un nouveau crime de Néron. — A ce moment, Sénèque, sombre et courbé moins par la vieillesse que par le chagrin, arriva, donnant le bras à sa femme Pauline. Il déplora les trésors d'art et de science, dépouilles de la Grèce, que l'incendie consumait. Montant dans leurs litières, ils se dirigèrent vers la campagne; Novator les accompagnait. Sur leur route, des cris menaçants frappaient leurs oreilles, ordonnant l'inaction à ceux qui s'empressaient de combattre le feu. Ils virent encore des hommes jeter sur les bâtiments des torches enflammées, disant qu'ils en avaient reçu l'ordre; et, de toutes parts, mêlé aux imprécations et aux gémissements, retentissait le nom de Néron.

CHAPITRE III.

Six jours entiers, l'incendie régna dans Rome. Au bout du sixième jour, prévenu par la destruction des édifices qu'on abattait et ne trouvant plus qu'un champ vide, il s'arrêtait; de nouvelles flammes s'élevèrent du quartier qu'habitait Tigellinus, favori de Néron, et les ravages de l'incendie recommencèrent. Découragés, les citoyens de Rome assistèrent à la ruine de leur ville. Quatre quartiers seulement restèrent entiers. Les dix autres n'offraient plus aux regards que des cendres et des masses calcinées.

Néron ouvrit au peuple sans asile le champ de Mars et ses propres jardins. Il fit construire des hangars provisoires; des meubles arrivèrent des villes voisines et le blé fut donné à vil prix. Mais le peuple en dépit de ces consolations gardait au cœur son ressentiment.

Quinze jours environ après cet événement, Novator et Camillus suivaient à pied la voie qui mène de Tibur à Rome. La pose du premier annonçait beaucoup de tristesse; le second gesticulait et parlait avec feu. — Oui, disait il, la honte de ce joug m'est insupportable et poussé par l'indignation je fuirais ma patrie, si la patrie d'un Romain n'était pas l'univers. L'air que nous respirons est infecté de tyrannie. Chaque jour apparaissent des crimes nouveaux que la langue ne suffira bientôt plus à nommer. Déjà, comment peindrait-elle l'énormité de la bassesse du peuple et du sénat? Le monde court à je ne sais quel abîme. Tous les liens de la morale sont relâchés, détruits. L'amour de la gloire et de la vertu, celui de la patrie, sont morts. Rome n'est plus Rome. Une dissolution morale s'accomplit, effrayant spectacle! Qu'ils sont loin les temps si récents encore de Cassius et de Brutus! Quoi, ne se trouvera-t-il pas un Romain qui sache délivrer la terre d'un monstre. Novator, je serai ce Romain.

— Inutile entreprise, dit Novator, crime impuissant! Crois-tu donc que le siècle qui a donné l'empire à Néron n'ait pas produit d'autre monstre! La férocité du maître et la bassesse des sujets ont la même origine. Frappe Néron, il renaîtra quelque Caligula. Le peuple romain d'autrefois eût d'un souffle abattu ce tyran dans la poussière. Que dis-je! Ces temps ne produisirent aucun Néron. Il en est des peuples, Camillus, comme de la terre qui, bien cultivée, donne au lieu de plantes nuisibles des fruits savoureux.

— Le peuple romain est mort, dit Camillus.

— L'œuvre de l'Éternel ne périt point, reprit Novator; elle se renouvelle. Toute société qui chancelle porte en son sein un vice de nature. Toute société qui tombe n'est entraînée dans l'abîme que par son propre poids, et le principe même qui la fonde est souvent le germe de sa chute. Camillus, tu ne peux frapper la corruption des âmes, et quand tes proscriptions égaleraient celles de Sylla et d'Octave, tu ne détruirais pas le mal qui est dans les mœurs. Patience, ami.

— Patience! quand chaque jour qui se lève éclaire des assassinats! quand l'intelligence humaine n'est plus qu'un instrument de perversité! quand le sénat lutte de servilité avec les esclaves! quand les plus nobles familles de Rome sont outragées et détruites par les meurtres, les séductions et les confiscations! quand la jeunesse patricienne se dégrade sur le théâtre et se déshonore par toutes sortes de débauches! quand chevaliers et magistrats ne sont que d'infâmes concussionnaires, et qu'enfin, oubliant toute pudeur et toute dignité, Rome, la souveraine du monde, n'est plus qu'une courtisane, sous l'empire d'un histrion couronné! Quel est ton secret pour nous sauver, Novator!

— La justice, dit-il. Ami, écoute en ton cœur mes paroles. Sous le règne de l'injustice ou du mal, le bien, détruit en germe, ne peut fructifier. De même que la dureté du maître engendre la haine de l'esclave, de même de mauvaises lois enfantent de mauvais citoyens. L'arbitraire qui insulte continuellement à la dignité humaine, l'ébranle, puis l'abat et enfin la détruit. Rien n'est plus fécond que le mal. Un seul en produit mille, et quand les règles éternelles de la justice sont méconnues par les lois des États, l'homme, ayant perdu la vérité de sa conscience, aveuglé, perdu, se jette en des excès sans bornes. Le secret du bien, Camillus, est l'établissement de la justice.

— Rome ne fut-elle pas juste autrefois?

— Juste! Ah Camillus, où s'égarent tes sens? Ne contenait-elle pas dès sa naissance le germe de toutes les tyrannies? Juste! dis-tu, quand vivant de rapines, puis de conquêtes, autres rapines décorées d'un grand nom, elle fit du père de famille un tyran domestique, maître de la vie et des volontés de sa compagne, de ses enfants et de ses esclaves, ainsi qu'il l'est encore, et qu'opprimant le pauvre par le riche, elle institua tous les esclavages?

— Quitte ces erreurs fatales, dit Camillus. Il faut aux hommes libres des esclaves; il faut des hiérarchies dans l'État. Tout autre plan n'est qu'une confusion absurde.

— Montre-moi sur un homme ou le signe de la servitude, et je te croirai. Mais si Dieu n'a point ainsi marqué ses créatures, s'il les a faites semblables, pourquoi dis-tu : Je serai plus que cet autre et celui-ci m'obéira. Camillus, le dernier des esclaves est notre frère; et la possession qu'un maître s'arroge sur lui est un fratricide quant à l'homme, une impiété quant à Dieu.

— Ton esprit, Novator, habite un autre monde.

— Oui, Camillus, mais un monde qui vivra. Ami, ce qui sauvera l'univers en péril, ce qui relèvera cette société tombée, ce seront la foi en Dieu, la liberté de chaque homme, et la fraternité de tous.

Ils étaient arrivés dans Rome. Un spectacle inusité s'offrait à leurs regards. Çà et là, du milieu des ruines, s'élevaient de vastes hangars où s'abritait une multitude d'enfants, de vieillards et de femmes, tous pêle-mêle, dans une criarde confusion. De nombreux ouvriers travaillaient à déblayer les débris, que l'on portait aux navires du Tibre, déchargés tout-à-l'heure de matériaux de construction. Quelques attroupements s'étaient formés, où des orateurs péroraient avec des gestes violents. En passant près d'un de ces groupes, les jeunes gens purent entendre ce qui s'y débattait. — C'est lui, disait-on, c'est lui qui a brûlé Rome; lui qui pendant ce temps chantait un poëme sur l'incendie de Troie; c'est lui qui a fait périr dans les flammes nos pères et nos enfants. Plus de Néron! que Néron meure!.. Les cris et les malédictions dégénéraient en un tumulte menaçant, lorsqu'un homme du peuple, dont la stature et les traits offraient le type élégant et vigoureux de la beauté antique, et qui était vêtu d'une tunique en lambeaux, montant sur les épaules de ceux qui l'entouraient, harangua la foule : — Citoyens, Néron est un dissipateur, un assassin, un débauché. Il a tué son frère; il a tué sa mère; il a tué Octavie, qui lui avait donné l'empire. Il a brûlé Rome! Néron est un monstre abominable; mais, citoyens, Néron aime le peuple romain. Il nous préserve de la disette, nous donne des jeux et des festins. Néron, enfin, écrase et dépouille ces patriciens orgueilleux, gorgés des richesses du monde, qui nous traitent de vile plèbe et se partagent tous les emplois. Citoyens, pardonnez à Néron; mais que pour prix de son incendiaire, il abolisse les droits d'entrée et fasse flageller nos traitants.

— Vivat! cria la foule. A mort les traitants! plus de droits! Vive Néron!

— Néron, reprit l'orateur, est à cette heure sur l'emplacement du palais qu'il fait construire près de la rue Sacrée.

La foule s'y dirigea aussitôt avec des cris de plus en plus formidables et grossissant à mesure qu'elle avançait. Novator et Camillus furent entraînés dans ses replis.

Dans une immense enclôture, à demi déblayée, Néron, entouré de courtisans et de gardes était monté sur un char, qu'il se plaisait à faire voler dans la carrière en rasant les encombrements du sol. Loin d'apaiser cette ardeur, l'approche de la foule ne fit que l'irriter par la soif des louanges, et il fournit plusieurs courses à leurs applaudissements. Enfin à leurs cris répétés de : Mort aux traitants! plus de droits! s'arrêtant devant eux : Qu'un de vous, cria-t-il, sortant des rangs, m'expose votre demande. Mais la foule resta immobile; car nul n'osait répondre à l'appel de Néron.

Le prince aperçut Novator, et lui fit signe de venir à lui. — Explique-moi, dit-il, ce que veut ce peuple imbécile. — César, dit le jeune patricien, il se plaint de son récent désastre, et demande comme dédommagement la suppression des droits d'entrée et la punition des traitants. — Parle avec franchise, Novator, n'ont-ils dit rien de plus? — Puisque tu le demandes, César, j'ajouterai qu'ils t'accusent de ce désastre. Ils parlaient aussi de ta sévérité contre les patriciens. — Néron sourit, et une sorte de nain difforme, qui se tenait près du char et qu'on appelait Vatinius, obscur plébéien, devenu courtisan et favori à force de bassesse, s'écria : Je te hais, César, parce que tu es sénateur.

Néron sourit encore et, se levant debout sur son char : — Le peuple romain, dit-il, a sur mon cœur le même pouvoir que des enfants chéris sur un père tendre. Je présenterai sa demande au sénat. Quant au malheur qui nous a frappés, citoyens, votre prince en connaît les auteurs. Ce sont les Chrétiens, dont les superstitions et les impurs sacrifices excitent la colère des dieux. Animés de haine contre la société, qu'ils ont juré de détruire, ces éternels ennemis de l'ordre et des lois, depuis le supplice de leurs Petrus et Paulus de Judée, un instant réprimés, reprennent le cours de leurs attentats. Leurs mains

sacriléges ont lancé les torches fatales. Confiez-vous, citoyens, pour votre vengeance, à la justice de Néron.

De grands cris s'élevèrent alors dans la foule : A mort les Chrétiens! Les Chétiens aux bêtes! Vive César! Puis, se dispersant, elle alla répandre dans tout le peuple l'accusation portée par Néron.

— César, s'était écrié Novator, on t'a trompé. Les Chrétiens n'ont pas commis ce crime.... — Tu crois? dit Néron en le couvrant d'un regard d'hyène; puis, posant la main sur l'épaule du jeune homme : Ils seront punis, poursuivit-il, et avec eux leurs parents, leurs amis et leurs alliés. Je le jure par Tisiphone! — César!... — Assez sur ce point, Novator. Depuis longtemps je ne t'ai vu, danseur élégant, charmant poète. Quoi! tu délaisses ton prince! Voyons, si ta main sait guider encore un char dans la carrière. Il le fit monter sur son char près de lui et lui remit les rènes. Novator, osant frapper du fouet les coursiers africains, les fit emporter d'un élan sauvage. Le char volait entre les ruines, et vingt fois l'œil des spectateurs crut deviner la chute; mais, haletants et soumis, les coursiers ramenèrent le char du prince devant le groupe des courtisans. — Tu mériterais la couronne aux jeux olympiques, fils de Claudius, dit Néron; mais écoute. On m'a dit que tu prétendais ressusciter Caton. S'il s'agit du premier, je te dirai qu'il n'est pas besoin d'un nouveau censeur dans Rome, et si la gloire de celui d'Utique t'avait séduit, je te rappellerai qu'il fut puni par César.

Novator salua sans répondre, et s'éloigna.

Traversant les débris de Rome, Novator se rendit seul à la villa de Sénèque. Dans une salle dont les murailles ornées de fresques représentaient les scènes principales de la vie des grands hommes de la Grèce, Sénèque prenait son repas. Il était couché sur un lit couvert d'une étoffe précieuse et devant lui sur un guéridon, une corbeille de filigrane d'or contenait des fruits champêtres; car il se bornait à cet aliment et ne buvait que de l'eau courante, de peur d'être empoisonné par Néron. Plein de tristes pensées et de craintes que trahissait son regard, il accueillit le fiancé de sa pupille avec une effrayante insouciance.

— Quelles nouvelles? lui demanda-t-il. Les bruits du monde n'arrivent pas jusqu'à ma solitude.

— Nous aurons la guerre avec les Ansibariens, dit Novator. On a rejeté la juste demande d'un peuple malheureux. Chassés de leur pays par les Cauques, ils réclamaient un établissement sur la rive du Rhin, dans un pays désert et stérile. Boïoculus, leur chef, disait : « Au nom de l'honneur des hommes, laissez nous partager l'asile des animaux. Pourquoi préférer le voisinage d'un désert à celui d'un peuple ami? La terre est pour l'homme comme le ciel pour les dieux, et les places vacantes appartiennent à tous. Et, regardant le soleil, il lui demanda s'il consentirait à éclairer un sol inhabité, ou si plutôt il ne renverserait pas les flots de la mer sur les ravisseurs de la terre (1). » Avitus a refusé, disant que les Romains avaient reçu des dieux le droit des plus braves. Ayant ensuite offert des terres à Boïoculus, en particulier, celui-ci les a refusées, et quittant notre général : « Si la terre nous manque pour vivre, dit-il, elle ne nous manquera pas pour mourir! »

— Noble simplicité des Barbares! dit Sénèque. Ce fait me rappelle ces chefs des Frisons qui dernièrement, voyant au théâtre parmi le sénat les députés de quelques nations, et étant instruits que cet honneur s'adressait aux plus braves et aux plus fidèles, s'allèrent tout d'un élan asseoir à côté d'eux.

— Ces prétendus Barbares, reprit Novator, ont droit de mépriser les maîtres du monde. Moins cruels certainement, braves, tempérants, indépendants et loyaux, peut-être sont-ils appelés à régénérer un jour nos peuples avilis? Unis entre eux, ils nous commanderaient à leur tour. De même que, dompté d'abord avec peine par un habile cavalier, le cheval numide, s'accoutumant au frein, se laisse guider enfin par la main d'un enfant à cause du souvenir de sa première défaite et ignorant qu'il est de ses avantages, de même le seul souvenir de l'ancienne valeur romaine soumet tant de nations guerrières à un peuple d'esclaves et de débauchés.

— Ton langage est sévère et hardi, jeune homme, dit Sénèque. Après une pause, il reprit : Aux dernières Juvénales, tu n'étais pas de la troupe de César. César t'a demandé, et, sur quelques mots à voix basse que lui a dits Tigellinus, il a froncé le sourcil. Ne sais-tu pas, Novator, ce que vaut le mécontentement de Néron?

— Je le sais, répondit le fils de Claudius, et j'attends mon sort, avec toute la fermeté qu'un homme juste tire de sa conscience.

— Le spectacle le plus digne des regards des dieux, dit Sénèque, est celui d'un homme juste luttant contre l'adversité. Mais, Novator, il n'est pas bon de s'exposer au mal que l'on peut éviter. Comme autrefois, sans aller jusqu'à de trop lâches complaisances, ne peux-tu conserver la faveur de Néron par les talents qui te l'ont acquise? Ainsi même, ajouta-t-il en baissant la voix, tu mériterais l'approbation au lieu du blâme; car tu éviterais un crime à César.

Sans répondre à ce sophisme, Novator répliqua : Le mal est contagieux, et celui qui ne le fuit pas en perd bientôt l'horreur. J'ai trop souillé déjà mon cœur et mes yeux.

— Tu refuses la place d'édile, cette haute faveur? demanda Sénèque avec anxiété.

— Je l'ai refusée, dit Novator.

— Présomptueux, dit le philosophe, est celui qui marche à l'encontre de son siècle. Renversé bientôt et foulé aux pieds, il périt.

— Il a du moins une mort illustre et utile, et son âme, agréable à Dieu, renaît bienheureuse.

— Mon fils, dit le sophiste dont les écrits et la vie furent si peu conformes, prends garde à ne point trouver le mal là où tu cherches le bien. Le sage ne doit pas résister à ceux qui ont reçu mission de commander. Le prince et les lois sont sur la terre les représentants des dieux.

— Illustre Sénèque, reprit le jeune homme, permets-moi de te faire observer que si la sagesse humaine consistait dans l'obéissance, tous les changements arrivés dans le monde ne seraient que des usurpations; la science ainsi que la philosophie n'auraient aucun but, et le monde devrait retourner à l'état de barbarie. Mais s'il n'en est point ainsi, si Rome chassa glorieusement et justement les Tarquins, si elle eut droit de confier l'autorité aux princes du sénat, permets-moi de ne point confondre les erreurs et les faiblesses humaines avec l'intelligence divine. Comme on fait des lois pour remédier à certains maux, et qu'on change une loi reconnue mauvaise, de même l'homme doit conformer autant qu'il est en lui ses institutions à la justice, et soutenir de toutes ses forces la cause de la vérité. Se levant alors, il ajouta : Je suis venu devant toi, Sénèque, pour te dire ceci : Je suis chassé du toit paternel, maudit de ma mère, disgracié du prince, déshérité, sans ressources. Je te rends la parole que tu m'as donnée d'unir le sort de ta pupille au mien. Dis à Délia qu'elle m'oublie.... et que je l'aimerai toujours.

Il sortit en achevant ces mots, et longtemps il erra dans la campagne de Rome, sous un ciel de feu, sur le sol stérile, à peine parsemé de touffes de lauriers-roses et de cytises, que ne fécondaient plus des mains patriciennes et que le peuple-roi n'arrosait plus de ses sueurs, laissant aux nations sujettes le soin de le nourrir. Novator marchait courbé sous la douleur et des mots entrecoupés s'échappaient de ses lèvres. — Mon Dieu! disait-il, mon Dieu! viens en aide à ceux que tu choisis pour les serviteurs des destinées futures et remplace dans leur cœur par l'amour de l'Humanité tout autre amour!

LÉO.

(La fin au prochain numéro.)

(*La fin au prochain numéro.*)

CHRONIQUE MENSUELLE

DES DÉPARTEMENTS.

Les départements sont livrés aux gendarmes de M. d'Hautpoul et aux préfets de M. Bonaparte. Ces honnêtes fonctionnaires agissent dans les provinces comme si la France entière était en état de siége. Le mot d'ordre de cette campagne du *grand parti de l'ordre* est : Guerre aux idées! S'il naît un journal républicain, vite, M. le préfet et M. le procureur se concertent, et les poursuites, les chicanes administratives, les amendes se succédant, le journal ne tarde pas à périr, tandis que les rédacteurs prennent le chemin de la prison. Il n'est pas un fonctionnaire qui puisse recevoir un journal socialiste; le gendarme surveille, le directeur de la poste dénonce, et celui qui oserait lire une autre feuille que *la Patrie* ou *le Napoléon* serait bientôt impitoyablement destitué. Quiconque est soupçonné de républicanisme devient aussitôt un homme dangereux; déclaré hors la loi, il est exposé à être mis sous les verroux par le premier lieutenant de gendarmerie venu, à voir sa maison fouillée du haut en bas sous le prétexte qu'elle est pleine d'écrits incendiaires contre la religion, la famille et la propriété. Il faut bien se garder d'avoir chez soi deux exemplaires du même journal ou de la même brochure, on serait poursuivi pour fait de colportage illégal. Si la politique extérieure de M. Bonaparte ne ressemble guère à celle de son oncle, si ses victoires en Italie peuvent paraître moins glorieuses que les batailles d'Arcole, de Castiglione ou de Rivoli, du moins faut-il avouer qu'en fait d'arbitraire, le président est tout près d'égaler l'illustre et despotique empereur. Mais l'arbitraire s'use vite, surtout quand on n'a pas ce prestige de la grandeur qui éblouit et courbe les âmes faibles.

Il y aurait sans doute une longue liste à faire de toutes les illégalités commises par les agents du pouvoir exécutif depuis que les progrès du socialisme sont devenus manifestes, depuis qu'on s'est flatté, avec l'aveuglement ordinaire aux gens du pouvoir, de vaincre par la force une idée invincible; mais une telle énumération n'apprendrait rien à nos lecteurs qu'ils ne puissent savoir ou deviner. Il faut accepter avec résignation un présent douloureux, et se préparer pour l'avenir. L'avenir appartient aux socialistes : on pourrait le jurer, n'en eût-on pour gage que ce procès de Vannes où trois transportés de Belle-Ile viennent d'être acquittés par le jury.

Quels hommes que Tasselier, Hugelmann et Chautard! Accusés de rébellion avec tentative d'incendie, ils ont à se défendre contre un réquisitoire savamment échafaudé, contre des témoins gagnés d'avance à l'accusation par le rôle qu'ils ont joué dans l'événement dont ils racontent les détails; ils ont à lutter contre l'opinion publique prévenue par les calomnies éternellement renouvelées des journaux officiels, contre l'opinion même des juges exposés, en leur qualité d'hommes, à cette prévention généralement répandue contre les transportés de juin! Et malgré tous ces obstacles, à force de calme, de prudence, de protestations chaleureuses et de discours éloquents, ils réussissent à prouver leur innocence, et ils obtiennent un acquittement également honorable pour eux et pour le jury du Morbihan.

Ces citoyens, qu'un ministre calomniateur avait traités, à la tribune de l'Assemblée, de repris de justice, de misérables indignes de pitié, ont pu enfin élever la voix dans l'enceinte d'un tribunal; sur deux cents accusés, dix ont enfin obtenu ces juges demandés pour tous les proscrits, et pour leur accorder cette faveur, il a fallu que le ministère public inventât contre eux un nouveau crime! Devant le jury, ils ont pu faire entendre leur voix, ces buveurs de sang, qui, au dire de M. Barrot, appartenaient à peine à l'humanité. Tasselier, Hugelmann et

(1) *Tacite*, liv. XIII.

Chautard se sont défendus eux-mêmes, et jamais paroles plus éloquentes ne furent prononcées par des hommes plus convaincus, plus énergiques, plus passionnés. Contre les calomnies de ses persécuteurs, Tasselier n'a trouvé que ces nobles paroles : « Si des menaces ont été proférées quelquefois, nos gardiens » savent bien quelle en était la valeur... Le colonel Pierre, notre accusateur, » notre calomniateur, le savait bien aussi, qu'on pouvait sans danger communi- » quer avec nous d'homme à homme. Il venait assez souvent parmi nous et il le » disait au-dehors : Ces hommes féroces, ces hommes que l'on représente » comme des tigres altérés de sang, je vais parmi eux et leur parle de frère » à frère. Et ces officiers qui sont là, ils y sont venus aussi souvent parmi » nous ; vous ont-ils dit qu'en y venant ils nous pressaient la main? Vous » ont-ils dit que, lorsqu'ils venaient à nos théâtres, nous leur cédions la place » d'honneur? Non, ils ne l'ont pas dit. Ce silence, je ne le qualifierai pas. Ils » ont dit que devant la crainte de la mort nos dents claquaient, ils ont dit » que nous tremblions! .. Non, citoyens ! nous ne tremblions pas! Pour ma » part, lorsque j'ai été transféré au cachot, je pensais marcher à la mort, qu'ils » le disent si je tremblais ! »

Tout le discours de Tasselier est sur ce ton de fière générosité, de noblesse et d'élévation. Ce typographe, qui est un orateur, a la mansuétude d'un saint et l'héroïsme d'un martyr. Chautard s'est montré incisif, logique, sobre de phrases; mais il a prouvé que son esprit s'était exercé aux méditations les plus sérieuses, et il a donné à ceux qui l'écoutaient une haute leçon d'humanité quand il s'est écrié : « J'ai outragé les gendarmes, pour protester contre » l'enchaînement des prisonniers; quels qu'ils soient, cette mesure est un » dernier vestige des temps barbares : elle dégrade l'homme qui la subit. » Combien d'accusés entrés vierges d'esprit dans vos prisons en sont sortis » criminels d'intention! Combien de criminels timides y deviennent des scé- » lérats pervers ! En enlevant à l'homme sa dignité, en l'avilissant aux yeux » du public, à ses propres yeux, vous éteignez toute velléité de retour au bien, » tout sentiment de pudeur : la dignité blessée ne pardonne jamais; et, » d'hommes égarés, vous faites souvent des ennemis irréconciliables. N'est-il » pas possible d'ailleurs de concilier la sûreté des prisonniers avec la dignité » humaine? Ne peut-on s'assurer de leur personne sans les dégrader? Pour- » quoi exiger que la main enchaînée la veille dépose le lendemain un vote » consciencieux, dégagé de toute rancune contre une société qui, après l'a- » voir élevé au rôle de legislateur, le condamne à la flétrissure de l'enchaî- » nement? Je croyais que la créature humaine avait droit au respect de ses » semblables, et j'ai voulu par ma protestation appeler l'attention sur une » pareille anomalie dans nos institutions, alors surtout que le premier magis- » trat de la République s'est trouvé personnellement dans une position qui » le force à rougir devant un gendarme. »

Hugelmann a parlé le dernier, et en terminant il a dit : « J'ai achevé ma » défense, citoyens jurés, et j'ose croire que je ne me suis pas écarté du res- » pect que je dois au peuple que vous représentez. Je vous ai dit que j'étais » un honnête homme, un républicain sincère, un martyr convaincu, et je » vous ai successivement prouvé que l'accusation s'était trompée trois fois en » me peignant comme un apostat, comme un exalté, comme un chef de ré- » volte. Je vous ai dit comment et pourquoi je haïssais la société actuelle; » je vous ai prédit sa chute prochaine, son suicide prochain; il ne me reste » plus qu'à vous remercier de votre attention soutenue, qu'à faire appel à » votre conscience, qu'à vous prier de choisir entre le mensonge et la vérité, » entre le monde qui se lève et la société qui va mourir. » Ces dernières paroles d'Hugelmann donnaient au verdict que le jury allait prononcer une haute importance politique. Du reste, le procureur général lui-même avait dit aux jurés : « Je vous demande une condamnation. Ce sera de votre part » une protestation contre les maximes de désordre qui tendent à désorganiser » la société, et qui ont désolé les cœurs dévoués à la cause de la patrie. » — Si le jury a obéi dans son jugement aux motifs maladroitement indiqués par le procureur, il en faudrait conclure qu'il s'est prononcé pour les *maximes de désordre*. Mais non; cet acquittement n'est que le cri de la conscience indignée en face d'innocents persécutés avec un acharnement sans exemple.

Ainsi la première fois que les transportés de Belle-Ile ont trouvé des juges, ils ont obtenu une éclatante réhabilitation. Et pourtant ces hommes si intelligents, si généreux, si dévoués à leur foi démocratique, ils iront mourir de la fièvre dans les plaines de l'Algérie où ont peri déjà tant de ces colons perfidement arrachés au sol de la France par les promesses de M. Lamoricière!

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Histoire de la Révolution de Février 1848, par ALFRED DELVAU. Un vol. in 8°, chez Garnier frères, Palais-National, galerie Montpensier.

Il a paru depuis quelques mois de nombreuses histoires de la Révolution de Février. Celle de M. Alfred Delvau se distingue par une certaine ardeur juvénile et républicaine, par un style *mouvementé*. Secrétaire de Ledru-Rollin, l'auteur s'est trouvé dans une situation singulièrement favorable : il a pu être témoin de la plupart des événements qu'il raconte. On s'en aperçoit en lisant la vive description que lui ont inspirée les journées des 22, 23 et 24 Février. M. Delvau nous a paru moins heureux lorsqu'il a apprécié en passant les théories qui se sont produites à l'occasion de la Révolution de Février. Il a sans doute de bonnes raisons pour ne point aimer le Socialisme; mais nous ne croyons pas qu'il les ait tirées d'une étude approfondie des systèmes et des doctrines. Du reste, cet ouvrage est intéressant, et on y retrouve parfois cette chaleur d'espérance et d'enthousiasme qui entraîna tous les républicains après la victoire de Fevrier. M. Delvau nous permettra-t-il encore un conseil? Ce premier volume porte les traces d'une fâcheuse précipitation. Il a été écrit trop vite : il importe au succès de cette œuvre que celui qui doit suivre soit rédigé avec plus de soin. L'habitude d'écrire au jour le jour pour les feuilles politiques grave dans la pensée des écrivains des phrases toutes faites : ces formes banales se tolèrent dans un journal quotidien; mais elles deviennent choquantes, pour ne rien dire de plus, dans un travail sérieux et de longue haleine.

Études sur l'Allemagne, par ALFRED MICHIELS. 2 vol. in-8°.

Ce livre est à sa seconde édition. Il n'y a guère d'éloge qui vaille mieux que celui-là. On doit ajouter cependant que l'ouvrage de M. Michiels méritait à beaucoup d'égards la faveur du public. M. Michiels n'a pas jugé l'Allemagne au coin du feu et dans les écrivains seulement; il a visité le pays dont il parle en philosophe et en artiste, et son livre abonde en renseignements curieux sur les hommes et les choses d'outre-Rhin. La littérature, la philosophie et les arts de l'Allemagne lui sont également familiers. Son livre commence par une description pittoresque des Vosges et des mines de fer de cette contrée où le voyageur rencontre déjà l'idiome germanique. Après une dissertation savante sur l'architecture et l'origine de l'art gothique en Allemagne, l'écrivain nous conduit dans la demeure de Goëthe, qu'il a visitée peu de temps après la mort du grand poëte.

La vie et les œuvres de Hebel, Voss, Novalis, Rückert, Heine, Uhland, Schiller, Jean-Paul, etc., sont tour à tour passées en revue. Une histoire de la peinture allemande termine cet ouvrage remarquable. Ce morceau n'est pas le moins intéressant, et l'auteur a pu dire avec vérité : « L'histoire de la pein- » ture allemande que nous offrons au public est la seule qui existe dans notre » langue. Les livres publiés chez nous ne donnent que fort peu de rensei- » gnements sur l'art germanique. Sauf un petit nombre de lignes écrites par » Félibien et d'Argenville, plusieurs biographies rédigées par Descamps et des » articles de revues, nous ne possédons rien à cet égard; quand nous avons » mentionné Dürer, nous sommes à bout de notre science. Les vieux peintres » de Cologne, de la Saxe, de la Bavière, dormiraient dans un profond oubli, » si nous étions leurs seuls admirateurs. »

Il appartenait à l'auteur de l'*Histoire de la Peinture flamande et hollandaise* de nous faire connaître les progrès de l'art allemand depuis ses premiers essais, vers le IXe siècle, jusqu'à notre époque, où les Owerbeck, les Cornelius et les Ph. Veith ont rajeuni les productions du moyen-âge, en joignant à la force d'expression de ce temps de foi et de jeunesse intellectuelle la pureté de la forme et la science de la pratique. A elle seule, cette histoire de la peinture allemande suffit pour recommander les deux volumes de M. Michiels aux artistes et aux savants.

Almanach démocratique du département de la Marne pour 1850, rédigé par A. BRESSY.

L'*almanach* n'est plus comme jadis un recueil insipide de niaises prophéties et de contes grossiers. Depuis que, sous ce titre, de grands esprits ont donné au peuple des résumés substantiels sur les sciences, l'histoire et la philosophie, l'*almanach* est devenu véritablement le livre du pauvre, le rudiment de ceux auxquels le travail incessant de chaque jour laisse à peine, dans une année, quelques heures pour s'instruire. Souvent un *almanach* forme encore à lui seul toute la bibliothèque du prolétaire des campagnes. Faire un bon *almanach*, c'est donc travailler, autant qu'il est permis aujourd'hui, à l'éducation du peuple, et il est du devoir des républicains de donner toute la publicité possible à ces œuvres modestes où le dévouement à la cause des ignorants l'emporte sur l'ambition littéraire.

L'ALMANACH DEMOCRATIQUE du citoyen *A. Bressy* se recommande entre toutes les œuvres de ce genre par le choix des articles qui le composent. Toutes les questions sociales qui agitent aujourd'hui la société française y sont traitées en quelques pages claires et précises. L'énumération des titres des divers articles suffit pour indiquer l'importance de ce petit livre. *Le Suffrage universel, le Crédit, la République rouge, les Propriétaires agricoles, les Ouvrières des manufactures, l'Instruction du Peuple, l'Association des travailleurs à Reims*, tels sont les sujets, aussi intéressants que variés, dont l'*Almanach de la Marne* entretient ses lecteurs. Ajoutez-y un curieux document sur *les engrais en Chine*, une *Statistique industrielle de la Marne*, une note historique sur l'*Invasion des Cosaques* en 1815, et vous aurez certainement un abrégé assez complet de science, d'histoire et de politique à l'usage du Peuple.

Le citoyen BRESSY est le rédacteur en chef d'un excellent journal fondé à Reims par les associations ouvrières. Le Peuple doit lui savoir gré d'avoir encore, dans cet almanach, consacré à la cause socialiste le temps que lui laisse la polémique quotidienne.

Le Gérant, LOUIS NÉTRÉ.

PAR LA SOCIETE TYPOGRAPHIQUE DE PARIS.

PARIS. — IMPRIMERIE GERDÈS, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 10.

REVUE SOCIALE

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR

JULES LEROUX, PAUL ROCHERY, LOUIS NÉTRÉ.

PARIS.

	fr. c.
Un an	5 »
Six mois	2 50
Le numéro	50

Cette Revue paraît le 1er de chaque mois.
Bureau d'abonnement et de rédaction : RUE DES SAINTS-PÈRES, No 16, A PARIS.
Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.
Envoyer un mandat sur la poste par lettre affranchie.
Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.
On s'abonne aussi à la librairie de G. Sandré, rue Percée-Saint-André-des-Arts, 11.

DÉPARTEMENTS.

	fr. c.
Un an	6 »
Six mois	3 »
Le numéro	60

Le résultat des élections de la Seine a été conforme à nos prévisions :

EUGÈNE SUE 128,071
LECLERC 119,626

L'exactitude de ces chiffres n'est pas vérifiée au moment où nous mettons sous presse. Ce qui est certain, c'est que le citoyen Eugène Sue aura au moins huit à dix mille voix de majorité.

REVUE POLITIQUE.

M. Baroche, le ministre du 10 mars, a éprouvé ce mois-ci une bien grande douleur. Une loi que M. Baroche n'avait point faite, il faut le dire, mais dont il avait accepté l'héritage et la responsabilité avec un courageux empressement bien digne du premier procureur de France, la loi sur la transportation, a été repoussée par la majorité de l'Assemblée nationale. Il est vrai que sur huit articles dont se compose cette loi, l'Assemblée n'en a rejeté qu'un seul, celui qui consacrait, au mépris de toute justice, le principe de rétroactivité en matière pénale, principe condamné depuis des siècles par tous les criminalistes. Mais cet article, c'était toute la loi. C'était dans cet article que M. Baroche et la commission avaient placé leurs plus secrètes pensées, leurs plus consolantes espérances. Sans cet article, que devient la loi sur la transportation? Que sert d'avoir prononcé tant et de si beaux discours; d'avoir décrit avec complaisance les délices de Noukahiva, la félicité promise aux heureux proscrits dans l'enceinte fortifiée construite à l'avance par une prévoyante nature?

Si Barbès, Raspail, Blanqui et les condamnés de Versailles demeurent à l'abri, si la loi nouvelle ne les atteint pas, qui donc peut-elle frapper désormais? Est-ce une mesure d'intimidation contre les Socialistes, contre les Républicains? Personne ne le croira. Quand les Socialistes sont déjà en majorité, quand chaque jour qui s'écoule leur apporte de nouveaux alliés, quand la victoire pacifique du suffrage universel leur est assurée, pourquoi les Socialistes s'aviseraient-ils de conspirer? Qui conspire aujourd'hui contre la République? Les vieux partis monarchiques : orléanistes, légitimistes, bonapartistes. Qui défend loyalement la République? Les Socialistes. Est-ce donc pour punir leurs propres complots que les royalistes ont demandé la transportation? Peut-être. Le jour pourrait n'être pas éloigné où la République leur demandera compte de leurs méfaits, en leur disant comme Louis XI au cardinal de La Balue : « *Patere legem quam ipse tulisti* : Subissez la loi que vous avez faite. » Mais non; pour la République, il n'y a point de justes vengeances : elle met l'humanité au-dessus de ses ressentiments. Elle déchirera ces décrets impies, dictés par la colère et la peur.

La loi sur la transportation sera donc une œuvre inutile, funeste seulement à l'honneur de ceux qui l'ont votée. En lui ôtant la rétroactivité, la majorité l'a tuée. Il est impossible de peindre les angoisses de M. Baroche, lorsque, après les discours de M. Odilon Barrot, il s'est vu arracher les prisonniers de Doullens. Ses dernières paroles étaient pleines d'amertume et de découragement. Le ministre *honnête* et *modéré* sera longtemps inconsolable de cette défaite imprévue.

Les élections du 28 avril lui en préparent une seconde. Grâce à M. Carlier et à M. de Grammont, le succès du candidat démocrate-socialiste est assuré. M. Carlier est un homme précieux pour la démocratie; il nous rappelle M. Léon Faucher, de regrettable mémoire. On se souvient que M. Léon Faucher a, comme ministre, puissamment servi à déconsidérer le gouvernement de la réaction dans les provinces : son langage provocant, ses articles dans le *Moniteur*, ses dépêches télégraphiques donnèrent l'impulsion à ce mouvement démocratique qui transforme chaque jour l'esprit politique des départements.

A l'heure qu'il est, M. Carlier rend le même service aux Parisiens. Depuis que Paris est sous sa dictature, le *grand parti de l'ordre* s'amoindrit à vue d'œil. Il a préparé, par le sciage des arbres de liberté, les élections du 10 mars; avec le même zèle, il travaille aujourd'hui pour la candidature d'Eugène Sue.

Voici les moyens adroits et détournés dont M. Carlier s'est servi pour conduire notre candidat à l'Assemblée nationale : il a fermé toutes les réunions électorales-socialistes et défendu la vente, sur la voie publique et chez les marchands de vin, de tous les journaux démocratiques. Les journaux réactionnaires ont seuls conservé le droit de s'étaler sur le boulevard. Tout marchand assez osé pour offrir à ses acheteurs la *Voix du Peuple*, la *République*, la *Presse* ou l'*Evénement*, a été arrêté, brutalisé, battu : les femmes mêmes n'ont pas été épargnées. M. Carlier, qui a de la littérature, connaît le vers de la Fontaine :

Mieux vaut douceur que violence.

Le succès du préfet de police a été complet : les citoyens, qui ne croient pas que l'ordre soit la négation de la justice et de l'humanité, ont repoussé d'une main les *journaux de tolérance* et pris de l'autre un bulletin au nom d'Eugène Sue. Les directeurs de journaux, frustrés de la vente au numéro, ont établi des bureaux de sous-abonnement au mois et à la semaine, et déjà la foule se presse pour s'abonner aux feuilles prohibées. Le nom de M. Carlier sera béni par tous les Républicains. Puisse le concert de leurs éloges étouffer les cris de désespoir de ces infortunés qui vivaient, eux et leurs familles, de la vente des journaux, et que le préfet de police, défenseur de la religion, de la famille et de la propriété, vient de réduire à la dernière misère!

M. de Grammont a des projets plus grandioses. Il se propose de décapiter la France. Il demande que l'Assemblée abandonne ce Paris où les Socialistes osent avoir la majorité dans les élections. M. de Grammont n'a pas l'honneur de l'invention. Il lit sans doute assidûment le *Courrier de la Gironde* et le *Courrier de la Somme;* c'est là

qu'il a trouvé son discours. Qu'en pensent les Parisiens? Veulent-ils voir périr tout-à-coup le commerce et l'industrie dont ils vivent? Si M. de Grammont a moins de zèle que M. Carlier, il n'a guère moins de bonheur. Nous le félicitons d'avoir choisi la veille d'une élection pour proposer la translation de l'Assemblée à Tours.

Au milieu de ces persécutions de police et de ces intrigues réactionnaires, un fait de la plus haute gravité a attiré l'attention de la presse. On sait que depuis deux années, l'abondance des récoltes et la marche oblique du gouvernement, qui ôte toute sécurité aux opérations commerciales, ont amené une baisse considérable dans le prix des grains. Il en est résulté que les fermiers dont le prix des baux avait été fixé antérieurement à la dépréciation du blé sont aujourd'hui dans l'impossibilité de payer la rente de la terre aux propriétaires. Dans cette situation, il semble qu'un gouvernement qui a pour principe : *laissez faire, laissez passer*, aurait dû au moins s'abstenir et préférer au bien-être de quelques propriétaires l'intérêt de vingt millions de pauvres et de prolétaires qui profitent du bas prix des grains. Les propriétaires auraient été obligés de baisser le taux de leurs fermages, et la grande masse du peuple y aurait gagné le bon marché d'un objet de première nécessité. L'agriculture n'y aurait rien perdu, car la rente du propriétaire ne retourne guère à la terre : elle se dépense dans les villes en objets de luxe. Cependant M. Fould en a jugé autrement : sous prétexte de favoriser l'agriculture, il a autorisé la formation d'une compagnie qui doit ouvrir de grands dépôts où les grains seront reçus pour gage des avances que la compagnie consentira aux consignataires.

Le ministre, auteur de cette mesure, prétend, dans une note insérée au *Moniteur*, apporter aux propriétaires fonciers un appui semblable à celui que le gouvernement provisoire avait prêté aux commerçants lorsqu'il ouvrit des dépôts où l'on donnait des *récépissés* ayant cours de monnaie contre des consignations de marchandises. Il est possible que le ministre des finances soit assez naïf pour avoir été de bonne foi en écrivant cette note, mais les hommes éclairés peuvent-ils admettre un seul instant l'identité des deux mesures? Il s'agit des grains : que M. Fould veuille bien y penser. « Manger du pain, disait Galiani, n'est pas une affaire de goût, de caprice ni de luxe, » c'est une nécessité de tous les siècles et de tous les âges. » Sans avoir autant d'esprit que Galiani, on peut se douter de cette vérité.

Or, quel sera l'effet immédiat de cette mesure? Le taux des blés montera sur-le-champ, et c'est précisément ce qu'a voulu le ministre des finances. N'est-ce pas un excellent moyen d'encourager l'agriculture?—Quoi! on reproduit en 1850 ces théories homicides sur le haut prix des grains, dont l'application, au XVIIIe siècle, prépara les sanglantes représailles de la Révolution! On reprend cette vieille erreur des physiocrates, condamnée il y a près de cent ans par l'horrible histoire de l'édit de 1764 qui permit l'exportation des grains! Si les moyens de M. Fould diffèrent un peu de ceux employés par les philosophes économistes de l'autre siècle, le but et le résultat sont les mêmes : aujourd'hui comme alors, il s'agit de faire monter le prix du blé pour encourager l'agriculture. Aux disciples insensés des Turgot, des Baudeau, des Mercier de la Rivière, il faut opposer l'autorité d'un homme d'État qui vit de ses propres yeux la France dévastée, ensanglantée par la législation de son temps sur le commerce des blés : « De tous les encouragements dont l'agriculture est sus» ceptible, disait Necker (1), celui qui résulte du renchérissement de » la denrée de première nécessité paraît, sans contredit, le moins con» venable, CAR C'EST UN ENCOURAGEMENT QUI N'A LIEU QU'AUX DÉPENS DE » LA MULTITUDE ET DU REPOS GÉNÉRAL; c'est, en dernière analyse, un » encouragement semblable à UNE CAPITATION IMMENSE ET RIGOUREUSE » IMPOSÉE MOMENTANÉMENT SUR LES HOMMES DE TRAVAIL, AU BÉNÉFICE » DE TOUS LES HOMMES A PROPRIÉTÉ; encore cette dernière manière » serait-elle moins affligeante, parce qu'on en connaîtrait les bornes, » et que l'abus cesserait par son évidence; mais lorsque les proprié» taires haussent le prix de la denrée et se défendent de hausser le » prix de la main-d'œuvre des hommes industrieux, il s'établit entre » ces deux classes de la société une sorte de combat obscur, mais » terrible, où l'on ne peut pas compter le nombre des malheu» reux, où le fort opprime le faible à l'abri des lois, où la propriété » accable du poids de ses prérogatives l'homme qui vit du travail de » ses mains.

» Lorsque le pain était à un prix modéré, l'artisan nourrissait sa » famille et ménageait une petite réserve pour suppléer à quelque » maladie; si le prix vient à monter sensiblement, il est contraint » de renoncer à cette épargne salutaire; il faut peut-être qu'il dimi» nue la nourriture habituelle de ses enfants; il faut qu'il se rende » sourd à leurs larmes ou qu'il se prive lui-même de la subsistance » nécessaire à l'entretien de ses forces. Enfin, à mesure que le pain » renchérit, l'empire du propriétaire augmente, car, dès que [redacted] » ou l'homme de campagne n'ont plus de réserve, ils ne peuvent » plus disputer; il faut qu'ils travaillent aujourd'hui sous peine de » mourir demain, et, dans ce combat d'intérêt entre le propriétaire » et l'ouvrier, l'un met au jeu sa vie et celle de sa famille, et l'autre » un simple retard dans l'accroissement de son luxe. Souvent même » l'industrie n'est point arrêtée et la détresse n'est que domestique; » car le propriétaire, qui ne jouit que du travail qu'on lui consacre, » se contente de supputer ce qu'il faut à la subsistance de l'homme » qu'il emploie, et il ne regarde pas derrière ce malheureux la femme » et les enfants qu'il doit nourrir : c'est ainsi que la misère s'ac» croît de la misère même. »

(1) *Observations sur la législation et le commerce des grains*, p. 66. 2e éd. 1775.

Voilà ce que Necker pensait des moyens employés de son temps pour arriver à un renchérissement des blés. Que M. Fould veuille bien se souvenir que ces conseils n'ayant pas été écoutés, on vit succéder aux édits destinés à favoriser légalement la hausse des grains une vaste conspiration de capitalistes qui, jaloux de servir aussi les intérêts de l'agriculture, accaparèrent les blés et les farines de toute la France, amenèrent les famines de 1767, 1768, 1769, 1775, et 1776, et couvrirent notre pays de deuil, de larmes et de potences. Cette conspiration s'appelle dans l'histoire : *Le Pacte de famine*. L'honnête homme qui écrivait les pages que nous avons citées essaya, lorsqu'il fut ministre, d'arrêter les complots des monstres qui, pendant plus de quarante ans, de 1740 à 1789, eurent le privilége d'affamer la France. Mais les traitants, appuyés par des ministres, des prélats, des princes, des princesses, furent plus forts que lui. « Pourquoi n'avez-vous pas détruit l'horrible compagnie Laverdy? » lui dit un jour un représentant de la Commune de Paris. « Je ne l'ai pu, » répondit le ministre alors tout-puissant, au faîte de sa popularité. Ce que le ministre n'avait pu faire, le Peuple le fit quelques mois après.

DE LA PROCHAINE

RÉVOLUTION ÉCONOMIQUE

OU

DU BUDGET RÉPUBLICAIN.

SECONDE PARTIE. — SUITE *.

I.

J'aborde le problème d'une façon vivante, après l'avoir, au préalable, suffisamment éclairci, je le pense, par la discussion sérieuse, mais abstraite, des principes.

Je ne serai contredit par personne, si je répète ici ce que tout le monde sait, que le *prolétariat* est une forme de l'exploitation de l'homme par l'homme. Il est la forme actuelle de cette exploitation, au même titre et de la même façon que l'*esclavage* en a été la forme passée.

Il fut un temps, en effet, où l'homme, ignorant, grossier, ne vit dans l'homme, son semblable, qu'un simple et pur compétiteur, qu'un rival odieux, qui devait disparaître devant lui, ou devant lequel il avait à s'anéantir lui-même. Cette croyance produisit l'ESCLAVAGE, dont le moyen fut le *duel*, la *guerre*.

Tout ou rien, pensèrent les rivaux; et le vainqueur fut *tout*, le vaincu *rien*. L'âme de ce dernier, disait le vieil Homère, lui était enlevée durant le combat par le père des dieux et des hommes, par Jupiter lui-même, soit en totalité, soit en partie; et le vainqueur, à l'issue de la lutte, n'avait plus devant lui, à la place d'un homme comme lui, qu'un être fait encore à son image sous le rapport physique, mais impuissant, mais inerte, sans raison comme sans moyen d'existence. Cet être nul et vide devint donc sa *chose*. Il s'en empara, il lui communiqua l'impulsion nouvelle par l'effet de sa volonté souveraine, et le rangea au nombre de ses richesses, sous le nom d'*esclave*, de *machine vivante*, près de ses *instruments*, de ses *machines inertes* (1).

Mais plus tard, moins ignorant, moins grossier, l'homme vit en partie son erreur, et aperçut dans l'homme plus que sa *liberté*, liberté farouche, qui le constituait son ennemi, son compétiteur, son rival. Il vit en l'homme un semblable, l'être égal à lui-même, et volontiers il reconnut à cet être le droit d'acquérir, celui de

* Voy. les livraisons précédentes de Février, de Mars et d'Avril 1850.

(1) C'est là une définition de l'esclave qu'on peut lire tout entière dans la *Politique* d'Aristote.

posséder. C'est de cette aperception nouvelle, c'est de cette nouvelle croyance que surgit le PROLÉTARIAT, dont le moyen, l'instrument furent le *contrat*, la *convention*, l'*offre* et la *demande*, l'*échange commercial*, espèce de duel, sorte de guerre.

Presque tout, *presque rien*, disaient les contractants, selon qu'ils se plaçaient à leur point de vue propre, personnel, ou au point de vue de leur concurrent. Et le mieux armé dans cette lutte, le plus riche, le moins pressé du besoin, le MAITRE, eut *presque tout* : *presque rien* fut le lot du plus pauvre, du plus nécessiteux, du moins bien armé, du PROLÉTAIRE.

Exploitation directe, immédiate, de l'homme par l'homme dans l'ESCLAVAGE ; *exploitation indirecte*, détournée, médiate, de l'homme par l'homme dans le PROLÉTARIAT ; mais dans l'un comme dans l'autre exploitation de l'homme par l'homme, voilà donc ce qui est, voilà la vérité.

Cependant, moins ignorant, moins grossier encore, l'homme découvre dans l'homme, outre la *liberté*, qui le niait ; outre l'*égalité*, qui le gênait ; la *fraternité*, qui l'attire ; et cette découverte éclaire son esprit, l'illumine. Il voit, il sent, il sait son prochain dans lui-même, et se voit, se sent, se sait lui-même dans son prochain. Devant cette nouvelle croyance (car c'en est une), la vie revêt des couleurs toutes nouvelles. Les rapports de l'homme à l'homme changent : ils cessent d'être des rapports d'exploitation directe, comme dans l'esclavage, d'exploitation indirecte, comme dans le prolétariat ; ils deviennent des rapports de communion à la fois *libérale*, *égalitaire*, et *fraternelle*.

Or, d'où vient que, dans l'état actuel des choses, depuis deux ans, l'abolition pure et simple du prolétariat n'a pas été proclamée d'une façon éclatante, solennelle, irrévocable ? N'était-ce pas là le premier acte qu'avait à faire la République ? Vient-elle donc, cette République, pour être silencieuse, aveugle, inactive ? Comment veut-elle lutter contre la Monarchie, si elle n'est, après tout, qu'une forme vaine, vide et fragile ? A quoi sert l'exhibition qu'elle fait des mots sacrés de *Liberté*, d'*Égalité*, et de *Fraternité* ? Ces mots ne sont-ils bons, suivant elle, qu'à être mis sur les murailles pour flatter les yeux des passants ? En consacrant par son silence l'exploitation indirecte de l'homme par l'homme, autrement dit le *prolétariat*, quel sens, quelle valeur donne-t-elle au suffrage universel, ce puissant et souverain instrument du progrès pacifique ? Exercé par des maîtres tyrans et par des prolétaires esclaves, livré pieds et poings liés aux conspirateurs et aux niais, aux corrompus et aux corrupteurs, aux intrigants et aux ignorants, comment ce suffrage pourrait-il être vrai ? Or s'il n'est point vrai, s'il n'est point sincère, quel sens, quelle valeur, je le répète, peut-il avoir, et, sur ce fondement, que peut-on bâtir de solide, d'incontestable, d'éternel ? Question grave et qui mène tout droit à ce fameux axiome de nos pères : *L'insurrection est le plus saint des devoirs.*

Nous sommes, il faut le reconnaître, dans cette situation terrible d'avoir à bâtir tout un monde n'ayant par devers nous pour toute base que la pointe d'une aiguille.

Et il fallait, à la République, une base large et solide comme elle, qu'on n'a pas su lui donner.

Cette base, base d'opération, premier point de départ, c'est l'ABOLITION PURE ET SIMPLE DU PROLÉTARIAT.

Peu de temps après Février, une voix, partie de France, traversa les mers disant : *L'esclavage est aboli.* Pourquoi cette voix ne s'est-elle pas fait également entendre chez nous ? Pourquoi a-t-on cru devoir distinguer entre l'esclavage des noirs et l'esclavage des blancs, entre l'esclavage antique et l'esclavage moderne, entre l'exploitation directe de l'homme et son exploitation indirecte ; en un mot, entre l'*esclavage proprement dit* et le *prolétariat* ?

C'est là une faute, j'allais dire un *crime*.

II.

Les temps sont venus d'établir parmi les hommes une société fondée sur le principe de la communion humaine, et de détruire parallèlement toute société fondée sur le principe de l'antagonisme humain.

Du moment que nous avons conscience de ce fait : L'homme est *libre*, *égal* et *frère*, nous devons évidemment abandonner l'état social où l'homme n'est encore déclaré qu'un être *libre* surtout, *égal* après, *égal devant la loi*, comme on a coutume de le dire. Nous devons déserter, quitter, fuir cet état social, à l'instar de ceux qui s'y tiennent encore, qui s'y cramponnent, et qui jadis, par leurs aïeux, opérèrent une retraite analogue à celle qui nous est en ce moment commandée, quand ils firent périr, faute de citoyens, la société antique, où l'homme était *égal* surtout, *libre* après, *libre devant la loi*. Et non-seulement nous devons nous éloigner de cet état social si visiblement destiné à périr, état social où le prolétariat fleurit, où l'homme se définit une *liberté* d'abord, une *égalité* ensuite, une *fraternité* s'il y a lieu, mais encore nous devons rechercher, fonder l'état social où la communion humaine sera vivante, où l'homme sera *libre*, *égal*, et *frère* dans toute l'indivisibilité de sa nature.

C'est là l'œuvre complexe qui nous est départie par la bonté divine, à nous autres fils du Dix-Huitième Siècle. Et qui ne voit, ne sent, ne sait cette œuvre, peut être assurément un homme de bonne volonté, mais il n'est pas à coup sûr un républicain. Il ignore le premier mot de la République, et multipliant les fautes que peuvent à l'envi lui faire commettre et son ignorance et sa confiante crédulité en lui-même, il peut être, sans le savoir, le plus dangereux ennemi de cette République qu'il voudrait ou prétendrait défendre. Qu'on le sache donc, et que nul n'en ignore, la République n'a rien de commun avec le monde des Bourgeois et des Prolétaires, des Riches et des Pauvres, des Propriétaires et des Paysans. Toutes les questions qui s'agitent au sein de ce monde, questions de dynastie, questions de formes et de réformes, questions d'améliorations, questions de secours, questions d'hôpitaux, que sais-je ? toutes ces questions, dis-je, toutes, sans en excepter aucune, ne sont pas des questions qui doivent arrêter le regard du républicain. Que les morts enterrent leurs morts. Mais ce qui doit fixer uniquement son attention, c'est l'établissement, la formation de la République même, c'est-à-dire du monde où les hommes seront frères, égaux et libres, sans que leur liberté, ou leur égalité, ou leur fraternité soit oppressive ou opprimée, tyrannique ou esclave.

Oui, le moment est venu, où les républicains, groupés, réunis en phalanges serrées, se distinguant d'un monde qui les opprime et qu'ils oppriment ou tourmentent à leur tour, auront le droit et la puissance de vivre de leur vie propre, de s'organiser suivant les lois de leur croyance. L'heure n'est pas éloignée, j'en ai du moins la ferme assurance, où cette scission profonde en deux parts de la population française aura lieu. D'un côté, seront les républicains, de l'autre les monarchistes ; entre eux, le droit des gens, le droit des nations.

Que voulez-vous poursuivre davantage cette lutte douloureuse, éternelle, incessante ; cette guerre dans les ténèbres à laquelle nous sommes en proie depuis tantôt deux ans ! N'y a-t-il pas eu encore assez de victimes, et ne faudra-t-il pas toujours en venir à cette distinction dont je parle ?

La société actuelle reconnaît dans son sein l'existence de classes distinctes, séparées. Elle appelle les unes *supérieures*, les autres *inférieures* ; les unes *riches*, les autres *pauvres* ; les unes *savantes*, les autres *ignorantes* ; les unes *gouvernantes*, les autres *sujettes* ou *gouvernées*. Eh bien ! que la République, à son tour, admette et reconnaisse l'existence de classes distinctes, séparées : la classe républicaine et la classe monarchiste, la classe savante et la classe ignorante, la classe gouvernante et la classe sujette ou gouvernée. A cette condition la paix, la tranquillité, l'abondance.

« Au commencement, dit la Bible, les ténèbres et la lumière étaient confondues, mêlées ensemble. Dieu dit : Que la lumière soit. Et la lumière fut. » Nous sommes à ce commencement du monde, chaos informe où s'agitent pêle-mêle République et Monarchie, République naissante, Monarchie décroissante, ténèbres et lumière. Que le *Fiat lux* républicain soit donc prononcé une fois pour toutes, et que la lumière jaillisse aussitôt ; qu'à la face du monde, réjoui jusque dans ses entrailles, le gouvernement de demain, à la plus grande gloire de Dieu comme au plus grand bonheur de tous, proclame, dans sa pleine et absolue puissance, sur l'étendue de la France entière, cette simple et féconde déclaration :

LE PROLÉTARIAT EST ABOLI.

III.

Déclarer l'abolition pure et simple du prolétariat, c'est ouvrir la porte toute grande à l'avenir et la fermer au passé ; c'est rendre, ou pour mieux dire, c'est donner, c'est transmettre la vie au dogme régénérateur des sociétés humaines, créateur des bonnes, destructeur des mauvaises, qui, dans le moment actuel, repose inerte et stérile sous la lettre morte des trois mots : Liberté, Égalité, Fraternité ; c'est, en niant hardiment au prolétariat sa raison d'être, affirmer, d'une part, la communion humaine, et de l'autre, s'engager formellement dans l'œuvre difficile pour certains, mais facile pour d'autres, que quelques écrivains baptisent encore dans leur ignorance du nom grossier de *liquidation* ; c'est créer, en un mot, dans la société actuelle, la distinction nécessaire, fondamentale des vivants et des morts, c'est-à-dire des *Républicains* et des *Monarchistes*, distinction qui peut seule résoudre le problème que posent à ceux *qui ont tout* ceux *qui n'ont rien*, et sur laquelle le gouvernement de demain devra nécessairement s'appuyer.

Il est évident, en effet, que sous le règne de cette déclaration, si je puis m'exprimer ainsi, le prolétaire et le bourgeois, le riche et le pauvre, le paysan et le propriétaire, n'ont plus d'*existence légale*.

La République ne reconnaît point en eux ses enfants; elle flétrit, elle stygmatise la condition du prolétaire, du pauvre, du paysan, comme elle stygmatise et flétrit celle du riche, du propriétaire, du bourgeois. Ces conditions ont perdu tout *caractère social* : elles n'existent plus que de fait. Mais alors, et du même coup, une condition nouvelle est créée, qui seule a un *caractère social*, et seule donne à ceux qui en jouissent une *existence légale* : c'est la condition du *citoyen*, c'est celle de l'HOMME.

La République est comme l'Évangile : elle ne vient pas pour unir, mais pour diviser; et comme l'Évangile encore, elle peut dire sans mensonge qu'elle ne vient pas pour diviser, mais pour unir.

IV.

J'ai hâte de rentrer d'une façon plus spéciale dans mon sujet.

Le rôle du gouvernement, en face de nos deux classes, est des plus facile à comprendre. Il règne sur l'une, il la gouverne, il la protége, d'une façon toute royale; il est un *organe essentiel*, il fait partie de l'autre.

Expliquons-nous.

Nous connaissons suffisamment la loi économique qui préside aux conditions du prolétaire et du bourgeois, du pauvre et du riche, du paysan et du propriétaire. Nous savons comment dans ce monde d'inégalité, d'esclavage et de misère les richesses se produisent, comment elles se distribuent, comment elles se consomment. Nous savons comment à côté de l'homme qui a tout et de l'homme qui n'a rien, à côté du fabricant et de l'ouvrier, à côté du producteur et du consommateur, se tient un troisième homme qui n'est ni consommateur ni producteur, ni ouvrier ni fabricant, ni riche ni pauvre, ni prolétaire ni bourgeois, ni propriétaire ni paysan, mais qui est le *gendarme*, homme dont la plus haute expression, on le sait, en bien est le roi, en mal le bourreau. Cet homme, ce gendarme, est là pour empêcher de se traduire en guerre civile la guerre commerciale que se font entre eux les autres hommes. Mais ce que l'immense généralité des esprits ne connaît pas encore, c'est la loi économique qui préside à la condition du citoyen, de l'*homme*, et le rôle ou la fonction du gouvernement dans ce monde de l'homme, du citoyen, où règnent l'Égalité, la Liberté, la Fraternité, indissolublement unies entre elles. Essayons, en nous éclairant d'ailleurs des principes abstraits exposés dans notre dernier numéro, de faire comprendre à tous ces deux points essentiels.

Dans l'article que je rappelais tout à l'heure nous avons dit : 1° Le citoyen, l'homme est *producteur-distributeur-consommateur indissolublement unis ensemble* ; 2° la richesse de l'homme, du citoyen est *capital-monnaie-denrée indissolublement unis ensemble* ; 3° la société, le milieu, la *maison* de l'homme, du citoyen est l'*atelier*, le *bureau*, la *salle du banquet*, *indivisiblement unis ensemble*. Sur ces trois axiomes s'élève et se fonde, en effet, la France Républicaine, au sein de laquelle nous avons à rechercher en ce moment le mécanisme de la production, de la distribution et de la consommation des richesses, pour me servir encore de la formule consacrée.

J'emploierai le langage le plus direct, parce qu'il est le plus clair, et, me prenant pour exemple, je dirai comment je conçois que s'écoulerait ma vie d'homme, de citoyen, sous le régime de l'ordre social républicain.

Dans ce monde de l'Homme, mes *besoins de production*, c'est-à-dire l'application de mes forces morales, intellectuelles et physiques reçoivent satisfaction dans l'*Atelier*. C'est là, où trouvant l'instrument, je crée le produit, la denrée. De mes doigts guidés par mon intelligence s'échappe la page de caractères assemblés, composés, qui sera celle d'un livre. De mes lèvres sort l'instruction secondaire ou primaire, professionnelle ou générale. Je crée la statue ou le tableau. Je concours, en un mot, à la production des œuvres de la terre, de l'art, de la science, ou de l'administration sociale, selon mon aptitude et l'étendue de mes forces : je suis un TRAVAILLEUR.

Mais je ne suis pas un travailleur isolé, *volontaire*, capricieux, de hasard; je suis un travailleur *associé*, relié. Avant que d'entrer dans l'Atelier, réceptacle des instruments, séjour du travail, source féconde d'où s'échappent les produits, j'ai traversé le Bureau, où l'ordre de produire (monnaie de production) m'a été délivré. Je me suis inspiré, dans ce Bureau, du besoin général, commun, de tous. J'ai su l'étendue et la profondeur de la *demande*; j'ai appris la profondeur et l'étendue de l'*offre*, et mon courage s'en est accru. Éclairé de cette lumière nouvelle et vraiment féconde, j'ai travaillé en liberté, en égalité, en fraternité, c'est-à-dire en citoyen, en homme, et je m'en suis allé, me dirigeant vers la Salle du banquet, où mes *besoins de consommation*, besoins moraux, intellectuels et physiques, m'appellent à leur tour.

Mais, là encore, je ne suis pas un *consommateur* isolé, volontaire, capricieux, de hasard; je suis associé, relié. Avant que d'entrer dans la Salle du banquet, réceptacle des denrées, séjour de la consommation, source féconde d'où s'échappent refaites, rajeunies, restaurées les forces productrices de mon être, j'ai traversé le Bureau, où l'ordre de consommer (monnaie de consommation) m'a été délivré. Là, dans ce Bureau, j'ai su l'étendue, la profondeur du besoin des convives; j'ai appris la profondeur et l'étendue des ressources de la table où j'allais prendre place, et je m'en suis inspiré pour la conduite à tenir durant le cours du festin.

Règle générale : Je travaille en homme, je consomme en homme, et par homme, j'entends l'homme, non l'être dégradé, vicieux, soit au moral, soit au physique, soit à l'intellectuel. Pour ce dernier, l'Atelier, le Bureau, la Salle du banquet, ne sauraient exister : c'est un mineur, ce n'est pas un majeur, et comme mineur, il est de fait et de droit soumis à un régime particulier, régime essentiellement éducateur, réformateur, correctif.

Que l'on me comprendrait mal si, victime de la forme que je donne ici à ma pensée, on allait s'imaginer que j'entends par ces mots *Atelier, Bureau, Salle du banquet*, trois lieux distincts, déterminés, trois grandes maisons communes, où se presserait pêle-mêle, à des heures convenues, à peu près comme se pressent nos ouvriers aux portes des usines actuelles, la foule immense des citoyens. Il n'y a rien de cela dans ma pensée; loin de là : et si je ne craignais pas d'être obscur, je dirais : Il en est de l'*Atelier* comme du *Bureau*, du *Bureau* comme de la *Salle du banquet* : ils sont chacun partout et nul part. Tous les points du territoire sont à eux; ce sont trois sphères qui se pénètrent. Mais là où je travaille, là est l'Atelier pour moi; là où je consomme, là est pour moi la Salle du banquet; là où je prends, où je reçois l'ordre de produire, l'ordre de consommer, la monnaie (signe de production) et la monnaie (signe de consommation), là est le Bureau pour moi.

Pénétrons d'avantage encore dans l'Atelier, dans le Bureau, dans la Salle du banquet.

Les instruments de travail que je trouve dans l'Atelier, et auxquels j'applique mes forces productives dans le but principal de satisfaire de véritables besoins, des besoins qui sont en moi, font partie de moi, besoins d'activité, besoins de *producteur*; ces instruments de travail, dis-je, sont-ils à moi? Oui, quand je leur applique, en effet, mes forces productives; quand je les féconde de mon travail : autrement, non. Sommes-nous des Barbares, pour en user de la sorte? et ne savons-nous pas que nous ne sommes point éternels! qu'il est dans la nature des êtres deux jours qui s'appellent et se répondent : le jour de la naissance et le jour de la mort! Que de l'intérieur du Bureau l'ordre ne me soit donc point donné de les mettre en mouvement, et ils sont pour moi ce qu'ils étaient hier quand je ne vivais pas, ce qu'ils seront demain quand j'aurai cessé d'être. Voilà la loi.

Cependant au sein de ce même atelier, les fruits de mon travail sont enfin apparus : voilà des produits obtenus, des denrées parfaites, achevées. Ces denrées, ces produits sont-ils à moi? Puis-je immédiatement les consommer, en faire usage, me les appliquer? Non, évidemment non. Suis-je un Sauvage, une absurde et grossière liberté, qui ne sait travailler que pour lui, et qui, par conséquent, ne sait pas même travailler pour lui? Suis-je un Bourgeois, un Prolétaire, une absurde et grossière égalité, qui ne travaille que pour exploiter son voisin et qui ne sait pas même exploiter son voisin? Ces produits, ces denrées ont d'ailleurs besoin d'aller se perdre, s'humaniser, prendre un cachet nouveau dans le réservoir commun de la Salle du banquet avant même que de pouvoir me servir pour la part de mes besoins qu'ils ont à satisfaire. Au sein de l'Atelier, leur cachet est un cachet où se manifeste trop l'individualité de celui qui les a produits; et ce cachet a pour effet précisément de les préserver de toute consommation en ne leur en donnant qu'une imparfaite. Au contraire, hors de l'atelier, sur la table de la Salle du banquet, ils ont perdu ce cachet particulier où se lisent les noms de ceux qui les ont produits, et ils ont acquis ainsi le degré de perfection qu'il est dans leur nature d'atteindre. Voilà la loi.

Que si nous pénétrons maintenant dans la *Salle du banquet*, nous trouverons que la loi est en nous, et se formule ainsi : *Ce qui est à nous, c'est ce qui est consommé par nous, tout le reste est aux autres.*

Notre *consommation* y relève donc de l'étendue et de la profondeur de nos *forces consommatrices*, forces intelligentes, humaines, pleines de pureté et de sagesse, tout comme, au sein de l'Atelier, notre production relève de l'étendue et de la profondeur de nos *forces productives*, forces humaines, intelligentes, pleines de sagesse et de pureté.

En vérité, je ne connais rien de plus faux, de plus ridicule que ces prétendus axiomes : *Toute peine mérite salaire*, — *Qui ne travaille pas n'a pas droit de manger*, — *Le produit de notre travail est toute notre propriété*, et autres de même force, que vont répétant et commentant une foule de prétendus docteurs en socialisme. Que veulent dire ces

axiomes? quel est leur sens, leur portée? Ils tendent évidemment à perpétuer ce qui est, en le troublant toutefois. Rien de moins organique, rien de moins révolutionnaire; mais en revanche rien de plus perturbateur de tout ordre possible, rien de plus anarchique. Qu'est-ce que *ma* peine? qu'est-ce que *mon* travail? qu'est-ce que *mon* produit obtenu par le travail? Puis-je vivre, dois-je vivre directement, sans intermédiaire, de ces choses? Dois-je en vivre encore d'une façon indirecte, par l'échange privé? Sont-ce là vraiment les racines de l'homme? Non, non, certainement. Vivre directement de sa peine, de son travail, de l'objet produit par son travail, c'est vivre en Sauvage; et vivre indirectement de ces choses, par l'échange privé, l'échange commercial, l'échange entre individus, entre libres, c'est vivre en Bourgeois, en Prolétaire. On nie le droit des *générations naissantes*, celui des *générations qui passent*, et l'on refuse même de reconnaître le droit de ceux qui dans la *génération présente* sont frappés d'un mal quelconque, mal physique, moral ou intellectuel.

Mais l'Homme, le Citoyen, donne un autre sens à ces mots : *ma* peine, *mon* travail, *mon* produit. Il dit *mon droit*, pour toutes ces choses, et non plus mon *devoir*, comme le sentent et le disent encore aujourd'hui le Bourgeois et le Prolétaire, comme le sentait et le disait hier le Sauvage errant au sein des forêts L'Homme, le Citoyen distingue entre sa peine, son travail, et son produit; il ne fait pas relever sa vie tout entière de ces manifestations infimes de la vie en lui; il ne ferme pas ainsi brusquement et stupidement le cercle de son existence. Il a conscience de sa sociabilité, de l'unité et de la triplicité de sa nature, du milieu que lui crée cette nature, et s'il travaille, c'est par et pour ce milieu, c'est par et pour la société, tout comme, s'il consomme, c'est par et pour la société. La *Forêt* du Sauvage n'existe plus depuis longtemps, le *Marché* du Bourgeois et son appendice l'*usine* passent à leur tour; mais sur la ruine de l'usine et du Marché apparaissent enfin l'*Atelier*, le *Bureau*, la *Salle du Banquet*, formant l'indivisible unité de la propriété de l'Homme, du Citoyen.

Dans l'Atelier, je suis maître, je suis *libre*; dans la Salle du festin, je suis maître, je suis *égal*; dans l'intérieur du Bureau, je suis maître encore et toujours, je suis *frère*. L'Atelier est le lieu de l'activité, de la liberté; le Bureau, le lieu du sentiment, de la fraternité; la Salle du banquet, le lieu de la réflexion qui nourrit, fortifie, répare, le lieu de l'égalité.

Mais la fraternité est cette partie de notre être qui nous donne aux autres et qui nous les donne à leur tour. Quoi donc de moins étonnant que de voir apparaître dans le Bureau la force manifestée de tous, formant un tout indivisible! quoi de plus simple que de rencontrer là ce que l'on appelle le *gouvernement*, cet organe essentiel de fraternité, ce cœur social qui, par ses battements, par son émission alternative et successive de monnaie pour produire (*ordre de production*), de monnaie pour consommer (*ordre de consommation*) entretient la vie dans chacun et dans tous!

Là donc, dans le Bureau, est le gouvernement, et la monnaie qu'il me donne quand je me présente à lui pour travailler est un ordre en vertu duquel l'Atelier s'ouvre devant moi: c'est encore un fil conducteur qui me mène aux instruments de travail et me les livre. Au point de vue de ce gouvernement, je suis donc purement et simplement un *fonctionnaire*, un homme chargé par lui d'accomplir un travail déterminé, ordonné, et à qui ne saurait être attribué par cela même aucun droit de possession sur le fruit ainsi obtenu. Ce fruit est à qui l'a fait faire; il est au gouvernement, qui en dispose, en le faisant emmagasiner dans des bazars, ou lieux spéciaux. Voilà pour la PRODUCTION. Tout ce qui sert à l'homme directement ou indirectement, tout ce qui est d'industrie agricole, d'industrie manufacturière, d'industrie commerciale est ainsi produit. Plus de concurrence, plus d'échange privé; l'échange social est créé, il fonctionne. Une vie nouvelle circule au sein de la société.

Quant au mécanisme de la consommation, il est pour le moins aussi simple. Le gouvernement, siégeant toujours dans le Bureau, m'ouvre, à l'aide de la monnaie qu'il me donne, les portes toutes grandes de la Salle du banquet, c'est-à-dire que j'échange cette monnaie contre les denrées du bazar qui me sont nécessaires. Je vais dans ce bazar, et j'achète ce qui me convient.

Or ceux qui vendent au bazar sont des fonctionnaires du gouvernement. Ils vendent, ils échangent donc les denrées, les produits du gouvernement, contre la monnaie du gouvernement, pour le compte de ce gouvernement! Qu'est-ce à dire? et qui ne voit la différence immense qui existe entre cette monnaie du gouvernement de demain et la monnaie du gouvernement d'aujourd'hui? La monnaie du gouvernement de demain n'est doué que d'une seule valeur, *valeur d'échange* : elle s'échappe légère de ses mains le matin, pour ainsi dire, et le soir ses mains la reprennent. elle lui est revenue, parce que des hommes ont produit, parce que des hommes ont consommé, parce que des hommes ont vécu. La monnaie du gouvernement d'aujourd'hui, au contraire, est douée d'une *valeur intrinsèque* et d'une *valeur d'échange*, qui lui communiquent aussitôt une troisième valeur, valeur d'instrument, *valeur de capital*. Aussi dès qu'elle s'échappe des mains du gouvernement, c'est à qui l'aura, à qui la conservera, à qui s'en servira comme *instrument*, comme *capital*. L'échange qui se termine par un acte de *consommation*, cet échange réparateur et régénérateur des forces humaines se fait, sous l'empire de cette monnaie d'or et d'argent, à notre corps défendant, quand on ne peut plus faire autrement, et toujours d'une façon misérable. La circulation de cette monnaie est donc lourde, embarrassée, en vue tout entière de la production, nullement de la consommation, et le gouvernement, pour la ravoir, est obligé de recourir à l'impôt violent, au tribut, qui toujours la reprend avant qu'elle n'ait même produit les effets salutaires pour lesquels elle est précisément émise. En vérité, nous sommes des sauvages, de pauvres ignorants, et nous rougirons un jour de notre science actuelle. On ne voudra pas croire à tant de stupidité, et comment on a pu supporter si longtemps le rôle économique des gouvernements modernes.

Je ne veux pas, je ne dois pas ici appuyer davantage sur ce point. Cela m'éloignerait trop de mon sujet.

J'ai dit, ou plutôt j'ai essayé de dire quelle est la loi économique de l'Homme, du Citoyen; j'ai dit quel est le rôle ou la fonction du gouvernement dans ce monde de l'Homme, du Citoyen, où règnent la Liberté, l'Égalité, la Fraternité indissolublement unies ensemble. J'ai donc dit par quels moyens le gouvernement de demain résoudra son problème : *Donner à ceux* qui n'ont rien *sans prendre à ceux* qui ont tout.

Je l'ai dit virtuellement, en effet, pour quiconque sait tirer les conséquences d'un principe posé; mais je vais le dire catégoriquement, ouvertement, à haute et intelligible voix, pour ceux qui ignorent cet art.

Évidemment, dans ma pensée, c'est par les *fonctionnaires*, et par le régime républicain imposé à ces fonctionnaires; par la mise en pratique immédiate des mœurs républicaines, des lois économiques républicaines, pour cette partie, du moins, de la population française, si connue déjà sous le nom de *fonctionnaires*, que le gouvernement de demain se verra en mesure de résoudre son problème. De cette façon, et de cette façon seule, il le peut, il le doit. Que dans toutes les mairies de France, des registres d'inscription soient donc ouverts, à l'effet de recevoir du premier venu : 1° la déclaration nette, catégorique, qu'il renonce à la condition sociale occupée par lui dans le monde, que cette condition soit celle du mendiant, du prolétaire ou du bourgeois, il n'importe; 2° l'acceptation (sorte *d'engagement* volontaire, d'enrôlement) du titre de *fonctionnaire*, des charges comme des bénéfices de ce titre; 3° indication de ce qu'il sait, fait, ou sait faire.

On ne peut être républicain, servir la République, et rester dans le vieux monde; on ne peut être républicain, et demeurer bourgeois, prolétaire ou mendiant. L'inscription est une profession de foi, un vœu qui vous lie. Quiconque s'inscrit appartient par là même au gouvernement, et trouve dans ce gouvernement une Providence qui lui assure bien-être, sécurité, travail; quiconque s'inscrit est *républicain*, fait partie de cette classe supérieure, de cette nation dont le gouvernement est le cœur, l'organe essentiel de circulation. Les femmes et les enfants sont également admis à s'inscrire. L'inscription pour l'enfant est une véritable inscription de rente, comme elle l'est de travail, d'*émolument* et de consommation pour l'homme et pour la femme. Au contraire, quiconque ne s'inscrit pas est et demeure bourgeois, mendiant ou prolétaire. Il n'est pas républicain; il est de cette classe inférieure, de cette nation sur laquelle le gouvernement règne et commande d'une façon toute royale, et toute protectrice.

En même temps qu'il fait faire cette liste, ce recensement, cet enrôlement, qui a pour effet immédiat de soulager la vieille société du trop plein de sa population, le gouvernement de demain dresse l'inventaire de ses ressources et de ses dépenses. Au DOIT de son budget, il calcule en blé, vin, nourriture, vêtement, logement, sciences, arts, ce qu'il faut qu'il donne aux inscrits, à raison de ce que réclame en nous notre propre nature. L'homme qui s'inscrit demande, comme l'illustre prisonnier d'Alexandre d'éternelle mémoire, Porus, à être traité *en roi*, c'est-à-dire en Homme, en Républicain, et le gouvernement de demain n'a ni le droit, ni la puissance de décliner sa demande: il doit obéir. Or, c'est pour obéir qu'il place à l'AVOIR de son budget toutes les fonctions qu'il possède et toutes celles, en nombre plus grand encore et sans cesse croissant. qu'il peut dès à présent établir pour l'exploitation des terres, des forêts, des mers, des industries, des sciences et des arts qu'il tient déjà dans sa possession. Instruction, administration, éducation, correction, justice, armée de terre, armée de mer; industrie commerciale, agricole et manufacturière, tout est de son domaine. Qu'il taille

donc dans ce domaine le nombre de fonctions nécessaires, c'est-à-dire égal au nombre des fonctionnaires inscrits, consacrés, reçus. Que si les prolétaires, les mendiants, les bourgeois, tous ces gens non inscrits encore, en retenant par devers eux la plus grande partie des forces productives de la France, le gênent, l'entravent dans son administration intérieure et modèle des fonctionnaires, qu'il frappe, qu'il prélève un impôt sur eux, pour subvenir à l'entretien, à la vie de ceux de ses fonctionnaires sans fonctions, de ses élus, de ses inscrits privés momentanément de travail, mais non d'*émoluments* : la France n'est-elle pas aux Français? et n'est-ce pas d'ailleurs un droit royal que de prélever des impôts?

C'est ainsi que, dégagé de toutes les entraves imposées à l'esprit humain par la science d'Adam Smith, qu'éclairé de toutes les lumières de la science économique nouvelle, le Gouvernement de demain marchera d'un pas ferme dans la voie de l'Egalité, de la Liberté, de la Fraternité; qu'il créera de toutes pièces des consommateurs; qu'il résoudra le grand et difficile problème de donner à ceux qui n'ont rien sans prendre à ceux qui ont tout; qu'il appliquera sa puissance à détruire l'éternel antagonisme de l'homme contre l'homme; qu'il enlèvera, extirpera du sein de l'Humanité, le chancre hideux de la misère, s'attaquant non-seulement à nos corps, mais à nos cœurs, mais à nos âmes! Sans verser une goutte de sang, il fera rentrer dans l'ombre ces funestes apprêts d'une guerre sans nom, aux proportions gigantesques, soit qu'on l'envisage dans le temps, soit qu'on la considère dans l'espace. Sous son règne et par ses soins, bien que nés, fabriqués, pétris, pour ainsi dire, pour la haine, pour l'inégalité, pour les passions mauvaises et furieuses, les hommes obéiront à l'amour, à l'égalité, aux passions les plus douces et les plus salutaires.

JULES LEROUX,
représentant du Peuple.

D'UNE NOUVELLE DIVISION

ET D'UNE

ORGANISATION RÉPUBLICAINE

DE LA FRANCE.

PREMIÈRE PARTIE.

On n'a rien fait en Février 1848 pour fonder la République; depuis, on a tout fait pour la rendre impossible. Pourtant les conspirations monarchiques ont échoué : les complots, les violences, les actes d'arbitraire, les listes de proscription n'ont servi qu'à montrer l'impuissance des Royalistes. La République est fatale, indestructible.

Les Démocrates ont assez de patience et de foi pour subir, deux ans encore, le Gouvernement de M. Bonaparte, l'oppression des Légitimistes et des Orléanistes déguisés en Républicains; mais, en 1852, il n'y aura pas un instant à perdre pour arracher la société française à l'anarchie où nous ont jetés les manœuvres des vieux partis. Depuis deux ans, nous oscillons entre la République et la Monarchie. Des mots sublimes couvrent de hideuses réalités. Sous le nom de République démocratique, on nous a donné le régime le plus oppresseur qui fût jamais. La devise Liberté, Égalité, Fraternité insulte sur tous nos monuments aux prisonniers jetés dans les cachots par les conseils de guerre, aux citoyens transportés sans jugement, aux indigents dont la misère grandit chaque jour, aux Socialistes traités de factieux et menacés à toute heure par la mort ou la proscription. Il est temps qu'un pareil scandale finisse.

Il finira le jour où, les hommes du passé s'étant suicidés dans une dernière orgie gouvernementale, le Peuple aura compris enfin qu'il n'y a de salut que dans l'organisation de la République.

Cette organisation est-elle possible? Pour en douter, il faut appartenir à cette classe d'hommes dépourvus de croyances et de science véritable, qui regardent la période de décomposition monarchique où nous vivons aujourd'hui comme une expérimentation décisive, destinée à justifier ou à rendre à tout jamais impossible le régime républicain. Les sociétés ne se transforment pas en un jour : elles gravitent avec lenteur vers le but fatal qui leur est marqué par le progrès. En France, l'enfantement de la Féodalité demanda plus de trois siècles : il en fallut quatre pour fonder l'Unité de la Monarchie. Et l'on veut que quelques années d'une fausse République suffisent pour inaugurer l'ère de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité!

I. De la Nécessité d'une nouvelle division territoriale.

Lorsque le tiers-état se déclara, le 17 juin 1789, *Assemblée nationale* de la France, il substitua à la Monarchie de droit divin le principe de la Souveraineté populaire. De ce jour, il n'y eut plus de royaume de France; de ce jour, la République fut décrétée. La nouvelle Assemblée nationale ne le comprit pas. Nourrie de la science politique incomplète du Dix-Huitième Siècle, enchaînée aux préjugés de la Bourgeoisie, elle crut qu'entre la République et la Monarchie il était possible de créer un État social juste, rationel, stable. Elle imagina d'affranchir les Citoyens sans abolir la Royauté; elle vécut dans une contradiction perpétuelle entre la logique de son principe et le respect des vieilles routines. Il n'est pas un de ses décrets où l'on ne trouve la consécration de l'idée républicaine à demi étouffée par l'inutile intervention de la puissance royale, dont le fantôme troublait ces législateurs inconséquents.

Néanmoins ces rationalistes passionnés, qui s'étaient donné pour mission de régénérer la société française, firent de grandes choses. Timides en face du trône, ils se montrèrent implacables pour les institutions féodales qui assuraient sa force et sa durée : ils précipitèrent la chute de cette Royauté qu'ils s'étaient fait un devoir de respecter, et préparèrent, en rendant le Gouvernement monarchique impossible, l'organisation de la société nouvelle.

L'une des mesures les plus importantes prises par ces premiers représentants de la nation française fut certainement la nouvelle division du territoire, qui fut décrétée dans les premiers mois de leur session.

On a dit qu'en divisant la France en départements, l'Assemblée nationale avait voulu briser la vieille organisation des provinces, renverser les barrières de la Féodalité, créer la grande unité nationale. Tout cela est vrai. Mais une autre pensée, plus profonde, domina les décisions de nos premiers Constituants. Ils ne songèrent pas seulement à détruire, ils voulurent édifier. La nouvelle division du territoire se liait, dans leurs projets, à une administration nouvelle de la société française, si bien que la division en départements fut décidée dans les discussions qui avaient pour objet l'*organisation électorale et administrative*. Thouret, chargé par le Comité de constitution de faire un rapport sur cette matière, précisa, dans une phrase significative, la raison suprême qui déterminait l'Assemblée à remanier le sol de la France : « Aucune des anciennes divisions » du territoire, dit-il, ne peut être ni utilement ni convenablement » appliquée à l'ordre représentatif. »

C'était donc pour créer cet *ordre représentatif* qu'on avait recours à une nouvelle division du territoire.

Ce que nos pères disaient de la France féodale de 1789, nous pouvons le répéter avec vérité de la France capitaliste et monarchique de 1850 : aucune des divisions actuelles du territoire ne peut être ni utilement ni convenablement appliquée à l'*ordre républicain*.

II. De ce qui existe.

La France est aujourd'hui divisé en 86 départements qui se subdivisent eux-mêmes en 37,234 communes (1). Nous ne comptons point les divisions intermédiaires, car toute l'administration repose sur ces deux bases, le département et la commune. Le reste n'est que superfétation et complication dans les rouages. Le préfet et le conseil général administrent le département; le maire et le conseil municipal administrent la commune. Or il est aisé de voir au premier coup-d'œil qu'il règne une immense disproportion entre la première division en 86 grandes provinces, et cette fragmentation à l'infini de près de 38,000 communes. Les attributions des municipalités fussent-elles aussi larges qu'elles sont restreintes, il n'y aurait en réalité aucun élément de vie, d'activité et de progrès dans des réunions d'hommes aussi infimes. Ajoutez à cela que quelques-unes de ces communes ayant plus de 100,000 habitants, d'autres en ont à peine 300. Il en résulte entre les diverses municipalités de la France les plus choquantes inégalités de développement moral et industriel : de grandes lumières et des richesses excessives, d'un côté; la pauvreté et l'ignorance profondes, de l'autre.

Une telle situation faite aux communes les rend incapables de toute action utile et bienfaisante dans le sein de la grande société. Pour ajouter à leur impuissance, on leur a ôté toute participation même à l'administration de leurs propres affaires. Les conseils municipaux ne peuvent se réunir qu'à des époques déterminées. — Toute autre réunion doit être convoquée par le préfet. — Les séances ne sont point publiques. — Les préfets ont le droit de dissoudre les conseils municipaux. — Le receveur municipal est le seul fonctionnaire de la commune que le conseil puisse nommer. — Les commissaires de police mêmes sont nommés par le ministère. — Les hôpitaux des communes ne sont point dans les attributions de la

(1) Moreau de Jonnès, *Statistique de l'agriculture*, 1848.



municipalité. — La plus faible dépense, la mesure la plus insignifiante doit être approuvée par le préfet et le ministre. C'est-à-dire qu'en réalité chaque département est administré par un fonctionnaire unique, le préfet, nommé par le pouvoir exécutif, et dépendant de chacun des ministres de l'intérieur qui se succèdent à Paris. — Ce beau régime d'arbitraire, de tyrannie et d'étouffement est ce qu'on appelle la Centralisation. La Centralisation a été vantée aveuglément par quelques publicistes en renom, qui l'ont étrangement confondue avec l'Unité. La Centralisation, cette centralisation paperassière, qui réside toute entière dans un machinisme grossier, dans une hiérarchie tyrannique, est l'antipode de l'Unité. L'Unité consiste dans une certaine égalité intellectuelle, morale et physique dont jouissent les différentes provinces qui composent le sol d'une nation. Or en France, où la Centralisation est arrivée aux derniers excès, il règne entre les diverses parties de la République les plus grandes inégalités dans le développement intellectuel, dans les ressources matérielles, non-seulement des communes, mais même des départements. La Centralisation a créé une unité factice qui a mis obstacle au développement de l'Unité véritable. La Centralisation est une unité monarchique incompatible avec l'Unité républicaine.

III. La Centralisation est une organisation monarchique.

Il suffit de parcourir rapidement l'histoire de notre régime administratif pour s'apercevoir que la Centralisation qui nous opprime est un dernier reste des mœurs et des principes monarchiques.

L'Assemblée nationale était, comme nous l'avons dit, entraînée, d'un côté, par la logique de ses principes, qui la conduisaient à la République, et retenue, de l'autre, par le respect de la Monarchie, qu'elle ne se sentait ni le désir ni l'audace de renverser. La loi sur l'organisation administrative de la France, décrétée le 22 décembre 1789, porte les signes visibles des influences contraires qui présidèrent à sa naissance. Ainsi la France fut divisée en *départements*, les départements en *districts*, les districts en *cantons* de quatre lieues carrées environ. On décida qu'il y aurait une *assemblée* par département et une assemblée par district chargées de l'administration générale du département. Ces divisions en départements, en districts et en cantons, n'avaient aucune racine dans le sol : elles ne créaient point de relations nouvelles, d'intérêts communs, de vie politique pour les portions du territoire qu'elles embrassaient; elles ne pouvaient guère servir, que de signes géographiques pour se reconnaître sur la carte de France; elles n'étaient bonnes qu'à faciliter les rouages de l'administration partie du centre, qui allait pomper la vie nationale de tous les points de la circonférence pour la concentrer à Paris.

Cependant l'Assemblée avait donné à cette organisation les bases les plus républicaines. Tous les administrateurs de département et de district devaient être nommés à l'élection. Chaque corps administratif se divisait en deux portions, dont l'une était chargée de la confection des règlements et l'autre de leur exécution. Ces dispositions étaient dictées par le véritable esprit démocratique.

Mais lorsqu'il s'agit de fixer l'attribution des pouvoirs dévolus à ces diverses assemblées électives, la prérogative royale vint détruire toute l'économie de ce système, fondé en apparence sur la souveraineté populaire. Ainsi on posa en principe la subordination complète de toutes les administrations : elles furent placées « dans » la classe des agents du pouvoir exécutif et des dépositaires de » l'autorité du roi pour administrer en son nom et sous ses ordres. » Le projet du Comité de constitution disait de plus : « Les administrations de district recevront les ordres du roi par le canal des » administrations départementales ou de leurs directoires, et elles » s'y conformeront. Elles obéiront aux arrêtés des administrations » départementales et aux décisions de leurs directoires; elles leur » adresseront des pétitions sur tous les objets de leur compétence » qui intéresseront chaque commune, et seront exactes à fournir les » instructions qui leur seront demandées. L'entière subordination » des assemblées de district à celles de département n'est pas moins » nécessaire à l'unité du régime exécutif que la subordination immédiate de ces dernières à l'autorité du roi. »

Ces dispositions étaient contraires à tous les principes. Comment comprendre que des magistrats élus par des citoyens exerçant la souveraineté devinssent les très-humbles agents d'un pouvoir qui alors n'était pas même électif? Il en résultait que les assemblées de département et de district étaient annulées aussitôt que formées. Machines obéissantes sous la main du roi ou de son ministre, elles devaient fonctionner sous l'impulsion venue de Paris, et recevoir en échange de vœux toujours inutiles des ordres toujours obéis.

L'Assemblée venait de créer un instrument de compression dont la puissance, accrue sans cesse par les pouvoirs qui se sont succédés depuis soixante ans, étouffe, énerve, ruine la France.

Après avoir démesurément agrandi les attributions du pouvoir central, il ne restait plus qu'à détruire la vie ou à l'empêcher de naître dans les diverses localités semées sur le territoire français : c'est ce qu'on ne manqua pas de faire.

Les législateurs de 1789 avaient distingué l'organisation administrative de l'organisation municipale. Le Comité de constitution, après avoir fait adopter sa division territoriale administrative en départements, districts et cantons, proposait une division municipale toute nouvelle, qui aurait anéanti les anciennes municipalités, comme la division administrative avait anéanti les provinces. Nous aurons occasion de revenir plus bas sur ce projet du Comité. Mais Target, un avocat, le même qui, plus tard, devait refuser l'honneur et le péril de défendre Louis XVI accusé, fit rejeter ces nouveautés, et maintenir l'ancien ordre de choses, où l'on avait autant de municipalités que de villes, bourgs, villages et communautés de campagne.

Ainsi, la vie municipale, la seule qui soit vraiment féconde pour les citoyens, la seule où ils puissent trouver des sources de développement moral et de prospérité matérielle, la vie municipale était fragmentée à l'infini. On n'aurait rien fait de plus, si on avait décrété que les provinces seraient éternellement barbares et ignorantes.

Des municipalités ainsi constituées étaient incapables de toute action propre; si on leur avait laissé la moindre liberté, on aurait eu le spectacle de la plus étrange anarchie, des conflits les plus violents et les plus insensés. Aussi fut-il décidé que les municipalités étaient des *touts simples et individuels*, et PAR CONSÉQUENT *toujours gouvernés*. Paroles que les légistes traduisent en disant que les communes sont mineures. En vertu de ce principe, les corps municipaux furent subordonnés entièrement aux administrations de département et de district pour toutes les fonctions déléguées aux municipalités; ils furent obligés d'obtenir l'approbation de ces mêmes administrations, quand il s'agissait de faire des acquisitions ou aliénations d'immeubles, de s'imposer extraordinairement pour dépenses locales, d'emprunter, de travaux à entreprendre, de l'emploi des ventes et recouvrements, des procès à intenter et, dans certains cas, à soutenir, etc.

Que restait-il à faire après cela aux conseils municipaux, quelle part de liberté leur était laissée, et qui aurait pu ambitionner ces fonctions serviles?

Résumons. Un pouvoir central, roi, président ou ministre, servi par des conseils de département, d'arrondissement et des corps municipaux qui ne sont, en dépit de leur origine élective, que ses agents; en dehors des *communes*, des divisions territoriales toutes factices; dans les *communes*, des agrégations d'hommes, sans force, sans vitalité : voilà ce que nous a légué la Constituante, dominée par le respect du droit monarchique, fausse manifestation de l'Unité.

Ce système s'est perpétué jusqu'à nos jours en s'aggravant, les préfets et sous-préfets nommés par le pouvoir central ont été substitués aux directoires exécutifs élus par les départements et les districts. Si l'Assemblée actuelle votait la nomination des maires par le président, elle rétablirait presque en entier le système administratif qui fraya le plus sûrement la route de l'Empire au premier Consul.

Une telle organisation peut-elle durer? Est-elle, je ne dis pas conforme aux plus simples éléments du droit républicain, mais seulement possible avec la République? Il n'est pas un homme éclairé et de bonne foi qui osât le soutenir. C'est le régime monarchique le plus dur, le plus oppressif; car c'est l'oppression légalisée, systématisée, toute puissante, irrésistible. Que nos pères aient cru, par cette discipline militaire, réaliser l'Unité nationale; qu'ils aient su se servir utilement de l'arme funeste de la Centralisation, c'est leur excuse; mais il ne nous est pas permis de les imiter, quand l'expérience nous a fait expier si chèrement déjà leurs préjugés et leurs erreurs.

IV. Qu'il faut commencer par opérer une nouvelle division de la France.

En 1789, Thouret, comme nous le disions plus haut, avait proposé, au nom du Comité de constitution, une division de la France qui aurait servi de base à l'organisation d'un système municipal nouveau. « Chaque département, disait-il, serait divisé en 9 dis» tricts sous le titre de *communes*, chacun de 36 lieues carrées ou » 6 lieues sur 6. Ces grandes communes seraient les véritables » unités ou éléments politiques de l'Empire français. Il y en aurait » en tout 720. »

Thouret avait compris toute l'importance de l'idée qu'il proposait à ses collègues; il leur disait : « Par là, vous augmenteriez les forces » de chaque municipalité en rassemblant à un seul point toutes celles » d'un même territoire que leur dispersion actuelle réduit à l'inertie. » Au lieu d'atténuer la vigueur nationale en divisant le peuple par » petites corporations dans lesquelles tout sentiment généreux est

» étouffé par celui de l'impuissance, créez plutôt de grandes agré-» gations de citoyens unis par des rapports habituels, confiants et » forts par cette union; agrandissez les sphères où se forment les » premiers attachements civiques, et que l'intérêt de communauté, » si voisin de l'intérêt individuel, si souple sous l'influence des » hommes à crédit, quand ses moyens sont faibles et son objet trop » borné, se rapproche davantage de l'esprit public en acquérant plus » de puissance et d'élévation. » ..... — « Combien de municipalités » dans les campagnes ne sont pas à la merci des seigneurs ou des » curés, ou de quelques notables! Combien, dans les petites villes, » ne sont pas dominées par le crédit des principaux citadins! N'at-» tendons rien de ces administrations, trop faibles pour se conserver » indépendantes: l'unique moyen d'émanciper l'autorité municipale » est de la distribuer en plus grandes masses et de rendre les corps » qui en seront dépositaires plus éclairés et plus puissants, en les » rendant moins multipliés. Alors ils pourraient devenir utiles sous » une infinité d'autres rapports publics, soit pour la police, soit pour » l'administration de l'impôt, soit pour l'inspection et l'emploi de la » garde nationale et de la milice intérieure, puisqu'ils offriraient en » chaque district d'une certaine étendue des centres de pouvoir uni-» que et de régime uniforme. »

Ces hautes considérations, si justes et si noblement exprimées, ne purent convertir la majorité de l'Assemblée, qui craignit, à une époque où l'esprit de province était encore tout-puissant, de créer par la formation de ces *communes* autant de petits États dans l'État.

Aujourd'hui que les souvenirs de la Féodalité ont complétement disparu, que les Bretons, les Picards et les Provençaux ne veulent plus d'autre nom que celui de Français, les préoccupations des législateurs de 1789 ne doivent plus nous empêcher de créer ces grands pouvoirs municipaux qui deviendront l'appui de la République, le fondement de la société future.

Nous n'hésitons pas à le dire, l'idée du comité de Constitution fut une idée de génie. Elle est vraie aujourd'hui comme elle l'était en 1789, et de son application sortira la régénération de la France. — Oui, il faut remanier la division territoriale de la République, il faut créer les 720 grandes communes que Thouret ne put obtenir d'une Assemblée encore monarchique, éprise d'un faux idéal d'ordre et d'unité.

Le nombre de 720 communes proposé par le comité de Constitution n'est point pour nous un chiffre sacré et immuable; mais il est aisé de vérifier que la nouvelle division de la France, telle que nous l'entendons, doit donner approximativement 720 communes républicaines.

En effet, la France ayant une population de 36,000,000 d'habitants environ, chacune des 720 communes contiendrait 50,000 habitants. Or une réunion de 50,000 âmes représente une somme d'activités, de besoins, de talents, etc..., qui suffisent à former une petite société où les sentiments peuvent s'annoblir, l'intelligence se développer, l'industrie prendre un essor considérable. Toute aggrégation de citoyens inférieure à ce nombre manquerait des conditions nécessaires pour assurer aux individus qui la composent, la satisfaction de leurs besoins et l'emploi de leurs facultés. Ainsi la transformation du canton actuel en commune, proposée par quelques écrivains socialistes, n'offrirait point les avantages que promet aux citoyens une grande association de 50,000 individus. — Il est inutile d'insister là-dessus: il suffit de citer l'exemple de nos villes; l'art, la science, l'industrie ne se développent que dans les cités les plus peuplées. Celles qui ne contiennent que 10 ou 12,000 habitants, végètent dans la routine et l'ignorance.

Dans cette division, il ne faudrait pas, comme le proposait Thouret, ne tenir compte que des dimensions du territoire et couper inflexiblement la France par carrés de 6 lieues de hauteur sur 6 lieues de largeur. Il faudrait tenir compte de ces deux éléments: le territoire et la population. Chaque commune devrait contenir de 40 à 50,000 habitants. Cependant comme la population est fort inégalement répartie sur le sol de notre pays, il y aurait lieu à des modifications dans le cas où, pour obtenir ce nombre d'habitants, il faudrait embrasser une étendue de terrain trop considérable et privée de voies de communication. Il est évident d'ailleurs que les villes dont la population dépasse le chiffre de 50,000 âmes formeraient des communes séparées.

La délimitation des 700 ou 750 grandes communes dont se composerait la France étant achevée, il reste à examiner comment s'administreraient ces diverses fractions de la République française, comment elles se relieraient entre elles et comment serait maintenue la grande Unité nationale. C'est ce que nous ferons dans un prochain article.

PAUL ROCHERY.

LA MONARCHIE EST-ELLE MORTE?

DIALOGUE.

[Écrit il y a dix-sept mois, avant l'élection du président actuel, ce Dialogue est resté inédit jusqu'à ce jour. Nous le publions. Le lecteur nous en saura gré: telle est du moins notre pensée intime. Si les détails de sa mise en scène ont perdu tout le vif de l'intérêt qu'ils avaient alors, il n'en est pas de même du fond. La question posée dans ce Dialogue est plus que jamais à l'ordre du jour. Que de profonds politiques s'imaginent la connaître qui ne la soupçonnent même pas! A plus forte raison, dirons-nous, des politiques de second ordre, si communs de nos jours.]

I.

MICHEL. — Hé! Maître-Jean, où donc allez-vous si vite?

MAITRE-JEAN. — Viens avec moi, Michel, et tu le sauras.

MICHEL. — Parbleu! rien ne m'en empêche. L'ouvrage va si bien par le temps qui court que, depuis que la moisson est faite, je me croise les bras comme un rentier. Pour peu que cela dure même, nous allons être obligés, chez nous, de nous serrer le ventre; car je vois, avec une terrible inquiétude, le pain diminuer sur la planche sans savoir comment le renouveler.

MAITRE-JEAN. — Tu n'es pas le seul, Michel, qui soit menacé par la misère.

MICHEL. — Je le sais bien, Maître-Jean, et une pareille certitude n'est pas de nature à me tranquilliser, puisque cet hiver je ne pourrai compter sur personne pour me secourir, pas plus qu'il ne me sera possible de venir en aide à ceux qui sont, comme moi, dans le besoin.

MAITRE-JEAN. — Mais il n'y a donc réellement pas d'ouvrage d'aucune espèce?

MICHEL. — Ah! oui, de l'ouvrage!... Je suis allé chez trois ou quatre propriétaires qui avaient accoutumé de me faire travailler dans cette saison, et tous m'ont répondu qu'ils ne le pouvaient pas cette année, par ce, disent-ils, que les impôts si lourds déjà menacent de s'accroître encore, que les denrées ne se vendent pas ou se vendent à trop bas prix, et qu'enfin ils n'ont ni argent ni crédit... Bref, à les en croire, ils sont bien plus à plaindre que nous autres malheureux! A coup sûr, du moins, ils se plaignent davantage.

MAITRE-JEAN. — Et c'est la République qu'ils accusent, n'est-ce pas? C'est la République qu'ils rendent responsable de la situation.

MICHEL. — Cela va sans dire, Maître-Jean. Cependant, dans quelques maisons, on m'a fait *espérer* un peu d'ouvrage après l'élection du Président.

MAITRE-JEAN. — Si tu votais bien sans doute?

MICHEL. — On n'y a pas mis de condition expresse, mais on m'a demandé quel était mon candidat. J'ai répondu que je n'en savais rien, ce qui était vrai, puisque je ne vous avais point encore vu. Et alors on m'a soufflé un nom. Devinez lequel.

MAITRE-JEAN. — Louis Bonaparte?

MICHEL. — Précisément! Il paraît qu'avec ce *nom*-là tout va marcher comme sur des roulettes: les impôts vont disparaître, la confiance revenir, et le crédit ressusciter. Mais je m'en méfie un peu de ce nom-là, depuis que je le vois patroné par les royalistes blancs et bleus.

MAITRE-JEAN. — Oui, mon pauvre Michel, tu as raison de dire ce *nom*-là, car c'est en effet ce *nom*-là que veulent nos campagnards ignorants, et pas du tout le personnage qui le porte; telle est la fascination que le nom de l'empereur exerce encore sur l'esprit du Peuple! Il oublie, ce Peuple, qu'un million de ses enfants a pourri sur les champs de bataille de cet empereur. Il oublie que l'impôt du sel, que les *droits réunis* sont l'œuvre de cet empereur. Il oublie tout: sa servitude d'alors, sa misère d'alors, ses larmes et ses deuils d'alors, pour ne se rappeler que les grandes batailles, les conquêtes lointaines, et la légende du conquérant! En vérité, si Napoléon revenait au monde, ce Peuple en ferait encore son roi.

MICHEL. — Oh! Maître-Jean, vous exagérez.

MAITRE-JEAN. — Vraiment, Michel, je n'en voudrais point répondre, puisque tu vois bien nos paysans se préparer à élire le citoyen Louis Bonaparte, son neveu, président de notre République. Crois-tu donc qu'il y a si loin d'un président à un roi? Assurément, ils franchiraient la distance, s'il s'agissait de l'oncle.

MICHEL. — Mais si un président est presque un roi, comme vous dites, Maître-Jean, pourquoi nos représentants ont-ils décidé que nous aurions un président?

MAITRE-JEAN. — Pourquoi! Parce que les uns ont, en effet, l'arrière-pensée d'une restauration monarchique, et que la présidence leur semble un acheminement vers cette restauration; parce que les autres, prenant pour modèle les États-Unis, où il y a un président, ont voulu un président comme aux États-Unis; parce que enfin presque tous, n'ayant pas suffisamment réfléchi sur la cause et le fondement de la Monarchie, se figurent avoir fondé la République, c'est-à-dire le règne de la Liberté, de la Fraternité, et de l'Egalité, en supprimant un homme qui avait nom: LE ROI, pour lui substituer un homme qui a nom: LE PRÉSIDENT!... C'est une dérision... Et nos hommes politiques sont vraiment dignes de pitié, ceux-là pour se repaître de l'espoir d'une restauration monarchique, et ceux-ci pour se faire l'illusion d'avoir fondé la République!... L'avenir n'appartient ni aux uns ni aux autres.

MICHEL. — Certes, Maître-Jean, nous n'avons pas à nous louer

beaucoup, nous autres prolétaires, de la Constitution qu'on vient de nous bâcler; mais quelque défectueuse qu'elle soit, nous finirons bien par y faire entrer les vrais principes de la démocratie, et par en faire sortir le président.

MAITRE-JEAN. — Et tu crois que, le président éliminé, tout sera dit? Tu crois que cela suffira pour déraciner la Monarchie, pour l'arracher de nos cœurs, pour l'expulser de nos relations sociales, pour l'anéantir à jamais?

MICHEL. — Je ne vous comprends pas bien, Maître-Jean.

MAITRE-JEAN. — C'est possible, Michel, car je te parle peut-être un langage singulier; mais tu vas me comprendre bientôt. Viens donc avec moi, et nous causerons en marchant.

II.

MAITRE-JEAN. — Qu'est-ce que la Monarchie, Michel? C'est, n'est-ce pas, un gouvernement où UN *seul* commande? Cette définition se tire du mot même de Monarchie, lequel signifie littéralement POUVOIR D'UN SEUL Tout État donc, où un seul homme commande et gouverne est une monarchie, sans qu'il soit besoin de distinguer le monarque qui gouverne « par des lois fixes et établies » de celui qui gouverne « sans lois et sans règles » autres que son bon plaisir (1). Car entre ces deux monarques, il n'y a d'autre différence qu'un peu plus ou un peu moins d'autorité pour celui-ci ou celui-là. Mais le principe d'où ils procèdent l'un et l'autre est le même dans les deux cas: c'est toujours le droit (droit monstrueux!) que possède un homme de commander à d'autres hommes et de s'en faire obéir. N'est-il pas vrai, Michel?

MICHEL. — Assurément, Maître-Jean Et c'est pour cela qu'après avoir détrôné Louis XVI, qui était un monarque du bon plaisir, nous avons encore chassé et Charles X, qui était un monarque constitutionnel pur, et Louis-Philippe, qui était un monarque constitutionnel amendé, pour fonder à leur place la République, qui est le gouvernement de tous, par tous, et pour tous.

MAITRE-JEAN. — C'est donc pour substituer le droit de chacun et de tous à l'usurpation d'UN seul que nous avons accompli ces révolutions successives.

MICHEL. — Sans doute, Maître-Jean.

MAITRE-JEAN. — Et si nous avons fait ces révolutions, c'est donc que nous avons reconnu l'erreur de la Monarchie, la fausseté du principe qui donne un homme pour chef et pour maître à des millions d'hommes nés libres, égaux et frères?

MICHEL. — Assurément.

MAITRE-JEAN. — Et si à la Monarchie nous voulons substituer la République, c'est donc que la République ne doit plus offrir le spectacle de millions d'hommes nés libres, égaux, et frères, soumis à un autre homme se disant leur chef et leur maître?

MICHEL — Rien n'est plus certain, Maître-Jean.

MAITRE-JEAN. — Mais voici une difficulté qui rend l'organisation de la République moins aisée qu'on ne pense. La Monarchie, ai-je dit, est le gouvernement où un seul commande. Elle a pour cause et fondement ce principe qu'un homme peut avoir le *droit*, en vertu de circonstances le plus souvent indépendantes de sa volonté, de se faire obéir par d'autres hommes. Or ce principe n'est pas seulement cause et fondement de la Monarchie, il est encore la base de notre ordre social tout entier; en sorte qu'il serait difficile de dire si la société est moulée sur le modèle de la Monarchie, ou si celle-ci est l'expression vivante de la société. Cependant nous avons renversé le gouvernement monarchique comme mauvais, faux, erroné, contraire à la dignité humaine, laquelle se refuse à reconnaître à un homme le droit de commander à son semblable! Cependant nous avons proclamé tous les hommes libres, égaux, et frères, et reconnu à tous, riches ou pauvres, savants ou illettrés, le même droit de citoyen; déclarant ainsi que nul ne peut, sans tyrannie, imposer sa propre loi à son frère, mais que chacun, libre, ne relève que de sa conscience et de sa volonté. Eh bien, cette proclamation du droit égal de chaque homme et de tous les hommes, après le renversement de la Monarchie qui en était la négation, n'est-ce qu'un fait purement politique? Et, de cette vérité incontestable et évidente que la société civile est établie, organisée d'après le principe monarchique, ne résulte-t il pas cette conséquence plus radicale, savoir, qu'en brisant la Monarchie nous avons entendu lui substituer un principe nouveau d'organisation à la fois politique et sociale? Ou bien ce qui est faux et mauvais là, serait-il bon et vrai ici?

MICHEL. — Ce qui est faux et mauvais dans le monde politique ne saurait, ce me semble, Maître-Jean, être ni vrai ni bon dans le monde civil. Quant à moi, il m'a toujours paru que la révolution de Février devait apporter pour le moins autant de changement dans les relations sociales des citoyens que dans leurs relations politiques. Mais comme il y a beaucoup de gens qui n'entendent pas de cette oreille, vous voulez leur montrer qu'il n'y a pas de République possible sans réformes sociales. Ils vous répondront alors qu'ils ne veulent ni de l'une ni des autres.

MAITRE-JEAN. — Ce n'est point à ceux-là que j'en veux, Michel, mais à ces *fins* politiques qui se figurent avoir détruit la Monarchie en brisant un trône, à ces hommes *perspicaces* qui ne voient la Monarchie que sous un dais, avec une liste civile et des ministres, et qui ne s'aperçoivent pas qu'ils sont eux-mêmes autant de petits monarques, autant de petits despotes!... Ces *fins* politiques s'imaginent qu'on peut impunément décapiter une société, et qu'il suffit pour la faire revivre de lui donner une nouvelle tête, sans s'inquiéter si celle-ci pourra bien aller sur les épaules du corps social!...

MICHEL. — Enfin vous voulez dire, Maître-Jean que la Monarchie étant l'expression politique de la société actuelle, dont l'organisation est basée sur la même hiérarchie, la République ne répond pas à cette société telle qu'elle est; mais à des aspirations nouvelles, à une nouvelle idée d'organisation?

MAITRE-JEAN. — Oui, Michel, c'est là ce que je veux dire; car, je le répète, notre société tout entière est établie sur la hiérarchie monarchique. Jette les yeux autour de toi, Michel, et sur quelque degré de l'échelle sociale que s'arrêtent tes regards, partout tu trouveras le UN superbe, le UN arrogant, le UN despote, et au-dessous de cet UN superbe, arrogant et despote, d'humbles serviteurs, d'humbles sujets, d'humbles esclaves! Ah! je ne cherche point à t'amuser de sophismes vains et de stériles paradoxes; non: mais je dis dans l'amertume de mon cœur: La Monarchie est encore partout debout.

MICHEL. — En vérité, Maître-Jean, je commence à croire que vous dites vrai.

MAITRE-JEAN. — Jette, te dis-je, les yeux autour de toi: les faits ne manqueront point pour prouver ce que j'avance. Parlerai-je de la domesticité, qui est une véritable servitude, dégradante à la fois pour celui qui commande et pour celui qui obéit, mais où la hiérarchie monarchique est trop évidente? Prenons pour exemple nos pauvres agriculteurs. Qu'est-ce qu'un métayer vis-à-vis de son maître, sinon un sujet vis-à-vis de son monarque? Le *Maître*, car c'est le nom qu'on donne au propriétaire, dispose à son gré de la volonté et des bras de ses métayers; l'intelligence de ceux-ci comme leur force musculaire lui appartient; il peut, s'il lui plaît et quand il lui plaît, les renvoyer de ses terres, sans qu'on le puisse contraindre à donner une autre raison que celle-ci: C'est mon bon plaisir! Lorsqu'il dit: *Je veux*, le pauvre paysan ne doit savoir répondre que: *J'obéis.* Aussi qu'avons-nous vu? La République a voulu faire de nos paysans des citoyens; elle n'y réussit qu'avec peine, parce qu'ils appartiennent encore à la Monarchie. Nos paysans n'ont guère fait jusqu'ici que décupler par leurs votes le vote du seul citoyen véritable parce que seul il est libre, le vote du *maître*, du *monarque.*

MICHEL. — En effet, qui dit maître peut bien dire monarque.

MAITRE JEAN. — Et si de nos campagnes nous portons les regards sur les villes, que verrons-nous dans les ateliers, de quelque nature qu'ils soient? Toujours UN homme qui *commande* à d'autres hommes, toujours un monarque et des sujets. Qu'est-ce qu'un patron, en réalité, sinon un monarque? Les ouvriers qu'il emploie ne lui appartiennent-ils pas par le salaire? Ne peut-il pas leur retirer l'ouvrage s'il lui plaît et quand il lui plaît, sans qu'on puisse exiger de lui d'autre raison que celle-ci: C'est mon bon plaisir? Or si ce n'est pas là la hiérarchie monarchique, qu'est-ce donc? Cela est sensible surtout dans les grandes manufactures, où souvent un seul commis, représentant du patron, vice-roi du monarque fainéant, tient sous son sceptre des centaines d'ouvriers, hommes, femmes, enfants, dont le travail, c'est-à-dire l'existence, est dans sa main capricieuse et toute-puissante. Ces hommes ainsi dépendants d'un autre homme sont-ils libres comme des citoyens? Je ne demande pas s'ils sont les égaux et les frères de leur *maître*, ce serait trop dérisoire de le soutenir; mais sont-ils libres? En vérité, si quelques-uns échappent à l'influence du patron à cause de leur plus grand nombre dans un moindre espace, et parce qu'aussi la lumière est plus répandue dans les villes, combien encore ne servent qu'à multiplier la valeur de ce patron comme citoyen, de même que des zéros à côté d'un chiffre ne servent qu'à multiplier la valeur de ce chiffre!..

MICHEL. — Ce que vous me dites là, Maître-Jean, me donne à réfléchir... Je me suis plus d'une fois demandé comment et pourquoi il y a tant de gens, parmi les riches surtout, qui repoussent la République comme une chose non pas seulement mauvaise, mais impossible, et qui regardent, au contraire, la Royauté comme de droit naturel, pour ainsi dire, et comme l'expression véritable de la société et de la nature humaines. Je m'explique à présent ce que je ne pouvais pas comprendre alors. Je connais, en effet, plusieurs royalistes estimables, dont la répulsion pour la République me paraissait une inconséquence avec leur conduite et leur manière d'être, parce que je ne pouvais attribuer cette répulsion ni à l'ignorance, ni à des préjugés aristocratiques qu'ils n'ont pas. Maintenant je vois bien comment la République peut leur sembler le bouleversement de toutes choses et l'antipode de la vérité. Car si l'ordre social actuel est vrai, la Monarchie, qui en est le type, est également vraie, et le fait seul de renverser la Monarchie est un attentat contre cet ordre social, un crime de lèse-vérité.

MAITRE-JEAN. — Cela est certain, Michel; et les hommes qui croient sincèrement à la Monarchie ont une foi erronée sans doute, mais dont le fondement ne sera détruit que par un PRINCIPE NOUVEAU D'ORGANISATION SOCIALE. Tant que ce principe ne sera pas découvert et mis en pratique, la Monarchie aura des partisans, et des partisans, jusqu'à un certain point, fondés en raison. Car il est bien clair, pour qui sait tirer la conséquence d'un principe, que si vous voulez conserver la hiérarchie monarchique dans les relations sociales des hommes, c'est folie de la supprimer dans la politique, parce qu'en ce faisant, vous sollicitez les citoyens à la supprimer également partout où leur instinct et leur raison la leur montrent. Aussi ne faut-il pas s'étonner que les royalistes sincères et convaincus regardent la République comme l'outre aux tempêtes, puisqu'elle est en

(1) Montesquieu, *Esprit des Lois*, liv. II, chap. 1.

contradiction avec le principe hiérarchique de notre société. C'est également par cette raison intime et en quelque sorte instinctive que nos représentants semi royalistes ont décrété une Constitution où cette même hiérarchie monarchique se trouve conservée. Mais leur œuvre, comme toutes celles où la logique fait défaut, manque son but : ils n'ont de la sorte ni créé la République, ni conservé la Monarchie, mais façonné une chose sans nom et sans avenir, intermédiaire et provisoire.

MICHEL. — La conclusion de ceci, Maître-Jean, c'est que nous n'avons pas la vraie République. Je le savais déjà ; mais ce que vous m'apprenez, c'est le pourquoi nous n'avons pas la vraie République. La République n'est pas seulement une forme particulière de gouvernement, c'est encore un ordre social différent de l'ordre social monarchique ; et, comme sous la Monarchie, qui est le gouvernement où UN *seul commande*, l'ordre social reflète le type monarchique, de même il faut, pour que la République se réalise, que l'ordre social reflète le type républicain, et se fonde sur le dogme de la Liberté, de la Fraternité, et de l'Egalité. N'est-ce pas là, Maître-Jean, ce que vous venez de dire?

MAITRE-JEAN. — C'est, en effet, le fond de ma pensée ; mais j'ai dit plus, j'ai ajouté qu'il fallait un *principe nouveau d'Organisation*. Car comment établir l'ordre social sur le dogme républicain *Liberté-Fraternité-Egalité* sans ce principe? Il ne suffit pas assurément de proférer ces trois mots pour les faire passer ds la spéculation dans la pratique. Il y a longtemps alors que nous aurions atteint le but de nos désirs; car il n'est pas de paroles qui soient depuis Février sorties avec tant d'emphase de plus de bouches sincères ou menteuses. Il faut donc un principe d'Organisation qui établisse véritablement la hiérarchie républicaine sur le dogme saint de la Liberté, de la Fraternité, et de l'Egalité, et qui soit enfin la négation du principe d'Organisation monarchique, lequel, comme nous l'avons vu, n'est que le commandement, le despotisme. Ce principe peut seul tuer la Monarchie, en montrant aux hommes qui n'ont jamais connu d'autre hiérarchie que celle-là, qu'ils peuvent s'organiser sans s'opprimer, que le droit de tous peut se concilier avec le droit de chacun, sans blesser la liberté de personne.

MICHEL. — Je reconnais avec vous, Maître-Jean, la nécessité de ce principe d'Organisation. Mais qui nous le donnera !

MAITRE-JEAN. — L'étude sérieuse, approfondie, de la nature humaine. Ce sont des hommes qu'il s'agit d'organiser : donc c'est dans l'homme qu'il faut chercher la loi de cette Organisation. Nos politiques de l'Assemblée Nationale et autres n'ont pas l'air de s'en douter ; ils pensent construire, avec leurs vices et leurs passions, l'édifice de la société républicaine, et ne sont pas très éloignés de se rire des sages qui leur parlent de l'homme, qui les sollicitent à étudier la nature de l'homme, afin de donner à l'homme des lois équitables et vraies. « Ce sont des philosophes, disent-ils, par conséquent des rêveurs ; vivent les *hommes pratiques* ! » Hélas! qu'un peu de philosophie ne nuirait point à ces prétendus hommes pratiques !

MICHEL. — Maître-Jean, vous avez sans doute cherché ce principe d'Organisation...

MAITRE-JEAN. — J'y songe souvent, Michel, et c'est une question difficile ; mais si un homme doit toujours craindre de s'égarer dans la recherche de ce principe, sois assuré néanmoins que l'Humanité le trouvera... En attendant, ne nous hâtons pas trop de dire : *La Monarchie est morte* ; car, je te l'ai fait voir, elle est partout encore, en haut, en bas, et au milieu de l'échelle sociale, dans les campagnes et dans les villes, dans les palais et dans l'atelier.

ULYSSE CHARPENTIER.

1er novembre 1848.

NOTES HISTORIQUES

SUR L'ASSOCIATION DE BOUSSAC

I.

Nécrologie (1).

YVERNAUD.

Le matin d'un des premiers jours de mars 1848, au moment où, réunis dans l'atelier, à Boussac, nous étions occupés à plier et à mettre sous bande le numéro de l'*Eclaireur* qui annonçait à nos lecteurs la proclamation de la République, un voyageur entra dans l'imprimerie. Connu de Desages et de Charpentier, ce visiteur eut bientôt entamé avec eux la conversation. Il venait de Guérêt et apportait des nouvelles. Pendant leur entretien, je me mis à le considérer. C'était un homme d'une grande taille, mais un peu maigre. Il avait la barbe et les cheveux d'un blond ardent, tirant sur le roux, son teint était animé, sa peau blanche et transparente, ses traits peu réguliers; et cependant il y avait tant de douceur et de bienveillance dans l'expression de sa physionomie, ses manières étaient si affectueuses, qu'on ne tardait pas à lui trouver une certaine beauté. Ses yeux, bleus exprimaient bien le calme religieux qui respirait dans tout son être. Il portait à la main un bâton de houx et était vêtu d'une blouse de voyage. Ce costume, son accent convaincu, son attitude noble et réfléchie, un je ne sais quoi de pur et de vivifiant qu'on sentait en lui, me firent penser aux apôtres, frères et disciples du Christ. Cet homme, un des plus justes et des plus vertueux que j'aie connus, c'était celui dont je vais parler ici, c'était YVERNAUD.

(1) Voir les livraisons de février et de mars.

Quand on connaîtra mieux le sens profond et général du Socialisme, on comprendra vraiment l'histoire de la société présente et du travail souterrain qui s'opère dans son sein. Alors on saura comment se sont formés ces partis, ces écoles dont la lutte continuelle déchire de nos jours l'Humanité ; alors on reconnaîtra la vérité de ce que notre ami Pierre Leroux écrivait récemment sur la cause de ces partis, sur le sens de chacune de ces écoles ; on verra clairement aussi ce qu'il y a de faux et ce qu'il y a de vrai dans les uns et dans les autres, et comment une véritable science de la vie peut faire sortir l'ordre et l'unité du milieu de cette mêlée terrible et universelle.

La Révolution française n'aurait pu détruire la vieille hiérarchie catholique et féodale qu'à la condition de fonder tout un monde nouveau sur une notion plus élevée de la nature de l'homme. Elle pressentit bien cette notion, puisqu'elle donna pour base au nouveau droit qu'elle venait instaurer dans le monde la Liberté, l'Égalité et la Fraternité ; mais elle ne sut pas ramener ces trois termes à une unité véritable ; encore moins put-elle organiser la société à l'aide de cette formule incomprise; et la vieille hiérarchie catholique et féodale se releva pour un temps sous des noms à peine différents de ceux qu'elle avait eus dans le passé. Quant à la formule nouvelle, elle fut effacée des constitutions et des chartes; mais elle continua de vivre dans la pensée et dans le cœur des hommes Seulement le plus grand nombre, méconnaissant la valeur de cette formule indivisible, exagéra l'importance de chacun de ses termes pris à part, et se divisa sur ces mêmes termes. Il y eut des sectateurs de la Liberté absolue, des fanatiques de l'Egalité absolue, des adorateurs de la Fraternité absolue. Les premiers s'appelèrent tour à tour, et suivant les époques, Girondins, Idéologues, Libéraux, ou de vingt autres noms semblables; les seconds se nommèrent Montagnards, Républicains, Babouvistes, etc.; les derniers, perdus dans une foule de nuances diverses, eurent pour noms principaux ceux de Théo-Philantropes, de Doctrinaires, et enfin, quand le Peuple s'y fut rangé, celui de Communistes.

Chacun de ces trois grands partis était dépositaire d'une vérité indispensable aux deux autres. Il devait donc s'établir entre eux tous des rapports continuels; c'est en effet ce qui eut lieu. Mais comme aucun des trois ne sentait la nécessité d'une formule unique, comme d'ailleurs personne alors n'était assez éclairé pour donner cette formule suprême, qui eût pu seule désarmer les partis, il s'ensuivit que les rapports nécessaires de ces mêmes partis furent des rapports douloureux et sanglants. La lutte horrible commencée en 93 entre la Gironde et la Montagne, continua sous d'autres formes, mais avec le même acharnement, dans les époques en apparence plus calmes qui suivirent la grande crise révolutionnaire. Cette lutte dure encore aujourd'hui, et elle déchirera le monde tant que la vérité souveraine qui proclame l'indivisibilité des facultés de l'homme n'aura pas éclairé toutes les consciences.

Dans chacun de ces partis, un penchant élevé, un noble désir de l'âme humaine était représenté; aussi y eut-il dans tous des hommes remarquables par le cœur et par la pensée Mais les plus généreux, les plus dévoués, les plus grands, sinon par leurs lumières, du moins par leur héroïsme et leur abnégation, ce furent les partisans de l'Egalité. Et cela se conçoit aisément, c'est l'école qui répond au besoin principal de ce temps, c'est l'aspect qui s'oppose le plus énergiquement à l'égoïsme, c'est enfin ce grand parti des vaincus et des martyrs, qui finit toujours par l'emporter, et dont la puissance réside moins encore dans la valeur réelle de l'idée qu'il représente, que dans les actes sublimes inspirés par cette idée à ses serviteurs.

Nous ne savons aujourd'hui, et peut-être ne saura-t-on jamais bien, tous les noms de ceux qui servirent tour à tour sous cette bannière sainte de l'Egalité. A peine quelques-uns obtinrent la célébrité que donne la persécution. Parmi ceux-là les noms de Godefroy et de Barbès nous sont restés. Mais combien de serviteurs généreux; d'humbles apôtres de l'Egalité restent dans l'oubli! Notre ami Yvernaud eut un rang dans ce bataillon sacré. Il y servit pendant de longues années, et l'on peut dire même qu'il y resta jusqu'à l'époque de sa mort, bien que ses aspirations religieuses et ses études lui eussent fait entrevoir depuis longtemps une idée plus compréhensive. Je veux dire ici quel lien attachait notre ami à ce parti et sur quels points il s'en distinguait.

Yvernaud était né au fond de la Creuse, à Dun-le-Palleteau, vers 1812. Il était d'une famille de petits propriétaires assez aisée pour pouvoir lui donner cette sorte d'éducation qui prépare un jeune homme aux professions dites libérales. Mais notre ami avait apporté en naissant une raison trop solide et des sentiments trop droits pour qu'une telle éducation pût en rien fausser sa nature. Vivant au sein de la Marche, profondément impressionné par le caractère paisible mais sauvage de ce pays, frappé surtout de la misère des paysans, de la condition servile du métayer, révolté au spectacle des



vices hideux de la société bourgeoise, Yvernaud se sentit de bonne heure pressé par l'esprit révolutionnaire. S'il eût vécu dans un temps moins agité, il eût été artiste. La poésie, la peinture, la musique (la musique surtout), l'impressionnaient vivement. Il montrait pour tous ces arts un goût très pur et très délicat; mais il avait le pressentiment d'une création d'un ordre plus général et plus sublime, qu'il appelait la Révolution. Voilà pourquoi, dès l'âge de vingt ans, il était de cœur engagé dans ce parti de l'Egalité dont j'ai parlé; voilà pourquoi à vingt-trois ans, en 1835, séjournant à Paris où il était venu achever ses études, il servait de fait ce parti dans les sociétés sécrètes; voilà pourquoi enfin nous avons toujours trouvé en lui le double caractère du propagateur d'idées et de l'homme d'action.

Ce serait ici le lieu de parler des sociétés secrètes et notamment de la *Société des Familles*, à laquelle appartint Yvernaud. Mais je ne dois pas perdre de vue l'idée de l'Association, car c'est principalement de cette idée qu'il s'agit dans ce travail. Or, il faut le dire, le parti de l'Egalité, bien qu'en réalité il aspirât vaguement à une transformation générale de la société, qu'il voulait opérer par le gouvernement, ne fit pas beaucoup avancer l'idée même de l'Association, pour le service de laquelle il fit pourtant de si généreux sacrifices. Préoccupé presque exclusivement de politique, ce parti était trop avant dans la lutte active pour pouvoir s'élever à la science. Vainement ses défenseurs essayèrent de formuler quelques idées dans la solitude des prisons ou sur la terre d'exil; leurs *Formules* (1), où l'esprit du Dix-Huitième Siècle est aux prises avec le sentiment nouveau de la justice et du progrès, n'offrent qu'un incessant compromis, un assemblage incohérent des opinions les plus contradictoires. Quant aux solutions principales, qu'on trouve dans ces *Formules*, et qui caractérisent cette école de l'Egalité, à part la Perfectibilité, qui y est affirmée sans la moindre démonstration, aucune en ce qui touche à l'organisation de l'Etat n'est en avant de Rousseau; aucune ne dépasse Babœuf pour ce qui tient à l'économie sociale. Et en effet ce parti ne pouvait aller plus loin dans sa route isolée. Aussi, faute de principes communs, ne tarda-t-on pas à se diviser. Le gros du parti resta seulement républicain, et continua avec énergie, contre ses anciens alliés les Libéraux devenus les censitaires de Louis-Philippe, la guerre commencée autrefois de concert avec eux contre les Royalistes: ce fut le parti du *National*. Le reste se remit à l'étude, et forma cette école peu nombreuse des disciples de Buonarotti, ralliée quelque temps autour de Charles Teste, et dont on retrouve à Lyon quelques débris autour de Félix Blanc; mais dont le corps principal est passé à l'école de la Fraternité sous le nom de Communistes. Cependant, en avant du *National*, l'école de l'Egalité eut des adeptes éminents. La *Revue du Progrès* nous montra Godefroy Cavaignac aussi bon écrivain qu'on le savait soldat courageux, et Louis Blanc commença ses travaux de critique sur le système de la concurrence, en exposant l'idée d'une organisation du travail par l'Etat, idée qui était justement la conséquence et l'application des principes adoptés dans les prisons et dans les sociétés secrètes par tous les hommes avancés du parti. Plus tard le journal la *Réforme* devait servir la démocratie dans une direction analogue.

A travers ce développement des idées, ce mouvement des partis, Yvernaud voyait grandir de plus en plus le problème révolutionnaire. Il comprenait mieux chaque jour l'impuissance des hommes et des écoles en lutte à ce moment. Mais bien loin de désespérer de la cause du Peuple, il en appelait à une science, à une religion nouvelle pour continuer et couronner l'œuvre de la Révolution. C'est alors que, tout en s'occupant de la propagande des idées acquises de la Démocratie, il se mit à étudier les écrits des réformateurs modernes. La philosophie, l'histoire, les sciences naturelles l'occupèrent sérieusement. Vers la fin de 1836, il quitta Paris, fit plusieurs voyages dans l'intérieur de la France, et il était depuis longtemps de retour à Dun quand éclata l'insurrection du 12 mai 1839. A partir de ce moment jusqu'à la Révolution de 1848, aucun fait extérieur ne vint troubler la solitude de notre ami. Mais s'il nous eût laissé un journal de sa vie intime, quelle activité nous trouverions au fond de ses méditations solitaires!

On sait comment s'annonça la chute de Louis-Philippe. Des banquets avaient lieu dans les départements. Leur caractère général était pacifique. Dans presque tous on se bornait à demander la Réforme électorale. Dans quelques-uns seulement on parla des misères du Prolétariat et de la nécessité d'y porter remède. Mais à Limoges, le banquet démocratique eut une signification bien autrement prononcée. Ce n'étaient pas, là, de vagues aspirations à la Réforme électorale, un appel philanthropique en faveur des classes pauvres, c'était le Socialisme religieux qui donnait sa première fête. Il ne s'agissait plus dans ce banquet ni de Liberté seulement, ni d'Egalité seulement; on n'y voyait ni Libéraux, ni Montagnards; les hommes qui s'y réunissaient, bien que sortis d'écoles diverses, y acclamaient des principes communs. La formule indivisible Liberté-Fraternité-Egalité, qui devait bientôt être inscrite sur tous les monuments, fut saluée avec transport dans ce banquet. L'ex saint-simonien Bac, les frères Dussoubs et Yvernaud, anciens affiliés des sociétés secrètes, donnèrent à cette fête un grand caractère religieux et révolutionnaire. Bac eut des accents sublimes, quand il associa ainsi le spectacle de la nature à l'élan de foi qu'il communiquait à la foule et que la foule lui rendait: « Avons-nous douté, quand nous nous » sommes assis à cette fête, au milieu des hasards de l'hiver et sous » ces nuages menaçants? Est-ce que nous ne savions pas qu'au-delà » de ces sombres vapeurs, brille l'astre immortel dont les rayons » ne sont que voilés? Est-ce que nous ne savions pas que là-haut » il y a des champs d'azur et de lumière, dont nos yeux sont des- » tinés à contempler la splendeur? Que nous importe cette nature » désolée qui nous entoure, ces arbres dépouillés, ces champs sans » moisson? Qui de nous ignore que tout se couvrira d'une végé- » tation nouvelle, que la vie reviendra s'épanouir et fleurir dans la » nudité de ces campagnes, où fermente secrètement l'éternelle » fécondité de la nature? »

Yvernaud porta un toast à la Solution pacifique du problème du Prolétariat, voici comment il termina: « Quand on parle de la so- » lution de ce problème, qu'on se le persuade bien, il ne s'agit pas » seulement d'une solution dans l'organisation du milieu social; » il s'agit encore, et bien plus, d'une solution DANS LE SANCTUAIRE » DE LA CONSCIENCE. Commençons donc par chasser de notre cœur » ces distinctions de riches et de pauvres. Commençons par nous » aimer les uns les autres sans distinction de classes. Persuadons- » nous que nous sommes tous les enfants de l'Humanité, fille de » Dieu; et nous aurons fait le premier pas et le plus grand dans la » solution du problème du Prolétariat!... »

Enfin le Peuple, accouru en foule au banquet, demanda pour terminer la fête le chant de la *Marseillaise*, et déjà commençait ce chant de guerre et de liberté; mais Dussoubs-Gaston monte à la tribune: « Non! non! amis, s'écrie-t-il, plus de guerres; tout homme est » perfectible, tout homme est l'Humanité, il n'y a plus de *sang* » *impur!...* » Le chant cesse, le Peuple applaudit: la pensée socialiste venait de recevoir son baptême.

Un mois après, la République était proclamée.

J'ai dit plus haut comment Yvernaud vint à Boussac la première fois. Pierre, Desages et Charpentier, qui l'avaient connu à Limoges, dans le voyage qu'ils y avaient fait l'année précédente, l'engagèrent à se charger de la sous-préfecture de Boussac. Il le fit en effet, et revint bientôt s'installer dans le vieux château où nous avions vu déjà se succéder tant de sous-préfets. C'était une place peu importante. Boussac est la plus pauvre sous-préfecture de France. On sait d'ailleurs que la sous-préfecture est un rouage presque nul sous une monarchie, et au moins superflu dans une république. Cependant Yvernaud trouva le moyen d'être utile dans cet emploi, et il le remplit si bien que tous ses administrés s'en souviennent et le regrettent. Il s'efforça d'appliquer dans cette modeste fonction l'idée que, selon lui, le gouvernement républicain devait réaliser dans toutes. Il concevait en effet ce gouvernement comme une force nouvelle se plaçant entre le Riche et le Pauvre, entre le Capitaliste et le Prolétaire, entre le monde ancien et le monde nouveau, pour donner à chacun les garanties auxquelles il a droit. Il se disait: « La situation actuelle de la société tient à l'état des consciences; c'est au gouvernement qu'il appartient de mettre à la portée de chacun une condition en rapport avec le degré plus ou moins avancé de ses convictions. A ceux qui croient encore à l'inégalité, laissons l'ancien *ordre* de choses économique, féodal et superstitieux; mais pour ceux qui veulent l'égalité, parce qu'une nouvelle lumière les éclaire, créons un ordre nouveau, une organisation véritable. Il y aura ainsi deux sociétés différentes, dont les relations nécessaires auront lieu au moyen de l'Etat, être supérieur à toutes deux, et garant impassible de la tranquillité commune. » Telle était l'idée qu'il se faisait de l'action légitime du gouvernement républicain. Dans les proclamations qu'il adressait à ses administrés, de même que dans les conseils qu'il présidait, cette idée fut constamment sa règle de conduite.

Il trouva aussi dans son emploi l'occasion d'étudier de près les questions d'administration, si intimement liées à l'économie sociale. Il pensait, avec beaucoup de socialistes, que la Commune est le berceau de l'organisation républicaine. Préoccupé surtout des besoins du moment, il s'était mis à chercher les ressources nécessaires pour cette organisation. Les biens communaux lui parurent un fonds suffisant pour cela. Il avait calculé que, dans le cas où l'on trouverait des acquéreurs pour ces mille parcelles de terre répandues dans le seul département de la Creuse sous le nom de communaux, on en tirerait une somme de douze à quinze millions. Cette somme aurait pu s'accroître encore de tout ce que les tribunaux devaient faire rendre aux accapareurs d'anciens biens communaux indignement volés aux Communes. Selon Yvernaud, en supposant qu'on ne trouvât pas d'acquéreurs pour toutes ces terres communes, on pouvait toujours en vendre une grande partie, et acheter au centre du département de bonnes terres, où des Colonies agricoles, des Communes modèles seraient venues s'établir. Il voyait là un germe précieux pour l'avenir. Mais il n'eut pas beaucoup de temps pour travailler à réaliser ses projets. La réaction royaliste grandissante l'atteignit bientôt dans sa fonction. Il quitta Boussac avec regret, non qu'il se plût dans un emploi dont il reconnaissait l'inutilité, mais parce qu'il s'était attaché à nous tous et surtout à Jules Leroux. Nous nous séparâmes avec plus d'émotion que n'en devait

(1) Il existe un recueil manuscrit de Formules rédigées en conférences à Sainte-Pélagie par les détenus du procès d'avril 1834. Napoléon Lebon, Marc Dufraisse, Berrier-Fontaine, Noël Parfait, Vignerte avaient principalement contribué à la rédaction de ces Formules, qui présentent ainsi un véritable état de l'opinion républicaine à cette époque.

causer un tel départ, puisque notre ami, pour retourner à Dun près de sa mère, ne devait même pas sortir du département. Je ne l'ai pas revu depuis cette nuit-là. Au commencement de 1849, pendant qu'au milieu d'un banquet, nous fêtions, à Huriel, avec plus de douze cents paysans, l'anniversaire de la naissance de la République, Yvernaud mourait dans sa retraite. Voici le récit de sa mort tel qu'un de ses amis nous l'adressa :

« Saint-Sulpice-le-Dunois, le 13 mars 1849.

« Notre excellent ami Yvernaud est mort le 25 février dernier, vers trois ou » quatre heures du soir. Il est mort comme il a vécu, et s'est endormi douce- » ment, sans agonie. C'est chez moi qu'il est tombé malade Je ne pus le » garder; il voulut absolument partir le lendemain : on vint le chercher en » voiture. Chaque jour je faisais le trajet de Saint-Sulpice à Dun, et je puis » assurer que je n'ai jamais vu de malade doux et calme comme lui. J'ai été » le dernier confident de ses derniers désirs, de ses dernières pensées, de ses » derniers sentiments. Il ne verra pas se réaliser ce qui fut l'unique et sainte » pensée de son âme : la régénération sociale. La France a perdu une âme » d'élite. On s'est complu, on s'est appliqué, pendant sa maladie, et surtout » à sa mort, à réparer les torts qu'on avait contractés envers lui : on lui a rendu » justice. Il n'est personne qui n'ait voulu le voir, même ses plus chauds en- » nemis politiques. Les jeunes gens se sont réservé la gloire de le porter à » sa dernière demeure. Toutes les nuances sociales et politiques étaient là » pour témoigner de leurs sympathies, de leurs respects pour celui qui était » toute justice, tout dévouement, tout amour. »

En confiant à la presse ce simple récit et ce jugement d'un prêtre sur la vie et les derniers moments d'Yvernaud, Jules ajouta :

« Or ce drame se passait au fond de la Creuse, à Dun-le-Palleteau. Un lit de souffrance et de mort, une tombe dans un obscur cimetière, voilà toute la mise en scène.

» Qu'était-ce donc qu'Yvernaud? Qu'avait-il fait? Que pouvait-il faire? que tous les habitants de Dun, sa patrie, aient ainsi voulu le voir dans sa maladie, même ses plus *ardents ennemis politiques*, et que les jeunes gens se soient réservé la gloire de le porter en terre.

» Ce qu'il était? Il était un homme de Foi, d'Espérance et de Charité. Il croyait en Dieu, source de toute vie; il croyait au Bien, au Bon, à la Justice, à la Beauté.

» Ce qu'il avait fait? Entre autres choses, il s'était prononcé, l'année dernière, d'une façon ferme, énergique, lucide, pour les Pauvres, pour les Ouvriers, pour les Paysans, pour les *Petits*, en un mot, contre les Riches, les Maîtres, les Bourgeois, les *Gros*...

» Il était du parti de la Justice contre l'Injustice, de la Liberté contre l'Esclavage, de l'Égalité contre l'Inégalité, de la Fraternité contre l'Egoïsme. Il disait hautement que l'heure de la délivrance pour tous était venue. Il croyait aux promesse du Christ, à l'avènement de son règne ici-bas. Il combattait, vivait, souffrait pour le triomphe de sa foi profonde au saint dogme de la République démocratique et sociale : Liberté, Egalité, Fraternité, Unité.

» Il aimait le Pauvre sans haïr le Riche, l'Ouvrier sans haïr le Maître, le Paysan sans haïr le Bourgeois; car il savait que l'*Homme*, pour lequel le Christ a souffert, n'est ni le pauvre ni le riche, ni l'ouvrier ni le maître, ni le paysan ni le bourgeois, mais celui qui se trouve enfermé dans chacun d'eux, et qui veut ou doit en sortir comme d'un sépulcre blanchi.

» Il aimait de toute la puissance de son être les hommes, ses semblables, et ne voyait dans ses ennemis les plus décidés que des aveugles succombant sous l'excès de leurs passions misérables ou de leur ignorance.

» *Aimons Dieu, aimons les hommes*. disait-il, l'avant-veille même de sa mort, au prêtre, son ami, qui le visitait; *ayons courage, ayons espérance, et la Vie viendra. Ceux qui meurent la voient plus tôt que ceux qui restent.*

» Fut-il donc martyr, sans récompense aucune? Non, gloire à Dieu!

» Il souffrit, il vécut pauvre; il vit la calomnie noircir sa vie, ses actions, ses pensées; il ne put secourir autant qu'il l'aurait voulu le peuple des prolétaires et le peuple des bourgeois, et pourtant la récompense ne lui fit point défaut. Il la sentait, il la goûtait tous les jours : il la recevait intime, profonde, des mains de Dieu, non de celles des hommes

» Oh! ce n'est pas lui qui se fût troublé devant le prétendu spectacle du crime triomphant et de la vertu persécutée (1). »

Voilà bien dans ces lignes le portrait de l'homme public si juste et si bienveillant qui porta ce nom d'Yvernaud. Mais il y avait quelque chose de plus dans l'ami que nous pleurons. Celui qui disait à son lit de mort ces paroles si simples et si profondes : LA VIE VIENDRA! était plus qu'un homme politique : ce fut, nous l'avons dit, un apôtre. Bien plus religieux que ce prêtre qui le soignait, il affirmait la renaissance là où ce dernier voyait la mort. Je me rappelle à présent combien cette foi profonde respirait dans ses entretiens Que de fois dans nos promenades nocturnes, je le vis s'animer en parlant de la Beauté divine. Qu'il devenait éloquent lorsqu'il annonçait tout le bien que l'avenir devait réaliser. Cependant il y avait un point sur lequel il ne s'étendait jamais; bien qu'il fût plein d'égards et de respect pour les femmes, on ne pouvait deviner quelle place le sentiment de l'amour avait dans sa vie. Un jour d'été pourtant, pendant que nos amis se baignaient dans la petite Creuse et que nous étions à nous reposer tous deux sur le bord, il se mit à réciter des vers du Dante. C'était d'abord l'admirable début où le poète peint les passions sous la forme de bêtes hideuses, ensuite il en vint à l'épisode de Francesca. Il dit ce morceau avec beaucoup d'émotion, et sa voix faiblit plus d'une fois quand il arriva aux trois tercets où se trouve ce vers :

Amor ch' a nullo amato amar perdona,...

Le moment passé, je ne pensai plus à cet incident; plus tard je me le rappelai, quand on me dit qu'Yvernaud aimait depuis longtemps une femme qui s'était mariée à un autre.

(1) Ces lignes, écrites à la hâte, ont paru dans le *Peuple* de Limoges, que rédigeait alors Champseix : depuis près de huit mois, nous n'avions plus de journal.

Sans doute là était le secret de sa mélancolie habituelle. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa vie fut irréprochable. Il aimait la vertu et savait communiquer à ceux qui l'entouraient cette belle passion. Ainsi il aura été doublement utile. Notre foi est que les hommes sont solidaires dans le temps comme dans l'espace, et que les nobles facultés de ceux qui sont morts sont autant de virtualités puissantes pour ceux qui vont naître. Espérons donc en l'avenir du genre humain, puisque nous avons connu des hommes comme Yvernaud.

AUGUSTE DESMOULINS.

HISTOIRE
DES GUERRES SOCIALES.

INTRODUCTION.

Ce n'est pas sans une certaine hésitation que nous avons entrepris le récit des guerres sociales. Nous en connaissions toutes les difficultés, et si la moralité de ces guerres n'était pas si haute et si puissante, si le droit ne s'y développait pas avec tant de variété et de magnificence, peut-être aurions-nous reculé. Mais aujourd'hui que le droit est de nouveau insulté par une réaction insolente et maîtresse, aujourd'hui que les vieilles aristocraties s'unissent dans un même effort pour l'étouffer une fois de plus, il nous a paru nécessaire de mettre sous les yeux de ses défenseurs et de ses contempteurs, les grandes luttes du passé, afin que les premiers y trouvassent un encouragement et les seconds une leçon. Une fois cette résolution prise, nous n'avons plus songé aux difficultés que pour les aborder de face et franchement. Sachant que si nous ne trouvions que des demi-solutions, on nous saurait gré du moins de l'intention, et que notre personne littéraire auroit seule à en souffrir, ce qui ne nous importe guère.

Ce n'est pas que nous fassions trop bon marché de nos opinions, même purement historiques. Les théories à l'aide desquelles nous avons tracé le plan de ce livre nous semblent vraies, et nous les tiendrons pour telles jusqu'à preuve du contraire. Agir et penser autrement, ce serait faire preuve d'indifférence. Or, dans le travail que nous nous sommes imposé, il n'y a de place nulle part pour l'indifférence. L'histoire s'y enchaîne étroitement à la politique et veut y être traitée avec la même gravité et la même passion. L'histoire des guerres sociales est un de ces sujets complexes où la théorie doit faire corps avec les réalités présentes; car ce n'est rien moins que le récit des manifestations diverses de ces grandes idées et de ces fortes passions qui font toujours palpiter l'ame de l'humanité alors même qu'elle paraît endormie, et grâce à Dieu, ces idées et ces passions ne sont point mortes en nous. La situation qu'on nous a faite les rend, au contraire, plus vivaces. C'est en vain que toutes les hypocrisies religieuses et philosophiques se sont liguées pour prêcher leur anéantissement, notre conscience nous dit que nous participons à leur immortalité; et la conscience a la voix plus haute que l'hypocrisie.

Ces observations une fois faites, pour désintéresser notre dignité, comme notre modestie, nous devons donner quelques explications sur le plan que nous avons suivi et les principes d'où nous sommes partis. Ce qui est une seule et même chose, car notre plan découle logiquement de nos principes.

Avant tout, nous avons eu à nous demander quelles étaient les causes principales des guerres sociales. Nous déclarons franchement que nous n'avons pas voulu les restreindre comme l'a fait un célèbre publiciste moderne, à la lutte du paupérisme et de la propriété; c'est là une idée fausse et étroite, et qu'il est impossible d'adopter sans nier logiquement une partie de l'homme même. L'homme étant un être intelligent et moral, l'idée et le sentiment entrent pour quelque chose dans la société idéale qu'il rêve. Pour nous, la guerre sociale ne consiste donc pas seulement dans la revendication du droit de vivre. Elle est aussi dans la revendication du droit de cité, du droit de penser, du droit de croire. C'est l'ensemble de ces droits qui constitue la liberté sociale; ce sont les idées et les sentiments dont ils sont l'expression qui forment le fonds de notre nature et qui renouvellent les forces de notre ame.

Ainsi tous les grands mouvements sortis de la violation d'un de ces droits appartiennent à l'histoire des guerres sociales, pourvu qu'ils n'aient pas eu une influence purement locale. Le Latin, libre de sa personne et grand propriétaire, qui combattait pour le titre de citoyen romain est un soldat des guerres sociales, tout aussi bien que l'esclave Spartacus. Le pastoureau mystique, le thaborite hérétique sont dans la tradition sociale au même titre que le Jacques du XIVe siècle et le prolétaire de juin.

Sans doute, au fond de toutes les révoltes qui ont agité le monde, il existait à l'état latent une réforme de la propriété. C'est la question inévitable et qui se représentera inexorablement tant que le droit de vivre, qui est la consécration de notre liberté matérielle, ne sera point réglé selon les lois de l'éternelle justice; mais à part les guerres serviles de l'antiquité et la jacquerie. les révolutions qui ont le plus

ébranlé le trône d'airain du despotisme, et qui ont porté le plus haut le drapeau de la liberté, se ralliaient à un autre cri et se précipitaient au combat au nom d'un autre principe. Et cela ne se comprend-il pas? Quand la souffrance et la misère seules poussent l'homme qui souffre à se ruer sur l'homme qui jouit, c'est que les passions en sont venues à ce point d'exaltation où l'antiquité, déchargeant l'homme de la responsabilité de ses actes, en demandait compte aux dieux et au destin. Dans de semblables luttes, les âmes pleines de colères ne tendent qu'à un seul but, assouvir les besoins et les vengeances du moment; elles n'aspirent plus à un idéal commun à tous. Ces guerres terribles ne sont point stériles; elles jettent sur les époques qui les ont vu naître une éclatante malédiction, elles sont pour les sociétés qui les recèlent en leur sein une menace salutaire. Mais elles restent à l'état de fait, car l'idée générale qui seule produit les conséquences morales et politiques en est absente.

Si la guerre sociale est autre chose que la lutte du paupérisme et de la propriété, de l'esclave et du maître, qu'est-ce donc encore? Ce que nous avons dit jusqu'ici est presque une réponse. Cependant nous ajoutons. Nous donnons le titre de guerre sociale à toute lutte, à toute révolution qui s'appuie sur des idées assez générales, qui agite des principes assez féconds et assez larges pour que ces idées et ces principes tendent directement au perfectionnement moral et politique de la société, non-seulement au moment et dans le lieu où la guerre éclate, mais dans le temps, dans l'humanité. C'est à ce dernier signe que nous les distinguons des guerres purement civiles ou politiques. Celles-ci se limitent d'elles-mêmes à un intérêt de caste ou à un intérêt national. Elles n'aspirent pas à créer un droit supérieur au droit légal, ni même à étendre le droit légal à l'universalité des hommes, tandis que les autres renferment en elles une société nouvelle, supérieure à la société présente, et concourent sciemment ou instinctivement à agrandir la cité de façon à ce que tout l'univers y entre. Car l'entrée dans la cité fut de tout temps la solution de la question sociale, et les guerres sociales n'ont point d'autre cause et point d'autre but. Que fait la Révolution française quand elle proclame la souveraineté du peuple et décrète la liberté du genre humain, sinon reconnaître au monde entier le droit de cité politique? Quand Huss, les thaborites et Ziska veulent prouver que tout homme peut diriger sa foi et être à soi-même son propre prêtre, que font-ils, sinon ouvrir à tout l'univers chrétien la cité religieuse? Le peuple qui réclame aujourd'hui le droit de vivre et le droit au travail ne demande sous ces formules que le droit de cité; il le demande au même titre que les Gracques le demandaient pour le peuple de Rome, libre et souverain dans les comices, esclave de sa misère dans toute autre fonction de la vie.

La revendication du droit de cité se trouve donc au fond de toute guerre sociale, tantôt explicitement, tantôt implicitement, même dans les guerres de l'antiquité: seulement elle prend, selon les temps et les civilisations diverses, des caractères différents. Ainsi à Rome seule, les guerres sociales n'ont pas moins d'un triple caractère. C'est d'abord l'esclave qui se rue sur l'homme libre sans espoir de partager son titre de citoyen, sans se préoccuper de droits et de principes; car le rapport de l'homme libre à l'esclave n'est autre chose que le rapport du vainqueur au vaincu, ce qui, dans l'antiquité, constitue au profit du premier une sorte de droit divin. Or le droit divin ne se concède pas, ne se partage pas; il se conquiert et se déplace. C'est ensuite le prolétaire, qui, usant de ses droits politiques, décrète les lois agraires qui doivent faire de son titre de citoyen une réalité et le soustraire au servage déguisé, qui relie le client au patricien. C'est enfin l'étranger, l'allié, le vaincu d'autrefois, représentant d'un principe tout nouveau dans le vieux monde, qui veut entrer dans la curie au même titre et avec les mêmes droits que l'autonome: fait immense, ne tendant à rien moins qu'à la fusion et à l'égalité des races dans l'avenir. On voit que, malgré la différence des manifestations, ces guerres tendent au même but. Car la protestation en quelque sorte purement matérielle de l'esclave a la valeur d'une revendication.

C'est dans cette variété des manifestations et des causes secondes et dans l'identité de leur but que résident l'intérêt et la moralité des guerres sociales. C'est un spectacle plein de grandeur que de voir, à travers les âges, le sentiment des mêmes droits toujours persistant dans l'homme, sans se laisser étouffer et corrompre par la violence et les séductions de tant de sociétés qui ont voulu poser à leur profit les bornes de l'idéal. Il n'en est point où les puissants et les faibles puissent trouver des leçons et des enseignements plus salutaires. Ceux-ci en voyant combien l'humanité a de ressources en elle-même, et combien c'est une grande folie que de vouloir l'arrêter dans son développement, persévéreront dans leurs espérances et dans leur foi. Quant aux autres, en présence des mêmes faits, ils pourront, s'ils le veulent, trouver mille raisons de ne pas persévérer dans leur aveuglement.

L'enseignement qui ressort des guerres sociales est d'autant plus facile à saisir qu'elles ne se relient pas seulement les unes aux autres par l'identité philosophique et sociale du but, mais qu'elles s'enchaînent également dans l'histoire. Ce n'est pas, il est vrai, un enchaînement de fait et en quelque sorte matériel, elles ne procèdent pas toujours immédiatement les unes des autres. La seconde ignore souvent la première; souvent elles n'ont pas conscience du sentiment commun qui les unit virtuellement; souvent même elles se nuisent entre elles et, dans l'antiquité surtout, se combattent. Par exemple, le plébéien romain, embrassant dans un même mépris l'esclave et l'Italien, s'inspirait, à leur égard, des sentiments et des passions du patricien, son ennemi aussi bien que le leur. Mais si on embrasse l'histoire dans son ensemble plus que dans ses détails, si on s'élève assez haut pour planer au-dessus du fatalisme des événements ou plutôt, pour nous servir d'un terme philosophique, des accidents, on s'aperçoit que ces lacunes, cet isolement, cet antagonisme sont dans la logique des temps; que loin de les isoler les unes des autres historiquement, ils les relient plus fortement, au contraire, en les soumettant aux conditions imposées à l'humanité dans son grand voyage, de telle sorte que dans les phases qu'elles ont traversé, on puisse suivre la marche de ses progrès. Elles ont suivi le développement du droit social, selon le caractère qu'il a reçu des diverses époques; il ne leur était pas donné d'échapper aux passions de ces époques et de ne point représenter leur esprit.

Ainsi, dans l'antiquité, ceux qui avaient intérêt à s'unir dans une même protestation, se haïssent et combattent entre eux. N'est-ce pas là l'expression de l'anarchie sociale que recèlent dans leurs profondeurs les glorieuses et grandes constitutions de Sparte, d'Athènes et de Rome, constitutions dont les principes sont révélés par les sages en communication avec les dieux, constitutions *octroyées* non pas au profit d'un seul, mais au profit d'une caste, ou tout au plus d'une race? Ces constitutions n'ont pu faire intervenir dans leurs développements des principes de solidarité en dehors de la logique de leur principe fondamental, qui n'est autre que le droit de conquête, c'est-à-dire le droit de la force. Ce droit de la force reconnu par tous, aussi bien par le vaincu que par le vainqueur, et qui procède du dogme de la fatalité sous lequel toute l'antiquité s'incline, ne pouvait produire, comme il l'a fait, que l'antagonisme violent des races, le mépris profond et absolu de l'homme libre envers l'esclave, l'orgueil du citoyen vis-à-vis l'étranger. Dans l'application, il a isolé l'homme dans la société et la cité dans l'humanité; c'est dire qu'il n'a créé que des sentiments politiques en quelque sorte individuels, absolus dans leur égoïsme, et qui n'ont franchi que par accident et exception les bornes de la cité. Il ne faut donc pas s'étonner que les protestations sociales se soient faites sous l'empire de ces sentiments : ce sont les propres sentiments de l'homme antique. Chacun y compte sur sa force plus que sur le droit, car alors la force est la source du droit.

D'ailleurs, à mesure que les sociétés, se dégageant des dogmes antiques, échappent à la domination des faits, les protestations sociales tendent à l'unité de sentiments, et ont de plus en plus conscience d'elles-mêmes, comme les révolutions du moyen-âge et des temps modernes en font foi, surtout ces dernières, qui reposent sur des principes philosophiques dont les lointaines conséquences même ne leur échappent point. Il y a encore, il est vrai, entre les guerres du moyen-âge, de grandes lacunes de temps; elles ne s'enchaînent que par l'analogie des sentiments et des passions qui s'y manifestent; elles semblent procéder successivement et sans interruption les unes des autres. Les bagaudes même du IIIe siècle semblent déjà avoir en eux l'esprit des pastoureaux et des hérétiques mystiques du XIIIe siècle. Cependant les guerres sociales du moyen-âge ne sont pas encore des guerres de principes. Les souffrances matérielles d'une part, ce sentiment vague qui entraînait les peuples aux croisades de l'autre, ont soulevé des masses nombreuses que la société religieuse et féodale ne pouvait plus contenir dans sa savante et despotique hiérarchie; mais ces masses n'ont point cherché, à part les Albigeois, à préciser, à formuler le sentiment qui les poussait.

C'est à partir du concile de Constance, dernière heure du moyen-âge, que les guerres de principes commencent. Sorties du bûcher de Jean Huss et de Jérôme de Prague, elles ne sont plus des protestations pures et simples, des mouvements désordonnés, comme la jacquerie et les pastoureaux. Ziska, Procope, les Thaborites, chefs et soldats, savent ce qu'ils veulent et où ils marchent; ils en veulent à César et au pape; ils marchent contre la cité temporelle des empereurs et la cité spirituelle des prêtres. Il y avait quinze siècles que l'humanité appartenait à César et au Christ. Après les cinquante années d'anarchie, où s'était débattue la république, le monde romain, doutant de lui-même, impuissant à régler les forces contradictoires qui s'agitaient en lui, s'en était remis à un homme du soin de les ramener à l'unité. L'esprit de cet homme, qui était le grand Jules César, avait inspiré ses successeurs, et les empereurs romains avaient fait de tous les hommes libres de l'empire des citoyens de la même cité; en même temps le Christ et ses disciples ouvraient les portes de la cité spirituelle aux esclaves comme aux hommes libres. L'unité politique et l'unité religieuse, qui étaient le besoin du monde, semblaient naître à la fois. Rome n'avait plus de murailles, la Terre-Sainte n'avait plus de frontières. L'humanité, éblouie devant ces forces mystérieuses qui la transformaient, s'abandonnait à elles. Le Christ avait d'abord rendu à César ce qui appartenait à César; César, à son tour, rendit à Dieu ce qui appartient à Dieu, et l'autorité sous sa double forme s'empara du monde.

C'est contre cette double forme de l'autorité que les hussites protestèrent avec tant de profondeur et d'héroïsme, et nous pouvons dire maintenant, nous qui voyons les résultats, avec tant de succès. Si, en principe, la société moderne repousse le droit divin avec tant de répugnance, si l'esprit de cette société est l'irréconciliable ennemi du droit de César et de l'autorité spirituelle du pape, nous devons peut-être en rendre grace aux hussites : ce sont eux qui, les premiers, ont agité, développé, imposé les principes d'où sont sortis

l'émancipation de la raison et la souveraineté du peuple. Ils les ont défendus avec plus de logique et plus de courage que Luther, et en ont déduit les conséquences avec un radicalisme que la Révolution française, dans sa grande phase, a seule égalé.

En fait, les dogmes que les hussites ont attaqué pèsent encore sur le monde. Le droit divin, qui n'est plus aujourd'hui que le droit de la force, enveloppe la société dans ses mille formes matérielles. Comme au temps de Constantin, l'église et César marchent d'accord; de plus, l'église, maintenant, n'a pas qu'un César pour la défendre; elle en a dix, depuis le César de Moscou jusqu'au demi-César de l'église. En apparence, donc, l'esprit des hussites paraît vaincu; partout les peuples sont domptés, les nationalités violées; partout les faibles sont la proie des forts, et la liberté semble prête à descendre dans la grande nuit.

Qui donc nous pousse, au moment où le droit paraît vaincu dans le présent, à raconter ses défaites dans le passé? Un sentiment bien simple, et qui nous a été inspiré par la lecture attentive des guerres sociales, c'est que dans de semblables luttes, celui qui est définitivement vaincu, ce n'est point celui qui succombe et meurt, mais qu'au contraire la défaite naît de la victoire. A mesure que les hommes tombent, l'idée grandit. La première révolte de l'esclave n'est qu'un acte de force matérielle, un fait pur et simple; mais, de révolte en révolte, le fait produit le droit, le droit légal d'abord, d'où sort à son tour l'idée de plus en plus claire et impérieuse du droit absolu. L'esclave s'insurge au nom de la force, le plébéien au nom de la loi, le chrétien du moyen âge au nom de la Bible et des livres sacrés, et l'homme moderne, enfin, au nom de l'éternelle et immuable justice.

EUGÈNE MARON.

NOVATOR.

Suite et fin (1).

CHAPITRE IV.

Dans un boudoir aux murs peints d'éclatantes couleurs, au pavé de mosaïque, orné de meubles précieux, deux jeunes filles étaient assises sur un divan. L'une, brune italienne, était Myrtis, la sœur de Novator; l'autre, vêtue d'une tunique blanche et chaussée de brodequins de pourpre, remarquable par l'éclat de son teint, qui s'harmoniait délicieusement avec ses yeux bleus et les reflets d'or de sa belle chevelure, les bras ornés de bracelets de diamants, était Délia, pupille de Sénèque et fiancée de Novator. Autour du cou délicat de la jeune Romaine, collier vivant, une couleuvre familière enroulait ses anneaux d'or et d'azur.

Dans le boudoir de cette jeune fille, étaient réunis, tributs du monde entier, la pourpre, l'or, le marbre, les bois précieux, les étoffes superbes, les bijoux et mille ouvrages de l'art. Tout le sang, les larmes et les souffrances qu'avaient coûtés ces richesses des peuples conquis, elle ne le savait ou n'y pensait pas.

— Se pourrait-il qu'il fût chrétien? disait elle à sa compagne. Mais pour quel autre crime eût-il été chassé du toit paternel?

— Je n'ai que des soupçons, dit Myrtis, des soupçons que m'ont inspirés le violent courroux de mon père et la douleur de ma mère. Celle-ci est à cette heure dans les temples des dieux, réunie aux dames romaines qui, à l'occasion de l'incendie, célèbrent des mystères pour se rendre les dieux favorables. Depuis l'entretien qu'elle eut avec Novator le soir même de l'embrasement, ma mère n'a point cessé de pleurer et d'embrasser les genoux de sa déesse. Mais le mot véritable de tout ceci est encore un mystère.

— Novator serait chrétien! Il aurait embrassé l'erreur impie de cette secte sanguinaire!

— On dit (j'en frémis!) qu'attirant à leurs mystères de tendres enfants, ils les égorgent sur leurs autels et s'abreuvent de leur sang!

— Écoute, Myrtis; j'aime Novator et veux à tout prix éclaircir mes soupçons. Si tu as quelque courage, si l'amour parle à ton cœur comme au mien, ce soir même,...... nous saurons le secret de sa conduite.

— Ne doute pas de moi, dit Myrtis; que faut-il faire?

— Je l'ai fait observer et sais que tous les soirs, il sort de chez Camillus vers la septième heure. Vêtues d'habits plébéiens et suivies par Arnus, le plus brave et le plus dévoué de mes gladiateurs, nous irons près de la maison de Camillus attendre la sortie de Novator, et nous suivrons ses pas.

— Seules, à pied, nous irons dans ce repaire! s'écria Myrtis.

— Tu m'assurais à l'instant de ton courage. Novator souffrirait-il qu'on nous outrageât? La bande de Néron, depuis l'incendie, ne parcourt plus Rome....

— Je te suivrai, dit Myrtis. Et si Novator est coupable?..,

— J'essaierai sur lui le pouvoir d'une amante.

— Bonne Délia! j'espère en toi; mais, hélas! il est bien puissant le sentiment qui a fait braver à Novator, ce fils dévoué, l'autorité paternelle et rompre des liens que, plus que tout autre, il chérissait. De vives craintes ont encore augmenté le ressentiment de mon père et l'ont décidé à séparer violemment son sort de celui de son fils: Néron est irrité contre Novator et poursuit les Chrétiens.

Les jeunes Romaines s'entretinrent ainsi de chagrins et d'espérances jusqu'à la deuxième heure de la nuit. Se confiant alors aux soins d'une esclave fidèle, elles revêtirent la grossière tunique des plébéiennes, jetèrent sur leur tête un voile épais, et, passant dans leur ceinture un poignard, se recommandant à leur déesse, elles s'évadèrent par une porte secrète, se firent porter en litière jusqu'à l'enceinte de Rome, et là, mettant pied à terre, et suivies seulement d'Arnus, elles allèrent tremblantes se poster près de la maison de Camillus, dans un des quartiers respectés par l'incendie.

Elles étaient là depuis un quart d'heure à peine, quand Novator sortit. Il était seul; elles le suivirent à quelque distance. Il s'engagea dans les ruines de ce qui avait été le quartier le plus obscur et le plus pauvre de l'ancienne Rome; et, s'arrêtant devant une masure dont les murs extérieurs, ouverts par le feu, élevaient dans l'air des pans irréguliers noircis et dégradés, il poussa une porte intérieure, qui laissa passer une faible lueur; puis il disparut.

Haletantes, craintives, Myrtis et Délia s'arrêtèrent. Puisant enfin du courage dans l'affection qui les animait, elles poussèrent la porte d'une main tremblante et franchirent le seuil.

Dans une salle nue, éclairée par de rares flambeaux, deux ou trois cents personnes étaient agenouillées. Au fond, debout sur une estrade, un vieillard à cheveux blancs lisait à haute voix ces paroles:

« Considérez, mes frères, ceux que Dieu a appelés parmi vous: il n'y en a pas beaucoup de sages selon la chair; il n'y en a pas beaucoup de puissants et d'élevés en dignités; il n'y en a pas beaucoup de nobles.

» Mais Dieu a choisi ceux qui semblent sans esprit dans le monde, afin de confondre les puissances.

» Et il s'est servi de ceux qui étaient vils et méprisables dans le monde, et de ceux qui n'étaient rien, pour détruire ce qui était grand et illustre devant le monde.

» Or le Seigneur est l'esprit, et là où est le Seigneur est la liberté.

» Nous sommes pressés de toutes parts, mais non pas opprimés; nous sommes dans la peine, mais non pas dans le désespoir.

» Nous sommes persécutés, mais non pas abandonnés; nous sommes abattus, mais non pas perdus.

» Car pendant toute notre vie, nous ne cessons d'être exposés à la mort par Jésus, afin que la vie de Jésus paraisse aussi dans notre chair mortelle.

» C'est pourquoi nous ne perdons point courage; et, bien que notre homme extérieur se consume, néanmoins l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour;

» A cause que nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles: car celles que nous voyons sont passagères; mais celles que nous ne voyons pas sont éternelles (1). »

Le vieillard ayant fini cette lecture, l'assemblée se leva et s'assit autour d'une table sur laquelle étaient posés des gâteaux de froment et des amphores. Chacun rompit un morceau, et la coupe passa de main en main. Pendant ce repas, plein de recueillement, le vieillard élevant de nouveau la voix, prononça ce discours:

« Frères, la vie commune est obligatoire pour tous les hommes, et premièrement pour tous ceux qui veulent servir Dieu d'une manière irréprochable, et imiter l'exemple des apôtres et de leurs disciples (2).

» L'usage de toutes les choses qui sont en ce monde est commun à tous les hommes; c'est l'iniquité qui a fait dire à l'un: Ceci est à moi; et à l'autre. Cela m'appartient. De là est venue la discorde entre les hommes (3).

» Les uns regorgent de richesses ennemies et se remplissent de nourriture jusqu'à éprouver des nausées; les autres, pressés par la faim et la disette, sont livrés à toutes les horreurs de la misère. O étrange inégalité de conditions entre des hommes que la nature a rendus tous égaux! Ce RENVERSEMENT DE CHOSES, ce DÉSORDRE n'a d'autre source que l'avarice (4).

» La nature fournit en commun tous les biens à tous les hommes. Dieu en effet a créé toutes choses afin que la jouissance en fût commune à tous et que la terre devînt la possession commune de tous. La nature a donc engendré le droit de communauté, et c'est l'usurpation qui a produit le droit de propriété (5).

» Ce n'est pas assez de ne pas ravir le bien d'autrui; en vain ceux-là se croient innocents, qui s'approprient à eux seuls les biens que Dieu a rendus communs. Lorsque nous donnons de quoi subsister à ceux qui sont dans la nécessité, nous ne leur donnons pas ce qui est à nous; mais nous leur donnons ce qui est à eux. Ce n'est pas tant une œuvre de miséricorde que nous faisons qu'une dette que nous payons (6).

« Qu'y a-t-il d'injuste dans ma conduite, dis-tu, riche, si, respectant le bien d'autrui, je conserve avec soin mes propriétés personnelles? » O impudente parole! Quelles sont ces propriétés dont tu parles? D'où tiens-tu les choses que tu possèdes en ce monde? Quand tu apparus au jour, quelles richesses as-tu apportées avec toi? La

(1) Voir la livraison précédente.

(1) Extraits des épîtres de saint Paul.

(2) Sauf l'anachronisme, citations exactes des pères de l'église.

(3) *Saint Clément*, Actes des conciles.

(4) *Asterius*.

(5) *Saint-Ambroise*, Sermon 64, chap. 16.

(6) *Saint Grégoire-le-Grand*.

terre ayant été donnée en commun à tous les hommes, personne ne peut se dire propriétaire de ce qui dépasse ses besoins naturels dans les choses qu'il a détournées du fonds commun et que la violence seule lui conserve. Rappelle toi que tu es sorti nu du sein de ta mère et que tu rentreras également nu au sein de la terre (1).

» Malheur à vous, riches! Malheur à vous, qui êtes rassasiés, parce que vous aurez faim! Malheur à vous, qui riez maintenant; car vous vous lamenterez et vous pleurerez!

» Que le riche s'humilie dans sa bassesse, parce qu'il passera comme la fleur de l'herbe.

» Ne sont-ce pas les riches qui vous oppriment et qui vous tirent devant les tribunaux?

» Ne sont-ce pas eux qui blasphèment le beau nom qui a été invoqué sur vous?

» Vous, riches, pleurez et jetez des cris, à cause des malheurs qui vont tomber sur vous.

» Vos richesses sont pourries, et les vers ont mangé vos habits.

» Votre or et votre argent se sont rouillés, et leur rouille s'élèvera en témoignage contre vous et dévorera votre chair comme un feu.

» Le salaire des ouvriers qui ont moissonné vos champs et dont vous les avez frustrés crie contre vous, et les cris de ces moissonneurs sont parvenus jusqu'aux oreilles du Dieu des armées.

» Vous avez vécu dans les voluptés et les délices sur la terre, et vous vous êtes engraissés comme des victimes préparées pour le jour du sacrifice.

» Mais vous, mes frères, attendez patiemment jusqu'à l'avènement du Seigneur. Vous voyez que le laboureur attend le premier fruit de la terre avec patience jusqu'à ce qu'il reçoive du ciel la pluie de la première et de la dernière saison (2).

» Ainsi, mes frères, pénétrons-nous de plus en plus de l'esprit saint, afin d'être forts contre les iniquités du monde. Dans l'affliction récente où le terrible fléau de l'incendie nous a tous plongés, ceux qui, par le hasard des arrangements humains, possèdent des richesses, qu'ils les répandent sur leurs frères dénués; car, ainsi que le dit, dans une de ses épîtres, le bienheureux Paulus, martyr de la foi: « Ce » n'est pas pour vous mettre à charge et pour soulager les autres que » l'on recueille des aumônes, mais pour vous rendre égaux en sup» pléant présentement à leur pauvreté par vos richesses, afin que » leurs richesses suppléent à votre pauvreté et qu'ainsi l'égalité se » rencontre parmi vous (3). »

L'assemblée se leva dans un religieux silence, et tous ces hommes réunis en Dieu dans un même sentiment échangèrent le baiser de paix. Puis la foule s'écoula grave et recueillie. Myrtis et Délia furent entraînées par elle hors du temple

Il faisait une de ces nuits admirables des chauds climats dont l'éclat plus doux est aussi favorable que celui du jour. Sur le chemin d'une partie de la foule chrétienne, chemin que suivaient aussi les deux jeunes filles, un concours de peuple s'était assemblé et poussait des clameurs confuses autour d'un groupe de soldats et d'esclaves enchaînés.

— Arnus, dit Délia au gladiateur qui l'escortait, sache la cause de ce tumulte.

— Noble maîtresse, répondit le gladiateur, c'est la troupe des quatre cents esclaves de Redanius Secundus, préfet de Rome, qu'on emmène au supplice, parce que l'un d'eux a assassiné son maître. Ainsi l'ordonnent les lois romaines. Le peuple ayant témoigné qu'il voulait sauver les esclaves, on a, pour s'en emparer, attendu les ombres de la nuit; mais le peuple veillait encore et s'oppose....

— Horreur! s'écrièrent les deux jeunes filles, sacrifier des innocents!

— C'est une loi de sûreté patricienne, dit le gladiateur avec un amer sourire. Et puis ils ont peur: on dit qu'à Préneste, il s'est levé des Spartacus.

Déjà une rixe avait commencé Les épées des soldats reluisaient; le peuple jetait des pierres... Un groupe de Chrétiens se mêlant au peuple et repoussant les soldats, invoquait Dieu, quand arriva au galop de ses chevaux la garde prétorienne qui, chargeant le peuple, le dispersa. Auprès des malheureux captifs, seuls restèrent quelques hommes, parmi lesquels un d'eux, s'adressant aux prétoriens: — Je proteste, dit-il, contre cette violation des lois de la justice et de l'humanité.

— Fils de Claudius, répondit le chef de la cohorte, ton langage est celui d'un rebelle et d'un Chrétien. Toi et ceux qui t'accompagnent, je vous arrête au nom des lois que vous outragez.

Et, préposant une partie de sa troupe à la garde des esclaves, il ordonna à l'autre d'entourer Novator et les siens. Témoins de ce spectacle, les deux jeunes filles étaient demeurées d'abord immobiles d'effroi. Tombant à genoux, les mains au ciel, Myrtis invoque les dieux, tandis que Délia se précipite vers le chef: — Oses-tu, s'écrie-t-elle, arrêter sans ordre le fils d'un sénateur!

— Et qui te dit, jeune fille, que je n'ai pas d'ordre! Rassures-toi, Tigellinus ne sera pas désavoué par Néron.

Frappée de terreur et perdant l'espérance, la jeune fille fléchit les genoux et s'évanouit.

CHAPITRE V.

Le lendemain, comme le mécontement du peuple allait jusqu'à l'émeute, le sénat délibéra sur la loi qui ordonnait la mort de tous les esclaves d'un maître assassiné. Les avis semblaient partagés; Caïus Cassus, se levant, prononça ce discours:

« Souvent, pères conscrits, j'ai assisté à vos délibérations lorsqu'on demandait au sénat de nouveaux décrets contraires aux lois et aux constitutions anciennes. Vous ne m'avez point vu les combattre. Non que je ne crusse tous les anciens règlements plus sagement combinés et bien préférables aux institutions qu'on leur substituait; mais j'ai craint que cet amour excessif pour les manières antiques ne fût imputé au désir de relever la science dont j'ai fait mon étude. D'ailleurs, je ne voulais point affaiblir par des contradictions fréquentes le peu d'autorité que peuvent avoir mes avis, et la conserver tout entière pour le moment où la république aurait besoin de conseils. Ce moment est venu. Un consulaire vient d'être assassiné dans sa propre maison par un esclave, sans que pas un ait prévenu ou décélé le complot, et dans un temps où le sénatus-consulte qui les menaçait tous du supplice subsistait dans toute sa rigueur. Maintenant, décernez l'impunité: qui de nous se rassurera sur sa dignité, lorsque la préfecture de Rome n'a point sauvé Redanius? sur une maison nombreuse, lorsque Redanius a été égorgé au milieu de quatre cents esclaves? Et quel esclave désormais donnera du secours à son maître, lorsque l'intérêt de leur vie les laisse indifférents sur la nôtre? Dira-t-on, comme on ne rougit pas de le supposer, que l'injustice a provoqué la vengeance du meurtrier, comme si l'argent qu'il offrait pour sa liberté eût été un patrimoine de ses ayeux? Faisons donc mieux; légitimons, consacrons un pareil attentat.

» Veut-on, sans déférer à l'autorité de nos pères, rechercher les motifs de leurs décisions? Mais s'il nous fallait statuer sur ces objets pour la première fois, croit-on qu'un esclave forme le projet de tuer son maître, sans que la moindre menace lui échappe, sans que la moindre indiscrétion le trahisse? Je veux que son dessein soit impénétrable, je veux qu'il prépare ses armes sans qu'on le sache; mais franchira-t-il la garde? portera-t il une lumière? enfoncera-t-il les portes? consommera t-il le meurtre sans qu'on le sache encore? Non; mille indices annoncent toujours le crime. Si l'on force à le révéler, nous pourrons vivre seuls au milieu d'esclaves nombreux, tranquilles au milieu d'esclaves inquiets; enfin, s'il faut périr, nous périrons vengés d'esclaves criminels. Nos ancêtres redoutaient le naturel de l'esclave dans le temps où, naissant dans les mêmes champs, sous les mêmes toits, les esclaves puisaient avec le jour l'attachement pour leurs maîtres. Mais depuis que nous avons dans nos foyers toutes les nations ensemble, de mœurs si opposées, de religions si bizarres, souvent même n'en ayant pas, ce vil ramas de barbares ne peut plus se contenir que par la crainte. Quelques innocents périront, je le sais; mais quand une armée a fui devant l'ennemi, et qu'on la décime, les braves tirent au sort comme les lâches. Point de grands exemples sans des injustices particulières, qui disparaissent devant les grandes considérations de l'utilité publique (1). »

Ce discours l'emporta, et la loi étant confirmée, au nom de l'ordre et de l'utilité publique, les quatre cents esclaves de Redanius subirent la mort.

Exemple du mal qu'entraîne un ordre de choses inique! affreux modèle de logique que tout gouvernement, en vertu de son principe même, a jusqu'ici été contraint d'imiter. Tant que l'organisation des sociétés blessera l'égalité des hommes, tant qu'outrageant la nature, le génie sauvage de l'oppression subsistera, la loi ne sera qu'une arme de guerre et, instituée pour réprimer le crime, elle ne sera elle-même qu'un crime, effet et source de mille autres.

La loi! qu'est-ce autre chose, jusque-là, que le meurtre répondant au meurtre, la confiscation répondant au vol, la violence répondant à la violence; toujours le mal multipliant le mal?

Pour apaiser le peuple, on publia des jeux. Désignés comme auteurs de la destruction de Rome, les Chrétiens devaient être livrés aux bêtes dans le cirque, et l'on disait que le fils du sénateur Claudius ferait partie des victimes, que la munificence de Néron offrirait au peuple romain en spectacle le supplice d'un patricien.

Dans la prison, au milieu de ses compagnons, Novator les encourageait. Ces martyrs d'une foi nouvelle passaient des heures entières en entretiens fraternels sur leur doctrine, et leur enthousiasme du beau moral, excité par l'approche de la mort, donnant a leur âme un degré d'élévation extraordinaire, éclatait en inspirations. Ils chantaient des hymnes où les pressentiments du ciel se mêlaient à des espérances touchantes sur le sort de l'Humanité. Novator leur disait:

— Frères, pour vaincre nos âmes, les tyrans épuiseront sur nos corps tous les raffinements de la cruauté. Soyons plus forts que nous-mêmes. Que notre langue ne trahisse pas notre esprit. Entre la force et le droit, entre l'esprit et la matière, la lutte est engagée. N'abdiquons pas l'honneur de soutenir ici-bas les principes éternels!

— Patricien, suis-moi, dit à Novator un geôlier; et, le suivant, Novator entra dans une salle, où il vit sa mère et sa sœur.

— Je viens à toi, ô fils de mes entrailles, dit Marcia, pour essayer si les pleurs de ta mère auront quelque influence sur ton cœur barbare. L'approche d'une mort cruelle t'a-t-elle ouvert les yeux; ou, persistant dans tes erreurs, veux-tu nous plonger dans le deuil?

— Je ne puis renier ma foi, dit Novator.

— Impie! ne crains-tu pas le courroux des dieux! La mort va te saisir et, plongé dans le Tartare, tu recevras le châtiment terrible réservé à ceux qui outragent la divinité.

(1) *Saint-Ambroise*, Sermon 64, chap. 16.
(2) *Saint Jacques*, Épître catholique.
(3) *Saint Paul*, Épîtres.

(1) *Tacite*, liv. XIV. On excusera cette longue citation. C'est un des plus curieux monuments du despotisme.



— Il n'est qu'un seul Dieu, ma mère, et je l'honore en gardant sa loi

— Restera-t-il sourd à ma voix, le cœur que j'ai formé! Ton Dieu t'ordonne-t-il de désespérer ta mère, de déshonorer ta famille! Exécrable est la croyance qui te conseille ainsi! Sacrilége et dénaturé est celui qui s'élève contre la religion de ses pères et les lois de sa patrie!

— O ma mère, les liens du sang ne peuvent engager l'âme. Je t'aime plus que ma vie; mais j'aime la justice plus que toi.

— Faudra-t-il me prosterner à tes genoux? Vois ta mère suppliante et désolée. Ne rejette pas ma prière, ô mon fils! Veux-tu que je traîne dans les larmes une vieillesse sans appui! Étais-je appelée à te survivre? Qui me fermera les yeux? Ah! mon fils, tu abreuves de douleur le sein qui t'a porté! Est-ce là le prix de tant de soins? Est-ce pour une telle fin que j'élevai ton enfance? Laisse ma voix pénétrer jusqu'à ton cœur! Ne donnes pas la mort à celle qui t'a donné la vie!

Elle embrassait les genoux de son fils avec des sanglots et des étreintes convulsives, et, près d'elle, Myrtis agenouillée couvrait la main de son frère de larmes et de baisers. Novator fléchit un instant sous le poids de ses émotions. Enveloppant de ses bras sa mère et sa sœur, il les pressa sur son cœur avec des larmes, des cris et des caresses, répandant toute son âme dans cet embrassement. Marcia tressaille d'espérance; mais tout à coup, se dégageant de leurs bras, il s'enfuit en leur criant: A Dieu!

Depuis une heure à peine, il gémissait devant Dieu, quand le geôlier vint le chercher encore: c'était Délia.

— Je viens savoir, dit-elle, si les Chrétiens gardent leur parole. Tu m'as promis ton amour et ta protection. Je t'aime. Viens; César se laissera fléchir.

— O Délia, dit-il, faut-il que mes affections les plus chères s'élèvent contre moi à l'heure où j'ai besoin de force! Tu fus autrefois ma plus chère espérance. Ne me rappelle pas que la vie peut être enivrante, quand je vais mourir.

— Je t'aime, dit-elle, ô mon fiancé! Toi qui me juras un amour éternel, ne m'abandonne pas jeune et faible dans la vie. Conserves, si tu veux, ta croyance; mais renfermes-la dans ton cœur.

— Vaine et fausse est une croyance cachée! L'arbre qui ne porte point de fruits sera coupé et jeté au feu. Tu m'as suivi au temple des Chrétiens, Délia; est-il une religion plus belle et plus pure? Au milieu de ce monde criminel, dont les vices t'épouvantent, elle est le phare du salut.

— Que sais-je? répondit-elle. Le respect des règles établies n'est-il pas notre religion, à nous autres femmes? Notre esprit ne fut point enseigné à réfléchir. Ce qu'on m'a dit être juste et nécessaire, en m'imputant à crime le doute, puis-je sans frémir te le voir combattre!

— O Délia, si je pouvais te convaincre! tu serais mon épouse dans le ciel.

— Je veux t'aimer sur cette terre, Novator. Mon amour pour toi sera ma foi. Ne sommes-nous pas nées pour être ici-bas vos compagnes dévouées? Tous les bonheurs de l'amour, je les répandrai sur toi. Regarde-moi; comme autrefois, ne me trouves-tu pas belle! Plus d'un jeune patricien envie le sort de mon fiancé. Veux-tu me forcer à t'être infidèle, toi, l'époux de mon cœur!

— Délia!...

— Rentres dans la vie où tous les biens t'attendent. Viens, je t'aime! Viens, tout mon bonheur est en toi....

Elle l'implorait encore qu'il n'était plus là.

Puis, l'esclave favori de Claudius vint apporter à Novator les tablettes de son maître, sur lesquelles ces mots étaient tracés: « Descendrai-je dans la tombe avec la honte d'avoir engendré un traître, » ennemi des dieux et des hommes? »

Novator répondit: « Fier de mourir pour une croyance immortelle, » ma seule peine est la douleur des miens. »

L'heure étant arrivée, ils furent conduits au supplice, liés deux à deux. Le peuple, attroupé sur leur passage, les accablait d'injures et de malédictions. Près du cirque, une jeune fille perça la haie des gardes et vint s'agenouiller devant Novator. C'était Chloé, une des esclaves de Marcia. Il crut qu'elle lui apportait un dernier souvenir de ceux qu'il aimait. Mais elle lui dit: — Maître, je veux mourir avec toi pour la liberté des hommes. Au milieu de l'avilissement où j'étais plongée, toi seul, tu m'as fait entendre des paroles fraternelles. Tu relèves l'Humanité flétrie; je t'honore comme un dieu! Permets-moi de mourir près de toi pour la religion qui affranchit l'esclave.

Novator la relevant, et traçant sur son front le signe de la croix: — Ma sœur, dit-il, sois chrétienne, et vis pour propager ta foi.

Le cirque, provisoirement reconstruit, était orné pour la fête de guirlandes de fleurs, et sur ses gradins se pressait une foule immense de peuple. A des places réservées étaient le sénat et la cour. Le sénateur Claudius était venu témoigner par sa présence de sa fidélité aux lois et à César. La nuit tombait. Tout à coup éclatèrent des clartés et des gémissements. Des flambeaux vivants éclairaient les jeux, pendant lesquels, revêtus de peaux de bêtes, les autres Chrétiens furent déchirés par les lions. Néron souriait.

Épouvanté, le fils d'un procurateur de province, enfant de dix ans à peine, qui assistait à ces jeux, voulut s'enfuir. Mais son père le retint et le cacha sous sa toge. Cet enfant, nommé Cornélius Tacitus, qui plus tard parvint à la dignité de consul et que la postérité plaça au premier rang des historiens, devait écrire un jour: « Pour détruire » ces bruits (les bruits qui accusaient Néron de l'incendie), Néron fit » subir les plus cruelles tortures à des malheureux abhorrés pour » leurs infamies, qu'on appelait Chrétiens. Le Christ, qui leur donna » son nom, avait été condamné au supplice sous Tibère, par le pro- » curateur Ponce-Pilate, ce qui réprima pour le moment cette exé- » crable superstition. Mais bientôt le torrent déborda de nouveau, » non seulement dans la Judée, où il avait pris sa source, mais jus- » que dans Rome même, où viennent enfin grossir et se rendre tous » les égoûts de l'univers. On commença par se saisir de ceux qui » s'avouaient Chrétiens, et ensuite, sur leur déposition, d'une multi- » tude immense, qui fut moins convaincue d'avoir incendié Rome que » de haïr le genre humain.

» ... Quoique coupables et dignes des derniers supplices, on se » sentit ému de compassion pour ces victimes, qui semblaient immo- » lées moins au bien public qu'au passe-temps d'un barbare (1). »

Comme Néron sortait du cirque, un Romain se glissant jusqu'à lui, le frappa d'un poignard. La cuirasse de mailles d'acier que Néron portait amortit le coup. Le meurtrier fut saisi et reconnu pour Camillus, ami de Novator. Aussi imputa-t-on ce nouveau crime à la doctrine des Chrétiens, et, aux noms d'impies et d'incendiaires qu'on leur donnait, on ajouta celui d'assassins.

VICTOR LÉO.

(1) *Tacite*, liv. XV.

AVIS. — L'abondance des matières nous oblige à supprimer, dans cette livraison, la *Chronique mensuelle des départements* et le *Bulletin bibliographique*.

Le Gérant, LOUIS NÉTRÉ.

PAR LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE DE PARIS.

PARIS. — IMPRIMERIE GERDÈS, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 10.

TROISIÈME ANNÉE. JUIN 1850. NUMÉRO 10.

REVUE SOCIALE

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR

JULES LEROUX, PAUL ROCHERY, LOUIS NÉTRÉ.

PARIS.		Cette Revue paraît le 1er de chaque mois.	DÉPARTEMENTS.	
	fr. c.	Bureau d'abonnement et de rédaction : RUE DES SAINTS-PÈRES, No 16, A PARIS.		fr. c.
Un an	5 »	Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.	Un an	6 »
Six mois	2 50	Envoyer un mandat sur la poste par lettre affranchie.	Six mois	3 »
Le numéro	50	Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.	Le numéro	60
		On s'abonne aussi à la librairie de G. Sandré, rue Percée-Saint-André-des-Arts, 11.		

REVUE POLITIQUE.

Jamais, depuis deux ans, la République, avenir pacifique du peuple, n'a été aussi gravement menacée qu'elle l'est à cette heure. Le complot qui l'enserre de ses vastes replis, prend du corps chaque jour. La trève, moitié guerrière, moitié pacifique, qui règne depuis le 13 juin 1849 entre les Républicains et les Monarchiens, a permis à ces derniers de conspirer en plein jour sans être inquiétés le moins du monde. Ils ont renoué leurs trames, dressé leurs embûches, apaisé leurs dissensions dynastiques, calculé leur plan de campagne. Héritiers des Républicains à l'intérieur, ils obstruent de leur nombre toutes les fonctions administratives et judiciaires. La horde monarchique occupe toutes les places, pèse sur toutes les provinces, commande à toutes les armées. Usant de ruses infernales, ils fatiguent le peuple, l'occupent, le tourmentent à l'aide des gendarmes et de l'arbitraire le plus éhonté; ils épurent et semblent désorganiser à plaisir, sous le manteau commode des économies budgétaires, l'armée; ils crient au Communisme, au Socialisme! Ils effraient de ces mots, vides du sens qu'ils leur donnent, les bourgeois et les femmes. Ils demandent à toute voix qu'on bannisse le peuple de la cité et que l'on rejette au fond de l'enfer social *la vile multitude*. Ces audacieuses manœuvres cachent leurs menées de Restauration. L'idéal qu'ils poursuivent, c'est un 24 Février contre la République, au profit d'Henri V restauré; c'est un siége de Vienne pour Paris, opéré par les soins de quelque Windischgraëtz, adorateur vulgaire de l'idée monarchique. Toute la diplomatie des puissances continentales se prête à cette Restauration. Pour éteindre le volcan populaire qui menace l'Europe, et dont le puissant cratère est en France, que ne ferait-on pas? Quelles concessions seraient impossibles! On remaniera la carte de l'Europe pour donner satisfaction à cette France monarchique et irréductible, plutôt que de laisser vivre plus longtemps la France républicaine. La branche aînée rentrera donc en France et la possédera de nouveau, agrandie même des provinces rhénanes; l'Italie, délivrée du joug autrichien, sera livrée tout entière au joug royal de la branche cadette; l'Autriche aura les provinces du Danube; la Prusse, le Hanovre; la Russie, Constantinople et le Bosphore. L'Angleterre sera détruite. Mise, pour la seconde fois, au ban de l'Europe continentale, elle verra crouler sa puissance et passera pour jamais dans les rangs des nébuleuses, où se tiennent Venise, l'Espagne et la Hollande depuis si longtemps. C'est ainsi que tout s'arrange au gré de ces monarques, contempteurs des peuples; c'est ainsi qu'ils préparent l'attaque et la défense. Ils vont faire usage du canon, leur *ultima ratio*, et l'invasion de la France est dans leurs prévisions. Déjà, sur nos frontières, ils massent leurs troupes. L'Europe républicaine est menacée par un nouveau Coblentz, et Brunswick n'est pas loin. Nous sommes à la veille d'immenses événements. Nos ennemis ont hâte de faire *cette guerre de Rome à l'intérieur* promise par M. de Montalembert.

Restaurer l'empire des rois *légitimes* en France aux mêmes conditions et par les mêmes moyens qui ont rétabli le pape à Rome, c'est le dessein que les hommes de la réaction poursuivent depuis deux années. On sait comment Pie IX est remonté sur son trône : la ville éternelle assiégée, bombardée, livrée aujourd'hui à une horde impure d'hommes, que dis-je? de prêtres couverts d'opprobre; l'amnistie promise se changeant en une proscription sauvage telle qu'on pouvait l'attendre de moines inquisiteurs; le peuple romain contenu par les baïonnettes étrangères, voilà désormais sur quelles bases s'appuie le trône de saint Pierre. Pour nous rendre la monarchie, pour nous ravir le suffrage universel, on use des mêmes procédés : on nous menace de l'invasion étrangère; on nous montre les rois de l'Europe concentrant leurs forces contre la République française; on nous promet une guerre à outrance, où les soldats de la République égorgeront dans les rues de Paris les républicains désarmés.

Le monde n'offre-t-il pas en ce moment un étrange spectacle? Après la révolution de Février, toutes les monarchies et les aristocraties de l'Europe ont reçu le contre-coup de la victoire du peuple. La chute de Louis-Philippe a semblé un instant présager la chute de tous les potentats. La République romaine s'est fondée; Vienne a chassé son empereur; les Hongrois ont commencé leur lutte héroïque; l'Italie, depuis Naples jusqu'à Milan, a frémi au cri d'affranchissement et d'unité de la patrie. — Alors les rois et les privilégiés ont appelé leurs soldats. De tous côtés ils ont répandu le mensonge, la calomnie, l'injure; le sang a coulé par torrents; le monde s'est courbé sous le glaive. La force a vaincu. — Mais à quel prix, grand Dieu! Dans cette lutte entre la République et la monarchie on a vu, d'un côté, la modération, l'humanité, la justice; de l'autre, la haine, la fureur, les massacres, toutes les barbaries du moyen âge. Les rois ont triomphé; mais quand ils ont reparu sur leurs trônes couverts de sang et d'ignominie, ceux qu'ils avaient trompés un instant ont rougi de leurs victoires infamantes : leurs triomphes se sont changés en défaites. Après le siége de Vienne, de Milan, de Bologne, qui pourrait sans horreur entendre parler du paternel gouvernement des empereurs d'Autriche? Après l'alliance avec la Russie et la guerre contre les Hongrois, qui pourrait défendre ces traîtres couronnés unis à l'étranger contre leurs sujets? Après le siége de Rome, qui pourrait respecter encore ce prétendu vicaire de Jésus-Christ, reprenant des mains des Français qu'il déteste *sa* ville couverte de ruines et peuplée de soldats ennemis?

Cette guerre entre la République et la monarchie, entre la souveraineté du peuple et un je ne sais quoi sans nom désormais, car le droit divin des rois et des papes est mort dans toutes les consciences,

cette guerre s'est terminée partout en apparence à l'avantage du passé contre l'avenir; mais, en réalité, la victoire est demeurée à la République. La mesure de l'injustice et du crime est comblée; les bourreaux des peuples ne peuvent plus être leurs souverains.

Et pourtant voilà ce qu'on essaie en ce moment en France. Le suffrage universel, expression de la souveraineté du peuple, est violé; et comme en dehors de la souveraineté du peuple il n'y a plus de principe de gouvernement, il ne reste plus que la force, les canons, c'est-à-dire la monarchie. Désormais monarchie et violence sont synonymes. Attenter au suffrage universel, c'est rendre le règne de la violence nécessaire.

Par le suffrage universel, qui est l'expression de la souveraineté populaire, on peut fonder une société politique stable, progressive, féconde, dans les conditions véritables promises par Dieu à la race humaine. Mais, cette société serait républicaine, ce serait la République elle-même. Or, les réactionnaires ont juré haine à la République : toutes leurs protestations à cet égard sont autant de mensonges : *J'ai subi beaucoup de choses depuis deux ans*, disait, il y a quelques jours, M. Thiers, *et je n'ai été converti à aucune*. Donc, ils ne veulent pas du suffrage universel. Veulent-ils au moins du suffrage restreint comme ils le disent? Non! Le suffrage restreint est un leurre. Il n'y a que deux sources de pouvoir : la souveraineté du peuple ou la souveraineté de droit divin. Si le suffrage universel est limité, la souveraineté du peuple n'existe plus, toute société républicaine est impossible. Il ne reste plus que la société monarchique. Restreindre le suffrage universel, c'est le détruire, c'est aboutir forcément à la monarchie. Aussi est-ce le projet des meneurs de la majorité. Mais comme la monarchie a perdu toute autorité morale, elle n'a plus d'autre appui que la force, et c'est avec le sabre qu'il faut la rétablir. Si le sabre des soldats de l'intérieur n'y suffit pas, on empruntera celui des Russes. Ainsi, l'Assemblée est placée entre ces deux alternatives, une République populaire, pacifique, progressive, ou une restauration sanglante, sans aucun principe de stabilité, sans aucun appui moral, puissante par le canon seulement. Et la majorité se décide sans hésiter pour cette monarchie.

Les victoires des rois de l'Europe troublent M. Thiers et M. de Montalembert. La République ou le suffrage universel a été vaincue partout en Europe : elle existe encore en France, il faut en finir. Il faut faire la guerre de Rome à l'intérieur; il faut avoir par la violence ce qu'on n'a pu obtenir de la raison populaire, déclarée dans les dernières élections pour la République. De là ces provocations, ces appels à la révolte, à l'insurrection, que répandent incessamment les journaux et les orateurs de la réaction. Ils voudraient avoir aussi, eux, leur siége de Vienne et de Rome, et faire intervenir au milieu des horreurs d'une guerre civile, cet Henri V qu'ils tiennent en réserve depuis la réconciliation de la branche aînée et de la branche cadette.

Le peuple les a devinés et déjouera leurs complots. Son sang a coulé assez dans les néfastes journées de juin. Son martyre a été assez dur : il n'a pas besoin de le recommencer. Il laissera voter la loi contre le suffrage universel, car cette victoire apparente des réactionnaires, cette violation de la République, sera pour eux ce que le siége de Rome a été pour le pape, le siége de Vienne pour l'empereur d'Autriche. Ces rois violateurs de leurs serments, bourreaux de leurs peuples, n'ont remporté un triomphe éphémère que pour tomber bientôt dans le gouffre commun où vont disparaître toutes les monarchies. Les meneurs de la majorité n'insulteront un instant au suffrage universel que pour se préparer une chute pareille. Si l'autorité des rois n'a pu résister, dans la conscience de leurs sujets, aux atrocités dont ils se sont rendus coupables en défendant leurs trônes héréditaires, comment des hommes élus par le suffrage universel pourraient-ils, sans s'aliéner la masse de la nation, attenter au suffrage universel? Une déconsidération morale, prélude certain de la chute des gouvernements, attend ceux qui ont trahi leurs mandants, ceux qui, après avoir demandé à l'universalité des citoyens la consécration de leur droit, repoussent aujourd'hui les électeurs dont ils tiennent la puissance.

En même temps qu'ils se déconsidèrent, eux et le gouvernement dont ils font jouer les ressorts, l'impuissance de leurs systèmes se dévoile de plus en plus. On n'a pas assez remarqué ce qui vient de se passer à l'Assemblée. Tous les orateurs qui ont parlé contre la loi ont rendu hommage à la souveraineté du peuple, à la puissance d'organisation du suffrage universel. Décrété après février d'une façon dictatoriale, le suffrage universel n'avait encore été soumis à aucune discussion. Aucun débat n'avait appris aux électeurs l'importance du droit qu'ils venaient de conquérir, la grandeur de l'œuvre qui leur était confiée. Le suffrage universel avait été accepté, pratiqué sans que les citoyens comprissent que l'élection des fonctionnaires, par le peuple entier, constituait une société nouvelle, un monde nouveau où se concilieraient l'autorité et la liberté. Pour la première fois, les Burgraves ont donné au peuple l'occasion d'apprécier l'immense et salutaire révolution contenue dans la pratique du suffrage universel. De cette discussion, l'une des plus remarquables, depuis l'ouverture de la Législative, est sortie évidente la dignité, la nécessité du suffrage universel, expression de l'avénement d'un souverain nouveau : le peuple.

« Le suffrage universel, a dit M. Victor Hugo, au milieu de toutes » nos oscillations orageuses, crée un point fixe. Ce point fixe, c'est » la volonté nationale, légalement manifestée; la volonté nationale, » robuste amarre de l'Etat, ancre d'airain qui ne casse pas et que » viennent battre vainement tour à tour le flux des révolutions et le » reflux des réactions.

» Et pour que le suffrage universel puisse créer ce point fixe, pour » qu'il puisse dégager la volonté nationale dans toute sa plénitude » souveraine, il faut qu'il n'ait rien de contestable; il faut qu'il soit » bien le suffrage universel, c'est-à-dire qu'il ne laisse personne, » absolument personne en dehors du vote; qu'il fasse de la cité la » chose de tous sans exception; car, en pareille matière, faire une » exception, c'est commettre une usurpation; il faut, en un mot, » qu'il ne laisse à qui que ce soit le droit redoutable de dire à la so- » ciété : Je ne te connais pas!

» A ces conditions, le suffrage universel produit le pouvoir : un » pouvoir colossal; un pouvoir supérieur à tous les assauts, même » les plus terribles; un pouvoir qui pourra être attaqué, mais qui » ne pourra être renversé, témoin le 15 mai, témoin le 23 juin; un » pouvoir invincible, parce qu'il pose sur le peuple, comme Antée, » parce qu'il pose sur la terre! Oui, grâce au suffrage universel, » vous créez et vous mettez au service de l'ordre un pouvoir où se » condense toute la force de la nation; un pouvoir pour lequel il n'y » a qu'une chose qui soit impossible, c'est de détruire son principe, » c'est de détruire ce qui l'a engendré.

» Grâce au suffrage universel, dans notre époque où flottent et » s'écroulent toutes les fictions, vous trouvez le fond solide de la so- » ciété. Ah! vous êtes embarrassés du suffrage universel, hommes » d'Etat! Ah! vous ne savez que faire du suffrage universel! Grand » Dieu! c'est le point d'appui, l'inébranlable point d'appui qui suf- » firait à un Archimède politique pour soulever le monde!

» Ministres, hommes qui nous gouvernez, en détruisant le carac- » tère intégral du suffrage universel, vous attentez au principe » même du pouvoir, du seul pouvoir possible aujourd'hui! Com- » ment ne voyez-vous pas cela!

» Tenez, voulez-vous que je vous le dise? Vous ne savez pas vous- » mêmes ce que vous êtes ni ce que vous faites. Je n'accuse pas » vos intentions, j'accuse votre aveuglement. Vous vous croyez de » bonne foi des conservateurs, des reconstructeurs de la société, des » organisateurs? Eh bien! je suis fâché de détruire votre illusion : » à votre insu, naïvement, innocemment, vous êtes des révolu- » tionnaires!

» Oui! et des révolutionnaires de la plus dangereuse espèce, des » révolutionnaires, je le répète, de l'espèce naïve! Vous avez, et plu- » sieurs d'entre vous l'ont déjà prouvé, ce talent merveilleux de » faire des révolutions sans le voir, sans le vouloir, et sans le sa- » voir! en voulant faire autre chose! »

Ainsi, l'excellence du suffrage universel, comme base de l'organisation sociale, a été victorieusement, magnifiquement démontrée. Et à quel moment le peuple va-t-il prendre conscience de la valeur du suffrage universel? A quel moment les citoyens vont-ils comprendre que l'ordre, le progrès, la paix étaient attachés à la conservation de ce suffrage universel? Au moment même où la réaction le détruit, sans expliquer le principe d'autorité qu'elle entend substituer à la souveraineté du peuple? Le jour où cette loi sera votée, toute la France saura que les vrais défenseurs du principe d'ordre, d'autorité, sont dans le camp du suffrage universel, et que les prédicateurs d'anarchie, les démolisseurs de l'ordre social sont dans la commission des Dix-sept.

Est-il possible que cette loi et les hommes qui l'ont faite résistent longtemps à une pareille lumière? Non. — Aussi, cette loi n'est-elle que le prélude d'une série de décrets monarchiques dont le plan est déjà arrêté; décrets aussi impuissants, aussi destructifs de la tyrannie réactionnaire que la loi électorale Rien ne peut sauver les ennemis de la République, rien qu'une bataille. Ah! si le peuple sait refuser toujours le combat, s'il sait attendre qu'on l'attaque à main armée (et on l'attaquera), le règne du mensonge, de l'hypocrisie, de la corruption, de la violence, aurait enfin un terme. Ces hommes, débris honteux de la cour de Louis-Philippe, tomberaient sous le mépris public, comme est tombé ce roi par eux si lâchement abandonné!

DE L'INTERVENTION ORGANIQUE DE L'ÉTAT

dans la Formation, la Distribution et la Consommation des Richesses.

I.

Le règne des eunuques durera-t-il toujours, et la France en travail accouchera-t-elle d'une souris? On serait tenté de le croire en écoutant les discours des hommes qui ont un nom soit en morale, soit en politique, soit en économie politique. Quel étrange chaos d'idées! quelles ténèbres profondes! Le passé les excite, le présent les écrase, l'avenir les effraie. Ils veulent et ne veulent pas. Rester, ils ne le peuvent; marcher, ils ne l'osent. Étrangers au peuple qu'ils méconnaissent, ils s'appuient sur lui tant qu'il repose; mais la peur, une peur effroyable les prend dès que ce peuple se lève. Il semble, à les entendre, qu'ils aient affaire à une bête féroce dont la chaîne est brisée. Tous leurs efforts, à cette heure solennelle, tendent visiblement et constamment à calmer ce peuple soulevé, à l'enchaîner, à le museler de nouveau. Que si, dominé par des idées de justice éternelle, vous vous levez et vous vous placez soudain entre le peuple et eux, ils s'élancent sur vous, vous outragent, vous calomnient, montrent du doigt votre poitrine nue au fer d'hommes égarés, depuis longues années irrités par les souffrances et le droit méconnu. Oh! rien ne les arrête. L'assassinat, le lâche assassinat [illegible] ferait pas même reculer.

ne les [illegible] ibles devant vous, enfants devant l'idée, ils balbu-

Et pourtant, [illegible] dressez directement à eux-mêmes, je ne tient, quand vous vous [illegible] *raison des circonstances* qui les sais quelle excuse, je ne sais quelle [illegible] ment qu'ils ne font. retient toujours, qui les empêche d'agir [illegible] qu'était pour Cette *raison des circonstances* est devenue pour eux ce [illegible] les rois la *raison d'Etat*. Ils l'invoquent à tout propos, et se drapent et se cachent mystérieusement derrière elle. Le temps leur manque, disent-ils, pour s'occuper de théories; la pratique les absorbe. Insistez-vous, leur montrez-vous qu'ils ont tort, qu'une pratique nouvelle et supérieure est à suivre: en désespoir de cause, ils vous répondent, avec une naïveté charmante et passablement leste, qui rappelle la façon royale: *Le peuple n'est pas prêt, le peuple n'est pas mûr.*

Mûr! et pourquoi? Le savent-ils, ces profonds et habiles politiques? s'en doutent-ils le moins du monde? *Mûr pour la Liberté*, disent les plus hardis d'entre eux. — *Non*, disent les autres, *mais pour l'Égalité.* — D'autres encore reprennent: *Ni pour la Liberté, ni pour l'Égalité, mais pour la Fraternité.* Insensés! ce qui n'est pas mûr, c'est vous: la Liberté, l'Égalité, la Fraternité, l'Unité, voilà le but à atteindre, voilà la Terre promise.

Évidemment ces hommes, dont nous parlons à cette heure, se sont toujours placés en face du passé et jamais en face du temps, triple et un à la fois. Se moquant de l'avenir qu'ils évoquent, ils gaspillent le présent qu'ils tiennent, et perpétuent le passé qu'ils combattent. Pour mon compte, je ne connais pas à la République du peuple, à la vraie République, d'ennemis plus ardents et plus dangereux. Ils obstruent le chemin de l'avenir; ils empêchent le développement du monde nouveau heureusement éclos malgré eux; ils divisent, ils troublent les consciences; ils abritent le vieux monde, l'entretiennent dans ses vices et ses ignominies qu'ils partagent. Agitant dans leurs mains, en guise d'étendards, les trois lambeaux du drapeau de l'Humanité qu'ils déchirent, ils ressemblent, de loin, à une armée d'hommes marchant à la vie, et ne sont, vus de près, qu'une cohue d'ambitieux, d'ignorants, d'intrigants de bas étage, de viveurs et de dupes, marchant tous à la mort.

Cependant, tous divisés entre eux, tous hostiles les uns aux autres, et pour cause, ces *Sectaires* de la pire espèce donnent volontiers leur nom à qui les blâme, et tiennent en dédain ceux qui veulent marcher. « Créer des institutions nouvelles! disent-ils; y songez-vous? Le moment est bien choisi, vraiment! Est-ce que des institutions s'improvisent! Quoi! vous parlez d'intervenir dans la production, la distribution et la consommation des richesses! Mais ne serait-ce pas changer radicalement, bouleverser de fond en comble la constitution même de la société actuelle? Ne serait-ce pas enlever la *production* à l'industrie privée, la *distribution* à la concurrence, la *consommation* au hasard? Oh! vous allez trop vite. C'est bien assez pour l'heure, si ce n'est trop déjà, et du suffrage universel, et de la substitution de la forme gouvernementale républicaine à la forme gouvernementale monarchique, et de l'inscription sur toutes les murailles des mots *Liberté, Egalité, Fraternité.* Pour un changement plus profond, plus radical encore, le peuple n'est pas mûr, le peuple n'est pas prêt. »

Le peuple n'est pas prêt!... Oh! vous avez raison: il n'est pas prêt pour vous; il ne le sera jamais. Car, que vous en ayez conscience ou non, ce qui se cache sous ces mots isolés, détachés, ainsi lancés par vous à tout propos, à toute heure du jour, de Liberté, d'Égalité, de Fraternité, c'est vous, c'est votre domination personnelle, votre règne semblable en son essence au règne des despotes: or ce règne est fini sans retour, le peuple n'en veut plus.

La monarchie se terminant en queue, cent mille tyrans au lieu d'un seul, une République bourgeoise, ou bien encore une République purement prolétaire, purement démocratique, ce n'est pas là le moins du monde une solution pour le peuple: il a trop de bon sens, il a trop de logique pour s'y arrêter jamais. Sans vous, malgré vous, donc, il fera ce que vous ne voulez ou ne pouvez pas faire pour lui: il évitera toutes ces républiques bâtardes, monarchies plus ou moins déguisées, plus ou moins constitutionnelles. Véritable héros du drame qui se joue, à mesure qu'il prendra conscience de son être, il détruira ce monde d'inégalité, d'esclavage, de misère, que vous effleurez à peine de vos traits émoussés, et dans le sein duquel vous vivez et vous tenez à vivre. Discernant les traîtres, les ambitieux, les niais au travers de leurs belles paroles, il déjouera de plus en plus leurs trames, il trompera leurs espérances. Déjà, à qui lui parle de Liberté, ou d'Égalité, ou de Fraternité, il sourit finement et répond: Liberté-Égalité-Fraternité-Unité. Point de demi-formule, point de tiers, point de quart de formule, la formule complète, voilà ce qu'il veut. Quiconque ne comprend pas cette formule, quiconque l'altère en exaltant un de ses termes, en brisant son unité, est suspect au peuple dans les louanges mêmes qu'il lui adresse, et par ce peuple est immédiatement flétri, au plus profond de son être, du nom d'*hérétique*. La DOCTRINE, pour lui, c'est LIBERTÉ-ÉGALITÉ-FRATERNITÉ-UNITÉ; l'HÉRÉSIE, c'est *Liberté* seulement, c'est *Égalité* seulement, c'est *Fraternité* seulement.

II.

[illegible] ons là ces hommes si visiblement plongés dans l'er-

Mais laissons [illegible] nt à l'envi la passion et le temps. Adressons-reur, et que dévorent [illegible] res et dévoués du peuple; adressons-nous au peuple, aux amis sinc [illegible] cherchant la vérité par-dess[illegible] nous aux esprits sérieux, aimant et [illegible] mmes simples [illegible] toutes choses; adressons-nous, enfin, aux [illegible] de bonne volonté.

S'agit-il en ce moment du temps, de la fortune d'un ou de plusieurs hommes? la France est-elle en un pareil travail? Évidemment non.

S'agit-il même de la fortune d'un peuple, de la France, isolée, séparée, hors de la communion des autres peuples qui demeurent sur la terre? Non encore, évidemment non.

De quoi donc s'agit-il?

Il s'agit de tous les hommes en général qui sont en France et de chacun d'eux en particulier; il s'agit de la France et des peuples qui sont sur la terre; il s'agit de l'Humanité.

Il s'agit de la Liberté, de l'Égalité, de la Fraternité des hommes.

Il s'agit d'une conception nouvelle de la Vie qui est de nature à relier, d'un bout du monde à l'autre, les peuples et les hommes entre eux.

Il s'agit d'une Science Nouvelle, d'une Nouvelle Religion, qui, dans son essence, est universelle.

Il s'agit du SOCIALISME, il s'agit de la RÉPUBLIQUE.

Êtes-vous donc ou n'êtes-vous pas de cette Religion?

Voulez-vous ou ne voulez-vous pas réaliser la vraie LIBERTÉ, celle qui n'exclut ni ne domine soit l'*Égalité*, soit la *Fraternité*?

Voulez-vous ou ne voulez-vous pas réaliser l'ÉGALITÉ véritable, celle qui n'exclut ni ne domine soit la *Liberté*, soit la *Fraternité*?

Voulez-vous ou ne voulez vous pas réaliser la vraie FRATERNITÉ, celle qui n'exclut ni ne domine soit l'*Égalité*, soit la *Liberté*?

En un mot, voulez-vous ou ne voulez-vous pas réaliser la LIBERTÉ, l'ÉGALITÉ, la FRATERNITÉ dans leur indivisible unité?

Voilà la question.

Répondez.

Point de faux-fuyant, point de fin de non-recevoir. La demande est claire, catégorique, explicite; la réponse doit être également claire, catégorique, explicite.

C'est un *Oui* ou un *Non*.

Que si vous dites *Oui* pour la France; que si vous voulez réaliser en France la Liberté, l'Égalité, la Fraternité dans leur indivisible unité, la main sur la conscience, le ferez-vous, par exemple, en laissant, comme de coutume, à l'INDUSTRIE PRIVÉE le soin de *produire* les richesses, à la CONCURRENCE le soin de les *distribuer*, au HASARD le soin de les faire *consommer*?

Non, évidemment non.

Vous intervenez donc.



III.

L'intervention de l'État dans la formation, la distribution et la consommation des richesses est commandée par la nature même des choses.

Dès la chute de Louis-Philippe, dès le lendemain même du 24 Février, il le fallait, en effet ; il fallait intervenir.

Il le fallait, il fallait que le gouvernement d'alors intervînt dans la production, dans la distribution et dans la consommation des richesses; il fallait qu'il attaquât bravement, carrément, républicainement la grande et souveraine question des *débouchés intérieurs*, débouchés dont l'existence et le besoin nous sont révélés tous les jours davantage (1).

Il fallait intervenir dès cette époque, il le faut encore et toujours. Tout le secret de la situation est là.

IV.

On se tromperait étrangement si l'on pensait que la loi des Républiques soit sur ce point différente de la loi des Monarchies. Qui ne sait que depuis longtemps, dans notre Europe, la politique des nations roule tout entière sur un problème semblable à celui dont nous parlons en ce moment, sur le problème des *débouchés extérieurs?* C'est là, c'est dans la recherche de ces débouchés que se tient en effet, que se renferme, pour les nations monarchiques, toute la part d'intervention, pour ainsi dire, que leurs gouvernements s'attribuent dans la formation, la distribution et la consommation des richesses. Le roi ne préside plus guère, par le temps qui court, à l'aide de ses règlements souverains et de son bon plaisir, à la bonne confection des produits, à l'établissement, à la prospérité de certaines industries nouvelles; au maintien, à l'observance de la loyauté du commerce: il n'a plus à se décider entre l'orgueilleuse manufacture et l'humble *pâturage et labourage, ces deux mamelles de l'État.* Colbert et Sully sont loin. Mais il doit constamment avoir l'œil fixé sur les débouchés extérieurs et sur le chiffre toujours croissant de la popul[illegible] de ses États, prêt à s'inspirer, dans l'occasion, de la sci[illegible] [illegible]ience de Canning ou de celle de Malthus.

Aujourd'hui même, poursuivant [illegible] rieuse, l'Angleterre redoubl[illegible] cette voie qu'elle prétend glo- [illegible] l'Autriche ne tient [illegible] de patience, de courage et d'efforts; l'A[illegible] tant à l'Italie que pour avoir dans Trieste et Venise [illegible] des instruments de débouchés; la Prusse, dans le même but, crée les douanes allemandes, préside à leur organisation ; la Russie veut avoir le Bosphore. L'Orient et la sombre Asie, berceau du genre humain, attirent de nouveau l'Occident. Créer des débouchés, trouver des débouchés, acquérir, inventer des instruments de débouchés de ce côté du monde, du côté de l'Orient, telle est, à l'heure actuelle, l'idée dominante, l'idée capitale de tous les cabinets de l'Europe. Pas un seul ne fait défaut à cette idée, et le bruit des révolutions populaires qui les renversent un jour pour les voir presque aussitôt relevés, ne saurait les en distraire un moment. Il semble que ce soit là pour eux la colonne de feu, ou mieux encore celle obscure et de fumée qui conduisait au désert les Juifs déserteurs de l'Égypte. Tous ont une foi profonde, complète, sincère, dans ce remède singulier et déjà d'un autre âge, qui, joint aux *checks* à la population, est le seul encore que leur esprit conçoive pour préserver, pour maintenir l'édifice monarchique qu'ils défendent. Une nation dont le commerce extérieur s'éteint visiblement ou languit, périclite, suivant eux. Une nation sans débouchés extérieurs est, à leurs yeux, une nation perdue, quand elle n'est pas naissante. Elle devient la proie de la misère, des émeutes, de la guerre civile : la dissolution y règne, s'en empare; les pauvres s'y dressent contre les riches, invoquant à leur aide, non plus la menace et l'insulte, mais la Liberté, l'Égalité, la Fraternité des hommes. Pour les nations voisines, si elles sont sages, si elles veulent éviter la gangrène, le temps est venu de se la partager.

C'est ainsi qu'au sein de la monarchie se révèle à nos regards l'intervention souveraine, nécessaire, fatale de l'État, dans la formation, la distribution et la consommation des richesses.

Le but de cette intervention, c'est la perpétuité même de la monarchie, c'est le maintien, la conservation intégrale de l'ordre des institutions monarchiques; ses moyens sont le *check* à la population d'une part, de l'autre le débouché commercial, c'est-à-dire, en bon français, l'assassinat déguisé et organisé des pauvres, des enfants, des faibles, et l'exploitation indirecte de l'homme par l'homme, cette seconde et dernière forme de l'eslavage.

V.

Or quand la monarchie intervient ainsi, par le *check* à la population et par le débouché commercial, dans les relations productives, distributives et consommatrices des hommes, niera-t-on ce même droit à la République? Non, évidemment non. Nous sommes convaincus, au contraire, que ce que fait la Monarchie contre la Liberté, l'Égalité, la Fraternité humaines, en faveur de son ordre tout despotique et cruel, la République doit le faire contre la misère, l'esclavage, l'ignorance, en faveur de son ordre tout de lib[illegible] bien-être. Et ce nous est toujours une bless[illegible]berté et de fonde, immense, que de penser qu'[illegible] douloureuse, pro- de la veille, des républicain[illegible]u 24 février 1848, des hommes nature de cette in[illegible], aient pu précisément méconnaître la la relég[illegible]intervention souveraine de l'État jusqu'au point de [illegible]guer honteusement au second plan. Ce n'est pas au Luxembourg qu'elle devait se tenir, mais à l'Hôtel-de-Ville, mais au sein de la Constituante; et reléguer dans quelque *ministère du travail*, dans quelque annexe du gouvernement, ce qui est de l'essence même du gouvernement, est une faute dont il est difficile de se laver jamais. La pensée républicaine est une et ne doit pas être scindée. Elle ne peut, sous aucun prétexte, laisser en dehors d'elle cette manifestation puissante de la vie en vertu de laquelle les richesses, partie nécessaire, intégrante de notre être, se produisent, se distribuent et se consomment au sein de notre société. La Politique pure, exclusive, celle qui se conçoit existante par elle-même, pour elle-même, en dehors et de la Morale et de l'Économie politique, est une science vaine, misérable, pleine de tempêtes et de souillures.

VI.

L'argument le plus fort qu'on puisse élever contre le droit évident de la République d'intervenir directement dans la production, la distribution et la consommation des richesses, mais dans le sens particulier que nous avons indiqué, est donc celui-là même qui, portant sur le fond, s'exprimerait ainsi :

« Nous reconnaissons volontiers avec vous le droit de la République à intervenir là où vous dites qu'elle doit intervenir. Il en est de la République comme de la Monarchie sous ce rapport : ce que l'une peut; l'autre doit le pouvoir. Nous reconnaissons encore volontiers avec vous que les changements profonds, radicaux, opérés ainsi par l'exercice même de ce droit incontestable, ne sont pas, en tant que changements, une raison qui ait quelque valeur. Il est évident que le droit de la République s'exerçant en vue de la Liberté, de l'Egalité et de la Fraternité des hommes, doit avoir des manifestations différentes qui renversent, qui détruisent celles du droit de la Monarchie, s'exerçant en vue de l'inégalité, du despotisme et de l'isolement le plus égoïste, le moins humain. Mais ces changements qui consisteraient, si nous vous avons bien compris, à enlever le soin de produire à l'*industrie privée*, à supprimer la *concurrence* comme moyen opérant la distribution des richesses, à affranchir du *hasard* la consommation de chacun et de tous, ces changements-là sont-ils bien en accord avec la nature de l'homme? Respectent-ils sa Liberté, son Égalité, sa Fraternité? Pourquoi ne laisserait-on pas les choses comme elles sont, en les soumettant toutefois à des lois nouvelles? Proclamez le droit au travail, abaissez le taux de l'intérêt, organisez le crédit, usez contre la propriété de l'expropriation pour cause d'utilité publique, répandez l'instruction, que la petite propriété se multiplie, que la grande disparaisse, et vous aurez plus fait pour la Liberté, l'Egalité et la Fraternité des hommes. »

C'est ainsi que des esprits généreux, mais plus passionnés qu'éclairés, se croient encore le droit de résoudre le problème républicain, en dépit des fautes énormes que nous expions à cette heure, et qu'ils renouvelleraient évidemment; c'est ainsi qu'ils se paient

(1) La production, le travail, l'étendue de l'exploitation des forces agricoles, manufacturières et commerciales d'un peuple dépendent évidemment, à l'heure actuelle, de la *demande extérieure* et de la *demande intérieure*. La *demande extérieure* est celle des Riches qui demeurent hors de ce peuple, chez les nations voisines ou reculées : cette demande constitue le *débouché commercial, extérieur*. La *demande intérieure* est celle des Riches qui demeurent au sein même de ce peuple. : cette demande constitue le *débouché social, intérieur*. S'occuper uniquement des premiers, créer des *débouchés commerciaux, extérieurs*, c'est là l'essence du gouvernement monarchique. S'occuper principalement des seconds, créer des *débouchés sociaux, intérieurs*, voilà l'essence des gouvernements républicains. La monarchie, considérant ce qui se passe, pose en axiome que ce sont les Riches qui, par leurs dépenses, leur luxe font vivre les Pauvres. La République, par l'organe d'un paysan de la Creuse, mon ami, explique cet axiome : « *Les Riches nous font travailler, font travailler le Peuple*, me disait un jour ce paysan, *et le Peuple les nourrit, c'est nous qui les faisons vivre*. Détruire ce privilége exorbitant des Riches, ce servage dégradant du Peuple, voilà le but que la République doit atteindre; or elle l'atteindra précisément en affranchissant l'Agriculture, la Manufacture et le Commerce du joug de cette demande restreinte, privilégiée, mesquine, méprisable des *Riches de l'intérieur* et des *Riches de l'extérieur*. Il faut créer une *demande intérieure* colossale, ou plutôt il faut la reconnaître, car elle existe. Tous ces pauvres, tous ces mendiants, tous ces prolétaires, tous ces paysans, qui souffrent de l'ignorance et de la misère, ont un droit à la *demande intérieure* que l'on doit constater, que l'on ne peut créer, qu'il est coupable de nier. Les économistes bourgeois, ces petits partisans de la royauté multiple, divisée, ne connaissent, en fait de débouchés, que les *débouchés extérieurs*; il y a déjà long-temps que nous avions signalé à leur attention les *débouchés intérieurs*. Nous ne pouvons mieux faire que de les renvoyer aux articles *échange, douanes, économie politique, Adam Smith*, de l'ENCYCLOPÉDIE NOUVELLE.

de mots et débitent à l'envi ce qu'on appelle en bon français des *balivernes*. Ils pensent être forts, ils ne sont qu'ignorants. Nous réfuterons toutefois ce qu'il y a de sérieux en apparence dans leur objection, c'est-à-dire le doute exprimé sur la valeur libérale, égalitaire et fraternelle des conséquences de l'intervention de l'État telle que nous la comprenons, heureux si, par ce dernier combat au profit de l'idée, nous pouvons vaincre nos adversaires, et les mettre ainsi en demeure de concourir, eux aussi, à l'œuvre glorieuse de notre Dix-Neuvième Siècle.

JULES LEROUX,
représentant du Peuple.

D'UNE NOUVELLE DIVISION
ET D'UNE
ORGANISATION RÉPUBLICAINE
DE LA FRANCE.

SECONDE PARTIE (1).

Nous le répétons, la division territoriale que nous avons proposée, l'organisation dont nous allons essayer de présenter le plan général, ne sont point choses absolument nouvelles. L'idée première de cette rénovation politique et sociale appartient à nos pères; elle appartient au comité de Constitution de notre première assemblée nationale, dont Thouret, esprit aussi éclairé que hardi, inspira les décisions. Nous n'aurons, dans la tâche que nous nous sommes donnée, qu'à modifier le projet de ces législateurs de 1789, en mettant à profit les lumières dont s'est enrichie, depuis un demi-siècle, la science républicaine. Guidé par ces hommes qui voulurent, avec une immortelle audace, détruire toute la vieille société française pour lui substituer le modèle des sociétés humaines dont la raison leur dictait les lois, nous oserons essayer ce qui nous aurait semblé téméraire et impossible, si nous avions été abandonné à nos propres forces.

De l'organisation administrative et judiciaire des Communes.

La Commune existe. Elle a, selon nous, les conditions d'étendue territoriale et de population nécessaires au développement de la vie politique, aux progrès de la vie sociale. Il s'agit de constituer son organisation, de mettre en mouvement et en harmonie les forces individuelles dont se compose cette petite société.

Dans toute réunion d'hommes formés en société, trois pouvoirs sont nécessaires pour donner une impulsion commune à l'action divergente des citoyens. Ces trois pouvoirs sont : le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif, le pouvoir judiciaire. Il faut donc à la Commune un pouvoir chargé de faire les règlements d'intérêt communal, et c'est l'affaire du Conseil municipal; il lui faut un pouvoir chargé d'exécuter ces règlements, et c'est l'affaire du Directoire communal; il lui faut enfin des juges chargés d'examiner les délits commis sur le territoire de la Commune, et c'est l'affaire du Tribunal de la Commune.

Il est bien entendu que le Conseil municipal ne fait point de lois véritables; que la loi est l'œuvre du Corps législatif nommé par l'universalité des citoyens français. Chaque fois que le pouvoir central a décrété une loi applicable à toutes les parties de la France, le Conseil municipal n'a plus, comme nous l'expliquerons ultérieurement, qu'à veiller à l'exécution de cette loi dans le ressort de ses attributions. Mais les règlements locaux qu'il sera autorisé à faire dans l'intérêt de la Commune sont des lois véritables, bien qu'elles n'aient ce caractère que dans les limites du territoire communal. Aussi Thouret disait-il, avec raison, dans le rapport déjà cité : « Cette Assemblée (le Conseil municipal) serait le *Conseil d'administration*, et exercerait une sorte de *législature* pour le gouvernement du petit État municipal, composé du territoire entier de la Commune. »

Donc, chaque Commune doit avoir un Conseil municipal, un Directoire exécutif et un Tribunal ou Conseil judiciaire : tous ces corps sont électifs, nommés pour un an et renouvelés par moitié chaque année.

Le Conseil municipal pourrait être composé de cinquante membres, plus ou moins, à raison d'un conseiller par mille habitants.

Le Directoire exécutif serait formé par cinq citoyens;

Le Tribunal également par cinq juges.

Chaque corps choisirait un président nommé pour un mois et rééligible indéfiniment.

Il serait sans doute nécessaire, tant que l'éducation que la Commune aurait pour premier devoir de fournir à chaque citoyen n'aurait pas porté ses fruits, d'exiger au moins des candidats aux fonctions judiciaires certaines conditions de capacité. Pour appliquer les lois civiles sous lesquelles nous vivons, et qui ne peuvent être détruites en un jour, il faut de longues études, dont l'honnêteté et le zèle ne pourraient dispenser les citoyens appelés à décider dans les contestations judiciaires.

Dans le tableau des pouvoirs municipaux que nous venons d'indiquer, le Directoire exécutif tient la place occupée aujourd'hui par le maire. L'Assemblée constituante, en créant à la fois l'organisation administrative et l'organisation municipale, avait attribué les fonctions exécutives dans le département à un Directoire composé de plusieurs membres, tandis que les mêmes fonctions devaient être remplies dans la Commune par un seul maire. Cette contradiction, qui tenait encore à l'influence que les habitudes du passé exerçaient sur les législateurs de 1789, cette contradiction avait pour effet de donner au département un pouvoir exécutif républicain et de laisser la Commune sous un gouvernement monarchique. La grande Commune, telle que nous la concevons, doit être administrée comme l'était le département dans le projet de la Constituante, par un *Conseil municipal* et un *Conseil exécutif* ou *Directoire communal*.

Comment seront nommés ces deux Conseils? « Le comité de Constitution, disait Thouret, a examiné si chaque administration départementale devait être formée, d'abord en un seul corps d'assemblée, qui opérerait ensuite sa propre division en deux sections, par l'élection qu'elle ferait dans son sein de ceux de ses membres qui composeraient le *Directoire*, ou s'il ne serait pas préférable que les électeurs désignassent, en élisant, ceux des députés qu'ils nommeraient pour le *Conseil* et ceux qu'ils destineraient au *Directoire*. » — Le comité se décidait pour la première opinion, par des raisons de circonstances qui ne sauraient avoir de valeur aujourd'hui. La souveraineté réside dans l'universalité des citoyens. Tous les fonctionnaires de la Commune doivent être nommés par le peuple. Si le Conseil municipal avait le droit de choisir parmi ses membres les députés chargés de former la commission exécutive, ce serait une sorte d'élection à deux degrés, attentatoire aux droits du souverain. Aux élections, les citoyens doivent donc désigner les députés qu'ils entendent revêtir de la dignité de conseillers municipaux et ceux qu'ils destinent aux fonctions du Directoire exécutif.

Une autre difficulté fut prévue par le comité dont Thouret était rapporteur. On discuta la question de savoir « si les membres élus pour le *Directoire* pourraient se réunir à ceux du *Conseil* pour former l'Assemblée générale et avoir séance avec voix délibérative à cette Assemblée, ou si les deux sections de chaque administration resteraient si absolument distinctes que les membres du *Directoire*, bornés à la simple exécution, n'eussent jamais ni séance, ni droit de suffrage avec ceux du *Conseil*. »

Le comité se prononça encore pour la première de ces opinions, « parce qu'il lui parut que les membres du *Directoire*, privés d'entrer et de voter à l'Assemblée délibérante, seraient bientôt considérés moins comme membres de l'administration que comme ses agents et ses préposés... D'ailleurs, l'exclusion des membres du *Directoire* priverait l'administration du secours de leurs lumières, devenues plus précieuses par l'expérience que donne la pratique habituelle des affaires. »

Cette sage décision, entièrement conforme aux principes, nous semble devoir être maintenue.

Les pouvoirs dont le siége est au centre de la Commune, le Conseil, le Directoire, le Tribunal se trouvent constitués. Mais l'administration municipale s'étend assez loin pour que les autorités centrales aient besoin de fonctionnaires intermédiaires qui les mettent en rapport avec les petites agrégations de citoyens que le temps a créées sur le territoire de la Commune. Ici encore, le projet du comité de Constitution nous fournit l'idée d'une institution excellente. Les villes et bourgs auraient chacun une agence, sous le titre de *bureau municipal*, qui veillerait à leurs intérêts locaux et correspondrait avec le Conseil de la municipalité commune. Le *Directoire*, chef du pouvoir exécutif municipal, comptable et responsable de ses fonctions, en ferait exécuter les arrêtés par les *bureaux municipaux*.

D'un autre côté, le nombre des juges de paix serait proportionné, dans chaque Commune, aux besoins des populations, et le cercle de leurs attributions considérablement élargi.

Les bureaux municipaux, comme les juges de paix, sortiraient de l'élection populaire, et leurs pouvoirs seraient conférés pour une année seulement.

(1) Voir la livraison précédente.

Quant aux affaires criminelles, elles seraient portées devant le jury, qui se réunirait au chef-lieu de la Commune. Le jury devrait être tiré au sort, comme aujourd'hui, mais devant le Conseil municipal tout entier, sur la liste générale des électeurs de la Commune. Bien entendu, d'ailleurs, que le Code pénal et le Code d'instruction criminelle sont entièrement à refaire.

Les grandes Communes, ainsi constituées, s'administrent, se jugent elles-mêmes; elles ont une vie propre, une spontanéité qui se communique à chaque citoyen. Elles appellent fréquemment tous leurs habitants à la vie politique; elles les arrachent à la torpeur des habitudes routinières, à la paresse, à l'ignorance, à l'abandon de soi-même. Ces hommes, ces paysans, ces ouvriers, hier encore conduits en aveugles dans une route inconnue, engrenés, sans en avoir conscience, dans les rouages d'un système social dont le mécanisme leur échappait, commencent à comprendre le gouvernement qui les dirige, à vouloir spontanément ce qu'on leur avait imposé d'autorité. Ils apprennent à aimer, à respecter le pouvoir qui est leur œuvre, à s'estimer eux-mêmes en reconnaissant dans leurs magistrats leurs élus et leurs égaux. Ils ne veulent plus demeurer ignorants et grossiers : la Commune qui les a faits citoyens peut les appeler à toutes ses magistratures; ils deviennent avides de science, soigneux de leur dignité. Ne faut-il pas qu'ils s'éclairent pour faire de bons choix, pour assurer une administration habile, des jugements équitables à la grande famille dont ils font partie? La vie politique crée aussitôt la vie intellectuelle et la vie morale.

D'un autre côté, le pouvoir central maintient entre les Communes l'unité d'administration, l'unité de législation, l'unité de contribution dans les charges publiques, etc.; il établit entre elles ces rapports de liberté, d'égalité, de fraternité, que la Commune elle-même doit faire naître entre les citoyens.

Ceci nous conduit à dire quelques mots du pouvoir central et de ses rapports avec les Communes.

Du pouvoir central.

Un pouvoir législatif, un corps exécutif, un pouvoir judiciaire doivent veiller à la direction de l'État comme à l'administration de la Commune.

Le Corps législatif pourrait être composé de sept cent vingt membres, ce nombre correspondant aux sept cent vingt grandes divisions territoriales. Mais il importe que les députés composant cette assemblée ne soient point choisis séparément par chaque Commune. L'Assemblée nationale législative est l'expression de la souveraineté du peuple entier. Chaque représentant doit donc être nommé par tout le peuple. Tant qu'il n'en sera pas ainsi, les représentants d'une localité inclineront souvent à préférer les intérêts particuliers de leurs mandants à ceux de la nation tout entière. Quoique la nouvelle organisation communale proposée dans ce travail doive détruire rapidement les antipathies de clocher, les petites ambitions des provinces rivales et réduise par cela même la valeur des objections si souvent soulevées contre l'élection partielle, il est certainement plus conforme aux principes d'attribuer au corps tout entier des électeurs la nomination des représentants de la France. Il est évident, d'ailleurs, que ce qui serait d'une difficulté peut-être insurmontable dans l'état actuel de la vie politique, sera singulièrement facilité par l'habitude que prendront les citoyens de la Commune d'accomplir fréquemment leurs devoirs de membres du souverain. Il ne s'agit ici que d'un procédé à trouver, et dès qu'on le voudra sincèrement, la découverte ne s'en fera pas longtemps attendre.

Le Corps exécutif, beaucoup moins nombreux que l'Assemblée des législateurs, devra également être choisi par tous les électeurs. Il prendra part aux délibérations de l'Assemblée comme les *Directoires des Communes* prennent part aux délibérations des *Conseils municipaux*.

Le Conseil d'État et la Cour de cassation seront soumis au même mode d'élection.

Un Corps législatif, un Directoire exécutif, une Cour de cassation et un Conseil d'État nommés par le suffrage universel, tels sont les éléments du pouvoir central destiné à maintenir l'unité entre toutes les Communes.

Des rapports du gouvernement central avec les Communes.

Un pouvoir central en rapport direct avec des Communes organisées sur un plan uniforme, nous disons que tout le gouvernement républicain est là.

Quand on jette un coup-d'œil sur l'organisation actuelle de la France, on est étonné de voir des Conseils de département, des Conseils d'arrondissement, des Conseils municipaux, des préfets, des sous-préfets et des maires, c'est-à-dire une série de fonctions et de fonctionnaires superposés dont les attributions sont à peu près identiques. Leurs pouvoirs ne peuvent guère être distingués que par l'étendue du ressort dans lequel ils s'exercent. C'est une superposition de cercles concentriques dont le rayon va toujours s'agrandissant, depuis le maire, premier magistrat de la Commune, jusqu'au ministre de l'intérieur, en passant par les sous-préfets et les préfets. Il semble donc, à voir cette hiérarchie, que le maire et le Conseil municipal forment le dernier échelon d'un système unique destiné à gouverner et à administrer la France.

Il n'en est rien cependant, et nos hommes d'État ont toujours soigneusement distingué jusqu'ici le régime municipal et le régime administratif. Cette distinction est juste en principe, puisqu'en effet les pouvoirs locaux des diverses parties de la France se trouvent chargés de faire exécuter les lois et règlements qui s'appliquent à l'ensemble du territoire et de veiller en même temps aux intérêts des diverses parties de ce même territoire qu'ils administrent. Mais partir de cette distinction pour aboutir à deux ordres de pouvoir entièrement séparés, le pouvoir administratif et le pouvoir municipal, c'est une erreur grossière qui a multiplié à l'infini le nombre des fonctionnaires publics, et produit des conflits sans cesse renouvelés entre l'administration générale du pays et les autorités locales. La séparation complète du pouvoir administratif et du pouvoir municipal est, du reste, si contraire à la réalité des choses, que, dans la pratique, les Conseils municipaux ont de doubles attributions. On distingue les fonctions *propres* des Conseils municipaux et les fonctions qui leur sont *déléguées* par le pouvoir central. « Les fonctions propres au pouvoir municipal, disait le décret du 14 septembre 1789, sont de régir les biens et revenus communaux, de diriger les travaux qui sont à la charge de la Commune, de maintenir la tranquillité, la salubrité, etc., etc. Les fonctions déléguées aux municipalités par l'administration générale de l'État, sont relatives à la répartition, à la perception, au versement des contributions directes, à l'inspection et à la régie de certains travaux et établissements publics d'utilité générale, etc... »

Si donc il a toujours été reconnu que les Conseils municipaux étaient aptes à remplir de doubles fonctions, s'ils ont pu à la fois servir d'intermédiaire entre l'État et la Commune et en même temps pourvoir à l'administration spéciale de la Commune, nous ne comprenons pas pourquoi on a créé, à côté et au-dessus du pouvoir municipal, toute une organisation administrative que les municipalités peuvent suppléer à merveille; ou plutôt nous comprenons très-bien qu'il s'agissait d'étouffer la vie municipale au profit d'une autorité monarchique, d'une centralisation contraire aux véritables intérêts du pays tout entier.

Dans notre pensée, au contraire, les Conseils de département, les Conseils d'arrondissements, les préfets et les sous-préfets doivent disparaître avec les arrondissements et les départements eux-mêmes. Le Conseil municipal doit réunir toutes les fonctions que remplissaient ces divers corps qui s'annulaient réciproquement et perdaient toute influence, toute autorité, par la dépendance où ils étaient les uns des autres et où ils se trouvaient tous à l'égard du pouvoir central.

La Commune organisée devient, par son Conseil, par son Directoire et par son Tribunal, un être collectif, une unité secondaire au moyen de laquelle l'unité suprême, l'État, communique avec les citoyens. La société française se compose ainsi de trois termes, les Citoyens, la Commune, l'État.

Par cette organisation disparaissent une foule de fonctionnaires parasites, ruine du trésor national, créatures avilies de tous les pouvoirs qui les paient. Les décisions des Conseils municipaux qui paraîtraient contraires aux lois générales du pays sont déférées, au moyen d'une magistrature dont nous parlerons tout à l'heure, directement au Conseil d'État : les préfets et les sous-préfets, les conseils de préfecture, etc., n'ont plus de raison d'être. Les Cours d'appel, institution si vivement combattue par Chabroud à l'Assemblée constituante, superfétation onéreuse à l'État, dont toute l'utilité se borne à alonger indéfiniment les procès, en offrant l'appât d'une chance nouvelle aux plaideurs de mauvaise foi, les Cours d'appel sont supprimées. Les appels des plaideurs qui se croiraient mal jugés sont portés directement à la Cour de cassation et renvoyés devant le tribunal d'une autre Commune. Tous les rouages de l'administration et de la justice se trouvent enfin réduits et simplifiés. L'ordre et l'économie, vainement promis par tous les gouvernements que nous avons vus se succéder depuis cinquante ans, se réalisent sans violence, sans dictature.

Du maintien de l'unité nationale.

Chaque Commune ayant une forte organisation, vivant de sa vie propre qui tend à se développer sans cesse, on peut renouveler l'objection déjà faite au projet de Thouret : n'est-ce pas créer autant de petits États dans l'État?



Il pourrait arriver en effet, quoique dans notre opinion ce cas doive rarement se présenter, il pourrait arriver qu'un Conseil municipal, méconnaissant le double caractère de ses attributions, prit des décisions qui blesseraient les lois générales, dans l'idée de donner satisfaction aux intérêts mal compris de ses administrés.

Pour prévenir de pareils abus de pouvoir, nous pensons qu'il serait bon d'instituer auprès de chaque Conseil un magistrat qui prendrait le nom de *défenseur de l'État*, et qui assisterait aux séances du Conseil municipal sans y avoir voix délibérative. Quand un Conseil municipal prendrait une décision qui semblerait contraire à un texte de loi formel, ce fonctionnaire pourrait s'opposer à l'exécution de l'arrêté et déférer le jugement du conflit au Conseil d'État. L'arrêté du Conseil municipal ne deviendrait exécutoire, dans ce cas, qu'après avoir été approuvé par le Conseil d'État. Si le Conseil d'État cassait l'arrêté, le Conseil municipal devrait se soumettre, et attendre pour reprendre sa proposition, si du moins il le jugeait convenable, le renouvellement du Conseil d'État aux élections générales.

On sait que cette institution avait existé pour les cités sous la domination romaine. A l'avénement du Christianisme, dans plusieurs villes des Gaules, l'évêque est en même temps le *defensor civitatis*. Mais alors, les attributions de ce magistrat, quoique du même genre que celles que nous demandons pour les *défenseurs de l'État*, avaient un but directement contraire; il s'agissait de défendre les droits, les intérêts de la cité contre les envahissements tyranniques des délégués de l'empereur. Encore aujourd'hui, les maires sont censés remplir à peu près le même rôle à l'égard du gouvernement. Il est aisé d'expliquer comment cette magistrature, essentiellement locale dans le passé, se transforme, dans le système que nous proposons, en une fonction nationale pour ainsi dire. Tant que les Communes ont été regardées comme mineures, tant qu'on a pu dire, dans le langage des Constituants de 1789, qu'elles formaient des TOUS SIMPLES et TOUJOURS GOUVERNÉS, elles ont dû chercher tous les moyens de se préserver des dangers attachés à la position qui leur était faite. Ici, il n'en est plus de même : la Commune est affranchie; elle jouit d'une immense liberté. L'État ne peut méconnaître ses droits, mais elle peut méconnaître les droits de l'État. Il est donc juste qu'elle soit avertie au moment où un sentiment faux et exagéré de sa force lui ferait porter atteinte à l'unité nationale.

Vainement pourra-t-on dire que l'on brise ici la chaîne de fer de la centralisation, qui comprimait dans ses anneaux éprouvés toute tentative de rébellion, pour lui substituer une surveillance sans force et sans efficacité. Certes, si, dans l'état actuel de l'organisation administrative et municipale, on s'avisait de supprimer l'arbitraire tyrannique qui maintient une fausse unité en enlevant aux communes toute liberté et toute initiative, on verrait en résulter les plus étranges désordres, les prétentions les plus anarchiques. Mais ici le développement rapide de l'intelligence politique naîtra dans le milieu social créé par l'organisation de la Commune. Il n'y a que dans les sociétés où l'intérêt d'une caste, l'intérêt de quelques privilégiés, prend le nom d'intérêt général, que l'on voit se produire ces dissentiments sauvages qui mettent en péril la sécurité de l'État tout entier. Dans les Communes républicaines unies par les liens de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, tout conspire, tout concourt, tout consent, suivant la formule célèbre employée par Hippocrate pour exprimer l'harmonie des organes du corps humain. Ces empiétements de pouvoirs des Conseils municipaux qu'il est utile de prévoir, mais qu'il serait injuste de craindre, seront certainement très-rares. S'il s'en présente au début de la mise en pratique de la liberté municipale, on peut affirmer que ces premières hésitations à l'entrée d'un chemin nouveau seront sans aucun danger et disparaîtront bientôt complétement.

Conclusion.

Telle est l'esquisse bien incomplète d'une réorganisation de la France républicaine que nous offrons aux lecteurs de cette *Revue*. Tous les pouvoirs sortant du suffrage universel; l'unité et la liberté se réalisant du même coup par l'exercice sincère et intelligent de la souveraineté du peuple; le vrai droit divin de tous substitué au droit usurpé des rois ou des aristocraties : tel est le magnifique spectacle que nous voyons dans l'avenir et qui nous console du douloureux martyre que subit aujourd'hui la République. Les ennemis du peuple et de la justice ont compris cette puissance du suffrage universel; ils ont compris qu'il allait enfanter, sans douleur et sans larmes, une société nouvelle, où périraient successivement tous les priviléges, remplacés par l'association féconde d'hommes libres, égaux et frères; et, plutôt que d'obéir à la voix de Dieu, à la voix de la vérité qui les condamnent, ils ont juré d'anéantir le suffrage universel et de reconquérir par de sanglantes batailles la monarchie bannie de tous les cœurs, épuisée par cinquante ans de hontes et de défaites, vaincue sur les champs de bataille comme dans le monde des idées. Entre la monarchie, oppression d'un seul, et le suffrage universel, droit de tous, une lutte suprême est engagée. Quelles que soient les chances diverses du combat, nous avons la confiance que nous verrons bientôt la France régénérée par cette application du suffrage universel à l'élection des fonctionnaires de l'État, de la Commune et de l'Atelier. Le salut des sociétés est là, et les conspirateurs de la monarchie ne tarderont pas à le prouver aux plus aveugles.

Plus tard, quand la liberté de la presse nous sera rendue, nous essayerons d'expliquer ce que l'on peut attendre d'une nouvelle organisation communale de la France pour l'affranchissement des pauvres, des prolétaires et des paysans.

PAUL ROCHERY.

DEUX PUBLICATIONS NOUVELLES DE MAZZINI *.

La France, aidée par l'Autriche et le Bourbon de Naples, a pu briser pour un temps l'épée de la République romaine dans les mains de Mazzini, mais elle n'a pu enlever au philosophe inspiré, au grand politique, la plume éloquente qui prépare, depuis vingt ans, l'affranchissement de l'Italie. Mazzini, chassé de sa patrie, dans la pauvreté et dans l'exil, est encore pour les rois qui l'ont frappé un invincible ennemi. Le proscrit juge et condamne les oppresseurs de la nationalité italienne. Au moment où ils se réjouissent de leur victoire, il élève la voix et avertit le pape, rentré dans Rome, que son triomphe sera aussi court qu'il a été honteux et sanglant. « Louis XVI de la royauté, dit-il en parlant de Pie IX, il l'a détruite » pour toujours. Le boulet de canon lancé par les alliés contre le » Vatican, donne le dernier coup à l'institution. » Au vicaire de Jésus-Christ, il annonce une Religion nouvelle dont le pontife universel sera le peuple, et, au nom de cette Religion, il anathématise la vieille superstition romaine. La question religieuse, qui fait le fond de toutes les révolutions soulevées en Europe, est posée dans la brochure, *Le Pape au dix-neuvième siècle*, avec un profond sentiment de l'avenir promis à l'Humanité. — Mais si la puissance du pape est morte dans la conscience des hommes, si la chute de la papauté doit être prochaine, l'heure de l'affranchissement de l'Italie n'est pas éloignée, car, le pape tombé, c'en est fait du dernier obstacle qui s'oppose à l'unité italienne. Cette unité se réalisera-t-elle par la monarchie ou par la République? tel est le problème que Mazzini a résolu dans son dernier volume : *République et Royauté en Italie*. Ce livre, publié en italien, vient d'être traduit par G. Sand. Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner la préface du traducteur, qui résume, dans le style magnifique, familier à Mme Sand, la pensée de Mazzini. Ce que nous pourrions ajouter ne servirait qu'à affaiblir la courte et substantielle introduction de Mme Sand:

« Avec la brochure publiée récemment sous ce titre : *Le Pape au XIXe siècle*, le rapide résumé dont nous donnons ici la traduction pose les bases d'un des procès les plus éclatants, les plus scandaleux, les plus douloureux dont l'histoire des hommes puisse offrir l'exemple. Dans le premier ouvrage, la question politique, l'histoire du fait est tracée avec la même *maestria*, la même grandeur, la même vérité. Mazzini n'est pas seulement un grand caractère et une grande intelligence, c'est, par dessus le marché, pour ainsi dire, un grand écrivain. Sous sa plume éloquente, les points les plus arides se colorent et s'enflamment au feu intérieur d'une âme enthousiaste et sainte. Un des hommes les plus méconnus, les plus calomniés, les plus lâchement insultés par l'esprit réactionnaire, est un des plus grands hommes de ce temps-ci; c'est dans l'ordre. L'Italie et la France révolutionnaires le savent aussi. De là cette haine, cette calomnie, cette persécution.

« Que personne ne s'en plaigne. Que les amis de Mazzini, c'est-à-dire les amis de la véritable Italie, subissent ces outrages avec l'auguste sérénité dont Mazzini lui-même et les autres principaux martyrs de la cause ont fait preuve. La loi des temps, la fatalité providentielle qui plane sur l'histoire du monde, depuis que le premier souffle de

* *Le Pape au XIXe siècle*, brochure in-18. Prix : 60 cent. — *République et Royauté en Italie*, préface de G. Sand, se trouvent au bureau du *Nouveau-Monde*, 102, rue Richelieu.



la liberté et de la vérité a passé sur lui, la volonté divine qui promet à l'humanité de grandes victoires pour prix d'atroces souffrances, l'avait ainsi ordonné. Ce n'est pas le fer et la mort, ce n'est pas la prison et l'exil contre lesquels les croyants de l'avenir doivent s'armer de plus de courage et de stoïcisme; c'est l'injustice des contemporains, c'est le mensonge des adversaires, c'est l'erreur de la foule qui sont les véritables tourments des âmes dévouées. Qui ne le sait en entrant dans la carrière? Il faut aujourd'hui. comme aux premiers temps de la mission chrétienne, le bouclier de la foi.

Mais, hélas! la main qui trace ces lignes est frémissante encore de douleur et d'indignation. Elle pourrait signer ces vers de Racine:

Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi;
Du coup qui vous atteint vous mourez moins que moi.

Oui, le pâle traducteur des brûlantes paroles de Mazzini a souvent manqué de courage, non devant ses propres chagrins (ils n'ont rien qui mérite une plainte personnelle), mais devant les épreuves qu'il a vu subir, aux peuples d'abord, ensuite aux apôtres de la cause du peuple, aux meilleurs hommes de ce temps-ci. Tous dans la servitude, dans les fers ou dans l'exil, ce n'est rien; c'est le sort de la guerre, et ils savaient bien au moment où ils se sont levés pour la guerre, qu'ils étaient un contre dix: mais tous calomniés, tous méconnus! Hélas! mon Dieu, pardonnez-moi ce reproche, c'est affreux, c'est infâme! Si je ne craignais de blasphémer, je dirais c'est trop!

Si, depuis deux ans, je n'ai point élevé la voix, moi qui avais encore du loisir et de la liberté, pour défendre une à une toutes ces victimes du mensonge, ce n'est point le sentiment d'une fausse modestie qui m'a retenu. Je savais fort bien qu'une voix sincère, si peu harmonieuse et si peu retentissante qu'elle soit, a sa valeur comme son droit, dans la foule; mais, je l'avoue, le dégoût m'a fermé la bouche. Ce n'est pas le nombre des adversaires qui impose, c'est la valeur morale de leur opposition; mais moi j'ai senti ma parole étouffée, non par la crainte, mais par le dégoût de cette opposition jésuitique et systématique aux vérités les plus simples, aux notions les plus élémentaires de la justice. Que peut-on répondre à ceux qui mentent sciemment et qui se font un honneur et un devoir de mentir à Dieu et aux hommes? Si l'on jette à la face d'un jésuite ce mot insupportable à la dignité d'un homme, *vous mentez*, le jésuite ne se fâche point, il ne tend pas l'autre joue à l'exemple du Christ. Il sourit, il sourit d'orgueil et de satisfaction intérieure; il s'applaudit d'avoir su mentir, et s'il pouvait rougir, ce serait d'avoir fait, par malheur, un mensonge maladroit et inutile.

Si j'écris ces quelques lignes aujourd'hui, en tête de l'ouvrage d'un frère respectable et d'un illustre ami, ce n'est pas avec l'espoir de faire tomber les calomnies qu'en haine de sa croyance, on a essayé de déverser sur ses intentions. A Dieu, à l'avenir, à la raison des peuples détrompés et éclairés appartient seul l'arrêt suprême qui fera éclater le crime et la vertu. Je le fais uniquement parce que c'est un devoir de prendre note, en temps et lieu, d'une grande protestation, qui sera étouffée encore aujourd'hui par le mensonge, mais qui demain peut-être sera enrégistrée au tribunal de l'Europe. Il faut que cette pièce soit publiée, avec ou sans retentissement, peu importe; il faut que la presse française en soit saisie en même temps que celle des autres nations. Je n'y ajoute rien en y ajoutant mon nom; mais à un jour donné, la plume du premier secrétaire venu doit être au service de la cause, comme le fusil du premier combattant venu dans une bataille.

Et après ce devoir accompli, tâchons de reprendre courage, malgré le spectacle navrant de l'Italie livrée aux vautours, et des autres peuples frémissants dans leurs chaînes. L'écrit de Mazzini démontre jusqu'à l'évidence deux grandes vérités que les nations en travail de liberté n'ont pas assez comprises: la première, propre à l'Italie, c'est qu'elle ne pourra jamais conquérir son émancipation par les princes, et qu'elle doit se rallier autour du principe républicain, qui est l'ancre de son salut; car, indépendamment des prodiges de courage et d'enthousiasme qu'une foi nouvelle peut seule enfanter, cette nation ne peut pas rester en arrière du mouvement européen qui entraîne fatalement la démocratie vers la république. C'est en reconnaissant cette forme logique de toute organisation démocratique qu'elle sera au niveau des grandes tendances de l'avenir.

La seconde vérité démontrée par Mazzini, et qui est universelle, c'est que les nations ne peuvent rien isolément, et que la politique étroite et impassible du *chacun pour soi* mène droit à la tombe. La ligue des rois n'est pas dissoute, elle sera toujours puissante contre la désunion des peuples. Que le peuple français, celui qui semblait marqué par les destins pour être l'initiateur de tous les autres, ouvre son cœur et son esprit à de nouvelles notions sur ce qu'on appelle la politique étrangère. Il est temps, car la coalition des princes travaille toujours, elle se resserre et s'approche. La France croit qu'il lui est impossible de donner jamais au monde le déplorable spectacle que l'Italie vient de fournir. Nous aussi, nous le croyons; mais si nous le croyons, c'est parce que l'idée dont nous parlons se répand en France; car cette idée seule peut nous sauver des intrigues et des lâchetés qui nous menacent, ici comme ailleurs, pour le jour, peut-être prochain, d'une lutte formidable, décisive, entre le principe de la monarchie et celui de la république. — Nous le croyons, parce qu'il n'est pas probable que l'exemple de la pauvre Italie soit perdu pour nous, ni son expérience pour elle-même. — Nous le croyons, parce que l'affaire de Rome a porté ses fruits, fruits amers dans le présent: malheur pour l'Italie, honte, faiblesse et danger pour nous; mais fruits d'expérience qui profitent à l'avenir, comme ces poisons dont la science tire de puissants remèdes.

Nous le croyons, enfin, parce que la France est dans les conditions d'unité que l'Italie avait à conquérir. Mais ce n'est pas une raison pour s'aveugler sur des dangers immenses. Ce danger n'est point en haut; ou plutôt, il est plus haut encore que dans le sein des camarillas politiques et des diplomaties perfides, il est dans le sein du véritable souverain, le peuple. Si le peuple abusé remettait encore une fois ses destinées aux mains de la réaction, qui sait à quel degré de misère et d'abaissement la France pourrait descendre?

GEORGE SAND.

LA RÉPUBLIQUE ET LES PAYSANS

J'ai entendu nombre de républicains sincères, qui se préoccupaient plus des faits que des principes, regretter qu'on n'eût pas, dès l'origine, institué le suffrage à deux degrés, disant que, dans ce cas, les électeurs eussent envoyé à la Constituante beaucoup moins de ces républicains à double face, renégats de la veille, hypocrites du lendemain. Cela est possible et je le crois. Les paysans, en effet, qui, par leur nombre, pèsent d'un si grand poids dans la balance électorale, ayant à nommer, non plus des Représentants du Peuple, mais des délégués tirés de leur commune ou de leur canton, auraient tout naturellement porté leur choix sur les républicains depuis longtemps appréciés par eux, dans cette conviction de bon sens que ceux-là devaient mieux que tous autres connaître les hommes capables de fonder la République. Les monarchistes eux-mêmes, désireux de faire oublier leur passé (nous les avons tous vus alors), eussent voté des deux mains pour les républicains de leurs cantons. Il est donc présumable que du suffrage à deux degrés serait sortie une Constituante vraiment et foncièrement républicaine.

Dans cette hypothèse, que de malheurs évités!

Il ne faut pas croire, cependant, que la réaction ne se fût pas produite: on ne transforme point une société d'un jour à l'autre et par des décrets. Avant que la République, organisée, eût pu donner ses fruits de paix et d'amour, bien des jours de malaise et de souffrances se fussent écoulés; et les trois mois de misère que le Peuple de Paris, dans son héroïque exaltation, avait accordés à ses gouvernants, n'auraient pas suffi sans doute. La réaction, dans cette hypothèse, comme dans le fait actuel, n'eût pas manqué d'exploiter à son profit et ces souffrances et ce malaise, de telle sorte que les élections suivantes lui eussent été peut-être encore plus favorables que celles du 13 mai.

Quoi qu'il en soit, je suis persuadé qu'aujourd'hui, dans l'état présent des choses, le suffrage à deux degrés serait tout-à-fait contraire à la République, à cause de la pression plus directe et plus facile que les propriétaires riches pourraient, dans ce cas, exercer sur leurs métayers, fermiers, débiteurs, etc., clientèle asservie de nos modernes patriciens, et parce qu'il est peu de paysans qui voulussent ou qui osassent accepter la mission de délégués, se désignant ainsi à la vengeance ou aux rancunes du *maître*. Dans le vote direct, au contraire, le paysan peut s'émanciper, et il s'émancipe quelquefois, car, après tout, les bulletins, quelques noms qu'ils renferment dans leurs plis, se ressemblent extérieurement, et rarement ils trahissent la main qui les dépose dans l'urne.

Ce serait, du reste, mal juger de l'esprit des campagnes, même dans les départements les plus arriérés, que de prendre pour pierre de touche de cet esprit les élections réactionnaires qui s'y produisent. Qu'on se figure la position qui est faite aux paysans par les lois sur la presse et les réunions électorales, sur le colportage et les instituteurs, par l'espionnage et la délation organisés partout, par le fractionnement des scrutins qui rend le vote cantonal un mensonge, et l'on verra combien ils peuvent difficilement échapper à la pression des *maîtres*, des propriétaires, des hommes de loi et des hommes

d'église. Mais qu'on rende au vote toute sa liberté, toute sa spontanéité, qu'on laisse les électeurs à leur libre conscience, et je garantis que la méprise du 24 avril 1848 ne se renouvellera plus, que, dans les quatre cinquièmes des départements, la République sortira de l'urne triomphante et forte.

Si quelque réactionnaire étonné nous demandait où nous puisons notre confiance, et nous posait cette question :

Comment en un *plomb vil* l'or pur s'est-il changé?

nous répondrions de la sorte :

Quand, après le 24 février, le nom de République retentit dans nos campagnes, il produisit plus d'étonnement que d'enthousiasme. Le régime emporté par la tempête ne laissait aucun regret, sans doute; mais le régime nouveau, c'était l'inconnu, car nos paysans n'avaient conservé, de l'ancienne République, qu'un souvenir, la guillotine, qu'un seul nom défiguré et maudit, Robespierre.

Que le Gouvernement provisoire fît quelque maladresse, prît quelque mesure impopulaire, décrétât quelque impôt vexatoire, et (il était facile de le prévoir) ces mesures, exploitées par le Royalisme, feraient échec à la République et refouleraient, pour un temps, dans le cœur des campagnards toute sympathie pour le régime nouveau... Le Gouvernement provisoire n'y manqua point : les maladresses succédèrent aux maladresses. Est-il besoin d'ajouter rien à ce qu'on a dit des 45 centimes, fruits de la routine financière et de l'ignorance prétentieuse? Nous savons de quel poids elles ont pesé sur les premières élections, et quels résultats funestes elles ont en définitive amenés. L'histoire, qui jugera sévèrement leurs auteurs, dira aussi avec quelle perfidie les exploiteurs habituels du Peuple, se faisant tout à coup ses chauds amis, ses défenseurs ardents, ont abusé de son ignorante crédulité pour l'entraîner sous leurs tentes. Elle dira que si les premiers furent maladroits et peu éclairés, ceux-ci furent infâmes.

Mais l'erreur du Peuple (il était également facile de le pressentir) ne pouvait durer qu'un temps. La République, défigurée par ses ennemis, n'avait qu'à se montrer sous ses traits véritables pour reconquérir les sympathies égarées ou perdues. Aux républicains revenait la mission de restituer à cette grande figure son caractère, et de la montrer telle qu'elle est, non la hache mais la branche d'olivier à la main, venant, comme le Christ, consoler ou relever les pauvres, les affligés, les repentants. A eux de traduire au Peuple trompé ce grand mot de *République* par l'explication de ces trois autres grands mots qui l'accompagnent, non comme une réalité encore, mais comme une espérance et une prophétie : *Liberté, Egalité, Fraternité!*

Tels ont été le but et l'œuvre de la propagande socialiste.

Les campagnards pourtant ont été lents à venir à la République. Soupçonneux par nature, ils se défient des belles paroles; leur misère traditionnelle et toujours à peu près la même, les a rendus les plus positifs des hommes. Des faits! il leur faut des faits. Malheureusement, les faits ne manquent point, hélas! Ils sont là sous la main du pauvre, du paysan, de l'ouvrier. Ces faits, c'est la misère laborieuse à côté de l'opulence oisive; c'est l'abstinence perpétuelle et forcée du travailleur devant la saturation de tous les appétits du riche fainéant; c'est l'effort héroïque et continu de l'ouvrier pour conquérir le morceau de pain de chaque jour, quand l'oisif n'a qu'à choisir et prendre sur sa table abondamment ou délicatement servie; c'est l'abandon du vieillard infirme après cinquante ans d'un travail ininterrompu; c'est l'enfant prolétaire allant mendier aux portes, quand le *fils de famille*, comme on dit, va s'instruire à l'école. — Les faits! ce sont les impôts, les impôts plus lourds à mesure qu'ils atteignent une misère plus grande; les impôts frappant la consommation de l'homme pauvre, effleurant à peine la consommation de l'homme riche; c'est la conscription, qui prend la liberté et le sang de l'homme pauvre, et laisse à l'homme riche, moyennant quelques écus, et son sang et sa liberté; c'est la prostitution, qui ravit au foyer de l'homme pauvre les jeunes filles que la famine assiége, pour les livrer en proie aux appétits licencieux de l'homme riche. — Les faits! ce sont enfin les mille manifestations de l'inégalité sociale.

Certes, tout cela n'avait point, non plus qu'aux ouvriers des villes, échappé aux paysans. Le leur rappeler eût été une œuvre criminelle et n'eût fait que raviver dans ces âmes aigries les sentiments d'envie et de haine qu'elles couvent sourdement, si, à côté du mal, les Socialistes n'eussent montré le remède, à côté de l'injustice, la réparation. Cette réparation, ce remède, c'est l'organisation de la République fraternelle, égalitaire, et libre! Sans qu'une larme soit versée, une goutte de sang répandue, la misère peut être effacée et la tyrannie détruite; car Dieu n'a point fait les hommes pour se haïr et s'opprimer, mais pour s'aimer, au contraire, et se soutenir les uns les autres. La société peut donc et doit être établie de telle sorte que ses charges pèsent également sur les épaules de chacun, et que ses bienfaits se répartissent également aussi sur la tête de tous. Cette prophétie, cette *bonne nouvelle* du Socialisme a pu d'abord trouver les paysans incrédules. Ils ont secoué la tête d'abord; ils ont rêvé ensuite. Ebranlés par cette annonce d'un avenir meilleur, ils ont porté leurs regards autour d'eux, et, voyant les riches, leurs maîtres, leurs exploiteurs, jeter l'anathème à la République, ils ont tiré cette conclusion, résultat de l'antagonisme social, que puisque ceux-là poursuivaient la République de leur haine et de leurs clameurs, ils devaient l'aimer, eux, et la défendre. Conclusion inévitable, et que pouvaient aisément prévoir tous ceux qui connaissent l'esprit des paysans.

Depuis ce jour, tout ce que la réaction a pu faire pour égarer les campagnes a tourné contre elle, et la propagande royaliste a vu ses petites brochures, obtenant un succès inattendu d'elle, opérer les plus singulières conversions. Et pourtant nous, Socialistes, calomniés, maudits, désignés aux haines et aux vengeances avec tant d'*honnêteté* et de *modération*, je ne sais si nous devons nous applaudir du concours involontaire que messieurs de la Monarchie nous ont, dans cette circonstance, accordé. Ils ont corrompu plus d'un cœur, égaré plus d'une intelligence, et jeté dans une foule d'esprits incultes les idées déplorables et saugrenues qu'il leur semblait de bonne tactique de nous prêter, à nous.

Ils sont venus, en effet, les imprudents, les aveugles, crier aux *Partageux!* croyant qu'il était habile de faire appel aux instincts égoïstes et propriétaires des paysans. Ils auraient dû réfléchir un peu plus avant d'entreprendre leur croisade, et s'en fier un peu moins aux statistiques de M. le ci-devant baron Dupin.

Les aveugles, dis-je, ont pris ces statistiques pour base, et se sont dit : Il y a en France 24 millions de propriétaires. Ces 24 millions de propriétaires sont à nous, si nous leur faisons craindre la dépossession et le partage. Sur ce beau raisonnement, ils se sont mis à clamer de tout leur souffle : Attention, Paysans, faites bonne garde autour de vos enclos; car voici venir les voleurs, les pillards, les *Partageux!* Ils comptaient voir à ces cris se lever leurs 24 millions de propriétaires; ils comptaient les voir courir sus aux *partageux*, c'est-à-dire aux républicains, comme on court sus aux chiens enragés. Mais les paysans ont laissé dire, sans bouger d'un pas. Ils ont seulement recueilli ce mot de partage, pour ne plus l'oublier.

C'est que les 24 millions de propriétaires de M. Dupin sont un mensonge, et les dix millions de cotes des registres de l'impôt foncier une illusion. C'est que ranger parmi les propriétaires le possesseur d'une bicoque de cent écus, le détenteur d'un jardin ou d'un champ de quelques louis, est une dérision amère. Or les propriétaires de cette espèce sont VINGT millions sur vingt-quatre; et vraiment, il fallait être bien naïf pour croire effrayer ces gens-là au nom et par la perspective du partage. Partager! mais ils avaient tout à gagner à ce jeu, puisque monsieur un tel, leur voisin, possède une lieue carrée de terres, puisque monsieur un tel, autre voisin, habite un château des plus riches, un château dont la grille dorée, chargée de tenir le pauvre à distance, seule, vaut plus cent fois que toute leur fortune, à eux misérables!...

Ce raisonnement, dans la bouche du pauvre, était facile à prévoir; mais nos habiles, pris à leur piége, ont reconnu trop tard leur maladroite infamie. Le mal est fait, et s'ils en portent la peine un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, ils devront se frapper la poitrine et crier : *Meâ culpâ!*

Les paysans tiennent donc à la République par ce pressentiment instinctif qu'elle doit leur être favorable, puisque les riches et les puissants la repoussent; ils y tiendront d'autant plus que les riches et les puissants sembleront l'aimer moins. Car le paysan, comme l'âne de la fable, se soucie peu de porter le bât; leur logique est la même à tous deux, et ils disent volontiers l'un et l'autre :

Notre ennemi, c'est notre maître!

Et maintenant, nous demanderons s'il est sage de réagir, par la compression et l'étouffement, contre cet état des choses et des esprits; s'il est prudent de refouler dans les âmes ulcérées des campagnards, ces espérances d'une destinée plus douce, ces aspirations vers un idéal qu'ils ignorent sans doute, mais qu'ils attendent de la République nouvelle? Nous demanderons s'il est sans péril de chercher à courber de nouveau vers la terre ces fronts qui se relèvent, de lier de nouveau ces bras qui veulent être libres?...

A quoi bon, du reste? Le paysan, à travers les calomnies et les mensonges, malgré les persécutions et les déboires dont on a flétri ou accablé les républicains, le paysan a commencé d'entrevoir la vérité. Il s'y attachera, malgré tout, avec cette ténacité qui le caractérise, et rien au monde, ni lois, ni armées, ni circulaires, ni gendarmes, ne l'empêchera de fixer son regard sur ce rayon de lumière entrevu. Poursuivie dans la rue et sur la place publique, dans les écrits et dans les paroles, la Révolution se réfugiera dans les âmes,

et l'on n'a pas encore, que nous sachions, inventé des mouchards qui puissent empoigner les consciences.

Mais le danger sera-t-il moindre, parce que la place publique aura fait silence, parce que les voix de la presse se seront tues?... Le feu meurt faute d'aliments; mais quand les aliments existent, on le croit éteint souvent, qu'il couve, au contraire, et se propage sourdement, jusqu'au jour où, faisant explosion à l'air libre, se révèle toute l'étendue de l'incendie souterrain.

Or, les explosions de l'idée qu'on nomme des révolutions sont d'autant plus clémentes que l'idée elle-même est mieux définie et mieux comprise, qu'elle se dégage plus nette du milieu des passions et des intérêts en conflit. Quand l'ouvrier des villes se lève, il inscrit sur son drapeau quelque formule simple de l'idée qui le guide, indiquant le but qu'il veut atteindre. C'est, par exemple, à des moments donnés, celle-ci : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant!* ou cette autre : *Abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme!* L'ouvrier des villes sait alors où il marche, et il lui est possible de moins s'égarer en route. Mais supposez une révolution accomplie par les paysans, par les paysans livrés à tout l'emportement de leurs passions vindicatives, sans guide, sans lumière, n'écoutant que le cri de leurs injures passées, cédant à la réaction des haines depuis longtemps accumulées dans leurs cœurs contre les aristocraties oppressives!.... « Qu'on y prenne » garde, disait dernièrement, dans la *Presse*, un écrivain de nos » amis, l'ouvrier des villes se venge des hautes classes par un fier » sentiment d'égalité, tandis que le paysan ne se venge de son infé- » riorité que par une haine sourde et brutale : le premier fait des » révolutions magnanimes; le second, son jour venu, fera de la » terreur (1). »

De ce que nous venons de dire, il faut conclure ceci :

D'abord, que la République a pris racine dans les couches sociales les plus profondes; qu'elle s'est affermie en raison directe des haines aristocratiques et des persécutions officielles. — En second lieu, que nous marchons dans une voie funeste et qui mène aux précipices; que la sécurité et la paix de l'avenir, loin de dépendre des mesures compressives et violentes où semblent tant se complaire nos gouvernants, est au contraire attachée aux réformes que réclame l'esprit nouveau, à la réalisation des espérances que la République a fait naître, à la guérison de toutes les plaies qu'on irrite au lieu d'adoucir; — qu'enfin le vieil axiome monarchique *Diviser pour régner*, c'est-à-dire *pour opprimer*, doit faire place à la formule républicaine : CONCILIATION DANS LA LIBERTÉ, DANS L'ÉGALITÉ, DANS LA FRATERNITÉ.

ULYSSE CHARPENTIER.

(1) Numéro du 18 mars.

LES QUALITÉS ESSENTIELLES

D'UN REPRÉSENTANT DU PEUPLE.

On peut avoir d'excellentes qualités domestiques; on peut, dans sa vie privée, s'être concilié l'estime de ses concitoyens; on peut être grand orateur, savant jurisconsulte, administrateur de mérite, financier habile, militaire distingué, écrivain éminent, industriel ou agriculteur fameux; on peut, en un mot, avoir un remarquable talent et les vertus particulières qui constituent l'homme de ce temps-ci, et cependant être *indigne* du mandat législatif.

Parmi nos représentants, ne voyons-nous pas de bons époux repousser toute réforme des abus du mariage?

Ne voyons-nous pas de bons pères fermer les yeux sur le sort des orphelins, et condamner les enfants du pauvre à l'ignorance et au travail homicide des manufactures?

Ne voyons-nous pas de bons fils abandonner les vieillards et les invalides du prolétariat aux hasards de la charité publique?

Ne voyons-nous pas des hommes intègres laisser dilapider les finances de l'Etat?

N'en voyons-nous pas d'autres soutenir le mensonge, trahir la Constitution et démentir les promesses de la France, quoique esclaves de leur parole lorsqu'il ne s'agit que de leurs affaires personnelles?

N'en voyons-nous pas d'autres encore se montrer violents, iniques et sans entrailles sur les bancs de la chambre, alors qu'ils sont doux et équitables dans le commerce du monde?

Ne voyons-nous pas, enfin, des hommes de science et de célèbres improvisateurs se faire les avocats du privilége et les adversaires de la liberté?

D'abord ces contradictions paraissent étranges. Il ne semble pas que les mœurs ni les sentiments soient capables de différer chez la même personne au gré des circonstances, et l'on est disposé à mettre sur la même ligne sa conduite privée et sa conduite politique; à ne voir dans la première que le déguisement hypocrite d'une infirmité morale qui ne craint point de se montrer à nu dans la seconde.

Il ne semble pas non plus que la clairvoyance puisse s'allier à l'aveuglement, ni la folie à la raison, et volontiers on nierait toute lucidité d'esprit à ceux qui combattent les idées acquises et prétendent arrêter le progrès, quoiqu'on sente que de hautes intelligences sont dans cette voie.

Mais si on y réfléchit, la surprise cesse. Ce qui était si bizarre au premier aspect s'explique : nous avons été élevés sous la loi de l'individualisme, et la plupart des hommes encore aujourd'hui n'en connaissent point d'autre. Tout leur apparaissant isolément, et l'idée d'unité n'existant pas pour eux, ils circonscrivent leurs affections dans la famille, ou dans un petit cercle d'amis, et étouffent dans leur cœur l'amour de l'Humanité. S'ils s'adonnent à une science ou à un art, ils y enferment leur intelligence ou leur imagination. Dans le champ de l'activité, se livrent-ils à un travail quelconque, ce n'est que dans une pensée d'intérêt exclusif. A leurs yeux, nos codes offrent le *nec plus ultra* de la perfection. Les relations sociales y sont réglées merveilleusement. C'est là que se trouve le *criterium* de la justice, la mesure exacte des droits et des devoirs. Cela est tout simple : l'esprit qui est en eux ne brille-t-il pas à chaque page de nos codes?

Que si vous parlez à ces hommes des affreuses misères auxquelles est en proie une partie du peuple, beaucoup en gémiront, même des plus favorisés de la fortune : mais essayez d'en accuser la société et d'attribuer le mal à l'état d'antagonisme où nous vivons, vous les verrez se récrier, et justifier l'ordre de choses existant. « Chacun est ici pour son compte, vous diront-ils; chacun est son propre *médecin* et doit être à soi-même sa providence. Les hommes naissent distincts; ils apportent des besoins différents, des forces et des aptitudes diverses; ils ne sauraient travailler les uns pour les autres. S'ils se mettent en société, ce n'est pas pour confondre leurs intérêts, mais pour en régler le jeu, et leur assurer des garanties réciproques dans le conflit où ils sont forcés de s'engager. Sans doute cette lutte d'égoïsmes est funeste au grand nombre, mais, que voulez-vous? elle est dans notre nature, et il n'est pas donné à tous d'être heureux. Chercher d'ailleurs à la détruire, ce serait entreprendre de détruire du même coup le progrès et la civilisation, dont elle est la condition première. Enfin, pour n'être pas responsables des maux qu'elle cause et tenus de les réparer, nous ne sommes pas moins portés à plaindre ceux qui s'en trouvent victimes, et à adoucir leur sort par une assistance sagement mesurée. »

C'est ainsi que ce lien divin et salutaire qui unit tout au sein de la création, les hommes et les choses, et qui fait, suivant l'admirable expression de saint Paul, que nous sommes tous membres les uns des autres, par conséquent solidaires dans le bien comme dans le mal, c'est ainsi, disons-nous, que ce lien échappant à l'œil des hommes dont nous parlons, ils individualisent tout et s'individualisent eux-mêmes, prennent l'anarchie pour l'ordre, relèguent la fraternité au rang des chimères, poursuivent un bonheur égoïste, et proclament hautement que chacun est chargé du soin de sa destinée.

Mais la vie a des lois que nous ne saurions changer, parce qu'il faudrait changer d'abord notre propre nature, et auxquelles on ne peut désobéir complètement. L'esprit même de ces hommes, tout rebelle qu'il s'y montre, est forcé de les admettre dans de certaines limites, et encore, s'il les atténue, n'est-ce pas sans blesser en eux un sentiment et un besoin. Qu'ils prêchent donc la doctrine de l'individualisme et qu'ils s'évertuent à la suivre! Ils ont beau faire, elle reçoit de leur part de nombreux démentis. Jamais ils ne réussiront à s'aimer seuls et directement. L'homme a l'homme pour objet nécessaire, et ne peut s'aimer que dans son semblable, comme il ne peut aimer son semblable sans s'aimer lui-même. Au lieu d'aimer l'homme en tant qu'homme, au lieu d'aimer l'Humanité, les hommes en question particularisent leur amour. Ils le restreignent, répétons-le, à un petit groupe de personnes, à la famille ou à quelques individualités étrangères; mais ils s'éloignent ainsi du principe posé par eux et témoignent déjà en faveur du principe contraire, c'est-à-dire du principe d'indivisibilité du genre humain. Car la famille que se crée l'homme sous l'inspiration divine n'est autre chose que l'image sublime des desseins de Dieu même sur la grande famille, hélas! si divisée, qui peuple la terre; et le sentiment des jouissances et des bienfaits de l'une porte à désirer une véritable organisation de l'autre. L'amour de celle-ci conduit à l'amour de celle-là. L'amitié, elle aussi, est un acheminement à la Fraternité; c'est plus que cela

même, c'est sa propre expression, et la plus haute. Par l'aumône, ces hommes, sans s'en douter, et en dépit de l'idée qu'ils y attachent, font encore œuvre de solidarité. Malgré eux, la détresse des autres les touche et agit sur leur conscience. Enfin, reconnaissant, quoique privés d'idées, qu'une morale et une justice doivent présider aux relations des hommes, ils établissent une justice et une morale en rapport avec leurs notions étroites et y demeurent fidèles.

Voilà pourquoi les hommes dont il s'agit, estimables dans la vie privée, peuvent s'attirer le blâme dans la vie politique. Voilà ce qui explique les contradictions signalées au début de cet article, et dont le Peuple se plaint si amèrement. Voilà pourquoi aussi nous venons engager les citoyens à mieux méditer leur choix au moment du vote.

Dans les gouvernements absolus, les monarques font la loi : ils ne la subissent pas.

Dans les gouvernements représentatifs, le législateur subit la loi qu'il fait.

Or, cette pensée que la loi réagit contre lui, le porte à sacrifier l'intérêt général au sien propre et à celui de sa classe, s'il est de ceux dont nous avons parlé, c'est-à-dire s'il préfère les principes de l'individualisme et tient pour la rivalité des intérêts. Quoi qu'il fasse, la voix de son égoïsme parlera toujours plus haut pour lui que les besoins du grand nombre. Ses mouvements de bonté, il les réprimera. Toute idée novatrice l'irritera dans ses préjugés et trouvera en lui un ennemi passionné, un immolateur implacable. Dans ses mains, l'instrument législatif deviendra une arme de parti, et il en frappera aveuglément tout ce qui pourra entreprendre de le contrarier dans son œuvre. Rien ne lui coûtera pour river la société au joug de l'inégalité et du privilége sous lequel elle se débat si douloureusement. Tous les moyens seront de mise, et il ne rougira d'aucun. L'ordre de choses n'est-il pas légitime, et ne faut-il pas le maintenir ?

Ainsi arrive-t-il ; les faits ne l'attestent que trop. Et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il en va de la sorte, et qu'on le constate. « Il résulte de notre ordre social, dit Mably, que chaque citoyen, militaire, ecclésiastique, homme de loi, financier ou commerçant, s'habitue à ne considérer la société que par les intérêts particuliers de son ordre. Au lieu de lois générales et impartiales, chacun ne pense donc qu'à des lois particulières, partiales. »

Montesquieu consigne la même remarque dans son livre immortel : « Les lois rencontrent toujours, dit-il, les passions et les préjugés du législateur. Quelquefois elles passent au travers et s'y teignent ; quelquefois elles y restent et s'y incorporent. »

Qu'on cesse donc de s'étonner d'un fait si peu étrange au fond, et dont la raison d'être apparaît avec tant d'évidence aux yeux de qui la cherche. Qu'on soit désormais imbu de cette idée que les qualités domestiques et privées sont une garantie insuffisante de la conduite législative, et que le Peuple apporte plus de discernement dans le choix de ses mandataires.

Bien des fois, aux approches des élections, nous avons entendu de malheureux ouvriers, de pauvres paysans, s'écrier dans leur ignorance et leur confiance naïve : « Notre choix est fait ; nous voterons pour monsieur un tel, quelles que soient sa couleur et la nature de ses opinions ; c'est un honnête homme, et cela nous suffit. Il est impossible qu'il trahisse nos intérêts. »

A l'avenir, mes amis, soyez plus exigeants, leur dirons-nous. Pour ne l'avoir pas été assez, vous êtes trop punis aujourd'hui. Il n'est aucune de vos espérances, si légitime et si bornée qu'elle fût, qui n'ait été déçue. On a même ajouté à vos misères, loin de les adoucir.

A quelles conditions on peut faire un bon représentant, être digne de vos suffrages et mettre un terme à vos souffrances, vous devez maintenant le savoir, ou vous ne le saurez jamais.

Il faut aimer l'Humanité par dessus toutes choses. Il faut voir des frères dans tous les hommes : nous puisons la vie aux mêmes sources et Dieu ne nous distingue point dans sa pensée.

Il faut avoir, sinon la science, au moins le sentiment de l'Egalité et s'en inspirer dans l'élaboration des lois. Les castes et les priviléges doivent disparaître. Les droits des uns ne diffèrent point de ceux des autres. Ils procèdent tous de la même cause et se justifient de la même façon. Si l'Egalité a été détruite par les lois, il appartient aux lois de la rétablir.

Il faut voir le salut commun et l'extinction de la misère dans la solidarisation des intérêts. Sous la loi de l'antagonisme, la fortune des uns ne se fonde que sur la ruine des autres.

Il faut tendre à assurer aux sociétés toutes les libertés nécessaires à leur développement physique, intellectuel et moral.

Il faut avoir les vertus particulières qui constituent l'honnête homme ; mais il faut de plus être doué des vertus civiques qui font le grand citoyen. Il faut être animé de la passion du bien, avoir le courage du sacrifice, et se sentir assez de mansuétude pour absoudre les attaques des partis.

Il faut, si l'on est homme de savoir, ne jamais oublier que l'on doit ses connaissances à l'Humanité entière, et être disposé à les mettre au service de tous.

Il faut enfin, et en un mot, être socialiste dans le sens le plus large.

Ce serait à désespérer de la France et du monde, si les hommes de cette sorte manquaient. Mais, Dieu merci ! ils sont nombreux. Que le Peuple cherche bien ; qu'il cherche dans son sein surtout, et il en trouvera au-delà de ses besoins.

ÉMILE AUCANTE.

NOTES HISTORIQUES

SUR L'ASSOCIATION DE BOUSSAC

I.

Nécrologie (1).

HENRY-ACHILLE LEROUX.

Le nom de cet ouvrier mort à vingt ans loin de son pays réveille en moi bien des souvenirs, renouvelle bien des regrets et des douleurs! Lui aussi aima de toute son âme l'Association religieuse, lui aussi fit de grands efforts pour la réaliser. Epris de la vie des champs; il croyait pouvoir contribuer, dans sa fonction d'agriculteur, à l'œuvre de salut, et déjà il s'essayait à ces rudes travaux de la terre que sa constitution robuste semblait devoir lui rendre moins pénibles. Mais sa carrière, à peine ouverte, fut tout à coup bornée.

Cette vie si simple et si courte, je désire qu'on la connaisse. Elle est liée à nos tentatives passées, à nos souffrances et à nos joies d'autrefois, comme elle participe, à un certain degré, à nos études, à nos aspirations, à nos actes d'aujourd'hui. D'ailleurs cette histoire a en elle-même quelque intérêt. Henry-Achille, par ses qualités et ses défauts, par sa pauvreté, par sa vie douloureuse et par sa mort, fut un prolétaire. Le problème des inégalités sociales est si profond, il embrasse tant d'aspects différents de notre vie, qu'on ne saurait trop souvent y revenir et le sonder avec trop de soin.

Henry était le fils d'un des frères de Pierre Leroux, nommé Achille. Pour le distinguer d'un de ses cousins qui se nomme Henry comme lui, on prit l'habitude de le désigner par un nom composé du sien et du prénom de son père : on l'appela Henry-Achille. Il était né à Paris vers 1829. Fils d'ouvriers, il eut le sort des ouvriers. Il s'éleva comme il put, c'est-à-dire de la façon dont s'élèvent ces pauvres enfants de Paris, qui connaissent tant de choses et qui en savent si peu à fond. Son oncle Pierre fit bien, à plusieurs reprises, des efforts pour lui faire suivre les enseignements des colléges, mais les ressources du philosophe étaient si minimes et ses charges si grandes, qu'il ne put y suffire. Le jeune Henry grandit donc ainsi sans recevoir d'éducation réelle et suivie au milieu de ces essais infructueux. La seule chose qu'il cultiva avec quelque persistance fut le dessin. Il suivit les cours gratuits institués à l'Ecole de Médecine et y remporta même plusieurs prix. Bientôt il lui fallut songer à choisir une profession. Son père suivait les cours d'agriculture de Grignon ; il désirait louer une ferme et l'exploiter lui-même. Henry, qui allait atteindre sa quinzième année, pensa à le suivre et à l'aider dans cette entreprise. Mais, comme on n'avait pas encore trouvé de ferme à louer, tout cela n'était qu'en projet.

Cependant Pierre Leroux venait d'obtenir un brevet d'imprimeur à Boussac. Depuis longtemps il désirait ce brevet, qu'il considérait comme un puissant instrument de propagande. L'imprimerie trouvée, on fit venir des fonctionnaires pour la mettre en activité. Jules, le frère de Pierre, depuis plusieurs années retiré à Tulles avec sa famille, dut quitter ce séjour, et venir reprendre sa profession de compositeur à Boussac. Ulysse Charpentier, jeune avocat de Poitiers, ancien condisciple de Desages et notre coréligionnaire, ne tarda pas à se joindre à Jules, et, en quelques mois, fut assez habile compagnon pour pouvoir l'aider à la casse et même à la presse. A eux deux, ils organisèrent tant bien que mal l'atelier typographique dans un vieux bâtiment qui avait servi d'hospice autrefois et plus tard d'école. Sitôt l'atelier établi, on se mit au travail. Il s'agissait de faire des éditions à bon marché des livres de la Doctrine. On commença par le livre *De l'Humanité*. Mais deux compositeurs obligés de se transformer à chaque instant en imprimeurs, ne suffisaient pas pour un tel travail. Achille, sa famille et son fils Henry, qui étaient venus dans ce département avec l'intention de s'y livrer à l'agriculture, se joignirent aux deux compagnons. C'est ainsi que fut composée et tirée la deuxième édition du livre *De l'Humanité*. On

(1) Voir les livraisons de février, de mars, et de mai.



trouvera dans la Seconde partie de ce travail des détails plus étendus sur ces premiers commencements de l'Association de Boussac.

Achille, malgré cela, n'avait pas renoncé à son projet de louer une ferme. Il avait toujours eu peu de goût pour sa profession de compositeur. Ses idées d'ailleurs étaient loin d'être conformes à celles des nouveaux associés. Il croyait à un individualisme absolu, quand les autres affirmaient la Société, la Religion. On était trop peu nombreux, les ressources étaient trop faibles, pour que l'on pût, au sein même de l'association naissante, faire vivre ce protestant d'une façon salutaire pour lui, et convenable pour tous. On pouvait moins encore le placer, dès ce moment, comme associé dans cette fonction de l'agriculture qu'il voulait exercer. C'est alors qu'on trouva, aux environs de Boussac, une ferme de 25 hectares à louer. Il traita avec le propriétaire de cette ferme, et en prit possession vers la fin de 1844. Son fils Henry le suivit, et tous deux se mirent à l'œuvre; mais le succès fut loin de répondre à l'espoir d'Achille, et il vit bientôt l'impuissance de l'individu livré seul à la culture de cette terre qui donne si peu pour tant de travail.

Henry-Achille, au contraire de son père, aimait l'Association par une sorte de pressentiment des idées nouvelles. Il ne connaissait que fort peu les doctrines socialistes. Seulement, comme il avait le cœur généreux et épris de la justice, comme son esprit était neuf et droit, il avait un grand éloignement pour l'inégalité. Cette disposition lui donnait naturellement le désir de connaître une science capable de détruire un si grand mal. Mais il lui était bien difficile d'étudier dans cet isolement. La Ferme était à peu de distance de Boussac; pourtant les chemins étaient si mauvais, surtout en hiver, qu'il pouvait rarement venir à l'imprimerie. Il était donc perdu dans ces champs de bruyères sauvages, loin de toute société, ne voyant, à de rares intervalles que de pauvres paysans courbés comme lui sous la misère, mais n'ayant pas, au même degré que lui, les tourments d'une intelligence à demi éveillée et qui, au milieu des ténèbres, garde comme un souvenir de la lumière. Il y eut là pour Henry de rudes moments à traverser. Dans la famille, pas d'intimité bien profonde (il avait, depuis de longues années, perdu sa mère); au dehors, presque aucune relation. Ces campagnes de la Creuse ont bien leur attrait particulier, ces maigres champs ont quelque chose qui attache; mais il faut une société pour en jouir, et Henry était seul. La gêne grandissait d'ailleurs au foyer solitaire de la Ferme. Le jeune homme souffrait donc de toutes les manières. Adolescent, il manquait d'éducateurs; travailleur, il n'avait pas d'amis, pas de compagnons; plein de force et de santé, il lui fallait endurer la privation, voir autour de lui tout dans la tristesse et dans l'indigence.

Henry-Achille passa ainsi près de deux années. Pendant ce temps, l'association de Boussac avait grandi. Le nombre des travailleurs s'était accru. Cette Revue s'était fondée et attirait déjà l'attention sympathique des personnes dévouées aux idées nouvelles. Desages, ancien disciple de Pierre pendant son séjour à Paris, était venu le rejoindre à Boussac. Après lui, Champseix s'y était également fixé. Louis Nétré, Henry-Arnaud, l'un des fils de Pierre, et Ficht l'avaient suivi. Vers les derniers jours de 1846, j'avais, à mon tour, quitté Paris, pour me réunir à mes amis. D'autres, dont je dirai plus tard les noms, étaient venus ensuite augmenter notre nombre.

C'est alors que je connus Henry-Achille. Je me liai bientôt avec lui; et, dans nos promenades amicales, nous nous apprîmes l'un l'autre à aimer cette terre âpre et même un peu dure pour l'homme, mais pleine de charmes pour ceux qui cherchent la liberté.

Notre intention à tous, en nous réunissant ainsi dans une campagne, était d'unir le travail agricole au travail industriel. Selon nous, pour résoudre pacifiquement le problème du Prolétariat et détruire l'influence homicide du Capital, il fallait créer une source nouvelle de richesse. Cette richesse véritable, destinée à effacer la fausse richesse actuellement connue, devait se trouver dans un développement considérable de l'agriculture, ou, pour mieux dire, dans une agriculture nouvelle. Pierre Leroux, se fondant sur la loi générale de la vie, sur la nutrition, et sur la communion des êtres, déduisant de cette loi l'idée d'une création continue et progressive, et par suite la conception de cette destinée supérieure du genre humain acclamée par les plus grands esprits de ce siècle sous le nom de Perfectibilité, s'appuyant enfin des travaux récents des chimistes allemands et des agronomes sur la puissance des différents engrais et en particulier sur la vertu reproductive des excréments de l'homme, avait vu dans cette grande loi et dans ces découvertes le principe d'une Economie politique nouvelle. En effet, si l'homme est réellement reproducteur de sa subsistance, si un cercle véritable (CIRCULUS) est établi, par le divin créateur, de l'homme à la nature et de la nature à l'homme; la nature ne peut vouloir rompre ce cercle, Malthus a donc tort de dire qu'elle *commande à l'homme pauvre de s'en aller*, il y a donc, contrairement à l'affirmation de Malthus, *place pour tout homme au banquet de la vie*. L'Economie politique anglaise se trouve ainsi détruite, et il y a lieu à tout une science nouvelle. Bien loin de chasser les hommes de la terre, il faut au contraire, les y rappeler; il faut conduire de nombreux groupes humains à la conquête des trésors infinis que le globe nous garde et ne veut livrer qu'à celui qui, comme Œdipe, lui dira le mot de la vie.

On voit quel intérêt puissant nous attirait vers l'agriculture. Nous n'ignorions pas les difficultés d'une telle entreprise. Chacun sait que, par suite de l'organisation capitaliste, ce qu'on appelle l'industrie agricole est voué à l'abandon et à une décadence véritable. Et la raison en est simple. La production ayant lieu, non pas suivant la demande de l'homme, mais sous la loi de l'accroissement du Capital, il en résulte que l'agriculture doit chaque jour s'effacer de plus en plus devant l'industrie. En effet l'argent, placé sur la terre, rapporte à peine deux, deux et demi, ou trois pour cent, placé dans une exploitation industrielle quelconque, il rapporte au moins le double. D'après la doctrine des économistes, chacun cherchant avant tout son intérêt, les conséquences d'un tel état de choses ne devaient pas tarder à se faire sentir. L'argent, seule source aujourd'hui reconnue de l'activité sociale, retiré peu à peu de la terre, avait reflué vers les villes; les centres industriels s'étaient formés et considérablement agrandis, un grand nombre d'individus, appelés dans ces centres par l'appât de bénéfices illusoires, s'étaient déclassés; puis comme on travaillait au hasard et sur des demandes incertaines, en vue de consommateurs éloignés ou hypothétiques, on subissait des *crises* commerciales, c'est-à-dire que les débouchés s'encombraient, que les produits s'accumulaient dans les magasins, que les ateliers se fermaient, et qu'une foule de pauvres ouvriers restaient exposés à des privations et à des misères sans nom. Il est inutile de redire ici tous les désastres de cette horrible guerre civile des producteurs, qui a coûté plus de victimes à l'Humanité que les combats les plus sanglants. Voyons-en seulement les effets trop peu remarqués sur l'agriculture. La France, devenue anglaise par ses institutions politiques et industrielles, devait avoir, en outre de ses prolétaires des villes, ses prolétaires des champs; elle avait ses fabriques, l'Irlande ne pouvait lui manquer. Elle eut donc son Irlande, mais dans son propre sein cette fois; et cette Irlande, ce fut la France elle-même, ce fut la France agricole. Sans rappeler la famine de 1846 et la funèbre émeute de Buzançais, les preuves de la misère de nos campagnes ne manquent pas. Je n'entreprendrai point de les énumérer. Ce serait d'ailleurs un soin superflu aujourd'hui que l'abondance même des dons de la terre désole nos paysans et ajoute aux causes de ruine que le Capital fait peser sur la petite propriété foncière. Qu'il me suffise de dire qu'à l'époque dont je parle, cette misère de l'agriculture avait frappé des hommes intelligents parmi les capitalistes, et que l'un d'eux, qui est aussi un écrivain en renom, avait formé le projet d'une grande entreprise agricole en faveur de laquelle on ferait appel aux capitalistes dévoués et prévoyants, mais l'œuvre manqua par sa base;

La fourmi n'est pas prêteuse,...

le Capital ne peut et ne *doit* même pas, selon les Economistes, avoir de dévouement; le poète dut donc renoncer à son projet. Mais la situation restait la même. Il fallait, pour la changer, créer une nouvelle agriculture. Nous voulûmes tenter d'accomplir cette œuvre, et de l'accomplir au moyen d'un capital ignoré jusque là.

Ce Capital, c'était l'Association qui devait nous le fournir; il devait résulter de notre travail et de notre présence même sur la terre.

J'en ai dit assez pour faire connaître la haute importance du problème d'Economie générale que nous nous proposions de résoudre au milieu de tant de difficultés et d'entraves, et avec de si faibles ressources. Voici maintenant en deux mots la situation du département où nous nous trouvions. La Marche est l'une des provinces de France où l'agriculture a le plus à souffrir de l'organisation actuelle. Il y a dans le département de la Creuse, 558,000 hectares de terres pour 278,000 habitants, c'est-à-dire un peu plus de deux hectares par personne; mais tel est l'état de délaissement de cette contrée, par suite des causes que nous avons signalées, que plus de la moitié du sol y est entièrement inculte quoique possédée, que la petite partie qui est cultivée, l'est trop mal pour pouvoir suffire aux besoins, bien restreints pourtant, de la population, et que, chaque année, plus de trente mille de ses enfants sont contraints de s'en éloigner pendant des saisons entières, pour rapporter ensuite sur cette pauvre terre, au prix de rudes labeurs et de privations excessives, un peu de ce Capital qui la fuit. La persévérance des courageux maçons Creusois pourrait peut-être relever l'agriculture de leur pays, mais l'avide prêteur d'argent ne leur en laisse ni le temps ni les moyens. C'est de ce sol ingrat, si vaillamment disputé par le travail, que le poète aurait raison de dire :

Par la misère, il est fumé;
Il est moissonné par l'USURE!

Il y a, dans ce département, une ressource, mais bien faible : c'est ce qu'on appelle le *bestiau*. Ceux qui étudient d'une façon superficielle l'état présent de l'agriculture conseillent de changer les landes de la Creuse en prairies et de la couvrir de bétail. Mais ils n'aperçoivent pas le lien qui unit entre eux tous les départements et l'Etat tout entier aux autres Etats. Qui achètera ce bétail en France où huit millions d'individus seulement sur trente-cinq peuvent se procurer de la viande? En vain objecterait-on que l'abondance du bétail, en en diminuant le prix, le rendrait accessible à un plus grand nombre de consommateurs, car cette baisse même de prix, réduisant le gain du propriétaire, le forcerait à diminuer d'autant les salaires et à augmenter en proportion les loyers, de sorte que rien ne serait changé. En résumé : une terre stérilisée par un long abandon et qui ne produit guère que du blé noir et de la châtaigne, peu de routes, une population en général chétive et ignorante, bien que

douée d'une certaine finesse particulière; beaucoup de misère en regard de quelques très grandes fortunes basées sur la ruine générale et dissimulées souvent par l'avarice; telle était la situation du département où nous allions faire notre essai d'agriculture.

Ce fut dans les premiers mois de l'année 1847, que Pierre, touché de la position pénible d'Achille et de sa famille, pressé d'ailleurs d'appliquer nos idées à l'agriculture, ajouta la ferme à notre entreprise commune. Il y avait là bien des sacrifices à faire, bien des privations à endurer, bien des nécessités à vaincre, en vue de résultats éloignés. Mais aussi quels résultats si on parvenait à les obtenir! quel noble but! quelle œuvre!... Rassembler sur cette terre délaissée un certain nombre d'associés que nous aurions nourris du produit de notre travail d'imprimeurs et des souscriptions recueillies parmi nos abonnés; les mettre en état d'améliorer le sol par le travail et par un nouveau système d'engrais où les excréments humains entreraient pour la plus grande part, faire naître ainsi l'abondance au sein même de ces champs si longtemps stériles, en rétablissant le *circulus* naturel entre l'homme et la terre; tirer enfin d'un terrain fécondé par les labeurs et par la présence de l'homme un nombre de produits suffisant pour racheter ce même terrain en quelques années, et assurer de cette manière l'existence indépendante de l'association; **RÉVÉLER, DANS CE QUI FAIT ACTUELLEMENT LA MISÈRE DE L'HOMME, DANS SA FACULTÉ DE CONSOMMER, DANS SES BESOINS, UNE SOURCE DE PRODUCTION, ET LUI ENSEIGNER LE MOYEN D'EN TIRER PARTI**; n'était-ce pas résoudre radicalement le problème du Prolétariat? Ne devait-on pas espérer le concours de tout homme de bien, en tentant une entreprise aussi utile et aussi belle?

Pourquoi un tel projet resta-t-il sans application véritable et complète? Sans doute, nous n'eûmes pas assez de force et de vertu; mais aussi fûmes-nous soutenus? le monde nous seconda-t il d'une manière quelconque? Que penseront les âges futurs, quand on dira que cette idée aussi simple que féconde, mise en voie d'exécution par des hommes de quelque énergie, annoncée avec l'éloquence d'une profonde conviction parmi les riches comme parmi les pauvres, ne fut pas comprise, et qu'après des tentatives de toute sorte, nous dûmes, faute de concours, abandonner une œuvre si salutaire pour tous?

Nous avions cependant entrepris ce travail avec chaleur. Si tous ceux qui se trouvaient parmi nous ne partageaient pas à un même degré nos croyances et notre espoir, il faut le dire, on fit de grands efforts, on subit de rudes épreuves. Henry-Achille eut sa part de travaux et de souffrances, mais non sans fruit pour son développement. A son état d'isolement, avait succédé l'amitié. Il se sentit lié à l'Association. Il savait que ses labeurs étaient utiles aux autres; ce sentiment le grandit. Puis, à travers les douleurs qui nous assaillaient, il y eut de beaux jours. Si minces que fussent nos produits, ils étaient assez abondants cependant pour exiger le concours de tous aux jours de la moisson. C'était un spectacle touchant et beau. Des hommes, des femmes, de bons et gais enfants, tous amis, tous heureux les uns par les autres, unis pour un travail utile, dans une pensée élevée, livrés à une gaieté vraie et pleine de douces émotions, allaient, venaient, armés de leurs fourches; là, montant la meule, ici liant les gerbes, plus loin chargeant la voiture pendant que les tranquilles bœufs se défendaient paisiblement contre les insectes qui leur livraient bataille. Henry-Achille était triomphant dans ces moments-là. Je me plaisais à le voir auprès de son patient attelage. Armé de l'aiguillon, il se dressait de toute sa taille, animant les pauvres bêtes, les excitant avec ces mots dont le bouvier connaît l'action, les poussant sans colère. Alors, s'il vous rencontrait en chemin, il vous souriait cordialement, sa large main serrait la vôtre et, d'un regard intelligent, il vous montrait cette scène joyeuse, ces collines gracieuses, ces champs, ces horizons si beaux sous la vive lumière du soleil. Son visage régulier et ouvert, son sourire bienveillant, ses belles dents, sa taille élevée, son attitude étaient bien en harmonie avec cette fête de la nature.

Des trois fonctions qui composent la fonction de l'agriculteur, ainsi que nous le démontrerons plus loin, Henry-Achille aimait et pratiquait celle qui se rapporte à la connaissance, c'est-à-dire celle du bouvier ou fonctionnaire chargé du soin des animaux, de la préparation et de la conservation des engrais. En effet, par sa nature, il était porté à l'étude; mais son esprit, un peu absolu, ne pouvait recevoir une notion qu'après l'avoir longtemps digérée, et cela rendait pour lui le travail intellectuel fort pénible.

Nous avions souvent causé avec lui de la Doctrine; il désirait vivement trouver une occasion d'en faire une étude plus complète. Cette occasion ne tarda pas à s'offrir. En novembre 1847, nous commençâmes un enseignement qui se continua jusqu'au mois de juin de l'année suivante. A notre point de vue, enseigner la Trinité, la science de la Vie, c'était enseigner la Religion, voilà pourquoi nous choisîmes le Dimanche, le jour religieux par excellence, pour le jour de notre enseignement; voilà pourquoi aussi, faibles que nous étions pour accomplir une manifestation aussi importante, nous nous associâmes, et voulûmes remplir cette fonction en Triade, pratiquant ainsi une loi qui est pour nous la base de l'ordre véritable. Nous n'étions pas des orateurs, mais notre langage était sincère, et Dieu permit qu'il portât quelque fruit. Henry-Achille suivit ces enseignements avec assiduité, et il s'en souvint assez plus tard pour y puiser de la force et des consolations.

Cependant nous n'avions pas tardé à reconnaître qu'il faudrait plusieurs années de sacrifices considérables pour que la ferme pût nous rapporter seulement l'équivalent des dépenses qu'elle nous occasionnait. Nous avions en partie prévu ce résultat au début; mais alors nous comptions sur un développement de notre imprimerie et sur des ressources qui nous firent défaut. Vainement en janvier 1848, Pierre et Desages allèrent à Paris dans le but de recueillir des souscriptions à nos livres et à nos journaux; vainement exposèrent-ils nos principes et le but de notre association; ils trouvèrent tout le monde occupé de la révolution qui allait éclater, et revinrent sans avoir réussi. Cet échec nous força de renoncer à notre entreprise. Bientôt la République fut proclamée. Ce que nous avions voulu faire sur un point du territoire, un gouvernement prévoyant et vraiment républicain aurait dû, dès ce jour, l'exécuter partout. On était en hiver, il était encore temps de réunir le grand nombre des pauvres, les huit millions de mendiants, par exemple, que signalent les statistiques, sur les huit millions d'hectares de terres incultes de France, de faire défricher et autant que possible ensemencer ces terres, en sorte que, en quelques mois, de grandes ressources eussent été créées pour améliorer la position des prolétaires.

Ce n'est pas ici le lieu de nous étendre sur les détails de notre défaite à Boussac. Attirés par les événements sur le terrain de la politique, nous renonçâmes à poursuivre notre plan d'association. Achille demanda un modeste emploi dans un bureau de poste de province, et s'occupa de se mettre au fait de cette fonction. Il était question de fonder des écoles d'agriculture, Henry se prépara pour entrer à l'une de ces écoles. Cependant les mois s'écoulaient sans que ni l'un ni l'autre trouvassent d'emploi.

Les funestes journées de Juin avaient eu lieu. La population industrielle était dans la plus grande misère. Le 19 septembre, la Constituante avait voté un crédit de cinquante millions pour l'établissement de Colonies agricoles dans les provinces de l'Algérie. Aux termes de ce décret, les colons devaient recevoir, à titre gratuit, des concessions de terre d'une étendue de 2 à 10 hectares par famille, selon le nombre des membres de la famille. Des subventions de toute nature leur étaient accordées pendant trois années, à l'expiration desquelles les habitations construites et les lots affectés à chacun d'eux devenaient la propriété des colons, à la condition de se conformer aux décrets qui régiront la propriété en Algérie. Le décret ajoutait comme garantie: « Les colons seront soumis aux lois et arrêtés en vigueur dans le territoire sur lequel ils auront été placés. *Dans le délai* D'UN AN, OU PLUS TOT S'IL EST POSSIBLE, *les communes agricoles seront assimilées, pour le régime municipal et judiciaire, aux communes des territoires civils.* » Déjà, sur la foi de si belles promesses, un grand nombre d'ouvriers sans ouvrage étaient partis en Algérie. Achille conçut le projet d'y aller aussi conquérir une propriété par le travail. Son fils Henry hésita à le suivre. Il ne se dissimulait pas que la Constituante songeait moins à un établissement sérieux en Algérie qu'à se débarrasser de douze mille individus dont elle ne savait ni ne voulait tirer parti pour une production véritable. D'ailleurs, cette conquête d'une terre desséchée, sous un climat brûlant et par des colons isolés, dont le groupement serait régi par l'autorité militaire, avait pour lui peu d'attraits. Cependant il se sentait, comme fils, le devoir de suivre son père et de le seconder. Il se décida donc à partir. Vers la fin de novembre 1848, nous les mîmes en voiture et les accompagnâmes le plus loin possible. Je me séparai avec un grand chagrin d'Henry. Je ne doutais pas de l'issue déplorable de cette colonisation sans grandeur. Plein de fâcheux pressentiments, je m'étais opposé de toutes mes forces au départ de ceux de mes parents qui s'étaient déjà exilés; j'avais aussi fait de grands efforts pour empêcher celui d'Achille, et surtout celui de son fils Henry.

Je vis bientôt qu'Henry lui-même, bien qu'il eût consenti à suivre son père, avait les mêmes craintes que moi. Le 2 janvier 1849, me faisant le récit de son arrivée en Algérie et de l'accueil qu'ils avaient reçu à Alger, il m'écrivait: « Avant de partir pour Ténès, nous vîmes venir autour du *Titan*, sur lequel nous étions montés, cinq ou six chaloupes chargés de bourgeois. Ces nouveaux convertis, tenant d'une main le drapeau tricolore et de l'autre une torche, entonnèrent, accompagnés de la musique militaire, la *Marseillaise*, le fameux *Mourir pour la patrie*, le *Départ pour l'Algérie*, etc.; cela me fit mal: je voyais que ce n'était qu'hypocrisie et mensonge de leur part; je sentais combien nous étions dupés, et que nous *allions chercher la mort plutôt que la vie, la vraie vie!* » Plus loin il s'étend sur le système d'organisation des colonies, qui n'est autre chose, dit-il, que le despotisme militaire.

Le récit étendu de cette malheureuse tentative de colonisation dépasserait les limites de cet article. Nous y reviendrons ailleurs, en nous aidant de renseignements particuliers que nous avons recueillis sur ce sujet. Une entreprise de cette nature ne pouvait être accomplie que par l'association véritable. Or, ceux qui partaient ainsi y étaient, en général, si peu propres, que la commission d'inspection elle-même, commission fort peu socialiste pourtant, fut frappée de l'esprit d'individualisme, de l'égoïsme profond qu'elle rencontra chez ces pauvres colons démoralisés. Nous lisons dans le rapport fait par M. L. Reybaud, au nom de cette commission: «... Chacun » chez soi, chacun pour soi, ainsi pouvait se traduire et se com» menter leur façon d'agir. La commission n'a pu connaître de pa-

» reils faits sans relever ce qu'ils ont d'*outré et de blâmable* ; elle a » rappelé, à diverses reprises, *les avantages de l'association* et dé- » montré la nécessité d'y recourir tant pour les récoltes que pour » les labours. »

Si on ajoute à cette disposition des colons, la distribution tardive des terres et des semences, les inconvénients d'un long baraquement, sorte de campement grossier et immoral, le mauvais choix des terrains, la mauvaise qualité des instruments et le défaut de bois, l'absence de tout système d'irrigation, l'insuffisance des aliments, et par-dessus tout un despotisme avilissant, on comprendra l'état de dépérissement des colonies.

Henry-Achille souffrit cruellement dans cette condition. Achille et sa famille avaient été fixés à Montenotte. On tarda tellement à leur livrer leur terrain, qu'ils perdirent toute une saison et ne purent s'occuper que de leur jardin. L'été fut terrible pour les nouveaux colons. Le choléra s'ajouta à tant de maux physiques et moraux. Il y eut des villages entiers dépeuplés. La province de Ténès, où se trouve Montenotte, souffrit peu de l'épidémie, mais il s'y répandit des fièvres. Henry-Achille en fut atteint. Je transcris ici un fragment d'une lettre que Pierre Leroux nous adressa à Désages et à moi, à Lyon, où nous étions encore en prison. On y trouvera le récit de la mort d'Henry. Voici ce passage : « Cher fils, cher ami, il faut que » je vous dise que nous avons perdu un de nos amis, un brave jeune » homme, qui avait certainement de l'âme et du cœur, qui avait pris » avec ardeur nos idées, notre conviction, notre foi religieuse ; que » nous avions élevé, moi d'abord, et puis tous ensemble ; qui était » de notre famille à tous les titres. Mon cher neveu Henry, votre cou- » sin, l'ami de Desmoulins, est mort ; il est mort à l'hôpital de Ténès, » loin de nous, loin aussi de son père et de sa belle-mère et de leurs » enfants. Vous devez avoir appris, chers amis, comment mon frère » Achille a été, pour quelques plaintes des colons qu'il avait été » chargé de faire parvenir au commandant militaire de la colonie de » Montenotte, *exporté*, sous les vingt quatre heures, et forcé de » prendre résidence dans une autre colonie, celle d'Orléansville. » Aimée écrivait à sa mère, lorsqu'ils furent ainsi dépouillés du jar- » din qu'ils avaient cultivé et forcés à s'éloigner : « Nous laissons » Henry dangereusement malade. » En apprenant ces tristes nou- » velles, mon premier soin fut d'écrire à Henry, pour le consoler, » le fortifier ; j'étais plein d'un triste pressentiment ; je savais par » des lettres antérieures qu'il était malade au moral, et qu'il ne pou- » vait vivre sur cette malheureuse terre d'Afrique. Je lui écrivis » donc, et lui annonçai que je lui enverrais les fonds nécessaires » pour revenir en France aussitôt qu'il serait rétabli ; que je n'at- » tendais que sa réponse. Je suis bien heureux, dans mon regret » profond, qu'il ait reçu ma lettre avant de mourir. Son père m'écrit » que cette lettre a fait sa consolation et sa joie. Il ne se sentit plus » seul, il nous sentit avec lui. Il écrivit à son père, il lui marqua son » bonheur de nous retrouver ; il s'apprêtait à revenir vers nous : la » mort l'a frappé. Cher Luc, cher Auguste, conservez le souvenir de » votre ami. Je le répète, et vous le savez comme moi, il avait du cœur. » Son père m'écrit : *Il avait pris les idées avec trop d'enthousiasme,* » *il avait pris les idées trop au sérieux, il avait pris les idées trop en* » *grand.* Oui, en effet, c'est le chagrin et une sorte de désespoir qui » l'a laissé exposé à toutes les atteintes de ce climat brûlant. Vivre » dans la solitude et sous le despotisme lui a été impossible : il de- » vait se consumer et se reprocher sans cesse son inutilité ; et pour- » tant il était allé là dans le dessein d'être utile à sa famille. Je me » reproche de n'avoir pas assez fait pour l'empêcher d'aller en Afri- » que. Mais je ne me sentais pas autorisé à lutter plus que je ne l'ai » fait contre son père qui, s'exilant, désirait qu'il s'exilât avec lui. »

Nous avons accompli un devoir pieux en rappelant le souvenir de plusieurs de nos amis morts. Notre tâche, tâche douloureuse ! est achevée sous ce rapport. Nous avons parlé de ceux que nous connaissions le plus, de ceux que l'amitié unissait à nous particulièrement ; et comme l'intérêt de la justice est aussi celui de la vérité, en racontant la vie de ces hommes de bien, nous avons apporté quelque lumière sur des faits importants et peu connus. Si quelques noms ont été omis, à d'autres de les rappeler. Pour nous, nous voulons maintenant continuer un enseignement que nous croyons utile à tous en ce temps où le Socialisme est poursuivi et indignement calomnié. C'est pourquoi nous allons raconter les principaux faits qui se sont passés à Boussac, et exposer les vérités essentielles produites au sein même de notre association.

AUGUSTE DESMOULINS.

EDMOND DÉJARDIN.

Quesnoy, 14 avril 1850.

AMIS,

Tandis que vous étiez là-bas, sur votre rocher de Boussac, solitaires méditant sur l'avenir, nous étions ici, au bord de la forêt de Mormal, trois ermites méditant également sur la destinée de l'Humanité. Pleins de foi dans la vérité, nous recevions les leçons de celui que nous appelons le maître.

Les jours où nous nous trouvions réunis, car nous n'habitions pas le même lieu, étaient pour nous des jours d'allégresse. Nous nous régalions par des causeries sur la Doctrine de l'Humanité ; nous passions en revue ces articles de l'*Encyclopédie nouvelle*, si admirables de logique, si forts de principes, et nous sentions nos âmes réunies, confondues dans une même pensée. Nous trois, nous n'étions vraiment qu'un.

Nous n'étions vraiment qu'un. Liés par les mêmes goûts, les mêmes idées et les mêmes tendances, nous formions une triade parfaite ; et, bien que manifestés à des degrés divers, les trois termes de la formule psychologique de l'homme, sensation-sentiment connaissance, se trouvaient suffisamment développés dans chacun de nous et formaient une si heureuse harmonie qu'il en résultait l'union la plus absolue.

Hélas ! le plus précieux de ces trois termes, la connaissance, est rentré, avant le temps, dans le sein de Dieu. Le 26 février 1848, juste au moment où nous apprenions l'avénement de l'ère qui avait été le but de nos aspirations, la chaîne qui nous réunissait perdait son principal anneau. Si elle n'a pas été complétement rompue, c'est que l'esprit de celui dont la vie est passée à l'état latent veille mystérieusement sur nous et nous donne les inspirations d'autrefois, la force de lutter contre les préjugés et l'ignorance, le courage et la foi nécessaires pour persister dans le modeste apostolat que nous nous sommes imposé dans ce pays. Nous semons..... nous ne récolterons que quelques gerbes dans notre vie actuelle ; mais de plus abondantes moissons nous sont réservées dans l'avenir.

Quel était donc celui que nous regretterions plus profondément encore, si nous n'avions la certitude de le retrouver et de l'aimer de nouveau dans l'Humanité !

Son histoire peut s'écrire en deux lignes. Il fut juste, il fut plein d'amour pour l'humanité. Tout homme était pour lui un frère, tout cœur généreux un ami. Les turpitudes du monde lui faisaient horreur, l'ignorance du siècle le tuait.

La destinée de l'homme est quelquefois soumise à de singuliers contrastes. Tel végète dans la misère, dans l'abrutissement de l'ignorance ; il est la proie de toutes les tortures physiques, et cependant il atteint l'âge des patriarches ; tandis que tel autre, entouré d'une modeste mais comfortable aisance, plein d'intelligence, d'ardeur et d'activité, est moissonné au moment même où il commence à entrer dans la vie, sans avoir eu à se reprocher aucun excès, aucun dérèglement.

Tel fut le sort de notre jeune ami et coréligionnaire, le docteur EDMOND DÉJARDIN ! Il ne fit qu'apparaître à la vie.

Né le 4 novembre 1820, il fut élevé en pharmacie pendant un espace de trois ans, tantôt à Englefontaine, tantôt à Cambrai, Sedan et Paris. Reçu bachelier après avoir été interné dans une institution de la capitale, il étudia la médecine dès 1840 et fut reçu docteur, avec le numéro 1er, le 13 août 1844. Ses amis et ses professeurs, qui l'estimaient beaucoup, voulurent le retenir à Paris en lui prédisant succès et fortune ; mais Déjardin, qui ne voulait point faire de son art une profession de lucre, vint, malgré les sollicitations les *plus honorables*, s'établir au sein de sa famille, à Englefontaine, commune rurale, située à l'air libre, au milieu des champs, non loin de la forêt de Mormal. Là, entouré de sa mère, déjà veuve depuis vingt ans, de deux sœurs plus jeunes que lui et de quelques amis de son choix, il se consacra presque exclusivement au traitement des pauvres, se souciant peu ou point des honoraires qu'une clientèle plus recherchée aurait pu lui procurer.

Ame noble et désintéressée, il n'eut pas longtemps le bonheur de s'entendre appeler le médecin des pauvres ! Il mourut des suites d'une phthisie laryngée qui l'avait retenu pendant quatre mois dans sa chambre.

Quelques instants avant le commencement de son agonie, on lui annonça les premiers événements du 24 février et le triomphe certain de la République. Ses yeux brillèrent encore un instant ; mais un sourire de mélancolique incrédulité effleura ses lèvres, et il souffla, plutôt qu'il ne prononça ces paroles : « Ces gens-là ne feront rien de bon... » mots tristes, mais prophétiques ; les faits en ont prouvé la vérité.

Mais là ne peut se borner ce que nous avons à dire de notre jeune ami.

Étudions-le davantage sous le rapport de l'intelligence. Il était bien plus *esprit* qu'il n'était *corps*. Et cependant c'était, en apparence, l'un des plus beaux et des plus forts jeunes hommes du pays. Sa belle et noble tête, ses cheveux longs et légèrement bouclés, son sourire doux mais un peu triste, ses yeux profonds, son front uni et parfait de forme, rappelaient les plus belles têtes de Christ de Raphaël. Malheureusement, il le faut croire, ce beau physique qui reflétait si bien son âme n'avait qu'une force éphémère.

Dès son enfance, et tout jeune encore, il manifesta des goûts et des aptitudes élevés. Toujours sérieux, toujours pensif, Déjardin ne rechercha aucun de ces faux plaisirs auxquels les jeunes gens des écoles se livrent avec tant de sensualité. La connaissance dominait tout son être.

Ses premières études médicales ne le satisfirent point. Les doctrines matérialistes qu'il entendait journellement professer lui répugnaient ; il sentait toute l'inanité de ces doctrines sans vie. Il ne voyait dans l'école qu'un grossier éclectisme, amas impur de toutes les théories qui tour à tour avaient gouverné le monde médical. Son intelligence se révoltait et mettait en doute ou niait ce que les maîtres enseignaient. Il cherchait la lumière qui devait l'éclairer, ou plutôt, il sentait bien que cette lumière était en lui ; mais il souffrait de l'opposition continuelle dans laquelle il se trouvait par rapport à tout ce qu'il était forcé d'apprendre.

Au lieu de la sèche analyse des faits médicaux, Déjardin se demandait s'il n'était pas possible d'atteindre la synthèse.

Il puisait son critérium de certitude dans la loi suprême de la vie, dans la loi qui domine et conduit toutes les manifestations de l'*être*, en un mot, dans la Trinité. C'était pour lui la base sur laquelle on doit s'appuyer pour arriver à la solution des problèmes de philosophie médicale.

Toutefois, notre ami ne considérait pas tous les travaux des anciens comme une négation stérile, une antinomie sans but; au contraire, l'enchaînement de ces travaux lui faisait apercevoir une certaine unité scientifique que les matérialistes et les sceptiques avaient méconnue.

Plein de ces idées qui doivent un jour rendre la science médicale plus féconde, plus riche, plus puissante, plus réelle, Déjardin vit alors qu'il ne s'agissait pas seulement de considérer l'homme d'après les explications chimiques, physiques ou mécaniques ayant cours. L'homme un et triple dans ses manifestations, esprit-corps intimement unis, telle fut la définition qui lui parut la plus rationnelle. Il l'adopta comme guide dans les détails de l'art et les difficultés de la pratique. Il étudia donc la médecine avec plus de goût et de persévérance. On pourrait dire que dès lors il l'étudia avec amour, non plus pour lui, mais pour les autres, espérant que, devenu le confident des peines, des douleurs d'autrui, il pourrait consoler, conseiller, appliquer lui-même les remèdes, et guérir tantôt le corps, tantôt l'esprit des divers malades qu'il aurait à traiter.

La médecine fut pour lui un véritable apostolat.

Tout en se livrant avec ardeur aux études médicales, Déjardin ne négligea cependant pas la culture des idées modernes (1). La philosophie et la médecine absorbèrent tout son temps. Il travaillait avec assiduité à coordonner les notes qu'il recueillait auprès des malades. Le tout est resté dans ses cartons. Cependant il publia, dans l'*Abeille médicale*, des observations aussi habilement rédigées que consciencieusement rapportées sur l'emploi de l'émétique à haute dose dans la *méningite*. (Cahier de février 1847.)

Pendant le cours de sa maladie (du 20 octobre 1847 au 26 février 1848), Déjardin n'avait pas voulu rester inactif. La lutte alors entre les partis politiques était vive, palpitante d'intérêt. Les banquets réformistes se succédaient sans interruption; tout faisait présager que bientôt une crise devait se manifester. Le vague, l'indécision, nous ne dirons pas des principes, ce serait trop d'honneur, mais de l'éloquence d'Odilon Barrot et de ses admirateurs, avaient profondément attristé notre ami; et, sentant que sa frêle existence ne tenait plus qu'à un souffle, il voulut néanmoins prendre part à la lutte. Il publia dans l'*Impartial du Nord*, alors rédigé par Ch. Delescluze, une série d'articles, intitulée : *Etudes politiques*, dans le but de propager et de vulgariser les idées d'économie politique de Pierre Leroux; dernier tribut payé à la Doctrine qui doit régénérer le monde.

Nous ne savons si notre jeune docteur avait la conscience de l'état désespéré dans lequel l'avait jeté la phthisie laryngée dont il était atteint. Ce que nous pouvons affirmer, c'est que jamais une plainte, un murmure ne vinrent trahir sa courageuse résignation. La sérénité de cette belle âme n'accusa jamais d'émotion et ne laissa percer aucun signe de désespoir. Sa foi dans la continuité de la vie de l'homme dans l'Humanité était si grande que, pour lui, mourir, c'était s'endormir pour se réveiller dans une autre manifestation; mourir lui paraissait un acte aussi naturel que de naître; mourir, c'était retremper ses forces pour le lendemain. A son heure suprême, il dit : *A nous revoir!* Il n'y a que les croyants qui puissent avoir cette foi certaine. D'autres, hélas! auraient dit simplement : *Adieu!*

VANDAMME.

(1) Nous avons publié dans le nº 8 de la *Revue Sociale* de l'année 1847, un article d'Edmond Dejardin, intitulé : *Note sur la mémoire considérée dans ses rapports avec la doctrine de la renaissance dans l'Humanité*. On n'a qu'à lire cette note pour apprécier la profondeur d'observation de l'auteur.

CHRONIQUE MENSUELLE

DES DÉPARTEMENTS.

Notre dernier numéro ne contenant pas de chronique des départements, nous sommes obligés de revenir sur plusieurs événements qui appartiennent à l'histoire et qui doivent trouver place dans les colonnes de cette *Revue*.

Oublions un instant les actes d'arbitraire dont les provinces sont le théâtre depuis que M. Bonaparte est le *chef de l'État*. Une catastrophe terrible, un grand malheur public a fait du 16 avril 1850 une date néfaste dans notre histoire. Un bataillon du 11e léger traversait le pont de la Basse-Chaîne qui conduit à Angers, lorsque ce pont, construit en fil de fer, s'est rompu tout-à-coup, et près de quatre cents hommes ont disparu dans les flots. Plusieurs citoyens, des femmes, des enfants qui accompagnaient la troupe ont été également engloutis. Malgré le dévouement de la population et les efforts courageux des mariniers de la Maine, on compte aujourd'hui deux cent vingt-trois morts et plus de cent cinquante blessés!

Ce désastre a été l'occasion d'actes héroïques dont la *Revue sociale* se fait un devoir d'enregistrer le souvenir. Un soldat du 3e bataillon du 11e léger, nommé DEBUIZER, puni quelques jours auparavant par son capitaine pour avoir chanté des hymnes républicains, a sauvé ce capitaine au péril de ses jours. DEBUIZER, excellent nageur, était déjà arrivé au bord du fleuve, lorsqu'il a aperçu l'officier prêt à périr : il s'est précipité dans les flots une seconde fois, et l'a ramené sain et sauf sur le rivage.

Le citoyen TURGIS, ouvrier chapelier, impliqué depuis deux ans dans plusieurs procès politiques et que le ministère public désignait dans les réquisitoires comme un *homme dangereux pour la société*, s'est jeté cinq fois de suite à la nage au milieu de cet horrible mélange de vagues, de poutres et de mourants, et chaque fois a eu le bonheur d'arracher une victime à la mort. Le lendemain, TURGIS a reçu une assignation pour comparaître devant la cour *royale* d'Angers. Cette assignation lui a été notifiée à la requête du ministère public, interjetant appel d'un jugement du tribunal de première instance qui l'avait acquitté de la plainte portée contre lui au sujet d'une manifestation politique faite à Angers le 21 février.

Une jeune fille, Mlle ADELINE ALLAUME, s'est également élancée au milieu des flots et a sauvé un officier.

Les funérailles ont eu lieu le 18 avril. Toute la population d'Angers y assistait. La douleur la plus profonde se peignait dans les habits et sur les visages : les larmes coulaient; des sanglots éclataient dans tous les groupes.

Le 11e léger avait donné des preuves de républicanisme. Partout sur son passage dans le département de Maine-et-Loire et dans les départements voisins, il avait été accueilli par les marques de la plus vive sympathie, aux cris de *Vive le 11e léger! Vive la République!* On a craint qu'il ne reçût à Angers un accueil aussi fraternel et on l'a détourné de sa route pour l'empêcher de traverser la ville. Les troupes qui venaient à Angers ne franchissaient point d'ordinaire le pont de la Basse-Chaîne.

En présence de ces faits, n'est-il pas évident que la cause occasionnelle de ce déplorable événement doit être attribuée à l'horreur que les hommes du pouvoir montrent pour toutes les manifestations républicaines, pour tout ce qui pourrait exciter l'amour et l'enthousiasme de la République?

Qui oserait dire, qui oserait croire qu'en France il se trouve, même parmi ceux qui nous gouvernent, un homme capable d'avoir préparé la mort des infortunés qui ont péri sur le pont de la Basse-Chaîne? Non, la haine de parti, tout aveugle qu'elle soit, ne saurait inventer une infamie qui déshonorerait le pays où se serait tramé un pareil complot. Personne ne l'a dit, personne ne l'a pensé.

Pourquoi donc M. d'Hautpoul est-il venu à la tribune calomnier des journalistes dont il interprète à sa guise les paroles et les intentions? Un procureur de Maine-et-Loire a saisi le *Démocrate de l'Ouest* et le *Précurseur de l'Ouest*. Cela suffit-il pour les flétrir à la tribune de l'Assemblée nationale? Les procureurs sont-ils devenus infaillibles? M. d'Hautpoul avait compté sans le jury, qui a mis à néant les poursuites de ce magistrat trop zélé.

Le jour où la population d'Angers accourait tout entière au pont de la Basse-Chaîne pour sauver les soldats du 1er bataillon du 11e léger, M. de Castellane lançait à Saumur le 2e bataillon de ce même régiment sur la foule inoffensive qui avait osé blesser les oreilles du proconsul de l'Ouest par le cri de *Vive la République!* Nous extrayons d'une lettre imprimée dans la *Voix du Peuple* les passages suivants :

« Au moment où le général Castellane passait en revue, dans la cour de » l'école de cavalerie, le deuxième bataillon du 11e léger, qui vient d'arriver, » des cris nombreux de *Vive la République! Vive le 11e!* se sont fait en- » tendre à plusieurs reprises. A peine ces mots étaient-ils prononcés qu'une » compagnie de ligne est sortie de la cour, s'est rangée le long de la grille et » a fait évacuer l'espace compris entre cette dernière et les barrières vertes » qui entourent le Chardonnet. Alors le public, refoulé derrière ces barrières, » a crié de nouveau : *Vive la République!* et a fait entendre le *Chant du Départ*.

» A ce moment, trois roulements se sont fait entendre. C'étaient les som- » mations qu'on faisait. Aussitôt après, la compagnie a chargé à la baïonnette, » tandis qu'un détachement de cavalerie chargeait de son côté. Il m'est impos- » sible de vous dépeindre cette scène : figurez vous douze à quinze cents per- » sonnes poursuivis ainsi à travers le Chardonnet. Des femmes, des enfants » ont été foulés aux pieds; plusieurs citoyens ont été grièvement blessés...... » Un fait grave s'est passé devant plusieurs personnes. Un soldat qui agissait » trop brutalement a été menacé par un de ses camarades qui lui reprochait » de frapper des gens sans défense.... La population est indignée contre M. de » Castellane. J'ai entendu plusieurs militaires que je pourrais citer dire que » cette scène était infâme.

» L'effervescence est grande parmi les ouvriers. »

Pour qu'on ne puisse douter de l'exactitude de ce récit, voici la dépêche télégraphique du proconsul Castellane :

« Saumur, à midi, 16 avril.

» Je viens de passer la revue du 2e bataillon du 11e léger. Des groupes » s'étaient formés pendant que je parlais aux sous-officiers, criant : *Vive la République! Vive le 11e léger!* Les sommations ont été faites : les carabi- » niers de ce bataillon avec un peloton de l'école ont chargé les rassemble- » ments à la baïonnette et les ont dispersés à l'instant même. »

Quel style! Ce bulletin de victoire ne fut-il pas rédigé par Bonaparte sur le champ de bataille de Marengo? Des citoyens sans armes, des femmes, des enfants qui poussaient le cri séditieux de *Vive la République!* ont été *dispersés à l'instant même et à la baïonnette* encore! Quel héros que ce M. de Castellane! Il est né pour être maréchal d'empire, et il le sera....... aussi vrai que nous aurons l'empire et l'empereur.

Du reste, les espérances de M. Bonaparte sont singulièrement compromises par l'attitude prise par la majorité dans la discussion de la loi contre le suffrage universel. Cette loi soulève l'indignation de toute la France. Les départements ont envoyé à l'Assemblée des pétitions énergiques couvertes déjà de près de deux millions de signatures. Deux millions de signatures dans des provinces où l'arbitraire n'a plus de bornes, où tous les fonctionnaires conspirent contre la République et le suffrage universel, c'est une manifestation telle qu'il y a tout à espérer de l'avenir. On peut affirmer que si la liberté d'exprimer leur opinion avait été laissée à tous les citoyens, les trois quarts des électeurs auraient protesté contre l'œuvre de leurs mandataires. Il ne s'agit plus que d'éclairer la nation sur les projets auxquels se rattache la loi des Dix-sept, pour que cette loi n'ait jamais d'application sérieuse.



BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Histoire de la Révolution de 1848, par DANIEL STERN.

Il n'est pas aisé de faire l'histoire de cette Révolution de 1848, qui marque à la fois la dernière heure du vieux monde et la naissance d'un monde nouveau. L'origine des événements accomplis en février remonte jusqu'au XVIIIe siècle, se rattache à la grande époque de 1789, aux luttes héroïques de 1793; ce mouvement populaire aboutit à une immense rénovation sociale qu'il est plus facile de prévoir que de définir, et dont les plus grands esprits de notre temps n'ont pu jusqu'à présent indiquer la marche, préciser les résultats. Pour conduire à bien cette œuvre où la philosophie a plus de place que l'histoire proprement dite, la connaissance des hommes et des faits, la sagacité de l'esprit, l'expérience des affaires, qualités ordinaires de l'historien, ne suffisent pas. Il faut de plus une étude approfondie des systèmes éclos depuis le commencement de ce siècle et une idée générale sur les destinées de l'humanité, sur les progrès que les sociétés ont accomplis dans le passé et qu'elles doivent accomplir encore. Résumer l'histoire des temps d'inégalité, de servage et de tyrannie, qui finissent, et démêler dans la confusion des luttes quotidiennes les vrais principes de justice, d'égalité, de fraternité et de liberté qui donneront la vie à des sociétés entièrement renouvelées, telle est la tâche immense de l'écrivain qui entreprend l'histoire de notre époque.

M Daniel Stern n'était point au-dessous de cette entreprise. Connu par des travaux sérieux et par des œuvres d'imagination, il s'est montré depuis longtemps familier avec la philosophie et habile dans l'art d'écrire Dans le volume que nous avons sous les yeux, l'auteur ne s'est donc pas borné à compulser des faits; il a cherché partout à montrer le lien philosophique des événements qu'il raconte, et il a su le faire dans un style noble et élégant. L'introduction, où l'auteur apprécie le caractère de la Révolution de 1848, examine les doctrines, les hommes et les événements du règne de Louis-Philippe qui ont contribué à la chute de la monarchie; l'introduction est un morceau remarquable. Toutefois, il nous paraît que la préoccupation d'être impartial, d'échapper au reproche d'enthousiasme pour certaines idées ou d'engouement pour certains hommes, a souvent influé sur les jugements de M. Daniel Stern. Nous croyons que M. Daniel Stern n'a eu d'autre intention que de tenir la balance égale entre les partis et de garder la rigoureuse équité de l'histoire; pourtant il se laisse aller en général à un dédain assez inexplicable pour les penseurs et les écrivains les plus éminents de la Révolution. Proudhon est traité avec une grande sévérité, Pierre Leroux nullement compris, Louis Blanc rapetissé.

D'un autre côté, lorsque M. Stern résume les doctrines socialistes, il dit, en parlant des Saint-Simoniens : « Un pouvoir nouveau recevrait la mission » de maintenir dans la Société l'ordre *parfait* fondé sur la *parfaite* justice » et contenu *tout entier* dans cette formule célèbre : *A chacun suivant* » *sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres;* » et il ajoute quelques pages plus bas, en parlant de ce qu'il appelle les communistes : « Ils posent » en principe l'administration par l'Etat de la fortune sociale répartie à » chaque membre de la société, non plus suivant ses besoins, ce qui renverse » de fond en comble la dernière des inégalités, celle qui résulte de la dis- » proportion des intelligences entre elles, et s'attaque ainsi non plus seule- » ment aux lois de la société, mais à celles de la nature. » — Nous croyons que M. Stern serait fort en peine de prouver, nous ne disons pas seulement la *parfaite justice*, mais la possibilité de la répartition suivant la formule saint-simonienne. Nous croyons qu'il lui serait encore plus difficile de démontrer que la répartition suivant les besoins est contraire aux *lois de la nature*. Si la dimension de cet article comportait un pareil débat, il nous serait aisé d'établir que la formule saint-simonienne n'est susceptible d'aucune application, que l'autre, celle des communistes, est seule rationnelle et a toujours été mise en pratique depuis le commencement du monde.

En somme, le livre de M. Stern est l'un des meilleurs qui aient été publiés sur l'histoire de 1848, mais il laisse encore beaucoup de choses à dire. Ce premier volume s'arrête au moment où le gouvernement provisoire prend la direction des affaires publiques. M. Stern complétera sans doute, dans la suite de son œuvre, ce qui manque à cette première partie.

Au point de vue de l'art, le livre est écrit avec élévation et simplicité. La narration est bien conduite et l'intérêt habilement soutenu. Peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur d'avoir abusé du portrait. Quand on écrit des mémoires, il est permis de placer les personnages au premier plan, mais dans l'histoire les événements doivent passer avant les hommes.

La Foi nouvelle cherchée dans l'art, de Rembrandt à Beethoven. Chez Comon, quai Malaquais, 15.

Si vous êtes tant soit peu artiste, si vous avez l'âme tendre, et que la grâce et la naïveté vous enchantent par-dessus toutes choses, lisez ce petit livre charmant dont le titre vous donne le sens, mais qui doit sa plus grande valeur à la délicatesse du sentiment et à la finesse des détails. *La Foi nouvelle cherchée dans l'art, de Rembrandt à Beethoven!* qui ne serait curieux de savoir ce qu'un homme a pu penser sur un sujet si magnifique? Mais ce livre n'a point de nom d'auteur! Qu'importe? Lisez seulement quelques pages, et vous verrez que celui qui l'a écrit éprouve devant les chefs-d'œuvre de l'art tous les attendrissements qui aident à en pénétrer les mystères. Aussi bien, s'il vous faut un nom, nous allons vous le dire, au risque de nous montrer indiscret. L'écrivain modeste qui a mis dans ce volume une partie de son âme, sans vouloir y gagner en revanche la réputation, c'est M. Dumesnil-Michelet. En le nommant, nous voulons réparer le tort qu'il a fait au public et à lui-même.

Comment analyser ces pages, où l'unité de la pensée se cache sous la fantaisie de la forme et les élans capricieux du sentiment Rembrandt! Claude Lorrain, Ruysdaël, Paul Potter, Haydn, Mozart, Beethoven, Corrège, Weber, passent tour à tour évoqués par les souvenirs pieux de M. Dumesnil. — Il ne fait point leur biographie, il ne s'occupe point des détails inférieurs de leur existence : ils lui apparaissent comme des types sublimes de la grandeur humaine, comme les précurseurs d'une société meilleure dont leurs œuvres, écloses au souffle de l'idéal, annoncent l'avènement. Pourquoi ces hommes divins furent-ils tous si malheureux? Pourquoi leurs créations furent-elles aussi belles, aussi sereines que leurs vies étaient tristes et agitées? C'est qu'ils portaient en eux le pressentiment d'une félicité promise à l'humanité et non réalisée dans les siècles où ils vivaient. Et s'il nous est donné de mieux comprendre aujourd'hui leurs œuvres si souvent méconnues, c'est que le moment approche, c'est qu'il arrive, ce règne de Dieu dont le violent désir fut la cause de leur gloire et de leurs douleurs. Mais leur pensée, leur âme, leur génie, resteront couverts d'un voile tant que l'Humanité tout entière, l'Humanité de l'avenir régénérée ne sera pas appelée à juger les créations de ces apôtres, qui aimèrent et voulurent la justice avant le temps.

Certes, voilà une façon aussi nouvelle qu'élevée de considérer l'art et les artistes. Placé à cette hauteur, M. Dumesnil a su dévoiler dans l'âme de ces hommes tant de fois étudiés des recoins mystérieux que la critique n'avait point encore aperçus. Rembrandt, Mozart, Beethoven, ne sont point morts pour lui : ils vivent toujours, ils nous contemplent, ils nous attendent, ils nous sollicitent de réaliser les merveilles dont le rêve fit le fond de leur vie.

Dans Rembrandt, c'est l'instinct populaire qu'il admire surtout, c'est cette persévérance à choisir parmi les hommes du peuple les types de ses personnages, même dans les drames divins. Réhabilitation touchante des pauvres : l'âme habite sous ces visages dont l'esclavage a terni la noblesse : le Christ fut un d'entre eux : ne doivent-ils pas se retrouver à côté de lui dans la sainte légende de sa vie? Mais je laisse parler M. Dumesnil : « Rembrandt est un » bien grand exemple de l'influence que la société des simples peut avoir sur » un homme d'une vue pénétrante. Il était né récceptif, plus clairvoyant qu'un » autre; mais assez fort pour se croire surtout lui-même, ne rien accepter » des maîtres qui n'eût passé par lui.......... L'habitude qu'il avait de » voir et de peindre les hommes parmi les paysans, lui apprit à ne point dé- » daigner la populace, quand plus tard il se fixa à Amsterdam. De plus en plus » pénétrant, il regardait de préférence les malheureux, les misérables qui au- » raient fait horreur à d'autres qu'à lui. Il prit ses types dans les classes qui » n'ont point les bienséances de la culture : mais avec quel esprit, avec quel » tact de cœur, avec quels enchantements de la lumière il sut rendre précieuses » les représentations des plus pauvres demeures! Combien parlantes et tou- » chantes les figures des derniers des hommes! Il en sut faire la figure sublime » du Christ à Emmaüs. »

Tel est le point de vue nouveau sous lequel M. Dumesnil nous présente l'œuvre et le génie de Rembrandt. On a pu juger, par le passage que nous venons de citer, combien la justesse délicate de cette appréciation est relevée par la grâce et le fini du style.

S'il est vrai que cette tendresse pour les petits, pour les humbles, fut un des traits du génie de Rembrandt, il ne faudrait pas cependant oublier de combien de vigueur, d'énergie virile son pinceau savait douer ces êtres déshérités de la beauté harmonieuse de la ligne. En insistant un peu plus qu'il ne l'a fait sur ce côté du talent de Rembrandt, M. Dumesnil aurait trouvé un argument de plus pour appuyer la donnée primitive de son livre. Epris du peuple, et peuple lui-même, Rembrandt joint à la bonté de cœur du prolétaire l'accent et quelquefois jusqu'à la rudesse de formes naturelles à l'homme de labeur.

Les limites qui nous sont imposées ne nous permettent pas d'entrer plus avant dans l'étude d'un livre qui abonde en appréciations neuves et originales. Pour en donner à nos lecteurs une critique approfondie, nous aurions à nous arrêter sur les jugements que M. Dumesnil porte tour à tour sur Ruysdaël, Weber, Mozart, Beethoven, etc..... Nous croyons en avoir assez dit pour qu'on ait envie de juger le livre dans le livre lui-même. C'est tout ce que nous prétendons.

Il faut pourtant citer encore un passage sur Beethoven : « Beethoven n'eut » point ce drame (de Mozart). Il en eut un autre : la contradiction d'une âme » libre avec la société fausse au milieu de laquelle il vivait. — Il fut libre au » moins en lui-même. — Et que fit-il? Il inaugura dans la splendeur de la » raison pure les âges de la conscience. Il pressentit et exprima dans son in- » spiration solitaire ce que feront les hommes, quand ils seront enfin d'eux- » mêmes librement assemblés en commun »

Intelligence vraiment profonde du génie de Beethoven! Dans cette musique prodigieuse, il n'y a pas seulement l'accord des hommes dans la vie véritable, il y a l'accord de la nature entière, de l'Humanité réconciliée avec les animaux et les éléments qu'elle exploite aujourd'hui par ignorance et par égoïsme.

Le style de ce petit volume est plein de nuances et de tours heureux; la liberté des allures cache la science d'un artiste consommé. Toutefois M. Dumesnil nous paraît avoir cédé trop souvent à une juste admiration pour la manière de M. Michelet. Je ne pense pas qu'il ait dessein de l'imiter, et pourtant il lui ressemble parfois à s'y méprendre. C'est un inconvénient. Quand on a la pensée comme M. Dumesnil, on a le style. Il suffit, pour le trouver, de s'inspirer de soi-même et d'avoir confiance dans ses propres forces.

Le Gérant, LOUIS NÉTRÉ.

AVIS.

Le 5 Juin est le premier anniversaire de la mort d'Edmond Frossard. Ses amis sont invités à se rendre sur sa tombe, à midi, au cimetière Montmartre

L'Association fraternelle des Instituteurs, Institutrices et Professeurs socialistes

prévient les démocrates que le siége de son établissement est transféré de la r ue Bréda, 21, à la rue Soufflot, 10.

Les personnes qui désirent prendre des leçons ou suivre des cours, soit pour elles, soit pour leurs enfants, doivent s'adresser au siége de l'Association. Les arts et les langues étrangères font partie de l'enseignement.

L'association se charge de préparer les aspirants au baccalauréat.

Le bureau est ouvert tous les jours de 7 à 9 heures du matin, et le soir, de 4 à 5 heures.

OEUVRES DE VILLEGARDELLE :

CAMPANELLA, LA CITÉ DU SOLEIL, traduction et préface par *F. Villegardelle*. 1 vol. in-32. Prix : 1 fr. Chez Capelle, libraire.

MORELLY, CODE DE LA NATURE, préface de *F. Villegardelle*. 1 vol. in-18. Prix : 2 fr. Chez Masgana, libraire, galerie de l'Odéon.

HISTOIRE DES IDÉES SOCIALES AVANT LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par *F. Villegardelle*. 1 vol. in-32. Prix : 1 fr. 25. Chez Capelle, rue des Grés-Sorbonne, 10.

ACCORD DES INTÉRÊTS DANS L'ASSOCIATION, par *F. Villegardelle*. 1 vol in-32. 2e édit. revue et augmentée par l'auteur; 1849. Prix : 1 fr 25. Chez Capelle, rue des Grés.

Notre prochain numéro contiendra une notice sur la vie et les écrits de F. Villegardelle.

PAR LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE DE PARIS.

PARIS. — IMPRIMERIE GERDÈS, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 10.

REVUE SOCIALE

OU

SOLUTION PACIFIQUE DU PROBLÈME DU PROLÉTARIAT,

PUBLIÉE PAR

JULES LEROUX, PAUL ROCHERY, LOUIS NÉTRÉ.

PARIS.	Cette Revue paraît le 1er de chaque mois.	DÉPARTEMENTS.
fr. c.	Bureau d'abonnement et de rédaction : RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 16, A PARIS.	fr. c.
Un an.............. 5 »	Les souscripteurs recevront franc de port à domicile dans toute la France.	Un an............ 6 »
Six mois........... 2 50	Envoyer un mandat sur la poste par lettre affranchie.	Six mois........... 3 »
Le numéro......... 50	Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.	Le numéro......... 60
	On s'abonne aussi à la librairie de G. Sandré, rue Percée-Saint-André-des-Arts, 11.	

REVUE POLITIQUE.

Pour deux millions six cent mille francs M. Bonaparte avait offert à l'Assemblée, par la bouche de M. Fould, de prendre le rôle de *seconde Providence*. L'Assemblée a trouvé la proposition raisonnable, et elle a donné à M. Louis Bonaparte la somme demandée. Nous ne nous en plaignons pas. L'emploi de *seconde Providence* n'est pas aisé à tenir, et, sans savoir au juste ce qu'il comporte, nous nous en faisons une grande idée. Jusqu'à présent le pouvoir exécutif n'avait fait de la besogne que pour 600 mille francs, plus 600 mille francs, plus 150 mille francs, plus quelques centaines de mille francs encore. A ce prix-là on ne pouvait rien avoir de bon. Mais avec deux millions six cent mille francs..... et le reste, il est évident que le *pouvoir* est en mesure de sauver la société. Le crédit va renaître, les chômages cesser; les salaires, s'élevant tout-à-coup, nous verrons la nourriture du pauvre devenir plus saine, l'air et la propreté pénétrer dans sa demeure; l'enfant du paysan fréquentera l'école, l'enfant de l'ouvrier sortira de la fabrique où son corps s'étiole, où son âme se déflore avant l'âge; la fille du travailleur ne grandira plus pour a prostitution; l'agioteur juif ne gagnera plus en une heure à la Bourse ce que mille ouvriers ne peuvent acquérir par un labeur surhumain pendant une année.... Ah! que nos représentants ont bien fait de nous donner une *seconde Providence* pour deux millions six cent mille francs une fois payés, et que M. Changarnier avait tort d'assurer que la chose était sans conséquence!

La *Revue Sociale* craindrait de s'arrêter plus longtemps sur cette *affaire*. Les princes *ne vivent pas de peu*, Rabelais l'a dit il y a longtemps et les Français ne le savent pas encore. Louis-Philippe s'était chargé de l'apprendre aux bourgeois, qui en avaient fait leur souverain. Louis Bonaparte l'enseigne à cette heure aux paysans qui l'ont nommé président de la République.

Le président aura-t-il ses millions ou ne les aura-t-il pas? Un mois entier, ce grave problème a occupé l'Assemblée, défrayé la polémique des journaux de tous les partis. Les Orléanistes, les Légitimistes, les Bonapartistes se sont menacés, caressés, insultés, flattés tour à tour. Enfin, l'Elysée l'a emporté; et voilà comment ont fini les grands complots des ennemis de la République! — C'est le dernier effort de la conspiration monarchique, de l'union de tous les sauveurs de la société. Le pouvoir, disaient MM. Fresneau et Thuriot de la Rosière, doit marcher, le glaive des lois à la main, contre les artisans de désordre, les anarchistes, etc. Dans la langue de ces messieurs, ces diverses dénominations s'adressent aux socialistes, aux républicains. — Quoi donc! est-ce là tout ce que ces terribles soutiens de la monarchie avaient dans leur arsenal contre-révolutionnaire? — La loi contre le suffrage universel devait être suivie de tant d'autres mesures décisives! La dotation compte-t-elle parmi ces mesures? Et de tels décrets sont-ils faits pour renverser la République, pour ramener l'empire ou la monarchie de droit divin?

Non! l'ardeur belliqueuse des premiers jours de la campagne monarchique est éteinte : l'impossibilité de ces terribles lois est manifeste; la discorde est revenue, pire que jadis, au camp d'Agramant. — D'où vient cette chute, après tant de superbe et de colère? Ces lois annoncées avec tant de fracas n'étaient-elles qu'une provocation que le peuple a rendue vaine par sa discipline et sa patience? Aujourd'hui que les chances d'une bataille ont complétement disparu, tous les plans de conquête royalistes seraient-ils à refaire? — Les socialistes croient à la République; ils croient qu'elle triomphera en dépit de ses ennemis, sans qu'il soit besoin de lui sacrifier de nouvelles victimes. Les royalistes, au contraire, ne croient plus à la royauté; ils ne croient qu'à la force des baïonnettes et à l'aveuglement des soldats. — Que peuvent-ils donc quand on ne leur donne pas occasion d'employer la violence révolutionnaire?

Tout ne se dit pas à l'Assemblée : c'est dans les journaux que le pouvoir tolère ou encourage qu'il faut chercher l'opinion de ce parti, livré depuis un an aux conspirations contre la République. Tandis que les orateurs de la réaction ne parlent que de lois répressives, les journalistes, moins timides, indiquent des moyens plus efficaces et dignes d'inspirer plus de confiance aux sauveurs de la société. Il y a quelques jours, la *Mode* imprimait : « La guerre civile est de toutes » les guerres LA PLUS RAISONNABLE ET LA PLUS SAINTE. — La guerre » civile doit apparaître comme la GUERRE SACRÉE. — NOUS DEVONS Y » POUSSER DE TOUS NOS EFFORTS. — C'est un droit sacré. — La vertu » de l'homme est d'être un combat vivant. — La seule expression de » la pensée qui croit à la vérité, c'est la force qui ne craint pas de » donner la mort. — Oui, nous ne craignons pas de le dire tout haut, » la guerre civile, cette guerre exécrable, comme l'appellent les rai» sonneurs sans portée, qui confondent l'effet avec la cause, EST LA » PLUS MAGNIFIQUE GUERRE, LE FAIT LE PLUS ADORABLEMENT PROVI» DENTIEL. Il en coûte cruellement en la faisant, qui le nie? Mais c'est » là précisément sa beauté, sa moralité que le stoïque et dangereux » effort qu'elle exige. Le sacrifice en est plus grand, et toute la

» grandeur se mesure à la largeur du sacrifice. Exécrable! la guerre » civile! Ah! ne le croyez pas! — La guerre civile, CE PROSÉLYTISME » et ce martyr à main armée, devra être envisagée sans fausse hor- » reur et sans faiblesse. Gardons-nous bien de l'insulter. C'est la » dernière ressource des sociétés perdues, le creuset brûlant où se » recomposent les nations. *L'espèce d'horreur qu'on a pour elle est un » sentiment tout moderne*, un sentiment de cœur énervé que nos pères » ne connaissaient pas. Les nations fortes, à convictions profondes, » n'ont jamais ressenti rien de pareil à ce frisson qui nous glace et » qui nous domine, QUAND IL S'AGIT DE RÉPANDRE LE SANG DE CEUX-LA » QU'ON APPELLE DES CONCITOYENS. — QUAND L'ORDRE A ÉTÉ PROFON- » DÉMENT TROUBLÉ, IL NE SE RÉTABLIT PLUS QUE DANS LE SANG; Dieu » ne fait pas comme les petits penseurs de tolérance qui ont inventé » l'indulgente distinction de la doctrine et de la personne. Pour » Dieu, la personne tient plus de place qu'on ne croit dans les per- » versités de la doctrine, et bien souvent POUR ATTEINDRE L'UNE » FAUT-IL LES FRAPPER TOUTES LES DEUX. »

« MAIS IL FAUT QUE LA GUERRE CIVILE SOIT IMPLACABLE POUR » QU'ELLE SOIT PLUS TÔT FINIE. »

Ce passage, copié, pour ainsi dire, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg* de M. de Maistre, dernier grand inquisiteur de l'Église, signifie, en l'appliquant aux événements contemporains, qu'il faut courir sus aux socialistes, aux républicains, et les exterminer jusqu'au dernier. Mais, comme l'hérésie pourrait renaître de son propre sang, voici l'*Univers* qui a trouvé le moyen de conjurer le danger :

« Si *les ennemis de la société* (c'est-à-dire les républicains, les so- » cialistes) devenaient jamais assez nombreux, assez puissants pour » inspirer des craintes sérieuses, la société (c'est-à-dire les factions » rétrogrades) ne reculerait devant *aucun moyen* pour assurer sa » conservation, et alors nous n'aurions pas l'Inquisition, car un » tribunal de cette nature est parfaitement impossible dans nos so- » ciétés incroyantes; nous aurions une *inquisition laïque et politi- » que bien autrement* SÉVÈRE, *bien autrement* INFLEXIBLE, *et qui ne se » contenterait pas d'imposer aux savants une amende honorable* lors- » que les savants, emportés par l'esprit de rébellion, prêteraient » l'appui de leur nom et de leurs talents aux ennemis de l'ordre » social! »

Toute la doctrine du parti qui travaille à cette heure à ruiner la République en la gouvernant, est contenue dans ces deux citations. Il ne s'agit pas de savoir, disent ces hommes, si la justice et la raison sont pour nous, il s'agit d'en venir aux mains et de montrer lesquels des partisans du passé ou des croyants de l'avenir sont les plus féroces. C'est sur ce terrain que nous appelons les socialistes, et nous ne les craignons pas, car l'ardeur du sang nous enivre; la pensée de la guerre civile nous exalte, l'égorgement de nos concitoyens sourit à nos espérances. Nous avons la *sainte* fureur du meurtre. — Quel dommage que les socialistes se rient de ces vaines menaces et laissent leurs ennemis s'épuiser dans de frénétiques transports! Quel dommage surtout qu'un *sentiment tout moderne*, comme dit *la Mode*, inspire une *espèce d'horreur* pour l'effusion du sang humain!

Cet atroce délire des contre-révolutionnaires aux abois nous fournit un rapprochement instructif. Que n'ont-ils pas dit contre les mesures sanglantes des tribunaux révolutionnaires de 1793? Leurs prêtres, leurs écrivains, leurs poëtes se sont épuisés en tirades éloquentes sur la guillotine en permanence, sur les *monstres* du Comité de salut public. Ils ont exagéré ridiculement le nombre des victimes de cette époque terrible, et confondant, sous le coup du même anathème, les sublimes réformes sociales de la Convention et les représailles d'une lutte désespérée, ils ont appris aux paysans, aux ignorants à maudire ceux qui frappaient et mouraient pour les affranchir. Et maintenant, ces apôtres de la clémence et de l'humanité, qui, à l'exemple de M. Dupin, ne peuvent entendre sans horreur le nom de Robespierre et de Saint-Just, prêchent au peuple et aux soldats l'ADORABLE guerre civile et rallument les bûchers de la sainte inquisition!

AUX RÉPUBLICAINS.

La thèse que nous soutenons dans cette REVUE, depuis sa réapparition en janvier 1850, est fort simple. Nous disons que pour détruire la misère, établir l'ordre; réaliser la Liberté, l'Égalité, la Fraternité; fonder la République, ruiner la Monarchie, expressions toutes égales d'une seule et même idée, il faut que l'État intervienne dans la formation, la distribution et la consommation des richesses. Nous disons que cette intervention de l'État est une *intervention organique*. Nous ajoutons qu'il faut bien se garder de la confondre avec toutes celles dont on parle depuis longtemps, et qui même ont été plus ou moins expérimentées. L'*État producteur* de Louis Blanc, l'*État circulateur* de Proudhon, l'*État consommateur* de Cabet, n'ont pas le moindre rapport, la moindre analogie avec l'*État producteur-distributeur-consommateur* dont nous voulons parler. Le despotisme est chez Louis Blanc, chez Proudhon, chez Cabet; il n'est pas chez nous. Pour tenter l'aventure de leurs systèmes, ces philosophes, dans le génie desquels brillent à des degrés divers l'artiste, le savant, l'industriel, ont tous besoin de la force, de la DICTATURE. Le Peuple doit obéir : il doit se laisser faire : au système de commander. Rien de semblable quant à nous. L'Etat, tel que nous le concevons, n'est pas le moins du monde un Louis XIV, un Napoléon, un Grégoire VII : ce n'est pas un tyran, un despote, un roi. C'est, dans l'Humanité, un organe nouveau propre à une vie nouvelle. Il vient, en son temps, se substituer à l'État monarchique qui passe, qui s'éteint, qui s'atrophie tous les jours davantage. Comme le corps humain, comme tout ce qui est organique en ce monde, la Société présente çà et là des *groupes de fonctionnaires* qui sont de véritables organes. Elle a ses bras, ses mains, sa tête, son cœur, ses poumons, ses viscères; elle a ses nerfs et ses muscles, son sang et ses os. Chacun de nous tour à tour participe à la formation et à la composition intrinsèque de ces groupes, de ces organes, comme partie intégrante, suivant ses facultés, et comme citoyen. L'ÉLECTION est l'*agent* de cette distribution organique et hiérarchique des hommes; la FONCTION en est la *cause*, l'APTITUDE, le *moyen*. Le Souverain demeure l'universalité des membres de la société : en lui réside l'UNITÉ. Il commande par l'élection. Point d'autre dictature que la sienne s'exprimant sous cette forme de l'élection. Nous sommes républicains.

Et ce qui nous assure que nous nous tenons dans le vrai, ce qui nous remplit encore d'une immense et sainte joie, c'est de voir que notre République, à nous, dans son essence comme dans ses manifestations, est pure de toutes violences, de toutes contraintes, de tout abus de la force, de tout appel aux passions humaines comme de tout brutal emploi de ces mêmes passions. Notre République respecte toutes les croyances : celles-là même qui n'ont plus le droit d'être *collectives*, *sociales*, et celles-là qui n'ont pas encore ce droit, mais qui aspirent à l'avoir. Vous ne croyez pas au dogme républicain de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité des hommes! Vous pensez qu'il y aura toujours des Riches et des Pauvres, des maîtres et des esclaves! Soit : que nous importe! Nous aimerions mille fois mieux, et pour vous et pour nous, qu'il n'en fût pas ainsi; mais, enfin, soyez ce que vous êtes. Mélanchton, le disciple, l'émule et l'ami de Luther, ne conseillait-il pas, avec haute raison, à sa vieille mère, de garder sa croyance, lui dont le cœur et l'esprit battaient incessamment en brèche cette même croyance? Partisans de l'inégalité, souteneurs de la misère, esprits rebelles à la lumière qui point, que vous faut-il donc à l'heure actuelle du temps? Comme à tout ce qui meurt, à tout ce qui n'a plus en soi de principe de vie, il vous faut du repos, du loisir, de la tranquillité; une existence en rapport encore avec vos restes de croyances : notre République vous accorde ces biens. Elle ne veut point vous étendre sur le lit de quelque Procuste moderne, imbécile et barbare; elle a le temps d'attendre votre conversion. Vous êtes ses vieillards, ses aïeux, ses ancêtres, qu'elle révère, qu'elle chérit, qu'elle abrite.

Faire intervenir l'État d'une façon organique dans la formation, la distribution et la consommation des richesses; en d'autres termes encore : *Enlever le souci, le soin de produire ces richesses à l'*INDUSTRIE PRIVÉE; *supprimer à la* CONCURRENCE *le droit et la puissance de les distribuer; affranchir du* HASARD *la consommation de chacun et de tous*, voilà donc l'idée capitale que nous nous efforçons de faire prévaloir depuis quelques mois auprès des Républicains assemblés.

Dans notre précédent numéro, nous avons promis à nos lecteurs de tenter un dernier effort pour leur faire toucher du doigt, pour ainsi dire, le mécanisme de cette intervention organique de l'État. Nous leur avons promis de leur démontrer clairement et succinctement que, loin de blesser l'homme dans sa nature, dans ses droits,

dans sa dignité, cette intervention organique assure et garantit, au contraire, cette dignité, ces droits, cette nature de l'homme.

Nous tiendrons notre promesse.

Mais puisque le temps et la maladie nous force, malgré nous, de remettre au prochain numéro l'accomplissement de cette promesse, qu'il nous soit permis ici d'ajouter quelques mots encore à ceux qui précèdent, et de dire notre pensée tout entière à ces Républicains qui ne sont point nos lecteurs, et que tiennent éloignés de nous de purs fantômes, de folles imaginations.

Ces imaginations, ces fantômes sont de telle nature, en effet, qu'ils ont pour habitude de provoquer chez ceux qui en sont victimes, et cela sans qu'ils en aient le moins du monde conscience, une raison brutale, et toujours écoutée, de fin de non-recevoir, devant laquelle glissent et tombent nos meilleurs arguments.

Cependant l'union de tout ce qui n'est point monarchiste n'est pas à dédaigner, par le temps qui court, ce nous semble : loin de là, cette union est indispensable, nécessaire ; et, pour notre compte, nous ne voyons pas le moindre motif à ce que des hommes faits pour s'entendre continuent davantage à marcher plus longtemps seuls ou par bandes, sans liens, sans discipline, au hasard de se blesser mutuellement, et de ne jamais atteindre le but caché, mais constant, de leurs généreux et communs efforts.

Il ne s'agit point de nous, d'ailleurs ; il s'agit de la République.

C'est pourquoi nous dirons hardiment, sans craindre de les blesser, à ces frères en démocratie que les prolétaires des villes, au jugement si sûr et si délié, ont baptisé du nom de *Républicains de forme*, les distinguant de ceux qu'ils nomment, par contre, *Républicains de fond* : « L'erreur qui vous égare est grande et pernicieuse. Elle vous frappe de stérilité pour le bien ; elle vous doue, malgré vous, d'une certaine puissance pour le mal. Prenant l'ombre pour le corps, la vaine agitation galvanique du cadavre pour les effets réels d'une vie absente, vous pensez que la question présente est une question brutale de guerre, de lutte, de combats, de victoires, de revers, entre la République et la Monarchie. Frères, il n'en est rien, et cette erreur vous tue. Elle gêne, elle embarrasse nos mouvements, à tous, en introduisant sur la scène, déjà si fortement remplie, un drame secondaire, misérable, sanglant, indigne de la Majesté divine, compromettant pour les intérêts humains. Ce dont véritablement il s'agit aujourd'hui entre la Monarchie et la République, c'est de quelqu'autre chose de plus grand, de plus solennel, qu'un sauvage et grossier combat entre des hommes aveugles et passionnés. Il s'agit de naissance et de mort : il s'agit *de l'établissement régulier, normal, pacifique de la République, de la disparition pacifique, normale, régulière de la Monarchie.*

» Or, ce sont là deux œuvres distinctes, croyez-nous, et qui ne sauraient le moins du monde relever des mêmes acteurs. La première est d'essence républicaine : elle nous appartient en propre, d'une façon intime, à nous autres Républicains. La seconde ne nous regarde pas, à proprement parler : elle est d'essence monarchique ; elle relève de Dieu, qui frappe incessamment la Monarchie dans les monarchiens même. Tout bien pesé, tout bien considéré, nous n'avons pas à nous occuper de cette œuvre, ou si nous devons encore et toujours nous en occuper, nous ne devons le faire que d'une façon seconde.

» Consultez l'histoire, et voyez ce qu'est à l'heure actuelle, en France, cette force vive et terrible de la Monarchie dont vous nous parlez toujours, et qui semble à vos yeux la raison d'être de votre existence ! L'Empire avait-il réussi à projeter chez nous de profondes et puissantes racines ? Non : 1814 et 1815 nous le disent. A quoi servirent aux Bourbons de la branche aînée les quinze ans de règne qu'ils eurent à leur disposition ? A rien : 1830 l'atteste. Et les dix-huit années de règne si bénévolement octroyées à Louis-Philippe ont-elles vu croître et grandir d'une façon redoutable les racines de la Monarchie rajeunies à la source bourgeoise ? 1848 nous répond. Qu'est-ce donc à dire ? sinon que le sol de la France est un sol complètement épuisé pour la Monarchie. Pas un suc pour elle ne s'y rencontre plus, et quand un revers, une faute, une erreur, un crime l'y replante par hasard, elle y languit dix ans, quinze ans, dix-huit ans, puis vient un jour, un seul jour, qui la déracine, l'abat.

» Frères en démocratie, Républicains de forme, ne croyez donc plus tant à l'existence réelle de la Monarchie, et croyez davantage à celle de la République.

» Le propre de l'erreur est de donner un corps à l'erreur contraire. Ce que vous combattez n'a de réelle existence qu'en vous, que par vous, que pour vous. Assez d'illusions comme cela, assez d'erreurs, assez de fautes. En serions-nous où nous en sommes si, durant les dix-huit années de règne de Louis-Philippe, vous eussiez sérieusement travaillé le *fond*, et caressé un peu moins ce qui n'est pas même la *forme* de la République ?

» Vous ne l'avez pas alors voulu, bien qu'on vous l'ait crié et répété sur tous les tons ; aujourd'hui, après les deux ans qui viennent de s'écouler, pourriez-vous encore ne le pas vouloir ?

D'autres Républicains, victimes d'une erreur semblable, vont se répétant l'un à l'autre, comme de vrais trappistes : « Le monde est trop corrompu. La République est comme le Roi des Juifs, livré aux recherches sanglantes d'Hérode, forcé de fuir en Egypte et de s'élever solitaire au fond des déserts galiléens. Quelle force peut-elle avoir, quand le Pauvre lui-même se montre égoïste et propriétaire ! Le paysan est avare, cupide, jaloux. L'ouvrier ne connaît que son intérêt. Ignorant, brutal, envieux, voilà le Peuple : sans croyances, immorale, aimant à commander, voilà la Bourgeoisie. Ah ! le temps des miracles est passé. Notre foi dans la République est grande assurément : mais, en vérité, ce n'est qu'à force d'engraisser le sol de notre France des corps républicains de ses partisans que la République finira peut-être par y implanter ses racines. »

A ces Abner de nos jours, nous dirons avec le poète :

> La Foi qui n'agit point, est-ce une Foi sincère ?....
> Hé ! quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?
> Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son pouvoir ?
> Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
> Peuple ingrat ? Quoi toujours les plus grandes merveilles,
> Sans ébranler ton cœur, frapperont tes oreilles ?

Nous ajouterons : A quoi bon se tromper comme à plaisir, et voir des dangers, des obstacles là où n'en existe pas même l'ombre. L'athéisme, l'immoralité, la folie de despotisme de la Bourgeoisie ; l'envie, la brutalité, l'ignorance du Peuple ; l'avarice et la cupidité du Paysan ; l'égoïsme et la passion propriétaire du Pauvre, qu'est-ce que tout cela ? Rien, absolument rien, devant la grande et féconde Lumière républicaine. Tout cela n'existe réellement, puissant, irréductible, immense, que lorsque la lumière qui éclaire est la lumière monarchique.

Enfin, d'autres encore, esprits timides, irrésolus, hésitent, se taisent, et redoutent jusqu'au triomphe. Nous leur disons : Que craignez-vous ? que vous manque-t-il ? Dieu ne frappe-t-il pas évidemment de vertige et de folie ceux qui s'arrogent encore le droit surhumain de faire vivre ce qu'il livre à la mort ? Le principe monarchique, je le répète, est depuis longtemps tué jusque dans ses racines, et vous laisse le monde. A vous donc, ce monde ; à vous cette terre promise, à vous de donner à la vie humaine une nouvelle, progressive, et dernière *expression sociale*. N'avez-vous pas foi dans vos principes, ou ces principes ne sont-ils pas suffisants ? La philosophie qui vous domine et vous éclaire est-elle défectueuse, incomplète, comme celle, par exemple, qui éclaira, qui domina jadis Robespierre et Saint-Just ? A-t-elle fait une alliance quelconque avec le Catholicisme, cette religion du Riche et du puissant de la terre ? A-t-elle anathématisé Jésus et ses disciples, cette religion du Pauvre ? Ne s'est-elle pas, au contraire, identifiée de plus en plus avec la religion éternelle ? Fils du Dix-Neuvième Siècle, de ce Siècle si différent du Dix-Huitième, c'est à vous, à vous seuls, qu'est dévolu la tâche glorieuse d'élever *à la hauteur d'une religion* la Révolution qui vous porte. En avant ! Marchez.

Et en nous exprimant ainsi, nous ne savons si nous réussirons à nous faire entendre de ceux auxquels nous avons eu l'intention spéciale de nous adresser ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que notre peine n'est pas tout-à-fait perdue, puisqu'elle nous sert à nous-mêmes, en nous confirmant dans l'excellence de notre idée.

JULES LEROUX,
représentant du Peuple.

DU SUFFRAGE UNIVERSEL.

Nous avons essayé, dans nos précédents articles, de tracer l'esquisse d'une société où toutes les fonctions sortiraient du suffrage universel. Les citoyens revêtus, par l'élection, d'une part d'autorité quelconque dans le gouvernement des affaires sociales, sont pour nous les agents légitimes du souverain. Nous sommes partis de ce principe que la souveraineté se manifeste, par le peuple, au moyen de l'élection.

Il est évident dès-lors, et nous ne voulons point le déguiser, que le gouvernement de la société et la nomination des fonctionnaires appartient au plus grand nombre, à la majorité, puisque le citoyen choisi pour exercer une fonction est celui qui réunit le plus de suffrages.

Il semble, au premier coup d'œil, que l'exercice du suffrage universel, compris de cette façon, conduise à la domination des majori-

tés et à l'oppression des minorités? Que devient alors le principe que le peuple est souverain? Ce n'est plus qu'un mensonge pompeux : la souveraineté n'existe en réalité que dans les majorités. C'est le despotisme du plus grand nombre.

Cette conséquence a paru inévitable aux publicistes des siècles passés. Hobbes concluait résolûment, à l'aide de cette logique, de la démocratie au despotisme. Rousseau y arrivait également et l'avouait en ces termes : « Afin que le pacte social ne soit pas un vain » formulaire, il renferme tacitement cet engagement, qui seul peut » donner de la force aux autres, que quiconque refusera d'obéir à » la volonté générale y sera contraint par tout le corps. » Il ajoute bien en vain : « Ce qui ne signifie pas autre chose sinon qu'on le » *forcera* d'être *libre* (1). » Rousseau comprenait la liberté politique comme Bossuet la liberté morale: « Pour entendre, dit Bossuet, que » Dieu *fait* en nous nos *volontés libres*, il faut entendre seulement » qu'il *veut* que nous soyons *libres* (2).» Cette liberté-là, c'est l'esclavage.

Faut-il accepter ces conclusions de Hobbes et de Rousseau? faut-il reconnaître aux majorités le droit d'opprimer les minorités? en d'autres termes, la souveraineté réside-t-elle, comme le croient Rousseau et Hobbes, dans les majorités?

Qu'est-ce que la souveraineté?

C'est le droit absolu de commander et d'être obéi. Ce droit a passé tour à tour des prêtres aux rois, des rois aux peuples. Mais si l'humanité s'est soumise tour à tour à ses prêtres, à ses rois, à elle-même, ce n'est pas qu'elle ait jamais voulu donner à un ou plusieurs hommes, à titre d'homme, la souveraineté sur les autres. Elle les a acceptés comme des représentants de Dieu; c'est en Dieu qu'elle a placé la source de la souveraineté. *Non est enim potestas nisi à Deo. Tout pouvoir vient de Dieu* (3), dit saint Paul. La souveraineté véritable est donc en Dieu; seul, il a ce droit absolu de commandement et d'obéissance qui constitue la souveraineté. Mais Dieu se manifeste à l'humanité par l'humanité elle-même : c'est pourquoi les hommes ont regardé successivement les prêtres, les rois et les peuples comme souverains.

On peut démontrer, d'une autre façon, que la souveraineté réside en Dieu seul. La souveraineté s'exerce par des lois. Tant que Dieu est considéré comme une puissance occulte qui gouverne l'univers à l'aide de miracles incessamment renouvelés, les prêtres et les rois régissent la société par le pratiques de la superstition et de l'arbitraire qui usurpent le nom de lois. Dès que l'on peut dire, avec Montesquieu : « La divinité elle-même a ses lois, » l'œuvre du législateur, l'œuvre du souverain consiste dans la recherche « des rapports qui se trouvent entre la raison primitive et les différents êtres et des rapports qui se trouvent entre eux. » La souveraineté alors, la souveraineté absolue appartient au législateur qui connaît tous ces rapports. Quel est ce législateur, sinon Dieu?

Arrêtons-nous donc à ce premier point que la souveraineté ne réside qu'en Dieu, que seul il peut l'exercer d'une manière absolue, sans souffrir ni protestation ni rébellion.

Cette souveraineté, inaliénable en Dieu, ne se manifeste-t-elle en aucune façon sur la terre? Le souverain véritable n'a-t-il jamais de représentants parmi les hommes? Je dis qu'il en a un, et un seul : c'est l'Humanité. Si l'humanité tout entière pouvait être consultée dans les actes où s'exerce la souveraineté, si elle prononçait d'une voix unanime, le souverain absolu serait trouvé, la loi immuable serait promulguée.

Mais qu'on y fasse bien attention, l'unanimité des hommes vivants sur la terre, à un moment donné, ne suffirait pas, car la génération présente ne peut enchaîner les générations futures. L'unanimité complète n'existerait qu'à la condition que toutes les générations nées, vivantes et à naître dans l'avenir infini de l'humanité, fussent consultées. Si donc nous cherchons la souveraineté dans l'humanité, nous nous heurtons à l'impossible.

Et pourtant, il faut le répéter sans cesse, il n'y a de souveraineté véritable que celle qui aurait sa source dans l'unanimité des suffrages. Rousseau l'a bien senti lorsqu'il a supposé l'existence d'un contrat social : pour que ce pacte ne soit point contesté, il admet qu'il a été l'œuvre de l'unanimité (4). Il a raison bien plus qu'il ne le croit: son pacte social n'ayant jamais commencé, puisque le mot homme et le mot société sont synonymes, l'assentiment de tous les hommes à l'état social se perpétue pendant toutes les générations, et a pour lui l'unanimité véritable.

De ce que la souveraineté ne se manifeste complétement à aucun moment particulier de la vie de l'humanité, il faut conclure que ce souverain, qui a droit de commandement et d'obéissance absolue, *qui peut contraindre les dissidents par tout le corps*, n'existe pas sur la terre.

Le raisonnement est aisé à suivre: La loi absolue est seule souveraine. L'humanité ne peut jamais connaître la loi absolue; si donc la souveraineté résidait dans l'humanité sans qu'elle possédât la source de toute souveraineté, la science absolue, il y aurait contradiction dans les lois divines.

La prétention de tous les princes de la terre, d'où sont venues toutes les tyrannies, a été de représenter complétement Dieu en ce monde et de s'arroger les droits inséparables de sa toute-puissance. En mettant dans les majorités cette souveraineté absolue réservée à Dieu seul, on ne change pas de doctrine, on change de tyran. Et il faut changer de doctrine.

La souveraineté ne réside qu'en Dieu, et cette souveraineté ne se manifeste réellement que par l'unanimité des suffrages de tous les hommes nés, vivants et à naître; ce qui veut dire qu'elle ne se manifeste que par une série de décisions des générations qui se succèdent et se corrigent, ou bien encore que la science humaine étant progressive, l'instrument par lequel cette science rend ses décisions, doit être mobile et progressif comme la révélation elle-même.

Nous croyons que cet instrument a été trouvé le jour où a été proclamée la souveraineté du peuple s'exerçant par le jeu des majorités et des minorités.

Mais pour que cet instrument puisse être appliqué d'une façon légitime et dans ses justes limites, il y avait à faire la philosophie du principe de souveraineté : c'est ce que nous essayons aujourd'hui.

Pour Hobbes, pour Rousseau et tous ceux qui suivent leurs traces, la souveraineté, qu'ils placent d'abord dans tout le peuple, passe tout à coup au sein des majorités, et l'oppression est légitimée. Pour nous, la souveraineté vraie n'est ni dans les majorités, ni dans les minorités, ni dans le peuple, ni même dans l'humanité, puisque celle-ci ne peut jamais être consultée tout entière.

Cependant il faut à toute société un principe d'autorité, car la société a ses lois comme la divinité. Je dis que, par une convention légitime cette autorité, cette souveraineté relative, contingente, est remise aux majorités.

Cette convention est-elle arbitraire? doit-elle être repoussée comme attentatoire aux droits de l'homme? Je pense, tout au contraire, qu'elle est conforme aux lois de l'humanité, qu'elle sort de l'essence même des choses et qu'elle a l'assentiment de l'humanité tout entière.

Rousseau avait raison de croire que l'état de société ne se pouvait justifier que par le consentement unanime des hommes (1). La science, qui a prouvé que l'homme ne pouvait vivre hors de la société, a prouvé, du même coup, que si Rousseau se trompait sur la manière dont se constitue la société humaine, il était dans le vrai en affirmant que pas un homme ne pouvait, sur ce point, se mettre en dissidence avec ses semblables, sans que la société devînt impossible.

De même, si le droit des majorités à l'exercice passager de la souveraineté ne pouvait se fonder sur une idée qui eût l'assentiment unanime des hommes, ce droit n'aurait point de base solide: il ne serait qu'une usurpation. Ce droit des majorités, dans la mesure que nous lui donnons, repose sur une idée qui est aussi essentielle à l'homme que celle de société, sur l'idée de progrès. Qui dit homme, dit société; qui dit société, dit progrès. Que les hommes le sachent ou ne le sachent pas, le progrès est l'essence de la société, comme la société est l'essence de l'homme.

Le progrès, c'est le mouvement; non pas un mouvement désordonné, mais un mouvement réglé par les lois de l'esprit humain, par la longueur des pas que fait l'humanité dans la découverte de la science de la vie. Qui est juge de ce progrès, qui le mesure, qui en suspend les étapes? Je dis que ce sont les majorités.

Si l'on n'accordait pas aux majorités ce droit de régler la marche de l'humanité, de ralentir, pour ainsi dire, sa course sur la pente glissante de l'avenir, quel désordre envahirait les sociétés! Par cela seul que la révélation est successive et plus complète dans quelques hommes que dans d'autres, on verrait surgir des minorités dans les minorités mêmes, et quelques initiateurs, quelques prophètes prétendre au gouvernement de tous leurs semblables convaincus, à tort ou à raison, d'être moins éclairés qu'eux-mêmes!

On dit : Mais ce droit donné aux majorités, qu'est-ce autre chose que l'empire de la force, la domination du nombre? Je ne cherche

(1) *Contrat social*, liv. I, chap. VII.

(2) Bossuet, *Traité du libre arbitre*, chap. VIII.

(3) Cette phrase souffre, nous le savons, une interprétation très différente. Celle que nous adoptons nous paraît contenir le sens profond de l'idée de saint Paul. Elle a été adoptée par M. Lamennais, *Essai sur l'indifférence*. 2e partie, chap. IV.

(4) *Contrat social*, liv. I, chap. X.

(1) *Contrat social*, liv. I, chap. V.



point à affaiblir la difficulté. Je l'avouerai sans ambages; dans l'autorité dévolue de cette façon à la majorité, il y a une part qui reste à la force; mais je demande si, tout en reconnaissant que l'empire de la force se rétrécit chaque jour au sein de l'humanité, on ne doit pas avouer qu'il ne sera jamais supprimé complétement. Quel autre moyen d'ailleurs de reconnaître qu'une idée a droit à gouverner actuellement l'humanité que de savoir qu'elle réunit les convictions du plus grand nombre? En admettant que les minorités doivent se soumettre tant qu'elles sont minorités aux opinions du plus grand nombre, on a du moins cet avantage, que la force étant du côté où l'on suppose la justice, l'emploi de la violence devient très-difficile. Si, au contraire, c'est le droit des minorités que vous reconnaissez, comment feront-elles exécuter leurs décisions, si ce n'est par un recours à la force incomparablement plus intolérable? D'ailleurs, je le répète, quand on commande au nom d'une idée, il faut au moins en prouver la légitimité; et quel moyen reste-t-il quand on repousse cette sanction que donne la pluralité des suffrages? — Une autre raison plus profonde sert à expliquer le devoir de soumission temporaire imposé aux minorités. Elles sont l'avenir. Par cela seul qu'elles sont minorités, elles doivent devenir majorités un jour. Les majorités, qui vivent dans le présent, reçoivent leur récompense en ce monde, comme dit le Christ. Le ciel de l'humanité, laquelle ne vit pas seulement dans le présent, est ouvert, au contraire, aux croyants de l'avenir pour leur adoucir les lenteurs du progrès.

Remontons à notre principe. La souveraineté absolue est en Dieu seul. Les majorités ne le représentent point dans sa plénitude. Le droit qui leur est reconnu est temporaire comme les idées même qu'elles soutiennent. Si elles sont le souverain actuel, les minorités sont le souverain futur.

D'où il suit que les majorités doivent respecter les minorités comme appelées à succéder immédiatement à leur empire. De la même façon que les rois ne persécutent point l'héritier présomptif de *leurs* couronnes, qu'ils le présentent au contraire à *leurs* peuples comme le légitime souverain destiné à régner après leur mort; les majorités, souverain d'aujourd'hui, souverain mortel comme les rois, doivent regarder les minorités comme les futurs directeurs du gouvernement de demain et leur fournir tous les moyens de devenir majorités à leur tour. Et ce n'est pas seulement par un sentiment de justice, d'humanité envers leurs semblables que les majorités sont obligées de se montrer tolérantes envers les minorités, c'est au nom de cette loi même du progrès qui est la base de leur droit présent comme du droit futur des minorités.

Cette théorie a pour elle le témoignage des faits qui se produisent sous nos yeux. Quand la majorité fait des lois, quand elle décrète une Constitution, par exemple, ne commence-t-elle pas par déclarer qu'il est des droits antérieurs et supérieurs à ceux énoncés dans la Constitution qu'elle proclame? N'est-ce pas avouer que ces lois antérieures et supérieures dominent l'œuvre présente de la majorité, que cette œuvre ne vaut que par sa conformité avec ces principes supérieurs et que si d'autres viennent à les interpréter mieux qu'elle, c'est à ceux-là que sera réservé le droit de faire à leur tour une nouvelle Constitution?

De ce principe que la plénitude de la souveraineté étant en Dieu, où se trouve la plénitude de la science, la souveraineté des majorités est restreinte, limitée; de cet autre principe que le progrès déplaçant constamment la souveraineté, l'empire des majorités est temporaire, découle cette conséquence générale : que le droit des majorités, bien compris, ne peut être ni oppressif, ni arbitraire, ni violent.

D'où vient cependant qu'à l'heure où nous vivons des théories toutes contraires triomphent dans les journaux et au sein de l'Assemblée nationale? D'où vient que l'oppression des majorités est telle, aujourd'hui, que plusieurs en sont venus à maudire la République et à regretter la monarchie? Ah! c'est que le suffrage universel, instrument d'une association républicaine, fonctionne au milieu d'une nation monarchique; c'est que la société actuelle n'est point une société véritable! Dans ces réunions d'hommes qu'on appelle peuples, il n'y a pas seulement des citoyens divisés d'opinions, il y a des castes qui se font la guerre par le mensonge, la corruption et la peur, comme autrefois par l'épée. C'est la lutte des intérêts et non des idées dont nous sommes témoins, c'est la lutte des pauvres et des riches, des privilégiés et des déshérités de la terre. Des majorités mensongères s'emparent, en spéculant sur l'ignorance, d'un pouvoir usurpé et se montrent violentes par cette raison même qu'elles ont conscience de l'injustice de leur empire.

Ne serait-il pas insensé de conclure de l'expérience du présent à la pratique de l'avenir? A l'heure où nous écrivons, deux mondes sont en présence, deux sociétés se haïssent et se menacent au sein de la même société. Les bourgeois redoutent les prolétaires, les prolétaires envient le bien-être des bourgeois. Au moment même où ils vont pacifiquement déposer leurs votes dans l'urne du scrutin, ils ne déposent point le souvenir de leurs mutuelles injures, et chaque parti se réserve tacitement le droit de venger sa défaite par les armes, s'il est vaincu dans la bataille électorale. Peut-il en être autrement quand la majorité s'acquiert par la fraude, l'arbitraire et la menace?

L'attitude des citoyens n'est pas celle d'hommes appartenant à une même humanité, ambitieux de se persuader les uns les autres, mais d'ennemis décidés à se vaincre. Deux humanités, l'humanité pauvre et l'humanité riche, qui se nient réciproquement, ne comprennent d'autres remèdes à leurs mutuelles douleurs qu'une mutuelle extermination. Est-ce là le champ de paix et de justice où doit s'appliquer le suffrage universel?

Quand un trait d'union, pour ainsi dire, aura été mis entre ces classes hostiles, quand une foi commune aura appris aux hommes qu'ils sont faits, non pour se dévorer les uns les autres, mais pour grandir, chacun et tous, par l'assistance de tous et de chacun, alors ce jeu des majorités et des minorités, dont je parlais tout à l'heure, sera, comme il doit l'être, l'instrument de la liberté et du progrès. Mais quoi! cette foi dont je parle, cette paix de Dieu qui doit mettre fin à toutes les guerres sociales dont l'humanité fut victime jusqu'à ce jour, cette foi n'est-elle qu'une vague espérance? N'avons nous pas entendu déjà les premiers mots de la bonne nouvelle? Sur le drapeau de cette société future des hommes réconciliés, je lis déjà les mots LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ. Ce *commandement contient la loi et les prophètes*. Déjà les plus grands esprits de notre temps y ont puisé une foi religieuse, une morale, une politique, une économie politique nouvelles, et bientôt l'humanité sera appelée tout entière à interpréter elle-même le divin symbole, héritage de notre révolution. Pour l'appliquer, ce symbole, la lumière nous manque moins encore que la bonne volonté. Nos mœurs plus que nos idées font obstacle au progrès. Mais la société qui divise les hommes en riches et en pauvres, en clercs et en laïques, en savants et en ignorants est condamnée aux yeux de la justice et de la raison, et la parole sacrée triomphera des vaines conjurations de l'égoïsme et de l'ignorance.

Il faut donc, pour que le suffrage universel devienne un excellent moyen de gouvernement, que l'humanité s'arrache aux déchirements qu'elle subit aujourd'hui. L'exercice du droit électoral se perfectionnera à mesure que l'humanité s'approchera davantage elle-même de la perfection, par une connaissance plus approfondie de ses lois, de ses destinées. Chercher l'organisation du suffrage universel indépendamment de la doctrine générale qui doit conduire les hommes, c'est donc commettre la même erreur que ceux qui cherchent l'organisation du travail en dehors de la religion, de la morale et de la politique.

Une autre accusation s'est souvent élevée contre le suffrage universel. Remettre le choix des fonctionnaires et la solution des problèmes sociaux à l'assentiment du plus grand nombre, c'est créer l'empire aveugle de la multitude; c'est ôter aux meilleurs, aux plus intelligents, une autorité qui leur appartient pour la donner imprudemment aux plus nombreux. Comment cette masse de citoyens, étrangers, pour la plupart, aux questions politiques, dépourvus de science et d'éducation, pourraient-ils choisir les plus dignes d'exercer une fonction, rendre des jugements équitables sur les matières qui leur seront soumises?

Je trouve les diverses objections qui se sont produites contre l'élection populaire nettement résumées dans un livre moderne, et je crois utile de citer un passage où les adversaires du suffrage universel trouveront leurs arguments présentés avec force et impartialité : « La plus grande peut-être de toutes les difficultés en politique, » dit M. de Sismondi (1), c'est de faire élire dignement au peuple ses » propres représentants. Quelques hommes qu'ont illustrés leurs » talents et leurs vertus peuvent bien acquérir une réputation universelle, le peuple peut bien les connaître, et, s'il est obligé de choisir entre eux, il peut bien s'intéresser à son choix; mais s'il doit » nommer un corps nombreux, s'il doit tirer de la foule des centaines d'individus qui y restaient confondus, il est forcé d'opérer » au hasard, sans connaissance de cause et sans intérêt. Plus les » élections sont calmes et faciles, plus il est étranger à l'ouvrage » qu'il paraît avoir fait lui-même. On a vu, dans les essais de constitution qu'on a faits de nos jours, les listes des notables, celles » des électeurs, celles des fonctionnaires publics partir en apparence » du peuple avec une régularité numérique qui satisfaisait les mathématiciens inventeurs de tous ces systèmes; mais jamais le

(1) *Histoire des Républiques italiennes au moyen-âge*, t. III, p. 290.

» peuple n'avait été moins réellement représenté que par ses mandataires; car les citoyens, intimement convaincus de l'inefficacité » de toutes leurs fonctions, ou n'assistaient point aux assemblées, » ou s'y comportaient avec insouciance, ou ignoraient quelquefois » eux-mêmes le but des opérations qu'ils venaient d'y faire. »

Dans ce morceau, M. de Sismondi ne fait guère que présenter, sous une autre forme, les objections que Necker, dans son livre intitulé *Dernières vues de politique et de finances*, avait accumulées contre la constitution de l'an VIII et où se trouvait un chapitre contre l'élection directe et universelle. Aussi le passage contient-il à la fois des critiques spéciales aux élections à plusieurs degrés et une attaque au suffrage direct. Mais, au fond, ces critiques se réduisent à une seule : L'empire du plus grand nombre, c'est l'empire de l'ignorance et du scepticisme en politique. Necker en concluait, comme M. Thiers, qu'il fallait écarter la *vile multitude* des élections.

Cela se conçoit, Necker et M. Thiers sont logiques. Pour ceux qui admettent que la société sera toujours divisée en deux castes, les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, pour ceux qui croient que la richesse, la lumière, l'éducation sont réservées à quelques privilégiés, et que le plus grand nombre doit se résigner au double dénuement de l'esprit et du corps, le suffrage universel est l'épreuve la plus insensée que les sociétés aient eue à traverser, et la persistance de ces hommes à revenir à la monarchie, au suffrage restreint, au cens électoral, s'explique parfaitement; mais nous qui déclarons, appuyés sur la science véritable, que tous les hommes sont libres, égaux et frères, que tous sont appelés à recevoir, par une éducation commune, un même fonds d'idées religieuses, morales et politiques, nous affirmons aussi que tous les hommes sont aptes à se prononcer sur les questions qui intéressent tous les hommes.

A coup sûr, si, lorsqu'il s'agit du choix des fonctionnaires, tous les citoyens devaient se décider par les seules indications de leur jugement individuel, si entre eux et le candidat proposé pour la fonction il n'y avait aucun intermédiaire, la lumière manquerait le plus souvent, les mauvais choix se succéderaient misérablement, et les électeurs découragés cesseraient bientôt d'exercer un droit illusoire. Mais, dans toute République, il faut au suffrage universel deux appuis, deux flambeaux, pour ainsi parler. Sans la presse et sans le droit de réunion, le droit de suffrage est un chaos, une périlleuse confusion de gens cherchant leur route à tâtons, au sein d'une nuit profonde, quelque chose de semblable à ce combat au fond d'une cave obscure dont parle Descartes.

Que les hommes reçoivent l'éducation qui leur apprend à comprendre, que le journal et le club les rappellent fréquemment aux devoirs de la vie sociale, que la justice détruise les rangs, bannisse la richesse et la pauvreté qui s'engendrent réciproquement, et cette *vile multitude*, plus vile encore parmi les riches que parmi les pauvres, disparaîtra de la surface de la République, et l'humanité pourra sans péril se soumettre aux décisions des majorités, car le peuple sera ce qu'il doit être, le vicaire de Dieu, la vérité faite chair.

Est-ce à dire que l'humanité n'ayant point encore brisé les chaînes de l'inégalité et de l'ignorance, on a bien fait de nous retirer le suffrage universel? Ceux qui le prétendent nous tendent un piége. Le peuple des pauvres, livré corps et âme au travail industriel, ne pouvait être arraché à la torpeur où s'endort son intelligence que par l'exercice d'un droit qui le fait, pour un moment, l'égal des riches, des bourgeois, des maîtres de la terre. Pour que la lumière allât à lui, il fallait qu'il vînt à elle, qu'il surgît, pour ainsi dire, des ténèbres inaccessibles où l'avait plongé l'inégalité. Le droit de suffrage devenait pour lui, avec le temps, le droit à la science, le droit à la vie. — D'ailleurs, qu'avait-il besoin de lumières dans l'état actuel du monde? En réclamant au nom de ses douleurs, il réclamait au nom de la justice et de la vérité. Peut-être, en permettant que les opprimés devinssent si nombreux, au moment où le nombre allait décider de tout, la Providence avait-elle voulu montrer que désormais la force et le droit seraient toujours du même côté.

Je me résume. Si le principe de la souveraineté du peuple a paru conduire à l'oppression des majorités par les minorités, c'est qu'on a mal à propos accordé au souverain temporaire les droits qui n'appartiennent qu'au souverain éternel, Dieu. Si on a supposé aux majorités ce droit d'exercer la souveraineté absolue, de représenter Dieu sur la terre, c'est qu'on a méconnu la loi du progrès qui transforme sans cesse les minorités en majorités, et oppose au droit manifesté de celles-ci le droit latent de celles-là. Si les majorités sont oppressives et aveugles dans l'âge présent, il en faut accuser l'insuffisance de la science politique, la division de la société en castes, l'ignorance et l'égoïsme du plus grand nombre. Le suffrage universel est l'instrument d'une société nouvelle, fondée sur une idée nouvelle de la vie. Il se perfectionne à mesure que cette idée se développe et fournit à la propagande de la vérité son instrument le plus énergique.

PAUL ROCHERY.

ŒUVRES
DE
PIERRE LEROUX.
1825 — 1850.

Nous avons déjà annoncé dans nos précédentes livraisons cette publication importante. Nos lecteurs, attentifs depuis de longues années aux travaux de Pierre Leroux, trouveront sans doute avec plaisir dans les colonnes de la *Revue Sociale* la lettre suivante, adressée au libraire Gustave Sandré, et qui sert d'Avertissement à cette nouvelle édition :

A GUSTAVE SANDRÉ, LIBRAIRE.

Vous persistez, mon cher ami, à vouloir présenter, en ce moment même, au public une Édition de mes ouvrages.

Vous me dites que ces écrits, s'éclairant les uns par les autres, gagneraient à être rapprochés et réunis ensemble. Vous ajoutez que l'ancien *Globe* (1), la *Revue Encyclopédique* (2), la *Revue Indépendante* (3), ayant cessé de paraître, l'*Encyclopédie Nouvelle* (4) étant restée inachevée, une grande partie de mon travail de vingt-cinq ans est, pour ainsi dire, ensevelie avec ces recueils, et que les esprits sérieux s'en plaignent, témoin les demandes de librairie qui vous sont adressées. Enfin vous avez la certitude que le succès n'a pas manqué à nos éditions de Boussac, puisqu'elles sont épuisées; et vous n'hésitez pas à croire que, *malgré le malheur des temps* (ce sont vos expressions), il se trouvera assez de lecteurs pour subvenir aux frais de la publication complète dont ces éditions n'étaient que des fragments. Comment n'aurais-je pas le même espoir que vous, moi qui mets toutes mes espérances dans le triomphe des idées?

Au nom des idées, nous avons souvent, depuis bien des années, averti nos contemporains de ce qui arrive aujourd'hui : est-ce quand nous voyons l'exacte réalisation de nos prophéties que nous pouvons douter de la puissance des idées? Et, si nous n'en doutons pas, comment supposer que le besoin d'idéal va s'éteindre dans les âmes précisément au moment où l'idéal est le plus nécessaire? Ce serait dire que la terre, qui doit recevoir la semence, n'ouvrira pas son sein.

L'esprit de l'homme est éternellement fait pour la vérité, comme l'œil pour la lumière. Mais dans les époques de révolution et de renouvellement, ce besoin de vérité redouble, à mesure que les maux de l'Humanité augmentent. Il est bien certain (cela est douloureux à dire) que l'on voit alors des classes entières de la société, éblouies de la lumière nouvelle, fuir volontairement cette lumière; mais d'autres classes s'élèvent, qui comprennent ce que les morts et les mourants ne sauraient comprendre.

L'Évangile, dans son langage figuré, a admirablement exprimé cette loi des époques de palingénésie, quand il a dit : « Si les enfants d'Abraham ne veulent pas faire la volonté de Dieu, Dieu » saura, du sein des cailloux, susciter des enfants à Abraham (5). » On ne pouvait mieux marquer et la puissance de l'Esprit saint, qui, comme le dit ailleurs l'Évangile, « souffle où il veut, » et cette translation soudaine de la supériorité intellectuelle et morale d'une portion de l'Humanité à une autre, quand les temps sont venus, quand « la cognée est à la racine de l'arbre, et que tout arbre qui » ne fait point de bon fruit va être coupé et jeté au feu. » Un pro-

(1) 1825 à 1831.
(2) 1830 à 1834.
(3) 1841 à 1844.
(4) 1833 à 1843.
(5) S. Mathieu, chap. III, v. 9; S. Luc, chap. III, v. 8.

phète avait dit avant Jésus : « La pierre qui avait été délaissée est » devenue la pierre angulaire du temple ; » mais l'Évangile anime ces pierres délaissées et en fait des hommes, ce qui est une plus belle image.

Pour mon compte, j'aime d'autant plus cette image, qu'elle me fait comprendre une parole dont on a bien abusé. C'est quand Jésus dit à Simon Pierre : « Tu es pierre et sur cette pierre je bâtirai » mon Église. » Les théocrates ont bâti là-dessus je ne sais quelle Église despotique où l'Humanité tout entière est abaissée aux pieds d'un seul homme ; les philosophes ont ri du jeu de mots, sans en pénétrer le vrai sens. Ce sens est pourtant manifeste, quand on rapproche les deux passages. « Race de vipères, disait Jésus aux » Pharisiens et aux Saducéens, ne présumez point de dire en vous- » mêmes : Nous avons Abraham pour père ; car je vous dis que » Dieu peut faire naître de ces pierres mêmes des enfants à Abra- » ham. » Or c'est ce qu'il répète au sujet de celui de ses apôtres qui s'appelait, de son surnom, Pierre. Rien de plus, rien de moins. Les pauvres, en effet, les déshérités, les prolétaires, furent, chez les Juifs comme chez les Gentils, ces cailloux fertiles, ces *pierres* devenues des hommes, des fils d'Abraham, des enfants de Dieu ; ces cailloux, dis-je, semblables à ceux que Deucalion jetait du haut des montagnes sur la terre sortie du déluge pour régénérer la race humaine. Certes les pauvres pêcheurs qui servirent d'apôtres à Jésus se montrèrent plus intelligents que la Synagogue, et S. Paul trouva des esclaves qui le comprirent mieux que l'Aréopage.

Vous avez donc raison, ami, les lecteurs ne manqueront pas plus à l'idée nouvelle que l'idée nouvelle elle-même ne manquera aux lecteurs ; et, quant à nous, n'abandonnons pas l'art de Guttemberg. C'est un art sauveur et qui doit nous inspirer une sorte de culte, comme au temps de sa naissance. Les grands réformateurs du seizième siècle avaient foi dans l'Imprimerie, et s'en servaient obstinément au milieu de toutes les entraves, de toutes les persécutions, sous la menace même des bûchers. Leur confiance a-t-elle été trompée ?

Dans un livre que vous venez de publier, je lis ces lignes remarquables : « L'esprit d'aveuglement étend de nouveau sur la France » ses sombres ailes. Il appesantit les cœurs, il abat les volontés. » Tout est confus, vacillant, inerte et morne. *Les meilleurs perdent* » *courage*, et les pires perdent honte. Cependant les signes prophé- » tiques ne s'effacent point à l'horizon ; ils reparaissent, ils se mul- » tiplient, ils tiennent en éveil l'âme du Peuple. Une défaillance » passagère du pays lassé n'étonne ni sa foi ni sa constance. Re- » foulée dans les profondeurs, l'idée s'y étend et s'y enracine. La » société qui se décompose fertilise à son insu la société qui germe. » Pour aller moins vite que le désir, la sagesse des nations n'en fait » pas moins sa tâche. La métamorphose s'accomplit ; la Liberté et » la Raison en ont le secret. Ouvrières immortelles d'une œuvre di- » vine, elles opèrent silencieusement, avec sûreté, sans jamais sus- » pendre leur travail, la transformation du monde ! »

Qui a écrit cela ? Une femme : *est in feminis aliquid divinioris mentis*. Suivons donc l'inspiration de cette femme, en nous montrant meilleurs que ces meilleurs qui, selon elle, perdent courage. Imitons plutôt ces ouvrières immortelles dont elle parle, la Liberté et la Raison, qui ne suspendent jamais leur travail. L'Évangile, que je citais tout à l'heure, ne dit-il pas, à propos d'un temps semblable au nôtre : « Vous entendrez parler de combats et de » bruits de combats : *n'en soyez pas troublés* (1) »

Véritablement je trouve que nous avons attendu trop longtemps, et c'est un tort qui nous est reprochable. N'est-il pas évident, en effet, que la dissolution de toutes les vieilles croyances s'active avec une rapidité effrayante, tandis que les croyances nouvelles flottent dans le vague et l'incertitude, faute d'une DOCTRINE GÉNÉRALE ? Si donc cette Doctrine existe (et j'affirme qu'elle existe, et qu'elle se trouve dans ces écrits que vous voulez voir réimprimés), il faut se presser de la mettre à la portée de tous, de tous ceux au moins qui cherchent le salut là où il faut le chercher, dans la connaissance, dans la science, dans la vérité. C'est le moyen de hâter, autant qu'il nous est donné de le faire, la fin de cette crise morale d'où doit sortir l'Humanité nouvelle.

Néanmoins avant de commencer cette entreprise, il faut que nous sachions bien ce que nous devons en attendre, afin que nous ne soyons pas rebutés par la peine, et que nous ne nous chagrinions pas comme des enfants, si les résultats ne répondent pas à nos efforts. Vous ne devez pas vous dissimuler que l'œuvre qu'il s'agit de présenter au public n'a aucun des attraits qui font courir la foule chez quelques-uns de vos confrères. Notre époque a vu maintes fois les pages des poètes, des romanciers, des historiens devenir pour eux et leurs libraires une source de richesse. Où ces heureux écrivains moissonnent, il est rare que les philosophes puissent glaner. Je ne le dis pas pour m'en plaindre, mais pour vous avertir.

Chaque œuvre, et par conséquent chaque ouvrier, a son caractère et sa récompense. Anacréon, dans une de ses odes, dit que la Nature a départi à chaque espèce des moyens de défense différents, au taureau des cornes, au cerf des pieds légers, la ruade au cheval, au lion sa dent meurtrière. Que donna-t-elle à l'homme ? se demande le poète ; et il répond : La Pensée. Mais la femme, ajoute-t-il, que resta-t-il pour elle ? et il répond : La Beauté. On pourrait continuer l'idée d'Anacréon, en disant que Dieu donne aux esprits divers d'une même époque ce qui est nécessaire pour l'œuvre à laquelle sa providence les destine, à ceux-ci l'éloquence, à ceux-là la poésie, les trésors de l'imagination, l'abondance et la grandeur du style ; à d'autres, avec les facilités de l'étude, la science des détails et l'art des minuties. Mais à ceux qu'il destine à renouveler la foi, que donnera-t-il ? La foi ; à quoi il pourra ajouter, pour les éprouver, la douleur.

Ce que je puis affirmer de moi, à la cinquante-quatrième année de mon âge, c'est que ma vie a été la recherche pénible, laborieuse, incessante, de la vérité. J'ai trouvé (je le crois, du moins) un fil conducteur dans le labyrinthe où nous étions tous enfermés, destinés à servir de proie au Minotaure du doute et de l'athéisme. Si ce fil n'est pas tissu d'or et de soie, c'est que ceux à qui l'or et la soie avaient été départis s'occupaient à orner notre prison, sans chercher à en sortir, et quelquefois à tisser pour eux-mêmes, avec les dons divins qui leur avaient été octroyés, des vêtements somptueux et des couronnes !

Le moment est venu pour moi de présenter aux hommes, mes frères, le fruit de mon labeur ; et je puis le faire, grâce à Dieu, sans orgueil et sans fausse modestie. Car non seulement je puis dire avec l'Évangile : « *Ma Doctrine n'est pas de moi*, mais de Celui qui, en » me faisant aimer la vérité, m'a inspiré cette Doctrine (1) ; » mais » je puis ajouter : « *Ma Doctrine n'est pas de moi* à un autre titre ; » car IL N'Y A RIEN DANS CETTE DOCTRINE QUI NE S'APPUIE SUR LA » TRADITION ET LE CONSENTEMENT DE L'HUMANITÉ. »

A vrai dire, je ne suis pas un auteur, je suis un croyant. Dieu m'a fait la grâce de prendre au sérieux la devise de Jean-Jacques : *Vitam impendere vero*. J'ai écrit à mesure que la vérité m'a été connue, n'ayant d'ailleurs d'autre art que la vérité même.

Personne ne sait mieux que moi combien mes écrits sont imparfaits. Je puis pourtant me rendre cette justice qu'au milieu de toutes les difficultés qui ont assailli ma vie, j'ai fait mes efforts pour que ces écrits fussent dignes de l'attention des autres hommes. Enfin ils sont ce qu'ils sont, mais ils contiennent la vérité. Voilà ce qui sort du fond de ma conscience, du fond de mon cœur, de tout mon être. On me réduirait en poudre que je ne saurais penser autrement.

Je le répète, je suis un *croyant*. Vainement je suis né à une époque de scepticisme : j'étais tellement croyant de ma nature que j'ai recueilli (telle est du moins ma conviction) la croyance de l'Humanité, alors que cette croyance était à l'état latent, alors que l'Humanité semblait incrédule sur toute chose ; et c'est cette croyance que je prétends lui rendre. Je ne fais donc que rapporter à l'Humanité ma mère ce qu'elle m'a donné, heureux d'ailleurs de l'avoir comprise, aimée et servie, et plein de reconnaissance envers Dieu qui m'a permis de la comprendre, de l'aimer et de la servir.

Vous donc, ami, qui, depuis longtemps déjà, êtes mon intermédiaire auprès du public, déshabituez-vous de ces marques de dépit que je vous ai vu montrer quelquefois à propos des critiques qu'on fait de mes ouvrages, ou du dédain qu'on leur prodigue. Quand on vous dit : « Cet écrivain ne ressemble en rien à ceux que notre siècle renomme ; il n'a pas l'art de nous intéresser, de nous émouvoir, de nous charmer ; » répondez : « Aussi n'est-il pas venu pour cela, mais pour trouver la vérité la plus utile, la vérité religieuse. »

S'il a plu, en effet, à Dieu d'employer mon incapacité, Dieu n'est-il pas le maître, et ne puis-je pas m'appliquer les paroles que je citais tout à l'heure : « Si les enfants d'Abraham (c'est-à-dire, en ce » cas, les savants et les éloquents) refusent de faire la volonté de » Dieu, Dieu saura du sein des cailloux susciter des enfants à » Abraham. »

Vous m'avez demandé la liste exacte des ouvrages qui devront entrer dans cette collection ; je vous envoie cette liste.

Nous suivrons dans la publication l'ordre même où ces écrits ont paru. Chaque pensée, en effet, m'est venue à son heure, et a été engendrée par celles qui l'avaient précédée. L'ordre chronologique

(1) S. Matthieu, chap. XXIV, v. 6.

(1) S. Jean, chap. VII, v. 16.

est donc non seulement convenable, mais nécessaire. Mes divers écrits s'expliquent les uns par les autres, et se servent de preuve et de démonstration. Tous sont, à vrai dire, un seul et même ouvrage qui a son commencement, son milieu, et sa conclusion. Ce qui est vrai de tous les penseurs se trouve être, relativement à moi, d'une exactitude rigoureuse. Pendant vingt-cinq ans, j'ai ajouté définition sur définition, théorème sur théorème, comme font les géomètres. Mon œuvre serait entièrement fausse, si elle n'était pas vraie dans sa généralité ; car elle est une.

Quant à la Préface que vous me demandez, cette Préface générale destinée précisément à montrer le lien des diverses parties de mon œuvre ou, si l'on veut, de mon système, deux de mes amis ont bien voulu se charger de l'écrire; et vous les en remercierez, comme je les en remercie moi-même. Je n'ai jamais nié ce que je devais aux intelligences qui m'ont précédé dans la vie. Puisqu'il est des cœurs assez généreux, des esprits assez sincères pour ne pas nier à leur tour ce que j'ai pu leur apporter, je suis récompensé. J'ai toujours aimé ce vers du vieux poète Lucrèce, qui compare les générations successives de penseurs aux coureurs de la fête des Panathénées se passant de main en main le flambeau de la vie :

Et quasi cursores vitaï lampada tradunt.

Ne craignez pas, au surplus, de la part de mes amis, de vaines et stériles flatteries. Ils feront les affaires de la Doctrine qui nous est commune, de la Doctrine que je lis dans leurs esprits, comme ils la lisent dans le mien.

Mais ce travail ne vous est pas nécessaire pour commencer la publication; soyez sûr que vous le recevrez avant l'achèvement du premier volume.

Vous auriez désiré que cette édition fût dédiée aux citoyens qui deux fois m'ont envoyé à l'Assemblée Nationale. Il est vrai que je leur dois de la reconnaissance, non pas pour la tâche presque impossible de faire du bien au milieu du chaos et de la désorganisation, mais parce qu'en m'élevant, ils ont élevé la Philosophie. Il est vrai encore que les écrivains de l'aristocratie ont renvoyé mes théories *mystagogiques* à mes cent mille électeurs, comme ne pouvant être comprises que par eux, c'est-à-dire, dans l'intention de ces hommes d'esprit, comme ne pouvant pas être comprises de ceux qui m'ont élu. J'aurais à ce double titre, pu déférer à votre vœu. Mais il est une cité vivante, bien qu'idéale encore, où tous sont citoyens, aussi bien ceux que nos tristes adversaires appellent la *vile multitude*, que ceux dont ils composent leur pays légal; il est une cité de Dieu, comme disait S. Augustin, qui comprend toute l'espèce humaine, les femmes aussi bien que les hommes, les pauvres comme les riches, les ignorants comme les savants. Je suis, je veux être de cette cité, qui va, dans un temps prochain, se manifester sur la terre. C'est à tous les citoyens de cette cité future que je dédie mes ouvrages.

Il ne me reste plus qu'à vous indiquer l'épigraphe qu'il faudra placer au dessous du titre. Inscrivez hardiment ces trois mots :

SOLIDARITÉ — TRIADE — CIRCULUS.

Car ces trois mots, dont le premier paraît aujourd'hui accepté sans être compris, dont les deux autres sont controversés et tournés en ridicule, ces trois mots résument ma Doctrine.

Paris, le 15 juin 1850.

PIERRE LEROUX.

Liste des ouvrages qui entreront dans cette édition.

1. **TROIS DISCOURS**, aux Philosophes, aux Artistes, aux Politiques, sur **la situation actuelle de la Société et de l'esprit humain**; avec un Appendice.
2. **WERTHER**, traduction nouvelle, précédée de **Considérations sur la poésie de notre époque.**
3. **DE LA DOCTRINE DE LA PERFECTIBILITÉ ET DU PROGRÈS CONTINU**, où se trouve exposée **la vraie Méthode de la connaissance humaine.**
4. **ESSAIS DE PSYCHOLOGIE**, où se trouve exposée **la vraie définition de notre nature**, contre les Sensualistes, les Rationalistes, et les Catholiques; avec un Appendice sur **la Certitude.**
5. **RÉFUTATION DE L'ÉCLECTISME**, où se trouve exposée **la vraie définition de la Philosophie**, et où l'on explique le sens, la suite et l'enchaînement des divers Philosophes depuis Descartes; avec un Appendice.
6. **DE LA MUTILATION D'UN ÉCRIT POSTHUME DE THÉODORE JOUFFROY**, avec une Lettre à l'Académie des Sciences morales et un Appendice, pour faire suite à la **Réfutation de l'Éclectisme.**
7. **DU CHRISTIANISME**, où l'on traite du dogme essentiel de cette religion, **la Trinité.**
8. **DE L'ORIGINE DÉMOCRATIQUE DU CHRISTIANISME**, pour servir à la réfutation du **Pape** de De Maistre.
9. **D'UNE RELIGION SANS THÉOCRATIE.**
10. **DE L'ÉGALITÉ**, Essai historique où se trouve exposée **la vraie définition du Droit**, et où l'on explique le progrès successif du Genre Humain vers l'Égalité, depuis les anciens jusqu'à nous.
11. **DE L'HUMANITÉ**, de son principe et de son avenir; où se trouve exposée **la vraie définition de la Religion, la Solidarité humaine**, et où l'on explique le sens, la suite et l'enchaînement du Mosaïsme et du Christianisme.
12. **DE DIEU**, ou de la Vie considérée dans les êtres particuliers et dans l'Être universel. 2 parties.
13. **DE LA PLOUTOCRATIE**, ou du gouvernement des riches.
14. **LE CARROSSE DE M. AGUADO**, ou : **Si ce sont les riches qui paient les pauvres.**
15. **MALTHUS ET LES ÉCONOMISTES**, ou : **Y aura-t-il toujours des pauvres?**
16. **LETTRES SUR LE FOURIÉRISME.** 2 parties.
17. **PÉTRARQUE**, ou de l'amour. 2 parties.
18. **DISCOURS SUR LA DOCTRINE DE L'HUMANITÉ.**
19. **LE VRAI CONTR'UN**, ou **la Triade**; suivi de l'**Analyse des fonctions** dans la science, dans l'art, dans l'industrie, pour servir de démonstration à la loi générale d'organisation désignée sous le nom de Triade.
20. **DU CIRCULUS**, ou de **la véritable Economie Politique.**
21. **TRILOGIE SUR L'INSTITUTION DU DIMANCHE**, où se trouve exposée **la formule des plus antiques religions.**
22. **MÉLANGES ET DISCOURS POLITIQUES** avant et après la Révolution de Février.
23. **PROJET D'UNE CONSTITUTION DÉMOCRATIQUE ET SOCIALE**, fondée sur la loi même de la vie, et donnant, par **une organisation véritable de l'État**, la possibilité de détruire à jamais la Monarchie, l'Aristocratie, l'Anarchie, et le moyen infaillible d'organiser **le Travail National** sans blesser la liberté. 2 parties.
24. **HISTOIRE DU SOCIALISME**, suivie d'une **Conclusion générale.**
25. **DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE**, comprenant cent vingt articles d'histoire et de philosophie.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

CENT LIVRAISONS

DE 32 PAGES SUR PAPIER GRAND RAISIN.

Prix de la livraison :

25 CENTIMES.

Il paraîtra une livraison par semaine, à partir du dimanche 14 juillet.*

AUX RÉDACTEURS
DE LA REVUE SOCIALE.

MES CHERS CORÉLIGIONNAIRES,

Permettez-moi de vous exprimer mon étonnement de voir la division des pouvoirs, division qui me paraît également injustifiable dans la commune et dans l'état, admise par vous dans la théorie *d'une nouvelle division et d'une organisation républicaine de la France.*

Je pense, avec vous, que seulement dans l'organisation de la commune, nous pourrons trouver la solution du problème de l'association; je ne vois que dans la commune ce milieu nécessaire dans lequel l'intérêt général et l'intérêt particulier s'identifieront; aussi ai-je été très-heureux de vous voir aborder cette question d'une nouvelle organisation républicaine de la France, déjà éclairée par la so-

* S'adresser à la librairie de Gustave Sandré, rue Pércée-Saint-André-des-Arts, 11. (*Affranchir.*)

lution économique donnée par Jules Leroux dans son ouvrage intitulé : *De la Prochaine Révolution économique ou du Budget républicain.* J'espérais vous voir traiter cette question de la révolution politique parallèlement à celle de la révolution économique; vous voir montrer comment elles s'impliquent et se nécessitent l'une l'autre; vous voir enfin expliquer cette nouvelle organisation communale par vous proposée et en tirer toutes les conséquences. Mais vous vous arrêtez, vous renvoyez à plus tard l'expression de votre pensée entière. N'est-il pas urgent cependant de préparer les solutions que réclame impérieusement un avenir peu éloigné? Je le crois, et je regrette que vous vous soyez arrêtés en si beau chemin. Je le regrette d'autant plus que, ou je ne vous ai pas bien compris, et divers passages de votre travail ont besoin, pour moi et pour d'autres probablement, de développement et d'explications; ou je vous ai compris, et alors, plein d'un étonnement que je ne puis taire, je vous demande comment il se fait que vous admettiez la division des pouvoirs.

« Dans toute réunion d'hommes formés en société, dites-vous, trois pouvoirs sont nécessaires pour donner une impulsion commune à l'action divergente des citoyens. Ces trois pouvoirs sont : le pouvoir législatif, le pouvoir exécutif, le pouvoir judiciaire. »

Je pense, permettez-moi de vous le dire, que toutes les divisions du pouvoir ou de la souveraineté doivent disparaître : aussi bien celle de la souveraineté *délégatrice* et de la souveraineté *déléguée*, que celle du *temporel* et du *spirituel*, que celle du *législatif*, de l'*exécutif* et du *judiciaire*. La souveraineté doit être *une* sous peine de n'être pas. Elle n'est plus une, si une représentation plus ou moins fidèle la possède et l'exerce, tandis que le peuple la possède sans l'exercer. Ne concevez-vous pas, chers concitoyens, un idéal de société dans lequel le peuple serait véritablement souverain, c'est-à-dire, au lieu de déléguer la souveraineté, l'exercerait lui-même? Devant cet idéal, la délégation de la souveraineté n'est qu'un consentement plus ou moins formel à l'usurpation de la souveraineté.

Nous sommes, je pense, d'accord sur ce point que les institutions sociales, devant être faites pour l'homme, doivent, par conséquent, être adéquates à la nature de l'homme et conformes à l'idée que l'homme se fait de la vie universelle.

Nous sommes également d'accord sur ce point que l'homme étant sensation, sentiment, connaissance indivisiblement unis, toutes les institutions doivent répondre à cette trinité indissoluble et former par leur indivisibilité l'unité sociale.

Or, qu'est-ce qui, dans l'ordre politique, répond aux trois termes sensation, sentiment, connaissance? Ce sont les trois aspects de la souveraineté : législation, qui répond au terme connaissance; exécution, qui répond au terme sensation; justice, qui répond au terme sentiment. En tant que pouvoirs ces trois termes s'expliquent les uns les autres, n'existent pas les uns sans les autres. Et qu'est-ce qui, dans l'ordre politique, répond au terme unité, qui relie les trois aspects de l'humanité? C'est la souveraineté entière, la souveraineté véritable, la souveraineté une et indivisible.

Que le législatif, le judiciaire, l'exécutif soient les trois aspects du pouvoir, je ne le nie pas; mais j'affirme qu'en tant que pouvoirs ils sont indissolublement unis, et que, de même que la sensation n'est pas l'homme, que le sentiment n'est pas l'homme et que la connaissance n'est pas l'homme, mais que l'unité et l'indivisibilité de ces trois éléments de notre nature physique, morale et intellectuelle constitue l'homme; de même le législatif n'est pas le pouvoir, le judiciaire n'est pas le pouvoir, l'exécutif n'est pas le pouvoir, mais l'unité et l'indivisibilité de ces trois éléments constitue le pouvoir.

L'unité, je le répète avec les philosophes socialistes qui nous ont précédés et qui nous ont instruits, l'unité est le bien, l'unité est la vie. Toute division de la souveraineté est la destruction de la souveraineté.

La première conséquence à déduire de ces principes est que la souveraineté ne peut pas véritablement être déléguée. La souveraineté résidant indivisiblement dans tous, nul ne peut la déléguer à quelques-uns : ceci est le droit, et aucune majorité ne peut valoir contre le droit.

La seconde conséquence est que le souverain ne peut déléguer que des fonctions; que les fonctionnaires élus temporairement par le souverain ne doivent jamais être inviolables, mais responsables et révocables : le souverain seul dans sa majestueuse unité est inviolable.

La division des pouvoirs (je devrais dire du pouvoir) est illogique, impossible. Les trois pouvoirs de la monarchie représentative, ou les deux de la fausse République actuelle, ne sont, souffrez ce terme d'argot artistique, qu'une balançoire monstre : ce n'est pas la pondération de pouvoirs s'équilibrant les uns les autres : cet équilibre est un rêve, c'est le conflit perpétuel de pouvoirs placés en rivalité les uns vis-à-vis des autres, conflit résolu, soit par la corruption ou l'oppression de l'un des pouvoirs par l'autre, soit par l'intervention du peuple qui vient, comme le *deus ex machinâ*, trancher le nœud du drame politique.

Je ne puis croire, mes chers concitoyens, que vous, les rédacteurs de la *Revue sociale*, puissiez admettre cette division des pouvoirs, et je ne sais véritablement que penser du passage précité. Ne trouvant pas d'explication satisfaisante de votre pensée, je prends le parti de vous dire la mienne, vous priant de la réfuter si vous ne la croyez pas juste.

Comme la nature de l'homme donne lieu dans l'ordre économique aux trois fonctions de production, de distribution, de consommation, elle donne pareillement lieu dans l'ordre politique aux trois fonctions de législation, d'exécution, de justice. Mais ce sont des fonctions, remarquons le bien, et non des pouvoirs.

Voyons maintenant en quoi consistent ces fonctions législatives, exécutives, judiciaires.

La fonction législative naît du besoin de découvrir les lois de l'ordre social. Elle ne consiste pas dans un pouvoir quelconque, elle consiste dans la science, dans la théorie, dans la préparation des éléments de la législation, dans la recherche des rapports naturels des choses auxquels il faut encore le consentement formel du souverain, du peuple, pour passer de l'état latent, dans lequel ils existent virtuellement, à l'état de lois positives.

Le souverain nomme donc des fonctionnaires de l'ordre législatif : un concile, ou assemblée. La mission de ces fonctionnaires est, je le répète, de rechercher les lois de l'ordre social. Tant que les découvertes de la science n'ont pas été adoptées par le souverain, elles ne sont que d'ordre spéculatif; chacun en particulier peut les adopter et guider sur elles sa conduite; elles n'ont force de loi qu'après l'adoption et la promulgation qui en est faite par le souverain. Les fonctionnaires de l'ordre législatif ne rendent, du reste, ni lois, ni décrets; ils n'agissent jamais par voie exécutive ou judiciaire; ils forment l'académie, l'observatoire, le conservatoire de la science élu par le suffrage universel pour fournir au souverain, par les découvertes de la science, les matériaux de la législation.

La fonction exécutive naît du besoin d'appliquer les lois de l'ordre social. Elle ne consiste pas dans un pouvoir quelconque, elle consiste dans la pratique, dans l'exécution des volontés du souverain, dans l'application des lois découvertes par la science et transformées par le consentement formel du peuple en lois positives.

Le souverain nomme donc des fonctionnaires de l'ordre exécutif : un bureau, un ministère, etc. La mission des ces fonctionnaires étant de faire exécuter les lois, ils doivent se renfermer strictement dans les limites de la loi pour l'exécution de laquelle ils sont élus. Ils n'agissent jamais par voie législative, ni par voie judiciaire; ils ne peuvent rendre aucuns décrets ni arrêtés autres que ceux déterminés par les lois mêmes qu'ils sont chargés de faire exécuter. Ils sont le bras du souverain dont ils exécutent les ordres, sans lui en donner jamais.

La fonction judiciaire naît du besoin de contrôler, de juger la pratique des lois de l'ordre social. Elle ne consiste pas dans un pouvoir quelconque, elle consiste dans l'appréciation des faits d'après la moralité de la loi, d'après le sentiment qui unit l'idéal à la réalité, la théorie à la pratique, et qui les contrôle l'une par l'autre.

Le souverain nomme donc des fonctionnaires de l'ordre judiciaire : magistrature, jury, etc. Leur mission est de, en vertu de la loi, en contrôler l'exécution; de veiller à ce qu'elle ne soit pas enfreinte, à ce que les citoyens ne s'oppriment pas les uns les autres, et ne soient pas opprimés par les fonctionnaires de tous ordres. Les fonctionnaires de l'ordre judiciaire n'agissent jamais par voie législative ou exécutive, ils ne rendent ni décrets ni arrêtés autres que ceux nécessaires pour rappeler au respect des lois ceux qui s'en écartent, et cela dans les limites fixées par les lois elles-mêmes.

C'est parce que le souverain ne peut abandonner à la spontanéité de chacun le sort des fonctions indispensables à la marche de la société, qu'il est obligé de veiller à ce que ces fonctions soient remplies et de nommer des fonctionnaires des trois ordres sus-énoncés. Mais la nomination de citoyens aux fonctions législatives, exécutives, judiciaires, ne détruit pas, j'insiste sur ce point, le droit d'initiative de chacun. Dans une vraie République tout citoyen, tout membre du souverain, est législateur, administrateur, magistrat. Il a le droit et le devoir de concourir, autant qu'il est en lui, à la préparation des matériaux de la législation, à l'exécution de la loi, à la manifestation de la justice. Ce concours se manifeste dans les clubs, les banquets, les réunions de toutes sortes; ses modes de manifestation sont la parole et la presse.

Comme la fonction législative, qui a pour but de découvrir la loi, précède l'acte par lequel le souverain consent et promulgue la loi découverte par la science; comme la fonction exécutive, qui a pour

but d'appliquer la loi, suit l'acte par lequel le souverain consent et promulgue la loi; la fonction judiciaire, qui a pour but de, en vertu de la loi, contrôler et juger l'exécution, naît avec la loi elle-même de l'acte par lequel elle est consentie et promulguée par le souverain.

Ainsi le législatif, l'exécutif, le judiciaire, sont, en tant que fonctions, divers, séparés, distingués; en tant que pouvoirs, il est impossible, illogique, contre nature, de les diviser; ils n'existent pas séparément; ils sont indivisiblement unis dans la souveraineté du peuple et simultanément manifestés dans l'acte, dans le vote par lequel le souverain fait connaître sa volonté.

Je vous disais en commençant, chers concitoyens, que je voyais marcher parallèlement les solutions économiques et politiques de la révolution sociale.

Et d'abord, ces solutions sont réclamées impérieusement par des besoins également légitimes. Si le peuple est las de travailler pour des consommateurs improductifs, il ne l'est pas moins, comme l'a dit Pierre Leroux, de porter les uns après les autres au pouvoir, sur les vagues de ses générations fatiguées, les transfuges de la liberté. Demain le peuple vous demandera la consommation; demain il vous demandera le gouvernement : c'est son droit; il faut que ce droit soit satisfait.

Je dis que la solution économique donnée par Jules Leroux me sert de contrôle pour vérifier la justesse de ma solution politique : en effet, par la même raison que deux quantités égales à une troisième sont égales entre elles, la solution économique de Jules Leroux étant adéquate à la solution philosophique du problème humain donnée par Pierre Leroux, si la solution politique que je vous donne est elle-même adéquate à la solution philosophique, elle doit l'être aussi à la solution économique. Si cela n'est pas, c'est que je me trompe dans mes déductions; car, ayant cherché à tirer les conséquences en politique de la doctrine de l'humanité, si je n'arrive pas à une solution analogue en politique à votre solution en économie, c'est que j'aurai mal raisonné.

Cette analogie me paraît cependant frappante.

Je vois dans la *salle du banquet* (banquet matériel et spirituel, club, assemblée, etc.) le lieu où se manifeste la fonction *législative*, l'église où la communion matérielle et spirituelle a lieu, où, par la presse et la parole, les citoyens les plus aimants, les plus intelligents, font passer dans l'âme de tous les vérités découvertes par la science, auxquelles le consentement populaire donnera bientôt force de loi. C'est bien là la véritable eucharistie, la communion égalitaire dans laquelle Dieu, le verbe divin, la pensée créatrice se donne à tous sans cesser d'être entière dans chacun. Il n'y a là ni miracle, ni intervention surnaturelle de la divinité, seulement nous sommes dans l'unité, dans le bien, dans la vie. Nous acquérons par cette communion une plus haute conscience de l'idéal que nous poursuivons. « Nous ne cherchons pas à courber les aspirations de l'hu-« manité sous la force : nous ne réformons pas les hommes, nous « les transformons. Et comment cela? Par l'idée : en leur donnant « une notion plus juste de la vie, en pénétrant plus avant dans le « secret de notre destinée (1). »

Je vois dans l'*atelier* le lieu où se manifeste la fonction *exécutive*. Plus de centralisation tyrannique et paperassière, plus d'administration en dehors et au-dessus du peuple, l'administration est dans le peuple, l'administration est partout ainsi que la fonction dont elle est un aspect. Les administrateurs, fonctionnaires de l'ordre exécutif, élus temporairement, révocables, responsables, ne sont plus des patrons, des maîtres, des chefs ayant des intérêts différents de ceux de leurs administrés; ce sont des égaux nommés par le peuple à la fonction à laquelle leurs capacités les destinent, fonction après l'accomplissement de laquelle ils rentrent dans les rangs fraternels de leurs concitoyens. Là plus de hiérarchie arbitraire, plus d'obéissance à un maître : obéissance à la loi, qui est le contrat consenti par tous; « Hiérarchie naturelle résultant des différences de « génie et de d'inclinations, seuls éléments véritables d'un ordre où « la supériorité de l'intelligence et des forces physiques crée de plus « grands devoirs et non de plus grands droits (2). »

Je vois dans le *bureau* le lieu où se manifeste la fonction judiciaire. C'est là que le sentiment fraternel, éclairé par la science égalitaire, veille à la satisfaction des droits et des besoins de tous. C'est là que s'exerce la charité sociale et non l'aumône injurieuse et aristocratique; c'est là que chacun reçoit suivant ses besoins physiques, moraux, intellectuels; c'est là que le travail est glorifié; que la paresse, la débauche, le crime sont envisagés comme des maladies morales et traités comme tels; c'est là enfin que se réalise de plus en plus *la justice* qui, suivant la belle parole de Robespierre, *est à la fois le bonheur public et le bonheur privé.*

Enfin, je vois dans les assemblées solennelles des citoyens pour exprimer la volonté de tous, pour voter la loi, la manifestation de la souveraineté une et indivisible. Les jours où le peuple tout entier se rassemble dans sa majestueuse unité sont les jours de fête civique et religieuse. Plus de divisions. Le peuple est, après Dieu, le seul législateur souverain. La souveraineté est une : la religion, la politique, la science sont identifiées dans cette unité souveraine. Et le peuple, marchant dans la liberté, la fraternité, l'égalité, l'unité, vers un idéal qui se révèle tous les jours davantage à son intelligence, rassemblé pour ces grands devoirs et ces grandes fêtes de la souveraineté, « connaît qu'il est entré dans sa légitime voie, quand « se regardant lui-même, il peut dire : Un seul Dieu, une seule foi, « un seul gouvernement. — Unus Deus, una fides, unum impe-« rium (1). »

J'aurais bien des choses à ajouter pour corroborer cette opinion que l'exercice de la souveraineté du peuple par le peuple est seule logique, nécessaire, par conséquent possible, et possible précisément par l'organisation communale. Si je le pouvais, je m'engagerais volontiers à continuer ma démonstration; mais vous savez pourquoi je ne puis dans ce moment prendre aucun engagement. Je vous en ai dit assez cependant, mes chers coréligionnaires, pour vous expliquer comment j'entends la souveraineté. Je crois être dans le vrai, je crois être entièrement dans la doctrine de l'humanité, et, rempli de cette conviction, je répète avec joie ce passage du discours aux philosophes : « Le cœur affligé des maux de notre « époque, nous concevons cependant une grande espérance, et nous « pressentons le temps où l'humanité renaîtra en comprenant l'u-« nité; car l'unité, c'est la vie. »

TALANDIER.

En publiant la lettre de notre ami, il est nécessaire que nous répondions aux objections qu'elle soulève contre deux articles insérés dans cette *Revue*. Ces objections, nous ne prétendons pas les réfuter; nous voulons seulement dire en quelques mots comment nous ne croyons pas les avoir méritées.

Nous n'avons point voulu *diviser* la souveraineté, mais seulement *distinguer*, dans la souveraineté, trois modes de manifestation : le législatif, l'exécutif, le judiciaire. Nous disons, comme notre correspondant : « La souveraineté doit être *une*, sous peine de n'être pas. » Nous croyions l'avoir indiqué suffisamment en faisant sortir tous les pouvoirs d'une élection fréquemment renouvelée, qui soumet constamment les fonctionnaires au jugement et à la révocation du peuple. Si nous nous sommes servis du mot *pouvoirs*, c'est qu'il est usité dans le langage politique; mais nous soutenons, comme notre correspondant, que la souveraineté est inaliénable, que le peuple confie des fonctions et ne délègue point de pouvoirs, dans le sens où on l'a entendu jusqu'à présent.

Du reste, le travail sur le *suffrage universel* que nous publions dans ce numéro éclaircira, sans doute, plusieurs points restés obscurs. Si nous n'avons pas été compris, nous en devons accuser notre insuffisance et revenir sur ces graves questions jusqu'à ce que notre pensée et nos expressions soient complétement lucides.

Quant à la nécessité de faire marcher parallèlement les réformes économiques et les réformes politiques, nous sommes encore, sur ce point, de l'avis du citoyen Talandier. Si nous avons suspendu notre travail au moment de mettre le pied sur ce terrain, c'est que nous croyions avoir besoin de méditations nouvelles avant de traiter le côté économique du problème social. D'ailleurs, il y a entre les divers articles de la *Revue* une connexité qui n'a point échappé à notre correspondant. Il l'a indiquée lui-même avec trop de sagacité et de talent pour que nous croyons avoir besoin d'ajouter de nouvelles preuves à son argumentation.

DES DROITS DE L'ENFANCE.

Dans les sociétés antiques, le père de famille exerçait un pouvoir absolu sur ses enfants; il pouvait même les faire mourir, si bon lui semblait.

(1) *Introduction aux théories sociales et politiques de Mably*, par Paul Rochery.

(1) *Discours aux philosophes et aux politiques*, par Pierre Leroux.

(1) *De la Célébration du dimanche*, par Proudhon.

Les sociétés modernes lui ont ôté ce droit; mais, sauf quelques cas punis par les lois, et non prévenus, elles lui ont laissé sur tout le reste une puissance à peu près absolue.

Cependant, en décrétant dans notre dernière Constitution l'éducation obligatoire, on a reconnu à l'enfance le droit de développer son intelligence, même quand la volonté des parents s'y opposerait.

Nous pensons qu'on sera amené par la suite à en reconnaître successivement d'autres que les progrès de la raison ont déjà montrés, et que l'abolition de l'absolutisme dans la famille devra suivre celle de l'absolutisme dans l'État et dans la religion.

L'enfant, étant égal par sa nature à son père et à sa mère, et étant appelé à les remplacer un jour, ne doit pas leur être sacrifié. La famille n'est que le milieu où il doit se développer et ne doit en rien gêner ce développement.

Destinés à le protéger, à le guider, à être ses premiers instructeurs, à faire ce qu'un habile jardinier fait pour un jeune arbre, couper les branches inutiles afin que la sève se concentre dans celles qui sont destinées à porter du fruit; à faire éclore toutes les facultés qui peuvent être utiles à lui et aux autres, à absorber ou à changer celles qui ne peuvent qu'être nuisibles, le père et la mère n'ont pas le droit de substituer leur volonté aux droits de l'enfant, de le diriger suivant leurs intérêts propres, leurs préjugés, leurs goûts, leur raison même, dans des vues contraires à la nature, et qui peuvent être fatales à lui comme à la société.

A plus forte raison, n'ont-ils pas le droit de corrompre le cœur et l'esprit de leurs enfants, d'en trafiquer comme d'une chose à eux.

Nous allons maintenant examiner ce que la société doit à l'enfance et ce qu'elle lui donne.

Le droit de vivre est évidemment le premier qui doit être reconnu à l'enfant comme à l'homme. Pour l'homme, le droit de vivre est le droit au travail, mais il n'en saurait être de même pour l'enfant. Il faut qu'on travaille pour lui pendant qu'il développe son corps par des exercices proportionnés à ses forces, son cœur par l'éducation et son intelligence par l'instruction.

Nous ferons donc observer qu'en rendant l'éducation obligatoire, la société s'impose le devoir d'améliorer le sort du prolétaire, et dans certains cas celui de l'aider. Car comment un pauvre ouvrier qui n'a que ses deux bras pour toute fortune et auquel encore le travail peut manquer, nourrirait-il et entretiendrait-il seul une nombreuse famille? Et quand une femme reste veuve avec beaucoup d'enfants, la difficulté est bien plus grande encore.

Rendre l'éducation obligatoire et rejeter le droit au travail, c'est un non-sens. Il faudrait au moins, pour qu'une réforme fût possible sans l'autre, que les enfants fussent élevés, nourris et vêtus aux frais de l'État.

Comme conséquence du droit de vivre, nous sommes forcés de reconnaître à l'enfant celui de développer son corps, d'acquérir toute sa croissance avant de pourvoir lui-même à tous ses besoins dans la profession qu'il se destine.

Nous pensons donc que des travaux à courte séance, exécutés avec des instruments et des matériaux proportionnés à la force de chacun d'eux, et sous la surveillance d'habiles ouvriers, feraient une diversion heureuse aux études. Le corps et l'intelligence y gagneraient; car l'esprit finit par s'engourdir s'il est tendu trop longtemps, surtout dans l'enfance et la première jeunesse où l'activité est beaucoup plus grande que dans l'âge mûr et où l'on a besoin de variété dans les occupations et même dans les amusements.

Et puis, des jeunes gens qui se destinent à de rudes métiers ne deviendraient pas assez robustes, et seraient trop longtemps à s'accoutumer au travail, s'ils sortaient des écoles comme nos collégiens qui ont pâli jusqu'à dix-huit ou vingt ans sur les bancs sans que leur corps ait pris l'habitude d'aucun exercice.

Nous pensons donc que le travail doit commencer avec les études et que les études doivent continuer avec le travail, quand le jeune homme est engagé dans une carrière où il peut mieux encore en apprécier l'utilité.

Ce que nous venons de dire pour les jeunes gens doit également s'appliquer aux jeunes filles. Pour elles aussi, nous pensons que l'éducation professionnelle doit suivre l'instruction.

Au lieu de cette harmonie, qui devrait exister entre les exercices du corps et ceux de l'intelligence, que voyons-nous aujourd'hui?

Entre des enfants égaux en nature, d'un côté presque rien que le travail du corps, de l'autre, que celui de l'esprit.

D'un côté, les enfants du pauvre dans les grandes villes, condamnés dès l'âge de sept ou huit ans à un travail fatigant dans les manufactures, dans les mines, dans les ateliers, travail qui, par sa continuité jointe au manque d'air et à la mauvaise qualité des aliments, empêche le développement du corps, nuit à la santé et quelquefois, par l'exercice d'un seul membre, atrophie les autres.

Quant aux enfants des campagnes qui travaillent en plein air, leur genre de vie est plus favorable au développement physique; mais il ne faut pas croire cependant que leur santé souvent n'en souffre pas. Combien d'enfants qui, par la mauvaise qualité et la trop petite quantité de nourriture, les habitations malsaines où la pluie pénètre à travers des toits de chaume pourris que la pauvreté empêche de reparer, ont les fièvres la moitié de l'année, des douleurs et toutes sortes d'autres maladies!

Ainsi pendant que les enfants des pauvres, nu-pieds, à peine vêtus, souffrent la faim, le froid, les fatigues, les enfants des riches, surchargés d'ornements qui les empêchent de se livrer aux jeux de leur âge, rassasiés de friandises qui compromettent leur santé, et que, dans leur dégoût ou leur caprice, ils jettent dans les ruisseaux, accablés de jouets qui les ennuient bientôt, blasés sur les plaisirs du monde quand ils ne sont pas encore sortis de l'enfance, que rien n'étonne ni n'amuse plus, souffrent de trop avoir.

Sans doute, leur sort semble bien préférable à celui des pauvres. Mais, par un juste retour des choses, les riches, pour vouloir tout le bien-être et tous les avantages pour leurs enfants, à l'exclusion de ceux du prolétaire, dépassent leur but. Leurs enfants affaiblis, énervés, affadis par l'oisiveté, l'excès de bonne chère et de plaisir, ne parviennent pas à la forte constitution des premiers; et s'ils ne savent pas se créer des occupations sérieuses, bientôt ils deviennent incapables de sentir les jouissances que procurent les richesses; ce qui prouve bien que le travail est la loi de l'humanité, et que l'oisiveté seule la dégrade.

Quant à ceux de la classe moyenne qui ont toutes les choses nécessaires à la vie, sans le superflu qui en ôte le prix, leur sort est préférable à celui des deux autres classes. Mais enfermés, souvent dans l'âge le plus tendre, dans les pensions et les colléges, condamnés, dans toute la pétulance et l'impétuosité de l'enfance, à rester des journées entières immobiles sur des bancs où leurs corps finissent par perdre de leur force, de leur souplesse, de leur vigueur, ou du moins n'acquièrent pas toutes celles dont ils sont susceptibles; appliqués à des leçons dont la trop fréquente répétition les fatigue, et empêche qu'ils n'en profitent autant qu'ils pourraient le faire si elles étaient variées par quelques travaux manuels ou quelques exercices corporels, ils ne sont pas non plus, eux, dans leur vraie nature.

Le second droit que nous reconnaîtrons à l'enfance est celui de développer son âme, sous le rapport des sentiments, par l'éducation.

Tous les enfants doivent connaître les grands principes qui font la vie de l'humanité : Dieu, l'homme, la destinée présente et future de l'homme, pour en déduire les devoirs envers Dieu, envers soi-même, envers ses semblables.

Ces principes doivent être posés dès que l'enfant peut les comprendre, pour être repris et développés à mesure que croît l'intelligence, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la plénitude de sa raison; afin d'en déduire logiquement les préceptes propres à chaque âge, de lui en faire comprendre l'utilité, de lui donner une règle de conduite dans toutes les conditions, dans toutes les phases, dans toutes les circonstances de la vie:

Dans la famille, comme fils ou comme fille, comme frère ou comme sœur, comme époux ou épouse, comme père ou comme mère;

Dans toutes les professions sociales, afin d'allier la prudence nécessaire à ses propres intérêts et à ceux de sa famille, à la justice qu'on doit à tous.

Dans la société, comme citoyen, pour connaître ses droits, se pénétrer de ceux de ses semblables qu'on est si souvent disposé à oublier; de ses devoirs et des devoirs de chacun envers tous, pour s'efforcer d'acquérir la sagesse, le courage, la fermeté, le dévouement nécessaire pour bien exercer ces droits et ces devoirs.

On n'a pas d'ordinaire en vue la femme quand on parle de l'éducation du citoyen; mais nous pensons, avec les socialistes qui l'ont reconnue égale à l'homme dans la cité, qu'elle aussi doit recevoir une éducation de citoyenne, d'abord pour la part d'influence qu'elle doit avoir dans la vie de l'homme; ensuite pour bien connaître les droits que probablement elle sera appelée à exercer un jour, ainsi que les devoirs nouveaux que lui conférera une association plus parfaite.

La femme, exclue de la vie politique, presque toujours prend une influence fâcheuse sur l'homme qui s'en occupe. Tantôt elle le détourne de ses devoirs, ou cherche à en affaiblir le sentiment en lui communiquant ses craintes, ses frayeurs, sa pusillanimité, et plus que tout cela, sa vanité; tantôt elle le pousse avec une fougue aveugle, obéissant toujours à la passion du moment, sans en chercher, sans en prévoir les conséquences.

Il y a des exceptions, mais elles sont rares, et ne sont pas, d'ailleurs, dues à la manière dont on élève les femmes en général, mais à des âmes plus intelligentes et plus fortes, ou à une éducation exceptionnelle.

L'éducation morale ne serait pas complète, si elle ne comprenait celle du cœur, ou des sentiments proprement dits, qui est complétement négligée aujourd'hui, aussi bien pour les jeunes gens que pour les jeunes filles.

Pour les premiers, la chose paraît superflue ; pour les dernières, on craindrait d'éveiller trop tôt leur imagination.

Cependant, il est indispensable, pour que l'homme et la femme réunis soient deux êtres moraux ; pour que le mariage soit une institution sainte et respectée ; pour que deux êtres qui s'aiment, qui sont faits l'un pour l'autre, puissent y trouver un bonheur pur et durable, et ne soient pas déchirés, brisés l'un par l'autre, ainsi qu'il arrive si souvent, il est nécessaire que leurs sentiments mutuels soient basés sur des principes religieux et moraux, et qu'ils apprennent de bonne heure à diriger leur faculté aimante.

Pour atteindre ce but on pourrait, dès l'âge de douze à treize ans, plus ou moins, âge auquel les enfants commencent à former entre eux dans les pensions des amitiés très-vives, essayer de donner à leurs sentiments la règle qu'ils devront suivre toujours, en ayant bien soin, toutefois, de ne pas leur parler des choses qu'ils ignorent.

Peut-être pensera-t-on que des amitiés de douze ans ont trop peu d'influence dans la vie pour qu'on perde dans la jeunesse un temps si précieux à s'en occuper.

Nous répondrons que les préceptes moraux doivent autant que possible être courts et frappants pour saisir l'imagination vive et impressionnable des enfants sans les fatiguer ni les ennuyer. Et quant à ce qui concerne les développements à leur donner, les enfants qui éprouvent des affections ont déjà du plaisir à en parler, et ils écouteront toujours avec intérêt ceux qui sauront entrer dans leurs sentiments.

Ce n'est pas tant, on le comprend, pour l'importance des amitiés à cet âge, que pour former l'âme à de bonnes habitudes ; car il est trop tard quand l'âge des passions est arrivé.

Cette éducation des sentiments fait partie de l'éducation morale et religieuse, qui lui donne sa sanction ; elle doit se continuer ainsi que celle-ci, jusqu'à ce que le jeune homme et la jeune fille en âge de se marier aient une connaissance complète de leurs devoirs de fils et de fille, d'époux et d'épouse, de père et de mère, et qu'ils soient bien pénétrés de l'importance qu'il y a pour eux et pour ceux qui naîtront d'eux à les accomplir fidèlement.

De nos jours l'éducation morale est presque nulle. L'enseignement de nos pensions et colléges n'est guère qu'une froide théorie qui ne va pas à la pratique, qui ne pénètre pas le cœur et l'âme.

La seule chose à laquelle tiennent d'ordinaire les parents, c'est à faire faire aux enfants de bonnes études, afin de leur procurer une position avantageuse où ils gagneront le plus d'argent possible. Mais en faire de bons citoyens et des hommes de bien, on ne s'en soucie nullement.

Pour les jeunes filles, on ne pense guère qu'à les faire briller par des talents d'agrément et quelques connaissances très-superficielles.

Les parents n'en demandent pas davantage, et les institutrices ne s'occupent guère d'autre chose. La plupart du temps aussi les élèves leur sont enlevées trop tôt pour que les maîtresses puissent avec succès essayer de former leur cœur.

C'est aux mères, dit-on, qu'est dévolue la tâche d'élever leurs filles pour en faire de bonnes épouses et de bonnes mères.

D'abord beaucoup d'enfants en sont privés ; celles d'un bien plus grand nombre en sont incapables. On donnera bien quelque vague et banale notion de morale, mais un enseignement complet, simple, clair, embrassant le but et les moyens, s'appliquant à tous les âges, à toutes les positions où une femme peut se trouver, bien peu de mères sont capables de le donner aujourd'hui.

Quant aux enfants du peuple, les plus nombreux, ils sont encore les plus mal partagés sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres. Les premiers ont l'enseignement universitaire, en contradiction souvent, il est vrai, avec l'enseignement moral ; mais leur intelligence plus éclairée a plus de moyens pour chercher et trouver le bien.

Le catéchisme est le seul enseignement moral que reçoivent les derniers, et il est donné dans un âge si tendre qu'il ne comporte pas les développements qui devraient être fournis plus tard et qui ne le sont presque jamais. Les enfants, du moins les garçons, une fois la première communion faite, ne fréquentent guère les églises ni les écoles. Le peu d'instruction morale qu'ils ont reçu, en contradiction avec ce qu'ils entendent chaque jour, est bientôt oublié, et n'est remplacé par aucun autre enseignement. La lecture de nos romans passionnés dont ils ne sont pas capables de découvrir le côté moral, quand il y en a un, jointe aux exemples qu'ils ont sous les yeux, au manque de surveillance et de bons conseils, ont bientôt perverti leur cœur et leur esprit.

Beaucoup d'autres enfants, tels que ceux qui sont renvoyés de la maison paternelle, quelquefois dès l'âge de six à sept ans, quelquefois plus tôt encore, et que nous voyons errer en tendant la main sur le pavé fangeux des villes, ne reçoivent, eux, aucune instruction, aucune éducation.

Et pourtant, quand la société punit, quand elle flétrit souvent pour la vie, quand elle ferme tout accès à une vie honnête, elle ne s'occupe pas de savoir si celui qu'elle condamne ainsi dans son corps et dans son âme a reçu dans sa jeunesse les principes qui doivent guider l'homme dans l'accomplissement de ses devoirs.

Si nous voulons voir dans la société les conséquences du défaut d'éducation morale, et de l'affaiblissement des principes, nous n'avons qu'à passer en revue cet égoïsme affreux, cette odieuse personnalité de ceux qui, pour conserver leurs priviléges, ne reculent devant aucun moyen, et refusent à leurs semblables les droits qu'ils veulent pour eux mêmes, et que la raison et la conscience réclament pour tous ;

Chez les opprimés, ce recours trop souvent répété à la seule force matérielle, au lieu de s'inspirer de ce courage civique, de cette sagesse éclairée qui ouvre aux nations et à l'humanité un meilleur avenir ;

Et dans la vie privée, les relations de l'homme et de la femme presque toujours faussées, immorales, parce que la passion seule en est la règle et le but ; des amours égoïstes, parce qu'on n'a en vue que soi ; l'oubli de la morale et des devoirs, la profanation du mariage, et l'éducation des enfants, souvent leur avenir, livrés au hasard.

Et cependant, puisqu'il est des vérités généralement reconnues, comme l'immortalité de l'âme, la perfectibilité humaine, la croyance à une vie future d'autant meilleure que nous sortirons plus parfaits de celle-ci, nous devons reconnaître aussi l'importance de l'éducation morale pour perfectionner l'âme, le principe qui doit renaître dans une autre existence.

Nous pensons qu'on devrait faire découler des sentiments cette éducation extérieure à laquelle tous les enfants ont droit, et que reçoivent seuls aujourd'hui les enfants des riches et des gens aisés ; je veux parler de ces soins qu'on donne aux enfants pour former leur caractère, leur ton, leurs manières et leur apprendre à se rendre agréables à leurs semblables, en public et en particulier.

Il sera facile d'y élever tous les enfants quand ils auront plus d'instruction, une instruction prolongée plus longtemps, et quand on exercera une surveillance plus élevée.

Aujourd'hui la politesse est fausse et incomplète, en ce qu'elle est basée sur l'inégalité et la vanité, au lieu de l'être sur l'égalité et la bonté. On ne donne guère aux enfants qu'un mobile tout personnel, celui de se faire remarquer, de se distinguer des gens mal élevés, au lieu d'en appeler à leur bons sentiments.

Aussi l'urbanité des gens du monde ne les empêche pas de blesser les personnes qu'ils n'aiment pas ; au contraire, leurs sarcasmes plus acérés, plus réfléchis, pénètrent plus profondément que le mot grossier d'un homme du peuple. Et d'ailleurs, leur bon ton consiste surtout à tenir leurs inférieurs en respect.

Espérons que la politesse, que le bon ton de l'avenir, formule vraie de la Fraternité, ne sera que la forme extérieure de la bonté, et ne servira plus à masquer des sentiments odieux ; qu'elle consistera surtout à ne blesser personne, et non-seulement à se rendre agréable, mais encore à rendre service à tous ; que l'Égalité en sera la règle suprême, le respect et la déférence n'étant dus qu'à l'âge.

Après l'education morale, nous devons reconnaître à l'enfance le droit d'éclairer son intelligence par l'instruction.

Le principe de l'Égalité parmi les hommes étant reconnu en droit depuis 89, en fait par le suffrage universel, il s'ensuit nécessairement que tous ont un droit égal devant l'instruction. C'est ce que la démocratie socialiste a proclamé depuis 1848. La Constitution se borne à décréter l'éducation gratuite et obligatoire.

C'était un non-sens assurément dès que le suffrage universel, acquis pour tous, devait ouvrir au peuple l'entrée à toutes les fonctions sociales, de lui refuser ce qui pouvait l'en rendre capable ; car un des meilleurs moyens pour maintenir les classes est de faire de l'éducation un privilége, comme un des plus efficaces pour les effacer est de la rendre égale pour tous.

Pour prouver que nous nous conformons aux idées généralement adoptées, nous empruntons deux passages d'un manifeste des démocrates socialistes publié dans les journaux républicains à la date du 27 novembre 1848.

« L'éducation est sociale. L'instruction générale et spéciale est, par la nation, répartie à tous, femmes et hommes, gratuite et obli-

gatoire. — Éducation fortement constituée dans les campagnes et dans les villes ; non-seulement littéraire et scientifique, mais encore agricole, professionnelle, artistique. »

L'instruction est générale et spéciale, c'est-à-dire qu'il y a des connaissances que tous les hommes doivent posséder ; d'autres qui se rapportent aux différentes professions et qui doivent être suivies principalement par ceux qui s'y destinent.

Ce n'est pas à nous à décider quelles sont les connaissances qui sont utiles à tous les hommes ; nous dirons seulement qu'étant tous appelés, ou du moins devant tous l'être, puisque le suffrage universel vient d'être éliminé, à élire leurs mandataires, à se prononcer sur toutes les grandes questions qui intéressent le sort des sociétés et de l'humanité tout entière, ils ont droit également à toutes les connaissances qui devront éclairer plus tard leur jugement d'hommes.

Nous nous permettrons cependant de jeter un rapide coup d'œil sur les connaissances que nous pensons devoir convenir à tous, sans rien préjuger sur ce qui serait reconnu utile ou non par des personnes plus compétentes.

Au premier rang, nous mettrons l'histoire, si féconde en utiles enseignements ; l'histoire générale, religieuse, philosophique, sociale ; l'histoire plus détaillé de son époque, et surtout celle de son pays avec ses institutions, ses lois, ses révolutions, leur but, les moyens employés pour y parvenir, et enfin les résultats obtenus aux différentes époques de renouvellement ;

L'histoire, du moins abrégée, des philosophies et des religions ; les connaissances philosophiques, économiques et politiques du temps où l'on vit.,

Celle du globe que nous habitons, de ses différentes transformations, de ses relations avec les autres astres, de ses principales productions; de leur utilité par rapport à l'homme, ainsi que les lois générales qui régissent le monde physique, nous semblent devoir entrer aussi dans l'instruction générale.

Nous y ajouterons les connaissances qui peuvent rendre la vie agréable, polir l'esprit et les mœurs et faire sentir les jouissances de l'art et celles de la nature. La littérature, le dessin, la musique, sont le complément d'une éducation achevée. L'étude des arts d'agrément fait partie du manifeste que nous avons cité ; nous pensons qu'elle n'est pas impossible à réaliser.

Toutes ces connaissances pourraient s'appliquer à l'instruction des jeunes filles, en se conformant à leurs différentes facultés.

L'éducation spéciale est l'ensemble des connaissances nécessaires pour bien exercer une profession. Il n'y en a aucune qui n'en fût susceptible. Si tous les ouvriers possédaient les sciences qui se rapportent à leur genre de travail, on conçoit quel immense progrès feraient l'industrie, les arts, que d'améliorations apportées à la vie physique, que de découvertes pour l'agrément et l'utilité ! tandis qu'aujourd'hui nous n'avons qu'un nombre si restreint de savants qui s'en occupent.

Mais pour donner cette éducation spéciale, il faut connaître la vocation des enfants. On a demandé qu'une école professionnelle fût attachée à chaque école : ce serait un moyen, mais il ne serait pas seul suffisant, car on ne pourrait réunir qu'un nombre limité de métiers dans chacune. Il faudrait donc que l'enfant pût en visiter le plus grand nombre possible ; ensuite, il n'y a guère que les professions manuelles qu'on pourrait y enseigner. Quant aux autres, ce serait aux instituteurs à étudier les facultés, les goûts de leurs élèves, ainsi que les sciences pour lesquelles ils ont le plus de facilité.

Tous les enfants ayant les mêmes droits à l'instruction ont, par là, même droit à choisir la profession pour laquelle ils ont le plus d'aptitude, quelque riche ou pauvre qu'ils soient, quelque position qu'occupent leurs parents, quels que soient les volontés, les projets de ceux-ci sur leurs enfants.

La seule cause de restriction raisonnable qu'on puisse objecter, c'est le préjudice qui pourrait en résulter pour la société, comme par exemple si quelqu'un voulait se livrer à des occupations nuisibles à d'autres ou à soi-même. Mais quand tous les travaux utiles seront honorés et rétribués convenablement, quand tous les hommes auront reçu la même instruction et la même éducation, quand ils auront tous assez de loisir pour cultiver leur esprit et leur cœur, et pourront prendre également part aux plaisirs de la société, ces abus seront beaucoup moins à craindre qu'aujourd'hui.

Nous sommes loin encore de la réalisation de ces espérances. Après tant d'efforts pour recouvrer ses droits, le peuple est encore privé des plus essentiels, entre autres, de celui de développer son intelligence. Et pourtant il ne faut pas un grand effort de raison pour comprendre qu'il est absurde, qu'il est inique que ce soit le privilége de ceux qui ont de l'argent,

Mais on croit avoir fait beaucoup pour les enfants des pauvres, quand on leur a appris à lire, à écrire, à calculer, car il est bien rare qu'ils soient en mesure d'apprendre tout ce que le maître d'école pourrait leur enseigner. Encore un grand nombre d'entre eux n'obtiennent-ils pas même ces premiers rudiments. On a décrété l'éducation obligatoire, mais combien de parents, ne pouvant nourrir leurs enfants, sont obligés de les envoyer chercher du travail où ils peuvent en trouver; c'est donc un droit illusoire qu'on leur accorde.

Pour ceux qui peuvent en jouir pleinement, pour ceux qui fréquentent les colléges et institutions, on convient généralement que l'instruction n'y est pas organisée en rapport parfait avec l'intelligence des élèves et les besoins de notre époque. L'étude des langues anciennes, par exemple, inutile pour beaucoup d'entre eux, y tient trop de place, et elle n'est pas constituée de manière à les mettre en rapport directement avec les progrès des sciences et de l'esprit humain en général.

Quant aux jeunes filles, il en est de même pour celles des pauvres que pour les garçons : pas d'instruction, ou seulement les premiers éléments ; aucune de ces connaissances variées, aucun de ces talents agréables qui polissent l'esprit et les mœurs, qui répandent du charme dans l'intérieur des familles et dans leurs relations entre elles. Le travail les réclame impérieusement ; un dur et trop précoce apprentissage les courbe sous son joug de fer ; et si quelques unes y échappent, on sait à quel prix.

Aussi quoi d'étonnant que les pauvres, privés de jouissances intellectuelles et artistiques, dont l'esprit n'est pas assez cultivé pour sentir la nature et en jouir, se livrent aux plaisirs grossiers qui sont seuls à leur portée ?

L'instruction, pour les jeunes filles qui peuvent en recevoir, est beaucoup trop superficielle. En admettant que leur intelligence sous ce rapport soit inférieure à celle des jeunes gens, on pourrait certainement leur donner des connaissances plus approfondies et plus complètes que celles qu'elles reçoivent actuellement.

Il en est de même pour le choix d'une profession que pour l'instruction : aux enfants riches, à ceux des familles aisées, qu'ils soient intelligents ou non, celles qui exigent le plus de capacité intellectuelle; aux pauvres, eussent-ils le génie d'un Newton ou d'un Pascal, rien que les travaux du corps. Il y a quelques exceptions ; mais pour une intelligence qui s'élève, combien d'autres sont étouffées !

Et parmi ceux que favorise la fortune et qui peuvent choisir la profession qui leur plaît, la vocation est souvent entravée par la volonté des parents, qui les forcent de prendre un état pour lequel ils n'ont aucune aptitude, et qu'ils remplissent mal; quelquefois, si l'on ne peut les empêcher de suivre leur goût, on leur refuse les moyens d'achever les études nécessaires, et leurs talents ne peuvent atteindre le but qu'ils s'étaient proposé.

Il résulte de tout cela un grand préjudice pour l'individu et pour la société.

Pour l'individu privé d'instruction, c'est un vol qu'on lui fait; c'est la violation d'un de ses droits les plus sacrés ; c'est un dommage, un amoindrissement de son être ; la société l'humilie dans une de ses plus nobles facultés. En le privant du droit d'exercer la profession qui lui plaît, elle lui cause un grand préjudice, par l'ennui, le dégoût qu'il éprouve pour des occupations auxquelles ses facultés ne l'appelaient pas ; dégoût qui quelquefois démoralise l'individu, et lui fait prendre toutes sortes d'habitudes vicieuses.

C'est un préjudice aussi pour la société. Elle se prive de plus des trois quarts des hommes de génie et de talent qu'elle possède, ainsi que des lumières de tous ceux auxquels elle refuse l'instruction, Elle est menacée par la perturbation que jettent dans son sein des êtres intelligents condamnés à la vie de la brute; elle souffre de professions mal exercées, remplies par des hommes qui feraient peut-être de bons ouvriers, d'habiles artisans, et qui font de mauvais médecins, des artistes sans goût; elle souffre encore de la foule de mauvais ouvriers qui rempliraient peut-être mieux ces professions que quelques-uns de ceux qui les exercent aujourd'hui.

Aux droits que nous venons d'énoncer, nous en ajouterons un dernier, destiné à les sauvegarder tous, afin que le but qu'on se propose dans l'éducation de la jeunesse, la plus grande perfection possible de l'être humain, soit atteint.

Tous les enfants ont droit à être surveillés, guidés, dirigés, non-seulement dans leur enfance, mais jusqu'à ce que leur raison soit formée, et qu'ils connaissent bien les devoirs qu'ils auront à remplir dans le cours de leur vie.

Ils doivent être dirigés aussi dans la carrière qu'ils se destinent, afin de ne pas s'abandonner à des caprices passagers qui leur feraient perdre un temps précieux, mais cependant être parfaitement libres dans leur choix. Ils doivent de même être guidés dans la direction à donner à leur vocation, pour pouvoir tirer tout le parti possible de leurs facultés, pour leur donner le but le plus utile et le

plus profitable à la société, et pour empêcher le mauvais usage qu'ils en pourraient faire. Leur liberté ne doit pas être entravée, mais seulement éclairée, excepté toutefois dans ce qui serait préjudiciable à la société ou à eux-mêmes.

Il faudrait aussi qu'une surveillance fût exercée sur l'intérieur des familles, ou plutôt qu'il fût établi une solidarité des familles entre elles, pour empêcher les abus d'autorité dont les enfants pourraient être victimes; comme, par exemple, lorsque des parents éprouvent une antipathie qui les porte à maltraiter gravement quelqu'un des leurs, à les rendre malheureux, ou à prendre une influence fâcheuse sur leur caractère, pour remédier à la négligence de quelques autres et à leur incapacité pour élever leurs enfants;

Mais surtout pour veiller à ce que ni les parents, ni ceux qui sont chargés des enfants ne leur donnent de mauvais exemples, de mauvais principes, et n'abusent de leur influence pour les corrompre et les livrer au vice.

On doit veiller aussi à ce que les plaisirs qui sont offerts à l'enfance ne soient pas en contradiction avec les principes de morale qu'on leur donne, et ne pas s'en rapporter aux directeurs de théâtre pour la moralité des amusements qu'on leur procure.

Dans l'ordre social actuel, il n'y a pas de surveillance pour les enfants des pauvres; dès qu'à charge à leur famille, ils peuvent subvenir à leurs besoins, ils sont livrés à eux-mêmes dans les différents travaux où leurs parents trouvent à les employer. Les personnes qui les font travailler ne pensent guère qu'à ce qui concerne leur intérêt, et se donnent rarement la peine de veiller à leur conduite; souvent elles sont les premières à les porter au mal, en abusant de leur dépendance, de leur misère, de leur ignorance.

Pour les autres enfants, il n'y a que les jeunes personnes qui soient surveillées jusqu'à leur mariage; encore souvent sont-elles unies trop jeunes à des maris qui les laissent livrées à elles-mêmes à un âge où elles auraient besoin de conseils et d'appui.

Les jeunes gens, eux, sont libres beaucoup trop tôt; aussi à peine s'ils attendent l'âge des passions pour s'y livrer avec une fougue qui attaque souvent leur santé et même leur vie.

T.

LITTÉRATURE.

LE MYOSOTIS.

I.

Large et paisible, la Vienne coule avec lenteur et s'enfonce dans les profondeurs touffues de l'horizon.

Ses eaux sans cesse passent et sans cesse arrivent. « Nous venons de l'infini, dit leur murmure, et nous allons à l'éternité. »

Le vent tantôt les plisse uniformément, tantôt les fait frémir en longues bandes de petites ondes tumultueuses dont l'agitation ressemble à celle d'une foule d'hommes ou d'une ruche d'abeilles.

La lumière les revêt de cent couleurs. Là c'est le vert; puis l'argenté; puis des paillettes étincelantes: Par endroits, c'est le bleu même du ciel qui s'y réfléchit; plus loin, à l'autre bord, le long de ce buisson d'aulnes, c'est une longue bordure d'un roux sombre; ici, telle que l'or en fusion, la lumière elle-même se baigne et se joue dans les eaux.

Sur les côteaux, le blé jaunit et sous le vent semble un autre fleuve. Auprès, la vigne pleine de promesses. En bas, les prairies semblables à de jeunes filles qui, la tête couronnée de fleurs, baignent leurs pieds dans l'eau.

Des noyers, des aulnes au feuillage frémissant, des peupliers qui se balancent comme de grands roseaux, bordent la rive, et forment à l'horizon des masses de verdure. Le lierre, la viorne, la fougère, la ronce et mille petites fleurs vêtissent les rochers.

Une cascade élève sa voix large et monotone et jette des flots d'écume qui, s'éloignant, se divisent en petits flocons neigeux flottants çà et là, suivent le fil de l'onde, et s'évanouissent au moindre toucher.

L'oiseau chante; et tout, muet ou sonore, chante aussi la beauté, l'abondance. Tout resplendit de joie. Le ciel et la terre se contemplent et se sourient pleins d'amour. Et l'âme enivrée respire dans l'atmosphère du bonheur.

Comme il fait bon vivre! Que la terre est fertile et belle! Que Dieu est grand!...

— Mais quels sons discordants s'élèvent de ce toit là-bas?... J'entends des voix grondeuses; puis des sanglots, et encore des imprécations. C'est l'homme qui se manifeste à l'homme.

Comme la chûte d'une pierre trouble la surface de l'eau et remplace de riantes images par des ombres confuses, ainsi tout le beau paysage s'obscurcit à mes yeux. Je me lève et m'éloigne, la tête baissée et le cœur troublé.

II.

L'homme apparaît au milieu de la nature comme une tache au milieu d'un beau vêtement.

Amour, beauté, poésie, images et promesses du bonheur, êtes-vous aussi vaines que le flocon d'écume de la cascade?

Hélas! tandis que la nature chante l'harmonie, l'homme n'exhale que gémissements et colères. Il marche le front soucieux sur la terre fleurie et passe en haillons au milieu de ses trésors.

La vie, c'est un chaos de luttes sanglantes que dominent des voix railleuses, menaçantes ou plaintives, et qu'entrecoupe çà et là quelque note fugitive d'espérance et de foi.

L'esprit y flotte entre mille apparences, qui tour à tour le séduisent par quelque lueur. Le cœur souffre et s'abat, ne trouvant que leurre et contradiction.

Oh! qui portera ma vue au-delà des espaces que j'entrevois confusément? Qui me dévoilera l'effet des systèmes? Qui me dira le secret de la vie?

— Cette petite fleur bleue, épanouie en touffes parmi l'herbe, qui fixe sur moi son regard pur comme celui d'une étoile, c'est le myosotis des prés. Sa douceur et sa beauté m'attirent, et je me penche sur elle en disant: « Toi que Dieu a faite si belle et si pure, sais-tu ce que je cherche, petite fleur? » —

Elle s'inclina sur mon visage, et j'entendis, en inspiration, ce mot doux comme un souffle de brise: « *Aime!* »

Et la petite fleur souriait avec tendresse en regardant le ciel.

LA JEUNE FILLE ET L'OISEAU.

Voici le temps où la rose sauvage et le chèvrefeuille étendent sur les buissons des guirlandes embaumées, où mille frêles merveilles s'épanouissent dans l'herbe, sous les feuillages, au creux des rochers. Voici le temps où dans les blés le bluet brille; où le serpolet, à la tendre couleur, borde les marges des chemins.

Qu'il est doux de fouler le tapis des prairies, où chaque pas fait éclore un parfum!

Qu'elle est douce l'ombre des arbres, d'où l'on entend, couché sur la mousse, le chant des oiseaux et le cri des cigales!

Quand la nature berce de voix monotones son voluptueux sommeil du jour.

Quel parfum emporte cette brise?... Mon âme a tressailli comme l'exilé au chant de sa patrie. — Allons dans la campagne; allons adorer Dieu!

Ainsi dit la jeune fille des villes; mais on lui répond: « L'usage te ferme la vie. » — Et, pleurante, elle va s'asseoir auprès de la cage de son oiseau favori, que chaque jour elle comble avec tendresse de grain et de biscuit frais.

« Tu pleures, lui dit l'oiseau. Ton sein est gonflé d'indignation parce qu'on te refuse, à toi, fille de l'infini, l'air et l'espace. — Et cependant, moi, dont l'aile parcourt en une heure plus d'étendue que tes pas en huit jours, tu me retiens dans cette cage étroite, loin des fleurs et du soleil. »

— Ainsi, absorbés en nous-mêmes, nous ne trouvons point en nos maux le sentiment des maux d'autrui. Réciproquement, et à l'envi,

nous brisons nos destinées. Entre nos mains, l'espace est devenu prison. Le corps manque d'air et l'âme d'amour. Nous souffrons sans comprendre ; et chacun se plaint en frappant.

LÉO.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

NOTICE SUR FRANÇOIS VILLEGARDELLE.

Depuis 1848, presque tous les socialistes qui s'étaient fait, avant la Révolution de Février, une réputation par leurs écrits ont pris part au gouvernement des affaires publiques. Chargés par le Peuple d'aller à l'Assemblée nationale défendre ses droits et témoigner de ses douleurs, ils ont reçu la plus noble récompense qu'ils pussent ambitionner. Cependant parmi ces publicistes, depuis longues années dévoués à la cause des opprimés, il en est un que la reconnaissance populaire a oublié pendant deux années. Par la date de ses livres, par l'énergie de ses convictions républicaines, par la simplicité de ses mœurs et la trempe de son esprit, Villegardelle était digne de figurer un des premiers parmi les représentants du Peuple. Et pourtant ce n'est que dans le dernier comité électoral de la Seine que la candidature de Villegardelle a été discutée. A ce moment-là, le parti socialiste était entré dans la voie des concessions et des transactions; on voulait un nom connu à la fois de la bourgeoisie et du peuple : Villegardelle a été écarté. — L'une des raisons fournies par ceux qui étaient opposés à sa candidature mérite d'être reproduite ici comme le plus bel éloge qu'on puisse faire du caractère et des idées de notre ami : « les opinions du citoyen Villegardelle, a dit l'un des délégués, sont trop avancées pour que nous puissions, avec son nom, être certains de réunir la majorité. »

Villegardelle, en effet, est inébranlable dans sa foi socialiste, et il a toujours été de ceux qui regardent la République et le Socialisme comme une même idée sous deux aspects différents. Né à Miramont (Lot-et-Garonne), en octobre 1810, François Villegardelle fit ses études dans le collége de cette petite ville. Au sortir de l'école, il fut préoccupé déjà de la solution des problèmes sociaux, qui étaient loin alors d'agiter toutes les intelligences et dont deux écoles se partageaient, pour ainsi dire, le monopole; je veux parler des Saint-Simoniens et des Fouriéristes. Villegardelle fut mis en rapport avec ces derniers, vint à Paris, en 1833, et fut accueilli par les disciples de Fourier comme l'un des futurs collaborateurs de la *Phalange*, qui se fondait à cette époque. Il publia un mémoire sous ce titre : *Besoin des communes*, qui lui valut l'approbation chaleureuse des organes de l'école phalanstérienne. On y découvrait aisément le bon sens spirituel et la pureté de style qu'il a su mettre dans toutes ses productions; mais l'auteur ne se fit pas illusion sur la valeur réelle de cet opuscule, et je tiens de sa bouche ce jugement sévère : « On trouve dans ces » quelques pages les préjugés et les contradictions de l'école phalanstérienne » avec quelques idées justes sur l'association agricole et industrielle, idées qui » suffiront pour rendre le nom de Fourier respectable. »

C'est en 1837 ou 1838 que Villegardelle commença de se séparer des disciples de Fourier sur plusieurs points d'économie sociale et sur plusieurs principes fondamentaux de l'école. Persuadé que les décisions de la science nouvelle devaient avoir pour contrôle les règles de la justice, Villegardelle ne pouvait admettre avec Fourier que le capital eût droit de demander au travail une rente, quelque minime qu'elle fût. Il soutenait, dans les discussions où se plaisait sa verve méridionale, que le système de répartition proposé par Fourier aux hôtes du phalanstère consacrait l'usure, cette forme de l'esclavage qui attache l'homme au coffre-fort comme jadis on le vit soumis à la glèbe. — Il écrivit alors la préface du *Code de la nature*, ouvrage de Morelly, dont il se fit l'éditeur, en abritant ses propres doctrines derrière les idées d'un livre qui avait joui, sous le nom de Diderot, d'une certaine célébrité. — Deux ans il garda son manuscrit, le lisant à ses amis, essayant d'en ramener quelques-uns aux principes dont il se faisait le défenseur. — Enfin, le livre parut en 1840. Cette publication séparait officiellement Villegardelle de l'école fouriériste.

En effet, l'auteur de cette préface, loin de procéder par voie d'*écart absolu*, comme disait Fourier, soutenait la théorie du progrès continu. Il écrivait : « Il ne s'agit pas de tout *réformer*, mais d'ajouter, de compléter, de faire une » *application* plus étendue des principes connus et acceptés (1). » — Il repoussait la répartition saint-simonienne *selon la capacité et selon les œuvres;* il repoussait plus énergiquement encore la formule phalanstérienne *selon le capital, le travail et le talent*, et il concluait par ces paroles : « *Puiser selon les besoins*, ce serait toute la loi, s'il ne fallait ajouter *et travailler selon ses forces*, » en réfutant avec un bon sens plein de vigueur et de netteté les objections de ceux qui, faute de pouvoir contester la justice et la vérité de ces formules, s'en prennent, pour les repousser, à l'infirmité de notre nature et à l'impossibilité de détruire le mal parmi les hommes.

(1) Préface du *Code de la nature*, page 19.

L'écrivain qui produisait de pareilles théories n'était plus fouriériste; on peut même dire qu'il ne l'avait jamais été, et que le hasard des temps plus que l'inclination naturelle de son esprit enrôla le jeune publiciste dans les rangs des soldats du phalanstère. Une fois entré dans cette voie, Villegardelle publia tour à tour l'*Accord des intérêts dans l'association* (1844), l'*Histoire des idées sociales* (1846). Dès 1840, il avait donné au public une élégante traduction de la *Cité du soleil* de Campanella, précédée d'une préface qui se terminait par ce passage remarquable : « Le traducteur italien de la *Cité du soleil*, que nous » soupçonnons être un des disciples de Buonarotti, l'un des plus fervents » apôtres du communisme, pense que la synthèse de Campanella réalise le » type de société le plus parfait que l'homme puisse concevoir. Il ne doute » pas que tel ne soit le terme final des progrès de la raison humaine, et il accepte, sans faire la moindre réserve, les idées les plus excentriques du premier martyr de l'utopie. Pour nous, nous n'avons pas la même confiance; » nous croyons que la science sociale est loin d'être constituée. Toutefois nous » ne saurions trop insister sur la nécessité d'étudier avec soin et sans prévention les divers travaux qui ont eu pour objet la réorganisation intégrale de » la société. Car aujourd'hui l'on reconnait que tous les vices de l'ordre social » sont si solidement enchaînés entre eux que, pour procéder avec fruit aux » réformes, il faut, sinon les accomplir toutes simultanément, ce qui est impossible, du moins les introduire avec méthode en vue d'une rénovation » harmonique, en les faisant toutes converger vers ce but unique, l'*association générale des travailleurs*, hors de laquelle on ne peut concevoir de salut » pour l'Humanité. »

L'*Accord des intérêts dans l'association* est le seul de ses livres que Villegardelle ait tiré tout entier de son propre fonds. Résumé substantiel de tous les principes sur lesquels se fonde l'économie sociale, ce petit volume est un traité *ex professo* sur l'association des travailleurs où l'on trouve, à côté des plus fines critiques de l'ordre social actuel, toutes les raisons que l'érudition et le bon sens peuvent mettre au service de l'idée nouvelle. Parmi les publications socialistes, celle-ci restera comme un modèle de netteté, de sagacité, de science véritable et à la portée de tous. Ceux qui veulent étudier l'économie sociale doivent commencer par cet ouvrage où se trouvent discutées successivement la philosophie, la morale, l'économie politique de la société future sans aucune prétention à la métaphysique, et pourtant avec une profondeur véritable. Ce problème si difficile à résoudre d'un bon livre élémentaire, il est résolu dans l'*Accord des intérêts*. L'effort de la méditation, les longs détours des déductions savantes ont disparu derrière la lucidité des idées et la netteté de la forme. — Un journal qui d'ordinaire ne s'occupait point d'économie politique publia, à l'époque de la première édition (1), ces justes éloges : « Ce petit livre est très bien écrit et rempli d'une érudition de bon aloi. Il y » a dans cet ouvrage, soit sur la mauvaise répartition de la richesse publique, » soit sur la misère des classes ouvrières et sur la crise imminente dont est » menacée la civilisation actuelle, telle page que le meilleur économiste de » ce temps-ci serait fier d'avoir écrite et de signer. »

Nous n'avons pas la prétention d'écrire une Notice complète sur un écrivain qui n'a pas dit son dernier mot, et qui, nous l'espérons, rendra de nouveaux services à l'école socialiste. Ce qu'il nous importait de constater ici, à cette heure où les nouveaux convertis au socialisme surgissent de toutes parts et voudraient faire oublier leurs devanciers, c'est qu'il y a plus de douze ans déjà que Villegardelle a commencé de défendre les vrais principes de la justice sociale.

Au début de cet article, nous reprochions aux socialistes de l'avoir oublié après la victoire. Peut-être faut-il s'en prendre à la réserve modeste que cet écrivain a toujours affecté de garder, à la solitude où il a vécu, plutôt qu'à l'indifférence populaire. C'est une chose remarquable, en effet, dans la vie de Villegardelle, que cette persévérance avec laquelle il a fui la bruyante célébrité acquise par les réclames et la camaraderie. On dirait qu'il a craint constamment de descendre seul dans l'arène littéraire. C'est toujours sous l'égide de quelque mort illustre qu'il a produit ses propres idées, et tandis que beaucoup de réputations s'édifient sur des plagiats ignorés, il a souvent prêté, lui, à ceux qui ne pouvaient plus témoigner de sa générosité, le résultat de ses propres méditations. Dans sa vie privée, il a usé de la même réserve que dans

(1) La première édition est de 1844. — La seconde a paru en 1848, chez Capelle, avec des améliorations considérables.

sa vie littéraire; loin des hommes puissants qui font les réputations et les fortunes, il a vécu dans la solitude et la pauvreté, et aujourd'hui encore, il expie, dans un dur exil au fond d'une campagne, l'honneur d'être l'un des publicistes les plus convaincus, l'un des écrivains les plus élégants de l'école socialiste.

P. R....y.

Philosophie du Socialisme ou transformations dans le monde et l'Humanité, par le docteur A. GUÉPIN (de Nantes). Voir aux Annonces.

Ce livre, que nous avons annoncé plusieurs fois, est d'un auteur connu déjà par de sérieux travaux. L'extrait que nous avons publié dans notre numéro d'Avril, sous ce titre : *La Terre et ses organes*, a montré suffisamment à nos lecteurs le caractère et la haute portée de la nouvelle publication de notre savant et laborieux ami. Le fragment suivant, emprunté à la dernière feuille de son ouvrage et qui en est la conclusion, complétera notre première citation en révélant le but pratique que l'auteur s'est proposé et les principes philosophiques et religieux qui l'ont inspiré. Voici ce morceau :

« Donnez des loisirs et du bien-être à nos populations laborieuses et vous les conduirez naturellement à cultiver leur esprit. Alors, seront agitées non plus entre quelques privilégiés de l'intelligence, non plus entre quelques savants, mais réellement entre tous les hommes, les questions, les plus élevées d'histoire, de science et de philosophie. Tous demanderont à connaître la nature. L'humanité ne voudra plus se payer d'explications vagues et métaphysiques. Sa poésie deviendra le rêve des intelligences élevées sur les harmonies des mondes, la peinture des drames sociaux du passé, le chant des espérances de l'avenir. Sa religion plus puissante que le fétichisme ou que la contemplation panthéistique, plus complète que la vie spirituelle des âmes, sera le lien des peuples grandis et le reflet de cette solidarité qui existe entre tous les éléments de notre globe, de cette circulation qui résulte de leur existence, de cette association grandiose qui emploie chaque être en son temps et dans son lieu selon les besoins de la vie universelle de la nature.

» Amour, vérité, justice sur cette terre, organisation des travailleurs, équitable répartition des produits, suppression de l'ignorance, du paupérisme et de la prostitution, amélioration croissante des hommes sous le triple rapport moral, intellectuel et physique ; progrès des arts, des sciences et de l'industrie, non plus au profit de quelques privilégiés de la fortune, mais au profit du monde entier. Voilà donc le sens de cette union en Dieu, prophétisée par tous les révélateurs, enseignée scientifiquement en France depuis soixante années par les diverses écoles socialistes, qui deviendra chaque jour davantage le *credo* de l'humanité.

» Demander à chacun selon sa force, accorder à chacun selon ses besoins justifiés par son travail, employer chacun pour tous et tous pour chacun, créer une assurance mutuelle et générale contre les maux qui affligent notre espèce, en organisant sur la terre, au sein de l'humanité, une providence sociale, image de cette mystérieuse puissance qui se manifeste au sein des mondes par la solidarité universelle et la divine harmonie des corps célestes, ce n'est pas rêver une impraticable utopie, mais c'est accomplir la loi générale de la nature, qui est la volonté de Dieu en conduisant l'humanité par des transformations successives et progressives vers cette association des peuples, état de bonheur et de quiétude autour duquel il lui sera donné sans doute d'osciller des milliers de siècles.

» Sentiment, douce vie de l'âme, tes révélations n'étaient pas des illusions mensongères, et le cœur pressentait chez nos pères ce que la physiologie devait un jour démontrer, comme la loi qui gouverne à la fois les mondes, notre planète et l'humanité.

» Immortelles victimes de nos révolutions, vous n'aurez pas lutté contre l'égoïsme et subi votre glorieux martyre pour léguer à l'avenir des désirs sans but et des conceptions sociales sans application possible.

» La vie universelle est comprise, tous les feuillets du grand livre de la nature sont aux mains des hommes et la science commence à épeler les pages qu'elle ne sait pas lire encore.

» Jeunes gens, espérance de la grande patrie, la génération qui va disparaître vous a fait comprendre le Christ et Pythagore, l'amour et l'étude; elle s'est fait poésie pour élever vos âmes, elle a été charité brûlante pour entraîner vos cœurs, elle a voulu être la science froide et sévère pour vous léguer des enseignements irréfutables et irrésistibles, pour vous démontrer la gravitation, les affinités et la polarité dans les vies minérales, organiques et sociales et préparer ces grandes découvertes qui associeront de plus en plus les forces de la nature aux bras des travailleurs en abaissant le prix de toutes les choses utiles à la vie et surtout en créant les plaisirs du travail et les joies des ateliers. Elle a donné sa fortune et sa chair aux rois et à leurs bourreaux pour mériter vos sympathies et pour vous montrer la pratique du dévouement; elle vous lègue le fruit de ses efforts, une tâche moins difficile, une mission moins ingrate et moins dangereuse. Ah! méditez souvent sur vos devoirs et soyez dignes de l'avenir. »

Le Gérant, LOUIS NÉTRÉ.

PAR LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE DE PARIS.

PARIS. — IMPRIMERIE GERDÈS, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 10.



